



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT



900000

ATHÉNÉE ROYAL DE Tournai.

CLASSE

de

Seconde Latine.

Le 1^{er} Prix général

a été décerné

à l'élève *Hennebert, Frédéric,*
de *Tournai.*

Tournai, le 13 août 1854

Le Professeur,

Le Préfet des études,

A. Plum

A. Vergniaud

Le Président du bureau administratif,

J. Schuyten

B-1-6193

BL. 6193.

PANTHÉON LITTÉRAIRE.

LITTÉRATURE GRECQUE.

HISTOIRE.

IMPRIMERIE DE HENNUYER ET TURPIN, RUE LEMERCIER, 24.
Batignolles.

ŒUVRES COMPLÈTES
DE THUCYDIDE

ET

DE XÉNOPHON,

AVEC NOTICES BIOGRAPHIQUES

PAR J. A. C. BUCHON.



PARIS.

SOCIÉTÉ DU PANTHÉON LITTÉRAIRE.

—
M DCCC L.

NOTICE SUR THUCYDIDE,

NÉ VERS L'AN 471 AVANT J.-C. — MORT EN 391.

Dans un article aussi savant que clair, inséré dans la *Biographie universelle*, M. Daunou a passé successivement en revue toutes les opinions émises par les anciens et les modernes sur la personne et les écrits de Thucydide, et les a mûrement et judicieusement discutées et pesées. J'ai puisé dans cet excellent travail les élémens de cette courte notice; on ne craint pas de s'égarer en marchant à la suite de M. Daunou.

Suivant l'opinion la plus probable, Thucydide naquit en 471. Il appartenait à deux familles illustres, l'une en Thrace, l'autre dans l'Attique, et possédait dans un canton de la Thrace des mines d'or, qui le rendaient l'un des hommes les plus riches du continent. Olorus son père était, dit-on, descendant de cet Olorus, roi de Thrace, dont Miltiade épousa une des filles. A l'âge de quinze ans, Thucydide assista aux jeux Olympiques de l'année 456, et manifesta une vive émotion à la lecture qu'Hérodote y fit de son Histoire.

Depuis les jeux olympiques de 456 jusqu'à la prise d'Amphipolis par les Lacédémoniens en 424, on ne trouve rien de positif à dire sur lui. Il raconte, dans son Histoire, qu'il se trouvait à Thasos lorsqu'il reçut ordre de venir au secours d'Amphipolis; qu'aussitôt il se mit en mer avec sept vaisseaux; mais, qu'au moment où il arriva, sur le soir, les Lacédémoniens venaient de se rendre maîtres de la place. Malgré le service qu'il avait rendu en préservant au moins le port d'Éion, de manière à repousser toute tentative du général lacédémonien, les Athéniens, irrités de la perte d'Amphipolis, condamnèrent Thucydide à l'exil. Il parle sans amertume de cette condamnation qui se prolongea pendant vingt ans, c'est-à-dire jusqu'à l'année 403, au moment où se terminait la guerre du Péloponnèse.

Pendant ces vingt années passées hors de sa patrie, il visita successivement les différentes nations belligérantes, et profita de ses loisirs pour recueillir les meilleurs renseignemens sur les affaires du Péloponnèse. Déjà, dès l'ouverture de la guerre du Péloponnèse en 431, il avait entrepris d'en écrire l'histoire, et il avait alors quarante ans. Ce travail continua à l'occuper pendant son exil. Ainsi, ce serait entre les années 431

et 403 qu'aurait été composé ce bel ouvrage.

A la fin de son troisième livre, il parle d'une éruption de l'Etna, dont M. Daunou fixe la date à l'année 395: il a donc au moins vécu jusque-là; mais il faut qu'il n'ait pas atteint au-delà des premiers mois de l'année 391, puisque ce fut vers la fin de cette année que ses héritiers communiquèrent ses écrits à Xénophon.

L'Histoire de Thucydide, telle que nous la possédons, est divisée en huit livres; cette division qui a quelquefois varié dans les temps anciens, est universellement adoptée aujourd'hui.

Le livre premier est consacré à l'exposition: il contient un tableau rapide des plus anciens temps de la Grèce, tels qu'une critique sévère a pu lui en prouver la certitude, et le résumé des causes qui ont amené la guerre du Péloponnèse.

Avec le second livre commence le récit de cette guerre. Il y comprend les trois premières années, d'avril 431 à juillet 428, en suivant toujours dans son récit l'ordre des temps par été et par hiver. L'été est, pour lui, les six mois renfermés entre l'équinoxe du printemps, où s'ouvrait la campagne militaire, à l'équinoxe d'automne, et l'hiver renfermait les six autres mois.

Les livres trois et quatre contiennent les six années suivantes jusqu'au printemps de 422.

Le cinquième livre s'étend de 422 à 416.

Le sixième livre s'ouvre au mois d'octobre 416, qui est principalement consacré aux événemens de Sicile dont il retrace l'histoire ancienne.

Le septième ne correspond qu'à l'année écoulée depuis le milieu de 414 jusqu'à l'automne de 413. C'est celui où l'intérêt historique est porté au plus haut degré.

Le huitième est si inférieur aux sept précédens, que plusieurs critiques ont déclaré qu'il n'était pas de lui. « Le ton de l'auteur, dit M. Daunou, s'abaisse tout à coup, et s'affaiblit à tel point qu'on dirait qu'il ne prend plus le même intérêt à sa matière; sa diction devient moins précise, plus monotone, moins élégante. Selon toute apparence, l'historien s'était promis de retoucher et de perfectionner cette section de son ouvrage, qui, d'ailleurs, ne devait pas être la dernière, car elle se termine en 412, vingt-unième année de la

guerre du Péloponnèse, et il avait annoncé le projet d'étendre son travail jusqu'à la vingt-septième et dernière année.»

L'Histoire de Thucydide paraît avoir été assez peu connue de son vivant. Peut-être l'estime qu'il y professe pour les Lacédémoniens retardait-elle pendant quelques années l'expression de l'estime qui lui était due. Quelques écrivains anciens ont rapporté qu'en l'année 391 il n'en existait qu'un seul exemplaire dont Xénophon se fit l'éditeur. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au temps de Démosthènes, elle était fort répandue et hautement appréciée par tous les bons esprits et qu'elle a pris, parmi les meilleures compositions anciennes et modernes, une prééminence qu'elle a toujours conservée depuis.

Les manuscrits les plus anciens que l'on en possède ne remontent pas au-delà du onzième siècle. La bibliothèque du roi en possède treize qui ont été décrits par M. Gail.

La première traduction de Thucydide a été faite en latin par Laurent Valla et imprimée à Venise en 1474; depuis cette époque il a été traduit dans toutes les langues et réimprimé dans tous les pays.

La plus ancienne traduction française est celle de Claude Seyssel, imprimée pour la première fois à Paris en 1527, en un volume in-folio, pour l'usage de Louis XII. Seyssel, en suivant l'interprétation latine de Valla, avait toujours consulté Lascaris sur les passages douteux; mais, malgré tous les efforts de Seyssel pour mettre son style français à la hauteur de l'original, malgré l'estime qu'avait pour lui Charles-Quint qui portait toujours cette traduction dans ses voyages, sa traduction est illisible aujourd'hui.

Une seconde traduction de Thucydide fut publiée en 1610, in-folio, à Genève, par Louis Jausaud d'Usez. Si Jausaud savait le grec, il savait peu le français, et ce n'est qu'à l'aide du texte que l'on peut comprendre sa traduction, qui, pour être littérale, n'est pas exempte de contre-sens.

Perrot d'Ablancourt, dont les traductions étaient appelées de *belles infidèles*, a donné aussi, en 1662, une traduction de Thucydide: elle n'est plus qu'infidèle sans être belle.

La plus consciencieuse et la meilleure est celle qui a été publiée par l'Évesque. C'était un homme savant qui comprenait bien son auteur, et dont le style assez facile se lit avec plaisir. Il voile encore les nobles traits de Thucydide, mais sans les cacher; c'est la traduction que nous avons adoptée. Nous avons aussi conservé les notes les plus utiles de l'Évesque.

Voici la manière dont l'Évesque s'exprime lui-même sur sa traduction et sur son auteur :

« Que le lecteur ne s'attende point à reconnaître dans cette traduction la fière stature et la physionomie imposante de Thucydide: elle n'en offre que le squelette, qui pourra donner seulement une idée des fortes proportions de ce grand historien. Je n'ai jamais cru aux traductions faites d'après des auteurs qui ont eu du génie dans le style: j'y ai cru d'autant moins que la langue du traducteur avait moins d'abondance, d'harmonie, de liberté, de hardiesse que celle de l'auteur. On pourrait alors comparer l'interprète à un peintre qui voudrait copier le chef-d'œuvre d'un grand coloriste, et à qui manqueraient la plupart des couleurs dont le maître a composé ses teintes.

« Cent fois j'ai voulu détruire mon travail plus ou moins avancé; je me faisais pitié en comparant ma sèche copie aux effrayantes beautés de l'original. J'ai continué cependant; non pour offrir à mon pays ce qui rend Thucydide admirable, mais ce qui rend utile la lecture de son histoire. La traduction de cet historien manque à la France, car on ne peut donner le nom de traduction à l'infidèle abrégé de Perrot d'Ablancourt. Je craignais d'un côté qu'elle ne manquât long-temps encore, et que la difficulté de l'exécution ne continuât de rebuter ceux qui, par leurs études, seraient capables de s'y livrer. Je craignais de l'autre que dans la foule des imposteurs littéraires, il n'en vînt un qui osât publier Thucydide mis en français d'après une traduction latine ou même anglaise. Par une telle copie de copie, on ne pourrait manquer de lui faire perdre ce que j'ai tâché du moins de lui conserver: une précision que l'original peut seul inspirer; un caractère de fermeté qui s'affaiblit toujours dans une interprétation, mais qui se détruit entièrement quand un interprète ne parle que d'après un autre interprète; les tours de phrase qui sont communs à la langue grecque et à la nôtre, et les expressions qui se correspondent dans les deux langues: car l'idiome des Français est rempli d'hellénismes; avantage qu'il doit, peut-être, à l'antique colonie fondée à Marseille par les Phocéens¹.

¹ Le moindre mal qui puisse arriver de ces versions faites d'après des versions, c'est que le second traducteur rend par des périphrases les périphrases du premier; que lui-même est obligé de périphraser bien des mots de la traduction qu'il traduit, et qu'il affaiblit encore certaines expressions qui, dans la première version, étaient déjà plus faibles que celles de l'auteur.

² On rapporte la fondation de Marseille par les Phocéens à la première année de la quarante-cinquième olympiade, 600 ans avant l'ère vulgaire. Ces Phocéens

« J'ai fait les plus grands efforts pour rendre ma version aussi précise que le permettait notre langue. J'ai tâché de ne pas traduire seulement la pensée de mon auteur, mais de traduire encore sa phrase : c'est-à-dire de laisser, autant qu'il était possible, les différens membres de la phrase, et même les principales expressions, dans l'ordre où il les avait placés; et j'ai reconnu que ma traduction perdait d'autant moins, que je pouvais atteindre de plus près à cette observation du tour original. Plus d'une fois même, en relisant les morceaux que je croyais avoir le moins malheureusement traduits, j'ai senti qu'ils pouvaient gagner encore, si j'exprimais une particule que j'avais omise, et qui se trouvait dans le texte. L'exactitude que j'ai recherchée rendra peut-être ma traduction plus utile que les traductions latines aux personnes qui, sans avoir fait de grands progrès dans la langue grecque, voudront étudier Thucydide dans sa langue¹.

« Quoi que la noble émulation de lutter contre Hérodote ait fait entreprendre à Thucydide la composition de son Histoire, il ne s'est pas rendu l'humble imitateur du père de l'histoire. Hérodote a été comparé à Homère, et il a de grands rapports avec ce poète par l'abondance de son style et le charme de sa narration, toujours si libre et si facile, qu'il semble être venu aux jeux Olympiques, et y avoir raconté sans préparation ce qu'il avait recueilli dans ses voyages. C'est un fleuve majestueux qui coule paisiblement et sans obstacle, toujours plein, jamais bruyant, et conservant ses eaux pures et limpides. Tel qu'un vieillard qui aime à conter, et qui ne sacrifie pas volontiers ce que lui rappelle sa mémoire, il divague dans ses récits, et ne les rend que plus agréables en leur prêtant le charme de la variété. Il multiplie les épisodes, sait les fondre, avec un art admirable, avec les actions principales qu'ils semblent n'interrompre que pour fournir des repos au lecteur. Il ne rejette pas même les fables; on voit qu'il les aime, et il n'en est que plus assuré de plaire. Dans son ouvrage, comme dans les poèmes d'Homère, on

n'étaient pas des habitans de la Phocide : c'étaient des Ioniens d'Asie. Assiégés par Harpage, l'un des généraux de Cyrus, ils aimèrent mieux aller chercher au loin une patrie, que de subir le joug du vainqueur. (Herod., l. 1, c. CLXIV.)

¹ Il reste dans Thucydide, après tous les travaux des savans, des difficultés peut-être insolubles, et des passages qui, par leur extrême concision, peuvent recevoir des interprétations différentes, sans qu'il soit aisé de prononcer quelle est la véritable.

ne lit pas, on est spectateur; on assiste aux entretiens des personnages, on est avec eux. L'auteur n'a pas besoin de tracer leurs portraits, puisqu'on les voit eux-mêmes, puisqu'on est témoin de leurs mœurs, de leurs discours, de leurs pensées. C'est surtout par ce caractère que l'ouvrage d'Hérodote tient le milieu entre l'histoire et le poème épique.

« Sérieux au contraire et taciturne, Thucydide avait reçu de la nature la physionomie de son caractère; et il porte ce caractère dans ses écrits. Il pense, en quelque sorte, plus qu'il ne parle; il s'efforce d'offrir à ses lecteurs plus de choses que de mots. Loin de vouloir briller et plaire par l'abondance du style, il ne songe qu'à le serrer; quelquefois même il devient obscur, pour être trop avare de paroles. On est donc obligé de le lire comme il écrivait; et de même qu'il pensait beaucoup en écrivant, il faut aussi penser beaucoup pour le lire, et travailler avec lui, au lieu de ne faire que s'amuser en l'écoutant. Il peut fatiguer les lecteurs peu réfléchis, et il impose même une attention soutenue à ceux qui ont l'habitude de la réflexion. Hérodote entraîne; Thucydide attache : mais de la même manière qu'on s'attache à un travail intéressant, pour lequel on s'anime, et dont on s'obstine à vaincre la difficulté. Comme il épargne les paroles et que souvent il n'en dit pas assez pour exprimer tout ce qu'il pense, c'est au lecteur à trouver, par le peu qu'il a dit, tout ce qu'il a voulu dire, comme il faut pénétrer la pensée des hommes qui n'aiment point à parler.

« Thucydide offre donc surtout le mérite d'un penseur profond; et, comme le même homme ne peut associer les qualités contraires, il n'a pas le mérite d'être ce qu'on appelle un narrateur agréable : car ce qui constitue l'agrément d'une narration, c'est de procurer à l'auditeur un plaisir toujours nouveau, sans lui donner jamais la moindre peine.

« Cependant il existe plusieurs genres de narrations, et elles supposent aussi des mérites différens. Il en est un que l'on trouve éminemment dans Thucydide : celui de décrire et de peindre. Il le développe dans le récit des sièges, des batailles, des combats maritimes, des désordres populaires, des malheurs qui frappent les nations; il le fait briller de tout son éclat dans le récit de la fameuse peste d'Athènes : tableau poétique que le poète Lucrèce, si savant dans l'art de peindre, s'est contenté d'imiter ou plutôt de traduire, et qui est un des plus beaux morceaux de son poème.

« Cependant, comme si Thucydide avait eu

plusieurs esprits qui l'inspiraient à sa volonté, supérieur à tous les historiens dans les descriptions voisines de la poésie, il laisse, quand il le veut, bien au-dessous de lui tous ses rivaux dans les narrations simples, élégantes et pures. C'est ce que les anciens ont remarqué sur plusieurs endroits de son ouvrage, et, entre autres, sur le récit de l'imprudente et malheureuse entreprise de Cylon. Ils disaient : « Ici le lion a « ri. »

« Les modernes auraient une fausse idée de la manière des anciens si, d'après ce que je viens de dire, ils s'attendaient à trouver presque partout, dans Thucydide, cette force, cette fierté qui fait son caractère. A l'exemple d'Homère, il se fait du sommeil un besoin ou plutôt un devoir. Il raconte à ses lecteurs, ou leur indique les faits sur lesquels il ne juge pas nécessaire de fixer leur attention, avec une simplicité à laquelle nos plus modestes gazetiers refuseraient de descendre. C'est peut-être ce que les lecteurs français auront peine à lui pardonner; ils veulent qu'un auteur soit beau partout : c'est vouloir qu'aucune de ses beautés n'éclate, et que chez lui rien ne brille, parce que tout éblouit.

« Hérodote avait fait entrer dans ses livres un assez grand nombre d'entretiens et de mots remarquables, prononcés par les personnages qu'il introduit sur la scène historique. Thucydide fut le premier qui sema l'histoire d'un grand nombre de longues harangues. Cette pratique a été blâmée par les modernes : elle l'a même été par quelques-uns des anciens; mais seulement, je crois, depuis que les républiques de la Grèce furent soumises à la puissance de Rome. Chez les peuples soumis, un maître commande, et l'on obéit : dans les états libres, il n'est point de maîtres : celui qui veut conduire les autres doit commencer par les persuader. Les harangues étaient donc convenables à l'histoire du temps de Thucydide. C'était par des harangues que les conducteurs du peuple faisaient décider la guerre, la paix, les alliances; par des harangues qu'on obtenait la punition ou l'absolution des accusés; par des harangues que les généraux excitaient les soldats à bien servir la patrie. Elles étaient donc des parties intégrantes de l'histoire. Thucydide, il est vrai, n'a pas rapporté les discours précisément tels qu'ils avaient été prononcés; mais il nous avertit qu'il s'en est procuré du moins le fond, quand il n'a pu les entendre lui-même¹ : il n'a fait que les soumettre à son art.

« D'ailleurs, comme l'a très bien observé Perrot-

d'Ablancourt¹, il avait une vue juste et profonde en faisant entrer, dans son Histoire, l'ornement au moins vraisemblable des harangues. Il sentait que le lecteur veut suivre un récit, et n'être pas interrompu par les réflexions longues et fréquentes de l'historien. Il conçut donc la pensée de tromper ses lecteurs en piquant leur curiosité. Ils étaient curieux de savoir ce qu'avaient dit, dans les occasions importantes, les principaux personnages de l'histoire : ce fut ces personnages qu'il supposa pénétrés des grandes vues politiques qui le distinguent entre tous les autres historiens.

« Quoique les harangues de Thucydide, considérées comme les accessoires d'un ouvrage historique, soient d'une assez longue étendue, il était obligé de les resserrer beaucoup plus qu'il ne l'aurait désiré, pour y faire entrer toutes les pensées qui lui étaient inspirées par le sujet : il en pressait le style, et la plus grande concision ne suffisait pas encore à renfermer l'abondance de ses conceptions. C'est aussi dans ses harangues qu'il est le plus riche de pensées et le plus avare de paroles : c'est là qu'il faut le deviner, et suppléer par la réflexion à toutes les idées qu'il insinue plutôt qu'il ne les exprime, et qui seraient nécessaires au développement de ce qu'il veut faire entendre; c'est là, surtout, qu'on l'interprète quelquefois plutôt qu'on ne le comprend, et que Cicéron trouvait des pensées tellement obscures, qu'il était presque impossible de les saisir.

« Ce n'est pas seulement pour avoir épargné les mots que Thucydide est obscur; il l'est encore par l'ordre dans lequel il les dispose, ou si l'on veut, par le désordre dans lequel il se plaît à les jeter. Il aime le fréquent usage de la figure que les grammairiens grecs nommaient hyperbate et qui consiste à troubler l'ordre des mots : figure employée fréquemment par les poètes lyriques, et qu'un historien devrait peut-être s'interdire, parce que son devoir est d'être clair. Il aime aussi à ressusciter des mots anciens, à en créer de nouveaux, à introduire dans la prose des expressions jusque-là réservées à la poésie : nouvelle source de difficultés pour les lecteurs. Pénétré de la sublimité de son sujet, il voulut en exprimer les principales parties dans le style sublime, et crut que le sublime d'expressions, consacré à la plus haute poésie, convenait à la grandeur de ce sujet, comme il

¹ Dans la préface de sa traduction de Thucydide. Mably a profité de cette observation dans sa *Manière d'écrire l'histoire*.

¹ Thucydide, l. 1, par. 22.

s'accordait avec celle de son propre caractère. Il veut plutôt être noble, grave, imposant et même terrible, que de se parer d'une aimable élégance. Loin de chercher un froid purisme, il affecte de s'approcher du solécisme¹. Souvent il est âpre et dur dans son style, parce qu'il veut se hérissier de cette aspérité; parce qu'il croit faire plus d'impression en frappant rudement l'oreille, que s'il la caressait de mots harmonieux: il fait retentir sa phrase du cliquetis des armes, des cris aigus des combattans, du bruit des vaisseaux qui se heurtent et se brisent. Il étonne, et c'est ce qu'il se propose: sa prétention est de se faire admirer; il dédaigne le soin d'être aimable. L'élégance ne convient point à sa force, et il affecte de montrer cette force dans tout ce qu'elle a d'effrayant².

« Hérodote sera toujours préféré par les hommes qui, dans leurs lectures, ne cherchent que le plaisir: Thucydide, par ceux qui aiment une lecture qui les oblige à penser. Démosthènes le regardait comme un grand maître d'éloquence, et le copia, dit-on, tout entier huit fois de sa main. On ajoute même qu'une fois il l'écrivit tout entier de mémoire. Ce n'est pas, comme le

remarque Cicéron, que l'éloquence de Thucydide convienne aux tribunaux ni à la place publique; mais l'orateur y trouve tous les grands moyens que peut fournir le génie, et qu'il n'a plus qu'à développer suivant les règles de son art. »

Je terminerai cet article¹ par un résumé qui reproduira de la manière la plus claire les divers événemens de la vie de Thucydide. Ce tableau est fait d'après la chronologie de Dodwell.

Olympiades	Années.		Age.
LXXVII	1	471 Naissance de Thucydide.	
LXXXI	1	456 Il entend aux jeux Olympiques la lecture qu'Hérodote fait de son histoire.	15
LXXXVII	1	432 Commencement de la guerre du Péloponnèse, dont il entreprend d'écrire l'histoire.	
	2	431 L'histoire de Thucydide commence avec cette année.	40
LXXXIX	1	424 Il est envoyé comme général au secours d'Amphipolis.	53
	2	423 Il est exilé.	54
		412 L'histoire de Thucydide se termine avec cette année.	52
XCIV	2	403 Il est rappelé.	68
XCVI	2	395 Troisième éruption de l'Etna dont Thucydide fait mention.	76
XCVII	1	392 Sa mort.	79

NOTICE SUR XÉNOPHON,

NÉ VERS L'AN 445 AVANT J.-C. — MORT VERS 354.

Xénophon, fils de Gryllus, naquit à Erchie, bourgade de la tribu Égèide, vers l'an 445 avant Jésus-Christ.

« Il devait avoir atteint l'âge de quinze ou seize ans, dit M. Letronne dans son excellent article biographique que nous suivrons pied à pied, lorsqu'il fit la connaissance de Socrate. Ce philosophe, rencontrant ce jeune homme, fut frappé de

¹ En employant les uns pour les autres les genres et les nombres des noms, les temps et les modes des verbes, etc. Ce seraient pour les Français de vrais solécismes; mais les Grecs et surtout les Attiques, se permettaient ces licences de syntaxe. C'était même chez eux des beautés dont se parèrent les sophistes leurs imitateurs. On trouve chez ces sophistes, tels qu'Alciphron, Ælien, etc., un usage peut-être plus fréquent de l'atticisme, que chez les Attiques eux-mêmes.

² Le renversement de l'ordre des mots n'est point admis dans notre langue, qui se permet à peine quelques légères inversions. Elle ne peut emprunter des expressions à la poésie, puisque notre poésie n'a pas un seul mot, une seule forme qui lui appartienne exclusivement.

sa beauté modeste; il lui barra le passage avec son bâton, et lui demanda où on pourrait acheter les choses nécessaires à la vie: « Au marché, » répondit Xénophon. Socrate lui demanda de nouveau: « Où peut-on apprendre à devenir bonneté homme? » Le jeune Athénien hésitait à répondre; « Suis-moi, lui dit Socrate, et tu l'apprendras. » Dès ce moment il devint son disciple. »

Depuis cet âge jusqu'à l'âge de quarante ans,

La langue française exige la plus grande clarté et s'effraierait de cette imposante obscurité, qui semble écarter les profanes, et qui inspire une sorte de respect religieux. Elle n'admet que l'usage le plus sobre des ellipses et des mots sous-entendus. Enfin notre syntaxe est scrupuleuse, timide, ou plutôt superstitieuse, et n'ose hasarder le moindre écart. Voilà bien des caractères du style de Thucydide qui se sont effacés dans la traduction: le plus hardi des écrivains ne s'y montre qu'humble, faible, énérvé, je dirais même qu'il n'y vit plus.

¹ Depuis la mise sous presse de ce volume, M. Firmin Didot, helléniste distingué, a publié une nouvelle traduction de Thucydide, en quatre volumes in-8°

on n'a sur sa vie que des données fort imparfaites. On place dans cet intervalle une captivité de quelques années en Béotie à la suite d'une expédition militaire à laquelle il avait pris part, un voyage à la cour de Denys, la composition de son *Banquet* et de son *Hiéron*, les leçons que lui donna Isocrate et la publication qu'il fit de l'histoire de Thucydide.

« Ce fut, dit M. Letronne, après avoir rendu ce service signalé aux lettres qu'il dut partir pour la cour de Cyrus le jeune en 401. Il raconte lui-même (*Anabase*, III, 1.) les motifs qui l'y déterminèrent. Un Béotien, nommé Proxène, autrefois disciple de Gorgias de Léontium, alors attaché à la personne de Cyrus, lui avait écrit pour l'engager à quitter son pays, en lui promettant l'amitié de ce prince. Xénophon consulta Socrate sur ce voyage : celui-ci, craignant que son ami ne se rendit suspect aux Athéniens en se liant avec Cyrus qui avait paru pressé à aider les Lacédémoniens dans leur guerre contre Athènes, lui conseilla d'aller à Delphes consulter Apollon. Xénophon, résolu d'avance, ne demanda pas au dieu s'il devait ou non entreprendre ce voyage, mais à quelle divinité il devait sacrifier pour qu'il fût honorable et avantageux ; et c'est un reproche que lui fit Socrate. Le philosophe finit cependant par lui conseiller de partir, après avoir fait ce que le dieu lui avait prescrit. Xénophon s'embarqua et trouva Proxène à Sardes ; son ami le présenta à Cyrus qui l'accueillit fort bien, l'engagea à rester auprès de lui, lui promettant de le renvoyer quand la guerre qu'il préparait, disait-il, contre les Pisidiens serait terminée.

« Xénophon, croyant que l'expédition n'avait pas d'autre but, consentit à en faire partie, de même que Proxène, qui fut trompé également ; car, de tous les Grecs, Cléarque seul était dans le secret des intentions de Cyrus. La bataille de Cunaxa, la victoire d'Artaxerxe, la mort de Cyrus, le massacre de Cléarque et des vingt-quatre autres chefs de l'armée grecque, dont Tissapherne s'était rendu maître par trahison, ont été décrits en détail par les historiens. Ce ne fut qu'après cette dernière catastrophe, qui compromit si gravement le salut de l'armée, que Xénophon commença à jouer un rôle important dans la retraite des Grecs ; et quoiqu'il se soit nommé trois fois dans les deux premiers livres pour des mots ou des actions de peu d'importance, et toujours comme s'il s'agissait d'une personne différente de celle de l'auteur, ce n'est qu'au commencement du troisième livre qu'il se met en scène, et s'annonce lui-même en ces termes : « Il y avait à l'armée un Athénien nommé Xénophon, qui ne la

suivait ni comme général, ni comme lochage, ni comme soldat. L'armée était plongée dans le découragement et le désespoir, lorsque Xénophon, tourmenté de cette situation pénible, alla trouver les lochages (ou chefs de bataillons) du corps de Proxène, auxquels il communiqua ses idées sur le moyen de sauver l'armée. Ensuite il parla avec tant de force et de raison, dans l'assemblée formée par ceux d'entre les chefs qui restaient encore qu'on le choisit, avec quatre autres, pour remplacer les généraux que l'armée avait perdus. Dès ce moment, il devint l'âme de toutes les belles opérations militaires qui, en moins de huit mois, ramenèrent les Grecs, à travers tant de difficultés et d'obstacles, depuis les bords du Tigre jusqu'à ceux du Pont-Euxin. C'est dans cette retraite à jamais mémorable qu'il déploya une fermeté, un sang-froid, un courage toujours réglés par la raison, qui le placent au rang des plus grands capitaines. Arrivé à Chryso polis, en face de Byzance, il cherchait les moyens de se rendre dans sa patrie, lorsqu'il fut sollicité par Seuthès, roi de Thrace, de lui amener ses troupes pour le rétablir sur le trône. Xénophon, dont l'armée était dénuée de tout, y consentit. Mais après que Seuthès eut obtenu le service qu'il désirait, il ne voulut pas donner la somme dont il était convenu. A force de négociations, pourtant, le général grec en obtint une partie. Ce fut alors que Thymbron, chargé par les Lacédémoniens de faire la guerre aux satrapes Pharnabaze et Tissapherne, envoya solliciter les troupes sous la conduite de Xénophon, de venir le joindre pour l'aider dans cette guerre, moyennant une forte solde. Xénophon se disposait à retourner dans sa patrie ; mais les Grecs le prièrent de ne les point abandonner encore, et de ne les quitter que lorsqu'il aurait remis lui-même l'armée à Thymbron qui était en Ionie : il y consentit. » Depuis cette époque (399 av. J.-C.) jusqu'à 395 ou 394, où il alla se joindre à Agésilas en Asie, il s'écoula quatre ou cinq ans. M. Letronne pense que ce fut pendant cet intervalle de repos qu'il composa ses Mémoires sur son maître Socrate, condamné à mort pendant son absence.

Peu d'années après son retour, Xénophon fut condamné, par ses compatriotes, à un exil qui se prolongea pendant trente ans. Son affection pour les Lacédémoniens en fut, dit-on, la cause. Sa conduite dans l'exil ne démentit pas ce bruit, car il alla rejoindre son ami Agésilas, roi de Sparte, l'accompagna pendant toute son expédition d'Asie, revint avec lui lorsque Lacédémone rappela l'armée d'Agésilas, combattit à ses côtés à la bataille de Coroné où ses concitoyens combattaient

dans les rangs opposés, revint avec Agésilas à sparte, et se retira ensuite avec sa femme et ses fils à Scillonte en Élide, sur la route de Sparte à Olympie, où les Lacédémoniens lui avaient fait présent d'une maison et de terres considérables. Il a décrit lui-même dans l'*Anabase* (v, III.) le tableau de la vie délicate qu'il y a menée. M. Letronne pense que ce fut dans cette charmante retraite qu'il composa l'*Anabase*, les *Traité de la Chasse* et de l'*Équitation*, et les deux *Traité sur les républiques de Sparte et d'Athènes*, s'ils sont en effet de lui.

Lors de l'expédition d'Épaminondas en Laconie (vers 368), les Éléens marchèrent contre Scillonte qu'ils ravagèrent. Xénophon se rendit à Elis pour se faire restituer les terres dont on le dépouillait; mais, n'ayant pu obtenir justice, il se retira avec ses fils à Corinthe, où il se fixa pour le reste de sa vie, plutôt que dans la ville d'Athènes qui le rappela après trente ans d'exil.

« Je pense, dit M. Letronne, que son rappel dut suivre de peu de temps son expulsion de Scillonte. Il est vraisemblable, qu'apprenant le malheur que venait d'éprouver cet homme illustre, sa patrie consentit enfin à révoquer l'arrêt de son bannissement.... Son rappel a certainement précédé la bataille de Mantinée (3^e année de la 104^e olympiade); car apprenant qu'Athènes avait pris le parti de Sparte dans la guerre contre les Thébains, il saisit cette occasion unique de voir ses fils combattre sous les drapeaux athéniens en faveur de sa chère Lacédémone. Tous deux il les envoya à Athènes où ils furent enrôlés dans le corps d'Athéniens qui combattit à Mantinée: ce qui suppose qu'alors leur père n'était plus banni. Il avait quatre-vingts ans, et son exil en avait duré environ trente, et dix de plus que celui de Thucydide. Ce long bannissement montre combien était grave, aux yeux des Athéniens, l'accusation de laconisme qu'il avait encourue. A l'époque de la bataille de Mantinée, il n'était pas encore revenu à Athènes: on ignore s'il y retourna jamais.

Ce fut à Corinthe qu'il apprit que son fils Gryllus avait perdu la vie en combattant à Mantinée, après avoir, disait-on, blessé à mort Épaminondas. On rapporte que lorsque cette funeste nouvelle arriva, Xénophon, la couronne sur la tête, célébrait un sacrifice. Il ôta sa couronne; mais apprenant que son fils était mort vaillamment, il la remit sans verser de larmes, et se contenta de dire: « Je savais bien que j'avais pour fils un mortel. »

Ce fut à Corinthe qu'il termina la *Cyropédie* et les *Helléniques*, et composa un de ses meilleurs ouvrages, le *Traité des Revenus de l'Attique*, dans

lequel il exprime d'une manière si touchante ses vœux pour la prospérité d'Athènes. « Avant de descendre dans la tombe, s'écrie-t-il, que je voie du moins ma patrie tranquille et florissante (v, 1). »

Il mourut probablement dans cette même ville, vers l'an 355 ou 354 av. J.-C.

Nous possédons probablement encore tout ce que Xénophon a composé. On divise ordinairement ses ouvrages en quatre classes.

1^o OUVRAGES HISTORIQUES.

Ce sont: les *Helléniques*, ou continuation de l'histoire de la Grèce de Thucydide, l'*Anabase* ou *Expédition des Dix-Mille* et la *Vie d'Agésilas*.

2^o OUVRAGES POLITIQUES.

Ce sont: la *Cyropédie*, les *Républiques de Sparte et d'Athènes*, les *Revenus de l'Attique*.

3^o OUVRAGES DIDACTIQUES.

Ce sont: l'*Hipparchique* ou le *Maître de la cavalerie*, le *Traité de l'Équitation*, les *Cynégétiques* ou *Traité de la Chasse*, et l'*Économique*.

4^o OUVRAGES PHILOSOPHIQUES.

Ce sont: *Apologie de Socrate*, *Mémoires sur Socrate*, *Banquet* et *Hiéron*.

Il existe de plus quelques lettres de lui à ses amis. Elles terminent ce volume sous le titre **CORRESPONDANCE**.

« Dans ces divers ouvrages, dit M. Letronne, il ne s'est montré doué ni de cette puissance de réflexion ni de cette activité intérieure qui entraînait Platon à s'élever sans cesse aux spéculations les plus sublimes, ni de cet esprit d'observation qui révélait à Thucydide les causes les plus secrètes des événemens, et lui faisait pénétrer les intentions les plus cachées des principaux acteurs du grand événement dont il avait entrepris l'histoire. Ce n'est point un penseur profond qui prend de loin et de haut le parti d'approfondir, comme Platon, les grandes questions de la morale et de la philosophie, ou de reproduire, comme Thucydide, le tableau complet d'une époque historique. C'est un homme essentiellement pratique, mêlé aux hommes et aux choses de son temps; et qui, lorsque l'occasion l'y conduit, se met à raconter les événemens dont il a été témoin et les impressions qu'il a reçues, ou rédige les observations qu'il a faites sur les chevaux, la chasse, l'agriculture, l'éducation, le gouvernement, les finances. Tous ses ouvrages ont plus ou moins ce caractère. C'est ce qui a fait croire aux anciens eux-mêmes qu'il a dû reproduire avec plus de fidélité que Platon les opinions de son maître. Cela est très probablement vrai en ce sens qu'il n'y ajoute rien; mais en donne-t-il une idée complète? on peut en douter; du moins le Socrate de Xénophon ne nous représente qu'imparfaitement l'homme qui

a eu une si grande influence sur l'esprit de ses contemporains ; et il serait possible que Platon, dans la partie dramatique du Phédon, dans le Criton et l'Apologie surtout, nous donnât de cette grande figure de l'antiquité un portrait plus ressemblant, quoique peint avec plus de largeur et de liberté.

«Quant à ses ouvrages historiques, ils ne sont pas non plus le résultat d'un plan formé longtemps d'avance. Il ne prend pas, comme Thucydide, la résolution de consacrer vingt années de sa vie à recueillir les matériaux d'une histoire, à interroger tous ceux qui en ont eu connaissance, à voyager exprès sur le théâtre des événements pour en bien connaître les détails et pour en mieux pénétrer les causes. Ces ouvrages sont amenés en quelque sorte par des circonstances fortuites. Ainsi, acteur principal dans la merveilleuse retraite des Grecs, il éprouve à son retour le besoin de raconter un événement dont personne ne devait connaître mieux que lui les détails, et n'était plus intéressé à présenter une narration complète, puisqu'elle devait être un tableau de ses talents stratégiques. Appelé par la confiance de Thucydide ou de ses héritiers à faire connaître l'ouvrage incomplet de cet historien, il est naturellement amené à l'idée de compléter cet ouvrage jusqu'à la fin de la guerre du Péloponnèse, c'est-à-dire jusqu'au point où Thucydide voulait pousser son histoire, partie qu'il rédigea sans doute en premier lieu ; puis il ajouta successivement dans sa retraite à Scillonte et à Corinthe, le reste de l'histoire de son temps jusqu'à la bataille de Mantinée.»

La première édition complète, qui ait paru du texte grec de Xénophon, est celle de 1540, à Halle, avec une préface de Mélancthon.

La première édition grecque-latine parut en 1545 à Bâle.

Henry Estienne publia en 1581 une édition grecque et latine qui fit oublier celles qui l'avaient précédée.

Benjamin Weiske a publié en gros in-8 (Leipzig, 1798-1804) une édition remarquable par ses dissertations historiques et littéraires.

Schneider a revu et publié de 1791 à 1815 les divers Traités déjà publiés par Zeune, et les a complétés par ses commentaires sur les ouvrages historiques.

L'édition la plus complète que nous ayons en France est celle qu'a donnée M. Gail en 9 volumes in-4°.

Les diverses parties de Xénophon ont souvent été traduites en français. Le Boétie, ami de Montaigne, a traduit l'*Économique* dans un style gra-

cieux et simple. MM. Dacier, l'Évesque, Larcher, Dumont et La Luzerne, ont traduit aussi divers morceaux. M. Gail, dans son édition, a réuni ces diverses traductions en les revoyant. Ce sont les révisions données par M. Gail, que nous avons adoptées, et nous y avons joint les deux charmantes traductions données par Paul-Louis Courier de l'*Équitation* et du *Maître de la cavalerie*. C'est pour la première fois que ces diverses traductions sont réunies de manière à former un tout complet.

Le tableau suivant, donné par M. Letronne, place l'ensemble des faits sous les yeux du lecteur.

Olympiades.	Année	Agc.
LXXIII	4 445	Naissance de Xénophon.
LXXXVII	3 430	Il fait connaissance avec Socrate.
LXXXVIII	2 427	Est enrôlé parmi les <i>παι-πύλοι</i> .
LXXXIX	1 424	Se trouve à la bataille de Délium.
XC	1 420	Compose le <i>Banquet</i> .
XCVI	3 406	Prend des leçons d'Isocrate. Voyage en Sicile. Compose l' <i>Hieron</i> .
XCVI	4 401	Se marie. Publie l'ouvrage de Thucydide. Écrit les deux premiers livres des <i>Helléniques</i> .
XCVI	4 401	Part pour l'armée de Cyrus.
XCV	2 399	Revient à Athènes.
XCV 2 XCVI 3	399 394	Compose les <i>Mémoires sur Socrate, l'Économique, le Maître de la Cavalerie</i> . Commence la <i>Cyropédie</i> et l' <i>Anabase</i> .
	394	Part pour rejoindre Agésilas. Banni d'Athènes sous Eubulus ou Eubulide.
XCVI	4 393	Revient en Grèce. Bataille de Coronée. Suit Agésilas à Lacédémone.
XCVII	1 392	Se retire à Scillonte, où il reste vingt-quatre ans. Envoie ses fils à Sparte. Rédige l' <i>Anabase</i> et la <i>Cyropédie</i> . Continue les <i>Helléniques</i> . Écrit les <i>Républiques de Sparte</i> et d' <i>Athènes</i> , les <i>Cynégétiques</i> , l' <i>Équitation</i> .
CIII	1 368	Xénophon expulsé de Scillonte, se retire à Lepreum, puis à Corinthe.
CIII	2 367	Rappelé par un décret d'Eubulus.
CIV	3 362	Mort de Gryllus, son fils, à la bataille de Mantinée.
CV	1 360	Achève la <i>Cyropédie</i> .
CV	4 357	Achève les <i>Helléniques</i> .
CVI	1 356	Compose le <i>Traité des Finances des Athéniens</i> .
CVI 2 ou 3	355 ou 354	Sa mort.

Paris, 20 mai.

J. A. C. BUCHON.

HISTOIRE

DE LA

GUERRE DU PÉLOPONNÈSE

PAR THUCYDIDE, FILS D'OLORUS.

LIVRE PREMIER.

I. Thucydide a écrit la guerre des Péloponnésiens et des Athéniens, et est entré dans le détail de leurs exploits réciproques. Il a commencé son travail dès le temps des premières hostilités, persuadé que ce serait une guerre d'une grande importance, et même plus considérable que toutes celles qui avaient précédé. Sa conjecture n'était pas dépourvue de fondement : il voyait de part et d'autre les préparatifs répondre à l'état florissant auquel les deux peuples étaient parvenus, et le reste de la Grèce ou se déclarer dès lors pour l'un des deux partis, ou former du moins la résolution de s'y réunir. C'était le plus grand mouvement que la Grèce eût encore éprouvé, qui eût agité une partie des Barbares, et même qu'eût senti le monde entier. La distance des temps ne permet pas de bien connaître les circonstances des événemens qui ont immédiatement précédé cette guerre, et moins encore de ceux qui remontent à des époques plus reculées : mais, autant que je puis en juger, et portant mes regards jusque dans la plus haute antiquité, je crois qu'il n'y avait encore rien eu de grand ni dans la guerre ni dans tout le reste.

II. On voit en effet que le pays qui porte aujourd'hui le nom de Grèce, n'était point encore habité d'une manière constante ; mais qu'il était sujet à de fréquentes émigrations, et que

¹ Quoique la division des chapitres ou des paragraphes de Thucydide soit assez mal faite, comme c'est celle des meilleures éditions, nous avons dû la suivre, pour la commodité des lecteurs qui voudront recourir au texte.

ceux qui s'arrêtaient dans une contrée, l'abandonnaient sans peine, repoussés par de nouveaux occupants qui se succédaient toujours en plus grand nombre. Comme il n'y avait point de commerce ; que les hommes ne pouvaient sans crainte communiquer entre eux, ni par terre ni par mer ; que chacun ne cultivait que ce qui suffisait à sa subsistance, sans connaître les richesses ; qu'ils ne faisaient point de plantations, parce que n'étant pas défendus par des murailles, ils ne savaient pas quand on viendrait leur enlever le fruit de leur labeur ; comme chacun enfin croyait pouvoir trouver partout sa subsistance journalière, il ne leur était pas difficile de changer de place. Avec ce genre de vie, ils n'étaient puissans, ni par la grandeur des villes, ni par aucun autre moyen de défense. Le pays le plus fertile était celui qui éprouvait les plus fréquentes émigrations : telles étaient la contrée qu'on nomme à présent Thessalie, la Béotie, la plus grande partie du Péloponnèse, dont il faut excepter l'Arcadie, et les autres enfin en proportion de leur fécondité : car dès que, par la bonté de la terre, quelques peuplades avaient augmenté leur force, cette force donnait lieu à des séditions qui en causaient la ruine, et elles se trouvaient d'ailleurs plus exposées aux entreprises du dehors. L'Attique, qui, par l'infertilité d'une grande partie de son sol, n'a point été sujette aux séditions, a toujours eu les mêmes habitans. Et ce qui n'est pas une faible preuve de l'opinion que j'établis, c'est qu'on ne voit pas que des émigrations aient

contribué de même à l'accroissement des autres contrées. C'était Athènes que choisissaient pour refuge les hommes les plus puissans de toutes les autres parties de la Grèce, quand ils avaient le dessous à la guerre, ou dans des émeutes : ils n'en connaissaient point de plus sûr ; et devenus citoyens, on les vit, même à d'anciennes époques, augmenter la population de la République : on envoya même dans la suite des colonies en Ionie, parce que l'Attique ne suffisait plus à ses habitans.

III. Ce qui me prouve encore bien la faiblesse des anciens, c'est qu'on ne voit pas qu'avant la guerre de Troie, la Grèce ait rien fait en commun. Je crois même qu'elle ne portait pas encore tout entière le nom d'Hellade qu'on lui donne aujourd'hui, on plutot qu'avant Hellen, fils de Deucalion, ce nom n'existait pas encore : les différentes peuplades donnaient leur nom à la contrée qu'elles occupaient. Mais Hellen et ses fils ayant acquis de la puissance dans la Phthiotide, et ayant été appelés dans d'autres villes par des peuples qui imploraient leur secours, le nom d'Hellènes, par une suite de ce commerce, fut celui qui servit le plus à désigner chacun de ces peuples. Il est vrai cependant que long-temps ce nom ne put l'emporter sur les autres au point de devenir commun à tous les Grecs : c'est ce que prouve surtout Homère. Quoique né fort long-temps après la guerre de Troie, il n'a pas compris sous une dénomination générique tous les alliés, pas même ceux qui étaient partis de la Phthiotide avec Achille, et qui furent cependant les premiers Hellènes ; mais il nomme distinctement dans ses vers les Danaëns, les Argiens et les Achéens. Il n'a pas employé non plus le mot de *barbare*¹, par la raison, comme je le crois, que les Grecs ne s'étaient pas désignés eux-mêmes par un terme distinctif opposé à celui d'étrangers. Ainsi donc chaque société d'Hellènes en particulier, et les races qui s'entendaient mutuellement, quoique partagées en différentes villes, et qui furent comprises dans la suite sous un nom générique, faibles et sans commerce entre elles, ne firent rien d'un

commun effort avant la guerre de Troie ; et même si elles se réunirent pour cette expédition, c'est que la plupart commençaient à pratiquer la mer.

IV. De tous les souverains dont nous ayons entendu parler, Minos est celui qui eut le plus anciennement une marine. Il était maître de la plus grande partie de la mer qu'on appelle maintenant Hellénique ; il dominait sur les Cyclades, et forma des établissemens dans la plupart de ces îles, après en avoir chassé les Cariens ; il en donna le gouvernement à ses fils, et les purgea sans doute, autant qu'il put, de brigands, pour s'en mieux assurer les revenus.

V. Anciennement ceux des Grecs ou des Barbares qui vivaient dans le continent ou voisinage de la mer, ou qui occupaient des îles, n'eurent pas plus tôt acquis l'habileté de passer les uns chez les autres sur des vaisseaux, qu'ils se livrèrent à la piraterie. Les hommes les plus puissans de la nation se mettaient à leur tête ; ils avaient pour objet leur profit particulier, et le désir de procurer la subsistance à ceux qui n'avaient pas la force de partager leurs fatigues. Ils surprenaient des villes sans murailles¹, dont les citoyens étaient séparés par espèces de bourgades, et ils les mettaient au pillage : c'était ainsi qu'ils se procuraient presque tout ce qui est nécessaire à la vie. Ce métier n'avait rien de honteux, ou plutot il conduisait à la gloire. C'est ce dont nous offrent encore aujourd'hui la preuve certains peuples chez qui c'est un honneur de l'exercer avec adresse : c'est aussi ce que nous font connaître les plus anciens poètes. Partout, dans leurs ouvrages, ils font demander aux navigateurs s'ils ne sont pas des pirates ; c'est supposer que ceux qu'on interroge ne désavoueraient pas cette profession, et que ceux qui leur font cette question ne prétendent pas les insulter. Les Grecs exerçaient aussi par terre le brigandage les uns contre les autres, et ce vieil usage dure encore dans une grande partie de la Grèce ; chez les Locriens-Ozoles, chez les Étoliens, chez les Acarnanes, et dans toute cette partie du

¹ Chez les anciens Grecs, la dénomination de *Barbares* désignait des étrangers, des hommes qui ne parlaient pas la langue grecque ; chez les modernes, les Barbares sont des peuples encore non policés ; dans le langage commun, le mot *barbare* signifie *cruel, féroce*.

¹ Il faut entendre ici le mot *ville* dans le même sens qu'il offre dans le texte, et que lui donnaient souvent les anciens Grecs : il signifie une association d'hommes. Des villes dont les citoyens étaient dispersés dans des bourgades différentes, n'étaient pas ce que nous entendons aujourd'hui par ce mot ; c'étaient de petits états, des peuplades, des républiques ; et c'est souvent par l'un de ces derniers mots qu'il faut traduire le mot grec *polis* (ville).

continent. C'est du brigandage qu'est resté chez ces habitans de la terre ferme l'usage d'être toujours armés.

VI. Sans défense dans leurs demeures, sans sûreté dans leurs voyages, les Grecs ne quittaient point les armes; ils s'acquittaient armés des fonctions de la vie commune, à la manière des Barbares. Les endroits de la Grèce où ces coutumes sont encore en vigueur prouvent qu'il fut un temps où des coutumes semblables y régnaient partout. Les Athéniens les premiers déposèrent les armes, prirent des mœurs plus douces, et passèrent à un genre de vie plus sensuel. Il n'y a pas encore long-temps que chez eux les vieillards de la classe des riches ont cessé de porter des tuniques de lin, et d'attacher des cigales d'or dans les nœuds de leur chevelure rassemblée sur le sommet de la tête. C'est de là que les vieillards d'Ionie, ayant en général la même origine, avaient aussi la même parure. Les Lacédémoniens furent les premiers à prendre des vêtements simples, tels qu'on les porte aujourd'hui; et dans tout le reste, les plus riches se mirent chez eux à observer, dans leur manière de vivre, une grande égalité avec la multitude. Ils furent aussi les premiers qui, dans les exercices, se dépouillèrent de leurs habits, et se frottaient d'huile en public. Autrefois, même dans les jeux olympiques, les athlètes, pour combattre, se couvraient d'une ceinture les parties honteuses, et il n'y a pas bien des années que cet usage a cessé. Encore à présent, chez quelques-uns des Barbares et surtout chez les Asiatiques, on propose des prix de la lutte et du pugilat, et ceux qui les disputent portent une ceinture. On pourrait donner bien d'autres preuves que les mœurs des Grecs furent celles que conservent encore aujourd'hui les Barbares.

VII. Les sociétés qui se sont rassemblées plus récemment et dans les temps où la mer fut devenue plus libre, ayant une plus grande abondance de richesses, se sont établies sur les rivages, et se sont entourées de murailles; elles se sont emparées des isthmes pour l'avantage du commerce et pour se mieux fortifier contre leurs voisins. Mais comme la piraterie fut long-temps en vigueur, les anciennes villes, tant dans les îles que sur le continent, furent bâties loin de la mer; car les habitans des côtes, même sans être marins, exerçaient le brigandage entre eux et

contre les autres; ces villes, construites loin des rivages, subsistent encore aujourd'hui.

VIII. Les insulaires n'étaient pas les moins adonnés à la piraterie. Tels étaient les Cariens et les Phéniciens; ils occupaient la plupart des îles: on en a une preuve. Quand les Athéniens, dans la guerre actuelle, purifièrent Délos et qu'on enleva tous les tombeaux, on remarqua que plus de la moitié des morts étaient des Cariens. On les reconnaissait à la forme de leurs armes ensevelies avec eux, et à la manière dont ils enterrent encore aujourd'hui les morts. Mais quand Minos eut établi une marine, la navigation devint plus libre: il déporta les malfaiteurs qui occupaient les îles, et dans la plupart il envoya des colonies. Les habitans du voisinage de la mer, ayant acquis plus de richesses, se fixèrent davantage dans leurs demeures, et plusieurs s'entourèrent de murailles, devenus plus opulens qu'ils ne l'avaient été. L'inégalité s'établit; car épris de l'amour du gain, les plus faibles supportèrent l'empire du plus fort; et les plus puissans, qui jouissaient d'une grande fortune, se soumirent les villes inférieures. Telle était en général la situation des Grecs, quand ils s'armèrent contre les Troyens.

IX. Si Agamemnon parvint à rassembler une flotte, je crois que ce fut bien plutôt parce qu'il était le plus riche des Grecs de son temps, que parce que les amans d'Hélène, qu'il conduisait, s'étaient liés par un serment fait entre les mains de Tyndare¹. Ceux qui, sur le rapport des anciens, ont le mieux connu les traditions dont les peuples du Péloponnèse conservent le souvenir, disent que Pélops s'établit une puissance sur des hommes pauvres, par les grandes richesses qu'il

¹ Hélène, fille de Tyndare, quoiqu'elle eût déjà été enlevée par Thésée, fut recherchée par la plupart des rois de la Grèce. Son père craignait, en donnant la préférence à l'un des concurrents, d'exciter contre lui-même et contre son gendre le ressentiment de tous les autres. Ulysse le tira d'embarras: il s'était mis sur les rangs par point d'honneur; mais il aimait Pénélope, fille d'Icare, et il promit à Tyndare de le délivrer de ses inquiétudes, s'il lui procurait la main de cette princesse. Le vieillard, par son conseil, fit prêter à tous les princes rivaux le serment de prendre les armes en faveur de celui d'entre eux qui serait préféré, s'il arrivait que quelqu'un troublât les douceurs de son mariage. (*Apollodori Biblioth.*, l. III, c. x.) Ulysse, par l'entremise de Tyndare, épousa Pénélope. Hélène fut accordée à Ménélas, et quand Paris l'eut enlevée, tous les rois furent obligés, par leur serment, à venger son époux.

apporta de l'Asie; que tout étranger qu'il était, il donna son nom au pays où il vint se fixer, et qu'une force plus grande encore s'accumula sur ses descendans, après que les Héraclides eurent tué dans l'Attique Eurysthée, dont Atrée était l'oncle maternel. Eurysthée, partant pour une expédition guerrière, lui confia, comme à son parent, la ville de Mycènes et sa domination. Il fuyait son père qui avait donné la mort à Chrysisse. Comme il ne revint pas, Atrée fut roi de Mycènes et de tout ce qui avait été soumis à Eurysthée; il parvint à cette puissance de l'aveu même des Mycéniens, qui craignaient les Héraclides; il paraissait d'ailleurs capable de régner, et il avait eu l'adresse de flatter le peuple. Dès lors les Pélopidés furent plus puissans que les descendans de Perséc. Agamemnon réunit sur sa tête tout cet héritage, et comme il l'emportait sur les autres par sa marine, il parvint moins par amour, je crois, que par crainte, à rassembler une armée et à s'en rendre le chef. On voit qu'en partant c'était lui qui avait le plus grand nombre de vaisseaux, et qu'il en fournit encore aux Arcadiens; c'est ce que nous apprend Homère, si l'on en veut croire son témoignage. Ce même poète, en parlant du sceptre qui passa dans les mains d'Agamemnon, dit que ce prince régnait sur un grand nombre d'îles et sur tout Argos. Habitant du continent, s'il n'avait pas eu de marine, il n'aurait dominé que sur les îles voisines, qui ne pouvaient être en grand nombre. C'est par l'expédition de Troie qu'on peut se faire une idée de celles qui avaient précédé.

X. De ce que Mycènes avait peu d'étendue ou de ce que certaines villes de ce temps-là semblent aujourd'hui peu considérables, on aurait tort de conclure, comme d'une preuve assurée, que la flotte des Grecs n'ait pas été aussi considérable que l'ont dit les poètes et que le porte la tradition; car si la ville de Lacédémone était dévastée, et qu'il ne restât que ses temples et les fondemens des autres édifices, je crois qu'après un long temps, la postérité, comparant ces vestiges avec la gloire de cette république, ajouterait peu de foi à sa puissance. Et cependant sur cinq parties du Péloponnèse, elle en possède deux¹; elle commande au reste et elle a au dehors un

¹ Le Péloponnèse renfermait la Laconie, la Messénie, l'Argolide, l'Arcadie et l'Élide. La Laconie et la Messénie appartenaient aux Lacédémoniens.

grand nombre d'alliés. Mais comme la ville n'est pas composée de bâtimens contigus, comme on n'y recherche la magnificence ni dans les temples ni dans les autres édifices, et que la population y est distribuée par bourgades, suivant l'ancien usage de la Grèce, elle paraît bien au-dessous de ce qu'elle est. Si de même il arrivait qu'Athènes fût dévastée, on se figurerait, à l'inspection de ses ruines, que sa puissance était double de ce qu'elle est en effet. Le doute est donc déplacé: c'est moins l'apparence des villes qu'il faut considérer que leur force; et l'on peut croire que l'expédition des Grecs contre Troie fut plus considérable que celles qui avaient précédé, et plus faible que celles qui se font maintenant. S'il faut accorder ici quelque confiance au poème d'Homère, dans lequel sans doute, en sa qualité de poète, il a embelli les choses en les exagérant, on ne laissera pas de reconnaître que cette expédition le cédait à celles de nos jours. Il la suppose de douze cents vaisseaux; il fait monter de cent vingt hommes ceux des Bœœtiens, et de cinquante ceux de Philoctète; et comme dans son énumération il ne parle point de la force des autres, je crois qu'il indique les plus grands et les plus petits. Il ne nous laisse pas ignorer que tous les hommes qui montaient le vaisseau de Philoctète, étaient à la fois rameurs et guerriers; car il fait des archers de tous ceux qui maniaient la rame. Il n'est pas vraisemblable qu'il y eût sur les bâtimens beaucoup d'hommes étrangers à la manœuvre, si l'on excepte les rois et ceux qui étaient dans les plus hautes dignités, surtout lorsqu'on devait faire la traversée avec tous les équipages de guerre; d'ailleurs les vaisseaux n'étaient pas pontés, ils étaient conformes à l'ancienne construction et ressemblaient à ceux de nos pirates. En prenant donc un milieu entre les plus forts bâtimens et les plus faibles, on voit que le total de ceux qui les montaient ne formait pas un grand nombre de troupes, eu égard à une entreprise que la Grèce entière partageait.

XI. C'est ce qu'il faut moins attribuer à la faiblesse de la population qu'à celle des richesses. Faute de subsistances, on ne leva qu'une armée assez peu considérable, dans l'espérance que la guerre elle-même pourrait la nourrir en pays ennemi. Arrivés dans la campagne de Troie, les Grecs gagnèrent une bataille, c'est un fait certain; car sans cela ils n'auraient pu se construire

un camp fermé de murailles. On voit que même ils n'y rassemblèrent pas toutes leurs forces, et que, par disette de vivres, ils se mirent à cultiver la Chersonèse, et à faire le brigandage. C'est à quoi il faut surtout attribuer la résistance des Troyens pendant dix ans; comme les Grecs étaient dispersés, leurs ennemis se trouvaient toujours en force égale contre ceux qui restaient. Mais s'ils étaient arrivés avec des munitions abondantes, restés ensemble, ils auraient fait continuellement la guerre sans se distraire par le brigandage et l'agriculture; et supérieurs dans les combats, ils auraient pris aisément la place. Ils furent même en état, sans être réunis, de résister avec la portion de troupes qui était toujours prête au combat; attachés constamment au siège, ils se seraient rendus maîtres de Troie en moins de temps et avec moins de peine. Ainsi, faute de richesses, les entreprises antérieures avaient été faibles, et celle-là même, bien plus célèbre que les précédentes, fut au-dessous en effet de la renommée et des récits accrédités aujourd'hui sur la foi des poètes.

XII. Et même encore après la guerre de Troie, la Grèce, toujours sujette aux déplacements et aux émigrations, ne put prendre d'accroissement, parce qu'elle ne connaissait pas de repos. Le retour tardif des Grecs occasiona bien des révolutions; il y eut des soulèvements dans la plupart des villes, et les vaincus allèrent fonder de nouveaux états. La soixantième année après la prise d'Ilion, les Bœotiens d'aujourd'hui, chassés d'Arné par les Thessaliens, s'établirent dans la contrée appelée maintenant Bœotie; elle se nommait auparavant Cadméide. Il s'y trouvait dès long-temps une portion de ce peuple, et elle avait envoyé des troupes devant Ilion. Ce fut dans la quatre-vingtième année après la prise de cette ville, que les Doriens occupèrent le Péloponnèse avec les Héraclides.

Après une longue période de temps, la Grèce, parvenue enfin avec peine à un repos solide et n'éprouvant plus de séditions, envoya hors de son sein des colonies: les Athéniens en fondèrent dans l'Ionie et dans la plupart des îles; les Péloponnésiens dans l'Italie, dans la plus grande partie de la Sicile et dans quelques endroits du reste de la Grèce. Tous ces établissemens sont postérieurs au siège de Troie.

XIII. Quand la Grèce fut devenue plus riche

et plus puissante, des tyrannies¹ s'établirent dans la plupart des villes, à mesure que les revenus y augmentaient. Auparavant la dignité royale était héréditaire², et les prérogatives en étaient déterminées. Les Grecs alors construisirent des flottes et se livrèrent davantage à la navigation. On dit que les Corinthiens changèrent les premiers la forme des vaisseaux, qu'ils les construisirent sur un modèle à peu près semblable à celui d'aujourd'hui, et que ce fut à Corinthe que furent mises sur le chantier les premières trirèmes grecques. On sait que le constructeur Amiuoclès, de Corinthe, fit aussi quatre vaisseaux pour les Samiens. Il s'est écoulé tout au plus trois cents ans jusqu'à la fin de la guerre dont j'écris l'histoire, depuis qu'Amiuoclès vint à Samos. Le plus ancien combat naval dont nous ayons connaissance, est celui des Corinthiens contre les Corcyréens; il ne remonte pas à plus de deux cent soixante ans au-dessus de la même époque.

Corinthe, par sa situation sur l'isthme, fut presque toujours une place de commerce, parce qu'autrefois les Grecs, tant ceux de l'intérieur du Péloponnèse que ceux du dehors, faisant bien plus le négoce par terre que par mer, traversaient pour communiquer entre eux, l'intérieur de cette ville. Les Corinthiens étaient donc puissans en richesses, comme le témoignent les anciens poètes; car ils donnent à Corinthe le surnom de riche. Quand les Grecs eurent acquis plus de pratique de la mer, ils firent usage de leurs vaisseaux pour la purger de pirates, et les Corinthiens, leur offrant alors un marché pour le commerce de terre et le commerce maritime, eurent une ville puissante par ses revenus.

La marine des Ioniens se forma beaucoup plus tard sous le règne de Cyrus, premier roi des Perses, et sous celui de Cambyse, son fils. Ils firent la guerre à Cyrus, et furent quelque temps les maîtres de la mer qui baigne leurs

¹ Le mot *tyran* signifiait en grec un usurpateur de la puissance souveraine, même lorsqu'il l'exerçait avec douceur. Cependant les poètes et les orateurs emploient souvent le mot *tyrannos* comme synonyme de *basileus* (roi). Une des tragédies de Sophocle est intitulée *OEdipos tyrannos*, et il faut traduire *OEdipe roi*, et non *OEdipe tyran*.

² La dignité royale était héréditaire. Voici la différence que les Grecs mettaient entre la royauté et la tyrannie. Dans nos langues modernes, ce dernier mot emporte avec lui l'idée de cruauté, et il s'applique même à un souverain héréditaire qui opprime ses sujets.

côtes. Polycraté, tyran de Samos, pendant le règne de Cambyse, fut puissant sur mer et soumit à sa domination plusieurs îles, entre autres celle de Rhénie; il consacra cette dernière à Apollon de Délos. Les Phocéens, fondateurs de Marseille, vainquirent par mer les Carthaginois¹.

XIV. Voilà quelles étaient les plus puissantes marines. On voit qu'elles ne se formèrent que plusieurs générations après le siège de Troie; elles employaient peu de trirèmes, et comme au temps de ce siècle, elles étaient encore composées de pentécontores² et de vaisseaux longs.

Peu après la guerre médique et la mort de Darius, qui succéda sur le trône de Perse à Cambyse, les tyrans de la Sicile et les Corcyréens eurent un grand nombre de trirèmes. Ce furent dans la Grèce les seules flottes considérables avant la guerre de Xerxès: car les Éginètes, les Athéniens, et peut-être quelques autres, n'en avaient que de faibles, et qui n'étaient guère composées que de pentécontores; ce fut même assez tard et seulement quand Thémistocle, qui s'attendait à l'invasion des Barbares, eut persuadé aux Athéniens, alors en guerre avec les Éginètes, de construire des vaisseaux sur lesquels ils combattirent; tous n'étaient pas même encore pontés.

XV. Telles furent les forces maritimes que possédèrent les Grecs dans les temps anciens et même dans ceux qui sont les moins éloignés de nous. Les villes qui avaient des flottes supérieures se procurèrent une puissance respectable par leurs revenus pécuniaires et par leur domination sur les autres, car, avec leurs vaisseaux, elles se soumièrent les îles. C'est ce qui arriva surtout aux peuples dont le territoire ne suffisait pas à leurs besoins.

D'ailleurs il ne se faisait par terre aucune expédition capable d'augmenter la puissance d'un état; toutes les guerres qui s'élevaient n'étaient que contre des voisins, et les Grecs n'envoyaient pas des armées au dehors faire des conquêtes loin de leurs frontières. On ne voyait pas de villes s'associer à celles qui avaient plus de

force, et se soumettre à leur commandement; des républiques égales entre elles n'apportaient pas en commun des contributions pour lever des armées, seulement les voisins se faisaient en particulier la guerre les uns aux autres. Ce fut surtout dans celle que se firent autrefois les peuples de Chalcis et d'Érétie, que le reste de la Grèce se partagea pour donner des secours aux uns ou aux autres.

XVI. Il survint à certaines républiques différents obstacles qui ne leur permirent pas de s'agrandir. Ainsi les Ioniens voyaient s'élever très haut leur fortune, quand Cyrus, avec les forces du royaume de Perse, abattit Crésus, conquirit tout ce qui se trouve au-delà du fleuve Halys jusqu'à la mer, et réduisit en servitude les villes du continent. Darius vainquit ensuite les Phéniciens sur la mer, et se rendit maître des îles.

XVII. Ce qu'il y avait de tyrans dans les différents états de la Grèce, occupés seulement de pourvoir à leurs intérêts, de défendre leur personne et d'agrandir leur maison, se tenaient surtout dans l'enceinte des villes, pour y vivre autant qu'il était possible, en sûreté. Si l'on excepte ceux de Sicile, qui s'élevèrent à une grande puissance, ils ne firent rien de considérable, seulement chacun d'eux put exercer quelques hostilités contre ses voisins. Ainsi de toutes parts et pendant long-temps, la Grèce fut hors d'état de faire en commun rien d'éclatant, et chacune de ses villes était incapable de rien oser.

XVIII. Après que les derniers tyrans d'Athènes et du reste de la Grèce, car presque toute entière elle avait été soumise à la tyrannie, eurent été la plupart chassés par les Lacédémoniens, excepté ceux de Sicile, ce peuple devint puissant par cet exploit, et ce fut lui qui régla les intérêts des autres républiques. Il est bien vrai que Lacédémone, fondée par les Doriens qui l'habitent, fut plus long-temps qu'aucune autre ville dont nous ayons connaissance, agitée de séditions; mais elle eut, dès l'antiquité la plus reculée, de bonnes lois et ne fut jamais soumise au pouvoir tyrannique. Il s'est écoulé quatre cents ans et même un peu plus, jusqu'à la fin de la guerre que nous écrivons, depuis que les Lacédémoniens vivent sous le même régime.

Peu d'années après l'extinction de la tyrannie dans la Grèce, se donna la bataille de Marathon

¹ Une querelle, pour quelques bateaux de pêcheurs, fut la cause de cette guerre. (Justin, l. XLIII, c. v.)

² Pentécontore, vaisseau de cinquante rames, ou plutôt de cinquante rameurs; car il n'était monté que de cinquante hommes, comme Thucydide vient de le dire paragraphe x, en parlant des vaisseaux de Philoctète, et les mêmes hommes ne pouvaient ramer continuellement.

entre les Mèdes et les Athéniens; et dix ans après, les Barbares, avec une puissante armée, se jetèrent sur la Grèce pour l'asservir. Pendant que ce grand danger était suspendu sur les têtes, les Lacédémoniens, supérieurs en puissance, commandèrent les Grecs armés pour la défense commune. Les Athéniens, ayant pris la résolution d'abandonner leur ville, montèrent sur leurs vaisseaux et devinrent hommes de mer. Les Grecs, peu après avoir d'un commun effort repoussé les Barbares, se partagèrent entre les Athéniens et les Lacédémoniens, tant ceux qui avaient secoué le joug du roi¹ que ceux qui avaient porté les armes avec lui. C'était alors les deux républiques qui montraient le plus de puissance, l'une par terre, l'autre par mer. Leur union fut de courte durée : elles finirent par se brouiller et se firent la guerre avec les secours des peuples qu'elles avaient dans leur alliance. C'était à elles que les autres Grecs avaient recours quand il leur survenait quelques différends. Enfin, dans tout le temps qui s'est écoulé depuis la guerre des Mèdes jusqu'à celle-ci, ces deux peuples, tantôt se jurant entre eux la paix, tantôt se faisant la guerre l'un à l'autre ou combattant ceux de leurs alliés qui les abandonnaient, eurent un appareil de guerre formidable; et comme ils s'exerçaient avec ardeur au milieu des dangers, ils acquirent beaucoup d'expérience.

XIX. Les Lacédémoniens commandaient leurs alliés sans exiger d'eux aucun tribut : ils les ménageaient pour les tenir attachés au gouvernement d'un petit nombre, le seul qui convint à la politique de Lacédémone. Mais les Athéniens, ayant pris avec le temps les vaisseaux des villes alliées, excepté ceux de Chio et de Lesbos, leur imposèrent à toutes des tribus pécuniaires², et dans la guerre que nous écrivons, leur appareil militaire fut plus grand qu'il ne l'avait jamais été, lorsqu'ils florissaient le plus par les secours complets de tous leurs alliés.

XX. Tel j'ai trouvé l'ancien état de la Grèce, et il est difficile d'en démontrer l'exactitude par

¹ Thucydide appelle le roi de Perse, le roi par excellence. Les autres auteurs grecs l'appellent ordinairement le grand roi.

² Naxos fut la première île alliée que les Athéniens soumettre à l'état de sujette. (Thucydide, l. 1, c. xcviij.) Les habitans de Thasos furent obligés de raser leurs fortifications, et de livrer leurs vaisseaux (c. ci). L'île d'Égine éprouva plus tard le même traitement (c. cvij).

une suite de preuves liées entre elles; car les hommes reçoivent indifféremment les uns des autres, sans examen, ce qu'ils entendent dire sur les choses passées, même lorsqu'elles appartiennent à leur pays. Ainsi l'on croit généralement à Athènes qu'Hipparque était en possession de la tyrannie, lorsqu'il fut tué par Harmodius et Aristogiton. On ignore qu'Hippias était l'aîné des fils de Pisistrate, qu'il tenait les rênes du gouvernement, et qu'Hipparque et Thessalus étaient ses frères. Harmodius et Aristogiton, au jour et à l'instant même qu'ils allaient exécuter leur projet, soupçonnèrent qu'Hippias en avait reçu quelques indices de la part des conjurés : ils l'épargnèrent dans l'idée qu'il était instruit d'avance, mais ils voulurent essayer du moins de faire quelque chose avant d'être arrêtés, et ayant rencontré près du temple nommé Léocorion, Hipparque occupé à disposer la pompe des Panathénées, ils lui donnèrent la mort.

Il est bien d'autres choses qui existent encore de nos jours et qui ne sont pas du nombre de celles que le temps a effacées de la mémoire, dont on n'a cependant que de fausses idées dans le reste de la Grèce. Ainsi on croit que les rois de Lacédémone donnent chacun deux suffrages au lieu d'un, et que les Lacédémoniens ont un corps de troupes nommé Pitanate, qui n'a jamais existé; tant la plupart des hommes sont indolens à rechercher la vérité et aiment à se tourner vers la première opinion qui se présente.

XXI. D'après les preuves que j'ai données, on ne se trompera pas sur les faits que j'ai parcourus, en m'accordant de la confiance, au lieu d'admettre ce que les poètes ont chanté, jaloux de tout embellir; ou ce que racontent les historiens, qui, plus amoureux de chatouiller l'oreille que d'être vrais, rassemblent des faits qui, dénués de preuves, généralement altérés par le temps et dépourvus de vraisemblance, méritent d'être placés entre les fables¹. On peut croire que dans mes recherches je me suis appuyé sur les témoignages les plus certains, autant du moins que des faits anciens peuvent être prouvés.

Quoique l'on regarde toujours comme la plus importante de toutes les guerres, celle dans la-

¹ C'est un trait que Thucydide lance contre Hérodote. C'est aussi Hérodote qu'il a en vue, en parlant des deux prétendus suffrages des rois de Lacédémone, et de la cohorte des Pitanates (liv. vi, c. lvij; liv. ix, c. lxx).

quelle on porte les armes, et que rendu au repos, on admire davantage les exploits des temps passés, on n'a qu'à considérer par les faits celle que je vais écrire, et l'on ne doutera pas qu'elle ne l'ait emporté sur les anciennes guerres.

XXII. Rendre de mémoire, dans des termes précis, les discours qui furent tenus lorsqu'on se préparait à la guerre ou pendant sa durée, c'est ce qui était difficile pour moi-même quand je les avais entendus, et pour ceux qui m'en rendaient compte, de quelque part qu'ils les eussent appris. Je les ai rapportés comme il m'a semblé que les orateurs devaient surtout avoir parlé dans les circonstances où ils se trouvaient, me tenant toujours, pour le fond des pensées, le plus près qu'il était possible de ce qui avait été dit en effet.

Quant aux événemens, je ne me suis pas contenté de les écrire sur la foi du premier qui m'en faisait le récit, ni comme il me semblait qu'ils s'étaient passés; mais j'ai pris des informations aussi exactes qu'il m'a été possible, même sur ceux auxquels j'avais été présent. Ces recherches étaient pénibles, car les témoins d'un événement ne disent pas tous les mêmes choses sur les mêmes faits; ils les rapportent au gré de leur mémoire ou de leur partialité. Comme j'ai rejeté ce qu'ils disaient de fabuleux, je serai peut-être écouté avec moins de plaisir, mais il me suffira que mon travail soit regardé comme utile par ceux qui voudront connaître la vérité de ce qui s'est passé, et en tirer des conséquences pour les événemens semblables ou peu différens qui, par la nature des choses humaines, se renouveleront un jour. C'est une propriété que je laisse pour toujours aux siècles à venir, et non un jeu d'esprit fait pour flatter un instant l'oreille¹.

XXIII. La plus considérable des guerres précédentes fut celle contre les Perses; et cependant cette querelle fut bientôt jugée par deux actions navales et deux combats de terre. Mais la guerre que j'écris a été de bien plus longue durée, et a produit des maux tels que jamais la Grèce n'en avait éprouvés dans un même espace de temps. Jamais tant de villes n'avaient été dévastées soit par les Barbares, soit par leurs hostilités réciproques; quelques-unes même perdi-

¹ Je crois que c'est encore un trait lancé contre Hérodoté. La lecture de son histoire, faite aux jeux olympiques, avait paru faire partie de ces jeux.

rent leurs habitans pour en recevoir de nouveaux; jamais tant d'hommes n'avaient éprouvé les rigueurs de l'exil; jamais tant n'avaient perdu la vie dans les combats ou par les séditions. Des événemens autrefois connus par tradition, et rarement confirmés par les effets, ont cessé d'être incroyables: tremblemens de terre ébranlant à la fois une grande partie du globe, et les plus violens dont on eût encore entendu parler; éclipses de soleil plus fréquentes que dans aucun temps dont on ait conservé le souvenir; en certains pays, de grandes sécheresses, et par elles, la famine; un fléau plus cruel encore, et qui a détruit une partie des Grecs, la peste; maux affreux, et tous réunis à ceux de cette guerre.

Les Athéniens et les Péloponnésiens la commencèrent en rompant la trêve de trente ans qu'ils avaient conclue après la soumission de l'Eubée¹. J'ai commencé par écrire les causes de cette rupture et les différends des deux peuples, pour qu'on n'ait pas la peine de chercher un jour d'où s'éleva, parmi les Grecs, une si terrible querelle. La cause la plus vraie, celle sur laquelle on gardait le plus profond silence, et qui la rendit cependant inévitable, fut, je crois, la grandeur à laquelle les Athéniens étaient parvenus et la terreur qu'ils inspiraient aux Lacédémoniens. Mais voici les raisons qu'on mettait en avant de part et d'autre, et qui firent rompre la trêve et commencer les hostilités.

XXIV. Épidamne est une ville qu'on trouve à droite en entrant dans le golfe d'Ionie: elle est voisine des Talautiens, Barbares de nation illyrique. C'est une colonie des Corcyréens; Phalius, fils d'Ératoclide, Corinthien de race, et descendant d'Hercule, en fut le fondateur; il fut mandé de la métropole, suivant l'antique usage, pour exercer cette fonction². Des Corinthiens et d'autres gens d'origine dorique se joignirent à ceux qui allaient établir la colonie: ce fut, avec le temps, une cité considérable, et elle

¹ Cette trêve de trente ans fut conclue, suivant Dodwel, quatre cent quarante-cinq ans avant notre ère. Sur l'affaire de l'Eubée, voyez ci-dessous, c. cxiv.

² Quand une colonie était devenue assez puissante pour en fonder une autre à son tour, elle devait demander à sa métropole un citoyen qui était chargé de la conduire, et qui en devenait le fondateur. Corcyre était une colonie de Corinthe; elle fut obligée, pour fonder la colonie d'Épidamne, de s'adresser aux Corinthiens, et ceux-ci lui envoyèrent Phalius, qui fut le fondateur de la colonie nouvelle.

parvint à une grande population; mais, comme on le raconte, les habitans, après s'être livrés pendant plusieurs années à des dissensions intestines, périrent en grand nombre dans une guerre qu'ils eurent avec les Barbares leurs voisins, et perdirent une grande partie de leur puissance. Enfin, avant la guerre que nous écrivons, le peuple chassa les riches; ceux-ci se retirèrent chez les Barbares, et avec eux, ils exercèrent par terre et par mer le brigandage contre leur patrie. Les citoyens qui étaient restés dans la ville, ainsi tourmentés, envoyèrent une députation à Corcyre comme à leur métropole. Ils demandaient qu'on daignât ne les pas abandonner dans leur ruine, qu'on voulût bien les réconcilier avec les exilés et mettre fin à la guerre des Barbares. Ils firent cette demande assis, en qualité de supplians, dans le temple de Junon¹: mais les Corcyréens ne reçurent pas leurs prières, et les renvoyèrent sans leur rien accorder.

XXV. Les Épidamniens, voyant qu'ils n'avaient aucun secours à espérer de Corcyre, ne surent quel parti prendre dans leur malheur. Ils envoyèrent à Delphes consulter le dieu, pour savoir s'ils remettraient leur ville aux Corinthiens, comme à leurs fondateurs, et s'ils essaieraient d'en obtenir quelque assistance. Le dieu leur répondit de donner leur ville aux Corinthiens, et de se mettre sous leur commandement. Les Épidamniens allèrent à Corinthe, et conformément à l'oracle, ils remirent aux Corinthiens la colonie. Ils leur firent connaître qu'elle avait eu pour fondateur un citoyen de Corinthe; et leur communiquant la réponse du dieu, ils les prièrent de ne pas les abandonner dans leur désastre, et de leur accorder des secours. Les Corinthiens étaient persuadés que cette colonie ne leur appartenait pas moins qu'aux Corcyréens; ils prirent ces infortunés sous leur protection, touchés de la justice de leur cause, et en même temps par haine pour les citoyens de Corcyre, qui les négligeaient, quoiqu'ils fussent une colonie sortie de leur sein. Ils ne leur rendaient pas les honneurs accoutumés dans les solennités publiques, et ne

¹ Les supplians s'asseyaient dans les parvis des temples, ou autour des autels, et souvent ils tenaient en mains des rameaux. Quand c'était un particulier qu'on veuait implorer, on s'asseyait auprès de son foyer.

choisisaient pas, comme les autres colonies, un pontife de Corinthe, pour présider à leurs sacrifices¹. Égale par leurs richesses aux états les plus opulens de la Grèce, et plus puissans encore par leur appareil militaire, ils dédaignaient leur métropole. Ils ne manquaient pas aussi, dans l'occasion, de vanter avec orgueil leur grande supériorité dans la marine, parce qu'autrefois les Phéaciens avaient habité Corcyre, et avaient dû leur gloire à la puissance de leurs flottes: aussi les voyait-on s'appliquer surtout à la navigation, et leur marine était formidable; ils avaient cent vingt trirèmes quand ils commencèrent la guerre.

XXVI. Les Corinthiens, qui avaient contre cette république tant de sujets de plainte, envoyèrent avec joie des secours à Épidamne. Ils engagèrent ceux qui le voudraient à y aller former des établissemens, et y firent passer une garnison composée de Corinthiens, d'Ampraciotes et de Leucadiens: elle prit sa route par terre du côté d'Apollonie, colonie de Corinthe, dans la crainte que les Corcyréens ne leur fermassent le passage de la mer. Ceux-ci, informés qu'il allait à Épidamne une garnison et de nouveaux habitans, et que la colonie s'était donnée aux Corinthiens, éprouvèrent un vif ressentiment. Ils mirent aussitôt en mer vingt-cinq vaisseaux qui furent bientôt suivis d'une autre flotte, et ordonnèrent, avec une hauteur insultante, aux Épidamniens de recevoir les exilés, et de chasser la garnison et les habitans qui leur étaient envoyés de Corinthe: c'est que les exilés d'Épidamne étaient venus à Corcyre; ils montraient les tombeaux de leurs ancêtres, faisaient valoir l'origine commune qui les unissait aux Corcyréens, et demandaient à être rétablis dans leur patrie. Les Épidamniens refusèrent de rien entendre, et ceux de Corcyre les allèrent attaquer avec quarante vaisseaux; ils menaient avec eux les exilés, dans le dessein de les rétablir, et ils avaient pris un renfort d'Illyriens. Prêts à former le siège, ils déclarèrent qu'il ne serait fait aucun mal ni aux étrangers, ni même à ceux des Épidamniens qui voudraient se retirer; mais que ceux qui s'obstineraient à faire résistance seraient traités en ennemis. Personne n'eut égard à cette proclamation, et les Corcy-

¹ C'était de la métropole que les colonies recevaient le feu sacré et leur pontife.

réens assiégèrent la place qui est située sur un isthme.

XXVII. Dès qu'on reçut à Corinthe la nouvelle du siège, on fit des dispositions de guerre. Il fut en même temps publié que ceux qui voudraient aller s'établir à Épidamne y jouiraient de tous les droits de citoyens; et que ceux qui, sans partir sur-le-champ, voudraient participer aux avantages de la colonie, auraient la permission de rester, en déposant cinquante drachmes, monnaie de Corinthe. Bien du monde partit, beaucoup d'autres apportèrent de l'argent; on engagea les Mégariens à fournir des vaisseaux d'escorte, dans la crainte d'être inquiété dans la navigation par les Corcyréens. Les Mégariens se disposèrent à les accompagner avec huit vaisseaux, et les Paliens, qui logent dans l'île de Céphalénie, avec quatre. On demanda aussi des secours aux Épidauriens, qui fournirent cinq vaisseaux; les Hermioniens en donnèrent un, les Trézéniens deux, les Leucadiens dix, les Ampraciotes huit. On demanda aux Thébains de l'argent, de même qu'aux Phliasiens. On n'exigea des Éléens que des vaisseaux vidés et de l'argent. Les Corinthiens eux-mêmes équipèrent trente vaisseaux et mirent sur pied trois mille hoplites¹.

XXVIII. Les Corcyréens, sur l'avis de ces préparatifs, vinrent à Corinthe, accompagnés de députés de Lacédémone et de Sicyone qu'ils avaient pris avec eux. Ils demandèrent que les Corinthiens, comme n'ayant rien à prétendre sur Épidamne, en retirassent la garnison et les hommes qu'ils y avaient envoyés; que s'ils avaient à faire quelque réclamation, on s'en remettrait à l'arbitrage des villes du Péloponnèse dont les deux partis conviendraient, et que celui des deux peuples dont elles reconnaîtraient les droits sur la colonie, en resterait le maître. Ils offraient aussi de s'en rapporter à l'oracle de Delphes; enfin ils ne voulaient pas la guerre; mais si leurs demandes étaient rejetées, ils se verraient forcés de se procurer des secours et de se faire, chez quelques-unes des principales puissances de la Grèce, des amis, que d'ailleurs

¹ On donnait le nom d'*hoplites* aux troupes qui avaient l'armure complète, à la différence des archers, frondeurs, gens de trait, et de toutes les troupes légères qui n'étaient pas complètement armées. J'ai été obligé d'adopter dans cette traduction le mot *hoplites*, pour éviter le retour trop fréquent d'une périphrase.

ils répugneraient à choisir. Les Corinthiens répondirent qu'ils n'avaient qu'à retirer de devant Épidamne leurs vaisseaux et les troupes de Barbares, et qu'alors on mettrait leurs demandes en délibération; mais qu'en attendant il ne serait pas juste que les Corcyréens fussent assiégés, et eux-mêmes mis en jugement. Ceux de Corcyre répliquèrent qu'ils consentaient à cette proposition, si les Corinthiens rappelaient les gens qu'ils avaient dans Épidamne, ou que même, si les deux partis convenaient de rester tranquilles où ils se trouvaient, ils étaient prêts à faire une trêve jusqu'au jugement des arbitres.

XXIX. Les Corinthiens n'écoutèrent aucune de ces propositions. Dès que leur flotte fut appareillée, et qu'ils eurent reçu les troupes auxiliaires, ils envoyèrent un héraut déclarer la guerre à Corcyre, sortirent du port avec soixante-quinze vaisseaux et deux mille hoplites, et cinglèrent vers Épidamne. Les commandans de la flotte étaient Aristée, fils de Pellicus; Callicrate, fils de Callias, et Timanor, fils de Timanthe: les généraux de terre, Archétime, fils d'Eurytime, et Isarchidas, fils d'Isarchus. Ils étaient devant Actium, dans les campagnes d'Anactorium, où est le temple d'Apollon, quand ils virent arriver sur un vaisseau de transport un héraut qui venait de la part des Corcyréens leur défendre de s'avancer contre eux. Ceux qui l'envoyaient appareillaient en même temps leur flotte, garnissaient de leurs agrès le plus grand nombre des vaisseaux pour les mettre en mer et radoubaient les autres. Comme le héraut ne leur rapporta, de la part des Corinthiens, aucune parole de paix, et que les navires, au nombre de quatre-vingts, étaient équipés (ils en avaient quarante au siège d'Épidamne), ils partirent à la rencontre des ennemis, mirent la flotte en bataille et engagèrent le combat. Leur victoire fut complète; ils détruisirent quinze vaisseaux de Corinthe, et le même jour, ceux qui faisaient le siège d'Épidamne forcèrent la place à capituler. La capitulation portait que les étrangers seraient mis en vente, et les Corinthiens dans les fers, jusqu'à ce qu'on eût décidé de leur sort.

XXX. Après le combat naval, les Corcyréens dressèrent un trophée à Leucymne, promontoire de Corcyre, et firent mourir tous leurs prisonniers, excepté les Corinthiens qu'ils tin-

rent en captivité. Quand les Corinthiens et leurs alliés se furent retirés après leur défaite, les Corcyréens, maîtres de toute cette partie de la mer, se portèrent à Leucade, colonie de Corinthe, et la ravagèrent. Ils brûlèrent Cyllène, où était le chantier des Éléens, pour les punir d'avoir fourni aux Corinthiens des vaisseaux et de l'argent. Enfin, pendant la plus grande partie de l'année après le combat naval, ils eurent l'empire de la mer, et leurs vaisseaux désolaient ceux des alliés de Corinthe.

Mais enfin les Corinthiens, à l'approche de l'été, voyant ce que leurs alliés avaient à souffrir, firent partir une flotte et une armée; ils campèrent à Actium et vers Chimérium dans la Thesprotide, pour garder Leucade et les autres villes amies. Les Corcyréens, avec une flotte et des troupes de terre, vinrent camper à Leucymne, en face de leurs ennemis; mais ni les uns ni les autres ne s'avancèrent en mer pour se combattre; ils se contentèrent de s'observer pendant tout l'été, et l'hiver venu, ils se retirèrent.

XXXI. Depuis le combat naval, pendant tout le reste de l'année où il fut livré, et dans l'année suivante, les Corinthiens, indignés de la guerre qu'ils avaient à soutenir contre les Corcyréens, construisirent des vaisseaux, se formèrent une excellente flotte et rassemblèrent du Péloponnèse et de tout le reste de la Grèce, des rameurs attirés par l'appât d'une bonne solde. A la nouvelle de ces préparatifs, les Corcyréens furent effrayés. Ils n'avaient d'alliance avec aucun état de la Grèce, et ne s'étaient fait comprendre ni dans les traités des Athéniens, ni dans ceux des Lacédémoniens. Ils crurent devoir se rendre à Athènes et essayer d'être admis dans l'alliance de cette république, et d'en obtenir quelques secours. Les Corinthiens furent instruits de cette résolution; ils envoyèrent aussi à Athènes une députation, dans la crainte que les forces maritimes de cette république, jointes à celles de Corcyre, ne les empêchassent de faire la guerre comme ils le désiraient. L'assemblée formée, les députés de part et d'autre parlèrent contradictoirement. Voici comment s'exprimèrent à peu près les Corcyréens :

XXXII. « Il est juste, ô Athéniens, que des peuples qui ne se sont encore montrés aux autres d'aucune utilité, ni par des services signalés,

ni par leur alliance, s'ils viennent, comme nous aujourd'hui, réclamer des secours, fassent d'abord connaître surtout que ce qu'ils demandent aura des avantages pour ceux qu'ils implorent, que du moins il ne leur sera pas nuisible, et qu'enfin on peut compter sur leur reconnaissance. S'ils n'établissent rien de tout cela, qu'ils ne s'offensent pas d'un refus. Les Corcyréens nous envoient demander votre alliance, persuadés que nous pourrons vous satisfaire sur tous ces points.

« Nous sentons que notre conduite passée doit sembler absurde à vos yeux dans le besoin que nous éprouvons, et les circonstances présentes la rendent funeste à nos propres intérêts. Nous qui jusqu'ici, de notre propre volonté, n'avons jamais été les alliés de personne, nous venons maintenant implorer l'alliance des autres; et cela, quand, engagés dans une guerre avec les Corinthiens, nous nous trouvons, par cette conduite, dans un entier délaissement. Notre sagesse apparente d'autrefois, qui nous détournait de partager au gré d'autrui les hasards des guerres qui ne nous regardaient pas, ne se montre plus aujourd'hui que comme imprudence et faiblesse. C'est avec nos seules ressources que dans un combat naval nous avons repoussé les Corinthiens; mais à présent qu'ils se disposent vivement à nous attaquer avec un appareil plus formidable, rassemblé du Péloponnèse et du reste de la Grèce, que nous nous voyons dans l'impuissance d'exister réduits à nos propres forces, et que ce serait un grand danger pour toute la Grèce s'ils parvenaient à nous asservir; nous sommes obligés de demander du secours et à vous-mêmes et à tous ceux dont nous pouvons en attendre. On doit nous pardonner si nous osons tenir une conduite opposée à notre première insouciance, qui n'avait d'autre cause que l'erreur et non pas une mauvaise intention.

XXXIII. « Si vous vous rendez à notre prière, ce sera pour vous, à bien des égards, un heureux événement que le besoin où nous sommes réduits. D'abord vous viendrez au secours d'un peuple qui souffre une injustice et qui n'en a pas commis; ensuite, en nous accueillant quand nous courons le danger de perdre ce que les hommes ont de plus cher, vous nous accorderez un bienfait dont le témoignage ne pourra jamais s'effacer; enfin après votre marine, la nôtre est la

plus puissante ; et considérez quelle plus rare faveur de la fortune et plus affligeante pour vos ennemis , que de voir une puissance , dont vous n'auriez pas cru acheter la jonction trop cher par de riches trésors et une vive reconnaissance , s'offrir à vous d'elle-même et se remettre dans vos mains , sans vous causer ni dangers ni dépense. C'est d'ailleurs vous assurer près du grand nombre une haute réputation de vertu , la gratitude de ceux que vous défendrez , et un accroissement de puissance ; avantages qui , dans tous les temps , ne se sont offerts réunis qu'à bien peu de nations. Il est rare qu'en sollicitant une alliance , on ne procure pas moins d'éclat et de sûreté à ceux qu'on implore , que l'on ne doit soi-même en recevoir.

« Il se trompe , celui qui se persuade qu'on ne verra pas s'élever une guerre où nous pourrions vous être utiles. Il ne sent pas que les Lacédémoniens brûlent de vous combattre , parce qu'ils vous craignent , et que les Corinthiens , puissans par eux-mêmes et qui vous haïssent , commentent par nous attaquer , pour se porter ensuite contre vous. Ils craignent que , dans notre haine commune , nous ne nous unissions contre eux , ce qui leur ferait manquer deux objets bien chers : de nous nuire et d'affermir leur puissance.

XXXIV. « Notre intérêt est de les prévenir , nous en vous offrant , vous en acceptant notre alliance , et de nous concerter d'avance contre eux , plutôt que d'avoir à nous défendre de leurs complots. Si l'on vous objecte l'injustice de soutenir dans sa rébellion une de leurs colonies , qu'on apprenne que toute colonie bien traitée révère sa métropole , et maltraitée s'en détache ; car elle a été envoyée pour être non l'esclave , mais l'égale de ceux qui sont restés. On ne peut révoquer en doute l'injustice des Corinthiens : invités à mettre en arbitrage nos différends au sujet d'Épidamne , ils ont mieux aimé répondre à nos réclamations par la guerre que par les voies de la justice. Apprenez de leur conduite envers nous , qui leur appartenons par notre origine , à ne pas leur permettre de vous tromper , et trop faciles à leurs prières , à ne pas vous presser de servir leur cause. Le plus sûr moyen d'exister sans crainte , c'est de ne pas se préparer le repentir d'avoir servi ses ennemis.

XXXV. « Et ce n'est pas même rompre votre traité avec les Lacédémoniens que de nous re-

cevoir dans votre alliance , nous qui ne sommes alliés ni de Corinthe ni de Lacédémone. Il est dit dans ce traité que toute ville grecque qui n'est l'alliée de personne est libre de s'unir à celle qui lui plaira ; et il serait étrange qu'il leur fût permis de remplir leurs vaisseaux d'hommes compris dans le traité , et même du reste de la Grèce , et même encore de vos propres sujets , et qu'ils prétendissent nous interdire votre alliance offerte à tous les opprimés , et tous les secours que nous pourrions obtenir de quelque endroit que ce fût. Peut-être vous feront-ils un crime de nous accorder notre demande ; mais nous aurons bien plus justement à nous plaindre si vous la rejetez. Quoi ! vous nous repousseriez , nous qui sommes en danger , et qui ne sommes point vos ennemis ; et non-seulement vous n'opposeriez aucun obstacle à ceux qui sont vos ennemis , qui déjà s'avancent contre vous , mais vous souffririez qu'ils tirassent des forces même de votre domination ! Quelle injustice ! Arrêtez les levées de mercenaires qu'ils font sur votre territoire , ou envoyez-nous aussi du secours : choisissez la manière que vous trouverez la plus convenable ; mais le mieux est de nous admettre à votre alliance , et de nous aider ouvertement.

« Nous vous avons annoncé d'abord , et nous devons faire voir que vous retirerez de cette conduite de grands avantages : le plus important , celui qui doit surtout vous déterminer , c'est que nos ennemis sont les mêmes ; et que loin d'être à mépriser , ils sont capables de faire beaucoup de mal à ceux qui osent se soustraire à leur empire. D'ailleurs , ce n'est pas une puissance de terre qui vient s'offrir à vous , c'est une puissance maritime ; et il vous est plus important de ne pas vous en priver. Il serait de votre intérêt de ne pas souffrir qu'il existât d'autre marine que la vôtre ; cela est impossible : soyez donc les amis de ceux qui ont la meilleure flotte.

XXXVI. « Il se trouvera peut-être quelqu'un qui sentira l'utilité de nos offres ; mais , en les acceptant , il craindrait de rompre le traité. Qu'il sache que c'est précisément ce qu'il craint qui vous procurera de la force et inspirera le plus de terreur à vos ennemis ; tandis que ce qui le rassurerait , le refus de cette force , vous rendant plus faibles contre des ennemis vigou-

reux, leur inspirerait plus de confiance; qu'enfin ce n'est pas, en ce moment, sur le sort de Corcyre plutôt que sur celui d'Athènes qu'il délibère. Il pourvoit bien mal aux intérêts de cette république, celui qui ne considère que l'instant présent, et qui, pour une guerre qui se fera, qui déjà commence en quelque sorte, hésite à se fortifier de la jonction d'une ville qu'il n'est pas indifférent d'avoir pour amie ou pour ennemie. Sans parler de ses autres avantages, elle domine sur le passage de l'Italie et de la Sicile; elle peut empêcher qu'une flotte ne passe de là dans le Péloponnèse, ni du Péloponnèse dans ces contrées. Apprenez en peu de mots, qui renferment tout, à ne pas nous refuser. Il est dans la Grèce trois puissances maritimes, dignes de considération; la vôtre, la nôtre, celle des Corinthiens: si vous souffrez que deux de ces puissances n'en fassent qu'une, si les Corinthiens se rendent maîtres de notre île, vous aurez à combattre à la fois sur mer les Corcyréens et les Péloponnésiens; mais, en acceptant notre alliance, vous aurez nos flottes de plus pour lutter contre le Péloponnèse.»

Ce fut dans des termes semblables que s'exprimèrent les Corcyréens. Les Corinthiens, après eux, parlèrent à peu près ainsi:

XXXVII. «Puisque les députés de Corcyre ne se sont pas bornés, dans leur discours, à solliciter votre alliance, mais qu'ils ont parlé de nos injustices, et du tort que nous avons de leur faire la guerre, nous sommes obligés, avant de traiter le sujet qui nous amène, de répondre à ces deux reproches: ainsi vous serez plus en état d'apprécier notre demande, et vous ne rejetterez pas sans motif ces grands avantages qu'ils vous présentent.

«C'est par sagesse, disent-ils, qu'ils n'ont accepté l'alliance de personne. Non; c'est un parti qu'ils ont pris par scélératesse et non par vertu; ils ne voulaient avoir aucun allié pour témoin de leurs injustices, ni appeler des amis pour rougir devant eux. D'ailleurs leur ville est très avantageusement située pour les rendre juges de ceux qu'ils maltraitent, et indépendans de toute convention. Il est fort rare qu'ils naviguent chez les autres; et souvent la nécessité pousse les autres dans leur repaire. Aussi n'est-ce pas dans la crainte de partager l'injustice des autres qu'ils ont pris le parti généreux de res-

ter isolés; mais pour être seuls quand ils se livrent à l'injustice; pour s'abandonner à la violence quand ils se trouvent les plus forts, gagner davantage dans le secret, et nier sans honte leurs larcins. Sans doute s'ils avaient cette intégrité dont ils se parent, plus ils sont indépendans de leurs voisins, plus ils devraient mettre en évidence leur vertu, en se soumettant aux voies de droit dans leurs contestations.

XXXVIII. «C'est ce qu'ils ne pratiquent ni avec les autres ni avec nous. Sortis de notre sein, ils se sont toujours montrés rebelles, et maintenant ils nous font la guerre. Leur excuse est qu'ils n'ont pas été envoyés en colonie pour être maltraités: notre réponse est que nous ne les avons pas envoyés en colonie pour en recevoir des offenses, mais pour les commander et pour en recevoir les respects qu'ils nous doivent. Nos autres colonies nous révèrent; je dirai plus, elles nous aiment: et si nous plaisons aux autres, qui sont en plus grand nombre, et que nous leur déplaisons à eux seuls, c'est à eux sans doute que le tort doit être imputé. J'avoue que nous serions condamnables de leur faire la guerre, si nous n'avions pas été grièvement offensés; mais quand nous aurions même ce tort, ce serait un honneur pour eux de céder à notre colère, et la honte serait pour nous, de nous permettre la violence contre leur modération. Mais devenus insolens et gonflés de leurs richesses, après bien d'autres injures, sans avoir réclamé la ville d'Épidamne, qui nous appartient, lorsqu'elle souffrait les horreurs de la guerre, ils l'ont prise de vive force, quand nous venions la secourir.

XXXIX. «Ils disent qu'ils ont offert d'abord de se soumettre à des arbitres: mais ce n'est pas respecter la justice, que de mettre la force de son côté, et d'attendre qu'on n'ait plus rien à craindre pour établir ses raisons et appeler en jugement son adverse partie. Il faut, avant d'entrer en procès, se montrer juste en procédés aussi bien qu'en paroles. Ce n'est pas avant de commencer le siège d'Épidamne, mais lorsqu'ils ont cru que nous ne mépriserions pas cet outrage, qu'ils ont affecté de réclamer la justice. Et non contents de s'être rendus coupables par cette entreprise, ils viennent à présent vous inviter, non pas à leur alliance, mais à partager leur crime. Ils ont commencé par

provoquer notre haine, et ils vous prient de les reconnaître pour vos alliés. C'était quand ils n'avaient rien à craindre qu'ils auraient dû faire cette démarche, et non quand nous sommes offensés, quand ils sont en danger, quand, sans avoir eu part à leur puissance, vous leur ferez part de vos avantages, et qu'étrangers à leurs fautes, vous en deviendrez complices à nos yeux. Que ne venaient-ils autrefois partager avec vous leur puissance, et vous auriez couru en commun les hasards des événemens. Mais non; c'est après leur faute, dont vous ne pouvez être accusés, qu'ils veulent vous en faire partager la punition.

XL. « Que nous ne paraissions devant vous qu'avec la justice en notre faveur, que ces gens-là soient coupables de violence et de brigandage, c'est ce qui est assez prouvé. Apprenez que vous ne pourriez les recevoir sans vous rendre injustes. Si le traité porte qu'il est permis aux villes qui n'ont pas d'alliés d'en choisir à leur volonté, cette clause ne regarde pas celles qui n'entreraient dans une alliance que pour nuire à leurs voisins; elle concerne la république qui, sans en priver une autre de son alliance, aurait besoin de pouvoir à sa sûreté, et qui n'apportera point à ceux qui ne la recevront pas, s'ils ont de la prudence, la guerre au lieu de la paix. C'est ce que vous éprouverez si vous ne nous croyez pas; car vous ne deviendrez pas seulement leurs alliés, mais au lieu d'être les nôtres, vous deviendrez nos ennemis. Dès que vous marcherez avec eux, il faudra bien que, pour nous défendre contre eux, nous vous combations vous-mêmes.

« Mais la justice veut que vous restiez neutres, ou plutôt que vous marchiez contre eux avec nous. car un traité vous lie avec les Corinthiens, et vous n'en avez eu jamais avec les Corcyréens, pas même un traité de trêve. Ne faites donc pas une loi pour recevoir sous votre protection des rebelles. Quand les Samiens se soulevèrent contre vous, quand le Péloponnèse était partagé sur la question de savoir s'il fallait les secourir, nous n'avons pas voté contre vous : nous avons hautement soutenu qu'il est permis à chacun de punir ses alliés. Si vous recevez, si vous vengez des villes coupables, on verra vos sujets en aussi grand nombre recourir à notre protection, et la loi que vous aurez portée se

tournera moins contre nous que contre vous-mêmes.

XLI. « Voilà quels sont nos droits auprès de vous; ils sont fondés sur les lois de la Grèce. Nous osons dire que, dans la circonstance actuelle, vous nous devez de la reconnaissance; nous vous exhortons à la montrer : nous vous prions de nous accorder un juste retour, et nous ne sommes pas assez vos ennemis pour en tourner contre vous les effets, ni assez de vos amis pour le réclamer trop souvent. Lorsque autrefois, avant la guerre des Mèdes, vous manquez de vaisseaux longs contre les Éginètes, les Corinthiens vous en prêtèrent vingt¹. Ce bon office de notre part, celui que nous vous avons rendu contre les Samiens, en empêchant le Péloponnèse de les secourir, voilà ce qui vous a procuré la supériorité sur Égine et la punition de Samos. Nous vous avons rendu ces services quand vous marchiez contre vos ennemis; circonstance où les hommes, tout occupés du désir de vaincre, sont incapables de toute autre considération, regardent comme ami celui qui les sert, fût-il auparavant leur ennemi, et comme ennemi celui qui s'oppose à leurs desseins, quand il serait leur ami, sacrifiant tous les égards particuliers à l'objet actuel de leur ambition.

XLII. « Voilà ce dont il faut vous pénétrer, et ce que ceux qui sont trop jeunes pour le savoir par eux-mêmes doivent apprendre des vieillards. Combattez avec nous en générosité. Et qu'on ne s'imagine pas que notre discours s'accorde avec la justice; mais que si la guerre survenait, il serait contraire à vos intérêts de vous y conformer; le véritable intérêt est en faveur de celui qui fait le moins de fautes. Elle est encore incertaine cette guerre à venir, dont les Corcyréens vous font peur, et pour laquelle ils vous pressent d'être injustes; et il serait indigne de vous, dans la crainte qu'ils vous inspirent, de vous attirer, non la haine supposée prochaine, mais la haine déclarée des Corinthiens. Il sera plus sage de dissiper les mécontentemens que nous a causés l'affaire de Mégare. Un dernier

¹ Les vaisseaux ronds servaient au commerce, les vaisseaux longs à la guerre. Thucydide a déjà dit que les Corinthiens avaient perfectionné la marine, et construit les premiers des vaisseaux sur un modèle inconnu de l'antiquité.

service, rendu à propos, fût-il même léger; est capable d'effacer une grande offense. Ne vous laissez pas entraîner par la jonction qui vous est offerte d'une marine respectable. Ne pas être injuste envers ses égaux, c'est bien mieux assurer sa puissance, qu'épris d'avantages manifestes pour le moment, ne satisfaire son ambition qu'au milieu des dangers.

XLIII. « Puisque nous sommes tombés sur ce que nous avons dit nous-mêmes autrefois à Lacédémone, qu'il est permis à chacun de punir ses alliés, nous attendons de vous une réponse semblable. Favorisés par nos suffrages, ne vous lésez point par les vôtres. Rendez-nous la pareille, et songez que nous sommes à présent dans une circonstance où l'on n'a pas de plus grand ami que celui qui nous sert, où celui qui s'oppose à nos desseins est notre ennemi. Ne recevez pas malgré nous dans votre alliance ces brigands de Corcyre, et ne les protégez pas dans leurs injustices. Vous comporter ainsi, c'est vous acquitter d'un devoir, et consulter vos plus grands intérêts. »

Ce fut de cette manière que parlèrent les Corinthiens.

XLIV. Les Athéniens ayant entendu les deux partis, se formèrent deux fois en assemblée. Ils penchèrent la première fois en faveur des Corinthiens; mais ils changèrent d'avis la seconde. Il est vrai qu'ils ne jugèrent pas à propos de faire avec Corcyre un traité d'alliance offensive et défensive, par lequel ils auraient eu les mêmes amis et les mêmes ennemis: car les Corcyréens auraient pu les engager à faire partir de concert leur flotte contre Corinthe; et c'eût été rompre le traité qu'ils avaient avec le Péloponnèse; mais ils contractèrent réciproquement une alliance défensive contre ceux qui attaqueraient Corcyre, Athènes, ou quelqu'un de leurs alliés. Ils sentaient bien que, malgré ce ménagement, ils auraient la guerre avec le Péloponnèse; mais ils ne voulaient pas abandonner aux Corinthiens Corcyre qui avait une marine si florissante; et leur intention était d'engager de plus en plus ces peuples les uns contre les autres, pour trouver plus faibles les Corinthiens et les autres puissances maritimes du Péloponnèse, quand eux-mêmes auraient à les combattre. D'ailleurs, l'île de Corcyre leur paraissait commodément située sur la route de l'Italie et de la Sicile.

XLV. Tels furent les motifs qui engagèrent les Athéniens à recevoir les Corcyréens dans leur alliance, et quand la députation de Corinthe se fut retirée, ils ne tardèrent pas à leur faire passer un secours de dix vaisseaux. Ce fut Lacédémonius, fils de Cimon, Diotime, fils de Strombichus, et Protéas, fils d'Épiclès, qui en eurent le commandement. Ils eurent ordre de ne pas combattre les Corinthiens, à moins que ceux-ci ne se portassent contre Corcyre et ne fussent prêts à descendre dans cette île, ou dans quelque endroit qui en dépendit; car ils devaient s'opposer de toutes leurs forces à de telles entreprises. L'objet de cet ordre était de ne pas rompre le traité. Les vaisseaux abordèrent à Corcyre.

XLVI. Dès que les Corinthiens eurent terminé leurs préparatifs, ils s'y portèrent de leur côté avec cent cinquante vaisseaux. Il y en avait dix d'Élée, douze de Mégare, dix de Leucade, vingt-sept d'Ampracie, un d'Anactorium, et quatre-vingt-dix de Corinthe. Chaque ville avait nommé ses généraux: les Corinthiens en avaient cinq, dont le premier était Xénoclès, fils d'Euthylès. Leur rendez-vous fut la côte qui regarde Corcyre: ils partirent de Leucade, et abordèrent à Chimérium dans Thesprotide. Il se trouve, dans la partie de la Thesprotide qu'on nomme Éléatis, un port, et au-dessus, à quelque distance de la mer, une ville qu'on appelle Éphyre. C'est près de là que se décharge dans la mer le lac Achérusien: le fleuve Achéron perd ses eaux dans ce lac, et lui donne son nom. Là coule aussi le fleuve Thyamis, qui sépare la Thesprotide de Cestrine, et c'est entre ces deux fleuves que s'élève le promontoire Chimérium: ce fut à cette partie du continent que les Corinthiens prirent terre, et qu'ils établirent leur camp.

XLVII. À la nouvelle de leur arrivée, les Corcyréens montèrent cent dix vaisseaux que commandaient Miciade, Æsimède et Eurybate: ils allèrent camper dans une des îles qui se nomment Sybota. Là vinrent aussi les dix vaisseaux d'Athènes. L'infanterie et mille auxiliaires de Zacynthe, pesamment armés, étaient sur le promontoire de Leucymne. Les Corinthiens avaient aussi de leur côté, sur le continent, un grand nombre de Barbares auxiliaires; car ceux qui occupent cette partie de la terre ferme avaient été de tous temps amis de Corinthe.

XLVIII. Les Corinthiens, ayant fait toutes leurs dispositions, prirent des provisions pour trois jours, et quittèrent Chimérium pendant la nuit pour aller offrir aux ennemis le combat. Ils voguaient au lever de l'aurore, quand ils virent en haute mer s'avancer contre eux la flotte des Corcyréens. On ne se fut pas plus tôt aperçu des deux côtés, qu'on se mit en ordre de bataille. A l'aile droite des Corcyréens étaient les vaisseaux d'Athènes : les Corcyréens eux-mêmes composaient le reste de l'armée navale, partagée en trois corps, dont chacun était commandé par l'un des trois généraux. Telles étaient les dispositions des Corcyréens. L'aile droite des Corinthiens était formée des vaisseaux de Mégare et d'Ampracie; au centre, étaient les alliés, chacun à leur rang; les Corinthiens formaient l'aile gauche avec les vaisseaux qui voguaient le mieux. Ils étaient opposés aux Athéniens et à l'aile droite des Corcyréens.

XLIX. Les signaux furent levés de part et d'autre, et l'action commença. Les ponts des deux flottes étaient couverts d'hoplites, d'archers, de gens de trait. La tactique était conforme à l'ancien usage, et peu savante. Les combats de mer étaient violents, mais l'art y brillait moins que le courage : ils ressemblaient beaucoup aux combats de terre. L'affaire une fois engagée, le nombre et le désordre des vaisseaux ne permettaient pas de se détacher aisément : c'était dans les hoplites qui couvraient les ponts, que résidait surtout l'espérance de la victoire. On s'acharnait au combat, et les bâtiments ne manœvraient plus. On ne reculait pas pour recommencer une nouvelle attaque; mais on se chargeait avec plus de valeur et de force que de science. C'était un horrible tumulte, un trouble affreux.

Les vaisseaux d'Athènes, prêts à soutenir les Corcyréens, s'ils étaient trop vivement pressés, imposaient de la crainte aux ennemis; mais les généraux n'attaquaient pas, intimidés par les ordres qu'ils avaient reçus. L'aile droite des Corinthiens fut celle qui souffrit davantage : vingt bâtiments de Corcyre la mirent en fuite, la dispersèrent, la poussèrent à la côte, allèrent jusqu'au camp, descendirent, brûlèrent les tentes abandonnées, et pillèrent la caisse.

De ce côté les Corinthiens et leurs alliés avaient le dessous et les Corcyréens étaient vic-

torieux; mais ils eurent à la gauche, où ils étaient eux-mêmes, un avantage considérable. Les Corcyréens, déjà inférieurs en nombre, avaient de moins les vingt navires qui n'étaient pas revenus de la poursuite : les Athéniens qui les virent pressés, leur donnèrent enfin du secours avec moins de crainte d'être blâmés. Ils s'étaient interdit jusqu'à ce moment de faire aucune attaque; mais la flotte de Corcyre était mise en fuite, celle de Corinthe s'attendait à la poursuivre; tout le monde alors prit part au combat; il n'y eut plus de différence; les Corinthiens et les Athéniens furent réduits à la nécessité de s'attaquer les uns les autres.

L. La fuite une fois décidée, les Corinthiens ne s'amuserent pas à remorquer les vaisseaux qu'ils avaient mis hors de combat, mais ils se tournèrent contre les hommes, et parcoururent la flotte ennemie pour les massacrer plutôt que pour les faire prisonniers. Ils égorgeaient même leurs amis sans les connaître, ne sachant pas que leur aile droite avait été battue : depuis que les deux flottes s'étaient mêlées, comme elles étaient nombreuses, et qu'elles occupaient une grande étendue de mer, il était difficile de distinguer les vaincus et les vainqueurs.

Ce combat naval fut, par le nombre des bâtiments, le plus considérable que les Grecs eussent livré contre des Grecs. Après avoir poursuivies les Corcyréens jusqu'à la côte, les Corinthiens se mirent à recueillir les débris des vaisseaux et leurs morts. Ils en recouvrèrent la plus grande partie qu'ils transportèrent à Sybota, port désert de la Thesprotide, où une armée de Barbares était venue par terre leur apporter du secours. Ils se rallièrent ensuite, et firent voile de nouveau contre les Corcyréens. Ceux-ci vinrent à leur rencontre avec ce qui leur restait de vaisseaux en état de tenir la mer et les bâtiments athéniens : ils craignaient qu'ils ne tentassent une descente dans leur île. Il était déjà tard; et l'on commençait à chanter *pæan*¹ pour se préparer à charger, quand aussitôt les Corinthiens se mirent à ramer du côté de la poupe². C'est qu'ils voyaient s'avancer vingt na-

¹ On chantait avant le combat un *pæan* en l'honneur du dieu Mars, et un autre après le combat en l'honneur d'Apollon.

² On ramait du côté de la poupe, pour reculer insensiblement sans cesser de faire face à l'ennemi.

vires d'Athènes. On les avait expédiés après le départ des dix autres, dans la crainte, comme il était arrivé, que les Corcyréens ne fussent vaincus, et que ce ne fût pas assez des premiers vaisseaux pour les défendre.

Ll. Les Corinthiens furent les premiers à les apercevoir; ils soupçonnèrent qu'il y en avait plus qu'ils n'en voyaient, et c'est ce qui les faisait reculer. Comme ces bâtimens venaient d'un côté où ne pouvait guère porter la vue des Corcyréens, ils ne les découvrirent pas, et la manœuvre des Corinthiens les étonnait; mais enfin ceux des leurs qui les aperçurent les premiers, s'écrièrent qu'une flotte venait les attaquer. Aussitôt eux-mêmes opérèrent leur retraite. Le jour tombait; les Corinthiens revirèrent de bord et partirent. Ce fut ainsi que les deux flottes se séparèrent, et la nuit mis fin à tous combats.

Les Corcyréens avaient leur camp à Leucymne, et les vingt vaisseaux d'Athènes, flottant à travers les morts et les débris de navires, y abordèrent peu de temps après qu'on les eut aperçus. Ils avaient pour commandans Glaucon, fils de Léagre, et Andocide, fils de Léogoras. Les Corcyréens, dans l'obscurité, avaient d'abord craint que ce ne fussent des vaisseaux ennemis; mais quand ils les eurent reconnus, ils les reçurent dans la rade.

LII. Le lendemain, les trente vaisseaux d'Athènes sortirent du port avec ceux des Corcyréens qui étaient en bon état; ils cinglèrent vers Sybota, où mouillaient les Corinthiens, pour voir s'ils voudraient s'essayer de nouveau. Ceux-ci mirent à la voile et s'avancèrent en ordre de bataille; mais dès qu'ils furent en haute mer, ils restèrent dans l'inaction. Ils n'avaient pas envie d'engager une affaire à la vue du renfort que venaient de recevoir les Athéniens, et d'autres difficultés les arrêtaient: la garde des prisonniers qu'ils avaient à bord et le défaut de tout pour radouber, dans une solitude, ceux de leurs bâtimens qui avaient été maltraités. Ce qui les occupait le plus c'était le moyen de faire une retraite; ils craignaient que les Athéniens, depuis qu'ils en étaient venus aux mains avec eux, ne regardassent la trêve comme rompue, et ne s'opposassent à leur retour.

LIII. Ils prirent le parti de faire monter sur une barque légère quelques hommes sans caduète, et de les envoyer aux Athéniens, pour tâter

leurs dispositions. Voici les paroles que prononcèrent ces députés: « Vous faites une injustice, ô Athéniens, de commencer la guerre et de rompre le traité. Vous vous opposez à la vengeance que nous voulons tirer de nos ennemis et vous prenez les armes contre nous. Si votre dessein est d'empêcher que nous ne nous portions contre les Corcyréens ou ailleurs, suivant notre volonté, si vous avez résolu de rompre la paix, prenez-nous les premiers, nous qui venons nous remettre en vos mains, et traitez-nous en ennemis. »

Ils parlèrent ainsi: tous les Corcyréens qui pouvaient les entendre s'écrièrent qu'il fallait les arrêter et leur donner la mort; mais les Athéniens répondirent: « Nous ne commençons pas la guerre, ô Péloponnésiens, et nous n'avons pas dessein de rompre la paix, mais nous sommes venus au secours des Corcyréens qui sont nos alliés. Nous ne vous empêcherons pas d'aller où vous voudrez; mais si vous attaquez Corcyre ou quelque lieu qui en dépende, nous mettrons toutes nos forces à ne pas souffrir cette entreprise. »

LIV. Sur cette réponse des Athéniens, les Corinthiens se disposèrent à regagner leur pays: ils dressèrent un trophée à Sybota, sur le continent. Les Corcyréens recueillirent les débris de leurs vaisseaux et leurs morts; la vague les avait poussés au rivage, et un vent qui s'était élevé pendant la nuit les avait dispersés sur toute l'étendue de la côte. Ils dressèrent de leur côté, en qualité de vainqueurs, un trophée dans un autre endroit qui porte aussi le nom de Sybota, et qui est aussi dans une île. Voici les raisons qu'avaient les deux partis pour se regarder comme victorieux: Les Corinthiens, supérieurs dans le combat naval jusqu'à la nuit, avaient recueilli leurs morts¹ et les débris de leurs vaisseaux; ils n'avaient pas fait moins de mille prisonniers et avaient mis hors de

¹ Après les batailles, le parti vaincu traitait avec le parti victorieux pour avoir la permission d'enlever ses morts. Demander cette permission, c'était avouer sa défaite, puisqu'on reconnaissait qu'on ne pouvait les enlever de force. On les recevait, *par convention, par traité, sous la foi publique*. Les vainqueurs enlevaient les leurs, sans avoir besoin d'aucune convention. Cet usage est souvent indiqué dans *Thucydide*. Ici, les Corinthiens et les Corcyréens enlevèrent leurs morts sans avoir besoin de traiter, ce qui donnait aux uns et aux autres le droit de s'attribuer la victoire.

combat environ soixante-dix navires; ils se crurent en droit d'ériger un trophée. Les Corcyréens avaient détruit bien près de trente vaisseaux ennemis, et depuis l'arrivée des Athéniens, ils avaient rassemblé les débris de leurs bâtimens et recueilli leurs morts; la veille, les Corinthiens, à la vue des vaisseaux d'Athènes, avaient ramé à la poupe, et s'étaient retirés; quand ensuite les Corcyréens s'étaient présentés, ils n'étaient pas venus à leur rencontre, voilà pourquoi ils élevèrent un trophée. Ce fut ainsi que chaque parti s'attribua la victoire.

LV. Les Corinthiens, sur leur route, enlevèrent par surprise Anactorium, à l'entrée du golfe d'Ambracie. Il leur appartenait en commun avec les Corcyréens. Ils y laissèrent une colonie corinthienne et retournèrent chez eux. Ils vendirent huit cents Corcyréens de condition servile, et gardèrent prisonniers deux cent cinquante citoyens, dont ils eurent grand soin, dans l'espérance que, rentrés dans leur patrie, ils pourraient la leur soumettre, car la plupart étaient par leurs richesses des premiers de la ville. Ce fut ainsi que, dans cette guerre avec les Corinthiens, Corcyre évita sa ruine. Les vaisseaux d'Athènes se retirèrent. Ainsi la première cause de la guerre entre les Corinthiens et les Athéniens, ce fut que les derniers, unis à la flotte de Corcyre, avaient exercé des hostilités contre celle de Corinthe, malgré la foi des traités.

LVI. Aussitôt après, s'élevèrent entre les Athéniens et les Péloponnésiens des différends qui entraînent la rupture. Les Corinthiens travaillaient à se venger, et les Athéniens ne doutaient pas de leur haine. Ils avaient pour tributaires et pour alliés les citoyens de Potidée, qui est une colonie de Corinthe sur l'isthme de Pallène. Ils leur ordonnèrent de détruire celui de leurs murs qui regarde Pallène, de leur donner des otages, de chasser les demiurges¹ que Corinthe leur envoyait tous les ans, et de n'en plus recevoir. Ils craignaient de les voir se soulever à la sollicitation de Perdiccas et des Corinthiens, et entraîner par cet exemple leurs autres alliés de la Thrace.

LVII. Ce fut aussitôt après le combat naval de

¹ Il y a dans le texte les *epidemiurges*. Les demiurges formaient dans les républiques doriennes cette magistrature supérieure que composaient les archontes dans d'autres républiques.

Corcyre qu'ils prirent ces résolutions contre Potidée; car les Corinthiens ne dissimulaient pas leur ressentiment, et Perdiccas, fils d'Alexandre, roi de Macédoine, auparavant allié et ami d'Athènes, se déclarait contre cette république. La cause de son inimitié, c'est que les Athéniens avaient contracté une alliance avec Philippe son frère, et avec Derdas, qui lui faisaient la guerre en commun. C'est ce qui lui fit ouvrir des négociations à Lacédémone, pour susciter contre eux le Péloponnèse, et il s'attachait les Corinthiens dans le dessein d'opérer la défection de Potidée. Il fit aussi porter des paroles dans la Thrace aux habitans de la Chalcidique et chez les Bottiéens, pour les engager à un soulèvement. S'il avait une fois dans son alliance ces pays voisins de sa domination, il devait trouver moins de difficulté dans la guerre qu'il méditait contre Athènes.

Cette république dépêchait alors contre ce prince trente vaisseaux et mille hoplites sous les ordres d'Archestrate, fils de Lyconède, et de dix autres généraux. Sur la connaissance de ses dispositions, et dans le dessein de prévenir le soulèvement des villes, on donna ordre aux commandans de ces vaisseaux d'exiger de Potidée des otages, de raser les fortifications de cette place, et de surveiller les villes voisines, pour en empêcher la défection.

LVIII. Ceux de Potidée envoyèrent une députation à Athènes; ils voulaient essayer d'obtenir qu'on ne fit aucun changement à leur égard. Ils allèrent aussi à Lacédémone, avec des députés de Corinthe, négociant des secours en cas de besoin. Comme après un long séjour à Athènes ils n'y trouvèrent aucune disposition favorable, que déjà la flotte mettait en mer pour agir contre eux et contre la Macédoine, et que les magistrats de Lacédémone leur faisaient espérer une invasion dans l'Attique si les Athéniens attaquaient Potidée, ils saisirent cette occasion pour s'unir par serment avec les peuples de la Chalcidique et les Bottiéens, et se détacher ensemble d'Athènes.

De son côté, Perdiccas sut persuader à ceux des Chalcidiens qui occupaient des villes maritimes, de les abandonner, de les détruire, et de s'établir à Olynthe, leur faisant entendre qu'ils seraient en sûreté dans cette place lorsqu'ils n'en auraient pas d'autres à défendre. Il assigna, pour tout le temps de la guerre contre Athènes,

à ceux qui abandonneraient leurs campagnes, la partie de ses domaines et de la Mygdonie, qui est située autour du lac Bolbé. Ces peuples rasèrent leurs villes, se transportèrent dans l'intérieur du pays, et se préparèrent à la guerre.

LX. Cependant les trente vaisseaux d'Athènes arrivent dans la Thrace, et trouvent que Potidée et les autres villes ont consommé leur rebellion. Les généraux regardent comme impossible, avec les forces qui sont à leurs ordres, de faire à la fois la guerre à Perdiccas et aux villes rebelles; ils se tournent contre la Macédoine, suivant leur première destination, et opèrent leur jonction avec Philippe et les forces de Derdas, qui avaient pénétré dans l'intérieur du royaume.

LX. Déjà la flotte d'Athènes était autour de la Macédoine, et Potidée était soulevée, quand les Corinthiens, qui craignaient pour cette ville et qui ne regardaient pas comme indifférens pour eux les dangers qui la menaçaient, y firent passer des volontaires de Corinthe et des mercenaires levés dans le reste du Péloponnèse. Le tout faisait seize cents hoplites et quatre cents hommes de troupes légères. Ils leur donnèrent pour général Aristée, fils d'Adimante, et ce fut par inclination pour lui que la plupart des gens de guerre de Corinthe voulurent le suivre; lui-même avait toujours eu de l'amitié pour les citoyens de Potidée. Quarante jours après la défection de cette ville, ces troupes arrivèrent dans la Thrace.

LXI. On fut bientôt instruit à Athènes du soulèvement des villes; on apprit aussi l'arrivée des troupes que commandait Aristée, et à cette nouvelle, indépendamment des premiers vaisseaux qu'on venait d'envoyer, on en expédia encore quarante avec deux mille hoplites d'Athènes. On leur donna cinq généraux, dont Callias, fils de Calliade, était le premier. A leur arrivée dans la Macédoine, ils trouvent que les mille hommes qui sont partis avant eux viennent de prendre Thermé et font le siège de Pydna. Ils se joignent eux-mêmes à cette opération; mais ensuite, pressés par l'affaire de Potidée et par l'arrivée d'Aristée, ils sont obligés de faire un accord avec Perdiccas et de conclure avec lui un traité d'alliance, et ils sortent de la Macédoine. Arrivés à Berrhoé, ils tentèrent de la prendre, la manquèrent, et suivirent par terre leur marche vers Potidée avec trois mille de leurs hoplites, sans

compter les alliés, qui étaient en grand nombre, et six cents cavaliers macédoniens, conduits par Philippe et Pausanias. En même temps, soixante-dix vaisseaux les suivaient en côtoyant; eux-mêmes, prenant un peu d'avance, arrivèrent le troisième jour à Gigone, et y assirent leur camp.

LXII. Les troupes de Potidée et celles qu'Aristée avait amenées du Péloponnèse, campèrent, en attendant les Macédoniens, près d'Olynthe, sur l'isthme; elles établirent un marché hors de la ville. Les alliés élurent pour général de l'infanterie Aristée, et donnèrent le commandement de la cavalerie à Perdiccas; car ce prince venait d'abandonner encore une fois les Athéniens, et ayant remis le gouvernement dans les mains d'Iolaüs, il s'était joint aux Potidéates. Le dessein d'Aristée était d'observer, avec ce qu'il avait de troupes dans l'isthme, l'arrivée des Athéniens, pendant que les Chalcidiens, les alliés qui se trouvaient hors de l'isthme, et les deux cents cavaliers aux ordres de Perdiccas, resteraient à Olynthe. Leur destination était, à l'arrivée des Athéniens, de les prendre par derrière, et de les renfermer entre les deux armées.

Mais le général athénien Callias et ses collègues envoyèrent de leur côté à Olynthe la cavalerie macédonienne de Philippe, avec un petit nombre des alliés, pour contenir les ennemis qui s'y trouvaient postés, et les empêcher de donner du secours à l'autre armée. Eux-mêmes levèrent le camp et s'approchèrent de Potidée. Arrivés à l'isthme, ils virent les ennemis se préparer au combat, et se mirent en ordre de bataille. Bientôt après, l'action commença: l'aile d'Aristée et ce qu'il avait avec lui de Corinthiens et de troupes choisies mirent en fuite les ennemis qui leur faisaient face, et les poursuivirent au loin. Le reste des troupes de Potidée et du Péloponnèse fut vaincu par les Athéniens, et se sauva dans la place.

LXIII. Aristée, à son retour de la poursuite, trouva que l'autre aile était vaincue; il fut incertain sur le parti qu'il devait prendre de se jeter dans Olynthe ou dans Potidée. Il préféra la dernière place comme la moins éloignée, rallia ses soldats et s'y précipita à la course. Toujours accablé de traits, il se glissa, non sans peine, le long des éperons qui appuient le mur du côté de la mer, perdit quelques-uns de ses gens et en sauva le plus grand nombre.

La ville d'Olynthe se voit de Potidée et n'en est éloignée que de soixante stades au plus. Au commencement de la bataille et à la levée des ignaux, les Macédoniens qui, de cette place, devaient porter des secours à l'armée de Potidée, avaient fait quelques pas en avant pour aller s'opposer aux ennemis; mais la cavalerie de Philippe s'était présentée devant eux en bon ordre pour les arrêter; et comme bientôt après la victoire avait été décidée en faveur des Athéniens et les signaux baissés, ils étaient rentrés dans la place, et les Macédoniens de Philippe avaient rejoint les troupes d'Athènes. Ainsi des deux côtés la cavalerie ne donna pas. Après la bataille, les Athéniens dressèrent un trophée et accordèrent aux Potidéates la permission d'enlever leurs morts. Ceux-ci et leurs alliés ne perdirent guère moins de trois cents hommes; les Athéniens en perdirent cent cinquante et leur général Callias.

LXIV. Ils tirèrent aussitôt du côté de l'isthme une muraille fortifiée et y mirent garnison; mais ils ne fortifièrent pas le côté de Pallène, jugeant impossible de veiller à la défense de l'isthme et de se porter en même temps vers Pallène pour y faire des travaux. Ils craignaient en se partageant d'être attaqués par les Potidéates et leurs alliés.

Quand on eut appris à Athènes que ce côté n'était pas investi, on y envoya seize cents hoplites aux ordres de Phormion, fils d'Asopius. Il partit d'Aphytis après avoir abordé à Pallène, et conduisit lentement ses troupes du côté de Potidée, tout en ravageant la campagne. Personne ne sortit pour le combattre, et il éleva la muraille projetée. Ainsi Potidée se trouva investie de deux côtés, et elle l'était en même temps du côté de la mer par la flotte qui restait en station.

LXV. Aristée, voyant la place en cet état, n'avait pas d'espérance de la sauver, à moins d'un secours de la part du Péloponnèse ou de quelque autre événement extraordinaire. Il résolut d'y laisser cinq cents hommes et de profiter du premier vent favorable pour faire sortir le reste; c'était le moyen de ménager les vivres. Il voulait être du nombre de ceux qui resteraient, pour veiller aux dispositions intérieures et mettre les affaires du dehors dans le meilleur état qu'il serait possible. Comme il ne put faire goûter son avis, il mit en mer sans être aperçu des Athéniens; il s'arrêta dans la Chalcidique, y fit dif-

férentes expéditions, et ayant dressé une embuscade près de la ville de Sermylis, il tua beaucoup de monde. En même temps il était en négociations avec le Péloponnèse pour en obtenir des secours.

D'un autre côté, Phormion, après avoir investi Potidée, prit avec lui seize cents hommes qu'il commandait, alla ravager la Chalcidique et la Bottique et enleva quelques places de peu d'importance.

LXVI. Tels étaient, avant la guerre, les sujets de reproches que s'étaient donnés de part et d'autre les Athéniens et les Péloponnésiens. On se plaignait à Corinthe de ce que les Athéniens assiégeaient Potidée, colonie corinthienne, où se trouvaient des Corinthiens et des Péloponnésiens. On se plaignait à Athènes des peuples du Péloponnèse, qui avaient excité à la rébellion une ville alliée et tributaire des Athéniens, et qui leur avaient fait ouvertement la guerre avec les habitans de Potidée. Cependant il n'y avait pas du moins de rupture déclarée; la trêve subsistait encore, et les Corinthiens seuls commettaient des hostilités.

LXVII. Ils ne se tinrent pas en repos quand ils virent assiéger Potidée. Craignant et pour la place et pour les troupes qu'ils y avaient, ils convoquèrent les alliés à Lacédémone, s'y rendirent eux-mêmes, et s'écrièrent que les Athéniens avaient enfreint la paix, et qu'ils outrageaient le Péloponnèse. Les Éginètes, par crainte des Athéniens, n'envoyèrent pas ouvertement de députés; mais ils ne se joignirent pas moins aux autres en secret pour susciter la guerre: ils se plaignaient d'être privés de leurs libertés que le traité leur avait garanties. Les Lacédémoniens appelèrent les alliés et tous ceux qui se prétendaient offensés par les Athéniens; et s'assemblant à leur manière accoutumée, ils les invitèrent à faire entendre leurs plaintes. Chacun porta séparément son accusation; les Mégariens, entre plusieurs griefs importants, se plaignirent surtout d'être exilés de l'Attique contre la foi des traités, et bannis de tous les ports qui appartenait aux Athéniens. Les Corinthiens se présentèrent les derniers, et ayant laissé les autres aigrir d'abord les Lacédémoniens, ils parlèrent ainsi:

LXVIII. « La bonne foi que vous observez, ô Lacédémoniens, dans votre administration inté-

neure et dans votre commerce privé, ne vous permet pas de croire aux perfidies que nous reprochons à d'autres. C'est avoir d'un côté de la sagesse, et montrer de l'autre encore plus d'ignorance des affaires du dehors. Bien des fois nous vous avons prévenus sur le mal qu'allaient nous faire les Athéniens, et ces leçons, tant de fois répétées, n'ont jamais pu vous instruire: vous avez mieux aimé supposer que c'étaient nos différends personnels qui nous faisaient parler. Inactifs tant qu'on ne nous a pas ouvertement insultés, c'est quand déjà nous en sommes aux mains que vous convoquez enfin les alliés; et certes, nous avons d'autant plus le droit d'élever la voix au milieu d'eux, que nous avons de plus grandes plaintes à leur faire entendre, nous, outragés à la fois par les Athéniens, et négligés par vous.

« Si les injustices d'Athènes envers le reste de la Grèce pouvaient sembler incertaines, nous serions obligés de vous apprendre ce que vous pourriez ignorer; mais à quoi bon perdre maintenant des paroles, quand vous voyez les uns déjà réduits en servitude, les autres, et même vos alliés, menacés du même sort, et les Athéniens préparés de loin à résister aux attaques qu'ils osent provoquer. Sans cela ils ne se seraient pas attaché Corcyre; ils ne la retiendraient pas malgré nous; ils ne feraient pas le siège de Potidée: deux places dont l'une est dans la position la plus avantageuse pour nous assurer la supériorité dans la Thrace, et l'autre fournissait une flotte très puissante aux Lacédémoniens.

LXIX. « Ces malheurs sont votre ouvrage; à vous qui d'abord leur avez permis, après la guerre des Mèdes, de fortifier leur ville, et ensuite de construire les longues murailles; à vous qui non-seulement jusqu'ici avez successivement privé de la liberté les villes qu'ils ont asservies, mais qui la ravissez même aujourd'hui à vos propres alliés; car ce n'est pas l'oppresser qui est le vrai coupable, c'est celui qui peut faire cesser l'oppression et qui la dissimule, surtout lorsqu'il s'enorgueillit de sa vertu, et se donne pour le libérateur de la Grèce. Et à peine maintenant sommes-nous assemblés! et il semble que les crimes de nos ennemis soient encore incertains!

« Il ne s'agit plus de considérer si nous sommes offensés, mais comment nous vengerons nos offenses. Ceux dont nous avons à nous

plaindre n'en sont plus à délibérer, et sans différer, ils s'avancent contre des gens qui sont encore dans l'irrésolution. Nous savons quelle est la marche des Athéniens, et que c'est par des progrès insensibles qu'ils consomment leurs usurpations. Comme ils croient que vous ne les apercevez pas, parce que vous fermez les yeux, ils ne veulent pas vous réveiller en montrant toute leur audace; s'ils reconnaissent que vous les voyez, et que vous les laissez faire, ils s'appesantiront sur nous avec effort.

« O Lacédémoniens! seuls entre les Grecs, vous aimez à temporiser; pour tout secours, vous offrez des délais au lieu de nous prêter de la force. Seuls vous vous opposez à l'accroissement de vos ennemis, non dans sa naissance, mais lorsqu'il est doublé¹. Et cependant on vous regarde comme un peuple infailible dans sa politique; réputation que les faits ne confirment pas; car nous savons que le Mède, parti des extrémités du monde, était arrivé dans le Péloponnèse avant que vous allassiez à sa rencontre, comme il était digne de vous. Et maintenant, vous n'ouvrez pas les yeux sur les Athéniens, qui ne sont pas loin, comme l'était le Mède; mais qui sont près d'ici; et au lieu de marcher vous-mêmes contre eux, vous aimez mieux ne vous défendre que lorsqu'ils seront arrivés, et vous abandonner au hasard en les combattant, lorsqu'ils auront acquis bien plus de forces.

« Vous ne pouvez cependant ignorer que les Barbares ont dû à eux-mêmes la plus grande partie de leurs malheurs, et que si nous avons eu souvent de la supériorité sur les Athéniens, c'est à leurs fautes bien plus qu'à vos secours qu'il le faut attribuer, puisque les espérances que vous aviez données n'ont fait qu'entraîner

¹ On croit généralement que les Lacédémoniens aimaient la guerre, et ne cherchaient que les occasions de combattre; mais Thucydide, qui devait les bien connaître, et dont la véracité n'est pas suspecte, nous en donne une idée bien différente. Il les représente partout comme le peuple de la Grèce le plus lent à s'engager dans des expéditions de guerre, comme celui qui en craignait le plus les suites, et qui avait le moins de confiance en ses forces. (Voyez ci-dessous, ch. LXXXIV et CXXIII, et liv. V, chap. CVII et CIX.) Mais le portrait comparé qui va suivre des Lacédémoniens et des Athéniens, suffit pour montrer combien les Athéniens, ce peuple ami des talens et des arts, étaient audacieux et entreprenans, et combien les Lacédémoniens, qui ne savaient faire que la guerre, étaient timides et indécis.

à leur perte ceux qui, se reposant sur elles, se sont trouvés sans défense. Que personne entre vous n'attribue nos paroles à de l'inimitié : prenez-les plutôt pour des représentations amicales. On fait des représentations à ses amis sur leurs fautes ; on porte des accusations contre d'injustes ennemis.

LXX. « D'ailleurs, si quelqu'un a le droit de faire entendre des reproches à ses voisins, nous croyons que c'est nous, surtout lorsqu'il s'élève de grands intérêts auxquels vous nous paraissez insensibles, lorsque vous semblez n'avoir jamais calculé ce que sont ces Athéniens que vous aurez à combattre, et combien à tous égards ils diffèrent de vous.

« Amoureux de nouveautés, ils sont prompts à concevoir et à exécuter ce qu'ils ont conçu : vous êtes propres à conserver ce que vous possédez, mais vous n'imaginez rien de plus, et vous ne savez pas aider aux événements dans les circonstances forcées. Ils ont de l'audace au dessus de leurs forces ; ils s'exposent aux périls plus qu'ils n'en avaient formé le dessein, et au milieu des dangers, ils sont pleins d'espérance : mais vous, dans l'exécution, vous faites moins que vous ne pouvez ; les mesures les plus efficaces ne sauraient vous donner de confiance, et vous croyez ne pouvoir jamais vous tirer des dangers. Ils sont remuans, vous êtes temporisateurs ; ils aiment à se répandre au dehors, et personne ne tient plus que vous à ses foyers ; en sortant de leurs murs, ils croient acquérir quelque chose ; en vous éloignant, vous croyez nuire à ce que vous possédez. L'emportent-ils sur leurs ennemis, ils s'avancent le plus qu'ils peuvent ; vaincus, ils sont à peine consternés. Pour le service de la république, ils hasardent leur vie, comme si elle leur était étrangère ; ils semblent n'avoir en propre que leur pensée, et toujours elle conçoit de nouveaux desseins pour le bien de l'état. S'ils ne réussissent pas dans ce qu'ils ont conçu, ils se croient déçus de ce qui leur appartenait ; s'ils saisissent l'objet de leur ambition, ils croient avoir peu fait en comparaison de ce qui leur reste à faire. Leur arrive-t-il de manquer une entreprise, ils forment une autre espérance et la remplissent : seuls, ce qu'ils ont conçu, ils l'ont en même temps qu'ils l'espèrent ; tant est prompt l'exécution de leurs desseins. Tout cela se fait au milieu des fati-

gues et des dangers. Ils consacrent leur vie entière à se tourmenter ; ils jouissent fort peu de ce qu'ils ont, parce qu'ils sont toujours occupés d'acquérir ; ils ne connaissent d'autres fêtes que de remplir la tâche qu'ils se sont imposée¹, et se font plutôt un malheur d'une inaction paisible que d'une activité laborieuse. On les peindrait fort bien d'un seul trait, en disant qu'ils sont nés pour ne pas connaître le repos et pour le ravir aux autres.

LXXI. « O Lacédémoniens, tel est le peuple à qui vous avez affaire, et vous temporisez ! Vous ne croyez pas qu'il suffise à la tranquillité d'une nation d'être juste dans toutes ses entreprises et de se montrer déterminée à repousser l'insulte qu'on oserait lui faire ; mais vous faites consister la justice à ne pas chagriner les autres et à ne pas même vous exposer, pour votre défense, à recevoir quelques dommages. C'est une conduite qui pourrait à peine vous réussir avec des voisins qui vous ressembleraient ; mais maintenant, comme nous venons de le faire voir, votre politique, comparée à celle des Athéniens, tient un peu trop de l'antique simplicité. Il en est comme des arts, où il faut toujours saisir les nouveaux progrès qu'ils ont faits. Des usages invariables seraient bons pour une république qui jouirait d'un repos inébranlable ; mais quand on est obligé d'affronter un grand nombre de périls, il faut savoir leur opposer un grand nombre de ressources nouvelles. Une longue expérience a inspiré aux Athéniens bien des inventions qui vous manquent.

« Il est temps qu'enfin votre lenteur ait son terme. Secourez dès à présent les Grecs, surtout ceux de Potidée, et ne tardez pas à vous jeter sur l'Attique. N'abandonnez point à vos plus mortels ennemis des hommes que vous aimez, et qui ont avec vous une même origine ; ne nous

¹ C'est, comme l'observe le scolaste, un trait lancé contre les Lacédémoniens, qui ne faisaient pas la guerre les jours de fêtes, et n'étaient pas, à cet égard, moins superstitieux que les Juifs. Ils avaient aussi une loi qui ne leur permettait pas de se mettre en campagne avant la pleine lune. Ce fut l'excuse qu'ils donnèrent aux députés que les Athéniens envoyèrent implorer leur secours dans la première invasion des Perses. Ils attendirent obstinément la pleine lune, et n'arrivèrent que le lendemain de la bataille de Marathon, assez tôt pour féliciter les vainqueurs sur le champ de bataille. (Hérodote liv. vi, chap. cvi et cxv.)

forcez pas nous-mêmes à nous tourner, par désespoir, vers quelque autre alliance. Si nous y étions réduits, nous n'offenserions pas les dieux vengeurs du serment, et ne déplairions pas aux hommes capables de sentir quelque chose; car ceux-là n'enfreignent pas les traités, qui, dans l'abandon, recherchent de nouveaux amis, mais ceux qui laissent sans secours des amis qu'ils ont juré de défendre. Montrez pour nous du zèle, et nous vous restons attachés; car nous serions coupables si nous changions légèrement d'alliés, et nous n'en trouverions pas qui nous fussent plus chers. Prenez sur cet objet une sage résolution, et ne rendez pas la domination du Péloponnèse moins respectable que vous ne l'avez reçue. »

LXXII. Ainsi parlèrent les Corinthiens. Il se trouvait dès auparavant à Lacédémone des députés d'Athènes qui étaient venus pour d'autres affaires. Instruits de ce qui s'agitait dans l'assemblée, ils crurent devoir s'y présenter, non pour faire aucune réponse aux accusations qu'on y portait contre eux; mais pour montrer en général qu'il ne fallait pas délibérer à la hâte, et qu'on devait prendre plus de temps pour examiner de si grands intérêts. Il entra dans leurs vœux de faire connaître la puissance de leur république, de rappeler aux vieillards ce qu'ils en savaient, et d'exposer aux jeunes gens ce que leur inexpérience leur laissait ignorer. Ils espéraient, par leurs discours, disposer les esprits à se tourner plus volontiers vers le repos que vers la guerre. Ils se présentèrent donc aux Lacédémoniens et déclarèrent qu'ils voulaient se faire entendre aussi dans l'assemblée, s'ils en obtenaient la permission. Invités à s'y rendre, ils parurent et parlèrent ainsi :

LXXIII. « Ce n'est pas pour faire notre apologie contre les prétentions de nos alliés, mais pour d'autres objets que nous a députés notre république. Ayant appris cependant qu'il s'élevait contre nous de vives clameurs, nous nous présentons ici, non pour répondre aux accusations des villes, car nous ne pourrions vous parler comme à nos juges ni comme aux leurs, mais pour empêcher que, séduits par les alliés, vous ne preniez à la légère, dans une affaire importante, une résolution dangereuse. Nous voulons montrer aussi que, malgré tous ces vains discours dont nous sommes l'objet, nous avons

droit de posséder ce que nous avons acquis, et que notre république mérite quelques respects.

« A quoi bon parler ici de faits trop reculés, dont on n'a pour témoins que des traditions, et non les yeux de ceux qui vont nous entendre? Mais quant à nos exploits contre les Mèdes, et aux événemens dont vous-mêmes avez la conscience, dût-on nous reprocher d'être importuns à force de les rappeler sans cesse, il faut bien que nous en parlions. Comme dans ce que nous avons fait alors nous nous sommes exposés aux dangers pour l'avantage commun, dont vous avez eu votre part, il doit bien nous être permis d'en rappeler le souvenir, s'il peut nous être de quelque utilité. L'objet de notre discours sera moins de nous défendre que de mettre au grand jour quelle est cette république que vous aurez à combattre si vous êtes mal conseillés. Oui, nous devons le dire, seuls à Marathon, nous nous sommes hasardés contre les Barbares. A leur seconde expédition, trop faibles pour leur résister par terre, nous sommes tous montés sur notre flotte et nous les avons défaits dans un combat naval à Salamine. C'est notre victoire qui les a seule empêchés de venir jusqu'au Péloponnèse et d'y détruire les unes après les autres les villes trop peu capables de se prêter des secours mutuels contre des flottes si formidables; et les Barbares alors nous rendirent un bien grand témoignage; car vaincus sur leurs vaisseaux, et comme n'ayant plus une force capable de se mesurer contre nous, ils se hâtèrent d'opérer leur retraite avec la plus grande partie de leur armée.

LXXIV. « Dans ce grand événement qui manifesta que la puissance des Grecs résidait dans leur marine, nous avons procuré les trois avantages qui ont surtout assuré le succès : le plus grand nombre de vaisseaux, un général d'une rare sagesse, et un zèle infatigable. Sur quatre cents vaisseaux¹, nous n'en avons guère fourni

¹ On pourrait être tenté de suivre la leçon de quelques manuscrits, qui ne comptent que trois cents vaisseaux. Ce serait le moyen d'accorder Thucydide avec Démétrius, qui dit, dans sa harangue sur la couronne, que la flotte était de trois cents vaisseaux, et qu'Athènes en fournait deux cents. Hérodote, contemporain de l'événement, fait monter la flotte à trois cent soixante-dix-huit vaisseaux, sans les pentécontores (liv. VIII, chap. XLVIII); et il dit (chap. XLIV) que les Athéniens fournirent seuls cent quatre-vingts vaisseaux.

moins des deux tiers. Le général était Thémistocle, à qui l'on doit surtout d'avoir combattu dans un détroit; et on ne peut en douter, c'est ce qui sauva la Grèce. Aussi, pour prix de ce service, a-t-il reçu de vous plus d'honneurs que tous les étrangers qui ont paru dans Lacédémone. Et n'avons-nous pas montré autant d'ardeur que d'audace, nous qui, sans recevoir par terre le secours de personne, et lorsque, jusqu'à nos frontières, tout était déjà soumis, n'en avons pas moins résolu de quitter notre ville et de détruire nos demeures, non pour abandonner la cause de ce qui restait d'alliés, et leur devenir inutiles en nous dispersant, mais pour monter sur nos vaisseaux, et nous livrer aux dangers, sans aucun ressentiment de ce que vos secours ne nous avaient pas prévus? Nous pouvons donc nous vanter de ne vous avoir pas moins bien servis que nous-mêmes. C'est de vos villes bien garnies d'habitans, et dans le dessein de les retrouver bien entières, que vous êtes enfin partis pour donner du secours, quand vous avez craint pour vous-mêmes, bien plus que pour nous; car nous ne vous avons pas vus paraître tant qu'Athènes existait encore: mais nous, sortis d'une ville qui n'était plus, et nous jetant pour elle, avec peu d'espérance, au milieu du danger, nous avons contribué à vous sauver, et nous nous sommes sauvés nous-mêmes. Mais si d'abord nous nous étions rendus aux Mèdes, craignant, comme les autres, pour notre pays, ou si, nous regardant ensuite comme perdus, nous n'avions pas eu l'audace de monter sur nos vaisseaux, il vous aurait été inutile de livrer un combat naval, puisque vous n'aviez pas une flotte capable de résister, et les affaires des Mèdes auraient pris le tour qu'ils désiraient.

LXXV. « Ne méritons-nous donc pas, ô Lacédémoniens, par le zèle qu'alors nous avons montré, par la sagesse de nos résolutions, que les Grecs ne portent pas du moins tant d'envie à l'empire que nous avons obtenu? Ce n'est point par la violence que nous l'avons acquis cet empire: mais lorsque vous ne voulûtes pas continuer de combattre les restes des Barbares; lorsque les alliés eurent recours à nous; lorsqu'eux-mêmes nous prièrent de les commander. Voilà ce qui nous a forcés d'élever notre domination au point où vous la voyez, d'abord par crainte surtout, ensuite pour nous

faire respecter, et enfin pour notre intérêt. Nous ne pouvions plus nous croire en sûreté en nous relâchant de notre pouvoir, nous haïs d'un grand nombre, et obligés de remettre sous nos lois quelques villes, qui déjà s'étaient soulevées; nous qui ne comptions plus comme auparavant sur votre amitié, qui même vous inspirions des défiances, et qui déjà vous avions pour ennemis; car ç'aurait été dans vos bras que se seraient jetés ceux qui auraient abandonné notre alliance. Personne, dans un grand péril, ne peut être blâmé d'assurer, autant qu'il le peut, ses intérêts.

LXXVI. « Et vous aussi, Lacédémoniens, vous avez imposé dans le Péloponnèse, aux villes de votre domination, le régime qui vous est favorable; et si, dans le temps dont nous parlons, vous aviez conservé le commandement, devenus odieux comme nous, vous ne vous seriez pas montrés, nous en sommes bien sûrs, plus indulgens envers vos alliés, forcés que vous eussiez été d'imprimer de la force à votre domination, ou de vous exposer vous-mêmes à des dangers.

« Nous n'avons donc rien fait dont on doive être étonné, rien qui ne soit dans l'ordre des choses humaines, en acceptant l'empire qui nous était offert, et en refusant d'en relâcher les ressorts, autorisés comme nous l'étions par ce que l'on connaît de plus puissant: l'honneur, la crainte et l'intérêt. Ce n'est pas nous qui les premiers l'avons faite, mais elle a toujours existé, cette loi qui veut que les plus faibles soient soutenus par les plus forts. Nous avons cru d'ailleurs être dignes de cet empire, et nous vous avons semblé l'être jusqu'à ce moment où, par un calcul d'intérêt, vous recourez aux lois de l'équité. Mais personne jamais, par des principes de justice, n'a refusé l'occasion qui se présentait de s'agrandir par la force; et sans résister au penchant naturel qui porte à commander aux autres, on mérite des éloges quand on est moins injuste qu'on n'aurait le pouvoir de l'être. Nous croyons du moins que si d'autres obtenaient notre empire, ils feraient bien connaître si nous avons manqué de modération: mais pour prix de notre indulgence, nous avons injustement recueilli plus de blâme que d'éloges.

LXXVII. « En vain, dans les affaires contentieuses, nous perdons même nos procès contre nos alliés; en vain nous sommes soumis aux

mêmes lois d'après lesquelles ils sont jugés : ils nous trouvent processifs ; et aucun d'eux ne considère comment il se fait que ceux qui jouissent ailleurs de la domination, et qui sont moins modérés que nous envers leurs sujets, n'éprouvent pas le même reproche. C'est que ceux qui leur obéissent n'ignorent pas qu'on n'a pas besoin de se soumettre à la justice, quand on peut se permettre d'employer la force. Mais accoutumés que sont nos alliés, dans leur commerce avec nous, à la parfaite égalité, si, par nos décisions, ou par l'autorité qui accompagne l'empire, ou de quelque manière que ce soit, ils se trouvent rabaisés dans quelque une de leurs prétentions, ils n'ont pas de reconnaissance de ce qu'on ne leur ôte rien de plus : la privation qu'ils éprouvent leur est plus insupportable que si, dès le commencement, mettant de côté les lois, nous avions ouvertement abusé du pouvoir ; car alors, eux-mêmes n'eussent pas osé soutenir que le plus faible ne doit pas céder au plus fort. Il semble que les hommes soient plus indignés de quelque injustice de la part de ceux qui se conduisent en égaux, que de la violence de ceux qui agissent en maîtres. Dans le premier cas, ils voient l'envie d'étendre ses droits ; mais de la part du plus fort, ils reconnaissent la loi de la nécessité. Nos alliés avaient bien plus à souffrir de la part du Mède, et ils le supportaient : mais notre autorité leur semble dure, et cela doit être ; car le joug qu'ils éprouvent est toujours pesant pour les sujets.

« Mais vous, si, devenus nos vainqueurs, vous succédiez à notre empire, vous seriez bientôt privés de cette bienveillance que vous devez à la crainte que nous inspirons ; et surtout, si vous vous conduisiez sur les mêmes principes que dans la courte durée de votre commandement contre les Mèdes : car vous dédaignez de communiquer à personne aucun de vos droits¹,

¹ Jamais hommes ne furent plus hautains que les Spartiates, ni plus jaloux de leurs droits. Ils ne donnaient le droit de cité qu'à Tisamène et à son frère Hégias, et cela par la nécessité des circonstances, et parce que le danger de la guerre des Perses était imminent. (Hérodote, lib. ix, cap. xxxii) Les rois donnaient bien à des étrangers la permission d'habiter le pays, mais non le droit de cité. Ils rendirent de grands honneurs à quelques hommes extraordinaires, mais sans leur accorder la qualité de citoyens. (Meursius, *Miscell. Lacon.*, lib. iv, cap. x)

et chacun de vous, dès qu'il sort pour commander, cesse de suivre vos institutions, sans se conformer à celles du reste de la Grèce.

LXXXVIII. « Consultez-vous donc avec lenteur dans une affaire qui doit avoir de longues suites, et pour trop vous fier à des idées et à des plaintes qui vous sont étrangères, ne vous plongez pas dans des calamités qui vous seront personnelles. Avant d'entreprendre la guerre, examinez bien quels en sont les hasards. Quand elle se prolonge, elle aime à produire bien des incidens inattendus. Nous sommes tous encore à une égale distance des maux qu'elle entraîne, et l'avenir nous cache qui favorisera le sort. On commence dans la guerre par où l'on devrait finir : les maux venus, c'est alors qu'on raisonne. Comme c'est une faute que ni les uns ni les autres n'avons encore à nous reprocher, et qu'il nous est encore permis de prendre une sage résolution, nous vous conseillons de ne pas rompre la paix, de ne pas enfreindre vos sermens ; et, suivant les clauses du traité, de terminer nos différends par les voies de la justice ; sinon, prenant à témoin les dieux vengeurs du parjure, nous essaierons de nous défendre contre les agresseurs, et nous ne ferons que suivre vos exemples. »

LXXXIX. Ce fut à peu près ainsi que s'exprimèrent les députés d'Athènes. Les Lacédémoniens, après avoir entendu les accusations des alliés contre les Athéniens, et le discours de ces derniers, firent retirer tous les étrangers, et délibérèrent entre eux sur l'objet qui les rassemblait. Le plus grand nombre fut d'une même opinion ; c'était que les Athéniens étaient coupables, et qu'il fallait, sans différer, leur faire la guerre. Alors s'avança le roi Archidamus, homme qui passait pour n'avoir pas moins de modération que de sagesse. Il parla ainsi :

LXXX. « Et moi aussi, Lacédémoniens, j'ai acquis de l'expérience dans bien des guerres : c'est ce que peuvent dire, comme moi, les hommes de mon âge que je vois ici. Ils ne seront pas entraînés, comme bien d'autres peut-être, par cette ardeur des combats qu'inspire l'inexpérience ; ils ne croiront pas que la guerre soit un bien, ni que l'issue en soit toujours assurée. En réfléchissant mûrement sur celle qui est l'objet de nos délibérations, vous trouverez qu'elle doit être de la plus grande importance. Quand

nous n'avons à combattre que nos voisins du Péloponnèse, les forces sont égales, et nous sommes bientôt sur les terres ennemies. Mais des hommes dont le territoire est éloigné, qui d'ailleurs ont la plus grande expérience de la mer, qui sont bien munis de tout, plus riches qu'aucun autre peuple de la Grèce par le trésor public et l'opulence des particuliers, bien fournis de vaisseaux, de chevaux, d'armes et d'hommes, et qui ont encore une autre ressource, les tributs de leurs nombreux alliés, faut-il donc légèrement entreprendre contre eux la guerre ! Et qui nous inspire la confiance de nous hâter, sans avoir pourvu même aux préparatifs ? Sera-ce nos vaisseaux ? Mais nous sommes les plus faibles. Si nous voulons nous exercer et construire des flottes capables de balancer les flottes ennemies, il faut du temps. Ce sont peut-être nos richesses ? et c'est en quoi nous leur cédon encore bien davantage : nous n'avons pas un trésor public ; nous n'avons pas une ressource toute prête dans les fortunes privées.

LXXXI. « On croira peut-être que notre audace est bien fondée parce que, supérieurs par la discipline et le nombre de troupes régulières, nous irons dévaster leur pays. Mais ils ont encore bien d'autres pays dont ils sont maîtres, et ils tireront par mer tout ce dont ils ont besoin. Tenterons-nous de faire soulever contre eux leurs alliés ? Il faudra des vaisseaux pour les soutenir, puisque ce sont presque tous des insulaires. Dans quelle guerre allons-nous donc nous plonger ! car, si nous n'avons une marine supérieure, ou si nous ne leur coupons les revenus qui servent à l'entretien de leurs flottes, ce sera nous qui souffrirons le plus. Alors nous ne pourrons faire une paix honorable, surtout si nous paraissions commencer nous-mêmes les hostilités. Et ne nous livrons pas à l'espérance de voir bientôt cesser la guerre, si nous ravageons leurs campagnes. Je crains plutôt que nous ne la laissions en héritage à nos enfans : oui, les Athéniens auront trop d'orgueil pour se rendre esclaves de leur territoire, et ils ne seront point consternés de la guerre, comme s'ils n'en avaient pas d'expérience.

LXXXII. « Je ne veux pas cependant que, nous montrant insensibles, nous laissions maltraiter nos alliés, ni que nous fermions les yeux sur les manœuvres des Athéniens ; mais

j'entends que nous ne fassions pas de mouvemens hostiles, et que nous leur envoyions porter nos plaintes, sans manifester ni l'envie de prendre les armes, ni celle de céder à leurs prétentions. En même temps, mettons-nous dans un état respectable ; engageons dans notre cause nos alliés ou Grecs ou Barbares ; cherchons à nous procurer, de quelque part que ce soit, des secours en argent ou en vaisseaux. Menacés, comme nous le sommes, par les Athéniens, on ne peut nous blâmer d'avoir recours, pour nous sauver, non-seulement aux Grecs, mais encore aux Barbares. Rassemblons nos propres ressources. S'ils écoutent nos réclamations, tant mieux : sinon, mieux disposés après deux ou trois ans, marchons contre eux si nous le jugeons nécessaire. Peut-être alors, quand ils verront notre appareil de guerre, quand nos discours répondront à ce qu'il aura de menaçant, céderont-ils d'autant mieux que leur territoire ne sera point encore entamé, et qu'ils auront à délibérer sur leur fortune encore entière et non pas ruinée. Ne considérez, en effet, leur pays que comme un gage d'autant plus sûr qu'il sera mieux cultivé. Il faut l'épargner le plus long-temps qu'il est possible, et ne pas les rendre plus difficiles à vaincre en les réduisant au désespoir. Mais si, sans être préparés, et sur les plaintes de nos alliés, nous nous hâtons de ravager leurs terres, craignons de causer la honte et le dommage du Péloponnèse. On peut apaiser les plaintes des villes et des particuliers ; mais quand, pour les intérêts des particuliers, tous ensemble se seront engagés dans une guerre dont on ne saurait prévoir l'issue ni la durée, il ne sera pas facile de déposer les armes avec dignité.

LXXXIII. « Et que personne ne regarde comme une lâcheté qu'un grand nombre de villes ne se hâtent pas de marcher contre une seule ! Toute seule qu'elle est, elle n'a pas moins que nous d'alliés qui lui apportent leurs tributs. Ce n'est pas plus avec des armes qu'avec de l'argent que se fait la guerre, et c'est l'argent qui seconde le succès des armes surtout quand ce sont des peuples du continent qui font la guerre à des peuples maritimes. Commençons donc par nous en procurer, et ne nous laissons pas d'abord entraîner par les discours de nos alliés. C'est nous, quel que soit le succès, qui

en recevrons surtout ou la louange ou le blâme; c'est donc à nous à pourvoir de sang-froid aux événemens.

LXXXIV. « Cette lenteur, cette irrésolution dont on nous fait un si grand reproche, gardez-vous d'en rougir. En vous hâtant, vous retrouverez plus tard le repos, parce que vous aurez agi avant d'être préparés. D'ailleurs membres d'une république toujours libre et brillante de gloire, le vice qu'on nous reproche peut n'être qu'une prudente modération. Seuls, par ce prétendu vice, nous ne sommes point insolens dans la prospérité, et nous cédon moins que les autres aux revers. Quand on veut, par la louange, nous précipiter dans des périls que nous ne croyons pas devoir affronter, nous ne nous laissons pas gagner par la flatterie; si l'on veut nous piquer par des reproches, ils ne nous affligent point, et ne nous rendent pas plus faciles à persuader. Le bel ordre de notre constitution nous rend propres à la guerre et au conseil: à la guerre, parce que la honte du déshonneur tient beaucoup de la sagesse, et que la bravoure ne tient pas moins de cette honte; au conseil, parce que nous sommes élevés dans une trop grande simplicité pour mépriser les lois, et dans une trop grande modestie pour avoir l'audace de leur désobéir. Assez peu habiles d'ailleurs dans les choses inutiles, nous ne savons pas déprimer par de belles paroles la force de nos ennemis, sauf à démentir ensuite par les effets la jactance de nos discours. Nous croyons que l'intelligence de nos voisins ressemble beaucoup à la nôtre, et que les événemens de la fortune ne se distribuent pas au gré de nos raisonnemens. En nous préparant contre nos ennemis, nous supposons toujours qu'ils ont pris de sages mesures; et ce n'est pas sur les fautes qu'ils pourront commettre que nous fondons nos espérances, mais sur les bonnes dispositions que nous aurons faites. Il ne faut pas croire que l'homme diffère beaucoup de l'homme; mais que celui-là doit l'emporter, qui a reçu de son éducation le courage de lutter contre la nécessité même.

LXXXV. « N'abandonnons pas ces maximes que nous ont laissées nos pères, et que nous nous sommes bien trouvés de suivre. Follement empressés, ne décidons pas, dans la courte durée d'un jour, du sort de tant d'hommes, de tant

de richesses, de tant de villes, enfin de notre gloire; mais donnons-nous le temps de délibérer. Nous le pouvons plus que d'autres par notre puissance. Envoyez à Athènes; faites-y demander raison de l'affaire de Potidée et des injures dont nos alliés se plaignent. Les Athéniens offrent la voie de l'arbitrage; ceux qui se soumettent à la justice ne peuvent être légitimement poursuivis comme des coupables opiniâtres. Préparez-vous en même temps à la guerre. Telle est la meilleure résolution que vous puissiez adopter, et celle que vos ennemis doivent craindre le plus. »

Voilà ce que dit Archidamus. Mais Sténélaïdas, qui était alors un des éphores, s'avança le dernier, et adressa ces paroles aux Lacédémoniens :

LXXXVI. « Je n'entends rien aux discours verbeux des Athéniens. Ils se louent beaucoup eux-mêmes, et ne répondent rien sur les injures qu'ils ont faites à nos alliés et au Péloponnèse. S'ils se sont bien conduits autrefois contre les Mèdes, et si maintenant ils se conduisent mal avec nous, ils sont doublement punissables, parce qu'ils furent vertueux et qu'ils ont cessé de l'être. Pour nous, ce que nous avons été autrefois, nous le sommes encore, et si nous sommes sages, nous ne négligerons pas nos alliés offensés; nous ne différerons pas leur vengeance, puis qu'on ne diffère pas à les faire souffrir. D'autres ont de l'argent, des vaisseaux, des chevaux; nous avons, nous, de bons alliés, qu'il ne faut pas livrer aux Athéniens. Ce n'est pas une affaire à mettre en arbitrage, à juger sur des paroles; ce n'est point en paroles que nous sommes offensés. Vengeons-nous au plus tôt et de toutes nos forces. Que personne ne prétende nous enseigner que nous devons perdre le temps à délibérer quand on nous fait injure; c'est à ceux qui se disposent à offenser, qu'il convient de délibérer long-temps. Opinez donc pour la guerre, ô Lacédémoniens; voilà ce qui est digne de Sparte. Ne laissez pas les Athéniens augmenter encore leur puissance; ne trahissons pas nos alliés; mais avec la protection des dieux, marchons contre des hommes injustes. »

LXXXVII. Ayant ainsi parlé, il mit lui-même la question aux voix en sa qualité d'éphore; mais les suffrages se donnent à Lacédémone par

acclamation, et non avec des cailloux ¹ : il déclara qu'il ne savait pas de quel côté était la majorité; et comme il voulait que les opinans se déclarassent surtout pour la guerre, et fissent connaître manifestement leur vœu : « Que ceux, dit-il, qui pensent que le traité est rompu, et que les Athéniens nous ont outragés, passent de ce côté (en le montrant), et que ceux qui sont d'un avis contraire, passent de cet autre. » Alors les Lacédémoniens quittèrent leurs places et se partagèrent. Ceux qui pensaient que la trêve était rompue furent en bien plus grand nombre. On rappela les députés, et les Lacédémoniens leur déclarèrent que, suivant eux, les Athéniens étaient coupables, mais qu'ils voulaient inviter tous les alliés à donner leurs suffrages, afin de n'entreprendre la guerre que d'après une délibération générale. Cette affaire terminée, les députés se retirèrent chez eux; ceux d'Athènes partirent les derniers, après avoir terminé la négociation qui avait été l'objet de leur voyage. Cette décision de l'assemblée fut portée la treizième année de la trêve de trente ans, qui avait été conclue après l'affaire d'Eubée ².

LXXXVIII. Les Lacédémoniens portèrent ce décret bien moins à la persuasion des alliés, que par les craintes que leur inspiraient les Athéniens. Ils les voyaient maîtres de la plus grande partie de la Grèce, et ils craignaient qu'ils ne devinssent encore plus puissans.

LXXXIX. Voici comment les Athéniens s'étaient mis à la tête des affaires, ce qui fut la cause de leur accroissement. Quand les Mèdes se furent retirés de l'Europe, vaincus par les Grecs sur terre et sur mer; quand ceux d'entre eux qui purent échapper sur leurs vaisseaux, et

qui cherchèrent un asile à Mycale, eurent été détruits; Léotychidas, roi de Lacédémone, qui avait commandé les Grecs à Mycale, retourna dans sa patrie, et emmena les alliés du Péloponnèse. Les Athéniens restèrent avec les Grecs de l'Ionie et de l'Hellespont, qui déjà s'étaient détachés du roi, et ils firent le siège de Sestos que les Mèdes occupaient. Ils continuèrent ce siège pendant l'hiver, et après s'être rendus maîtres de la place, qu'abandonnèrent les Barbares, ils quittèrent l'Hellespont, et chacun retourna dans son pays. Les Athéniens, après la retraite des ennemis, firent revenir leurs enfans, leurs femmes et les effets des endroits où ils les avaient déposés, et pensèrent à relever leur ville et leurs murailles. Il ne restait que peu de chose de l'ancienne enceinte des murs, la plupart des maisons étaient tombées; il n'en subsistait qu'un petit nombre où avaient logé les plus considérables des Perses.

XC. Les Lacédémoniens, informés de ce dessein, vinrent en députation à Athènes; eux-mêmes auraient bien voulu que cette ville, ni aucune autre n'eût été fortifiée; mais surtout ils étaient sollicités par leurs alliés qui craignaient la puissante marine des Athéniens, bien différente de ce qu'elle avait été autrefois, et l'audace que ce peuple avait montrée dans la guerre contre les Mèdes. Les députés prièrent les Athéniens de ne pas se fortifier, et de détruire plutôt avec eux toutes les fortifications qui se trouvaient hors du Péloponnèse. Ils ne leur faisaient connaître leur objet ni leurs défiances, et donnaient pour prétexte de leur demande, que, si les Barbares revenaient dans la Grèce, il ne fallait pas leur laisser une place forte dont ils pussent se servir comme d'un point de départ, ainsi qu'ils venaient de faire de Thèbes. Ils ajoutaient que le Péloponnèse suffisait pour offrir à tous les Grecs une retraite d'où ils s'élanceraient contre les ennemis.

Les Athéniens, sur l'avis de Thémistocle, se hâtèrent de congédier les députés, et répondirent seulement qu'ils allaient, de leur côté, faire partir pour Lacédémone une députation chargée de traiter cette affaire. Thémistocle voulut être expédié lui-même sans délai, et ordonna de ne pas faire partir sur-le-champ ceux qu'on lui choisirait pour collègues, mais de les retenir jusqu'à ce que le mur fût assez élevé pour être

¹ A Athènes, les suffrages se donnaient avec des cailloux que chacun des votans, suivant qu'il adoptait ou rejetait la question, jetait dans une urne d'airain ou dans une urne de bois. De là, le mot *psephos*, qui, en grec, signifie *caillou*, signifiait aussi *suffrage* et *décret*. Il y avait des occasions où l'on donnait son suffrage en levant la main. C'était la manière dont on le donnait dans les élections, et le mot qui signifiait *étendre la main*, signifiait aussi *élire* : *χρησπορευν*.

² La trêve de trente ans fut conclue la quatrième année de la quatre-vingt-treizième olympiade, quatre cent quarante-cinq ans avant notre ère (Dodwell.) Le décret de l'assemblée de Lacédémone, contre les Athéniens, est de la première année de la quatre-vingt-septième olympiade quatre cent trente-deux ans avant l'ère vulgaire.

en état de défense. Tous ceux qui étaient dans la ville, sans exception, citoyens, femmes, enfans, devaient partager les travaux : édifices publics, maisons particulières, rien de ce qui pouvait fournir des matériaux ne devait être épargné; il fallait tout démolir. Après avoir donné ces instructions, et déclaré ce que lui-même comptait faire à Lacédémone, il partit. A son arrivée, au lieu de se rendre auprès des magistrats, il usa de délais et de prétextes; et quand des gens en place lui demandaient pourquoi il ne se rendait pas à l'assemblée générale, sa réponse était : qu'il attendait ses collègues, qu'ils avaient été surpris par quelques affaires, qu'il comptait les voir bientôt arriver, et qu'il était étonné qu'il ne fussent pas encore venus.

XCI. On croyait Thémistocle, parce qu'on avait pour lui de l'affection. Cependant il survenait des personnes qui dénonçaient qu'on fortifiait Athènes, que déjà les murailles gagnaient de l'élevation, et l'on ne savait pas comment ne pas ajouter foi à ces rapports; mais Thémistocle, qui en était instruit, pria les Lacédémoniens de ne pas s'en laisser imposer par des discours, et d'envoyer plutôt quelques-uns de leurs citoyens, hommes de probité, qui rendraient un compte fidèle de ce qu'ils auraient vu. On les expédia; mais Thémistocle fit passer à Athènes un avis secret de leur départ, et manda que, sans les arrêter ouvertement, il fallait les retenir jusqu'au retour de ses collègues, car ils étaient enfin venus le joindre : c'étaient Abronychus, fils de Lysiclès, et Aristide, fils de Lysimaque; ils lui annoncèrent que le mur était à une hauteur convenable. Il craignait d'être arrêté avec eux quand on serait instruit de la vérité; mais les Athéniens, conformément à son avis, retenaient les députés de Lacédémone.

Thémistocle parut enfin en public, et déclara sans détour qu'Athènes était murée, et se trouvait en état de mettre en sûreté ses habitans; que si Lacédémone et ses alliés avaient quelque dessein d'y envoyer une députation, ce devait être désormais comme à des hommes qui connaissent aussi bien leurs intérêts particuliers que l'intérêt commun de la Grèce; que quand ils avaient cru nécessaire d'abandonner leur ville, et de monter sur leurs vaisseaux, ils avaient bien su prendre ce parti sans le conseil de Lacédémone; que dans toutes les affaires où ils s'étaient

consultés avec les Lacédémoniens, on n'avait pas vu qu'ils eussent eu moins de sagesse que personne; que maintenant donc ils croyaient utile que leur ville fût murée; que c'était en particulier leur intérêt et celui de tous leurs alliés; qu'il était impossible, sans avoir les mêmes moyens de se défendre, de prendre les mêmes résolutions pour l'utilité commune; et qu'en un mot, il fallait que tous les Grecs soutinssent leur fédération sans avoir de murailles, ou qu'on trouvât bon ce que venaient de faire les Athéniens.

XCII. Les Lacédémoniens, à ce discours, ne manifestèrent pas de ressentiment contre les Athéniens. Quand ils leur avaient envoyé une députation, ce n'avait pas été dans le dessein de leur intimer une défense, mais de leur donner un conseil qui leur semblait s'accorder avec l'intérêt commun. D'ailleurs, ils témoignaient alors aux Athéniens beaucoup d'amitié pour le zèle qu'ils avaient fait paraître dans la guerre des Mèdes. Cependant ils étaient secrètement piqués d'avoir manqué leur projet; mais les députés se retirèrent de part et d'autre sans essayer aucune plainte.

XCIII. Ce fut ainsi qu'en peu de temps les Athéniens fortifièrent leur ville; et l'on peut voir encore aujourd'hui que ce fut un ouvrage fait avec précipitation; car les fondemens sont construits de toutes sortes de pierres qui, en certains endroits, sont restées brutes et telles qu'elles furent apportées. Des colonnes, des marbres sculptés furent tirés des monumens, et entassés les uns sur les autres. De tous les côtés de la ville, l'enceinte fut tenue plus grande qu'auparavant; on travaillait à tout à la fois, et on ne se donnait pas de repos. Thémistocle persuada de continuer aussi les ouvrages du Pirée. Ils avaient été commencés précédemment pendant l'année durant laquelle il avait eu l'administration de la république en qualité d'archonte¹. Il regardait comme très favorable la situation de ce lieu, qui offrait trois ports creusés par la nature; et depuis que les Athéniens s'étaient tournés du côté de la marine, il la croyait d'une grande importance à l'accroissement de leurs forces. Il osa dire le premier qu'ils devaient

¹ Thémistocle avait été archonte la quatrième année de la soixante-onzième olympiade, quatre cent quatre-vingt-treize ans avant l'ère vulgaire.

s'emparer de la mer, et aussitôt il leur en prépara l'empire. Ce fut d'après son plan qu'on donna au mur l'épaisseur qui se voit encore aujourd'hui autour du Pirée. Deux charrettes qui se rencontraient apportaient des pierres. On n'en remplit pas les joints de chaux et de ciment ; mais on taillait carrément de grandes pierres, on les appareillait, et on les liait entre elles avec des barres de fer consolidées par du plomb. Ces murs eurent tout au plus la moitié de la hauteur que Thémistocle avait projetée. Son dessein était que, par leur épaisseur et leur élévation, on n'eût pas à craindre les attaques des ennemis ; qu'il ne fallût que peu d'hommes très débiles pour les défendre, et que les autres montassent sur les vaisseaux, car c'était à la marine surtout qu'il s'attachait : c'est qu'il voyait, du moins à ce que je pense, que l'armée du roi pouvait faire plus aisément des invasions par mer que par terre, et il regardait le Pirée comme plus important que la ville haute¹. Il conseilla bien des fois aux Athéniens, s'il leur arrivait d'être forcés par terre, de descendre au Pirée, et de se défendre sur leur flotte contre tous ceux qui pourraient les attaquer. Ce fut ainsi que les Athéniens se fortifièrent, et rétablirent leur ville aussitôt après la retraite des Mèdes.

XCV. Pendant Pausanias, fils de Cléombrote, fut envoyé de Lacédémone, en qualité de général des Grecs, avec vingt vaisseaux que fournit le Péloponnèse ; les Athéniens se joignirent à cette flotte avec trente vaisseaux : un grand nombre d'alliés suivit leur exemple. Ils se portèrent à Cypre, et en soumirent une grande partie : de là, toujours sous le même commandement, ils passèrent à Bysance, qu'occupaient les Mèdes, et s'en rendirent maîtres.

XCV. Mais Pausanias commençait à montrer de la dureté ; il se rendit odieux aux Grecs en général, mais surtout aux Ioniens et à tous ceux qui s'étaient soustraits récemment à la puissance du roi. Ils allèrent trouver les Athéniens, et les prièrent de les recevoir sous leur commandement comme étant de même origine, et de ne pas céder à Pausanias s'il voulait en venir à la violence. Les Athéniens reçurent cette proposition ; ils leur promirent de ne les point abandon-

¹ La citadelle était la ville haute : elle est souvent nommée *Acropolis* (ville haute), et quelquefois simplement *nolis* (ville). Cela n'était pas particulier à Athènes.

ner, et de tenir d'ailleurs la conduite qui semblerait s'accorder le mieux avec les intérêts des alliés.

Dans ces conjonctures, les Lacédémoniens rappelèrent Pausanias pour le juger sur les dénonciations portées contre lui. Les Grecs qui venaient à Lacédémone se plaignaient beaucoup de ses injustices, et son commandement semblait tenir plutôt du pouvoir tyrannique que du généralat. Il fut rappelé précisément à l'époque où, par la haine qu'il inspirait, les Grecs, excepté les guerriers du Péloponnèse, se rangeaient sous les ordres des Athéniens. Arrivé à Lacédémone, et convaincu d'abus de pouvoir contre des particuliers, il fut absous des accusations capitales. On lui reprochait surtout du penchant pour les Mèdes, et cette accusation semblait manifeste. Aussi le commandement ne lui fut-il pas rendu, mais on fit partir Dorcis et quelques autres avec peu de troupes. Comme les alliés ne se mirent pas sous leur autorité, ils revinrent, et les Lacédémoniens n'envoyèrent plus dans la suite d'autres généraux. Après ce qu'ils avaient vu de Pausanias, ils craignaient qu'ils ne se corrompissent de même. D'ailleurs ils voulaient se débarrasser de la guerre des Mèdes ; ils croyaient les Athéniens capables de la conduire, et alors ils étaient amis.

XCVI. Les Athéniens ayant pris ainsi le commandement, suivant le désir des alliés, par la haine qu'on portait à Pausanias, réglèrent quelles villes devaient donner de l'argent pour faire la guerre aux Barbares, et quelles devaient fournir des vaisseaux. Le prétexte était de ruiner le pays du roi, par représailles de ce qu'on avait souffert. Alors fut établie chez les Athéniens la magistrature des hellénotames, qui recevaient le tribut¹. Le premier tribut fut fixé à quatre cent soixante talens², le trésor fut déposé à

¹ Il y a dans le texte qui recevaient le phoros ; ce fut ainsi qu'on nomma la contribution en argent. Le savant Barthélemy, dans sa *Dissertation sur une ancienne inscription grecque, relative aux finances d'Athènes*, a fait passer dans notre langue le mot grec *hellénotames*. Il appelle aussi quelquefois ces magistrats trésoriers de l'extraordinaire, *phoros que*, dit-il, les sommes qu'ils étaient chargés de percevoir n'avaient rien de commun avec les taxes ordinaires que payaient les habitans de l'Attique. Le corps des hellénotames était composé de dix officiers, un de chaque tribu.

² Le talent valait 5,400 livres de notre monnaie. Les 400 talens faisaient 2,160,000 livres.

Délos, et les assemblées se faisaient dans le temple.

XCVII. Ce fut en commandant aux alliés, qui conservèrent d'abord leurs propres lois, et qui délibéraient sur l'intérêt général dans des assemblées communes, que les Athéniens, depuis la guerre des Mèdes jusqu'à celle que j'écris, s'élevèrent à un si haut degré de puissance par les armes et par le maniement des affaires. Ils eurent à combattre et les Perses, et ceux de leurs alliés qui tentaient des révolutions, et les peuples du Péloponnèse, qui toujours s'immisciaient dans ces querelles. J'ai écrit ces événemens, et me suis permis cette digression, parce que c'est une partie de l'histoire qu'ont négligée tout ceux qui m'ont précédé. Ou ils n'ont traité que ce qui s'est passé dans la Grèce avant la guerre des Mèdes, ou cette guerre elle-même. Hellenicus, dans son histoire de l'Attique, a touché ces faits, mais en abrégé, et sans les rappeler exactement à l'ordre des temps. Cependant c'est en montrant la manière dont s'est établie la domination des Athéniens qu'on peut la faire connaître.

XCVIII. D'abord, sous le commandement de Cimon, fils de Miltiade, ils prirent d'assaut Eion, sur le lac Strymon, place occupée par les Mèdes, et réduisirent les habitans en servitude. Ils firent ensuite éprouver le même sort à ceux de Scyros, île de la mer Égée qui appartenait aux Dolopes, et ils y envoyèrent une colonie. Ils firent ensuite la guerre aux Carystiens : le reste de l'Eubée n'y prit aucune part, et ces hostilités finirent par un accord. Une autre guerre suivit contre les habitans de Naxos, qui s'étaient détachés de la république. Ils furent assiégés et se soumirent. C'est la première ville alliée qui, contre l'usage, ait été réduite à la condition de sujette. D'autres eurent ensuite le même sort suivant les circonstances.

XCIX. Les défections des alliés eurent différentes causes. Les principales furent des refus de contributions en argent ou en vaisseaux; et pour quelques-unes, celui de servir dans les armées; car les Athéniens exigeaient ces tributs à la rigueur, et ils faisaient ainsi des mécontents, en obligeant à la fatigue des gens qui n'avaient ni l'habitude ni la volonté de les supporter. D'ailleurs ils ne commandaient plus avec la même douceur; ils ne se montraient plus les

égaux de leurs compagnons d'armes; et ils avaient bien moins de peine à réduire les alliés qui les abandonnaient. On pouvait en accuser les alliés eux-mêmes: paresseux à faire la guerre et à s'éloigner de leurs foyers, la plupart, au lieu de fournir leur contingent en vaisseaux, et de les monter eux-mêmes, s'étaient imposé des taxes proportionnées à la dépense. Comme ils contribuaient aux frais, les Athéniens augmentèrent leur marine, et les alliés, quand il leur arrivait de tenter une défection, se trouvaient sans préparatifs et sans ressources pour la soutenir.

C. Ce fut après ces événemens que se livra, près du fleuve Eurymédon, dans la Pamphylie, un combat de terre et un combat naval des Athéniens et de leurs alliés contre les Mèdes. Les Athéniens remportèrent la victoire dans ces deux combats, en un même jour, sous le commandement de Cimon. Ils prirent et détruisirent la flotte des Phéniciens, forte de deux cents vaisseaux.

Quelque temps après, les Thasiens se détachèrent de leur alliance. Le motif de cette rupture fut quelque différend au sujet de leurs mines et des comptoirs qu'ils avaient dans la partie de la Thrace qui regarde leur île. Les Athéniens se portèrent à Thasos, furent victorieux dans un combat naval, et firent une descente dans l'île.

Vers le même temps, ils envoyèrent sur les bords du Strymon dix mille hommes, tant des leurs que des alliés, fonder une colonie à l'endroit qu'on appelait alors les Neuf-Voies, et qui se nomme maintenant Amphipolis. Ils s'en emparèrent sur les Édoniens qui l'occupaient; mais s'étant enfoncés dans l'intérieur de la Thrace, ils furent défaits à Drabesque, dans l'Édonie, par les Thraces, qui les attaquèrent en commun, regardant l'établissement qu'on faisait aux Neuf-Voies comme un fort qu'on élevait contre eux.

CI. Les habitans de Thasos, vaincus dans plusieurs combats et assiégés, implorèrent les Lacédémoniens et les engagèrent à opérer en leur faveur une diversion en se jetant sur l'Attique. Les Lacédémoniens le promirent à l'insu des Athéniens, et ils auraient tenu leur parole, mais un tremblement de terre les empêcha de le remplir. Les Hilotes, ainsi que les Thuriates et les

Éthéens, qui étaient voisins de Lacédémone, profitèrent de l'occasion pour secouer le joug et se réfugier à Ithôme. La plupart des Hilotes tiraient leur origine des anciens Messéniens, qui avaient été réduits en servitude, ce qui leur fit donner à tous le nom de Messéniens. Les Lacédémoniens eurent donc une guerre à soutenir contre les révoltés d'Ithôme.

Quant aux Thasiens, après trois ans de siège, ils se rendirent aux Athéniens, qui leur pressèrent de détruire leurs murailles, de livrer leurs vaisseaux, et de leur donner une somme à laquelle ils furent taxés : on les obligea à en payer tout de suite une partie, sans préjudice du reste. Ils s'engagèrent aussi à céder leurs mines et tout ce qu'ils possédaient sur le continent.

CII. Les Lacédémoniens, voyant se prolonger leur entreprise sur Ithôme, implorèrent le secours de leurs alliés et celui des Athéniens¹. Ceux-ci vinrent en grand nombre, sous le commandement de Cimon. On les avait mandés sur l'opinion de leur habileté à battre les murailles : comme le siège traînait en longueur, on sentait la nécessité de cet art. Ce fut dans cette campagne que se manifesta, pour la première fois, la mauvaise intelligence d'Athènes et de Lacédémone ; car les Lacédémoniens voyant que la place n'était pas enlevée de vive force, craignirent l'humour audacieuse des Athéniens et leur caractère remuant. Ils ne les regardaient pas comme un peuple de leur race, et ils appréhendaient que, pendant leur séjour devant Ithôme, ils ne se laissassent gagner par ceux qui s'y étaient renfermés, et ne causassent quelque révolution. Ce furent les seuls des alliés qu'ils renvoyèrent, sans manifester cependant leurs soupçons, mais sous prétexte qu'ils n'avaient plus besoin de leurs secours. Les Athéniens n'en sentirent pas moins qu'on n'avait pas de bonnes raisons de les renvoyer, et qu'il était survenu quelque défiance. Indignés de cet affront, et ne se croyant pas faits pour être ainsi traités par les Lacédémoniens, à peine retirés, ils abjurèrent l'alliance qu'ils avaient contractée avec eux dans la guerre médique, et s'allièrent avec les Argiens, ennemis de Lacédémone. En même temps ces deux nouveaux alliés s'unirent par les mêmes sermens avec les Thessaliens.

CIII. Enfin, après dix ans, ceux d'Ithôme,

¹ Vers l'an 464 avant l'ère vulgaire.

ne pouvant plus résister, capitulèrent avec les Lacédémoniens. Il fut convenu qu'ils sortiraient du Péloponnèse sous la foi publique, et n'y rentreraient jamais, sous peine, pour celui qui serait pris, d'être esclave de qui l'aurait arrêté. Les Lacédémoniens avaient reçu auparavant de Delphes un oracle qui leur ordonnait de laisser partir les supplians de Jupiter Ithométas¹. Ceux-ci eurent donc la liberté de sortir avec leurs femmes et leurs enfans. Les Athéniens s'empressèrent de les recevoir en haine de Lacédémone, et les envoyèrent en colonie à Naupacte, qu'ils se trouvaient avoir pris récemment sur les Locriens-Ozoles.

Les Mégariens recoururent aussi à l'alliance d'Athènes. Ils se détachèrent de Lacédémone, parce que Corinthe leur faisait la guerre pour les limites réciproques. Ainsi les Athéniens acquirent Mégare et Pègues. Ce furent eux qui construisirent pour les Mégariens les longues murailles qui vont de leur ville jusqu'à Nisée, et ils y mirent garnison. C'est principalement de cette époque que commença la haine envenimée de Corinthe contre Athènes.

CIV. Cependant Inarus, fils de Psammétique, et roi des Libyens qui touchent à l'Égypte, partit de Marée, ville au-dessus du Phare, fit soulever la plus grande partie de l'Égypte contre le roi Artaxerxès, et, nommé lui-même chef des rebelles, il appela les Athéniens². Ils étaient à Cypre avec deux cents vaisseaux, tant d'Athènes que des alliés. Ils abandonnèrent Cypre pour se rendre à l'invitation d'Inarus ; entrèrent dans le Nil, le remontèrent, et se rendirent maîtres de ce fleuve et de deux quartiers de Memphis ; ils assiégèrent le troisième, qui se nomme le Mur-Blanc. C'était là que s'étaient réfugiés les Perses, les Mèdes et ceux des Égyptiens qui n'étaient pas entrés dans la rébellion.

CV. D'un autre côté, les Athéniens firent une descente à Halies et livrèrent bataille aux Corinthiens et aux Épidauriens. Ce furent les Corinthiens qui remportèrent la victoire. Les Athéniens furent victorieux à leur tour près de Cécryphalie, dans un combat naval contre les Péloponnésiens.

¹ *Jupiter Ithométas*. J'ai mieux aimé conserver cette terminaison sonore, que de la franciser et d'écrire Jupiter Ithomien.

² Vers l'an 462 avant l'ère vulgaire.

Une guerre survint ensuite entre les Éginètes et les Athéniens : il y eut un grand combat naval près d'Égine ; chacun des deux partis était secondé par ses alliés. Les Athéniens eurent l'avantage : ils prirent soixante-dix vaisseaux sur les ennemis, descendirent à terre, et formèrent le siège de la ville, sous le commandement de Léocrate, fils de Strœbus. Les Péloponnésiens voulurent secourir les Éginètes, et portèrent à Égine trois cents hoplites, qui avaient servi comme auxiliaires avec les Corinthiens et les Epidauriens : cette troupe s'empara des hauteurs de Géranie ¹, et les Corinthiens descendirent avec les alliés dans la Mégaride. Ils croyaient qu'Athènes, qui avait de grandes forces dispersées à Égine et en Égypte, ne serait pas en état de protéger Mégare, ou que du moins, si elle y faisait passer des secours, elle retirerait d'Égine l'armée qui en faisait le siège. Cependant les Athéniens ne touchèrent point à cette armée ; mais ce qui était resté dans la ville, les vieillards qui avaient passé l'âge du service, et les jeunes gens qui ne l'avaient pas atteint, allèrent à Mégare sous le commandement de Myronide. Il y eut entre eux et les Corinthiens une bataille indécise, et les deux partis se séparèrent, sans que ni l'un ni l'autre crût avoir été vaincu. C'était cependant plutôt les Athéniens qui avaient eu quelque supériorité ; ils dressèrent un trophée après la retraite des Corinthiens. Mais ceux-ci, à leur retour, traités de lâches par les vieillards qui étaient restés à la ville, se préparèrent pendant une douzaine de jours, et revinrent élever un trophée devant celui des Athéniens, comme si eux-mêmes avaient été vainqueurs. Les Athéniens sortirent en armes de Mégare, tuèrent ceux qui élevaient le trophée, se jetèrent sur les autres et remportèrent la victoire.

CVI. Les vaincus se retirèrent : un assez grand nombre, poussé vigoureusement, s'égara du bon chemin et tomba dans le clos d'un particulier, qui était entouré d'un grand fossé et n'avait pas d'issue. Les Athéniens s'en aperçurent ; ils firent face à l'entrée avec des hoplites, et entourèrent le clos de troupes légères, qui accablèrent de pierres ceux qui s'y étaient engagés. Ce fut une grande perte pour les Co-

¹ Géranie, montagne et promontoire de la Mégaride, entre Mégare et Corinthe.

rinthiens : le reste de leur armée regagna le pays.

CVII. Vers cette époque, les Athéniens commencèrent à construire les longues murailles qui s'étendent jusqu'à la mer, l'une gagnant Phalère et l'autre le Pirée.

Les peuples de la Phocide firent alors la guerre aux Doriens, dont les Lacédémoniens tirent leur origine. Ils attaquèrent Bœon, Cytinion et Érinéon, et prirent une de ces places. Les Lacédémoniens, sous la conduite de Nicomédas, fils de Cléombrote, qui commandait à la place du roi Plistoanax, fils de Pausanias, encore trop jeune, portèrent des secours aux Doriens avec quinze cents de leurs hoplites et dix mille alliés. Ils obligèrent les Phocéens à rendre la place par capitulation, et se retirèrent. Mais les Athéniens se mirent en croisière pour leur couper la mer, s'ils voulaient traverser le golfe de Crissa. Ceux-ci voyaient tout le danger de prendre leur route par Géranie, tandis que les Athéniens occupaient Mégare et Pègues ; car cette montagne, difficile à franchir, était constamment gardée par des troupes athéniennes, et ils n'ignoraient pas qu'elles devaient s'opposer à leur passage. Ils crurent donc devoir s'arrêter en Bœotie pour considérer quel serait le moyen le plus sûr d'opérer leur retraite. Il y avait d'ailleurs à Athènes une faction qui entretenait avec eux des intelligences secrètes, et qui les engageait à prendre ce parti ; elle espérait détruire le gouvernement populaire et s'opposer à la construction des longues murailles. Mais les Athéniens s'armèrent en masse ¹ contre cette armée lacédémonienne, avec mille Argiens et les autres alliés, dans un nombre proportionné à leurs forces respectives. Ils étaient en tout quatorze mille. Ils prirent les armes, persuadés qu'ils trouveraient les ennemis dans l'embarras de chercher un passage, et d'ailleurs ils avaient quelques soupçons sur le complot de détruire la démocratie. De la cavalerie thessalienne vint les joindre en qualité d'alliée ; mais dans l'action, elle se tourna du côté des Lacédémoniens.

¹ *Se lever en masse, s'armer en masse, est une manière nouvelle de s'exprimer, que de nouvelles circonstances ont rendue nécessaire. Tant que cette expression a manqué à notre langue, on n'a pu traduire en français que par une périphrase le mot grec *pandémak*.*

CVIII. La bataille se donna près de Tanagra en Bœotie ¹. Les Lacédémoniens et leurs alliés furent vainqueurs, et l'affaire fut sanglante de part et d'autre. Les Lacédémoniens entrèrent dans la Mégaride, se taillèrent des chemins à travers les forêts, et retournèrent chez eux par la montagne de Géranie et l'isthme.

Soixante-deux jours après cette bataille, les Athéniens marchèrent contre les Bœotiens sous le commandement de Myronide, et les ayant battus à OËnophytes, ils se rendirent maîtres de la Bœotie et de la Phocide, rasèrent le mur des Tanagriens, et prirent en otages les cent hommes les plus riches entre les Locriens d'Oponte. Ils terminèrent leurs longues murailles. Les Éginètes capitulèrent ensuite avec eux : ils rasèrent leurs fortifications, livrèrent leurs vaisseaux et se taxèrent à un tribut pour l'avenir.

Les Athéniens firent par mer le tour du Péloponnèse, sous le commandement de Tolmide, fils de Tolmæus; ils brûlèrent le chantier des Lacédémoniens, et prirent Chalcis ², ville dépendante de Corinthe, après avoir battu les Sicyoniens, qui s'opposaient à leur descente.

CIX. Les Athéniens et les alliés qui étaient passés en Égypte s'y trouvaient encore, et la guerre y eut pour eux bien des faces différentes. D'abord ils se rendirent maîtres de l'Égypte. Artaxerxès fit passer à Lacédémone le Persé Mégabaze, avec de l'argent, pour engager les peuples du Péloponnèse à se jeter sur l'Attique, ce qui forcerait les Athéniens à sortir de l'Égypte. L'affaire ne réussit pas; ce ne fut qu'une dépense inutile, et Mégabaze retourna en Asie avec le reste des trésors qu'il avait apportés. Le roi fit partir, avec une puissante armée, un autre Persé, nommé aussi Mégabaze, fils de Zopyre. Il arriva par terre, battit les Égyptiens et les alliés, chassa les Grecs de Memphis, et finit par les renfermer dans l'île de Prosopitis. Il les y assiégea pendant dix-huit mois, jusqu'à ce qu'ayant desséché le fossé et fait prendre aux eaux un autre cours, il mit les vaisseaux à sec, changea une grande partie de l'île en terre ferme, y passa de pied, et s'en rendit maître.

CX. Ainsi furent ruinées, dans ce pays, les

affaires des Grecs, après six ans de guerre. Très peu, du grand nombre qu'ils avaient été, se sauvèrent à Cyrène, en passant par la Libye. La plupart périrent, et l'Égypte retourna sous la domination du roi. Seulement Amyrtée s'y conserva une souveraineté dans les marais. Leur vaste étendue ne permettait pas de les prendre, et d'ailleurs ses sujets étaient les plus belliqueux des Égyptiens. Pour Inarus, ce roi des Libyens, qui avait causé tout le trouble de l'Égypte, il fut pris par trahison et empaîlé.

Cinquante trirèmes d'Athènes et des alliés venaient succéder aux premières, et dans l'ignorance de tout ce qui s'était passé, elles abordèrent à un bras du Nil nommé Mendésium. L'infanterie les attaqua par terre, la flotte des Phéniciens par mer; le plus grand nombre des bâtimens fut détruit, le reste parvint à se sauver. Telle fut la fin de cette grande armée d'Athéniens et d'alliés qui était passée en Égypte.

CXI. Oreste, fils d'Échécratide, roi de Thessalie, chassé de cette contrée, engagea les Athéniens à l'y rétablir. Ils prirent avec eux les Bœotiens et les Phocéens leurs alliés, et marchèrent contre Pharsale, ville de Thessalie. Ils ne furent maîtres que d'autant de terrain qu'ils en occupaient en s'éloignant peu de leur camp; car ils étaient contenus par la cavalerie thessalienne; et ils ne purent s'emparer de la ville. En un mot ils manquèrent entièrement l'objet de leur expédition, et s'en retournèrent sans avoir rien fait, remmenant Oreste avec eux.

Peu après, mille Athéniens montèrent les vaisseaux qu'ils avaient à Pègues, car ils étaient maîtres de cette place, et passèrent à Sicyone, sous le commandement de Périclès, fils de Xantippe. Ils prirent terre, furent vainqueurs de ceux des Sicyoniens qui osèrent les combattre; et prenant aussitôt avec eux les Achéens, ils traversèrent le golfe, allèrent attaquer OËniades, place de l'Acarmanie, et en firent le siège; mais ils ne purent la réduire, et rentrèrent chez eux.

CXII. Trois ans après, les Péloponnésiens et les Athéniens conclurent une trêve de cinq ans ¹. Les Athéniens, en paix avec la Grèce, portèrent la guerre en Cypre; leur flotte était de deux cents vaisseaux, tant des leurs que de leurs al-

¹ Vers l'an 456 avant l'ère vulgaire.

² Cette ville de Chalcis faisait partie de l'Acarmanie.

¹ 450 ans avant l'ère vulgaire.

llés. C'était Cimon qui la commandait. Soixante de ces bâtimens passèrent en Égypte, où les appelait cet Amyrtée, dont le royaume était dans les marais. Les autres firent le siège de Citium. Cimon mourut, la famine survint et ils abandonnèrent le siège. Comme ils passaient au-dessus de Salamine, ville de Cypré, ils eurent à la fois un combat de terre et un combat de mer contre les Phéniciens, les Cypriens et les Ciliiciens, et retournèrent chez eux, vainqueurs dans ces deux combats. Les vaisseaux revenus de l'Égypte rentrèrent avec eux.

Les Lacédémoniens firent ensuite la guerre qu'on appelle sacrée, s'emparèrent du temple de Delphes et le remirent aux Delphiens; mais après leur retraite, les Athéniens l'attaquèrent à leur tour, le prirent et le rendirent aux Phocéens.

CXIII. Après un certain espace de temps, comme les exilés béotiens occupaient Orchomène, Chéronée et quelques autres villes de la Bœotie, les Athéniens allèrent attaquer ces places, devenues ennemies. Eux-mêmes envoyèrent mille hoplites, les alliés fournirent leur contingent, c'était Tolmide, fils de Tolmæus, qui commandait. Ils prirent Chéronée, réduisirent les habitans en servitude, y laissèrent une garnison et se retirèrent.

Ils étaient en marche près de Coronée, quand des troupes sorties d'Orchomène vinrent les attaquer; c'étaient des exilés de Bœotie qui avaient avec eux des Locriens, des exilés de l'Eubée et tout ce qui était de la même faction. Ils furent vainqueurs, égorgèrent une partie des Athéniens et réduisirent le reste en captivité. Les Athéniens abandonnèrent la Bœotie tout entière, à condition qu'on leur rendrait leurs prisonniers. Les exilés béotiens et tous les autres revinrent et rentrèrent dans leurs droits.

CXIV. Peu après, l'Eubée se souleva contre les Athéniens; déjà Périclès marchait à la tête d'une armée pour la soumettre, quand on lui annonça que Mégare était en état de révolution, que les Péloponnésiens allaient se jeter sur l'Attique, et que les garnisons athéniennes avaient été égorgées par les Mégariens, excepté ce qui avait pu se réfugier à Nisée. Mégare n'en était venue à la défection qu'après avoir attiré à son parti Corinthe, Épidaure et Sicyone. Périclès se hâta de ramener son armée de l'Eubée, ce qui n'empêcha

pas les Péloponnésiens, sous la conduite de Pliatoanax, fils de Pausanias et roi de Lacédémone, de ravager dans l'Attique Éleusis et les campagnes de Thria; mais ils n'avancèrent pas plus loin et se retirèrent. Alors les Athéniens retournèrent dans l'Eubée, toujours sous le commandement de Périclès, et la soumièrent tout entière. Ils la reçurent à composition, excepté les habitans d'Hesties, qu'ils chassèrent, et ils s'emparèrent de leur pays.

CXV. Peu après leur retour de l'Eubée, ils conclurent avec les Lacédémoniens une trêve de trente ans¹, et rendirent Nisée, l'Achaïe, Pègues et Trezène. C'était ce qu'ils avaient conquis sur les Péloponnésiens.

Six ans après, une guerre s'éleva au sujet de Priène entre les Samiens et les Milésiens. Ces derniers, maltraités dans cette guerre, vinrent à Athènes et y firent retentir leurs plaintes contre ceux de Samos, qui, secondés par des particuliers de cette île, voulaient changer la constitution du pays. Les Athéniens allèrent à Samos avec une flotte de quarante vaisseaux, et y établirent la démocratie; ils prirent en otages cinquante enfans et autant d'hommes faits, qu'ils déposèrent à Lemnos, et ne se retirèrent qu'en laissant une garnison dans l'île. Quelques Samiens l'avaient quittée et s'étaient réfugiés sur le continent. Ils conspirèrent avec les hommes les plus puissans de la ville et avec Pissuthnès, fils d'Hystaspe, qui avait le gouvernement de Sardes. Ils rassemblèrent sept cents hommes de troupes auxiliaires et passèrent à Samos à l'entrée de la nuit. Ils attaquèrent d'abord le parti populaire et se rendirent maîtres du plus grand nombre; ils enlevèrent ensuite de Lemnos leurs otages, abjurèrent la domination d'Athènes, et livrèrent à Pissuthnès la garnison athénienne et les commandans, qu'ils avaient en leur pouvoir. Ils se disposèrent aussitôt à porter la guerre à Milet, et Bysance entra dans leur défection.

CXVI. A cette nouvelle, les Athéniens partirent pour Samos avec soixante vaisseaux; mais ils en détachèrent seize, les uns pour aller observer dans la Carie la flotte des Phéniciens, les autres pour aller demander des secours à Chios et à Lesbos. Ce fut donc avec quatre vaisseaux que, sous la conduite de Périclès et de neuf

¹ 445 ans avant l'ère vulgaire.

autres généraux, ils livrèrent, près de l'île de Tragie, le combat à soixante-dix vaisseaux samiens, dont vingt étaient montés d'hommes de guerre : tous venaient de Milet. Les Athéniens remportèrent la victoire ; ils furent ensuite renforcés par quarante vaisseaux d'Athènes et vingt-cinq de Chios et de Lesbos. Ils descendirent à terre, furent vainqueurs, élevèrent des murailles de trois côtés de la place pour l'investir, et en firent en même temps le siège par mer. Périclès prit soixante des vaisseaux qui étaient à l'ancre, et se porta avec la plus grande diligence à Caune en Carie, sur l'avis que des vaisseaux phéniciens s'avançaient ; car dès auparavant, Stésagoras et quelques autres étaient partis de Samos avec cinq vaisseaux pour observer les Phéniciens.

CXVII. Les Samiens profitèrent de la circonstance pour sortir du port à l'improviste ; ils tombèrent sur le camp qui n'était pas fortifié, détruisirent les vaisseaux qui faisaient l'avantgarde, battirent ceux qui se présentèrent à leur rencontre, et furent quatorze jours maîtres de la mer qui baigne leurs côtes. Pendant tout ce temps, ils faisaient entrer dans leur ville et en faisaient sortir tout ce qu'ils voulaient ; mais au retour de Périclès, ils se virent de nouveau renfermés par la flotte.

Quarante vaisseaux vinrent ensuite d'Athènes au secours des assiégés avec Thucydide¹, Agnon et Phormion ; vingt avec Triptolème et Anticlès, et trente de Chios et de Lesbos. Les Samiens livrèrent un faible combat naval, et ne pouvant plus tenir, ils furent obligés de se rendre après neuf mois de siège. Ils s'engagèrent par la capitulation à raser leurs murailles, à donner des otages, à livrer leurs vaisseaux et à rembourser les frais de la guerre par des paiemens à époques fixées. Ceux de Byzance convinrent de rester, comme auparavant, dans l'état de sujets.

CXVIII. Peu d'années après, survinrent les événemens dont j'ai déjà parlé ; l'affaire de Corcyre, celle de Potidée et tout ce qui, sur ces entrefaites, servit de prétexte à la guerre que je

¹ Ce Thucydide n'était pas de la famille de notre historien. Il était beau-frère de Cimon, et se rendit célèbre par son opposition à Périclès. C'est lui qui, en parlant de l'éloquence adroite et persuasive de ce grand homme, disait : « Quand je l'ai renversé, il nie qu'il soit à terre, et il le persuade. »

vais écrire Toutes ces entreprises des Grecs ou les uns contre les autres, ou contre les Barbares, occupèrent à peu près une période de cinquante ans, depuis la retraite de Xerxès jusqu'au commencement de cette guerre-ci. Dans cet intervalle de temps, les Athéniens donnèrent une grande force à leur domination et s'élevèrent à un haut degré de puissance. Les Lacédémoniens le virent et ne s'y opposèrent pas, si ce n'est dans quelques circonstances de peu de durée ; mais en général, ils restaient inactifs. Toujours lents à s'engager dans les guerres, à moins qu'ils n'y fussent contraints, ils avaient été occupés par des hostilités particulières. Enfin ils n'ouvrèrent les yeux sur la puissance des Athéniens que lorsqu'il n'était plus possible de se dissimuler leur élévation et quand ils avaient déjà touché aux alliés de Sparte. Ils crurent alors qu'il n'était plus temps de dissimuler, qu'il fallait les combattre avec la plus grande vigueur et anéantir, s'il était possible, leur domination. Ils déclarèrent donc que la trêve était rompue et que les Athéniens s'étaient rendus coupables d'injustice. Ils envoyèrent à Delphes demander au dieu s'ils auraient l'avantage dans la guerre qu'ils méditaient d'entreprendre. On prétend que le dieu répondit qu'en combattant de toutes leurs forces ils auraient la victoire, et qu'il leur prêterait ses secours s'ils l'invoquaient et même s'ils ne l'invoquaient pas.

CXIX. Ils assemblèrent une seconde fois les alliés pour mettre aux voix s'il fallait entreprendre la guerre. Les députés des villes confédérées arrivèrent, l'assemblée se forma et chacun parla suivant son opinion, mais le plus grand nombre accusa les Athéniens et se déclara pour la guerre. Les Corinthiens avaient prié les députés de chaque ville en particulier d'énoncer ce vœu, craignant, si l'on différait, que Potidée ne fût enlevée. Ils étaient présents, et s'avançant les derniers, ils s'exprimèrent à peu près en ces termes :

CXX. « Non, sans doute, généreux alliés, nous ne reprocherons plus aux Lacédémoniens de n'avoir pas eux-mêmes décrété la guerre, puisque c'est pour cet objet qu'ils viennent de nous rassembler. Ils ont rempli ce que nous avions droit d'attendre : car il faut que ceux qui jouissent du commandement, contens de l'égalité dans leurs intérêts particuliers, soient les pre-

miers à s'occuper des intérêts communs, puisque c'est eux qui, dans les autres occasions, obtiennent les premiers honneurs.

« Nous croirions inutile d'avertir ceux d'entre vous qui ont eu affaire aux Athéniens de se tenir en garde contre leurs entreprises; mais ceux qui occupent l'intérieur des terres, et qui n'habitent pas dans le voisinage des lieux de commerce, doivent savoir que s'ils ne protègent pas les habitans des côtes, ils se rendront à eux-mêmes plus difficiles les débouchés des richesses que les saisons leur prodiguent, et recevront avec plus de peine ce que la mer fournit au continent. Ils seraient de bien mauvais juges des intérêts qui nous occupent, s'ils croyaient y être étrangers, s'ils ne voyaient pas qu'en négligeant la défense des villes maritimes, bientôt le danger va les atteindre, et que ce n'est pas moins sur leurs intérêts que sur les nôtres que nous délibérons aujourd'hui. Qu'ils n'hésitent donc pas à renoncer à la paix et à prendre les armes. Le caractère des hommes modérés est de rester tranquilles tant qu'on ne leur fait point injure; celui des hommes courageux, quand ils sont insultés, de passer de la paix à la guerre, et, après la victoire, de la guerre à la réconciliation; de ne pas se laisser entraîner par la prospérité de leurs armes, et de ne pas supporter des injustices, flattés du repos de la paix. Car celui qui reste tranquille, de peur d'interrompre ses jouissances, se verra bientôt enlever, s'il persiste dans l'indolence, la douceur de cette mollesse qui lui faisait aimer la tranquillité; et celui qui, dans la guerre, veut pousser trop loin la prospérité, ne pense pas qu'il se laisse emporter à une audace perfide. Bien des projets mal conçus réussissent par les imprudences plus grandes encore des ennemis; et plus souvent encore des desseins qui semblaient bien concertés tournent contre leurs auteurs, et n'ont qu'une issue honteuse. Jamais on n'exécute ses pensées avec la même confiance qu'on les a conçues: on est dans la sécurité quand on délibère; on faiblit par crainte dans l'exécution.

CXXI. « Pour nous, c'est après avoir reçu des offenses, c'est avec de justes sujets de plainte, que nous réveillons la guerre; vengés des Athéniens, nous déposerons à temps les armes. Nous avons bien des raisons de compter sur la victoire. Supérieurs par l'expérience des combats

et par le nombre, nous sommes tous bien disposés à suivre également les ordres de nos chefs. L'avantage que donne à nos ennemis la supériorité de leur flotte, nous l'aurons avec les finances auxquelles tous contribueront, et avec les trésors déposés à Delphes et à Olympie. Nous n'avons qu'à faire un emprunt pour être en état de leur débaucher, par une solde plus haute, leurs matelots étrangers: car la force des Athéniens leur est moins personnelle qu'achetée à prix d'argent; la nôtre, fondée sur nos personnes plus que sur nos richesses, est plus indépendante. Par une seule défaite navale, il est probable qu'ils seront perdus; s'ils résistent, nous aurons plus de temps pour nous exercer à la marine; et quand nous les aurons égalés dans la science, nous les surpasserons en courage. Ce que nous devons à la nature, l'instruction ne peut le leur donner, et ce qu'ils doivent à la science, nous pouvons l'enlever par l'application. Il faut pour cela de l'argent, nous le fournirons. Quoi! leurs alliés ne refusent pas de leur apporter des tributs destinés à les asservir, et nous, pour nous venger de nos ennemis et nous sauver à la fois, nous craindrions la dépense! Nous refuserions de sacrifier une partie de nos richesses pour les empêcher de nous les ravir, et pour n'être pas malheureux par elles!

CXXII. « Nous avons encore d'autres moyens de leur faire la guerre: la défection de leurs alliés, qui leur enlèvera surtout les revenus qui forment leur puissance, des forteresses que nous pourrions élever sur leur territoire, et tout ce que personne ne saurait prévoir en ce moment. Car la guerre ne suit pas la marche qu'on lui prescrit; elle-même invente le plus souvent ses moyens suivant les circonstances. S'y conduire avec modération, c'est se ménager plus de sûreté; s'y livrer à l'emportement, c'est s'exposer à bien des revers. Ce qu'il faut considérer, c'est que si chacun de nous n'avait que des querelles sur ses limites avec des ennemis égaux, il serait en état de se défendre; mais ici les Athéniens, assez forts pour tenir seuls contre nous tous ensemble, seraient bien plus redoutables encore contre chacune de nos villes en particulier. Si donc nous ne nous défendons pas, étroitement unis par nation, par villes, et d'un commun accord, ils n'auront pas de peine à nous soumettre séparément. Et sachez que notre défaite, mot

toujours terrible à entendre, ne serait autre chose que la servitude. Se figurer, même par la pensée, que tant de villes pussent être maltraitées par une seule, c'est une honte pour le Péloponnèse. Ce serait nous déclarer dignes de cet opprobre, annoncer que nous sommes devenus assez lâches pour l'endurer, et que nous avons dégénéré de nos pères à qui la Grèce a dû sa liberté. Et nous n'assurerons pas cette liberté pour nous-mêmes ! nous souffrirons qu'une ville usurpe sur nous la tyrannie, nous qui nous vantons de détruire les monarques qui ne mettent qu'une seule ville sous leur joug ! Nous ne pensons pas qu'une telle conduite tiendrait de trois vices bien dangereux : l'imprudence, la mollesse et la négligence. Car vous n'éviterez pas ces reproches en vous excusant sur votre mépris pour vos ennemis ; sentiment dont on voudrait bien se faire un titre de sagesse, et qui, pour avoir perdu beaucoup de ceux qui s'y sont abandonnés, a reçu au contraire le nom de folie.

CXXIII. « Mais à quoi bon vous reprocher vos erreurs passées plus que ne l'exigent les circonstances actuelles ? Livrons-nous aux travaux de la guerre, et venons au secours du présent pour parer à l'avenir. Il est dans le caractère que vous ont transmis vos ancêtres d'acquérir des vertus au milieu des fatigues : ne changez point de mœurs, quoique vous jouissiez aujourd'hui d'un peu plus de fortune et de puissance. Il n'est pas juste de perdre par la richesse ce qu'on a gagné par la pauvreté. Vous avez bien des motifs de marcher avec confiance aux combats, surtout lorsque, par sa réponse, un dieu vous y appelle ; lorsque lui-même promet de vous secourir ; lorsque, par crainte ou par intérêt, la Grèce entière va combattre avec vous. Ce ne sera pas vous qui rompez les premiers le traité ; vous viendrez plutôt au secours des conventions outragées, et le dieu qui vous ordonne de combattre, déclare assez que la paix est violée.

CXXIV. « Puisque, à tous égards, vous pouvez légitimement entreprendre la guerre, et que tous nos suffrages sont en faveur de cette entreprise, s'il est certain qu'elle s'accorde avec l'intérêt des villes et des particuliers, ne tardez pas à secourir les habitants de Potidée. Ils sont Doriens et sont assiégés par des Ioniens ; c'est le contraire de ce qu'on voyait autrefois. Rétablissez en même temps la liberté des autres villes. Il ne

vous est plus permis de différer, quand déjà les uns sont maltraités, et quand les autres, si l'on voit que nous sommes assemblés sans rien oser pour leur défense, souffriront bientôt les mêmes outrages. Persuadés que vous en êtes venus à la dernière extrémité, et que nous vous donnons le meilleur conseil, généreux alliés, n'hésitez pas à décréter la guerre, et sans craindre ce que, pour le moment, elle peut avoir de terrible, ne songez qu'à la paix qui doit la suivre, et qui en sera plus durable : car c'est par la guerre que la paix s'affermirait. Elle est moins assurée quand, par amour pour le repos, on refuse de combattre. Regardez comme s'élevant contre tous cette ville qui, dans la Grèce, usurpe un pouvoir tyrannique : déjà elle domine sur les uns ; elle médite la servitude des autres : marchons pour la réduire. Nous-mêmes nous vivrons ensuite exempts de dangers, et nous rendrons à la liberté les Grecs maintenant asservis. »

Ainsi parlèrent les Corinthiens.

CXXV. Les Lacédémoniens, après avoir entendu les différentes opinions, prirent les suffrages de tous les alliés qui se trouvaient à l'assemblée. Ils furent donnés par ordre, depuis les villes les plus puissantes jusqu'aux plus faibles. Le plus grand nombre vota la guerre. Comme cependant rien n'était prêt, on jugea qu'on ne pouvait en venir tout de suite aux hostilités, mais que chacun devait, sans délai, pourvoir à ce qui lui était nécessaire. Il ne se passa pas une année entière avant qu'on fût en état de faire une invasion dans l'Attique et de commencer ouvertement la guerre.

CXXVI. Ce temps fut employé en négociations avec les Athéniens ; on leur portait les griefs qu'on avait contre eux. C'était pour avoir un prétexte plus spécieux de les traiter en ennemis si l'on ne recevait pas de satisfaction. D'abord les députés de Lacédémone leur prescrivirent d'expier la souillure qu'ils avaient contractée envers la déesse¹. Voici quelle était cette souillure.

Il y avait eu un Athénien, nommé Cylon, homme qui avait remporté le prix dans les jeux olympiques : il était riche et distingué entre les anciennes familles. Théagène, Mégarien, alors tyran de Mégare, lui avait donné sa fille. Il s'avisait de consulter l'oracle de Delphes, et le

¹ Quand il est question d'Athènes, la déesse par excellence est toujours Minerve.

Dieu lui répondit que, le jour de la plus grande fête de Jupiter, il pourrait s'emparer de la citadelle d'Athènes. Il emprunta du secours à Théagène, fit entrer ses amis dans son projet, et quand arriva le temps où l'on célébrait les fêtes olympiques dans le Péloponnèse, il s'empara de la citadelle. Son but était d'usurper la tyrannie. Il croyait que cette fête était la plus grande de Jupiter, et qu'elle le concernait en quelque sorte lui-même à cause de sa victoire aux jeux olympiques. S'il y avait dans l'Attique ou ailleurs une fête encore plus solennelle, c'est ce qui ne lui vint point à la pensée et ce que l'oracle n'avait pas dit. Or il se célèbre chez les Athéniens, hors de la ville, une fête nommée *Diasia*, en l'honneur de Jupiter *Milichios*¹, et c'est la plus grande de toutes. Des citoyens en grand nombre, de tout rang, de tout sexe et de tout âge, y offrent en sacrifices non des victimes, mais des productions de la contrée². Cylon, croyant bien comprendre l'oracle, exécuta son dessein. Dès que les Athéniens en eurent la nouvelle, ils accoururent en masse de la campagne au secours de la citadelle, l'investirent et en firent le siège. Comme il traînait en longueur, las de rester campés devant la place, la plupart se retirèrent, et investirent les neufs archontes d'un pouvoir absolu pour donner, sur la garde et sur tout le reste, les ordres qu'ils jugeraient nécessaires.

¹ *Jupiter mellitus*, Jupiter doux et clément.

² P. Castellanus, de *Festis Græcorum*, croit qu'à cette fête on offrait des victimes et surtout des porcs. Thucydide parle des offrandes qu'y faisaient un grand nombre de citoyens, et il est possible que des particuliers en petit nombre immolassent des victimes. Cette fête rappelait les temps antiques où l'on ne faisait pas couler le sang sur les autels et où l'on y brûlait seulement des végétaux. Voyez la note de Grævius sur le vers 336 des *Opera et dies* d'Hésiode. Il y prouve, par un passage de Porphyre, l'antique usage de n'honorer les dieux que par des fumigations. Il aurait pu joindre à ce témoignage une autorité encore plus respectable, parce qu'elle est plus ancienne, parce que c'est celle d'un homme qui devait avoir fait une étude particulière des rites employés dans les mystères, où l'on sait que les anciens usages étaient religieusement observés. L'autorité dont je parle est celle du faux Orphée. Quel que soit l'auteur qui s'est caché sous ce nom imposant, l'ancienneté de ses poésies a été démontrée par le savant Runkbenius dans ses *Epistolæ critica*. A la tête de chacun des hymnes de ce poète, on lit quelle était la fumigation la plus agréable à la divinité qu'il implorait. Le verbe qui, dans la langue grecque, signifie sacrifier, ôter, a signifié dans son origine *faire des fumigations*.

C'étaient alors les archontes qui étaient chargés de presque toute l'administration. Les gens assiégés avec Cylon étaient dans un fort mauvais état, manquant de vivres et d'eau. Cylon et son frère parvinrent à s'évader. Les autres, se voyant pressés, et plusieurs même mourant de faim, s'assirent en supplians près de l'autel qui est dans l'Acropole. Ceux à qui la garde était confiée, les voyant près de mourir dans le lieu sacré, les firent relever avec promesse de ne leur faire aucun mal : mais après les avoir émentés, ils les égorgèrent. Ils tuèrent aussi en passant quelques-uns de ces malheureux assis au pied des autels et en la présence des déesses vénérables¹. Ils furent regardés depuis comme des hommes souillés, pour avoir offensé la déesse, et cette tache se répandit sur leurs descendants. Les Athéniens les exilèrent. Ils furent aussi chassés par Cléomène avec le secours des Athéniens révoltés². On ne se contenta pas de condamner les vivans à l'exil, on assembla même les os des morts qui furent jetés hors des limites. Ces bannis rentrèrent dans la suite, et leur postérité est encore dans la ville.

CXXXVII. Les Lacédémoniens, en demandant que cette souillure fût expiée, avaient pour prétexte de venger l'offense faite aux dieux; mais la vérité, c'est qu'ils savaient que Périclès, fils de Xantippe, appartenait à cette race de bannis par sa mère, et en le faisant chasser, ils comptaient obtenir plus aisément ce qu'ils voudraient des Athéniens. Cependant ils espéraient moins le voir exiler, qu'exciter contre lui des mécontentemens, parce qu'on le regarderait, par la souillure dont il était entaché, comme l'une des causes de la guerre. C'était l'homme le plus puissant de son temps; il était à la tête des affaires; en tout il s'opposait aux Lacédémoniens; il empêchait de leur céder et pressait les Athéniens de rompre avec eux.

CXXXVIII. Ceux-ci, de leur côté, demandèrent que les Lacédémoniens expiassent le sacrilège commis au Ténare. C'était au Ténare qu'autrefois ils avaient fait sortir du temple de Neptune des Hillotes supplians, pour leur donner la mort. Suivant eux-mêmes, ce fut en punition de cette

¹ Les Euménides, Erinnyes ou Furies.

² Cléomène, roi de Sparte, fut appelé à Athènes par Isagoras, chef d'une faction, et en chassa sept cents familles. (Hérodote, liv. v, chap. LXX et suivans.)

offense qu'arriva le grand tremblement de terre à Sparte. Les Athéniens demandaient aussi l'expiation du sacrilège commis contre la déesse au temple d'airain ¹. Voici quel fut ce sacrilège. Lorsque les Lacédémoniens rappelèrent, pour la première fois, Pausanias du commandement qu'il exerçait dans l'Hellespont ², il fut soumis à un jugement et renvoyé absous. Cependant on ne lui rendit pas le commandement; mais il prit lui-même en son nom la trirème hermionide, et retourna dans l'Hellespont sans l'aveu des Lacédémoniens. Il donnait pour prétexte de son voyage la guerre de Grèce; mais en effet il voulait continuer les intrigues qu'il avait liées avec le roi, dans le dessein de s'établir une domination sur les Grecs. Il avait commencé par rendre des services à ce prince, et il avait posé les bases de tous ses projets. Car dans sa première expédition, après son retour de Chypre, lorsqu'il eut pris Byzance, place occupée par les Mèdes, et où furent faits prisonniers plusieurs amis et parents du roi, il les renvoya à ce prince à l'insu des alliés, et publia qu'ils s'étaient échappés de ses mains. Il agissait de concert avec Gongyle, d'Érétrie, à qui il avait confié Byzance et la garde des prisonniers. Il fit même passer Gongyle auprès de Xerxès avec une lettre: voici ce qu'elle contenait, comme on l'a découvert dans la suite: « Pausanias, général de Sparte, a fait ces prisonniers et te les renvoie, pour faire quelque chose qui te soit agréable. J'ai intention, si tu y consens, d'épouser ta fille et de te soumettre Sparte et le reste de la Grèce. En me concertant avec toi, je me crois en état de mettre ce dessein à exécution. S'il t'est agréable, envoie-moi sur la côte un homme affidé par qui nous puissions continuer notre correspondance. »

CXXIX. Voilà ce qu'a fait connaître cet écrit. Il plut à Xerxès, qui envoya sur la côte Artabaze,

¹ Pallas. On la nommait *Poliouchos*, parce qu'elle était la divinité tutéaire de la république, et *Chalciaecos*, parce que son temple était d'airain, ou du moins revêtu de lames de ce métal. On prétend que cet ouvrage avait été commencé par Tyndare, et qu'il fut continué par son fils. Après leur mort, il resta long-temps abandonné. Les Lacédémoniens le reprirent, firent construire le temple en airain, et jeter en fonte, du même métal, la statue de la déesse. L'architecte, nommé Gitiadas, était en même temps poète lyrique, et fit un hymne en l'honneur de Pallas. (Pausanias, liv. III.)

² Il faut rapprocher de ce récit le chapitre XCVIII.

Artabaze, fils de Pharnace, en lui ordonnant de se mettre en possession de la satrapie de Dascylitis, et de déposer Mégabatès qui en était revêtu. Il le chargea d'une lettre pour Pausanias à Byzance avec ordre de le mander au plus tôt, de lui montrer son cachet, et, s'il en recevait quelques ouvertures sur ses desseins, de faire avec la plus grande fidélité ce qu'il jugerait le plus à propos.

Artabaze étant arrivé exécuta les ordres qu'il avait reçus, et envoya la lettre. Voici ce qu'elle contenait: « Ainsi parle le roi Xerxès à Pausanias. Tu m'as renvoyé au-delà de la mer les hommes que tu as sauvés de Byzance: ma reconnaissance en restera pour toujours écrite dans mon palais, et je suis flatté de ce que tu m'as communiqué. Que le jour ni la nuit ne t'arrête et ne te puisse détourner de travailler à ce que tu me promets. Ne regarde comme un obstacle ni la dépense en or et en argent, ni le nombre des troupes, s'il faut en faire passer quelque part. Je t'adresse Artabaze, homme sûr et fidèle; traite hardiment avec lui de tes affaires et des miennes, et conduis-les de la manière que tu jugeras la meilleure et la plus utile pour tous deux. »

CXXX. A la réception de cette lettre, Pausanias, qui s'était acquis la plus grande distinction dans la Grèce pour avoir commandé à la bataille de Platée, conçut encore bien plus d'orgueil. Il ne sut plus se conformer aux mœurs de sa nation, mais il sortit de Byzance vêtu de la robe des Perses, et dans son voyage en Thrace, une garde perse et égyptienne l'escortait armée de piques; il faisait servir sa table avec la somptuosité des Perses. Incapable de renfermer ses desseins en lui-même, il manifestait dans de petites choses les grandes pensées qu'il comptait exécuter un jour. Il se rendit d'un accès difficile, et il était d'une humeur si hautaine avec tout le monde indifféremment, que personne ne pouvait l'aborder. Ce ne fut pas une des moindres raisons qui engagèrent les Grecs à passer de l'alliance de Lacédémone à celle d'Athènes.

CXXXI. Les Lacédémoniens, instruits de ces procédés, le rappelèrent pour lui en demander compte; et lorsque, sans ordre de leur part, il eut osé remettre en mer sur la trirème hermionide, on ne douta plus de ses desseins. Forcé par les Athéniens de sortir de Byzance, il ne

revint point à Sparte; mais on apprit qu'il se fixait à Colones dans la Troade, qu'il ne s'y arrêtait pas à bonne intention, et qu'il avait des intelligences avec les Barbares. On crut alors ne devoir plus dissimuler, et les éphores lui envoyèrent un héraut avec une scytale¹, et lui firent signifier l'ordre de ne pas s'écarter du héraut, s'il ne voulait pas que Sparte lui déclarât la guerre. Il craignit de se rendre suspect, et dans la confiance qu'il se laverait par argent du crime qu'on lui imputait, il revint à Sparte une seconde fois. D'abord mis en prison par ordre des éphores, car ils ont le pouvoir de faire éprouver ce traitement aux rois eux-mêmes, il parvint à en sortir en gagnant les magistrats, et s'offrit à rendre compte de ses actions et à répondre à ses accusateurs.

CXXXII. Ni les Spartiates, ni ses ennemis, ni toute la république n'avaient aucune preuve assez forte pour les autoriser à punir un homme du sang royal et qui était alors revêtu d'une haute dignité: en qualité de cousin de Plistarque, fils de Léonidas, décoré du titre de roi, mais trop jeune pour en exercer les fonctions, il avait la tutelle de ce prince. Mais son éloignement pour les mœurs de son pays, son affectation d'imiter celles des Barbares, donnaient bien des raisons de soupçonner qu'il ne voulait pas se contenter de sa fortune. On remontait à l'examen de sa vie; on recherchait s'il ne s'était pas écarté des lois reçues; on se rappelait qu'autrefois, sur le trépied que les Grecs consacrèrent à Delphes des prémices du butin fait sur les Mèdes, il avait osé, comme si c'eût été son offrande particulière, faire graver ces paroles: « Pausanias, général des Grecs, après avoir défait l'armée des Mèdes, a consacré ce monument à Apollon. » Les Lacédémoniens avaient fait effacer aussitôt cette inscription, et graver le nom des villes qui, victorieuses en commun des Barbares, avaient

¹ La scytale était un bâton dont voici l'usage. On faisait deux scytales de la même proportion: l'une restait dans les mains des éphores, et ils donnaient l'autre au général qu'ils expédiaient. Quand ils avaient des lettres secrètes à lui écrire, ils roulaient une lanière blanche sur ce bâton, écrivaient sur cette lanière, et la déroulaient pour la donner au courrier. Elle n'offrait que des caractères sans suite et même tronqués; mais le général lisait aisément ce qu'elle contenait en la roulant sur sa scytale. C'est un moyen bien grossier en comparaison du double chiffre dont les modernes font usage pour la correspondance secrète.

consacré cette offrande. On mettait cet acte de présomption au rang des crimes de Pausanias, et depuis qu'il était devenu suspect, on y trouvait de grands rapports avec ses desseins actuels. Le bruit se répandit aussi de certaines intrigues qu'il avait eues avec les Hilotes, et ce bruit était bien fondé. Il leur avait promis la liberté et l'état de citoyens s'ils se soulevaient avec lui et le secondaient dans l'exécution de tous ses projets. Cependant, quoique des Hilotes le dénonçassent eux-mêmes, on n'en voulut pas croire leurs délations ni rien prononcer contre lui. La conduite des Lacédémoniens était celle qu'ils ont coutume de tenir entre eux; ils ne se hâtent jamais de prononcer des peines capitales contre un Spartiate, sans avoir des preuves incontestables. Mais enfin, un homme d'Argila, que Pausanias avait aimé autrefois, qui jouissait de sa confiance, et qui devait porter à Artabaze ses dernières dépêches pour le roi, devint, dit-on, son dénonciateur. Il conçut des craintes sur la réflexion que jamais aucun des émissaires qui avaient été chargés avant lui de semblables messages n'était revenu. Il ouvrit les lettres, après en avoir contrefait le cachet, pour les refermer s'il se trompait dans ses soupçons, ou pour que Pausanias ne s'aperçût de rien s'il les redemandait pour y faire quelque changement. Il y trouva l'ordre de lui donner la mort, et il s'était douté qu'elles contenaient quelque chose de semblable.

CXXXIII. Quand il eut présenté ces lettres aux éphores, il leur resta moins de doute; mais ils voulurent entendre, de la bouche même de Pausanias, quelque preuve de son crime. D'accord avec eux, le dénonciateur se réfugia au Ténare, en qualité de suppliant, et s'y construisit une cabane à double cloison, où il cacha quelques éphores. Pausanias vint le trouver et lui demanda le sujet de ses craintes. Les éphores entendirent tout distinctement: les reproches de l'homme sur ce que Pausanias avait écrit à son sujet, les détails dans lesquels il entra, comme quoi il ne l'avait jamais trahi dans ses messages auprès du roi, et comme quoi, en reconnaissance, il se voyait jugé digne de mort, ainsi que l'avaient été tant d'autres de ses serviteurs. Ils entendirent Pausanias convenir de tout, l'engager à ne pas garder de ressentiment, lui donner sa foi pour la libre sortie du lieu sacré, le presser de

partir au plus tôt et de ne pas mettre obstacle à des négociations importantes.

CXXXIV. Les éphores se retirèrent après avoir tout entendu. Désormais bien assurés du crime, ils prirent des mesures pour arrêter Pausanias dans la ville. On raconte qu'il allait être pris sur le chemin; mais qu'à l'air d'un des éphores qui s'avancèrent, il reconnut quel était son dessein. Sur un signe qu'un autre éphore lui fit en secret par bienveillance, il courut à l'enceinte de la déesse au temple d'airain, et prévint ceux qui le poursuivaient. Cette enceinte n'était pas éloignée. Il s'arrêta dans une petite chapelle qui en dépendait, pour ne pas souffrir les intempéries de l'air. Ceux qui le cherchaient cessèrent d'abord leur poursuite; mais bientôt après, ils enlevèrent le toit de la chapelle, virent qu'il y était, et murèrent les portes; ils restèrent à le garder et l'assiégèrent par la faim. Quand ils s'aperçurent qu'il était près de rendre le dernier soupir dans la chapelle, ils le tirèrent de l'enceinte, n'ayant plus qu'un souffle de vie, et aussitôt après il expira. Leur première idée fut de le jeter dans le coade¹, où l'usage était de jeter les malfaiteurs; mais ils prirent le parti de l'enterrer dans quelque endroit du voisinage.

Le dieu qui a son temple à Delphes ordonna dans la suite aux Lacédémoniens de transporter le tombeau de Pausanias à l'endroit où il était mort. On le voit encore aujourd'hui en avant de l'enceinte sacrée; ce qu'indique une inscription gravée sur des colonnes. Le dieu déclara aussi qu'ils avaient commis un sacrilège, et leur ordonna d'offrir à la déesse deux corps au lieu d'un. Ils firent jeter en fonte et consacrèrent deux statues d'airain, comme une expiation de la mort de Pausanias.

CXXXV. Les Athéniens, sur ce que le dieu avait jugé les Lacédémoniens coupables d'un sacrilège, leur ordonnèrent de l'expiation. Les Lacédémoniens envoyèrent de leur côté une députation à Athènes, accuser Thémistocle de n'avoir pas été moins favorable aux Mèdes que Pausanias: c'est ce qu'ils avaient découvert dans le procès de ce général. Ils demandaient qu'il reçut la même punition. Thémistocle était alors éloigné de sa patrie par un décret d'ostracisme: il vivait à Argos, et faisait des voyages dans le

¹ Les coades, *coades* ou *caictes*, étaient des fentes de rochers causées par des tremblements de terre.

reste du Péloponnèse. Les Athéniens consentirent à la demande qu'on leur faisait: d'accord avec les Lacédémoniens qui se montraient disposés à le juger avec eux, ils envoyèrent des gens avec ordre de l'amener en quelque endroit qu'ils le trouvaient.

CXXXVI. Thémistocle, informé à temps, quitta le Péloponnèse pour se réfugier chez les Corcyréens dont il était le bienfaiteur; mais ils lui représentèrent qu'ils craignaient, en le gardant chez eux, de s'attirer l'inimitié d'Athènes et de Lacédémone, et ils le transportèrent sur le continent qui fait face à leur Ile. Toujours poursuivi par ceux qui le cherchaient et qui s'informaient de tous les lieux où il choisissait un asile, il fut réduit, ne sachant que faire, à se réfugier chez Admète, roi des Molosses, qui n'était pas son ami. Ce prince était absent. Thémistocle se rendit le suppliant de la femme d'Admète, qui lui conseilla de s'asseoir près du foyer, tenant leur enfant dans ses bras. Le roi arriva peu de temps après: le suppliant se fit connaître. Il s'était montré plusieurs fois contraire à des demandes que ce prince avait adressées aux Athéniens. Il le pria de ne pas se venger d'un infortuné qui venait lui demander un refuge; que ce serait maltraiter un homme maintenant bien plus faible que lui; que la générosité ne permettait que de tirer une vengeance égale et de ses égaux; qu'après tout si Admète avait éprouvé de sa part quelque opposition, il s'agissait d'objets de peu d'importance et non de la vie; mais que s'il le livrait (et il déclara par quels ordres et pour quelles raisons il était poursuivi), c'était lui ravir toute espérance de salut. Admète fit relever Thémistocle qui continuait de tenir l'enfant dans ses bras, et c'était, chez les Molosses, la plus puissante manière de supplier.

CXXXVII. Peu de temps après arrivèrent les députés de Lacédémone et d'Athènes; ils dirent bien des choses et n'obtinrent rien. Admète ne livra pas Thémistocle, le laissa partir pour se rendre auprès du roi, et l'envoya par terre à Pydna qui appartenait à Alexandre: c'était la route qu'il devait prendre pour gagner l'autre mer. Thémistocle trouva dans le port de cette ville un vaisseau marchand qui allait passer dans l'Ionie; il en profita et fut poussé par la tempête au camp des Athéniens qui faisaient le siège de

Naxos. L'équipage ne le connaissait pas; mais la crainte l'obligea de découvrir au pilote qui il était et les raisons de sa fuite, ajoutant que, s'il refusait de le sauver, il l'accuserait de s'être rendu, à prix d'argent, fauteur de son évasion; qu'il n'y avait rien à risquer pourvu que personne ne sortit en attendant qu'on pût faire route; que s'il consentait à le servir, il en serait dignement récompensé. Le pilote fit ce qu'on lui demandait, mouilla un jour et une nuit au-dessus du camp des Athéniens, et fit voile pour Éphèse. Là Thémistocle lui fit présent d'une somme considérable; car ses amis d'Athènes ne tardèrent pas à lui faire passer de l'argent, et il reçut ce qu'il avait déposé secrètement à Argos.

Il gagna l'intérieur des terres avec un des Perses de la côte, et fit tenir à Artaxerxès, fils de Xerxès, qui venait de monter sur le trône, la lettre suivante: «C'est moi Thémistocle qui me rends près de toi; moi qui, plus qu'aucun Grec, ai fait du mal à la maison tant que j'ai été forcé de me défendre contre l'invasion de ton père; mais je lui ai fait encore plus de bien quand je n'ai plus eu de crainte pour moi, et que lui-même, à son retour, avait de grands dangers à courir. (Il avait en vue l'avis qu'il lui avait donné que les Grecs allaient se retirer de Salamine; et le mensonge par lequel il lui avait fait croire qu'il c'était lui qui avait empêché de rompre les ponts¹.) J'entre dans ton empire, ayant de

¹ Il était de l'intérêt des Grecs de combattre dans un détroit où la flotte innombrable des Perses ne pût se développer et perdit l'avantage que lui donnait la supériorité du nombre. Cependant ils voulaient quitter le détroit de Salamine; mais Thémistocle, pour les y retenir malgré eux, fit donner avis à Xerxès de leur dessein, et le pressa de les attaquer avant qu'ils ne lui échappassent. Les Perses se hâtèrent de les enfermer, et les forcèrent ainsi eux-mêmes à être vainqueurs. (Hérodote, liv. viii, chap. lxxv.) Après la défaite des ennemis, Thémistocle voulait qu'on les poursuivît opiniâtrément, et qu'on allât briser les ponts qui leur ouvraient une retraite. Son avis ne passa pas; et il songea dès lors à tirer parti pour l'avenir de la contradiction qu'il venait d'éprouver. Il craignait déjà l'inconstance des Athéniens, et pour se ménager, en cas de besoin, un asile auprès de Xerxès, il lui manda que c'était lui-même qui avait empêché les Grecs de le poursuivre et de briser les ponts. (Même livre, chap. cx.) Cette note était nécessaire, parce que les lecteurs qui auraient oublié le passage d'Hérodote, et qui se rappelleraient seulement la manière différente dont Plutarque et Cornélius Népos rapportent ce fait, ne pourraient entendre Thucydide.

grands services à te rendre et persécuté par les Grecs pour l'amitié que je te porte. Je veux attendre un an, pour te rendre compte moi-même des motifs qui m'ont fait entrer dans tes états.»

CXXXVIII. Le roi admira, dit-on, le courage de Thémistocle; et le pria de faire ce qu'il se proposait. Celui-ci, pendant le temps qu'il passa sans prendre audience, apprit ce qu'il put de la langue des Perses et des usages du pays, et l'année expirée, s'étant fait présenter au roi, il fut élevé auprès de ce prince à des honneurs que jamais aucun Grec n'avait obtenus. Il dut ces distinctions aux dignités dont il avait été revêtu, à l'espérance qu'il faisait concevoir au prince de lui soumettre la Grèce, et surtout aux preuves qu'il avait données de ses talens. En effet, Thémistocle avait bien fait connaître toute la force du génie qu'il tenait de la nature, et il méritait l'admiration qu'inspire un homme privilégié. Son esprit était à lui; il n'avait rien appris pour l'acquérir, rien pour y ajouter¹. Il jugeait très sagement des événemens imprévus, et n'avait besoin pour cela que de la plus courte réflexion. Le plus souvent il formait des conjectures certaines sur l'avenir et sur les circonstances qui devaient en résulter. Il n'était pas moins capable d'expliquer nettement les affaires que de les bien conduire. Celles dont il n'avait pas l'expérience, il les saisissait et en jugeait sagement. Dans les choses douteuses, il prévoyait le pire et le mieux. Enfin par la force de son naturel, par la promptitude de son esprit, il excellait à trouver sur-le-champ ce qu'exigeaient les conjonctures. Il mourut de maladie: quelques-uns disent qu'il s'empoisonna lui-même volontairement, dans l'idée qu'il lui était impossible de tenir les promesses qu'il avait faites au roi.

Ce que l'on sait, c'est que son tombeau est à Magnésie d'Asie, dans le marché. Il gouvernait cette province que le roi lui avait donnée. Il avait la Magnésie pour le pain, et elle rapportait cinquante talens par an²; Lampsaque pour le vin, et il paraît que c'était le meilleur vignoble de ce

¹ Il avait fort mal profité de sa première éducation, et avait eu dans sa jeunesse une si mauvaise conduite, que son père l'avait déshérité. Le désir d'effacer cet affront en fit un grand homme.

² 270 000 livres de notre monnaie.

temps-là ; Myonte pour la bonne chère ¹. Ses parens prétendent que ses os furent apportés dans sa patrie suivant ses dernières volontés, et qu'il fut inhumé dans l'Attique, à l'insu des Athéniens ; car il n'était pas permis de l'enterrer, parce qu'il avait été banni pour crime de trahison. Ainsi se termina la fortune de Pausanias de Lacédémone, et de Thémistocle d'Athènes, les deux hommes de leur temps qui jetèrent le plus grand éclat.

CXXXIX. Voilà quels furent, à la première députation, les ordres que donnèrent et reçurent à leur tour les Lacédémoniens pour les expiations de sacrilèges. Ils revinrent une seconde fois et demandèrent que le siège de Potidée fût levé et qu'Égine fût rendue à ses propres lois. Mais le point sur lequel ils s'expliquèrent d'abord et le plus nettement, fut le décret porté contre Mégare : ils déclarèrent que, s'il était levé, il n'y aurait pas de guerre. Ce décret interdisait aux Mégariens l'entrée des ports dans toute la domination athénienne, et des marchés de l'Attique. Mais les Athéniens n'écoutèrent pas les autres propositions, et ne levèrent pas le décret. Ils accusaient ceux de Mégare de cultiver un champ sacré, qui n'était point marqué par des limites ², et de donner retraite à des es-

¹ Les reines de Perse avaient différentes provinces pour les différentes parties de leur parure : une pour leurs voiles, une autre pour leurs ceintures, etc. (Brisson, *De Regno Persarum*, lib. 1, cap. cviii.)

² Il s'agissait de la campagne qui séparait Mégare de l'Attique, et que les Athéniens avaient consacrée aux déesses révérees à Eleusis (Cérès et Proserpine). Un champ qui n'est pas marqué par des limites signifie un champ sacré et qu'il n'était pas permis de cultiver ; tous les terrains qu'on cultivait étaient divisés par des bornes.

Les poètes comiques suivent ordinairement les opinions reçues. Il paraît donc qu'on pensait à Athènes, comme le croyaient aussi les Mégariens au rapport de Plutarque (*in Pericle*), qu'une des principales causes de la guerre du Péloponnèse était celle que rapporte Aristophane : « Des jeunes gens ivres vinrent, dit-il, à Mégare et enlevèrent la courtisane Simæthe. En revanche les Mégariens piqués enlevèrent deux filles qui appartenaient à Aspasié. C'est ainsi que, pour trois malheureuses, la guerre éclata dans toute la Grèce. Dans sa colère, Périclès l'Olympien lança les éclairs, fit gronder la foudre et troubla la Grèce entière. Il porta une loi écrite d'un style de chanson, par laquelle les Mégariens étaient éloignés du marché, de la mer et du continent. Les Mégariens, mourant de faim, implorèrent les Lacédémoniens pour faire lever le décret sur les trois femmes perdues : les Athéniens se refusèrent à des prières plusieurs fois répétées ; et de là le bruit des armes. » (*Aristoph. Acharn.*, v. 623 et suivans.)

claves fugitifs. Enfin les derniers députés de Lacédémone arrivèrent : c'étaient Ramphius, Mélisippe et Agésander. Ils n'ajoutèrent rien à ce qui avait déjà été dit tant de fois, et se contentèrent de répéter que les Lacédémoniens voulaient la paix. « Elle subsistera, disaient-ils, si vous laissez vivre les Grecs sous leurs propres lois. » Les Athéniens convoquèrent une assemblée où tous les citoyens pussent donner leurs suffrages. Il fut convenu d'y délibérer et d'y répondre en une seule fois sur tous les chefs. Un grand nombre de citoyens parlèrent ; les deux opinions eurent des partisans : on disait qu'il fallait faire la guerre, que le décret sur Mégare ne devait pas mettre obstacle à la paix, et qu'on n'avait qu'à l'abolir : enfin Périclès, fils de Xantippe, s'avança ; c'était l'homme qui avait alors le plus d'autorité dans la république, et le plus de talent pour la parole et pour l'exécution. Voici de quelle manière il donna son avis :

CXL. « Je suis toujours du même sentiment, ô Athéniens ; c'est qu'il ne faut pas céder aux peuples du Péloponnèse : non, que je ne sache que les pensées des hommes tournent au gré des événemens, et qu'ils ont toujours plus d'ardeur au moment où ils se déterminent à la guerre que lorsqu'ils y sont engagés ; mais je n'en vois pas moins que je dois persister aujourd'hui dans mon opinion. Je prie ceux d'entre vous qui l'auront adoptée de soutenir, en cas de revers, ce qu'ils auront décrété en commun ; ou si nous avons des succès, de ne pas les attribuer non plus à leur sagesse, car il peut arriver que ce soit aussi bien les conjonctures qui marchent follement que les pensées des hommes : aussi, dans tous les événemens qui choquent nos idées, avons-nous coutume d'accuser la fortune.

« On peut reconnaître que, depuis long-temps, les Lacédémoniens forment des desseins contre nous, et ils sont loin d'avoir changé de dispositions. Vainement a-t-il été convenu que, s'il survenait quelques différends, on les terminerait à l'amiable, sans se dessaisir de ce qu'on aurait entre les mains ; ils ne nous ont jamais invités à faire juger leurs griefs, et ils n'acceptent pas l'offre que nous faisons de nous soumettre à des arbitres. Ils aiment mieux vider la querelle par les armes que par la justice, et ne paraissent maintenant que pour nous donner des ordres, et non pour nous adresser leurs plaintes

« Ils nous commandent de lever le siège de Potidée, de laisser Égine sous ses propres lois, de révoquer le décret porté contre Mégare; et voilà maintenant que leurs derniers députés nous imposent la loi de laisser à tous les Grecs la jouissance de leurs droits. N' imaginez pas que refuser d'abolir le décret sur les Mégariens, ce soit faire la guerre pour bien peu de chose, parce qu'ils soutiennent que, le décret supprimé, on n'aurait point la guerre. Éloignez toute idée sur quoi vous puissiez vous faire le reproche d'avoir pris les armes pour un faible sujet; car c'est à ce sujet si faible que tient l'affermissement de votre puissance et l'épreuve de votre courage. Accordez-leur ce peu qu'ils vous demandent, et vous verrez aussitôt, comme si c'était la crainte qui vous eût fait obéir, arriver l'ordre d'accorder quelque chose de plus. Mais en refusant avec fermeté, vous leur ferez voir nettement qu'il faut en agir avec vous comme avec des égaux.

CXLI. « D'après ce que je viens de dire, prenez le parti de vous soumettre, avant d'avoir été maltraités; ou si nous faisons la guerre, ce qui, je crois, vaut le mieux, de ne céder à aucune condition, ni douce, ni rigoureuse, et de ne pas nous réduire à ne garder qu'avec un sentiment de crainte ce que nous possédons. C'est toujours un esclavage qu'un ordre plus ou moins rigoureux, qu'aucun jugement n'a précédé, et que des égaux intiment à leurs voisins. Daignez m'écouter, et vous allez apprendre en détail si, dans les avantages dont les deux partis se peuvent flatter pour soutenir la guerre, nous ne sommes pas les mieux partagés.

« Les Péloponnésiens sont des gens de travail; ils n'ont de richesses ni en particulier ni en commun. Ensuite ils n'ont aucune expérience des guerres longues et maritimes, parce que la misère les oblige de terminer promptement entre eux les hostilités. De telles gens ne peuvent ni équiper des flottes, ni envoyer souvent hors de chez eux des armées de terre; il faudrait pour cela s'éloigner de leurs propriétés, et prendre les frais de la guerre sur leurs facultés personnelles; d'ailleurs nous leur interdirons la mer. Les richesses soutiennent mieux la guerre que des contributions forcées, et des hommes de peine sont plutôt prêts à y payer de leurs personnes que de leur argent, car ils ont l'espérance de

puvoir survivre aux dangers; mais ils ne sont pas sûrs que leur argent ne soit pas dissipé avant la fin de la guerre, et c'est ce qui ne peut manquer d'arriver si, contre leur opinion, mais comme on doit s'y attendre, elle est de longue durée. Car, dans une seule affaire, les Péloponnésiens et leurs alliés sont capables de résister à tous les Grecs; mais ils ne le sont pas de se soutenir contre une puissance qui ne fait pas la guerre à leur manière.

« Comme ils n'ont point un conseil unique, ils ne peuvent rien faire avec célérité. Ce sont différentes républiques qui toutes également ont droit de suffrage; et comme elles ne forment pas un seul peuple, chacun pense à ses intérêts, et pour l'ordinaire rien ne se termine. Les uns ont surtout en vue quelque vengeance; les autres veulent que leurs propriétés n'aient rien à souffrir. Ils se rassemblent tard, jettent vite un coup d'œil sur les intérêts communs, et s'occupent bien plus constamment de leurs affaires personnelles. Aucun ne croit que sa négligence particulière fasse aucun tort au bien général: il pense qu'un autre y pourvoira pour lui; et tous ayant séparément la même pensée, l'intérêt commun se détruit sans qu'on s'en aperçoive.

CXLII. « Mais la rareté de l'argent est surtout ce qui ne peut manquer de les arrêter. Ce ne sera que lentement qu'ils pourront s'en procurer, et, dans la guerre, les occasions ne permettent pas d'attendre. D'ailleurs ni les forts qu'ils pourront élever sur notre territoire, ni les vaisseaux qu'ils pourront construire ne méritent de nous effrayer. Ce sont des entreprises difficiles, même en temps de paix, et pour une puissance égale en force, que ces fortifications à construire¹. Que sera-ce donc en pays ennemi, et quand nous leur opposerons des travaux semblables! S'ils élèvent chez nous quelque forteresse, ils pourront s'en servir pour faire des incursions dans nos campagnes, ravager quelques parties de nos terres, donner asile à nos transfuges; mais ils n'élèveront pas une muraille capable de nous investir, de nous empêcher d'aller par mer dans leur pays, de nous défendre sur

¹ Je crois que l'orateur a ici en vue les murailles que les Athéniens, en pleine paix, construiraient malgré l'opposition des Lacédémoniens, et qui leur donnaient beaucoup d'inquiétudes jusqu'à ce qu'elles fussent achevées.

nos vaisseaux qui constituent notre puissance ; car, par notre pratique de la marine, nous avons plus d'expérience de la guerre de terre que par la guerre de terre ils n'en ont des affaires navales ; et ils ne parviendront pas aisément à devenir des marins habiles. Vous-mêmes, vous qui, depuis la guerre des Médés, vous appliquez à la marine, vous n'avez point encore porté cet art à la perfection ; comment donc des laboureurs, sans connaissance de la mer, et qui n'auront pas la permission de s'y exercer, parce que toujours nos nombreux vaisseaux seront en course sur eux, pourraient-ils faire quelque chose d'important ? Ils se hasarderaient bien contre quelque flottille, se rassurant sur leur incapacité par leur nombre ; mais, contenus par de grandes flottes, ils resteront inactifs : faute de s'exercer ils n'en deviendront que plus ignorans, et par conséquent plus timides. La marine est un art aussi difficile que tout autre : elle ne souffre pas qu'on s'y applique en passant et par occasion, elle veut qu'on s'y livre sans partage.

CXLIII. « Qu'ils ne respectent pas les trésors d'Olympie et de Delphes ; qu'ils tâchent de nous débaucher par une plus haute paye nos matelots étrangers ; il sera bien singulier encore que nous ne conservions pas l'égalité, si nous-mêmes, citoyens et habitans ¹, prenons le parti de monter sur nos vaisseaux. Un avantage bien considérable, c'est que nos équipages sont plus nombreux et plus habiles que dans tout le reste de la Grèce, et qu'aucun étranger, dans le cours de l'expédition, n'accepterait pour quelques journées de forte paye de passer du côté de nos ennemis avec moins d'espérance de la victoire et la certitude d'être exilé de sa patrie.

« Voilà, du moins suivant moi, quelle est ou à peu près la situation du Péloponnèse. La nôtre, exempte des mêmes vices, a de grands avantages qui nous tirent de l'égalité. S'ils entrent par terre dans notre pays, nous irons par mer

¹ J'appelle *habitans*, à l'exemple des Genevois, ce qu'on appelait à Athènes *métaciens*, *μεταίχοι*, des hommes qui venaient de différentes parties de la Grèce s'établir dans l'Attique pour y exercer quelque industrie. Ni eux, ni même leurs descendans nés dans l'Attique, ne jouissaient des droits de citoyens. Ils ne pouvaient les obtenir que par de grands services. C'était une classe intermédiaire entre les citoyens et les esclaves, et elle était exposée à bien des oppressions, bien des vexations, bien des avanies.

dans le leur : ce n'est pas la même chose qu'une partie du Péloponnèse soit ravagée, ou que l'Attique le soit tout entière. Ils n'auront pas en dédommagement d'autres pays qu'ils puissent occuper sans combattre, et nous en avons un grand nombre dans les îles et sur le continent. C'est une grande chose que l'empire de la mer ; je vous en fais juges : si nous étions insulaires, qui serait plus que nous à l'abri de toute attaque ? Il faut aujourd'hui nous rapprocher le plus qu'il est possible de cet état par la pensée, abandonner nos terres et nos maisons de campagne, et, follement irrités contre les Péloponnésiens, qui nous sont bien supérieurs en nombre, ne pas hasarder d'affaire avec eux. Vainqueurs, nous aurions à les combattre encore aussi nombreux qu'auparavant ; et vaincus, nous perdriens le secours de nos alliés d'où vient notre force ; car ils ne se tiendraient pas en repos si nous ne sommes pas en état de leur en imposer par les armes. Ne gémissiez pas sur le ravage des campagnes, sur la destruction des édifices ; pensez aux hommes : ce ne sont pas ces choses-là qui possèdent les hommes, mais les hommes qui les possèdent ; et si j'espérais en être cru, je vous dirais d'aller vous-mêmes dévaster vos champs, et montrer aux Lacédémoniens que, pour de tels objets, vous ne consentirez pas à leur obéir.

CXLIV. « J'ai encore bien d'autres raisons d'espérer que vous aurez l'avantage, pourvu que vous ne pensiez pas à étendre votre domination pendant que vous ferez la guerre, et que vous n'accumuliez pas contre vous des dangers de votre choix. Je crains bien plus vos propres fautes que les desseins des ennemis : c'est ce dont je parlerai dans quelque autre discours, quand nous serons en action. Maintenant renvoyons les députés avec cette réponse : « Nous permettrons aux Mégariens de fréquenter nos marchés et nos ports, pourvu que les Lacédémoniens n'éloignent de chez eux ni nous ni nos alliés. Ces deux conditions ne sont pas interdites par le traité. Nous rendrons à leurs propres lois les villes de notre alliance qui jouissaient de cet avantage quand nous avons juré la paix, pourvu qu'eux-mêmes rendent libres celles qu'ils tiennent sous leur domination, et que chacune d'elles ait le droit de se gouverner à son gré, sans être soumise aux lois de Lacé-

« démons. Nous consentons à faire juger nos différends suivant la teneur du traité, et nous ne commencerons pas la guerre, mais nous nous défendrons contre les agresseurs. »

« Voilà ce qu'il est juste de répondre et ce qui convient à la dignité de notre république. Il faut savoir que la guerre est indispensable; que si nous la commençons de notre gré, les ennemis pèseront moins fortement sur nous, et que des plus grands dangers résultera la plus grande gloire pour l'état et pour les citoyens. Ce n'est pas avec une puissance telle que la nôtre que nos pères se sont élançés pour arrêter les Mèdes; mais, abandonnant ce qu'ils possédaient, avec une sagesse supérieure à leur fortune, avec plus d'audace que de force, ils ont repoussé les Barbares, et ont élevé jusqu'à ce haut point de gloire les destinées de l'état. Ne dégénérons point de leur vertu; employons tous nos moyens pour nous défendre contre nos ennemis, et tâchons de ne pas laisser à nos neveux un empire moins puissant que nous ne l'avons reçu. »

CXLV. Voilà ce que dit Périclès. Les Athéniens regardèrent ses conseils comme les meilleurs qu'ils pussent recevoir, et ils en formèrent leur décret. Ils s'en rapportèrent sur tous les points à son opinion dans leur réponse aux Lacédémoniens. Ils déclarèrent, en général, qu'ils ne feraient rien par obéissance, et qu'ils étaient prêts, conformément au traité, à faire juger les plaintes que l'on portait contre eux, mais comme des égaux qui transigent avec leurs égaux. Les députés se retirèrent, et il n'en revint pas d'autres.

CXLVI. Tels furent, avant de prendre les armes, les contestations et les différends qui s'élevèrent entre les deux partis; ils commencèrent dès l'affaire d'Épidamne et de Corcyre. Cependant, au milieu de ces querelles on ne laissait pas de commercer ensemble et de passer dans le pays les uns des autres sans le ministère des hérauts, mais non sans défiance; car ce qui se passait troublait les conventions, et devint le prétexte de la guerre.

LIVRE DEUXIÈME.

I. D'ici commence la guerre des Athéniens, des Péloponnésiens et de leurs alliés respectifs. Pendant sa durée, ils n'eurent plus de commerce entre eux sans le ministère d'un héraut; et du moment qu'ils l'eurent entreprise, les hostilités ne furent plus interrompues. Les événements sont écrits suivant l'ordre des temps où ils sont arrivés, par été et par hiver.

II. La trêve de trente ans, conclue après la prise de l'Eubée, ne dura que quatorze ans. La quinzième année¹, Chrysis étant prêtresse à Argos depuis quarante-huit ans, Ænésius étant épheure à Sparte, et Pythodore ayant encore deux mois à remplir les fonctions d'archonte d'Athènes, le huitième mois après la bataille de Potidée, au commencement du printemps, des

Thébains, au nombre d'un peu plus de trois cents, sous le commandement des bœotarques Pytangélus, fils de Philide, et Diemporus, fils d'Onétoride, entrèrent à Platée, ville de Bœotie, qui était alliée d'Athènes. Ce furent des citoyens de Platée, Naucide et ses complices, qui les appelèrent, et leur ouvrirent les portes. Ils voulaient, pour s'emparer eux-mêmes du pouvoir, tuer ceux de leurs concitoyens qui leur étaient opposés, et soumettre la ville aux Thébains. Ils avaient lié cette intrigue avec Eurymaque, fils de Léontiade, qui avait à Thèbes le plus grand crédit. Les Thébains prévoyaient qu'on aurait la guerre, ils étaient toujours en différends avec Platée, et ils voulaient, pendant qu'on était encore en paix, et que les hostilités n'étaient pas ouvertement commencées, s'emparer d'avance de cette place. Comme on n'y faisait pas encore la garde, il leur fut aisé de s'introduire sans être découverts. Ceux qui les avaient mandés vou-

¹ Première année de la quatre-vingt-septième olympiade, quatre cent trente-deux ans avant l'ère vulgaire, 7 mai. Nous suivons toujours Dodwell pour la chronologie de Thucydide.

laient qu'ils agissent aussitôt, et se jetassent sur les maisons de leurs ennemis ; mais ils n'y consentirent pas, et se rangèrent en armes sur la place. Leur dessein était de s'y prendre avec douceur, par le ministère d'un héraut, et d'amener les habitans à traiter à l'amiable. Le héraut publia que ceux qui voudraient entrer dans la ligue des Bœotiens, suivant les instituts du pays, prissent les armes, et se joignissent à eux. Ils espéraient que la ville se rendrait aisément à de telles propositions.

III. Quand ceux de Platée apprirent que les Thébains étaient dans leurs murs, et s'étaient emparés inopinément de la ville, ils les crurent en bien plus grand nombre qu'ils n'étaient en effet ; ils n'en pouvaient juger pendant la nuit. Ils consentirent donc à traiter, reçurent les propositions qu'on leur faisait, et restèrent d'autant plus volontiers en repos, que personne n'éprouvait aucun mauvais traitement. Ils étaient dans ces dispositions, quand ils s'aperçurent que les Thébains n'avaient que peu de monde, et ils pensèrent qu'en les attaquant, ils auraient une victoire aisée : car le peuple n'était pas dans l'intention d'abandonner l'alliance d'Athènes. Ils résolurent donc d'en venir aux mains, et pour se concerter entre eux, sans être découverts en passant dans les rues, ils percèrent les murs mitoyens de leurs maisons. Des charrettes dételées furent placées dans les rues pour servir de barrières. Ils firent toutes les dispositions que chacun jugea nécessaires dans les circonstances, tirèrent parti de tout ce qu'ils purent se procurer, profitèrent du reste de la nuit, et à l'approche de l'aurore, et firent une sortie sur les Thébains. Ils auraient craint de les trouver plus hardis à la clarté du jour, et que la défense ne fût égale à l'attaque ; au lieu que dans les ténèbres, on devait inspirer plus de terreur à des ennemis qui avaient le désavantage de ne pas connaître la ville. Ils attaquèrent donc sur-le-champ, et se hâtèrent d'en venir aux mains.

IV. Dès que les Thébains reconnurent qu'ils étaient trompés, ils se formèrent en peloton, et repoussèrent de tous côtés ceux qui les attaquaient. Ils les firent reculer deux ou trois fois, mais quand les Platéens se précipitèrent sur eux à grand bruit, quand femmes et valets, avec des cris et des hurlemens, lancèrent, du haut des maisons, des tuiles et des pierres, quand une

pluie abondante vint à tomber au milieu des ténèbres, ils furent saisis de terreur. On était alors au déclin de la lune. Mis en fuite, ils couraient par la ville, dans l'obscurité, dans la fange, la plupart ignorant les passages qui auraient pu les sauver, et poursuivis par des ennemis qui les connaissaient tous, pour leur intercepter toute retraite. La plupart périrent. Un Platéen ferma la porte par laquelle ils étaient entrés, et qui seule était ouverte. Il se servit, au lieu de verrou, d'un fer de lance qu'il fit entrer dans la gâche. Ainsi, de ce côté même, il ne restait plus d'issue. Poursuivis dans les rues, quelques-uns gravirent le mur, se précipitèrent en dehors, et se tuèrent presque tous. D'autres gagnèrent une porte abandonnée, trouvèrent une femme qui leur prêta une hache, brisèrent la barre, et n'échappèrent qu'en petit nombre : car on s'en aperçut aussitôt. D'autres se dispersèrent, et furent égorgés. Le plus grand nombre, composé de tous ceux qui étaient restés en peloton, donnèrent dans un grand bâtiment qui tenait au mur : par hasard la porte était ouverte ; ils la prirent pour une de celles de la ville, et crurent qu'elle ouvrait une issue dans la campagne. Les Platéens les voyant pris, délibérèrent s'ils ne les brûleraient pas tous, en mettant le feu à l'édifice, ou s'ils prendraient contre eux quelque autre parti. Enfin ces malheureux et tout ce qui restait de Thébains dans la ville se rendirent à discrétion, eux et leurs armes. Tel fut le succès de leur entreprise sur Platée.

V. D'autres Thébains devaient, avant la fin de la nuit, se présenter en corps d'armée pour soutenir au besoin ceux qui étaient entrés : ils reçurent en chemin la nouvelle de ce qui s'était passé, et s'avancèrent au secours. Platée est à quatre-vingt-dix stades de Thèbes¹. L'orage qui survint pendant la nuit retarda leur marche ; le fleuve Asopus se gonfla, et devint difficile à traverser. Ils marchèrent par la pluie, ne passèrent le fleuve qu'avec peine, et arrivèrent trop tard : leurs hommes étaient ou tués ou pris. A la nouvelle de ce désastre, ils dressèrent des em-

¹ Le stade olympique était de quatre-vingt-quatorze toises et demie. Les quatre-vingt-dix stades faisaient un peu plus de trois de nos lieues de deux milles cinq cents toises. Les anciens avaient un autre stade plus court ; il n'était que de soixante-seize toises et demie. Dix de ces stades faisaient un mille. Ils avaient aussi le petit stade, que d'Anville évalue à cinquante-sept toises.

buscades à ceux des Platéens qui se trouvaient hors de la ville. Il y en avait dans les campagnes avec leurs effets, comme il arrive en un temps de paix où l'on vit dans la sécurité. Ils voulaient que ceux qu'ils pourraient prendre leur répondissent des leurs qui étaient dans la ville, s'il en restait à qui l'on eût laissé la vie. Tel était leur dessein. Ils délibéraient encore, quand les Platéens, se doutant du parti que prendraient les ennemis, et craignant pour ce qu'ils avaient de citoyens au dehors, firent partir un héraut, et le chargèrent de dire aux Thébains que c'était une impiété d'avoir essayé de prendre leur ville en pleine paix; qu'ils eussent à ne faire aucun mal aux gens du dehors, s'ils ne voulaient qu'on donnât la mort aux prisonniers; mais qu'on les leur rendrait s'ils quittaient le territoire.

Voilà du moins ce que racontent ceux de Thèbes, et ils ajoutent même que les Platéens jurèrent cette convention. Ceux-ci n'avouent pas qu'ils eussent promis de rendre les prisonniers: ils prétendent qu'ils étaient seulement entrés en conférence pour essayer d'en venir à un accord, et ils nient qu'il ait été fait de serment. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Thébains sortirent du territoire de Platée, sans y faire aucun mal, et que les Platéens n'eurent pas plus tôt transporté à la hâte dans la ville tout ce qui se trouvait dans la campagne, qu'ils massacrèrent leurs prisonniers. Il y en avait cent quatre-vingts. De ce nombre était Eurymaque, à qui les traitres s'étaient adressés.

VI. Après cette exécution, ils firent partir un messager pour Athènes, traitèrent avec les Thébains pour leur permettre d'enlever leurs morts, et firent dans leur ville les dispositions qu'ils crurent nécessaires.

Dès qu'on eut annoncé à Athènes ce qu'avaient fait les Platéens, on arrêta tout ce qui se trouvait de Bœotiens dans l'Attique, et l'on envoya un héraut à Platée, porter la défense de prendre aucun parti sur les Thébains qu'ils avaient en leur pouvoir, qu'Athènes n'eût elle-même statué sur leur sort; car on n'y avait pas annoncé qu'ils n'étaient plus: le premier message était parti aussitôt après l'arrivée des Thébains, et le second au moment où ils venaient d'être vaincus et arrêtés. On ne savait encore à Athènes rien de ce qui avait suivi; et c'était dans cette ignorance qu'on avait fait partir le héraut.

A son arrivée, il trouva les prisonniers égorgés. Les Athéniens vinrent ensuite en corps d'armée à Platée, y portèrent des subsistances, y laissèrent une garnison, et emmenèrent les hommes inutiles, avec les femmes et les enfans.

VII. Cet événement de Platée devenait une rupture ouverte de la trêve, et les Athéniens se préparèrent à la guerre. Les Lacédémoniens et leurs alliés firent aussi leurs préparatifs, et l'on se disposa des deux côtés à envoyer au roi et dans d'autres pays barbares, suivant que chaque parti espérait en tirer quelques secours. Ils firent entrer aussi dans leur alliance les villes qui étaient hors de leur domination. Indépendamment des vaisseaux que les Lacédémoniens avaient dans le Péloponnèse, il fut ordonné, dans l'Italie et dans la Sicile, aux villes qui étaient de leur parti, d'en fournir en proportion de leur grandeur jusqu'au nombre de cinq cents; de préparer une somme d'argent déterminée, de se tenir d'ailleurs en repos, et de ne recevoir à la fois dans leurs ports qu'un seul vaisseau d'Athènes, jusqu'à ce que tous les apprêts fussent terminés. Les Athéniens firent le recensement des alliés sur lesquels ils devaient compter, et envoyèrent surtout des députés dans les pays qui entourent le Péloponnèse, à Corcyre, à Céphalénie, chez les Acarnaues, à Zacynthe, pour savoir s'ils pouvaient se fier à leur amitié dans le dessein où ils étaient d'attaquer de toutes parts le Péloponnèse.

VIII. Les deux partis ne prenaient que des mesures vigoureuses. C'était de toutes leurs forces qu'ils se préparaient aux combats; et cela devait être, car c'est toujours en commençant qu'on a le plus d'ardeur. Faute d'expérience, une jeunesse nombreuse à Athènes se faisait alors une joie de tâter de la guerre. Au spectacle de cette fédération des villes principales; les esprits s'exaltaient dans le reste de la Grèce. Ce n'était, dans celles qui allaient combattre, et ailleurs, que gens qui répétaient des oracles, que devins qui chantaient des prédications. Délos, peu auparavant, avait été ébranlée par un tremblement de terre; et aussi haut que remontât la mémoire des Grecs, elle n'en avait pas éprouvé d'autre: on disait et l'on crut que c'était un présage de ce qui devait se passer. On faisait une curieuse recherche de tous les événemens de ce genre qui avaient pu arriver. Les esprits étaient géné-

ralement favorables aux Lacédémoniens, surtout parce qu'ils avaient annoncé qu'ils voulaient délivrer la Grèce. C'était une émulation entre les particuliers et les villes à qui embrasserait leur parti, en paroles du moins, si ce n'était par des actions; chacun croyait que les affaires souffriraient quelque chose s'il ne s'en mêlait pas : tant l'indignation contre les Athéniens était générale, les uns voulant secouer leur joug, les autres craignant d'y être soumis. Ce fut avec de telles dispositions et dans un tel esprit qu'on se précipita dans la guerre.

IX. Voici les alliés qu'eurent les deux partis en commençant. Ceux des Lacédémoniens étaient tous les peuples du Péloponnèse qui habitent au-delà de l'isthme, excepté les Argiens et les Achéens, qui avaient des liaisons avec l'un et l'autre parti. Les habitans de Pellène furent d'abord les seuls de l'Achaïe qui portèrent les armes pour Lacédémone; tous les autres se déclarèrent ensuite. En deçà du Péloponnèse, ils avaient les Mégariens, les Locriens, les Bœotiens, les Phocéens, les Ampraciotes, les Leucadiens, les Anactoriens. Ceux qui fournirent des vaisseaux furent les Corinthiens, les Mégariens, les Sicyoniens, les habitans de Pellène, d'Élée, d'Ampracie et de Leucade; les Bœotiens, les Phocéens, les Locriens donnèrent de la cavalerie; les autres villes de l'infanterie. Tels étaient les alliés de Lacédémone.

Ceux d'Athènes étaient les peuples de Chio, de Lesbos, de Platée; les Messéniens de Naupacte, la plus grande partie des Acarnanes, les Corcyréens, les Zacynthiens; sans compter les villes qui leur paient tribut dans un si grand nombre de nations; la Carie, qui s'étend le long des côtes de la mer, les Doriens, voisins de la Carie, l'Hellespont, les villes de Thrace, toutes les villes situées au levant, entre le Péloponnèse et l'île de Crète, toutes les Cyclades, excepté Mélos et Thères. Ceux de Chio, de Lesbos, de Cortyre, fournissaient des navires, les autres de l'infanterie et de l'argent. Telles étaient les alliances; et tel l'appareil guerrier des deux partis.

X. Les Lacédémoniens, après ce qui s'était passé à Platée; firent annoncer aussitôt aux villes alliées, tant de l'intérieur du Péloponnèse que du dehors, de préparer leurs forces, et de se munir de tout ce qui était nécessaire

pour une expédition, parce qu'on allait se jeter sur l'Attique. Lorsque tout fut prêt au terme marqué, les deux tiers des troupes se rendirent sur l'isthme¹, et l'armée entière se trouvant rassemblée, Archidamus, roi de Lacédémone, qui commandait cette expédition, appela les généraux des villes, les hommes revêtus des premières dignités, toutes les personnes de quelque considération, et parla ainsi :

XI. « Péloponnésiens et alliés, nos pères aussi ont eu bien des guerres à soutenir, tant dans le Péloponnèse qu'au dehors; et les plus âgés d'entre nous ne manquent pas d'expérience des combats : jamais cependant nous ne sommes sortis avec un plus grand appareil, mais c'est contre une république très puissante que nous marchons en grand nombre nous-mêmes, et brillons de courage. Ne nous montrons pas moins grands que nos pères, et ne dégénérons pas de notre propre gloire. Toute la Grèce est en suspens sur notre expédition; toutes les pensées se fixent sur nous, mais avec bienveillance, et, par haine pour les Athéniens, on fait des vœux pour nos succès. Mais quoiqu'on puisse trouver que nous sommes en force, et regarder comme une chose bien assurée que l'ennemi n'osera venir se mesurer avec nous, il n'en faut pas marcher avec moins de prudence et de précaution. Général et soldat de chaque ville, chacun doit se croire toujours au moment de tomber dans quelque danger. Les événemens de la guerre sont incertains : souvent une action naît de peu de chose; un emportement la produit. Souvent le plus faible, par un sentiment de crainte, combat avec avantage contre une armée supérieure, qui, par mépris, ne se tenait pas préparée. Il faut donc, en pays ennemi, avoir dans la pensée de combattre avec courage; mais en effet se tenir prêt au combat avec un sentiment de crainte. C'est ainsi qu'on s'avance à l'ennemi avec plus de valeur, et qu'on soutient l'action avec moins de danger.

« Ce n'est point contre une république incapable de se défendre que nous marchons : elle est abondamment pourvue de tout. Ses citoyens ne se montrent point en campagne, parce que nous ne sommes pas encore sur leur territoire; mais soyez certains qu'ils viendront nous com-

¹ Les deux tiers des troupes entraient en campagne; un tiers restait pour la garde des villes. (Scoliaſte.)

battre dès qu'ils nous y verront porter le ravage et détruire leurs propriétés : car tous les hommes s'irritent quand, sous leurs yeux et à l'instant même, ils voient des désastres qu'ils n'ont pas l'habitude de souffrir : moins ils raisonnent, plus ils agissent avec violence. C'est ce que doivent plus que personne éprouver les Athéniens ; eux fiers de commander aux autres ; eux plus accoutumés à porter le ravage chez leurs voisins qu'à le voir porter chez eux. Prêts à combattre une telle république et à couvrir de gloire et vous et vos aïeux, suivez vos généraux dans les événements contraires ou propices, et marchez où vous serez conduits, persuadés qu'il n'est rien de plus important que de se tenir sur ses gardes et en bon ordre, et d'exécuter les commandemens avec célérité. Le plus beau spectacle qu'offre la guerre, et ce qui promet le plus de sûreté dans les combats, c'est une foule d'hommes n'ayant tous ensemble qu'un seul mouvement. »

XII. Après ce discours, Archidamus congédia l'assemblée, et fit partir pour Athènes un Spartiate, Méléssippe, fils de Diacrite : il voulait essayer si les Athéniens ne seraient pas moins fiers, en voyant déjà les ennemis en marche ; mais ce député ne put être admis dans l'assemblée, ni même dans la ville. On avait résolu de s'en tenir à l'avis de Périclès, et de ne plus recevoir de hérauts ni de députés, dès que les Lacédémoniens se seraient mis en campagne. Ils le renvoyèrent sans l'entendre, et lui prescrivirent d'être hors des frontières le même jour, ajoutant que ceux qui l'avaient expédié n'avaient qu'à retourner chez eux, et qu'alors ils seraient maîtres d'envoyer des députations à Athènes. On fit accompagner Méléssippe, pour qu'il n'eût de communication avec personne. Arrivé sur la frontière et prêt à se séparer de ses conducteurs, il dit en partant ce peu de paroles : que ce jour serait pour les Grecs le commencement de grands malheurs.

Au retour de ce député, Archidamus, convaincu que les Athéniens étaient déterminés à ne rien céder, partit et fit avancer ses troupes vers l'Attique. Les Bœotiens avaient donné aux Péloponnésiens une partie de leurs gens de pied et toute leur cavalerie : avec ce qui leur restait, ils entrèrent sur le territoire de Platée et le ravagèrent.

XIII. Les Péloponnésiens étaient encore rassemblés sur l'isthme ; ils étaient en marche et n'avaient pas encore pénétré dans l'Attique, quand Périclès, fils de Xautippe, le premier des dix généraux qu'Athènes avait choisis, sachant qu'il allait se faire une invasion, pensa qu'Archidamus, qui lui était uni par les liens de l'hospitalité, pourrait bien de lui-même, et pour lui faire plaisir, épargner les terres qui lui appartenaient, et les préserver du ravage : il soupçonnait aussi que ce prince pourrait recevoir des Lacédémoniens l'ordre de le ménager pour le rendre suspect à ses concitoyens, comme ils avaient demandé aux Athéniens l'expiation du sacrilège pour le rendre odieux. Il prit le parti d'annoncer à l'assemblée qu'il avait pour hôte Archidamus, et qu'il ne devait résulter de cette liaison aucun inconvénient pour l'état ; que si les ennemis ne ravageaient pas ses terres et ses maisons de campagne comme celles des autres, il les abandonnait au public, et que ces ménagemens ne pourraient le rendre suspect. D'ailleurs, il renouvela, dans la conjoncture, les conseils qu'il avait déjà donnés de se bien tenir prêts à la guerre, de retirer tout ce qu'on avait à la campagne, d'entrer dans la ville pour la garder, au lieu d'en sortir pour combattre, de mettre en bon état la flotte qui faisait la force de l'état, et de tenir en respect les alliés : il représenta que c'était d'eux qu'Athènes tirait les richesses et les revenus d'où résultait sa puissance, et qu'en général, on ne se donnait à la guerre la supériorité que par la sagesse des résolutions et l'abondance des richesses. Il engagea les citoyens à prendre courage, en leur faisant le détail de leurs ressources : ils recevaient à peu près six cents talens¹ par an du tribut de leurs alliés, sans compter les autres revenus, et ils avaient encore dans la citadelle six mille talens d'argent monnayé². Il y en avait eu neuf mille sept cents ; mais le reste avait été dépensé pour les propylées de la citadelle³, et pour le siège de Potidée : il ne comptait pas l'or et l'argent non monnayé porté en offrande par les particuliers

¹ Trois millions deux cent quarante mille livres.

² Trente-deux millions quatre cent mille livres.

³ Harpocraton rapporte, d'après Héliodore, que les Propylées avaient coûté deux mille douze talens, ou dix millions soixante et quatre mille huit cents livres.

et par le peuple, ni tous les vases sacrés qui servaient aux pompes et aux jeux, ni les dépouilles des Mèdes, et autres richesses du même genre qu'on ne pouvait estimer moins de cinq cents talens¹. Il ajouta les trésors assez considérables des autres temples dont on pourrait se servir : et si toutes ces ressources ne suffisaient pas, on pourrait faire usage de l'or dont était ornée la statue de la déesse elle-même ; il montra que cet or pur pesait quarante talens², et qu'il pouvait s'enlever. Mais il observa que si, pour le salut public, on se servait de ces trésors, il faudrait les remplacer dans leur totalité.

Tels furent les sujets d'encouragement qu'il leur montra dans leurs richesses. Il fit voir aussi qu'on avait treize mille hommes pesamment armés, sans compter ce qui était dans les garnisons, ou employé à la défense des murailles, qui se montait à seize mille hommes : car tel était le nombre de ceux qui les gardaient à l'époque où les ennemis se jetèrent sur l'Attique. C'étaient des vieillards hors de l'âge du service, des jeunes gens qui n'avaient pas encore atteint l'âge de la milice ; et tout ce qu'il y avait de simples habitans en état de faire le service d'hoplites. Le mur de Phalère avait trente-cinq stades³ jusqu'à l'enceinte de la ville, et la partie de cette enceinte qu'il fallait garder était de quarante-trois stades. On laissait sans gardes ce qui est entre le long mur et le mur de Phalère. Les longues murailles jusqu'au Pirée étaient de quarante stades, et l'on faisait la garde à la face extérieure. Le circuit du Pirée, en y comprenant Munychie, était en tout de soixante stades, dont on ne gardait que la moitié. Il montra qu'on avait douze cents hommes de cavalerie, en y comprenant les archers à cheval, seize cents archers, et trois cents hommes en état de tenir la mer.

Tel était l'appareil des Athéniens, sans qu'il y ait rien à réduire dans aucune partie, au moment où les Péloponnésiens allaient faire leur première invasion dans l'Attique, et qu'eux-mêmes se préparaient à la guerre. Périclès,

¹ Deux millions sept cent mille livres.

² Deux cent seize mille livres.

³ Il faut compter vingt-sept stades, cinquante-une toises et demie pour une de nos lieues de deux mille cinq cent toises.

suyant sa coutume, ajouta tout ce qui pouvait leur faire connaître qu'ils auraient la supériorité.

XIV. Ils l'écoutèrent et le crurent. Ils transportèrent à la ville leurs femmes, leurs enfans et tous les ustensiles de leurs maisons, dont ils enlevèrent jusqu'à la charpente. Ils envoyèrent dans l'Eubée et dans les îles adjacentes, les troupeaux et les bêtes de somme. Accoutumés, comme l'étaient la plupart, à passer leur vie à la campagne, ce déplacement leur était bien dur.

XV. Dès la plus haute antiquité, les Athéniens étaient dans cet usage plus qu'aucun peuple de la Grèce. Sous Cécrops et les premiers rois, l'Attique fut toujours habitée par bourgades qui avaient leurs prytanées et leurs archontes. Dans les temps où l'on était sans crainte, ils n'allaient pas s'assembler en conseil pour délibérer avec le roi : les habitans de chaque bourgade délibéraient et prenaient conseil entre eux. Il arrivait même à quelques-unes de lui faire la guerre : ce fut ainsi que les Éleusiens la firent à Érechtée conjointement avec Eumolpus. Mais sous le règne de Thésée, entre diverses institutions qui tendaient à l'avantage de l'Attique, ce prince, qui joignait la sagesse à la puissance, abolit les conseils et les premières magistratures des bourgades, rassembla tous les citoyens dans ce qui est à présent la ville, et y institua un seul conseil et un seul prytanée. Les Athéniens continuèrent d'habiter et de cultiver leurs champs ; mais il les força de n'avoir que cette ville : devenue un centre commun, elle s'agrandit, et elle était considérable quand Thésée la transmit à ses successeurs.

Depuis cette époque jusqu'à nos jours, les Athéniens célèbrent en l'honneur de la déesse¹ une fête publique qu'ils appellent *xynœcia*. Auparavant, ce qu'on nomme aujourd'hui Acropole ou citadelle, était la ville, et elle comprenait aussi la partie qu'elle domine qui est tournée du côté du midi. Il en reste une preuve ; car sans parler des temples de plusieurs divinités qui sont dans l'Acropole, c'est surtout vers cette partie de la ville, en dehors de la citadelle, que s'élève le temple de Jupiter, surnommé Olympien, celui d'Apollon Pythien,

¹ Quand il s'agit d'Athènes, la déesse par excellence est Minerve, qui se nommait en grec Athéné.

celui de la Terre et celui de Bacchus aux Étangs : c'est en l'honneur de ce dieu que l'on célèbre les anciennes bacchantes le dixième jour du mois anthestéron¹, usage que conservent encore les peuples de l'Ionie, qui descendent des Athéniens. On voit aussi d'autres temples anciens dans ce même quartier. On peut ajouter à cette preuve la fontaine que, depuis les travaux qu'y ont faits les tyrans, on appelle les neuf canaux, mais qu'anciennement, quand la source était à découvert, on nommait Callirrhœ : comme elle était voisine de l'Acropole, on s'en servait aux usages les plus nécessaires, et maintenant il reste encore de l'antiquité la coutume de s'en servir avant les cérémonies des mariages et à d'autres usages religieux. C'est parce que les habitations étaient autrefois renfermées dans l'Acropole, que les Athéniens ont conservé jusqu'à nos jours l'habitude de l'appeler la ville.

XVI. Ainsi donc autrefois les Athéniens vécurent long-temps à la campagne dans l'indépendance, et depuis qu'ils furent attachés à une seule ville, ils conservèrent leurs vieilles habitudes. Les anciens et ceux qui leur succédèrent jusqu'à la guerre présente naquirent généralement et vécurent en familles dans leurs champs : ils ne changeaient pas volontiers de demeure, surtout après la guerre médique, parce qu'ils étaient peu éloignés de l'époque où ils avaient repris leurs établissements. Ce fut avec peine, et même avec un sentiment de douleur, qu'ils abandonnèrent leurs maisons et leurs temples : d'après leur ancienne manière de vivre, ils les regardaient comme un héritage paternel, et près d'adopter un nouveau genre de vie, ce n'était rien moins que leur patrie qu'ils croyaient abandonner.

XVII. Ils vinrent à la ville : mais fort peu d'entre eux y avaient des logemens, ou purent en trouver chez des parens ou des amis. La plupart s'établirent dans les endroits vagues, tels que les temples, les monumens des héros ; par-tout enfin, excepté dans la citadelle, l'Eleusinium, ou quelques autres lieux exactement fermés. Ils s'emparèrent même de ce qu'on appelle

le Pélasgicon¹, au-dessous de l'Acropole. Il avait été défendu avec imprécation de l'occuper, et cette défense était contenue dans ces derniers mots d'un oracle de Delphes : « Il vaut mieux que le Pélasgicon reste vide. » Cependant la nécessité força de l'habiter. Je crois que l'oracle fut accompli tout autrement qu'on ne s'y était attendu : car il ne faut pas croire que les malheurs d'Athènes vinrent de ce qu'on avait profané cet endroit en l'occupant ; mais ce fut le malheur de la guerre qui contraignit à l'occuper. C'est là ce que l'oracle n'exprima pas ; mais le dieu avait prévu qu'un fâcheux événement ferait un jour habiter ce lieu. Bien des gens s'emménagèrent aussi dans les tours des murailles, et chacun enfin comme il put ; car la ville ne pouvait contenir tant de monde qui venait s'y réfugier : on finit par se partager les longues murailles, et par s'y loger, ainsi que dans la plus grande partie du Pirée. En même temps on travaillait aux préparatifs de la guerre, on rassemblait des alliés, on appareillait cent vaisseaux pour le Péloponnèse. Telles étaient alors les occupations des Athéniens.

XVIII. Les Péloponnésiens s'avançaient. Ils entrèrent dans le dème² de l'Attique que l'on nomme OÉnoé ; c'était de là qu'ils devaient faire leurs incursions. Quand ils eurent assis leur camp à la vue de ce fort, ils se disposèrent à en former le siège avec des machines de guerre et tous les autres moyens qu'ils pourraient employer. Comme OÉnoé se trouvait sur la frontière de l'Attique, il était muré, et les Athéniens s'en servaient comme d'une citadelle en temps de guerre. Les Lacédémoniens préparèrent leurs attaques, et perdirent en vain du temps autour de la place ; ce qui ne contribua pas faiblement aux reproches que reçut Archidamus. Il semblait avoir annoncé de la mollesse au moment où l'on s'était rassemblé pour délibérer sur la guerre ; et, en ne conseillant pas avec chaleur de l'entreprendre, il avait paru favoriser les Athéniens. Depuis le rassemblement des troupes, le séjour qu'il avait fait dans

¹ Le Pélasgicon était l'endroit où s'étaient anciennement établis les Pélasges pendant la guerre qu'ils avaient faite contre Athènes. Ils furent chassés et les Athéniens défendirent d'habiter désormais ce lieu.

² L'Attique était partagée en dix *phylés* ou tribus, qui étaient elles-mêmes subdivisées en un plus ou moins grand nombre de *dèmes*.

¹ Le mois anthestéron répondait au mois pluvieux du calendrier républicain des Français, c'est-à-dire aux mois de janvier et février.

l'isthme, et sa lenteur dans le reste de la marche, avaient excité contre lui des rumeurs; et il devenait encore plus suspect en s'arrêtant devant OÉnoé, car c'était dans ce temps-là même que les Athéniens se retiraient dans la ville; et si les Péloponnésiens avaient accéléré leur marche, et que le général n'eût pas mis de lenteur dans ses opérations, il est vraisemblable qu'ils auraient enlevé tout ce qui se trouvait en dehors.

C'est ainsi que les troupes d'Archidamus s'indignaient de le voir rester tranquille dans son camp. Il n'en persistait pas moins à temporiser, espérant, comme on le dit, que les Athéniens pourraient se montrer plus faciles, tant que leur territoire ne serait pas entamé; mais ne croyant pas qu'ils se tinssent dans l'inaction, s'ils y voyaient une fois porter le ravage.

XIX. Après avoir essayé contre OÉnoé tous les moyens d'attaque sans pouvoir s'en rendre maîtres, et sans recevoir aucune proposition de la part des Athéniens, ils quittèrent enfin la place, quatre-vingt jours au plus après le malheur des Thébains à Platée, et se jetèrent sur l'Attique au cœur de l'été, lorsque les blés étaient mûrs¹. Archidamus, fils de Zeuxidamus, roi de Lacédémone, continuait de les commander. Ils s'arrêtèrent d'abord à Éleusis et dans les campagnes de Thria, les ravagèrent, et eurent l'avantage sur un corps de cavalerie vers l'endroit qu'on appelle les Ruisseaux². Ils s'avancèrent ensuite à travers la Cécropie, ayant à leur droite le mont Égaléon, et arrivèrent à Acharnes, l'endroit le plus considérable de ceux qu'on nomme démes dans l'Attique. Ils s'y arrêtèrent, y assirent leur camp, et y restèrent long temps à le dévaster.

XX. Voici, dit-on, sur quel motif Archidamus se tenait en ordre de bataille dans les environs d'Acharnes, sans descendre dans la plaine pendant cette première invasion. Il espérait que les Athéniens, qui avaient une nombreuse et florissante jeunesse, et dont jamais l'appareil guerrier n'avait été si imposant, sortiraient de

leurs murailles, et ne verraient pas paisiblement ravager leur territoire. Comme ils n'étaient venus à sa rencontre, ni à Éleusis, ni dans les champs de Thria, il essaya s'il ne pourrait pas les attirer en campant autour d'Acharnes. D'ailleurs, l'endroit lui sembla propre à établir un camp, et il était probable que les Acharniens, qui formaient une partie considérable de la république, puisque seuls ils fournissaient trois mille hoplites, ne laisseraient pas désoler leurs campagnes, et se précipiteraient tous au combat. Il supposait encore que si les Athéniens ne sortaient pas pour s'opposer à cette invasion, ou saccagerait dans la suite le territoire avec plus d'assurance, et qu'on pourrait même s'avancer jusqu'à la ville. En effet, les Acharniens, dépouillés de leurs propriétés, ne s'exposeraient pas avec le même zèle au danger pour défendre celles des autres, et il y aurait beaucoup de division dans les esprits. Ce fut dans ces sentimens qu'il investit Acharnes.

XXI. Tant que l'armée s'était tenue autour d'Éleusis et des champs de Thria, les Athéniens avaient eu quelque espérance qu'elle ne s'avancerait pas davantage. Ils se rappelaient que, quatorze ans avant cette guerre, Plistoanax, fils de Pausanias, roi de Lacédémone, à la tête d'une armée de Péloponnésiens, avait fait aussi une invasion dans l'Attique, à Éleusis et à Thria, et était retourné sur ses pas, sans pousser plus loin sa course¹. Il est vrai qu'il avait été banni de Sparte sur ce qu'on pensait qu'il s'était laissé gagner par argent pour faire cette retraite. Mais quand ils virent l'ennemi autour d'Acharnes, à soixante stades de la ville, ils perdirent patience. On sent combien devait leur sembler terrible de voir leurs campagnes ravagées sous leurs yeux, spectacle nouveau pour les jeunes gens, et même pour les vieillards, excepté dans la guerre des Mèdes. Tous, en général, et sur-

¹ Comme l'armée ennemie était nombreuse, Périctès, qui cherchait toujours à épargner le sang, ne voulut pas tenter le sort d'une bataille. Mais voyant que Plistoanax était fort jeune, et que les éphores lui avaient donné pour conseil un Lacédémonien nommé Cléandrides, il essaya de gagner ce dernier et parvint en effet à le corrompre par argent. Plistoanax, sur l'avis de Cléandrides, retira son armée; mais de retour à Sparte, les Lacédémoniens le condamnèrent à une amende si forte qu'il ne put la payer, et il fut obligé de quitter sa patrie: Cléandrides prit la fuite et fut condamné à mort. (Plut. *Peric.*, tom. 1, p. 362, édit. Lond.)

¹ Seconde année de la quatre-vingt-septième olympiade, quatre cent trente-un ans avant l'ère vulgaire; 26 juillet.

² *Rhiti*; c'était une source d'eau saumâtre: on la croyait produite par les eaux de l'Euripe qui filtraient par-dessous la terre. (Pausan. *Attic.*)

tout la jeunesse, voulaient sortir, et ne pas mépriser un tel outrage. Il se formait des groupes tumultueux : on se disputait vivement ; les uns voulaient qu'on sortit ; d'autres, en petit nombre, s'y opposaient. Les devins chantaient des oracles de toute espèce, et chacun les écoutait suivant les passions dont il était agité. Les Acharniens, qui ne se croyaient pas une partie méprisable de la république, et dont on ravageait les terres, pressaient la sortie plus que personne. Il n'était sorte d'agitation que n'éprouvât la république, et Périclès était l'objet de tous les ressentimens. Les conseils qu'il avait donnés étaient inutiles ; on ne se rappelait plus rien, et on lui faisait un crime d'être général, et de ne pas mener les troupes au combat. C'était lui qu'on regardait comme la cause de tout ce qu'on avait à souffrir.

XXII. Persuadé qu'irrités, comme ils l'étaient, de leurs maux, on ne pouvait attendre d'eux aucune sage résolution, et que lui-même cependant avait raison de s'opposer à leur sortie, il ne convoqua pas d'assemblée, ni ne permit de rassemblemens. Il craignait que le peuple ne fût quelque faute en délibérant avec moins de jugement que de passion. Il tint les yeux ouverts sur la ville ; et, autant qu'il le put, il y maintint le repos. Mais chaque jour il faisait sortir de la cavalerie pour incommoder les coureurs qui s'écartaient du gros de l'armée, et tombaient sur les champs voisins d'Athènes. Il y eut à Phrygies un petit choc de cavalerie athénienne et thessalienne contre la cavalerie béotienne. Les Athéniens et les Thessaliens se soutinrent sans désavantage jusqu'à ce qu'il survint un secours d'hoplites béotiens qui les obligea de se retirer avec peu de perte : ce qui ne les empêcha pas le jour même d'enlever leurs morts, sans être forcés d'en obtenir la permission. Cependant le lendemain les Péloponnésiens dressèrent un trophée.

La Thessalie donnait du secours à Athènes en conséquence de l'alliance qui régnait entre les deux peuples. Il vint des Thessaliens de Larisse, de Pharsale, de Paralus, de Cranon, de Pirasus, de Gyrtone et de Phères. Ils étaient commandés par Polymède et Aristoûs, tous deux de Larisse, mais de deux factions différentes¹, et par

¹ Larisse était alors partagée entre deux factions, dont l'une favorable à la démocratie et l'autre à l'oligarchie.

Ménon, de Pharsale. Il y avait encore d'autres commandans pour les troupes de chaque ville.

XXIII. Les Péloponnésiens voyant leurs ennemis obstinés à ne pas sortir au combat, s'éloignèrent d'Acharnes, et ravagèrent quelques autres démes entre les monts Parnès et Britesse. Ils étaient sur le territoire de l'Attique quand les Athéniens envoyèrent autour du Péloponnèse cent vaisseaux qu'ils avaient appareillés, et que montèrent mille hoplites de leur nation et quatre cents archers. Les commandans furent Carcinus, fils de Xénotime, Protéas, fils d'Épiclès, et Socrate, fils d'Antigone. Ce fut avec ces forces qu'ils mirent en mer, et remplirent leur commission. Les Péloponnésiens restèrent dans l'Attique tant qu'ils eurent des vivres, et retournèrent par la Bœotie, au lieu de suivre le chemin par lequel ils s'y étaient jetés. En passant devant Oroepe, ils dévastèrent le pays qu'on appelle la Piraïque, et qui appartient aux Oropiens, sujets d'Athènes. Arrivés ensuite dans le Péloponnèse, ils se séparèrent, et chacun gagna la ville à laquelle il appartenait.

XXIV. Après leur départ, les Athéniens établirent des gardes sur terre et sur mer, et cette disposition devait durer tout le temps de la guerre. Ils décrétèrent que du trésor de l'Acropole il serait tiré mille talens¹, qu'on mettrait à part sans pouvoir les dépenser, et que le reste serait consacré aux frais de la guerre. La peine de mort fut prononcée contre celui qui oserait proposer de toucher à cette somme, à moins que ce ne fût pour repousser l'ennemi, s'il venait attaquer Athènes par mer. Outre ce dépôt de mille talens, ils mirent aussi à part chaque année cent trièmes de la meilleure construction, auxquelles on nommait des commandans, et l'on ne pouvait disposer de cette flotte qu'en même temps que de la somme, pour repousser le même danger, si la nécessité l'exigeait.

XXV. Les Athéniens, qui étaient partis pour tourner le Péloponnèse avec les cent vaisseaux, les Corcyréens qui les accompagnaient avec cinquante en qualité d'auxiliaires, et d'autres alliés de ces contrées, infestèrent dans leurs courses

(Scot.) On peut être étonné que la dernière ne se fût pas déclarée pour les Lacédémoniens qui partout se montraient les protecteurs de l'aristocratie et de l'oligarchie.

¹ Cinq millions quatre cent mille livres.

plusieurs campagnes, et descendirent près de Méthone dans la Laconie. Ils attaquèrent la muraille, qui était faible et dépourvue de défenseurs : mais il se trouvait aux environs un Spartiate, à qui était confiée la garde du pays; c'était Brasidas, fils de Tellis. Il apprend le danger de la place, vient au secours avec cent hoplites, et, traversant à la course le camp des Athéniens étendu dans la campagne, et tourné du côté des murailles, il se jette dans la ville, et la conserve, sans avoir perdu dans sa marche précipitée qu'une faible partie de son monde. Pour prix de son audace, il fut le premier qui, dans cette guerre, reçut les éloges de Sparte.

Les Athéniens remirent en mer. Ils s'arrêtèrent aux environs de Phia, ville de l'Élide, et ravagèrent le pays pendant deux jours. Ils remportèrent la victoire sur trois cents hommes d'élite de la Basse-Élide et des endroits voisins qui venaient défendre contre eux le territoire. Un vent impétueux s'éleva : tourmentés sur une plage qui manquait de ports, la plupart remontrèrent sur la flotte, tournèrent le promontoire nommé Ichtys, et gagnèrent le port de Phia : ils trouvèrent que la place venait d'être prise par les Messéniens et quelques autres qui n'avaient pu monter sur les vaisseaux, et qui s'étaient avancés par terre. Ils les recueillirent, et remirent en mer, abandonnant la place, qu'une troupe nombreuse d'Éléens venait secourir. Ils continuèrent de côtoyer, et ils dévastèrent d'autres pays.

XXVI. Vers le même temps, on envoya d'Athènes trente vaisseaux faire le tour de la Locride et garder l'Éubée. Le commandant était Cléopompe, fils de Clinias : il fit des descentes, dévasta des campagnes voisines de la mer, prit Thronium, et en reçut des otages. Il combattit à Alopé les Locriens qui venaient au secours, et les vainquit.

XXVII. Dans le même été, les Athéniens chassèrent les habitans d'Égine, jusqu'aux femmes et aux enfans : ils les accusaient d'être une des principales causes de la guerre. Ils sentaient qu'ils seraient plus sôrs de cette place qui touche au Péloponnèse, en y envoyant eux-mêmes une colonie tirée de leur sein : et c'est ce qu'ils exécutèrent peu de temps après. Les Lacédémoniens donnèrent aux Éginètes chassés de leur patrie, Thyrée et les campagnes qui en dépen-

dent. Ils étaient portés à cette générosité par leur haine pour les Athéniens, et parce que les Éginètes leur avaient rendu service dans le temps du tremblement de terre et du soulèvement des Hilotes. La campagne de Thyrée confine à l'Argie et à la Laconie, et touche à la mer. Une partie des Éginètes s'y établit, et les autres se dispersèrent dans le reste de la Grèce.

XXVIII. Encore dans le même été, à la nouvelle lune, le seul temps où l'on croit que puisse arriver ce phénomène, il y eut après midi une éclipse de soleil¹ ; on le vit sous la forme d'une demi-lune; quelques étoiles brillèrent, et le soleil reprit son disque.

XXIX. Ce fut aussi dans le même été que les Athéniens traitèrent comme ami, et appelèrent un homme qu'ils avaient auparavant regardé comme leur ennemi : c'était Nymphodore, fils de Pythès, citoyen d'Abdère, dont la sœur avait épousé Sitalcès, roi de Thrace, et qui avait auprès de son beau-frère un grand crédit. Leur objet était de se faire un allié de Sitalcès. Térés, son père, s'était formé le premier à Odryse un royaume plus respectable que les autres principautés de la Thrace. Il y a même une grande partie de la Thrace qui est libre. Ce Térés n'appartenait en rien à Térée, qui eut pour épouse Procné, fille de Pandion, d'Athènes : ils n'étaient seulement pas de la même Thrace. Térée habitait Daulie, ville du pays qu'on appelle aujourd'hui Phocide, et qui était alors occupé par des Thraces. Ce fut là que les femmes commirent sur Ithys cet attentat si fameux ; et bien des poètes, en parlant du rossignol, le nomment l'oiseau de Daulie. Il est vraisemblable que Pandion rechercha l'alliance de Térée, et lui donna sa fille, pour en tirer des avantages que permettait le peu de distance où ils étaient l'un de l'autre, ce qui ne convient point à l'éloignement d'Odryse, qui est de plusieurs journées de chemin.

Térés donc, qui n'a pas même avec Térée la conformité du nom, fut le premier à Odryse un roi puissant. Les Athéniens recherchaient l'alliance de Sitalcès son fils, dans le dessein de s'unir certaines contrées de la Thrace, et d'obtenir l'amitié de Perdicas. Nymphodore vint à Athènes, consumma l'alliance de Sitalcès, et fit

¹ 3 août.

accorder à Sadocus, fils de ce prince, le droit de citoyen. Il promit de mettre fin à la guerre de Thrace et d'engager son gendre à envoyer aux Athéniens une armée composée de cavalerie et de peltastes¹. Il réconcilia aussi Perdiccas avec les Athéniens, en les engageant à lui rendre Thermé. Aussitôt Perdiccas porta les armes dans la Chalcidique conjointement avec les Athéniens et Phormion. Ce fut ainsi que Sitalcès, Térès, roi des Thraces, et Perdiccas, fils d'Alexandre, roi de Macédoine, devinrent alliés d'Athènes.

XXX. Les Athéniens qui avaient monté les cent vaisseaux, et qui se trouvaient encore autour du Péloponnèse, prirent Solium, ville des Corinthiens; ils ne permirent qu'aux seuls Palliens, entre tous les Acarnanes, de l'habiter et d'en cultiver les campagnes. Ils prirent de vive force Astacus, dont Évarque avait usurpé la tyrannie, le chassèrent et engagèrent le pays dans leur alliance. Ils passèrent dans l'île de Céphalénie dont ils se rendirent maîtres sans combat : Céphalénie est située en face de l'Acarnanie et de Leucade. Elle renferme quatre cités : celles des Palliens, des Craisiens, des Saméens et des Pronéens. Les vaisseaux d'Athènes s'en retournèrent peu de temps après.

XXXI. Vers l'automne du même été², les Athéniens en corps de peuple, tant citoyens que simples habitans, se jetèrent sur la Mégaride. Périclès, fils de Xantippe, les comman-

¹ Les peltastes, que les Romains nommaient *cestrati*, étaient des troupes légères qui tiraient leur nom de leurs petits boucliers appelés *pelta*. Ces boucliers étaient échancrés à la partie supérieure en forme de croissant, et avaient, dit Julius Pollux, la figure d'une feuille de lierre.

² En septembre. Les Grecs ne comptaient alors que deux saisons ; la dernière partie du printemps et la première de l'automne appartenaient à l'été. Thucydide, au commencement de son quatrième livre, fait remarquer que l'on est en été, et il commence le paragraphe suivant par ces mots : *Vers la même époque du printemps*. Il dit au paragraphe cxvii du même livre : *Dès le commencement du printemps de l'été suivant*, et au dernier paragraphe : *A la fin de l'hiver, lorsque déjà le printemps commençait*. Toutes bizarres que puissent paraître dans notre langue ces manières de s'exprimer, j'ai cru devoir les adopter, parce qu'elles tiennent au costume du temps de Thucydide, et que le costume doit toujours être respecté. Les traducteurs se sont trop souvent permis de le changer, et par cette licence, ils donnent aux lecteurs des connaissances fausses ou imparfaites de l'antiquité.

dait. Les Athéniens qui avaient été en course sur les cent vaisseaux autour du Péloponnèse et qui revenaient dans leur patrie, se trouvaient alors à Égine; ils apprirent que ceux de la ville étaient à Mégare, firent voile de leur côté et opérèrent avec eux leur jonction. Par cette réunion des Athéniens, l'armée devint très formidable. La république était alors dans toute sa vigueur, et l'on n'y ressentait pas encore la maladie qui ne tarda pas à l'attaquer. Les Athéniens seuls ne formaient pas moins de dix mille hommes pesamment armés, sans compter trois mille qui étaient à Potidée, et l'on ne comptait pas non plus moins de trois mille habitans qui partageaient cette expédition. On avait d'ailleurs un corps nombreux de troupes légères. Ils s'en retournèrent après avoir ravagé la plus grande partie du pays. Ils firent encore chaque année pendant la durée de la guerre plusieurs incursions dans la Mégaride, tantôt seulement avec de la cavalerie, tantôt en corps d'armée, jusqu'à ce qu'ils se fussent rendus maîtres de Nisée.

XXXII. Les Athéniens, à la fin de l'été, ceignirent d'un mur Atalante, île auparavant déserte, voisine des Locriens d'Oponthe, et ils en firent une citadelle. Leur dessein était d'empêcher que des brigands ne sortissent d'Oponthe et du reste de la Locride, pour incommoder l'Eubée : voilà ce qui arriva cet été, après que les Péloponnésiens se furent retirés de l'Attique.

XXXIII. L'hiver suivant¹, Évarque l'Acarnane, qui voulait rentrer à Astacus, obtint que les Corinthiens l'y reconduiraient avec quarante vaisseaux et quinze cents hommes : lui-même soudoya quelques auxiliaires. Les généraux de l'armée étaient Euphamidas, fils d'Aristonyme; Timoxène, fils de Timocrate; et Eumaque, fils de Chrysis. Ils s'embarquèrent et rétablirent Évarque. Ils voulaient s'emparer de quelques autres endroits de l'Acarnanie, situés sur les côtes; mais ils ne réussirent pas dans leurs tentatives, et reprirent la route de Corinthe. En côtoyant Céphalénie, ils prirent terre et descendirent dans la campagne de Crané; ils entrèrent en accord avec les habitans qui les trompèrent, se jetèrent sur eux par sur-

¹ Après le 2 octobre.

prise, et leur tuèrent une partie de leur monde. Vivement repoussés, ils retournèrent chez eux.

XXXIV. Le même hiver, Athènes, suivant les anciennes institutions, célébra aux frais du public les funérailles des citoyens qui étaient morts dans cette guerre. Voici ce qui s'observe dans cette solennité. Trois jours avant les obsèques, on élève un pavillon où sont déposés les os des morts, et chacun peut apporter à son gré des offrandes au mort qui lui appartient. Au moment du transport sont amenés sur des chars des cercueils de cyprès, un pour chaque tribu, dans lequel sont renfermés les os de ses morts. On porte en même temps un lit vide et tout dressé pour les morts. Les citoyens et les étrangers peuvent, à volonté, faire partie du cortège. Les parentes sont auprès du cercueil et poussent des gémissements. Les os sont déposés dans un monument public élevé dans le plus apparent des faubourgs¹. C'est là que toujours on inhume ceux qui sont morts à la guerre; les guerriers qui périrent à Marathon furent seuls exceptés; car pour rendre à leurs vertus un hommage signalé, ce fut dans les champs où ils avaient perdu la vie qu'on leur donna la sépulture. Quand les morts sont couverts de terre, un orateur choisi par la république, homme distingué par ses talents et ses dignités, prononce l'éloge que mérite leur valeur. Ce discours terminé, on se retire. C'est ainsi que se célèbrent ces funérailles, et cet usage fut observé pendant tout le cours de la guerre, autant de fois que l'occasion s'en présenta. Quand le moment fut venu, Périclès monta sur une tribune élevée près du monument et d'où le plus grand nombre des assistans pouvait l'entendre; il parla ainsi²:

XXXV. « La plupart des orateurs, qui, de ce même lieu, ont déjà fait entendre leur voix, ont célébré le législateur qui a cru devoir ajou-

¹ Ce faubourg était le Céramique.

² Périclès, au rapport de Plutarque, n'avait laissé par écrit que des plébiscites. Il était cependant l'orateur le plus éloquent de son temps; mais on a lieu de présumer qu'alors les orateurs n'écrivaient point encore leurs discours. On avait retenu de l'oraison funèbre prononcée par Périclès une pensée qu'Aristote nous a conservée, et que n'a pas recueillie Thucydide; c'est qu'enlever la jeunesse d'une république, c'est dépouiller l'année du printemps.

ter à l'ancienne loi sur la sépulture des citoyens, victimes de la guerre, celle de prononcer leur éloge¹: persuadés que c'est une belle institution de louer en public ceux qui sont morts pour la patrie. Pour moi, j'oserais croire qu'à des hommes qui se sont rendus grands par leurs actions, il suffit de ce qu'ils ont fait pour justifier les honneurs qu'ils obtiennent, honneurs rendus par le peuple entier et dont ce monument vous offre le spectacle: plutôt que de livrer les vertus d'un grand nombre de héros au hasard d'être appréciées suivant qu'un seul homme en parlera plus ou moins dignement. Il est difficile à l'orateur de garder la mesure convenable, quand on peut même à peine avoir une opinion fixe sur la vérité. L'auditeur qui joint à la conscience des faits de la bienveillance pour ceux dont on prononce l'éloge, trouvera peut-être tout ce qu'on pourra dire au-dessus de ce qu'il voudrait entendre et de ce qu'il sait: et celui qui ne connaît pas les choses par lui-même, trouvera, par envie, de l'exagération dans tout ce qui s'élève au-dessus de son caractère. Car on ne supporte l'éloge des autres qu'autant que l'on se croit capable soi-même de faire ce qu'on entend célébrer: ce qui s'élève plus haut, on refuse d'y croire. Cependant, puisque les anciens ont jugé convenable qu'un tel éloge fût prononcé, je dois me conformer à la loi, et tenter de satisfaire, autant qu'il me sera possible, le désir et l'opinion de chacun d'entre vous.

XXXVI. « C'est par nos ancêtres que je vais commencer. Dans une telle solennité, il est juste, il est convenable de leur accorder les honneurs d'un souvenir. Des hommes d'une même origine ont toujours occupé cette contrée, et c'est par leurs vertus que les plus anciens l'ont transmise à leurs descendants, libre comme elle continue de l'être. Nos premiers aïeux sont dignes d'éloges, et nos pères encore plus: c'est eux qui ont ajouté à l'héritage qu'ils avaient reçu la puissance que nous possédons, et ce n'est pas sans de grands travaux qu'ils l'ont transmise. Mais nous-mêmes, nous surtout qui vivons en-

¹ La loi qui ordonnait de faire aux frais du public les funérailles des guerriers morts en combattant, remontait à une haute antiquité. On ajouta depuis à cette loi celle de faire l'éloge de ces guerriers, et cette nouvelle disposition a été attribuée à Solon.

core, et qui sommes parvenus à l'âge de la maturité, c'est nous qui avons procuré le plus d'accroissement à cet empire, c'est à nous que sont dus tous les avantages qui rendent la république si respectable dans la guerre et dans la paix. Les exploits qui nous ont acquis les différentes parties de notre domination, les invasions des Grecs et des Barbares vaillamment repoussées par nous ou par nos pères, c'est ce que je passerai sous silence, sans vous entretenir longuement de ce qui vous est connu. Mais par quelle conduite nous sommes parvenus à tant de puissance, par quelles institutions politiques et par quelles mœurs nous avons imprimé tant de grandeur à l'état, c'est ce que je vais montrer, avant de passer à l'éloge de nos guerriers : persuadé que ces détails ne sont pas ici déplacés, et qu'il n'est pas inutile à cette assemblée de citoyens et d'étrangers de les entendre.

XXXVII. « Notre constitution politique n'est pas jalouse des lois de nos voisins, et nous servons plutôt à quelques-uns de modèles que nous n'imitons les autres ¹. Comme notre gouvernement n'est pas dans les mains d'un petit nombre de citoyens, mais dans celles du grand nombre, il a reçu le nom de démocratie. Dans les différends qui s'élèvent entre particuliers, tous, suivant les lois, jouissent de l'égalité : la considération s'accorde à celui qui se distingue par quelque mérite, et si l'on obtient de la république des honneurs, c'est par des vertus, et non parce qu'on est d'une certaine classe. Peut-on rendre quelque service à l'état, on ne se voit pas repoussé parce qu'on est obscur et pauvre. Tous, nous disons librement notre avis sur les intérêts publics ; mais dans le commerce journalier de la vie, nous ne portons pas un œil soupçonneux sur les actions des autres ; nous ne leur faisons pas un crime de leurs jouissances ; nous ne leur montrons pas un front sévère, qui afflige du moins, s'il ne blesse pas ². Mais, sans avoir rien d'austère dans le commerce particu-

lier, une crainte salutaire nous empêche de prévariquer dans ce qui regarde la patrie, toujours écoutant les magistrats et les lois, surtout celles qui ont été portées en faveur des opprimés, et toutes celles même qui, sans être écrites, sont le résultat d'une convention générale et ne peuvent être enfreintes sans honte.

XXXVIII. « Par des institutions de jeux et de fêtes annuelles, par les agréments et les douceurs de la vie privée, nous offrons à l'esprit des délassemens de ses fatigues ; et chaque jour chez nous ses plaisirs qui dissipent les ennuis. Notre république, par l'étendue de sa domination, reçoit tout ce qui naît sur la terre entière, et nous ne recueillons pas moins pour notre jouissance les productions des contrées étrangères que celles de notre sol.

XXXIX. « Voici, dans ce qui concerne la guerre, en quoi nous différons de nos ennemis. Nous offrons notre ville en commun à tous les hommes ; aucune loi n'en écarte les étrangers, ne les prive de nos institutions, de nos spectacles ¹ : chez nous rien de caché, rien dont ne puissent profiter nos ennemis. Ce n'est point en des apprêts mystérieux, en des ruses préparées, que nous mettons notre confiance : elle se fonde sur notre courage et notre activité. Nos ennemis, dès leur première enfance, se forment au courage par les plus rudes exercices ; et nous, élevés avec douceur, nous n'en avons pas moins d'ardeur à courir aux mêmes dangers. C'est ce qui est bien prouvé ; car les Lacédémoniens ne viennent pas seuls, mais avec tous leurs voisins, porter la guerre dans notre pays ; et nous, pénétrant seuls chez nos ennemis, et ayant à combattre des hommes qui défendent leur propriété, nous remportons le plus souvent, sur le territoire étranger, une victoire aisée. Il n'est jamais arrivé qu'aucun de nos ennemis eût à lutter contre toute la masse de nos forces, obligés que nous sommes de monter à la fois notre marine, et d'envoyer des troupes de terre dans les diverses contrées de notre domination ; mais, s'ils se mesurent avec une faible partie de notre

¹ Il attaque en passant les Lacédémoniens, dont les lois n'étaient qu'une imitation de celles de Crète.

² Les Lacédémoniens étaient sans liberté dans la vie privée, ou plutôt leur vie était toute publique. Toujours ils étaient gênés, toujours éclairés dans toutes leurs actions. Ils ne voyaient dans leurs concitoyens que d'autres censeurs ; jamais ils ne cessaient d'être les esclaves de leurs sévères coutumes, et ce dur esclavage commençait avec l'enfance.

¹ Thucydide oppose les coutumes hospitalières d'Athènes aux lois féroces des Lacédémoniens, qui repoussaient de chez eux les étrangers. Un peu plus bas, il compare l'éducation douce des Athéniens aux durs exercices de la jeunesse lacédémonienne, et prouve que les Athéniens n'en sont pas moins courageux pour ne pas se refuser, à tous les âges, tous les agréments de la vie.

puissance, victorieux, ils se vantent de nous avoir tous repoussés; vaincus, de n'avoir cédé qu'à toutes nos forces réunies. S'il est dans notre caractère de nous précipiter dans les dangers plutôt en nous jouant qu'en prenant de la peine, plutôt par l'habitude du courage que par obéissance à des lois, nous n'en sommes pas plus affligés d'avance des maux qui nous attendent; et, dans l'action, nous ne montrons pas moins de valeur que ceux qui se condamnent à ne cesser de souffrir.

XL. «Voilà ce qui rend notre république digne d'admiration; elle en mérite encore à d'autres égards. Nous avons le goût du beau, mais avec économie; nous nous livrons à la philosophie, mais sans nous amollir. Si nous possédons des richesses, c'est pour les employer dans l'occasion, et non pour nous vanter d'en avoir¹. Il n'est honteux à personne d'avouer qu'il est pauvre; mais ne pas chasser la pauvreté par le travail, voilà ce qui est honteux². Les mêmes hommes se livrent à leurs affaires particulières et à celles du gouvernement, et ceux qui font profession du travail manuel ne sont point étrangers à la politique. Seuls nous ne regardons pas seulement comme détaché des affaires l'homme qui ne prend aucune part à celles de sa patrie; nous le traitons d'inutile. Nous jugeons bien les choses, nous les concevons de même, et nous ne croyons pas que les discours nuisent aux actions; mais ce qui nous paraît nuisible, c'est de ne pas s'instruire d'avance par le discours de ce qu'il faut exécuter. Voici ce qui nous est encore particulier: c'est d'avoir en même temps la plus grande audace, et de bien raisonner ce que nous allons entreprendre; tandis que, chez les autres, c'est l'ignorance qui rend audacieux et le raisonnement inactifs. Et ceux-là doivent, sans doute, être considérés comme les plus valeureux, qui connaissent bien ce qui est terrible, ce qui est agréable, sans en chercher davantage à se soustraire aux dangers. Même dans les vertus,

¹ Ce sont toujours les mœurs des Lacédémoniens que Thucydide oppose à celles de sa patrie. Ainsi, contre l'opinion commune sur la pauvreté de Sparte, il reproche ici aux Lacédémoniens d'être riches, mais seulement pour tirer de l'orgueil de leur richesse, et non pour en faire usage.

² Le travail était honteux à Lacédémone: il était abandonné aux serfs bilotes et messéniens. Les femmes même auraient rougi de s'appliquer aux travaux de leur sexe.

nous différons du grand nombre. nous devenons amis, plutôt en accordant qu'en recevant des bienfaits. L'amitié du bienfaiteur est la plus solide: il veut conserver la bienveillance qui lui est due pour le bien qu'il a fait: celui qui ne fait que payer du retour éprouve un sentiment plus obtus: il sait que sa reconnaissance est une dette qu'il acquitte et qu'elle n'a rien d'obligeant. Seuls encore, c'est moins par un calcul d'intérêt que par une confiance généreuse que nous accordons des bienfaits sans mesure.

XLI. «En un mot, j'ose le dire, notre république est l'école de la Grèce. Il me semble y voir chaque citoyen doué d'une heureuse flexibilité que jamais n'abandonnent les grâces, et qui le rend capable d'un grand nombre de qualités différentes. Que ce soit moins ici une vaine pompe de paroles que la vérité des faits, c'est ce qu'indique assez la puissance où ces qualités nous ont conduits. Seule de toutes les républiques, la nôtre se montre par les effets supérieure à sa renommée¹. Elle est la seule dont les ennemis qui l'attaquent ne puissent s'indigner de leur défaite, dont les sujets ne puissent se plaindre de n'avoir pas des maîtres dignes de les commander. Nous ne montrons pas une puissance acquise dans l'obscurité, mais brillante des signes éclatans de notre valeur: admirés dans l'âge présent, nous le serons encore par la postérité, sans avoir besoin d'être célébrés par un Homère, ni par un écrivain capable de flatter d'abord l'oreille, mais dont les beautés ambitieuses seront bientôt effacées par la vérité des faits. Par notre audace, nous avons forcé la mer et la terre entière à nous ouvrir un passage, et partout nous avons fondé des monumens impérissables des maux que nous avons faits à nos ennemis, des biens qu'ont reçus de nous nos amis. C'est pour une patrie si glorieuse que, indignés qu'elle leur pût être ravie, nos guerriers ont reçu généreusement la mort; et tous ceux qui leur survivent brûlent de souffrir pour elle.

XLII. «Je me suis étendu sur les louanges de notre république pour montrer que le combat n'est pas égal entre nous et des ennemis qui sont loin de jouir des mêmes avantages, et pour appuyer sur des témoignages certains l'éloge

¹ Les députés de Corinthe avaient reproché aux Lacédémoniens d'être au-dessous de leur renommée. (Liv. I, c. LXX.)

des citoyens dont nous déplorons la perte. Il est déjà bien avancé, cet éloge : célébrer la gloire de notre patrie, c'est parer des louanges qu'elles méritent leurs vertus et celles des hommes qui leur ont ressemblé. Il est peu de Grecs qui, comme eux, ne soient pas au-dessus des éloges qu'on leur accorde. La mort a mis au grand jour leur valeur : elle a commencé par la faire connaître, et a fini par l'immortaliser.

« Si quelques-uns d'eux se sont montrés d'ailleurs moins estimables, ils ont acquis en mourant pour leur patrie le droit de n'être jugés que sur leur courage. Par une si belle fin ils ont effacé les taches de leur vie, et ont fait plus de bien en commun que de mal en particulier. Aucun d'eux, amolli par les richesses, n'en a préféré les jouissances à son devoir ; aucun, par cette espérance que conserve la misère de se soustraire à l'infortune et de s'enrichir un jour, n'a voulu fuir les dangers. Mettant au-dessus de tous les biens la gloire de se venger de leurs ennemis, persuadés que de tous les périls ils n'en pouvaient braver un plus illustre, ils ont voulu l'affronter pour se procurer cette vengeance, et il est devenu l'objet de leurs désirs. L'espérance détruisait à leurs yeux l'incertitude de la victoire ; et, dans l'action, les périls qu'ils ne pouvaient se dissimuler s'effaçaient par la confiance qu'ils avaient en eux-mêmes. Ils ont trouvé plus beau de se défendre et de périr que de céder pour conserver leurs jours ; ils ont évité l'opprobre qui suit la réputation de lâcheté, et ont soutenu l'honneur au prix de leur vie. En un court instant le sort les a surpris moins frappés de crainte qu'occupés de leur gloire.

XLIII. « Ils furent tels qu'ils devaient être pour l'état. Que les autres, sans avoir moins de courage, fassent des vœux pour que leur vie soit plus heureusement préservée. Qu'ils ne se bornent pas à discourir sur l'utilité publique, sujet que sans rien dire qui vous soit inconnu on pourrait traiter fort au long, en s'étendant sur tout ce qu'il y a de glorieux à surmonter ses ennemis ; mais c'est en agissant pour la patrie qu'il faut s'occuper de sa puissance et s'enflammer d'amour pour elle. Contemplez sa grandeur, mais en pensant que c'est par le courage, par la connaissance du devoir, par la honte de commettre une lâcheté dans les combats, que des héros la lui ont procurée. Malheureux dans quel-

que entreprise, ils ne se croyaient point en droit de priver l'état de leur vertu, et le sacrifice d'eux-mêmes était un tribut qu'ils croyaient lui devoir. Tous lui ont offert en commun leurs personnes, et chacun en particulier a reçu des louanges immortelles et la plus honorable sépulture, non pas celle où ils reposent, mais le monument où leur gloire sera toujours présente au souvenir quand il s'agira de parler d'eux ou de les imiter. La tombe des grands hommes est l'univers entier : elle ne se fait pas remarquer par quelques inscriptions gravées sur des colonnes, dans une sépulture privée, mais jusque dans les contrées étrangères, et sans inscription leur mémoire est bien mieux dans les esprits que sur des monumens fastueux.

« Voilà ceux dont vous devez être jaloux. Croyez que le bonheur est dans la liberté, la liberté dans le courage, et ne dédaignez pas de partager les périls de la guerre. Ce ne sont pas ceux qui vivent dans l'adversité, sans espérance d'un meilleur sort, qui ont le plus de raison de prodiguer leur vie, mais ceux qui, si leur vie est conservée, risquent de changer le plus de fortune, et qui ont à subir la plus grande révolution s'ils tombent dans le malheur : car, pour un homme de cœur, l'humiliation, jointe à l'habitude de la mollesse, semble bien plus à redouter que ne peut l'être, au moment où l'on s'abandonne à son courage, où l'on espère bien de sa patrie, la mort qui survient et qu'on ne sent pas.

XLIV. « Aussi ne gémirai-je point sur les pères qui sont ici présents, content de les consoler. Ils savent qu'ils sont nés pour les vicissitudes de la vie. Ceux-là sont heureux qui, comme les guerriers dont nous célébrons les obsèques et qui vous laissent dans la douleur, obtiennent la plus brillante fin, et ceux qui après une vie sans infortune trouvent une mort glorieuse. C'est, je ne l'ignore pas, ce qu'il est difficile de vous persuader, à vous qui dans la félicité des autres, dans cette félicité dont vous avez joui, trouverez un sujet de vous rappeler vos peines : car la douleur n'est pas dans l'absence d'un bien qu'on n'a point éprouvé, mais dans la privation de celui dont on avait contracté l'habitude.

« Qu'ils se consolent par l'espérance d'avoir d'autres fils, ceux à qui leur âge permet encore de devenir pères. Les enfans qu'ils verront naître leur feront oublier en particulier ceux qu'ils

ont perdus; et cette consolation sera double pour la patrie, qui verra ces enfans remplir le vide de sa population, tandis que leurs pères lui garantiront la sûreté : car les citoyens qui n'ont pas d'enfans pour lesquels ils s'exposent aux périls ne lui peuvent être également affectionnés.

« Et vous à qui l'âge refuse cette espérance, soyez heureux par le temps de votre vie qui s'est écoulé : il a été le plus long ; regardez-le comme un gain que vous avez fait sur le sort ; espérez que le reste sera court, et allégez-en le poids par la gloire des héros dont vous fûtes les pères. Seul l'amour de la gloire ne vieillit pas ; et, dans l'infirmité du grand âge, le plus grand des plaisirs n'est pas, comme on le prétend, d'amasser des richesses, mais d'obtenir des respects.

XLV. « Fils et frères de ceux qui ne sont plus, je vois pour vous une grande lutte à soutenir : car tout le monde loue volontiers ceux qui ne sont plus ; et, par un excès même de vertu, à peine ferez-vous croire que vous les égalez ; on jugera que vous leur êtes du moins un peu inférieurs. Les vivans ont des émules qui leur portent envie, mais on rend honneur avec bienveillance au mérite qui n'est plus un obstacle pour des rivaux.

« S'il faut qu'en faveur des épouses qui viennent de tomber dans le veuvage, j'ajoute ici quelque chose sur ce qui doit constituer leur vertu, je renfermerai dans bien peu de mots tous les avis qu'on peut leur donner. Vous contenir dans les devoirs prescrits à votre sexe, telle est votre plus grande gloire : elle appartient à celle dont les vices ou les vertus font le moins de bruit parmi les hommes.

XLVI. « J'ai rempli la loi, et j'ai dit tout ce que je croyais avoir d'utile à vous faire entendre. Nos illustres morts viennent de recevoir l'hommage qui leur est dû, et dès ce jour leurs enfans seront élevés aux frais de la république jusqu'à l'âge qui leur permettra de la servir. C'est une couronne que décerne la patrie, couronne utile à ceux qui ne sont plus et à ceux qui nous restent, et que l'on voudra mériter dans de semblables combats. Où les plus belles récompenses sont offertes à la vertu, là se trouvent les meilleurs citoyens.

« Payez un tribut de larmes aux morts qui vous appartiennent, et retirez-vous. »

XLVII. Ce fut dans l'hiver avec lequel finit

la première année de la guerre que se célébra cette cérémonie funèbre. Dès le commencement de l'été¹ les deux tiers des troupes du Péloponnèse et des alliés se jetèrent, comme l'année précédente, sur l'Attique, y campèrent et ravagèrent le pays. C'était Archidamus, fils de Zeuxidamus, qui les commandait.

Ils n'y étaient encore que depuis peu de jours quand la contagion se déclara parmi les Athéniens. On dit que déjà plusieurs fois elle avait frappé Lemnos et d'autres contrées ; mais on ne se ressouvenait pas que nulle part se fût fait ressentir une semblable peste ni une aussi terrible mortalité. Les médecins, au commencement de la maladie, n'y purent apporter de remède, parce qu'ils ne la connaissaient pas, et la mort les atteignait encore plus que les autres, par leur commerce plus fréquent avec les malades. Toute industrie humaine était sans ressource. En vain on fit des prières dans les temples, on consulta les oracles, on eut recours à d'autres semblables pratiques : tout fut inutile, et l'on finit par y renoncer, abattu par la force du mal.

XLVIII. Il commença, dit-on, par l'Éthiopie, au-dessus de l'Égypte, descendit en Égypte et dans la Libye, gagna la plus grande partie de la domination du roi et se jeta subitement sur la république d'Athènes. Il attaqua d'abord les habitans du Pirée, qui prétendaient que les Péloponnésiens avaient empoisonné les puits, car il n'y avait point encore de fontaines dans ce quartier. Il gagna ensuite la ville haute, et ce fut alors qu'il exerça le plus de ravage. Je laisse à chacun, médecin ou particulier, le soin de dire ce qu'il sait de ce fléau, d'où l'on peut croire qu'il tire son origine, quelle cause lui semble capable d'opérer une telle révolution dans la santé, et quel remède il croit avoir la force de guérir cette maladie ; pour moi, je dirai quel fut le mal, comme j'en ai moi-même éprouvé les atteintes et que j'en ai vu d'autres personnes attaquées. On pourra, d'après les symptômes que je vais offrir, en prévoir les effets, et n'être pas dans l'ignorance s'il arrive qu'il reparaisse.

XLIX. On convient qu'il n'y eut point d'année où les autres maladies se fissent moins sentir ; et s'il arrivait qu'on en éprouvât quelques-

¹ Seconde année de la guerre du Péloponnèse, seconde année de la quatre-vingt-septième olympiade, quatre cent trente-un ans avant l'ère vulgaire. Après le 28 mars.

ues, toutes amenaient cette funeste crise. Mais en général on était frappé subitement, et sans aucune cause apparente, au milieu de la meilleure santé. D'abord on éprouvait de grandes chaleurs de tête, les yeux devenaient rouges et enflammés; la gorge, la langue étaient sanguinolentes, la respiration dérégulée, l'haleine fétide. A ces symptômes succédaient l'éternument, l'enrouement. En peu de temps le mal gagnait la poitrine et causait de fortes toux. Quand il s'attachait au cœur, il y excitait des soulèvements, et l'on éprouvait avec de violentes douleurs toutes les éruptions de bile auxquelles les médecins ont donné des noms. La plupart des malades faisaient entendre de sourds gémissements, que suivaient des convulsions violentes : chez les uns elles s'apaisaient bientôt; elles étaient chez les autres beaucoup plus obstinées. La peau n'était ni fort chaude au toucher ni pâle, mais rougeâtre, livide et couverte de petites pustules et d'ulcères. L'intérieur était si brûlant que le malade ne pouvait supporter ni les manteaux les plus légers ni les couvertures les plus fines : il restait nu, et n'avait pas de plus grand plaisir que de se plonger dans l'eau froide. On en vit même beaucoup qui, n'étant pas gardés, se précipitèrent dans les puits, tourmentés d'un soif qui ne pouvait s'étancher. Cependant il était égal de prendre beaucoup ou peu de boisson. Le malade ne pouvait se procurer aucun repos, et était agité d'une insomnie continue.

Tant que la maladie était dans sa force, il ne maigrissait pas, et l'on était surpris que le corps pût résister à tant de souffrance. La plupart, conservant encore quelque vigueur, étaient consumés le neuvième ou le septième jour par le feu intérieur qui les dévorait, ou s'ils franchissaient ce terme, le mal descendait dans le bas-ventre, une violente ulcération s'y déclarait, il survenait une forte diarrhée, et en général on périssait de faiblesse : car la maladie, après avoir d'abord établi son siège dans la tête, gagnait successivement tout le corps, et ceux qui échappaient aux accidens les plus graves, gardaient aux extrémités des marques de ce qu'ils avaient souffert. Le mal s'attachait aux parties honteuses, aux pieds et aux mains, et souvent on s'échappait qu'en perdant quelqu'une de ces parties : plusieurs perdaient la vue ; d'autres, à

leur convalescence, se trouvaient avoir tout oublié, et ne reconnaissaient ni leurs amis ni eux-mêmes.

L. Cette maladie, plus affreuse qu'on ne saurait l'exprimer, se montrait au-dessus des forces humaines dans tous ses effets, et dans quelque sujet qu'elle attaqua; mais ce qui faisait connaître surtout qu'elle différait des maux ordinaires à notre espèce, c'est que les oiseaux ni les quadrupèdes qui se nourrissent de cadavres humains, ou n'approchaient point des corps qui restaient en grand nombre sans sépulture, ou, s'ils osaient y goûter, ils périssaient. On en eut la preuve en voyant disparaître les oiseaux carnassiers : on n'en voyait aucun autour des corps morts ni ailleurs. Les chiens, accoutumés à vivre en société avec les hommes, faisaient encore mieux sentir les effets de la contagion.

LI. Sans s'arrêter à un grand nombre d'autres accidens, qui ne se ressemblaient pas dans les différens sujets, tels étaient en général les symptômes de la maladie. Les uns périssaient négligés; les autres au milieu des plus grands soins. Il ne se trouva, pour ainsi dire, aucun remède qui fût utile à ceux qui l'employaient : ce qui faisait du bien à l'un nuisait à l'autre. Aucun tempérament, faible ou vigoureux, ne parut garanti du mal : il s'attachait à toutes les complexions, il résistait à tous les régimes. Ce qu'il y avait de plus terrible, c'était le découragement des malheureux qu'il attaqua; ils perdaient aussitôt toute espérance, tombaient dans un entier abandon d'eux-mêmes, et ne cherchaient point à résister : c'était encore qu'en se soignant les uns les autres on s'infectait mutuellement, comme les troupeaux malades, et l'on périssait : c'est ce qui causa la plus grande destruction. Ceux qui, par crainte, ne voulaient point approcher des autres, mouraient délaissés, et bien des maisons s'éteignirent faute de personne pour les soigner; ceux qui approchaient des malades trouvaient la mort. Tel fut le sort des personnes surtout qui se piquaient de quelque vertu : elles avaient honte de s'épargner, et venaient soigner leurs amis; car les gens attachés à la maison, abattus par l'excès des fatigues, finissaient par être insensibles aux plaintes des mourans. C'était ceux qui étaient échappés au mal qui avaient le plus de compassion pour les malades et les morts, parce qu'ils avaient connu

les mêmes souffrances, et qu'ils se trouvaient dans la sécurité, car on n'était pas frappé deux fois mortellement. Ils recevaient les félicitations des autres; eux-mêmes jouissaient pour le présent du retour de la santé, et avaient pour l'avenir une espérance confuse que, de long-temps, ils ne seraient plus atteints d'une autre maladie mortelle.

LII. L'affluence des gens de la campagne qui venaient se réfugier dans la ville se joignit aux maux des Athéniens pour les aggraver, et ces nouveaux venus en souffraient eux-mêmes plus que les autres. Comme il n'y avait pas de maisons pour eux, et qu'ils vivaient pressés dans des cahutes étouffées, pendant la plus grande chaleur de la saison, ils périssaient confusément et les morts étaient entassés sur les mourans. Des malheureux demi-morts, avides de trouver de l'eau, se roulaient dans les rues, et près de toutes les fontaines. Les lieux sacrés, où l'on avait dressé des tentes, étaient comblés de corps que la mort y avait frappés.

Quand le mal fut parvenu à son plus haut période, personne ne sachant plus que devenir, on perdit tout respect pour les choses divines et humaines. Toutes les cérémonies auparavant en usage pour les funérailles furent violées. Chacun ensevelissait les morts comme il pouvait. Bien des gens, par la rareté des choses nécessaires, depuis que l'on avait perdu tant de monde, recouraient à des moyens sordides de leur rendre les derniers devoirs. Les uns se hâtaient de poser leur mort et de le brûler sur un bûcher qui ne leur appartenait pas, prévenant ceux qui l'avaient dressé; d'autres, pendant qu'on brûlait un mort, jetaient sur lui le corps qu'eux-mêmes apportaient et se retiraient aussitôt.

LIII. La peste introduisit dans la ville bien d'autres désordres. Au spectacle des prompts vicissitudes dont on était témoin, de riches subitement atteints de mort, de gens qui n'avaient rien succédant à leur fortune, on osa plus volontiers s'abandonner ouvertement à des plaisirs dont auparavant on se serait caché. On cherchait des jouissances promptes, et l'on ne croyait devoir s'occuper que de voluptés, dans l'idée qu'on ne possédait que pour un jour et ses biens et sa vie. Personne ne daignait se donner aucune peine pour des choses honnêtes, dans l'incertitude où l'on était si l'on ne cesserait pas d'exis-

ter avant d'y avoir atteint. Le plaisir, et tous les moyens de gagner pour se le procurer, voilà ce qui devint utile et beau. On n'était retenu ni par la crainte des dieux ni par les lois humaines: il semblait égal de révéler les dieux ou de les négliger, quand on voyait périr indifféremment tout le monde. Le coupable ne croyait pas avoir assez à vivre pour recevoir sa condamnation; il se figurait bien plutôt voir suspendue sur sa tête une peine déjà prononcée, et, avant de la subir, il croyait juste de profiter de ce qui pouvait lui rester à vivre.

LIV. Voilà de quels maux les Athéniens furent accablés. Dans leurs murs, ils voyaient périr les citoyens; et, au dehors, leurs campagnes ravagées. On se ressouvint alors, comme il arrive dans de telles circonstances, d'une prédiction que les vieillards disaient avoir entendu chanter autrefois; la voici:

Athène un jour verra dans ses champs malheureux,
Entrer les Doriens et la peste avec eux.

Comme, dans la langue grecque, le mot qui signifie la peste et celui qui signifie la famine diffèrent très peu dans la prononciation¹, on disputa sur le fléau dont on était menacé: mais, dans le temps de la contagion, l'opinion qui dut naturellement l'emporter fut que c'était de la peste: car on ajustait le sens de l'oracle aux maux que l'on souffrait. S'il survient un jour une nouvelle guerre des Doriens, et qu'elle soit accompagnée de la famine, je crois que ce sera pour lors à la famine qu'on appliquera la prédiction.

Ceux qui connaissaient l'oracle qu'avaient reçu les Lacédémoniens se le rappelèrent aussi. Quand ils avaient interrogé le dieu pour savoir s'ils entreprendraient la guerre, il avait répondu que s'ils combattaient de toutes leurs forces, ils auraient la victoire, et il avait prononcé que lui-même viendrait à leur secours². On trouva que l'oracle s'accordait avec l'événement. La maladie se déclara dès que les Péloponnésiens eurent commencé leur invasion, et ne pénétra

¹ La peste se nomme en grec λοιμός et la famine λιμός. Il paraît que, dès le temps de Thucydide, la prononciation de la diphthongue οι, et de la voyelle ι, différait peu. Elle est absolument la même pour les Grecs modernes, et ils prononcent également λιμος, le mot qui signifie la peste et celui qui signifie la famine.

² C'était Apollon qui envoyait la peste et les morts subites. Il était donc venu au secours des Lacédémoniens en envoyant la peste à leurs ennemis.

pas dans le Péloponnèse de manière à mériter qu'on en parle : ce fut Athènes surtout qu'elle devasta, et ensuite les autres endroits les plus peuplés. Voilà ce qui arriva de relatif à la peste.

LV. Les Péloponnésiens, après avoir ravagé la plaine, s'avancèrent dans la partie de l'Attique qu'on appelle maritime, jusqu'au mont Laurium, où les Athéniens ont des mines d'argent. D'abord ils dévastèrent cette contrée du côté qui regarde le Péloponnèse, et ensuite dans la partie qui regarde l'Eubée et l'île d'Andros. Périclès était encore général, et il persistait dans le même avis qu'au temps de la première invasion : qu'il ne fallait pas que les Athéniens sortissent.

LVI. Les ennemis étaient encore dans la plaine et n'avaient pas encore gagné le pays voisin des côtes, quand il fit appareiller cent vaisseaux pour le Péloponnèse. Ces dispositions terminées, il se mit en mer, embarquant quatre mille hoplites et trois cents hommes de cavalerie. Ces derniers montaient des bâtimens propres au transport des chevaux, et que, pour la première fois, on construisit avec des vieux navires. Les troupes de Chio et de Lesbos étaient de cette expédition avec cinquante vaisseaux. Cette flotte, à son départ, laissa les Péloponnésiens sur les côtes de l'Attique. Les Athéniens, arrivés à Épidaure, dans le Péloponnèse, saccagèrent une grande étendue de pays. Ils attaquèrent la ville dans l'espérance de la prendre ; mais ils ne réussirent pas. Ils quittèrent Épidaure, et ruinèrent le pays de Trézène, d'Halia et d'Hermione, toutes contrées maritimes du Péloponnèse. Ils remirent en mer, allèrent à Prasies, ville maritime de la Laconie, dévastèrent une partie de la campagne, prirent la place et la détruisirent. Après cette expédition, ils revinrent chez eux, et trouvèrent à leur retour que les Péloponnésiens s'étaient retirés de l'Attique.

LVII. Pendant tout le temps qu'ils y avaient passé et que les Athéniens avaient été en course, la peste avait exercé ses fureurs sur l'armée athénienne et dans la ville. C'est ce qui a fait dire que les Péloponnésiens, instruits par des déserteurs de la maladie qui régnait dans les murs, et voyant de leurs propres yeux les funérailles, s'étaient hâtés d'abandonner le pays. La vérité est qu'ils restèrent fort long-temps à cette seconde expédition, qu'ils ruinèrent tout le terri-

toire, et qu'ils séjournèrent à peu près quarante jours dans l'Attique.

LVIII. Le même été¹, Agnon, fils de Nicias, et Cléopompe, fils de Clinias, collègues de Périclès, prirent l'armée qu'il avait commandée et portèrent la guerre contre les Chalcidiens de Thrace et devant Potidée dont le siège continuait. A leur arrivée, ils appliquèrent à la place les machines de guerre, et ne négligèrent aucun moyen de s'en rendre maîtres : mais ils ne la prirent pas et ne firent rien d'ailleurs qui répondit à la grandeur de l'expédition ; car la peste, s'étant déclarée, frappa dans ce pays les Athéniens avec fureur et ruina leur armée. Les troupes qui étaient arrivées les premières et qui étaient saines furent infectées par celles qu'Agnon venait d'amener. Phormion, qui avait seize cents hommes, n'était plus dans la Chalcidique. Agnon retourna sur sa flotte à Athènes, et, dans l'espace d'environ quarante jours, la peste lui avait enlevé quinze cents hommes sur quatre mille. L'ancienne armée resta dans le pays, et continua le siège de Potidée.

LIX. Après la seconde invasion des peuples du Péloponnèse, il se fit une grande révolution dans l'esprit des Athéniens, qui voyaient leur pays dévasté, et que désolaient à la fois et la peste et la guerre. Ils accusaient Périclès qui leur avait conseillé de rompre la paix, et rejetaient sur lui les malheurs où ils étaient tombés. Empressés de s'accorder avec les Lacédémoniens, ils leur envoyèrent des députés qui n'eurent aucun succès. Trompés de toutes parts dans leurs desseins, c'était sur Périclès que pesait leur ressentiment. Quand il les vit, irrités de leurs maux, faire tout ce qu'il avait prévu, il les convoqua, comme il en avait le droit, puisque le commandement était encore entre ses mains. Son dessein était de les encourager, d'apaiser leur colère, de les ramener à des sentimens plus doux et à plus de confiance. Il parut et leur parla ainsi :

LX. « Devenu l'objet de votre colère, je m'y étais attendu, et je n'en ignore pas les causes. Si je vous ai convoqués, c'est pour vous rappeler ce qui ne devrait pas être sorti de votre mé-

¹ Seconde année de la guerre du Péloponnèse, troisième année de la quatre-vingt-septième olympiade, quatre cent trente ans avant l'ère vulgaire. Avant le 25 juin.

moire; pour vous reprocher d'avoir conçu contre moi d'injustes ressentimens et de céder à vos malheurs.

« Je ne doute pas qu'un état bien constitué dans son ensemble ne procure plus d'avantages aux particuliers qu'un état fleurissant du bonheur privé de chaque citoyen, et malheureux dans sa masse. Le citoyen fortuné par lui-même n'en périt pas moins sous les ruines de sa patrie; mais infortuné dans une patrie heureuse, il lui est plus facile de se conserver. Si donc l'état a la force de supporter les calamités privées de ses membres, tandis que chacun d'eux ne peut soutenir celles de l'état, comment tous ne se réuniraient-ils pas pour le secourir? N'abandonnez pas, comme vous le faites aujourd'hui, le salut commun, trop abattus de vos souffrances personnelles, et n'accusez pas tout ensemble et moi qui vous ai conseillé la guerre, et vous-mêmes qui partagiez alors mes sentimens. Ne vous irritez pas contre un homme qui, comme moi, croit n'avoir pas moins que personne la connaissance des grands intérêts de l'état, et le talent de les expliquer; qui aime la patrie et est au-dessus de l'intérêt. Avoir des connaissances, sans le talent de les communiquer aux autres, ce n'est pas être au-dessus de celui qui ne pense pas: avec ces deux qualités, sans amour pour la patrie, on ne donnera pas de bons conseils; qu'on ait cet amour, sans être invincible à la cupidité, tout, par ce seul vice, sera mis à prix d'argent. Si, dans la persuasion que je possédais mieux qu'aucun autre ces qualités réunies, au moins à un degré suffisant, vous m'avez cru quand je vous ai conseillé de faire la guerre, vous auriez tort aujourd'hui de me supposer coupable.

LXI. « Lorsqu'on a le choix, et que d'ailleurs on est heureux, c'est une grande folie de choisir la guerre; mais si l'on se trouve dans la nécessité de se voir soumis à ses voisins dès qu'on aura la faiblesse de leur céder, ou de se sauver en se jetant dans les hasards, le blâme est pour celui qui fuit les dangers, non pour celui qui les brave. Ce dernier, c'est moi, et je n'ai pas changé d'avis. C'est vous qui en avez changé, parce que vos affaires étaient en bon état quand vous goûtiez mes conseils, et que vos maux vous ont conduits au repentir de les avoir écoutés. Vos âmes sont tombées dans le découragement, et dès lors il vous semble que je vous ai mal con-

seillés: chacun de vous a le sentiment de ce qu'il souffre, et l'utilité de mes avis ne se montre pas encore sensiblement à tous: un grand malheur est survenu, il est tombé subitement sur vos têtes, et vos esprits abattus ne savent plus se tenir fermes dans leurs premières résolutions. C'est qu'un mal inattendu, et que la raison était absolument incapable de prévoir, captive l'entendement. Voilà où vous jette surtout la maladie qui s'est jointe à vos autres calamités. Cependant, citoyens d'une république respectable, élevés dans des sentimens dignes de votre patrie, il faut savoir soutenir les calamités les plus terribles, et ne pas flétrir votre dignité; écarter le sentiment douloureux de vos peines domestiques, et ne vous occuper que du salut de la patrie: car on ne croit pas avoir moins raison d'accuser celui qui, par sa faiblesse, laisse perdre la gloire qui lui appartient, que de haïr l'insolent qui ose affecter une gloire dont il est indigne.

LXII. « Vous craignez d'avoir à supporter longtemps les fatigues de la guerre, sans finir par avoir la supériorité. Qu'il me suffise de vous répéter ce que je vous ai déjà montré bien des fois dans d'autres occasions, que c'est à tort que l'issue vous en est suspecte. Mais ce que je dois vous mettre au grand jour, ce dont vous semblez n'avoir jamais fait l'objet de vos méditations, et dont je n'ai point encore parlé dans mes autres discours, c'est la grandeur de votre empire. Je ne vous adresserais pas même aujourd'hui des paroles qui ont quelque chose de présomptueux, si je ne vous voyais dans un abattement qui ne vous convient pas. Vous croyez ne commander qu'à vos alliés; et moi je déclare que de deux parties qui composent le globe, la terre et la mer, celle-ci vous est soumise tout entière par la domination que vous y exercez maintenant, et qu'il ne tient qu'à vous d'augmenter encore avec la marine que vous possédez. Il n'est ni nation ni roi qui puisse mettre obstacle à votre navigation. Voilà ce qui fait votre puissance, et non des maisons, des campagnes, richesses que vous croyez d'un haut prix, en ce moment que vous en êtes privés, et que vous ne devriez pas plus regretter que des bijoux et de vaines parures. Sachez que c'est la liberté qu'il s'agit de sauver, et qu'elle vous restituera sans peine ces objets de vos regrets, mais que la servitude nous ra-

vira tout le reste. Dans l'art d'acquérir et de conserver, ne nous montrons pas au-dessous de nos pères, qui n'ont pas reçu ce qu'ils ont possédé, mais qui se le sont procuré par leurs travaux, et qui ont su le garder et nous le transmettre. Il est plus honteux de se laisser enlever ce qu'on possède que d'éprouver des disgrâces en tâchant d'acquérir. Marchons aux ennemis, non pas seulement avec un sentiment d'orgueil pour notre courage, mais de mépris pour eux. La présomption est le vice de l'ignorance heureuse ; c'est le propre du lâche ; le mépris de nos ennemis nous est inspiré par la raison même qui nous fait connaître notre supériorité : ce sentiment nous convient. A égalité de fortune, l'habileté rend le courage plus ferme, en le soutenant d'une juste confiance ; elle se repose moins sur l'espérance qui peut être trompeuse que sur la connaissance de ses avantages, qui lui montre comme assurés les succès qu'elle prévoit.

LXIII. « C'est à l'empire qu'exerce la république, et qui vous en donne une juste fierté, qu'elle doit le respect qu'elle inspire : votre devoir est de le défendre. Ou ne fuyez pas les travaux, ou ne poursuivez pas la gloire, et ne croyez pas qu'il s'agisse seulement de combattre pour savoir si vous servirez au lieu d'être libres ; mais si, privés du plaisir de commander aux autres, vous serez exposés aux dangers de la haine qu'inspire le commandement. Il ne vous est pas permis de l'abdiquer, quoiqu'il se trouve peut-être des personnes qui, dans les circonstances actuelles, prennent par crainte l'inactivité pour de la vertu. Il en est de votre domination comme de la tyrannie : la saisir semble injuste ; s'en démettre est périlleux. Si ces gens faisaient adopter aux autres leurs sentimens, ils perdraient la république quand on supposerait qu'eux-mêmes pussent garder la liberté. Le repos ne peut se conserver qu'en se combinant avec le travail : il ne convient point à une ville qui commande ; ce n'est que dans une ville sujette qu'on peut être esclave sans danger.

LXIV. « Ne vous laissez pas entraîner par des citoyens qui vous égarent, et après vous être déclarés avec moi pour la guerre, ne me faites pas un crime de l'avoir conseillée, quoique vous voyiez les ennemis faire, dans leurs incursions, ce qu'il fallait attendre de leur part, puisque

enfin nous refusons de leur obéir. La peste est survenue ; elle n'entraîne pas dans le nombre des maux que nous devons attendre, et seule elle les a tous surpassés. Je n'ignore pas qu'elle fait partie des causes qui m'attirent votre haine, bien injustement sans doute ; à moins que vous ne vouliez m'attribuer aussi les événemens heureux que vous pourrez éprouver et qu'on ne saurait prévoir. Il faut supporter avec résignation les maux que nous envoient les dieux, avec courage ceux que nous font les ennemis. C'était des vertus familières autrefois à cette république : qu'elle ne trouve pas en vous un obstacle à les exercer. Si le nom d'Athènes est célèbre chez tous les hommes, sachez que c'est parce qu'elle ne cède point à l'adversité ; qu'elle a fait à la guerre de grands frais d'hommes et de travaux ; mais qu'elle a possédé, jusqu'à ce jour, la plus respectable puissance, et que s'il faut que nous dégénérons un jour, car tout est destiné à décroître, il en restera du moins un éternel souvenir. Grecs, nous avons dominé sur la plupart des Grecs ; nous avons résisté, dans des guerres formidables, aux ennemis les plus puissans, unis et séparés, et nous avons institué la république la plus respectable par sa grandeur et ses richesses. Voilà ce que l'indolence pourra blâmer ; ce qu'imitera quiconque voudra faire des actions d'éclat ; ce que ne manquera pas d'envier celui qui est incapable de s'agrandir. Être haïs pour le moment présent et traités de vexateurs, c'est le sort de ceux qui se croient dignes de commander aux autres ; provoquer l'envie pour de grands objets, c'est prendre une résolution généreuse. La haine dure peu ; on répand, dès l'instant même, un grand éclat, et on laisse pour l'avenir une gloire qui ne sera jamais oubliée. Connaissez ce qui sera beau pour la postérité ; ce qui, pour le présent, n'a rien de honteux¹ : tels doivent être les deux objets de votre zèle. N'envoyez pas de hérauts aux Lacédémoniens, et ne manifestez pas que vous soyez accablés des maux qui vous frappent. Il en est des peuples comme des particuliers : les plus illustres sont ceux dont le courage se laisse

¹ Périclès entend par ce qui sera beau pour l'avenir, cette gloire qui ne sera jamais oubliée ; et par ce qui n'a rien de honteux pour le présent, la vaine haine qui poursuit les hommes ou les peuples qui se distinguent par de grandes choses : haine qui se dissipe bientôt, et que remplace l'admiration.

le moins accabler par le malheur, et qui, par leurs actions, luttent le plus généreusement contre lui.»

LXV. Périclès, en s'exprimant ainsi, tâchait d'apaiser le ressentiment des Athéniens, et de les détourner de la pensée de leurs maux. Ils se rendirent à ses discours en ce qui concernait les affaires publiques : ils n'envoyèrent plus de députations à Lacédémone, et se portèrent avec plus d'ardeur à continuer la guerre ; mais, en particulier, ils s'affligeaient de leurs souffrances ; le pauvre, parce qu'ayant déjà peu de chose, il s'en voyait privé ; le riche, parce qu'il perdait les magnifiques propriétés qu'il avait dans les campagnes, de beaux édifices, des ameublements somptueux ; et, ce qui était plus dur encore, on avait la guerre au lieu de la paix. La colère de tous contre Périclès ne fut apaisée qu'après qu'ils l'eurent mis à l'amende. Mais, peu de temps après, par une inconstance familière au peuple, on l'élut général, et tous les intérêts de l'état furent remis entre ses mains. C'est que le sentiment des maux particuliers que chacun avait soufferts commençait à s'émousser, et qu'on le croyait, bien plus que personne, en état de répondre aux besoins de la république. Tout le temps que, pendant la paix, il avait été à la tête des affaires, ils les avait conduites avec modération ; il avait maintenu la sûreté de la patrie ; et, sous son administration, elle s'était élevée à un très haut degré de puissance. Après que la guerre fut déclarée, on voit qu'il avait prévu ce qui devait donner à l'état la force de la soutenir.

Il ne survécut que deux ans et six mois ; et, après sa mort, on connut encore mieux combien, à cet égard, sa prévoyance avait été juste. Il avait dit qu'on aurait la supériorité, mais à condition que, se tenant tranquilles dans l'intérieur, on se tournerait absolument du côté de la marine, sans chercher à augmenter la domination de la république, et sans la mettre en danger pendant la durée de la guerre. Mais on fit le contraire à tous les égards ; et, dans les choses même qui semblaient étrangères à la guerre, on vit, par l'ambition et la cupidité de quelques citoyens, administrer les affaires d'une manière funeste à l'état et aux alliés. Avait-on des succès : ce n'était guère que des particuliers qui en recueillaient la gloire et le profit ; les entreprises

manquaient-elles : le malheur tombait sur la république, et la guerre en souffrait.

Voici la cause de ce changement : puissant par sa dignité personnelle et par sa sagesse, et reconnu plus que personne pour incapable de se laisser corrompre par des présents, Périclès contenait la multitude par le noble ascendant qu'il prenait sur elle ; ce n'était pas elle qui le menait, mais lui qui savait la conduire. C'est que n'ayant pas acquis son autorité par des moyens illégitimes, il ne cherchait pas à dire au peuple des choses qui lui fussent agréables ; mais il conservait sa dignité, et osait même le contredire, et lui témoigner son ressentiment. Quand il voyait les Athéniens se livrer à l'audace hors de saison, et se porter à l'insolence, il parlait et abattait leur fougue en les frappant de terreur ; tombaient ils mal à propos dans l'abattement, il les relevait et ranimait leur courage. Le gouvernement populaire subsistait de nom, et l'on était en effet sous la domination d'un chef. Mais ceux qui vinrent après lui, plus égaux entre eux, et voulant tous avoir le premier crédit, étaient réduits à flatter le peuple et à lui abandonner les affaires. De là, comme il doit arriver dans une république d'une grande étendue, et qui possède une domination, résultèrent bien des fautes, et entre autres l'expédition de Sicile. On doit moins en rejeter la faute sur ceux qui la sollicitèrent, et qu'on alla secourir, que sur ceux qui l'ordonnèrent et qui ne savaient pas ce qui était nécessaire aux troupes qu'on expédiait. Par la dissension qu'excitait en eux l'ambition de conduire le peuple, ils émoussèrent les opérations de l'armée, et dans l'intérieur ils furent les premiers dont les querelles réciproques troublèrent les affaires de l'état.

Cependant, quoique les Athéniens eussent manqué leur projet sur la Sicile, que leur armée et la plus grande partie de leur flotte eût été détruite, que leur ville fût plongée dans la sédition, ils ne laissèrent pas de résister pendant trois ans à leurs premiers ennemis, à ceux de la Sicile qui vinrent les renforcer, au plus grand nombre de leurs alliés qui se soulevèrent, et enfin à Cyrus fils du roi, qui se joignit à la cause de Lacédémone, et qui fournit aux Péloponnésiens de l'argent pour l'entretien de leur flotte. Ils ne cédèrent qu'après avoir croulé eux-mêmes, par leurs querelles intestines, sous les débris de

l'état; tant s'était montré supérieur le génie de Périclès, quand il avait prévu les moyens qui pouvaient assurer une victoire complète et facile à sa patrie dans la guerre du Péloponnèse.

LXVI. Les Lacédémoniens et leurs alliés se portèrent le même été ¹, avec cent vaisseaux, contre Zacynthe. Ile située en face de l'Élide. Elle a pour habitans des Achéens, sortis en colonie du Péloponnèse, et qui étaient alliés d'Athènes. Mille hoplites de Lacédémone s'embarquèrent sur la flotte dont Cnémus de Sparte avait le commandement : ils firent une descente, et ravagèrent la plus grande partie de l'île; mais ils se retirèrent sans être parvenus à s'en rendre maîtres.

LXVII. A la fin du même été ², Aristée de Corinthe et les ambassadeurs de Lacédémone, Anériste, Nicolaüs et Stratodème, avec Timagoras de Tégée, partirent pour l'Asie : Polis d'Argos se joignit à cette ambassade en son propre nom. Ils se rendaient auprès du roi, pour essayer s'ils ne pourraient pas l'engager à fournir de l'argent et des troupes auxiliaires. Ils allèrent d'abord en Thrace conférer avec Sitalcès, fils de Térès, pour lui persuader, s'il leur était possible, de renoncer à l'alliance d'Athènes et de secourir Potidée que les Athéniens assiégeaient. Ils voulaient qu'il cessât de prêter à ceux-ci des secours, et qu'il leur facilitât à eux-mêmes le passage de l'Hellespont. Ils avaient dessein de le traverser pour se rendre auprès de Pharnace, fils de Pharnabase, qui, de son côté, devait envoyer une ambassade auprès du roi. Mais des députés d'Athènes, Léarque, fils de Callimaque, et Aminiade, fils de Philémon, se trouvaient auprès de Sitalcès. Ils engagèrent Sadocus son fils, qui était devenu Athénien, à leur livrer ces ambassadeurs, dans la crainte qu'ils ne contribuassent à faire attaquer sa ville, si l'on souffrait qu'ils parvinssent jusqu'au roi.

Les ambassadeurs traversaient la Thrace, pour gagner le bâtiment sur lequel ils devaient passer l'Hellespont : ils furent pris avant de s'embarquer. Sadocus avait fait partir avec Léarque et Aminiade des émissaires chargés d'arrêter ces ministres, et de les remettre dans leurs mains. Ils furent conduits à Athènes. Les Athéniens

craignaient qu'Aristée, reconnu pour l'auteur de tout ce qui s'était déjà passé à Potidée et en Thrace, ne leur fit encore plus de mal s'il leur échappait. Ainsi le même jour que les ambassadeurs leur furent amenés, ils les firent mourir sans les juger, et même sans les entendre, quoiqu'ils demandassent à parler. Leurs corps furent jetés dans les pharanges. C'était une représaille qu'ils crurent devoir faire contre les Lacédémoniens, qui mettaient à mort et jetaient dans des précipices les marchands d'Athènes et des alliés qu'ils prenaient en mer autour du Péloponnèse. Car, au commencement de la guerre, les Lacédémoniens traitaient en ennemis et faisaient mourir tous ceux qu'ils arrêtaient en mer, soit qu'ils appartenissent à des villes alliées d'Athènes, ou même à des villes neutres.

LXVIII. Vers le même temps, à la fin de l'été, les Ampraciotes, avec un grand nombre de Barbares qu'ils avaient engagés à prendre les armes, attaquèrent Argos, ville d'Amphiloque, et tout le reste de la contrée. Voici comment avait commencé leur haine contre les Argiens. Amphiloque, fils d'Amphiaras, retournant chez lui après le siège de Troie, et mécontent de ce qui s'était passé à Argos ¹, conduisit une colonie dans l'Amphiloque, y fonda, sur le golfe d'Ampracie, une ville nouvelle, et lui donna le nom de celle d'Argos, où il avait reçu le jour. C'était la ville la plus considérable du pays, et elle avait de très riches habitans. Plusieurs générations après, accablés d'adversités, ils engagèrent les Ampraciotes, leurs voisins, à partager leur ville avec eux. Ce fut par ce commerce qu'ils adoptèrent la langue grecque; car le reste de l'Amphiloque est barbare. Avec le temps, les Ampraciotes chassèrent les Argiens et gardèrent la ville. Ceux d'Amphiloque, expulsés de leurs foyers, se donnèrent eux-mêmes aux Acarnanes, et les deux peuples réunis implorèrent le secours d'Athènes, qui leur envoya cent vaisseaux sous le commandement de Phormion. A l'arrivée de ce général, ils forcèrent Argos, et réduisirent les Ampraciotes en esclavage. Ceux d'Amphiloque et les Acarnanes occupèrent la ville en commun. Ce fut à la suite de cet évé-

¹ Fin de mai.

² Avant le 21 septembre.

¹ Il s'agit ici de la mort de sa mère Ériphile, tuée par Alcéméon, son frère.

ment que se contracta la première alliance entre Athènes et l'Acarnanie. La haine des Ampraciotes contre les Argiens avait pour principe la servitude à laquelle ils avaient été réduits; et dans la guerre actuelle, ils s'armèrent contre eux avec les Chaoniens et quelques autres Barbares du voisinage. Ils s'approchèrent d'Argos, se rendirent maîtres du pays, et attaquèrent la ville, mais sans parvenir à la forcer. Ils firent leur retraite, et les différentes nations rentrèrent chez elles. Voilà ce qui se passa pendant l'été.

LXIX. Au commencement de l'hiver, les Athéniens envoyèrent vingt vaisseaux en course autour du Péloponnèse. C'était Phormion qui en avait le commandement. Parti de Naupacte, il garda la mer, pour empêcher qu'on ne pût entrer à Corinthe et dans le golfe de Crise, ni en sortir. On expédia encore six bâtimens pour la Carie et la Lycie, sous le commandement de Méléandre. Sa commission était d'y lever les tributs, de s'opposer à la piraterie des Péloponnésiens, et d'entraver la navigation des vaisseaux marchands de Phaselis, de Phœnicie et de toute cette partie du continent. Méléandre fit une descente en Lycie avec les Athéniens et les alliés qui l'avaient suivi; il fut vaincu dans une action, et y périt lui-même avec une partie de son armée.

LXX. Dans le même hiver¹, les habitans de Potidée ne purent plus supporter les misères du siège. Les incursions des Péloponnésiens dans l'Attique n'empêchaient pas les Athéniens de le continuer: le pain manquait aux assiégés; ils étaient réduits à la dernière disette, et déjà plusieurs s'étaient mangés les uns les autres. Ils résolurent de se rendre, et entrèrent en conférence avec les généraux ennemis: c'était Xénophon, fils d'Euripide; Hésiodore, fils d'Aristoclède; et Phanomaque, fils de Callimaque. Ceux-ci les reçurent à composition, témoins des souffrances de leur propre armée, dans une contrée où l'hiver est rigoureux: d'ailleurs, la république avait déjà dépensé deux mille talens² à ce siège. La capitulation portait que les habitans, leurs enfans, leurs femmes et leurs alliés

sortiraient de la ville, les hommes avec un seul manteau et les femmes avec deux, n'emportant qu'une somme fixée pour le voyage. Ces malheureux se retirèrent dans la Chalcidique, et partout où chacun put chercher un asile. Les Athéniens firent un crime à leurs généraux d'avoir traité sans leur aveu; car ils croyaient se rendre maîtres de la ville à discrétion; ils y envoyèrent une colonie tirée de leur sein, et la repeuplèrent. Ainsi finit la seconde année de la guerre que Thucydide a écrite.

LXXI. Au commencement de l'été¹, les Péloponnésiens et les alliés ne firent pas d'incursions dans l'Attique; mais ils attaquèrent Platée. Archidamus, fils de Zeuxidamus, roi de Lacédémone, les commandait. Il prit ses campemens, et il se préparait à dévaster les campagnes, quand les Platéens se hâtèrent de lui envoyer des députés, qui parlèrent ainsi:

« Archidamus, et vous, Lacédémoniens, vous vous rendez coupables d'injustice, et c'est une conduite indigne de vous et de vos ancêtres, de porter la guerre dans le pays des Platéens. Quand Pausanias, fils de Cléombrote, délivra la Grèce des Mèdes, avec le secours de ceux des Grecs qui osèrent, dans nos campagnes, s'exposer au danger du combat, il offrit dans le marché de Platée un sacrifice à Jupiter Libérateur; et, prenant à témoin tous les alliés, il rendit aux Platéens leur ville et leur pays, pour y vivre sous leurs propres lois. Il prononça que si jamais personne s'armait contre eux pour les insulter ou les asservir, les alliés présens leur donneraient des secours en proportion de leurs forces. Voilà ce que nous accordèrent vos ancêtres: c'était la récompense de notre valeur, et du zèle que nous avions fait paraître dans ces fameux dangers. Et vous, vous faites le contraire. Vous venez avec les Thébains nos plus cruels ennemis, et c'est pour nous asservir. Nous prenons à témoin les dieux de vos pères et ceux de cette contrée, ces dieux qui entendirent alors vos sermens, et nous vous ordonnons de ne point offenser notre pays, de ne point enfreindre les engagements de vos pères, et de nous laisser vivre dans notre patrie sous nos propres lois, suivant les promesses de Pausanias. »

¹ Seconde année de la guerre du Péloponnèse, troisième année de la quatre-vingt-septième olympiade, quatre cent trente ans avant l'ère vulgaire. Avant le 16 mars.

² Dix millions huit cent mille livres.

¹ Après le 16 mars.

LXXII. Ainsi parlèrent les Platéens. Archidamus répliqua en ces termes :

« Ce que vous dites est juste, ô Platéens, si vos actions répondent à vos discours. Suivant ce que vous accorda Pausanias, soyez libres sous vos propres lois, et délivrez les autres Grecs, qui partageront alors vos dangers, qui se lièrent avec vous par les mêmes sermens, et qui se trouvent aujourd'hui sous le joug des Athéniens. L'objet de cet appareil et de cette guerre est de leur rendre, ainsi qu'aux autres, la liberté. Vous participez plus que personne à cette liberté. Restez donc fidèles à vos promesses, ou du moins, et c'est ce que déjà nous vous avons conseillé, demeurez en repos, jouissez de vos propriétés, et restez neutres. Conservez l'amitié des puissances belligérantes, sans aider ni l'une ni l'autre à la guerre. Voilà ce qui nous plaît ¹. »

Telle fut la réponse d'Archidamus. Les députés, après l'avoir reçue, retournèrent chez eux, et firent au peuple le rapport de ce qui leur avait été dit. Ils furent chargés de répondre que les Platéens ne pouvaient faire ce qu'on leur demandait, sans l'aveu des Athéniens; que leurs femmes et leurs enfans étaient à Athènes; qu'ils avaient à craindre, pour leur ville entière, qu'après le départ des Lacédémoniens, les Athéniens ne vissent les empêcher de tenir ce qu'ils auraient promis; qu'ils avaient les mêmes craintes de la part des Thébains, puisqu'ils étaient engagés par serment à recevoir les deux peuples, et que ceux-ci tâcheraient encore une fois de prendre leur ville.

Archidamus essaya de les rassurer, et il ajouta : « Remettez-nous votre ville et vos maisons, faites-nous connaître vos limites, donnez-nous en compte vos arbres et tout ce qui peut se compter, et retirez-vous où vous jugerez à propos pendant la durée de la guerre. A la paix, nous vous rendrons tout; et, jusqu'à cette époque, ce sera un dépôt qui nous sera confié; nous ferons cultiver vos terres, et nous vous paierons un subside proportionné à vos besoins. »

¹ C'est le devoir d'un traducteur de conserver le costume des anciens, et par conséquent de rendre leurs formules avec une exactitude scrupuleuse. Nous avons eu déjà occasion d'observer que manquer à cette loi, c'est ne donner qu'une idée imparfaite de l'antiquité. Cette formule, *voilà ce qui nous plaît*, n'avait pas pour les Grecs toute l'insolence qu'elle aurait pour nous.

LXXIII. Les députés rapportèrent ces propositions, et délibérèrent avec le peuple assemblé. La dernière réponse des Platéens fut qu'ils voulaient d'abord communiquer aux Athéniens ce qui leur était prescrit, et qu'ils s'y soumettraient, s'ils pouvaient les y faire consentir. En attendant, ils prièrent les Lacédémoniens de leur accorder une suspension d'armes, et de ne pas ravager leur territoire. Archidamus conclut avec eux un armistice pour le nombre de jours que devait durer vraisemblablement leur voyage, et il respecta la campagne. Les députés de Platée arrivèrent à Athènes, se consultèrent avec les Athéniens; et, à leur retour, voici ce qu'ils annoncèrent :

« Les Athéniens disent, ô Platéens, que depuis que nous sommes devenus leurs alliés, ils ne vous ont jamais abandonnés quand on vous a fait injure; qu'ils ne vous abandonneront pas non plus aujourd'hui, et qu'ils vous secourront de toute leur puissance. Ils vous recommandent fortement, d'après le serment de vos pères, de rester fidèles à leur alliance. »

LXXIV. Sur ce rapport des députés, les Platéens arrêtaient de ne pas trahir les Athéniens, de souffrir, s'il le fallait, que leur pays fût ravagé sous leurs yeux, et de se résoudre à tous les événemens. Ils ordonnèrent que personne ne sortirait plus pour conférer avec les Lacédémoniens, et qu'on leur répondrait du haut des remparts qu'il était impossible de faire ce qu'ils demandaient.

Archidamus prit à témoin, sur cette réponse, les dieux et les héros de la contrée, et prononça ces paroles : « Dieux, qui avez sous votre protection la terre de Platée, et vous, héros, soyez témoins que les Platéens ont les premiers abjuré les sermens que nous avons prêtés en commun; que nous ne sommes pas venus injustement dans ce pays où nos pères, après vous avoir invoqués, défrent les Mèdes dans cette campagne, que vous leur accordâtes pour leur champ de victoire; que maintenant, dans ce que nous pourrions entreprendre, nous ne serons point injustes, puisque, sur des demandes convenables, et plusieurs fois réitérées, nous ne recevons que des refus. Permettez que ceux dont l'injustice provoque nos armes soient punis, et que ceux qui viennent légitimement les châtier satisfassent leur vengeance. »

LXXV. Après cette invocation, il fit travailler son armée aux dispositions du siège. D'abord il fit abattre des arbres, et investir la place de palissades pour empêcher personne d'en sortir. On éleva ensuite contre la ville une terrasse ; toute l'armée partageait les travaux, et l'on espérait ne pas tarder à s'en rendre maître. On coupa des arbres sur le mont Cithéron, et l'on construisit des deux côtés de la terrasse une charpente qui la soutenait comme un mur et l'empêchait de crouler. Les intervalles furent remplis de bois, de pierres, et de tout ce qui pouvait servir à les combler. Soixante-dix jours entiers et autant de nuits furent employés à cet ouvrage. On se relayait pour goûter quelque repos, les uns dormant, ou prenant leurs repas, pendant que les autres apportaient les matériaux nécessaires. Ceux des Lacédémoniens qui commandaient les troupes de chaque ville avaient en commun l'inspection des travaux et pressaient les ouvriers.

Quand les Platéens virent s'élever la terrasse, ils surmontèrent d'une muraille de bois leurs anciens murs, du côté où les travaux des assiégés les menaçaient : ils remplissaient les vides de cette charpente avec les briques qu'ils prenaient des maisons voisines : la charpente servait de liens aux briques, et prévenait l'écroulement de cette construction, que sa grande hauteur eût rendue trop faible. Elle était couverte de cuirs et de peaux garnies de leurs poils, pour protéger les travailleurs et empêcher l'effet des traits enduits de matières combustibles que lançaient les assiégés. Ce mur acquérait une très grande élévation, et la terrasse qu'on lui opposait ne s'élevait pas avec moins de célérité. Mais les Platéens s'avisèrent de faire des ouvertures à leur muraille du côté de cette plate-forme, et par-là ils enlevaient la terre qu'entassaient les assiégés.

LXXVI. Les Péloponnésiens s'aperçurent de cette manœuvre : ils remplirent de mortier des paniers de jonc qu'ils jetaient dans les vides, et qui ne pouvaient ni s'ébouler, ni être emportés aussi facilement que la terre. Les assiégés, à qui leur premier essai devenait inutile, en firent un autre : ils creusèrent des mines, et, les dirigeant, par conjectures, jusque sous la terrasse, ils commencèrent à entraîner la terre. Les assiégés furent long-temps à s'apercevoir de ce

travail. Plus ils jetaient de nouvelle terre, et moins ils avançaient : comme on excavait toujours en dessous, elle s'affaissait pour remplir le vide. Cependant les assiégés craignirent de ne pouvoir, en petit nombre comme ils étaient, résister, par ces sortes de travaux, à la multitude des assiégeans. Voici le nouveau moyen qu'ils imaginèrent. Ils cessèrent de travailler à la haute muraille qu'ils opposaient à la terrasse ; mais ils construisirent, dans l'intérieur de la place, un nouveau mur en forme de croissant, qui aboutissait des deux côtés à l'endroit où l'ancienne muraille avait le moins d'élévation. C'était une dernière retraite qu'ils se ménageaient, si la grande muraille venait à être forcée : les ennemis se trouveraient dans la nécessité d'élever alors une nouvelle plate-forme, et de prendre, en s'avançant, une double peine, avec une plus grande incertitude du succès.

Cependant les Péloponnésiens, tout en continuant de travailler à leur terrasse, approchaient de la place des machines de guerre¹. L'une, amenée sur la plate-forme, ébranla une partie considérable du grand ouvrage, et porta l'effroi dans l'âme des Platéens ; d'autres furent appliquées à d'autres parties des fortifications. Mais les assiégés parvenaient à les enlever, en les engageant dans des câbles en formes de lacets. On attachait aussi par les deux bouts à des chaînes de fer de forts madriers ; ils tenaient par ces chaînes à deux poutres inclinées, qui s'avançaient transversalement par-dessus le rempart, et auxquelles ils étaient suspendus : quand la machine allait frapper quelque partie de la muraille, on lâchait les chaînes, les madriers tombaient de leur propre poids, et, se précipitant avec force, ils en brisaient la tête.

LXXVII. Les Péloponnésiens ne pouvant plus tirer aucun parti des machines, et voyant un mur s'élever en face de leur terrasse, jugèrent impossible de prendre la place par ces moyens, tout terribles qu'ils étaient, et ils se disposèrent à l'investir d'une muraille. Cependant, comme la ville n'était pas grande, ils voulurent essayer d'abord si, en profitant d'un vent favorable, ils ne pourraient pas y mettre le feu ; car il n'é-

¹ Ces machines, que l'auteur ne nomme pas, étaient des béliers. Les madriers suspendus, que les assiégés lâchaient pour briser la tête des béliers, se nommaient des lousps (*Just. Lipsii Poliorceticôn*, lib. v, dial. viii.

taut rien qu'ils n'imaginassent pour s'en rendre maîtres sans dépense, et sans essayer les fatigues d'un long siège. Ils jetèrent des fascines du haut de la terrasse dans le vide qui restait entre elle et le mur. Comme bien des mains partageaient ce travail, l'espace fut bientôt rempli, et profitant de la hauteur où ils étaient placés, ils comblèrent, autant qu'ils le purent, de ces fascines, différentes parties de la ville. Ils jetèrent du feu, du soufre, de la poix; le bois s'enflamma, et jamais on n'a vu de nos jours un semblable incendie, excité du moins artificiellement; car il arrive à des forêts entières que tourmentent des vents impétueux, de prendre feu d'elles-mêmes par le frottement. L'embrasement fut terrible, et les Platéens, après avoir échappé aux autres dangers, furent au moment d'être détruits par le feu. Il y avait une grande partie de la ville d'où l'on ne pouvait approcher; et si la flamme avait été poussée par le vent, comme l'ennemi l'espérait, ils auraient été perdus. On prétend qu'il vint à tomber du ciel une forte pluie mêlée de tonnerre, qui éteignit la flamme, et mit fin au danger.

LXXVIII. Les Péloponnésiens, encore trompés dans cette tentative, congédièrent une partie de l'armée¹, occupèrent l'autre à construire un mur autour de la place; un certain espace de terrain était assigné, dans ce travail, aux soldats des différentes villes. Un fossé fut creusé du côté de la place, et un autre du côté opposé; ce fut avec la terre de ces fossés que l'on fit les briques. L'ouvrage fut achevé vers le lever de la grande Ourse²: les Péloponnésiens laissèrent des troupes pour en garder la moitié; l'autre était gardée par les Bœotiens; ils se retirèrent, et chacun reentra dans son pays.

Dès auparavant, les Platéens avaient fait passer à Athènes leurs enfans, leurs femmes, les vieillards, toutes les bouches inutiles; quatre cents hommes restaient pour soutenir le siège: quatre-vingts Athéniens étaient avec eux, et cent dix femmes pour faire le pain. Il n'y avait personne de plus dans la ville, ni homme li-

¹ Troisième année de la guerre du Péloponnèse, troisième année de la quatre-vingt-septième olympiade, quatre cent trente ans avant l'ère vulgaire. 6 juillet.

² Troisième année de la guerre du Péloponnèse, quatrième année de la quatre-vingt-septième olympiade, quatre cent vingt-neuf ans avant l'ère vulgaire. 19 septembre.

bre ni esclave. Tels furent les apprêts du siège de Platée.

LXXIX. Dans le même été, et pendant l'expédition contre Platée¹, les Athéniens portèrent la guerre chez les Chalcidiens, peuple de la Thrace, et chez les Bottiéens: ils avaient deux mille hoplites de leur nation et deux cents hommes de cavalerie: ils prirent le temps où le blé était mûr. Xénophon, fils d'Euripide, les commandait avec deux autres généraux. Ils approchèrent de Spartolus, ville de la Bottique, et ravagèrent les blés. On avait lieu de croire que la place se rendrait par les manœuvres de quelques habitans. Mais ceux de la faction contraire avaient fait venir d'Olynthe une garnison d'hoplites et d'autres troupes: on fit une sortie; et les Athéniens engagèrent le combat sous les murs. Les hoplites chalcidiens et quelques auxiliaires furent battus, et se retirèrent dans la place; mais la cavalerie chalcidienne et les troupes légères battirent les troupes légères et la cavalerie des Athéniens.

Les Chalcidiens avaient, en petit nombre, quelques peltastes du pays nommé Crusis; l'action venait de se passer, quand d'autres peltastes sortis d'Olynthe vinrent donner du renfort. Dès que les troupes légères de Spartolus les aperçurent, cette augmentation de force leur donna du courage; comme elles n'avaient pas été repoussées à la première attaque, elles en firent une nouvelle avec la cavalerie chalcidienne et les auxiliaires. Les Athéniens reculèrent jusqu'aux bagages où ils avaient laissé deux corps de troupes; dès qu'ils s'avançaient, l'ennemi cédait, quand ils reculaient, il les pressait et les accablait de traits. La cavalerie chalcidienne fondait partout où elle trouvait jour; ce fut elle surtout qui effraya les Athéniens, elle les mit en fuite et les poursuivit au loin. Les vaincus se retirèrent à Potidée; ils furent obligés de traiter pour enlever leurs morts et ils retournerent à Athènes avec ce qui leur restait de troupes; ils avaient perdu quatre cent trente hommes et tous leurs généraux. Les Chalcidiens et les Bottiéens élevèrent un trophée, recueillirent leurs morts et se séparèrent.

LXXX. Le même été, peu après ces événemens², les Ampraciotés et les Chaoniens, vou-

¹ A la fin de juillet.

² Septembre.

lant se rendre maîtres de toute l'Acarnanie et la détacher d'Athènes, persuadèrent aux Lacédémoniens d'équiper une flotte de leurs alliés, et de faire passer dans ce pays mille hoplites. Ils leur montraient qu'en l'attaquant d'intelligence et à la fois par terre et par mer, les Acarnanes de la côte ne pourraient donner de secours à ceux de l'intérieur et qu'on enlèverait aisément toute la contrée; que maître de l'Acarnanie, on le deviendrait de Zacynthe et de Céphalénie, et qu'il ne serait plus si facile aux Athéniens de faire des courses autour du Péloponnèse; qu'enfin on pouvait espérer de prendre aussi Naupacte.

Les Lacédémoniens, persuadés, expédièrent aussitôt sur un petit nombre de bâtimens des hoplites aux ordres de Cnémus, qui avait encore le commandement de la flotte; ils envoient ordre aux alliés de faire passer aussitôt à Leucade ce qu'ils avaient de vaisseaux appareillés. Les Corinthiens, surtout, témoignaient beaucoup de zèle aux Ambraciotes, qui étaient une de leurs colonies, et la flotte de Corinthe, de Sicyone et des autres contrées voisines, se disposait au départ. Celle de Leucade, d'Ambracie, d'Anactorium avait mis en mer la première, et attendait à Leucade. Cnémus avec les mille hoplites qu'il conduisait, échappa, dans sa traversée, à Phormion, commandant des vingt vaisseaux athéniens qui gardaient les côtes de Naupacte; il fit mettre en marche sans délai l'armée de terre. Les Grecs qui la composaient étaient les Ambraciotes, les Leucadiens, les Anactoriens et les mille hommes du Péloponnèse qu'il avait amenés. Des Barbares se joignirent à eux. On voyait mille Chaoniens qui ne reconnaissent pas de roi; chez eux le commandement est annuel; il était alors exercé par Photius et Nicanor, de la race à qui cet honneur est affecté. Avec eux marchaient les Thesprotiens, qui n'ont pas non plus de roi; les Molosses et les Antitanes étaient conduits par Sabyllthus, tuteur du roi Tharyps, encore enfant, et les Paravéens, par Oræde leur roi. Antiochus, roi des Orestes, avait confié mille hommes de ses troupes à Oræde, et il devait combattre avec les Paravéens. Perdicas, à l'insu d'Athènes, envoya mille Macédoniens qui arrivèrent trop tard.

Ce fut avec cette armée que Cnémus partit, sans attendre la flotte de Corinthe. En traversant le pays des Agræens, on ravagea le bourg

de Lymnée, qui n'avait pas de murailles. On gagna Stratos, très grande ville de l'Acarnanie, dans la pensée que, si l'on pouvait d'abord s'en rendre maître, le reste se soumettrait aisément.

LXXXI. Les Acarnanes, à la nouvelle qu'une puissante armée était entrée chez eux par terre, et qu'en même temps ils allaient voir arriver par mer les ennemis, ne se réunirent pas pour la défense de cette place; mais chacun ne songea qu'à garder son pays. Sur la prière qu'ils adressèrent à Phormion de venir à leur secours, il répondit qu'il ne pouvait laisser Naupacte sans défense, tandis que la flotte de Corinthe était prête à partir. Les Péloponnésiens et les alliés se partagèrent en trois corps, et marchèrent vers Stratos, pour établir leur camp à la vue de la place et être prêts à former l'attaque des murailles, si l'on ne se rendait pas à leurs insinuations.

Les Chaoniens et les autres Barbares occupaient le centre; les Leucadiens, les Anactoriens et le reste des alliés étaient à droite; Cnémus, avec les Péloponnésiens et les Ambraciotes, formait la gauche. Ces trois corps étaient à de grandes distances les uns des autres, et quelquefois même ils ne se voyaient pas. Les Grecs s'avançaient en bon ordre et se tenaient toujours sur leurs gardes, jusqu'à ce qu'ils trouvassent à camper dans un lieu sûr. Mais les Chaoniens, pleins de confiance en eux-mêmes et fiers de la haute réputation de valeur dont ils jouissaient dans cette partie du continent, n'eurent pas la patience de choisir un camp; ils firent une marche précipitée vers les autres Barbares, dans l'espérance de prendre la ville d'emblée et d'avoir la gloire de cette conquête. Les Stratiens, instruits de leur approche, sentirent que s'ils pouvaient les battre pendant qu'ils étaient seuls, ils auraient ensuite moins à craindre de la part des Grecs. Ils leur dressèrent des embûches aux environs de la ville, et quand ils les virent assez près, ils fondirent sur eux à la fois et de la place et des embuscades. Frappés d'effroi, les Chaoniens périrent en grand nombre, et le reste des Barbares, en les voyant fléchir, n'attendit pas l'ennemi et prit la fuite. Les Grecs des deux ailes ne savaient rien de ce combat, les Barbares étaient trop loin d'eux, et l'on croyait qu'ils ne s'étaient avancés avec tant de précipitation que pour choisir un endroit où ils pussent établir

leur camp. Ils ne furent instruits de l'événement que par les fuyards qui vinrent se jeter au milieu d'eux. Ils les reçurent, ne formèrent qu'un seul camp, et se tinrent en repos toute la journée. Les Stratiens n'en vinrent pas aux mains avec eux, parce qu'ils n'étaient pas encore renforcés par les autres Acarnanes, et ils ne pouvaient s'ébranler sans être soutenus par des troupes d'armes complètes. Ils se contentèrent donc de leur lancer des pierres et de les harceler. Les Acarnanes passent pour d'excellens frondeurs.

LXXXII. La nuit venue, Cnémus se hâta de gagner avec son armée le fleuve Anapus, à quatre-vingts stades¹ de Stratos, et le lendemain il obtint la permission d'enlever les corps des hommes qu'il avait perdus. Les OEniades vinrent le trouver en qualité d'amis; il se retira sur leurs terres avant que les alliés ennemis fussent arrivés, et de là chacun rentra dans son pays. Les Stratiens dressèrent un trophée pour la victoire qu'ils avaient remportée sur les Barbares.

LXXXIII. La flotte des Corinthiens et des autres alliés, qui devait partir du golfe de Crisa pour se joindre à Cnémus et empêcher les Acarnanes des bords de la mer de venir au secours des autres, ne put remplir sa destination: précisément lorsqu'on s'était battu à Stratos, elle avait été forcée d'accepter le combat contre les vingt vaisseaux d'Athènes qui gardaient Nausippe, et que commandait Phormion. Il observait le moment où elle sortirait du golfe en rasant la côte, et son dessein était de l'attaquer dans une mer ouverte. Les Corinthiens et les alliés voguaient vers l'Acarnanie, disposés à combattre sur terre et non pas à soutenir un combat naval; ils n'imaginaient pas que les Athéniens, avec vingt vaisseaux, eussent l'audace d'en attaquer quarante-sept. Ils longeaient la côte, et de Patrès, ville d'Achaïe, ils passaient au continent opposé, où est située l'Acarnanie, quand ils les virent déboucher de Chalcis et du fleuve Evénus et s'avancer à leur rencontre. La nuit ne put les empêcher de les voir mettre en rade, ce fut ainsi qu'ils furent obligés d'accepter la bataille au milieu du détroit. Chaque ville avait ses commandans qui les disposèrent au combat; ceux de Corinthe étaient Machon, Isocrate et Agatarchidas. Les Péloponnésiens

rangèrent leurs navires en cercle et tirèrent de cercle le plus étendu qu'il leur fut possible, pour empêcher les ennemis de pénétrer dans leur flotte: les proues étaient en dehors et les poupes en dedans. Ils placèrent au centre les petits bâtimens qui les accompagnaient, et cinq de leurs vaisseaux qui manœuvraient le mieux et qui devaient se jeter, de peu de distance, sur les ennemis, s'il leur arrivait de faire quelque attaque.

LXXXIV. Les vaisseaux athéniens, rangés en file, couraient autour du cercle, le resseraient toujours davantage et ne cessaient de raser les vaisseaux ennemis qu'ils semblaient près d'attaquer. Mais Phormion avait défendu d'en venir aux mains avant que lui même eût donné le signal; il espérait que la flotte ennemie ne garderait pas son ordre de bataille comme une armée de terre; mais que les vaisseaux seraient poussés les uns contre les autres et que les petits bâtimens ne manqueraient pas de causer du trouble. Il continuait sa course circulaire, en attendant un vent qui a coutume de s'élever au point du jour, et qui, soufflant du golfe, ne permettrait pas aux ennemis de garder un instant le même ordre. Comme ses vaisseaux manœuvraient bien mieux, il se croyait maître de choisir à son gré le moment de l'attaque, et il pensait que ce devait être celui où le vent viendrait à souffler. Il s'éleva; déjà la flotte ennemie se trouvait resserée, parce que le vent la tourmentait et qu'elle se trouvait embarrassée par les petits bâtimens. Tout était en désordre, les vaisseaux heurtaient les vaisseaux; on se repoussait à coups d'avirons, on criait, on tâchait de s'éviter, on se disait des injures: ordres, conseils, rien n'était entendu; les équipages sans expérience ne pouvaient lever les rames contre les efforts de la mer agitée, et les navires n'obéissaient pas aux manœuvres des pilotes.

Le moment était favorable: Phormion donne le signal, les Athéniens attaquent, et pour premier exploit, ils coulent bas l'un des navires montés par les généraux. Partout où ils s'ouvrent un passage, ils brisent les vaisseaux; personne n'ose revenir à la charge et leur opposer la force: tout est dans l'épouvante, tout fuit vers Patrès et Dymé, dans l'Achaïe. Les Athéniens poursuivent les vaincus, prennent douze vaisseaux, égorgent la plupart de ceux

¹ Un peu plus de trois lieues.

qui les montent, et naviguent vers Molycrium. Ils élevèrent un trophée sur le promontoire de Rhium, consacrèrent une de leurs prises à Neptune, et retournèrent à Naupacte. Les Péloponnésiens, avec ce qui leur restait de bâtimens, se hâtèrent de passer de Dymé et de Patrès à Cyllène, qui est l'arsenal maritime des Éléens. Ce fut là que se rendirent aussi de Leucade, après la bataille de Stratos, Cnémus et les vaisseaux du pays qui devaient se joindre à la flotte du Péloponnèse.

LXXXV. Les Lacédémoniens envoyèrent Timocrate, Brasidas et Lycophon pour servir de conseil à Cnémus dans ses opérations navales. Ils lui firent donner ordre de mieux se préparer à un nouveau combat, et de ne pas souffrir que la mer lui fût interdite par un petit nombre de vaisseaux. Comme c'était la première fois qu'ils s'étaient essayés dans un combat naval, l'événement leur en semblait fort étrange. Ils croyaient moins devoir l'attribuer à leur infériorité dans la marine qu'à la mollesse de leurs combattans; incapables qu'ils étaient de comparer la longue pratique des Athéniens à leur inexpérience novice. Ce fut avec des sentimens d'indignation qu'ils envoyèrent des commissaires à Cnémus : ceux-ci, à leur arrivée, ordonnèrent conjointement avec lui aux différentes villes de fournir des vaisseaux, et firent mettre en état de combat ceux dont il disposait.

De son côté, Phormion fait porter à Athènes la nouvelle de l'action dans laquelle il a remporté la victoire, et celle des nouveaux préparatifs de l'ennemi. Il demande qu'on lui envoie, sans délai, le plus grand nombre de bâtimens qu'il sera possible, parce qu'on devait chaque jour s'attendre à une affaire. On lui expédia vingt vaisseaux, avec ordre à celui qui les conduisait de passer d'abord en Crète. Un Crétois de Gortyna, nommé Nicias, était lié d'hospitalité avec les Athéniens : c'était lui qui les engageait à passer à Cydonie, ville ennemie d'Athènes, et il les flattait de la leur soumettre. Son objet était de complaire aux habitans de Polychna, voisins de Cydonie. Il passa en Crète avec les vaisseaux qu'on lui prêtait, et secondé par les Polychnites, il ravagea le pays des Cydoniates. Les tempêtes et les vents contraires lui firent perdre beaucoup de temps.

LXXXVI La flotte du Péloponnèse, qui était

à Cyllène pendant que les Athéniens étaient retenus autour de la Crète, fit voile pour Panorme en Achaïe, disposée à combattre. Là se trouvait rassemblée l'armée de terre, prête à la favoriser. En même temps Phormion passa à Rhium de Molycrie, et se tint à l'ancre en dehors du promontoire, avec les vingt vaisseaux qui avaient déjà combattu; les gens du pays étaient amis des Athéniens. En face de ce promontoire, en est un autre appelé de même, qui fait partie du Péloponnèse; un trajet de sept stades au plus¹ les sépare l'un de l'autre; c'est l'embouchure du golfe de Crisa. Les Péloponnésiens, après avoir aperçu l'ennemi, abordèrent à ce Rhium de l'Achaïe qui n'est pas loin de Panorme : leur armée de terre y était; ils mirent aussi à l'ancre avec soixante-dix-sept vaisseaux. On resta de part et d'autre à s'observer pendant six à sept jours, faisant les préparatifs du combat qu'on était résolu de livrer. Les Péloponnésiens ne voulaient pas sortir de l'espace contenu entre les deux promontoires, et s'exposer au large, dans la crainte d'un malheur semblable à celui qu'ils avaient éprouvé; ni les Athéniens s'engager dans une mer resserrée, ce qu'ils regardaient comme un avantage pour leurs ennemis. Enfin, Cnémus, Brasidas et les autres généraux Péloponnésiens voulurent presser le combat naval avant qu'il pût venir d'Athènes quelque renfort; ils convoquèrent d'abord les soldats, et les voyant presque tous effrayés de leur première défaite, ils tâchèrent de les rassurer et leur parlèrent ainsi :

LXXXVII. « Ceux de vous, ô Péloponnésiens, à qui le mauvais succès de la dernière affaire inspire des craintes pour celle qui se prépare, ont tort de se livrer à la terreur. Nos dispositions, vous le savez, étaient défectueuses, et notre objet était d'aller combattre sur terre, et non de soutenir un combat naval. La fortune d'ailleurs rassembla contre nous bien des circonstances. On peut ajouter que l'inexpérience nous fit commettre des fautes, parce que nous combattions sur mer pour la première fois. Non, ce n'est point par lâcheté que nous avons été vaincus. Quand l'esprit n'est pas entièrement tombé dans l'abattement, quand on trouve en soi-même des raisons de se justifier, il ne faut

¹ Un quart de lieue.

pas se laisser consterner par les atteintes imprévues du sort. Pensez que c'est le destin des hommes d'être trompés par les événemens; que les braves gens restent toujours les mêmes par le cœur, et qu'avec du courage on ne s'excuse pas sur son inexpérience pour se donner le droit de montrer de la faiblesse. Vous êtes moins audessous des ennemis par votre défaut d'expérience qu'au-dessus d'eux par votre audace. La science qu'ils ont acquise est ce qui vous donne le plus de crainte. Par elle, en effet, si elle était accompagnée du courage, ils pourraient, dans le péril, se rappeler ce qu'ils ont appris, et en faire un bon usage; mais sans la valeur toute la science ne peut rien contre le danger, car la crainte frappe la mémoire de stupeur, et l'art sans courage n'est d'aucun secours.

« A ce que les Athéniens ont de plus en expérience, opposez ce que vous avez de plus en bravoure; et à la crainte que vous inspire votre défaite, l'idée que vous étiez mal préparés. Vous avez pour vous le grand nombre de vaisseaux, et l'avantage de combattre près d'une côte qui vous appartient, et près de votre armée de terre. La victoire est ordinairement du parti le plus nombreux et le mieux fourni des choses nécessaires. A peser toutes les circonstances, il est probable que nous ne serons pas vaincus, et nos premières fautes vont nous servir d'utiles leçons. Pilotes et matelots, que chacun de vous suive, avec une valeureuse confiance, les ordres de ses chefs, sans quitter la place qui lui sera marquée. Nous allons vous préparer, avec le même zèle que vos premiers commandans, l'occasion d'en venir aux mains, et nous ne fournirons à personne le prétexte de manquer de courage. Si quelqu'un de vous se conduit en lâche, il subira la peine due à sa faute; et les hommes de cœur honorés recevront les récompenses que méritera leur vertu. »

LXXXVIII. Ce fut par de tels discours que les commandans animèrent le courage des Péloponnésiens. Phormion ne craignait pas moins le découragement de ses soldats: il n'ignorait pas qu'ils formaient des rassemblemens et que le nombre des vaisseaux ennemis leur inspirait de l'épouvante. Il crut devoir les encourager, les rassurer et leur donner les conseils que dictait la circonstance. Dès auparavant, il avait pris l'habitude de leur parler en toute occasion, et

il avait si bien préparé d'avance leurs esprits, qu'il ne pouvait survenir une flotte assez formidable pour les empêcher de l'attendre. D'ailleurs, depuis long-temps, ses soldats avaient conçu d'eux-mêmes une si haute opinion, qu'ils ne croyaient pas que des Athéniens pussent reculer devant des vaisseaux du Péloponnèse, quelque pût en être le nombre. Comme il les vit cependant consternés à l'aspect de leurs ennemis, il crut devoir les rappeler à leur première valeur. Il les fit assembler, et leur parla ainsi :

LXXXIX. « Soldats, je me suis aperçu que le nombre de vos ennemis vous causait de l'effroi, et je vous ai convoqués pour ne pas vous laisser de crainte sur ce qui n'a rien de redoutable. D'abord, c'est pour avoir été déjà vaincus, et parce qu'eux-mêmes ne se regardent pas comme vos égaux, qu'ils ont rassemblé tant de vaisseaux, sans oser se mesurer contre vous à forces égales. Ensuite, ce qui leur donne surtout la confiance de s'avancer, comme s'ils avaient seuls le privilège du courage, ce qui seul leur inspire de l'audace, c'est leur expérience de la guerre de terre. Comme ils y ont eu le plus souvent l'avantage, ils pensent que sur mer ils n'auront pas moins de succès. Mais vous devez d'autant plus compter sur la supériorité dans les actions maritimes, qu'ils en jouissent dans les combats de terre: car ce n'est assurément pas en courage qu'ils l'emportent sur vous; mais plus les uns et les autres nous avons d'habileté dans une partie, et plus nous avons d'audace. Les Lacédémoniens, à qui leur réputation donne le commandement sur les alliés, conduisent des gens qui, la plupart, ne marchent au danger que par force, puisque d'eux-mêmes, sans doute, après leur défaite, ils ne s'exposeraient pas une seconde fois à un combat naval. Ne craignez donc pas leur valeur. Vous leur causez bien plus de crainte qu'ils ne peuvent vous en inspirer, et avec bien plus de raison, puisque vous les avez vaincus, et qu'ils pensent qu'en vous présentant devant eux, vous êtes bien décidés à faire de grandes choses. Des ennemis qui ont pour eux, comme ceux-ci, l'avantage du nombre, ont bien plus de confiance dans leurs forces que dans leur habileté; mais ceux qui, bien inférieurs, et sans y être forcés, osent se mesurer contre eux, ont quelque grande pensée qui leur donne de l'assurance. Tels sont les raisonne-

mens de vos ennemis, et ce que votre conduite a d'étrange leur cause plus d'effroi que si vos préparatifs s'accordaient avec les règles communes.

« On a vu bien des armées succomber sous des ennemis moins respectables qu'elles, tantôt par impéritie, et tantôt aussi par lâcheté : ce sont deux vices qu'on ne nous reprochera pas. Autant qu'il dépendra de moi, je n'engagerai pas l'action dans le golfe. Je n'y entrerai même pas. Je sais trop que, contre de nombreux vaisseaux malhabiles à la manœuvre, une mer resserrée ne convient pas à une petite flotte, qui a, dans ses mouvemens, plus d'art et de légèreté. Comme on ne verrait pas d'assez loin les ennemis, on ne pourrait s'avancer, comme il le faut, à l'attaque; trop pressé, on ne pourrait se retirer à propos : on ne saurait ni se faire jour à travers la flotte ennemie, ni retourner librement en arrière; manœuvre convenable aux vaisseaux les plus légers. Il faudrait changer le combat naval en un combat de terre, et c'est alors que les flottes les plus nombreuses ont l'avantage. C'est à quoi j'aurai soin de pourvoir autant qu'il me sera possible. Et vous, gardant votre poste sur les vaisseaux, exécutez les ordres avec célérité; ce qui sera facile, puisque c'est d'une faible distance que vous vous blâncerez sur l'ennemi. Dans l'action, regardez comme bien important le bon ordre et le silence : rien de plus utile à la guerre, et surtout dans les actions navales. Défendez-vous de manière à ne pas flétrir vos premiers exploits. Cette journée doit avoir une grande issue : elle va ravir aux Péloponnésiens toute espérance d'une marine, ou faire craindre aux Athéniens de perdre bientôt l'empire de la mer. Je dois vous rappeler encore une fois que vous venez de vaincre la plupart de ceux que vous allez combattre : l'âme des vaincus n'est plus la même pour se présenter aux mêmes dangers. »

XC. Ce fut à peu près en ces termes que Phormion encouragea ses soldats. Comme il n'entra pas dans le golfe, et qu'il évitait une mer étroite, les Péloponnésiens voulurent l'y engager malgré lui. Ils prirent le large au lever de l'aurore, et, rangés sur quatre vaisseaux de front, ils voguèrent dans l'intérieur du golfe comme s'ils eussent voulu gagner leur pays. Ils défilaient par leur aile droite, dans le même ordre qu'ils s'étaient tenus à l'ancre; et ils ajou-

tèrent seulement à cette aile vingt vaisseaux des plus légers. C'était pour empêcher les Athéniens d'éviter leur attaque en se tenant à quelque distance, et pour envelopper leur flotte, si Phormion, dans l'idée qu'on allait attaquer Naupacte, s'avançait au secours de cette place. Ce qu'ils attendaient arriva. Dès que ce général vit les ennemis appareiller, il craignit pour Naupacte qui était sans défense, et se hâta, malgré lui, d'embarquer ses soldats. Il rasait la côte, et l'infanterie des Messéniens défilait en même temps pour le soutenir. Les Péloponnésiens ne virent pas plus tôt la flotte athénienne arriver sur une seule ligne, et déjà engagée dans le golfe et près de terre, comme ils l'avaient tant souhaité, qu'ils donnèrent le signal. virèrent de bord et vinrent à sa rencontre avec toute la vitesse dont ils étaient capables. Ils espéraient s'emparer de la flotte entière; mais onze vaisseaux, qui devançaient le reste, évitèrent la ligne des Péloponnésiens et regagnèrent la haute mer. Les ennemis atteignirent les autres, les poussèrent à la côte dans leur fuite, et les firent échouer. Ils tuèrent tous les Athéniens qui ne purent se sauver à la nage, se mirent à remorquer une partie des vaisseaux abandonnés, et déjà ils en avaient pris un avec tous ceux qui le montaient; mais les Messéniens virent au secours, entrèrent tout armés dans la mer, montèrent sur quelques-uns des bâtimens qu'entraînaient déjà les ennemis, combattirent du haut des ponts et les sauvèrent.

XCI. De ce côté les Péloponnésiens étaient victorieux, puisqu'ils avaient fait échouer des vaisseaux ennemis. Mais leurs vingt bâtimens de l'aile droite se mirent à la poursuite des onze vaisseaux athéniens qui avaient évité l'attaque et gagné la haute mer. Ceux-ci, à l'exception d'un seul, les devancèrent, et se réfugièrent dans la rade de Naupacte. Là, ils se mirent en bataille, la proue en dehors, à la vue du temple d'Apollon, disposés à se défendre si l'on approchait de terre pour les attaquer. Les Péloponnésiens les suivirent de près. Ils naviguaient en chantant le psalm, comme des gens qui avaient remporté la victoire. Un vaisseau de Leuceade, qui seul voguait bien en avant des autres, joignit celui d'Athènes qui était resté seul en arrière. Il se trouva que, par hasard, un vaisseau marchand était à l'ancre hors de la

rade. Le navire athénien est le premier à l'atteindre, en fait le tour, va donner au milieu du vaisseau qui le poursuit et le submerge. Les Péloponnésiens ne s'attendaient pas à cet événement ; il les étonne et les effraie. Comme ils étaient victorieux, ils s'étaient mis sans ordre à la poursuite : les équipages de quelques vaisseaux tinrent les rames basses et s'arrêtèrent pour attendre les autres ; manœuvre inutile, parce que l'ennemi n'avait que peu d'espace à franchir pour venir les attaquer ; d'autres, pour ne pas connaître cette plage, échouèrent contre des écueils.

XCII. Ce spectacle anime les Athéniens : l'ordre leur est donné, ils poussent un grand cri et s'avancent contre eux. Ceux-ci, troublés de leurs fautes et du désordre où ils se trouvent, résistent peu de temps, et tournent vers Panorme d'où ils sont partis. Les Athéniens les poursuivent ; ils leur enlèvent les vaisseaux les moins éloignés, au nombre de six, et reprennent ceux des leurs que les Péloponnésiens avaient mis hors de combat, et amarrés au rivage. Ils tuèrent une partie des hommes et en firent quelques-uns prisonniers. Le Lacédémonien Timocrate était sur le vaisseau de Leucade qui fut submergé près du bâtiment de charge. Pendant que le navire coulait bas, il se tua lui-même, et son corps fut porté dans le port de Naupacte.

Les Athéniens, au retour de la poursuite, élevèrent un trophée au lieu d'où ils étaient partis pour la victoire ; ils recueillirent les morts et les débris des vaisseaux qui furent apportés sur la côte, et rendirent, par un traité, ceux des ennemis. Les Péloponnésiens élevèrent aussi un trophée pour avoir été victorieux quand ils avaient obligé les ennemis à fuir, et avoir fait échouer quelques-uns de leurs vaisseaux. Ils consacèrent sur le Rhium d'Achaïe, près de leur trophée, le vaisseau qu'ils avaient pris ; mais à l'arrivée de la nuit, craignant qu'il ne vint contre eux quelques secours de la part des Athéniens, ils rentrèrent tous, excepté ceux de Leucade, dans le golphe de Crisa et dans celui de Corinthe. Les Athéniens qui venaient de Crète avec vingt vaisseaux, et qui auraient dû se joindre à Phormion avant le combat, abordèrent à Naupacte peu après la retraite des ennemis ; et l'été finit.

XCIII. Avant que la flotte du Péloponnèse se séparât¹, Cnémus, Brasidas et les autres commandans, voulurent, au commencement de l'hiver, et sur les renseignemens des Mégariens, faire une tentative sur le Pirée, port d'Athènes. Ce port n'était ni gardé ni fermé ; ce qui ne doit pas étonner, par la grande supériorité que les Athéniens avaient dans la marine. Il fut résolu que chaque matelot se chargerait de sa rame, de la courroie qui sert à l'attacher, et de son coussin, et qu'ils passeraient par terre de Corinthe à la mer qui regarde Athènes ; qu'ils se hâteraient d'arriver à Mégare, qu'ils tireraient de leur chantier de Nisée quarante vaisseaux qui s'y trouvaient, et vogueraient droit au Pirée. Il n'y avait aucune flotte qui en fit la garde, et l'on était loin de s'attendre à voir jamais les ennemis aborder à l'improviste. Les Athéniens croyaient que c'était une entreprise que jamais on n'oserait faire ouvertement, même en se donnant tout le loisir de s'y préparer ; et que, si l'on osait la former, ils ne pourraient manquer de la prévoir.

Aussitôt qu'il fut conçu, le projet fut mis à exécution. Les matelots, arrivés de nuit, mirent à flot les vaisseaux de Nisée, et voguèrent, non vers le Pirée, comme il avait été résolu ; le danger les effraya ; on prévit aussi qu'ils furent contrariés par le vent : mais ils allèrent à Salamine, promontoire qui regarde Mégare. Là était une garnison et une garde de trois vaisseaux, pour empêcher que rien ne pût entrer à Mégare, ni en sortir. Ils attaquèrent la garnison, amarrèrent les trois vaisseaux qui étaient vides, surprirent Salamine et la pillèrent.

XCIV. Des feux furent allumés pour faire connaître à Athènes l'arrivée des ennemis². Jamais on n'avait éprouvé, dans cette guerre, une plus grande consternation. On croyait dans la ville que les ennemis étaient déjà dans le Pirée, que déjà maîtres de Salamine, ils étaient sur le point d'arriver. C'est ce qu'ils auraient fait sans peine, s'ils avaient voulu ne pas per-

¹ Après le 8 octobre.

² Les Grecs se servaient pour signaux de torches que des hommes tenaient allumées sur les remparts. Si l'on voulait signifier l'arrivée d'un ennemi, on agitait les torches ; mais, pour marquer l'arrivée d'un secours, on les tenait tranquilles.

dre de temps, et si le vent ne les avait pas retenus. Les Athéniens, dès le point du jour, coururent en foule au Pirée, tirèrent les vaisseaux à flot, les montèrent tumultueusement et cinglèrent vers Salamine : ils laissèrent des gens de pied à la garde du Pirée. Les Péloponnésiens apprirent qu'il venait du secours, et après avoir fait des courses dans la plus grande partie du pays, ils prirent les hommes, le butin et les trois vaisseaux de la garnison de Boudore, et se hâtèrent de partir pour Nisée. Ils n'étaient pas sans crainte sur leurs propres vaisseaux, qu'ils avaient tirés du chantier, où ils étaient restés long-temps à sec, et qui faisaient eau de tous côtés. Retournés à Mégare, ils firent à pied le chemin de Corinthe, et les Athéniens revinrent aussi sur leurs pas, ne les ayant pas trouvés aux environs de Salamine. Depuis cet événement, ils gardèrent mieux le Pirée, tinrent le port fermé et prirent les autres précautions nécessaires.

XCV. Dans le même temps, au commencement de l'hiver, Sitalcès d'Odryse, fils de Térès, roi de Thrace, fit la guerre à Perdiccas, fils d'Alexandre, roi de Macédoine, et aux Chalcidiens de Thrace. Il s'agissait de deux promesses dont il voulait remplir l'une et faire exécuter l'autre. Perdiccas, se voyant pressé au commencement de la guerre, lui avait fait certaines promesses s'il le reconciliait avec les Athéniens, et s'il ne remettait pas sur le trône Philippe, son frère et son ennemi; mais il ne les avait pas tenues, et lui-même était convenu avec les Athéniens, quand il était entré dans leur alliance, de mettre fin à la guerre de la Chalcidique. Ce fut pour ces deux objets qu'il se mit en campagne. Il conduisait avec lui, pour le mettre sur le trône, Amyntas, fils de Philippe. Agron l'accompagnait en qualité de général : il avait aussi avec lui des députés d'Athènes qui se trouvaient pour cette affaire auprès de sa personne : car les Athéniens s'étaient engagés à fournir des vaisseaux et le plus grand nombre de troupes qu'il serait possible contre les Chalcidiens.

XCVI. Parti de chez les Odryses, il mit d'abord en mouvement les Thraces qui habitent entre les monts Æmus et Rhodope, et qui étaient sous sa domination jusqu'au Pont-Euxin et à l'Hellespont; ensuite les Gètes qui vivent au-delà

de l'Æmus, et tous les autres peuples qui habitent en deçà de l'Ister, dans le voisinage du Pont-Euxin. Les Gètes et les peuples de cette contrée limitrophe des Scythes, ont tous les mêmes armes, et sont tous archers à cheval. Il appela un grand nombre de montagnards libres de la Thrace; ils portent des coutelas, et sont connus sous le nom de Diens : la plupart occupent le mont Rhodope. Il attira les uns par l'appât de la solde; les autres le suivirent volontairement. Il fit aussi lever les Agriens, les Léæens et toutes les autres nations de la Pœonie qu'il commandait. C'étaient les derniers peuples de sa domination qui s'étendait jusqu'aux Graæens et aux Léæens de la Pœonie, et jusqu'au fleuve Strymon, qui, du mont Scomius, coule à travers le pays des Graæens et des Léæens. Tel était le terme de son empire du côté des Pœoniens, qui dès lors jouissaient de la liberté. Du côté des Triballes, qui vivent aussi sous leurs propres lois, sa domination était terminée par les Trères et les Lilatæens; ceux-ci logent au nord du mont Scomius, et s'étendent vers l'occident jusqu'au fleuve Oscius, qui tombe de la même montagne que le Nestus et l'Èbre; elle est déserte et fort élevée, et tient au mont Rhodope.

XCVII. Le domaine des Odryses, du côté où il s'étend vers la mer, prend de la ville d'Abdères, jusqu'à l'embouchure de l'Ister dans le Pont-Euxin. Cette côte, en prenant le plus court sur un vaisseau rond, et avec le vent toujours en poupe, est de quatre journées et d'autant de nuits de navigation. Par terre, en suivant aussi le plus court, un homme qui marche bien peut faire en onze jours la route d'Abdères à l'Ister. La traversée du continent depuis Bysance jusqu'au pays des Léæens, est de treize jours pour un homme qui marche bien. C'est la plus grande largeur de ce pays en remontant depuis la mer. Le tribut des Barbares et des villes grecques, tel que le recevait Seuthès, qui a succédé à Sitalcès, et qui l'a augmenté, pouvait être estimé à quatre cents talens d'argent¹, en comptant ensemble l'argent et l'or. Les présens en or et en argent ne s'élevaient pas à moins, sans compter ce qui se recevait en étoffes pleines ou brodées, et en ustensiles de différentes espèces. Et ce n'é-

¹ Vingt-un millions six cent mille livres.

taient pas seulement au roi que l'on faisait de ces présens, mais aux Odryses les plus en crédit et les plus distingués par la naissance. Car ces peuples, comme tous ceux de la Thrace, ont cet usage opposé à celui des Perses : c'est de recevoir plutôt que de donner, et chez eux, il est plus honteux de ne pas donner quand on vous demande, que d'être refusé quand vous demandez. Il est vrai qu'on abuse du pouvoir pour tirer parti de cet usage, car on ne peut rien faire qu'avec des présens. On voit que ce royaume est parvenu à une grande puissance. De toutes les dominations qui se trouvent en Europe entre le golfe d'Ionie et le Pont-Euxin, c'est celle qui jouit des plus grands revenus en argent et autres espèces de richesses. Pour la force militaire et le nombre des troupes, elle le cède beaucoup à celle des Scythes. Il n'est point de puissance en Europe qui leur puisse être comparée, et même il n'est aucune nation de l'Asie qui, prise séparément, fût capable de résister aux Scythes, s'ils étaient tous réunis : mais pour la prudence et la conduite qu'exigent les diverses circonstances de la vie, ils n'égalent pas les autres peuples.

XCVIII. Sitalcès, maître d'une si puissante contrée, se disposa donc à la guerre. Ses préparatifs terminés, il se mit en marche pour la Macédoine. Après être sorti de ses états, il franchit Cercine, montagne déserte, qui sépare les Sintes des Pœoniens. Il la traversa par un chemin qu'il avait ouvert lui-même en coupant les forêts, lorsqu'il avait porté la guerre à ce dernier peuple. Dans leur route à travers cette montagne, en partant de chez les Odryses, ses troupes avaient à droite les Pœoniens, à gauche les Sintes et les Mèdes. Elles arrivèrent à Dobère, ville de Pœonie. Sitalcès, dans cette marche, ne perdit aucun homme, si ce n'est quelques-uns par maladie; il en gagna même de nouveaux, car bien des Thraces libres le suivirent pour faire du butin, sans qu'il eût besoin de les inviter. Aussi dit-on que son armée ne montait pas à moins de cent cinquante mille hommes. La plupart étaient de l'infanterie, le tiers au plus de la cavalerie. C'était surtout les Odryses eux-mêmes qui composaient cette cavalerie, et ensuite des Gètes. Les plus belliqueux de l'infanterie étaient les peuples libres descendus du mont Rhodope, et qui étaient armés de coutelas; le reste était

une multitude mêlée, redoutable surtout par le nombre.

XCIX. Rassemblées à Dobère, ces troupes se disposèrent à tomber de la haute Macédoine sur la basse, où régnait Perdiccas. On comprend dans celle-ci les Lyncestes, les Hélimiotes, et d'autres nations de l'intérieur des terres qui leur sont alliées et soumises, mais qui forment des royaumes particuliers. Alexandre, père de Perdiccas, et ses ancêtres les descendans de Téménus, originaires d'Argos, conquièrent les premiers ce qu'on appelle aujourd'hui la Macédoine maritime. Ils commencèrent par vaincre dans un combat et par chasser de la Piérie les Pières, qui dans la suite occupèrent Phagrès et d'autres pays au-dessous du mont Pangée, au-delà du Strymon. La côte qui court au pied du Pangée, près de la mer, embrasse ce qu'on appelle encore aujourd'hui golfe Piérique. Ces princes repoussèrent aussi, de ce qu'on nomme la Bottie, les Bottiéens, qui confinent maintenant à la Chalcidique. Ils conquièrent une portion étroite de la Pœonie, près du fleuve Axios, depuis les montagnes jusqu'à Pella et la mer. Ils ont aussi sous leur puissance, au-delà de l'Axios, jusqu'au Strymon, ce qu'on appelle la Mygdonie, d'où ils ont chassé les Édoniens. Ils ont repoussé du pays nommé Éordie les Éordiens, dont le plus grand nombre a été détruit et dont les faibles restes se sont établis autour de Physca. Ils ont aussi chassé de l'Almopie les Almopes. Enfin, ces Macédoniens établirent leur puissance sur d'autres nations qui leur sont encore soumises, sur l'Anthémonte, la Grestonie, la Bisaltie, et une grande partie de la haute Macédoine elle-même. Toute cette domination est comprise sous le nom de Macédoine, et quand Sitalcès y porta la guerre, Perdiccas, fils d'Alexandre, y régna.

C. Les Macédoniens, incapables de résister à l'armée formidable qui s'avancait contre eux, se retirèrent dans les lieux fortifiés par la nature et dans toutes les citadelles. Elles n'étaient pas en grand nombre. C'est Achélaüs, fils de Perdiccas, qui, parvenu à la royauté, éleva dans la suite celles qu'on voit dans ce pays. Il aligna les chemins, mit l'ordre dans les différentes parties du gouvernement, régla ce qui concernait la guerre, monta la cavalerie, arma l'infanterie, et fit plus lui seul, pour rendre son royaume

florissant, que les huit souverains ensemble qui l'avaient précédé ¹.

De Dobère, l'armée des Thraces tomba sur ce qui avait composé la domination de Philippe, prit de force Idomène, et par accord, Gortynie, Atalante et quelques autres places. Elles se rendirent par inclination pour Amyntas, fils de Philippe, qui se trouvait dans cette armée. Ils assiégèrent Europus et ne purent s'en rendre maîtres. Ils s'avancèrent ensuite dans la partie de la Macédoine qui est à gauche de Pella et de Cyrhus, et ne pénétrèrent pas plus avant sur le territoire de la Bottie et la Piérie; mais ils ravagèrent la Mygdonie, la Grestonie et l'Anthémonte. Les Macédoniens ne crurent pas devoir leur opposer de l'infanterie, mais ils tirèrent de leurs alliés de l'intérieur de la cavalerie, et malgré l'infériorité du nombre, ils se jetaient sur le camp des Thraces quand ils pouvaient espérer de l'avantage. Vaillante et bien cuirassée, surtout où fondait cette cavalerie, personne n'osait en soutenir le choc. Cernée par la foule des ennemis, elle osait encore braver le danger, et la grande supériorité du nombre; mais elle cessa d'agir enfin, se croyant incapable de résister à des forces trop disproportionnées.

CII. Cependant Sitalcès fit porter des paroles à Perdicas, et lui envoya déclarer les motifs de son expédition. La flotte des Athéniens n'arrivait pas; ils avaient douté qu'il se mit en marche, et ne lui avaient fait passer qu'une députation et des présents. Il fit donc marcher seulement une partie de son armée contre les Chalcidiens et les Bottiéens, les poussa dans leurs forts et ravagea leur pays. Pendant qu'il y campait, les Thessaliens méridionaux, les Magnètes, les autres sujets de la Thessalie et même les Grecs, jusqu'aux Termopyles, craignirent que cette armée ne vint les attaquer et se tinrent sur leurs gardes. Les mêmes craintes étaient partagées par les Thraces septentrionaux qui occupent les plaines situées au-delà du Strymon, par les Panéens, les Odomantes, les Droens et les Derséens, tous peuples libres. Sitalcès donna lieu au bruit qui court parmi les Grecs ennemis d'Athènes, que ceux qui avaient été attirés par cette république elle-même à titre d'alliés, pourraient bien finir

par marcher contre elle. Il occupait et ravageait à la fois la Chalcidique, la Bottique et la Macédoine; cependant il ne remplit aucun objet de son entreprise: son armée manquait de vivres et avait beaucoup à souffrir des rigueurs de l'hiver. Il se laissa donc persuader par Seuthès son neveu, fils de Sparadocus, qui avait après lui le plus grand pouvoir, de ne pas différer sa retraite ¹. Perdicas s'était attaché secrètement Seuthès, par la promesse de lui donner sa sœur en mariage avec de grandes richesses. Sitalcès, subjugué par les avis de son neveu, regagna précipitamment ses états, après avoir tenu la campagne trente jours entiers, dont il avait passé dix dans la Chalcidique. Perdicas remplit sa promesse, et donna dans la suite sa sœur Stratonice à Seuthès. Voilà quelle fut l'expédition de Sitalcès.

CII. Dans le même hiver ², après que la flotte du Péloponnèse fut retirée, les Athéniens, qui étaient à Naupacte sous le commandement de Phormion, suivirent la côte et attaquèrent Astacus. Ils firent une descente et pénétrèrent dans l'intérieur de l'Acarnanie. Ils avaient quatre cents hoplites athéniens qui étaient venus sur la flotte, et autant d'hoplites de Messène. Avec ces forces, ils chassèrent de Stratos, de Corontes et d'autres endroits les hommes dont ils soupçonnaient la fidélité, ils rétablirent à Corontes Cynès, fils de Théolutus, et remontèrent sur leurs vaisseaux: car ils ne croyaient pas pouvoir attaquer, en hiver, les Oëniades, seuls ennemis irréconciliables des Acarnanes. En effet, le fleuve Achéloüs, qui coule du Pinde à travers le pays des Dolopes, des Agraens, des Amphiloques et les plaines de l'Acarnanie, se jette à la mer entre Stratos et les Oëniades, et, changeant en marais les environs de leur ville, il les inonde, et les rend en hiver impraticables aux ennemis. La plupart des Iles Échinades gisent en face des Oëniades, et sont près de l'embouchure de l'Achéloüs. Comme ce fleuve est considérable, il y porte sans cesse des sables, et plusieurs de ces Iles se sont changées en continent. On croit qu'il ne faudra pas un long espace de temps

¹ Novembre.

² Troisième année de la guerre du Péloponnèse, quatrième année de la quatre-vingt-septième olympiade, quatre cent vingt-neuf ans avant l'ère vulgaire. Après le mois de janvier et avant le mois d'avril.

¹ Ces huit souverains avaient été Perdicas, Arée ou Argée, Philippe, Europus, Alcétas, Amyntas, Alexandre, Perdicas.

pour qu'il en soit de même de toutes. Car le cours du fleuve est abondant et rapide, et entraîne avec lui beaucoup de limon; les îles, serrées les unes contre les autres, forment entre elles une chaîne qui s'oppose à l'écoulement des sables; comme elles se croisent, et ne sont pas disposées régulièrement, elles ne permettent point aux eaux de s'écouler directement à la mer. D'ailleurs elles sont désertes et ont peu d'étendue. On dit qu'Apollon, par un oracle, les marqua pour retraite à Alcméon, fils d'Amphiaraüs, lorsque ce prince menait une vie errante, après le meurtre de sa mère. Le dieu lui annonça qu'il ne serait délivré de ses terreurs qu'après avoir trouvé pour habitation un lieu qui n'eût pas encore aperçu le soleil, et qui ne fût pas encore terre quand il avait donné la mort à sa mère, parce que toute la terre avait été souillée de son crime. Alcméon ne pouvait pénétrer le sens de cet oracle; il comprit

enfin qu'il s'agissait de cet atterrissement causé par l'Achéloüs. Comme il y avait long-temps qu'il errait depuis le meurtre de sa mère, il crut qu'il pouvait ne s'être formé que depuis son malheur, et il lui parut suffisant pour sa retraite. Il s'établit dans le pays qui entoure les OEniades, il y régna, et laissa le nom d'Acarnan, son fils, à cette contrée. Telle est la tradition que nous avons reçue au sujet d'Alcméon.

CIII. Les Athéniens et Phormion, partis de l'Acarnanie, retournèrent à Athènes au commencement du printemps. Ils amenèrent les hommes de condition libre qu'ils avaient fait prisonniers dans les batailles navales, et qui furent échangés homme pour homme. Ils amenèrent aussi les vaisseaux dont ils s'étaient rendus maîtres. Cet hiver finit, et en même temps se termina la troisième année de la guerre que Thucydide a écrite.

LIVRE TROISIÈME.

I. L'été suivant¹, dès que le blé fut en maturité, les Péloponnésiens et les alliés firent une invasion dans l'Attique: Archidamus, fils de Zeuxidamus, roi de Lacédémone, les commandait. Ils prirent des campemens, et ravagèrent le pays. La cavalerie athénienne, suivant sa coutume, saisissait toutes les occasions d'attaquer; elle tenait en respect les troupes légères, les empêchant de courir en avant de l'armée, et de faire le dégât autour de la ville. Les ennemis restèrent tant qu'ils eurent des vivres; ils se retirèrent ensuite, et chacun regagna son pays.

II. Bientôt après cette invasion², l'île de Lesbos se détacha des Athéniens: Méthymne seule leur resta fidèle. C'était un projet que les Lesbiens avaient conçu même avant la guerre; mais

¹ Quatrième année de la guerre du Péloponnèse, première année de la quatre-vingt-huitième olympiade, quatre cent vingt-huit ans avant l'ère vulgaire. Après le 28 juillet.

² Après le 2 et avant le 16 juillet.

les Lacédémoniens avaient refusé de les recevoir dans leur alliance. Ils furent obligés d'en venir à la défection plus tôt qu'ils ne l'avaient résolu; car leur dessein avait été d'embarrasser l'entrée de leurs ports, de mettre leurs murailles en état de défense, de compléter leur flotte, et de recevoir tout ce qui devait leur arriver du Pont-Euxin, des archers, des vivres, tout ce qu'enfin ils avaient demandé. Mais des gens de Ténédos, qui étaient leurs ennemis, ceux de Méthymne, et même quelques particuliers de Mitylène, qui, par esprit de faction, avaient contracté des liaisons d'hospitalité à Athènes, y firent savoir qu'on forçait les Lesbiens à se renfermer dans Mitylène, et que, d'intelligence avec Lacédémone et avec les Bœotiens, qui avaient la même origine que les habitans de Lesbos, on pressait tous les apprêts de la défection; qu'en un mot, si l'on ne prévenait ce dessein, les Athéniens perdaient cette île.

III. Ceux-ci étaient alors travaillés à la fois par

la maladie et par la guerre, qui, naissante encore, était déjà dans sa force. Ils regardaient comme une fâcheuse affaire de voir s'unir à leurs autres ennemis Lesbos, qui avait une marine, et dont la puissance n'était pas entamée. D'abord, ils ne reçurent pas la dénonciation; ils crurent que c'était le meilleur parti, parce qu'ils ne voulaient pas qu'elle fût vraie. Mais ayant envoyé des députés, sans obtenir qu'on cessât d'appeler les Lesbiens à Mitylène, et à faire des préparatifs de guerre, ils commencèrent à craindre, et résolurent de prévenir la défection. Ils firent partir aussitôt quarante bâtimens, qui se trouvaient prêts à aller en course autour du Péloponnèse. Cléippide, fils de Dinias, était l'un des trois commandans de cette flotte. On avait appris que les Mityléniens en corps devaient célébrer, hors de la ville, une fête en l'honneur d'Apollon de Malée, et qu'en hâtant la navigation, on pouvait espérer de les surprendre. Si la tentative réussissait, on se trouvait hors de crainte : sinon, on leur prescrivait de livrer la ville et de raser leurs murailles; et, sur leur refus, on leur ferait la guerre. Les vaisseaux partirent. Les Athéniens arrêtrèrent dix trirèmes de Mitylène qui se trouvaient dans leurs ports : elles y étaient venues comme auxiliaires, conformément à l'alliance qui unissait les deux nations. On mit les équipages sous une bonne garde. Mais un homme partit d'Athènes, passa dans l'Eubée, arriva de pied à Gérestum, y trouva un vaisseau marchand prêt à faire voile; et, favorisé par le vent, il arriva le surlendemain à Mitylène. Il annonça la prochaine arrivée de la flotte. Sur cet avis, les Mityléniens ne sortirent pas pour la fête, et gardèrent avec soin les travaux demi-terminés de leurs murailles et des ports.

IV. Arrivés peu de temps après, les généraux d'Athènes, voyant le parti qu'avaient pris les Mityléniens, firent connaître leurs ordres, ne furent pas écoutés, et se disposèrent à la guerre. Les habitans, subitement forcés de la soutenir sans être préparés, firent sortir des vaisseaux pour livrer le combat. Mais ils n'allèrent pas loin du port : repoussés et poursuivis par la flotte d'Athènes, ils demandèrent à conférer avec les commandans. Ils voulaient tâcher d'obtenir qu'on leur rendît sur-le-champ leurs vaisseaux à des conditions peu rigoureuses; et les généraux ne

se montrèrent pas difficiles, parce qu'eux-mêmes craignaient de ne pas pouvoir tenir contre toutes les forces de Lesbos. Une suspension d'armes fut accordée, et les Mityléniens envoyèrent des députés à Athènes. Entre les membres de cette députation se trouvait l'un de ceux qui les avait dénoncés, et qui s'en repentait. Ils devaient essayer d'obtenir la restitution de leurs vaisseaux, comme n'ayant formé aucun dessein dont on eût lieu de se plaindre; mais ils se promettaient peu de succès de cette députation, et ils en firent en même temps partir une autre sur une trirème pour Lacédémone. Les députés parvinrent à n'être pas aperçus des Athéniens, dont la flotte était à l'ancre à Malée, au nord de la ville. Ils arrivèrent à Lacédémone après une pénible navigation, et travaillèrent à obtenir quelques secours.

V. Ceux qu'on avait envoyés à Athènes revinrent sans avoir rien fait; et les Mityléniens, avec le reste de Lesbos, excepté Méthymne, se préparèrent à la guerre. Ceux de Méthymne servaient comme auxiliaires d'Athènes, ainsi que les habitans d'Imbroë, de Lemnos et quelques autres en petit nombre. Les Mityléniens firent une sortie générale sur le camp ennemi. Il y eut une action où ils n'eurent pas de désavantage; mais ils ne passèrent pas la nuit dans la campagne, se défirent d'eux-mêmes et rentrèrent dans la place. Depuis cette affaire ils se tinrent en repos, attendant s'il leur viendrait du secours du Péloponnèse, et ne voulant se hasarder qu'avec des forces plus imposantes. C'est que Maléas de Lacédémone, et Hermæondas de Thèbes venaient d'arriver. Ils avaient été dépêchés avant la défection; mais ils n'avaient pu prévenir l'expédition des Athéniens, et ils étaient entrés secrètement sur une trirème après le combat. Ils conseillèrent d'envoyer avec eux à Lacédémone sur une autre trirème de nouveaux députés, et ce conseil fut suivi.

VI. Les Athéniens, fortement encouragés par l'inaction des défenseurs de Mitylène, appelèrent des alliés, qui, ne voyant rien de sûr du côté de Lesbos, se montrèrent bien plus tôt qu'on ne s'y devait attendre. Ils investirent de leur flotte le côté du midi, formèrent deux camps fortifiés des deux côtés de la place, établirent des croisières en face des deux ports, et interdirent à leurs ennemis l'usage de la mer.

Ceux-ci étaient maîtres du reste de leur pays avec les autres Lesbiens, qui étaient déjà venus à leur secours. Les Athéniens n'avaient à eux que peu d'étendue de terrain autour de leurs camps. C'était surtout à Malée qu'était la station de leur flotte et leur marché. Voilà comment se faisait la guerre autour de Mitylène.

VII. A la même époque de cet été les Athéniens envoyèrent aussi trente vaisseaux dans le Péloponnèse. Comme les Acarnanes avaient demandé pour général un des fils ou des parens de Phormion, on en donna le commandement à Asopius son fils. Ces vaisseaux ravagèrent sur leur route la côte de la Laconie; Asopius en renvoya ensuite le plus grand nombre, et aborda lui-même à Naupacte avec douze qu'il avait gardés. Il fit prendre les armes à tous les Acarnanes, porta la guerre contre les Oëniades, et remonta sur ses vaisseaux le fleuve Achéloüs. L'armée de terre dévasta le pays. Mais, comme les Oëniades ne se soumettaient pas, il renvoya son infanterie, fit voile pour Leucade, descendit à Nérique, et fut tué au retour, avec une partie de son monde, par les gens du pays, qui se réunirent contre eux, et par des troupes de garnison qui étaient en petit nombre. Les Athéniens finirent par se retirer, après avoir reçu des Leucadiens la permission de recueillir leurs morts.

VIII. Cependant les députés de Mitylène qui avaient été envoyés sur le premier vaisseau allèrent à Olympie¹, où les Lacédémoniens leur avaient dit de se rendre, pour que le reste des alliés pût entrer en délibération après les avoir entendus. C'était l'olympiade dans laquelle Doriée de Rhodes fut vainqueur pour la seconde fois. Après la célébration de la fête ils obtinrent audience, et parlèrent ainsi² :

IX. « Lacédémoniens et alliés, nous n'ignorons pas l'usage des Grecs : ils caressent, tant qu'ils en peuvent tirer quelque avantage, ceux qui pendant la guerre renoncent aux alliances qu'ils avaient contractées; mais ils les regardent comme des traîtres envers leurs premiers amis, et ils les méprisent. Cette façon de penser n'est pas injuste, en supposant que ceux qui se livrent à la défection et ceux qui la supportent avaient les uns pour les autres la même affection, la même bienveillance; qu'ils étaient égaux en

forces militaires et en puissance, et qu'il n'existait enfin pour eux aucune bonne raison de se séparer. C'est ce qui ne se trouvait pas entre nous et les Athéniens. Que personne ne croie donc avoir le droit de nous mépriser parce que nous les abandonnons au moment du danger, après en avoir été bien traités pendant la paix.

X. « En venant implorer votre alliance, nous parlerons d'abord de justice et de vertu, persuadés qu'il ne peut s'établir d'amitié solide entre des particuliers ni aucune communauté d'intérêts entre des villes si ces liaisons ne sont pas fondées sur l'opinion réciproque de leur vertu, et si d'ailleurs il ne se trouve dans leurs mœurs aucune conformité; car si l'on diffère de pensée, on ne saurait être d'accord sur la manière d'agir.

« Notre alliance avec les Athéniens a commencé lorsque vous vous retirâtes de la guerre contre les Médes, et qu'eux-mêmes restèrent en armes pour détruire les restes de cette guerre. Ce ne fut pas pour soumettre la Grèce au joug des Athéniens que nous contractâmes cette alliance, mais pour la délivrer du joug des Barbares. Tant que dans le commandement ils ont respecté les droits des peuples, nous les avons suivis avec zèle; mais dès que nous les avons vus se relâcher de leur haine contre les Médes, et tendre à l'asservissement de leurs alliés, nous n'avons plus été sans crainte. Cependant, comme trop de peuples avaient droit de suffrage pour que nous pussions agir d'un commun accord, les alliés furent assujettis, excepté nous et les habitants de Chio. Pour nous, restés libres de nom et conservant en apparence nos propres lois, nous avons continué de porter les armes avec les Athéniens; mais, instruits par les exemples passés, nous ne les regardions plus comme des chefs en qui l'on pût avoir confiance. Il n'était pas en effet vraisemblable qu'ils eussent soumis au joug ceux qui avaient été compris avec nous dans le même traité, et qu'ils ne fissent pas éprouver aux autres le même sort, s'il arrivait qu'ils en eussent le pouvoir.

XI. « Si nous jouissions tous encore de la liberté, nous aurions moins à craindre de leur voir trahir contre nous aucune révolution. Mais, après s'être soumis le plus grand nombre des alliés, ils supporteront plus impatiemment de nous traiter encore en égaux, et de nous voir

¹ 16 juillet.² Après le 21 juillet.

méconnaître seuls leurs prétentions quand tout le reste a cédé, surtout lorsqu'ils sont devenus si différens d'eux-mêmes en puissance, tandis que nous sommes plus isolés que jamais. Il ne peut exister une solide alliance qu'entre des peuples qui se craignent mutuellement : car celui qui serait tenté de l'enfreindre, ne se sentant pas de forces supérieures, renonce à l'envie d'attaquer. Mais s'ils nous ont laissés libres, c'est uniquement parce qu'ils ont cru devoir se saisir de la domination plutôt sous des prétextes spécieux et par le manège de l'intrigue que par la force. Ils alléguaient en leur faveur que des peuples indépendans ne les auraient pas volontairement secondés contre ceux qu'ils attaquaient, si ces derniers n'avaient pas eu quelque injustice à se reprocher. En même temps c'étaient les plus forts qu'ils entraînaient les premiers contre les plus faibles : ils les réservaient pour les derniers ; et c'était le moyen de les trouver eux-mêmes bien peu capables de résistance, quand ils auraient soumis le reste. S'ils avaient commencé par nous lorsque nous avions encore leur propre force et pouvaient trouver notre appui, ils n'eussent pas eu les mêmes succès. Notre marine ne laissait pas aussi que de leur en imposer : ils craignaient qu'un jour elle ne se réunit tout entière ou à vous ou à quelque autre puissance, et ne les mit en danger. Ce qui contribuait encore à notre conservation, c'étaient les respects que nous rendions au peuple ainsi qu'aux chefs qui se succédaient dans leur république. Cependant, à en juger par le sort des autres, nous ne paraissions pas devoir subsister encore long-temps si la guerre présente ne s'était pas élevée.

XII. « Eh ! comment pouvions-nous compter sur notre liberté et sur l'amitié des Athéniens, quand notre commerce mutuel n'avait rien de sincère ! Ils nous caressaient par crainte en temps de guerre, nous faisons pour eux de même en temps de paix. Ce qui est capable surtout d'assurer la confiance, c'est la bienveillance mutuelle ; et nous n'étions assurés les uns des autres que par la terreur. Alliés par crainte plutôt que retenus par amitié, ceux à qui la certitude du succès donnerait le plus tôt de l'audace devaient être aussi les premiers à rompre l'alliance. Si, parce qu'ils différaient d'en venir contre nous aux derniers excès, on nous trouve coupables de l'avoir abjurée sans attendre que les effets nous

eussent confirmé leurs desseins, c'est bien mal juger des choses : car si nous avions été comme eux en état de former des projets et d'en remettre à notre gré l'exécution, qu'aurions-nous eu besoin de leur rester soumis, puisque nous aurions été leurs égaux ? Mais, comme ils ont toujours le pouvoir de nous envahir à leur gré, nous devons avoir le droit de pourvoir à notre défense.

XIII. « Telles sont, ô Lacédémoniens et alliés, les raisons et les causes de notre défection ; elles font assez connaître à ceux qui nous entendent que ce n'est pas sans motif que nous avons agi, que nos craintes ne manquaient pas de fondement et que nous avons lieu de chercher quelque sûreté. Notre dessein était formé depuis long-temps ; nous vous en avons informés pendant la paix ; et c'est vous qui, par le refus de nous seconder, en avez empêché l'exécution. Mais, sollicités maintenant par les Bœotiens, nous nous empressons de répondre à leurs vœux. Nous croyons être doublement autorisés dans notre défection par notre désir de contribuer à la délivrance des Grecs au lieu d'aider les Athéniens à les asservir, et par celui de prévenir les Athéniens au lieu de nous voir un jour détruits nous-mêmes par eux. Notre dessein s'est déclaré trop tôt et avant que nous fussions préparés ; c'est ce qui doit vous engager encore plus à nous recevoir dans votre alliance et à nous envoyer de prompts secours, pour montrer que vous embrassez la défense de ceux qu'il faut protéger, et en même temps que vous savez nuire à vos ennemis. L'occasion est telle qu'elle ne s'est point encore présentée. Les Athéniens sont ruinés par la maladie et par les frais de la guerre ; une partie de leurs vaisseaux est employée contre votre pays, une autre contre nous ; on peut croire qu'il leur en reste peu à vous opposer si cet été même vous faites chez eux par terre et par mer une irruption. Ou ils ne pourront s'opposer à votre descente, ou ils retireront leurs flottes de votre pays et du nôtre. Et qu'on ne pense pas que ce soit affronter un danger personnel en faveur d'une contrée étrangère ! Tel regarde Lesbos comme un pays éloigné qui en recevra des avantages prochains : car la guerre ne se fera pas, comme quelques personnes peuvent le croire, dans l'Attique, mais dans un pays qui procure à l'Attique de

grandes ressources. Les revenus d'Athènes viennent de ses alliés ; ils seront plus grands encore si elle parvient à nous soumettre. Dès lors plus d'alliés qui osent se détacher d'elle : notre fortune sera jointe à la sienne, et nous aurons plus à souffrir que ceux qu'elle a les premiers asservis. Mais si vous nous secourez avec zèle, vous unirez à vos intérêts une république qui possède une marine, et c'est ce dont vous avez le plus grand besoin ; et vous détruirez plus aisément la puissance d'Athènes en lui enlevant ses alliés, car tous alors se jetteront plus hardiment dans vos bras. Vous éviterez en même temps le reproche qu'on a coutume de vous faire de ne pas secourir ceux qui vous implorent. Montrez-vous leurs libérateurs, et vous aurez à la guerre une supériorité plus assurée.

XIV. « Respectez les espérances que les Grecs mettent en vous et Jupiter Olympien, dans le temple de qui vous nous voyez supplians. Devenus alliés des Mityléniens, armez-vous pour leur défense. Ne nous abandonnez pas, nous qui courons en particulier le danger de notre vie, qui offrons à tous un avantage commun s'ils nous sauvent, et qui leur causons un dommage général si nous succombons pour n'avoir pu vous persuader. Soyez tels enfin que les Grecs vous supposent et que notre crainte désire vous trouver. »

XV. Voilà ce que dirent les Mityléniens. Les Lacédémoniens et les alliés, après les avoir entendus, goûtèrent leurs raisons, et reçurent les Lesbiens dans leur alliance. Résolus d'entrer dans l'Attique, ils engagèrent les alliés qui étaient présents à se rendre sur l'isthme le plus tôt qu'il serait possible avec les deux tiers de leurs forces. Eux-mêmes y arrivèrent les premiers ; et comme ils voulaient faire à la fois leur invasion par terre et par mer, ils préparèrent des machines pour transporter de Corinthe par-dessus l'isthme leur flotte dans la mer d'Athènes. Ils firent ces dispositions avec célérité ; mais les autres alliés se rassemblèrent lentement, occupés à faire leurs moissons, et d'ailleurs fatigués de la guerre.

XVI. Les Athéniens, sachant que c'était par mépris pour leur faiblesse qu'on se préparait à les attaquer, voulurent montrer qu'on avait mal jugé de leur puissance, et que, sans toucher à leur flotte de Lesbos, ils étaient en état de se

défendre aisément contre celle qui venait du Péloponnèse. Ils équipèrent cent vaisseaux qu'ils montèrent eux-mêmes, tant citoyens qu'habitans, excepté les chevaliers et ceux qui avaient cinq cents médimnes de revenu¹. Ils côtoyèrent l'isthme, faisant montre de leurs forces, et opérant dans le Péloponnèse des descentes partout où ils voulaient. Les Lacédémoniens, à ce spectacle inattendu, crurent que les Lesbiens leur avaient fait un rapport infidèle, et se trouvèrent dans une situation d'autant plus embarrassante que leurs alliés ne paraissaient pas, et qu'ils apprenaient que les trente vaisseaux d'Athènes qui étaient autour du Péloponnèse ravageaient les champs voisins de leur ville. Ils s'en retournèrent. Ils appareillèrent ensuite une flotte pour l'envoyer à Lesbos, et ordonnèrent aux villes de contribuer pour quarante vaisseaux. Alcidas fut nommé commandant de cette flotte, et devait l'aller joindre. Les Athéniens firent leur retraite quand ils eurent vu celle des Lacédémoniens.

XVII. Dans le temps de cette expédition maritime, ils eurent à la fois un grand nombre de vaisseaux bons voiliers et d'une belle construction : mais leur marine n'avait pas été moins nombreuse, ou plutôt elle l'avait encore été davantage au commencement de la guerre. Cent vaisseaux gardaient l'Attique, l'Eubée et Salamine ; cent autres étaient autour du Péloponnèse, sans compter ceux qui étaient devant Potidée et en d'autres endroits. Aussi, dans un seul été, ils n'avaient pas eu en mer moins de deux cent cinquante bâtimens. Après les dépenses du siège de Potidée, rien ne causa tant de frais. Les hoplites en garnison devant cette place recevaient

¹ Aout. Solon avait distribué le peuple d'Athènes en quatre classes. Les citoyens qui recueillaient cinq cents mesures de blé ou d'huile formaient la première ; on les nommait *pentacosiomédimnes*. La seconde, celle des chevaliers, était composée de citoyens qui recueillaient trois cents mesures et qui avaient le moyen de nourrir un cheval. La troisième était celle des Zeugites, qui ne recueillaient que deux cents mesures. Enfin dans la quatrième, qui était la plus nombreuse, furent compris tous ceux qui vivaient du travail de leurs mains, les ouvriers, les mercenaires. Ils furent écartés des magistratures ; mais le législateur leur donna voix dans les assemblées et les tribunaux. Ainsi les pauvres conservaient la faculté de discuter leurs droits et leurs intérêts, et de rendre inutiles les projets que les premières classes pourraient former contre eux.

par jour deux drachmes chacun ¹, l'une pour lui-même, l'autre pour son valet. Ils avaient été trois mille au commencement du siège, et jamais il n'y en eut moins à le continuer. Il y en avait eu seize cents avec Phormion qui se retirèrent avant que la place fût rendue. Tous les vaisseaux recevaient la même paye. Telles furent les dépenses qui se firent d'abord, et le nombre des vaisseaux qui furent équipés.

XVIII. Les Lacédémoniens étaient sur l'isthme quand les Mityléniens, conjointement avec les troupes qui étaient venues à leur secours, firent du côté de la terre des tentatives contre Méthymne, comptant que cette place leur serait livrée par trahison. Ils l'attaquèrent; mais leurs espérances ayant été trompées, ils allèrent à Antisse, à Pyrrha, à Éresse, mirent ces villes en bon état, en renforcèrent les murailles et se retirèrent promptement. Après leur retraite, ceux de Méthymne entrèrent aussi en campagne et attaquèrent Antisse; mais il vint contre eux quelques secours, et ils furent défaits par les gens d'Antisse et leurs auxiliaires. Il en périt beaucoup; le reste fit une retraite précipitée.

Les Athéniens furent instruits de cet événement; ils surent que les Mityléniens étaient maîtres du pays, et eux-mêmes n'ayant pas de ce côté des forces capables de les contenir, ils firent partir, au commencement de l'automne ², Pachès, fils d'Épicure, en qualité de général avec mille hoplites de leur nation. C'était les gens de guerre qui faisaient eux-mêmes la manœuvre des vaisseaux. Ils arrivèrent et investirent Mitylène d'une simple muraille. Ils construisirent aussi des forteresses en quelques endroits faciles à défendre, Mitylène fut alors puissamment contenue par terre et par mer, et l'hiver commença.

XIX. Le besoin d'argent pour ce siège obligea les Athéniens à se mettre eux-mêmes à contribution pour la première fois, et ils fournirent deux cents talents ³. Ils envoyèrent aussi douze vaisseaux aux ordres de Lysiclès et de quatre autres commandans, pour recueillir les tributs des alliés. Lysiclès, après avoir fait des levées en différents endroits, continuait sa tournée; il passait de Myonte par la plaine de Méandre, dans

la Carie, pour gagner le monticule Sandius, quand, attaqué par les Cariens et les Anæites, il périt avec une grande partie de l'armée.

XX. Le même hiver ¹, les Platéens, toujours assiégés par les armées du Péloponnèse et de la Bœotie, tourmentés par la disette, sans espérance de secours du côté d'Athènes, et dénués de tout autre moyen de salut, formèrent d'abord, ainsi que les Athéniens qui étaient assiégés avec eux, le dessein de sortir tous ensemble et de gravir le mur des ennemis, s'ils pouvaient parvenir à le forcer. Le devin Thænéte, fils de Timide, et Eupolpide, fils de Daïmaque, l'un des commandans, étaient les auteurs du projet. La moitié des troupes trouva dans la suite qu'il était trop dangereux et marqua de la répugnance à le partager. Ceux qui persistèrent dans leur bonne volonté étaient à peu près au nombre de deux cent vingt. Voici le moyen qu'ils imaginèrent. Ils firent des échelles de la hauteur des murs, mesurant cette hauteur par les jointures des briques: on avait négligé de les enduire à une partie de la muraille qui regardait de leur côté. Plusieurs comptaient à la fois ces jointures; quelques-uns devaient se tromper et la plupart rencontrer juste: d'ailleurs on recommençait plusieurs fois le calcul; et, comme on n'était pas fort loin, on voyait aisément la partie du mur où l'on projetait d'appliquer les échelles. Ce fut ainsi qu'on prit la mesure de ces échelles, en la déduisant de l'épaisseur des briques.

XXI. Passons à la manière dont était construit le mur des Péloponnésiens. Il formait deux enceintes: l'une du côté de Platée, l'autre en dehors, pour veiller sur les secours qui pourraient venir d'Athènes. Ces deux enceintes laissaient entre elles un espace de seize pieds, dans lequel étaient bâties pour la garnison des pièces distinctes mais contiguës, et le tout offrait l'apparence d'un mur épais, avec des créneaux des deux côtés. De dix en dix créneaux s'élevaient de grandes tours aussi épaisses que le mur. Comme elles étaient appuyées à la partie intérieure et extérieure de la muraille, il n'y avait point de passage le long des tours, mais il fallait les traverser par le milieu. La nuit, quand le temps était froid et pluvieux, on abandon-

¹ Les deux drachmes valaient trente-six de nos sous.

² Après le 29 septembre.

³ Un million quatre-vingt mille livres.

¹ Quatrième année de la guerre du Péloponnèse, première année de la quatre-vingt-huitième olympiade, quatre cent vingt-huit ans avant l'ère vulgaire.

nait les créneaux et la garde se faisait dans les tours qui étaient couvertes et peu distantes les unes des autres. Tel était le mur qui formait la circonvallation de Platée.

XXII. Quand les assiégés eurent fait leurs apprêts, ils profitèrent, pour sortir, d'une nuit pluvieuse, que la lune n'éclairait pas et dans laquelle il faisait un grand vent ¹. Les auteurs de l'entreprise en furent les commandans. Ils franchirent d'abord le fossé qui les entourait, et parvinrent au mur des ennemis sans être découverts par les sentinelles. Elles ne pouvaient, dans l'obscurité, les apercevoir d'avance, ni entendre le bruit de leur marche qui était couvert par celui du vent. D'ailleurs les Platéens s'avançaient à une grande distance les uns des autres, pour n'être pas trahis par le choc de leurs armes. Ils s'étaient équipés lestement et n'avaient de chaussure qu'au pied gauche, pour n'être pas exposés à glisser dans la fange ². Ils arrivèrent aux créneaux qui étaient dans les intervalles des tours, les sachant abandonnés, et ceux qui portaient les échelles les appliquèrent à la muraille. Ensuite montèrent douze hommes armés à la légère, n'ayant que le poignard et la cuirasse. Ils étaient conduits par Anméas, fils de Corébus, qui monta le premier. Après lui montèrent ses douze hommes, six de chaque côté des tours. Ensuite vinrent d'autres hommes, également armés à la légère et portant des javelots; derrière eux en étaient d'autres portant les boucliers, pour que les premiers eussent moins de peine à monter, et ils devaient les leur donner quand on en viendrait aux mains. Déjà le plus grand nombre étaient en haut, quand les gardes des tours entendirent quelque chose. C'était un Platéen, qui, en voulant s'accrocher à une brique, l'avait fait tomber du haut des créneaux; elle fit du bruit dans sa chute, et aussitôt fut jeté le cri d'alarme. Toutes les troupes accoururent à la muraille sans savoir, par la pluie et dans les ténèbres, quel pouvait être le danger qui les menaçait. En même temps ceux des Platéens qui étaient restés dans la ville sortirent; et, pour détourner l'attention de dessus leurs gens, ils firent une fausse attaque à un endroit du côté

opposé à celui où montaient ces derniers. Il se faisait beaucoup de mouvemens, mais à la même place, personne n'osant quitter son poste pour donner ailleurs du secours. On ne savait que penser de ce qui était arrivé. Au cri d'alarme, trois cents hommes, dont l'ordre était de porter du secours au besoin, sortirent du retranchement. On leva des torches du côté de Thèbes pour y faire connaître qu'il était attaqué; mais les Platéens qui étaient dans la ville en levèrent aussi de leur côté en grand nombre. Ils les avaient tenues prêtes d'avance pour que les ennemis n'entendant rien aux signaux, et imaginant toute autre chose que ce qui était arrivé, ne donnassent pas de secours avant que les hommes qui étaient sortis de Platée eussent pu s'évader et se mettre en sûreté.

XXIII. Les premiers qui parvinrent au haut du mur se rendirent maîtres des deux tours, en égorgèrent la garde, et en défendirent le passage, pour que personne ne pût les traverser et s'avancer contre eux. Ils y appliquèrent des échelles de dessus le mur, et y firent monter un grand nombre des leurs. Les uns, du haut et du bas des tours, tiraient sur les ennemis qui voulaient s'avancer et les tenaient en respect; en même temps les autres, en plus grand nombre, posaient beaucoup d'échelles à la fois, et renversant les créneaux, montaient par l'intervalle des tours. A mesure qu'ils l'avaient franchi ils s'arrêtaient sur le bord du fossé, d'où ils accablaient de flèches et de javelots ceux qui osaient s'opposer à leur passage. Quand tous eurent traversé, ce fut avec peine que les derniers qui descendirent des tours gagnèrent le fossé: les trois cents se portèrent en même temps contre eux avec des flambeaux. Mais les Platéens qui se trouvaient dans l'obscurité avaient l'avantage de les mieux voir; ils se tenaient sur le bord du fossé, et perçaient de flèches et de javelots leurs ennemis, choisissant les parties du corps que les armes laissaient à nu, tandis que la lueur des flambeaux empêchaient de les voir eux-mêmes, plongés comme ils l'étaient dans les ténèbres. Ainsi les Platéens, jusqu'aux derniers, eurent le temps de franchir le fossé, mais avec peine et non sans beaucoup d'obstacles, car il s'y était formé de la glace, mais trop faible pour porter, et manquant de consistance, comme il arrive quand le vent souffle plutôt du levant que du

¹ Après le 25 janvier ou le 23 février.

² Chez les anciens, les archers avaient toujours un pied nu, pour être moins exposés à glisser dans les terrains fangeux.

nord. C'était celui qui soufflait dans cette nuit : il tombait de la neige qui se fondait, et elle rempli d'eau le fossé ; ils en avaient presque jusqu'au cou ; mais aussi le mauvais temps contribua beaucoup à faciliter leur évasion.

XXIV. A la sortie du fossé, ils prirent, en se tenant serrés, le chemin de Thèbes, ayant à leur droite la chapelle du héros Andocrate ; bien sûrs qu'on ne les soupçonnerait pas d'avoir enfilé une route qui menait aux ennemis. Ils voyaient les Péloponnésiens marcher à leur poursuite, avec des flambeaux, sur celle qui conduit à Athènes par le Cithéron et Dryscéphales. Ils suivirent le chemin de Thèbes pendant six à sept stades¹, et, coupant ensuite de côté, ils entrèrent dans la route qui mène à la montagne, gagnèrent Érythres et Ysies, prirent par les hauteurs, et arrivèrent à Athènes au nombre de deux cent douze. Ils avaient été davantage, mais quelques-uns étaient retournés à la ville avant de franchir la muraille, et un archer avait été pris sur le fossé extérieur.

Les Péloponnésiens cessèrent leur poursuite et demeurèrent à leur poste. Quant aux Platéens qui étaient restés dans la ville, ils ne savaient rien de ce qui s'était passé : mais comme ceux qui étaient revenus sur leurs pas leur avaient dit qu'il ne restait pas un seul homme, ils envoyèrent, dès qu'il fit jour, un héraut demander la permission d'enlever leurs morts. Quand ils eurent appris la vérité, ils restèrent tranquilles. Ce fut ainsi que les hommes de Platée s'ouvrirent un passage et parvinrent à se sauver.

XXV. A la fin du même hiver², le Lacédémonien Salæthus fut envoyé à Mitylène sur une trième. Il gagna Pyrrha, et de là, continuant sa route par terre, il passa un ravin par où l'on pouvait franchir la circonvallation, et se jeta dans la ville sans être aperçu des ennemis. Il annonça aux magistrats qu'on ferait une invasion dans l'Attique, et qu'ils recevraient les quarante vaisseaux qui devaient leur apporter des secours ; qu'il avait été expédié en avant pour leur en donner avis et pour s'occuper des autres dispositions. Les Mityléniens prirent courage et furent moins disposés à traiter avec les Athéniens. Cet hiver finit, et en même temps la qua-

trième année de la guerre dont Thucydide a écrit l'histoire.

XXVI. Au commencement du printemps suivant¹, les Lacédémoniens envoyèrent à Mitylène les quarante vaisseaux auxquels ils avaient taxé les villes et dont Alcidas avait le commandement. Eux-mêmes, avec leurs alliés, se jetèrent sur l'Attique, afin que les Athéniens, inquiétés de deux côtés à la fois, fussent moins en état de porter du secours contre la flotte qui gagnait Mitylène. Cléomène était à la tête de l'expédition, en qualité d'oncle paternel de Pausanias, fils de Plistoanax, roi de Lacédémone, encore trop jeune pour commander. Ils dévastèrent dans l'Attique ce qui avait été déjà ravagé, et toutes les nouvelles reproductions, et tout ce qu'ils avaient épargné dans leurs premières courses. Cette incursion fut la plus fâcheuse qu'eussent éprouvée les Athéniens depuis la seconde ; car les ennemis attendant toujours des nouvelles de leur flotte de Lesbos, qu'ils croyaient avoir déjà fait sa traversée, parcoururent la plus grande partie du pays en y portant la désolation. Comme enfin rien de ce qu'ils attendaient ne réussit, et qu'ils manquaient de vivres, ils firent leur retraite, se séparèrent, et chacun retourna chez soi.

XXVII. Cependant les Mityléniens ne voyant pas arriver les vaisseaux du Péloponnèse qui se faisaient attendre, et se trouvant dans la disette, furent réduits à traiter avec Athènes. Voici ce qui amena cette révolution. Salæthus, qui lui-même ne comptait plus sur l'arrivée des vaisseaux, arma les gens du peuple pour faire une sortie contre les Athéniens. Auparavant ils étaient désarmés ; mais à peine eurent-ils reçu des armes qu'ils cessèrent d'obéir aux magistrats, firent des rassemblements, et ordonnèrent aux riches de mettre à découvert le blé qu'ils tenaient caché, et de leur en faire à tous la distribution, s'ils ne voulaient pas les voir s'accorder avec les Athéniens et les rendre maîtres de la ville.

XXVIII. Ceux qui étaient à la tête des affaires ne se voyant pas en état de s'opposer aux dessein du peuple, et ayant beaucoup à craindre s'ils étaient exclus du traité, convinrent en com-

¹ A peu près un quart de lieue.

² Après le 23 février.

¹ Cinquième année de la guerre du Péloponnèse, première année de la quatre-vingt-huitième olympiade, quatre cent vingt-huit ans avant l'ère vulgaire. Après le 25 mars.

mun, avec Pachès et son armée, que les Athéniens seraient maîtres de prendre sur les habitants de Mitylène toutes les résolutions qu'ils voudraient; que ceux-ci ouvriraient à l'armée les portes de la ville; qu'ils enverraient à Athènes des députés pour y ménager leurs intérêts, et que, jusqu'à leur retour, Pachès ne mettrait aucun Mitylénien dans les fers, ne le réduirait en esclavage, ne lui ferait donner la mort. Telle fut la convention. Ceux qui avaient le plus favorisé Lacédémone, frappés de crainte à l'entrée des ennemis, ne se fièrent pas au traité, et allèrent s'asseoir au pied des autels. Pachès les fit relever, et les mit en dépôt à Ténédos, où il ne devait leur être fait aucun mal, jusqu'à ce que les Athéniens eussent pris une résolution. Il envoya des trirèmes à Antisse, s'en rendit maître, et mit dans l'armée l'ordre qu'il jugea nécessaire.

XXIX. Cependant les Péloponnésiens des quarante vaisseaux, qui devaient faire diligence, avaient perdu du temps autour du Péloponnèse et fait lentement le reste de la traversée. Ils étaient à Délos avant qu'Athènes eût rien su de leur expédition; ils en étaient partis et se trouvaient à Icare et à Mycone quand ils apprirent que Mitylène était rendue. Pour se mieux assurer de la vérité ils gagnèrent Embate d'Érythrée, où ils se trouvèrent sept jours environ après la reddition de la place. Parfaitement instruits de l'état des choses, ils délibérèrent sur ce qu'exigeaient les circonstances, et Teutiaple d'Élée parla ainsi :

XXX. « Alcidas, et vous Péloponnésiens qui partagez avec moi le commandement de l'armée, mon avis est de cingler vers Mitylène, sans plus de délai, avant qu'on y ait entendu parler de nous. Nous y trouverons, sans doute, un fort mauvais état de défense, comme dans une ville dont on ne fait que de prendre possession. C'est surtout du côté de la mer qu'on sera le moins sur ses gardes, parce qu'on est loin de s'attendre à voir arriver par-là des ennemis; et c'est précisément de ce côté que nous avons une force redoutable. Sans doute aussi les troupes sont dispersées négligemment dans les maisons, parce qu'elles se fient sur leur victoire. Si donc nous profitons de la nuit pour les surprendre, j'espère qu'avec le secours de ce qui peut nous rester encore fidèle dans la place, nous nous saisi-

rons de l'autorité. N'hésitons pas à faire cette tentative, persuadés que voilà, s'il en fut jamais, une des occasions qu'il faut saisir dans la guerre, et que le général qui se tient sur ses gardes, qui observe ce qui se passe chez l'ennemi, et qui en profite pour l'attaquer, réussira dans la plupart de ses entreprises. »

XXXI. Il ne put amener Alcidas à être de son avis. Des exilés d'Ionie et des Lesbiens qui étaient sur la flotte lui conseillèrent, puisque l'on craignait de tenter ce hasard, de prendre quelque ville de l'Ionie, ou Cume en Æolie, ajoutant qu'ainsi l'on aurait une ville qui serait un point de départ pour exciter l'Ionie à la défection; qu'on pouvait espérer de réussir; que personne ne serait fâché de les voir arriver; qu'en enlevant aux Athéniens cette principale source de leurs revenus, et en les obligeant à de la dépense pour rester en station près de la côte, il espérait engager Pissuthènes à joindre ses armes aux leurs. Alcidas ne se rangea pas non plus de cet avis: son intention était surtout de regagner au plus tôt le Péloponnèse, puisqu'on était arrivé trop tard à Mitylène.

XXXII. Il partit d'Embate, et relâchant à Myonèse, chez les Téiens, il fit égorger la plupart des prisonniers qu'il avait faits dans sa navigation. Pendant qu'il était à l'ancre devant Éphèse, des députés que lui envoyaient les Samiens d'Anæa vinrent le trouver, et lui dirent que c'était mal s'y prendre pour donner la liberté à la Grèce, que d'égorger des malheureux qui n'avaient pas été pris les armes à la main, qui n'étaient pas même des ennemis, mais qui se trouvaient par nécessité dans l'alliance d'Athènes; que s'il ne changeait pas de conduite, il amènerait peu d'ennemis à son amitié, et changerait en ennemis un bien plus grand nombre de ses amis.

Il sentit la justesse de ces reproches, et renvoya tout ce qu'il avait entre les mains d'hommes de Chio et quelques autres de différents endroits; car à la vue de ses vaisseaux, au lieu de fuir, on s'était approché, croyant que c'était une flotte athénienne. On était loin de penser que jamais, tant que les Athéniens auraient l'empire de la mer, des vaisseaux du Péloponnèse abordassent en Ionie.

XXXIII. Alcidas quitta précipitamment Éphèse, et sa navigation fut une fuite. Il avait été

aperçu, lorsqu'il mouillait encore devant Claros, par la *Salaminienne* et le *Paralus* qui venaient d'Athènes et se trouvaient dans ces parages¹. Dans la crainte d'être poursuivi, il tint la haute mer, résolu de ne prendre terre volontairement que dans le Péloponnèse. Pachès et les Athéniens reçurent d'abord cette nouvelle d'Érythrée et ensuite de toutes parts. Comme l'Ionie n'est pas fortifiée, on était dans une grande crainte que les Péloponnésiens, même sans avoir intention de s'arrêter, n'attaquassent les villes en passant et ne les saccageassent. La *Salaminienne* et le *Paralus* annoncèrent qu'elles avaient vu elles-mêmes Alcidas à Claros. Pachès se mit en hâte à sa poursuite, le poussa jusqu'à la hauteur de Latmos, et retourna enfin quand il reconnut qu'il n'était plus possible d'attaquer l'ennemi. Il regardait comme un avantage, puisqu'il ne l'avait point joint en haute mer, de ne l'avoir atteint nulle part, et de n'avoir pas été dans la nécessité de prendre des campemens, d'établir des corps d'observation, et de mettre à l'ancre devant la flotte d'Alcidas.

XXXIV. A son retour, il relâcha au port de Notium. Il appartenait aux Colophonniens qui s'y étaient établis quand la ville haute eut été prise par Itamène et les Barbares qu'une faction avait appelés. Cet événement était arrivé à peu près dans le temps que les Péloponnésiens avaient fait leur seconde invasion dans l'Attique. Il y eut de nouvelles dissensions entre ceux qui avaient cherché un refuge à Notium et les anciens habitans. Les derniers ayant reçu de Pisuthnès des secours composés d'Arcadiens et de Barbares, les logèrent dans l'enceinte de leurs murs, et les Colophonniens de la ville haute, qui tenaient pour les Mèdes, se joignirent à eux et s'emparèrent du gouvernement. L'autre parti, qui s'était soustrait à cette faction et qui vivait dans l'exil, appela Pachès. Celui-ci fit inviter à des conférences Hippias, chef des Arcadiens qui étaient dans la place, avec promesse de l'y re-

¹ La *Salaminienne* et le *Paralus*, deux célèbres trirèmes, dont la première était surtout destinée à amener à Athènes les hommes prévenus de crime qui étaient appelés en justice, et la seconde, à transporter à leur destination les députés qu'on expédiait pour remplir quelques actes religieux. Cependant on amenait aussi quelquefois les accusés sur le *Paralus*. Ce fut la *Salaminienne* qui vint chercher en Sicile Alcibiade prévenu de sacrilège. (Thucydide, liv. vi, chap. LIII.)

mettre sain et sauf si l'on ne pouvait s'accorder. Hippias vint; Pachès le retint sous une bonne garde, mais sans le mettre aux fers, et attaqua inopinément les murailles; comme on ne s'attendait pas à ce coup de main, il les enleva, et donna la mort aux Arcadiens et à tout ce qui s'y trouvait de Barbares. Il y fit reconduire Hippias, comme il en était convenu, et dès que ce malheureux y fut rentré, on le saisit et on lui donna la mort à coups de flèches. Il rendit Notium aux Colophonniens, en excluant ceux du parti des Mèdes; mais, dans la suite, les Athéniens y firent passer une colonie qui se gouverna suivant leurs lois, y réunissant des différentes villes tout ce qui s'y trouvait de Colophonniens.

XXXV. Pachès, arrivé à Mitylène, soumit Pyrrha et Éresse. Il prit le Lacédémonien Salæthus qui était caché dans la ville, et le fit partir pour Athènes avec les Mitylénien qu'il avait déposés à Ténédos, et tous ceux qu'il regardait comme les auteurs de la défection. Il renvoya la plus grande partie de l'armée, resta lui-même avec les troupes qu'il réservait, et mit à Mitylène et dans l'île de Lesbos, l'ordre qu'il crut à propos d'établir.

XXXVI. A l'arrivée des Mitylénien et de Salæthus, les Athéniens mirent le dernier à mort, malgré toutes les offres qu'il put faire; entre autres celle d'éloigner de Platée les Lacédémoniens qui la tenaient encore assiégée. Ils délibérèrent ensuite sur la destinée des autres. Dans la chaleur de leur ressentiment, ils crurent devoir faire mourir non-seulement ceux qu'ils avaient entre les mains, mais tous les Mitylénien qui se trouvaient en âge d'hommes, et réduire en servitude les enfans et les femmes. Ils ne leur reprochaient pas seulement de s'être livrés à la défection, quoique traités avec plus d'égards que les autres alliés; mais ce qui ne contribuait pas faiblement à les irriter, c'était que, pour secourir Mitylène, les vaisseaux du Péloponnèse n'avaient pas craint de se hasarder sur les côtes de l'Ionie; et il paraissait assez que leur soulèvement n'avait pas été la suite d'une légère délibération. Ils firent partir une trirème pour donner avis de cette résolution à Pachès, avec ordre de faire périr sans délai les Mitylénien. Mais dès le lendemain ils se repentirent. Ils se représentaient combien il était atroce de

prononcer la mort d'une ville entière, et non pas seulement des coupables.

Les députés mityléniens qui se trouvaient à Athènes, et ceux des Athéniens qui leur étaient favorables, ne s'aperçurent pas plus tôt de la révolution qui s'était opérée dans les esprits, qu'ils travaillèrent auprès des hommes en place à faire reprendre la délibération. Ceux-ci se laissèrent aisément persuader; ils n'ignoraient pas que le plus grand nombre des citoyens désiraient qu'on fit revenir sur cette affaire. L'assemblée fut aussitôt formée; il s'ouvrit des opinions différentes; et celui qui, la première fois, avait fait passer le décret de mort, Cléon, fils de Cléanète, le plus violent des citoyens dans toutes les circonstances, et l'homme, qui avait alors le plus d'ascendant sur le peuple, se présenta de nouveau, et parla ainsi :

XXXVII. « J'ai déjà reconnu bien des fois, en d'autres occasions, que la démocratie ne convient pas à une nation qui exerce un empire sur d'autres peuples; votre repentir dans l'affaire des Mityléniens me le fait encore mieux sentir aujourd'hui. Accoutumés entre vous, dans votre conduite journalière, à la franchise et à la sécurité, vous conservez la même habitude avec vos alliés, sans penser que les fautes où vous tombez en vous rendant à leurs insinuations, et le relâchement de pouvoir où l'indulgence vous entraîne, est une mollesse qui vous met en danger, sans leur inspirer de reconnaissance. Vous ne considérez pas que votre domination est un pouvoir usurpé sur des hommes libres, qu'ils manœuvrent pour la détruire, et que c'est malgré eux qu'ils y restent soumis. Ils vous obéissent, non parce que vous les caressez, en vous nuisant à vous-mêmes; mais parce que vous l'emportez sur eux par la force, plutôt que vous ne les gagnez par la bienveillance. Ce qu'il peut y avoir de plus funeste, c'est si rien de ce que nous avons résolu n'est irrévocable, et si nous ignorons qu'un état se soutient mieux avec des lois vicieuses, mais inébranlables, qu'avec de bonnes lois qui n'ont pas de stabilité. L'ignorance modeste vaut mieux que l'habileté présomptueuse, et les hommes les plus ordinaires gouvernent généralement mieux les états que les plus habiles. Ceux-ci veulent se montrer plus sages que les lois, et l'emporter dans toutes les délibérations politiques : ils pensent ne pouvoir

jamais trouver une plus belle occasion de faire valoir leur esprit; et, par cet orgueil, ils mettent souvent l'état en danger : mais ceux qui se défient de leur intelligence, croient en savoir moins que les lois, et ne se flattent pas d'avoir le talent de reprendre les discours de ceux qui parlent bien. Comme ils ont plutôt de la justesse dans leur façon de voir, que la faculté d'entrer dans une joute d'esprit, ils réussissent le plus souvent. C'est ce que nous devons faire; et non pas, fiers de pouvoir lutter contre les autres en esprit et en talens, donner à la multitude des avis contraires à nos propres opinions.

XXXVIII. « Pour moi, je m'en tiens à mon premier avis, et j'admire qu'on propose de discuter encore l'affaire des Mityléniens, et de nous faire perdre du temps, ce qui tourne à l'avantage des coupables, car la colère de l'offense contre l'offenseur finit par s'émousser, mais, quand la vengeance suit l'injure de près, elle en est une représaille, et lui inflige une punition plus rigoureuse. J'admire aussi quiconque osera me contredire et entreprendre de montrer que les attentats des Mityléniens tournent à notre avantage, et nos revers au détriment de nos alliés. Vain de son éloquence, l'orateur luttera, sans doute, pour montrer que ce qui a été résolu ne l'est pas; ou, bien payé de sa peine, on le verra, pour tâcher de vous égarer, travailler un discours spécieux. C'est l'état qui paie les prix de ces sortes de combats, et lui-même n'en remporte que des dangers. La faute en est à vous qui proposez ces funestes jeux, et qui avez coutume d'être spectateurs des discours et auditeurs des actions¹, vous qui conjecturez l'avenir d'après ce que disent de beaux parleurs, comme si les événements devaient suivre leurs discours; vous qui considérez les faits d'après les belles phrases de ceux qui se plaisent à les critiquer, et qui donnez moins de confiance à ce que vous voyez, qu'à ce qu'on vous fait entendre : excellens à vous laisser tromper par ce que les discours ont d'extraordinaire, et à ne vouloir pas suivre ce qui a été arrêté; toujours esclaves de l'extraordinaire, et dédaigneux des choses accoutumées; mais sur-

¹ C'est-à-dire que les Athéniens allaient comme à un spectacle entendre les orateurs qui traitaient des grands intérêts de l'état, et qu'ils écoutaient les récits des grandes actions comme des contes amusans.

tout voulant tous avoir le don de la parole ; sinon , contrariant ceux qui le possèdent , pour ne pas suivre son opinion que vous n'avez pas ouverte ; empressés à louer d'avance ceux qui disent des mots saillans ; prompts à deviner les parois avant qu'elles aient été dites , et lents à en prévenir les conséquences ; cherchant , pour ainsi dire , autre chose que ce qui convient au monde où nous vivons , et ne pensant comme il faut sur rien de ce qui nous environne ; menés , en un mot , par le plaisir des oreilles , et ressemblant plutôt à des spectateurs assis pour entendre disputer des sophistes , qu'à des citoyens qui délibèrent sur les intérêts de l'état.

XXXIX. « Pour vous garantir , s'il est possible , de ces vices , je vais vous montrer que , de toutes les villes , il n'en est aucune qui vous ait aussi grièvement offensé que celle de Mitylène. J'aurais de l'indulgence pour les peuples qui , ne pouvant supporter votre domination , ou forcés par les ennemis , se seraient détachés de votre alliance ; mais que des gens qui occupent une île , qui sont bien fortifiés , qui ne peuvent craindre d'hostilités que du côté de la mer , qui ne manquent pas d'une bonne flotte pour les repousser , qui ne sont soumis qu'à leurs propres lois , et que vous avez plus considérés que tous les autres , aient pris ce parti , qu'est-ce autre chose , je ne dirai pas qu'avoir déserté votre alliance , c'est ce qui conviendrait à un peuple opprimé , mais qu'avoir comploté contre vous , que s'être rendus coupables de soulèvement , qu'avoir cherché à vous détruire , en s'unissant à vos plus cruels ennemis ? Leur crime est plus atroce que s'ils avaient eu assez de forces , et qu'ils s'en fussent servis pour vous faire la guerre. Ce n'a point été pour eux un exemple que le malheur de ceux qui ont tenté de vous abandonner , et qui sont retombés sous votre puissance ; ni le bonheur dont eux-mêmes jouissaient n'a pu les faire hésiter à se précipiter dans les hasards. Devenus audacieux contre l'avenir , se repaissant d'espérances au-dessus de leurs forces , mais au-dessous de leurs désirs , ils ont entrepris la guerre et préféré la violence à la justice ; et , dès qu'ils ont cru pouvoir l'emporter , ils nous ont attaqué sans avoir reçu d'injures. Les états se portent volontiers à la présomption , quand ils jouissent depuis peu d'une force inespérée ; et d'ordinaire les hom-

mes se soutiennent mieux avec un bonheur qui n'a rien d'étonnant , que lorsqu'il s'élève au-dessus de ce qu'on devait attendre. On peut dire qu'il est plus aisé de repousser l'infortune que de se maintenir dans la prospérité. Il aurait fallu que , dès long - temps , les Mityléniens n'eussent pas obtenu , près de vous , plus de considération que les autres ; ils n'en seraient pas venus à ce degré d'insolence ; car il est naturel à l'homme de mépriser ceux qui le caressent , et de respecter ceux qui ne lui cèdent pas. Qu'ils soient punis maintenant comme le mérite leur crime , et que la faute ne soit pas imputée au petit nombre ¹ pour absoudre le peuple. Tous nous ont également attaqués ; ils pouvaient recourir à nous , et ils seraient à présent de retour dans leurs foyers. Ils ont tous été complices de la défection , parce qu'ils ont regardé comme plus sûr de courir une même fortune avec leurs chefs. Il est une chose à bien considérer : si vous infligez la même peine à ceux de vos alliés qui vous abandonnent , forcés par les ennemis , et à ceux qui , d'eux-mêmes , se soulèvent contre vous , qui ne saisira pas le plus faible prétexte de les imiter , quand la liberté sera la récompense du succès , et qu'on pourra succomber sans rien avoir de bien fâcheux à craindre ? Nous aurons à risquer vie et fortune contre chaque ville. Victorieux , nous recouvrerons une ville détruite , et nous serons privés pour la suite des revenus qui assurent notre force : malheureux , nous aurons des ennemis nouveaux , outre nos anciens ennemis ; et dans le temps qu'il faudrait employer à nous défendre contre les nations rivales , nous aurons à combattre nos propres alliés.

XL. « Il faut donc ne leur laisser l'espérance ni de se procurer par des discours ni d'acheter à prix d'argent leur pardon , comme s'ils n'avaient commis que de ces fautes légères attachées à l'humanité. Ce n'est pas malgré eux qu'ils nous ont blessés ; c'est avec connaissance de cause qu'ils ont ourdi leurs trames. Ce qui est digne de pardon , c'est ce qui est involon-

¹ Cette expression *le petit nombre* signifie les hommes les plus distingués par la naissance , le pouvoir , la dignité , la richesse. Cette classe était partout favorable aux Lacédémoniens et aux peuples du Péloponnèse qui vivaient sous un gouvernement aristocratique. C'est la même expression que j'ai traduite par le mot *chefs* dans la phrase suivante.

taire. J'ai déjà combattu et je combats encore, pour que vous ne reveniez pas sur ce que vous avez résolu, et que vous ne péchiez pas par trois vices bien funestes à la domination : la pitié, le plaisir d'entendre de beaux discours et l'indulgence. Il est juste d'avoir de la pitié pour ceux de qui l'on en doit attendre, et non pour ceux qui n'auront pas pitié de nous à leur tour, et que la nécessité même rendra toujours nos ennemis. Les orateurs qui amusent par leur éloquence trouveront à se débattre dans des occasions moins importantes, sans profiter d'une cause où, pour le plaisir d'un moment, l'état souffrirait un grand dommage, tandis qu'eux-mêmes recevraient de riches récompenses de leurs beaux discours. L'indulgence doit être réservée pour ceux qui nous resteront attachés à l'avenir, et non pour des hommes qui seront toujours les mêmes et qu'on pourrait épargner sans qu'ils en fussent moins nos ennemis.

« Je ne dis plus qu'un mot pour me résumer. Si vous m'en croyez, vous ferez justice des Mityléniens, et ce sera consulter vos intérêts; autrement, vous n'obtiendrez pas leur reconnaissance, et ce sera vous-mêmes qui serez punis; car si leur défection est juste, c'est à tort que vous possédez l'empire, et si, même contre la justice, vous croyez devoir le conserver, il faut aussi, contre la justice, mais pour votre intérêt, les punir; sinon, renoncez à la domination, et livrez-vous, hors des dangers qu'elle entraîne, à d'humbles vertus. Traitez-les comme ils vous auraient traités vous-mêmes, et que ceux qui sont échappés aux complots ne se montrent pas moins impitoyables que les conspirateurs. Pensez à ce qu'ils eussent fait, sans doute, s'ils avaient été vos vainqueurs, surtout après avoir été les premiers à vous faire injure. Quand on entreprend de nuire sans sujet, on veut perdre celui qu'on attaque, parce qu'on prévoit ce qu'on aurait à craindre de l'ennemi qu'on aurait épargné; car celui qui s'est vu attaqué sans nécessité est plus implacable que s'il avait échappé à un juste ennemi. Ne devenez donc pas traîtres à vous-mêmes. Tenez-vous aussi près qu'il est possible, par la pensée, du mal qu'ils vous ont fait; et comme vous auriez tout sacrifié pour les soumettre, rendez-leur les chagrins qu'ils vous ont donnés, sans faiblesse pour leur situation présente, et

sans oublier le danger alors suspendu sur vos têtes. Punissez-les justement, et montrez, par cet exemple, aux alliés, que la peine de la défection sera la mort. S'ils le savent une fois, vous aurez moins souvent à négliger vos ennemis pour combattre des amis infidèles. »

XLI. Ainsi parla Cléon. Après lui s'avança Diodote, fils d'Eucrate. Il s'était déclaré, dès la première assemblée, contre la mort des Mityléniens, et c'était lui qui avait contredit le plus fortement Cléon. Il parla à peu près en ces termes :

XLII. « Je ne blâme pas ceux qui veulent remettre en délibération la destinée des Mityléniens, et je n'approuve pas ceux qui trouvent mauvais qu'on revienne plusieurs fois sur des objets de la plus grande importance. Il est deux choses que je crois surtout contraires à une sage délibération : la précipitation et la colère : l'une ordinairement accompagnée de démence, l'autre d'ignorance et de légèreté. Soutenir que ce ne sont pas les discours qui enseignent comment on doit agir, c'est montrer peu de raison ou quelque intérêt particulier : peu de raison, si l'on croit qu'il est d'autres moyens de répandre la lumière sur l'avenir et sur des questions obscures; de l'intérêt, si dans l'intention de faire passer quelque chose de honteux, et dans l'impuissance de bien parler pour appuyer une mauvaise cause, on espère effrayer, par d'adroites calomnies, ses adversaires et ses auditeurs. Mais il n'est pas d'hommes plus odieux que ceux qui, sans vous laisser même énoncer votre opinion, vous accusent de n'être qu'un déclamateur à gages. S'ils se contentaient de vous accuser d'ineptie, vous emporteriez, en perdant votre cause, la réputation d'un sot, et non celle d'un malhonnête homme; mais quand on met en avant contre son adversaire le reproche d'iniquité, s'il gagne, il devient suspect; et s'il perd, il passe à la fois pour injuste et malhabile.

« Ces manœuvres ne procurent aucun avantage à l'état. La crainte le prive d'utiles conseillers. Il aurait plus à gagner si les gens qui font usage de ces moyens n'avaient pas le don de la parole; il ne se laisserait pas entraîner à tant de fautes. Le bon citoyen ne doit pas effrayer ceux qui défendent une opinion contraire à la sienne; mais en leur laissant la faculté de par-

ler, il doit montrer lui-même, par la parole, que la raison est de son côté. Je ne demande pas qu'une république sage comble de nouveaux honneurs le citoyen qui lui donne le plus d'utiles conseils; mais qu'elle ne retranche rien de ceux dont il jouit, et que, loin d'infliger aucune peine à celui dont l'avis est rejeté, elle ne l'offense pas même dans sa réputation. Ainsi l'orateur dont l'avis l'emportera n'aura rien avancé ni contre son sentiment ni pour complaire à ceux qui l'écoutent, dans l'espérance d'en recevoir de plus grands honneurs; et celui qui sera moins heureux, n'aura pas cherché non plus à flatter la multitude et à se la concilier.

XLIII. « Nous faisons tout le contraire, au point que si nous soupçonnons un citoyen de parler par intérêt, c'est en vain qu'il dira des choses utiles; envieux du profit que nous lui soupçonnons qu'il doit faire, sans en avoir aucune certitude, nous rejetons l'avantage certain qu'il procurerait à l'état. Il est passé en usage que de bons avis donnés avec simplicité ne soient pas moins suspects que des conseils funestes: d'où il faut également conclure que celui qui veut faire adopter au peuple les mesures les plus funestes se le concilie en le trompant, et que celui qui ouvre une bonne opinion commence par mentir pour se faire croire. Notre république, avec toutes ses défiances, est la seule qu'on ne puisse servir franchement et sans la tromper. Si l'on veut sans détour lui offrir quelque avantage, elle suppose qu'on attend de l'affaire quelque profit caché.

« Ainsi, dans les circonstances les plus importantes, toujours exposés à de pareils soupçons, nous sommes obligés, en prenant la parole, de voir plus loin que vous qui n'avez que des vues assez courtes, et d'être responsables de nos conseils, quand vous ne l'êtes pas des sentiments dans lesquels vous nous écoutez. Si celui qui donne son avis et celui qui s'y laisse entraîner avaient le même danger à courir, vous jugeriez avec plus de retenue; au lieu que dans l'état des choses, si par emportement il vous arrive de prendre un mauvais parti, vous punissez celui qui vous a persuadés et qui n'avait que sa seule opinion, et vous restez impunis, vous dont l'erreur était l'opinion du grand nombre

XLIV. « Je n'ai pris la parole ni pour contredire ni pour accuser personne au sujet des Mi-

tyléniens. Ce n'est pas sur leurs offenses que nous avons à délibérer, si nous nous comportons sagement; mais sur le meilleur parti que nous avons à prendre. Quand je démontrerais que les Mityléniens ont commis le plus grand des crimes, je n'en conclurais pas qu'il faut leur donner la mort, si leur mort nous est inutile; et s'ils étaient dignes de quelque clémence, je ne dirais pas qu'il faut leur pardonner, si ce parti n'était pas avantageux à l'état. Je crois que c'est sur l'avenir que nous avons à délibérer, bien plus que sur le présent. Cléon s'appuie surtout sur ce qu'en prononçant la peine de mort, vous acquerez pour l'avenir un avantage, celui d'éprouver moins de défections; et moi, en m'appuyant aussi sur ce qui doit vous être utile à l'avenir, je pense tout le contraire, et je vous prie de ne pas rejeter les avantages que vous offrira mon discours, séduits par ce que le sien a de plausible. Ce qu'il vous a dit, mieux d'accord avec votre ressentiment actuel contre les Mityléniens, vous semble plus juste et vous entraîne; mais nous, sans chercher ce qu'ils méritent suivant les règles de la justice, nous délibérons pour savoir quel est le parti le plus utile à prendre sur leur sort.

XLV. « Dans les états, la peine de mort est prononcée contre un grand nombre de délits, et non-seulement pour des crimes égaux à ceux des Mityléniens, mais pour des fautes plus légères; cependant on en court les risques, emporté par l'espérance, et personne, en formant un complot, ne s'expose au danger avec l'idée de n'en pas sortir. Et quelle ville jamais s'est livrée à la défection dans la pensée qu'elle n'était, ni par ses propres forces ni par celles des autres, en état de la soutenir? Il est de la nature de l'homme de faire des fautes et dans les affaires privées et dans les affaires publiques; c'est ce qu'aucune loi ne sera capable d'empêcher. On a passé par tous les degrés de peines, les aggravant toujours, pour être moins exposé aux attentats des malfaiteurs. Autrefois sans doute les punitions étaient plus douces pour les plus grands crimes; mais comme on les affrontait avec le temps, la plupart furent changées en celle de mort, et cependant on la brave elle-même. Il faut donc maintenant trouver quelque épouvantail encore plus terrible, ou reconnaître qu'elle n'empêche rien. La misère donne une audace

qu'inspire la nécessité; la richesse conduit à l'ambition par l'insolence et l'orgueil; dans toute situation, les passions des hommes les portent toujours à se hasarder, tous entraînés par quelque penchant invincible. A toutes les autres, se mêlent l'espérance et le désir : l'un commande, l'autre le suit; celui-ci forme les desseins, celle-là suppose la fortune favorable, et tous deux causent nos plus grands maux. Les avantages incertains l'emportent sur les dangers qu'on a sous les yeux; la fortune surtout se joint à tout le reste et rend les hommes entreprenans. Comme elle arrive souvent lorsqu'elle était le moins attendue, elle engage à se hasarder avec les plus faibles moyens, et c'est aux peuples surtout qu'elle inspire cette audace, parce qu'il s'agit pour eux des plus grands objets, la liberté ou la domination; et parce que chaque citoyen, environné de tous, conçoit follement la plus haute idée de lui-même. En un mot, il est impossible, et c'est une simplicité de se promettre, ou par la force des lois ou par aucune autre crainte, d'opposer une digue à la nature humaine fortement emportée vers l'objet qu'elle se propose.

XLVI. « Il ne faut donc pas, dans l'idée que la peine de mort est un sûr garant et qu'on n'osera la braver, prendre une résolution désastreuse, ni montrer aux villes révoltées qu'il n'est plus pour elles d'espérance dans le repentir, et qu'un prompt retour ne saurait effacer leur crime. Considérez que maintenant une ville rebelle qui prévoit sa ruine, entre en composition, capable encore de payer les frais de la guerre et d'acquitter à l'avenir les tributs; mais avec le parti qu'on vous conseille, croyez-vous qu'il soit une ville qui ne fasse pas de meilleures dispositions que dans l'état actuel des choses, et qui ne soutienne pas le siège jusqu'à la dernière extrémité, s'il devient indifférent de traiter de bonne heure ou de faire une résistance opiniâtre? Ne sera-ce donc pas un dommage pour nous de nous épuiser en dépenses devant une place qui ne capitulera pas; et si nous y entrons de force, de ne la prendre que ruinée et d'être privés pour l'avenir des tributs que nous devons en attendre? Ce sont ces tributs qui nous donnent de la force contre nos ennemis; ne blessons donc pas nous-mêmes nos intérêts, en jugeant les coupables sur les principes d'une justice rigoureuse, et re-

gardons plutôt comment dans la suite, en n'infligeant que des peines modérées, nous tirerons, pour les contributions, parti des villes opulentes. Ne croyons pas que ce soit par la sévérité des lois que nous parviendrons à les garder; ce sera par une active vigilance. Nous faisons actuellement le contraire, et si nous soumettons une ville libre qui ne reste sous notre domination que par la force et qui cherche naturellement à recouvrer ses droits, nous croyons devoir la punir avec rigueur. Il ne s'agit pas de châtier sévèrement des hommes libres qui se soulèvent, mais de les bien garder avant qu'ils puissent se soulever; d'empêcher que l'idée même de la défection ne se présente à leur esprit, et quand on est obligé de les soumettre, de ne leur imputer qu'avec la plus grande douceur le crime de leur rébellion.

XLVII. « Voyez dans quelle faute vous entraînez, à cet égard, l'avis de Cléon. Maintenant, dans toutes les villes, la classe du peuple vous est favorable; il ne partage pas la rébellion des chefs, ou s'il y est forcé, il devient bientôt leur ennemi. Qu'une ville se révolte, vous marchez contre elle, déjà sûrs de le voir combattre avec vous; mais si vous exterminiez celui de Mitylène, qui n'a pas même eu de part à la rébellion et qui n'a pas eu plus tôt des armes que, de son propre mouvement, il vous a livré la place, d'abord vous serez injustes en donnant la mort à vos bienfaiteurs, et ensuite vous ferez en faveur des hommes puissans ce qu'ils désirent le plus; car dès qu'ils exciteront un soulèvement, ils auront le peuple dans leur parti, parce que vous aurez montré d'avance que vous infligiez la même peine aux innocens et aux coupables. Si même il était criminel, il faudrait encore le dissimuler, pour ne pas vous faire une ennemie de la seule classe qui est votre alliée naturelle. Je crois que, pour maintenir votre domination, il vous est bien plus avantageux de supporter de bonne grâce une offense, que de punir justement ceux que vous devez épargner. Cette justice et cette utilité, que Cléon vous propose dans le châtimement des Mityléniens, ne peuvent se trouver ensemble.

XLVIII. « Reconnaissez que je vous donne le meilleur avis; et sans trop accorder à la pitié ni à l'indulgence (car c'est à quoi je ne prétends pas moi-même vous engager), mais persuadés par les raisons que je vous ai fait entendre,

jugez de sang-froid ceux des Mitylénien^s que Pachès vous a envoyés comme coupables, et laissez les autres dans leurs foyers. Voilà ce qui, pour l'avenir, est avantageux, et ce qui, dès ce moment, est terrible pour vos ennemis; car se conduire avec sagesse, c'est prendre sur eux plus d'avantage que de joindre, en les attaquant, l'imprudence à la force des armes.»

XLIX. Ainsi parla Diodote. Il fut ouvert des avis absolument opposés; les Athéniens se débattirent avec la même chaleur pour les opinions contraires, et les suffrages furent à peu près partagés; cependant l'opinion de Diodote l'emporta. Aussitôt on se hâta d'expédier une seconde trirème; on craignait qu'elle ne fût prévenue par l'autre et qu'elle ne trouvât toute la ville massacrée: la première avait à peu près l'avance d'un jour et d'une nuit. Les députés de Mitylène approvisionnèrent le vaisseau de farine et de vin, et promirent de bien récompenser l'équipage, s'il ne se laissait pas devancer. Les matelots firent une telle diligence, qu'ils mangeaient et manœuvraient en même temps, ne faisant que tremper leur farine dans du vin et de l'huile; ils se partageaient, et pendant que les uns travaillaient, les autres prenaient du sommeil¹. Le bonheur voulut qu'ils n'eussent aucun vent contraire. La première trirème, chargée d'une triste mission, ne hâta pas sa course, et la seconde fit tant de diligence, qu'elle ne fut prévenue que du temps qu'il fallut à Pachès pour lire le décret; on allait obéir, la seconde trirème arrive et empêche l'exécution. Ce ne fut qu'à cet espace d'un moment, que tint le sort de Mitylène.

L. Les autres Mitylénien^s, que Pachès avait envoyés comme les principaux auteurs du mouvement, furent mis à mort suivant l'avis de Cléon; ils étaient un peu plus de mille. On abattit les murailles de Mitylène, on saisit les vaisseaux, et dans la suite, au lieu d'imposer un tribut aux habitans de Lesbos, on divisa leurs terres en trois mille lots; celles de Méthyenne furent exceptées. Trois cents de ces lots furent réservés

et consacrés aux dieux; les autres furent partagés au sort entre des citoyens d'Athènes, qu'on envoya en prendre possession. Les Lesbiens les prirent à ferme et les cultivèrent, en payant chaque année deux mines¹ par lot. Les Athéniens prirent aussi dans le continent les villes que les Mitylénien^s y possédaient, et les soumirent à leur domination. Tels furent les événemens de Lesbos.

LI. Le même été², après la réduction de cette île, les Athéniens, sous le commandement de Nicias, fils de Nicératus, attaquèrent Minoa, ville adjacente à Mégare. Les Mégariens y avaient construit une tour et en avaient fait une place de défense. Le dessein de Nicias était d'y établir, pour les Athéniens, un fort qui serait moins éloigné que Boudore et Salamine; d'empêcher les Péloponnésien^s de s'en faire un point secret de départ, pour courir la mer, et expédier, comme ils l'avaient déjà fait, des trirèmes et des bâtimens remplis de pirates; enfin, de couper tous les moyens de faire des importations à Mégare. D'abord il battit, du côté de la mer, avec des machines, et emporta deux tours avancées du port de Nisée, rendit libre le passage entre l'île et ce port, et fortifia la partie du continent par où l'on pouvait porter du secours à cette île, au moyen d'un pont jeté sur des marais; car l'île est très voisine de la terre ferme. Tout cela fut l'ouvrage de peu de jours. Ensuite il fortifia l'île, y laissa garnison et s'en retourna avec son armée.

LII. Vers la même époque de cet été, les Platéens réduits à la disette, et ne pouvant plus soutenir le siège, se rendirent de la manière suivante. Les Péloponnésien^s livrèrent un assaut que les assiégés ne furent pas en état de repousser. Le général lacédémonien reconnut leur faiblesse; mais il ne voulait pas entrer dans la place de vive force. C'est que ses instructions portaient que, si l'on venait un jour à traiter avec les Athéniens, à condition de rendre de part et d'autre les villes qu'on aurait prises, il fallait que Platée pût ne pas entrer dans ces restitutions, comme s'étant donnée de sa propre

¹ Ce que Thucydide observe ici comme une chose extraordinaire de son temps, se pratique dans tous les cas sur nos moindres vaisseaux. Le temps du travail et celui du repos sont partagés entre l'équipage. Pendant qu'une moitié manœuvre et fait ce qu'on appelle le quart, l'autre se repose.

¹ Cent quatre-vingts livres, à quatre-vingt-dix livres la mine.

² Cinquième année de la guerre du Péloponnèse, deuxième année de la vingt-huitième olympiade, quatre cent vingt-sept ans avant l'ère vulgaire.

volonté. Il envoya donc un héraut déclarer aux assiégés que, s'ils remettaient volontairement la place aux Lacédémoniens, et qu'ils voulaient les prendre pour juges, on sévirait contre les coupables; mais que personne ne serait puni sans jugement: telle fut la proclamation du héraut. Comme ils étaient réduits aux dernières extrémités, ils se rendirent. Les Péloponnésiens leur fournirent des vivres pendant quelques jours, en attendant que les juges, au nombre de cinq, fussent venus de Lacédémone.

Mais à leur arrivée, on n'établit contre les Platéens aucun chef d'accusation; on se contenta de les faire paraître et de leur demander si, dans la guerre actuelle, ils avaient rendu quelque service aux Lacédémoniens et à leurs alliés. Ces malheureux demandèrent à s'étendre d'avantage sur leur justification, et ils chargèrent de leur défense deux de leurs concitoyens. Astymaque, fils d'Asopolas, et Locon, fils d'Aimneste, qui avait avec les Lacédémoniens des liaisons d'hospitalité. Ils comparurent, et voici comment ils s'exprimèrent :

LIII. « Quand par confiance en vous, ô Lacédémoniens, nous vous avons rendu notre ville, nous comptions subir un jugement plus légal, et non tel que celui dont nous sommes menacés. Nous n'avons pas accepté d'autres juges que vous; c'est vous seuls que nous reconnaissons encore, et c'est ainsi que nous nous sommes flattés d'obtenir justice. Nous craignons maintenant d'avoir été déçus dans l'une et l'autre de nos espérances; car nous avons lieu de soupçonner que c'est contre une peine capitale que nous avons à nous défendre, et que nous ne vous trouverons pas exempts de partialité. C'est ce que nous avons trop de raisons de conjecturer, quand, d'un côté, l'on ne nous intente pas une accusation que nous ayons à combattre, mais que c'est nous qui demandons à parler; et que, de l'autre, on ne nous fait qu'une courte question, telle que nous parlons contre nous-mêmes, si nous y répondons suivant la vérité, et que, si nous la déguisons, nous sommes convaincus de mensonge. Embarrassés de toutes parts, nous sommes réduits au parti qui semble le plus sûr, celui de hasarder quelques mots en notre faveur. Car, dans la situation où nous sommes, ce que nous n'aurions pas dit, on pourrait croire qu'en le faisant entendre, nous aurions pu nous sauver.

« Cependant il se joint à nos autres malheurs la difficulté de vous persuader. Si nous ne nous connaissions pas les uns et les autres, nous pourrions espérer de servir notre cause en citant en témoignage des faits que vous ignoreriez; mais nous allons parler devant des juges qui savent tout ce que nous pourrions dire. Ce que nous avons à craindre, ce n'est pas que vous nous fassiez un crime de vous être inférieurs en vertus; mais que, dans le dessein de complaire à d'autres, vous ne nous fassiez plaider une cause déjà jugée.

LIV. « Nous n'en exposerons pas moins nos droits dans nos différends avec les Thébains; nous rappellerons les services que nous vous avons rendus à vous-mêmes et au reste de la Grèce, et nous ne négligerons rien pour vous persuader. A la courte question qui nous est faite: si, dans cette guerre, nous avons rendu quelque service aux Lacédémoniens et à leurs alliés, nous répondons que si vous nous interrogez comme ennemis, vous n'avez pas à vous plaindre de ce que nous ne vous avons point obligés; que si c'est comme amis, vous avez péché vous-mêmes plus que nous, en nous apportant la guerre. Pendant la paix et dans la guerre contre les Mèdes, nous nous sommes montrés dignes de votre estime: pendant la paix, parce que nous n'avons pas été les premiers à l'entreprendre; dans la guerre contre les Mèdes, parce que seuls des Bosotiens, unis à vous, nous avons défendu la liberté de la Grèce. Habitans que nous étions du continent, nous avons combattu sur mer à Artémisium, et dans la bataille qui s'est livrée sur notre territoire, nous vous avons secondés, vous et Pausanias. Tous les autres dangers qu'à cette époque les Grecs ont eus à courir, nous les avons partagés au-delà de nos forces. Et vous-mêmes en particulier, ô Lacédémoniens, quand Sparte fut enveloppée de la plus grande terreur, quand, après le tremblement de terre, les Ilotes se furent cantonnés dans Itôme, vous vîtes le tiers de nos forces venir à votre secours; ce sont des services qu'il ne vous convient pas d'oublier.

LV. « Voilà quels nous nous glorifions d'avoir été dans les temps anciens et dans les circonstances les plus importantes. Dans la suite, nous sommes devenus ennemis; mais la faute en est à vous; car, opprimés par les Thébains

quand nous eûmes besoin de secours, vous nous repoussâtes, et c'est de vous-mêmes que nous reçûmes le conseil de recourir aux Athéniens, parce qu'ils étaient nos voisins et que vous étiez trop éloignés de nous. Cependant, au milieu de la guerre, vous n'avez reçu de notre part aucune insulte, et vous n'en aviez pas à craindre pour l'avenir. Si nous n'avons pas voulu nous détacher, à vos ordres, de l'alliance d'Athènes, notre conduite n'avait rien d'injuste; car les Athéniens nous avaient secourus contre Thèbes, quand vous étiez lents à nous défendre : et c'eût été une honte de les trahir, après avoir éprouvé leurs bienfaits, imploré leur alliance et reçu chez eux le droit de cité. Marcher avec zèle où ils nous appelaient, tel était notre devoir. Quant aux entreprises auxquelles vous avez, les uns et les autres, conduit vos alliés, s'il en est de répréhensibles, ceux qui vous ont suivis ne sont pas coupables, mais vous-mêmes qui les meniez à d'injustes exploits.

LVI. « Après un grand nombre d'injures que nous avons reçues des Thébains, vous connaissez la dernière, qui est la cause de notre malheur. Quand ils surprirent notre ville, non-seulement en temps de paix, mais pendant l'hiéroménie¹, nous eûmes le droit de nous défendre, suivant la loi reçue chez tous les hommes, qui leur permet de combattre un agresseur; et ce serait une injustice de nous punir aujourd'hui, en faveur de ceux qui nous ont attaqués. Car si vous prenez, sur votre utilité présente et sur leur haine, la mesure du juste, vous montrerez que vous n'êtes pas des juges intègres du droit, et que vous servez plutôt l'intérêt. Et certes, si les Thébains semblent aujourd'hui vous être utiles, nous le fûmes bien davantage autrefois, et nous et les autres Grecs, quand vous étiez dans un plus grand danger; car maintenant, terribles aux autres, c'est vous qui les attaquez; mais alors,

¹ Portus a cru que l'hiéroménie était la nouménie, ou le premier jour du mois. C'est aussi dans cet esprit que Henri Étienne a corrigé la traduction de Valla, *in sacris vel feriis primæ diei mensis*. Peut-être toute nouménie a-t-elle été appelée hiéroménie, mais il n'est pas certain que toute hiéroménie ait été la nouménie. Harpocraton, sur Démosthène, contre Timocrate, entend par les hiéroménies les jours de fête; c'est aussi l'explication que Suidas donne de ce mot. Il ne peut être question ici de la nouménie, puisque Thucydide (liv. II, § IV), raconte que Platée fut surprise à la fin du mois. (Ducker.)

quand les Barbares apportaient à tous la servitude, ces gens-ci étaient avec eux. Et il est juste que vous compensiez notre faute actuelle, s'il est vrai que nous en ayons fait une, par le zèle que nous montrâmes alors. Vous trouverez un grand service contre une faute légère, et dans des circonstances où il était rare que des Grecs opposassent quelque vertu à la puissance de Xerxès. Alors furent comblés d'éloges ceux qui ne firent pas consister leurs intérêts à se mettre en sûreté contre l'invasion, et qui osèrent montrer la plus belle audace au milieu des dangers; nous fûmes de ce nombre, et comblés des premiers honneurs, nous craignons qu'ils ne causent aujourd'hui notre perte, pour avoir préféré justement de nous unir aux Athéniens, plutôt, ô Lacédémoniens, que de consulter notre avantage qui nous aurait conseillé de nous joindre à vous. Cependant, ô Lacédémoniens, vous devez toujours porter le même jugement sur les mêmes actions, et croire que vous n'avez pas d'autre intérêt que de conserver toujours une solide reconnaissance des bons offices, quand même votre utilité présente ne s'accorderait pas avec cette conduite.

LVII. « Considérez que vous êtes maintenant regardés comme un modèle de vertu offert au plus grand nombre des Grecs, et que le jugement que vous allez porter dans notre cause ne restera point enseveli dans l'obscurité. Ce seront des hommes célèbres qui prononceront sur des hommes estimables. Si ce jugement n'est pas équitable, on n'apprendra point avec indifférence que vous ayez rien prononcé d'injuste contre des gens de bien, vous qui l'emportez sur eux en vertu, ni que vous ayez consacré nos dépouilles dans les temples, après que nous avons été les bienfaiteurs de la Grèce. On regardera comme une atrocité que les Lacédémoniens aient détruit Platée; que vos pères, en témoignage de sa valeur, aient inscrit cette ville sur le trépied consacré dans le temple de Delphes, et que vous, pour complaire aux Thébains, vous l'ayez effacée de la Grèce entière. Car c'est à cette extrémité que nous sommes réduits, nous qui étions perdus si les Mèdes eussent remporté la victoire, et qui vous voyons aujourd'hui, vous qui nous fîtes unis par la plus étroite amitié, nous préférer les Thébains. Les deux dangers les plus terribles viennent de se réunir presque

à la fois contre nous : d'abord celui de périr par la faim, si nous ne rendions pas notre ville, et maintenant celui d'être condamnés à mort. Nous sommes repoussés de tous, isolés et sans défenseurs, nous, ces mêmes Platéens, qui avons montré pour les Grecs un courage au-dessus de nos forces. Aucun de ceux qui portèrent avec nous les armes ne daigne nous secourir, et vous, Lacédémoniens, notre seule espérance, nous craignons que vous ne nous soyez infidèles.

LVIII. « Nous osons cependant vous en conjurer, au nom des dieux qui combattirent autrefois avec nous, et en mémoire du courage que nous avons montré pour le salut des Grecs, laissez-vous fléchir, et abjurez les sentimens qu'ont pu vous inspirer les Thébains. Il est une grâce que vous pouvez exiger d'eux : c'est qu'ils ne donnent pas la mort à ceux qu'il ne vous convient pas de condamner. Demandez-leur un service honnête au lieu d'un service honteux qu'ils attendaient de vous, et pour leur complaire, ne vous déshonorez pas. Il faut peu de temps pour détruire nos corps ; il serait bien difficile d'effacer l'opprobre de cet attentat. Ce ne serait pas, en nous, des ennemis que vous puniriez justement, mais des amis que la nécessité força de vous combattre. Nous délivrer de la crainte du supplice, ce sera nous juger avec équité, nous qui, vous ne devez pas l'oublier, nous sommes rendus à vous de nous-mêmes ; que vous avez reçus tendant vers vous des mains suppliantes ; à qui, suivant les usages des Grecs, il ne vous est pas permis de donner la mort, et qui, dans tous les temps, fûmes vos bienfaiteurs. Tournez les yeux vers les tombes de vos pères, morts sous le fer des Médes, et ensevelis dans nos campagnes, à qui nous accordons chaque année un tribut public de vêtemens et les autres offrandes conformes à l'usage ¹. Nous leur apportons les prémices de tous les fruits de la contrée ; amis, nous leur offrons les présens d'une terre amie, et alliés, nous rendons hommage à

ceux qui ont porté les armes avec nous. Par un jugement inique, vous détruiriez ces institutions. Quand Pausanias donna la sépulture à vos pères, songez qu'il crut les déposer dans une terre amie, au milieu d'hommes bienveillans ; et vous, si vous nous ôtez la vie, si vous soumettez à la domination de Thèbes les champs de Platée, que ferez-vous autre chose qu'abandonner vos pères dans une terre ennemie, au pouvoir de ceux qui leur ont ravi le jour ; que les priver des honneurs qui maintenant leur sont rendus ? Je dirai plus encore : vous asservirez le pays où les Grecs ont assuré leur liberté ; vous rendrez déserts les temples où ils ont imploré les dieux en allant à la victoire, et vous enlèverez à ceux qui les ont fondés les sacrifices que nous célébrons à l'exemple de nos pères.

LIX. « Ce serait une tache à votre gloire, ô Lacédémoniens, d'offenser les lois communes des Grecs et les mânes de vos ancêtres, et sans avoir à vous plaindre d'aucune offense, de perdre vos bienfaiteurs pour satisfaire une haine étrangère. Ce qui est digne de vous, c'est de nous épargner, de vous laisser fléchir, de concevoir une juste pitié. Ne considérez pas seulement l'atrocité de notre supplice, mais quels nous sommes, nous qui le souffririons ; réfléchissez sur l'instabilité de la fortune, et songez comment elle frappe ceux qui ont le moins mérité ses coups. La circonstance, la nécessité nous obligent d'implorer les dieux adorés en commun sur les mêmes autels, et que révèrent tous les Grecs, et de les prier de vous rendre sensibles à nos malheurs. Nous attestons les sermens qu'ont prêtés vos pères de ne pas oublier nos services ; nous nous rendons les supplians des tombeaux de vos ancêtres ; nous implorons ces héros qui ne sont plus ; nous leur demandons de n'être pas soumis au jugement des Thébains, de n'être pas livrés, nous qui fûmes leurs amis les plus chers, à leurs plus grands ennemis. Nous vous rappelons ce jour que nous signalâmes avec eux par les actions les plus éclatantes, nous qui sommes en danger aujourd'hui de subir le sort le plus cruel. Pour terminer ce discours, puisqu'il le faut enfin, affreuse nécessité pour des hommes qui risquent de cesser en même temps de parler et de vivre, nous vous représentons que ce n'est point aux Thébains que nous avons rendu notre ville ; car nous au-

¹ Les anciens brûlaient en l'honneur des morts des parfums, de riches étoffes, des choses précieuses, des vêtemens. Cet usage des Grecs fut mis en pratique par les Romains : dans toutes les colonies où passèrent les cendres de Germanicus, qui était mort dans l'Orient, on lui rendit ces honneurs funèbres. *Atque ubi colonias transgrederentur, atrata plebes, trabeani equites, pro opibus loci, vestem, odores, aliaque funerum solennia cremabant.* (Tacit. *Ann.*, liv. III, chap. II.)

rions préféré le plus honteux supplice : celui de la faim : mais c'est dans vos bras que nous nous sommes jetés avec confiance, et il est juste, si vous ne vous rendez pas à nos prières, de nous remettre en l'état où nous étions et de nous laisser le choix du danger que nous voulons courir. O Lacédémoniens, nous vous conjurons, nous, ces mêmes Platéens qui ont montré pour les Grecs tant de zèle, de n'être pas livrés de vos propres mains, après avoir reçu votre foi, après être devenus vos supplians, aux Thébains, nos plus mortels ennemis. Devenez nos sauveurs, et ne nous perdez pas, quand vous délivrez le reste de la Grèce.»

LX. Ainsi parlèrent les Platéens. Les Thébains alors s'avancèrent, dans la crainte qu'à ce discours les Lacédémoniens ne se relâchassent de leur rigueur. Ils dirent qu'ils voulaient aussi se faire entendre, puisque, contre leur avis, on avait permis aux Platéens de faire une longue réponse à la question qu'on leur avait adressée. On leur permit de prendre la parole, et voici comment ils s'exprimèrent :

LXI. « Nous n'aurions pas demandé la parole, si les Platéens avaient eux-mêmes répondu brièvement à la question qui leur était faite ; s'ils ne s'étaient pas rendus nos accusateurs ; si, sortant du sujet et s'étendant sur des reproches qu'on ne leur faisait pas, ils n'eussent pas fait d'eux-mêmes une longue apologie, et ne se fussent pas prodigués des éloges sur ce que personne ne songeait à blâmer. Nous sommes obligés maintenant de répondre à leurs accusations et de détruire les louanges qu'ils se donnent, pour leur ôter l'avantage qu'ils veulent tirer de notre crime et de leur gloire, pour que vous ne portiez un jugement qu'après avoir entendu la vérité sur les deux parties.

« Nous allons d'abord remonter à la première origine de nos divisions. Platée, avec quelques autres places dont nous nous étions rendus maîtres, en chassant un mélange d'hommes qui les occupaient, fut la dernière fondation que nous fîmes dans la Bœotie ; mais les Platéens ne daignèrent pas, comme il leur avait été d'abord imposé, reconnaître notre domination ; seuls des Bœotiens, ils transgressèrent nos antiques lois, eurent recours aux Athéniens quand nous voulûmes les contraindre à les observer, et conjointement avec ces alliés, ils nous ont fait beau-

coup de mal, et en ont éprouvé beaucoup aussi de notre part.

LXII. « Ils prétendent que, lors de l'invasion des Barbares, seuls des Bœotiens ils n'ont pas été favorables aux Mèdes : tel est le sujet de leur orgueil et des traits qu'ils lancent contre nous. Mais nous prétendons, nous, que s'ils n'embrassèrent pas le parti des Mèdes, c'est que les Athéniens ne le suivirent pas ; et que, par la même raison, lorsque, dans la suite, les Athéniens marchèrent contre les Grecs, seuls des Bœotiens ils ont suivi le parti d'Athènes. Mais considérez dans quelles circonstances eux et nous avons tenu cette conduite. Notre ville n'était alors ni soumise à un certain nombre de magistrats, ni régie par la volonté du peuple ; mais, ce qui est le plus contraire à un gouvernement légal et modéré, et ce qui approche le plus de la tyrannie, les affaires étaient dans les mains de quelques ambitieux. Dans l'espérance de conserver plus sûrement leur pouvoir si le Mède avait l'avantage, ils continrent le peuple par la force et donnèrent entrée aux Barbares. La république n'était pas maîtresse d'elle-même, et il est injuste de lui reprocher les fautes qu'elle a commises dans l'absence des lois.

« Mais après la retraite des Mèdes et le rétablissement de notre constitution, quand, dans la suite, les Athéniens marchèrent contre la Grèce dans le dessein de se la soumettre et notre pays avec elle ; quand, à la faveur des divisions, ils en avaient envahi déjà une grande partie ; considérez si, victorieux à Coronée, ce n'est pas nous qui avons délivré la Bœotie, et si nous manquons à présent de zèle pour rendre aux autres la liberté, nous qui fournissons plus de cavalerie et de tout ce qui est nécessaire à cette belle entreprise qu'aucun autre des alliés. Voilà notre réponse au reproche qu'on nous fait d'avoir été les partisans des Mèdes.

LXIII. « Que vous-mêmes, ô Platéens, vous vous soyez rendus coupables des plus graves offenses envers les Grecs, et qu'il ne soit pas de supplice que vous n'ayez mérité, c'est ce que nous allons essayer de prouver. C'est, à vous entendre, pour vous venger de nous que vous êtes entrés dans l'alliance des Athéniens, que vous avez obtenu chez eux le droit de cité. Il fallait donc les susciter contre nous seuls, sans marcher avec eux contre d'autres peuples de la Grèce, et s'ils

vous entraînaient malgré vous dans quelques entreprises, il ne tenait qu'à vous de réclamer cette alliance que vous aviez contractée avec les Lacédémoniens contre les Mèdes, et que vous affectez si bien de faire valoir. Elle était capable au moins de vous garantir de nos efforts; et, ce qui est bien important, de vous mettre au-dessus de la crainte dans vos délibérations. Mais c'est de votre propre mouvement, et sans y être forcés, que vous avez préféré de vous jeter dans le parti d'Athènes; et vous dites qu'il était honteux de trahir vos bienfaiteurs. Il était bien plus honteux de trahir tous les Grecs, à qui vous liaient vos sermens, que les seuls Athéniens: ils asservissaient la Grèce; les autres combattaient pour la rendre libre. La reconnaissance que vous leur témoigniez, accompagnée de honte, était bien différente du bienfait que vous aviez reçu; car, de votre aveu, vous les aviez appelés, exposés vous-mêmes à l'injustice, et vous deveniez leurs coopérateurs dans les injustices qu'ils faisaient à d'autres. Certes, il est moins honteux de ne pas reconnaître un bienfait, que de marquer à ses bienfaiteurs, par une injustice, la reconnaissance qu'on leur doit justement.

LXIV. « Vous avez bien manifesté que ce n'était pas en faveur des Grecs que, seuls autrefois, vous ne vous étiez pas unis aux Mèdes, mais parce que les Athéniens eux-mêmes ne s'y joignaient pas. Vous avez voulu les imiter et faire le contraire des autres, et vous prétendez aujourd'hui vous prévaloir de ce que, pour complaire à d'autres, vous vous êtes montrés gens de bien: cela n'est pas juste. Vous avez choisi le parti des Athéniens; défendez-vous par leurs secours, et ne nous alléguiez pas les sermens qui vous lièrent jadis avec les Lacédémoniens, comme s'ils devaient aujourd'hui vous sauver. Vous les avez abjurés, et, par une suite de cette infraction, vous avez contribué à l'asservissement des Éginètes et de plusieurs autres alliés, au lieu de les défendre. Et ce n'était pas malgré vous; c'était en vivant sous les mêmes lois que vous avez encore, et sans que personne vous fit, comme à nous, violence. Encore dans ces derniers temps, avant d'être investis, vous avez rejeté l'invitation qui vous était faite de rester en paix et d'observer la neutralité. Qui donc plus que vous doit être odieux à tous les Grecs, vous qui n'avez fait parade de vertu que pour leur

nuire? Ce qu'alors, comme vous le dites, vous avez fait de bien, vous venez de montrer qu'il ne vous appartenait pas; mais quant au vrai penchant de votre caractère, on a des preuves qui le font reconnaître; car vous avez suivi les Athéniens, parce qu'ils prenaient le chemin de l'iniquité. Nous en avons dit assez pour mettre au jour ce qu'était notre faveur involontaire pour les Mèdes et votre penchant volontaire pour les Athéniens.

LXV. « Vous nous reprochez une dernière injustice, de vous avoir attaqués pendant la paix et dans la solennité de l'hiéroménie. Nous ne croyons pas, en cela même, être plus coupables que vous. Si de nous-mêmes nous sommes venus attaquer votre ville et dévaster vos champs comme des ennemis, nous avons eu tort; mais si ce sont vos concitoyens les plus considérables par la fortune et la naissance, qui, pour vous détacher d'une alliance étrangère, et vous réunir sous les antiques lois communes à tous les Bœotiens, nous ont appelés de leur propre mouvement, quel tort peut-on nous reprocher? Ceux qui conduisent pèchent plus que ceux qui suivent; mais, à notre avis, il n'y eut de faute ni de leur part ni de la nôtre. Citoyens ainsi que vous, et ayant à perdre davantage, ils nous ont ouvert l'accès de leurs propres murailles; ils nous ont reçus comme amis dans la ville, et ne nous y ont pas introduits comme des ennemis. Ce qu'ils voulaient, c'était que les plus dangereux d'entre vous ne le devinssent pas encore davantage, et que les meilleurs citoyens obtinssent ce qu'ils avaient droit de prétendre. Ils voulaient rectifier les opinions, et ne point enlever les personnes à la république, mais les ramener à ses liaisons naturelles. Ils ne lui faisaient aucun ennemi, et lui conciliaient l'amitié de tous.

LXVI. « La preuve que nous n'agissions pas en ennemis, c'est que nous n'avons maltraité personne, contens d'inviter à se joindre à nous ceux qui voudraient se gouverner suivant les antiques institutions de toute la Bœotie. Vous êtes passés avec joie de notre côté; vous êtes entrés en accord avec nous; vous êtes d'abord restés tranquilles; mais bientôt, reconnaissant que nous étions en petit nombre, comme si nous avions fait un grand crime d'entrer sans l'aveu de votre populace, vous n'avez pas imité notre

conduite; vous ne vous êtes pas abstenus d'en venir aux mains; vous ne nous avez pas invités à évacuer la ville; mais tombant sur nous au mépris de l'accord que vous veniez de conclure, vous avez tué les uns, et ce n'est pas de quoi nous nous plaignons davantage; on peut dire qu'ils sont morts victimes du droit de la guerre; mais ceux qui vous tendaient des mains suppliantes, que vous aviez pris vivans, à qui vous nous promîtes de ne pas ôter la vie, les avoir égorgés contre toutes les lois, n'est-ce pas une atrocité? Après avoir commis trois crimes en peu de temps, infraction de l'accord, massacre de sang-froid, promesse violée, cette promesse que vous aviez faite de les épargner si nous respections vos campagnes, c'est nous que vous accusez d'avoir enfreint les lois et vous prétendez ne devoir pas être punis! Non, cela ne sera pas, si du moins les Lacédémoniens jugent avec équité: vous recevrez le prix de tous vos crimes.

LXVII « Nous sommes entrés dans ces détails, ô Lacédémoniens, et pour vous et pour nous-mêmes: pour vous, il ne fallait pas vous laisser ignorer que vous les punirez justement; pour nous, afin de prouver que ce sera plus justement encore que vous nous vengerez. Ne vous laissez pas fléchir au récit de leurs anciennes vertus: s'il est vrai qu'ils en aient montré jamais, elles parleraient en faveur de malheureux opprimés; mais pour des gens souillés de crimes, elles doivent leur attirer une double punition, parce qu'il leur convenait moins d'en commettre. Qu'il leur soit inutile de gémir, d'exciter la pitié, d'invoquer à grands cris les tombes de vos aïeux, de déplorer leur délaissement. Nous répondrons qu'elle a souffert bien plus cruellement cette jeunesse que nous avons perdue, massacrée de leurs mains; elle dont les pères, en joignant à vos armes celles de la Bœotie, ont péri dans les champs de Coronée; ou qui, seuls dans leur vieillesse, abandonnés dans leurs maisons vides de leur postérité, vous supplient bien plus justement de leur accorder vengeance. C'est quand on souffre injustement qu'on est digne de pitié; mais c'est avec joie que l'on voit des criminels, tels que les Platéens, souffrir ce qu'ils ont mérité. Eux-mêmes se sont attiré leur abandon. Ils avaient les alliés les plus respectables et se sont plus à les rejeter; ils ont violé les lois envers nous,

sans avoir reçu de nous aucune injure, mais conduits par la haine et non par la justice; ils ne seront point assez punis. Ce qu'ils souffriront est juste; et qu'ils ne disent pas qu'ils ont tendu vers nous les mains en qualité de supplians: eux-mêmes se sont rendus par accord, et se sont abandonnés à votre équité.

« Venez donc, ô Lacédémoniens, au secours de la loi reçue chez tous les Grecs, et qu'ils ont violée; montrez-nous une reconnaissance digne de notre zèle, quand nous sommes injustement offensés, et ne nous repoussez pas, séduits par leurs discours. Prouvez aux Grecs par un grand exemple que vous ne leur proposez pas des combats de beau langage, mais de belles actions; que si les actions sont bonnes, il suffit de les annoncer, et que les discours des coupables, ornés de belles paroles, ne sont à vos yeux qu'un voile dont ils couvrent leurs forfaits. En qualité de dominateurs, tels que vous l'êtes, si vous établissez contre tous les accusés des jugemens expéditifs, on cherchera moins de beaux discours pour pallier des crimes. »

LXVIII. Ainsi parlèrent les Thébains: les juges de Lacédémone crurent devoir s'en tenir à demander aux Platéens s'ils avaient reçu d'eux quelque service pendant la guerre. Comme d'abord, conformément au traité que leur avait accordé Pausanias pendant la guerre des Mèdes, on les avait invités à rester en repos; comme ensuite, avant de les investir, on leur avait proposé, suivant le même traité, de rester neutres, et qu'ils n'avaient point accepté cette proposition, les juges, prétendant avoir la justice de leur côté, regardèrent le traité comme rompu et se crurent eux-mêmes lésés. Ils les firent donc venir les uns après les autres, et leur demandèrent si, dans le cours de la guerre, ils avaient rendu quelque service aux Lacédémoniens et aux alliés. Comme ils ne pouvaient répondre qu'ils leur en eussent rendu, on leur donnait la mort: personne ne fut excepté. Il n'y eut pas moins de deux cents Platéens égorgés; vingt-cinq Athéniens qui avaient soutenu le siège avec eux subirent le même sort; les femmes furent réduites en servitude.

Pendant à peu près un an, les Thébains peuplèrent la ville des Mégariens que les troubles avaient forcés de quitter leur patrie, et de ceux des Platéens qui restaient, et qui avaient été de

leur faction : mais ensuite ils la rasèrent jusque dans ses fondemens, et employèrent les matériaux à construire près du temple de Junon un hospice de deux cents pieds sur toutes ses faces. L'enceinte en était distribuée en appartemens hauts et bas, et l'on fit entrer dans cette construction les toits et les portes des Platéens. Des autres matériaux, on employa le fer et l'airain à des lits qui furent consacrés à Junon, et les pierres servirent à bâtir un temple de cent pieds. Les terres furent affectées au public; on les afferma pour dix ans, et ce furent des Thébains qui les cultivèrent. Ce qui contribua beaucoup à cette aversion des Lacédémoniens pour ceux de Platée, ou plutôt ce qu'on doit en regarder comme l'unique cause, ce fut leur complaisance pour les Thébains. Ils y furent engagés par l'espérance d'en tirer de grands services pour la guerre où l'on se trouvait engagé. Ainsi périt Platée, quatre-vingt-treize ans après être devenue l'alliée d'Athènes.

LXIX. Pendant les quarante vaisseaux du Péloponnèse qui étaient partis pour secourir Lesbos, mis en fuite et poursuivis par les Athéniens et battus de la tempête à la hauteur de Crète, regagnèrent en désordre les côtes de leur pays. Ils rencontrèrent à Cyllène treize vaisseaux de Leucade et d'Ambracie, et Brasidas, fils de Tellis, arrivé pour aider Alcidas de ses conseils; car les Lacédémoniens, ayant manqué leur projet de secourir Lesbos, jugèrent à propos d'équiper une flotte plus nombreuse, et pendant que les Athéniens n'avaient que douze vaisseaux à Naupacte, d'aller à Corcyre qui était en proie aux séditions. Ils voulaient les prévenir avant qu'il leur vint du secours d'Athènes; Brasidas et Alcidas s'occupaient de cette entreprise.

LXX. Les troubles de Corcyre avaient commencé au retour des citoyens faits prisonniers au combat naval d'Épidamne. Les Corinthiens prétendaient les avoir relâchés sur une caution de huit cents talens¹, que leurs hôtes avaient donnée pour eux : mais la vérité, c'est que ces prisonniers s'étaient laissés engager à leur livrer

¹ Cette somme est bien forte pour ce temps-là. Elle ferait 4,320,000 livres de notre monnaie. Valla a traduit *octoginta*, quatre-vingts, ce qui fait 432,000 livres. Il est vraisemblable qu'il ne faisait cette correction que par conjecture, car les manuscrits collationnés ne varient pas sur le nombre de huit cents.

Corcyre. Ils s'intriguèrent en effet, et insinuaient aux citoyens de se soulever contre Athènes. Il vint un vaisseau d'Athènes et un de Corinthe qui apportaient des députés. Il se tint des conférences, et les Corcyréens décrétèrent qu'ils persisteraient, suivant le traité, dans l'alliance d'Athènes; mais qu'ils resteraient amis de Corinthe, comme ils l'étaient avant cette alliance. Il y avait un certain Pithias qui se chargeait volontairement de faire aux Athéniens les honneurs de son pays¹, et qui était à la tête de la faction du peuple. Les gens de la faction contraire le mirent en justice, l'accusant de vouloir asservir son pays aux Athéniens. Il fut absous, et à son tour il fit amener en jugement cinq des plus riches citoyens, les chargeant d'avoir arraché des palissades de l'enceinte consacrée à Jupiter et Alcinoüs. L'amende pour chaque pieu était d'un stater². Ils furent condamnés, et se réfugièrent dans les temples en qualité de supplians. Comme la somme était forte, ils demandaient, pour être en état de l'acquitter, qu'elle fût partagée en plusieurs paiemens déterminés. Pithias, qui se trouvait être membre du sénat, obtint qu'on agirait contre eux suivant la rigueur de la loi. Ces malheureux, se trouvant sous le joug d'un décret, et apprenant que Pithias voulait profiter du temps où il était encore sénateur, pour engager le peuple dans une alliance offensive et défensive avec Athènes, quittèrent leur asile; et, s'armant de poignards, ils se jetèrent impétueusement au milieu du sénat et tuèrent Pithias et d'autres sénateurs ou particuliers, jusqu'au nombre de soixante. Quelques gens de la faction de Pithias, mais en petit nombre, se réfugièrent sur la trirème athénienne qui n'était pas encore partie.

LXXI. Après cette exécution, ils convoquèrent les Corcyréens, et se vantèrent d'avoir pris le seul parti qui pût les garantir du joug d'Athènes,

¹ On appelait *proxènes* des citoyens qui étaient chargés par l'état de recevoir les étrangers de certain pays, de les présenter à l'assemblée du peuple, de les conduire au théâtre, etc. Les *éthéloproxènes* étaient ceux qui, comme le Pithias dont il s'agit ici, se chargeaient volontairement de cet emploi. Les *idioproxènes* recevaient des étrangers pour leur compte et leur accordaient l'hospitalité.

² Le stater était une monnaie d'or du poids de quatre drachmes. Celui de l'Attique n'en pesait que deux. La drachme pesait soixante-dix-neuf grains, ce qui fait un gros et sept grains.

ajoutant que ce qui restait à faire, c'était de ne recevoir paisiblement, ni d'Athènes ni de Corinthe, plus d'un vaisseau à la fois; et s'il s'en présentait davantage, de les traiter en ennemis. Ce qu'ils dirent, ils forcèrent le peuple à le ratifier, et envoyèrent même aussitôt à Athènes des députés pour annoncer ce qu'ils venaient de faire comme une mesure indispensable, et pour engager ceux de leurs concitoyens qui s'y étaient réfugiés à ne rien faire imprudemment, dans la crainte de causer quelque malheur.

LXXII. Arrivés à Athènes, les députés furent traités comme des factieux; on traita de même ceux qu'ils avaient gagnés, et tous furent mis en dépôt à Égine. Cependant une trirème de Corinthe étant abordée à Coreyre avec des députés de Lacédémone, ceux qui se trouvaient à la tête des affaires attaquèrent le peuple. Il y eut un combat et ils furent vainqueurs; mais la nuit survint, le peuple se réfugia dans la citadelle et sur les hauteurs de la ville, s'y forma en corps d'armée et s'y fortifia. Il se rendit aussi maître du port Hyllaïque. Ceux de l'autre parti s'emparèrent de la place publique où la plupart avaient leurs maisons, et d'un port qui regarde le continent, et qui est voisin de cette place.

LXXIII. Le lendemain il y eut de légères escarmouches. Les deux factions envoyèrent dans la campagne appeler à elles les esclaves, sous promesse de la liberté. La plupart se joignirent au peuple. L'autre parti reçut du continent huit cents hommes de troupes auxiliaires.

LXXIV. Après un jour d'intervalle, il y eut un second combat. Le peuple avait l'avantage de la position et celui du nombre: il remporta la victoire. Les femmes le secondèrent vaillamment, lancèrent des tuiles du haut des maisons et soutinrent le bruit des armes avec un courage au-dessus de leur sexe. Sur le soir, la faction du petit nombre ayant été repoussée, craignit que le peuple ne se jetât tumultuairement sur le chantier des vaisseaux, qu'il ne s'en rendit maître, et qu'eux-mêmes ne fussent massacrés. Ils mirent le feu aux bâtimens qui formaient l'enceinte de la place, et aux maisons contiguës, sans épargner, plus que les autres, celles qui leur appartenaient. Leur dessein était de fermer tout accès au peuple. Des richesses considérables qui appartenaient au commerce, furent

brûlées; et s'il se fût élevé un vent qui eût poussé la flamme du côté de la ville, elle risquait d'être détruite tout entière. D'ailleurs, le combat avait cessé, et les deux factions passèrent la nuit sur leurs gardes, mais tranquilles. Comme c'était le peuple qui était vainqueur, le vaisseau de Corinthe partit secrètement, et la plupart des troupes se transportèrent sur le continent, sans que l'on s'aperçût de leur retraite.

LXXV. Le lendemain, Nicostrate, fils de Diitréphès, général athénien, vint de Naupacte apporter du secours avec douze vaisseaux et cinq cents hoplites de Messène. Il entra en composition avec les habitans et leur conseilla de se concilier, de mettre seulement en justice dix des plus coupables qui prirent la fuite, de permettre aux autres de rester, et de faire entre eux et avec les Athéniens un traité par lequel ils s'engageraient à avoir les mêmes amis et les mêmes ennemis. Il devait partir après avoir terminé cette négociation; mais les chefs du parti populaire obtinrent qu'il leur laisserait cinq de ses vaisseaux pour que le parti contraire fût moins en état de remuer, et ils s'engagèrent à équiper le même nombre de leurs bâtimens qu'ils feraient partir avec lui. Il consentit à cette proposition, et la faction qui avait la supériorité choisit ses ennemis pour monter les vaisseaux. Ceux-ci craignirent d'être envoyés à Athènes et se réfugièrent dans le temple des Dioscures. Nicostrate voulut les faire relever et essaya de les rassurer; mais il ne put y parvenir. Ce fut pour le peuple un prétexte de s'armer, comme si ces infortunés eussent eu quelque mauvais dessein, parce que la défiance les empêchait de monter sur les vaisseaux. Il alla dans leurs maisons enlever leurs armes, et il en aurait même tué quelques-uns qui lui tombèrent sous la main, si Nicostrate ne l'en eût empêché. Les autres, voyant ce qui se passait, allèrent s'asseoir, en qualité de supplians, dans l'enceinte consacrée à Junon: ils s'y trouvèrent au nombre de quatre cents; mais le peuple, craignant qu'ils n'excitassent quelque révolution, sut leur persuader de quitter cet asile. Il les transporta dans l'île que regarde ce temple et leur y fit passer des vivres.

LXXVI. Les troubles en étaient à ce point, lorsque, trois ou quatre jours après le transport de ces citoyens dans l'île, les vaisseaux du

Péloponnèse, partis de Cyllène où ils étaient restés depuis l'expédition d'Ionie, arrivèrent au nombre de cinquante-trois. Ils étaient commandés, comme auparavant, par Alcidas, qui avait avec lui Brasidas, à titre de conseil. Ils relâchèrent au port de Sybota, qui est situé sur le continent, et, au lever de l'aurore, ils firent route vers Corcyre.

LXXVII. Les Corcyréens, effrayés à la fois de leur situation intérieure et de l'arrivée de cette flotte, appareillèrent tumultuairement soixante navires; ils les faisaient partir contre l'ennemi à mesure qu'ils étaient prêts. C'était contre l'avis des Athéniens, qui leur conseillaient de les laisser sortir eux-mêmes les premiers, et de venir ensuite les soutenir à la fois avec toutes leurs forces. Comme les vaisseaux de Corcyre se présentaient séparément au combat, il y en eut deux qui, dès le commencement de l'action, passèrent du côté de l'ennemi. Sur les autres, les gens de guerre qui les montaient se battaient entre eux, et l'on ne savait nulle part ce qu'on faisait. Les Péloponnésiens, s'apercevant de ce tumulte, se contentèrent d'opposer une vingtaine de vaisseaux à ceux de Corcyre, et avec le reste de leur flotte, ils se présentèrent contre les douze vaisseaux d'Athènes, dont étaient *la Salaminienne* et *le Paralus*.

LXXVIII. Les Corcyréens, faisant mal leurs attaques et avec trop peu de bâtimens à la fois, eurent, de leur côté, beaucoup à souffrir. Pour les Athéniens, comme ils craignaient d'être accablés par le nombre et de se voir enveloppés, ils ne chargèrent point en masse et ne donnèrent pas sur le centre des vaisseaux qui étaient rangés contre eux en ordre de bataille; mais ils attaquèrent en file, et submergèrent un bâtiment. S'étant ensuite formés en cercle, ils voguèrent autour des ennemis, et essayèrent de les mettre en désordre. Cette manœuvre fut aperçue de ceux qui avaient en tête les vaisseaux de Corcyre; et craignant qu'il n'arrivât la même chose qu'à Naupacte, ils vinrent au secours des leurs. La flotte alors réunie vogua tout entière sur les Athéniens. Ceux-ci cédèrent faiblement et ramèrent à la poupe. Ils employaient cette manœuvre pour laisser les Corcyréens commencer la retraite, tandis qu'eux-mêmes, reculant avec beaucoup de lenteur, soutenaient les efforts des ennemis. Ainsi se

passa ce combat naval, qui finit au coucher du soleil.

LXXIX. Les Corcyréens craignaient que les ennemis ne profitassent de leur victoire pour venir attaquer la ville, ou qu'ils n'enlevassent de l'île les citoyens qu'on y avait déposés, ou qu'enfin ils n'essayassent de susciter quelque autre nouveauté. Ils ramenèrent au temple de Junon les gens de l'île et se tinrent sur leurs gardes. Mais les ennemis, malgré l'avantage qu'ils avaient remporté, n'eurent pas l'audace d'attaquer la ville; ils gagnèrent, avec treize vaisseaux de Corcyre qu'ils avaient enlevés, le continent d'où ils étaient partis. Le lendemain, ils n'osèrent pas davantage se porter à Corcyre, quoiqu'on y fût dans le trouble et dans la terreur, et que Brasidas engageât, dit-on, Alcidas à tenter cette entreprise: mais il n'avait pas le même crédit que ce général. Ils firent une descente au promontoire de Leucimne et ravagèrent la campagne.

LXXX. Cependant le peuple de Corcyre, craignant l'arrivée de la flotte, traita avec les supplians et les autres du même parti, pour parvenir à sauver la ville. On en détermina même quelques-uns à monter sur les vaisseaux; car, malgré la triste situation où l'on se trouvait, on en équipa trente, s'attendant toujours à voir arriver les ennemis. Mais les Péloponnésiens, après avoir infesté les champs jusqu'à midi, se retirèrent. C'est que des feux les avaient avertis pendant la nuit du départ de soixante vaisseaux athéniens sortis de Leucade¹ pour venir les attaquer. En effet, quand on avait appris à Athènes que Corcyre était en état de sédition, et que les vaisseaux d'Alcidas devaient s'y rendre, on avait fait partir cette flotte sous le commandement d'Eurymédon, fils de Théoclès.

LXXXI. Les Péloponnésiens se hâtèrent de retourner chez eux pendant la nuit, en suivant la côte. Ils transportèrent leurs vaisseaux par-dessus l'isthme de Leucade, dans la crainte d'être aperçus s'ils en faisaient le tour, et ter-

¹ A la manière dont s'exprime Thucydide, on pourrait croire que les anciens, par les différentes combinaisons des feux qui leur servaient de signaux, avaient l'art d'exprimer l'espèce de danger dont on était menacé et de faire connaître le nombre des ennemis. Alors ces feux auraient été des sortes de télégraphes.

minèrent leur retraite. Quand les Corcyréens apprirent que la flotte d'Athènes approchait, et que celle des ennemis était retirée, ils introduisirent dans la ville les Messéniens qui, jusque-là, étaient restés au dehors, et envoyèrent en croisière autour du port Hyllaique les vaisseaux qu'ils avaient équipés, tuant, pendant cette expédition, tous ceux de leurs ennemis qui leur tombaient entre les mains, tirant des vaisseaux ceux qu'ils avaient engagés à y monter et les égorgeant. Ils entrèrent dans l'enceinte de Junon, firent entendre à une cinquantaine de ceux qui s'y étaient réfugiés qu'ils feraient bien de se mettre en justice et les condamnèrent tous à mort. Les malheureux qui avaient refusé de quitter cet asile, et qui formaient le plus grand nombre, sachant ce qui s'était passé, se tuèrent les uns les autres dans le lieu sacré : plusieurs se pendirent à des arbres, d'autres périrent autrement, chacun saisissant le genre de mort qu'il pouvait se procurer.

Pendant les sept jours qu'Eurymédon s'arrêta dans le port, les Corcyréens firent mourir tous ceux qu'ils regardaient comme leurs ennemis, les accusant de vouloir détruire le gouvernement populaire. Plusieurs furent victimes d'inimitiés privées, et des créanciers furent sacrifiés par leurs débiteurs. Il n'est point de genre de mort dont on n'eût le spectacle ; il se commit toutes les horreurs qui arrivent ordinairement dans de telles circonstances : elles furent même surpassées ; car un père tua son fils, des supplians furent arrachés à des asiles sacrés, d'autres égorgés au pied des autels, et quelques-uns périrent murés dans le temple de Bacchus, tant fut cruelle cette sédition ! Elle le parut encore davantage, parce qu'elle était la première.

LXXXII. En effet, la Grèce fut dans la suite presque tout entière ébranlée, et comme partout y régnait la discorde, les chefs du parti populaire appelaient les Athéniens, et la faction du petit nombre, les Lacédémoniens. On n'aurait eu dans la paix le prétexte ni la facilité de réclamer leurs secours ; mais dans la guerre, ceux qui voulaient susciter quelques nouveautés, trouvaient aisément les moyens de s'attirer des alliés pour nuire à la faction contraire et pour employer leur assistance à se rendre eux-mêmes plus puissans. Les villes abandonnées à la dissension éprouvèrent de tristes et nombreuses

calamités qui se renouveleront toujours, tant que la nature humaine sera la même ; mais plus terribles ou plus douces, et différentes dans leurs caractères, suivant la diversité des événemens qui les feront naître. Dans la paix et au sein de la prospérité, les états et les particuliers ont un meilleur esprit, parce qu'on n'a pas à souffrir de dures nécessités ; mais la guerre, qui détruit l'aisance journalière de la vie, donne des leçons de violence et rend conformes à l'âpreté des temps les mœurs de la plupart des citoyens.

Les villes étaient en proie à la sédition, et celles qui s'y livraient les dernières, instruites de ce qui s'était fait ailleurs, s'abandonnaient à de plus grands excès, jalouses de se distinguer par la gloire de l'invention, soit dans l'art qu'elles mettaient à nuire aux ennemis, soit dans l'atrocité jusqu'alors inouïe de leurs vengeances. On en vint jusqu'à changer arbitrairement l'acception ordinaire des mots. L'audace insensée fut traitée de zèle courageux pour ses amis ; la lenteur prévoyante, de lâcheté déguisée. La modestie fut regardée comme une excuse de la pusillanimité ; être prudent en tout, c'était n'être propre à rien ; mais avec un fol emportement, on était homme. Se bien consulter pour ne rien mettre au hasard, c'était chercher un prétexte spécieux de refuser ses services. L'homme violent était un homme sûr ; celui qui le contrariait, un homme suspect. Dresser des embûches et réussir, c'était avoir de l'esprit ; les prévenir, c'était en avoir davantage ; prendre d'avance ses mesures pour n'avoir pas besoin de tout cela, c'était trahir l'amitié et avoir peur des ennemis. Enfin, être le premier à faire du mal à ceux de qui l'on pouvait en attendre, c'était mériter des éloges ; on en recevait aussi quand on savait exciter à nuire celui qui n'y songeait pas. Les compagnons de parti étaient préférés aux pères, comme plus disposés à tout oser sans prétexter aucune excuse. On ne contractait pas ces sortes de liaisons pour en tirer avantage conformément aux lois, mais pour satisfaire la cupidité en dépit des lois. Ce n'était pas sur la religion du serment que ceux qui formaient ces ligues établissaient leur confiance réciproque, mais sur ce qu'ils se connaissaient capables de tout enfreindre en commun. On adoptait quelquefois ce que disait de bien le parti contraire ; mais c'était pour se tenir en garde contre lui, s'il arrivait

qu'il prit le dessus, et non par générosité. On aimait mieux avoir à se venger que n'avoir pas reçu le premier une offense. Des sermens de réconciliation étaient respectés pour le moment, parce qu'on voulait se tirer d'embarras et qu'on n'avait pas d'autres ressources; mais dans la suite celui qui se trouvait le premier en force et dont l'ennemi n'était pas sur ses gardes, avait bien plus de plaisir à se venger en abusant de sa confiance, que s'il l'eût pu faire ouvertement; il comptait pour beaucoup de prendre une vengeance infaillible, de devoir à la tromperie sa supériorité et de remporter le prix de la fourbe. Car, en général, les méchans acquièrent plus aisément la réputation de gens habiles, que les maladroits celle d'honnêtes gens. On a honte de la maladresse; la méchanceté devient un titre de gloire.

La cause de tous ces maux était la fureur de dominer qu'inspirent l'ambition et la cupidité. Ces passions échauffaient les esprits et les excitaient à tout brouiller. Car les chefs des deux factions qui partageaient les villes, les uns sous le prétexte spécieux de l'égalité politique du peuple, les autres sous celui d'une aristocratie modérée, affectaient de ne consulter que le bien de la patrie; mais elle-même était en effet le prix qu'ils se disputaient. Dans leur lutte réciproque pour l'emporter les uns sur les autres par quelque moyen que ce fût, il n'était pas d'excès que ne se permit leur audace. Devenus supérieurs à leurs ennemis, ils ne mesuraient ni à la justice ni à l'intérêt de l'état les peines qu'ils leur faisaient souffrir; mais ils les rendaient plus rigoureuses que l'un ou l'autre ne l'exigeait, et chacun en posait les bornes au gré de son plaisir et de ses caprices. Soit par les décrets injustes qu'ils faisaient rendre, soit en se procurant le pouvoir à force ouverte, ils étaient toujours prêts à satisfaire leur haine. Jamais ni l'un ni l'autre parti ne transigeait de bonne foi; mais ceux qui parvenaient à leurs fins en cachant adroitement leur astuce avaient le plus de réputation. Les citoyens modérés étaient victimes des deux factions, soit parce qu'ils ne combattaient point avec elles, soit parce qu'on envoyait leur tranquillité.

LXXXIII. Ainsi, par les séditions, la Grèce fut infectée de tous les crimes. La simplicité, qui est surtout l'apanage des âmes nobles, fut un objet de risée et disparut. Il fallait être toujours en dé-

fiance les uns contre les autres, toujours sur ses gardes. On ne pouvait se fier, pour en venir à une réconciliation, ni à la parole la plus sûre, ni aux sermens les plus terribles. Tous ayant des raisons de ne pas compter sur la sincérité des autres, ils usaient plutôt de prévoyance pour n'être pas maltraités, qu'ils ne pouvaient se livrer à la confiance. Ceux qui avaient le moins d'esprit avaient le plus souvent l'avantage. Comme la connaissance de ce qui leur manquait et des talens de leurs adversaires leur inspirait des craintes, pour n'être pas dupes des beaux discours de leurs ennemis et de peur que ceux-ci ne trouvassent, dans les ressources variées de leur esprit, bien des moyens de les prévenir et de les surprendre, ils couraient avec audace à l'occasion de faire des coups de main. Mais ceux dont l'orgueil dédaignait de pressentir les desseins de leurs adversaires, et qui croyaient n'avoir pas besoin de recourir aux voies de fait, parce que leur esprit les servirait aussi bien, se trouvaient sans défense, et le plus souvent ils se perdaient.

LXXXIV. Ce fut à Corcyre que commencèrent la plupart de ces excès. On y osa tout ce que peuvent se permettre des malheureux qu'on a long-temps gouvernés avec insolence au lieu de les traiter avec modération, et qui veulent rendre ce qu'on leur a fait souffrir; tout ce dont sont capables des infortunés qui veulent se délivrer de leur misère accoutumée, et qui, dans la passion qui les trouble, ne songent qu'à s'emparer des richesses d'autrui, même au mépris de la justice; enfin tout ce que peuvent faire des hommes qui, sans être conduits par la cupidité, et n'attaquant leurs ennemis que par des principes de justice, sont emportés par l'ignorance et la colère, et se montrent cruels et inexorables. Ainsi, dans cette malheureuse ville, la société était renversée; le naturel de l'homme, qui aime d'ordinaire à enfreindre les lois, même lorsqu'elles sont en vigueur, l'emporta sur elles; il prit plaisir à se montrer effréné dans ses fureurs, à se mettre au-dessus de la justice, à se déclarer ennemi de tout ce qui avait quelque supériorité. Tels furent les effets de la guerre; car dans d'autres circonstances, on n'aurait pas préféré la vengeance à tout ce qu'il y a de sacré, ni à l'équité le profit, sur lequel l'envie exerce toujours, il est vrai, sa puissance, mais sans se permettre de nuire. Les hommes, quand il s'agit de

se venger, se plaisent à enfreindre les lois générales qui condamnent leurs excès; qui laissent à tous l'espérance de se sauver, s'ils tombent eux-mêmes dans le malheur, et de n'être pas abandonnés dans des conjonctures difficiles où ils pourront avoir besoin de les implorer.

LXXXV. Ce fut ainsi que les Corcyréens de la ville se livrèrent les premiers à leurs ressentimens les uns contre les autres. Eurymédon et les Athéniens se retirèrent avec la flotte qui les avait amenés. Dans la suite, les Corcyréens fugitifs, car il y en avait jusqu'à cinq cents qui étaient échappés aux massacres, s'emparèrent des forts élevés sur le continent et se rendirent maîtres de la côte qui regardait leur patrie et qui en dépendait. C'était de là qu'ils partaient pour piller les habitans de l'île; ils leur firent beaucoup de mal, et une grande disette se fit ressentir dans la ville. Ils envoyèrent des députés à Lacédémone et à Corinthe pour solliciter leur retour; et comme on ne fit rien pour eux, ils se procurèrent des vaisseaux et des troupes auxiliaires, et passèrent dans l'île au nombre en tout de six cents au plus. Ils mirent le feu à leurs vaisseaux pour ne se réserver d'autre espérance que celle de s'emparer du pays; et s'établissant sur le mont Istone, ils le fortifièrent, tourmentèrent les habitans de la ville et devinrent maîtres de la campagne.

LXXXVI. A la fin de cet été¹, les Athéniens firent partir vingt vaisseaux pour la Sicile sous les ordres de Lachès, fils de Mélanope, et de Charæade, fils d'Euphiète. Les Syracusains et les Léontins se faisaient la guerre. Les premiers avaient dans leur alliance, excepté Camarina, toutes les villes doriennes qui, dès le commencement des hostilités, s'étaient liées avec les Lacédémoniens, sans combattre cependant avec eux. Les Léontins étaient alliés de Camarina et des villes qui tiraient leur origine de la Chalcide. En Italie, les Locriens étaient pour Syracuse, et ceux de Rhégium pour les Léontins, parce qu'ils avaient une origine commune. Les alliés des Léontins députèrent à Athènes, en vertu de leur ancienne liaison et en qualité d'Ioniens, et ils engagèrent cette république à leur envoyer des vaisseaux. Ils avaient besoin de ce secours; car les Syracusains les resserraient par terre et par

¹ Avant le 17 octobre.

mer. Les Athéniens leur accordèrent sous prétexte d'amitié; mais la vérité, c'est qu'ils voulaient empêcher qu'on n'exportât du blé de la Sicile dans le Péloponnèse, et essayer s'ils ne pourraient pas s'emparer de la domination de cette île. Ils abordèrent donc à Rhégium en Italie et firent la guerre conjointement avec leurs alliés. L'été finit.

LXXXVII. Au commencement de l'hiver¹, la peste attaqua une seconde fois les Athéniens: elle n'avait jamais entièrement cessé, mais elle avait eu quelque trêve. Elle ne dura pas cette seconde fois moins d'une année, et elle en avait duré deux la première. Il n'y eut rien qui accablât davantage les Athéniens ni qui fit plus de tort à leur puissance. Dans leurs armées, ils ne perdirent pas moins de quatre mille trois cents hoplites et de trois cents hommes de cavalerie; on ne saurait compter les autres victimes de ce fléau. Il y eut en même temps plusieurs tremblemens de terre à Athènes, en Eubée, chez les Bœotiens et surtout à Orchomène en Bœotie.

LXXXVIII. Les Athéniens qui étaient en Sicile et les troupes de Rhégium attaquèrent, cet hiver, avec trente vaisseaux, les îles qui portent le nom d'Æole: la disette d'eau ne permet pas d'y faire la guerre en été. Elles appartiennent aux Liparéens venus de Cuide; celle qu'ils habitent, et qui a peu d'étendue, se nomme Lipara. C'est de là qu'ils vont cultiver les autres qui sont Didymé, Strongylé et Hiéra. Les gens du pays croient que c'est dans la dernière que Vulcain tient ses forges, parce qu'on lui voit jeter beaucoup de feu pendant la nuit, et de la fumée pendant le jour. Ces îles gisent en face de la campagne des Sicules et de Messine²; elles étaient dans l'alliance des Syracusains. Les Athéniens y ayant ravagé la terre sans pouvoir forcer les habitans à se rendre, retournèrent à Rhégium. L'hiver finit, ainsi que la cinquième année de la guerre que Thucydide a écrite.

LXXXIX. Au retour de l'été³, les Péloponnésiens et leurs alliés vinrent jusqu'à l'isthme

¹ A la fin d'octobre.

² Thucydide appelle cette ville Messène, parce qu'il écrit en dialecte attique; mais les habitans, qui étaient Doriens, l'appelaient eux-mêmes Messana.

³ Sixième année de la guerre du Péloponnèse, deuxième année de la quatre-vingt-septième olympiade, quatre cent vingt-sept ans avant l'ère vulgaire. Après le 13 avril, et avant le 21 juin.

dans le dessein de se jeter sur l'Attique. Ils étaient commandés par Agis, fils d'Archidamus, roi de Lacédémone. Des tremblemens de terre réitérés étant survenus les firent retourner sur leurs pas, et il n'y eut point d'invasion. Vers cette même époque, Orobe, dans l'île d'Eubée, éprouva des secousses. La mer pénétra par un endroit qui était encore terre : violemment agitées et gonflées par les vagues, les eaux entrèrent dans la ville, submergèrent une partie du terrain et en abandonnèrent une autre; ce qui fut terre autrefois est mer aujourd'hui. Il ne se sauva que les hommes qui eurent le temps de gagner les hauteurs à la course. Atalante éprouva une semblable alluvion; cette île appartient aux Locriens d'Oponie : la mer entraîna une partie du fort qu'y avaient les Athéniens; deux vaisseaux avaient été tirés à sec; il y en eut un de brisé. Les eaux gagnèrent aussi Péparèthe, mais n'inondèrent pas la ville : seulement le tremblement de terre renversa une partie de la muraille, le Prytanée, et quelques autres édifices en petit nombre. Je crois que ce qui cause ces sortes d'accidens, c'est que, dans les endroits où les secousses sont les plus fortes, elles chassent avec impétuosité les eaux de la mer, les repoussent subitement et donnent plus de violence à l'inondation; mais je ne pense pas que, sans tremblement de terre, il puisse rien arriver de semblable.

XC. La Sicile fut, dans ce même été¹, un théâtre de guerre. Les Siciliens combattaient les uns contre les autres, et les Athéniens avec ceux de ces peuples dont ils étaient alliés. Je vais rapporter ce que firent de plus important ces alliés secondés par les Athéniens, ou leurs ennemis contre les troupes d'Athènes. Charaxade, le général des Athéniens, ayant été tué par les Syracusains dans un combat, Lachès, qui avait le commandement de toute la flotte, se porta avec les alliés contre Mylès, place dépendante de Messine. Deux corps de Messiniens y étaient en garnison; ils dressèrent une embûche aux troupes qui étaient descendues : mais les Athéniens mirent en fuite les gens de l'embuscade et en tuèrent un grand nombre. Ils attaquèrent

¹ Sixième année de la guerre du Péloponnèse, troisième année de la quatre-vingt-huitième olympiade, quatre cent vingt-six ans avant l'ère vulgaire. Après le 31 juin.

les remparts et en obligèrent les défenseurs à rendre par capitulation la citadelle et à se joindre à eux contre Messine. Les Messiniens eux-mêmes, à l'arrivée des Athéniens et des alliés, furent contraints de se rendre. Ils donnèrent des otages et toutes les sûretés qu'on voulut exiger d'eux.

XCI. Le même été, les Athéniens envoyèrent trente vaisseaux autour du Péloponnèse sous le commandement de Démosthène, fils d'Alcisthène, et de Proclès, fils de Théodore. Ils en firent aussi partir soixante pour Mélos avec deux mille hoplites aux ordres de Nicias, fils de Nicératus. Le dessein d'Athènes était de soumettre les Méliens, qui, tout insulaires qu'ils étaient, ne voulaient ni lui obéir ni entrer dans son alliance. Ils supportèrent sans se rendre la dévastation de leur pays, et les Athéniens quittèrent Mélos et allèrent à Orope qui est en face de cette île. Ils y abordèrent de nuit; les hoplites descendirent et se portèrent de pied à Tanagra en Béotie. Les Athéniens de la ville, au signal qui leur fut donné, vinrent par terre les y joindre sans distinction de rang ni d'âge. Ils étaient commandés par Hipponicus, fils de Callias, et par Eurymédon, fils de Théoclès. Ils campèrent, firent le dégât pendant le jour autour de Tanagra, et passèrent la nuit dans leur camp. Les Tanagriens furent battus le lendemain dans une sortie qu'ils firent avec quelques Thébains qui étaient venus à leur secours. Les vainqueurs les désarmèrent, dressèrent un trophée et s'en retournèrent les uns à Athènes et les autres sur leurs vaisseaux. Nicias étoya le rivage avec ses soixante bâtimens, sacagea la partie maritime de la Locride, et retourna dans la ville.

XCII. Vers le même temps, les Lacédémoniens fondèrent la colonie d'Héraclée dans la Trachinie. Voici quel fut le motif de cet établissement : les Maliens sont partagés en Paraliens, Hiériens et Trachimens. Ces derniers, tourmentés par les peuples de l'OEta auxquels ils confinent, étaient près de se mettre sous la protection des Athéniens; mais dans la crainte de ne pas trouver en eux de fidélité, ils envoyèrent à Lacédémone, et choisirent pour leur député Tisambée. Les Doriens, de qui les Lacédémoniens tirent leur origine, se joignirent à cette députation pour faire la même demande, car ils étaient également tourmentés par les hostilités des OEtiens. Les Lacédémoniens, sur ce que dirent les dépu-

tés, concurent le dessein d'envoyer une colonie pour défendre à la fois les Trachiniens et les Doriens. Ils pensèrent que ce serait d'ailleurs une place avantageusement située pour faire la guerre aux Athéniens ; qu'on y pourrait construire contre l'Eubée une flotte qui aurait peu de chemin à faire pour s'y rendre, et qu'enfin elle offrirait un passage commode pour aller en Thrace. En un mot, ils étaient impatients de faire cet établissement. Ils commencèrent par consulter Apollon de Delphes ; et le dieu leur ayant ordonné de suivre leur dessein, ils envoyèrent des colons tant de la Laconie elle-même que des pays voisins, et ils permirent de les suivre à ceux des autres Grecs qui en auraient envie, excepté aux Ioniens, aux Achéens et à quelques autres nations. Trois Lacédémoniens eurent la conduite de cette fondation : Léon, Alcidas et Damagon. Ils relevèrent la ville, la fortifièrent de nouveau, et elle s'appelle maintenant Héraclée ¹. Elle n'est éloignée que de quarante stades ² au plus des Thermopyles et de vingt ³ de la mer. Ils construisirent un chantier de vaisseaux, l'établirent aux Thermopyles et le commencèrent à prendre des gorges mêmes, pour qu'il fût d'une plus facile défense.

XCIII. Ce ne fut pas sans crainte que les Athéniens virent peupler cette ville. Ils pensaient bien que sa principale destination était de menacer l'Eubée, parce qu'un court trajet de mer la sépare de Cenée, promontoire de cette Ile ; mais les choses allèrent dans la suite autrement qu'ils n'avaient imaginé, et cette fondation ne leur fit aucun mal. En voici la raison : les Thessaliens étaient alors maîtres du pays, et c'était sur leur territoire que cette colonie se fondait. Dans la crainte d'y avoir des voisins trop puissans, ils les tourmentèrent et ne cessèrent de combattre ces nouveaux venus, qu'ils ne les eussent réduits à un petit nombre, quoiqu'ils eussent été d'abord très nombreux. Comme cette ville était l'ouvrage des Lacédémoniens, bien des gens s'y étaient rendus avec confiance, dans l'idée qu'on y serait en sûreté ; mais les commandans qu'on y envoya de Lacédémone, en effrayant la classe du peuple par

la dureté et quelquefois par l'injustice de leur gouvernement, ne contribuèrent pas faiblement eux-mêmes à y gâter les affaires, et à en ruiner la population. C'était faciliter aux peuples voisins les moyens de prendre la supériorité.

XCIV. Dans le même été, et vers le même temps que les Athéniens étaient occupés à Mélos, les autres Athéniens, qui faisaient avec trente vaisseaux le tour du Péloponnèse, tuèrent d'abord en embuscade quelques soldats de la garnison d'Ellomène en Leucadie, et attaquèrent ensuite Leucade avec des forces plus imposantes. Tous les Acarnanes en masse les suivirent, excepté les Oëniades. Ils étaient aussi secondés par des troupes de Zacynthe et de Céphalénie, et par quinze vaisseaux de Corcyre. Les Leucadiens, contenus par la supériorité du nombre, restèrent en repos, quoiqu'on ravageât leur pays, tant au-delà qu'en deçà de l'isthme où s'élèvent Leucade et le temple d'Apollon. Les Acarnanes priaient Démosthène, général des Athéniens, d'investir la ville d'un mur fortifié : ils comptaient avoir peu de peine à la forcer et être délivrés d'une place qu'ils avaient eue de tout temps pour ennemie. Mais, dans ces circonstances, Démosthène se laissa persuader par les Messéniens, que ce serait une entreprise digne de lui, avec une armée telle que la sienne, d'attaquer les Étoliens qui étaient ennemis de Naupacte ; que s'il les subjuguait, il lui serait aisé de soumettre aux Athéniens le reste de l'Épire ; qu'à la vérité, les Étoliens étaient un peuple considérable et belliqueux ; mais qu'ils vivaient dans des bourgades non murées et fort éloignées les unes des autres ; qu'ils n'étaient armés qu'à la légère, et qu'il ne serait pas difficile de les vaincre avant qu'ils fussent parvenus à se rassembler. Ils lui conseillaient d'attaquer d'abord les Apodotes, ensuite les Ophioniens, et après eux les Eurytes : c'est ce qui forme la plus grande partie des Étoliens. La langue de ces peuples est fort difficile à comprendre, et ils ne vivent, dit-on, que de chair crue. Ceux-là une fois réduits, on fit entendre à Démosthène que le reste se rendrait aisément.

XCV. Il se laissa séduire par l'affection qu'il portait aux Messéniens, et surtout par l'idée que, sans avoir besoin des forces d'Athènes, il

¹ Avant d'être relevée et fondée de nouveau par les Lacédémoniens, elle se nommait Trachine.

² A peu près une lieue et demie.

³ A peu près trois quarts de lieue.

pourrait, avec le secours des alliés de l'Épire et de l'Étolie, passer par terre dans la Bœotie par le pays des Locriens-Ozoles, et tirant vers Cytinium dans la Doride, qui a le Parnasse à droite, entrer chez les Phocéens; que ceux-ci, par leurs anciennes liaisons avec Athènes, ne refuseraient probablement pas de se joindre à lui, et que du moins ils pourraient y être forcés. La Bœotie est là limitrophe de la Phocide. Il mit donc en mer à Leucade avec toute son armée, et suivit la côte pour gagner Solium. Ce fut au grand déplaisir des Acarnanes qu'il exécuta ce projet : il le leur avait communiqué; mais ils refusèrent d'y prendre part, piqués de ce qu'il ne voulait pas investir Leucade. Ce fut donc avec le reste de l'armée, Céphaléniens, Messéniens, Zacynthiens, et trois cents Athéniens servans sur sa flotte, qu'il alla porter la guerre chez les Étoliens. Les quinze vaisseaux de Corcyre s'étaient retirés. Il partit d'Ænéon dans la Locride : ces Locriens-Ozoles étaient alliés d'Athènes, et devaient se joindre avec toutes leurs forces aux Athéniens dans l'intérieur des terres. On pouvait s'attendre à tirer un grand secours de leur alliance, parce que, voisins des Étoliens, ils ont les mêmes armes, et connaissent leur pays et leur manière de combattre.

XCVI. Il passa la nuit avec son armée dans l'enceinte sacrée de Jupiter Néméen. C'est là qu'on prétend que le poète Hésiode fut tué par les gens du pays; il lui avait été prédit par un oracle qu'il mourrait à Némée. On partit pour l'Étolie au lever de l'aurore. Le premier jour, on prit Potidanie, le second Crocylium, et le troisième Tichium. Démosthène s'y arrêta, et envoya le butin qu'il avait fait à Eupolium en Locride; car, après avoir réduit le reste, il avait dessein, si les Ophioniens ne consentaient pas à se rendre, de retourner à Naupacte, et de revenir les combattre. Mais les Étoliens avaient été instruits de son projet d'invasion, dès qu'il l'avait conçu, et quand son armée entra dans le pays, ils vinrent de toutes parts à sa rencontre en nombre formidable. Les Bomiens même et les Cailiens, eux qui demeurent à l'extrémité de l'Ophionie, près du golfe Maliaque, arrivèrent au secours de la cause commune.

XCVII. Les Messéniens continuaient de donner à Démosthène les mêmes conseils qu'auparavant; ils lui soutenaient que la réduction des

Étoliens serait facile, et l'engageaient à se jeter au plus tôt sur les bourgades, à tâcher de prendre toutes celles qui se trouveraient sous sa main, et à ne pas s'arrêter qu'ils ne vissent à sa rencontre avec toutes leurs forces réunies. Il les crut, osa se fier à la fortune, parce qu'elle ne lui avait pas encore été contraire. Il n'attendit pas même les Locriens qui devaient le joindre, et dont les secours lui eussent été fort utiles, car on avait surtout besoin de gens de trait armés à la légère. Il s'avança jusqu'à Égitium, qu'il enleva d'emblée et sans résistance. Les habitans avaient pris la fuite, et s'étaient retirés sur les hauteurs qui dominent la ville. Elle est bâtie sur un terrain élevé, à la distance de quatre-vingts stades¹ au plus de la mer. Mais déjà les Étoliens étaient arrivés au secours : ils fondirent de toutes parts du haut des montagnes sur les Athéniens et leurs alliés, les accablant de traits, reculant quand ils s'avançaient, les pressant quand ils cédaient : sorte de combat qui consistait surtout en de brusques attaques et en des retraites précipitées; et dans les unes ni dans les autres les Athéniens n'avaient l'avantage.

XCVIII. Cependant, tant que leurs archers eurent des flèches et furent en état de s'en servir, ils résistèrent; car les Étoliens, légèrement armés, étaient contenus par les traits qu'on leur lançait. Mais, quand le commandant des archers eût été tué, ses gens se dispersèrent, et les Athéniens, accablés d'un travail continu, furent bientôt rendus de fatigue. Les Étoliens ne cessaient de les presser, de tirer sur eux; ils furent obligés de fuir; mais ils perdirent leur guide, Chromon de Messène, qui fut tué : égarés, ils tombaient dans des ravins impraticables, ou s'engageaient dans des sentiers qui leur étaient inconnus, et ils étaient massacrés. Les Étoliens continuaient de tirer. Légers et lestement vêtus, ils en atteignaient beaucoup à la course. Le plus grand nombre se trompa de chemin, et s'engagea dans une forêt qui n'était pas frayée : les ennemis apportèrent du feu et l'incendièrent. Il n'était pas de moyen de fuir que les Athéniens ne tentassent, point de genres de mort dont ils ne périssent. A peine ceux qui se sauvèrent purent-ils gagner Ænéon en Locride, d'où ils étaient partis. Bien des alliés périrent, et les

¹ Un peu plus de trois lieues.

Athéniens eux-mêmes perdirent environ cent vingt hoplites. Tel fut le nombre des hommes qu'ils eurent à regretter, et tous étaient dans la fleur de l'âge. Ce furent d'excellens guerriers que la république perdit dans cette affaire. L'un des deux généraux, Proclès, fut tué. Les vaincus traitèrent avec les Étoliens pour enlever leurs morts : ils retournèrent à Naupacte, et regagnèrent ensuite Athènes sur leurs vaisseaux. Démosthène se tint à Naupacte, ou du moins il n'abandonna pas le pays. Après ce qui était arrivé, il craignait les Athéniens.

XCIX. Vers le même temps, les Athéniens qui tenaient la mer autour de la Sicile cinglèrent vers la Locride, firent une descente, et vainquirent les Locriens qui vinrent contre eux au secours. Ils prirent Pérépolium, place bâtie sur le fleuve Alex.

C. Le même été, les Étoliens qui avaient déjà envoyé en députation, à Corinthe et à Lacédémone, Tolophus d'Ophionée, Boriade d'Euryte et Tisandre d'Apodotie, obtinrent une armée contre Naupacte, où l'on avait appelé et reçu les Athéniens. Ce fut vers l'automne que les Lacédémoniens leur firent passer trois mille hoplites de leurs alliés. Il y en avait cinq cents d'Héraclée, cette ville de la Thracinie, alors fondée depuis peu. Euryloque de Sparte eut le commandement de ces troupes ; il était accompagné de Macarius et de Menédée, aussi de Sparte.

CI. L'armée étant rassemblée à Delphes, Euryloque envoya un héraut aux Locriens-Ozoles. Il fallait passer par leur pays pour aller à Naupacte, et d'ailleurs il voulait les détacher des Athéniens. Les gens d'Amphise, qui étaient Locriens, le servirent avec beaucoup de zèle dans cette négociation, par la crainte que leur inspirait la haine des Phocéens. Ils furent les premiers à donner des otages, ils engagèrent les autres à suivre leur exemple, et ils réussirent, parce qu'on craignait l'approche de l'armée. Ils gagnèrent d'abord les Myonées qui sont leurs voisins, et c'est de leur côté que l'accès de la Locride est le plus difficile ; ensuite les Ipnées, les Messapiens, les Tritées, les Challæens, les Tolophoniens, les Hessiens, les OEanthés. Tous prirent les armes. Les Olpéens donnèrent des otages ; mais ils ne suivirent pas l'armée : les Hyæens n'en donnèrent qu'après qu'on eut pris leur bourgade nommée Polis.

GH. Tout était prêt : Euryloque déposa les otages à Cytinium dans la Doride, et conduisit son armée vers Naupacte, à travers le pays des Locriens. Dans sa route, il prit Onéon qui leur appartenait, et s'empara aussi d'Eupolium ; les habitans de ces deux places avaient refusé de se joindre à lui. Arrivé dans la campagne de Naupacte, et ayant déjà les Locriens avec lui, il sacagea le pays et prit le faubourg qui n'est pas muré. Il passa à Molierion, colonie de Corinthe, mais sujette des Athéniens, et il la prit. Démosthène, qui restait toujours aux environs de Naupacte depuis sa malheureuse expédition d'Étolie, avait pressenti l'arrivée de cette armée, et craignant pour la place, il alla demander l'assistance des Acarnanes. Ils conservaient encore du ressentiment de ce qu'il s'était retiré de devant Leucade, et ce ne fut pas sans peine qu'ils se laissèrent persuader. Ils envoyèrent par mer mille hoplites qui entrèrent dans la place pour la soutenir. Sans ce renfort, comme on avait une grande étendue de fortifications et peu de monde pour les défendre, il était à craindre qu'on ne pût résister. Euryloque et son monde, voyant qu'une armée était entrée dans la place et qu'on ne devait plus espérer de la forcer, se retirèrent, non dans le Péloponnèse, mais dans l'Æolide, qu'on nomme aujourd'hui Galydon, à Pleuron et dans d'autres endroits de cette contrée, et à Proschium qui dépend de l'Étolie. Les Ambraciotes les vinrent trouver et leur persuadèrent d'attaquer avec eux Argos d'Amphiloquie, l'Amphiloquie entière, et même encore l'Acarnanie. Si l'on s'en rendait maître, ils assuraient que toute l'Épire entrerait dans l'alliance de Lacédémone. Euryloque les crut ; il renvoya les Étoliens et s'arrêta dans le pays avec son armée, jusqu'à ce qu'il fût temps de se joindre aux Ambraciotes qui étaient partis pour former le siège d'Argos ; et l'été finit.

CHH. L'hiver suivant ¹, les Athéniens qui étaient en Sicile, leurs alliés grecs et ceux des Sicules qu'opprimait le gouvernement de Syracuse, et qui avaient abandonné l'alliance de cette ville pour embrasser celle d'Athènes, firent, de concert, l'attaque de Nessa, place de Sicile dont les Syracusains occupaient la citadelle. Ils ne purent s'en rendre maîtres et se retirèrent ;

¹ Après le 7 octobre.

mais, dans cette retraite, les Syracusains, sortant des remparts, attaquèrent ceux des alliés d'Athènes qui fermaient la marche, tombèrent sur eux brusquement, mirent en fuite une partie de l'armée et tuèrent beaucoup de monde.

Ce fut après cet événement que Lachès et les Athéniens firent une descente dans la Locride le long du Caïce, et défirent dans un combat environ trois cents Locriens qui étaient venus porter contre eux du secours avec Proxène, fils de Capaton. Après les avoir désarmés, ils abandonnèrent cette côte.

CIV. Le même hiver, les Athéniens, pour obéir à un oracle, purifièrent Délos. Le tyran Pisistrate l'avait déjà purifiée auparavant, mais non dans toute son étendue et seulement dans la partie de l'île qu'on peut apercevoir du temple; mais à l'époque dont je parle, on la purifia tout entière de la manière suivante. On enleva tous les cerueils qui s'y trouvaient, et il fut ordonné qu'à l'avenir il ne mourrait ni ne naitrait personne dans l'île, mais qu'on transporterait à Rhénie les mourans et les femmes voisines de leur terme. Rhénie est à si peu de distance de Délos que Polycrate, tyran de Samos, qui eut quelque temps une puissante marine, et qui était maître des autres îles, s'étant emparé de Rhénie, la consacra à Apollon, et l'attacha à Délos par une chaîne.

Ce fut après cette purification que les Athéniens célébrèrent pour la première fois les jeux Déliens, qui se renouvellent tous les cinq ans. Il se faisait à Délos, dans l'antiquité, un grand concours des Ioniens et des habitans des îles voisines. Ils y venaient en dévotion avec leurs femmes et leurs enfans, comme à présent les Ioniens vont à Éphèse. On y célébrait des jeux de musique et de gymnastique, et les villes y envoyaient des chœurs. C'est ce que nous apprend surtout Homère, en s'exprimant ainsi dans son hymne à Apollon : « Mais, ô Phœbus, tu chéris surtout Délos, où se rassemblent, avec leurs enfans et leurs respectables épouses, les Ioniens vêtus de robes traînantes; tu te plais aux jeux qu'ils célèbrent en ton honneur; tu aimes à les voir s'exercer au pugilat; tu jouis de leurs danses et de leurs chants ¹. »

Qu'il y eût dans ces fêtes des combats de mu-

sique et que l'on vint y disputer le prix, c'est ce qu'il témoigne par un autre passage du même hymne. Il y célèbre les chœurs exécutés par les femmes de Délos, et finit leur éloge par ce morceau, dans lequel il fait mention de lui-même : « Soyez-nous propices, Apollon et Diane; et vous, vierges de Délos, livrez-vous à une joie pure; et quand un étranger, après de longues courses, abordera dans votre île et vous demandera quel est de tous les chantres qui fréquentent ces lieux celui que vous trouvez le plus digne de plaire, et dont les chants ont pour vous le plus de charmes, répondez toutes unanimement avec bienveillance : C'est un aveugle qui demeure dans l'île escarpée de Chio ¹. »

Voilà ce que dit Homère, et ce qui prouve qu'il y eut autrefois un grand concours et des fêtes à Délos. Dans la suite, les insulaires et les Athéniens y envoyèrent des chœurs avec des offrandes sacrées; mais il est probable que les malheurs des temps firent cesser les jeux, jusqu'à ce que les Athéniens les rétablirent à l'époque dont nous parlons, et instituèrent des courses de chevaux, spectacle dont on ne jouissait pas auparavant.

CV. Le même hiver, les Ambraciotes, suivant la promesse qu'ils avaient faite à Euryloque en retenant son armée, marchèrent au nombre de trois mille hoplites contre Argos d'Amphiloque. Ils entrèrent dans l'Argie et prirent Olpès, place forte voisine de la mer. C'était les Acarnanes qui l'avaient fortifiée, et ils en avaient fait le siège de leur tribunal commun : elle est à peu près à vingt-cinq stades d'Argos, qui est une ville maritime. Les Acarnanes se partagèrent : les uns portèrent du secours à Argos; les autres campèrent dans un endroit de l'Amphiloque qu'on appelle les Fontaines, pour observer Euryloque et les Péloponnésiens, et les empêcher de se joindre aux Ambraciotes. Ils envoyèrent aussi offrir le commandement à Démosthène, qui avait conduit les Athéniens en Étolie. Ils mandèrent vingt vaisseaux d'Athènes qui se trouvaient autour du Péloponnèse, et que commandaient Aristote, fils de Timocrate, et Hiérophon, fils d'Antimneste.

Les Ambraciotes des environs d'Olpès envoyèrent de leur côté à la ville implorer le secours

¹ *Hymn. ad Apoll.*, vers. 146 et seqq.

¹ *Ibid.*, v. 165 et seqq.

général de tous les habitans. Ils craignaient qu'il ne fût impossible à Euryloque de traverser le pays des Acarnanes, et qu'eux-mêmes ne se trouvassent ou réduits à combattre seuls, ou exposés à de grands dangers s'ils voulaient faire une retraite.

CVI. Mais Euryloque et ses Péloponnésiens ne furent pas plus tôt informés de la marche des Ambraciotes qui étaient à Olpès, qu'ils partirent de Proschium pour les soutenir le plus tôt qu'il serait possible. Ils passèrent l'Achéloüs, et traversèrent l'Acarnanie qu'ils trouvèrent abandonnée, parce que les habitans étaient partis pour aller au secours d'Argos. Ils avaient à leur droite la ville de Stratos et la forteresse, et à leur gauche le reste de l'Acarnanie. Ils traversèrent la campagne des Stratiens, passèrent par Phytie, par l'extrémité de Médéon et par Limnées. Ils entrèrent chez les Agræens qui étaient leurs amis depuis qu'ils étaient brouillés avec les Acarnanes. Ils gagnèrent la partie inculde du mont Thyamus, le franchirent, et la nuit commençait quand ils descendirent dans l'Argie. Ils passèrent entre la ville d'Argos et l'armée d'observation des Acarnanes, qui était aux Fontaines, ne furent pas aperçus, et se joignirent aux Ambraciotes qui étaient devant Olpès.

CVII. La jonction opérée, ils s'arrêtèrent au point du jour à la vue d'une place nommée Métropolis, et y campèrent. Les Athéniens arrivèrent peu après, avec les vingt vaisseaux, au golfe d'Ambracie, pour secourir les Argiens; Démosthène arriva aussi avec deux cents hoplites messéniens et six cents archers d'Athènes. La flotte mit à l'ancre devant la colline sur laquelle s'élève Olpès. Les Acarnanes et un petit nombre d'Amphiloques, car la plupart étaient retenus de force par les Ambraciotes, s'étaient déjà réunis à Argos et se préparaient au combat. Démosthène fut élu général de toute cette fédération, et il partageait le commandement avec les généraux des alliés; il les conduisit près d'Olpès et y établit son camp: un ravin profond séparait les deux armées.

On se tint cinq jours en repos, et le sixième on se mit des deux côtés en ordre de bataille. Comme l'armée péloponnésienne était la plus forte et occupait le plus de terrain, Démosthène craignit d'être enveloppé et mit en embuscade, dans un chemin creux masqué par des huissons,

des hoplites et des troupes légères, au nombre en tout de quatre cents. Son dessein était qu'au fort de l'action, ils se levassent et prissent à dos les ennemis du côté où ceux-ci auraient de l'avantage.

Quand tout fut prêt des deux côtés, on en vint aux mains. Démosthène était à l'aile droite avec les Messéniens et quelques Athéniens; les Acarnanes, suivant que chacun d'eux avait été placé, formaient l'autre aile avec ce qu'on avait d'archers amphiloques. Les Péloponnésiens et les Ambraciotes étaient mêlés ensemble, excepté les Mantinéens; ceux-ci étaient, pour le plus grand nombre, placés à la gauche et serraient les rangs; ce n'était pas eux, mais Euryloque qui formait la pointe de cette aile avec ses troupes; il se trouvait opposé aux Messéniens et à Démosthène.

CVIII. Déjà la bataille était commencée; déjà l'aile où combattaient les Péloponnésiens avait l'avantage et enveloppait la droite des ennemis, quand les Acarnanes placés en embuscade les prennent en queue, les frappent, les mettent en fuite; il ne leur reste pas le courage de résister, et, saisis de crainte, ils entraînent avec eux la plus grande partie des troupes; elles ne virent pas plus tôt l'aile que commandait Euryloque et ce qui composait la plus grande force de l'armée mis en déroute, qu'elles tombèrent dans une extrême terreur. Les Messéniens qui, sous la conduite de Démosthène, étaient opposés à cette aile, eurent surtout l'honneur de cette victoire.

Pendant les Ambraciotes et ceux de l'aile droite étaient vainqueurs de leur côté et poursuivaient les ennemis vers Argos. Ce sont les hommes les plus belliqueux du pays; mais quand à leur retour ils virent la défaite du principal corps de leur armée, vivement pressés eux-mêmes par les autres Acarnanes, ce fut avec peine qu'ils se sauvèrent à Olpès; un grand nombre périt en se jetant confusément et sans ordre dans cette place. Les Mantinéens firent leur retraite avec plus de discipline que le reste de l'armée. L'action finit sur le soir.

CIX. Le lendemain, comme Euryloque et Macarius avaient été tués, Ménédec prit le commandement. Après une telle défaite, renfermé du côté de la terre et exclus de la mer par la flotte athénienne, il ne savait comment soutenir un siège ni comment s'ouvrir une retraite; il fit

donc porter des paroles d'accommodement à Démosthène et aux généraux des Acarnanes, pour obtenir la permission de se retirer et celle d'enlever les morts. Ils lui accordèrent cette dernière demande, dressèrent eux-mêmes un trophée et recueillirent les corps des hommes qu'ils avaient perdus et qui montaient aux environs de trois cents; mais ils refusèrent d'accorder ouvertement à tous les ennemis la liberté de faire une retraite; seulement, Démosthène et les généraux des Acarnanes donnèrent à Ménédée, aux autres chefs des Péloponnésiens et à tous les hommes les plus remarquables de cette nation, une permission secrète de se retirer promptement. Ils avaient en vue d'affaiblir les Ambraciotes et la foule des mercenaires étrangers; mais surtout de rendre suspects aux Grecs de cette contrée les Lacédémoniens et les Péloponnésiens, comme des gens qui les trahissaient, en mettant leur propre intérêt au-dessus de toute autre considération. Ceux-ci enlevèrent leurs morts, les ensevelirent comme ils purent avec précipitation, et ceux qui avaient obtenu la permission de faire secrètement leur retraite, se disposèrent à en profiter.

CX. On vint annoncer à Démosthène et aux Acarnanes que les Ambraciotes de la ville, sur le premier message par lequel on leur avait demandé du secours, étaient partis en masse et venaient par le pays des Amphiloques, se joindre sous Olpès à leurs concitoyens, sans rien savoir de ce qui s'était passé. Il envoya aussitôt une partie de son armée se mettre en embuscade sur leur route et occuper les postes les plus forts; lui-même se tint prêt à marcher contre eux avec le reste.

CXI. Cependant les Mantinéens et tous ceux avec qui l'on avait traité sortirent du camp par petites troupes, comme pour aller ramasser des herbes et des broussailles, et affectant même d'en ramasser en effet; mais une fois éloignés d'Olpès, ils se retirèrent précipitamment. Les Ambraciotes et tout ce qu'il y avait de troupes rassemblées ne s'aperçurent pas plus tôt de leur départ, qu'ils se mirent eux-mêmes en mouvement et coururent pour les atteindre. D'un autre côté, les Acarnanes crurent d'abord que tous se retiraient sans que personne y fût autorisé par un accord; ils se mirent à la poursuite des Péloponnésiens, il y en eut même qui se crurent trahis;

ils tirèrent sur quelques-uns de leurs généraux qui voulaient les retenir et leur représentaient que cette retraite était la suite d'un traité. Enfin cependant on laissa passer ceux de Mantinée et les Péloponnésiens, mais on égorgeait les Ambraciotes; il s'élevait de grandes contestations pour savoir qui était d'Ambracie ou du Péloponnèse. On tua plus de deux cents hommes; le reste se réfugia dans l'Agraide, pays limitrophe. Ils furent bien reçus par Salynthius, roi des Agræens, qui était leur ami.

CXII. Les Ambraciotes de la ville arrivèrent aux Idomènes: on appelle ainsi deux tertres assez élevés. Le plus considérable fut occupé par des soldats que Démosthène envoya de nuit et qui s'en emparèrent sans être aperçus. Les Ambraciotes étaient montés les premiers sur l'autre, et ils y passèrent la nuit. Pour Démosthène, il se mit en marche après le repas et à la chute du jour; lui-même conduisait la moitié de l'armée pour entamer l'action; l'autre prit sa route par les montagnes d'Amphiloquie. Au point du jour, il tomba sur les Ambraciotes qui étaient encore couchés; comme ils ne savaient rien de ce qui s'était passé, ils crurent que les troupes qui s'avançaient étaient des leurs. Démosthène avait eu l'adresse de placer aux premiers rangs les Messéniens, et il leur avait ordonné d'adresser la parole aux ennemis, pour faire entendre leur langue, qui est la dorique, et pour inspirer de la confiance aux gardes avancées; d'ailleurs, il faisait encore nuit et l'on ne pouvait se voir et se reconnaître. Il n'eut donc qu'à tomber sur leur armée pour la mettre en fuite et il en tua une grande partie; les autres se sauvèrent à travers les montagnes; mais les chemins étaient interceptés, les Amphiloques connaissaient le pays qui était le leur, et ils avaient affaire à des malheureux qui n'en avaient aucune connaissance; ils étaient armés à la légère contre des hommes pesamment armés. Les fuyards ne savaient où se tourner: ils tombaient dans les ravins, ils donnaient dans les embuscades qui leur étaient préparées, et ils étaient égorgés. Cherchant tous les moyens de fuir, plusieurs allèrent jusqu'à la mer, qui n'est pas fort éloignée; ils voient la flotte athénienne qui, par un singulier concours de circonstances, rase en ce moment la côte; ils la gagnent à la nage, aimant mieux, dans la terreur qu'ils éprouvent, mourir de la

main des Athéniens qui sont sur ces vaisseaux, que de celle des Barbares et de leurs plus cruels ennemis, les Amphiloques. Tels furent les maux qui se réunirent sur les Ambraciotes : d'un grand nombre qu'ils étaient venus, bien peu rentrèrent dans leur ville. Les Acarnanes dépouillèrent les morts, élevèrent des trophées, et retournèrent à Argos.

CXIII. Le lendemain, ils virent arriver un héraut de la part de ceux des Ambraciotes, qui d'Olpès avait fui chez les Agræens. Il venait réclamer les corps des hommes qu'ils avaient perdus dans le premier combat ; lorsque, sans être compris dans le traité, ils avaient suivi les Mantinéens et ceux qui avaient obtenu un accord. Le héraut, à l'aspect des armes qui étaient celles des Mantinéens de la ville, fut étonné d'en voir un si grand nombre ; il ne savait rien de la dernière affaire et croyait que c'était celles de ses compagnons. Quelqu'un lui demanda ce qui l'étonnait et combien ils avaient perdu de monde. Celui qui faisait cette question croyait de son côté que le héraut venait de la part des gens qui avaient été défaits aux Idomènes. Le héraut répondit : « A peu près deux cents hommes. — Mais, reprit celui qui l'interrogeait, ce ne sont pas là les armes de deux cents hommes, mais de plus de mille. Ce ne sont donc pas, dit le héraut, celles des gens qui combattaient avec nous. — Ce sont elles, répondit le premier, si du moins vous avez combattu hier aux Idomènes. — Mais nous n'avons eu hier d'affaire avec personne ; c'est avant-hier dans notre retraite. — Et nous c'est hier que nous avons eu affaire avec ces gens-ci ; ils venaient d'Ambracie au secours des leurs. »

A ces mots, le héraut comprit que le secours qui était venu de la ville avait été défait ; il soupira, et frappé des maux qu'éprouvait sa patrie, il se retira aussitôt sans remplir sa mission et sans réclamer les morts. Ce fut, dans cette guerre, la plus grande perte qu'ait éprouvée une ville grecque en aussi peu de jours. Je n'ai pas écrit le nombre des morts, parce que la perte, telle qu'on la rapporte, est incroyable, eu égard à la grandeur de la ville. Ce que je sais, c'est que si les Acarnanes et les Amphiloques eussent voulu croire les Athéniens et Démosthène, ils pouvaient d'emblée se rendre maîtres d'Ambracie ; mais ils craignaient que si les Athéniens s'en mettaient

en possession, ce ne fussent pour eux des voisins trop difficiles.

CXIV. Les troupes d'Athènes eurent le tiers des dépouilles, et le reste fut partagé entre les villes alliées ; mais la part des Athéniens fut perdue sur mer. Les dépouilles qu'on voit encore exposées aujourd'hui dans les temples de l'Attique furent données en particulier à Démosthène : ce sont trois cents armures complètes ; et à son retour, il les apporta sur ses vaisseaux. Ses derniers exploits réparèrent le malheur qu'il avait éprouvé en Étolie, et il put revenir sans aucune crainte.

Les Athéniens qu'avaient apportés les vingt vaisseaux retournèrent à Naïpacte. Après leur départ et celui de Démosthène, les Acarnanes et les Amphiloques permirent ; sur la foi publique, aux Péloponnésiens qui s'étaient réfugiés auprès de Salynthios, de se retirer des Oeniades. Ils conclurent même, dans la suite, avec les Ambraciotes un traité d'alliance et d'amitié pour cent ans, à condition que ni les Ambraciotes ne feraient la guerre aux Péloponnésiens conjointement avec les Acarnanes, ni les Acarnanes avec les Ambraciotes contre les Athéniens, mais qu'ils se donneraient des secours pour défendre leurs pays respectifs ; que les Ambraciotes rendraient les places qu'ils avaient aux Amphiloques, et ce qu'ils avaient occupé de pays sur leurs frontières, et qu'ils ne porteraient pas de secours à Anactorium, placé ennemie des Acarnanes. Ce traité mit fin à la guerre. Les Corinthiens envoyèrent une garnison de trois cents hoplites à Ambracie, et Xénoclidès, fils d'Euthyclès, pour y commander. Ils eurent, sur la route, beaucoup de peine à traverser l'Épire. Ce fut ainsi que finirent les affaires d'Ambracie.

CXV. Les Athéniens qui étaient en Sicile firent, le même hiver, une descente sur les côtes de la campagne d'Himéra, de concert avec les Siciliens qui se jetèrent sur cette campagne du côté opposé, et ils passèrent dans les îles d'Éole. En retournant à Rhégium, ils rencontrèrent Pythodore, fils d'Isoloqué, qui venait remplacer Lachès dans le commandement de la flotte athénienne. Les alliés de Sicile avaient été à Athènes, et avaient obtenu qu'on leur accorderait un plus grand secours de vaisseaux. Leur pays était sous le joug de Syracuse ; un petit

nombre de bâtimens leur ôtaient l'usage de la mer, et ils se préparaient à rassembler une flotte pour ne plus dissimuler cette insulte. Les Athéniens équipèrent quarante vaisseaux pour les leur envoyer : ils jugeaient que c'était le moyen de mettre plus tôt fin à cette guerre, et ils voulaient en même temps se maintenir dans l'exercice de la marine. Ce n'était que pour commencer qu'ils expédiaient d'abord Pythodore, seul des généraux, avec peu de bâtimens : ils devaient faire partir Sophocle, fils de Sostratide, et Eurymédon, fils de Théoclès, avec une flotte plus considérable. Pythodore, après avoir pris le commandement des vaisseaux qu'avait eus Lachès,

s'embarqua sur la fin de l'hiver pour une forteresse que Lachès avait prise : il fut battu, et s'en retourna.

CXVI. Dans le même printemps¹, un torrent de feu coula de l'Etna, comme cela était déjà arrivé. Il ravagea en partie le pays des Catanéens, qui logent au pied de cette montagne, la plus haute de la Sicile. On dit que cette éruption arriva la cinquantième année après la première, et qu'en tout il y a eu trois éruptions, depuis que la Sicile est occupée par des Grecs. Voilà quels furent les événemens de cet hiver ; il mit fin à la dixième année de la guerre que Thucydide a écrite.

LIVRE QUATRIÈME.

I. Le même été, vers le temps où le blé commence à monter en épis¹, dix vaisseaux de Syracuse, et autant de Locres, vinrent à Messine : c'étaient les citoyens qui les avaient mandés. Ils prirent possession de cette ville qui fut détachée de l'alliance d'Athènes. Ce qui avait surtout engagé les Syracusains dans cette entreprise, c'est qu'ils regardaient cette place comme une clef de la Sicile : ils craignaient que les Athéniens n'en sortissent un jour pour les attaquer avec des forces supérieures. Le motif des Locriens était leur haine contre Rhégium, qu'ils voulaient tourmenter par terre et par mer. Pendant qu'on envahissait Messine, ils se jetèrent avec toutes leurs forces sur les campagnes des Rhégiens, pour empêcher les habitans d'aller au secours de la ville. Ils étaient d'ailleurs animés par les bannis de Rhégium qu'ils avaient auprès d'eux ; car, depuis long-temps la discorde régnait dans cette république, et elle ne se trouvait pas alors en état de résister aux Locriens. C'est ce qui les engageait d'autant plus à l'attaquer. Ils ravagèrent les champs et retournèrent

chez eux par terre : leurs vaisseaux étaient en garde devant Messine. Ils en équipèrent d'autres qui devaient y rester en station et partir de là pour faire des courses.

II. Vers la même époque du printemps, avant que le blé fût encore en épis, les Péloponnésiens et leurs alliés firent une invasion dans l'Attique. Agis, fils d'Archidamus, roi de Lacédémone, les commandait. Ils établirent leur camp sur le territoire ennemi, et le ravagèrent.

Les Athéniens, de leur côté, firent partir les quarante vaisseaux qu'ils avaient équipés pour la Sicile, et que commandaient Eurymédon et Sophocle ; car le troisième général, Pythodore, était dès lors arrivé. On leur recommanda de secourir, en passant, les Corcyréens de la ville que mettaient au pillage les bannis réfugiés sur les montagnes. On avait envoyé du Péloponnèse au secours de ces derniers, soixante vaisseaux dans l'idée qu'ils n'auraient pas de peine à se rendre maîtres de la ville qu'une horrible famine désolait. Les Athéniens, à la prière de Démosthène, qui était sans emploi depuis son retour

¹ Sixième année de la guerre du Péloponnèse, troisième année de la quatre-vingt-huitième olympiade, quatre cent vingt-six ans avant l'ère vulgaire. Avant le 1^{er} avril.

¹ Septième année de la guerre du Péloponnèse, troisième année de la quatre-vingt-huitième olympiade, quatre cent vingt-six ans avant l'ère vulgaire. Avant et après le 1^{er} avril.

de l'Acarnanie, lui permirent, s'il le jugeait à propos, de faire usage de leur flotte pour quelque expédition à l'entour du Péloponnèse.

III. On était en mer devant les côtes de la Laconie, quand on apprit que déjà les vaisseaux du Péloponnèse étaient en Corcyre. Eurimédon et Sophocle voulaient s'y rendre sans délai; mais Démosthène était d'avis de prendre d'abord terre à Pylos, et d'y faire, avant de continuer la route, les travaux nécessaires. On ne goûtait pas ce conseil; mais il survint une tempête, et elle porta la flotte droit à Pylos. Aussitôt Démosthène demanda qu'on entourât la place de murailles, et déclara que c'était à ce dessein qu'il s'était mis de l'expédition. Il montra qu'on trouvait sur le lieu du bois et des pierres en abondance; que l'endroit était fort de sa nature, et qu'il était abandonné, ainsi que la plupart des campagnes voisines. Pylos, tout au plus éloigné de quatre cents stades de Sparte¹, est situé dans la contrée qui fut autrefois la Messénie. Les Lacédémoniens donnent à cette contrée le nom de Coryphasium. On répondit à Démosthène que, dans le Péloponnèse, il se trouvait assez de promontoires déserts, et qu'il était maître de s'en emparer, s'il voulait jeter la république en dépenses; mais cet endroit semblait avoir, sur tous les autres, des avantages particuliers. Il offrait la commodité d'un port, il avait anciennement appartenu aux Messéniens, et leur langue est la même que celle des Lacédémoniens; ils s'élançaient de ce lieu, leur feraient beaucoup de mal et seraient de fidèles défenseurs de la place.

IV. Il ne persuada ni généraux ni soldats, quoiqu'il eût fini par s'ouvrir de son dessein aux taxiarques². Comme la mer ne permettait pas de se rembarquer, il resta tranquille. Mais les soldats se trouvaient dans l'inaction, et il leur prit envie d'eux-mêmes, et sans ordre de leurs chefs, de fortifier la place. Ils se mirent à l'ouvrage; et, faute d'outils pour tailler les pierres, ils les choisissaient de la forme la plus commode, et les posaient aux endroits où elles pouvaient convenir. Ils n'avaient pas d'auges; mais quand il fallait du mortier, ils le prenaient sur leur dos, se courbant pour qu'il ne coulât

¹ Environ quinze lieues.

² Les Athéniens élisaient dix taxiarques de chaque tribu. La fonction de ces officiers était de ranger les soldats (Hudson.)

pas, et croisant leurs mains par derrière pour l'empêcher de tomber. Ils faisaient la plus grande diligence pour prévenir les Lacédémoniens, et pour mettre la place en bon état de défense, avant qu'ils vissent l'attaquer. Dans le plus grand nombre d'endroits elle était d'elle-même assez forte, et l'on n'eut pas besoin d'y élever de murailles.

V. Cependant les Lacédémoniens se trouvaient alors célébrer je ne sais quelle fête; et quand ils apprirent à quoi s'occupaient les Athéniens, ils ne firent aucun cas de cette nouvelle; ils croyaient n'avoir qu'à s'approcher pour n'être pas attendus; ou du moins, ils comptaient emporter aisément la place. Ce qui contribuait d'ailleurs à les arrêter, c'est que leurs troupes étaient encore dans l'Attique.

Le côté du continent et les autres endroits qui avaient le plus de besoin de l'être, furent fortifiés en six jours par les Athéniens. Ils laissèrent à Démosthène cinq vaisseaux pour garder la place, et pressèrent, avec le reste de la flotte, leur départ pour Corcyre et pour la Sicile.

VI. Dès que les Péloponnésiens, qui étaient dans l'Attique, apprirent que Pylos était occupé, ils se hâtèrent de retourner dans leur pays: les Lacédémoniens, et Agis leur roi, pensaient que cette affaire les intéressait particulièrement. D'ailleurs, comme ils avaient commencé leur invasion de bonne heure, et pendant que le blé était encore vert, la plupart manquaient de vivres, et il survint un froid peu ordinaire dans cette saison, dont l'armée fut très incommodée¹. Ainsi bien des raisons les obligèrent d'accélérer leur retour, et de donner fort peu de temps à cette incursion; ils ne restèrent que quinze jours dans l'Attique.

VII. Vers le même temps, Simonide, général athénien, prit Éion, dans la Thrace: elle lui fut livrée par trahison. C'est une colonie de Mendé, et elle était ennemie d'Athènes. Il rassembla, pour ce coup de main, quelques Athéniens des garnisons, et un amas d'alliés du pays. Mais les Chalcidiens et les Bottiéens vinrent promptement au secours; il fut chassé et perdit une partie de son monde.

VIII. Les Péloponnésiens ne furent pas plus tôt

¹ On pouvait être au mois de mai.

revenus de l'Attique, que les Spartiates allèrent eux-mêmes, avec leurs plus proches voisins, attaquer Pylos. Le reste des Lacédémoniens¹ ne se mit pas sitôt en marche, parce qu'il ne faisait que d'arriver d'une autre expédition. Ils firent publier dans le Péloponnèse qu'on eût à porter le plus prompt secours à Pylos, et ils mandèrent la flotte de soixante voiles qui était à Corcyre. Elle fut transportée par-dessus l'isthme de Leucade, et gagna sa destination sans être aperçue de la flotte athénienne qui était à Zacynthe. Déjà était arrivée l'armée de terre. Démosthène, pendant que les Lacédémoniens étaient encore en mer, eut le temps de faire partir deux vaisseaux pour mander Eurymédon et la flotte de Zacynthe, leur apprenant que la place était en danger. Sur cet avis, la flotte fit une grande diligence. Les Lacédémoniens se préparaient à faire leurs attaques du côté de la terre et de la mer, et comptaient emporter aisément une place bâtie à la hâte, et qui n'avait que peu de défenseurs. Comme ils s'attendaient à voir arriver au secours la flotte athénienne, ils projetèrent, s'ils ne se rendaient pas auparavant maîtres de la forteresse, de boucher l'entrée du port, pour empêcher les Athéniens d'y aborder; car l'île de Sphactérie qui s'étend en face de ce port, et qui en est très voisine, le met à l'abri des vents et en rend les passages étroits. Du côté des ouvrages construits par les Athéniens et de Pylos, il n'y peut entrer que deux vaisseaux; et de celui qui regarde l'autre partie du continent, que huit ou neuf. Cette île, étant abandonnée, se trouvait toute entière couverte de bois, et n'offrait aucun sentier. Sa grandeur est environ de quinze stades au plus². Les Lacédémoniens devaient obstruer les passages, en y plaçant des vaisseaux dont les proues seraient tournées du côté de l'entrée. Dans la crainte d'être attaqués par l'île, ils y firent passer des hoplites et disposèrent le reste de leurs troupes sur le continent. Ainsi l'île devenait pour les Athéniens un lieu ennemi, et le

continent était inabordable; car la côte de Pylos, si l'on en excepte le port, n'offre aucune rade, et les Athéniens n'avaient aucun endroit d'où il leur fût possible de partir pour donner aux leurs du secours. Quant aux Lacédémoniens, ils comptaient emporter la place, sans avoir à combattre sur mer et sans courir de danger. Leur présomption semblait bien fondée, puisqu'on y manquait de vivres, et qu'en l'occupant, on n'avait eu que de faibles ressources. D'après ces idées, ils firent passer dans l'île des hoplites pris au sort dans toutes les cohortes. D'abord ils se relevaient successivement. Les derniers qu'on fut obligé d'y abandonner, étaient au nombre de quatre cent vingt, sans compter les Hilotes qui servaient avec eux. Épitadas, fils de Molobrus, les commandait.

IX. Démosthène, qui voyait les Lacédémoniens prêts à l'attaquer à la fois par terre et par mer, prit de son côté des mesures. Il ordonna de tirer à terre les cinq vaisseaux qu'on lui avait laissés, et les fit servir de palissades au-dessous des fortifications: il en arma les équipages de mauvais boucliers, dont la plupart n'étaient que d'osier; car, dans un lieu désert, il ne pouvait se procurer des armes. On avait eu celles-là d'un bâtiment de pirates à trente rames et d'un vaisseau léger, tous deux de Messène, qui, par hasard, avaient abordé sur cette côte. Il s'était trouvé parmi ces Messéniens une quarantaine d'hoplites qu'il fit servir avec les autres. Il rangea du côté du continent, surtout aux endroits qui étaient fortifiés et sûrs, le gros de ses gens, armés ou non, leur ordonnant de se défendre contre l'infanterie, si elle hasardait une attaque. Lui-même choisit, sur tout son monde, soixante hoplites et quelques archers, sortit du fort, et se rendit sur le bord de la mer, du côté où il pensait que les Lacédémoniens tenteraient plutôt une descente. Il avait dans l'idée qu'ils y seraient attirés par la faiblesse des murailles, quoique ce fût une plage d'un accès difficile et toute hérissée de rochers. Les Athéniens avaient négligé de la mieux fortifier, dans l'espérance de rester toujours maîtres de la mer; mais si l'ennemi parvenait à forcer la descente, la place pouvait être enlevée. Ce fut pour l'empêcher, s'il était possible, d'aborder, que Démosthène rangea ses troupes sur le rivage, et il anima leur val. ur par ce discours:

X. «Guerriers qui allez partager un même

¹ Ce passage offre une distinction remarquable entre les Spartiates et les Lacédémoniens. Les Spartiates étaient les citoyens de Sparte, et il s'en fallait beaucoup que tous les habitans de Sparte fussent Spartiates. Leur nombre ne fut jamais très considérable, et comme on n'accordait à personne le droit de cité, il diminua toujours.

² Un peu plus d'une demi-lieue.

péril avec moi, qu'aucun de vous, dans la nécessité où nous sommes réduits, ne se pique de montrer de l'esprit, en calculant tout ce qui nous environne de terrible : mais courez sans réflexion et d'un commun accord à l'ennemi, avec une confiance qui vous rendra vainqueurs. Quand on en est venu, comme nous, à une dangereuse extrémité, il ne s'agit plus de raisonner, mais de se jeter au milieu des hasards. Je vois que les plus justes espérances sont de notre côté, si nous voulons tenir ferme, et, sans nous effrayer du nombre de nos ennemis, ne point trahir nos avantages. Nous avons en notre faveur l'accès difficile de cette côte ; c'est un allié qui combattra pour nous, si nous restons inébranlables ; mais tout difficile qu'il est, il s'aplanira quand il ne restera personne pour le défendre. Alors l'ennemi deviendra plus terrible, parce qu'une fois repoussé, il n'aurait pas aisément de retraite. C'est pendant qu'il est sur ses vaisseaux qu'on peut sans peine lui résister ; s'il descend, la partie devient égale. Leur nombre ne doit pas trop nous épouvanter ; tout nombreux qu'ils peuvent être, il n'y en aura que peu qui combattront, par la difficulté de prendre terre. Ce n'est pas une armée rangée en plaine, où, le reste étant égal, celle qui est la plus forte a des avantages pour elle. Ils combattront de dessus leur flotte, et il doit survenir en mer bien des accidents imprévus. Les difficultés qu'ils ne manqueront pas d'éprouver seront une compensation de notre faiblesse. Vous savez par expérience ce que c'est que de faire une descente en face d'un ennemi. Qu'on ose résister, qu'on ne recule pas, effrayé du bruit des vagues et de l'approche impétueuse des vaisseaux ; on ne peut être forcé. Enfin vous êtes Athéniens : je vous conjure donc d'attendre et de combattre l'ennemi sur cette plage rocailleuse, et de conserver en même temps et vous-mêmes et la place qui vous est confiée. »

XI. A ce discours, les troupes prirent un nouveau courage et descendirent se ranger en bataille sur le rivage. Les Lacédémoniens s'avançant attaquèrent en même temps les ouvrages par terre et par mer ; ils avaient quarante-trois vaisseaux commandés par Thrasy-mélidás, fils de Cratésiclás de Sparte. Il donna du côté que l'avait prévu Démosthène. Les Athéniens se dé-

fendirent sur l'un et l'autre élément. Les ennemis, dans l'impuissance d'aborder en grand nombre, partagèrent leur flotte en petites divisions ; ils faisaient venir tour à tour leurs vaisseaux à la charge ; et, montrant le plus ardent courage, ils s'excitaient les uns les autres, et s'efforçaient de repousser les Athéniens et d'enlever les retranchemens. Personne ne se distingua d'une manière plus brillante que Brasidas. Il commandait une trirème, et voyant que la côte était difficile, et que, même aux endroits où il semblait possible d'aborder, ses collègues et les pilotes, dans la crainte de briser leurs navires, ne faisaient point assez d'efforts, il leur cria que, pour épargner des pièces de charpente, il ne fallait pas laisser l'ennemi se fortifier dans un pays qui était à eux ; il pressait les alliés de faire aux Lacédémoniens le sacrifice de leurs bâtimens, en reconnaissance de tous les bienfaits qu'ils en avaient reçus ; de les pousser au rivage, d'y descendre à tout prix, et de se rendre maîtres des hommes et de la place.

XII. C'était ainsi qu'il animait les autres ; lui-même obligeant son pilote à s'échouer, courut à l'échelle, essaya de descendre et fut frappé par les Athéniens. Couvert de blessures, il perdit connaissance et tomba à l'avant du vaisseau ; son bouclier coula dans la mer et fut porté à terre où les Athéniens le prirent ; ils en décorèrent dans la suite le trophée qu'ils élevèrent en l'honneur de cette journée. Tous faisaient pour descendre les mêmes efforts avec aussi peu de succès ; arrêtés par l'escarpement de la côte et par la valeur des Athéniens, qui tenaient ferme et ne cédaient pas. Par un changement de fortune, les Athéniens sur terre, et même sur une terre qui appartenait à Lacédémone, se défendaient contre les Lacédémoniens qui venaient les attaquer par mer, et les Lacédémoniens, abordant par mer sur une terre de leur domination et désormais ennemie, essayaient de faire une descente contre les Athéniens. Les deux peuples acquirent en cette occasion une grande gloire : l'un, celle de déployer les qualités qui conviennent aux habitans du continent et d'exceller dans les combats de terre ; l'autre, celle de se montrer marin et de l'emporter par la supériorité de sa flotte.

XIII. Après avoir fait dans cette journée et le lendemain différentes attaques, les Lacédémo-

niens crurent devoir y renoncer, et le surlendemain ils envoyèrent quelques vaisseaux à Asiné chercher des bois de charpente pour construire des machines, dans l'espérance d'enlever par ce moyen la muraille du côté du port; c'était la partie où elle était la plus haute, mais où l'on pouvait plutôt aborder. Cependant arrivèrent les quarante navires athéniens de Zacynthe; il s'y était joint quelques-uns des bâtimens qui avaient été d'observation à Naupacte et quatre de Chio. En voyant l'île et le continent couverts d'hoplites, et dans le port des vaisseaux qui ne sortaient pas, ils furent incertains de l'endroit où ils prendraient terre. Ils se déterminèrent pour le moment à gagner Proté, île déserte du voisinage, et ils y passèrent la nuit. Le lendemain ils démarrèrent, prêts à combattre si les ennemis venaient en haute mer à leur rencontre, sinon à entrer eux-mêmes dans le port. Les Lacédémoniens ne s'avancèrent pas et ils n'avaient pas fermé les passages comme ils se l'étaient proposé, mais ils se tenaient à terre, faisant embarquer des troupes, et comme le port est assez vaste, ils se disposèrent à y recevoir l'ennemi, s'il osait y entrer.

XIV. Les Athéniens reconnurent leur intention et fondirent sur eux par les deux passages. Ils tombèrent sur le plus grand nombre des vaisseaux qui étaient déjà en avant, la proue tournée de leur côté, et les mirent en fuite. Ils les eurent bientôt atteints dans un espace resserré; en maltraitèrent une grande partie, et en prirent cinq, dont un avec les hommes qui le montaient. Ils se portèrent sur les bâtimens qui s'étaient sauvés à la côte, et en mirent d'autres en pièces, pendant que les troupes y montaient encore et avant qu'on eût démarré; plusieurs étaient abandonnés des équipages qui s'étaient pressés de prendre la fuite; ils les attachèrent à leurs vaisseaux pour les remorquer. Les Lacédémoniens, témoins de ces désastres et au désespoir de voir leurs citoyens interceptés dans l'île, accoururent au secours. Ils entraient tout armés dans la mer, saisissaient leurs vaisseaux que tiraient les ennemis, et les leur arrachaient. Chacun, dans cette circonstance, croyait que tout irait mal s'il ne s'en mêlait pas. C'était autour des navires un horrible tumulte et l'on eût dit que les deux nations avaient fait entre elles un échange de leur manière de combattre.

Les Lacédémoniens, emportés par leur ardeur et leur crainte, donnaient, pour ainsi dire, sur terre un combat naval; et les Athéniens victorieux, mais voulant pousser jusqu'au bout la fortune, livraient de dessus leurs vaisseaux un combat de terre. Enfin vainqueurs et vaincus se séparèrent, après s'être donné les uns et les autres bien des peines et s'être réciproquement couverts de blessures. Les Lacédémoniens sauvèrent les vaisseaux vides, excepté les premiers qu'ils avaient perdus; chacun se retira dans son camp. Les Athéniens élevèrent un trophée, rendirent aux ennemis leurs morts et restèrent maîtres des débris des vaisseaux. Aussitôt ils établirent des croisières autour de l'île et la gardèrent, pour s'assurer des hommes qui s'y trouvaient renfermés. Les Péloponnésiens qui étaient sur le continent et qui de toutes parts étaient accourus au secours, restèrent campés à la vue de Pylos.

XV. Quand la nouvelle de ces événemens fut portée à Lacédémone, on arrêta que les magistrats, comme dans une grande calamité, se rendraient au camp pour voir les choses par leurs yeux et prendre le parti qu'ils croiraient nécessaire. Ils reconnurent l'impossibilité de secourir leurs guerriers, et ne voulant les exposer ni à périr de famine ni à tomber au pouvoir des ennemis; forcés par la supériorité du nombre, ils crurent; si les généraux d'Athènes y voulaient consentir, devoir convenir avec eux d'un armistice pour Pylos, envoyer à Athènes des députés pour ménager une conciliation et tâcher d'obtenir que leurs hommes fussent rendus satis délai.

XVI. Les généraux acceptèrent la proposition, et l'on convint des articles suivans: que les Lacédémoniens livreraient aux Athéniens et conduiraient à Pylos les vaisseaux sur lesquels ils avaient combattu, et tout ce qu'ils avaient de grands navires dans la Laconie, et qu'ils ne porteraient les armes contre la forteresse ni par terre ni par mer; que les Athéniens permettraient aux Lacédémoniens qui étaient sur le continent, de porter à ceux de l'île une quantité déterminée de blé tout moulu; savoir: deux chénices attiques de farine par homme, deux cotyles de vin et un morceau de viande, et la moitié pour les valets; que ces envois seraient visités par les Athéniens et qu'aucun bâtiment

n'irait furtivement dans l'île ; que les Athéniens continueraient de faire une bonne garde autour de l'île, mais sans y descendre ; qu'ils ne porteraient les armes contre l'armée du Péloponnèse ni par terre ni par mer ; qu'à la première violation que l'un des partis apporterait à ce traité, quelque faible qu'elle pût être, il serait rompu ; que d'ailleurs l'armistice durerait jusqu'à ce que les députés de Lacédémone fussent revenus d'Athènes ; que les Athéniens les transporteraient et les ramèneraient sur une trirème ; qu'à leur retour la trêve cesserait et que les Athéniens rendraient les vaisseaux dans l'état où ils les auraient reçus.

Telles furent les conditions de ce traité ; les vaisseaux furent livrés au nombre d'environ soixante, et les députés furent expédiés. Arrivés à Athènes, ils parlèrent ainsi :

XVII. « Lacédémone nous envoie traiter avec vous, ô Athéniens, sur le sort de nos guerriers renfermés à Sphactérie, et vous faire des propositions à la fois utiles à vous-mêmes et les plus honorables pour nous que puissent comporter nos infortunes présentes. Ce ne sera pas nous écarter de nos lois que de prononcer un long discours ; il est conforme à l'esprit de notre pays de dire peu de paroles quand elles suffisent, et d'en prononcer davantage quand il s'agit d'instruire de quelque chose d'essentiel ceux qui nous écoutent. Ne prenez pas ces mots en mauvaise part et comme sortant d'une bouche ennemie, et ne croyez pas qu'en parlant d'instruction nous vous taxions d'ignorance ; mais nous voulons vous rappeler, comme à des gens instruits, les meilleures résolutions que vous ayez à prendre. En effet, il ne tient qu'à vous de tirer un beau parti de votre fortune actuelle, de conserver ce que vous possédez et d'y ajouter de l'honneur et de la gloire. Vous ne ferez pas comme les hommes à qui, par extraordinaire, il arrive quelque chose d'heureux : égarés par de folles espérances, ils désirent toujours plus qu'ils ne viennent d'obtenir, parce qu'ils n'avaient pas lieu de s'attendre à leur bonheur ; mais ceux qui bien des fois ont éprouvé les vicissitudes fâcheuses ou prospères de la fortune, doivent avoir bien peu de confiance à ses caresses. C'est ce que l'expérience a dû vous apprendre, et ce dont elle nous a surtout bien instruits.

XVIII. « Reconnaissez à nos malheurs l'incons-

tance du sort. Nous, considérés plus que personne entre les Grecs, nous avons recours à vous, après avoir pensé long-temps que c'était à nous d'accorder aux autres ce que nous venons vous demander. Et ce n'est point à l'insuffisance de nos forces ni à l'insolence qu'inspire une prospérité nouvelle, qu'il faut attribuer notre infortune ; nous avons été trompés par des avantages qui toujours nous avaient appartenu, et c'est ce qui peut de même égarer tous les hommes. Il ne faut donc pas que la puissance actuelle de votre république, ni la gloire que vous venez d'y ajouter, vous fassent croire que la fortune sera toujours à votre suite. Les sages sont ceux qui mettent en sûreté ses faveurs, dont ils connaissent l'instabilité ; ils sont aussi plus habiles que d'autres à supporter les revers. Ils croient, non que la guerre suive le cours qu'un parti veut lui prescrire, mais qu'elle marche comme elle est menée par la fortune. Ceux qui pensent ainsi sont les moins exposés aux grands revers, parce qu'incapables de se laisser emporter par la confiance qu'inspirent les succès, ils ne sont jamais plus disposés à terminer leurs querelles qu'au milieu de leurs exploits les plus éclatans. Voilà le beau moment, Athéniens, de prendre avec nous cette conduite. Il est en votre disposition de laisser à la postérité une opinion ineffaçable de votre puissance et de votre sagesse ; et comme tout est sujet aux revers, craignez, s'il vous arrive d'en éprouver un jour, pour ne nous avoir pas écoutés, qu'on n'attribue à la fortune vos prospérités actuelles.

XIX. « Les Lacédémoniens vous invitent à traiter avec eux et à terminer la guerre. Ils vous offrent la paix, leur alliance, leur amitié, la plus parfaite intimité entre les deux nations, et ne demandent en retour que leurs citoyens renfermés dans Sphactérie. Ils pensent qu'il est plus avantageux aux deux partis de ne pas s'exposer au hasard de les voir s'ouvrir de vive force une retraite, s'il survenait quelque événement favorable, ou perdre encore plus complètement leur liberté, s'ils étaient obligés de se rendre. Nous croyons qu'une paix solide peut succéder aux grandes inimitiés, moins quand l'un des deux partis, après une vigoureuse résistance et des avantages multipliés, impose à l'autre, sous la foi des sermens, des conditions

que dicte la supériorité, que lorsque, avec le pouvoir de faire la loi, il se montre son vainqueur par sa générosité inattendue, et lui donne la paix à des conditions justes et modérées. Alors celui qui fut votre ennemi, obligé de ne plus penser à la vengeance, comme s'il avait été soumis par la force, vous doit un retour de reconnaissance; et quand ce ne serait que par pudeur, il s'en tient aux conditions qu'il a reçues. Il est plus ordinaire de montrer cette générosité à ses plus grands ennemis qu'à ceux dont on n'était divisé que par des différends de peu d'importance; on est porté naturellement à se relâcher avec plaisir de son pouvoir envers des ennemis qui cèdent eux-mêmes avec condescendance; mais on se hasarde au-delà même de ce qu'on avait projeté, contre ceux dont l'orgueil nous irrite.

XX. « Nous n'aurons jamais une plus belle occasion de nous réconcilier, avant qu'il ne survienne quelque événement sans remède, qui nous force à changer nos dissensions publiques en une haine personnelle et irréconciliable, et nous prive des avantages que nous vous engageons à saisir. Réconcilions-nous pendant que le succès de la guerre est encore indécis, vous, avec la gloire que vous venez d'acquérir, à laquelle va se joindre notre amitié; nous, avec une disgrâce modérée, avant de souffrir quelque défit e honteuse. Préférons la paix à la guerre, donnons le repos au reste de la Grèce, et c'est à vous que les Grecs croiront surtout le devoir. Ils combattent sans trop savoir qui a commencé la guerre; mais s'ils obtiennent la paix, comme c'est vous qui êtes à présent les maîtres de la donner, c'est à vous qu'ils en auront la reconnaissance. Voyez qu'il est en votre pouvoir de vous assurer l'amitié de Lacédémone; qu'elle-même vous y invite, qu'elle vous l'offre moins par force que par bienveillance, et considérez tous les biens qui doivent résulter de notre union. Lorsqu'une fois nos deux nations n'auront plus qu'une volonté, sachez que tout le reste de la Grèce, bien plus faible que nous, nous rendra les plus grands honneurs. »

XXI. Ainsi parlèrent les Lacédémoniens, dans l'idée que leurs rivaux avaient eux-mêmes désiré la paix, que Lacédémone y avait seule mis obstacle, qu'ils l'accepteraient avec joie dès qu'elle leur serait offerte, et ne demanderaient pas

mieux que de rendre les hommes qu'ils tenaient investis. Mais les Athéniens, de leur côté, pensaient qu'assurés des guerriers renfermés à Sphactérie, ils seraient maîtres de traiter quand il leur plairait, et ils portaient plus haut leur ambition. Un homme surtout les animait : c'était Cléon, fils de Cléânète, qui alors menait le peuple, et qui, plus que personne, avait la confiance de la multitude. Il sut l'engager à répondre qu'il fallait que les guerriers de l'île livrassent leurs armes et leurs personnes, et fussent conduits à Athènes. Ce n'était pas assez : on voulait aussi que les Lacédémoniens rendissent Nisée, Pagues, Trézène, l'Achaïe, qui se trouvaient dans leurs mains, non par droit de conquête, mais par le dernier traité, que des malheurs et le besoin de la paix avaient forcé les Athéniens d'accepter. A ces conditions, les Lacédémoniens auraient les hommes qu'ils réclamaient, et il se ferait une trêve dont les deux nations fixeraient la durée.

XXII. Ceux-ci ne firent aucune objection à cette réponse, mais ils demandèrent qu'il fût élu des commissaires chargés de discuter à tête reposée chaque article avec les députés, et d'accorder les points sur lesquels on tomberait mutuellement d'accord. A cette proposition, Cléon s'emporta, disant qu'il savait bien d'avance que les Lacédémoniens n'avaient que de mauvaises intentions, et que cela devenait clair, puisqu'ils refusaient de s'ouvrir devant le peuple, et ne voulaient traiter que dans la compagnie d'un petit nombre de personnes. Il leur ordonna, s'ils avaient de saines intentions, de les déclarer en présence de tous les citoyens. Mais les Lacédémoniens sentaient qu'il leur était impossible de s'ouvrir devant la multitude; que si le malheur les obligeait à céder quelque chose, et que leurs offres fussent rejetées, il seraient exposés aux calomnies des alliés, et que d'ailleurs les Athéniens n'accepteraient pas les conditions modérées qu'ils pouvaient offrir. Ils quittèrent donc Athènes sans avoir rien fait.

XXIII. A leur arrivée cessa l'armistice de Pylos. Ils redemandaient leurs vaisseaux, suivant la convention, et les Athéniens ne les leur rendirent pas. Ils leur reprochaient d'avoir, en dépit du traité, fait une tentative contre la place, et se plaignirent de quelques autres griefs de peu d'importance. Ils s'appuyaient sur

ce qu'il avait été dit que s'il se faisait au traité quelque infraction que ce fût, il serait nul. Les Lacédémoniens réclamèrent; ils se récriaient sur l'injustice de retenir leurs vaisseaux; enfin ils se retirèrent et recommencèrent les hostilités; elles furent poussées avec vigueur de part et d'autre. Les Athéniens faisaient régulièrement, pendant le jour, le tour de l'île avec deux vaisseaux qui se croisaient, et la nuit toute la flotte était en station, excepté du côté de la haute mer, quand le vent la rendait impraticable. Ils reçurent encore d'Athènes vingt vaisseaux pour renforcer cette garde. Les Péloponnésiens, campés sur le continent, donnaient des assauts à la place, et guettaient les occasions qui pourraient survenir de sauver leurs guerriers.

XXIV. Cependant en Sicile¹, les Syracusains et leurs alliés, indépendamment des vaisseaux qui faisaient la garde à Messine, y amenèrent une autre flotte qu'ils venaient d'équiper, et ce fut de là qu'ils mirent en mer. C'était surtout les Locriens qui les animaient en haine des habitans de Rhégium. Ils avaient fait eux-mêmes, avec toutes leurs forces, une incursion sur les terres de leurs ennemis, et ils voulaient tenter un combat naval. C'est qu'ils savaient que les Athéniens n'avaient que peu de vaisseaux sur ces mers, et que la plus grande partie de leur flotte, même les bâtimens qui devaient aborder en Sicile, étaient occupés à investir Sphactérie. En gagnant une victoire navale, ils espéraient enporter aisément Rhégium, qu'ils attaqueraient par terre et par mer, et ils se trouvaient alors dans un état respectable. En effet, le promontoire de Rhégium, en Italie, et celui de Messine, en Sicile, étant fort voisins l'un de l'autre, les Athéniens ne pourraient plus en approcher, ni se trouver maîtres du détroit. Ce détroit est entre Rhégium et Messine, à l'endroit où la Sicile se rapproche le plus du continent: c'est ce qu'on appelle Charybde, où l'on dit qu'Ulysse a traversé. Il est fort resserré: deux grandes mers s'y rencontrent, celle de Tyrénie² et celle de Sicile; leurs eaux se tourmentent en

s'y précipitant, et ce n'est pas sans raison qu'il a passé pour dangereux.

XXV. Ce fut dans cet espace étroit que les Syracusains et leurs alliés, forts d'un peu plus de trente vaisseaux, rencontrèrent, sur la fin de la soirée, seize vaisseaux athéniens et huit de Rhégium, et furent obligés d'accepter le combat autour d'un bâtiment de charge qui tenait cette route; ils furent vaincus, perdirent un vaisseau, et chacun regagna comme il put son camp, à Messine ou à Rhégium. Ce fut la nuit qui mit fin au combat.

Les Locriens quittèrent ensuite le pays de Rhégium. La flotte des Syracusains et des alliés se réunit devant Péloride, qui fait partie de la campagne de Messine, et où se trouvait l'armée de terre; elle y jeta l'ancre. Les Athéniens et ceux de Rhégium arrivèrent, aperçurent les vaisseaux vides et voulurent s'en emparer; mais eux mêmes en perdirent un des leurs, brisé par une main de fer qu'y jetèrent les ennemis; les hommes se sauvèrent à la nage. Les Syracusains montèrent sur leurs vaisseaux; ils se faisaient remorquer pour gagner Messine: les Athéniens les attaquèrent une seconde fois; mais ce furent les ennemis qui prirent eux-mêmes le large et les chargèrent. La flotte d'Athènes perdit encore un vaisseau, et les Syracusains, sans avoir éprouvé de désavantage dans ce combat, entrèrent dans le port de Messine. Les Athéniens se portèrent à Camarina, sur l'avis qu'Archias et sa faction voulaient livrer cette place aux Syracusains.

En même temps, les Messiniens, avec toutes leurs forces, allèrent par terre et par mer attaquer Naxos, colonie des Chalcidiens, qui leur est limitrophe. Le premier jour, ils forcèrent les habitans à se tenir renfermés dans la place et ravagèrent le pays; le lendemain ils suivirent, sur leurs vaisseaux, le cours du fleuve Acésine, et désolèrent la campagne, pendant que leurs troupes de terre attaquaient la place. Mais les Sicules, qui logent sur les hauteurs, descendirent en grand nombre pour porter contre eux du secours. En les voyant s'avancer, les Naxiens reprirent courage et s'animèrent les uns les autres, dans l'idée que c'était les Léontins et les autres Grecs alliés qui venaient les soutenir; ils firent une sortie précipitée, se jetèrent sur les Messiniens et en tuèrent plus de mille. Le reste est

¹ Septième année de la guerre du Péloponnèse, troisième année de la quatre-vingt-huitième olympiade, quatre cent vingt-six ans avant l'ère vulgaire. Avant le 29 juin.

² Mer de Tyrénie ou de Tyrrhénie, *Tyrrhenum*, ou *Fuscum mare*, mer de Toscane.

beaucoup de peine à faire sa retraite ; les Barbares tombaient sur eux dans les chemins et en détruisirent la plus grande partie.

Les vaisseaux qui avaient pris terre à Messine se séparèrent et regagnèrent leurs ports, et aussitôt les Léontins et leurs alliés, conjointement avec les Athéniens, profiteront de la consternation de Messine pour l'attaquer. La flotte athénienne battait le port, et les troupes de terre la ville ; mais les Messiniens firent une sortie avec quelques Locriens aux ordres de Démotèle, qui, après leur échec, étaient restés en garnison dans la place. Ils surprirent les ennemis, mirent en fuite la plus grande partie des Léontins, et tuèrent beaucoup de monde. Les Athéniens, voyant le désastre de leurs alliés, descendirent de leurs vaisseaux, coururent à leur secours, tombèrent sur les Messiniens qui étaient en désordre, et les poursuivirent jusqu'à la ville. Ils retournèrent à Rhégium, après avoir dressé un trophée. Depuis cette époque, les Grecs de Sicile continuèrent par terre leurs hostilités les uns contre les autres, sans que les Athéniens y prissent part.

XXVI. Ceux-ci continuaient à Pylos de tenir les Lacédémoniens assiégés dans l'île de Sphaertérie, et les troupes du Péloponnèse de camper sur le continent. C'était pour les Athéniens une garde bien laborieuse par la disette d'eau et de vivres. On n'avait qu'une source dans la citadelle même, et elle n'était pas abondante. La plupart creusaient le sable sur le bord de la mer, et l'on peut s'imaginer quelle boisson ils puisaient. Resserrés dans un petit espace, ils étaient campés à l'étroit : leurs vaisseaux, qui manquaient de rade sûre, allaient tour à tour chercher des vivres et se mettre en station. Ce qui les affligeait surtout, c'était la longueur du siège. Ils ne s'y étaient pas attendus et avaient cru devoir, en quelques jours, forcer des gens renfermés dans une île déserte et réduits à boire de l'eau saumâtre ; mais c'est que les Lacédémoniens avaient invité, par une proclamation, à porter dans l'île de la farine, du vin, du fromage et toutes les subsistances nécessaires à des troupes assiégées. Ils avaient taxé à un haut prix ces objets, et promis la liberté à ceux des Hilotes qui se chargeraient de les transporter. Bien des gens se livraient à ces hasardeuses entreprises, et surtout des Hilotes qui portaient de

tous les points du Péloponnèse et gagnaient de nuit la côte de l'île qui regarde la haute mer. Ils guettaient avec soin un vent favorable, et quand le vent de mer soufflait, comme alors les vaisseaux de garde ne pouvaient rester en station, il leur était facile d'échapper. D'ailleurs, contents d'aborder, ils ne songeaient pas à ménager leurs bâtimens : comme on leur tenait compte de ce qu'ils valaient, ils les faisaient échouer. Des hoplites faisaient le guet aux endroits praticables de la côte. Dans les temps où la mer était bonne, ces rafraichissemens ne manquaient pas d'être interceptés. Il y avait aussi des plongeurs qui traversaient le port entre deux eaux, tirant après eux, avec un câble, des outres pleines de têtes de pavots au miel et de graine de lin pilée. Ils passèrent d'abord sans être aperçus, mais on mit ensuite des sentinelles pour les observer. Il n'était pas, des deux côtés, d'artifice qu'on n'employât, soit pour introduire des vivres dans l'île, soit pour s'opposer à ce transport.

XXVII¹. Quand on apprit à Athènes que l'armée souffrait et qu'il passait dans l'île des subsistances, on ne sut quel parti prendre. On craignait que la garnison ne fût surprise par l'hiver ; on voyait que dans un lieu désert il lui serait impossible de tirer des munitions des environs du Péloponnèse, puisque, même en été, on ne pouvait s'en procurer suffisamment ; que d'ailleurs, faute de bonne rade, les vaisseaux ne pourraient tenir à l'ancre, et qu'enfin les hommes de l'île trouveraient moyen d'y subsister, parce que la garde se ferait avec plus de négligence, ou que mettant à profit de gros temps, ils échapperaient sur les vaisseaux qui leur apportaient des vivres. Ce qu'on appréhendait surtout, c'était que les Lacédémoniens rassurés n'entamassent plus de négociations, et l'on se repentait de n'avoir pas traité avec eux.

Cléon, sachant que c'était à lui qu'on reprochait d'avoir empêché l'accord, assura que toutes les nouvelles qu'on recevait étaient fausses. Ceux qui les avaient apportées demandaient, si l'on refusait de les croire, qu'on envoyât des gens qui vissent les choses par leurs yeux. On choisit, pour cette commission, Cléon lui-même,

¹ Septième année de la guerre du Péloponnèse, quatrième année de la quatre-vingt-huitième olympiade, quatre cent vingt-cinq ans avant l'ère vulgaire. Fin de juillet, ou commencement d'août.

avec Théagène. Cléon sentit qu'il serait obligé de dire les mêmes choses que ceux qu'il calomnait, ou que, s'il disait le contraire, il serait convaincu de mensonge. Mais comme il voyait que les Athéniens continuaient d'avoir quelque penchant pour le parti de la guerre, il conseilla de ne point envoyer aux informations, ni perdre le temps en délais, ajoutant que si l'on regardait les nouvelles comme vraies, il fallait s'embarquer et aller combattre les assiégés. Puis, attaquant indirectement Nicias, fils de Nicérat, qui était alors général, et qu'il n'aimait pas, il dit qu'avec la flotte qui était appareillée, il serait facile aux généraux, s'ils étaient des gens de cœur, d'aller prendre les hommes qui étaient dans l'île, et que lui-même le ferait, s'il avait du commandement.

XXVIII. Le peuple fit entendre quelque murmure contre Cléon, et demandait pourquoi il ne parlait pas à l'instant, puisque la chose lui semblait si facile. Alors Nicias, qui se voyait attaqué, dit qu'il n'avait qu'à prendre ce qu'il voudrait de troupes et se charger de l'entreprise. Cléon crut d'abord qu'on ne lui parlait pas sérieusement, et répondit qu'il était tout prêt; mais quand il vit que Nicias voulait tout de bon lui céder le commandement, il tergiversa, et dit que ce n'était pas lui, mais Nicias qui était général. Il commençait à éprouver quelque crainte, mais il ne croyait pas que Nicias osât lui remettre le généralat. Celui-ci le pressa de l'accepter, donna sa démission de l'affaire de Pylos, et en prit le peuple à témoin. Plus Cléon refusait de partir et se désistait de ce qu'il avait avancé, plus la multitude, car tel est son caractère, pressait Nicias de lui abandonner le commandement, et criait à Cléon de s'embarquer. Ne pouvant plus retirer ce qu'il avait dit, il accepte, et s'avançant à la tête de l'assemblée, il dit qu'il n'a pas peur des Lacédémoniens, et qu'il n'em mènera personne de la ville, mais seulement des troupes de Lemnos et d'Imbros qui se trouvaient prêtes, des peltastes venus d'Ænos en qualité d'auxiliaires et quatre cents archers de différens endroits. Avec ces seules forces, il promet d'amener vifs, dans une vingtaine de jours, les Lacédémoniens qui étaient à Pylos, ou de les laisser morts sur la place. On rit de la forfanterie, et les honnêtes gens se réjouissaient de voir que de deux biens il y en avait un im-

manquable: ou d'être délivrés de Cléon, et c'est à quoi ils s'attendaient le plus; ou, s'ils étaient frustrés de cette espérance, d'avoir en leur puissance les Lacédémoniens.

XXIX. Cléon prit dans l'assemblée tous les arrangemens nécessaires, reçut les suffrages du peuple pour cette expédition et pressa son départ. Il ne se choisit pour collègue que Démosthène entre les généraux qui étaient à Pylos. C'est qu'il avait entendu dire que ce général pensait à faire une descente dans l'île; car les soldats, ayant beaucoup à souffrir dans un lieu où l'on manquait de tout, et plutôt assiégés qu'assiégeans, n'aspiraient qu'à voler aux dangers. Un incendie survenu dans l'île contribuait aussi à donner de la résolution à ce général. Elle était toute couverte de bois sans aucun sentier, comme ayant été toujours inhabitée; c'est ce qui lui avait donné de la crainte, et ce qu'il avait regardé comme favorable aux ennemis. Ils pourraient, au moment où son armée serait occupée à descendre, sortir de leurs retraites impénétrables et lui faire beaucoup de mal; leurs fautes et leurs dispositions seraient cachées aux Athéniens par l'épaisseur de la forêt, tandis que ceux-ci ne commettraient aucune faute qui ne fût aperçue: l'ennemi tomberait sur eux à l'improviste du côté qu'il voudrait choisir et serait toujours maître de la manière dont il lui plairait d'attaquer. Si les Athéniens parvenaient à forcer le passage, et s'engageaient dans des lieux fourrés, des guerriers en petit nombre, mais qui connaissaient bien les lieux, prendraient l'avantage sur des troupes nombreuses qui n'en avaient aucune connaissance, et la plus grande partie de l'armée pourrait être détruite sans qu'on en sût rien, et sans qu'on pût voir de quel côté il faudrait porter du secours.

XXX. Ces craintes lui étaient inspirées par le malheur qu'il avait éprouvé dans l'Étolie, et auquel une forêt n'avait pas laissé que de contribuer. Mais comme Sphactérie avait peu d'étendue, les soldats qui formaient la garde avancée étaient obligés de préparer leurs repas aux extrémités de l'île. L'un d'eux, par mégarde, mit le feu à une partie du bois; le vent s'éleva et l'incendie gagna la forêt presque entière. Démosthène alors vit que les Lacédémoniens étaient en plus grand nombre qu'il ne l'avait cru; car il ne soupçonnait pas auparavant qu'on appor-

tât des vivres pour tant de monde. Il exhorta les Athéniens à redoubler de zèle, comme n'ayant point à le disputer contre des forces peu imposantes; et l'île étant devenue d'un abord plus facile, il résolut de l'attaquer. Il envoya demander des secours aux alliés voisins et il faisait les autres dispositions, quand Cléon lui manda qu'il s'approchait et lui amenait le renfort qu'il avait sollicité. Lui-même arriva. Réunis, ils envoyèrent d'abord au camp du continent un héraut demander si l'on voulait terminer cette affaire sans courir de hasards, en ordonnant aux gens de l'île de se livrer aux Athéniens, eux et leurs armes. On ajoutait qu'ils auraient une garde, mais qu'ils seraient traités avec douceur, jusqu'à ce qu'on pût parvenir à un traité définitif.

XXXI. Cette proposition ne fut pas acceptée. On fut un jour sans agir; le lendemain les Athéniens firent monter, pendant la nuit, tous les hoplites sur de petits bâtimens, et partirent. Un peu avant l'aurore, ils entrèrent dans l'île de deux côtés: de celui de la haute mer et de celui du port. Ils étaient au nombre d'environ huit cents hoplites. Ils s'avancèrent, en courant, sur les premières gardes.

Voici quelle était la position des Lacédémoniens. Au premier corps de garde étaient environ trente hoplites. Le corps du milieu, plus considérable que les autres, était placé à l'endroit le plus uni, et près d'une source. Épitadas, qui avait le commandement, s'y trouvait. Il avait placé un petit détachement pour garder l'extrémité de l'île en face de Pylos. Du côté de la mer, c'était une côte escarpée; du côté de la terre, l'endroit était inexpugnable. Il s'y trouvait un vieux fort construit en pierres brutes. Les Lacédémoniens croyaient qu'il pourrait leur être utile, si des forces trop supérieures les obligeaient à chercher une retraite. Telle était leur disposition.

XXXII. Les Athéniens égorgèrent les premières gardes qui sortaient du lit et prenaient les armes. Elles ne s'étaient pas aperçues de la descente, et avaient cru que c'était des vaisseaux qui venaient, comme à l'ordinaire, se mettre en station. Au lever de l'aurore, descendit, de plus de soixante-dix vaisseaux, le reste des troupes, toutes bien armées, suivant le genre de leur service, excepté les derniers rangs des rameurs.

Il y avait huit cents archers et autant de peltastes. Les Messéniens qui étaient venus au secours partageaient cette expédition, et tout ce qui s'était rassemblé à Pylos, excepté ce qu'on avait laissé à la défense de la place.

Démosthène disposa ses troupes par corps détachés, les uns de deux cents hommes, les autres de plus ou de moins. Il leur fit prendre les postes les plus élevés, pour que l'ennemi, enveloppé de toutes parts, fût au comble de l'embaras, ne sût contre qui se défendre, et tombât dans la perplexité, par la multitude des agresseurs, qui le prendraient à dos s'il marchait en avant, et en flanc s'il se portait de l'un ou de l'autre côté. Quelque part qu'il pût s'avancer, il aurait toujours derrière lui les troupes légères, et celles qui, mal équipées, l'attaqueraient avec des traits, des javalots, des pierres et des frondes; fortes, parce qu'elles combattaient de loin, et qu'on ne pouvait mettre en fuite, parce que leur fuite était une victoire, et leur retour terrible pour l'ennemi qui venait à céder. C'était ainsi que ce général avait conçu le plan de sa descente, et il l'exécuta.

XXXIII. Les guerriers d'Épitadas et le corps le plus considérable des Lacédémoniens, renfermés dans l'île, voyant les premières gardes égorgées, et l'ennemi s'avancer contre eux, se mirent en ordre de bataille, et marchèrent aux hoplites d'Athènes, dans le dessein d'en venir aux mains. Ils les avaient de front, et les troupes légères au dos et sur les flancs. Ils ne purent s'approcher des hoplites, ni mettre en usage la manière de combattre dont ils avaient l'expérience. De toutes parts contenus par les troupes légères qui les accablaient de traits, ils ne pouvaient s'avancer contre elles, et restaient immobiles. Ils faisaient reculer l'infanterie volante du côté où elle courait sur eux, et les serrait de plus près; mais lestement armée et habile à prévenir par la fuite les atteintes des ennemis, elle se retournait pour se défendre, et se trouvait favorisée par l'inégalité du terrain qui n'avait jamais été fréquenté. Les Lacédémoniens ne pouvaient l'y poursuivre, gênés par le poids de leurs armes.

XXXIV. Il se passa donc quelque temps en escarmouches. Mais les Lacédémoniens n'avaient plus la force de courir du côté où on les attaquait, et les troupes légères s'aperçurent qu'ils

étaient devenus trop lourds pour se défendre. Puissamment encouragées par cette découverte et par celle de la supériorité que leur donnait le nombre; accoutumées à ne les plus croire aussi terribles qu'auparavant, parce qu'ils ne leur avaient pas fait d'abord le mal qu'elles en attendaient, lorsqu'elles commencèrent à s'avancer contre eux, et que leur courage était subjugué par la seule pensée d'avoir à combattre des Lacédémoniens, elles commencèrent à les mépriser, poussèrent de grands cris et se précipitèrent sur eux en foule. Elles les accablaient de pierres, de traits, de javelots, de tout ce qui leur tombait sous la main. Les cris qu'elles jetaient, et la rapidité de leur course frappaient d'épouvante des hommes qui n'étaient pas faits à cette manière de combattre; les cendres de la forêt nouvellement consumée s'élevaient dans l'air, et cette cendre, les traits, les pierres lancées par une multitude innombrable ne laissaient rien voir devant soi. Alors l'action devint terrible pour les Lacédémoniens. Leurs cuirasses de feutre ne les garantissaient pas des traits, et au moment où ils lançaient des javelots, ils étaient brisés par les pierres. Ils ne savaient comment tirer parti d'eux-mêmes, privés de la vue, et ne pouvant apercevoir d'avance ce qui les menaçait; étourdis par les cris des ennemis, qui ne leur permettaient pas d'entendre les ordres de leurs chefs; de toutes parts entourés de dangers, et n'ayant pas même l'espérance de se défendre et de sauver leurs jours.

XXXV. Enfin, couverts presque tous de blessures, parce qu'ils n'avaient toujours fait que se retourner à la même place, ils se formèrent en peloton, et se retirèrent vers le fort, qui était à peu de distance, à l'extrémité de l'île, et où se trouvaient leurs dernières gardes. Dès qu'ils commencèrent à céder, les troupes légères, encore bien plus animées, les suivirent à grands cris, donnant la mort à tous ceux qu'elles atteignaient. Le plus grand nombre cependant gagna la forteresse. Ils se rangèrent avec la garnison, de manière à défendre tous les endroits par où elle pouvait être attaquée. Les Athéniens les suivirent; mais ils ne purent entourer et investir la place, la force du lieu s'y opposait: ils l'attaquèrent de face, s'efforçant de les chasser. Long-temps, et pendant la journée presque entière, les deux partis tourmentés par la fatigue

du combat, la soif et l'ardeur du soleil, soutinrent leurs efforts mutuels, l'un tâchant de déloger l'ennemi du lieu supérieur qu'il occupait, et l'autre de ne pas céder. Les Lacédémoniens se défendaient avec moins de peine qu'auparavant, parce qu'ils ne pouvaient plus être investis par les côtés.

XXXVI. Comme rien ne se décidait, le général des Messéniens vint trouver Cléon et Démosthène, et leur représenta qu'ils se fatiguaient inutilement; mais que s'ils lui donnaient une partie des archers et des troupes légères, il tournerait les ennemis, qu'il les prendrait en queue par quelque sentier qu'il saurait bien trouver, et qu'il espérait forcer l'entrée du fort. Il reçut ce qu'il demandait, et partit sans être aperçu des ennemis. Il franchit les endroits praticables des précipices dont l'île est hérissée, et que les Lacédémoniens, trop pleins de confiance dans la force du lieu, avaient négligé de garder; et faisant avec peine de longs détours, il parvint à leur cacher sa marche. Tout à coup il parut derrière eux sur des rochers qui les dominaient, d'autant plus terrible à leurs yeux qu'ils étaient loin de s'attendre à ce spectacle, et remplissant de courage les Athéniens qui voyaient ce qu'ils avaient attendu. Les Lacédémoniens, des deux côtés accablés de traits, et réduits, pour comparer de petites choses aux grandes, à la même extrémité qu'aux Thermopyles, quand, les tournant par un sentier étroit, les Perses vinrent leur donner la mort; frappés de toutes parts, faibles en nombre contre de nombreux ennemis, et exténués par la faim, ne tinrent plus, et commencèrent à reculer; mais les Athéniens étaient maîtres des passages.

XXXVII. Cependant Cléon et Démosthène voyant que les Lacédémoniens, pour peu qu'ils fléchissent, allaient être entièrement détruits, firent cesser le combat, et retirèrent leurs troupes. Ils désiraient les mener vifs à Athènes, et voulurent essayer si leur orgueil, enfin brisé par l'horreur de leur situation, ne consentirait pas à rendre les armes. Ils leur firent donc porter par un héraut la proposition de se remettre eux et leurs armes entre les mains des Athéniens qui prononceraient sur leur sort.

XXXVIII. La plupart, à cette proclamation, jetant leurs boucliers et agitant les mains, firent connaître qu'ils l'acceptaient. Il se fit une

suspension d'armes, et des conférences s'ouvrirent entre Cléon et Démosthène d'une part, et de l'autre Styphon, fils de Pharax. De ceux qui avaient d'abord commandé, Épitadas le premier était tué, et l'hippagrète¹ qui avait été élu pour commander après lui, était couché encore vivant entre les morts : Styphon avait été élu le troisième; et, suivant la loi, c'était à lui de commander, s'il arrivait aux autres quelque malheur. D'accord avec ceux qui l'accompagnaient à cette conférence, il dit qu'il voulait consulter, sur le parti qu'il fallait prendre, ceux de leurs concitoyens qui étaient sur le continent. Les Athéniens ne laissèrent passer aucun Lacédémonien; mais ils appelèrent du continent des hérauts, et la question y fut portée jusqu'à deux ou trois fois. Le dernier qui passa de leur côté, de la part des Lacédémoniens qui étaient en terre ferme, apporta cette réponse : « Les Lacédémoniens vous ordonnent de délibérer vous-mêmes sur ce qui vous concerne, et de ne rien faire de honteux. »

Après s'être consultés entre eux, ils livrèrent leurs armes et se rendirent. On les tint, le reste du jour et la nuit suivante, sous une bonne garde. Les Athéniens élevèrent le lendemain un trophée dans l'île, firent toutes leurs dispositions pour le départ, et confièrent leurs prisonniers à la garde des triérarques². Les Lacédémoniens envoyèrent un héraut pour obtenir la permission de recueillir leurs morts.

Voici le nombre de ceux qui périrent dans l'île et de ceux qui furent faits prisonniers. Il y avait passé quatre cent vingt hoplites en tout : de ce nombre, deux cent quatre-vingt-douze furent transportés vivans à Athènes, le reste avait été tué. Entre ceux qui se rendirent, on comptait environ cent vingt Spartiates. Les Athéniens perdirent peu de monde, car l'action fut moins une bataille qu'une déroute.

XXXIX. Le siège de l'île, à commencer du combat naval jusqu'à l'affaire qui le termina, dura soixante-douze jours. Dans la vingtaine de jours qui s'était écoulée pendant que les députés firent le voyage d'Athènes, pour y négocier un traité, on avait fourni aux assiégés des subsis-

¹ Il y avait à Lacédémone trois officiers qu'on nommait *hippagrètes* : ils étaient choisis par les archontes, et leur fonction était de rassembler la cavalerie.

² Triérarque, commandant de trième.

tances; ils avaient été nourris le reste du temps par des importations furtives. Il restait encore dans l'île, au moment de la reddition, du blé et d'autres munitions de bouche; car Épitadas, qui commandait, en distribuait à chacun plutôt au-dessous qu'au-dessus du besoin. Les armées d'Athènes et du Péloponnèse quittèrent Pylos et gagnèrent leurs pays. Ainsi la promesse de Cléon eut son effet, quoiqu'elle tint de la démente; car, dans l'espace de vingt jours, il amena les Lacédémoniens comme il s'y était engagé¹.

XL. Les Grecs, dans cette guerre, ne virent aucun événement qui trompât davantage leurs conjectures. Ils avaient pensé qu'on ne pourrait, ni par famine, ni par aucune autre extrémité, réduire les Lacédémoniens à rendre les armes : mais qu'ils s'obstineraient à les garder tant qu'ils auraient quelque reste de force, et ne cesseraient de combattre qu'en cessant de vivre. Ils ne pouvaient croire que ceux qui étaient morts n'eussent pas eu plus de courage que ceux qui s'étaient rendus. Un allié d'Athènes demanda un jour, pour lui faire affront, à l'un des prisonniers de l'île, si ce n'était pas de braves gens que les compagnons qu'ils avaient perdus : « On ne saurait avoir trop d'estime pour les fêches, répondit le prisonnier, si elles savaient discerner les hommes valeureux : » faisant entendre que les pierres et les traits avaient tué indistinctement ceux qu'ils avaient rencontrés.

XLI. Quand ces malheureux furent arrivés, les Athéniens résolurent de les tenir dans les fers, jusqu'à ce qu'il se fit un accord, et de les tirer de leurs prisons pour les égorger, s'il arrivait qu'auparavant les Péloponnésiens fissent une invasion dans l'Attique. Ils mirent une garnison à Pylos. Les Messéniens de Naupacte envoyèrent des plus belliqueux de leurs gens dans cette place qu'ils regardaient comme leur patrie; car Pylos avait fait partie de l'ancienne Messénide. Ces troupes saccagèrent la Laconie; et comme elles parlaient la langue du pays, elles y firent beaucoup de mal. Les Lacédémoniens, jusque-là, n'avaient pas éprouvé le pillage; ils ne connaissaient pas cette façon de faire la guerre; leurs Hilotes désertaient, et ils craignaient de voir leurs campagnes exposées à des

¹ après le commencement d'août.

révolutions encore plus funestes : ils supportaient impatiemment ces malheurs, et quoiqu'ils n'eussent pas voulu que les Athéniens fussent instruits de leurs sentimens, ils leur envoyèrent des députés, pour essayer de se faire rendre et Pylos et leurs hommes. Mais les Athéniens portaient trop haut leurs prétentions; ils reçurent plusieurs députations, et les renvoyèrent sans rien accorder. Voilà quelle fut l'affaire de Pylos.

XLII. Le même été¹, aussitôt après ces événemens, les Athéniens portèrent la guerre dans la campagne de Corinthe. Ils y envoyèrent, sur quatre-vingts vaisseaux, deux mille hoplites tirés de leur sein, et deux cents cavaliers sur des bâtimens construits pour cet usage. Ils avaient avec eux leurs alliés de Milet, d'Andros et de Caryste. Le premier de leurs trois généraux était Nicias, fils de Nicéراتus. Ils s'embarquèrent avec l'aurore et abordèrent entre la Chersouèse et Rhitum, sur la côte où s'élève la colline Solygie. C'est là qu'avaient autrefois campé les Doriens quand ils firent la guerre aux Corinthiens de la ville, qui étaient Éoliens. Il y reste encore une bourgade nommée Solygie, à douze stades² du rivage où les vaisseaux prirent terre; à soixante de Corinthe³, et à vingt de l'isthme⁴. Instruits d'avance par la voie d'Argos de l'arrivée prochaine de cette armée, les Corinthiens, excepté ceux qui logent en deçà de l'isthme, s'étaient tous rendus sur l'isthme depuis long-temps. Cinq cents hommes avaient été envoyés en garnison dans l'Ambracie et la Leucadie; les autres, de tout rang et de tout âge, guettaient où les Athéniens feraient leur descente; mais ceux-ci les trompèrent en abordant de nuit. Cependant les ennemis furent bientôt après avertis de leur arrivée par des signaux, et laissant la moitié de leur monde à Cenchrée, dans la crainte que les Athéniens ne se portassent sur Crommyon, ils se hâtèrent de marcher contre eux.

XLIII. L'un de leurs généraux, nommé Batus, car il y en avait deux à cette bataille, prit avec lui une division et se rendit à Solygie, pour garder cette bourgade qui n'était pas murée. Lycophon fit l'attaque avec le reste. D'abord les

Corinthiens donnèrent sur l'aile droite des Athéniens, qui venait de descendre devant la Chersouèse, et attaquèrent ensuite le reste de l'armée. Le combat fut vif; partout on se battait corps à corps. L'aile droite des Athéniens et des Carystiens, car ces derniers la fermaient, reçut les Corinthiens, et les repoussa, quoique avec peine. Ceux-ci montèrent contre une haie; et comme le terrain était incliné, ils se trouvèrent plus élevés que les ennemis, les accablèrent de pierres, chantèrent le pœan, et revinrent à la charge. Les Athéniens soutinrent le choc, et l'on se battit d'aussi près que la première fois. Mais un corps de troupes corinthiennes accourut au secours de l'aile gauche, mit en fuite l'aile droite des Athéniens, et les poursuivit jusque sur leurs vaisseaux. Cependant eux et les Carystiens en descendirent encore. Le combat continuait; l'opiniâtreté était égale des deux parts, et surtout à la droite des Corinthiens, où Lycophon se défendait contre la gauche des ennemis; car on soupçonnait que leur dessein était de faire une tentative contre Solygie.

XLIV. La résistance fut longue, et ni l'un ni l'autre parti ne cédait. Mais les Athéniens éprouvèrent l'utilité de leur cavalerie; les Corinthiens, qui n'en avaient pas, furent enfin repoussés, et se retirèrent sur la colline. Ils y dressèrent leurs tentes, ne descendirent plus, et se tinrent dans l'inaction. Cette défaite leur avait coûté la plus grande partie de leur aile droite et leur général Lycophon. Comme le reste de l'armée, une fois forcé, ne fut pas poursuivi avec acharnement, et ne prit pas la fuite avec précipitation, il fit sa retraite sur les hauteurs, et s'y établit. Les Athéniens, contre qui personne ne se présentait plus, dépouillèrent les morts des ennemis, recueillirent ceux qui leur appartenaient, et dressèrent aussitôt un trophée.

Cependant la moitié de l'armée corinthienne, qui était restée campée à Cenchrée, pour empêcher les Athéniens de se porter à Crommyon, n'avait pu apercevoir le combat que leur cachait le mont Onium; mais à la vue de la poussière qui s'élevait, ils comprirent l'événement et accoururent au secours. Il leur vint en même temps un renfort : c'était les vieillards de Corinthe qui s'étaient mis en marche dès qu'ils avaient su ce qui s'était passé. Les Athéniens, à leur approche, crurent que c'était un secours des villes

¹ Dans le courant du mois d'août.

² Moins d'une demi-lieue.

³ Un peu plus de deux lieues.

⁴ Environ deux tiers de lieue.

voisines, et se hâtèrent de monter sur leurs vaisseaux; mais ils emportèrent les dépouilles qu'ils avaient faites et leurs morts, excepté deux qu'ils n'avaient pu trouver. Ils gagnèrent les îles voisines, et de là firent demander et obtinrent la permission d'enlever les deux corps qu'ils avaient laissés. Les Péloponnésiens avaient perdu dans ce combat deux cent douze hommes, et les Athéniens un peu moins de cinquante.

XLV. Ceux-ci quittèrent les îles, et se portèrent le même jour à Crommyon, dans la campagne de Corinthe, à cent vingt stades de cette ville¹. Ils y prirent terre, ravagèrent les champs, et y restèrent campés pendant la nuit. Le lendemain, ils voguèrent d'abord vers l'Épidaurie, y firent une descente, et passèrent à Méthone, entre Épidaure et Trézène. Ils s'emparèrent de l'isthme qui tient à la Chersonèse où est située Méthone, travaillèrent à la fortifier, et y mirent garnison. De là ils portèrent le ravage dans les champs de Trézène, d'Halia et d'Épidaure; et après avoir fini les fortifications, ils s'en retournèrent sur leur flotte.

XLVI. Pendant que ces événemens se passaient, Eurymédon et Sophocle partirent de Pylos pour la Sicile avec la flotte d'Athènes, et arrivèrent à Corcyre. Ils se joignirent aux Corcyréens de la ville pour attaquer la faction qui, après les troubles, s'était retirée sur le mont Istone, s'y était établie, dominait sur la campagne et y faisait un grand dégât. Le fort qui servait d'asile à ces bannis, fut battu et emporté, mais les hommes parvinrent à se sauver en foule sur une hauteur; là ils capitulèrent, et convinrent de livrer leurs troupes auxiliaires, de rendre les armes et de s'abandonner au jugement du peuple d'Athènes. Ils reçurent la parole des généraux, qui les transportèrent dans l'île de Ptychie, où ils devaient être gardés jusqu'à leur transport à Athènes; mais si l'un d'eux était pris en essayant de s'évader, la convention était annulée pour tous. Les chefs de la faction populaire, craignant que les Athéniens ne laissassent la vie à ces malheureux, leur tendirent un piège: ce fut d'en tromper quelques-uns en subornant un petit nombre de leurs amis qu'ils leur firent passer; ils étaient chargés de leur dire, comme par bienveillance, qu'ils n'avaient

d'autre parti à prendre que celui de la fuite la plus prompte, qu'eux-mêmes leur fourniraient un bâtiment; mais que s'ils restaient, les généraux d'Athènes les allaient livrer au peuple de Corcyre.

XLVII. Ils donnèrent dans le piège; le vaisseau était prêt, mais ils furent arrêtés au moment de leur départ, et dès lors la convention fut rompue. Les généraux ne secondèrent pas faiblement cette intrigue; ce furent eux qui fournirent le prétexte de la tramer et l'assurance qu'on pouvait s'y livrer sans crainte, en laissant connaître que, près de partir pour la Sicile, ils ne voudraient pas que d'autres conduisissent les prisonniers à Athènes et s'attribuassent l'honneur de ce qu'eux-mêmes avaient fait. Les Corcyréens renfermèrent ces infortunés dans un grand édifice, et les en retirant par vingtaine à la fois, ils les conduisaient attachés les uns aux autres entre deux haies d'hoplites, qui frappaient et perçaient ceux qu'ils regardaient comme leurs ennemis. Des hommes armés de fouets hâtaient la marche des malheureux qui s'avançaient trop lentement.

XLVIII. Soixante furent ainsi emmenés et exécutés, sans que ceux qui étaient dans le bâtiment se doutassent de leur sort; ils les croyaient transférés dans quelque autre prison; mais enfin, mieux instruits, ils implorèrent les Athéniens et les prièrent de leur donner eux-mêmes la mort, s'ils voulaient qu'ils périssent. Ils refusaient de quitter l'endroit où ils étaient renfermés, et menaçaient d'employer toutes leurs forces pour empêcher personne d'y entrer. Ce n'était pas non plus l'idée des Corcyréens de forcer les portes: ils montèrent sur les combles, enlevèrent les toits et accablèrent ces malheureux de traits et de tuiles; les prisonniers se garantissaient de leur mieux, et cependant la plupart se donnaient eux-mêmes la mort; ils s'égorgeaient avec les flèches qui leur étaient lancées, ils se pendaient à des lits qui se trouvaient dans la prison, et ceux qui n'avaient pas de cordes déchiraient leurs manteaux pour en tenir lieu. Pendant la plus grande partie de la nuit (car la nuit survint pendant leur détresse), il en périt de toutes sortes de morts, étranglés de leurs mains ou frappés du haut de l'édifice. Le jour venu, les Corcyréens les jetèrent en tas sur des charrettes, et les portèrent hors de la

¹ A peu près quatre lieues et demie.

ville. Toutes les femmes qui avaient été prises dans le fort furent réduites en esclavage. Ce fut ainsi que la faction populaire traita les Corycéens qui s'étaient réfugiés sur la montagne; et ces troubles, qui devenaient considérables, furent ainsi terminés, du moins autant qu'ils étaient liés à cette guerre; car ce qui pouvait rester de la faction détruite ne mérite pas qu'on en parle. Les Athéniens partirent pour la Sicile, comme c'était leur destination, et y firent la guerre conjointement avec leurs alliés de cette île.

XLIX. Les troupes d'Athènes qui étaient à Naupacte, entrèrent en campagne avec les Acarnanes à la fin de l'été, et prirent par trahison Anactorium, ville située à l'embouchure du golfe d'Ambracie, et qui appartenait aux Corinthiens. Ceux-ci furent chassés, et les Acarnanes firent passer de toutes les parties de leur pays, des habitans dans cette place; ils en restèrent maîtres, et l'été finit.

L. L'hiver suivant¹, Aristide, fils d'Archippus, l'un des commandans des vaisseaux que les Athéniens avaient fait partir pour lever les tributs des alliés, prit à Éton, sur le Strymon, un Persé, nommé Artapherne, envoyé du roi à Lacédémone. Il fut conduit à Athènes; les Athéniens firent traduire les lettres dont il était porteur, et qui étaient écrites en langue assyrienne². Ils y lurent en substance, entre beaucoup d'autres choses, que le roi n'entendait rien à ce que demandaient les Lacédémoniens; qu'il avait reçu de leur part bien des ambassadeurs, et qu'aucun ne tenait le même langage; que s'ils voulaient s'exprimer nettement, ils eussent à lui envoyer des députés avec Artapherne. Les Athéniens renvoyèrent celui-ci à Éphèse, et firent partir avec lui des ambassadeurs; mais, vers ce temps³, Artaxerxès, fils de Xerxès, mourut; les envoyés apprirent sa mort à Éphèse, et revinrent sur leurs pas.

LI. Le même hiver⁴, les habitans de Chio

Après le 24 septembre.

¹ C'est-à-dire en langue perse; car les Perses furent autrefois appelés Assyriens, comme nous l'apprend le scoliaste d'Eschyle, sur le vers 84 de la *Tragédie des Perses*. On put leur donner ce nom quand ils eurent conquis l'empire d'Assyrie, comme ils portèrent celui de Médés, parce qu'ils avaient la domination de la Médie.

² Au mois d'octobre ou au commencement de novembre.

³ Après le commencement de janvier et avant le 21 mars

démolirent les fortifications qu'ils venaient de construire. L'ordre leur en fut prescrit par les Athéniens qui les soupçonnaient de méditer contre eux quelques projets, malgré la foi et les assurances qu'ils avaient données de ne former aucun mauvais dessein. L'hiver finit, ainsi que la septième année de la guerre que Thucydide a écrite.

LII. Dès l'entrée de l'été suivant¹, il y eut, vers la Néoménie, une éclipse de soleil, et au commencement du même mois un tremblement de terre. Les exilés de Mitylène et du reste de Lesbos, la plupart sortis du continent, soudoyèrent et rassemblèrent des troupes auxiliaires du Péloponnèse, et prirent Rhætium. Ils la rendirent sans y faire aucun tort pour la somme de deux mille statères de Phocée, et marchèrent ensuite contre Antandros qu'ils prirent par intelligence. Leur dessein était de délivrer toutes les autres villes qu'on nomme Actées², dont les Athéniens s'étaient rendus maîtres, et qui appartenaient aux Mityléniens; mais surtout de rentrer en possession d'Antandros. Comme cet endroit était propre à l'établissement d'un chantier de vaisseaux, parce qu'il fournit du bois, et qu'il est voisin du mont Ida, ils comptaient le fortifier, en partir avec l'appareil nécessaire pour infester Lesbos qui en est à peu de distance, et s'emparer dans le continent des villes éoliennes. Telles étaient les entreprises auxquelles ils se disposaient.

LIII. Le même été³, les Athéniens, avec soixante vaisseaux, deux mille hoplites, un peu de cavalerie, et les alliés qu'ils avaient rassemblés de Milet et de divers autres endroits, allèrent attaquer Cythère. Leurs généraux étaient Nicias, fils de Nicératus; Nicostrate, fils de Diotrophès, et Autoclès, fils de Tolmæus. Cythère est une île adjacente à la Laconie, devant le promontoire de Malée. Les Lacédémoniens en occupent le circuit, et, chaque année, il s'y rendait de Sparte un magistrat qui avait le titre de cythérodice⁴; ils ne manquaient jamais d'y

¹ Huitième année de la guerre du Péloponnèse, quatrième année de la quatre-vingt-huitième olympiade, quatre cent vingt-cinq ans avant l'ère vulgaire. 21 mars.

² Villes actées, c'est-à-dire villes côtières, villes situées sur la côte.

³ Avant le 26 juillet.

⁴ *Cythérodice*, c'est-à-dire juge ou magistrat de Cythère.

tenir une garnison, et ils veillaient avec soin sur cette Ile. C'était pour eux un port où abordaient les marchands d'Égypte et de Libye : d'ailleurs elle garantissait la Laconie des pirates, du seul côté par où ils pussent l'infester ; car elle s'étend sur la mer de Sicile et sur celle de Crète.

LIV. Les Athéniens y prirent terre, et avec dix vaisseaux et deux mille hoplites de Milet, ils emportèrent une ville nommée Scandie, située sur le bord de la mer. Le reste de l'armée descendit dans la partie de l'Ile qui regarde Malée, marcha contre la ville de Cythère, bâtie sur la côte, et trouva tous les habitans en armes. On combattit ; les Cythérens tinrent peu, et bientôt mis en fuite, ils se réfugièrent dans la ville haute. Là ils capitulèrent avec Nicias et ses collègues, se remettant à la discrétion des Athéniens, sous la seule condition d'avoir la vie sauve. Nicias avait commencé par s'établir des intelligences avec les habitans : aussi fut-on plus tôt d'accord sur les articles du traité qui concernaient le présent et l'avenir, et n'y eut-il d'exportés des habitans de Cythère que ceux qui étaient Lacédémoniens ; ce qui était indispensable, l'Ile étant si voisine de la Laconie.

Après cette capitulation, les Athéniens, maîtres de Scandie, place située sur le port, et ayant mis garnison à Cythère, firent voile pour Asiné, Hélos, et la plupart des lieux maritimes : ils descendirent, et s'arrêtèrent où l'occasion le demandait, et ravagèrent le pays pendant environ sept jours.

LV. Les Lacédémoniens qui voyaient les Athéniens maîtres de Cythère, et qui s'attendaient à de semblables descentes dans leur pays, ne se présentèrent nulle part en force contre eux ; ils se contentèrent d'envoyer des gros d'hoplites garder la campagne, dans les endroits où cette précaution était nécessaire : d'ailleurs, ils se tenaient scrupuleusement sur leurs gardes. Après les maux cruels et inattendus qu'ils avaient éprouvés à Sphactérie, la perte de Pylos et de Cythère, et au milieu d'une guerre subite et imprévue qui les frappait de toutes parts, ils craignaient quelque révolution dans leur gouvernement. Contre leur usage, ils formèrent un corps de quatre cents hommes de cavalerie, et levèrent des archers. Ils montraient plus d'hésitation que jamais à former des projets militaires, qu'il faudrait soutenir par des combats

maritimes ; sorte de guerre dont ils n'avaient pas l'habitude ; et encore contre les Athéniens, peuple qui croyait trahir ses justes espérances, s'il ne formait pas sans cesse des entreprises nouvelles. Les coups de la fortune qu'ils avaient éprouvés en si grand nombre, en si peu de temps, et contre toute attente, les plongeaient dans le plus grand abattement. Ils craignaient qu'il ne leur survint encore quelque désastre, tel que celui de Sphactérie ; cette pensée les rendait plus timides à combattre ; ils ne pouvaient se remuer sans croire qu'ils faisaient une faute, devenus craintifs et irrésolus, parce qu'ils n'avaient pas l'habitude du malheur.

LVI. Ils se tinrent généralement en repos, pendant que les Athéniens dévastaient leurs campagnes maritimes ; chaque garnison, quand il se faisait une descente dans le voisinage, croyait n'être pas assez nombreuse, et l'esprit public était alors de ne rien hasarder. Une seule qui osa se défendre vers Cortys et Aphrodisia, fondit sur un corps de troupes légères qui se tenait dispersé, et le mit en fuite ; mais reçue par les hoplites, elle se retira ; elle perdit quelques hommes, dont les armes restèrent aux ennemis. Les Athéniens élevèrent un trophée, et retournèrent à Cythère, d'où ils se portèrent à Épidaure-Limera. Ils ravagèrent une partie de la campagne, et arrivèrent à Thyrée, place dépendante de la contrée qu'on appelle Cynurie, et qui sépare de la Laconie le pays d'Argos. Les Lacédémoniens, à qui elle appartenait, l'avaient donnée aux Éginètes chassés de leur patrie : c'était une récompense des services qu'ils en avaient reçus dans le temps du tremblement de terre et de la révolte des Hilotes, et une marque de reconnaissance de ce que, sujets d'Athènes, ils n'en avaient pas été moins constamment opposés aux desseins de cette république.

LVII. A l'approche des Athéniens, les Éginètes abandonnèrent les fortifications qu'ils étaient alors occupés à construire sur le bord de la mer, et se retirèrent dans leur ville haute, qui en était éloignée à peu près de dix stades¹. Une garnison lacédémonienne, qui était dans le pays, et qui les avait aidés à se fortifier, refusa, malgré leurs prières, d'entrer dans leurs murs, reconnaissant qu'il y aurait du danger à s'y renfermer. Elle se

¹ Un peu moins d'un tiers de lieue.

retira sur les hauteurs, et ne se croyant pas en état de combattre, elle resta dans l'inaction. Cependant les Athéniens abordent, s'avancent aussitôt avec toutes leurs forces, et emportent Thy-rée. Ils mettent le feu à la ville, et détruisent tout ce qui s'y trouve. Ils retournèrent à Athènes, emmenant les Éginètes qui n'avaient pas été tués dans l'action, et Tantale, fils de Patrocle, qui les commandait pour les Lacédémoniens; il avait été pris couvert de blessures: ils emmenèrent aussi un petit nombre d'habitans de Cyt-hère, que, pour mesure de sûreté, ils crurent devoir transporter ailleurs. On décida qu'ils seraient déposés dans les îles, que les autres Cyt-héréens qui resteraient dans leur pays paieraient un tribut de quatre talens¹, et que tous les Éginètes qui avaient été pris seraient mis à mort; c'était l'effet de l'ancienne haine que les Athéniens avaient toujours eue pour ce peuple. Tantale fut renfermé dans la même prison que les autres Lacédémoniens pris à Sphactérie.

LVIII. Le même été², dans la Sicile, il se conclut d'abord une suspension d'armes entre les citoyens de Camarina et ceux de Géla. Les autres Siciliens formèrent ensuite à Géla un congrès, où les députés de toutes les villes se concertèrent pour parvenir à des moyens de conciliation. Un grand nombre d'opinions diverses furent mises en avant de part et d'autre: les députés ne s'accordaient point entre eux; chacun demandait pour sa ville des redressements proportionnés aux torts qu'elle croyait avoir supportés. Hermocrate, fils d'Hermon, de Syracuse, celui qui contribua le plus à les ramener tous à l'intérêt général, parla en ces termes:

LIX. « Ce n'est point, ô Syracusains, un citoyen de l'une des plus faibles républiques de cette île, ni de celles qui se sont le plus ressenties des maux de la guerre, qui va prendre la parole; mais un homme qui veut manifester à la Sicile entière, l'opinion qu'il croit s'accorder le mieux avec l'intérêt commun. A quoi bon entrer dans de longs détails sur les maux de la guerre, pour prouver à des gens qui le savent combien elle est désastreuse? Ce n'est pas l'ignorance qui force personne à l'entreprendre; et personne non plus n'en est détourné par la crainte, s'il croit y trouver son profit; mais les uns placent

les avantages qu'ils attendent au-dessus des dangers, et les autres aiment mieux s'exposer aux dangers que de souffrir, pour le moment, aucun dommage. Cependant, si les uns et les autres, dans cette conduite, n'ont pas les circonstances en leur faveur, c'est les bien servir que de les engager à la réconciliation; et ce serait un grand bonheur pour vous, si, dans les conjonctures présentes, vous vous rendiez à de semblables conseils. Nous avons pris les armes parce que chacun de nous voulait pourvoir à ses intérêts privés; tâchons maintenant, en les discutant entre nous, d'en venir à un accommodement, au hasard de recommencer la guerre, si chacun ne se trouve pas satisfait sur les droits qu'il réclame.

LX. « Ce ne sera pas seulement sur nos affaires particulières, si nous sommes sages, que rouleront les conférences; mais nous examinerons s'il est encore possible de sauver la Sicile, que je regarde comme menacée par les desseins perfides des Athéniens. Ce sont eux, bien plus que mes discours, qui doivent vous forcer à une réconciliation; eux revêtus de la plus grande puissance de la Grèce; eux qui épient nos fautes, et qui sont chez nous, à titre d'alliés légitimes, avec un petit nombre de vaisseaux; moyen spécieux d'exercer utilement contre nous leur haine naturelle. Continuons la guerre; appelons dans nos foyers des hommes qui vont bien d'eux-mêmes attaquer les autres sans être invités; consommons notre ruine par nos dépenses particulières; préparons-leur la voie à la domination; et bientôt, n'en doutez pas, nous voyant épuisés, ils arriveront avec des flottes plus formidables, et mettront sous leur joug la Sicile entière.

« LXI. Cependant, si nous avons quelque prudence, c'est pour ajouter à notre fortune ce que nous ne possédons pas, et non pour endommager ce que nous possédons, que chacun de nous doit se faire des alliances et se livrer aux dangers. Croyez que rien n'est plus destructeur pour les états que la dissension, et surtout pour la Sicile, dont tous les peuples sont l'objet des embûches d'Athènes, et qui se trouve partagée en autant de républiques que de villes. D'après cette vérité, que les citoyens se réconcilient avec les citoyens, les villes avec les villes, et travaillent d'un commun effort à sauver la Sicile entière. Gardez-vous de penser qu'Athènes ne

¹ 21,600 livres.

² 16 juillet.

hâsse chez nous que les Doriens, et que les Chalcidiens n'aient rien à craindre, parce qu'ils sont d'origine ionique. Non, ce n'est point en haine de telle nation, qui est divisée de telle autre, que les Athéniens viennent ici; c'est parce qu'ils aspirent aux biens que réunit la Sicile, et que nous possédons en commun. Ils le font assez connaître aujourd'hui, qu'ils sont appelés par des peuples d'origine chalcidienne : c'est avec empressement qu'en qualité d'alliés ils viennent donner de préférence des secours à des hommes dont ils n'en ont jamais reçu. Qu'ils aient cette ambition que je leur suppose, qu'ils s'y prennent de loin pour la satisfaire, je leur pardonne. Je ne blâme point ceux qui veulent dominer, mais ceux que je vois prêts à se soumettre. Il est dans la nature des hommes de prendre l'empire sur ceux qui cèdent, et de se garantir contre ceux qui les menacent. C'est ce que nous savons, et nous ne prenons pas les plus justes précautions, et nous ne regardons pas comme notre plus grande affaire de nous réunir tous contre le commun danger ! Nous en serions bientôt délivrés si nous nous accordions réciproquement. Ce n'est pas de leur pays que les Athéniens s'élancent contre nous; mais du territoire de ceux d'entre nous qui les appellent. Ce ne sera donc pas la guerre qui fera cesser la guerre; ce sera la paix qui mettra fin d'elle-même et sans peine à nos dissensions; et ces étrangers que nous attirons, qui arrivent avec des vues injustes et des prétextes spécieux, s'en retourneront, comme ils le méritent, sans avoir rien pu faire.

LXII. « Tels sont les avantages qu'on se donnera sur les Athéniens en prenant de sages résolutions. Et comment ne feriez-vous pas entre vous la paix, qui, d'un commun aveu, est le plus grand des biens? Si les uns prospèrent, si les autres ont à se plaindre du sort, ne croyez-vous donc pas que la paix soit plus propre que la guerre à faire cesser les maux de l'infortuné, à conserver à l'homme heureux ses avantages? Ne rend-elle pas les honneurs plus solides, les dignités plus assurées, et n'offre-t-elle pas mille biens qu'il serait aussi long de détailler que les maux de la guerre? D'après cela, ne méprisez pas mes discours, et que plutôt ils vous aident à prévoir les moyens de vous sauver. Si, dans vos entreprises, vous vous reposez sur la justice de votre cause, ou sur vos forces, craignez d'être

cruellement déçus par des événemens contraires à vos espérances. Sachez que bien des gens, en attaquant leurs ennemis, voulaient se venger de leurs injustices; que d'autres se reposaient sur leurs forces pour assouvir leur ambition; mais que les uns, loin d'ajouter à leur fortune, ont perdu celle qu'ils avaient, et que les autres, au lieu de satisfaire leur vengeance, n'ont pu même se sauver. Car la vengeance, pour être juste, n'en est pas toujours plus heureuse; et la force n'est pas assurée, quelques belles espérances qu'elle inspire. Les événemens fortuits sont incalculables, et ce sont eux surtout qui l'emportent. Ce qui est le plus certain est aussi le plus utile, et quand deux partis se redoutent également, ils mettent plus de précautions à s'attaquer.

LXIII. « Doublement effrayés de l'incertitude des événemens que ne peuvent atteindre nos conjectures, et de la présence des Athéniens, qui, dès ce moment, doivent nous frapper de terreur; persuadés que, si nous avons été trompés dans les desseins que tous nous avons conçus, ces obstacles ont suffi pour nous empêcher de les remplir, chassons de notre patrie des ennemis dont les armes sont levées sur nos têtes: réunissons-nous par une paix éternelle; ou si c'est trop demander, concluons au moins une longue trêve, et remettons à une autre époque la décision de nos différends. En un mot, si vous daignez suivre mes avis, sachez que chacun de nous, citoyen d'une ville libre, pourra récompenser ou punir, en souverain, ceux qui lui feront du bien ou du mal. Mais si vous ne me croyez pas, si vous suivez d'autres conseils, loin d'être en état de vous venger, le plus grand bonheur que vous puissiez attendre sera d'être forcés à devenir les amis de vos plus grands ennemis, et les ennemis de ceux que vous devez aimer.

LXIV. « Quant à moi, comme je l'ai dit en commençant, membre d'une république puissante, citoyen d'un état qui est plutôt maître d'attaquer que réduit à se défendre, je vous conjure de pourvoir à ces dangers, de vous accorder entre vous, et, pour faire du mal à vos ennemis, de ne vous en pas faire encore bien plus à vous-mêmes. Emporté par un fol esprit de parti, je ne me crois pas maître de la fortune sur laquelle je ne puis exercer aucun empire,

comme je le suis de ma pensée ; mais je crois doit céder aux circonstances autant qu'elles l'exigent. Je vous engage à suivre mon exemple, sans attendre que vous y soyez forcés par les ennemis ¹. Ce n'est pas une honte dans une même famille, que l'un cède à l'autre ; que le Dorien cède au Dorien, et le Chalcedien à un citoyen originaire de la Chalcede. En un mot, voisins comme nous le sommes, habitans d'une même contrée, et d'une contrée que la mer enveloppe, nous avons tous un nom commun, celui de Siciliens. Je crois bien que nous nous ferons la guerre quand les circonstances le voudront ; nous traiterons ensuite et parviendrons à nous réconcilier ; mais si nous sommes sages, resserons-nous étroitement pour nous défendre contre les étrangers, puisque, séparément frappés, nous courons tous un danger commun. Nous n'appellerons plus à l'avenir ni alliés ni conciliateurs, et en agissant ainsi, nous ne priverons pas en ce moment la Sicile de deux grands biens : d'être délivrée des Athéniens et d'une guerre domestique ; et dans la suite, nous habiterons ensemble un pays libre et moins exposé aux manœuvres du dehors. »

LXV. Les Siciliens, persuadés par le discours d'Hermocrate, consentirent d'un commun accord à terminer la guerre. Chacun garda ce qu'il avait entre les mains : ceux de Camarina eurent Morgantine, moyennant une somme qu'ils payèrent aux Syracusains. Les alliés d'Athènes ayant appelé les commandans de cette nation, leur déclarèrent qu'ils allaient accéder à l'accommodement, et qu'ils les feraient comprendre dans le traité. Ceux-ci donnèrent leur consentement à l'accord, et il fut conclu. Mais les Athéniens, au retour de leurs généraux, condamneront à l'exil Pythodore et Sophocle, et imposeront une amende au troisième général, Eurymédon, prétendant qu'ils auraient pu soumettre la Sicile, et qu'ils ne s'étaient retirés que gagnés par des présens. Favorisés comme ils l'étaient de la fortune, ils prétendaient que rien ne leur résis-

¹ Hermocrate, en parlant ici à la première personne du singulier, s'identifie avec la république de Syracuse dont il est l'organe. Ainsi quand il dit : *Je ne me crois pas maître, etc., je vous engage à suivre mon exemple, c'est comme s'il disait : « Les Syracusains, qui vous parlent par ma voix, ne se croient pas maîtres, etc., ils vous engagent à suivre leur exemple. »*

tât, et croyaient devoir également réussir dans les entreprises aisées et dans les plus difficiles, soit qu'ils les fissent avec de grands préparatifs ou avec un appareil insuffisant. La cause de ce travers était la multitude de leurs succès inattendus, qui leur faisait supposer leurs forces égales à leurs espérances.

LXVI. Dans ce même été ¹ les Mégariens de la ville étaient pressés par les Athéniens, qui, deux fois chaque année, se jetaient sur leur pays avec des armées formidables, et par leurs exilés, qui, chassés dans une émeute par la faction du peuple, s'étaient retirés à Pagues, d'où ils venaient les tourmenter et mettre la campagne au pillage. Ils se disaient entre eux qu'il faudrait rappeler les bannis, pour ne pas voir la république ruinée de deux côtés à la fois. Les amis des exilés, informés de ces propos, engagèrent, plus ouvertement qu'ils ne l'avaient fait jusqu'alors, les citoyens à s'occuper de cette question. Mais les chefs du parti populaire, sentirent qu'ils ne seraient pas épargnés par le peuple aigri de ses maux : ils furent saisis de crainte, et lièrent des intelligences avec les généraux d'Athènes, Hippocrate, fils d'Ariphron, et Démosthène, fils d'Alcisthène. Ils offrirent de leur livrer la ville, jugeant qu'il y avait pour eux, de ce côté, moins de risque à courir, que du retour des citoyens qu'ils avaient privés de leur patrie. Ils convinrent d'abord que les Athéniens s'empareraient des longues murailles qui étaient à huit stades ² au plus de la ville, du côté de Nisée où était le port. Maîtres de ces murs, ils empêcheraient les Péloponnésiens d'apporter du secours de Nisée, place dont eux seuls composaient la garnison, pour se mieux assurer la possession de Mégare. Ils promettaient de faire ensuite leurs efforts pour livrer aux Athéniens la ville haute. Après ces deux opérations, les Mégariens consentiraient facilement à se rendre.

LXVII. On conféra des deux parts, on fit les dispositions nécessaires ; et les Athéniens, à l'approche de la nuit, se portèrent à Minoa, le voisin, dépendante de Mégare ; ils avaient six cents

¹ Huitième année de la guerre du Péloponnèse, première année de la quatre-vingt-neuvième olympiade, quatre cent vingt-quatre ans avant l'ère vulgaire. Après le 17 juillet.

² Un peu moins d'un tiers de lieue.

hoplites que commandait Hippocrate. Ils se mirent en embuscade dans un fossé qui n'était pas loin et d'où l'on avait tiré de la terre à briques pour la construction des murailles. Le corps aux ordres de Démosthène, l'autre général, les troupes légères de Platée, et les coureurs¹, se placèrent dans l'enceinte du temple de Mars qui est encore moins éloigné de la ville. Personne à Mégare, excepté ceux qui devaient conduire l'entreprise de cette nuit, ne savait rien de ces dispositions.

Voici le stratagème que, peu avant le lever de l'aurore, employèrent ceux de Mégare qui trahissaient leur patrie. Il y avait déjà longtemps que, par une permission qu'ils avaient obtenue en caressant le commandant de la porte, ils avaient coutume de se la faire ouvrir, et de transporter de nuit à la mer, sur une charrette, à travers le fossé, un canot à deux rames, pour exercer la piraterie. Ils restaient en mer, et, avant le jour, ils rapportaient la barque sur la charrette, et la faisaient rentrer par la porte, pour que les Athéniens, ne voyant aucun bâtiment dans le port, ne pussent avoir aucun soupçon.

Dans la nuit dont nous parlons, la charrette était déjà devant la porte; elle s'ouvrit comme à l'ordinaire pour faire rentrer le canot, et les Athéniens, avec qui l'on était d'intelligence, accoururent de leur embuscade pour arriver avant qu'elle ne se formât. Ils saisirent le moment où la charrette la traversait et en empêchèrent la clôture, et à l'aide des Mégariens qui étaient du complot, ils tuèrent les gardes. Les Platéens et les coureurs aux ordres de Démosthène volèrent à l'endroit où est à présent le trophée. Il y eut un combat au-delà des portes, entre eux et les Péloponnésiens, qui, n'étant pas éloignés, avaient entendu ce qui se passait, et venaient apporter du secours. Les Platéens remportèrent la victoire, et tinrent la porte ouverte aux hoplites athéniens qui arrivaient.

LXVIII. A mesure que ceux-ci entraient, ils s'avancèrent aux murailles. Les soldats de la garnison péloponnésienne résistèrent d'abord en petit nombre. Il y en eut plusieurs de tués; mais

¹ Les coureurs. C'était le premier degré de la milice, depuis dix huit ans jusqu'à vingt. On ne prêtait le serment qu'après l'avoir franchi. Le service de ces jeunes gens était de rouler de garnison en garnison.

la plupart prirent la fuite, effrayés, au milieu des ténèbres, de l'attaque subite des ennemis, à qui se joignaient les citoyens perfides. Ils se croyaient trahis par tout le peuple de Mégare, d'autant plus qu'un héraut athénien, de son propre mouvement, s'avisait de proclamer que tous les Mégariens qui voulaient embrasser le parti d'Athènes eussent à prendre les armes. A cette proclamation, ils ne tinrent plus, et dans l'idée qu'ils avaient tout le peuple pour ennemi, ils se réfugièrent à Nisée.

Au lever de l'aurore, les murailles étaient déjà emportées, et les Mégariens de la ville dans la plus grande agitation. Le parti qui agissait pour les Athéniens, et la foule des gens du peuple qui avait connaissance du complot, disaient qu'il fallait ouvrir les portes et marcher au combat. Ils étaient convenus avec les Athéniens qu'aussitôt que les portes seraient ouvertes, ceux-ci se jetteraient dans la ville, et qu'eux-mêmes, pour être épargnés et se faire reconnaître, auraient le visage frotté d'huile. Ils pouvaient ouvrir les portes en toute sûreté; car on avait promis que quatre mille hoplites d'Athènes et six cents chevaux viendraient d'Éleusis pendant la nuit, et ils étaient arrivés. Déjà les conjurés s'étaient frottés d'huile et se tenaient aux portes, quand un homme instruit du complot en fit part à quelques citoyens. Ceux-ci se réunissent et arrivent en foule, disant qu'il ne faut pas sortir, que c'est exposer la ville à un danger manifeste, et que même, dans un temps où l'on avait plus de force, jamais on n'avait osé prendre une résolution si téméraire. Ils ajoutèrent qu'ils étaient prêts à combattre le premier qui ne les croirait pas. D'ailleurs ils ne laissaient pas voir qu'ils eussent aucune connaissance de ce qui se passait; mais ils soutenaient leur opinion comme des gens qui pensaient mieux que les autres, et ils s'obstinèrent à rester constamment à la garde des portes: ainsi les conjurés ne purent rien faire de ce qu'ils avaient projeté.

LXIX. Les généraux athéniens, instruits de ce contre-temps, et ne se voyant pas en état de forcer la ville, se mirent aussitôt à investir Nisée d'un mur de circonvallation, dans la pensée que s'ils enlevaient cette place avant qu'on y portât du secours, la reddition de Mégare traînerait moins en longueur. Ils ne tardèrent pas à recevoir d'Athènes du fer, des tailleurs de pierre, et tout

ce dont ils avaient besoin. Ils commencèrent la construction en partant du mur dont ils étaient maîtres, la conduisirent transversalement du côté de Mégare, en la prolongeant de part et d'autre, jusqu'à la mer de Nisée. L'armée se distribua le travail des murs et du fossé; on se servit des bois et des briques du faubourg; on roupa des arbres dans la forêt, on palissada les endroits qui exigeaient cette sûreté, et les maisons du faubourg, en recevant des créneaux, furent elles-mêmes changées en fortifications. Toute la journée fut consacrée à ce travail, et le lendemain, vers le soir, le mur était presque entièrement terminé. Les gens qui se trouvaient renfermés dans Nisée furent saisis de crainte; ils manquaient de vivres, et avaient coutume d'en tirer journellement de la ville supérieure; ils ne s'attendaient pas à recevoir promptement des secours de la part des Péloponnésiens, et ils regardaient les Mégariens comme leurs ennemis. Ils capitulèrent donc, consentant à se racheter pour une somme d'argent par tête, à livrer leurs armes et à laisser aux Athéniens prendre le parti qu'ils voudraient sur les Lacédémoniens, sur le commandant et sur tous ceux qui ne seraient pas compris dans le traité. Ils sortirent à ces conditions; les Athéniens démolirent les longues murailles qui partaient de Mégare, et, maîtres de Nisée, ils firent leurs autres dispositions.

LXX. Dans ces conjonctures, Brasidas de Lacédémone, fils de Tellis, était aux environs de Corinthe occupé à rassembler une armée pour la Thrace. A la nouvelle de la prise des murs, craignant pour les Péloponnésiens de Nisée, et même pour Mégare, il manda aux Bœotiens de se trouver à la rencontre de son armée à Tripodisque: c'est un bourg de Mégaride, au pied du mont Géranie: lui-même partit avec deux mille sept cents hoplites de Corinthe, quatre cents de Phlionte, six cents de Sicyone, et tout ce qu'il avait déjà rassemblé de troupes. Il comptait prévenir la prise de Nisée. Sur la nouvelle qu'elle était rendue, comme il était parti de nuit pour Tripodisque, il prit avec lui, avant qu'on sût rien de son arrivée, quatre cents hommes d'élite, et s'approcha de Mégare, sans être aperçu des Athéniens qui étaient sur le rivage. Il voulait, disait-il, faire une tentative sur Nisée, et tel était son dessein si l'entreprise était praticable; mais

son principal objet était d'entrer dans Mégare, et de mettre la ville en sûreté. Il pria les habitans de le recevoir, leur témoignant qu'il ne désespérerait pas de reprendre Nisée.

LXXI. Mais les deux factions de Mégare avaient chacune leurs craintes: l'une qu'en faisant rentrer les exilés, il ne la chassât elle-même; l'autre que le peuple, dans cette appréhension, ne se jetât sur elle, et que la ville, ayant la guerre dans son sein, ne devint la proie des Athéniens qui la guettaient. On ne le reçut donc pas, et les deux partis résolurent de rester tranquilles observateurs de l'événement: ils s'attendaient à un combat entre les Athéniens et ceux qui venaient au secours de la place, et pensaient qu'il y aurait plus de sûreté pour celui qui se trouverait du parti du vainqueur, de se joindre à lui après la victoire. Brasidas n'ayant pu obtenir ce qu'il voulait, regagna le gros de son armée.

LXXII. Dès le lever de l'aurore parurent les Bœotiens. Même avant le message de Brasidas, ils avaient résolu de venir au secours de Mégare, ne croyant pas que le danger de cette place leur dût être étranger. D'ailleurs ils se trouvaient déjà dans le pays de Platée avec toutes leurs forces: mais l'arrivée de ce message ajouta beaucoup à leur première ardeur. Ils envoyèrent donc à Brasidas deux mille deux cents hoplites, et six cents hommes de cavalerie, et s'en retournèrent avec le reste. On ne comptait pas dans toute l'armée moins de six mille hoplites. Ceux d'Athènes se tenaient rangés autour de Nisée et sur le bord de la mer, et les troupes légères étaient éparses dans la plaine. La cavalerie bœotienne tomba sur ces dernières, et leur causa d'autant plus de surprise, que jusqu'alors il n'était encore de nulle part venu de secours aux Mégariens: ils les poussèrent jusqu'à la mer. La cavalerie d'Athènes vint faire face à celle de Bœotie: le choc dura long-temps, et les deux partis se vantèrent de n'avoir pas eu le dessous. Il est bien vrai que les Athéniens poussèrent, du côté de Nisée, le commandant de la cavalerie bœotienne et un petit nombre de ses cavaliers, qu'ils tuèrent et s'emparèrent de leurs dépouilles; que maîtres de leurs corps, ils donnèrent aux ennemis la permission de les enlever et qu'ils élevèrent un trophée: mais à prendre l'action tout entière, on se sépara des deux côtés sans finir par remporter un avantage certain. Les Bœotiens

retournèrent à leur camp, et les Athéniens à Nisée.

LXXIII. Brasidas et son armée s'approchèrent ensuite de la mer et de la ville de Mégare. Ils se saisirent d'un poste avantageux, se mirent en ordre de bataille, et restèrent tranquilles, dans l'idée que les Athéniens s'avanceraient contre eux. Ils savaient bien que les habitans observaient de quel côté se déciderait la victoire. Ils trouvaient pour eux de l'avantage à ne pas attaquer les premiers, et à ne pas s'engager volontairement dans le hasard d'une action. Il leur s'affirait peut-être de faire voir qu'ils étaient prêts à se défendre, pour se pouvoir attribuer justement une victoire qui ne ferait pas même lever la poussière de dessus la terre, et pour remplir en même temps leur projet sur Mégare. En effet, s'ils ne se montraient pas, ils n'avaient aucune chance en leur faveur, et ils ne seraient pas moins privés de Mégare que s'ils avaient été battus; au lieu que si maintenant l'armée d'Athènes ne voulait pas en venir aux mains, ils rempliraient sans combat l'objet pour lequel ils s'étaient mis en campagne: c'est ce qui arriva. Les Athéniens sortirent et se rangèrent en bataille près des longues murailles; mais voyant que leurs ennemis n'avançaient pas, ils restèrent aussi en repos. Leurs généraux, tout accoutumés qu'ils étaient à remporter le plus souvent l'avantage, même en engageant le combat avec des ennemis supérieurs en nombre, considéraient qu'ici le danger n'était pas balancé; qu'en gagnant la bataille, ils se rendraient maîtres de Mégare; mais que vaincus, ils perdraient ce qu'ils avaient de meilleures troupes: au lieu que les Péloponnésiens ne demanderaient pas mieux que de se hasarder, parce que leur armée n'étant composée que du contingent de chaque ville, chacune d'elles n'avait à risquer qu'une faible portion de ses ressources. On s'arrêta donc quelque temps des deux côtés, et comme ni l'un ni l'autre parti n'attaqua, les Athéniens se retirèrent les premiers à Nisée, et les Lacédémoniens au camp d'où ils étaient sortis.

LXXIV. Les Mégariens amis des exilés ouvrirent leurs portes à Brasidas et aux commandans des villes, et les reçurent comme vainqueurs des Athéniens qui n'avaient pas voulu combattre. Ils entrèrent avec eux en conférences. La faction d'Athènes était frappée de terreur. Enfin les

alliés se dispersèrent dans leurs villes, et Brasidas retourna continuer à Corinthe les préparatifs de l'expédition de Thrace qu'il avait interrompus.

Après le départ des Athéniens, ceux de Mégare qui avaient le plus chaudement embrassé leur parti se retirèrent promptement, ne pouvant douter qu'on les connaissait bien. Les autres conférèrent avec les amis des exilés; on les rappela de Pagues, en exigeant d'eux les sermens les plus solennels de ne conserver aucun ressentiment, et de ne travailler qu'à l'avantage de la république; mais élevés ensuite aux magistratures, ils rangèrent séparément, dans une revue des armes, chaque cohorte, choisirent jusqu'à cent hommes de leurs ennemis, ou de ceux qui passaient pour avoir été les plus favorables aux Athéniens, et forcèrent le peuple à donner son suffrage à haute voix sur ces malheureux, qui furent condamnés à mort et exécutés. Ils soumièrent la république à l'autorité d'un petit nombre de citoyens, et ce gouvernement oligarchique, né de la sédition, fut de très longue durée.

LXXV. Le même été, Démodocus et Aristide, généraux envoyés d'Athènes pour recueillir les tributs, étant aux environs de l'Hellespont (car leur collègue Lamachus était entré avec dix vaisseaux dans le Pont-Euxin), apprirent que les Mityléniens avaient conçu le projet de fortifier Antandros, et se disposaient à l'exécuter. A cette nouvelle, ils pensèrent qu'il en serait de cette place comme d'Anæes à l'égard de Samos. Les exilés Samiens s'en étaient fait une retraite; de là ils favorisaient la navigation des Péloponnésiens, en leur envoyant des pilotes; ils excitaient le trouble entre les Samiens de la ville, et donnaient un refuge à ceux qui en étaient chassés. Ils rassemblèrent donc une armée qu'ils composèrent d'alliés de leur république, mirent en mer, battirent ceux d'Antandros qui étaient sortis à leur rencontre, et reprirent la place.

Peu de temps après, Lamachus, qui était entré dans le Pont, ayant relâché sur les bords du Calix, dans les campagnes d'Héraclée, perdit ses vaisseaux par les suites d'un orage qui tomba dans le pays où cette rivière prend sa source, et dont les eaux descendirent tout à coup avec la force et la rapidité d'un torrent. Il retourna par terre avec son armée à travers le pays des Thraces-Bithyniens, en Asie, de l'autre côté de

à mer, et vint à Chalcédon, colonie de Mégare, à l'embouchure du Pont-Euxin.

LXXVI. Le même été, Démosthène, général athénien, n'eut pas plus tôt quitté la Mégaride, qu'il vint à Naupacte avec quarante vaisseaux. Quelques habitans des villes de la Bœotie manœuvraient avec lui et avec Hippocrate, pour changer la constitution de leur pays, et la convertir en un gouvernement populaire, tel que celui d'Athènes. C'était surtout Ptéodore, banni de Thèbes, qui conduisait cette intrigue. Voici comment ils en préparaient le succès. Quelques traitres devaient leur livrer Siphès, place maritime de la campagne de Thespies, sur le golfe de Crisa. D'autres, sortis d'Orchomène, autrefois surnommé Minyen, et aujourd'hui Bœotien, s'engageaient aussi à faire tomber dans leurs mains Chéronée, place limitrophe de cette ville. C'étaient les bannis d'Orchomène qui avaient la plus grande part à ce complot; ils soudoyèrent des troupes dans le Péloponnèse. Chéronée est la dernière ville de la Bœotie, du côté de la Phanotide, dans les champs de Phocée. Aussi quelques Phocéens entrèrent-ils dans cette intrigue. Il fallait que les Athéniens prissent Délium, lieu consacré à Apollon, dans la Tanagrée, du côté de l'Eubée. Tous ces coups devaient se frapper à la fois dans un jour déterminé, pour que les Bœotiens, assez agités de ce que chacun d'eux éprouverait autour de lui, ne pussent se réunir, et porter des secours à la place. Si la tentative réussissait, et qu'on parvint à fortifier Délium, il n'était pas nécessaire qu'il se fit aussitôt une révolution dans le gouvernement de la Bœotie : les Athéniens maîtres de ces lieux, ravageant les campagnes, et ayant un asile peu éloigné, avaient raison d'espérer que les affaires ne resteraient pas dans le même état, et qu'ils sauraient bien avec le temps les amener au point qu'ils désiraient : ils n'auraient besoin, pour cela, que de se joindre aux factieux, et ils ne craindraient pas de voir les Bœotiens réunir contre eux toute leur puissance. Telle était l'entreprise qui se formait.

LXXVII. Hippocrate devait marcher, quand il en serait temps, contre les Bœotiens, à la tête des troupes d'Athènes. Il envoya d'avance Démosthène à Naupacte avec quarante vaisseaux, pour rassembler dans ce pays les troupes des Acarnanes et des autres alliés, et faire voile vers

Siphès qui lui devait être livré par trahison. Le jour était convenu entre eux, et tout devait s'exécuter à la fois. Démosthène, à son arrivée, reçut dans l'alliance d'Athènes les Oëniades, que les Acarnanes obligeaient d'y entrer; il rassembla tous les alliés de ces cantons, et s'avança d'abord contre Salynthius et les Agræens, ses sujets. Après avoir soumis tout le reste, il ne songeait plus qu'à remplir, au moment où il le faudrait, ses desseins sur Siphès.

LXXVIII. A cette même époque de l'été, Brasidas partit pour l'expédition de Thrace avec dix-sept cents hoplites. Arrivé à Héraclée, dans la Trachinie, il envoya un message à Pharsale, inviter les gens du pays, qui étaient amis de Lacédémone, à servir de guides à son armée à travers la Thessalie. Panærus, Dorus, Hippolochidas, Torylas et Strophacus, ce dernier uni aux Chalcidiens par les nœuds de l'hospitalité, vinrent le trouver à Mélitie d'Achaïe, et alors il se mit en marche. D'autres Thessaliens voulaient aussi le conduire, entre autres Niconidas, ami de Perdicas, qui vint le trouver de Larisse; car en général il n'est pas sûr de traverser la Thessalie sans guides, et surtout avec des armes. D'ailleurs, chez les Grecs même, on se rendrait suspect en passant à travers le pays de ses voisins sans avoir obtenu leur agrément : ajoutons que, de tout temps, en Thessalie, la multitude a eu de l'inclination pour les Athéniens; et si ces peuples vivaient dans l'égalité des droits, au lieu d'être soumis à un pouvoir, jamais Brasidas n'eût franchi cette contrée. Il y eut même des Thessaliens d'un parti contraire à celui de ses guides, qui vinrent à sa rencontre sur les bords du fleuve Énipée, et voulurent s'opposer à son passage; ils lui dirent que c'était une insulte de s'engager dans leur pays sans l'aveu commun de la nation. Ses guides répondirent qu'ils n'avaient pas l'intention de lui faire traverser leur pays contre leur gré, mais qu'ils étaient ses hôtes; qu'il s'était présenté sans qu'on l'attendit, et qu'ils avaient cru devoir l'accompagner. Brasidas lui-même représenta que c'était comme ami des Thessaliens qu'il entrait dans leur pays, qu'il ne portait pas les armes contre eux, mais contre les Athéniens; qu'il ne croyait pas qu'il y eût entre la Thessalie et Lacédémone aucune inimitié qui dût empêcher les deux peuples de voyager les uns chez les autres; qu'il n'irait pas

plus loin malgré eux, et que même il ne le pourrait pas ; mais qu'il les priaît de ne pas s'opposer à sa marche. Sur ces représentations, ils se retirèrent ; et d'après l'avis de ses guides, il fit une marche forcée, dans la crainte de plus grands obstacles. Le jour même qu'il était parti de Méliée, il arriva à Pharsale, et campa sur les bords du fleuve Apidanus : de là il passa à Phaciun, d'où il parvint à Paræbie. Ce fut là que ses guides thessaliens le quittèrent. Les Paræbiens sont soumis à la Thessalie ; ils le conduisirent à Dium, place de la domination de Perdiccas : elle est située du côté de la Thessalie, au pied de l'Olympe, montagne de la Macédoine.

LXXIX. Ce fut ainsi que, par sa diligence, Brasidas traversa la Thessalie, avant que personne fût prêt à l'arrêter. Il joignit Perdiccas et passa dans la Chalcide. Son armée avait été mandée du Péloponnèse par Perdiccas et par les Thraces qui s'étaient détachés d'Athènes, et qu'effrayait la prospérité de cette république. Les Chalcidiens et les peuples des villes voisines, sans avoir encore secoué le joug d'Athènes, persuadés qu'ils seraient les premiers qu'elle viendrait attaquer, avaient eux-mêmes sourdement sollicité ce secours. Perdiccas n'était pas ouvertement ennemi d'Athènes ; mais ses vieux différends avec les Athéniens lui inspiraient des craintes, et surtout il avait dessein de subjuguier Arrhibée, roi des Lyncestes. Les fâcheuses circonstances où se trouvait Lacédémone lui firent obtenir plus aisément les secours qu'il désirait.

LXXX. En effet, comme les Athéniens menaçaient le Péloponnèse et les terres du domaine de Lacédémone, les Lacédémoniens voulaient opérer une diversion, en leur inspirant de leur côté des inquiétudes, et faisant passer une armée aux alliés de cette république ennemie. Ceux-ci, d'ailleurs, consentaient à lui fournir des subsistances et ne l'appelaient que pour se détacher de l'alliance d'Athènes. Les Lacédémoniens n'étaient pas fâchés non plus d'avoir un prétexte de faire partir un certain nombre d'Hilotes ; ils craignaient de leur part quelque révolution, dans la triste conjuncture de la prise de Pylos. Toujours les premiers de leurs soins avaient eu pour objet de se tenir en garde contre les Hilotes, et voici ce qu'en leur avait vu faire dans la crainte que leur inspirait la jeu-

nesse de ce peuple nombreux. Ils leur ordonnèrent de faire entre eux un choix de ceux qu'ils jugeraient avoir montré le plus de valeur dans les combats, promettant de leur donner la liberté : c'était un piège qu'ils leur tendaient, persuadés que ceux qu'ils croiraient mériter le plus d'être libres, devaient être, par l'élevation de leur caractère, les plus capables d'agir contre eux. Il y en eut deux mille à qui fut accordée cette funeste distinction ; ils se promènèrent autour des temples, la tête ceinte de couronnes, comme ayant obtenu la liberté ; mais, peu après, les Lacédémoniens les firent disparaître sans que personne ait su de quelle manière on les avait fait périr. Ce fut avec beaucoup d'empressement qu'ils en firent partir sept cents dans le service d'hoplites, sous les ordres de Brasidas. Ce général leva le reste de son armée dans le Péloponnèse. Il avait montré lui-même une grande envie d'être chargé de cette expédition.

LXXXI. Les Chalcidiens avaient aussi désiré d'obtenir ce général, qu'on regardait à Sparte comme un homme de la plus grande capacité à tous égards. Sorti de sa patrie, il devint pour elle d'un prix inestimable. Dès qu'il fut revêtu du commandement, il montra pour les villes un esprit de justice et de modération qui en détermina le plus grand nombre à se détacher d'Athènes, et lui fit dans les autres des partisans qui les lui livrèrent. Au moyen de ces acquisitions, si les Lacédémoniens voulaient un jour en venir à un accommodement (et c'est ce qui arriva), ils auraient en même temps des villes à rendre et à réclamer ; ils gagnaient d'ailleurs l'avantage de transporter le théâtre de la guerre loin du Péloponnèse. Dans celle qui survint ensuite, après l'expédition de Sicile, la vertu, la prudence de Brasidas, ces qualités dont les uns avaient été témoins, et que les autres connaissaient de réputation, contribuèrent surtout à inspirer aux alliés d'Athènes de l'inclination pour les Lacédémoniens. Comme il fut le premier qui, dans ces derniers temps, sortit de sa patrie, et qu'il semblait réunir en sa personne toutes les perfections, on crut fermement que tous ses concitoyens devaient lui ressembler.

LXXXII. Les Athéniens, instruits de son arrivée dans la Thrace, déclarèrent Perdiccas ennemi de la république : ils le regardaient comme l'auteur de cette expédition, et ils eurent, en-

core plus qu'auparavant, les yeux ouverts sur leurs alliés.

LXXXIII. Perdiccas joignit ses forces aux troupes de Brasidas, et fit aussitôt la guerre à Arrhibée, fils de Bromère, roi des Lyncestes-Macédoniens. Les états de ce prince touchaient aux siens; il y avait entre eux des différends, et il voulait le renverser du trône. L'armée était près d'entrer chez les Lyncestes, quand Brasidas déclara qu'avant de commencer les hostilités il voulait avoir des conférences avec le prince, et essayer s'il ne pourrait pas l'engager dans l'alliance de Lacédémone. Arrhibée avait déjà fait annoncer par un héraut qu'il était prêt à reconnaître ce général pour arbitre; d'ailleurs, les députés de la Chalcidique étaient auprès de Brasidas, et l'avertissaient de ne pas mettre Perdiccas au-dessus de toute crainte, si l'on voulait qu'il servit leur cause avec plus de zèle. Enfin les députés que Perdiccas lui-même avait envoyés à Lacédémone avaient assuré qu'il ferait entrer dans l'alliance de cette république bien des pays dont il était entouré. Brasidas crut donc, pour l'avantage commun, devoir surtout favoriser les intérêts d'Arrhibée. En vain Perdiccas représenta qu'il n'avait pas mandé le général lacédémonien comme un juge de ses querelles avec le roi des Lyncestes, mais pour être délivré, par son secours, des ennemis qu'il lui ferait connaître; et qu'on ne pouvait, sans injustice, pendant qu'il nourrissait la moitié des troupes, entrer en conférence avec Arrhibée. En dépit de toutes ces réclamations, Brasidas prit connaissance des différends des deux princes, et gagné par les raisons du roi des Lyncestes, il retira son armée avant qu'elle fût entrée sur ses terres. Perdiccas se crut offensé, et ne fournit plus qu'un tiers des subsistances au lieu de la moitié.

LXXXIV. Le même été ¹, un peu avant les vendanges, Brasidas, avec les Chalcidiens, marcha contre Acanthe, colonie d'Andros. Deux factions partageaient cette ville; l'une, qui favorisait les Chalcidiens, l'avait elle-même appelé; l'autre était celle du peuple. Elles eurent entre elles de grandes altercations pour le recevoir. Mais comme on craignait pour les fruits qui n'étaient point encore serrés, Brasidas parvint à persuader au peuple de le recevoir seul, et de

délibérer après l'avoir entendu. Il s'avança au milieu de l'assemblée, et comme il ne manquait pas d'éloquence pour un Lacédémonien, il leur parla ainsi :

LXXXV. « Les Lacédémoniens, en me faisant partir avec une armée, ont confirmé ce que nous déclarâmes dès le commencement de la guerre, que c'était pour affranchir la Grèce que nous allions combattre les Athéniens. Si nous arrivons bien tard, trompés par le sort des armes dans les espérances que nous avions conçues de réduire bientôt nous-mêmes les Athéniens sans avoir besoin de vous faire partager nos périls, c'est ce que personne ne doit nous reprocher. Nous arrivons au moment où les circonstances nous le permettent; et c'est avec vous que nous essaierons de détruire la puissance d'Athènes. Je suis étonné que vous m'ayez fermé vos portes, et j'admire si vous ne voyez point avec joie mon arrivée. En nous rendant auprès de vous, nous pensions que les Lacédémoniens allaient trouver des alliés qui l'étaient par le cœur avant de l'être en effet; nous nous flattions que vous aspiriez au moment de le devenir; et c'est dans cette pensée que, franchissant une route d'un grand nombre de journées, à travers des contrées étrangères, nous nous sommes jetés de tout notre zèle dans de si grands hasards. Il serait cruel que vous eussiez d'autres sentimens, et que vous fussiez vous-mêmes contraires à votre propre délivrance et à celle du reste des Grecs. Ce ne serait pas seulement vous opposer à nos efforts; mais les autres peuples auprès de qui je pourrai me rendre en seraient moins portés à se joindre à moi : ils se montreraient d'autant plus difficiles, que vous, les premiers à qui je me sois adressé, vous, citoyens d'une importante cité, vous dont on croit devoir estimer la prudence, vous n'auriez pas voulu me recevoir. Et je n'aurai point à donner des raisons satisfaisantes de votre refus; il semblera que je n'apporte qu'une liberté perfide, ou que, si les Athéniens viennent vous attaquer, je n'aie pas la force de vous défendre : cependant avec cette même armée que je commande, lorsque j'ai porté des secours à Nisée, les Athéniens, quoique supérieurs en nombre, n'ont pas voulu risquer le combat. Et il n'est pas à croire qu'ils envoient contre vous des troupes aussi nombreuses que l'était l'armée navale qu'ils avaient à Nisée.

¹ Au mois d'août.

LXXXVI. « Je ne suis point venu dans le dessein d'opprimer les Grecs, mais de les affranchir ; et j'ai engagé, par les sermens les plus sacrés, les magistrats de Lacédémone à laisser sous leurs propres lois les peuples que j'amènerais à recevoir notre alliance. Nous n'avons eu la pensée d'employer ni la force ni la ruse pour vous rendre nos alliés ; mais au contraire d'unir avec vous nos armes contre les Athéniens qui vous ont mis sous le joug. Mais quand je vous donne les plus fortes assurances que vous puissiez recevoir, je demande que vous ne soupçonniez pas mes intentions, que vous ne me croyiez pas incapable de vous protéger, et que vous vous livriez hardiment à moi. Si quelqu'un de vous, craignant en particulier certaines personnes, appréhende que je ne remette la république en de certaines mains, si c'est par cette raison qu'il hésite, qu'il ait la plus grande confiance. Je ne viens me mêler à aucun parti ; et je ne croirais apporter qu'une liberté trompeuse, si je voulais, au mépris de vos anciennes institutions, soumettre le peuple à la domination d'un petit nombre de citoyens, ou un petit nombre de citoyens à la faction populaire. Une telle domination serait plus dure qu'un joug étranger ; nos travaux ne nous procureraient aucune reconnaissance ; les peuples, au lieu de nous accorder de l'estime et des honneurs, n'auraient que des reproches à nous faire ; et nous qui accusons les Athéniens en portant contre eux les armes, nous attirerions sur nous encore plus de haine que ceux qui, du moins, ne se parent point de vertu. En effet, il est encore plus odieux à des hommes qui se sont fait estimer, de satisfaire leur ambition par des moyens captieux que par la force ouverte. Employer la force, c'est user de la puissance que donne la fortune ; mais la ruse est une embûche que dresse l'esprit d'iniquité. Aussi n'agissons-nous qu'avec une grande circonspection dans les affaires même qui sont pour nous de la première importance.

LXXXVII. « Une assurance encore bien plus forte que nos sermens, ce sont les faits. Comparez-les à nos discours, et vous serez obligés de reconnaître que nos offres sont d'accord avec vos intérêts. Si, quand je vous les fais, vous répondez que vous n'êtes pas en état de les accepter ; si, tout en nous assurant de votre bienveillance, vous croyez cependant nous devoir repousser, sans avoir reçu de nous aucune injure ; si vous

prétendez que la liberté ne vous semble pas exempte de dangers, qu'il est juste de l'offrir à ceux qui peuvent la supporter, mais que personne, contre son gré, ne doit être forcé de la recevoir ; je prendrai à témoin les dieux et les héros de cette contrée, que je suis venu pour votre avantage, sans pouvoir vous persuader, et je porterai le ravage sur vos terres pour essayer de vous contraindre à ne pas refuser mes offres. Je ne croirai pas faire une injustice ; mais je trouverai ma conduite autorisée par une double nécessité : l'intérêt de Lacédémone qui ne doit pas, avec toute votre bienveillance, voir vos richesses, si vous n'embrassez point sa cause, portées en tribut aux Athéniens pour lui nuire ; l'intérêt des Grecs, qui ne doivent pas trouver en vous un obstacle à leur affranchissement. Sans doute, s'il ne s'agissait point ici de l'avantage commun, notre manière d'agir serait peu convenable ; et les Lacédémoniens ne devraient pas donner la liberté à des hommes qui ne veulent pas la recevoir. Nous n'aspérons pas à la domination ; mais quand nous travaillons à réprimer ceux qui veulent l'usurper, nous serions injustes envers le plus grand nombre, si, en apportant à tous la liberté, nous vous laissions avec indifférence mettre obstacle à nos desseins. Voilà sur quoi vous avez à délibérer. Entrez en lice avec les Grecs pour obtenir les premiers l'honneur d'être libres et vous procurer une gloire immortelle, pour n'être point lésés dans vos intérêts particuliers, et pour donner à votre patrie le plus beau de tous les titres ¹. »

LXXXVIII. Ainsi parla Brasidas. Les citoyens d'Acanthe délibérèrent pour et contre sa proposition, et en vinrent aux suffrages qu'ils donnèrent en secret. Comme Brasidas avait apporté des raisons persuasives, et qu'ils craignaient pour leurs fruits, la plupart furent d'avis d'abandonner le parti d'Athènes. Ils firent prêter à ce général le serment qu'avaient fait, en l'envoyant, les magistrats de Lacédémone, de laisser vivre sous leurs propres lois ceux qu'il recevrait dans l'alliance de sa patrie. A cette condition, ils laissèrent entrer son armée. Peu de temps après, Stagyre, autre colonie d'Andros, imita cette défection. Ces événemens se passèrent pendant l'été.

¹ Il entend par le plus beau de tous les titres, celui de peuple libre.

LXXXIX. Dès le commencement de l'hiver suivant ¹, la Bœotie devait être livrée aux généraux athéniens, Hippocrate et Démosthène : l'un avec la flotte devait se rendre à Siphès, l'autre à Délium ; mais on se trompa sur les jours où l'on était convenu que tous deux feraient leurs attaques. Ce fut Démosthène qui aborda le premier à Siphès ; il avait sur sa flotte les Acarnanes et un grand nombre d'alliés du voisinage ; il ne réussit point : le projet avait été découvert par un Phocéén de Phanotée, nommé Nicomaque, qui en avait fait part aux Lacédémoniens, et ceux-ci aux Bœotiens. Il vint des secours de toute la Bœotie ; Hippocrate n'y était point encore pour y donner de l'inquiétude, et ce furent les Bœotiens qui prévirent leurs ennemis en occupant Siphès et Chéronée. Les confidens de ce complot le voyant manqué, n'excitèrent aucun mouvement dans les villes.

LXXXX. Hippocrate avait fait prendre les armes aux Athéniens sans exception, même aux simples habitans et à tous les étrangers qui se trouvaient dans la ville ; il arriva le dernier à Délium, lorsque les Bœotiens étaient déjà retirés de Siphès. Il fit camper ses troupes à Délium, et se mit à fortifier, de la manière suivante, ce lieu consacré à Apollon. On entoura d'un fossé l'enceinte et le temple. Les terres qu'on en retira furent employées à construire une terrasse qui tint lieu de muraille. On l'étaya de pieux que fournit le sarment des vignes arrachées dans les environs du lieu sacré. Les pierres et les briques des bâtimens voisins tombés en ruines furent ramassées pour donner le plus d'élévation qu'il serait possible au rempart ; on éleva des tours de bois aux endroits où il était nécessaire. Il ne restait rien du temple ; la colonnade en avait croulé. Ce fut le surlendemain du départ que commença ce travail ; on s'en occupa sans relâche le quatrième jour et le cinquième jusqu'à l'heure du dîner. La plus grande partie de l'ouvrage étant finie, le corps de l'armée s'éloigna de dix stades, dans l'intention de faire sa retraite. La plupart même des troupes légères partirent aussitôt, mais les hoplites s'arrêtèrent, et prirent un campement. Hippocrate resta encore à Délium pour y établir la garde et terminer ce qui manquait aux fortifications.

¹ Après le 13 octobre.

XCI. Cependant les Bœotiens se rassemblaient à Tanagra. Déjà ils s'y étaient rendus de toutes les villes, quand ils apprirent que les Athéniens retournaient chez eux. Les bœotarques sont au nombre de onze. Il y en eut dix qui furent d'avis de ne pas les combattre, puisqu'ils n'étaient plus dans la Bœotie : en effet, l'endroit où les Athéniens avaient établi leur camp faisait partie des confins de l'Oropie. Mais Pagondas, fils d'Æoladas, était bœotarque de Thèbes avec Ariantidas, fils de Lysimachidas, et c'était lui qui avait alors le commandement : il se déclara pour la bataille, croyant que le meilleur parti était d'en courir le danger. Il convoqua les troupes par cohortes, pour ne pas dégarnir le camp tout à la fois, et leur persuada de marcher contre les Athéniens et de les combattre. Voici comment il s'exprima :

XCII. « Il n'aurait dû venir à l'esprit d'aucun des chefs, ô Bœotiens, que si l'endroit où nous rencontrerions les Athéniens ne faisait plus partie de la Bœotie, il ne fallût pas les attaquer ; car c'est dans la Bœotie qu'ils viennent de se construire un fort, et c'est d'un pays limitrophe qu'ils vont partir pour infester le nôtre. Ils sont toujours nos ennemis, de quelque endroit qu'ils sortent pour exercer des hostilités. Regarder comme plus sûr de ne pas combattre, c'est une erreur. Les règles de la prudence ne sont pas les mêmes pour celui qu'on attaque et qui défend son pays, et pour celui qui, jouissant de sa fortune, marche de plein gré contre les autres par la cupidité de s'enrichir encore davantage. Nous avons appris de nos ancêtres, quand des armées étrangères portent contre nous les armes, à nous défendre également sur notre territoire et sur celui de nos voisins ; et c'est une conduite que nous devons tenir encore plus avec les Athéniens, qui sont pour nous une puissance frontière. Se montrer en état de résister à tous ses voisins, est le seul moyen de rester libres. Et comment ne faudrait-il pas surtout combattre jusqu'à la dernière extrémité, des hommes qui veulent asservir non-seulement les nations voisines, mais les états même éloignés ? Nous avons pour exemple de ce que nous devons attendre, et les habitans de l'Eubée, qui ne sont séparés de nous que par un trajet de mer, et la plus grande partie de la Grèce. La guerre entre voisins n'a d'ordinaire pour objet que les limi-

tes ; et nous si nous sommes vaincus, il ne nous restera pas, de tout notre pays, une seule limite qui ne soit contestée. Entrés sur nos terres, les Athéniens s'empareront de nos biens par la force, tant leur voisinage est, pour nous, le plus dangereux de tous. Quand on vient, comme eux aujourd'hui, attaquer ses voisins avec l'audace qu'inspire la force, on marche contre eux avec moins de crainte s'ils restent tranquilles et ne font que se défendre sur leur terrain ; mais on garde avec eux plus de réserve quand ils s'avancent hors de leurs frontières, et quand ils sont les premiers, si l'occasion s'en présente, à offrir le combat. Nous en avons eu la preuve contre ces mêmes Athéniens. Une fois leurs vainqueurs à Coronée, lorsqu'ils occupaient notre pays à la faveur de nos dissensions, nous avons conservé jusqu'à ce jour dans la Bœotie la plus grande sécurité. Rappelez-vous-en le souvenir, vous, ô vieillards, pour être semblables à ce que vous fûtes autrefois ; et vous, jeunes gens, enfans de ces hommes qui se montrèrent si valeureux, pour ne pas déshonorer des vertus qui sont votre héritage. Mettez votre confiance au dieu dont ils occupent le terrain sacré ; ce terrain que, par un sacrilège, ils viennent de fortifier. Il vous protégera ; croyez-en les sacrifices que vous avez offerts, et qui se montrent propices. Marchez à vos ennemis : qu'ils aillent satisfaire leur ambition en attaquant des peuples qui ne se défendent pas ; mais apprenez-leur qu'avec des nations généreuses qui combattent toujours pour la liberté de leur patrie, et jamais pour détruire celle des autres, ils ne se retireront pas sans avoir eu des combats à soutenir. »

XCIII. Ce fut par de telles paroles que Pagondas sut persuader à ses soldats d'aller aux Athéniens. Aussitôt il les fit marcher, et se mit à leur tête : il était déjà tard. Arrivé près du camp des ennemis, il prit un poste où les deux armées, séparées par une éminence, ne pouvaient se voir l'une l'autre, rangea ses troupes, et se tint prêt au combat. Hippocrate était à Délium ; il reçut avis que les Bœotiens s'approchaient, et fit porter à l'armée l'ordre de se mettre en bataille. Lui-même arriva peu de temps après, laissant à Délium aux environs de trois cents chevaux pour garder la place en cas d'accident, et pour épier le moment de tomber sur l'ennemi pendant l'action. Les Bœotiens leur opposèrent des troupes,

et toutes leurs dispositions faites, ils parurent sur le sommet de la colline, et prirent les rangs suivant l'ordre dans lequel ils devaient combattre. Ils étaient au nombre d'environ sept mille hoplites, de plus de dix mille hommes de troupes légères, de mille hommes de cavalerie et de cinq cents peltastes. Les citoyens et habitans de Thèbes formaient l'aile droite ; au centre étaient ceux d'Aliarte, de Coronée, de Copée, et des autres endroits qui environnent le lac Copaïde ; à la gauche étaient les troupes de Thespies, de Tanagra et d'Orchomène. A chaque aile étaient distribuées de la cavalerie et des troupes légères. Les Thébains étaient rangés sur vingt-cinq de front, et les autres comme ils se trouvaient. Telles étaient les dispositions et l'ordonnance des Bœotiens.

XCIV. Du côté des Athéniens, les hoplites, rangés sur huit de front, étaient égaux en nombre à ceux des ennemis. Quant aux troupes légères, quoiqu'on en eût fait une levée, il ne s'en trouvait point alors à l'armée ; il n'y en avait même point à la ville. A compter ce qui s'était mis en campagne, ils auraient été supérieurs aux Bœotiens ; mais la plupart avaient suivi sans armes, parce qu'on avait fait une levée générale de tout ce qui s'était trouvé d'étrangers et de citoyens, et dès qu'ils se furent mis à retourner chez eux, il n'en resta plus qu'un petit nombre. On était en ordre de bataille, et l'action allait s'engager, quand Hippocrate parcourut les rangs pour encourager les troupes, et leur parla ainsi :

XCv. « Le temps ne me permet que de vous dire peu de mots, ô Athéniens ; mais adressés à des hommes de cœur, ils auront autant de pouvoir que de longs discours. J'ai moins à vous donner des ordres qu'à vous rappeler le souvenir de votre courage. Si c'est dans une terre étrangère que nous bravons de si grands hasards, ne croyez pas que le succès doive vous être étranger. Dans le pays des Bœotiens, vous combattrez pour le vôtre ; et si nous sommes vainqueurs, jamais les Péloponnésiens, privés de la cavalerie bœotienne ne feront d'invasions sur vos terres. En un seul combat, vous ferez la conquête d'un pays ennemi, et vous affermirez la liberté de l'Attique. Marchez, et montrez-vous dignes d'une patrie que vous regardez comme la première de la Grèce ; dignes de vos

pères, qui, sous la conduite de Myronide, victorieux des mêmes ennemis aux Œnophytes, entrèrent en possession de la Bœotie. »

XCVI. Hippocrate était parvenu jusqu'à la moitié de l'armée, et n'avait pas eu le temps d'en parcourir le reste, quand Pagondas, après avoir encouragé de même les Bœotiens, entonna le pœan, et aussitôt ils descendirent de la colline. Les Athéniens s'avancèrent à leur rencontre, et ce fut en courant que, des deux côtés, on en vint à l'attaque. Les derniers rangs des deux armées ne prirent point de part à l'action, également arrêtés par des torrens; mais le reste combattit corps à corps, et l'on se poussait les uns les autres avec les boucliers. L'aile gauche des Bœotiens fut défaite par les Athéniens jusqu'à la moitié de sa profondeur. Les vainqueurs continuaient de la pousser, et chargeaient surtout les Thespiens; ceux de cette nation qui leur étaient opposés, fléchirent, et renfermés dans un petit espace, ils furent égorgés en se défendant. On vit même des Athéniens perdre leur rang en enveloppant les ennemis, ne se reconnaître plus les uns les autres, et se donner réciproquement la mort. De ce côté, les Bœotiens furent battus, et se retirèrent auprès de ceux qui tenaient encore. La droite où étaient les Thébains fut victorieuse; elle ne tarda point à repousser les Athéniens, et se mit d'abord à leur poursuite. Pagondas, dans le temps même que l'aile gauche souffrait, détacha deux corps de cavalerie, qui, sans être aperçus, firent le tour de la colline, se montrèrent subitement, et jetèrent la terreur dans l'aile victorieuse des Athéniens, qui les prirent pour une nouvelle armée qui s'avavançait. Alors, pressés des deux côtés, rompus par cette cavalerie et par les Thébains, tous prirent la fuite. Les uns se précipitèrent vers Délium et du côté de la mer; d'autres vers Orope; d'autres vers le mont Parnès; chacun enfin du côté où il espérait trouver son salut. Les Bœotiens, et surtout leur cavalerie, et les Locriens qui survinrent à l'instant de la déroute, poursuivirent et massacrèrent les fuyards. La nuit vint à propos mettre fin à cet acharnement et donner au grand nombre la facilité de se sauver. Le lendemain, ceux qui s'étaient réfugiés à Orope et à Délium, laissant une garnison dans cette place qu'ils occupaient encore, se retirèrent chez eux par mer.

XCVII. Les Bœotiens dressèrent un trophée, enlevèrent leurs morts, dépouillèrent ceux des ennemis, et laissant une garde, ils retournèrent à Tanagra. Ils avaient dessein d'attaquer Délium. Un héraut, que les Athéniens envoyaient réclamer leurs morts, rencontra un héraut bœotien qui le fit retourner sur ses pas, l'assurant qu'il n'obtiendrait rien que lui-même ne fût de retour. Celui-ci se présenta aux Athéniens, et leur dit de la part de ceux qui l'envoyaient, qu'ils n'avaient pu, sans crime, enfreindre les lois de la Grèce; que c'en était une, reconnue par tous les Grecs, quand ils entraient dans le pays les uns des autres, de respecter les lieux sacrés; que les Athéniens avaient entouré de murailles Délium, qu'ils s'y étaient logés, qu'ils y faisaient tout ce qu'on peut se permettre dans un lieu profane, y puisant même de l'eau, à laquelle les Bœotiens se gardaient de toucher, excepté pour les ablutions dans les cérémonies religieuses: qu'ainsi, au nom du dieu et d'eux-mêmes, les Bœotiens, attestant les immortels, protecteurs de la contrée, et Apollon, leur ordonnaient de se retirer du territoire sacré, et d'emporter tout ce qui leur appartenait.

XCVIII. Quand le héraut eut ainsi parlé, les Athéniens dépêchèrent le leur et le chargèrent de dire aux Bœotiens qu'ils n'avaient commis aucune profanation dans le territoire sacré, et qu'ils n'en commettraient volontairement aucune à l'avenir; que ce n'était point dans des intentions sacrilèges qu'ils y étaient entrés, mais pour s'en faire un lieu de défense contre des ennemis qui les avaient attaqués injustement; que les Grecs avaient pour loi, quand ils étaient maîtres d'un pays, fût-il d'une grande ou d'une petite étendue, de se croire maîtres aussi des lieux sacrés qui s'y trouvaient, en les respectant autant qu'il était en leur pouvoir, et remplissant d'ailleurs les rites accoutumés; que les Bœotiens eux mêmes en donnent l'exemple comme la plupart des autres peuples; que lorsqu'ils s'emparent d'un pays par la force des armes, et qu'ils en chassent les habitans, ils entrent en possession des temples étrangers, et s'en regardent comme les propriétaires; que si les Athéniens avaient pu se rendre maîtres d'une plus grande partie de la Bœotie, ils la conserveraient; qu'ils ne se retireraient pas vo-

lontainement de celle qu'ils occupaient, et qu'ils regardaient comme leur propriété ; qu'ils avaient fait usage de l'eau par nécessité et non par mépris, contraints de se défendre contre ceux qui, les premiers, avaient fait des invasions sur leurs terres ; qu'on pouvait croire que les dieux avaient de l'indulgence pour ce qu'on était obligé de se permettre dans la guerre et dans toute espèce de danger ; que même leurs autels étaient un refuge pour les coupables involontaires ; qu'on appelait criminels ceux qui faisaient du mal sans nécessité, et non ceux qui osaient se permettre certaines choses dans le malheur ; que les Bœotiens en offrant de rendre les morts en échange d'un territoire sacré, montraient bien plus d'irrégion que ceux qui refusaient d'obtenir par cet échange ce qu'il était juste de leur accorder. Le héraut avait aussi ordre de leur déclarer nettement qu'ils ne sortiraient pas de la Bœotie, puisqu'ils étaient sur un territoire qui leur appartenait et qu'ils avaient conquis les armes à la main ; et que, suivant les antiques lois, ceux qui traitaient pour recueillir leurs morts devaient obtenir la permission de les enlever.

XCIX. Les Bœotiens répondirent que si les Athéniens étaient sur le territoire de la Bœotie, ils eussent à le quitter, en emportant ce qui leur appartenait ; que s'ils étaient sur leur propre territoire, c'était à eux de savoir ce qu'ils avaient à faire. C'est que les morts étaient sur les confins de l'Oropie, où s'était donnée la bataille, et qu'ils regardaient cette contrée comme faisant partie de la domination d'Athènes. Mais ils ne croyaient pas que les Athéniens pussent enlever les morts malgré eux ; d'ailleurs ils refusèrent d'accorder aucune suspension d'armes pour leurs pays, et ils crurent faire une réponse convenable en disant aux Athéniens de quitter leur territoire, et d'emporter ce qu'ils réclamaient. Le héraut d'Athènes ne reçut pas d'autre réponse, et se retira sans avoir rien fait.

C. Aussitôt les Bœotiens maudèrent du golfe de Malée des guerriers armés de javelots et de frondes ; il leur était survenu après la bataille deux mille hoplites de Corinthe, la garnison péloponnésienne sortie de Nisée, et des Mégariens. Avec ces renforts, ils mirent le siège devant Délium et commencèrent l'attaque des murailles. Entre les différents moyens qu'ils em-

ployèrent, ils firent approcher une machine qui les rendit maîtres de la place. C'était un grand madrier qu'ils scièrent en deux dans sa longueur et qu'ils creusèrent dans toute son étendue : ils rejoignirent ensuite exactement les deux pièces qui formèrent un canal. A l'un des bouts, ils suspendirent une chaudière avec des chaînes ; un tuyau de fer traversait le canal et venait aboutir à la chaudière ; le madrier était aussi garni de fer dans sa plus grande partie. Cette machine fut apportée de loin sur des chariots, et appliquée à l'endroit où le mur était surtout construit de sarmens et de bois. Quand on l'eut approchée, on adapta de grands soufflets au bout du canal qui regardait les assiégeans, et on les mit en jeu. L'air comprimé se portant dans la chaudière remplie de charbons allumés, de soufre et de poix, excita une grande flamme, et embrasa les fortifications. Personne n'y put rester ; tous les abandonnèrent et se mirent en fuite ; elles furent emportées. Une partie de la garnison périt ; deux cents hommes furent faits prisonniers ; la plus grande partie du reste se réfugia sur la flotte et retourna dans l'Attique.

CI. Délium fut pris dix-sept jours après la bataille ¹. Le héraut des Athéniens, sans rien savoir de ce qui s'était passé, vint peu de temps après réclamer encore une fois les morts. On les lui rendit sans rien lui apprendre. Les Bœotiens avaient perdu dans la bataille un peu moins de cinq cents hommes ; les Athéniens un peu moins de mille : de ce nombre était Hippocrate. Peu après cette affaire, Démosthène, n'ayant pas réussi dans l'objet de sa navigation, qui était de se rendre maître de Siphès par les intelligences qu'on y entretenait, fit une descente dans les campagnes de Sicyone : il avait sur sa flotte quatre cents hoplites tant Acarnanes qu'Agræens et Athéniens. Avant que tous les vaisseaux fussent abordés à la côte, les Sicyoniens accoururent au secours, mirent en fuite les troupes qui étaient descendues et les poursuivirent jusqu'à leurs bâtimens ; ils tuèrent, ils firent des prisonniers, dressèrent un trophée et rendirent les morts. Pendant le siège de Délium, avait péri Sitalcès, roi des Odryses ; il faisait la guerre aux Triballes et fut vaincu. Seuthès, son neveu, fils de Sparadocus, régna sur les Odryses et sur la

¹ Dans le cours du mois de novembre.

partie de la Thrace qui avait été sous la domination de Sitalcès.

CII. Le même hiver ¹, Brasidas, avec les alliés de Thrace, marcha contre Amphipolis, colonie d'Athènes, sur le fleuve Strymon. Aristagoras de Milet, fuyant la colère de Darius, avait tenté le premier d'établir une colonie à l'endroit même où est aujourd'hui cette ville; mais il avait été chassé par les Édoniens. Trente-deux ans après, Athènes y envoya dix mille hommes; c'étaient des Athéniens et tous ceux des autres pays qui voulurent y aller; ils furent détruits à Drabesque par les Thraces. Au bout de vingt-neuf ans, les Athéniens revinrent avec Agnon, fils de Nicias, chargé d'établir la colonie; ils chassèrent les Édoniens, et firent leur fondation à l'endroit qu'on nommait auparavant les Sept Voies. Ils étaient partis d'Éion, comptoir maritime qu'ils possédaient à l'embouchure du fleuve, à cinq cents stades ² de la ville, qu'on appelle aujourd'hui Amphipolis. Agnon la nomma ainsi, parce que, de deux côtés, elle est baignée par le Strymon: cette situation la rendait commode à fortifier, en tirant un long mur d'une partie du fleuve à l'autre. Elle se fait remarquer du côté de la mer et de celui du continent.

CIII. Brasidas partit d'Arné, dans la Chalcidique, et marcha contre cette place avec son armée ³. Il arriva sur le soir à Aulon et à Bromisque, à l'endroit où le lac Bolbé se jette dans la mer. Il y soupa, et continua sa marche pendant la nuit. Le temps était mauvais, et il tombait un peu de neige; mais il n'eut que plus d'empressement à s'avancer, voulant cacher son approche aux habitans, à ceux du moins qui n'étaient pas du nombre des traîtres; car il demeurait dans la ville des gens d'Argila, colonie d'Andros, et plusieurs autres qui étaient avec lui d'intelligence, les uns gagnés par Perdicas, et les autres par les Chalcidiens; mais surtout ceux d'Argila, en qualité de voisins, et parce que les Athéniens les avaient toujours regardés comme suspects. Ils en voulaient à cette ville, et saisirent l'arrivée de Brasidas comme une occasion favorable. Déjà, depuis long-temps, ils complo-

taient avec ceux de leurs concitoyens qui avaient des établissemens dans la place pour la faire livrer. Ils reçurent Brasidas, déclarèrent dans cette nuit leur révolte contre Athènes; et, avant le lever de l'aurore, ils conduisirent l'armée au pont qui est bâti sur le fleuve. La ville est à plus de distance du pont que celui-ci n'a de longueur; il n'y avait point encore en cet endroit de murailles comme aujourd'hui, mais seulement un faible corps de garde, que Brasidas eut peu de peine à forcer, favorisé surtout à la fois par une trahison, par le mauvais temps et par la surprise que causait son arrivée. Il passa le pont, et fut maître à l'instant même de tout ce que les habitans possédaient au dehors.

CIV. Comme on était loin de s'attendre à l'arrivée de Brasidas, et que des citoyens qui logeaient hors de la ville, un grand nombre se trouvaient prisonniers, tandis que les autres s'étaient réfugiés dans la place, les habitans d'Amphipolis éprouvaient une agitation d'autant plus terrible qu'ils étaient entre eux dans la défiance. On dit même que si Brasidas avait empêché ses troupes de se livrer au pillage, et qu'il fût entré tout à coup dans la ville, il est probable qu'il l'eût prise d'emblée; mais il perdit le temps à camper, il fit des courses dans la campagne, et comme, de l'intérieur de la place, il n'arrivait rien de ce qu'il attendait, il se tint en repos. Le parti opposé aux traîtres était le plus nombreux; il empêcha d'ouvrir à l'instant les portes, et dépêcha quelques personnes avec le général athénien Eucleès, commandant de la place, auprès d'un autre général qui avait du commandement dans la Thrace, et qui se trouvait à Thasos: c'était Thucydide, fils d'Olorus, auteur de cette histoire. Thasos est une île où les Pariens ont fondé une colonie. Elle est éloignée d'Amphipolis d'une demi-journée tout au plus de navigation. On lui manda de venir au secours. Sur cet avis, il mit en mer à l'instant avec sept vaisseaux qui se trouvaient à Thasos. Il avait surtout à cœur d'arriver assez tôt pour empêcher Amphipolis d'écouter aucune proposition; sinon, il voulait du moins occuper Éion avant les ennemis.

CV. Cependant Brasidas craignait que les vaisseaux de Thasos ne vissent apporter du secours: il apprenait que Thucydide possédait,

¹ Toujours en novembre.

² A peu près trois lieues et demie

³ Avant la fin de décembre.

dans cette partie de la Thrace, des fabriques pour l'exploitation des mines d'or, ce qui le rendait l'un des hommes le plus riche du continent ; et il fit ses efforts pour hâter la reddition avant l'arrivée de ce général. Il appréhendait que le peuple d'Amphipolis ne refusât de rien entendre, dans l'espérance que Thucydide, avec le secours qu'il amènerait par mer, et ceux qu'il rassemblerait de la Thrace, parviendrait à le sauver : il offrit donc des conditions modérées, et fit proclamer par un héraut, que tous les Amphipolitains et les Athéniens seraient maîtres de rester, en conservant leurs droits et leurs fortunes, et que ceux qui voudraient sortir, auraient cinq jours pour emporter ce qui leur appartenait.

CVI. Cette proclamation opéra dans les esprits une révolution d'autant plus sensible, qu'entre les habitans il n'y avait que peu d'Athéniens, que le reste était composé d'hommes rassemblés de toutes parts, et qu'un grand nombre de ceux qui logeaient dans la ville, étaient liés de parenté avec les prisonniers qu'on avait faits au dehors. La crainte qu'on éprouvait faisait trouver justes les propositions de Brasidas : elles le paraissaient aux Athéniens, par l'envie qu'ils avaient de se retirer, persuadés qu'ils auraient moins de dangers à courir, et n'ayant que peu d'espérance d'être promptement secourus ; elles le paraissaient au reste du peuple, qui ne serait privé de la qualité de citoyens ni de ses droits, et qui, contre toute espérance, se voyait hors de péril. Dès lors, ceux qui s'entendaient avec Brasidas, osèrent célébrer ouvertement la justice de ses offres, encouragés par le changement du peuple, et parce qu'ils voyaient que le général athénien qui était présent ne pouvait se faire écouter. Enfin on tomba d'accord avec le général lacédémonien, et il fut reçu aux conditions qu'il avait fait publier. Ce fut ainsi que la ville fut rendue. Le même jour, Thucydide arriva sur le soir à Éion avec ses vaisseaux. Brasidas venait de prendre Amphipolis, et il ne s'en fallut que d'une nuit qu'il ne se rendit maître d'Éion : si les vaisseaux n'avaient pas porté un prompt secours, la place eût été perdue au lever de l'aurore.

CVII. Thucydide fit ensuite à Éion les dispositions nécessaires pour y mettre la sûreté, dans le moment présent, si Brasidas venait l'attaquer,

et pour la conserver à l'avenir : il entra dans ses mesures d'y offrir une retraite à tous ceux qui voudraient y venir d'Amphipolis, comme le traité le leur permettait. Brasidas ne tarda point à descendre, en suivant le cours du fleuve avec un grand nombre de bateaux ; il essaya d'intercepter l'embouchure du Strymon, et s'emparant d'une pointe de terre qui s'avance en dehors des murailles, il fit en même temps par terre des tentatives contre la place ; mais il fut repoussé des deux côtés, et ne s'occupa plus que de mettre en bon état Amphipolis. Myrcine, ville de l'Édonide, se donna volontairement à ce général, après la mort de Pittacus, roi des Édoniens, qui fut tué par les enfans de Goaxis et par sa femme Brauro. Cet exemple fut suivi par Gapselus et par OEsimé, qui sont des colonies de Thasos. Perdicas était venu trouver Brasidas aussitôt après la reddition d'Amphipolis ; il le seconda dans ces acquisitions.

CVIII. La perte de cette place jeta les Athéniens dans une violente crainte. La possession leur en était avantageuse, parce qu'ils en tiraient des bois de construction, et qu'ils en recevaient des contributions pécuniaires ; d'ailleurs ils voyaient s'ouvrir aux Lacédémoniens, contre les alliés d'Athènes, une route jusqu'au Strymon, dans laquelle ils auraient les Thessaliens pour guides. Tant qu'ils étaient restés maîtres du pont, comme il se trouve du côté du continent un grand lac formé par le fleuve, et que du côté d'Éion, ils faisaient la garde avec des trirèmes, ils ne craignaient pas que l'ennemi pût franchir ces obstacles ; et c'est ce qu'ils pensaient que désormais il pourrait faire aisément. Ils appréhendaient la défection des alliés ; car Brasidas, qui montrait dans toute sa conduite un caractère de modération, répétait partout qu'il n'était envoyé que pour délivrer la Grèce. Les villes sujettes d'Athènes, instruites de la conquête d'Amphipolis, de la conduite du vainqueur et de la douceur qu'il avait fait paraître, concevaient le goût le plus vif pour un changement de domination. Elles lui adressaient en secret des messages, elles l'appelaient, et c'était à qui serait la première à se révolter ; elles croyaient n'avoir rien à craindre, trompées sur la puissance des Athéniens, qu'elles ne présumaient pas aussi grande qu'elle se montra dans la suite, et n'appuyant leurs jugemens que sur leurs aveu-

gles désirs, et non sur une juste prévoyance : accoutumés que sont les hommes à s'abandonner inconsidérément à l'espérance de ce qu'ils désirent, et à ne faire usage de leur raison que pour rejeter ce qui leur déplaît. D'ailleurs, on était encouragé par les échecs que les Athéniens venaient de recevoir dans la Bœotie, et par les discours de Brasidas, qui gagnait les esprits en déguisant la vérité, comme s'il n'avait fallu que ses forces pour intimider tellement les Athéniens à Nisée, qu'ils n'avaient osé se mesurer contre elles. Tous étaient persuadés que personne ne viendrait porter contre eux du secours : mais surtout ils voulaient à tout prix courir le danger de la défection, par le charme qu'a la nouveauté dans les premiers instans, et parce que c'était pour la première fois qu'ils allaient essayer l'ardeur guerrière des Lacédémoniens.

Instruits de ces dispositions des alliés, les Athéniens envoyèrent, comme ils le purent, des garnisons dans les villes, pressés par le temps, et contrariés par la mauvaise saison. Brasidas, de son côté, fit demander une armée à Lacédémone, et se prépara lui-même à faire construire des trirèmes sur le Strymon. Mais les Lacédémoniens ne le secondèrent pas dans ses vues, par l'envie que lui portaient les premiers hommes de la république, et parce qu'ils aimaient mieux obtenir la restitution des guerriers qu'on leur avait pris à Sphactérie, et terminer la guerre.

CIX. Le même hiver¹, les Mégariens reprirent les longues murailles que les Athéniens leur avaient enlevées, et les rasèrent jusqu'aux fondemens. Brasidas, après la conquête d'Amphipolis, porta la guerre, avec ses alliés, dans la contrée qu'on appelle Acté. Elle commence au canal qu'avait fait creuser le roi ; l'Athos, montagne élevée, qui en fait partie, se termine à la mer Égée. La ville de Sané est comprise dans ce pays : c'est une colonie d'Andros, située près du canal, et tournée vers la mer qui regarde l'Éubée. Il contient encore d'autres villes, telles que Thyssus, Cléones, Acrothoos, Olophyxus et Dion, habitées par un mélange de nations barbares, qui parlent deux langues différentes : on y trouve quelques familles chalcidiennes, mais le plus grand nombre est composé de ces Pélasges qui, autrefois, sous le nom de Tyrhé-

niens, habitèrent Lemnos et Athènes ; de Bisaltes, de Crestoniens et d'Édoniens. Ces peuples sont distribués en petites villes, et la plupart se donnèrent à Brasidas. Sané et Dion lui résistèrent, et il s'arrêta dans les campagnes qu'il ravagea.

CX. Comme il ne put, dans ces places, faire écouter aucune proposition, il courut attaquer Toroné, ville de la Chalcidique, qu'occupaient les Athéniens : une faction peu nombreuse l'appelaient, prête à la lui livrer. Il arriva de nuit, près de l'aube du jour ; et, sans être aperçu ni de ceux des habitans qui n'étaient pas de son parti, ni de la garnison athénienne, il campa sur le terrain consacré aux Dioscures¹, à la distance de trois stades au plus de la ville. Ceux qui étaient avec lui d'intelligence, instruits de sa marche, s'avancèrent secrètement en petit nombre, épiant le moment de son arrivée ; et dès qu'il parut, ils prirent avec eux sept hommes de ses troupes légères, armés de poignards : ce furent les seuls qui ne craignirent pas d'entrer dans la place, quoiqu'une vingtaine eût été nommée pour ce coup de main. Ils avaient à leur tête Lysistrate d'Olynthe. Ils entrèrent par la muraille qui est du côté de la mer : la ville est située sur une colline ; ils y parvinrent sans être aperçus, tuèrent les soldats du corps de garde posté au plus haut de la citadelle, et brisèrent la petite porte qui était du côté de Canastræon.

CXI. Brasidas, s'étant un peu avancé, s'arrêta avec le reste de ses troupes. Il envoya en avant cent peltastes qui devaient être les premiers à se précipiter dans la place, aussitôt que quelques portes s'ouvriraient, et qu'on donnerait le signal. Le moment était passé ; ils étaient surpris de ce délai, et s'étaient avancés peu à peu fort près de la ville. Cependant les habitans de Toroné, qui étaient entrés avec les soldats de Brasidas, faisaient au dedans leurs dispositions. Quand la petite porte eut été rompue, et qu'ils eurent brisé la barre de celle qui donnait sur le marché, ils introduisirent d'abord quelques hommes par la première, pour effrayer, des deux côtés, les gens qui n'étaient pas du secret. Ensuite ils élevèrent, comme on en était convenu, le feu du signal ; et firent alors entrer par la porte du marché le reste des peltastes.

¹ Avant le 9 avril.

¹ Les Dioscures sont Castor et Pollux, fils de Jupiter.

CXII. Brasidas, voyant s'exécuter les manœuvres dont on était convenu, donna l'ordre, et accourut avec son armée. Les soldats en foule, poussant de grands cris, plongèrent la ville dans la terreur. Les uns se jetaient précipitamment dans la place par les portes; les autres montaient à l'escalade, à l'aide de poutres triangulaires, destinées à élever des pierres, et qui se trouvaient à côté d'une partie dégradée de la muraille que l'on rétablissait. Brasidas, avec le gros de son armée, se porta dans l'instant aux endroits les plus élevés de la place, voulant la prendre par le haut, pour qu'elle ne lui fût pas disputée. Le reste des troupes se répandit dans toute la ville.

CXIII. Pendant qu'on la prenait, la multitude s'agitait sans rien savoir; mais ceux qui étaient du secret, et à qui plaisait la révolution, se mêlèrent à l'instant avec les étrangers, qui venaient d'entrer dans la place. Les Athéniens, dont cinquante hoplites couchaient dans le marché; apprirent ce qui se passait; quelques-uns, en petit nombre, périrent en combattant; les autres se sauvèrent ou à pied ou sur deux vaisseaux qui se trouvaient de garde, et se réfugièrent au fort de Lécythe qui tenait pour eux: c'était une pointe de la ville, dont ils s'étaient emparés; elle était située sur le bord de la mer, et resserrée sur un isthme fort étroit. Ceux de Toroné qui étaient de leur faction y cherchèrent un asile avec eux.

CXIV. Dès qu'il fit jour, et que Brasidas fut assuré de sa conquête, il fit déclarer aux citoyens de Toroné, qui avaient pris la fuite avec les Athéniens, qu'ils étaient maîtres de rentrer dans leurs propriétés, et de jouir sans crainte de leurs droits. Il envoya aussi un héraut aux Athéniens, leur ordonner de sortir de Lécythe sur la foi publique, en prenant avec eux leurs effets, parce que cette place appartenait aux Chalcidiens. Ils répondirent qu'ils ne la quitteraient pas, et demandèrent un armistice d'un jour pour enlever leurs morts. Brasidas leur en donna deux, pendant lesquels on se fortifia de part et d'autre. Il rassembla les habitans, et leur tint à peu près les mêmes discours qu'à ceux d'Acanthe: qu'il n'était pas juste que ceux qui l'avaient favorisé dans la conquête de la ville, fussent regardés comme de mauvais citoyens et des traîtres; que leur dessein n'avait été d'asservir personne; qu'ils ne

s'étaient pas laissé gagner par argent, et qu'ils n'avaient agi que pour le bien et la liberté de la patrie; que ceux qui n'avaient point eu de part à son entreprise ne devaient pas croire non plus qu'ils ne jouiraient pas des mêmes avantages; qu'il n'était venu pour faire tort ni à la ville ni à aucun particulier; qu'il avait même, dans cet esprit, fait déclarer à ceux d'entre eux qui s'étaient réfugiés auprès des Athéniens, que, malgré leur attachement à ce peuple, il n'en aurait pas pour eux moins d'estime; qu'il était sûr qu'après avoir connu par expérience les Lacédémoniens, ils verraient bien qu'ils n'en devaient pas attendre moins de bienveillance que de leurs anciens alliés, et qu'au contraire ils en éprouveraient bien davantage, parce qu'ils auraient affaire à des hommes plus justes; que si, pour le moment, ils ressentaient de la crainte, c'était faute de les connaître. Il leur ordonna de se disposer tous à prendre les sentimens d'alliés fidèles de Lacédémone, ajoutant qu'à l'avenir, les fautes qu'ils pourraient commettre leur seraient imputées; mais que les Lacédémoniens ne se regardaient comme offensés par rien de ce qu'ils avaient pu faire auparavant; que c'était eux-mêmes qui l'avaient été par une puissance supérieure, et qu'il les trouvait excusables de s'être opposés à ses desseins.

CXV. En leur tenant de tels discours, il leur rendit le courage. Quand l'armistice avec les Athéniens fut expiré, il attaqua Lécythe. Les assiégés n'avaient, pour se défendre, que de mauvaises murailles et des maisons garnies de créneaux. Cependant le premier jour ils repoussèrent les assiégeans. Le lendemain ceux-ci firent approcher une machine destinée à lancer des flammes sur les fortifications de bois: eux-mêmes s'avancèrent du côté de la place, où ils avaient dessein de l'appliquer, et qui était le plus faible. Alors les Athéniens élevèrent une tour de bois au-dessus d'un bâtiment, et y apportèrent une grande quantité d'amphores pleines d'eau, des jarres et de grosses pierres: des hommes y montèrent en grand nombre. Le poids était trop fort pour l'édifice qui le supportait: il croula subitement à grand bruit. Ceux des Athéniens qui étaient assez près pour être témoins de l'accident en furent plus consternés qu'effrayés; mais ceux qui étaient loin, et surtout les soldats qui se trouvaient aux postes les plus reculés

crurent que cette partie de la place était enlevée : ils prirent la fuite, et se précipitèrent du côté du rivage et sur les vaisseaux.

CXVI. Brasidas s'aperçut qu'ils avaient abandonné les remparts, et s'avançant avec son armée, il emporta aussitôt les murailles. Tous ceux qu'il prit reçurent la mort. Les Athéniens, ayant abandonné la place, se réfugièrent à Palène sur des vaisseaux et de petits bâtimens. Lécythe renferme un temple de Minerve, et Brasidas, avant de commencer l'attaque, avait promis de donner au premier qui monterait à l'assaut trente mines d'argent. Comme il crut que dans la prise du fort il y avait eu quelque chose de surnaturel, il fit offrande des trente mines d'argent à la déesse, et quand il eut détruit Lécythe, il en changea la destination, et lui consacra le terrain tout entier. Pendant le reste de l'hiver, il répara les places qu'il avait prises, et forma des plans pour de nouvelles conquêtes. Avec cette saison finit la huitième année de la guerre.

CXVII. Dès le commencement du printemps de l'été¹, les Lacédémoniens et les Athéniens conclurent une trêve d'une année. Ceux-ci pensaient qu'avant que Brasidas parvint à exciter aucun soulèvement chez leurs alliés, ils auraient le temps de se préparer à lui opposer de la résistance, et que d'ailleurs, si leurs affaires allaient bien, ils obtiendraient une paix de plus longue durée : ceux-là jugeant que les Athéniens éprouvaient des craintes qu'ils avaient en effet, espéraient que par la suspension de leurs maux et de leurs fatigues, ils apprendraient à désirer encore plus un repos dont ils auraient éprouvé les douceurs, qu'ils en viendraient à un accord et leur rendraient les prisonniers, pour obtenir une plus longue paix. Ils avaient surtout à cœur de les retirer pendant que la fortune favorisait encore Brasidas. Et en effet, ce qu'ils pouvaient attendre, s'il continuait à faire des progrès, c'était de rendre la fortune douteuse entre eux et leurs ennemis, de perdre leurs prisonniers, de se défendre à forces égales, et de voir par conséquent la victoire mise au hasard. Ils firent

¹ Neuvième année de la guerre du Péloponèse, première année de la quatre-vingt-neuvième olympiade, quatre cent vingt-quatre ans avant l'ère vulgaire. Après 24 mars.

donc le traité suivant, dans lequel leurs alliés furent compris.

CXVIII. « Chacun pourra jouir à sa volonté du temple et de l'oracle d'Apollon Pythien, sans dol et sans crainte, suivant les anciens usages.

« Les Lacédémoniens sont d'accord de cet article, ainsi que les alliés. Ils engageront, autant qu'il sera possible, les Bœotiens et les Phocéens à l'accepter, et leur feront déclarer leur désir à cet égard.

« Vous et nous, et tous autres qui le voudront, suivant le droit, la justice et les anciens instituts, ferons des recherches pour découvrir les déprédateurs des trésors consacrés aux dieux.

« Les Lacédémoniens et leurs alliés conviennent que si les Athéniens font la paix, chacune des parties contractantes conservera ce qu'elle possède actuellement : nous Lacédémoniens, à Coryphasium, nous tenant entre Buphrade et Tomée ; et les Athéniens à Cythère, sans nous immiscer dans les alliances les uns des autres. Ceux qui sont à Nisée et à Minoë ne passeront pas au-delà du chemin qui va de Pyles, en côtoyant le temple de Nisus, jusqu'au temple de Neptune, et du temple de Neptune droit au pont de Minoë.

« Ni les Mégariens ni les alliés n'outrepasseront ce chemin, ni l'île que les Athéniens ont prise et qu'ils possèdent ; et ni les uns ni les autres ne s'immisceront dans leurs affaires respectives de quelque manière qu'il en puisse être.

« Ils conserveront tout ce qu'ils ont à Trézène et tout ce dont ils doivent jouir suivant leur traité avec les Athéniens ; ils auront l'usage de la mer qui baigne leurs côtes et celles de leurs alliés.

« Les Lacédémoniens ni leurs alliés n'auront point de vaisseaux longs, mais seulement des bâtimens à rames du port de cinq cents talens.

« Les hérauts, les députés et leurs compagnions qui seront envoyés pour prendre des mesures pacifiques, ou pour accorder les différends, voyageront sous la foi publique par terre et par mer, pour aller à Athènes et dans le Péloponnèse, et pour en revenir.

« Pendant toute la durée de la trêve, ni vous, ni nous ne recevons les transfuges, libres ni esclaves.

« Vous et nous, nous discuterons réciproquement nos droits et déciderons à l'amiable les

points contestés, sans recourir à des voies hostiles.

« Voilà ce qui semble convenable aux Lacédémoniens et aux alliés. Si vous croyez qu'il y ait à faire quelque chose de mieux et de plus juste, vous pouvez venir à Lacédémone, et nous en instruire; ni les Lacédémoniens ni les alliés ne s'éloigneront en rien de ce que vous pourrez dire de juste.

« Ceux qui viendront seront chargés de pouvoirs qui feront connaître leur mission, comme vous voulez que nous fassions de notre côté.

« Le traité tiendra pendant un an. Ainsi a-t-il semblé bon au peuple.

« La tribu Acamantide présidait; Phœnippe était greffier et Niciade épistate. Lachès prononça; que ce soit pour le bonheur des Athéniens. Il y aura trêve, suivant que les Lacédémoniens et leurs alliés en conviennent. Les magistrats ont consenti, en présence du peuple, à ce qu'il y eût trêve pendant un an, à commencer du quatrième jour après le dix du mois élaphébolion. Pendant la durée du traité, les députés et les hérauts, de part et d'autre, négocieront pour parvenir à des moyens de terminer la guerre. Les généraux et les prytanes convoqueront des assemblées où les Athéniens délibéreront sur la paix toutes les fois qu'il viendra quelque députation relative à cet objet; et les députés, en présence du peuple, s'engageront à maintenir la trêve pendant l'année. »

CXIX. Ces articles furent arrêtés et convenus entre les Lacédémoniens, les Athéniens et les alliés respectifs, à Lacédémone, le douze du mois gération. Ils furent ratifiés et garantis pour Lacédémone, par Taurus, fils d'Échétimidas, Athénée, fils de Périclidas, Philocharidas, fils d'Eryxidaïdas; pour Corinthe, par Æneas, fils d'Ocyte, Euphamidas, fils d'Aristonyme; pour Mégare, par Nicase, fils de Cécale, et Ménécrate, fils d'Amphidore; pour Épidaure, par Amphias, fils d'Eupæidas; pour Athènes, par les généraux Nicostrate, fils de Diitréphès, Nicias, fils de Nicératus, Autoclès, fils de Tolmæe. Ainsi fut conclue la trêve, et tant qu'elle dura, il y eut des négociations pour parvenir à une paix définitive.

CXX. Dans ces mêmes journées où les parties belligérantes traitaient entre elles, Scione, ville de Pellène, se détacha des Athéniens pour se

donner à Brasidas. Les Scioniens prétendent tirer leur origine des Pellènes du Péloponnèse: ils racontent que leurs ancêtres, au retour de Troie, furent portés par la tempête qui tourmenta les Grecs dans la contrée où ils se sont établis. Brasidas, pour favoriser leur défection, vint pendant la nuit vers Scione. Une trirème des alliés le précédait. lui-même suivait sur un bâtiment léger. C'était pour être défendu par la trirème, s'il lui arrivait d'être attaqué par un bâtiment plus fort que le sien; ou si l'on rencontrait une autre trirème de force égale, il pensait qu'elle ne se tournerait pas contre le bâtiment le plus faible, et que, pendant le combat, il aurait le temps de se sauver. Il fit heureusement la traversée et tint aux habitants de Scione les mêmes discours qu'aux Acanthiens et au peuple de Toroné; ajoutant qu'ils méritaient les plus grands éloges, eux qui, renfermés dans l'isthme de Pellène par les Athéniens, maîtres de Potidée, et que l'on pouvait regarder comme des insulaires, avaient couru d'eux-mêmes au-devant de la liberté, sans attendre timidement que la nécessité les obligât de chercher leur bonheur; que c'était un signe assuré qu'ils seraient capables de soutenir avec courage les plus grandes épreuves, s'ils passaient sous la constitution qu'ils désiraient; qu'il les regarderait comme les plus fidèles amis de Lacédémone, et leur témoignerait toute l'estime qu'ils méritaient.

CXXI. Les Scioniens sentirent leur courage s'accroître à ce discours, et tous animés de la même audace, ceux même à qui d'abord avait déplu ce qui se passait résolurent de supporter la guerre avec allégresse. Non contents de faire le plus honorable accueil à Brasidas, ils lui décernèrent, aux frais du public, une couronne d'or, comme au libérateur de la Grèce; et, en particulier, ils lui ceignirent la tête de bandelettes et le traitèrent comme un athlète victorieux. Il leur laissa pour le moment quelques troupes de garnison et partit; mais bientôt après il leur fit passer des forces bien plus considérables, dans le dessein de faire avec eux des tentatives sur Mendé et sur Potidée. Il pensa que les Athéniens ne pouvaient manquer de venir au secours d'une possession qu'ils regardaient comme une île, et il voulait les prévenir. Il lia quelques intelligences dans ces villes pour les avoir par trahison, et en même temps il se disposait à les attaquer.

CXXII. Cependant arrivèrent sur une trirème ceux qui venaient lui annoncer la trêve ; c'étaient de la part des Athéniens, Aristonyme, et de celle des Lacédémoniens, Athénée. L'armée retourna à Toroné. Athénée et Aristonyme firent part à Brasidas des articles convenus. Tous les alliés que Lacédémone avait dans la Thrace acceptèrent ce qui avait été fait. Aristonyme donna son aveu à tout, si ce n'est qu'en supputant les jours, il reconnut que les Scioniens n'avaient opéré leur défection qu'après la conclusion du traité, et il soutint qu'ils ne pouvaient y être compris. Brasidas dit beaucoup de choses pour soutenir que la défection était antérieure, et il s'opposait à la restitution de la place. Quand Aristonyme eut rendu compte de l'affaire aux Athéniens, ils se montrèrent prêts à déployer aussitôt contre Scione la force des armes. Les Lacédémoniens leur envoyèrent une députation pour leur déclarer qu'ils rompaient la trêve ; ils réclamaient la place sur le témoignage de Brasidas, se montrant d'ailleurs disposés à terminer l'affaire par voie d'arbitrage ; mais les Athéniens refusaient d'en courir le hasard, et voulaient en venir aussitôt aux armes. Ils étaient indignés que des insulaires pensassent à se retirer de leur alliance, se reposant sur les forces de Lacédémone respectables par terre, mais inutiles pour eux. La vérité sur la défection de Scione était conforme à ce qu'ils pensaient ; cette défection n'avait eu lieu que deux jours après la trêve. Ils décrétèrent aussitôt, sur le rapport de Cléon, qu'il fallait prendre Scione et punir de mort les habitans, et laissèrent de côté tout le reste pour se disposer à l'exécution de ce décret.

CXXIII. En même temps la ville de Mendé, dans l'isthme de Pallène, suivit l'exemple de Scione. C'est une colonie d'Érétrie. Brasidas n'hésita point à la recevoir. Il ne croyait pas commettre une injustice, quoiqu'elle se donnât ouvertement à lui pendant la trêve ; car il avait de son côté certaines infractions à reprocher aux Athéniens. Les habitans sentirent augmenter leur courage en le voyant porté pour eux, et ils avaient en leur faveur l'exemple de Scione qu'il n'avait pas livrée. D'ailleurs, ceux qui travaillaient à les soulever, et c'était la classe des riches, avaient eu d'abord l'intention de retarder l'exécution de leur projet ; mais ils ne voulaient

plus la différer : ils avaient à craindre pour eux s'il venait à se découvrir ; et, contre leur espérance, ils avaient pris l'empire sur la multitude. Les Athéniens, à cette nouvelle, furent encore bien plus irrités, et se préparèrent à châtier les deux villes. Brasidas, informé de leur prochain embarquement, fit transporter à Olynthe, dans la Chalcidique, les femmes et les enfans de Mendé et de Scione ; il envoya dans ces places cinq cents hoplites du Péloponnèse et trois cents peltastes de la Chalcidique, tous sous la conduite de Polydamidas. Comme ils s'attendaient à voir arriver incessamment les Athéniens, ils se hâtèrent en commun de faire leurs dispositions.

CXXIV. En même temps Brasidas et Perdicas se réunirent pour aller une seconde fois combattre Arrhibée dans le pays des Lyncestes. L'un conduisait avec lui les forces de la Macédoine dont il était maître, et les hoplites des Grecs établis dans ses états ; et l'autre, les Chalcidiens, les Acanthiens et le contingent de divers autres peuples, sans parler des troupes du Péloponnèse qui étaient à ses ordres. Il n'y avait pas en tout plus de trois mille hoplites grecs. Toute la cavalerie macédonienne suivait avec les Chalcidiens, au nombre d'un peu plus de mille hommes. Ils firent une invasion dans le pays d'Arrhibée, trouvèrent les Lyncestes campés à les attendre, et campèrent eux-mêmes en leur présence. L'infanterie des deux armées se posta chacune sur une colline ; une plaine les séparait ; la cavalerie y descendit, et il y eut d'abord un choc entre les deux partis. Les hoplites des Lyncestes descendirent eux-mêmes pour soutenir leur cavalerie ; ils s'avancèrent, et offrirent le combat. Brasidas et Perdicas marchèrent au-devant des ennemis, donnèrent et les mirent en fuite. Il en périt beaucoup ; le reste se réfugia sur les hauteurs, et n'agit plus. Les vainqueurs élevèrent un trophée, et restèrent deux ou trois jours à attendre les Illyriens qui devaient arriver, et que Perdicas avait pris à sa solde. Ce prince voulait, sans s'arrêter, aller attaquer les bourgades de la domination d'Arrhibée ; mais Brasidas avait plus d'envie de partir que de suivre ce projet : il craignait que les Athéniens ne se portassent à Mendé avant son retour et qu'il ne survint quelque malheur à cette place : d'ailleurs les Illyriens n'arrivaient pas.

CXXV. Pendant qu'ils étaient ainsi partagés d'opinions, on vint leur annoncer que les Illyriens, trahissant Perdiccas, s'étaient joints à Arrhibée. Alors les deux chefs se déclarèrent également pour la retraite, dans la crainte que leur inspirait ce peuple belliqueux; mais, comme ils étaient toujours mal d'accord, il n'y eut rien de déterminé sur le moment du départ; la nuit survint: les Macédoniens et la foule des Barbares furent saisis d'effroi, comme il arrive aux grandes armées de se livrer à de folles terreurs. Ils se figurèrent que les ennemis s'avançaient bien plus nombreux qu'ils n'étaient en effet, et qu'à l'instant ils allaient paraître; ils se mirent en fuite, et prirent la route de leur pays. Perdiccas ne s'était pas aperçu d'abord de leur mouvement: ils le forcèrent à les suivre avant qu'il pût voir Brasidas: leurs camps étaient fort éloignés l'un de l'autre. Brasidas apprit au lever de l'aurore que les Macédoniens étaient partis, qu'Arrhibée et les Illyriens approchaient. Il rassembla ses forces, et fit un bataillon carré, plaça les troupes légères dans le centre, et résolut de partir. Pour éviter toute surprise, il donna l'emploi de coureurs à ses plus jeunes guerriers. Lui-même, avec trois cents hommes d'élite, ferma la marche pour protéger la retraite, et faire face aux premiers qui viendraient l'attaquer. En attendant que l'ennemi pût l'atteindre, il profita du peu de temps qui lui restait pour adresser à ses troupes quelques mots d'encouragement; il leur parla ainsi :

CXXVI. « Si je ne soupçonnais pas, ô Péloponnésiens, qu'abandonnés à vous-mêmes, et près d'être attaqués par une multitude de Barbares, vous éprouvez quelque crainte, content de vous exciter au combat, je ne songerais pas à vous donner des leçons; mais en cet instant où nos alliés nous abandonnent, où s'approchent de nombreux ennemis, je vais, par des avis succincts, par de courtes exhortations, essayer de vous persuader des vérités importantes. Ce n'est pas l'assistance de vos alliés, mais votre propre vertu qui doit vous inspirer de la valeur, et le nombre de vos ennemis doit être incapable de vous épouvanter. Votre patrie n'est pas de celles où la multitude l'emporte sur le petit nombre; mais c'est, chez vous, le petit nombre qui gouverne le plus grand, et il ne doit la puissance dont il jouit qu'à sa supériorité dans

les combats. C'est maintenant faute de les connaître que vous craignez les Barbares; apprenez, et par les occasions que vous avez eues de les combattre avec les Macédoniens, et par ce que je puis conjecturer, ou par ce que d'autres m'ont appris, qu'ils seront bien peu redoutables. S'il arrive que des ennemis, faibles en effet, aient une apparence de force, instruit de ce qu'ils valent, ou se défend contre eux avec plus de confiance; et si l'on ne connaît pas d'avance des ennemis d'une valeur inébranlable, on se porte contre eux avec trop de témérité. Ces Barbares, quand on ne les a pas encore éprouvés, sont effrayans à l'approche du combat; leur extérieur gigantesque inspire la terreur, leurs horribles cris glaçant d'épouvante: à les voir secouer vainement leurs armes, ils ont quelque chose de menaçant: restez inébranlables devant eux, ils ne sont plus les mêmes. Comme ils ne gardent point de rangs, ils abandonnent sans pudeur, aussitôt qu'on les presse, la place où ils combattaient. Ils mettent autant de gloire à fuir qu'à s'avancer, et peuvent manquer de courage, sans pouvoir en être convaincus. Chacun d'eux, dans les combats, ne dépendant que de lui-même, peut se procurer à son choix d'honnêtes prétextes de se sauver. Ils trouvent plus sûr de nous inspirer de l'effroi, sans courir aucun danger, que d'en venir aux mains; car déjà, sans doute, ils nous auraient attaqués. Vous voyez clairement que ce qu'ils ont pour vous de si terrible est en effet peu de chose, et que ce qui vous effraie n'est que de l'apparence et du bruit. Osez braver et soutenir cette première impression, et quand le moment sera favorable, faites lentement votre retraite en bon ordre, et sans rompre les rangs; bientôt vous vous trouverez en sûreté. Vous saurez par la suite que pour ceux qui ne s'effraient pas de leur premier aspect, ces bandes indisciplinées ne savent que faire de loin, et par de vaines menaces, parade de courage; mais dès qu'on leur cède, comme elles ne voient plus de danger à courir, elles montrent leur valeur en poursuivant avec légèreté les fuyards. »

CXXVII. Après ce discours, Brasidas fit faire à son armée un mouvement en arrière: les Barbares s'aperçurent de cette manœuvre, et s'avancèrent en tumulte, poussant de grands cris: c'est qu'ils la prenaient pour une fuite, et croyaient, pour détruire les Grecs, n'avoir que la peine de

les atteindre ; mais quand , partout où ils se présentaient , les coureurs leur firent face ; quand Brasidas lui-même , avec ses hommes d'élite , soutint leurs attaques ; quand on résista , contre leur attente , à leur première impétuosité ; quand on repoussa leur choc ; quand on tint ferme contre eux , et que l'on continuait à se retirer dès qu'ils cessaient d'agir , alors la plupart renoncèrent à s'attacher , en pleine campagne , aux Grecs , compagnons de Brasidas : ils laissèrent seulement une partie de leur monde pour le suivre et le harceler ; les autres prirent leur course à la suite des Macédoniens , et tuèrent tout ce qu'ils purent atteindre. Ils allèrent se saisir d'une gorge qui est entre deux collines , sur les confins de la domination d'Arrhibée , sachant que Brasidas n'avait pas à prendre d'autre chemin dans sa retraite ; ils le cernèrent dès qu'ils l'y virent engagé , se croyant certains de le prendre dans ce sentier difficile.

CXXVIII. Il vit leur dessein , et commanda aux trois cents qui étaient avec lui , de courir en avant sans ordre , et avec la célérité dont chacun d'eux serait capable , à celle des deux collines , dont il lui semblait plus facile de s'emparer , et de tâcher d'en repousser les Barbares , qui déjà commençaient à la gagner , avant qu'ils ne se fussent formés en plus grand nombre pour l'investir. Ils partent , tombent sur les ennemis , et sont maîtres de la colline. Le corps d'armée des Grecs la gagne sans peine ; car les Barbares , voyant leurs compagnons mis en fuite et chassés de la hauteur dont ils s'étaient saisis , sont frappés d'épouvante : ils renoucent à poursuivre les Grecs ; ils les regardent comme arrivés déjà sur les frontières d'un peuple ami , et délivrés de toute crainte. Brasidas , après avoir gagné les hauteurs , continua sa marche avec plus d'assurance , et arriva le même jour à Arnisse , qui faisait partie de la domination de Perdiccas. Les soldats , irrités de la désertion des Macédoniens , brisèrent ou s'approprièrent tout ce qu'ils rencontraient sur leur route , voitures attelées de bœufs , et ustensiles de toute espèce , qui avaient été égarés en chemin , comme il arrive dans une retraite que font de nuit des gens effrayés. Dès lors Perdiccas regarda Brasidas comme son ennemi , et se brouilla pour l'avenir avec les Péloponnésiens ; non qu'il les halt de cœur ; mais par égard pour les Athéniens , il leur témoigna une

aversion habituelle : échappé à de grands dangers , il chercha tous les moyens de s'accommoder au plus tôt avec Athènes , et de se détacher du Péloponnèse.

CXXIX. Brasidas , à son retour de Macédoine à Toroné , trouva les Athéniens déjà maîtres de Mendé. Comme il ne se croyait pas en état de passer à Pallène et de se venger des Athéniens , il resta tranquille , et se contenta de tenir Toroné en état de défense. Pendant qu'il avait été occupé dans le pays des Lyncestes , les Athéniens qui s'étaient préparés à reprendre Mendé et Scione , étaient arrivés avec cinquante vaisseaux , dont dix de Chio , mille hoplites fournis par l'Attique , six cents archers , mille Thraces soudoyés , et des peltastes qu'ils avaient reçus de leurs alliés du pays. Les généraux étaient Nicias , fils de Nicératus , et Nicostrate , fils de Diitréplès. Ils mirent en mer à Polidée , prirent terre près du temple de Neptune , et marchèrent contre Mendé. Les habitans s'avancèrent au secours avec trois cents hommes de Scione , et des auxiliaires du Péloponnèse , formant en tout sept cents hoplites : Polydamas les commandait. Ils campèrent hors de la ville , sur une colline fortifiée par la nature. Nicias , avec cent vingt hommes de Méthone armés à la légère , soixante hoplites d'Athènes , hommes d'élite , et tous les archers , essaya de monter contre eux par un sentier ; mais il reçut une blessure et ne put les forcer. Nicostrate , par un autre chemin plus éloigné , voulut avec le reste des troupes gravir cette colline dont l'accès était si difficile ; mais il fut mis dans le plus grand désordre , et peu s'en fallut que toute l'armée athénienne ne fût défaite. Comme dans cette journée , les gens de Mendé tinrent ferme , les Athéniens se retirèrent et se reufermèrent dans leur camp. La nuit venue , ceux de Mendé rentrèrent dans leur ville.

CXXX. Le lendemain , les Athéniens tournèrent la côte , prirent terre devant Scione , s'emparèrent du faubourg , et employèrent toute la journée à dévaster la campagne sans qu'il sortit personne contre eux ; car il y avait de la sédition dans la ville. Les trois cents hommes de Scione étaient retournés chez eux pendant la nuit. Le jour venu , Nicias , avec la moitié de l'armée , se porta sur la frontière , et saccagea les terres des Scioniens , tandis que Nicostrate , avec le reste des troupes , mettait le siège devant la

place du côté des portes supérieures, qui conduisent à Potidée. C'était de ce côté qu'en dedans des murailles étaient déposées les armes des gens de Mendé et de leurs auxiliaires. Polydamas rangea ses troupes en bataille et leur donna l'ordre de sortir : mais un homme de la faction du peuple s'y opposa par esprit de sédition, leur soutenant qu'ils ne sortiraient pas, et qu'il ne fallait pas combattre. Polydamas répliquait : cet homme porta sur lui la main, le tirailla, le secoua, et le peuple aussitôt s'emparant des armes, courut dans sa colère aux Péloponnésiens et aux gens de leur parti, et se jeta sur eux brusquement : ceux-ci prirent la fuite; ils ne s'étaient pas attendus à cette attaque soudaine; ils voyaient les portes s'ouvrir aux Athéniens, et ils pensèrent que ce coup de main avait été prémédité avec eux. Ceux qui ne furent pas tués sur la place gagnèrent la citadelle qu'ils occupaient auparavant. Cependant Nicias était revenu du côté de la ville; toute l'armée athénienne y entra. Comme la place ne s'était pas rendue par composition, ils s'y comportèrent comme dans une ville prise d'assaut, et la mirent au pillage. Ce fut même avec peine que les généraux empêchèrent de tuer les habitans. Ils leur ordonnèrent de se gouverner à l'avenir suivant leur ancien régime, et de juger eux-mêmes les citoyens qu'ils regarderaient comme les auteurs de la défection. Ceux qui étaient renfermés dans la citadelle furent investis, des deux côtés, d'une muraille qui se terminait à la mer, et l'on y mit des gardes. Après avoir réduit Mendé sous leur puissance, les Athéniens se tournèrent du côté de Scione.

CXXXI. Les Péloponnésiens firent une sortie, et campèrent hors de la ville sur une colline forte par sa propre situation, et dont les ennemis étaient obligés de s'emparer avant d'investir la place. Mais les Athéniens les attaquèrent de vive force, et repoussèrent ceux qui vinrent les combattre. Ils prirent leurs campemens, dressèrent un trophée, et se disposèrent à construire un mur de circonvallation. Mais peu après, et tandis qu'ils étaient occupés de ce travail, les auxiliaires assiégés dans la citadelle de Mendé forcèrent la garde du côté de la mer, mirent en fuite presque tout le camp des assiégés, et entrèrent dans la place.

CXXXII. On travaillait à la circonvallation de

Scione ¹, quand Perdicas, par le ministère d'un héraut, conclut un accommodement avec les généraux Athéniens. Il avait entamé cette négociation par haine pour Brasidas, dès que ce général s'était retiré de la Lyncestide. Ischagoras se préparait alors à conduire par terre une armée à Brasidas; dès que l'accord fut conclu, Nicias exigea de Perdicas que, pour preuve de sa bonne foi, il rendit ouvertement aux Athéniens quelque service, et cette demande s'accordait avec les intentions du prince, qui ne voulait plus que les Lacédémoniens entrassent dans son pays. Il s'adressa dans la Thessalie aux hommes les plus puissans de la nation, avec qui, de tout temps, il avait eu des liaisons d'hospitalité. Par leur moyen, il arrêta la marche et toutes les opérations des troupes du Péloponnèse, qui ne voulurent pas même tenter d'avoir affaire aux Thessaliens.

Cependant Ischagoras, Aminias et Aristée se rendirent personnellement auprès de Brasidas. C'était les Lacédémoniens qui les envoyaient observer l'état des choses, et ils firent même, contre l'usage, partir de jeunes Spartiates pour leur donner le commandement des villes, et empêcher qu'on n'en revêtit des hommes pris au hasard. Cléaridas, fils de Cléonyme, eut le gouvernement d'Amphipolis, et Épitélidas, fils d'Hégésander, celui de Toroné.

CXXXIII. Ce fut dans ce même été que les Thébains accusèrent les habitans de Thespies de favoriser les Athéniens, et qu'ils rasèrent les murailles de cette ville. Ils avaient eu de tout temps ce dessein, et l'exécution en était devenue plus facile depuis que, dans le combat contre les Athéniens, Thespies avait perdu la fleur de sa jeunesse. Ce fut aussi dans cette saison que le temple de Junon à Argos fut détruit par le feu. Cet accident fut occasioné par l'imprudence de la prêtresse Chrysis, qui plaça, près d'une guirlande, une lampe allumée, et se laissa surprendre par le sommeil. L'incendie gagna sans qu'on s'en aperçût, et tout fut consumé. Elle-même, dans la crainte des Argiens, s'enfuit aussitôt à Philonte pendant la nuit. Ils établirent une autre prêtresse suivant la loi : elle s'ap-

¹ Neuvième année de la guerre du Péloponnèse, deuxième année de la quatre-vingt-neuvième olympiade, quatre cent vingt-trois ans avant l'ère vulgaire. Avant le 3 octobre.

pelait Phainis. Il y avait huit ans et demi que la guerre était commencée quand Chrysis prit la fuite. A la fin de cet été fut entièrement terminée la circonvallation de Scione. Les Athéniens laissèrent des troupes pour la garder et se retirèrent.

CXXXIV. L'hiver suivant ¹, ils se tinrent en repos, ainsi que les Lacédémoniens, en observation de la trêve. Les Mantiniens et les Tégéates, avec leurs alliés respectifs, se livrèrent un combat à Laodicée dans l'Orestide, et la victoire fut indécise. Chacun des deux peuples enfonça l'aile qui lui était opposée : les uns et les autres dressèrent un trophée et envoyèrent les dépouilles à Delphes. Le carnage fut grand de part et d'autre. Le combat se soutenait avec égalité, quand le jour finit et le termina. Les Tégéates passèrent la nuit sur le champ de bataille, et dressèrent aussitôt leur trophée : les Manti-

niens se retirèrent à Boucolion, et ce ne fut qu'après leur retraite qu'ils élevèrent eux-mêmes un trophée devant celui des ennemis.

CXXXV. Brasidas, à la fin de l'hiver, lorsque déjà le printemps commençait ¹, fit une tentative sur Potidée. Il arriva la nuit, et appliqua les échelles : jusque-là, on ne s'aperçut pas de son approche. Il avait saisi le moment où le soldat qui fait sa ronde avec une sonnette venait de passer, et où l'officier qui devait la remettre à un autre n'était pas encore arrivé ². Il trouva un endroit du rempart qui était dénué de gardes, et ce fut là qu'il planta les échelles ; mais il fut entendu avant d'avoir eu le temps de monter, et se retira promptement sans attendre le jour. L'hiver finit, et en même temps la neuvième année de la guerre que Thucydide a écrite.

LIVRE CINQUIÈME.

I. L'été suivant ² fut rompue la trêve d'une année qui dura jusqu'à la solennité des jeux pythiens. Elle subsistait encore quand les Athéniens chassèrent de Délos les habitants. Il les regardaient, pour quelque ancienne faute, comme des hommes souillés et indignes d'être consacrés au dieu ³. L'expulsion de ces infortunés leur semblait manquer à cette purification de l'île dont j'ai parlé plus haut, dans laquelle ils avaient cru devoir enlever les tombes des morts. Les Déliens s'établirent en Asie, à Atramyttium, qui leur fut donnée par Pharnace ; et où ils furent reçus à mesure qu'ils arrivaient.

¹ Après le 3 octobre.

² Dixième année de la guerre du Péloponnèse, deuxième année de la quatre-vingt-neuvième olympiade, quatre cent vingt-trois ans avant l'ère vulgaire. Entre le 29 mars et le 12 avril.

³ La véritable cause de la haine des Athéniens contre les habitants de Délos, c'est que ceux-ci avaient contracté une alliance secrète avec les Lacédémoniens. Athènes chercha dans la religion un prétexte à sa vengeance politique. (Diod. Sic., lib. xii.)

II. Cléon, après la trêve ³, se fit donner ordre par les Athéniens de passer en Thrace sur trente vaisseaux, avec douze cents hoplites, trois cents hommes de cavalerie, et la plus grande partie des alliés. Il prit d'abord terre à Scione, dont le siège durait encore, et retira des hoplites qui étaient en garnison dans les murs de circonvallation, et cingla vers le port de Colophon, qui n'est pas fort éloigné de Toroné. Instruit par des transfuges que Brasidas n'était pas dans la place, et qu'elle ne renfermait pas de troupes en état de se défendre, il s'y rendit par terre avec son armée et envoya dix vaisseaux croiser devant le port. Il se présenta devant les premières murailles dont Brasidas avait encint la place, à dessein d'y renfermer le faubourg et de ne faire qu'une seule ville, en abattant une partie de l'ancien mur.

¹ Avant le 29 mars.

² La ronde visitait les postes avec une sonnette, pour reconnaître si les sentinelles n'étaient pas endormies. Quand elle sonnait, il fallait que la sentinelle répondît.

³ Après le 12 avril.

III. Les Athéniens avaient commencé leurs attaques, quand le Lacédémonien Pasitélidas, commandant de la place, en sortit avec la garnison pour protéger ces travaux; mais comme les Athéniens étaient près de le forcer, et que le port se trouvait investi par les navires qu'avait envoyés Cléon, il craignit que la ville, qui était abandonnée, ne fût prise par mer, et qu'on n'enlevât les nouvelles murailles dans lesquelles il serait pris lui-même. Il les abandonna donc, et gagna la ville à la course; mais les Athéniens de la flotte le prévinrent et se rendirent maîtres de Toroné. L'infanterie les suivit à l'instant même, et s'y précipita par la partie de l'ancien mur qui était détruite: ils tuèrent à l'instant ceux des Péloponnésiens et des gens de Toroné qui se défendaient, et firent les autres prisonniers; de ce nombre était Pasitélidas. Brasidas venait au secours de la place, mais il sut en chemin qu'elle était prise, et il se retira. Il ne s'en fallait que d'une distance de quarante stades au plus¹, qu'il ne fût arrivé à temps pour la sauver. Cléon et les Athéniens élevèrent deux trophées, l'un près du port, l'autre près des murailles. Les femmes et les enfans des habitans de Toroné furent réduits en esclavage. Eux-mêmes, les Péloponnésiens et ce qu'il y avait de Chalcidiens au nombre en tout de sept cents, furent envoyés à Athènes. Les Péloponnésiens recouvrèrent la liberté quand, dans la suite, il se fit un accord entre les deux nations. Le reste fut échangé homme pour homme par les Olynthiens.

Vers cette époque, les Bœotiens prirent, sur les frontières de l'Attique, Panactum, qui leur fut livré par trahison. Cléon laissa une garnison à Toroné, mit en mer, et tourna le mont Athos pour gagner Amphipolis.

IV. Phæax, fils d'Érasistrate, fut envoyé, lui troisième, par les Athéniens en députation dans l'Italie et dans la Sicile, et partit vers le temps dont nous parlons. Depuis que les Athéniens avaient quitté la Sicile à la suite de la paix, les Léontins avaient inscrit un grand nombre de personnes entre leurs citoyens, et le peuple était dans l'intention de faire un partage des terres. Les riches, instruits de ce projet, appelèrent les Syracusains, et chassèrent la faction du peuple. Ces bannis errèrent de côté et d'autre. Les riches traitèrent avec les Syracusains, abandon-

nèrent leur ville, la laissèrent déserte, et se retirèrent à Syracuse, où ils obtinrent le droit de cité. Mais dans la suite, quelques-uns d'eux, par mécontentement, quittèrent Syracuse, et s'emparèrent d'un endroit appelé Phocées, qui dépendait de leur ancienne ville: ils occupèrent aussi Bricinnies, forteresse située dans la campagne de cette république. La plupart des bannis de la faction populaire vinrent se joindre à eux. Ils s'établirent dans la citadelle, et c'était de là qu'ils se défendaient. Les Athéniens, à cette nouvelle, firent partir Phæax: ils le chargèrent d'engager les alliés qu'ils avaient dans cette île, et d'autres, s'il était possible, à faire en commun la guerre aux Syracusains, et à sauver les Léontins. Phæax, à son arrivée, gagna ceux de Camarina et d'Agrigente; mais comme il ne trouva que de l'opposition à Géla, il vit que ses démarches seraient vaines, et ne crut pas devoir aller plus loin. Il revint à Catane, à travers le pays des Sicules, entra, en passant, à Bricinnies, y inspira du courage, et partit.

V. Dans sa traversée pour aller en Sicile, et à son retour, il ne négligea pas de négocier en Italie, essayant d'engager quelques villes dans l'alliance d'Athènes. Il rencontra des Locriens qui avaient habité Messine et qui venaient d'en être chassés. Il était survenu de la dissension dans cette ville après la paix de Sicile, et l'un des partis avait appelé les Locriens, qui vinrent s'y établir et furent renvoyés. Messine avait même été quelque temps sous la domination des Locriens. Ce fut lorsque ceux-ci revenaient dans leur patrie, que Phæax les rencontra; il ne leur fit aucune insulte, car il venait d'obtenir des Locriens un accord avec Athènes. Seuls des alliés, quand les Siciliens avaient fait la paix, ils n'avaient pas traité avec les Athéniens; et même actuellement ils ne l'eussent pas fait encore, s'ils n'avaient été dans les embarras d'une guerre avec ceux d'Itône et de Méléé, peuples limitrophes, et qui étaient même des colonies sorties de leur sein. Phæax revint ensuite à Athènes.

VI. Cléon, parti de Toroné, s'était approché d'Amphipolis: il alla d'Éion attaquer Stagyre, colonie d'Andros¹, et ne put s'en rendre maître; mais il prit Galepsus, colonie de Thasos. Il en-

¹ Dixième année de la guerre du Péloponnèse, troisième année de la quatre-vingt-neuvième olympiade, quatre cent vingt-deux ans avant l'ère vulgaire.

² Moins d'une lieue et demie.

voya une députation à Perdiccas pour le mander avec son armée, en conséquence de son traité avec Athènes; et une autre dans la Thrace, à Pollès, roi des Odomantes, qui devait soudoyer et amener la plupart des Thraces. Lui-même se tint en repos à Éion. Ces circonstances étaient connues de Brasidas, qui vint camper en face des Athéniens à Cerdylum. C'est une place des Argiliens, sur une hauteur, au-delà du fleuve, et à peu de distance d'Amphipolis. De là il découvrirait tout; il avait dans l'idée que Cléon quitterait sa position pour faire approcher son armée de la ville, et il ne pouvait manquer de l'apercevoir. Il pensait que, par mépris pour le peu de troupes qu'il avait, Cléon n'hésiterait pas à monter avec les seules forces dont il disposait en ce moment. Il se préparait donc à une action, et manda les Thraces soudoyés, au nombre de quinze cents, et tous les Édoniens, tant peltastes que cavalerie: il avait mille peltastes de Myrcinie et de Chalcidique, sans compter ceux qui étaient à Amphipolis. Ses hoplites montaient en tout à environ deux mille, et sa cavalerie grecque était de trois cents hommes. De ces troupes, il n'avait à Cerdylum que quinze cents hommes; le reste était à Amphipolis, sous les ordres de Cléaridas.

VII. Jusque-là, Cléon se tenait en repos; mais il fut enfin obligé de faire ce qu'attendait Brasidas; car ses soldats, ennuyés de leur inaction, se répandirent en propos sur son commandement; ils considéraient à combien d'expérience et de courage serait opposé tant d'ignorance et de lâcheté, et se rappelaient avec quelle répugnance ils l'avaient suivi. Cléon eut connaissance de ces murmures, et ne voulant pas lasser la patience de ses troupes en les retenant trop longtemps à la même place, il prit le parti de décamper. La manœuvre dont il fit usage fut la même qui lui avait réussi à Pylos, et dont il attribuait le succès à sa sagesse. Il comptait bien que personne ne viendrait le combattre, et se vantait de ne gagner un terrain plus élevé que pour avoir le spectacle du pays. S'il attendait du renfort, ce n'était pas, suivant lui, qu'il en eût besoin pour s'assurer la victoire, s'il était obligé d'en venir aux mains, mais pour enceindre la place et la prendre de vive force. Arrivé sur une colline forte par elle-même, il y établit son camp en face de l'armée d'Amphipolis; de là il contem-

plait le lac formé par le Strymon, et l'assiette de la ville du côté de la Thrace. Il croyait pouvoir, à son gré, se retirer sans combat. Personne ne paraissait sur les remparts, ni ne se montrait hors des portes; toutes étaient fermées; et il se reprochait, comme une faute, de n'avoir pas amené les machines, car il aurait emporté la place, dans l'abandon où elle se trouvait.

VIII. Dès que Brasidas avait vu les Athéniens se mettre en mouvement, il était descendu de Cerdylum et était entré dans Amphipolis. Il ne voulut ni faire de sortie ni se montrer en ordre de bataille devant les Athéniens, se défiant de ses forces, et les croyant trop inférieures, non par le nombre, elles étaient égales, mais par la réputation. En effet, ce qui composait l'armée ennemie, étaient des troupes purement athéniennes, et les meilleures de Lemnos et d'Imbros; mais il se préparait à les attaquer par la ruse. S'il leur eût laissé voir le nombre de ses troupes et les armes dont le besoin les obligeait de se contenter, il se serait cru moins assuré de la victoire, qu'en ne les montrant point avant le combat, et ne provoquant pas le mépris par l'état où elles se trouvaient. Il prit donc cent cinquante hoplites choisis, et laissa le reste à Cléaridas; son dessein était d'attaquer brusquement les Athéniens avant leur départ, n'espérant plus, s'il leur arrivait une fois des secours, trouver une semblable occasion de les combattre, réduits à leurs seules forces. Il rassembla ses soldats pour les encourager et les instruire de son projet, et il parla ainsi:

IX. « De quelle contrée nous venons ici, braves Péloponnésiens, que c'est par son courage qu'elle est toujours restée libre, que vous êtes Doriens et que ceux que vous allez combattre sont de ces Ioniens que vous avez coutume de vaincre, c'est ce qu'il suffit de vous rappeler en peu de mots. Mais je vais vous communiquer mon plan d'attaque, pour que vous ne vous croyiez pas trop faibles, et que vous ne tombiez pas dans le découragement, en voyant que vous êtes en petit nombre, et que je n'ai pas pris toutes nos forces avec moi. C'est par mépris pour nous, sans doute, et dans l'espérance que personne ne sortirait pour les combattre, que les Athéniens ont osé monter à l'endroit qu'ils occupent, et livrés maintenant en désordre au spectacle qui les frappe, ils s'abandonnent à la

sécurité. Quand on voit faire de telles fautes aux ennemis, et qu'on emploie, pour les attaquer, une manœuvre convenable à ses forces, sans s'avancer ouvertement, sans se ranger devant eux en ordre de bataille, mais en saisissant des moyens dont la circonstance indique l'avantage, il est rare qu'on ne remporte pas la victoire. Ce sont de bien glorieux larcins que ceux par lesquels on trompe le mieux ses ennemis, pour servir le plus utilement ses amis. Ainsi donc, pendant qu'ils sont encore dans le désordre et la confiance; pendant qu'ils pensent plutôt, autant que j'en puis juger, à se retirer qu'à nous attendre; pendant qu'ils s'abandonnent au relâchement d'esprit, je veux, sans leur laisser le temps d'asseoir leurs pensées, prévenir, s'il se peut, leur retraite, et avec ces guerriers que j'ai choisis, me jeter à la course au milieu de leur camp. Toi, Cléaridas, lorsque tu me verras attaché sur eux, les jeter probablement dans l'épouvante, prends avec toi les hommes que tu commandes, Amphipolitains et autres alliés; ouvre subitement les portes, et ne tarde pas à te précipiter dans la mêlée. C'est ainsi qu'on peut espérer de les plonger dans la terreur. Car des troupes qui surviennent après coup sont plus terribles aux ennemis que celles qu'ils ont en présence et dont ils soutiennent le choc. Sois brave comme tu le dois, puisque tu es Spartiate. Et vous, alliés, suivez-le avec courage, et croyez que le moyen de bien faire la guerre, c'est de le vouloir, de connaître l'honneur, et d'obéir à ceux qui commandent. Pensez qu'en ce jour, si vous avez du cœur, vous conserverez, avec la liberté, le titre d'alliés de Lacédémone; ou que sujets d'Athènes, si vous êtes assez heureux pour éviter la mort ou la servitude, vous porterez un joug plus pesant que jamais, et deviendrez pour les autres Grecs un obstacle à leur délivrance. Point de découragement, quand vous voyez pour quels intérêts vous combattez. Pour moi, je montrerai que je ne sais pas moins agir que conseiller les autres.»

X. Brasidas, après avoir ainsi parlé, prépara sa sortie; il rangea devant les portes qu'on appelle de Thrace, les troupes qu'il laissait à Cléaridas, et qui devaient sortir elles-mêmes au moment où il l'avait ordonné. Les Athéniens l'avaient vu descendre de Cerdylhium; et comme leurs regards plongeaient sur la ville, ils le vi-

rent offrir un sacrifice devant le temple de Pallas et mettre en ordre ses guerriers. Cléon était allé considérer le pays; ils lui annoncèrent qu'on apercevait dans la ville toute l'armée ennemie, et par-dessous les portes, les pieds d'un grand nombre de chevaux et d'hommes qui semblaient prêts à sortir. Sur cet avis, il s'avança et vit les choses par lui-même. Décidé à ne pas combattre avant l'arrivée des auxiliaires, tout assuré qu'il était de ne pouvoir cacher sa retraite, il en fit donner le signal. Il ordonna de défilé par l'aile gauche; c'était la manœuvre qu'il fallait faire pour aller à Éion; mais la trouvant trop lente, lui-même fit faire une conversion à l'aile droite, et présenta dans sa retraite le flanc nu aux ennemis. C'était l'occasion qu'attendait Brasidas; et voyant les Athéniens s'ébranler, il dit aux troupes qui devaient l'accompagner et aux autres: « Ces gens-là ne nous attendent pas: c'est ce qu'on reconnaît au mouvement de leurs têtes et de leurs armes. Ce n'est pas avec cette allure qu'on attend ceux qui viennent nous attaquer. Ouvrez les portes que j'ai ordonné d'ouvrir et marchons à l'instant sans crainte. » Lui-même sortit par les portes qui sont du côté de l'estacade, et par les premières de la longue muraille qui existait alors, et suivit droit à la course le chemin sur lequel on voit maintenant un trophée, en suivant la partie la plus forte de la place. Il tomba sur les Athéniens effrayés à la fois de leur désordre et frappés de son audace, les attaqua par le centre de leur armée, et les mit en fuite. Cléaridas, suivant l'ordre qu'il avait reçu, sortit en même temps par les portes de Thrace et donna sur les ennemis, qui se débandèrent, surpris et attaqués des deux côtés à la fois. Leur aile gauche, qui gagnait Éion et qui était en avant, se rompit tout à coup, et prit la fuite. Déjà elle cédait, quand Brasidas fut blessé en chargeant la droite. Les Athéniens ne le virent pas tomber, et ceux de ses soldats qui se trouvaient près de lui l'emportèrent. La droite des Athéniens fit plus de résistance. Pour Cléon, comme d'abord il n'avait pas eu dessein d'attendre l'ennemi, il prit aussitôt la fuite et fut arrêté et tué par un peltaste de Myrcinie¹. Ses hôpites

¹ Diodore de Sicile suppose que Cléon combattit et mourut en homme de cœur. On peut croire qu'il a suivi quelque écrivain de la faction de ce démagogue (lib. xiii, p. 122, éd. Rhodom.). Thucydide nous présente ainsi

se réunirent en peloton sur la colline; ils repoussèrent Cléaridas qui les chargea deux ou trois fois, et ne fléchirent que lorsque la cavalerie de Myrcinie et de Chalcide, jointe aux peltastes, les força de fuir. Ainsi toute l'armée d'Athènes fut mise en déroute et ne se sauva qu'avec peine. Les soldats dispersés prirent divers chemins à travers les montagnes; les uns furent tués sur la place en se défendant, d'autres reçurent la mort, atteints par la cavalerie chalcidienne; le reste chercha un asile dans Éion. Les guerriers qui avaient enlevé Brasidas et l'avaient tiré de la mêlée le portèrent à la ville, respirant encore. Il apprit que les siens étaient vainqueurs, et bientôt il rendit le dernier soupir. Le reste de l'armée revint de la poursuite avec Cléaridas, dépouilla les morts et dressa un trophée.

XI. Tous les alliés en armes suivirent la pompe funèbre de Brasidas; ses funérailles furent célébrées aux frais du public. Il fut inhumé dans la ville, en face de la place où est à présent le marché. Les citoyens entourèrent son monument d'une enceinte, lui consacrèrent une portion de terrain comme à un héros, et fondèrent en son honneur des jeux et des sacrifices annuels. Ils lui dédièrent leur colonie, le reconnaissant pour leur fondateur, abattirent les édifices consacrés à Agnon, et détruisirent tous les monumens qui pouvaient rappeler que la colonie lui devait son origine. Ils croyaient devoir leur salut à Brasidas, et cherchaient d'ailleurs à ménager l'alliance de Lacédémone, par la crainte qu'en ce moment Athènes leur inspirait. Ennemis de cette république, ils ne trouvaient ni le même plaisir ni la même utilité à révéler Agnon. Les Athéniens reçurent les corps des guerriers qu'ils avaient perdus. Il avait péri environ six cents hommes du côté des vaincus, et seulement sept hommes du côté des vainqueurs; car l'action avait été moins une bataille qu'une surprise et une déroute. Les Athéniens retournèrent chez eux après avoir recueilli leurs morts, et Cléaridas mit ordre aux affaires d'Amphipolis.

XII. Vers cette époque, à la fin de l'été¹, Rhamphias, Autocharidas et Épicydidas, lacédémoniens, conduisirent, pour la guerre de

affaire comme une déroute dans laquelle les vainqueurs ne perdirent que sept hommes, et Diodore nous montre des gens de marque mourant autour des deux généraux, jaloux d'imiter leur valeur. — ¹ Avant le 21 septembre.

Thrace, un secours de neuf cents hoplites. Arrivés à Héraclée, dans la Trachinie, ils s'y arrêtèrent pour remédier à quelques désordres qu'ils crurent y trouver. Ils y étaient quand se passa l'affaire dont nous venons de parler, et l'été finit.

XIII. Dès le commencement de l'hiver¹, Rhamphias et ses collègues s'avancèrent jusqu'à Piérie, dans la Thessalie; mais comme les Thessaliens voulaient s'opposer à leur passage, que Brasidas était mort, et que c'était à lui qu'ils menaient leur armée, ils retournèrent sur leurs pas. Ils pensaient qu'elle n'était plus nécessaire depuis la défaite et le départ des Athéniens, et ils ne se croyaient pas en état de suivre les projets de Brasidas. Mais ce qui les décida le plus au retour, c'est qu'à leur départ ils avaient su que les esprits des Lacédémoniens inclinaient vers la paix.

XIV. Après l'affaire d'Amphipolis, et depuis que Rhamphias fut sorti de la Thessalie, il ne se commit de part ni d'autre aucune hostilité, et les pensées se tournèrent plutôt vers la réconciliation. Les Athéniens, maltraités à Délium, et peu après à Amphipolis, n'avaient plus cette ferme confiance dans leurs forces qui les avait empêchés d'entendre à un accommodement, quand, éblouis de leur fortune présente, ils s'étaient flattés de conserver toujours la supériorité. Ils craignaient aussi leurs alliés que les nouveaux désastres pouvaient animer encore plus à la défection. Ils se repentaient de n'avoir pas traité, quand, après l'affaire de Pylos, ils se trouvaient dans un état respectable. D'un autre côté, les Lacédémoniens voyaient cheminer la guerre d'une manière bien opposée à leurs premières pensées, quand ils avaient cru n'avoir qu'à ravager l'Attique pour détruire en quelques années la puissance d'Athènes. Ils avaient souffert à Sphactérie une humiliation dans laquelle jamais Sparte n'était tombée. Des gens de guerre sortaient de Cythère et de Pylos pour dévaster leurs campagnes, et les Hilotes se livraient à la désertion. Ils s'attendaient toujours à voir ce qui en restait, dans l'espoir d'obtenir des secours du dehors, tramer, comme autrefois, quelques nouveautés. Il se joignait à ces circonstances, que la trêve de trente ans, conclue avec les Argiens, allait expirer, et ceux-ci n'en voulaient pas faire

¹ Aussitôt après le 21 septembre.

une autre qu'on ne leur eût restitué Cynurie. Les Lacédémoniens sentaient l'impossibilité de soutenir à la fois la guerre contre Argos et contre Athènes; ils soupçonnaient d'ailleurs quelques villes du Péloponnèse d'être près de se tourner vers le parti des Argiens; et c'est ce qui survint en effet.

XV. Comme de part et d'autre on s'occupait de ces raisonnemens, on crut devoir s'accorder, et Lacédémone surtout, par l'envie de retirer les guerriers pris à Sphactérie. Il se trouvait entre eux ses Spartiates des premières conditions, et liés de parenté avec les plus illustres familles. Dès l'instant de leur captivité, on avait négocié leur délivrance; et les Athéniens, dans leur prospérité, avaient refusé de l'accorder à des conditions raisonnables; mais ils n'avaient pas été plus tôt humiliés à Délium, que les Lacédémoniens avaient saisi cette occasion, certains alors d'être mieux reçus; ils avaient conclu la trêve d'un an, pendant laquelle devaient se tenir des conférences pour délibérer sur une plus longue pacification.

XVI. Elle devint plus facile après la défaite des Athéniens à Amphipolis, et la mort de Cléon et de Brasidas. C'était eux qui, des deux côtés, s'étaient le plus opposés à la paix, l'un parce que la guerre était la source de ses prospérités et de sa gloire; l'autre, parce qu'il sentait qu'en temps de paix, on verrait mieux qu'il n'était qu'un scélérat, et que ses calomnies obtiendraient moins de confiance. Mais quand ils ne furent plus, ceux qui avaient le plus de part au gouvernement des deux républiques, Plistoanax, fils de Pausanias, roi de Lacédémone, et Nicias, fils de Nicérat, le général de son temps qui avait le plus de succès, montrèrent un penchant décidé pour le repos. Nicias, avant d'éprouver des revers, et pendant qu'il jouissait de l'estime publique, voulait, pour le moment présent, mettre à l'abri ses prospérités, goûter la tranquillité après les fatigues, et en faire jouir la patrie; pour l'avenir, il aspirait à laisser la réputation de n'avoir jamais trompé l'espérance de l'état. Il pensait que du calme seul pouvaient naître ces avantages, qu'on ne saurait les obtenir qu'en ne donnant rien au hasard, et que la paix seule était exempte de danger. Pour Plistoanax, ses ennemis le tourmentaient au sujet de son rappel¹, habiles à susciter des scrupules aux Lacédémone-

¹ Voy., sur la disgrâce et l'exil de Plistoanax, liv. II, c. XXX.

niens, et ardents à le leur reprocher sans cesse à chaque revers, comme si leurs malheurs n'avaient d'autre cause que ce rappel qu'ils traitaient d'illégal. Ils l'accusaient, ainsi qu'Aristoclès son frère, d'avoir gagné la prêtresse de Delphes, et d'avoir long-temps fait donner pour réponse aux théores¹ qui venaient de Lacédémone consulter l'oracle, qu'ils eussent à rappeler chez eux des terres étrangères la race du demi-dieu, fils de Jupiter, s'ils ne voulaient pas labourer la terre avec un soc d'argent². Plistoanax s'était réfugié sur le Lycée, parce qu'on avait attribué son retour de l'Attique aux présens qu'il avait reçus. Il habitait l'enceinte consacrée à Jupiter, et y occupait la moitié de la chapelle, par crainte des Lacédémoniens. Il fut enfin rappelé au bout de dix-neuf ans, et l'on solennisa son retour par les mêmes chœurs de chants et les mêmes sacrifices qui avaient été institués pour l'inauguration des rois lors de la fondation de Lacédémone.

XVII. Affligé de ces propos dangereux, il crut que, dans la paix, quand les Lacédémoniens, à l'abri des adversités, auraient recouvré leurs prisonniers, il cesserait de se trouver en prise à ses ennemis; au lieu qu'en temps de guerre, on ne pouvait jouir de l'autorité, sans être exposé nécessairement aux calomnies, dès qu'il survenait quelques revers. Il travailla donc avec ardeur à un accommodement. Pendant l'hiver, on porta des paroles de paix; et à l'arrivée du printemps, les Lacédémoniens se mirent en mouvement, firent des préparatifs, et envoyèrent dans toutes les villes, comme s'ils eussent eu dessein de se fortifier dans l'Attique; mais ils voulaient seulement rendre les Athéniens plus traitables. Enfin, après des conférences et bien des demandes faites de part et d'autre, on tomba d'accord que chacun rendrait ce qu'il avait pris pendant la guerre, et que les Athéniens garderaient Nisée. Ils avaient réclamé Platée, et les Thébains avaient répondu qu'ils garderaient cette place, parce que les habitans s'étaient jetés dans leurs bras par les suites d'une convention libre, et non par force ni par trahison; Nisée, par les mêmes raisons, devait rester aux Athé-

¹ On appelait *théores* les citoyens députés pour quelques solennités religieuses, et pour consulter les oracles.

² C'est-à-dire voir leurs terres stériles, souffrir les horreurs de la famine, et acheter les vivres fort cher. (Scoliaite.)

niens. Les Lacédémoniens convoquèrent leurs alliés ; tous furent d'accord des articles convenus, et les confirmèrent par leurs suffrages, excepté les Bœotiens, les Corinthiens, ceux d'Élée et de Mégare, et d'autres à qui ce traité ne plaisait pas. La paix fut conclue ; les Lacédémoniens et leurs alliés la consacèrent par des cérémonies religieuses, et par les sermens qu'ils prêtèrent aux Athéniens ; ceux-ci remplirent envers les Lacédémoniens les mêmes formalités. Voici quelles furent les conditions :

XVIII. « ¹ Les Athéniens, les Lacédémoniens et les alliés ont fait la paix aux conditions suivantes, dont chaque ville a juré l'observation. Chacun, à sa volonté, pourra, suivant les anciens usages, offrir des sacrifices dans les temples qui sont communs à tous les Grecs, y aller sans crainte par terre et par mer, y consulter les oracles, y envoyer des théores.

« Le terrain de Delphes consacré à Apollon, le temple qui y est bâti, et Delphes enfin dans toute son étendue, sont libres sous leurs lois, exempts de tout tribut, et soumis à leur seule justice suivant les anciens usages.

« La paix durera pendant cinquante ans, sans dol ni dommage, sur terre et sur mer, entre les Athéniens et les alliés des Athéniens, et les Lacédémoniens et les alliés des Lacédémoniens.

« Qu'il ne soit permis de porter les armes, dans la vue de nuire, ni aux Lacédémoniens et à leurs alliés contre les Athéniens et leurs alliés, ni aux Athéniens et leurs alliés contre les Lacédémoniens et leurs alliés ; qu'il leur soit interdit toute ruse et toute sorte de machination.

« S'il survient entre eux quelque différend, qu'ils aient recours aux voies de la justice et aux sermens, suivant les conventions qu'ils auront faites.

« Que les Lacédémoniens et leurs alliés rendent Amphipolis aux Athéniens.

« Qu'il soit permis aux habitans de toutes les villes que les Lacédémoniens rendront aux Athéniens de se transporter ou ils voudront, en emportant ce qui leur appartient.

¹ Nous avons cru devoir traduire ce traité dans toute sa simplicité ; c'est ce que n'ont pas osé faire même les interprètes latins. Il est bon de montrer aux modernes que les Grecs eux-mêmes, qui étaient si sensibles aux charmes du style, ne se piquaient pas de beau style quand il ne fallait que de la clarté.

« Que les villes conservent leurs propres lois, en payant le même tribut auquel elles étaient taxées du temps d'Aristide.

« Qu'il ne soit permis aux Athéniens ni à leurs alliés de prendre les armes, dans le dessein de leur nuire, dès qu'ils auront payé le tribut, puisque la paix est faite. Ces villes sont : Argila, Stagyre, Acanthe, Schólus, Olynthe, Spartólus. Qu'elles n'entrent en alliance ni avec les Lacédémoniens ni avec les Athéniens. Que cependant, si les Athéniens les y font consentir par la voie de la persuasion, il soit permis à celles qui le voudront, d'entrer dans l'alliance d'Athènes.

« Que les Mécybernæens, les Panæens, les Singæens habitent leurs propres villes, ainsi que ceux d'Olynthe et d'Acanthe.

« Que les Lacédémoniens et leurs alliés rendent aux Athéniens Panactum ; et que les Athéniens rendent aux Lacédémoniens Coryphasium, Cythère, Méthone, Ptéléum et Atalante.

« Qu'ils rendent aussi tous les hommes de Lacédémone qu'ils ont dans les prisons d'Athènes, ou de quelque autre lieu que ce soit de leur domination ; qu'ils renvoient les Péloponnésiens assiégés dans Scione, et tous les autres alliés de Lacédémone qui se trouvent dans cette place, et tous ceux, en général, que Brasidas y a fait passer ; enfin que la liberté soit rendue à tout allié de Lacédémone qui se trouve dans les prisons d'Athènes, ou de quelque lieu de sa domination.

« Qu'en conséquence, les Lacédémoniens et leurs alliés rendent ce qu'ils ont d'Athéniens et d'alliés d'Athènes.

« Que les Athéniens prononcent, à leur gré, sur les habitans de Scione, de Toroné, et des autres villes qui sont sous leur puissance.

« Que les Athéniens prêtent serment aux Lacédémoniens et à leurs alliés, spécialement dans chaque ville ; qu'ils prêtent le serment particulier à chaque ville, et que chacune d'elles regarde comme le plus inviolable : que ce serment soit conçu ainsi : Je m'en tiendrai aux articles convenus, et à la teneur du traité, sans dol, et conformément à la justice.

« Que les Lacédémoniens et leurs alliés fassent le même serment aux Athéniens.

« Que l'une et l'autre république le renouvelle tous les ans : qu'il soit inscrit sur des colonnes

à Olympie, à Delphes, sur l'isthme, à Athènes, dans la citadelle, à Lacédémone, dans l'Amyclée.

« Si l'une ou l'autre des parties contractantes a oublié quelque point, ou si elles désirent, pour de justes raisons, faire quelques changements aux points convenus, elles le pourront l'une et l'autre sans manquer au serment, quand elles en seront tombées mutuellement d'accord.

XIX. La ratification du traité fut présidée par l'éphore Plistolas, le quatrième jour avant la fin du mois artémisium, et à Athènes par l'archonte Alcée, le sixième jour avant la fin du mois élaphébolion. Ceux qui prêtèrent le serment, et remplirent les rites sacrés, furent, de la part des Lacédémoniens, Plistolas, Damagète, Chionis, Métagénas, Achante, Daithus, Ischagoras, Philocharidas, Zeuxidas, Anthippe, Tellis, Alciniidas, Empédiás, Ménas, et Lamphile; et de la part des Athéniens, Lampon, Isthmionique, Niclas, Iachès, Euthydème, Proclès, Pythodore, Agnon, Myrtilé, Thrasyclès, Théagène, Aristocète, Iolcius, Timocrate, Léon, Lamacus, Démosthène.

XX. Cette trêve fut conclue à la fin de l'hiver¹, lorsqu'on entra déjà dans le printemps, aussitôt après les fêtes de Bacchus qui se célèbrent dans la ville, dix ans accomplis, et quelques jours après la première invasion de l'Attique et le commencement de cette guerre. Il faut plutôt avoir égard à l'ordre des temps qu'aux magistrats qui ont rempli quelque part la dignité d'archonte ou quelques autres charges, et dont les noms servent à désigner les époques des événements; car on ne voit pas exactement si une chose est arrivée au commencement ou au milieu de leur magistrature, et comment elle y coïncide; au lieu que si l'on compte, comme j'ai fait, par hiver et par été, on verra qu'en supputant ces deux moitiés d'année qui forment une année entière, cette première guerre a duré dix étés et autant d'hivers.

XXI. Les Lacédémoniens (car c'était eux qui devaient les premiers rendre ce qu'ils avaient), renvoyèrent sans délai les prisonniers qui étaient entre leurs mains. Ils firent passer en Thrace Ischagoras, Ménas et Philocharidas, avec un ordre pour Cléaridas de remettre Amphipolis

¹ Onzième année de la guerre du Péloponnèse, troisième année de la quatre-vingt-neuvième olympiade, quatre cent vingt-deux ans avant l'ère vulgaire. 10 avril.

aux Athéniens, et pour les autres commandans d'accepter la trêve, en se conformant aux articles qui les concernaient en particulier; mais ils trouvèrent le traité désavantageux, et ne s'y soumirent pas. Cléaridas ne restitua pas non plus Amphipolis: il agissait par complaisance pour les Chalcidiens; mais il donnait pour raison qu'il n'était pas en son pouvoir de la rendre malgré eux. Lui-même se hâta de partir avec les députés de la Chalcidique, pour faire à Lacédémone l'apologie de sa conduite, s'il arrivait qu'Ischagoras et ses collègues l'accussassent de désobéissance; il voulait en même temps savoir si l'on ne pouvait pas encore faire des changements au traité. Il le trouva ratifié, et repartit aussitôt, envoyé de nouveau par les Lacédémoniens, qui lui prescrivirent surtout de restituer la place, ou sinon d'en retirer tout ce qui s'y trouvait de Péloponnésiens.

XXII. Les Lacédémoniens engagèrent ceux des alliés qui se trouvaient à Lacédémone, et qui n'avaient pas reçu la trêve, à l'accepter; mais ceux-ci continuaient de donner les mêmes prétextes sur lesquels ils l'avaient rejetée, et disaient qu'ils ne s'y soumettraient pas qu'on n'en eût rendu les conditions plus justes. Les Lacédémoniens ne pouvant se faire écouter, les renvoyèrent, et firent eux-mêmes avec Athènes une alliance particulière, persuadés que les Argiens qui, par l'organe d'Ampélias et de Lichas, venus de leur part, refusaient de traiter, ne seraient pas fort redoutables pour eux, sans l'appui des Athéniens, et que le reste du Péloponnèse resterait tranquille. Car ce serait aux Athéniens que ceux d'Argos auraient recours, s'ils en avaient la liberté. Comme les députés d'Athènes se trouvaient à Lacédémone, on eut avec eux des conférences, et elles se terminèrent par un traité d'alliance qui fut confirmé sous la foi du serment. Voici comment il était conçu:

XXIII. « Les Lacédémoniens seront alliés d'Athènes pendant cinquante ans.

« Si des ennemis entrent sur le territoire de Lacédémone et y exercent des hostilités, les Athéniens y apporteront les secours les plus efficaces qu'il leur sera possible. Si les ennemis se retirent, après avoir ravagé la campagne, ils seront regardés comme ennemis de Lacédémone et d'Athènes; les deux puissances leur feront la guerre, et ne leur accorderont la paix que d'un

commun consentement. Ces articles seront observés avec justice, avec zèle, et sans fraude.

« Si quelques ennemis entrent sur le territoire d'Athènes, et y exercent des hostilités, les Lacédémoniens y porteront les secours les plus puissans, suivant leur pouvoir; si les ennemis se retirent après avoir ravagé la campagne, ils seront ennemis de Lacédémone et d'Athènes; les deux puissances leur feront la guerre, et ne leur accorderont la paix que d'un commun consentement. Ces articles seront observés avec justice, avec zèle et sans fraude.

« Si les esclaves se soulèvent, les Athéniens porteront des secours aux Lacédémoniens de toutes leurs forces, autant qu'il sera en leur puissance.

« Ce traité sera juré des deux côtés par ceux qui ont juré les premières conventions. Il sera renouvelé tous les ans; et, pour cet effet, les Lacédémoniens se rendront à Athènes aux fêtes de Bacchus, et les Athéniens à Lacédémone, à celles d'Hyacinthe.

« Les deux peuples élèveront chacun une colonne, l'une à Lacédémone, près du temple d'Apollon, dans l'Amyclée, et l'autre à Athènes, dans la citadelle, près du temple de Pallas¹.

« Si les Lacédémoniens et les Athéniens jugent à propos d'ajouter quelque chose à ce traité, ou d'en retrancher, ils le pourront sans enfreindre leur serment. »

XXIV. Le serment fut prêté, du côté de Lacédémone, par Plistoanax, Agis, Plistolas, Damagète, Chionis, Métagène, Achante, Daïthe, Ischagoras, Philocharidas, Zeuxidas, Anthippe, Alcinaidas, Tellis, Empédiás, Ménas, Laphilus: et de la part d'Athènes, par Lampon, Isthmionique, Lachès, Nicias, Euthydème, Proclès, Pythodore, Agnon, Myrtille, Thrasyclès, Théagène, Aristocrate, Iolicus, Timocrate, Léon, Lamachus, Démosthène.

Cette alliance fut conclue peu de temps après la trêve. Les Athéniens rendirent aux Lacédémoniens les prisonniers qu'ils avaient faits à Sphactérie, et l'été de la onzième année commença. J'ai écrit de suite ce qui s'est passé dans ces dix années de la première guerre.

XXV. Après le traité de paix et d'alliance conclu entre les Lacédémoniens et les Athéniens

¹ Il faut sous-entendre que le traité devait être inscrit sur ces colonnes.

à la suite de la guerre de dix ans, Plistolas étant épheure de Lacédémone, et Alcée, archonte d'Athènes, la paix fut établie entre les peuples qui consentirent à la recevoir¹. Mais les Corinthiens et quelques habitans des villes du Péloponnèse troublèrent cet accord, et de nouveaux mouvemens des alliés s'annoncèrent aussitôt contre les Lacédémoniens. Ceux-ci, dans la suite du temps, devinrent eux-mêmes suspects aux Athéniens, pour n'avoir pas rempli certains articles du traité. Cependant il s'écoula sept ans et deux mois sans que les deux peuples portassent les armes dans le pays l'un de l'autre; mais au dehors, malgré cette trêve mal assurée, ils se faisaient réciproquement beaucoup de mal. Obligés enfin de la rompre après un intervalle de dix ans, ils en vinrent à une guerre ouverte.

XXVI. Le même Thucydide d'Athènes a écrit ces événemens dans l'ordre qu'ils se sont passés, par été et par hiver, jusqu'aux temps où les Lacédémoniens détruisirent la domination d'Athènes, et s'emparèrent des longues murailles et du Pirée. Jusqu'à cette époque, la durée de la guerre fut en tout de vingt-sept ans. Ce serait à tort qu'on voudrait ne pas regarder comme un temps de guerre, celui qui s'écoula pendant la trêve. On n'a qu'à considérer cette période par les faits, tels que nous les avons rapportés, et l'on verra qu'on ne peut la regarder comme un temps de paix, puisque, dans sa durée, on ne fit ni ne reçut de part et d'autre toutes les restitutions qui avaient été convenues. D'ailleurs, sans parler des guerres de Mantinée et d'Épidaure, les deux partis eurent encore d'autres reproches à se faire, et les alliés de Thrace ne cessèrent de se conduire en ennemis. Quant aux Bœotiens, ils ne firent qu'une suspension d'armes de dix jours². Ainsi donc, en joignant ensemble la première guerre de dix ans, la trêve mal assise qui la suivit, et la guerre qui lui succéda, on trouvera le même nombre d'années

¹ Depuis le 18 mars.

² Cela ne signifie pas que cette trêve ou suspension d'armes ne dût avoir qu'une durée de dix jours, mais qu'elle devait durer dix jours, après que l'un ou l'autre parti aurait déclaré qu'il y voulait renoncer. D'autres passages de notre auteur prouvent que ces trêves de dix jours étaient quelquefois de longue durée, et que certaines villes aimaient mieux s'en contenter que d'en solliciter de plus longues.

que j'ai compté, et quelques jours de plus, en supputant suivant l'ordre des temps. C'est le seul événement qui se soit accordé avec les prédictions, et qui favorise ceux qui veulent y croire; car je me rappelle que, depuis l'origine jusqu'à la fin de la guerre, bien des gens avançaient qu'elle devait durer trois fois neuf années. J'ai vécu en âge de raison pendant tout le temps de cette guerre; et j'ai donné toute mon attention à en connaître exactement les circonstances. J'ai passé vingt ans exilé de ma patrie, après mon généralat d'Amphipolis; j'ai eu part aux affaires dans l'un et dans l'autre parti, et je me suis d'autant mieux instruit de celles des Péloponnésiens, que mon exil me laissait plus de tranquillité. Je rapporterai donc les différends qui s'élevèrent au bout de dix ans, la rupture de la trêve, et les hostilités qui la suivirent.

XXVII. Quand la trêve de cinquante ans, et l'alliance qui en fut la suite, eurent été conclues, les députés du Péloponnèse, qui avaient été convoqués pour cet objet, se retirèrent de Lacédémone. Ils retournèrent chez eux, excepté les Corinthiens qui passèrent d'abord à Argos, et y eurent des conférences avec quelques magistrats. Ils leur firent entendre que, puisque ce n'était pas pour l'avantage, mais pour l'asservissement du Péloponnèse, que les Lacédémoniens avaient fait la paix avec les Athéniens, auparavant leurs plus grands ennemis, et s'étaient unis avec eux par une alliance, il était du devoir des Argiens de considérer comment on pourrait sauver le Péloponnèse; qu'ils devaient décréter que toutes les villes de la Grèce qui le voudraient, pourvu qu'elles fussent libres et dans la jouissance de leurs droits, pouvaient contracter avec eux une alliance mutuelle et défensive; qu'on élirait un petit nombre de citoyens revêtus de pleins pouvoirs, pour n'être pas obligé de conférer devant le peuple, et pour que ceux qui ne pourraient faire entrer la multitude dans leurs sentimens, ne fussent pas connus. Ils assuraient que, par haine contre Lacédémone, bien des villes ne manqueraient pas d'entrer dans cette ligue. Après avoir ouvert cet avis, ils retournèrent chez eux.

XXVIII. Les Argiens qui avaient écouté ces propositions, les portèrent aux magistrats et au peuple: elles furent décrétées; et il se fit une élection de douze citoyens avec qui pourraient

contracter alliance tous ceux des Grecs qui le jugeraient à propos. On excepta les Athéniens et les Lacédémoniens, avec qui personne n'eut la permission de traiter sans la participation du peuple d'Argos. Les Argiens consentirent d'autant plus volontiers à cette résolution, qu'ils se voyaient près d'entrer en guerre avec Lacédémone; car le traité qu'ils avaient avec cette puissance touchait à sa fin, et ils espéraient commander les forces du Péloponnèse. On avait, à cette époque, une fort mauvaise opinion de Lacédémone, et ses revers l'avaient rendue méprisable: au lieu qu'Argos, qui n'avait pris aucune part à la guerre de l'Attique, et qui, en paix avec les deux puissances, en avait recueilli les fruits, se trouvait dans la situation la plus florissante. Ce fut ainsi que les Argiens reçurent dans leur alliance ceux des Grecs qui voulurent y être compris.

XXIX. Les Mantinéens et leurs alliés, par la crainte que leur inspirait Lacédémone, entrèrent les premiers dans cette confédération; car une portion de l'Arcadie, pendant que la guerre contre les Athéniens durait encore, s'était rangée sous l'obéissance de Mantinée, et ils pensaient que Lacédémone, rendue au repos, ne les verrait pas d'un œil tranquille exercer cet empire. Ce fut donc avec joie qu'ils se tournèrent du côté des Argiens. Ils les regardaient comme une puissance respectable, toujours ennemie de Lacédémone, et chez qui se trouvait en vigueur, comme chez eux, le gouvernement populaire. Quand la défection des Mantinéens fut déclarée, le reste du Péloponnèse murmura qu'il fallait suivre leur exemple; on imaginait qu'ils avaient vu plus clair que les autres; on était d'ailleurs irrité contre Lacédémone par plusieurs raisons; entre autres, parce que le traité portait que, sans enfreindre leurs sermens, les deux villes de Lacédémone et d'Athènes pourraient y faire les additions et les retranchemens qu'il leur plairait. C'était surtout cette clause qui troublait le Péloponnèse; elle faisait soupçonner que les Lacédémoniens, d'intelligence avec les Athéniens, avaient dessein de l'assujettir: sans cela, il aurait été juste qu'elle fût commune à tous les alliés. Ainsi, la plupart effrayés, s'empressèrent chacun séparément, d'entrer dans l'alliance d'Argos.

XXX. Les Lacédémoniens eurent connais-

sance des murmures du Péloponnèse, et ils n'ignoraient pas que les Corinthiens en étaient les auteurs, et qu'ils allaient traiter avec Argos. Ils leur envoyèrent des députés pour en prévenir les effets. Ils leur adressaient des plaintes sur ce que tous ces mouvemens étaient le fruit de leurs instigations, et sur ce qu'ils se disposaient à les abandonner, pour embrasser l'alliance des Argiens. Ils leur faisaient représenter que ce serait enfreindre leurs sermens, ajoutant que c'était déjà même se rendre coupables que de ne pas accepter la trêve conclue avec Athènes, puisque le traité portait que ce qui serait décrété par la pluralité des alliés les engagerait tous, à moins qu'il n'y eût quelque empêchement de la part des dieux ou des héros.

Tous ceux des alliés qui avaient aussi refusé de prendre part à la trêve se trouvaient alors à Corinthe; ils y avaient été mandés auparavant : ce fut en leur présence que les Corinthiens répondirent aux députés de Lacédémone. Ils ne se plaignirent pas ouvertement de ce que les Athéniens ne leur avaient pas restitué Solium et Anactorium, ni des autres injustices contre lesquelles ils pouvaient se croire en droit de réclamer; mais affectant de donner un grand motif à leur conduite, ils déclarèrent qu'ils ne trahiraient pas les Grecs de Thrace; qu'ils s'étaient particulièrement engagés avec eux par serment, aussitôt que ces Grecs, avec les habitans de Potidée, s'étaient détachés de l'alliance d'Athènes, et que, dans la suite, ils avaient encore renouvelé cette promesse. Ils soutenaient que, par conséquent, en refusant de participer à la trêve des Athéniens, ils n'enfreignaient pas le serment des alliés, puisque ayant pris les dieux à témoin de leurs engagements, ils se rendraient parjures s'ils pouvaient trahir ceux qui avaient reçu leur loi; qu'on avait réservé les empêchemens qui proviendraient de la part des dieux ou des héros, et qu'il était clair qu'ils étaient liés par un empêchement divin. Voilà ce qu'ils dirent au sujet de leurs anciens sermens. Quant à l'alliance avec les Argiens, ils répondirent qu'ils se consulteraient avec leurs amis, et qu'ils feraient ce qui serait juste. Les députés de Lacédémone se retirèrent : il se trouvait aussi à Corinthe des députés d'Argos qui prièrent les Corinthiens d'entrer dans leur alliance, et de ne

pas différer : ceux-ci les engagèrent à se trouver au prochain congrès qui se tiendrait à Corinthe.

XXXI. Ces députés furent aussitôt suivis de ceux d'Élée, qui d'abord contractèrent une alliance avec les Corinthiens; de là ils passèrent chez les Argiens, suivant leur mission, et s'engagèrent dans l'alliance d'Argos. Ils étaient brouillés avec les Lacédémoniens au sujet de Lépréum : car, pendant une guerre que les Lépréates avaient eue autrefois avec quelques Arcadiens, ils avaient invité les Éléens à leur alliance, à condition de leur abandonner la moitié du pays; mais, à la fin de la guerre, les Éléens le laissèrent tout entier aux Lépréates, sous l'obligation d'offrir, chaque année, un talent à Jupiter Olympien. Ce tribut avait été acquitté jusqu'à la guerre d'Athènes, qui offrit le prétexte de s'en dispenser. Les Éléens voulurent contraindre les Lépréates à remplir leur engagement; et ceux-ci s'en remirent à l'arbitrage de Lacédémone. Les Éléens, en voyant les Lacédémoniens devenus les juges de ce différend, crurent qu'ils n'obtiendraient pas justice, déclinaient l'arbitrage, et ravagèrent le pays des Lépréates. Les Lacédémoniens n'en prononcèrent pas moins le jugement; ils déclarèrent que les Lépréates étaient libres, et que les Éléens avaient tort. Ceux-ci ne s'en tinrent pas à cette décision; ils firent passer à Lépréum une garnison d'hoplites; et sur le principe que c'était une ville rebelle, et qui leur appartenait, que les Lacédémoniens prenaient sous leur protection, ils mirent en avant l'article par lequel il était dit que chacun aurait ce qui lui avait appartenu au moment où il était entré en guerre avec Athènes. Ils prétendirent n'avoir pas obtenu ce qui leur appartenait, se détachèrent de Lacédémone pour s'unir aux Argiens, et entrèrent en alliance avec eux, comme il avait été résolu d'avance.

Aussitôt après, les Corinthiens et les Chalcidiens de Thrace entrèrent aussi dans l'alliance d'Argos. Les Bœotiens et les Mégariens se disaient déterminés à suivre ces exemples; mais ils se tinrent en repos, méprisés des Corinthiens, et croyant que, soumis, comme ils l'étaient, au gouvernement d'un petit nombre, le régime populaire d'Argos leur convenait moins que la constitution de Lacédémone.

XXXII. Vers le même temps de cet été¹, les Athéniens prirent Scione d'assaut : ils tuèrent les hommes en âge de porter les armes, réduisirent en esclavage les enfans et les femmes, et donnèrent le territoire à cultiver aux Platéens. Ils rétablirent les Déliens à Délos, se rappelant les malheurs qu'eux-mêmes avaient éprouvés à la guerre, et se croyant obligés, par une réponse du dieu, à remettre ces infortunés en possession de leur Ile.

Les Phocéens et les Locriens commencèrent la guerre. Les Corinthiens et les Argiens, dès lors alliés entre eux, se portèrent à Tégée, pour la soustraire à la domination de Lacédémone. Ils considéraient que c'était une portion considérable du Péloponnèse, et s'ils pouvaient se l'attacher, ils espéraient avoir le Péloponnèse tout entier. Mais les Tégéates ayant déclaré qu'ils n'entreprendraient rien contre Lacédémone, les Corinthiens, qui jusqu'alors avaient agi avec beaucoup de chaleur, montrèrent moins de penchant à brouiller. Ils appréhendaient que personne ne se joignît plus à leur faction. Ils allèrent cependant trouver les Bœotiens, et les prièrent d'entrer dans leur alliance et dans celle des Argiens, et d'agir, sur le reste, de concert avec eux. Les Bœotiens avaient une suspension d'armes de dix jours avec les Athéniens ; elle avait été conclue peu après la trêve de cinquante ans. Les Corinthiens les prièrent de les suivre à Athènes, de négocier pour eux un traité semblable, et si les Athéniens le refusaient, de renoncer eux-mêmes à celui qu'ils avaient obtenu, et de ne traiter à l'avenir que d'un commun accord. Les Bœotiens, à ces propositions, demandèrent du temps pour se déterminer sur l'alliance d'Argos. Cependant ils les accompagnèrent à Athènes ; mais ils ne purent leur obtenir la suspension d'armes de dix jours. Les Athéniens répondirent que si les Corinthiens étaient alliés de Lacédémone, ils jouissaient de la trêve. Ce refus ne put engager les Bœotiens à renoncer à la suspension d'armes, quoique les Corinthiens les pressassent de le faire, et leur reprochassent même de s'y être engagés. Il y eut d'ailleurs, sans traité, un armistice entre Corinthe et Athènes.

XXXIII. Le même été² les Lacédémoniens,

¹ Après le 16 avril.

² Fin de mai.

sous la conduite de Plistoanax, fils de Pausanias, roi de Lacédémone, portèrent la guerre avec toutes leurs forces chez les Parrhasiens, en Arcadie. Ce peuple, sujet des Mantinéens, était alors dans un état de sédition, et c'était lui-même qui les appelait. Ils voulaient en même temps, s'il était possible, détruire les fortifications qu'avaient élevées les Mantinéens à Cypsélès, où ils entretenaient une garnison, quoique cette place fût située dans la campagne de Parrhasia, près de la Sciritide, qui fait partie de la Laconie. Les Lacédémoniens ravagèrent le pays des Parrhasiens. Les Mantinéens remirent la garde de la ville aux Argiens, et se contentèrent d'y entretenir garnison pour leurs alliés. Ils se retirèrent, dans l'impuissance de sauver et les fortifications de Cypsélès et les villes du pays des Parrhasiens. Les Lacédémoniens mirent ceux-ci dans l'indépendance, détruisirent les murailles, et retournèrent chez eux.

XXXIV. Le même été, revinrent de Thrace à Lacédémone les guerriers qui étaient partis avec Brasidas. Ce fut Cléaridas qui les ramena après la trêve. Les Lacédémoniens décrétèrent que les hilotes qui avaient combattu avec Brasidas seraient libres, et pourraient choisir leur habitation. Mais, peu de temps après, dès lors en différends avec les Éléens, ils les placèrent à Lépréum, sur les confins de la Laconie et de l'Élide, avec les néodamodes¹. Quant à leurs concitoyens qui avaient été pris à Sphactérie, et qui avaient rendu les armes, dans la crainte que, s'ils conservaient l'honneur, ils ne se crussent humiliés et ne tentassent quelque révolution, ils les notèrent d'infamie, quoique quelques-uns fussent déjà dans les dignités. Cette peine les privait du droit d'exercer aucune magistrature, et de pouvoir acheter ni vendre ; mais dans la suite on leur rendit l'honneur.

XXXV. Dans le même été², les Dictidiens prirent Thyssus, ville alliée d'Athènes, et située sur le mont Athos. Pendant toute cette saison, le commerce entre les Athéniens et les peuples

¹ Il y avait chez les Lacédémoniens plusieurs classes d'affranchis. Les néodamodes en étaient une. Il paraît, suivant la force du mot, que c'était ceux qui avaient reçu depuis peu la liberté.

² Onzième année de la guerre du Péloponnèse, quatrième année de la quatre-vingt-neuvième olympiade, quatre cent vingt-un ans avant l'ère vulgaire.

du Péloponnèse ne fut point interrompu; mais il n'en est pas moins vrai qu'aussitôt après la conclusion du traité, il régna des défiances entre les Athéniens et les Lacédémoniens. Ces soupçons étaient fondés sur ce que ni les uns ni les autres ne se rendaient réciproquement les places qu'ils auraient dû restituer. C'était aux Lacédémoniens qu'il était échu par le sort de faire les premiers ces restitutions, et ils n'avaient rendu ni Amphipolis ni d'autres conquêtes auxquelles ils devaient renoncer. Ils n'engageaient ni les alliés de Thrace, ni les Corinthiens, ni les Bœotiens à recevoir la trêve, quoiqu'ils continuassent de promettre que, sur le refus de ces peuples, ils les forceraient, conjointement avec les Athéniens, à l'accepter. Ils avaient fixé un terme auquel ceux qui n'y seraient pas entrés seraient regardés comme ennemis des deux nations; mais ils n'avaient pas pris cet engagement par un acte formel. Les Athéniens, qui voyaient toutes ces promesses rester sans effet, soupçonnèrent que Lacédémone avait d'injustes desseins; aussi, de leur côté, ne restituèrent-ils point Pylos qu'elle réclamait; ils se repentaient même d'avoir rendu les prisonniers de Sphactérie, et ils gardaient le reste de leurs conquêtes, en attendant qu'elle remplît ses engagements. Les Lacédémoniens prétendaient avoir fait tout ce qui était en leur pouvoir; ils avaient rendu les prisonniers d'Athènes qui étaient entre leurs mains; ils avaient retiré leurs guerriers de la Thrace, et ils s'étaient acquittés de tout ce qui ne dépendait que d'eux-mêmes. Ils disaient qu'ils n'étaient pas maîtres d'Amphipolis pour la restituer; qu'ils essaieraient de faire accéder à la trêve les Bœotiens et les Corinthiens, de procurer la restitution de Panactum, et de faire rendre tous les prisonniers d'Athènes qui étaient au pouvoir des Bœotiens; mais ils demandaient que Pylos leur fût restitué, ou qu'on en retirât du moins les Messéniens et les hilotes, comme eux-mêmes avaient retiré de Thrace leurs soldats, et ils consentaient à ce que les Athéniens missent eux-mêmes garnison dans la place, s'ils le jugeaient à propos. A force de renouveler ces négociations dans le cours de l'été, ils persuadèrent enfin aux Athéniens de retirer de Pylos les Messéniens, les autres hilotes et tous les défenseurs de la Laconie, on les fit passer à Cranies, ville de Céphalénie.

Ainsi le repos dura tout cet été, et les deux peuples communiquaient librement entre eux.

XXXVI. L'hiver suivant¹, ce ne furent plus les éphores sous lesquels avait été conclue la trêve qui se trouvèrent en charge; quelques-uns même des nouveaux magistrats y étaient contraires. Il vint à Lacédémone des députations de la part des alliés, et il s'y trouva des députés d'Athènes, de Bœotie et de Corinthe; mais après un grand nombre de conférences entre eux, ils ne purent convenir de rien. Quand ils se retirèrent, Cléobule et Xénarès, ceux des éphores qui voulaient surtout rompre la trêve, eurent des entretiens particuliers avec les députés de Bœotie et de Corinthe. Ils les exhortèrent fortement à entrer dans leurs vues, et à faire en sorte que les Bœotiens, embrassant eux-mêmes l'alliance d'Argos, pussent engager ensuite les Bœotiens et les Argiens dans celle de Lacédémone. Ils représentaient qu'ainsi les Bœotiens ne seraient pas obligés de prendre part à l'alliance d'Athènes; que les Lacédémoniens, avant de recommencer les hostilités avec les Athéniens, et de rompre la trêve, désiraient avoir pour amis et pour alliés les Bœotiens; qu'ils avaient toujours cru que l'amitié d'Argos serait utile à Lacédémone, et que c'était le moyen de faire plus aisément la guerre au dehors du Péloponnèse. Ils priaient les Bœotiens de leur rendre Panactum, afin de recevoir, s'il était possible, Pylos en échange, ce qui rendrait plus facile la guerre contre Athènes.

XXXVII. Les Bœotiens et les Corinthiens se retirèrent, chargés par Xénarès, Cléobule et tout ce qu'il y avait de Lacédémoniens liés au même parti, de ces instructions pour leurs communes. Deux Argiens, qui étaient dans les premières magistratures, les guettèrent sur le chemin à leur retour. Ils les rencontrèrent et eurent avec eux des entretiens dont l'objet était de faire entrer les Bœotiens dans leur alliance, à l'exemple des Corinthiens, des Éléens et de ceux de Mantinée. Ils témoignaient, qu'au moyen de cette fédération, et agissant de concert, ils ne doutaient pas de faire aisément à leur gré la guerre ou la paix, même avec les Lacédémoniens, et au besoin, s'ils le voulaient, avec toute autre puissance. Les députés de Bœotie écoutèrent

¹ Après le 12 octobre.

avec plaisir cette proposition ; car le hasard voulait qu'on leur demandât précisément ce qui leur avait été recommandé par leurs amis de Lacédémone. Les deux hommes d'Argos, voyant que cette ouverture était bien reçue, dirent en se retirant qu'ils enverraient des députés en Bœotie. Les Bœotiens, à leur arrivée, firent part aux bœotarques de ce qu'ils avaient fait à Lacédémone, et de ce que leur avaient proposé les Argiens qu'ils avaient rencontrés. Les bœotarques, flattés de ces nouvelles, redoublèrent d'ardeur, en voyant que leurs amis de Lacédémone demandaient précisément les mêmes choses pour lesquelles dans Argos on marquait tant d'empressement. Peu de temps après, vinrent les députés de cette république les inviter à suivre le plan qui leur avait été proposé. Les bœotarques leur témoignèrent, en les congédiant, la satisfaction qu'ils recevaient de leurs discours, et promirent de leur faire passer une députation pour entrer dans l'alliance de leur république.

XXXVIII. Pendant les bœotarques, les Corinthiens, les Mégariens et les députés de Thrace jugèrent d'abord à propos de s'engager, par un serment réciproque, à donner, au besoin, des secours à ceux d'entre eux qui en réclameraient, et à ne faire ni guerre ni paix que d'un commun accord. C'était à ces conditions que les Bœotiens et les Mégariens (car ils faisaient cause commune) étaient prêts à traiter avec les Argiens. Mais avant de faire le serment, les bœotarques communiquèrent cette résolution aux quatre conseils chargés de toute l'administration de la Bœotie, et les exhortèrent à s'engager par le même serment envers toutes les villes que leur intérêt ferait entrer dans la fédération. Les conseils ne furent pas de cet avis ; ils craignaient de déplaire à Lacédémone en se liant par serment aux Corinthiens qui s'étaient détachés de son alliance. C'est que les bœotarques ne leur avaient pas communiqué qu'à Lacédémone, les éphores Cléobule et Xénarès, et leurs amis, leur avaient insinué d'entrer d'abord dans l'alliance d'Argos et de Corinthe, pour parvenir ensuite à celle de leur république. Ils avaient cru que le magistrat, sans qu'on lui fit cette confidence, ne décréterait que ce qu'eux-mêmes, d'après la résolution qu'ils auraient prise, lui conseilleraient d'adopter. Comme l'affaire prit un tour différent, les Corinthiens et les députés de Thrace se retirèrent sans avoir rien fait. Les

bœotarques, qui, s'ils avaient réussi auprès des conseils, auraient essayé d'abord de faire conclure une alliance avec Argos, ne firent à ces conseils aucun rapport sur les Argiens, et ne tiurent pas la promesse qu'ils avaient faite d'envoyer des députés à Argos. Ainsi tout fut ou négligé ou différé.

XXXIX. Le même hiver, les Olynthiens prirent en courant Mécyberne, place gardée par les Athéniens. Il y avait toujours des négociations entre les Athéniens et les Lacédémoniens au sujet des villes qu'ils se retenaient réciproquement. Les Lacédémoniens espérant que si les Athéniens retiraient Panactum des mains des Bœotiens, eux-mêmes recevraient Pylos, allèrent en députation en Bœotie, et demandèrent, pour parvenir à cet échange, qu'on leur remit Panactum et les prisonniers d'Athènes. Mais les Bœotiens répondirent qu'ils ne les rendraient pas, que Lacédémone ne fit avec eux une alliance particulière, comme elle en avait fait une avec Athènes. Les Lacédémoniens n'ignoraient pas que ce serait offenser cette république, puisqu'il avait été convenu de part et d'autre de ne faire avec personne, que d'un commun accord, la guerre ou la paix ; mais, comme ils voulaient retirer Panactum pour l'échanger contre Pylos, et que d'ailleurs ceux qui s'appliquaient à troubler la trêve avaient à cœur de traiter avec les Bœotiens, ils conclurent l'alliance sur la fin de cet hiver, à l'approche du printemps. Aussitôt Panactum fut détruit, et alors se termina la ouzième année de la guerre.

XL. Dès le printemps, tout au commencement de l'été suivant¹, les Argiens ne voyant pas arriver les députés de Bœotie, qu'on avait promis de leur envoyer, et sachant que Panactum était rasé, et que les Bœotiens avaient fait une alliance particulière avec Lacédémone, craignirent de se trouver isolés, et que tous les alliés ne se tournassent vers cette république. Ils croyaient que c'était à la sollicitation de Lacédémone que les Bœotiens avaient démantelé Panactum et fait alliance avec Athènes, et que les Athéniens étaient instruits de ces mesures. Ils pensaient ne pouvoir plus eux-mêmes s'allier avec eux, tandis qu'ils avaient d'abord espéré

¹ Douzième année de la guerre du Péloponnèse, quatrième année de la quatre-vingt-neuvième olympiade, quatre cent vingt-un ans avant l'ère vulgaire. Depuis le 5 avril.

d'entrer dans l'alliance d'Athènes, si, par la suite des différends, le traité avec Lacédémone venait à se rompre. Ils se trouvaient à cet égard au dépourvu, et ils craignaient d'avoir en même temps la guerre contre les Lacédémoniens, les Tégéates, les Bœotiens et les Athéniens, pour n'avoir pas voulu traiter d'abord avec Lacédémone, et pour avoir eu l'orgueil de prétendre au commandement du Péloponnèse. Ils envoyèrent, le plus tôt qu'il leur fut possible, en députation à Lacédémone, Eustrophus et Æson, qui leur paraissaient y avoir plus de faveur. Ils espéraient, en faisant avec cette république le meilleur traité que permettaient les circonstances, conserver le repos, quelque tour que prissent les affaires.

XLII. Les députés eurent, à leur arrivée, des conférences avec les Lacédémoniens sur les conditions auxquelles ils pourraient traiter. Ils commencèrent par demander que les différends qu'ils ne cessaient d'avoir au sujet de Cynurie, contrée limitrophe, fussent remis à l'arbitrage d'une ville ou d'un particulier. Ce pays renferme les villes de Thyrée et d'Anthane¹, et il est en la possession des Lacédémoniens. Ceux-ci ne permirent pas de faire mention de cette affaire; mais ils se montrèrent disposés, si les Argiens le voulaient, à traiter avec eux aux mêmes conditions qui les unissaient auparavant. Cela n'empêcha pas les députés de les presser ensuite de consentir à ce qu'il fût conclu, pour le présent, une alliance de cinquante ans, sans qu'il fût interdit à celle des deux nations qui voudrait provoquer l'autre, soit Argos, soit Lacédémone, pourvu que ce ne fût dans un temps ni de contagion ni de guerre, de se battre pour la possession de ce pays (c'était ce qu'ils avaient fait autrefois, quand les deux partis s'étaient crus victorieux): mais on ne pourrait se poursuivre au-delà des frontières d'Argos ou de Lacédémone. Ces propositions semblèrent d'abord ridicules aux Lacédémoniens; cependant, comme ils voulaient, à quelque prix que ce fût, avoir les Argiens pour amis, ils accordèrent ce qu'on leur demandait, et le traité

¹ *Anthane*. C'est ainsi que j'écris le nom de cette ville d'après Plin. Thucydide écrit *Anthène*, Ἀνθίνα, parce qu'il suit l'orthographe et la prononciation du dialecte attique: mais comme cette place était située aux confins de la Laconie, dans un pays où l'on parlait le dialecte dorique, les habitans et les voisins devaient la nommer *Anthane*.

fut dressé, mais avant de le ratifier, ils voulurent que les députés retournassent à Argos le communiquer au peuple, pour revenir aux fêtes d'Hyacinthe; s'il en agréait les conditions, les confirmer par serment. Les députés se retirèrent.

XLIII. On était occupé dans Argos de ces négociations, quand Andromène, Phœdime et Antiménidas, députés de Lacédémone, qui devaient recevoir des Bœotiens Panactum et les prisonniers, pour les rendre aux Athéniens, trouvèrent la place démantelée par les Bœotiens eux-mêmes. Ceux-ci s'exusaient sur le prétexte qu'autrefois, à la suite de différends qu'ils avaient eus avec les Athéniens au sujet de cette même place, ils avaient juré réciproquement que ni les uns ni les autres ne l'occuperaient, mais qu'ils la possèderaient en commun. Ils remirent les prisonniers athéniens, qu'Andromène et ses collègues reconduisirent à Athènes où ils les rendirent. Ils y annoncèrent la destruction de Panactum, et croyaient que c'était le rendre en effet, puisqu'il n'y logerait plus d'ennemis de cette république. Mais les Athéniens ne purent les entendre sans indignation; le démantèlement de cette place, qui leur devait être remise en bon état, était à leurs yeux un outrage de la part des Lacédémoniens, et ils apprennent, comme une autre injure, que Lacédémone eût contracté une alliance particulière avec les Bœotiens, après avoir pris l'engagement de forcer en commun à recevoir la trêve ceux qui refuseraient d'y entrer. Ils considéraient tous les autres points de la convention qu'elle n'avait pas observés, se regardaient comme trompés, et firent aux députés une réponse dure en les congédiant.

XLIII. Pendant qu'Athènes et Lacédémone étaient livrées à ces différends, ceux des Athéniens qui, de leur côté, voulaient rompre la trêve, se hâtèrent de travailler fortement à remplir ce dessein. Entre eux était Alcibiade, fils de Clinias, qui n'aurait encore été qu'un jeune homme dans une autre république, mais qui jouissait du respect qu'avaient mérité ses ancêtres. Il prétendait que le meilleur parti était de s'unir avec Argos. Une querelle d'orgueil le rendait contraire aux Lacédémoniens, piqué de ce que c'était à la considération de Nicias et de Lachès qu'ils avaient conclu la trêve, méprisant

sa jeunesse, et ne lui rendant pas les honneurs dus à l'antique hospitalité qui l'unissait à leur république. Il est vrai que son aïeul y avait renoncé; mais lui-même avait compté la renouveler par les services qu'il avait rendus aux prisonniers de Sphactérie. Il croyait donc qu'on lui avait manqué à tous égards, et il commença dès lors à parler contre les Lacédémoniens, les représentant comme des hommes peu sûrs, qui n'avaient traité avec Athènes que pour détruire la puissance des Argiens à la faveur de cette alliance, et tourner ensuite leurs armes contre cette république, quand elle serait réduite à elle-même. Dès que la dissension se fut mise entre les deux peuples, il dépêcha en particulier des émissaires aux Argiens, pour les presser de venir à Athènes, avec les Mantinéens et les Éléens, inviter cette république à leur alliance; il leur faisait déclarer que l'occasion était favorable, et qu'il embrasserait fortement leurs intérêts.

XLIV. Les Argiens, sur cet avis, et sur la nouvelle qu'il s'était fait une alliance entre Lacédémone et la Bœotie sans la participation d'Athènes, et qu'il s'élevait de grands différends entre les deux états, ne s'occupèrent plus des députés qu'ils avaient envoyés à Lacédémone pour y négocier un accommodement. Ils aimaient mieux tourner leurs pensées vers Athènes. Ils jugeaient que, s'il leur survenait des guerres, cette république, qui était leur amie de toute antiquité; qui, comme eux, avait un gouvernement populaire, et dont la marine était puissante, combattrait avec eux. Ils y envoyèrent donc aussitôt des députés négocier un traité d'alliance. Les Éléens et les Mantinéens se joignirent à cette députation. Il ne tarda pas non plus à en arriver une de Lacédémone : elle était composée d'hommes qu'on croyait devoir être agréables aux Athéniens, Philocharidas, Léon et Endius. On les avait fait partir dans la crainte que les Athéniens irrités ne traitassent avec Argos; on voulait aussi demander l'échange de Pylos contre Panactum, et se justifier sur l'alliance contractée avec la Bœotie, mesure que n'avait inspiré aucun mauvais dessein contre Athènes.

XLV. Quand les députés eurent touché ces points dans le sénat, et déclaré qu'ils avaient de pleins pouvoirs pour accorder tous les différends,

Alcibiade eut peur qu'ils n'entraînaient la multitude s'ils s'exprimaient de même devant le peuple, et que l'alliance d'Argos ne fût rejetée. Voici ce qu'il machina contre eux. Il leur persuada de ne pas avouer devant le peuple qu'ils étaient chargés de pleins pouvoirs, assurant qu'il leur obtiendrait la restitution de Pylos. Il ajouta qu'il lui serait aussi facile de disposer le peuple en leur faveur, que de s'opposer, dès l'instant même, à leur demande, et qu'il mettrait fin à toutes les contestations. Il avait pour objet de les brouiller avec Nicias, de les perdre dans l'esprit du peuple, comme des gens qui ne savaient jamais être sincères ni s'en tenir à leur parole, et par ce moyen, de faire admettre les Argiens, les Éléens et les Mantinéens dans l'alliance d'Athènes : c'est ce qui arriva. Les députés se présentèrent à l'assemblée du peuple; sur les questions qu'on leur fit, ils ne répondirent pas, comme dans le sénat, qu'ils avaient de pleins pouvoirs, et dès lors les Athéniens ne purent plus se contenir. Alcibiade déclama contre eux plus violemment que jamais; les Athéniens l'écoutèrent, et ils allaient aussitôt faire entrer les Argiens et ceux qui les accompagnaient, et les déclarer alliés de la république; mais, avant qu'il y eût rien d'arrêté, il survint un tremblement de terre, et l'assemblée fut remise.

XLVI. A l'assemblée suivante, quoique les Lacédémoniens, trompés les premiers, eussent trompé Nicias en désavouant leurs pouvoirs, il n'en déclara pas moins que le meilleur parti était d'avoir pour amie Lacédémone, de suspendre les négociations avec Argos et d'envoyer savoir les intentions des Lacédémoniens. Il assurait que suspendre la guerre était un honneur pour Athènes, une humiliation pour Lacédémone; que les affaires des Athéniens étant dans un état florissant, la meilleure politique était pour eux de ménager leur prospérité; au lieu que, pour les Lacédémoniens qui étaient dans le malheur, c'était un expédient que de se jeter au plus tôt dans les hasards. Il obtint qu'on enverrait des députés, et lui-même fut du nombre. Leur mission était d'exiger que les Lacédémoniens, s'ils avaient des intentions justes, rendissent Panactum en bon état, restituassent Amphipolis, et abjurassent l'alliance des Bœotiens, conformément à l'article qui portait que l'une des deux

nations ne pourrait traiter sans l'autre, à moins que ceux-ci ne consentissent à recevoir la trêve. Les députés avaient ordre d'ajouter que si Lacédémone s'obstinait dans l'injustice, Athènes allait recevoir les Argiens dans son alliance, et que déjà même ils étaient arrivés pour cet objet. En expédiant Nicias et ses collègues, on leur donna des instructions sur tous les autres griefs. A leur arrivée, ils annoncèrent les différens objets de leur mission, et finirent par déclarer que si Lacédémone ne renonçait pas à l'alliance des Bœotiens, en cas qu'ils ne voulussent pas accepter la trêve, Athènes, de son côté, admettrait dans son alliance les Argiens et leurs amis. Les Lacédémoniens répondirent qu'ils ne renonceraient pas à l'alliance de la Bœotie; c'est que l'éphore Xénarès et sa faction surent prendre l'ascendant, et ce furent eux qui dictèrent cette réponse. Cependant, à la réquisition de Nicias, le serment de la trêve fut renouvelé. Il craignait de se retirer sans avoir pu rien obtenir, de devenir l'objet de mauvais propos, comme le fut en effet, parce qu'on le regardait comme l'auteur de la trêve avec Lacédémone. A son retour, quand les Athéniens apprirent qu'il n'avait rien obtenu, ils se livrèrent à l'emportement. Les Argiens et leurs alliés se trouvaient là; Alcibiade les introduisit dans l'assemblée, et ils conclurent un traité de paix et d'alliance offensive et défensive aux conditions suivantes :

XLVII. « Les Athéniens, les Argiens, les Mantinéens et les Éléens, pour eux-mêmes et pour les alliés qu'ils ont respectivement sous leur domination, ont conclu entre eux une paix de cent ans, sans dol ni dommage, par terre et par mer.

« Il sera interdit aux Argiens, aux Éléens, aux Mantinéens et à leurs alliés, de porter les armes dans des vues nuisibles contre les Athéniens et contre les alliés que les Athéniens ont sous leur domination; et aux Athéniens et leurs alliés contre les Argiens, les Éléens, les Mantinéens et leurs alliés, ni d'employer contre eux aucune ruse ni aucune intrigue.

« A ces conditions, les Athéniens, les Argiens, les Éléens et les Mantinéens seront alliés pendant cent ans; et si des ennemis entrent sur les terres des Athéniens, les Argiens, les Éléens et les Mantinéens porteront des secours à Athènes, sur l'avis que leur en donneront les Athéniens,

de la manière la plus vigoureuse qu'il sera possible, et suivant leur pouvoir.

« Si les ennemis se retirent après avoir ravagé la contrée, leur pays sera ennemi des Argiens, des Mantinéens, des Éléens et des Athéniens, et sera livré aux hostilités de toutes ces républiques; et aucune de ces républiques ne pourra faire la paix avec ce pays sans l'aveu de toutes.

« Les Athéniens donneront des secours à Argos, à Mantinée, à Élis, si des ennemis entrent sur les terres des Éléens, des Mantinéens, des Argiens, sur l'avis qui leur sera donné par ces villes, de la manière la plus vigoureuse qu'il leur sera possible, suivant leur pouvoir.

« Et si ces ennemis, après avoir ravagé le territoire, se retirent, leur pays sera considéré comme ennemi des Athéniens, des Argiens, des Mantinéens, des Éléens, et sera livré aux hostilités de toutes ces républiques, et il ne sera permis de lui accorder la paix que du consentement de toutes.

« Elles ne souffriront pas que des gens armés, dans des intentions hostiles, traversent leur pays, ni celui des alliés soumis à leur domination, ni la mer, à moins que cette permission n'ait été décrétée par les villes d'Athènes, d'Argos, de Mantinée et d'Élis.

« La ville qui demandera des secours sera tenue de fournir aux troupes qui lui en viendront apporter, des vivres pour trente jours, à compter du jour de leur arrivée dans la ville qui les aura mandés, et en proportion au retour.

« Si la ville qui aura mandé ces troupes veut en faire usage plus long-temps, elle leur donnera, à titre de subsistance, trois oboles d'Égine par jour pour chaque hoplite, homme de troupes légères et archer, et une drachme d'Égine à chaque cavalier.

« Ce sera la ville qui aura demandé des secours qui jouira du commandement tant que la guerre se fera sur son territoire; mais si les villes jugent à propos de porter quelque part la guerre en commun, elles auront toutes une part égale au commandement.

« Les Athéniens jurèrent ce traité pour eux-mêmes et pour leurs alliés: les Argiens, les Mantinéens, les Éléens et leurs alliés jurèrent par ville. *Chacune* prêtera le serment regardé comme le plus grand de tous dans le pays, en immolant des victimes parfaites.

« Voici quel sera le serment : je m'en tiendrai à l'alliance suivant les conventions arrêtées, conformément à la justice, sans dol ni dommage. Je ne l'enfreindrai par aucune ruse ni intrigue.

« A Athènes le serment sera prêté par le sénat et les autorités populaires, et sera reçu par les prytaues ; à Argos par le sénat, les quatre-vingts, et les artynes, ce seront les huit cents qui le feront prêter : à Mantinée par les démiurges, le sénat et les autres pouvoirs ; il sera reçu par les théores et les polémarques. A Élis, il sera prêté par les démiurges, les trésoriers et les six-cents : ce seront les démiurges et les thesmophylaces qui le recevront.

« Il sera renouvelé par les Athéniens qui se transporteront à Élis, à Mantinée et à Argos trente jours avant les jeux olympiques ; par les Argiens, les Éléens et les Mantinéens qui se rendront à Athènes dix jours avant les grandes panathénées ¹.

« Les articles de ce traité de paix et d'alliance seront inscrits sur une colonne de marbre, à Athènes dans la citadelle ; à Argos dans le marché, au temple d'Apollon ; à Mantinée dans le marché, au temple de Jupiter.

« Il sera posé aussi, à frais communs, une colonne d'airain à Olympie, pendant les jeux olympiques qui se célèbrent maintenant.

« Si ces villes imaginent quelque chose de mieux, elles l'ajouteront à ces articles ; et ce qui sera jugé convenable par toutes ces villes délibérant en commun, aura force de loi. »

XLVIII. Ainsi fut conclu le traité de paix et d'alliance. Les Lacédémoniens et les Athéniens ne renoncèrent pas pour cela à celui qu'ils avaient entre eux ; mais les Corinthiens, alliés des Argiens, n'y entrèrent pas, et ne jurèrent pas non plus celui qui avait été conclu précédemment entre les Platéens, les Argiens et les Mantinéens. Ils regardaient comme suffisante la première alliance défensive, suivant laquelle ils devaient se donner réciproquement des secours, sans attaquer conjointement personne. Ce fut ainsi que les Corinthiens se détachèrent de leurs alliés, et tournèrent de nouveau leurs pensées vers Lacédémone.

¹ Les grandes panathénées se célébraient tous les cinq ans, et les petites chaque année.

XLIX. Cet été se célébrèrent les jeux olympiques, où Androsthène d'Arcadie remporta, pour la première fois, le prix du pancrace ¹. Les Lacédémoniens, pour n'avoir pas payé l'amende à laquelle ils avaient été condamnés, suivant la loi d'Olympie, furent écartés par les Éléens de l'entrée du temple, et privés du droit d'offrir des sacrifices et de participer aux jeux. Ils étaient accusés d'avoir porté les armes contre la citadelle de Phyrus, et envoyé leurs hoplites à Léprée pendant la durée de la trêve olympique. L'amende était de deux mille mines ², à deux mines par hoplite, suivant la loi. Les Lacédémoniens envoyèrent des députés représenter qu'ils n'avaient pas été condamnés justement, puisque la trêve n'avait pas encore été déclarée à Lacédémone quand ils avaient fait partir leurs troupes. Les Éléens répondirent que dès lors existait chez eux la suspension d'armes, parce qu'ils étaient dans l'usage de la proclamer d'abord sur leur territoire, et que, tandis qu'ils étaient tranquilles, sans craindre d'hostilités, comme dans un temps de trêve, ils avaient été inopinément attaqués. Les Lacédémoniens répliquaient que les Éléens n'auraient pas dû faire déclarer la trêve à Lacédémone, s'ils s'étaient crus insultés ; qu'en la faisant déclarer, ils avaient montré suffisamment qu'ils étaient loin de cette pensée, et que dès lors Lacédémone n'avait plus porté nulle part les armes contre les Éléens. Ceux-ci persistaient dans le même langage, soutenant qu'on ne leur persuaderait pas qu'ils n'avaient point été offensés ; mais que si Lacédémone voulait leur rendre Léprée, ils lui remettraient, sur l'amende, la somme qui leur revenait, et paieraient pour elle celle qui appartenait au dieu.

L. Comme on ne les écoutait pas, ils se bornèrent à faire une demande aux Lacédémoniens s'ils ne consentaient pas à rendre Léprée : c'était de monter à l'autel de Jupiter Olympien, puisqu'ils ambitionnaient la jouissance de ce temple, et de jurer en présence des Grecs qu'ils paieraient un jour l'amende. Ceux-ci ne voulurent

¹ Douzième année de la guerre du Péloponnèse, première année de la quatre-vingt-dixième olympiade, quatre cent vingt ans avant l'ère vulgaire. Après le 5 juillet.

² Cent quatre-vingt mille livres, à quatre-vingt-dix livres la mine.

pas même consentir à cette proposition, et il leur fut interdit d'entrer dans le lieu sacré, et de prendre part aux sacrifices et aux jeux : ils remplirent chez eux les actes de religion. Le reste de la Grèce se rendit à la solennité, excepté les Lépréates. Cependant les Éléens ne laissaient pas de craindre que les Lacédémoniens ne missent la force en usage pour être admis aux sacrifices ; ils établirent une garde de jeunes gens armés. Il vint se joindre à eux mille Argiens, autant de Mantinéens, et des cavaliers d'Athènes qui attendaient à Argos la célébration de la fête ; car on éprouvait dans cette assemblée solennelle une grande crainte de voir les Lacédémoniens arriver en armes, surtout depuis que Lichas de Lacédémone, fils d'Arcésilas, avait été battu dans la lice par les huissiers ¹. La paire de chevaux qu'il avait envoyée était victorieuse ; comme il ne lui était pas permis de concourir, le héraut proclama que c'était des chevaux appartenant à la commune des Bœotiens qui avaient remporté le prix ; mais lui-même alors, s'avancant dans la lice, ceignit le cocher d'une bandelette, pour faire connaître que le char lui appartenait. Cet incident augmenta la crainte de tous les spectateurs, et l'on s'attendait à quelque chose de fâcheux. Cependant les Lacédémoniens se tinrent en repos, et les fêtes se passèrent sans accident. Après la célébration des jeux ², les Argiens et leurs alliés passèrent à Corinthe, pour prier cette république de s'unir à leur faction ; des députés de Lacédémone s'y trouvèrent : il y eut bien des pourparlers, mais on finit par ne rien faire. Un tremblement de terre survint, chacun se sépara, et l'été finit.

LI. L'hiver suivant ³, les Éniens, les Dolopes, les Méliens, et une partie des Thessaliens eurent un combat avec les Héracléotes de Trachine. Les peuples voisins de cette ville en étaient ennemis ; car ce ne pouvait être que contre leur territoire qu'on l'avait élevée. Ils se hâtèrent de l'attaquer dès qu'elle fut bâtie, faisant tous leurs efforts pour la détruire. Ils remportèrent la victoire ; Xénarès, fils de Cnidis, de Lacédémone, qui commandait les Héracléotes, fut tué ; d'au-

¹ Thucydide les appelle βαεδουχοι, ce qui signifie littéralement des hommes armés de verges. Mais Pausanias nous apprend que Lichas fut battu à coups de fouets par les bellanodices ou préfets des jeux.

² Fin de juillet.

³ Après le 30 septembre.

tres Héracléotes eurent le même sort : l'hiver finit, et avec lui, la douzième année de cette guerre.

LII. Dès le commencement de l'été suivant ¹, comme, depuis cette bataille, Héraclée tombait dans la misère et se ruinait, les Bœotiens la reçurent sous leur protection et chassèrent Hégésippidas de Lacédémone, qui en avait l'administration et dont on était mécontent. Ils se rendaient maîtres de ce lieu, de peur que les Athéniens ne missent à profit, pour s'en emparer, le temps où les Lacédémoniens étaient enveloppés dans les troubles du Péloponnèse. Cela ne laissa pas que d'indisposer contre eux Lacédémone.

Dans le même été ², Alcibiade, fils de Clinias, alors général des Athéniens, passa, d'intelligence avec les Argiens et leurs alliés, dans le Péloponnèse, accompagné d'un petit nombre d'hoplites et d'archers d'Athènes. Il reçut à sa suite quelques alliés du pays. En le traversant avec son armée, il y régla ce qui intéressait l'alliance, persuada aux habitans de Pâtres de conduire leurs fortifications jusqu'à la mer, et lui-même conçut le projet d'en élever d'autres à Rhium d'Achaïe. Mais les Corinthiens, les Sicyoniens et les habitans des autres villes qu'elles auraient incommodées, accoururent et s'opposèrent à leur construction.

LIII. Le même été ³ s'éleva une guerre entre les Épidauriens et les Argiens, sous le prétexte d'une victime que les premiers devaient à Apollon Pythien, et qu'ils n'avaient pas envoyée. C'était surtout aux Argiens qu'appartenait l'intendance du temple : mais quand ils n'auraient pas eu de prétexte, ils jugeaient, comme Alcibiade, qu'il était important de s'emparer, s'il était possible, d'Épidaure : c'était un moyen de forcer Corinthe à demeurer en repos, et les Athéniens auraient moins de chemin à faire pour leur amener du secours d'Égine, qu'en faisant par mer le tour de Scylléum. Ils se disposèrent

¹ Treizième année de la guerre du Péloponnèse, première année de la quatre-vingt-dixième olympiade, quatre cent vingt ans avant l'ère vulgaire. Depuis le 26 mars.

² Treizième année de la guerre du Péloponnèse, seconde année de la quatre-vingt-dixième olympiade, quatre cent dix-neuf ans avant l'ère vulgaire. En juillet.

³ En avril

donc à l'attaque de cette place, pour obliger les habitans à fournir la victime.

LIV. Vers la même époque, les Lacédémoniens, avec toutes leurs forces, portèrent la guerre contre Lycéum, dans les campagnes de Leuctres, sur leurs frontières. C'était le roi Agis, fils d'Archidamus, qui les commandait. Tout le monde ignorait où il allait porter la guerre, même les villes qui fournissaient des troupes; mais comme les sacrifices qu'ils offrirent pour cette expédition ne donnèrent pas d'heureux présages, eux-mêmes se retirèrent chez eux, et firent annoncer à leurs alliés de se tenir prêts à entrer en campagne le mois suivant: on était dans le mois carnien¹, qui est pour les Doriens un temps de fête. Ils étaient de retour, quand les Argiens, quatre jours avant la fin de ce mois, partirent, quoique ce fût un jour de fête pour eux; ils employèrent à leur incursion dans l'Épidaurie tout ce temps consacré à la religion, et ravagèrent la campagne. Les Épidauriens implorèrent le secours de leurs alliés; mais les uns s'excusèrent sur le mois où l'on était, et les autres s'avancèrent jusqu'à la frontière et se tinrent en repos.

LV. Pendant que les Argiens étaient à Épidaure, les députés des villes se rassemblèrent à Mantinée, sur l'invitation des Athéniens. On était en conférences, quand Euphamidas de Corinthe observa que les faits s'accordaient mal avec les discours; que pendant qu'ils étaient ensemble, tranquillement assis, à traiter de la paix, les Épidauriens, leurs alliés, et les Argiens étaient rangés en armes les uns contre les autres; qu'il fallait d'abord que ceux qui tenaient à l'un ou à l'autre parti alassent séparer ces armées, et qu'on se remettrait ensuite à parler d'un accord. On le crut, on partit, et l'on ramena de l'Épidaurie les Argiens. Le congrès fut repris, mais on ne put s'accorder, et les Argiens se jetèrent encore une fois sur le territoire d'Épidaure qu'ils ravagèrent.

Les Lacédémoniens voulurent aussi faire une excursion à Caryès²; mais comme ils ne purent encore obtenir de présages favorables, ils revin-

rent sur leurs pas. Les Argiens retournèrent chez eux, après avoir dévasté le tiers de l'Épidaurie. Mille hoplites d'Athènes, sous le commandement d'Alcibiade, avaient marché au secours de Caryès. Ils apprirent que les Lacédémoniens avaient renoncé à leur expédition¹, et comme on n'avait plus besoin d'eux, ils se retirèrent. Ce fut ainsi que se termina l'été.

LVI. L'hiver suivant², les Lacédémoniens, à l'insu d'Athènes, envoyèrent par mer à Épidaure une garnison de trois cents hommes, sous le commandement d'Agésippidas. Les Argiens vinrent se plaindre à Athènes de ce qu'on avait laissé passer par mer les Lacédémoniens, quoiqu'il fût stipulé dans le traité qu'aucune des puissances contractantes ne laisserait passer d'ennemi par son territoire; ils ajoutèrent que si l'on ne renvoyait pas à Pylos les Messéniens et les hilotes contre les Lacédémoniens, Argos aurait droit de se croire offensée. Les Athéniens, à l'instigation d'Alcibiade, écrivirent au bas de la colonne où était inscrit le traité de Lacédémone, que les Lacédémoniens n'avaient pas respecté leurs sermens; ils transportèrent de Cranie à Pylos les hilotes pour exercer le brigandage, et d'ailleurs ils se tinrent en repos.

Quoique la guerre continuât cet hiver entre les Argiens et les Épidauriens, il n'y eut point de bataille rangée, mais seulement des embûches dressées et des incursions, dans lesquelles périrent quelques hommes de part et d'autre, suivant que le voulut le sort des armes. A la fin de la saison, vers le printemps, les Argiens s'approchèrent d'Épidaure avec des échelles: ils croyaient la place vide à cause de la guerre, et comptaient la prendre d'emblée; mais ils se retirèrent sans succès. L'hiver finit, et la treizième année de la guerre.

LVII. Au milieu de l'été suivant³, les Lacédémoniens voyant que leurs alliés d'Épidaure étaient dans un état de souffrance, qu'eux-mêmes éprouvaient la défection d'une partie du Péloponnèse, et que, dans l'autre, leurs affaires allaient fort mal, crurent que les choses ne fe-

¹ Un peu avant le 17 octobre.

² Après le 18 octobre.

³ Quatorzième année de la guerre du Péloponnèse, seconde année de la quatre-vingt-dixième olympiade, quatre cent dix-neuf ans avant l'ère vulgaire. Entre le 12 juin et le 11 juillet.

¹ Dans le mois carnien. Il y avait dans ce mois, dit le scolaste, beaucoup de jours sacrés, ou plutôt tous l'étaient. Le mot *Carneus*, Καρνεος, était un surnom d'Apollon. Dodwel rapporte cette époque au 14 juillet.

² Fin d'août ou commencement de septembre.

raient qu'empirer, s'ils ne se hâtaient pas d'en prévenir les suites. Ils portèrent donc la guerre contre Argos avec toutes leurs forces, auxquelles ils joignirent les hilotes. Agis, fils d'Archidamus, roi de Lacédémone, les commandait. Les Tégéates prirent les armes avec eux, ainsi que tous les alliés qu'avait Lacédémone dans l'Arcadie. Ceux du reste du Péloponnèse et du dehors se rassemblèrent à Phlionte. Les Bœotiens avaient cinq mille hoplites, autant de troupes légères, cinq cents cavaliers, et le même nombre d'hamippes¹; Corinthe fournit deux mille hoplites; le contingent des autres fut en proportion de leurs forces. Tous les Phliasiens prirent les armes, parce que l'armée était dans leur pays.

LVIII. Les Argiens ayant reçu la première nouvelle de ces préparatifs, lorsque les Lacédémoniens s'étaient avancés à Phlionte pour se joindre à leurs alliés, se mirent eux-mêmes en campagne. Les Mantinéens vinrent à leurs secours, ayant avec eux leurs alliés; ils furent joints aussi par trois mille hoplites de l'Élide. Ils marchèrent à la rencontre des Lacédémoniens jusqu'à Méthydrion, dans l'Arcadie. Chacune des deux armées s'empara d'une hauteur. Les Argiens se disposèrent à attaquer les Lacédémoniens pendant qu'ils étaient encore seuls; mais Agis leva son camp pendant la nuit, et, à l'insu des ennemis, il prit la route de Phlionte pour opérer sa jonction avec les alliés. Ce ne fut qu'au lever de l'aurore que l'armée d'Argos s'aperçut de son départ. Elle marcha d'abord du côté d'Argos, et prit ensuite la route de Némée, par où elle pensait que les Lacédémoniens devaient descendre avec leurs alliés. Mais Agis, au lieu de suivre ce chemin, fit part de son projet aux Lacédémoniens, aux Arcades et aux Épidauriens, en fila une autre route qui était difficile, et descendit dans la plaine d'Argos. Les Corinthiens, les Pellènes et les Phliasiens prirent d'un autre côté un chemin escarpé. Comme il pouvait arriver que les Argiens, qui étaient campés sur la route de Némée, vinssent les attaquer dans la

¹ *Hamippes*. Suivant Hésychius, c'était des troupes qui combattaient à pied et à cheval, comme nos dragons, *voce δμάραι*. Suivant d'autres, c'était des cavaliers qui conduisaient deux chevaux et qui sautaient de l'un sur l'autre. Il se pourrait faire que Suidas eût raison, et que les hamippes dont parle Thucydide fussent des hommes de pied, légers à la course, qu'on mêlait avec de la cavalerie.

plaine, l'ordre fut donné aux Bœotiens, aux Mégariens et aux Sicyoniens de descendre par cette route pour les prendre par derrière avec la cavalerie. Agis, ayant ainsi distribué ses forces, se jeta dans le pays plat, et ravagea les campagnes, entre autres celle de Saminthe.

LIX. Dès que les Argiens apprirent la dévastation de leurs champs, ils partirent, avec le jour, de Némée, pour y porter du secours, et rencontrèrent, sans s'y attendre, l'armée de Phlionte et de Corinthe. Ils tuèrent quelques Phliasiens, et les Corinthiens ne leur tuèrent pas à eux-mêmes beaucoup plus de monde. Les Bœotiens, les Mégariens et les Sicyoniens arrivèrent par Némée, suivant l'ordre qu'ils avaient reçu; mais ils n'y trouvèrent plus les Argiens; ils étaient descendus en voyant ravager leurs champs, et s'étaient mis en ordre de bataille. Les Lacédémoniens, de leur côté, se préparèrent au combat. Ceux d'Argos se trouvaient pris au milieu des ennemis. Du côté de la plaine, les Lacédémoniens et ce qu'ils avaient avec eux d'alliés, leur ôtaient toute communication avec la ville: sur les hauteurs était l'armée de Phlionte et de Corinthe, et vers Némée, les Bœotiens, les Sicyoniens et les Mégariens. Ils n'avaient pas de cavalerie; car, seuls de leurs alliés, les Athéniens n'étaient pas encore arrivés. En général, les Argiens et leurs alliés ne voyaient pas le mal tel qu'il était; ils se croyaient même en fort bonne position pour livrer le combat, et se félicitaient d'avoir pris l'armée de Lacédémone sur leur territoire et dans le voisinage de leur ville. Mais lorsque les deux armées étaient sur le point de commencer l'action, deux hommes d'Argos, Thrasylle, l'un des cinq généraux, et Alciphron, hôte de Lacédémone, vinrent détourner Agis de donner bataille. A les entendre, les Argiens étaient prêts à terminer leurs différends avec Lacédémone par les voies de la justice, à faire la paix pour l'avenir, et l'assurer par un traité.

LX. Ils parlaient ainsi d'eux-mêmes, et sans l'aveu du peuple. Agis, de son côté, reçut lui seul leurs propositions, sans se consulter avec un certain nombre de citoyens: content de les communiquer à un seul homme en place qui se trouvait dans son armée, il conclut une trêve de quatre mois, dans lesquels les conventions devaient être exécutées. Aussitôt après, il remmena ses troupes sans rien dire à aucun des alliés. Les

Lacédémoniens et les alliés le suivirent aveuglément, par obéissance à la loi; mais ils se plaignaient amèrement entre eux de sa conduite; ils étaient persuadés qu'ils venaient d'avoir une belle occasion de combattre, et qu'ils se retiraient sans rien faire qui répondit à ce que leurs forces avaient d'imposant, au moment où, de toutes parts, l'ennemi se trouvait renfermé par leur cavalerie et leur infanterie. Il est certain que c'était la plus belle armée qu'avait eue la Grèce jusqu'à cette époque. C'est ce qu'on put reconnaître surtout quand elle était encore rassemblée tout entière à Némée: on y voyait les Lacédémoniens dans toute leur puissance, et des Arcades, des Bœotiens, des Corinthiens, des Sicyoniens, des Pellènes, des Phliasiens, des Mégariens. C'étaient des hommes d'élite de chaque nation, et qui semblaient dignes de se mesurer non-seulement avec la confédération d'Argos, mais avec toute armée qui aurait pu s'y joindre. Ce ne fut donc pas sans un vif ressentiment contre Agis, que ces troupes firent la retraite, et que chacun regagna sa patrie.

Mais les Argiens étaient encore bien plus ulcérés contre ceux qui avaient traité sans l'aveu de la multitude, assurés de leur côté que c'était dans la plus belle occasion qu'ils eussent jamais pu trouver, que l'armée de Lacédémone venait de leur échapper; car le combat se serait livré près de leur ville et aurait été soutenu par une foule de vaillans alliés. Ils allaient, à leur retour, lapider Thrasyllé dans le Charadre, où, avant de rentrer, ils jugent les délits militaires; mais il se réfugia au pied d'un autel et sauva sa vie: ses biens furent confisqués au profit du public.

LXI. Après cet événement¹, mille hoplites d'Athènes et trois cents hommes de cavalerie vinrent à leurs secours, commandés par Lachès et Nicostrate. Les Argiens, qui, malgré leur mécontentement, hésitaient à rompre la trêve avec Lacédémone, les prièrent de s'en retourner. Quelque envie même que témoignassent les Athéniens d'entrer en négociation, on ne les introduisit en présence du peuple qu'après y avoir été forcés par les prières des Mantinéens et des Éléens qui ne s'étaient pas encore retirés.

¹ Quatorzième année de la guerre du Péloponnèse, troisième année de la quatre-vingt-dixième olympiade, quatre cent dix-huit ans avant l'ère vulgaire. Après le 11 juillet.

Les Athéniens parlèrent par l'organe d'Alcibiade, leur député, au milieu des Argiens et des alliés d'Argos. Ils dirent qu'on n'avait pu traiter légalement sans le concours des puissances confédérées, qu'ils arrivaient à propos et qu'il fallait faire la guerre. Ils persuadèrent les confédérés par leurs discours, et tous se portèrent à Orchomène d'Arcadie, excepté les Argiens. Ceux-ci restèrent d'abord, sans être cependant moins persuadés que les autres; mais ensuite eux-mêmes entrèrent en campagne. Tous assirent leur camp devant Orchomène, en firent le siège d'un commun effort, et donnèrent des assauts à la place. Ils ne manquaient pas de raisons de vouloir s'en rendre maîtres, et l'une était que les Lacédémoniens y avaient mis en dépôt des otages d'Arcadie. La faiblesse des fortifications, le grand nombre des ennemis effrayaient les assiégés; personne ne venait à leur secours, et ils craignaient de périr faute d'assistance; ils capitulèrent donc, à condition d'entrer dans la confédération, de donner des otages et de remettre aux Mantinéens ceux que Lacédémone leur avait confiés.

LXII. Les confédérés, maîtres d'Orchomène, délibérèrent sur la place qu'il fallait attaquer la première. Les Éléens voulaient que ce fût Léprée, et les Mantinéens Tégée. Les Argiens et les Athéniens se joignirent à ceux de Mantinée, et les Éléens se retirèrent offensés de ce que ce n'était pas pour le siège de Léprée qu'on se décidât. Le reste des alliés fit à Mantinée ses dispositions pour se porter à Tégée, et quelques-uns même de ceux des Tégéates qui étaient dans la place travaillaient à la leur soumettre.

LXIII. Les Lacédémoniens, après leur retour d'Argos et la conclusion de la trêve de quatre mois, accusèrent fortement Agis de ne leur avoir pas soumis cette ville, quand l'occasion s'était présentée plus belle qu'eux-mêmes n'eussent jamais osé l'attendre. Car il n'était pas facile de rassembler des alliés en si grand nombre ni d'un si grand courage. Mais quand on leur annonça la prise d'Orchomène, ils furent encore bien plus indignés. Dans le premier accès de leur colère, ce qui n'est point dans leurs mœurs, ils délibérèrent de raser la maison d'Agis, et de le condamner à une amende de cent mille drachmes¹:

¹ Quatre-vingt mille livres de notre monnaie, à dix-huit sous la drachme.

mais il les supplia de ne pas exercer contre lui de telles rigueurs, promettant d'effacer par ses exploits, dans la première campagne, la faute dont il était accusé, et les laissant maîtres, s'il y manquait, de faire ce qu'ils jugeraient à propos. Ils se désistèrent de le mettre à l'amende et de raser sa maison; mais ils portèrent, dans cette circonstance, une loi qui n'avait jamais existé chez eux: c'était que dix Spartiates seraient élus pour lui servir de conseil, et qu'il ne pourrait, sans leur aveu, faire sortir l'armée de la ville.

LXIV. Cependant des citoyens de Tégée, attachés au parti des Lacédémoniens, vinrent leur annoncer que s'ils ne se présentaient pas au plus tôt, cette ville allait renoncer à leur alliance pour celle des Argiens, et que c'était, en quelque sorte, une chose déjà faite. Aussitôt, Lacédémoniens et hilotes volent en masse au secours, avec une précipitation pour eux sans exemple. Ils se mirent en route pour Orestium dans la Mœnalie, et firent dire aux Arcadiens qui étaient dans leur alliance de se rassembler et de marcher sur leurs pas à Tégée. Eux-mêmes, parvenus tous à Orestium, en renvoyèrent, pour garder la ville, le sixième de leur monde, où était compris ce qui était trop vieux ou trop jeune. Ils arrivèrent à Tégée avec le reste des troupes. Peu après vinrent les alliés d'Arcadie. Ils envoyèrent aussi à Corinthe, et chez les Bœotiens, les Phocéens et les Locriens, un ordre de se trouver au plus tôt à Mantinée, pour leur prêter des secours. Cet ordre était bien subtil, car il n'était pas aisé, sans se réunir et s'attendre les uns les autres, de traverser le pays ennemi. Cependant on fit diligence. Quant aux Lacédémoniens, ils prirent avec eux ce qui se trouvait de troupes d'Arcadie, se jetèrent dans la campagne de Mantinée, campèrent près du temple d'Hercule et ravagèrent le pays.

LXV. Les Argiens et leurs alliés ne les eurent pas plus tôt aperçus, qu'ils s'emparèrent d'un poste fortifié par la nature et d'un accès difficile, et se mirent en ordre de bataille. Aussitôt les Lacédémoniens s'avancèrent contre eux; ils en étaient venus à la portée d'une pierre ou d'un javelot, quand un vieillard, apercevant la force du poste vers lequel on marchait, cria à Agis qu'il voulait guérir un mal par un autre; faisant entendre que, par une ardeur inconsidérée,

ce prince voulait cicatriser sa retraite d'Argos, dont on lui avait fait un crime. Soit qu'Agis fût frappé de ce reproche, soit que quelque autre raison le fit changer subitement d'avis, il retira tout à coup ses troupes avant qu'elles en fussent venues aux mains. Il entra dans la campagne de Tégée, et détourna du côté de Mantinée des eaux qui sortent une occasion de guerre entre les Mantiniens et les Tégéates, parce que, de quelque côté qu'elles se portent, elles y font beaucoup de mal. Il voulait que les Argiens et les alliés, dès qu'ils s'apercevraient de son dessein, descendissent de la colline pour l'empêcher de détourner l'eau, et que la bataille se donnât dans la plaine. Il passa cette journée à faire changer l'eau de cours. Les Argiens et les alliés, d'abord étonnés de la retraite subite des Lacédémoniens, ne savaient que conjecturer. Quand ceux-ci se furent ensuite dérobés à leurs yeux, et qu'eux-mêmes se virent laissés dans l'inaction, sans recevoir l'ordre de les suivre, ils accusèrent encore une fois leurs généraux, qui d'abord avaient laissé échapper les Lacédémoniens lorsqu'on les tenait auprès d'Argos, et qui, maintenant qu'on voyait fuir ces ennemis, n'ordonnaient à personne de se mettre à leur poursuite, leur permettant de se sauver tranquillement et trahissaient leurs soldats. Les généraux furent d'abord troublés; ils firent ensuite descendre l'armée de la colline, s'avancèrent dans la plaine, et y campèrent pour marcher contre les ennemis.

LXVI. Le lendemain, les Argiens et les alliés se mirent dans l'ordre où ils devaient combattre si l'occasion s'en présentait. Les Lacédémoniens quittaient le bord des eaux pour retourner à leur camp, près du temple d'Hercule, quand ils virent de près les ennemis, déjà tous en bon ordre, et qui les avaient devancés après avoir abandonné la colline. Ils ne se ressouvenaient pas d'avoir jamais été frappés d'une telle frayeur. En effet, ils n'avaient que bien peu de temps pour se préparer au combat, et ce fut avec la plus grande précipitation qu'ils prirent leurs rangs. Agis donnait tous les ordres conformément à la loi; car lorsque le roi conduit l'armée, tout est soumis à son commandement. Il donne lui-même ses ordres aux polémiques; ceux-ci aux commandans des cohortes; ces commandans aux chefs des pentécostys, qui les donnent aux

énomotarques, et ces derniers à l'énomotie¹. Tous les ordres que les rois peuvent avoir à donner suivent cette marche et sont bientôt répandus; car dans une armée lacédémonienne, si l'on en excepte un petit nombre, on ne voit presque que des commandans d'autres commandans, et l'exécution de tout ce qui se doit faire est confiée à un grand nombre d'hommes.

LXVII. Les Scirites se trouvèrent dans cette journée à l'aile gauche²: seuls des Lacédémoniens, ils avaient le privilège de n'être jamais séparés ni mêlés avec d'autres troupes. Près d'eux étaient les soldats qui avaient fait la guerre en Thrace avec Brasidas, et avec ceux-ci, les Néodamodes. Ensuite venaient les Lacédémoniens, distribués en cohortes, et auprès d'eux les Hé-ræens, qui font partie des Arcades, puis les Mænaliens.

Dans l'armée opposée, les Mantinéens occupaient la droite, parce que c'était chez eux que se livrait la bataille. Près d'eux étaient les Arcades alliés, ensuite les mille hommes d'élite d'Argos à qui leur république fournissait depuis long-temps, à ses frais, les moyens de s'exercer; ils étaient suivis du reste des Argiens, et après eux venaient les Cléonéens et les Ornéates. Ensuite étaient les Athéniens; ils formaient la gauche, et avaient avec eux leur cavalerie.

LXVIII. Tel était l'ordre et tel l'appareil des deux armées. Celle des Lacédémoniens paraissait la plus considérable; mais je ne saurais dire précisément le nombre des troupes de chaque nation ni de toutes ensemble. Celui des Lacédémoniens, par le secret qui règne dans leur gouvernement, était inconnu; et celui de leurs ennemis, par cette jactance naturelle aux hommes d'exagérer leur nombre, méritait peu de confiance. On peut cependant estimer le nombre

des unités de l'armée.

¹ Les polémarches étaient les officiers généraux: ils avaient le principal commandement après le roi qui était général en chef. J'ai appelé commandant de cohortes ce que les Lacédémoniens appelaient *lochages*, λοχαγοί chefs de *loque*, λοχος. La loque était composée de quatre *pentécostys*, et comme la *pentécostys* était de cent vingt-huit hommes, le loque en contenait cinq cent douze. La *pentécostys* était formée de quatre *énomoties*, et chaque *énomotie* avait trente-deux hommes. (Scol.)

² Thucydide observe qu'à cette journée les Scirites occupaient la gauche, parce qu'ordinairement ils étaient au centre avec le roi. Ils portaient des secours aux corps qui étaient trop pressés par l'ennemi.

des Lacédémoniens qui se trouvèrent à cette journée, par un calcul tel que celui-ci: Sept cohortes donnèrent, sans compter les Scirites qui étaient au nombre de six cents. Dans chaque cohorte étaient quatre *pentécostys*; et dans la *pentécostys*, cinq *énomoties*. A la première ligne de chaque *énomotie* étaient quatre hommes. Tous n'étaient pas rangés sur la même profondeur, mais comme le jugeait à propos chaque chef de cohorte; en général, ils étaient disposés sur une profondeur de huit hommes. En tout, la première ligne était de quatre cent quarante-huit hommes, sans les Scirites.

LXIX. Quand les armées furent près d'en venir aux mains, les commandans de chaque peuple encouragèrent leurs soldats. Aux Mantinéens, ils représentèrent que c'était pour la patrie qu'ils allaient combattre; qu'il s'agissait de l'esclavage ou de la domination, de n'être pas privés de l'une après l'avoir connue, et de ne pas retomber dans l'autre. Aux Argiens, qu'ils allaient combattre pour leur ancien empire, pour ne pas se voir ravie pour toujours cette égalité dont ils avaient joui dans le Péloponnèse, et pour punir de nombreuses injures sur des ennemis qui étaient en même temps leurs voisins. Aux Athéniens, qu'il était beau, en combattant avec des alliés nombreux et distingués par leur valeur, de ne céder à aucun d'eux en vertus; qu'une fois vainqueurs des Lacédémoniens dans le Péloponnèse, ils accroîtraient leur empire, le rendraient plus assuré et n'auraient plus à craindre qu'à l'avenir aucun autre ennemi se montrât sur leur territoire. Des encouragemens semblables furent donnés aux Argiens et à leurs alliés. Les Lacédémoniens s'exaltaient les uns les autres, au bruit des chants guerriers, à ne pas oublier ce qu'ils savaient, qu'ils étaient des hommes de cœur, et qu'un long exercice de belles actions est bien plus capable de sauver les hommes que des exhortations éloquentes qui ne durent qu'un instant.

LXX. Ensuite les deux armées s'avancèrent; les Argiens à grands pas et avec impétuosité, les Lacédémoniens lentement, et, suivant leur usage, au son d'un grand nombre de fidèles distribuées dans les rangs non par religion, mais pour marcher également et en mesure, et ne pas troubler le bon ordre, comme il arrive sou-

vent aux armées nombreuses lorsqu'elles s'avancent à la charge.

LXXI. Avant que l'action s'engageât, voici ce que crut devoir faire Agis. Toutes les armées en général, quand elles vont à l'ennemi, se poussent surtout sur leur aile droite, et les deux partis présentent leur droite à la gauche du parti opposé. C'est que chacun, craignant pour soi, veut mettre la partie de son corps qui est découverte sous l'abri du bouclier de son voisin, et tous croient que cette manière de se serrer et de s'envelopper mutuellement les met plus à couvert. Cette manœuvre est occasionnée par le soldat qui commence la première file de l'aile droite, et qui a toujours grande attention de dérober aux ennemis la partie de son corps que ne couvre pas son bouclier. Les autres l'imitent par la même crainte. Dans cette journée, les Mantinéens dépassaient de beaucoup l'aile qu'occupaient les Scirites; et les Lacédémoniens, les Tégéates, dépassaient encore plus celle des Athéniens, parce qu'ils étaient en plus grand nombre. Agis, craignant que sa gauche ne fût enveloppée, crut s'apercevoir que les Mantinéens s'étendaient beaucoup, et pour que les Scirites et les troupes de Brasidas prissent une surface égale, il leur donna l'ordre de se desserrer. Il commanda aux polémarques Hipponoïdes et Aristoclès de prendre deux cohortes de l'aile droite, pour passer à l'espace qui restait vide et le remplir. Il pensait que sa droite serait encore plus garnie qu'il n'était nécessaire, et que sa gauche, opposée aux Mantinéens, deviendrait plus solide et plus inébranlable.

LXXII. Comme cet ordre fut donné pendant qu'on s'avancait et quand on était près d'en venir aux mains, Aristoclès et Hipponoïdas refusèrent de passer à l'endroit qu'on leur marquait; ce qui les fit regarder comme des lâches et leur attira dans la suite à Sparte la peine de l'exil. Il arriva de là que les ennemis furent les premiers à donner; les deux cohortes n'étant point passées, à l'ordre d'Agis, du côté des Scirites, il leur devint impossible de se joindre à eux, et de renfermer également les ennemis. Mais si, dans cette occasion, les Lacédémoniens avaient été bien inférieurs, à tous égards, en habileté, ils ne se montrèrent pas moins supérieurs en courage. Il est vrai que la droite des Mantinéens fit tourner le dos aux Scirites et aux soldats de

Brasidas; que les Mantinéens, leurs alliés et les mille hommes d'élite d'Argos, se jetèrent dans l'espace qui était resté vide et tout ouvert, et qu'ils battirent les Lacédémoniens, les enveloppèrent et les mirent en fuite, les poussèrent jusqu'au bagage, et tuèrent quelques uns des vieillards postés pour les garder: ainsi de ce côté les Lacédémoniens eurent le dessous. Mais dans le reste de l'armée, et surtout au centre où était Agis, ayant autour de lui les cavaliers qu'on nomme les trois cents, ils tombèrent sur les vétérans d'Argos, et sur ce qu'on appelait les cinq cohortes, pressèrent les Cléonéens, les Ornéates et ce qui se trouvait d'Athéniens rangés devant eux, et les mirent en fuite, sans que la plupart eussent eu le courage d'en venir aux mains. A peine virent-ils avancer les Lacédémoniens, qu'ils cédèrent: il y en eut même qui, ne pouvant fuir assez vite, furent foulés aux pieds.

LXXIII. Dès que, de son côté, l'armée des Argiens et des alliés eut fléchi, l'autre côté se rompit, et en même temps, par la supériorité du nombre, la droite des Lacédémoniens et des Tégéates, renferma les Athéniens. Ceux-ci couraient des deux côtés un grand péril, déjà vaincus d'une part, et de l'autre investis; ils auraient souffert plus que tout le reste de l'armée, si la cavalerie, qui se trouvait avec eux, ne les avait pas soutenus. D'ailleurs, Agis voyant que la gauche souffrait, pressée par les Mantinéens et les mille hommes d'Argos, donna ordre à toute l'armée de passer à l'aile qui avait du dessous. Comme, par cette opération, les troupes opposées aux Athéniens défilaient et s'éloignaient d'eux, ils se sauvèrent à loisir, et avec eux les Argiens vaincus. Les Mantinéens, leurs alliés et l'élite des Argiens ne pensèrent plus à presser les ennemis; mais voyant la défaite des leurs, et les Lacédémoniens prendre un avantage décidé, ils se mirent en fuite. La plupart des Mantinéens furent tués; l'élite des Argiens se sauva presque entière. La fuite de ceux-ci et la retraite des Athéniens ne furent ni longues ni précipitées; car les Lacédémoniens, tant qu'ils n'ont pas contraint les ennemis à céder, combattent avec autant de constance que de force; mais quand ils les ont une fois mis en fuite, ils ne les poursuivent ni long-temps ni fort loin.

LXXIV. Les événemens de cette bataille furent tels à peu près que je les ai rapportés. Ce fut la plus considérable que les Grecs eussent donnée depuis long-temps, et les villes les plus importantes y concoururent. Les Lacédémoniens offrirent en spectacle les armes des ennemis qui avaient été tués, dressèrent aussitôt un trophée, dépouillèrent les morts, recueillirent ceux qui leur appartenaient, et les portèrent à Tégée où furent célébrées leurs funérailles. Ils rendirent aux ennemis, par un traité, les corps des hommes qu'ils avaient perdus. Il périt en cette journée sept cents Argiens, Ornéates et Cléonéens; deux cents Mantinéens, deux cents Athéniens, compris les Éginètes et les deux généraux d'Athènes. Les alliés de Lacédémone ne souffrirent pas assez pour qu'on doive parler de leurs pertes. Il n'a pas été facile de savoir la vérité sur celle des Lacédémoniens; on l'a portée autour de trois cents hommes.

LXXV. Avant la bataille, Plistoanax, l'autre roi de Lacédémone, s'était mis en marche pour donner du secours avec les vieillards et la jeunesse. Il vint jusqu'à Tégée; mais sur la nouvelle de la victoire, il se retira. Les Lacédémoniens envoyèrent contremander les Corinthiens et les peuples qui logent au dehors de l'isthme. Eux-mêmes firent leur retraite, renvoyèrent leurs alliés¹; et comme c'était alors que tombait la fête nommée Carnéa, ils la célébrèrent. Par cette seule bataille, ils s'étaient justifiés du reproche de lâcheté que leur avait attiré, de la part des Grecs, leur désastre de Sphactérie, et celui de lenteur et d'irrésolution. On vit qu'ils avaient été maltraités de la fortune, mais qu'ils étaient restés les mêmes par le cœur.

La veille du combat, les Épidauriens s'étaient jetés, avec toutes leurs forces, sur l'Argie; ils avaient ce pays abandonné, et avaient tué un grand nombre de ceux qui, pendant que le reste des Argiens tenait la campagne, étaient demeurés pour le défendre. Mais, après la bataille, deux mille hoplites d'Élis et mille Athéniens, outre les premiers qui étaient partis, vinrent au secours des Mantinéens, et tous ces alliés se portèrent aussitôt à Épidaure, dans le temps que les Lacédémoniens célébraient les Carnées. Ils se partagèrent entre eux le travail d'enve-

lopper la ville d'un mur de circonvallation; et, quoique les autres y renoncassent, les Athéniens remplirent diligemment la tâche qui leur était donnée; c'était d'élever une forteresse à l'endroit où est le temple de Junon. Tous contribuèrent à y laisser une garnison, chacun se retira chez soi, et l'été finit.

LXXVI. Au commencement de l'hiver suivant¹, aussitôt après la célébration des Carnées, les Lacédémoniens se mirent en campagne; et arrivés à Tégée, ils firent passer à Argos des propositions de paix. Dès auparavant il s'y trouvait des gens bien disposés en leur faveur, et qui voulaient détruire le gouvernement populaire. Depuis le succès de la bataille, il leur devenait bien plus facile d'amener le grand nombre à un accord. Ils voulaient commencer par conclure la paix avec Lacédémone, faire ensuite avec elle un traité d'alliance offensive ou défensive, puis attaquer l'autorité du peuple. Lichas, fils d'Arcésilas, hôte des Argiens, arriva de la part de Lacédémone. Il apportait deux propositions: l'une, en cas qu'ils voulussent faire la guerre; l'autre, s'ils préféraient la paix. Il s'éleva de grandes contestations; car Alcibiade se trouvait à Argos. Mais les gens qui travaillaient en faveur de Lacédémone osèrent alors enfin agir ouvertement, et persuadèrent aux Argiens de recevoir les conditions de paix. Les voici:

LXXVII. « Il platt à l'assemblée des Lacédémoniens de s'accorder avec les Argiens aux conditions suivantes:

« Ceux-ci rendront aux Orchoméniens leurs enfans, aux Ménéaliens les hommes qu'ils ont pris sur eux; ils restitueront aux Lacédémoniens les hommes qu'ils ont faits prisonniers à Mantinée; ils sortiront des champs d'Épidaure, et raseront les fortifications qu'ils y ont élevées.

« Si les Athéniens ne sortent pas du territoire d'Épidaure, ils seront ennemis des Argiens et des Lacédémoniens, des alliés de Lacédémone et de ceux d'Argos.

« Si les Lacédémoniens ont des enfans de quelque ville contractante, ils les lui rendront.

« Sur ce qui regarde la victime à offrir au dieu, ils laisseront poser aux Épidauriens la for-

¹ Après le 7 août.

¹ Après le 5 septembre.

mule du serment, et leur permettront de le prononcer¹.

« Les villes, grandes ou petites, situées dans le Péloponnèse, seront toutes libres, suivant leurs anciennes institutions.

« Si quelque puissance du dehors du Péloponnèse entre dans le Péloponnèse à main armée, les Argiens tiendront conseil avec les Péloponnésiens, et viendront au secours de la manière qui semblera la plus convenable à ces derniers.

« Les puissances alliées de Lacédémone au dehors du Péloponnèse le seront aux mêmes conditions dont jouissent les alliés de Lacédémone et ceux d'Argos, et conserveront la propriété de leur territoire.

« Les Argiens et les Lacédémoniens feront connaître à leurs alliés les conditions auxquelles ils ont traité, et si elles leur plaisent, il les leur feront partager : si les alliés y désirent quelques changemens, ils le feront connaître par une députation. »

LXXVIII. Les Argiens reçurent d'abord ces propositions, et l'armée de Lacédémone se retira de Tégée. Peu après, lorsqu'il se fut établi entre eux un commerce mutuel, les mêmes hommes qui avaient ménagé ce traité parvinrent à faire abjurer aux Argiens l'alliance de Mantinée, d'Élide et d'Athènes, et à faire conclure avec Lacédémone un traité de paix et d'alliance offensive et défensive. En voici la teneur :

LXXIX. « Il a semblé bon aux Lacédémoniens et aux Argiens qu'il y eût entre eux une paix et une alliance offensive et défensive de cinquante ans, aux conditions suivantes :

« Ils soumettront leurs différends à un jugement équitable, et dans lequel leurs droits seront également respectés, suivant les coutumes de leurs pères.

« Cette paix et cette alliance seront communes aux autres républiques du Péloponnèse. Ces républiques seront libres; elles conserveront la propriété de leur ville et de leur territoire, et soumettront leurs différends à un arbitrage équitable.

« Les alliés de Lacédémone, hors du Péloponnèse, jouiront des mêmes droits que les Lacédémoniens, et les alliés d'Argos des mêmes droits

¹ Pour entendre cet article du traité, il faut relire le paragraphe LIII.

que les Argiens, chacun conservant la propriété de ce qu'il possède.

« S'il faut faire quelque part la guerre en commun, les Lacédémoniens et les Argiens délibéreront entre eux pour prendre les mesures les plus justes sur les intérêts des alliés.

« S'il s'élève des contestations entre quelques villes situées au dedans ou au dehors du Péloponnèse, soit sur les limites, soit sur quelque autre objet, elles les mettront en arbitrage.

« Si quelque ville a des sujets de contestation avec une autre, elles auront recours au jugement de quelque autre ville qu'elles croiront impartiale entre elles.

« Les citoyens seront jugés selon les lois du pays. »

LXXX. Telle fut la paix et l'alliance que conclurent les deux peuples. Ils se restituèrent mutuellement ce qu'ils s'étaient pris à la guerre, et terminèrent tous leurs différends. Ils conduisirent dès lors les affaires en commun, et décrétèrent de ne recevoir ni message ni députation de la part des Athéniens, que ceux-ci n'eussent quitté le Péloponnèse, et abandonné les fortifications qu'ils y avaient élevées¹ : il fut aussi décrété qu'on ne ferait avec eux ni la paix ni la guerre que d'un commun accord. Ils poussèrent les autres affaires avec chaleur. Les deux puissances envoyèrent des députés dans la Thrace; elles en adressèrent aussi à Perdiccas, dans le dessein de le faire entrer dans leur ligue. Cependant il ne renonça pas tout de suite à l'alliance d'Athènes; mais il avait dessein de la rompre, parce qu'il voyait les Argiens lui en donner l'exemple, et qu'il tirait son origine d'Argos. Ils renouvelèrent aussi avec les Chalcidiens leurs anciens sermens, et en ajoutèrent de nouveaux. Argos fit partir des députés pour ordonner aux Athéniens d'évacuer les ouvrages d'Épidaure. Ceux-ci, se voyant en petit nombre contre de nombreuses troupes unies pour la défense du pays, firent partir Démosthène qu'ils chargèrent de ramener leurs soldats. Il arriva, feignit de vouloir les exercer hors de la forteresse à des combats gymniques, et quand toute la garnison fut sortie, il ferma les portes. Les Athéniens ayant ensuite renouvelé leur traité avec les Épidauriens, leur restituèrent ce fort.

¹ Autour d'Épidaure.

LXXXI. Après qu'Argos eût renoncé à l'alliance d'Athènes, les Mantiniens voulurent d'abord résister ; mais trop faibles sans l'assistance d'Argos, ils firent aussi leur accord avec les Lacédémoniens, et renoncèrent à la domination sur les villes qui leur étaient soumises. Lacédémone et Argos mirent chacune mille hommes sur pied. Les Lacédémoniens seuls firent pencher Sicyone vers le gouvernement du petit nombre ; avec les Argiens, ils abolirent à Argos le gouvernement populaire, et y établirent l'oligarchie, toujours chère à Lacédémone. Ces événemens arrivèrent à l'approche du printemps, vers la fin de l'hiver, et la quatorzième année de la guerre finit.

LXXXII. L'été suivant ¹, les Dictidiens, peuple du mont Athos, abjurèrent l'alliance d'Athènes pour s'unir aux Chalcidiens. Les Lacédémoniens amenèrent à leurs intérêts l'Achaïe, qui auparavant ne leur était pas affectonnée. Le peuple d'Argos se coalisa insensiblement, prit de l'audace, et attaqua le petit nombre qui était chargé du gouvernement. Il attendit le moment où les Lacédémoniens célébraient les jeux des enfans. On se battit dans la ville, et le peuple l'emporta. Les Lacédémoniens furent long-temps à se rendre à l'invitation de leurs amis qui les appelaient ; ils interrompirent enfin les jeux et partirent à leur secours ; mais ils apprirent à Tégée que le peuple était victorieux, et malgré les prières de ceux qui s'étaient évadés, ils ne voulurent pas s'avancer davantage ; ils retournèrent chez eux, et reprirent les exercices qu'ils avaient interrompus. Il leur vint ensuite des députations de la part des Argiens de la ville et de ceux qui en étaient sortis : les alliés étaient présens ; il y eut de grandes discussions de part et d'autre, et le résultat fut que les Argiens de la ville étaient coupables. On résolut de marcher à Argos ; mais il y eut encore des délais et du temps perdu. Le peuple en profita ; comme il craignait les Lacédémoniens, il eut de nouveau recours à l'alliance d'Athènes, dans l'espérance d'en tirer de grands secours. Il éleva aussi de longues murailles jusqu'à la mer, pour se ménager la ressource, s'il venait à être renfermé du côté de la terre, de

¹ Quinzième année de la guerre du Péloponnèse, troisième année de la quatre-vingt-dixième olympiade, quatre cent dix-sept ans avant l'ère vulgaire. Après le 2 avril.

recevoir par mer les rafraichissemens qu'on lui apporterait d'Athènes. Certaines villes du Péloponnèse connaissent à la construction de ces murailles. Les Argiens y travaillèrent tous sans exception, eux, leurs femmes, leurs esclaves. Il leur vint d'Athènes des maçons et des tailleurs de pierres. L'été finit.

LXXXIII. L'hiver suivant ¹, les Lacédémoniens, instruits de ces travaux, marchèrent vers Argos avec leurs alliés, excepté les Corinthiens. Il y avait même dans la place un parti qui travaillait pour eux. Agis, fils d'Archidamus, roi de Lacédémone, commandait l'armée. Les intelligences qu'ils avaient dans la ville, et qui semblaient devoir les servir, ne purent leur être utiles ; mais ils enlevèrent et détruisirent les murailles qui n'étaient pas achevées, s'emparèrent d'Usies, place de l'Argie, firent périr tous les hommes libres qui leur tombèrent entre les mains, se retirèrent et se dispersèrent dans leur pays.

Les Argiens, à leur tour ², portèrent leurs armes dans la campagne de Phlionte, et la ravagèrent, parce qu'on y avait donné refuge à leurs exilés ; car c'était là que le plus grand nombre avait cherché un asile. Ils firent ensuite leur retraite.

Le même hiver ³, les Athéniens coupèrent à Perdiccas la communication de la mer. Ils lui faisaient un crime d'être entré dans la ligue d'Argos et de Lacédémone, et d'avoir été, par sa retraite, la principale cause de la dispersion de leur armée, lorsque, sous le commandement de Nicias, ils se disposaient à la guerre contre les Chalcidiens de Thrace et d'Amphipolis, et qu'il feignait d'être encore dans leur alliance. Il fut donc regardé comme ennemi. Ce fut par ces événemens que l'hiver finit avec la quinzième année de la guerre.

LXXXIV. L'été suivant ⁴, Alcibiade fit voile pour Argos avec vingt vaisseaux, et enleva trois

¹ Quinzième année de la guerre du Péloponnèse, quatrième année de la quatre-vingt-dixième olympiade, quatre cent dix-sept ans avant l'ère vulgaire. Après le 16 septembre.

² En septembre.

³ Seizième année de la guerre du Péloponnèse, quatrième année de la quatre-vingt-dixième olympiade, quatre cent dix-sept ans avant l'ère vulgaire. Depuis le 12 mars.

⁴ Entre le mois de janvier et le 22 mars.

cents Argiens qui paraissaient encore suspects, et que l'on croyait dans les intérêts de Lacédémone. Les Athéniens les dispersèrent dans les îles voisines qui étaient de leur domination.

Ils se portèrent contre l'île de Mélos avec trente de leurs vaisseaux, six de Chio et deux de Lesbos. Eux-mêmes fournissaient douze cents hoplites, trois cents archers, vingt archers à cheval; leurs alliés et les insulaires donnaient, pour cette expédition, environ quinze cents hoplites.

Mélos est une colonie de Lacédémone, et les habitans ne voulaient pas, comme ceux des autres villes, obéir aux Athéniens. D'abord ils gardèrent la neutralité, et se tinrent en repos; mais ils en vinrent ensuite à une guerre ouverte, quand les Athéniens les y eurent forcés, en faisant le dégât dans leurs campagnes. Les généraux Cléomède, fils de Lycomède, et Tisias, fils de Tisimaque, établirent leur camp sur le territoire de Mélos, avec l'appareil dont nous venons de rendre compte; mais, avant de faire aucun mal au pays, ils envoyèrent des députés conférer avec les habitans. On ne les introduisit point dans l'assemblée du peuple; mais on leur dit de faire entendre aux magistrats et au petit nombre qui était chargé du gouvernement, le sujet de leur mission. Les députés parlèrent ainsi :

LXXXV. *Les Athéniens.* « Puisqu'on ne nous permet pas de parler au milieu du peuple assemblé, dans la crainte que la multitude ne se laissât séduire en n'entendant qu'une fois un discours capable d'entraîner les esprits, et qu'elle pourrait trouver sans réplique (car nous sentons bien que tel est votre motif en ne nous donnant audience que dans le conseil des magistrats), prenez encore, vous qui êtes ici pour nous entendre, une précaution plus sûre. Ne faites pas usage vous-mêmes d'un discours suivi, mais jugez à part chacun des articles que nous poserons, et reprenez aussitôt pour les réfuter les points qui pourront vous déplaire. Pour commencer dans cette forme, déclarez si notre proposition vous est agréable. »

Les magistrats de Mélos répondirent :

LXXXVI. *Les Méliens.* « Nous sommes loin de blâmer cette manière honnête de s'éclairer paisiblement les uns les autres; mais elle paraît s'accorder mal avec cette guerre dont nous sommes, nous ne dirons pas menacés, mais déjà

frappés. Car nous voyons bien que vous arrivez comme des juges de ce que nous allons dire, et que probablement la fin de cette conférence, si nous l'emportons par la justice, et si par conséquent nous ne cédon pas, sera la guerre; et si nous nous laissons persuader, l'esclavage. »

LXXXVII. *Les Athéniens.* « Si vous êtes assemblés pour calculer vos défiances sur l'avenir, ou dans toute autre intention que de délibérer sur le salut de votre patrie, d'après des circonstances qui doivent frapper vos regards, nous n'avons plus rien à dire. Si le salut de la patrie vous rassemble, nous parlerons. »

LXXXVIII. *Les Méliens.* « Dans la situation critique où nous sommes, il est naturel et bien pardonnable de flotter entre une foule de conjectures affligeantes, et de parler en conséquence; mais notre assemblée n'a pour objet que notre salut, et la conférence va commencer, si vous le jugez à propos, dans la forme que vous nous avez invitée à suivre. »

LXXXIX. *Les Athéniens.* « Pour nous, nous n'avons point envie de vous offrir des raisons spécieuses, ni de nous étendre en de longs discours qui ne vous persuaderaient pas, pour vous prouver que, victorieux des Mèdes, il est juste que nous possédions l'empire, ou que, si nous marchons aujourd'hui contre vous, c'est parce que vous nous avez offensés. Mais nous vous prions aussi de ne pas croire nous persuader en disant que si vous n'avez pas uni vos armes aux nôtres, c'est que vous étiez une colonie de Lacédémone, ou que nous n'avons reçu de vous aucune injure. Pour donner le meilleur tour qu'il est possible à notre négociation, partons d'un principe dont nous soyons vraiment convaincus les uns et les autres, d'un principe que nous connaissions bien, pour l'employer avec des gens qui le connaissent aussi bien que nous : c'est que les affaires se règlent entre les hommes par les lois de la justice, quand une égale nécessité les oblige à s'y soumettre; mais que ceux qui l'emportent en puissance font tout ce qui est en leur pouvoir, et que c'est aux faibles à céder. »

XC. *Les Méliens.* « Puisque vous posez votre principe sur la base de l'intérêt, en mettant le juste à l'écart, nous croyons que votre intérêt consiste à respecter un bien qui est commun à tous; à vous montrer toujours équitables et jus-

tes envers ceux qui sont en danger, et à permettre qu'ils tirent auprès de vous quelque avantage des raisons plausibles qu'ils allèguent, quand elles ne seraient pas d'une justesse rigoureuse. Et ces principes ne vous sont pas moins favorables, à vous qui, s'il vous arrivait de succomber, après avoir sévèrement puni les autres, auriez offert un exemple qui tournerait contre vous-mêmes.»

XCI. Les Athéniens. « Nous ne craignons pas la fin de notre domination, quand même elle devrait finir. Ce ne sont pas des peuples dominateurs, tels que les Lacédémoniens, qui sont redoutables aux vaincus. Au reste, il ne s'agit point ici d'une querelle avec les Lacédémoniens, mais de savoir si, quelque part que ce soit, les sujets pourront se soulever contre ceux qui les commandent, et en devenir les maîtres. Que pour un objet d'une telle importance, il nous soit permis de braver les dangers. Nous allons vous faire connaître que nous sommes ici pour travailler tout ensemble au bien de notre empire et au salut de votre république. Nous voulons vous tenir sous notre puissance, sans qu'il nous en coûte de peine, et vous conserver pour votre avantage et pour le nôtre.»

XCII. Les Méliens. « Et comment nous serait-il avantageux d'être réduits à la servitude, comme à vous de nous commander? »

XCIII. Les Athéniens. « C'est que vous en seriez quittes pour devenir sujets, avant d'avoir souffert les dernières extrémités, et que nous-mêmes en gagnerions à ne vous pas faire périr.

XCIV. Les Méliens. « Vous n'accepteriez donc pas que, vous tenant en repos, nous fussions vos amis au lieu d'être vos ennemis, sans entrer dans l'alliance de personne? »

XCV. Les Athéniens. « Eh! votre haine nous est moins nuisible que ne le serait votre amitié. Celle-ci serait prise, par nos sujets, pour une marque de notre faiblesse; celle-là, pour un exemple de notre puissance.»

XCVI. Les Méliens. « Vos sujets ont donc assez peu d'idées de convenances, pour ne mettre aucune distinction entre les peuples qui ne vous appartiennent en rien, et les nombreuses colonies qui vous doivent leur fondation, dont quelques-unes se sont soulevées, et que vous êtes parvenus à réduire? »

XCVII. Les Athéniens. « Ils pensent que ni

les uns ni les autres ne manqueraient de justes raisons en leur faveur; mais que ceux qui se conservent doivent leur salut à leur force, et que c'est par crainte que nous ne les attaquons pas. Ainsi donc, en vous soumettant, nous augmentons le nombre de nos sujets, et notre sûreté. Surtout il nous importe qu'insulaires comme vous l'êtes, et même plus faibles que d'autres, on ne dise pas que vous avez pu nous résister, à nous les maîtres de la mer.»

XCVIII. Les Méliens. « Vous ne croyez donc pas qu'il importe à votre sûreté de ne point attaquer les peuples qui ne vous appartiennent pas? Car, puisque vous écarterez ici les idées du juste, pour nous persuader d'obéir à vos intérêts, il faut aussi que nous vous fassions connaître les nôtres, pour essayer de vous persuader, si, par hasard, ils se trouvent d'accord avec vos avantages. Comment n'armerez-vous pas contre vous ceux qui gardent maintenant la neutralité, si, d'après la conduite que vous tenez avec nous, ils pensent qu'un jour aussi vous marcherez contre eux? Et par-là que faites-vous autre chose, qu'agrandir ceux qui sont maintenant vos ennemis, et qu'exciter contre vous, en dépit d'eux-mêmes, ceux qui ne songeaient pas même à le devenir? »

XCIX. Les Athéniens. « Les peuples que nous regardons comme les plus dangereux pour nous ne sont pas ceux qui occupent quelque partie du continent. Libres, ils seront long-temps avant de penser à se mettre contre nous sur leurs gardes. Ce que nous craignons, ce sont les insulaires, aussi bien que ceux qui ne reconnaissent comme vous aucune puissance, que ceux qu'irrite déjà l'empire auquel les soumet la nécessité. Voilà ceux qui, sans écouter la raison, sont capables de se précipiter dans un danger manifeste, et de nous y plonger avec eux.»

C. Les Méliens. « Mais si vous-mêmes, pour n'être pas dépouillés de l'empire, et ceux qui vous obéissent pour s'y soustraire, vous osez braver tant de périls, nous serions bien lâches et bien méprisables, nous libres encore, de ne pas tout hasarder avant de subir la servitude.»

CI. Les Athéniens. « C'est ce que vous ne ferez pas, si du moins vous êtes sages. Car il ne s'agit pas pour vous d'un combat à forces égales, où vous disputeriez de valeur, quittes pour de la honte, si vous étiez vaincus: il s'agit de

vosre conservation, et de ne pas résister à des forces bien supérieures aux vôtres.»

CIII. *Les Méliens.* «Mais nous savons que les événemens de la guerre prennent quelquefois un tour inattendu, au lieu de s'accorder avec la disproportion des forces réciproques. En vous cédant sans effort, nous n'avons plus d'espérance; en agissant, il nous reste encore l'espérance de nous soutenir.»

CIII. *Les Athéniens.* «L'espérance, consolatrice dans les dangers, convient à ceux qui ne s'y livrent qu'avec des forces supérieures; elle peut leur nuire, et non les perdre. Mais ceux qui jettent au hasard toutes leurs ressources, car l'espérance est prodigue, ne la connaissent qu'après qu'elle les a trompés; et quand ils ont acquis l'expérience de ses perfidies, il ne leur reste plus de quoi s'en garantir. Ne vous exposez point à ce malheur, vous faibles, et qui ne pouvez tenter qu'une fois le sort: qu'il ne vous arrive pas ce qu'ont éprouvé beaucoup d'autres, à qui les règles de la sagesse humaine offraient des moyens de se sauver, mais qui enfin accablés, et privés de toute espérance solide, en ont embrassé de chimériques, la divination, les oracles, et tout ce qui est capable de perdre ceux qui veulent toujours espérer.»

CIV. *Les Méliens.* «Sachez que nous aussi nous pensons qu'il est difficile de lutter à la fois, sans égalité de force, et contre votre puissance et contre la fortune. Mais nous avons cependant la confiance qu'en résistant justement à des hommes injustes, la Divinité ne permettra pas que la fortune nous humilie. Ce qui nous manque du côté de la force sera suppléé par l'alliance des Lacédémoniens; ils seront obligés de nous secourir, si ce n'est par d'autres raisons, au moins par honneur, et parce que nous sommes d'une même origine. Notre audace n'est donc pas, à tous égards, si dépourvue de raison.»

CV. *Les Athéniens.* «Nous ne craignons pas non plus que la protection divine nous abandonne. Dans nos principes et dans nos actions, nous ne nous écartons ni de l'idée que les hommes ont conçue de la Divinité, ni de la conduite qu'ils tiennent entre eux. Nous croyons, d'après l'opinion reçue, que les dieux, et nous savons bien clairement que les hommes, par la nécessité de la nature, dominent partout où ils ont la force. Ce n'est pas une loi que nous ayons faite; ce n'est

pas nous qui, les premiers, nous la soyons appliquée dans l'usage; nous en profitons, et nous la transmettrons pour toujours aux temps à venir. Nous sommes bien sûrs que vous-mêmes, et qui que ce fût, avec la puissance dont nous jouissons, tiendriez la même conduite. Nous n'avons donc pas lieu de craindre que la Divinité nous veuille humilier. Quant à Lacédémone, si vous êtes dans la bonne foi de penser que, par honneur, elle vous donnera des secours, nous vous félicitons de votre simplicité, nous sommes loin d'envier votre prudence. Les Lacédémoniens, entre eux et dans leurs institutions intérieures, suivent généralement les lois de la vertu; mais, à l'égard des autres, on aurait bien des choses à dire sur leurs procédés. Qu'il suffise d'observer, en peu de mots, que, plus ouvertement qu'aucun peuple que nous connaissions, ils regardent l'agréable comme honnête et l'utile comme juste. Une telle façon de penser répond mal aux folles espérances que vous concevez de votre salut.»

CVI. *Les Méliens.* «Et c'est surtout cette façon de penser qui nous fait croire que, pour leur intérêt, ils ne voudront pas, en trahissant Mélos, une de leurs colonies, se montrer sans foi à ceux des Grecs qui ont pour eux de la bienveillance, et faire connaître qu'ils servent la cause de leurs ennemis.»

CVII. *Les Athéniens.* «Ainsi vous ne croyez pas que l'intérêt se trouve avec la sûreté; mais que le beau, le juste s'exerce au milieu des périls. Les Lacédémoniens évitent surtout de les braver.»

CVIII. *Les Méliens.* «Nous pensons qu'ils s'exposeront plus volontiers aux dangers en notre faveur, et qu'ils nous regarderont comme de plus sûrs amis pour eux que pour personne; d'autant plus qu'en cas de guerre, nous sommes voisins du Péloponnèse, et que leur devant notre origine, nous leur serons d'inclination plus solidement attachés que d'autres.»

CIX. *Les Athéniens.* «Ce n'est pas la bienveillance de ceux qui demandent des secours, que celui qui les accorde regarde comme un gage assuré, mais la grande supériorité de leurs forces: et voilà ce que personne ne considère plus que les Lacédémoniens. Ils se défient de leur propre puissance, et ce n'est qu'avec un grand nombre d'alliés qu'ils marchent même contre leurs voi-

sins. Il n'est donc pas vraisemblable qu'ils passent dans une Ile, lorsque nous avons l'empire de la mer.»

CX. Les Méliens. « Ils en pourront envoyer d'autres. La mer de Crète est vaste : il est plus difficile à ceux qui s'en disent les maîtres d'y intercepter leurs ennemis, qu'à ceux-ci de les éviter et de se soustraire à leurs recherches. Si cependant cette mesure ne leur réussissait pas, ils se tourneraient contre votre territoire, et contre ceux de vos alliés que n'a pas attaqués Brasidas. Dès lors, ce ne sera plus pour un pays qui ne vous touche en rien, que vous aurez à soutenir les travaux de la guerre, mais pour le vôtre et celui de vos alliés. »

CXI. Les Athéniens. « Vous n'ignorez pas, et vous connaîtrez par expérience, que jamais la crainte d'autrui n'a fait retirer les Athéniens de devant une place assiégée. Mais nous étions convenus de délibérer sur votre salut, et nous nous apercevons que, dans tout le cours d'une si longue conférence, vous n'avez rien dit qui puisse inspirer à un peuple de la confiance, et l'assurer de sa conservation. Vos plus fermes appuis sont éloignés; ils n'existent qu'en espérance, et vos avantages actuels sont bien faibles pour l'emporter sur les forces déjà rangées contre vous. Ce sera de votre part une grande imprudence, si, quand nous serons retirés, vous ne prenez pas de plus sages résolutions. N'écoutez pas un faux point d'honneur; il perd souvent les hommes au milieu de périls manifestes, qu'ils doivent rougir de n'avoir pas évités. On en a vu beaucoup qui, tout en prévoyant à quelles extrémités ils couraient, mais attirés par ce qu'ils appelaient honneur, et subjugués par ce mot, se sont précipités de gaité de cœur dans des maux sans remède; la honte dont ils se sont couverts, ouvrage de leur folie, et non de la fortune, en est plus ignominieuse. C'est ce que vous éviterez, si vous prenez de sages conseils. Vous ne regarderez pas comme une honte de céder à une grande puissance qui vous offre des conditions modérées, qui vous recevra dans son alliance, et vous laissera maîtres de votre pays à la charge d'un tribut. Vous avez le choix de la guerre ou de votre sûreté : ne prenez pas, par esprit de chicane, le plus mauvais parti. Ce qui assure le mieux la fortune d'un peuple, c'est de ne pas céder à ses égards, de se bien conduire

avec ses supérieures, de montrer aux faibles de la modération. Nous allons nous retirer. Pensez et considérez plus d'une fois que vous consultez sur votre patrie, et qu'il est en votre pouvoir, par une seule délibération, et dans une seule assemblée, de la sauver ou de la précipiter vers sa ruine. »

CXII. Les Athéniens quittèrent la conférence. Les Méliens restés seuls, s'en tinrent à peu près à leur premier avis; et après quelques discussions, ils firent aux députés cette réponse : « Nous persistons dans les mêmes sentimens que nous vous avons fait connaître, et nous ne priverons pas en un instant de la liberté une ville fondée depuis sept cents ans. Pleins de confiance en la fortune, qui, par le bienfait des dieux, l'a conservée jusqu'à présent, et dans le secours des hommes, et en particulier des Lacédémoniens, nous essaierons de nous sauver. Nous vous invitons cependant à consentir que nous soyons vos amis, sans être les ennemis de personne; nous vous prions de vous retirer, en nous accordant un traité de paix, qui ne nous semble pas moins utile pour vous que pour nous-même. »

CXIII. Telle fut la réponse des Méliens. Les Athéniens rompirent le congrès en disant : « D'après votre résolution, vous nous semblez seuls entre tous les hommes, regarder l'avenir comme plus assuré que ce qui est sous vos yeux. L'envie de voir s'effectuer des choses incertaines vous fait croire qu'elles existent déjà; mais en vous abandonnant, avec une confiance aveugle, aux Lacédémoniens, à la fortune et à vos espérances, vous courez à votre perte. »

CXIV. Les députés d'Athènes regagnèrent leur camp. Les généraux, apprenant qu'on n'avait pu rien faire entendre aux Méliens, se décidèrent à employer la force des armes. Ils entourèrent Mélos d'un mur de circonvallation, partagèrent ce travail entre les troupes des différentes villes; y laissèrent, par terre et par mer, une garde composée d'Athéniens et d'alliés, et ramenèrent la plus grande partie de leurs troupes. Celles qui restèrent tinrent la place investie.

CXV. Vers le même temps, les Argiens se jetèrent sur le territoire de Phlionte. Il en périt aux environs de quatre-vingts dans une embuscade que leur dressèrent les Phliasiens et

leurs bannis. Les Athéniens de Pylos firent un grand butin sur les Lacédémoniens. Ceux-ci, piqués de cette insulte, y répondirent par des hostilités, sans annuler cependant la trêve, et ils proclamèrent une invitation à piller les Athéniens. Les Corinthiens prirent aussi les armes contre Athènes pour quelques différends particuliers; mais les autres peuples du Péloponnèse se tinrent en repos.

Les Méliens attaquèrent de nuit une partie du mur construit par les Athéniens : c'était celle qui regardait le marché. Ils tuèrent des hommes, emportèrent le plus qu'il leur fut possible de vivres et d'effets, et cessèrent d'agir. Les Athéniens firent dans la suite une meilleure garde, et l'été finit.

CXVI. L'hiver suivant¹, les Lacédémoniens allaient porter la guerre dans la campagne d'Argos; mais comme les sacrifices qu'ils offrirent

sur la frontière, pour cette expédition, ne leur donnèrent pas d'heureux présages, ils revinrent sur leurs pas. Pendant qu'ils différaient cette entreprise, ceux d'Argos regardèrent comme suspects quelques-uns de leurs concitoyens; ils en arrêtrèrent plusieurs; d'autres prirent la fuite.

Vers le même temps les Méliens enlevèrent une autre partie du mur, qui n'avait que peu de gardes; mais il vint ensuite d'Athènes une autre armée, commandée par Philocrate, fils de Démeas. La place fut alors vigoureusement assiégée; il y survint une trahison, et les habitans se remirent à la discrétion des Athéniens. Ceux-ci donnèrent la mort à tous ceux qu'ils prirent en âge de porter les armes, et réduisirent en esclavage les femmes et les enfans. Eux-mêmes se mirent en possession de la ville, et y envoyèrent cinq cents hommes pour y former une colonie.

LIVRE SIXIÈME.

I. Dans ce même hiver², les Athéniens résolurent de passer une seconde fois en Sicile. Ils voulaient rendre leur appareil plus imposant que dans l'expédition commandée par Eurymédon et Lachès, et se la soumettre, s'il était possible. La plupart, dans leur ignorance sur l'étendue de cette île, et sur la population des Grecs et des Barbares qui l'habitent, ne savaient pas que c'était entreprendre une guerre à peu près aussi importante que celle du Péloponnèse. La navigation autour de la Sicile n'est de guère moins de huit journées pour un vaisseau marchand; un espace de mer de vingt stades au plus³ empêche cette île si vaste de faire partie du continent.

II. Voyons comment elle fut anciennement peuplée, et quelles furent les diverses nations qu'elle reçut. Les Cyclopes et les Lestrigons passent pour avoir été les plus anciens habitans

d'une portion de cette contrée. Je ne puis dire ni quelle était leur origine, ni d'où ils venaient, ni où ils se sont retirés. Contentons-nous de ce qu'en ont dit les poètes et de ce que tout le monde en sait.

Après eux, les Sicanien paraissent y avoir fait les premiers des établissemens, et même, à les en croire, ils sont plus anciens, puisqu'ils se disent autochtones¹; mais on découvre que c'était en effet des Ibères, qui furent chassés par les Lygiens des bords du fleuve Sicanus, dans l'Ibérie. De leur nom, cette île reçut alors celui de Sicanie : elle s'appelait auparavant Trinacrie. Ils occupent encore aujourd'hui les parties occidentales de la Sicile.

Après la prise d'Ilion, des Troyens, qui fuyaient les Grecs, y abordèrent; ils se logèrent sur les frontières des Sicanien et prirent le nom d'Elymes : leurs villes sont Éryx et Égeste. Il se joignit à leur population quelques Phocéens qui, au retour de Troie, furent poussés par la tempête dans la Libye, et de là passèrent en Sicile.

¹ Seizième année de la guerre du Péloponnèse, première année de la quatre-vingt-onzième olympiade, quatre cent seize ans avant l'ère vulgaire. Après le 15 octobre.

² *Ibid.* — ³ A peu près trois quarts de nos lieues

¹ On appelait *autochtones* les peuples qu'on regardait comme originaires du pays qu'ils habitaient.

Les Sicules y vinrent pour fuir les Opiques ; ils habitaient d'abord l'Italie. On dit, et il est vraisemblable, qu'ils firent leur traversée sur des radeaux, en saisissant un vent favorable pour franchir le détroit ; peut-être ont-ils passé de quelque autre manière. Il y a encore à présent des Sicules dans l'Italie, pays qui a reçu son nom d'un certain roi des Arcades, nommé Italus. Comme ils arrivèrent en grand nombre, ils combattirent les Sicanien, en furent vainqueurs, et les poussèrent vers les parties méridionales et occidentales de l'île. C'est par eux qu'elle prit le nom de Sicile, au lieu de celui de Sicanie. Ils en occupèrent les parties les plus fertiles. Leur immigration se fit à peu près trois cents ans avant que les Grecs passassent en Sicile. Ils possèdent encore aujourd'hui le centre de l'île et les parties tournées vers le nord.

Des Phéniciens se sont aussi logés autour de toute la Sicile ; ils se sont emparés des promontoires et des îlots adjacens pour commercer avec les Sicules. Mais quand les Grecs y eurent abordé en grand nombre, ils abandonnèrent la plus grande partie de ce qu'ils occupaient, et se réunirent pour habiter Motye, Solois et Panorme dans le voisinage des Élymes. Ils se confiaient en l'alliance de ces derniers, et sur ce qu'un trajet fort court sépare, en cet endroit, la Sicile de Carthage.

Tels furent les barbares qui habitèrent la Sicile, et ce fut ainsi qu'ils y formèrent des établissemens.

III. Des Chalcidiens sortis de l'Eubée, sous la conduite de Thoclès, fondateur de leur colonie, furent les premiers des Grecs qui occupèrent l'île de Naxos. Ils y élevèrent l'autel d'Apollon Archegète, qui est à présent hors de la ville : c'est sur cet autel que les Théores, quand ils viennent de Sicile, offrent leurs premiers sacrifices.

Archias, l'un des Héraclides sorti de la Corinthe, fonda Syracuse l'année suivante ; il chassa les Sicules d'une île qui a cessé d'en être une, et qui forme aujourd'hui la partie intérieure de la ville : la partie extérieure, réunie à l'autre par un mur, est, avec le même temps, devenue fort peuplée.

Thoclès et les Chalcidiens partirent de Naxos cinq ans après la fondation de Syracuse, firent la guerre aux Sicules, les chassèrent, et fondèrent Léontium, et ensuite Catane. Ce fut Évar-

que que choisirent les Cataniens eux-mêmes pour fonder leur colonie.

IV. Dans le même temps, Lamis amena aussi de Mégare une colonie, arriva en Sicile, et fonda au-dessus du fleuve Pantacie un endroit que l'on nomme Trotile¹ : il en sortit ensuite et partagea quelque temps avec les Chalcidiens l'administration de Léontium ; mais chassé par eux, il alla fonder Thapsos. Il y mourut ; ceux qu'il y avait amenés en furent bannis, et ils y fondèrent la ville de Mégare, qu'on nomme Hybléenne, sous la conduite d'Hyblon, roi des Sicules, qui trahit son pays. Ils occupèrent cette ville pendant le cours de deux cent quarante-cinq ans, et ils en furent chassés, et de tout le pays, par Gélon, tyran de Syracuse. Mais, avant leur expulsion, et cent ans après leur établissement, ils avaient envoyé Pammilus fonder Sélinonte ; il sortit de Mégare qui était leur métropole, pour établir cette colonie.

Ce furent Antiphème de Rhodes, et Entime de Crète qui amenèrent les habitans de Géla, et en firent la fondation en commun, quarante-cinq ans après celle de Syracuse. Le nom de cette ville lui vient du fleuve de Géla. L'endroit où elle est aujourd'hui, et qui fut le premier entouré d'un mur, se nomme Lindies. On donna aux habitans les lois et les coutumes des Doriens.

Environ cent huit ans après leur établissement, ceux de Géla fondèrent Agrigente, qu'ils appelèrent ainsi du fleuve qui porte le même nom. Ce fut Aristonoüs et Pystile qu'ils instituèrent fondateurs de cet établissement, auquel ils donnèrent les lois de Géla.

Zanclé dut sa première fondation à des brigands de Cyme, ville de la Chalcide, dans la campagne d'Opice ; mais dans la suite, des hommes venus en grand nombre de la Chalcide et du reste de l'Eubée, occupèrent ce pays conjointement avec eux ; les fondateurs furent Périèrs et Cratamène, l'un de Cyme, l'autre de Chalcis. Le nom de Zanclé fut d'abord donné à la ville par les Sicules, parce que l'endroit a la figure d'une faux, et qu'ils appellent une faux *zanclos*. Les habitans furent chassés dans la

¹ *Trotile*. Comme on ne trouve que cette seule fois le nom de Trotile, des savans soupçonnent que ce mot a été corrompu par les copistes, et qu'il s'agit ici de Trogile. C'était le sentiment d'Æmiliius Portus et celui de Pinedo sur Estienne de Bysance.

suite par des Samiens et d'autres Ioniens qui abordèrent en Sicile pour fuir la domination des Mèdes.

V. Peu après, Anaxilas, tyran du Rhégium, chassa une partie des Samiens, établit dans la ville, avec ceux qu'il y laissait, des hommes de races différentes, et l'appela Messène¹, du nom de la patrie dont il tirait son origine.

Îmère fut fondée après Zanclé par Euclide, Simus et Sacon; ce furent surtout des Chalcidiens qui vinrent former cette colonie; mais des exilés de Syracuse, nommés Mylétides, vaincus dans une sédition, la partagèrent avec eux. Un langage mêlé de chalcidien et de dorique y domine; mais les usages qui l'emportent sont ceux de la Chalcide.

Acrès et Casmènes furent fondées par les Syracusains : Acrès, soixante-dix ans après Syracuse, et Casmènes environ vingt ans après Acrès.

Camarina dut aussi sa première fondation aux Syracusains, vers cent trente-cinq ans après celle de Syracuse : les fondateurs furent Dascon et Monocole. Mais dans une guerre causée par la rébellion des habitans, les Syracusains les chassèrent; Hippocrate, tyran de Géla, s'étant fait donner dans la suite, pour la rançon des prisonniers qu'il avait faits sur les Syracusains, le territoire de Camarina, devint lui-même fondateur de cette ville; il y établit une colonie qui fut encore chassée par Gélon, et ce prince devint le troisième fondateur de Camarina.

VI. Telles étaient les nations grecques et barbares qui habitaient la Sicile, et telle la puissance de cette île, quand les Athéniens s'enflammèrent du désir d'y porter la guerre. La vérité est qu'ils voulaient la soumettre tout entière à leur domination; mais ils couvraient ce dessein d'un prétexte généreux : celui de donner des secours à des peuples qui avaient avec eux une commune origine, et aux alliés de ces peuples. Ils étaient surtout animés par les députés d'Égeste qui étaient à Athènes, et qui sollicitaient vainement leur assistance. Limitrophes de Sélinonte, les Égestains étaient en guerre avec cette république pour quelques différends sur les mariages, et pour un territoire contesté. Ceux de Sélinonte, avec l'aide des Syracusains

qu'ils avaient engagés dans leur alliance, les comprimaient par terre et par mer. Les députés d'Égeste rappelaient aux Athéniens le souvenir de l'alliance qu'Athènes avait contractée avec eux du temps de Lachès et de la première guerre des Léontins : ils demandaient qu'on expédiât des vaisseaux à leur secours; bien des raisons qu'ils alléguaient en leur faveur se réduisaient en substance à faire entendre que si les Syracusains chassaient impunément les habitans de Léontium, ruinaient les autres alliés d'Athènes, et concentraient en eux seuls toute la puissance de la Sicile, il était à craindre que, Doriens eux-mêmes, liés aux Doriens par une même origine, et attachés en même temps aux Péloponnésiens dont ils étaient une colonie, ils ne portassent à ces derniers des secours formidables, et ne détruisissent, conjointement avec eux, la puissance athénienne; qu'il était de la sagesse de cette république de s'opposer aux Syracusains avec ce qui lui restait d'alliés, surtout lorsque Égeste lui offrait des richesses suffisantes pour soutenir la guerre.

Les Athéniens, à force d'entendre répéter ces discours dans les assemblées tant par ces députés que par ceux de leurs orateurs qui soutenaient cette cause, décrétèrent qu'on enverrait d'abord à Égeste une députation pour vérifier si, comme on le disait, il existait en effet des richesses dans le trésor public et dans les temples, et pour savoir à quel point en était la guerre contre Sélinonte.

VII. Les députés furent expédiés pour la Sicile¹. Le même hiver, les Lacédémoniens et leurs alliés, excepté les Corinthiens, portèrent la guerre dans l'Argie, y ravagèrent une petite étendue de terrain, et en rapportèrent quelques voitures de blé. Ils établirent à Ornées les exilés d'Argos, et leur laissèrent une faible partie de l'armée. Ils se retirèrent avec le reste, après avoir fait un traité, suivant lequel, pendant un certain temps, les Ornéates et les Argiens ne devaient se faire aucun mal les uns aux autres; mais peu après, les Athéniens apportèrent, sur trente vaisseaux, six cents hoplites; les Argiens vinrent se joindre à eux avec toutes leurs forces, et firent contre Ornées une attaque qui dura le jour entier. Comme ils s'éloignèrent à l'entrée

¹ C'est la ville que nous appelons *Messine*.

¹ Après le 15 octobre.

de la nuit pour prendre un campement, les Ornéates s'évadèrent. Le lendemain, les Argiens s'apercevant de leur évasion, rasèrent la place, et firent leur retraite : les Athéniens ne tardèrent pas non plus à retourner chez eux par mer.

Ce fut aussi par mer qu'ils portèrent de la cavalerie à Méthone, sur les confins de la Macédoine. Ils joignirent à ces troupes les exilés macédoniens qui avaient cherché un asile à Athènes, et infestèrent le domaine de Perdiccas. Les Lacédémoniens firent inviter les Chalcidiens de Thrace, qui avaient une trêve de dix jours avec les Athéniens, à unir leurs armes à celles de Perdiccas ; mais ceux-ci refusèrent d'y consentir. Ainsi finit la seizième année de cette guerre dont Thucydide a écrit l'histoire.

VIII. L'été suivant, au commencement du printemps ¹, les députés d'Athènes revinrent de Sicile, et avec eux ceux d'Égeste. Ils apportaient soixante talents d'argent non monnayé ; c'était pour soudoyer pendant un mois soixante vaisseaux qu'ils devaient prier les Athéniens de leur envoyer. Ceux-ci convoquèrent une assemblée ; ils écoutèrent toutes les choses attrayantes que leur voulurent dire les Égestains et leurs propres députés, tous les mensonges qu'ils voulurent faire, et comment il y avait de grands trésors tout prêts dans les temples et dans la caisse publique. Le résultat fut de décréter qu'il serait envoyé en Sicile soixante vaisseaux, sous le commandement d'Alcibiade, fils de Clinias, de Nicias, fils de Nicératus, et de Lamachus, fils de Xénophane, tous trois revêtus d'une pleine autorité. Ils devaient secourir les habitans d'Égeste contre ceux de Sélinonte, rétablir les Léontins, si leurs autres opérations leur en laissaient le temps, et tout disposer en Sicile, de la manière qui leur semblerait la plus avantageuse à la république.

Une autre assemblée fut convoquée cinq jours après, pour entrer en discussion sur les moyens les plus prompts d'équiper la flotte, et sur tout ce qui pourrait être nécessaire aux généraux. Nicias, qui avait été nommé malgré ~~lui~~ son commandement, pensait que la république venait de prendre une résolution dangereuse,

¹ Dix-septième année de la guerre du Péloponnèse, première année de la quatre-vingt-onzième olympiade, quatre cent seize ans avant notre ère. Aussitôt après le 10 avril.

trop précipitée, et dont l'objet, celui d'acquérir la domination de toute la Sicile, était difficile à remplir. Il s'avança dans l'intention de changer les esprits ; et voici dans quel sens il s'exprima :

IX. « Cette assemblée a pour objet les préparatifs de votre expédition en Sicile. Mais il me semble à moi, qu'il faut examiner encore s'il est à propos d'y envoyer une flotte, et que nous ne devons pas, sur une si légère délibération pour un objet de la plus grande importance, entraînés par des étrangers, nous jeter dans une guerre qui ne nous regarde pas. Et cependant cette guerre me procure un honneur, et je crains moins que d'autres pour mes jours, non que je ne regarde cependant comme un bon citoyen celui qui prend des précautions pour sa vie et pour sa fortune ; car, pour son propre intérêt, il doit désirer la prospérité de sa patrie. Au reste, jamais jusqu'ici les honneurs répandus sur moi ne m'ont fait parler contre ma pensée : je ne le ferai pas non plus aujourd'hui ; et ce que je crois le plus utile à l'état, je vais le faire entendre. Je sais trop, d'après votre caractère, que tout ce que je vais dire sera bien faible, si je vous conseille de ménager les avantages dont vous jouissez, et de ne pas mettre ce que vous tenez au hasard, pour courir après les incertitudes de l'avenir : cependant je vais vous faire voir que votre précipitation est déplacée, et que vous poursuivez ce qu'il n'est pas aisé d'atteindre.

X. « Je déclare que vous laissez ici derrière vous une foule d'ennemis, et que vous embarquer, c'est vouloir en attirer encore de nouveaux. Vous regardez peut-être comme quelque chose de solide les trêves que vous avez conclues ; trêves de nom, et seulement respectées tant que vous ne ferez aucun mouvement : car c'est dans cet esprit que les ont rédigées quelques hommes de ce pays même et de l'autre parti ; mais s'il vous arrive d'avoir quelque désavantage considérable, nos ennemis se trouveront bientôt prêts à nous attaquer ; eux qui sont entrés en accord avec nous par la seule raison qu'ils étaient malheureux, et qui, dans une situation plus fâcheuse que la nôtre, n'ont déposé les armes que par nécessité. D'ailleurs, il est dans la trêve bien des articles contestés. Il est aussi des villes qui ne l'ont pas même acceptée, et ce ne sont pas les plus faibles. Les uns nous font ouvertement la guerre, et les autres sont

retenues, parce que les Lacédémoniens restent encore en repos, et parce qu'elles ont elles-mêmes une trêve de dix jours. Peut-être, voyant nos forces partagées (et nous nous hâtons d'amener cette époque), nous accableraient-elles avec les Siciliens, dont naguère elles auraient payé bien cher l'alliance. Voilà ce que devrait considérer tel qui vous donne des avis; il ne devrait pas, quand la république est suspendue au-dessus d'un précipice, l'exposer à d'autres dangers, et nous inspirer la cupidité d'un nouvel empire, avant que nous n'ayons affermi le nôtre; quand, depuis tant d'années, les Chalcidiens de Thrace se sont détachés de notre puissance, et ne sont pas encore soumis; quand d'autres, sur le continent, n'ont qu'une obéissance douteuse! Quoi! nous nous empressons de secourir les Égestains nos alliés, parce qu'ils ont souffert une injure, et depuis long-temps offensés nous-mêmes par des rebelles, nous différons encore de nous venger!

XI. « Et cependant, en soumettant les peuples dont nous avons à nous plaindre, nous pourrions conserver sur eux la domination; mais vainqueurs de ceux que nous voulons attaquer, qui sont si loin de nous, qui sont en si grand nombre, il nous serait difficile de prendre sur eux l'empire. C'est une folie de marcher contre des peuples qu'on ne tiendra pas dans la soumission après la victoire, et qu'on n'attaquera plus avec le même avantage, si l'on ne réussit pas la première fois. Les Siciliens, déjà peu redoutables pour nous à mes yeux dans leur état actuel, le seraient encore moins s'ils tombaient sous la domination de Syracuse; et c'est l'événement dont les Égestains veulent surtout nous faire peur. Aujourd'hui, séparés en différens états, ils pourraient à la rigueur fondre sur nous, par l'envie que chacun aurait de complaire aux Lacédémoniens; mais, dans l'autre supposition, il n'est pas vraisemblable qu'on les vît lutter empire contre empire. Et en effet, de la même manière que, réunis aux peuples du Péloponnèse, ils nous auraient enlevé notre domination, ils devraient s'attendre à voir détruire leur empire par les Péloponnésiens. Voulons-nous frapper de terreur les Grecs de Sicile? Ne nous montrons pas chez eux; ou bien encore montrons-leur notre puissance, et ne tardons pas à nous retirer. Mais si nous éprouvions le

moindre échec, bientôt ils nous mépriseraient, et se joindraient contre nous aux Grecs du continent. Ce qu'on admire, nous le savons tous, c'est ce qui est fort éloigné; c'est ce dont on se fait une grande idée, qu'on ne peut soumettre à l'épreuve. Vous-mêmes, ô Athéniens, vous en avez fait l'expérience à l'égard des Lacédémoniens et de leurs alliés. Pour les avoir vaincus contre votre espérance dans la partie où d'abord ils vous semblaient redoutables, vous en êtes venus à les mépriser, et déjà vous portez vos désirs vers la Sicile. Cependant il ne faut pas nous enorgueillir des malheurs de nos ennemis; seulement prendre confiance en nous-mêmes, sans cesser de réprimer nos pensées ambitieuses. Croyons que les Lacédémoniens ne songent qu'à profiter de leur humiliation, pour réparer dès à présent, s'ils le peuvent, leur honneur, en tirant parti des infortunes qui pourront nous arriver. Tels sont d'autant plus leurs sentimens que, depuis long-temps, et avec plus de travail, ils recherchent la réputation de valeur. Si nous sommes sages, ce n'est pas des Égestains, de ces barbares de Sicile, que nous devons nous occuper; mais comment nous nous tiendrons fortement en garde contre une république qui emploie les ressources de l'oligarchie, pour former contre nous de funestes desseins.

XII. « N'oublions pas qu'à peine remis d'une maladie cruelle et de la guerre, nous ne faisons que commencer à réparer nos richesses et notre population. Il est juste que ce soit pour les consacrer ici à nos propres avantages, et non pas à ces bannis qui demandent du secours, qui ont intérêt de bien mentir, et qui, devenus heureux à nos périls, sans rien fournir que des paroles, auront peu de reconnaissance, ou, s'ils éprouvent quelque désastre, entraîneront leurs amis dans leur ruine. Que si quelqu'un, fier de l'élection qui lui donne le généralat, vous engage à cette expédition, ne regardant que son intérêt personnel, d'ailleurs trop jeune encore pour commander, mais avide du commandement pour se faire admirer par ses équipages de chevaux, et pour faire servir à son faste la dignité dont il est revêtu, ne lui permettez pas de briller en particulier par le danger de la république; mais croyez que de tels citoyens nuisent à l'état en se ruinant eux-mêmes, et qu'il s'agit ici d'une affaire importante, qui ne doit être ni débattue

par un jeune homme, ni lestement décidée.

XIII. « Je crains ceux que je vois prendre place ici pour l'appuyer, et je prie les vieillards qui se trouvent assis près des gens de cette faction de n'avoir pas honte de passer pour timides, en refusant de voter la guerre. Je les invite à n'avoir pas la maladie de cette jeunesse : celle de s'éprendre d'un amour malheureux pour les objets qu'elle ne possède pas. Ils savent qu'on gagne bien peu par la passion, beaucoup par la prévoyance. Au nom de la patrie qui se précipite dans le plus grand hasard qu'elle ait jamais couru, qu'ils se déclarent, dans leurs suffrages, contre cette faction ; qu'ils fassent décréter que c'est aux Siciliens à vider entre eux leurs différends, en se tenant renfermés dans les limites que nous ne pouvons leur contester ; le golfe Ionique, en côtoyant la terre, et celui de Sicile, en cinglant en haute mer. Que l'on dise en particulier aux Égestains que si, d'abord, ils ont bien entrepris la guerre contre Sélinonte sans l'intervention d'Athènes, ils peuvent bien aussi la terminer sans elle. Enfin, ne nous faisons plus, suivant notre usage, des alliés que nous défendrons dans le malheur, sans en tirer aucune utilité dans le besoin.

XIV. « Et toi, prytane¹, si tu crois de ton devoir de consulter les intérêts de la république, si tu veux être bon citoyen, remets l'affaire en délibération, et consulte une seconde fois l'opinion des Athéniens. Si tu crains de revenir sur un décret déjà porté, songe que ce n'est pas au milieu d'un si grand nombre de témoins qu'on peut t'accuser de violer les lois ; que tu es pour la république un médecin après le mauvais parti qu'elle a pris, et que bien remplir les devoirs de la magistrature, c'est faire beaucoup de bien à la patrie, ou ne lui faire, du moins volontairement, aucun mal. »

XV. Ainsi parla Nicias. Le plus grand nombre des Athéniens présents à l'assemblée demandait la guerre et ne voulait pas que le décret fût retiré. Quelques-uns étaient de l'avis contraire. Alcibiade mettait la plus grande chaleur à faire confirmer l'expédition. Opposé dans toutes les questions politiques à Nicias, il avait à cœur de

¹ Le prytane, ou premier prytane, qu'on appelait aussi épistate, était le président du sénat, et, comme on le voit ici, de l'assemblée du peuple. *Æschyle* appelle Jupiter le prytane des dieux. (Prométh., v. CLXIX.)

le contredire dans celle-ci, parce que ce général venait de le désigner d'une manière offensante ; mais surtout il brûlait de commander. Il espérait conquérir la Sicile et Carthage, et, favorisé de la fortune, augmenter ses richesses et sa gloire. En grand crédit auprès de ses concitoyens, ses fantaisies, l'entretien de ses chevaux et toutes ses autres dépenses étaient au-dessus de ses facultés. Ce fut ce qui, dans la suite, ne contribua pas faiblement à la perte de la république. Bien des gens virent avec crainte l'excès de son faste et les délices de sa table, qui ne s'accordaient pas mieux que ses pensées ambitieuses avec les maximes de la république : ils crurent qu'il aspirait à la tyrannie, et il devint l'objet de leur haine. Homme public, il avait imprimé une grande force aux armées ; mais on n'en était pas moins choqué de sa conduite comme homme privé ; on commit à d'autres les affaires, et en peu de temps on perdit l'état.

Il s'avança au milieu de l'assemblée, et parla de la sorte aux Athéniens :

XVI. « Le commandement me convient mieux qu'à d'autres, et je crois en être digne. Il faut bien, Athéniens, que je commence par-là, quand je me vois attaqué par Nicias. Ce qui me rend fameux répand de la gloire sur mes ancêtres et sur moi-même, et tourne à l'avantage de la patrie. En effet, les Grecs, étonnés de la magnificence dont j'ai brillé dans les fêtes d'Olympie, se sont exagéré la puissance d'Athènes, eux qui se flattaient auparavant qu'elle était abattue par la guerre. J'ai lancé jusqu'à sept chars dans la carrière, ce qu'aucun particulier n'avait jamais fait ; j'ai remporté le premier prix, le second et le quatrième, et j'ai déployé partout une magnificence digne de ma victoire. La loi rend elle-même ce faste glorieux, et la pompe qu'on déploie en ces occasions inspire une grande idée des forces de l'état. Quant à l'éclat dont je brille dans l'intérieur de la république, soit dans les fonctions de chorège, soit en d'autres occasions, il excite l'envie des citoyens ; mais il manifeste aux étrangers votre puissance.

« Cette folie qu'on me reproche n'est donc pas inutile, quand, par mes dépenses particulières, ce n'est pas moi seul que j'illustre, mais la patrie. Il n'est pas injuste à celui qui conçoit une grande idée de lui-même de ne se pas regarder comme l'égal de tout le monde, puisque l'infer-

tuné ne trouve personne qui veuille être son égal et partager son malheur. Si l'on ne daigne pas même adresser la parole au malheureux, qu'on supporte donc les hauteurs des hommes fortunés, ou que l'on commence par accorder aux autres l'égalité qu'on réclame. Je sais bien que les hommes qui se distinguent du vulgaire, et tous ceux qui, dans quelque partie, effacent les autres par leur éclat, sont, pendant leur vie, un objet de chagrin, surtout pour leurs égaux, et même pour tous ceux qui les entourent; mais quand ils ne sont plus, on emploie jusqu'au mensonge pour faire croire qu'on est de leur famille; leur patrie elle-même s'enorgueillit de les avoir vus naître; elle craindrait qu'on ne pensât qu'ils lui furent étrangers; elle les regarde comme ses enfans, ne leur reproche point de fautes, et ne les célèbre que par les grandes choses qu'ils ont faites.

« Tel est le sort où j'aspire. Fameux par ma conduite privée, voyez si je le cède à personne dans l'administration des affaires publiques. C'est moi qui, sans grand danger et sans grandes dépenses, vous ai concilié les plus puissantes villes du Péloponnèse: j'ai forcé les Lacédémoniens à risquer, en un seul jour, toute leur fortune à Mantinée; et tout victorieux qu'ils ont été, ils n'ont pu reprendre encore de l'assurance.

XVII. « Voilà ce qu'a fait ma jeunesse, et cette folie qu'on regarde encore comme au-dessous de mon âge. Elle a su, en traitant avec la puissance du Péloponnèse, ménager les convenances dans les discours, et déployer en même temps cette vivacité qui inspire la confiance, et que vous auriez tort de craindre aujourd'hui. Pendant qu'elle est encore en moi dans toute sa force, et que la fortune semble favoriser Nicias, usez sans ménagement, pour votre profit, des qualités de l'un et de l'autre. Surtout ne vous repentez pas d'avoir décrété l'expédition de Sicile, comme si c'était une puissance formidable que vous aurez à combattre. Les villes qui la composent, surchargées d'une populace ramassée de toutes parts, changent volontiers de gouvernement, et reçoivent dans leur sein les premiers qui se présentent. Aussi, comme personne n'y croit avoir de patrie à soutenir, on n'a pas d'armes pour assurer sa vie, et le pays même n'est pas dans un état régulier de défense. Cha-

cun se tient prêt à saisir ce qu'il croit pouvoir gagner sur la fortune publique, par l'adresse de ses discours, ou ce qu'il espère arracher par la sédition, et à changer de pays s'il ne réussit pas. On ne croira point qu'une telle multitude s'accorde à suivre un bon avis ou à faire un commun effort. Tous s'empresseront de se rendre à la première ouverture capable de leur plaire, surtout s'ils sont en état de rébellion, comme nous apprenons qu'ils s'y trouvent. D'ailleurs, ils n'ont pas autant de troupes complètement armées qu'ils ont la vanité de le faire entendre; il en est comme du reste de la Grèce; elle a fait voir qu'elle était loin de la population dont chaque état en particulier se vantait, et après avoir menti avec tant d'audace sur le nombre de ses soldats, elle s'est à peine trouvée suffisamment armée dans la dernière guerre.

« Tel, ou bien plus favorable encore pour nous, est, d'après ce que j'entends, l'état de la Sicile; car nous aurons un grand nombre de Barbares qui, par haine pour les Syracusains, s'uniront à nous pour les attaquer, et les affaires de la Grèce ne vous causeront pas d'embarras, si vous prenez de sages mesures. Avec ces mêmes ennemis, qu'en vous embarquant vous allez, dit-on, laisser derrière vous, nos pères avaient encore le Mède à combattre; ils ont cependant acquis l'empire, sans avoir d'autre supériorité que celle de leur marine. Jamais les Péloponnésiens n'ont eu moins qu'aujourd'hui l'espérance de l'emporter sur nous: qu'ils fassent même les plus grands efforts, ils seront bien en état de se jeter sur nos campagnes, quand même nous ne nous embarquerions pas; mais, par leurs forces navales, ils ne peuvent nous faire aucun mal, car il nous reste une flotte capable de leur résister.

XVIII. « Quelle sera donc l'excuse de notre inaction, et que pourrons-nous dire à nos alliés de Sicile pour ne les pas secourir, nous que les sermens donnés et reçus de part et d'autre, mettent dans l'obligation de les défendre? Ne leur objectons pas qu'eux-mêmes ne nous ont point assistés. En nous les attachant, nous n'avions pas dessein qu'ils vinssent ici nous prêter une assistance réciproque, mais qu'ils tourmentassent les ennemis que nous avons dans leur île, et ne leur permissent pas de venir dans notre pays. Nous-mêmes, et tous ceux qui pos-

sedent une domination, ne l'avons acquise qu'en protégeant toujours avec ardeur les Grecs ou les Barbares qui nous ont implorés. Demeurer en repos, ou chicaner sur ceux qu'il faut secourir, c'est, après avoir ajouté quelque chose à sa puissance, le moyen de la mettre tout entière en danger. Car on ne se défend pas contre une puissance supérieure seulement lorsqu'elle attaque, mais en la prévenant pour l'empêcher d'attaquer. Nous ne sommes pas maîtres de régler jusqu'à quel point nous voulons exercer l'empire : parvenus où nous en sommes, c'est une nécessité de dresser aux uns des pièges, et de ne pas cesser d'agir contre les autres, puisque nous risquons de tomber sous le joug, si nous ne l'imposons pas. Nous ne pouvons envisager la tranquillité de la même manière que les autres peuples, à moins de changer en même temps de situation avec eux. Considérons que pour accroître nos avantages, il faut les aller chercher. Embarquons-nous : ce sera humilier l'orgueil des Péloponnésiens que de paraître les mépriser, et de passer en Sicile, au lieu d'embrasser le repos dont nous jouissons. Ou, ce qui est probable, nous aurons l'empire sur toute la Grèce, avec les forces que nous acquerrons dans cette île, ou nous ferons beaucoup de mal aux Syracusains, et par là nous travaillerons pour nous-mêmes et pour nos alliés. Avec notre flotte, nous serons maîtres de rester, s'il se fait quelque défection en notre faveur, ou de partir ; car elle nous donnera la supériorité sur toute la Sicile. Que les raisons de Nicias ne vous fassent pas changer d'avis : elles tendent à vous plonger dans l'inaction, et à mettre la discorde entre les jeunes gens et les vieillards. Suivez la conduite de vos pères. C'est par les conseils réunis de la jeunesse et de l'âge avancé, qu'ils ont élevé si haut leur puissance : tâchez, par les mêmes moyens, de rendre l'état encore plus florissant. Soyez convaincus que les uns sans les autres, jeunes et vieillards ne peuvent rien ; que l'état doit surtout sa force au concours des différentes classes qui le composent ; que si la république s'abandonne au repos, elle s'usera d'elle-même comme tout le reste, et que toutes les connaissances y périront de décrépitude ; mais que, dans un état de lutte, elle ajoutera sans cesse à son expérience, et contractera l'habitude de se défendre ; non par de vains dis-

cours, mais par des actions. En un mot, je maintiens qu'une république accoutumée à l'activité ne peut manquer de se détruire si, changeant de conduite, elle s'abandonne au repos, et que les peuples n'ont pas de plus sûr moyen de se conserver que de suivre, dans la concorde, leurs lois et leurs coutumes, quand elles seraient même vicieuses. »

XIX. Alcibiade, en parlant ainsi, entraîna les Athéniens. Ils étaient en même temps touchés des prières que leur adressaient les exilés d'Égeste et de Léontium, qui leur rappelaient leurs sermens et les suppliaient de les secourir. Ce fut avec encore bien plus de chaleur qu'au-paravant qu'ils se déclarèrent pour la guerre. Nicias reconnut qu'il serait inutile, pour les en détourner, de reprendre encore les mêmes raisonnemens qu'il leur avait déjà fait entendre ; mais il crut qu'en détaillant les préparatifs qu'exigeait l'entreprise, et les leur montrant énormes, il leur ferait peut-être changer d'avis. Il s'avança donc, et leur tint en substance ce discours :

XX. « Puisque je vous vois tous empressés à faire la guerre, puisse-t-elle, ô Athéniens, avoir le succès que nous désirons. Je vais vous faire connaître ce que je pense dans la circonstance actuelle. D'après ce que j'entends dire, les villes que nous allons attaquer sont puissantes ; dans l'indépendance les unes des autres, elles n'ont pas besoin de ces révolutions dans lesquelles on se précipite volontiers, pour passer de l'état violent de l'esclavage à une plus douce situation. Il n'est pas non plus vraisemblable qu'elles reçoivent notre domination en échange de la liberté, nombreuses comme elles le sont, pour une seule île, et grecques la plupart. Je ne parlerai pas de Naxos et de Catane, que j'espère qui se joindront à nous, parce qu'elles ont avec les Léontins une même origine ; mais il en est sept autres surtout, dont l'état militaire est, à tous égards, aussi respectable que le nôtre, et entre elles, Sélinonte et Syracuse, les principaux objets de notre expédition. Elles sont bien pourvues d'hoplites, d'archers, de gens de traits, de navires et d'équipages. Elles ont des richesses dans les mains des particuliers, et des trésors déposés dans les temples de Sélinonte. Syracuse reçoit même de divers peuples barbares des contributions en nature. Et ce qui procure sur nous à ces

villes un grand avantage, elles ont une forte cavalerie, et recueillent elles-mêmes leur blé, sans être obligées de le tirer du dehors.

XXI. « Contre une telle puissance, il ne suffit pas d'avoir une armée navale et faible; nous devons transporter avec nous une infanterie formidable, si du moins nous voulons faire quelque chose qui réponde à la grandeur de nos desseins, et ne pas voir une formidable cavalerie s'opposer à notre descente. C'est ce qui nous sera surtout nécessaire, si les villes effrayées se lignent, et si, pour nous prêter une cavalerie qui puisse nous défendre, nous n'avons d'autres amis que les Égestains. Ce serait une honte d'être contraints par la force à nous retirer, ou de nous voir réduits, pour n'avoir pas d'abord pris de sages mesures, à envoyer ensuite demander ici des secours. Partons avec un puissant appareil, instruits que nous allons nous transporter loin de notre pays, et que nous ne ferons point la guerre à notre manière accoutumée. Nous n'allons pas, en qualité d'alliés, combattre dans un pays de notre dépendance, où nous puissions aisément recevoir de l'amitié les secours nécessaires, mais dans une contrée qui nous est tout étrangère, et d'où, pendant quatre mois de la mauvaise saison, il n'est pas même aisé qu'il arrive des nouvelles.

XXII. « Je crois donc que nous devons emmener un grand nombre d'hoplites, athéniens, alliés, sujets, et tâcher même d'en attirer du Péloponnèse, soit par la persuasion, soit par l'appât d'une solde. Il nous faut aussi beaucoup d'archers, et de frondeurs pour résister à la cavalerie ennemie. Nous avons besoin d'une grande quantité de vaisseaux pour transporter aisément tous les objets nécessaires. Il faudra encore emporter d'ici, sur des bâtimens de charge, du froment et de l'orge grillé, et tirer des moulins des boulangers à gage, et forcés à servir à leur tour, pour que l'armée ne manque pas de subsistances, si nous sommes quelque part surpris des vents contraires: car toute ville ne sera pas en état de recevoir une armée si nombreuse. Il faut enfin être pourvu, autant qu'il sera possible, de tout le reste, et ne pas compter sur les autres. Mais surtout nous devons emporter d'ici beaucoup d'argent; car ces richesses des Égestains qui, dit-on, sont toutes prêtes là-bas, croyez qu'elles ne sont guère prêtes qu'en paroles.

XXIII. « Si nous partons dans un appareil qui non-seulement réponde à la puissance guerrière des peuples que nous allons attaquer, mais qui leur soit même supérieur à tous égards, ce ne sera qu'avec peine encore que nous serons capables de les vaincre, et de sauver ceux qui nous appellent. Songez que nous sortons dans le dessein d'occuper quelque ville dans un pays étranger et ennemi; qu'il faut, dès le premier jour que nous prendrons terre, nous rendre maîtres de la campagne, ou être assurés qu'au premier échec tout va se tourner contre nous. Dans cette crainte, et convaincu que nous devons nous bien consulter à diverses reprises, et qu'il faut encore être heureux, ce qui n'est pas facile aux hommes, je veux, en partant, m'abandonner le moins qu'il me sera possible à la fortune, et prendre des mesures qui semblent devoir assurer le succès. Voilà, je crois, ce que sollicite l'intérêt de la république entière, et ce qui peut nous sauver quand nous allons combattre pour elle. Si quelqu'un a des idées contraires, je lui cède le commandement. »

XXIV. Ainsi parla Nicias. Il espérait, par la multiplicité de ses demandes, ou détourner les Athéniens de l'entreprise, ou, s'il était obligé de faire la guerre, partir au moins de cette manière en toute sûreté. L'immensité de ces préparatifs ne put refroidir les Athéniens; elle ne fit plutôt qu'augmenter leur ardeur. Il arriva tout le contraire de ce qu'attendait Nicias. Ses conseils furent goûtés, et l'on pensa n'avoir plus rien à craindre. L'amour de s'embarquer saisit tout le monde à la fois: les vieillards, dans l'idée de soumettre le pays où ils allaient se rendre, ou d'être au moins avec de telles forces à l'abri des revers; les hommes faits, par l'envie de voir et de connaître un pays lointain, avec la meilleure espérance d'en revenir; la multitude et les soldats, dans l'espoir de gagner d'abord de l'argent, et ensuite d'ajouter à la force de l'état, et de se fonder, sur la conquête qu'ils allaient faire, une solde perpétuelle. Au milieu de cette foule zélée pour l'entreprise, si quelqu'un ne la goûtait pas, il craignait, en donnant son avis, de paraître malintentionné pour la république, et il gardait le silence.

XXV. Enfin un Athénien s'avança, et adressant la parole à Nicias: « Il ne faut, lui dit-il, ni chercher de défaites, ni user de délais, mais

déclarer à l'instant, en présence de tous, quels préparatifs les Athéniens ont à décréter. » Nicias répondit malgré lui qu'il délibérerait plus mûrement à tête reposée avec ses collègues; mais qu'autant qu'il pouvait en juger dans le moment, il ne fallait pas mettre en mer avec moins de cent trirèmes; que les Athéniens fourniraient, pour le transport des gens de guerre, autant de bâtimens qu'ils jugeraient à propos, et qu'on demanderait le reste aux alliés; que les hoplites, tant d'Athènes que des villes confédérées, ne devaient pas monter à moins de cinq mille, et que, s'il était possible, on en aurait davantage; que le reste des préparatifs, tels que des archers d'Athènes et de Crète, des frondeurs, et enfin tout ce qui serait nécessaire, suivrait la même proportion.

XXVI. On ne l'eut pas plus tôt entendu, qu'on décréta que les généraux auraient de pleins pouvoirs, et que, pour ce qui concernait le nombre des troupes et toute l'expédition, ils feraient ce qui leur semblerait être le plus avantageux à l'état. Ensuite commencèrent les apprêts. On dépêcha des ordres aux alliés; on dressa dans le pays des rôles de soldats. La république venait de se rétablir de la peste et des maux d'une guerre continue; elle avait acquis une nombreuse jeunesse, et amassé des trésors à la faveur de la suspension d'armes. Tout s'offrait en abondance, et les préparatifs se faisaient.

XXVII. On en était occupé, quand il arriva qu'une nuit la face de la plupart des hermès de pierre qui sont à Athènes fut mutilée¹. Les hermès sont des figures quarrées, et suivant l'usage du pays, on en voit un grand nombre, soit aux vestibules des maisons particulières, soit dans les lieux sacrés. Personne ne connaissait les coupables; mais on en fit la recherche, et de grandes récompenses, aux frais du public, furent promises à ceux qui pourraient les découvrir. On décréta même que ceux qui auraient connaissance de quelque autre sacrilège, citoyens, étrangers ou esclaves, eussent à le dénoncer hardiment. On regardait cette affaire comme de la plus grande importance; elle semblait être d'un mauvais augure pour l'entreprise, et l'on y voyait un complot, dont l'objet était d'amener

¹ 9 mai.

une révolution, et de détruire le gouvernement populaire.

XXVIII. Des habitans et des valets, sans rien déposer sur les hermès, dénoncèrent que d'autres statues avaient été précédemment mutilées par des jeunes gens dans les transports de la gaité et dans la chaleur du vin; et que, dans certaines maisons, on célébrait par dérision les mystères. C'était Alcibiade qu'ils chargeaient. Ses plus grands ennemis saisirent cette accusation. Il les empêchait de se trouver toujours à la tête du peuple, et s'ils pouvaient le chasser, ils comptaient devenir les premiers hommes de l'état. Ils exagéraient le crime, répétant, dans leurs clameurs, que la mutilation des hermès et la profanation des mystères avaient pour objet de renverser la démocratie, et qu'aucun de ces sacrilèges n'avait été commis sans la participation d'Alcibiade. Ils ajoutaient en preuve la licence effrénée de toute sa conduite, qui ne s'accordait pas avec le régime populaire.

XXIX. Alcibiade se défendit aussitôt contre ces inculpations; il était prêt à se mettre en justice avant son départ, pour répondre aux faits dont on l'accusait, à subir la peine des délits dont il serait trouvé coupable, ou à reprendre le commandement, s'il était absous; car les préparatifs étaient lors terminés. Il protestait contre les accusations qui seraient portées en son absence, et demandait la mort sans délai s'il n'était pas innocent. Il remontrait que le parti le plus prudent était de ne pas laisser sortir à la tête d'une armée si puissante un homme prévenu de tels délits, avant de l'avoir jugé. Mais ses ennemis craignaient que, s'il était mis dès lors en jugement, l'armée n'eût pour lui de la bienveillance, et que le peuple ne montrât de la mollesse et ne voulut le ménager, parce que les Argiens et quelques troupes de Mantinée ne parlaient qu'en sa considération. Pour détourner l'objet de sa demande et refroidir le peuple, ils mirent en avant d'autres orateurs. Ceux-ci représentèrent qu'Alcibiade devait mettre en mer sans délai, qu'il ne pouvait différer son départ, et qu'à son retour il serait temps d'ajourner sa cause. Ils avaient en vue de le charger encore davantage, ce qui serait plus aisé dans son absence, et de le rappeler ensuite pour lui faire son procès. Il fut décidé qu'il partirait.

XXX. On était déjà au milieu de l'été¹, quand on mit à la voile pour la Sicile. Il fut ordonné que la plupart des alliés, les bâtimens de vivres, les navires de charge, et tous les bagages qui suivaient l'armée, se rassembleraient d'abord à Coreyre, d'où tous ensemble passeraient au promontoire d'Iapygie dans l'Ionie. Le jour prescrit, les Athéniens et ceux des alliés qui se trouvaient à Athènes descendirent au Pnyx dès le lever de l'aurore, et montèrent leurs vaisseaux pour faire voile. Presque toute la ville, tant citoyens qu'étrangers, descendit avec eux. Les gens du pays conduisaient ceux qui leur appartenaient, leurs amis, leurs parens, leurs fils. Ils marchaient, remplis d'espérances, mais en gémissant, occupés à la fois de ce qu'ils allaient acquérir, et de ceux que peut-être ils ne reverraient plus; ils ne pouvaient se dissimuler la distance qui les allait séparer de ces objets si chers.

XXXI. Dans ce moment de séparation, où ceux qui s'éloignaient allaient courir aux dangers, on sentait mieux tout ce que l'entreprise avait de terrible qu'au moment où elle avait été décrétée; mais les regards étaient en même temps frappés de la force et du nombre des apprêts de toute espèce, et ce coup d'œil rassurait. C'était pour en jouir qu'étaient accourus les étrangers et toute la multitude, comme à un spectacle bien digne d'exciter la curiosité, et que ne pouvait se peindre l'imagination. Cet appareil, le premier de cette importance sorti d'une seule ville, et composé de troupes grecques, était le plus brillant et le plus magnifique qu'on eût vu de ce temps. Il est vrai qu'il n'avait paru ni moins de vaisseaux ni moins d'hommes en armes dans l'expédition d'Épidaure, conduite par Périclès, ni même dans celle de Potidée, commandée par Agnon: les Athéniens seuls avaient fourni quatre mille hommes complètement armés, trois cents chevaux, cent trirèmes; il y en avait eu cinquante de Lesbos et de Chio, et un grand nombre d'alliés étaient montés sur la flotte; mais il ne s'agissait alors que d'une courte traversée, et tous les préparatifs avaient été peu considérables. Au contraire, cette dernière expédition devait être de longue durée, et l'on s'était pourvu de tout ce qui était néces-

¹ Après le 8 juin.

saire pour les troupes et pour les vaisseaux. L'équipement se fit à grands frais aux dépens du public et des triérarques. L'état donnait par jour une drachme¹ à chaque matelot; il fournissait des vaisseaux vides, dont soixante légers et quarante destinés à porter des troupes. C'étaient les triérarques qui pourvoyaient ces bâtimens des meilleurs équipages, et ils accordaient aux thranites², et aux autres rameurs une augmentation de solde, indépendamment de celle qui était payée du trésor public. Ils avaient mis de la magnificence dans les sculptures de la proue des vaisseaux³ et dans tous les ornemens; chacun d'eux se piquait d'émulation, et voulait que son navire fût le plus brillant et le plus léger à la mer. On avait enrôlé la meilleure infanterie, et ceux qui la composaient se disputaient entre eux de la bonté des armes et du goût des vêtemens. C'était un combat à qui remplirait le mieux les ordres qu'il pouvait recevoir, et l'on aurait dit qu'il s'agissait plutôt de montrer au reste de la Grèce la force et la richesse d'Athènes, que de faire des apprêts contre un ennemi. Car si l'on calcule la dépense du trésor public et celle des guerriers en particulier, tous les frais que l'état avait déjà faits, tout ce qu'il fit emporter aux généraux, ce qu'il en coûta en particulier à chacun pour s'équiper, et à chaque triérarque pour son bâtiment, sans compter ce qu'il devait dépenser encore; ce que d'ailleurs il est à présumer que chacun, en sortant pour une longue expédition, prit avec lui pour le voyage, indépendamment de sa solde, et tous les effets que les soldats et les marchands destinaient à faire des échanges, on trouvera qu'il sortit en tout de la république une somme considérable de talens. Cette armée n'était pas moins prodigieuse par son effrayante audace, et par l'éclat dont elle offrait le spectacle, que par le nombre formidable des combattans dont elle menaçait les peuples qu'elle allait attaquer; elle l'était encore parce que c'était l'expédition la plus éloignée qu'on eût

¹ Dix-huit sous.

² Les *thranites* étaient les rameurs du premier rang; les *zugites* ceux du second, les *thalamiens* ou *thalamites* ceux du dernier.

³ Il y a dans le texte les *signes* des vaisseaux. C'étaient des figures sculptées à la proue qui les distinguaient les uns des autres.

entreprise, et qu'elle offrait pour l'avenir, d'après les forces qu'elle réunissait, les plus grandes espérances.

XXXII. Quand les troupes furent montées sur les trirèmes, et qu'on eut chargé les bâtimens de tout ce qu'il fallait emporter, le signal du silence fut donné au son de la trompette. Les prières accoutumées avant le départ ne se firent pas en particulier sur chaque navire, mais sur la flotte entière, à la voix d'un héraut. On mêla le vin dans les cratères, et toute l'armée, chefs et soldats, fit les libations dans des vases d'or et d'argent : la multitude qui couvrait le rivage accompagna ces prières, tant les citoyens que tous ceux qui désiraient le succès de l'entreprise. Après avoir chanté le pæan et terminé les libations, on fit voile, et d'abord les vaisseaux mirent en mer à la file : ce fut jusqu'à la hauteur d'Égine un combat à qui voguerait le mieux. Ils hâtaient leur course vers Corcyre, rendez-vous du reste des alliés.

La nouvelle de cet embarquement fut portée de bien des côtés en Sicile; mais on fut longtemps sans y croire. Cependant une assemblée fut convoquée; les uns ne doutaient pas de l'armement des Athéniens, les autres le niaient; chacun parlait suivant son opinion; mais Hermocrate s'avança, se croyant bien instruit de la vérité. Il parla à peu près ainsi :

XXXIII. « Je vous semblerai, peut-être, comme d'autres, choquer la vraisemblance, en déclarant que l'expédition des Athéniens est certaine, et je n'ignore pas que ceux qui disent ou annoncent des faits qui paraissent incroyables, n'en sont pas quittes pour n'être pas crus, mais qu'on les traite encore d'insensés. Cette crainte ne me fera pas garder le silence, quand la république est en danger, persuadé que si je parle, c'est que je suis mieux instruit qu'un autre. Oui, ce qui vous cause un tel étonnement est vrai; les Athéniens s'avancent avec une puissante armée de terre et de mer. Leur prétexte est de secourir les Régétains et de rétablir les Léontins; leur véritable dessein, d'envahir la Sicile et surtout notre république, assurés, s'ils en deviennent maîtres, d'avoir aisément tout le reste. Regardez-les donc comme prêts d'arriver, et voyez, d'après vos ressources, de quelle manière vous leur opposerez la plus forte résistance. Ne restez pas sans défense par

mépris pour vos ennemis, ni dans une entière incurie par incrédulité. Mais tout en croyant à leur entreprise, ne soyez effrayés ni de leur audace ni de leurs forces. Ils ne peuvent pas nous faire plus de mal qu'ils n'en auront à souffrir de notre part; et s'ils arrivent avec un grand appareil, ce n'est pas un faible service qu'ils nous rendent. Nos affaires en iront mieux auprès des autres peuples de la Sicile; car frappés de terreur, ils seront plus disposés à combattre pour nous. Si nous parvenons à les défaire, ou du moins à les chasser, sans qu'ils aient pu remplir aucun de leurs objets (car je ne crains pas de leur voir effectuer toutes leurs attentes), ce sera pour nous le plus bel événement, et je suis loin de le croire désespéré. Il est rare en effet que les Grecs ou les Barbares, quand ils se sont portés trop loin de chez eux, aient réussi dans de grandes expéditions. On ne peut jamais arriver en plus grand nombre que les habitans et les voisins du pays qu'on vient attaquer; la crainte les réunit tous; et que l'on vienne à manquer de quelque chose dans une terre étrangère, quoique ce malheur doive être surtout imputé à ceux qui le supportent, ils n'en laissent pas moins un grand nom à leurs ennemis. C'est ainsi que ces Athéniens eux-mêmes ont accru leur puissance, quand le Mède, en annonçant que c'était contre eux qu'il marchait, eut éprouvé des disgrâces multipliées qu'on avait été loin de prévoir; nous ne devons pas désespérer d'avoir la même fortune.

XXXIV. « Armons-nous de courage. Faisons ici nos dispositions, et envoyons chez les Sicules. Assurons-nous des uns encore davantage, tâchons d'avoir les autres pour amis et pour alliés. Expédions des députés chez tous les peuples de la Sicile, et faisons-leur connaître qu'un danger commun les menace avec nous; envoyons dans l'Italie pour la faire entrer dans notre alliance, pour empêcher du moins qu'on n'y reçoive les Athéniens. Il serait bon, suivant moi, d'envoyer aussi à Carthage; car les Carthaginois ne sont pas sûrs que les Athéniens ne viennent point un jour les attaquer, ou plutôt c'est une crainte qu'ils éprouvent sans cesse. Peut-être dans la pensée que, s'ils négligent cette occasion, ils se trouveront eux-mêmes dans l'embarras, voudront-ils nous secourir de quelque manière que ce soit, en secret du moins, si ce n'est pas ou-

vertement. S'ils en ont la volonté, ils en ont aussi mieux que personne le pouvoir. Ils ont beaucoup d'or et d'argent, et c'est ce qui décide la fortune de la guerre et de tout le reste. Envoyons aussi à Lacédémone et à Corinthe; demandons-y qu'on nous donne de prompts secours, et qu'on fasse en même temps une invasion dans l'Attique. Mais il est une chose que je crois plus importante que tout le reste, et dont notre nonchalance accoutumée ne me permettra pas de vous persuader aisément; cependant je vais vous la dire: c'est que tous tant que nous sommes de Siciliens, s'il se peut, ou du moins le plus grand nombre qu'il sera possible avec nous, nous mettions à flot tout ce que nous avons de bâtimens, et qu'avec des vivres pour deux mois nous allions au devant des Athéniens, à Tarente et au cap d'Iapygie. Qu'ils sachent qu'avant de combattre pour la conquête de la Sicile, ils auront des combats à livrer pour le passage de la mer Ionienne. Ce serait surtout ainsi que nous leur causerions le plus de terreur, et comme nous ne manquerions pas d'être reçus à Tarente, nous les obligerions de considérer que, gardiens de notre pays, nous avons pour point de départ une terre amie; qu'ils ont une grande étendue de mer à traverser avec tout leur appareil, qu'il leur sera difficile, dans un si long trajet, de rester en bon ordre, et qu'il nous sera facile à nous de les attaquer, lorsqu'ils avanceront lentement et par petites divisions. Supposons qu'ils allègent leurs vaisseaux, et qu'ils voguent en rangs plus serrés, pour nous offrir le combat; s'ils se servent de la rame, nous tomberons sur eux quand ils seront fatigués; si nous ne le voulons pas, nous serons maîtres de nous retirer à Tarente. Mais eux, qui se seront embarqués avec peu de provisions, et comme pour ne soutenir qu'un combat naval, ne pourront manquer d'éprouver la disette sur des côtes inhabitées. Qu'ils y restent, ils y seront assiégés par le besoin; ou s'ils tentent le passage, ils abandonneront une partie de leurs ressources, et trop mal assurés des bonnes intentions des villes, incertains d'y être reçus, ils tomberont dans l'abattement. Pour moi, je pense qu'arrêtés par ces motifs, ils ne partiront même pas de Corcyre; mais que tout occupés à tenir conseil, et à faire observer combien et en quel endroit nous sommes, ils pousseront le

temps jusqu'à l'hiver, ou que frappés de ces obstacles inattendus, ils renonceront à leur expédition. D'ailleurs, à ce que j'entends, c'est à contre-cœur que le plus expérimenté de leurs généraux les conduit: qu'on nous voie faire quelque action d'éclat, il saisira ce prétexte avec joie. Je suis bien sûr qu'on annoncera nos forces avec exagération. Les opinions se forment sur les bruits courans, et l'on craint plus l'ennemi qui est le premier à attaquer que ceux qui font connaître qu'ils se défendront en cas d'attaque: on croit qu'ils ne sont point inférieurs aux dangers qu'ils affrontent. Cette crainte, les Athéniens l'éprouveraient. Ils viennent à nous dans l'idée que nous ne nous défendrons pas; ils nous méprisent justement, parce que nous ne nous sommes pas unis aux Lacédémoniens pour les détruire. Mais s'ils nous voyaient une audace qu'ils sont loin de nous supposer, ils seraient plus frappés de cet événement inattendu que de nos forces effectives, s'ils pouvaient les connaître.

«Croyez-moi donc; osez ce que je vous conseille; sinon, faites du moins au plus tôt tous vos préparatifs pour la guerre. Que chacun se représente que c'est dans la chaleur de l'action qu'il est beau de montrer son mépris pour les agresseurs; mais que le parti le plus utile à prendre maintenant, c'est de regarder nos ennemis comme dangereux, et de faire contre eux, avec un sentiment de crainte, les dispositions les plus sûres. Les Athéniens arrivent; je sais qu'ils sont en mer; je dirais presque qu'ils sont ici.»

XXXV. Voilà ce que dit Hermocrate. De grandes disputes s'élevèrent parmi les Syracusains. Les uns assuraient que les Athéniens ne viendraient pas, et que les bruits qu'on semait étaient faux: quand ils viendraient, disaient les autres, quel mal nous feraient-ils, sans en recevoir encore plus de notre part? D'autres méprisaient ces rumeurs et tournaient l'affaire en risée. Il en était peu qui crussent Hermocrate et qui craignissent l'événement. Athénagoras s'avança: c'était un chef du peuple et l'homme en qui la plupart eussent alors le plus de confiance. Il parla de la sorte:

XXXVI. «Il serait bien lâche, ou bien mal-intentionné pour sa patrie, celui qui ne souhaiterait pas de voir les Athéniens prendre une si

mauvaise résolution, et venir ici se mettre sous nos mains. Que certaines gens nous annoncent de telles nouvelles et cherchent à nous effrayer, c'est une audace qui ne m'étonne pas ; ce qui m'étonne, c'est leur stupidité, s'ils croient qu'on ne connaît pas leurs intentions. Ceux qui éprouvent en particulier quelque crainte, veulent plonger l'état dans la terreur, pour envelopper de ténèbres leur timidité à la faveur des craintes générales. Voilà ce que signifient ces nouvelles : elles ne se répandent pas d'elles-mêmes, et sont forgées par des hommes qui ne savent qu'exciter sans cesse de tels mouvemens. Mais vous, si vous êtes sages, ce n'est pas d'après ce que ces gens annoncent que vous devez raisonner sur le parti qu'il faut prendre, mais d'après ce que doivent faire des hommes prudents et d'une grande expérience, tels que je regarde les Athéniens. Il n'est pas croyable qu'ils laissent derrière eux les Péloponnésiens et une guerre encore peu solidement terminée, pour venir, de leur propre mouvement, en chercher une autre non moins difficile. Je crois bien qu'ils se félicitent plutôt de ce que nous n'allons pas les attaquer nous-mêmes, nous qui formons tant de villes et des villes si puissantes.

XXXVII. « Mais s'ils venaient, comme on le dit, je maintiens que la Sicile, mieux pourvue de tout que le Péloponnèse, est plus capable de les arrêter, et que notre république seule est bien plus forte que l'armée qui, dit-on, s'avance maintenant, quand elle serait deux fois encore plus nombreuse. Je suis certain qu'ils n'auront point de cavalerie, qu'ils n'en tireront d'ici, si ce n'est une très faible, qu'Égeste pourra leur fournir, et qu'il ne viendra pas sur une flotte autant d'hoplites que nous en avons. C'est une chose difficile, même avec des vaisseaux légers, de franchir une si longue navigation et d'apporter tout ce qui d'ailleurs est nécessaire pour attaquer une ville de l'importance de la nôtre. Je suis si loin des craintes qu'on cherche à vous inspirer, que même si les Athéniens, à leur arrivée, avaient à leur disposition une autre ville telle que Syracuse, et située sur nos frontières, d'où ils n'eussent qu'à partir pour nous faire la guerre, je croirais à peine qu'ils évitassent leur entière destruction : que sera-ce donc s'ils ont la Sicile pour ennemie ? Ils ne pourront camper

qu'à l'abri de leurs vaisseaux. Réduits à de méchantes tentes et au plus étroit nécessaire, notre cavalerie ne leur permettra guère de s'éloigner. En un mot, je pense qu'ils seront à peine maîtres de prendre terre, tant je crois que nos forces auront de supériorité.

XXXVIII. « Ce que je dis, les Athéniens le savent comme moi, et je suis sûr qu'ils pensent à conserver ce qu'ils possèdent. Mais il se trouve ici des gens qui nous disent ce qui n'est point, ce qui ne sera point ; et ce n'est pas d'aujourd'hui, c'est de tout temps que je connais leur envie d'effrayer le peuple par de semblables discours, par d'autres encore plus dangereux, et même par des voies de fait. Leur but est de se voir à la tête de la république, et je crains bien qu'à force de tentatives ils ne réussissent un jour. Nous sommes lâches à nous mettre en garde contre leurs desseins, avant d'en souffrir les effets, et à les punir quand ils sont connus. Aussi notre république jouit-elle rarement de la tranquillité, souvent en proie aux séditions, obligée de soutenir moins de combats contre les ennemis que contre elle-même, et quelquefois soumise à des tyrans et à des pouvoirs usurpés. Si vous suivez mes conseils, je tâcherai que de tels maux n'arrivent pas de nos jours. Avec vous, qui formez le plus grand nombre, j'emploierai la persuasion ; et contre ceux qui ourdissent de semblables trames, les peines ; et ce ne sera pas seulement contre les coupables manifestes, il est difficile de les prendre sur le fait, mais contre ceux qui ont de mauvais desseins et ne peuvent les remplir. Car il ne faut pas seulement se défendre contre les attentats d'un ennemi, mais se prémunir contre ses intentions mêmes, dans la crainte de tomber dans ses embûches, si l'on ne s'en est pas garanti. Il est un petit nombre d'hommes que je convaincrai de leurs mauvais desseins, dont j'éclairerai la conduite, que j'instruirai de leur devoir, et c'est, je crois, le meilleur moyen de les détourner du crime.

Mais vous, jeunes gens, car c'est à quoi j'ai souvent réfléchi, que voulez-vous ? avoir déjà part au gouvernement ? la loi ne le permet pas ; elle vous écarte des honneurs, parce que vous ne sauriez les remplir, et non pour vous en tenir éloignés quand vous en devenez capables. Voulez-vous n'être pas réduits à l'égalité avec

le plus grand nombre? et comment serait-il juste que des égaux ne jouissent pas de l'égalité?

XXXIX. « On dira que la démocratie est absurde et inique, et que les riches gouvernent le mieux. Je répons d'abord que ce qu'on appelle le peuple est l'état tout entier, et que ce qui forme l'oligarchie n'en est que le petit nombre; ensuite que les riches sont excellens pour garder les richesses, les gens sages pour donner des conseils, et le peuple pour juger, après avoir entendu un bon exposé des affaires. Dans la démocratie, ces différens ordres, pris ensemble et séparément, jouissent des mêmes droits : au lieu que l'oligarchie abandonne les dangers au grand nombre; et non contente de ravir la plus grande partie des avantages, elle les usurpe tous. C'est à cet odieux partage qu'aspirent ici des riches et des jeunes gens, et c'est ce qu'ils n'obtiendront pas, dans une aussi grande ville que la nôtre. O les plus insensés des hommes! Vous êtes les plus stupides des Grecs que je connaisse, si vous ne sentez pas en ce moment que c'est après des maux que vous courez; ou les plus injustes, si vous le savez, et si vous persistez dans votre audace.

XL. « Mieux instruits, ou revenus à résipiscence, travaillez, pour l'intérêt de tous, à rendre encore la république plus florissante, persuadés que ceux d'entre vous qui ont le plus de mérite participeront à ses avantages, et qu'ils y auront même une meilleure part que la multitude; mais avec d'autres vues, vous risquez de perdre l'état. Cessez de répandre des avis tels que ceux que vous faites courir, sûrs que nous pressentons vos desseins, et que nous ne vous permettrons pas de les exécuter. Notre ville, quand même les Athéniens arriveraient, se défendra d'une manière digne d'elle. Nous avons des généraux, qui auront l'œil sur ces événemens. Si rien n'est vrai de tout ce qu'on nous annonce, et c'est ce que je crois, l'état ne se laissera point intimider par vos avis, il ne vous choisira pas pour ses chefs, et ne se jettera pas de plein gré dans l'esclavage; mais il considérera les choses par lui-même, jugera vos propos comme des actions, et ne se laissera pas ravir la liberté par de vaines paroles. Enfin il tâchera de se conserver, en restant sur ses gardes, et ne vous permettra pas d'en venir à l'exécution de vos projets. »

XLI. Voilà ce que dit Athénagoras. L'un des généraux se levant, ne permit plus à personne de prendre la parole, et il s'exprima lui-même ainsi sur la question qu'on agitait. « Il n'est sage ni de se permettre des invectives les uns contre les autres, ni de paraître les approuver en daignant les entendre. Il vaut mieux, d'après les bruits qui se répandent, que chaque citoyen en particulier, que la république entière, voient comment il faut se disposer à bien recevoir les ennemis; si ces précautions sont inutiles, ce ne sera point un mal pour l'état de se pourvoir de chevaux, d'armes, de tout ce qu'exige la guerre. Nos fonctions, à nous, seront de donner nos soins à ces apprêts, d'en avoir l'inspection, d'envoyer reconnaître les dispositions des villes, de pourvoir, en un mot, à tout ce qui nous semblera nécessaire. Nous avons déjà pris des mesures, et nous vous ferons le rapport de ce que nous pourrions apprendre. »

Ainsi parla ce général, et l'assemblée fut dissoute.

XLII. Les Athéniens étaient déjà tous à Corcyre avec les alliés. Les généraux firent d'abord une nouvelle revue de la flotte, et la disposèrent dans l'ordre où elle devait entrer en rade et se ranger en bataille. Ils en firent trois divisions, et se les partagèrent au sort. C'était pour éviter les embarras qu'en voguant tous ensemble ils eussent éprouvés à faire de l'eau, à entrer dans les ports, à se pourvoir de munitions dans les endroits où il faudrait séjourner; c'était aussi pour mieux tenir les troupes dans l'ordre, et rendre le commandement plus facile, en donnant un chef à chacune de ces divisions. Ils se firent ensuite devancer en Italie et en Sicile par trois vaisseaux, les chargeant de s'informer des villes qui consentiraient à les recevoir, et de revenir à la rencontre de la flotte, donner ces lumières aux généraux avant leur arrivée.

XLIII. Ces dispositions terminées, les Athéniens quittèrent Corcyre, et firent voile pour la Sicile avec toutes les trirèmes, au nombre de cent trente-quatre, et deux pentécotores de Rhodes. L'Attique avait fourni cent de ces vaisseaux, dont soixante étaient des bâtimens légers, les autres portaient des gens de guerre. Chio et les autres alliés avaient fourni le reste de la flotte. Les hoplites étaient en tout au nombre de cinq mille cent hommes, dont quinze cents Athéniens por-

lés sur le rôle : sept cents valets faisaient le service de soldats de mariue. Les alliés prenaient part à cette expédition, des sujets, ou des Argiens au nombre de cinq cents, et deux cent cinquante Mantinéens et mercenaires. Les archers formaient en tout quatre cent quatre-vingts hommes, dont quatre-vingts de Crète. Il y avait sept cents frondeurs rhodiens et cent vingt bannis de Mégare, armés à la légère. On n'avait qu'un seul vaisseau construit pour le transport des chevaux; il portait trente cavaliers.

XLIV. Telles furent les premières forces qui partirent pour cette guerre. Elles étaient accompagnées de trente vaisseaux de charge qui portaient les bagages et les subsistances, et que montaient les boulangers, les maçons, les forgerons; on y avait embarqué tous les instrumens nécessaires à des constructions de murailles. Avec ces vaisseaux marchaient cent bâtimens, forcés à servir dans cette expédition. Beaucoup d'autres vaisseaux de charge et de bâtimens suivaient volontairement l'armée.

Toute cette flotte, sortie de Coreyre, entra dans le golfe d'Ionie. Les uns gagnèrent le cap lapygie, les autres Tarente, d'autres abordèrent ailleurs, suivant que s'en offrit la commodité; ils côtoyèrent l'Italie, sans qu'aucune ville les reçût dans ses murs ni dans ses marchés. On leur permettait seulement de se mettre en rade, et de faire de l'eau; ce que Tarente et Locres n'accordèrent même pas. Ils arrivèrent enfin à Rhégium, promontoire d'Italie, et s'y rassemblèrent; mais on ne les reçut pas dans la ville; ils furent obligés de camper en dehors, sur le terrain consacré à Diane, où on leur ouvrit un marché. Ils tirèrent leurs vaisseaux à terre, et prirent du repos. Ils entrèrent en négociation avec les Rhégiens, les priant, en qualité de Chalcidiens, de secourir les Léontins qui avaient la même origine. La réponse fut qu'on ne prendrait parti pour les uns ni les autres, et qu'on suivrait l'exemple qui serait donné par le reste de l'Italie. Les Athéniens considéraient par quels moyens ils pourraient faire réussir leurs affaires en Sicile: ils attendaient en même temps le retour des vaisseaux qu'ils avaient expédiés en avant pour Égeste. Ils voulaient savoir si le rapport que les députés avaient fait à Athènes sur les richesses de cette ville, s'accordait avec la vérité.

XLV. Dès lors fut portée de toutes parts à Syracuse, et en particulier par les gens envoyés en observation, la nouvelle assurée que la flotte d'Athènes était à Rhégium. On mit le plus vif empressement à faire les dispositions pour la défense, et il ne resta plus de doute. On envoya chez les Sicules, aux uns des troupes pour les garder, aux autres des députations. On transporta des garnisons dans les places situées sur la route des ennemis. On fit dans la ville la revue des chevaux et des armes, et l'on examina si tout était en bon état. Enfin on disposa tout comme pour une guerre prochaine, et qui était même en quelque sorte commencée.

XLVI. Les trois vaisseaux revinrent à Rhégium. Ils annoncèrent que toutes ces grandes richesses qu'on avait promises n'existaient pas, et qu'il ne se montrait que trente talens. Les généraux se trouvèrent dans un grand embarras: c'était un premier obstacle qu'ils éprouvaient dans leur entreprise, et les Rhégiens, quoiqu'on eût commencé d'abord à les persuader, refusaient de marcher avec eux. On avait eu lieu de s'attendre à leurs secours, parce qu'ils ont une origine commune avec les Léontins, et qu'ils leur avaient été toujours attachés. Nicias s'était attendu à ce qu'on éprouvait de la part d'Égeste; mais cet événement semblait incompréhensible aux deux autres généraux. Voici la ruse dont s'étaient avisés les Égestains, quand les premiers députés d'Athènes étaient venus prendre des informations sur leur fortune. Ils les avaient conduits à Érix, dans le temple de Vénus, et leur avaient montré les offrandes qu'il renfermait, des vases, des aiguières, des casolettes à brûler de l'encens, et une grande quantité de toute sorte de vaisselle. Tout était en argent, et offrait à la vue une grande valeur sans en avoir beaucoup. Ceux qui montaient les trirèmes furent invités en particulier à des repas, et pour les recevoir, on assemblait tout ce qu'il y avait de vaisselle d'or et d'argent à Égeste; on empruntait aux villes voisines, phœniciennes ou grecques, et chacun en couvrait ses buffets comme si elle lui avait appartenu. C'était presque toujours la même qui servait partout, et comme partout on en voyait une grande quantité, les gens des trirèmes étaient frappés d'étonnement: de retour à Athènes, ils s'écrièrent qu'ils avaient vu des richesses immenses. Tromp-

pés eux-mêmes, ils persuadèrent les autres, et quand il se fut répandu qu'il n'y avait pas d'argent à Égeste, ils reçurent, de la part des troupes, de violens reproches. Les généraux tinrent conseil sur les circonstances présentes.

XLVII. L'avis de Nicias fut de passer avec toute l'armée à Sélinonte, puisque c'était le principal objet de l'expédition. Si les Égestains fournissaient de l'argent pour toutes les troupes, on prendrait un parti en conséquence; sinon, ils seraient requis de pourvoir à la subsistance des soixante vaisseaux qu'ils avaient demandés, et l'on s'arrêterait pour réconcilier avec eux, de bon accord ou de force, ceux de Sélinonte : on côtoierait ensuite les autres villes, pour leur montrer la puissance d'Athènes, et leur faire connaître avec quel intérêt elle sert ses amis et ses alliés, et l'on retournerait enfin dans l'Attique, à moins qu'il ne s'offrît promptement, et d'une manière inattendue, quelque occasion de rendre service aux Léontins, ou de s'attacher quelques autres villes, sans risquer de mettre la république en danger en la jetant en dépense.

XLVIII. Alcibiade prétendit qu'après avoir mis en mer une telle puissance il ne fallait pas retourner honteusement sans avoir rien fait; qu'on devait envoyer des hérauts dans toutes les villes, excepté Sélinonte et Syracuse, travailler à détacher une partie des Sicules de la cause des Syracusains, et gagner l'amitié des autres qui fourniraient des troupes et des subsistances; que d'abord on s'assurerait de Messine, ville bien située sur la route, et qui était surtout l'endroit où l'on devait aborder; que ce serait pour la flotte un bon port, et pour les troupes un bon lieu de repos; qu'après avoir attiré des villes à leur alliance, et reconnu le parti que chacune embrasserait, ils attaqueraient Syracuse et Sélinonte, si celle-ci ne s'accordait pas avec Égeste, et si celle-là ne rétablissait pas les Léontins.

XLIX. Lamachus déclara hautement qu'il fallait voguer à Syracuse, et en former au plus tôt l'attaque, pendant qu'on n'y avait pas encore fait de dispositions, et que la crainte y dominait; que toute armée inspirait d'abord la terreur, mais que si elle perdait le temps avant de se montrer, les esprits reprenaient courage, et qu'au moment où elle paraissait, elle n'excitait plus que le mépris; que, pour s'assurer la supériorité, il ne fallait qu'étonner par une

attaque subite, pendant qu'on était encore attendu avec effroi; que les Athéniens jetteraient partout l'épouvante, d'abord par leur seul aspect, puisqu'ils se montreraient en grand nombre, et ensuite par l'attente des maux qu'on aurait à souffrir, surtout dans la nécessité de courir sans délai le hasard du combat. Comme on n'avait pas voulu croire à leur expédition, ils trouveraient sans doute au dehors, dans les campagnes, beaucoup de monde à enlever, ou que si ces gens parvenaient à se jeter dans la ville, l'armée ne manquerait pas de ressources, puisqu'elle ne ferait le siège de la place qu'après s'être rendue maîtresse du plat pays; que dès lors les autres peuples de la Sicile, au lieu de faire cause commune avec Syracuse, n'hésiteraient pas à les venir joindre, sans attendre pour quel parti se déclarerait la victoire; qu'enfin, pour se ménager une retraite, et pour mettre à l'ancre, la flotte trouverait une bonne rade à Mégare, place abandonnée, et qui, par terre et par mer, n'était pas fort éloignée de Syracuse.

L. Lamachus, en ouvrant cet avis, ne laissa pas que de se ranger à celui d'Alcibiade. Celui-ci passa sur son vaisseau à Messine, et y porta des propositions d'alliance; mais elles ne furent pas écoutées. On lui répondit que les Athéniens ne seraient pas reçus dans la ville, mais qu'on leur ouvrirait un marché au dehors. Il retourna à Rhégium. Les généraux remplirent de troupes soixante de leurs vaisseaux, prirent des munitions, et firent voile pour Naxos, laissant à Rhégium un des leurs avec le reste de l'armée. Reçus dans la ville par les habitans de Naxos, ils passèrent à Catane. Comme il s'y trouvait des gens de la faction de Syracuse, les portes ne leur en furent pas ouvertes. Ils entrèrent dans le fleuve Térías, y passèrent la nuit, et firent voile le lendemain pour Syracuse. Leurs vaisseaux marchaient à la file; mais ils en envoyèrent dix en avant au grand port, avec ordre d'observer si quelques bâtimens y étaient tirés à flot; de s'avancer, et de publier du haut de la flottille que les Athéniens venaient rétablir les Léontins; qu'ils y étaient obligés comme alliés, et comme ayant avec eux une origine commune; que les Léontins qui se trouvaient à Syracuse pouvaient donc sans crainte se rendre auprès d'eux comme auprès de leurs amis et de leurs bienfaiteurs. Après avoir fait cette proclamation et bien ob-

servé les ports, la ville, et l'assiette de la campagne d'où ils devaient partir pour combattre, ils revinrent à Catane.

LI. Les habitans convoquèrent une assemblée, et, sans introduire l'armée dans la ville, ils y laissèrent entrer les généraux, et leur permirent de faire entendre ce qu'ils avaient à dire. Pendant qu'Alcibiade parlait, et que l'attention des citoyens ne se portait que du côté de leur assemblée, les troupes, sans qu'on s'en aperçût, abattirent une porte qui avait été mal construite, entrèrent dans la place, et s'arrêtèrent dans le marché. Ceux qui tenaient pour la faction de Syracuse, voyant les troupes dans la ville, furent saisis d'effroi, et sortirent; mais ils étaient en petit nombre. Les autres décrétèrent qu'on accepterait l'alliance d'Athènes, et demandèrent qu'on fit venir de Rhégium le reste de l'armée. Les Athéniens s'y rendirent, revinrent à Catane avec toutes leurs forces, et y établirent leur camp.

LII. On leur vint annoncer de Camarina qu'on se rendrait à eux s'ils s'avançaient, et que les Syracusains appareillaient leur flotte. Ils se portèrent d'abord avec toute l'armée à Syracuse, n'y trouvèrent rien d'équipé, et suivant la côte jusqu'à Camarina, ils prirent terre sur le rivage, et envoyèrent des hérauts faire des proclamations; mais les habitans ne voulurent pas les recevoir. Ils dirent qu'ils s'étaient engagés par serment à ne recevoir à la fois qu'un vaisseau athénien, à moins qu'eux-mêmes n'en mandassent un plus grand nombre. Il fallut se retirer sans avoir rien obtenu. Ils descendirent dans une campagne dépendante de Syracuse, et y firent du butin; mais comme la cavalerie syracusaine vint les attaquer, et leur tua quelques troupes légères qui s'étaient dispersées, ils retournèrent à Catane.

LIII. Ils rencontrèrent la galère salaminienne: elle arrivait d'Athènes et apportait à Alcibiade l'ordre de venir répondre aux accusations que lui intentait la république. On mandait aussi quelques-uns de ses soldats, dénoncés les uns comme coupables de la profanation des mystères, et les autres de la mutilation des hermès. Après le départ des troupes, les Athéniens ne s'étaient pas relâchés sur la recherche de ces sacrilèges. Ils enveloppaient tout le monde dans leurs soupçons, recevaient toutes les dénonciations

sans examiner la personne des dénonciateurs, et sur la délation d'hommes méprisables, ils arrêtaient et mettaient aux fers de très bons citoyens. Ils croyaient qu'il valait mieux scruter cette affaire et en découvrir la vérité, que de laisser échapper, à cause de la bassesse du délateur, un citoyen qui semblait honnête homme, mais qui était accusé. Comme le peuple avait entendu dire que la tyrannie de Pisistrate et de ses fils avait fini par être pesante, que ni les Athéniens ni Harmodius n'avaient pu la détruire, et qu'elle n'avait été renversée que par les Lacédémoniens, il était toujours dans la crainte et tout lui inspirait de la défiance.

LIV. Ce fut une aventure amoureuse qui donna lieu à l'audacieuse entreprise d'Aristogiton et d'Harmodius. En développant cet événement, je montrerai que personne, sans même en excepter les Athéniens, n'a parlé avec exactitude de ces tyrans, ni du fait dont il s'agit ici. Quand Pisistrate fut mort en possession de la tyrannie, dans un âge avancé, ce ne fut pas, comme la plupart le pensent, Hipparque, mais Hippias son fils aîné qui s'empara de la domination. Harmodius était dans l'âge où la jeunesse a le plus d'éclat: Aristogiton, citoyen d'une condition médiocre, en devint amoureux et lui plut. Harmodius, recherché par Hipparque, fils de Pisistrate, ne répondit point à ses désirs, et les fit connaître à Aristogiton. Celui-ci conçut tout le chagrin qu'inspire l'amour jaloux; il craignit que son rival n'employât la force, et dès ce moment il résolut de mettre en usage le crédit qu'il pouvait avoir pour détruire la tyrannie. Hipparque, cependant, renouvela ses tentatives auprès d'Harmodius, et toujours avec aussi peu de succès. Il ne voulait rien faire qui tint de la violence, mais il prit des mesures pour lui faire un affront par quelque moyen indirect, sans laisser voir qu'il cherchait à se venger; car, d'ailleurs, il ne se conduisait pas durement envers le peuple dans l'exercice de sa puissance, et se gouvernait de manière à ne point exciter la haine. Ces tyrans affectèrent long-temps la sagesse et la vertu; contens de lever sur les Athéniens le vingtième des revenus, ils embellissaient la ville, soutenaient la guerre, et faisaient, dans les fêtes, les frais des sacrifices. La république, dans tout le reste, jouissait de ses droits, et la famille de Pisistrate avait seulement attention de placer

quelqu'un des siens dans les charges. Plusieurs remplirent à Athènes la magistrature annuelle, et entre autres Pisistrate, qui portait le nom de son aïeul, et qui était le fils de cet Hippias qui jouit de la tyrannie. Il éleva, pendant qu'il était archonte, l'autel des douze dieux dans le marché, et celui d'Apollon dans l'enceinte d'Apollon Pythien. Quand le peuple, dans la suite, eut remplacé, par un plus grand autel, celui qui était dans le marché, l'inscription disparut : mais on lit encore celle de l'autel d'Apollon, quoique l'écriture en soit fatiguée ; elle porte : « Pisistrate, fils d'Hippias, a élevé ce monument de sa magistrature dans l'enceinte consacrée à Apollon Pythien. »

LV. Qu'Hippias, comme l'aîné, ait eu la domination, c'est ce que je puis affirmer. Je l'ai appris, je l'ai entendu dire, et je me suis procuré plus que personne, à ce sujet, d'exactes informations. Voici ce qui peut faire connaître à tout le monde la vérité. On sait que seul, entre les fils légitimes de Pisistrate, Hippias eut des enfans ; c'est ce qu'indique l'inscription de l'autel, et la colonne posée dans l'acropole d'Athènes, où sont inscrits les excès des tyrans. Il n'y est nommé aucun enfant de Thessalus ni d'Hipparque, mais cinq d'Hippias : il les eut de Myrrhine, fille de Callias, qui lui-même était fils d'Hypérocide. Il est vraisemblable qu'étant l'aîné, il fut marié le premier, et sur la colonne il est inscrit le premier après son père. Il est naturel aussi qu'en qualité d'aîné, il lui ait succédé. En supposant qu'Hipparque fût mort dans la souveraineté, je crois qu'il aurait été difficile qu'Hippias eût retenu sur-le-champ la tyrannie ; et cependant on le voit, dès le même jour, mettre ordre aux affaires. C'est que les citoyens étaient accoutumés d'avance à le craindre, et qu'assuré de ses satellites, il eut plus de moyens qu'il n'en fallait pour conserver l'autorité. Il ne se trouva pas dans l'embarras qu'il aurait éprouvé s'il avait été le plus jeune, et si, dès auparavant, il n'avait pas joui constamment du pouvoir. Mais il est arrivé que le malheur d'Hipparque lui a donné de la célébrité, et l'on a cru ensuite qu'il avait été, en possession de la tyrannie.

LVI. Il parvint, comme il l'avait résolu, à faire un cruel affront à Harmodius pour le punir de ses refus. Harmodius avait une jeune sœur : elle fut invitée à venir porter la corbeille à une fête,

et quand elle se présenta, elle fut honteusement chassée ; on soutint qu'on ne l'avait pas mandée, et qu'elle n'était pas d'une naissance à remplir cette fonction¹. Harmodius fut violemment irrité de cette insulte, et Aristogiton, par l'amour qu'il avait pour ce jeune homme, en fut encore bien plus indigné. Ils firent toutes leurs dispositions avec ceux qui devaient partager leur dessein, et attendirent, pour l'exécution, la fête des grandes panathénées. C'était le seul jour où l'on voyait sans défiance un grand nombre de citoyens en armes pour former le cortège de la cérémonie : eux-mêmes devaient porter les premiers coups, et leurs compagnons les aider aussitôt à se défendre contre les gardes. Pour plus de sûreté, on ne fit entrer que peu de personnes dans la conjuration. Ils espéraient n'avoir qu'à montrer de l'audace, et que ceux mêmes qu'ils n'auraient pas prévenus voudraient recouvrer la liberté, dans un moment surtout où ils se trouvaient les armes à la main.

LVII. La fête était arrivée ; Hippias, avec ses gardes, rangeait le cortège dans le Céramique, hors de la ville ; déjà s'avançaient pour le frapper Harmodius et Aristogiton, armés de poignards, quand ils virent l'un des conjurés s'entretenir familièrement avec lui ; car il se laissait aborder à tout le monde. Dans leur effroi, ils se crurent dénoncés, et s'attendaient à être arrêtés à l'instant. Ils voulurent se venger d'abord, s'il était possible, de celui qui causait leurs chagrins, et pour lequel ils bravaient tous les dangers. Aussitôt ils franchirent les portes, se jetèrent dans la ville, et rencontrèrent Hipparque dans l'endroit nommé Léocorion. Ils le voient, ils se précipitent sans être remarqués, et tous deux transportés de fureur, l'un par jalousie, l'autre parce qu'il est outragé, ils le frappent et lui donnent la mort. Aristogiton parvient d'abord à se soustraire aux gardes ; mais la foule accourt, il est pris et maltraité : Harmodius est tué sur-le-champ.

LVIII. Cette nouvelle est annoncée à Hippias dans le Céramique. Au lieu de se transporter sur le lieu, comme les citoyens armés qui accompagnaient la pompe étaient à quelque distance, il

¹ Le texte porte seulement qu'elle n'en était pas digne. Il est vraisemblable que c'était la condition de ses pères qui l'en rendait indigne. On avait coutume de choisir, pour les fonctions de canéphore, une jeune fille des meilleures maisons de la ville.

s'approcha d'eux avant qu'ils eussent rien appris, composa son voyage pour ne pas faire connaître le malheur qu'il venait d'éprouver, et leur ordonna de gagner, sans armes, un endroit qu'il leur montra. Ils s'y rendirent, dans l'idée qu'il avait quelque chose à leur communiquer. Alors, donnant ordre à ses gardes de soustraire les armes, il choisit et fait arrêter ceux qu'il soupçonna et tous ceux sur qui l'on trouve des poignards; car on n'avait coutume d'apporter à cette cérémonie que la pique et le bouclier.

LIX. Un chagrin amoureux avait fait concevoir le projet; la terreur subite qu'éprouvèrent Harmodius et Aristogiton le leur fit exécuter avec une audace peu raisonnée. La tyrannie en devint, dans la suite, plus pesante. Dès lors Hippias, plus craintif, fit donner la mort à un grand nombre de citoyens, et en même temps il porta ses regards au dehors, cherchant s'il ne pourrait pas, de quelque endroit que ce fût, se procurer de la sûreté en cas de révolution. Il donna dans la suite sa fille Archédice à Aiantide, fils d'Hippoclès, tyran de Lampsaque: lui Athénien à un homme de Lampsaque! parce qu'il connaissait à cette famille un grand crédit auprès du roi Darius. On voit à Lampsaque le monument d'Archédice avec cette inscription: « Ici est déposée la cendre d'Archédice, fille d'Hippias, le plus valeureux des Grecs de son temps: fille, épouse, sœur et mère de tyrans, elle n'en eut pas plus d'orgueil. »

Hippias exerça encore trois ans la tyrannie à Athènes, et fut déposé, dans le cours de la troisième année, par les Lacédémoniens et les Alcéméonides, exilés d'Athènes. Il se retira sous la foi publique à Sigéum, et de là à Lampsaque, près d'Aiantide, d'où il passa auprès de Darius. De là il vint, après vingt ans, à la bataille de Marathon, déjà avancé en âge, et combattit avec les Mèdes.

LX. Le peuple, en réfléchissant sur ces événements, et rappelant à sa mémoire ce qu'il en avait entendu raconter, était dur et soupçonneux pour ceux qu'on accusait de la profanation des mystères; partout il voyait des conjurations en faveur de l'oligarchie et de la tyrannie; et dans sa colère, il fit jeter en prison bien des hommes respectables. On ne voyait pas de terme à ces rigueurs; chaque jour il devenait plus féroce et faisait renfermer plus de monde. Dans

ces circonstances, un des prisonniers, qui semblait le plus coupable, reçut, d'un de ses compagnons de captivité, le conseil de faire une dénonciation: qu'elle ait été vraie ou fausse, c'est sur quoi les conjectures se partagent; car ni dans le temps même, ni dans la suite, personne n'a rien su dire de certain sur les auteurs de ce qui s'était passé. Enfin on persuada à ce prisonnier qu'il devait, quand même il ne serait pas coupable, s'assurer de l'impunité, se sauver lui-même et délivrer la république des soupçons qui l'agitaient; qu'il serait bien plus sûr de l'impunité en convenant de tout hardiment, que d'obtenir justice en persistant à nier. Il s'accusa lui-même et plusieurs autres, de la mutilation des hermès. Le peuple apprit avec joie ce qu'il croyait être la vérité: il avait regardé jusque-là comme un grand malheur de ne pas connaître ceux qui tramaient contre lui. Le délateur et ceux qui étaient avec lui et qu'il n'accusa pas, furent relâchés. On jugea les accusés, les malheureux qui avaient été pris furent punis de mort; on mit à prix d'argent la tête de ceux qui avaient pris la fuite. On ignore si les infortunés qui périrent furent punis justement; mais au moins, dans la circonstance, le reste des citoyens fut bien soulagé.

LXI. Les Athéniens recevaient avidement les dénonciations contre Alcibiade, toujours excités par les mêmes ennemis qui l'avaient attaqué avant son départ. Quand ils se crurent bien instruits sur l'affaire des hermès, ils furent encore bien plus fortement persuadés que l'accusation portée contre lui comme auteur de la profanation des mystères était juste, et qu'il avait agi par le même motif dans ces deux sacrilèges; celui de conjurer contre l'autorité du peuple. On était dans cette agitation, quand une armée de Lacédémoniens, assez peu considérable, s'avança jusqu'à l'isthme. Il s'agissait de quelque intelligence avec les Bœotiens; mais on crut que c'était Alcibiade qui l'avait mandée; qu'il avait tramé un complot à Lacédémone; que la démarche des Lacédémoniens était étrangère à la Bœotie; et que si, sur les indices qu'on avait reçus, on n'avait pas prévenu le malheur en arrêtant les personnes dénoncées, Athènes eût été livrée. On passa même une nuit en armes dans l'enceinte consacrée à Thésée dans la ville. Les hôtes qu'Alcibiade avait à Argos furent soupçonnés

de conspirer contre la démocratie, et, par une suite de ces soupçons, les Athéniens livrèrent au peuple d'Argos, pour les faire mourir, les otages argiens qui étaient déposés dans des îles. De tous côtés les soupçons enveloppaient Alcibiade; ce fut dans l'intention de le punir de mort qu'on envoya la galère salaminienne en Sicile le mander lui-même et ceux qui étaient dénoncés¹. L'ordre était non de l'arrêter, mais de lui signifier qu'il eût à suivre cette galère pour venir se justifier. On le ménageait, dans la crainte d'exciter des mouvemens entre les soldats qui étaient en Sicile et chez les ennemis; mais surtout on avait envie de conserver les Mantinéens, et l'on croyait que c'était pour l'amour de lui qu'ils s'étaient laissé engager dans cette expédition.

Alcibiade et les autres prévenus montèrent sur son vaisseau, et partirent de Sicile à la suite de la Salamienne, comme pour se rendre à Athènes; mais arrivés à Thurium, ils cessèrent de la suivre, descendirent du vaisseau et se cachèrent: ils craignaient de se mettre en justice, poursuivis, comme ils l'étaient, par la calomnie. Les gens de la Salamienne cherchèrent quelque temps Alcibiade et ses compagnons, et ne les ayant pas trouvés, ils continuèrent leur route. Alcibiade, dès lors banni, passa bientôt après, sur un petit bâtiment, de la campagne de Thurium dans le Péloponnèse, et les Athéniens le condamnèrent à mort par contumace, lui et ceux qui l'accompagnaient.

LXII. Les généraux qui restaient en Sicile, ayant fait ensuite de l'armée deux divisions qu'ils se partagèrent par la voie du sort, mirent en mer avec toutes leurs forces pour Sélinonte et Égeste. Ils voulaient savoir si les Égestains leur donneraient de l'argent, observer la situation de Sélinonte, et s'instruire des différends de cette ville avec Égeste. Ils côtoyèrent la gauche de la Sicile, du côté qui regarde le golfe de Tyrrhène, et relâchèrent à Iméra, seule ville grecque dans cette partie de la Sicile. Ils n'y furent pas reçus, continuèrent de suivre la côte et prirent en passant Hyccara, ville de la Sicanie, ennemie des Égestains: c'est une place maritime. Ils réduisirent les habitans en esclavage et remirent la ville à ceux d'Égeste, dont la cavalerie avait agi

¹ Dix-septième année de la guerre du Péloponnèse, seconde année de la quatre-vingt-onzième olympiade, quatre cent quatorze ans avant l'ère vulgaire.

avec eux. Ils reprirent leur chemin par terre, à travers le pays des Sicules jusqu'à Cataue. Les vaisseaux côtoyaient et portaient les prisonniers.

Quant à Nicias, il alla directement d'Hyccara à Égeste, y conféra sur divers objets, reçut trente talens et regagna l'armée. Les prisonniers furent vendus et l'on en eut cent vingt talens¹. Les généraux allèrent, en suivant la côte, chez les alliés des Sicules pour les prier d'envoyer des troupes; ils passèrent avec la moitié de l'armée à Hybla, place ennemie dépendante de Géla, et ne purent la prendre. L'été finit.

LXIII. Dès le commencement de l'hiver suivant, les Athéniens préparèrent leur marche contre Syracuse, et les Syracusains, de leur côté, se disposèrent à marcher contre eux. Ils reprenaient chaque jour plus de courage, parce que les Athéniens ne s'étaient pas hâtés sur-le-champ de les presser, comme ils s'y attendaient, au moment de leur première crainte; et quand ils les eurent vus suivre loin d'eux la côte, aller attaquer Hybla et la manquer, ils conçurent encore pour eux plus de mépris. Alors, comme il arrive à une multitude qui s'enhardit, ils pressèrent les généraux de les mener à Catane, puisque les ennemis ne venaient point à eux: sans cesse des cavaliers poussaient jusqu'au camp des Athéniens pour les observer, et, entre autres insultes, ils leur demandaient si ce n'était pas plutôt dans la vue de s'établir avec eux en pays étranger qu'ils étaient venus, que pour rétablir les Léontins.

LXIV. Témoins de cette audace, les généraux athéniens voulurent les attirer avec toutes leurs forces hors de la ville, et profitant eux-mêmes de la nuit, partir sur leurs vaisseaux et s'emparer à loisir d'un bon poste pour y établir leurs retranchemens. Ils sentaient bien qu'ils n'auraient pas le même avantage s'ils étaient obligés de forcer la descente à la vue d'ennemis préparés, ou s'ils étaient aperçus en allant les attaquer par terre; que la cavalerie de Syracuse, qui était nombreuse, tandis qu'eux-mêmes en manquaient, ferait beaucoup de mal à leurs troupes légères et à la foule de leur armée, au lieu qu'en suivant leur dessein, ils prendraient un poste où la cavalerie serait peu capable de leur nuire.

¹ Six millions deux cent quarante mille livres.

Des exilés de Syracuse, qui étaient à leur suite, leur en indiquèrent un près d'Olympium, dont ils s'emparèrent en effet. Voici le stratagème que les généraux imaginèrent pour exécuter ce qu'ils avaient résolu. Ils firent partir un homme qui leur était affidé, et qui ne paraissait pas moins attaché aux généraux de Syracuse : il était de Cartane. Il dit à ces derniers qu'il venait de la part de quelques citoyens de cette république, dont ils savaient les noms, et qu'ils connaissaient pour des restes de ceux qui, dans cette ville, avaient été de leur faction. Il leur rapporta que les Athéniens y passaient la nuit loin de leur camp; que s'ils voulaient, au jour indiqué, arriver avec l'aurore, ces citoyens retiendraient ceux qui seraient dans la ville, et mettraient le feu aux vaisseaux, tandis qu'eux-mêmes se rendraient sans peine maîtres du camp, en attaquant les palissades; qu'un grand nombre de Catanéens soutiendraient cette opération, et que ceux qui l'avaient fait partir étaient prêts à la seconder.

LXV. Comme les généraux syracusains étaient d'ailleurs pleins de confiance, et que même, sans cet avis, leur dessein était de se disposer à marcher contre Catane, ils ajoutèrent foi très légèrement à ce que leur disait cet homme, et prenant jour aussitôt pour l'exécution, ils le renvoyèrent. Déjà étaient arrivés plusieurs des alliés, et entre autres, ceux de Sélinonte; l'ordre fut donné à tous les Syracusains de sortir. Toutes les dispositions faites, à l'approche du jour dont on était convenu, ils se mirent en marche pour Catane et campèrent près du fleuve Simæthe, dans les campagnes de Léontium. Instruits de leur départ, les Athéniens et tout ce qui se trouvait avec eux de Sicules ou d'autres Siciliens¹, montèrent leurs vaisseaux et leurs petits bâtimens, et firent voile pendant la nuit pour Syracuse. Ils descendirent, au lever de l'aurore, près d'Olympium pour y établir leur camp. En même temps les cavaliers syracusains, arrivés les premiers à Catane, reconnurent que toute l'armée était embarquée, et en firent porter la nouvelle à l'infanterie. Tous revinrent sur leurs pas pour secourir Syracuse.

LXVI. Comme ils avaient beaucoup de chemin

¹ Les Sicules étaient un peuple particulier; le nom de Sicilien était donné généralement à tous les habitans de la Sicile. (Voyez liv. vi, § II.)

à faire, les Athéniens assirent à loisir leur camp. Il les rendait maîtres, par sa situation, d'attaquer quand ils le voudraient, et la cavalerie ennemie ne pourrait les incommoder ni pendant l'action ni avant qu'on en fût aux mains. D'un côté, ils étaient protégés par des murailles, des édifices, des bois, un étang; de l'autre, par des précipices. Ils coupèrent des arbres dans les forêts voisines, les portèrent sur le bord de la mer et plantèrent des palissades auprès de leur flotte et à Dascon. Du côté que les ennemis pouvaient franchir plus aisément, ils élevèrent à la hâte des fortifications en pierres brutes et en bois, et rompirent le pont de l'Anapus. Personne, tant qu'ils furent occupés de ces travaux, ne sortit de la ville pour y mettre obstacle. Enfin la cavalerie arriva la première pour porter contre eux des secours, et toute l'infanterie se trouva bientôt après rassemblée en leur présence. Ces troupes s'avancèrent d'abord tout près du camp des Athéniens; mais comme on ne sortit pas au-devant d'elles, elles firent leur retraite, passèrent le chemin d'Hélöre et se retranchèrent.

LXVII. Le lendemain, les Athéniens et leurs alliés se mirent en ordre de bataille. Voici quelle était leur disposition. Les Argiens et les Mantinéens avaient l'aile droite; les Athéniens, le centre; et le reste des alliés, l'autre aile. La moitié, placée en avant, était sur huit de hauteur; l'autre moitié, placée près des tentes, était rangée en carré long, aussi sur une hauteur de huit hommes, avec ordre d'observer où l'armée souffrirait, pour y apporter du renfort. Les valets étaient au milieu de cette division. Les généraux de Syracuse rangèrent, sur seize hommes de hauteur, les hoplites composés de Syracusains, sans distinction de dignités ni d'âge, et ce qu'ils avaient d'alliés. Ceux qui étaient venus à leur secours étaient surtout les habitans de Sélinonte, et ensuite la cavalerie de Géla, au nombre en tout de deux cents hommes. Ils avaient environ vingt cavaliers et trente archers de Camarina; ils placèrent sur la droite la cavalerie, qui n'était pas de moins de douze cents hommes, et près d'elle, les gens de traits. Comme c'étaient les Athéniens qui allaient entamer l'affaire, Nicias parcourut les rangs des différentes nations et anima leur courage à peu près en ces termes :

LXVIII. « Qu'est-il besoin, soldats, de vous

exhorter par un long discours à bien faire, quand nous allons tous combattre ensemble? Votre force est, ce me semble, plus capable d'inspirer de la valeur que de beaux discours avec une faible armée. Ici se trouvent des guerriers d'Argos, de Mantinée, d'Athènes, les hommes les plus valeureux des îles; et comment, avec de tels et de si nombreux alliés, n'avoir pas la plus grande espérance de la victoire, surtout quand on ne nous oppose que des gens ramassés sans choix dans toute une nation; des gens qui ne sont pas, comme nous, l'élite de leur patrie, et pour dire encore plus, des Siciliens qui nous méprisent et ne tiendront pas contre nous, parce qu'ils ont moins d'habileté que d'audace. Songez que vous êtes loin de votre pays, et que vous n'aurez aucune terre amie sans vous la procurer par la force des armes. Je vous présenterai des idées contraires à ce que, j'en suis sûr, nos ennemis se disent entre eux pour s'animer. C'est, disent-ils, pour la patrie que nous allons combattre; et moi je dis que ce n'est point dans votre patrie, et qu'il faut vous rendre maîtres de cette terre, ou qu'il ne vous sera pas aisé d'en sortir; car vous serez accablés par une cavalerie formidable. Pleins du souvenir de votre gloire, marchez avec ardeur aux ennemis, et songez que la nécessité qui vous presse, et le défaut de ressources qui vous menace, sont plus redoutables qu'eux.»

LXIX. Après avoir exhorté de cette manière ses soldats, Nicias aussitôt les conduisit à l'action. Les Syracusains étaient loin de s'attendre à combattre si promptement. Plusieurs même étaient allés à la ville qui n'était pas éloignée : ils accoururent en hâte au secours des leurs; cependant ils tardèrent, et chacun se rangea au hasard avec les premiers corps qu'il trouva formés. Ils ne manquaient ni d'ardeur ni de courage; c'est ce qu'on vit dans cette affaire et dans les autres; mais s'ils ne cédaient pas à leurs ennemis par la valeur, ils ne pouvaient l'exercer qu'en proportion de leur science militaire; et ce qui leur manquait à cet égard leur faisait trahir, en dépit d'eux-mêmes, leur bonne volonté.

Cependant, quoiqu'ils n'eussent pas cru que les Athéniens dussent attaquer les premiers, obligés de se défendre à la hâte, ils prirent les armes, et marchèrent à l'instant au-devant de l'ennemi. L'action commença des deux côtés par les corps qui lançaient des pierres à la main, les

frondeurs et les archers, et, suivant la coutume des troupes légères, ils se mettaient réciproquement en fuite. Les devins offrirent ensuite les victimes d'usage, et les trompettes donnèrent aux hoplites le signal de la mêlée. On marcha, les Syracusains pour défendre la patrie, pour leur conservation présente, pour leur liberté à venir; et de l'autre côté, les Athéniens pour se rendre maîtres d'une terre étrangère, et ne pas nuire à leur pays par leur défaite; les Argiens et les autres alliés libres, pour partager avec eux les conquêtes qu'ils venaient chercher, et pour retourner victorieux dans leur patrie; les alliés sujets, d'abord et surtout pour leur conservation, désespérés s'ils n'étaient pas vainqueurs, et ensuite, par une vue accessoire, pour rendre leur sujétion plus douce, en aidant leurs souverains à faire des conquêtes.

LXX. On en vint aux mains, et la résistance fut longue de part et d'autre. Il survint du tonnerre, des éclairs, une forte pluie. Ceux qui combattaient pour la première fois, et qui n'avaient jamais vu la guerre, avaient cette terreur de plus : ceux qui avaient plus d'expérience, ne voyaient en cela qu'un effet de la saison¹, et ils étaient bien plus effrayés de ce que les ennemis ne fléchissaient pas. Mais dès que les Argiens eurent repoussé la gauche des Syracusains, et ensuite les Athéniens ce qui était devant eux, tout le reste de l'armée syracusaine fut aussitôt rompu et mis en fuite. Les Athéniens ne s'avancèrent pas bien loin à la poursuite; car la cavalerie syracusaine qui était nombreuse, et qui n'avait pas été battue, les contenait et se jetait sur les hoplites qu'elle voyait se détacher à la suite des vaincus. Ils se tinrent serrés, contents de suivre, autant qu'ils le purent, l'ennemi, sans se mettre eux-mêmes au hasard, et à leur retour, ils élevèrent un trophée. Les Syracusains se rallièrent sur le chemin d'Hélore, se mirent en ordre autant que les circonstances le permettaient, et envoyèrent un détachement à la garde d'Olympium, de peur que les Athéniens ne pillassent les richesses qui s'y trouvaient déposées. Le reste rentra dans la ville.

LXXI. Les Athéniens n'allèrent point à ce temple; mais ils rassemblèrent leurs morts, les mirent sur le bûcher, et ce fut là qu'ils passèrent

¹ En novembre.

la nuit. Le lendemain ils accordèrent aux ennemis la permission d'enlever les leurs. Il avait péri à peu près deux cent soixante Syracusains et alliés. Les vainqueurs recueillirent les ossements de leurs compagnons. Leurs pertes, en y comprenant celles des alliés, ne montaient qu'à aux environs de cinquante hommes. Chargés des dépouilles des ennemis, ils retournèrent à Catane; car on était dans la mauvaise saison, et ils ne se croyaient pas en état de continuer la guerre avant d'avoir fait venir d'Athènes, et de chez leurs alliés du continent, de la cavalerie, pour n'avoir pas dans cette partie une entière infériorité. Ils voulaient aussi recueillir de l'argent de la Sicile, en faire venir d'Athènes, et attirer à eux quelques villes; après la bataille qu'ils venaient de gagner, ils espéraient les trouver plus faciles à se soumettre: enfin ils songeaient à se procurer des munitions de bouche et tout ce dont ils avaient besoin, pour commencer au printemps leurs attaques contre Syracuse.

LXXII. Ce fut dans cette pensée qu'ils se retirèrent à Naxos et à Catane pour y prendre leurs quartiers d'hiver. Les Syracusains ensevelirent leurs morts et convoquèrent une assemblée. Hermocrate, fils d'Hermon, prit la parole; homme qui, dans toutes les affaires, ne le cédait en sagesse à personne, et d'ailleurs distingué par ses talens militaires et par sa valeur. Il enhardit les citoyens, et ne leur permit pas de céder au dernier événement: leur courage, disait-il, n'avait pas été abattu; ce n'était que le défaut de discipline qui leur avait fait tort. Ils n'avaient pas eu même autant d'infériorité qu'on aurait pu le craindre, ayant surtout à combattre les plus habiles guerriers de la Grèce, comme des hommes sans art, qui auraient à lutter contre des artistes exercés. La multiplicité de leurs généraux (car ils en avaient quinze), le partage du commandement, l'anarchie d'une foule de guerriers, postés sans ordre, voilà surtout la cause de leur défaite. Mais si l'on nommait un petit nombre de généraux expérimentés; s'ils exerçaient les troupes pendant l'hiver, si, pour avoir un grand nombre d'hommes complètement armés, ils donnaient des armes à ceux qui n'en avaient pas; s'ils les forçaient à remplir toutes les parties du devoir militaire, il était probable, disait-il, qu'on l'emporterait sur les ennemis.

Ils avaient déjà le courage; ils y joindraient la discipline, et ces deux qualités feraient elles-mêmes des progrès: la discipline en s'exerçant au milieu du danger; le courage, en se rendant supérieur à lui-même, par la confiance que donne l'habileté. Il fallait, ajoutait-il, élire peu de généraux, leur donner de pleins pouvoirs, et s'engager envers eux, par serment, à les laisser commander au gré de leur prudence: de cette manière, ce qui devait être secret resterait plus caché, toutes les dispositions se feraient dans le bon ordre et sans qu'on osât prétexter des excuses.

LXXIII. Les Syracusains, après l'avoir entendu, n'hésitèrent point à changer tous ses avis en décrets. Ils l'éluèrent lui-même général, avec Héraclite, fils de Lysimaque, et Sicamus, fils d'Exécetas; trois en tout. Ils envoyèrent des députations à Corinthe et à Lacédémone, pour en obtenir des secours, et pour engager en particulier les Lacédémoniens à pousser plus vigoureusement la guerre en leur faveur contre les Athéniens: ce serait mettre ceux-ci dans la nécessité de quitter la Sicile, ou d'y faire passer moins de renforts à leur armée.

LXXIV. Les Athéniens qui étaient à Catane passèrent aussitôt à Messine, dans l'idée que cette place allait se rendre; mais les intrigues qu'ils y avaient pratiquées ne réussirent pas. Alcibiade ne pouvait manquer d'en avoir connaissance, et quand il fut rappelé du commandement, sachant bien qu'il partait pour l'exil, il avertit de ces menées les amis des Syracusains qui étaient à Messine. Ils commencèrent par tuer ceux qui étaient du complot, se mirent en état d'insurrection; et comme toute la faction se trouvait en armes, elle força de décréter qu'on ne recevrait pas les Athéniens. Ceux-ci restèrent treize jours devant la place; mais tourmentés de la mauvaise saison, manquant du nécessaire, et ne voyant rien réussir, ils retournèrent à Naxos, palissadèrent leur camp, et y prirent leurs quartiers d'hiver. Ils dépêchèrent à Athènes des trirèmes, pour demander que l'argent et la cavalerie leur fussent envoyés au printemps.

LXXV. Les Syracusains profitèrent aussi de l'hiver pour construire, en avant de la place, des murailles tournées du côté d'Épipole, et qui renfermaient Téménite dans leur enceinte:

c'est que, dans le cas d'un échec, ils craignaient que le circuit trop étroit de leur ville ne fût trop facile à renfermer d'un mur de circonvallation. Ils firent passer une garnison à Mégare et une autre à Olympium, et plantèrent des pilonis dans la mer, aux endroits où il était possible d'aborder. Voyant que les Athéniens hivernaient à Naxos, ils se portèrent avec toutes leurs forces vers Catane, en dévastèrent le territoire, mirent le feu aux tentes et aux retranchemens, et retournèrent chez eux. Comme ils surent que les Athéniens, pour attirer à leur parti, en conséquence du traité fait au temps de Lachès, les habitans de Camarina, leur avaient envoyé une députation, ils leur en envoyèrent une de leur côté. Ils soupçonnaient les Camarinéens de ne leur avoir pas fourni de bon cœur les secours qu'ils leur avaient fait passer à la première bataille, et de ne vouloir pas leur en envoyer à l'avenir; ils craignaient que, témoins de l'avantage des Athéniens, et cédant au penchant d'une ancienne amitié, ils ne se rangeassent de leur parti. Hermocrate arriva de la part des Syracusains, et Euphénus de la part des Athéniens, chacun avec quelques collègues. Il y eut des conférences; et Hermocrate, pour prévenir les esprits contre les Athéniens, avant qu'ils se fissent entendre, tint à peu près ce discours :

LXXVI. « Ce n'est pas dans la crainte que l'aspect des forces arrivées d'Athènes vous cause de l'épouvante, que nous sommes députés près de vous : ce que nous craignons, c'est qu'avant de nous avoir écoutés, vous ne vous laissiez persuader par les discours que les Athéniens s'apprêtent à vous faire entendre. Ils viennent en Sicile sous un prétexte que vous connaissez, mais avec un dessein que nous soupçonnons tous. Je ne crois pas qu'ils veuillent rétablir les Léontins, mais plutôt nous chasser. Car il n'est pas naturel de dépeupler des villes dans la Grèce et d'en peupler dans la Sicile; de s'intéresser aux habitans de Léontium, qui sont Chalcidiens, parce qu'on est lié avec eux par une même origine, et d'asservir les Chalcidiens de l'Eubée dont ceux-là sont une colonie; mais par les mêmes moyens qu'ils ont usurpé la domination sur les uns, ils veulent l'établir sur les autres. Quand ils eurent engagé les Ioniens et les autres alliés, qui tiraient d'eux leur origine, à se mettre, de leur propre volonté, sous leur

commandement pour se venger du Mède, ils les subjuguèrent tour à tour, les uns, parce qu'ils avaient abandonné l'armée, les autres, parce qu'ils se faisaient réciproquement la guerre; d'autres, sous d'autres prétextes; car ils en avaient toujours de plausibles. Ce ne fut pas pour la liberté de la Grèce qu'ils résistèrent au Mède, ni les autres Grecs pour leur propre liberté; mais ceux-là, pour que les Grecs leur fussent soumis, et non au Mède; et ceux-ci pour changer de maître, et en avoir un moins imbécile, mais plus insidieux.

LXXVII. « Nous ne venons pas faire le détail de toutes les injustices des Athéniens; il est trop facile de les accuser, et ce que nous pourrions dire vous est trop connu. C'est nous-mêmes plutôt que nous accuserons, nous qui avons l'exemple des Grecs du continent; qui savons comme ils furent asservis, faute de s'être secourus eux-mêmes; qui voyons les mêmes astuces employées maintenant contre nous; le rétablissement des Léontins en faveur de la communauté d'origine, les secours donnés aux Égestains comme à des alliés, et qui ne nous serrons pas avec zèle les uns contre les autres, pour leur montrer qu'il ne se trouve point ici de ces Ioniens, de ces habitans de l'Hellespont, de ces insulaires toujours prêts à secouer le joug du Mède ou de tel autre maître, et cependant toujours esclaves; mais que nous sommes des Doriens, des hommes libres, sortis, pour nous établir en Sicile, du Péloponnèse qui n'obéit qu'à ses propres lois. Voulons-nous donc attendre que toutes nos villes soient prises l'une après l'autre, certains qu'il n'est que ce seul moyen de nous conquérir, quand nous voyons que c'est précisément celui qu'adoptent les Athéniens, détachant de nous les uns par la séduction, les autres par l'espoir de leur alliance s'ils attaquent leurs voisins; tous, en les caressant en particulier pour parvenir à les perdre. Et nous croyons parce qu'une ville sicilienne est éloignée de nous, qu'elle peut être détruite sans que les maux qu'elle éprouve nous atteignent, et que celui qui souffre avant nous sera le seul qui ait à souffrir!

LXXVIII. « Si quelqu'un de vous s'est mis dans la pensée que ce n'est pas lui qu'Athènes regarde comme son ennemi, mais les Syracusains; s'il lui semble dur de se mettre en dan-

ger pour notre pays ; il peut observer qu'il ne s'agit pas plus de notre pays que d'un autre, et qu'en venant combattre sur notre territoire, ce serait également pour le sien qu'il combattrait. Ce serait d'autant mieux le parti le plus sûr, que nous ne sommes point encore détruits, qu'il nous aurait pour alliés, et qu'il ne serait pas seul à se défendre. Qu'il sache que l'objet des Athéniens n'est pas de se venger de notre haine, mais de se servir de nous pour s'assurer de son amitié. Celui qui nous envie ou qui nous craint (car ce sont deux maux qui accompagnent la supériorité), qui, dans ces sentimens, désire de nous voir humiliés, pour nous rendre plus modestes, et qui souhaite en même temps notre conservation pour sa propre sûreté, veut ce qui n'est pas dans la puissance des hommes. On n'est pas maître de régler la fortune au gré de ses désirs. Trompé dans son attente, et gémissant bientôt de ses propres malheurs, il voudrait peut-être alors envier, comme autrefois, notre prospérité. C'est ce qui ne sera plus permis à quiconque nous aura laissés dans l'abandon, et qui n'aura pas voulu prendre part à des dangers qui sont les mêmes aussi bien pour lui que pour nous ; car ceux qui sembleront ne sauver que notre puissance, pourvoient en effet à leur propre salut.

« Voilà ce que surtout, ô citoyens de Camarina, vous qui, placés sur nos frontières, courez, après nous, le premier danger, vous auriez dû prévoir, au lieu de nous servir mollement, comme vous venez de faire ; il fallait plutôt venir à nous de votre propre mouvement, nous exhorter à ne pas nous laisser abattre, et nous donner les mêmes conseils, que si c'était Camarina que les Athéniens eussent attaquée la première, et que vous eussiez eu besoin de nous implorer. C'est ce que ni vous ni les autres ne vous êtes encore empressés de faire.

LXXIX. « Peut-être par timidité, voudrez-vous ménager la justice entre nous et nos agresseurs ; vous direz qu'il existe une alliance entre vous et les Athéniens. Eh ! ce n'est pas contre vos amis que vous l'avez contractée, mais contre les ennemis qui pourraient vous assaillir ; c'est pour secourir les Athéniens, quand d'autres les attaqueront, et non quand eux-mêmes, comme à présent, viendront attaquer les autres. Aussi les citoyens de Rhégium, quoique Chalcidiens,

ne veulent-ils pas s'unir aux desseins d'Athènes pour rétablir les habitans de Léontium, Chalcidiens eux-mêmes. C'est une chose étrange, qu'ils regardent comme suspectes les belles apparences de justice des Athéniens, et suivent la raison en semblant l'offenser, tandis que vous, qui avez en votre faveur un motif raisonnable, vous voulez servir vos ennemis naturels, et perdre les amis à qui la nature vous attache de plus près, en vous unissant à leurs plus mortels ennemis. Ayez horreur de cette injustice. Secourez-nous et ne craignez pas l'appareil de leurs forces ; elles deviennent redoutables, si nous nous divisons, et c'est ce qu'ils cherchent ; mais elles le sont peu, si tous nous restons unis. Ce n'est qu'à nous seuls qu'ils ont affaire ; et cependant, vainqueurs dans un combat, ils n'ont pu remplir leurs projets, et ont fait une retraite précipitée.

LXXX. « En nous tenant dans l'union, nous aurions tort de perdre courage : formons ensemble une étroite confédération, avec d'autant plus de zèle, que nous allons être secondés par les peuples du Péloponnèse, guerriers bien supérieurs aux Athéniens. Et ne regardez pas comme un acte de prudence, juste à notre égard, et utile à votre sûreté, de ne secourir ni l'un ni l'autre parti, parce que vous êtes alliés de tous deux. Cela peut sembler juste en spéculation, et ne l'est pas en effet. Car si, pour n'avoir pas reçu votre secours, celui qu'on attaque est perdu, tandis que l'agresseur sera victorieux, quelle sera la suite de votre inactivité ? De n'avoir pas donné au premier une assistance qui l'aurait sauvé, et d'avoir permis la méchanceté du second. Certes, il est plus honnête de vous unir à ceux qu'on insulte, à ceux qui ne composent qu'une famille avec vous, et de protéger les intérêts communs de la Sicile, que de permettre aux Athéniens, vos amis, de se rendre coupables.

« En un mot, les Syracusains ne pensent pas devoir vous apprendre, ni à vous ni à d'autres peuples, ce que vous ne savez pas moins bien vous-mêmes. Mais nous vous implorons, et en même temps, si vous n'écoutez pas nos prières, nous protestons contre vous, nous Doriens, attaqués par des Ioniens, nos constans ennemis, et que vous, Doriens, ne craignez pas de trahir. Si les Athéniens nous subjuguent, c'est à vous

résolutions qu'ils devront la victoire: la gloire en sera pour eux, et le prix de leur triomphe sera de mettre sous leur joug ceux qui les auroient fait triompher. Mais si nous sommes au contraire victorieux, vous serez punis comme auteurs des dangers que nous aurons courus. Examinez donc, et choisissez entre deux partis: l'un, sans vous exposer aux hasards, de subir dès à présent la servitude; l'autre, de vaincre avec nous, de ne pas vous donner honteusement les Athéniens pour maîtres, et d'éviter notre haine, qui ne serait pas de courte durée.»

LXXXI. Ce fut ainsi qu'Hermocrate s'exprima. Après lui, Euphémus, député d'Athènes, parla à peu près en ces termes :

LXXXII. « Nous n'étions venus ici que pour renouveler avec vous notre ancienne alliance; mais le député de Syracuse s'élève contre nous, et c'est nous forcer à montrer que nous ne jouissons pas injustement de la domination. Lui-même a cité le plus grand témoignage en notre faveur; c'est que, de tout temps, les Ioniens furent ennemis des Doriens. Le fait est vrai; et c'est en qualité d'Ioniens que nous avons cherché le moyen de n'être pas soumis aux peuples du Péloponnèse qui sont Doriens, qui l'emportent sur nous par le nombre, et qui sont voisins de notre pays. Quand, après la guerre des Mèdes, nous eûmes acquis une marine, nous abjurâmes la domination et le commandement des Lacédémoniens, parce qu'il ne leur appartenait pas plus de nous commander, qu'à nous de leur donner des ordres, si ce n'est pendant le temps qu'ils furent les plus forts. Reconnus pour chefs des peuples auparavant soumis au roi, si nous avons pris sur eux l'autorité, c'est que, pour n'être pas sous l'empire des Péloponnésiens, il fallait avoir une force capable de nous défendre contre eux. Et, sans doute, ce n'est pas injustement que nous avons réduit sous notre puissance ces Ioniens, ces insulaires, que les Syracusains nous reprochent d'avoir asservis, quoiqu'ils eussent avec nous une même origine: ils s'étaient armés avec le Mède contre leur mère-patrie, contre nous; ils n'avaient pas osé détruire leurs propriétés, comme nous avions abandonné notre ville; ils avaient eux-mêmes choisi la servitude, et voulaient nous y soumettre.

LXXXIII. « C'est ainsi que nous avons acquis l'empire, et nous en sommes dignes, nous qui

avons fourni, pour le service des Grecs, le plus grand nombre de vaisseaux, et qui leur avons fait voir un zèle à toute épreuve, tandis que ceux qui nous obéissent, partageaient galement le dessein du Mède et nous traitaient en ennemis. Mais surtout nous voulions acquérir de la force contre les peuples du Péloponnèse. Car nous ne chercherons pas à nous parer de beaux discours pour montrer qu'il est juste que nous commandions, soit pour avoir seuls détruit les Barbares, soit pour nous être précipités dans les dangers, plus encore pour la liberté des Péloponnésiens que pour celle de tous les Grecs et pour la nôtre. On ne peut reprocher à personne de pourvoir à sa conservation. C'est pour travailler à notre sûreté que nous sommes venus en Sicile, et nous voyons que nos intérêts sont les vôtres. Nous le démontrons par les faits mêmes que ces députés nous reprochent, par ceux qui excitent principalement vos craintes et vos défiances. Nous savons que, dans la terreur et les soupçons, on peut être agréablement chatouillé pour le moment par les charmes du discours; mais qu'ensuite, lorsqu'il faut agir, c'est l'intérêt que l'on consulte. Nous l'avons déclaré; c'est par crainte que nous nous sommes saisis de la domination dans la Grèce; et c'est par le même sentiment que nous venons établir en Sicile, avec l'aide de nos amis, l'ordre qui convient à notre sûreté, non dans le dessein de les asservir, mais d'empêcher qu'ils ne subissent la servitude.

LXXXIV. « Qu'on ne pense pas que nous n'ayons aucun intérêt à gagner votre amitié. Si vous êtes conservés, si vous n'êtes pas trop faibles pour résister aux Syracusains, ils feront passer moins de forces aux peuples du Péloponnèse, et nous aurons moins à souffrir de leur part. Voilà comment vous nous touchez de bien près. Il nous est avantageux, par la même raison, de rétablir les Léontins; non pour les réduire à l'état de sujets, comme les Chalcidiens de l'Eubée qui ont avec eux une même origine, mais pour les maintenir dans la plus grande force, afin que, voisins de Syracuse, ils nous servent en lui donnant de l'inquiétude. Mais dans la Grèce, nous nous suffisons à nous-mêmes contre nos ennemis. Ainsi donc, ces Chalcidiens qu'on trouve déraisonnable que nous ayons asservis, quand nous travaillons à la

liberté de ceux de Sicile, il est de notre intérêt qu'ils soient hors d'état de faire la guerre, et qu'ils ne nous fournissent que de l'argent; mais il n'en est pas de même ici des Léontins et de nos autres amis : il est bon pour nous qu'ils jouissent de la plus grande liberté.

LXXXV. « Pour un prince, ou pour un état qui jouit de l'empire, rien de ce qui lui est utile n'est déraisonnable; il n'aime que ceux sur lesquels il peut compter; il doit, au gré des circonstances, être ami ou ennemi. Ici notre intérêt n'est pas de faire du mal à nos amis; mais de tenir, au moyen de leurs forces, nos ennemis dans l'impuissance. La défiance serait déplacée. Nous nous conduisons avec nos alliés de la Grèce en conséquence des avantages que chacun d'eux peut nous procurer. Les habitans de Chio et de Méthymue conservent leur liberté et nous fournissent des vaisseaux. La plupart paient un tribut pécuniaire qui est sévèrement exigé; d'autres, entièrement libres, portent les armes avec nous : ce sont cependant des insulaires et des peuples faciles à conquérir; mais ils sont avantageusement placés autour du Péloponnèse. On doit donc croire que nous ne prendrons ici que des mesures conformes à notre intérêt et aux craintes que nous inspirent les Syracusains, et dont nous faisons l'aveu. Ils aspirent à vous dominer, et veulent, en nous rendant suspects à vos yeux, que nous soyons obligés de nous retirer sans succès, pour établir eux-mêmes leur empire sur la Sicile, soit par la force, soit en vous surprenant dans l'abandon. C'est ce qui doit nécessairement arriver si vous embrassez leur parti; car il ne vous sera pas facile d'assembler encore une fois de telles forces, et quand nous ne serons plus ici, les Syracusains ne seront pas trop faibles contre vous.

LXXXVI. « Les faits suffisent pour convaincre ceux qui penseraient autrement. Quand vous-mêmes d'abord nous avez appelés, vous ne cherchiez à nous inspirer qu'une crainte; c'était que nous ne pouvions, sans danger pour nous-mêmes, vous laisser tomber sous le joug des Syracusains. Il n'est pas juste de vous défier à présent de ce que vous vouliez nous persuader alors, ni de former contre nous des soupçons, parce que nous venons, avec des forces plus respectables, attaquer la puissance de vos ennemis : c'est contre eux bien plutôt qu'il faut vous armer de dé-

fiance. Sans vous, nous ne pouvons rester ici; et même si, devenus perfides, nous parvenions à subjuguier la Sicile, la longueur du trajet, la difficulté de garder de grandes villes, les forces de terre qu'on nous opposerait, tout mettrait obstacle à ce que nous pussions la conserver. Mais ceux que vous devez craindre ne sont pas, comme nous, dans un camp. C'est d'une ville bien plus formidable que notre présence qu'ils s'élanceront sur vous; ils vous épient sans cesse, et dès qu'ils pourront saisir l'occasion, ils ne la laisseront pas échapper. C'est ce qu'ils ont déjà montré plus d'une fois, entre autres, contre les Léontins. Et maintenant ils ont l'audace de vous appeler, comme si vous étiez des gens stupides, contre ceux qui mettent obstacle à leurs desseins. et qui, jusqu'à présent, ont empêché la Sicile de tomber sous leur joug. C'est avec bien plus de sincérité que nous vous invitons à vous conserver et à ne pas trahir votre salut qui dépend de nos secours mutuels. Pensez que, même sans alliés, les Syracusains, par leur nombre, ont toujours une route ouverte pour venir vous attaquer; mais que vous ne pourrez pas vous défendre plusieurs fois avec de tels auxiliaires. Si par votre défiance vous souffrez que vos amis se retirent sans succès, ou qu'ils éprouvent une défaite, un jour viendra que vous voudriez bien en voir du moins près de vous une faible partie, quand leur secours, si même vous le receviez, ne pourrait plus vous être utile.

LXXXVII. « Craignez, citoyens de Camarina, ainsi que tous ceux à qui nous offrons notre alliance, de vous laisser tromper par les calomnies des Syracusains. Nous avons dit la vérité dans toute son étendue sur l'objet des soupçons que l'on répand contre nous : pour achever de vous persuader, nous allons nous résumer en peu de mots. Nous avons pris l'empire sur nos alliés de la Grèce, mais c'était pour n'être soumis à personne; nous offrons la liberté à nos alliés de Sicile pour qu'ils ne nous nuisent pas; nous sommes remuans par nécessité, parce qu'il est bien des dangers dont nous avons à nous défendre. Ce n'est pas sans être appelés, c'est à l'invitation de ceux d'entre vous qui étaient opprimés, que déjà nous sommes venus ici, que nous y revenons encore leur offrir des secours. Ne vous érigez ni en juges ni en censeurs de notre conduite, et ne cherchez pas, ce qui serait

difficile, à nous détourner de nos desseins. Tant que vous pourrez tirer parti de notre lueur inquiète et de notre caractère, saisissez cet avantage, et sachez en profiter. Croyez que ce défaut qu'on nous reproche n'est pas également nuisible à tous, et qu'il sert même bien la plus grande partie des Grecs. Partout, et dans les pays même où nous ne dominons pas, celui qui veut opprimer, et celui qui craint l'oppression, s'attendent également tous deux, l'un à recevoir nos secours, l'autre, si nous arrivons, à ne pouvoir sans crainte hasarder son projet. D'où il arrive que l'un est forcé malgré lui à conserver de la modération, et que l'autre est sauvé sans avoir rien fait pour lui-même. Ne rejetez donc pas cet avantage commun à tous ceux qui le réclament, et qui s'offrent maintenant à vous : suivez l'exemple des autres ; et au lieu de vous tenir toujours en garde contre les Syracusains, unissez-vous à nous pour les attaquer enfin vous-mêmes. »

LXXXVIII. Ainsi parla Euphémus. Les habitants de Camarina étaient partagés entre deux affections différentes. D'un côté, ils avaient de la bienveillance pour les Athéniens, autant du moins qu'ils le pouvaient, en soupçonnant qu'ils venaient asservir la Sicile ; de l'autre, ils étaient toujours en différends pour leurs limites avec les Syracusains ; mais ils ne craignaient pas moins que ceux-ci, qui étaient leurs voisins, n'eussent l'avantage, même sans avoir reçu d'eux aucun secours. C'était ce qui les avait engagés d'abord à leur envoyer de la cavalerie. Ils avaient dessein de ne les aider en effet dans la suite, qu'avec autant de ménagement qu'il serait possible. Cependant, pour ne se pas montrer, dans les circonstances présentes, moins portés pour les Athéniens, surtout après la supériorité qu'ils venaient d'obtenir, ils crurent, dans leur réponse, devoir traiter avec égalité les deux partis. Fixés à cette résolution, ils répondirent que la guerre s'étant élevée entre deux peuples, qui étaient leurs alliés, ils croyaient, par respect pour leurs sermens, ne devoir secourir ni l'un ni l'autre. Les députés d'Athènes et de Syracuse se retirèrent.

Pendant que les Syracusains faisaient leurs dispositions pour la guerre, les Athéniens, campés à Naxos, négociaient avec les Sicules pour en attirer le plus grand nombre à leur parti. Ils

ne purent entraîner à la défection que peu de ceux qui habitaient les plaines, et qui étaient sujets de Syracuse ; mais ceux qui logeaient dans l'intérieur des terres, et qui avaient toujours été libres, s'empressèrent presque tous de se montrer affectionnés aux Athéniens ; ils apportèrent à l'armée des vivres, et quelques uns même de l'argent. Les Athéniens firent la guerre à ceux qui n'embrassaient pas leur cause, forcèrent les uns à s'y joindre, et empêchèrent les autres de recevoir la garnison et les secours qu'on leur faisait passer de Syracuse. Pendant l'hiver, ils se portèrent de Naxos à Catane, rétablirent le camp qu'avaient brûlé les Syracusains, et y passèrent le reste de la saison. Ils envoyèrent à Carthage des trirèmes pour se concilier l'amitié de cette république, et essayer d'en tirer quelques services. Ils envoyèrent aussi dans la Tyrsénie, sur l'avis qu'ils avaient reçu de quelques villes, qu'elles étaient disposées à combattre avec eux. Ils expédièrent de tous côtés des messages pour les Sicules, et firent prier les Égestains de leur envoyer le plus de cavalerie qu'il serait possible. Ils préparaient des briques, du fer, tous les matériaux nécessaires à des fortifications, et s'occupaient de ce que devait exiger la guerre qu'ils allaient recommencer au printemps.

Cependant les députés de Syracuse, envoyés à Corinthe et à Lacédémone, essayèrent d'engager en passant les peuples de l'Italie à ne pas regarder avec indifférence les entreprises des Athéniens, qui ne les menaçaient pas moins eux-mêmes que la Sicile. Arrivés à Corinthe, ils entrèrent en négociation, et demandèrent qu'en faveur de l'origine commune on leur prêtât de l'assistance. Aussitôt les Corinthiens décrétèrent qu'ils mettraient tout leur zèle à secourir Syracuse : non contents d'être les premiers à donner cet exemple, ils joignirent, pour Lacédémone, leurs députés à ceux de cette république, avec ordre d'engager les Lacédémoniens à faire contre Athènes une guerre encore plus ouverte, et à envoyer quelques secours en Sicile. Les députés de Corinthe arrivèrent à Lacédémone. Dans ces circonstances, Alcibiade, avec les compagnons de son exil, se hâta de passer des champs de Thurium à Cyllène dans l'Élide, et partit pour cette même ville, invité par les citoyens. Il n'entreprit ce voyage que sous la foi publique ; car

Il craignait qu'ils ne conservassent du ressentiment de l'affaire de Mantinée. Les envoyés de Corinthe, ceux de Syracuse et Alcibiade firent tous la même demande, et ils l'obtinent. Quoique le dessein des éphores et des magistrats fût d'envoyer des députés à Syracuse, pour l'empêcher de faire un accommodement avec les Athéniens, ils n'étaient pas disposés à donner des secours à cette république; mais Alcibiade, s'avancant dans l'assemblée, sut aiguillonner et piquer les Lacédémoniens, en leur tenant à peu près ce discours :

LXXXIX. « Il faut que je commence par vous entretenir des préventions qu'on a pu vous inspirer contre moi, de peur que, mal disposés en ma faveur, vous ne le soyez pas mieux à m'entendre parler des intérêts publics. Le droit d'hospitalité dont jouissaient ici mes ancêtres, et que, sur je ne sais quel sujet de plainte, ils avaient abandonné, c'est moi qui l'ai fait revivre, et je vous ai bien servis dans plusieurs occasions, surtout en votre affaire de Pylos. Mon zèle pour vous ne se refroidissait pas; mais quand vous traitâtes de votre réconciliation avec les Athéniens, ce fut de mes ennemis que vous employâtes l'entremise; et en leur procurant du crédit, vous me fîtes un affront. Piqué de cette offense, j'eus droit de chercher à vous nuire, et soit en me déclarant en faveur des Mantinéens et des Argiens, soit en d'autres occasions, je me piquai de vous être contraire. Si quelqu'un de vous conserve du ressentiment pour le mal que je vous ai fait, qu'il considère la chose dans son vrai point de vue, il changera de façon de penser. Il se peut aussi qu'on ait pris de moi une idée peu favorable sur ce que j'ai montré surtout de l'attachement à la faction du peuple; c'est encore une mauvaise raison de me haïr. Nous fûmes toujours ennemis des tyrans, et tout ce qui s'oppose au pouvoir absolu s'appelle faction populaire. C'est ce qui m'a rendu toujours fidèle à protéger le peuple. D'ailleurs, notre gouvernement étant démocratique, c'est une absolue nécessité de se prêter à l'état des choses; cependant j'ai tâché, dans le maniement des affaires publiques, de conserver plus de modération que n'en suppose la licence de ce régime. Mais il y eut dès les temps anciens, et il existe encore des gens qui entraînent la multitude aux plus méprisables excès; ce sont eux qui m'ont chassé. Tant que je me suis trouvé

à la tête des affaires, j'ai pensé qu'une république puissante, et qui jouit de la plus grande indépendance, doit être maintenue dans l'état où on la trouve. Pour peu que nous ayons de sagesse, nous savons bien ce que c'est que la démocratie¹; je ne le sais pas moins qu'un autre, et assez pour en dire beaucoup de mal; mais on ne dirait rien de nouveau sur la démesure reconnue de ce gouvernement. Le changer cependant était une entreprise qui ne me semblait pas exempte de péril, quand nous vous avions pour ennemis, et que vous nous teniez, pour ainsi dire, assiégés.

XC. « Voilà les faits relatifs aux préventions qui peuvent m'être contraires. Quant aux objets que vous devez mettre en délibération, et sur lesquels, si je suis mieux instruit qu'un autre, je vous dois des éclaircissemens, écoutez ce que je puis vous apprendre.

« Nous nous sommes portés en Sicile pour essayer de nous soumettre d'abord les Siciliens, et après eux les peuples de l'Italie, et pour faire ensuite des tentatives sur les pays soumis à la domination de Carthage et sur les Carthaginois eux-mêmes. Si ces desseins avaient eu leur exécution en tout ou du moins dans leur plus grande partie, nous devions alors attaquer le Péloponnèse; nous y aurions conduit les nouvelles forces qu'auraient ajoutées à notre empire les Grecs de Sicile, un grand nombre d'étrangers soudoyés, et des Ibères et autres Barbares qui passent généralement pour les plus belliqueux de ces contrées. L'Italie fournit du bois en abondance, et indépendamment des trirèmes que nous avons déjà, nous en aurions construit un grand nombre; notre flotte aurait investi le Péloponnèse. En même temps nous y aurions fait par terre des invasions avec de l'infanterie; nous aurions enlevé de force des villes, nous en aurions enveloppé d'autres de murailles, et nous espérons subjuguier aisément tout le pays pour étendre de là notre empire sur tous les Grecs. Sans compter nos revenus ordinaires de la Grèce, les villes conquises de la Sicile nous auraient assez fourni de vivres et d'argent pour faciliter nos desseins.

¹ Alcibiade agit en mauvais citoyen et parle de même. Ce n'est pas ainsi qu'Athénagoras, citoyen d'une république démocratique, a parlé du gouvernement de son pays. (Voyez ci-dessus, § XLIX.)

XCI. « Vous venez d'entendre de la bouche d'un homme qui doit les bien connaître quels étaient nos projets dans l'expédition que nous venons d'entreprendre. Les généraux qui restent les suivront, s'ils le peuvent.

« Apprenez maintenant que la Sicile ne peut tenir si vous ne la secourez. Il est certain que les peuples de cette île manquent d'habileté; cependant s'ils se réunissaient tous, ils pourraient encore se maintenir. Mais les Syracusains seuls, déjà vaincus dans une bataille où ils ont risqué toutes leurs forces, et contenus par une flotte ennemie, seront incapables de résister à l'appareil que les Athéniens leur opposent; et si la ville est prise, on est maître de la Sicile et bientôt de l'Italie. Dès lors ce danger, dont je vous disais à l'instant que vous étiez menacés, ne tardera pas à tomber sur vous. Ne pensez pas qu'on en veuille seulement à la Sicile; c'est au Péloponnèse lui-même, si vous ne vous pressez pas de remplir les vœux que je vais vous communiquer. Faites passer en Sicile une armée dont les hommes puissent être rameurs dans le passage, et devenir soldats à leur arrivée; ce que je crois plus utile encore qu'une armée, envoyez-y pour général un Spartiate, qui dresse à la discipline les troupes qu'on a déjà, qui force au service de la guerre ceux qui voudraient s'y refuser. Ainsi les amis que vous avez déjà prendront plus de courage; les peuples qui restent en balance viendront à vous avec moins de crainte. Il faut, en même temps, pousser ici plus ouvertement la guerre; alors les Syracusains, sachant que vous ne les négligez pas, résisteront avec plus de vigueur, et les Athéniens enverront moins de nouveaux renforts à leur armée. Mais fortifiez Décélie dans l'Attique; c'est ce que les Athéniens ont toujours le plus redouté, et c'est le seul malheur qu'ils croient n'avoir pas éprouvé dans la guerre. Le plus sûr moyen de nuire à ses ennemis, c'est de leur faire le mal que l'on sait qu'ils craignent davantage. Car on peut croire que chacun sait bien ce qu'il y a pour lui de plus terrible, et que c'est là précisément ce qu'il redoute. Sans détailler les avantages que vous retirerez de ces fortifications, et ceux dont vous priveriez vos ennemis, je vais exposer en peu de mots les plus considérables. Vous serez maîtres de la plupart des richesses du pays; vous vous saisirez des unes, les autres viendront à vous

d'elles-mêmes. A l'instant les Athéniens seront privés du produit de leurs mines d'argent de Laurium, et de tout ce que leur rapportent et le territoire et les tribunaux de justice. Mais surtout ils verront diminuer les revenus qu'ils tirent de leurs alliés; ceux-ci dédaigneront de les leur payer, parce que, dès lors, ils regarderont Athènes comme votre conquête.

XCII. « C'est de vous, Lacédémoniens, que dépend l'exécution vive et prompte d'une partie de ces idées. Je suis dans la plus ferme confiance qu'elles peuvent être remplies, et je crois que mon attente ne sera pas trompée. Ce que je demande, c'est qu'on ne prenne pas de moi une opinion désavantageuse, sur ce qu'autrefois je semblais aimer ma patrie, et que je suis prêt maintenant à l'attaquer de toutes mes forces avec ses plus fiers ennemis; je demande aussi qu'on ne me soupçonne pas de parler avec ce faux zèle dont se parent des exilés. Je m'exile, mais c'est loin de la méchanceté de mes persécuteurs, et si vous voulez me croire, jamais je ne m'exilerai de vos intérêts. Je regarde comme nos plus grands ennemis, non pas ceux qui nous nuisent quand nous sommes leurs ennemis nous-mêmes, mais ceux qui d'amis que nous étions, nous forcent à leur dévouer notre haine. Je suis ami de la patrie, où j'exerce en sûreté mes droits de citoyen, non de celle que je n'éprouve que des injustices. Si je lui fais la guerre, c'est que je ne la regarde pas comme une patrie que je possède, mais que je veux recouvrer. Ne pas marcher contre elle, après l'avoir injustement perdue, ce serait ne la pas aimer véritablement: celui qui l'aime la regrette trop pour ne pas mettre en usage tous les moyens de la recouvrer. Je vous prie donc, Lacédémoniens, de m'employer sans crainte dans les dangers, dans les plus rudes travaux. Vous ne pouvez ignorer ce que tout le monde répète: que si je vous ai fait du mal comme ennemi, je pourrais aussi, comme ami, vous être de la plus grande utilité, d'autant plus que je connais bien les affaires des Athéniens, et que je me suis instruit des vôtres par conjecture. Pensez qu'en ce moment vous délibérez sur les plus grands intérêts: n'hésitez point à porter la guerre dans la Sicile et dans l'Attique: dans l'une, avec quelques troupes, vous sauvez une domination importante; dans l'autre, vous détruisez la puissance actuelle d'A-

thènes et celle qu'elle doit acquérir : vous jouirez à l'avenir de la tranquillité intérieure, et vous aurez sur la Grèce entière un empire qu'elle vous offrira d'elle-même ; empire que vous ne devrez pas à la force, mais à la bienveillance. »

XCVIII. Voilà ce que dit Alcibiade. Les Lacédémoniens avaient déjà conçu le projet de faire la guerre aux Athéniens ; cependant ils différaient et se tenaient dans la circonspection ; mais quand ils eurent appris de sa bouche tous les détails dont il leur fit part, assurés que c'était un homme bien instruit qu'ils venaient d'entendre, ils conçurent bien plus de hardiesse. Toutes leurs pensées s'arrêtèrent à fortifier Décélie et à faire partir sur-le-champ quelques secours pour la Sicile. Gylippe, fils de Cléandrides ¹, fut celui qu'ils choisirent pour commander aux Syracusains. Il devait se consulter avec eux et avec les Corinthiens, et employer tous les moyens qui seraient en son pouvoir pour faire parvenir au plus tôt à Syracuse le plus puissant renfort. Il donna ordre de lui expédier sur-le-champ à Asiné deux vaisseaux de Corinthe, d'en appareiller d'autres, au nombre qu'on voudrait lui faire passer, et de les tenir prêts à mettre en mer lorsqu'il en serait temps. Les Corinthiens promirent de se conformer à ses intentions et partirent de Lacédémone.

On reçut alors à Athènes la trirème que les généraux athéniens avaient dépêchée de Sicile pour demander des munitions et de la cavalerie. Sur cette réquisition, les Athéniens décrétèrent qu'on ferait passer à l'armée des cavaliers et des subsistances. L'hiver finit, avec la dix-septième année de la guerre dont Thucydide a écrit l'histoire.

XCIV. L'été suivant, dès les premiers jours

¹ Gylippe était fils de ce Cléandrides qui avait été condamné à mort, et obligé de prendre la fuite, pour s'être laissé corrompre par l'argent de Périclès. (Voyez liv. II, chap. XXI et la note). Gylippe, après avoir bien servi sa patrie dans l'affaire de Sicile, encourut la même peine. Il fut chargé par Lysandre de porter à Sparte les dépouilles provenues des Athéniens. L'argent, qui se montait à quinze cents talens (huit millions cent mille livres), était renfermé dans des sacs ; mais dans chacun des sacs était le bordereau de la somme qu'il contenait. C'est ce que Gylippe ne savait pas ; il ouvrit les sacs, et en prit trois cents talens (un million six cent mille livres). Le vol fut reconnu, Gylippe prit la fuite et fut condamné à mort. (Diod. Sicul., lib. XIII, p. 225 ; ed. Rhodom. Plut. in Lysandro.)

du printemps ¹, les Athéniens qui étaient en Sicile appareillèrent de Catane et allèrent à Mégare. Les Syracusains, comme je l'ai dit plus haut, en avaient chassé les habitans du temps de Gélon, et étaient restés maîtres du pays. Les Athéniens y firent une descente et ravagèrent le territoire ; ils s'avancèrent jusqu'à un fort des Syracusains, et, n'ayant pu le prendre, ils gagnèrent par terre et par mer le fleuve Térías entrèrent dans la campagne, la saccagèrent, et mirent le feu aux champs de blés. Ils rencontrèrent des Syracusains en assez petit nombre, en tuèrent quelques-uns, dressèrent un trophée, et retournèrent à leurs vaisseaux. De là ils revinrent à Catane, en tirèrent des subsistances, et se portèrent avec toute l'armée à Centoripes, place des Sicules : après l'avoir reçue à composition, et mis le feu aux blés d'Inesse et d'Hybla, ils se retirèrent. De retour à Catane, ils y reçurent deux cent cinquante hommes de cavalerie qui arrivaient d'Athènes, avec leurs équipages, mais sans chevaux, parce qu'on avait pensé qu'il leur en serait fourni de Sicile. Il leur vint aussi trente archers à cheval, et trois cents talens d'argent ².

XCV. Dans le même printemps ³ les Lacédémoniens portèrent les armes contre Argos et s'avancèrent jusqu'à Cléone ; mais il survint un tremblement de terre, et ils firent leur retraite. Les Argiens se répandirent ensuite dans les campagnes de Thyrée, pays situé sur leurs frontières, et y firent, sur les Lacédémoniens, un butin considérable : ils n'en tirèrent pas moins de vingt-cinq talens ⁴.

Peu de temps après et dans le cours du même été ⁵, le peuple de Thespies fit une insurrection contre ses magistrats, mais sans pouvoir s'emparer du gouvernement : quoique secondés par les Athéniens, les uns furent pris, et les autres réduits à chercher un refuge à Athènes.

XCVI. Les Syracusains apprirent, dans le même été, que les Athéniens avaient reçu de la cavalerie, et qu'ils se disposaient à marcher

¹ Dix-huitième année de la guerre du Péloponnèse, seconde année de la quatre-vingt-onzième olympiade, quatre cent quinze ans avant l'ère vulgaire. Après le 30 mars et dans le courant d'avril.

² Un million six cent vingt mille livres.

³ Avril et mai.

⁴ Cent trente-cinq mille livres.

⁵ Mai.

contre eux. Comme ils pensaient que si l'ennemi ne pouvait s'emparer d'Épipole, endroit escarpé et qui domine la ville, il ne lui serait pas aisé, même en gagnant une bataille, de les renfermer d'un mur de circonvallation, ils résolurent d'en garder les accès. Dès que les Athéniens ne pourraient surprendre ce passage, il ne leur en restait pas d'autres. De tous les autres côtés sont des collines dont le penchant est dirigé du côté de la place, en sorte que le terrain qu'elles enveloppent est entier à découvert. Les Syracusains ont donné le nom d'Épipole à cet endroit parce qu'il s'élève par-dessus le reste du pays. Ils sortirent avec toutes leurs forces, et gagnèrent au point du jour la prairie que baigne l'Anapus. Hermocrate et ses collègues venaient de recevoir le commandement; ils firent la revue des troupes complètement armées, et choisirent entre elles sept cents hommes que commandait Diomile, exilé d'Andros. Leur destination fut de garder les Épipoles; comme ils étaient réunis, on pouvait disposer d'eux à chaque instant, s'ils devenaient utiles à quelque autre opération.

XCVII. Dès le jour qui suivit cette nuit, les Athéniens firent la revue de leurs troupes, et, à l'insu des ennemis, ils sortirent de Catane par mer avec toutes leurs forces; ils gagnèrent un endroit nommé Léon, qui n'est qu'à six ou sept stades d'Épipole, mirent à terre leur infanterie, et allèrent avec les vaisseaux à Thapso. C'est une Chersonèse avancée dans la mer, et qui ne tient à la terre que par un isthme fort étroit: elle n'est, ni par terre ni par mer, fort éloignée de Syracuse. L'armée de mer des Athéniens garnit l'isthme de palissades et se tint en repos. L'infanterie courut précipitamment à Épipole, et en gravit la hauteur du côté d'Euryèle, avant que ceux des Syracusains qui passaient en revue dans la prairie pussent s'apercevoir de leur marche et s'avancer contre eux. Ils vinrent cependant enfin avec plus ou moins de célérité, et entre autres les sept cents aux ordres de Diomile. Il n'y avait pas, de la prairie, moins de vingt-cinq stades¹ pour se trouver en présence. Ils attaquèrent donc en désordre, furent battus, et rentrèrent dans la ville. Diomile fut tué, et il y eut à peu près trois cents morts. Les Athéniens

¹ Près d'une lieue.

dressèrent un trophée, rendirent par traité les morts aux Syracusains, et descendirent le lendemain jusqu'au pied de la place. Comme il ne se fit pas contre eux de sortie, ils se retirèrent et se mirent à élever sur les dernières hauteurs d'Épipole, à Labdale, un fort qui regardait Mégare; ils le destinaient à servir de magasin pour y déposer leurs effets et leurs ustensiles, toutes les fois qu'ils s'écarteraient pour combattre ou pour travailler à des retranchemens.

XCVIII. Peu après, il leur arriva d'Égeste trois cents cavaliers, et environ cent hommes, tant de chez les Sicules que de Naxos et d'autres endroits. Les deux cent cinquante cavaliers d'Athènes avaient reçu des gens de Catane et d'Égeste, des chevaux, ou en avaient acheté. On rassembla en tout six cent cinquante hommes de cavalerie. Les Athéniens laissèrent une garnison à Labdale et allèrent à Sycé; ils s'y arrêtèrent et travaillèrent sans délai à un mur de circonvallation. La célérité qu'ils mirent à cet ouvrage effraya les Syracusains. Ils ne crurent pas devoir regarder d'un œil tranquille cette entreprise, et s'avancèrent dans le dessein de combattre: déjà l'on était en présence; mais les généraux syracusains voyant leurs troupes éparées, et s'apercevant qu'il n'était pas aisé de les ranger en bataille, retournèrent à la ville. Ils laissèrent seulement un peu de cavalerie, dont la présence empêchait les ennemis d'aller chercher des pierres et de s'écarter; mais un bataillon d'hoplites athéniens, soutenu par les cavaliers, l'attaqua et la mit en fuite. On lui tua quelques hommes, et cette victoire fut célébrée par un trophée.

XCIX. Le lendemain les Athéniens reprirent leurs travaux; les uns s'occupaient du mur de circonvallation du côté du nord; les autres apportaient des pierres et du bois de charpente qu'ils déposaient à Trogile: c'était l'endroit où le retranchement, depuis le grand port jusqu'à l'autre mer, devait avoir le moins de longueur.

Les Syracusains, qui se laissaient guider surtout par les conseils d'Hermocrate, l'un de leurs généraux, ne voulurent plus se hasarder contre les Athéniens dans des affaires générales. Ils jugèrent plus à propos d'élever eux-mêmes un contre-mur du côté où l'ennemi devait conduire ses retranchemens. S'ils pouvaient le devancer,

ils lui fermeraient les approches de la ville : si les Athéniens venaient s'opposer à ces travaux, on verrait contre eux une partie de l'armée, et l'on s'emparerait des passages que l'on clorait de palissades. D'ailleurs l'ennemi ne pourrait venir les attaquer avec toutes ses forces, sans abandonner ses ouvrages. Ils sortirent donc, et commencèrent leur muraille, la prenant de leur ville, et la conduisant transversalement en deçà du mur de circonvallation des ennemis. Ils coupèrent les oliviers du bois sacré et en construisirent des tours. Comme la flotte athénienne n'était pas encore passée de Thapsos au grand port, les Syracusains restaient maîtres de la mer, et les Athéniens étaient obligés de faire venir par terre de Thapsos les choses nécessaires.

C. Ils ne mirent point obstacle aux travaux des ennemis, craignant, s'ils se partageaient, d'avoir peine à soutenir le combat, et d'ailleurs ils se pressaient de finir leur ouvrage.

Quand les Syracusains crurent avoir donné assez de solidité aux palissades et à la construction de leur nouvelle muraille, ils laissèrent un corps de troupes pour la garder, et rentrèrent dans la ville. Les Athéniens détruisirent un aqueduc qui portait l'eau à Syracuse par des canaux souterrains. Comme ils s'aperçurent que les Syracusains de garde se retiraient sous les tentes vers le milieu du jour, que plusieurs même allaient à la ville, et que ceux qui étaient aux palissades faisaient négligemment leur devoir, ils envoyèrent en avant trois cents hommes d'élite et un choix de quelques troupes légères et bien armées, avec ordre de courir subitement au mur qu'on leur opposait. Le reste des troupes fut partagé en deux corps, commandés chacun par l'un des deux généraux. L'un de ces corps s'approcha de la ville pour s'opposer aux secours qui pourraient en sortir; et l'autre, des palissades voisines de la porte. Les trois cents attaquèrent et enlevèrent les palissades; ceux qui en avaient la garde les abandonnèrent pour se réfugier dans les travaux avancés qui étaient à Téménite. Les Athéniens les y poursuivirent et s'y jetèrent avec eux, mais ils furent chassés. ~~Le petit nombre de quelques~~ Argiens et un petit nombre d'Athéniens. L'armée entière, à son retour, détruisit la nouvelle muraille, arracha les palissades, emporta les pieux avec elle, et dressa un trophée.

CI. Le lendemain les Athéniens entreprirent de fortifier, en commençant du circuit de leur retranchement, le rocher qui est au-dessus du marais. Il regarde le grand port du côté d'Épipole. Par-là leur muraille devait avoir moins de longueur pour gagner le port, en la faisant descendre dans la plaine, et côtoyer les marais. Les Syracusains sortirent de leur côté, et recommencèrent leur retranchement en le prenant de la ville et le conduisant à travers ce marais. Ils creusèrent aussi un fossé pour empêcher les Athéniens de prolonger leurs travaux jusqu'à la mer. Ceux-ci, ayant terminé leurs ouvrages sur le rocher, résolurent d'attaquer une seconde fois les palissades et le fossé des ennemis, et envoyèrent ordre à leur flotte de tourner de Thapsos jusqu'au grand port de Syracuse. Eux-mêmes, au point du jour, descendirent d'Épipole dans la plaine, jetèrent sur le marais, à l'endroit où il est bourbeux et presque solide, des portes et de larges planches, et le traversèrent. Dès l'aurore ils étaient maîtres des fossés et des palissades, si l'on en excepte une partie qu'ils prirent bientôt après. Il se donna un combat dont ils eurent l'avantage. L'aile droite des Syracusains prit la fuite du côté de la ville, et la gauche, vers le fleuve. Les trois cents hommes d'élite d'Athènes coururent au pont pour leur couper le passage. Les Syracusains avaient là une grande partie de leur cavalerie; ils craignirent que le pont ne fût intercepté, s'avancèrent contre eux, les mirent en fuite, et attaquèrent leur aile droite. Cette impétuosité porta l'effroi dans les premiers rangs: Lamachus s'en aperçut et prenant avec lui les Argiens et un petit nombre d'archers, il vint, de l'aile gauche, donner du renfort; mais au passage d'un fossé, n'ayant que peu d'hommes avec lui, il fut tué avec cinq ou six de son monde. Les Syracusains eurent le temps de les enlever, et les emportèrent au-delà du fleuve, où l'on ne pouvait plus les leur disputer. Comme le reste de l'armée ennemie s'avancait, ils se retirèrent.

CII. Pendant ceux qui d'abord avaient fui du côté de la ville, voyant ce qui se passait, reprirent courage, revinrent sur leurs pas, et se rallièrent pour donner sur les Athéniens qui étaient devant eux. Ils envoyèrent même un détachement à l'enceinte d'Épipole, dans l'idée

qu'elle était abandonnée, et qu'il leur serait aisé de s'en rendre maîtres. Ils prirent en effet un espace de dix plètres du mur avancé et le rasèrent; mais Nicias les empêcha de parvenir à l'enceinte même. Le hasard voulut qu'il y eût été retenu par une indisposition. Comme il ne voyait pas d'autre moyen de sauver le peu d'hommes qu'il avait avec lui, il ordonna aux valets de mettre le feu à tout ce qui se trouvait de machines et de bois en avant du retranchement. Ce qu'il avait prévu arriva : l'incendie ne permit pas aux Syracusains de s'approcher davantage, et ils se retirèrent. Déjà retournaient de la plaine les Athéniens qui s'étaient mis à la poursuite des ennemis; ce fut un secours qui vint à propos pour défendre l'enceinte; en même temps les vaisseaux arrivèrent de Thapsos, suivant l'ordre qu'ils avaient reçu, et entrèrent dans le grand port. Les Syracusains qui étaient sur les hauteurs les virent; ils se retirèrent à la hâte, et toute l'armée de Syracuse reentra dans la place. Ils ne se croyaient plus, avec ce qu'ils avaient de forces, en état d'empêcher que le grand mur ne fût conduit jusqu'à la mer.

CIII. Les Athéniens élevèrent ensuite un trophée. Ils accordèrent aux ennemis la permission d'enlever leurs morts, et reçurent le corps de Lamacus et de ceux qui avaient été tués auprès de lui. Comme ils avaient alors toutes leurs forces de terre et de mer, ils enseignèrent les assiégés d'un double mur, qui, partant d'Épipole et du rocher, se prolongeait jusqu'au rivage. De tous côtés, il leur arrivait d'Italie des munitions. Il leur vint de chez les Sicules un grand nombre d'alliés qui étaient restés jusque-là dans l'irrésolution, et ils reçurent de la Tyrsénie trois pentécontores¹.

Tout enfin allait de manière à leur donner d'heureuses espérances. Les Syracusains, ne voyant arriver aucun secours du Péloponnèse, ne s'attendaient plus à prendre la supériorité. Ils parlaient entre eux d'en venir à un accommodement, ils en faisaient porter des paroles à Nicias; car lui seul commandait depuis la mort de Lamacus. Rien ne se concluait; mais comme on devait l'attendre de gens hors d'eux-mêmes,

¹ Nous avons déjà dit que la Tyrsénie était l'Etrurie, aujourd'hui la Toscane, et qu'une pentécontore était un vaisseau monté de cinquante hommes.

et qui étaient plus resserrés que jamais, on portait des propositions de toute espèce au général ennemi, et l'on était encore moins d'accord dans l'intérieur de la ville. Le malheur des circonstances avait semé les soupçons entre les citoyens. On destitua les généraux sous lesquels étaient arrivés les maux qu'on éprouvait, et qu'on ne manquait pas d'attribuer à leur mauvaise fortune ou à leur perfidie. On leur en substitua de nouveaux : Héraclide, Eucléas et Tellias.

CIV. Cependant Gylippe de Lacédémone et les vaisseaux partis de Corinthe étaient dès lors à Léucade, pour porter au plus tôt des secours en Sicile : mais comme il leur arrivait de fâcheuses nouvelles, et que toutes, d'accord dans leur fausseté, portaient que déjà Syracuse était entièrement investie d'un mur de circonvallation, Gylippe partit d'abord de Tarente pour aller négocier à Thurium, où il avait hérité de son père le droit de cité : mais il ne put gagner les habitants, remit en mer et cotoya l'Italie. Surpris à la hauteur du golfe de Ténare d'un vent qui soufflait du nord avec violence, il fut porté dans la haute mer; tourmenté de nouveau par la tempête, il prit terre à Tarente, et fit tirer à sec, pour les radouber, tous les vaisseaux qui avaient souffert.

Nicias apprit qu'il était en mer, et n'eut que du mépris pour le petit nombre de vaisseaux qui l'accompagnaient; les habitants de Thurium éprouvèrent le même sentiment. On le regardait comme équipé plutôt pour exercer la piraterie que pour faire la guerre, et personne encore ne se joignit à lui.

CV. A la même époque de cet été, les Lacédémoniens entrèrent dans le pays d'Argos avec leurs alliés, et saccagèrent une grande partie de la campagne. Les Athéniens, avec trente vaisseaux, apportèrent aux Argiens des secours. C'était rompre ouvertement la trêve avec Lacédémone; car jusque-là, s'ils avaient fait la guerre conjointement avec les Argiens et les Mantinéens, et s'ils étaient sortis de Pylos pour se livrer au pillage, c'était plutôt le reste du Péloponnèse que la Laconie qu'ils avaient attaqué. Invités plusieurs fois par les Argiens à y entrer seulement en armes, et à se retirer après en avoir dévasté quelque faible partie, ils l'avaient refusé. Mais en cette dernière occasion, sous le commandement de Pythodore, de Lacé-

podius et de Démaratus, ils étaient descendus à Épidaure-Limera, et avaient ravagé Prasié et saccagé plusieurs autres campagnes; ce qui était donner aux Lacédémoniens un juste motif de se défendre contre eux.

Après le départ des Lacédémoniens, et quand les Athéniens eurent quitté l'Argie et se furent embarqués¹, les Argiens se jetèrent sur le pays de Phlasié, dévastèrent des champs, tuèrent du monde, et rentrèrent chez eux.

LIVRE SEPTIÈME.

I.¹ Gylippe et Pythen, après avoir fait doubler leurs navires, passèrent de Tarente chez les Locriens occidentaux. Ils reçurent la nouvelle certaine que Syracuse n'était pas encore entièrement investie, et qu'il pouvait encore y entrer une armée par Épipole. Ils délibérèrent s'ils devaient hasarder de s'y introduire en prenant la Sicile par la droite, ou si d'abord, cinglant sur la gauche du côté d'Iméra, ils prendraient avec eux les habitans, et tout ce qu'ils pourraient attirer à leur service, pour continuer leur chemin par terre. Nicias, sachant qu'ils étaient à Locres, avait dépêché quatre vaisseaux pour Rhégium; et comme ces vaisseaux n'étaient pas encore arrivés, ils se décidèrent d'autant plus volontiers à suivre cette dernière route. Ils les prévinrent, traversèrent le détroit, prirent terre à Rhégium et à Messine, arrivèrent à Iméra, et y mirent leurs vaisseaux à sec. Ils persuadèrent aux habitans de les aider de leurs armes, de les suivre, et même d'armer les gens de l'équipage qui ne l'étaient pas. Ils envoyèrent chez les Sélinontins, et leur indiquèrent un rendez-vous, où ils les priaient de venir au-devant d'eux avec toutes leurs forces. Les habitans de Sélinonte promirent d'envoyer quelques troupes en petit nombre; les citoyens de Géla et quelques-uns des Sicules firent la même promesse. Ceux-ci montraient bien plus de zèle qu'auparavant; c'est qu'Archonidas, qui, de ces côtés, régnait sur une partie des Sicules, était mort depuis peu; il ne manquait pas de puis-

sance, et il était ami des Athéniens. Ils étaient encore animés par l'idée que Gylippe avait intention d'agir vigoureusement. Ce général se mit en marche pour Syracuse, emmenant ce qu'il avait pu armer de matelots et de soldats de marine, au nombre de sept cents au plus, les hoplites et les troupes légères d'Iméra formant ensemble mille hommes, cent cavaliers, quelques troupes légères de Sélinonte, peu de cavalerie de Géla, et des Sicules au nombre de mille en tout.

II. Cependant les Corinthiens, partis de Leucade avec les autres vaisseaux, mirent toute la célérité dont ils furent capables à venir au secours de Syracuse. Gongylus, l'un des généraux de Corinthe, parti le dernier avec un seul vaisseau, y arriva le premier peu de temps avant Gylippe. Il trouva les Syracusains sur le point de s'assembler pour mettre fin à la guerre. Il les détourna de ce dessein, et parvint à les rassurer, en leur apprenant que d'autres vaisseaux le suivaient, et qu'ils allaient voir arriver, en qualité de général, Gylippe, fils de Cléandrides, que leur envoyait Lacédémone. Les Syracusains reprirent courage, et sortirent avec toutes leurs troupes à la rencontre de Gylippe; ils venaient d'apprendre qu'il n'était pas loin. Ce général enleva en passant Léques, forteresse des Sicules, mit ses troupes en ordre de bataille, et vint à Épipole. Il monta par Euryèle, comme avaient fait auparavant les Athéniens, et ayant opéré sa jonction avec les Syracusains, il marcha aux retranchemens des ennemis.

Au moment où il arrivait, ceux-ci venaient de

¹ Dix-huitième année de la guerre du Péloponnèse, troisième année de la quatre-vingt-onzième olympiade. quatre cent quarante ans avant l'ère vulgaire. Après le 26 juin.

¹ Avant le 26 juin.

terminer, dans une longueur de sept à huit stades, la double muraille qui devait s'étendre jusqu'au grand port; il restait seulement une petite partie du côté de la mer, à laquelle ils travaillaient encore. Au côté opposé de l'enceinte qui devait gagner l'autre mer, en passant vers Trogyle, les pierres étaient déjà la plupart sur le lieu, des travaux étaient à moitié faits, d'autres étaient achevés. C'est à cette extrémité qu'en étaient réduits les Syracusains.

III. A l'arrivée subite de Gylippe et de l'armée de Syracuse, les Athéniens furent d'abord troublés; cependant ils se mirent en ordre de bataille. Gylippe, campé près de leurs retranchemens, leur fit déclarer par un héraut que s'ils voulaient sortir de la Sicile dans cinq jours, en prenant ce qui leur appartenait, il consentirait à traiter avec eux. Ils firent peu de cas de ces propositions, et renvoyèrent le héraut sans aucune réponse. Des deux côtés, on se disposait au combat, quand Gylippe, voyant que les Syracusains étaient en désordre et avaient peine à se mettre en bataille, porta son armée dans un endroit plus ouvert. Nicias ne fit point avancer la sienne, et se tint dans ses retranchemens. Comme l'ennemi ne s'avancait pas, Gylippe conduisit ses troupes sur le tertre qu'on appelle Téménite, et s'y posta. Le lendemain, il fit approcher des retranchemens la plus grande partie de son monde, pour empêcher les Athéniens de porter ailleurs des secours, et envoya un détachement au fort de Labdale: il l'enleva; tous ceux qu'on y prit furent égorgés. La vue des Athéniens ne portait pas sur cette place. Le même jour, une de leurs trirèmes tomba au pouvoir des ennemis en entrant dans le port.

IV. Les Syracusains et leurs alliés se mirent à élever un mur qui passait par Épipole; il commençait de la ville et devait gagner, en montant, le mur simple et transversal. C'était pour empêcher les Athéniens de les renfermer s'ils ne pouvaient en arrêter la construction. Ceux-ci étaient déjà remontés sur les hauteurs, après avoir terminé le retranchement qui gagnait la mer; mais comme il s'y trouvait une partie faible, Gylippe profita de la nuit pour y conduire son armée et en faire l'attaque. Les Athéniens étaient campés hors des retranchemens: ils s'aperçurent de sa marche, et allèrent au-devant de lui; mais il fut informé de leur approche, et

ne perdit pas de temps à retirer ses troupes.

Les Athéniens donnèrent à leur muraille plus de hauteur, y firent eux-mêmes la garde, confièrent à celle des alliés le reste du retranchement et leur en distribuèrent à chacune des parties. Nicias jugea nécessaire de fortifier le lieu nommé Plemmyrium; c'est un promontoire en face de la ville, il s'avance dans le port et en rétrécit l'entrée. En le fortifiant, on rendait plus facile l'arrivée des convois; on serait à l'ancre à moins de distance du petit port de Syracuse, et l'on ne se trouverait plus obligé, comme on l'était alors, de tirer des munitions du fond du port, si l'on voulait faire quelque opération navale. Il avait dessein de faire surtout une guerre de mer, voyant que, depuis l'arrivée de Gylippe, on ne devait plus s'attendre par terre aux mêmes succès. Il fit donc passer à Plemmyrium l'armée et la flotte, et y construisit trois forts. Ce fut là que la plupart des ustensiles furent déposés; là que les vaisseaux légers et les bâtimens de charge vinrent mettre à l'ancre. Cette disposition fut ce qui d'abord contribua beaucoup à la ruine des équipages; ils manquaient d'eau, ils étaient obligés de l'aller chercher au loin, ainsi que le bois, et ne pouvaient sortir sans être tourmentés par les cavaliers ennemis, qui étaient maîtres de la campagne. En effet, le tiers de la cavalerie avait été porté près du bourg d'Olympium, pour empêcher les Athéniens de sortir de Plemmyrium et d'infester le pays. Nicias n'ignorait pas que le reste des vaisseaux de Corinthe arrivait; il envoya vingt vaisseaux à l'observation, avec ordre de se mettre en station dans les parages de Locres et de Rhégium, et sur la route de Sicile.

V. Gylippe continuait de faire travailler au retranchement qui passait par Épipole, et se servait des pierres que les Athéniens y avaient amassées pour leurs propres ouvrages. En même temps, il amenait en dehors des fortifications les troupes de Syracuse et des alliés, et les mettait en ordre de bataille. Les Athéniens, de leur côté, se rangeaient en présence. Quand Gylippe crut le moment favorable, il commença l'attaque. On en vint aux mains, et l'affaire se passa dans l'intervalle des retranchemens: c'était rendre inutile la cavalerie de Syracuse et des alliés. Les Syracusains furent vaincus et obligés d'obtenir la permission d'enlever leurs morts. Les Athéniens dressèrent un trophée.

Gylippe assembla ses troupes, et leur représenta que ce n'était point à elles-mêmes, mais à lui seul qu'il fallait attribuer le malheur qu'elles venaient d'éprouver; qu'en les mettant en bataille à l'étroit dans l'espace qui séparait les retranchemens, il s'était ôté l'usage de la cavalerie et des gens de traits; qu'il allait de nouveau les mener à l'ennemi, qu'il les prioit d'observer qu'ils n'étaient pas inférieurs en forces, et qu'il leur serait impardonnable, à eux Doriens, de se croire incapables de vaincre et de chasser du pays, des Ioniens, des insulaires, la lie des nations.

VI. Le moment arrivé, il les reconduisit au combat. Nicias et les Athéniens pensaient de leur côté que, si les ennemis ne voulaient pas engager l'action, eux-mêmes ne pouvaient, d'un œil tranquille, voir s'élever près d'eux un retranchement. En effet, il s'en fallait bien peu que le mur des assiégés ne dépassât celui des Athéniens; et s'il venait à l'excéder, c'était la même chose pour les Syracusains de donner continuellement des combats et d'en sortir victorieux, ou de ne pas combattre du tout. Les troupes d'Athènes s'avancèrent donc à la rencontre des ennemis. Gylippe, avant d'attaquer, conduisit les hoplites plus en avant des tranchées que la première fois; il disposa la cavalerie et les gens de traits de manière à prendre en flanc les Athéniens, et les posta à l'endroit où se terminaient les retranchemens des deux armées. La cavalerie, pendant l'action, fondit sur l'aile gauche des Athéniens qui lui était opposée et la mit en fuite. Par cette manœuvre, le reste de l'armée fut battu et se retira en désordre dans ses lignes. Les ennemis eurent le temps, la nuit suivante, d'élever leur muraille près de celle des Athéniens, et de la prolonger au-delà des travaux de ces derniers: c'était n'avoir plus à craindre de leur part aucun obstacle, et leur ôter absolument le moyen de les renfermer, même en gagnant une bataille.

VII. Le reste des vaisseaux de Corinthe, d'Ambracie et de Leucade, au nombre de douze, arriva sans avoir été rencontré par les vaisseaux d'observation d'Athènes¹. Ils étaient sous le commandement d'Érasinidas de Corinthe. Ils aidèrent les Syracusains à terminer leurs retran-

chemens jusqu'au mur transversal. Gylippe partit dans le dessein de lever, dans les autres parties de la Sicile, des troupes de terre et de mer, et de faire entrer dans la fédération des villes qui n'avaient encore montré que peu de zèle ou qui même s'étaient absolument éloignées de la guerre. D'autres députés Syracusains et Corinthiens furent dépêchés à Lacédémone et à Corinthe, pour y solliciter encore une armée: elle passerait sur des vaisseaux de charge, sur de petits bâtimens, comme il se pourrait enfin, pourvu qu'elle arrivât, parce que les Athéniens avaient aussi mandé du renfort. Les Syracusains équipèrent une flotte; ils voulaient s'essayer dans cette grande affaire, et ils mettaient à toutes les autres dispositions beaucoup de vivacité.

VIII. Nicias, informé des opérations des ennemis et les voyant chaque jour augmenter de force, pendant que ses embarras ne faisaient que s'accroître, envoya de son côté des messages à Athènes; c'est ce qu'il avait déjà fait souvent quand les affaires l'avaient exigé, et ce qui devenait alors plus nécessaire; car il se jugeait aux dernières extrémités, et si l'on ne prenait pas le parti de rappeler l'armée ou de lui envoyer de puissans renforts, il ne voyait aucun moyen de salut. Dans la crainte que ceux qu'il dépêchait, soit par l'impossibilité de se bien exprimer, soit pour n'avoir pas bien saisi sa pensée ou pour complaire à la multitude, ne rapportassent pas les choses comme elles étaient, il les chargea d'une lettre. Il jugeait que par ce moyen les Athéniens bien instruits de sa façon de penser, sans qu'elle pût être altérée par ceux qui en feraient le rapport, régleraient leurs délibérations d'après le véritable état des choses. Ses agens partirent chargés de sa lettre, avec des instructions sur tout ce qu'ils devaient ajouter, et lui-même resta dans son camp, ne faisant que le regarder, sans se mettre volontairement au hasard.

IX. A la fin de cet été, Évétion, général des Athéniens, assaillit Amphipolis avec Perdicas et des troupes nombreuses de la Thrace. Il ne put se rendre maître de la ville; mais il fit passer le Strymon à trois vaisseaux, et ce fut du côté de ce fleuve et des campagnes d'Iméra qu'il assiégea la place. L'été finit.

X. L'hiver suivant, les agens de Nicias arri-

¹ Fin de juillet ou commencement d'août.

vèrent à Athènes. Ils dirent tout ce qu'on les avait chargés d'annoncer de vive voix, répondirent aux demandes qu'on leur faisait, et remirent leur dépêche. Le secrétaire de la république, s'avancant au milieu de l'assemblée, en fit lecture. Voici ce qu'elle portait :

XI. « Vous avez appris, Athéniens, par un grand nombre de lettres précédentes, ce que nous avons fait jusqu'à l'époque actuelle. Il est aujourd'hui d'une grande importance que vous ne soyez pas moins bien informés de notre situation actuelle, pour en faire l'objet de vos délibérations. Nous avons eu l'avantage dans la plupart des combats sur les Syracusains contre qui vous nous avez envoyés, nous avons construit des retranchemens où nous sommes encore, quand Gylippe de Lacédémone est arrivé à la tête d'une armée du Péloponnèse et de quelques villes de la Sicile. Nous l'avons vaincu dans la première bataille; mais le lendemain, forcés par une cavalerie nombreuse et par des gens de traits, nous avons été repoussés dans nos retranchemens. La supériorité des ennemis ne nous permet plus de continuer les travaux de circonvallation, et nous restons dans l'inactivité. Il nous est impossible d'agir avec toutes nos forces, parce que la garde des lignes occupe une partie de nos troupes. D'ailleurs, les ennemis ont élevé contre nous un mur simple qui nous empêche de les investir, à moins que d'enlever leurs ouvrages, ce qui exigerait des forces supérieures. Nous paraissions assiéger les autres, et il arrive que c'est plutôt nous-mêmes qui sommes assiégés, au moins du côté de terre : resserrés par la cavalerie, nous ne pouvons guère nous avancer dans la campagne.

XII. « Les ennemis ont envoyé, de leur côté, dans le Péloponnèse, solliciter une autre armée, et Gylippe part lui-même pour les villes de la Sicile. Son dessein est d'entraîner dans la guerre celles qui maintenant restent tranquilles, et de tirer des autres, s'il est possible, de nouvelles troupes de terre et de mer. Ils veulent, comme je l'apprends, insulter à la fois nos lignes par terre avec de l'infanterie, et par mer avec une flotte. Ne soyez point surpris qu'ils pensent à nous attaquer même du côté de la mer; ils savent que notre flotte, d'abord florissante par le bon état des vaisseaux et la santé des équipages, n'offre plus maintenant que des vaisseaux

pourris, pour avoir trop long-temps tenu la mer, et des équipages ruinés. Il n'est pas possible de mettre les bâtimens à sec pour les doubler : c'est ce que ne permet pas la flotte ennemie, qui n'est pas moins nombreuse que la nôtre, qui a plus de monde et qui se montre sans cesse disposée à venir sur nous. On ne peut douter qu'elle ne tente d'exécuter ce dessein. Il ne tient qu'aux ennemis de nous attaquer, et il leur est plus libre de mettre leurs bâtimens à sec, car ils ne sont pas obligés de tenir une autre flotte en respect.

XIII. « Nous jouirions à peine de cette commodité, quand nous aurions une flotte supérieure, et que nous ne serions pas obligés, comme à présent, de tenir tous nos vaisseaux sur la défensive. Pour peu que nous retranchions de notre garde, nous manquerons de subsistances, puisque c'est même à présent avec beaucoup de peine que nous les faisons passer devant la ville ennemie. Voilà ce qui a ruiné nos équipages, ce qui continue de les détruire; car nos matelots sont tués par la cavalerie dès qu'ils s'écartent pour aller au loin chercher du bois, du fourrage ou de l'eau. Comme les deux camps sont à la vue l'un de l'autre, les valets désertent, et les étrangers, qu'on a forcés de monter nos vaisseaux, saisissent la première occasion de se réfugier dans les villes. Quant aux troupes soudoyées, elles se sont d'abord laissées gagner par l'appât d'une forte solde; elles croyaient avoir plutôt à butiner qu'à combattre; mais à présent qu'elles ont sous leurs yeux, contre leur attente, et la flotte et tout l'appareil guerrier des ennemis, elles désertent, les unes sous prétexte d'aller chercher des pierres, les autres par tous les autres moyens qu'elles peuvent imaginer : ce qui n'est pas difficile; car la Sicile est d'une grande étendue. Il se trouve aussi des matelots qui achètent des esclaves d'Hyccara, et obtiennent des triérarques la permission de les mettre à leur place, ce qui détruit l'exactitude du service.

XIV. « Je vous écris ce que vous ne pouvez ignorer : c'est que les équipages ne conservent pas long-temps leur première ardeur, et qu'il est peu de matelots qui manœuvrent constamment comme à la sortie du port. Ce qui est le plus embarrassant, c'est que, tout général que je suis, je n'ai pas le pouvoir d'empêcher ces

désordres ; car vous êtes des esprits difficiles à gouverner ; et que d'ailleurs nous ne savons d'où faire venir des recrues pour compléter les équipages. C'est en quoi les ennemis trouvent de toutes parts des facilités. Nous n'avons d'autre moyen de réparer nos pertes, que de recourir à vous-mêmes, qui nous avez procuré ce que nous avions au moment du départ, et ce qui nous reste encore. Nos villes alliées, Naxos et Catane, sont maintenant hors d'état de nous offrir des ressources. Si les ennemis ont encore un avantage de plus, si les endroits de l'Italie qui nous fournissent des subsistances se joignent à eux, instruits de l'état où nous sommes, et sachant que vous ne nous secourez pas, nous serons réduits au dernier besoin, et la guerre sera finie sans combat.

« Je voudrais vous mander des choses plus agréables, mais je ne pourrais vous en écrire de plus importantes, puisqu'il faut que vous soyez bien informés de l'état de ce pays-ci pour en faire l'objet de vos délibérations. D'ailleurs, je vous connais, je sais que vous n'aimez à apprendre que de bonnes nouvelles ; mais qu'ensuite vous rejetez le mal sur ceux qui vous les donnent, si les événemens qui succèdent n'y répondent pas : j'ai donc regardé come le plus sûr de vous dire la vérité.

XV. « Soyez persuadés que, chefs et soldats, dans l'expédition dont vous les avez chargés, se sont conduits sans reproche ; mais à présent que toute la Sicile est liguée contre nous et qu'on y attend une nouvelle armée du Péloponnèse, prenez pour base de vos délibérations que vous n'avez ici que des forces insuffisantes. Il faut ou les rappeler, ou envoyer une seconde armée de terre et de mer, aussi forte que la première, avec de grandes sommes d'argent. Il faut aussi me donner un successeur : la néphrétique dont je suis tourmenté ne me permet plus de garder le commandement. Je mérite de votre part cette condescendance : tant que j'ai eu de la santé, je vous ai souvent bien servis à la tête de vos armées. Au reste, ce que vous jugerez à propos de faire, doit être prêt au commencement du printemps. Ne vous permettez pas de lenteur. Nos ennemis de Sicile ne mettront que peu de temps à leurs dispositions ; ceux du Péloponnèse tarderont davantage ; mais si vous n'y faites attention, les uns vous surprendront,

comme ils l'ont déjà fait, et les autres vous préviendront. »

XVI. Voilà ce que portait la lettre de Nicias. Les Athéniens, après en avoir entendu la lecture, ne le déchargèrent pas du commandement ; mais, jusqu'à l'arrivée des collègues qu'ils lui choisirent, ils lui donnèrent pour adjoints deux hommes de son armée, Ménandre et Euthydème, pour que, dans son état d'infirmité, il ne fût pas obligé de soutenir seul toutes les fatigues. Ils décrétèrent qu'il serait envoyé une autre armée de terre et de mer, composée d'Athéniens inscrits sur le rôle et d'alliés. Ils élurent pour collègues de Nicias, Démosthène, fils d'Alcisthène, et Alcimédon, fils de Théoclès. Ils se hâtèrent d'expédier celui-ci vers le solstice d'hiver¹, lui remirent dix vaisseaux et vingt talens d'argent², et le chargèrent d'annoncer à l'armée qu'elle recevrait du renfort et qu'on s'occupait d'elle.

XVII. Démosthène devait partir au commencement du printemps ; en attendant, il s'occupait de ses préparatifs³. Il fit annoncer aux alliés de tenir prêt de l'argent, des vaisseaux et des gens de guerre. Les Athéniens envoyèrent autour du Péloponnèse vingt vaisseaux pour y rester en observation, et pour empêcher que personne ne passât de Corinthe et du Péloponnèse dans la Sicile. Car les Corinthiens, au retour de leurs députés, mieux informés de l'état du pays, et persuadés qu'ils avaient eu raison d'expédier les premiers vaisseaux, mettaient encore plus d'ardeur dans leurs résolutions. Ils se disposaient à faire porter des hoplites en Sicile sur des vaisseaux de charge, pendant que les Lacédémoniens en expédieraient des autres parties du Péloponnèse. Ils équipaient vingt-cinq vaisseaux pour attirer au combat la flotte d'observation qui était à Naupacte. Leur objet, en opposant une garde de trirèmes à celle de leurs ennemis, était que la traversée de leurs vaisseaux de charge fût moins aisément troublée par les Athéniens de Naupacte.

XVIII. Les Lacédémoniens s'occupaient de leur côté à suivre leur projet d'invasion dans l'Attique. Ils étaient excités par les Syracusains

¹ Fin de décembre.

² Cent huit mille livres.

³ Quatre cent treize ans avant l'ère vulgaire. Entre le premier janvier et le 18 mars.

et les Corinthiens, qui savaient qu'Athènes faisait passer des secours en Sicile, et qui voulaient mettre obstacle à ces renforts par une diversion sur le pays ennemi. Alcibiade les pressait, et leur montrait la nécessité de fortifier Décélie et de ne pas se ralentir sur les opérations de la guerre.

Mais ce qui surtout les encourageait, c'était la pensée que les Athéniens, avec une double guerre à soutenir contre eux et contre les Siciliens, seraient plus faciles à vaincre. Ils voyaient, d'ailleurs, avec plaisir que c'étaient leurs ennemis qui, les premiers, avaient rompu le traité : car ils s'accusaient d'avoir eu, dans la guerre précédente, le plus de part à l'infraction, puisque c'était en pleine paix que les Thébains étaient entrés à Platée. C'était, d'ailleurs, une des clauses du traité de n'en point venir aux armes contre la puissance contractante qui offrirait de se soumettre à un jugement ; et cependant ils avaient refusé d'écouter les Athéniens qui les appelaient en justice réglée. Ils regardaient leurs infortunes comme une juste punition de cette faute, et se reprochaient à eux-mêmes leur malheur de Pylos et tous ceux qu'ils avaient éprouvés. Mais depuis que les Athéniens, sortis de leurs ports avec trente vaisseaux, avaient dévasté les campagnes d'Épidaure et de Prasium, et d'autres territoires ; qu'ils s'étaient élancés de Pylos pour exercer le brigandage ; qu'ils avaient refusé de prendre les voies de la justice toutes les fois que, sur des différends nés au sujet de quelques articles susceptibles de contestation, ils y avaient été invités par les Lacédémoniens ; ceux-ci, persuadés que les Athéniens attireraient sur eux, à leur tour, la peine d'une faute semblable à celle qu'auparavant eux-mêmes s'étaient reprochée, ne respiraient que la guerre.

Ils firent passer, le même hiver, un ordre aux alliés de fournir du fer, et ils préparèrent tous les matériaux nécessaires à construire des fortifications. Ils expédièrent aussi des secours en Sicile sur des vaisseaux de charge, et contraignirent les autres peuples du Péloponnèse à suivre leur exemple. L'hiver finit, et la dix-huitième année de la guerre dont Thucydide a écrit l'histoire.

XIX. Dès le commencement du printemps ¹,

¹ Dix-neuvième année de la guerre du Péloponnèse, troisième année de la quatre-vingt-onzième olympiade.

les Lacédémoniens et les alliés firent de très bonne heure leur invasion dans l'Attique. Agis, fils d'Archidamus, roi de Lacédémone, les commandait. D'abord, ils dévastèrent les plaines, et se mirent ensuite à fortifier Décélie : ce travail fut partagé entre les troupes des différentes villes. Décélie, éloignée de cent vingt stades ¹ au plus d'Athènes, est à peu près à la même distance, ou un peu plus, de la Bœotie. Les fortifications furent établies dans la plaine et dans les endroits les plus commodes pour nuire aux ennemis : on les voyait d'Athènes. Pendant que les Péloponnésiens et les alliés qui étaient dans l'Attique s'occupaient de ces ouvrages, ceux qui étaient restés dans le Péloponnèse envoyaient les troupes en Sicile sur des vaisseaux de transport. Les Lacédémoniens firent choix de ce qu'il y avait de mieux dans les hilotes et les néodamodes ², au nombre de six cents hoplites de ces deux classes. Ils leur donnèrent pour commandant Ecritus, de Sparte. Les Bœotiens envoyèrent trois cents hoplites, que commandaient Xénon et Nicon, tous deux de Thèbes, et Hégésander, de Thespies. Ils partirent du Ténare, dans la Laconie, et furent les premiers à mettre en mer. Peu de temps après, les Corinthiens envoyèrent cinq cents hoplites, les uns de Corinthe même, les autres pris à leur solde dans l'Arcadie, et ils les mirent sous le commandement d'Alexarque, de Corinthe. Les Sicyoniens firent partir avec les Corinthiens deux cents hoplites, que commandait Sargée, de Sicyone. Les vingt-cinq vaisseaux de Corinthe, qui avaient été équipés pendant l'hiver, se tenaient en station devant les vingt vaisseaux d'Athènes, qui étaient à Naupacte, jusqu'à ce que les bâtimens de charge, sortis du Péloponnèse avec les hoplites, fussent passés. C'était dans cette intention qu'on les avait expédiés d'avance, pour que les vaisseaux de transport attirassent moins les trirèmes l'attention des Athéniens.

quatre cent treize ans avant l'ère vulgaire. Depuis le 18 mars.

¹ Un peu moins de cinq lieues.

² Les néodamodes, comme nous l'avons dit, étaient des affranchis, mais ce n'était pas des hilotes qui eussent reçu l'affranchissement. C'est ce que prouve le passage de Thucydide, liv. v, où il dit : que les Lacédémoniens ayant donné la liberté aux hilotes qui s'étaient bien conduits, les envoyèrent à Lépréum avec les néodamodes. On voit que les néodamodes sont distingués ici des hilotes affranchis.

XX. Pendant que les ennemis travaillaient aux fortifications de Décélie, les Athéniens, dès les premiers jours du printemps, envoyèrent autour du Péloponnèse trente vaisseaux, sous le commandement de Chariclès, fils d'Apollodore. Il avait ordre de passer à Argos pour inviter, conformément au traité d'alliance, les hoplites argiens à se rendre sur sa flotte. Ils firent partir pour la Sicile, comme ils s'y étaient disposés, Démosthène, avec soixante vaisseaux d'Athènes, cinq de Chio, douze cents hoplites athéniens inscrits sur le rôle, et de ceux des îles le plus grand nombre que chacune fut en état de fournir. Ils tirèrent aussi des autres alliés sujets tout ce qu'ils purent se procurer d'objets utiles à la guerre. Démosthène eut ordre de suivre d'abord, avec Chariclès, les côtes de la Laconie, et d'y exercer de concert des hostilités. Il partit pour Égine, et y attendit que ce qui pouvait encore manquer de troupes fût arrivé, et que Chariclès eût pris avec lui les Argiens.

XXI. En Sicile, à la même époque du printemps, Gylippe revint à Syracuse, amenant des différentes villes où il avait réussi le plus grand nombre de troupes qu'il lui avait été possible d'y lever. Il assembla les Syracusains, et leur dit qu'il fallait équiper, autant qu'ils le pourraient, des vaisseaux, et s'essayer à un combat naval; qu'il ne doutait pas qu'on ne fit des actions dignes du péril où l'on se serait exposé, et qu'on en tirerait un grand avantage pour le succès de la guerre. Hermocrate le seconda bien, et contribua beaucoup à persuader qu'il ne fallait pas craindre d'attaquer sur mer les Athéniens. Il représenta que ce peuple lui-même n'avait pas reçu de ses pères l'art de la marine, comme un héritage dont il ne pût être dépouillé; qu'il était plus que les Syracusains un peuple de terre ferme, et que c'était les Mèdes qui l'avaient forcé à devenir marin; qu'avec des hommes audacieux, tels que les Athéniens, les ennemis les plus terribles étaient ceux qui montraient la même audace; que souvent les Athéniens, sans l'emporter en force, mais en attaquant avec témérité, remplaçaient les autres de terreur, et qu'ils éprouveraient eux-mêmes ce qu'ils faisaient éprouver à leurs ennemis. Il était sûr, ajouta-t-il, que si, contre leur attente, Syracuse osait leur opposer sa flotte, elle les effraierait, et prendrait sur eux plus d'avantage que les Athéniens, par leur ha-

bileté dans la marine, n'en pourraient prendre sur l'inexpérience de leurs ennemis. Il leur ordonna donc de s'essayer sur leur flotte sans balancer. Les Syracusains, persuadés par les discours de Gylippe, d'Hermocrate et de quelques autres, se portèrent avec ardeur à livrer un combat de mer, et se mirent à équiper leurs vaisseaux.

XXII. La flotte était prête: Gylippe, pendant la nuit, fit sortir toute son armée de terre, et marcha lui-même aux lignes de Plemmyrium. Les trirèmes, toutes à la fois et à un même signal, mirent en mer trente-cinq du grand port et quarante-cinq du petit où était le chantier. Celles-ci tournèrent dans le dessein de se joindre à celles qui étaient dans l'intérieur du grand port, et de gagner ensemble Plemmyrium, pour jeter les Athéniens dans le trouble de deux côtés à la fois. Ces derniers montèrent à la hâte soixante vaisseaux: vingt-cinq voguèrent à la rencontre de trente-cinq vaisseaux syracusains du grand port, et le reste au-devant de ceux qui sortaient du chantier. Aussitôt commença l'action à l'entrée du grand port; long-temps les deux flottes s'opposèrent l'une à l'autre une résistance égale, l'une voulant forcer l'entrée, et l'autre la défendre.

XXIII. Les Athéniens de Plemmyrium descendirent sur le rivage, dans la seule attente d'un combat naval; ils sont surpris par Gylippe qui se jette avec l'aurore sur les retranchemens. Il enlève d'abord le plus grand et ensuite les deux petits. Les troupes qui étaient à la garde de ceux-ci, voyant qu'on avait emporté le premier sans peine, ne firent aucune résistance. Les hommes qui, après la perte des premières lignes, se sauvèrent sur les bâtimens et sur un vaisseau de transport, purent à peine regagner le camp; car ceux des Syracusains qui venaient d'avoir l'avantage dans le grand port se mirent à leur poursuite avec une seule trirème qui fendait légèrement la mer. Mais quand les deux derniers retranchemens furent emportés, ceux qui en sortirent se sauvèrent aisément par mer, parce que la flotte de Syracuse venait d'être battue.

En effet, les vaisseaux syracusains qui avaient agi en avant du port, voulant y rentrer sans garder aucun ordre, après avoir repoussé ceux d'Athènes, s'entre-heurtèrent les uns les autres, et donnèrent la victoire aux ennemis. Les navires que les Athéniens mirent en fuite furent

les mêmes qui d'abord les avaient vaincus dans le port. Ils en submergèrent onze, et tuèrent la plupart des hommes, excepté ceux de trois vaisseaux qu'ils firent prisonniers. Eux-mêmes perdirent trois de leurs bâtimens. Ils tirèrent à terre les débris des vaisseaux syracusains, dressèrent un trophée dans un îlot qui regarde Plemmyrium, et retournèrent à leur camp.

XXIV. Telle fut la fortune des Syracusains dans le combat naval : mais ils étaient maîtres des lignes de Plemmyrium, et ils élevèrent trois trophées pour célébrer cet avantage. Ils détruisirent l'un des deux petits retranchemens qu'ils avaient pris, réparèrent les autres et les firent garder. Il avait été pris ou tué bien des hommes à la défense de ces ouvrages. Toutes les richesses en furent enlevées, et elles étaient considérables. Comme c'était le magasin des Athéniens, il s'y trouvait une grande quantité d'effets et de subsistances qui appartenaient soit à des marchands, soit à des triérarques : là étaient déposées les voiles de quarante trirèmes, les autres agrès et trois trirèmes mises à sec. Mais ce qui fit le plus de tort à l'armée, ce fut la perte de Plemmyrium : car les Athéniens n'avaient plus d'abordage sûr pour l'apport des munitions. Plemmyrium devenait désormais pour les Syracusains un point de départ. Ce malheur, qui en présageait d'autres, jeta l'effroi dans l'armée, et la plongeait dans le découragement.

XXV. Les Syracusains dépêchèrent ensuite douze vaisseaux sous le commandement d'Agatharque de Syracuse. L'un était destiné pour le Péloponnèse ; il y portait des députés chargés d'y faire le rapport des belles espérances que donnait leur position, et de presser les Péloponnésiens de pousser plus vivement la guerre de terre ferme. Les onze autres vaisseaux cinglèrent pour l'Italie, où l'on avait appris qu'il passait, pour les Athéniens, des bâtimens richement chargés. Ils les rencontrèrent, en détruisirent la plupart et brûlèrent, dans la campagne de Caulonie, des bois de construction que les Athéniens y avaient préparés. Ensuite ils voguèrent à Locres. Ils y étaient à l'ancre, quand un bâtiment de transport du Péloponnèse y aborda, portant les hoplites de Thésbies. Les Syracusains les reçurent à bord de leurs vaisseaux, et reprirent la route de leur île. Cependant les Athé-

niens les épiaient avec vingt vaisseaux près de Mégare : ils prirent un des bâtimens avec les hommes qu'il portait, mais ils ne purent s'emparer des autres qui gagnèrent Syracuse.

Il y eut aussi dans le port une escarmouche. Les Syracusains avaient planté en mer, devant l'ancien chantier, des pilotis, pour qu'à l'abri de ce retranchement les vaisseaux pussent se tenir à l'ancre, sans être exposés aux attaques des Athéniens. Il s'agissait de les enlever. Les Athéniens amenèrent un vaisseau du port de dix mille ballots¹, garni de parapets, et surmonté de tours de bois : ils allaient sur des barques, attacher des câbles aux pilotis, les tiraient à l'aide de cabestans et les arrachaient ; des plongeurs les sciaient sous les eaux. Les Syracusains, du haut des magasins de vaisseaux, tiraient sur les Athéniens qui leur répondaient de dessus le pont. Ceux-ci parvinrent à enlever enfin la plus grande partie des pilotis. Ce qui leur donna plus de peine, ce furent ceux qui étaient cachés sous la mer ; car on en avait planté qui, ne s'élevant pas à fleur d'eau, étaient fort dangereux pour les vaisseaux qui en approchaient ; on ne les apercevait pas, et l'on échouait comme contré un rocher. Des plongeurs, gagnés à prix d'argent, parvinrent à les scier. Cependant les Syracusains en plantèrent de nouveaux.

Il se fit des deux côtés bien d'autres tentatives, comme on devait l'attendre de deux armées en présence, et rangées en face l'une de l'autre. On se harcelait, on se tâta de toutes les manières. Les Syracusains envoyèrent dans les villes une députation composée de Corinthiens, d'Ambraciotes et de Lacédémoniens : ils y annoncèrent la prise de Plemmyrium, et ce combat naval, où ils avaient été vaincus par leur propre désordre plutôt que par la force de ses ennemis. Ils leur montrèrent que, d'ailleurs, on avait de justes espérances, et les prièrent de leur donner des secours de vaisseaux et de troupes de terre ; ajoutant que les Athéniens attendaient une nouvelle armée ; mais qu'il suffisait de la prévenir en battant la première, et que les affaires des ennemis étaient désespérées. Voilà ce qui se passait en Sicile.

XXVI. Démosthène, quand l'armée qu'il devait y conduire fut rassemblée, partit d'Égine,

¹ Les anciens comptaient le port de leurs vaisseaux par ballots, comme nous le comptons par tonneaux.

et faisant voile pour le Péloponnèse, il se joignit à Chariclès et aux trente vaisseaux d'Athènes. Ils prirent avec eux des hoplites d'Argos et voguèrent vers la Laconie. D'abord ils ravagèrent quelques campagnes d'Épidaure-Liméra¹, et prenant terre ensuite dans la partie de la Laconie qui regarde Cythère, et où est le temple d'Apollon, ils saccagèrent quelques champs et fortifièrent un endroit qui a la forme d'un isthme : c'était pour offrir un asile aux hilotes qui déserteraient de chez les Lacédémoniens, et un repaire aux brigands qui sortiraient de ce lieu, comme de Pylos, pour exercer la rapine. Démosthène, après s'en être emparé, partit pour Corcyre; il devait en prendre avec lui les alliés, et diriger aussitôt sa route vers la Sicile. Chariclès attendit que les fortifications fussent terminées; il y laissa une garnison, et, à son retour, il emmena trente navires. Les Argiens s'en retournèrent en même temps.

XXVII. Il vint à Athènes, dans le cours du même été, treize cents peltastes de ces Thraces qui sont armés de poignards : ils sont de la race des Diens. Leur destination était de partir avec Démosthène; mais comme ils arrivèrent trop tard, les Athéniens résolurent de les renvoyer. On leur donnait à chacun une drachme² par jour, et il semblait trop onéreux de les garder, quand on avait d'ailleurs à soutenir les dépenses qu'entraînait la guerre de Décélie. Toutes les troupes de Lacédémone avaient été d'abord employées, cet été, à fortifier la place, et elle était occupée depuis par des garnisons qu'y faisaient passer les villes et qui se succédaient à un temps déterminé, ce qui tourmentait beaucoup Athènes. Les affaires de cette république étaient surtout ruinées par les pertes qu'elle éprouvait en hommes et en argent. Jusqu'alors elle avait supporté des incursions de courte durée, qui ne l'empêchaient pas, tout le reste du temps, de tirer parti de son territoire; mais à présent que les ennemis restaient constamment dans le fort; que quelquefois il en venait plus qu'il n'en pouvait contenir; qu'il arrivait même que des troupes aussi nombreuses que celles qu'il renfermait, étaient obligées de courir la campagne et de

¹ *Épidaure-Liméra*. On pourrait traduire *Épidaure l'affamée*, car, suivant le scoliaste, le mot *liméra* vient de λιμός qui signifie *famine*.

² Dix-huit sols.

vivre de butin; et que le roi Agis se tenait dans l'Attique et n'y faisait pas mollement la guerre, les Athéniens se voyaient réduits à la plus dure extrémité. Ils étaient privés de toute leur campagne; plus de vingt mille de leurs esclaves avaient pris la fuite, et c'était presque tous des gens de métier; tous leurs bestiaux, toutes leurs bêtes de somme étaient perdues. Comme la cavalerie était journallement sur pied, faisant des courses sur Décélie ou gardant le territoire, les chevaux étaient ou blessés ou boiteux; ce qui devait arriver, puisqu'on ne cessait de les fatiguer sur un terrain inégal.

XXVIII. L'importation des denrées qu'on tirait de l'Eubée se faisait autrefois d'Orope par terre en traversant Décélie, ce qui diminuait le chemin; mais elle était devenue dispendieuse depuis qu'on était obligé de la faire par mer en tournant Sunium. La ville manquait à la fois de tous les objets qu'on tirait du dehors, et c'était moins une cité qu'une garnison. Les citoyens se succédaient pendant le jour pour monter la garde sur les remparts, et la nuit, en hiver comme en été, tous, excepté les chevaliers, se fatiguaient sur les murailles ou dans les corps-de-garde. Ce qui les accablait le plus, c'était d'avoir deux guerres à soutenir à la fois. Ils en étaient venus à un point d'opiniâtreté, que, si l'on avait entendu dire auparavant qu'ils en fussent capables, on n'aurait pu le croire. Qui aurait imaginé qu'investis par les retranchemens qu'avaient élevés les Syracusains, ils ne quitteraient pas encore la Sicile, qu'ils construiraient des travaux semblables autour de Syracuse, ville par elle-même aussi grande qu'Athènes, et qu'ils dérangeraient ainsi toutes les opinions de la Grèce sur leur force et leur audace? Au commencement de la guerre, les uns pensaient que, si les Péloponnésiens entraient dans l'Attique, les Athéniens pourraient bien tenir un an, d'autres deux, d'autres trois, mais personne davantage; et dix-sept ans après la première invasion, déjà entièrement épuisés par cette guerre, ils passèrent en Sicile et se surchargèrent d'une seconde guerre aussi pesante que celle qu'ils soutenaient encore contre le Péloponnèse. Il n'est donc pas étonnant qu'avec tout le mal que leur causait Décélie, et toutes les autres dépenses qui leur survenaient et qui étaient immenses, ils fussent dans une entière disette

d'argent. Au lieu du tribut ordinaire, ils imposèrent leurs sujets à un vingtième sur les marchandises qui s'exportaient par mer, se flattant d'en retirer davantage. Leurs dépenses n'étaient plus les mêmes qu'auparavant; elles s'étaient considérablement accrues en proportion que la guerre était devenue plus difficile, et ils se voyaient privés de leurs revenus.

XXIX. Ils renvoyèrent donc tout de suite, faute d'argent et pour s'épargner des frais, les Thraces qui étaient arrivés trop tard pour se joindre à Démosthène. Diitréphès fut chargé de les conduire. Comme ils prenaient leur route par l'Éuripe, on leur commanda de faire, en passant, tout le mal qu'ils pourraient aux ennemis. Diitréphès les fit relâcher à Tanagra, y fit à la hâte un peu de butin, partit dès le soir de Calchis en Eubée, et traversa l'Éuripe. Il fit descendre ses troupes dans la Bœotie et les conduisit à Mycalesse, sans se montrer pendant la nuit qu'il passa près du temple de Mercure : il est à seize stades¹ au plus de Mycalesse. Dès que le jour parut, il attaqua la ville. Elle est grande, mais il la prit, parce qu'il trouva des gens qui n'étaient pas sur leurs gardes, et qu'autant éloignés de la mer qu'ils le sont, ils ne pensaient pas qu'on dût jamais remonter si haut pour les attaquer. Leurs murailles étaient faibles; dans quelques endroits même elles s'écroulaient; partout elles avaient peu de hauteur, et telle était leur sécurité que les portes étaient ouvertes. Les Thraces se précipitèrent dans la ville, pillèrent les maisons et les temples, tuèrent les hommes, sans respecter la vieillesse ni le jeune âge, égorgeant tout ce qu'ils rencontraient, massacrant femmes, enfans et jusqu'aux bestiaux, et n'épargnant rien de ce qui respirait; car les Thraces, comme ce qu'il y a de peuples les plus barbares, se plaisent au carnage quand ils osent s'y livrer. Ce fut une affreuse désolation, ce furent tous les genres de mort. Ils se jetèrent dans l'école; elle est considérable, et les enfans venaient d'y entrer : ils les égorgèrent tous. Jamais une ville entière n'éprouva de plus grands désastres, et jamais ils ne furent plus inatendus.

XXX. Les Thébains apprirent ces malheurs et vinrent au secours. Ils rencontrèrent les

Thraces, encore peu éloignés, leur arrachèrent le butin et les mirent en fuite, saisis d'effroi. Ils les poursuivirent jusqu'à l'Éuripe et aux bords de la mer, où étaient à l'ancre les vaisseaux qui les avaient amenés. Le moment où ils en tuèrent le plus fut celui où ces Barbares, qui ne savaient pas nager, voulurent y monter; car les gens qui étaient restés sur les bâtimens voyant ce qui se passait à terre, les tirèrent à la mer hors de la portée des flèches. Les Thraces, jusque-là, s'étaient bien défendus dans leur retraite contre la cavalerie bœotienne qui avait été la première à les attaquer : ils couraient en avant, ils se mettaient en pelotons à la manière de leur pays, et ils perdaient peu de monde; quelques-uns avaient péri dans la ville, où ils avaient été pris occupés au pillage. Ils eurent en tout deux cent cinquante hommes tués sur treize cents. Les Thébains et autres qui vinrent contre eux au secours perdirent au plus vingt hommes, tant hoplites que cavaliers : entre les morts, du côté des Thébains, fut Scirphondas, l'un des bœotarques. Voilà ce que souffrit Mycalesse; événement non moins déplorable, pour la grandeur de cette ville, qu'aucun autre que la guerre ait causé.

XXXI. Démosthène, quand le fort qu'il faisait construire en Laconie fut terminé, partit de Corcyre, et trouva dans l'Élide, à Phia, un vaisseau à l'ancre qui devait porter en Sicile les hoplites de Corinthe. Il le brisa; mais les hommes échappèrent, prirent un autre vaisseau et continuèrent leur route. Il passa ensuite à Zacynthe et à Céphalénie, y reçut des hoplites, et manda de Naupacte ceux des Messéniens. Il passa sur le continent opposé qui fait partie de l'Acarnanie, à Alyzia et à Anactorium qu'occupaient les Athéniens. Pendant son séjour dans ces environs, Eurymédon le rencontra : il revenait de Sicile, où il avait été envoyé en hiver porter de l'argent à l'armée. Il lui donna des nouvelles de cette île, et lui raconta qu'il avait entendu dire, dans sa navigation, que les Syracusains s'étaient rendus maîtres de Plemmyrium. Conon, qui commandait à Naupacte, vint aussi les trouver; il leur apprit que les vingt-cinq vaisseaux de Corinthe, qui étaient à l'ancre à la vue de cette place, ne discontinuaient pas les hostilités et étaient prêts à livrer un combat. Il les pria de lui envoyer des vaisseaux, parce qu'avec les dix-huit qu'il avait il n'était pas en état de se mesurer contre les

¹ A peu près une demi-lieue.

vingt-cinq des Corinthiens. Démosthène et Eurymédon firent partir avec lui dix de leurs vaisseaux les plus légers à la mer pour les joindre à la flotte de Naupacte, et eux-mêmes s'occupèrent du rassemblement des troupes. Eurymédon passa à Corcyre, ordonna aux habitans d'équiper quinze vaisseaux et fit des levées d'hoplites; car il renonçait à son départ, devenu, par son élection, collègue de Démosthène. Celui-ci rassembla autour de l'Acarnanie des frondeurs et des gens de traits.

XXXII. Les députés de Syracuse, qui étaient partis après la prise de Plemmyrium pour demander aux villes des secours, en avaient obtenu, et étaient près d'amener les troupes qu'il venaient de lever. Nicias le sut : il envoya chez ceux des Sicules qui se trouvaient sur la route, chez les Centoripes alliés, chez les Alicycéens, et en d'autres villes, les prier de ne pas laisser passer les ennemis, et de réunir leurs efforts pour les arrêter. Ils n'avaient pas d'autre chemin à prendre; car les Agrigentins ne leur permettaient pas de traverser leur pays. Déjà les Siciliens étaient en marche, quand à cette sollicitation, les Sicules leur dressèrent trois embûches, fondirent sur eux tout à coup lorsqu'ils étaient dans une pleine sécurité, et en tuèrent environ huit cents; de ce nombre furent tous les députés, à l'exception d'un seul qui était de Corinthe. Il se mit à la tête des hommes qui purent échapper, au nombre de quinze cents, et les conduisit à Syracuse.

XXXIII. Dans ces mêmes jours, il leur vint de Camarina, en qualité d'auxiliaires, cinq cents hoplites, trois cents hommes armés de javelots, et deux cents archers. Ils avaient enfin pour eux la Sicile presque entière, à l'exception d'Agrigente, qui gardait la neutralité. Tout ce qui d'ailleurs était resté jusqu'alors en suspens, se réunit en leur faveur contre les Athéniens; mais les Syracusains, après l'échec qu'ils venaient de recevoir chez les Sicules, différaient d'attaquer les ennemis.

Quant à Démosthène et Eurymédon, dès que l'armée de Corcyre et du continent fut prête, ils traversèrent avec toutes leurs troupes le golfe d'Ionie, et abordèrent au promontoire d'Iapygie. De là ils mirent à la voile, prirent terre aux Chærades, îles de l'Iapygie, et emmenèrent sur leurs vaisseaux quelques gens de traits;

c'était des Iapygiens de la race des Messapiens. au nombre de cent cinquante. Artas gouvernait ce peuple. Les généraux Athéniens renouvelèrent avec lui l'ancienne amitié, et ce fut lui qui leur donna ces troupes. Ils arrivèrent à Métaponte en Italie, et obtinrent des habitans, en qualité d'alliés, trois cents hommes armés de javelots et deux trirèmes. Ils les prirent avec eux et passèrent à Thurium. Il se trouva que, dans une insurrection, la faction qui leur était contraire venait de succomber. Ils s'y arrêtèrent dans le dessein de faire la revue de toutes leurs troupes, pour reconnaître s'il ne leur en manquait pas encore quelques-unes, et d'engager les Thuriens, puisque la fortune les favorisait, à faire la guerre avec eux, à la pousser vigoureusement, et à n'avoir que les mêmes amis et les mêmes ennemis.

XXXIV. Les Péloponnésiens, et ce qu'il y avait alors en station avec les vingt-cinq vaisseaux devant la flotte de Naupacte, pour favoriser le passage de leurs vaisseaux de charge qui devaient gagner la Sicile, se disposaient à livrer un combat. Ils amenèrent encore d'autres vaisseaux pour n'être pas inférieurs à la flotte d'Athènes. Ils jetèrent l'ancre sous Érinée, ville d'Achaïe, dans la campagne de Rypé. Le golfe où ils se logèrent a la forme d'un croissant : l'infanterie de Corinthe et des alliés en garnit les deux pointes; la flotte était au milieu et fermait le golfe; elle était commandée par Polyanthès de Corinthe. Les Athéniens de Naupacte, avec trente-trois vaisseaux, vinrent se présenter devant elle, sous le commandement de Diphilus. D'abord les ennemis ne firent aucun mouvement; mais quand ils crurent le moment favorable, le signal fut levé, ils s'avancèrent et l'action s'engagea. Long-temps les deux flottes s'opposèrent une égale résistance. Enfin trois vaisseaux de Corinthe furent brisés; aucun de ceux des Athéniens ne coula bas, mais sept furent mis hors d'état de manœuvrer. Attaqués par la proue, ils eurent l'avant brisé par les vaisseaux ennemis, qui avaient été garnis pour cet effet de plus forts éperons. L'issue de cette journée fut douteuse, et l'un et l'autre parti s'attribua la victoire. Cependant les Athéniens restèrent maîtres des débris des vaisseaux ennemis, et comme le vent poussait à la haute mer, et que les Corinthiens ne revinrent plus à la charge,

on se sépara. Il n'y eut pas de poursuite, et il ne se fit pas de prisonniers. Les Corinthiens, qui s'étaient battus près de la côte, n'eurent pas de peine à se sauver, et, du côté des Athéniens, on ne perdit pas de vaisseaux.

Dès que ceux-ci furent rentrés à Naupacte, les Corinthiens dressèrent un trophée, comme si, pour avoir mis plus de vaisseaux hors de combat, ils eussent remporté la victoire. Ils se regardaient comme victorieux parce que les autres ne se regardaient pas comme vainqueurs; car les Corinthiens croyaient triompher s'ils n'éprouvaient pas une entière défaite, et les Athéniens se croyaient vaincus s'ils ne remportaient pas une victoire décidée. Mais les Péloponnésiens se retirèrent, leur armée se dispersa, et les Athéniens alors, en qualité de vainqueurs, élevèrent un trophée dans l'Achaïe, à la distance d'environ vingt stades d'Érinée, où la flotte de Corinthe avait mis à l'ancre. Ainsi finit le combat naval.

XXXV. Cependant les Thuriens, avec sept cents hoplites, et trois cents hommes armés de javelots, étaient prêts à joindre leurs armes à celles de Démosthène et d'Eurymédon. Ces généraux donnèrent ordre à la flotte de gagner les côtes de Crotone. Eux-mêmes, après avoir fait le dénombrement de leurs troupes de terre sur les bords du Sybaris, les conduisirent par les campagnes de Thurium. Ils étaient parvenus au fleuve Hylïas, quand les Crotoniates leur firent annoncer qu'ils ne permettraient point à l'armée de traverser leur pays. Les Athéniens descendirent vers la mer, et passèrent la nuit à l'endroit où s'y jette le fleuve. Leur flotte y vint au-devant d'eux. Ils la montèrent le lendemain, naviguèrent de côte en côte, et prirent terre devant toutes les villes, excepté celle de Locres. Ils arrivèrent enfin à Pétra, dans le pays de Rhégium.

XXXVI. Cependant les Syracusains apprirent qu'ils étaient en mer, et résolurent de tenter encore une fois le hasard sur leur flotte et avec leur armée de terre¹. Ils l'avaient rassemblée à dessein de prévenir l'arrivée du renfort. Le dernier combat naval leur avait fait connaître des avantages qu'ils travaillèrent à se procurer pour

¹ Dix-neuvième année de la guerre du Péloponnèse quatrième année de la quatre-vingt-onzième olympiade, quatre cents treize ans avant l'ère vulgaire. Après le 10 juillet.

cette nouvelle action. Ils rendirent plus courtes et plus fortes les proues de leurs vaisseaux, y fixèrent de plus forts éperons et adaptèrent aux deux bords, pour les soutenir, des arcs-boutans de six coudées en dedans et en dehors; c'était ainsi que, pour le combat de Naupacte, les Corinthiens avaient ajusté les proues de leurs bâtiments. Les Syracusains se promettaient l'avantage sur les navires des Athéniens qui n'étaient pas renforcés de même, mais qui étaient faibles de la proue, parce que ce n'était pas de l'avant, mais des bords qu'ils attaquaient, en se portant autour des vaisseaux ennemis; ils croyaient aussi qu'il leur serait favorable de livrer le combat dans le grand port, où l'espace serait étroit pour un grand nombre de vaisseaux; qu'en attaquant de proue, ils briseraient l'avant des vaisseaux ennemis, trop faibles et trop légers dans cette partie pour résister à des proues fermes et solides; que, dans un espace resserré, les Athéniens ne pourraient ni faire le tour des vaisseaux, ni s'ouvrir un passage à travers la flotte, et que c'était dans cette manœuvre qu'ils mettaient le plus de confiance; qu'autant qu'il leur serait possible, ils les empêcheraient de passer entre leurs bâtiments, et que le peu d'espace s'opposerait à ce qu'ils en fissent le tour; qu'ils emploieraient surtout la manœuvre qu'on avait d'abord attribuée à l'inhabileté de leurs pilotes, celle de donner de la proue; et qu'elle leur procurerait la supériorité; que les Athéniens poussés ne pourraient reculer que vers la côte, ce qui ne leur laisserait que peu d'espace, puisque leur camp n'en occupait qu'une faible étendue: qu'eux-mêmes étaient maîtres de tout le reste du port, et que les ennemis, dès qu'on pourrait les forcer, seraient mis à l'étroit, et se troubleraient les uns les autres, en se jetant tous ensemble vers la même partie du rivage; qu'ils ne pourraient gagner une étendue de mer suffisante, tandis qu'eux-mêmes auraient une mer libre pour attaquer et reculer à leur gré; qu'enfin les ennemis auraient contre eux Plemmyrium, et contre eux aussi le peu d'ouverture du port. Ce qui nuisit en effet le plus aux Athéniens, dans toutes les actions navales, ce fut de n'avoir pas, pour reculer, toute l'étendue du port, comme les Syracusains.

XXXVII. Telles furent les nouvelles idées que les Syracusains ajoutèrent à leurs premières con-

naissances et à leurs forces; mais surtout encore plus encouragés par le succès du dernier combat naval, ils attaquèrent à la fois avec leurs troupes de terre et avec leur flotte. Gylippe, un peu avant que les vaisseaux se missent en mouvement, fit sortir les troupes de terre, et les conduisit aux lignes des Athéniens, du côté qui regarde la ville, tandis que, de l'autre côté de ces ouvrages, s'avança par son ordre tout ce qu'il y avait à Olympium d'hoplites, de cavalerie et de troupes légères. Aussitôt après se mirent en mer les vaisseaux des Syracusains et des alliés. Les Athéniens, qui d'abord ne s'attendaient à voir agir que les troupes de terre, furent troublés, en voyant aussi tout à coup la flotte s'avancer. Les uns se mettaient en bataille sur les murs et en avant des murs; d'autres allaient au-devant de la cavalerie et des gens de traits qui s'avançaient lestement d'Olympium et des autres endroits du dehors; d'autres, à la fois, montaient sur les vaisseaux, et s'empresaient de porter du secours sur la côte. Dès que les bâtimens furent garnis de troupes, on les conduisit à l'ennemi au nombre de soixante-quinze¹. Les Syracusains en avaient à peu près quatre-vingts.

XXXVIII. Pendant la plus grande partie du jour, on ne fit que se charger, se repousser, se tâter réciproquement, sans que, de part ni d'autre, on pût rien faire de remarquable; seulement les Syracusains coulèrent bas un ou deux vaisseaux d'Athènes, et l'on se sépara. En même temps l'armée de terre s'éloigna des murailles. Le lendemain les Syracusains se tinrent en repos, sans rien manifester de ce qu'ils voulaient faire. Comme les forces s'étaient montrées égales dans le combat de mer, Nicias s'attendait à voir les ennemis renouveler l'attaque: il obligea les triérarques à faire radouber ceux des vaisseaux qui avaient souffert, et ordonna de mettre à l'ancre des bâtimens de charge en avant des pilotis qu'il avait plantés en mer devant les vaisseaux, et qui les tenaient renfermés comme dans un port. Il disposa ces bâtimens à deux arpens l'un de l'autre, pour procurer aux vaisseaux qui pourraient être repoussés une retraite sûre d'où ils retourneraient à loisir au combat. Ces travaux occupèrent les Athéniens tout le jour et ne furent terminés qu'à la nuit.

¹ Juillet.

XXXIX. Le jour suivant, de meilleure heure que la dernière fois, les Syracusains firent par terre et par mer une attaque semblable à la précédente. Les deux flottes en présence passèrent encore une grande partie de la journée à se tâter l'une l'autre. Mais enfin Ariston de Corinthe, fils de Pyrrichus, le meilleur pilote qui fût à Syracuse, donna un bon conseil aux commandans de la flotte: ce fut d'envoyer ordre à ceux qui, dans la ville, étaient chargés de la police, d'établir à la hâte un marché sur le bord de la mer, et d'obliger les marchands à y apporter en vente tout ce qu'ils avaient de comestibles. Les gens de la flotte descendraient, prendraient un repas sans s'éloigner des vaisseaux, et aussitôt après, dans le même jour, ils feraient une seconde attaque, à laquelle les Athéniens seraient loin de s'attendre.

XL. On le crut, on envoya l'ordre, et le marché fut prêt. Aussitôt les Syracusains ramèrent à la poupe, se rapprochèrent de la ville, descendirent et prirent leur repas. Les Athéniens crurent qu'ils faisaient cette retraite, se regardant comme vaincus: ils descendirent à leur aise, apprêtèrent à manger, et firent tout ce qu'ils voulurent, comme n'ayant plus à combattre du reste de la journée. Mais tout à coup les Syracusains rentrent sur leurs vaisseaux et s'avancent une seconde fois. Les Athéniens, dans le plus grand trouble, et encore à jeun la plupart, montèrent sans ordre sur leur flotte, et ne vinrent qu'avec peine à leur rencontre. On fut quelque temps sans agir et ne faisant que s'observer les uns les autres. Enfin, les Athéniens craignirent de se perdre eux-mêmes en se fatigant sans combattre, et prirent le parti de ne plus différer l'attaque. L'ordre donné, ils engagèrent l'action. Les Syracusains les reçurent, et frappant de la proue, comme ils l'avaient résolu, ils brisaient à coups d'éperons l'avant des vaisseaux ennemis, tandis que, du haut des ponts, les soldats faisaient beaucoup de mal aux hommes en les accablant de javelots; mais ce qui leur fut le plus funeste, ce furent les troupes qui montaient les barques légères; elles les faisaient passer par-dessous les rames, rasaient les flancs des navires et accablaient de traits les équipages.

XLI. En un mot, les Syracusains remportèrent une victoire complète. Les Athéniens, mis en fuite, passèrent entre leurs bâtimens de

charge et se réfugièrent dans leur station. Les Syracusains ne les poursuivirent pas au-delà de ces bâtimens, arrêtés à l'entrée par les dauphins¹ qu'on avait suspendus aux antennes. Deux vaisseaux syracusains osèrent s'en approcher avec la confiance que donne la victoire; ils furent considérablement endommagés, et même l'un des deux fut pris avec les hommes qu'il portait. Les Syracusains avaient coulé bas sept vaisseaux d'Athènes, maltraité beaucoup d'autres, pris et tué des hommes. Ils se retirèrent, célébrèrent par des trophées leurs deux victoires, et conçurent dès lors la ferme assurance d'avoir pris sur mer une supériorité décidée: ils pensèrent même qu'ils se rendraient maîtres de l'armée, et se disposèrent à faire encore une attaque sur les deux élémens.

XLII. Dans ces conjonctures, arrivent Démosthène et Eurymédon avec les secours qu'ils amènent d'Athènes²; soixante et treize vaisseaux ou à peu près, y compris les navires étrangers, environ cinq mille hoplites d'Athènes et des alliés, un grand nombre de Barbares et de Grecs, armés de javelots, des frondeurs, des archers et tout le reste d'un formidable appareil. Les Syracusains et les alliés, d'abord frappés d'une vive terreur, ne voyaient plus de ressource au danger de leur situation, lorsque, malgré le fort construit à Décélie, il arrivait encore une armée toute aussi forte que la première, et que, de tous côtés, Athènes déployait une puissance redoutable. L'ancienne armée athénienne reprenait de son côté quelque courage après les maux qu'elle avait soufferts.

Démosthène, instruit de l'état des choses, crut qu'il n'y avait pas de temps à perdre, et qu'il ne fallait pas tomber dans les mêmes fautes que Nicias. Terrible à son arrivée, au lieu d'attaquer aussitôt Syracuse, ce général avait passé l'hiver à Catane, s'était attiré le mépris, et avait donné à Gylippe, et à l'armée du Péloponnèse, le temps de le prévenir. Les Syracusains n'auraient pas même demandé ce renfort si Nicias les eût d'abord attaqués: ils se seraient crus capables de résister, et au moment qu'ils auraient appris leur faiblesse, ils se seraient trouvés in-

¹ Dauphin, pesante masse de fer ou de plomb. On l'attachait à l'antenne du mât, et on la laissait tomber sur le bâtiment qu'on voulait briser.

² Vers la fin de juillet.

vestis. En supposant qu'alors ils eussent fait demander du secours, ils n'en auraient pas tiré le même avantage.

Telles furent les réflexions de Démosthène, et persuadé que c'était le premier jour de son arrivée qui devait inspirer aux ennemis plus de terreur, il voulut profiter de l'effroi qu'il leur causait. Il voyait que ce n'était qu'un simple mur qu'ils avaient élevé pour empêcher les Athéniens de les investir, et que pour l'enlever aisément, sans que personne osât faire résistance, il ne fallait que se rendre maître du passage d'Épipole, et du camp qui s'y trouvait placé. Il se hâta donc de tenter l'entreprise. Son idée était de terminer promptement la guerre: s'il réussissait, il entrerait dans Syracuse; sinon, il ramènerait l'armée, sans perdre inutilement les troupes qui partageaient l'expédition et ruiner la république entière. Les Athéniens sortirent de leurs retranchemens, et ravagèrent le territoire baigné par l'Anapus. Ils eurent, comme auparavant, la supériorité par terre et par mer; car les Syracusains ne leur opposèrent d'un côté ni de l'autre aucune résistance; il ne sortit contre eux que la cavalerie et les gens de traits d'Olympium.

XLIII. Démosthène crut d'abord devoir tâter du retranchement avec des machines de guerre, il les fit avancer; mais elles furent brûlées par les ennemis qui se défendaient du haut des murailles; le reste de ses troupes attaqua de différens côtés et fut repoussé. Il ne crut pas devoir perdre le temps; mais, ayant fait goûter son avis à Nicias et aux autres commandans, il ne pensa plus qu'à diriger, comme il l'avait résolu, ses attaques du côté d'Épipole. Il regardait comme impossible, pendant le jour, de s'avancer ni de franchir la hauteur sans être aperçu, mais il donna ordre aux soldats de se munir de vivres pour cinq jours; et prenant avec lui les appareilleurs, les maçons, tout ce qu'il y avait de gens de traits, tout ce qui était nécessaire pour se retrancher si l'on avait l'avantage, il se mit en marche contre Épipole à la première veille, avec Eurymédon, Ménandre et toute l'armée¹. Nicias resta dans les retranchemens. On arriva du même côté par où l'on avait monté la première fois, c'est-à-dire par

¹ Fin de juillet.

Euryèle, sans être découverts par les gardes avancées : on attaqua, on enleva les ouvrages que les Syracusains avaient en cet endroit ; quelques gens de la garnison furent tués ; la plupart se mirent en fuite et gagnèrent les camps d'Épipole. Il y en avait trois : celui des Syracusains, celui des Siciliens et celui des alliés. Les fuyards annoncèrent l'arrivée des ennemis, et en firent part aux six cents qui, de ce côté, formaient les premières gardes. Ceux-ci accoururent au secours ; mais Démosthène et les Athéniens les rencontrèrent, et, malgré la vigueur de leur défense, ils les mirent en fuite. Ils continuèrent de s'avancer, pour terminer l'affaire, dans la première ardeur, avant qu'elle pût se ralentir ; d'autres en même temps se rendaient maîtres des premiers travaux qu'on avait attaqués et qu'avait abandonnés la garde : ils en arrachèrent les créneaux. Les Syracusains et leurs alliés, Gylippe et ses soldats, sortirent des remparts ; mais comme on ne s'était pas attendu, pendant la nuit, à une entreprise de cette audace, les troupes ne donnèrent qu'avec effroi, se laissèrent forcer, et même d'abord elles prirent la fuite : mais les Athéniens s'avançaient en désordre, comme des gens qui déjà se croyaient victorieux ; ils voulaient achever de rompre à l'instant tous les corps qu'ils n'avaient pas encore défaits, dans la crainte que, s'ils avaient le temps de se reconnaître, ils ne parvinssent à se rallier. Ce fut ce qui les perdit : les Bœotiens furent les premiers à leur opposer de la résistance ; ils les chargèrent, les firent reculer et les mirent en fuite.

XLIV. Dès lors les Athéniens tombèrent dans le plus grand trouble et le plus cruel embarras. Il n'a pas été facile de se procurer de l'un ni de l'autre parti des lumières sur les détails. On a moins d'incertitude sur les actions qui se passent en plein jour, et encore ceux qui s'y sont trouvés n'en connaissent pas toutes les circonstances ; chacun même n'en sait qu'à peine ce qui s'est passé autour de lui. Mais dans une affaire de nuit, et celle dont nous parlons est la seule qui ait eu lieu dans cette guerre entre des troupes considérables, comment savoir nettement quelque chose ? La lune éclairait, et par conséquent on ne se voyait les uns les autres que comme on fait au clair de lune ; on apercevait bien la forme des corps, mais sans distinguer si c'étaient des amis ou des ennemis. Des hoplites des deux par-

tis s'égarèrent et tournoyaient en grand nombre dans un espace étroit. Certains corps athéniens étaient déjà vaincus ; d'autres encore entiers continuaient leur première marche. Du reste de l'armée, des troupes étaient déjà montées, d'autres s'avançaient ; elles ne savaient de qui s'approcher. Tout avait été mis en désordre au moment de la défaite, et il était difficile de se reconnaître à la voix. Les Syracusains et les alliés victorieux s'animaient les uns les autres à grands cris, parce qu'il n'est pas d'autres signes qu'on puisse donner dans l'obscurité, et en même temps ils recevaient vigoureusement ceux qui se portaient contre eux ; mais les Athéniens se cherchaient eux-mêmes, et tous ceux qu'ils rencontraient, même leurs amis, ils les prenaient pour les ennemis de ceux qui fuyaient déjà. Faute d'autres moyens de se reconnaître, ils se demandaient à chaque instant le mot de l'ordre, et ils le demandaient tous à la fois : c'était se jeter eux-mêmes dans une extrême confusion et apprendre ce mot aux ennemis ; mais ils n'apprenaient pas de même celui des Syracusains, qui, victorieux et non dispersés, avaient moins de peine à se reconnaître. Quand il leur arrivait de se trouver en force, l'ennemi savait le mot et leur échappait ; mais si eux-mêmes ne répondaient pas, ils étaient morts. Ce qui leur fit le plus de mal fut le chant du pæan : il était des deux côtés à peu près le même, et les jetait dans l'incertitude. Les Argiens, les Corcyréens, et tout ce qu'il y avait de Doriens dans l'armée d'Athènes, ne pouvaient le chanter sans effrayer les Athéniens, qu'effrayait également celui des ennemis.

Dès que la confusion se fut une fois mise entre eux, partout où ils se rencontraient ils ne s'en tenaient plus à s'effrayer, mais ils se chargeaient ; on se battait amis contre amis, citoyens contre citoyens, et l'on avait bien de la peine à se séparer. La descente d'Épipole est étroite : la plupart poursuivis se jetaient dans les précipices et se tuaient. Ceux qui, sans accident, parvinrent à descendre dans la plaine, se sauvèrent presque tous à leur camp, surtout les soldats de la première armée qui connaissaient mieux le pays ; mais plusieurs des derniers arrivés se trompèrent de chemin et s'égarèrent dans la campagne ; le jour venu, la cavalerie syracusaine les enveloppa et leur donna la mort.

XI.V. Le lendemain, les Syracusains élevè-

rent deux trophées : l'un à Épipole, à l'endroit par où les ennemis étaient montés, et l'autre à celui où les Bœotiens leur avaient opposé, les premiers, de la résistance. Les Athéniens furent obligés d'obtenir la permission d'enlever leurs morts. Ils firent de grandes pertes, ainsi que leurs alliés : on leur prit encore plus d'armes qu'ils ne perdirent de soldats ; car de ceux qui avaient été forcés de sauter, sans bouclier et sans armes, du haut des précipices, les uns s'étaient tués, les autres s'étaient sauvés.

XLVI. Animés par leur prospérité inattendue, les Syracusains retrouvèrent leur premier courage¹. Ils envoyèrent Sicanus avec quinze vaisseaux à Agrigente, qui était en état de sédition, pour attirer, s'il le pouvait, cette république à leur parti ; tandis que Gylippe parcourait une seconde fois par terre la Sicile pour en amener des troupes. Depuis l'affaire d'Épipole, il espérait enlever de vive force les lignes des ennemis.

XLVII. Cependant les généraux athéniens délibérèrent sur le malheur qu'ils venaient d'éprouver et sur l'état de faiblesse où, dans toutes les parties, leur armée se trouvait réduite. Ils ne pouvaient se dissimuler les mauvais succès de leurs entreprises, et voyaient les soldats excédés de leur séjour en Sicile. La maladie les tourmentait, et elle avait deux causes : la saison de l'année, dans laquelle il règne le plus d'infirmités, et l'endroit où ils campaient, marécageux et malsain. Tout, d'ailleurs, se montrait désespéré. Démosthène ne croyait pas qu'on dût rester davantage : malheureux dans le dessein qu'il avait formé sur Épipole, il se déclara pour le départ ; il ne voulut pas même qu'il fût différé davantage, pendant qu'on pouvait encore traverser la mer, et que les vaisseaux qui venaient d'arriver donnaient à la flotte la supériorité. Il était, disait-il, plus important à la république de combattre les ennemis, qui venaient d'élever une forteresse sur son territoire, que les Syracusains, qu'il était devenu difficile de soumettre ; et la raison ne voulait pas qu'on s'arrêtât vainement à faire de grandes dépenses devant une place. Tel fut l'avis de Démosthène.

XLVIII. Nicias pensait bien lui-même que les affaires étaient en mauvais état ; mais il ne voulait pas en manifester ouvertement la faiblesse,

ni que les généraux, en délibérant sur leur retour au milieu d'un nombreux conseil, se rendissent eux-mêmes auprès des ennemis les messagers de cette nouvelle ; car lorsqu'ils voudraient en venir à l'exécution, d'après ce qu'il savait mieux que d'autres sur leur situation, il espérait que leurs affaires, si l'on avait la patience d'attendre, deviendraient encore plus mauvaises que celles des Athéniens. Il comptait les voir bientôt réduits à la disette, surtout depuis que la supériorité de la flotte rendait les Athéniens maîtres de la mer. Il y avait à Syracuse un parti qui voulait leur livrer la place ; cette faction avait envoyé des émissaires à Nicias, et ne voulait pas qu'il se retirât.

Voilà ce dont il était instruit, ou plutôt la vérité est qu'il flottait dans l'indécision, sans savoir à quel parti se résoudre ; mais il n'en déclara pas moins en public qu'il n'emmènerait pas l'armée. Il n'ignorait pas, disait-il, qu'Athènes serait mécontente si l'on se retirait sans qu'elle en eût donné l'ordre ; que ce ne serait pas eux-mêmes qui seraient les juges de leur conduite, ni des personnes qui auraient vu comme eux les choses sans se décider sur de mauvais rapports ; mais que l'on en croirait les calomnies du premier beau parleur. Il ajouta qu'il se trouvait même à l'armée des soldats, et que c'était le plus grand nombre, qui criaient bien haut qu'ils étaient à l'extrémité, et qui crieraient tout aussi haut à leur arrivée, mais dans un sens contraire, représentant les généraux comme des traitres qui s'étaient fait payer pour se retirer ; que, pour lui, connaissant le caractère des Athéniens, il aimait mieux périr, s'il le fallait, dans les hasards, et de la main des ennemis, que condamné par ses concitoyens à une mort injuste et honteuse ; que les affaires des Syracusains étaient encore plus mauvaises que les siennes ; qu'ils défrayaient des troupes étrangères, qu'ils avaient à faire de grandes dépenses pour soutenir des garnisons, que depuis un an ils entretenaient une flotte considérable, et que bientôt ils seraient sans ressources : qu'ils avaient déjà dépensé deux mille talents¹, sans compter tout ce qu'ils devaient ; que s'ils faisaient quelques réductions à leur armée, en cessant de soudoyer des troupes, ils ruinaient leurs affaires puisque

¹ Fin d'août.

¹ Dix millions huit cent mille livres.

leurs forces consistaient surtout en auxiliaires, et non, comme celle des Athéniens, en hommes obligés de servir; qu'il fallait donc s'opiniâtrer au siège, et ne pas reconnaître, en se retirant, qu'on était vaincu par les ressources des ennemis, tandis qu'on en avait soi-même de bien supérieures.

XLIX. Ce qui donnait à Nicias l'assurance de parler ainsi, c'est qu'il était bien informé de l'état de Syracuse, qu'il savait qu'on y manquait d'argent, et qu'il s'y trouvait un parti qui voulait livrer la place aux Athéniens, et qui lui faisait donner avis de ne pas se retirer; mais d'ailleurs il avait plus qu'auparavant de confiance en la flotte, et c'était cette confiance qui le subjuguait.

Démosthène n'admettait absolument pas que l'on dût continuer le siège. S'il ne fallait pas remmener l'armée sans un décret des Athéniens, si l'on devait s'arrêter en Sicile, il fallait aller à Catane ou à Thapsos: on irait de là soumettre, avec les troupes de terre, une grande partie de la contrée, ravager les biens des ennemis, et leur faire beaucoup de mal. Les flottes se battraient en haute mer et non plus à l'étroit, ce qui tournait à l'avantage de l'ennemi; ils auraient de l'étendue, où ils sauraient tirer avantage de leur art, et ils pourraient reculer et charger sans partir d'un petit espace circonscrit. Enfin il déclara qu'il n'était point du tout d'avis qu'on restât dans la même position, mais qu'il fallait la quitter au plus tôt et sans différer.

Eurymédon pensa de même; mais Nicias se déclarait contre eux: on languit, on tomba dans l'inaction, et d'ailleurs on soupçonnait que ce général, qui faisait voir tant d'opiniâtreté, pouvait bien en savoir plus qu'il n'en voulait dire. C'était ainsi que les Athéniens perdaient le temps sans changer de place.

L. Cependant Gylippe et Sicanus étaient de retour à Syracuse. Ce dernier avait manqué Agrigente; car, pendant qu'il était encore à Géla, la faction qui favorisait Syracuse s'était détruite, en se réconciliant avec la faction contraire. Pour Gylippe, il avait amené des troupes considérables, levées dans la Sicile, et les hoplites envoyés du Péloponnèse au printemps sur des vaisseaux de charge, et qui étaient passés de Libye à Sélinonte. Portés dans la Libye, ils avaient reçu des habitans de Cyrène deux trièmes

pour leur servir de guides dans leur navigation: ils avaient donné, en passant, des secours aux Évespérites assiégés par les Libyens, et avaient vaincu ces derniers. De là ils étaient passés à Néapolis, comptoir des Carthaginois, d'où le plus court trajet les conduisait en Sicile en deux jours et deux nuits, ils l'avaient franchi et étaient abordés à Sélinonte.

Ces renforts ne furent pas plus tôt arrivés que les Syracusains se disposèrent à combattre encore une fois par terre et par mer. Les généraux athéniens voyant l'ennemi fortifié d'une nouvelle armée et leurs affaires, loin de prendre une meilleure face, devenant de jour en jour plus mauvaises, ruinées surtout par les maladies qui gagnaient les troupes, se repentaient de ne s'être pas retirés plus tôt. Nicias lui-même ne leur marquait plus autant d'opposition: il se réduisait à les prier de ne pas délibérer ouvertement sur le départ. Ils déclarèrent donc aux soldats, le plus secrètement qu'il fut possible, qu'il faudrait quitter le camp et se tenir prêts au signal. Tout était disposé, on allait partir, quand la lune s'éclipsa; car on était dans la pleine lune¹. La plupart des Athéniens prièrent les généraux de différer; ce phénomène leur donnait des scrupules. Nicias, qui fort adonné aux superstitions, et surtout à celles de cette espèce, dit qu'avant qu'il se fût écoulé trois fois neuf jours², comme l'avaient ordonné les devins, il ne permettrait plus de mettre en délibération l'affaire du départ. Les Athéniens avaient perdu du temps, et cet événement les fit rester.

LI. Les Syracusains, instruits de tous ces détails, furent d'autant plus animés à ne pas souffrir leur retraite, que ceux-ci en délibérant sur leur départ reconnaissaient eux-mêmes que, par terre et par mer, ils avaient perdu sur eux la supériorité. Ils ne voulaient pas non plus souffrir qu'ils allassent s'établir dans quelque autre partie de la Sicile où l'on aurait plus de peine à les combattre. Leur dessein était de saisir leur avantage et de les forcer, le plus tôt qu'il serait possible, à un combat de mer, dans la position où ils se trouvaient. Ils équipèrent donc leurs

¹ 27 août.

² *Trois fois neuf jours.* Ce serait mal traduire que de dire vingt-sept jours. Il faut exprimer la superstition que Nicias et les devins attachaient au nombre neuf multiplié par trois.

cédémoniens ; et ce fut ainsi que différens peuples, par des animosités particulières, suivirent, quoique Doriens, les Athéniens, qui étaient d'origine ionique, contre des peuples d'origine dorique.

Les Mantinéens et autres Arcades soudoyés, accoutumés à marcher contre tous ceux qu'on leur indiquait comme ennemis, regardèrent aussi, par amour du gain, comme ennemis les Arcades qui marchaient avec les Corinthiens.

Les Crétois et les Étoiliens se laissèrent aussi gagner par l'appât de la solde. Il arriva que les Crétois qui avaient fondé Géla avec les Rhodiens, firent la guerre, non pas en faveur de leur colonie, mais contre elle, et non par inclination, mais pour gagner l'argent qu'on leur offrait.

Ce fut aussi par amour du gain que plusieurs Acarnanes donnèrent des secours ; mais la plupart étaient alliés, et n'obéissaient qu'à leur inclination pour Démosthène et à leur bienveillance pour les Athéniens.

Les peuples dont nous venons de parler étaient bornés par le golfe d'Ionie. Entre les peuples d'Italie, ceux de Thurium et de Métaponte furent enveloppés dans cette ligue par la nécessité, dans ces temps de séditions et de troubles : on en peut dire autant des habitans de Naxos et de Catane en Sicile.

Entre les Barbares, les Égestains, qui avaient soulevé la plupart des peuples de la Sicile et de ceux du dehors, et une partie des Tyrséniens, étaient excités par leur haine contre les Syracusains. Les Iapiges étaient soudoyés. Voilà les nations qui combattirent avec les Athéniens.

LVIII. Les Syracusains eurent pour auxiliaires les habitans de Camarina, qui leur étaient limitrophes, ceux de Géla, dont le pays était situé après celui de Camarina, et ensuite les Sélinontins voisins de ces contrées. Les Agrigentains restèrent en repos. Ces peuples vivent dans la partie de la Sicile qui est tournée du côté de la Libye.

Les Imériens sont du côté qui regarde la mer de Tyrsénie ; il n'y loge pas d'autres Grecs. Ils furent aussi les seuls de cette partie qui donnèrent du secours aux Syracusains : voilà quels furent les Grecs de Sicile, qui combattirent avec eux ; ils sont tous Doriens, et vivent sous leurs propres lois.

Entre les Barbares, ceux des Sicules qui ne se

déclarèrent pas pour les Athéniens, furent les seuls qui entrèrent dans la ligue de Syracuse.

Entre les Grecs hors de la Sicile, les Lacédémoniens fournirent un général spartiate, des néodamodes et des hilotes. Le mot néodamodes signifie des gens qui jouissent nouvellement de la liberté.

Les Corinthiens seuls fournirent de l'infanterie et des vaisseaux ; les Leucadiens, les Ambraciotes servirent avec eux, parce qu'ils avaient une même origine. Des troupes soudoyées furent envoyées de l'Arcadie par les Corinthiens : les Sicyoniens furent forcés à faire la guerre.

On n'eut, au-delà du Péloponnèse, que les Bœotiens.

Comme les Siciliens habitaient des villes importantes, la quantité des contingens qu'ils fournirent eux-mêmes l'emporta beaucoup sur ceux que l'on reçut du dehors. Ils rassemblèrent beaucoup d'hoplites, des matelots, de la cavalerie, une multitude enfin dans tous les genres de service. On peut dire aussi que les Syracusains contribuèrent plus que tous les autres peuples de la Sicile à soutenir cette guerre. et parce que leur ville était considérable, et parce que c'était eux qui couraient le plus grand danger.

LIX. Tels furent les secours que rassemblèrent les deux partis. Ils en jouissaient dans le temps dont je parle, et ni l'un ni l'autre n'en reçut plus de nouveaux. Les Syracusains avaient raison de penser que ce serait un bel exploit, après la victoire navale qu'ils venaient de remporter, de prendre l'armée entière des Athéniens, cette armée si formidable, sans lui laisser aucun moyen d'échapper ni par terre ni par mer. Ils se mirent donc à fermer aussitôt le grand port qui avait environ huit stades d'ouverture ; ils en obstruèrent l'entrée en y mettant à l'ancre des trirèmes, des vaisseaux de charge et des barques. Ils faisaient en même temps tous les apprêts nécessaires si les Athéniens osaient hasarder encore un combat naval, et sur tous les objets ils ne méditaient rien que de grand.

LX. Les Athéniens qui se voyaient renfermés, et qui n'ignoraient pas les autres desseins des ennemis, crurent devoir tenir conseil. Les généraux et les chefs de cohortes s'assemblèrent. Ils manquaient de tout, et de long-temps ils n'avaient plus de convois à recevoir ; car dans

l'idée de leur prochain départ, ils avaient fait dire à Catane de ne leur en pas envoyer, et ils n'en devaient pas même attendre à l'avenir, à moins de remporter une victoire navale. Ils résolurent donc d'abandonner leurs retranchemens supérieurs, et de s'emparer de quelque endroit voisin de la flotte : ils y construiraient un fort, le plus petit qu'il serait possible, et capable seulement de recevoir les malades et les ustensiles ; ils y mettraient garnison, et feraient monter tout le reste des troupes tant sur les vaisseaux qui étaient en bon état que sur ceux qui étaient le moins capables de servir. Alors ils livreraient combat ; et s'ils étaient vainqueurs, ils se porteraient à Cataue ; sinon ils mettraient le feu à leurs vaisseaux, et, rangés en ordre de bataille, ils gagneraient par terre l'endroit le plus voisin, grec ou barbare, qui ne serait pas ennemi.

Cet avis passa, et ils l'exécutèrent. Ils descendirent de leurs retranchemens, équipèrent tous les vaisseaux, au nombre d'environ cent dix, et forcèrent à les monter tout ce qu'il y avait d'hommes à qui leur constitution permit de rendre le moindre service. Ils placèrent sur les ponts un grand nombre d'archers et de gens de traits, Acarnanes ou autres étrangers, et pourvurent à tout le reste, autant que le permettait une semblable extrémité, et le dessein qu'ils avaient conçu. Presque tout était prêt, quand Nicias, qui voyait les troupes abattues de leur défaite maritime, désastre dont elles n'avaient pas l'habitude, et résolues néanmoins à tout risquer au plus tôt, parce qu'elles manquaient de vivres, les fit rassembler et tâcha pour la première fois de les encourager, en leur parlant à peu près ainsi :

LXI. « Soldats athéniens et alliés, dans le combat qui va se livrer, il ne s'agit de rien moins pour les ennemis, et pour vous tous en commun et en particulier, que du salut de la patrie. C'est en remportant la victoire que chacun de vous peut revoir la ville qui l'a vu naître. Ne vous livrez point au découragement, et n'avez point la faiblesse des hommes qui n'ont aucune expérience : dès le premier combat où ils sont malheureux, ils ne s'attendent plus qu'à des malheurs semblables. Athéniens, qui avez acquis l'expérience de bien des guerres, et vous, alliés, qui toujours avez porté les armes avec nous, n'oubliez pas que la guerre produit des évé-

mens extraordinaires ; croyez que la fortune peut aussi vous devenir favorable, et disposez-vous à réparer vos derniers malheurs, comme on doit l'attendre de combattans qui se voient en si grand nombre.

LXII. « De concert avec les pilotes, nous avons examiné, nous avons disposé, autant que peuvent le permettre les circonstances, tout ce qui, dans l'espace étroit du port, peut tourner à notre avantage, et contre la multitude des vaisseaux ennemis, et contre l'appareil dont on en a chargé les ponts. Nous allons faire monter sur les nôtres un grand nombre d'archers, de gens de traits, toute cette foule que nous n'aurions garde d'employer dans un combat en haute mer, où la pesanteur des vaisseaux nuit à l'habileté de la manœuvre ; mais elle va nous servir ici, parce que, du haut de notre flotte, c'est un combat de terre que nous serons obligés de livrer. Rien ne nous a fait plus de mal que les forts éperons dont les ennemis ont armé leurs vaisseaux ; nous avons imaginé d'ajuster aux nôtres ce qui peut les en défendre ; des crampons de fer qui, si les troupes font leur devoir, ne laisseront pas aux bâtimens qui nous auront une fois approchés la liberté de reculer pour revenir à la charge. Réduits à changer le combat naval en une action de terre ferme, ne pas reculer nous-mêmes, ne pas permettre de reculer à ceux qui combattront contre nous, tel est certainement notre intérêt, surtout lorsque nous avons pour ennemie la côte prochaine, excepté ce qu'en occupe notre camp.

LXIII. « Voilà ce dont il faut vous ressouvenir : il s'agit d'un combat opiniâtre où l'on ne songera point à regagner la terre ; où, dès qu'une fois vous aurez attaqué un vaisseau, il ne faudra plus vous en détacher que vous n'ayez défait les guerriers qui en couvriront le tillac : c'est ce que je ne recommande pas moins aux hoplites qu'aux équipages, puisque c'est surtout l'affaire de ceux qui vont combattre du haut des ponts. Il est encore en votre pouvoir de vous procurer l'avantage par la valeur de votre infanterie. J'exhorte les matelots à ne pas trop se laisser abattre par leurs malheurs ; je dis plus, je les en conjure, à présent qu'ils ont un meilleur pontage et un plus grand nombre de bâtimens. Et vous, alliés, vous qui jusqu'à présent, sans être nés dans l'Attique, avez toujours été

regardés comme des Athéniens; qui parlez notre langue, qui suivez nos usages, qui êtes respectés dans la Grèce, qui participez à notre domination pour en recueillir les avantages, pour en imposer à nos sujets, pour n'être pas exposés aux insultes de nos ennemis, pensez qu'il est digne de vous de conserver cette allégresse guerrière qui vous a toujours distingués. Notre empire est un bien dont seuls vous jouissez librement avec nous; il est juste de ne le pas trahir aujourd'hui. Méprisez ces Corinthiens dont vous fûtes souvent victorieux, et ces Siciliens dont aucun n'osait tenir devant vous, tant que votre marine demeura florissante. Défendez-vous contre eux, et faites-leur connaître que, même après votre affaiblissement, après vos désastres, votre habileté l'emporte encore sur la témérité qui a fait le bonheur des autres.

LXIV. « Et vous, Athéniens, je vous rappelle encore que vous n'avez pas laissé dans vos chantiers une flotte semblable à celle-ci, et qu'il n'est pas resté derrière vous une jeunesse guerrière qui vous ressemble. S'il vous arrive autre chose que d'être victorieux¹, vos ennemis de Sicile se porteront aussitôt contre votre patrie; et les citoyens que nous y avons laissés seront dans l'impuissance de résister aux ennemis qui déjà les environnent, et à ceux qui viendront d'ici les attaquer. Dans l'instant même, vous serez sujets de Syracuse, vous qui savez dans quel dessein vous êtes venus ici; et ceux que vous avez laissés dans votre patrie obéiront à Lacédémone. Si jamais vous avez fait voir un grand courage, ayez celui de prévenir en un seul combat ce double malheur, et songez tous ensemble et chacun en particulier, qu'avec vous, sur ces vaisseaux que vous allez monter, seront les forces guerrières et maritimes de votre patrie, la république elle-même et le grand nom d'Athènes. Ceux qui l'emportent sur les autres en habileté ou en valeur n'auront jamais une plus belle occasion de le faire connaître, pour leur propre intérêt et pour le salut de tous. »

¹ *S'il vous arrive autre chose, etc.*, nous dirions, *s'il vous arrive d'être vaincus*, mais les Grecs craignaient les mots de mauvais augure, et Nicias, homme superstitieux, les craignait encore plus que bien d'autres. Ce serait donc faire un contre-sens que de changer ici la formule qu'il emploie.

LXV. Nicias, après avoir ainsi exhorté les troupes, leur ordonna de monter sur la flotte. Gylippe et les Syracusains voyaient tous ces apprêts, et ne pouvaient ignorer que les Athéniens allaient les attaquer. On leur apprit aussi que l'ennemi se servirait de crampons : ils travaillèrent à parer cet inconvénient comme tous les autres. Ils garnirent d'une grande quantité de peaux les proues et les parties supérieures des navires, pour amortir la force des crampons dans leur chute, et ne leur pas laisser de prise. Quand tout fut prêt, les généraux et Gylippe exhortèrent, de leur côté, leurs soldats, et leur parlèrent à peu près ainsi :

LXVI. « Nous avons fait de grandes choses, et il s'agit de combattre pour en faire encore : c'est, je crois, Syracusains et alliés, ce que la plupart d'entre vous n'ignorent pas; car on ne verrait pas en vous tant d'ardeur. Si quelqu'un de vous cependant n'est pas encore assez instruit, nous allons tâcher de l'éclairer. Ces Athéniens, arrivés ici pour asservir la Sicile, et s'ils avaient rempli ce dessein, soumettre le Péloponnèse et la Grèce entière; eux qui avaient la plus grande domination que, dans les temps passés et de nos jours, les Grecs eussent encore possédée, vous êtes les premiers qui ayez pu résister à leur marine, cet instrument de toute leur puissance : déjà plusieurs fois vous les avez vaincus sur mer, et, sans doute, vous allez encore en être victorieux. Quand on se voit une fois arrêté dans une partie où l'on croyait exceller, on conçoit une plus faible opinion de soi-même que si l'on avait eu d'abord moins d'orgueil : trompé dans les espérances que donnait la présomption, on cède, et l'on ne connaît plus même la force que l'on pourrait encore avoir. C'est ce que doivent maintenant éprouver les Athéniens.

LXVII. « Pour nous, qui d'abord avons osé montrer de l'audace quand la science nous manquait encore, et qui désormais, vainqueurs d'ennemis courageux, avons établi l'opinion que doit inspirer notre valeur, nous avons doublement le droit de concevoir d'heureuses espérances; et d'ordinaire, une grande espérance donne, au moment d'agir, une grande résolution. Si les Athéniens ont imité nos inventions, nous ne serons pas inhabiles à nous défendre contre des moyens que l'habitude nous a rendus familiers. Ils ont, contre leur usage, fait mon-

ter sur les ponts nombre d'hoplites, nombre de gens de traits, hommes de terre ferme, si l'on peut parler ainsi, des Acarnanes et autres, qui ne sauront pas trouver la manière de lancer des traits étant assis; et comment ne troubleront-ils pas le service de la flotte? Comment ne se troubleront-ils pas eux-mêmes, n'étant pas faits aux mouvemens de la mer? La multitude de leurs vaisseaux ne leur sera d'aucun avantage: c'est ce que doivent savoir ceux d'entre vous qui pourraient craindre notre infériorité. Des bâtimens en grand nombre dans un petit espace seront plus lents à se prêter aux manœuvres, et plus faciles à endommager par les machines que nous avons préparées: apprenez la vérité, d'après des rapports que nous croyons fidèles. Accablés des maux qu'ils éprouvent, forcés par le dénuement où ils sont réduits, et plongés dans le désespoir, ce n'est pas dans leurs moyens qu'ils mettent leur espérance, mais dans le hasard; ils s'y précipitent pour en sortir comme ils pourront: ou ils forceront le passage et s'échapperont par mer; ou, après le combat, ils feront par terre leur retraite, assurés de ne pouvoir être plus malheureux qu'ils ne le sont.

LXVIII. « Jetons-nous avec indignation au milieu de ce désordre, et bravons la fortune de nos plus mortels ennemis, qui se trahit elle-même. Croyons qu'il n'est rien de plus juste que d'assouvir son ressentiment sur des hommes qui se vantent d'être venus pour nous châtier: croyons qu'il sera dans notre pouvoir de nous venger, et de goûter le plaisir que l'on dit être le plus doux. Vous le savez tous; ils sont venus dans notre pays, comme ennemis, et comme ennemis cruels, pour nous asservir. S'ils avaient réussi, ils auraient condamné les hommes aux plus affreux tourmens, les enfans et les femmes à l'ignominie, la république entière à porter le plus honteux de tous les noms¹. Indignés d'un tel crime, ne réfléchissez point, et croyez n'avoir rien gagné s'ils font impunément leur retraite; ils la feraient encore si même ils étaient vainqueurs. Mais si, comme il est vraisemblable, nous remplissons nos desirs, le prix du combat sera la gloire de les avoir punis, et d'assurer à la Sicile cette liberté dont elle jouissait

¹ Celui d'esclave.

auparavant. Les dangers les plus rares sont ceux où l'on peut succomber sans avoir beaucoup à souffrir, et qui, si l'on en sort, procurent une grande félicité. »

LXIX. Les généraux de Syracuse et Gylippe, après avoir ainsi exhorté leurs soldats, apprirent que les Athéniens montaient sur la flotte; eux-mêmes à l'instant embarquèrent leurs troupes¹. Cependant Nicias, effrayé de sa position, voyait toute l'horreur du danger, et ce danger si prochain qu'on touchait au moment de l'attaque; il ressentit alors tout ce qu'on éprouve dans les occasions décisives. Il lui sembla qu'il manquait encore quelque chose à toutes les mesures qu'il avait prises, et qu'en adressant aux troupes la parole il n'avait pas dit tout ce qu'il fallait dire. Il fit donc appeler séparément les triérarques, nomma chacun d'eux par son nom propre, par celui de son père, par celui de sa tribu²; pria tous ceux qui avaient brillé de quelque éclat, de ne le pas ternir; qui avaient d'illustres ancêtres, de ne pas flétrir les vertus de leurs pères; il leur rappela qu'ils appartenaient à la patrie la plus libre de toutes; que nul citoyen, dans sa vie privée, n'y était soumis à l'autorité de personne; il ajouta tout ce qu'on a coutume de dire dans de semblables circonstances, sans s'embarrasser si l'on ne parle pas avec un peu trop de bonhomie, et si l'on n'entasse pas des lieux communs; il leur parla de leurs femmes, de leurs enfans, des dieux de leurs pères, de tout ce que l'on croit utile de faire valoir dans des circonstances effrayantes.

Après avoir dit, non tout ce qu'il croyait avoir à dire, mais ce que la conjoncture pressante lui permettait de faire entendre, il les quitta, et conduisit les troupes sur le rivage. Il les mit en ordre, et leur donna le plus de surface qu'il était possible, pour qu'elles inspirassent plus de courage aux guerriers qui étaient sur les vaisseaux. Démosthène, Ménandre et Euthydème commandaient la flotte; chacun partit de la station qu'occupait son escadre, et gagna

¹ 29 août

² C'était une politesse chez les anciens Grecs d'appeler les citoyens par leurs noms propres, et celui de leur père; c'était une politesse encore plus flatteuse de joindre à ces noms celui de leur tribu. C'est qu'on témoignait par-là que l'on connaissait bien celui à qui l'on adressait la parole, et les hommes aiment à croire qu'ils sont remarqués et connus.

dans l'instant l'entrée du port, pour s'ouvrir par la force un passage dans la haute mer.

LXX. Les Syracusains et leurs alliés s'étaient mis les premiers en mouvement avec un nombre à peu près égal de vaisseaux. Un détachement de leur flotte s'était porté à la défense du passage; le reste était rangé autour du port pour fondre de tous côtés sur les Athéniens, et pour recevoir le secours des troupes de terre en quelque endroit qu'abordassent les bâtimens. Sicanus et Agatarque avaient chacun le commandement d'une aile; Pythen et les Corinthiens étaient au centre.

Les Athéniens, arrivés à l'entrée du port, eurent dans l'impétuosité de leur premier choc l'avantage sur les vaisseaux qui la gardaient. Ils s'efforçaient de rompre les chaînes; mais de toutes parts fondirent sur eux les Syracusains et les alliés. Ce ne fut plus seulement à l'estacade, mais dans l'intérieur du port que se livra le combat: il fut terrible, et tel qu'aucun des autres ne l'avait été. C'était, sur les deux flottes, de la part des équipages, la plus vive émulation de se porter où ils étaient commandés; c'était de la part des pilotes, l'art qui le disputait à l'art, et une lutte mutuelle. Quand deux navires fondaient l'un sur l'autre, les troupes sur le pont ne voulaient pas montrer moins de valeur que les matelots ne développaient d'habileté. Chacun, au poste qui lui était marqué, se piquait de l'emporter sur tous les autres. Une multitude de bâtimens combattait dans un espace fort resserré; on n'en comptait guère moins de deux cents dans les deux flottes. Il se fit donc peu de chocs, parce qu'on ne pouvait ni reculer ni s'ouvrir un chemin entre les navires; mais c'étaient de fréquentes mêlées de vaisseaux qui, fuyant ou s'avancant à l'attaque, se rencontraient les uns les autres. Tant que deux vaisseaux combattaient, les troupes, du haut des ponts, lançaient des nuages de javelots, de flèches et de pierres; ils s'accrochaient, les soldats combattaient corps à corps, chacun s'efforçant de sauter sur le bâtiment ennemi. Dans une étendue si resserrée, il arrivait souvent d'attaquer à la fois et d'être attaqué; deux bâtimens, et même davantage, étaient souvent obligés de s'accrocher à un seul. Le pilote défendait son navire, en attaquant un autre, et n'avait pas à se garder d'un seul ennemi; mais

il en était de toutes parts entouré. Au bruit des vaisseaux nombreux qui s'entre-heurtaient, on était saisi d'épouvante, et les ordres ne pouvaient être entendus. Il s'en donnait des deux côtés un grand nombre à la fois: c'étaient des cris qu'exige la manœuvre; c'étaient ceux de gens qui s'excitaient à bien combattre. Les Athéniens criaient qu'on forçât le passage; que pour sauver ses jours, et revoir sa patrie, c'était plus que jamais le moment d'avoir du cœur: les Syracusains et leurs alliés, qu'il était beau d'empêcher l'ennemi de fuir, et glorieux à chacun des combattans d'ajouter par la victoire à la puissance de son pays. Si les généraux voyaient, dans l'une ou l'autre flotte, un navire reculer sans nécessité, ils appelaient le triérarque par son nom. Du côté des Athéniens, ils lui demandaient s'il aimait donc mieux une terre couverte de ses plus cruels ennemis que la mer dont il avait acquis l'empire au prix de tant de travaux; du côté des Syracusains, s'il fuyait les Athéniens qui prenaient eux-mêmes la fuite, et si l'on ne savait pas qu'ils ne cherchaient qu'à s'échapper à quelque prix que ce fût.

LXXI. Les troupes des deux partis qui étaient restées à terre, suspendues entre l'espérance et la crainte, tant que l'avantage fut balancé, étaient dans la plus terrible agitation d'esprit: les Syracusains, dans le désir d'acquérir encore plus de gloire; les Athéniens, dans la crainte de maux plus cruels encore que ceux qu'ils éprouvaient. Toute leur fortune était sur leurs vaisseaux, et rien ne peut égaler la crainte que leur causait l'avenir; d'autant plus tourmentés que chacun voyait de terre le combat sous un aspect différent. Le spectacle n'était pas d'une grande étendue; mais tous ne pouvaient regarder au même endroit à la fois. Ceux qui voyaient leur parti victorieux prenaient courage et priaient les dieux de ne pas les priver de leur salut. D'autres fixaient les yeux sur un endroit où l'on avait du désavantage; ils criaient, ils versaient des larmes; et, d'après ce qui frappait leurs regards, ils étaient plus consternés que ceux qui se trouvaient dans l'action. D'autres avaient la vue d'un combat qui, des deux parts, se soutenait opiniâtrément avec égalité; les mouvemens de leurs corps exprimaient leurs craintes et le trouble de leur âme, et dans leur horrible anxiété, toujours ils se voyaient sur le point de

se sauver ou de périr. Tant que la victoire fut disputée, ce fut dans l'armée athénienne des lamentations, des cris : nous sommes vainqueurs, nous sommes vaincus; et toutes les sortes d'exclamations que, dans un grand danger, doit faire entendre une troupe nombreuse.

On était à peu près dans la même agitation sur les vaisseaux, quand enfin les Syracusains prirent une supériorité décidée, mirent les Athéniens en fuite, les poussèrent vivement, et les poursuivirent à grands cris au rivage. Tous les guerriers de la flotte qui ne furent pas faits prisonniers en mer prirent terre où ils purent et regagnèrent le camp. L'armée de terre n'était plus partagée entre des sentimens divers : tous également, consternés de leur malheur, ne faisaient entendre que des sanglots, que des gémissemens. Les uns couraient à la défense des vaisseaux; les autres, à celle de ce qui restait des retranchemens; d'autres, et c'était le plus grand nombre, n'étaient occupés que d'eux-mêmes et des moyens de se sauver. Il ne se vit jamais un plus profond abattement. Leur situation était à peu près semblable à celle des Lacédémouiens à Pylos, quand leur flotte était détruite, et qu'ils perdaient avec elle les hommes qui étaient passés à Sphactérie. Les Athéniens désespéraient de pouvoir se sauver par terre, à moins de quelque événement inopiné.

LXXII. Le combat avait été opiniâtre, et, des deux côtés, on avait fait de grandes pertes d'hommes et de vaisseaux. Les vainqueurs, Syracusains et alliés, recueillirent les morts et les débris des navires, retournèrent dans leur ville, et dressèrent un trophée. Les Athéniens, abattus de l'excès de leurs maux, ne songèrent pas même à réclamer leurs morts ou les débris de leur flotte, ils ne pensaient qu'à se retirer dès l'arrivée de la nuit.

Démosthène vint trouver Nicias, et lui proposa de couvrir de troupes le reste des bâtimens, et de forcer, s'il était possible, le passage, au lever de l'aurore. Il représentait qu'ils avaient encore plus de vaisseaux capables de tenir la mer que les ennemis; car il leur en restait bien soixante, et ceux-ci en avaient moins de cinquante. Nicias était du même avis; mais quand ils voulurent en venir à l'exécution, les équipages refusèrent le service. Frappés de leur défaite, ils ne se croyaient plus capables de vaincre :

tous n'avaient qu'une même pensée, celle de faire leur retraite par terre.

LXXIII. Hermocrate de Syracuse se douta de leur dessein. Il lui semblait terrible qu'une armée si peu nombreuse opérât par terre sa retraite, pût s'arrêter dans quelque autre endroit de la Sicile, et concevoir le projet de leur faire encore la guerre. Il va trouver les magistrats, leur communique ses pensées, représente qu'il ne faut pas souffrir que les Athéniens leur échappent pendant la nuit; qu'il faut que tous les Syracusains, que tous les alliés sortent, bouchent les issues, occupent les défilés, y fassent la garde. Les magistrats pensaient absolument comme lui, et trouvaient ces mesures nécessaires; mais ils ne croyaient pas qu'un peuple livré à la joie, qui avait besoin de repos, surtout dans un jour de fête (car c'était précisément ce jour-là que tombait celle d'Hercule), pût obéir aisément. Dans la joie de la victoire, la plupart célébraient la fête en buvant, et il n'était rien qu'on pût moins s'attendre à leur persuader que de prendre les armes et de sortir contre l'ennemi. Les magistrats regardaient cette difficulté comme insurmontable, et Hermocrate ne put les faire changer d'idée; mais voici la ruse qu'il imagina. Dans la crainte que les Athéniens ne franchissent à loisir, pendant la nuit, la partie la plus difficile de la route, il fit passer à leur camp, vers la chute du jour, quelques-uns de ses amis avec des cavaliers. Ils s'approchèrent à la distance du port de la voix, et appelèrent comme s'ils eussent été amis des Athéniens; car il y avait des Syracusains qui venaient donner des avis à Nicias sur ce qui se passait dans la ville. Ils firent dire à ce général de ne pas mettre son armée en marche cette nuit, parce que les ennemis gardaient les routes, mais de se préparer tranquillement à faire sa retraite le lendemain. Leur commission remplie, ils partirent. Ceux qui les avaient écoutés firent leur rapport aux généraux.

LXXIV. Ceux-ci restèrent tranquilles pendant la nuit, sans soupçonner que ce fût un avis insidieux. Comme ils n'étaient pas partis sur-le-champ, ils jugèrent encore à propos de s'arrêter le lendemain¹, pour que les soldats, autant que les conjectures le permettaient, eussent le temps de prendre les choses les plus néces-

¹ 31 août.

saires, seulement ce que le corps exige, car on laissait tout le reste. Gylippe et les Syracusains sortirent avec de la cavalerie, prirent de l'avance, embarrasèrent les chemins qu'on pouvait croire que prendraient les ennemis, gardèrent les passages des ruisseaux et des rivières, et se mirent en ordre pour les recevoir dans les endroits où ils le jugèrent à propos. On mit en mer pour écarter de la côte les vaisseaux ennemis; on en brûla quelques-uns en petit nombre, que les Athéniens avaient eu dessein de brûler eux-mêmes; les autres, partout où on les trouva, furent tranquillement remorqués près de la ville, sans que personne y mit obstacle.

LXXV. Quand Nicias et Démosthène crurent avoir fait assez d'apprêts, ils donnèrent l'ordre du départ; c'était le surlendemain du combat naval¹. Ce qu'il y avait de terrible dans cette retraite, ce n'était pas seulement de la faire après avoir perdu toute la flotte, ni de ce qu'au lieu d'une grande espérance il ne restait à l'armée ni à la république elle-même que des dangers; mais le camp qu'on abandonnait offrait aux regards le plus triste spectacle, et à l'âme les plus douloureux sentimens. Les morts restaient sans sépulture, et celui qui voyait étendu sur la terre un infortuné qu'il avait chéri, éprouvait une affliction mêlée de terreur. Malades ou blessés, les vivans qu'on abandonnait, bien plus à plaindre que les morts, inspiraient encore bien plus de regrets. Ils priaient, ils gémissaient, ils réduisaient l'armée au désespoir, demandant qu'on daignât les emmener, implorant à grands cris ceux de leurs parens, de leurs amis qui s'offraient à leurs regards. Ils se suspendaient à leurs compagnons de tentes. Ils les suivaient, tant que pouvaient le leur permettre leurs forces languissantes, et quand enfin elles les abandonnaient, ils attestaient les dieux, ils poussaient des gémissemens; l'armée fondait en larmes et tombait dans une déchirante perplexité. Elle avait peine à s'éloigner de cette terre ennemie où elle avait souffert tant de maux qu'elle ne pouvait assez déplorer; mais dans l'obscurité de l'avenir, elle en attendait de plus cruels encore. On était dans l'accablement, on se faisait réciproquement des reproches. Il semblait voir des malheureux fuyant d'une ville prise

d'assaut, et même d'une ville considérable, car ils n'étaient pas moins de quarante mille. Tous emportaient ce qu'ils pouvaient, suivant le besoin; les hoplites eux-mêmes et les cavaliers, manquant de valets ou de confiance, se chargeaient, contre l'usage, de leurs munitions qu'ils portaient avec leurs armes. Les valets avaient déserté, quelques-uns depuis long-temps, la plupart à l'instant même. Ce qu'on emportait n'était pas même suffisant; car, dans le camp, il ne restait plus de subsistances. Cet allègement des malheurs, qui consiste à les partager avec un grand nombre d'infortunés, ne semblait point facile à recevoir dans un tel désastre. Et d'ailleurs, de quel éclat, de quel orgueil, dans quelle extrémité, dans quel opprobre on était tombé! Quelle différence entre cette armée qui était venue dans le dessein d'asservir les autres, et celle qui se retirait avec la crainte de tomber elle-même dans l'esclavage! C'était au chant des pœans, au bruit des vœux de leurs concitoyens, qu'ils étaient sortis d'Athènes; ils se retiraient, n'entendant plus que des paroles de funeste augure. Ils marchaient à pied, au lieu d'être portés sur leurs vaisseaux, et toute leur attention n'était plus tournée que vers le service de terre. Mais, en comparaison de l'horreur des dangers suspendus sur leurs têtes, tous ces maux leur semblaient encore supportables.

LXXVI. Nicias, qui voyait l'accablement de son armée et l'état où elle se trouvait réduite, se fit voir à la tête des soldats; il les exhortait, il les encourageait par des motifs tirés des circonstances. Il parlait même à chacun de ceux à qui il s'adressait d'une voix encore plus forte qu'à l'ordinaire, parce qu'il était fort animé, et qu'en parlant aussi haut qu'il lui était possible, il voulait faire plus d'impression.

LXXVII. « Dans l'extrémité même où nous sommes réduits, ô Athéniens et alliés, il faut encore avoir de l'espérance : d'autres se sont sauvés de dangers encore plus terribles. Ne nous reprochons pas trop violemment à nous-mêmes nos désastres et tous ces maux que nous n'avons pas mérités. Je ne suis pas moi-même plus vigoureux qu'aucun de vous; vous voyez en quel état m'a jeté la maladie : dans ma vie privée et publique, je n'ai pas été moins heureux qu'aucun autre; et je partage maintenant un même péril avec les plus misérables. Cependant je me

¹ 1^{er} septembre.

suis acquitté de tous les devoirs religieux que prescrivent les lois, et je me suis montré juste et généreux envers les hommes. Voilà ce qui, dans les maux que nous éprouvons, me donne, pour l'avenir, du courage et de l'espérance. Ces malheurs que nous n'avons pas mérités nous effraient : ils cesseront peut-être. Nos ennemis ont eu désormais assez de bonheur ; et si c'est contre la volonté de quelque dieu que nous avons fait la guerre, nous sommes assez punis. D'autres avant nous se sont montrés agresseurs : ils avaient fait de ces fautes que comporte l'humanité ; ils n'ont souffert que des maux supportables. Nous pouvons espérer aussi que les dieux vont nous traiter avec plus de clémence : car nous sommes plus dignes de leur pitié que de leur haine. En vous regardant vous-mêmes, et voyant en quel nombre vous êtes, bien armés, et marchant en bon ordre, ne vous abandonnez pas à trop de frayeur. Songez que partout où vous vous arrêterez, vous formez une cité puissante, et qu'il n'est aucune république de la Sicile capable de vous résister aisément si vous l'attaquiez, ni de vous chasser si vous formiez un établissement. Observez, dans la marche, de vous tenir sur vos gardes, et toujours en bon ordre. En quelque lieu que vous soyez obligés de combattre, n'ayez qu'une seule pensée ; c'est que ce lieu sera votre patrie, votre ville. Nous marcherons jour et nuit, car nous n'avons que peu de vivres. Si nous gagnons quelque endroit de la Sicile où nous ayons des amis (et nous sommes assurés de leur fidélité, par la crainte qu'inspirent les Syracusains), soyez certains dès lors que vous êtes en sûreté. Déjà des messages ont été expédiés dans ces villes : elles sont priées de venir à notre rencontre, de nous apporter des subsistances. En un mot, sachez que l'absolue nécessité vous impose d'avoir du courage, parce qu'il n'est près de vous aucun asile où vous puissiez vous sauver si vous manquez de vigueur. Mais si vous pouvez maintenant vous soustraire aux ennemis, vous qui n'êtes pas citoyens d'Athènes, vous reverrez les objets de vos désirs ; et vous, Athéniens, vous relèverez la puissance tombée de la république. Ce sont les hommes qui constituent les villes, et non des murailles et des vaisseaux vides.»

LXXVIII. C'était ainsi que Nicias exhortait son armée en la parcourant ; et s'il voyait quel-

que part des soldats dispersés et hors de leurs rangs, il les rassemblait et les mettait en bon ordre. Démosthène tenait à peu près les mêmes discours aux troupes qu'il commandait. La division aux ordres de Nicias marchait en bataillon carré ; celle de Démosthène suivait : les bagages et la multitude étaient placés au milieu des hoplites. Arrivés au passage de l'Anapus, ils trouvèrent, sur le bord de ce fleuve, un détachement de Syracusains et d'alliés rangés en bataille : ils le repoussèrent, se rendirent maîtres des passages, et continuèrent d'avancer. Mais la cavalerie syracusaine ne cessait de les harceler, et les troupes légères tiraient sur eux. Ils franchirent dans cette journée à peu près quarante stades, et passèrent la nuit près d'un tertre. Ils se remirent en marche le lendemain de bonne heure¹, firent environ vingt stades, et descendirent dans une plaine : c'était un endroit habité ; ils y campèrent à dessein d'en tirer quelques vivres et de l'eau pour emporter avec eux : car ils en avaient peu pour la route qu'ils avaient à faire, et qui était d'un grand nombre de stades. Cependant les Syracusains se portèrent en avant, et murèrent le passage que leurs ennemis devaient franchir : c'était une éminence forte par elle-même, et des deux côtés étaient des ravins escarpés et profonds. On l'appelait le roc Acrée. Le lendemain, les Athéniens s'avancèrent² ; la cavalerie et les troupes légères de Syracuse étaient nombreuses ; elles les arrêtaient, leur lançaient des traits, voltigeaient autour d'eux. Les Athéniens soutinrent long-temps le combat : ils retournèrent ensuite au camp d'où ils étaient partis ; mais ils ne purent s'y procurer des vivres, la cavalerie ne leur permettait plus de s'écartier.

LXXIX. Ils reprirent leur marche le matin³, et s'ouvrirent de vive force le passage jusqu'au tertre fortifié. Là ils trouvèrent devant eux, au haut du rempart, l'infanterie disposée sur un ordre profond ; car le lieu était étroit. Ils attaquèrent le mur ; mais ils étaient accablés de traits ; les ennemis, rangés en amphithéâtre, pouvaient tirer en grand nombre à la fois, et ces traits, lancés d'en haut, en étaient plus pénétrants. Ils ne purent forcer la muraille, et firent leur retraite. Pendant qu'ils prenaient du repos, il survint du tonnerre et de la pluie, comme il

¹ 2 septembre. — ² 3 septembre. — ³ 4 septembre.

a coutume d'arriver en été aux approches de l'automne. Cependant la consternation en fut augmentée; ils croyaient que tous ces événements se réunissaient pour les perdre.

Gylippe et les Syracusains profitèrent de leur repos pour envoyer des troupes élever, derrière eux, un mur sur le chemin par lequel ils étaient venus; mais les Athéniens firent partir un détachement pour s'opposer à ce travail. Toute l'armée se rapprocha de la plaine et passa la nuit en chemin: le lendemain ils marchèrent en avant¹; mais les ennemis les entourèrent de toutes parts, et en blessèrent un grand nombre. Ils reculaient quand les Athéniens s'avançaient; ils fondaient sur eux quand ils les voyaient reculer. Ils pressaient surtout les derniers rangs afin de répandre l'effroi dans toute l'armée, pour peu qu'ils les pussent obliger à fléchir. Cette manœuvre dura long-temps; les Athéniens tinrent ferme. Ils firent ensuite une marche de cinq à six stades², et se reposèrent dans la plaine: les Syracusains s'éloignèrent, et regagnèrent leur camp.

LXXX. L'armée était réduite à la dernière misère; on manquait de munitions de toute espèce, et dans le grand nombre d'attaques qu'on avait souffertes, bien des soldats avaient été blessés. Nicias et Démosthène jugèrent à propos d'allumer, pendant la nuit, un grand nombre de feux, et d'emmener l'armée, non par le chemin qu'on avait d'abord résolu de suivre, mais du côté de la mer, par une route opposée à celle où les attendait l'ennemi; elle ne conduisait pas à Catane, mais elle prenait de l'autre côté de la Sicile, et menait à Camarina, à Géla, à d'autres villes grecques et barbares situées dans cette partie de l'île. Les feux furent allumés, et l'on partit de nuit. Les troupes éprouvèrent des terreurs paniques, comme il arrive dans toutes les armées, surtout dans les armées considérables, et encore plus pendant la nuit, quand il faut marcher à travers le pays des ennemis et dans leur voisinage. La division de Nicias, qui formait l'avant-garde, continua de marcher, et prit beaucoup d'avance. Celle de Démosthène, qui formait à peu près la moitié de l'armée, se coupa, et marcha en désordre. Cependant, au point du jour³, ils parvinrent au bord de la mer,

¹ 5 septembre.

² Moins d'un quart de lieue. — ³ 6 septembre.

priront la route qu'on appelle hélorine, et s'avancèrent pour gagner le fleuve Cacyparis: ils voulaient en suivre le cours, et pénétrer dans le milieu des terres. Ils espéraient, par cette route, rencontrer les Sicules qu'ils avaient mandés. Parvenus au fleuve, ils y trouvèrent un détachement qui élevait un mur, et plantait des pilotis, pour leur couper le passage. Ils parvinrent à le forcer et passèrent. Les commandans leur firent continuer la marche, vers un autre fleuve, qu'on nomme Érinéum.

LXXXI. Cependant, avec le jour, les Syracusains et les alliés reconnurent l'évasion des Athéniens: la plupart accusaient Gylippe d'avoir bien voulu les laisser échapper. Ils n'eurent pas de peine à savoir de quel côté ils avaient pris; on se mit aussitôt à leur poursuite, et on les atteignit à l'heure du dîner. La division aux ordres de Démosthène était la dernière, parce qu'elle avait marché plus lentement, et avec moins d'ordre, et qu'elle s'était troublée pendant la nuit. Les ennemis la joignirent, et aussitôt ils l'attaquèrent. La cavalerie n'eut pas de peine à investir ces troupes dispersées et à les mettre à l'étroit. La division de Nicias était en avant, à cent cinquante stades plus loin¹. Il l'avait conduite avec plus de célérité, pensant que, dans une telle circonstance, s'arrêter volontairement et livrer des combats, n'est pas le moyen de se sauver; mais qu'il faut avancer le plus vite que l'on peut, et ne se pas battre sans y être forcé. Démosthène avait plus à souffrir et avec moins de relâche: parti le dernier, c'était lui que pressait l'ennemi. Quand il reconnut qu'on le poursuivait, il songea moins à s'avancer qu'à se mettre en ordre de bataille, et pendant qu'il perdait du temps, il fut enveloppé, et tomba lui-même dans le plus grand trouble, ainsi que ses soldats. Renfermés dans un endroit environné de murailles, que traversait un chemin, et où se trouvaient de grandes plantations d'oliviers, ils étaient de toutes parts accablés de traits. Les Syracusains aimaient mieux escarmoucher ainsi que d'en venir à un combat en règle; car se risquer contre des hommes au désespoir, c'est les favoriser, et travailler contre soi-même. Ils pensaient à se ménager; assurés désormais de la fortune, ils ne voulaient pas risquer de la perdre

¹ Plus de cinq lieues.

par quelque événement, et comptaient bien, sans changer de manœuvre, vaincre les ennemis et s'en rendre maîtres.

LXXXII. Ils tirèrent de tous côtés pendant le jour. Quand enfin Gylippe et les Syracusains virent les ennemis accablés de blessures et de fatigue, ils envoyèrent offrir la liberté à ceux des insulaires qui voudraient passer de leur côté. Il y en eut de quelques villes qui passèrent, mais en petit nombre. Il se fit ensuite une convention avec tout le reste de l'armée. Les soldats devaient remettre leurs armes, et l'on s'engageait à leur laisser la vie, sans pouvoir y attenter ni par des moyens violens, ni par les chaînes, ni par le refus du plus absolu nécessaire. Tous se rendirent au nombre de six mille; ils livrèrent tout l'argent qu'ils avaient, le jetèrent dans des boucliers, et en remplirent quatre. On les conduisit aussitôt à la ville. Nicias et ses troupes parvinrent le même jour au fleuve Érinéum, gagnèrent une hauteur et y campèrent.

LXXXIII. Les Syracusains l'atteignirent le lendemain¹; ils lui apprirent que Démosthène s'était rendu, et l'engagèrent à suivre cet exemple; mais il ne voulait pas croire ce rapport, et il obtint la permission d'envoyer un cavalier s'en assurer. Quand cet homme, à son retour, le lui eut confirmé, il fit déclarer à Gylippe et aux Syracusains, par un héraut, qu'il était prêt à stipuler au nom d'Athènes qu'elle leur rembourserait les frais de la guerre, à condition qu'ils laisseraient partir son armée. Il convenait de leur donner en otages, jusqu'au paiement de la somme, des citoyens d'Athènes, un homme par talent. Les Syracusains et Gylippe n'acceptèrent pas cette proposition; ils attaquèrent les Athéniens, les enveloppèrent et tirèrent sur eux jusqu'au soir. Ceux-ci souffraient de la grande disette de vivres et de toute autre munition; cependant ils voulurent profiter, pour partir, du repos de la nuit. Ils prirent leurs armes; les Syracusains s'en aperçurent et chantèrent le paean. Les Athéniens, voyant qu'ils ne pouvaient cacher leur retraite, quittèrent les armes, à l'exception de trois cents hommes qui forcèrent la garde, et allèrent pendant la nuit où ils purent.

LXXXIV. Le jour venu, Nicias mit en marche son armée². Les Syracusains et les alliés conti-

naient de les harceler de toutes parts, ne cessant de tirer des flèches et de lancer des javalots. Cependant les Athéniens s'avançaient vers le fleuve Assinare, toujours tourmentés par les chocs répétés d'une nombreuse cavalerie, et par une multitude de troupes; mais dans l'espérance d'être plus tranquilles, s'ils pouvaient passer le fleuve: d'ailleurs, le tourment de la soif les y attirait. Ils y parvinrent; tous s'y précipitèrent en désordre, c'était à qui passerait le premier. Les ennemis les pressaient et rendaient le passage difficile. Obligés de se serrer en avançant, ils tombaient les uns sur les autres et se foulaient aux pieds. Se heurtant contre les javalots de leurs voisins, s'embarrassant dans les ustensiles, les uns se tuaient aussitôt, les autres étaient emportés par le courant. Les bords étaient escarpés; les Syracusains avaient gagné l'autre rive; ils tiraient d'en haut sur des infortunés, livrés la plupart au plaisir d'étancher leur soif; et qui se mettaient eux-mêmes en désordre dans un fleuve profond. Ils y descendirent, et firent un grand carnage des malheureux qui s'y étaient plongés. Bientôt l'eau fut troublée; mais toute bourbeuse et sanglante, on la buvait encore, on se la disputait les armes à la main.

LXXXV. Enfin les morts étaient entassés dans le fleuve, l'armée était défaite: les uns avaient péri dans la rivière; les autres, atteints dans leur fuite par la cavalerie. Nicias se rendit à Gylippe; il avait en lui plus de confiance qu'aux Syracusains. Il se remit à la discrétion des Lacédémoniens et de ce général, en les priant d'arrêter le carnage. Gylippe alors ordonna de faire les Athéniens prisonniers. On emmena vivans tous ceux que les Syracusains n'avaient pas cachés; ils en avaient caché beaucoup. On envoya à la poursuite des trois cents qui avaient échappé à la garde pendant la nuit; ils furent arrêtés. Le nombre de ceux qui furent pris en masse, et qui étaient prisonniers de l'état n'était pas considérable. Ceux qui furent dérobés par des particuliers étaient en grand nombre. La Sicile en fut remplie. Ils n'appartenaient point à l'état, parce qu'ils ne s'étaient pas rendus sur une convention, comme les soldats de Démosthène. Il y eut beaucoup de morts: cette action ne fut pas moins meurtrière qu'aucune autre de cette guerre. Il avait aussi péri bien du monde dans les attaques continuelles

¹ 7 septembre.

² 8 septembre.

que les Athéniens avaient supportées dans la marche. Cependant beaucoup s'évadèrent, les uns sur-le-champ, les autres qui parvinrent à se sauver dans la suite, après avoir été réduits en esclavage. Catane était leur refuge.

LXXXVI. Les Syracusains et les alliés se réunirent; ils prirent le plus qu'il leur fut possible d'hommes et de dépouilles, et retournèrent à la ville. Tous les prisonniers furent déposés dans les carrières, parce que l'on croyait plus facile de les y garder. On fit mourir Nicias et Démosthène contre l'intention de Gylippe. Il regardait comme une belle récompense de ses travaux guerriers d'amener à Lacédémone, avec les autres marques de ses victoires, les généraux ennemis. L'un, Démosthène, était l'homme que les Lacédémoniens haïssaient le plus pour le mal qu'il leur avait fait à Sphactérie et à Pylos; ils aimaient Nicias pour les services qu'alors il leur avait rendus. Il avait montré beaucoup de zèle pour les prisonniers de l'île, et c'était lui qui avait déterminé les Athéniens à conclure l'accord qui leur avait procuré la liberté. Ces bons offices lui avaient mérité la bienveillance des Lacédémoniens, et c'était avec une pleine confiance qu'il s'était remis à la foi de Gylippe. Mais des Syracusains le craignaient, comme on disait dans le temps, parce qu'ils avaient eu des intelligences avec lui; s'il était mis à la torture, il pouvait leur donner de l'inquiétude au milieu de leur prospérité. D'autres, et surtout les Corinthiens, appréhendaient qu'étant riche, il ne séduisît des gens qui le feraient échapper, et qu'il ne parvînt à leur susciter encore de nouvelles affaires. Ils gagnèrent les alliés et le firent mourir: telles furent, à peu près, les causes de sa perte; l'homme de son temps qui, de tous les Grecs, méritât le moins, par sa piété, d'éprouver un pareil sort.

LXXXVII. Les Syracusains commencèrent par traiter fort durement les prisonniers qui étaient dans les carrières. Déposés dans un lieu profond et découvert, ces malheureux furent d'abord tourmentés par la chaleur du soleil et par un air étouffant; ensuite les nuits fraîches de l'automne, changeant leurs souffrances en des souffrances contraires, leur causèrent de nouvelles maladies¹. Ils étaient forcés de satisfaire, dans

un lieu très resserré, à toutes les nécessités de la vie. Les morts mêmes y étaient entassés: les uns étaient morts de leurs blessures, les autres des variations qu'ils avaient éprouvées. On y respirait une odeur insupportable, et les prisonniers étaient à la fois tourmentés de la soif et de la faim. On leur donna par homme, pendant huit mois, une cotyle d'eau et deux de blé¹. Ils supportèrent enfin tous les maux qu'on doit souffrir dans un tel lieu. Ils furent ainsi resserrés pendant soixante-dix jours. Ensuite on ne garda que les Athéniens et ceux de Sicile et d'Italie, qui avaient porté les armes avec eux; le reste fut vendu. On ne saurait dire exactement le nombre des hommes qui furent faits prisonniers; mais il ne se monta pas à moins de sept mille. Ce fut le plus cruel désastre que les Grecs souffrirent dans cette guerre. Ce fut aussi, à mon jugement, de tous les événements qu'aient éprouvés les Grecs, et dont on ait conservé le souvenir, le plus glorieux pour les vainqueurs, le plus funeste pour les vaincus. Ceux-ci, entièrement défaits, n'eurent, à aucun égard, de faibles maux à souffrir; ce fut une destruction complète: armée, vaisseaux, il n'est rien qu'ils ne perdirent; et d'une multitude innombrable, il ne revint chez eux que bien peu d'hommes². Tels furent les événements qui arrivèrent en Sicile.

¹ *Cotyle*, κοτύλη, signifie le creux de la main, et ce nom a été donné à une mesure. (Pollux, *onomast.* Athénée, liv. xi, chap. viii.) Il semblerait de là que cette mesure devait être à peu près égale à ce qui peut tenir dans le creux de la main. Thucydide nous fait entendre qu'elle était petite, et que les alimens et la boisson qu'on donnait aux prisonniers suffisaient à peine à les soutenir. Nous pouvons nous en tenir à cette idée, sans chercher ce qu'était précisément cette mesure.

Aristophane était contemporain de la funeste expédition de Sicile. Dans sa comédie de *Plutus*, un valet dit à sa maîtresse qui aimait le vin, comme la plupart des Athéniennes: « En moins de temps que vous n'en mettriez à boire dix cotyles de vin, *Plutus* a recouvré la vue; » pour dire qu'il l'a recouvrée en un instant.

Καὶ πρὶν σε κότυλας ἐκπίειν οἴνου δέκα,
Ὁ Πλούτος ἢ δισκοῖν', ἀνεστῆται βλεπόν.

² Plusieurs Athéniens, vendus comme esclaves, se rendirent agréables à leurs maîtres, qui leur donnèrent la liberté. D'autres, encore plus heureux, savaient des scènes du pathétique Euripide: ils les récitèrent avec la sensibilité qu'inspirent les vers de ce poète, et que leur inspiraient encore bien mieux leurs malheurs. Les riches Syracusains, qui avaient du goût pour la poésie, ou qui voulaient capter la réputation d'en avoir, achetèrent ces

¹ Après le 13 octobre.

LIVRE HUITIÈME.

I. ¹ Quand cette nouvelle fut apportée à Athènes, on refusa long-temps de croire, même sur le témoignage des guerriers de la première distinction qui étaient échappés au combat, que la défaite eût été si générale. Mais, quand la vérité fut enfin connue, on prit en haine les orateurs dont les voix réunies avaient inspiré tant de zèle pour l'expédition, comme si le peuple lui-même ne l'avait pas autorisée de son suffrage. Les publicateurs d'oracles, les devins, et tous ceux qui, échauffant son enthousiasme, avaient fait croire que l'on se rendrait maître de la Sicile, furent les objets de l'indignation publique. On n'avait, de toutes parts, que des sujets de douleur; et au désastre que l'on venait d'éprouver, se joignait la terreur et la plus profonde consternation. D'un côté, chacun avait à gémir en particulier sur ses pertes, et la république à regretter cette multitude d'hoplites, de cavaliers, cette jeunesse florissante qu'elle n'était plus en état de remplacer; de l'autre, on ne voyait plus dans les chantiers de vaisseaux en état de tenir la mer, plus d'argent dans le trésor, plus de matelots pour la flotte, et dans l'état où l'on se trouvait réduit, on perdait toute espérance de salut. On imaginait voir à l'instant les ennemis de Sicile, après une telle victoire, aborder au Pirée; ceux de la Grèce, avec un appareil deux fois plus formidable qu' auparavant, tourner par terre et par mer leurs efforts contre l'Attique, et les alliés de la république soulevés l'attaquer avec eux. On décida cependant qu'il fallait résister, autant que le

prisonniers, les reçurent honorablement dans leurs maisons et leur permirent enfin de retourner dans leur patrie. Ces captifs, dont le génie d'Euripide avait payé la rançon, se rendirent à la maison de leur bienfaiteur, et les larmes de leur reconnaissance furent le prix le plus flatteur qu'aucun favori des muses ait jamais pu remporter. (Plutarch. *in Nicid.*)

¹ Dix-neuvième année de la guerre du Péloponnèse, quatrième année de la quatre-vingt-onzième olympiade, quatre cent treize ans avant l'ère vulgaire.

permettraient les ressources qu'on avait encore, équiper même des flottes, se procurer, d'où on le pourrait, des bois de construction et de l'argent, se mettre en sûreté du côté des alliés, tenir surtout l'Eubée en respect, et faire des réductions sur les dépenses intérieures. Il fut aussi résolu qu'on élirait un conseil de vieillards qui les premiers ouvriraient leur avis sur les affaires actuelles, comme l'exigeaient les circonstances. Enfin (car c'est ainsi que le peuple a coutume de faire) on était prêt, dans la terreur subite qui frappait les esprits, à mettre le bon ordre dans toutes les parties du gouvernement. Ce qu'on venait de résoudre, on le mit à exécution, et l'été finit.

II. L'hiver suivant ¹, tous les courages furent exaltés dans la Grèce par le désastre affreux que les Athéniens venaient d'éprouver en Sicile. Ceux même qui n'étaient dans l'alliance de l'un ni de l'autre parti, croyaient ne devoir plus se dispenser de prendre les armes, sans y être même invités; ils voulaient marcher volontairement contre Athènes, persuadés, chacun en particulier, que les armées de cette république seraient venues fondre sur eux si les affaires de Sicile avaient prospéré; que d'ailleurs on verrait bientôt finir cette guerre, et qu'il serait beau d'y avoir eu quelque part. Les alliés des Lacédémoniens sentaient plus d'ardeur que jamais à terminer promptement les maux qu'ils enduraient; mais surtout les sujets d'Athènes, même sans consulter leurs forces, étaient prêts à se soulever; jugeant les choses d'après la passion qui les animait, ils se refusaient à toutes les raisons de croire qu'elle serait encore, l'année suivante, en état de se soutenir. Toutes ces circonstances inspiraient de l'audace à Lacédémone, et ce qui lui en donnait plus que tout le reste, c'est que, sans doute, elle allait voir, dès le retour du printemps, s'unir à ses efforts les

¹ Après le 13 octobre.

alliés de Sicile, avec une puissance formidable, obligés, par la nécessité même, d'unir leurs vaisseaux à ses flottes. De toutes parts, flattée des plus belles espérances, elle croyait devoir, sans hésiter, reprendre les armes. Elle se représentait que cette guerre heureusement terminée, elle serait à l'abri, pour l'avenir, des dangers qu'elle aurait éprouvés de la part des Athéniens, s'ils avaient ajouté la domination de Sicile à leur puissance, et que, les détruisant eux-mêmes, elle deviendrait paisiblement la dominatrice de toute la Grèce.

III. Agis, dans ce même hiver ¹, partant de Décélie avec quelques troupes, recueillit, pour l'entretien de la flotte, les contributions des alliés. Il gagna le golfe de Malée, fit un grand butin sur les OËtæens, anciens ennemis de sa nation, et le convertit en argent; il obligea aussi à lui donner des otages, et à payer des contributions pécuniaires, les Phtliotes achéens, et les autres peuples de cette contrée, sujets de la Thessalie, quoique les Thessaliens se plaignissent de ces attentats, et ne les souffrirent qu'avec peine. Il déposa les otages à Corinthe, et tâcha d'obtenir l'alliance de cette république. Les Lacédémoniens soumièrent les villes à construire cent vaisseaux. Ils s'obligèrent eux-mêmes à en fournir vingt-cinq, ainsi que les Bœotiens, et en demandèrent quinze aux Phocéens, le même nombre aux Arcades, aux Pelléniens et aux Sicyoniens, dix aux Mégariens, aux Trézéniens, aux Épidauriens et aux Hermioniens. Ils firent tout le reste de leurs dispositions, pour ne pas tarder d'ouvrir la campagne dès l'entrée du printemps.

IV. Les Athéniens ², comme ils l'avaient résolu, se procurèrent aussi, pendant l'hiver, des bois de construction, mirent des vaisseaux sur le chantier, et fortifièrent Sunium, pour que les bâtimens qui leur apportaient des subsistances pussent traverser sans danger. Ils abandonnèrent le fort qu'ils avaient élevé dans la Laconie, lorsqu'ils étaient passés en Sicile, et tout ce qui leur paraissait entraîner des dépenses superflues, se réduisant à l'épargne, et portant surtout leur attention du côté des alliés, dans la crainte qu'ils ne se livrassent à la défection.

¹ Un peu après le 13 octobre.

² Après le 13 octobre.

V. Pendant qu'on s'occupait ainsi de part et d'autre, et qu'on se livrait aux apprêts de la guerre avec la même ardeur que si l'on n'eût fait que la commencer, les peuples de l'Eubée, dans cet hiver même, furent les premiers à traiter avec Agis pour se détacher des Athéniens. Il accueillit leur proposition, et fit venir de Lacédémone, pour les commander, Alcamène, fils de Sténélaïdas, et Mélanthe. Ils arrivèrent, amenant avec eux environ trois cents néodamodes. Agis travaillait à leur préparer le passage, quand les Lesbiens se présentèrent aussi dans le dessein de se soulever contre Athènes. Les Bœotiens étaient d'intelligence avec eux, et Agis, à leur sollicitation, convint de suspendre ses desseins sur l'Eubée, et fit les dispositions nécessaires pour favoriser la défection des Lesbiens. Il leur donna, pour diriger leur dessein, Alcamène qui allait faire voile pour l'Eubée. C'était sans prendre les ordres de Lacédémone qu'il conduisait ces affaires; car tout le temps qu'il occupa Décélie, il fut maître, avec les forces qui lui étaient confiées, d'envoyer des troupes partout où il voulut, d'en faire des levées, et d'exiger des contributions en argent. On peut dire qu'à cette époque les alliés lui obéissaient bien plus qu'aux Lacédémoniens de Sparte; car, avec la puissance qu'il avait à ses ordres, on le craignait partout. Il embrassa les intérêts des Lesbiens. Les habitans de Chio et d'Érythres, qui n'étaient pas moins disposés à la défection, ne s'adressèrent point à lui, mais à Lacédémone. Un ambassadeur était avec eux de la part de Tissapherne, qui gouvernait les provinces maritimes au nom de Darius, fils d'Artaxerxès. Tissapherne excitait à la guerre les Péloponnésiens, et promettait de fournir la subsistance de l'armée ¹. Le roi venait de lui demander les tributs arriérés de sa satrapie, que les Athéniens ne lui avaient pas permis de faire payer aux villes grecques. Il espérait trouver plus aisément des contributions, quand il aurait abaissé la puissance d'Athènes, amener les Lacédémoniens à l'alliance du roi, et lui envoyer, mort ou vif, suivant l'ordre de ce prince, Amorgès, bâtard de Pisuthnès, qui s'était livré à la rébellion dans la Carie. Les habitans de Chio et Tissapherne agirent en cela de concert.

¹ Après le mois de janvier, et avant le 7 avril.

VI. Dans ces conjonctures, Calligite, fils de Laophon de Mégare, et Timagoras, fils d'Athénagoras de Cyzique, tous deux exilés de leur patrie, et qui avaient trouvé un asile auprès de Pharnabaze, fils de Pharnace, arrivent à Lacédémone. Ils étaient envoyés par Pharnabaze pour engager cette république à faire passer une flotte dans l'Hellespont. Il avait en vue, s'il était possible, de remplir les mêmes objets dont s'occupait Tissapherne; c'était de soulever contre Athènes les villes de son gouvernement pour en recevoir les tributs, et de se donner le mérite de faire entrer au plus tôt les Lacédémoniens dans l'alliance du roi. Comme les émissaires de Pharnabaze et ceux de Tissapherne négociaient séparément pour obtenir les mêmes choses, il y eut de vives contestations entre les Lacédémoniens, les uns voulant qu'on envoyât d'abord des vaisseaux et des troupes dans l'Ionie et à Chio, et les autres dans l'Hellespont. Cependant les sollicitations de Tissapherne et des habitans de Chio furent reçues bien plus favorablement: c'est qu'elles étaient soutenues par Alcibiade, qui, par ses pères, était étroitement lié d'hospitalité avec l'éphore Endius. Il résultait même de cette intimité, qu'un nom lacédémonien était adopté dans sa famille; car on appelait Endius, fils d'Alcibiade¹.

Les Lacédémoniens ne laissèrent pas d'envoyer d'abord à Chio un de leurs sujets², nommé Phrynis, pour reconnaître si cette république avait autant de vaisseaux qu'elle en annonçait, et si, d'ailleurs, ses moyens répondaient à ce qui en était publié. Le rapport fut qu'on ne leur avait annoncé que la vérité, et ils reçurent aussitôt dans leur alliance les habitans de Chio et ceux d'Érythres. Ils décrétèrent de leur envoyer quarante vaisseaux; et, d'après ce que les gens de Chio avaient déclaré, le pays n'en avait pas

¹ Le nom d'Alcibiade était lacédémonien. Ce fut celui du père d'Endius. L'un des aïeux du célèbre Alcibiade le prit par amitié pour le Lacédémonien qui le portait, et qui était son hôte. On n'est point d'accord, entre les savans, sur le premier des Athéniens qui prit ce nom: les uns pensent que ce fut l'aïeul de notre Alcibiade, et les autres, son bisaïeul.

² Le texte porte un *périœcien*, περιœκιον. C'était le nom qu'on donnait aux sujets dans le dialecte des Crétois. (Athenée, p. 263). Les Lacédémoniens avaient emprunté bien des expressions à ce dialecte, comme ils avaient emprunté aux Crétois un grand nombre de leurs institutions.

lui-même moins de soixante. Ils allaient en faire d'abord partir dix, avec Mélancrias qui en avait le commandement: mais comme il survint un tremblement de terre dans la Laconie, ils n'en appareillèrent que cinq au lieu de dix, et les mirent sous le commandement de Chalcidée au lieu de Mélancrias. L'hiver finit, ainsi que la dix-neuvième année de la guerre que Thucydide a écrite.

VII. Dès le commencement de l'été suivant¹, les habitans de Chio sollicitèrent avec empressement l'expédition de la flotte. Ils craignaient que les Athéniens ne vinssent à être informés de leurs négociations; car toutes avaient été conduites à l'insu d'Athènes. Les Lacédémoniens, sur leurs instances, dépêchèrent à Corinthe trois Spartiates pour faire passer promptement les vaisseaux par-dessus l'isthme, dans la mer qui regarde Athènes, et pour donner ordre que tous les bâtimens, tant ceux qu'Agis avait préparés pour Lesbos que les autres, fissent voile pour Chio. Là se trouvaient en tout trente-neuf vaisseaux des alliés.

VIII. Calligite et Timagoras refusèrent, au nom de Pharnabaze, de prendre part à cette expédition de Chio, et ne donnèrent pas les vingt talens² qu'ils avaient apportés pour l'envoi d'une flotte. Ils prirent la résolution de partir ensuite eux-mêmes avec d'autres vaisseaux.

Quand Agis vit les Lacédémoniens s'empresser d'aller d'abord à Chio, il ne crut pas devoir être lui-même d'un avis différent. Les alliés s'assemblèrent à Corinthe, et y tinrent conseil; ils conclurent de commencer par se rendre à Chio, sous le commandement de Chalcidée, qui avait équipé les cinq vaisseaux dans la Laconie, d'aller ensuite à Lesbos sous le commandement d'Alcamène, qu'Agis avait résolu d'y envoyer, et enfin de passer dans l'Hellespont. Cléarque, fils de Rhamphias, avait été désigné pour chef de cette dernière entreprise. Ils résolurent de transporter d'abord par-dessus l'isthme la moitié des vaisseaux, et de les expédier sur-le-champ, pour empêcher les Athéniens de faire plus d'attention à la flotte qui allait faire voile, qu'à celle qu'on

¹ Vingtième année de la guerre du Péloponnèse, quatrième année de la quatre-vingt-onzième olympiade, quatre cent treize ans avant l'ère vulgaire. Depuis le 8 avril.

² Cent huit mille livres.

transporterait dans la suite. Car, de ce côté, ils ne cherchaient pas à tenir leur navigation secrète, pénétrés de mépris pour l'impuissance d'Athènes, dont la marine ne se montrait en force nulle part. Cette résolution fut suivie, et l'on transporta sur-le-champ vingt-un vaisseaux.

IX. On pressait le départ ; mais les Corinthiens refusèrent de partager l'entreprise avant d'avoir célébré les jeux isthmiques qui tombaient dans cette circonstance. Agis ne s'opposa pas à leur laisser respecter la trêve qui devait durer autant que la solennité de cette fête ; mais il voulait que l'expédition de la flotte se fit sous son nom. Ils n'y consentirent pas ; l'affaire traîna en longueur, et c'est ce qui donna le temps aux Athéniens d'être mieux informés de la défection de Chio. Ils envoyèrent Aristocrate, l'un de leurs généraux, en porter leurs plaintes dans cette Ile. Les habitans nièrent le fait ; et comme alliés, ils reçurent ordre d'envoyer des vaisseaux pour gages de leur fidélité ; ils en firent partir sept. La raison de cet envoi, c'était que le grand nombre ne savait rien de ce qui se tramait, que les chefs, qui étaient dans le secret, ne voulaient pas se faire un ennemi du peuple avant d'avoir pris leurs sûretés, et qu'ils ne s'attendaient plus à voir arriver les Péloponnésiens qui tardaient à se montrer.

X. Cependant se célébraient les jeux isthmiques. Ils furent annoncés aux Athéniens, qui se rendirent à ce spectacle religieux. Ce fut alors qu'ils découvrirent plus clairement les projets des habitans de Chio. Aussitôt après leur retour, ils prirent des mesures pour que la flotte de Corinthe ne pût, à leur insu, partir de Cenchrées. Cette flotte, après la solennité, cingla pour Chio au nombre de vingt-une voiles. Alcamène la commandait. Les Athéniens mirent eux-mêmes en mer, vinrent à sa rencontre avec le même nombre de vaisseaux, et cherchèrent à l'amener en haute mer. Mais, comme il se passa bien du temps sans que les Péloponnésiens s'y laissassent attirer, et que même ils se retirèrent, les Athéniens firent aussi leur retraite ; car ils ne se faient pas aux navires de Chio qui faisaient partie de leur flotte. Ils en appareillèrent ensuite une autre de trente-sept voiles, atteignirent les ennemis qui naviguaient en côtoyant, et les poursuivirent jusqu'au Pirée, dans la campagne de Corinthe : c'est un port abandonné, qui

termine cette campagne du côté de l'Épidaurie. Les Péloponnésiens perdirent un vaisseau qui était au large, rallièrent les autres, et prirent terre. Les Athéniens, du côté de la mer, attaquèrent les vaisseaux, et firent en même temps une descente. Ils plongèrent les ennemis dans l'agitation et le désordre, brisèrent sur le rivage la plus grande partie des bâtimens, et tuèrent le commandant Alcamène. Eux-mêmes perdirent quelques-uns de leurs gens.

XI. Ils se séparèrent, laissèrent une quantité de vaisseaux suffisante pour tenir en respect ceux des ennemis, et gagnèrent avec le reste un flot qui n'était pas éloigné. Ils y campèrent et envoyèrent à Athènes demander du renfort ; car on vit arriver le lendemain, pour donner du secours à la flotte du Péloponnèse, d'abord les Corinthiens, et peu après, les peuples du voisinage. Mais quand ils eurent reconnu la difficulté de la défendre dans une contrée déserte, ils tombèrent dans la perplexité. Leur première idée fut d'y mettre le feu ; ils prirent ensuite le parti de la tirer à sec, et de poster en avant leurs troupes de terre pour la tenir sous leur garde, jusqu'à ce qu'il s'offrit quelque moyen de se sauver. Agis fut informé de leur situation, et leur envoya un Spartiate nommé Thermon. On avait d'abord annoncé à Lacédémone que la flotte était partie de l'isthme ; car Alcamène avait reçu l'ordre des éphores d'y envoyer, au moment du départ, cette nouvelle par un cavalier. Les Lacédémoniens avaient voulu expédier aussitôt les cinq vaisseaux qui étaient chez eux, avec le commandant Chalcidée que devait accompagner Alcibiade. Ils se pressaient d'exécuter ce dessein, quand ils apprirent que la flotte avait été forcée de se réfugier dans le Pirée. Consternés de voir si mal commencer l'expédition d'Ionie, ils renoncèrent à faire partir les vaisseaux qui devaient sortir de leur port, et en rappelèrent même quelques-uns qui déjà étaient en mer.

XII. Alcibiade, instruit de ces mesures, fit de nouveau consentir Endius et les autres éphores à ne pas différer l'expédition. Il leur représenta qu'on arriverait à Chio avant qu'il pût y parvenir aucune nouvelle de l'échec qu'avait éprouvé la flotte ; que lui-même abordant en Ionie, et faisant la peinture de la faiblesse d'Athènes et du zèle de Lacédémone, déterminé-

rait aisément les villes à se soulever; et qu'il paraîtrait, plus que personne, mériter de la confiance. Il fit voir en particulier à Endius qu'il serait glorieux pour lui de soustraire l'Ionie à l'alliance des Athéniens, de procurer aux Lacédémoniens celle du roi, et d'enlever ce succès à Agis. Il était mal avec ce prince. Il fit goûter ses raisons à Endius, partit sur les cinq vaisseaux avec Chalcidée, et fit la route dans la plus grande diligence.

XIII. Dans ces circonstances, revenaient les seize vaisseaux du Péloponnèse qui avaient fait la guerre avec Gylippe en Sicile. Ils furent surpris à la hauteur de la Leucadie, et battus par vingt-sept vaisseaux d'Athènes, que commandait Hippoclès, fils de Ménippe, et qui avaient été expédiés pour épier leur retour. Un seul fut perdu; les autres se sauvèrent, et arrivèrent à Corinthe.

XIV. Chalcidée et Alcibiade interceptaient tous les bâtimens qu'ils trouvaient sur leur route, pour qu'il ne pût transpirer aucune nouvelle de leur navigation. Le premier endroit du continent où ils prirent terre fut Corcyre; ils y relâchèrent les personnes qu'ils avaient arrêtées. Ils eurent des conférences avec quelques-uns de leurs confidens de Chio, qui leur conseillèrent de cingler vers leur ville, sans y faire annoncer leur arrivée. Ils y parurent subitement, et remplirent de surprise et d'effroi la faction du peuple; mais celle des riches fit assembler le sénat. Chalcidée et Alcibiade exposèrent que déjà une flotte nombreuse avait été dépêchée à leur secours; mais ils ne dirent rien du siège qu'elle soutenait au Pirée. Chio et Érythres renoncèrent encore une fois à l'alliance d'Athènes. Ils partirent ensuite, avec trois vaisseaux, pour Clazomènes, et firent décider les habitans à l'insurrection. Les Clazoménéens passèrent aussitôt sur le continent et fortifièrent Polichna: c'était un asile qu'ils voulaient se ménager s'ils étaient forcés de se sauver de la petite île qu'ils occupaient. Tout ce qui se livrait à la rébellion travaillait à se fortifier et se disposait à la guerre.

XV. Les Athéniens reçurent bientôt la nouvelle de ce qui se passait à Chio. Ils se regardèrent comme environnés d'un danger terrible et manifeste, et ne crurent pas que le reste des alliés voulût se tenir en repos, quand une république de cette importance se livrait à la défec-

tion. Ils auraient désiré ne pas toucher, de toute la guerre, aux mille talens qu'ils avaient mis en dépôt; mais, dans la crainte qu'ils éprouvaient, ils abrogèrent la peine prononcée contre celui qui oserait parler d'en faire usage, ou appuyer cette proposition. Ils décrétèrent de l'employer et d'équiper une flotte formidable. Ils firent aussitôt partir huit des bâtimens qui étaient de garde au Pirée¹; ces vaisseaux abandonnèrent leur station, voguèrent à la poursuite de ceux que commandait Chalcidée, et, n'ayant pu les atteindre, ils revinrent à leur poste. C'était Strombichide, fils de Diotime, qui en avait le commandement. Ils firent aussi partir bientôt après, avec Thrasyclès, douze autres navires qui, de même, quittèrent leur station. Ils rappelèrent les sept bâtimens de Chio qui, avec les vaisseaux d'Athènes, tenaient assiégés au Pirée ceux du Péloponnèse, donnèrent la liberté aux esclaves qui les montaient, et mirent aux fers les hommes libres. Ils en équipèrent d'autres à la hâte pour remplacer tous ceux qui avaient été destinés à tenir investie la flotte du Péloponnèse, les firent partir, et se disposèrent à en appareiller encore trente. On agissait avec la plus grande chaleur, et l'on ne prenait que des mesures vigoureuses contre la rébellion de Chio.

XVI. Cependant Strombichide arrive à Samos avec ses huit vaisseaux, en joint un de cette île à sa flottille, se porte à Téos, et engage les habitans à se tenir en repos; mais Chalcidée, fort de vingt-trois voiles, vint de Chio à Téos: l'armée de terre de Clazomènes et d'Érythres le soutenait. Strombichide partit d'avance, instruit de son approche; et voyant en haute mer la supériorité de la flotte ennemie, il prit la fuite vers Samos. Les ennemis le poursuivirent. Les habitans de Téos ne reçurent pas d'abord l'armée de terre; mais quand les Athéniens eurent pris la fuite, ils lui ouvrirent les portes. La plupart restèrent dans l'inaction, attendant le retour de Chalcidée; mais comme il tardait à paraître, ils rasèrent le mur que les Athéniens avaient élevé du côté que la ville de Téos regarde le continent. Ils furent aidés dans ce travail par l'arrivée d'un petit nombre de Barbares que commandait Tagès, lieutenant de Tissapherne.

¹ Non pas au Pirée d'Athènes, mais campagne de Corinthe.

XVII. Chalcidée et Alcibiade, ayant poursuivi Strombichide jusqu'à Samos, armèrent les équipages des vaisseaux du Péloponnèse et les laissèrent à Chio. Ils y substituèrent des matelots de cette île, équipèrent encore vingt autres bâtimens, et cinglèrent vers Milet pour y opérer une rébellion. Alcibiade était ami des principaux de cette république. Il voulait, avant l'arrivée des vaisseaux du Péloponnèse, les attirer au parti de Chio, au sien, à celui de Chalcidée; il voulait remplir la promesse qu'il avait faite à Endius, quand cet éphore l'avait envoyé, de soulever un grand nombre de villes avec les seules forces de Chio et de Chalcidée, et de lui procurer l'honneur de ce succès. Ils firent secrètement la plus grande partie de leur traversée, prévirent de peu de temps Strombichide et Thrasyclès qui revenait d'Athènes pour se mettre à leur poursuite avec douze vaisseaux, et firent soulever Milet. Les Athéniens arrivèrent aussitôt avec dix-neuf bâtimens; mais on ne les reçut pas, et ils prirent terre à Ladé, île adjacente.

La révolte de Milet venait de se déclarer, quand le roi, par l'entremise de Tissapherne et de Chalcidée, conclut, pour la première fois, une alliance avec les Lacédémoniens dans les termes suivans :

XVIII. « Voici à quelles conditions les Lacédémoniens et leurs alliés ont conclu une alliance avec le roi et avec Tissapherne.

« Toutes les contrées et les villes qui sont en la puissance du roi ou qui ont appartenu à ses pères, resteront sous sa domination.

« Le roi, les Lacédémoniens et leurs alliés empêcheront en commun que les Athéniens ne reçoivent rien de ces villes d'où ils tirent des revenus, ou quelque autre chose que ce soit.

« Le roi, les Lacédémoniens et leurs alliés feront en commun la guerre aux Athéniens. Il ne sera permis au roi, ni aux Lacédémoniens, ni aux alliés de faire la paix avec les Athéniens, sans l'aveu des deux parties contractantes.

« Si quelques sujets du roi se révoltent contre lui, ils seront ennemis des Lacédémoniens et des alliés.

« Si quelques sujets des Lacédémoniens et de leurs alliés se soulèvent contre eux, ils seront ennemis du roi. »

XIX. Telle fut la teneur du traité. Aussitôt

après, les habitans de Chio équipèrent dix autres bâtimens et firent voile pour Anæa, dans le dessein de s'informer de ce qui s'était passé à Milet, et de soulever en même temps les villes; mais un message de Chalcidée leur porta l'ordre de revenir, parce qu'Amorgès allait arriver par terre avec une armée. Ils cinglèrent vers le temple de Jupiter, et reconnurent de là seize voiles qu'amenaient Diomédon; elles étaient parties après celles que commandait Thrasyclès. Dès qu'ils les aperçurent, ils prirent la fuite, un des vaisseaux vers Éphèse et les autres vers Téos. Les Athéniens en prirent quatre, mais ils étaient vides; les hommes avaient eu le temps de se sauver à terre: le reste gagna Téos. Les Athéniens se rendirent à Samos. Les habitans de Chio mirent au large avec le reste de leur flotte; leur infanterie les suivait. Ils firent soulever Lébédos et Ères. Tous revinrent ensuite, infanterie et vaisseaux.

XX. Cependant les vingt bâtimens du Péloponnèse, qui étaient au Pirée¹, ceux mêmes que les Athéniens avaient poursuivis et qu'ils tenaient en échec avec un nombre égal de voiles, firent une attaque soudaine, remportèrent la victoire, et prirent quatre vaisseaux. Ils se rendirent à Cenchrées, et se disposèrent à partir pour Chio et pour l'Ionie. Astyochus arriva de Lacédémone pour en prendre le commandement: celui de toute la flotte lui était confié. Les troupes de terre étant sorties de Téos, Tissapherne y vint lui-même, avec une armée, démolir ce qui pouvait rester des fortifications construites par les Athéniens, et s'en retourna. Bientôt après son départ, arriva Diomédon avec dix vaisseaux d'Athènes. Il traita avec les habitans, et obtint qu'ils voulussent bien aussi le recevoir. Il alla faire une attaque à Ères, ne put s'en rendre maîtres, et s'en retira.

XXI. Vers le même temps, la faction populaire de Samos, de concert avec des Athéniens qui étaient arrivés sur trois vaisseaux, se souleva contre les riches. Elle en fit mourir deux cents, et en condamna quatre cents à l'exil. Elle se distribua les maisons et les terres des proscrits, et reçut, par un décret d'Athènes, en qualité d'alliés fidèles, le droit de vivre à l'avenir sous ses propres lois. Elle prit en mains l'administra-

¹ Il s'agit ici encore du Pirée des Corinthiens.

tion de la république, n'eut aucun commerce avec les riches qui habitaient les campagnes, ne leur donna pas ses filles en mariage, et ne prit pas chez eux des épouses.

XXII. Après ces événemens, et dans le même été, les habitans de Chio, conservant toute lardeur que d'abord ils avaient fait paraître, se montraient aux villes; et sans l'assistance des Péloponnésiens, ils les faisaient soulever. Comme dans les dangers qu'ils provoquaient ils voulaient avoir le plus de compagnons qu'il serait possible, ils allèrent seuls, avec treize vaisseaux, faire la guerre à Lesbos. C'était le second endroit où les Lacédémoniens avaient donné ordre de se porter. De là ils se passèrent dans l'Hellespont. En même temps, ce qui se trouvait d'infanterie du Péloponnèse et des autres alliés de la contrée, se rendirent à Clazomènes et à Cume. Évalas de Sparte avait le commandement de ces troupes, et Diniadas, sujet de Lacédémone, celui de la flotte. Les vaisseaux arrivèrent d'abord à Méthymne, et ce fut la première ville qu'ils firent soulever¹.

XXIII. Le Lacédémonien Astyochnus, général de la flotte, faisant voile de Cenchrées, se rendit à Chio suivant sa destination. Le surlendemain de son arrivée, prirent terre à Lesbos les vingt-cinq vaisseaux que commandaient Léon et Diomédon. Léon était parti le dernier d'Athènes avec un renfort de dix vaisseaux. Astyochnus, le même jour, mit en mer sur le soir, et joignant à sa flotte un navire de Chio, il fit voile pour Lesbos, dans la vue d'y donner, s'il était possible, quelque secours. Il aborda à Pyrrha et le lendemain à Éresse. Là il sut que les Athéniens avaient pris d'embée Mitylène. Comme on était loin de s'attendre à leur arrivée, ils étaient entrés dans le port, s'étaient emparés de la flotte de Chio; et ayant fait une descente, ils avaient battu ce qui leur voulait résister, et s'étaient rendus maîtres de la ville. Voilà ce

qu'Astyochnus apprit des habitans d'Éresse et des navires de Chio qui arrivaient de Méthymne avec Eubule; ils y avaient été laissés, mais ils avaient pris la fuite lors de la prise de Mitylène, et ils étaient avec Eubule au nombre de trois; un quatrième était tombé entre les mains des Athéniens. Astyochnus, à cette nouvelle, ne continua pas sa route vers Mitylène; mais il fit soulever Éresse, arma les hoplites de sa flotte, leur donna pour commandant Étéonice, et les envoya par terre à Antysse et à Méthymne. Lui-même s'y rendit par mer avec les vaisseaux qu'il avait à ses ordres et les trois de Chio. Il comptait n'avoir qu'à se montrer pour donner du courage aux habitans de Méthymne, et les maintenir dans leur révolte; mais comme tout lui fut contraire à Lesbos, il retira ses troupes, et reprit la route de Chio. L'armée de terre qui avait été embarquée, et qui devait aller dans l'Hellespont, revint et rentra dans les villes. On reçut ensuite à Chio six vaisseaux de la flotte du Péloponnèse qui était à Cenchrées.

Quant aux Athéniens ils apaisèrent la révolte de Lesbos, partirent de cette île, prirent Polychna, ce fort que les habitans de Clazomènes avaient élevé sur le continent, et les firent retourner dans leur île, excepté les chefs de la rébellion. Ces derniers se retirèrent à Daphnonte. Ainsi Clazomènes rentra sous la puissance d'Athènes.

XXIV. Le même été, les guerriers de cette république qui tenaient Milet en échec avec les vingt bâtimens qu'ils avaient à Ladé, firent une descente à Panorme, dans les campagnes de Milet, et tuèrent le général lacédémonien Chalcidée, qui vint au secours avec trop peu de monde. Le surlendemain, ils partirent après avoir dressé un trophée; mais les Milésiens le renversèrent, comme élevé par des gens qui ne s'étaient pas rendus maîtres du pays.

D'un autre côté, Léon et Diomédon, avec la flotte athénienne de Lesbos, partirent des îles Oénusses qui sont devant Chio, de Sidusse et de Ptéléé, forteresses qu'ils occupaient dans l'Érythrée, et de Lesbos; ils allèrent infester Chio par mer. Ils avaient sur leurs bâtimens des hoplites enrôlés et obligés au service. Ils descendirent à Cardamyle, battirent à Bolysses ceux de Chio qui s'avancèrent contre eux, en tuèrent un grand nombre, et firent soulever les pays

¹ On croit qu'il manque ici quelque chose au texte. Thucydide, au prochain paragraphe, parle de quatre vaisseaux de Chio, qui étaient restés à Méthymne, et raconte que les Athéniens enlevèrent à Méthymne la flotte de Chio. C'est ce qui a fait penser à Valla qu'il disait ici que les vaisseaux de Chio arrivèrent à Mitylène et engagèrent d'abord cette ville à la défection; qu'il en resta quatre pour la garder, et qu'ensuite le reste de la flotte alla faire soulever Mitylène. Il a exprimé cette conjecture dans sa traduction.

voisins. Ils remportèrent encore une autre victoire à Phanis, et une troisième à Leuconium. Les guerriers de Chio ne se montrèrent plus en campagne, et les vainqueurs ravagèrent ce pays si bien cultivé, et qui n'avait jamais souffert depuis la guerre des Mèdes. Car de tous les peuples que je connaisse, ceux de Chio sont les seuls, après les Lacédémoniens, qui aient uni la sagesse à la bonne fortune, et plus leur république devenait florissante, plus ils avaient le bon esprit de pourvoir à sa sûreté. On peut trouver que, dans la défection actuelle, ils n'avaient pas assez pris de mesures pour se mettre au-dessus de la crainte; mais ils n'avaient osé cependant se livrer à l'insurrection qu'en partageant le péril avec un nombre respectable de braves alliés, et ils savaient que les Athéniens ne pouvaient eux-mêmes, après leur désastre de Sicile, nier que leurs affaires ne fussent dans un état déplorable. S'ils ont mal jugé des vicissitudes inattendues des choses humaines, ils ont partagé cette erreur avec beaucoup d'autres, qui croyaient que la puissance d'Athènes allait être bientôt renversée. Renfermés enfin du côté de la mer, et voyant leur pays dévasté, plusieurs résolurent de remettre leur ville aux Athéniens. Les principaux de la république furent instruits de ce projet, et se tinrent eux-mêmes en repos; mais ils appelèrent d'Érythres Astyochus avec les quatre vaisseaux dont il disposait, et se consultèrent avec lui sur les moyens les plus doux d'apaiser le soulèvement, soit en se faisant donner des otages, soit en prenant quelque autre parti. Voilà quelle était la situation des habitans de Chio.

XXV. A la fin du même été¹, passèrent d'Athènes à Samos quinze cents hoplites d'Athènes, mille d'Argos (car les Athéniens avaient fourni l'armure complète à cinq cents Argiens de troupes légères), et mille des alliés. Ils partirent sur quarante-huit vaisseaux, dont plusieurs étaient destinés à porter des troupes. Phrynicus, Dnomaclets et Scironide les commandaient: ils descendirent à Milet et y campèrent. Les Milésiens firent une sortie; eux-mêmes formaient le nombre de huit cents hoplites, et ils avaient les

Péloponnésiens venus avec Chalcidée, les troupes auxiliaires de Tissapherne, et Tissapherne en personne avec sa cavalerie. Ils livrèrent bataille aux Athéniens et aux alliés. L'action fut entamée par l'aile où se trouvaient les Argiens. Ils s'avancèrent sans ordre, par mépris pour des Ioniens, qui ne devaient pas même les attendre, furent vaincus par les Milésiens, et ne perdirent guère moins de trois cents hommes. Les Athéniens, de leur côté, battirent d'abord les troupes du Péloponnèse, et repoussèrent ensuite les Barbares et tout le reste de la multitude. Ils n'eurent point affaire aux Milésiens. Ceux-ci, après avoir mis les Argiens en fuite, trouvèrent à leur retour que le reste de leur armée était battu, et rentrèrent dans la ville. Les Athéniens victorieux assirent leur camp sous les murs de la place. Des deux côtés, en cette bataille, ce furent les Ioniens qui eurent l'avantage sur les Doriens; car les Athéniens battirent les Péloponnésiens qui leur étaient opposés, et les Milésiens défirent les troupes d'Argos. Les vainqueurs dressèrent un trophée, et se préparèrent à investir la place d'une muraille. Le terrain, qui était resserré comme un isthme, leur facilitait ce travail. Ils étaient persuadés que s'ils pouvaient réduire Milet, le reste se soumettrait aisément.

XXVI. Cependant, à la fin du jour, ils reçurent la nouvelle que la flotte de cinquante-cinq vaisseaux du Péloponnèse et de Sicile était sur le point de partir. C'était Hermocrate de Syracuse qui avait surtout pressé les Siciliens de contribuer à détruire la puissance d'Athènes. Vingt vaisseaux étaient venus de Syracuse et deux de Sélinonte: ceux qu'on avait appareillés dans le Péloponnèse étaient prêts, et Thémène de Lacédémone avait reçu l'ordre de mener ces deux flottes à Astyochus. Elles relâchèrent d'abord à Éléum, île située devant Milet. Sur la nouvelle qu'elles y reçurent que les Athéniens étaient à Milet, elles gagnèrent d'abord le golfe Iasique, pour se mieux informer de ce qui se passait dans cette ville. Alcibiade arriva à cheval dans la campagne milésienne, à Tichiusse, où elles avaient pris leur campement après être entrées dans le golfe. Ce fut alors qu'elles apprirent les détails de l'action. Alcibiade s'y était trouvé et avait combattu avec les Milésiens et Tissapherne. Il exhorta les troupes, si elles ne voulaient pas ruiner entièrement les

¹ Vingtième année de la guerre du Péloponnèse, première année de la quatre-vingt-onzième olympiade, quatre cent douze ans avant l'ère vulgaire. Après le 3 septembre

espérances de l'Ionie, à porter les plus prompts secours à Milet, et à ne pas voir d'un œil indifférent investir cette place d'une muraille.

XXVII. Elles allaient agir dès le point du jour; mais Phrynicus, général des Athéniens, ayant appris de Léros l'arrivée de la flotte, et voyant ses collègues déterminés à l'attendre et à livrer un combat naval, déclara qu'il n'en ferait rien, et qu'il s'opposerait de tout son pouvoir à ce qu'eux-mêmes ou tout autre courussent ce hasard; qu'on serait tout aussi bien maîtres de combattre quand on saurait avec certitude le nombre des vaisseaux ennemis, et ce qu'on en avait à leur opposer, et qu'on aurait équipé la flotte à loisir et comme elle devait l'être; qu'il ne consentirait pas que, par une mauvaise honte, on allât se mettre follement en danger; qu'il ne serait pas honteux aux Athéniens de céder en mer aux circonstances, mais qu'il le serait bien davantage d'éprouver une défaite, de quelque manière que ce pût être, et de ne pas livrer seulement la république au déshonneur, mais de la plonger dans le plus grand péril; qu'après les malheurs qu'elle venait d'éprouver, il lui serait permis à peine d'engager volontairement la première une action, lors même qu'elle se trouverait en force, et qu'elle y serait contrainte par la nécessité; comment donc, sans y être forcée, s'exposerait-elle à des dangers qui seraient de son choix? Il ordonna de prendre au plus tôt les blessés, l'infanterie, tout le bagage qu'ils avaient apporté, de laisser le butin qu'ils avaient fait sur l'ennemi, pour ne pas surcharger les vaisseaux, et de cingler à Samos; de là, après avoir rassemblé toute la flotte, on pourrait, si les circonstances étaient favorables, faire des courses sur les ennemis. Il fit goûter ce projet et le mit à exécution. La sagesse de Phrynicus se montra non-seulement dans cette occasion, mais encore dans la suite, et aussi bien dans toutes les affaires dont il eut le maniement que dans celle dont nous venons de parler. Ainsi, dès le soir, les Athéniens s'éloignèrent de Milet sans profiter de leur victoire. Les Argiens, chagrins de leur défaite, passèrent aussitôt de Samos dans leur pays.

XXVIII. Les Péloponnésiens, avant l'aurore, levèrent l'ancre de Tichiusse, allèrent à Milet et y passèrent un jour. Le lendemain, ils prirent avec eux les vaisseaux de Milet, qui avaient

accompagné Chalcidée, et qu'avaient chassés les ennemis, et retournèrent à Tichiusse pour y prendre les effets qu'ils y avaient déposés. Ils étaient arrivés, quand Tissapherne s'y rendit avec ses troupes de terre. Il leur persuada de faire voile pour Iasos, où se tenait Amorgès, ennemi du roi. Leur attaque fut subite, et comme on était loin de les attendre, on crut que ce ne pouvait être qu'une flotte d'Athènes. Ils enlevèrent la place. Les Syracusains furent ceux qui méritèrent le plus d'éloges dans cette affaire. On prit vif Amorgès, ce bâtard de Pissusthènes, qui s'était révolté contre le roi. Les Péloponnésiens le livrèrent à Tissapherne, pour le conduire, s'il le voulait, au roi comme il en avait reçu l'ordre. Ils pillèrent Iasos, ville qui jouissait d'une ancienne opulence, et les soldats y firent un riche butin. Loin de faire aucun mal aux auxiliaires d'Amorgès, ils les prirent avec eux et les reçurent dans leurs rangs, parce que c'étaient, la plupart, des hommes du Péloponnèse. Ils abandonnèrent à Tissapherne la place et les prisonniers, tant esclaves qu'hommes de condition libre; il les leur paya cent dariques par tête¹. Ils revinrent ensuite à Milet, firent passer par terre jusqu'à Érythres, avec les troupes auxiliaires d'Amorgès, Pédarite, fils de Léon, que les Lacédémoniens avaient envoyé pour commander à Chio, et laissèrent Philippe à Milet. L'été finit.

XXIX. L'hiver suivant², Tissapherne, après avoir établi une garde à Iasos, se rendit à Milet, et, suivant la promesse qu'il avait faite à Lacédémone, il donna, pour un mois de subside, une drachme attique³ à chaque soldat de tous les vaisseaux. Il voulait, pour le reste du temps, ne donner que trois oboles⁴, jusqu'à ce qu'il eût consulté la volonté du roi; ajoutant que, s'il en recevait l'ordre de ce prince, il donnerait la drachme entière. Hermocrate, le

¹ Le darique était un statère. On disait *stateres dariçi, philippeï, alexandrei*. Mais cela même indique qu'il y avait entre les statères des différences de valeur, comme il s'en trouve, chez les modernes, entre les écus. L'écu de France, l'écu romain, etc., ne font pas la même somme. Ainsi, quoique le statère grec fût du poids de quatre drachmes, ce qui fait trois livres douze sous de notre monnaie, je ne puis fixer la valeur du *stater dariçus*.

² Après le 2 octobre.

³ La drachme valait dix-huit de nos sous.

⁴ Neuf sous, à trois sous l'obole.

général syracusain, s'opposait à cet arrangement ; pour Théràmène, qui n'était pas commandant de la flotte, et qui ne se trouvait de l'expédition que pour remettre les vaisseaux à Astyochus, il traitait mollement l'affaire de la solde. On convint cependant qu'il serait donné plus de trois oboles par tête, en comptant cinq vaisseaux de plus que n'en composait la flotte ; car Tissapherne payait pour cinquante cinq vaisseaux trois talens¹ par mois, et pour ce qu'il pouvait y avoir de plus que ce nombre, il donnait une somme proportionnée.

XXX. Le même hiver, les Athéniens qui étaient à Samos reçurent de leur pays un renfort de trente-cinq vaisseaux, commandés par Charminus, Strombichide et Euctémon. Ils rassemblèrent tous ceux de Chio, et tous les autres qu'ils purent se procurer, et résolurent de bloquer Milet par mer, d'envoyer à Chio une armée de terre et une flotte, et de tirer ces entreprises au sort. Ce dessein fut exécuté. Strombichide, Onomachès et Euctémon furent les commandans à qui échut l'affaire de Chio. Ils s'y portèrent avec trente vaisseaux, et embarquèrent, sur des bâtimens destinés au transport des troupes, une partie des mille hoplites qui avaient été à Milet. Les autres restèrent à Samos ; ils tenaient la mer avec soixante et quatorze vaisseaux, et faisaient des courses sur Milet.

XXXI. Astyochus, qui se trouvait alors à Chio, s'y faisait remettre des otages de son choix dans la crainte d'une trahison ; mais il abandonna cette opération quand il apprit que la flotte aux ordres de Théràmène allait arriver, et que les affaires des alliés se trouvaient en meilleur état. Il prit dix vaisseaux du Péloponnèse, et autant de Chio, et mit en mer. Il attaqua Ptéléon, ne put le prendre, et fit voile pour Clazomènes. Là, il donna ordre aux partisans d'Athènes de se transporter à Daphnonte et d'embrasser le parti de Lacédémone. Les mêmes ordres étaient donnés par Tamos, Hyarque d'Ionie. On n'obéit pas, et il attaqua la place qui n'était pas murée. Cependant il ne put la soumettre, et remit en mer par un gros temps. Lui-même relâcha à Phocée et à Cumes ; et le reste des vaisseaux, dans les îles voisines de Clazomènes, Marathuse, Pelé, Drimysse. Re-

tenus huit jours dans ces îles par les vents contraires, ils détruisirent et consommèrent en partie ce que les habitans de Clazomènes y avaient déposé, embarquèrent le reste, et allèrent rejoindre Astyochus à Phocée et à Cumes.

XXXII. Ce fut là que ce commandant reçut des envoyés de Lesbos qui avaient intention de se soulever. Ils lui firent goûter leur projet : mais comme les Corinthiens et les autres alliés ne montraient que de la répugnance pour cette entreprise, parce qu'ils avaient eu déjà le désagrément d'y échouer, il mit en mer pour Chio. Sa flotte fut battue de la tempête, et ses vaisseaux dispersés y arrivèrent enfin de divers endroits. Pédarite y passa plus tard : il était sorti par terre de Milet, s'était arrêté à Érythres, et avait fait la traversée avec ses troupes. Il amenait aussi, des cinq vaisseaux de Chalcidée¹, un nombre d'environ cinq cents soldats, que ce général avait laissés avec leurs armes. Sur l'avis que quelques habitans de Lesbos songeaient à se soulever, Astyochus représenta à Pédarite et aux habitans de Chio qu'il fallait conduire une flotte à Lesbos et favoriser cette disposition ; que ce serait augmenter le nombre de leurs alliés, ou faire au moins du mal aux Athéniens, si l'on n'avait pas d'autres succès ; mais il ne fut pas écouté. Pédarite dit même qu'il ne lui remettrait pas la flotte de Chio.

XXXIII. Astyochus prit cinq vaisseaux de Corinthe, un de Mégare, un d'Hermione, et ceux de la Laconie qu'il avait amenés, et partit pour Milet où il avait le commandement de la flotte, faisant aux habitans de Chio de fortes menaces, et protestant qu'il ne viendrait point à leur secours s'ils en avaient besoin. Il relâcha à Coryce dans l'Érythrée et y campa. Les Athéniens, qui passaient de Samos à Chio avec leur armée, mirent aussi à l'ancre de l'autre côté d'un tertre qui séparait les deux flottes ennemies ; elles ne s'aperçurent pas l'une l'autre. Il reçut avis de Pédarite que les Érythriens prisonniers, relâchés par les Samiens pour tramer une trahison dans leur patrie, s'y rendaient à dessein d'exécuter ce complot. Il retourna aussitôt à Érythres, et sans cela, il allait tomber au milieu des Athéniens. Pédarite vint le joindre ; ils firent ensemble des recherches sur la prétendue conspira-

¹ Seize mille deux cents livres.

¹ L'auteur a déjà dit plusieurs fois que Chalcidée avait été envoyé de Lacédémone à Chio, avec cinq navires.

tion, et ayant trouvé que ce n'était qu'un prétexte que ces hommes avaient pris pour se sauver de Samos, ils les déchargèrent d'accusation et partirent, Pédarite pour Chio, et Astyochus pour Milet, comme il en avait eu d'abord le dessein.

XXXIV. Cependant l'armée d'Athènes, sortie de Coryce sur la flotte, fit, en côtoyant Arginum, la rencontre de trois vaisseaux longs de Chio : elle ne les eut pas plus tôt aperçus, qu'elle se mit à leur poursuite. Une grande tempête s'éleva : les vaisseaux de Chio se réfugièrent avec peine dans le port. Quant à ceux des Athéniens, les trois qui s'étaient le plus avancés, se brisèrent et allèrent échouer près de la ville ; une partie des équipages fut prise, le reste égorgé ; les autres vaisseaux se sauvèrent dans un port qu'on appelle Phœniconte, et qui est au-dessous de Mimante. De là, ils passèrent à Lesbos, et travaillèrent à se retrancher.

XXXV. Hippocrate de Lacédémone passa le même hiver du Péloponnèse à Cnide, qui déjà s'était détaché du parti de Tissapherne. Il était parti, lui troisième, avec dix vaisseaux de Thurium qu'avait commandés Doriée, fils de Diagoras, avec deux autres généraux : il y avait aussi un vaisseau de Laconie, et un de Syracuse. Quand on apprit à Milet son expédition, on le pria de n'employer que la moitié de ses bâtimens à la garde de Cnide, et d'aller, avec ceux qui étaient autour de Triopium, protéger une flotte marchande qui venait de l'Égypte. Triopium est un promontoire de la Cnidie ; il est consacré à Apollon. Les Athéniens, informés de ces circonstances, partirent de Samos et prirent les six vaisseaux qui étaient de garde à Triopium : les hommes leur échappèrent. Ils cinglèrent ensuite à Cnide, donnèrent un assaut à la ville qui n'est pas murée, et peu s'en fallut qu'ils ne s'en rendissent maîtres. Ils en donnèrent un second le lendemain ; mais on avait employé la nuit à se mettre en meilleur état de défense, et les hommes échappés à Triopium s'étaient jetés dans la place. Les assiégeans firent moins de mal aux ennemis que la veille. Ils se répandirent dans la campagne, la ravagèrent et retournèrent à Lesbos.

XXXVI. A la même époque, quand Astyochus vint trouver la flotte à Milet, les Péloponnésiens étaient encore bien munis de tout ce qu'exi-

geaient les besoins de l'armée. Le subsidé qui leur était accordé suffisait à leur solde ; il restait aux soldats de grandes richesses qu'ils avaient pillées à lasos, et les Milésiens supportaient avec zèle le fardeau de la guerre. Cependant les Péloponnésiens trouvaient défectueux le premier traité fait entre Tissapherne et Chalcidée ; il leur semblait que ce n'était pas eux qui en tiraient le plus grand avantage. Ils en firent un autre qui fut dirigé par Thérémène. En voici la teneur :

XXXVII. « Suivant l'accord fait entre les Lacédémoniens et les alliés d'une part, et le roi Darius, les enfans de ce prince, et Tissapherne de l'autre, il y aura paix et amitié entre eux aux conditions suivantes :

« Toutes les contrées et les villes qui appartiennent au roi, ou qui ont appartenu à son père ou à ses ancêtres, ne seront exposées à la guerre ni à aucun dommage de la part des Lacédémoniens ni des alliés des Lacédémoniens.

« Les Lacédémoniens ni les alliés des Lacédémoniens, ne pourront lever sur ces villes aucun tribut.

« Le roi Darius, ni ceux à qui ce roi commande, ne marcheront en guerre contre les Lacédémoniens ni les alliés des Lacédémoniens, et ne leur causeront aucun dommage.

« Si les Lacédémoniens et leurs alliés font quelque demande au roi ou le roi aux Lacédémoniens et à leurs alliés, et qu'ils parviennent à l'obtenir les uns des autres, ce qu'ils feront sera bien fait.

« Ils feront ensemble en commun la guerre aux Athéniens et à leurs alliés.

« S'ils concluent la paix, ce ne sera non plus qu'en commun.

« Toute armée qui pourra se trouver sur les terres du roi et qu'il aura mandée, sera payée aux frais du roi.

« Si quelqu'une des villes qui ont un traité avec le roi, marchait contre la domination de ce prince, les autres s'opposeraient à cette entreprise, et défendraient le roi de toute leur puissance.

« Si quelque ville de la domination du roi, ou soumise à son empire, marchait contre le territoire des Lacédémoniens ou contre celui des alliés, le roi s'y opposerait et le défendrait de toute sa puissance. »

XXXVIII. Après cet accord, Théramène remit la flotte à Astyochus, monta sur un bâtiment léger et on ne le revit plus. Déjà les Athéniens étaient passés de Lesbos à Chio avec leur armée; ils furent maîtres de la terre et de la mer, et se mirent à fortifier Delphinium: c'est un lieu fort du côté de la terre; il a des ports, et n'est pas fort éloigné de Chio. Les citoyens de cette république, consternés des revers multipliés de leurs armes, ne jouissant pas même de la concorde intérieure, affaiblis par la mort de ceux que Pédarite avait fait périr avec Tydée, fils d'Ion, comme favorables aux Athéniens, d'ailleurs à peine contenus dans le devoir, et tous livrés les uns contre les autres à des défiances réciproques, restèrent dans l'inaction. Eux-mêmes, par la situation où ils se trouvaient, n'étaient pas en état de combattre, et les troupes auxiliaires que commandait Pédarite ne leur semblaient pas l'être davantage. Ils envoyèrent cependant à Milet inviter Astyochus de venir à leur secours; mais il ne fit aucune attention à cette prière, et Pédarite fit passer à Lacédémone des plaintes de sa conduite. Telle était la position des Athéniens à Chio. Leur flotte de Samos alla en course contre les vaisseaux de Milet; ceux-ci ne s'avancèrent pas à sa rencontre, elle se retira et demeura tranquille à Samos.

XXXIX. Les Lacédémoniens, à la sollicitation de Caligite de Mégare, et de Timagoras de Cyzique, avaient appareillé une flotte qu'ils destinaient à Pharnabazé: elle sortit ce même hiver du Péloponnèse, forte de vingt-sept voiles, et prit, vers le solstice¹, la route d'Ionie. Antisthène de Sparte la commandait. Onze Spartiates furent dépêchés par cette occasion pour aller servir de conseil à Astyochus. L'un d'eux était Lichas, fils d'Arcésilas. Ils avaient ordre, à leur arrivée à Milet, de travailler en commun à mettre toutes les affaires dans le meilleur état; d'envoyer, s'ils le jugeaient à propos, à Pharnabazé, dans l'Hellespont, ou cette même flotte qu'ils montaient, ou un nombre plus ou moins grand de vaisseaux, et de mettre à la tête de cette expédition Cléarque, fils de Rhamphias, qui partait avec eux. Comme les lettres de Pédarite avaient rendu suspect Astyochus, les onze avaient le pouvoir de lui ôter, s'il leur sem-

blait bon, le commandement de la flotte, et de le donner à Antisthène. Ce fut de Malée que ces vaisseaux prirent le large; ils abordèrent à Mélos, y rencontrèrent dix vaisseaux d'Athènes, en prirent trois vides et les brûlèrent. Mais craignant ensuite (ce qui arriva) que ceux de ces vaisseaux qui s'étaient échappés ne donnassent à Samos avis de leur navigation, ils cinglèrent vers la Crète, prenant le plus long pour avoir moins à craindre, et abordèrent à Caune, en Asie. De là, se croyant en sûreté, ils mandèrent la flotte de Milet pour venir leur faire escorte.

XL. Dans ces conjonctures¹, les habitans de Chio et Pédarite, sans se rebuter des délais d'Astyochus, le firent prier par des messages de venir, avec toute sa flotte, au secours de leur ville assiégée, et de ne pas voir avec indifférence la plus importante des républiques alliées qui fussent en Ionie, privée de l'usage de la mer, et infestée sur terre par le brigandage. Elle avait un grand nombre d'esclaves, et plus même que toute autre, excepté Lacédémone; comme leur multitude pouvait être redoutable, on châtiât leurs fautes avec une grande sévérité. Aussi, dès que l'armée des Athéniens leur parut être solidement retranchée, se mirent-ils à désertir en foule, et à chercher au milieu d'eux un asile. Comme ils connaissaient bien le pays, personne n'y fit autant de mal. Les citoyens, pendant qu'on avait encore l'espérance et le pouvoir de s'opposer aux assiégeans, que ceux-ci travaillaient encore aux fortifications de Delphinium, et qu'elles n'étaient pas terminées, disaient qu'il fallait venir à leur secours, et investir les ennemis avec une flotte et une armée de terre, en formant une enceinte plus étendue que celle qu'ils occupaient. Quoique les vues d'Astyochus eussent été d'abord différentes, et qu'il eût eu dessein d'accomplir ses menaces, quand il vit les alliés eux-mêmes remplis de zèle pour leur défense, il se disposa de son côté à les secourir.

XLI. Mais il reçut avis de Caune que les Lacédémoniens qui lui étaient donnés pour conseils, y étaient arrivés avec les vingt-sept vaisseaux. Il crut que tout devait céder à l'obli-

¹ Vingtième année de la guerre du Péloponnèse, première année de la quatre-vingt-douzième olympiade, quatre cent douze ans avant l'ère vulgaire. Après le 1^{er} janvier.

¹ Fin de décembre.

gation d'escorter une flotte de cette importance, pour lui mieux assurer l'empire de la mer, et de mettre au-dessus du hasard la traversée des hommes qui venaient éclairer sa conduite. Il renonça donc à son voyage de Chio et fit voile pour Caune. Tout en faisant route, il descendit à Cos, dans la Méropide, et rasa la ville qui n'était pas murée : elle avait été ruinée par un tremblement de terre, le plus grand dont nous ayons conservé le souvenir. Les hommes s'étaient réfugiés sur les montagnes. Il fit des courses dans la campagne et enleva tout, excepté les personnes de condition libre qu'il relâcha. De Cos, il arriva de nuit à Cnide, et fut obligé, par les avis des habitans, de ne pas mettre à terre les équipages, et de voguer droit aux vingt bâtimens d'Athènes que commandait Charminus. C'était l'un des généraux de Samos, et il épiait ces mêmes vaisseaux du Péloponnèse au devant desquels allait Astyochus. La nouvelle de leur expédition était venue de Milet à Samos, et Charminus croisait aux environs de Symé, de Chalcé, de Rhodes et de Lycie; car déjà il avait appris qu'elle était à Caune.

XLII. Astyochus cingla donc aussitôt vers Symé, avant qu'on pût entendre parler de lui, pour tâcher d'intercepter la flotte en haute mer. Mais il survint de la pluie, un temps couvert; le désordre se mit dans la flotte, elle s'égara dans les ténèbres, et au lever de l'aurore, elle était dispersée. L'aile gauche fut aperçue des Athéniens, tandis que l'autre errait autour de l'île. Charminus et ses gens, avec moins de vingt vaisseaux, se portèrent aussitôt sur ces navires qu'ils regardèrent comme ces mêmes vaisseaux de Caune qu'ils guettaient. Ils attaquent à l'instant, en coulent trois à fond, en mettent d'autres hors de combat, en un mot ils étaient vainqueurs, quand parut inopinément la plus grande partie de la flotte. Entourés de toutes parts, ils prirent la fuite, perdirent six vaisseaux, et se réfugièrent, avec le reste, dans l'île de Teutlusse, d'où ils gagnèrent Halicarnasse. Les Péloponnésiens, qui avaient relâché à Cnide, se joignirent aux vingt-sept vaisseaux de Caune, ne formèrent plus qu'une seule flotte, et après avoir dressé un trophée à Symé, rentrèrent dans le port de Cnide.

XLIII. Les Athéniens, à la nouvelle de ce combat naval, allèrent à Symé avec toute leur flotte;

mais ils n'attaquèrent pas celle de Cnide et n'en furent pas attaqués. Ils prirent à Symé tous les agrès des vaisseaux, insultèrent Lorymes sur le continent et retournèrent à Samos. On radoubait à Cnide tous les vaisseaux qui avaient besoin de quelque réparation. Tissapherne y était, et les onze Lacédémoniens eurent avec lui des conférences sur ce qui s'était passé, lui faisant des plaintes sur ce qui ne leur plaisait pas, et cherchant les moyens de bien faire la guerre qu'on allait soutenir, et d'en diriger les opérations au plus grand avantage des deux puissances. Lichas s'attachait surtout à examiner ce qui s'était fait, et trouvait les deux traités vicieux, même celui de Théràmène. Il ne pouvait souffrir que le roi prétendît conserver désormais les pays qu'avaient autrefois possédés son père ou ses ancêtres. Il lui serait donc permis de tenir dans l'esclavage toutes les îles, la Thessalie, Locres et jusqu'à la Bœotie; et les Lacédémoniens, au lieu de délivrer la Grèce, la mettraient tout entière sous la domination des Mèdes. Il voulait qu'on fit un nouvel accord mieux conçu, ou qu'on regardât comme nuls ceux qui avaient été faits, et qu'on ne reçût pas le subsidé à de telles conditions. Tissapherne fut indigné. Il se retira de colère, sans avoir rien conclu.

XLIV. Les Lacédémoniens résolurent d'aller à Rhodes, où les principaux de la république les faisaient appeler par l'organe d'un héraut. Ils comptaient unir à leur parti cette île puissante, riche en troupes de terre et de mer, et se croyaient, au moyen de cette alliance, en état d'entretenir leur flotte, sans demander des subsidés à Tissapherne. Ils mirent donc à la voile de Cnide cet hiver même, et abordèrent avec quatre-vingt-quatorze vaisseaux à Camire, la première place des Rhodiens. Bien des gens, ne sachant rien de ce qui se passait, furent effrayés et prirent la fuite, d'autant plus épouvantés que c'était une ville ouverte. Les Lacédémoniens convoquèrent les habitans, et ceux de deux autres villes rhodiennes, Linde et Iélyse, et leur persuadèrent d'abjurer l'alliance d'Athènes. Rhodes embrassa la cause des Lacédémoniens. Les Athéniens, instruits de ce qui se passait, mirent à la voile de Samos, dans l'intention de prévenir leurs ennemis, et parurent au large. Mais ils arrivèrent un peu trop tard, se retirèrent aussitôt à Chalcé, et de là à Samos. Ensuite

ils se mirent en course de Chalcé, de Cos et de Samos, et firent la guerre aux Rhodiens. Les Péloponnésiens levèrent sur cette république une contribution de trente talens¹, tirèrent à sec leur flotte, et restèrent quatre-vingts jours en repos².

XLV. Voici ce qui se passait dans ces circonstances, et même avant qu'ils allassent à Rhodes. Alcibiade, après la mort de Chalcidée et la bataille de Milet, devint suspect aux Péloponnésiens; Astyochus reçut de leur part une lettre, écrite de Lacédémone, qui lui mandait de le faire mourir. Alcibiade était ennemi d'Agis, et l'on voyait bien d'ailleurs que ce n'était pas un homme sûr. Il eut des craintes et se retira près de Tissapherne. Il ne négligea rien dans la suite pour faire, auprès de ce satrape, tout le mal qu'il put aux Péloponnésiens. Tout allait par ses conseils. Il fit réduire leur solde à trois oboles, au lieu d'une drachme attique; encore n'était-elle pas toujours payée. Il donna l'idée à Tissapherne de leur représenter que long-temps avant eux les Athéniens étaient savans dans la marine, et ne donnaient que trois oboles à leurs équipages; que c'était moins par pauvreté que pour empêcher leurs matelots de devenir insolens par trop d'aisance, et dans la crainte que les uns ne se rendissent moins propres au service, en dépensant leur argent à des plaisirs qui énervent le corps, et que d'autres ne négligeassent les vaisseaux, en laissant pour gage de leurs personnes le décompte qui leur reviendrait. Il lui apprit à gagner par argent les triérarques et les généraux des villes, pour les engager à le laisser faire. Ceux de Syracuse n'eurent point de part à ces générosités: Hermocrate, leur général, s'y opposa seul pour tous les alliés. Lui-même gourmandait les villes qui demandaient de l'argent, et leur disait, au nom de Tissapherne, que les habitans de Chio n'avaient point de pudeur, eux, les plus riches de tous les Grecs, et qui ne devaient leur salut qu'aux secours qui leur étaient accordés, de demander que d'autres risquassent leur vie et leurs biens pour leur liberté: il s'élevait contre l'injustice des autres villes, si elles ne voulaient pas donner pour elles-mêmes, autant et plus qu'elles avaient dépensé pour les Athéniens, avant leur défection. Il ajoutait que

¹ Cent soixante-deux milles livres.

² 6 janvier.

Tissapherne avait raison de viser à l'épargne, lui qui faisait alors la guerre à ses frais; mais que, s'il recevait un jour du roi le subsidé, il leur paierait la solde en entier, et accorderait aux villes les soulagemens qu'elles auraient droit d'espérer.

XLVI. Alcibiade remontrait aussi à Tissapherne qu'il devait ne pas trop se hâter de mettre fin à la guerre, et ne pas donner au même peuple l'empire de la terre et de la mer, soit en amenant la flotte de Phénicie qu'il faisait lentement appareiller, soit en prenant des troupes plus nombreuses à sa solde; mais qu'il fallait laisser la puissance partagée entre les deux nations rivales, et conserver au roi le moyen d'exciter l'une d'elles contre l'autre qui voudrait le chagriner: que si la supériorité par terre et par mer était réunie sur un même peuple, il ne saurait à qui avoir recours pour réprimer cette domination nouvelle, à moins qu'il ne voulût la combattre lui-même à grand frais, et non sans danger. Il représentait que les risques les plus légers étaient ceux qui coûtaient le moins, et qu'il pouvait, en pleine sûreté, ruiner les Grecs par le moyen des Grecs; qu'il lui serait plus avantageux de faire part de sa puissance aux Athéniens; que leur ambition se portait moins du côté du continent; que leurs vues dans la guerre, et leur manière de la conduire, s'accordaient mieux avec ses intérêts, puisqu'ils réduiraient sous leur propre domination les pays maritimes, et sous celle du roi les Grecs qui habitent son empire, au lieu que les Lacédémoniens ne portaient les armes que pour rendre aux Grecs la liberté: qu'il n'était pas à supposer qu'ils délivrassent à présent les Grecs du joug des Athéniens qui étaient Grecs, et qu'ils ne les délivrassent pas de celui des Perses qui étaient étrangers, si ceux-ci ne parvenaient pas un jour à les renverser eux-mêmes. Il l'invitait donc à miner les deux peuples rivaux l'un par l'autre; et quand il aurait bien entamé la puissance des Athéniens, il lui conseillait d'éloigner les Péloponnésiens de sa province.

Telles étaient aussi, en grande partie, les vues de Tissapherne, autant qu'on en pouvait juger par sa conduite. Il donna donc à Alcibiade toute sa confiance, charmé de la bonté de ses conseils, pourvut fort mal à la subsistance des Péloponnésiens, et sut les empêcher de com-

battre sur mer. Il leur disait que la flotte phœnicienne ne tarderait pas à venir, et qu'alors ils auraient dans les combats une supériorité décidée. Il ruina leurs affaires, détruisit la force de leur marine, qui était devenue très puissante, et agit d'ailleurs trop ouvertement pour qu'ils pussent ne pas reconnaître sa mauvaise volonté.

XLVII. Tels étaient les conseils que donnait Alcibiade à Tissapherne et au roi quand il était auprès d'eux, croyant qu'il ne pouvait en donner de meilleurs. Il travaillait en même temps à son retour dans sa patrie, certain que, s'il ne la détruisait pas, il ne tiendrait qu'à lui de persuader un jour aux Athéniens de le rappeler, et il croyait que le meilleur moyen de les y déterminer, c'était de leur faire voir qu'il était l'ami de Tissapherne. C'est ce qui arriva. Les guerriers athéniens de Samos, apprenant qu'il jouissait d'un grand crédit auprès de ce satrape, s'empressèrent de ruiner l'état populaire. Ces dispositions venaient en partie des paroles qu'il faisait porter aux triérarques et aux plus puissans d'entre eux, les priant de faire entendre aux plus honnêtes gens de la république que, s'il voulait rentrer dans son pays, c'était pour y établir l'autorité du petit nombre, et non pour y soutenir le pouvoir des méchants, ni celle du peuple qui l'avait chassé; il leur faisait assurer que son dessein était de leur concilier l'amitié de Tissapherne et de partager avec eux le fardeau des affaires; mais ce qui les déterminait surtout, c'est qu'ils avaient d'avance les mêmes vues.

XLVIII. D'abord ce projet se débattit dans l'armée, d'où il passa dans la ville. Quelques personnes allèrent de Samos conférer avec Alcibiade. Il protesta qu'il leur concilierait d'abord l'amitié de Tissapherne, et ensuite celle du roi, s'ils voulaient renoncer au gouvernement populaire; car c'était le grand moyen de gagner la confiance du prince. Les citoyens les plus considérables, et c'était ceux qui avaient le plus à souffrir, conçurent de grandes espérances de prendre le maniement des affaires, et de l'emporter sur les ennemis. De retour à Samos, ils firent entrer dans leur conjuration les hommes qu'ils regardaient comme les plus disposés à la servir, et déclarèrent ouvertement au gros de l'armée qu'ils auraient le roi pour ami, et qu'il leur fournirait de l'argent, pourvu qu'Alcibiade rentrât dans son pays, et qu'on ne restât pas sous l'état

populaire. Quoique la multitude ne vît pas sans chagrin ce qui se passait, elle resta tranquille, dans l'espérance que le roi lui paierait un subside.

Après avoir fait au peuple cette confiance, ceux qui voulaient établir l'oligarchie examinèrent entre eux de nouveau, et avec le plus grand nombre de leurs amis, les desseins d'Alcibiade. Ils leur semblaient à tous d'une exécution facile, et ils croyaient pouvoir y prendre confiance. Il n'y avait que Phrynichus, alors général, à qui tout cela déplaisait. Il croyait, et c'était la vérité, qu'Alcibiade ne voulait pas plus de l'oligarchie que de la démocratie, et qu'il n'avait d'autre vue, en changeant la constitution de l'état, que de tirer parti des circonstances, pour se faire rappeler par ses amis. On devait, suivant lui, prendre garde surtout à ne pas se livrer à la dissension pour l'amour du roi. Il représentait que les Lacédémoniens étaient devenus sur mer les égaux des Athéniens, qu'ils avaient des villes considérables sous la domination de ce prince, et qu'il était absurde d'imaginer qu'il se donnât de l'embarras en s'unissant aux Athéniens, dont il se défiait, tandis qu'il avait à sa disposition l'amitié des Péloponnésiens, dont il n'avait aucun sujet de se plaindre. A l'égard des villes alliées à qui l'on promettait l'oligarchie, quand les Athéniens eux-mêmes ne vivaient plus sous le gouvernement populaire, il se disait bien certain que celles qui s'étaient soulevées, n'en reviendraient pas davantage à leur alliance, et que celles qui s'y trouvaient encore, n'en seraient pas moins remuantes; qu'elles ne préféreraient pas la servitude sous un état gouverné par l'oligarchie ou par la démocratie, à la liberté sous un état qui suivrait l'un ou l'autre régime; qu'elles penseraient que ceux qu'on appelait les honnêtes gens¹ ne leur donneraient pas moins d'affaires que le peuple, puisque c'étaient eux qui suscitaient le peuple au mal, et qui l'y servaient de guides pour en tirer eux-mêmes le profit; qu'on ne gagnerait autre chose à cette révolution, que d'être mis à mort avec plus de violence, et sans forme de procès, au lieu qu'on trouvait un refuge auprès du peuple qui tempérait la méchanceté des autres; qu'il savait avec

¹ Ceux que nous appelons en français *les honnêtes gens*, s'appelaient à Athènes *les beaux et bons*, καλοὶ καὶ ἀγαθοί.

certitude que telle était la façon de penser des villes, et que c'étaient les faits eux-mêmes qui les avaient instruites ; qu'en un mot, il n'approuvait rien de ce que proposait Alcibiade ni de ce qui se passait.

XLIX. Ceux qui étaient du complot n'en persistèrent pas moins dans leurs premiers desseins ; ils reçurent les propositions qui leur étaient faites, et se disposèrent à envoyer à Athènes Pissander et quelques autres députés, pour y ménager le retour d'Alcibiade et la destruction de la démocratie, et pour rendre Tissapherne ami des Athéniens.

L. Phrynicus voyant qu'on allait parler du rappel d'Alcibiade, et que les Athéniens n'en rejetaient pas la proposition, craignit, après tout ce qu'il avait dit pour s'y opposer, que si en effet Alcibiade revenait, il ne le punit des obstacles qu'il aurait apportés à son retour. Pour se soustraire à ce danger, il envoya secrètement un exprès à Astyochus qui commandait la flotte de Lacédémone, et qui se trouvait encore aux environs de Mitylène ; il lui apprenait qu'Alcibiade travaillait à ruiner les affaires de Sparte, et à rendre Tissapherne ami d'Athènes ; il ne lui parlait pas moins ouvertement du reste des affaires, ajoutant qu'on devait lui pardonner, s'il cherchait à nuire à son ennemi, même au désavantage de la république.

Mais Astyochus, n'ayant plus, comme auparavant, rien à démêler avec Alcibiade, ne conservait pas contre lui de vindication. Il va le trouver à Magnésie, où il était près de Tissapherne, leur raconte à tous deux ce qu'on lui a mandé de Samos, et se rend le dénonciateur de ce qu'on lui a communiqué. Par cette démarche, il cherchait, dit-on, pour son intérêt particulier, à s'attacher Tissapherne. Il mit encore en usage d'autres moyens pour y parvenir, tels que celui de n'agir que mollement pour faire payer aux troupes la solde entière. Aussitôt Alcibiade écrivit à Samos aux gens en place contre Phrynicus, leur apprenant ce que venait de faire ce général, et les priant de lui donner la mort. Phrynicus fut troublé, il sentit tout le danger où le mettait cette dénonciation, et écrivit une seconde fois à Astyochus : il se plaignait de ce que le secret avait été mal gardé sur ses premières confidences, ajoutant qu'il était prêt à livrer aux Péloponnésiens, pour la mettre en

pièces, toute l'armée qui était à Samos. Il entra dans les détails, lui indiquant les moyens d'en venir à l'exécution contre une ville qui n'était pas murée. Il déclarait enfin qu'il ne croyait mériter aucun reproche, lorsqu'il se trouvait en danger pour l'amour des Lacédémoniens, de faire ce qu'il faisait, et même toute autre chose, plutôt que de périr la victime de ses plus cruels ennemis. Astyochus fit encore part de ce message à Alcibiade.

LI. Phrynicus, instruit de cette infidélité, et voyant bien qu'on recevrait incessamment, sur cette affaire, une dépêche d'Alcibiade, se hâta de la prévenir. Lui-même apprit aux soldats que les ennemis allaient venir attaquer le camp, profitant de ce que la place n'était pas murée, et de ce que la flotte ne pouvait se loger tout entière dans le port ; qu'il était bien informé de cette nouvelle, et qu'il fallait, dans la plus grande diligence, fortifier Samos, et se bien tenir sur ses gardes. Ce qu'il recommandait, il avait, en qualité de général, le pouvoir de l'exécuter. Les soldats se mirent à l'ouvrage, et par ce moyen, la place qui devait être fortifiée, le fut plus tôt qu'elle n'aurait pu l'être.

Bientôt après arrivèrent les dépêches d'Alcibiade : elles portaient que Phrynicus trahissait l'armée et qu'on allait être attaqué ; mais on jugea qu'il ne fallait pas le croire, et qu'informé d'avance de ce qui se passait chez les ennemis, il en jetait la complicité sur Phrynicus qu'il n'aimait pas. Cette dénonciation ne fit donc aucun tort à Phrynicus, et devint même un témoignage en sa faveur.

LII. Alcibiade parvint ensuite à manier si bien Tissapherne, qu'il sut l'engager à se rendre l'ami des Athéniens. Ce satrape craignait les peuples du Péloponnèse, dont la flotte était plus nombreuse que celle d'Athènes. D'ailleurs, il ne demandait qu'à se laisser persuader par quelque moyen que ce pût être, surtout depuis qu'il avait connaissance des différends qui s'étaient élevés à Cnide, entre les Péloponnésiens, au sujet du traité fait avec Théramène. Ils avaient pris naissance dès le temps qu'ils étaient à Rhodes. Ce fut là que Lichas, en disant qu'on ne pouvait admettre que le roi dût rester maître des villes dont lui-même ou ses pères avaient eu la domination, confirma le mot que j'ai rapporté d'Alcibiade, que les Lacédémoniens voulaient rendre

libres toutes les villes. Comme Alcibiade avait à lutter pour de grands intérêts, il s'attachait étroitement à Tissapherne, et n'épargnait rien pour gagner sa faveur.

LIII. Les députés envoyés de Samos avec Pysander arrivèrent à Athènes; ils parlèrent dans l'assemblée du peuple, et se contentèrent de traiter bien des articles en substance; mais ils appuyèrent fortement sur ce qu'il était au pouvoir des Athéniens, en rappelant Alcibiade, et renonçant au gouvernement populaire, d'obtenir l'alliance du roi, et de l'emporter sur les peuples du Péloponnèse. Bien des voix s'élevèrent en faveur de la démocratie. Les ennemis d'Alcibiade s'écriaient qu'il serait odieux de voir rentrer dans Athènes un infracteur des lois; les eumolpides et les céryces¹ attestaient les mystères profanés, cause de son exil, et imploraient la religion pour s'opposer à son retour. Pysander, sans se laisser intimider ni par les contradictions, ni par les complaints, s'avance au milieu du peuple, fait approcher tous ceux qui le contredisent, et demande séparément à chacun d'eux sur quelle espérance ils comptent sauver la république, à moins qu'on ne parvienne à faire passer le roi dans leur parti, quand les Péloponnésiens n'ont pas moins qu'eux de vaisseaux en mer, quand ils ont un plus grand nombre de villes alliées, quand ils reçoivent de l'argent du roi et de Tissapherne, tandis qu'eux-mêmes n'en ont plus. Comme ceux qu'il interrogeait étaient forcés de répondre qu'ils n'avaient pas d'espérance: « Et nous n'en pourrions avoir, reprit-il hautement, qu'en mettant dans notre politique plus de modestie, qu'en donnant l'autorité à un petit nombre de citoyens pour inspirer au roi de la confiance, et en nous occupant moins, dans les circonstances actuelles, de la forme de notre gouvernement que de notre salut. Il nous sera permis de changer dans la suite, si quelque chose nous déplaît; mais rappelons toujours Alcibiade, qui seul maintenant peut rétablir nos affaires. »

LIV. Le peuple ne put entendre d'abord sans étonnement parler de l'oligarchie; mais comme Pysander montrait clairement qu'il n'était pas d'autre moyen de se sauver, il sentit de la crainte, conçut en même temps l'espérance que les choses

pourraient changer, et céda. Il fut décrété que dix citoyens partiraient avec Pysander, et feraient pour le mieux dans ce qui concernait Alcibiade et Tissapherne. Sur les plaintes qu'il porta contre Phrynicius, on destitua celui-ci du commandement, ainsi que son collègue Scyronide, et l'on fit partir à leur place Diomédon et Léon. Pysander, jugeant que Phrynicius serait toujours contraire au retour d'Alcibiade, l'accusait d'avoir livré lasos et Amorgès. Il fit des visites à tous les corps assermentés qui étaient chargés de la justice et de l'administration, leur conseilla de se concerter pour l'abolition de la démocratie, et ayant tout disposé de manière à ce qu'on n'éprouvât plus de longueurs dans les affaires, il mit en mer avec dix collègues pour aller trouver Tissapherne.

LV. Le même hiver¹, Léon et Diomédon joignirent la flotte des Athéniens, et firent voile pour Rhodes. Ils trouvèrent les vaisseaux du Péloponnèse tirés à sec, firent une descente, défièrent les Rhodiens qui voulaient se défendre, et retournèrent à Chalcé. Ce fut de l'île de Cos que, dans la suite, ils firent le plus souvent la guerre, comme de l'endroit le plus commode pour épier si la flotte ennemie ne sortait pas de Rhodes pour se porter quelque part.

Xénophontidas, de Laconie, vint aussi de Chio à Rhodes, envoyé par Pédarite. Il annonça que les ouvrages des Athéniens étaient déjà terminés, et que c'en était fait de Chio, si on ne venait pas au secours avec toute la flotte. Il fut résolu de secourir cette île.

Cependant Pédarite, avec ce qu'il avait de troupes auxiliaires et avec les habitans de Chio, attaqua les retranchemens que les Athéniens avaient construits autour de la flotte, en enleva une partie, et se rendit maître de quelques vaisseaux qui avaient été mis à sec; mais les Athéniens accoururent au secours. Les habitans de Chio prirent la fuite les premiers, le reste des troupes de Pédarite fut battu, lui-même fut tué; il périt un grand nombre d'habitans de Chio, et bien des équipages de guerre devinrent la proie du vainqueur.

LVI. Après cet échec, les habitans de Chio, encore plus étroitement investis qu'auparavant par terre et par mer, furent tourmentés d'une grande famine.

¹ Dans le mois de janvier déjà avancé.

Pysander et les collègues de sa députation, arrivés auprès de Tissapherne, entrèrent en conférence. Alcibiade n'était pas bien assuré de ce satrape, qui craignait encore plus les peuples du Péloponnèse que les Athéniens, et qui voulait continuer à les miner les uns et les autres, comme il le lui avait conseillé lui-même. Voici le moyen qu'il imagina de pallier le fait : ce fut que Tissapherne fit des demandes trop fortes pour que l'on pût s'accorder. Je pense bien aussi que c'était l'intention du satrape, et que la crainte la lui avait inspirée. Pour Alcibiade, voyant qu'il n'avait envie de terminer à aucune condition, il voulut, je crois, persuader aux Athéniens qu'il ne manquait pas de crédit auprès de lui, et que c'étaient eux qui ne faisaient pas des offres suffisantes, quand ce Perse était déjà tout décidé en leur faveur, et ne demandait qu'à embrasser leur parti. Il fit, au nom de Tissapherne, et en sa présence, tant de propositions outrées, qu'il empêcha de rien conclure, quoique les Athéniens en accordassent la plus grande partie. Il voulait qu'on livrât l'Ionie tout entière, ensuite les îles adjacentes, et faisait encore d'autres propositions que les Athéniens ne rejetaient pas. Enfin, à la troisième conférence, pour ne pas laisser voir clairement qu'il ne pouvait rien, il demanda qu'il fût permis au roi de construire une flotte, et de parcourir, à son gré, toutes leurs côtes avec le nombre de bâtimens qu'il jugerait à propos. Les Athéniens perdirent patience; ils jugèrent que cela n'était pas probable, et qu'Alcibiade les avait joués. Ils se retirèrent de dépit, et retournèrent à Samos.

LVII. Aussitôt après, et dans le même hiver¹, Tissapherne revint à Caune, pour ramener encore une fois les Péloponnésiens à Milet, faire avec eux, aux conditions qu'il serait possible, un nouveau traité, leur payer un subside, et ne pas avoir en eux des ennemis déclarés. Ses craintes étaient que, hors d'état de suffire à l'entretien de toute leur flotte, et forcés au combat par les Athéniens, ils ne fussent vaincus, ou qu'ils ne laissassent leurs vaisseaux dénués d'équipages, et que les Athéniens ne parvinsent à leur but, sans avoir besoin de son assistance; mais il craignait surtout que, pour se procurer des vivres, ils ne ravageassent le continent. Pour toutes ces raisons, et dans la vue de suivre

¹ Au commencement de mars.

son objet, qui était de rendre égales entre elles les puissances de la Grèce, il fit venir les Péloponnésiens, leur paya le subside, et fit, pour la troisième fois, l'accord suivant :

LVIII. « La treizième année du règne de Darius, Alcippidas étant éphore de Lacédémone, cet accord a été fait dans la plaine de Mæandre, entre les Lacédémoniens et leurs alliés d'une part, et de l'autre, Tissapherne, Iéramène et les enfans de Pharnace, pour les intérêts du roi, des Lacédémoniens et de leurs alliés.

« Tout le pays du roi qui fait partie de l'Asie restera sous sa domination, et il le tiendra sous sa volonté.

« Les Lacédémoniens et leurs alliés n'entreront dans le pays du roi avec aucune mauvaise intention, ni le roi dans le pays des Lacédémoniens et de leurs alliés.

« Si quelqu'un de Lacédémone, ou d'entre les alliés, va sur le pays à mauvaise intention, les Lacédémoniens et leurs alliés y mettront obstacle; et si quelqu'un de la domination du roi marche contre les Lacédémoniens pour leur nuire, le roi s'y opposera.

« Tissapherne paiera à la flotte actuelle le subside convenu, jusqu'à l'arrivée de la flotte du roi.

« Après l'arrivée de la flotte du roi, si les Lacédémoniens et leurs alliés veulent soudoyer leur flotte, ils en seront les maîtres. S'ils veulent recevoir le subside de Tissapherne, il le leur paiera; mais la guerre terminée, les Lacédémoniens et leurs alliés rembourseront à Tissapherne tout l'argent qu'ils en auront reçu.

« Quand les vaisseaux du roi seront arrivés, la flotte des Lacédémoniens, celle des alliés et celle du roi, feront la guerre en commun, suivant que le jugeront à propos Tissapherne, les Lacédémoniens et les alliés; et s'ils veulent faire la paix avec les Athéniens, ils la feront d'un commun accord. »

LIX. Telles furent les clauses du traité. Ensuite Tissapherne se disposa à faire venir, comme il en était convenu, la flotte de Phénicie, et à remplir toutes ses autres promesses. Il voulait qu'on ne pût douter qu'il ne s'en occupât.

LX. Des Bœotiens, à la fin de l'hiver, prirent par intelligence Oroepe, où les Athéniens avaient une garnison¹. Ceux qui les secondèrent étaient des gens d'Érétrie, et même des Oropiens qui

¹ Peu avant la fin de mars.

tramaient le soulèvement de l'Eubée. Comme cette place domine Érétrie, il était impossible, tant qu'elle appartiendrait aux Athéniens, qu'elle ne l'incommodât pas beaucoup, ainsi que le reste de l'Eubée.

Maitres d'Orope, les Érétriens passèrent à Rhodes, et appelèrent les Péloponnésiens dans l'Eubée. Mais ceux-ci étaient plus pressés de porter des secours à Chio qui se trouvait dans une fâcheuse position. Ils partirent de Rhodes pour s'y rendre avec toute leur flotte. Ils étaient aux environs de Triopium¹, quand ils virent en haute mer les Athéniens venant de Chalcé. Les deux flottes ne s'avancèrent pas l'une contre l'autre; mais les Athéniens allèrent à Samos, et les Péloponnésiens à Milet. Ceux-ci virent qu'il était impossible, sans livrer un combat naval, de secourir Chio. Cet hiver finit avec la vingtième année de la guerre que Thucydide a écrite.

LXI. L'été suivant, dès les premiers jours du printemps¹, Dercylidas de Sparte fut envoyé par terre dans l'Hellespont avec une armée peu nombreuse, pour faire révolter Abydos, colonie de Milet.

Les habitans de Chio, tourmentés du siège qu'ils avaient à soutenir, furent obligés de livrer un combat naval, dans le temps qu'Astyo-chus ne savait comment leur donner du secours. Il était passé avec Antisthène, en qualité de soldat de marine. Il était encore à Rhodes, quand ils reçurent de Milet pour commandant, après la mort de Pédarite, le Spartiate Léon qu'ils avaient mandé. Ils reçurent aussi douze vaisseaux qui gardaient Milet; il y en avait cinq de Thurium, quatre de Syracuse, un d'Anæa, un de Milet, et un de Léon. Les habitans de Chio sortirent en masse, s'emparèrent d'un lieu fortifié par la nature, mirent en mer avec trente-six vaisseaux contre trente-deux d'Athènes, et livrèrent la bataille. L'action fut vive, et le jour touchait à sa fin, quand les gens de Chio et les alliés retournèrent à la ville sans avoir éprouvé de désavantage.

LXII. Ce fut aussitôt après ce combat, que Dercylidas, étant sorti de Milet par terre², Abydos, dans l'Hellespont, se souleva en faveur

de ce Spartiate et de Pharnabaze; deux jours après, Lampsaque suivit cet exemple. Strombichide apprit de Chio cette nouvelle, et se hâta d'aller au secours avec vingt-quatre navires athéniens; de ce nombre étaient des bâtimens construits pour le transport des troupes; ils étaient montés par des hoplites. Les habitans de Lampsaque firent une sortie; il fut vainqueur, prit aussitôt d'emblée la ville de Lampsaque qui n'était pas murée, enleva les effets et les esclaves, rétablit les hommes libres dans leurs demeures, et prit le chemin d'Abydos. La place ne se rendit pas; il y donna inutilement un assaut, et se rembarqua pour aller à Sestos, ville située sur la côte opposée. Il en fit une forteresse pour la garde de l'Hellespont.

LXIII. Cependant les habitans de Chio et les Péloponnésiens de Milet devinrent plus maitres de la mer qu'ils ne l'avaient été¹. Astyo-chus prit courage à la nouvelle du combat naval et du départ de Strombichide et de la flotte ennemie. Il passe à Chio avec deux bâtimens, en fait sortir les vaisseaux, et cingle vers Samos avec la flotte entière. Mais comme les ennemis, dans la défiance les uns des autres, ne parurent pas à sa rencontre, il revint à Milet.

C'est, en effet, vers cette époque, et même auparavant, que la démocratie fut abolie à Athènes². Quand Pisander et ses collègues étaient revenus à Samos en quittant Tissapherne, ils s'étaient assurés davantage de l'armée. Les Samiens eux-mêmes, qui s'étaient soulevés entre eux pour s'opposer à l'oligarchie, engagèrent alors les riches à essayer d'établir chez eux cette forme de gouvernement. En même temps, les Athéniens qui étaient dans cette ville se concertèrent ensemble, et décidèrent qu'il ne fallait plus songer à Alcibiade, puisqu'il ne voulait pas les seconder (car il ne leur semblait pas propre à passer à l'oligarchie); mais que c'était à eux qui se trouvaient au milieu du danger, à voir les moyens de ne pas négliger l'affaire qui les occupait, à soutenir en même temps la guerre, et à prendre galement, sur leurs fortunes, de l'argent et tout ce dont on pouvait avoir besoin, puisque ce n'était pas pour d'autres, mais pour eux-mêmes qu'ils travaillaient.

¹ Au commencement d'avril.

² Vingt-unième année de la guerre de Péloponnèse, première année de la quatre-vingt-douzième olympiade, quatre cent douze ans avant l'ère vulgaire. Avant le 27 mars.

¹ En avril déjà avancé.

² Après le 28 février.

LXIV. Après s'être ainsi mutuellement excités, ils envoyèrent droit à Athènes Pisander et la moitié des députés pour y conduire les affaires, avec ordre d'établir l'oligarchie dans toutes les villes sujettes où ils aborderaient; ils firent passer l'autre moitié dans d'autres villes de leur domination, marquant divers endroits à chacun d'eux. Ils envoyèrent à sa destination Diotréphès qui se trouvait aux environs de Chio, et qui était nommé pour commander en Thrace. Arrivé à Thasos, il y abolit l'état populaire; mais, après son départ et dès le mois suivant¹, les habitans n'eurent rien de plus pressé que de fortifier leur ville, comme ne se souciant plus de l'aristocratie avec les Athéniens, et attendant, chaque jour, des Lacédémoniens la liberté. Leurs exilés, chassés par les Athéniens, se trouvaient au milieu des peuples du Péloponnèse, et d'accord avec les amis qu'ils avaient laissés chez eux, ils travaillaient de tout leur pouvoir à leur faire amener une flotte de Lacédémone, et à faire soulever Thasos. Tout ce qu'ils désiraient arriva: la ville recouvra sa prospérité sans avoir de danger à courir, et l'autorité du peuple, qui leur aurait été contraire, fut abolie. Il arriva enfin à Thasos tout le contraire de ce que demandaient ceux des Athéniens qui établissaient l'oligarchie, et je pense qu'il en fut de même dans bien d'autres villes sujettes. Devenues sages et sans craindre les suites de leur entreprise, elles couraient à une liberté assurée, et n'avaient garde de lui préférer la liberté gangrenée qu'Athènes leur offrait.

LXV. Pisander et ses collègues naviguaient en suivant les côtes²; et, comme ils en avaient reçu l'ordre, ils abolissaient dans les villes l'état populaire. Ils prirent aussi avec eux, de plusieurs endroits, des hoplites alliés, et arrivèrent à Athènes. Ils trouvèrent que leurs amis avaient déjà bien avancé les affaires. En effet, quelques jeunes gens avaient formé une conspiration, et tué secrètement un certain Androclès, le principal chef de la faction populaire, et qui n'avait pas peu contribué à faire bannir Alcibiade. Deux motifs les avaient surtout engagés à ce meurtre, celui de se défaire d'un meneur du peuple, et celui d'obliger Alcibiade dont ils attendaient le retour, et qui devait leur procurer l'amitié de

¹ En mars.

Avant le 26 avril.

Tissapherne. Ils avaient de même fait périr en secret plusieurs autres personnes opposées à leur parti. Ils déclarèrent ouvertement, dans un discours préparé de loin, qu'il ne fallait salarier que les gens de guerre, ni admettre au maniement des affaires que cinq mille citoyens, gens capables surtout de servir l'état de leur fortune et de leur personne.

LXVI. La plupart goûtaient cet arrangement, qui donnait l'administration des affaires à ceux qui devaient opérer la révolution. Le peuple ne laissait pas de s'assembler encore, ainsi que le sénat de la fève¹; mais ils ne statuaient que ce que voulaient les conjurés. Les orateurs étaient de ce corps, et ce qu'ils devaient prononcer était examiné d'avance. On voyait la faction si nombreuse que tout le monde était dans la crainte, et que personne n'osait élever la voix contre elle. Si quelqu'un avait cette audace, on avait bientôt quelque moyen tout prêt de s'en défaire. Il ne se faisait pas de recherches contre les meurtriers; si même ils étaient soupçonnés, on ne les mettait pas en justice. Le peuple n'osait remuer; il était dans un tel effroi, que, même en se taisant, il se trouvait heureux d'échapper à la violence. On croyait les conjurés bien plus nombreux encore qu'ils ne l'étaient, et les courages étaient subjugués. La grandeur de la ville, le défaut de se connaître les uns les autres, ne permettaient pas d'en savoir le nombre. Aussi, malgré toute l'indignation dont on était pénétré, ne pouvait-on faire entendre ses plaintes à personne pour concerter quelque dessein de vengeance: il aurait fallu s'ouvrir à un inconnu ou à quelqu'un de connu, mais dont on n'était pas sûr; car tous les membres de la faction du peuple se soupçonnaient entre eux, et se regardaient réciproquement comme des fauteurs de la conjuration. Il y était entré des gens qu'on n'aurait jamais crus capables de se tourner vers l'oligarchie; ils contribuèrent beaucoup à répandre une défiance générale, et ce furent eux qui inspirèrent le plus de sécurité aux auteurs

¹ Le sénat ou conseil des cinq-cents, qu'on appelait aussi le sénat d'en haut, était nommé le *sénat de la fève*, parce que les membres de ce conseil étaient élus avec des fèves. Les noms des candidats étaient déposés dans une urne, et des fèves noires et blanches dans une autre. A mesure qu'on tirait un nom, on tirait aussi une fève, et celui dont le nom sortait en même temps qu'une fève blanche était sénateur.

de la révolution, en montrant au peuple qu'il ne pouvait trouver de sûreté qu'en se méfiant de lui-même.

LXVII. Ce fut dans ces circonstances qu'arrivèrent Pisander et ses collègues. Ils s'occupèrent aussitôt de ce qui restait à faire. D'abord ils rassemblèrent le peuple, et ouvrirent l'avis d'être dix citoyens qui auraient plein pouvoir de faire des lois. Ces décevirs, à un jour indiqué, présenteraient au peuple la constitution qu'ils auraient dressée et qui leur semblerait la meilleure. Ce jour arrivé, ils proclamèrent l'assemblée à Colone : c'est un endroit consacré à Neptune; il est situé hors de la ville, et n'en est éloigné que d'environ dix stades¹. Tout ce que les décevirs proposèrent, ce fut qu'il serait permis à tout Athénien d'émettre l'opinion qu'il lui plairait, et ils portèrent de grandes peines contre quiconque accuserait l'opinion d'enfreindre les lois, ou qui l'offenserait de quelque manière que ce pût être. Alors il fut ouvertement prononcé qu'aucune magistrature ne s'exercerait plus suivant la forme accoutumée, et qu'on ne recevrait plus de salaire; mais qu'il serait élu cinq présidents, qui eux-mêmes éliraient cent citoyens, dont chacun s'en adjoindrait trois autres; que ces quatre cents, entrant au conseil, gouverneraient avec plein pouvoir, comme ils le jugeraient convenable, et qu'ils assembleraient les cinq mille quand ils le croiraient nécessaire.

LXVIII². Celui qui prononça cette opinion fut Pisander, et il montra ouvertement, dans tout le reste, le zèle le plus ardent à dissoudre la démocratie. Mais celui qui avait dirigé toute cette grande affaire, qui lui avait donné la forme, et qui, depuis long-temps, s'en était occupé, était Antiphon, homme qui ne le cédait en vertu à aucun des Athéniens de son temps, qui pensait merveilleusement bien, et qui exprimait de même ce qu'il pensait. Il n'aimait à paraître ni dans l'assemblée du peuple, ni dans aucun de ces conciliabules où se livrent des combats d'opinions. Sa réputation d'éloquence le rendait suspect à la multitude; mais il n'en était pas moins l'homme qui pouvait servir le plus utilement ceux qui, dans leurs procès, le prenaient

pour conseil, soit auprès des tribunaux de judicature, soit devant le peuple. Quand, dans la suite, le pouvoir des quatre-cents fut renversé, quand ils furent poursuivis par la faction populaire, et que lui-même fut mis en cause avec eux, c'est encore lui qui, jusqu'à nos jours, me semble s'être le mieux défendu dans une affaire capitale¹. Phrynicus, au contraire, se montra plus zélé que personne contre l'oligarchie, par la crainte qu'il avait d'Alcibiade, et le sachant bien instruit de ses menées avec Astyochus pendant son séjour à Samos : il avait bien senti que jamais, sans doute, cet ambitieux ne reviendrait pour se soumettre à l'oligarchie; une fois élançé dans les périls, il fit voir une fermeté que personne ne put égaler. Théramène, fils d'Agnon, tenait le premier rang entre ceux qui détruiraient l'état populaire; homme habile à parler et non moins habile à former des desseins. Ainsi, toute grande qu'était cette entreprise, conduite par une multitude d'hommes à talents, on ne doit pas s'étonner qu'elle ait réussi. C'était un

¹ Cet éloge d'Antiphon, l'un des plus étendus qu'ait écrits Thucydide, est un témoignage de son attachement pour cet orateur. Les uns prétendent qu'Antiphon avait eu notre historien pour disciple, et les autres, pour maître. Il passe pour avoir été le premier qui ait écrit des harangues. Avant lui, les hommes les plus célèbres entre les anciens par leur éloquence, Thémistocle, Aristide, Périclès, n'écrivaient pas leurs discours. Il fut aussi le premier qui publia des préceptes de l'art oratoire. Il composait des plaidoyers pour les citoyens qui étaient en procès; mais il paraît qu'il les leur laissait prononcer sans les déclamer lui-même. Il fut accusé, comme le dit Thucydide, après le renversement des quatre-cents; mais nous ignorons s'il fut condamné. Il semble difficile de se décider sur le genre et l'époque de sa mort, entre les opinions de différents auteurs que Plutarque nous a conservées. Quelques-uns le faisaient condamner pour avoir été à la tête de la députation que les quatre-cents envoyèrent à Lacédémone, lorsqu'ils fortifiaient Éétionée; d'autres le faisaient périr par ordre des trente tyrans; d'autres prétendaient que, dans un âge avancé, il s'était retiré auprès de Denys de Syracuse, qu'il l'avait aidé dans la composition de ses tragédies, et qu'il était mort par ordre de ce tyran. Suivant eux, Denys lui demanda un jour quel était le meilleur airain. « C'est, répondit Antiphon, celui dont on a fait les statues d'Harmodius et d'Aristogiton. » Le tyran le fit périr, offensé de cette réponse. Si cependant, comme nous l'apprenons de Plutarque, Lysias a dit dans son discours pour la fille d'Antiphon, qu'elle avait perdu son père par ordre des trente tyrans, on ne peut récuser le témoignage de cet orateur contemporain, et, pour ainsi dire, témoin oculaire. C'était aussi le sentiment de Théopompe. (Plutarque, *Vie des dix orateurs*.) Il nous reste seize harangues d'Antiphon.

² Plus d'un tiers de lieue. Sophocle a rendu cet endroit célèbre en y plaçant la scène de l'une de ses tragédies, *OEdipe à Colone*.

³ Depuis le 27 février.

difficile projet d'abolir la liberté dont le peuple d'Athènes jouissait depuis près d'un siècle, à compter de l'expulsion des tyrans¹, non-seulement sans connaître l'obéissance, mais encore accoutumé, depuis le milieu de cette période, à commander aux autres.

LXIX. Après que ces arrangemens eurent été confirmés sans aucune contradiction, l'assemblée se sépara, et les quatre-cents furent introduits dans le conseil de la manière que je vais rapporter. Tous les Athéniens, dans la crainte des ennemis qui étaient à Décelie, restaient toujours en armes, les uns sur le rempart, les autres aux corps de réserve. On laissa partir, ce jour-là, comme à l'ordinaire, ceux qui n'étaient pas de la conjuration; mais on avait averti en secret les conjurés de ne pas se rendre aux postes, et de s'en tenir tranquillement éloignés. S'il survenait quelque insurrection contre ce qui se passait, ils prendraient les armes pour la réprimer. C'étaient des gens d'Andros et de Ténos, trois cents Carystiens, et de ces hommes qu'Athènes avait envoyés peupler Égine et y former une colonie. Ils étaient venus armés à ce dessein, suivant l'ordre qu'ils avaient reçu. Eux ainsi disposés, les quatre-cents partirent, chacun armé d'un poignard qu'il tenait caché. Ils étaient accompagnés de cent vingt jeunes Grecs, dont ils se servaient quand ils avaient besoin d'un coup de main. Ils surprirent au conseil les sénateurs de la fête, et leur ordonnèrent de sortir, en recevant leur salaire. Ils avaient apporté avec eux la somme qui leur restait due, et la leur distribuèrent, à mesure que ceux-ci quittaient le tribunal.

LXX. Les sénateurs se retirèrent sans rien répliquer, les autres citoyens ne firent aucun mouvement, et tout resta tranquille. Les quatre-cents entrèrent dans le conseil, ils tirèrent entre eux des prytanes au sort, et firent l'inauguration de leur magistrature avec les prières et les cérémonies d'usage pour ceux qui entrent en charge. Ayant fait ensuite de grands changemens au régime populaire, mais sans rappeler les exilés, à cause d'Alcibiade, ils gouvernèrent la république de leur pleine autorité. Ils firent mourir quelques personnes, mais en petit nom-

¹ Il y avait quatre-vingt-dix-huit ans qu'Hippias avait été chassé, la troisième année de la soixante-septième olympiade, cinq cent dix ans avant l'ère vulgaire.

bre, et seulement celles dont ils croyaient avoir besoin de se défaire; ils en mirent d'autres aux fers; ils en envoyèrent en exil. Ils firent aussi déclarer par un héraut à Agis, roi de Lacédémone, qui était à Décelie, qu'ils ne demandaient qu'à en venir à une réconciliation, et qu'on avait lieu d'attendre qu'il ne refuserait pas d'entrer en accord avec eux, sans les confondre avec une populace qui ne méritait aucune confiance.

LXXI. Ce prince ne croyait pas que la ville restât dans le calme, ni que le peuple pût trahir sitôt son ancienne liberté. Il pensait qu'en voyant paraître une nombreuse armée de Lacédémoniens, il ne se tiendrait pas en repos, et il ne pouvait même se persuader que, dans la circonstance, il ne fût pas dans l'agitation. Il ne répondit donc à ceux que lui envoyaient les quatre-cents, rien qui tendit à un accord; mais il avait déjà mandé du Péloponnèse une armée respectable; et peu de temps après, joignant à ce renfort la garnison de Décelie, il s'approcha des murailles. Il espérait que, dans le trouble où se trouvaient les Athéniens, ils se soumettraient aux conditions qu'il voudrait leur faire, ou que même il prendrait d'emblée une ville qui, du dedans et du dehors, serait apparemment plongée dans le tumulte; car il ne pourrait manquer d'enlever les longues murailles qui se trouvaient abandonnées. Mais quand il vint aux approches, les Athéniens ne firent pas dans la place le moindre mouvement; ils se contentèrent de faire sortir la cavalerie, un peu d'hoplites, des troupes légères et des gens de traits, renversèrent ceux des ennemis qui s'étaient trop avancés, et restèrent maîtres des corps et des armes de quelques-uns des morts. Agis, ne voyant pas l'événement répondre à ses espérances, retira ses troupes. Il demeura tranquille avec son monde à Décelie, et peu de jours après, il renvoya le renfort¹. Les quatre-cents ne laissèrent pas ensuite de négocier encore avec lui; il fit alors à ceux qu'on lui députait un meilleur accueil, et ce fut d'après ses conseils qu'ils expédièrent pour Lacédémone des députés, dans l'intention d'en venir à un traité de paix.

LXXII. Ils envoyèrent aussi dix hommes à Samos² pour tranquilliser l'armée, et lui faire entendre que ce n'était pas dans des intentions

¹ A la fin de mars.

² Après le 27 février.

nuisibles à la république ni aux citoyens qu'ils venaient d'établir l'oligarchie, mais pour tout sauver; déclarant que c'était cinq mille citoyens, et non pas seulement quatre cents, qui étaient à la tête de l'administration. La vérité est qu'on n'avait jamais vu dans les affaires les plus importantes, soit pour traiter de la guerre, soit pour les intérêts du dehors, les Athéniens se rassembler au nombre de cinq mille¹. Les députés furent chargés de dire tout ce qui, d'ailleurs, convenait à la circonstance. Les conjurés les expédièrent aussitôt après la révolution, dans la crainte, comme il arriva, que la multitude des troupes de mer ne voulût pas se tenir sous l'oligarchie, et que le mal commençant de là, eux-mêmes ne fussent renversés.

LXXIII. Déjà en effet s'annonçait à Samos une révolution au sujet de l'oligarchie, et c'était précisément à l'époque où les quatre-cents établissaient leur autorité. Ceux des Samiens qui constituaient l'état populaire, et qui s'étaient soulevés contre les riches, avaient ensuite changé de sentiment; et séduits par Pisander, lorsqu'il vint à Samos, et par les Athéniens conjurés qui s'y trouvaient, ils avaient eux-mêmes formé, jusqu'au nombre de trois cents, une conspiration, résolus d'attaquer les autres comme s'ils eussent composé la faction du peuple. Ils tuèrent un certain Athénien nommé Hyperbolus, méchant homme, chassé de sa patrie par le ban de l'ostracisme, non qu'il pût exciter aucune crainte par son crédit ou sa dignité, mais à cause de sa basse méchanceté, et parce qu'il faisait honte à la république². Ils agissaient en cela de concert avec Charminus, l'un des généraux, et avec quelques Athéniens qui se trouvaient chez eux et qui avaient reçu

leur parole; mais ceux qui la formaient, instruits de ce dessein, en donnèrent connaissance à Léon et à Diomédon qui étaient du nombre des généraux, et qui, respectés du peuple, ne supportaient pas volontiers l'oligarchie. Ils s'ouvrirent aussi à Thrasybule et à Thrasyllé, l'un commandant de trirème, l'autre d'un corps d'hoplites, et à quelques autres qui toujours avaient paru s'opposer le plus aux conjurés. Ils les prièrent de ne les pas voir avec indifférence livrés à la mort, ni à la république de Samos aliénée de celle d'Athènes, tandis que, par elle seule, les Athéniens jusqu'alors avaient toujours conservé dans le même état leur empire. Ces commandans les écoutèrent, et prenant chaque soldat en particulier, ils les exhortèrent à ne pas souffrir cette révolution. Ils s'adressèrent particulièrement à ceux qui montaient le Paralus: c'étaient tous des Athéniens et des hommes libres, qui, de tous les temps, avaient été contraires à l'oligarchie, même avant qu'il fût question de l'établir. Aussi Léon et Diomédon ne faisaient-ils pas de voyages en mer sans confier quelques vaisseaux à leur garde. Quand donc les trois-cents voulurent attaquer la faction populaire de Samos, appuyée de ces secours, et surtout des gens du Paralus, elle en fut victorieuse. Elle mit à mort une trentaine de conjurés, prononça la peine de l'exil contre trois des plus coupables, mit en oubli les fautes du reste, et continua de se gouverner de bon accord, suivant les principes de la démocratie.

LXXIV. Les Samiens et l'armée, pour annoncer à Athènes ce qui venait de se passer, firent aussitôt partir, sur le Paralus, Chéréas, fils d'Archestrate, qui avait montré beaucoup de vivacité dans cette affaire. Ils ne savaient pas encore que le gouvernement était dans les mains des quatre-cents. Ceux-ci, à l'arrivée du Paralus, mirent aux fers deux ou trois de ceux qui le montaient, ôtèrent aux autres ce bâtiment, les firent passer sur un autre vaisseau chargé de troupes, et les envoyèrent faire la garde autour de l'Eubée. Chéréas, voyant ce qui se passait, trouva moyen de se cacher. Il revint à Samos, et rendit compte à l'armée de la situation d'Athènes, exagérant encore tous les maux de cette ville, racontant que tous les citoyens étaient frappés de verges; qu'on n'osait ouvrir la bouche contre les usurpateurs du gouvernement

¹ Les Athéniens, tout attachés qu'ils pussent l'être à la démocratie, étaient paresseux à se rendre aux assemblées. Ainsi, quoique la république ne comptât pas moins de vingt mille citoyens, Thucydide nous apprend qu'on ne les avait jamais vus se rassembler au nombre de cinq mille. Cette indolence des Athéniens favorisait les intriguans qu'on appelait démagogues ou meneurs du peuple.

² Le ban de l'ostracisme n'imprimait aucune tache. Cette sorte d'exil était infligée pour éloigner du territoire de la république les hommes qui, par l'état de leurs vertus ou de leurs talens, pouvaient nuire à l'égalité démocratique, et prendre sur leurs concitoyens une supériorité dangereuse. Quand le méprisable Hyperbolus eut été frappé de l'ostracisme, l'ostracisme lui-même fut avili, et tomba dès lors en désuétude.

que les femmes et les enfans étaient livrés à l'infamie, que le dessein des quatre-cents était d'arrêter les parens de tous les gens de guerre qui se trouvaient à Samos, et qui n'étaient pas de leur faction, pour leur donner la mort si ceux-ci n'obéissaient pas. Il ajoutait encore bien d'autres détails qu'il surchargeait de mensonges.

LXXV. Les soldats, à ce récit, allaient d'abord se jeter sur ceux qui avaient contribué le plus à l'établissement de l'oligarchie et sur leurs complices; mais retenus par les gens modérés, et sur la représentation que la flotte ennemie était en présence, et qu'ils allaient tout perdre, ils s'apaisèrent. Ensuite Thrasybule, fils de Lycus, et Thrasyte, qui étaient les principaux auteurs du changement qui venait d'arriver, voulant rappeler solennellement Samos au gouvernement populaire, firent prêter à tous les soldats, et surtout à ceux qui étaient du parti de l'oligarchie, les plus terribles sermens de rester attachés à la constitution démocratique, de vivre dans la concorde, de pousser vivement la guerre contre les Péloponnésiens, d'être ennemis des quatre-cents, et de n'entretenir avec eux aucune communication par le ministère des hérauts¹. Tout ce qu'il y avait de Samiens en âge de porter les armes prêta le même serment; l'armée s'unit avec eux d'intérêt et de dangers, croyant que, pour les uns et les autres, il n'était aucun espoir de salut, et qu'ils périraient tous également si les quatre-cents et les ennemis qui étaient à Milet pouvaient l'emporter.

LXXVI. Ce fut alors une grande division entre la ville et l'armée, celle-ci voulant contraindre la ville à conserver l'état populaire, et celle-là voulant obliger le camp à reconnaître l'oligarchie. Les soldats formèrent une assemblée dans laquelle ils déposèrent les généraux et ceux des triérarques qui leur étaient suspects, et en créèrent de nouveaux. Thrasybule et Thrasyte furent de cette nouvelle création. Les guerriers se donnèrent les uns aux autres, dans cette assemblée, de grands motifs d'encouragement: qu'il ne fallait pas s'effrayer si la ville rompait avec eux; que c'était le plus petit nombre qui se détachait du plus grand, et de celui qui avait, à tous égards, les plus puissantes ressources; que, maîtres de toute la flotte, ils pouvaient forcer

les autres villes de leur domination à fournir de l'argent, tout aussi bien que s'ils sortaient d'Athènes pour en exiger; qu'ils avaient Samos, ville puissante, et qui, du temps qu'elle était en guerre avec les Athéniens, avait été sur le point de leur enlever l'empire de la mer; que ce serait, comme auparavant, de cette place qu'ils repousseraient les efforts des ennemis; qu'au moyen des vaisseaux, ils se procureraient plus aisément que les citoyens de la ville tout ce qui leur serait nécessaire; que c'était eux qui, se tenant à Samos, avaient rendu aux Athéniens le service de leur conserver l'entrée du Pirée, et qu'il leur était bien plus aisé, si ceux de la ville ne voulaient pas les rétablir dans leurs droits politiques, de leur ôter l'usage de la mer, qu'à ceux-ci de les en priver; que les ressources qu'ils pourraient tirer d'Athènes, pour se mettre au-dessus des ennemis, étaient bien peu de chose, et ne méritaient aucune attention; qu'ils ne perdraient rien, puisqu'elle n'avait plus d'argent à leur envoyer, et que c'était l'armée qui lui en procurait; qu'Athènes n'avait pas seulement à leur faire passer des conseils utiles, la seule chose qui donne aux villes l'empire sur les armées; qu'elle en était venue jusqu'à se rendre coupable de la plus criante faute, celle de dissoudre les lois de la patrie, et que c'étaient eux qui les conservaient et qui tâchaient de la forcer à les reprendre; qu'on ne pouvait être regardé comme inférieur quand on était capable de donner de sages conseils; qu'Alcibiade, s'il obtenait d'eux son retour et la sécurité, se ferait un plaisir de leur procurer l'alliance du roi; mais que surtout, avec une flotte si puissante, ils sauraient toujours bien, quand tout le reste viendrait à leur manquer, se procurer une retraite, et qu'ils y trouveraient des villes et un territoire.

LXXVII. Tels furent les sujets d'encouragement que, dans cette assemblée, ils se donnèrent les uns aux autres, sans se ralentir sur leurs apprêts guerriers. Les dix députés envoyés à Samos par les quatre-cents apprirent ces détails lorsqu'ils étaient à Délos, et ils se tinrent en repos.

LXXVIII. Cependant les troupes qui montaient la flotte du Péloponnèse se répandirent entre elles en clameurs contre Astyochus et Tisapherne qui ruinaient les affaires. Elles se plaignaient d'Astyochus qui ne voulait pas livrer

¹ Commencement de mars

un combat naval, pendant qu'elles étaient encore supérieures en forces, et que la flotte ennemie était peu nombreuse, surtout dans les circonstances actuelles, où l'on disait que les Athéniens étaient en état de sédition, et où leurs vaisseaux n'étaient pas encore réunis. Elles risquaient cependant de se consumer, toujours attendant les vaisseaux de Phœnicie que promettait Tissapherne, dont on ne cessait de parler, et qui ne paraissaient pas. Elles se plaignaient de ce satrape qui n'amenait pas ces vaisseaux, qui ne fournissait pas complètement le subsidé, qui ne le payait pas en entier, et qui ruinait leur flotte. Elles soutenaient qu'il ne fallait plus différer, mais qu'il était temps de combattre. C'étaient les Syracusains surtout qui les excitaient.

LXXIX. Les alliés et Astyochus, instruits de ces murmures et du trouble qui régnait à Samos, tinrent conseil, et résolurent d'en venir à une action. Ils mirent en mer avec tous les vaisseaux, au nombre de cent douze, et cinglèrent vers Mycale, donnant ordre aux troupes de s'y rendre par terre. Les Athéniens, avec quatre-vingt-deux vaisseaux de Samos, étaient à l'ancre à Glaucé, qui fait partie du territoire de Mycale. Samos, du côté d'où cette île regarde Mycale, est peu éloigné du continent. Ils s'y retirèrent quand ils virent approcher la flotte du Péloponnèse, ne se croyant pas en forces pour risquer une affaire décisive. D'ailleurs ils avaient pressenti que l'envie prendrait à leurs ennemis de Milet de combattre, et ils attendaient de l'Hellespont Strombichide; il devait amener à leur secours la flotte qui, de Chio, était passée à Abydos, et qui la lui avait fait demander. Tels étaient les motifs de leur retraite à Samos.

Cependant les Péloponnésiens arrivés à Mycale y établirent leur camp, avec les troupes de Milet et des pays voisins. Ils allaient, le lendemain, faire voile pour Samos, quand ils apprirent que Strombichide et sa flotte étaient arrivés de l'Hellespont; aussitôt ils retournèrent à Milet. Les Athéniens, après avoir reçu ce renfort, cinglèrent eux-mêmes vers Milet, avec cent huit vaisseaux, dans le dessein de combattre; mais personne ne se présenta devant eux, et ils revinrent à Samos.

LXXX. Aussitôt après, et dans le même été, les Péloponnésiens qui ne s'étaient pas avancés

contre les ennemis, et qui ne s'étaient pas crus en état de combattre, même avec toutes leurs forces maritimes, ne savaient d'où se procurer de l'argent pour la solde d'un si grand nombre de vaisseaux, surtout lorsque Tissapherne ne les payait que mesquinement. Ils envoyèrent avec quarante navires, auprès de Pharnabaze, Cléarque, fils de Rhamphias. C'était un ordre qui leur avait été donné du Péloponnèse. Pharnabaze les invitait lui-même et se montrait disposé à payer le subsidé. Il leur avait aussi fait annoncer que Bysance se soulèverait en leur faveur. Ces bâtiments, ayant pris le large pour n'être pas aperçus des Athéniens, furent accueillis d'une tempête. Les uns, et c'était le plus grand nombre, ceux aux ordres de Cléarque qui était retourné par terre dans l'Hellespont pour en prendre le commandement, relâchèrent à Délos, et revinrent ensuite à Milet: les autres, au nombre de dix, que commandait Élixus de Mégare, s'étant sauvés dans l'Hellespont, opérèrent la défection de Bysance. Les Athéniens de Samos furent informés de ces événements, et firent passer dans l'Hellespont un secours de vaisseaux pour garder le pays. Il y eut, à la vue de Bysance, un léger combat de huit vaisseaux contre huit.

LXXXI. Ceux qui étaient à la tête des affaires à Samos, et surtout Thrasybule qui, depuis la révolution qu'il avait opérée, persistait toujours dans le dessein de rappeler Alcibiade, surent enfin, dans une assemblée de soldats, faire goûter ce projet au gros de l'armée. Elle décréta son retour, elle lui accorda toute sûreté, et Thrasybule, se rendant auprès de Tissapherne, amena Alcibiade à Samos. Il regardait comme le seul moyen de salut de s'attacher Tissapherne, et de l'enlever aux Péloponnésiens. Une assemblée fut convoquée. Alcibiade s'y plaignit de son exil, en déplora la rigueur, s'étendit beaucoup sur la situation des affaires politiques et sut inspirer du moins de grandes espérances pour l'avenir. Il se permit de l'exagération sur le haut crédit qu'il avait auprès de Tissapherne: son objet était d'inspirer de la crainte à ceux qui, dans Athènes, étaient à la tête de l'oligarchie, de dissoudre plus aisément la conjuration, d'imprimer plus de respect aux Athéniens de Samos et de leur inspirer plus d'audace; il voulait aussi rendre encore Tissapherne plus odieux aux ennemis et renverser les espé-

rances qu'ils avaient conçues. Dans son discours plein de jactance, il faisait les plus grandes promesses : Tissapherne l'avait assuré que, s'il pouvait se fier aux Athéniens, tant qu'il lui resterait quelque chose, dût-il même faire argent de son lit, le subside ne leur manquerait jamais ; et qu'au lieu de faire passer aux Péloponnésiens les vaisseaux de Phœnicie, ce serait à eux qu'il procurerait ce renfort ; mais qu'il ne prendrait en eux confiance qu'après qu'Alcibiade, à son retour, lui aurait donné sa foi qu'il pouvait compter sur eux.

LXXXII. Sur ces belles paroles et beaucoup d'autres encore qu'il ajouta, on l'élut aussitôt général avec ceux qui avaient déjà le commandement, et on lui donna la conduite de toutes les affaires. On se croyait si bien sauvé, on était si sûr de se venger des quatre-cents, que personne n'aurait voulu donner pour tout au monde ses espérances. Déjà, d'après ce qu'ils venaient d'entendre, tous se montraient prêts à cingler aussitôt vers le Pirée, au mépris des ennemis qu'ils avaient en présence. Mais Alcibiade, quoique bien des gens le pressassent, ne permit pas de se livrer à ce dessein, en laissant les ennemis qu'on avait plus près de soi. Il dit que puisqu'il venait d'être élu général, il allait d'abord régler avec Tissapherne les affaires de la guerre ; et en effet il partit dès que l'assemblée fut séparée. Il voulait paraître tout communiquer à ce satrape, se donner auprès de lui plus d'importance, lui montrer qu'il était revêtu du généralat, et qu'il était en état de le servir et de lui nuire. Il réussit par cette conduite à faire peur aux Athéniens de Tissapherne, et à Tissapherne des Athéniens.

LXXXIII. Quand les Péloponnésiens de Milet apprirent le rappel d'Alcibiade, ils furent encore bien plus indisposés que jamais contre Tissapherne, en qui, dès auparavant, ils n'avaient pas de confiance. Il était devenu bien plus négligent à leur payer le subside, depuis qu'ils n'avaient pas voulu se présenter contre les Athéniens et les combattre, quand ceux-ci s'étaient montrés à la vue de Milet, et les manœuvres d'Alcibiade l'avaient déjà rendu pour eux un objet de haine. Les soldats s'assemblaient entre eux et continuaient de tenir les mêmes propos qu'ils s'étaient déjà permis ; mais ce n'était pas seulement les soldats, c'était même des hommes

dignes de considération qui se plaignaient de ne pas recevoir leur solde entière, de ne jouir que d'un faible traitement, et de n'être pas même constamment payés. Ils ajoutaient qu'à moins de donner un combat, ou d'aller quelque part d'où l'on pût tirer des subsistances, il faudrait désertir la flotte. On rejetait tout sur Astyochus qui, pour son intérêt particulier, se rendait le complaisant de Tissapherne.

LXXXIV. Comme on se livrait à ces propos, il se fit un grand mouvement contre Astyochus. Plus les matelots de Syracuse et de Thurium avaient de liberté, et plus ils étaient pressés et montraient d'audace à demander leur paye. Ce général mit de la hauteur dans sa réponse ; il menaça même Doriée qui joignait ses réclamations à celles des matelots qu'il commandait, et il en vint jusqu'à lever sur lui la canne. A ce geste, les soldats, violens comme des gens de mer, accoururent, en criant, pour se jeter sur lui. Il prévit le danger et se réfugia près d'un autel. Il ne reçut aucun mal, et les soldats se séparèrent. Mais les Milésiens attaquèrent par surprise un château que Tissapherne avait fait bâtir à Milet, le prirent et en chassèrent la garnison. Cette voie de fait eut l'agrément des alliés, et surtout des Syracusains. Lichas était seul mécontent de leur conduite : il disait que les Milésiens, et tous ceux qui étaient dans le pays du roi, devaient obéir à Tissapherne, tant qu'il ne donnait que des ordres modérés, et lui montrer de la complaisance jusqu'à ce qu'ils se fussent mis en état de bien faire la guerre. Cela, joint à d'autres choses semblables, irrita contre lui les Milésiens, et quand, dans la suite, il mourut de maladie, ils ne le laissèrent pas inhumer dans l'endroit que les Lacédémoniens qui se trouvaient près de lui, marquaient pour sa sépulture.

LXXXV. Pendant qu'irrités contre Astyochus et Tissapherne, les Péloponnésiens s'accordaient si mal dans la conduite des affaires, Mindarus vint de Lacédémone succéder à Astyochus dans le commandement de la flotte. Il en prit possession et Astyochus se retira. Tissapherne fit partir avec lui, en qualité d'ambassadeur, un des hommes qu'il avait auprès de sa personne : c'était un Carien nommé Gaultès, qui savait les deux langues. Il était chargé de se plaindre de l'entreprise des Milésiens sur le château et de

justifier Tissapherne. Il savait que les Milésiens étaient en chemin pour aller surtout déclamer contre lui; qu'Hermocrate, qui lui en voulait toujours pour l'affaire de la solde, était avec eux, et qu'il ne manquerait pas de faire entendre que Tissapherne était un homme double, qui ruinait, avec Alcibiade, les affaires du Péloponnèse. Enfin quand Hermocrate fut banni de Syracuse, et que d'autres Syracusains, Potamis, Myson et Démarchus, furent venus à Milet prendre le commandement de la flotte, Tissapherne le poursuivit avec plus d'acharnement dans son exil; il porta contre lui différentes accusations, et le chargea de n'être devenu son ennemi que sur le refus d'une somme d'argent qu'il lui avait demandée. Ce fut ainsi qu'Astyochos, les Milésiens et Hermocrate passèrent à Lacédémone, et qu'Alcibiade se sépara de Tissapherne et revint à Samos.

LXXXVI. Les députés que les quatre-cents avaient expédiés pour apaiser l'armée de Samos et lui donner des éclaircissemens sur leur conduite, arrivèrent lorsque Alcibiade y était déjà. Une assemblée fut convoquée, ils voulaient y prendre la parole; mais les soldats refusèrent d'abord de les entendre, criant qu'il fallait donner la mort aux destructeurs de la démocratie. Enfin cependant ils se calmèrent, quoique avec peine, et les écoutèrent. Les députés exposèrent que la révolution n'avait pas eu pour objet de perdre la république, mais de la sauver; que cet objet n'était pas non plus de la livrer aux ennemis, puisque ayant déjà le pouvoir en mains, on l'aurait fait dès le temps de leur invasion sur le territoire; que tous ceux qui faisaient partie des cinq-mille parviendraient aux charges à leur tour; qu'il était faux que les parens des guerriers de Samos fussent exposés à des avanies, comme l'avait calomnieusement avancé Chabrias; qu'il ne leur était fait aucun mal, et que chacun d'eux restait paisiblement dans la jouissance de ses biens. Ils ajoutèrent beaucoup d'autres choses, sans pouvoir se faire entendre plus favorablement des soldats, qu'ils ne faisaient qu'irriter. On ouvrit des avis différens, celui surtout d'aller au Pirée. On peut regarder Alcibiade comme celui qui, dans cette conjoncture, rendit le plus grand service à la république. Au milieu de ces emportemens des Athéniens de Samos, empressés de s'embarquer

pour tourner leurs armes contre eux-mêmes, ce qui sans doute était livrer à l'instant aux ennemis l'ionie et l'Hellespont, personne autre que lui n'était en état de contenir cette multitude: il la fit renoncer à l'embarquement, et en imposa, par ses reproches, à ceux qui montraient une indignation particulière contre les députés. Ce fut lui-même qui fit la réponse. Il dit, en les congédiant, qu'il ne s'opposerait pas à l'autorité des cinq-mille; mais il ordonna de dépecer les quatre-cents et de rétablir le conseil des cinq-cents comme par le passé; ajoutant que si l'on avait fait quelque retranchement sur la dépense pour augmenter la solde des troupes, c'était une économie qu'il ne pouvait trop louer. Il les engagea d'ailleurs à résister puissamment aux ennemis et à ne se relâcher en rien, assurant que, la république une fois sauvée, on avait toute espérance de s'accorder ensemble; mais que si l'un des deux partis venait à succomber, celui d'Athènes ou de Samos, il ne resterait plus personne avec qui se réconcilier.

Il se trouvait aussi dans l'assemblée des députés d'Argos: ils venaient offrir au parti populaire d'Athènes qui se trouvait à Samos l'assistance de leur pays. Alcibiade les combla d'éloges, les pria de se tenir prêts à partir quand ils seraient mandés, et les congédia. Ils étaient venus avec ces soldats de marine du Paralus, qui avaient été embarqués par les quatre-cents sur un vaisseau de guerre; leur ordre portait de croiser autour de l'Eubée, et de conduire à Lacédémone les députés qu'y faisait passer cette faction, Læspodius, Aristophon et Millésias. Mais ces troupes, arrivées à la hauteur d'Argos, se saisirent des députés et les livrèrent aux Argiens, comme étant du nombre de ceux qui avaient eu le plus de part à la destruction du gouvernement populaire. Eux-mêmes ne retournèrent point à Athènes; mais ils se chargèrent des députés argiens, et vinrent avec leur trirème à Samos.

LXXXVII. Dans le même été¹, et dans le temps même que, pour plusieurs raisons et surtout à cause du rappel d'Alcibiade, les Péloponnésiens étaient le plus irrités contre Tissapherne, le regardant comme un fauteur des Athéniens, il prit le parti, sans doute pour dé-

¹ Au commencement d'avril.

truire ces impressions, d'aller trouver à Aspende la flotte de Phœnicie. Il engagea Lichas à l'accompagner, et promit de laisser auprès de l'armée Tamos, son lieutenant, qui serait chargé de payer le subside en son absence. On parle diversement de ce voyage, et il n'est pas aisé de savoir à quelle intention Tissapherne se rendit à Aspende, ni pourquoi, s'y étant rendu, il n'en amena pas la flotte avec lui. Que les vaisseaux de Phœnicie soient venus jusqu'à Aspende au nombre de cent quarante-sept, c'est un fait incontestable ; mais par quelle raison ils ne vinrent pas jusqu'à l'armée, c'est sur quoi l'on forme bien des conjectures. Les uns pensent qu'il voulait, comme il en avait formé le dessein, miner les Péloponnésiens par son absence ; car Tamos, qui était chargé de payer la solde, ne fit que la diminuer au lieu de l'augmenter. D'autres imaginent qu'en faisant venir la flotte phœnicienne à Aspende, il n'avait d'autre objet que de faire des levées d'argent et de la congédier ; car il n'avait aucune envie de s'en servir. D'autres encore prétendent que, pour dissiper les clameurs de Lacédémone, il voulait faire dire qu'il n'avait aucun tort, et qu'on ne pouvait douter que la flotte, près de laquelle il se rendait, ne fût réellement équipée. Ce qui me paraît le plus certain, c'est que ce fut pour consumer les Grecs et tenir leurs opérations en suspens, qu'il n'amena pas cette flotte ; pour les miner pendant le temps que prenait son voyage et son séjour ; pour égaliser les deux partis et ne donner le dessus à l'un ni à l'autre en s'y unissant : car s'il eût voulu terminer la guerre, il est clair, et l'on ne saurait douter, qu'il le pouvait sans peine. Il n'avait qu'à mener la flotte aux Lacédémoniens ; il leur aurait sans doute procuré la victoire, puisqu'ils étaient à l'ancre en présence des ennemis, avec des forces plutôt égales qu'inférieures. Ce qui doit le convaincre de sa perfide intention, c'est le prétexte qu'il donna de n'avoir pas amené la flotte. Il dit qu'elle était plus faible que le roi ne l'avait ordonné ; mais il en aurait d'autant mieux servi ce prince, puisqu'en lui causant moins de dépense, il aurait opéré les mêmes choses. Enfin, quel que fût l'objet de Tissapherne, il fit le voyage d'Aspende, il s'y trouva avec les Phœniciens, et sur son invitation, les Péloponnésiens y firent passer Philippe de La-

cédomone avec deux trirèmes, croyant l'envoyer au-devant de la flotte.

LXXXVIII. Quand Alcibiade sut que Tissapherne prenait la route d'Aspende, il mit aussi à la voile avec treize vaisseaux, promettant à ceux de Samos de leur rendre un service signalé et dont les bons effets étaient infaillibles : c'était ou d'amener aux Athéniens la flotte de Phœnicie, ou d'empêcher qu'elle ne passât du côté des Péloponnésiens. On peut croire qu'il savait depuis long-temps que l'intention de Tissapherne était de ne pas amener cette flotte ; mais en montrant aux ennemis l'amitié de ce satrape pour les Athéniens et pour lui-même, il voulait le leur rendre encore plus odieux, et par ce moyen, le forcer d'autant plus à embrasser le parti d'Athènes. Il mit à la voile et cingla droit vers la Phasélide et vers Caune, pour gagner Aspende

LXXXIX. De retour à Athènes, les députés envoyés à Samos par les quatre-cents, annoncèrent ce que leur avait dit Alcibiade, qu'il voulait qu'on tint ferme, sans rien céder aux ennemis, et qu'il avait les meilleures espérances de les réconcilier avec l'armée, et de réduire les Péloponnésiens. Sur ce rapport, la plupart de ceux qui avaient eu part à l'établissement de l'oligarchie, déjà fatigués de l'état des choses, et fort contents de se retirer de cette affaire, s'ils le pouvaient avec sûreté, sentirent ranimer leur courage. Il se trouvait à leur tête ce que la faction oligarchique avait de meilleurs capitaines et de plus distingués dans les hommes en place : Thémène, fils d'Agnon, Aristocrate, fils de Sicélius, et d'autres qui avaient la première part aux affaires. Ils s'assemblaient et se répandaient en plaintes sur la situation de l'état. Ils avaient cependant la précaution de faire entendre que s'ils avaient envoyé une députation à Samos, ce n'était point qu'ils eussent envie que l'administration ne restât pas en un fort petit nombre de mains : mais dans la crainte que l'armée de Samos, Alcibiade et ceux qu'on avait députés à Lacédémone, ne fissent, sans la participation des cinq-mille, quelque mal à la république. Ils ajoutaient qu'il fallait ramener le gouvernement à plus d'égalité, et faire voir que les cinq-mille n'avaient pas seulement l'apparence de l'autorité, mais qu'ils en jouissaient en effet. Ils cachaient, sous ces vains semblans de popularité,

leurs véritables sentimens; mais la plupart d'entre eux, conduits par des vues d'ambition personnelle, ne cherchaient que ce qui perd surtout l'oligarchie née du gouvernement populaire: tous n'y demandent pas seulement à se trouver, en un jour, égaux entre eux; mais chacun y veut tenir la première place fort au-dessus de tous les autres: au lieu qu'on supporte plus volontiers, dans la démocratie, l'événement des élections, parce qu'on ne s'y croit pas rabaisé par ses égaux. Le crédit dont Alcibiade jouissait à Samos leur haussait le courage: ils le croyaient solide, et ne voyaient rien de stable dans l'oligarchie. C'était entre eux un combat fort vif à qui deviendrait le premier protecteur du gouvernement populaire.

XC. Il n'en était pas de même de ceux des quatre-cents qui étaient les plus contraires à cette forme de gouvernement, et qui se trouvaient les chefs de l'oligarchie: Phrynicius qui, lors de son commandement à Samos, avait eu des différends avec Alcibiade; Aristarque, de tout temps plus opposé que personne à l'état démocratique; Pisander, Antiphon et d'autres du nombre des hommes les plus puissans. Ils n'avaient pas plus tôt établi le nouveau régime, et se changer en démocratie la constitution qu'ils avaient formée à Samos, qu'ils avaient envoyé à Lacédémone des députés choisis dans leur sein, donné tous leurs soins au maintien de l'oligarchie, et commencé à construire un fort dans ce qu'on appelle l'Étionée. Mais ils furent encore bien plus ardens à soutenir leur ouvrage, quand, au retour de la députation qu'ils avaient envoyée à Samos, ils virent changer le plus grand nombre, et ceux mêmes d'entre eux dont ils s'étaient crus bien assurés. Dans les craintes qu'ils éprouvaient, et de la part de l'intérieur et du côté de Samos, ils firent partir en diligence Antiphon, Phrynicius et plusieurs autres, au nombre de dix, et leur recommandèrent de ménager une réconciliation avec les Lacédémoniens, à quelque prix que ce fût, pour peu que les conditions fussent supportables. Ils continuèrent avec encore plus de vivacité les ouvrages d'Étionée. L'objet de ces travaux, comme le disaient Théràmène et ceux de son parti, n'était pas de fermer l'entrée du Pirée à l'armée de Samos, si elle venait l'attaquer de vive force; mais d'y recevoir, quand on voudrait, les enne-

mis par terre et par mer; car Étionée forme l'une des parties avancées du Pirée, et c'est de ce côté qu'on entre directement dans ce port. On joignait le nouveau mur à celui qui existait déjà du côté de la terre ferme, de manière qu'en y plaçant un petit nombre d'hommes, on commandait l'entrée du Pirée. Ce mur aboutissait à l'autre tour située à l'embouchure du port qui est étroit. L'ancienne muraille tournée vers le continent, et la nouvelle qui était en dedans de l'ancienne, se prolongeaient également jusqu'à la mer. Ils élevèrent aussi, tout près de cette muraille, une grande galerie qui était renfermée dans le Pirée; ils en étaient les seuls maîtres, et ils obligeaient tout le monde d'y déposer le blé qui se trouvait dans la ville et celui qu'on amenait par mer: c'était de là qu'il fallait le tirer pour le mettre en vente.

XCI. Voilà ce qui, depuis long-temps, excitait les cris de Théràmène; et quand les députés furent de retour, sans être parvenus à un accommodement général avec Lacédémone, il dit qu'on était en grand danger de voir ce mur détruire la ville. Il se trouvait, dans ces circonstances, qu'à l'invitation des peuples de l'Eubée, quarante-deux vaisseaux sortis du Péloponnèse étaient déjà dans les parages de la Laconie, et se préparaient à cingler vers cette Ile. Il y avait dans cette flotte des vaisseaux d'Italie et de Sicile, fournis par les Tarentins et les Locriens: c'était Hégésandrides de Sparte, fils d'Hégésander, qui le commandait. Théràmène disait que la destination de cette flotte était moins pour l'Eubée que pour ceux qui construisaient le nouveau fort, et que si l'on ne se tenait pas sur ses gardes, on serait égorgé au moment qu'on s'y attendrait le moins. Ces propos n'étaient pas tout-à-fait colomnieux, et il s'y trouvait bien quelque chose que méritaient ceux qui en étaient l'objet. Ils avaient surtout en vue, en établissant l'oligarchie, de gouverner les Athéniens et les alliés, ou s'ils n'y pouvaient parvenir, de rester maîtres des murs et de la flotte, et de vivre dans l'indépendance. Enfin, s'ils manquaient encore cet objet, ils voulaient n'être pas les premiers égorgés par le peuple quand il recouvrerait l'autorité, mais donner l'entrée aux ennemis, s'accorder avec eux, et en leur livrant la flotte et les murailles, rester, de façon ou d'autre, dans l'état de citoyens, sans avoir à craindre pour leur vie.

XCII. Aussi se pressaient-ils d'élever le mur : ils y ménageaient de petites portes, des sentiers dérobés, des retraites qu'on pourrait offrir aux ennemis. Ils voulaient le terminer avant que leurs adversaires pussent y mettre obstacle. Les propos dont ils étaient l'objet se tenaient d'abord en secret et entre peu de personnes : mais quand Phrynicius, au retour de sa députation à Lacédémone, eut été attaqué en trahison, à l'heure où le marché est le plus fréquenté, par un des hommes qui faisaient la ronde, et tué sur-le-champ, presque au sortir du conseil ; quand un certain Argien, son complice, ayant été arrêté et mis à la torture par ordre des quatre-cents, ne déclara personne qui eût ordonné le crime, et dit seulement que tout ce qu'il savait, c'est que bien des personnes s'assemblaient chez le commandant de la ronde et dans d'autres maisons ; quand on vit cet événement n'avoir aucune suite, alors Thérémène, Aristocrate et tous ceux qui pensaient de même, soit qu'ils fussent ou non du corps des quatre-cents, poussèrent les choses avec bien plus de résolution. Déjà les vaisseaux partis de la Laconie avaient pris terre à Épidaure et infesté le territoire d'Égine. Thérémène faisait remarquer que si leur destination eût été de passer dans l'Ébée, ils ne seraient pas entrés dans le golfe d'Égine, et n'auraient pas ensuite mis à l'ancre à Épidaure ; qu'ils étaient donc en effet mandés pour l'objet dont il ne cessait de se plaindre, et qu'il n'était plus temps de se tenir en repos. Enfin, après bien d'autres discours capables de mettre en défiance et d'exciter un soulèvement, on en vint aux effets. Aristocrate lui-même était commandant des compagnies d'hoplites qui travaillaient au mur dans le Pirée, et il avait sa compagnie avec lui. Ces hoplites arrêtèrent Alexiclès : c'était un général de l'oligarchie, fortement attachée au parti contraire à celui de Thérémène. Ils le conduisirent dans une maison où ils le tinrent aux arrêts. Plusieurs personnes les secondèrent, et entre autres Hermion, commandant des rondes établies à Munychie : mais le principal, c'est que le corps des hoplites était de cette faction.

Les quatre-cents siégeaient en ce moment au conseil ; dès qu'on leur rapporta ce qui venait de se passer, tous furent prêts à courir aux armes, excepté ceux à qui déplaisait l'état actuel. Ils menaçaient Thérémène et tous ceux qui pen-

saient comme lui. Thérémène, pour se justifier, dit qu'il ne demandait pas mieux que de les accompagner pour délivrer Alexiclès, et prenant avec lui l'un des généraux qui partageait ses sentimens, il courut au Pirée. Aristarque y vint aussi avec les jeunes chevaliers. C'était partout un grand mouvement, un tumulte épouvantable. Dans la ville, tous croyaient que le Pirée était pris, et Alexiclès égorgé ; au Pirée, que les gens de la ville allaient tomber sur eux. Ces derniers couraient en effet de tous côtés, et allaient prendre les armes ; ce fut avec peine qu'ils furent retenus par les vieillards, et par Thucydide de Pharsale, hôte d'Athènes, qui se trouvait là. Il les arrêtait tous les uns après les autres, et leur criait de ne pas perdre l'état, quand ils avaient si près d'eux les ennemis. Ils s'apaisèrent et n'en vinrent pas aux mains les uns contre les autres.

Comme Thérémène était lui-même général, quand il fut au Pirée, il se mit fort en colère contre les hoplites, mais de bouche seulement ; au lieu qu'Aristarque, et ceux de la faction contraire étaient en effet dans l'indignation. Cela n'empêcha pas les hoplites d'aller la plupart à l'ouvrage, sans se repentir de ce qu'ils avaient fait. Ils demandèrent à Thérémène s'il croyait que ce fût pour le bien de l'état que s'élevait la muraille, et s'il ne vaudrait pas mieux la raser. Sa réponse fut que, s'ils jugeaient à propos de l'abattre, il était de leur avis. Aussitôt les hoplites et une foule de gens du Pirée montent sur le mur et le démolissent. Pour animer la multitude, on lui disait que ceux qui voulaient que les cinq-mille eussent l'autorité, au lieu des quatre-cents, devaient mettre la main à l'ouvrage. En s'exprimant ainsi, on employait le nom des cinq-mille pour se mettre à couvert, et ne pas parler tout haut de rendre au peuple l'autorité. On craignait que ce corps des cinq-mille n'existât en effet, et qu'on ne fût en danger de se perdre, en disant, sans le savoir, certaines choses à quelqu'un d'entre eux. C'était par cette même raison que les quatre-cents voulaient que les cinq-mille n'existassent pas, sans qu'on sût qu'ils n'avaient pas d'existence ; ils sentaient bien que faire participer tant de monde au gouvernement, c'était former un état populaire ; mais que garder là-dessus le secret, c'était tenir les citoyens dans la crainte les uns des autres.

XCVI. Le lendemain, les quatre-cents, tout troublés qu'ils étaient, s'assemblèrent au conseil. Les hoplites du Pirée relâchèrent Alexiclés, et ayant détruit la muraille, ils se rendirent au théâtre de Bacchus; ils s'y mirent en armes, formèrent une assemblée, et d'après la résolution qu'ils y prirent, ils coururent à la ville et se tinrent tout armés dans l'Anacée¹. Il s'y rendit quelques personnes choisies par les quatre-cents, et il s'établit des pourparlers d'homme à homme. On engagea ceux qu'on vit les plus modérés à se tenir en repos et à contenir les autres. On assura qu'on ferait connaître les cinq-mille, et que ce serait entre eux, et à leur choix, que seraient pris les quatre-cents; qu'en attendant, il ne fallait pas perdre l'état et le jeter en proie aux ennemis. Comme beaucoup de personnes parlaient dans le même esprit, et que beaucoup aussi les écoutaient, la foule des hoplites devint plus tranquille; elle craignait surtout de mettre tout l'état en danger. On convint de tenir, à jour prescrit, une assemblée au théâtre de Bacchus pour ramener la concorde.

XCVI. Le jour marqué pour l'assemblée au théâtre de Bacchus arriva; elle était sur le point d'être formée, quand on vint annoncer qu'Hégésandrides, avec quarante-deux vaisseaux, passait de Mégare à Salamine. Il n'y eut aucun hoplite qui ne crût voir accompli ce que disaient depuis long-temps Thérémène et ses partisans, que cette flotte s'avancait au nouveau fort, et qu'on avait bien fait de le raser. C'était peut-être en effet d'après quelques intelligences qu'Hégésandrides croisait de ces côtés et autour d'Épidaure; mais il n'est pas hors de vraisemblance qu'il s'y arrêtait à cause des troubles d'Athènes, et dans l'espérance qu'il pouvait bien être arrivé à propos. À cette nouvelle, les Athéniens en masse coururent au Pirée, se croyant menacés, de la part des ennemis, d'une guerre plus redoutable que leurs querelles intestines, et dont le théâtre n'était pas éloigné, mais devant leur port. Les uns montaient les vaisseaux qui se trouvaient appareillés, les autres tiraient des bâtimens à la mer, d'autres s'apprétaient à défendre les murs et l'entrée du port.

XCV. Cependant la flotte du Péloponnèse,

¹ Le temple de Castor et Pollux, qu'on appelait *Anacés*, *Ανακας*.

suit la côte de Sunium, mit à l'ancre entre Thoria et Prasies, et finit par gagner Oropé. Les Athéniens, au milieu de la dissension qui régnait dans leur ville, et pressés de se défendre contre le plus grand danger, furent obligés de se servir à la hâte des premiers matelots qu'ils purent se procurer, et firent partir pour Érétrie une flotte commandée par Thymocharis. L'Attique investie comme elle l'était, l'Eubée devenait tout pour eux. Leur flotte arrivée à sa destination, et renforcée des vaisseaux qui se trouvaient d'avance dans cette Ile, était de trente-six voiles. Elle fut aussitôt dans la nécessité de combattre; car Hégésandrides, après l'heure du repas, partit d'Oropé qui, par mer, n'est qu'à environ soixante stades¹ d'Érétrie. Il s'avancait, et les Athéniens allaient monter leurs vaisseaux, les croyant garnis de soldats; mais ceux-ci étaient allés acheter des vivres pour le dîner, non pas au marché; car les Érétriens avaient eu la précaution d'empêcher qu'il ne s'y vendît rien; mais dans des maisons particulières, aux extrémités de la ville. C'était pour ne les pas laisser mettre à temps en mer, donner aux ennemis l'aisance de les prévenir, et forcer les Athéniens à sortir au combat dans le mauvais état où ils se trouveraient. On avait fait pis encore, en donnant de la ville aux Péloponnésiens le signal du moment où ils devaient partir. Ce fut dans ce triste appareil que les Athéniens mirent en mer; ils combattirent au-dessus du port d'Érétrie, et ne laissèrent pas que de résister quelque peu de temps; mais bientôt mis en fuite, ils furent poursuivis à la côte. Ceux qui cherchèrent un refuge dans la ville des Érétriens, comme dans une place amie, furent les plus malheureux; tous furent égorgés. Ceux qui gagnèrent le fort que les Athéniens avaient dans l'Érétrie, y furent en sûreté, ainsi que les vaisseaux qui passèrent dans la Chalcide. Les ennemis prirent vingt-deux bâtimens athéniens, tuèrent une partie des hommes, firent prisonniers les autres, et dressèrent un trophée. Peu de temps après, ils firent soulever l'Eubée entière, à l'exception d'Oréum, que les Athéniens occupaient, et mirent ordre aux affaires dans le pays.

XCVI. À la nouvelle des événemens de l'E-

¹ Un peu plus de deux lieues.

bée, les Athéniens tombèrent dans le plus grand abatement qu'ils eussent encore éprouvé. Ni leur désastre de Sicile, tout lamentable qu'alors il leur avait semblé, ni aucun autre malheur ne les avait jetés dans une telle épouvante. L'armée de Samos détachée de leur parti, point d'autres flottes, point d'hommes pour les monter, eux-mêmes dans la dissension, sans savoir quand ils en viendraient à s'égorger; et, pour surcroît de douleur, cette dernière infortune qui leur ravissait et leurs vaisseaux et l'Eubée, dont ils tiraient plus d'avantage que de l'Attique même : comment ne seraient-ils pas tombés dans le découragement ? Ce qui les troublait le plus, et le plus prochain danger, c'était si l'ennemi victorieux cinglait subitement au Pirée, où ils n'avaient pas de vaisseaux : à chaque instant il leur semblait le voir arriver, et il n'aurait tenu qu'à lui de le faire, s'il avait eu plus d'audace. Il n'avait qu'à former le siège d'Athènes pour y augmenter encore la dissension, et il aurait obligé la flotte d'Ionie, tout ennemie de l'oligarchie qu'elle était, de venir au secours de leurs pères et de toute la république. Dès lors, il avait tout, l'Hellespont, l'Ionie, les Îles, tout jusqu'à l'Eubée; et pour ainsi dire, la domination entière d'Athènes. Mais ce n'est pas seulement en cette occasion, c'est en beaucoup d'autres, que les Lacédémoniens firent la guerre, plus que personne, à l'avantage des Athéniens : fort différens de caractère, lents contre des esprits vifs, craintifs contre des hommes entreprenans, ils les servirent bien, surtout pour leur procurer l'empire de la mer. C'est ce que firent bien voir les Syracusains; comme ils ressemblaient beaucoup aux Athéniens, ce furent eux aussi qui leur firent le mieux la guerre.

XCVII. Les Athéniens, malgré la consternation où les jetait le malheur qui leur était annoncé, ne laissèrent pas d'équiper vingt navires, et ils formèrent une assemblée, la première qui fut alors convoquée dans le Pnyce¹ où l'on avait coutume de s'assembler auparavant². Là ils déposèrent les quatre-cents, et décrétèrent que le gouvernement serait confié aux cinq-mille; que tous ceux qui portaient les armes se-

raient de ce nombre; que personne ne recevrait de salaire pour aucune fonction, et que ceux qui en recevraient seraient notés d'infamie. Il y eut dans la suite d'autres assemblées, elles furent même fréquentes; on y établit des *nomothètes*¹, on y fit divers réglemens touchant l'administration de l'état. Ces premiers temps sont l'époque où, de mes jours, les Athéniens me semblent s'être le mieux conduits en politique : ils surent tenir un juste tempérament entre la puissance des riches et celle du peuple : et c'est ce qui d'abord remit la république de l'état fâcheux où elle était tombée. On décréta aussi le rappel d'Alcibiade et de ceux qui étaient avec lui. On l'envoya prier, ainsi que l'armée de Samos, de prendre part aux affaires.

XCVIII. Dans cette révolution, Pisander, Alexiclès et les principaux partisans de l'autorité des riches, se sauvèrent promptement à Décélie². Seul d'entre eux, Aristarque, qui était en même temps général, prenant à la hâte quelques archers des plus barbares³, gagna le château d'Oënoë qui appartenait aux Athéniens, sur les confins de la Bœotie. Les Corinthiens en faisaient le siège, avec des Bœotiens volontaires qu'ils avaient appelés; c'était pour se venger de la perte de leurs gens défaits par ceux d'Oënoë à leur retour de Décélie. Aristarque eut avec eux des conférences; il trompa les défenseurs d'Oënoë, en disant que les Athéniens de la ville avaient traité avec Lacédémone, et que, suivant un des articles, il fallait remettre la place aux Bœotiens; que c'était à cette condition que l'accord avait été conclu. Ils le crurent en sa qualité

¹ Il y avait mille *nomothètes*. Ils étaient tirés au sort entre ceux qui avaient rempli les fonctions d'héliastes ou juges. Quoique le mot *nomothète* semble devoir signifier législateur, il faut l'entendre dans le sens d'examineur des lois; car il ne pouvait se faire de lois que par l'approbation du sénat et la confirmation du peuple. Les *nomothètes* examinaient les lois anciennes, et s'ils en trouvaient d'inutiles ou de nuisibles, ils travaillaient à les faire abroger par un plébiscite. (*Archæol. Græca Potteri*, liv. 1, chap. XIII.)

² Vingt-unième année de la guerre du Péloponnèse, seconde année de la quatre-vingt-douzième olympiade, quatre cent onze ans avant l'ère vulgaire.

³ Les Athéniens avaient des archers de Scythie, qui savaient fort mal la langue grecque. Leur ignorance était utile aux desseins d'Aristarque. Il n'aurait pu compter sur des troupes qui auraient connu les affaires d'Athènes et qui auraient pénétré ses intentions.

¹ *Pnyce*, endroit voisin de la citadelle. Après tous les embellissemens d'Athènes, le Pnyce conserva son antique simplicité.

² Avant le 24 juin.

de général, et parce qu'étant assiégés ils ne pouvaient rien savoir. Ils sortirent de la place sous la foi publique. Ce fut ainsi que les Bœotiens prirent possession d'OËnoë qui leur était abandonnée, que cessa l'oligarchie d'Athènes, et que la sédition fut calmée.

XCIX. Vers la même époque de cet été, les Péloponnésiens qui étaient à Milet ne touchaient point leur solde; personne de ceux qu'à son départ pour Aspense Tissapherne avait chargés de leur payer le subside ne s'acquittait de cette commission. Ils ne voyaient arriver ni ce sa-trape ni les vaisseaux de Phœnicie. Philippe, qui avait été envoyé à sa suite, écrivait à Mindare, commandant de la flotte, que ces vaisseaux ne viendraient pas, et que les Péloponnésiens étaient, à tous égards, le jouet de Tissapherne. Hippocrate de Sparte, qui était à Phasélis, écrivait la même chose, ajoutant que Pharnabaze, qui espérait tirer parti de leur jonction, les invitait à s'unir à lui, prêt à leur amener des vaisseaux et à faire soulever contre les Athéniens le reste des villes de son gouvernement, comme l'avait promis Tissapherne.

Mindare, qui faisait observer une exacte discipline, donna subitement l'ordre du départ, pour en dérober la connaissance à ceux de Samos; il mit à la voile de Milet avec soixante et treize vaisseaux, et cingla du côté de l'Hellespont. Déjà, dans le même été, il y avait abordé seize navires, et les troupes faisaient des courses dans une partie de la Chersonèse. Mindare, tourmenté d'une tempête, fut obligé de relâcher à Icare; il y fut retenu cinq à six jours par les vents contraires, et aborda à Chio¹.

C. Thrasyte apprit qu'il était sorti de Milet, et mit lui-même à la voile de Samos avec cinquante-cinq navires, faisant la plus grande diligence pour n'être pas prévenu dans l'Hellespont par le commandant ennemi. Il sut qu'il était à Chio, et eut soin de placer, à Lesbos et sur le continent qui regarde cette île, des gens chargés de l'épier, pour qu'il ne pût, à son insu, faire aucun mouvement. Il se transporta lui-même à Méthymne et y donna ses ordres pour les approvisionnements de farines et d'autres munitions nécessaires, dans le dessein de faire des courses de Lesbos à Chio, si Mindare y séjour-

nait plus long-temps. D'ailleurs Érèse s'était détachée de Lesbos; il voulait s'y transporter, et, s'il était possible, s'en rendre maître. Les plus riches bannis de Méthymne avaient fait venir de Cumes environ cinquante hoplites qui se joignirent à eux par amitié, et en avaient pris d'autres à leur solde dans le continent, ce qui faisait en tout environ trois cents hommes. Ces troupes étaient commandées par Anaxarque de Thèbes, lié à ces chefs par une commune origine; avec ces forces, ils avaient attaqué Méthymne. Repoussés dans cette première tentative par les Athéniens en garnison à Mitylène, qui s'avancèrent contre eux, et chassés une seconde fois à la suite d'un combat, ils s'étaient retirés par la montagne et avaient fait soulever Érèse. Thrasyte s'y rendit, dans l'intention d'attaquer la place par mer. Thrasybule, sur la nouvelle de cette expédition des bannis, y était passé auparavant de Samos avec cinq vaisseaux; arrivé trop tard, il se tenait à l'ancre à la vue de la place. Ils reçurent un renfort de deux navires qui retournaient de l'Hellespont dans l'Attique; ils furent joints aussi par les vaisseaux de Méthymne, ce qui leur formait en tout une flotte de soixante-sept bâtimens. Ils en prirent les soldats, et se disposèrent à battre la place avec des machines, et à tout mettre en usage pour s'en rendre maîtres.

CI. Cependant Mindare et les vaisseaux du Péloponnèse, qui étaient en relâche à Chio, ayant mis deux jours à rassembler des vivres, et reçu par tête, des habitans, trois tessaracostes du pays¹, partirent le troisième jour; ils gagnèrent aussitôt la haute mer pour ne pas rencontrer la flotte qui était à Érèse. Lesbos était à leur gauche et ils faisaient voile vers le continent. Ils relâchèrent dans la campagne de Phocée, au port de Cratéries, y dînèrent, et côtoyant le rivage de Cumes, ils allèrent souper aux Arginuses, sur le continent, en face de Mitylène. De là, ils tinrent encore la mer un

¹ Il faut traduire, comme je l'ai fait, si l'on suppose avec plusieurs savans, appuyés par Ducker, qu'il y avait une monnaie de Chio appelée *tessaracosté*, peut-être parce qu'elle faisait la quarantième partie d'une autre monnaie qui nous est inconnue. Mais si l'on ne veut pas se rendre aux raisons de Ducker, qui me paraissent avoir beaucoup de force, et qu'on aime mieux suivre Spanheim et Abresch, il faudra traduire *quarante-trois drachmes du pays*.

¹ Commencement de juillet.

grande partie de la nuit, et ayant gagné la terre ferme à Armatonte, vis-à-vis de Méthymne, ils côtoyèrent rapidement, après le dîner, Lectum, Larisse, Amaxite et les places voisines, et arrivèrent, avant le milieu de la nuit, à Rhœtium qui fait déjà partie de l'Hellespont. Quelques vaisseaux prirent terre à Sigée et dans d'autres endroits de cette plage.

CII. Les Athéniens, qui étaient à Sestos avec dix-huit vaisseaux, apprirent par les torches des signaux, et reconnurent par les feux allumés tout à coup dans les campagnes qu'occupait l'ennemi que les Péloponnésiens arrivaient. Ils se retirèrent cette nuit même, avec toute la célérité dont ils étaient capables, dans la Chersonèse, et passèrent à Élaonte, voulant éviter dans une mer ouverte la flotte ennemie. Ils ne furent pas aperçus des seize vaisseaux qui étaient à Abydos, quoique la flotte de Lacédémone leur eût recommandé d'observer avec une grande vigilance s'ils ne passeraient pas. Mais ils reconnurent avec l'aurore les vaisseaux de Mindare et prirent la fuite; tous ne purent échapper. La plupart se sauvèrent sur le continent et à Lemnos; mais quatre navires, qui marchaient après les autres, furent atteints vers la côte d'Élaonte. Les ennemis en firent échouer un près de la chapelle de Protésilas et le prirent avec les hommes qui le montaient; ils en prirent deux autres sans les équipages, et en brûlèrent un près d'Imbros, mais qui était vide.

CIII. Ayant joint ensuite aux autres vaisseaux ceux d'Abydos, ce qui en faisait en tout quatre-vingt-six, ils firent, dès le jour même¹, le siège d'Élaonte; et comme la place ne se rendit pas, ils se retirèrent à Abydos. Les Athéniens, trompés par les gens qu'ils avaient mis en observation, et croyant que la flotte ennemie ne pouvait passer à leur insu, battaient à loisir les murailles d'Érèse; mais instruits de la vérité, ils abandonnèrent aussitôt le siège, et se hâtèrent d'aller au secours de l'Hellespont. Ils prirent deux vaisseaux du Péloponnèse qui, s'étant avancés en mer à la poursuite avec trop de témérité, vinrent se jeter au milieu d'eux. Ils arrivèrent le lendemain à Élaonte², s'y ar-

rêtèrent, reçurent d'Imbros tous les habitans qui s'y étaient réfugiés, et mirent cinq jours à se préparer au combat.

CIV. Voici comment ensuite se livra l'action¹. Les Athéniens partirent à la file, côtoyant le rivage, et s'avancèrent vers Sestos. Les Péloponnésiens apprirent d'Abydos qu'ils approchaient et mirent eux-mêmes en mer à leur rencontre. Quand les deux flottes reconnurent que le combat était inévitable, elles s'étendirent, celle d'Athènes, du côté de la Chersonèse, en sorte que ses quatre-vingts vaisseaux occupaient depuis Idacus jusqu'à Arrhianes; et celle du Péloponnèse, forte de quatre-vingt-huit bâtimens, depuis Abydos jusqu'à Dardanus. La droite des Péloponnésiens était formée par les Syracusains; Mindare lui-même occupait la gauche avec les vaisseaux qui manœuvraient le mieux. Thrasyule commandait la gauche des Athéniens, et Thrasybule, la droite: les autres généraux conservaient les rangs qui leur avaient été marqués. Ce furent les Péloponnésiens qui les premiers s'empressèrent de donner. Ils tâchèrent de dépasser avec leur gauche, la droite des Athéniens, de leur ôter, s'il était possible, le moyen de franchir la barrière qu'ils leur opposeraient, de les charger au centre et de les pousser à la côte qui n'était pas éloignée. Les Athéniens pénétrèrent leur intention; ils gagnèrent l'endroit par où l'ennemi voulait les renfermer et le devancèrent. Leur gauche avait déjà doublé le promontoire qu'on appelle Cynossème²: mais, par cette manœuvre, leur centre n'était plus composé que de vaisseaux faibles, épars, d'ailleurs moins fournis d'équipage; et comme l'endroit qui environne Cynossème forme un circuit anguleux, ils ne pouvaient apercevoir de là ce qui se passait plus loin.

CV. Les Péloponnésiens ne manquèrent pas d'attaquer ce centre. Ils poussèrent à sec les vaisseaux des Athéniens, et bien supérieurs à leurs ennemis, ils descendirent à terre. Ni Thrasybule, occupé à combattre le grand nombre de vaisseaux qui l'attaquaient, ne pouvait, de la droite, porter du secours au centre, ni Thrasyule de la gauche. La pointe de Cynossème ne lui permettait pas de voir ce qui se passait

¹ Peut-être le 8 juillet.

² Peut-être le 9 juillet.

¹ Au milieu de juillet.

² Cynossème, le monument ou sépulcre du chien

ailleurs, et il était contenu par les Syracusains et par d'autres vaisseaux, en aussi grand nombre que ceux qui agissaient contre Thrasybule. Mais enfin les Péloponnésiens ne craignant plus rien, parce qu'ils étaient victorieux, se mirent séparément à la chasse des vaisseaux et commencèrent à dégarnir quelques parties de leurs rangs. De son côté, Thrasybule, se voyant arrêté par les bâtimens qui lui sont opposés, ne s'occupe plus d'étendre davantage l'aile qu'il commande; il charge les navires qui lui font obstacle, les repousse, les met en fuite. Il court à l'endroit où la flotte du Péloponnèse est victorieuse, trouve les vaisseaux épars, les attaque, et sans combat, il en frappe le plus grand nombre de terreur. Déjà les Syracusains avaient cédé aux efforts de Thrasybule; ils pressèrent encore plus leur fuite en voyant le malheur du reste de la flotte.

CVI. La défaite des ennemis était décidée. La plupart des Péloponnésiens prirent d'abord la fuite vers le fleuve Pydus et ensuite vers Abydos. Les Athéniens ne prirent qu'un petit nombre de vaisseaux : comme l'Hellespont est étroit, il n'opposait à l'ennemi qu'un faible espace de mer à franchir pour se mettre en sûreté. Cette victoire ne pouvait venir plus à propos aux Athéniens. Les malheurs qu'ils venaient d'éprouver en peu de temps, et leur désastre de Sicile, leur avaient jusqu'alors fait paraître redoutable la marine du Péloponnèse; mais ils cessèrent d'avoir mauvaise opinion d'eux-mêmes et de trop estimer les forces maritimes de leurs ennemis. Les vaisseaux dont ils se rendirent maîtres furent huit de Chio, cinq de Corinthe, deux d'Ambracie, deux de Bœotie, un de Lacédémone, un de Syracuse et un de Pellène. Eux-mêmes en perdirent quinze. Ils élevèrent un trophée à la pointe où est Cynosème, recueillirent les débris des vaisseaux, accordèrent aux ennemis la permission d'enlever leurs morts et envoyèrent une trirème porter à Athènes la nouvelle de leur victoire. Les Athéniens, en apprenant à l'arrivée de ces vaisseaux leur bonheur inespéré, se rassurèrent sur leur infortune en Eubée et sur les maux que leur avaient causés leurs divisions; ils crurent que leurs affaires n'étaient point encore en trop mauvais état, et qu'il ne fallait que de l'ardeur pour reprendre la supériorité.

CVII. Le surprenant des combats navals, les Athéniens qui étaient à Sectos, s'étant pressés de radouber leurs vaisseaux, allèrent à Gyziqne qui s'était soulevé. Ils y firent voile, vers Harpagium et Priape, les huit vaisseaux de Byzance, firent voile sur eux, battirent les équipages qui étaient à terre, et prirent les vaisseaux. Arrivés à Gyziqne qui n'était pas fortifié, ils firent rentrer les habitans sous leur puissance, et les mirent à contribution.

Cependant les Péloponnésiens passèrent d'Abydos à Élæonte, et recouvèrent ceux des vaisseaux qu'on leur avait pris qui étaient en bon état : les autres avaient été brûlés par les habitans. Ils envoyèrent Hippocrate et Épiclès en Eubée, pour en amener les bâtimens qui s'y trouvaient.

CVIII. Vers cette époque, Alcibiade, avec treize vaisseaux, passa de Caune et de Phasélis à Samos : il annonça qu'il avait détourné la flotte de Phœnicie de venir se joindre aux Péloponnésiens, et qu'il avait rendu Tissapherne plus qu'aparavant ami d'Athènes. Il équipa neuf bâtimens, outre ceux qu'il avait déjà, mit à contribution les habitans d'Halicarnasse, et ceignit la ville de Cos d'une muraille. Il y établit des magistrats, et revint à Samos vers l'automne.

Tissapherne ayant appris que la flotte du Péloponnèse était passée de Milet dans l'Hellespont, appareilla, et se porta d'Aspendè dans l'Ionie.

Pendant que les Péloponnésiens étaient dans l'Hellespont, les habitans d'Antandros, qui sont des Æoliens, firent venir par terre, à travers le mont Ida, des hoplites d'Abydos, et les introduisirent dans leur ville. Ils avaient à se plaindre du Perse Astacès, lieutenant de Tissapherne. Les habitans de Délos, que les Athéniens avaient chassés de leur île pour la purger, étaient venus habiter Atramyttium. Astacès, dissimulant la haine qu'il leur portait, invita les principaux d'entre eux à une expédition, les attira sous de faux semblans d'alliance et d'amitié, et, saisissant le moment où ils prenaient leur repas, il les fit entourer de ses gens et tuer à coups de flèches. Les Déliens, après une telle perfidie, craignaient d'éprouver un jour, de sa part, de nouveaux attentats, et comme d'ailleurs il leur

* Vers le 18 juillet.

imposait des charges qu'ils ne pouvaient supporter, ils chassèrent la garnison qu'il avait mise dans la citadelle.

CIX. Quand Tissapherne apprit cette nouvelle action des Péloponnésiens, qui ne s'étaient pas contentés de ce qu'ils avaient fait à Milet et à Cnide, car ils en avaient aussi chassé les garnisons, il sentit combien il leur était devenu odieux, et il avait à craindre qu'ils ne lui causassent encore d'autres dommages. Il aurait été d'ailleurs bien piqué que Pharnabaze pût les gagner en

moins de temps et à moins de frais que lui, et se procurer quelque succès contre les Athéniens. Il prit donc la résolution de les aller trouver dans l'Hellespont, pour leur reprocher ce qu'ils avaient fait à Antandros, et se justifier, de la manière la plus plausible, au sujet des vaisseaux de Phœnicie et sur d'autres articles. Arrivé à Éphèse, il offrit un sacrifice à Diane.

Quand viendra la fin de l'hiver qui suivit cet été sera terminée la vingt-unième année de la guerre.

FIN DU HUITIÈME ET DERNIER LIVRE DE THUCYDIDE.

OEUVRES COMPLÈTES

DE

XÉNOPHON

CONTENANT :

OUVRAGES HISTORIQUES.	{ HELLÉNIQUES. ANABASE. VIE D'AGÉSILAS.	OUVRAGES IDACTIQUES.	{ HIPPARCHIQUES. ÉQUITATION. CYNÉGÉTIQUES.
OUVRAGES POLITIQUES.	{ CYROPÉDIE. RÉPUBLIQUE DE SPARTE. RÉPUBLIQUE D'ATHÈNES. REVENUS DE L'ATTIQUE.	OUVRAGES PHILOSOPHIQUES.	{ DITS MÉMORABLES DE SOCRATE. ÉCONOMIQUES. BANQUET. HÉRON. APOLOGIE DE SOCRATE

OUVRAGES HISTORIQUES.

HELLÉNIQUES

OU

HISTOIRE DE LA GRÈCE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Peu de jours après la bataille gagnée par les Athéniens sur l'Hellespont, Thymocharès arriva d'Athènes avec quelques vaisseaux. Les Lacédémoniens et les Athéniens en vinrent à un nouveau combat, où les premiers vainquirent sous la conduite d'Hégésandrides. Peu après, à l'entrée de l'hiver, Doriée, fils de Diagoras, passa de Rhodes en l'Hellespont, à la pointe du jour, avec quatorze galères : l'héméroscope athénien l'ayant aperçu, donna le signal aux stratèges, qui gagnèrent le large avec vingt vaisseaux. Doriée poursuivi relâche précipitamment près du Rhétée : les Athéniens l'atteignent. On se battit de dessus les vaisseaux et sur terre, jusqu'à ce que les Athéniens, qui n'obtenaient aucun succès, se retirèrent à Madyte, vers le reste de leurs troupes.

Mindare, qui, du haut d'Ilium où il sacrifiait à Minerve, s'aperçut du combat, sortit du port avec ses galères et s'avança en pleine mer pour joindre Doriée; les Athéniens voguèrent contre eux à pleines voiles, et livrèrent sur le rivage d'Abyde un combat qui dura depuis le matin jusqu'au soir. La victoire balançait entre les deux partis, lorsque enfin Alcibiade survint avec dix-huit vaisseaux. Les Péloponnésiens s'enfuirent vers Abyde : Pharnabaze vint à leur secours et poussa son cheval le plus avant qu'il put dans la mer. Il soutient le choc; il encourage son infanterie et sa cavalerie à le suivre. Les Péloponnésiens

ayant rassemblé leurs vaisseaux, se rangèrent en bataille et combattirent le long du rivage. Les Athéniens prirent sur l'ennemi trente vaisseaux abandonnés, recouvrèrent ceux qu'ils avaient perdus et se retirèrent à Seste. De là, toute leur flotte, à la réserve de quarante navires, se dispersa et cingla hors de l'Hellespont. Ils allaient lever des contributions; mais Thrasyle, l'un des stratèges, prit la route d'Athènes, pour y porter la nouvelle du combat et demander des navires.

Tissapherne vint ensuite dans l'Hellespont; Alcibiade va vers lui avec une seule trirème, apportant les présents de l'hospitalité et ceux de l'amitié; le satrape le fait arrêter sur un prétendu ordre du roi, qui voulait qu'on traitât les Athéniens en ennemis. Mais après avoir été trente jours emprisonné dans Sardes, Alcibiade trouva des chevaux pour lui et pour Manti-thée, pris en Carie, et s'enfuit de nuit à Clazomène.

Pendant les Athéniens, qui avaient jeté l'ancre au port de Seste, informés que Mindare se proposait de les attaquer avec soixante vaisseaux, se retirèrent de nuit à Cardie. Alcibiade, partant de Clazomène, y vint aussi, suivi de cinq trirèmes et d'un navire de transport; et sur la nouvelle que les vaisseaux péloponnésiens étaient allés d'Abyde à Cyzique, il se rendit à Seste par terre, après avoir donné ordre à la flotte de l'y joindre en faisant le tour de la Chersonèse.

Déjà les vaisseaux touchaient le port de Seste; déjà il se disposait à voguer contre l'ennemi, lorsque Théràmène et Thrasybule arrivèrent,

Vun de Macédoine, l'autre de Thase, avec vingt navires chacun. Tous deux venaient de recueillir des contributions. Alcibiade, après leur avoir commandé de le suivre et d'abattre leurs grandes voiles, cingla vers Parium, où la flotte rassemblée se trouva monter à quatre-vingt-six navires, qui la nuit suivante démarrèrent, et arrivèrent le lendemain à Préconèse à l'heure de dîner. Là, on apprit que Mindare était à Cyzique, ainsi que Pharnabaze et son infanterie. Le reste du jour, on se tint à Préconèse dans l'inaction; mais le lendemain, Alcibiade ayant convoqué les troupes, leur représenta qu'il fallait nécessairement attaquer l'ennemi par terre et par mer, et le forcer dans ses murs, parce que l'on n'avait pas d'argent, disait-il, tandis que le roi n'en laissait point manquer l'autre parti.

La veille, il avait recueilli autour de lui, même les petits navires, aussitôt qu'ils étaient entrés dans le port; il craignait qu'on n'en révélât le nombre à l'ennemi. Un héraut avait proclamé peine de mort contre ceux qui seraient surpris gagnant le rivage opposé.

L'assemblée dissoute, il se prépare à un combat naval et fait voile vers Cyzique par une grande pluie. Comme il était près de Cyzique, le ciel devenant serein, il aperçut, à la clarté du soleil qui commençait à luire, les soixante galères de Mindare: elles s'exerçaient loin du port, sans pouvoir y rentrer à cause de sa flotte. Dès qu'elles le virent gagner le port, étonnées du nombre des siennes, elles approchèrent du rivage et se mirent en état de défense. Aussitôt, tournant avec vingt de ses meilleurs vaisseaux, il prit terre; Mindare en fit autant; mais celui-ci périt dans le combat, et ses soldats se dispersèrent; en sorte que les Athéniens emmenèrent tous les vaisseaux à Préconèse, excepté ceux des Syracusains, qui avaient brûlé les leurs. De là, les Athéniens firent voile le lendemain vers Cyzique, qui, abandonnée des Péloponnésiens et de Pharnabaze, finit par se rendre.

Après avoir demeuré vingt jours chez les Cyzicéniens, se bornant à tirer de fortes contributions, Alcibiade retourna à Préconèse, d'où il alla à Périnthe et à Sélymbrie: la première l'accueillit, mais l'autre aima mieux donner de l'argent que recevoir des troupes. Il se porta ensuite à Chryso polis, ville de Chalcédoine,

qu'il fortifia, et où il établit un comptoir pour la perception du dixième des marchandises qui venaient du Pont-Euxin. Théràmène et Eubule y furent laissés avec trente galères à leurs ordres, tant pour la sûreté de la place que pour lever l'impôt et incommoder l'ennemi le plus qu'ils pourraient. Les autres généraux tirèrent vers l'Hellespont.

Sur ces entrefaites, on surprit une lettre qu'Hippocrate, secrétaire de Mindare, adressait aux Lacédémoniens; on la porta à Athènes; elle contenait ces mots: « Tout est perdu! Mindare est mort; point de vivres pour nos soldats, nous ne savons que faire. »

Mais Pharnabaze représenta à toutes les troupes péloponnésiennes et aux Syracusains que tant que l'on aurait des hommes, on ne devait point se décourager pour une perte de quelques navires, puisque l'on trouvait dans les états du roi de quoi en équiper d'autres; puis il fournit à chacun un habillement et deux mois de solde; de plus, il arma les matelots et leur confia la garde des côtes de son gouvernement. Les généraux et les triérarques revinrent, sur son invitation, des villes où ils s'étaient réfugiés après la journée de Cyzique; il leur enjoignit d'équiper à Antandre autant de galères qu'ils en avaient perdues, et leur donna de l'argent en leur disant de tirer du mont Ida tout le bois nécessaire.

Tandis qu'on s'occupait de construire la flotte, les Syracusains aidèrent ceux d'Antandre à relever une partie de leurs murs et gagnèrent leur affection par leur zèle à défendre la place; ce qui leur obtint des Antandriens le titre d'évergètes et le droit de cité. Les affaires ainsi arrangées, Pharnabaze courut à la défense de Chalcédoine.

Cependant les stratèges de Syracuse apprirent que le peuple les exilait. Ils convoquent aussitôt les soldats; et par l'organe d'Hermocrate, ils se lamentent sur leur commune infortune, sur la violence et l'injustice de leur proscription; ils les exhortent à se montrer toujours aussi dociles, aussi braves qu'auparavant; ils les pressent d'élire des chefs jusqu'à l'arrivée de ceux nommés pour les remplacer. Il n'y eut qu'un cri dans l'assemblée; les triérarques surtout, les épibates et les matelots, voulaient qu'ils restassent en fonctions. Il ne faut point, répondaient les gé-

néreaux, se révolter contre son pays : si l'on nous accuse, vous prendrez notre défense; vous vous appellerez combien de batailles navales vous avez gagnées seuls et sans secours, combien de vaisseaux vous avez pris, combien de fois vous avez vaincu avec vos alliés conduits par nous, suivant toujours l'ordre de bataille le plus vigoureux, toujours supérieurs par votre vaillance et votre intrépidité, sur terre et sur mer. Comme on ne trouvait rien que de vrai dans ce qu'ils disaient, ils restèrent jusqu'à l'arrivée de Démarchus, fils de Pidocus, de Myscon, fils de Ménécrate, et de Potamis, fils de Gnosias, qui les remplaçaient. Les triérarques jurèrent aux généraux qu'ils les feraient rappeler dès qu'ils seraient de retour à Syracuse; et après les avoir tous comblés d'éloges, ils leur permirent de se retirer où ils voudraient.

Hermocrate, homme exact, courageux et populaire, était surtout regretté de ceux qu'il admettait à son intimité. Tous les jours, soir et matin, il invitait à sa tente ceux des triérarques, des pilotes et des épibates qui se distinguaient par leur bonne conduite, et leur communiquait ce qu'il se proposait de dire ou de faire dans l'assemblée. Il se plaisait à les instruire, il exigeait d'eux qu'ils parlassent tantôt sur-le-champ, tantôt après s'être préparés : aussi était-il estimé dans le conseil; ses avis, ses idées, semblaient toujours les meilleurs. Après avoir accusé Tissapherne à Lacédémone, appuyé du témoignage d'Astyochnus, et voyant son accusation accueillie, il se retira vers Pharnabaze, qui lui donna de l'argent avant même qu'il en demandât. Il leva donc des troupes et équipa des galères pour retourner dans sa patrie, tandis que les succès des généraux syracusains arrivaient à Milet et prenaient le commandement des troupes et des galères.

Il y eut alors sédition dans Thase, d'où les partisans de Lacédémone furent chassés avec leur hasmote Étéonice. Le Lacédémonien Pasippidas, accusé d'avoir favorisé cette trahison, d'intelligence avec Tissapherne, fut banni de Sparte. On envoya Cratésippidas commander à sa place une flotte de troupes alliées, qu'il avait rassemblées à Chio.

Dans le même temps, Agis courut de Décélie fourrager jusqu'aux portes d'Athènes : Thrasyle, qui était resté dans cette ville, fit sortir

tout ce qui s'y trouva d'habitans et d'étrangers, et les rangea en bataille près du Lycée, pour combattre l'ennemi s'il approchait. Le général lacédémonien, déconcerté par cette mesure, se retira promptement, après avoir eu quelques hommes tués à la queue de son arrière-garde, par les troupes légères de l'ennemi. Ce coup de main disposa les esprits en faveur de Thrasyle : les Athéniens accueillirent sa demande, et décrétèrent qu'il lui serait accordé mille hoplites, cent chevaux et cinquante trirèmes.

Cependant Agis, voyant de Décélie plusieurs vaisseaux chargés de grains aller au Pirée, considéra qu'en vain ses troupes coupaient aux Athéniens le commerce de terre, si on ne leur fermait toute communication par mer; qu'il était donc important d'envoyer à Chalcédoine et à Byzance Cléarque, fils de Ramphius, proxène des Byzantins.

Cette résolution approuvée, il partit avec quinze vaisseaux que lui équipèrent les Mégariens et les autres alliés. Mais comme ces vaisseaux étaient plus propres à porter des soldats que prompts à la voile, il en périt trois dans l'Hellespont, coulés à fond par neuf vaisseaux athéniens, qui observaient toujours ces parages : les autres relâchèrent à Seste, d'où ils se sauvèrent à Byzance.

Ainsi finit cette année où les Carthaginois envoyèrent cent mille combattans en Sicile, sous le commandement d'Annibal, qui, en trois mois, prit deux villes grecques, Himère et Sélinonte.

CHAPITRE II.

L'année suivante, c'est-à-dire en la quatre-vingt-treizième olympiade, où l'Éléen Évagoras et le Cyrénéen Eubotas vainquirent, l'un à la course jusqu'alors inconnue du char attelé de deux chevaux, l'autre dans le stade, sous l'éphorat d'Évarchippe à Sparte, et sous l'archontat d'Euctémon à Athènes, les Athéniens fortifièrent le Thorique; et Thrasyle, avec la flotte qui lui était destinée, et cinq mille matelots armés à la légère, fit voile vers Samos au commencement de l'été. Après y avoir demeuré trois jours, il vogua vers Pygèle, dont il ravagea le territoire, puis assiégea la ville. Quelques troupes milésiennes accourues au secours des Pygéliens,

chargèrent les avant-coureurs qu'ils trouvèrent dispersés ; mais bientôt survinrent les peltastes et deux cohortes d'hoplites, qui tuèrent presque tous ces Milésiens, remportèrent deux cents boucliers et dressèrent un trophée.

Le lendemain, il cingla vers Notium, s'y rafraîchit, et fit voile vers Colophone. Les habitans de cette ville embrassèrent son parti. La nuit suivante, il descendit en Lydie : c'était le temps de la moisson ; il y brûla plusieurs villages, enleva de l'argent, des esclaves et beaucoup d'effets. Un Perse, nommé Stagès, qui se trouvait dans ce pays, voyant les Athéniens dispersés et butinant chacun pour son compte, se mit en campagne avec sa cavalerie, en tua sept et fit un prisonnier.

De là, Thrasyle se rembarqua, comme pour vaquer à Ephèse. Tissapherne, devant son projet, rassembla des forces imposantes et dépêcha des cavaliers pour sonner l'alarme et appeler les peuples circonvoisins au secours d'Artémis à Ephèse.

Ce fut dix-sept jours après son irruption en Lydie, que Thrasyle fit voile vers Ephèse. Il débarqua ses hoplites près du mont Coresse ; sa cavalerie, ses peltastes, ses épibates et autres, près d'un marais situé au nord de la ville ; et au point du jour, il fit marcher ses deux armées. Les Ephésiens de leur côté, les troupes alliées que Tissapherne avait amenées, les Syracusains, tant ceux précédemment arrivés avec vingt vaisseaux, que ceux qui abordaient tout récemment avec cinq autres commandés par Euclès, fils d'Hippon, et par Héraclide, fils d'Aristogène ; en outre, deux vaisseaux sélinontins ; toutes ces forces réunies attaquèrent d'abord les hoplites campés à Coresse, les mirent en déroute, en tuèrent environ cent, poursuivirent les fuyards jusqu'à la mer, puis s'avancèrent contre les troupes postées au nord. Les Athéniens prirent la fuite ; il en périt trois cents. Les Syracusains et les Sélinontins avaient fait des prodiges de valeur. Après avoir dressé deux trophées, l'un près du marais, l'autre à Coresse, les Ephésiens distribuèrent des prix publiquement et en particulier, avec droits de cité et d'atèlie pour ceux qui le désiraient. Le droit de cité fut accordé aux Sélinontins à cause de la ruine de leur ville.

Les Athéniens ayant emporté leurs morts à la

faveur d'une trêve, reprirent la route de Notium, où ils les enterrèrent, puis firent voile vers Lesbos et l'Hellespont. Mais comme ils entraient au port de Méthymne, dans Lesbos, ils aperçurent les vingt-cinq galères syracusaines ; ils s'avancèrent en pleine mer, en prirent quatre avec les hommes qui les montaient, et poursuivirent le reste jusqu'à Ephèse, d'où elles étaient parties. Les prisonniers furent envoyés à Athènes, à la réserve d'un Athénien, cousin d'Alcibiade, du même nom que lui, et exilé avec lui : Thrasyle le mit en liberté.

Il alla ensuite à Seste rejoindre le reste de la flotte ; de là il passa, avec ses forces réunies, à Lampsaque. On était au commencement de l'hiver où les prisonniers syracusains enfermés dans les carrières du Pirée s'évadèrent de nuit en les perçant, et se réfugièrent les uns à Décélie, les autres à Mégare.

Alcibiade rangeait en ordre toute l'armée recueillie à Lampsaque ; ses soldats ne voulaient point être mêlés à ceux de Thrasyle : ils étaient vainqueurs, les autres arrivaient vaincus. Ils prirent là tous ensemble leurs quartiers d'hiver, et, après avoir fortifié la place, voguèrent contre Abyde, où Pharnabaze se rendit avec une cavalerie nombreuse. Un combat fut livré : Pharnabaze, vaincu, prit la fuite. Alcibiade, avec sa cavalerie et cent vingt hoplites commandés par Ménandre, poursuivit l'ennemi jusqu'à ce que les ténèbres sauvèrent les fuyards.

Après cette action, les soldats de Thrasyle et d'Alcibiade s'embrassèrent et vécurent depuis en bonne intelligence. Il se fit, cet hiver, diverses excursions sur le continent d'Asie ; on ravagea le territoire du grand roi. Dans le même temps, les Lacédémoniens composèrent avec les hilotes qui s'étaient retirés de Malée à Coryphasie : dans le même temps aussi, les Achéens abandonnèrent lâchement, dans un combat contre les Étéens, la Trachinienne Héraclée. Cette peuplade, d'origine lacédémonienne, perdit sept cents hommes avec l'harmoste Labotas, envoyé par la métropole pour les commander. Ainsi finit cette même année où les Mèdes révoltés rentrèrent sous la domination de Darius, roi de Perse.

CHAPITRE III.

L'année suivante, le temple de Minerve, dans la Phocide, fut frappé de la foudre et réduit en cendres. A la fin de l'hiver de la vingt-deuxième année de la guerre, vers le commencement du printemps, sous l'éphorat de Pantaclée et l'archontat d'Antigène, les Athéniens cinglèrent vers Préconèse avec toutes leurs troupes ; de là, à Byzance et Chalcédoine, où ils assirent leur camp. A la nouvelle de leur arrivée, les Chalcédoniens avaient déposé chez les Bithyniens de Thrace, leurs voisins, ce qu'ils possédaient de précieux. Alcibiade s'y transporte avec sa cavalerie et quelques hoplites ; après avoir ordonné à ses galères de longer la côte, redemande aux Bithyniens le mobilier de ceux de Chalcédoine, en leur déclarant que s'ils s'y refusent, il leur fera la guerre. Les Bithyniens obéirent. De retour au camp avec le butin, Alcibiade, d'accord avec ceux de Bithynie, ferma Chalcédoine de hautes palissades d'une mer à l'autre, et boucha même, autant qu'il le put, le canal du fleuve. Bientôt Hippocrate, harmoste lacédémonien, fit sortir ses troupes de la ville pour le combattre. Les Athéniens, de leur côté, se rangèrent en bataille. Pharnabaze, sur ces entrefaites, parut avec son infanterie et une nombreuse cavalerie hors des palissades pour secourir les assiégés. Thrasyte et Hippocrate en vinrent aux mains ; ils se battaient depuis long-temps, chacun avec ses hoplites, lorsque enfin Alcibiade survint avec sa cavalerie et quelques soldats pesamment armés. Hippocrate fut tué ; ses soldats s'enfuirent dans la ville. Le fleuve voisin et les palissades qui le bordaient formant un obstacle, Pharnabaze n'avait pu joindre Hippocrate ; il se retira donc avec ses troupes dans le temple d'Heroule, situé sur le territoire de Chalcédoine, où était son camp.

Alcibiade, après cette victoire, alla dans l'Hellespont et dans la Chersonèse pour lever des impôts. Les autres généraux traitèrent avec Pharnabaze aux conditions suivantes : Pharnabaze paierait vingt talens aux Athéniens et ferait conduire leurs ambassadeurs en Perse ; ceux de Chalcédoine paieraient les contributions accoutumées et l'arrière ; il y aurait armistice entre eux et les Athéniens jusqu'au retour des ambassadeurs. Le serment des deux parties ratifia ce traité.

Alcibiade, occupé du siège de Sélymbrie, ne s'était point trouvé à la prestation de serment. Après la prise de cette place, il approcha de Byzance avec les Chersonésiens en masse, quelques Thraces, et plus de trois cents chevaux. Pharnabaze, jugeant convenable qu'il prêtât aussi le serment, attendit à Chalcédoine son retour de Byzance. Alcibiade arrive, et déclare qu'il s'y refusera si Pharnabaze ne s'oblige aussi envers lui en particulier. Sa proposition acceptée, ils le prêtèrent, tant en leur nom qu'en celui des puissances contractantes, l'un à Chrysopolis, entre les mains de Métrobate et d'Arnape, que Pharnabaze y avait envoyés ; l'autre à Chalcédoine, en présence d'Euryptolème et de Diotime, députés d'Alcibiade : ils se lièrent aussi l'un l'autre par des conventions particulières.

Pharnabaze partit aussitôt après, mandant aux ambassadeurs qu'ils eussent à se rendre à Cyzique. Les Athéniens envoyèrent Dorothée, Philodice, Théogène, Euryptolème, Mantithée, auxquels les Argiens associèrent Cléostratè et Pyrrholoque : Pasippidas et d'autres représentaient les Lacédémoniens ; ils étaient accompagnés d'Hermocrate, banni de Syracuse, et de son frère Proxène.

Tandis que Pharnabaze les conduisait en Perse, les Athéniens assiégeaient Byzance, l'enfermaient d'une tranchée, tantôt lançaient de loin des traits, tantôt s'avançaient jusqu'aux murs. La place était commandée par l'harmoste Cléarque : ce Lacédémonien avait avec lui quelques périèces, des néodamodes, des Mégariens et des Bœotiens, commandés, les premiers par Hélixus, les autres par Cyratadas. Les Athéniens ne pouvant forcer la place, persuadèrent à des Byzantins de la leur livrer.

L'harmoste Cléarque, qui ne se doutait pas de cette menée, après avoir établi le meilleur ordre possible, et laissé la ville en garde à Cyratadas et à Hélixus, alla vers Pharnabaze, campé sur le rivage opposé : il en devait recevoir quelque argent pour sa garnison ; d'ailleurs, il recueillerait avec les vaisseaux que Pasippidas avait laissés en observation sur l'Hellespont, ceux qui étaient au port d'Antandre, et ceux qu'Hégésandrides, lieutenant de Mindare, avait en Thrace. Il se flattait que, fortifié par d'autres vaisseaux encore qu'on équiperait, et maître d'une flotte imposante, il harcelerait les alliés des Athé-

niens, et les contraindrait à la levée du siège.

Mais Cléarque était à peine en mer que la place fut livrée par Cydon, Ariston, Anaxicrate, Lycurgue et Anaxilaüs, tous Byzantins. Ce dernier, mis depuis en jugement à Sparte pour ce fait, échappa à la peine de mort, sous prétexte qu'il n'était pas Lacédémonien, mais Byzantin. Loin de mériter le nom de traître, il avait, au contraire, sauvé son pays, où la famine moissonnait sous ses yeux les femmes et les enfans, tout le blé de la ville étant distribué par Cléarque aux troupes lacédémoniennes. Dans cet état de choses, il avait introduit l'ennemi sans intérêt personnel, comme sans animosité, contre Lacédémone.

Les mesures prises, les conjurés avaient ouvert, pendant la nuit, les portes de Thrace et introduit Alcibiade avec son armée. Hélixus et Cyratadas, qui n'étaient instruits de rien, étaient accourus avec toutes leurs troupes dans la place publique : ils trouvent les issues occupées par l'ennemi ; toute résistance est vaine, ils se rendent. On les conduisit à Athènes ; mais à la descente au Pirée, Cyratadas échappa dans la foule, et s'enfuit à Décélie.

CHAPITRE IV.

Cependant Pharnabaze et les ambassadeurs reçurent dans leurs quartiers d'hiver, à Gordium, ville de Phrygie, les nouvelles de Byzance. Au commencement du printemps, comme ils allaient en Perse, ils rencontrèrent les députés lacédémoniens qui en revenaient : Béotius était chef de l'ambassade. Ils leur racontèrent qu'ils avaient obtenu du grand roi tout ce qu'ils demandaient ; que Cyrus avait le commandement de toutes les provinces maritimes, avec ordre de secourir les Lacédémoniens ; que ce prince apportait une lettre munie du sceau royal : elle était adressée à tous les habitans de l'Asie inférieure, et contenait ces mots entre autres : « J'envoie Cyrus dans les pays bas de l'Asie, pour être le *caranus* des troupes rassemblées dans le Castole. » Or le mot *caranus* signifie *souverain*.

D'après cette nouvelle, confirmée par la présence de Cyrus, les députés athéniens désiraient impatiemment d'aller en Perse, ou, en cas d'opposition, de retourner dans leur patrie ; mais Cyrus fit dire à Pharnabaze de lui livrer les ambassadeurs, ou de s'opposer à leur retour dans

leur patrie. Il craignait que les Athéniens ne fussent informés de ce qui se passait. Pharnabaze, par ménagement pour Cyrus, les retint tout le temps nécessaire, disant tantôt qu'il les accompagnerait jusqu'à la cour du grand roi, tantôt qu'il les renverrait à Athènes ; mais au bout de trois ans, il supplia Cyrus de les congédier, en lui représentant qu'il avait juré de les reconduire jusqu'à la mer s'ils n'allaient point en Perse. On les envoya donc à Ariobarzane, qui reçut ordre de les accompagner jusqu'à Chio, ville de Mysie, d'où ils allèrent par mer rejoindre l'armée.

Alcibiade, voulant retourner avec ses troupes à Athènes, fit voile vers Samos, où il recueillit vingt navires, et cingla jusqu'au golfe Céramique, en Carie, d'où il revint dans cette île avec cent talens de contributions. Thrasybule avec trente navires alla en Thrace, et reprit les places qui avaient quitté le parti des Athéniens, entre autres Thase, que la guerre, les factions et la famine avaient cruellement maltraitée. Thrasybule fit voile vers Athènes avec le reste de la flotte. Avant son arrivée, les Athéniens avaient élu trois généraux, Alcibiade banni, Thrasybule absent, et Conon, qui se trouvait dans la ville.

Alcibiade, avec ses vingt galères et son argent, voguea de Samos à Paros. De là, il se rendit à Gythie, pour épier les trente galères qu'il avait appris que les Lacédémoniens y armaient, et pour juger du moment favorable à son retour dans sa patrie, et des dispositions de ses concitoyens à son égard. Dès qu'il vit qu'elles lui étaient favorables, qu'on l'avait élu général, et que ses amis en particulier le rappelaient, il aborda au Pirée, à la fête des Plyntères, jour où l'on voile la statue de Minerve ; circonstance que plusieurs jugèrent de mauvais augure et pour lui et pour son pays. En effet, nul Athénien, ce jour-là, n'oserait entreprendre une affaire sérieuse.

Cependant tout le peuple, tant du Pirée que de la ville, accourait, se pressait sur le rivage, voulait voir Alcibiade. Les uns l'appelaient la gloire de son pays : lui seul s'était justifié d'un décret d'exil. Quoique victime d'une faction d'hommes nuls, misérables orateurs, qui gouvernaient d'après leur utilité et leur intérêt personnel, avec quel zèle on l'a vu travailler à l'accroissement de son pays, et joindre aux ressources publiques ses propres moyens ! Ac-

cusé d'être un sacrilège profanateur, il voulait être jugé sans délai; ses adversaires ont ajourné une demande qui paraissait juste, et l'ont exilé absent. Asservi par la nécessité, exposé chaque jour à périr, voyant dans le malheur et ses amis les plus intimes, et ses proches, et tous ses concitoyens, sans pouvoir les aider à cause de son bannissement, n'a-t-il pas été contraint de se jeter dans les bras de ses plus cruels ennemis! Un personnage tel que lui avait-il besoin d'invoquer, de changer la forme du gouvernement, lorsque la bienveillance du peuple le plaçait au-dessus de ceux de son âge, en l'égalant à ses anciens; lorsque ses ennemis, toujours semblables à eux-mêmes, venaient tout récemment d'employer leur puissance à la perte des gens de bien? Restés seuls, si on les a supportés, n'est ce pas la faute de citoyens honnêtes que l'on pût appeler au gouvernement?

Selon d'autres, il était seul cause de tous les malheurs passés, lui seul pourrait bien, chef ambitieux, attirer sur sa patrie les maux qui la menaçaient. Arrivé au port, Alcibiade, qui appréhendait ses ennemis, ne descendit pas tout de suite de sa galère; mais, debout sur le tillac, ses yeux cherchaient ses amis dans la foule. Il aperçoit son cousin Eurypolème, fils de Pisanax, ses autres parens et amis, met pied à terre, monte à la ville, escorté d'hommes bien déterminés à s'opposer à tout acte de violence, se défend en présence du sénat et du peuple: il n'est point un profanateur, c'est injustement qu'on l'accuse; parle dans ce sens, et n'est point contredit, parce que l'assemblée ne l'eût jamais souffert: bientôt il est proclamé généralissime avec pouvoir absolu, comme seul capable de rétablir la république dans son ancienne splendeur. Depuis la prise de Décélie, la procession qui allait d'Athènes à Éleusis célébrer les grands mystères avait lieu par mer; il voulut qu'elle se fit par terre, et il l'escorta de toutes ses troupes. Il leva ensuite une armée de quinze cents hoplites et de cent cinquante chevaux, sans parler de cent vaisseaux qu'il équipa, et trois mois après son retour, fit voile vers Andros, qui avait secoué le joug de la domination athénienne. On lui donna pour adjoints Aristocrate et Adimante, fils de Leucorophide, tous deux élus généraux des troupes de terre. Il débarqua à Gaurium, dans l'île d'Andros. Les An-

driens s'opposaient à sa descente. Il les poursuivit, les renferma dans leur ville, en tua quelques-uns, et avec eux, ce qui s'y trouva de Lacédémoniens, et dressa un trophée. Après un court séjour, il se rendit à Samos, d'où il commença la guerre.

CHAPITRE V.

Peu de temps avant qu'Alcibiade partit d'Athènes, les pouvoirs de Cratésippidas étaient expirés; les Lacédémoniens avaient confié le commandement de la flotte à Lysandre. Arrivé à Rhodes, celui-ci grossit sa flotte, et de là, fit voile à Cos, à Milet, puis à Éphèse, où il s'arrêta jusqu'à l'arrivée de Cyrus, qu'il joignit à Sardes, accompagné des ambassadeurs lacédémoniens. Après lui avoir exposé les torts de Tissapherne, ils le prièrent de les seconder de tout son pouvoir.

Cyrus répondit qu'il en avait l'ordre du roi, qu'il n'avait pas lui-même d'intention contraire; qu'il ne négligerait rien, qu'il venait avec cinq cents talens; que quand les fonds lui manqueraient, il s'aiderait de ceux que son père lui avait donnés en particulier; et si c'était peu, il mettrait en pièces même le trône sur lequel il siégeait; ce trône était d'or et d'argent. Après l'avoir loué de son zèle généreux, ils le prièrent d'assigner une drachme attique à chaque matelot; ils lui représentaient qu'en accordant ce salaire, les matelots athéniens abandonneraient leurs vaisseaux, et qu'il diminuerait ainsi sa dépense. « Vous avez raison, leur répliqua Cyrus; mais il m'est impossible de m'écarter des ordres du roi; le traité porte qu'on fournira trente mines par mois, pour chaque vaisseau que les Lacédémoniens voudront entretenir. » A ce mot, Lysandre se tut; mais à la fin du repas, Cyrus, lui portant une santé, lui demanda en quoi il pourrait l'obliger. « C'est, lui répondit-il, en augmentant d'une obole par jour la paye de chaque matelot. » Ils eurent dès lors quatre oboles, au lieu de trois qu'ils recevaient auparavant. Il leur paya de plus l'arriéré et un mois d'avance; ce qui redoublait l'ardeur des soldats.

Les Athéniens, que cette nouvelle décourageait, dépêchèrent, par l'entremise de Tissapherne, des ambassadeurs à Cyrus. Ce prince ne les admit pas à son audience, quoique le satrape l'en sollicitât, et l'invitât, d'après l'avis

d'Alcibiade, à prendre garde qu'aucun peuple de la Grèce n'acquiesce de la prépondérance; qu'il lui importait qu'ils restassent affaiblis par leurs propres dissensions.

Lysandre, après avoir rassemblé à Éphèse sa flotte de quatre-vingt-dix vaisseaux, les mit à sec pour les radouber et reposer l'équipage. Mais Alcibiade, sur la nouvelle que Thrasybule, parti de l'Hellespont, fortifiait la ville de Phocée, alla trouver, après avoir laissé le commandement de la flotte à son vice-amiral Antiochus, avec défense d'attaquer Lysandre. Au mépris de l'ordre, Antiochus part avec sa galère et une autre de Notium, arrive au port d'Éphèse et rase les proues de celles de Lysandre, qui d'abord ne mit à sa poursuite que peu de vaisseaux; mais bientôt le général lacédémonien en voit un plus grand nombre venir au secours d'Antiochus; il met toute sa flotte à la voile, et la range en bataille. Les Athéniens alors voguèrent contre l'ennemi, soutenus des galères de Notium, qui arrivèrent en désordre. Il y eut donc combat naval; les Lacédémoniens conservèrent leurs rangs. Les Athéniens, qui avaient leurs trirèmes éparses, en perdirent quinze et prirent la fuite; la plupart de ceux qui les montaient se sauva; le reste fut pris. Lysandre, après avoir dressé un trophée à Notium, se retira à Éphèse, avec les vaisseaux qu'il avait conquis, et les Athéniens à Samos.

Alcibiade se rend aussi à Samos, fait voile avec toute sa flotte vers le port d'Éphèse, et la range devant l'embouchure du port, prêt, si l'on voulait, à livrer bataille; mais voyant que Lysandre ne sortait pas se sentant le plus faible, il retourna à Samos. Peu de temps après, les Lacédémoniens s'emparèrent de Delphinion et d'Éïoue.

Bientôt la nouvelle du combat naval est portée dans Athènes; on s'indigne contre Alcibiade, on impute la perte des vaisseaux à sa négligence et à ses débauches: on élit dix autres généraux, Conon, Diomédon, Léon, Périclès, Érasinide, Aristocrate, Arcestrate, Protomachus, Thrasyde, Aristogène. Alcibiade, voyant aussi que l'armée murmurait contre lui, se retira avec une seule galère, dans la Chersonèse où il possédait un château.

Conon alla d'Andros à Samos, avec vingt vaisseaux, prendre le commandement de la flotte qu'un décret lui déférait. A sa place, Pha-

nosthène partit pour Andros avec quatre vaisseaux, et rencontra deux galères thuriennes qu'il prit avec les matelots, que les Athéniens chargèrent tous de chaînes, à l'exception de Doriée, leur chef. Ce Rhodien, depuis long-temps fuyant son pays et Athènes, qui l'avait condamné à mort, lui et tous ses parens, jouissait chez les Thuriens du droit de cité: son sort intéressa; on le congédia même sans rançon.

Conon, arrivé à Samos, trouva la flotte découragée: de plus de cent galères qu'elle avait, il n'en compléta que soixante-dix; et, se mettant en mer avec les autres généraux, il fit diverses excursions dans le pays ennemi qu'il ravagea. Ainsi finit la même année où les Carthaginois descendirent en Sicile avec une flotte de cent vingt galères, et une armée de terre de cent vingt mille combattans, où vaincus d'abord, ils prirent Agrigente par famine, après un siège obstiné de sept mois.

CHAPITRE VI.

L'année suivante, que signalèrent une éclipse de lune sur le soir, et l'incendie du temple antique de Minerve dans Athènes, les Lacédémoniens envoyèrent Callicratidas pour succéder à Lysandre, dont les pouvoirs venaient d'expirer: c'était sous l'éphorat de Pitias, et sous l'archontat de Callias, à l'époque de la vingt-quatrième année de la guerre.

Lysandre, en remettant la flotte, dit à Callicratidas qu'il la lui remettait comme dominateur de la mer, et vainqueur dans un combat naval. « Partez donc d'Éphèse, rasez la côte gauche de Samos, où sont les vaisseaux athéniens, tirez-moi la flotte de Sparte à Milet, alors je vous reconnaitrai souverain des mers. — Je ne me mêle plus des affaires, lui répliqua Lysandre, un autre est chargé du commandement. » Callicratidas, après avoir reçu la flotte des mains de Lysandre, la renforça de cinquante vaisseaux, que ceux de Chio, de Rhodes et d'autres alliés lui fournirent. Dès qu'il les eut tous rassemblés au nombre de cent quarante, il se prépara à marcher à la rencontre des Athéniens; mais il observa que les partisans de Lysandre n'obéissaient qu'à regret, qu'ils allaient publiant que les Lacédémoniens se perdraient à changer continuellement leurs généraux contre d'ineptes intrigans, mal instruits dans la marine, et ne sachant point

manier les esprits ; qu'ils s'exposaient aux plus grands malheurs en se confiant à des généraux étrangers à la mer et à la flotte. Il assembla ceux des Lacédémoniens qui étaient présents, et leur adressa ces paroles :

« Soldats, je ne demande pas mieux que de m'en retourner d'où je viens ; qu'on mette à la tête de la flotte ou Lysandre ou un plus habile, je ne m'y oppose pas : envoyé par Lacédémone pour commander les vaisseaux, je ne dois qu'exécuter ponctuellement ses ordres. Vous connaissez et mes intentions, et les reproches que l'on fait à notre pays ; ouvrez donc sincèrement l'avis que vous semble demander l'intérêt commun : dois-je rester ici, ou m'en retourner, pour informer Sparte des dispositions de l'armée ? »

Personne n'ayant osé dire autre chose, sinon qu'il devait obéir au gouvernement, et s'acquitter de sa mission, il alla trouver Cyrus, lui demanda de l'argent pour payer la flotte ; il fut remis à deux jours. Ennuyé de ce délai, mécontent d'aller sans cesse à sa porte, il disait que les Grecs étaient bien malheureux de courtiser des Barbares pour de l'argent ; que s'il retournait dans sa patrie, il ferait tout pour réconcilier Athènes et Sparte. Il alla donc à Milet.

De là, il envoya des galères à Lacédémone pour demander des fonds. Ayant ensuite assemblé les Milésiens : « Milésiens, leur dit-il, je suis forcé d'obéir aux magistrats de Sparte ; je vous exhorte à soutenir franchement cette guerre, puisque vous habitez au milieu des Barbares dont vous avez déjà tant souffert. Il faut que vous donniez l'exemple aux alliés ; que vous fournissiez les moyens de poursuivre promptement et vivement les ennemis en attendant le retour des exprès que j'ai envoyés demander des fonds à Lacédémone. Ce qui restait en caisse, Lysandre, avant son départ, l'a rendu à Cyrus, comme superflu. Ce prince, chez qui je me suis présenté, a toujours différé son audience ; je ne puis me déterminer à retourner sans cesse à la porte du palais. Je vous promets que si nous remportons quelque avantage jusqu'à ce qu'il nous vienne des fonds de Lacédémone, vous ne vous repentirez pas de votre zèle. Montrons aux Barbares que, sans nous prosterner devant eux, nous pouvons châtier nos ennemis. »

Dès qu'il eut cessé de parler, plusieurs se levèrent ; ceux particulièrement qu'on accusait

d'être de la faction de Lysandre, inspirés par la crainte, indiquèrent des moyens de trouver des fonds, et s'engagèrent en particulier pour une somme. Avec cet argent, joint aux cinq drachmes que les habitans de Chio fournirent à chaque soldat, il fit voile vers Méthymne, ville ennemie ; les habitans lui en refusèrent l'entrée. Ils avaient une garnison athénienne, et les meneurs tenaient pour Athènes. Il l'assiége, et s'en rend maître. Tout ce qui s'y trouva fut pillé. Quant aux esclaves, Callicratidas les rassembla sur la place publique ; les alliés voulaient qu'avec eux on vendt aussi les Méthymnéens. Il déclara que sous son généralat nul Grec ne serait asservi, qu'il s'y opposerait de tout son pouvoir.

Le lendemain, il congédia, avec la garnison athénienne, tout ce qui était de condition libre ; les prisonniers serfs furent tous vendus à l'encan. Il fit dire ensuite à Conon, que bientôt il lui retirerait une domination usurpée sur les mers, et le voyant, au point du jour, gagner le large, il se mit à sa poursuite et lui coupa chemin, pour l'empêcher de rentrer dans Samos. Conon fuyait avec d'excellens voiliers, après avoir choisi dans ses nombreux équipages quelques-uns des meilleurs rameurs. Il se sauva donc à Mitylène, ville de Lesbos, avec Érasinide et Léon. Callicratidas avait suivi sa trace avec cent soixante-dix galères ; il se dirige vers le port en même temps que lui. Conon, se voyant prévenu, fut contraint de risquer un combat naval, où il perdit trente vaisseaux, dont les hommes se sauvèrent à terre ; il lui en restait quarante, qu'il mit à sec, à l'abri des murailles de la ville. Callicratidas, entré dans le port et maître de l'embouchure, fit venir du côté de la terre tout le peuple de Méthymne et d'autres troupes encore de Chio, pour le bloquer de toutes parts. Sur ces entre-faites, il lui vint de l'argent de la part de Cyrus.

Conon, assiégé par mer et par terre, ne pouvant tirer de vivres de Méthymne, qui avait tant d'hommes à nourrir, délaissé d'ailleurs par les Athéniens, qui ignoraient sa position, mit en mer deux de ses meilleurs voiliers, les arma, avant le jour, de rameurs choisis sur la flotte, remplit de soldats le fond du vaisseau, et, pour mieux cacher l'équipage, déploya tout ce qu'il avait de peaux et d'autres couvertures.

Le jour, telle était la manœuvre ; le soir, aux approches de la nuit, il les faisait descendre à

terre, pour que l'ennemi ne pénétrât point ses desseins. Le cinquième jour, sur le midi, voyant que, des matelots, les uns montaient la garde négligemment, que les autres se reposaient, il sortit du port, après avoir suffisamment approvisionné ses galères, dont l'une gagna l'Hellespont, et l'autre la pleine mer. Aussitôt les matelots de sonner l'alarme, de couper les ancres, de quitter précipitamment et en désordre le rivage où ils étaient alors. Ils poursuivent la galère qui avait gagné la pleine mer; ils l'atteignent au soleil couchant, la combattent, s'en rendent maîtres, la remorquent et l'amènent à leur flotte avec l'équipage. Celle qui avait pris la route de l'Hellespont se sauva, et alla porter à Athènes la nouvelle de la flotte assiégée. Diomédon vient au secours de Conon, entre avec douze vaisseaux dans le golfe de Mitylène. Callicratidas le charge à l'improviste, en prend dix, et le contraint de fuir avec les deux autres.

Cependant les Athéniens, informés de ce nouvel échec, joint au siège de la flotte, décrétèrent un nouveau secours de cent dix vaisseaux; tous ceux qui étaient en âge de porter les armes, libres ou esclaves, s'y embarquèrent avec une grande partie de la cavalerie. Dans l'espace d'un mois, la flotte est équipée. Ils se mettent en mer, ils arrivent à Samos, qui leur donne dix galères; les autres alliés en fournirent plus de trente, tous montés par réquisition, mode qu'on employa pour tous les vaisseaux qui leur vinrent d'ailleurs. La flotte s'éleva à plus de cent cinquante voiles.

Bientôt Callicratidas apprend que la flotte athénienne est à Samos; il laisse Étéonice au siège avec cinquante galères, se met en mer avec cent vingt autres, et va souper au cap Malée de Lesbos, vis-à-vis de Mitylène. Le hasard voulut que les Athéniens soupassent aux Arginuses, situées en face de la partie de Lesbos qui est près du cap Malée.

La nuit, il aperçoit des feux; on l'informe qu'ils partent du camp athénien; vers minuit, il remonte sur ses vaisseaux pour tomber sur eux à l'improviste; mais une pluie abondante et le tonnerre suspendirent l'exécution de son projet. La tempête calmée, il vogua au point du jour vers les Arginuses. Les Athéniens, de leur côté, s'avançaient en pleine mer; leur gauche, rangée dans l'ordre suivant, rencontre l'ennemi;

à cette aile gauche, Aristocrate, chef de toute la flotte, commandait quinze vaisseaux, et Diomédon quinze autres sur la même ligne. Les vaisseaux commandés par Périclès étaient postés derrière ceux d'Aristocrate; ceux d'Érasinide, derrière ceux de Diomédon. Au centre, et toujours sur la même ligne, étaient dix vaisseaux samiens, commandés par le Samien Hippéus, puis dix galères des taxiarques; les trois galères des navarques et autres appartenant aussi aux alliés, occupaient le poste derrière les Samiens et les taxiarques. Protomachus, commandant de l'aile droite, avait quinze galères; Thrasyle, près de lui, en commandait un même nombre. Lysias était placé avec quinze galères derrière Protomachus, et Aristogène derrière Thrasyle. Ils avaient adopté cet ordre pour empêcher que la ligne ne fût coupée; car leur flotte voguait difficilement.

Les vaisseaux lacédémoniens, plus légers dans leur course, étaient tous sur une seule ligne, disposés à enfoncer ou à investir ceux des ennemis. Callicratidas commandait l'aile droite. Son pilote, Hermon de Mégare, voyant que la flotte athénienne était beaucoup plus nombreuse, lui représenta qu'il ferait sagement d'éviter le combat. « Eh! qu'importe ma mort à la république? il me serait honteux de fuir. »

On se battit long-temps, d'abord serrés et ligne contre ligne, ensuite dispersés. Callicratidas, du premier choc de son vaisseau, tomba dans la mer, qui l'engloutit: bientôt son aile gauche est enfoncée par l'aile droite de Protomachus. Une partie des Péloponnésiens fuit à Chio; le plus grand nombre se retira dans la Phocide.

Les Athéniens retournèrent en Arginuse: ils avaient perdu vingt-cinq galères et leurs équipages, à l'exception d'un petit nombre qui prirent terre. Mais du côté des Péloponnésiens, sur dix vaisseaux lacédémoniens, neuf étaient périés: leurs alliés en perdirent plus de soixante.

Cependant les généraux athéniens avaient ordonné aux triérarques Théràmène et Thrasybule, et à quelques taxiarques, d'aller avec quarante-six vaisseaux enlever les débris et les naufragés, tandis qu'on voguerait avec le reste contre Étéonice, qui tenait Conon assiégé devant Mitylène. Mais comme ils se disposaient à exécuter cet ordre, une violente tempête les en em-

pêcha : ils restèrent aux Arginuses, où ils dressèrent un trophée. Étéonice, averti, par un brigantin de l'issue du combat naval, le renvoya en recommandant à l'équipage de se retirer en silence, sans parler à personne; puis de revenir soudain, couronnés de fleurs, et criant que Callicratidas était vainqueur, que la flotte athénienne était entièrement défaite. Ils annoncent la prétendue victoire : déjà ils ont quitté le port. Étéonice offre des sacrifices d'actions de grâces, ordonne aux soldats de souper, aux marchands de charger sans bruit leurs marchandises, à ses galères, secondées par un vent favorable, de prendre la route de Chio. Pour lui, il brûla son camp et gagna Méthymne avec l'armée de terre.

Après sa retraite, Conon, tirant ses galères en mer, vint par un bon vent rencontrer l'armée navale athénienne, qui cinglait des Arginuses, et lui raconta le stratagème d'Étéonice. Les Athéniens voguèrent à Mitylène, de là à Chio, puis regagnèrent Samos, sans avoir rien fait de remarquable.

CHAPITRE VII.

Cependant Athènes avait cassé tous ses généraux, excepté Conon, qui eut pour adjoints Adimante et Philoclès. Entre les généraux qui avaient combattu la flotte de Callicratidas, Protomachus et Aristogène ne revinrent point à Athènes; six autres, Périclès, Diomédon, Lysias, Aristocrate, Thrasylic, Érasinide, n'y furent pas plutôt arrivés, qu'Archédème, gouverneur de Décélie, et jouissant alors d'un grand crédit dans Athènes, proposa une amende contre Érasinide, à qui il en voulait : il l'accusa dans le tribunal d'avoir détourné l'argent des tributs de l'Hellespont : il l'accusait encore d'autres malversations commises pendant son généralat. Les juges ordonnèrent d'emprisonner Érasinide.

Les autres généraux entretenirent ensuite le sénat du combat naval et de la violence de la tempête. Timocrate opine à les livrer au peuple chargés de chaînes : le sénat se rend à son avis; le peuple s'assemble. Théràmène, entre autres, les accuse, demande qu'ils expliquent pourquoi ils n'ont point enlevé les corps de ceux qui étaient naufragés; et pour preuve que ces généraux ne chargeaient aucun de leurs collègues, il lut la lettre qu'ils avaient adressée au sénat et

au peuple, où ils ne s'en prenaient qu'à la tempête.

On refuse à ces infortunés, pour leur défense, le temps accordé par la loi; chacun d'eux en particulier raconte le fait en peu de mots. Occupés à la poursuite de l'ennemi, ils avaient confié l'enlèvement des naufragés à d'habiles triérarques, à des hommes qui venaient de commander, à Théràmène, Thrasybule et autres principaux officiers; que s'il fallait accuser quelqu'un, c'était sans doute ceux qu'on avait chargés de ce soin. Cependant, ajoutèrent-ils, ils ont beau nous dénoncer, nous ne trahirons point la vérité, nous ne prétendons pas qu'ils soient coupables : la violence seule de la tempête a empêché l'enlèvement des morts. Ils prenaient à témoin de ce qu'ils disaient les pilotes et d'autres compagnons d'armes. Ce discours persuada si bien le peuple, que plusieurs particuliers se levèrent et s'offrirent pour cautions. Mais on fut d'avis de renvoyer l'affaire à une autre assemblée, parce qu'il se faisait tard et qu'on ne distinguait plus de quel côté était la pluralité : le sénat tracerait par un décret préparatoire la marche à suivre dans le jugement des prévenus.

Survint la fête des Apaturies, où l'on s'assemble par familles. Les amis de Théràmène avaient aposté pour ce jour, des hommes qui parurent à l'assemblée, rasés et vêtus d'habits de deuil, comme parens de morts. Ils déterminèrent Callixène à accuser les généraux en plein sénat. Ils convoquèrent ensuite une assemblée où le sénat, conformément à la rédaction de Callixène, ordonna que « puisque dans la dernière séance on avait entendu les accusations et les défenses, les Athéniens iraient aux voix par tribus; que dans chaque tribu deux urnes seraient placées; un héraut y publierait que ceux qui trouveraient les généraux coupables de n'avoir pas enlevé les corps des vainqueurs, missent leur caillou dans la première urne; que ceux d'un avis contraire le jetassent dans la seconde; que s'ils étaient jugés coupables, on les punirait de mort, on les livrerait aux onzes, on confisquerait leurs biens, on en verserait le dixième dans le temple de Minerve. » Parut un homme qui dit s'être sauvé du naufrage sur un tonneau de farine; ses compagnons d'infortune l'avaient chargé, s'il échappait, de déclarer au peuple que les généraux

n'avaient point enlevé les corps des braves défenseurs de la patrie.

Quelques-uns accusèrent Callixène comme auteur d'un décret contraire aux lois ; l'accusation fut appuyée par Euryptolème, fils de Pisianax, et quelques autres. Alors on s'écrie qu'il est affreux d'ôter au peuple le pouvoir de faire ce qu'il veut. Si l'on ne laisse pas à l'assemblée tous ses droits, ajoute Lycisque, que l'on comprenne les opposans dans le même jugement que les généraux. Nouveau tumulte de la multitude : Euryptolème et ses partisans se désistent de leur poursuite contre Callixène. Cependant les prytanes protestent qu'ils ne souffriront pas un mode de voter contraire à la loi : Callixène remonte à la tribune pour les envelopper dans la condamnation des généraux. « Décret d'accusation contre les opposans ! s'écrie-t-on. Les prytanes consternés consentent tous au mode de voter, excepté Socrate, fils de Sophronisque : ce sage déclara qu'il ne s'écarterait point de la loi. Euryptolème alors montant à la tribune, parla ainsi en faveur des généraux :

« Athéniens, leur dit-il, Diomédon et Périclès sont tous deux mes amis ; le dernier est mon parent : je parais à cette tribune pour leur faire quelques reproches, pour les justifier si je puis, et pour vous donner le conseil qui me semble le plus conforme à l'intérêt de toute la république.

« Je reproche aux accusés d'avoir dissuadé leurs collègues, qui voulaient informer le sénat et le peuple, que Thérémène et Thrasybule, chargés par eux de recueillir avec quarante-sept vaisseaux les morts et les débris, n'avaient pas rempli leur mission. Ils subissent maintenant une accusation en commun pour la faute de ces deux hommes : punis de leur faiblesse, ils courent risque de succomber eux-mêmes aux intrigues des coupables et de leurs partisans. Mais non, Athéniens, non, ils ne succomberont pas, si vous m'en croyez, si vous respectez les lois divines et humaines, moyen salutaire pour connaître la vérité, et pour vous épargner le tardif repentir d'un attentat commis envers les dieux et envers vous. Il est un moyen que je vous conseille, pour que personne ne soit trompé, pour que vous punissiez avec connaissance de cause, et à votre gré, ou tous les accusés ensemble, ou chacun d'eux en particulier : donnez-leur seulement un jour pour leur défense; ne vous fiez

pas à l'animosité de vos ennemis plus qu'à votre propre équité.

« Vous le savez tous, Athéniens, il existe un sévère décret de Cannon, qui porte qu'un accusé du crime de lèse-nation se défendra, chargé de fers, en présence du peuple; que s'il est condamné, il sera puni de mort, son corps jeté dans le *barathrum*, ses biens confisqués, et la dixième partie consacrée à Minerve. Je demande que les généraux soient jugés suivant ce décret, et même mon parent Périclès tout le premier, si vous le trouvez bon; car je rougirais de préférer ce parent à la patrie. Jugez-les, si vous voulez, d'après la loi établie contre les sacrilèges et les traltres. Elle porte que quiconque aura trahi la république ou volé les choses saintes, sera jugé par un tribunal; que s'il est condamné, il sera inhumé hors de l'Attique et ses biens confisqués. Que chacun des accusés soit jugé d'après celle de ces deux lois qui vous plaira. On divisera le jour en trois parties : dans la première, vous vous rassembleriez pour prononcer s'il y a lieu à accusation ou non; la seconde sera pour entendre les charges; la troisième pour la défense. En suivant cette marche, les coupables subiront un terrible châtement; les innocens absens ne périront pas victimes de l'injustice : vous, Athéniens, vous jugerez d'après la loi et selon votre conscience, et vous ne combattrez pas pour les Lacédémoniens, en faisant périr contre la loi et sans jugement des hommes qui les ont vaincus et qui leur ont enlevé soixante-dix vaisseaux.

« Qui vous force à tant de précipitation? craignez-vous de ne pouvoir perdre ou absoudre à votre gré si vous jugez légalement, et non selon le vœu de Callixène, qui a déterminé le sénat à proposer au peuple le décret portant qu'ils seront compris dans un seul et même jugement? Si par hasard vous condamniez à mort un seul innocent, et qu'il vous arrivât de vous en repentir, réfléchissez combien votre erreur serait inutile et triste : que serait-ce si elle tombait sur des hommes tels que vos généraux? Quoi! un Aristarque, qui d'abord abolit la démocratie, qui ensuite livra Oénoé aux Thébains vos ennemis, aura obtenu de vous un jour pour sa défense et les autres privilèges de la loi, et vous commettriez la criante injustice de les refuser à des généraux qui ont comblé vos vœux et vaincu l'ennemi! Non, Athéniens, non; mais vous res-

recterez vos lois, causes premières de votre grandeur; vous ne vous écarterez point de ce qu'elles prescrivent.

« Revenons, je vous prie, aux faits qui semblent déposer contre les généraux. Lorsque après la victoire on eut relâché à bord, Diomédon était d'avis d'aller avec toute la flotte, en s'étendant sur les ailes, recueillir les morts et les débris du naufrage; Érasipide voulait qu'on réunit toutes ses forces pour attaquer sur-le-champ les ennemis postés devant Mitylène; Thrasyle pensait que ces deux opérations réussiraient, en détachant une partie des vaisseaux et conduisant le reste à l'ennemi. Ce dernier avis ayant prévalu, il fut décidé que chacun des huit généraux donnerait de sa division trois galères, qui, avec dix des taxiarques, dix des Samiens et trois des navarques, formeraient un nombre de quarante-sept; quatre pour chacune des douze submergées. On laissait pour l'exécution du plan les triérarques Thrasylule et Théramène, ce même Théramène qui accusait les généraux dans la première assemblée. Le reste de la flotte vogua vers Mitylène.

« Qu'y avait-il dans tout ceci qui ne fût bien et sagement concerté? Ceux qu'on avait chargés d'attaquer l'ennemi doivent donc rendre compte des fautes commises dans cette partie : quant à ceux qui avaient ordre d'enlever les débris et les morts, qu'ils soient jugés pour avoir négligé cet ordre. Mais je puis dire en faveur des uns et des autres, que les vents contraires ont empêché l'exécution de ce qui avait été résolu : j'en prends à témoin ceux que le hasard a sauvés, entre autres un de nos généraux qui a échappé au naufrage, et que Callixène veut envelopper dans le même décret, quoiqu'il eût lui-même besoin de secours. Athéniens, ne traitez pas le bonheur et la victoire comme vous traiteriez le malheur et la défaite; ne punissez pas des hommes de l'irrésistible volonté des dieux; ne jugez pas comme coupables de trahison ceux que la tempête a mis dans l'impuissance d'obéir. N'est-il pas bien plus juste de couronner des vainqueurs, que de leur donner la mort pour complaire à des méchants? »

Il termina, en opinant à ce que, suivant le décret de Cannon, les accusés fussent jugés chacun séparément, sans égard à l'avis du sénat qui proposait de les comprendre tous dans un

seul et même jugement. On met au voix les deux propositions : celle d'Euryptolème est d'abord acceptée; mais, sur les protestation et opposition de Ménécès, on va de nouveau aux voix, on adopte la résolution du sénat, on condamne à mort les huit généraux vainqueurs aux Arginuses : six qui étaient présens furent exécutés; mais les Athéniens ne tardèrent pas à se repentir. Un décret provoqua les dénonciations contre ceux qui avaient trompé le peuple : ils donneraient des cautions jusqu'au jugement définitif. Callixène était un de ces imposteurs. Quatre autres furent dénoncés et emprisonnés par leurs cautions; mais avant le jugement, ils s'évadèrent à la faveur d'une sédition où Cléophon périt. Callixène revint ensuite du Pirée à Athènes : il y mourut de faim, universellement détesté.

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

Les soldats d'Étéonice, qui étaient à Chio, vécurent durant l'été, tant des fruits du pays que de leurs travaux des champs; mais l'hiver venu, se voyant dépourvus d'habits, de chaussures, ils se rassemblèrent et ils résolurent de s'emparer de Chio. Il fut arrêté que ceux qui approuveraient ce projet porteraient une canne, afin de se reconnaître entre eux. Étéonice, instruit du complot, hésitait sur le parti qu'il prendrait, à cause du grand nombre des porte-cannes. En les attaquant à force ouverte, il lui paraissait à craindre qu'ils ne courussent aux armes, qu'ils ne s'emparassent de l'île, et que, devenus ennemis et vainqueurs, ils ne perdisent la chose publique. D'un autre côté, il pensait que c'était un parti violent que de tuer tant d'alliés, complices de la conspiration : les Spartiates n'en courraient-ils pas la haine des autres Grecs? Pour lui, ne s'aliénerait-il point l'esprit de ses soldats? Dans cette conjoncture, il prend quinze hommes armés de poignards : en se promenant dans la ville il rencontre un homme qui avait mal aux yeux, et qui, une canne à la main, sortait du laboratoire d'un médecin : il le tue. Grand tumulte; on demande pourquoi il a été tué. Étéonice fait publier que c'est parce qu'il por-

tait une canne. La nouvelle s'en répand ; chaque soldat qui l'apprend craint d'être surpris avec une canne : les cannes disparaissent. Étéonice convoque ensuite les insulaires et leur demande une somme pour payer les matelots et empêcher toute sédition. Ils n'eurent pas plutôt satisfait à la contribution, qu'il ordonna de remonter sur les vaisseaux ; il visita les soldats, les rassura, les encouragea comme s'il n'eût rien su de la conspiration, puis leur compta la paye d'un mois.

Les habitans de Chio et les autres alliés, s'étant assemblés à Éphèse, résolurent d'envoyer des ambassadeurs à Lacédémone : ils l'informeront du présent état des choses et demanderaient pour navarque Lysandre, qui, dans l'exercice de ses fonctions, vainqueur à Notium, avait obtenu l'estime des alliés. Ces ambassadeurs partirent accompagnés de ceux de Cyrus, chargés de la même négociation. Comme les Lacédémoniens ne confèrent pas deux fois cette dignité au même citoyen, ils ne donnèrent à Lysandre que le titre de lieutenant ; Aracus eut celui de navarque. La flotte fut confiée à Lysandre, la vingt-cinquième année de la guerre.

La même année, Cyrus tua Autobésace et Mitrée, ses cousins, tous deux fils de la sœur de Darius Nothus, qui avait, ainsi que sa sœur, Artaxerxe Longuemain pour père. Ces deux princes, se trouvant un jour à sa rencontre, n'avaient pas caché leurs mains dans les manches de leur robe, honneur qui ne se rend qu'au roi. Ces manches étant plus longues que la main, quand on l'y tient renfermée, on ne peut agir. Hiéramène et sa femme ayant représenté à Darius qu'il se déshonorerait s'il fermait les yeux sur un pareil excès, ce prince feignit d'être malade, et lui envoya des courriers pour lui signifier son rappel.

L'année suivante, sous l'éphorat d'Archytas, et sous l'archontat d'Alexius, Lysandre vint à Éphèse ; il y manda de Chio Étéonice avec ses galères, y rassembla toutes celles éparses en différens parages, pour les radouber, tandis qu'on en construirait d'autres à Antandre. De là, il alla demander de l'argent à Cyrus. Ce prince, après lui avoir dit qu'il avait employé même au-delà des fonds accordés par le roi, et avoir montré ce qu'il avait fourni à chaque

navarque, le satisfit néanmoins. Avec ces fonds, Lysandre créa de nouveaux triérarques et paya ce qui était dû aux matelots. Les généraux athéniens, de leur côté, équipaient leur flotte à Samos.

Sur ces entrefaites, arrive à Cyrus un courrier ; il lui apprend que son père est malade à Thamnérie, canton de Médie, voisin des Cadusiens révoltés, avec qui il est en guerre, et qu'il le rappelle. Cyrus mande Lysandre à Sardes. Lysandre s'y rend ; Cyrus lui défend de livrer bataille à moins qu'il ne soit de beaucoup plus fort que l'ennemi ; le roi et lui avaient assez d'argent pour armer une puissante flotte. Il lui délégua tous les tributs que lui payaient les villes de son gouvernement, lui fit présent des fonds qui lui restaient ; et après l'avoir assuré de son affection pour les Lacédémoniens, et pour lui en particulier, il partit pour la haute Asie.

Après le départ de Cyrus, qui l'avait comblé de largesses, Lysandre paya ses troupes, cingla en Carie vers le golfe Céramique, assiégea Cédrée, ville alliée des Athéniens, à demi peuplée de Barbares, la prit dans l'attaque du lendemain et la livra au pillage. De là, il fit voile à Rhodes. Cependant les Athéniens, partis de Samos, ravageaient les côtes d'Asie, et voguant vers Chio et vers Éphèse, se préparaient au combat, après avoir associé à leurs autres généraux Ménéandre, Tydée et Céphissodote.

Lysandre, de son côté, s'avança de Rhodes le long de l'Ionie vers l'Hellespont, pour épier les vaisseaux qui en sortaient, et soumettre les villes révoltées ; tandis que les Athéniens allaient à Chio, prenant le large, pour éviter les côtes qui étaient ennemies. Il marcha ensuite d'Abyste à Lampsaque, alliée des Athéniens. Des Abydédiens et d'autres encore le suivaient par terre, sous le commandement du Lacédémonien Thorax. Il assiégea et emporta d'assaut cette place opulente, abondante en vin, blé et autres provisions. Tout fut livré au pillage : on épargna toutes les personnes de condition libre. Les Athéniens qui suivaient ses traces, mouillèrent au port d'Éléonte, dans la Chersonèse, avec cent quatre-vingts galères. Ils y dinaient lorsqu'on leur apprit la prise de Lampsaque. Aussitôt ils gagnèrent Seste, s'y approvisionnèrent, puis abordèrent vis-à-vis de Lampsaque

à Égospotamos, où l'Hellespont n'a que quinze stades de largeur. Ce fut là qu'ils soupèrent.

La nuit suivante, à la pointe du jour, Lysandre fit dîner ses troupes, les embarqua, les munit de tout ce qui était nécessaire pour un combat naval, arma de mantelets les flancs des galères, avec défense de remuer de son poste et de prendre le large. Les Athéniens, au lever du soleil, tournèrent vers le port le front de leur armée, comme pour livrer bataille; mais voyant que Lysandre ne faisait aucun mouvement, et que la nuit approchait, ils revinrent à Égospotamos. Lysandre ordonna aux plus légères de ses galères de les suivre, d'observer ce qu'ils feraient sur le rivage, et de revenir promptement lui en donner nouvelle: ce n'était qu'à leur retour qu'il permettait à ses soldats de débarquer. Il garda la même contenance pendant quatre jours, laissant les Athéniens voltiger vers lui.

Alcibiade, qui de son fort vit les Athéniens établis sur un rivage découvert, n'ayant aucune ville de retraite, tirant leurs vivres de Seste, à quinze stades de leur flotte, tandis que l'ennemi dans un bon port était près d'une ville où il ne manquait de rien, leur représenta qu'ils n'étaient pas avantageusement postés, et les engagea à regagner Seste, qui leur offrait un port et une ville. Quand vous y serez fixés, leur dit-il, vous combattrez dès qu'il vous plaira. Mais les généraux, particulièrement Ménandre et Tydée, lui ordonnèrent de se retirer, en observant que ce n'était pas lui, mais eux qui commandaient. Alcibiade se retira.

Au cinquième jour de ces excursions de la flotte athénienne contre celle des Lacédémoniens, Lysandre envoya à la découverte: « Aussitôt, dit-il à ses émissaires, que vous verrez l'ennemi débarqué et répandu dans la Chersonèse (ce qu'il fait, avec une hardiesse qui s'accroît de jour en jour, autant pour acheter au loin des vivres, que par mépris pour votre général, qui ne s'avance point en pleine mer), revenez vers moi, tenant au milieu du trajet le bouclier levé. » Ils exécutèrent ponctuellement ses ordres. Le signal ne fut pas plutôt donné, qu'il vogua contre eux à toutes rames, suivi de Thorax et de son infanterie. Conon, le voyant arriver, fit sonner l'alarme, pour qu'on vint en diligence au secours de la flotte; mais l'équipage était dispersé; tel

vaisseau n'avait que deux rameurs, tel autre qu'un; plusieurs étaient entièrement abandonnés; celui de Conon, accompagné de sept autres et du Paralien, prirent le large avec les rameurs dont ils étaient pourvus. Lysandre saisit sur le rivage le reste de la flotte, et prit à terre la plupart des hommes: quelques-uns se réfugièrent dans les bourgades voisines.

Conon, échappé avec les neuf vaisseaux, voyant tout perdu pour les Athéniens, gagna Abaruide, promontoire de Lampsaque, où il dépouilla quelques galères de Lysandre de leurs grandes voiles, et avec huit vaisseaux se retira vers Évagoras, à Chypre, tandis que le Paralien portait à Athènes la nouvelle de la défaite.

Lysandre emmena les prisonniers, les galères et tout le reste du butin à Lampsaque. Parmi les généraux pris, on comptait Adimante et Philoclès. Ce jour-là même il envoya Théopompe, corsaire milésien, instruire Lacédémone de ce qui venait de se passer; mission que Théopompe remplit en trois jours. Ensuite il assembla les alliés et les pressa de délibérer sur le sort des prisonniers athéniens. On les accusa des excès qu'ils avaient commis, et de ceux qu'ils avaient résolu, en pleine assemblée, de commettre: s'ils eussent vaincu, ils coupaient la main droite à tous ceux qui tombaient vifs en leur pouvoir. De plus, après s'être rendus maîtres de deux galères, l'une d'Andros, l'autre de Corinthe, ils en avaient précipité les captifs dans la mer; et ce crime était l'ouvrage du général athénien Philoclès.

Après beaucoup de charges entendues, la peine de mort fut prononcée contre tous les prisonniers athéniens, à la réserve d'Adimante, qui seul s'était opposé à l'horrible décret, et que même quelques-uns accusaient d'avoir livré la flotte. Avant de mettre Philoclès à mort, Lysandre lui demanda de quel supplice était digne l'homme qui avait précipité du haut d'un roc les Athéniens et les Corinthiens, et violé, à l'égard des Grecs, les lois de la sainte équité.

CHAPITRE II.

Après avoir réglé les affaires de Lampsaque, il vint vers Byzance et vers Chalcédoine, qui lui ouvrirent leurs portes, à condition qu'il ne serait fait aucun mal à la garnison athénienne. Ceux qui avaient livré la première de ces villes

à Alcibiade, se réfugièrent vers le Pont-Euxin, ensuite à Athènes, où ils eurent le droit de bourgeoisie. Lysandre y renvoya la garnison et tout ce qu'il rencontra d'Athéniens ailleurs, en leur donnant un passe-port pour cette ville seulement, persuadé que plus l'affluence serait grande dans Athènes et au Pirée, plus tôt ils auraient la famine. Dès qu'il eut nommé le Lacédémonien Sthénélaüs, harmoste de Byzance et de Chalcédoine, il retourna à Lampsaque, pour radouber ses vaisseaux.

Cependant le Paralien arrive de nuit : la nouvelle désastreuse se publie ; des gémissemens la portent du Pirée et de ses longs murs jusque dans la ville ; elle passe de bouche en bouche. Cette nuit, personne ne dort, ils pleuraient les morts ; surtout ils s'attendaient aux mauvais traitemens qu'ils avaient exercés envers Mélos, colonie lacédémonienne emportée d'assaut, envers les Histiens, les Scionéens, les Toronéens, les Éginètes, et envers beaucoup d'autres Grecs. Le lendemain, assemblée générale : on y arrête qu'on bouchera tous les ports, un seul excepté ; qu'on réparera les brèches, qu'on fera partout bonne garde, qu'enfin on se disposera à soutenir un siège.

Tandis qu'ils s'occupaient des préparatifs nécessaires, Lysandre arriva de l'Hellespont à Lesbos avec deux cents voiles, donna une constitution aux villes de l'île, entre autres à Mitylène, et dépêcha Étéonice avec dix vaisseaux vers celles de Thrace, qui toutes embrassèrent le parti de Lacédémone : le reste de la Grèce, aussitôt après le combat naval, avait abandonné Athènes ; les Samiens seuls s'étaient maintenus dans leur démocratie en égorgeant les nobles.

Il informa ensuite sa république et Agis qui était à Décélie, qu'il approchait avec une flotte de deux cents voiles. Aussitôt les Lacédémoniens et les autres Péloponnésiens, les Argiens exceptés, se lèvent en masse à l'ordre de Pausanias, l'un des rois de Sparte. Dès qu'ils furent tous rassemblés, Pausanias se mit à leur tête, et vint camper près d'Athènes, dans le gymnase qu'on appelle Académie.

Lysandre arrivé à Égine, en remit en possession ses anciens habitans, dont il enrôla le plus possible. Les Méliens et autres bannis jouirent de la même faveur. Il saccagea ensuite Salamine, et aborda avec cent cinquante voiles au

Pirée, où dès lors aucun navire ne put entrer.

Les Athéniens, assiégés par terre et par mer, ne savaient quel parti prendre : dénués de vaisseaux, d'alliés, de vivres, ils croyaient tout perdu, s'attendaient aux mauvais traitemens qu'ils avaient exercés non pour venger des injures reçues, mais pour emportement, contre de petites bourgades dont le seul crime était d'avoir marché sous les étendards lacédémoniens. Ils rendirent donc aux citoyens flétris tous leurs droits, et soutinrent le siège sans parler de capituler, quoique la famine tuât beaucoup de monde dans la ville.

Cependant, quand le blé vint à manquer entièrement, on dépêcha vers Agis ; on voulait l'alliance des Lacédémoniens, en conservant les murs et le Pirée : à ces conditions la paix serait conclue. Il dit aux députés d'aller à Sparte, comme n'ayant pas le pouvoir de traiter. Les députés portent cette réponse aux Athéniens, qui les envoient à Sparte. Arrivés à Sellasie, ville frontière, les éphores entendant les mêmes propositions que celles déjà faites à Agis, leur ordonnent de se retirer, et de revenir après une plus mûre délibération s'ils désiraient la paix. Les députés retournent, exposent le résultat de leur négociation : le découragement s'empare des esprits ; la servitude semblait à tous inévitable : et d'ailleurs, jusqu'au retour de nouveaux députés, combien de citoyens périeraient par la famine ! Personne n'osait proposer la démolition des murs, depuis qu'on avait emprisonné Arcestrate, pour avoir dit en plein sénat que le meilleur parti était d'accepter la paix aux conditions offertes par les Lacédémoniens. Or ils proposaient d'abattre dix stades de l'un et de l'autre côté des longues murailles, et un décret interdisait toute délibération à ce sujet.

Telle était la position des affaires, lorsque Thérémène dit dans l'assemblée, que si on le députait vers Lysandre, il serait en état de déclarer, à son retour, si Lacédémone veut démanteler Athènes, pour l'asservir, ou par mesure de sûreté. On l'envoya ; mais son séjour près de Lysandre dura plus de trois mois. Il attendait que les Athéniens, entièrement dépourvus de subsistances, fussent disposés à un accommodement quelconque. De retour au quatrième mois, il assura ses concitoyens que Lysandre l'avait retenu jusqu'alors, et qu'à la fin il l'envoyait à

Lacédémone, la ratification du traité ne dépendant point de lui, mais des éphores. Sur cela, Thérémène fut nommé, lui dixième, pour aller à Lacédémone, avec plein pouvoir. Cependant Lysandre envoya aux éphores une députation de Lacédémoniens, ayant avec eux Aristote, exilé d'Athènes. Il avait dit à Thérémène que les éphores étaient arbitres de la paix et de la guerre, et il les en prévenait.

Thérémène et ses collègues arrivent à Sellasie; on les interroge sur l'objet de leur mission; ils déclarent qu'ils ont plein pouvoir de traiter de la paix. Les éphores ordonnent de les introduire dans l'assemblée : ils entrent. Des Corinthiens, des Thébains surtout et beaucoup d'autres Grecs, soutinrent qu'il fallait non faire la paix avec les Athéniens, mais les exterminer.

Les Lacédémoniens, au contraire, déclarèrent qu'ils ne détruiraient jamais une ville qui, dans les circonstances les plus critiques, avait si bien mérité de la Grèce. La paix fut donc conclue, aux conditions qu'on démolirait les fortifications du Pirée et les longs murs qui joignaient le port à la ville; que les Athéniens livreraient toutes leurs galères à la réserve de douze; qu'ils rappelleraient leurs exilés et feraient ligue offensive et défensive avec les Lacédémoniens, s'engageant à les suivre par terre et par mer.

Les députés retournèrent à Athènes. A leur entrée, une foule innombrable les assiége : on appréhendait qu'il n'y eût rien de conclu; on ne pouvait plus tenir, la famine exerçait ses ravages. Le lendemain, les députés annoncent à quelle condition les Lacédémoniens font la paix. Thérémène, qui portait la parole, leur dit qu'il fallait obéir et abattre les murs. Quelques-uns ouvrent un avis contraire, mais la majorité se déclarant pour Thérémène, on décida que la paix serait acceptée. Lysandre alla ensuite au Pirée, suivi des bannis; les murs furent démolis au son des flûtes : l'allégresse était générale; ce jour semblait pour tous les Grecs l'aurore de la liberté.

Ainsi finit cette année, au milieu de laquelle Denys de Syracuse, fils d'Hermocrate, saisit les rênes de l'empire, après une défaite des Carthaginois, qui avaient pris auparavant Agrigente, abandonnée des Siciliens, faute de vivres.

CHAPITRE III.

L'année suivante, que l'on appelle anarchique, la première de l'olympiade où Crocinas, Thessalien, remporta le prix du stade, sous l'éphorat d'Eudique à Sparte, sous l'archontat de Pythodore, que les Athéniens ne nomment pas parce qu'il fut élu sous les Trente, l'oligarchie s'établit ainsi. Le peuple décida qu'on élirait trente citoyens qui rédigeraient les lois, base d'un nouveau gouvernement. On élut Polyarchès, Critias, Mélobius, Hippoloque, Euclide, Hiéron, Mnésiloque, Chrémon, Thérémène, Arésias, Dioclès, Phédrias, Chérélée, Anétie, Pison, Sophocle, Ératosthène, Chariclès, Onomacès, Théognis, Æschine, Théogène, Cléomède, Érasistrate, Phidon, Dracontide, Eumathe, Aristote, Hippomaque, Mnésithide. L'élection faite, Lysandre marcha contre Samos; Agis ramena de Décélie son infanterie, et licencia les troupes alliées.

A la même époque, remarquable par une éclipse de soleil, le Phéréen Lycophon se rendit maître absolu de la Thessalie, après un combat sanglant, où furent vaincus ceux des Thessaliens qui s'opposaient à ses projets, les Larisséens et d'autres.

Dans le même temps encore, Denys, tyran de Sicile, perdit une bataille contre les Carthaginois, qui lui enlevèrent Gèle et Camarine. Peu après, les Léontins quittèrent Denys et les Syracusains, pour se rétablir dans leur ville; aussitôt Denys envoya de la cavalerie après eux jusqu'à Catane.

Cependant ceux de Samos, pressés de tous côtés par Lysandre, commençaient à délibérer sur un projet de capitulation, lorsqu'ils virent ce général sur le point de les forcer. Ils se rendirent donc, à condition que chaque homme libre emporterait un habit; le reste serait à la discrétion du vainqueur. Ils sortirent en cet état. Lysandre rendit à la ville ses anciens habitans, leur donna tout ce qui s'y trouvait, y établit un régime décemviral, puis congédia la flotte des alliés. Pour lui, il retourna à Sparte avec les vaisseaux lacédémoniens et ceux du Pirée, à l'exception de douze, emportant les éperons de tant d'autres qu'il avait pris, les couronnes dont les villes avaient en particulier honoré son courage, quatre cent soixante-dix talens, qui restaient des revenus que lui avait assignés Cyrus pour les frais de la guerre, sans parler du butin

qu'il avait fait dans ses différentes campagnes. Tout cela fut remis aux Lacédémoniens sur la fin de l'été qui vit finir la guerre du Péloponnèse; elle avait duré vingt-huit ans et six mois, pendant lesquels Sparte eut les éphores dont voici la série.

Le premier fut *Ænésias*, sous qui la guerre commença, l'an quinzisième des trèves de trente ans, depuis la prise de l'Eubée. Il eut pour successeurs, *Brasidas*, *Isanor*, *Sostratide*, *Hexarque*, *Agésistrate*, *Angénide*, *Onomaclès*, *Zeuxippe*, *Pityas*, *Plistole*, *Clinomaque*, *Ilarque*, *Léon*, *Chéridas*, *Patésiadas*, *Cléosthène*, *Lycarius*, *Éperate*, *Onomantius*, *Alexippidas*, *Misgolaidas*, *Isias*, *Aracus*, *Évarchippe*, *Pantaclée*, *Pityas*, *Architas*, *Eudique*. Ce fut sous l'éphorat de ce dernier que *Lysandre* se signala par les exploits que je viens de raconter, puis revint avec sa flotte en Laconie.

Les Trente furent élus aussitôt après la démolition du Pirée et des longues murailles : nommés pour rédiger les lois constitutionnelles, ils différaient ce travail; ils créaient un sénat et des magistrats de leur bord. Tous ceux que l'on connaissait sous la démocratie, vivant de dénonciations et mal vus des honnêtes gens, ils les emprisonnaient, ils les condamnaient à mort. Le sénat prononçait volontiers leur sentence; et ceux qui n'avaient point de reproches à se faire, n'en étaient point fâchés. Mais bientôt les gouvernans délibérèrent sur les moyens de s'assurer une autorité absolue. Ils envoyèrent donc à Lacédémone *Æschine* et *Aristote* : par leur entremise, ils déterminèrent *Lysandre* à employer tout son crédit pour qu'il leur vint garnison, jusqu'à ce qu'ils eussent purgé la république des mauvais citoyens, et donné une constitution. Ils s'engageaient à nourrir la garnison. *Lysandre*, cédant à leurs vœux, obtint qu'on leur envoyât l'harmoste *Callibius* avec des troupes; ces troupes arrivent. Ils rendent à *Callibius* toute sorte de soins, afin qu'il loue tout ce qu'ils feront. *Callibius*, de son côté, leur envoyait les satellites qu'ils voulaient. Ils saisissaient non des hommes de néant et des plébéiens, mais ceux qu'ils croyaient décidés à ne souffrir aucune violence et à résister en se mettant à la tête d'un parti puissant.

Dans les premiers temps, *Critias* et *Théramène* vécutrent en bonne intelligence; mais le premier commençant à répandre le sang de ce peuple

qui l'avait banni, *Théramène*, d'un avis contraire, lui représenta qu'il n'était pas juste de mettre à mort des hommes honorés du peuple, s'ils n'avaient fait aucun mal aux gens de bien. « Et vous et moi, lui dit-il, que n'avons-nous pas dit et fait pour gagner les bonnes grâces de la multitude! » *Critias*, alors encore ami de *Théramène*, lui répliqua qu'avec la volonté de dominer, il leur était impossible de ne pas se défaire de tout ce qui pourrait nuire : « Si, parce qu'au lieu d'un nous sommes trente, lui dit-il, tu penses que notre pouvoir pour se conserver, exige moins de vigilance qu'un pouvoir absolu, tu es dans l'erreur. » Enfin, comme une foule d'innocens était sacrifiée, comme on se liguaît ouvertement, qu'on se demandait avec effroi ce qu'allait devenir la chose publique, *Théramène* observa que l'oligarchie ne se maintiendrait pas si l'on n'associait au gouvernement un plus grand nombre de citoyens. Dès lors, *Critias* et ses collègues, qui appréhendaient surtout que les citoyens ne grossissent le parti de *Théramène*, en choisirent trois mille appelés à gouverner avec eux.

Sur cela, *Théramène* leur représenta encore combien il était étrange qu'après l'intention manifestée de s'associer les citoyens les plus honnêtes, ils en élussent trois mille, comme si ce nombre était nécessairement celui des gens honnêtes, comme s'il était impossible qu'il y eût hors de là des gens de bien, impossible qu'il y eût parmi eux des méchants. Ensuite, leur ajoutait-il, je vous vois faire deux choses très opposées : vous établissez une domination violente et hors d'état de se soutenir contre ceux que vous voulez assujettir. Ainsi parlait *Théramène*. Mais les Trente firent une revue des trois mille dans la place publique : celle des citoyens non compris dans le rôle, se fit en différens lieux; et au moment où ces derniers venaient de quitter leurs maisons, les Trente avaient envoyé des gardes et des citoyens de leur parti, qui les avaient tous désarmés. On porta ces armes dans la citadelle, on les déposa au temple de *Minerve*.

Après ce coup de main, comme s'ils avaient acquis le droit de tout faire, ils sacrifiaient les uns parce qu'ils les haïssaient, les autres parce qu'ils convoitaient leur fortune. Pour se procurer de quoi payer leurs satellites, ils décidèrent que chacun d'eux constituerait un métèque prisonnier; qu'il le ferait mourir et confisquerait

ses biens à son profit. Ils pressèrent Théràmène de prendre celui qu'il voudrait.

« Il serait honteux, leur dit-il, que des personnages qui se donnent pour les premiers de l'état, se comportassent avec plus d'injustice que des délateurs. Ces misérables laissent la vie à ceux qu'ils dépouillent : nous, nous perdriens des innocens pour ravir leur fortune ! Notre conduite ne serait-elle pas mille fois plus révoltante ? »

Les Trente, persuadés dès lors que Théràmène traverserait leurs projets, lui dressèrent des embûches, le calomnièrent, le dépeignirent à chaque sénateur en particulier comme un factieux bouleversant l'état ; puis, ayant appelé à eux une jeunesse audacieuse qu'ils armèrent de courtes dagues cachées sous l'aisselle, ils convoquèrent le sénat. Théràmène venu, Critias se lève et parle en ces termes :

« Sénateurs, si quelqu'un de vous pense que l'on prononce trop d'arrêts de mort, qu'il songe que ces rigueurs sont communes à toutes les révolutions, que les partisans d'un gouvernement oligarchique ont nécessairement une foule d'ennemis, dans la ville la plus peuplée de toute la Grèce, une ville nourrie depuis si long-temps au sein de la liberté. Bien convaincus que la démocratie ne vous est pas moins à charge qu'à nous-mêmes, bien convaincus, d'une part, qu'elle ne sera jamais agréable à Sparte, à qui nous devons notre salut ; de l'autre, qu'il n'y a de sûreté que dans le gouvernement des grands, nous avons changé, de concert avec les Spartiates, la forme de notre république ; et nous cherchons à nous défaire de quiconque nous paraît s'opposer à l'oligarchie. Mais nous croyons juste de punir surtout celui d'entre nous qui tenterait d'ébranler la constitution nouvelle : or, comme nous le savons, Théràmène, que voici, fait tout ce qui est en lui pour nous perdre tous ; et pour qui cette perfidie serait-elle un problème ? Si vous y réfléchissez, vous verrez qu'il n'est aucun citoyen qui blâme l'ordre actuel plus que ce Théràmène, aucun qui soutienne aussi ouvertement les démagogues dont nous voulons nous délivrer.

« Si dans le principe il eût en cette opinion, nous le regarderions comme notre ennemi, sans avoir le droit de l'appeler pervers : mais c'est lorsqu'il a lui-même fondé notre union avec Sparte, lui-même détruit la démocratie ; c'est

lorsqu'il nous a provoqués à sévir contre les premiers qu'on nous déférait, c'est lorsque nous sommes et nous et vous les ennemis déclarés du peuple, c'est alors que notre administration lui déplaît. Oui, il veut, dans le cas d'une révolution contraire, se mettre à découvert et se soustraire à la peine que nous subirions seuls : nous devons donc le poursuivre, et comme notre ennemi commun et comme un traître. La trahison est plus à craindre qu'une guerre ouverte, parce qu'il est plus difficile de se garantir d'une embûche que d'une attaque ; elle est aussi plus odieuse. On se réconcilie avec des ennemis jurés, on leur donne sa confiance ; mais on ne fit jamais la paix avec l'homme qu'on reconnut traître ; toute confiance est désormais impossible.

« Et pour que vous sachiez que cette conduite n'est pas nouvelle dans Théràmène, et que la perfidie lui est naturelle, je vais vous rappeler quelques traits de sa vie. Dans sa jeunesse, considéré du peuple, comme l'avait été son père Agnon, on l'a vu des plus ardens à ruiner la démocratie par l'établissement des quatre-cents, dont il fut une des colonnes. Le parti oligarchique lui a-t-il paru chanceler, aussitôt il s'est fait chef du parti contraire ; ce qui lui a mérité le surnom de *cothurne* (car un cothurne, également fait pour les deux pieds, s'ajuste à l'un et à l'autre). Je vous le demande, Théràmène, un homme digne de vivre connaît-il cette politique qui engage les autres dans les affaires et change au premier choc ? Semblable au prudent nautonnier, ne lutte-t-il pas contre la tempête jusqu'à ce qu'il souffle un vent favorable ? Peut-on arriver au terme si, découragé, on change de route à tout vent ?

« On le sait, toutes les révolutions portent des fruits de mort ; mais n'est-ce pas vous qui, par votre inconstance, avez fait tomber tour à tour tant d'oligarques sous les coups du peuple, tant de partisans du peuple sous les coups de l'aristocratie ? N'est-ce pas à ce même Théràmène que les généraux ordonnèrent d'enlever les Athéniens submergés à la bataille de Lesbos ? Il n'a point obéi ; et cependant il se porte l'accusateur de ces mêmes généraux, et cherche son salut dans leur perte. Un homme jaloux de s'agrandir de jour en jour, et qui ne respecte ni l'amitié ni l'honneur, mérite-t-il d'être épar-

gné? Ses variations, qui nous sont connues, ne doivent-elles pas nous inspirer une juste défiance, et la crainte d'éprouver nous-mêmes les effets de sa perfidie? Je vous défère donc un traître qui a résolu de nous perdre.

«Voici une réflexion qui justifie mes poursuites. La constitution de Sparte est parfaite sans doute. Si un des éphores, au lieu d'obéir à la majorité, osait décrier le régime de sa république et contrarier la marche du gouvernement, doutez-vous que les éphores eux-mêmes, et toute la république, ne le traitassent avec la plus grande rigueur? Si vous êtes sages, vous sacrifierez donc Théràmène à votre propre sûreté. Qu'il échappe, son impunité enhardit vos adversaires : sa mort déconcertera tous les factieux, dans l'intérieur et hors d'Athènes.»

Lorsque Critias eut cessé de parler, il s'assit. Théràmène se leva et parla en ces termes :

Athéniens, je vais commencer ma défense par où Critias finit son accusation. A l'entendre, c'est moi qui ai tué les généraux en les accusant. Non, je ne suis point l'agresseur; ce sont eux qui ont prétendu que je n'avais point accueilli les naufragés après la bataille de Lesbos, quoique j'en eusse reçu l'ordre. En alléguant, pour ma défense, que la tempête avait empêché de faire voile, loin qu'il fût possible d'enlever les corps de nos guerriers, j'ai paru véridique; et l'on a pensé que les généraux se condamnaient eux-mêmes. En effet, ils affirmaient qu'on avait pu recueillir les naufragés; cependant ils les avaient laissés à la merci des vagues, et ils étaient partis avec la flotte.

«Au reste, je ne suis pas surpris que Critias soit mal instruit des faits. A l'époque dont il s'agit, absent d'Athènes, ce zélé républicain préparait avec Prométhée le gouvernement populaire en Thessalie, et armait les pénestes contre leurs maîtres. Puisse-t-il ne rien exécuter ici de ce qu'il a fait chez les Thessaliens!

«Je lui accorde qu'il est juste de punir avec la dernière sévérité ceux qui travaillent à la ruine de votre autorité, pour rendre vos adversaires puissans; mais quel est le coupable? Pour en bien juger, réfléchissez sur tout ce qui a précédé et sur la conduite que tient chacun de nous deux. Tant qu'on vous choisissait pour composer le sénat, qu'on nommait des magistrats légitimes, qu'on dénonçait les vrais factieux,

nous pensions tous de même; mais lorsque mes accusateurs commencèrent à se permettre des arrestations d'excellens citoyens, je pensai différemment : je savais que si l'on faisait mourir Léon de Salamine, qui jouissait d'une réputation méritée, et dont l'innocence était parfaitement reconnue, ceux qui lui ressemblaient craindraient pour eux, et que la crainte les rendrait ennemis de la constitution actuelle. J'étais convaincu qu'arrêter le riche Nicérate, fils de Nicias, qui n'avait jamais rien fait de démocratique, ni lui ni son père, ce serait indisposer la classe riche contre nous. Je savais que la mort d'Antiphon, qui, dans la guerre, avait fourni deux vaisseaux bien équipés, vous aliénerait même vos partisans.

«Je n'étais pas non plus de l'avis de mes collègues, lorsqu'ils disaient que chacun, d'eux devait se saisir d'un métèque : il était clair que si on faisait périr des métèques, tous ceux de la même classe abhorreraient notre gouvernement. Je blâmais encore mes collègues, lorsqu'ils désarmèrent la multitude; je ne pensais pas qu'il fallût affaiblir la patrie. Les Lacédémoniens auraient-ils voulu nous conserver pour nous réduire à un petit nombre hors d'état de les secourir? S'ils eussent eu cette intention, ils pouvaient nous laisser tous mourir de faim, sans épargner personne. Je n'étais pas non plus d'avis que nous prissions à notre solde des gardes étrangères, ayant la faculté de nous attacher un pareil nombre de citoyens jusqu'à ce que notre autorité fût solidement établie. Comme je voyais des ennemis, ou parmi les exilés ou parmi les citoyens restés dans la ville, je ne voulais pas qu'on en reléguât ni Thrasybule, ni Anytus, ni Alcibiade. Je savais que le parti contraire acquerrait de la consistance, si des chefs habiles se mettaient à la tête de la multitude, et qu'une foule de mécontents se montrât à ceux qui voudraient les commander.

«Celui qui donnait ouvertement ces conseils sera-t-il regardé comme bien intentionné ou comme un traître? Critias, fortifie-t-on le parti ennemi en augmentant le nombre de ses amis et diminuant celui de ses ennemis? Ravir les fortunes, ôter la vie à des innocens, n'est-ce pas là plutôt susciter des milliers d'adversaires? n'est-ce pas, pour un vil gain, trahir ses amis et se trahir soi-même?

« Si vous n'êtes pas encore convaincus, qu'il me soit permis de vous interroger. Thrasybule, Anytus et les autres exilés aimeraient-ils mieux que vous fissiez ce que je conseille, ou ce que font mes collègues ? Pour moi, j'en suis persuadé, nos adversaires croient que toute la ville est pour eux ; mais si la plus saine partie des citoyens nous était favorable, ils jugeraient difficile même de pénétrer dans aucun coin de l'Attique.

« Quant aux éternelles variations que me reproche Critias, voici ce que j'ai à dire. C'est le peuple lui-même qui a établi le pouvoir des quatre-cents, bien instruit que Lacédémone approuverait tout autre gouvernement que le démocratique. Cependant on nous pressait toujours avec la même chaleur ; Aristote, Mélanthius et Aristarque construisaient, près des môles du Pirée, un fort où ils prétendaient introduire l'ennemi, pour se rendre maîtres d'Athènes, eux et les leurs ; si, m'apercevant de ces manœuvres, je les ai traversées, est-ce donc là être traître à ses amis ?

« Il m'appelle *cothurne*, parce que, dit-il, je m'efforce de complaire aux deux partis. Mais celui qui ne s'accommode d'aucun, comment, au nom des dieux, comment doit-on l'appeler ? Toi, Critias, tu passais sous le gouvernement populaire pour le plus grand ennemi du peuple ; l'aristocratie t'a vu dévouer à ta haine les principaux citoyens. Pour moi, j'ai combattu vivement ceux qui s'imaginent qu'il n'y a de véritable démocratie que celle où l'esclave et le citoyen pauvre, qui pour une drachme vendraient leur pays, participent à l'administration ; et l'on m'a toujours vu contraire à ceux qui ne reconnaissent d'oligarchie que là où un petit nombre de puissans opprime la république. Par le passé, j'ai toujours regardé comme meilleure la forme du gouvernement où l'on sert l'état de concert avec les citoyens qui ont des chevaux et des boucliers : c'est la même opinion que je professe aujourd'hui.

« Peux-tu dire, Critias, que jamais je me sois lié avec les partisans ou de la démocratie ou de l'aristocratie, pour éloigner des affaires les bons citoyens ? Parle ; car si je suis convaincu d'avoir commis ce crime, ou de le méditer à présent, je l'avoue, c'est dans les derniers supplices que je mérite de périr la vie. »

Ainsi parla Thérémène. Toute l'assemblée fit

entendre un murmure favorable. Critias, voyant bien que si on laissait la chose à la disposition du sénat, Thérémène serait absous, ce qui lui eût rendu la vie odieuse, sortit pour conférer un moment avec ses collègues ; et ayant fait approcher des barreaux la jeunesse armée de poignards qu'elle ne cachait pas, il rentra et parla en ces termes :

« Sénateurs, un magistrat attentif, qui voit ses amis cruellement trompés, doit prévenir toute surprise. Je vais donc remplir ce devoir. Les citoyens que voici déclarent qu'ils ne souffriront pas qu'on laisse échapper un homme qui sape ouvertement les fondemens de l'oligarchie. Les nouvelles lois ne veulent pas qu'on fasse mourir sans votre avis un homme du nombre des trois-mille, en même temps qu'elles abandonnent aux Trente le sort de ceux qui ne sont pas de ce nombre : j'en efface Thérémène, et en vertu de mon autorité et de celle de mes collègues, je le condamne à mort. »

A ces mots, Thérémène s'élançant vers l'autel de Vesta : « Sénateurs, dit-il, je demande, et l'on ne peut me refuser sans injustice, que Critias ne soit pas libre de me retrancher d'une classe de citoyens, ni moi ni celui d'entre vous que sa haine poursuivra, mais qu'on nous juge, vous et moi, conformément à la loi que les Trente eux-mêmes ont portée au sujet des citoyens de cette classe. Non, je n'ignore pas que j'embrasse en vain cet autel ; je montrerai du moins que mes ennemis ne respectent ni les dieux ni les hommes ; je m'étonne seulement que des gens sages comme vous ne défendent pas leurs propres intérêts, quoiqu'ils voient qu'il n'est pas plus difficile d'effacer leur nom du rôle des trois-mille que celui de Thérémène. »

Malgré ces représentations, l'huissier des Trente appela les undécemvirs. Ils entrent : marchait à leur tête le plus audacieux et le plus éhonté d'entre eux, Satyrus. Nous vous livrons Thérémène que voici, leur dit Critias ; la loi le condamne ; saisissez-vous de sa personne ; conduisez-le où il faut : faites ensuite ce qui est à faire.

Il dit : Satyrus et les autres satellites arrachèrent leur victime de l'autel. Thérémène comme il était naturel, implorait ; prenait à témoin les dieux et les hommes. Le sénat se taisait ; il voyait près de l'enceinte du tribunal les pareils de Sa-

tyrus, qu'il savait munis de poignards : d'ailleurs, la place du sénat était remplie de soldats de la garnison. Comme on le conduisait à travers la place, il s'efforçait par ses accens plaintifs d'émouvoir la multitude. On cite de lui ce mot. Satyrus le menaçait s'il ne se taisait. — Si je me tais, il ne m'arrivera donc point de malheur? Se voyant pressé par ses bourreaux, il but la ciguë, et jeta en l'air ce qui restait dans la coupe : — Voilà la part du beau Critias.

Ces mots, je le sais, n'ont rien de mémorable; néanmoins ce qui m'étonne, c'est qu'à l'approche de la mort il ne perdit rien ni de sa présence d'esprit ni de son enjouement.

CHAPITRE IV.

Ainsi périt Théramène. Les Trente, comme s'ils n'eussent plus qu'à commander tyranniquement et sans crainte, tantôt défendaient à ceux qui n'étaient pas dans le rôle des trois-mille d'entrer dans la ville; tantôt ils les dépouillaient de leurs terres, pour se les adjudger à eux-mêmes ou à leurs amis. On se réfugiait au Pirée, d'où l'on était chassé par les Trente. Alors Mégare et Thèbes se remplirent de fugitifs.

Bientôt Thrasybule sortit de Thèbes avec soixante-dix hommes, et se saisit de la forteresse de Phyle. Les Trente y accoururent avec leur cavalerie et les trois-mille; le ciel était serein. Ils arrivent; quelques braves de leur jeunesse attaquent, puis se retirent sans avoir rien gagné que des blessures.

Ils voulaient ceindre de murs cette forteresse, pour la bloquer et empêcher l'arrivage de subsistances; mais il tomba la nuit une telle quantité de neige, que le lendemain ils retournèrent à Athènes, vaincus par les frimas, et poursuivis par ceux de Phyle, qui leur prirent une grande partie de leur bagage. Sachant bien que, faute de troupes imposantes, ceux du fort fourrageraient le plat pays, ils envoyèrent sur les frontières, environ à quinze stades de Phyle, presque toute la garnison lacédémônienne, avec deux corps de cavalerie, qui campèrent dans un lieu couvert de bois. Mais Thrasybule, après avoir rassemblé environ sept cents hommes, se mit à leur tête, et descendit de nuit dans la plaine. Il campa ses gens armés à trois ou quatre stades de la garnison athénienne, et se tint en repos.

Mais vers le point du jour, comme les soldats de cette garnison quittaient le camp pour vaquer à leurs affaires, et que les valets faisaient grand bruit en pansant les chevaux, les guerriers de Thrasybule reprenant les armes, fondirent sur eux à l'improviste, firent quelques prisonniers, mirent le reste en déroute et les poursuivirent l'espace de six ou sept stades. Ils tuèrent plus de cent vingt hoplites, avec Nicostrate, surnommé le beau, et deux autres cavaliers qu'on surprit dans leurs lits. Après avoir recueilli armes et dépouilles et dressé un trophée dans leur retraite, ils retournèrent à Phyle. La cavalerie de la ville étant arrivée au secours et ne voyant plus d'ennemis, s'en retourna, après avoir donné aux parens des morts le temps de les enlever.

Les Trente ne se croyant plus en sûreté, voulurent s'emparer d'Éleusis, pour trouver un asile au besoin. Dans cette vue, Critias et ses collègues ordonnent à la cavalerie de les suivre; ils vont à Éleusis : ils y font la revue des gens de cheval, sous prétexte de vouloir connaître et le nombre des habitans, et quelle garde serait nécessaire, et ils les enrôlent tous. Quand on avait donné son nom, on passait par une petite porte en face de la mer. A droite, à gauche du rivage, était postée la cavalerie des Trente; et à mesure que les Éleusiniens passaient, des licteurs les chargeaient de chaînes. Dès qu'ils furent tous pris, on ordonna à l'hipparque Lysimaque de les amener et de les livrer aux onze.

Le lendemain, les Trente assemblèrent dans l'Odée et les cavaliers et les hoplites enrôlés parmi les trois-mille. Critias se lève : « Athéniens, leur dit-il, c'est autant pour vous-mêmes que pour nous que nous fondons ce gouvernement : appelés aux mêmes honneurs, n'est-il pas juste que vous participiez aux mêmes dangers? Condamnez donc les Éleusiniens nos prisonniers, pour que vous partagiez nos espérances et nos craintes. » Il leur montra ensuite un lieu où chacun d'eux irait donner publiquement son suffrage. Sur ces entrefaites, la garnison lacédémônienne s'était emparée de la moitié de l'Odée. Ces excès ne déplaisaient pas à quelques Athéniens, qui ne songeaient qu'à leur intérêt personnel.

Cependant Thrasybule, suivi d'environ mille hommes qu'il avait rassemblés à Phyle, était

entré de nuit au Pirée. Les Trente, instruits de l'invasion, accourent avec la troupe lacédémonienne, leur cavalerie et leurs hoplites, et prennent le grand chemin du Pirée. Ceux de Phyle, qui étaient maîtres du Pirée, trouvant, à raison de leur petit nombre, le cercle de défense beaucoup trop étendu, se resserrèrent sur la colline Munychie, après avoir inutilement tenté de les arrêter au passage.

Ceux de la ville s'étant avancés jusque dans l'Hippodamée, se rangèrent en bataille, de sorte qu'ils remplissaient toute la largeur du chemin qui va au temple de Diane Munychienne, et à celui de Diane Bendidée. Ils n'avaient pas moins de cinquante voies de hauteur. Ainsi rangés, ils gagnaient les éminences. La troupe de Thrasybule remplissant aussi le chemin, n'avait pas plus de dix hoplites de hauteur; mais ils étaient soutenus par des péloponnésiens et des psiles, suivis de pétroboles en grand nombre, qui venaient de ce lieu même grossir leur parti. Comme l'ennemi marchait contre lui, Thrasybule commanda à ses soldats de mettre bas leurs boucliers; il en fit autant, en conservant cependant ses autres armes; et se plaçant au centre, il leur adressa ce discours :

« Citoyens, il faut que je vous apprenne ou vous rappelle que parmi les ennemis qui s'avancent, vous avez vaincu et poursuivi ceux qui occupent l'aile droite. Quant aux derniers de l'aile gauche, ce sont ces trente tyrans qui nous ont exclus d'Athènes quoique innocents, qui nous ont chassés de nos maisons, qui ont proscrit nos meilleurs amis; mais les voilà maintenant dans une position où ils ne croyaient jamais se trouver, et où nous désirions toujours qu'ils fussent.

« Nous nous montrons en armes à des tyrans qui faisaient mettre la main sur nous pendant nos repas, pendant notre sommeil, dans la place publique, qui condamnaient à l'exil des hommes, je ne dis pas innocents, mais absents de leurs foyers. Vengeurs de ces forfaits, les dieux aujourd'hui combattent évidemment pour nous : quand notre intérêt le demande, ils nous envoient des frimas dans un temps serein; lorsque avec peu de monde nous attaquons de nombreux ennemis, ils nous donnent la victoire.

« A présent encore ils nous conduisent dans un poste où, forcés de monter pour venir à

nous, nos adversaires ne pourront nous blesser que du front de leur bataille, tandis que les pierres et les traits que nous lancerons, iront les chercher et les percer jusque dans les derniers rangs.

« Et qu'on ne s'imagine pas que du moins la tête de leurs troupes puisse combattre avec un avantage égal. Vous les voyez entassés dans le chemin; attaquez-les aussi vivement que vous le devez, aucun de vos coups ne portera à faux : s'ils veulent se garantir, ils battront en retraite, cachés sous leurs boucliers. Ce seront des aveugles que nous frapperons où nous voudrons, et que nous mettrons en fuite en tombant sur eux avec toutes nos forces.

« Guerriers que chacun de vous combatte comme s'il était convaincu qu'il sera le principal auteur d'une victoire qui nous rendra en ce jour, s'il plaît à Dieu, notre patrie, nos maisons, notre liberté, nos privilèges, nos femmes, nos enfans. Heureux ceux qui verront le plus agréable des jours, le jour de la victoire! Heureux aussi qui mourra au champ d'honneur! Où pourrait-on trouver un plus magnifique tombeau! Je commencerai, dès qu'il en sera temps, l'hymne du combat : dès que nous aurons invoqué le dieu Mars, avançons tous ensemble animés d'une même ardeur, et vengeons nos injures. »

Il dit, et se tourna vers les ennemis, sans faire de mouvement; car le devin défendit de donner, qu'il n'y eût quelqu'un de tué ou de blessé. « Alors, ajouta le devin, vous marcherez, et la victoire vous suivra; pour moi, si j'en crois un secret pressentiment, je trouverai la mort. » Il ne se trompa point; car dès qu'il eut repris ses armes, il se jeta en forcené au milieu des ennemis et fut tué : on l'inhuma au passage du Céphise. Le reste, victorieux, poussa l'ennemi jusque dans la plaine, après avoir tué, du nombre des Trente, Critias et Hippomaque; des dix généraux du Pirée, Charmide, fils de Glauchon; et avec lui, environ soixante-dix hommes.

Le vainqueur, sans dépouiller les corps de ses concitoyens, se contenta de remporter leurs armes et rendit les morts pour la sépulture. Bientôt on s'approcha de part et d'autre; on conférait ensemble. Le héraut des initiés, qui avait la voix forte, Cléocrite fit faire silence. « Citoyens, dit-il, pourquoi nous poursuivre?

pourquoi vouloir nous arracher la vie ? Nous ne vous avons fait aucun mal ; nous avons fréquenté les mêmes temples, participé aux mêmes sacrifices, célébré ensemble les fêtes les plus solennelles ; les mêmes écoles et les mêmes chœurs nous ont réunis ; avec vous, nous avons combattu et bravé les dangers sur terre et sur mer, pour le salut et la liberté commune.

« Au nom de nos dieux paternels et maternels, au nom de tous les liens de la consanguinité, d'alliance, d'amitié, qui nous unissent les uns avec les autres ; pénétrés de respect pour les dieux et les hommes, cessez d'offenser la patrie, d'obéir à d'insignes scélérats, à ces Trente qui, pour leur intérêt personnel, ont fait périr plus d'Athéniens en huit mois que tous les Péloponnésiens dans l'espace de dix années. Nous pouvions vivre en paix, et ils nous suscitent la guerre la plus déplorable, la plus honteuse, la plus criminelle, la plus abominable aux yeux des dieux et des hommes. Sachez-le, nous avons pleuré autant que vous-mêmes plusieurs de ceux qui viennent de tomber sous nos coups. »

Les chefs, craignant les suites d'un tel discours, firent rentrer leurs guerriers dans la ville. Le lendemain, les Trente siégèrent dans le conseil, tristes et désolés ; les trois-mille, quelque place qu'ils occupassent, se disputaient entre eux. Ceux qui se reprochaient des actes de violence et qui en redoutaient les suites, soutenaient fortement qu'on ne devait point transiger avec le Pirée. Ceux au contraire que rassurait leur innocence, commençaient à se reconnaître ; ils représentaient à leurs compagnons qu'ils devaient éloigner d'eux tous ces maux, qu'il ne fallait ni obéir aux Trente ni souffrir la ruine de l'état. Enfin il fut arrêté que les tyrans seraient destitués et qu'on procéderait à une nouvelle élection. On nomma dix magistrats à leur place.

Les Trente se retirèrent alors à Éleusis : les décevirs travaillèrent, de concert avec les hipparques, à apaiser les troubles, à calmer les défiances. Les cavaliers passaient la nuit dans l'Odée avec leurs chevaux et leurs boucliers ; et comme ils ne savaient à qui se fier, ils s'armaient de ces boucliers et faisaient le guet toute la nuit autour des murailles ; le matin, ils remontaient à cheval, appréhendant sans cesse d'être assaillis par ceux du Pirée.

Ceux-ci étant en grand nombre et mêlés de

toute sorte de gens, fabriquaient, les uns des boucliers de bois, les autres des boucliers d'osier, qu'ils blanchissaient. Dix jours n'étaient pas encore écoulés depuis le combat, qu'ils promirent *isotélie* même aux étrangers qui se joindraient à eux ; il leur vint plusieurs hoplites et plusieurs escarmoucheurs. Ils eurent de plus un renfort de soixante-dix chevaux. Ils allaient fourrager, puis revenaient avec du bois et des fruits, et passaient la nuit au Pirée ; tandis qu'il ne sortait de la ville aucun homme armé, excepté les cavaliers, qui tombaient sur les fourrageurs du Pirée, dont ils incommodaient les troupes.

Un jour, ces cavaliers rencontrèrent des Éoniens, qui étaient allés à leur campagne chercher des provisions : l'hipparque Lysimaque les fit égorger, malgré les instantes prières des uns et les murmures des autres. Ceux du Pirée, par représailles, tuèrent le cavalier Callistrate, de la tribu léontide, qu'ils prirent dans les champs. Ils devenaient si hardis, qu'ils couraient jusqu'aux portes de la ville. Je ne passerai point sous silence l'idée d'un ingénieur de la ville, qui, ayant appris qu'ils devaient avancer des machines le long d'un chemin où l'on s'exerce à la course, et qui conduit au Lycée, mit en réquisition toutes les bêtes de somme pour voiturier d'énormes pierres que l'on déchargeait çà et là dans le chemin ; ce qui causait beaucoup d'embarras.

Cependant les trente tyrans retirés à Éleusis, et les trois-mille enrôlés restés dans la ville, envoyèrent à Lacédémone demander du secours, comme si tout le peuple eût secoué le joug lacédémonien. Lysandre se persuada qu'il était aisé de bloquer le Pirée par mer et par terre ; il obtint pour la ville un prêt de cent talents, pour lui la conduite des troupes de terre et le commandement de la flotte pour son frère Libys. Arrivé à Éleusis, il leva beaucoup d'hoplites péloponnésiens : son frère bloqua par mer le Pirée ; bientôt les assiégés manquèrent de vivres, tandis que la présence de Lysandre encourageait ceux de la ville.

Tel était l'état des choses, lorsque le roi Pausanias, jaloux de Lysandre, que des succès couvriraient de gloire et rendraient maître d'Athènes, gagna dans son parti trois éphores, et sortit avec ses troupes, suivi de tous les alliés, à l'exception des Bœotiens et des Corinthiens.

Ceux-ci disaient qu'ils croiraient trahir leur serment s'ils marchaient contre les Athéniens, qui n'avaient violé en rien la foi des traités. Ils coloraient leur refus de ce prétexte, pensant que les Lacédémoniens voulaient se rendre maîtres du territoire d'Athènes. Pausanias, qui commandait à l'aile droite, campa dans un lieu nommé Halipède, près du Pirée; Lysandre était à l'aile gauche avec les troupes soudoyées.

Pausanias envoya l'ordre à ceux du Pirée de se retirer dans leurs maisons. Comme ils n'en voulurent rien faire, il approcha de leurs murs, fit une contenance menaçante pour qu'on ne se doutât pas des dispositions favorables qu'il leur portait. Il se retira sans que cet assaut eût rien produit; mais le lendemain, suivi de deux *mores* lacédémoniennes et de trois compagnies de cavalerie athénienne, il approcha du port Muet pour examiner de quel côté il attaquerait le Pirée. Dans sa retraite, quelques assiégés accoururent et le harcelèrent. Hors de lui, il ordonna à sa cavalerie de les charger à toute bride, aux braves de la jeunesse de les accompagner; lui-même il les suivit avec le reste des troupes. Ils tuèrent près de trente escarmoucheurs, et repoussèrent les autres jusqu'au théâtre du Pirée.

Là s'armaient tous les peltastes et les hoplites du Pirée; aussitôt leurs coureurs s'avancent, lancent des traits, des flèches, des cailloux, atteignent avec la fronde. Les Lacédémoniens, serrés de près, et voyant plusieurs des leurs blessés, commencent à reculer: l'ennemi n'en poursuit qu'avec plus d'acharnement. Dans cette action périrent Chéron et Thibraque, tous deux polémiques, avec Lacratès, vainqueur aux jeux olympiques, et d'autres Lacédémoniens, qui furent inhumés aux portes du Céramique.

Thrasybule et ses hoplites, encouragés par ces succès, accoururent, et se rangèrent en bataille sur huit de hauteur. Pausanias, vivement pressé, recula quatre à cinq stades, jusqu'à une éminence où il fit venir les Lacédémoniens et ses autres alliés, donna beaucoup de hauteur à sa phalange, et marcha contre les Athéniens. Ceux-ci soutinrent le premier choc; mais ils furent bientôt après repoussés, les uns dans le marais de Hale, et les autres mis en fuite, avec perte de cent cinquante hommes.

Pausanias dressa un trophée et se retira. Supérieur à tout ressentiment, il fit secrètement

avertir ceux du Pirée de lui dépêcher des députés, ainsi qu'aux éphores, et leur communiqua les instructions à suivre: le Pirée s'y conforma. Il sema aussi la division parmi ceux de la ville, et les pressa de venir en grand nombre vers les éphores, pour déclarer que rien n'obligeait à faire la guerre au Pirée, qu'il importait aux deux partis de se réconcilier et de devenir les amis de Sparte.

Naclidas entendit volontiers ces discours. Cet éphore et un autre, qui accompagnaient le roi, selon la coutume, et qui goûtaient plus l'avis de Pausanias que celui de Lysandre, envoyèrent donc à Lacédémone. Ils chargèrent de la négociation les députés du Pirée, des particuliers de la ville, avec Céphisophon et Mélite. Quand ils furent partis, les gouvernans, de leur côté, envoyèrent une députation dire à Sparte qu'ils mettaient à leur discrétion leurs murs et leurs personnes; qu'il leur semblait juste que le Pirée, qui se disait ami des Lacédémoniens, livrât le Pirée et Munychie.

Les éphores et toute l'assemblée, après avoir entendu ces propositions, envoyèrent quinze députés à Athènes, avec plein pouvoir d'arranger les affaires pour le mieux, de concert avec Pausanias. L'accord fut conclu aux conditions qu'ils vivraient tous en paix, qu'ils se retireraient chacun dans leur maison, excepté les Trente, les onze et les dix qui avaient commandé au Pirée; que ceux qui ne se croiraient pas en sûreté dans la ville se retireraient dans Éleusis. La négociation terminée, Pausanias ramena ses troupes: ceux du Pirée montèrent armés à la forteresse et sacrifièrent à Minerve. Lorsque les généraux en furent descendus, Thrasybule prononça ce discours:

« Citoyens qui n'avez pas quitté la ville, je vous conseille d'apprendre à vous connaître vous-mêmes. Or vous y parviendrez, si vous examinez ce qui pourrait vous donner de l'orgueil, et en vertu de quoi vous prétendriez nous commander. Serait-ce pour votre intégrité? Mais la classe laborieuse vous a-t-elle jamais persécutés pour envahir vos biens? Et vous, pour un vil intérêt, vous commettez mille crimes honteux. Vous prévaudriez-vous de votre valeur? Mais peut-on mieux la juger que par l'issue de nos combats? Direz-vous que vous nous surpassez en intelligence, vous qui, avec des murailles, des armées

de l'argent, des alliés, n'avez pu échapper à la tyrannie que secondés par des hommes qui n'avaient aucun de vos avantages ? Vous enorgueilliriez-vous de votre alliance avec Lacédémone ? Comptez donc sur une république qui vous livre au peuple offensé, comme ces chiens qu'on livre muselés à ceux qu'ils ont mordus, et qui disparaît ensuite. Quoi qu'il en soit, compagnons de mes périls, n'attendez pas de moi le conseil d'é luder un traité dont vous venez de jurer le maintien ; montrez qu'aux autres vertus vous joignez la fidélité la plus religieuse à vos engagements. »

Après ces réflexions et autres semblables, après les avoir exhortés à redouter toute innovation et à se régler sur les anciennes lois, il congédia l'assemblée. Bientôt on créa des magistrats pour gouverner la république. Peu de temps après, la nouvelle se répandit que ceux d'Éleusis levaient des troupes étrangères : on se leva en masse, on marcha contre eux ; leurs généraux furent tués dans une entrevue ; on amena les autres à un accommodement par l'entremise de leurs parens et de leurs amis ; l'on jura ensuite qu'on oublierait toutes les injures. Le serment fut respecté. A présent même encore, ils vivent tous ensemble sous l'empire des mêmes lois.

.....

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

Ainsi finit la sédition d'Athènes. Dans le même temps, Cyrus députa vers les Lacédémoniens, pour demander qu'on le défendît avec ce zèle dont il leur avait donné des preuves dans la guerre contre les Athéniens. Les éphores jugeant sa demande équitable, ordonnèrent à Samius, alors navarque, de seconder Cyrus dans toutes ses vues ; ce qu'il fit avec un parfait dévouement. En effet, avec sa flotte et celle de Cyrus, il fit voile en Cilicie et rendit inutiles les efforts de Syennésis, gouverneur de la province, qui voulait, par terre, empêcher Cyrus de marcher contre Artaxerxé. Quant aux moyens que Cyrus employa pour lever une armée, pour la conduire dans la haute Asie contre son frère ; quant au

récit du combat, de sa mort, du retour des Grecs en leur patrie par le Pont-Euxin, c'est ce que nous a transmis le Syracusain Thémistogène.

Le grand roi avait senti tout le prix des services de Tissapherne dans cette guerre. Le satrape récompensé se vit à peine confirmé dans son ancien gouvernement, et nomme de plus à celui de Cyrus, qu'il enjoignit aussitôt à toutes les villes ioniennes de connaître sa domination. Jalouses de leur liberté, craignant d'ailleurs le ressentiment de Tissapherne, à qui elles avaient préféré Cyrus, elles lui refusèrent leurs portes, et députèrent vers les Lacédémoniens en les priant, comme libérateurs de la Grèce entière, de s'intéresser aussi aux Grecs de l'Asie, de garantir leur territoire du ravage et leur liberté de toute atteinte. On leur envoya Thimbron avec mille nouveaux affranchis et environ quatre mille Péloponnésiens. Cet harmoste demanda en outre trois cents cavaliers aux Athéniens, avec promesse de les solder. Ils donnèrent ceux qui avaient servi sous les Trente, persuadés que la république gagnerait à leur éloignement et à leur mort.

Arrivé en Asie, il rassembla des troupes des villes grecques du continent : car alors, dès qu'un Lacédémonien parlait, toutes les villes obéissaient. A la vue de la cavalerie ennemie, il ne descendait pas dans la plaine, il se bornait à empêcher, où il se trouvait, le ravage des terres. Mais lorsque les troupes, compagnes de l'expédition de Cyrus, se furent réunies à lui, il descendit en rase campagne, se rangea en bataille et prit, sans coup férir, Pergame, Teuthranie et Halisarne, où commandaient Eurysthène et Proclès, fils du Lacédémonien Démarate, à qui le roi de Perse les avait données pour récompense de ses services en Grèce. Vinrent aussi sous ses étendards, Gorgion et Gongyle, tous deux frères, dont l'un tenait l'ancienne et la nouvelle Gambrie, l'autre Myrine et Grynion. Le roi avait fait ce don à Gongyle, parce que, seul des Érétriens, son attachement au parti des Mèdes lui avait valu l'exil.

Il emporta encore quelques autres places mal défendues. Quant à Larisse surnommée l'Égyptienne, qui refusait de lui obéir, il l'assiégea. Dès qu'il eut épuisé tous ses moyens, il essaya d'en détourner l'eau par de profondes tranchées. Les assiégés en diverses sorties les ayant com-

blées de bois et de pierres, il les couvrit de mantelets, qui furent brûlés dans une sortie nocturne des Larigiens. Les éphores voyant qu'il perdait son temps, l'obligèrent à lever le siège, pour entrer dans la Carie.

Comme il était encore à Éphèse, et qu'il se préparait à partir pour la Carie, arriva son successeur Dercyllidas, homme que son génie fertile en inventions avait fait surnommer Sisyphe. Thimbron de retour, accusé d'avoir laissé trop de liberté aux soldats sur les terres des alliés, fut condamné à une amende et banni. Pour Dercyllidas, ayant pris le commandement de l'armée et su que Tissapherne et Pharnabaze vivaient dans une défiance réciproque, fit trêve avec le premier, et entra dans la province de l'autre, aimant mieux être en guerre avec l'un des deux, que les avoir tous deux sur les bras. D'ailleurs il haïssait Pharnabaze : dans le temps qu'il était harmoste d'Abyde, sur l'accusation de ce satrape, on l'avait condamné à rester debout avec son bouclier, attitude que tout brave Spartiate regarde comme flétrissante, parce qu'elle est la punition du soldat qui abandonne son rang. Il marchait donc plus volontiers contre Pharnabaze. Il eut d'abord tant d'avantage sur son prédécesseur, qu'il conduisit son armée jusque dans l'Éolie, qui était du gouvernement de Pharnabaze, sans aucune plainte de la part des alliés.

L'Éolie appartenait à la vérité à Pharnabaze ; mais Zénis, Dardanien, l'avait, sa vie durant, gouvernée en qualité de vice-satrape ; et comme, après sa mort, Pharnabaze se disposait à y nommer, la veuve de Zénis, Mania, aussi Dardanienne, se mit en marche, accompagnée de troupes nombreuses et munie de présents pour Pharnabaze lui-même, pour ses concubines et ceux qui étaient le plus avant dans ses bonnes grâces. Elle obtient une audience :

« Seigneur, dit-elle à Pharnabaze, vous aimiez mon mari : par son exactitude à vous payer son tribut, il méritait vos éloges et votre considération. Si je ne vous suis pas moins fidèle que lui, pourquoi nommeriez-vous un autre satrape ? Si je venais à vous déplaire, ne serait-il pas en votre pouvoir de me destituer et de faire un autre choix ? »

Pharnabaze, après l'avoir écoutée, résolut de lui conférer cette dignité. Dès qu'elle en fut en

possession, elle paya les tributs non moins fidèlement que son mari. De plus, allait-elle visiter Pharnabaze, elle le comblait de présents : venait-il dans l'Éolie, elle mettait dans son accueil bien plus de magnificence et d'attention que les autres gouverneurs. Non contente de conserver les places confiées à sa garde, elle en conquit de maritimes, Larisse, Hamaxite et Colone. A sa voix, les troupes grecques que Mania soldait, assaillaient les murs ; montée sur un char, elle contemplait le combat : le brave qu'elle louait était comblé de présents, en sorte qu'elle commandait des troupes somptueusement équipées. Elle accompagnait Pharnabaze jusque dans ses expéditions contre les Mysiens et les Pisidiens, qui infestaient le territoire du roi : aussi Pharnabaze lui faisait-il un honorable accueil, et lui donnait-il quelquefois entrée dans son conseil.

Mania avait passé quarante ans, lorsque des flatteurs inspirèrent à Midias, son gendre, le plus hardi projet. On lui dit qu'il était honteux de dépendre d'une femme et de rester dans une condition privée. Comme il remarquait d'ailleurs que cette princesse, très ombrageuse à l'égard de tout autre, ainsi qu'il arrive dans un gouvernement despotique, se confiait à lui, qu'elle avait pour lui l'affection d'une belle-mère pour son gendre, il entre chez elle, il l'étouffe et tue son fils, beau jeune homme d'environ dix-sept ans. Ces forfaits commis, il s'empare de Scepsis et Gergithe, places fortes, où Mania renfermait ses trésors. Les autres villes ne le reconnurent point ; les garnisons qui les protégeaient, se déclarèrent pour Pharnabaze. Midias lui avait envoyé des présents, et demandé d'être mis en possession du gouvernement aux mêmes conditions que Mania ; mais ce satrape lui avait ordonné de les garder jusqu'à ce qu'il vint prendre ses présents et saisir sa personne ; la vie lui serait insupportable tant qu'il n'aurait pas vengé Mania.

Dercyllidas arrive dans cette conjoncture : en un seul jour, Larisse, Hamaxite et Colone, villes maritimes, se rendent à lui. Il dépêche ensuite vers les villes de l'Éolie, leur propose de recouvrer leur liberté, de le recevoir dans l'enceinte de leurs murs, de s'allier avec lui. Les Néandriens, les Iliens et les Cocylites l'accueillirent, n'ayant pas fort à se louer, depuis la mort de

Mania, de leur garnison grecque. Mais le gouverneur de Cébène, place forte, croyant recevoir de grandes récompenses de Pharnabaze s'il lui conservait la ville, ferma les portes à Dercyllidas, qui, indigné de son opiniâtreté, se prépara à l'attaque. Les sacrifices du premier jour ne lui ayant rien présagé de bon, le lendemain il en offrit d'autres, qui ne lui furent pas plus favorables. Il sacrifia donc, et le troisième et le quatrième jour, quoique découragé, parce qu'il lui tardait de réduire toute l'Éolie avant l'arrivée de Pharnabaze.

Un capitaine sicyonien, nommé Athénadas, jugeant que Dercyllidas perdait son temps, et croyant pouvoir ôter l'eau aux Cébériens, accourut avec sa compagnie et tenta de boucher la source. Les assiégés firent une sortie où ils le blessèrent, tuèrent deux de ses soldats, et tant à coups de main que de traits repoussèrent les autres.

Dercyllidas s'affligeait de cet échec et craignait que l'on ne mit moins d'ardeur à l'attaque, lorsqu'il lui arriva des hérauts envoyés de la ville par les Grecs. Ils déclarèrent que la conduite du gouverneur ne leur plaisait point, qu'ils aimaient mieux obéir à des Grecs qu'à des Barbares. Pendant l'entrevue, on lui présenta un envoyé du gouverneur, qui venait annoncer que son maître acquiesçait à toutes les propositions des hérauts. Dercyllidas, à qui ce jour-là les entrailles des victimes avaient donné des signes favorables, approcha aussitôt avec ses troupes des portes de Cébène, qui lui furent ouvertes. Il y établit garnison, et marcha droit à Scepsis et à Gergithe.

Midias s'attendait à l'arrivée de Pharnabaze, et se défait en même temps des habitans de ces deux villes. Il députa donc vers Dercyllidas, et lui demanda une entrevue et des otages. Dercyllidas lui en envoya un de chaque ville alliée, avec liberté d'en prendre tant qu'il voudrait, et à son choix. Midias en prit dix, sortit de Scepsis, le vint trouver à son camp et lui demanda à quelles conditions il ferait alliance avec lui. A condition, répondit-il, que vous laisserez les habitans se gouverner librement par leurs propres lois; et tout en parlant ainsi, il s'avança vers Scepsis. Midias, qui voyait bien qu'il ne pourrait pas lui résister contre le vœu général, le laissa entrer.

Dercyllidas, ayant sacrifié à Minerve dans la

forteresse de Scepsis, fit sortir la garnison et rendit la ville à ses habitans, en les exhortant à se gouverner comme il convenait à des Grecs et à des hommes libres. De là, il alla à Gergithe; une grande quantité de Scepsiens l'accompagnaient par honneur, joyeux d'ailleurs de ce qui se passait. Midias, qui était du cortège, le pria de lui laisser Gergithe. — « Rien de ce qui est juste, dit-il, ne vous sera refusé. » En même temps il s'avançait vers les portes, suivi de ses soldats, qui marchaient paisiblement deux à deux. Du haut des tours très élevées, on vit Midias avec lui; aucun trait ne fut lancé. Faites ouvrir les portes, lui dit alors Dercyllidas, je vous suivrai; j'entrerai sous vos auspices dans le temple, pour sacrifier à Minerve. Midias hésita d'abord; mais dans la crainte d'être arrêté sur-le-champ, il commanda qu'on ouvrît les portes. Dercyllidas entra avec lui, va droit à la citadelle, fait mettre bas les armes à ses soldats le long des murs, et monte au temple avec sa suite. Après le sacrifice, il ordonne aux gardes de Midias de mettre les armes bas au front de son armée: ils seraient désormais à sa solde, puisque Midias n'avait plus rien à craindre.

Midias, incertain du parti qu'il prendrait, lui dit qu'il se retirait pour lui préparer un banquet. Non, par Jupiter! lui répliqua Dercyllidas; il serait mal à moi qui ai sacrifié, de vous laisser un soin qui me regarde. Restez donc ici; tandis que le banquet s'apprétera, nous aviserons à ce qu'il convient de faire, et nous l'exécuterons. Lorsqu'ils furent assis, Dercyllidas lui fit les questions suivantes:

« Dites-moi, Midias, votre père vous a laissé du bien? — Assurément. — Combien possédait-il en maisons, en terres, en prairies? » Il en fit l'énumération. Des Scepsiens, qui se trouvaient là, l'accusèrent d'imposture. « Voudriez-vous, leur dit-il, des détails minutieux? » Quand enfin il eut rendu compte, article par article, des biens de son père: — « Et Mania, à qui était-elle? A Pharnabaze, s'écria-t-on tout d'une voix. — A Pharnabaze appartiennent donc les biens de cette princesse. — Oui, lui répondit-on. — Ils sont maintenant à moi, puisque la victoire me les donne: que l'on me conduise donc au lieu qui renferme le trésor de Pharnabaze et de Mania. » On le conduisit à la maison de Mania, dont s'était emparé Midias, qui le suivait. Il arrive,

mande les trésoriers, les constitue ses prisonniers, leur dit que s'il était prouvé qu'ils eussent détourné quelque chose, leur tête en répondrait. Dès qu'on lui eut tout montré et qu'il eut tout vu, il ferma les portes, apposa les scellés et nomma des gardiens. En sortant, il dit aux taxiarques et aux autres officiers qu'il rencontra : « J'ai de quoi entretenir, près d'un an, une armée de huit mille hommes; si nous faisons encore du butin, ce sera un surcroît de richesses. » Il savait que ces bonnes nouvelles les rendraient plus dociles et plus attachés à leurs devoirs. « Pour moi, lui dit Midias, quel sera le lieu de ma retraite? — Celui que réclame la justice, Scepais votre patrie, la maison de votre père. »

CHAPITRE II.

L'heureux Dercyllidas, vainqueur de neuf places en huit jours, délibérait sur les moyens de ne point incommoder les alliés en hivernant en pays ami, comme l'avait fait Thimbron, et d'empêcher que la cavalerie de Pharnabaze ne ravageât les villes grecques. Il fit demander à celui-ci s'il voulait la paix ou la guerre. L'Éolie était aux yeux de Pharnabaze une forteresse d'où le vainqueur pouvait ravager la Phrygie, lieu de sa résidence : il préféra donc une trêve.

Dès qu'elle fut conclue, Dercyllidas alla prendre ses quartiers d'hiver dans la Thrace bithynienne, résolution qui n'inquiéta pas fort le satrape, avec qui les Bithyniens étaient souvent en guerre. Dercyllidas butinait en toute assurance; ses troupes étaient toujours suffisamment approvisionnées.

Du fond de la Thrace, le roi Seuthès lui envoya cent cavaliers odrysiens et trois cents peltastes, qui campèrent et se retranchèrent à vingt stades des Grecs. Ils demandèrent à Dercyllidas quelques hoplites pour garder leur camp, allèrent fourrager et firent un grand butin d'esclaves et de vivres. Déjà leur camp était rempli de prisonniers. Les Bithyniens, informés du nombre de Grecs qui étaient sortis, et de ce qui restait à la garde du camp, s'assemblent en grand nombre, tant peltastes que cavaliers, et fondent, à la pointe du jour, sur les hoplites, qui étaient environ deux cents. Ils approchent et font pleuvoir sur eux une grêle de traits et de dards. Les hoplites étaient blessés; ils mou-

raient sans coup férir : une palissade de la hauteur d'un homme les enfermait; ils la rompent, ils s'élancent sur l'ennemi, qui se dérobe aux coups. Des peltastes échappaient aisément à des hoplites : à droite, à gauche, ils lançaient des traits; à chaque escarmouche ils en jetaient plusieurs sur le champ de bataille. Enfermés comme dans une étable, les deux cents guerriers furent tous tués, à la réserve de quinze hommes environ; encore ne se sauvèrent-ils au camp des Grecs que par une prompte retraite au premier moment du danger, et en s'échappant du champ de bataille sans être vus des Bithyniens.

Après cette vive action, les Bithyniens tuent les Odrysiens de Thrace, gardiens du bagage, recouvrent tout ce qu'on leur a pris et se retirent avec tant d'avantage, que les Grecs, instruits de ce qui se passe, accourent; mais ils ne trouvent dans le camp que des cadavres dépouillés. Les Odrysiens de retour inhumèrent leurs morts et en célébrèrent les funérailles par de fréquentes libations de vin et par des courses de chevaux; ils unirent ensuite leur camp à celui des Grecs, puis désolèrent et incendièrent la Bithynie.

Au commencement du printemps, Dercyllidas partit de chez les Bithyniens pour venir à Lampsaque. Il y arrive : on lui annonce trois députés de Lacédémone, Aracus, Navate et Antisthène. Ils venaient voir l'état des affaires de l'Asie et lui prolonger le commandement pour un an. Les éphores, disaient-ils, les avaient encore chargés d'assembler les soldats et de leur déclarer qu'on n'était pas satisfait de leur conduite antérieure; qu'on les louait de leur modération présente; mais qu'on ne souffrait plus de violence à l'avenir; qu'ils mériteraient bien de la patrie, s'ils traitaient les alliés avec justice. Le commandant des troupes de Cyrus répondit à ces plaintes : « Lacédémoniens, nous sommes ce que nous fûmes l'année dernière; mais celui qui nous commande à présent n'est pas celui qui nous commandait alors. Pourquoi donc se lève-t-on aujourd'hui de notre modération, tandis qu'alors on se plaignait de nos emportemens? C'est ce que vous êtes maintenant à portée de juger. »

Un jour que ces députés mangeaient chez Dercyllidas, quelqu'un de la suite d'Aracus lui dit qu'ils avaient laissé à Lacédémone des députés

tés de la Chersonèse, qui se plaignaient de ce que leurs terres restaient incultes à cause des courses des Thraces ; qu'en fermant d'un mur le détroit, on rendrait à la culture un sol spacieux, propre à nourrir et ses habitans et ceux de Lacédémone qui désireraient s'y établir ; qu'il ne serait pas surpris qu'un jour Sparte envoyât des troupes pour l'exécution de ce projet. Dercyllidas, sans leur dire son sentiment, les envoya d'Éphèse dans les villes grecques ; il se réjouissait de ce qu'ils les trouveraient paisibles et florissantes.

Ils partirent. Dercyllidas, se voyant prorogé dans ses fonctions, envoya de nouveau demander à Pharnabaze s'il désirait continuer la trêve de l'hiver, ou s'il voulait la guerre. Pharnabaze ayant préféré la trêve, Dercyllidas donna la paix à l'Asie, traversa l'Hellespont avec ses troupes, pour entrer en Europe, passa paisiblement par la Thrace, où il reçut de Seuthès l'hospitalité, et entra dans la Chersonèse.

Il apprend qu'elle contient onze ou douze villes, que le sol en est excellent et très favorable à la culture, mais que les Thraces le ravagent : il mesure l'isthme, qui a trente-sept stades de largeur, et sans perdre de temps, il sacrifie aux dieux, partage le terrain entre ses soldats et commence les travaux, en promettant des prix aux plus diligens, et aux autres chacun selon son mérite. Le mur commencé au printemps fut achevé avant l'automne. Dans l'enceinte de l'isthme étaient renfermés onze villes, plusieurs ports, quantité d'excellentes terres bien labourées, bien plantées, et d'immenses pâturages, gras et favorables à toute sorte de bétail. L'ouvrage terminé, il repassa en Asie.

Dans les villes qu'il parcourut, il trouva tout en bon état, à l'exception d'Atarne, place forte, dont les bannis de Chio s'étaient emparés, et d'où ils ravageaient toute l'Ionie pour subsister. On lui dit qu'elle était bien approvisionnée ; il en forma cependant le blocus et la prit au bout de huit mois ; il laissa Dracon de Pellène pour la gouverner, fit d'abondantes provisions pour y séjourner à son retour, et s'en alla à Éphèse, qui est à trois journées de Sardes.

Tissapherne et Dercyllidas avaient jusque-là vécu en bonne intelligence, aussi bien que les Grecs et les Barbares du pays. Mais depuis que des ambassadeurs des villes d'Ionie, envoyés à

Sparte, eurent représenté que Tissapherne pouvait, s'il le voulait, rendre libres les villes grecques, qu'en ravageant la Carie où il demeurait, on aurait sur-le-champ son assentiment, les éphores ordonnèrent à Dercyllidas d'y entrer par terre avec ses troupes, et au navarque Pharax d'en infester les côtes avec sa flotte : ce que tous deux exécutèrent.

Tissapherne venait d'être nommé gouverneur en chef : Pharnabaze se trouvait alors à sa cour, pour lui rendre hommage et lui déclarer en même temps qu'il était prêt à combattre pour la cause commune, à joindre ses armes aux siennes et à chasser les Grecs du territoire du roi. Du reste, il était jaloux de la grandeur de Tissapherne et supportait impatiemment la perte de l'Éolie. Avant tout, lui dit Tissapherne à cette proposition, passez avec moi en Carie ; nous délibérerons ensuite. Arrivés en Carie, ils mirent bonne garnison dans les places fortes, et retournèrent en Ionie.

Dercyllidas n'eut pas plutôt appris qu'ils avaient repassé le Méandre, qu'il le passa lui-même, ayant représenté à Pharax combien il était à craindre que Tissapherne et Pharnabaze ne fourrageassent un pays dépourvu de garnisons. Dercyllidas et Pharax, d'après l'avis que l'ennemi les précédait et tirait vers le territoire d'Éphèse, marchaient en désordre, lorsque tout à coup ils découvrent devant eux des sentinelles postées sur les hauteurs : ils font monter des leurs sur les éminences et les tours qui se rencontrent, et découvrent une armée rangée en bataille sur le chemin où il leur fallait passer. Elle était composée de Cariens munis de boucliers blancs, de tout ce que Tissapherne et Pharnabaze avaient d'infanterie perse, de troupes grecques soudoyées par eux, et d'une nombreuse cavalerie : le premier était à l'aile droite, l'autre commandait l'aile gauche.

Dercyllidas ordonna à ses taxiarques et à ses lochages de ranger les troupes au plus vite sur huit de hauteur, et de mettre sur les flancs tout ce qu'il se trouvait avoir de peltastes et de cavaliers, tandis qu'il sacrifierait. Les troupes du Péloponnèse demeuraient fermes et se préparaient au combat. Mais parmi celles de Priène, d'Achillée, des îles et des villes d'Ionie, les unes laissèrent leurs armes dans les superbes blés des plaines du Méandre, et s'enfuirent ; les autres,

qui restaient encore à leur poste, laissaient apercevoir qu'elles ne tiendraient pas longtemps.

On dit que Pharnabaze voulait livrer combat; mais Tissapherne, qui se souvenait des troupes de Cyrus, dont il avait éprouvé la valeur, et qui croyait que tous les Grecs leur ressemblaient, redoutait une action. Il députa vers Dercyllidas et lui fait dire qu'il désirerait une entrevue. Ce Lacédémonien s'avance avec l'élite de son infanterie et de sa cavalerie, va au-devant des députés, et leur dit : « J'étais tout prêt à en venir aux mains, vous le voyez; cependant, puisque Tissapherne désire une entrevue, je ne la refuserai point : mais si elle doit avoir lieu, que l'on donne des otages de part et d'autre. » Cette proposition approuvée et exécutée, les deux armées se retirent, celle des Barbares à Tralle, ville de Phrygie; celle des Grecs à Leucophrys, lieu remarquable par le temple de Diane, qui est en grande vénération, et par un étang de plus d'un stade, dont le fond est sablonneux, l'eau vive, bonne à boire, et chaude.

Le lendemain, on s'assemble au lieu désigné; on demande de part et d'autre à quelles conditions se conclura la paix. Dercydillas demande qu'on laisse les villes grecques se gouverner par leurs propres lois : Pharnabaze et Tissapherne veulent que les troupes grecques s'éloignent du territoire du roi, et que les harmostes renoncent à leurs gouvernemens. Après avoir conféré ensemble, ils se décidèrent à une trêve, jusqu'à ce que Dercydillas et Tissapherne eussent informé, l'un sa république, l'autre le grand roi.

Tandis que ces événemens se passaient en Asie, les Lacédémoniens écoutaient d'anciens ressentimens. Dans la guerre du Péloponnèse, les Éléens s'étaient alliés aux Athéniens, aux Argiens, aux Mantinéens; de plus, sous prétexte que les Lacédémoniens n'avaient pas satisfait à une amende, ils les avaient exclus de la course des chevaux et des combats gymniques. C'était trop peu pour eux de ces injustices : au moment où ils proclamaient les Thébains vainqueurs, Lichas, qui avait introduit son char dans la lice, sous un nom thébain, s'avançant pour couronner le cocher, avait été abattu par eux, sans respect pour son grand âge. Quelque

temps après, Agis fut envoyé d'après un oracle, pour sacrifier à Jupiter; les Éléens s'étaient opposés à ses prières pour le succès de la guerre, parce que, disaient-ils, un usage antique défendait de consulter un oracle sur l'issue d'une guerre des Grecs contre les Grecs. Agis s'en était retourné sans avoir sacrifié.

Indignés de tous ces affronts, les éphores et l'assemblée décrétèrent qu'on châtierait leur insolence. On leur envoya des ambassadeurs; on trouvait juste que les Éléens laissassent les peuples voisins se régir par leurs propres lois. Leur réponse fut qu'ils n'y consentiraient pas, que ces villes leur appartenaient par droit de conquête. Les éphores ordonnèrent une levée de troupes : Agis, qui les conduisait, entra dans l'Achaïe, près de Larisse, sur le territoire des Éléens. L'armée fourrageait le pays ennemi, lorsque survint un tremblement de terre. Agis, qui voyait un prodige dans un effet naturel, se retira du territoire et licencia ses troupes. Les Éléens, enhardis par cette retraite, députèrent vers les villes qu'ils savaient mécontentes de Lacédémone.

L'année suivante, les éphores décrétèrent contre l'Élide une nouvelle levée : aux troupes d'Agis se joignirent les Athéniens et tous les autres alliés, à la réserve des Corinthiens et des Bœotiens. Comme il passait par Aulone, les Lépréates quittèrent les Éléens et se réunirent à lui. Les Macistiens et les Épitaliens, leurs voisins, en firent autant; dès qu'il eut passé l'Alphée, les Létrins, les Amphidotes et les Marganiens, se livrèrent à sa discrétion. De là il vint à Olympie, et sacrifia, sans aucun obstacle, à Jupiter Olympien.

Le sacrifice achevé, il marcha vers la ville, mettant tout à feu et à sang, et faisant sur le territoire un butin prodigieux d'esclaves et de bétail. A cette nouvelle, des Arcadiens et des Achéens se rendirent à lui de leur propre gré, et prirent part au pillage. Cette expédition approvisionna le Péloponnèse.

Arrivé près de la ville, Agis en ruina les faubourgs et les gymnases, qui étaient beaux. Quant à la ville, on comprit bien que s'il ne l'avait pas prise, la volonté lui avait manqué, et non les moyens, puisqu'elle n'était pas fermée de murailles.

Tandis que l'armée fourrageait le plat pays,

et qu'elle séjournait près de Cyllène, un certain Xénias et ses complices espérant, comme on dit, mesurer l'argent au boisseau, en forçant les Éléens à se déclarer pour Lacédémone, sortirent d'une maison, l'épée nue, et tuèrent entre autres un homme qui ressemblait à Thrasydée, magistrat suprême. Ils croyaient avoir tué Thrasydée lui-même. A cette nouvelle, le peuple, entièrement découragé, restait dans l'inaction : les meurtriers se croyaient les maîtres, et leurs complices transportaient les armes dans la place publique, tandis que Thrasydée dormait encore où le vin l'avait assoupi. Le peuple est bientôt instruit que Thrasydée n'est pas mort : on accourt de toutes parts à sa maison ; on se presse autour de lui, comme un essaim d'abeilles autour de son chef, Thrasydée se met à la tête de ses troupes, engage le combat et remporte la victoire. Les massacreurs se retirèrent de la ville au camp lacédémonien.

Agis, ayant traversé l'Alphée, laissa dans Épitale, place voisine de ce fleuve, les bannis d'Élide, et une garnison aux ordres de l'harmoniste Lysippe ; il licencia ensuite l'armée et s'en alla à Sparte.

Le reste de l'été, et l'hiver suivant, Lysippe et ses soldats continuèrent les ravages de l'Élide. L'été suivant, Thrasydée députa à Lacédémone. Il consentait à ce que la ville d'Élis fût démantelée, et qu'on rendit libres Cyllène et d'autres places de la Triphylie, Phrixie, Épitale, Létrine, Amphidole, Margane, Acrore et Lasione, que revendiquaient les Arcadiens.

Les Éléens demandaient qu'on leur laissât Épée, qui est située entre Hérée et Maciste. Ils disaient que les habitans d'alors leur avaient vendu le territoire trente talens, et qu'ils en avaient donné l'argent. Mais les Lacédémoniens, qui savaient qu'il n'est pas plus juste d'acheter de force que de prendre de force, les contraignirent de rendre aussi la liberté à la ville d'Épée. On ne leur ôta cependant pas l'intendance du temple de Jupiter Olympien, quoiqu'ils n'eussent pas le droit d'ancienneté. On pensait que de simples villageois étaient peu propres aux fonctions qu'ils réclamaient. A ces conditions, les Éléens et les Lacédémoniens conclurent paix et alliance. Ainsi finit cette guerre.

CHAPITRE III.

Agis alla ensuite à Delphes, où il offrit la dime des dépouilles. A son retour, il était déjà vieux ; il tomba malade dans Hérée et fut transporté à Lacédémone, où il mourut bientôt. On lui rendit des honneurs plus qu'humains.

Le nombre de jours prescrit par la loi s'étant écoulé, il s'agissait de donner un successeur au trône : Léotyche, se disant fils, et Agésilas, frère d'Agis, le disputèrent. Le premier disait que la loi y appelait le fils et non le frère du roi ; que le frère n'y avait droit qu'au défaut du fils. « Cela étant, il m'appartient donc, répartit Agésilas. — Comment, lorsque je vis encore ? — Parce que celui que tu appelles ton père, a dit que tu ne l'étais pas : ta mère, qui le sait mieux que lui, en convient à présent encore. Neptune dépose aussi contre ton imposture, lui qui, au vu et su de tout le monde, chassa ton père de sa chambre par un tremblement de terre. J'invoque de plus le témoignage du temps, qui, dit-on, ne manque jamais. Depuis l'époque de la fuite d'Agis, la chambre nuptiale ne l'a jamais vu, et tu es né dix mois après. »

Au milieu de ces débats, Diopithe cita à l'appui de Léotyche un oracle d'Apollon lui-même, qui exhortait à se garantir d'une royauté boiteuse. Lysandre répondit pour Agésilas, qu'il croyait, suivant le sens de l'oracle, que ce n'était pas un boiteux qu'il fallait exclure, mais un prétendant qui ne serait pas du sang royal ; que la royauté serait véritablement boiteuse dès qu'on aurait des rois étrangers à la race d'Hercule. Ces diverses raisons entendues, Agésilas fut élu roi.

La première année de son règne n'était pas encore écoulée, que, dans un sacrifice solennel qu'il offrait au nom de la république, le devin lui dit que les dieux lui annonçaient une des plus horribles conjurations. A l'ouverture de la seconde victime, les entrailles se montrèrent encore plus menaçantes. Au troisième sacrifice : « Agésilas, voilà l'ennemi, s'écrie-t-il. »

On sacrifia aux dieux sauveurs, aux dieux qui détournent les prodiges ; et l'on cessa les sacrifices aussitôt qu'on eut obtenu, quoique difficilement, des auspices favorables. Le cinquième jour, on vint dénoncer aux éphores cette conjuration et Cinadon, qui en était le chef. Cinadon,

jeune homme d'un caractère entreprenant, n'était pas de la classe des égaux. Les éphores demandèrent des détails au dénonciateur; il leur raconta que Cinadon l'avait conduit au bout de la place et lui avait fait compter combien il s'y trouvait de Spartiates. Après en avoir nommé jusqu'à quarante en y comprenant le roi, les éphores et les sénateurs, je lui demandai à quoi servait ce calcul. Ces gens-là, me répondit-il, regarde-les comme tes ennemis; les autres, au nombre de plus de quatre mille, sont à nous. Cinadon, ajoutait-il, avait fait remarquer ici un, là deux de ces ennemis que l'on rencontrait dans les rues; il regardait les autres comme amis. Quant aux campagnes, si dans chacune d'elles nous avons un ennemi qui est le maître, nous y comptons aussi beaucoup de partisans.

Les éphores lui demandèrent à combien montait le nombre des complices. Les chefs, m'a encore répondu Cinadon, en comptent peu; mais ils sont sûrs d'eux, ainsi que des hilotes, des néodamodes, des hypomionnes et des périèces; sitôt qu'on parle d'un Spartiate aux hommes de ces différentes classes, ils ne peuvent cacher le plaisir qu'ils auraient à le manger tout vif. On lui demanda encore où ils comptaient prendre des armes. Cinadon lui avait dit que tous les conjurés en avaient; ils l'avaient mené dans le quartier des forgerons, où il lui avait montré quantité de poignards, d'épées, de broches, de coignées, de haches et de faux pour la multitude. Cinadon mettait encore au nombre des armes, tous les instrumens des laboureurs, des maçons et des charpentiers; les outils des autres artisans étaient aussi, selon lui, des armes suffisantes, surtout contre des gens désarmés. Quant au temps de l'exécution, il déclara qu'on lui avait commandé de se renfermer chez lui.

Sur ce rapport, qui portait avec lui l'évidence, les éphores consternés ne convoquèrent même pas la petite assemblée. Les sénateurs réunis à la hâte, ils résolurent d'envoyer Cinadon avec quelques autres jeunes gens à Aulone, en le chargeant d'amener prisonniers des Aulonites et des hilotes, désignés dans la scytable. Ils lui ordonnèrent en même temps de leur emmener une Aulonite d'une beauté accomplie, débauchant les Spartiates, jeunes ou vieux, qui la voyaient. Cinadon avait déjà rempli de semblables missions.

On lui remit la scytable où étaient écrits les noms de ceux qui devaient être faits prisonniers. Quels jeunes gens, leur dit Cinadon, emmènerai-je avec moi? Allez, lui répondit-on, vers le plus ancien hippagrète; qu'il vous adjoigne six ou sept de ceux qui se trouveront présents. Ils avaient pris toutes les mesures pour que l'hippagrète sût quels hommes il devait lui donner, et que ces envoyés, de leur côté, n'ignorassent pas qu'il fallait saisir Cinadon. On dit encore à Cinadon qu'on lui enverrait trois chariots, pour lui épargner la peine d'amener à pied les prisonniers: le plus qu'il fut possible, on couvrit du voile du mystère des préparatifs dont il était l'unique objet. Ils ne l'arrêtaient pas dans la ville, parce qu'ils ne connaissaient pas encore la conjuration dans toute son étendue: ils voulaient savoir de Cinadon les noms de ses associés avant qu'ils sussent qu'ils étaient découverts, pour empêcher leur fuite. Ceux qu'on chargeait de l'arrêter devaient le garder, et quand ils auraient su de lui les noms des complices, les adresser au plus tôt aux éphores. Les éphores conduisirent cette affaire avec tant d'intelligence qu'ils envoyèrent une compagnie de cavalerie à la suite de celle qui faisait le voyage d'Aulone.

Cinadon pris, un cavalier vint apporter les noms donnés par le prisonnier lui-même. A l'instant le divin Tisamène et autres chefs de la faction furent arrêtés. Cinadon ramené, atteint et convaincu, avoua tout et nomma les conjurés; on lui demanda ce qui l'avait excité à un tel complot: « Je ne voulais point de maître à Lacédémone. » Alors on lui passa les mains et le cou dans une pièce de bois; on le fonetta, on le déchira, on le promena dans la ville, lui et ses complices. Ainsi furent punis les conspirateurs.

CHAPITRE IV.

Peu de temps après, Hérodas de Syracuse, qui était en Phénicie avec un pilote, vit quantité de galères phéniciennes dont les unes arrivaient tout équipées, les autres l'avaient été récemment sur le lieu même où l'on en construisait encore; il apprit de plus que cette flotte serait de trois cents voiles. Il monta sur le premier vaisseau qui allait en Grèce et informa les Lacédémoniens de cet armement du roi de Perse

et de Tissapherne ; contre qui était-il destiné, il l'ignorait absolument.

A cette nouvelle, les Lacédémoniens s'éveillent ; ils assemblent leurs alliés et délibèrent. Lysandre se persuadait que les Grecs seraient maîtres sur mer ; il pensait à cette infanterie de Cyrus et à son illustre retraite. A sa sollicitation, Agésilas s'offrit de passer en Asie, pourvu qu'on lui donnât trente Spartiates, deux mille néodamodes et six mille alliés. Lysandre se proposait d'ailleurs de l'accompagner, afin de rétablir dans les villes d'Asie le décemvirat qu'il leur avait donné, et que les éphores avaient aboli pour les rendre à leurs antiques usages. La proposition d'Agésilas est acceptée ; on lui donne les troupes qu'il demandait, avec six mois de vivres.

Après qu'il eut offert les sacrifices prescrits par la loi et ceux d'usage sur les frontières, il sortit de Sparte et députa vers les villes-alliées, en indiquant à chacune ce qu'elle enverrait d'hommes, et ce qui partirait sur-le-champ. Il voulut sacrifier en Aulide, à l'exemple d'Agamemnon allant à Troie. Mais les magistrats bœotiens, informés de cette violation de leurs usages, firent jeter de dessus l'autel les victimes qu'ils trouvèrent immolées, avec défense au roi de Lacédémone de se représenter désormais. Agésilas remonta sur son vaisseau, irrité, et prenant les dieux à témoin de l'affront. Arrivé à Gêreste, il rassembla le plus de troupes possible, et fit voile vers Éphèse.

Dès qu'il fut entré dans le port, Tissapherne lui envoya demander le sujet de son voyage. Il répondit qu'il venait donner aux Grecs d'Asie la liberté dont jouissaient les Grecs européens. « Si vous consentez à une trêve jusqu'au retour des courriers que j'enverrai en Perse, je vous promets, lui répliqua le satrape, que vous retourneriez à Sparte, après avoir tout obtenu. — J'y consentirais, si je pouvais croire à votre parole. Quant à vous, recevez l'assurance que pourvu que vous traitiez avec franchise, il ne se commettra dans les terres de votre obéissance aucun acte d'hostilité. » Alors Tissapherne jura entre les mains d'Hérippide, de Dercyllidas, de Mégalius, qui lui furent députés, qu'il observerait religieusement la trêve. Les députés, de leur côté, jurèrent au nom d'Agésilas, qu'il respecterait la foi des traités tant que Tissapherne

lui-même y serait fidèle. Mais tout de suite celui-ci se parjura ; car au mépris de la paix, il fit venir de Perse une armée considérable qu'il joignit à la sienne.

Agésilas, qui s'en doutait, ne laissait pas de garder sa parole ; quoique dans l'inaction, il restait à Éphèse, parce que les villes d'Asie étaient bouleversées. Elles n'avaient ni démocratie, comme sous les Athéniens, ni aristocratie, comme sous Lysandre. On sollicitait souvent ce dernier, que tout le monde connaissait ; on le pria d'obtenir d'Agésilas ce que l'on désirait ; une multitude d'hommes le suivait, lui faisait la cour. On eût dit Agésilas simple particulier, et Lysandre roi.

Agésilas en prit ombrage, comme l'événement le prouva : d'ailleurs les Trente, jaloux du crédit de leur collègue, ne purent se taire ; ils représentaient au roi la conduite coupable de Lysandre, qui vivait avec un faste plus que royal. Dès lors, il éconduisait tous ceux qu'il savait protégés et présentés par Lysandre. Celui-ci, qui voyait que rien ne réussissait à son gré, en devina la cause : il ne permettait plus à la multitude de le suivre ; il déclarait franchement à ceux qui lui demandaient sa recommandation, qu'elle leur serait préjudiciable. Enfin, ne pouvant plus supporter sa disgrâce, il va trouver Agésilas : « Est-ce ainsi, lui dit-il, que vous abaissez vos amis ? — Oui, lorsqu'ils s'élèvent au-dessus de moi. Quant à ceux qui travaillent à ma gloire, je rougissais si je ne savais leur rendre honneur pour honneur. — Peut-être votre conduite est-elle plus sage que la mienne ; mais, en grâce, pour que je n'aie pas la honte d'être sans crédit auprès de vous, et que je ne vous porte point ombrage, éloignez-moi : quelque part que je sois, je n'efforcerais de vous servir. »

Agésilas lui accorda sa demande et l'envoya dans l'Hellespont. Lysandre apprit que Spithridate avait à se plaindre de Pharnabaze : il eut une conférence avec ce Perse, qui avait des enfans, de l'argent à sa disposition, deux cents cavaliers à ses ordres, et il le débaucha. Tout ce que possédait Spithridate resta à Cysique, à l'exception de son fils et lui, que Lysandre conduisit à Agésilas. Celui-ci, joyeux de cette constance, ne tarda pas à lui faire bien des questions sur Pharnabaze, sur l'état de son territoire et de son gouvernement.

Tissapherne, encouragé par la présence des troupes que lui avait envoyées le grand roi, fit ordonner à Agésilas de se retirer de l'Asie, et lui déclara la guerre en cas de refus. A cette nouvelle, les alliés et tous les Lacédémoniens qui étaient présents paraissaient consternés; ils pensaient que leurs troupes ne tiendraient pas contre les forces imposantes du grand roi. Mais Agésilas, avec un visage riant, chargea les ambassadeurs de remercier Tissapherne de ce qu'il se rendait les dieux ennemis, en même temps qu'il les intéressait, par son parjure, à la cause des Grecs. Aussitôt il ordonna aux troupes de se tenir prêtes à marcher, et aux villes qui se trouvaient sur le chemin de la Carie de préparer l'étape. Il enjoignait aussi aux Ioniens, aux Éoliens, aux Hellespontins, de lui envoyer pour cette expédition des troupes à Éphèse.

Tissapherne, considérant qu'Agésilas n'avait point de cavalerie, et qu'il n'en fallait pas pour combattre en Carie, le croyant d'ailleurs irrité de sa perfidie, s'attendait à le voir fondre sur les terres de sa résidence; il y fit donc passer son infanterie tout entière, et répandit sa cavalerie dans les plaines du Méandre, persuadé qu'elle foulerait aux pieds celle d'Agésilas, avant d'être parvenue sur les montagnes. Mais Agésilas, laissant la Carie, tourna du côté opposé, entra dans la Phrygie, où il prit les villes qui étaient sur son passage, et fit, par cette irruption soudaine, un butin immense.

Il marcha quelque temps sans rencontrer d'ennemis; mais non loin de Dascylie, ses cavaliers montèrent sur une colline, pour découvrir de plus loin. Le hasard voulut que la cavalerie de Pharnabaze, égale en nombre à celle des Grecs, et commandée par Rhathine et par Bagée, son frère naturel, montât sur la même colline. On se reconnut; on n'était qu'à une distance de quatre cents pas; d'abord on fit halte des deux côtés, la cavalerie grecque s'étant rangée en forme de phalange à quatre de hauteur sur un grand front. Les Barbares, au contraire, avec douze hommes seulement de front et un plus grand nombre de hauteur, vinrent les premiers à la charge; bientôt on se mesura de près. Dans le choc, tous les Grecs rompirent leurs javelines. Mais les Perses, qui avaient des javelots en cornouiller, tuèrent d'abord douze cavaliers et deux chevaux. La cavalerie grecque

était en déroute, lorsqu'Agis, s'avancant avec ses hoplites, fit reculer à son tour les Barbares, qui ne perdirent qu'un des leurs.

Le lendemain de cette escarmouche, Agésilas, voulant passer outre, offrit un sacrifice où les entrailles des victimes se trouvèrent dénuées de fibres: il retourna donc vers la mer. Convaincu que s'il ne possédait une bonne cavalerie, il ne pourrait s'avancer dans la plaine, il résolut de s'en procurer une pour n'être pas contraint de faire la guerre en fuyant. Il établit un rôle des plus riches habitans des villes circonvoisines, qui lui fourniraient des chevaux, en dispensant de marcher ceux qui donneraient un cavalier tout monté; ce qui leur donna la même ardeur que s'il se fût agi de trouver quelqu'un qui voulût mourir pour eux.

Au retour du printemps, Agésilas rassembla toutes ses forces à Éphèse; et pour les exercer, il proposa des prix, soit aux compagnies d'hoplites qui déploieraient le plus de vigueur, soit à celles de cavaliers qui excelleraient dans les évolutions. On promit aussi des récompenses aux peltastes et aux archers qui montreraient le plus d'aptitude à remplir leur devoir. C'était un plaisir de voir tous les gymnases remplis d'hoplites qui se disputaient de vigueur, l'hippodrome couvert de cavaliers occupés d'évolutions, les archers et les frondeurs s'exerçant dans la plaine. La ville entière offrait un spectacle intéressant. La place publique était fournie de chevaux et d'armes à vendre; ouvriers en airain, charpentiers, forgerons, cordonniers, peintres, tous s'occupaient de l'équipage de guerre; vous eussiez pris la ville pour une école de Mars. Ce qui surtout inspirait une nouvelle ardeur, c'était de voir Agésilas, suivi d'une foule de soldats sortant des gymnases, le front ceint de guirlandes qu'ils allaient suspendre aux voûtes du temple de Diane. Comment en effet, où les hommes honorent les dieux, où fleurit l'art militaire, où la discipline est en vigueur, comment ne concevait-on pas les plus brillantes espérances?

Pour redoubler la valeur des soldats par le mépris des ennemis, voici ce qu'il imagina: il ordonna à ses hérauts de dépouiller les Barbares pris par des corsaires, et de les vendre nus. Les soldats, qui les voyaient blancs parce que jamais ils ne quittaient leurs vêtements, mais délicats et

nullement rompus au travail parce qu'ils étaient toujours voiturés, se persuadèrent que dans cette guerre ils n'auraient à combattre que des femmes.

Déjà une année s'était écoulée depuis le départ d'Agésilas. Les Trente, dont Lysandre faisait partie, retournèrent à Sparte; ils eurent pour successeurs Hérippide et autres. Agésilas choisit parmi eux Xénoclès pour commander la cavalerie; Scythès eut en partage les hoplites néodamodés; Hérippide, les troupes de Cyrus; Migdon, celles des alliés. Il déclara en même temps qu'il les mènerait bientôt par le plus court chemin, vers le plus fertile quartier du pays ennemi: il avait pour but de mieux disposer au combat leurs esprits et leurs corps.

Tissapherne pensait qu'Agésilas répandait ce bruit dans l'intention de le surprendre encore, et que son dessein était de fondre sur la Carie. Il y conduisit donc son infanterie, comme la première fois; sa cavalerie fit halte dans la plaine du Méandre. Agésilas ne manqua point à sa parole; il se jeta, comme il l'avait dit, dans la Sardie: il la traversa pendant trois jours, sans rencontrer d'ennemis, trouvant partout abondance de vivres; mais le quatrième jour parut la cavalerie barbare, dont le général ordonna au commandant des équipages de passer le Pactole et de camper.

Cependant les Perses tuèrent quelques fourrageurs qui s'étaient écartés pour butiner. Agésilas l'ayant appris, ordonne à sa cavalerie de voler au secours de ces derniers. A la vue du renfort, les Perses se rassemblent et rangent tous leurs escadrons en bataille; Agésilas, considérant que l'ennemi n'avait pas encore son infanterie, tandis que lui était muni de tout, crut qu'il ne se présenterait jamais de plus belle occasion d'engager le combat. Après avoir immolé des victimes, il avance droit sur les cavaliers ennemis avec sa phalange, ordonne aux plus jeunes de ses cavaliers de fondre en même temps que la phalange, et aux peltastes de suivre en courant. Le reste de la cavalerie eut ordre d'aller à la charge: l'armée tout entière devait suivre. Les Perses soutinrent le premier choc; mais ne voyant bientôt que ruine et carnage, ils lâchèrent pied. Quelques-uns tombèrent dans le fleuve; les autres prirent la fuite. Mais les Grecs les poursuivirent, se rendirent maîtres de leur

personne et de leur camp. Tandis que la troupe légère s'amusait au pillage, selon la coutume, Agésilas fit le tour du champ de bataille et rassembla, outre son bagage, tout le butin qui montait à plus de soixante-dix talens. Ce fut là qu'on prit les chameaux qu'Agésilas amena en Grèce.

Tissapherne se trouvait à Sardes le jour de l'action; en sorte que les Perses l'accusèrent de trahison. Le roi, informé que Tissapherne était cause du désordre de ses affaires, chargea Tithrauste de lui couper la tête.

Tithrauste, après avoir exécuté cette commission, envoya dire à Agésilas que l'auteur de la guerre avait subi son châtiment. Le roi, ajouta-t-il, juge convenable qu'Agésilas retourne à Sparte, et que les villes d'Asie, rendues à leur liberté, paient le tribut ordinaire. Agésilas ayant répondu qu'il ne pouvait rien conclure sans le consentement des magistrats de son pays: « Eh bien, lui répliqua Tithrauste, jusqu'à ce que leurs ordres vous parviennent, retirez-vous sur les terres de Pharnabaze, puisque je viens de punir votre ennemi. — Approvisionnez donc mon armée, jusqu'à ce que j'y arrive. » Tithrauste lui donna trente talens, avec lesquels il marcha vers la Phrygie, province de Pharnabaze.

Comme il était dans la plaine qui est au-delà de Cyme, arrive un envoyé des éphores qui lui confiait le commandement même de la flotte, avec pouvoir de désigner pour amiral qui il lui plairait. Les Lacédémoniens avaient pris ce parti, dans la pensée que, sous les ordres d'un seul, l'armée de terre serait bien plus imposante en la réunissant à la flotte, et la flotte plus redoutable quand l'armée de terre la protégerait au besoin.

Aussitôt Agésilas ordonna aux villes maritimes, tant des îles que de terre ferme, d'équiper autant de vaisseaux qu'elles le pourraient; en sorte que l'armée navale fut renforcée de cent vingt galères, aux dépens et des villes qui s'étaient engagées à les fournir, et des particuliers qui voulurent signaler leur zèle. Le commandement en fut donné à Pisandre, beau-frère d'Agésilas, homme vaillant et plein d'honneur, mais trop au-dessous d'un si haut emploi. Pisandre partit du camp pour remplir ses fonctions, tandis qu'Agésilas, constant dans son projet, alla vers la Phrygie.

CHAPITRE V.

Cependant Tithrauste s'imaginait qu'Agésilas méprisait la puissance de son maître, que, loin de songer à quitter l'Asie, il concevait le hardi projet de réduire la Perse. Incertain d'abord du parti qu'il prendrait, il envoya enfin dans la Grèce le Rhodien Timocrate, avec cinquante talents, le chargea de tenter les principaux de chaque ville, de leur donner cet or, à condition qu'ils s'engageraient par serment à susciter la guerre aux Lacédémoniens.

Il arrive avec son or, et gagne, à Thèbes, Androclide, Isménias et Galaxidore; à Corinthe, Timolas et Polyranthe; à Argos, Cyclon et son parti. Les Athéniens, sans profiter de ces largesses, ne laissent pas d'incliner pour cette expédition, dont ils pensaient qu'on leur défererait le commandement. Ceux donc qui avaient accepté l'argent des Perses, se répandirent en invectives contre les Lacédémoniens; et après les avoir rendus odieux, ils coalisèrent les plus grandes villes entre elles.

Les principaux de Thèbes, n'ignorant pas que les Lacédémoniens ne voudraient pas rompre les premiers, persuadèrent aux Locriens d'Opunze de tirer un tribut d'un territoire contesté entre eux et ceux de la Phocide; ils pensaient que, si cela arrivait, les Phocéens envahiraient la Locride. Ils ne se trompèrent point dans leurs conjectures. Les Phocéens entrèrent tout de suite dans la Locride, enlevant beaucoup plus qu'on ne leur avait pris. Aussitôt la faction d'Androclide persuade aux Thébains d'envoyer au secours des Locriens, et leur observe que les Phocéens ne sont point entrés en armes sur le territoire contesté, mais dans la Locride alliée et amie des Thébains. Ceux-ci se jettent sur la Phocide, saccagent le plat pays et contraignent les Phocéens à députer à Sparte pour demander du secours; ils représentent qu'ils ne sont point agresseurs, qu'ils sont restés sur la défensive contre les Locriens.

Les Lacédémoniens saisirent avec empressement l'occasion qui se présentait de satisfaire leur ancien ressentiment contre les Thébains, qui, non contents de s'être approprié à Décée la dime d'Apollon, avaient encore refusé de les suivre à l'affaire du Pirée; ils leur reprochaient encore d'avoir débauché les Corinthiens. Ils n'a-

vaient pas oublié de quelle manière outrageante les Thébains avaient empêché Agésilas de sacrifier en Aulide, avec quel acharnement ils avaient jeté de dessus l'autel les victimes immolées, avec quelle perfidie ils avaient refusé de suivre Agésilas en Asie. Ils considéraient que c'était une occasion favorable de les attaquer, de réprimer leur insolence. Les armées d'Agésilas prospéraient en Asie; d'ailleurs, point d'autre guerre à soutenir en Grèce.

Tel était l'esprit de Lacédémone. Les éphores décrètent donc une levée, et l'on envoie Lysandre dans la Phocide, avec ordre de mener les Phocéens eux-mêmes, les Étéens, les Héracléens, les Méliens et les Éniens, sous les murs d'Haliarte: le général Pausanias y rassemblerait, au jour indiqué, les Lacédémoniens et les autres Péloponnésiens. Lysandre fit ce qui lui était commandé, et de plus détacha les Orchoméniens de l'alliance de Thèbes. Pausanias, après avoir eu des sacrifices favorables, s'arrêta à Tégée, d'où il envoya des troupes soldées, en attendant celles des villes voisines. Les Thébains, informés du projet d'irruption sur leurs terres, députèrent à Athènes. Les députés s'exprimèrent en ces termes:

« Athéniens, vous accusez la ville de Thèbes d'avoir proposé un décret rigoureux contre vous à la fin de la guerre: cette accusation n'est point fondée, puisque ce n'est pas le corps des Thébains qui a ouvert cet avis, mais un seul d'entre eux, qui siègeait alors parmi les confédérés. Depuis, les Lacédémoniens nous invitèrent à marcher contre le Pirée: la proposition fut unanimement rejetée. Comme c'est principalement à cause de vous que Lacédémone nous déclare la guerre, nous croyons que vous ferez un acte de justice en venant à notre secours. Mais ceux d'entre vous surtout qui, sous les Trente, sont restés à Athènes, ont de fortes raisons pour attaquer vivement les Lacédémoniens. Ils étaient venus avec une grande armée, comme pour vous secourir; et après vous avoir voués à la haine du peuple par l'établissement de l'oligarchie, ils vous ont livrés à ce même peuple, qui cependant vous a sauvés, tandis que Sparte faisait tout pour vous perdre.

« Nous le savons tous, Athéniens, vous seriez jaloux de reconquerir l'empire; mais en est-il un moyen plus sûr que de défendre les Grecs

qu'opprime Lacédémone ? Elle commande à beaucoup de peuples ; mais loin d'être épouvantés, n'en concevez que plus de confiance. Songez que vous aussi vous n'êtes jamais plus d'ennemis que lorsque beaucoup de peuples vous obéissaient. Tant qu'ils manquèrent d'appui, leur haine contre vous resta cachée ; mais leurs vrais sentimens se manifestèrent dès qu'ils eurent les Lacédémoniens pour chefs. De même aujourd'hui, si l'on voit les armes de nos deux républiques attaquer Sparte, plusieurs de ses ennemis secrets, n'en doutez pas, se montreront à découvert.

« Réfléchissez, et vous jugerez sans peine que nous disons la vérité. Est-il un peuple attaché de cœur à Sparte ? Les Argiens n'écourent-ils pas toujours contre elle leur ressentiment ? Ajoutez les Éléens, ses ennemis déclarés depuis qu'ils se voient privés de leurs villes et d'un vaste territoire. Que dirai-je des Corinthiens, des Arcadiens, des Achéens, qui, sollicités par elle, ont partagé, dans la guerre qu'elle vous a faite, les travaux, les périls, les dépenses ? Après avoir réussi dans ses ambitieux projets, quelle part leur a-t-elle donnée à l'empire, aux honneurs, aux richesses ? C'est parmi les hilotes qu'elle va prendre des harmostes pour les villes soumises : quant aux peuples qui l'ont secondée dans ses conquêtes, et qui sont libres puisque la fortune a couronné leurs efforts, elle s'en déclare despote. Ceux de vos alliés qu'elle attire à son parti, elle les trompe visiblement, puisque, au lieu de les rendre libres, elle double leur esclavage ; ils sont opprimés par des harmostes et par des hommes que Lysandre a établis dans chaque ville. Le souverain de l'Asie, qui a été d'un si grand secours à vos rivaux pour vous vaincre, est-il aujourd'hui différemment traité que s'il eût marché contre eux avec vous ? Il est donc probable qu'en vous montrant les vengeurs d'injures aussi manifestes, vous parviendrez au plus haut degré de puissance. Auparavant vous ne commandiez qu'aux peuples maritimes ; bientôt vous aurez la prééminence sur ces peuples, sur les Thébains, sur les Péloponnésiens, sur les Grecs, et le roi de Perse lui-même, ce monarque si puissant.

Vous le savez, nous n'avons pas été pour Lacédémone des alliés inutiles ; mais vous devez vous attendre à nous voir maintenant vous

servir avec beaucoup plus de chaleur que nous n'avons servi les Lacédémoniens. Ce n'est pas, comme alors, pour défendre des insulaires, des Syracusains, des étrangers, mais pour nous venger nous-mêmes que nous unissons nos ressentimens aux vôtres. N'ignorez pas non plus que la domination de l'ambitieux Sparte est bien plus facile à détruire que n'était votre puissance. Vous aviez des flottes pour contenir vos alliés dans le devoir, tandis que les Lacédémoniens, en petit nombre, oppriment des villes plus peuplées que la leur et aussi puissantes en armes. Athéniens, voilà ce que nous avions à dire : sachez, au reste, qu'en sollicitant votre alliance, nous croyons plus travailler pour votre république que pour la nôtre. »

Ainsi parla l'un des députés. Plusieurs Athéniens opinèrent dans le même sens, et l'on décréta à l'unanimité secours aux Thébains. Thrasybule lut le décret par forme de réponse aux ambassadeurs, en ajoutant que quand bien même le Pirée serait encore démantelé, on braverait tout pour les vaincre en reconnaissance. « En effet, leur dit-il, vous, Thébains, on ne vous reprochera pas d'avoir joint vos armes à celles de nos ennemis ; mais nous, nous combattons avec vous contre les Lacédémoniens s'ils viennent à nous attaquer. »

Au retour des ambassadeurs, les Thébains se préparèrent à se défendre, les Athéniens à les secourir ; et sans plus tarder, les Lacédémoniens entrèrent dans la Bœotie sous le commandement de Pausanias, avec toutes les troupes du Péloponnèse, à la réserve des Corinthiens, qui refusèrent de marcher.

Cependant Lysandre, qui conduisait les Phocéens, les Orchoméniens et leurs voisins, et qui avait devancé Pausanias au rendez-vous, ne put rester en place ni attendre l'armée envoyée de Sparte : suivi de ses troupes, il approcha des murs d'Haliarte et persuada aux habitans de quitter le parti des Thébains et de s'affranchir ; mais quelques Thébains qui étaient dans la ville ayant traversé l'exécution de ce projet, il résolut de donner assaut. A cette nouvelle les Thébains accourent avec leurs hoplites et leurs cavaliers. Fut-il surpris par l'ennemi, ou le voyant venir, l'attendit-il de pied ferme comme assuré de la victoire, on l'ignore ; mais ce qui est constant, c'est que l'on combattit sous les

murs et qu'un trophée fut dressé aux portes d'Haliarte. Lysandre fut tué, le reste de ses gens se sauvèrent sur la montagne, les Thébains les y poursuivirent vivement, en gravissant la cime, mais s'engagèrent dans des détroits, dans des lieux impraticables. Les hoplites ennemis, faisant alors volte-face, firent une terrible décharge, en tuèrent deux ou trois des plus avancés, roulèrent des pierres d'en haut sur les autres, les pressèrent, les précipitèrent avec furie : la déroute fut telle, qu'il en périt plus de deux cents.

Les Thébains, découragés ce jour-là d'une défaite qu'ils croyaient égale à leur victoire, apprirent le lendemain que les Phocéens et tous les autres s'étaient pendant la nuit retirés chez eux. Ils reprenaient courage, lorsque tout à coup l'on voit arriver Pausanias avec l'armée du Péloponnèse. Ils se crurent de nouveau menacés d'un grand danger ; le silence, la consternation était générale.

Le lendemain, les Athéniens vinrent se ranger en bataille avec eux, sans que Pausanias parût et combattit ; leur courage alors se ranima.

Le roi de Lacédémone avait convoqué ses polémarches et ses commandans de pentécostes, et mettait en délibération s'il livrerait bataille, ou si, à la faveur d'une trêve, il enlèverait le corps de Lysandre et ceux des autres guerriers tués avec lui. Pausanias et son conseil songeaient à la mort de Lysandre et à la déroute de son armée ; les Corinthiens refusaient formellement de les suivre, les troupes montraient peu d'ardeur, la cavalerie ennemie était puissante et la sienne faible ; d'ailleurs, les morts étaient sous les murs de la place : même vainqueurs, pourraient-ils les enlever, lorsque les tours étaient munies de gens de trait ? Par toutes ces considérations, il fut arrêté qu'on demanderait une trêve pour enlever les morts. Les Thébains dirent qu'ils ne l'accorderaient pas à moins que l'on ne sortît de leur territoire. Cette condition fut acceptée avec empressement ; on enleva les morts et l'on sortit de la Bœotie. Les Lacédémoniens se retiraient tristes : les Thébains, fiers de leurs avantages, voyaient-ils un soldat de Pausanias s'écarter tant soit peu pour gagner une métairie, ils le remenaient au grand chemin en le frappant.

Telle fut l'issue de l'expédition des Lacédém-

niens. De retour à Sparte, Pausanias fut accusé d'être venu à Haliarte après Lysandre, lorsqu'il était convenu de s'y trouver le même jour ; d'avoir honteusement redemandé des morts qu'il pouvait enlever au vainqueur ; d'avoir laissé aller le peuple d'Athènes, lorsqu'il le tenait assiégé au Pirée ; enfin, de n'avoir pas comparu en justice. Il fut donc condamné à mort, mais il se réfugia à Tégée, où il mourut de maladie. Voilà ce qui se passait alors en Grèce.

LIVRE IV.

CHAPITRE PREMIER.

Vers le commencement de l'automne, Agésilas entra dans la Phrygie, province de Pharnabaze. Il mit tout à feu et à sang, emporta de force une partie des villes et prit les autres par composition. Spithridate lui ayant dit que s'il voulait passer en Paphlagonie, il obtiendrait une conférence du roi des Paphlagoniens, et son alliance ; il entreprit le voyage d'autant plus volontiers, que depuis long-temps il souhaitait détacher cette nation de l'alliance du roi de Perse.

A son arrivée en Paphlagonie, Cotys alla au-devant de lui, et devint son allié. Ce prince, mandé à la cour d'Artaxerxès, avait négligé de s'y rendre. A la persuasion de Spithridate, il fournit à Agésilas mille chevaux et deux mille peltastes. Reconnaissant de ces bons offices, le Lacédémonien demanda à Spithridate s'il donnerait sa fille à Cotys. Avec plus d'empressement, répondit-il, que ce prince puissant et maître d'un vaste pays n'en mettrait à épouser la fille d'un exilé. Agésilas n'en dît pas alors davantage. Mais comme Cotys, au moment de son départ, venait le saluer, Agésilas écarta Spithridate et entama la proposition du mariage en présence des trente Spartiates :

« Cotys, dites-moi, je vous prie, à quelle maison appartient Spithridate ? — A l'une des plus nobles de Perse. — Avez-vous remarqué comme son fils est beau ? — Comment ne l'aurais-je pas vu ! je soupai hier avec lui. — On dit qu'il a une fille plus belle encore ? — En vérité, elle est belle. — Vous voilà devenu notre ami ;

je vous conseille de prendre cette jeune princesse pour femme ; elle est d'une beauté accomplie : pour un mari quelle volupté ! de plus, elle est fille d'un père très noble et très puissant, qui a si bien châtié l'injuste Pharnabaze, qu'il l'a, comme vous voyez, chassé de toute la Phrygie. Considérez que Spithridate, qui a su se venger d'un tel ennemi, pourra aussi obliger un ami. Sachez que si ce mariage réussit, vous ne serez pas seulement gendre de Spithridate, mais d'Agésilas, de tous les Spartiates, de la Grèce entière, à laquelle nous commandons. Si vous acceptez, qui jamais aura célébré des noces plus brillantes que les vôtres ? quelle jeune épouse aura été conduite dans la maison de son époux escortée d'autant de cavaliers, de peltastes et d'hoplites ? — Agésilas, Spithridate approuve-t-il ce que vous dites ? — J'en prends les dieux à témoin, il ne m'a point chargé de ces avances ; mais trop heureux quand je me venge d'un ennemi, j'éprouve bien plus de plaisir encore lorsque je découvre les moyens de servir un ami. — Que ne vous assurez-vous s'il partage vos sentimens ? — Allez, Hérippide, le disposer à entrer dans nos vues. » Hérippide et ses collègues se lèvent, exécutent les ordres.

Comme ils tardaient, Agésilas demanda à Cotys s'il trouverait bon qu'on fit venir Spithridate. « Assurément, lui répondit Cotys ; vous persuaderez mieux que qui que ce soit. » Agésilas mande donc Spithridate : ils arrivent tous ensemble. « Agésilas, dit alors Hérippide sans entrer dans un long détail, les dernières paroles de Spithridate sont qu'il approuvera tout ce que vous déciderez. — Selon moi, vous ferez bien, vous, Spithridate, de donner votre fille à Cotys ; vous, Cotys, de la prendre pour femme ; mais nous ne pourrions avant le printemps vous emmener par terre votre épouse. — Ne pourrait-on pas, si vous le vouliez, me l'emmener par mer ? »

A ce mot, l'on se donna les mains de part et d'autre, et Cotys partit. Agésilas, qui avait remarqué son impatience, équipa promptement une galère sur laquelle il chargea Callias de conduire la jeune princesse, et marcha ensuite vers Dascylie, où était situé le palais de Pharnabaze, entouré de villages considérables et bien approvisionnés : des parcs clos de toutes parts, ou des plaines spacieuses, invitaient à la

chasse. Autour de Dascylie coulait une rivière abondante en poissons de toute espèce. Les volatiles ne manquaient pas à ceux qui pouvaient chasser aux oiseaux.

Agésilas y établit donc ses quartiers d'hiver et se procura des vivres, tant sur le lieu même qu'en différentes excursions. Les soldats, qui jusqu'alors n'avaient fait aucune perte, méprisaient l'ennemi, fourrageaient dispersés sans défiance dans la plaine, quand Pharnabaze survint avec deux chariots armés de faux, et quatre cents cavaliers. Les Grecs le voyant avancer avec sa cavalerie, rassemblèrent promptement un bataillon de sept cents hommes. Pharnabaze, sans délai, place ses chariots en front, les suit avec ses cavaliers, et ordonne de charger. Les chars se font jour, et rompent le bataillon ; les cavaliers écrasent cent soldats ; le reste se sauve vers Agésilas, qui se trouvait près de là avec ses hoplites.

Trois ou quatre jours après, Spithridate apprend que Pharnabaze est campé à Cavé, grand village distant de cent soixante stades environ. Il en informe Hérippide, qui, jaloux de se signaler par un éclatant exploit, prie Agésilas de lui accorder deux mille hoplites, autant de peltastes, la cavalerie de Spithridate, celle des Paphlagoniens, et autant de cavaliers grecs qu'il pourrait en engager dans son parti. Dès qu'il eut tout obtenu, il sacrifia. Sur le soir, les présages furent heureux ; les sacrifices cessèrent. Il ordonna ensuite qu'on se rendit en avant du camp après le souper. La nuit venue, il ne s'en trouva pas la moitié au rendez-vous : mais dans la crainte que les Trente ne se moquassent de lui s'il abandonnait son projet, il marcha avec ce qu'il avait de troupes.

Au point du jour, il assailit le camp de Pharnabaze. La plupart des Mysiens qui composaient l'avant-garde furent taillés en pièces, les Perses mis en fuite et le camp pillé : on y trouva quantité de coupes et autres effets de Pharnabaze, un bagage considérable et des bêtes de somme pour le porter. En effet, dans la crainte continuelle d'être surpris s'il séjournait trop longtemps dans le même lieu, il passait, à la manière des nomades, d'un pays dans un autre, rendant son camp le moins visible qu'il pouvait.

Comme les Paphlagoniens et Spithridate emportaient leur part du butin, Hérippide, secondé

d'officiers qu'il avait postés, les dépouilla entièrement, sans doute pour rapporter une plus riche capture aux commissaires préposés à la vente des dépouilles. Indignés de l'injustice et de l'affront, ils rassemblèrent de nuit leur bagage et se retirèrent à Sardes, vers Ariée, dont ils n'appréhendaient point la trahison, puisqu'il avait aussi quitté le parti du roi de Perse, et lui avait fait la guerre. Rien n'affligea aussi sensiblement Agésilas, dans cette expédition, que cette retraite soudaine de Spithridate, de Mégabyze et des Paphlagoniens.

Un Cyzicénien, nommé Apolophane, qui depuis long-temps se trouvait l'hôte de Pharnabaze, avait aussi gagné les bonnes grâces d'Agésilas. Il dit au roi de Sparte qu'il croyait pouvoir lui procurer une entrevue avec le satrape, et ensuite son alliance. Sur la réponse d'Agésilas, qui lui donna sa parole et consentit à une trêve, Apolophane amena Pharnabaze au lieu convenu. Agésilas et les Trente l'y attendaient, couchés sur le gazon. Pharnabaze arriva superbement vêtu ; ses esclaves étendirent à terre des coussins pour lui faire un siège délicat à la manière des Perses ; mais voyant la simplicité d'Agésilas, il eut honte de sa mollesse, et, comme lui, s'assit sur la terre nue avec ses riches vêtements.

Quand ils se furent salués, Pharnabaze tendit la main à Agésilas ; Agésilas lui donna la sienne. Pharnabaze, comme plus âgé, parla le premier : « Agésilas, et vous tous Lacédémoniens ici présents, j'ai été votre ami et votre allié, lorsque vous étiez en guerre avec la république d'Athènes ; j'ai soutenu vos armées navales en vous fournissant des fonds ; sur terre, j'ai combattu avec vous dans la cavalerie, et j'ai repoussé vos ennemis jusqu'à la mer. On ne me reprochera, comme à Tissapherne, aucune perfidie, ni dans mes actions, ni dans mes paroles. En récompense de mes bons offices et de ma franchise, comment suis-je traité par vous ? je ne trouve pas même à subsister dans mon propre pays, à moins que, comme les bêtes fauves, je ne ramasse ce que vous daigniez laisser. Ces beaux palais, ces jardins, ces parcs immenses, que mon père m'avait laissés, et qui faisaient mes délices, je les vois brûlés et ravagés. Si j'ignore les principes de la justice divine et humaine, instruisez-moi, je vous prie : vos procédés sont-ils ceux de la reconnaissance ? »

Les trente Spartiates baissaient les yeux de honte. Après quelques momens de silence, Agésilas parla ainsi : « Pharnabaze, vous n'ignorez pas qu'il y a aussi dans les villes grecques des hommes unis entre eux par les liens de l'hospitalité. Lorsqu'elles sont en guerre, ces hommes, de concert avec leur patrie, n'attaquent-ils pas leurs propres amis ? ne les voit-on pas quelquefois s'entrégorger ? Il en est de même de nous : dans la guerre que nous déclarons à votre roi, nous sommes forcés de regarder comme ennemis tous les pays de son obéissance ; cependant nous aurions fort à cœur de devenir vos amis.

« Si, vous attachant à nous, vous ne deviez que changer de maître, je ne vous ferais aucune proposition ; mais vous pouvez, en embrassant notre parti, jouir de vos possessions sans adorer personne, sans subir le joug d'un despote. Je vous propose, non de préférer la liberté aux richesses, mais de vous allier à Lacédémone pour que vous étendiez vos domaines et non ceux de votre souverain, pour que vous soumettiez vos compagnons de servitude et les rangiez sous vos ordres. Si vous deveniez à la fois riche et libre, que vous manquerait-il pour être parfaitement heureux ? »

« Eh bien, répondit Pharnabaze, je vais parler franchement. — Cela est juste. — Si le roi nomme un satrape auquel il prétende m'assujettir, je voudrai être votre ami et votre allié ; mais s'il me confie le commandement de ses troupes, s'il me défère un titre qu'il est pardonnable d'ambitionner, alors je déploierai toutes mes forces contre vous. »

A ces mots, Agésilas, lui prenant la main : « Puisque vous avez une âme aussi belle, devenez notre ami, et sachez que je sortirai le plus tôt possible des terres de votre gouvernement ; et, par la suite, fussions-nous en guerre, tant que nous aurons un autre ennemi à combattre, nous respecterons et votre personne et ce qui vous appartient. »

Ainsi se termina l'entrevue. Pharnabaze, monté à cheval, se retira, lorsqu'un fils, qu'il avait eu de Parapite, accourut vers Agésilas, et lui dit qu'il le faisait son hôte : « Eh bien ! je l'accepte. — Souvenez-vous-en, ajouta le beau jeune homme ; » en même temps, il lui présenta un javelot précieux. Agésilas l'accepta ; et, généreux à son tour, il ôta au cheval de son secrétaire Idée les magni-

fiques harnais qu'il portait, et les lui donna. Le jeune homme remonte à cheval, et rejoint son père. Quelque temps après, Pharnabaze fut, dans son absence, dépouillé de son gouvernement par son frère. Agésilas accueillit le fils de Parapite, et mit tout en œuvre pour que l'ami de cet exilé, le fils d'Évalcès, Athénien, fût admis aux jeux olympiques, quoique le plus grand des jeunes athlètes.

Cependant Agésilas sortit de Phrygie selon sa promesse: c'était vers le commencement du printemps. Descendu dans la plaine de Thèbes, il campa près du temple de Diane Astyrine, et grossit son armée de troupes rassemblées de toutes parts. Il se disposait à pénétrer dans la haute Asie le plus avant qu'il pourrait, dans l'espérance que toutes les nations qu'il laisserait derrière lui abandonneraient le parti du roi.

CHAPITRE II.

Agésilas s'occupait de ces grands projets, quand les Lacédémoniens, convaincus qu'on avait semé de l'or dans la Grèce, que les grandes villes s'étaient liguées contre eux, que la patrie était en danger, qu'une campagne était inévitable, s'y préparèrent, et députèrent Épicydidas vers le roi de Lacédémone. Il arrive, lui expose l'état des affaires, lui annonce l'ordre de revenir promptement au secours de la république. Cette nouvelle affligeait vivement Agésilas; il songeait à tant d'espérances, à tant d'honneurs qui lui échappaient; néanmoins il convoqua les alliés, et leur montra les ordres de la république, en leur disant qu'il fallait voler au secours de la patrie. « Si les affaires s'arrangent, sachez, mes amis, que je ne vous oublierai pas; je reviendrai parmi vous répondre à vos vœux. » A ces mots, ils fondirent en larmes, et décrétèrent unanimement qu'ils iraient avec Agésilas au secours de Lacédémone; que si les affaires réussissaient, ils retourneraient avec lui en Asie. Ils se disposèrent donc à le suivre. Il nomma Euxène harnaste d'Asie, et ne lui donna pas moins de quatre mille hommes pour la défense du pays.

Il voyait que la plupart des soldats aimaient mieux rester que d'aller faire la guerre à des Grecs; jaloux d'en emmener avec lui le plus grand nombre et les plus vaillans, il établit des récompenses et pour les villes qui enverraient les

meilleures troupes, et pour les officiers des troupes soldées qui renforceraient son armée d'hoplites, d'archers, de peltastes bien équipés. Il promit aussi un prix aux hipparques qui commanderaient l'escadron le mieux dressé et le mieux monté; et pour qu'ils sussent qu'il voulait de l'émulation, il leur assura que l'on adjudgerait les prix lorsqu'on aurait passé d'Asie en Europe, dans la Chersonèse. Ils consistaient la plupart en armes artistement travaillées pour les hoplites et pour les cavaliers, et même en couronnes d'or. Il n'en coûta pas moins de quatre talens; on acheta encore à grands frais des armes pour les troupes. Dès qu'il eut traversé l'Hellespont, on nomma pour juges trois Lacédémoniens, Ménascus, Hérippide et Orsippe; chaque ville alliée fournit aussi un juge. Les prix décernés, Agésilas et ses troupes prirent la route qu'avait suivie Xerxès dans son expédition contre la Grèce.

Sur ces entrefaites, les éphores levèrent une armée; et comme Agésipolis était encore enfant, Aristodème, son parent et son tuteur, fut chargé de la commander. Quand les Lacédémoniens se furent mis en campagne, leurs ennemis convoquèrent une assemblée pour délibérer sur la tactique qui leur serait la plus avantageuse. Timolaus, de Corinthe, leur donna son avis en ces termes :

« Braves alliés, je compare les Lacédémoniens à des fleuves : peu considérables à leur source, on les traverse facilement; mais à mesure qu'ils s'éloignent, ils grossissent et se fortifient de la jonction d'autres fleuves. De même les Lacédémoniens sont seuls quand ils sortent de chez eux; mais qu'ils s'avancent et fassent des recrues, ils deviennent plus nombreux et plus difficiles à vaincre.

« Je vois aussi que lorsqu'on veut détruire des guêpes, si on les attaque loin de leur retraite, on est piqué de toutes parts; mais si on porte le feu près de leur demeure lorsqu'elles y sont, on les prend sans peine et sans danger.

« D'après ces considérations, je crois que le plus sûr parti est de joindre l'ennemi ou dans Lacédémone même, ou du moins le plus près possible. »

Cette mesure fut approuvée et décrétée. Tandis que l'on délibérait sur la prééminence et sur l'ordonnance générale à donner à l'armée,

de peur qu'en donnant trop de hauteur aux phalanges elles ne fussent enveloppées, les Lacédémoniens avaient recruté les Tégéates et les Mantinéens, et passé Stymphale. Ils entrèrent, eux et leurs alliés, sur les terres de Sicyonie, presque dans le même temps que les Corinthiens et leurs alliés étaient sur le territoire de Némée. Arrivés au pied du mont Épiécée, ils furent très maltraités des hauteurs par la décharge des gens de trait. Mais étant descendus vers la mer, ils traversèrent la plaine, et mirent tout à feu et à sang; tandis que l'ennemi s'avançant, se couvrit d'une ravine. Les Lacédémoniens s'approchèrent et campèrent à dix stades de distance, sans faire aucun mouvement.

Je vais exposer les forces de l'une et de l'autre armée. Les Lacédémoniens avaient six mille hoplites de leur république, près de trois mille, de l'Élide, de la Triphylie, d'Acrore, de Lasion, quinze cents Sicyoniens; de l'Épidaurie, de la Trézénie, de l'Hermionide et de l'Halie, pas moins de trois mille. Ils avaient de plus six cents cavaliers lacédémoniens, trois cents archers crétois, quatre cents frondeurs de Margane, Létrine et Amphidole. Les Phlasiens ne s'y trouvèrent point, s'excusant sur la trêve. Telles étaient les troupes des Lacédémoniens. L'armée ennemie avait six mille hoplites athéniens, sept mille Argiens, à ce que l'on disait, cinq mille Bœotiens seulement, parce que ceux d'Orchomène ne s'y trouvèrent pas; trois mille Corinthiens et autant d'Eubéens. Telle était leur infanterie pesamment armée. Malgré l'absence des Orchoméniens, la Bœotie fournit huit cents chevaux; Athènes, six cents; Chalcis d'Eubée, cent; les Locriens d'Opunte, cinquante. L'infanterie légère, les Corinthiens compris, passait encore ce nombre; car elle était renforcée de celle des Locriens Ozoles, des Méliens et des Acarnaniens. Telles étaient les forces des deux armées.

Les Bœotiens ne se pressèrent pas d'en venir aux mains tant qu'ils furent à l'aile gauche; mais dès que les Athéniens se trouvèrent en opposition aux Lacédémoniens, et que les Bœotiens se virent à l'aile droite et vis-à-vis les Achéens, ils crièrent que les sacrifices étaient favorables, et demandèrent qu'on se préparât au combat. Sans se soucier d'ordonner leur phalange sur seize de file, ils lui donnèrent la plus

droite, pour dépasser l'aile ennemie. Les Athéniens, quoique convaincus du danger que l'on courait d'être investi, les suivirent pour empêcher tout démembrement. Les Lacédémoniens ne les aperçoivent point d'abord, parce que le pays était boisé: mais dès qu'ils ont entendu le pæan, ils reconnaissent l'ennemi, commandent aux soldats de se préparer au combat, adoptent la disposition proposée par les chefs des troupes soldées, ordonnent qu'on suive chacun son chef de file, conduisent aussi par le flanc droit, se déploient et dépassent tellement l'aile de l'ennemi, que des dix tribus d'Athènes il n'y en eut que six qui leur fussent opposées: le reste l'était aux Tégéates.

Comme les deux armées se trouvaient à un stade de distance, les Lacédémoniens, selon leur coutume, immolèrent une chèvre à la Diane des champs, marchèrent droit à leurs adversaires; et pour les investir, ils plièrent la partie de la phalange qui dépassait le flanc ennemi. Au premier choc, les alliés de Lacédémone lâchèrent pied, à la réserve des Pelléniens qui combattirent contre ceux de Thespie avec un avantage égal. Pour les Lacédémoniens, attaquant les Athéniens en front et en flanc, ainsi que nous venons de le dire, ils les défirent et en tuèrent un grand nombre; et comme ils n'étaient point entamés, ils marchèrent en bataille contre les troupes qui poursuivaient leurs alliés, sans s'arrêter aux quatre tribus opposées aux Tégéates; en sorte que ces tribus ne perdirent d'hommes que ceux qui tombèrent sous les coups des Tégéates. Ils rencontrèrent d'abord les Argiens qui revenaient de la poursuite; et comme le premier polémarque de ceux-ci se disposait à charger de front, quelqu'un, dit-on, ayant crié aux premiers rangs de se porter en avant, les Lacédémoniens frappant sur ces parties isolées et non soutenues, les mirent en pièces. Ils rencontrèrent ensuite des Corinthiens et des Thébains qui revenaient aussi de la poursuite: ils en firent un grand carnage.

Dans cette déroute générale, les vaincus reprenaient d'abord le chemin de leurs villes; mais, à l'exemple des Corinthiens, ils revinrent ensuite dans leur camp. Les Lacédémoniens, de retour au lieu où s'était engagée la première action, dressèrent un trophée. Telle fut l'issue de la bataille.

CHAPITRE III.

Cependant Agésilas s'avancait à grandes journées d'Asie en Europe : comme il se trouvait à Amphipolis, Dercyllidas vint lui annoncer que les Lacédémoniens étaient vainqueurs, qu'ils n'avaient perdu que huit hommes, et qu'ils en avaient tué beaucoup à l'ennemi ; mais en même temps il lui avoua que beaucoup d'alliés étaient restés sur le champ de bataille. Agésilas lui demanda s'il ne serait pas à propos de porter en diligence la nouvelle de cette victoire aux villes d'Asie qui avaient envoyé des secours. « Une telle nouvelle, lui répondit Dercyllidas, est faite pour redoubler leur ardeur. — Puisque vous voilà, vous remplirez à merveille cette mission. — Oui, si vous l'ordonnez, répliqua Dercyllidas enchanté, parce que les voyages lui plaisaient. — Eh bien ! je vous l'ordonne ; et même je veux que vous leur ajoutiez que si les affaires publiques prospèrent, nous les rejoindrons, fidèles à notre promesse. »

Dercyllidas partit de l'Hellespont. Agésilas, après avoir traversé la Macédonie, entra dans la Thessalie, où ceux de Larisse, de Cranon, de Scotuse, de Pharsale, confédérés des Bœotiens, et tous les Thessaliens, à l'exception des bannis, harcelèrent son arrière-garde. Jusque-là, Agésilas marchait en bataillon carré, avec une moitié de sa cavalerie en tête, et l'autre en queue. Mais quand les Thessaliens, pour arrêter sa marche, vinrent charger son arrière-garde, alors il y réunit la cavalerie qui conduisait l'avant-garde, ne réservant que les hommes de sa suite.

Les deux armées étant en présence, les Thessaliens tournèrent le dos et se retirèrent au pas. Ils pensaient que leur cavalerie ne combattrait pas avec avantage contre des hoplites. Celle d'Agésilas les suivit avec trop de lenteur. Agésilas, voyant la faute des uns et des autres, envoya toute la cavalerie de sa suite pour commencer la mêlée, avec ordre à l'autre de charger de toute sa force et de pousser l'ennemi le plus loin possible, pour l'empêcher de revenir. A la vue de ces cavaliers, qui soudain s'avançaient à toute bride, les uns prirent la fuite, les autres firent face : ceux qui osèrent résister, furent pris en flanc par la cavalerie, et faits prisonniers. De ce nombre fut l'hipparque Polymaque le

Pharsalien, qui mourut sur le champ d'honneur avec tous ceux qui l'entouraient. Sa mort entraîna la déroute générale des Thessaliens : les uns furent tués ; les fuyards ne s'arrêtèrent qu'au mont Narthace.

Agésilas dressa un trophée entre cette montagne et celle de Prante, où il s'arrêta. Ce qui le flattait le plus, c'est qu'il avait vaincu une cavalerie fière de sa renommée avec une cavalerie qu'il avait formée lui-même. Le lendemain, il franchit les montagnes de Phthie en Achaïe, et poursuivit le reste de sa route en pays ami jusqu'aux frontières de la Béotie.

Comme il y entrait, le soleil parut en forme de croissant, et l'on reçut la nouvelle de la défaite de l'armée navale lacédémonienne et de la mort du navarque Pisandre. Voici comme on racontait cet événement. Les deux armées s'étaient rencontrées près de Cnide. Pharnabaze, sur la seconde ligne, commandait en personne les galères phéniciennes ; Conon, sur la première ligne, commandait la flotte grecque. A peine Pisandre avait-il disposé sa flotte, de beaucoup inférieure à celle de Conon, que l'aile gauche, occupée par les alliés, avait fui. Pour lui, s'étant mêlé parmi les ennemis avec la galère qui attaquait la première, il avait été poussé vers le rivage ; et tandis que ceux qui l'accompagnaient avaient quitté leurs vaisseaux pour se sauver comme ils pouvaient à Cnide, il était resté sur le sien où il avait péri les armes à la main.

Ces nouvelles affligèrent d'abord Agésilas. Mais en réfléchissant que la plus grande partie de son armée était très disposée à entendre de bonnes nouvelles, et qu'il ne fallait point du tout lui en apprendre de mauvaises, il cessa de paraître affligé, et annonça qu'à la vérité Pisandre était mort, mais qu'il avait vaincu. En même temps, il immola des bœufs en action de grâces, et distribua la chair des victimes, en sorte que, dans une escarmouche contre l'ennemi, les soldats d'Agésilas eurent l'avantage, encouragés par la prétendue victoire de la flotte de Sparte.

L'armée ennemie était composée de Bœotiens, d'Athéniens, d'Argiens, de Corinthiens, d'Æniens, d'Eubéens, de Locriens d'Ozole et d'Opunze. Agésilas avait un bataillon lacédémonien arrivé de Corinthe, un demi-bataillon d'Orchoméniens et les néodamodes de Sparte qui l'a-

vaient accompagné dans sa première expédition; de plus les troupes soldées, commandées par Héripide; celles des villes grecques de l'Asie et de l'Europe qu'il avait traversées; enfin, des hoplites phocéens et orchoméniens, habitans des lieux où il se trouvait. Plus fort que l'ennemi en peltastes, il l'égalait en cavalerie. Telles étaient leurs forces respectives.

Je vais décrire la plus célèbre bataille qui se soit livrée de nos jours. Les deux armées, tant celle d'Agésilas, partie du Céphise, que celle des Thébains, partie du mont Hélicon, se trouvèrent en présence dans la plaine de Coronée. Agésilas et les siens formaient l'aile droite; les Orchoméniens terminaient l'aile gauche. Du côté de l'ennemi, les Thébains formaient l'aile droite, et les Argiens la gauche.

De part et d'autre on marchait dans un profond silence; mais à la distance d'un stade, les Thébains coururent à la charge à grands cris. Il n'y avait entre les deux armées qu'un intervalle de trois plèthres, quand les troupes soldées, conduites par Héripide, se détachèrent de la phalange d'Agésilas, avec les Ioniens, les Éoliens et les Hellespontins. Ce nombreux bataillon renversa, du premier choc, tout ce qui était devant lui. Les Argiens, loin de résister à la troupe d'Agésilas, s'enfuirent sur l'Hélicon.

Déjà les étrangers couronnaient Agésilas, lorsqu'on lui annonça que les Thébains avaient rompu ceux d'Orchomène et pillaient le camp. Aussitôt il fit une inversion de files, et marcha contre eux. Les Thébains, voyant ceux d'Argos se réfugier sur l'Hélicon, s'étaient serrés pour les aller joindre, et marchaient fièrement. Que la conduite d'Agésilas, en ce moment, ait été celle d'un vaillant guerrier, on ne le peut constater; mais elle ne fut pas celle d'un prudent général: car, au lieu de laisser fuir les ennemis pour les prendre en queue, il les choqua de front; les boucliers se heurtaient; on poussait, on était repoussé; on tuait, on était tué. Enfin, une partie des Thébains passa sur l'Hélicon; l'autre, en reculant, fut taillée en pièces.

Agésilas, victorieux et blessé, fut porté à sa phalange, où quelques cavaliers lui dirent qu'environ quatre-vingts des ennemis s'étaient sauvés dans le temple, et lui demandèrent ce qu'il voulait qu'on en fit. Tout couvert qu'il était de blessures, il n'oublia point le respect dû aux

dieux; il ordonna qu'on laissât sortir ces ennemis, sans permettre qu'ils fussent maltraités. Comme il était alors tard, les troupes soupèrent et prirent du repos.

Le lendemain, le polémarque Gylis reçut l'ordre de ranger en bataille les soldats couronnés de guirlandes, et de dresser un trophée au son des instrumens. Tandis qu'on s'occupait de cette cérémonie, les Thébains demandèrent une trêve, par l'entremise des hérauts, afin d'inhumer leurs morts. Elle fut accordée.

Agésilas partit pour Delphes, où il offrit au dieu la dime des dépouilles, qui montait à cent talens. Gylis conduisit l'armée sur le territoire des Phocéens, d'où il se jeta dans la Locride. Le jour suivant, les soldats emportèrent des villages toutes sortes de meubles et du blé. Sur le soir, les Locriens les poursuivirent dans leur retraite, et les assaillirent à coups de traits.

Les Lacédémoniens se retournent, les chargeant, en tuent quelques-uns; les Locriens cessent de les poursuivre en queue, mais gagnent les collines, d'où ils renouvellent l'escarmouche. Leurs adversaires gravissent les collines; la nuit survient, ils lâchent pied; les uns tombent dans des précipices, les autres ne voient rien devant eux, d'autres sont percés de traits; le polémarque Gylis, Pellès, l'un des hommes de sa suite, et dix-huit Spartiates moururent dans cette action, ou blessés ou accablés de pierres. Si les soldats qui soupaient au camp ne fussent venus à leur secours, c'en était fait de tous les fourrageurs. Les troupes furent ensuite licenciées; Agésilas fit voile vers sa patrie.

CHAPITRE IV.

Bientôt la guerre se ralluma: les Athéniens, les Bœotiens, les Argiens et leurs alliés, partaient de Corinthe, et les Lacédémoniens de Sicyone, pour faire leurs excursions. Les Corinthiens, voyant qu'on dévastait leur territoire, qu'on leur tuait beaucoup de monde, à cause du voisinage de l'ennemi, tandis que les alliés cultivaient paisiblement leurs champs, désiraient la paix. Les citoyens honnêtes, et c'était la classe la plus nombreuse, se rassemblèrent, se communiquèrent réciproquement leurs vues; mais les Argiens, les Bœotiens, les Athéniens et ceux des Corinthiens qui avaient excité la

guerre et partagé l'or des Perses, voyant bien que Corinthe se déclarerait de nouveau pour Lacédémone, si l'on ne se défaisait du parti qui inclinait à la paix, projetèrent un massacre.

Leur première résolution fut d'une révoltante atrocité. Quoiqu'on n'exécute jamais les criminels un jour de fête, ils choisirent le dernier jour de la fête des Euclées, parce qu'ils comptaient trouver sur la place publique un plus grand nombre d'adversaires à immoler. Dès que les satellites connurent les victimes qu'il fallait frapper, ils tirèrent leurs épées et massacrèrent l'un debout dans un cercle, l'autre assis, un autre au théâtre, même des juges sur leur siège. Instruits de ces horreurs, les principaux citoyens se sauvent, les uns vers les statues des dieux, qui embellissaient la place, les autres dans les temples; mais, au mépris des statues et des temples, ils sont égorgés par les auteurs et exécuteurs du complot, monstres ennemis jurés de toute équité; même ceux que la proscription n'atteignait pas, mais qui tenaient à des principes, étaient consternés de ces sacrilèges excès. Il périt beaucoup de vieillards alors sur la place. Les jeunes gens, sur l'avis de Pasimèle, qui s'était douté du complot, se tenaient dans le Cranium; mais dès qu'ils entendirent les cris des mourans, et qu'ils virent des malheureux échappés au massacre, ils coururent à la forteresse, d'où ils repoussèrent l'attaque des Argiens et autres factieux.

Comme ils délibéraient sur le parti qu'ils prendraient, le chapiteau d'une colonne tomba, quoiqu'il n'y eût ni vent ni tremblement de terre. Ils sacrifièrent : à l'inspection des entrailles des victimes, les devins leur dirent que le plus sûr parti était de descendre de la forteresse. Leur premier mouvement fut de quitter Corinthe et de s'exiler : cependant, à la prière de leurs amis, de leurs mères, de leurs frères, et sur la parole des magistrats eux-mêmes, qui jurèrent qu'on ne leur ferait point de mal, quelques-uns rentrèrent dans leurs foyers. Mais dès qu'ils virent les nouveaux tyrans, la ville anéantie, les colonnes arrachées, le nom d'Argos substitué à celui de Corinthe; dès qu'ils furent contraints de prendre un stérile droit de bourgeoisie, dans une cité nouvelle où ils avaient moins de crédit que les métèques, la vie leur

parut alors un opprobre. Restituer à Corinthe son ancien nom, la purger d'assassins, la rendre à ses lois, à son antique liberté, ce fut à leurs yeux le plus noble projet. Ils deviendraient les sauveurs de la patrie s'ils l'exécutaient; s'ils succombaient dans la poursuite des biens les plus grands et les plus flatteurs, ils descendraient glorieux au tombeau.

Dans cette résolution, deux hommes, Pasimèle et Alcimène, traversent un torrent, s'abouchent avec Praxitas, polémarque lacédémonien, qui commandait la garnison de Sicyone, et lui disent qu'ils peuvent, du côté du Léchée, lui donner entrée dans leurs murs. Comme depuis long-temps il les connaissait pour gens d'honneur, il crut à leur parole; il obtint que sa more, qui devait sortir de Sicyone, y restât, et il se prépara à entrer dans Corinthe. Un jour que Pasimèle et Alcimène, autant par adresse que par hasard, se trouvaient de garde aux portes du trophée, il s'y rendit la nuit avec sa more, suivi des Sicyoniens et des bannis de Corinthe. Arrivé aux portes, il voulut, de peur de surprise, envoyer un homme sûr qui examinât ce qui se passait dans la ville. Les deux Corinthiens l'introduisent et lui montrent tout avec tant de franchise, que l'exprès revint assurer Praxitas que tout ce qu'on lui avait dit était la pure vérité. Il entra donc, rangea son armée en bataille, et s'appuya de part et d'autre aux murs de la ville. Mais la distance des murs se trouvant trop grande, il fit à la hâte, en attendant du secours, une palissade et une tranchée.

Dans le port et sur ses derrières, était une garnison bœotienne. Cette nuit et le jour suivant, il n'y eût point d'attaque; mais le lendemain arrivèrent les Argiens en masse; ils le trouvèrent près du mur d'orient, rangé sur leur droite, avec ses Lacédémoniens que suivaient les Sicyoniens et cent cinquante bannis : ils rangèrent aussi leurs troupes. Près de ce mur d'orient étaient postées les troupes soldées d'Iphicrate, soutenues des Argiens qui avaient à leur gauche les Corinthiens de la ville. Pleins de confiance en leur nombre, ils marchent droit aux Sicyoniens qu'ils mettent en déroute; ils arrachent leur palissade, les poursuivent jusqu'à la mer et en tuent un grand nombre. L'hipparque Pasimaque, qui comman-

avait une cavalerie peu nombreuse, voyant cette déroute des Sicyoniens, leur ôta leurs boucliers, fit attacher leurs chevaux à des arbres, et suivi de volontaires, marcha contre les Argiens, qui, à la vue de boucliers marqués de la lettre S, crurent avoir affaire aux Sicyoniens qu'ils méprisaient. Argiens, s'écria alors Pasimaque, je vous le jure par Castor et Pollux, ces S vous tromperont. En même temps il fondit sur eux; et comme il n'opposait que peu d'hommes à beaucoup, il resta sur le champ de bataille, lui et toute sa troupe.

Quant aux bannis de Corinthe, après avoir renversé tout ce qui se présentait devant eux, ils montèrent près des murs de la ville, tandis que les Lacédémoniens, avertis de la défaite des Sicyoniens, sortirent pour les secourir, s'assurant de la palissade qui était à leur gauche. Les Argiens, les apercevant à dos, se retournent et quittent la palissade; les derniers d'entre eux, qui couraient à droite et désarmés, furent taillés en pièces par les Lacédémoniens; mais ceux qui étaient près de la muraille, se retirèrent en foule vers Corinthe. Là, ils rencontrèrent les bannis, qu'ils reconnurent; nouvel échec: les uns, avec des échelles, montaient sur les murs, en tombaient et se tuaient; les autres, harcelés, frappés sur les échelles, y perdaient la vie; d'autres s'écrasaient, s'étouffaient sur des monceaux de cadavres.

Les Lacédémoniens frappaient sans relâche; car la Divinité leur accorda un bonheur qui, certes, surpassa leur attente. En effet, qu'une nombreuse armée soit tombée en leur puissance, tremblante, éperdue, désarmée, n'imaginant rien pour sa défense, faisant tout pour sa ruine; qui ne reconnaîtra dans cet événement quelque chose de surnaturel? En peu de temps il périt tant d'hommes, que l'œil étonné n'aperçut plus que des cadavres amoncelés où l'on avait coutume de voir des monceaux de blé, de pierres et de bois. Les Bœotiens, en garnison au port, furent aussi tués, les uns sur le mur, les autres sur les toits des arsenaux où ils étaient montés. Tandis que les Corinthiens et les Argiens enlevaient leurs morts à la faveur d'une trêve, arrivèrent les alliés des Lacédémoniens. Après les avoir rassemblés, Praxitas fit abattre un pan du mur, pour livrer passage à ses troupes, avec lesquelles il prit le chemin de Mégare.

Il s'empara d'abord de Sidonte, ensuite de Crommyon, laissa garnison dans ces deux places, à son retour fortifia Épiécée pour servir de rempart aux frontières de ses alliés, licencia ses troupes et se retira à Lacédémone.

Depuis, les grandes expéditions n'eurent plus lieu; mais de part et d'autre on envoyait des garnisons à Sicyone et à Corinthe, et l'on ne laissait pas de se battre avec acharnement par l'entremise des troupes soldées.

Iphicrate assaillit Phlionte qu'il fourragea, suivi d'une poignée d'hommes. Ceux de la ville accoururent imprudemment et perdirent tant de monde dans une embuscade, que les Phliasiens, épouvantés de ceux de Corinthe, invoquèrent le secours des Lacédémoniens, pour leur confier la ville et la citadelle; eux qui naguère fermaient leurs portes à ces mêmes Lacédémoniens, dans la crainte qu'ils ne ramenassent les bannis, qui n'attribuaient leur exil qu'à leur attachement à Sparte. Les Lacédémoniens, quoique affectionnés envers les bannis, loin de parler de leur rappel tant qu'ils restèrent les maîtres, rendirent au contraire aux Phliasiens leur ville, dès qu'ils les crurent en force, et se retirèrent avec la garnison, sans avoir porté atteinte à leurs lois.

Iphicrate fit aussi des courses en plusieurs endroits de l'Arcadie. Il saccageait le territoire, il approchait même des murailles des villes, sans que les hoplites arcadiens osassent se montrer, tant ils redoutaient ses peltastes. Ceux-ci, de leur côté, craignaient tellement les hoplites lacédémoniens, qu'ils ne les approchaient jamais à la portée du trait; ils se rappelaient qu'un jour une poignée de jeunes Lacédémoniens leur en avait pris et tué quelques-uns. Si Sparte méprisait cette infanterie légère, elle n'estimait pas plus celle de ses propres alliés; car les Mantinéens, ses auxiliaires, ayant fait une sortie contre des peltastes, furent accablés de traits lancés du haut des murs qui aboutissent au Léchée; ils plièrent et perdirent des leurs dans la retraite: aussi les Lacédémoniens, disaient-ils plaisamment, même de ces alliés, qu'ils craignaient autant les peltastes que les petits enfans craignent les spectres.

Après être partis du Léchée, avec une more et les bannis de Corinthe, les Lacédémoniens investirent de toutes parts cette dernière ville. Les Athéniens qui redoutaient leurs forces, peu

sèrent que pour les empêcher d'arriver à travers les longs murs que Praxitas avait démolis, le mieux serait de reconstruire ces murs. On vint en masse avec des maçons et des charpentiers, en sorte qu'en peu de jours on releva, avec succès, le pan de muraille qui regardait Sicyone et le couchant : celui d'orient fut refait plus à loisir.

Cependant les Lacédémoniens considérant que les Argiens, tranquilles au milieu de leurs champs, se réjouissaient de ces troubles, résolurent de leur porter la guerre. Ils entrèrent donc, sous le commandement d'Agésilas, dans leur territoire, qu'ils ravagèrent entièrement; puis allant par Ténée à Corinthe, ils prirent les murs reconstruits par les Athéniens, tandis que Téléutias, frère d'Agésilas, le venait joindre avec environ douze galères. Aussi leur mère fut-elle estimée heureuse, de ce que, dans le même jour, l'un de ses deux fils s'était emparé des murailles des Corinthiens; l'autre, de leurs vaisseaux et de leurs arsenaux. Ces exploits terminés, Agésilas licencia les troupes des alliés, et ramena les siennes à Lacédémone.

CHAPITRE V.

Mais quelque temps après, les Lacédémoniens apprirent des bannis que les Corinthiens avaient tout leur bétail au Pirée, qu'ils l'y gardaient, que plusieurs d'entre eux y vivaient; ils marchèrent de nouveau sur Corinthe, encore sous la conduite d'Agésilas, qui se rendit à l'isthme au mois où se célèbrent les jeux isthmiques. Les Argiens y sacrifiaient à Neptune, comme si Corinthe leur appartenait. Sur la nouvelle qu'Agésilas approchait, ils laissèrent et les victimes et les apprêts du banquet, et s'enfuirent pêle-mêle par le chemin qui conduit à Cenchrée. Agésilas, qui vit leur retraite, au lieu de les poursuivre, entra dans le temple, sacrifia au dieu, et resta jusqu'à ce que les bannis de Corinthe eussent sacrifié et célébré les jeux. Après son départ, ceux d'Argos célébrèrent de nouveau les jeux isthmiques, en sorte qu'il y eut cette année des athlètes deux fois vaincus, et d'autres deux fois couronnés.

Quatre jours après, Agésilas conduisit ses troupes vers le Pirée; mais voyant bonne garde, il marcha l'après-dînée vers la ville, comme s'il

entretenait quelque intelligence. Les Corinthiens, qui se croyaient trahis, firent venir Iphicrate avec la plupart des peltastes. Agésilas, informé qu'ils étaient passés la nuit, revint sur ses pas vers la pointe du jour, et ramena ses troupes vers le Pirée, en suivant le chemin des thermes, tandis que sa more gagnait le falte de la montagne. Cette nuit, Agésilas campa près des bains, et sa more sur le haut de la montagne. On lui sut gré, en cette circonstance, d'une idée qui, sans avoir rien d'extraordinaire, eut du moins le mérite de l'a-propos. Ceux qui portaient des vivres à la more ne s'étaient point munis de feu, quoiqu'il fit froid sur un lieu très élevé, que sur le soir ils eussent souffert de la pluie et de la grêle, et qu'ils fussent montés légèrement vêtus. Ils étaient glacés; ils se souciaient peu de manger dans les ténèbres : Agésilas ne leur envoya pas moins de dix hommes portant du feu dans des pots de terre. Ils arrivèrent, par divers chemins, au haut de la montagne. Comme elle était boisée, on fit grand feu de toutes parts, en sorte que tous se mirent à se frotter d'huile; quelques-uns soupèrent encore une fois.

Cette même nuit, on vit le feu prendre au temple de Neptune, sans qu'on pût découvrir l'auteur de l'incendie. Ceux du Pirée, apercevant les hauteurs occupées, ne se mirent point en défense : hommes, femmes, enfans, esclaves ou libres, tous fuirent avec une grande partie du bétail au temple de Junon. Agésilas s'avançait avec sa troupe le long de la côte, tandis qu'en descendant de la montagne, la more prenait, malgré ses fortifications, OEnoa et ce qu'il renfermait. Ce jour-là, tous les soldats firent d'abondantes provisions : ceux qui s'étaient réfugiés au temple de Junon, en sortirent pour se rendre à la discrétion d'Agésilas, qui avait ordonné que tout ce qui avait trempé dans le massacre fût livré aux bannis de Corinthe, et que le reste fût vendu. Aussitôt on sortit tout le butin du temple.

Cependant de toutes parts, de la Bœotie surtout, arrivèrent des ambassadeurs pour demander à quel prix ils obtiendraient la paix. Enfié de tant de succès, Agésilas ne paraissait pas les voir, quoiqu'ils lui fussent présentés par Pharax, leur hôte public. Il était près d'un étang, assis dans une tour d'où il regardait vider le temple.

Les captifs, suivis des Lacédémoniens préposés à leur garde, attiraient moins les regards que les gardes eux-mêmes, parce que d'ordinaire on prend un plaisir extrême à voir ceux qui prospèrent et triomphent.

Agésilas était encore assis, rayonnant de la gloire de ses exploits : arrive un courrier hors d'haleine, son cheval tout trempé de sueur. On lui demande quelle nouvelle il apporte : sans vouloir répondre à personne, il s'approche d'Agésilas, saute de dessus son cheval, expose, d'un visage triste, la défaite de la garnison du Léchée. A cette nouvelle, Agésilas quitte brusquement le siège, prend sa pique, et fait appeler par son héraut les polémarques, les commandans des pentécostes et ceux des troupes soldées. Ils arrivent. Il ordonne à ses troupes, qui n'avaient pas encore dîné, d'emporter ce qu'elles pourraient de viande, et de le suivre sans délai. Pour lui, sans prendre de nourriture, il part, suivi des soldats de la tente royale. Ses gardes, bien armés, l'accompagnaient affectueusement. Il leur montrait le chemin de l'honneur, ils suivaient ; il avait passé les thermes, il était déjà descendu dans la plaine du Léchée, lorsque trois cavaliers lui annoncèrent qu'on avait rendu les morts. Alors il fit halte, ordonna à ses troupes de reprendre haleine, reprit le chemin du temple, et le lendemain le butin fut vendu.

Il appela ensuite les députés de la Bœotie, et leur demanda le sujet de leur ambassade ; mais ils ne parlèrent plus de paix ; ils se contentèrent de dire que s'il n'y avait point d'obstacle, ils désiraient rejoindre leurs soldats à Corinthe. Je vois bien, leur dit-il en souriant, que vous ne désirez pas voir vos soldats, mais y contempler le triomphe de vos amis : attendez que je vous y conduise ; si je vous accompagne, vous serez mieux instruits. Il leur tint parole. Le lendemain, après le sacrifice il mena son armée vers la ville ; il ne toucha point au trophée, et se contenta, pour les braver, de couper ou de briser les arbres qui restaient sur pied. Il campa ensuite près du Léchée ; et au lieu de mener les députés à Corinthe, il les renvoya par mer à Creusis. Comme les Lacédémoniens n'étaient pas accoutumés à de semblables défaites, tout le camp était dans la consternation, à l'exception des fils, pères ou frères de ceux qui étaient restés sur

le champ de bataille : ils marchaient la tête levée, en vainqueurs, et joyeux de leur perte.

Voici ce qui avait causé la défaite de cette more. Les Amycléens assistent toujours à la fête d'Hyacinthe, à Sparte, soit qu'ils se trouvent en voyage, soit en temps de guerre. Agésilas avait laissé au Léchée tout ce qu'il avait d'Amycléens dans son armée. Le polémarque de la garnison du Léchée, après avoir recommandé aux alliés la garde de la place, était sorti, avec la more d'hoplites et de cavaliers, pour escorter les Amycléens le long des murs de Corinthe. A vingt ou trente stades de Sicyone, ce polémarque retournait au Léchée, avec ses hoplites, après avoir ordonné à l'hipparque de revenir en diligence lorsqu'il aurait conduit les Amycléens où ils voulaient aller.

Les Lacédémoniens n'ignoraient pas que Corinthe renfermait quantité de peltastes et d'hoplites ; mais enflés de leurs précédentes victoires, ils les méprisaient et ne croyaient pas qu'on osât les attaquer. Callias, fils d'Hipponicus, et Iphicrate, dont l'un commandait les hoplites et l'autre les peltastes, ayant aperçu, d'une éminence, les Lacédémoniens en petit nombre, dénués de peltastes et sans cavalerie, crurent qu'avec une infanterie légère ils les chargeraient sans danger. Si l'ennemi continuait sa marche, ils le tueraient à coups de traits, en queue et en flanc ; s'il osait poursuivre, d'agiles peltastes échapperaient aisément à de lourds hoplites.

Dans cette persuasion, ils sortent avec leurs troupes. Callias rangea ses hoplites non loin des murs : Iphicrate, suivi de ses peltastes, courut charger l'ennemi. Les Lacédémoniens, assaillis d'une grêle de traits, voyant les leurs ou blessés ou tués, commandèrent aux valets d'enlever les morts et de les porter au Léchée : eux seuls, à dire vrai, se sauvèrent. Le polémarque ordonna aux decaphtes de poursuivre les peltastes dont nous venons de parler. Hoplites contre peltastes, aucun de leurs traits n'atteignit, parce que le polémarque leur avait enjoint de prévenir, par leur retraite, l'arrivée des hoplites de Callias. Ils exécutaient cette retraite dans le désordre qu'avait entraîné leur ardeur à poursuivre. Les peltastes d'Iphicrate se retournent : ceux-ci les chargent de nouveau en front ; ceux-là courent les surprendre en flanc. Dans cette première excursion ils en tuèrent neuf ou dix, ce qui

redoubla leur hardiesse et leur acharnement.

Le polémarque, voyant ses guerriers maltraités, ordonne à ceux qui avaient dépassé de quinze ans l'âge de puberté de charger Iphicrate; mais forcés de reculer, il leur périt plus de monde qu'auparavant. Ils avaient perdu les plus braves, lorsque leurs cavaliers arrivent, chargent avec eux, et repoussent les peltastes d'Iphicrate, mais en adoptant une mauvaise manœuvre, puisqu'au lieu de poursuivre et de tuer, ils se bornaient à protéger les coureurs, s'avancant et reculant avec eux sur une même ligne. En suivant les mouvemens de ces coureurs, leur nombre décroissait : ils se décourageaient; l'ennemi venait toujours à la charge, plus hardi et plus nombreux. Réduits aux dernières extrémités, ils se ramassent sur une petite colline, à deux stades de la mer, et à seize à dix-sept stades environ du port Léchée.

Les hoplites de Callias, qui n'en étaient pas éloignés, descendirent aussitôt dans des barques, et côtoyèrent le rivage jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés près de ce tertre. Livrés à une affreuse perplexité, harcelés et mourant sans pouvoir se défendre, les Lacédémoniens voient, pour surcroît de maux, marcher contre eux ces hoplites. Ils fuient : les uns tombent dans la mer; les autres, avec leurs cavaliers, en petit nombre, arrivent sains et saufs au Léchée. Dans tous ces combats, ainsi que dans la fuite, il périt environ deux cent cinquante hommes. Telle fut l'issue de cette affaire.

Agésilas prenant la more vaincue, en laissa une autre au Léchée et reprit le chemin de Lacédémone. Il n'entraît que fort tard dans les villes, il en sortait le plus matin possible. Parti d'Orchomène de grand matin, il passa avant le jour sous les murs de Mantinée, persuadé que les soldats verraient avec peine les Mantinéens joyeux de leur disgrâce.

Iphicrate ne borna pas là ses exploits. Praxitas avait mis des garnisons dans Sidonte et Crommion; dans l'affaire du Pirée, Agésilas s'était emparé d'Oënoa. Il reprit toutes ces places, à l'exception du Léchée, où les Lacédémoniens et leurs alliés avaient une bonne garnison. Les bannis de Corinthe, depuis cette défaite, n'osant plus de Sicyone faire des courses par terre, infestèrent les côtes, harcelèrent les Corinthiens, qui les harcelaient à leur tour.

CHAPITRE VI.

Peu de temps après, les Achéens, maîtres de Calydon, autrefois de la dépendance étolienne, se virent contraints d'envoyer garnison dans cette ville; les Calydoniens, à qui ils venaient d'accorder le droit de bourgeoisie, étaient assaillis par les Acarnaniens, secondés de quelques troupes de l'Attique et de la Bœotie. Les Achéens, vivement pressés par l'ennemi, députèrent à Lacédémone.

Admis dans l'assemblée, les députés s'exprimèrent ainsi : « Lacédémoniens, votre conduite à notre égard n'est pas juste. Nous prenons les armes avec vous lorsque vous nous l'ordonnez; nous vous suivons partout où il vous plaît de nous conduire. Vous, au contraire, qui nous voyez pressés par les Acarnaniens et par ceux de l'Attique et de la Bœotie, leurs alliés, vous n'y faites aucune attention. Si vous persistez dans cette indifférence, nous ne serons plus en état de résister à l'ennemi; et alors, ou nous retirerons nos troupes du Péloponnèse, et nous traverserons l'Achéloüs pour porter la guerre chez les Arcananiens et leurs alliés, ou nous ferons la paix aux conditions les plus favorables qu'il nous sera possible. »

C'était, à mots couverts, menacer les Lacédémoniens de renoncer à leur alliance, s'ils n'envoyaient des secours. Les éphores et l'assemblée décidèrent donc qu'on prendrait les armes avec les Achéens contre les Acarnaniens. Agésilas fut envoyé avec deux mores et nombre d'alliés, auxquels les Achéens réunirent toutes leurs forces. Aux approches d'Agésilas, tous les Acarnaniens des campagnes s'enfuirent dans les villes, emmenant au loin leurs troupeaux pour les garantir de la main des soldats. Agésilas, arrivé à la frontière ennemie, dépêche à Strate, où se tenaient les états des Acarnaniens, pour leur déclarer que s'ils ne quittaient point l'alliance de Thèbes et d'Athènes pour celle des Spartiates et des Achéens, il se répandrait dans toute la province, qui bientôt n'offrirait que des ruines.

Le message ne fut point accueilli : Agésilas tint parole. Il se mit à ravager le territoire, sans en rien épargner; mais il n'avancait par jour que de dix à douze stades. Les Acarnaniens, rassurés par la lenteur de sa marche, ramenaient leurs troupeaux des montagnes dans les plaines,

et cultivaient une grande partie de leurs champs. Mais le quinzième ou le seizième jour de l'invasion, les jugeant dans une parfaite sécurité, il sacrifie le matin, fait cent soixante stades de chemin, et arrive, avant le soleil couché, près d'un étang, sur les bords duquel paissaient presque tous les troupeaux des Acarnaniens. Il prit quantité de bœufs et de chevaux, du bétail de toute espèce et beaucoup d'esclaves. Le lendemain, il s'arrêta pour vendre le butin. Il campait sur le penchant de la montagne, lorsque des peltastes acarnaniens, armés de dards et de frondes, se rassemblent sur les hauteurs, le harcelaient impunément et contraignent ses soldats de quitter les apprêts de leur souper et de descendre en plaine.

La nuit venue, après la retraite des Acarnaniens, l'armée lacédémonienne posa des sentinelles et prit du repos. Le lendemain, Agésilas voulut se retirer; le vallon où était l'étang avait une issue fort étroite, à cause des montagnes environnantes; les Acarnaniens s'emparent de ces montagnes latérales, lancent d'en haut et dards et javelots, descendent jusque sur les bords des montagnes, d'où ils pressent et incommodent tellement ses troupes qu'elles ne peuvent plus marcher.

Ses hoplites et sa cavalerie poursuivaient les Acarnaniens sans leur faire aucun mal; car, toutes les fois que ceux-ci reculaient, c'était pour se réfugier dans des lieux hérissés de rocs. Agésilas sentit bien qu'étant assailli avec un tel acharnement, il ne se tirerait pas de ces gorges. Il résolut donc de déloger ceux des ennemis qui étaient sur la gauche, quoiqu'en grand nombre, parce que la montée était plus facile de ce côté-là pour des hoplites et des cavaliers. Mais tandis qu'il sacrifiait, l'ennemi s'avançant incommoda ses gens à coups de traits et en blessa plusieurs. Alors il commanda aux hoplites qui avaient dépassé de quinze ans l'âge de puberté de se détacher pour donner avec la cavalerie; pour lui, il suivit avec le reste de l'armée.

Aussitôt ceux des Acarnaniens qui étaient descendus pour escarmoucher, plièrent, furent et périrent en gravissant la montagne. Sur la cime, restaient en bataille rangée et leurs hoplites et quantité de peltastes, qui lançaient même des piques, dont ils blessèrent des cavaliers et tuèrent des chevaux. Mais à l'approche des hoplites lacédémoniens, ils plièrent et per-

dirent ce jour-là près de trois cents hommes. Après cet exploit, Agésilas dressa un trophée, puis traversa le pays ennemi, où il mit tout à feu et à sang. Il attaqua quelques places, à la prière des Achéens; mais il n'en prit pas une seule.

L'automne venu, il sortit d'Acarnanie. Les Achéens, considérant qu'ils n'avaient rien fait, puisqu'ils n'avaient pris aucune ville, ni de force ni par composition, lui demandèrent, pour toute grâce, de rester le temps nécessaire pour empêcher les semailles des Acarnaniens. Agésilas leur répondit que ce qu'ils demandaient était contraire à leurs intérêts, qu'il ferait l'année suivante une nouvelle campagne, et que plus les Acarnaniens auraient semé, plus ils souhaiteraient la paix. Après leur avoir fait cette réponse il se retira par l'Étolie. Ni une grande ni une petite armée ne pouvait la traverser malgré les Étoliens. Ils lui laissèrent un libre passage, dans l'espérance qu'il les aiderait à prendre Naupacte. Arrivé à Rhium, il se vit obligé, pour retourner à Sparte, de traverser le détroit, parce que des galères athéniennes, venues des Oëniades, l'empêchaient de faire voile de Calydon dans le Péloponnèse.

CHAPITRE VII.

Quand l'hiver fut passé, Agésilas fit au printemps une levée pour retourner contre les Acarnaniens. Ceux-ci voyant que leurs villes, situées au milieu des terres, ne seraient pas moins assiégées par le ravage des moissons que par un blocus, députèrent à Sparte, firent la paix avec les Achéens et alliance avec les Lacédémoniens. Ainsi finit la guerre d'Acarnanie.

Après cela, les Lacédémoniens jugèrent qu'il serait dangereux de porter la guerre chez les Bœotiens ou les Athéniens, en laissant derrière eux une grande ville, ennemie et limitrophe de Sparte. On ordonne donc une levée de troupes contre Argos. Agésipolis, instruit que le commandement lui en était déferé, fit les sacrifices diabatères, obtint d'heureux présages et alla ensuite consulter Jupiter Olympien, pour savoir s'il pouvait en conscience refuser la trêve que lui offraient les Argiens, puisqu'ils prétextaient les mois sacrés, non en temps convenable, mais lorsqu'une invasion les menaçait. Le dieu lui ré-

pondit qu'il pouvait, sans impiété, rejeter une trêve proposée de mauvaise foi.

De là il marcha en diligence à Delphes, et demanda au dieu s'il était de l'avis de son père. Sur la réponse favorable qu'il en eut, Agésipolis recueillit ses troupes à Philonte, où elles s'étaient rassemblées pendant ses voyages vers les deux temples, et entra par Hémée dans l'Argolide. Les Argiens, hors d'état de résister, envoyèrent une seconde fois offrir la trêve par des héros couronnés selon la coutume. Agésipolis fit réponse que les dieux ne voyaient pas de bonne foi dans l'offre de cette trêve; et sans en tenir compte, il continua sa marche, semant le trouble et l'épouvante dans la ville et dans les champs.

Le premier jour de l'invasion, tandis qu'il faisait les libations accoutumées après souper, la terre trembla. Les Lacédémoniens de la tente royale chantèrent tous l'hymne de Neptune; mais les autres soldats refusaient de passer outre, parce qu'autrefois, à l'occasion d'un tremblement de terre, Agis était sorti de l'Élide. Agésipolis observa que si elle eût tremblé avant qu'il entrât, il se serait cru repoussé par le dieu; mais que, puisqu'elle avait tremblé depuis, c'était un signe d'approbation.

Le lendemain, il sacrifia donc à Neptune, et continua sa route à petites journées. Tout récemment Agésilas avait fait une campagne contre les Argiens. Agésipolis demandait donc à ses soldats à quelle distance des murailles Agésilas s'était tenu, s'il avait fourragé bien avant dans les terres : semblable au pentathle, il s'efforçait de surpasser en tout son rival.

On tirait un jour sur lui des remparts; il en traversa de nouveau les fossés. Un autre jour que les Argiens faisaient excursion dans la Laconie, il s'avança si près des portes, que les gardes en refusèrent l'entrée à la cavalerie bœotienne, de peur que les Lacédémoniens n'entrassent pêle-mêle avec eux. Elle fut donc obligée de se nicher sous les créneaux, comme les chauve-souris; et sans une excursion des archers crétois, qui avaient quitté le camp lacédémonien pour entrer dans Nauplie, hommes et chevaux, tout eût été percé de traits.

Après cela, comme il était campé à Ircte, la foudre tomba dans son camp et tua quelques soldats, tant de l'étonnement que du coup même. Il voulut alors dresser un fort au pas de

Cælosse; mais les victimes qu'il immolait ayant manqué de fibres, il ramena ses troupes et les licencia, après avoir désolé le territoire des Argiens, qu'il avait pris au dépourvu.

CHAPITRE VIII

Tandis que ces combats se livraient sur terre, la mer et les villes maritimes étaient aussi le théâtre d'une guerre que je vais raconter. Je décrirai les faits dignes de mémoire; les faits peu importants seront passés sous silence. Pharnabaze et Conon, vainqueurs des Lacédémoniens dans un combat naval, s'étaient portés avec leur flotte vers les îles et villes maritimes, d'où ils avaient chassé les harmostes lacédémoniens, avec promesse aux habitans qu'ils n'y bâtiraient point de citadelle, qu'ils leur laisseraient au contraire leurs usages et leurs lois. On écoutait ces promesses avec plaisir; on en louait les auteurs; on envoyait à Pharnabaze les présens de l'hospitalité. Conon lui avait représenté qu'une conduite modérée attirerait toutes les villes dans son parti; que s'il les menaçait de servitude, une seule avait assez de forces pour l'inquiéter; qu'il était à craindre que ce projet, une fois découvert, ne soulevât toute la Grèce.

Pharnabaze suivit donc le conseil de Conon. Descendu à Éphèse, il lui confia quarante galères, avec ordre de le rejoindre à Seste. Pour lui, il se retira par terre dans son gouvernement; car Dercyllidas, son ancien ennemi, se trouvait dans Abyde lors du combat naval : il n'avait point quitté sa place comme les autres harmostes; il y avait maintenu son pouvoir; il l'avait conservée amie des Lacédémoniens. Après avoir convoqué les Abydéliens, il leur avait adressé ce discours :

« Abydéliens, amis jusqu'à ce jour de Lacédémone, vous pouvez vous en montrer aujourd'hui les bienfaiteurs. Être fidèles à ses amis lorsque la fortune leur sourit n'est pas une vertu rare : leur rester constamment attachés dans la disgrâce, c'est acquérir des droits à une reconnaissance éternelle. Notre position n'est cependant point désespérée. Pour avoir essuyé une défaite navale, nous ne sommes point un peuple nul en Grèce. Lorsque Athènes commandait sur mer, notre république en fut-elle moins en état de servir ses amis et de nuire à ses en-

nemis ? Au reste, votre fidélité vous honorerait d'autant plus que les autres villes nous ont délaissés avec la fortune. Si l'on craint que nous ne soyons pressés ici par terre et par mer, qu'on fasse attention que les Grecs n'ont pas encore de flotte à la voile, et que si les Barbares viennent disputer l'empire de la mer, la Grèce ne le souffrira pas ; en sorte qu'en se défendant, c'est vous-mêmes qu'elle défendra. »

Les Abydédiens, touchés de ces raisons, s'étaient rendus franchement et avec affection. Ils accueillaient les harmostes qui venaient chez eux ; absents, ils les rappelaient. Dercyllidas, voyant que beaucoup d'hommes utiles à la chose publique s'étaient retirés près de lui, passa à Seste, située en face d'Abyde, dont elle était éloignée de huit stades au plus. Là, il rassembla tous ceux qui tenaient des Lacédémoniens des terres dans la Chersonèse, et tous les harmostes chassés des villes de l'Europe. Il leur dit, en les accueillant, qu'ils ne devaient pas se décourager ; qu'ils considérassent que même dans l'empire du roi de Perse, en Asie, Temnos, ville peu considérable, Aigée et autres places, se gouvernaient indépendantes et libres. « Pourriez-vous, ajoutait-il, occuper une place plus forte et plus difficile à assiéger que Seste, puisqu'il faut des armées de terre et de mer pour la prendre ? » Il les empêchait, par ces discours, de se livrer au découragement.

Pharnabaze, trouvant Abyde et Seste dans cet état, les menaça de leur déclarer la guerre si elles ne chassaient les Lacédémoniens. Sur leur refus, il chargea Conon de les tenir en bride par mer : pour lui, il ravagea le territoire des Abydédiens. Mais comme il ne parvenait point à les réduire, il s'en retourna et chargea Conon de disposer les villes situées aux environs de l'Hellespont à rassembler, pour le printemps, la flotte la plus nombreuse. Irrité de ce qu'il avait souffert des Lacédémoniens, il n'avait rien tant à cœur que d'envahir leur territoire et d'assouvir sa vengeance. L'hiver s'écoula au milieu de ces projets.

Au commencement du printemps, secondé de Conon, il traverse les îles avec une flotte nombreuse et des troupes soldées, aborde à Mélos, d'où il fit voile vers Lacédémone. Arrivé à Phérés, il ravagea cette contrée et descendit ensuite dans d'autres pays maritimes, qu'il mal-

traita autant qu'il put. Comme ces côtes étaient dénuées de ports, qu'il redoutait et les courses des ennemis et la disette des vivres, il prit tout à coup une route contraire, et se retira dans un port de Cythérée nommé Phéniconte. Les Cythéréens craignant d'être pris d'assaut, abandonnèrent leurs remparts, pour se retirer en Laconie, à la faveur d'une trêve. Après en avoir réparé les brèches, il y mit garnison sous les ordres de l'Athénien Nicophèbe.

Après cette expédition, il fit voile vers l'isthme de Corinthe, exhorta les alliés à pousser vivement la guerre, à prouver leur attachement au roi, leur laissa ce qu'il avait d'argent et se retira en Phrygie. Mais auparavant, sur ce que Conon lui représenta que s'il le laissait disposer de la flotte, il l'entreprendrait avec les contributions des îles ; qu'il retournerait dans sa patrie, pour reconstruire, avec l'aide de ses concitoyens, les longues murailles de la ville et les remparts du Pirée, entreprise qu'il savait devoir être très funeste à Lacédémone ; sur ce qu'il ajoutait que ce serait obliger tout à la fois les Athéniens et se venger des Lacédémoniens, dont il rendrait tous les travaux inutiles ; Pharnabaze, d'après ces considérations, envoya volontiers Conon à Athènes, et de plus lui fournit des fonds pour la reconstruction des murs.

Conon arrive : aidé de ses rameurs, ainsi que de charpentiers et de maçons salariés, et fournissant à toutes les dépenses nécessaires, il relève la plus grande partie des murs. Les Athéniens, Bœotiens et autres, achevèrent volontairement le reste. Les Corinthiens, de leur côté, équipèrent des vaisseaux avec les fonds que Pharnabaze avait laissés, en confièrent le commandement à Agathinus, et s'emparèrent du golfe qui baigne les côtes de l'Achaïe et s'étend jusqu'au Léchée. Les Lacédémoniens mirent aussi une flotte en mer. Leur amiral Podanémus ayant été tué dans une attaque, et son lieutenant Pollis contraint de se retirer à cause de ses blessures, Hérrippidas en prit le commandement. D'autre part, Proœnus le Corinthien ayant reçu d'Agathinus les vaisseaux qu'il commandait, abandonna Rhium, dont les Lacédémoniens s'emparèrent ; Téléutias prit la conduite de leur flotte et reconquit le golfe.

Cependant les Lacédémoniens, informés qu'aux dépens du grand roi Conon rebâtissait

les murs d'Athènes, et entretenait une flotte qui assurait aux Athéniens la possession des îles et des villes maritimes situées en terre ferme, jugèrent à propos de faire sur cela des représentations à Tiribaze, qui commandait les armées du roi : ils l'engageraient dans leur parti, ou du moins ils feraient que le roi n'entreprendrait plus la flotte de Conon. Le décret rendu, ils dépêchent Antalcide vers Tiribaze, pour l'instruire de ce qui se passe et obtenir la paix.

Les Athéniens se doutent de cette menée, envoient aussi pour ambassadeurs, collègues de Conon, Hermogène, Dion, Callisthène, Callimédon, et demandent aux alliés de s'associer à la députation : la Bœotie, Argos et Corinthe y consentirent. Dès qu'ils furent arrivés chez Tiribaze, Antalcide dit qu'il venait, au nom de sa république, demander la paix au roi, une paix telle qu'il la désirait depuis long-temps ; que les Lacédémoniens ne lui contestaient point les villes grecques de l'Asie ; qu'ils consentaient à l'indépendance des îles et des villes du continent : « Puisque telle est notre intention, ajoutait-il, qu'est-il besoin que les Grecs se déclarent contre nous, ou que le roi fasse la guerre à ses dépens ? Il ne doit la redouter ni des Athéniens, que nous ne soutiendrons pas, ni de Lacédémone reconnaissant l'indépendance des villes. »

Tiribaze goûta fort ce discours d'Antalcide, qui ne plut point du tout aux autres ambassadeurs. Les Athéniens ne pouvaient se résoudre à l'affranchissement des îles et des villes continentales, dans la crainte de perdre Lemnos, Imbros et Scyros. Les Thébains eussent été contrainsts de rendre à la liberté les villes de la Bœotie. Avec un semblable traité, les Argiens ne croyaient pas pouvoir conserver à Corinthe le nom d'Argos, ce qu'ils avaient pourtant fort à cœur. La paix ne fut donc pas conclue : ils s'en retournèrent chacun dans leur ville.

Tiribaze croyait dangereux de se déclarer pour les Lacédémoniens sans l'ordre du roi ; mais, sous main, il donna de l'argent à Antalcide : lorsque les Lacédémoniens auraient une flotte, les Athéniens et leurs alliés inclineraient plus à la paix. Il fit emprisonner Conon, sous prétexte qu'il se montrait contraire aux intérêts du roi que les Lacédémoniens discutaient avec franchise. Après cette violation du droit des gens, il retourna à la cour du roi, pour l'in-

struire des propositions des Lacédémoniens, de l'emprisonnement de Conon qu'il accusait, et pour lui demander ses ordres.

Dès que Tiribaze fut arrivé dans l'Asie-Mineure, le roi envoya Struthas pour régler les affaires maritimes. Struthas, qui se ressouvenait des ravages d'Agésilas sur les terres du grand roi, était fort attaché aux Athéniens et à leurs alliés. Les Lacédémoniens virent bien qu'il était autant leur ennemi que l'ami des Athéniens. Ils chargent donc Thimbron du soin de cette guerre. Il arrive, part d'Éphèse avec des troupes rassemblées de Priène, de Lycophrys et d'Achillée, villes situées dans les plaines du Méandre, et ravage les terres du roi.

Struthas s'aperçut avec le temps que les troupes de Thimbron marchaient fréquemment en désordre et dans une sécurité présomptueuse. Aussitôt il détache des cavaliers dans la plaine, avec ordre de courir à toute bride pour les investir et faire le plus de butin possible. Thimbron, alors dans sa tente, s'entretenait, après dîner, avec Thersandre, bon joueur de flûte, qui de plus, ami des institutions lacédémoniennes, se piquait de force et de bravoure. Struthas, voyant les plus diligents accourir en désordre et en petit nombre, accourt lui-même avec plusieurs escadrons bien rangés. Thimbron et Thersandre tombent les premiers sous leurs coups. Presque tous ceux qui les accompagnaient, mis en déroute et poursuivis, eurent le même sort. Quelques-uns se sauvèrent dans les villes alliées. Le plus grand nombre n'avait pas pris part à l'action, ne s'étant aperçu que fort tard qu'on avait besoin de leur secours. Bien souvent, comme dans cette occasion, Thimbron marchait à l'ennemi sans donner d'ordre à toutes ses troupes.

Dans le même temps, des Rhodiens bannis vinrent à Sparte représenter combien il était impolitique de laisser les Athéniens s'emparer de Rhodes et accroître leur puissance. Les Lacédémoniens comprirent que Rhodes serait aux Athéniens si le peuple y dominait ; que si les riches y commandaient, cette île serait en leur pouvoir. Ils équipèrent donc huit vaisseaux, dont Ecdicus eut le commandement. Diphridas, qui s'embarqua avec lui, fut chargé de passer en Asie, pour tenir en respect les villes qui avaient reconnu Thimbron : il recueillera les débris de

son armée, ferait de nouvelles levées, et marcherait contre Struthas.

Diphridas remplît cette mission : entre autres exploits, il fit prisonnier Tigrane, gendre de Struthas, qui allait avec son épouse à Sardes; et il en tira une forte rançon dont il soudoya ses troupes. Diphridas, non moins chéri que Thimbron, était plus entreprenant et plus ami de l'ordre. Incapable de se laisser vaincre par la volupté, il suivait sans relâche ses projets.

Ecdicus arriva à Cnide, apprenant que le peuple de Rhodes commandait en souverain par terre et par mer, et qu'il avait une flotte double de la sienne, ne voulut point passer outre. Les Lacédémoniens, instruits qu'il n'était pas en force pour aider un peuple ami, ordonnèrent à Téléutias de partir avec les douze vaisseaux qu'il avait dans le golfe d'Achaïe et du Léchée : Ecdicus reviendrait; pour lui, il servirait les amis de Sparte et ferait à ses ennemis le plus de mal qu'il pourrait.

Téléutias aborde à Samos, y recueille encore quelques vaisseaux, fait voile vers Cnide, d'où revint Ecdicus, et va droit à Rhodes avec une flotte de vingt-cinq voiles. Sur sa route il rencontra Philocrate, fils d'Éphialte, qui, parti d'Athènes avec dix trirèmes, allait à Cypre, au secours d'Évagoras : il se rendit maître de ces dix trirèmes, et en cela les deux partis agirent contre leurs propres intérêts : car les Athéniens, alliés du roi de Perse, envoyaient du secours à Évagoras son ennemi, et Téléutias anéantissait des vaisseaux qui voguaient contre un roi en guerre avec la république lacédémonienne. Après être retourné à Cnide, il vendit le butin et prit la route de Rhodes, où son parti l'attendait.

Les Athéniens, pensant que ces succès rendaient à Lacédémone son ancienne supériorité sur mer, envoyèrent contre elle une flotte de quarante vaisseaux, sous le commandement de Thrasybule le Stiréen. Ce général ne prit point la route de Rhodes. Il lui semblait difficile de châtier les alliés des Lacédémoniens, retranchés dans des murs et soutenus de la présence de Téléutias : il craignait, d'ailleurs, que ses troupes ne tombassent en la puissance d'un ennemi maître des villes, bien plus nombreux, et surtout récemment vainqueur. Il tira donc vers l'Hellespont, où il ne rencontra aucun adversaire, ce qui lui parut d'heureux augure.

Et d'abord il apprit la mésintelligence qui régnait entre Amadocus, roi des Odrysiens, et Seuthès, qui commandait sur la côte : il parvint à les réconcilier; il les rendit même alliés et associés d'Athènes, persuadé qu'à la faveur de cette réconciliation, les villes grecques de la Thrace s'intéresseraient davantage à la cause des Athéniens. Encouragé par le succès de cette négociation et par l'affection que lui portaient les villes asiatiques, il partit pour Byzance, où il afferma la dîme qu'on prélevait sur les marchandises qui venaient du Pont-Euxin. Il y établit la démocratie à la place de l'oligarchie; aussi le peuple voyait-il sans défiance la ville remplie d'Athéniens.

Il traita ensuite avec les Chalcédoniens, et quitta l'Hellespont. Toutes les villes de Lesbos, excepté Mitylène, tenaient au parti de Lacédémone. Avant d'en attaquer aucune, il enrôla, dans Mitylène, quatre cents hommes de sa flotte, les bannis de différentes villes qui s'étaient réfugiés à Mitylène : il leur associa les plus braves des Mitylénéens, en promettant à ceux-ci, s'il soumettait les villes, la souveraineté de Lesbos; aux bannis, un retour assuré dans leurs foyers, s'ils attaquaient chaque ville de concert avec lui; aux soldats de sa flotte, abondance et richesses.

Après les avoir enrôlés et flattés de ces espérances, il marcha contre Méthymne. Thérimaque, gouverneur de la ville pour les Lacédémoniens, apprend que Thrasybule approche, rassemble tous les soldats de la flotte, avec les Méthymniens et les bannis de Mitylène, et va jusqu'aux frontières au-devant de l'ennemi. L'action s'engage : Thérimaque périt; ses soldats sont mis en déroute et tués en grande partie dans leur fuite. Quelques villes se rendirent par composition; Thrasybule livra au pillage celles qui résistaient, paya ses soldats et se hâta d'arriver à Rhodes, pour y former une armée redoutable : il tira de l'argent de plusieurs places, et entre autres d'Aspende, où il vint en remontant par l'Eurymédon. Les Aspendiens avaient à peine satisfait à leur contribution, que ses soldats ravagèrent le territoire : indignés de cette injustice, ils firent la nuit une sortie, et le mirent en pièces dans sa tente.

Ainsi finit Thrasybule, général distingué. Les Athéniens lui donnèrent Argyre pour successeur.

Les Lacédémoniens ayant appris que les Athéniens avaient affirmé, à Byzance, le dixième des marchandises venant du Pont-Euxin; qu'ils étaient maîtres de Chalcédoine, et que les autres villes de l'Hellespont leur étaient dévouées en considération de Pharnabaze, pensèrent que cet état de choses méritait toute leur attention; et quoiqu'on n'eût aucun sujet de plainte contre Dercyllidas, Anaxibius, qui s'était insinué dans l'amitié des éphores, obtint le gouvernement d'Abyde. Il promettait qu'avec de l'argent et des galères, il ruinerait les affaires des Athéniens dans l'Hellespont: on lui donna trois galères et des fonds pour la solde de mille hommes. Il part, il arrive à Abyde, lève des troupes dans le continent, en tire de l'Éolie, qu'il soustrait à l'obéissance de Pharnabaze. Le satrape marche vers Abyde avec le reste de ses forces: Anaxibius s'avance de son côté et ravageait les terres. Il joignit trois galères d'Abyde aux siennes; et avec cette petite flotte il interceptait ce qu'il trouvait de vaisseaux appartenant aux Athéniens ou à leurs alliés.

Les Athéniens, informés de ces succès d'Anaxibius, et craignant de perdre le fruit des exploits de Thrasybule dans l'Hellespont, envoyèrent Iphicrate avec huit vaisseaux et douze cents peltastes qu'il avait pour la plupart commandés à Corinthe, car les Argiens maîtres de Corinthe lui avaient déclaré, parce qu'il avait tué quelques-uns de leurs partisans, qu'ils n'avaient plus besoin de ses services. Revenu depuis à Athènes, il y était resté dans l'inaction.

Dès qu'il fut arrivé dans la Chersonèse, ses coureurs et ceux d'Anaxibius commencèrent la guerre. Quelque temps après, Iphicrate s'aperçoit qu'Anaxibius était allé vers Antandre, avec ses troupes soldées, avec ses cohortes lacédémoniennes et deux cents hoplites abydniens; et il apprend que ceux d'Antandre s'étaient joints à lui: se doutant bien qu'après avoir établi garnison dans la place, Anaxibius se retirerait et ramènerait les Abydniens chez eux, il traversa de nuit les lieux les plus déserts du territoire d'Abyde, et gagna les montagnes. Là, il plaça une embuscade et commanda aux galères qui l'avaient passée de voguer, au point du jour, vers le haut de la Chersonèse, pour faire croire que, selon sa coutume, il venait de recueillir les contributions.

Il ne fut pas trompé dans sa conjecture. Anaxibius se remit en chemin, sans avoir obtenu, dit-on, des auspices favorables; et même, parce qu'il traversait des campagnes paisibles, qu'il allait à une ville amie, que d'ailleurs on lui avait dit, sur sa route, qu'Iphicrate faisait voile vers Préconèse, il marchait plein de confiance et sans précaution. Tant que les troupes d'Anaxibius furent en rase campagne, Iphicrate ne sortit point de l'embuscade; mais quand les Abydniens, qui marchaient les premiers, furent près de Crémaste, où sont des mines d'or, lorsque les troupes soudoyées furent sur la pente de la montagne, et qu'Anaxibius commençait à descendre avec ses Lacédémoniens, Iphicrate fit sortir les siens de l'embuscade et courut droit vers Anaxibius.

Anaxibius, se voyant sans espoir de salut, parce que ses soldats marchaient à la file et dans un détroit, et que ceux qui étaient passés ne pouvaient remonter pour donner du secours, les voyant d'ailleurs tous éperdus à la vue de l'embuscade: «Soldats, il me serait honteux de fuir; vous, sauvez-vous promptement.» En même temps, il prit un bouclier des mains de son écuyer, et mourut sur le champ de bataille, les armes à la main, près de son ami, qui lui resta fidèle jusqu'au dernier moment. Avec lui périrent douze harmostes lacédémoniens qui l'étaient venu trouver. Le reste fut égorgé dans la fuite: on les poursuivit jusqu'aux portes de la ville. Il périt cinquante hoplites abydniens, et environs deux cents des autres soldats. Après cet exploit, Iphicrate se retira dans la Chersonèse.

LIVRE V.

CHAPITRE PREMIER.

Voilà ce qui se passait sur l'Hellespont entre les Athéniens et les Lacédémoniens. Cependant Étéonice, encore une fois harmoste d'Égine, dont les habitans commerçaient auparavant avec Athènes, voyant la guerre ouverte sur mer, permit aux Éginètes, avec le consentement des éphores, de ravager l'Attique. Les Athéniens, assaillis par les Éginètes, envoyèrent dans leur

lle, des hoplites sous la conduite de Pamphile, enfermèrent la ville d'une circonvallation, et les assiégèrent sur terre et par mer, avec dix vaisseaux. Téléutias, qui était allé dans quelques îles lever des contributions, l'ayant appris, vint au secours des Éginètes et força les galères de se retirer : Pamphile néanmoins garda ses retranchemens.

Sur ces entrefaites, arrive de Lacédémone Hiérax ; il prend le commandement de la flotte : Téléutias s'en retourne, emportant avec lui tous les regrets. Au moment de s'embarquer, les soldats à l'envi lui prenaient la main ; l'un le couronnait de fleurs, l'autre lui ceignait le front de bandelettes ; ceux qui arrivaient trop tard, le voyant déjà loin du rivage, jetaient des couronnes dans la mer, en lui souhaitant toute sorte de prospérité. On ne trouve ici, à la vérité, ni dépense fastueuse, ni péril rare, ni exploit mémorable ; mais on n'en admirera pas moins le talent de Téléutias à gagner ainsi l'affection de ses troupes, talent plus digne d'être préconisé que l'éclat des conquêtes ou le luxe de l'opulence.

Hiérax, avec un nouveau renfort de vaisseaux, retourna à Rhodes, laissant douze trirèmes à Égine, sous la conduite de Gorgopas, son lieutenant. Les assiégeans se trouvant plus incommodés que les assiégés, les Athéniens décrétèrent, après cinq mois de siège, l'équipement de quelques vaisseaux qui ramenèrent les troupes ; mais bientôt importunés comme auparavant par des corsaires et par Gorgopas, ils appareillèrent treize vaisseaux sous le commandement d'Eunome.

Pendant qu'Hiérax était à Rhodes, les Lacédémoniens, croyant complaire à Tiribaze, élurent Antalcide pour amiral. Antalcide, arrivé à Égine, réunit les vaisseaux de Gorgopas aux siens, fit voile vers Éphèse, et renvoya ensuite Gorgopas à Égine avec les douze vaisseaux qui y avaient déjà ancré, et donna le commandement des autres à son lieutenant Nicoloque. Celui-ci navigua vers Abyde, qu'il allait défendre ; mais il se détourna vers Ténédos, puis reprit sa route, après avoir ravagé l'île et exigé une contribution.

Les généraux athéniens arrivèrent au secours de Ténédos avec des forces rassemblées de Samothrace, de Thase et des lieux voisins. Quand ils surent que Nicoloque était au port d'Abyde,

ils partirent de la Chersonèse avec trente-deux vaisseaux, et l'assiégèrent, ainsi que sa flotte de vingt-cinq voiles. D'un autre côté, Gorgopas, revenant d'Éphèse et rencontrant Eunome, se sauva, vers le coucher du soleil, à Égine, où il débarqua, et fit souper les soldats. Eunome, pour le braver, s'arrêta quelque temps à l'entrée du port, et s'éloigna bientôt. La nuit survenue, sa galère marchait éclairée d'un fanal, selon sa coutume, de peur que celles qui le suivaient ne vinsent à s'égarer. Aussitôt Gorgopas embarque ses soldats, le suit à la clarté du fanal, mais de loin, crainte d'être aperçu ou deviné. Les céleustes suppléaient à la voix par le jet des cailloux et par une légère agitation de rames. Les galères d'Eunome touchaient le rivage de Zostère, dans l'Attique, quand Gorgopas, au son de la trompette, ordonna l'attaque de la flotte. Des soldats d'Eunome, les uns prenaient terre, les autres abordaient, d'autres étaient encore en mer. Le combat se donna au clair de la lune. Gorgopas prit quatre galères, qu'il remorqua jusqu'à Égine, tandis que le reste des vaisseaux athéniens se sauvait au Pirée.

Chabrias accourut ensuite à Cypre au secours d'Évagoras, avec huit cents peltastes, dix galères et quelques vaisseaux athéniens chargés d'hoplites. La nuit, il aborde près d'Égine, et s'embarque avec ses peltastes dans un vallon, situé au-delà du temple d'Hercule. A la pointe du jour, selon la convention, arrivèrent les hoplites athéniens, sous la conduite de Déménète. Ils montèrent à un lieu surnommé les Trois-Tours, et situé à seize stades du temple. Gorgopas en est instruit ; il s'avance, suivi des Éginètes, des soldats de leur flotte, et de huit Spartiates qui se trouvaient là. Il avait fait publier que tous les hommes libres de ses équipages eussent aussi à le suivre ; en sorte qu'il lui vint encore un grand nombre d'hommes, mais assez mal armés. Dès que les premières troupes eurent passé l'embuscade, les peltastes de Chabrias se montrèrent et firent une vive décharge. Aussitôt accoururent les hoplites qui venaient de débarquer : ces premières troupes n'étant point soutenues succombèrent. De ce nombre étaient Gorgopas et ses huit Spartiates ; leur perte entraîna une déroute générale. Il périt cent cinquante Éginètes et environ deux cents hommes tant de troupes soldoyées que de métèques et de matelots. Les

Athéniens, après cette action, naviguèrent librement, comme en temps de paix. Les matelots d'Étéonice refusaient de manœuvrer parce qu'il ne les payait point.

Téleutias fut envoyé par les Lacédémoniens pour le remplacer : son arrivée causa une joie universelle. Il convoqua les troupes, et leur adressa cette harangue :

« Soldats, je n'apporte pas d'argent ; mais avec l'aide des dieux, et secondé de votre ardeur, je tâcherai de vous procurer d'abondantes provisions : tant que je commanderai, je veux que vous ne soyez pas plus mal traités que moi. Si je vous disais que j'aimerais mieux manquer du nécessaire que de vous en voir manquer vous-mêmes, je vous étonnerais peut-être ; cependant les dieux me sont témoins que je dis vrai : oui, je supporterais la faim deux jours, plutôt que de vous laisser un seul jour sans nourriture. Ma porte fut toujours ouverte à qui avait besoin de moi ; elle l'est encore à présent.

« Vous ne me verrez jouir des commodités de la vie que lorsque vous serez dans l'abondance : si donc vous me voyez supporter le froid, le chaud, les veilles, supportez-les à mon exemple ; je vous y exhorte, non pour que vous ayez des privations, mais pour que vous en retiriez quelque avantage. Si notre république est heureuse, si elle est parvenue au comble de la gloire et de la prospérité, elle le doit, sachez-le, non à une vie molle, mais à ses travaux et à son intrépidité. Vous vous êtes déjà montrés, je le sais, en hommes courageux ; faites en sorte de vous surpasser aujourd'hui ; après avoir supporté gaiement le travail, nous nous féliciterons ensemble de notre bonheur. Quoi de plus doux que de ne flatter ni Grecs ni Barbares pour en tirer de l'argent, de se suffire à soi-même, de se fournir soi-même du nécessaire et par les moyens les plus nobles ! En guerre, vivre aux dépens de l'ennemi, c'est s'occuper en même temps de ses subsistances et de sa gloire. »

Il dit : tous aussitôt de s'écrier qu'il ordonnât tout ce qu'il voudrait, qu'ils le suivraient partout. Comme il avait sacrifié : « Allons, mes amis, ajouta-t-il, soupez de ce qui vous est appretté ; faites pour un seul jour provision de vivres, et embarquez-vous ensuite en diligence, pour voguer et arriver où il plait à Dieu. » Ils arrivent ; il les embarque et cingle de nuit vers le port

d'Athènes, tantôt faisant halte et ordonnant qu'on prit du repos, tantôt poursuivant à force de rames.

Que ceux qui le soupçonneraient de témérité, pour avoir osé avec douze vaisseaux en attaquer un bien plus grand nombre, fassent attention à son raisonnement. Cet habile général pensait qu'après la défaite de Gorgopas, les Athéniens ne veillaient point à la garde de leur flotte ; qu'il était plus sûr d'attaquer vingt galères au port d'Athènes que dix ailleurs. Il savait que les matelots couchaient sur leurs vaisseaux lorsqu'ils étaient loin d'Athènes ; mais que se trouvant dans le port même, les triérarques dormiraient chez eux, et que les matelots se procureraient un gîte dans les différents quartiers de la ville. D'après ces considérations, Téleutias se mettait en mer. Arrivé à cinq ou six stades du port, il fit halte pour reposer ses troupes. Dès que le jour parut, il vogua droit au port, suivi de ses douze vaisseaux : il défendit de couler à fond ou de briser aucun navire. Si l'on voyait une trirème à l'ancre, on la mettait hors de combat. On remorquait les moindres vaisseaux de charge, et l'on enfermait dans les grands le plus de prisonniers possible. Quelques soldats avaient même pénétré dans un lieu du Pirée nommé Digma, et pris des marchands et des matelots, qu'ils avaient transportés dans leurs vaisseaux.

Cependant le tumulte est entendu dans les habitations du Pirée ; on en sort, on accourt pour connaître la cause de ces cris : ceux qui sont hors des habitations y rentrent pour prendre les armes ; d'autres portent la nouvelle jusque dans Athènes. Bientôt tous les Athéniens, hoplites ou peltastes, se rassemblent comme si le Pirée était pris. Téleutias renvoie à Égine les vaisseaux de transport, avec trois ou quatre galères dont il s'était rendu maître ; et rasant la côte, parce qu'il partait du port même, il s'empare de quantité de barques de pêcheurs, et d'autres remplies de passagers des îles voisines. Arrivé à Sunium, il y surprit des navires de transport, chargés les uns de blé, les autres de diverses marchandises. Après cela, il se rendit au port d'Égine, où il vendit le butin, et compta un mois d'avance à ses soldats. Il courut ensuite librement dans les environs, prenant ce qu'il pouvait saisir : par-là il fournissait à l'entretien

de la flotte, à l'aisance du soldat, et le maintenait dans l'obéissance.

Antalcide revenait d'Asie avec Tiribaze ; il avait obtenu pour les Lacédémoniens l'alliance du grand roi, si les Athéniens et leurs alliés n'acceptaient la paix telle que le roi la voulait donner. Dès qu'il eut appris que Nicoloque était assiégé dans Abyde par Iphicrate et Diotime, il s'y rendit par terre ; et de là, cinglant de nuit avec ses galères, il sema le bruit que les Chalcédoniens le mandaient, et s'arrêta au port de Percope. Diménète, Denys, Léontique et Phantias résolurent de le poursuivre sur la route de Préconèse ; mais quand ils furent passés, il rebroussa chemin et revint à Abyde. Il avait appris que Polyxène approchait avec vingt galères de Syracuse et d'Italie, dont il devait renforcer sa flotte.

Thrasybule de Colytte venait de Thrace avec huit vaisseaux qu'il voulait joindre à ceux d'Athènes. Antalcide, averti par ses sentinelles de l'approche de ces huit vaisseaux, fournit douze excellents voiliers et des matelots, avec ordre, s'il en manquait, d'en tirer de ceux qu'on laissait dans Abyde, et dressa une embuscade la plus couverte qu'il lui fut possible. Thrasybule passé, Antalcide se mit à sa poursuite. Les soldats de Thrasybule, étonnés, s'enfuirent. Antalcide, avec ses vaisseaux dont le sillage était rapide, atteignit bientôt ceux de Thrasybule, dont la marche était lente. En même temps qu'il défendait à la tête de sa flotte de se jeter sur la queue ennemie, il se portait en avant. Bientôt les premiers bâtimens furent pris : alors les derniers, découragés, tombèrent au pouvoir même des plus lents voiliers ; il ne s'en sauva pas un seul.

Après cette prise et la jonction des vingt vaisseaux de Syracuse, de ceux de l'Ionie, commandés par Tiribaze, et de ceux d'Ariobarzane dont il était l'ancien ami ; après le départ de Pharnabaze, dont le roi de Perse faisait son gendre, Antalcide, avec une flotte de plus de quatre-vingts voiles, maître de toute la mer, empêchait les vaisseaux de naviguer du Pont-Euxin à Athènes, et les contraignait de rentrer dans les ports de leurs alliés.

Les Athéniens, alarmés d'une flotte nombreuse, inquiets de l'alliance du roi de Perse avec Lacédémone, incommodés des courses d'Égine, désiraient fortement la paix. Les Lacé-

démoniens, de leur côté, ayant une de leurs cohortes au Léchée, une autre à Orchomène, gardant les villes amies pour les protéger, et les villes suspectes pour y prévenir la révolte, faisant d'ailleurs autant de mal qu'ils en souffraient à Corinthe, n'étaient pas moins fatigués de la guerre. Les Argiens, qui voyaient une levée décrétée contre eux et qui savaient que désormais tout subterfuge leur devenait inutile, ne désiraient pas la paix avec moins d'ardeur. Tiribaze fit donc un appel à ceux qui voudraient accepter les conditions de paix envoyées d'Asie par le roi ; tous les députés se rendirent près de lui. Tiribaze leur montra le sceau royal, et lut les dépêches dont voici la teneur :

« Le roi Artaxerxès trouve juste que les villes d'Asie et les îles de Cypre et de Clazomène restent dans sa dépendance, et que les autres villes grecques, grandes et petites, soient libres, à l'exception de Lemnos, d'Imbros et de Scyros, qui appartiendront, comme autrefois, aux Athéniens. Ceux qui se refuseront à cette paix, je les combattrai, de concert avec ceux qui l'accepteront ; je leur ferai la guerre et par terre et par mer, et avec mes vaisseaux et avec mes trésors. »

Les ambassadeurs firent leur rapport chacun à leur ville ; tous jurèrent la ratification du traité, excepté les Thébains, qui voulaient prêter serment au nom des Bœotiens. Agésilas déclara à ces Thébains qu'ils ne seraient pas admis au serment s'ils ne juraient, comme le portaient les patentes du roi, que les villes, grandes et petites, seraient libres. Les députés répartirent que leurs pouvoirs ne les y autorisaient pas. « Allez donc, leur dit Agésilas, en demander de nouveaux, et déclarez à vos commettans que s'ils n'y consentent, ils seront exclus du traité. » Ils partirent. Agésilas, qui haïssait les Thébains, ne perdit point de temps ; il gagna les éphores et sacrifia. Ayant eu des auspices favorables, il alla à Tégée, d'où il dépêcha des gens de cheval pour en faire avancer les périèces. De plus, il envoya les capitaines des troupes soldées dans les villes voisines, pour y faire de nouvelles levées ; mais avant qu'il sortit de Tégée, les Thébains comparurent et déclarèrent qu'ils consentaient à la liberté des villes. Les Lacédémoniens retournèrent donc dans leur patrie, et les Thébains furent contraints d'accéder au traité et de laisser

libres les villes lœotiennes. Restaient les Corinthiens, qui ne congédiaient point la garnison d'Argos. Agésilas menaça Corinthe de ses armes si elle ne renvoyait pas les Argiens, et les Argiens s'ils n'évacuaient pas Corinthe. Il intimida tellement les uns et les autres, que les Argiens se retirèrent et que Corinthe entra dans tous ses droits. Les massacreurs et leurs adhérens quittèrent d'eux-mêmes la ville, où les bannis rentrèrent du consentement des autres citoyens.

Dès que les articles du traité furent exécutés, et que les villes eurent prêté leur serment d'adhésion à la paix proposée par Artaxerxès, on licencia les troupes de terre et de mer. Ce fut la première paix conclue entre les Lacédémoniens, les Athéniens et leurs alliés, après la guerre qui suivit la démolition des murs d'Athènes. Tant que dura cette guerre, les Lacédémoniens eurent l'avantage sur leurs adversaires; ils s'attirèrent plus d'honneur qu'eux à la paix d'Antalcide. Arbitres de cette paix proposée par le roi de Perse, ils remirent les villes en liberté, ils s'associèrent Corinthe, ils rendirent aux villes lœotiennes l'indépendance qu'elles désiraient depuis si long-temps; enfin ils réprimèrent l'insolence des Argiens, tyrans de Corinthe, en les menaçant d'une levée s'ils ne se retiraient de cette ville.

CHAPITRE II.

Parvenus au comble de leurs vœux, ils résolurent de châtier ceux des alliés qui, pendant la durée de la guerre, les avaient molestés et avaient montré moins de bienveillance pour Sparte que pour ses ennemis. Ils expédièrent d'abord aux Mantiniens l'ordre de démanteler leurs murs : le refus serait la preuve qu'ils avaient auparavant entretenu intelligence avec l'ennemi. « Nous sommes instruits, leur disaient-ils, que vous avez envoyé des vivres aux Argiens en guerre avec nous; sous prétexte de trêve, vous nous refusiez des secours, ou si vous marchiez sous nos étendards, vous vous comportiez en lâches; de plus, nous vous savons envieux de nos succès et joyeux de nos revers; d'ailleurs, dans cette année même finit la trêve de trente ans, conclue avec vous après la bataille de Mantinée. »

Ils refusèrent d'obéir : on ordonna des levées.

Agésilas demanda qu'on le dispensât de commander dans cette guerre, en considération, disait-il, des services importans que les Mantiniens avaient rendus à son père dans celle des Messéniens. Agésipolis prit sa place, malgré l'affection de Pausanias son père pour les principaux citoyens de Mantinée.

Il ne fut pas plutôt sur leurs frontières, qu'il ravagea le territoire. Comme ils ne se rendaient pas, il enferma la ville d'une tranchée, à laquelle la moitié de l'armée travaillait tandis que l'autre se tenait sous les armes. La tranchée achevée, il enferma la ville d'une circonvallation; mais ayant appris que cette place abondait en blé, à cause de la fertilité de l'année précédente, et songeant aux difficultés d'un long siège pour la république et pour les alliés, il fit une chaussée pour détourner le fleuve qui traversait la ville : son lit était très large. Dès qu'il l'eut obstrué, l'eau regorgea au-dessus des fondemens des maisons et des murs. Les briques d'en bas, trop humectées, cédaient au faix de celles du haut, le mur s'entr'ouvrait d'abord et penchait ensuite : les Mantiniens l'étaient et s'efforçaient d'empêcher la chute de la tour, mais se voyant surmontés par l'eau, et craignant d'être emportés d'assaut si les murailles s'éroulaient de toutes parts, ils offrirent de démanteler leur ville. Les Lacédémoniens déclarèrent que leur dispersion dans différentes bourgades pouvait seule calmer leur ressentiment. La nécessité en faisait une loi aux Mantiniens; ils dirent qu'ils y consentaient.

Ceux qui gouvernaient ou qui avaient favorisé le parti d'Argos, s'attendaient au dernier supplice. Ils obtinrent d'Agésipolis, par l'entremise de son père, de se retirer en toute assurance jusqu'au nombre de soixante. Les Lacédémoniens, rangés en haie depuis leurs maisons jusque hors des portes de la ville, les voyaient sortir, et quoique leurs ennemis, ils se contenaient plus facilement que les principaux citoyens de Mantinée : grand exemple de soumission à l'autorité publique.

La ville fut douc démantelée et les habitans divisés, comme autrefois, en quatre bourgades. D'abord on s'affligeait de ce qu'il fallait détruire des maisons construites et en rebâtir d'autres; mais les propriétaires étant plus près de leurs métairies situées autour des bourgades, la ré-

publique se trouvant gouvernée aristocratiquement et délivrée des fougueux démagogues, ils se consolèrent enfin. D'ailleurs, comme les Lacédémoniens ne faisaient plus de levée en masse, mais qu'ils prenaient tantôt un bourg et tantôt l'autre, les Mantinéens servaient plus galement que sous le gouvernement démocratique. Ainsi se termina le siège de Mantinée, qui doit apprendre à ne point faire traverser de rivière à travers une ville.

Les bannis de Phlionte, voyant que les Lacédémoniens recherchaient ceux qui les avaient desservis pendant la guerre, jugèrent que le moment de leur rétablissement était arrivé : ils allèrent à Sparte et représentèrent que tant qu'ils avaient été les maîtres, ils avaient marché sous les étendards des Lacédémoniens, mais que depuis leur bannissement, leur ville seule, de toute la Grèce, leur avait fermé les portes. Les éphores, touchés de ces raisons, envoyèrent dire aux Phliasiens que leurs exilés étaient des amis de Sparte, que leur exil était injuste, qu'ils feraient mieux de les recevoir volontairement que par contrainte.

Les Phliasiens craignaient que les Lacédémoniens ne s'avancassent avec une armée et n'entrassent dans Phlionte, d'intelligence avec quelques habitans. Les exilés y avaient des parens bien intentionnés ; d'ailleurs plusieurs hommes avides de nouveauté, comme dans toutes les républiques, voulaient leur rappel. Agités de ces craintes diverses, les Phliasiens décrétèrent leur rappel avec la restitution des biens dont la propriété serait constatée ; le trésor public en rembourserait le prix aux acquéreurs ; en cas de contestation, la justice prononcerait. C'est ainsi que se termina l'affaire des bannis de Phlionte.

Cependant arrivèrent à Sparte des députés d'Acanthe et d'Apollonie, deux des plus grandes villes situées près d'Olynthe : les éphores, instruits de l'objet de la députation, les introduisirent dans l'assemblée générale, où étaient les alliés. Cligène l'Acanthien leur adressa ce discours :

« Lacédémoniens, et vous, alliés, vous ne vous apercevez pas d'un phénomène qui se montre sur l'horizon de la Grèce. Olynthe, comme tout le monde sait, est la ville la plus puissante de la Thrace. Les Olynthiens se sont d'abord atta-

ché quelques villes, à condition qu'elles se gouverneraient toutes par les mêmes lois, et formeraient une seule république ; ils en ont ensuite engagé dans leur parti de plus considérables ; ils ont même tenté de détacher les villes de Macédoine de l'obéissance de leur roi Amyntas. Après avoir gagné les plus voisines, ils sont allés sur-le-champ à de plus fortes et de plus éloignées ; nous les avons laissés maîtres, entre plusieurs autres villes, de Pella, la plus grande des villes de la Macédoine. Nous voyons Amyntas perdant successivement ses places, et presque entièrement dépouillé de ses états.

« Les Olynthiens nous ont fait notifier, à nous et aux Apolloniates, que si nous refusions d'entrer dans leur ligue, ils viendraient nous attaquer. Nous désirons, Lacédémoniens, vivre selon nos lois et nous gouverner nous-mêmes ; mais si l'on ne nous secourt pas, nous serons forcés de nous joindre à des ennemis redoutables. Ils ont au moins huit cents hoplites et beaucoup plus de peltastes. Quant à leur cavalerie, elle sera de mille hommes et plus, si nous joignons nos forces aux leurs.

« Nous avons laissé dans leur ville des députés d'Athènes et de Thèbes ; et l'on disait que les Olynthiens avaient décrété d'envoyer eux-mêmes des ambassadeurs à ces deux républiques pour négocier une alliance. Si les Thébains et les Athéniens fortifient encore cette puissance, prenez garde qu'il ne vous soit plus possible de la réduire.

« A présent que les Olynthiens ont Potidée, située sur l'isthme de Pallène, croyez que les autres villes de cette Chersonèse ne tarderont pas à être en leur pouvoir. Une preuve de la grande frayeur de ces villes, c'est que, malgré toute la haine pour ces nouveaux dominateurs, elles ont craint d'envoyer des députés avec nous pour vous instruire de ce qui se passe.

« Examinez encore si, lorsque vous travailliez à empêcher la réunion des peuples de la Béotie, vous devez voir tranquillement se former une puissance qui s'accroîtra même du côté de la mer : et quel obstacle opposerait-on à un peuple qui possède dans son territoire des bois de construction, qui tire des revenus de quantité de ports et de marchés, et à qui un sol fertile assure une nombreuse population ? Ajoutez que les Thraces, nation libre, dont ils sont voisins,

les caressent déjà ; s'ils se joignent à eux , ce ne sera pas là un léger accroissement de forces.

« Que ces secours leur arrivent, ils trouveront encore des ressources dans les mines d'or du mont Pangée, et nous ne disons rien ici qui n'ait été dit mille fois dans Olynthe. Parlerai-je de leur ambition ? Dieu ne permet-il pas que les espérances des hommes croissent avec leur fortune ? Lacédémoniens, et vous, alliés, nous avons cru devoir vous parler avec franchise ; examinez si nos discours méritent quelque attention.

« Sachez, au reste, que la puissance que nous vous avons représentée comme formidable n'est pas encore invincible. Si les villes que les Olynthiens se sont associées par force voient paraître un ennemi puissant, elles les abandonneront aussitôt ; mais si, conformément à leurs décrets, elles affermissent leur union avec Olynthe par des alliances et des acquisitions réciproques ; si, instruites par l'exemple des Arcadiens, qui, marchant avec nous, conservent leurs possessions et pillent celles d'autrui, elles voient qu'il leur est avantageux de suivre le plus fort, la puissance olynthienne ne sera peut-être pas si facile à détruire. »

Après cette harangue, les Lacédémoniens donnèrent la parole aux alliés, et les invitèrent à ouvrir l'avis qu'ils croiraient le meilleur pour le bien du Péloponnèse et des alliés. Beaucoup d'entre eux, et particulièrement ceux qui voulaient complaire aux Lacédémoniens, étaient d'avis qu'on mît une armée sur pied. Il fut donc arrêté que chaque ville contribuerait à une levée de dix mille hommes ; on ajouta en même temps qu'on serait libre de fournir de l'argent au lieu d'hommes, à raison de trois oboles éginètes par fantassin, et de quatre fois autant par cavalier. Les Lacédémoniens exigeraient des villes qui se refuseraient à l'expédition, un statère d'amende par jour pour chaque homme qu'on aurait dû fournir.

Ces mesures conclues, les Acanthiens se levèrent une seconde fois pour observer que ces décrets étaient excellents, mais que leur exécution traînerait nécessairement en longueur ; que pendant la levée des dix mille hommes, les Lacédémoniens feraient bien d'envoyer en diligence le général et toutes les troupes que Sparte et les autres villes pourraient fournir sur-le-champ ; qu'en prenant ce parti, on tiendrait en respect

les villes qui ne s'étaient point déclarées pour Olynthe, et que celles qu'on avait contraintes ne seraient pas redoutables. Cet avis aussi approuvé, l'on envoya Eudamide, et avec lui environ deux mille tant néodamodes que Scirites et périèces. Lors de son départ, il pria les éphores de confier à son frère Phébidas le commandement des troupes qui ne partaient pas encore. Quant à lui, dès qu'il fut arrivé en Thrace, il envoya des garnisons aux villes qui lui en demandaient, et détacha Potidée de l'alliance d'Olynthe ; après quoi il fit la guerre comme il le pouvait avec des forces inférieures.

Sur ces entrefaites, Phébidas, ayant rassemblé les troupes qui devaient joindre Eudamine, se mit à leur tête et partit. Arrivé à Thèbes, il campa près du gymnase situé hors de la ville. La division régnait alors parmi les Thébains ; leurs généraux Isménias et Léontiade se haïssaient, et chacun avait sa faction. Le premier, qui n'aimait pas Lacédémone, ne voyait point Phébidas ; l'autre, au contraire, lui rendait des soins :

« Phébidas (lui dit-il un jour, sûr de son amitié), aujourd'hui même vous pouvez rendre le plus grand service à votre patrie. Suivez-moi avec vos hoplites ; je vous introduirai dans la forteresse ; dès que vous en serez maître, croyez Thèbes aux Lacédémoniens et à tous vos amis. Une proclamation vient de défendre aux Thébains de marcher avec vous contre Olynthe ; mais exécutez ce projet de concert avec nous, et bientôt nous vous donnerons quantité d'hoplites et de cavaliers ; vous conduirez une belle armée à votre frère, et tandis qu'il travaille à s'emparer d'Olynthe, vous aurez réduit Thèbes, ville beaucoup plus puissante qu'Olynthe. »

Ce discours enflamma le courage de Phébidas ; il aimait mieux se signaler par un grand exploit que de conserver sa vie ; mais il n'avait pas une grande réputation de jugement et de prudence.

Dès qu'il eut son consentement, Léontiade l'engagea à continuer sa marche comme il y était disposé. Quand il sera temps, ajouta-t-il, je reviendrai à vous, et je vous servirai de guide. Le conseil était assemblé sous les portiques de la place publique, parce que les femmes célébraient dans la Cadmée la fête de Cérés ; les rues étaient désertes ; car c'était en été et sur le midi. Léontiade monte à cheval, ramène Phébidas et le

conduit droit à la citadelle. Il y établit Phébidas et ses soldats, lui donne les clefs, avec défense de ne laisser entrer personne qu'avec une permission expresse, et il va trouver les sénateurs.

« Thébains, leur dit-il, ne soyez point effrayés de voir votre citadelle occupée par les Lacédémoniens; ils vous annoncent qu'ils ne sont ennemis que de ceux qui désirent la guerre. Pour moi, en vertu de la loi qui permet au polémarque de s'assurer de quiconque commet des actions dignes de mort, je fais arrêter Isménias, comme cherchant à nous mettre en guerre. Lochages, et vous, soldats, levez-vous et saisissez-vous de la personne d'Isménias, et menez-le au lieu désigné. »

Ceux qui trempaient dans le complot s'approchent, obéissent, saisissent Isménias : les citoyens qui ne savaient rien, mais qui s'étaient montrés contraires à la faction léontiade, s'enfuirent de la ville, dans la crainte d'être massacrés ; quelques-uns s'étaient d'abord retirés chez eux ; mais sur la nouvelle de l'emprisonnement d'Isménias, ils se réfugièrent à Athènes, au nombre de quatre cents. Après la nomination d'un polémarque à la place d'Isménias, Léontiade partit pour Lacédémone. Il y trouva les éphores et le peuple très indisposés contre Phébidas, qui n'avait pas suivi les ordres de la république. Agésilas dit qu'il méritait punition s'il avait causé quelque préjudice à Lacédémone ; mais que s'il l'avait servie, de pareils coups de main étaient tolérés par un ancien usage. Voici donc l'état de la question : la prise de la citadelle est-elle utile ou désavantageuse ? Léontiade, se montrant alors, parla en ces termes :

« Lacédémoniens, dit-il, vous êtes convenus vous-mêmes que les Thébains ne cherchaient qu'à vous nuire avant qu'on se fût emparé de leur citadelle. Vous avez vu qu'ils se sont toujours comportés en amis avec vos ennemis, en ennemis avec vos amis. N'ont-ils pas refusé de marcher contre vos adversaires les plus acharnés, contre le peuple d'Athènes, qui occupait le Pirée ? N'ont-ils pas attaqué les Phocéens, parce qu'ils les voyaient bien intentionnés pour vous ? Ils ont même fait alliance avec Olynthe, parce qu'ils savaient que vous lui déclariez la guerre. Vous vous attendiez toujours au moment où l'on dirait qu'ils s'étaient soumis de force la Bœotie. A présent que la citadelle est occupée par vos

armes, vous n'avez plus à redouter Thèbes : afin qu'elle vous fournisse ce que vous exigerez d'elle, une simple scytale vous suffira, pourvu toutefois que vous soyez aussi attentifs à nous soutenir, que nous l'avons été à ménager vos intérêts. »

Ce discours entendu, l'assemblée arrêta que l'on garderait la citadelle puisqu'elle était prise, et qu'on ferait le procès à Isménias ; en sorte qu'on envoya trois juges de Lacédémone, avec un de chaque ville alliée, grande ou petite. Les juges siègent : on accuse Isménias d'avoir favorisé les Barbares au préjudice des Grecs, contracté étroite alliance avec le roi de Perse, partagé son or ; enfin, de s'être, avec Androclide, montré le principal auteur des troubles de toute la Grèce.

Isménias se défendit bien, mais sans écarter les soupçons d'ambition et de malveillance : on le condamna à mort ; il subit son jugement. Les partisans de Léontiade, devenus maîtres de Thèbes, faisaient pour les Lacédémoniens plus encore qu'on ne leur commandait.

Assurés de leur conquête, les Lacédémoniens s'occupèrent avec plus d'ardeur de la guerre d'Olynthe. Ils firent partir Téléutias en qualité d'harmoste, l'autorisant à une conscription de dix mille hommes. La scytale envoyée aux villes alliées leur ordonnait de suivre Téléutias, conformément au décret ratifié par les alliés. Il n'était pas ingrat envers ceux qui le servaient : on le suivit donc volontiers. Les Thébains lui envoyèrent, parce qu'il était frère d'Agésilas, des hoplites et des cavaliers. Il marchait à petites journées, autant pour grossir son armée que pour empêcher toute hostilité en pays ami. Il dépêcha aussi vers Amyntas ; il lui conseillait de lever des troupes, et d'engager, à force d'argent, les rois voisins dans sa défense, s'il voulait recouvrer ses états. Il envoya même vers Derdas, prince d'Élimie, pour lui représenter que les Olynthiens, après avoir soumis la Macédoine, monarchie imposante, ne laisseraient en paix aucune puissance inférieure, si l'on ne réprimait leur insolence.

En suivant ce plan, il arrive avec de grandes forces sur les terres de leurs alliés ; il entre dans Potidée, et de là, avec ses troupes rangées en bataille, sur le territoire ennemi. En allant à Olynthe, il n'employait ni le fer ni le feu ; il

pensait que ces ravages ralentiraient sa marche et nuiraient à sa retraite : il se proposait, lorsqu'il s'éloignerait d'Olynthe, de couper les arbres, et de s'en former une barrière, si l'on voulait fondre sur son arrière-garde.

A dix stades au plus de la ville il fit halte : en s'avancant vers les portes par où sortait l'ennemi, il se trouvait à la tête de l'aile gauche ; il y resta. Les alliés occupaient l'aile droite avec la cavalerie de Thèbes, de Lacédémone et de Macédoine. Il retint près de lui Derdas, avec ses cavaliers, au nombre d'environ quatre cents, autant parce qu'il estimait sa cavalerie que par honneur pour Derdas, qu'il voulait vivement intéresser à cette expédition.

Les ennemis s'étaient rangés près des murs : leur cavalerie étroitement serrée charge celle de Sparte et de Bœotie, renverse de dessus son cheval Polycharme, hipparque lacédémonien, le foule à terre, le couvre de blessures, le tue lui et d'autres braves encore, et met en déroute la cavalerie de l'aile droite. A la vue de ces cavaliers en fuite, l'infanterie plâta déjà ; la bataille était perdue si Derdas et ses cavaliers n'eussent poussé droit aux portes d'Olynthe, suivis de Téléutias et de ses troupes bien rangées. La cavalerie olynthienne pénétrant son dessein, et craignant d'être coupée, rebroussa chemin en grande diligence : alors Derdas en tua plusieurs. Mais l'infanterie olynthienne rentra dans la ville sans grande perte, parce qu'elle était près des murs. Téléutias, vainqueur, dressa un trophée, et se retira en coupant des arbres. Comme l'hiver approchait, il licencia les troupes de Macédoine et celles de Derdas. Les Olynthiens continuèrent d'infester les villes fédérées de Sparte, leur prirent du butin et leur tuèrent des hommes.

CHAPITRE III.

A l'entrée du printemps, environ six cents cavaliers olynthiens étaient accourus sur le midi dans les campagnes d'Apollonie, qu'ils fourrageaient çà et là. Le hasard avait amené, le même jour, Derdas et sa cavalerie ; il dinait dans Apollonie. Il voit ce ravage, tient ses chevaux tout prêts, ses cavaliers armés, et ne fait d'abord aucun mouvement ; mais voyant que les Olynthiens accouraient insolemment jusque dans le faubourg, et aux portes même de la ville, il

sortit avec ses troupes. A sa vue, ils fuient. Derdas les poursuit dans leur déroute l'espace de quatre-vingt-dix stades : il frappe sans relâche et ne s'arrête que lorsqu'il les a poussés sous les murailles d'Olynthe. Dans cette action l'ennemi perdit environ quatre cents cavaliers. Après cet échec, les Olynthiens, devenus plus casaniers, ne cultivaient qu'une très petite portion de leurs terres.

La saison avançant, Téléutias se met en campagne, dans le dessein de couper les arbres encore sur pied et de ruiner les moissons. Les Olynthiens traversent la rivière qui passe près de la ville, et s'approchent doucement de son camp. Irrité de leur audace, il ordonne à Télémonide, commandant des peltastes, de courir sur eux. A la vue de ces troupes, les Olynthiens rebroussent chemin, se retirent au pas, et repassent le fleuve, suivis de ces peltastes, qui, croyant poursuivre intrépidement des fuyards, traversent aussi le fleuve. Les cavaliers olynthiens, persuadés de leur supériorité, se retournent, les chargent, tuent Télémonide, et plus de cent autres avec lui.

Cet échec met Téléutias hors de lui-même ; il s'avance avec ses hoplites, commande aux peltastes et aux cavaliers de donner de toutes leurs forces. Pour s'être inconsidérément approchés des murs, ces derniers se retirèrent fort maltraités. Quant aux hoplites, accablés de traits lancés du haut des tours, ils faisaient retraite en désordre et parant les traits. La cavalerie olynthienne revint alors à la charge, suivie de peltastes et d'hoplites, qui tombèrent sur la phalange rompue. Téléutias périt en combattant : bientôt les Lacédémoniens fuirent, les uns à Spartole, les autres à Acanthe, d'autres à Apollonie, la plupart à Potidée. L'ennemi s'étant partagé pour les suivre, il se fit un horrible carnage : on moissonna la fleur de l'armée.

De telles catastrophes donnent une grande leçon aux hommes : elles leur apprennent que l'on ne doit point châtier même des esclaves dans l'accès de la colère, parce que bien souvent alors on se fait plus de mal à soi que l'on n'en fait à autrui. Mais en guerre, c'est une faute inexcusable de prendre conseil, non de la prudence, mais de son ressentiment. La colère ne voit rien, au lieu que la raison prévoit le danger avant de songer à la vengeance.

Les Lacédémoniens, instruits de cette défaite, résolurent d'envoyer une armée formidable, tant pour réprimer l'insolence des vainqueurs que pour conserver leurs premiers avantages. La résolution prise, ils conférèrent le commandement au roi Agésipolis, et lui adjoignent trente Spartiates, comme ils avaient fait pour Agésilas en Asie. Il fut suivi de plusieurs braves volontaires des campagnes, d'étrangers appelés *Trophimes*, de bâtards Spartiates, hommes beaux et dressés à la discipline de Sparte. Je ne parle ni des volontaires des villes alliées, ni de la cavalerie thessalienne, jalouse d'être connue d'Agésipolis, ni enfin d'Amintas ni de Derdas, qu'animait une nouvelle ardeur. Agésipolis, tout entier à son expédition, marchait vers Olynthe.

Cependant la ville de Phlionte, ayant mérité les éloges de ce prince pour s'être empressée de lui fournir une grande somme d'argent, s'imaginait qu'en son absence Agésilas ne la viendrait point attaquer, et que les deux rois ne sortiraient pas en même temps de Lacédémone : elle maltraita donc les bannis. Ceux-ci demandaient que l'on jugeât leurs contestations devant un tribunal impartial : on les contraignait de plaider dans la ville même. Ils demandaient en vain ce qu'était la justice là où les mêmes hommes étaient juges et partie ; personne ne les écoutait.

Les bannis allèrent à Lacédémone se plaindre de leurs concitoyens, accompagnés de quelques Phliontins, qui attestèrent que la conduite qu'on tenait à l'égard des bannis était généralement improuvée. Phlionte irrité condamna à l'amende ceux qui sans mission étaient allés à Sparte. Ceux-ci n'osaient plus retourner chez eux : ils firent entendre que ceux qui les condamnaient étaient les mêmes hommes qui les avaient chassés, et avaient fermé leurs portes aux Lacédémoniens ; les mêmes qui avaient acheté leurs biens, et qui les retenaient par la violence ; les mêmes qui avaient fait punir leur voyage d'une amende, pour que désormais personne n'osât plus venir dénoncer ce qui se passait dans la ville.

Toutes ces injustices étaient évidentes. Les éphores ordonnèrent une levée, qui ne déplut pas à Agésilas : car Archidamus, son père, était lié avec Podanémus et autres bannis. Quant à lui, il était intime ami de Proclès, fils d'Hipponeus.

Après avoir obtenu des auspices favorables, il partit sans délai, et rencontra sur sa route de nombreuses députations, qui lui offrirent de l'argent pour qu'il n'allât pas plus avant. Sa réponse fut qu'il ne se mettait pas en campagne pour commettre des injustices, mais pour secourir ceux qui en éprouvaient. Comme ils offraient enfin de souscrire à toutes ses volontés, pourvu qu'il n'entrât pas sur leur territoire, il leur répliqua qu'il ne croyait point aux discours de gens artificieux, qu'il exigeait un gage moins équivoque. « Lequel ? lui demandèrent-ils. — Celui que vous avez déjà donné sans vous en repentir. » Par ce mot, il entendait leur forteresse. Sur leur refus, il entra dans le pays, et tira une ligne de circonvallation autour de la place.

On murmurait dans son camp, de ce que, pour un petit nombre d'hommes, Lacédémone s'exposait à l'inimitié de plus de cinq mille individus ; et pour rendre ce fait notoire, les Phliasiens tenaient leur assemblée hors du lieu accoutumé, sous les yeux des assiégeans. Voici comment Agésilas sut parer à cet inconvénient.

Toutes les fois que des parents ou amis de bannis passaient dans son camp, il ordonnait à ses soldats de leur apprêter un repas lacédémonien, de fournir le nécessaire à ceux qui voudraient prendre part aux exercices, même de leur procurer à tous des armes, et de ne point hésiter à se prêter entre eux de l'argent pour de pareilles acquisitions. En se conformant à ses conseils, ils eurent plus de mille hommes robustes, bien disciplinés et bien armés ; en sorte qu'ils finissaient par avouer que de tels soldats leur étaient nécessaires.

Tandis qu'Agésilas s'occupait de ce siège, Agésipolis vint de la Macédoine camper devant Olynthe. Comme personne ne paraissait, il acheva de ruiner tout ce qui restait ; puis, passant sur les terres allées des Olynthiens, il y fit le même dégât et prit Torone d'assaut. C'était dans les grandes chaleurs de l'été : une fièvre brûlante le saisit. Tout récemment il avait visité le temple de Bacchus dans Aphyte ; il lui prit envie d'en revoir les bocages touffus et les ondes fraîches et limpides. Il y fut porté encore vivant ; mais le septième jour de sa fièvre, il mourut hors du temple. Il fut embaumé dans du

miel et porté à Sparte, où il reçut une sépulture royale.

Agésilas apprend cette nouvelle : loin de s'en réjouir, ainsi qu'on se l'imaginerait, comme délivré d'un rival, il le pleura au contraire ; il regretta sa société, car les deux rois vivent ensemble quand ils sont à Sparte. Agésipolis savait tenir avec son collègue des conversations de jeune homme, lui parlait de chasse, de chevaux et d'amour ; il le traitait d'ailleurs avec le respect qu'on doit à son ancien. Les Lacédémoniens lui donnèrent pour successeur à Olynthe l'harmoste Polybiade.

Déjà s'était écoulé le temps pour lequel on avait dit Phlionte approvisionnée ; mais la sobriété a un tel avantage sur l'intempérance, que lorsque les Phliasiens eurent décrété la demiration, décret qui fut observé, ils se virent deux fois plus de provisions qu'on n'eût osé l'espérer : la hardiesse n'a pas moins d'avantage sur la pusillanimité. Un des principaux citoyens, nommé Delphion, secondé de trois cents Phliasiens, eut assez de force et pour réduire les habitans qui voulaient capituler, et pour jeter dans les fers ceux dont il se défait : il contraignait le peuple à monter la garde ; et pour s'assurer de sa fidélité, il surveillait l'exactitude du service. Souvent même il faisait des sorties avec sa troupe ; et tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, il repoussait les assiégeans des tranchées qui environnaient la ville.

Pendant les trois-cents, après une exacte recherche, ne trouvant plus de vivres pour la ville, députent vers Agésilas, le prient d'accorder une trêve pour aller à Lacédémone ; ils lui disent qu'ils ont résolu de laisser leur ville à la discrétion du conseil de Lacédémone. Irrité de ce qu'on ne traite point avec lui, Agésilas accorde la trêve ; mais il envoie des courriers à ses amis, et par leur entremise l'affaire des Phliontins lui est renvoyée. Aussitôt il double les gardes, afin que personne ne sorte de la ville : néanmoins Delphion et un de ses esclaves flétri de stigmates, se sauvent de nuit, après avoir pris des armes à plusieurs assiégeans.

Les députés revenus de Sparte, annoncent à Agésilas que le conseil lui laisse plein pouvoir sur l'affaire de Phlionte. Il charge cinquante bannis et cinquante citoyens de la ville de juger premièrement qui aurait la vie sauve, et qui

méritait de la perdre ; de faire ensuite des lois d'après lesquelles ils se gouverneraient. En attendant l'exécution de ces dispositions, il laissa une garnison et de quoi l'entretenir pendant six mois. Ces mesures prises, il congédia les troupes alliées et ramena les siennes à Sparte. Telle fut l'issue du siège de Phlionte, après vingt mois de durée.

Pendant Polybiade réduisait les Olynthiens à une famine extrême. Ils ne recevaient point de blé par terre ; il ne leur en arrivait point par mer. Ils envoyèrent à Lacédémone demander la paix : leurs députés, investis d'un pouvoir illimité, la firent aux conditions qu'Olynthe aurait pour amis ou ennemis les amis ou ennemis de Lacédémone, et qu'alliée fidèle, elle marcherait sous les drapeaux de cette république. Après avoir prêté serment de fidélité, ils retournèrent à Olynthe.

L'heureuse Lacédémone voyait les Thébains et les Bœotiens entièrement soumis, les Corinthiens devenus alliés sûrs, Argos abattue et ne pouvant plus prétexter les mois sacrés, Athènes abandonnée : elle avait châtié ceux de ses alliés qui lui étaient peu fidèles : son empire semblait assis sur une base aussi glorieuse qu'inébranlable.

CHAPITRE IV.

On pourrait citer, en parlant des Grecs et des Barbares, quantité de faits de ce temps-là, qui prouveraient que les dieux ont l'œil ouvert sur les impies et sur les méchans ; mais disons ce qui tient de plus près à notre sujet, que les Lacédémoniens, qui avaient juré de laisser les villes autonomes, et néanmoins gardaient la forteresse de Thèbes, invaincus jusqu'alors, furent punis par ceux-là seuls qu'ils opprimaient. Ce fut assez de sept bannis pour exterminer tous les Thébains qui avaient introduit les Lacédémoniens dans la forteresse, ces mêmes Thébains qui avaient voulu l'asservissement de leur patrie pour en usurper la souveraineté. Je vais raconter ce grand événement.

Phyllidas, greffier d'Archias et des autres polémiques, homme fort estimé dans l'exercice de ses fonctions, était allé à Athènes pour ses affaires. L'un des bannis, Mellon, qui le connaissait auparavant, l'aborde et s'informe des départemens d'Archias et de Philippe : le trou-

vant plus que lui révolté de la situation politique de Thèbes, il convient avec lui, après un serment réciproque de fidélité, des moyens d'opérer une révolution. Mellon s'adjoint six autres bannis propres à seconder ses vues. Sans autres armes que des poignards, ils entrent la nuit sur le territoire de Thèbes, passent le lendemain dans un lieu solitaire, et vont aux portes de la ville comme des traîneurs revenant des travaux des champs. Ils entrent, et passent encore la nuit et le jour suivant chez un nommé Charon.

Les polémarques sortant de charge, célébraient les Aphrodisies. Phyllidas était occupé d'affaires relatives à cette fête : depuis longtemps il leur avait promis de leur amener les plus belles et les premières femmes de la ville ; il les assurait qu'il allait tenir parole. Ces hommes de plaisir attendaient la nuit avec une douce impatience. Après souper, échauffés par les vins qu'il les avait excités à boire, ils le pressent d'amener les courtisanes. Il sort, il amène Mellon et ses gens. Trois étaient travestis en maitresses, les autres en servantes : il les conduit dans une chambre secrète du palais des polémarques ; il rentre et annonce à Archias et à ses collègues que les femmes ne veulent point entrer qu'on n'ait éloigné les officiers. Les polémarques les congédient tous à l'instant : Phyllidas leur donne du vin et les envoie dans la maison de l'un des officiers. Il introduit les courtisanes et donne à chacun la sienne. Or, les conjurés étaient convenus qu'à l'instant où ils s'asseieraient, chacun se découvrirait et frapperait.

C'est ainsi que les polémarques moururent, au rapport de quelques-uns : d'autres racontent que Mellon et ses complices entrèrent comme de joyeux convives, et les tuèrent.

Phyllidas, accompagné de trois des conjurés, va ensuite chez Léontiade. Il frappe à la porte et dit qu'il veut lui donner un avis de la part des polémarques. Léontiade, qui venait de souper, se trouvait couché dans une chambre séparée ; près de lui était assise sa femme, qui filait de la laine. Plein de confiance dans Phyllidas, il fait ouvrir. Ils entrent, ils le poignent ; ils complimentent par des menaces les cris de sa femme. Au sortir de là, ils ordonnent qu'on ferme les portes, en menaçant, s'ils les trouvent ou-

vertes, de tuer tous ceux de la maison. Après ce coup décisif, Phyllidas va à la prison avec deux conjurés, et dit au géolier qu'il lui amène un prisonnier de la part du polémarque. Le géolier n'a pas plutôt ouvert qu'on le tue : les prisonniers mis en liberté, sont pourvus d'armes enlevées du portique, et conduits près du tombeau d'Amphion, avec ordre d'y rester sous les armes.

Bientôt, par la voix des hérauts, on ordonne à tous les Thébains, soit hoplites ou cavaliers, de sortir ; on annonce que les tyrans sont morts. Tant que la nuit dura, la défiance retint les citoyens dans leurs maisons ; mais quand le jour les eut éclairés sur ce qui s'était passé, tous aussitôt, cavaliers, hoplites, accoururent avec leurs armes. Des exilés déjà rentrés dépêchèrent des cavaliers même aux deux stratèges qui gardaient les frontières de l'Attique, et qui d'avance connaissaient l'objet de la députation.

L'harmoste de la citadelle, informé de la proclamation de la nuit, envoya sur-le-champ à Thespie et à Platée demander du secours. La cavalerie thébaine, avertie de l'approche de ceux de Platée, vint à leur rencontre et en tua plus de vingt. Après cet exploit, on revint assiéger la forteresse avec les troupes arrivées en diligence des frontières athéniennes. La garnison se croyant trop peu nombreuse, voyant d'ailleurs et l'ardeur de tous les assiégeans et l'importance des prix proposés à ceux qui monteraient les premiers à l'assaut, fut saisie d'effroi et déclara qu'elle quitterait la place, pourvu qu'on la laissât sortir avec la vie sauve et les armes ; ce qui lui fut accordé volontiers. Sur cette trêve garantie par la foi du serment, la garnison délogea. Cependant on saisit à la sortie tous ceux qu'on savait du parti contraire, et on les tua. Grâce aux troupes athéniennes des frontières, quelques-uns échappèrent au massacre et se sauvèrent. Tous les enfans des massacrés, sans exception, furent pris et égorgés.

Sur ces nouvelles, les Lacédémoniens punirent de mort l'harmoste qui avait rendu la place sans attendre de secours, et ordonnèrent une levée. Pour se dispenser de cette expédition, Agésilas représenta qu'il avait quarante ans de service, qu'à cet âge les autres particuliers étaient exempts de service hors de la république, que les rois devaient jouir du même privi-

lége. C'était par un autre motif qu'il restait à Sparte; il savait que s'il acceptait le commandement, ses concitoyens l'accuseraient d'avoir sacrifié la tranquillité publique à la cause des tyrans : il les laissa donc arbitres du parti qu'ils prendraient.

A l'instigation de ceux qu'on avait exilés après les massacres de Thèbes, les éphores envoyèrent Cléombrote, au fort de l'hiver : c'était sa première campagne. Comme Chabrias était posté sur la route d'Éleuthère avec les peltastes athéniens, Cléombrote monta par la voie Platée; ses peltastes s'avancèrent et trouvèrent le haut des montagnes défendu par ceux qu'on avait tirés des prisons de Thèbes. Ils étaient au nombre d'environ cent cinquante : la fuite seule en sauva quelques-uns. Quant à lui, il descend vers Platée, encore alliée de Lacédémone, vint à Thespie; de là s'avance à Cynocéphale, ville thébaine, où il campe seize jours, puis revient à Thespie, où il laissa l'harmoste Sphodrias avec le tiers des troupes alliées. Il lui donna tout l'argent qu'il avait apporté de Sparte, avec ordre de solder en outre des troupes étrangères; ce que Sphodrias exécuta.

Cléombrote ramena ses troupes à Lacédémone par Creusis, sans que l'on sût s'il y avait paix ou guerre avec les Thébains : il était bien entré sur leurs terres à main armée; mais il en était sorti en leur causant le moins de dommage possible. Au départ, souffla un vent impétueux que quelques-uns jugèrent un présage de l'avenir. En effet, entre autres désordres, comme Cléombrote avec son armée franchissait la montagne qui va de Creusis à la mer, ce vent précipita du haut en bas quantité d'ânes avec leurs charges, et emporta beaucoup d'armes, qui se perdirent dans la mer. Beaucoup de guerriers ne pouvant marcher, laissèrent çà et là, sur le flanc de la montagne, leurs boucliers renversés et remplis de pierres. Ce jour-là ils soupèrent comme ils purent à Égosthène, ville du territoire de Mégare. Le lendemain ils vinrent reprendre leurs armes; et licenciés par Cléombrote, ils s'en retournèrent chez eux.

Les Athéniens, considérant que Sparte était puissante, qu'elle avait terminé la guerre avec Corinthe, et que, pour ainsi dire, maîtresse des côtes de l'Attique, elle avait envahi Thèbes, furent saisis d'une telle épouvante qu'ils firent

le procès aux deux généraux qui avaient su la conspiration de Mellon contre Léontiade : l'un fut condamné à mort, l'autre à l'exil, pour n'avoir pas attendu son jugement.

Les Thébains, de leur côté, dans l'appréhension que tout le poids de la guerre ne tombât sur eux, s'avisèrent d'un stratagème. Sphodrias était armoste de Thespie : ils lui persuadèrent par argent, comme le bruit en courut, de fondre sur l'Attique, afin d'animer Athènes contre Lacédémone. Sphodrias gagné se flatte qu'il va s'emparer du Pirée qui n'est pas fermé, part de Thespie après avoir soupé de bonne heure, et dit avec confiance à ses troupes qu'il arrivera avant le jour au Pirée; mais le jour le surprit à Thrie; et au lieu de tenir son projet caché, il se détourna de son chemin pour enlever des troupeaux et piller des maisons. Quelques-uns de ceux qui l'avaient rencontré accoururent, de nuit, avertir les Athéniens de l'approche d'une grande armée. Bientôt les cavaliers et les hoplites se mettent sous les armes; la ville est gardée.

Élymoclès, Aristolochus, Ocellus, députés de Sparte, se trouvaient par hasard à Athènes chez Callias, proxène de leur république. Les magistrats en sont informés; ils les font arrêter comme complices du fait. Saisis d'effroi, ceux-ci représentent pour leur justification, que s'ils eussent connu le projet de surprendre le Pirée, ils n'eussent point porté la démence jusqu'à se livrer eux-mêmes renfermés dans la ville, surtout chez leur proxène, où on les avait aisément trouvés : « Athéniens, vous reconnaîtrez bientôt que la république de Sparte est aussi étrangère que nous à de telles menées; bientôt, nous vous l'assurons, vous apprendrez que Sphodrias a été puni de mort. » On les juge non complices : ils sont relâchés. Les éphores rappellent Sphodrias, et s'armant d'une feinte sévérité, lui intentent un procès capital. Celui-ci craignit de comparaitre, et quoique coupable de contumace, fut absous; jugement que trouvèrent inique bien des Lacédémoniens. Voici ce qui l'occasionna.

Sphodrias avait un fils nommé Cléonyme, le plus beau et le plus vertueux de la classe des enfants, qu'il venait de quitter : Archidamus, fils d'Agésilas, l'aimait. Les favoris de Cléombrote inclinaient pour l'absolution de Sphodrias, leur

ami ; mais ils redoutaient Agésilas , ses partisans et ceux qui restaient neutres ; car on jugeait le délit grave. Sphodrias dit donc à Cléonyme : « Mon fils , tu peux sauver ton père , si tu pries Archidamus de rendre Agésilas favorable à ma cause. » A ces mots , le jeune homme court avec confiance aborder Archidamus et le prie d'être le sauveur de son père.

Archidamus , voyant Cléonyme pleurer , mêlait ses pleurs à ceux de son jeune ami ; et répondant à sa requête : « Sache , Cléonyme , que je n'oserais même regarder mon père en face : si je désire obtenir quelque chose dans la république , je m'adresse à tout autre qu'à mon père ; cependant , puisque tu le veux , compte sur mon zèle et celui de mes amis pour te rendre content. » Il venait alors de la salle où les Spartiates prenaient en commun leurs repas ; il se couche. Le lendemain , il se leva de grand matin , dans la crainte que son père ne sortît à son insu.

Il le voit prêt à sortir ; lui laisse donner audience d'abord aux citoyens , ensuite aux étrangers , puis à ceux de ses officiers qui désiraient lui parler. Enfin comme Agésilas , de retour de l'Eurotas , entrait dans sa maison , Archidamus se présenta encore sans l'aborder : le lendemain il en fit autant. Agésilas se doutait bien du motif de ses allées et venues ; mais il ne lui faisait pas de questions. Archidamus désirait , comme on peut le croire , de voir Cléonyme ; mais il ne l'osait pas sans avoir présenté la requête à son père. Les amis de Sphodrias , ne voyant plus venir Archidamus comme auparavant , appréhendaient fort qu'il n'eût été rebuté.

Archidamus enfin se hasarde d'aborder Agésilas : « Mon père , lui dit-il , Cléonyme veut que je vous prie de sauver son père ; s'il est possible , sauvez-le , je vous en conjure. — Je te pardonne , répondit Agésilas ; mais moi , comment serais-je excusable de ne pas condamner un homme qui a sacrifié l'intérêt général à sa cupidité ? » Archidamus se retira sans répliquer , vaincu par une si juste réponse ; mais de nouveau , ou de son propre mouvement ou par instigation , il aborda son père : « Je sais , lui dit-il , que vous absoudriez Sphodrias s'il était innocent ; mais s'il est coupable , pour l'amour de moi qu'il obtienne son pardon. — Soit , si cela se peut sans blesser l'honneur. » Sur cette réponse , il s'en alla le découragement dans l'âme.

Cependant un des amis de Sphodrias , conversant avec Étymoclès , lui tint ce langage : « Vous tous , amis d'Agésilas , vous condamnerez Sphodrias à mort ? — Nous ferons comme Agésilas , qui dit à tous ceux à qui il parle de cette affaire , qu'on ne peut justifier Sphodrias , mais qu'il est bien dur de perdre un homme qui , enfant , adolescent , et dans l'âge de puberté , s'est toujours comporté avec distinction ; que la république a besoin de tels braves. »

Ce mot rapporté à Cléonyme , lui rendit l'espérance. Il va trouver Archidamus : « Maintenant , lui dit-il , nous savons que vous vous occupez de nous ; apprenez , Archidamus , que nous aussi nous n'épargnerons ni soins ni efforts pour que vous n'ayez jamais à rougir de notre amitié. » Il lui tint parole : car il vécut en homme d'honneur ; et à Leuctres , où il combattit sous les yeux du roi avec le polémarque Dinon , il chargea le premier et mourut au milieu des ennemis. Il est vrai que sa mort affligea vivement Archidamus ; mais , suivant sa promesse , loin de le déshonorer , il fut son ornement et sa gloire. Voilà comment Sphodrias fut absous.

Cependant les partisans des Bœotiens représentaient au peuple d'Athènes qu'au lieu de punir Sphodrias , on avait approuvé son odieuse tentative. Les Athéniens fermèrent donc le Pirée , équipèrent une flotte et secoururent les Bœotiens avec ardeur. Les Lacédémoniens , de leur côté , ordonnèrent une levée contre les Thébains ; et persuadés de la supériorité d'Agésilas sur Cléombrote , ils le prièrent d'accepter le commandement. Après avoir protesté de son obéissance aux volontés de son pays , il se disposa à partir ; mais il comprit qu'il était difficile d'entrer dans la Bœotie , si l'on ne s'emparait du Cithéron. Sur la nouvelle que les Clétoriens , en guerre avec ceux d'Orchomène , avaient des troupes soldées , il traite avec eux , et obtient que ces troupes lui soient accordées au besoin ; puis il sacrifie sous de favorables auspices. Avant de se rendre à Tégée , il envoie au commandant des troupes soldées par les Clétoriens la solde d'un mois , en le priant de s'emparer du Cithéron. Il demande aux Orchoméniens suspension d'armes pendant la durée de l'expédition : si pendant son absence quelque ville faisait une tentative contre Sparte , ce serait contre elle qu'il marcherait avant tout , suivant la convention des alliés.

Après avoir franchi le Cithéron, il vint à Thespie, d'où il sortit pour entrer sur le territoire des Thébains : il en trouva la plaine et les plus beaux lieux du pays retranchés et palissadés. Il campait tantôt ici, tantôt là; et parlant après le dîner, il ravageait la partie orientale des palissades et des fossés qui lui faisaient face. Partout où il se montrait, les ennemis s'y portaient, pour le repousser sans sortir des retranchemens. Un jour qu'il se retirait dans son camp, la cavalerie thébaine, n'étant pas aperçue, sortit à l'improviste de ses palissades par des sentiers détournés. Les peltastes ennemis s'en allaient souper et pliaient bagage : parmi leurs cavaliers les uns montaient à cheval, les autres en descendaient à l'instant. Ils les chargent, tuent quantité de peltastes, quelques cavaliers, entre autres les Spartiates Cléon et Épilytide, le périclète Eudicus et quelques bannis d'Athènes, qui n'étaient pas encore remontés à cheval. Agésilas se retourne, avance avec ses hoplites : ses cavaliers, soutenus des plus jeunes hoplites, accourent contre les cavaliers thébains. Ceux-ci, semblables à des hommes abattus par la chaleur du midi, se laissent approcher tant que les javelines se lançaient à coups perdus, puis se retiraient : à cette manœuvre, ils perdirent douze de leurs hommes.

Agésilas, considérant que l'ennemi, ainsi que lui, se montrait ordinairement après dîner, sacrifie dès le point du jour, marche en diligence, et, par des lieux solitaires, pénètre jusqu'aux retranchemens, d'où il met tout à feu et à sang jusqu'aux portes de Thèbes. Après cet exploit, il se retira à Thespie, et l'ayant fortifiée, y laissa l'harmoste Phébidas; puis, repassant le mont Cithéron, il revint à Mégare, où il licencia les alliés, et ramena son armée à Sparte.

Phébidas ensuite, tantôt envoyait des coureurs piller les Thébains et leur faire des prisonniers, tantôt ravageait lui-même leur territoire. Par représailles, les Thébains avançaient avec toutes leurs forces vers Thespie. Ils entrent sur le territoire : Phébidas les presse avec ses peltastes et les empêche de se disperser; au point que, très affligés d'avoir pénétré si avant, ils se retirent plus tôt qu'ils ne l'avaient projeté : les muletiers dans leur fuite déchargeaient même le butin, tant l'armée était saisie d'épouvante.

Enhardi par ce premier succès, il les serre de

plus près, ayant avec lui ses peltastes, et commandant aux hoplites de suivre en bataille rangée. Il se flattait de la victoire, parce qu'il combattait lui-même vaillamment, qu'il exhortait ses troupes à une poursuite vigoureuse, et que d'ailleurs il avait ordonné aux hoplites thespiens de fortifier l'infanterie légère. Mais les cavaliers thébains ayant rencontré dans leur retraite des lieux aquatiques, et ne sachant où ils étaient guéables, furent contraints de se rallier et de faire face à l'ennemi. Les peltastes de Phébidas les plus avancés, se voyant en petit nombre, revinrent tout épouvantés sur leurs pas : ce qui décida la cavalerie thébaine à charger. Phébidas périt en combattant avec deux ou trois de ses braves. Les troupes soldées, après cet événement, se débandèrent; elles arrivèrent près des hoplites thespiens. Ceux-ci prirent aussi la fuite, eux qui auparavant prétendaient bien ne point céder aux Thébains, et que l'on poursuivait avec peu de vigueur, parce qu'il était déjà tard. Les Thespiens perdaient peu de monde; mais ils ne s'arrêtèrent pas qu'ils ne fussent rentrés dans leurs murs.

Les affaires des Thébains reprirent dès lors une nouvelle face; ils marchèrent contre Thespie et contre les villes voisines. Comme on avait introduit dans toutes le régime aristocratique, les partisans de la démocratie émigraient et allaient à Thèbes; en sorte que, dans ces villes aussi, les amis de Sparte avaient fort à souffrir. Cependant les Lacédémoniens envoyèrent par mer un polémarque avec une division à Thespie, pour garder la place. Le printemps venu, les éphores font une nouvelle levée contre les Thébains, et comme auparavant, prient Agésilas de prendre le commandement. Ce général, qui approuvait l'expédition, avant même que d'offrir les diabatères, intime au polémarque de Thespie l'ordre de s'emparer des hauteurs qui dominent le chemin du Cithéron, et de les garder jusqu'à son arrivée.

Agésilas les ayant franchies, se rendit à Platie, feignit d'aller encore à Thespie, et manda qu'on y rassemblât des approvisionnemens, et que les députés l'y attendissent; de manière que les Thébains campèrent avec toutes leurs forces sur l'avenue de Thespie. Mais le lendemain Agésilas, ayant sacrifié, partit avant le jour, prit la route d'Érythre, et faisant le che-

min de deux journées en une seule, il passa le retranchement de Scôle avant que les Thébains eussent franchi le poste qu'il avait occupé lors de sa première expédition. De là, il alla ravager la partie orientale de Thèbes jusqu'aux frontières de Tanagre, où dominait la faction d'Hypatodore, partisan de Lacédémone; puis il revint sur ses pas, laissant Tanagre à sa gauche.

Les Thébains survinrent et se rangèrent en bataille à la poitrine de la Vieille, ayant à dos des fossés et des palissades : le passage étant étroit et de difficile accès, ils croyaient avantageux d'y courir les hasards d'un combat. Agésilas les devine, et au lieu de marcher droit à eux, tourne brusquement et marche vers la ville. Craignant pour leur place, qui se trouvait dégarnie, ils abandonnèrent leur position retranchée et accoururent vers Thèbes par la voie Potnie, qui était la plus sûre. Idée heureuse dans Agésilas, d'avoir forcé l'ennemi à une retraite précipitée en le tournant sur ses derrières! Quelques polémarques, suivis de leurs mores, ne laissèrent pas de harceler les Thébains dans leur marche. Ceux-ci, du haut des tertres, lançaient des traits, dont l'un blessa mortellement le polémarque Aлыпète; mais ils se virent bientôt débusqués de ces tertres : les Scirites et quelques cavaliers y montent et chargent les traîneurs qui rentraient dans la ville. Arrivés près de leurs murs, les Thébains font face; en sorte que les Scirites, à leur tour, quittent les hauteurs, mais sans perdre aucun homme : les Thébains néanmoins, qui les avaient délogés, dressèrent un trophée.

La nuit approchant, Agésilas s'en alla camper à ce lieu même, et le lendemain, reprit le chemin de Thespie. Les peltastes soldés des Thébains le suivaient hardiment, appelant à grands cris Chabrias, qui restait en arrière. Les cavaliers olynthiens, dès lors alliés de Sparte, se retournèrent et repoussèrent ces peltastes vers une montagne, aussi vivement qu'ils en avaient été poursuivis. Ils en tuaient un grand nombre, vu que sur un coteau d'une pente douce il n'est pas difficile à des cavaliers d'atteindre des fantassins.

Agésilas, arrivé à Thespie, y trouva les citoyens divisés. Ceux qui tenaient pour Lacédémone voulaient égorger leurs adversaires, parmi lesquels se trouvait Mellon. Loin de favoriser la

discorde, il les réconcilia, les contraignit de se jurer amitié, puis reprit le chemin du Cithéron à Mégare, d'où il licencia les alliés, et ramena ses troupes à Sparte.

Cependant les Thébains, qui depuis deux ans n'avaient rien recueilli de leurs terres, pressés par la disette, envoyèrent deux galères à Pagase pour acheter du blé jusqu'à la somme de dix talents; mais le Lacédémonien Alcétas, qui gardait Orée, avait appareillé bien secrètement trois galères tandis que l'achat se négociait. Il s'empara, à leur retour, des trirèmes et du blé, fit prisonniers les hommes qui montaient ces trirèmes, au nombre de trois cents pour le moins, et les enferma dans la forteresse qu'il habitait : mais étant descendu pour voir un jeune et bel Oréen, son inséparable ami, les prisonniers, qui remarquèrent sa négligence, se saisirent de la place et soulevèrent la ville; en sorte que les Thébains firent venir aisément leur blé

Au printemps suivant, une maladie retenait Agésilas au lit. Revenu de Thèbes à Mégare avec son armée, il montait, un jour, du temple de Vénus au Prytanée : un vaisseau quelconque se rompit et le sang s'infiltra dans la jambe saine. Cette jambe venant à s'enfler avec des douleurs insupportables, un médecin de Syracuse lui ouvrit, près de la cheville du pied, une veine, d'où le sang se perdait jour et nuit; et quoi que l'on fit, on ne put arrêter l'hémorragie, qui ne cessa qu'à la suite d'un évanouissement. Dans cet état, on le transporta à Lacédémone, où il fut malade le reste de l'été et tout l'hiver.

Au printemps, nouvelle levée contre les Thébains : le commandement en est confié à Cléombrote. Arrivé au mont Cithéron, il envoie ses peltastes s'emparer des hauteurs; mais quelques Thébains et Athéniens, qui les avaient prévenus, les laissèrent monter, et les voyant près d'eux, sortirent d'embuscade, les poursuivirent et en tuèrent près de quarante. Désespérant, d'après cet échec, de franchir les hauteurs, il ramena ses troupes et les licencia.

Mais les alliés s'étant rassemblés à Lacédémone, représentèrent qu'on les ruinait en traînant la guerre en longueur; qu'ils pouvaient équiper une flotte plus puissante que celle des Athéniens, prendre leur ville par famine, et avec cette flotte armée, transporter des troupes qui

harçèleraient les Thébains, ou du côté de la Phocide, s'ils le voulaient, ou du côté de la Creuse. La proposition discutée, on équipe soixante galères sous le commandement de Pollis. Ce que les auteurs de la proposition avaient prévu arriva : Athènes fut bloquée ; car les vaisseaux qui portaient les vivres, parvenus à Gêreste, ne pouvaient plus doubler le cap à cause de la flotte de Sparte, qui se tenait à Égine, à Andros et à Céos. Les Athéniens, voyant leur détresse, mirent eux-mêmes à la voile sous la conduite de Chabrias, qui livra bataille à Pollis et le défit. Ainsi revint l'abondance dans Athènes.

Comme les Lacédémoniens se disposaient à passer en Bœotie, les Thébains prièrent ceux d'Athènes de courir les côtes du Péloponnèse, persuadés qu'en prenant ce parti il serait impossible aux Lacédémoniens de défendre en même temps leur territoire, celui de leurs alliés du Péloponnèse, et de faire passer en Bœotie des forces redoutables.

Les Athéniens, irrités de l'entreprise de Sphodrias, envoyèrent promptement soixante voiles sur les côtes du Péloponnèse ; le commandement en fut déferé à Timothée. Le territoire de Thèbes n'ayant essuyé aucune irruption, ni pendant l'expédition de Cléombrote, ni durant le trajet de Timothée, les Thébains assaillirent vivement plusieurs places voisines qu'ils reprirent. Timothée, de son côté, n'eut qu'à se montrer, et aussitôt il prit Corcyre, sans asservir ni bannir personne, sans rien changer à sa constitution : ce qui lui mérita l'affection des villes maritimes de ce pays-là.

Cependant les Lacédémoniens équipèrent une nouvelle flotte sous le commandement de Nicoloque, homme audacieux, qui n'eut pas plutôt vu l'ennemi que, sans attendre les six vaisseaux d'Ambracie, il livra bataille à Timothée avec cinquante-cinq vaisseaux : celui-ci en avait soixante. La victoire se déclara pour Timothée, qui dressa un trophée à Élyze, où il mit sa flotte à sec pour la radouber. Nicoloque, renforcé des six galères, y fit voile, et voyant que l'ennemi ne sortait pas du port, dressa aussi un trophée dans les îles voisines. Enfin Timothée, ayant augmenté sa flotte de celle de Corcyre, eut plus de soixante-dix voiles : il reprit l'empire de la mer ; mais comme cet armement exigeait de

fortes dépenses, il pria les Athéniens de venir à son secours.

LIVRE VI.

CHAPITRE PREMIER.

Tandis que ces choses se passaient entre Athènes et Lacédémone, les Thébains, après avoir assujéti la Bœotie, marchaient contre la Phocide. Les Phocéens députèrent donc à Sparte, pour déclarer que, faute de secours, ils se verraient forcés de composer avec les Thébains : on leur envoya, par mer, le roi Cléombrote, avec quatre mores et le contingent des alliés.

A peu près dans le même temps, vint aussi de Thessalie à Sparte Polydamas de Pharsale. Estimé dans toute la Thessalie, il jouissait encore, dans sa république, d'une telle réputation d'honneur et de vertu, que les Pharsaliens, déchirés par des factions, lui avaient confié et la garde de leur forteresse et la perception des revenus publics, pour qu'il les employât, selon les lois, aux frais des sacrifices et aux autres besoins de l'état : aussi, de ces deniers Polydamas entretenait la garnison du château et pourvoyait aux autres dépenses, dont il rendait compte tous les ans. Les fonds publics venaient-ils à manquer, il prenait sur les siens, dont il se remboursait quand les recettes devenaient surabondantes. Au reste, il était, selon la coutume des Thessaliens, magnifique et hospitalier. Voici la harangue qu'il prononça dans le conseil de Lacédémone :

« Lacédémoniens, j'appartiens à une famille, de temps immémorial, amie de votre république, et qui vous a rendu d'importans services ; je puis donc recourir à vous dans des circonstances difficiles, et vous avertir des orages qui, de la Thessalie, menaceraient Lacédémone. Jason est assez puissant et célèbre pour que son nom ait frappé vos oreilles. Après avoir conclu une trêve avec moi, il est venu me trouver.

« Polydamas, m'a-t-il dit, je puis conquérir Pharsale ; jugez-en par toi même. Les grandes villes de la Thessalie sont mes alliées ; je me les suis soumises lorsque tu me faisais la guerre de concert avec elles. J'ai, comme tu sais, environ six mille hommes de troupes soldées, supérieurs.

je crois, aux forces de toute autre république : j'en pourrais tirer d'ailleurs un pareil nombre ; mais que m'offrirait cette faible ressource ? des enfans, ou des vieillards que le poids des ans affaiblit. Dans la plupart des cités, peu d'hommes se fortifient le corps par la gymnastique ; au lieu que dans mes troupes, je n'ai point de guerrier qui ne soit capable des mêmes travaux que moi : et Jason lui-même, car, Lacédémoniens, il faut vous dire la vérité, est aussi robuste qu'infatigable ; tous les jours il exerce ses troupes, sans cesse à leur tête, soit dans les exercices soit dans les combats.

« Les soldats qu'il juge mous et faibles sont réformés : il gratifie de double, triple et même quadruple paye, et d'autres présens encore, ceux qu'il voit infatigables et bravant les périls : malades, il les soigne ; morts, il honore leurs cendres : aussi tous les guerriers à sa solde savent-ils qu'avec de la bravoure ils seront comblés de gloire et de biens. Il m'observa, ce que je savais, qu'il avait sous sa domination les Maraces, les Dolopes et Alcétas, chef de l'Épire. Avec ces avantages, ajouta-t-il, me serait-il difficile de vous assujettir ?

« Mais qu'attendez-vous, me dira quelqu'un qui me connaîtrait mal ? pourquoi ne marchez-vous pas sur-le-champ contre les Pharsaliens ? C'est que j'aime mieux les gagner par la douceur, que les réduire par la force. Que la crainte les asservisse, ils me nuiront de tout leur pouvoir ; et moi je n'aurai en vue que leur affaiblissement : au lieu que si je gagne leur bienveillance, nous nous rendrons à l'envi tous les bons offices possibles.

« Je sais, Polydamas, que ta patrie t'investit de sa confiance ; obtiens-moi son affection, et je te constitue le plus puissant des Grecs après moi : apprends sur quoi je fonde ma promesse, et ne te fie point à mes paroles, à moins que ta raison ne t'en démontre la vérité.

Une fois maître de Pharsale et des villes qui en dépendent, n'est-il pas évident que je me verrai bientôt chef de toute la Thessalie, et que j'aurai alors à mes ordres six mille cavaliers, et plus de dix mille hoplites ? Que ces troupes, aussi robustes que braves, soient bien dirigées, les Thessaliens alors ne se laisseront dominer par aucun peuple.

« La Thessalie est un vaste pays ; lorsqu'elle

agit sous un chef unique, tous les peuples circonvoisins lui obéissent ; et comme ils sont presque tous gens de traits, il est probable que nous l'emporterons aussi en peltastes.

« J'ai pour alliés les Bœotiens et tous les peuples en guerre avec Lacédémone : ils seront prêts à me suivre, pourvu que je les affranchisse du joug de cette république. Athènes, je ne l'ignore pas, ferait tout pour contracter alliance avec moi ; mais moi je serais peu jaloux de son amitié, parce qu'à mon avis, nous acquerrons l'empire sur mer plus facilement encore que sur terre.

« Examinez si, sur ce point, je raisonne encore juste. Disposant de la Macédonie, d'où Athènes tire ses bois de construction, il dépend de nous d'équiper beaucoup plus de vaisseaux que cette république. Aurait-elle plus d'hommes pour les monter que nous, qui avons tant et de si habiles esclaves ? Quant à la nourriture des matelots, à qui est-elle plus facile, de nous, à qui un territoire fertile permet de faire des exportations, ou des Athéniens, qui manquent de grains, s'ils n'en achètent ! Nos finances seront plus considérables, parce que nous tirons nos revenus, non de petites îles, mais d'un vaste continent qui nous environne, et dont les peuples paient tribut à la Thessalie, lorsqu'un seul chef la gouverne. Tu ne peux ignorer que ce ne sont pas les revenus des îles, mais ceux du continent, qui rendent si opulent le grand roi : eh bien, la conquête de ses états me coûtera moins encore que celle de la Grèce. Là, tous, à l'exception d'un seul, sont plus façonnés à la servitude qu'aux idées libérales. Qui ne sait qu'avec une poignée d'hommes Cyrus et Agésilas firent trembler ce monarque sur son trône ?

« Je répondis à Jason que ce qu'il disait méritait notre attention, mais surtout que la proposition d'abandonner les Lacédémoniens, amis fidèles, dont nous n'avions pas à nous plaindre, était embarrassante. Il loua ma réponse et me dit que mon caractère lui rendait mon amitié encore plus désirable. Il me permit donc de venir vous parler franchement et vous communiquer son dessein de marcher contre Pharsale, si elle ne se rendait de bonne grâce. Demande du secours aux Lacédémoniens, me disait-il : si tu les détermine à t'envoyer des troupes en état de me résister, le sort des armes décidera entre nous ; mais si tu n'obtiens pas des secours suffisans,

tu serais inexcusable d'exposer une patrie qui t'honore et te comble de biens. Vous connaissez à présent le sujet de mon voyage; je vous dis, Lacédémoniens, ce que j'ai vu moi-même, ce que j'ai entendu dire à Jason; et voici mon sentiment. Si vous envoyez des troupes que les Thessaliens et moi nous jugions en état de tenir tête à notre adversaire, il se verra abandonné de toutes les villes qui redoutent sa grandeur et sa puissance : mais si vous pensez que des néodamodes sous un chef ordinaire suffiraient, je vous conseille de vous tenir en repos. En effet, vous aurez à combattre et des troupes redoutables, et un général qui ne manque ni d'adresse pour tromper son ennemi, ni d'activité pour le prévenir, ni de courage pour le forcer; un général qui sait user de la nuit comme du jour; qui, lorsque le temps presse, fait céder au travail le besoin de manger; qui, enfin, ne prend de repos que lorsqu'il est arrivé à son but et qu'il a terminé ses travaux.

Il inspire à ses soldats les mêmes sentimens : se signalent-ils par une belle action qui leur a bien coûté, il comble leurs vœux; et ils apprennent à son école que le plaisir est enfant du travail. Quant à lui, il est le plus sobre et le plus tempérant des hommes; jamais la volupté ne l'arrêta dans sa marche. Délibérez donc, et dites-moi avec cette loyauté qui vous convient, ce que vous pouvez et voulez m'accorder.»

Ainsi parla Polydamas. Les Lacédémoniens différèrent leur réponse. Après avoir calculé, le lendemain et le surlendemain, ce qu'ils avaient de bataillons au dehors, ce qu'ils oppoisaient de troupes aux trirèmes athéniennes qui infestaient les côtes de Lacédémone, celles enfin qui faisaient la guerre à leurs voisins, ils répondirent que pour le présent ils ne pouvaient lui fournir des secours suffisans, qu'il se retirât chez lui et pourvût le mieux possible à ses intérêts et à ceux de son pays.

Polydamas, après avoir loué leur franchise, s'en revint, pria Jason de ne pas le contraindre à la reddition d'une citadelle qu'il désirait conserver à ceux qui la lui avaient confiée, et lui livra ses enfans en otage, avec promesse d'amener ses concitoyens à une sincère alliance et de le faire proclamer chef de la Thessalie. On se donna parole : la paix fut accordée aux Pharsaliens; et sans réclamation, Jason fut proclamé

chef de la Thessalie. Il commande aussitôt à chaque ville de fournir son contingent de cavaliers et d'hoplites; et bientôt il se vit plus de huit mille chevaux, tant de Thessaliens que d'alliés; les hoplites ne montaient pas à moins de vingt mille. Quant aux peltastes, il pouvait en opposer à tous ses ennemis. Ce serait une longue entreprise de faire le dénombrement des villes thessaliennes. Il ordonna aussi à tous ses voisins de payer le tribut qui se levait sur eux du temps de Scopas. Voilà ce qui se passait dans la Thessalie. Revenons au récit que j'avais interrompu pour parler de Jason.

CHAPITRE II.

Les Lacédémoniens et leurs alliés s'étant rassemblés dans la Phocide, les Thébains se retirèrent dans leur pays, dont ils gardèrent les avenues. Les Athéniens, voyant que tout ce qu'ils faisaient ne servait qu'à l'agrandissement de Thèbes, qui ne contribuait pas à la dépense de l'armement, tandis qu'ils se ruinaient par d'énormes contributions, par les excursions d'Égine, par l'entretien des garnisons, voulurent mettre fin à cette guerre. Ils envoyèrent donc à Sparte des ambassadeurs qui conclurent la paix.

Deux de ces ambassadeurs, d'après un décret du conseil, mirent aussitôt à la voile, pour signifier à Timothée qu'il ramenât sa flotte, puisque la paix était conclue; mais en passant, il rétablit les bannis de Zacynthe dans leur Ile. Ceux de Zacynthe irrités, envoyèrent à Lacédémone pour se plaindre de Timothée. Les Lacédémoniens, se croyant lésés, équipèrent une flotte composée d'environ soixante galères, que fournirent Lacédémone, Corinthe, Leucade, Ambracie, l'Élide, Zacynthe, l'Achaïe, Épidaure, Trézène, Hermione et l'Halie. Mnasippe, chargé du commandement, reçut ordre d'attaquer Corcyre; c'était le principal objet de sa mission sur ces parages. Ils dépêchèrent pareillement en Sicile, pour représenter à Denys qu'il lui importait aussi que Corcyre ne fût pas sous la domination athénienne.

La flotte étant rassemblée, Mnasippe mit à la voile : il avait, sans les troupes qu'il amenait de Sparte, quinze cents hommes soudoyés. Dès qu'il eut pris terre, il se rendit maître de l'Ile,

et ravagea un pays très bien cultivé, bien planté, orné de magnifiques bâtimens et de riches celliers répandus dans les campagnes. Les soldats, le croira-t-on, en vinrent à un tel raffinement de luxe, qu'ils ne voulaient plus boire que des vins parfumés. On fit un grand butin de bétail et d'esclaves.

Mnasippe campa ses troupes de terre sur une colline située aux frontières de l'île, à cinq stades de la ville : par-là il fermait les avenues à ceux qui eussent voulu entrer sur les terres des Corcyréens. Quant à ses vaisseaux, il les posta aux deux côtés de la ville, d'où il pouvait découvrir et éloigner tout ce qui aborderait dans l'île. De plus, quand le mauvais temps ne l'en empêchait pas, il tenait des galères dans le port et assiégeait ainsi la ville. Ceux de Corcyre, qui ne recueillaient rien de leurs terres, parce qu'elles étaient occupées par l'ennemi, et qui, par mer, ne recevaient aucun soulagement, parce qu'une flotte puissante y faisait la loi, se trouvaient dans une grande disette. Ils envoient demander du secours aux Athéniens; ils leur représentent que la perte de Corcyre les privera d'un grand bien et donnera de nouvelles forces à l'ennemi, puisque aucune autre ville après Athènes ne fournissait ni autant de vaisseaux, ni autant d'argent; que de plus Corcyre est avantageusement située par rapport au golfe de Corinthe et aux villes adjacentes à ce golfe; qu'elle peut impunément ravager la Laconie; qu'enfin cettelle domine et le passage de l'Italie et le trajet de Sicile dans le Péloponnèse.

Les Athéniens jugèrent ces observations dignes de la plus haute considération. Ils envoyèrent donc six cents peltastes sous le commandement de Stésiclès, en priant Alcétas de les passer avec lui dans les îles. Ils y abordèrent de nuit et entrèrent dans la place. On décréta ensuite un armement de soixante vaisseaux sous la conduite de Timothée. Comme ce général ne les trouvait pas au port d'Athènes, il vogua vers les îles, pour porter sa flotte au complet, persuadé que ce n'était pas une chose indifférente que d'assaillir imprudemment une flotte bien montée. Les Athéniens estimant, au contraire, qu'il perdait un temps précieux pour la navigation, le destituèrent sans ménagement. Iphicrate, son successeur, était à peine nommé, qu'il compléta sa flotte en diligence, pressa le départ

des triérarques, prit les vaisseaux qui côtoyaient l'Attique, entre autres *le Paralus* et *le Salamiuien*, avec promesse, en cas de succès, d'en renvoyer une bonne partie; de manière qu'il eut une flotte de soixante-dix voiles.

Cependant la famine désolait tellement les Corcyréens, que Mnasippe fit publier par ses hérauts, à cause du grand nombre de transfuges, qu'il les vendrait comme esclaves : comme ils n'en désertaient pas moins, il les maltraita et les renvoya. Les citoyens, de leur côté, fermaient les portes de la ville aux esclaves : il en mourut un grand nombre dans les champs. Mnasippe, jugeant par-là qu'il serait bientôt maître de la place, traita les troupes soudoyées d'une manière toute nouvelle, supprima la paye des uns, différa de deux mois celle des autres, quoiqu'il ne manquât pas de fonds, à ce que l'on disait; car l'expédition étant maritime, la plupart des villes en fournissaient au lieu de combattans.

Les soldats mécontents montaient leur garde avec négligence, se répandaient çà et là : du haut des tours les citoyens s'en aperçurent, et dans une sortie tuèrent quelques hommes et firent des prisonniers. Mnasippe courut aux armes avec tout ce qu'il avait d'hoplites, enjoignant aux lochages et aux taxiarques de suivre avec les troupes soldées. Deux lochages lui répondirent qu'on ne pouvait être obéi quand on ne payait pas : il frappa l'un d'un coup de bâton, l'autre d'un javelot. Alors ils sortent tous du camp avec un découragement et un dépit bien nuisibles au succès du combat. Mnasippe marche en bataille rangée, met les Corcyréens en fuite, les poursuit jusqu'aux portes de la ville. Ceux-ci se voyant près des murs, se retournent, se portent sur des monticules formés par des tombeaux, et lancent des traits. Plusieurs sortirent par d'autres portes et prirent Mnasippe à dos et en flanc. Sa phalange sur huit de hauteur était trop faible; il essaya donc de la renforcer en conversant par les ailes et en arrière : les Corcyréens le voyant exécuter une manœuvre qui ressemblait à une retraite, poursuivirent ses soldats comme fuyards. Ceux-ci ne pouvant achever en ordre le mouvement, prirent la fuite, eux et leurs voisins, parce que Mnasippe, ayant l'ennemi sur les bras, ne le pouvait secourir, et que d'ailleurs le nombre de

ses gens diminuait à toute heure. Enfin les Corcyréens, rassemblant leurs forces, tombèrent tous ensemble sur Mnasippe et les siens, réduits à un petit nombre. Les hoplites, voyant ce qui se passait, sortirent de la ville, fondirent sur lui : dès qu'ils l'eurent tué, ils poursuivirent les troupes consternées. Ils eussent pris le camp et les retranchemens, si à la vue d'un amas de valets, d'esclaves, de marchands, qu'ils prirent pour des auxiliaires, ils ne fussent revenus sur leurs pas. Les Corcyréens dressèrent un trophée et rendirent les morts.

Depuis cette action, les citadins reprirent courage, tandis que les Lacédémoniens étaient dans l'abattement ; car, outre qu'on annonçait l'arrivée d'Iphicrate, les assiégés appareillaient réellement leurs vaisseaux. Le lieutenant de Mnasippe, Hyperménès, ayant donc rassemblé toute sa flotte et fait le tour de la tranchée, chargea d'esclaves et de bagage tous les vaisseaux de transport, et les renvoya, tandis qu'il restait pour garder la tranchée, avec les épibates et les soldats échappés du combat : mais bientôt saisis d'épouvante, ces derniers aussi remontent sur les trirèmes et mettent à la voile, laissant dans le camp quantité de blé, de vin, d'esclaves et de soldats malades, tant ils appréhendaient d'être surpris dans l'île par les Athéniens. Ils se sauvèrent à Leucade.

Cependant Iphicrate s'embarque et vogue en ordre de bataille, se préparant à un combat naval. Il avait ôté les grandes voiles : quant aux petites, il en faisait peu usage, même avec un vent favorable. Il voguait à force de rames, autant pour fortifier les corps de ses matelots que pour rendre ses galères agiles. Souvent, lorsqu'il s'agissait de prendre les repas, les trirèmes partaient de terre et tournaient le cap en conservant leurs rangs ; puis, dirigeant leur proue en sens contraire, couraient à l'envi prendre terre ; car c'était une grande victoire de dîner les premiers, de se procurer les premiers et de l'eau et d'autres choses aussi nécessaires ; de même que c'était un grand sujet de peine pour les derniers venus, d'être mal partagés et contraints de remonter au premier signal. Les premiers faisaient tout à loisir, et les derniers précipitamment. Lorsque Iphicrate prenait ses repas sur une côte ennemie, il posait, comme cela devait être, des corps de garde en divers

endroits, et faisait dresser les mâts des galères, afin que l'on observât. De ces mâts, les sentinelles découvraient souvent plus loin que celles de terre, quelque élevées qu'elles fussent. Souhaitait-il ou prenait-il du repos, il n'allumait point de feu dans le camp, mais en avant du camp, pour voir sans être vu. Dans un beau temps, il faisait voile aussitôt qu'il avait soupé. Avait-on un vent favorable, tout l'équipage reposait, ou chacun à son tour s'il fallait ramer. Le jour, ils marchaient tantôt en front, tantôt à la file. Par là, en même temps qu'ils voguaient, ils entraient bien exercés, bien appareillés, dans une mer qu'ils croyaient sous la domination ennemie. Souvent il dînait et soupaient sur le rivage ennemi ; mais comme il n'y demeurait qu'autant qu'il était nécessaire, il était parti avant qu'on pût l'atteindre, et bientôt il arrivait.

Il reçut la nouvelle de la mort de Mnasippe à Sphagée, sur les côtes de Laconie. Dès qu'il fut dans l'Élide, il passa l'embouchure de l'Alphée, et campa, la nuit, au cap du Poisson. Le lendemain il cingla vers Céphallénie, observant dans son trajet un ordre tel, que rien ne pût lui manquer s'il fallait en venir aux mains. Il ne savait la mort de Mnasippe d'aucun témoin oculaire ; et dans la crainte que cette nouvelle ne fût un stratagème, il se tenait sur ses gardes. Arrivé à Céphallénie, et bien informé, il donna du repos à ses troupes.

Je sais qu'on ne néglige rien de tout cela à la veille d'une bataille ; mais je le loue de ce que, obligé de se rendre en diligence où il s'attendait à combattre l'ennemi, il trouva le moyen d'instruire l'équipage pendant le trajet, sans retarder la marche par ses exercices.

Maître des villes de Céphallénie, il fit voile vers Corcyre. Sur la nouvelle de l'approche de dix trirèmes que Denys envoyait aux Lacédémoniens, il entre lui-même dans l'île et choisit un endroit d'où l'on découvre l'arrivée de la flotte, et d'où les signaux puissent être vus des citadins. Il y posa des sentinelles et convint avec elles du mode d'avertir de l'arrivée de ces trirèmes au port. Il enjoignit à vingt triérarques de le suivre à la voix du héraut, leur déclarant que ceux qui ne suivraient pas mériteraient châtement.

Bientôt le signal de l'approche de l'ennemi est donné, et la voix du héraut entendue : il fal-

lait voir l'empressement général ; il n'y eut aucun , soit des soldats soit des officiers commandés, qui ne se rendit au port en courant. Arrivé où étaient les galères ennemies, le général athénien prit les hommes qui en étaient descendus. Mélanippe de Rhodes avait vu le danger et criait qu'on se retirât en diligence : il recueillit ses gens dans sa galère, prit le large et se sauva, quoique rencontré par Iphicrate. Mais les galères de Syracuse furent prises avec ceux qui les montaient, et remorquées au port de Corcyre après avoir été mises hors de combat. Chacun d'eux fut tenu de payer une somme déterminée. On excepta Cnippe, leur commandant : on le garda pour en tirer une grosse somme, ou pour le vendre ; mais de désespoir, ce général se donna la mort. Les autres prisonniers furent congédiés sur la parole des Corcyréens, qui répondirent de leur rançon.

Tant que la flotte d'Iphicrate occupa ces côtes, les matelots vécurent surtout en cultivant les champs des Corcyréens : pour les peltastes et les hoplites de ces vaisseaux, le général athénien les fit passer en Acarnanie, où il protégea les villes amies qui réclamaient son secours, et fit la guerre à ceux de Thurium, dont la place était forte, et les habitans courageux. Dès qu'il se vit à la tête d'une flotte qui, renforcée des galères de Corcyre, montait à quatre-vingt-dix, il fit d'abord voile vers Céphallénie, d'où il tira de l'argent, partie de bon gré, partie de force. Il se prépara ensuite à ravager le territoire de Lacédémone, à grossir son parti des villes ennemies qui prévendraient le danger, à combattre celles qui résisteraient. Expédition glorieuse où je loue Iphicrate d'avoir demandé qu'on lui associât l'orateur Callistrate, qui était son ami, et Chabrias, général expérimenté ! S'il les croyait prudents et qu'il voulût s'aider de leurs conseils, il agissait sagement : il avait une haute idée de ses forces, si, les croyant ses antagonistes, il se persuadait qu'ils ne lui reprocheraient ni lâcheté ni négligence. Telle fut sa conduite.

CHAPITRE III.

Cependant les Athéniens voyaient d'une part ceux de Platée, amis de leur république, qui chassés de la Boëtie imploraient leur secours,

et d'autre part les Thespiens demandant avec instance qu'on ne les vît pas d'un œil indifférent exilés de leur patrie. Mécontents des Thébains, ils ne jugeaient ni honnête ni utile de leur faire la guerre ; mais quand ils s'aperçurent que ceux-ci persécutaient les Phocéens, leurs anciens amis ; que des villes d'un courage et d'une fidélité reconnus dans la guerre contre le roi de Perse, n'offraient plus que des ruines, ne voulant pas se rendre complices de pareilles violences, ils résolurent de négocier la paix. Ils envoyèrent d'abord des députés aux Thébains, pour les inviter à les suivre à Lacédémone, afin de proposer la paix ; ils firent ensuite partir leurs députés. On avait élu Callias, fils d'Hipponicus, Autoclès, fils de Strombichide ; Démocrate, fils d'Aristophon ; Aristoclès, Céphissodote, Mélanope, Lycanthe.

Ils arrivent à Sparte, où se trouva aussi Callistrate : cet orateur avait promis à Iphicrate, s'il le laissait aller, ou la paix, ou des fonds pour l'entretien de la flotte. Il venait d'Athènes en qualité de négociateur. Dès qu'ils eurent été, en présence des alliés, présentés au conseil, le porte-torche Callias porta la parole. Cet homme, qui n'aimait pas moins à se louer lui-même qu'à être loué, commença en ces termes :

« Lacédémoniens, je ne suis pas, dans ma famille, le premier ami de Sparte ; mon aïeul avait hérité de son père cette amitié, qu'il a transmise à ses enfans : jugez vous-mêmes de la considération dont je jouis dans mon pays. Est-on en guerre, on m'élit général ; désire-t-on la paix, on m'envoie pour la conclure ; deux fois député pour cet objet à Lacédémone, j'ai réussi dans mes deux ambassades à la satisfaction des deux partis : je viens pour la troisième fois parmi vous ; et je crois avec beaucoup plus de raison que je ne serai pas moins heureux.

« Loin que nous différions d'opinions, je vous vois, au contraire, aussi mécontents que nous de la ruine de Thespie et de Platée. Ayant les mêmes sentimens, ne devons-nous pas être amis plutôt qu'ennemis ? Des sages doivent craindre la guerre, même lorsque de grands intérêts les divisent ; mais si nous sommes d'accord, ne serait-il pas étrange que nous ne fissions point la paix ? Je dis plus, nous n'aurions pas dû prendre les armes les uns contre les autres. C'est

Triptolème, un de nos ancêtres, qui a, dit-on, initié aux mystères de Cérès et de Proserpine, Hercule, votre premier auteur, Castor et Pollux, deux de vos héros. C'est au Péloponnèse que Triptolème a offert les premiers dons de Cérès. Était-il donc juste que vous vinsiez ravager les moissons du peuple à qui vous devez vos premières semences ? Et nous, pouvions-nous ne pas souhaiter la plus grande abondance de grains chez un peuple qui les tenait de notre libéralité ? S'il est écrit dans le livre des destins qu'il y ait des guerres parmi les hommes, il faut du moins les commencer tard et les finir le plus tôt possible. »

A Callias succéda Autoclès, orateur véhément : « Lacédémoniens, mon discours, je le sais, ne vous sera pas agréable ; mais je crois que lorsqu'on veut former une paix solide, il importe aux deux partis de s'instruire des causes de rupture. Vous répétez sans cesse que les républiques doivent être autonomes ; et c'est vous qui les premiers apportez le plus d'obstacles à leur liberté : vous imposez à vos alliés, pour première condition, qu'ils vous suivront partout où il vous plaira de les conduire. Est-ce donc là de l'autonomie ? Sans consulter vos alliés, vous faites une déclaration de guerre, et vous décrêtez une conscription ; en sorte que bien souvent des peuples que l'on dit autonomes se voient contraints de marcher contre leurs meilleurs amis.

« De plus, et c'est porter le dernier coup à l'autonomie, vous constituez dans les villes, ici dix, là trente hommes pour les régir ; et peu vous importe qu'ils les gouvernent avec justice, pourvu qu'ils les contiennent par la crainte : on dirait que vous préférez l'administration tyrannique au régime républicain.

« Lorsque le roi de Perse proclamait la liberté des républiques, vous déclariez hautement que les Thébains agiraient contre le vœu du monarque s'ils ne permettaient pas à chaque ville de se gouverner elle-même d'après les lois qui lui plairaient ; et cependant vous avez enlevé la Cadmée, et vous n'avez pas permis aux Thébains eux-mêmes de vivre autonomes. Lorsqu'on désire d'être ami, peut-on réclamer les principes de l'équité et agir soi-même d'après les vues d'une ambition effrénée ? »

Ce discours, suivi d'un silence général, plut

extrêmement à ceux qui n'aimaient pas les Lacédémoniens. Callistrate prit ensuite la parole :

« Lacédémoniens, je ne puis nier que vous et nous n'ayons fait de grandes fautes ; je ne pense cependant pas que des erreurs offrent un obstacle insurmontable à la réconciliation. Je ne connais point d'homme à qui l'on ne puisse reprocher d'avoir failli ; et il me semble que ceux qui ont payé ce tribut à l'humanité n'en deviennent que plus sages, surtout s'ils sont punis comme nous le sommes. Et à vous aussi, quelques actions inconsidérées, telles que la prise de la Cadmée, ne vous ont-elles pas occasioné plus d'un revers ? Vous qui, auparavant, paraissiez jaloux que les villes fussent libres, vous les vîtes toutes passer dans le parti des Thébains opprimés. Instruits par des malheurs inséparables de l'ambition, vous serez donc à l'avenir et plus réservés et meilleurs amis.

« A en croire quelques ennemis de la paix, ce qui nous amène à Lacédémone, ce n'est pas le désir de votre amitié, mais la crainte d'Antalcide revenant chargé de l'or du roi de Perse. Considérez combien cette imputation est frivole. Le roi de Perse veut l'indépendance des villes grecques : pensant et agissant comme ce monarque, qu'aurions-nous à craindre de lui ? n'aimera-t-il pas mieux consolider sa puissance sans qu'il lui en coûte, que prodiguer son or à l'agrandissement de certains peuples ?

« Mais enfin, pourquoi sommes-nous ici ? vous jugerez que ce n'est nullement pour sortir d'embarras, si vous considérez nos forces actuelles, tant sur terre que sur mer. Quel est donc le sujet de notre ambassade ? la conduite peu satisfaisante de quelques alliés envers nous, la déférence trop marquée de quelques autres à vos volontés. Nous vous devons notre salut : en reconnaissance de ce bienfait, il est juste que nous vous fassions part de quelques réflexions solides et utiles. Toutes les villes de la Grèce se partagent entre Athènes et Sparte ; dans chaque ville, les uns sont partisans des Lacédémoniens, les autres des Athéniens : si nous devenons amis, quel adversaire pourrions-nous raisonnablement redouter ? Forts de votre amitié, qui oserait nous molester par terre ? assurés de la nôtre, qui vous inquiéterait par mer ?

« Nous le savons tous, les guerres naissent

parmi les hommes, mais elles ont un terme : nous désirerons enfin la paix si nous la rejetons aujourd'hui. Pourquoi donc attendre, pour la conclusion de cette paix, l'épuisement et des maux insupportables ?

« Je n'approuve ni ces athlètes qui, souvent vainqueurs et couverts de gloire, ne quittent la lice et ne renoncent à leur profession que lorsqu'ils sont vaincus, ni ces joueurs qui doublent leur mise lorsque le sort les trahit ; je vois que la plupart de ces hommes tombent dans une misère affreuse.

« Instruits par leur exemple, ne courons pas les risques de tout gagner ou de tout perdre : tandis que nous avons des forces et que nous sommes heureux, rapprochons-nous, et devenons amis. Ainsi, grâce à une bienveillance réciproque, nous deviendrons plus puissans dans la Grèce que nous ne le fûmes jamais. »

Chacun ayant goûté ces raisons, la paix fut conclue, aux conditions que les Lacédémoniens retireraient des villes leurs harmostes, qu'ils licencieraient leurs armées de terre et de mer, et qu'ils laisseraient aux villes leur indépendance ; que dans le cas de contravention à cet accord, on secourrait, si l'on voulait, les villes opprimées, mais que ceux qui ne voudraient pas marcher, n'y seraient pas contraints par le serment.

Sous ces conditions Lacédémone jura la paix, tant pour elle que pour ses alliés ; les Athéniens et leurs alliés prêtèrent le serment, chacun dans leur ville. Pour les députés thébains, après s'être inscrits au rang des villes assermentées, ils reparurent le lendemain dans le conseil et demandèrent qu'au mot Thébains on substituât celui de Bœotiens ; mais Agésilas répondit qu'il ne changerait rien à un serment consigné dans les registres publics ; que s'ils ne voulaient point être du traité, il effacerait leur nom.

La paix acceptée sans autre réclamation que celle des Thébains, les Athéniens se persuadaient que les Thébains seraient condamnés à payer au dieu de Delphé la dime de leurs biens : les Thébains partirent entièrement découragés.

CHAPITRE IV.

Les Athéniens retirèrent ensuite leurs garnisons des villes, et rappelèrent Iphicrate, après

l'avoir contraint à rendre tout ce qu'il avait pris depuis le traité fait avec Lacédémone. Les Lacédémoniens, de leur côté, rappelèrent leurs harmostes et leurs garnisons, à l'exception de Cléombrote, qui, chargé de l'armée de la Phocide, attendait les ordres du conseil. Prothobus était d'avis qu'on licenciat les troupes conformément au traité ; que l'on invitât les villes à porter au temple d'Apollon ce qu'elles jugeraient à propos ; que dans le cas où quelqu'un mettrait obstacle à la liberté, on assemblât contre lui tous les partisans de l'indépendance ; que c'était, selon lui, le seul moyen de se rendre les dieux propices, et de ne point indisposer les alliés ; mais un mauvais génie entraînait, à ce qu'il paraît, Lacédémone à sa perte. L'assemblée, jugeant que Prothobus rêvait, envoya à Cléombrote ordre de ne pas licencier les troupes, mais de marcher contre les Thébains, s'ils ne laissaient pas aux villes leur autonomie.

Cléombrote apprit que, loin de laisser les villes en liberté, ils ne licencieraient pas même leur armée, dans l'intention de l'attaquer. Il entra donc sur leurs terres, non par la frontière de la Phocide et les défenses dont s'était rendu maître Épaminondas, mais par Thisbé, pays de montagnes, où il n'était pas attendu, et se rendit à Creusis, qu'il prit ainsi que douze trirèmes thébaines ; puis, quittant la mer, il monta à Leuctres, sur les terres de Thespie. Les Thébains, campés vis-à-vis de lui sur une hauteur assez voisine, n'avaient d'autres troupes que celles de la Bœotie. Là ses amis vinrent le trouver, et lui dirent :

« Cléombrote, si tu laisses aller les Thébains sans combat, attends-toi au dernier supplice : on n'oubliera pas que lorsque tu te rendis à Cynocéphale, tu épargnas le territoire des Thébains, et que depuis, dans une autre expédition, tu craignis de les attaquer ; tandis qu'Agésilas ne manqua jamais de fondre sur eux par le mont Cithéron. Si donc ton salut t'est cher, si tu désires revenir dans ta patrie, marche contre les Thébains. » Tel était à peu près le langage des amis de Cléombrote. Il fera voir, disaient ses ennemis, s'il est vraiment porté pour les Thébains, comme on l'affirme.

Cléombrote fut déterminé par ces raisons à présenter la bataille. Les généraux thébains, de leur côté, considéraient que s'ils n'engageaient pas l'action, les villes voisines abandonneraient

leur parti, et qu'ils seraient eux-mêmes assiégés; que le peuple thébain, manquant de subsistances, pourrait bien se révolter; que d'ailleurs beaucoup d'entre eux ayant été déjà bannis, trouveraient plus avantageux de mourir en combattant que d'essayer un second exil. Ils se sentaient encore encouragés par un oracle qui menaçait les Lacédémoniens d'une défaite au lieu même où était situé le tombeau de ces vierges qui s'étaient tuées, disait-on, pour ne pas survivre à l'outrage de quelques Lacédémoniens. Les Thébains ornèrent ce tombeau avant la bataille : on leur annonçait de la ville que tous les temples s'étaient ouverts d'eux-mêmes, que les prêtresses au nom des dieux leur présageaient la victoire. On disait même que les armes d'Hercule ne se trouvaient plus dans son temple, comme si Hercule en eût franchi l'enceinte pour combattre; mais, selon quelques-uns, tout cela n'était qu'un stratagème des chefs.

Quoi qu'il en soit, tout se déclarait contre Sparte, tandis que même la fortune travaillait à la gloire de leurs ennemis; car ce fut après dîner que Cléombrote se décida pour la bataille; et l'on dit que la chaleur du vin et du jour aida beaucoup à prendre cette dernière résolution. Le lendemain, comme on s'armait de part et d'autre et que tout se disposait au combat, sortirent du camp béotien des approvisionneurs, des valets, des gens qui ne voulaient pas combattre. Ils furent investis par les troupes soldées d'Hiéron, par les peltastes phocéens et par les cavaliers de Phlionte et d'Héraclée, qui les chargèrent et les poursuivirent jusqu'au camp des Béotiens, et rendirent ainsi l'armée béotienne beaucoup plus nombreuse qu'auparavant.

La bataille devant se donner dans une plaine, les Lacédémoniens rangèrent leurs cavaliers en avant du front de la phalange. Les Thébains firent de même : leur cavalerie s'était formée dans les guerres d'Orchomène et de Thespie, tandis que celle des Spartiates de ce temps-là était misérable; car c'étaient les riches qui nourrissaient les chevaux; et lorsqu'on décrétait la levée, le guerrier désigné se présentait; il recevait d'eux son cheval et ses armes, et marchait au combat. Les chevaux étaient montés par les hommes les moins vigoureux et les plus lâches. Telle était la cavalerie des deux peuples.

Quant à l'infanterie, les Lacédémoniens en

composaient les énomoties de trois files, ce qui ne donnait pas plus de douze hommes de hauteur; au lieu que celles des Thébains n'étaient pas moins de cinquante rangs : ils considéraient que s'ils enfonçaient le bataillon du roi, le reste serait à leur discrétion.

Dans cette disposition, Cléombrote s'ébranle; avant même que ses troupes se doutassent qu'il les conduisait, la cavalerie s'était mêlée de part et d'autre : bientôt celle des Lacédémoniens avait eu le dessous, et dans la fuite, s'était embarrassée parmi ses hoplites; les Thébains, en la chargeant, augmentèrent ce désordre.

Il paraît cependant que Cléombrote eût les premiers avantages; ce qui le prouve, c'est qu'autrement les siens n'auraient pu l'enlever et le porter vivant hors du champ de bataille.

Le polémarque Dinon, Sphodrias, officier de marque de la tente royale, et son fils Cléonyme, ayant été tués, les cavaliers, les lieutenants du polémarque et autres plièrent, entraînés par la foule des fuyards; l'aile gauche, à la vue de la droite enfoncée, lâchait pied; la mort moissonnait tous les rangs. Quoique vaincus, les Lacédémoniens franchissent le fossé pratiqué sur le front de leur camp, et posent leurs armes à terre au lieu même d'où ils étaient partis pour aller au combat. Le camp était assis sur un terrain qui allait en pente. Quelques Lacédémoniens, ne croyant pas devoir supporter cet échec, disaient qu'il fallait empêcher l'ennemi de dresser un trophée, et tenter d'enlever les morts, non à la faveur d'une trêve, mais les armes à la main.

Cependant les polémarques, voyant sur le champ de bataille près de mille Lacédémoniens et quatre cents Spartiates environ, de sept cents qu'ils étaient; voyant d'ailleurs tous les alliés découragés, quelques-uns même peu affligés de l'événement, rassemblèrent les chefs pour délibérer sur le parti qu'il convenait de prendre. Il fut unanimement décidé qu'on enlèverait les morts à la faveur d'une trêve; un héraut fut envoyé pour la demander. Les Thébains dressèrent un trophée et rendirent les morts.

La nouvelle de la défaite arrive à Lacédémone le dernier jour des Gymnopédies, lorsque le chœur des hommes était déjà sur la scène. Les éphores, quoique affligés, comme cela devait être, ne le congédièrent pas; ils laissèrent, au contraire, achever la célébration des jeux. Ils

donnèrent la liste des morts à ceux qu'elle intéressait, et recommandèrent aux femmes de ne point pousser de cris, mais de supporter leur douleur en silence. Le lendemain, on vit les parents des morts se montrer en public, parés et joyeux, tandis que les proches de ceux qu'on annonçait vivans, et c'était le petit nombre, marchaient tristes et la tête baissée.

Les éphores ordonnèrent ensuite le départ des deux mores restantes; et cette levée atteignit jusqu'à ceux qui avaient quarante ans de service. Ils tirèrent aussi des guerriers de même âge des mores éloignées; car auparavant on avait envoyé en Phocide tout ce qui dépassait de trente-cinq ans l'âge de puberté. On n'excepta pas les citoyens en charge. Comme Agésilas n'était pas encore guéri, son fils Archidamus eut le commandement: les Tégéates se rangèrent volontiers sous ses drapeaux, parce que les partisans de la faction stasippe vivaient encore, et que, dévoués à Sparte, ils jouissaient d'un grand crédit dans leur république. Les Mantinéens, gouvernés aristocratiquement, quittèrent à l'envi leurs bourgades. Les Corinthiens, les Sicyoniens, les Phliasiens, les Achéens en firent autant; d'autres villes encore envoyèrent des troupes. Lacédémone et Corinthe équipèrent des trirèmes pour les transporter, et prièrent même les Sicyoniens d'y contribuer. Archidamus ensuite sacrifia pour le départ.

Les Thébains, de leur côté, aussitôt après la bataille, avaient dépêché vers les Athéniens un courrier couronné; ils l'avaient chargé, en faisant valoir l'importance de la victoire, de demander des secours et de représenter que c'était le moment de venger les outrages qu'ils avaient reçus de Lacédémone. Le sénat se trouvait alors rassemblé dans la citadelle. Dès que les sénateurs eurent reçu la nouvelle, tout le monde s'aperçut qu'elle les affligeait vivement; car on ne fit point au héraut un accueil hospitalier; on ne répondit à sa demande que par le silence.

Le héraut fut ainsi congédié: les Thébains, prévoyant l'issue de cette terrible crise, envoyèrent en diligence solliciter des secours de Jason, leur allié. Aussitôt il équipa des galères, comme pour les secourir par mer; et, prenant avec lui sa cavalerie et son infanterie soudoyées, il traversa les terres des Phocéens, ses impla-

cables ennemis et entra dans la Bœotie par terre. Avant que l'on eût assemblé des forces imposantes, il était déjà loin, montrant par-là que souvent on fait plus par la vitesse que par la force. Lorsqu'il fut arrivé en Bœotie, les Thébains lui dirent que c'était le moment d'attaquer les Lacédémoniens de dessus les hauteurs, tandis qu'ils donneraient de front; Jason les en détourna en leur représentant qu'après d'éclatans exploits, ils ne devaient pas s'exposer à l'alternative d'acquérir de nouveaux lauriers ou de se priver du fruit de leur conquête.

«Ne voyez-vous pas, ajoutait-il, que c'est à votre détréssé que vous devez votre victoire? Croyez donc que si les Lacédémoniens se voient contraints de renoncer à la vie, ils combattront en désespérés. D'ailleurs, nous le voyons, la divinité se plaît à élever les petits et à humilier les grands.»

En parlant ainsi aux Thébains, Jason les dissuadait de courir de nouveaux hasards. Il représentait aux Lacédémoniens quelle différence il y avait entre une armée vaincue et une armée victorieuse. «Voulez-vous, leur disait-il, oublier vos revers, respirez, prenez dans le repos des forces nouvelles et marchez ensuite contre un ennemi maintenant invincible. Sachez que parmi vos alliés il en est qui parlent de contracter alliance avec l'ennemi: à quelque prix que ce soit, négociez donc une trêve. Si j'ouvre cet avis, c'est que je veux votre salut, c'est que je me ressouviens de l'amitié qui unissait mon père à votre république, et que je m'intéresse à vous.»

Ainsi s'exprima Jason: peut-être travaillait-il, en balançant les deux partis, à se rendre nécessaire à tous deux. Après l'avoir entendu, les Lacédémoniens voulurent négocier une trêve. Sur la nouvelle de cette trêve, les polémarques ordonnèrent qu'après souper tous fussent prêts à marcher durant la nuit, pour franchir au point du jour le mont Cithéron. Le soir même après le repas, sans goûter de repos, ils suivirent le chemin de Creusis, se fiant plus à un voyage nocturne qu'à la trêve. Après une marche pénible dans les ténèbres, au milieu des dangers, à travers des chemins difficiles, ils arrivent à Égosthène, ville de Mégare: ce fut là qu'ils rencontrèrent l'armée d'Archidamus, qui venait à leur secours. Ce général, après avoir at-

tendu que tous les alliés fussent arrivés, reprit le chemin de Corinthe, où il les licencia, et ramena ses troupes à Lacédémone.

Cependant Jason, se retirant par la Phocide, s'empara des faubourgs d'Hyampolis, ravagea le territoire, tua beaucoup de monde, mais traversa sans désordre le reste de la Phocide. Arrivé à Héraclée, il la démantela, non dans la crainte qu'on vint l'attaquer par ces passages ouverts, mais parce qu'il craignait qu'en prenant Héraclée, située sur un détroit, on ne lui fermât le passage de la Grèce.

De retour en Thessalie, il jouissait d'une haute considération, parce qu'il venait d'être proclamé légalement chef de la Thessalie, et qu'il entretenait à sa solde quantité de fantassins et de cavaliers, qui devaient à de continuel exercices une supériorité marquée. Ce qui ajoutait à sa grandeur, c'est qu'il comptait beaucoup d'alliés, et qu'on recherchait de jour en jour son alliance. Mais ce qui le plaçait au-dessus de ses contemporains, c'est que tous le respectaient.

A l'approche des jeux pythiques, il ordonne qu'on nourrisse des bœufs, des brebis, des chèvres, des truies, et qu'on s'apprête à des sacrifices. On assure que tout modéré qu'il se montra dans ses ordres, il eut au moins mille bœufs et plus de deux mille pièces d'autre bétail. Il avait proposé même une couronne d'or pour prix de celui qui engraisserait, en l'honneur d'Apollon, le bœuf le plus beau. Il enjoignit aussi aux Thessaliens de se disposer à une expédition à l'époque des jeux pythiques; car il prétendait à la surintendance de la fête et des jeux. Quelles étaient ses vues sur l'argent consacré au dieu, c'est ce que l'on ignore à présent encore. Les Delphiens, dit-on, demandèrent à l'oracle ce qu'il faudrait faire si Jason prenait l'argent du dieu; le dieu répondit que ce serait son affaire. Ce grand personnage, qui roulait dans son esprit de si vastes projets, venait un jour de faire la revue de la cavalerie de Phère; déjà il était assis et répondait aux demandes des particuliers qui l'approchaient, lorsque sept jeunes gens, feignant un différend entre eux, l'abordent et le tuent sur la place. Les gardes accoururent à sa défense et en tuèrent deux, l'un d'un coup de javeline, dans le moment où il frappait encore Jason; on tomba sur l'autre lorsqu'il montait à cheval; il mourut blessé de plusieurs coups; les

autres, s'élançant sur des chevaux qui les attendaient, se sauvèrent et furent accueillis avec honneur dans les villes grecques où ils passaient; ce qui montra combien les Grecs craignaient qu'il ne devint tyran.

Jason eut pour successeurs Polydore et Polyphron, ses frères. Comme ils allaient ensemble à Larisse, Polyphron tua son frère Polydore pendant son sommeil; du moins le bruit en courut, puisque sa mort fut subite et qu'on n'en connut aucune cause plausible. Polyphron usa pendant une année d'une autorité qui approchait de la tyrannie, car il avait tué Polydamas, avec lui huit des principaux citoyens de Pharsale et banni plusieurs habitans de Larisse. Il gouvernait avec ce despotisme, lorsqu'à son tour Alexandre l'assassina sous prétexte de venger Polydore et de renverser la tyrannie.

Alexandre, investi de l'autorité suprême, devint odieux aux Thessaliens et aux Thébains, ennemi des Athéniens, redoutable sur terre et sur mer par ses brigandages: aussi fut-il à son tour massacré par les frères de sa femme, qui dirigeait les coups. Elle leur avait déclaré qu'Alexandre en voulait à leur vie; un jour entier elle les tint cachés dans le palais; Alexandre revient ivre, et s'endort; à la lueur d'une lampe, elle lui ôte son épée: ses frères hésitaient à s'approcher d'Alexandre; elle les menace de l'éveiller s'ils ne consomment le crime. Dès qu'ils furent entrés, elle ferma la porte dont elle tenait le verrou jusqu'à ce que son mari expirât. Au rapport de quelques-uns, la haine de cette femme provenait de ce qu'ayant un jour fait mettre aux fers un beau jeune homme qu'elle aimait, il l'avait tiré de prison et égorgé, indigné qu'elle demandât sa grâce; selon d'autres, n'ayant point d'enfans de cette épouse, il avait envoyé à Thèbes demander en secondes noces la veuve de Jason: c'était là, disait-on, le motif de son crime. Au reste, Tisiphon, l'aîné de ses frères, régnait encore lorsque je composais ce livre.

CHAPITRE V.

Je viens de donner l'histoire de la Thessalie sous Jason, et depuis lui jusqu'au règne de Tisiphon. Maintenant revenons au point d'où je suis parti.

Lorsque Archidamus eut ramené les troupes

qui avaient combattu à Leuctres, les Athéniens, considérant que les Péloponnésiens prétendaient encore à la prééminence, et que Lacédémone n'était pas dans l'état où elle avait réduit Athènes, mandèrent les députés des villes qui voudraient participer à la paix dont le roi de Perse leur avait envoyé les articles. On s'assemble; on arrête, avec ceux qui acceptaient l'association, que l'on prêtera ce serment : « Je jure soumission au traité que nous envoie le grand roi, et aux décrets des Athéniens et des alliés, et je combattrai de tout mon pouvoir quiconque attaquerait les villes assermentées. » Tous approuvèrent le serment : les Éléens seuls prétendirent qu'il ne fallait accorder l'autonomie ni à Margane, ni à Scillonte, ni aux villes de la Triphylie, toutes de leur dépendance. Les Athéniens et autres, après avoir décrété, conformément aux patentes du roi, l'autonomie des grandes et des petites villes indistinctement, envoyèrent des commissaires avec ordre de faire prêter serment aux principaux magistrats de chaque ville : tous le prêtèrent à l'exception des Éléens.

En vertu de ce traité, qui accordait aux Mantinéens une parfaite autonomie, ces derniers se rassemblèrent tous et décrétèrent que l'on rétablirait et fortifierait Mantinée. Les Lacédémoniens, jugeant cette entreprise funeste, si elle se consommait sans leur assentiment, députèrent Agésilas, leur ami de père en fils. Il leur promet, s'ils diffèrent leurs fortifications, d'obtenir qu'elles se fassent avec le consentement de Lacédémone, et sans grande dépense. Sur la réponse qu'on ne pouvait différer, d'après un arrêté pris en commun, Agésilas se retira irrité; mais il crut impossible de faire la guerre à un peuple à qui la paix assurait son indépendance. Cependant quelques villes d'Arcadie envoyèrent travailler aux fortifications, et les Éléens contribuèrent de trois talents à la reconstruction des murs.

Tandis que les Mantinéens s'en occupaient sans relâche, la faction Callibus et Proxène travaillait dans Tégée à la formation d'une diète générale, où l'avis qui dominerait ferait loi pour toute l'Arcadie; au lieu que la faction stasippe voulait qu'on restât dans ses murs en conservant les lois du pays. Mais la première, qui avait eu le dessous au théâtre, croyant devenir supérieure en nombre si le peuple s'assemblait,

prit les armes. A cette vue, les partisans de Stasippe s'armèrent de leur côté et se trouvèrent égaux en nombre. On en vint aux mains : Proxène fut tué avec quelques autres; le reste, mis en déroute, ne fut pas poursuivi, car Stasippe n'était pas d'humeur à répandre le sang de ses concitoyens.

Callibus, retiré sous la protection d'une forteresse voisine de Mantinée, s'aperçut que ses adversaires ne faisaient aucune tentative. Il se tint donc en repos avec ses forces rassemblées, en attendant les secours que depuis long-temps il avait envoyé demander à Mantinée, et fit des propositions de paix à la faction stasippe : mais à l'approche des Mantinéens, ses soldats escadant les murs, les pressèrent d'accourir en diligence, et leur crièrent de se hâter; d'autres leur ouvrirent les portes. Les partisans de Stasippe, voyant ce qui se passait, se sauvèrent par les portes qui conduisaient à Pallance, et arrivèrent au temple d'Artémis avant que d'être atteints par l'ennemi : ils s'y enfermèrent, et se tinrent dans l'inaction. Mais l'ennemi qui les poursuivait, monte sur les toits, qu'il découvre, et lance des tuiles. Réduits aux dernières extrémités, ils prient les assaillans de suspendre leurs coups, et promettent de sortir. Dès que l'on fut maître de leurs personnes, on les enchaîna, on les chargea sur un chariot, on les conduisit à Tégée, où, de concert avec les Mantinéens, on prononça contre eux la peine de mort.

Après l'exécution, huit cents Tégéates de la faction stasippe se réfugièrent à Sparte. Fidèles à leur serment, les Lacédémoniens décrètent qu'on vengera au plus tôt les Tégéates morts ou bannis, et qu'on marchera contre les Mantinéens qui, au mépris des traités, ont fondu armés sur les Tégéates. Les éphores ordonnent une levée : Agésilas est chargé du commandement.

Les Arcadiens se réunirent à Asée; mais comme les Orchoméniens se refusaient à cette confédération à cause de leur haine contre Mantinée, et que d'ailleurs ils avaient reçu, dans leur ville, les troupes étrangères qui s'étaient réfugiées à Corinthe sous le commandement de Poly trope, les Mantinéens gardèrent leurs foyers. Les Héréens et les Lépréates se joignirent à Lacédémone contre Mantinée.

Agésilas, ayant sacrifié sous d'heureux auspices, marcha droit vers l'Arcadie. Arrivé à Eu-

gée, ville frontière, il ne trouva dans les maisons que les vieillards, les femmes, les enfans, parce que tout ce qui se trouvait en état de porter les armes était en Arcadie : loin d'exercer aucune vexation, il leur permit de rester dans leurs habitations, ordonna aux soldats de payer ce dont ils auraient besoin, fit chercher et restituer ce qu'on avait pris en entrant dans la ville, et réparer les brèches les plus considérables en attendant les troupes soldées de Polytrope.

Cependant les Mantinéens marchaient contre ceux d'Orchomène : ils s'étaient trop approchés des murs ; ils perdirent quelques-uns des leurs ; mais lorsqu'ils furent arrivés à Élymie, les hoplites d'Orchomène ayant cessé de les poursuivre, Polytrope les chargea avec furie : ils virent qu'il fallait les repousser ou périr sous une grêle de traits ; ils se retournèrent et en vinrent aux mains. Polytrope périt dans la mêlée ; beaucoup de fuyards eussent eu le même sort, sans la cavalerie phliasiennne, qui, prenant à dos les Mantinéens, fit cesser leur poursuite. Après ce coup de main, les Mantinéens se retirèrent chez eux.

Agésilas, à cette nouvelle, se doutant bien que les troupes soldées d'Orchomène ne le joindraient plus, continua sa route, soupa le premier jour sur le territoire de Tégée, entra le lendemain sur celui de Mantinée, campa au pied des montagnes situées à l'occident de la ville, et se mit à ravager le plat pays et les métairies.

Sur ces entrefaites, les Arcadiens qui s'étaient réunis dans Asée, entrèrent la nuit à Tégée ; et le lendemain, Agésilas vint se camper à vingt stades de Mantinée. Ces Arcadiens, sortis de Tégée avec quantité d'hoplites, approchèrent des montagnes qui séparent les deux villes, dans l'intention de se joindre aux Mantinéens, sans attendre ceux d'Argos, qui ne suivaient pas en masse. Quelques-uns conseillaient à Agésilas de les attaquer avant leur jonction ; mais il craignait que tandis qu'il marcherait contre eux, les Mantinéens ne vinssent le prendre en queue ou en flanc : il trouva plus à propos de les laisser se réunir, pour le combattre, s'ils le voulaient, à force ouverte et d'égal à égal.

Les Arcadiens s'étant réunis à leurs alliés, les peltastes d'Orchomène et les cavaliers phliasiens, qui avaient passé de nuit le long des murs de Mantinée, vinrent à paraitre au point du jour, lorsque Agésilas sacrifiait devant le camp. Aussi-

tôt les soldats de reprendre leurs rangs, et Agésilas de se mettre à leur tête ; mais quand on eut reconnu en eux des amis, et qu'on eut obtenu des auspices favorables, Agésilas se mit en marche après dîner, et le soir, à l'insu de l'ennemi, vint camper à dos et près de Mantinée, dans un fond environné de montagnes.

Le lendemain, comme il sacrifiait encore au point du jour devant le camp, il s'aperçut que des troupes ennemies, sorties de Mantinée, se rassemblaient sur les montagnes, et dans une position qui menaçait son arrière-garde ; il se détermina promptement à faire sa retraite. S'il eût, pour l'exécuter, marché dans l'ordre naturel, l'ennemi pouvait fondre sur ses derrières ; il resta donc dans sa position, et présentant le front à l'ennemi, il ordonna à ceux de la queue de se replier derrière la phalange. Par cette manœuvre, en même temps qu'il retirait ses troupes d'un fond périlleux, il fortifiait sa phalange. Dès qu'elle fut doublée, il marcha dans cet ordre vers la plaine avec ses hoplites, et les rangea sur neuf ou dix de hauteur. Les Mantinéens dès lors ne parurent plus : en effet, ceux d'Élide, qui les accompagnaient dans cette expédition, leur conseillaient de ne point livrer bataille avant l'arrivée des Thébains ; ils compaient sur la jonction prochaine de ces derniers, parce que, disaient-ils, ils leur avaient prêté dix talens pour la campagne.

À cette nouvelle, les Arcadiens s'arrêtèrent à Mantinée, et Agésilas, qui désirait fort ramener ses troupes parce qu'on était au cœur de l'hiver, demeura trois jours assez près de la ville pour ne pas sembler faire retraite par crainte. Le quatrième jour, ayant dîné de grand matin, il en partit, comme pour camper au lieu qu'il avait choisi d'abord lorsqu'il quitta Eugée ; mais comme aucun Arcadien ne se montrait, il s'avança en diligence vers Eugée, quoiqu'il fût déjà fort tard. Il voulait, pour ôter tout soupçon de fuite, déloger ses hoplites avant qu'on vit les feux de l'ennemi ; car c'était en quelque sorte avoir tiré ses concitoyens de leur première stupeur, que d'être entré dans le pays ennemi et l'avoir ravagé sans que personne osât se mesurer avec lui. De retour dans la Laconie, il licencia ses troupes, et renvoya les pièces dans leurs villes.

Après le départ d'Agésilas et le licenciement de ses troupes, les Arcadiens, se trouvant rassem-

blés, marchèrent contre les Héréens, qui avaient refusé leur association, et s'étaient jetés dans l'Arcadie avec les Lacédémoniens. Ils entrèrent donc sur leurs terres, dont ils brûlèrent les maisons et coupèrent les arbres ; mais sur la nouvelle que les Thébains venaient d'arriver au secours de Mantinée, ils quittèrent le territoire d'Hérée pour se joindre à eux.

La jonction faite, les Thébains, qui croyaient avoir assez fait, soit en venant à leur secours, soit en éloignant l'ennemi par leur présence, se disposaient à partir ; mais les Arcadiens, les Argiens et les Éléens leur persuadèrent de marcher droit en Laconie, par la considération de leur nombre et de la valeur thébaine, qu'ils ne manquaient pas d'exalter : en effet, tous les Bœotiens, glorieux de la victoire de Leuctres, s'exerçaient aux armes. Sous leurs étendards marchaient les Phocéens, qu'ils avaient réduits, toutes les villes de l'Eubée, les deux Locrides, les Acarnaniens, les Héracléens et les Maliens. Suivaient pareillement les cavaliers et les pelastes de la Thessalie. Joyeux de tous ces avantages, les Arcadiens et leurs alliés, assurant que Sparte n'était qu'une vaste solitude, suppliaient les Thébains de ne pas s'en retourner qu'ils n'eussent fait une course sur les terres de Lacédémone.

Ceux-ci écoutaient ces propositions séduisantes ; mais ils considéraient que la Laconie était de difficile accès : ils en croyaient les passages faciles bien gardés ; car Ischolaus était à Io dans la Sciritide, avec quatre cents braves tant des nouveaux citoyens que des bannis de Tégée. Il y avait une autre garnison à Leuctres, au-dessus de la Maléatide. Les Thébains considéraient encore que les forces de Lacédémone se rassembleraient promptement, et qu'elle ne combattrait nulle part mieux que dans ses propres foyers : d'après toutes ces considérations, ils n'inclinaient pas fort à marcher contre Lacédémone. Mais des gens arrivés de Caryes disaient qu'elle était dénuée de troupes ; ils s'offraient pour guides et consentaient à être égorgés s'ils en imposaient. Des périèces les appelaient aussi, leur promettant de se révolter s'ils se montraient seulement sur leurs terres, et leur affirmaient que dans le moment même les périèces, mandés par les Spartiates, refusaient de marcher. Les Thébains, instruits de toutes parts de ces diverses

circonstances, se laissèrent enfin persuader. Ils entrèrent par Caryes, et les Arcadiens par Io dans la Sciritide.

On prétend que si Ischolaus se fût avancé jusqu'aux détroits, ils ne les eussent jamais passés ; mais tandis qu'il attendait dans le bourg d'Io un renfort des Iatéens, les Arcadiens gravirent en foule les hauteurs. Tant qu'ils ne l'attaquèrent que de front, il eut l'avantage ; mais les uns l'ayant pris en queue et en flanc, les autres frappant et lançant des traits du haut des maisons, il fut tué ; et tous auraient eu le même sort, si par hasard il ne s'en était sauvé quelques-uns. Après cette victoire, les Arcadiens prirent le chemin de Caryes pour rejoindre les Thébains. Ceux-ci, informés des exploits des Arcadiens, descendirent avec bien plus de hardiesse : ils pillèrent et brûlèrent d'abord Sellasie ; et lorsqu'ils furent dans la plaine, ils campèrent dans un bois consacré à Apollon. Ils en partirent le lendemain, mais sans traverser l'Eurotas à la partie guéable qui conduit à Sparte, parce qu'on découvrirait, dans le temple de Minerve Aléa, des hoplites qui attendaient de pied ferme. Ils laissèrent l'Eurotas à leur droite, et ils saccagèrent et incendièrent les maisons les plus riches.

Les femmes de Sparte qui n'avaient jamais vu l'ennemi, ne pouvaient supporter la fumée des embrasemens ; mais les hommes, qui paraissaient et qui étaient réellement en fort petit nombre dans une ville tout ouverte, occupaient les uns un poste, les autres un autre. Les magistrats jugèrent expédient de déclarer à ceux des hilotes qui voudraient prendre les armes et se placer parmi les combattans, que la liberté serait la récompense de leur bravoure : en un instant plus de six mille s'enrôlèrent. Ces hilotes rangés en bataille donnèrent des craintes ; et de fait ils semblaient très nombreux ; mais quand les Spartiates possédèrent sur leur territoire les troupes soldées d'Orchomène, renforcées par ceux de Corinthe, Épidaure, Pellène et autres villes, alors la vue des nouveaux enrôlés les épouvanta moins.

L'armée ennemie, arrivée à la hauteur d'Amyclès, passa l'Eurotas. Partout où les Thébains campaient, ils jetaient devant les rangs le plus d'arbres qu'ils pouvaient couper et se retranchaient ainsi ; au lieu que les Arcadiens quit-

taient leurs armes et allaient piller les maisons. Trois ou quatre jours après, toute la cavalerie de Thèbes, d'Élis, de la Phocide, de la Thessalie, de la Locride, pénétra jusqu'à l'hippodrome et au temple de Neptune Géolochus. Celle des Lacédémoniens qu'on voyait peu nombreuse, leur faisait face; mais ils avaient placé dans la maison des Tyndarides une embuscade de trois cents jeunes hoplites. Au même instant où ces hoplites sortirent d'embuscade, leur cavalerie s'ébranla: celle de l'ennemi, au lieu de soutenir le choc, plia, et fut suivie par beaucoup de fantassins, qui prirent aussi la fuite. Les Lacédémoniens ayant cessé de poursuivre et voyant les bataillons thébains se rallier, retournèrent dans leur camp. D'après un léger succès, ils commençaient à espérer que l'ennemi renoncerait à son projet d'invasion; mais au lieu de retourner dans ses foyers, il prit le chemin d'Hélos et de Gythium. Il brûla les places ouvertes, et pendant trois jours, assiégea Gythium, arsenal des Lacédémoniens. Quelques périèces avaient pris parti avec lui.

Les Athéniens, instruits de ces mouvemens, étaient en peine du parti qu'ils prendraient à l'égard de Lacédémone; ils convoquèrent l'assemblée d'après un sénatus-consulte. Des députés de Lacédémone et autres alliés qui lui restaient encore fidèles, s'y trouvaient par hasard. Les Lacédémoniens Aracus, Ocyllus, Pharax, Étymoclès, Olonthus, tenant tous à peu près le même langage, disaient que les deux républiques s'étaient toujours prêté mutuel appui dans les grandes circonstances; que Sparte avait affranchi Athènes du joug des tyrans et qu'Athènes avait protégé Sparte assiégée par les Messéniens. Ils représentaient qu'ils avaient prospéré lorsqu'ils agissaient de concert: ils rappelaient que d'un commun effort ils avaient chassé les Perses; qu'à l'instigation de Lacédémone les Grecs avaient élu les Athéniens chefs des armées navales et gardiens du trésor public; de même qu'avec le consentement d'Athènes et sans réclamation, les Lacédémoniens avaient été choisis chefs des armées de terre. « Athéniens, ajouta l'un d'eux, si vous et nous sommes d'accord, c'est à présent que se réalisera l'espoir conçu depuis si long-temps de contraindre les Thébains à payer au dieu de Delphes la dixième partie de leurs biens. »

Loin que ce discours fût accueilli, un bruit sourd se fit entendre. « Voilà, se disait-on, leur langage dans l'adversité; mais dans la prospérité ils nous accablaient. » Ce qui paraissait le plus fort, c'était de les entendre se vanter que les Thébains voulant après leur victoire démanteler Athènes, ils s'y étaient opposés. Au reste, le plus grand nombre s'accordait, fidèle au serment, à voter un secours: ce n'était pas une injustice que vengeaient les Arcadiens et autres; ils punissaient Lacédémone d'avoir secouru les Tégéates injustement opprimés par les Mantiniéens. A ces mots, grand bruit dans l'assemblée. Les uns disaient que ceux-ci avaient justement vengé ceux du parti Proxène, tombés sous les coups de la faction stasippe; les autres, que la guerre contre les Tégéates était injuste.

Au milieu de ce partage d'opinions, Clitèle de Corinthe se leva et parla ainsi: « Athéniens, il s'agit de décider quels sont les agresseurs. Quel reproche peut-on nous adresser, à nous qui depuis la conclusion de la paix n'avons ni pris les armes contre qui que ce soit, ni enlevé les trésors ou ravagé les terres d'autrui? Cependant les Thébains ont fait irruption dans notre pays; ils ont coupé nos arbres, brûlé nos maisons, pillé nos biens, emmené nos troupeaux: si vous ne nous secourez pas contre de si odieux oppresseurs, n'agirez-vous pas contre vos sermens que vous avez eu soin vous-mêmes de nous faire prêter à tous? »

Un murmure favorable accueillit ce discours. Clitèle, s'écriait-on, a parlé sagement. Après lui se leva Proclès de Phlionte:

« Athéniens, vous ne doutez pas, je pense, que Lacédémone une fois abattue, les Thébains ne fondent sur vous, parce qu'ils vous jugent seuls en état de leur disputer l'empire de la Grèce: je crois donc qu'en prenant les armes pour les Lacédémoniens, c'est pour vous que vous combattrez. Les Thébains, devenant les chefs de la Grèce, les Thébains, vos voisins, et malintentionnés à votre égard, se montraient-ils moins redoutables que des adversaires éloignés? Il vous est donc plus avantageux d'armer pour vous-mêmes, lorsque vous avez encore des alliés qui vous soutiennent, que d'être forcés, après avoir perdu ces alliés, de combattre seuls contre Thèbes.

« Craignez-vous que les Lacédémoniens, échap-

pès au péril du moment, ne vous nuisent un jour? Considérez que l'on doit redouter la puissance, non de ceux à qui on fait du bien, mais de ceux à qui on a fait du mal. Considérez encore que les particuliers, ainsi que les états, doivent, lorsqu'ils sont forts, se ménager des ressources qui les aident, au sein de la grandeur, à conserver leurs premiers avantages.

Ce sont les dieux qui vous offrent une occasion d'acquérir des amis éternellement fidèles, si vous les secourez. Votre bienfait aura pour témoins non-seulement les immortels, qui savent tout et qui voient l'avenir comme le présent, mais encore les alliés et les ennemis, les Grecs et les Barbares. Quel peuple, en effet, voit d'un œil indifférent la situation politique de la Grèce? Si donc les Lacédémoniens vous payaient d'ingratitude, qui désormais pourrait les affectionner? Ne doit-on pas s'attendre à trouver des cœurs généreux plutôt que des lâches chez un peuple qui se montra toujours aussi avide de gloire qu'incapable d'une action honteuse?

« Une autre considération encore. Si une nouvelle invasion de Barbares menaçait la Grèce, sur qui pourriez-vous mieux compter que sur les Lacédémoniens? à qui recourriez-vous plus volontiers qu'à ces dignes rivaux, qui aimèrent mieux combattre et mourir aux Thermopyles que de vivre en introduisant un roi barbare dans la Grèce? Puisqu'ils ont signalé leur courage avec vous, puisqu'on doit espérer qu'ils se signaleront encore, n'est-il pas juste que nous les secourions de concert et avec une égale ardeur?

« Vous le devez au généreux attachement des alliés dont s'honore Lacédémone: s'ils lui demeurèrent fidèles dans l'infortune, ne rougirait-ils pas de manquer pour vous de reconnaissance? Si les peuples qui veulent partager les périls avec les Spartiates vous paraissent faibles, réfléchissez qu'en réunissant vos forces aux nôtres, nous ne serons plus dès lors de petites républiques.

« Athéniens, j'ai ouï dire que les peuples opprimés ou menacés de l'oppression trouvaient chez vous assistance et refuge. Ce que m'apprenait la renommée, mes yeux en sont témoins: je vois les Lacédémoniens, cette nation illustre, et leurs fidèles amis implorer votre secours; les Thébains, les Corinthiens eux-mêmes, qui ne purent autrefois persuader aux Lacédémoniens

de vous perdre, je les vois vous prier aujourd'hui de ne pas laisser périr vos sauveurs.

« Jadis vos ancêtres ne permirent pas qu'on laissât sans sépulture les Argiens tués sous les murs de Thèbes: on cite ce fait avec éloge. Ne sera-t-il pas plus glorieux pour vous de ne laisser ni outrager ni détruire les Lacédémoniens encore subsistans? Avoir défendu les Héraclides contre la violence d'Eurysthée, voilà encore un beau trait; mais n'en serait-ce pas un plus beau de sauver, non les premiers auteurs de Sparte, mais Sparte tout entière? Jadis les Lacédémoniens vous sauvèrent par un simple suffrage: ne serait-ce pas la plus belle des actions de les secourir les armes à la main et en bravant les dangers?

« Si nous applaudissons de vous exhorter par nos discours à secourir des braves, ne regardera-t-on pas comme un acte de générosité, que tour à tour amis et ennemis des Lacédémoniens, vous vous ressouveniez moins de leurs injustices que de leurs bienfaits, et que vous leur témoigniez votre reconnaissance non-seulement en votre nom, mais au nom de toute la Grèce, dont ils ont généreusement défendu la cause.»

Les Athéniens délibérèrent, et, sans prêter l'oreille aux réclamations des opposans, il fut décrété qu'on secourrait les Lacédémoniens avec toutes les forces de la république. Iphicrate est élu général. Après les sacrifices accoutumés, il ordonne à ses troupes de souper dans l'Académie, d'où plusieurs partent sans l'attendre. Il se met enfin à la tête de ses guerriers, qui le suivent, croyant qu'on les conduit à de brillans exploits. Arrivé à Corinthe, il y perdit quelques jours, perte de temps qui fut d'abord reprochée. Lorsqu'enfin il en sortit, ses troupes le suivirent avec ardeur; avec la même ardeur elles couraient à l'assaut s'il leur commandait d'attaquer une place. Cependant, parmi les ennemis qui dévastaient la Laconie, ceux de l'Arcadie, d'Argos et d'Élis s'étaient retirés en grand nombre, emportant tout leur butin à la faveur du voisinage. Les Thébains et autres voulaient quitter le territoire, autant parce qu'ils voyaient leurs troupes diminuer chaque jour, que parce que les provisions venaient à manquer: on les avait consommées, ou pillées, ou peu ménagées, ou brûlées; de plus, l'hiver invitait à partir. Dès qu'ils se furent éloignés de Lacédémone, Iphi-

crate aussi ramena les Athéniens, de l'Arcadie à Corinthe.

Je ne blâmerai pas toutes les actions d'Iphicrate; mais je trouve ou téméraire ou inutile ce qu'il fit dans cette expédition; car s'étant campé à Onée pour empêcher la retraite des Bœotiens, il laissa libre le passage de Cenchrée, qui était plus facile; et pour savoir si les Thébains avaient franchi Onée, il envoya toute la cavalerie de Corinthe et d'Athènes à la découverte, quoique peu voient aussi bien que beaucoup d'hommes, et qu'il soit plus facile à un petit nombre qu'à un grand, de trouver un chemin commode et de se retirer en bon ordre. D'ailleurs, envoyer un grand nombre lorsqu'il est trop faible contre l'ennemi, n'est-ce pas une insigne folie? Et en effet, lorsque ces cavaliers d'Iphicrate, qui à cause de leur multitude occupaient un grand espace, étaient forcés de reculer, ils ne rencontraient que des lieux difficiles; en sorte qu'il ne périt pas moins de vingt cavaliers. Les Thébains exécutèrent donc leur retraite sans danger.

LIVRE VII.

CHAPITRE PREMIER.

L'année suivante, les Lacédémoniens et leurs alliés envoyèrent à Athènes des ambassadeurs avec plein pouvoir, pour délibérer sur les moyens d'établir alliance entre Lacédémone et Athènes. Beaucoup d'étrangers et d'Athéniens disaient qu'il fallait une parfaite égalité de droits. Proclès le Phliasien prononça ce discours :

« Athéniens, puisque vous êtes décidés à contracter alliance avec Lacédémone, il me semble qu'on doit prendre des mesures pour que cette alliance obtienne la plus grande durée possible : or le moyen efficace, c'est de la contracter de la manière la plus utile pour les deux peuples ; les autres articles sont à peu près convenus : on n'est plus embarrassé que pour le commandement. Le sénat, par un décret préparatoire, a prononcé qu'on vous donnerait à vous celui de la flotte, aux Lacédémoniens celui des troupes de terre. Je crois que les dieux et la fortune, plutôt que les hommes, vous ont départi chacun votre lot.

« Et d'abord, vous, Athéniens, vous avez la position la plus favorable pour l'empire de la mer; la plupart des républiques qui ne peuvent se passer de cet élément, avoisinent la vôtre et vous sont inférieures en puissance. Ensuite munie d'excellens ports, sans lesquels il est impossible de se procurer des forces navales, Athènes a beaucoup de trirèmes dont elle augmente le nombre de jour en jour, fidèle sur ce point à un ancien usage.

« Outre que vous réunissez dans votre cité tous les arts nécessaires à la navigation, vous surpassez de beaucoup les autres peuples pour la manœuvre des vaisseaux. Grâce à votre commerce sur un élément dont vous tirez presque toute votre subsistance, vous acquérez de l'expérience dans les combats maritimes, en même temps que vos affaires personnelles vous occupent. Ajoutons à cela qu'il n'est jamais sorti tant de trirèmes à la fois que de vos ports, ce qui ne contribue pas peu à l'empire des mers; car on aime à se rassembler sous les étendards du plus puissant. Enfin, les dieux vous ont donné de prospérer dans la partie qu'ils vous assignent. Vous avez livré de grandes et nombreuses batailles; le succès a presque toujours couronné vos efforts; il est donc naturel que les alliés partagent volontiers ce genre de péril.

« Voici de nouvelles preuves que l'empire maritime vous appartient nécessairement. Les Lacédémoniens vous ont fait la guerre pendant plusieurs années : maîtres de votre territoire, ils ne pouvaient encore vous réduire; mais dès que Dieu leur eut accordé des victoires sur mer, vous leur fûtes entièrement assujettis; votre salut dépend donc entièrement de votre marine. Dans cet état de choses, vous conviendrait-il d'abandonner le commandement de la flotte aux Lacédémoniens, qui se reconnaissent moins versés que vous dans les combats maritimes, et qui d'ailleurs ne courent pas les mêmes risques? En perdant une bataille, ils ne perdent que des hommes, au lieu que les Athéniens combattent pour leurs femmes, pour leurs enfans, pour toute la patrie.

« Aux avantages d'Athènes sur l'un des deux élémens, opposons ceux de Lacédémone sur l'autre. Habitant au milieu des terres, quand même elle n'aurait pas la navigation libre, elle serait toujours dans un état de prospérité.

pourvu qu'elle fût maîtresse de la terre ; aussi, dès leur enfance, les Lacédémoniens s'exercent-ils à combattre sur leur élément. C'est un avantage inappréciable d'obéir à ses chefs : ils y excellent sur terre comme vous sur mer. Ils peuvent mettre promptement sur pied de grandes armées, comme vous de grandes flottes ; il est donc naturel que les alliés les suivent avec une pleine confiance. Les dieux les ont rendus triomphans sur terre ainsi que vous sur mer. Ils ont livré de nombreuses batailles ; rarement battus, combien de victoires n'ont-ils pas remportées ?

« On peut se convaincre par les faits, que l'empire de la terre leur appartient aussi nécessairement qu'à vous la domination des mers : vous vous êtes mesurés avec eux pendant plusieurs années ; plus d'une fois maîtres de leurs flottes, vous n'avez pas acquis par-là un moyen de ruiner leur puissance, tandis que la seule bataille de Leuctres a exposé leurs enfans, leurs femmes et toute la patrie. Quelle calamité ne serait-ce donc pas pour eux d'abandonner à d'autres un empire qu'ils exercent avec tant de supériorité.

« Je viens de parler dans le sens du décret préparatoire du sénat, décret avantageux, selon moi, à l'un et à l'autre parti. Puissiez-vous, pour votre bonheur, embrasser l'avis le plus utile à tous ! »

Ainsi parla Proclès ; son discours fut extrêmement goûté des Athéniens et des Lacédémoniens qui étaient présens ; mais l'Athénien Céphiosdote s'avança :

« Athéniens, leur dit-il, vous ne sentez pas qu'on vous trompe ; écoutez moi, je vais en peu de mots vous dévoiler la surprise. Vous commanderez sur mer ; si les Lacédémoniens vous secourent, ils enverront des triérarques, et peut être des soldats ; quant aux matelots, ce seront des hilotes ou des troupes soudoyées. Voilà donc les hommes que vous commanderez. Lorsque les Lacédémoniens vous annonceront une expédition sur terre, vous leur enverrez de chez vous de la cavalerie et des hoplites ; ainsi ils commanderont eux des citoyens, vous des esclaves et des hommes de néant.

« Réponds-moi, Timocrate, député de Lacédémone ; ne disais-tu pas que les Lacédémoniens venaient pour contracter alliance avec nous à

des conditions égales ? — Oui. — Eh bien, quoi de plus conforme à l'égalité, que de commander tour à tour sur terre et sur mer, et de partager les avantages de l'un et de l'autre commandement ? »

Ces réflexions firent changer d'avis aux Athéniens ; ils décrétèrent que, cinq jours de suite, alternativement, Athènes et Sparte commanderaient.

Les deux peuples et leurs alliés s'étant rassemblés à Corinthe, on résolut de garder le passage d'Onée. A l'arrivée des Thébains, on se rangea en divers endroits de la montagne : les Lacédémoniens et les Pelléniens gardaient les endroits faibles. Les Thébains et leurs alliés, qui avaient campé à trente stades de là dans la plaine, marchèrent contre eux dès la nuit, après avoir mesuré le temps nécessaire pour arriver au point du jour ; leur calcul se trouva juste ; ils tombèrent sur les Lacédémoniens et les Pelléniens, comme les gardes de nuit finissaient, et que d'autres se levaient afin de les remplacer. Armés et en bon ordre, ils trouvent et frappent des hommes désarmés et en désordre. Ce qui put échapper, se sauva sur la montagne la plus voisine. Le polémarque lacédémonien pouvait, en prenant autant d'hoplites alliés, autant de peltastes qu'il eût voulu, garder cette montagne ; on lui eût apporté sans risque des vivres de Cenchrée ; mais au lieu de le faire, lorsque ceux de Thèbes étaient incertains s'ils descendraient de la hauteur qui conduisait à Sicyone, ou s'ils feraient une marche rétrograde, il conclut une trêve qu'on jugea plus avantageuse pour eux que pour lui, et se retira avec ses troupes.

Les Thébains descendirent en sûreté ; après leur jonction avec les Arcadiens, les Argiens et les Éléens, ils assiégèrent Sicyone et Pellène, et approchèrent d'Épidaure, dont ils ravagèrent tout le territoire, puis ils partirent en bravant l'ennemi, et lorsqu'ils se virent près de Corinthe, ils coururent aux portes, du côté qui conduit à Phlionte, pour entrer s'ils les trouvaient ouvertes ; mais quelques coureurs qui sortaient de la place, rencontrèrent la troupe choisie de Thèbes, à quatre plèthres des murs, et montant sur les sépulcres et autres éminences, ils accablèrent un grand nombre de Thébains sous une grêle de traits, et poursuivirent le reste trois ou quatre stades. Après cet exploit, les Corinthiens

dressèrent un trophée, et rendirent par accord les morts qu'ils avaient retirés sous leurs murs; ce qui ranima les alliés de Lacédémone. Dans ces entrefaites, arriva de Sicile un renfort de plus de vingt trirèmes, qui portaient des Celtes, des Espagnols, avec environ cinquante cavaliers.

Le lendemain, les Thébains et leurs alliés se rangèrent en bataille, remplirent la plaine jusqu'à la mer et aux tertres voisins de la ville, et ravagèrent tout ce qui pouvait être utile à l'ennemi. La cavalerie d'Athènes et celle de Corinthe n'approchaient pas, à la vue d'une armée forte et nombreuse; mais bientôt les cinquante cavaliers de Denys, se répandant çà et là dans la plaine, coururent à toute bride et firent leur décharge; si l'on fondait sur eux, ils lâchaient pied, puis se retournaient en faisant une décharge nouvelle. Dans ces courses, ils descendaient de cheval et se reposaient. Venait-on les attaquer, ils remontaient avec agilité, et s'éloignaient; quelques imprudens les poursuivaient-ils trop loin de l'armée, ils les pressaient vivement dans la retraite, ils les accablaient de javelots, ils les couvraient de blessures; ils contraignaient toutes les troupes tantôt d'avancer, tantôt de reculer.

Peu de jours après, les Thébains et autres s'en retournèrent chacun dans leurs foyers. Les cavaliers de Denys se jetèrent dans la Sicyonie, vainquirent les Sicyoniens en pleine campagne, et leur tuèrent environ soixante-dix hommes; ils prirent aussi Dères de vive force. Après ces divers exploits, ce renfort, le premier qu'envoyait Denys, fit voile vers Syracuse.

Les Thébains vivaient en bonne intelligence avec les peuples qui avaient abandonné lacédémone; ils jouissaient du commandement qu'on leur avait déferé, lorsque parut sur la scène le Mantinéen Lycomède. Ce personnage d'une haute extraction, riche et d'ailleurs ambitieux, voulut inspirer de la fierté aux Arcadiens; il leur représenta qu'ils étaient, dans le Péloponnèse leur patrie, seuls autochtones; que leur nation, la plus nombreuse de toute la Grèce, possédait les hommes les plus robustes; et pour prouver qu'ils étaient aussi les plus vaillans, il leur rappelait que lorsque les Grecs avaient besoin de troupes auxiliaires, ils ne voulaient en prendre que chez les Arcadiens; que sans eux,

les Lacédémoniens n'eussent jamais osé fondre sur Athènes, ni les Thébains pénétrer dans la Laconie.

« Si donc vous êtes sages, leur dit-il, vous vous épargnerez l'humiliation de marcher sous des chefs étrangers. En suivant les Lacédémoniens, vous avez augmenté la puissance de cette orgueilleuse cité; si aujourd'hui vous suivez trop facilement les Thébains sans exiger qu'ils partagent avec vous le commandement, vous ne tarderez peut-être pas à trouver en eux une autre Lacédémone. »

Ce discours avait exalté l'orgueil des Arcadiens. Lycomède, devenu dès lors leur idole, n'avait plus son égal dans la république. Ils acceptèrent tous les chefs qu'il leur donna. Les événemens favorisèrent encore leur fierté. En effet, ceux d'Argos étant entrés dans la contrée d'Épidaure, s'y étaient trouvés enfermés par les Athéniens, les Corinthiens et les troupes soldées de Chabrias. Les Arcadiens avaient secouru et délivré ces Argiens assiégés, quoiqu'ils eussent pour ennemis et les lieux et les hommes. Une autre fois ils attaquèrent Asine en Laconie, défirent la garnison lacédémonienne, tuèrent Géranor, récemment nommé polémarque, et ravagèrent les faubourgs d'Asine; quelque part qu'ils voulussent conduire leurs troupes, rien ne les arrêtait, ni la nuit ni le mauvais temps, ni la longueur des chemins, ni les obstacles des monts escarpés; ce qui leur donnait une haute idée d'eux-mêmes, et excitait l'envie des alliés, qui ne les affectionnaient plus. D'autre côté, les Éléens demandaient la restitution des villes que Lacédémone leur avait prises; mais loin de tenir compte de leurs allégations, les Arcadiens soutenaient les Triphyliens, parce que ceux-ci se disaient d'Arcadie. Les Éléens en voulaient donc aussi aux Arcadiens.

Tandis que les alliés annonçaient de grandes prétentions chacun de leur côté, survient l'Abydénien Philiscus, envoyé avec quantité d'argent par Ariobarzane; il les convoque d'abord à Delphes avec les Lacédémoniens. Dès qu'ils y furent rassemblés, sans consulter le dieu sur les conditions de paix, ils délibérèrent entre eux. Comme les Thébains ne voulaient pas laisser Messène sous la domination lacédémonienne, Philiscus fit une forte levée pour secourir les Lacédémoniens.

Cependant on annonce à Lacédémone un deuxième renfort de Denys ; si l'on en croyait les Athéniens , il fallait l'envoyer en Thessalie contre les Thébains ; mais les Lacédémoniens obtinrent , dans l'assemblée des alliés , qu'il entrerait en Laconie. Arrivé à Sparte , Archidamus le réunit aux troupes de sa patrie , et se mit en campagne. Il prit Caryes de vive force ; et tout ce qui fut pris vivant fut égorgé. De là il mena son armée droit à Parrhasie , ville d'Arcadie , dont il ravagea le territoire ; mais les Arcadiens et les Argiens survenant , il rétrograda et campa sur les collines voisines de Midée.

Il en était là , lorsque Cissidas , général des troupes de Denys , vint lui dire que le temps de son service était expiré. Aussitôt il reprit la route de Sparte ; comme il s'en retournait , les Messéniens l'ayant coupé dans un détroit , il envoya prier Archidamus de le dégager. Ce général y accourut ; mais parvenu au tournant qui mène à Eutrésie , les Arcadiens et les Argiens entrèrent aussi dans la Laconie , pour lui fermer le chemin de son pays. Lorsqu'il fut descendu dans la plaine où se croisent les chemins d'Eutrésie et de Midée , il rangea ses troupes en bataille.

Il parcourait les rangs , il les animait par ces paroles : « Citoyens , marchons en braves et la tête levée ; laissons à nos enfans notre patrie telle que nos pères nous l'ont transmise ; n'ayons plus à rougir à la vue de nos femmes , de nos enfans , de nos vieillards et des étrangers , qui auparavant contemplaient en nous les plus illustres des Grecs. »

Il dit ; et quoique le ciel fût serein , des éclairs et le tonnerre lui annoncèrent la protection des dieux ; le temple et la statue d'Hercule , dont on le fait descendre , se trouvèrent à sa droite ; ce qui inspira tant d'ardeur et d'audace aux soldats , qu'il était difficile aux chefs de contenir leur impatience. Archidamus les conduisit : le petit nombre des ennemis qui les reçurent à la portée du trait , furent tués ; les autres , mis en déroute , tombèrent sous les coups ou des cavaliers ou des Celtes.

Le combat terminé , il dresse un trophée , et envoie le héraut Démotélès annoncer à Sparte cette victoire bien glorieuse sans doute , puisqu'il était mort tant d'ennemis sans qu'il eût

perdu un seul homme. On dit qu'à cette nouvelle les vieillards et les éphores , à commencer par Agésilas , versèrent tous des larmes ; tant il est vrai que les larmes sont communes à la joie comme à la tristesse. Les Thébains et les Éléens ne se réjouirent pas moins qu'eux de cette défaite , tant l'orgueil des Arcadiens leur était insupportable.

Cependant les Thébains , sans cesse occupés des moyens de s'assurer la prééminence dans la Grèce , pensèrent que s'ils députaient vers le roi de Perse , ils obtiendraient par son entremise la supériorité. Ils rassemblèrent donc leurs alliés , sous prétexte que le Lacédémonien Euthyclès était en Perse. Pélopidas y fut envoyé pour les Thébains , le pancratiaste Antiochus pour les Arcadiens , pour les Éléens Archidamus ; Argius accompagnait ce dernier. Les Athéniens en reçoivent la nouvelle ; ils envoient en leur nom Léon et Timagoras.

Pélopidas obtint un plus favorable accueil du roi de Perse ; il pouvait dire que seuls de tous les Grecs , les Thébains l'avaient secouru à Platée ; que depuis ils n'avaient jamais porté les armes contre lui ; que les Lacédémoniens ne leur avaient fait la guerre que pour avoir refusé de suivre Agésilas en Perse et ne lui avoir pas permis de sacrifier à Diane en Aulide , où Agamemnon avait sacrifié avant de passer en Asie et de prendre Troie. Ce qui contribuait fort à la considération de Pélopidas , c'était , et la victoire récente de ses compatriotes à Leuctres , et la nouvelle publique des ravages qu'ils venaient d'exercer dans la Laconie. Il disait encore que ceux d'Arcadie et d'Argos n'avaient été battus par Lacédémone , que parce que les Thébains étaient absents : tous ces faits étaient appuyés du témoignage de l'Athénien Timagoras , qui fut le mieux reçu après lui. Le roi ayant pressé Pélopidas de marquer quelle faveur il désirait , le général thébain demanda que Messène fût affranchie du joug lacédémonien ; que les Athéniens retirassent leurs galères , ou qu'on leur déclarât la guerre , et que les villes qui refuseraient d'entrer dans la ligue fussent attaquées les premières.

Ces résolutions prises et lues aux députés , Léon dit en présence du roi qui l'entendit : « En vérité , Athéniens , il est temps , ce me semble , que vous cherchiez un autre allié que

le grand roi. » Le greffier interpréta au roi le mot de l'ambassadeur, et lut ensuite cette dernière phrase du décret : « Si les Athéniens connaissent quelque chose de plus juste, qu'ils le fassent proposer par de nouveaux ambassadeurs. » Lorsqu'ils furent de retour chacun dans leur ville, Timagoras fut puni de mort. Léon l'accusait d'avoir refusé de loger avec lui et d'avoir en tout partagé l'opinion de Pélopidas. Parmi les autres ambassadeurs, l'Éléen Archidamus se louait fort du roi, parce qu'il avait donné la préférence à l'Élide sur l'Arcadie ; mais Antiochus, que cette préférence piquait, et qui d'ailleurs n'avait point reçu de présents, ne manqua pas de dire aux dix-mille que le roi avait quantité de pâtisseries, de cuisiniers, d'échansons, d'huissiers, mais qu'en bien cherchant, il n'avait pas vu d'hommes en état de tenir tête aux Grecs. Il ajouta que sa magnificence n'était qu'une vaine montre ; que le platane d'or tant vanté ne donnerait pas de l'ombre à une cigale.

Les Thébains ayant convoqué les députés des villes pour entendre la lettre du roi, et le Persan qui la portait en ayant fait lecture après avoir montré le sceau royal, les Thébains demandèrent que ceux qui voulaient être leurs amis prêtassent à eux et au roi serment de fidélité. Mais les députés des villes répondirent qu'on les avait envoyés pour entendre des propositions et non pour prêter un serment ; que s'ils exigeaient un serment, ils le signifiaient aux différentes villes. L'Arcadien Lycomède ajouta qu'on ne devait pas s'assembler à Thèbes, mais où était le siège de la guerre. Comme les Thébains se récriaient et disaient qu'il corrompait les alliés, il ne voulut pas siéger au conseil ; il se retira avec les députés d'Arcadie. Tous ceux qui étaient rassemblés dans Thèbes ayant refusé le serment, les Thébains députèrent vers les villes, qu'ils pressèrent de se conformer aux ordres du roi ; ils pensaient que chacun en particulier craindrait d'encourir leur haine et celle du monarque persan. Mais les Corinthiens, à qui ils s'adressèrent les premiers, résistèrent et dirent qu'ils n'avaient pas besoin de l'alliance du grand roi ; les autres villes imitèrent cet exemple et répondirent dans le même sens. Ainsi s'évanouit le prétendu empire de Pélopidas et de Thèbes.

D'un autre côté, Épaminondas voulant assujettir les Achéens pour en imposer davantage aux Arcadiens et aux autres alliés, résolut une expédition contre l'Achaïe. Il persuade donc à Pisias, commandant des troupes d'Argos, de s'emparer d'Onée. Celui-ci ayant appris qu'Onée était gardé négligemment par Naoclès, commandant des troupes soldées de Lacédémone, et par l'Athénien Timomachus, se met à la tête de deux mille hoplites munis de vivres pour sept jours, et s'empare, la nuit, des hauteurs au-dessus de Cenchrée. Sur ces entrefaites, les Thébains arrivent, franchissent l'Onée, entrent dans l'Achaïe avec tous leurs alliés.

Épaminondas, qui les commandait, vaincu par les instances des grands qui se rendirent à sa discrétion, obtint qu'il n'y eût ni exil des principaux citoyens, ni changement de gouvernement, se contenta de les faire jurer qu'ils seraient alliés fidèles des Thébains, et qu'ils les suivraient partout, puis s'en revint à Thèbes. Mais les Arcadiens et ceux de leur parti accusant de soutenir, à son départ d'Achaïe, les intérêts de Sparte, les Thébains prirent le parti d'envoyer dans les villes achéennes, des harmostes qui, chassant, à l'aide du peuple, les principaux citoyens, établirent la démocratie. Cependant les bannis, se ralliant en grand nombre, s'emparèrent de toutes les villes l'une après l'autre ; et rentrés dans leur patrie, loin d'y rester neutres, prirent ouvertement le parti de Lacédémone, en sorte que les Arcadiens se trouvèrent pressés par les Achéens d'un côté, et de l'autre par les Lacédémoniens.

Sicyone jusqu'alors s'était gouvernée selon les lois des Achéens ; mais Euphron, qui, grâce aux Lacédémoniens, tenait le premier rang dans la ville, voulant conserver le même crédit chez leurs adversaires, fit entendre à ceux d'Argos et d'Arcadie, qu'en abandonnant entièrement Sicyone aux mains des plus riches, cette ville ne manquerait pas, à la première occasion, de reprendre le parti de Lacédémone : « Mais, dit-il, si on y établit le gouvernement démocratique, sachez qu'elle vous restera fidèle. Secondez-moi donc ; je convoquerai le peuple, vous recevrez de moi une preuve de zèle, et je maintiendrai cette cité dans votre alliance. Ce qui me détermine à cette démarche, c'est que depuis long-temps je suis autant que vous fatigué de l'orgueil de La-

céédémone, heureux de secouer enfin le joug de la servitude.»

Ces propositions séduisantes amènent les Argiens et les Arcadiens à Sicyone, où, en leur présence, Euphron convoque le peuple pour y établir un gouvernement fondé sur l'égalité. Dès qu'ils furent rassemblés, il leur demanda de choisir des gouverneurs à leur gré. Euphron lui-même, Hippodamus, Cléandre, Acrisius et Lysandre, furent nommés. Il destitua ensuite Lysimène, commandant des troupes soldées, pour mettre à leur tête son fils Adéas. Bientôt ses largesses lui attachèrent une partie de ces troupes soldées; il en gagna d'autres encore avec les derniers publics et sacrés qu'il n'épargnait pas.

Il confisquait le bien de ceux qu'il bannissait pour leur attachement à Lacédémone. De ses collègues, il tuait ceux-ci, exilait ceux-là; en sorte que devenu maître absolu, il affectait ouvertement la tyrannie. Pour obtenir l'aveu des alliés, l'or était semé; il se faisait un plaisir de les accompagner dans leurs expéditions avec ses troupes soldées.

CHAPITRE II.

Les affaires en étaient là : les Argiens circovallaient Tricrane, forteresse située dans la Phliasie, au-dessus du temple de Junon; les Sicyoniens fortifiaient Thyamie, sur les frontières de la Phliasie. Les Phliontins réduits par-là aux dernières extrémités, n'en persévérèrent pas moins dans leur alliance avec Lacédémone.

Que tous les historiens célèbrent les exploits des républiques du premier ordre; pour moi je juge plus intéressant encore de produire au grand jour les actions mémorables d'une petite cité.

Les Phlasiens avaient fait alliance avec Lacédémone, dans les temps où cette illustre république était parvenue à son plus haut point de grandeur. Malgré ses revers à la bataille de Leuctres, au moment où beaucoup de périèces l'abandonnaient, où tous les hilotes et presque tous les alliés se révoltaient, où tous les Grecs, pour ainsi dire, se soulevaient contre elle, ils lui restèrent fidèles; ils la secoururent, quoique assaillis par les peuples les plus puissans du Péloponnèse, les Argiens et les Arcadiens. Ils avaient uni leurs armes à ceux de Corinthe,

d'Épidaure, de Trézène, d'Hermione, de l'Halic, de la Sicyonie et de Pellène. Arrivés près de la rivière de Lerne, le sort voulut qu'ils fissent les derniers le trajet qui conduit à Prasies; mais loin de rebrousser chemin, lors même que le chef des troupes soldées les eut abandonnés, emmenant avec lui les guerriers qui venaient de faire le trajet avant eux, ils louèrent un guide de Prasies; et quoique les ennemis fussent près d'Amicyles, ils pénétrèrent à Sparte comme ils purent : aussi, entre autres honneurs, Lacédémone leur envoya-t-elle un bœuf en signe d'hospitalité.

Lorsque les ennemis eurent évacué la Laconie, les Argiens irrités de la fidélité des Phliontins pour Lacédémone, se jetèrent en masse sur les terres de Phlonte : ils les ravagèrent, mais sans réduire les habitans; et comme ils se retiraient après avoir commis tous les désordres possibles, les cavaliers de Phlonte les poursuivirent, et quoique seulement au nombre de soixante, ils mirent en déroute la cavalerie argienne et quelques cohortes qui protégeaient son arrière-garde. Ils tuèrent peu de monde; mais ils dressèrent un trophée à la vue des Argiens, comme s'ils les avaient entièrement défaits.

Les Lacédémoniens et leurs alliés défendant de nouveau le passage d'Onée, les Thébains s'étaient avancés pour le franchir. Comme ceux de l'Élide et de l'Arcadie traversaient Némée, pour se joindre aux Thébains, les bannis de Phlonte leur dirent que s'ils voulaient seulement se montrer, ils prendraient Phlonte.

La proposition fut acceptée; et la même nuit, les bannis, suivis de six cents hommes ou environ, viennent se placer sous les murs de la citadelle avec des échelles. Du haut de Tricrane, des sentinelles ayant averti, par un signal, d'une prétendue arrivée d'ennemis, Phlonte se préparait à les recevoir, lorsque des traitres font signe à ceux qui étaient embusqués de monter : ils montent, prennent les armes qu'ils trouvent sur le rempart, poursuivent les dix sentinelles de jour (chaque cinquantaine en avait fourni une), tuent l'une d'elles qui dormait, et une autre encore qui fuyait vers le temple de Junon. Bientôt toute la garnison fuit et s'élance du haut des murs qui donnaient du côté de la ville : il fut clair alors que les assaillans étaient maîtres de la forteresse.

Aux cris qui parvinrent jusque dans la ville, les habitans accoururent. Les ennemis sortirent de la forteresse et combattirent sous les portes qui conduisaient à la ville, puis se voyant assiégés, se retirèrent dans la citadelle : les hoplites y entrèrent pêle-mêle avec eux ; en sorte que l'esplanade se trouva aussitôt déserte. L'ennemi monta sur les remparts et sur les tours, d'où il faisait pleuvoir une grêle de traits sur les habitans : ceux-ci se défendaient d'en bas et combattaient au pied des rampes.

Bientôt des citoyens de Phlionte s'emparent de tours à droite, à gauche, et s'avancent tous ensemble et en désespérés contre l'ennemi qui venait de monter, le chargent, le pressent, le renferment dans un petit espace.

Pendant ce temps-là, ceux de l'Arcadie et de l'Argolide environnèrent la ville et profitèrent d'une partie plus élevée de l'enceinte pour faire une brèche au mur de la citadelle.

Les habitans combattaient à la fois et contre ceux qui occupaient déjà les murs de la citadelle, et contre les assaillans qui escaladaient l'enceinte même de la ville, et qui étaient encore sur les échelles. D'autres se trouvant aux prises avec ceux qui venaient de monter sur les tours, les embrasèrent avec le feu qu'ils trouvèrent dans les tentes : ils avaient apporté des gerbes moissonnées dans la citadelle même. Aussitôt les uns se précipitent des tours, dans la crainte des flammes ; les autres, atteints par les Phliontins, tombent au pied des murailles.

Dès qu'une fois ils eurent commencé à plier, toute la forteresse se trouva en un instant vide d'ennemis. La cavalerie alors accourut au galop : à son aspect les ennemis se retirèrent, abandonnant les échelles, les morts et les blessés, et perdirent, soit en combattant dans la citadelle, soit au dehors, au moins quatre-vingts hommes. Aussitôt s'offrit un touchant spectacle ; il fallait voir les hommes s'embrasser, se féliciter de leur délivrance, les femmes leur apporter des rafraichissemens et pleurer de joie. La douleur et la joie se peignaient sur tous les visages.

L'année suivante, tous les Argiens et les Arcadiens entrèrent encore dans Phlionte : leur acharnement contre les Phliontins provenait de la haine qu'ils leur portaient, et de l'espérance de prendre par famine une ville qu'ils tenaient bloquée. Mais dans cette nouvelle ac-

tron, la cavalerie phliasienne et la troupe d'élite, soutenues de cavaliers athéniens, ayant avec beaucoup d'avantage fondu sur eux au passage de l'Asope, les tinrent serrés le reste du jour sous les montagnes : on eût dit qu'elles veillaient pour préserver de ravage les moissons amies.

Une autre fois, l'harmoste thébain qui commandait à Sicyone, vint les attaquer avec les soldats de la garnison thébaine : il était secondé de ceux de Sicyone et de Pellène, qui dès lors suivaient les Thébains. Euphron s'était rendu à cette expédition, avec ses deux mille hommes environ de troupes soudoyées. Une partie descendit par Tricrane vers le temple de Junon, comme pour ravager la plaine : on laissa ceux de Pellène et de Sicyone sur les hauteurs, et dans la direction de Corinthe, de peur que les Phlasiens gravissant et tournant par ce côté, ne parvinssent à dominer au-dessus du temple. Les habitans de Phlionte voyant l'ennemi s'élançer dans la plaine, cœurent et les repoussent avec leur cavalerie et leur troupe d'élite. La plus grande partie du jour se passa en escarmouches, Euphron poursuivant les Phlasiens jusqu'aux lieux praticables pour la cavalerie, et ceux-ci à leur tour poursuivant Euphron jusqu'au temple.

Pour se retirer entièrement, les ennemis tournèrent Tricrane, parce qu'un ravin profond, qui se trouvait devant cette place, les empêchait de rejoindre Pellène par un plus court chemin. Les Phlasiens les ayant suivis sur les hauteurs, se détournèrent tout à coup, et longèrent les murs afin d'aller à la rencontre des Pelléniens et de quelques autres de leurs alliés. Les Thébains s'apercevant du mouvement des Phlasiens, se hâtent de les prévenir, pour secourir les Pelléniens ; mais les cavaliers de Phlionte, qui avaient pris le devant, fondirent sur les Pelléniens, reculèrent au premier choc, donnèrent une seconde fois et les rompirent à l'aide de l'infanterie qui venait de les renforcer. Des Sicyoniens et quantité de braves Pelléniens périrent dans la déroute.

Après ces exploits, les Phlasiens dressèrent un brillant trophée, et chantèrent l'hymne de la victoire. Les Thébains et Euphron se tenaient tranquilles spectateurs du triomphe : on les eût dits accourus pour le contempler. Ensuite on se retira de part et d'autre.

Voici encore une belle action de la part des Phliasiens. Ils firent prisonnier le Pellénien Proxène, et le congédièrent sans rançon, quoique réduits à une disette extrême. Comment n'appellerait-on pas vaillans et magnanimes des hommes qui se distinguent par de pareils traits?

On connaît d'ailleurs leur constante fidélité envers leurs amis. Comme ils ne recueillaient rien de leurs terres, ils vivaient en partie de leurs courses sur l'ennemi, en partie de vivres qu'ils achetaient à Corinthe : c'était à travers les dangers qu'ils y allaient, ne se procurant pas facilement des fonds, trouvant à peine et des hommes qui se chargeassent du transport des provisions, et des cautions pour les bêtes de somme. Dans leur extrême disette, ils obtiennent de Charès qu'il escortera le convoi. (Lorsqu'ils furent de retour à Phlionte, ils le prièrent d'envoyer à Pellène les bouches inutiles, ce qui s'exécuta.)

Après qu'ils eurent fait les acquisitions et chargé les bêtes de somme, ils s'en retournèrent de nuit : ils n'ignoraient pas qu'on leur dresserait une embuscade, mais ils trouvaient plus dur de manquer du nécessaire que de se battre. Les Phliasiens marchaient accompagnés de Charès : l'ennemi s'offre à leur rencontre; ils s'animent réciproquement; à grands cris ils appellent Charès; ils chargent avec tant de fureur qu'ils remportent la victoire, chassent l'ennemi du passage, et rentrent sains et saufs dans Phlionte avec leurs provisions. Comme ils avaient veillé toute la nuit, ils dormirent bien avant dans le jour. Dès que Charès fut levé, les cavaliers et les principaux guerriers l'abordèrent.

« Charès, lui dirent-ils, vous pouvez aujourd'hui faire une belle action. Les Sicyoniens construisent un fort sur nos frontières, avec plus d'ouvriers que de soldats : nous marcherons les premiers avec la cavalerie et l'élite de l'infanterie. S'il vous plaît de nous suivre avec vos troupes soldées, peut-être ne trouverez-vous rien à faire : ainsi qu'à Pellène, vous n'aurez qu'à paraître, et l'ennemi fuira. Si vous entrevoyez des difficultés, consultez les dieux, offrez un sacrifice : nous croyons qu'ils vous porteront à l'entreprise encore plus que nous-mêmes. Au reste, soyez en persuadé, Charès, si vous réussissez, vous aurez tenu en respect vos adversaires, et sauvé une ville amie : illustré parmi

vos compatriotes, votre nom deviendra célèbre chez les ennemis et chez les alliés. »

Charès se laisse persuader, et sacrifie. Les cavaliers phliasiens endossent la cuirasse et brandent leurs chevaux; les hoplites se fournissent de ce qui est nécessaire à une infanterie. Comme ils se rendaient tout équipés au lieu où sacrifiait Charès, ils rencontrèrent ce général et son devin, qui leur annoncèrent que les présages étaient favorables. « Attendez, leur dirent-ils, nous partons avec vous. »

On sonne la marche; les troupes soldées s'élancent transportées d'une divine ardeur. Charès était devancé par les cavaliers et les fantassins de Phlionte, qui d'abord marchèrent vite, et doublèrent ensuite le pas. Les cavaliers allaient à toute bride; les fantassins couraient de toutes leurs forces, autant qu'ils le pouvaient sans rompre les rangs; Charès les suivait en diligence. Le soleil alors approchait de son couchant. On surprend l'ennemi sur les murs; les uns se lavaient, les autres apprêtaient le souper, ceux-ci pétrissaient le pain, ceux-là préparaient leur couche. A la vue de cette irruption soudaine, ils furent épouvantés, laissant tout cet apprêt à nos braves, qui firent double chère et de ce qu'ils trouvèrent et de ce qu'ils avaient apporté. Après avoir fait des libations en action de grâces, et chanté un pæan, ils posèrent des gardes et s'endormirent. Cependant un courrier était venu de nuit informer les Corinthiens de l'affaire de Thyamie : aussitôt ils avaient recueilli à son de trompe et avec un empressement amical tous les chariots et les bêtes de somme pour transporter les blés à Phlionte; et tant qu'avait duré l'investissement, il s'était fait chaque jour de semblables convois.

CHAPITRE III.

Voilà ce que j'avais à dire des Phliasiens, de leur loyauté envers un peuple ami, et de leur persévérante fidélité au sein même de la disette.

Environ dans le même temps, Énée de Stymphale, chef de l'Arcadie, ne pouvant souffrir ce qui se faisait à Sicyone, monta avec ses troupes à la citadelle, et rassemblant les principaux de la ville, rappela ceux qu'on avait bannis sans décret.

Euphron, épouvanté, descend au port de Si-

cyone, fait venir Pasimèle de Corinthe, et par son entremise livre le port aux Lacédémoniens. Il revenait à leur alliance dans laquelle, disait-il avec une ridicule jactance, il persévérerait constamment; lorsqu'on délibérait dans Sicyone si on quitterait leur parti, il avait, avec un petit nombre, rejeté cette lâche proposition; c'était pour punir des traîtres qu'il avait établi la démocratie. «Maintenant, dit-il, c'est par moi que sont bannis tous ceux qui vous ont abandonnés; s'il eût été en mon pouvoir, la ville se serait rendue avec moi à votre discrétion; aujourd'hui je vous livre le port dont je me suis emparé.» Il fut entendu de beaucoup de personnes; mais qui persuada-t-il? je l'ignore. Puisque j'ai entamé l'histoire d'Euphron, je vais la raconter en entier.

Comme la division régnait à Scyone entre le peuple et les grands, Euphron lève dans Athènes des troupes soldées, revient, et, secondé du parti démocratique, s'empare de la ville; cependant la citadelle était au pouvoir d'un harmoste thébain. Voyant bien qu'il ne serait pas maître absolu tant que les Thébains auraient la citadelle, Euphron ramasse de l'argent et se transporte à Thèbes, dans l'espoir que ses largesses persuaderaient aux Thébains d'exiler les grands, et de le rétablir dans sa première autorité. Mais les premiers bannis, instruits de son voyage et de son projet, vont aussi à Thèbes pour le traverser. Ils voient qu'il a gagné la faveur des magistrats; la crainte qu'il ne les fasse entrer dans ses vues les rend supérieurs à tout danger; ils l'égorgeant dans la citadelle, sous les yeux des magistrats et du sénat assemblé. Les magistrats firent comparaître devant le sénat les meurtriers, et parlèrent en ces termes :

«Citoyens, nous vous dénonçons ces meurtriers comme dignes de mort. Les sages ne commettent ni injustice ni impiété; les méchants qui s'en rendent coupables, tâchent du moins de rester ignorés; ceux-ci surpassant en audace, en scélératesse les plus pervers des mortels, ont cherché les regards de vos magistrats, la présence de juges arbitres souverains de la vie et de la mort, pour assassiner un des principaux Sicyoniens. S'ils ne subissent pas le dernier supplice, qui viendra parmi nous avec confiance? qui osera désormais communiquer avec nous. s'il est permis au premier venu de

tuer un homme avant qu'il ait exposé le sujet qui l'amène? Nous vous dénonçons donc ces meurtriers comme des impies, des ennemis des lois, dont l'audace a bravé la république : vous avez entendu; infligez-leur la peine qu'ils vous paraissent mériter.»

Ainsi parlèrent les magistrats. Tous les meurtriers nièrent le fait, à l'exception d'un seul, qui entreprit de se justifier :

«Thébains, leur dit-il, il est impossible qu'un homme vous brave lorsqu'il vous sait maîtres absolus de ses jours. Dans quelle confiance ai-je tué ici Euphron? c'est parce que ce meurtre me semblait juste, et que je pensais qu'il aurait votre approbation. Archias et Hypate étaient aussi coupables qu'Euphron : vous les avez fait mourir sur-le-champ, et sans forme de procès, persuadés que des impies et des traîtres reconnus, que des usurpateurs de la puissance souveraine, sont déjà condamnés à mort par la voix publique. Euphron ne réunissait-il pas tous ces titres odieux? n'a-t-il pas dépouillé les temples des offrandes d'or et d'argent qui les décoraient? est-il un traître plus insigne que l'homme qui, dévoué aux Lacédémoniens, les abandonne pour vous; qui ensuite, après vous avoir donné sa foi, vous trahit vous-mêmes et livre le port à vos adversaires? Est-il une tyrannie plus marquée que d'avoir accordé à des esclaves la liberté, et même le droit de citoyen; que d'avoir exilé, dépouillé, tué, non des pervers, mais ceux dont la vue l'offensait? et n'étaient-ce pas toujours les meilleurs citoyens?

«Rentré dans sa ville avec le secours des Athéniens, vos ennemis mortels, il attaque à main armée votre harmoste; ne pouvant le chasser de la citadelle, il recueille de l'or et se transporte ici. S'il eût pris ouvertement les armes contre vous, vous me sauriez gré de l'avoir immolé; je l'ai puni d'avoir apporté de l'or pour vous corrompre, pour vous engager à lui rendre toute autorité: pourriez-vous donc me condamner justement à mort? Ceux que l'on contraint par la force des armes éprouvent une violence; mais du moins ne les voit-on pas chargés d'un crime. Quant à ceux que l'on corrompt par argent, on leur nuit en même temps qu'on les couvre d'opprobre.

«Si Euphron eût été mon ennemi et votre ami, je l'avoue, j'aurais eu tort de le tuer; mais

un homme qui vous a trahis était-il plus mon ennemi que le vôtre? Il est venu ici, dira quel-qu'un, sur la foi publique. Comment, si on l'eût tué hors de votre ville on mériterait des louanges, et parce qu'à ses anciens crimes il venait en ajouter de nouveaux on prétendra qu'il n'a pas été tué justement! Mais est-il chez les Grecs des traités qui favorisent les traîtres, les tyrans, les déserteurs? Avez-vous donc oublié le décret qui porte qu'on pourra saisir les bannis dans toutes les villes alliées? Or, celui qui, étant banni, est revenu sans un décret de la confédération, peut-on le dire injustement tué? Oui, Thébains, si vous me faites mourir, vous vengerez la mort de votre plus grand ennemi; si vous me renvoyez absous, vous vengerez vos propres injures et celles de tous vos alliés.»

Les Thébains, d'après ce discours, prononcèrent qu'Euphron avait subi un juste châtiement; mais ses concitoyens le jugeant homme de bien, remportèrent son corps et lui donnèrent sépulture dans la place publique : ils le révèrent comme le protecteur de leur ville. C'est ainsi que, pour l'ordinaire, nous estimons gens de bien ceux qui ont droit à notre reconnaissance. Voilà l'histoire d'Euphron; je reviens à mon sujet.

CHAPITRE IV.

Les Phliasiens circonvallaient encore Thyamie en présence de Charès, lorsque les bannis de Sicyone s'emparèrent d'Orope. Les Athéniens ayant conduit toutes leurs troupes au secours d'Orope, et rappelé Charès, les Sicyoniens reprirent leur port avec l'aide des Arcadiens. Quant aux Athéniens, se voyant abandonnés de tous leurs alliés, ils se retirèrent et confièrent Orope à la foi des Thébains, jusqu'à ce qu'on eût prononcé sur le différend.

Lycomède, observant qu'Athènes se plaignait des charges qu'elle supportait pour la cause des alliés, sans être payée d'un juste retour, détermina les dix mille députés à faire alliance avec cette république. D'abord quelques Athéniens témoignaient de la répugnance, étant amis de Lacédémone, à s'allier avec ses adversaires; mais après avoir bien réfléchi, ils trouvèrent qu'il n'importait pas moins aux Lacédémoniens qu'à eux-mêmes, que les Arcadiens sussent se passer des Thébains, et finirent par

accepter cette alliance. Lycomède, qui l'avait négociée, se retirant d'Athènes, mourut par un étrange accident. En effet, après avoir choisi entre beaucoup de vaisseaux, après être convenu avec le pilote de le transporter où il voudrait, il s'était décidé pour le lieu où s'étaient retirés les bannis : sa mort n'empêcha pas l'entière exécution du traité.

Démotion déclara dans l'assemblée du peuple d'Athènes, que l'on faisait sagement de lier amitié avec les Arcadiens; mais il ajouta qu'il fallait s'efforcer de retenir Corinthe dans la dépendance athénienne. A cette nouvelle, les Corinthiens envoyèrent des troupes en diligence dans celles de leurs villes où les Athéniens avaient garnison, et leur signifièrent de se retirer; leur protection devenait inutile. Ils obéirent. Lorsque ces troupes furent de retour dans la ville, les Corinthiens publièrent que les Athéniens qui auraient à se plaindre se présentaient; on leur rendrait justice.

Les choses en étaient là, lorsque Charès aborda à Cenchrée avec la flotte. Informé de ce qui s'était passé, sur la nouvelle de quelque entreprise, il venait, disait-il, offrir ses services. On le remercia; mais loin de recevoir ses galères dans le port, il fut invité à s'éloigner. Quant aux hoplites, on les congédia, après les avoir satisfaits. Ce fut ainsi que les Athéniens partirent de Corinthe. Ils étaient obligés, à cause de leur alliance, d'envoyer des secours de cavalerie aux Arcadiens s'il leur survenait une guerre; mais ils ne se permettaient en Laconie aucun acte d'hostilité.

Les Corinthiens, de leur côté, considérant que vaincus précédemment par terre, en butte à de nouveaux ennemis, ils couraient les plus grands dangers, résolurent une levée d'infanterie et de cavalerie soudoyées, autant pour la garde de la ville que pour incommoder l'ennemi. En même temps ils envoyèrent à Thèbes, pour savoir s'ils seraient admis à demander la paix. Après avoir obtenu une réponse favorable, ils sollicitèrent la permission d'en conférer avec les alliés; ils feraient la paix avec ceux qui la voudraient, et laisseraient combattre ceux qui préféreraient la guerre. Les Thébains ayant encore accordé cette demande, les Corinthiens vinrent à Lacédémone, et prononcèrent ce discours :

« Lacédémoniens, nous venons ici en qualité d'amis; nous vous prions, s'il est quelque moyen d'éviter notre ruine totale en continuant la guerre, de nous l'indiquer; si vous nous croyez sans ressource, et que la paix vous soit utile comme à nous, nous vous invitons à la négocier de concert; car c'est avec vous surtout que nous désirons nous mettre à l'abri de l'orage. Si vous pensez qu'il est de votre intérêt de continuer la guerre, permettez que nous fassions la paix. Échappés au péril, et subsistant toujours, nous pourrions peut-être par la suite vous rendre encore de nouveaux services; en périssant aujourd'hui, il est évident que nous ne pourrions plus vous servir. »

D'après ce discours, les Lacédémoniens conseillèrent aux Corinthiens de faire la paix; ils laissaient leurs alliés libres de se reposer s'ils ne voulaient pas faire la guerre avec eux : ils disaient qu'ils étaient résolus de la continuer et de s'abandonner à la Providence; que jamais ils ne se laisseraient enlever Messène, qu'ils tenaient de leurs ancêtres.

Sur cette réponse, les Corinthiens allèrent à Thèbes pour la conclusion de la paix : les Thébains voulaient qu'ils jurassent aussi ligue offensive et défensive. Ceux-ci répondirent qu'une telle ligue n'était pas une paix, mais un passage d'une guerre à une autre; que s'il leur plaisait, ils préféreraient la paix sous de justes conditions. Les Thébains, pénétrés d'admiration pour un peuple qui, même dans le danger, refusait de se liguier contre des bienfaiteurs, leur accordèrent la paix à eux, aux Phliasiens et à tous ceux qui les avaient accompagnés à Thèbes, à condition qu'ils observeraient la plus exacte neutralité.

Le traité conclu et ratifié par le serment, les Phliasiens quittèrent aussitôt Thyamie; mais les Argiens, qui avaient juré la paix aux mêmes conditions, ne pouvant obtenir que les bannis de Phlionte gardassent Tricrane comme leur propre cité, les prirent sous leur protection et mirent garnison dans cette place; ils se prétendaient propriétaires d'un pays qu'ils ravageaient peu auparavant comme ennemi. Les Phliasiens firent des réclamations : les Argiens n'y eurent aucun égard.

Presque dans le même temps mourut Denys l'ancien : son fils, qui lui succéda, envoya douze trirèmes aux Lacédémoniens, sous le comman-

dement de Timocrate. Celui-ci arrive, les aide à reprendre Sellasie, et s'en retourne en Sicile.

Peu de temps après, les Éléens s'emparèrent de Lasione, ville autrefois de leur dépendance, qui appartenait alors à l'Arcadie. Les Arcadiens, ne s'oubliant pas, ordonnent une levée et partent aussitôt. Les Éléens leur opposent quatre cents cavaliers et trois cents fantassins. Ils avaient campé de jour dans une vaste plaine : les Arcadiens gagnèrent de nuit le sommet de la montagne qui dominait les Éléens, et descendirent contre eux dès le point du jour. Ceux-ci, à la vue d'un ennemi qui avait l'avantage du nombre et du lieu, et dont ils se trouvaient éloignés, voulurent faire retraite; mais, retenus par la honte, ils en viennent aux mains et fuient au premier choc. Ils perdirent beaucoup d'hommes et d'armes, en exécutant cette retraite par des lieux difficiles.

Après ces exploits, les Arcadiens marchèrent contre les villes des Acroréens; et les ayant prises, à la réserve de Thrauste, ils arrivèrent à Olympie. Ils fortifièrent d'une tranchée le temple de Saturne, y mirent garnison, puis s'emparèrent du mont Olympe, et prirent Margane par intelligence. Ces nouveaux revers découragèrent entièrement les Éléens : ceux d'Arcadie pénétrèrent dans leur ville, jusqu'à la place publique; mais la cavalerie éléenne bien soutenue les repoussa, en tua une partie, et dressa un trophée.

Depuis quelque temps il y avait division dans Elis. Les partisans de Charopus, de Thrasonidas et d'Argius, voulaient la démocratie : l'oligarchie était demandée par la faction Stalcas, Hippas et Stratole; mais les Arcadiens, qui avaient une grande armée, semblaient incliner pour le parti qui demandait la démocratie; la faction Charopus enhardie traite donc avec les Arcadiens, et par leur entremise s'empare de la citadelle. A l'instant les cavaliers éléens y montent accompagnés des trois cents, en chassent l'ennemi et bannissent Argus, Charopus, et avec eux quatre cents citoyens environ de la même faction. Peu après, ces bannis aidés de quelques Arcadiens, s'emparèrent de Pylos, où émigrèrent en foule d'autres habitans, partisans de la démocratie, parce qu'ils se voyaient, grâce à la valeur des bannis, en possession d'une belle place et secondés d'un puissant allié.

Les Arcadiens entrèrent de nouveau dans l'Élide; les bannis leur avaient persuadé que la ville se rendrait, mais elle était défendue par les Achéens, alors amis des Éléens; en sorte que ceux d'Arcadie se retirèrent sans avoir fait autre chose que ravager le territoire. Ils en étaient à peine sortis qu'ils apprennent que les Pelléniens sont dans l'Élide; ils font une grande traite toute la nuit, et prennent Olure, ville des Pelléniens, redevenus pour lors alliés de Sparte. A la nouvelle de la prise d'Olure, les Pelléniens, après un long circuit et beaucoup d'efforts, arrivent enfin dans leur ville, combattent les Arcadiens qui étaient dans Olure, et leurs concitoyens qu'on avait armés: quoiqu'en petit nombre, ils ne se donnèrent point de repos qu'ils n'eussent repris la place.

Ceux d'Arcadie entrèrent encore une autre fois dans l'Élide. Comme ils étaient campés entre Cyllène et la ville, les Éléens les attaquèrent: les Arcadiens soutinrent le choc, et vainquirent. Le général éléen Andromaque, qui avait conseillé de livrer bataille, se donna la mort; les troupes éléennes se retirèrent dans la ville. Dans cette action périt aussi le Spartiate Soclidas; car Sparte avait alors fait alliance avec l'Élide.

Les Éléens, ainsi renfermés dans leurs murs, députèrent vers les Lacédémoniens pour les prier d'entrer en Arcadie, persuadés qu'on chasserait les Arcadiens en les attaquant de deux côtés. Archidamus se met donc en campagne, prend Cromne, et de ses douze cohortes en laisse trois en garnison, puis revient dans sa patrie.

Les Arcadiens, qui n'avaient pas encore licencié leurs troupes, accoururent à Cromne, l'enfermèrent d'un double retranchement où ils se campèrent, et l'assiégèrent ainsi. Lacédémone, indignée de ce siège, envoie une armée; c'était encore Archidamus qui la commandait. Il part, ravage tout ce qu'il peut de l'Arcadie et de la Sciritide, et se sert de tous les moyens pour la levée du siège; mais les Arcadiens n'étaient pas effrayés; ils se riaient de ces vains efforts.

Archidamus, ayant remarqué une colline à travers laquelle les assiégeans avaient tiré leur circonvallation extérieure, crut qu'en s'en emparant ils ne pourraient plus rester dans leurs lignes; mais comme il tournait avec ses troupes pour y arriver, ses peltastes, qui formaient

l'avant-garde, ayant vu les Éparites hors du retranchement, les attaquent, soutenus des cavaliers qui tentaient de forcer la colline avec eux. Ces Éparites, loin de plier, restaient fermes dans leurs rangs. On revient à la charge; mais loin de céder le terrain même alors, ils vont au devant d'eux à grands cris. Archidamus accourt en tournant par le grand chemin qui allait à Cromne: ses soldats marchaient sur deux de hauteur.

Les deux armées s'approchent; Archidamus, défilant à cause du peu d'espace du chemin, tandis que les Arcadiens se serraient unissant leurs boucliers, ne fut pas en état de résister à la multitude. Bientôt il est percé d'outre en outre à la cuisse; bientôt périsse sous ses yeux Polyénidas, Chilonson beau-frère, et tous les braves qui, au nombre de trente environ, combattaient autour de sa personne. Il quitta le chemin étroit pour gagner la plaine, où il se rangea en bataille. Les Arcadiens restèrent dans la même position, inférieurs en nombre, mais supérieurs par le courage, puisqu'ils poursuivaient une troupe qui lâchait pied et dont on avait tué quelques hommes. Les Lacédémoniens au contraire étaient consternés; ils voyaient Archidamus blessé; ils entendaient nommer les morts: c'étaient les plus courageux et presque les plus distingués de Sparte.

On s'approche enfin: « Pourquoi combattre? s'écrie un des anciens; pourquoi ne ferions-nous pas une trêve? » Ce mot est accueilli, et la trêve conclue. Les Lacédémoniens se retirent après avoir enlevé les morts: les Arcadiens retournent au lieu d'où ils avaient commencé la charge, et dressent un trophée.

Tandis que les Arcadiens étaient devant Cromne, les Éléens marchèrent contre Pylos, dont s'étaient emparés les bannis de l'Élide. Ils rencontrent les Pyliens repoussés de Thalames; aussitôt ils ordonnent à leur cavalerie de charger: quelques ennemis tombent sous leurs coups; le reste poussé sur une colline, en fut délogé par l'infanterie éléenne, qui en tua une partie, et fit environ deux cents prisonniers. On vendit les soldats mercenaires; les bannis furent égorgés, et Pylos prise avec ses habitans destitués de tout secours. Margane subit le même sort.

Quelque temps après, les Lacédémoniens font de nuit une nouvelle course, vers Cromne, se

rendent maîtres de la partie du retranchement que défendaient les Argiens et les Lacédémoniens assiégés. Tous ceux qui épiaient le moment sortirent ; le reste , prévenu par les Arcadiens qui accoururent , fut renfermé de nouveau dans la ville , pris et distribué entre les Thébains , les Argiens , les Messéniens et les Arcadiens. Le nombre des Spartiates et des périèces montait à plus de cent.

Les Arcadiens n'étant plus retenus à Cromne , retournèrent en Élide , renforcèrent la garnison d'Olympie , et , comme l'année olympique approchait , se préparèrent à célébrer les jeux olympiques avec ceux de Pise , qui prétendaient avoir eu les premiers l'intendance de ces jeux sacrés. Déjà sont arrivés et le mois où se célèbrent les jeux et les jours du plus auguste rassemblement. Les Éléens s'arment ouvertement , appellent à eux les Achéens , et s'acheminent vers Olympie. Les Arcadiens , loin de s'attendre à cette irruption , avaient réglé avec ceux de Pise les apprêts de la fête ; déjà , par leurs ordres , s'étaient exécutés les courses et des chars et des chevaux et les jeux du pentathle , à l'exception de la lutte qui avait lieu non dans le stade , mais entre le stade et l'autel ; car déjà les Éléens en armes paraissaient près le bois sacré ; les Arcadiens ne s'étaient pas avancés plus loin que la rivière du Cladée , qui coule le long de l'Altis , puis se décharge dans l'Alphée. Ce fut là qu'ils se rangèrent avec deux mille hoplites argiens , et environ quatre cents cavaliers d'Athènes.

Les Éléens se portèrent de l'autre côté de la rivière du Cladée , d'où aussitôt , après avoir sacrifié , ils s'avancèrent pour combattre. Quoique auparavant méprisés de ceux d'Argos et d'Arcadie comme mauvais guerriers , quoique dédaignés des Achéens et des Athéniens , leur valeur , ce jour-là , étonna les alliés. Les Arcadiens , qui soutinrent le premier choc , furent bientôt mis en déroute : les Argiens accouraient ; les Éléens les défrirent aussi et les poursuivirent jusqu'à l'espace qui est entre le sénat , le temple de Vesta et le théâtre voisin de ce temple ; ils les pressèrent près de l'autel avec une ardeur toujours égale : cependant assaillis de traits lancés des portiques , du sénat et du grand temple , et combattant sur un plan inférieur , ils perdirent quelques hommes avec Stratoclès , qui commandait les trois-cents.

Après cette action , ils se retirèrent dans leur camp. Les Arcadiens et leurs alliés redoutant l'attaque du lendemain , ne cessèrent pendant la nuit d'abattre les loges de bois qu'on avait dressées avec beaucoup de peine , et de s'entourer de palissades. Le jour suivant , les Éléens ayant vu leur défense , et le haut des temples garni de soldats , retournèrent dans leur ville , après avoir déployé tout le courage qu'un dieu peut en un jour inspirer à des mortels , et que le plus long exercice ne saurait remplacer.

Cependant les Mantinéens , n'approuvant pas que les principaux d'Arcadie employassent les deniers sacrés à leur besoin et à l'entretien des Éparites , décrétèrent les premiers qu'on ne toucherait plus à l'argent sacré , puis levèrent le contingent destiné à la solde des Éparites et l'envoyèrent aux magistrats chargés de la distribution. Ceux-ci prétendent qu'on attente à la constitution arcadique et citent les magistrats mantinéens devant les dix mille députés. Ces magistrats refusent de comparaitre ; on envoie des Éparites chargés de les y contraindre. Mantinée ferme aussitôt ses portes.

Mais bientôt même des députés du conseil des dix mille déclarèrent qu'on ne devait pas toucher à l'argent sacré , ni attirer le courroux des dieux jusque sur la postérité la plus reculée. Dès qu'on eut arrêté dans le conseil qu'on s'abstiendrait des deniers sacrés , les Éparites , qui ne pouvaient vivre faute de solde , se débandèrent ; d'autres , qui se voyaient quelque ressource , s'encouragèrent à succéder aux Éparites ; ils se les asserviraient , bien loin d'en dépendre. Les principaux d'Arcadie , qui avaient manié cet argent sacré , prévoyant bien que s'ils étaient forcés de rendre des comptes , ils exposaient leurs têtes , envoyèrent dire aux Thébains que s'ils ne prenaient les armes , l'Arcadie pourrait bien revenir au parti de Lacédémone.

Comme ils se disposaient à marcher , le conseil arcadique , à la persuasion des mieux intentionnés pour le Péloponnèse , leur envoya des députés qui les invitèrent à ne pas venir sans qu'on les appellât. En adoptant cette mesure , on considérait que l'on n'avait pas besoin de guerre ; on pensait qu'il ne fallait plus contester la surintendance du temple de Jupiter Olympien ; qu'en la restituant , ils feraient un acte de justice et de piété et se rendraient agréables au

dieu. Les Éléens aussi goûtèrent ces dispositions ; il fut donc arrêté de part et d'autre qu'on ferait la paix.

Elle fut conclue et jurée par les Tégéates et autres, ainsi que par le général athénien, qui se trouvait à Tégée avec trois cents hoplites bœotiens. Les Arcadiens, qui séjournaient dans cette ville, se livraient à la bonne chère et à la jole, faisaient des libations et chantaient des pœans en l'honneur de la paix, lorsque l'harmoste thébain et ceux des magistrats d'Arcadie, qui craignaient la reddition des comptes, secondés des Bœotiens et des Éparites du même parti, fermèrent les portes de Tégée et envoyèrent au milieu des banquets saisir les principaux d'entre eux. Comme de toutes les villes il était accouru des Arcadiens, tous voulant la paix, on en prit nécessairement un si grand nombre que la commune et la prison furent remplies.

On avait beaucoup de prisonniers ; mais plusieurs s'étaient échappés par-dessus les murs, quelques-uns même par les portes : car ils ne comptaient d'ennemis que parmi les coupables qui redoutaient la rigueur des lois. Cependant l'harmoste thébain et les auteurs de cette tragédie étaient fort en peine de ce qu'ils avaient fait peu de prisonniers parmi les Mantinéens, à qui surtout ils en voulaient et qui, vu la proximité de leur ville, s'étaient presque tous retirés chez eux.

Au point du jour, les Mantinéens, instruits de ce qui se passait, députent vers les villes d'Arcadie, les exhortent à se mettre sous les armes et à garder leurs murs ; ce qui fut exécuté. Ils envoient en même temps à Tégée redemander les détenus ; ils trouvaient injuste qu'on attentât à la vie et à la liberté d'aucun Arcadien : si l'on avait à se plaindre de quelques-uns d'eux, ajoutaient les députés, Mantinée s'engageait à présenter au conseil arcadique tous ceux contre qui on porterait plainte.

Le général thébain, ne sachant qu'opposer à ces représentations, les met tous en liberté, convoque pour le lendemain une assemblée où se trouveraient tous les Arcadiens qui voudraient s'y rendre et leur dit pour sa justification, qu'il a été trompé : on lui avait rapporté que les Lacédémoniens étaient en armes sur la frontière et que quelques Arcadiens devaient livrer la place. Convaincus de la fausseté de cette alléga-

tion, ils le laissent ; ils envoient à Thèbes demander sa tête en réparation.

On prétend qu'Épaminondas, alors général thébain, répondit qu'il avait moins failli à les arrêter qu'à les mettre en liberté. « Quoi, dit-il, lorsque nous prenons les armes pour votre défense, vous faites la paix sans notre participation ! y aurait-il donc de l'injustice à vous accuser de perfidie ? Apprenez que nous entrerons en Arcadie et que, secondés de ceux qui tiennent à notre parti, nous y porterons la guerre. »

CHAPITRE V.

La nouvelle parvint aux villes et au conseil arcadique. Les Mantinéens et ceux d'Arcadie, bien intentionnés pour le Péloponnèse, comprirent, comme ceux de l'Élide et d'Achaïe, que les Thébains prétendaient épuiser le Péloponnèse pour l'asservir sans peine : « Pourquoi veulent-ils que nous fassions la guerre ? est-ce pour que nous nous entr'égorgions et que leur médiation devienne nécessaire ? Pourquoi ces préparatifs de guerre, lorsque nous déclarons que leur protection nous est inutile ? N'est-il pas clair que c'est contre nous qu'ils se disposent à une campagne ? » Ces peuples envoient aussitôt demander des secours à Athènes : des députés, pris parmi les Éparites, vont à Lacédémone pour l'exhorter à empêcher d'un commun effort toute tentative contre la liberté du Péloponnèse. Quant au commandement, il fut arrêté que chacun l'exercerait dans son pays.

Au milieu de ces événements, Épaminondas sortit avec tous les Bœotiens, les Eubéens et beaucoup de Thessaliens, qu'envoyaient Alexandre et les ennemis de ce tyran de Phère. Les Phocéens ne le suivirent pas, alléguant que leur alliance n'était que défensive, qu'aucun article ne les appelait sous les étendards des Thébains agresseurs. Mais il se persuadait que dans le Péloponnèse il aurait à sa discrétion les Argiens, les Messéniens et ceux des Acarnaniens qui tenaient à son parti, tels que les Tégéates, les Mégalopolitains, les Asthéates, les Palantins, et que les petites villes enclavées parmi eux seraient contraintes de marcher.

Épaminondas se met promptement en campagne : arrivé à Némée, il s'y arrête, dans l'espérance de prendre les Athéniens au passage ;

il jugeait leur défaite importante, tant pour rassurer son parti que pour décourager l'ennemi : il pensait que l'abaissement d'Athènes serait l'exaltation de Thèbes.

Pendant ce temps, se rendirent à Mantinée tous les Péloponnésiens qui tenaient pour cette ville : d'un autre côté, Épaminondas, instruit que les Athéniens, au lieu de marcher par terre, s'apprêtent à mettre à la voile et à traverser la Laconie pour venir au secours des Arcadiens, sort de Némée, et va camper devant Tégée. Je ne dirai pas que cette expédition lui ait réussi ; mais dans ce qui demandait intrépidité et prévoyance, ce général me semble n'avoir rien laissé à désirer.

Je le loue avant tout d'avoir campé dans l'enceinte de Tégée, où, plus en sûreté que s'il eût été hors des murs, il cachait mieux ses projets à l'ennemi, et se procurait facilement ce qui lui était nécessaire ; tandis que ses adversaires, campés dans la plaine, laissaient apercevoir ou leurs sages manœuvres, ou leurs fautes : quoiqu'il se crût supérieur en forces, lorsqu'il leur croyait l'avantage du lieu, il ne les attaquait pas. Cependant le temps s'écoulait, et aucune ville ne se déclarait en sa faveur ; il crut alors un grand exploit nécessaire, ou c'en était fait de sa gloire passée.

Apprenant donc que les ennemis s'étaient fortifiés dans Mantinée, qu'ils appelaient Agésilas, que ce prince, parti de Lacédémone avec toutes ses forces, était à Pellène, il ordonne à ses troupes de prendre leur repas, donne l'ordre du départ, et va droit à Sparte. Si, grâce à une divinité protectrice, un Crétois ne fût venu avertir Agésilas de l'approche de l'armée thébaine, Sparte, absolument sans défense, était prise comme un nid d'oiseaux. Mais Agésilas, informé à temps, avait prévenu l'arrivée de l'ennemi ; et les Spartiates, distribués en différens postes, gardaient la ville : ils se trouvaient cependant en fort petit nombre ; car toute leur cavalerie était allée en Arcadie avec les troupes soudoyées, et trois ou douze compagnies.

Épaminondas, arrivé près de Sparte, évita d'attaquer par un terrain uni, où les Spartiates, du haut de leurs maisons, l'eussent accablé de traits. Il évita aussi les accès trop serrés, où peu de combattans font plus que le grand nombre ; mais après s'être emparé d'un poste avantageux,

au lieu de gravir, il s'avança vers la ville par une pente favorable. Ce qui arriva ensuite peut s'appeler un coup du ciel, ou bien on doit dire qu'aucune force ne résiste à des désespérés. Archidamus, à la tête de moins de cent hommes, venait de traverser l'Eurotas : vainqueur d'un grand obstacle, déjà il marchait à l'ennemi. Il paraît avec sa troupe ; le combat s'engage : au premier choc, ces guerriers, qui, pleins de feu, venaient de triompher des Lacédémoniens, ces mêmes hommes, qui avaient absolument l'avantage et du nombre et du lieu, reculent et prennent la fuite ; les premiers rangs de l'armée d'Épaminondas sont taillés en pièces. Les Lacédémoniens, emportés un peu trop loin par l'ardeur de la victoire, perdirent aussi des leurs : il semblait que la divinité avait marqué les bornes de leur triomphe.

Archidamus dressa un trophée où il avait vaincu, et rendit les morts par composition. Épaminondas, prévoyant l'arrivée des Arcadiens, ne voulut pas les avoir sur les bras avec toutes les forces réunies de Lacédémone, qui d'ailleurs étaient triomphantes, lorsque les siennes étaient abattues. Il se retira donc en grande diligence à Tégée : tandis que ses hoplites y reprenaient haleine, il envoya ses cavaliers contre Mantinée ; il leur demandait de la constance, et leur représentait que les Mantinéens tenaient leur bétail hors de la ville, et qu'ils étaient tous occupés à transporter chez eux leurs récoltes.

Ces cavaliers se mettent en marche. Mais la cavalerie athénienne, étant partie d'Éleusis et ayant soupé dans l'isthme, passa à Cléone, et se rendit à Mantinée, dans l'enceinte de laquelle elle campa. Certains de l'approche de l'ennemi, les Mantinéens supplèrent la cavalerie athénienne de les secourir si elle le pouvait : ils dirent que tout leur bétail et leurs ouvriers, que beaucoup d'enfans et de vieillards de condition libre, étaient dans les champs. Les Athéniens, instruits de ce qui se passait, se décident à les secourir, quoiqu'ils n'eussent dîné, ni eux ni leurs chevaux.

Qui dans cette conjoncture n'admirerait pas leur valeur ? Ils voyaient un ennemi bien plus nombreux ; leur cavalerie avait éprouvé un échec à Corinthe ; ils allaient se mesurer contre des Thébains et des Thessaliens, cavaliers très renommés : fermant les yeux à ces considéra-

tions, se croyant déshonorés si leur présence devenait inutile à des alliés, et d'ailleurs jaloux de conserver la gloire de leurs ancêtres, ils ne virent pas plutôt l'ennemi qu'ils le chargèrent avec furie. Par-là ils conservèrent aux Mantinéens tout ce qu'ils avaient hors de la ville : s'ils perdirent des braves, ils en tuèrent, car il n'y avait d'arme si courte dont on ne s'atteignit réciproquement. Les Athéniens enlevèrent ensuite leurs morts, et par composition en rendirent aux Thébains.

Épaminondas considérait que sous peu de jours il partirait nécessairement, car le temps destiné à l'expédition approchait ; que s'il abandonnait ceux qu'il était venu secourir, ce serait les exposer à perdre sa réputation, puisqu'à Sparte une poignée d'hommes avait battu ses nombreux hoplites, et qu'à Mantinée sa cavalerie avait eu le dessous ; puisque enfin son expédition dans le Péloponnèse avait amené la ligue de Lacédémone avec l'Arcadie, l'Achaïe, l'Élide et l'Attique. Il jugea donc impossible de s'éloigner sans un nouveau combat, persuadé que la victoire réparerait tous ses désavantages ; que s'il mourait, il lui serait glorieux de quitter la vie en s'efforçant d'acquiescer à son pays l'empire du Péloponnèse.

Qu'il ait eu ces nobles sentimens, je ne m'en étonne pas ; ils appartiennent à toutes les âmes généreuses : mais qu'il ait dressé son armée à ne se rebuter d'aucune fatigue ni le jour ni la nuit, à ne redouter aucun péril, à obéir même dans la détresse, voilà ce qui me semble plus étonnant encore. Au dernier ordre qu'il leur donna de se préparer au combat, les cavaliers, empressés de lui plaire, polissaient leurs casques, et même, comme s'ils eussent été Thébains, des hoplites d'Arcadie traçaient des massues sur leurs boucliers ; tous aiguisaient leurs piques et leurs épées, et nettoyaient leurs boucliers. Après ces préparatifs il les emmène ; mais que fit-il ? c'est ce qu'il est intéressant de considérer.

D'abord il rangea son armée en bataille : c'était annoncer qu'il se préparait à combattre. Quand il eut adopté l'ordre convenable, il ne la mena pas droit aux ennemis ; mais se dirigeant vers les montagnes qui étaient vis-à-vis de lui, à l'occident de Tégée, il leur fit croire qu'il ne combattrait pas ce jour-là. Arrivé à la monta-

gne, il déploya sa ligne et fit mettre bas les armes au pied des tertres ; on eût dit qu'il voulait seulement asseoir son camp. Par ce stratagème, il amortit l'ardeur de l'ennemi qui se disposait au combat, et rompit son ordre de bataille. Mais tout à coup plaçant en avant sur le front de sa phalange les lochos (*bataillons*) qui marchaient sur son flanc, il dispose en une masse solide propre à l'attaque le corps qu'il commandait en personne, puis il ordonne aux troupes de reprendre leurs armes et marche à leur tête.

Ses ennemis, surpris par sa marche, se mirent de toutes parts en mouvement ; les uns formaient leurs rangs, les autres accouraient les reprendre, ceux-ci bridèrent leurs chevaux, ceux-là endossaient la cuirasse ; on eût dit qu'ils marchaient moins à une action qu'à une défaite. Pour lui, il conduisait son armée comme une galère qui se présente par la proue, assuré qu'il lui suffisait d'enfoncer par son choc l'ennemi sur un point, pour obtenir sur le reste de la ligne une victoire complète. Il se préparait en effet à combattre avec ses meilleurs soldats et tenait éloignés les moins aguerris, sachant bien que si ces derniers avaient le dessous, il découragerait les siens, en même temps qu'il fortifierait le parti contraire.

Sans entremêler ses cavaliers de gens de pied, l'ennemi les avait formés sur un ordre profond, comme si c'eût été des hoplites. Épaminondas, au contraire, avait fortifié sa cavalerie en l'entremêlant d'infanterie légère. Il se flattait que s'il enfonçait les escadrons, toute l'armée serait vaincue. En effet, on trouve difficilement des guerriers qui veuillent rester fermes quand ils voient leurs compagnons en fuite. Mais pour contenir les Athéniens qui étaient à l'aile gauche et les empêcher d'aller au secours de ceux qui étaient près d'eux, il leur opposa, sur les collines, des cavaliers et des fantassins, et par cette manœuvre il leur faisait craindre, s'ils remuaient, d'être pris en queue.

Tel fut son plan d'attaque, et le succès répondit à ses espérances. En effet, plus fort sur le point qu'il avait attaqué en personne, il y avait enfoncé la ligne, quand un coup mortel l'atteignit. Ses troupes, dès lors, furent incapables de profiter de la victoire. Au lieu de presser de l'épée la phalange qu'elle avait enfoncée et qui

fuyait, son infanterie resta immobile sur le terrain où s'était engagée l'attaque. *A l'aile droite*, la cavalerie ennemie avait pareillement fui; mais celle des Thébains, loin de poursuivre et de faire main basse sur les cavaliers et les fantassins, saisie d'une frayeur soudaine, se retira comme vaincue du milieu des fuyards. Les hamippes et les peltastes, qui venaient de vaincre avec la cavalerie, passaient en vainqueurs à l'aile gauche; mais ils furent presque tous taillés en pièces par les Athéniens.

L'issue du combat trompa l'attente générale. Il n'y avait personne qui ne crût, en voyant presque tous les Grecs rassemblés, que si on

livrait bataille, les vaincus ne prissent la loi du plus fort; mais la divinité permit que les deux partis dressassent un trophée en qualité de vainqueurs, et sans opposition ni de part ni d'autre. Les deux partis, comme s'ils avaient vaincu, rendirent les morts par composition; tous deux les reçurent par composition. Tous deux se prétendirent victorieux sans avoir gagné ni pays ni ville, sans avoir plus agrandi leur domination qu'avant le combat. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on vit plus de trouble et de confusion dans la Grèce depuis le combat qu'auparavant. Bornons ici notre histoire; laissons à d'autres le soin d'en transmettre la suite.

ANABASE

OU

RETRAITE DES DIX-MILLE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Darius eut de Parysatis deux fils. L'aîné se nommait Artaxerxès, et le plus jeune Cyrus. Ce prince était tombé malade, et se doutant que sa fin approchait, voulut avoir près de lui ses deux fils. L'aîné se trouvait à la cour; il rappela le plus jeune du gouvernement dont il l'avait fait satrape, dignité à laquelle il avait joint le commandement de toutes les troupes qui s'assemblent dans la plaine du Cassole. Cyrus partit donc, escorté de trois cents hoplites grecs que commandait Xénias de Parrhésie et accompagné de Tissapherne, qu'il croyait son ami.

Darius étant mort et Artaxerxès étant monté sur le trône, Tissapherne accuse Cyrus d'avoir tramé contre lui une conspiration. Le roi crut le délateur, et fit arrêter Cyrus pour le punir de mort; mais Parysatis sa mère le sauva par ses prières, et obtint qu'il fût renvoyé dans son gouvernement. Il avait tout à la fois couru risque

de la vie et reçu un affront: il ne fut pas plutôt parti qu'il chercha les moyens de ne plus dépendre de son frère, et même de régner en sa place, s'il le pouvait. Parysatis favorisait ce prince, qu'elle chérissait plus que le roi: d'un autre côté, quiconque venait le trouver de la part d'Artaxerxès ne le quittait pas sans se sentir plus d'attachement pour lui que pour son frère. Il prenait d'ailleurs un tel soin des Barbares qui étaient à son service, qu'il en avait fait de bons soldats, attachés à sa personne.

Il levait aussi des troupes grecques le plus secrètement possible, afin de prendre le roi au dépourvu. Lorsqu'on recrutait des troupes pour les mettre en garnison dans les différentes villes de son gouvernement, il ordonnait aux commandans d'enrôler surtout les meilleurs soldats du Péloponnèse, sous prétexte que Tissapherne en voulait à ces places; car les villes ioniennes étaient anciennement du gouvernement de ce satrape: le roi les lui avait données; mais toutes, excepté Milet, venaient de se révolter, et de se remettre entre les mains de Cyrus. Tissapherne ayant pressenti que les habitans de Milet

avaient le même projet, en fit mourir plusieurs, et en bannit d'autres. Cyrus les accueillit, rassembla une armée; assiégea Milet par terre et par mer, et tâcha d'y faire renirer les bannis. C'était un nouveau prétexte pour lever des troupes. Il envoya aussi prier le roi de lui donner, à lui qui était son frère, le gouvernement de ces places, plutôt qu'à Tissapherne. Parysatis appuyait cette demande de tout son crédit; en sorte qu'Artaxerxès, loin de soupçonner le piège qu'on lui tendait, crut que Cyrus ne faisait ces armemens dispendieux que contre Tissapherne. Il n'était pas fâché qu'ils se fissent la guerre; car Cyrus lui envoyait les tribus des villes qui avaient appartenu à ce satrape.

Il se levait pour Cyrus une autre armée dans la Chersonèse, vis-à-vis d'Abyde; et voici de quelle manière. Cléarque de Lacédémone, banni de sa patrie, vint trouver ce prince, qui conçut de l'estime pour lui, et lui donna dix mille dariques. Cléarque leva des troupes avec cette somme, sortit de la Chersonèse, porta la guerre chez les Thraces qui habitent au-dessus de l'Hellespont, et rendit de si grands services aux Grecs, que les villes de l'Hellespont fournirent volontairement des subsides pour approvisionner son armée. C'était donc un second corps de troupes secrètement entretenu pour son service.

Le Thessalien Aristippe, qui était son hôte, persécuté dans sa patrie par la faction contraire, le vint trouver et lui demanda environ deux mille soldats avec trois mois de paye, dans l'espérance qu'il triompherait par-là de ses adversaires. Cyrus lui donna environ quatre mille hommes, et leur paye de six mois, lui recommandant de ne point s'accorder avec la faction opposée qu'il n'en fût convenu avec lui. Nouvelle armée en Thessalie, secrètement entretenu pour son service. Il ordonna à Proxène de Bœotie, qui était son ami, de lever le plus de troupes possible et de venir le joindre, sous prétexte qu'il voulait marcher contre les Pisidiens qui infestaient son gouvernement. Il donna le même ordre à Sophénète de Sthymphale et à Socrate d'Achaïe, tous deux aussi ses amis, comme pour faire, avec les bannis de Milet, la guerre à Thissapherne; ce qu'ils exécutèrent.

CHAPITRE II

Lorsqu'il juge qu'il est temps de s'avancer vers la haute Asie, il prétexte qu'il veut chasser entièrement les Pisidiens de leur territoire; il feint de rassembler contre eux toutes les troupes grecques et barbares qui sont dans le pays. Il ordonne à Cléarque de venir avec toutes ses forces; à Aristippe, de se réconcilier avec ses concitoyens et de renvoyer ses troupes; à Xénias l'Arcadien, qui dans les garnisons commandait les troupes étrangères, de le joindre avec tous les soldats qui ne seraient pas nécessaires pour la garde des citadelles. Cyrus rappela en même temps de devant Milet l'armée qui l'assiégeait, et voulut que les bannis l'accompagnassent à cette expédition, leur promettant que si elle réussissait il ne désarmerait point qu'il ne les eût rétablis dans leur patrie. Ils avaient confiance en lui; ils obéirent avec plaisir. Ils prirent les armes, et le joignirent à Sardes. Xénias y arriva avec près de quatre mille hoplites tirés des garnisons; Proxène, suivi d'environ quinze cents hoplites et cinq cents hommes de troupes légères; Sophénète de Sthymphale lui amena mille hoplites; Socrate d'Achaïe, environ cinq cents et Pasion de Mégare, sept cents à peu près: ces deux derniers venaient du siège de Milet. Telles furent les troupes qui joignirent Cyrus à Sardes. Tissapherne ayant observé ces mouvemens et jugeant ces préparatifs trop considérables pour une expédition contre les Pisidiens, alla trouver le roi en toute diligence, avec environ cinq cents chevaux. Ce prince se mit en état de défense, dès que le satrape l'eut instruit de l'armement de son frère.

Cyrus partit de Sardes à la tête des troupes dont je viens de parler. Il traversa la Lydie, fit en trois jours vingt-deux parasanges et arriva aux bords du Méandre, dont la largeur est de deux plèthres: un pont de sept bateaux le traversait. Ayant passé ce fleuve et fait une marche de huit parasanges dans la Phrygie, il se trouva à Colosse, ville grande, riche et peuplée, où il demeura sept jours. Ménon le Thessalien l'y joignit avec mille hoplites et cinq cents peltastes, tant Dolopes qu'Æniens et Olynthiens. De là il fit vingt parasanges en trois marches et parvint à Célène, ville de Phrygie, peuplée, grande et florissante. Cyrus y avait un palais

et un grand parc rempli de bêtes fauves, qu'il chassait à cheval, quand il voulait s'exercer lui et ses chevaux. Le Méandre prend sa source dans le palais, coule au milieu du parc et traverse ensuite la ville de Célène. Dans la même ville est un autre château fortifié, appartenant au grand roi ; il est situé au-dessous de la citadelle et à la source du Marsyas. Cette rivière traverse aussi la ville et se jette dans le Méandre ; elle a vingt-cinq pieds de largeur. Ce fut là, dit-on, qu'Apollon ayant vaincu le satyre Marsyas, qui osait entrer en concurrence de talent avec lui, l'écorcha et suspendit sa peau dans l'ancre d'où sortent les sources. Tel est l'événement qui a fait donner à la rivière le nom de Marsyas. On prétend que Xerxès bâtit ce château et la citadelle de Célène à son retour de Grèce où il avait été battu.

Cyrus y séjourna trente jours. Cléarque, banni de Lacédémone, s'y rendit avec mille hoplites, huit cents peltastes thraces et deux cents archers crétois ; Sodias de Syracuse et Sophénète d'Arcadie arrivèrent en même temps ; ils avaient chacun mille hoplites. Cyrus fit dans son parc la revue et le dénombrement des Grecs ; ils montaient en tout à onze mille hoplites et environ deux mille peltastes.

Cyrus fit ensuite en deux marches dix parasanges et arriva à Peltés, ville bien peuplée ; il y séjourna trois jours, pendant lesquels Xénias d'Arcadie célébra les lupercales par des sacrifices et des jeux dont les prix étaient des étrilles d'or. Cyrus même fut du nombre des spectateurs. De là en deux marches il fit douze parasanges et vint au Forum des Céramiens, ville peuplée, située à l'extrémité de la Mysie. Puis il fit trente parasanges en trois marches et arriva à Caystropédium, ville peuplée, où il demeura cinq jours. Il était dû plus de trois mois de paye aux soldats, qui venaient la demander à sa porte. Ce prince, pour gagner du temps, donnait des espérances ; mais il en paraissait peiné, car il n'était pas dans son caractère de refuser la solde quand il avait de l'argent. Épyaxa, femme de Syennésis, roi de Cilicie, vint trouver Cyrus en cette ville et lui fit présent, dit-on, de sommes considérables. Il fit aussitôt payer à son armée la solde de quatre mois. Cette reine avait une garde de Siciliens et d'Aspen-

diens ; le bruit courait que Cyrus avait obtenu ses faveurs.

Il fit ensuite en deux marches dix parasanges et arriva à Thymbrie, ville peuplée, où l'on voit une fontaine portant le nom de Midas, roi de Phrygie : on assure que ce fut en mêlant du vin aux eaux de cette source, que Midas y surprit le satyre qu'il poursuivait. De là il fit dix parasanges et vint en deux jours à Tyriæum, ville considérable, où il demeura trois jours. La reine de Cilicie pria Cyrus, à ce que l'on dit, de lui montrer son armée en bataille : par condescendance pour cette princesse, il fit, dans la plaine, la revue des Grecs et des Barbares. Il ordonna aux Grecs de se mettre en bataille selon leurs usages et à leurs généraux de ranger chacun leurs troupes. Elles étaient sur quatre de hauteur, Ménon à l'aile droite avec les siennes, Cléarque à la gauche avec celles qu'il commandait, le reste des généraux au centre. Cyrus considéra d'abord les Barbares, qui défilèrent devant lui par escadrons et par bataillons. Il alla ensuite le long des bataillons grecs, monté sur son char et accompagné de la reine de Cilicie dans une voiture fermée. Les Grecs avaient des casques d'airain, des tuniques de pourpre, des grevières et des boucliers luisans.

Après avoir passé le long de toute leur ligne, il arrêta son char devant le centre de la phalange et ordonna à ses généraux, par son interprète Pigrès, qu'ils fissent présenter les armes et marcher toute la ligne en avant. Ils donnèrent l'ordre à leurs soldats. Dès que la trompette eut donné le signal, on marcha en avant, en présentant les armes. Le pas s'accéléra peu à peu, les cris s'élevèrent, les soldats sans commandement coururent droit aux tentes. Quantité de Barbares en furent effrayés ; la reine de Cilicie s'enfuit dans sa voiture, et les marchands du camp, abandonnant leurs denrées, prirent aussi la fuite ; les Grecs revenaient à leurs tentes en riant. La reine de Cilicie admira la tenue et la discipline de leurs troupes, et Cyrus fut charmé de l'effroi qu'elles inspièrent aux Barbares.

Il fit ensuite vingt parasanges en trois marches et arriva à Iconium, dernière ville de Phrygie. Après y avoir demeuré trois jours, il en partit et en cinq jours parcourut trente parasanges à travers la Lycaonie. Comme cette province était

ennemie, il permit aux Grecs de la piller. Il renvoya ensuite Épyaxa en Cilicie par le chemin le plus court, sous l'escorte de Ménon le Thésalien et des troupes qu'il commandait. Cyrus avec le reste de l'armée, traversa la Cappadoce, fit vingt-cinq parasanges en quatre marches, et arriva à Dana, ville peuplée, grande et riche. Il y demeura trois jours, pendant lesquels il fit mourir deux Perses qu'il accusait de trahison, Mégapherne, l'un de ses courtisans, et un autre qui était un des principaux commandans. On essaya ensuite de pénétrer en Cilicie. Le chemin qui y mène, quoique praticable aux voitures, est escarpé et inaccessible à des troupes à qui l'on oppose la moindre résistance. On disait que Syennésis se tenait sur les hauteurs pour le défendre. Cyrus resta donc un jour dans la plaine; mais le lendemain on vint lui dire que Syennésis avait abandonné les hauteurs dès qu'il avait appris que Ménon, ayant passé les montagnes, était en Cilicie, et que Tamos, qui commandait les vaisseaux de Lacédémone et de Cyrus, faisait le tour de l'Ionie pour arriver en Cilicie.

Cyrus arriva sans obstacle sur les montagnes, d'où il aperçut le camp des Ciliciens. De là il descendit dans une vaste et belle plaine, entrecoupée de ruisseaux, couverte de vignes et d'arbres de toute espèce, féconde en sésame, en panis, millet, froment et orge, et fortifiée de tous côtés d'une chaîne de montagnes escarpées, dont les deux extrémités aboutissent à la mer.

Descendant à travers cette plaine, Cyrus fit vingt-cinq parasanges en quatre jours et vint à Tarse en Cilicie. Cette ville, grande et riche, où Syennésis, roi de Cilicie, avait un palais, est coupée en deux par le Cydné, fleuve large de deux plèthres. Les habitans s'enfuirent avec le roi dans un lieu fortifié sur les montagnes, excepté ceux qui tenaient hôtellerie; mais ceux de Soles et d'Issus, villes maritimes, ne se sauvèrent pas. Épyaxa, femme de Syennésis, se rendit à Tarse cinq jours avant Cyrus. Ménon, en traversant les montagnes qui aboutissent à la plaine, avait perdu deux de ses compagnies; les uns ont prétendu que s'étant mises à piller, les Ciliciens les avaient taillées en pièces; d'autres, que restées en arrière et n'ayant pu ni rejoindre le gros de la troupe, ni reconnaître

les chemins, elles avaient péri en errant çà et là; elles étaient de cent hoplites. Les autres Grecs, furieux de la perte de leurs camarades, pillèrent, à leur arrivée à Tarse, la ville et le palais.

Dès que Cyrus fut entré dans la ville, il manda Syennésis. Celui-ci répondit qu'il ne s'était jamais remis entre les mains de plus puissant que lui, et ne voulut se rendre près de Cyrus que lorsque sa femme le lui eut persuadé, et qu'il eut reçu des sûretés. Les deux princes s'étant abouchés, Syennésis fournit à Cyrus de grandes sommes d'argent pour l'entretien de ses troupes; et Cyrus lui fit les présens qu'offrent les rois de Perse à ceux qu'ils veulent honorer, un cheval dont le mors était d'or massif, un collier, des bracelets de même matière, un cimenterre à poignée d'or, un habillement à la Perse; de plus il lui promit que son pays ne serait plus pillé, et qu'il pourrait reprendre, partout où il les trouverait, les esclaves qu'on lui avait enlevés.

CHAPITRE III.

Cyrus et son armée séjournèrent vingt jours à Tarse; les soldats refusaient d'aller plus avant, ils soupçonnaient déjà qu'on les menait contre le roi, et déclaraient qu'ils ne s'étaient point enrôlés dans cette vue. Cléarque le premier voulut faire avancer les siens malgré eux; mais dès qu'il se mit en marche, il fut assailli de pierres lui et ses équipages, et fut presque lapidé. Quand il vit qu'il ne pouvait réussir par la force, il convoqua ses soldats. D'abord il se tint longtemps debout, versant des larmes; ils le regardaient étonnés et en silence. Enfin il leur adressa ce discours.

« Soldats, ne soyez pas surpris que les circonstances présentes m'affligent. Je suis lié à Cyrus par les lois de l'hospitalité; lorsque je fus banni, entre autres témoignages d'amitié, il me donna dix mille dariques: je ne les ai ni réservées pour mon usage particulier, ni employées à mes plaisirs; je les ai dépensées pour votre entretien. D'abord j'ai fait la guerre aux Thraces, et avec vous j'ai vengé la Grèce, en chassant de la Chersonèse ces Barbares qui voulaient dépouiller les Grecs du territoire qu'ils possèdent. Cyrus m'ayant ensuite mandé, je partis avec vous, pour lui être utile s'il avait besoin de moi, et reconnaître ainsi ses services.

Mais puisque vous ne voulez pas me suivre, il faut, ou que vous trahissant, je reste ami de Cyrus, ou que trompant sa confiance, je lie mon sort au vôtre. J'ignore si je prends le parti le plus juste; n'importe, je vous donnerai la préférence, et quelques malheurs qui en résultent, je les supporterai. Non, jamais il ne me sera reproché d'avoir conduit des Grecs chez des étrangers, d'avoir trahi mes compatriotes et de leur avoir préféré des Barbares. Oui, puisque vous refusez de m'obéir et de me suivre, c'est moi qui vous suivrai; je partagerai votre destin. Je vous regarde comme ma patrie, comme mes amis, comme mes compagnons: avec vous, je serai respecté partout où j'irai; séparé de vous, je ne pourrais ni aider un ami, ni repousser un ennemi. Soyez donc assurés que partout où vous irez, je vous suis.»

Ainsi parla Cléarque. Ses soldats et le reste de l'armée applaudirent à sa résolution de ne point marcher contre le roi. Plus de deux mille de ceux de Xénias et de Pasion, prenant armes et bagages, vinrent camper avec lui.

Cyrus, embarrassé, affligé de cet incident, envoya chercher Cléarque: celui-ci ne voulut point aller le trouver; mais il lui fit dire secrètement de prendre courage, que l'affaire aurait un dénouement heureux. Il le pria de l'envoyer chercher encore publiquement, et refusa de nouveau d'obéir. Il convoqua ensuite ses soldats, ceux qui venaient de se joindre à lui et quiconque voulait l'entendre, et leur parla en ces termes:

«Soldats, Cyrus en est à notre égard où nous en sommes vis-à-vis de lui: nous ne sommes plus ses troupes, puisque nous refusons de le suivre; lui n'est plus tenu de nous stipendier. Je sais qu'il se croit injustement traité par nous: aussi, lorsqu'il me mande, je refuse de l'aller trouver, honteux surtout de l'idée d'avoir entièrement trompé sa confiance. Je crains d'ailleurs qu'il ne me fasse arrêter, et ne me punisse des torts qu'il m'impute. Ce n'est donc pas le moment de nous endormir et de négliger le soin de notre salut: délibérons sur ce qu'il convient de faire en de telles circonstances. Je pense qu'il faut aviser aux moyens d'être ici en sûreté, si nous y restons; ou, si nous nous déterminons à la retraite, aux moyens de la faire sans danger, et de nous procurer des vivres; car sans

vivres, le général, le soldat, ne sont d'aucune utilité. Cyrus est pour ses amis un ami chaud, pour l'ennemi qu'il combat, un guerrier redoutable. D'ailleurs, il a de l'infanterie, de la cavalerie, une flotte; nous voyons, nous connaissons ses forces, puisque nous ne sommes pas fort éloignés de lui. Il est donc temps d'ouvrir l'avis que chacun croira le meilleur.» Après avoir ainsi parlé, il se tut.

Alors plusieurs se levèrent, les uns de leur propre mouvement, pour dire ce qu'ils pensaient, les autres, suscités par Cléarque, pour démontrer combien il serait difficile soit de rester, soit de s'en aller sans l'agrément de Cyrus. Un d'entre eux, feignant d'être fort pressé de se rendre en Grèce, dit que si Cléarque refusait de les ramener, il fallait au plus tôt élire d'autres chefs, acheter des vivres dans le camp des Barbares où se tenait le marché, et plier bagage; qu'ensuite on irait demander des vaisseaux à Cyrus, ou, en cas de refus, un guide qui menât les Grecs par des pays amis; s'il ne nous donne pas même un guide, mettons-nous aussitôt en ordre de bataille, envoyons un détachement qui s'empare des hauteurs, et tâchons de n'être prévenus ni par Cyrus, ni par les Ciliciens, dont nous avons pillé les effets, et sur qui nous avons fait quantité de prisonniers. Tel fut le discours du Grec. Cléarque dit ce peu de mots:

«Qu'aucun de vous ne propose de me charger du commandement; je vois beaucoup de raisons qui doivent m'en détourner: mais sachez que j'obéirai, avec toute l'exactitude possible, au chef que vous choisirez. Personne ne vous donnera plus que moi l'exemple de la subordination.» Après lui un autre se leva, et fit remarquer la simplicité de celui qui conseillait de demander des vaisseaux à Cyrus, comme s'ils ne lui devenaient pas nécessaires pour son retour, ou un guide, lorsqu'on ruinaît ses projets. Si l'on peut se fier à un guide qu'il aura donné, pourquoi ne le pas prier lui-même de s'emparer pour nous des hauteurs? Quant à moi, j'hésiterais de monter sur un des vaisseaux qu'il fournirait; peut-être les sacrifierait-il pour nous submerger. Je tremblerais de suivre un guide donné par lui, de peur qu'il ne nous engageât dans un défilé d'où il serait impossible de sortir. Je voudrais, si je pars contre le gré de Cyrus, faire ma retraite à son insu, projet inexécutable.

« Selon moi, on n'a mis en avant que des idées folles. Mon avis est qu'on députe à Cyrus des gens capables, accompagnés de Cléarque, et qu'on l'interroge sur ce qu'il veut faire de nous. S'il s'agit d'une expédition semblable à celle où il a déjà employé les troupes grecques, il faut le suivre et ne pas se montrer plus lâches qu'elles ; mais si son entreprise est plus considérable, plus pénible, plus périlleuse que la précédente, il faudra, ou qu'il nous détermine à le suivre, ou que nous lui persuasions de nous renvoyer amicalement. S'il nous persuade, nous le suivrons en amis et avec zèle ; si nous le quittons, nous nous retirerons sans crainte. Que nos députés nous rapportent sa réponse : nous délibérerons ensuite. »

Cet avis l'emporta. On choisit des députés qu'on envoya avec Cléarque, pour demander à Cyrus les éclaircissemens convenus. Il répondit qu'on l'avait informé qu'Abrocomas, son ennemi, était à la distance de douze marches en avant sur les bords de l'Euphrate : qu'il voulait les mener contre lui, et le punir s'il le joignait ; que s'il fuyait, on délibérerait sur le parti qu'on aurait à prendre. Les députés portèrent cette réponse aux soldats. Ceux-ci soupçonnèrent que Cyrus les menait contre le roi : ils résolurent néanmoins de le suivre ; et comme ils demandaient une paye plus forte, Cyrus leur promit d'augmenter leur solde de moitié en sus, et de leur donner à chacun trois demi-dariques au lieu d'une darique par mois. Au reste, personne n'entendait encore dire, du moins publiquement, qu'il marchât contre le roi.

CHAPITRE IV.

Au sortir de Tarse, il fit dix parasanges en deux jours, et arriva au fleuve Sarus, large de trois plèthres. Le lendemain, en une marche de cinq parasanges, on arriva sur les bords du fleuve Pyrame, large d'un stade. De là on fit quinze parasanges en deux marches, pour arriver à Issus. Cette ville, la dernière de la Cilicie, est peuplée, grande, florissante et située sur le bord de la mer. On y séjourna trois jours, pendant lesquels arrivèrent du Péloponnèse trente-cinq vaisseaux commandés par Pythagore de Lacédémone. Tamos d'Egypte les conduisait depuis Éphèse, ayant avec lui vingt-

cinq autres vaisseaux de Cyrus, avec lesquels il avait assiégé Milet, ville amie de Tissapherne, et servit le prince contre ce satrape. Sur ces bâtimens étaient Chrisophe de Lacédémone, qu'avait mandé Cyrus, et sept cents hoplites, avec lesquels il servit dans son armée. Les vaisseaux se tinrent à l'ancre près de la tente de Cyrus. Ce fut là que quatre cents hoplites grecs quittèrent le service d'Abrocomas, pour se joindre à Cyrus et marcher avec lui contre le roi.

D'Issus il vint, en une marche de cinq parasanges, au passage de la Cilicie et de la Syrie. Deux murs se présentaient : l'un en deçà et au-devant de la Cilicie, était gardé par Syennésis et par ses troupes ; on disait qu'une garnison d'Artaxerxès occupait celui qui était au-delà, et du côté de la Syrie ; entre les deux, coule le fleuve Carsus, large d'un plèthre. L'espace qui est entre les deux murs est de trois stades ; on ne pouvait forcer ce passage étroit, les murs descendaient jusqu'à la mer ; au-dessus étaient des rochers à pic, et l'on avait pratiqué des portes dans les murs. Pour s'ouvrir ce passage, Cyrus avait fait venir sa flotte, afin de débarquer des hoplites entre ces deux murs et au-delà, et de forcer le pas de Syrie s'il était défendu par les ennemis. Il s'attendait qu'Abrocomas, qui avait beaucoup de troupes à ses ordres, lui disputerait ce passage ; mais Abrocomas n'en fit rien ; dès qu'il sut que Cyrus était en Cilicie, il se retira de la Phénicie et marcha vers le roi, avec une armée qu'on disait être de trois cent mille hommes.

De là, Cyrus fit, en un jour de marche, cinq parasanges dans la Syrie, et l'on arriva à Myriandre, ville maritime, habitée par les Phéniciens ; c'est une ville de commerce où mouillent beaucoup de vaisseaux marchands. On s'y arrêta sept jours, pendant lesquels Xénias d'Arcadie et Pasion de Mégare s'embarquèrent avec ce qu'ils avaient de plus précieux, et se retirèrent. Ils étaient, suivant l'opinion la plus commune, piqués de ce que Cyrus laissait à Cléarque ceux de leurs soldats qui s'étaient joints à lui pour retourner en Grèce et ne pas marcher contre Artaxerxès. Ils avaient à peine disparu, et déjà le bruit se répandait que Cyrus enverrait contre eux ses trirèmes ; quelques-uns souhaitaient qu'on les arrêtât comme traitres ; d'autres plaignaient le sort qui les attendait s'ils étaient pris.

Cyrus ayant convoqué les généraux leur dit : « Xénias et Pasion m'ont abandonné ; mais qu'ils sachent qu'ils ne se sont pas sauvés à mon insu, car je sais où ils vont, et qu'ils ne m'ont point échappé, puisque avec mes trirèmes il m'est facile de ramener leurs bâtimens ; mais j'atteste les dieux que je ne les poursuivrai pas ; personne ne dira que je me sers d'un homme tant qu'il est avec moi, et que s'il désire de me quitter, je le maltraite et le dépouille de sa fortune. Qu'ils s'en aillent donc, convaincus qu'ils en usent plus mal envers moi que moi envers eux. J'ai en mon pouvoir leurs femmes, leurs enfans, qu'on garde à Tralles ; ils ne seront pas même privés de ces gages, ils les recevront comme prix de la valeur avec laquelle ils m'ont précédemment servi. » Ainsi parla Cyrus. Ceux des Grecs qui n'étaient pas zélés pour l'expédition, ayant appris la belle action de ce prince, le suivirent avec plus de plaisir et d'affection.

Cyrus fit ensuite vingt parasanges en quatre marches, et vint sur les bords du Chalus, fleuve large d'un plèthre, et rempli de grands poissons privés : les Syriens les regardent comme des dieux, et ne permettent pas qu'on leur fasse du mal, non plus qu'aux colombes. Les villages où l'on campa appartenaient à Parysatis, et lui avaient été donnés pour son entretien. De là, après trente parasanges en cinq marches, on arriva aux sources du fleuve Daradax, large d'un plèthre. Là était le palais de Bélésis, gouverneur de la Syrie, avec un très beau et très vaste parc, fécond en fruits de toutes les saisons. Cyrus rasa le parc et brûla le palais. Quinze parasanges parcourues en trois marches, firent enfin arriver l'armée à Thapsaque, ville grande et riche, sur l'Euphrate, large en ce lieu de quatre stades.

On y demeura cinq jours. Cyrus ayant mandé les généraux grecs, leur annonça qu'on marcherait à Babylone, contre le roi ; il leur recommanda d'en instruire les troupes et de les engager à le suivre. Les généraux convoquèrent l'assemblée et publièrent la nouvelle. Les soldats s'emportèrent contre leurs chefs, qui, prétendaient-ils, savaient depuis long-temps le projet et le tenaient caché. Ils ajoutèrent qu'ils n'avanceraient pas qu'on ne leur donnât la même paye qu'aux Grecs qui avaient accompagné Cyrus dans le voyage précédent, où il s'agissait non de se battre, mais d'escorter ce prince mandé

par son père. Les généraux firent leur rapport à Cyrus, qui promit de donner à chaque homme cinq mines d'argent, à leur arrivée à Babylone, et de leur payer la solde entière jusqu'à leur retour en Ionie. Ces promesses gagnèrent la plupart des Grecs ; mais avant qu'on pût savoir la résolution des autres troupes et si elles suivraient ou non Cyrus, Ménon convoqua séparément les siennes, et leur parla ainsi :

« Soldats, si vous m'en croyez, vous obtiendrez, sans danger ni fatigue, d'être plus favorisés de Cyrus que tout le reste de l'armée. Que vous conseillé-je de faire ? Cyrus prie les Grecs de le suivre contre le roi : eh bien, passons l'Euphrate avant qu'on sache ce que nos compatriotes répondront à Cyrus. S'ils se déterminent à le suivre, comme vous aurez passé les premiers, on vous regardera comme auteurs de cette résolution ; Cyrus vous saura gré de votre zèle, il vous en témoignera sa reconnaissance, et personne ne le fait mieux que lui. Si l'avis contraire prévaut, nous retournerons sur nos pas ; mais comme vous aurez seuls obéi, il mettra toute sa confiance en vous, il vous confiera le commandement des garnisons et des lochos ; et je sais que, quelque grâce que vous demandiez, vous trouverez en lui un ami. »

La troupe suivit son avis, et passa l'Euphrate avant que les autres Grecs eussent répondu. Cyrus, enchanté leur fit dire par Glus : « Grecs, j'ai déjà à me louer de vous ; croyez que je ne suis plus Cyrus, ou vous aurez bientôt à vous louer de moi. » A ces mots, les soldats conçurent de grandes espérances et firent des vœux pour le succès de l'entreprise. On dit que Cyrus envoya à Ménon de magnifiques présens. Bientôt il traversa le fleuve à gué, et fut suivi des troupes, qui n'eurent de l'eau que jusque sous les bras. Les habitans de Thapsaque prétendaient que l'Euphrate n'avait jamais été guéable qu'alors, et qu'on ne pouvait le traverser sans bateaux ; Abrocomas qui l'avait gagné de vitesse, les avait brûlés pour empêcher le passage du prince. On regarda cet événement comme un miracle ; il parut évident que le fleuve s'était abaissé devant Cyrus, comme devant son roi futur.

On fit ensuite, en neuf marches, cinquante parasanges à travers la Syrie, et l'on arriva sur les bords de l'Araxe. Il y avait en cet endroit

beaucoup de villages qui regorgeaient de blé et de vin. On y demeura trois jours et l'on s'y pourvut de vivres.

CHAPITRE V.

Il passa de là en Arabie, ayant l'Euphrate à sa droite, et fit en cinq jours trente-cinq parasanges dans un pays désert, uni comme la mer et couvert d'absinthe; s'il y croît d'autres plantes ou cannes, elles sont toutes odoriférantes et aromatiques; mais il n'y a point d'arbres. On y trouve quantité d'ânes sauvages, beaucoup d'autruches, quelques outardes et du chevreuil. Les cavaliers donnaient quelquefois la chasse à ce gibier. Les ânes, lorsqu'on les poursuivait, gagnaient de l'avance et s'arrêtaient; car ils vont plus vite que le cheval. Dès que le chasseur approchait, ils répétaient la même manœuvre, en sorte qu'on ne pouvait les prendre, à moins que les cavaliers, se portant en différens lieux, ne les chassassent avec des relais. La chair de ceux qu'on prit ressemblait à celle du cerf, mais était plus délicate. On ne put prendre d'autruches; les cavaliers qui en poursuivirent y renoncèrent; car elles se sauvaient avec vitesse, sans voler, courant sur leurs pieds et s'aidant de leurs ailes étendues comme des voiles. Quant aux outardes, en les faisant lever promptement on les prend sans peine; elles ont, comme les perdrix, le col court et se lassent bientôt; leur chair était délicate.

Après avoir traversé cette plaine, on arriva à Corsote, ville grande et déserte, environnée du Mascas, fleuve large d'un plèthre. On y séjourna trois jours. Après s'y être pourvue de vivres, l'armée fit, en treize jours de marche, quatre-vingt-dix parasanges dans le désert, ayant toujours l'Euphrate à sa droite, et arriva à Pyle.

Dans cette route il périt, faute de fourrage, beaucoup de bêtes de somme; il n'y avait ni herbe ni arbre, tout le pays était nu. Les habitans tiraient, de la terre près du fleuve, de grosses pierres dont ils faisaient des meules de moulin; ils les transportaient à Babylone, les vendaient, en achetaient du blé et vivaient de ce commerce. L'armée manqua de vivres et ne put en acheter qu'au marché lydien, dans le camp des Barbares de l'armée de Cyrus.

La capithe de farine coûtait quatre sigles, le sigle vaut sept oboles attiques et demi, et la capithe contient deux chénix attiques. Les soldats ne se soutenaient donc qu'en mangeant de la viande.

On faisait de ces longues marches lorsqu'on voulait camper à portée de l'eau et du fourrage. On arriva un jour à un défilé dont la boue rendait le passage difficile aux voitures. Cyrus s'y arrêta avec les plus distingués et les plus riches de sa suite, et chargea Glus et Pigrès de prendre avec eux un détachement de Barbares et de tirer les chariots du mauvais pas. Ils lui paraissaient agir avec lenteur; aussitôt il ordonna, comme en colère, aux seigneurs perses qui l'entourent, de se joindre aux travailleurs pour dégager les voitures.

Ce fut alors qu'on vit un bel exemple de subordination. Chacun à l'instant jette son candys de pourpre à la place où il se trouve, se met à courir comme s'il se fût agi d'un prix, et descend un coteau rapide: avec ces riches tuniques, avec leurs caleçons brodés, leurs bracelets précieux, ils sautent sans balancer au milieu de la boue, enlèvent les chariots et les dégagent plus vite qu'on ne l'aurait imaginé.

En général, on voyait que Cyrus se hâtait et ne s'arrêtait qu'afin de prendre des vivres ou pour quelque autre raison indispensable. Il pensait que plus il se presserait, moins il trouverait le roi préparé à combattre; que plus il irait lentement, plus l'armée de ce prince grossirait; car tout homme qui réfléchit, voit que l'empire des Perses est puissant par l'étendue et la population de ses provinces, mais que la dispersion de ses forces et la longueur des distances le rendent faible contre un adversaire qui l'attaque avec célérité.

Sur l'autre rive de l'Euphrate et vis-à-vis du camp que l'armée occupait dans le désert, était une ville grande et riche, nommée Charimande. Les soldats y allaient acheter des vivres sur des radeaux faits avec les peaux qui leur servaient de couvertures; ils les joignaient et les cousaient si serrées, que l'eau ne pouvait mouiller le foin; c'était sur ces radeaux qu'ils passaient le fleuve et revenaient avec du vin de dattes et du panis, qui abondait dans ce pays.

En ce lieu, survint une dispute entre deux soldats dont l'un était à Ménon et l'autre à Cléar-

que : Cléarque, jugeant que le soldat de Ménon avait tort, le frappa; le soldat, de retour à son camp, raconta l'aventure à ses camarades, qui s'en offensèrent, et devinrent furieux contre Cléarque. Le même jour, ce général, après avoir été au passage du fleuve et examiné le marché, revenait à cheval à sa tente avec peu de suite, et traversait le camp de Ménon. Cyrus n'était point encore arrivé, mais il était en route. Un soldat de Ménon, qui fendait du bois, voyant Cléarque passer, lui jeta sa hache et le manqua : un autre, puis un autre encore, lança une pierre, et sur leurs cris, beaucoup de soldats se joignirent à eux. Cléarque se sauva à son quartier, crie aux armes, ordonne aux hoplites de rester en bataille, les boucliers devant leurs genoux : pour lui, avec les Thraces et les cavaliers, qui étaient plus de quarante, Thraces aussi pour la plupart, il marche droit à la troupe de Ménon, qui, étonnée, ainsi que son chef, court aux armes : quelques-uns restaient en place, ne sachant quel parti prendre. Proxène, qui, par hasard, avait marché plus lentement, s'avança sur-le-champ entre les deux troupes, et ayant mis bas les armes, pria Cléarque de se calmer.

Cléarque, qui avait failli être lapidé, s'indigna de ce que Proxène parlait de sang-froid de cet événement, et le pressa de se retirer.

Cependant Cyrus arrive; il apprend la nouvelle, il s'arme; il accourt au milieu d'eux avec ceux de ses confidens qui se trouvaient près de lui, et parle en ces termes : « Cléarque, Proxène, Grecs ici présents, vous ignorez ce que vous faites; si vous vous combattez les uns les autres, sachez que dès ce jour ma perte est décidée, et que la vôtre suivra de près : car dès que nos affaires tourneront mal, tous les Barbares que vous voyez à ma suite seront des ennemis plus dangereux que ceux qui sont dans l'armée du roi. » A ce discours, Cléarque revint à lui; les deux partis s'apaisèrent, on remit les armes à leur place.

CHAPITRE VI.

L'armée s'avancant ensuite, on trouva des pas de chevaux, du crottin; et l'on conjectura qu'il avait passé là environ deux mille chevaux. Ce détachement prenait les devants, brûlant les fourrages et tout ce qui pouvait être de quelque

utilité. Orontas, Perse du sang royal, qui passait pour l'un des plus habiles militaires de sa nation, et qui avait déjà porté les armes contre Cyrus, forma le projet de le trahir. Comme il était alors réconcilié avec ce prince, il lui dit que s'il voulait lui donner mille chevaux, il se faisait fort, ou de surprendre et passer au fil de l'épée le détachement qui brûlait d'avance le pays, ou de ramener beaucoup de prisonniers, d'empêcher les incendies et de faire que l'ennemi ne pût rapporter au roi ce qu'il aurait vu de l'armée de Cyrus. Ce prince, ayant jugé cette proposition avantageuse, dit à Orontas de prendre des piquets de tous les corps.

Orontas, croyant son détachement prêt à marcher, écrit une lettre au roi, lui mande qu'il amènera le plus de cavalerie possible, et le prie d'ordonner à la sienne qu'on le reçoive comme ami. La lettre rappelait son ancien attachement et sa fidélité : il en chargea un homme à qui il croyait pouvoir se fier. Celui-ci ne l'eut pas plutôt reçue qu'il l'alla montrer à Cyrus : ce prince l'ayant lue, fait arrêter Orontas, mande dans sa tente sept des principaux de sa cour, et ordonne aux généraux grecs de faire prendre les armes à leurs hoplites et de les placer autour de sa tente : les Grecs obéirent, et lui amenèrent environ trois mille hoplites. Il appela aussi au conseil de guerre le général Cléarque, qui lui paraissait, ainsi que le reste de l'armée, celui de tous les Grecs qui jouissait de la plus grande considération. Cléarque, au sortir du conseil, raconta à ses amis comment s'était passé le jugement d'Orontas (car on n'en faisait pas un mystère). Cyrus, dit-il, ouvrit l'assemblée en parlant ainsi :

« Je vous ai convoqués, mes amis, pour délibérer avec vous, et pour traiter, de la manière la plus juste devant les dieux et les hommes, Orontas que voici. Il m'a été d'abord donné par mon père, pour être soumis à mes ordres. Ensuite, mon frère lui ayant, à ce qu'il prétendait, ordonné, il prit les armes contre moi; et quoique alors il fût maître de la citadelle de Sardes, je lui fis la guerre de manière à lui faire désirer la fin des hostilités. Je reçus sa main et lui donnai la mienne. Orontas, continua Cyrus, as-tu éprouvé quelque injustice de ma part? — Non. — N'ayant point à te plaindre de moi, comme tu en conviens toi-même, ne t'es-tu pas révolté

depuis ; et lié avec les Mysiens , ne ravageais-tu pas mon gouvernement , autant que tu le pouvais ? — Il est vrai . — Lorsque tu eus reconnu ton impuissance , ne vins-tu pas à l'autel de Diane m'assurer de ton repentir ? après m'avoir touché par tes discours , ne me donnas-tu pas ta foi , et ne reçus-tu pas la mienne ? Orontas en convint . Quelle injure t'ai-je donc faite , continua Cyrus , pour que tu m'aies tendu une troisième fois des embûches , comme tu en es vaincu ? Aucune , répondit Orontas . — Tu avoues donc que tu es injuste envers moi ? — Il le faut bien . — Mais pourrais-tu , devenant l'ennemi de mon frère , me rester désormais fidèle ? — J'aurais beau l'être , tu ne le croirais jamais . »

Cyrus , s'adressant alors à ceux qui étaient présents : « Vous savez , leur dit-il , ce qu'il a fait , vous entendez ce qu'il dit : parle le premier , Cléarque , et donne ton avis . — Mon avis , dit Cléarque , est de nous défaire au plus tôt de lui , afin que nous n'ayons plus à nous tenir en garde contre cet homme , et que , délivrés de ce soin , nous nous occupions à faire du bien à ceux qui veulent être de nos amis . » Cléarque ajoutait que les autres s'étaient rangés à son opinion . Ensuite , par l'ordre de Cyrus , tous les assistans , et les parens même d'Orontas , se levèrent et le prirent par la ceinture , ce qui désignait qu'il était condamné à mort . Il fut ensuite emmené par ceux qui en avaient l'ordre . En le voyant passer , ceux qui avaient coutume de se prosterner devant lui le firent encore , quoiqu'ils sussent qu'il allait au supplice .

On le conduisit dans la tente d'Artapate , le plus fidèle des gardes de Cyrus ; et personne depuis ne le revit , ni ne fut en état d'affirmer de quel genre de mort il avait péri : chacun fit ses conjectures . Ce qu'il y a de sûr , c'est qu'il ne parut en aucun endroit de vestiges et de sépulture .

CHAPITRE VII.

De là on fit en trois marches douze parasanges en Babylonie . A la troisième marche , vers le milieu de la nuit , Cyrus fit dans la plaine la revue des Grecs et des Barbares . Il présumait que le lendemain , au lever du soleil , le roi viendrait avec son armée lui présenter bataille . Il chargea Cléarque de commander l'aile droite des Grecs ; Ménon eut la gauche : pour lui , il

rangea en bataille ses troupes nationales . Le lendemain , dès la pointe du jour , des transfuges apportèrent à Cyrus des nouvelles de l'armée du roi . Ce prince , ayant convoqué les généraux et les lochages grecs , délibéra avec eux sur la manière de livrer bataille , et les encouragea par ces paroles pleines de persuasion :

« Grecs , si je vous prends à mon service , ce n'est pas que je manque de Barbares ; mais je vous ai crus supérieurs à la plupart d'entre eux , et voilà pourquoi je vous ai associés à mon entreprise . Montrez-vous donc dignes de la liberté , de ce bien que je vous trouve si heureux de posséder : car soyez assurés que je la préférerais à toutes mes richesses , et à beaucoup d'autres encore .

« Je dois vous apprendre à quel combat vous marchez . L'armée du roi est nombreuse , et vient en poussant de grands cris : si vous soutenez ce vain appareil , vous verrez , j'en rougis d'avance , quelle sorte d'hommes produit ce pays . Pour vous , compotez-vous en gens de cœur , et je renverrai en Grèce , avec un sort digne d'envie , ceux d'entre vous qui voudront y retourner : mais j'espère faire en sorte qu'un grand nombre préfèrent la fortune que je leur destine , à celle qu'ils ont dans leur pays . »

Gaulitès , banni de Samos , et très attaché à Cyrus , lui parla ainsi : « On prétend , Cyrus , que tu fais beaucoup de promesses aujourd'hui , parce que tu es dans un danger imminent , mais que tu les oublieras après la victoire ; d'autres disent que quand même tu t'en souviendrais et voudrais les remplir , tu ne pourrais jamais donner tout ce que tu promets . »

« L'empire de mes pères , répondit Cyrus , s'étend , vers le midi , jusqu'aux climats qu'une chaleur excessive rend inhabitables ; vers le nord , jusqu'à des pays que le grand froid rend également déserts : le milieu a pour satrapes les amis de mon frère ; vous êtes les miens ; si je remporte la victoire , il faudra que je vous confie ces gouvernemens : j'apprends donc moins , en cas de succès , de n'avoir pas assez à donner , que de manquer d'amis à qui je puisse donner . De plus , que chacun de vous compte sur une couronne d'or . »

Ceux qui entendirent ce discours en conçurent une nouvelle ardeur : ils racontèrent la chose aux autres Grecs . Aussitôt les généraux ,

et même quelques simples soldats, le vinrent trouver pour savoir ce qu'ils obtiendraient s'ils remportaient la victoire. Il les renvoya tous, après les avoir remplis d'espérance. Tous ceux qui s'entretenaient avec lui, l'exhortaient à ne pas combattre en personne et à se tenir à l'arrière-garde. Ce fut dans ce moment que Cléarque lui fit à peu près cette question : « Penses-tu, Cyrus, que ton frère combatte? — Oui, par Jupiter; s'il est fils de Darius et de Parysatis, et mon frère, ce ne sera pas sans coup férir que je m'emparerai de son trône. »

Pendant que les soldats s'armaient, on en fit le dénombrement; il se trouva de Grecs dix mille quatre cents hoplites, et deux mille quatre cents peltastes; parmi les Barbares de l'armée de Cyrus, cent mille hommes, avec environ vingt chars armés de faux. L'armée ennemie montait, disait-on, à douze cent mille hommes, et les chars armés de faux à deux cents, sans compter six mille chevaux commandés par Artagerse, et qui étaient placés devant le roi. Il y avait quatre principaux commandans, généraux ou conducteurs de cette armée du roi, ayant chacun trois cent mille hommes à ses ordres, Abrocomas, Tissapherne, Gobryas, Arbace; mais il ne se trouva à la bataille que neuf cent mille hommes, avec cent cinquante chariots armés de faux, Abrocomas étant arrivé de la Phénicie cinq jours après l'action. Cyrus, avant la bataille, apprit ces détails des transfuges de l'armée du grand roi, détails qui furent confirmés depuis par les prisonniers.

Cyrus marcha ensuite en ordre de bataille avec toutes ses troupes tant grecques que barbares; il s'attendait, en effet, que le roi l'attaquerait ce jour-là. Il ne fit que trois parasanges, parce qu'il rencontra, au milieu de cette marche, un fossé creusé de main d'homme; ce fossé, qui avait cinq orgyes de large sur trois de profondeur, était long de douze parasanges, et s'étendait en haut, dans la plaine, jusqu'au mur de la Médie. Il y a, dans cette plaine, quatre canaux qui dérivent du Tigre; ils sont très profonds, larges d'un plèthre, et portent des bateaux chargés de blé. Ils se jettent dans l'Euphrate, et ont de l'un à l'autre la distance d'une parasange; on les passe sur des ponts.

Près de l'Euphrate, entre le fleuve et le fossé, était un passage étroit, d'environ vingt pieds.

Le grand roi avait fait creuser ce fossé pour se retrancher, lorsqu'il avait appris que Cyrus marchait à lui. Cyrus et son armée passèrent le défilé et se trouvèrent au-delà du fossé. Le roi ne se présenta point ce jour-là pour combattre; mais on remarqua beaucoup de traces de chevaux et d'hommes qui se retiraient. Cyrus alors ayant fait venir le devin Silanus d'Ambracie, lui donna trois mille dariques, parce que, onze jours auparavant, il lui avait annoncé, pendant qu'il sacrifiait, que le roi ne combattrait pas de dix jours. « S'il n'y a pas d'action dans ces dix jours, avait repris Cyrus, il n'y en aura point du tout; si tu dis la vérité, je te promets dix talents. » Le terme expiré, il lui donna cette somme.

Comme le roi ne s'était point opposé au passage du fossé, Cyrus crut, ainsi que beaucoup d'autres, qu'il ne pensait plus à combattre; et le lendemain il marcha avec moins de précaution. Le surlendemain il s'avancait sur son char, avec peu de soldats devant lui, la plus grande partie des troupes marchant en désordre, beaucoup de soldats faisant porter leurs armes sur des chariots ou sur des bêtes de somme.

CHAPITRE VIII.

C'était à peu près l'heure où le peuple afflue dans les places publiques, et l'on n'était pas loin du camp qu'on voulait prendre, lorsque soudain l'on voit accourir, bride abattue, sur un cheval tout en sueur, Patagyas, Perse de la suite de Cyrus, et l'un de ses confidens; il crie en langue barbare et en grec, à tous ceux qu'il rencontre, que le roi s'avance avec une armée innombrable, prêt à les charger. Aussitôt, grand tumulte; les Grecs et les Barbares s'attendent à être chargés avant d'avoir pu se former. Cyrus saute à bas de son char, revêt sa cuirasse, monte à cheval, et après avoir pris des javelots, ordonne que tous les soldats s'arment, et que chacun prenne son rang.

Les Grecs se formèrent à la hâte, Cléarque à l'aile droite appuyée à l'Euphrate; Proxène le joignait, suivi des autres généraux; Ménon et son corps étaient à l'aile gauche. A la droite, près de Cléarque, on plaça, avec les peltastes grecs, environ mille cavaliers paphlagoniens; Ariée, lieutenant général de Cyrus, occupait la gauche avec le reste des Barbares. Cyrus se

plça au centre, avec six cents cavaliers, tous revêtus de grandes cuirasses, de cuissards et de casques, à l'exception de Cyrus, qui se tenait prêt à combattre sans avoir la tête armée. (On dit que tel est l'usage des Perses lorsqu'ils bravent les dangers de la guerre.) La tête et le poitrail des chevaux de cette troupe étaient bardés de fer; les cavaliers avaient des sabres à la grecque.

On était au milieu du jour, que l'ennemi ne paraissait point encore; mais, le soleil commençant à décliner, on aperçut une poussière semblable à un nuage blanc, qui bientôt se noircit, et couvrit la plaine. Quand ils furent plus près, on vit briller l'airain, on distingua les rangs et les piques. Ils avaient à la gauche un corps de cavalerie, armé de corselets blancs, et commandé, disait-on, par Tissapherne; il était suivi de gerrophorres. Venaient ensuite des hommes pesamment armés, avec des boucliers de bois qui allaient de la tête aux pieds; on disait que c'étaient des Égyptiens. On voyait après eux d'autre cavalerie et d'autres archers, tous rangés par nation, et chaque nation marchant formée en colonne pleine. En avant, à de grandes distances, étaient des chars armés de faux attachées à l'essieu, dont les unes s'étendaient obliquement à droite, à gauche; les autres, placées sous le siège du conducteur, s'inclinaient vers la terre, de manière à couper tout ce qu'elles rencontraient. Le projet était de se précipiter sur les bataillons grecs, et de les rompre.

Ce que Cyrus avait dit aux Grecs lorsqu'il les exhorta à ne pas s'effrayer des cris des Barbares, se trouva sans fondement. Ils s'avancèrent, non en poussant des cris, mais dans un profond silence, sans s'animer, et d'un pas égal et lent. Alors Cyrus, passant le long de la ligne avec Pigrès son interprète, et trois ou quatre autres Perses, cria à Cléarque de marcher au centre avec sa troupe, où devait être le roi: «Si nous plions ce centre, la victoire est à nous.» Cléarque, voyant le gros de cavalerie qu'on lui désignait, et apprenant de Cyrus que le roi était au-delà de la gauche des Grecs (car ses troupes étaient si nombreuses qu'en se tenant au centre de son armée il dépassait l'aile gauche de Cyrus), Cléarque, dis-je, ne voulut pas tirer son aile droite des bords du fleuve, de peur d'être en-

veloppé, et répondit à Cyrus qu'il aurait soin que tout allât bien.

Cependant l'armée barbare s'avancait bien alignée. Le corps des Grecs, restant en place, se formait encore et recevait les soldats qui venaient reprendre leurs rangs. Cyrus passait à cheval le long de la ligne, et à peu de distance du front; il considérait les deux armées, regardant tantôt l'ennemi, tantôt ses troupes, lorsque Xénophon d'Athènes, qui l'aperçut de la division grecque où il était, piqua pour le rejoindre, et lui demanda s'il avait quelque ordre à donner. Cyrus s'arrêta, et lui commanda de publier que les entrailles des victimes présageaient d'heureux succès; en disant cela, il entendit un bruit qui courait dans les rangs, et demanda ce que c'était. Xénophon répondit que c'était le mot, qui passait pour la seconde fois. Cyrus s'étonna que quelqu'un l'eût donné, et lui demanda quel était ce mot. «JUPITER SAUVEUR ET LA VICTOIRE,» lui dit-il.

«Soit, répartit Cyrus, je l'accepte.» Il se porta ensuite au poste qu'il avait choisi. Il n'y avait plus que trois ou quatre stades entre le front des deux armées, lorsque les Grecs chantèrent un pæan, et s'ébranlèrent pour aller à l'ennemi.

Une partie de la ligne s'avancait avec l'impétuosité des vagues en courroux: ce qui restait en arrière court pour s'aligner, et bientôt tous les Grecs ensemble invoquent à grands cris Mars Ényalius: tous se mettent à courir. On rapporte qu'ils frappaient leurs boucliers de leurs piques, pour effrayer les chevaux. Avant qu'ils fussent à la portée du trait, la cavalerie barbare fit tourner ses chevaux et s'enfuit; les Grecs la poursuivirent de toutes leurs forces, et se crièrent les uns aux autres de ne pas courir en désordre, mais de suivre en gardant les rangs. Quant aux chars des Barbares, dénués de conducteurs, les uns étaient emportés à travers leurs propres troupes, les autres à travers la ligne des Grecs. Dès que ceux-ci les voyaient venir, ils s'ouvraient pour les laisser passer: il n'y eut qu'un soldat qui, frappé d'étonnement comme on le serait dans l'hippodrome, ne se rangea pas, et fut choqué par un de ces chars; mais cet homme même n'en reçut aucun mal, à ce que l'on prétend. Il n'y eut aucun autre Grec blessé dans cette action, si ce

n'est un seul, de l'aile gauche, qui fut, dit-on, atteint d'une flèche.

Cyrus, voyant les Grecs vaincre et poursuivre tout ce qui était devant eux, ressentit une vive joie ; déjà ceux qui l'entouraient l'adoraient comme leur roi. Malgré cette apparence de succès, loin de poursuivre, il tint serrés autour de lui ses six cents chevaux, observant les mouvements du roi ; il savait qu'il était ou devait être au centre de l'armée, poste ordinaire de tous les généraux des Barbares ; ils croient qu'étant, des deux côtés, entourés de leurs troupes, ils y sont plus en sûreté, et qu'il ne leur faut qu'à moitié du temps pour faire parvenir leurs ordres s'ils en ont à donner. Le roi, placé ainsi au centre de son armée, dépassait pourtant la gauche de Cyrus. Ce monarque, ne trouvant d'ennemis ni devant lui ni devant les six mille chevaux qui couvraient sa personne, tourna comme s'il eût voulu envelopper les Grecs. Cyrus craignant qu'il ne prit les Grecs à dos et ne les taillât en pièces, pique à lui, et chargeant avec ses six cents chevaux, il replie tout ce qui est devant le roi, et met en fuite les six mille chevaux commandés par Artagèrse : on dit même qu'il tua de sa main ce général.

Dès que la déroute eut commencé, les six cents chevaux de Cyrus se dispersèrent à la poursuite des fuyards ; il ne resta que peu de monde auprès de lui, et presque uniquement ceux qu'on appelait ses commensaux. Étant au milieu d'eux, il aperçut le roi et sa troupe dorée ; il ne peut se contenir : « Je vois l'homme, » s'écrie-t-il ; il se précipite sur lui, le frappe à la poitrine, et le blesse à travers sa cuirasse, comme l'atteste le médecin Ctésias, qui prétend avoir guéri la blessure. Dans l'instant même qu'il porte le coup, il est atteint lui-même au-dessous de l'œil, d'un javelot lancé avec force. Ctésias, qui accompagnait le roi, raconte combien la troupe qui entourait le roi, perdit dans ce combat des deux frères et de leur suite. De l'autre côté, Cyrus fut tué, et sur son corps tombèrent huit de ses principaux amis. On prétend qu'Artapate, le plus fidèle de ses eunuques, voyant Cyrus à terre, sauta à bas de son cheval, et se jeta sur le corps de son maître : selon les uns, le roi l'y fit égorger ; d'autres assurent qu'il tira son cimenterre et s'égorgea lui-même ; car il portait un cimenterre à poignée

d'or, ainsi qu'un collier, des bracelets, et les autres ornemens qui parent les premiers des Perses : Cyrus l'honorait pour son affection et sa fidélité.

CHAPITRE IX.

Ainsi finit Cyrus : tous ceux qui l'ont intimement connu s'accordent à dire que c'est le Perse, depuis l'ancien Cyrus, qui s'est montré le plus digne de l'empire, et qui possédait le plus les vertus d'un grand roi. Dès son enfance, il l'emportait en tout sur son frère et sur les enfans des grands de Perse, avec qui il fut élevé : car tous les fils des Perses de la première distinction reçoivent leur éducation aux portes du palais du roi : là ils apprennent à être modestes ; jamais ils n'entendent ni ne voient rien de malhonnête ; ils observent ou on leur dit que les uns sont honorés par le roi, que les autres encourent sa disgrâce ; en sorte que dès leur enfance ils apprennent à commander et à obéir.

On lui remarqua plus de disposition à s'instruire que dans ceux de son âge : ceux d'une naissance inférieure n'obéissaient pas avec tant d'exactitude aux vieillards. Il aimait beaucoup les chevaux, et les maniait avec la plus grande adresse : il se plaisait aux exercices des guerriers, à tirer de l'arc, à lancer le javelot ; on l'y trouvait infatigable. Lorsque son âge le lui permit, il devint passionné pour la chasse, et avide des dangers qu'on y court. Un ours, un jour, s'étant jeté sur lui, il n'en fut point effrayé ; il le combattit, et fut arraché de son cheval par l'ours, qui lui porta des blessures dont il lui restait des cicatrices ; mais enfin il le tua, et combla de faveurs celui qui le premier vint à son secours.

Envoyé par son père, qui lui donna le gouvernement de la Lydie, de la grande Phrygie, de la Cappadoce, et le commandement général de toutes les troupes qui devaient s'assembler dans le Castole, il montra d'abord qu'il se faisait un devoir sacré de ne jamais tromper dans les traités, dans les contrats, dans les simples promesses.

Aussi les villes de son gouvernement et les particuliers avaient-ils en lui la plus grande confiance : lorsqu'il faisait la paix avec ses ennemis, ils étaient assurés qu'il en observerait les

conditions, et ne craignaient de sa part aucun mauvais traitement. C'est pourquoi, lorsqu'il fit la guerre à Tissapherne, toutes les villes, excepté Milet, aimèrent mieux obéir à Cyrus qu'au satrape; et Milet ne redoutait ce prince que parce qu'il ne voulait point abandonner les bannis. En effet, il déclara qu'ayant été une fois leur ami, il ne cesserait jamais de l'être, quand même leur nombre diminuerait et que leurs affaires tourneraient plus mal; et sa conduite confirma cette promesse.

Il tâchait de vaincre, en bons ou en mauvais procédés, quiconque lui faisait ou du bien ou du mal; et l'on rapporte de lui ce souhait : « Puissé-je vivre assez long-temps pour surpasser en bienfaits et en vengeance mes amis et mes ennemis ! » Aussi tous eussent voulu lui confier leurs fortunes, leurs villes, leurs personnes. Quel homme, le moins de notre temps, mérita cette confiance !

On ne lui reprochera pas de s'être laissé narguer par les scélérats et les malfaiteurs; il les punissait avec la dernière sévérité. On voyait souvent sur les grandes routes, des hommes mutilés des pieds, des mains, des yeux; en sorte que dans son gouvernement, tout Grec ou Barbare qui ne faisait de tort à personne, pouvait voyager sans crainte, aller où il voulait, et porter tout ce qui lui convenait. On sait qu'il honorait singulièrement tous ceux qui se distinguaient à la guerre : la première qu'il soutint fut contre les Pisidiens et les Mysiens; il y commandait en personne : ceux qu'il vit s'exposer de bonne grâce aux dangers, il leur donna le gouvernement des pays conquis, et les distingua par d'autres récompenses; en sorte qu'on regardait les braves comme les plus heureux, et les lâches comme méritant d'être leurs esclaves : aussi était-ce à qui courrait aux périls, dès qu'on espérait être vu de Cyrus.

Quelqu'un se faisait-il remarquer par son attachement à la justice, il faisait tout pour le rendre plus riche que ceux qui couraient après des gains illicites. Aussi les dépositaires de son autorité administraient-ils avec justice; aussi avait-il une véritable armée; car si des généraux et des stratèges traversaient les mers pour lui offrir leurs services, ce n'était pas dans la vue d'un sordide intérêt, mais ils savaient que la bravoure et la soumission recevaient de lui une

récompense plus profitable que la solde de chaque mois. Si quelqu'un exécutait ponctuellement ses ordres, il ne laissait jamais ce zèle sans récompense : aussi dit-on que jamais prince ne fut mieux servi que lui en tout genre.

Un gouverneur, économe sévère, mais juste, améliorerait-il le pays qui lui était confié, en augmentait-il les revenus, loin de lui rien enlever, il lui donnait encore plus; en sorte qu'on travaillait avec joie, qu'on acquérait avec sécurité, et que personne ne cachait sa fortune. On ne remarquait pas qu'il enviât les richesses qu'on avouait; c'était des trésors qu'on celait qu'il cherchait à s'emparer. On convient unanimement qu'il excellait dans l'art de cultiver ceux de ses amis qu'il savait lui être affectionnés, et qu'il jugeait capables de contribuer au succès de ses entreprises; et comme il croyait avoir besoin de leur secours, il tâchait aussi de les aider de son pouvoir dès qu'il leur connaissait un désir.

Personne, à mon avis, n'a reçu, pour plusieurs raisons, autant de présens que lui : personne aussi ne les a distribués à ses amis avec plus de générosité, consultant les goûts et les besoins urgens de chacun. Lui envoyait-on de riches habillemens qui servissent à la guerre ou à sa parure, il disait que son corps ne pouvait les porter tous; que des amis bien parés étaient le plus bel ornement d'un homme.

Il n'est point étonnant qu'il ait vaincu ses amis en munificence, étant plus puissant qu'eux; mais, qu'en attentions, en désir d'obliger, il les surpassât aussi, c'est ce qui me semble plus admirable. Souvent il leur envoyait des vases à demi pleins de vin, lorsqu'il en recevait d'excellent, leur faisant dire : « Depuis long-temps Cyrus n'en a point bu de meilleur; il vous l'envoie donc, et vous prie de le boire aujourd'hui avec vos meilleurs amis. » Souvent aussi, il leur envoyait des moitiés d'oies, de pains, et d'autres mets pareils, et chargeait le porteur de leur dire : « Cyrus a trouvé ces mets excellens, il veut que vous en goûtiez aussi. » Quand le fourrage était rare, et que par le nombre de valets qu'il avait et par ses soins il avait pu s'en procurer, il faisait dire à ses amis d'en enlever pour leurs chevaux de monture, afin que ces animaux n'étant pas affaiblis par la faim, pussent les porter. Quand il paraissait en public, dans des occasions où il

savait que tous les yeux se fixeraient sur lui, il appelait ses amis et leur parlait d'un air occupé, pour montrer quels étaient ceux qu'il honorait de son estime.

D'après ce que j'entends dire, je juge que personne n'a jamais été tant aimé parmi les Grecs et les Barbares : en voici une preuve entre autres. Tout esclave du roi qu'était Cyrus, personne ne le quitta pour ce monarque. Orontas seul l'essaya, et ce Perse reconnut bientôt que l'homme en qui il avait confiance lui était moins attaché qu'à Cyrus. Bien plus, lorsque la guerre commença, beaucoup même des favoris d'Artaxerxès l'abandonnèrent pour se ranger du côté de son frère : ils jugeaient qu'en se conduisant avec valeur, ils obtiendraient à la cour de ce prince des honneurs plus dignes d'eux qu'à celle d'Artaxerxès. La mort de Cyrus fournit encore une grande preuve et qu'il était personnellement bon, et qu'il savait distinguer sûrement les hommes fidèles, affectionnés et constans ; car lorsqu'il fut tué, tous ses commensaux périrent en combattant à ses côtés. Ariée seul lui survécut, parce qu'il commandait alors la cavalerie de l'aile gauche : dès qu'il sut la mort de ce prince, il prit la fuite avec les troupes barbares à ses ordres.

CHAPITRE X.

On coupa, sur le champ de bataille même, la tête et la main droite de Cyrus. Le roi avec ses troupes, poursuivant les fuyards, entre dans le camp de son frère. Ariée ne fait aucune résistance ; il traverse son camp et se réfugie dans celui d'où l'on était parti le matin, qui était éloigné, dit-on, de quatre parasanges. Tout fut mis au pillage. Le roi prit une Phocéenne, maîtresse de Cyrus, que l'on disait belle et pleine de talens : une plus jeune, qui était de Milet, arrêtée par les soldats du roi, s'enfuit presque nue ; elle dut son salut aux Grecs restés dans le camp à la garde du bagage. Ceux-ci se formèrent, tuèrent quantité de pillards, et perdirent aussi quelques-uns des leurs ; cependant ils ne quittèrent point leur poste, et sauvèrent non-seulement cette femme, mais tout ce qui se trouva dans leur quartier, hommes et effets.

Le roi était alors éloigné des Grecs d'environ trente stades. Les Grecs poursuivaient ce qui était devant eux, comme s'ils eussent tout vaincu ;

et les Perses pillaient le camp de Cyrus, comme si leur armée eût eu l'avantage. Mais les Grecs apprenant que le roi tombait sur leurs bagages, et le prince ayant appris de Tissapherne que les Grecs avaient repoussé l'aile qui leur était opposée, et qu'ils s'avançaient à la poursuite des fuyards, Artaxerxès les rallie, et reforme ses troupes ; Cléarque, de son côté, appelle Proxène et celui des généraux grecs qui se trouvait le plus près de lui, et ils délibèrent s'ils enverront un détachement pour sauver les équipages, ou s'ils y marcheront tous en force.

Alors ils virent le roi s'avancer comme pour tomber sur leur arrière-garde. Aussitôt les Grecs firent volte-face, disposés à le recevoir s'il tentait de les attaquer. Mais le roi prit une autre direction, et revint sur ses pas par le même chemin qu'il avait suivi en venant, lorsqu'il dépassait leur aile gauche. Il emmenait avec lui, et les déserteurs qui avaient passé aux Grecs pendant la bataille, et Tissapherne avec ses troupes ; car ce satrape n'avait pas fui à la première mêlée : il avait, au contraire, pénétré le long du fleuve, à travers les rangs de peltastes, qui, s'étant ouverts, frappèrent et dardèrent sa cavalerie, sans perdre un seul homme. Les peltastes étaient commandés par Épisthène d'Amphipolis, qui avait la réputation d'un général prudent. Tissapherne, se sentant trop faible, se retira donc, et parvenu au camp des Grecs, il y rencontra le roi. Ayant joint leurs troupes, et les ayant formées, ils marchèrent ensemble.

Quand ils furent à la hauteur de la gauche des Grecs, ceux-ci craignirent qu'on ne les prit en flanc, et qu'enveloppés de toutes parts, on ne les taillât en pièces : ils voulaient étendre leur aile et l'adosser au fleuve. Tandis qu'ils délibéraient, le roi, reprenant la première position qu'il avait au commencement de l'action, vint se placer vis-à-vis de leur phalange. Les Grecs voyant les Barbares près d'eux et rangés en bataille, chantèrent de nouveau le pæan, et chargèrent avec plus d'ardeur encore qu'auparavant. Les Barbares ne attendirent pas, et s'enfuirent de plus loin que la première fois : les Grecs les poursuivirent jusqu'à un village, et s'y arrêtèrent, parce qu'il était dominé par une colline où les troupes du roi avaient fait volte-face. Ce prince, à la vérité, n'avait pas avec lui d'infanterie ; mais la colline était tellement

couverte de cavalerie, qu'il n'était pas possible aux Grecs de voir ce qui se passait. On prétendait y voir l'étendard du roi : c'est une aigle d'or, déployant ses ailes, et posée sur une pique.

Les Grecs s'étant avancés ensuite vers la colline, la cavalerie l'abandonna : elle ne se retira pas tout entière à la fois, mais par pelotons, les uns d'un côté, les autres d'un autre. La colline se dégarnissait peu à peu ; enfin tout disparut. Cléarque ne monta pas la colline avec ses troupes ; il fit halte au pied, et envoya Lycius de Syracuse et un autre, avec ordre de reconnaître les lieux et d'en faire leur rapport. Lycius y poussa son cheval, et revint dire qu'on voyait l'ennemi fuir de toute sa force. Ceci se passait presque au coucher du soleil.

Les Grecs s'arrêtèrent et posèrent leurs armes à terre pour prendre du repos. Ils s'étonnaient de ne point voir paraître Cyrus, ni personne de sa part : car ils ignoraient sa mort ; ils conjecturaient qu'il poursuivait l'ennemi, ou qu'il s'était avancé pour s'emparer de quelque poste. Ils délibérèrent donc entre eux, si l'on ferait venir les équipages pour rester où ils étaient, ou si l'on retournerait au camp. Il fut résolu d'y retourner ; et l'on arriva aux tentes vers l'heure du souper. Telle fut la fin de cette journée.

Les Grecs trouvèrent la plupart de leurs effets et tous les vivres pillés. Les troupes du roi avaient fait aussi main basse sur les caissons pleins de farine et de vin, dont Cyrus s'était pourvu pour les distribuer aux Grecs, s'il survenait, par hasard, dans son armée, une grande disette de vivres. On disait que ces caissons étaient au nombre de quatre cents. Par cette raison la plus grande partie des Grecs ne put souper, et ils n'avaient pas dîné ; car avant qu'on envoyât le soldat prendre son repas, le roi avait paru. Voilà comme ils passèrent la nuit.

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

On vient de voir, dans le livre précédent, comment Cyrus leva des troupes grecques lorsqu'il entreprit son expédition contre son frère Artaxerxès, ce qui se fit pendant la marche, de

quelle manière se livra la bataille, comment Cyrus fut tué, et comment les Grecs revenus à leur camp y prirent du repos, persuadés qu'ils avaient gagné une victoire complète, et que Cyrus existait. A la pointe du jour leurs généraux s'assemblèrent : étonnés que Cyrus n'envoyât personne leur porter des ordres, ou ne parût pas lui-même, ils résolurent de plier bagage, de prendre les armes et d'aller en avant pour se réunir à lui.

Ils s'ébrantaient déjà, et le soleil se levait, lorsque Proclès, gouverneur de Teuthraïne, et descendant du Lacédémonien Damarate, vint leur apprendre avec Glus, fils de Tamos, que Cyrus était tué, et qu'Ariée, en fuite avec ses Barbares, occupait le camp d'où l'on était parti la veille ; qu'il leur promettait de les y attendre tout le jour s'ils voulaient s'y rendre, mais que le lendemain, à ce qu'il annonçait, il partirait pour retourner en Ionie.

Les généraux et tous les Grecs s'affligeaient de cette nouvelle. « Plût au ciel, dit Cléarque, que Cyrus vécût encore ! mais puisqu'il n'est plus, annoncez à Ariée que nous avons vaincu le roi, qu'on ne nous fait, comme vous voyez, aucune résistance, et que si vous ne fussiez survenus, nous allions marcher contre le grand roi. Assurez Ariée, de notre part, que s'il nous joint, nous le placerons sur le trône, puisque c'est aux vainqueurs à disposer de l'empire. » Il renvoya les députés avec cette réponse, et les fit accompagner par Chirisophe de Lacédémone, et par Ménon de Thessalie. Ménon, qui était l'ami et l'hôte d'Ariée, brigua lui-même cette mission. Les députés partirent ; Cléarque attendit leur retour. L'armée se procura des vivres comme elle put : on prit aux équipages des bœufs et des ânes, qu'on égorga ; et s'avancant un peu hors de la ligne jusqu'au lieu où s'était livrée la bataille, on trouva quantité de javalots que l'on avait forcés les transfuges à dépouiller de leur fer, des boucliers d'osier, des boucliers de bois des Égyptiens, beaucoup de peltes qui n'avaient plus leur guerrier, et des caissons qui, privés de leurs attelages, ne pouvaient aller plus loin. On se servit de ce bois pour faire bouillir les viandes. L'on vécut ainsi ce jour-là.

Vers l'heure où la multitude abonde dans les places publiques, arrivèrent des hérauts de la part du roi et de Tissapherne. Ils étaient tous

Barbares, à l'exception de Phalynus, Grec de la suite du satrape, dont il était considéré, parce qu'il se donnait pour avoir des connaissances sur la tactique et sur le maniement des armes. Les héros s'approchent, appellent les généraux à haute voix, et leur annoncent que leur roi se regardant comme vainqueur par la mort de Cyrus, ordonne aux Grecs de rendre les armes, et de venir, à sa porte, solliciter un traitement favorable.

Les Grecs étaient indignés de ce discours. Cléarque cependant se contenta de dire que ce n'était point aux vainqueurs à rendre les armes. « Vous, ajouta-t-il, vous, généraux, faites la réponse que vous jugerez la meilleure et la plus honorable ; je reviens sur-le-champ. » Un de ses serviteurs venait de l'appeler, pour qu'il vît les entrailles de la victime : il sacrifiait en effet lors de l'arrivée des Perses. Cléonor d'Arcadie, le plus âgé des chefs, répondit qu'on mourrait plutôt que de livrer les armes. Proxène de Thèbes prit ensuite la parole : « Phalynus, ta demande me surprend. Le roi exige-t-il nos armes comme vainqueur, ou comme ami, et à titre de présent ? Comme vainqueur, qu'est-il besoin de les demander ? que ne vient-il les prendre ? Mais s'il veut les obtenir par la persuasion, qu'il déclare donc ce que les Grecs doivent attendre d'une telle déférence. » Phalynus répondit : « Le roi se croit vainqueur, puisqu'il a tué Cyrus ; car qui désormais lui disputerait son empire ? Il vous regarde comme étant en son pouvoir, puisqu'il vous tient au milieu de ses états, entre des fleuves qu'il est impossible de traverser de pied, et qu'il peut vous accabler sous une telle multitude d'hommes, que vous n'auriez pas même la force de les tuer s'il vous les livrait désarmés. »

Xénophon d'Athènes parla ensuite : « Tu le vois, Phalynus, nous n'avons plus d'autre ressource que nos armes et notre courage ; tant que nous garderons nos armes, nous espérons que notre courage aussi nous défendra ; mais en les livrant, nous craindriens de perdre jusqu'à la vie : ne pense donc pas que nous nous dépouillions du seul bien qui nous reste ; nous en userons plutôt pour vous disputer vos avantages. — Jeune homme, répondit Phalynus en souriant, il paraît que tu es philosophe, et tu parles avec agrément ; mais sache qu'il y a de la témérité à présumer que la valeur des Grecs triomphe de

la puissance du roi. » D'autres, qui manquaient de résolution, observèrent, dit-on, qu'après avoir été fidèles à Cyrus, ils pourraient aussi devenir très utiles au roi s'il voulait se réconcilier avec eux ; qu'ils pourraient le seconder soit contre les rebelles égyptiens, soit dans toute autre entreprise.

Cependant Cléarque revint et demanda s'ils avaient fait réponse. « L'un dit une chose, l'autre une autre, reprit Phalynus ; mais toi, Cléarque, dis-nous ce que tu penses. — Phalynus, répondit Cléarque, je t'ai vu avec un plaisir que sans doute partagent avec moi tous ceux qui sont ici présents, puisque tu es Grec, et que tu ne vois ici que des Grecs. Dans la position où nous sommes, nous te demandons avis sur la conduite à tenir d'après tes propositions. Au nom des dieux, conseille-nous ce que tu juges le meilleur et le plus honorable, ce qui doit te couvrir de gloire aux yeux de la postérité, quand on dira, tel fut l'avis de Phalynus, envoyé par le roi pour commander aux Grecs de rendre les armes, et consulté par eux : car tu conçois que de toute nécessité, on parlera en Grèce de ce conseil, quel qu'il soit. » Par ces insinuations, Cléarque voulait se faire conseiller par le député même du roi de ne point rendre les armes, afin de relever ainsi l'espérance des Grecs ; mais Phalynus l'élada, et parla en ces termes, contre l'attente de Cléarque :

« Si entre mille chances il en est une seule pour combattre avec succès le grand roi, je vous conseille de ne point livrer les armes ; mais s'il n'y a point de salut pour vous dans la résistance, employez, croyez-moi, les seuls moyens qui soient en votre pouvoir. — Tel est donc ton avis, répliqua Cléarque ; voici le nôtre, que tu porteras au roi : nous lui serons plus utiles en conservant nos armes s'il veut être de nos amis ; et s'il faut le combattre, nous le ferons avec plus d'avantage en les gardant qu'en les livrant. — Nous instruirons le roi de cette résolution ; mais il m'a chargé aussi de vous dire qu'en restant ici il y aura trêve, et guerre si vous avancez ou reculez. Répondez sur ce point : restez-vous ici, préférant la trêve ? ou dirai-je au roi que vous voulez recommencer les hostilités ? — Annonce-lui que nous acceptons ses conditions. — Qu'entends-tu par-là ? — Si nous restons il y aura trêve, et guerre si nous

avançons ou reculons. — Qu'annoncerai-je enfin ? — Paix en restant ici, guerre en avançant ou reculant. » Il ne s'expliqua pas davantage sur ses intentions.

CHAPITRE II.

Phalynus et les hérauts se retirèrent. Proclès et Chirisophe revinrent du camp d'Ariée, où Ménon resta. « Ariée, dirent-ils, a répondu qu'il y avait beaucoup de Perses plus distingués que toi qui ne le souffriraient jamais sur le trône; mais si vous voulez faire retraite avec lui, il vous prie de le joindre cette nuit, sinon il partira demain de grand matin. » Cléarque, ne voulant pas s'ouvrir même à eux de ses projets : « Faites ainsi, leur dit-il, si nous vous joignons; sinon, prenez le parti que vous croirez le plus avantageux. » Mais au coucher du soleil, il convoqua les généraux et les lochages, et leur tint ce discours :

« Amis, j'ai sacrifié pour savoir si je marcherais contre le roi; les entrailles de la victime n'ont point été favorables : cela devait être; car, à ce que j'apprends, le Tigre, qui est entre nous et le roi, ne se passe qu'en bateaux, et nous n'en avons point. Rester ici, cela est impossible, puisque les vivres nous manquent : mais d'heureux augures nous invitent à rejoindre les amis de Cyrus. Voici donc ce qu'il faut faire : séparons-nous, et que chacun soupe avec ce qu'il a. Quand la trompette donnera le signal du repos, qu'on plie bagage; au second signal, qu'on charge les bêtes de somme; au troisième, suivez votre général, la colonne des équipages longeant le fleuve et couverte par celle de l'infanterie. » Les généraux et les lochages se retirèrent avec cet ordre, qu'ils exécutèrent ponctuellement. De ce moment, Cléarque commanda en chef; et les troupes lui obéirent, non qu'elles l'eussent élu, mais parce qu'elles voyaient en lui seul la capacité qu'exige le commandement, et que l'expérience manquait aux autres. Voici le calcul du chemin qu'avait parcouru l'armée depuis Éphèse en Ionie jusqu'au champ de bataille. En quatre-vingt-treize marches, elle avait fait cinq cent trente-cinq parasanges ou seize mille cinquante stades. On disait que de là à Babylone il y avait encore trois cent soixante stades.

La nuit venue, Miltocythès de Thrace déserta, et passa à l'armée du roi avec quarante cavaliers thraces qu'il commandait, et trois cents fantassins à peu près de la même nation. Cléarque conduisit le reste de l'armée comme il l'avait annoncé. On le suivit, et l'on arriva vers minuit au camp d'avant la bataille : Ariée et ses troupes l'occupaient. Les généraux et les lochages ayant rangé les troupes et fait poser les armes à terre, allèrent en corps trouver Ariée. Les Grecs, Ariée, et les principaux de son armée, jurèrent de ne se point trahir et de rester alliés fidèles. Les Barbares jurèrent de plus qu'ils guideraient loyalement. Le serment fut précédé du sacrifice d'un sanglier, d'un taureau, d'un loup et d'un bélier. Les Grecs avaient trempé leurs épées, et les Barbares leurs piques, dans un bouclier plein du sang des victimes.

Après s'être donné réciproquement ces assurances de fidélité, Cléarque parla ainsi : « Puisque nous faisons ensemble même retraite, dis, quelle route suivras-tu ? sera-ce celle que nous primes en venant, ou en connais-tu une meilleure ? — Si nous revenons par le même chemin, répondit Ariée, nous mourrons de faim, puisque nous n'avons plus de vivres. Dans les dix-sept dernières marches que nous avons faites pour arriver ici, ou nous n'avons rien trouvé dans le pays, ou nous avons consommé en passant le peu qui y était. Je songe à une route plus longue, mais mieux approvisionnée. Nous ferons les premières journées aussi fortes qu'il nous sera possible, afin de nous éloigner de l'armée du roi : si une fois nous gagnons sur lui deux ou trois marches, il ne pourra plus nous joindre. Il n'osera pas nous suivre avec peu de troupes; et s'il en a beaucoup, il ne fera pas de grandes journées : peut-être aussi éprouvera-t-il disette de vivres. Tel est, dit Ariée, mon avis. »

Ce plan ne tendait qu'à échapper au roi, ou à fuir : mais la fortune conduisit mieux les troupes. Dès que le jour parut, elles se mirent en marche, ayant le soleil à leur droite. On comptait qu'au coucher du soleil, on arriverait à des villages de Babylonie, et en cela on ne se trompa point. L'après-midi, on crut voir de la cavalerie ennemie. Ceux des Grecs qui n'étaient pas dans leurs rangs coururent les reprendre. Ariée, monté sur un char à cause de ses blessures, mit pied à terre et se revêtit de sa cuirasse; ainsi

que ceux qui l'entouraient : pendant qu'ils s'armaient revinrent les coureurs envoyés à la découverte. Ils rapportèrent que ce qu'on avait cru de la cavalerie était des bêtes de somme qui paissaient. Tous conclurent que le roi campait près de là ; car on apercevait de la fumée dans les villages voisins. Cléarque ne marcha point à l'ennemi ; il voyait que ses troupes étaient lasses, à jeun, et qu'il se faisait tard. Il ne se détourna pas non plus, pour n'avoir pas l'air de fuir ; mais il les mena droit en avant ; et au coucher du soleil, il campa avec la tête de la colonne, dans les villages les plus proches, dont l'armée royale avait emporté jusqu'au bois des maisons.

Les premiers venus rangèrent leurs tentes avec assez d'ordre ; mais ceux de l'arrière-garde n'arrivant qu'à la nuit noire, se logèrent au hasard, et firent grand bruit en s'appelant les uns les autres. Les ennemis les entendirent, et les plus voisins s'enfuirent de leurs tentes. On s'en aperçut le lendemain ; car on ne vit plus dans les environs ni bête de somme, ni camp, ni fumée : le roi lui-même, à ce qu'il parut, fut consterné de la marche de l'armée : sa conduite du jour suivant en est la preuve.

La nuit s'avancant, une terreur panique saisit aussi les Grecs : grand bruit, grand tumulte, comme il arrive en ces sortes d'alertes. Cléarque avait, par hasard, sous sa main l'Éléen Tolmide, le meilleur des hérauts de son temps : il lui enjoit de faire faire silence, et de proclamer ensuite, de la part des chefs, qu'on promettait une récompense d'un talent d'argent à quiconque dénoncerait celui qui avait lâché un âne dans le camp. Les soldats comprirent à cette proclamation que leur terreur était vaine, et qu'il n'était rien arrivé à leurs commandans. Dès la pointe du jour, Cléarque ordonna aux Grecs de prendre leurs armes, et de se former dans le même ordre que le jour de la bataille.

CHAPITRE III.

On eut alors la preuve que le roi avait été, comme je viens de le dire, épouvanté de l'arrivée des Grecs. Ce prince, qui, la veille, voulait qu'on rendît les armes, dès le lever du soleil, envoya des hérauts proposer un traité : arrivés aux gardes avancées, ils demandèrent les généraux. Les gardes ayant fait leur rapport,

Cléarque, qui dans ce moment inspectait les rangs, les chargea de dire aux hérauts d'attendre qu'il eût le loisir de leur donner audience : puis, ayant tellement disposé l'armée, que la phalange fût bien serrée, qu'elle offrît un beau coup d'œil, et qu'aucun des soldats manquant d'armes ne fût en évidence, il manda les députés, et alla lui-même au-devant d'eux, escorté des plus beaux et des mieux armés de ses soldats : il invita les autres généraux à suivre son exemple.

Lorsqu'on fut près des envoyés, il leur demanda ce qu'ils voulaient. Ils répondirent qu'ils venaient pour une trêve ; qu'ils étaient chargés de porter aux Grecs les ordres du roi, et de lui rapporter leur réponse. « Dites-lui donc, reprit Cléarque, qu'il faut d'abord combattre : car nous n'avons pas au camp de quoi dîner ; et à moins d'en fournir aux Grecs, qui oserait leur parler de traité ? » Sur cette réponse, les envoyés se retirèrent au galop, et revinrent peu après ; ce qui prouve que le roi n'était pas loin, lui, ou quelqu'un chargé de ses pouvoirs pour la négociation. « Le roi, dirent les députés, trouve votre demande raisonnable ; et nous revenons avec des guides, qui, si la trêve se conclut, vous conduiront où vous trouverez des vivres. — Le roi, demanda Cléarque, comprend-il dans la trêve les négociateurs seulement, ou l'armée tout entière ? — Toute l'armée, répondirent-ils, jusqu'à ce que le roi ait reçu vos propositions. » Cléarque les fit éloigner, et tint un conseil où il fut résolu de conclure promptement la trêve, de se rendre paisiblement au lieu où étaient les vivres, et de s'en pourvoir. « C'est aussi mon avis, dit Cléarque ; mais au lieu d'en instruire sur-le-champ les envoyés, je différerai, pour leur donner lieu de craindre que nous ne rejetions la trêve : je pense que nos soldats auront aussi la même appréhension. Lorsqu'il crut le moment arrivé, il annonça aux députés qu'il accédait à la trêve, et leur dit de le conduire aussitôt où étaient les vivres. Ils obéirent.

Cléarque, allant conclure le traité, marchait en ordre de bataille, et commandait lui-même l'arrière-garde. On rencontra des fossés et des canaux si pleins d'eau, qu'on ne pouvait les passer sans ponts ; on en fit à la hâte, soit avec des palmiers tombés d'eux-mêmes, soit avec ceux qu'on coupa. On reconnut, en cette occa-

sion, quel général était Cléarque. De sa main gauche il tenait une pique; dans la droite il avait une canne. Si quelqu'un des Grecs commandés pour la construction de ces ponts montrait de la paresse, il le tirait de sa place et y substituait un pionnier plus actif : lui-même, entrant dans la boue, mettait la main à l'ouvrage; en sorte que chacun eût rougi de ne point partager son ardeur. Il n'avait commandé pour ce travail que des Grecs au-dessous de trente ans; mais bientôt même les plus âgés y contribuèrent en voyant l'activité de Cléarque. Ce général se hâtait d'autant plus, qu'il soupçonnait que les fossés n'étaient pas toujours aussi pleins; car ce n'était pas la saison d'arroser la plaine : il présumait que le roi y avait fait lâcher les eaux, pour montrer aux Grecs que beaucoup d'obstacles traverseraient leur marche.

On arriva enfin aux villages où les guides avaient indiqué qu'on pourrait prendre des vivres : on y trouva du blé en abondance, du vin de palmier, et une boisson acide, qu'on tire du fruit en la faisant fermenter et bouillir. Quant aux dattes mêmes, on les servait aux domestiques, pareilles à celles qu'on voit en Grèce : il n'en paraissait à la table des maîtres que de choisies, et d'étonnantes pour la grosseur et la beauté; leur couleur ne différait point de celle de l'ambre jaune : on en faisait sécher aussi, qu'on mettait à part pour le dessert; c'était un mets délicieux à la fin du repas, mais il donnait des maux de tête. Ce fut là aussi que, pour la première fois, nos soldats mangèrent du chou palmiste : on était flatté de sa forme et du goût agréable qui lui est propre, mais il causait aussi de violents maux de tête. Le palmier se sèche entièrement dès qu'on enlève le sommet de sa tige. On séjourna trois jours en cet endroit. Tissapherne, et le frère de la reine, avec trois autres Perses, vinrent les trouver, suivis de quantité d'esclaves. Les généraux grecs étant allés au-devant d'eux, Tissapherne leur parla le premier en ces termes, par son interprète :

« Grecs, j'habite dans le voisinage de la Grèce; vous voyant dans un état de maux, j'ai regardé comme un bonheur pour moi d'obtenir du roi, si je le pouvais, la permission de vous ramener sains et saufs en Grèce : je pense m'assurer par là des droits à votre reconnaissance et

à celle de tous les Grecs. Dans cette opinion, j'ai représenté au roi que c'était une justice de m'accorder cette grâce; qu'il tenait de moi la première nouvelle de la marche de Cyrus; que je lui avais amené du secours en même temps que la nouvelle; que de tout ce qu'on vous avait opposé le jour du combat, j'étais le seul officier général qui n'eût pas fui; que, m'étant fait jour à travers vos rangs, je l'avais rejoint à votre camp, lorsqu'il s'y porta après la mort de Cyrus; qu'enfin, avec ces troupes qui m'escortent, et qui lui sont le plus affectionnées, j'avais poursuivi les Barbares à la solde de Cyrus. Le roi m'a promis de peser ces raisons; mais il m'a ordonné de venir vous demander pourquoi vous aviez pris les armes contre lui. Je vous conseille de répondre avec modération, afin qu'il me soit plus aisé d'obtenir du roi un traitement favorable, si cependant j'y puis réussir. »

Les Grecs s'étant éloignés délibérèrent, et, par l'organe de Cléarque, répondirent : « Nous ne nous sommes point assemblés pour faire la guerre au roi; nous ne pensions pas marcher contre lui. Cyrus, tu le sais toi-même, a imaginé différens prétextes pour vous prendre au dépourvu et nous amener jusqu'ici. Cependant, lorsque nous le vîmes dans le danger, nous rougîmes, à la face des dieux et des hommes, de l'idée de le trahir, nous qui nous étions laissé précédemment combler de ses faveurs. Depuis que ce prince est mort, nous ne disputons plus au roi la couronne, nous n'avons pas de motifs pour ravager ses états, nous n'en voulons point à sa vie, et nous retournerions dans notre patrie, si personne ne nous inquiétait : mais, si l'on nous fait une injure, nous tâcherons, avec l'aide des dieux, de la repousser; et si l'on nous prévient par des bienfaits, nous ferons tout pour n'être pas vaincus en générosité. » Ainsi parla Cléarque.

« Je rendrai au roi ce discours, et viendrai vous redire ses intentions, » répliqua Tissapherne : que jusqu'à mon retour la trêve subsiste; nous vous ferons trouver, pendant ce temps, des marchés bien approvisionnés. » Il ne reparut point le lendemain, ce qui donna de l'inquiétude aux Grecs; mais le troisième jour, il vint dire qu'il avait obtenu du roi le salut des Grecs, contre l'avis de beaucoup de Perses qui objectaient qu'il n'était pas de la dignité du roi de

laisser échapper des hommes qui avaient porté les armes contre lui. Enfin, dit-il, vous pouvez recevoir notre serment ; nous vous promettons de vous faire traiter en amis dans les états du roi, de vous ramener loyalement en Grèce, et de vous procurer des marchés fournis de vivres : où vous n'en trouverez pas, il vous sera permis d'en prendre dans le pays. Vous, de votre côté, vous jurerez de traverser cet empire comme pays ami, sans rien endommager, achetant les vivres à prix d'argent, lorsqu'il s'en trouvera, et n'en prenant au pays qu'à défaut de marchés.» Ces conditions furent arrêtées. Tissapherne et le beau-frère du roi d'un côté, les généraux et les lochages grecs de l'autre, jurèrent d'observer ces articles, et se donnèrent réciproquement la main. « Je vais rejoindre le roi, dit ensuite Tissapherne ; lorsque j'aurai terminé mes affaires, je reviendrai avec mes équipages pour vous ramener en Grèce, et retourner moi-même dans mon gouvernement. »

CHAPITRE IV.

Les Grecs, et Ariée, qui campait près d'eux, attendirent ensuite Tissapherne plus de vingt jours. Pendant ce temps, Ariée recevait les visites de ses frères et de ses autres parens : des Perses passaient aussi à son camp pour rassurer ses troupes, et leur promettre, de la part du roi, que ce prince ne les punirait jamais d'avoir pris les armes pour Cyrus, et que le passé serait oublié.

Dès ce moment, il parut qu'Ariée et ses soldats avaient moins d'égards pour les Grecs. Ceux-ci, mécontents pour la plupart, allèrent trouver Cléarque et les autres généraux : « Qu'attendons-nous ici, leur dirent-ils ? doutons-nous que le roi n'attache le plus grand prix à notre perte, afin que les autres Grecs tremblent de porter la guerre dans ses états ? Il nous engage à rester ici, parce que ses troupes sont dispersées ; mais, qu'elles soient rassemblées, il tombera sur nous : peut-être creuse-t-il des canaux, élève-t-il des murs, pour rendre notre retour impossible. A moins qu'il n'y soit forcé, souffrira-t-il que, revenus en Grèce, nous y publions qu'avec aussi peu de troupes, nous avons défait les siennes aux portes mêmes de son palais, et que nous nous sommes retirés en le narguant ? »

« Toutes ces craintes, leur répondit Cléarque, obsèdent aussi mon esprit ; mais je réfléchis que si nous partons maintenant, on croira que c'est dans l'intention de rompre et de faire la guerre. Dès lors, plus de marchés ouverts pour nous, plus de places où nous puissions acquérir des vivres, plus de guides à espérer. Dès que nous aurons pris ce parti, Ariée nous abandonnera : il ne nous restera plus un seul ami, et ceux mêmes qui l'étaient auparavant deviendront nos ennemis. J'ignore si nous avons d'autres fleuves à passer ; mais ce que tous savent, c'est qu'il est impossible de traverser l'Euphrate, lorsque des ennemis nous en disputeront le passage. S'il faut combattre, nous n'avons point de cavalerie à notre secours, tandis que celle des Perses est excellente et nombreuse ; en sorte que l'ennemi, s'il est repoussé, ne perdra rien, et que s'il nous bat, il est impossible qu'un seul de nous lui échappe : je ne vois donc pas ce qui aurait forcé le roi, qui a tant de moyens de nous perdre s'il le veut, à jurer la paix, à nous tendre la main en signe d'alliance, à irriter les dieux par un parjure, à rendre désormais sa foi suspecte aux Grecs et aux Barbares. » Il fit encore beaucoup de semblables réflexions.

Cependant arriva Tissapherne avec ses forces, comme ayant dessein de retourner dans son gouvernement : Orontas, qui l'accompagnait avec son armée, emmenait la fille du roi qu'il venait d'épouser. De là, on partit sous la conduite de Tissapherne, qui faisait trouver des vivres à acheter. Ariée, avec l'armée barbare de Cyrus, accompagnait Tissapherne et Orontas, et campait avec eux. Les Grecs, qui se défiaient d'eux, marchaient séparément sous la conduite de leurs guides. On campait séparément aussi, à une parasange au plus les uns des autres. On s'observait réciproquement comme ennemis ; ce qui fit naître aussitôt des soupçons. Quelquefois ils se rencontraient en faisant leur provision de bois, de fourrage et autres denrées, et se frappaient : de là une haine réciproque. On arriva en trois marches au mur de la Médie, et on le passa. Il est construit de briques cuites au feu, et liées par un ciment d'asphalte. Sa largeur est de vingt pieds, sa hauteur de cent ; on le disait long de vingt parasanges : Babylone n'en était pas éloignée.

De là on fit en deux marches huit parasanges ;

et l'on traversa deux canaux, l'un sur un pont à demeure, l'autre sur un pont de sept bateaux. Ces canaux dérivait du Tigre, et l'on en avait tiré plusieurs ruisseaux pour arroser le pays : les premiers, plus larges, se subdivisaient en de moindres, et finissaient par de petites rigoles telles qu'on en pratique en Grèce pour arroser les champs de panis. On arriva enfin au Tigre, dont Sitace, ville grande et peuplée, n'est éloignée que de quinze stades. Les Grecs campèrent tout auprès, et à peu de distance d'un parc, beau, vaste, et planté d'arbres de toute espèce.

Les Barbares avaient passé le Tigre, et ne paraissaient plus. Proxène et Xénophon se promenaient, par hasard, après souper, à la tête du camp en avant des armes. Arrive un homme qui demande aux gardes avancées où il trouvera Proxène ou Cléarque : il ne demandait point Ménon, quoiqu'il vint de la part d'Ariée, hôte de ce Grec. Proxène s'étant nommé, cet homme lui dit : « Ariée et Artaxèze, qui étaient attachés à Cyrus, et qui vous veulent du bien, m'ont envoyé vers vous : ils vous recommandent de vous tenir sur vos gardes, de peur que les Barbares ne vous attaquent cette nuit ; il y a beaucoup de troupes dans le parc voisin. Ils vous exhortent aussi à envoyer une garde au pont du Tigre que Tissapherne a résolu de rompre dans la nuit, s'il lui est possible, pour empêcher que vous ne passiez ce fleuve, et pour vous enfermer entre son lit et celui du canal. »

D'après ce rapport, Proxène et Xénophon conduisent l'homme à Cléarque, et lui rendent compte de ce qu'il vient de leur apprendre. Cléarque fut troublé, même épouvanté de ce récit ; mais parmi les Grecs qui étaient présents, un jeune guerrier ayant réfléchi, dit que rompre le pont et les attaquer étaient deux choses qui ne s'accordaient pas. « Si les Barbares nous attaquent, ils battront ou seront battus ; s'ils sont vainqueurs, qu'ont-ils besoin de replier le pont ? y en eût-il plusieurs autres, où nous sauverions-nous après une défaite ? Au contraire, que la victoire soit à nous, le pont rompu, ils n'ont plus de retraite ; et les forces nombreuses qu'ils ont sur l'autre rive ne peuvent leur donner le moindre secours. »

Cléarque demanda à l'homme de quelle étendue était le pays situé entre le Tigre et le canal. répondit que ce pays était vaste, qu'il y avait

des villages et beaucoup de grandes villes. On reconnut alors que les Barbares avaient insidieusement envoyé cet émissaire, de crainte que les Grecs ne passassent point le pont, et ne restassent dans l'île, où ils auraient eu pour rempart, d'un côté le Tigre, de l'autre le canal : d'ailleurs la contrée étant vaste, féconde, et peuplée de cultivateurs, leur eût offert, et des vivres, et de plus un asile pour quiconque eût voulu inquiéter le roi.

On prit ensuite du repos. On envoya cependant une garde au pont du Tigre : mais personne ne l'attaqua ; il ne parut même aucun ennemi près du pont, comme la garde nous l'assura. Le lendemain dès la pointe du jour, on passa le Tigre sur un pont de trente-sept bateaux, avec toutes les précautions possibles ; car des Grecs qui étaient auprès de Tissapherne avaient prévenu qu'on serait attaqué au passage : mais cet avis se trouva dénué de fondement. Glus seulement, et quelques autres Barbares, parurent tandis qu'on traversait le fleuve ; ils observèrent si on le passait, et l'ayant vu, ils s'éloignèrent au galop.

Des bords du Tigre, on fit vingt parasanges en quatre jours ; et l'on arriva au fleuve Phycus, large d'un plèthre, et traversé d'un pont. En cet endroit était aussi une grande ville nommée Opis, près de laquelle les Grecs rencontrèrent un frère naturel de Cyrus et d'Artaxerxès, et une armée nombreuse qu'il amenait de Suse et d'Ecbatane pour secourir le roi. Le prince s'arrêta avec son armée, et regarda passer les Grecs. Cléarque, qui était à leur tête, les fit défiler deux à deux, faisant halte de temps en temps. Toutes les fois que la tête de la colonne s'arrêtait, toute l'armée le faisait aussi ; en sorte qu'elle parut très nombreuse même aux Grecs, et que le Perse qui la considérait en fut frappé d'étonnement.

De là en six marches, on fit trente parasanges à travers les déserts de la Médie ; et l'on arriva aux villages de Parysatis, mère de Cyrus et d'Artaxerxès. Tissapherne, pour insulter à la mémoire de Cyrus, permit aux Grecs de les piller ; mais il défendit de faire des esclaves. On y trouva beaucoup de blé, de bétail, et d'autres richesses. Puis on fit en cinq marches vingt parasanges dans le désert, ayant le Tigre à gauche. A la première de ces marches, on vit sur

l'autre rive du fleuve, Cœnes, ville grande et florissante, dont les habitans nous apportèrent, sur des radeaux faits avec des peaux, du pain, du fromage et du vin.

CHAPITRE V.

On vint ensuite au fleuve Zabate, large de quatre plèthres. On y séjourna trois jours : on y eut des soupçons, mais aucune preuve d'embûches. Cléarque résolut donc de s'aboucher avec Tissapherne, pour détruire, s'il le pouvait, ces funestes soupçons, avant qu'ils dégénérasent en une guerre ouverte. Il envoya dire au satrape qu'il désirait conférer avec lui. Tissapherne répondit sur-le-champ qu'il pouvait venir. Il est introduit ; il lui tient ce discours :

« Tissapherne, je sais que nous avons juré, en nous donnant la main, de ne nous faire mutuellement aucun tort ; je remarque cependant que vous vous tenez sur vos gardes comme si nous étions ennemis ; nous l'apercevons tous, et nous nous tenons aussi sur les nôtres. J'ai beau chercher, je ne puis découvrir que tu aies tenté de nous faire du mal ; je suis bien sûr d'ailleurs que les Grecs ne forment aucun projet contre toi : j'ai donc désiré une conférence, afin que, s'il est possible, nous dissipions cette défiance mutuelle. J'ai vu qu'en voulant, sur une calomnie ou sur un soupçon, prévenir les maux qu'on craignait, on en faisait d'irréparables à des personnes qui n'avaient ni l'intention ni le désir de nuire. Persuadé qu'une explication peut mettre fin à ces malentendus, je suis venu dans le dessein de te prouver que tu n'as pas raison de te défier de nous. Nos sermons, faits à la face du ciel (et c'est pour moi la première et la plus importante considération), nos sermons nous interdisent toute inimitié. Jamais je ne regarderais comme fortuné le mortel à qui sa conscience reprocherait de s'être joué des dieux : en guerre avec eux, quelle vitesse le soustrairait à leur poursuite ? quelles ténèbres le cacheraient à leurs yeux ? quelle forteresse le mettrait à l'abri de leur vengeance, puisque tout, en tout lieu, est soumis à leur pouvoir, et que partout et sur tout ils exercent un égal empire ?

« Tels sont mes sentimens sur les immortels et sur nos sermons, garans de l'amitié que nous nous sommes mutuellement promise. Descen-

dant à des considérations humaines, je regarde votre protection comme notre plus grand bien dans la conjoncture présente. Avec vous, tout chemin nous est ouvert, toutes les rivières sont faciles à passer, et jamais nous ne manquerons de vivres ; sans vous, nous marchons toujours dans les ténèbres, puisque nous ignorons absolument notre route ; sans vous, tous les fleuves nous arrêtent, toute multitude nous effraie, et la solitude encore plus, parce qu'avec elle se trouve la disette. Si la fureur nous aveuglait jusqu'à te faire périr, qu'aurions-nous fait, en tuant notre bienfaiteur, sinon appeler sur nous le plus terrible des vengeurs ! Je vais t'exposer, de plus, de quelles espérances je me priverais moi-même, si je tentais de te faire du mal.

« J'ai recherché l'amitié de Cyrus, parce que je croyais trouver en lui l'homme de son temps le plus capable d'obliger ses amis ; je te vois aujourd'hui réunissant son gouvernement au tien, possesseur paisible de tes domaines, et soutenu de cette puissance royale que combattait Cyrus. Dans de telles circonstances, qui serait assez insensé pour ne pas désirer d'être ton ami ? Je me flatte que tu voudras aussi devenir le nôtre ; et voici ce qui me le fait présumer.

« Je sais que les Mysiens inquiètent ton gouvernement ; j'espère, avec les Grecs que je commande, les humilier et les soumettre : j'en dis autant des Pisidiens et de plusieurs autres peuples que j'apprends être à ton égard dans les mêmes dispositions ; je les empêcherai de troubler sans cesse ta félicité. Tu es irrité contre les Égyptiens ; je ne vois pas quelles autres forces que les nôtres tu emploierais pour t'aider à les châtier. Si tu recherches l'amitié d'un de nos voisins, elle te sera d'un très grand prix ; et si quelqu'un osait t'insulter en maître absolu, tu l'exterminerais : tu aurais en nous des ministres qui ne te serviraient pas seulement par l'espoir d'une solde, mais par un juste motif de reconnaissance envers l'auteur de leur salut. Quand je considère tous ces motifs, je suis si étonné de ta défiance, que je désirerais connaître quel est l'homme assez éloquent pour te persuader que nous avons de mauvais desseins contre toi. » Cléarque ayant ainsi parlé, Tissapherne répondit :

« Je suis flatté, Cléarque, de t'entendre tenir ce discours sensé : puisque tu penses ainsi, je

croirai désormais que tu ne peux méditer ma perte sans aller en même temps contre tes propres intérêts. Écoute-moi à ton tour, et apprendis que vous ne sauriez, avec justice, vous défier ni du roi ni de moi. Si nous voulions vous perdre, vous semble-t-il que nous n'aurions pas assez de cavalerie, d'infanterie, d'armes, pour vous nuire sans courir le moindre risque? présumez-vous que nous manquerions de lieu favorable pour vous attaquer? Combien de vastes plaines font des vœux pour nous, tandis que vous les traversez si laborieusement! combien, sur votre route, de montagnes dont nous pouvons boucher les passages en les occupant avant vous! combien de fleuves au-delà desquels nous pouvons transporter tout ce qui nous est nécessaire pour combattre tel nombre d'ennemis que nous voudrions, tandis qu'il est des fleuves que vous ne passeriez même jamais sans notre secours!

« Supposons qu'aucun de ces moyens ne nous réussisse, les fruits de la terre résistent-ils au feu? nous les brûlerions tous devant vous, et nous vous opposerions la famine, adversaire terrible, que vous ne pouvez même combattre, quelque braves que vous soyez. Comment, avec tant de moyens de vous faire la guerre sans danger, choisirions-nous le seul qui soit impie et déshonorant, celui de gens sans ressource, de malheureux, pressés par la nécessité, qui, aussi des pervers, veulent retirer quelque avantage de leur parjure envers les dieux, et de leur infidélité envers les humains? Nous ne sommes pas à ce point, Cléarque, insensés et déraisonnables.

« Pourquoi, lorsqu'il était en notre pouvoir de vous détruire, ne l'avons-nous pas fait? sachez que vous le devez au désir que j'ai eu de gagner l'amitié des Grecs, et de revenir dans mon gouvernement, m'assurant, par mes bienfaits, l'attachement de ces mêmes troupes étrangères, sur lesquelles Cyrus ne comptait, dans son expédition, que parce qu'il les stipendiait. Quant aux avantages que je puis retirer de votre affection, vous en avez désigné quelques-uns; mais voici le plus important à mon avis. Il est permis au roi seul de porter la tiare droite sur sa tête; mais, avec votre secours, un autre a peut-être le privilège de la porter ainsi dans son cœur. »

Ce discours parut vrai à Cléarque: « Ceux donc,

reprit-il, qui, lorsque nous avons de si puissants motifs d'être amis, tentent par leurs calomnies de susciter la guerre entre nous, méritent les derniers supplices. Pour moi, dit Tissapherne, je nommerai à vos généraux et à vos lochages, s'ils viennent me trouver en public, ceux qui me disent que vous tramez des complots contre moi et contre mon armée. Je te les amènerai tous, répliqua Cléarque, et dénoncerai, à mon tour, ceux de qui je tiens cet avis. » Tissapherne, après cette conférence, fit beaucoup de caresses à Cléarque, et le retint à souper. Le lendemain Cléarque, de retour au camp, parut persuadé des intentions pacifiques de Tissapherne, et raconta ce que le satrape lui avait dit. Il ajouta qu'il fallait que les chefs invités se rendissent chez Tissapherne, et que l'on punit comme traitres et ennemis de leurs compatriotes, ceux des Grecs qui seraient convaincus de calomnie.

Il soupçonnait Ménon de ce crime, sachant qu'Ariée et lui avaient eu une conférence avec Tissapherne, que Ménon formait un parti contre lui, qu'il cabalait pour débaucher toute l'armée, et se rendre par-là recommandable à Tissapherne. Cléarque, de son côté, voulait s'attacher toutes les troupes, et se défaire des rivaux qui l'inquiétaient. Des soldats d'un avis contraire à celui de Cléarque, dirent qu'il ne fallait pas que tous les généraux et les lochages allassent trouver Tissapherne, dont on devait se défier. Cléarque insista jusqu'à ce qu'il eût fait décider qu'il irait cinq généraux et vingt lochages: environ deux cents soldats les suivirent, comme pour aller acheter des vivres.]

Lorsqu'ils furent arrivés à la tente de Tissapherne, on fit entrer les cinq généraux, Proxène de Bœotie, Ménon de Thessalie, Agias d'Arcadie, Cléarque de Lacédémone, et Socrate d'Achaïe: les lochages restèrent à la porte. Peu après, au même signal, on arrêta les généraux qui étaient entrés, et l'on fit main basse sur tout ce qui se trouvait de Grecs en dehors. Ensuite, des cavaliers barbares, courant çà et là dans la plaine, tuèrent, soit libres soit esclaves. Les Grecs, qui voyaient de leur camp cette excursion de la cavalerie, en étoient surpris et ne savaient à quoi l'attribuer; mais enfin Nicarque Arcadien arriva. Il avait fui, quoique blessé au ventre et tenant ses entrailles dans les mains. Il raconta ce qui s'était passé.

Aussitôt les Grecs coururent tous aux armes, frappés de terreur, et présumant que leur camp allait être à l'instant assailli : mais tous les Barbares ne vinrent pas ; il ne vint qu'Ariée, Artaèze et Mithradate, qui avaient été les plus intimes amis de Cyrus. L'interprète des Grecs dit qu'il voyait aussi parmi ces Barbares le frère de Tissapherne, et qu'il le reconnaissait bien. Ils étaient escortés d'environ trois cents Perses cuirassés. Quand ils furent près du camp, ils demandèrent qu'un général ou lochage grec s'avancât, pour qu'ils lui annonçassent les ordres du roi. Cléanor d'Orchomène, et Sophénète de Stymphale, sortirent du camp avec précaution ; Xénophon d'Athènes les suivit, pour apprendre des nouvelles de Proxène. Chirisophe se trouvait alors absent, étant allé chercher des vivres dans quelque village. Quand on fut à portée de s'entendre : « Grecs, leur dit Ariée, Cléarque, convaincu d'avoir violé ses sermens et transgressé le traité, a subi le châtement qu'il méritait ; il n'est plus : Proxène et Ménon, qui ont dénoncé sa perfidie, sont en grand honneur. Quant à vous, le roi demande vos armes ; il dit qu'elles sont à lui, puisqu'elles appartenaient à Cyrus, son esclave. »

Les Grecs lui répondirent, par l'organe de Cléanor d'Orchomène : « O le plus méchant des hommes ! Ariée, et vous tous qui étiez les amis de Cyrus, ne respectez-vous donc ni les hommes ni les dieux, vous qui, après avoir juré de reconnaître les mêmes amis et les mêmes ennemis que nous, avez machiné notre perte avec l'impie et déloyal Tissapherne ; vous qui, après avoir si lâchement assassiné les dépositaires de votre serment, et trahi les autres, marchez contre nous avec nos ennemis ? » Ariée répliqua : « Cléarque a été convaincu d'avoir conspiré contre Tissapherne, contre Orontas, et contre nous tous qui les accompagnions. » Xénophon répliqua : « Si, contre ses sermens, Cléarque a violé le traité, il en a subi la punition ; car il est juste que les parjures périssent : mais Proxène et Ménon, puisque vous avez à vous louer d'eux, et qu'ils sont commandans, renvoyez-les-nous ; il est évident qu'étant vos amis et les nôtres, ils tâcheront de nous donner les conseils les plus avantageux aux deux armées. » Les Barbares ayant long-temps conféré ensemble, se retirèrent sans donner de réponse.

CHAPITRE VI.

Les généraux qu'on avait ainsi arrêtés furent menés au roi, qui leur fit trancher la tête : telle fut leur fin. Cléarque, l'un d'eux, de l'aveu de tous ceux qui l'ont intimement connu, passait pour avoir au plus haut degré les talens et le goût de son métier. Tant que Lacédémone fut en guerre avec Athènes, il resta au service de son pays : mais la paix étant faite, il persuada à ses concitoyens que les Thraces opprimaient les Grecs ; et, ayant, comme il put, gagné les éphores, il mit à la voile pour faire la guerre aux Thraces qui habitent au-dessus de la Chersonèse et de Périnthe. Les éphores, après son départ, changèrent d'avis, et le rappelèrent de l'Isthme ; mais il refusa d'obéir, et fit voile vers l'Hellespont. Cette désobéissance le fit condamner à mort par les magistrats de Sparte. N'ayant plus de patrie, il vint trouver Cyrus, et gagna sa confiance par des moyens que nous avons indiqués ailleurs. Cyrus lui donna dix mille dariques. Au lieu de s'abandonner à une vie voluptueuse, il leva une armée avec cette somme, et fit la guerre aux Thraces : il les vainquit en bataille rangée ; puis il pillà et ravagea leur pays, jusqu'à ce que Cyrus eut besoin de ses troupes. Il partit alors avec ce prince pour une nouvelle guerre.

A de telles actions, on reconnaît un homme passionné pour la guerre ; qui, maître de vivre en paix sans honte et sans dommage, préfère les combats ; qui renonce à un doux loisir, pour aller au-devant des fatigues militaires ; qui, pouvant jouir de sa fortune sans péril, aime mieux la diminuer dans le métier des armes. Il y dépensait son argent aussi galement que d'autres le font en amours ou pour d'autres plaisirs, tant il avait de goût pour le métier des armes.

Quant à ses talens, en voici la preuve. Il aimait les dangers ; la nuit comme le jour, il conduisait ses troupes à l'ennemi, et dans les occasions périlleuses il était prudent, comme l'ont avoué tous ceux qui l'y ont vu. Il passait pour avoir le don de commander, autant qu'on pouvait l'attendre d'un homme de son caractère : car, s'il imaginait, aussi bien que tout autre, les moyens de fournir des vivres à son armée, et de l'en pourvoir abondamment, il ne savait pas moins inculquer l'obéissance à tout ce qui

l'entourait, et il y parvenait par la sévérité. Il avait le regard dur, la voix rude; il punissait toujours rigoureusement, quelquefois avec colère, en sorte qu'il s'en est plus d'une fois repenti. C'était cependant par principe qu'il châttait, parce qu'il pensait qu'on ne tirait aucun parti d'une armée sans discipline.

On prétend même lui avoir entendu dire que le soldat devait plus craindre son général que l'ennemi, soit qu'on lui prescrivit de garder un poste, ou d'épargner le pays ami, ou de marcher intrépidement à l'ennemi. Aussi, dans le danger, c'était lui qu'on voulait pour chef, on le préférait à tout autre. Alors, la rudesse de sa physionomie s'adoucisait, sa dureté avait l'air d'une mâle assurance, redoutable pour l'ennemi seul; les soldats ne la regardaient plus que comme le gage de leur salut : mais, le péril évanoui, trouvaient-ils l'occasion de passer sous un autre chef, ils l'abandonnaient en foule.

En effet, Cléarque n'avait rien de gracieux, il se montrait toujours dur et cruel, en sorte que ses soldats le voyaient du même œil que des enfans voient leur pédagogue; aussi n'y eut-il jamais personne qui le suivit par amitié et par inclination : mais il savait contenir ceux que la patrie, leurs propres besoins, ou tout autre nécessité, forçaient à rester sous ses ordres. Dès qu'ils eurent commencé à vaincre sous lui, de grands moyens concoururent à en faire d'excellens guerriers, cette intrépidité qui leur était devenue familière, et la crainte du châttiment, qui les rendait observateurs exacts de la discipline. Tel était Cléarque lorsqu'il commandait : mais on dit qu'il ne voulait être commandé par personne. Il avait environ cinquante ans quand il mourut.

Proxène de Brotie desira dès l'enfance devenir capable des plus grandes choses : il se mit, dans cette vue, à l'école de Gorgias le Léontin. Lorsqu'il eut reçu de ses leçons, se croyant alors en état de commander, et de payer, par de bons offices, les services des grands auxquels il s'attacherait, il s'associa à l'expédition de Cyrus. Il espérait y acquérir une grande réputation, un grand pouvoir des richesses considérables : mais s'il eut cette ambition, on vit qu'il ne voulait rien obtenir par des moyens injustes. Il pensait qu'il ne devait tendre à ce but que par des voies droites et honnêtes. Il ne lui manquait rien

pour commander de braves et honnêtes gens ; mais il ne savait inspirer aux subalternes ni respect ni crainte. Il avait plus l'air de respecter ses soldats que d'être respecté d'eux : il craignait plus de s'en faire haïr, qu'eux de lui désobéir. Il croyait que pour bien commander, et le paraltre, il suffisait de donner des louanges aux braves, et d'en refuser à qui se conduisait mal. De là, parmi ses subordonnés, tout ce qui était honnête et probe le chérissait, tandis que les méchans, le jugeant facile à tromper, conspiraient contre lui. Il mourut âgé d'environ trente ans.

Ménon de Thessalie ne cachait son point insatiable cupidité pour les richesses : il n'aspirait au commandement et aux honneurs que dans la vue de les augmenter; il ne recherchait l'amitié des hommes puissans que pour être impunément injuste. Le parjure, le mensonge, la fourberie, étaient, à son avis, la voie la plus courte pour arriver à son but : il traitait de bêtise la simplicité et la vérité. On voyait qu'il n'affectionnait personne, qu'il dressait des pièges à ceux dont il se disait l'ami. Jamais il ne se moquait d'un ennemi; mais il ne parlait point des gens avec qui il vivait familièrement, sans les railler. Ce n'était pas le bien d'un ennemi qu'il cherchait à envahir, parce qu'il jugeait difficile de prendre à qui se tient sur ses gardes; mais il pensait avoir seul remarqué combien il est aisé de s'approprier le bien d'un ami sans défiance. Il redoutait, comme gens aguerris, tout ce qu'il connaissait de parjures et de scélérats; mais il essayait ses manœuvres sur les gens pieux et vrais, qu'il regardait comme des lâches.

Il est des hommes qui se font gloire de leur piété, de leur franchise, de leur droiture. Ménon se targuait de son talent à tromper, à forger des mensonges, à railler ses amis, et regardait comme manquant d'éducation quiconque n'était pas rusé. Aspirait-il au premier rang dans l'amitié d'un homme, il croyait avoir tout fait en décrivant ceux qui en étaient en possession. Il travaillait à se faire obéir des soldats en se rendant complice de leurs crimes. Il voulait se faire honorer et rechercher, en montrant que personne n'avait plus que lui le pouvoir et la volonté de nuire : quelqu'un l'abandonnait-il, il croyait l'avoir bien traité de ne l'avoir pas perdu lorsqu'il s'en servait.

On peut se tromper sur des détails peu connus ; mais voici des particularités dont tout le monde est instruit. Il était encore dans la fleur de la jeunesse lorsqu'il obtint le commandement des troupes étrangères au service d'Aristippe. Il passa le reste de son adolescence dans la plus grande faveur auprès d'Ariée, qui aimait les jeunes gens d'une jolie figure : lui-même, dans un âge tendre, il conçut une passion violente pour Tharypas, plus âgé que lui. Lorsque les généraux grecs qui avaient marché avec Cyrus contre le roi furent condamnés à mort, il ne subit point le même sort, quoiqu'il se fût conduit de même qu'eux ; mais il fut dans la suite puni, non comme Cléarque et le reste des généraux, en perdant la tête, ce qui passait pour le genre de mort le plus noble, mais après avoir souffert pendant un an les supplices des malfaiteurs.

Agias d'Arcadie et Socrate d'Achaïe furent aussi mis à mort. Irréprochables envers leurs amis, ils ne furent jamais traités de lâches dans la guerre. Tous deux étaient alors âgés d'environ quarante ans.

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

J'ai rendu compte, dans les livres précédens, de ce que firent les Grecs durant leur marche vers la haute Asie, jusqu'à la bataille, des événemens qui suivirent la mort de Cyrus, du traité conclu entre les Grecs et Tissapherne, et du commencement de leur retraite avec ce satrape. Quand on eut arrêté leurs généraux, et mis à mort tout ce qui les avait suivis de lochages et de soldats, les Grecs se trouvèrent dans un grand embarras. Ils considéraient qu'ils étaient aux portes du roi, entourés, de tous côtés, de beaucoup de nations et de villes ennemies ; que personne ne fournirait plus de marché garni de vivres ; qu'ils étaient sans guides, à plus de dix mille stades de la Grèce ; que la route qui les eût ramenés dans leur patrie, était interceptée par des rivières non guéables ; que les Barbares même qui avaient accompagné Cyrus dans la haute Asie, les avaient trahis ; qu'ils étaient seuls, et sans

cavalerie ; que, vainqueurs, ils ne tueraient pas un fuyard ; que, vaincus, ils perdraient jusqu'au dernier soldat.

Au milieu de ces réflexions décourageantes, peu d'entre eux, ce soir-là, prirent de la nourriture, peu allumèrent des feux ; il n'y en eut pas beaucoup qui, dans la nuit, vinsent jusqu'aux armes. Chacun se reposa où il se trouvait : aucun ne pouvait dormir, tourmenté par ses chagrins, par le souvenir de sa patrie, des auteurs de ses jours, de sa femme, de ses enfans ; qu'il ne s'attendait plus à revoir. Tous se couchèrent dans ces tristes pensées.

Il y avait à l'armée un Athénien nommé Xénophon qui ne la suivait ni comme général, ni comme lochage, ni comme soldat. Proxène, à qui il tenait depuis long-temps par les liens de l'hospitalité, l'avait engagé à sortir de son pays, en lui promettant, s'il venait, de lui concilier les bonnes grâces de Cyrus, dont il espérait lui-même, disait-il, de plus grands avantages que de sa patrie. Xénophon, ayant lu la lettre de Proxène, consulta, sur ce voyage, Socrate l'Athénien. Celui-ci, craignant que Xénophon ne se rendit suspect aux Athéniens en se liant avec Cyrus, qui avait paru aider de toute sa puissance les Lacédémoniens dans leur guerre contre Athènes, lui conseilla d'aller à Delphes consulter le dieu sur ce voyage.

Xénophon s'y rend, et demande à Apollon à quel dieu il devait sacrifier et offrir ses prières, pour faire, de la manière la plus avantageuse et la plus honorable, le voyage qu'il méditait, et pour retourner sain et sauf, illustré par de belles actions. Apollon répondit qu'il eût à sacrifier aux dieux à qui il convenait qu'il sacrifiât. A son retour, il fit part de l'oracle à Socrate. Ce philosophe lui reprocha de n'avoir pas demandé d'a bord lequel valait mieux pour lui de partir ou de rester, et de n'avoir consulté que sur les moyens les plus propres à rendre son voyage heureux, après s'être déterminé lui-même à partir : mais puisque tu t'es borné à cette question, fais ce que le dieu t'a prescrit. Xénophon, ayant donc sacrifié aux dieux conformément à la réponse de l'oracle, s'embarqua, et trouva Proxène et Cyrus à Sardes, prêts à marcher vers l'Asie supérieure. Il fut présenté à Cyrus. D'après le vœu de Proxène, ce prince témoigna le désir que Xénophon restât à son armée, et lui dit que, l'expé-

dition finie, il le renverrait. On prétendait que l'armement regardait les Pisidiens.

Xénophon ainsi trompé s'engagea dans cette campagne : Proxène ne l'avait point joué ; car ni ce général, ni aucun autre Grec que Cléarque, ne se doutait qu'on marchât contre le roi. Lorsqu'on fut arrivé en Cilicie, il parut évident à tout le monde que l'expédition se dirigeait contre Artaxerxès. Les Grecs redoutaient, pour la plupart, la longueur de la route ; mais, cédant malgré eux à la honte de reculer sous les yeux de leurs camarades et de Cyrus, ils suivirent ce prince. Xénophon était du nombre.

Dans l'embarras où l'on se trouvait, il s'affligeait comme les autres, il ne pouvait dormir : cependant, ayant pris un peu de sommeil, il eut un songe. Il lui sembla entendre gronder le tonnerre, et voir tomber, sur la maison de son père, la foudre qui la mit tout en feu. Il s'éveilla saisi d'épouvante. S'il jugea le songe heureux, parce que, au milieu des sacrifices et des dangers, il avait vu une grande lumière venir de Jupiter, il conçut des craintes d'un autre côté : le songe lui venant de Jupiter roi et ayant vu tout en feu autour de lui, pourrait-il sortir des états du roi ? n'y serait-il pas retenu de tous côtés par des obstacles ?

Aux événemens qui suivirent ce songe, on peut juger de quelle nature il était ; car voici ce qui arriva aussitôt qu'il s'éveilla, et telles furent les premières idées qui se présentèrent à son esprit : « Pourquoi suis-je couché ? la nuit s'avance ; avec le jour, nous aurons probablement l'ennemi sur les bras. Si nous tombons au pouvoir du roi, qui empêchera qu'après avoir été témoins du plus affreux spectacle et souffert les plus cruels tourmens, nous ne subissions une mort ignominieuse ? Personne ne se met sur ses gardes, ne s'occupe des moyens de repousser l'ennemi : nous restons couchés, comme si nous avions le loisir de prendre du repos. De quelle ville me viendra un général qui agisse ? Quel âge attendrai-je ? Je ne vieillirai pas beaucoup, si aujourd'hui je me rends à l'ennemi. »

D'après ces réflexions il se lève, il appelle d'abord les lochages de Proxène. Quand ils furent assemblés : « Capitaines, leur dit-il, je ne puis ni dormir ni rester couché, et sans doute vous éprouvez la même chose. Il est évident que les ennemis ne se seraient pas ouvertement dé-

clarés contre nous s'ils ne croyaient s'être bien préparés, et personne de nous ne s'occupe des moyens de les repousser honorablement. Si, par notre nonchalance, nous tombons au pouvoir de ce roi qui a fait couper la tête et la main de son propre frère, même après sa mort, et les a exposées en spectacle sur une croix, quel sort pensons-nous qui nous attende, nous dont personne ne prend les intérêts, nous qui avons marché contre lui pour le faire esclave, de roi qu'il est, ou même pour le tuer, s'il eût dépendu de nous ! Ne recourra-t-il pas aux plus cruelles tortures, à une mort infamante, pour épouvanter tous les hommes et les détourner de porter jamais la guerre au sein de ses états ? Oui, il faut tout tenter pour ne pas tomber en son pouvoir.

« Pour moi, tant qu'a duré la paix, je n'ai cessé de plaindre les Grecs ; j'enviais le bonheur d'Artaxerxès et de ses sujets, en considérant l'immensité et la fertilité de leur pays, leurs abondantes provisions, ces esclaves, ce bétail, cet or, ces étoffes ; mais ensuite, lorsque je réfléchissais sur la situation de nos soldats qui ne pouvaient avoir part à aucun de ces biens qu'en payant ; sur ce que très peu encore étaient en état d'acheter et que nos sermens nous interdisaient tout autre moyen ; quand, dis-je, je réfléchissais à cela, la paix m'effrayait plus que ne m'effraie aujourd'hui la guerre.

« Puisqu'ils ont rompu leur convention, n'ont-ils pas mis fin, en même temps, à leurs outrages et à nos inquiétudes ? Ces avantages dont ils jouissent, sont comme un prix destiné au plus brave : les dieux qui en sont les arbitres se déclareront sans doute en notre faveur ; les Barbares les ont provoqués par leurs parjures, tandis que nous qui avons tant de biens sous les yeux, nous nous en sommes constamment abstenus par respect pour nos sermens et pour les immortels : nous pouvons donc, à mon avis, marcher avec bien plus d'assurance qu'eux au combat. D'ailleurs nos corps sont plus propres que les leurs à endurer le froid, le chaud, la fatigue : grâces au ciel, nos âmes sont d'une meilleure trempe ; et leurs hommes seront plus faciles à blesser et à tuer que les nôtres, si les dieux nous accordent encore la victoire.

« Mais peut-être d'autres Grecs ont-ils aussi la même pensée. Au nom des dieux, n'attendons pas qu'ils viennent nous trouver et que ce soient

eux qui nous exhortent à de glorieuses actions : prévenons-les, excitons-les à la vertu. Montrez-vous les plus braves des lochages, plus dignes d'être généraux que nos généraux eux-mêmes. Quant à moi, si vous courez au chemin de la gloire, je vous suis : si vous me déclarez votre chef, je ne m'excuserai pas sur mon âge; il ne me donne, au contraire, que plus de vigueur pour repousser les maux qui me menacent. »

Ainsi parla Xénophon. Les lochages encouragés par ce discours, lui dirent tous de se mettre à leur tête. Un certain Apollonides, qui seul affectait de parler le dialecte bœotien, soutint qu'il y avait de la folie à dire qu'il existait d'autre moyen de salut qu'en fléchissant le roi s'il était possible; il se mit, en même temps à parler des difficultés dont on était environné; mais Xénophon l'interrompt :

« O le plus étonnant des hommes ! lui dit-il; ne conçois-tu donc pas ce que tu vois? as-tu donc oublié ce que tu viens d'entendre? Tu étais avec nous quand, après la mort de Cyrus, le roi, enorgueilli de sa bonne fortune, nous fit ordonner de rendre les armes. Lorsqu'au lieu de les rendre nous nous en couvrîmes; lorsque nous marchâmes à lui, et campâmes près de lui, que ne fit-il pas pour obtenir la paix? Il envoya des ambassadeurs, il sollicita notre alliance, il fournit des vivres jusqu'à ce qu'il l'eût obtenue sur la foi du traité; et nos généraux sont ensuite allés conférer avec eux, sans armes, comme tu nous le conseilles aussi : où en sont-ils à présent? Frappés, blessés, outragés, les malheureux ne peuvent obtenir la mort qu'ils implorent sans doute. Tu sais tout cela, et tu appelles vains discoureurs ceux qui exhortent à la défense, et tu nous conseilles d'aller de nouveau supplier le roi ! Mon avis, lochages, est de ne plus admettre cet homme en notre compagnie, de lui ôter son grade, de lui mettre des bagages sur le dos, et de l'employer à cette fonction : un Grec, avec ce caractère, déshonore et sa patrie et la Grèce entière. »

Agasias de Stymphale prit alors la parole : « Cet homme n'a rien de commun ni avec la Bœotie ni avec la Grèce; car je lui ai vu les deux oreilles percées comme un Lydien; » et le fait était vrai. Ils le chassèrent donc, et se dispersèrent dans tous les quartiers de l'armée, appe-

lant à haute voix les généraux qui restaient, et à leur défaut les lieutenans, et les lochages qui n'avaient point péri. Quand ils furent tous rassemblés, ils s'assirent en avant des armes, au nombre de cent. Il était alors environ minuit.

Hiéronyme d'Élis, le plus ancien des lochages du corps de Proxène, prit le premier la parole : « Généraux et lochages, en jetant les yeux sur notre situation, il nous a paru convenable de nous assembler et de vous convoquer, pour prendre, si nous le pouvons, un bon conseil. Redis, Xénophon, ce que tu as exposé. » Xénophon parla en ces termes :

« Nous savons tous que le roi et Tissapherne ont fait arrêter autant de Grecs qu'ils ont pu; on ne peut douter qu'ils ne tendent des pièges au reste, et nous fassent périr s'ils en ont les moyens. Il faut donc, du moins à mon avis, tout entreprendre pour que nous ne tombions pas au pouvoir des Barbares, pour qu'au contraire nous les soumettions, s'il se peut. Sachez tous que vous avez la plus belle occasion. Tous les soldats ont les yeux tournés sur vous; s'ils vous voient abattus, ils se conduiront tous en lâches; mais si vous paraissez disposés à marcher contre l'ennemi, et que vous y exhortiez le reste de l'armée, ils vous suivront, ils tâcheront de vous imiter.

« Sans doute il est juste que vous différiez des simples soldats : vous êtes, les uns leurs généraux, les autres, commandans de divisions ou de cohortes. Pendant la paix, vous aviez plus de part qu'eux aux richesses et aux honneurs; vous devez donc, à présent que nous sommes en guerre, vous montrer jaloux de surpasser en valeur la multitude qui vous suit; vous devez vous signaler par votre prévoyance et par votre courage à supporter les fatigues, s'il le faut. Je pense d'abord que vous rendrez un grand service à l'armée, de vous occuper à remplacer au plus tôt les généraux et les lochages qui ont péri : car, pour m'expliquer en deux mots, sans chefs, rien de grand, rien d'utile à espérer nulle part, et surtout à la guerre. La discipline est le salut des armées : combien l'indiscipline en a perdues !

« Lorsque vous aurez élu les commandans nécessaires, il sera, je crois, très à propos d'assembler les soldats et de ranimer leur courage. Sans doute vous avez observé, comme moi, avec

quel abattement ils ont été prendre leurs armes, avec quel découragement ils sont allés monter leur garde. Tant que le soldat sera dans ces dispositions, je ne vois pas quel service en tirer de jour ou de nuit. Si l'on tournait ses pensées vers d'autres objets, si, au lieu de l'occuper uniquement de l'idée du mal qu'il peut souffrir, on lui faisait encore envisager celui qu'il peut faire, on relèverait son courage : car vous savez qu'à la guerre ce n'est ni la multitude ni la force qui donnent la victoire, et que rarement les ennemis soutiennent le choc d'une armée que défendent sa bravoure et la protection des dieux. J'ai observé aussi, que, dans le métier des armes, celui qui tâche, à quelque prix que ce soit, de conserver sa vie, meurt presque toujours honteusement et en lâche ; mais ceux qui savent que la mort est inévitable et commune à tous les hommes, et qui ne songent qu'à mourir avec honneur, parviennent souvent à un âge avancé, et n'en vivent que plus heureux le reste de leurs jours. Convaincus de ces maximes, il nous faut, dans une conjoncture si critique, montrer du courage et réveiller celui des autres.»

Il dit, et se tut. Chrisophe prit ensuite la parole : « Je ne vous connaissais pas auparavant, Xénophon ; j'avais seulement ouï dire que vous étiez Athénien. Je loue maintenant et vos discours et vos actions ; et je voudrais que la plupart des Grecs vous ressemblassent : il en résulterait un bien général. Ne tardons point, ajouta-t-il ; séparons-nous, guerriers ; que ceux d'entre vous qui manquent de chefs en choisissent, et, le choix fait, rendez-vous avec eux au centre du camp. Convoquons ensuite le reste de l'armée : que le héraut Tolmide ne s'éloigne pas. » A ces mots, il se leva, pour qu'on ne différât plus et que l'on exécutât ce qui était urgent. On élut ensuite pour généraux Timasion Dardanien, à la place de Cléarque ; Xanthiclès Achéen, à la place de Socrate ; Cléonor d'Orchomène, au lieu d'Agias d'Arcadie ; Philésius d'Achaïe, au lieu de Ménou : Xénophon d'Athènes succéda à Proxène.

CHAPITRE II.

Après qu'on eut fait l'élection, le jour étant près de paraître, les chefs se rendirent au centre du camp ; ils jugèrent à propos de placer des gardes en avant, et de convoquer les soldats.

Dès qu'ils furent réunis, Chrisophe de Lacédémone se leva d'abord, et parla en ces termes : « Guerriers, la perte que nous venons de faire de généraux, de lochages, de soldats, rend notre situation fâcheuse ; d'ailleurs, Ariée et ses troupes, auparavant nos alliés, nous trahissent. Il faut cependant sortir de là en braves gens : au lieu de nous décourager, tâchons de nous sauver, s'il est possible, par une glorieuse victoire ; sinon, mourons avec honneur, plutôt que de nous livrer jamais aux mains de nos ennemis. Sans doute alors nous souffririons des maux que je prie le ciel de leur réserver. »

Cléonor d'Orchomène se leva ensuite : « Vous voyez, soldats, les parjures du roi et son impiété ; vous voyez l'infidélité de Tissapherne. Après nous avoir dit qu'étant voisin de la Grèce, il n'a rien de plus à cœur que de nous sauver ; après y avoir lui-même ajouté des sermens, et nous avoir donné la main, il nous trahit, il arrête nos généraux. Il n'a pas même craint Jupiter hospitalier ; il a fait asseoir Cléarque à sa table, pour mieux tromper les Grecs et les immoler. Ariée, que nous avons voulu élever au trône, qui avait reçu notre foi, qui nous avait donné la sienne, avec qui nous avons pris l'engagement mutuel de ne point nous séparer ; ce même Ariée, sans craindre les dieux, sans respecter la mémoire de Cyrus, qui l'avait comblé d'honneurs, passe maintenant dans le parti des plus cruels ennemis de ce prince, et tâche de nous perdre, nous, les amis de Cyrus. Veillent les dieux punir ces pervers ! Témoins de cette conduite, c'est à nous de ne plus nous laisser jouer par eux ; à nous à combattre en braves, à subir ce que le ciel ordonnera de nous. »

Xénophon se leva alors, revêtu des habits et des armes les plus magnifiques qu'il eût pu se procurer. Il pensait que si les dieux lui donnaient la victoire, la plus superbe parure convenait au vainqueur, et que s'il fallait succomber, il ferait bien encore d'en mourir revêtu, après s'être cru digne de les porter. Il commença son discours en ces termes :

« Cléonor vous a parlé des parjures et de la perfidie des Barbares ; je présume que vous ne les ignorez pas. S'il s'agissait, dans nos délibérations, de faire une nouvelle paix avec eux, nous serions nécessairement découragés en considérant ce qu'ont souffert nos généraux, qui,

sur la foi des traités, se sont remis en leurs mains. Mais si nous projetons de nous venger, les armes à la main, des crimes de ces traîtres, de leur faire désormais la guerre par toute sorte de moyens, nous avons, avec l'aide des dieux, la plus belle espérance de nous sauver avec gloire. » Pendant que Xénophon parlait, un Grec éternue. Aussitôt tous à la fois adorent le dieu qui leur envoie le présage. « Puisqu'à l'instant, ajouta-t-il, où nous délibérons sur notre salut, Jupiter sauveur nous envoie un présage, je demande que dès que nous serons en pays ami, nous fassions vœu de sacrifier à ce dieu, en action de grâces de notre délivrance, et que nous promettons aussi de sacrifier, selon nos facultés, aux autres immortels. Que ceux qui sont de cet avis, lèvent la main. » Tous les Grecs la levèrent. On prononça ensuite le vœu, et l'on chanta le pæan. Puis, les hommages dus aux dieux leur ayant été rendus, Xénophon continua ainsi :

« Je disais que nous avons de grandes espérances de nous sauver avec gloire. D'abord, nous observons les sermens dont nous avons pris les dieux à témoin, tandis que nos ennemis se sont parjurés, et qu'ils ont violé sermens et traité. Il est donc probable que les dieux combattront avec nous contre nos adversaires, eux qui, aussitôt qu'ils le veulent, peuvent soudain humilier les grands, et sauver facilement les faibles, même au milieu des dangers.

« Je vais vous rappeler ceux qu'ont courus vos ancêtres, pour vous convaincre qu'il vous importe de vous conduire vaillamment, et qu'avec le secours du ciel, les braves se tirent des plus grands périls. Quand les Perses et leurs alliés vinrent, avec une formidable armée, pour anéantir Athènes, les Athéniens osèrent résister, et vainquirent. Ils avaient fait vœu d'immoler à Diane autant de chèvres qu'ils tueraient d'ennemis ; et n'en trouvant pas assez, il fut décidé qu'on en sacrifierait cinq cents tous les ans, vœu qui s'acquitte encore à présent.

« Lorsque ensuite Xerxès, qui avait rassemblé des troupes innombrables, marcha contre la Grèce, vos ancêtres battirent, sur terre et sur mer, les aïeux de vos ennemis. Vous en voyez des monumens dans les trophées qui subsistent encore ; mais la plus grande preuve que vous en ayez est la liberté des villes où vous êtes nés, et où vous avez été élevés : car vous ne recon-

naissez point de maîtres parmi les hommes, vous n'adorez que les dieux. Tels furent les ancêtres dont vous sortez. Je ne dirai pas qu'ils aient à rougir de vous, puisque, il y a peu de jours, opposés en ligne aux descendans de ces mêmes hommes, vous avez, avec l'aide du ciel, vaincu des troupes bien plus nombreuses que les vôtres. Alors vous combattiez avec valeur pour placer Cyrus sur le trône : aujourd'hui qu'il s'agit de votre salut, il convient que vous montriez beaucoup plus d'ardeur et de courage ; vous devez même désormais attaquer l'ennemi avec une plus noble assurance. Vous ne connaissiez point alors vos ennemis ; et cependant, malgré leur multitude, vous avez osé les attaquer avec ce courage qui vous est héréditaire. Maintenant instruits par l'expérience, que les Barbares, en quelque nombre qu'ils soient, se gardent bien de vous attendre, vous conviendrait-il de les craindre ?

« Ne regardez pas non plus comme un désavantage, d'être abandonnés des troupes de Cyrus, qui auparavant combattaient avec nous. Elles sont encore plus lâches que celles que nous avons battues : elles nous ont quittés pour fuir du côté de nos méprisables ennemis. Ne vaut-il pas beaucoup mieux voir dans l'armée ennemie que dans la nôtre des gens qui veulent être les premiers à fuir ? Si quelqu'un de vous se décourage de ce que nous n'avons point de cavalerie, tandis que l'ennemi nous en oppose une nombreuse, songez que dix mille cavaliers ne sont que dix mille hommes. Personne, dans une bataille, n'a jamais péri d'une morsure ou d'un coup de pied de cheval : ce sont les hommes qui font le sort des batailles. Nous sommes portés plus solidement que le chevalier. Suspendu sur sa monture, il a non-seulement la frayeur de nos coups, mais encore l'inquiétude de tomber : nous, appuyés sur un sol ferme, nous frappons plus fortement ceux qui nous approchent, nous atteignons avec plus de certitude le but où nous visons. Le cavalier n'a sur nous qu'un avantage, c'est de fuir avec plus de sûreté.

« Si, pleins de confiance dans vos armes, vous vous affligez cependant de ce que Tissapherne ne sera plus notre guide, de ce que le roi ne nous procurera plus de marché, considérez lequel vaut mieux d'avoir pour guide un satrape qui machine évidemment notre perte, ou d'avoir

pour conducteurs des hommes de notre choix, à nos ordres, et qui sauront que leur tête répondra de leurs fautes. Quant aux vivres, serait-il plus avantageux, n'ayant plus de solde à recevoir, d'en acheter fort cher à petites mesures, au marché indiqué par les Barbares, que d'avoir notre volonté pour mesure, si nous avons des succès ?

« Peut-être ce parti vous semble-t-il préférable, mais craignez-vous de ne pouvoir passer les fleuves, et croyez-vous avoir été trompés lorsque l'on vous en faisait traverser quelques-uns. Songez donc que c'est la plus grande faute qu'aient pu commettre les Barbares ; car tous les fleuves, quoiqu'on ne puisse les passer loin de leurs sources, si l'on remonte, deviennent enfin guéables, et l'on ne se mouille pas même le genou : mais le passage en fût-il impraticable, dût-il ne se présenter aucun guide, il ne faudrait pas même alors se décourager.

« Nous savons que les Mysiens, dont nous ne croirons pas les troupes plus braves que les nôtres, habitent, dans les états du roi, et malgré lui, des villes grandes et florissantes : nous n'ignorons pas qu'il en est de même des Pisiens. Nous avons vu nous-mêmes les Lycaoniens occuper des lieux forts qui dominent les plaines, et recueillir le produit de ses terres. Je vous dirais alors de ne point montrer un désir marqué de retourner dans notre patrie, de faire au contraire les mêmes dispositions que si nous voulions nous fixer en ces lieux : car je sais que le roi donnerait aux Mysiens beaucoup de guides et beaucoup d'otages pour la sûreté de leur route ; que même il leur ouvrirait et aplanirait les chemins, voulussent-ils se retirer sur des chars attelés de quatre chevaux. Il ferait bien volontiers la même chose pour nous, s'il voyait que nous nous préparassions à rester ici : mais je craindrais qu'après avoir une fois appris à vivre dans l'oisiveté et dans l'abondance, à goûter les plaisirs de l'amour avec les femmes et les filles des Perses et des Mèdes, qui sont toutes d'une belle taille et d'une belle figure, je craindrais que, semblables à ceux qui mangèrent du lotos, nous n'oubliassions de retourner dans notre patrie.

6 « Il me semble donc juste et raisonnable de tenter d'abord de revoir la Grèce et nos familles, de montrer aux Grecs qu'ils vivent dans une

pauvreté volontaire, puisqu'ils pourraient transporter ici ceux de leurs compatriotes qui sont dénués de fortune, et qu'ils les verraient bientôt dans l'opulence ; car tous ces biens, amis, attendent évidemment un vainqueur.

« J'ai maintenant à vous exposer les moyens de marcher avec le plus de sécurité, et de combattre, s'il le faut, avec le plus de succès. D'abord, continua-t-il, je suis d'avis qu'on brûle les voitures qui nous suivent, afin qu'elles ne décident pas nos mouvemens, et que nous nous portions où l'exigera le bien de l'armée. Brûlons ensuite nos tentes ; elles sont embarrassantes à porter, et ne servent ni pour combattre ni pour se procurer des vivres. Débarrassons-nous aussi du superflu des bagages, et ne réservons que les armes et ustensiles nécessaires à la vie ; c'est le moyen d'avoir le plus de soldats dans les rangs, et le moins aux équipages : car les vaincus, vous le savez, n'ont rien à eux ; et si nous sommes vainqueurs, nous devons regarder nos ennemis comme des esclaves destinés à porter notre bagage.

« Il me reste à traiter le point que je regarde comme le plus important. Vous voyez que les Perses n'ont osé recommencer les hostilités qu'après avoir arrêté nos généraux. Ils ont cru que nous serions leurs maîtres tant que nous aurions des chefs et que nous obéirions ; et qu'en nous les enlevant, l'anarchie nous perdrait. Il faut donc que les nouveaux commandans soient plus vigilans que les précédens, que le soldat se montre beaucoup plus discipliné, et obéisse aux chefs avec une exactitude tout autre que par le passé. Si vous décidez que tout soldat présent aidera le général à châtier quiconque désobéira, ce sera le moyen de frustrer l'espérance des Perses ; car à compter de ce jour, au lieu d'un seul Cléarque, ils en verront dix mille qui ne permettront à aucun Grec de se conduire en lâche. Mais il est temps d'en finir : l'ennemi ne tardera peut-être pas à paraître. Si vous approuvez une partie de ce que je viens de vous dire, ratifiez-le sur-le-champ, pour qu'on l'exécute. A-t-on un meilleur avis à ouvrir, qu'on parle hardiment, ne fût-on que simple soldat. Il s'agit du salut commun ; tous y ont intérêt. »

Chirisophe parla ensuite : « S'il y a quelque chose à ajouter au discours de Xénophon, il faut se hâter ; mais à présent nous n'avons rien de

mieux à faire que de ratifier ce qu'il propose. Que ceux qui sont de cet avis lèvent la main ! » Tous la levèrent.

Xénophon reprit de nouveau : « Apprenez, compagnons, quels sont les événemens auxquels vous devez vous attendre. Il est évident qu'il nous faut aller où nous puissions avoir des vivres. J'entends dire qu'il y a de beaux villages à vingt stades au plus de notre camp. Je ne serais point surpris que, semblable à ces chiens lâches qui courent après les passans, les mordent s'ils peuvent et s'enfuient dès qu'on les poursuit, l'ennemi nous harcelât dans notre retraite. L'ordre le plus sûr pour la marche est peut-être de former avec l'infanterie pesamment armée une colonne à centre vide, afin que le bagage et la multitude qui l'accompagne se trouvent en sûreté. Si nous désignons dès à présent ceux qui commanderont le front, les flancs et la queue, nous n'aurions pas à délibérer à l'approche de l'ennemi ; nos troupes formées seraient en état de combattre.

« Conçoit-on quelque disposition meilleure, qu'on l'admette ; sinon, que Chirisophe commande le front, puisqu'il est Lacédémonien ; que les deux plus anciens généraux s'occupent des deux flancs ; Timasion et moi, comme les plus jeunes, nous resterons à l'arrière-garde. Dans la suite, quand nous aurons essayé de cette disposition, nous examinerons, selon les circonstances, ce qu'il y aura de mieux à faire. Si l'on voit quelque chose de mieux, qu'on le propose. » Personne ne le contredisant, il ajouta : « Que ceux qui sont de cet avis lèvent la main ! » Le décret passa. « Maintenant, continua-t-il, partons et exécutons les résolutions. Que celui d'entre vous qui veut revoir sa famille se souviene de combattre avec courage : c'est le seul moyen. Que celui qui aime la vie tâche de vaincre : le vainqueur donne la mort, le vaincu la reçoit. J'en dis autant à qui désire des richesses : en remportant la victoire, on sauve son bien et l'on s'empare de celui de l'ennemi. »

CHAPITRE III.

Ce discours fini, toute l'armée se leva et alla brûler les voitures et les tentes. Quant au superflu du bagage, on le distribua à ceux qui en avaient besoin ; on jeta le reste au feu, puis l'on

dina. Pendant que les Grecs prenaient ce repas, Mithradate arrive avec environ trente chevaux, fait prier les généraux de se rendre à un lieu d'où ils pussent l'entendre et leur dit :

« Grecs, j'étais, vous le savez, attaché à Cyrus, et j'ai de l'attachement pour vous ; je passe ici ma vie dans de continuelles frayeurs. Si je vous voyais prendre un parti salutaire, je viendrais vous rejoindre avec toute ma suite. Dites-moi donc quel est votre projet : vous parlez à un ami, à un homme bien intentionné qui désire s'associer à vos entreprises. » Les généraux délibérèrent et jurèrent à propos de lui répondre ainsi, Chirisophe portant la parole : « Nous avons résolu, si on nous permet de retourner dans notre patrie, de ménager le plus possible le pays que nous aurons à traverser ; et si l'on s'oppose à notre marche, de nous ouvrir un passage les armes à la main. » Alors Mithradate tâcha de nous montrer qu'il était impossible de retourner avec sûreté malgré le roi ; ce qui le rendit suspect. D'ailleurs un homme attaché à Tissapherne l'accompagnait et en répondait. Dès ce moment les généraux se décidèrent pour une guerre à mort tant qu'on serait en pays ennemi, parce que dans les entrevues on débauchait leurs soldats. Nicarque d'Arcadie, l'un des capitaines, était passé de nuit dans le parti ennemi avec environ vingt hommes.

L'armée ayant, après cela, dîné et passé le fleuve Zabate, marcha en ordre : les bêtes de somme et tout ce qui les accompagnait étaient au centre du bataillon carré. On n'avait pas encore fait beaucoup de chemin, lorsque Mithradate reparut avec à peu près deux cents chevaux et environ quatre cents archers ou frondeurs, tous légers à la course et agiles. Il semblait venir au-devant des Grecs comme ami ; mais dès qu'il fut près de leur corps, soudain sa cavalerie et ses gens de pied tirèrent des flèches, ses frondeurs lancèrent des pierres. Il y eut des Grecs blessés ; leur arrière-garde souffrit sans pouvoir faire aucun mal aux ennemis : car les archers crétois n'atteignaient pas aussi loin que les Perses ; et d'ailleurs, en qualité de psiles, on les avait renfermés dans le centre du bataillon carré. Ceux qui lançaient des javelines ne pouvaient pas plus atteindre les frondeurs ennemis. Xénophon résolut donc de poursuivre ces troupes ; ce qu'il exécuta avec les hoplites et les peltastes

de l'arrière-garde; mais il n'en joignit aucun, parce qu'il manquait de cavalerie, et que l'infanterie grecque ne pouvait pas, dans un court espace, joindre l'infanterie perse qui fuyait de loin : car on n'osait pas s'écarter beaucoup du gros de l'armée.

Les cavaliers barbares, tirant en arrière blesaient même en fuyant. Tout le chemin que faisaient les Grecs à la poursuite de l'ennemi, ils l'avaient à faire une seconde fois en retraite et en combattant; en sorte que dans toute sa journée, l'armée n'avança que de vingt-cinq stades, et n'arriva que le soir aux villages. Le soldat retomba dans le découragement. Chirisophe et les plus âgés des généraux blâmèrent Xénophon de s'être détaché de la phalange pour courir après les ennemis, et de s'être exposé sans avoir pu leur faire le moindre mal.

Xénophon convint qu'ils l'accusaient avec raison, et que l'événement les justifiait : « Mais, ajouta-t-il, j'ai été forcé de poursuivre, parce que je voyais qu'en nous tenant tranquilles, l'ennemi nous faisait impunément beaucoup de mal. C'est en marchant aux Barbares que nous avons reconnu la vérité de ce que vous dites; car nous ne pouvions pas leur faire plus de mal qu'auparavant, et notre retraite a été très difficile. Grâce soient donc rendues aux dieux de ce que les ennemis ne sont pas tombés sur nous en force, et n'ont envoyé qu'un petit détachement : en nous causant une perte légère, ils nous ont indiqué nos besoins. Car ni les flèches des archers crétois, ni nos javelots ne peuvent atteindre aussi loin que les arcs et les frondes des Barbares. Si nous les poursuivons, nous ne pouvons nous éloigner qu'à une petite distance, telle qu'un homme à pied, quelque agile qu'il soit, n'en peut attrapper un autre qui a sur lui une avance de la portée de l'arc.

« Si nous voulons donc empêcher l'ennemi de nous inquiéter dans notre marche, il faut au plus tôt nous pourvoir de cavalerie et de frondeurs. J'entends dire qu'il est dans notre armée des Rhodiens dont la plupart excellent à se servir de la fronde; qu'ils atteignent à une portée double de celles des Perses, qui, lançant des pierres trop grosses, ne portent pas loin; que d'ailleurs les Rhodiens font aussi usage de balles de plomb. Si nous nous informions donc quels sont les soldats qui ont des frondes, si nous leur en

payions la valeur, si nous donnions de l'argent à ceux qui voudraient en faire d'autres, et qu'en même temps l'on imaginât quelque immunité pour ceux qui s'enrôleraient volontairement parmi les frondeurs, peut-être s'en présenterait-il de propres à ce service. Je vois aussi des chevaux dans l'armée; quelques-uns m'appartiennent, d'autres ont été laissés par Cléarque; nous en avons pris beaucoup d'autres qui servent à porter les bagages : choisissons les meilleurs; rendons pour indemnité à ceux à qui ils appartiennent d'autres bêtes de somme; équipons des chevaux de manière à porter des cavaliers : peut-être à leur tour inquièteront-ils l'ennemi dans sa fuite. »

Cet avis passa. On forma dans la nuit un corps d'à peu près deux cents frondeurs. Le lendemain, on choisit environ cinquante chevaux et autant de cavaliers. On leur fournit ensuite des habillemens de peau, et des cuirasses; et l'on mit à leur tête Lycius d'Athènes, fils de Polystrate.

CHAPITRE IV.

On séjourna un jour en ces lieux : le lendemain on en partit plus tôt qu'à l'ordinaire. Il fallait passer un ravin, et l'on craignait d'être attaqué au passage. Déjà l'on était au-delà, lorsque Mithradate reparut avec mille chevaux et environ quatre mille archers et frondeurs que Tissapherne lui avait accordés, sur la promesse qu'il lui avait faite, s'il lui donnait ces forces, de lui livrer les Grecs : il les méprisait, parce que dans la dernière escarmouche, quoiqu'il eût peu de troupes, il n'avait rien perdu, et leur avait fait beaucoup de mal, à ce qu'il croyait.

Les Grecs avaient passé le ravin, et en étaient éloignés de huit stades, quand Mithradate le traversa avec son détachement. On avait ordonné à un certain nombre de peltastes et d'hoplites d'aller à l'ennemi, et à la cavalerie de poursuivre les fuyards, en les assurant qu'ils seraient soutenus. Mithradate les ayant atteints, et se trouvant déjà à la portée de la fronde et du trait, la trompette sonna : l'infanterie commandée courut aussitôt sur l'ennemi, et la cavalerie le chargea en même temps. Les Barbares ne les attendirent pas, et fuirent vers le ravin. Ils perdirent dans cette déroute beaucoup d'infanterie, et l'on prit dans le ravin dix-huit de leurs cavaliers. Les Grecs, sans qu'on l'eût ordonné, mutilèrent les

cadavres ennemis , afin d'inspirer plus de terreur.

Après cet échec les Barbares s'éloignèrent. Les Grecs ayant marché le reste du jour sans être inquiétés, arrivèrent sur les bords du Tigre, à Larisse, ville grande mais déserte, autrefois habitée par les Mèdes. Son mur avait vingt-cinq pieds d'épaisseur sur cent de hauteur, et deux parasanges de tour. Il était de briques; mais ses fondemens, de pierre de taille jusqu'à la hauteur de vingt pieds. Lorsque les Perses enlevèrent aux Mèdes l'empire de l'Asie, le roi de Perse assiégea cette place, et ne pouvait d'aucune manière s'en rendre maître : mais un nuage ayant fait disparaître le soleil, les habitans consternés laissèrent prendre la ville. Près de cette ville était une pyramide de pierre, haute de deux plèthres; chaque côté de sa base avait un plèthre de longueur. Quantité de Barbares s'y étaient réfugiés des villages voisins.

L'armée fit ensuite une marche de six parasanges, et arriva près d'une citadelle grande et abandonnée : elle touchait à la ville de Mespila, anciennement occupée par les Mèdes. La base du mur, construite d'une pierre polie incrustée de coquillages, avait cinquante pieds d'épaisseur et autant de hauteur. Sur cette base, s'élevait un mur de briques, de cinquante pieds de large sur cent de haut, dont le circuit était de six parasanges. On dit que Médie, femme du roi des Mèdes, s'y réfugia, lorsque leur empire fut envahi par les Perses. Le roi de Perse assiégea cette place, qu'il ne put prendre ni par force ni par blocus : mais Jupiter frappa les habitans de terreur, et la ville se rendit.

De là on fit quatre parasanges en une journée, pendant laquelle Tissapherne parut accompagné de sa cavalerie, des troupes d'Orontas, qui avait épousé la fille du roi, des Barbares qui avaient suivi Cyrus à son expédition, de l'armée que le frère du roi avait amenée au secours de ce monarque, et d'autres renforts que le roi avait donnés au satrape; en sorte qu'il déploya des forces imposantes.

Quand il fut proche, il en rangea une partie contre l'arrière-garde des Grecs, une autre sur leurs flancs; mais il n'osa pas charger, et ne voulut pas courir le risque d'un combat : il ordonna cependant à ses archers et à ses frondeurs de tirer. Les Rhodiens, placés çà et là dans les

rangs, et les archers crétois, ne pouvaient pas quand même ils l'eussent voulu, ne pas atteindre l'ennemi. Ayant donc fait leur décharge sans perdre un seul coup, Tissapherne se retira promptement hors de la portée des traits, ainsi que les autres divisions. Le reste du jour, les Grecs continuèrent leur marche, suivis de l'ennemi, qui n'osa cependant pas renouveler ce genre d'escarmouche : car les frondes des Rhodiens portaient plus loin que celles des Perses, et même que les flèches de la plupart de leurs archers. Comme les arcs des Perses sont très grands, leurs flèches qu'on ramassait étaient très utiles aux Crétois, qui continuaient à s'en servir, et s'exerçaient à les décocher d'un angle élevé, afin qu'elles portassent plus loin. On trouva, dans les villages, beaucoup de cordes d'arc, et de plomb, dont on tira parti pour les frondes.

Ce même jour, les Grecs cantonnèrent dans les villages qu'ils trouvèrent; et les barbares, à qui leur dernière escarmouche avait mal réussi, se retirèrent. Les Grecs séjournèrent le lendemain dans ces villages, où ils trouvèrent quantité de blé, et firent leurs provisions. Le jour d'après, ils traversèrent une plaine, suivis de Tissapherne, qui les harcelait. On reconnut alors, qu'un bataillon-carré est un mauvais ordre de marche, quand on a l'ennemi sur ses talons : car les ailes venant à se rapprocher, soit dans un chemin qui se rétrécit, soit dans des gorges de montagnes, soit au passage d'un pont, il faut nécessairement que les hoplites se ressèrent : marchant avec difficulté, ils s'écrasent, ils se mêlent; et l'on tire difficilement parti d'hommes qui n'observent plus les rangs.

Lorsque les ailes reprennent leurs distances, avant que les hoplites se reforment, il se fait un vide au centre, et le soldat qui se voit séparé perd courage s'il a l'ennemi sur les bras. Quand il fallait passer un pont ou quelque défilé, chacun se hâtait; c'était à qui serait le premier au-delà : les ennemis avaient alors une belle occasion de charger. Cet inconvénient reconnu, les généraux formèrent six lochos de cent hommes chacun, et nommèrent, pour les commander, des centurions, des pentécontarques et des énomotarques. Dans la marche, lorsque les ailes se rapprochaient, les centurions faisaient halte et restaient en arrière pour laisser passer le défilé,

puis remarchaient en dehors des autres troupes pour reprendre leur hauteur. Lorsque les flancs du bataillon s'éloignaient, le vide, s'il était peu considérable, se remplissait par lochos, parce qu'en effet un bataillon réuni occupe moins d'espace : le vide était-il plus grand, les lochos se partageaient en pentecostes; ils se distribuaient en énomoties, s'il avait une fort grande étendue : ainsi se remplissaient tous les vides. Fallait-il passer un défilé ou un pont, il n'y avait pas de désordre; les centurions faisaient marcher leurs centuries les unes après les autres, et s'il était besoin de se reformer en bataille, elles s'y rangeaient en un clin d'œil. On fit quatre marches dans cette disposition.

Le cinquième jour, pendant la marche, on aperçut un palais entouré de beaucoup de villages; il fallait, pour s'y rendre, passer à travers des collines élevées, qui commençaient à la montagne au pied de laquelle était un village : les Grecs les virent avec plaisir, comme cela devait être, les forces ennemies consistant en cavalerie. Lorsqu'au sortir de la plaine ils furent montés sur la première colline, ils redescendirent pour gravir la suivante. Les Barbares surviennent : dociles aux coups de fouet, ils font pleuvoir d'un lieu élevé une grêle de dards, de pierres et de flèches. Ils blessèrent ainsi beaucoup de Grecs, vainquirent les troupes légères, qu'ils obligèrent de se réfugier au milieu des hoplites; en sorte que les frondeurs et les archers se tenant aux équipages furent ce jour-là entièrement inutiles.

Les Grecs, incommodés de ces décharges, résolurent de marcher aux Perses; mais avec leurs armes pesantes ils gravirent difficilement la cime : l'ennemi fit prompte retraite. Ils eurent encore à souffrir pour rejoindre le corps de l'armée. A la seconde colline, même difficulté : à la troisième, ils résolurent de ne plus détacher d'infanterie pesante; mais ils ouvrirent le flanc droit du bataillon carré et en firent sortir des peltastes. Ceux-ci marchèrent vers la montagne qui dominait sur l'ennemi : dès qu'ils l'eurent gagnée, l'ennemi ne les inquiéta plus lorsqu'ils descendaient; il craignait d'être coupé et enveloppé de toutes parts. On marcha ainsi le reste du jour : les uns suivant le chemin des collines, les autres prenant par la montagne, jusqu'à ce qu'on arriva aux villages, où l'on établit huit

médecins, parce qu'il y avait beaucoup de blessés.

On y séjourna trois jours, et à cause des blessés et parce qu'on y trouva beaucoup de vivres, de la farine de froment, du vin et un grand amas d'orge pour les chevaux. Toutes ces provisions avaient été rassemblées pour le satrape de la province. Le quatrième jour, les Grecs descendirent dans la plaine. Tissapherne les ayant rejoints avec son armée les força de cantonner au premier village qu'ils trouvèrent et de renoncer à combattre en marchant; car beaucoup d'entre eux étaient hors de service, les blessés, ceux qui les portaient, ceux qui étaient chargés des armes de ces derniers. Mais lorsqu'ils furent cantonnés, ils obtinrent un grand avantage contre les Barbares qui s'étaient approchés du village pour tenter une escarmouche; car il y avait une grande différence entre faire une sortie pour repousser une attaque et résister en marchant aux efforts de l'ennemi.

L'après-midi les Perses crurent qu'il était temps de s'éloigner, parce qu'ils ne campaient jamais à moins de soixante stades des Grecs, craignant d'être attaqués de nuit. Une armée perse est, en effet, dans les ténèbres, une mauvaise armée. Ils lient leurs chevaux, et le plus souvent ils leur mettent les pieds dans des entraves de peur qu'ils ne s'enfuient. Survient-il une alerte, il faut que le cavalier perse selle, bride son cheval et le monte après avoir pris sa cuirasse, toutes choses difficiles à exécuter la nuit, surtout dans un moment de tumulte. Voilà pourquoi ils campaient loin des Grecs.

Lorsqu'on sut que les Barbares voulaient se retirer et qu'ils s'annonçaient entre eux ce départ, les chefs firent crier, par un héraut, qu'on se tint prêt à marcher. Les ennemis l'entendirent, ils différèrent quelque temps leur retraite; mais comme il commençait à se faire tard ils partirent, croyant dangereux de marcher et d'arriver de nuit à leur camp. Les Grecs, ne pouvant plus douter du départ des Barbares, décampèrent aussi et firent environ soixante stades. Les deux armées se trouvèrent alors à une telle distance, que ni le lendemain ni le surlendemain il ne parut un ennemi; mais le quatrième jour, les Barbares s'étant, dès la nuit, mis en marche, occupèrent une hauteur par laquelle il fallait que passât l'armée grecque : c'était la crête

d'une montagne qui dominait le seul chemin par où l'on descendait à la plaine.

Chirisophe, voyant cette hauteur garnie d'ennemis qui l'avaient prévenu, envoie chercher Xénophon à l'arrière-garde, et lui fait dire d'amener avec lui les peltastes et de les placer au front. Xénophon ne les y conduisit pas, car il voyait déjà paraître Tissapherne avec toute son armée; mais se portant au galop vers Chirisophe: « Que me veux-tu, lui dit-il? — Tu peux le voir, répondit Chirisophe; l'ennemi s'est emparé avant nous du mamelon qui commande la descente, et il n'y a moyen de passer qu'en taillant ces gens-là en pièces. Mais pourquoi n'amènes-tu pas les peltastes? — C'est que je n'ai pas jugé convenable de laisser l'arrière-garde sans défense en présence des ennemis; cependant, ajouta-t-il, il est pressant de nous décider sur les moyens de déposter ces hommes. »

Xénophon apercevant alors, du sommet de la montagne qui dominait l'armée grecque, un chemin qui conduisait à la hauteur occupée par les ennemis: « Nous n'avons rien de mieux à faire, dit-il à Chirisophe, que de gagner en diligence ce sommet; si nous y réussissons, ils ne pourront se maintenir dans le poste d'où ils dominent notre passage. Reste ici avec l'armée si tu le juges à propos, et je marche à la montagne; ou si tu préfères d'y aller, je reste ici. — Je te donne le choix, dit Chirisophe. » Xénophon répliqua qu'étant le plus jeune, il préférerait de marcher; mais qu'il le priaient de lui donner des hommes du front, parce qu'il serait trop long d'en faire venir de la queue. Chirisophe lui donna des troupes du front, qu'il remplaça par celles qui étaient au centre du bataillon carré: il le fit suivre de plus par les trois cents hommes d'élite qui l'accompagnaient lui-même au front de la bataille. Ce détachement marcha avec toute la diligence possible: les ennemis qui étaient sur la hauteur ne le virent pas plutôt aller du côté du sommet, qu'ils y coururent à l'envi pour prévenir les Grecs. Il s'éleva alors de grands cris, et de l'armée grecque, qui exhortait ses troupes, et de celle de Tissapherne, qui tâchait d'encourager les Barbares.

Xénophon, courant à cheval sur le flanc de ses troupes, les animait de sa voix. Mes amis, leur disait-il, songez que maintenant vous combattez pour revoir la Grèce, vos enfans et vos

femmes; encore un peu de fatigue, et le reste de la route nous n'aurons plus de combat à livrer. Les choses ne sont pas égales, lui dit Sotéridas de Sicyone; un cheval te porte, et moi j'ai beaucoup de peine à porter mon bouclier. A ces mots Xénophon saute à bas de son cheval, pousse le soldat hors du rang, lui arrache son bouclier et se met à marcher le plus vite qu'il peut. Ce général se trouvait avoir la cuirasse de plus, en sorte que le poids de ses armes l'écrasait: cependant il exhortait la tête d'avancer, et la queue, qui suivait avec peine, de rejoindre. Les soldats frappent Sotéridas, lui jettent des pierres, lui disent des injures, et l'obligent enfin de descendre et de reprendre son bouclier. Xénophon remonta aussitôt à cheval et s'en servit tant que le chemin fut praticable; mais quand il cessa de l'être il le quitta, courut à pied avec les troupes. L'on arrive enfin sur le sommet de la montagne avant les ennemis.

CHAPITRE V.

Les Barbares tournèrent alors le dos, et chacun d'eux se sauva comme il put. Le détachement de Xénophon fut maître des hauteurs. Tissapherne et Ariée se détournèrent avec leurs troupes et prirent un autre chemin: Chirisophe descendit dans la plaine avec les siennes et cantonna dans un village abondant en provisions. Il y avait dans la même plaine, le long du Tigre, beaucoup d'autres villages bien approvisionnés. L'après-midi, l'ennemi parut à l'improviste dans la plaine et mit en pièces quelques Grecs qui s'y étaient dispersés pour piller. On prit beaucoup de troupeaux, au moment où des pasteurs les faisaient passer de l'autre côté du fleuve.

Alors Tissapherne et ses troupes essayèrent de mettre le feu aux villages, et quelques Grecs se désespéraient dans la crainte de ne plus trouver où se fournir de vivres, si les Barbares venaient à tout brûler. Chirisophe, avec ses troupes, revenait après avoir secouru les Grecs épars, et Xénophon, descendu dans la plaine, parcourait alors les rangs: « Grecs, leur dit-il, vous voyez que déjà les Barbares regardent cette contrée comme à nous. Ils avaient stipulé dans le traité que nous ne brûlerions pas les terres appartenant au roi, et ce sont eux maintenant qui les brûlent, comme pays qu'ils ne possèdent

plus ; mais dans quelque lieu qu'ils laissent des vivres pour eux-mêmes, ils nous y verront marcher. « Chirisophe, ajouta-t-il, je suis d'avis de porter secours contre ces incendiaires, comme si ce pays nous appartenait. — Et moi, répliqua Chirisophe, je ne partage point ton opinion : brûlons-les aussi nous-mêmes, le dégât cessera plus promptement. »

De retour à leur village, les généraux et les lochages s'assemblèrent, tandis que le soldat s'occupait à chercher des vivres. L'embarras était grand : d'un côté, des montagnes excessivement élevées ; de l'autre, une rivière dont on ne pouvait toucher le fond en la sondant avec les piques. Dans cette perplexité, un Rhodien se présente : « Je me charge, dit-il, de faire passer quatre mille hoplites à la fois, si vous voulez me fournir les matériaux nécessaires, et me donner un talent de récompense. — De quoi as-tu besoin ? lui demanda-t-on. — Il me faudra deux mille outres : je vois beaucoup de moutons, de chèvres, de bœufs, d'ânes ; en les écorchant et en soufflant leurs peaux, on passera facilement. J'aurai aussi besoin des sangles des bêtes de somme, pour attacher les peaux l'une avec l'autre. Des pierres pendantes dans l'eau, tiendront lieu d'ancres. On liera les peaux par les deux extrémités ; et quand elles seront mises à l'eau, je jetterai dessus des fascines, de la terre. Vous allez voir sur-le-champ que vous n'enfoncerez point. Chaque outre portera deux hommes ; et les fascines recouvertes de terre empêcheront de glisser. »

Les généraux jugèrent l'invention ingénieuse, mais l'exécution impossible, parce qu'elle eût été traversée au-delà du fleuve par une nombreuse cavalerie, qui eût empêché les premiers qui l'eussent essayée de mettre pied à terre.

Le lendemain les Grecs retournèrent sur leurs pas par une route contraire à celle de Babylone : ils occupèrent des villages non brûlés, et brûlèrent ceux dont ils s'éloignaient. La cavalerie perse ne marcha pas contre eux ; elle les regardait avec étonnement, ne concevant ni où ils se porteraient, ni quel projet ils avaient en tête. Tandis que le soldat cherchait des vivres, les lochages et les généraux tinrent une nouvelle assemblée où ils mandèrent les prisonniers. On tâcha de tirer d'eux des connaissances sur tout le pays environnant,

Ils dirent que vers le midi il y avait un chemin qui conduisait à Babylone et en Médie, celui même par où ils étaient venus, que vers l'orient, un autre menait à Suse et Ecbatane, où le roi passe le printemps et l'été ; qu'en traversant le fleuve et tirant au couchant, on marchait vers la Lydie et l'Ionie ; qu'enfin vers le nord, en s'enfonçant dans les montagnes, on trouvait les Cardoques : ces peuples, disaient-ils, habitent un sol montueux, sont hilliqueux et point sujets du roi. Ils ajoutèrent qu'une armée de cent vingt mille hommes, envoyée par le roi, avait pénétré dans leur pays, et qu'il n'en était pas revenu un seul homme, à cause de la difficulté des chemins ; que cependant lorsqu'ils étaient en paix avec le satrape qui commandait dans la plaine, il y avait commerce réciproque entre les deux nations.

Après ce rapport, les généraux mirent à part les prisonniers qui disaient connaître chaque pays, et ne déclarèrent point quelle route ils voulaient prendre. Cependant ils avaient jugé nécessaire de traverser les montagnes des Cardoques : les prisonniers leur avaient appris qu'au sortir de ces montagnes ils entreraient en Arménie, pays vaste et fertile, où commandait Orontas, que de là ils se porteraient facilement où ils voudraient. Ils sacrifièrent ensuite, afin de pouvoir partir à l'heure qu'ils jugeraient convenable : car ils craignaient que l'ennemi ne s'emparât des hauteurs. On fit dire à l'ordre, que l'armée, après avoir soupé, plât ses bagages, puis se reposât pour partir au premier signal.

LIVRE IV.

CHAPITRE PREMIER.

Nous avons raconté dans les livres précédens ce qui s'est passé pendant la marche de Cyrus, jusqu'à la bataille, ce qui est arrivé depuis la bataille durant la paix conclue entre les Grecs et le roi, enfin de quelle manière, depuis la violation du traité par ce prince et Tissapherne, les troupes se virent harcelées par les Perses qui les suivaient.

Quand on fut arrivé à l'endroit où la lar...

et la profondeur du Tigre rendent son passage impossible, et où l'on ne peut le longer, les montagnes des Carduques tombant à pic dans le fleuve, les généraux décidèrent de faire route à travers les montagnes. Ils tenaient des prisonniers, qu'après les avoir franchies ils pourraient passer le Tigre à sa source en Arménie, ou même le tourner, s'ils le préféraient. On disait aussi que la source de l'Euphrate n'était pas loin de celle du Tigre; et cela était vrai.

Voici comment se fit l'irruption des Grecs dans le pays des Carduques. On tâcha de décamper secrètement, et de prévenir l'ennemi avant qu'il s'emparât des hauteurs. Vers le temps de la dernière veille, comme il ne restait de nuit que le temps nécessaire pour passer la plaine à la faveur des ténèbres, on leva le camp au signal donné, et l'on arriva à la montagne au point du jour. Chirisophe marchait à la tête de l'armée avec sa division et toutes les troupes légères. Xénophon n'avait point de troupes légères à l'arrière-garde qu'il commandait; il n'avait que des hoplites, parce qu'il ne paraissait pas à craindre que l'ennemi les prit en queue tandis qu'on gravirait la montagne. Chirisophe gagna le sommet avant que les Carduques en eussent connaissance. Il continua à marcher en avant, et l'armée le suivait à mesure qu'elle avait franchi la hauteur. On parvint ainsi à des villages situés dans des vallons et des enfoncements de montagnes.

Les Carduques abandonnèrent alors leurs habitations, et s'enfuirent sur les montagnes avec leurs femmes et leurs enfans. On trouva des vivres en abondance. Les maisons étaient garnies de beaucoup de vases d'airain. Les Grecs n'en enlevèrent aucun, et même ne poursuivirent pas les habitans, parce qu'ils se flattaient qu'en ménageant ces peuples ennemis du roi, ils obtiendraient de passer comme amis à travers leur pays; mais on prit tous les vivres qu'on rencontra; la nécessité les y contraignait. Les Carduques ne se rendirent point aux invitations des Grecs et ne montrèrent aucune disposition pacifique.

L'arrière-garde ne descendit qu'à la nuit du haut des montagnes dans les villages: le chemin étant fort étroit, on avait employé un jour entier à monter et à descendre. Quelques Carduques alors rassemblés tombèrent sur les traîneurs, en tuèrent quelques-uns, en blessèrent

d'autres à coups de pierres et de flèches. Ils n'étaient qu'en petit nombre, les Grecs étant entrés chez eux à l'improviste: autrement une grande partie de l'armée eût couru risque d'être taillée en pièces. On cantonna ainsi la nuit dans les villages. Les Carduques allumèrent des feux tout autour, sur les pointes des montagnes: des deux côtés on s'observa.

Au point du jour, les généraux et les lochages s'assemblèrent et résolurent de ne garder pour leur marche que les bêtes de somme nécessaires, de trier les meilleures, de laisser le reste, et de rendre libres tous les prisonniers faits récemment. La multitude des bêtes de somme et des prisonniers rendait la marche lente; beaucoup de soldats chargés d'y veiller, devenaient inutiles au combat: d'ailleurs il fallait, pour tant de monde, trouver et porter le double de provisions. La résolution est prise: les hérauts la publient.

Après dîner, l'armée se mit en marche. Les généraux s'arrêtant à un défilé, ôtèrent les équipages et les esclaves superflus aux soldats qui n'avaient pas obéi. Tous se soumirent, excepté quelques-uns qui firent passer en fraude ou un jeune garçon ou une jolie maîtresse. On marcha ainsi tout le jour, tantôt combattant, et tantôt se reposant. Le lendemain, survint un orage. Il fallut cependant marcher, parce que les vivres manquaient. Chirisophe conduisait l'avant-garde, et Xénophon l'arrière-garde. On fut vigoureusement assailli. Les chemins étant étroits, les Carduques s'approchaient, faisaient pleuvoir une grêle de pierres et de traits. Les Grecs, contraints à les poursuivre et à se retirer ensuite, ne marchaient que lentement. Souvent, lorsque l'ennemi pressait vivement, Xénophon faisait halte. Chirisophe s'arrêtait, dès que l'ordre en était donné; mais il y eut une occasion où, au lieu de s'arrêter, il marcha plus vite que de coutume, commandant à ses troupes de le suivre. Il était clair qu'il se passait quelque chose à la tête; mais Xénophon n'avait pas le loisir de s'y porter pour voir la cause de cette marche précipitée; l'arrière-garde suivait d'un train qui ressemblait à une fuite.

On perdit, en cette occasion, Cléonyme de Lacédémone, brave soldat. Il eut le flanc percé d'une flèche qui traversa et son bouclier et son habit de peau. Basias d'Arcadie eut aussi la tête

percée de part en part. Quand on fut arrivé au lieu où l'on voulait camper, Xénophon alla sur-le-champ, dans l'état où il était, trouver Chirisophe, et lui reprocha de ne l'avoir pas attendu, et de l'avoir forcé de combattre en fuyant. « Il vient de périr, dit-il, deux hommes braves, et de mérite, sans qu'on ait pu ni enlever leurs corps, ni les enterrer.

« — Regarde ces montagnes, répondit Chirisophe, elles sont inaccessibles : nous n'avons pour sortir d'ici, que ce chemin escarpé que tu vois, et tu peux y remarquer une multitude d'hommes qui le défendent. Voilà pourquoi je me suis hâté : si je ne t'ai pas attendu, c'est que je voulais les prévenir, s'il était possible, et me rendre maître des hauteurs ; nos guides m'assurent qu'il n'y a pas d'autre route. — J'ai, dit Xénophon, deux prisonniers. Dans le temps que les ennemis nous incommodaient le plus, je leur ai tendu une embuscade, ce qui nous a donné le loisir de respirer. Nous en avons tué quelques-uns. Je désirais aussi faire des prisonniers, pour avoir des guides instruits des localités. »

On se fit amener sur-le-champ ces deux hommes, on les sépara ; on tâcha de leur faire dire à chacun en particulier, s'ils connaissaient un autre chemin que celui qu'on voyait. Le premier, quoique menacé de tortures, déclara qu'il n'en savait pas d'autre. Comme on n'en put rien tirer qui fût utile à l'armée, on l'égorgea sous les yeux de son camarade. Celui-ci répondit que cet homme avait prétendu ne connaître aucune autre route, parce qu'il avait vers ce canton une fille mariée. Il promit de conduire l'armée par un chemin praticable, même aux bêtes de somme. On lui demanda s'il ne s'y trouvait point de pas difficile : il répondit qu'il y avait une hauteur qui rendait le passage impossible, si l'on ne prenait les devans.

On fut d'avis d'assembler aussitôt les lochages, les peltastes et quelques hoplites, et de leur exposer de quoi il s'agissait, de leur demander s'il y en avait qui voulussent se distinguer et marcher comme volontaires. Il se présenta d'abord entre les hoplites deux Arcadiens, Aristonyme de Méthydrie et Agasias de Stymphale. Une noble contestation s'éleva entre ce dernier et Callimaque de Parrhasie, aussi Arcadien. Agasias dit qu'il voulait marcher avec des volontaires qu'il tirerait de toute l'armée. Je suis

sûr, ajouta-t-il, que beaucoup de jeunes soldats me suivront si je les conduis. On demande ensuite si quelque homme des troupes légères, ou quelque taxiarque veut être du détachement. Aristéas de Chio s'y engage : en de semblables occasions, il avait souvent rendu des services importants à l'armée.

CHAPITRE II.

Le jour tombait : on commande aux volontaires de partir dès qu'ils auront mangé, et on leur remet le guide lié. On convient avec eux, que s'ils s'emparent de la hauteur, ils s'y maintiendront toute la nuit ; qu'à la pointe du jour, ils feront pour signal sonner la trompette, qu'ensuite ils descendront de ce poste élevé sur les ennemis qui gardent le grand chemin, et que l'armée avancera à leur secours avec toute la diligence possible. Cet arrangement pris, les volontaires se mettent en marche, au nombre de deux mille environ. Il pleuvait beaucoup. Pour couvrir leur mouvement et tourner toute l'attention de l'ennemi sur le grand chemin qu'on voyait, Xénophon s'y poste avec les troupes de l'arrière-garde.

On arrive à un ravin qu'il fallait passer avant de gravir la montagne. Les Barbares roulent d'en haut des pierres rondes, les unes petites, les autres si grosses qu'elles eussent fait la charge d'une voiture. Ces pierres, en bondissant contre les rochers, se fendaient en éclats, et volaient avec la rapidité de celles qu'on lance avec la fronde ; en sorte qu'il était absolument impossible d'approcher du chemin. Quelques lochages ne pouvant prendre cette route, en cherchèrent une autre : on continua cette manœuvre jusqu'à la nuit. Quand on crut pouvoir se retirer sans être aperçu, on revint souper, l'arrière-garde n'ayant pas même dîné.

Les ennemis ne cessèrent, durant la nuit, de rouler des morceaux de rocher, comme on le conjectura d'après le bruit qu'on entendit. Les volontaires qui avaient le guide avec eux, ayant tourné ces lieux, surprirent la garde de l'ennemi assise autour d'un feu : ils tuent une partie des gardes, poussent les autres dans des précipices, et restent à ce poste, se croyant maîtres de la hauteur. Ils se trompaient ; ils étaient dominés par un autre mamelon près duquel était le che-

min étroit où se tenait la garde. Cependant le poste qu'ils avaient forcé, conduisait à celui qu'occupaient les ennemis sur le chemin que les Grecs apercevaient de leur camp.

Après avoir passé la nuit dans ce lieu, à la pointe du jour ils marchèrent en ordre et en silence à l'ennemi; et comme il s'élevait du brouillard, ils approchèrent sans être vus. Aussitôt qu'on se fut reconnu, la trompette sonna; les Grecs coururent sur les Barbares, en jetant les cris militaires: ceux-ci ne les attendirent pas; ils s'enfuirent, et abandonnèrent la défense du chemin. Comme ils étaient fort agiles, il y en eut peu de tués. Chirisophe et ses troupes entendant la trompette, montèrent aussitôt par la grande route; d'autres généraux suivirent, chacun devant soi, les sentiers qu'ils trouvaient, et gravirent comme ils purent, se tirant les uns les autres avec leurs piques. Ils furent les premiers à joindre le détachement qui s'était emparé du poste. Le chemin pris par le guide étant le plus commode pour les bêtes de somme, Xénophon y était entré avec la moitié de l'arrière-garde: l'autre moitié suivait le bagage. Dans sa marche se trouvait une colline qui dominait le chemin et qui était occupée par des ennemis: il fallait ou les tailler en pièces, ou se voir séparé du reste des Grecs. On aurait bien pris le même chemin qu'eux; mais celui-là était le seul où pussent passer les équipages.

Les Grecs s'exhortant les uns les autres, montèrent la colline, formés en colonne par cohortes. Ils n'attaquaient point l'ennemi de tous côtés, mais lui laissaient une retraite s'il voulait fuir. Les Barbares les voyant gravir, quittèrent leur poste en fuyant, sans avoir lancé ni flèches ni pierres sur ce qui défilait au-dessous d'eux. Les Grecs avaient dépassé la colline: ils en rencontrent une autre, occupée par l'ennemi; ils jugent à propos d'y marcher. Mais Xénophon craignant que, s'il laissait sans défense le poste enlevé aux Barbares, ils n'y revinssent, et ne tombassent sur les équipages dont la file s'allongeait à cause du peu de largeur des chemins, laisse sur la première colline trois lochages, Céphisdore, Athénien, fils de Céphisisiphon, l'Athénien Amphicrate, fils d'Amphidème, et Archagoras, banni d'Argos. Lui-même, avec le reste des troupes, marche à la seconde colline, qu'il prend même. Restait un troisième mame-

lon, beaucoup plus escarpé: il dominait le poste où les volontaires avaient surpris, la nuit, l'ennemi auprès du feu. A l'approche des Grecs, les Barbares l'abandonnent sans combat; ce qui étonna tout le monde: on présumait qu'ils l'avaient quitté de peur d'y être enveloppés et assiégés. Mais la vérité était que les Carduques, ayant vu du sommet du mamelon, ce qui se passait à la queue de la colonne des Grecs, s'étaient retirés tous pour charger l'arrière-garde.

Xénophon, avec les plus jeunes soldats, monta au haut du mamelon; et afin que les dernières cohortes pussent rejoindre, il ordonna à la tête de marcher lentement, et de se tenir en ordre de bataille lorsqu'ils seraient tous rassemblés sur un terrain uni qu'ils trouveraient en suivant le chemin. Il parlait encore, lorsqu'arrive précipitamment l'Argien Archagoras: il raconte qu'on a été chassé de la colline, que Céphisdore et Amphicrate y ont été tués, ainsi que tous les Grecs qui n'ont pas sauté du haut du rocher et rejoint l'arrière-garde.

Après cet avantage, les Barbares vinrent occuper une autre colline, vis-à-vis du dernier mamelon. Xénophon leur proposa, par la voie d'un interprète, une suspension d'armes, et demanda les morts. Ils promirent de les rendre si l'on s'engageait à ne point brûler les villages. Xénophon y consentit. Tandis que cette conférence se passait et que le reste de l'armée défilait, tous les Barbares accourus de différents mamelons s'étaient réunis. Dès que les Grecs commencèrent à descendre pour rejoindre leurs camarades, dont les armes étaient posées à terre, les Barbares s'avancèrent en grand nombre et en tumulte. Quand ils eurent gagné le plus haut tertre du mamelon, d'où Xénophon descendait encore, ils roulèrent des pierres qui cassèrent la cuisse d'un Grec. Xénophon avait été abandonné de l'homme qui portait son bouclier. Euryloque de Lousie, Arcadien, l'un des hoplites, courut à lui, le couvrit du sien; et tous deux se retirèrent sous un seul houclier, tandis qu'on rejoignait le gros des troupes grecques qui était formé en bataille.

Toute l'armée grecque, se trouvant alors réunie, cantonna dans beaucoup de belles maisons où abondaient les vivres. Il y avait une telle quantité de vin, qu'on le gardait dans des ci-

ternes cimentées. Xénophon et Chirisophe ayant obtenu les morts en échange de leur guide, leur rendirent, selon leur pouvoir, tous les honneurs dus à la mémoire d'hommes courageux.

Le lendemain, on marcha sans guide. Les ennemis, toujours combattant, toujours s'emparant d'avance des défilés, barraient le passage de l'armée. Quand ils arrêtaient l'avant-garde, Xénophon, de la queue de la colonne où il était, gravissait sur la montagne, et, tâchant de gagner le dessus de l'ennemi, dissipait l'obstacle. Chirisophe rendait le même service à l'arrière-garde, lorsqu'elle était attaquée; et avec les troupes de la tête, en parvenant à dominer l'ennemi, il ouvrait un passage à la queue. Par-là ils se portaient un mutuel secours, et veillaient attentivement à leur sûreté réciproque. Quelquefois aussi les Barbares inquiétaient beaucoup à la descente des troupes qui avaient monté; car ils étaient si agiles, qu'on ne pouvait les joindre, quoiqu'ils ne prissent la fuite qu'à quelques pas des Grecs : et d'ailleurs ils ne portaient d'autres armes qu'un arc et une fronde.

Ils étaient excellens archers : leurs arcs avaient près de trois coudées, et leurs flèches plus de deux. Ils les décochaient en avançant le pied gauche et tirant à eux la corde vers le bas de l'arc. Leurs flèches perçaient les boucliers et les cuirasses. Quand les Grecs en ramassaient, ils y attachaient des courroies pour s'en servir en guise de dards. Dans tout ce pays montueux, les Crétois rendirent les plus grands services; ils étaient commandés par Stratoclès de Crète.

CHAPITRE III.

Ce jour même, on cantonna et se reposa dans les villages situés au-dessus de la plaine arrosée par le Centrite, fleuve large d'environ deux plèthres, qui sépare l'Arménie du pays des Carduques. Le fleuve est éloigné de six ou sept stades de leurs montagnes. Les vivres qu'on trouvait, et le souvenir des maux passés rendaient ce séjour agréable aux Grecs : car pendant les sept jours employés à traverser les pays des Carduques, ils avaient eu sans cesse les armes à la main, et avaient plus souffert de maux que toute la puissance du roi et la perfidie de Tissapherne n'avaient pu leur en faire. Se croyant délivrés de ces maux, ils goûtèrent avec délices

les douceurs du sommeil. Mais quand le jour parut, ils aperçurent au-delà du Centrite de la cavalerie armée de pied en cap, qui se disposait à leur en disputer le passage, et derrière cette cavalerie, de l'infanterie rangée en bataille sur les hauteurs pour les empêcher de pénétrer en Arménie.

C'étaient des Arméniens, des Mygdoniens et des Chaldéens, à la solde d'Orontas et d'Artuque. Les Chaldéens étaient, disait-on, un peuple libre et guerrier : ils portaient pour armes de grands boucliers d'osier et des piques. Les hauteurs sur lesquelles ils étaient formés étaient éloignées du fleuve de trois ou quatre plèthres. On ne voyait qu'un chemin qui y montât, et il semblait fait de main d'homme. Ce fut vis-à-vis de ce débouché, que les Grecs tentèrent de passer. Mais ils reconnurent qu'ils auraient de l'eau au-dessus des mamelles; que le courant était rapide, et le fond du lit garni de gros cailloux glissans; qu'on ne pouvait porter les armes dans l'eau; que s'ils l'essayaient le courant les emportait eux-mêmes; que mettre leurs armes sur leur tête, c'était s'exposer nus aux flèches et aux autres traits. Ils se retirèrent donc, et campèrent en cet endroit sur les bords du fleuve.

Alors, sur la montagne où l'armée grecque avait cantonné la nuit précédente, on aperçut un grand nombre de Carduques rassemblés et en armes. Les Grecs se décourageaient en considérant la difficulté de traverser le fleuve, en voyant, sur la rive ultérieure, des troupes s'opposer à leur passage, et derrière eux les Carduques qui ne manqueraient pas de les prendre à dos au moment où ils passeraient. On demeura donc, ce jour et la nuit suivante, dans un grand embarras. Xénophon eut un songe : il rêva que ses pieds étaient dans des entraves qui étant venues à se rompre d'elles-mêmes, le laissèrent libre de marcher tant qu'il lui plut. À la pointe du jour il va trouver Chirisophe, lui dit qu'il se flatte que tout ira bien, et lui raconte ce qu'il a vu en songe.

Chirisophe s'en réjouit; et tous les généraux présens se hâtèrent de sacrifier, en attendant le jour. Dès la première victime, les entrailles donnèrent des signes favorables. Les sacrifices achevés, les généraux et les lochages ordonnèrent aux soldats de prendre leur repas. Pendant que Xénophon dînait, deux jeunes Grecs accouru-

rent à lui, car tout le monde savait qu'il était permis de l'aborder pendant ses repas, même de le réveiller, pour lui parler de ce qui concernait la guerre. Ces jeunes gens lui dirent qu'en ramassant des broussailles sèches pour faire du feu, ils avaient vu au-delà du Centrite, entre des rochers qui descendaient jusqu'au lit de ce fleuve, un vieillard, sa femme et de jeunes esclaves déposer dans une caverne que formait le roc, des espèces de sacs qui paraissaient contenir des habits; qu'ils avaient cru pouvoir y passer en sûreté, parce que le sol ne permettait pas à la cavalerie ennemie d'en approcher; qu'après s'être déshabillés comme pour nager, ils étaient entrés dans le fleuve, tenant un poignard à la main, mais qu'ils l'avaient traversé sans avoir de l'eau jusqu'à la ceinture, et qu'ils l'avaient repassé après avoir enlevé les habits.

Aussitôt Xénophon fit lui-même des libations. Il commanda qu'on versât du vin à ces jeunes gens, pour qu'ils en fissent aussi, et conjurassent les dieux, qui lui avaient envoyé le songe et indiqué le gué, de confirmer par des succès de si heureux présages. Aussitôt après cet acte de religion, il les mena à Chirisophe, à qui ils racontèrent la même chose. Chirisophe, quand il eut entendu leur rapport, fit à son tour des libations: puis ayant donné ordre à toute l'armée de plier ses équipages, on assembla les généraux; et l'on délibéra sur les meilleures dispositions nécessaires pour passer le fleuve sans perte, repousser les ennemis qui étaient sur l'autre rive, et n'être point entamé par ceux qu'on laissait derrière soi. On décida que Chirisophe marcherait à la tête, et traverserait le Centrite, suivi de la moitié de l'armée, et que les équipages et les esclaves passeraient le gué entre ces deux corps.

Ces mesures prises, on se mit en marche. Les jeunes gens servaient de guides. L'armée longeait le fleuve qu'elle avait à sa gauche. Elle parcourut ainsi à peu près quatre stades pour arriver au gué.

Pendant la marche, la cavalerie ennemie se portait toujours à la hauteur des Grecs sur la rive opposée. Quand on fut arrivé au gué, on posa les armes à terre sur le bord du fleuve. Puis Chirisophe, le premier, la tête ceinte d'une couronne, quitta ses habits, reprit ses armes, et donna ordre aux troupes d'en faire autant. Il dit aux lochages de disposer leurs cohortes par

colonnes, et de les faire passer les unes à sa droite, les autres à sa gauche. Cependant les sacrificateurs immolaient des victimes sur le bord du fleuve, tandis que les ennemis faisaient pleuvoir une grêle de flèches et de pierres, dont aucune ne nous atteignait. Les sacrifices étant favorables, les soldats entonnèrent tous le pœan, et poussèrent des cris de guerre auxquels répondirent toutes les femmes: car beaucoup de soldats avaient leurs maitresses.

Chirisophe entra dans le fleuve avec sa division. Xénophon, avec les soldats les plus agiles de l'arrière-garde, courut de toute sa force au passage qui était vis-à-vis l'entrée des montagnes d'Arménie, feignant d'y vouloir traverser le fleuve, et envelopper la cavalerie qui en avait longé les bords. Quand les ennemis virent que le corps de Chirisophe passait le gué avec facilité, et que le détachement de Xénophon courait sur leurs derrières, ils craignirent d'être coupés, et fuirent à toutes jambes vers le chemin qui, des bords du fleuve, conduisait sur les hauteurs du pays. Quand ils eurent gagné ce chemin, ils gravirent la montagne. Lycius, qui commandait l'escadron des Grecs, et Æschine, qui avait à ses ordres les peltastes de la division de Chirisophe, voyant la déroute de l'ennemi, se mirent à sa poursuite: l'infanterie pesante leur criait qu'on les soutiendrait, et qu'elle gravirait avec eux la montagne. Chirisophe, après avoir passé le fleuve, ne s'amusa pas à courir après la cavalerie; mais d'abord il marcha droit aux ennemis postés sur la hauteur qui aboutissait au fleuve. Ce corps, voyant sa cavalerie en fuite, et les hoplites grecs s'avancer pour le charger, abandonna la colline qui dominait le fleuve.

Xénophon, ayant remarqué que tout allait bien sur l'autre rive, revint au plus vite au gué que passait l'armée: car on voyait déjà les Carduques descendre dans la plaine, pour tomber sur les dernières troupes qui traverseraient. Chirisophe était alors maître des hauteurs. Lycius, et d'autres Grecs en petit nombre, prirent, en poursuivant l'ennemi, ce qui était resté en arrière de ses bagages; il s'y trouva des habits magnifiques, et des vases à boire précieux. Le bagage des Grecs et leur suite passaient encore, lorsque Xénophon, faisant exécuter une demi-conversion à gauche à ses troupes, fit face aux Carduques. Il ordonna aux lochages de former

leurs cohortes par énomoties, puis d'étendre leur front vers la gauche, en présentant une ligne pleine; en sorte que les lochages et les énomotiques se trouvassent du côté des Carduques, et les serres-files du côté du fleuve.

Les Carduques, voyant les équipages passés, et l'arrière-garde par là même réduite à un petit nombre, s'avancèrent contre elle rapidement, chantant quelques hymnes barbares. Chirisophe, de son côté, se trouvant en sûreté, renvoie à Xénophon les peltastes, les frondeurs, les archers, et leur prescrit de faire ce que ce général ordonnera.

Xénophon, qui les voit descendre et venir à lui, leur fait dire par un aide-de-camp, de se tenir sur le bord de la rivière sans la passer, et, lorsqu'il commencerait à entrer dans l'eau, de s'y jeter eux-mêmes en dehors de la ligne, et sur les deux flancs, comme s'ils voulaient repasser le fleuve et charger les Carduques, tenant la main sur la courroie de leurs javelots, et la flèche sur l'arc; de menacer ainsi, mais de ne pas s'engager fort avant dans le fleuve. En même temps, il ordonne à ses propres soldats que, dès que les pierres lancées par les frondes parviendraient jusqu'à eux et retentiraient sur leurs boucliers, ils entonnassent le pœan, et fondissent sur les ennemis: aussitôt qu'ils les auraient mis en fuite, et que des bords du fleuve la trompette sonnerait la charge, ils feraient demi-tour à droite, et courraient de toutes leurs forces, les serre-files en tête de la ligne; ils passeraient ensuite le gué, chaque division marchant droit devant elle, pour ne point s'embarasser mutuellement. « On regardera, leur dit-il, comme le meilleur soldat celui qui gagnera le premier la rive opposée. »

Les Carduques virent qu'il restait peu de troupes; car beaucoup d'entre les soldats qui devaient faire l'arrière-garde l'avaient quittée, les uns pour prendre soin de leurs bêtes de somme, les autres pour veiller sur leurs bagages, plusieurs pour aller joindre leurs maîtresses. Ils attaquèrent donc hardiment avec leurs arcs et leurs frondes: les Grecs coururent sur eux en chantant l'hymne du combat. Ils ne purent soutenir ce choc; car ils étaient armés comme dans leurs montagnes, de manière à charger et à fuir rapidement, mais avec désavantage pour combattre de pied ferme. Alors la trompette

sonne: à ce bruit militaire, l'ennemi fuit encore plus vite. Les Grecs font demi-tour à droite, et, fuyant de leur côté à toutes jambes, traversent le fleuve: quelques Carduques s'en étant aperçus, revinrent en courant vers le fleuve, et tirèrent des flèches, dont peu de Grecs furent blessés. Mais on voyait encore fuir la plus grande partie des Barbares, quand les Grecs furent parvenus à l'autre rive. Cependant les troupes que Chirisophe avait envoyées au secours, emportées par leur courage, et s'étant avancées plus qu'il ne convenait, repassèrent le fleuve après celles de Xénophon: il y eut aussi parmi elles quelques Grecs de blessés.

CHAPITRE IV.

Vers midi, l'armée, ayant achevé de passer, marcha rangée en bataille dans la plaine d'Arménie, et à travers des collines douces et peu élevées. Elle ne fit pas moins de cinq parasanges; car il n'y avait pas de villages près du fleuve, à cause de la guerre continuelle que se faisaient les Perses et les Carduques. Celui où l'on arriva était grand. Il y avait un palais pour le satrape; et la plupart des maisons étaient surmontées de tours. Les vivres y abondaient.

On fit ensuite en deux marches dix parasanges, et on parvint à dépasser les sources du Tigre. Puis en trois marches de quinze parasanges, on arriva au Téléboas: ce n'est pas un grand fleuve, mais ses eaux sont limpides. Sur ses rives étaient quantité de villages. La partie de l'Arménie où l'on se trouvait alors se nommait l'Arménie occidentale: Téribaze en était commandant. Lorsque ce favori d'Artaxerxès se trouvait à la cour, nul autre Perse que lui n'aidait le roi à monter à cheval. Il s'approcha de l'armée, suivi de quelque cavalerie, et envoya en avant un interprète pour annoncer aux chefs qu'il voulait conférer avec eux. Les généraux y consentirent, et, s'étant avancés à portée d'être entendus, lui demandèrent ce qu'il voulait. Il répondit qu'il s'engagerait, par un traité, à ne faire aucun mal aux Grecs, pourvu qu'ils ne brûlassent point de maisons dans son gouvernement, et se contentassent de prendre les vivres dont ils auraient besoin. Les généraux agréèrent cette proposition; et le traité fut conclu.

De là on fit quinze parasanges en trois marches à travers la plaine, Téribaze et son armée côtoyant celle des Grecs à dix stades environ de distance. On arriva à un palais entouré de villages qui regorgeaient de vivres. Tandis que l'armée était campée, il tomba pendant la nuit tant de neige, que le lendemain matin on arrêta de cantonner les divisions et les généraux dans les différens villages; car on ne voyait d'ennemis nulle part, et la grande quantité de neige inspirait de la sécurité. On trouva toute sorte de vivres excellens, des bestiaux, du blé, du vin vieux et d'un parfum exquis, du raisin sec, et des légumes de toute espèce. Cependant quelques Grecs s'étant écartés de leurs cantonnemens, dirent qu'ils avaient vu un camp, et aperçu, pendant la nuit, la lueur de beaucoup de feux. Les généraux jugèrent qu'il n'était pas sûr de cantonner dans des villages séparés, et qu'il fallait rassembler l'armée. On la rassembla donc encore une fois, et l'on résolut de la tenir au bivouac.

Pendant la nuit qu'elle y passa, il tomba une telle quantité de neige, qu'elle couvrit les armes et les hommes qui étaient couchés, et raidit même les jambes des bêtes de somme, au point qu'on avait beaucoup de peine à les faire lever. C'était un spectacle digne de compassion, de voir tout étendu, tout couvert de neige. Xénophon eut, le premier, le courage de se lever presque nu, et de fendre du bois: bientôt il s'en leva d'autres aussi, qui le lui prirent et se mirent à le fendre. Alors tous les soldats se levèrent, firent du feu, et commencèrent à se frotter de matières grasses, qu'ils trouvèrent en abondance dans ce pays, et qui leur tinrent lieu d'huile d'olive: c'était du saindoux, des huiles de sésame, d'amande amère et de térébinthe. On y trouva aussi des essences faites des mêmes substances.

On résolut ensuite de renvoyer l'armée dans ses cantonnemens, pour qu'elle fût à couvert. Les soldats coururent avec transport, et en jetant des cris de joie, retrouver un abri et des vivres. Tous ceux qui, en quittant leurs habitations, les avaient brûlées, se trouvèrent punis: ils bivouaquèrent exposés à l'inclémence de la saison.

Pendant la nuit, un détachement sous les ordres de Démocrate de Téménos fut envoyé

vers les montagnes où les soldats qui s'étaient écartés disaient avoir vu des feux. Ce Grec, estimé véridique, donnait pour certain ce qui était: pour faux et controuvé, ce qui n'était pas. Il dit, à son retour, qu'il n'avait pas vu de feux; mais il amenait un prisonnier qui avait un arc semblable à ceux des Perses, un carquois, et une hache telle qu'en portent les Amazones. On demanda au prisonnier de quel pays il était. « Je suis Perse, répondit-il: je me suis éloigné de l'armée de Téribaze pour chercher des vivres. » On s'informa de lui quelle était la force de cette armée, et pourquoi on l'avait assemblée. Il dit que Téribaze avait ses propres troupes, et de plus des Chalybes et des Taoques mercenaires. Il ajouta que ce général se préparait à attaquer les Grecs au défilé de la montagne, où il n'y avait qu'un seul passage.

D'après ce rapport, les généraux furent d'avis de rassembler l'armée; et, ayant laissé une garde commandée par Sophénète de Stymphale, ils marchèrent, et prirent le prisonnier pour guide. Quand on eut franchi le haut des montagnes, les peltastes, qui avaient pris le devant, n'eurent pas plutôt aperçu le camp de Téribaze, qu'ils y coururent à grands cris, sans attendre l'infanterie pesante. A ce bruit, les Barbares s'enfuirent: on leur tua cependant quelques hommes. On prit environ vingt chevaux, et la tente de Téribaze, où l'on trouva des lits à pieds d'argent, des vases à boire, et des esclaves qui se disaient ses boulangers et ses échansons. Les généraux des hoplites, apprenant ce qui s'était passé, résolurent de revenir à leur camp au plus vite, de peur que la garde qu'ils y avaient laissée ne fût attaquée en leur absence. Ils firent aussitôt sonner l'appel, se retirèrent, et dans le même jour furent de retour au camp.

CHAPITRE V.

Le lendemain on crut devoir se mettre en marche, et faire la plus grande diligence avant que l'ennemi se ralliât et occupât les défilés. On pla sur-le-champ les équipages; et l'armée, sous la conduite de beaucoup de guides, ayant marché à travers la neige épaisse dont le pays était couvert, arriva le même jour au-delà des montagnes où Téribaze devait attaquer les

Grecs, et elle y campa. De là on fit trois marches dans le désert le long de l'Euphrate, qu'on passa ayant de l'eau jusqu'au nombril. On disait que la source de ce fleuve n'était pas éloignée. Puis on fit quinze parasanges en trois jours, dans une plaine couverte de neige. La troisième journée fut dure pour le soldat : un vent du nord qui lui soufflait au visage le brûlait, et le glaçait jusqu'aux os. Un des devins fut d'avis de sacrifier au vent. On lui immola des victimes; et la violence avec laquelle il soufflait, parut évidemment cesser aussitôt. L'épaisseur de la neige était d'une orgyie; de sorte qu'il périt beaucoup de bêtes de somme, d'esclaves et environ trente soldats.

On passa la nuit autour de grands feux; car il y avait beaucoup de bois au lieu où l'on campa : mais les derniers arrivés n'en trouvèrent plus. Les premiers qui avaient allumés les feux ne permettaient à ceux-ci de s'en approcher qu'après s'être fait donner par eux du froment ou de quelque autre comestible. On se communiqua de part et d'autre ce que l'on avait. Où l'on allumait du feu, la neige se fondait, et il se faisait de grandes fosses qui permirent de mesurer la hauteur de la neige.

On marcha, tout le jour suivant, dans la neige; et quantité de Grecs furent attaqués de la boulimie. Xénophon, qui était à l'arrière-garde, en ayant trouvé à terre plusieurs qui ne pouvaient se soutenir, ne concevait quel était leur mal : mais ayant appris d'un homme qui en avait connaissance, que c'étaient les symptômes de la boulimie, et que s'ils avaient à manger, ils seraient bientôt debout, il courut aux équipages, et donna lui-même à ces malheureux, ou leur fit porter par des soldats en état de courir, tout ce qu'on trouva de vin et de vivres. Dès qu'ils eurent pris un peu de nourriture, ils se levèrent et continuèrent leur route.

Chirisophe, qui était à la tête, arriva à la nuit tombante à un village, et rencontra devant le fort, près de la fontaine, des femmes et des filles du village qui portaient de l'eau. Elles demandèrent aux Grecs qui ils étaient. L'interprète leur répondit en perse que c'était des troupes qu'Artaxerxès envoyait au satrape. Elles répliquèrent qu'on ne trouverait pas le satrape dans ce village, mais à une parasange environ. Comme il était tard, ils entrèrent avec elles

dans le fort, et allèrent chez celui qui avait la principale autorité. Chirisophe s'y logea avec tout ce qui avait pu suivre l'armée. Le reste des soldats, auxquels il avait été impossible d'arriver, passa la nuit sans feu et sans nourriture; il y en eut qui périrent.

Quelques ennemis, qui s'étaient réunis et poursuivaient les Grecs, prirent les équipages qui restaient forcément arriérés, puis se battirent entre eux pour le partage. On laissa en arrière aussi des soldats que la neige avait aveuglés, ou à qui le froid excessif avait gelé les doigts des pieds. On se garantissait les yeux de l'éclat de la neige en mettant devant quelque chose de noir, quand on marchait; l'on empêchait ses pieds de geler en les remuant, en ne prenant pas de repos, et se déchaussant avant de se coucher.

Lorsqu'on s'endormait chaussé, les courroies entraient dans le pied; les sandales durcies par la gelée s'y attachaient : car on les avait faites de cuir de bœufs récemment écorchés, les vieilles se trouvant usées. Ces raisons furent cause qu'il y eut des traîneurs. Ils aperçurent un lieu qui semblait noir, parce que la neige n'y paraissait plus; ils jugèrent qu'elle s'y était fondue; et véritablement elle l'était, par la vapeur d'une source voisine qui coulait dans un vallon. Ils tournèrent leurs pas de ce côté, et s'y étant assis, ils déclarèrent qu'ils ne marcheraient plus.

Xénophon, qui commandait l'arrière-garde, n'en fut pas plutôt instruit qu'il employa tous les moyens pour les décider, les supplia, les conjura de ne pas rester en arrière, leur dit qu'on était suivi d'un gros corps d'ennemis. Il finit par se fâcher. Qu'on nous égorge! répondirent-ils : il nous est impossible de faire un pas. On jugea que le meilleur parti à prendre était d'inspirer, s'il était possible, une telle terreur aux ennemis qu'ils ne tombassent pas sur ces infortunés. Il faisait une nuit très noire. Les Barbares s'avançaient avec grand bruit, se disputant entre eux ce qu'ils avaient pillé. L'arrière-garde qui était en bon état, courut sur eux, tandis que les traîneurs, poussant de leurs grands cris qu'ils pouvaient, frappaient de leurs piques sur leurs boucliers. Les ennemis effrayés se jetèrent dans le vallon, à travers la neige; on ne les entendit plus.

Xénophon et ses troupes promirent aux ma-

lades qu'il leur viendrait le lendemain du secours, puis continuèrent leur marche. Ils n'avaient pas fait quatre stades qu'ils trouvèrent d'autres soldats étendus sur la neige et couverts de leurs manteaux : aucune garde ne les protégeait. Xénophon les força de se relever : ils lui dirent que ce qui était en avant faisait halte. Il avança lui-même et envoya devant lui les plus vigoureux des peltastes, avec ordre d'examiner ce qui arrêta la marche. Ils lui rapportèrent que toute l'armée reposait de même. Le corps de Xénophon resta aussi au bivouac en ces lieux, sans allumer de feu, sans souper, et posa des gardes le mieux qu'il put. Sur le point du jour, Xénophon envoya les plus jeunes soldats aux malades pour les forcer à se lever et à partir. Au même moment Chirisophe dépêcha quelques-uns des siens pour s'informer de la situation de l'arrière-garde. Elle les vit arriver avec joie, leur remit les malades pour les transporter au camp, et partit elle-même. Elle n'avait pas fait vingt stades qu'elle se trouva dans le village où cantonnait Chirisophe.

L'armée s'étant réunie, on jugea qu'on pouvait sans danger la disperser par divisions dans plusieurs cantonnemens. Chirisophe resta dans le sien : les autres généraux, ayant tiré au sort les villages qu'on découvrirait, marchèrent avec leurs divisions aux lieux qui leur étaient échus.

Polycrate, Athénien, lochage, demanda qu'il lui fût permis de devancer la troupe. Suivi des soldats les plus agiles, il court au village échu à Xénophon, y surprend tous les habitans avec leur magistrat, dix-sept poulains qu'on élevait pour le tribut dû au roi, et la fille du magistrat, mariée depuis neuf jours : son mari était allé chasser le lièvre, et ne se trouvant point dans le village, il ne fut pas pris. Les maisons étaient pratiquées sous terre ; et quoique leur ouverture ressemblât à celle d'un puits, l'intérieur en était vaste. On avait creusé une entrée pour les bestiaux ; mais les hommes descendaient par des échelles. On trouva dans ces espèces de cavernes des chèvres, des brebis, des bœufs, des volailles et des petits de toutes ces espèces. Tout le bétail y était nourri avec du foin. On trouva aussi du froment, de l'orge, des légumes, et de la bière dans des cratères pleins jusqu'aux bords. A leur surface nageait l'orge avec des chalumeaux sans nœuds, les uns plus

petits, les autres plus grands, qu'il fallait, quand on avait soif, porter à sa bouche et sucer. Cette boisson était forte, si l'on n'y mêlait de l'eau ; mais on la trouvait très agréable dès qu'on s'y était accoutumé.

Xénophon fit souper avec lui le magistrat, lui dit de se rassurer, lui promit que s'il rendait service à l'armée en lui servant de guide jusqu'à ce qu'il arrivât chez un autre peuple, on ne le priverait pas de ses enfans, et qu'on aurait soin en partant de remplir sa maison de vivres, en dédommagement de ce qu'on aurait consommé. L'Arménien le leur promit, et pour prouver sa bonne volonté, il découvrit où l'on avait enfoui des tonneaux de vin. Les soldats passèrent cette nuit à leur cantonnement dans le repos et l'abondance, tenant le magistrat sous bonne garde, et ayant l'œil sur ses enfans.

Le lendemain, Xénophon prit le magistrat avec lui et alla trouver Chirisophe. Quand un village était près de son chemin, il allait visiter ceux qui y étaient cantonnés, et partout il les trouvait dans la joie et faisant bonne chère : on ne le laissait point aller qu'il ne se fût mis à table avec eux. Partout il vit sur la même table de l'agneau, du chevreau, du porc, du veau, de la volaille et une grande quantité de pains de froment et de pains d'orge. Quand, par bienveillance, quelqu'un voulait boire à la santé d'un ami, il le menait au cratère : il fallait qu'il courbât sa tête et humât la boisson comme un bœuf. On permit au magistrat de prendre tout ce qu'il souhaiterait. Il n'accepta aucun présent ; mais dès qu'il voyait un de ses parens, il le prenait et l'emmenait.

Quand Xénophon et sa suite furent arrivés au village de Chirisophe, ils trouvèrent aussi les Grecs de ce cantonnement à table, couronnés de guirlandes de foin sec, et se faisant servir par des enfans arméniens, vêtus d'habillemens barbares : on leur montrait par signes comme à des sourds ce qu'ils avaient à faire. Chirisophe et Xénophon, après les premiers complimens d'amitié, demandèrent au magistrat, par celui de leurs interprètes qui parlait la langue perse, dans quel pays ils étaient. En Arménie, leur dit-il. Ils lui demandèrent encore pour qui on élevait les poulains qu'on avait trouvés. Il répliqua que c'était un tribut destiné au roi ; il ajouta que la province voisine était habitée par les

Chalybes, et indiqua le chemin qui y conduisait. Xénophon, s'en retournant ensuite avec le magistrat, le ramena à sa famille et lui donna un vieux cheval qu'il avait pris quelque temps auparavant; il lui recommanda de l'engraisser pour l'immoler au Soleil, à qui il savait que ce cheval était consacré : comme la route l'avait fatigué, il était à craindre qu'il ne mourût. Il prit un poulain pour lui-même, et en donna un à chacun des généraux et des lochages. Les chevaux, dans ce pays, étaient moins grands que ceux de Perse, mais ils avaient plus de feu. Le magistrat arménien apprit aux Grecs à attacher de petits sacs aux pieds de leurs montures et des bêtes de somme, lorsqu'ils marcheraient sur la neige : sans cette précaution, elles y enfonçaient jusqu'au ventre.

CHAPITRE VI.

Après avoir cantonné huit jours, Xénophon remet le magistrat à Chirisophe pour servir de guide, et laisse à cet Arménien, dans sa maison tout ce qui l'habitait excepté son fils qui entré à peine dans l'âge de puberté. Cet enfant est mis sous la garde d'Épisthène d'Amphipolis, et l'on promet au père que s'il conduit bien l'armée, on lui rendra aussi son fils, qu'il ramènera avec lui. On remplit ensuite sa maison de tout ce qu'on y peut porter, et l'on se met en marche. Le magistrat les conduisait à travers les neiges, sans être lié. Déjà l'on était à la troisième marche, quand Chirisophe se mit en colère contre lui de ce qu'il ne le menait point à des villages. Il répondit qu'il n'y en avait aucun dans les environs. Chirisophe le frappa, et pendant ne le fit point lier.

La nuit suivante, l'Arménien s'esquiva, et abandonna son fils. Le châtement de ce guide, et le peu de soin qu'on prit pour s'en assurer, occasionnèrent le seul différend qui s'éleva, dans toute la route, entre Chirisophe et Xénophon. Épisthène devint amoureux du jeune homme, l'emmena en Grèce, et eut fort à se louer de sa fidélité.

De là, en sept marches de cinq parasanges chacune, on arriva aux bords du Phasc, fleuve large d'un plèthre. Puis on fit dix autres parasanges en deux marches : enfin, sur le sommet d'une montagne qu'on allait passer pour redesc-

endre en plaine, on aperçut les Chalybes, les Taoques et les Phasiens. Chirisophe, les voyant dans cette position, fit faire halte à la tête, à cinquante stades d'eux à peu près, afin de ne les pas approcher en ordre de marche. Il ordonna aux autres chefs de faire avancer les cohortes, et de les mettre en bataille à mesure qu'elles joindraient, de façon que l'armée fût rangée sur une ligne pleine. Quand l'arrière-garde même se fut formée, il assembla les généraux et les lochages, et leur dit :

« Les ennemis, comme vous le voyez, occupent le sommet de la montagne : il s'agit de délibérer sur les dispositions à faire pour combattre avec succès. Je suis d'avis d'envoyer les soldats diner, et d'examiner entre nous, si c'est aujourd'hui ou demain qu'il convient de passer la montagne. — Pour moi, dit Cléonor, je pense qu'il faut dîner au plus vite, courir aux armes aussitôt, et marcher à l'ennemi. Il nous voit : si nous différons au lendemain, il sera plus audacieux, et cette confiance attirera probablement d'autres Barbares.

« Voici mon opinion, dit Xénophon après Cléonor. S'il est nécessaire de combattre, préparons-nous à une vigoureuse attaque ; mais si nous nous bornons au moyen le plus facile de passer la montagne, il faut songer, ce me semble, à faire tuer et blesser le moins d'hommes qu'il sera possible. La partie de ces monts que nous voyons s'étend à plus de soixante stades, et il ne paraît de troupes ennemies qui nous observent que sur ce chemin. Il vaudrait beaucoup mieux tâcher de surprendre quelque passage qui ne soit pas gardé, et prévenir l'ennemi, si cela se peut, que d'attaquer un poste fortifié par la nature, et des hommes préparés à se bien défendre. On gravit plus aisément sur un mont escarpé, quand on n'a point d'ennemis à combattre, qu'on ne marche sur un terrain uni, lorsqu'on y est harcelé de toutes parts. On voit mieux où l'on pose le pied la nuit, quand on n'a rien à craindre, que le jour en se battant; et l'on se fatigue moins à fouler un terrain pierreux, lorsqu'on est sans inquiétude, qu'à marcher sur le duvet, lorsque la tête est en butte à une grêle de traits. Il ne me paraît pas impossible de nous dérober à nos ennemis, puisqu'en partant de nuit, nous ne pouvons être vus, et que nous pourrions prendre un assez grand détour pour n'être pas

découverts. Il me semble encore qu'en faisant une fausse attaque de ce côté-ci, ce sera une raison pour eux d'y porter toutes leurs troupes, et qu'alors nous trouverons le reste de la montagne d'autant moins gardé.

« Mais pourquoi, Chirisophe, parler de feintes et de fraudes devant un Lacédémonien ? Vous avez, vous tous citoyens de la classe des égaux, la réputation d'être formés dès l'enfance au larcin. Les filouteries, que la loi de Sparte ne prohibe pas, au lieu d'être déshonorantes, sont pour vous un devoir indispensable. Pour vous mieux instruire à le remplir avec adresse et secret, la peine du fouet est prononcée contre ceux qui sont pris sur le fait. Voici le moment, Chirisophe, de nous montrer les fruits de l'éducation que tu as reçue. Prends garde que nous ne soyons surpris à voler la montagne à l'ennemi, de peur qu'il ne nous donne les étrivières. »

« J'entends dire aussi, reprit Chirisophe, que vous autres Athéniens, vous êtes très adroits à voler le trésor public, et que malgré le danger imminent que court le voleur, ce sont les plus distingués dans votre république qui s'en mêlent, s'il est vrai toutefois que vous élisiez pour magistrats les citoyens les plus distingués. Tu as donc, comme moi, Xénophon, une belle occasion de prouver que tu as profité de ton éducation. — Je suis prêt, répliqua Xénophon; et dès que nous aurons soupé, j'offre d'aller, avec les troupes de mon arrière-garde, m'emparer des hauteurs. J'ai des guides; car nos troupes légères, en sortant d'une embuscade, ont pris quelques-uns de ces voleurs de camp qui nous suivaient. Je tiens d'eux que la montagne n'est pas impraticable; que les chèvres et les bœufs y paissent, et que si une fois nous en occupons une partie, nous pourrons y faire passer nos équipages. J'espère d'ailleurs que quand nous en aurons gagné le sommet, et que les ennemis nous verront de niveau avec eux, ils ne tiendront pas long-temps, puisqu'ils n'ont pas le courage de descendre en plaine, et de se former devant nous. — Pourquoi, dit Chirisophe, y marcher et quitter l'arrière-garde ! Envoie plutôt un détachement, s'il ne se présente pas de volontaires. »

Aussitôt Aristonyme de Méthydrrie vint s'offrir avec deux hoplites, Aristée de Chio et Nicomaque d'Oëta, avec des troupes légères. Il fut convenu que quand ils seraient maîtres des

hauteurs, ils en donneraient le signal en allumant beaucoup de feux. Ces conventions faites, on dit : puis Chirisophe mena toute l'armée à dix stades environ de l'ennemi, pour faire croire encore plus que les projets d'attaque étaient dirigés de ce côté.

Après souper, la nuit venue, le détachement partit, s'empara des hauteurs, et l'armée y resta au bivouac. Dès que l'ennemi s'aperçut que des Grecs avaient gravi sur la montagne, il veilla et alluma toute la nuit beaucoup de feux. Lorsqu'il fut jour, Chirisophe, après avoir sacrifié, fit avancer ses troupes, tandis que le détachement, maître des hauteurs, attaquait les Barbares. La plupart étaient restés à leur poste, sur la crête du mont : il en marcha seulement quelques-uns contre les volontaires grecs. Ces détachements se chargèrent avant que les armées fussent aux mains. Les Grecs eurent l'avantage, et poursuivirent les Barbares. Alors les peltastes grecs courent, de la plaine, contre ceux qui étaient rangés en bataille; et Chirisophe, à la tête des hoplites, suit le plus vite qu'il peut, sans rompre ses rangs. Le gros des ennemis, posté sur le chemin, voyant son détachement battu sur les hauteurs, prit la fuite. On en tua beaucoup; et l'on prit quantité de boucliers, que l'on mit en pièces pour les rendre inutiles. Aussitôt qu'on eut monté les hauteurs, on sacrifia, et l'on éleva un trophée; puis on descendit dans la plaine, où l'on trouva des villages abondans en provisions.

CHAPITRE VII.

De là on fit, en cinq marches, trente parages et l'on arriva chez les Taoques. L'armée manqua de vivres, parce que les Taoques habitaient des places fortifiées où ils avaient transporté toutes leurs subsistances. Dès qu'on fut arrivé à un lieu où il n'y avait ni villes ni maisons, mais où beaucoup d'hommes et de femmes s'étaient réfugiés avec leurs bestiaux, Chirisophe le fit attaquer. Quand la première division était repoussée, une seconde la relevait, puis une autre, ainsi de suite; car ce poste n'était pas accessible de tous côtés, ni à beaucoup de troupes à la fois : presque tout autour régnait un escarpement à pic. Xénophon, étant arrivé avec les hoplites et les peltastes de l'arrière-garde : « Tu viens à propos, lui dit Chirisophe; si

faut forcer ce poste ; si nous n'y réussissons pas, l'armée meurt de faim. »

Ils délibérèrent ensemble ; et Xénophon, demandant ce qui empêchait de l'emporter : « Il n'y a d'autre passage, répondit Chirisophe, que celui que tu vois ; dès qu'on tente de pénétrer par là, ils roulent des pierres du haut de ce rocher, et voilà comment s'en trouvent ceux qu'elles atteignent. » Il lui montra en même temps des Grecs qui avaient les côtes et les cuisses fracassées. « S'ils épuisent leurs pierres, dit Xénophon, y aura-t-il encore quelque obstacle qui nous arrête au passage, ou n'y en aura-t-il plus ? car nous n'apercevons que peu d'hommes, encore n'y en a-t-il que deux ou trois d'armés ; l'espace exposé à leurs pierres n'a, comme tu le vois, qu'un plèthre et demi, dont les deux tiers sont couverts de gros pins épars ; et ni les pierres qu'on lance, ni celles qu'on roule ne blessaient des hommes qui se tiendraient debout derrière ces arbres. Il ne reste donc plus qu'un demi-plèthre environ, qu'il faudra traverser à la course dès que l'ennemi prendra un moment de repos. — Mais, répliqua Chirisophe, aussitôt que nous nous mettrons en marche pour gagner ce terrain couvert d'arbres, une grêle de pierres tombera sur nous. — Tant mieux, dit Xénophon, leurs magasins en seront plutôt épuisés : mais portons-nous à l'endroit d'où nous aurons moins à courir, si nous pouvons monter à l'assaut, et d'où notre retraite sera plus facile, si nous prenons le parti de la retraite. »

Alors Chirisophe et Xénophon s'avancèrent avec Callimaque Parrhasien, celui des lochages de l'arrière-garde qui était de jour ; les autres se tinrent à l'abri du danger. Ensuite environ soixante-dix hommes se portèrent derrière les arbres, non en troupe, mais un à un, chacun prenant garde à soi le mieux qu'il pouvait. Agasias de Stymphale et Aristonyme de Méthydrrie, aussi lochages de l'arrière-garde et d'autres Grecs, se tenaient debout hors de l'espace planté, parce que les arbres ne pouvaient mettre à couvert qu'une cohorte. Callimaque alors invente un stratagème : il courait à deux ou trois pas de son arbre et se retirait promptement dès qu'on lançait des pierres. Chaque fois qu'il répétait cette manœuvre, les ennemis en jetaient plus de dix charretées. Agasias voyait ce que faisait Callimaque ; il observait que toute

l'armée avait les yeux tournés sur ce lochage, et il craignait qu'il n'entrât le premier dans la place. Il s'avance seul, sans appeler ni Aristonyme, qui était près de lui, ni Euryloque de Lousie, quoiqu'ils fussent tous deux ses amis, ni aucun autre Grec, et les devance tous. Callimaque, qui le voit passer, l'arrête par le bord de son bouclier. Cependant Aristonyme de Méthydrrie les devance tous deux, suivi d'Euryloque : rivaux de gloire, tous ces guerriers se disputaient la palme. Par une suite de cette noble émulation, le poste fut enlevé ; car dès qu'il y en eut un de monté, on ne lança plus de pierres.

On vit alors un spectacle affreux. Les femmes jetaient leurs enfans du haut du rocher, et se précipitaient ensuite, suivies de leurs maris. *Ænée* de Stymphale aperçut un Barbare richement vêtu qui courait dans le dessein de se précipiter ; il le saisit pour l'en empêcher ; mais le Barbare l'entraînant, ils tombèrent tous deux de rochers en rochers et périrent ainsi. On ne fit que peu de prisonniers ; mais on trouva beaucoup de bœufs, d'ânes et de menu bétail.

On fit ensuite cinquante parasanges en sept jours, à travers le pays des Chalybes ; et l'on en vint aux mains avec ce peuple, le plus belliqueux qu'eût trouvé l'armée sur son passage. Ils portaient des corcelets de lin qui descendaient jusqu'à la hanche. Au lieu de basques, beaucoup de cordes entortillées tombaient du bas de ces corcelets. Ils avaient aussi des casques, des grévières ; et à la ceinture, un petit sabre à la lacédémonienne. Avec cette arme, ils égorgaient les prisonniers qu'ils pouvaient faire, leur coupaient la tête et l'emportaient en triomphe. Ils chantaient, ils dansaient, dès qu'ils pouvaient être vus de l'ennemi. Ils portaient aussi une pique longue d'environ quinze coudées et armée d'une seule pointe. Ils se tinrent dans leurs villes, et lorsqu'ils virent les Grecs au-delà, ils les poursuivirent et les harcelèrent, puis ils disparurent s'enfonçant dans des retraites inaccessibles où ils avaient transporté toutes leurs provisions, en sorte que l'armée n'en trouvant pas dans ce pays, vécut des bestiaux pris aux Taoques.

On vint de là sur les bords de l'Harpaus, large de quatre plèthres. On fit ensuite, en quatre marches, vingt parasanges à travers le pays des Scythins. Après avoir traversé de

grandes plaines, on se trouva dans des villages où l'on séjourna trois jours, et où l'on se munit de vivres. Puis, en quatre autres marches de la même longueur, on arriva à Gymnias, grande ville riche et bien peuplée. L'archonte de la province envoie un guide aux Grecs pour les conduire sur le territoire de ses ennemis. Ce guide vient les trouver, leur promet de les mener en cinq jours à un lieu d'où ils découvriront la mer, et consent d'être puni de mort s'il les trompe. Il conduit en effet l'armée, et dès qu'il l'a fait entrer sur le territoire ennemi, il l'exhorte à tout brûler et ravager; ce qui prouva que c'était pour seconder la haine de ses compatriotes et non par bienveillance pour les Grecs qu'il les accompagnait.

On arriva le cinquième jour à la montagne sacrée, nommée Thechès. Les premiers qui eurent gravi jusqu'au sommet aperçurent la mer et jetèrent de grands cris. Xénophon, qui les entendit, ainsi que l'arrière-garde, crut que de nouveaux ennemis attaquaient l'avant-garde : car la queue était harcelée et poursuivie par les peuples dont on avait brûlé le pays. L'arrière-garde leur ayant tendu une embuscade, en tua quelques-uns, en fit d'autres prisonniers et prit environ vingt boucliers d'osier, recouverts d'un cuir de bœuf cru et garni de ses poils.

Les cris augmentaient à mesure qu'on approchait; de nouveaux soldats se joignaient, en courant, à ceux qui criaient : leur nombre augmentant, le bruit redoublait, et Xénophon crut qu'il y avait là quelque chose d'extraordinaire. Il monte à cheval, prend avec lui Lycius et la cavalerie grecque et longe le flanc de la colonne pour donner du secours; mais bientôt il entend les soldats crier *la mer! la mer!* et se félicitant mutuellement.

Alors, arrière-garde, équipages, cavaliers, tout court au sommet de la montagne. Quand les Grecs y furent tous arrivés, ils s'embrassèrent les uns les autres, les larmes aux yeux; ils sautèrent au cou de leurs généraux et de leurs lochages. Aussitôt, sans qu'on ait jamais su par l'ordre de qui les soldats apportent des pierres et en élèvent un grand tertre, ils le couvrent de ces boucliers garnis de cuir cru, de bâtons et d'autres boucliers d'osier pris à l'ennemi. Le guide lui-même mettait les boucliers en pièces et exhortait les Grecs à l'imiter. Ils renvoyèrent

ensuite ce Barbare, après lui avoir donné de la masse commune un cheval, une coupe d'argent, un habillement à la perse et dix dariques. Il demanda surtout des anneaux et en obtint de beaucoup de soldats. Ensuite il montra un village où l'on pouvait cantonner, et le chemin qu'il fallait suivre à travers le pays des Macrons; puis il attendit jusqu'au soir, et quand la nuit fut noire, il partit et quitta l'armée.

CHAPITRE VIII.

Les Grecs firent ensuite dix parasanges en trois marches à travers le pays des Macrons. Le premier jour, ils arrivèrent à un fleuve qui sépare ce pays de celui des Scythins. Sur la droite de l'armée était une montagne très escarpée; à sa gauche, un autre fleuve où se jetait celui qui faisait les limites des deux provinces et qu'il fallait passer. Sa rive était bordée d'une lisière de bois qui n'était pas une haute futaie, mais un taillis fourré. Les Grecs s'étant avancés, se mirent à le couper. Ils se hâtaient d'autant plus qu'ils voulaient sortir promptement d'une mauvaise position : mais les Macrons, armés de boucliers d'osier, de lances et revêtus de tuniques de crin, s'étaient mis en bataille sur l'autre rive du fleuve. Ils s'exhortaient mutuellement à bien combattre, et jetaient des pierres qui retombaient dans l'eau : ils ne purent blesser les Grecs, ni en atteindre aucun.

Alors un des peltastes, qui disait avoir été esclave à Athènes, vint trouver Xénophon et lui dit qu'il savait la langue de ces Barbares. « Si je ne me trompe, ajouta-t-il, ce pays est ma patrie, et si rien ne s'y oppose, je voudrais causer avec eux. — Rien ne t'en empêche, reprit Xénophon; parle-leur, et sache d'abord qui ils sont. » On leur fit cette question; ils dirent qu'ils étaient Macrons. « Demande-leur, ajouta Xénophon, pourquoi ils se sont rangés en bataille contre nous et veulent être nos ennemis. — C'est, répondirent-ils, parce que vous envahissez notre pays. — Réplique-leur, dirent les généraux, que nous n'avons nulle intention de nuire : après avoir fait la guerre à Artaxerxès, nous désirons retourner en Grèce et arriver à la mer. » Les Macrons demandèrent s'ils voulaient engager leur foi : les Grecs répondirent qu'ils désiraient rece-

voir et donner des signes garans de la paix. Les Macrons donnèrent aux Grecs une de leurs lances, et les Grecs aux Macrons une de leurs piques. Telle était chez eux, dirent ces peuples, la forme des engagements. Des deux côtés on prit les dieux pour témoins.

Le traité conclu, les Macrons coupèrent avec les Grecs le taillis, leur ouvrirent une route, se mêlèrent dans leurs rangs, leur fournirent pour de l'argent autant de vivres qu'ils le purent, et les guidèrent, pendant trois jours, jusqu'aux montagnes de la Colchide. Là était un mont élevé, mais accessible, sur la crête duquel les Colques parurent en bataille. Les Grecs se formèrent d'abord en ligne pleine, pour monter et attaquer dans cet ordre; mais ensuite les généraux s'étant assemblés, raisonnèrent sur les dispositions à faire pour charger avec le plus de succès.

Xénophon dit qu'il était d'avis de rompre la ligne pour former toutes les cohortes en colonnes qui marcheraient à la même hauteur : « Car une ligne pleine se rompra bientôt d'elle-même. Ici la montagne sera praticable, là elle ne le sera pas. Le soldat qui aura dû combattre en ligne pleine se découragera dès qu'il verra du vide. D'ailleurs, si nous marchons sur un ordre profond, la ligne des ennemis nous débordera, et ils feront marcher à leur gré contre nous ce qui nous dépassera de leurs ailes. Si nous nous mettons, au contraire, sur peu d'hommes de hauteur, je ne serais pas étonné que la ligne fût enfoncée quelque part, vu la multitude de Barbares et de traits qui l'assièleront. Que l'ennemi perce en un point, toute l'armée grecque est battue. Je suis donc d'avis de marcher sur beaucoup de colonnes de front, qui seront d'une cohorte chacune, et de laisser entre elles assez d'intervalle pour que nos dernières cohortes dépassent les ailes de l'armée barbare. Ainsi les extrémités de notre front débordent celui de l'ennemi; et dans l'ordre que je propose, les plus braves se trouveront à la tête des colonnes. Chaque cohorte marchera par où le chemin sera praticable. Il ne sera pas facile à l'ennemi de pénétrer dans les intervalles : il se trouverait entre deux rangs de nos piques. Il ne lui sera pas facile non plus de tailler en pièces une cohorte qui marchera en colonne. Si quelqu'une résistait avec peine, la

plus voisine lui porterait du secours; et dès qu'une seule aura pu gagner le haut de la montagne, l'ennemi ne tiendra plus. »

Cet avis fut adopté. On forma les cohortes en colonnes. Xénophon se porta de la droite à la gauche de l'armée, et en passant il parla ainsi aux soldats : « Grecs, l'ennemi que vous voyez est le seul obstacle qui nous empêche d'être déjà au but désiré depuis si long-temps. Il faut, si nous le pouvons, dévorer ces hommes tout en vie. »

Lorsque chacun fut à son poste, et qu'on eut formé les colonnes, on compta à peu près quatrevingts cohortes, chacune d'environ cent hommes pesamment armés. On partagea en trois corps les peltastes et les archers : on en fit marcher une division au-delà de l'aile gauche, une autre au-delà de l'aile droite, la dernière au centre. Chacune de ces divisions était d'environ six cents hommes.

Les généraux exhortèrent les soldats à faire des vœux aux dieux. Le soldat leur en adressa, chanta le pœan, et se mit en marche. Chirisophe et Xénophon, l'un et l'autre à la tête d'une des divisions de peltastes envoyées aux ailes, se portaient au-delà du front de l'ennemi. Les Barbares les voyant, marchèrent pour s'y opposer; mais en voulant étendre leur ligne par la droite et par la gauche, elle s'ouvrit : il se fit un grand vide au centre. Les peltastes arcadiens, commandés par Æschine d'Arcanie, crurent, en voyant l'ennemi se séparer, qu'il prenait la fuite : ils coururent sur lui tant qu'ils purent; ce fut le premier corps qui gagna la crête de la montagne. Ils furent suivis des hoplites arcadiens, aux ordres de Cléonor d'Orchomène.

Les Barbares, dès qu'ils virent les Grecs courir à eux, ne tinrent plus, mais prirent la fuite, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Les Grecs étant montés, trouvèrent beaucoup de villages abondamment remplis de vivres, et y cantonnèrent. Ils n'y rencontrèrent rien qui les étonnât, si ce n'est qu'il y avait beaucoup de ruches, que tous les soldats qui mangèrent des gâteaux de miel eurent le transport au cerveau, vomirent, furent purgés, et qu'aucun d'eux ne pouvait se tenir sur ses jambes. Ceux qui n'en avaient que goûté, avaient l'air de gens plongés dans l'ivresse : ceux qui en avaient pris davant-

tage, ressemblaient les uns à des furieux, les autres à des mourans. On voyait les soldats étendus sur la terre comme après une défaite : la même consternation y régnait. Personne néanmoins n'en mourut ; et le transport cessa le lendemain à peu près à la même heure où il avait pris la veille. Le troisième et le quatrième jour, ils se levèrent fatigués ainsi que des malades qui ont usé d'un remède violent.

On fit ensuite sept parasanges en deux marches, et l'on arriva sur le bord de la mer à Trébizonde, ville grecque, fort peuplée, située sur le Pont-Euxin dans la Colchide ; c'est une colonie de Sinopées. On y demeura environ un mois, campant sur le territoire de la Colchide, où l'on butina. Les habitans de Trébizonde établirent un marché dans le camp des Grecs, les reçurent, et leur offrirent les présens de l'hospitalité, des bœufs, de la farine d'orge, et du vin. Ils obtinrent même de l'armée qu'elle ménageât les Colques, qui étaient les plus voisins, et habitaient la plupart dans la plaine. Ceux-ci donnèrent aussi aux Grecs, des bœufs et d'autres gages de leur amitié.

On se prépara ensuite à faire aux dieux les sacrifices qu'on leur avait voués ; car il était venu assez de bœufs pour faire à Jupiter Sauveur, à Hercule, qui les avait guidés, et aux autres dieux, les sacrifices qu'ils leur avaient promis. On célébra aussi des jeux et des combats gymniques sur la montagne où l'on campait ; et l'on choisit Dracontius de Sparte pour faire préparer le stade et présider aux jeux. Ce Grec avait été banni de sa patrie dès l'enfance, parce qu'il avait frappé et tué involontairement d'un coup de poignard un autre enfant de son âge.

Les sacrifices achevés, on donna à Dracontius les oeaux des victimes, et on lui dit de conduire les Grecs au lieu préparé pour la course. Il désigna la place même où on se trouvait. « Cette colline, dit-il, est excellente, et l'on peut y courir dans tous les sens. — Mais, lui objectait-on, comment pourront lutter les athlètes sur un sol aussi inégal et planté d'arbres ? — On en sentira d'autant plus de mal en tombant, répondit Dracontius. » Des enfans, dont la plupart étaient prisonniers, coururent le stade, et plus de soixante Crétois, le dolique ; d'autres s'exercèrent à la lutte, au pugilat, au pancrace.

Le spectacle fut beau : nombre de contendans étaient descendus dans l'arène ; les regards de leurs compagnons enflammaient leur émulation. Il y eut aussi des courses de chevaux. Il fallait descendre du haut de la montagne au bord de la mer, et de là remonter jusqu'à l'autel. La plupart des chevaux se précipitaient à la descente ; mais ce n'était qu'avec peine et lentement qu'ils remontaient ce coteau escarpé. On entendait de toutes parts les clameurs, les ris, les exhortations mutuelles des Grecs.

LIVRE V.

CHAPITRE PREMIER.

Dans les livres précédens, on a raconté tout ce que firent les Grecs, pendant leur expédition avec Cyrus, dans leur marche jusque sur les bords du Pont-Euxin ; comment ils arrivèrent à Trébizonde, ville grecque, et s'acquittèrent envers les dieux des sacrifices qu'ils s'étaient engagés à leur offrir dès qu'ils seraient en pays ami, en action de grâces de leur salut.

L'armée s'assembla ensuite, et on délibéra sur la route qui restait à faire. Antiléon de Thurium se leva le premier, et parla en ces termes : « Pour moi, mes compagnons, je suis las de plier bagage, de marcher, de courir, de porter mes armes, d'observer mon rang, de monter la garde, de me battre. Puisque nous voilà au bord de la mer, je veux, sans me fatiguer davantage, m'embarquer et arriver en Grèce comme Ulysse, étendu sur le tillac, et dormant. » Grand bruit à ces mots ; les soldats s'écrièrent qu'il avait raison. Un autre répéta la même proposition : tous y applaudirent. Chirisophe se leva ensuite : « Grecs, leur dit-il, je suis ami d'Anaxibius, qui se trouve maintenant amiral. Si vous me députez vers lui, je reviendrai, je l'espère, avec les trièmes et les bâtimens de transport nécessaires. Puisque vous voulez vous embarquer, attendez mon retour ; je reviendrai dans peu. » Les soldats enchantés arrêtaient que Chirisophe mettrait au plus tôt à la voile.

Après lui, Xénophon se leva, et tint ce discours : « Tandis que Chirisophe ira nous chercher des vaisseaux, nous resterons ici. Je vais donc vous

parler de ce qu'il est important de prévoir pour notre séjour. D'abord il faut tirer des vivres du pays ennemi ; car le marché ne suffit pas à nos besoins. Peu de Grecs ont de l'argent pour acheter le nécessaire, et nous sommes en guerre avec la contrée qui nous environne. Il est à craindre que si nous y allons prendre des vivres sans précaution, nous ne perdions beaucoup de soldats. Je suis d'avis qu'on aille piller au loin pour s'approvisionner ; mais que personne ne s'écarte par d'autres motifs, de crainte de malheur. Chargez les généraux d'y veiller.» Cet avis fut adopté. «Écoutez encore, ajouta Xénophon : plusieurs de vous iront, sans doute, à cette maraude. Il faudrait, je pense, que ceux qui auront le projet de sortir du camp, en prévinsent les généraux et indiquassent où ils vont : nous saurons ainsi ce qu'il y aura de soldats absents et ce qui restera. Nous nous tiendrons prêts au besoin : dans les conjonctures qui réclameront nos secours, nous saurons où il sera nécessaire d'en porter. Si des Grecs peu sensés et sans expérience méditent une entreprise, nous les aiderons de nos conseils, et nous tâcherons de savoir à quelles forces ils doivent avoir affaire.» On arrêta ce que proposait Xénophon. «Faites cette autre réflexion, dit ce général : l'ennemi a le loisir d'user de représailles, et il nous tend justement des embûches, puisque nous nous sommes approprié ses biens. Il est posté sur les hauteurs qui nous dominent. Je crois donc qu'il faut que l'armée soit entourée de grandes gardes. Détachés par piquets tour à tour, veillons et observons ; il sera moins facile de nous surprendre. Voici encore une considération importante. Si nous pouvions compter que Chrisophe revint avec une flotte capable de transporter l'armée, ce que je vais dire serait inutile. Mais dans le doute où nous sommes, je voudrais tâcher de nous pourvoir ici même de bâtimens. Si nous en sommes munis, lorsque ce général reviendra, nous en aurons un plus grand nombre pour naviguer : s'il n'en amène point, nous ferons usage de ceux que nous aurons rassemblés. Je vois souvent des navires longer cette côte. Empruntons aux habitans de Trébizonde de longs bateaux : nous nous en servirons à ramener ici les vaisseaux qui passeront ; et après en avoir détaché le gouvernail, nous les garderons jusqu'à ce que nous en ayons rassem-

blé assez : ainsi les moyens de nous embarquer ne nous manqueront pas.»

Cela fut aussi ratifié. «Examinez de plus, dit-il, s'il n'est pas juste de pourvoir, sur les fonds de l'armée, à la subsistance des matelots de ces vaisseaux tant qu'ils resteront ici, et de convenir avec eux d'une somme pour nous transporter, afin qu'ils ne nous soient pas utiles sans y trouver leur profit.» On approuva cette nouvelle proposition. «Je suis aussi d'avis, dit Xénophon, de prévoir le cas où nous ne pourrions d'aucune manière nous procurer assez de bâtimens, et d'annoncer aux villes maritimes qu'elles aient à réparer les chemins, qui sont, à ce que j'entends dire, en mauvais état. La terreur de nos armes, et surtout le désir d'être débarrassés de nous, les rendront dociles à cette invitation.»

Ils s'écrièrent tous qu'il n'était pas nécessaire de réparer les chemins. Xénophon, voyant leur folie, n'alla point aux voix ; mais en secret, il engagea les villes maritimes à les réparer d'elles-mêmes, en leur exposant que les Grecs s'éloigneraient plus vite, si les routes étaient ouvertes et commodes. Ils reçurent des habitans de Trébizonde un vaisseau à cinquante rames, dont ils donnèrent le commandement à Dexippe de la Laconie : mais Dexippe négligea d'arrêter des bâtimens ; et prenant la fuite secrètement avec le vaisseau qu'il montait, il sortit du Pont-Euxin. Il reçut, dans la suite, la juste récompense de sa trahison : car, ayant intrigué en Thrace à la cour de Seuthès, il y fut tué par Nicandre Lacédémonien. Les Grecs empruntèrent aussi un vaisseau à trente rames, et l'envoyèrent en mer aux ordres de Polycrate Athénien, qui ramena près du camp tous les bâtimens qu'il put arrêter. On en tira la cargaison, qu'on mit sous bonne garde pour que rien ne se perdit ; et les bâtimens servirent au transport des troupes. Cependant les Grecs allaient piller le pays ennemi : les uns réussissaient, les autres ne trouvaient rien. Cléanète, ayant mené sa cohorte et celle d'un autre capitaine attaquer un poste de difficile accès, y fut tué, et beaucoup de Grecs périrent avec lui.

CHAPITRE II.

Les vivres manquant aux environs du camp, en sorte que le soldat ne pouvait en aller prendre

et revenir le même jour, Xénophon prit des guides à Trébizonde, conduisit la moitié de l'armée contre les Driliens, et laissa l'autre moitié pour garder le camp; car les Colques, chassés de leurs maisons, s'étaient rassemblés en grand nombre et occupaient les hauteurs.

Les guides ne menaient jamais l'armée grecque où il eût été le plus facile de s'approvisionner, parce que c'eût été chez des peuples amis; mais ils la conduisirent de grand cœur chez les Driliens, dont ils avaient à se plaindre. Des nations riveraines du Pont-Euxin, c'était la plus belliqueuse: elle habite un pays âpre et montueux.

Lorsque les Grecs y furent entrés, les Driliens, en se retirant, brûlèrent tous les lieux qu'ils jugeaient faciles à prendre. Il ne resta que quelques porcs, bœufs et autres bestiaux échappés aux flammes. Il y avait un lieu qu'on nommait leur métropole: ils s'y étaient tous rassemblés. Autour régnait un ravin très profond, et les abords en étaient escarpés. Les peltastes, qui avaient couru cinq ou six stades en avant des hoplites, voyant beaucoup de bestiaux et d'autres objets précieux, passèrent le ravin et attaquèrent la place. Ils étaient suivis de quantité de Grecs armés de piques, et sortis du camp pour aller prendre des vivres; en sorte qu'il y avait plus de deux mille hommes au-delà du ravin. Ne se trouvant pas en force pour prendre la place, qu'entourait un large fossé dont une palissade et beaucoup de tours de bois garnissaient le revers, ils tentèrent de se retirer: mais dès qu'ils y songeaient, les Barbares fondaient sur eux. Il était impossible de revenir sur ses pas, parce qu'on ne pouvait descendre qu'un à un de la place au ravin. Ils en font instruire Xénophon, qui marchait à la tête des hoplites. Le député lui apprend qu'il y a un grand butin à faire dans la place: nous ne saurions, ajouta-t-il, l'emporter de vive force, car elle est fortifiée; il n'est pas aisé non plus de se retirer, parce que l'ennemi fait sur nous de vigoureuses sorties, et que le terrain ajoute aux difficultés de la retraite.

Xénophon, ayant entendu ce rapport, mène les hoplites jusqu'au bord du ravin, et ordonne qu'on y pose en ordre les armes à terre: lui seul avec les lochages le traverse, et examine s'il valait mieux ramener les Grecs qui avaient passé le ravin, ou le faire passer aussi aux hoplites, dans l'espérance de prendre la place. Il

paraissait impossible de faire une retraite qui ne coûtât beaucoup d'hommes; et les lochages pensaient qu'on pouvait emporter la place. Xénophon se rendit à leur avis, plein de confiance dans les victimes: car les devins avaient déclaré que l'on combattrait, mais que la fin de l'entreprise serait heureuse. Il renvoya les lochages pour faire passer le ravin aux hoplites. Pour lui, il resta, ordonna aux peltastes de reprendre leurs rangs, sans leur permettre d'escarmoucher. Lorsque les hoplites furent arrivés, il commanda à chaque lochage de former sa cohorte sur l'ordre où il croirait que le soldat combattrait le plus avantageusement. Comme ils étaient près l'un de l'autre, il attendait d'eux cette rivalité de courage qu'ils avaient montrée à l'envi dans toutes les occasions. Tandis que les lochages formaient leurs compagnies, il prescrivit aux peltastes et aux archers de s'avancer les premiers, la main sur la courroie de leurs javelots, prêts à les lancer au premier signal; les autres la flèche sur la corde de l'arc, prêts à tirer. En même temps il recommanda aux gymnètes d'avoir leurs havresacs remplis de pierres, et chargea des hommes vigilans d'y tenir la main.

Bientôt tout fut prêt; les lochages, leurs officiers inférieurs, et les simples soldats, qui ne s'estimaient pas moins qu'eux, se trouvèrent rangés en bataille; ils se voyaient les uns les autres; car par la nature du lieu, on apercevait d'un seul coup d'œil toute la ligne. Quand on eut chanté le pæan, et que la trompette eut donné le signal, on jeta les cris militaires. Aussitôt les hoplites coururent sur les ennemis; on fit pleuvoir en même temps des traits de toute espèce, javelots, flèches, pierres, les unes lancées avec la fronde, les autres en plus grand nombre, jetées à la main. Quelques Grecs portaient aussi du feu.

La grande quantité de traits fit retirer l'ennemi de la palissade et des tours. Agasias de Stymphale, et Philoxène de Pélène, ayant mis bas leurs boucliers, montèrent en simple tunique. Les uns attiraient leurs camarades, les autres étaient déjà montés; et la place paraissait prise. Les peltastes et les psiles y coururent et pillèrent tout ce qu'ils trouvèrent, tandis que Xénophon, se tenant aux portes, empêchait d'entrer autant d'hoplites qu'il le pouvait, parce que d'autres ennemis paraissaient

sur des hauteurs fortifiées. Peu après un cri se fit entendre dans la place. Les soldats fuyaient, les uns avec le butin qu'ils avaient pris, quelques autres blessés; on se pressait, on s'entre-poussait aux portes. On interrogea ceux qui sortaient. Ils répondirent qu'il existait, dans la place, un fort d'où les ennemis avaient fait une sortie, et blessé beaucoup de monde.

Alors Xénophon fit publier par le héraut Tolmide, que ceux qui voudraient avoir part au butin, entrassent dans la place. Beaucoup s'y portèrent; et faisant reculer l'ennemi qui tentait de sortir, ils le renfermèrent encore une fois dans la citadelle. Tout le reste de l'enceinte fut pillé et enlevé. Les hoplites se tenaient en armes, les uns près de la palissade, les autres dans la rue qui conduisait à la citadelle. Xénophon et les lochages allèrent reconnaître si l'on pouvait s'en emparer : c'était un moyen d'assurer la retraite, qui paraissait très périlleuse tant que l'ennemi occuperait ce poste. Ils eurent beau observer, ils le jugèrent absolument imprenable. On se prépara alors à la retraite. Les soldats ayant arraché chacun devant soi les pieux de la palissade, on envoya au pillage les gens inutiles, et la plus grande partie des hoplites. Les lochages ne retinrent auprès d'eux que ceux en qui ils avaient le plus de confiance.

Dès qu'on eut commencé à se retirer, quantité de Barbares firent une sortie; ils portaient des boucliers d'osier, des lances, des casques à la paphlagonienne : d'autres montèrent sur les maisons des deux côtés de la rue; en sorte qu'il n'y avait pas de sûreté à les poursuivre jusqu'aux portes de la citadelle. Comme ils lançaient de grosses pièces de bois du haut des maisons, on ne pouvait ni rester ni se retirer. L'approche de la nuit ajoutait à la terreur des Grecs. Ils combattaient dans cette perplexité, lorsqu'un dieu, sans doute, leur présenta un moyen de salut. Tout à coup une des maisons de la droite s'enflamma sans qu'on sût qui y avait mis le feu. Aussitôt qu'elle se fut écroulée, tous ces Barbares quittèrent ce rang de maisons et prirent la fuite.

Xénophon profita de la leçon que le hasard lui donnait, et fit mettre le feu à celles qui étaient sur la gauche. Elles étaient construites de bois et s'enflammèrent bien vite : les Barbares qui les occupaient prirent la fuite à leur

tour. Les Grecs n'étaient plus inquiétés que par ceux qu'on avait en tête : il était évident qu'on en serait attaqué dans la retraite et à la descente. Xénophon ordonna alors à tous les soldats qui se trouvaient hors de la portée du trait, d'amasser du bois et de le jeter entre eux et l'ennemi. Quand il y en eut assez d'entassé, on l'alluma. On mit aussi le feu aux maisons situées près du fossé, pour donner de l'occupation à l'ennemi. C'est ainsi que les Grecs se retirèrent, quoiqu'à grande peine, ayant mis le feu pour barrière entre eux et les Barbares. Ville, maisons, tours, palissades, tout fut brûlé, excepté la citadelle.

Le lendemain, les Grecs continuèrent leur retraite avec les provisions qu'ils avaient prises; mais comme ils craignaient le défilé étroit et escarpé par où l'on descendait de la place vers Trébizonde, ils firent une fausse embuscade. Un Mysien, qui portait pour nom de guerre celui de sa patrie, se posta dans un lieu fourré, avec quatre ou cinq Crétois, affectant de n'être point vu des ennemis, qui les apercevaient à l'éclat de leurs boucliers d'airain. Les Barbares soupçonnant une embuscade en cet endroit, l'armée descendit. Quand le Mysien la crut assez éloignée, il fit signe à sa petite troupe de prendre la fuite, et lui-même, sortant de sa prétendue embuscade, s'enfuit avec eux. Les Crétois, qui craignaient d'être joints à la course, quittèrent le chemin et se sauvèrent en se précipitant du haut de la montagne dans les bois. Le Mysien, qui suivait la route, criait, en fuyant, qu'on vint le secourir. Il accourut à son secours des soldats grecs, qui le ramenèrent blessé. Ceux-ci se retirèrent par le pas en arrière, pour se garantir des traits que lançaient les Barbares, tandis que des Crétois tiraient sur l'ennemi. On arriva de la sorte au camp, sans avoir perdu un seul homme.

CHAPITRE III.

Chrisophe n'arrivait point; on n'avait pas rassemblé assez de vaisseaux et l'on ne trouvait plus de vivres à enlever. On jugea qu'il fallait quitter le pays. On embarqua les malades, les soldats âgés de plus de quarante ans, les enfans, les femmes et tous les équipages inutiles, et l'on chargea Philésius et Sophénète, les plus âgés des généraux, d'en prendre soin. Comme les chemins étaient réparés, les autres continuèrent

rent leur route par terre. Ils arrivèrent en trois jours à Cérassunte, ville grecque, colonie de Sinopéens, et située en Colchide, sur le bord de la mer.

On y séjourna dix jours, et l'on y fit la revue et le dénombrement des hoplites. De plus de dix mille, il n'en restait que huit mille six cents : les ennemis, la neige, les maladies avaient fait périr le reste. On partagea alors l'argent provenant de la vente des prisonniers. On préleva le dixième pour Apollon et pour Diane d'Éphèse : les généraux le divisèrent entre eux et se chargèrent de le mettre en réserve pour l'offrir aux dieux. On remit à Néon d'Asinée la part de Chirisophe.

Xénophon, ayant fait faire de cet argent une offrande pour Apollon, la consacra à Delphes, dans le trésor des Athéniens, et y fit inscrire son nom et celui de Proxène son hôte, qui avait péri avec Cléarque. Quant à la portion de Diane, lorsqu'il partit d'Asie avec Agésilas, dans le dessein de se rendre en Bœotie, il la laissa à Mégabyze, néocore de cette déesse, parce qu'il pensait qu'avec Agésilas, il courrait de grands dangers à Coronée. Il recommanda à Mégabyze de ne rendre ce dépôt qu'à lui-même s'il survivait au combat ; mais s'il y succombait, d'en faire l'offrande qu'il croirait la plus agréable à Diane et de la lui consacrer.

Xénophon, ayant été depuis exilé de sa patrie, et habitant alors Scillunte, ville bâtie par les Lacédémoniens dans les environs d'Olympie, Mégabyze vint voir les jeux olympiques et lui rendit son dépôt. Xénophon, dans le lieu même indiqué par les dieux, acheta un territoire qu'il consacra à Diane. Ce territoire se trouve arrosé par le Sélénus, fleuve du même nom que celui qui coule en Asie près du temple de Diane, à Éphèse. On trouve dans tous les deux du poisson et des coquillages. Dans le domaine acquis pour cette déesse près de Scillunte, on chasse du gibier de toute espèce.

De l'argent sacré, il érigea aussi un temple et un autel, et depuis ce temps, il a toujours offert à la déesse un sacrifice et la dîme des productions de ses terres. Tous les citoyens de Scillunte, tous les habitans du voisinage, hommes et femmes, prennent part à la fête. La déesse fournit aux assistans de la farine d'orge, du pain, du vin, du dessert, une portion des

victimes engraisées dans les pâturages sacrés, et du gibier ; car les fils de Xénophon et des autres habitans faisaient, pour cette fête, une grande chasse à laquelle assistaient aussi les hommes qui le souhaitaient. On prenait, soit sur le domaine consacré à Diane, soit sur celui de Pholoé, des sangliers, des chevreuils et des cerfs. Ce lieu est situé à vingt stades environ du temple de Jupiter à Olympie, sur le chemin de cette ville à Sparte. Dans l'enceinte consacrée à Diane sont des bocages et des montagnes couvertes d'arbres, où l'on peut élever des porcs, des chèvres, des brebis et des chevaux. Les équipages de ceux qui viennent à la fête y sont abondamment nourris. Autour du temple même on a planté un verger d'arbres fruitiers, qui donnent toute sorte d'excellens fruits selon les saisons. Le temple ressemble, en petit, à celui d'Éphèse ; mais à Éphèse, la statue de la déesse est d'or : ici, elle est de cyprès. Près du temple, est une colonne avec cette inscription : « CES TERRES SONT CONSACRÉES A DIANE. Que celui qui les occupera et en recueillera les fruits, en offre tous les ans le dixième, et que du reste il entretienne ce temple : s'il le néglige, la déesse y pourvoira. »

CHAPITRE IV.

Ceux des Grecs qui étaient venus par mer à Cérassunte en partirent de même. On fit marcher par terre l'autre partie de l'armée. Arrivée aux confins du pays des Mosynœques, elle leur députa Timésithée de Trébizonde, qui était leur hôte public, pour demander si elle doit regarder le territoire qu'elle va traverser comme pays ami ou comme ennemi. Les Mosynœques, se fiant sur la force de leurs places, répondirent que le parti qu'on prendrait leur importait peu. Timésithée expose alors à l'armée que les Mosynœques de l'ouest sont en guerre avec ceux-ci. On jugea à propos d'inviter les premiers à une alliance offensive contre les autres. Timésithée y fut député et ramena avec lui leurs chefs. Quand ils furent arrivés, ils s'assemblèrent avec les généraux grecs ; Xénophon leur parla ainsi, Timésithée lui servant d'interprète :

« Mosynœques, nous voulons retourner en Grèce par terre, parce que nous manquons de vaisseaux. La partie de votre nation qu'on dit être en guerre ouverte avec vous s'oppose à

notre passage; vous pouvez, en vous alliant à nous, vous venger de leurs injures et les réduire pour toujours. Songez que si vous laissez échapper cette occasion, vous ne retrouverez plus pour auxiliaire une armée telle que la nôtre. » L'archonte des Mosynœques répondit qu'il était du même sentiment et qu'il acceptait l'alliance. « Voyons donc, poursuivit Xénophon, à quoi vous nous emploieriez si le traité se conclut, et quels moyens vous nous offrirez pour continuer notre marche. — Nous pouvons, répondirent-ils, faire une diversion, attaquer à revers l'ennemi commun, et vous envoyer ici une flotte et des hommes qui vous serviront de guides et de troupes auxiliaires. »

Ils repartirent ensuite, après avoir donné leur foi et reçu celle des Grecs. Ils revinrent le lendemain avec trois cents pirogues, chacune d'un seul tronc d'arbre et portant trois hommes, dont deux débarquèrent et se mirent en bataille, laissant le troisième dans la pirogue. Ces pirogues s'en retournèrent conduites ainsi par un seul matelot. Voici comment se formèrent ceux qui avaient débarqué. Ils se mirent sur plusieurs files, chacune de cent hommes : ils se répondaient les uns aux autres comme des chœurs. Ils portaient tous des boucliers d'osier, couverts de cuirs de bœuf blanc garnis de leur poil, et de la forme d'une feuille de lierre. Ils tenaient de l'autre main un javelot long de six coudées, armé d'une pointe de fer, et, du côté de la poignée, terminé en boule.

Leurs tuniques ne descendaient pas jusqu'aux genoux : elles étaient d'une toile épaisse comme des couvertures de lit. Leurs têtes étaient couvertes de casques de cuir à la paphlagonienne, sur le milieu desquels une tresse en crin s'élevait en spirale comme une tiare. Ils étaient aussi armés de haches de fer, de la forme de celles des Amazones. Un d'entre eux préluda : tous aussitôt se mirent à chanter, et marchant en cadence, passèrent à travers les rangs des Grecs qui étaient sous les armes, puis s'avancèrent aussitôt contre l'ennemi vers le poste qui paraissait le plus facile à emporter. C'était un lieu en avant de la ville qu'ils nommaient leur métropole. Dans cette ville était la principale forteresse des Mosynœques, cause originaire de cette guerre, car ceux qui l'occupaient semblaient être maîtres de tout le pays des Mosynœques.

Les alliés des Grecs prétendaient que le parti contraire n'en était pas le juste possesseur, qu'elle devait leur appartenir en commun, que leurs adversaires s'en étaient emparés, et par cette invasion avaient pris sur eux un grand ascendant.

Ils furent suivis, sans l'ordre des généraux, de quelques Grecs attirés par l'espoir du pillage. L'ennemi les laissa tranquillement avancer; mais les voyant près du poste, il fait une sortie, met en fuite les assaillans, tue beaucoup de Barbares et quelques-uns des Grecs qui les avaient accompagnés : il poursuivit même les fuyards jusqu'à ce qu'il découvrit l'armée grecque qui marchait à leur secours. Alors il se détourna et commença sa retraite. Les vainqueurs coupèrent les têtes de ceux qu'ils avaient tués, et les montrèrent aux Mosynœques et aux Grecs, en dansant et chantant un air de leur pays. Les Grecs s'affligèrent beaucoup d'avoir enhardi l'ennemi, et d'avoir vu fuir avec les Barbares une grande quantité de leurs compatriotes, qui ne s'étaient jamais conduits aussi lâchement depuis le commencement de l'expédition. Xénophon convoqua les troupes :

« Soldats, leur dit-il, que ce qui s'est passé ne vous décourage point; vous en retirez un avantage plus grand que le mal. D'abord, vous avez appris que les Mosynœques qui nous servent de guides sont bien réellement en guerre avec ceux qui nous ont forcés à les traiter en ennemis. De plus les Grecs, qui ne se sont pas souciés de rester dans nos rangs, et qui ont cru qu'avec des Barbares ils auraient les mêmes succès qu'avec leurs compatriotes, viennent d'en être punis; ils ne s'aviseront plus de s'écarter de notre armée. Il faut vous préparer maintenant à montrer à vos alliés que vous valez mieux qu'eux, et à vos ennemis qu'ils n'ont plus à combattre des soldats épers, mais des hommes bien différens. »

Ainsi se passa la journée. Le lendemain, ayant fait un sacrifice, et les entrailles ayant donné des signes favorables, l'armée dina. Elle se forma ensuite en colonnes par cohortes. Les Barbares furent rangés sur le même ordre et placés à l'aile gauche; puis on marcha. Les archers étaient dans l'intervalle des cohortes, leur premier rang un peu en arrière de celui des hoplites, parce que parmi les ennemis, il y en avait

d'agiles à la course qui se portaient rapidement en avant et lançaient des pierres. Les archers et les peltastes les repoussèrent. Le reste de l'armée marcha lentement et bien aligné, d'abord vers le lieu où les Grecs et leurs alliés avaient été battus la veille : l'ennemi s'y était rangé en bataille. Il soutint le choc des peltastes et engagea le combat avec eux ; mais il prit la fuite à l'approche des hoplites. Les peltastes se mirent aussitôt à sa poursuite, et montèrent, en le poursuivant, vers la métropole. Les hoplites suivaient en ordre de bataille. Quand on eut gravi jusqu'aux premières maisons de la ville, tous les Barbares se rallièrent et renouvelèrent le combat, soit en lançant aux Grecs des javelots, soit en les attaquant de près, et tâchant de les repousser avec de grosses et de longues piques qu'un homme avait peine à porter.

Les Grecs, loin de se relâcher, les serrant au contraire de près, ils prirent la fuite, et dès lors abandonnèrent la métropole. Leur roi fit sa résidence dans une tour de bois construite sur le sommet de la montagne : il la garde, et son peuple l'y entretient à frais communs. Il refusa d'en sortir, et y fut consumé. Ceux qui s'étaient réfugiés dans les tours du premier poste forcé, y restèrent avec la même obstination et subirent le même sort. Les Grecs mirent la ville au pillage. Ils trouvèrent, dans les maisons, des amas de pains entassés depuis l'année précédente, suivant l'usage du pays, à ce que dirent les Mosynœques. Il y avait aussi du blé nouveau en gerbes. La plus grande partie de ce grain était de l'épeautre. Dans des amphores, on trouva des tranches de dauphin salé. D'autres vases étaient pleins de la graisse de ce poisson, employée par les Mosynœques aux mêmes usages que l'huile d'olive par les Grecs. Des greniers étaient couverts de quantité de châtaignes sans interstice, et qui, étant bouillies, leur tenaient lieu de pain. Il se trouva aussi du vin, qui, lorsqu'on le buvait pur, paraissait aigre à cause de sa rudesse : s'il était mêlé avec de l'eau, il acquérait du parfum et un goût agréable.

Les Grecs dînèrent, et continuèrent ensuite leur marche, après avoir remis la place à leurs alliés. De toutes les autres villes ennemies que l'on trouva sur son chemin, les moins fortes furent abandonnées par leurs défenseurs ; les autres se rendirent volontairement. Voici ce que

c'était que la plupart de ces villes. Elles étaient distantes entre elles d'environ quatre-vingts stades, les unes plus, les autres moins. En jetant des cris d'une place, les Mosynœques se font entendre de l'autre, tant le pays est élevé et creux. Quand les Grecs furent arrivés chez les Mosynœques leurs alliés, ceux-ci leur montrèrent des enfans de gens riches, nourris de châtaignes bouillies. Ils sont gras, ont la peau très délicate et très blanche ; et à mesurer leur grosseur et ensuite leur grandeur, il y a peu de différence. Leur dos est peint de plusieurs couleurs : ils portent sur le devant de leur corps des stigmates représentant des fleurs. Ils tâchaient, aux yeux de toute l'armée, d'obtenir les dernières faveurs des filles qui la suivaient : tel est l'usage du pays. Tous les hommes et les femmes y sont blancs.

Les Grecs dirent que dans le cours de toute leur expédition ils n'avaient passé chez aucune nation aussi barbare, et dont les mœurs fussent plus éloignées des leurs. Les Mosynœques font en public ce dont les autres humains se cachent, et dont ils s'abstiendraient s'ils étaient vus. Dès qu'ils sont seuls, ils se conduisent comme s'ils étaient en société. Ils se parlent à eux-mêmes, interrompent leurs monologues par des ris, puis se lèvent ; et dans quelque endroit qu'ils se trouvent, ils se mettent à danser avec l'air de vouloir montrer leur agilité à des spectateurs, quoiqu'ils soient sans témoins.

CHAPITRE V.

Les Grecs employèrent huit jours à traverser le pays des Mosynœques, soit ennemis, soit alliés, et arrivèrent à celui des Chalybes. C'est un peuple peu nombreux et soumis aux Mosynœques. La plupart vivent de leur travail aux mines de fer.

On trouva ensuite le pays des Tibaréniens, dont le sol est plus uni, et dont les places, situées sur le bord de la mer, sont moins fortes. Les généraux voulaient les attaquer de vive force, pour que l'armée y fit du butin : ils refusèrent d'abord les dons de l'hospitalité offerts par les députés de ce peuple, leur dirent d'attendre jusqu'à ce qu'on eût délibéré ; puis ils sacrifièrent. Après avoir immolé beaucoup de victimes, tous les devins s'accordèrent à dire

que les dieux n'avaient témoigné par aucun indice qu'ils approuvassent cette guerre. On reçut donc enfin les présens des Tibaréniens ; et ayant marché pendant deux jours en ménageant leur territoire comme pays ami, l'on arriva à Cotyore, ville grecque, colonie de Sinope, située dans le pays des Tibaréniens.

Jusqu'à l'armée ne s'était point embarquée. Voici le calcul du chemin qu'elle avait parcouru dans sa retraite, depuis le champ de bataille près de Babylone, jusqu'à Cotyore. En cent vingt-deux marches, elle avait fait six cent vingt parasanges, ou dix-huit mille vingt stades, dans l'espace de huit mois. Elle séjourna près de Cotyore quarante-cinq jours : on offrit d'abord des sacrifices aux dieux. Chaque nation grecque fit séparément une procession solennelle, et s'exerça à des combats gymniques. On allait prendre des vivres soit dans la Paphlagonie, soit dans le territoire des Cotyorites, parce que ceux-ci n'en faisaient pas trouver aux Grecs à prix d'argent, et ne voulaient point recevoir leurs malades dans l'enceinte de la place.

Sur ces entrefaites, arrivèrent des députés de Sinope. Ils craignaient et pour la ville de Cotyore, qui dépendait d'eux et leur payait tribut, et pour son territoire, qu'ils avaient ouï dire qu'on ravageait. Ils vinrent au camp, et parlèrent ainsi par l'organe d'Hécatonyme, qui passait pour un homme éloquent : « Soldats, la ville de Sinope nous a envoyés pour vous féliciter, vous qui êtes des Grecs, de vos victoires sur les Barbares, et de votre arrivée en ce pays, après avoir surmonté, si l'on en croit la renommée, un grand nombre de formidables obstacles. Grecs comme vous, nous devons nous attendre à recevoir de vous des marques de bienveillance plutôt que des injures, d'autant plus que nous ne vous avons point provoqués par de mauvais traitemens.

« Les Cotyorites sont une de nos colonies : nous leur avons donné le domaine qu'ils cultivent, conquis sur les Barbares. Voilà pourquoi ils nous paient, ainsi que les habitans de Cérassunte et de Trébizonde, le tribut qui leur a été imposé. La ville de Sinope regardera comme fait à elle-même tout le mal que vous leur ferez. Nous avons appris que vous étiez entrés à main armée dans leur ville ; que vous aviez logé des soldats dans leurs maisons, et que, sans leur

aveu, vous preniez sur leur territoire ce dont vous aviez besoin. Nous n'approuvons point votre conduite ; et si vous persistez, vous nous forcerez de nous allier à Corylas, aux Paphlagoniens et à toute autre nation avec qui nous pourrions nous liquer. »

Xénophon se leva, et répondit ainsi au nom de l'armée : « Sinopéens, nous sommes venus ici, satisfaits d'avoir sauvé nos jours et nos armes : piller et combattre en même temps l'ennemi nous aurait été impossible. Nous sommes enfin arrivés jusqu'à des villes grecques. A Trébizonde, où l'on nous offrit des vivres à acheter, nous n'en avons pris qu'en payant. Les citoyens de cette ville ont rendu des honneurs à l'armée, et lui ont offert les présens de l'hospitalité. Des honneurs ont acquitté notre reconnaissance : de plus, nous avons épargné ceux des Barbares dont ils étaient alliés ; nous avons attaqué ceux de leurs ennemis contre lesquels ils nous ont conduits eux-mêmes, et leur avons fait tout le mal possible.

« Interrogez les habitans de Trébizonde, demandez-leur comment nous en avons agi avec eux. Il s'en trouve ici que, par amitié, leur ville nous a donnés pour guides. Partout, au contraire, où nous arrivons et ne trouvons point de vivres à acheter, que le pays soit grec ou barbare, nous prenons ce dont nous avons besoin, non par licence, mais par nécessité. Nous avons fait la guerre aux Carduques, aux Chaldéens, aux Taoques, quoiqu'ils soient très redoutables, et nullement sujets d'Artaxerxès. La nécessité nous a forcés de prendre des vivres, puisqu'on ne voulait point nous en vendre. Les Macrons, au contraire, nous en ont fourni à prix d'argent, comme ils ont pu : quoique ce fussent aussi des Barbares, nous les avons traités en amis, et n'avons rien pris chez eux par violence. Si nous en avons usé autrement avec les Cotyorites, que vous dites dépendre de vous, ils ne doivent en accuser qu'eux-mêmes. Ils ne se sont point conduits avec nous comme amis ; ils ont fermé leurs portes, et n'ont voulu ni nous admettre dans la place, ni faire tenir un marché en dehors de leurs murs ; et c'est sur votre haro que nous en ont rejeté la faute.

« Je passe au reproche que vous nous faites d'être entrés par force, et d'occuper leurs maisons. Nous les avons priés de loger nos malades :

comme on n'ouvrait point les portes, nous sommes entrés dans la place par le côté même où l'on refusait de nous admettre; et sans aucun autre acte de violence, nous avons logé nos malades dans des maisons où ils vivent à leurs propres frais. Pour qu'ils ne dépendissent pas de votre harmoste, et que nous pussions les transporter quand il nous conviendra, nous avons mis des gardes aux portes. Le reste de l'armée, vous le voyez, couche au bivouac, garde exactement ses rangs, toujours prêts à reconnaître un bienfait et à repousser une insulte. Vous nous menacez, et prétendez qu'il ne dépend que de vous de faire alliance contre nous avec Corylas et les Paphlagoniens. Sachez que si vous nous y forcez, nous ferons la guerre et à vous et à eux; que nous nous sommes déjà essayés contre des forces bien plus nombreuses. Sachez encore que si nous le jugions à propos, ce serait à nous que s'allierait le Paphlagonien. Nous avons appris qu'il souhaitait ardemment se rendre maître de votre ville et de vos places maritimes: nous tâcherons de nous concilier son amitié en le servant dans ses projets.»

Les autres députés qui accompagnaient Hécatonyme, parurent très mécontents du discours qu'il avait tenu. Un d'eux s'avança, et dit aux Grecs qu'ils n'étaient point venus déclarer la guerre, mais donner au contraire des témoignages d'amitié: « Si vous venez à Sinope, nous vous y recevrons, et vous offrirons les dons de l'hospitalité. Pour le présent, nous allons ordonner aux Cotyorites de vous fournir les secours qui dépendent d'eux; car nous voyons que vous n'avancez rien que de vrai.» Bientôt après, la ville de Cotyore envoya des présens: les généraux grecs, de leur côté, firent aux députés de Sinope l'accueil qu'on fait à des hôtes; et ils eurent avec eux une longue conférence pleine d'amitié. Des questions, entre autres, sur le reste de la route et sur les services mutuels qu'on pouvait se rendre, furent le sujet de l'entretien. Ainsi finit la journée.

CHAPITRE VI.

Le lendemain, les généraux convoquèrent les soldats. Ils jugèrent convenable de délibérer avec les députés sur le choix de leur route. S'il fallait aller par terre, il semblait utile d'avoir

des guides sinopéens, vu qu'ils connaissaient la Paphlagonie; et les Grecs devaient avoir encore besoin de la ville de Sinope, s'ils voulaient s'embarquer. Elle seule paraissait en état de leur fournir la quantité nécessaire de bâtimens de transport. Ils appelèrent donc les députés à leurs délibérations, et leur représentèrent que le premier service à rendre à des compatriotes était de se montrer bien intentionnés pour eux, et de leur donner les meilleurs conseils.

Hécatonyme se leva, et commença par une apologie de son discours: le mot qui lui était échappé, que Sinope se ligueraient avec les Paphlagoniens, ne signifiait point qu'elle voulût faire avec ces peuples la guerre à l'armée grecque, mais que, pouvant songer à l'alliance des Barbares, sa patrie préférerait celle des Grecs. Ceux-ci l'ayant pressé de donner son avis sur le point discuté, après avoir invoqué les dieux, il parla ainsi: « Puisse-t-il m'arriver toutes sortes de prospérités si je vous conseille le parti que je crois le meilleur! Que le contraire m'arrive, si je vous parle autrement! Je regarde cette délibération comme sacrée. Si l'événement prouve que je vous aie bien conseillés, je recevrai beaucoup d'éloges: beaucoup d'entre vous me maudirez, si j'ouvre un mauvais avis.

« Je sais qu'en vous proposant de vous embarquer, je constitue ma patrie en beaucoup de frais et d'embarras: car ce sera à nous à vous fournir des bâtimens; au lieu que si vous alliez par terre, ce serait à vous-mêmes à vous ouvrir une route les armes à la main. Il faut cependant dire ce que je sais: car je connais, par expérience, le pays et les forces des Paphlagoniens. On trouve dans leur province, et les plus belles plaines, et les plus hautes montagnes. Je sais d'abord par où vous serez contraints d'entrer. Il n'y a point d'autre chemin qu'une gorge dominée des deux côtés par des montagnes élevées. Qu'une poignée d'hommes occupe ces hauteurs, ils sont maîtres du défilé, et aucune armée n'y passerait malgré eux: c'est ce que je puis prouver à ceux que vous enverrez avec moi. On trouve ensuite des plaines défendues par une cavalerie que les Barbares regardent comme meilleure que celle d'Artaxerxès. Elle n'a point marché au secours de ce monarque, quoiqu'elle en eût reçu l'ordre: celui qui la commande est trop fier pour obéir.

« Supposons que, soit en dérochant votre

marche à l'ennemi, soit en le prévenant, vous puissiez passer ces montagnes, et qu'arrivés dans la plaine, vous battiez cette cavalerie soutenue d'une infanterie qui monte à plus de cent vingt mille hommes, vous arriverez à des fleuves; d'abord au Thermodon, large de trois plèthres. Je présume que vous aurez peine à le passer, ayant en tête des ennemis nombreux, et suivis par d'autres qui menaceront votre arrière-garde. Vous trouverez ensuite l'Iris, qui a aussi trois plèthres de largeur. Le troisième est l'Halys, qui n'a pas moins de deux stades de large. Vous ne pourriez le traverser sans bateaux : et qui vous en fournira ? Après l'Halys, si vous le passez, vous arriverez aux bords du Parthénus, qui est aussi peu guéable. Je pense donc que continuer votre route par terre est un parti, je ne dis pas difficile, mais absolument inexécutable ; au lieu que si vous vous embarquez, vous longerez la côté d'ici à Sinope, et de Sinope à Héraclée. D'Héraclée, vous ne serez plus embarrassés, soit pour aller par terre, soit pour continuer votre navigation, si vous l'aimez mieux : car vous trouverez dans cette ville beaucoup de bâtimens. »

Ainsi parla Hécatonyme. Les uns soupçonnèrent que ce discours lui avait été inspiré par ses liaisons avec Corylas, dont il était le proxène; les autres, que l'espoir d'une récompense l'avait engagé à donner ce conseil; d'autres enfin, qu'il avait ainsi parlé dans la crainte que l'armée n'endommageât le territoire des Sinopéens en le traversant. Les Grecs arrêtèrent cependant qu'on irait par mer.

Xénophon prit ensuite la parole : « Sinopéens, nos soldats choisissent la route que vous leur conseillez. Voici à quelle condition. S'il doit se trouver assez de bâtimens pour transporter jusqu'au dernier homme, nous nous embarquerons tous ; mais aucun soldat ne montera à bord s'il faut laisser à terre une partie de l'armée, tandis que le reste mettrait à la voile : nous savons que partout où nous serons en force, nous pourrons et sauver nos jours, et trouver des vivres ; mais que si l'ennemi nous trouve une seule fois plus faibles que lui, nous subirons le sort des esclaves ». Hécatonyme et ses collègues, ayant entendu cette réponse, prièrent l'armée d'envoyer des députés à Sinope. Elle y députa Callimaque Arcadien, Ariston d'Athènes,

et Samolas Achéen, qui partirent aussitôt.

Pendant leur absence, Xénophon, voyant cette multitude d'hoplites, de peltastes, d'archers, de frondeurs, de cavaliers, qui, par une longue expérience, étaient devenus d'excellentes troupes ; les voyant sur les bords du Pont-Euxin, où l'on ne pourrait qu'avec des frais énormes rassembler de telles forces, songea qu'il serait glorieux d'y fonder une ville, et d'y augmenter et la puissance et les possessions des Grecs. Le nombre des troupes et celui des peuples voisins du Pont, lui faisaient conjecturer que cette colonie deviendrait considérable. Avant de s'en ouvrir à qui que ce fût de l'armée, Xénophon fit appeler Silanus d'Ambracie, qui avait été devin de Cyrus, et sacrifia pour consulter les dieux sur ce projet.

Silanus, en redoutant le succès, et craignant que l'armée ne s'établît dans ce pays, répandit le bruit que Xénophon voulait y fixer les Grecs, et s'acquérir à lui-même une grande réputation et une grande puissance, en y fondant une ville : car ce devin n'aspirait qu'à retourner au plus tôt en Grèce. Il avait conservé les trois mille dariques qu'il avait reçues de Cyrus, lorsqu'il lui eut annoncé, en observant les victimes, qu'on ne combattrait pas de dix jours, et que l'événement eut confirmé sa prédiction. Parmi les soldats qui furent instruits de ces projets, quelques-uns trouvaient plus avantageux de rester dans le pays ; mais la plupart étaient d'un avis contraire. Timasion Dardanien et Thorax de Bœotie, dirent à des négocians d'Héraclée et de Sinope, qui se trouvèrent près de l'armée, que si l'on ne donnait pas une solde aux Grecs, afin qu'ils pussent se fournir de vivres pour le temps de leur navigation, on courait grand risque de fixer, sur les bords de l'Euxin, des troupes aussi nombreuses qu'aguerries : car voici le discours que Xénophon nous exhorte à tenir à l'armée, et il le tiendra lui-même aussitôt après l'arrivée des bâtimens : « Soldats, nous vous voyons dans la détresse, et n'ayant ni de quoi acheter le nécessaire pour le temps où vous serez en mer, ni de quoi enrichir votre famille à votre retour. Si vous vouliez choisir un des pays situés autour de l'Euxin, vous l'envahiriez aisément. On permettrait alors à ceux qui voudraient retourner dans leur patrie de partir. Ceux qui préféreraient de fixer leur

séjour dans cette nouvelle conquête en seraient les maîtres. Vous avez des vaisseaux, et pouvez tomber à l'improviste où vous voudrez.»

Les négocians firent part à leurs villes de cette nouvelle. Timasion y envoya avec eux Érymaque Dardanien, et Thorax de Bœotie, pour la confirmer. Les Sinopéens et les habitans d'Héraclée, dès qu'ils l'apprennent, envoient dire à Timasion qu'ils lui donneront l'argent nécessaire; qu'il gagne l'armée et l'engage à mettre à la voile et à sortir du Pont-Euxin. Timasion, satisfait de cette offre, parle en ces termes aux soldats: «Amis, ne songeons point à nous fixer ici; n'ayons rien de plus cher que la Grèce. J'entends dire qu'il est parmi nous des Grecs qui, à notre insu, ont sacrifié, et consulté les dieux sur un établissement à faire en ce pays. Si vous voulez vous embarquer à la nouvelle lune, je promets à chacun de vous un cyzicène par mois. Je vous mènerai dans la Troade, d'où je suis banni: vous y aurez ma patrie pour alliée; et je sais qu'elle me recevra avec plaisir. Je vous conduirai ensuite dans un pays où vous ferez un grand butin: car l'Éolie, la Phrygie, la Troade, le gouvernement entier de Pharnabaze, tous ces pays me sont parfaitement connus; les uns parce que j'en suis originaire, les autres parce que j'y ai fait la guerre avec Cléarque et Dercyllidas.»

Aussitôt après se leva Thorax de Bœotie, qui sans cesse disputait le commandement à Xénophon. Il dit aux Grecs qu'à la sortie du Pont-Euxin, ils trouvaient la Chersonèse, contrée belle et opulente, où ceux qui le voudraient se fixeraient, et qu'il serait libre à ceux qui préféreraient leur patrie d'y retourner; qu'il était ridicule de chercher un établissement parmi les Barbares, tandis qu'il restait tant de pays fertiles à occuper au sein de la Grèce. «Jusqu'à votre arrivée dans ce pays, ajouta-t-il, je vous répons de la solde que vous a fait espérer Timasion.» Il parlait ainsi, parce qu'il savait ce que les villes de Sinope et d'Héraclée avaient promis à ce Grec pour engager l'armée à mettre à la voile. Xénophon cependant gardait un profond silence. Philésius et Lycon, Achéens tous deux, se levèrent, et dirent qu'il était étrange qu'un particulier Xénophon sollicitât les Grecs à demeurer dans ces contrées, et sacrifiât dans cette vue à l'insu de l'armée, tandis qu'il se

taisait lorsqu'on délibérait en commun sur ce même sujet. Ces accusations forcèrent Xénophon de se lever, et de tenir ce discours:

«Soldats, vous me voyez sacrifier autant que je puis, pour vous et pour moi, afin que mes paroles, mes pensées et mes actions tendent à notre gloire et à notre avantage commun. Je sacrifiais, il n'y a qu'un moment, pour savoir s'il valait mieux vous parler le premier de mon projet, et travailler à l'exécuter, ou n'en pas toucher un seul mot. Silanus m'a répondu, point très important, que les entrailles des victimes étaient favorables. Il savait qu'il ne parlait pas à un homme sans expérience, parce que j'assistais toujours aux sacrifices. Il a ajouté que ces mêmes entrailles présageaient des fourberies et des embûches tramées contre moi; et certes il était sûr de sa prédiction, puisqu'il méditait de me calomnier près de vous: car c'est lui qui a semé le bruit que je voulais exécuter mes projets sans votre approbation.

«Vous voyant dans la détresse, j'ai songé, j'en conviens, aux moyens de nous emparer d'une place d'où les Grecs qui voudraient retourner promptement dans leur patrie mettraient aussitôt à la voile, et où ceux qui aimeraient mieux différer leur retour resteraient jusqu'à ce qu'ils eussent acquis assez de richesses pour être utiles à leurs familles: mais depuis que je vois les habitans de Sinope et d'Héraclée vous envoyer des bâtimens, depuis que je vois des hommes vous promettre une solde qui courra du premier mois, il me paraît avantageux de nous retirer, sans danger où nous voulons arriver, et d'être payés en outre pour n'en essayer aucun. Je renonce donc à mes vœux; et je déclare que ceux qui sont venus me trouver et en presser l'exécution doivent s'en désister aussi, car voici ma façon de penser: tant que vous serez en corps, comme maintenant, vous serez respectés et ne manquerez point de vivres; car la victoire donne droit aux biens des vaincus; mais si vous dispersez et morcelez vos forces, vous ne pourrez plus prendre en maîtres votre subsistance, et votre retraite ne sera pas sans échec. Je suis donc du même avis que vous. Nous devons retourner en Grèce; et si quelqu'un de nous cherche à rester dans un autre pays, ou qu'on le surprenne essayant de quitter l'armée avant qu'elle soit en lieu de sûreté, qu'il soit puni

Que ceux qui sont de cet avis lèvent la main. »
Tous les Grecs la levèrent.

Silanus se mit à crier, et tâcha de prouver qu'il était juste de laisser ceux qui le voudraient partir séparément et quitter l'armée; mais les soldats, loin de souffrir un tel discours, menacèrent ce devin de châtimens, s'il était surpris voulant s'échapper. Peu de temps après, les citoyens d'Héraclée ayant su que l'armée avait résolu de partir, et que Xénophon lui-même en avait porté le décret, envoyèrent des navires, mais sans tenir parole sur l'article de la solde et de l'argent qu'ils avaient promis à Timasion et à Thorax. Ceux qui avaient garanti à l'armée qu'elle serait stipendiée craignirent sa colère, et furent frappés de terreur. Ils prirent avec eux les généraux, qui tous, excepté Néon d'Asinée, commandant pour Chirisophe absent, avaient connaissance de leurs premières démarches, et vinrent trouver Xénophon. Ils lui dirent qu'ils se repentaient de ce qu'ils avaient fait; que, puisqu'on avait des vaisseaux, le meilleur parti à prendre était de voguer vers le Phase, et de s'emparer du pays des Phasiens, où régnait le fils d'Ætès. Xénophon répondit qu'il ne communiquerait rien de cette nature à l'armée. « Assemblez-la vous-mêmes, ajouta-t-il, et, si vous le voulez, faites-lui en la proposition. » Timasion fut d'avis de ne point la convoquer, mais que chacun des généraux essayât de gagner les centurions qui lui étaient subordonnés. On se sépara pour mettre ce projet à exécution.

CHAPITRE VII.

Les soldats apprirent ce qui se passait. Néon répandit le bruit que Xénophon, ayant séduit les généraux, voulait tromper les soldats et les ramener vers le Phase. A cette nouvelle, les soldats indignés tinrent des assemblées particulières et des cercles séditieux. Déjà l'on craignait beaucoup de voir renouveler l'attentat commis sur les hérauts des Colques et sur les commissaires des vivres, qui avaient été tous lapidés à l'exception de ceux qui s'étaient réfugiés sur les vaisseaux. Xénophon, instruit de ces germes de révolte, crut qu'il fallait au plus tôt convoquer l'armée, et ne pas lui donner le temps de la faire d'elle-même. Il ordonna au héraut de la convoquer. Aussitôt qu'ils entendi-

rent la proclamation, ils coururent avec plaisir au lieu indiqué. Xénophon n'accusa pas les généraux d'être venus le chercher et d'avoir tenté de le séduire. Il parla en ces termes :

« Soldats, j'entends dire qu'on m'accuse de vous tromper et de vous ramener vers le Phase. Écoutez-moi donc, au nom des dieux! Si je suis coupable, il ne faut point que je sorte d'ici sans que je subisse une juste punition : mais s'il vous parait, au contraire, que mes accusateurs m'ont calomnié, traitez-les comme ils le méritent. Vous savez où le soleil se couche et où il se lève; que c'est vers l'occident qu'il faut se diriger pour aller en Grèce, et vers l'orient pour retourner chez les Barbares. Y a-t-il quelqu'un qui pût vous abuser au point de vous persuader que l'orient est où le soleil se couche, et l'occident où il se lève? Nous savons, de plus, que le vent de nord est favorable aux vaisseaux qui sortent de l'Euxin et reviennent en Grèce, et que le vent de midi conduit vers le Phase : et lorsque le nord souffle, ne dites-vous pas que le temps est beau pour revenir par mer dans notre patrie? Quel moyen donc de vous tromper, et de vous engager à vous embarquer par un vent de midi? »

« Supposez que je vous fasse monter à bord pendant un calme, ne navigueriez-vous pas sur cent vaisseaux au moins, tandis que je ne serai que sur un seul? Comment vous contraindre ou vous tromper, si vous ne vouliez pas faire la même navigation que moi? Je suppose encore que mes artifices et des enchantemens vous mènent dans le Phase. Nous descendons enfin à terre. Vous reconnaîtrez bientôt que vous n'êtes pas en Grèce, et moi qui vous aurai trompés, je me trouverai au milieu de près de dix mille Grecs couverts de leurs armes. Quel moyen plus sûr à un homme pour s'attirer un châtiment sévère, que de former de tels complots contre vous et contre lui-même? »

« Vous ajoutez foi à des propos de gens insensés, jaloux de votre général et des honneurs que vous lui rendez. Je n'ai pas mérité cependant d'être en butte aux envieux. Qui empêchai-je d'exposer un avis utile à l'armée, de combattre pour votre salut et pour le sien, de veiller à la sûreté commune? Quand vous avez élu vos chefs, ai-je traversé les prétentions de quelqu'un? Qu'un autre prenne le commande-

ment : je le lui résigne : seulement qu'il fasse le bien de l'armée. J'en ai dit assez. S'il est un Grec qui croie encore avoir été trompé, ou qui présume que d'autres l'aient été, qu'il le dise et le prouve !

« Mais puisque vous en avez assez entendu à ce sujet, ne vous séparez pas que je ne vous aie parlé d'un mal que je vois qui commence à se faire sentir dans l'armée. Si ce mal doit faire des progrès, et s'il nous menace de devenir aussi violent qu'on a droit de le conjecturer, il est bien temps de prendre des mesures : craignons de nous couvrir de honte devant les dieux, devant les hommes, amis et ennemis, et d'appeler le mépris sur nos têtes. » Les soldats étonnés le pressèrent de s'expliquer. Il poursuivit en ces termes :

« Vous savez qu'il y avait, sur les montagnes des Barbares, des bourgades alliées de Cérasunte, d'où quelques habitans descendaient et venaient vous vendre du bétail et les autres denrées qu'ils avaient. Plusieurs de vous ont été, à ce qu'il me semble, dans la plus voisine de ces bourgades, et sont revenus au camp, après avoir racheté ce dont ils avaient besoin. Le lochage Cléarate, informé qu'elle était petite et mal gardée, parce qu'elle se reposait sur la foi des traités, marcha de nuit, dans le dessein de la piller, et sans prévenir aucun des généraux. Il avait résolu, s'il s'en rendait maître, de ne plus revenir à l'armée, mais de monter à bord d'un bâtiment sur lequel ses camarades de chambre longeaient la côte, de y charger son butin, de mettre à la voile et de sortir de l'Éoïx. Ces mêmes camarades étaient complices du lochage : je viens d'en être informé.

« Cléarate s'associa tous les Grecs qu'il put engager à le suivre, et les mena droit à la place : mais le jour ayant paru avant qu'on fût arrivé aux portes, les Barbares se rassemblent, et du haut de leurs montagnes se défendent avec tant d'avantage, de près et de loin, qu'ils tuent Cléarate et beaucoup des siens : quelques-uns fuient, et arrivent à Cérasunte.

« Cela se passait le jour même que nous décampâmes pour venir ici. Plusieurs des Grecs qui nous devaient suivre par mer étaient encore à Cérasunte, et n'avaient point levé l'ancre. Cependant les habitans de cette place députèrent trois des principaux d'entre eux, comme nous l'apprennent les Cérasuntins. Ils demandèrent à

être introduits dans notre assemblée ; mais ne nous ayant pas trouvés, ils témoignèrent aux Cérasuntins qu'ils étaient étonnés qu'on fût venu les attaquer. Ceux-ci les ayant assurés que l'attaque n'était point faite d'après une résolution publique, les Barbares furent satisfaits, et voulurent s'embarquer pour venir ici nous raconter ce qui s'était passé, et inviter ceux des Grecs qui le souhaiteraient à reprendre et ensevelir leurs morts.

« Quelques-uns des fuyards se trouvaient encore à Cérasunte : comme ils savaient où ces députés allaient, ils osèrent leur jeter des pierres, et exhorter d'autres Grecs à les imiter. Les trois députés périrent sous une grêle de pierres. Aussitôt après, quelques Cérasuntins vinrent informer les généraux de l'assassinat : nous en fûmes consternés ; et nous délibérâmes avec eux sur les moyens de donner la sépulture aux cadavres de nos compatriotes.

« Nous étions ensemble assis à la tête du camp, en avant des armes, quand tout à coup nous entendons de grands cris : *Frappe ! frappe ! jette ! jette !* Nous voyons bientôt beaucoup de Grecs accourir, les uns tenant des pierres dans leurs mains, d'autres en ramassant par terre. Les Cérasuntins, témoins de ce qui s'était passé dans leur ville, s'enfuirent épouvantés vers leurs vaisseaux ; et même, par Jupiter ! quelques-uns de nous n'étaient pas sans crainte. Pour moi, je m'avançai vers les séditieux, et leur demandai le sujet de ce tumulte. Plusieurs l'ignoraient, et cependant tenaient des pierres. Je m'adressai enfin à un soldat qui était au fait. Il me répondit que les commissaires des vivres vexaient horriblement l'armée. Pendant que cet homme me parle, un autre aperçoit le commissaire Zélarque, qui se retirait vers le rivage, et il jette un grand cri : soudain de courir sur lui comme sur un sanglier ou un cerf qui paraîtrait tout à coup dans la plaine.

« Les Cérasuntins, voyant nos soldats se précipiter de leur côté, croient qu'on leur en veut, fuient tant qu'ils ont de forces, et se jettent dans la mer. Quelques-uns des nôtres y tombent aussi ; et tous ceux qui ne savaient pas nager se sont noyés. Vous figurez-vous la position des Cérasuntins ! Quoiqu'ils n'eussent aucun tort à se reprocher, ils craignaient cepen-

dant qu'une rage subite n'eût pris à notre armée comme elle prend à des chiens.

« Considérez ce que deviendra l'armée, si une telle indiscipline subsiste. Vous tous réunis en corps, vous ne serez plus maîtres de faire la guerre ou la paix. Un particulier entraînera l'armée à toutes les entreprises qu'il voudra. S'il vient des députés vous demander la paix, ou vous faire d'autres propositions, qui voudra les assassiner, et vous laissera ignorer à jamais les motifs qui les amenaient vers vous. Les généraux que vous vous êtes donnés n'auront plus d'autorité. Quiconque s'élira lui-même général, et criera *tue! tue!* pourra, s'il trouve des compagnons qui lui prêtent la main, comme il vient d'arriver, faire périr, sans forme de justice, tout général ou tout particulier qu'il aura proscrit. Considérez un peu quelles obligations vous avez à ces chefs, qui n'ont d'autre autorité que celle qu'ils se sont arrogée. Si Zélarque, commissaire des vivres, est coupable, il a évité la punition en mettant à la voile et disparaissant : s'il est innocent, il fuit loin de l'armée, craignant d'être mis à mort injustement et sans forme de procès.

« Grâce à ceux qui ont lapidé les députés, vous êtes les seuls Grecs qui ne pussiez trouver de sûreté à Cérassunte, si vous n'y arrivez en force. Les Barbares, qui avaient tué de nos soldats, vous invitaient à venir librement leur donner la sépulture : depuis les attentats commis, vous ne pouvez plus y aller, même précédés d'un héraut. Et qui de vous, ayant donné l'exemple d'assassiner les hérauts, oserait s'avancer avec un caducée ? cependant nous avons prié les habitants de Cérassunte d'inhumier nos compagnons. Si les faits que je viens de raconter sont louables, approuvez-les par un décret public : chacun s'attendant à les voir renouveler, se tiendra sur ses gardes, et se baraquera dans un lieu fortifié. Jugez-vous, au contraire, que ce ne sont pas des traits d'hommes sociables, mais de bêtes féroces, cherchez-y le remède : autrement, par Jupiter ! comment, avec des mains souillées par des actes d'impiété, sacrifierons-nous sans remords ? Comment combattrons-nous nos ennemis, si nous nous égorgeons les uns les autres ? Quelle ville nous recevra comme amis, nous voyant coupables de pareils excès ? Qui osera venir vendre des vivres à notre

camp, lorsqu'il sera notoire que les plus grands crimes n'ont rien qui nous arrête ? Si nous croyons avoir mérité quelque gloire, quelle bouche osera prononcer les louanges de scélérats tels que nous ? car je sais que nous donnerions ce nom à qui aurait commis de semblables forfaits. »

Aussitôt tous les Grecs se levèrent, dirent qu'il fallait sévir contre les auteurs de ces crimes, ne les plus tolérer désormais, et punir de mort le premier qui s'en rendrait coupable. Il fut arrêté que les généraux instruisaient leur procès, qu'on rechercherait toutes les fautes commises depuis la mort de Cyrus ; et l'on en établit juges les lochages. Puis Xénophon fut d'avis, et tous les devins conseillèrent qu'on purifiât l'armée : la résolution fut prise, et l'on fit des ablutions.

CHAPITRE VIII.

Il fut décidé aussi que les généraux seraient recherchés sur leur conduite précédente. Le compte rendu, Philésius et Xanthiclès furent condamnés à restituer vingt mines qu'ils avaient détournées de la caisse nautique ; Sophonète fut à une amende de dix mines, pour avoir exercé négligemment les fonctions de général qu'on lui avait confiées. Quelques soldats accusèrent ensuite Xénophon de les avoir frappés, et lui reprochèrent de les traiter avec hauteur et dureté. Xénophon se leva, et somma le premier qui avait porté plainte contre lui de dire d'abord en quel lieu il l'avait battu. « Dans un lieu, répondit-il, où nous étions couverts de neige, et mourant de froid. — Si cela m'est arrivé, dit Xénophon, dans le temps affreux dont tu parles, pendant la disette des vivres, tandis qu'il n'y avait pas une goutte de vin à l'armée, que nous étions accablés de fatigues et poursuivis par l'ennemi, si c'est dans de telles circonstances que j'en ai agi avec violence, je l'avoue, je suis plus vicieux que les ânes même, dont la lassitude, dit-on, n'arrête pas la lubricité. Mais explique pourquoi je t'ai frappé. Te demandais-je quelque chose ? est-ce pour punir ton refus, que j'ai levé la main sur toi ? s'agissait-il d'une restitution que j'exigeais ? t'ai-je querellé par jalousie ou dans l'ivresse ? » Le soldat convenant que ce n'était pour aucun de ces motifs, Xénophon lui demanda s'il était alors dans les rangs

des hoplites. — Non. — S'il se tenait parmi les peltastes. — Non ; quoique homme libre, je conduisais un mulet : mes camarades de chambrée m'en avaient confié le soin. » Xénophon, reconnaissant alors son homme : « N'es-tu pas, lui demanda-t-il, celui qui transportait un malade? — Oui, par Jupiter ! parce que tu m'y avais forcé, ayant jeté par terre le bagage de mes compagnons.

« Voici comment je le jetai par terre, reprit Xénophon : je le distribuai entre d'autres soldats, en les chargeant de le porter et de me le remettre. Ayant reçu le dépôt en bon état, je te le rendis, lorsque tu m'eus représenté l'homme que je t'avais confié. Mais écoutez tous cette aventure ; elle vaut la peine d'être entendue.

« On laissait en arrière un soldat qui ne pouvait plus marcher : je ne le connaissais que parce qu'il était des nôtres. Je t'ai contraint de le porter, de peur qu'il ne périt : car, à ce que je crois, nous avions l'ennemi en queue. » L'accusateur en convint. « Je t'avais dit de gagner les devans, poursuivit Xénophon ; je marchais à l'arrière-garde. Je te trouve creusant une fosse pour enterrer cet homme. Je m'arrêtai pour louer ta piété : mais, en présence de nous, le prétendu mort plia la jambe. Tout ce qu'il y avait de témoins cria qu'il était en vie. « Eh bien ! répondis-tu, qu'il vive tant qu'il voudra, pour moi je ne l'emporterai point d'ici. » Alors je te frappai, il est vrai : car tu m'avais l'air de savoir qu'il respirait encore. — Eh bien ! en est-il moins mort depuis que je te l'ai représenté ? — Et nous, répliqua Xénophon, nous mourrons aussi ; faut-il pour cela nous enterrer tout vifs ? » Tous alors s'écrièrent que le plaignant avait été trop peu châtié. Xénophon invita ses autres accusateurs à exposer pourquoi il avait porté la main sur chacun d'eux. Aucun ne se levant, il continua en ces termes :

« Soldats, j'en conviens, j'ai frappé beaucoup de Grecs qui sortaient de leur rang, eux qui eussent dû se contenter de vous devoir leur salut. Vous marchez en ordre et combattiez l'ennemi lorsqu'il le fallait, tandis que ces pillards quittaient leurs postes pour courir en avant au butin, et s'enrichir plus que les braves. Si nous les avions tous imités, nous aurions tous péri. J'aurai frappé encore et contraint de marcher quelque nonchalant, refusant de se lever, et se

livrant lui-même à l'ennemi. En effet, dans le grand froid, ayant moi-même attendu, longtemps assis, que des Grecs eussent chargé leurs équipages, je m'étais aperçu que j'avais peine à me relever et à étendre les jambes. D'après cette expérience personnelle, dès que je voyais quelqu'un s'asseoir en paresseux, je le forçais de marcher devant moi : car le mouvement et l'action fournissent une sorte de chaleur et de souplesse aux membres ; tandis qu'en se tenant assis et tranquille, on aide le sang à se glacer, les doigts des pieds à se geler, accident que vous savez être arrivé à plusieurs d'entre vous.

« J'aurai trouvé d'autres soldats restant en arrière par nonchalance et empêchant l'avant-garde et l'arrière-garde d'avancer ; peut-être les aurai-je frappés du poing pour leur éviter les coups de la lance des Barbares. Les hommes que j'ai ainsi sauvés peuvent maintenant me demander compte d'un châtement inique que je leur aurai infligé ; mais s'ils étaient tombés au pouvoir de l'ennemi, que n'auraient-ils pas souffert, sans pouvoir se venger ! Je vous parle dans la simplicité du cœur. Si j'ai puni un Grec pour son bien, j'avoue que j'ai mérité le même châtement qu'un père qui châtie ses enfans, qu'un maître qui corrige ses disciples. Les médecins ne recourent-ils pas aux caustiques et à l'amputation pour le salut du malade ?

« Si vous croyez que je me sois conduit ainsi par vivacité, songez que, grâce aux dieux, je vis maintenant dans une sécurité plus grande qu'alors : je me sens plus d'audace ; je bois plus de vin et je ne frappe cependant personne, parce qu'un calme heureux pour vous succède aux orages. Mais dans la tempête, lorsque les flots s'amoncellent, ne voyez-vous pas que pour un signe de tête le pilote se met en colère contre les matelots de la proue, et que le timonier exerce un pouvoir non moins despotique contre ceux de la poupe ? C'est qu'en cet instant critique, une faute légère suffit pour tout perdre. Mais n'avez-vous pas prononcé alors vous-mêmes que c'était avec justice que je frappais ces soldats ? car vous n'aviez point, comme maintenant, de petits cailloux en main pour aller au scrutin. Vous teniez vos armes ; vous nous entouriez et pouviez secourir ceux que je corrigeais.

« Mais, par Jupiter ! vous ne prîtes pas leur parti ; vous ne m'aidâtes pas non plus à châtier

celui qui abandonnait son rang. Vous avez par-là autorisé leur lâcheté en souffrant leur insolence : car si vous vouliez le remarquer, vous trouveriez, j'en suis persuadé, que ceux qui ont témoigné le plus de lâcheté alors sont aujourd'hui les plus insolens. Dans le même temps, Boïscus, cet athlète thessalien, se prétendait, comme malade, dispensé de porter son bouclier ; et tout récemment, à ce que j'entends dire, il vient de piller beaucoup de Cotyorites. Si vous prenez un parti sage, vous en userez avec ce voleur tout autrement qu'on en use avec les chiens. On met à l'attache pendant le jour ceux qui sont méchants, et on ne les lâche que la nuit. Pour lui, la prudence exige que la nuit vous le teniez aux fers, et que le jour vous le laissiez libre.

« En vérité, poursuit Xénophon, j'ai bien droit de m'étonner de ce que vous ne vous rappelez et ne citez de moi que ce qui a pu me rendre odieux. S'il en est au contraire à qui j'aie porté des secours contre la rigueur du froid, que j'aie défendus contre l'ennemi, à qui j'aie été utile dans leurs détresses et dans leurs maladies, personne n'en rappelle la mémoire. Si j'ai loué ceux qui faisaient une belle action, honoré les braves autant qu'il était en moi, on ne s'en souvient pas davantage. Il est beau cependant, il est juste, c'est un devoir sacré et bien doux, de conserver le souvenir des bienfaits plutôt que celui des injures. »

Tous les Grecs se levèrent à ces mots, en se rappelant ce qu'ils devaient à Xénophon. Il fut absous ; et depuis tout alla mieux.

.....

LIVRE VI.

—

CHAPITRE PREMIER.

Pendant le séjour que l'armée fit dans le camp sous Cotyore, les soldats vécurent les uns de ce qu'on leur vendait au marché, les autres de la maraude qu'ils faisaient en Paphlagonie. Les Paphlagoniens, de leur côté, dépouillaient tout ce qui se dispersait dans les campagnes ; et la nuit, ils incommodaient fort ceux qui se baraquaient loin du gros de l'armée. Ces hostilités avaient excité l'animosité réciproque de ce peuple et des soldats. Corylas, qui se trouvait alors

commander en Paphlagonie, envoie aux Grecs des députés montés sur de beaux chevaux, et magnifiquement vêtus. Ils annoncent que Corylas est disposé à ne plus les inquiéter, pourvu que l'on respecte son territoire. Les généraux répondirent qu'ils en délibéreraient avec les troupes : cependant ils donnèrent l'hospitalité aux députés, et appelèrent ceux qu'il parut convenable d'inviter. Puis, ayant immolé aux dieux des bœufs et d'autres animaux qu'on avait pris, on servit un assez beau repas. On soupa couché sur des lits de feuillages, et l'on but dans des coupes de corne, qu'on trouvait dans le pays.

Quand on eut fait les libations et chanté le pæan, des Thraces se levèrent d'abord et dansèrent tout armés au son de la flûte. Ils sautaient très haut avec agilité, tenant en main leurs sabres nus, et s'en escrimant. Enfin, l'un des danseurs frappa l'autre, et tout le monde crut qu'il l'avait tué ; mais c'était un artifice innocent. Les Paphlagoniens jetèrent un grand cri. Le vainqueur, ayant dépouillé son adversaire des armes qu'il portait, sortit en chantant Sitalcès. D'autres Thraces emportèrent le vaincu comme mort, quoiqu'il n'eût reçu aucun mal. Ensuite les Æniens et les Magnésiens se levèrent et commencèrent, revêtus de leurs armes, la pantomime appelée *carpæa*. En voici la description. Un des acteurs met ses armes à terre à côté de lui, sème son champ et conduit une charrue, se retournant souvent comme un homme qui a peur. S'avance un brigand. Le laboureur, dès qu'il l'aperçoit, saute sur ses armes, va droit à lui, et se bat pour ses bœufs. Tous les mouvements se font en cadence, au son de la flûte. Enfin, le brigand a le dessus, garrotte le laboureur, emmène son attelage. D'autres fois, le laboureur est victorieux. Il lie au brigand les mains derrière le dos, l'attache à côté de ses bœufs, et le fait marcher ainsi devant lui.

Mysus entra ensuite sur la scène, un bouclier léger à chaque main. Tantôt il s'en servait en dansant, comme s'il eût eu à se défendre contre deux adversaires, tantôt comme s'il n'eût eu affaire qu'à un seul. Quelquefois il se précipitait la tête la première, et retombait sur ses pieds, sans lâcher les boucliers. C'était un spectacle agréable. Il finit par la danse des Perses, frappant d'un bouclier sur l'autre. Il se mettait à

genoux, il se relevait ; tout cela en mesure, et au son de la flûte.

Des Mantinéens et quelques autres Arcadiens parurent après lui sur la scène, couverts de leurs plus belles armes. Ils s'avancèrent en cadence, les flûtes jouant une marche guerrière. Ils chantèrent le paan, puis exécutèrent la danse usitée dans les cérémonies religieuses. Les Paphlagoniens s'étonnaient de voir toutes ces danses s'exécuter par des hommes armés de toutes pièces. Mysus s'aperçut de leur surprise : ayant engagé un Arcadien qui avait pour esclave une danseuse, à la laisser paraître dans l'assemblée, il l'y introduisit, revêtu des habits les plus élégans, et un bouclier léger à la main. Elle dansa avec agilité la pyrrhique : aussitôt grands applaudissemens. Les Paphlagoniens demandèrent aux Grecs si leurs femmes combattaient avec eux. On répondit que c'étaient elles qui avaient battu le roi et l'avaient chassé du camp. Telle fut la fin des amusemens de cette soirée.

Le lendemain, les députés paphlagoniens furent admis à l'assemblée des troupes, qui arrêtaient qu'il ne se commettrait désormais aucune hostilité de part ni d'autre. Il repartirent ensuite. Les Grecs, jugeant qu'ils avaient assez de bâtimens, s'embarquèrent par un vent favorable. Ils longèrent, pendant un jour et une nuit, la côte de Paphlagonie qu'ils avaient à leur gauche, arrivèrent le lendemain à Sinope, et mouillèrent à Harmène, port de cette ville. Sinope, colonie de Milet, est bâtie en Paphlagonie. Les habitans de cette ville envoyèrent aux Grecs, pour dons d'hospitalité, trois mille médimnes de farine d'orge, et quinze cents cérames de vin. Chrisophe y arriva avec des trirèmes. Les soldats s'attendaient qu'il apportait d'autres secours ; mais il n'en était rien : il annonça seulement que les Lacédémoniens et leur amiral Anaxibius chantaient les louanges de l'armée, et que celui-ci lui promettait une solde dès qu'elle serait sortie de l'Euxin.

Les soldats restèrent cinq jours à Hermène. Comme ils se voyaient dans le voisinage de leur patrie, ils conçurent plus que jamais le désir d'y rentrer avec quelque butin. Ils jugèrent qu'un seul chef se ferait mieux obéir des troupes et de nuit et de jour, que si l'autorité était partagée entre plusieurs généraux ; qu'un seul homme garderait mieux le secret sur les projets qui

doivent être cachés, laisserait moins échapper de momens précieux lorsqu'il serait nécessaire de prévenir l'ennemi ; qu'il ne faudrait plus de conférences continuelles, et qu'on exécuterait ce qui aurait été décidé par le général, tandis qu'auparavant les généraux n'agissaient qu'à la pluralité des voix.

Pendant qu'ils étaient occupés de ces pensées, ils jetèrent les yeux sur Xénophon. Les lochages le vinrent trouver, et lui dirent que le vœu de tous les Grecs était de l'avoir à leur tête. Chacun lui témoignait son affection et l'engageait à se charger du commandement suprême. Xénophon s'y décidait en l'envisageant comme un moyen d'augmenter sa considération auprès de ses amis, et de faire parvenir son nom avec plus de gloire dans sa patrie. Il espérait aussi que peut-être l'armée lui devrait de nouveaux succès.

Ces réflexions lui inspiraient le désir de commander en chef : mais lorsqu'il songeait que personne ne peut lire dans l'avenir, et qu'il courrait risque de perdre, dans ce rang, la gloire même qu'il avait précédemment acquise, il hésitait. Dans cet état de perplexité, il crut que le meilleur parti à prendre était de consulter les dieux ; et, en présence de deux sacrificateurs, il immola des victimes à Jupiter roi, à qui l'oracle de Delphes lui avait ordonné de sacrifier. Il jugeait d'ailleurs que c'était à ce dieu qu'il devait le songe qu'il avait eu lorsqu'il fut élu avec d'autres généraux pour prendre soin de l'armée. Il se ressouvénait aussi qu'en partant d'Éphèse pour être présenté à Cyrus, il avait entendu, sur sa droite, le cri d'un aigle posé à terre. Un devin, qui l'accompagnait alors, lui avait dit que cet augure lui annonçait une place distinguée et honorable, mais pénible, l'aigle n'étant jamais plus attaqué par les autres oiseaux que lorsqu'il est posé. Le devin ajouta que ce n'étaient point des richesses que promettait cet augure, parce que l'aigle s'empare de sa proie en volant.

Tandis qu'il offrait ce sacrifice, Jupiter lui annonça clairement qu'il ne devait ni briguer le généralat suprême ni l'accepter s'il était élu. Tel fut le résultat du sacrifice. L'armée s'étant assemblée, tous dirent qu'il fallait élire un chef ; et cette résolution prise, on proposa Xénophon. Quand il fut hors de doute que si on allait aux

opinions, le choix tomberait sur lui, il se leva et parla en ces termes :

« Soldats, je suis homme ; je dois donc être sensible à l'honneur que vous me faites ; je vous en remercie, et je conjure les dieux de me donner l'occasion de procurer quelque avantage à l'armée : mais il me paraît qu'il n'est ni de votre intérêt ni du mien, que je sois élu général en chef, au préjudice d'un Lacédémonien qui est présent. Les Lacédémoniens vous en accorderont moins facilement les secours que vous aurez à leur demander : et je ne sais si je n'aurais rien à craindre de leur ressentiment ; car je vois qu'ils n'ont cessé d'être en guerre avec ma patrie qu'après avoir fait reconnaître leur prééminence : aussitôt après cet aveu, ils ont cessé les hostilités, et levé le siège d'Athènes. Témoin de ces événemens, si je paraissais attendre, autant qu'il est en moi, à leur autorité, n'aurais-je pas tout sujet de craindre qu'on ne me rappelât bientôt à des sentimens plus raisonnables. Quant à votre opinion, qu'il s'élèvera moins de séditions sous le commandement d'un seul que sous celui de plusieurs, sachez que je ne me mettrai à la tête d'aucune faction, si vous élisez un autre généralissime que moi ; car je pense qu'à la guerre, se révolter contre son chef, c'est conspirer contre son propre salut : au lieu que si vous m'élevez à ce rang, je ne serais point étonné que vous trouvassiez des esprits soulevés contre vous et contre moi. »

A ces mots, beaucoup plus de Grecs se levèrent, et crièrent qu'il fallait que Xénophon les commandât. Agasias de Stymphale dit qu'il trouvait ridicule ce prétendu privilège des Lacédémoniens ; qu'à ce compte, ils auraient droit de se mettre en colère si, dans un festin, on ne choisissait pas un de leurs compatriotes pour présider. Puisqu'il en est ainsi, nous ne pouvons être lochages, nous qui sommes Arcadiens. On applaudit alors avec grand bruit au discours d'Agasias.

Xénophon, s'étant aperçu qu'il fallait insister davantage, s'avança, et dit aux Grecs : « Pour vous mettre parfaitement au fait des motifs de mon refus, j'atteste tous les dieux et toutes les déesses, que, dès que je pressentis votre dessein, je les consultai par des sacrifices, pour savoir s'il vous serait avantageux, à vous, de me confier un pouvoir sans partage, à moi, de l'accepter. Ils m'ont déclaré que je devais m'en

abstenir, et me l'ont indiqué dans les entrailles des victimes, par des signes si évidens, que l'homme qui s'y connaît le moins n'aurait pu s'y méprendre. »

Alors on élut Chirisophe. L'élection faite, ce général s'approcha de l'assemblée, et parla en ces termes : « Sachez, soldats, que si vous vous étiez donné un autre chef, je lui aurais obéi : mais vous avez rendu service à Xénophon, de ne le point élire. Dexitippe l'a depuis peu calomnié auprès d'Anaxibius, autant qu'il a pu, quoique j'aie fait tous mes efforts pour fermer la bouche à ce traître. Je suis persuadé, a-t-il dit, que Xénophon aimerait mieux avoir pour collègue Timasion Dardanien, de la division de Cléarque, que moi qui suis Lacédémonien. Mais puisque vous m'avez choisi, ajouta Chirisophe, je ferai en sorte qu'il en résulte pour vous tout le bien qu'il dépendra de moi de vous procurer. Préparez-vous cependant à lever l'ancre demain, si le temps le permet. Nous ferons voile vers Héraclée : il faut que tous les bâtimens tâchent d'y arriver. Débarqués là, nous délibérerons sur ce que nous aurons à faire. »

CHAPITRE II.

Le lendemain, les Grecs mirent à la voile par un vent favorable, et longèrent la terre pendant deux jours. En suivant les côtes, ils contemplèrent avec un vif intérêt et le promontoire Jason, où, dit-on, aborda le navire Argo, et les embouchures de divers fleuves, d'abord du Thermodon, ensuite de l'Iris, puis de l'Halys, enfin du Parthénus. Lorsqu'ils eurent passé l'embouchure de ce dernier, ils arrivèrent à Héraclée, ville grecque, colonie de Mégare, située dans le pays des Mariandyniens, et mouillèrent près de la Chéronèse Achérusiade. C'est là, dit-on, qu'Hercule descendit aux enfers pour enchaîner Cerbère ; l'on montre encore à présent, comme monument de sa descente, un gouffre qui a plus de deux stades de profondeur. Les habitans d'Héraclée envoyèrent aux Grecs, en présens d'hospitalité, trois mille médimnes de farine d'orge, deux mille cérames de vin, vingt bœufs et cent moutons. La plaine est traversée par le fleuve Lycus, large d'environ deux plèthres.

Les soldats s'étant assemblés, délibérèrent s'ils continueraient leur route par terre ou par

mer, jusqu'à leur sortie du Pont. Lycon d'Achaïe se leva, et parla en ces termes : « Soldats, je suis étonné que nos généraux ne tâchent point de nous procurer de quoi acheter des provisions. Les présens d'hospitalité qu'on vient d'envoyer à l'armée suffiront à peine pour trois jours ; et je ne vois pas où nous fournir de vivres pour continuer notre route. Je suis donc d'avis de demander à la ville d'Héraclée au moins trois mille cyzicènes. » Un autre dit qu'il fallait exiger un mois de paye, dix mille cyzicènes au moins, choisir des députés, les envoyer sur-le-champ à Héraclée, et rester assemblés, afin de délibérer sur la réponse. On proposa d'élire divers députés, Chirisophe d'abord comme généralissime. Quelques-uns nommèrent aussi Xénophon : mais ils refusèrent tous deux avec force ; ils pensaient qu'on ne devait pas user de contrainte envers une ville grecque et amie, mais se contenter de ce qu'elle donnerait volontairement.

Comme ils avaient de l'éloignement pour une telle mission, l'assemblée députa Lycon d'Achaïe, Callimaque Parrhasien, et Agasias de Stymphale. Arrivés à Héraclée, ils dirent ce qui avait été arrêté au camp. On prétend que Lycon ajouta même des menaces, et fit sentir ce qu'on aurait à craindre si l'on ne donnait entière satisfaction à l'armée. Les Héracléens répondirent qu'ils délibéreraient sur la proposition. Ils firent rentrer aussitôt les effets qu'ils avaient dans les champs, approvisionnèrent leur ville, en fermèrent les portes, et parurent en armes sur les remparts.

Les auteurs de ces troubles accusèrent les généraux d'avoir fait avorter le projet. Les Arcadiens et les Achéens se séparèrent du reste de l'armée et s'assemblèrent. Les principaux chefs de la faction étaient Callimaque Parrhasien, et Lycon d'Achaïe. Ils dirent qu'il était honteux qu'un Athénien, qui n'avait point amené de troupes à l'armée, commandât des Lacédémoniens et des Péloponnésiens ; que les travaux étaient leur lot, et que d'autres en recueillaient les fruits, quoique ce fût à eux que l'armée dût son salut ; que les Arcadiens et les Achéens y avaient presque seuls contribué ; que le reste des Grecs n'était rien en comparaison d'eux, et effectivement ces deux nations faisaient plus de la moitié des troupes ; que s'ils agissaient sensément, ils se réuniraient en un seul corps, se

choisiraient eux-mêmes des généraux, feraient route à part, et tâcheraient de se procurer quelque avantage. L'avis fut adopté. Tout ce qu'il y avait d'Achéens ou d'Arcadiens dans les divisions de Chirisophe ou de Xénophon, quittèrent ces deux chefs et se réunirent à leurs compatriotes : puis ils élurent pour généraux dix d'entre eux, et arrêtèrent que ces nouveaux chefs feraient exécuter ce qui serait décidé à la pluralité des voix. Alors tomba le pouvoir suprême de Chirisophe, six ou sept jours après qu'on le lui eut décerné.

Xénophon voulait accompagner ces factieux, et croyait qu'il y avait plus de sûreté à le faire, qu'à laisser marcher chaque division séparément. Mais Néon lui persuada de marcher en son particulier : ce Grec savait de Chirisophe que Cléandre, harmoste de Byzance, avait dit qu'il se rendrait avec ses galères au port de Calpé. Néon donna ce conseil à Xénophon, afin qu'eux seuls et leurs divisions profitassent de cette flotte et s'y embarquassent. Chirisophe, que l'événement avait découragé, et qui même en avait conçu de l'humeur contre l'armée, permit à Xénophon de faire ce qu'il voudrait.

Celui-ci fut tenté de s'embarquer seul, et d'abandonner les troupes : mais ayant fait un sacrifice à Hercule Conducteur, pour savoir s'il lui serait plus avantageux de rester à la tête de la division qu'il commandait ou de la quitter, le dieu lui fit voir dans les entrailles des victimes, qu'il ne devait point se détacher de ses soldats. Ainsi l'armée se sépara en trois corps : le premier, composé d'Arcadiens et d'Achéens, montait à plus de quatre mille cinq cents hommes, tous hoplites ; le second, de quatorze cents hoplites et presque sept cents peltastes, reconnaissait Chirisophe pour chef ; ces derniers étaient les Thraces qu'avait amenés Cléarque. A peu près dix-sept cents hoplites et trois cents peltastes formaient la division de Xénophon. Il avait seul de la cavalerie à ses ordres : elle formait une petite troupe d'environ quarante chevaux.

Les Arcadiens, ayant obtenu des habitans d'Héraclée des bâtimens de transport, mirent les premiers à la voile pour tomber à l'improviste sur les Bithyniens, et faire le plus de butin possible. Ils descendirent au port de Calpé, situé vers le milieu de la Thrace. Chirisophe, au sortir d'Héraclée, marcha à travers l'intérieur du pays.

Mais quand il fut entré en Thrace, il continua sa route en côtoyant le rivage, parce qu'il se sentait déjà malade. Pour Xénophon, ayant mis à la voile, il débarqua aux confins de la Thrace et du territoire d'Héraclée, et s'avança dans le milieu des terres.

CHAPITRE III.

On vient de dire comment avait été dissous le commandement en chef de Chirisophe, et comment l'armée s'était partagée. Voici ce que fit chacune des divisions. Les Arcadiens ayant débarqué de nuit au port de Calpé, marchèrent vers les premiers villages à cinquante stades à peu près de la mer. Quand le jour eut paru, chaque général cantonna ses troupes séparément. Deux cohortes allaient au village qui paraissait plus considérable. On convint d'une colline pour rendez-vous général. L'irruption des Grecs avait été imprévue et subite : ils firent donc beaucoup de prisonniers, et enlevèrent une grande quantité de bétail.

Les Thraces qui avaient pu fuir se rassemblèrent en qualité de peltastes : beaucoup d'entre eux avaient échappé presque aux mains des hoplites grecs. Dès qu'ils furent réunis, ils attaquèrent d'abord la cohorte de Smicrès, un des généraux arcadiens, qui marchait au rendez-vous, chargée de butin. Elle continua quelque temps sa marche en combattant : mais au passage d'un ravin, elle fut mise en déroute, et tous ses soldats passés au fil de l'épée. Tel fut à peu près le sort du capitaine Hégésandre, l'un des dix nouveaux généraux : il ne revint avec lui que huit hommes de sa troupe. Les autres lochages gagnèrent la colline, les uns avec du butin, les autres les mains vides.

Les Thraces, après ce premier succès, s'appelèrent les uns les autres, et concevant une nouvelle audace, rassemblèrent des forces pendant la nuit. Dès la pointe du jour, ils se formèrent en bataille tout autour de la colline où campaient les Grecs : ils avaient beaucoup de cavaliers et de peltastes, dont le nombre croissait à tout moment. Ils insultaient impunément l'infanterie des Grecs ; car il n'y avait du côté de ceux-ci ni archers, ni lanceurs de javelots, ni cavaliers. Les Thraces s'avançant, les uns à la course, les autres au galop, faisaient leur décharge, et se reti-

raient aisément dès qu'on marchait à eux. Ils attaquaient de tous côtés, et, sans avoir un seul blessé, blessaient beaucoup de Grecs. Ceux-ci furent réduits à ne pouvoir sortir de leur poste ; et les Thraces finirent par se mettre entre eux et l'endroit où il y avait de l'eau. Dans cette détresse, les Grecs parlèrent de trêve. On était convenu de quelques conditions ; mais les Grecs exigeant des otages, et les Thraces refusant d'en donner, on ne concluait rien. Telle était la situation des Arcadiens.

Cependant Chirisophe, marchant par terre le long des bords de la mer sans être inquiété, arrive au port de Calpé. Xénophon traversait l'intérieur du pays : sa cavalerie détachée en avant, lui amena des vieillards qu'elle avait rencontrés. Il leur demanda s'ils savent des nouvelles d'une autre armée grecque. Ils rapportent tout ce qui s'est passé ; que les Grecs sont assiégés en ce moment même sur une colline, et environnés de tous côtés par les Thraces. Il mit alors ces hommes sous bonne garde, pour servir de guides au besoin : puis, ayant posé dix vedettes, il convoqua ses troupes, et leur dit :

« Soldats, une partie des Arcadiens a péri ; les autres sont investis sur un tertre. Je pense que si nous laissons périr encore ceux-ci, le nombre et l'audace des ennemis ne nous permettront aucun espoir de salut. Le meilleur parti à prendre est donc de secourir au plus vite nos compagnons, afin de joindre nos armes aux leurs, s'ils respirent encore, et de ne pas demeurer seuls exposés aux dangers. Marchons à présent jusqu'à l'heure de notre repas ; nous camperons ensuite. Que pendant notre marche, Timasion se porte en avant avec la cavalerie, sans nous perdre de vue, et qu'il reconnaisse le pays pour éviter toute surprise. »

Il envoya en même temps des hommes agiles, tirés des troupes légères, sur les flancs de sa division, et sur les hauteurs, avec l'ordre de l'informer de ce qu'ils découvriraient, et de mettre le feu à tout ce qui pouvait être incendié. « Quant à nous, soldats, ajouta-t-il, nous n'avons plus de retraite ; Héraclée est trop loin pour y retourner ; Chrisopolis est à une grande distance en avant de nous, et nous sommes près de l'ennemi. Le lieu le moins éloigné est le port de Calpé ; nous devons y supposer maintenant Chirisophe, s'il n'a pas éprouvé d'échec. Mais il

n'y a, à Calpé même, ni bâtimens pour nous embarquer, ni vivres pour y séjourner, ne fût-ce que pendant un jour. Laisser périr les Arcadiens assiégés, et nous joindre aux seules troupes de Chrisophe, pour courir à de nouveaux dangers est un parti pire que de délivrer nos compatriotes, de réunir toutes nos forces, et de pourvoir alors, d'un commun accord, à notre conservation. Marchons donc, résolus à périr glorieusement, ou à nous signaler par l'exploit le plus brillant, le salut d'un si grand nombre de Grecs. Peut-être, dans cet événement, devons-nous reconnaître la volonté de Dieu, qui se plaît à humilier les superbes que l'orgueil aveugle, et à nous couvrir de gloire, nous qui n'entreprenons rien sans l'invoquer. Suivez donc vos chefs; soyez attentifs à des ordres qu'il faut exécuter ponctuellement.»

Il dit, et se mit à la tête des troupes. La cavalerie, se dispersant autant qu'elle le pouvait sans risque, brûla tout ce qui se trouva sur son chemin; et les peltastes, occupant successivement les hauteurs, brûlèrent tout ce qui était combustible. Le reste des troupes exerçait les mêmes ravages sur ce qui semblait épargné. Le pays tout en feu annonçait la marche d'une nombreuse armée. L'heure étant venue, les Grecs montèrent et campèrent sur une colline, d'où ils découvrirent les feux de l'ennemi, qui n'étaient qu'à environ quarante stades: ils en allumèrent eux-mêmes le plus qu'ils purent. Quand l'armée eut soupé, on ordonna d'éteindre au plus vite tous ces feux. On plaça des gardes avancées, et l'on prit du repos pendant la nuit. A la pointe du jour, l'armée, après avoir adressé des prières aux dieux et s'être rangée en ordre de bataille, marcha en avant avec toute la diligence possible. Timasion, qui avait pris les devans avec la cavalerie et les guides, se trouva, sans le savoir, sur le tertre où les Arcadiens avaient été investis. Il n'y vit plus ni amis ni ennemis, et il en instruisit aussitôt Xénophon et sa division. Il ne restait sur cette colline que de vieilles femmes, des vieillards, quelques chétifs moutons, des bœufs abandonnés. On s'étonna d'abord; l'on ne concevait pas ce qui pouvait être arrivé. On apprit ensuite des malheureux laissés sur le lieu, que les Thraces s'étaient retirés dès le soir, et les Grecs le lendemain matin; mais dans quelle direction, ils l'ignoraient entièrement.

Ces informations prises, Xénophon fit déguerpir les troupes; ensuite on plia les équipages, et l'on se remit en marche, dans le dessein de rejoindre au plus tôt les autres Grecs au port de Calpé. Chemin faisant, les soldats trouvèrent la trace des Arcadiens et des Achéens, qui retournaient à ce port. Lorsqu'ils les eurent atteints, ils se revirent les uns et les autres avec transport, ils s'embrassèrent comme frères. Les Arcadiens demandèrent aux soldats de Xénophon pourquoi ils avaient éteint les feux: ne les voyant plus allumés, ajoutèrent-ils, nous avons cru d'abord que, la nuit, vous attaqueriez les Thraces: l'ennemi a eu, nous le présumons, la même idée; et l'effroi qu'il en a conçu l'a fait décamper: car c'est vers cette heure à peu près qu'il a commencé sa retraite. Comme vous n'arriviez point, le temps nécessaire pour vous rejoindre étant écoulé, nous avons cru qu'instruits de notre situation, et frappés de terreur, vous vous étiez retirés vers la mer. Nous nous sommes déterminés à ne pas rester en arrière de vous, et c'est par cette raison que nous avons marché jusqu'ici.

CHAPITRE IV.

On resta tout ce jour au bivouac sur le rivage de la mer, près du port. Le lieu qu'on nomme port de Calpé, est situé dans la Thrace asiatique. Cette Thrace qui commence à l'embouchure du Pont-Euxin, et s'étend jusqu'à Héraclée, est sur la droite de ceux qui naviguent vers le Pont. De Byzance à cette ville, un long jour suffit aux galères qui ne se servent que de leurs rames. On ne trouve entre deux aucune ville grecque ni alliée des Grecs. Tout le pays est habité par des Thraces bithyniens. Ces peuples, dit-on, traitent cruellement les Grecs qui échouent sur leur côte, ou qui tombent par quelque autre accident entre leurs mains. Le port de Calpé est à mi-chemin d'Héraclée à Byzance pour les navigateurs. Un promontoire s'avance au milieu des flots: le côté qui le termine vers la pleine mer est un rocher à pic, dont la moindre hauteur est de vingt orgyies. Un isthme de quatre pléthres de largeur tout au plus joint ce promontoire à la terre; et l'espace renfermé entre la mer et ce passage étroit pourrait contenir une ville peuplée de dix mille habitans.

Le bassin du port est sous le rocher même;

du côté de l'ouest, un autre rivage l'environne. Près de la mer coule une source d'eau douce très abondante et dominée par le rocher. Les bords mêmes de la mer fourniraient une grande quantité de beaux bois de construction; et une infinité d'autres bois garnissent le pays. La montagne, qui prend naissance au port, s'étend dans l'intérieur des terres jusqu'à vingt stades environ. L'on ne trouve point de pierres sur le terroir; mais le côté du mont qui borde le rivage, dans l'espace de plus de vingt stades, offre une forêt touffue d'arbres de toute espèce, forts élevés. Le reste du pays est beau, spacieux, couverts de villages très peuplés. Il produit de l'orge, du froment, toutes sortes de légumes; du panis, du sésame, et quantité de figes; beaucoup de vigne y donne d'excellent vin. Enfin il y croît de tout, excepté des oliviers. Tels sont les environs de Calpé.

Les soldats se baraquèrent le long de la côte, loin de vouloir aborder un lieu propre à fonder une ville. Ils craignaient même de n'être venus où ils se trouvaient, que par les mauvais desseins de ceux qui en avaient le projet; car ce n'était point la misère qui avait engagé la plupart des soldats à venir recevoir la paye de Cyrus, mais l'opinion que, d'après la renommée, ils avaient conçue de la générosité de ce prince. Les uns avaient entraîné à leur suite des dissipateurs ruinés; d'autres s'étaient dérobés à leur père et à leur mère; quelques-uns avaient abandonné leurs enfans, dans l'intention de revenir un jour au sein de leurs familles avec une fortune honnête; car ils avaient entendu dire que d'autres étrangers s'étaient enrichis à la suite de Cyrus. Des hommes animés par de tels motifs désiraient donc tous de revoir leur patrie et d'y arriver sains et saufs.

Le lendemain de la réunion des forces, dès que le jour parut, Xénophon immola des victimes aux dieux, pour savoir si l'on sortirait du camp. Il était nécessaire d'aller chercher des vivres; et ce général projetait aussi de donner la sépulture aux morts. Les entrailles ayant été favorables, les Arcadiens même le suivirent, et enterrèrent la plupart de leurs compatriotes, chacun à la place où il avait été tué; car leurs cadavres y étant restés depuis cinq jours, il n'était plus possible de les enlever. On en ap-

porta quelques-uns de différens chemins, à qui l'on fit de belles obsèques, selon ses facultés. Quant à ceux dont on ne trouva point les corps, on leur éleva un vaste cénotaphe, et un grand bûcher couronné de guirlandes. Après avoir rendu ces derniers devoirs, les soldats revinrent au camp, soupèrent et prirent du repos.

Le lendemain ils s'assemblèrent tous. Les principaux instigateurs de cette assemblée étaient Agasias de Stymphale, lochage, Hiéronyme d'Élide, qui avait le même grade, et les plus âgés des Arcadiens. On fit un décret qui défendait, sous peine de mort, à qui que ce fût de proposer à l'avenir le partage de l'armée. On arrêta aussi que chacun y reprendrait la place qu'il avait précédemment occupée, et que le commandement en serait rendu aux anciens généraux. Chirisophe, l'un d'eux, venait de mourir de l'effet d'un remède qu'on lui avait administré pendant la fièvre. Néon d'Asinée le remplaça.

Xénophon se leva ensuite, et parla en ces termes: «Soldats, c'est par terre, à ce qu'il paraît qu'il faut conduire l'armée, puisque nous n'avons point de bâtimens; il est même nécessaire, faute de vivres, de partir sur-le-champ. Nous autres généraux, nous allons sacrifier: préparez-vous, de votre côté, à combattre plus vigoureusement que jamais; l'ennemi a repris courage.»

Les généraux, après cela, firent leurs sacrifices en présence du devin Araxion, Arcadien: car Silanus d'Ambracie s'était évadé d'Héraclée sur un navire qu'il avait affrété. Les entrailles des victimes qu'on immola pour le départ ne donna point de signes favorables, on demeura au camp ce jour-là. Il y eut des Grecs qui osèrent dire que Xénophon, voulant fonder une ville dans la presqu'île de Calpé, avait gagné le devin, et l'avait engagé à répandre le bruit que les dieux s'opposaient au départ. Ce général fit donc publier par un héraut, qu'il serait permis à qui le voudrait, même aux devins, d'assister le lendemain au sacrifice, pour observer les entrailles. Le sacrifice commença: beaucoup de spectateurs entouraient l'autel. On immola jusqu'à trois victimes sans trouver de signes heureux: les soldats s'en affligèrent d'autant plus qu'ils avaient consommé les vivres qu'ils

avaient apportés, et qu'il n'y avait point de marché.

L'armée s'étant assemblée de nouveau, Xénophon tint encore ce discours : « Vous en êtes témoins, soldats, les immortels s'opposent à notre départ; je vous vois manquer de vivres : il me paraît donc nécessaire d'offrir de nouveaux sacrifices à ce sujet. » Un Grec se leva alors, et dit : « Ce n'est pas sans fondement que les entrailles des victimes ne favorisent point notre départ : j'ai su des matelots d'un navire qui aborda hier ici par hasard, que Cléandre, harmoste de Byzance, doit venir ici avec des galères et des bâtimens de transport. » Tout le monde fut alors d'avis d'attendre la flotte : mais il était de toute nécessité de sortir du camp pour se procurer des provisions. On immola, pour en obtenir la permission, jusqu'à trois victimes, et trois fois les signes furent défavorables. Déjà les soldats allaient à la tente de Xénophon, et criaient qu'ils n'avaient pas de vivres. Il répondit qu'il ne les mènerait point hors du camp contre la volonté des dieux.

Le lendemain, on fit un nouveau sacrifice ; et l'armée presque entière, attirée par l'intérêt que chacun prenait à l'événement, formait un cercle autour des victimes. Les victimes manquèrent. Les généraux persistèrent à ne point conduire les troupes hors de la ligne; mais ils les convoquèrent : « Sans doute, leur dit Xénophon, les ennemis sont rassemblés, et il faudra les combattre. Si donc nous laissons nos équipages dans le poste de Calpé, fortifié par la nature, et si nous marchions en armes, comme pour livrer bataille, nous trouverions probablement, dans les entrailles des victimes, des signes plus favorables. »

A ces mots, les Grecs s'écrièrent qu'il fallait ne rien transporter dans ce lieu funeste, mais sacrifier au plus vite. On n'avait point de menu bétail : on immola donc des bœufs d'attelage, qu'on acheta. Xénophon recommanda à Cléonor, Arcadien, de tout préparer avec zèle, pour que rien ne retardât la marche, si les dieux l'approuvaient : quoi qu'on fit, on ne put obtenir des présages heureux.

Néon, qui avait succédé à la division de Chirisoplie, voyant la disette extrême de l'armée, et voulant se rendre agréable, profita de la rencontre d'un habitant d'Héraclée, qui disait que

il y avait un autre des villages où l'on pourrait prendre des vivres, à peu de distance du camp : il fit publier par un héraut que ceux qui voudraient en aller chercher se présentassent, et qu'il marcherait à leur tête. Près de deux mille hommes armés de javelots, portant des outres, des sacs, et autres ustensiles pareils, sortirent du camp. Lorsqu'ils furent entrés dans les villages, et se furent dispersés pour piller, la cavalerie de Pharnabaze tomba d'abord sur eux. Elle était venue au secours des Bithyniens, dans le dessein de concourir avec ce peuple, pour empêcher, s'il était possible, les Grecs de pénétrer en Phrygie. Cette cavalerie passa au fil de l'épée au moins cinq cents Grecs; le reste se réfugia sur la montagne.

Un des fuyards rapporta au camp la nouvelle de cette déroute. Comme les sacrifices, ce jour-là même, n'avaient rien annoncé d'heureux, Xénophon prit un bœuf d'attelage, faute d'autre victime, l'immola, et marcha au secours des Grecs avec tous les soldats âgés de moins de cinquante ans. Ils retirèrent de la montagne ceux qui s'y étaient réfugiés, et revinrent au camp avec eux. Le soleil approchait de son couchant, et les Grecs, fort découragés, s'étaient mis à souper. Tout à coup quelques Bithyniens, ayant traversé des bois fourrés, tombèrent sur les gardes avancées, tuèrent plusieurs soldats, et poursuivirent les autres jusqu'au camp. Un grand cri s'élève, tous les Grecs courent aux armes. Il parut dangereux de poursuivre l'ennemi, et de changer la position du camp pendant la nuit, parce que le pays était fourré : mais on la passa sous les armes, après avoir posé de nouvelles grandes gardes, assez fortes pour résister.

CHAPITRE V.

On passa ainsi la nuit. Le lendemain, dès la pointe du jour, les généraux conduisirent l'armée dans le poste fortifié de Calpé. Le soldat prit ses armes, ses équipages, et suivit ses chefs. Avant l'heure du repas, le défilé, qui est l'unique entrée de ce lieu, fut retranché par un fossé qu'on avait creusé, et dont on avait palissadé le revers. On n'avait laissé pour tout accès que trois portes. Arrive alors d'Héraclée un bâtiment chargé de farine d'orge, de bestiaux et de vin.

Xénophon, qui s'était levé de grand matin,

sacrifia pour obtenir des dieux la permission de sortir du camp et de marcher à l'ennemi. Dès la première victime, on trouva des signes favorables. A la fin du sacrifice, le devin Arexion de Parrhasie aperçoit un aigle d'un augure heureux, et dit à Xénophon de se mettre à la tête de l'armée et de la faire marcher. Après avoir passé le fossé, on posa les armes à terre; et l'on fit publier par les hérauts, que les soldats, après le repas, sortissent armés, mais qu'ils laissassent derrière le retranchement, les esclaves et tout ce qui ne portait point d'armes. Tout sortit, excepté Néon, à qui l'on confia la garde du camp, comme poste honorable : mais les lochages et les soldats le quittaient; ils eussent rougi de ne point suivre l'armée, qui marchait au combat. Néon ne laissa donc aux équipages que les soldats âgés de plus de quarante-cinq ans : ceux-là seuls y demeurèrent; le reste marcha.

Avant d'avoir fait quinze stades, on trouva des morts : les premiers cadavres qu'on aperçut, furent couverts d'une aile de la ligne; on enterra tout ce qui se trouva derrière. Après avoir enseveli ceux-là, on marcha en avant; puis on répéta la même manœuvre. Dès que la ligne avait dépassé d'autres morts qui n'étaient pas inhumés, on leur donnait la sépulture : on ensevelit ainsi tous ceux qu'on fit couvrir successivement par l'armée. Lorsqu'on fut arrivé au chemin qui conduit hors des villages, on y trouva beaucoup de cadavres près l'un de l'autre. On les transporta tous dans la même place, et on les couvrit de terre.

Il était plus de midi quand l'armée s'avança hors des villages, enlevant les vivres qu'elle apercevait derrière la ligne. Tout à coup on découvre l'ennemi, qui avait monté le revers de quelques collines en face des Grecs. Il était sur une ligne pleine, et avait beaucoup de cavalerie et d'infanterie. Spithridate et Rhathine étaient arrivés avec un détachement considérable, que leur avait donné Pharnabaze. Dès que ces troupes eurent aperçu l'armée, elles s'arrêtèrent à peu près à quinze stades. Arexion, devin des Grecs, sacrifia sur-le-champ, et les entrailles de la première victime promirent le plus heureux succès. Xénophon dit alors aux généraux : « Collègues, je suis d'avis de former des cohortes en corps de réserve derrière la ligne, afin qu'elles la soutiennent au besoin, et que l'ennemi en désordre,

trouve des troupes fraîches et formées. » Tous les généraux furent de la même opinion. « Menez donc, leur dit-il, l'armée droit à l'ennemi : ne restons point tranquilles, puisqu'il nous aperçoit et que nous le voyons. Je vous joindrai, dès que j'aurai formé et placé ces cohortes derrière la ligne, comme vous l'avez arrêté. »

Les généraux conduisirent ensuite l'armée au petit pas. Xénophon, ayant pris les trois derniers rangs, qui étaient de deux cents hommes chacun, forma l'un d'eux en un corps, et l'envoya vers l'aile droite, pour la suivre à distance d'un plèthre environ : ce corps était aux ordres de Samolas Achéen; l'autre, commandée par l'Arcadien Pyrias, devait marcher derrière le centre; le troisième, détaché vers l'aile gauche, eut pour chef Phrasias d'Athènes. L'armée continuait sa marche, quand ceux qui la conduisaient, arrivés à un grand vallon dont le passage était difficile, firent halte : ils ignoraient s'il était possible de le traverser. On appela les généraux et les lochages à la tête de la ligne. Xénophon étonné de ce qui pouvait arrêter la marche, entend l'ordre, et se porte au front à bride abattue. Quand tous les chefs furent assemblés, Sophénète, le plus âgé des généraux, dit qu'il n'était pas à propos de passer à travers un tel vallon. Xénophon l'interrompant avec vivacité :

« Vous savez, braves compagnons, que je n'ai jamais cherché volontairement à vous exposer au danger, parce que je vois que vous avez plus besoin de vous sauver que de donner de nouvelles preuves de valeur : mais voici notre position. Nous ne pouvons reculer d'ici sans combattre. Si nous ne marchons pas à ces troupes, elles nous suivront, et nous chargeront dans notre retraite. Considérez s'il vaut mieux aller en avant, tenant nos boucliers devant nous, que de soutenir leur attaque en les rejetant derrière nous. Vous le savez, il n'y a point d'honneur à se retirer devant l'ennemi; mais le poursuivre, enhardit même les plus lâches : j'aimerais donc mieux être à ses troupes avec moitié moins de troupes, que de me retirer avec des forces deux fois plus nombreuses. D'ailleurs, vous ne vous figurez pas, j'en suis persuadé, que ces gens soutiendront le choc; mais vous savez tous qu'ils oseront inquiéter notre retraite s'ils nous voient reculer. Une fois passés, ne sera-ce point un

avantage que d'avoir derrière soi, pour combattre, un marais difficile, et cette position ne mérite-t elle pas d'être avidement saisie? Quant à moi, je désire que l'ennemi ait tous les chemins ouverts pour sa retraite, et que la difficulté des lieux nous apprenne qu'il n'est pour nous de salut que dans la victoire. Je m'étonne que ce vallon inspire à quelques-uns de vous plus de terreur que tant d'autres qui ne nous ont point arrêtés. Cette plaine même ne sera-t-elle pas difficile à traverser, si nous ne battons la cavalerie que vous voyez? Comment repasserons-nous les montagnes qu'il nous a fallu gravir, poursuivis par tant de peltastes? Mais supposé que nous nous retirions sans perte jusqu'à la mer, le Pont-Euxin n'est-il pas un marais d'une toute autre étendue, où nous ne trouverons ni bâtimens pour nous transporter, ni vivres si nous y restons. Nous hâtons-nous de nous y rendre, les besoins de la vie nous forceront bientôt d'en sortir. Il vaut donc mieux livrer bataille aujourd'hui, ayant bien dîné, que demain à jeun. Compagnons, les sacrifices, le vol des oiseaux, les victimes, nous annoncent les plus grands succès. Marchons à ces hommes; il ne faut pas qu'après avoir vu notre armée, ils soupent à leur aise, et marquent leur camp où il leur plaira.»

Les lochages le pressèrent alors de conduire, et personne ne s'y opposa. Il se mit donc à la tête, après avoir ordonné qu'on traversât le vallon sans se rompre, et chacun marchant droit devant soi : car il présumait qu'étant réunis, ils le franchiraient plus promptement qu'en défilant sur le pont placé au milieu du vallon. Quand on l'eut traversé, Xénophon longea la ligne : « Soldats, leur dit-il, rappelez à votre mémoire toutes les journées où, avec l'aide des dieux, votre valeur vous a fait triompher, et peignez-vous le sort qui attend ceux qui tournent le dos à l'ennemi : songez aussi que nous sommes aux portes de la Grèce. Suivez Hercule Conducteur, appelez-vous les uns les autres, encouragez-vous; que votre langage, que vos actions manifestent votre ardeur : il sera doux de les entendre célébrer par les hommes dont vous désirez les applaudissemens.»

Xénophon parlait ainsi en passant à cheval le long du front de la ligne, qu'il conduisait en même temps. Ayant placé les peltastes sur les

deux ailes, on marche à l'ennemi. On ordonne de porter la pique sur l'épaule droite jusqu'à ce que la trompette donne le signal de la charge, de la présenter ensuite, puis de marcher lentement, et de ne point courir en poursuivant l'ennemi. On donna alors le mot, *Jupiter Sauveur, Hercule Conducteur*. Les ennemis, croyant leur position bonne, attendirent les Grecs. Ceux-ci s'étant approchés, les peltastes jetèrent les cris du combat, et coururent avant d'en avoir reçu l'ordre. La cavalerie et le gros d'infanterie bithynienne marchèrent de leur côté contre eux, et les mirent en fuite : mais la ligne d'infanterie grecque s'avancait, marchant au pas redoublé. Le son de la trompette se fait entendre; les hoplites chantent le pœan, suivi des cris usités, et baissent la pique. Les ennemis ne tiennent plus, et s'enfuient.

Timasion les poursuivit avec sa cavalerie; l'on en tua tout ce que put passer au fil de l'épée un escadron aussi peu nombreux. L'aile gauche de l'ennemi, qui était opposée à cette cavalerie, fut aussitôt dispersée : mais son aile droite n'étant pas aussi vivement poussée, fit halte sur une colline, et se forma. Les Grecs la voyant arrêtée, jugèrent que rien n'était plus facile et moins périlleux que de la charger sur-le-champ; ils chantèrent encore une fois le pœan, et se mirent en marche. Elle plia; les peltastes la poursuivirent jusqu'à ce qu'elle fût aussi dispersée que l'autre. Les ennemis eurent cependant peu d'hommes tués, parce que leur cavalerie, qui était nombreuse, inspirait de la terreur aux Grecs. Ceux-ci, voyant cette cavalerie de Pharnabaze tenir encore et celle des Bithyniens s'y rallier, les voyant contempler du haut d'une colline ce qui se passait, jugèrent qu'il fallait, quoique las, marcher à ces troupes, et ne leur pas laisser prendre du repos et du courage. Ils s'avancèrent donc rangés en bataille. Les ennemis se précipitèrent du haut du revers de la colline, comme s'ils eussent été poursuivis par des cavaliers. Ils entrèrent dans un vallon marécageux, inconnu aux Grecs : mais ceux-ci ne les poursuivaient point; ils étaient déjà revenus sur leurs pas, parce qu'il se faisait tard. De retour au lieu de la première mêlée, ils érigèrent un trophée, puis reprirent le chemin de leur camp à peu près vers l'heure où le soleil se couchait; ils en étaient éloignés d'environ soixante stades.

CHAPITRE VI.

Les ennemis s'occupèrent ensuite de la conservation de ce qui leur appartenait : ils transportèrent le plus loin possible leurs familles et leurs effets. Les Grecs, de leur côté, attendaient Cléandre, qui devait bientôt arriver, suivi de trirèmes et de bâtimens de transport. Ils sortaient, chaque jour, avec des bêtes de somme et des esclaves, et rapportaient, sans avoir couru de dangers, du froment, de l'orge, du vin, des légumes, du panis, des figues. On trouvait, dans ce pays, tout, excepté de l'huile d'olive. Toutes les fois que l'armée restait au camp pour se reposer, il était permis aux soldats d'aller en particulier à la maraude; et chacun profitait de ce qui lui tombait sous la main; mais lorsque l'armée marchait en corps, ce que prenaient de leur côté ceux qui s'en écartaient était confisqué en vertu d'un décret, et se rapportait à la masse. Déjà une grande abondance régnait au camp; de tous côtés il arrivait des denrées des villes grecques; et les bâtimens qui longeaient la côte venaient avec plaisir jeter l'ancre près de Calpé, sur le bruit qu'on y bâtitait une ville et un port. Déjà même ceux des ennemis qui habitaient dans le voisinage, apprenant que Xénophon était le fondateur de cette colonie, lui envoyaient des députés, et lui demandaient son amitié, aux conditions qu'il lui plairait d'imposer. Ce général présenta les députés aux soldats.

Cléandre arriva sur ces entrefaites; il amenait deux trirèmes, mais nul bâtiment de transport. Au moment où il débarqua, l'armée était sortie du camp : quelques soldats avaient été marauder séparément; d'autres étaient allés sur la montagne voisine, où ils avaient pris beaucoup de menu bétail. Craignant qu'il ne fût confisqué, ils prièrent Dexippe, le même qui s'était enfui de Trébizonde avec le navire à cinquante rames, de sauver leur butin, sous condition qu'il en garderait une partie et qu'il rendrait le reste.

Dexippe écarte aussitôt des soldats qui, entourant déjà cette maraude, criaient qu'elle appartenait à la masse commune; puis il va trouver Cléandre, et l'instruit qu'on veut ravir le bétail. Cléandre ordonne qu'on lui amène le coupable. Dexippe met la main sur un Grec, et l'emmène. Agasias, qu'il rencontre par hasard, lui enlève

ce soldat, qui se trouvait être de sa cohorte. Le reste des Grecs qui étaient présens, commence à jeter des pierres à Dexippe, en l'appelant traître. Beaucoup de matelots épouvantés se sauvèrent sur leurs vaisseaux : Cléandre lui-même prit la fuite. Xénophon et les autres généraux continrent les soldats, et dirent à Cléandre qu'il n'y avait pas de danger, qu'un décret de l'armée avait occasionné ce tumulte : mais Cléandre, excité par Dexippe, et piqué d'avoir montré lui-même de la frayeur, répondit qu'il allait mettre à la voile et les faire proclamer ennemis, avec défense à toutes les villes grecques de les recevoir. Les Lacédémoniens étaient alors maîtres de toute la Grèce.

Les Grecs jugeant l'affaire grave, supplièrent Cléandre de ne point exécuter ces menaces. Il les assura qu'il ne s'en désisterait pas qu'on ne lui livrât le premier qui avait jeté des pierres, et celui qui avait arraché à Dexippe le soldat arrêté. Agasias, qu'il désignait par ces mots, était de tout temps ami de Xénophon; et par cette raison-là même, Dexippe l'accusait. Dans cette perplexité, les généraux convoquèrent l'armée. Quelques-uns s'inquiétaient peu de la colère de Cléandre : mais Xénophon, regardant l'affaire comme sérieuse, se leva et parla en ces termes :

« Soldats, je ne vois pas qu'il soit indifférent pour nous que Cléandre nous abandonne dans les dispositions qu'il annonce. Nous voici déjà près des villes grecques, et les Lacédémoniens sont à la tête de toute la Grèce : un seul homme de leur nation peut faire dans ces villes ce que bon lui semble. Si Cléandre nous ferme d'abord les portes de Byzance, puis défend aux autres harmostes de nous recevoir dans leurs places, nous accusant d'être sans loi et de désobéir aux Lacédémoniens, le bruit en viendra à la fin aux oreilles de l'amiral Anaxibius. Les Lacédémoniens commandant à présent par terre et par mer, il nous deviendra également difficile et de séjourner ici, et de nous embarquer. Il ne faut pas, pour l'amour d'un ou deux hommes, fermer aux autres les portes de la Grèce. Obéissons en tout aux Lacédémoniens : aussi bien les villes où nous avons pris naissance leur sont-elles soumises.

« Dexippe, m'a-t-on dit, affirme à Cléandre qu'Agasias n'aurait jamais fait une telle action sans mon ordre. Eh bien ! soldats, je vous dé-

charge de toute accusation, vous tous et Agasias, s'il dit que j'ai été la cause du moindre de ces événemens. Oui, si par mon exemple j'ai excité un seul Grec à jeter des pierres, ou à commettre quelque autre violence, je me condamne moi-même; j'ai mérité le dernier supplice, et je le subirai. J'ajoute que quiconque sera accusé par Cléandre doit se remettre de même entre les mains et au jugement de Cléandre. C'est le moyen de vous laver tous des torts qu'on vous impute. Certes, il serait fâcheux que dans les circonstances où nous nous trouvons, espérant obtenir en Grèce quelques honneurs et y recueillir des éloges, nous n'y fussions pas même traités comme le reste de nos compatriotes, et que l'on nous exclût de toutes les villes grecques.»

Agasias s'étant levé : « Grecs, leur dit-il, j'en jure par tous les immortels, je n'ai reçu ni de Xénophon, ni d'aucun de vous, le conseil d'enlever l'homme arrêté. Mais voyant un brave soldat de ma cohorte emmené par Dexippe que vous savez qui vous a tous trahis, je crus ne devoir point le souffrir : je le lui arrachai, j'en conviens. Ne me livrez pas cependant à Cléandre. J'irai moi-même, comme le propose Xénophon, me remettre entre ses mains, pour qu'il me juge, et ordonne de moi ce qu'il lui plaira. Que cet événement ne soit pas la cause d'une guerre entre vous et les Lacédémoniens : que chacun de vous puisse se rendre en sûreté où il lui conviendra. Je vous prie seulement d'élire des députés que vous enverrez avec moi à Cléandre. Ils diront et feront en ma faveur ce que je pourrais omettre. » L'armée permit à Agasias de désigner lui-même ceux par qui il préférerait d'être accompagné. Il choisit les généraux. Ils allèrent donc trouver Cléandre, avec Agasias, et avec l'homme que ce centurion avait arraché à Dexippe. Les généraux parlèrent en ces termes :

« L'armée nous a envoyés vers vous, Cléandre, pour vous prier, si vous l'accusez tout entière, de la juger, et d'en ordonner ce que vous voudrez. Y a-t-il un des Grecs, ou deux, ou un plus grand nombre qui vous soient suspects? son intention est qu'ils se présentent eux-mêmes à votre tribunal. Est-ce à l'un de nous que vous imputez des torts? vous nous voyez comparer. Serait-ce à un autre? désignez-le. Aucun

des Grecs qui nous sont soumis ne se soustraira à votre justice. » Agasias, s'approchant ensuite, dit : « C'est moi, Cléandre, qui ai enlevé à Dexippe le soldat qu'il emmenait. C'est moi qui ai ordonné aux Grecs de frapper Dexippe. Je connaissais ce soldat pour un brave homme; et je savais que Dexippe, choisi par l'armée pour monter le navire à cinquante rames, que nous avions emprunté aux Trébizonde, s'était enfui avec ce vaisseau, au lieu de s'en servir à nous amener des bâtimens pour notre retour, comme il lui était ordonné; je savais qu'il avait trahi les compagnons avec qui il avait échappé à tant de dangers. Par lui les habitans de Trébizonde ont perdu leur navire, et notre réputation en a souffert auprès d'eux. Il a, autant qu'il était en lui, machiné la perte de tous tant que nous sommes : car il avait entendu dire comme nous qu'il nous était impossible de retourner par terre dans la Grèce, et de traverser les fleuves qui nous en séparaient. Tel est l'homme à qui j'ai arraché mon soldat. S'il eût été emmené par vous ou par quelqu'un à qui vous eussiez donné l'ordre, et non par un de nos déserteurs, soyez-en bien convaincu, je ne me serais permis rien de ce que j'ai fait. Songez de plus qu'en m'en mettant à mort, vous ferez mourir un brave homme, pour venger un lâche et un scélérat. »

Cléandre écouta ce discours, et répondit qu'il n'approuvait pas Dexippe, s'il s'était conduit de la sorte; qu'il ne croyait pas cependant qu'on fût autorisé à user de violence envers ce Lacédémonien, quand même il serait un homme abominable : « Vous deviez, en ce cas, le juger comme vous demandez vous-mêmes à l'être aujourd'hui, et lui faire subir ensuite la peine due à son crime. Retirez-vous maintenant, et laissez-moi, Agasias. Trouvez-vous à son jugement lorsque je vous ferai appeler. Je n'accuse plus l'armée ni aucun autre Grec, puisque celui-ci convient d'avoir arraché le soldat des mains de Dexippe. » Le soldat dit alors : « Vous présumez peut-être, Cléandre, que l'on ne me conduisait vers vous que parce que j'étais en faute : eh bien, je n'ai frappé personne, je n'ai point jeté de pierres. J'ai dit seulement que le bétail devait être confisqué au profit de l'armée; car les soldats ont arrêté que lorsque l'armée sort en corps, le butin fait par des particuliers appartient à toute l'armée. J'ai cité cette loi : Dexippe alors

m'a saisi; il m'entraînait afin que personne n'osât parler et qu'il pût sauver le butin, s'en approprier une partie, et rendre l'autre aux maraudeurs, au mépris du décret. » Puisque tu es l'homme dont il s'agit, dit Cléandre, reste ici afin que nous délibérions aussi sur ce qui te concerne.

Cléandre et les siens dînèrent ensuite. Xénophon convoqua l'armée, et lui conseilla d'envoyer à Cléandre des députés pour lui demander la grâce des deux prisonniers. On arrêta qu'on députerait vers lui les généraux, les lochages, Dragontius de Sparte, et quiconque serait jugé capable de le fléchir. On les chargea d'employer toutes les supplications possibles pour obtenir la liberté des deux hommes. Xénophon alla aussi vers Cléandre : « Harmoste, lui dit-il, vous avez les accusés en votre pouvoir. L'armée vous laisse disposer de leur sort et du sien. Elle vous demande maintenant et vous conjure de lui rendre ces deux Grecs, et de ne les pas faire périr. Ils méritent cette grâce par toutes les fatigues qu'ils ont essuyées pour le salut de l'armée. Si elle obtient de vous cette faveur, elle vous promet de la reconnaître; et si vous daignez nous commander, et que les dieux nous soient propices, nous vous montrerons des soldats disciplinés qui, avec l'aide du ciel et par leur soumission à leur général, ne craignent aucun ennemi. Vous êtes même supplié, quand vous aurez pris le commandement, de nous mettre tous à l'épreuve, nous Dexippe, les Grecs; de juger chacun de nous, et le traiter selon son mérite. — Par les dieux! répliqua Cléandre, ma réponse ne se fera pas attendre. Je vous rends les deux Grecs. J'irai moi-même vous trouver; et si les dieux ne s'y opposent, ce sera moi qui vous ramènerai en Grèce. On m'avait dit que vous cherchiez à nous aliéner les troupes lacédémoniennes: vos discours me prouvent le contraire. »

On donna des louanges à la clémence de Cléandre; et l'on retourna au camp avec les deux Grecs qu'on avait délivrés. Cléandre sacrifia pour consulter les dieux sur le départ, se lia avec Xénophon, et tous deux s'unirent par les nœuds de l'hospitalité. Quand ce Lacédémonien eut vu les soldats exécuter les commandemens avec précision, il désira bien davantage d'en être le général. Mais il eut beau sacrifier pendant trois

jours, il ne put obtenir l'aveu des dieux. Il assembla enfin les généraux, et leur dit : « Les présages que je trouve dans les entrailles des victimes ne me permettent point de conduire l'armée. Que cela ne vous décourage pas. C'est à vous probablement qu'il est réservé de la ramener hors de l'Asie. Mettez-vous en marche. Je vous recevrai de mon mieux à votre arrivée à Byzance. »

L'armée résolut de lui offrir le menu bétail qui était au dépôt commun. Il l'accepta, le rendit ensuite, et mit seul à la voile. Les soldats, après avoir vendu le blé qu'ils avaient apporté et les autres effets qu'ils avaient pris, se mirent en marche à travers la Bithynie. Mais comme, en suivant le droit chemin, ils ne trouvèrent rien à piller, le désir de ne pas rentrer en pays ami les mains vides, leur fit prendre la résolution de revenir sur leurs pas un jour et une nuit. Ayant exécuté ce dessein, ils firent quantité de prisonniers, et emmenèrent beaucoup de menu bétail. Ils arrivèrent le sixième jour à Crysopolis, en Chalcédoine. Ils y demeurèrent sept jours, occupés à vendre le butin.

LIVRE VII.

CHAPITRE PREMIER.

On a rapporté dans les livres précédens toutes les actions des Grecs pendant leur marche aux ordres de Cyrus, jusqu'à la bataille où il périt; ce qui leur arriva dans la retraite, depuis le champ de bataille jusqu'aux bords du Pont-Euxin; ce qu'ils firent enfin en côtoyant le Pont-Euxin, soit par terre soit par eau, jusqu'à ce qu'ils parvinrent à Crysopolis, ville située en Asie, au-delà de l'embouchure de cette mer.

Alors Pharnabaze, craignant que l'armée ne portât la guerre dans son gouvernement, députa vers Anaxibius, amiral des Lacédémoniens, qui était alors à Byzance. Il le pria de transporter ces troupes d'Asie en Europe, et lui promit de reconnaître ce service, en faisant tout ce qu'il exigerait de lui. Anaxibius ayant mandé les généraux et les lochages à Byzance, s'engagea à donner une paye aux soldats s'ils traversaient le détroit. Les généraux répondirent qu'ils en

délibèreraient, et lui notifiaient leur résolution. Xénophon déclara qu'il voulait sur-le-champ quitter l'armée, et s'embarquer pour retourner en Grèce : Anaxibius l'exhorta à rester avec les troupes pendant le passage, et à ne s'en séparer qu'ensuite. Xénophon le promit.

Sur ces entrefaites, le Thrace Seuthès pria Xénophon, par l'entremise de Médosade, d'employer tout son crédit pour faire traverser à l'armée le Bosphore, et lui promit qu'en s'y employant avec zèle, il n'aurait pas lieu de s'en repentir. Xénophon répondit : « L'armée va certainement passer ce détroit; Seuthès ne me doit donc rien, ni à qui que ce soit. Dès qu'elle sera en Europe, je la quitterai : qu'il s'adresse, s'il le juge à propos, à ceux qui doivent rester avec les troupes, et qui peuvent transiger avec lui. »

L'armée passa à Byzance : Anaxibius ne lui donna point de paye; mais il fit publier par un héraut, qu'elle eût à sortir de la ville avec armes et bagage, comme s'il eût voulu en faire la revue et la congédier. Les soldats s'affligeaient de n'avoir point d'argent pour acheter des vivres pendant la route; ils chargèrent lentement les équipages.

Xénophon, que les liens d'hospitalité attachaient à l'harmonie Cléandre, alla le voir, et l'embrassa, comme prêt à s'embarquer. « Ne quitte point l'armée, lui dit ce Lacédémonien, ou tu donneras des sujets de plainte contre toi : on t'impute déjà la lenteur avec laquelle les soldats évacuent cette place. — La cause n'en est pas à moi, répliqua Xénophon; s'ils se disposent à contre-cœur au départ, c'est qu'ils ont besoin de vivres, et n'ont pas de quoi en acheter. Je te conseille néanmoins, ajouta Cléandre, de les accompagner hors d'ici, comme si tu voulais marcher avec eux, et de ne t'en séparer que lorsque toute l'armée sera au-delà de nos remparts. — Allons donc trouver Anaxibius, repartit Xénophon, et convenons-en avec lui. » Ils y allèrent, et lui répétèrent ce qu'ils avaient décidé entre eux. Il exhorta Xénophon à suivre ce projet, à faire au plus tôt sortir les équipages et les soldats, et à leur annoncer que celui qui ne se trouverait pas à la revue et au dénombrement se déclarerait par-là même en faute. Les généraux sortirent les premiers de la place, suivis des soldats. Toute l'armée était à peine hors des

murs, sauf quelques Grecs, qui restaient encore dans Byzance; et déjà Étéonique se tenait à la porte pour la fermer, et mettre la barre dès que tous seraient sortis.

Anaxibius, ayant assemblé les généraux et les lochages, leur dit : « Prenez des vivres dans les villages de Thrace : vous y trouverez beaucoup d'orge, de froment et d'autres provisions. Après vous en être munis, marchez vers la Chersonèse; Cynisque vous y donnera la paye. » Des soldats ou peut-être même quelques lochages entendant ces mots, les rapportèrent à l'armée. Les généraux prenaient des informations sur Seuthès, demandaient s'il était allié ou ennemi, s'il fallait traverser le mont Sacré, ou, faisant un détour, passer dans le milieu de la Thrace.

Pendant ces questions, le soldat saute à ses armes, et court de toute sa force vers Byzance, comme pour rentrer dans les murs. Étéonique, et ceux qui étaient avec lui, voyant accourir les hoplites, ferment les portes et mettent la barre. Les soldats frappent, en se récriant sur l'injustice atroce de les exposer à la merci de l'ennemi, et menaçaient de briser les portes si on ne les ouvrait de bonne grâce. D'autres coururent à la mer, et pénétrèrent dans la ville par-dessus le môle, tandis que ceux d'entre eux qui n'étaient point sortis, voyant ce qui se passait aux portes, coupent les barres à coups de hache et ouvrent les battans; l'armée se précipite dans la ville.

Xénophon, s'apercevant de ce qui arrivait, craignit que les Grecs ne s'abandonnassent au pillage, et qu'il n'en résultât un malheur irréparable pour la ville, pour lui-même et pour l'armée. Il accourt, il entre dans la place avec la foule des soldats. Les habitans voient les troupes pénétrer par violence dans l'enceinte de leurs murs. Ils s'enfuient des places publiques, les uns dans leurs maisons, les autres sur des navires : ceux qui se trouvaient chez eux en sortent avec terreur. Quelques-uns, pour se sauver, lançaient des trirèmes à la mer. Tous se croyaient perdus, comme si la ville eût été prise d'assaut. Étéonique se réfugie vers une langue de terre. Anaxibius court à la mer, saute dans un bateau de pêcheur, fait le tour de la place, et se rend à la citadelle. Il envoie aussitôt chercher un détachement de la garnison de Chalcédoine; il ne croyait pas celle de la forteresse suffisante pour arrêter l'impétuosité des Grecs.

Les soldats aperçoivent Xénophon au milieu d'eux. Ils se précipitent en foule autour de lui et lui crient : « C'est aujourd'hui, Xénophon, qu'il faut vous montrer un homme. Voilà une place, voilà des trirèmes, voilà des richesses, voilà des troupes nombreuses. Maintenant servez-nous, nous vous rendrons puissant. — J'approuve ce que vous dites, répondit Xénophon; je suivrai votre conseil. Puisque tels sont vos desirs, rangez-vous au plus tôt en bataille et posez vos armes à terre. » Il leur parlait sur ce ton pour les apaiser. Il exhortait les autres généraux à suivre son exemple et à leur faire mettre bas les armes. Les Grecs se formèrent d'eux-mêmes, les hoplites sur cinquante de hauteur, les peltastes sur les deux ailes. Ils occupaient la place de Thrace, qui, unie et sans maisons, était très commode pour mettre des troupes en bataille. Quand les armes furent posées à terre, et que la première chaleur du soldat fut un peu tombée, Xénophon convoqua l'armée et parla en ces termes :

« Je ne suis point surpris, soldats, que vous soyez indignés, et que vous jugiez affreux d'être ainsi trompés. Mais si nous suivons ces mouvemens de fureur, si nous punissons de cette fourberie les Lacédémoniens qui sont ici, et que nous saccagions une ville qui n'est point complice, songez aux suites de vos ressentimens. Vous serez ennemis déclarés des Lacédémoniens; et il est aisé de prévoir dans quelle guerre vous vous engagez en jetant les yeux sur des événemens encore récents et en les rappelant à votre mémoire. Nous autres Athéniens, lorsque nous commençâmes la guerre contre ces mêmes Lacédémoniens et leurs alliés, nous avions au moins quatre cents trirèmes, soit en mer, soit dans nos chantiers, des sommes considérables dans la citadelle, sans compter un revenu annuel de mille talents pour le moins provenant de l'Attique, ou des pays situés hors de nos frontières. Nous dominions sur toutes les îles, sur quantité de villes tant en Asie qu'en Europe et sur cette même Byzance où nous sommes maintenant : cependant, vous le savez tous, nous n'en avons pas moins succombé.

« Que croyez-vous qu'il nous arrive aujourd'hui, lorsque les Lacédémoniens ne sont plus liés seulement avec les Achéens, mais encore avec Athènes et avec tous les anciens alliés de cette république; lorsque nous avons nous-mêmes

pour ennemis Tissapherne et tous les Barbares des côtes maritimes; lorsque nous connaissons pour ennemi bien plus cruel encore le grand roi, contre qui nous avons marché pour lui ôter et sa couronne et la vie s'il eût dépendu de nous? D'après ce tableau fidèle de tout ce qui conspire contre nous, est-il quelqu'un assez insensé pour présumer que nous puissions triompher de toutes ces forces réunies? Au nom des dieux, ne nous conduisons pas en furieux; ne nous perdons pas honteusement nous-mêmes en faisant la guerre à notre patrie, à nos amis, à nos parens; car ils sont tous citoyens des villes qui s'armeront contre nous; et ne sera-ce pas avec justice? Quoi! nous n'avons voulu garder aucune place des Barbares; quoique partout triomphans, et la première ville grecque où nous entrons, nous allons la mettre au pillage! Puissé-je être à cent pieds sous terre avant de vous voir commettre un pareil crime! Vous êtes Grecs: je vous conseille donc de vous soumettre aux chefs de la Grèce, et d'essayer de vous faire accorder par eux un traitement équitable. S'il vous est refusé, faut-il à cause de cette injustice vous fermer les portes de votre patrie? Je suis donc d'avis d'envoyer dire à Anaxibius: Nous ne sommes point entrés ici pour y commettre la moindre violence, mais pour tâcher d'obtenir de vous quelques avantages, et pour vous faire voir, si vous refusez, que nous sortons de Byzance, non comme des gens abusés, mais par obéissance. »

L'avis fut adopté. On envoya Hiéronyme d'Élide, Euryloque Arcadien et Philésius d'Achaïe, pour en informer Anaxibius. Ils partirent pour s'acquitter de leur mission. Les soldats étaient encore assis, quand Cyratade, Thébain, vint les aborder. Il n'était point banni de la Grèce; mais le désir de commander une armée le faisait voyager, et il allait offrir ses services aux villes, aux nations qui pouvaient avoir besoin d'un général. Il s'avança vers les soldats; il leur dit qu'il était prêt à les mener dans une partie de la Thrace nommée le Delta, où ils feraient un butin abondant et précieux, et qu'il leur fournirait des vivres à discrétion jusqu'à ce qu'ils y fussent arrivés.

Les soldats écoutaient ces discours quand on leur apporta la réponse d'Anaxibius. Il les assurait qu'ils ne se repentiraient pas de lui avoir

obéi, et qu'il rendrait compte de leur soumission aux magistrats de Sparte, et qu'il leur ferait en son particulier tout le bien qui dépendrait de lui. Les Grecs acceptèrent alors Cyratade pour général et sortirent des murs de Byzance. Cyratade convint de se trouver le lendemain au camp avec des victimes, un devin et des vivres pour l'armée. Dès qu'elle fut hors des portes, Anaxibius les fit fermer, et publier par un héraut que tout soldat qui serait pris dans la ville serait vendu comme esclave. Le lendemain Cyratade vint avec les victimes et le sacrificateur. Vingt hommes le suivaient, chargés de farine; vingt autres, de vin; trois, d'huile d'olive. Un autre portait une telle provision d'ail qu'il pliait sous le faix; un autre était de même chargé d'ognons. Cyratade fit poser le tout à terre comme pour le distribuer aux soldats et commença le sacrifice.

Xénophon envoya chercher Cléandre; il le pria de lui obtenir la permission de rentrer dans Byzance pour s'y embarquer. Cléandre lui dit à son arrivée: «Qu'il avait eu de la peine à obtenir l'agrément d'Anaxibius; que cet amiral ne trouvait pas convenable que Xénophon fût dans Byzance, l'armée campant presque sous ses murs, et les habitans de cette ville étant partagés en factions animées les unes contre les autres. Il vous permet cependant d'y rentrer, si vous voulez en partir et mettre à la voile avec lui.» Xénophon, après avoir pris congé de ses soldats, rentra dans la ville avec Cléandre.

Cyratade, le premier jour, n'obtint point de présages heureux et ne distribua rien aux Grecs. Le lendemain, les victimes étaient déjà près de l'autel, et Cyratade couronné se disposait au sacrifice, lorsque Timasion Dardanien, Néon d'Asinée et Cléanor d'Orchomène vinrent lui dire qu'il eût à suspendre le sacrifice, qu'il ne commanderait point l'armée s'il ne lui fournissait des vivres. Il ordonna la distribution. Mais comme il s'en fallait beaucoup qu'il y en eût pour nourrir pendant un seul jour tous les Grecs, il se retira emmenant les victimes et renonçant au généralat.

CHAPITRE II.

Néon d'Asinée, Phrynisque, Philésius et Xanthiclès, tous trois Achéens et Timasion Dardanien étaient restés avec l'armée; ils la menè-

rent camper dans les villages thraces voisins de Byzance. Les généraux ne s'accordaient pas. Cléanor et Phrynisque voulaient conduire l'armée à Seuthès, qui les avait gagnés et avait fait présent à l'un d'un cheval, à l'autre d'une femme. Néon souhaitait qu'on se portât vers la Chersonèse, présumant que si l'armée était en pays dépendant des Lacédémoniens, le commandement suprême lui serait déferé. Timasion brûlait de repasser en Asie: il espérait par ce moyen rentrer dans sa patrie. C'était aussi le vœu des soldats. Le temps s'écoulait cependant: beaucoup de soldats vendirent leurs armes dans le pays et s'embarquèrent comme ils purent pour retourner dans leurs foyers; d'autres les donnèrent aux habitans de la campagne et se mêlèrent à ceux des villes voisines. Anaxibius apprit avec joie cette dispersion de l'armée; il croyait qu'elle causerait le plus grand plaisir à Pharnabaze.

Anaxibius étant parti de Byzance sur un vaisseau, rencontra à Cyzique Aristarque, qui venait, à titre d'harmoste, remplacer Cléandre. Aristarque annonça que Polus, désigné navarque et qui devait succéder à Anaxibius, était au moment d'arriver dans l'Hellespont. Anaxibius lui ordonna de vendre tous les soldats de Cyrus qu'il trouverait dans Byzance. Cléandre n'en avait vaincu aucun: plein de commisération pour les malades, il en avait pris soin et avait contraint les habitans de la ville de les loger. Aristarque ne fut pas plutôt arrivé qu'il en vendit au moins quatre cents. Anaxibius mit à la voile pour Parium, d'où il députa à Pharnabaze pour lui rappeler ses engagements; mais ce satrape ayant appris qu'Aristarque, nouvel harmoste de Byzance, était arrivé, et qu'un autre amiral remplaçait Anaxibius, ne fit pas grand cas de ce dernier. Il négocia directement avec Aristarque et fit avec lui les mêmes conventions qu'il avait faites avec Anaxibius, relativement à l'armée qui avait suivi Cyrus.

Anaxibius alors manda Xénophon, le pressa de s'embarquer, d'aller au plus tôt, par quelque moyen que ce fût, joindre l'armée, de la tenir réunie, d'y rappeler le plus qu'il pourrait de soldats dispersés, de marcher à Périnthe pour les faire incessamment passer en Asie. Il lui donna en même temps un navire à trente rames, une lettre, et envoya avec lui un homme chargé

d'ordonner aux habitans de Périnthe de fournir des chevaux à Xénophon pour qu'il se rendit au camp en toute diligence. Ce général traverse la Propontide et arrive à l'armée. Les soldats le revirent avec plaisir et s'empressèrent de le suivre, dans l'espoir de quitter bientôt la Thrace et de repasser en Asie.

Seuthès, de son côté, ayant appris le retour de Xénophon, lui envoya, par mer, Médosade, pour le prier de lui amener l'armée, et lui fit faire des promesses qu'il crut capables de le séduire. Xénophon répliqua que ce qu'on lui demandait était impossible, et Médosade retourna sur ses pas, chargé de cette réponse. Les Grecs arrivés à Périnthe, Néon se détacha d'eux, et campa séparément à la tête d'environ huit cents hommes. Tout le reste de l'armée demeura réuni et prit son camp sous les murs de Périnthe.

Tandis que Xénophon cherchait à se procurer des bâtimens pour faire traverser les troupes et débarquer au plus tôt en Asie, arriva de Byzance, avec deux galères, l'harmoste Aristarque. Pharnabaze l'avait gagné; il défendit aux maîtres des navires de transporter l'armée, puis se rendit au camp et défendit pareillement aux soldats de repasser en Asie. Xénophon lui objecta qu'il en avait reçu l'ordre d'Anaxibius, qui l'avait envoyé chargé de cette mission. « Anaxibius n'est plus navarque, répondit Aristarque; ce pays est de mon gouvernement. Si je trouve quelqu'un de vous en mer, je le coulerai à fond. » Il dit et retourna dans la ville.

Le lendemain, il manda les généraux et les lochages. Ils étaient déjà près des murs, lorsque quelqu'un avertit Xénophon que s'il entra, on l'arrêterait, qu'il recevrait peut-être sur le lieu même quelque mauvais traitement, ou qu'on le livrerait à Pharnabaze. Sur cet avis il les envoya en avant, sous prétexte qu'il avait personnellement un sacrifice à faire. Il revint au camp, et sacrifia en effet pour savoir si les dieux lui permettaient de conduire l'armée à Seuthès; car il ne voyait pas qu'elle pût traverser sans danger la Propontide, Aristarque ayant des galères qui l'en empêcheraient. Il ne voulait pas non plus qu'elle allât s'enfermer dans la Chersonèse, où elle aurait manqué de tout. D'ailleurs il aurait fallu obéir à l'harmoste de cette presque-île, et l'on n'y eût point trouvé de vivres.

Telles étaient les idées qui occupaient Xéno-

phon. Les généraux et les centurions revinrent de chez Aristarque; ils rapportèrent qu'il les avait renvoyés sans leur donner audience, et qu'il leur avait enjoint de revenir le soir; ce qui parut déceler encore la trahison. Xénophon crut, d'après les signes favorables qu'il avait trouvés dans les entrailles des victimes, que le parti le plus sûr pour lui et pour l'armée était de passer au service de Seuthès. Il prit avec lui le lochage Polycrate d'Athènes, et pria tous les généraux, excepté Néon, d'envoyer à sa suite chacun un homme de confiance; puis il partit de nuit pour le camp de Seuthès, qui était à soixante stades de là.

Quand on en fut près on trouva des feux, mais point de sentinelles à l'entour. Xénophon crut d'abord que ce Thrace avait décampé. Mais ayant entendu et du bruit et des avertissemens que les sentinelles se donnaient les unes aux autres, il conçut que Seuthès faisait allumer ainsi des feux en avant des postes, afin qu'on ne pût voir les gardes qui se tenaient dans l'obscurité, ni savoir où elles étaient, et que tout ce qui s'en approchait au contraire ne pût réussir à se cacher d'elles et fût aperçu à la lueur des flammes. Dès que Xénophon eut compris ce stratagème, il envoya en avant l'interprète qui se trouvait à sa suite. « Annoncez, lui dit-il, à Seuthès, que Xénophon est ici et veut conférer avec lui. » La garde demanda si c'était Xénophon d'Athènes, de l'armée des Grecs. « Lui-même, » répondit le général. Les Thraces en sautèrent de joie et coururent en informer leur chef. Peu après vinrent environ deux cents peltastes, pour conduire Xénophon et sa suite à Seuthès. Ce Thrace se tenait sur ses gardes dans une tour entourée de chevaux tous bridés: conseillé par la crainte, il les faisait paltre le jour et veillait la nuit. On prétendait que jadis les peuples de cette contrée avaient tué beaucoup d'hommes et enlevé tous les équipages à une armée nombreuse que commandait Térès, son aïeul. Ces peuples sont les Thyniens; ils passent pour les plus belliqueux des Thraces dans les entreprises nocturnes.

Lorsqu'on fut près de Seuthès, il ordonna qu'on fit entrer Xénophon avec deux hommes de son choix. Dès qu'ils furent introduits, on se salua; on but à la manière des Thraces, en se faisant passer de main en main des cornes pleines de vin. Seuthès avait avec lui ce même Médosade,

qu'il envoyait partout en députation. Xénophon prit ensuite la parole : « Seuthès, vous m'avez envoyé d'abord à Chalcédoine Médosade que voici, pour me prier de négocier le passage de l'armée en Europe. Vous me promettiez, à ce qu'il m'assurait, si je vous rendais ce service, de le payer par vos bienfaits. » S'adressant ensuite à Médosade, il lui demanda si cette assertion était vraie : celui-ci en convint. « Le même Médosade revint vers moi lorsque j'eus repassé de Parium au camp, et m'assura que si je menais l'armée à votre secours, je serais traité par vous en ami et en frère, et que vous me donneriez de plus les villes maritimes qui sont en votre pouvoir. »

Il pria encore Médosade d'attester ce qui en était, et ce Thrace confirma que le général n'avait rien dit que de vrai. « Rapportez donc maintenant à Seuthès, dit Xénophon, quelle réponse vous reçûtes de moi à Chalcédoine. — Vous me répondîtes d'abord que l'armée allait passer à Byzance; qu'il était inutile de gagner ni vous ni aucun autre Grec pour obtenir ce qui était déjà résolu. Vous ajoutâtes que vous quitteriez l'armée bientôt après son passage, et vous avez tenu parole. — Que vous ai-je dit, reprit Xénophon, lorsque vous me vîntes trouver à Sélybrie? — Que je vous proposais l'impossible, parce que l'armée allait s'embarquer à Périnthe, et retourner en Asie. — Je me présente aujourd'hui devant vous, Seuthès, dit Xénophon, avec Phrynisque et Polycrate que vous voyez, l'un général, l'autre lochage dans notre armée. Les autres généraux, excepté Néon de Laconie, ont envoyé chacun avec moi l'homme en qui ils ont le plus de confiance. Ces hommes sont à votre porte. Si vous voulez rendre notre traité plus authentique, faites-les entrer aussi. Vous, Polycrate, allez les trouver. Dites-leur que je leur ordonne de quitter leurs armes et revenez vous-même ici sans épée. »

Seuthès, à ces mots, s'écria qu'il ne se défiait d'aucun Athénien, qu'il savait qu'ils lui étaient attachés par les liens du sang, qu'il les regardait comme ses amis et comptait sur leur affection. Quand les Grecs dont la présence était nécessaire furent entrés, Xénophon demanda à Seuthès pour quelle expédition il désirait le secours de l'armée. « Médosade, répondit ce Thrace, était mon père; il avait pour sujets les Mélan-

deptes, les Thyniens et les Thranispes. Des dissensions ayant désolé le pays des Odrysiens, il fut chassé de ses états et mourut de maladie. Je restai orphelin et fus élevé à la cour de Médoce, qui règne maintenant. Parvenu à l'adolescence, je ne pus me résoudre à devoir ma subsistance à un étranger. Un jour, assis près de lui, je le conjurai, dans cette posture suppliante, de me fournir le plus de troupes qu'il pourrait, pour faire tout le mal qui dépendrait de moi aux Thraces qui avaient expulsé ma famille, et n'être plus à charge à mon bienfaiteur. Il me donna des hommes et des chevaux, que vous verrez quand le jour luira. Je vis maintenant, à leur tête, du butin que je fais dans les états de mes pères. Mais j'espère, avec l'aide des dieux, les recouvrer sans peine si vous vous joignez à moi, et pour cette conquête j'ai besoin de votre secours. »

— Si nous entrons à votre service, reprit Xénophon, quelle solde donnerez-vous aux soldats, aux lochages, aux généraux? Informez-nous-en, afin que ces Grecs aillent l'annoncer à l'armée. » Seuthès promit à chaque soldat un cyzicène, le double à un lochage, le quadruple à un général. Il offrit, de plus, autant de terres qu'en désiraient les Grecs, des attelages pour les cultiver, et une ville maritime fortifiée. « Mais, dit Xénophon, si quelque crainte de déplaire aux Lacédémoniens m'arrête dans mon entreprise, recevrez-vous dans vos états ceux qui s'y réfugièrent? — Je les traiterai comme mes frères; je les honorerai; je partagerai mes conquêtes avec eux. Quant à vous, Xénophon, je vous donnerai ma fille, et si vous en avez une, je l'achèterai de vous suivant la coutume des Thraces; je vous ferai présent de Bisanthe pour habitation : c'est la plus belle ville que je possède sur les bords de la mer. »

CHAPITRE III.

Après ce discours, on se présenta, de part et d'autre, la main en signe d'amitié, et les Grecs se retirèrent. Ils arrivèrent avant le jour au camp; chaque député rendit compte à son général de ce qui s'était passé. Dès qu'il fut jour, Aristarque manda de nouveau les généraux et les lochages. Au lieu de l'aller trouver, ils furent d'avis de convoquer les soldats. Tous se rendi-

rent à l'assemblée, excepté ceux de Néon, qui campaient environ à dix stades de là. Quand on fut assemblé, Xénophon se leva et parla ainsi :

« Soldats, Aristarque nous empêche, avec ses galères, de nous porter par mer où nous voulons : il y a donc du danger à nous embarquer sur des bâtimens moins forts que les siens. Il vous ordonne d'entrer dans la Chersonèse, et de vous y frayer une route, les armes à la main, à travers le mont Sacré. Il vous promet, si vous vous ouvrez ce passage et y pénétrez, de ne plus vendre ni dévouer à l'esclavage aucun de vous, ainsi qu'il l'a fait à Byzance. Il assure que vous n'aurez plus de supercherie à craindre, qu'on vous paiera une solde, et qu'on ne négligera point, comme aujourd'hui, de vous faire trouver les premiers besoins de la vie. Telles sont les offres d'Aristarque. Seuthès, de son côté, s'engage à vous bien traiter, si vous allez le joindre. Voyez maintenant si vous voulez délibérer sur cette alternative dans ce moment même, ou seulement lorsque vous serez arrivés où il y a des vivres. Comme nous manquons d'argent pour en acheter et qu'on ne nous laisse rien prendre ici sans payer, je suis d'avis de retourner d'abord dans les villages, où des paysans plus faibles nous laisseront prendre notre subsistance, d'écouter là ce qu'on exige de nous de part et d'autre, et de choisir alors le parti le plus avantageux. Que quiconque pense comme moi lève la main. » Tous la levèrent. « Allez donc charger vos équipages, et quand vous en recevrez l'ordre, suivez votre chef. »

Xénophon se mit à leur tête; ils suivirent. Néon et d'autres personnes, envoyés par Aristarque, voulaient engager les troupes à revenir sur leurs pas; mais on ne les écouta point. Quand on eut fait environ trente stades, Seuthès vint au-devant des Grecs. Xénophon, dès qu'il l'aperçut, lui cria d'approcher, afin que les discours que ce Thrace lui tiendrait relativement à l'avantage commun fussent entendus de plus de monde. Lorsque Seuthès se fut avancé : « Notre dessein, lui dit Xénophon, est d'aller où nous trouverons de quoi subsister; nous préterons alors l'oreille à vos propositions et à celles d'Aristarque, et nous préfererons celles qui nous paraîtront le plus avantageuses. Si vous nous conduisez où il y a d'abondantes provisions, nous nous croirons liés à vous par les nœuds de l'hos-

pitalité. — Je connais, répondit Seuthès, beaucoup de villages qui se touchent, munis de provisions de toute espèce. Ils ne sont éloignés d'ici qu'autant qu'il le faut pour manger avec plus d'appétit.

« Conduisez-nous donc, » dit Xénophon. On y arriva l'après-dîner. Les soldats s'assemblèrent. « Grecs, leur dit Seuthès, je vous prie de porter les armes pour moi; je vous promets que chaque soldat touchera pour sa paye un cyzicène par mois; les lochages et les généraux, ce qu'il est d'usage de leur donner. Indépendamment de cette solde, je récompenserai ceux qui le mériteront. Quant aux vivres, vous les tirerez du pays comme maintenant; mais je m'approprierai ce qu'on prendra d'ailleurs, et du prix que j'en retirerai, je vous fournirai votre paye. Mes troupes sont propres à poursuivre et à chercher, dans ses dernières retraites, l'ennemi qui nous fuira ou voudra nous échapper, et avec vous, je tâcherai de vaincre ceux qui m'opposeraient de la résistance. » Xénophon lui demanda : « Jusqu'à quelle distance de la mer prétendez-vous que l'armée vous suive? — Jamais, répondit Seuthès, à plus de sept journées de chemin, souvent à moins. »

On permit ensuite à qui voulut de prendre la parole. Nombre de Grecs dirent que Seuthès faisait des propositions avantageuses; qu'on était en hiver; que ceux qui auraient le dessein de s'embarquer pour retourner dans leur patrie ne le pourraient dans cette saison; qu'il était aussi impossible de rester en pays ami, puisqu'on n'y subsisterait qu'à prix d'argent; que d'ailleurs il paraissait plus dangereux de cantonner en pays ennemi séparément de Seuthès qu'avec lui; que si avec tant d'avantages on recevait encore une paye, c'était un bonheur inespéré. Xénophon dit alors : « Si quelque Grec a des objections à faire, qu'il parle; sinon, allons aux voix. » Personne ne prenant la parole contre, on alla aux voix, et le traité fut approuvé. Xénophon annonça aussitôt à Seuthès que l'armée entraînait à son service.

Les soldats se cantonnèrent ensuite par divisions. Seuthès invita les généraux et les lochages à souper, dans le village voisin, qui lui appartenait. Quand ils furent à la porte et près d'entrer, un certain Héraclide de Maronée aborda tous ceux qu'il croyait en état de faire des pré-

sens à Seuthès. Il s'adressa d'abord à des habitans de Parium, qui venaient négocier un traité d'alliance entre leur patrie et Médoce, roi des Odrysiens, et qui portaient des dons à ce monarque et à son épouse. Héraclide leur représenta que Médoce régnait dans la Thrace supérieure, à douze journées de la mer; et que Seuthès, avec ses nouveaux auxiliaires, allait se rendre maître des bords de la Propontide. «Lorsqu'il sera votre voisin, il aura plus de moyens que qui que ce soit de vous faire du bien et du mal. Si vous raisonnez sensément, vous lui offrirez tous ces présens que vous portez à Médoce; vous retirerez plus d'avantage de votre libéralité en l'exerçant ici, qu'en allant chercher un prince qui habite l'intérieur des terres.» Il les persuada par ce discours. Puis il s'approcha de Timasion Dardanien, ayant ouï dire que ce général avait des vases précieux et de riches tapis de Perse. Il lui assura qu'il était d'usage que les convives invités par Seuthès lui fissent des présens. «Quand il aura un grand pouvoir, il sera en état ou de vous faire rentrer dans votre patrie, ou de vous enrichir si vous restez dans mon royaume.»

Héraclide sollicitait avec le même zèle tous ceux qu'il abordait. Quand il fut venu à Xénophon : «Vous êtes, lui dit-il, de la ville la plus considérable de la Grèce, et Seuthès a de vous la plus haute opinion. Peut-être souhaiterez-vous posséder dans ce pays des villes et des domaines, comme ont fait beaucoup d'autres Grecs : il convient donc que vous offriez à Seuthès les dons les plus magnifiques. Je vous donne ce conseil par bienfaisance. Je suis certain que plus vos présens surpasseront ceux des autres convives, plus Seuthès se piquera de vous distinguer d'eux dans la distribution de ses bienfaits. Cet avis mit Xénophon dans l'embarras; car il était repassé de Parium en Europe, n'ayant qu'un esclave, et l'argent qu'il lui fallait pour sa route.

On entra pour souper. Les convives étaient, les premiers des Thraces qui se trouvaient auprès de Seuthès, les généraux et lochages grecs, et quelques autres députés des villes. Ils s'assirent tous en cercle. On apporta ensuite pour eux tous, environ vingt trépieds, chargés de viandes coupées en morceaux, avec de grands pains levés, tenant à ces viandes par une bro-

che. Les mets se plaçaient par préférence devant les étrangers; car tel était l'usage. Seuthès servit le premier. Il prit les pains qui étaient près de lui, les rompit en morceaux assez petits, et les jeta à qui il voulut. Il fit de même pour les viandes, dont il ne se réservait que pour en goûter. Tous ceux qui avaient des mets devant eux imitèrent Seuthès. Un certain Arcadien nommé Ariste, très grand mangeur, s'embarrassant peu de jeter à droite, à gauche, prit dans sa main un pain de trois chénix, mit de la viande sur ses genoux et soupa.

On portait autour des convives des cornes pleines de vin, qu'aucun d'eux ne refusait. Quand l'échanson qui les apportait fut près d'Ariste, celui-ci voyant que Xénophon ne mangeait plus : «Donne à ce général, il a le temps; je ne l'ai point encore.» Seuthès l'entendit et demanda à l'échanson ce que disait Ariste. L'échanson, qui savait le grec, expliqua le propos; et tout le monde se mit à rire.

Comme on continuait à boire, un Thrace entra, menant en main un cheval blanc. Il prit une corne pleine de vin : «Seuthès, dit-il, je bois à votre santé, et vous fais présent de ce cheval, avec lequel vous pourrez, ou joindre un ennemi, ou le fuir sans crainte.» Un autre conduisait un jeune esclave et le donna de même à Seuthès, en buvant à sa santé. Un troisième lui offrit des vêtemens pour son épouse. Timasion but aussi à la santé de Seuthès, en lui présentant une coupe d'argent et un tapis qui valait dix mines. L'Athénien Gnésippe se leva, et dit que c'était un ancien et très bel usage que ceux qui étaient riches fissent des présens au roi en signe de respect, mais que le roi donnât à ceux qui n'avaient rien. «Donnez-moi donc, ajouta-t-il, afin que je vous prouve aussi ma vénération par mes présens.» Xénophon était d'autant plus embarrassé qu'il se trouvait assis sur le siège le plus près de Seuthès, où on l'avait placé par honneur. Héraclide ordonna à l'échanson de lui présenter la corne.

Xénophon, qui se sentait déjà échauffé du vin qu'il avait bu, se leva avec plus de hardiesse, prit la corne, et dit : «Pour moi, Seuthès, je me donne à vous, moi-même et tous mes compagnons. Vous aurez en nous des amis fidèles : aucun ne vous sert avec répugnance; tous, au contraire, désirent encore plus que moi de mé-

riter vos bonnes grâces. Vous les voyez tous à votre armée, vous demandant pour toute faveur d'essayer des fatigues, et de s'exposer à des dangers pour vous. Avec eux, s'il plait aux dieux, vous rentrerez dans les vastes possessions dont jouissent vos ancêtres, et vous y ajouterez de nouvelles conquêtes : beaucoup de chevaux, nombre d'esclaves, des femmes charmantes vous appartiendront ; et ce ne seront plus des fruits de pillage, mais des présens que vous offriront volontairement vos sujets.» Seuthès se leva, but avec Xénophon, et versa le reste du vin sur les convives assis près de lui.

Entrèrent ensuite des Cérasantins, dont les uns sonnèrent une charge avec des flûtes, les autres avec des trompettes de cuir de bœuf cru, observant la mesure avec la même justesse que s'ils eussent joué du magadis. Seuthès se leva, jeta le cri de guerre et s'élança légèrement, comme s'il eût cherché à éviter un trait. On fit entrer aussi des bouffons.

Le soleil était près de se coucher. Les Grecs se levèrent de table, et dirent qu'il était heure de poser les gardes du soir, et de donner le mot. Ils prièrent Seuthès d'ordonner qu'il n'entrât de nuit, dans leurs cantonnemens, aucun Thrace : « car nos ennemis, dirent-ils, sont Thraces ainsi que vous, qui êtes nos alliés. » Dès qu'ils sortirent, Seuthès se leva, n'ayant point l'air du tout d'un homme ivre. En sortant, il rappela les généraux et leur dit : « Les ennemis ne sont point encore instruits de notre alliance ; si nous marchons à eux avant qu'ils se mettent en garde contre nos incursions et se préparent à nous résister, c'est le moyen de faire plus de prisonniers et de butin. » Les généraux approuvèrent son avis et le pressèrent de les y mener. « Préparez-vous à marcher, leur dit-il, et attendez-moi ; j'irai vous trouver lorsqu'il en sera temps. Je prendrai des peltastes et vos troupes, et avec l'aide des dieux je vous conduirai contre l'ennemi. »

« Puisqu'il faut marcher de nuit, lui dit Xénophon, considérez si l'usage des Grecs ne vaudrait pas mieux que le vôtre. De jour, c'est la nature du pays qui décide du genre des troupes qui font la tête de la colonne ; tantôt ce sont les hoplites, tantôt les peltastes, tantôt la cavalerie : mais la nuit, notre règle est que les hoplites soient en avant. Par-là, il est rare que

l'armée se sépare ; les soldats ont moins d'occasions de s'écarter sans qu'on s'en aperçoive. Souvent des troupes divisées dans l'obscurité, tombent ensuite les unes sur les autres, ne se reconnaissent point, et se font réciproquement beaucoup de mal. — Votre réflexion est juste, repartit Seuthès, j'adopterai votre usage : je vous donnerai pour guides des gens âgés du pays, qui le connaissent le mieux ; je vous suivrai moi-même, et ferai l'arrière-garde avec la cavalerie. Je me serai bientôt porté à la tête de la colonne, s'il en est besoin. » Les Athéniens donnèrent ensuite le mot, à cause de leur parenté avec Seuthès. Cet entretien fini, on alla se reposer.

Vers minuit, Seuthès vint les trouver avec sa cavalerie cuirassée, et les peltastes couverts de leurs armes. Lorsqu'il eut remis les guides, les hoplites marchèrent les premiers, suivis des peltastes et de la cavalerie, qui formait l'arrière-garde. Quand il fut jour, Seuthès gagna le devant, et se loua de l'usage des Grecs. « Souvent, dit-il, dans des marches de nuit, quoique avec peu de troupes, il est arrivé à la cavalerie de se séparer de l'infanterie. Maintenant, à la pointe du jour, nous nous retrouvons, comme il le faut, tous ensemble et en ordre. Attendez-moi ici, et reposez-vous ; je vais reconnaître le pays, je vous rejoindrai ensuite. » Il piqua alors le long d'un chemin à travers la montagne. Arrivé à un endroit où il y avait beaucoup de neige, il examina s'il découvrirait des pas d'hommes, tournés de son côté, ou de celui de l'ennemi. Comme il vit que la route n'était point frayée, il revint promptement sur ses pas, et dit aux Grecs : « Nous aurons, s'il plait aux dieux, quelque succès. Nous allons surprendre l'ennemi. Je vais me mettre à la tête de la cavalerie pour arrêter tout ce que nous verrons, de peur qu'on donne avis de notre irruption. Suivez-moi : si vous restez en arrière, la trace de vos chevaux vous guidera. Parvenus au sommet de ces montagnes, nous trouverons beaucoup de villages opulens. »

Il était environ midi, quand Seuthès gagna la hauteur : il découvrit les villages, et revint au galop vers l'infanterie. « Je vais, dit-il, faire descendre rapidement la cavalerie dans la plaine, et diriger les peltastes sur les villages. Suivez, le plus vite que vous pourrez, pour soutenir ces

troupes si elles trouvaient quelque résistance. » Xénophon, ayant entendu cet ordre, mit pied à terre. « Pourquoi descendez-vous de cheval, dit Seuthès, puisqu'il faut faire diligence?— Je sais fort bien, répondit Xénophon, que ce n'est pas de moi seul que vous avez besoin là-bas : ces hoplites en courent plus vite et plus gaiement, quand ils me verront à pied à leur tête. » Seuthès s'éloigna ensuite, et emmena Timasion, avec le petit escadron grec d'environ quarante chevaux, qui était à ses ordres. Xénophon, ayant ordonné aux soldats agiles qui avaient environ trente ans, de sortir de leurs cohortes, les prit avec lui, et courut en avant. Cléonor conduisit le reste des troupes grecques.

Quand elles furent dans les villages, Seuthès vint à elle avec environ cinquante chevaux, et dit à Xénophon : « Ce que vous avez prédit est arrivé. Les habitans sont pris ; mais les cavaliers m'ont abandonné, pour aller à la poursuite des fuyards ; les uns d'un côté, les autres de l'autre. Je crains que l'ennemi ne s'arrête, ne se rallie en quelque endroit, et qu'il ne les maltraite. Il faut aussi laisser du monde dans les villages, parce qu'ils sont pleins d'habitans. — Je vais, dit Xénophon, avec les soldats qui me suivent, m'emparer des hauteurs. Dites à Cléonor de former une ligne en avant dans la plaine, mais près des villages, pour les couvrir. » Cette manœuvre exécutée, on rassembla mille prisonniers, deux mille bœufs, et dix mille têtes de menu bétail. L'armée passa la nuit dans ce lieu.

CHAPITRE IV.

Le lendemain, Seuthès brûla de fond en comble les villages, et n'y laissa aucune maison. Il voulait par-là jeter la terreur dans le pays, et faire sentir aux habitans du voisinage quel sort les attendait s'ils ne se soumettaient pas. Il partit ensuite, et envoya Héraclide à Périnthe, avec le butin, pour en faire de l'argent, et se procurer de quoi payer la solde. Lui-même, avec les Grecs, alla prendre un camp dans la plaine des Thyniens : ces peuples quittèrent leurs habitations et se réfugièrent sur les montagnes.

Il y avait beaucoup de neige : il faisait un temps si dur, que l'eau qu'on apportait pour souper gela en chemin. Il en arriva autant au

vin dans les vases qui le contenaient ; et beaucoup de Grecs eurent le nez et les oreilles brûlés. On vit alors clairement pourquoi les Thraces mettaient sur leurs têtes des fourrures de renard qui leur couvraient les oreilles ; pourquoi ils portaient, à cheval, des tuniques qui ne croisaient pas seulement sur leur poitrine, mais enveloppaient leurs cuisses ; et, au lieu de chlamys, de longs vêtements qui leur descendaient jusqu'aux pieds. Seuthès délivra quelques prisonniers, les envoya sur les montagnes, et fit dire par eux aux paysans, que s'ils ne revenaient pas habiter leurs maisons, et vivre soumis à ses lois, il brûlerait leurs villages, leurs provisions, et qu'ils mourraient de faim. Sur ces menaces, les vieillards, les femmes, les enfans descendirent : mais tout ce qui était à la fleur de l'âge resta dans les villages situés au pied de la montagne. Seuthès l'ayant su, ordonna à Xénophon de prendre les plus jeunes des hoplites, et de le suivre. On se mit en marche pendant la nuit ; à la pointe du jour, on se présenta devant les villages ; mais la plupart des Thraces prenant la fuite, échappèrent ; car la montagne n'était pas loin. Seuthès perça, à coups de javelots, tous ceux qu'on put arrêter.

Il y avait à l'armée un certain Épisthène d'Olynthe, qui aimait avec passion la jeunesse de son sexe. Il vit un enfant d'une figure agréable, entrant dans l'âge de puberté, tenant un pelté en main, et rangé parmi les malheureux destinés à mourir. Il courut à Xénophon, et le conjura d'intercéder pour ce bel enfant. Xénophon alla trouver Seuthès, et le pria de ne pas mettre à mort le jeune Thrace : en même temps il lui dit quel était le goût d'Épisthène, lui raconta que ce Grec, levant autrefois une cohorte, n'avait cherché, dans ses soldats, d'autre mérite que la beauté, et avait donné, à leur tête, des preuves de valeur. Seuthès, s'adressant à Épisthène : « Voudrais-tu, lui dit-il, mourir pour lui? » Épisthène présenta son cou : « Frappez, dit-il, si cet enfant le désire et s'il doit m'en savoir gré. » Seuthès demanda au Thrace s'il voulait qu'on frappât Épisthène à sa place. Le prisonnier n'y consentit pas, et supplia Seuthès de ne les mettre à mort ni l'un ni l'autre. A ces mots, Épisthène, embrassant ce jeune enfant : « Venez maintenant, dit-il à Seuthès, combattre contre moi pour l'avoir ; car je ne le lâcherai

pas. » Seuthès se mit à rire, et parla d'autres choses. Il jugea à propos que l'armée ne s'éloignât pas de ces villages, afin que les Thraces réfugiés sur la montagne ne pussent en tirer leur subsistance. Lui-même descendit dans la plaine, et campa au pied du mont. Xénophon y cantonna avec son détachement de soldats d'élite, dans le village le plus élevé, et le reste des Grecs à peu de distance, mais sur le territoire des Thraces montagnards.

Peu de jours après, les Thraces descendirent de la montagne, pour tâcher d'obtenir de Seuthès une capitulation, et lui offrir des otages. Xénophon vint le trouver aussi, et lui représenta que les Grecs étaient cantonnés dans une mauvaise position; que l'ennemi étant dans le voisinage, les soldats aimeraient mieux être au bivouac partout ailleurs que dans un lieu étroit, où ils pouvaient tous périr. Seuthès l'invita à ne rien craindre, et lui montra les otages qu'il avait en son pouvoir. Quelques Thraces de ceux qui étaient sur la montagne vinrent aussi trouver Xénophon, et le prièrent d'obtenir de Seuthès la capitulation qu'ils négociaient. Ce général le leur promit, leur dit de ne point perdre courage, et leur garantit qu'il ne leur serait fait aucun mal s'ils se soumettaient à Seuthès; mais ils n'étaient venus tenir ces propos à Xénophon que pour reconnaître son cantonnement.

Voilà ce qui se passa pendant le jour. La nuit d'après, les Thyniens vinrent de la montagne, attaquer le village. Le maître de chaque maison servait de guide: il aurait été difficile à d'autres de reconnaître, dans l'obscurité et au milieu d'un village, les différentes maisons. Elles étaient palissadées tout autour avec de grands pieux pour la sûreté du bétail. Quand les Thraces furent arrivés aux portes des habitations, les uns lançèrent des javelots, d'autres frappèrent avec des massues, qu'ils portaient, prétendaient-ils, pour briser le fer des piques ennemies. Quelques-uns mettaient le feu aux maisons. Ils appelaient Xénophon par son nom, lui commandant de sortir pour mourir en brave; sinon, dans le lieu même ils le brûleraient tout vivant.

Déjà la flamme se faisait jour à travers le toit. Xénophon, et les Grecs qui logeaient avec ce général, avaient pris leurs cuirasses, leurs bou-

cliers, leurs sabres et leurs casques, lorsque Silanus de Maceste, âgé de dix-huit ans, donna le signal avec la trompette. Aussitôt ces soldats, et ceux qui occupaient d'autres maisons, sortent l'épée à la main. Les Thraces prennent la fuite en se couvrant le dos avec leurs boucliers, suivant leur coutume. Quelques-uns furent pris en voulant sauter par-dessus la palissade, leurs boucliers s'étant embarrassés dans les pieux; d'autres furent tués en cherchant une issue, et ne pouvant la trouver. On poursuivit l'ennemi jusqu'au-delà du village.

Cependant quelques Thyniens revinrent sur leurs pas à la faveur de la nuit. Cachés par l'obscurité, à la lueur du feu, ils lancèrent des javelots sur des Grecs qui couraient autour d'une maison enflammée, et blessèrent les lochages Hiéronyme, Énodias et Théagène Locrien; mais aucun n'en mourut. Il y eut des soldats qui perdirent, dans les flammes, leurs habits et leurs équipages. Seuthès vint au secours des Grecs avec sept cavaliers, les premiers qu'il trouva sous sa main. Il avait avec lui un trompette thrace, qui sonna tout le temps de l'attaque; ce qui contribua à intimider l'ennemi. Lorsque Seuthès fut arrivé près des Grecs, il leur dit, en les saluant, qu'il avait cru en trouver beaucoup de morts.

Xénophon le pria de lui remettre les otages, et lui proposa de marcher avec lui à la montagne, ou, s'il ne le voulait pas, de lui permettre au moins de s'y porter avec les Grecs. Le lendemain, Seuthès lui livra les otages: c'étaient, disait-on, les vieillards les plus considérables d'entre les montagnards. Seuthès amena aussi toutes ses troupes; le nombre en avait déjà triplé. Beaucoup d'Odrysiens, au bruit de ses exploits, étaient descendus de leurs montagnes pour joindre son armée. Les Thyniens voyant, de la hauteur, beaucoup d'hoplites, de peltastes et de cavalerie, descendirent et supplièrent Seuthès de leur accorder la paix. Ils promettaient de se soumettre à tout, et demandaient qu'on reçût leurs sermens. Seuthès fit appeler Xénophon, lui communiqua leurs propositions, et ajouta qu'il ne leur accorderait aucune capitulation si Xénophon voulait les châtier de leur attaque nocturne. « Je les trouve assez punis, répondit Xénophon, s'ils perdent leur liberté, s'ils tombent dans l'esclavage. » Il

dit ensuite à Seuthès, qu'il lui conseillait de prendre désormais pour otages ceux qui étaient en état de nuire, et de laisser les vieillards dans leurs maisons. Tout ce qui habitait dans cette partie de la Thrace accéda au traité.

CHAPITRE V.

On marcha ensuite contre les Thraces qui habitent au-dessus de Byzance, dans le pays appelé Delta. Cette contrée ne dépendait plus de Mésade; mais elle avait anciennement appartenu à Térés, Odrysiens, un de leurs anciens rois. Héraclide s'y trouva avec l'argent provenant de la vente du butin. Seuthès fit amener trois attelages de mulets (c'étaient les seuls qu'il eût), et plusieurs attelages de bœufs. Il manda Xénophon et lui dit de prendre pour lui ceux qu'il voudrait, et de distribuer le reste entre les lochages et les généraux. « Je n'ai besoin de rien pour le présent, lui répondit Xénophon; offrez ces dons aux généraux et aux lochages qui vous ont suivi avec moi. » Timasion Dardanien, Cléonor d'Orchomène, et Phrynisque Achéen, eurent chacun un attelage de mulets. On partagea les bœufs entre les lochages. Quoiqu'il fût échu un mois de solde, Seuthès n'en paya que vingt jours. Héraclide prétendait qu'il n'avait pu tirer plus d'argent des effets vendus. Xénophon, irrité, lui dit : « Vous me paraissez, Héraclide, n'avoir pas fort à cœur les intérêts de Seuthès; si vous les eussiez pris, vous auriez apporté de quoi payer la solde entière; il convenait d'emprunter, si vous ne pouviez faire autrement, et de vendre jusqu'à vos habits. »

Héraclide, piqué de ce discours, et craignant qu'on ne lui fit perdre les bonnes grâces de Seuthès, dès ce jour, calomnia Xénophon près du prince. Les soldats s'en prenaient à Xénophon de ce qu'ils n'avaient pas reçu leur paye entière; et Seuthès s'offensait de ce que Xénophon exigeait avec fermeté qu'on payât les troupes. Le Thrace lui répétait sans cesse auparavant, que dès qu'on arriverait près de la mer, il le mettrait en possession de Bisanthe, de Ganos et de Néon-Tichos : de ce moment, il ne lui en parla plus. C'était encore un tort qu'Héraclide avait fait à Xénophon, en insinuant à Seuthès qu'il était dangereux de confier des places à un homme qui avait une armée à sa disposition.

Pendant Xénophon réfléchissait sur le projet de porter la guerre encore plus avant dans la Thrace supérieure. Héraclide, de son côté, présenta les autres généraux à Seuthès, et les pressa d'assurer qu'ils conduiraient l'armée aussi bien que Xénophon. Il leur promit qu'on paierait, sous peu de jours, la solde entière de deux mois, et les exhorta à accompagner Seuthès dans son expédition. Timasion lui répondit : « Quand vous m'offririez cinq mois de solde, je ne marcherais pas sans Xénophon. » Phrynisque et Cléonor tinrent le même langage.

Seuthès réprimanda Héraclide de n'avoir pas appelé Xénophon. On invita ensuite celui-ci à venir seul; mais comme il connaissait la fourberie d'Héraclide, et sentait que ce Grec voulait le mettre mal avec les autres généraux, il les amena avec lui, eux et les lochages. Quand Seuthès les eut tous gagnés, on continua l'expédition. L'armée ayant à droite le Pont-Euxin, traversa le pays des Thraces Mélinophages, et arriva à Salmydesse. Beaucoup de bâtimens, à leur entrée dans le Pont-Euxin, touchent et s'engravent dans cette partie de la mer, qui a des bas-fonds. Les Thraces habitans de ces parages, les ont partagés entre eux, en les bornant par des colonnes; et chacun pille ce qui échoue sur la partie de la côte qui lui appartient. Avant qu'ils eussent fixé ces limites, beaucoup s'entre-tuaient, dit-on, en s'arrachant le butin. On trouve, sur cette côte, beaucoup de lits, de coffres, de livres et d'autres meubles, que les gens de mer portent dans des caisses. Cette contrée soumise, on revint sur ses pas. Seuthès avait alors une armée plus nombreuse que celle des Grecs; car il lui était venu des montagnes beaucoup plus d'Odrysiens encore qu'auparavant; et les Thraces se joignaient à lui, à mesure qu'il les soumettait. On campait dans une plaine au-dessus de Sélybrie, environ à cinquante stades de la mer. Il n'était pas mention de paye: les soldats étaient furieux contre Xénophon. Seuthès, de son côté, ne le traitait plus avec la même amitié. Toutes les fois que ce général venait le trouver pour conférer avec lui, Seuthès trouvait des prétextes pour différer l'audience.

CHAPITRE VI.

Près de deux mois s'étaient écoulés, lorsqu'arrivent Charminus de Lacédémone, et Polynce, tous deux envoyés par Thimbron. Ils annoncent que les Lacédémoniens ont résolu de faire la guerre à Tissapherne, que Thimbron a mis à la voile pour cette expédition, qu'il a besoin de l'armée grecque, et qu'il promet à chaque soldat une darique par mois, le double aux lochages, le quadruple aux généraux. Héraclide, informé qu'ils venaient chercher l'armée, dit à Seuthès, qu'il ne pouvait rien lui arriver de plus heureux. « Sparte ne saurait se passer des troupes grecques, et vous, vous n'en avez plus besoin : en les rendant à cette république, vous l'obligerez; et les Grecs sortiront de vos états, en cessant de réclamer la solde qui leur est due. »

Seuthès ordonne qu'on lui amène les députés de Sparte. Ayant appris d'eux le sujet de leur mission, il leur dit qu'il leur remettait l'armée avec plaisir, qu'il voulait être l'ami et l'allié des Lacédémoniens. Il les invite à un festin, et les reçoit avec magnificence, sans y appeler aucun autre général. Les Lacédémoniens lui ayant demandé quel homme était Xénophon : « Ce n'est pas un méchant homme, répondit Seuthès; mais il aime trop ses soldats, ce qui lui fait beaucoup de tort. — Mais, reprit les Lacédémoniens, ses manières populaires ne lui ont-elles pas donné de l'ascendant sur les soldats? — Assurément. — Ne s'opposera-t-il pas à ce que nous les emmenions? — Convoquez-les, et promettez-leur une solde; ils tiendront peu compte de lui, ils courront après vous. — Mais comment les assembler? — Nous vous conduirons, dit Héraclide, demain de grand matin à leur camp : je suis sûr que dès qu'ils vous verront, ils se réuniront avec joie autour de vous. » Ainsi finit cette journée.

Le lendemain, Seuthès et Héraclide mènent les Lacédémoniens à l'armée. Elle s'assemble. Les Lacédémoniens leur dirent : « Sparte a résolu de faire la guerre à Tissapherne, à ce satrape dont vous avez vous-mêmes à vous plaindre. Si vous y marchez avec nous, vous vous vengerez de votre ennemi, et recevrez pour solde, chaque soldat une darique par mois, chaque lochage le double, chaque général le quadruple. » Les soldats écoutèrent avec plaisir

ces propositions. Aussitôt un Arcadien se lève pour déclamer contre Xénophon. Seuthès était présent : il voulait savoir ce qu'on déciderait, il se tenait à portée d'entendre. Il avait son interprète avec lui; et d'ailleurs il comprenait lui-même assez bien le grec. L'Arcadien commença en ces termes : « Lacédémoniens, nous serions depuis long-temps avec vous si Xénophon ne nous eût persuadé de venir ici : nous avons passé l'hiver le plus dur, à faire nuit et jour la guerre sans y avoir rien gagné, tandis qu'il jouit du fruit de nos travaux, et que Seuthès, qui l'a en richi, nous refuse notre solde. Pour moi, ajouta ce premier orateur, je croirais avoir reçu ma paye et je ne regretterais plus mes fatigues, si je voyais Xénophon lapidé et puni des malheurs où il nous a entraînés. » Après lui se leva un autre Grec, parlant sur le même ton; puis un troisième. Xénophon tint ensuite ce discours :

« Oui, un homme doit s'attendre à tout, puisque je me vois accusé par vous de ce que je regarde au fond de ma conscience comme la plus grande preuve de zèle que j'aie pu vous donner. J'étais déjà en route pour retourner dans ma patrie, lorsque je revins sur mes pas, et par Jupiter! ce n'était point pour partager votre prospérité : j'avais, au contraire, appris dans quelle détresse vous vous trouviez, et je suis accouru pour vous rendre encore quelque service, s'il m'était possible. Dès que je fus de retour, Seuthès que vous voyez, m'envoya courrier sur courrier, me fit les plus belles promesses, pour que je vous engageasse à le suivre. Loin d'y consentir, comme vous le savez tous, je vous conduisis droit au port, d'où je croyais que nous passerions plus facilement et plus vite en Asie : je trouvais cette mesure plus conforme à vos intérêts et à votre inclination. Aristarque vint avec des trirèmes, et nous empêcha de traverser la Propontide. Je vous convoquai aussitôt, comme je le devais, pour délibérer sur le parti qu'il fallait prendre.

« Vous entendites les ordres d'Aristarque, qui vous commandait de vous rendre dans la Chersonèse. Vous entendites les propositions de Seuthès, qui vous priaient de vous joindre à lui comme auxiliaires. Vos discours, vos suffrages ne se réunirent-ils pas en faveur de ce Thrace? Est-ce donc un crime de vous avoir conduits où vous aviez tous résolu d'aller? Si

j'avais pris le parti de Seuthès, depuis qu'il vous joue, qu'il élude de payer votre solde, je mériterais vos reproches et votre haine; mais, si, après avoir été son meilleur ami, je suis à présent son plus mortel ennemi pour vous avoir préférés à lui, est-il juste que ce soit vous qui me fassiez un crime du sujet de notre rupture? Vous direz peut-être que Seuthès m'a payé votre solde, et que ma conduite, à son égard, n'est qu'un artifice. Mais n'est-il pas évident que s'il m'a donné de l'argent, il n'a pas entendu le perdre et rester votre débiteur? Il m'aurait, d'après cette supposition, donné une légère somme, pour se dispenser de vous en payer une plus considérable. Si telle est votre idée, vous pouvez, dans le moment même, nous frustrer tous deux du fruit des complots que nous aurions tramés contre vous. Exigez votre solde de Seuthès. Assurément, si j'ai tiré quelque argent de lui, il me le redemandera, et en aura le droit, puisque j'aurai manqué à la condition sous laquelle j'aurais reçu; mais je puis le dire, il s'en faut beaucoup que j'aie touché ce qui vous appartient. J'en jure par tous les dieux et par toutes les déesses! ce qui devait me revenir en particulier, d'après les promesses de Seuthès, ne m'est pas même payé. Il est devant vous ce Seuthès, il m'entend; dans le fond de son cœur, il sait si je me parjure. Pour vous étonner davantage, je fais encore serment que je n'ai pas touché autant que les autres généraux, pas même autant que quelques-uns des lochages. Pourquoi me suis-je conduit ainsi? Parce que j'espérais que plus je partagerais avec Seuthès son indigence, plus je pourrais compter sur son amitié, quand il lui serait devenu facile de m'en donner des preuves: mais à présent que je le vois prospérer, je connais son âme.

« N'avez-vous pas honte, me dira-t-on, d'avoir été si ridiculement joué? J'en rougirais, par Jupiter! si un ennemi m'eût ainsi abusé: mais entre amis, il me paraît plus honteux de tromper que d'être trompé soi-même. Au reste, s'il est des précautions à prendre avec des amis, vous les avez prises toutes, sans lui donner aucun prétexte de vous refuser ce qu'il vous a promis. Nous ne lui avons fait aucun tort: à quelque expédition qu'il nous ait appelés, nous n'avons montré ni paresse ni lâcheté.

« Mais, me direz-vous, il fallait exiger de lui des gages qui l'empêchassent de tromper quand il l'aurait voulu. Écoutez ce que j'ai à répondre, et ce que je ne dirais jamais en présence de Seuthès. si vous ne m'aviez montré toute votre ingratitude. Souvenez-vous des extrémités où vous étiez réduits, lorsque je vous en tirai, en vous mettant à Seuthès. Aristarque Lacédémonien n'avait-il pas fermé les portes de Périnthe, et ne vous empêchait-il pas d'entrer dans la ville, quand vous vous y présentiez? Ne campiez-vous pas hors des murs au bivouac, exposés à toutes les injures de l'air? N'était-on pas au cœur de l'hiver? Ne fallait-il pas payer au marché votre subsistance? Les vivres, même à prix d'argent, y étaient-ils en abondance? Aviez-vous bien de quoi vous en procurer?

« Vous étiez contraints de rester en Thrace, puisque des galères en rade observaient vos mouvemens et vous barraient la traversée de la Propontide: demeurant en Europe, il fallait être en pays ennemi, et les Thraces vous opposaient une cavalerie et une infanterie légère très nombreuses. Nous avions, à la vérité, des hoplites; en nous portant en force sur des villages, nous aurions peut-être pris quelques grains; mais nous n'avions point de troupes capables de poursuivre l'ennemi, de faire des prisonniers, d'enlever des bestiaux; car à mon retour, je ne trouvai ni cavalerie ni peltastes organisés.

« Supposé que, voyant votre extrême détresse, je n'eusse point exigé de solde, que je me fusse contenté de vous donner pour allié Seuthès, qui avait à ses ordres ce dont vous manquiez, de la cavalerie et des peltastes, croyez-vous que j'eusse fait un traité nuisible pour vous? Dès que vous avez été réunis à ses troupes, vous avez obligé les Thraces à fuir avec plus de célérité. De là, plus de grains se sont trouvés dans les villages; on a pris des esclaves et des bestiaux, dont vous avez eu votre part. Depuis que la cavalerie de Seuthès s'est jointe à nous, nous n'avons pas revu d'ennemis, quoique jusque-là nous en fussions harcelés, quoique leur cavalerie et leurs peltastes nous poursuivaient avec audace, et nous empêchassent de nous disperser, et de nous procurer par-là plus de vivres. Si Seuthès, qui vous a valu cette sécurité, ne vous a pas payé bien exactement votre solde, comptez-vous pour rien la tranquillité dont vous

avez joui ? Ce malheur est-il si grand, qu'il faille m'en punir en me privant de la vie ?

« Comment vous retirez-vous aujourd'hui ? Après avoir passé l'hiver dans l'abondance, n'emportez-vous pas, de plus, ce qui vous a été payé par Seuthès ? car vous avez vécu aux dépens de l'ennemi ; et quoique vous fussiez au milieu de son pays, il ne vous a pas tué un homme ; il n'a pas fait un seul de vous prisonnier. Ne vous reste-t-il pas ce que vous avez acquis de gloire en Asie contre les Barbares, et n'y avez-vous pas ajouté celle d'avoir vaincu les Thraces d'Europe ? Oui, j'ose le dire, vous devez rendre grâces aux dieux, comme d'une faveur insigne, de ces prétendus malheurs que vous me reprochez, et qui vous irritent contre moi.

« Telle est votre position actuelle. Considérez la mienne, je vous en conjure au nom des immortels. Lorsque je levai l'ancre pour retourner à Athènes, j'emportais les louanges dont vous me combliez tous ; j'espérais, par vous, jouir de quelque gloire chez le reste des Grecs. J'avais la confiance des Lacédémoniens, sans quoi ils ne m'auraient pas renvoyé vers vous. Je pars maintenant, calomnié par vous près de ces mêmes Lacédémoniens, haï, grâces à vous, de Seuthès, que j'espérais gagner par mes services et les vôtres, de Seuthès, chez qui je me flattais de trouver une retraite glorieuse pour moi et pour mes enfans, si je devais en avoir : et vous, pour qui je me suis fait tant d'ennemis cruels et plus puissans que moi ; vous, dont les intérêts, à présent même encore, ne cessent d'occuper ma pensée, voilà vos procédés envers moi ! Vous me tenez en votre pouvoir ; je ne m'enfuis pas à votre insu, je ne vous échappe pas ; mais si vous me traitez comme vous l'annoncez, sachez que vous mettez à mort un homme qui, sans calculer si c'était son devoir ou celui d'un autre, a souvent veillé pour votre salut, a essuyé, à votre tête, mille fatigues, et couru encore plus de dangers ; qui, par la faveur des dieux, a érigé avec vous nombre de trophées chez les Barbares ; qui vous a résisté de tout son pouvoir, pour vous empêcher de vous faire un ennemi d'aucun des Grecs. Vous pouvez maintenant aller où vous voudrez, par terre et par mer, sans craindre nulle part d'accusateurs : et lorsque la fortune vous rit, que vous allez vous embarquer

pour cette Asie après laquelle vous soupirez depuis si long-temps ; lorsque le peuple le plus puissant implore votre secours, qu'on vous donne une solde, que les Lacédémoniens, qui passent maintenant pour la première nation de la Grèce, viennent vous chercher et vous commander, vous croyez devoir saisir ce moment pour me mettre à mort !

« Vous ne pensiez pas ainsi dans le danger, ô hommes doués d'une merveilleuse mémoire ! Vous m'appeliez alors votre père ; vous me juriez de vous souvenir toujours de moi comme de votre bienfaiteur. Ces Lacédémoniens mêmes, qui viennent vous proposer de les suivre, ne sont pas si déraisonnables, sans doute : ils ne concevront pas de vous une meilleure opinion en voyant comment vous en usez avec moi. » Xénophon cessa alors de parler.

Charminus de Lacédémone se leva ensuite : « Soldats, leur dit-il, je ne crois pas que vous ayez un juste sujet d'être irrités contre ce général : je puis moi-même déposer en sa faveur ; car lorsque Polynice et moi avons demandé à Seuthès quel homme c'était, il ne lui a reproché que d'aimer trop le soldat, qu'il en était plus mal avec lui-même Seuthès, et avec les Lacédémoniens. » Euryloque de Louisie en Arradie se leva ensuite, et dit : « Lacédémoniens, vous êtes nos généraux : la première affaire qui doit, selon moi, vous occuper, c'est de nous faire payer par Seuthès, de gré ou de force, la solde qui nous est due, et de ne point nous emmener auparavant. » Après lui Polystrate, Athénien, se leva pour parler en faveur de Xénophon : « Soldats, j'aperçois ici Héraclide. Il a reçu le butin qui était le prix de nos fatigues ; il l'a vendu, et n'en a remis la valeur ni à Seuthès ni à nous ; il l'a volé, et le garde pour lui-même. Si nous faisons bien, nous l'arrêterons. Cet homme n'est point un Thrace ; il est Grec comme nous, et fait tort à des Grecs. »

Ce discours qu'entendait Héraclide le frappa de terreur. Il s'approcha de Seuthès : « Si nous nous conduisons sensément, lui dit-il, nous nous éloignerons ; nous quitterons un lieu où les Grecs sont les maîtres. » Ils remontèrent donc sur leurs chevaux, et coururent à toute bride à leur camp. De là, Seuthès envole Ébozelmius, son interprète, à Xénophon, exhorte ce général à rester à son service avec mille hoplites, s'engage à lui don-

ner des places maritimes et tout ce qu'il lui avait promis, et lui ajoute, comme un secret de Polynice, que si Xénophon tombe entre les mains des Lacédémoniens, Thimbron le fera certainement mourir. Plusieurs autres personnes encore, unies à Xénophon par les liens de l'hospitalité, le prévinrent que la calomnie ne l'avait pas épargné, et qu'il fallait qu'il se tint sur ses gardes. Xénophon prit deux victimes qu'il sacrifia à Jupiter roi, pour savoir s'il ferait mieux de rester avec Seuthès, aux conditions que lui offrait ce prince, ou de partir avec l'armée. Ce dieu lui ordonna de la suivre.

CHAPITRE VII.

Seuthès alla camper plus avant dans les terres; et les Grecs cantonnèrent dans les villages, d'où ils devaient gagner les bords de la mer, après s'être approvisionnés de vivres. Ces villages avaient été donnés par Seuthès à Médosade. Celui-ci, voyant avec peine les Grecs consommer tout ce qu'ils trouvaient dans sa nouvelle possession, prend environ cinquante chevaux, et l'homme le plus considérable parmi les Odrysiens qui étaient descendus de leurs montagnes et s'étaient joints à Seuthès. Il s'avance; il appelle Xénophon hors du cantonnement des Grecs. Ce général se fait suivre par quelques lochages et d'autres personnes affidées, et s'approche de Médosade. « Vous nous faites tort, Xénophon, dit ce Thrace, en ravageant nos villages. Nous vous annonçons, moi, de la part de Seuthès, et cet Odrysiens, de la part de Médoce, roi de la Thrace supérieure, que vous ayez à évacuer le pays : si vous vous y refusez, nous ne souffrirons plus une telle licence; nous repousserons comme ennemis des gens résolus à ravager notre contrée. »

« Il est fâcheux, répliqua Xénophon, d'avoir à répondre à un semblable discours : je le ferai cependant pour que ce jeune Odrysiens sache qui vous êtes, et ce que nous sommes. Avant d'être vos alliés, nous traversions, comme nous le voulions, ce pays; nous y portions le ravage et la flamme partout où il nous plaisait. Mais vous, lorsqu'on vous députa vers les Grecs, ne vous trouvâtes-vous pas trop heureux de loger au milieu de nous, et de n'avoir aucun ennemi à craindre? Vous ne pouviez entrer dans cette province;

ou si vous y pénétriez quelquefois, vous vous teniez au bivouac, vos chevaux toujours bridés, comme dans le pays d'un ennemi plus fort que vous.

« Depuis notre alliance, nous vous avons rendus maîtres de cette contrée; et vous prétendez maintenant nous chasser du pays même que vous n'avez conquis que par notre secours, et dont vous savez bien que l'ennemi ne pouvait vous repousser. Loin de nous congédier en nous comblant de présents et de bienfaits pour reconnaître ce que vous nous devez, vous prétendez nous empêcher, autant qu'il est en vous, de cantonner pendant notre marche. Quoi! vous tenez un tel langage, et vous ne craignez pas les dieux! et vous ne rougissez pas devant ce jeune homme qui vous voit maintenant dans la prospérité, vous qui, comme vous l'avez avoué vous-même, n'aviez, avant notre alliance, d'autres ressources que le brigandage? Mais pourquoi vous adresser à moi? je n'ai plus ici de commandement. Vous venez de livrer aux Lacédémoniens l'armée grecque, pour la conduire en Asie, et vous n'avez eu garde, hommes admirables, de m'appeler au traité; vous ne vouliez pas que je les obligeasse, en leur remettant l'armée, autant que je les ai désobligés en vous l'amenant. »

L'Odrysiens, ayant entendu cette réponse: « Je meurs de honte, dit-il à Médosade. Si j'avais été auparavant au fait de ce qui s'est passé, je ne vous aurais point accompagné; je m'en vais. Médoce, mon roi, ne me saurait pas gré de chasser ainsi nos bienfaiteurs. » Il dit, et remonte à cheval, suivi de tout le détachement, à l'exception de quatre ou cinq cavaliers. Médosade, affligé de voir ses terres dévastées, pressa Xénophon d'appeler les deux Lacédémoniens. Ce général, accompagné des hommes les plus propres à seconder ses vues, alla trouver Charminus et Polynice, leur dit que Médosade les envoyait chercher, et leur proposait, comme à lui, de se retirer du pays. « Je pense, ajouta Xénophon, que vous obtiendrez pour l'armée la solde qui lui est due, si vous répondez à ce Thrace, que les Grecs vous prient de leur faire payer, de gré ou de force, ce que leur doit Seuthès; qu'ils promettent de vous suivre avec zèle, lorsqu'ils l'auront obtenu; que leur demande vous semble légitime, et que vous vous êtes engagés à ne faire partir l'armée que lorsqu'on lui aura rendu cette justice. » Les

Lacédémoniens promirent de faire valoir ces raisons, et d'autres plus fortes encore, que l'occasion leur suggérerait. Ils s'avancèrent aussitôt, suivis de tous ceux que les circonstances requéraient.

Quand ils furent arrivés, Charminus prit la parole : « Expliquez-vous, Médosade, si vous avez quelque chose à nous dire : sinon, c'est nous qui avons à vous parler. » Médosade répondit d'un ton fort soumis : « Seuthès et moi nous vous prions de ne faire aucun tort à ce pays, qui nous est devenu cher. C'est nous qui ressentirions tout le mal que vous lui feriez, puisqu'il nous appartient. — Nous nous en éloignerons, reprirent les Lacédémoniens, aussitôt que ceux qui vous ont aidés à faire cette conquête auront reçu leur solde. Autrement, nous venons à leur secours ; nous punirons quiconque leur a fait du tort contre la foi du serment. Si telle a été votre conduite, ce sera sur vous les premiers que tombera notre vengeance. »

« Voulez-vous, Médosade, ajouta Xénophon, puisque vous regardez le peuple de ce pays comme vous étant attaché, lui permettre de décider la question, et de déclarer si c'est à vous ou aux Grecs à vous retirer de son pays ? » Médosade n'accepta point ce compromis ; mais il proposa aux Lacédémoniens, ou d'aller trouver eux-mêmes Seuthès, pour lui demander la solde de l'armée, étant persuadé que ce prince les écouterait favorablement, ou d'envoyer au moins avec lui Xénophon, qu'il s'engageait à seconder de son crédit. Cependant il les supplia de ne point brûler ses villages. On prit le parti de députer Xénophon, accompagné des Grecs qui parurent les plus propres à cette mission. Quand il fut arrivé près du roi des Thraces, il lui parla en ces termes :

« Je ne viens point ici, Seuthès, vous rien demander, mais vous faire sentir, si je le puis, que je n'ai point mérité votre haine, en réclamant pour nos soldats la paye que vous avez promise volontairement. J'ai toujours cru qu'il n'était pas moins de votre intérêt de la donner, que du leur de la recevoir. Je remarque d'abord, qu'après les dieux, ce sont eux qui vous ont fait roi d'une vaste contrée et d'un peuple nombreux, et qui vous ont placé à un rang où aucune de vos actions, honnêtes ou honteuses, ne peut être ignorée. Dans ce poste éminent, il vous importe

de ne point passer pour avoir renvoyé sans récompense vos bienfaiteurs ; il vous importe encore d'être loué par la bouche de six mille hommes qui vous ont servi, et surtout de ne laisser jamais élever de doute sur votre parole. Je vois que la parole des gens sans foi est vaine, sans force et sans considération, tandis que celle des hommes reconnus pour vrais n'est pas moins efficace pour obtenir ce qu'ils désirent, que la tyrannie des autres. Veulent-ils mettre quelqu'un à la raison, leurs menaces équivalent aux châtimens prompts des autres. S'ils promettent, ils transigent aussi aisément que d'autres l'argent à la main.

« Rappelez-vous ce que vous nous avez avancé avant de faire alliance avec vous ; je puis certifier que vous n'avez rien donné. Ce fut la confiance en votre sincérité qui engagea une armée nombreuse à joindre ses armes aux vôtres, et à vous soumettre un empire qui vaut non pas seulement cinquante talens, somme que nous demandons comme une dette, mais infiniment davantage. Eh bien ! cette confiance, qui vous a valu un royaume, vous allez la vendre pour une pareille somme. Rappelez-vous quelle importance vous mettiez à la conquête du pays qui vous est enfin soumis : je suis sûr qu'alors vous aimiez mieux l'avoir qu'une somme beaucoup plus considérable. Il me semble que ce serait pour vous un plus grand malheur et une plus grande tache, de ne point conserver cette conquête, que de ne l'avoir point faite ; comme il serait plus fâcheux de tomber de la richesse dans la pauvreté, que de n'avoir jamais été riche ; comme il serait plus affligeant de descendre d'un trône, que de n'y être jamais monté.

« Vous savez que vos peuples se sont soumis, non par affection, mais parce qu'ils ont été contraints : doutez-vous qu'ils ne fissent de nouveaux efforts pour recouvrer leur liberté, si la terreur ne les contenait ? Mais s'ils voient nos troupes disposées à rester sous vos ordres, dès que vous le souhaiterez, ou à revenir promptement à votre secours, en cas de besoin ; s'ils voient tous ceux qui nous entendront parler de vous avec éloge, prêts à se ranger sous vos drapeaux et à vous seconder, ne croyez-vous pas leur inspirer plus sûrement cette terreur, et les attacher bien plus à votre empire, que s'ils présument que personne désormais ne joint à ses armes aux

vôtres, à cause de la défiance qu'inspire votre conduite actuelle, et que nous sommes déjà nous-mêmes mieux intentionnés pour eux que pour vous ? Ce n'a pas été d'ailleurs parce que les Thraces étaient inférieurs en nombre, qu'ils ont subi le joug, mais parce qu'ils manquaient de chefs. N'est-il pas à craindre qu'ils ne s'en choisissent aujourd'hui parmi ces Grecs qui croient avoir à se plaindre de vous ; qu'ils ne mettent à leur tête les Lacédémoniens, encore plus puissans ; et surtout si, d'un côté, les soldats montrent plus de zèle à servir des hommes qui les auront fait payer, et que, d'un autre côté, les Lacédémoniens y consentent à cause du besoin qu'ils ont de l'armée ? Il est évident que les Thraces mêmes que vous avez subjugués marcheraient plus volontiers contre vous qu'avec vous : car vos victoires consolident leur esclavage ; et si vous êtes vaincu, ils sont libres.

«Croyez-vous devoir vous occuper du bonheur de ce pays, maintenant qu'il est à vous ? Songez que si nos soldats, payés de ce qu'ils ont droit d'exiger, se retirent paisiblement, votre contrée sera plus ménagée que s'ils s'obstinent à y rester comme en pays ennemi, et qu'ils vous obligent à lever contre eux une armée plus nombreuse, qui aura également besoin de subsistances. Quant à l'argent, vous en coûtera-t-il plus en nous payant sur-le-champ ce qui nous est dû, qu'en continuant à nous le devoir, et soudoyant une plus grande quantité de troupes ?

« Mais Héraclide trouve la somme considérable ; il me l'a déclaré. Ne vous est-il donc pas bien plus facile à présent de la lever et de la payer, qu'il ne vous l'était auparavant d'en trouver la dixième partie ? Ce n'est pas la quantité d'une somme qui la rend considérable ou légère, ce sont les facultés de l'homme qui l'acquiesce, et celle de l'homme qui la reçoit. Or, vos revenus annuels maintenant valent plus que tout le fonds que vous possédiez jadis.

« Quant à moi, je vous ai parlé, Seuthès, avec les égards dus à un ami, afin que vous vous montriez digne des faveurs que les dieux vous ont accordées, et que vous ne me perdiez pas de réputation dans l'esprit du soldat : car, vu les dispositions actuelles de l'armée, soyez certain qu'il me serait également impossible de me venger d'un ennemi, ou de vous procurer de

nouveaux secours, si je formais l'un ou l'autre de ces projets. Je prends cependant à témoin, et les immortels, à qui rien n'est caché, et vous-même, Seuthès, que je n'ai rien reçu de vous pour les services que vous ont rendus nos soldats, et que non-seulement je ne vous ai pas pressé de m'enrichir à leurs dépens, mais que je n'ai même pas réclamé ce que vous m'aviez promis. Je jure de plus, que si vous m'aviez offert de remplir envers moi vos engagements, je n'aurais rien accepté, à moins que les soldats n'eussent reçu en même temps tout ce qui leur est dû. J'aurais regardé comme une infamie de stipuler mes intérêts particuliers, et de négliger les leurs, surtout jouissant parmi eux de quelque considération.

« Qu'un Héraclide pense qu'il n'est d'autre bien dans ce monde, que d'accumuler des trésors par toute sorte de moyens. Quant à moi, Seuthès, j'estime les plus précieuses, les plus brillantes richesses d'un homme, et surtout d'un prince, sont la vertu, l'équité, la générosité : qui les possède, est entouré d'amis, et d'hommes qui aspirent à le devenir. Prospère-t-il ? ils s'en réjouissent avec lui. Tombe-t-il dans l'infortune ? ils volent à son secours. Si mes actions n'ont pu vous persuader que j'étais sincèrement votre ami, si mes discours ne vous le font connaître, réfléchissez sur ce qu'ont dit les soldats. Vous étiez présent ; vous avez entendu les discours de ceux qui voulaient blâmer ma conduite,

« On m'accusait devant les Lacédémoniens de vous être plus attaché qu'à ce peuple ; et l'armée me reprochait d'avoir à cœur votre prospérité aux dépens de ses intérêts. On prétendait aussi que j'avais reçu de vous des présens. Mais ce dernier reproche, pensez-vous que je l'eusse essuyé si l'on m'eût soupçonné de mauvaise volonté pour vous, et non pas de trop de zèle ? Il me semble, en effet, qu'on doit de l'affection à ceux de qui on reçoit un don. Avant que je vous eusse rendu aucun service, vous me faisiez un accueil gracieux ; vos regards, vos discours, m'étaient garans de votre bienveillance ; vous ne vous lassiez pas de me faire des promesses : et maintenant que vos projets ont réussi, et que vous avez acquis la plus grande puissance que j'aie pu vous procurer, vous me voyez d'un œil indifférent sans crédit auprès des soldats. Je ne doute pas cependant que vous ne finissiez par

les payer. Le temps dessillera vos yeux; vous ne pourrez entendre les murmures de vos bien-faiteurs. Ce que je vous demande, c'est qu'en satisfaisant les troupes, vous tâchiez de me rétablir dans l'esprit du soldat, tel que j'étais lorsque je suis entré à votre service. »

Seuthès, ayant entendu ce discours, maudit hautement celui qui était cause de ce que la solde des Grecs ne leur était pas payée depuis longtemps; et tout le monde crut qu'il désignait Héraclide. « Pour moi, ajouta ce prince, je n'ai jamais prétendu priver les Grecs de leur solde; je m'acquitterai envers eux. — Puisque vous avez résolu de les payer, répliqua Xénophon, je vous conjure de le faire par mes mains, et de ne pas négliger l'occasion de me rendre auprès de l'armée la considération dont je jouissais lorsque nous vous avons joint. — Ce ne sera pas moi qui vous la ferai perdre, répliqua Seuthès; et si vous vouliez rester à mon camp avec mille hoplites seulement, je vous livrerais toutes les places et tous les dons que je vous ai promis. — Cet arrangement est devenu impossible, répondit Xénophon; renvoyez-nous au plus tôt. — Je sais cependant, dit Seuthès, que vous trouverez moins de sûreté à partir. — Je suis reconnaissant de votre prévoyance; mais il m'est impossible de rester. Croyez que partout où j'aurai du crédit, il tournera à votre avantage. » Seuthès s'expliqua alors en ces termes : « Je n'ai point d'argent, ou du moins j'en ai peu; il ne me reste qu'un talent, je vous le donne. Prenez de plus six cents bœufs, environ quatre mille moutons, cent vingt esclaves, et les otages des Thraces qui vous ont attaqués; puis retournez vers les Grecs. — Si la vente de ces effets ne suffit pas pour la paye, reprit Xénophon en riant, à qui appartiendra ce talent? Puisque je cours des risques à rejoindre l'armée, ne faut-il pas au moins que je me garde d'être lapidé? Vous avez entendu les menaces. » Xénophon passa dans ce lieu le reste du jour.

Le lendemain, Seuthès livra aux députés ce que qu'il avait promis, et l'envoya, conduit par des Thraces, au camp des Grecs. Le bruit s'y était répandu que Xénophon n'avait été trouver Seuthès que pour rester à sa cour, et recevoir les récompenses qu'on lui avait annoncées. Lorsqu'on le vit revenir, on courut tout joyeux au-devant de lui. Dès que ce général aperçut Charminus et Polynice : « Voilà, leur dit-il, ce que

vous avez fait recouvrer à l'armée; je vous le remets; vendez-le, et distribuez-en le prix aux soldats. » Ces deux Lacédémonniens reçurent les effets, commirent des gens à la vente, et excitèrent contre eux-mêmes des murmures. Xénophon se tint à l'écart; on voyait qu'il se préparait à retourner dans sa patrie; car il n'était pas encore banni d'Athènes. Ceux des Grecs qui étaient le plus liés avec lui vinrent le conjurer de ne pas abandonner encore l'armée, de la conduire en Asie, et de la remettre lui-même à Thimbron.

CHAPITRE VIII.

On s'embarqua ensuite pour Lampsaque. Euclide de Phlasié, devin, et fils de Cléagoras, qui a peint les Songes dont est décoré le Lycée, vint au-devant de Xénophon. Il le félicita d'avoir échappé à tant de dangers, et lui demanda à quoi se montaient ses richesses. Xénophon lui jura qu'il n'avait pas de quoi s'en retourner à Athènes, à moins qu'il ne vendît son cheval et ses équipages. Euclide ne voulait point le croire. Mais les habitans de Lampsaque ayant envoyé à Xénophon les présens de l'hospitalité, ce général fit un sacrifice à Apollon, et plaça Euclide près de lui. Celui-ci ayant vu les entrailles des victimes, dit à Xénophon : « Je suis persuadé que vous ne rapportez rien de votre expédition; mais quand vous devriez faire fortune dans la suite, il y aura obstacle de votre part, si ce n'est d'ailleurs. » Xénophon en convint. « C'est Jupiter Milichius, continua Euclide, qui vous est contraire. Lui avez-vous sacrifié? lui avez-vous offert des holocaustes, comme j'avais coutume de lui en offrir pour vous tous à Athènes? » Xénophon avoua que depuis qu'il avait quitté sa patrie, il n'avait point offert de sacrifice à Jupiter Milichius, Euclide lui conseilla de sacrifier à ce dieu, et ajouta qu'il s'en trouverait mieux. Le lendemain, Xénophon alla à Ophrymium, y fit un sacrifice, et brûla des porcs entiers, suivant le rit d'Athènes. Le dieu lui accorda des signes favorables. Le même jour, arrivèrent Biston et Euclide, avec de l'argent pour l'armée. Ils se lièrent par les nœuds de l'hospitalité à Xénophon; et soupçonnant que par besoin d'argent il s'était défilé, à Lampsaque, pour cinquante dariques, de son cheval, qu'il aimait beaucoup, disait-on, ils le rachetèrent, et forcèrent ce général de le

repandre, sans vouloir en recevoir le prix.

On marcha ensuite à travers la Troade. On passa sur le mont Ida, et l'on arriva d'abord à Antandre; puis, en suivant le rivage de la mer qui baigne les côtes de Lydie, on se porta dans la plaine de Thèbes. De là, traversant Atramyttium et Certonium, on entra près d'Atarne, dans la plaine du Caique, et l'on parvint à Pergame en Mysie.

Xénophon y logea chez Hellas, femme de Gongylus Érétrien, et mère de Gorgion et de Gongylus. Elle l'instruisit qu'Asidate, l'un des Perses les plus distingués, était dans la plaine; que s'il y marchait de nuit avec trois cents hommes, il le prendrait probablement avec sa femme, ses enfans, et tous ses trésors, qui étaient considérables. Elle lui donna pour guides, son cousin, et Daphnagoras, un de ses intimes. Xénophon offrit avec eux un sacrifice. Le devin Agasias d'Élide, qui y assistait, lui dit que les entrailles étaient favorables, et qu'il ferait Asidate prisonnier. Xénophon se mit donc en marche après le repas. Il avait pris avec lui les lochages qu'il aimait le plus, et qui lui avaient en tout temps été le plus attachés: il voulait qu'ils participassent à sa bonne fortune. Environ six cents hommes sortirent aussi, malgré lui, et le suivirent; mais les lochages prirent le devant, de crainte de partager avec cette foule un butin qu'ils croyaient assuré.

On arriva vers minuit. On laissa échapper des environs de la tour, des esclaves et beaucoup d'autre butin; on n'en voulait qu'à Asidate et à sa famille. On attaqua le château: ne pouvant le prendre, parce qu'il était grand, élevé, muni de créneaux, et défendu par beaucoup de braves, on tâcha de s'ouvrir une route par la fouille. L'épaisseur du mur était de huit briques. Il y eut cependant une ouverture pratiquée à la pointe du jour. Aussitôt un des assiégés perça, avec une grande broche, la cuisse de celui des Grecs qui se trouva le plus près; et d'ailleurs, par une grêle de flèches, les Barbares rendaient les approches dangereuses. Aux cris qu'ils jetaient, aux feux qu'ils allumaient pour signaux, Itabélius marcha à leur secours avec ses forces. Vinrent aussi des hoplites de la Comanie, environ quatre-vingts chevaux de la cavalerie hyrcanienne à la solde du roi, et près de huit cents peltastes. Il sortit aussi de la cava-

lerie de Parthénium, d'Apollonie et des lieux voisins.

Il était temps de penser aux moyens de faire la retraite. On prit les bœufs, le menu bétail, les esclaves, qu'on enferma dans une colonne à centre vide: ce n'était pas que l'on s'occupât du butin; mais en le laissant, la retraite aurait eu l'air d'une fuite, l'ennemi en serait devenu plus hardi, et les Grecs se fussent découragés. On se retira donc en gens résolus à défendre le butin. Gongylus, les voyant en petit nombre, et pressés par de nombreux ennemis qui les poursuivaient, sortit, malgré sa mère, avec ses forces, afin de prendre part à l'affaire. Proclès, descendant de Damarate, amena aussi du secours d'Alisarne et de Teuthranie. La troupe de Xénophon, écrasée par les flèches qu'on lui décochait, et par les pierres que lançaient les frondes, marcha en rond pour s'opposer le bouclier aux traits, et repassa à grande peine le Caique. Près de la moitié des Grecs étaient blessés. Agasias de Stymphale, centurion, le fut aussi en cet endroit: il avait toujours combattu avec le plus grand courage. Enfin les Grecs achevèrent leur retraite, conservant environ deux cents prisonniers, et assez de menu bétail pour offrir des sacrifices aux dieux.

Le lendemain, après avoir immolé des victimes, Xénophon fit marcher toute l'armée pendant la nuit. Il voulait pénétrer bien avant dans la Lydie, afin qu'Asidate ne craignît plus son voisinage, et négligeât de se garder. Mais ce Perse, informé que ce général avait de nouveau consulté les dieux, et devait marcher contre lui avec toute l'armée, alla se cantonner dans des villages contigus aux murs de Parthénium. Il y tomba dans les troupes que conduisait Xénophon. On le prit avec sa femme, ses enfans, ses chevaux et tous ses trésors. Ainsi fut accompli ce que les dieux avaient annoncé lors du premier sacrifice. Les Grecs se retirèrent ensuite à Pergame; et Xénophon n'eut point à se plaindre de Jupiter Milichius; car les Laodémoniens, les lochages, les autres généraux, et les soldats, convinrent de lui donner ce qu'il y avait de plus précieux dans le butin, des chevaux, des attelages et d'autres effets; en sorte qu'il se trouva même en état d'obliger ses amis.

Thimbron, qui alors arriva, prit le commandement de l'armée, l'incorpora dans les autres

troupes qu'il amenait, et fit la guerre à Tissapherne et à Pharnabaze.

Voici les noms des satrapes qui gouvernaient toutes les provinces que nous traversâmes : Artimas commandait en Lydie, Artacamas en Phrygie, Mithradate en Lycaonie et en Cappadoce, Syennésis en Cilicie, Dernès en Phénicie et en Arabie, Bélésis en Syrie et en Assyrie, Rhoparas en Babylonie, Arbacès en Médie, Térabaze au pays du Phase et des Hespérites. Les Carduques, les Chalybes, les Chaldéens, les

Macrons, les Colques, les Mosynœciens, les Coètes et les Tibaréniens, étaient peuples autonomes. Corylas gouvernait la Paphlagonie, Pharnabaze la Bithynie; et les Thraces d'Europe obéissaient à Seuthès.

Joignons-y le total des marches faites, soit en pénétrant dans l'Asie supérieure, soit dans notre retraite. En deux cent quinze marches, nous parcourûmes onze cent cinquante-cinq parasanges, ou trente-quatre mille six cent cinquante stades, dans l'espace de quinze mois.

VIE D'AGÉSILAS.

DE 430 A 361 AVANT J.-C.

CHAPITRE PREMIER.

Je sais qu'il est difficile de louer dignement les vertus et les exploits d'Agésilas; j'oserai cependant l'entreprendre. Parce qu'il fut un homme accompli, serait-ce une raison de ne lui donner aucun éloge, l'éloge fût-il au-dessous du héros ?

Pour commencer par son origine, quoi de plus glorieux que le rang qu'il occupe dans la longue série de ses aïeux, qui furent, non d'obscurs citoyens, mais des rois descendants de rois depuis Hercule ! Et l'on ne dira pas que la ville où régnaient ses pères soit une ville inconnue; elle est aussi renommée dans la Grèce qu'ils furent illustres dans leur patrie. Ainsi, chefs d'une république qui tient le premier rang, ils commandaient à des peuples qui avaient la prééminence. L'éloge de la patrie d'Agésilas ne doit pas être séparé de celui de sa famille : car si Lacédémone, fidèle à ses rois, n'entreprit jamais de les dépouiller de la puissance souveraine, les rois, à leur tour, n'ambitionnèrent jamais une autorité plus étendue que celle qu'ils avaient reçue avec le sceptre. Aussi n'a-t-on vu aucun gouvernement démocratique, oligarchique, tyrannique ou monarchique, se maintenir sans interruption; tandis que la royauté subsiste à présent encore dans la famille d'Agésilas.

Prouvons que ce prince fut jugé digne du

trône, même avant que d'y monter. Après la mort d'Agis, Léotychide et lui prétendaient à la couronne, lui, comme fils d'Archidamus, Léotychide, comme fils d'Agis : les citoyens décidèrent que le mérite, joint aux prérogatives de la naissance, donnait au premier plus de droit; la dignité suprême lui fut décernée. Le choix d'une république sage et de citoyens vertueux n'est-il pas une forte preuve de l'opinion qu'on avait de son mérite avant qu'il régnât ? Je vais dire ce qu'il a fait pendant son règne : on verra par-là ce qu'il fut.

Ce prince, encore dans la force de l'âge, venait de monter sur le trône, lorsqu'on annonça que le roi de Perse se disposait à venir avec de grandes forces attaquer les Grecs par terre et par mer. Les Lacédémoniens et leurs alliés délibérèrent. Agésilas s'offre de passer en Asie, pourvu qu'on lui donne seulement trente Spartiates, trois mille néodamodes, et environ six mille alliés : avec ces forces, il se chargeait d'obliger le prince à faire la paix, ou, s'il voulait la guerre, de l'occuper assez dans ses états pour l'empêcher de marcher contre les Grecs. On applaudit au projet d'attaquer un monarque qui jusqu'alors avait attaqué le premier : on sentait l'avantage d'aller à la rencontre des ennemis, au lieu de les attendre; de les combattre en vivant sur leurs terres, plutôt que sur les siennes; on jugeait plus glorieux de

tenter la conquête de l'Asie que de se borner à la défense de la Grèce. On lui donna donc des troupes : il s'embarqua. Je ne puis mieux donner l'idée des talens militaires qu'il déploya dans cette campagne qu'en racontant ce qu'il fit.

Voici par où il débuta. Tissapherne lui proposait une trêve jusqu'au retour des députés qu'il enverrait au roi de Perse ; il s'engageait par serment à solliciter auprès de son maître la liberté des Grecs asiatiques. Agésilas accepta la trêve, avec promesse d'y être fidèle, en accordant à Tissapherne un délai de trois mois. Celui-ci ne se fut pas plutôt engagé, qu'il oublia son serment : au lieu de solliciter la paix, il demanda de nouveaux renforts. Agésilas s'aperçut de sa mauvaise foi ; mais il respecta la trêve. C'est là, selon moi, un premier trait de sagesse, d'avoir montré que le satrape de Carie était un parjure, de l'avoir rendu suspect à tous les peuples, de s'être au contraire lui-même inviolablement attaché à la foi du serment, et parla d'avoir inspiré toute la confiance aux Grecs et aux Barbares avec qui il eût voulu traiter. Cependant Tissapherne, fier de ses nouvelles troupes, menace d'assaillir le roi de Sparte s'il ne se retire à l'instant de l'Asie. Les Lacédémoniens et leurs alliés paraissent effrayés de cette jactance ; ils craignent que les forces d'Agésilas ne tinsent pas contre les nombreuses troupes du grand roi : pour lui, d'un visage serein, il charge les hérauts de Tissapherne de le remercier de ce qu'il a rendu par son parjure les dieux ennemis des Perses et amis des Grecs. Sur-le-champ il donne l'ordre pour la marche, enjoint aux villes par où il devait passer pour aller en Carie, de lui préparer des vivres ; et mande aux Ioniens, aux Éoliens et aux Hellespontins de lui envoyer des renforts à Éphèse.

Tissapherne, sachant qu'Agésilas manquait de cavalerie, et que la Carie était peu favorable à cette espèce de troupes, sentant d'ailleurs qu'il devait être indigné de son procédé, ne doutait pas qu'il ne se jetât dans cette province, siège de son gouvernement. Il y envoie donc toute son infanterie, et il entoure avec sa cavalerie les plaines du Méandre, persuadé qu'il accablerait les Grecs avant qu'ils arrivassent dans les endroits où la cavalerie ne pouvait agir. Mais au lieu d'aller en Carie, Agésilas s'avance vers la Phrygie : il recueille dans sa marche les troupes

à mesure qu'elles arrivent, prend les villes de force ; et comme il s'y était jeté à l'improviste, il y fait un immense butin. La guerre étant déclarée, et la ruse alors permise, qui doutera que ce ne fût, dans Agésilas, le trait d'un général habile, d'apprendre à Tissapherne que, même en fait de ruse, il était son maître, et de profiter sagement de l'occasion pour enrichir les villes amies ? On avait fait des prises si considérables que tout se vendait à vil prix : il avertit les alliés de Lacédémone d'acheter ce qu'ils voudraient, en les prévenant qu'il ne tarderait pas à conduire son armée vers la mer. Les officiers chargés de la vente du butin avaient ordre d'inscrire sur leurs registres le prix de chaque effet vendu, et de le délivrer sans argent aux amis de la Grèce ; de sorte que ceux-ci, ne déboursant rien d'abord, firent un profit immense, sans aucun dommage pour le trésor public. De plus, toutes les fois qu'il était instruit que des peuples qui avaient passé dans le parti du roi de Perse, voulaient envoyer à ce dernier leur tribut sous escorte, il procurait aux amis de sa ville les moyens de s'en emparer, et d'acquérir à la fois des richesses et de la gloire. Cette conduite ne tarda pas à faire désirer son amitié.

Convaincu de plus qu'une armée ne tenait pas long-temps dans un pays ruiné et désert, tandis qu'elle trouvait toujours de nouvelles provisions dans des régions peuplées et cultivées, il ne cherchait pas seulement à soumettre les ennemis par ses armes, il les gagnait encore par sa modération. Aussi recommandait-il souvent à ses soldats de ne pas traiter les prisonniers en criminels, mais de les ménager comme leurs semblables. Souvent même, lorsqu'il levait le camp, s'il se trouvait parmi les prisonniers des fils de commerçans, au lieu de souffrir qu'on les vendît, comme on le fait pour l'ordinaire dans l'embarras de les nourrir et de les garder, il les faisait conduire en lieu sûr. Quant à ceux que leur grand âge empêchait de suivre l'armée, ses ordres étaient qu'on les préservât avec grand soin de la fureur des chiens et des loups. Ceux qui apprenaient ces traits d'humanité, et les prisonniers même, s'affectionnaient à lui. Toutes les villes qu'il avait conquises, il les dispensait des devoirs des esclaves envers les maîtres, il n'exigeait d'elles que la simple déférence de l'homme libre pour ses magistrats ; en sorte que

les places qu'il n'aurait pas emportées par la force, il les soumettait par la douceur.

Mais passons à d'autres actions. Comme dans les plaines de la Phrygie, il ne pouvait tenir la campagne contre la cavalerie de Pharnabaze, il résolut de se procurer cette espèce de troupes, afin de n'être pas obligé de faire la guerre en fuyant. Il chargea donc les plus riches citoyens des villes de nourrir des chevaux; et en déclarant exempt du service quiconque fournirait un cheval, des armes et un cavalier formé, il excita l'émulation pour ces dépenses utiles. Il désigna les villes d'où l'on tirerait les cavaliers, assuré qu'on ne tarderait pas à en trouver de bons là où l'on nourrirait des chevaux : action digne du plus grand éloge, puisqu'il se créait une bonne cavalerie, en état de le servir sur-le-champ.

Au commencement du printemps, il rassemble toute son armée à Ephèse, dans le dessein de l'exercer. Il propose des prix aux troupes de cavalerie qui feraient le mieux leurs évolutions, aux hoplites qui montreraient le plus de rigueur, aux archers et aux troupes légères qui annonceraient le plus d'adresse. Il fallait voir les gymnases remplis d'hoplites qui s'exerçaient, l'hippodrome couvert de cavaliers occupés d'évolutions, tandis que les archers et les gens de trait marchaient par pelotons. Toute la ville offrait un intéressant spectacle. Les marchés publics étaient pleins d'armes et de chevaux. Les ouvriers en airain, en bois, en fer, les corroyeurs, les peintres, tous travaillaient à la fabrication des armes : on eût pris Ephèse pour un vaste arsenal. Rien, sur tout, n'inspirait plus la confiance que de voir Agésilas lui-même et ses soldats sortir des gymnases, couronnés de fleurs, et consacrant leurs couronnes à Diane. Eh ! qui n'eût conçu pour l'avenir les espérances les plus grandes, en voyant dans une armée marcher d'un pas égal la religion, la discipline, l'obéissance ! Persuadé, de plus, qu'un moyen pour exciter le courage du soldat était de lui faire mépriser l'ennemi, il ordonna qu'on dépouillât les Perses qui seraient pris par ses coureurs, et qu'on les vendît nus, afin qu'à la vue de ces prisonniers, dont les corps n'étaient si blancs que parce qu'ils ne quittaient jamais leurs vêtements en plein air, si chargés d'embonpoint et si peu nerveux que parce qu'ils étaient toujours trainés dans des chars, les

soldats grecs jugeassent qu'ils n'auraient à combattre que des femmes.

Il déclare encore à ses troupes qu'il va les mener par le plus court chemin dans la partie la plus fortifiée du pays, afin qu'elles se disposent et s'animent au combat. A cette nouvelle, Tissapherne s'imagina qu'il voulait le tromper de nouveau, que son dessein était de fondre sur la Carie. Il y fit donc passer son infanterie, comme la première fois, et plaça de même sa cavalerie dans les plaines du Méandre. Mais, suivant le projet annoncé, Agésilas dirigea véritablement sa route vers la province de Sardes. Il marcha trois jours sans rencontrer l'ennemi, et procura à son armée des vivres en abondance. A la quatrième journée, parut la cavalerie des Perses. Celui qui la conduisait donna ordre aux bagages de passer le Pactole et d'établir un camp. L'ennemi ayant vu les valets de l'armée grecque s'écarter pour piller, en tua un grand nombre. Agésilas s'en aperçoit et envoie sa cavalerie pour les secourir. De leur côté, les Barbares rassemblent la leur, et la font avancer en ordre de bataille.

Le prince, qui voyait que l'infanterie des Perses n'était pas encore rassemblée, tandis qu'il avait, lui, toutes ses forces réunies, jugea que c'était le moment d'engager l'action. Après avoir immolé des victimes, il fait avancer sa phalange sur la cavalerie ennemie; il ordonne à ses plus jeunes hoplites de fondre en même temps, et aux peltastes de les suivre en courant : la cavalerie irait à la charge, et le reste de l'armée avec lui marcherait à leur suite. Le premier choc fut soutenu par les plus braves d'entre les Perses; mais bientôt, pressés de toutes parts, ils plièrent : les uns se jetèrent dans le fleuve, les autres prirent la fuite. Les Grecs les poursuivent et s'emparent de leur camp; les peltastes, selon leur coutume, se mettent à piller. Agésilas enveloppe avec son armée le camp des ennemis et le sien, et des deux n'en fait qu'un. Le bruit se répand que la division s'est mise parmi les Barbares, et qu'ils se reprochent mutuellement leur défaite : il marche aussitôt contre Sardes. Tandis qu'il brûle et ravage les environs de la ville, il fait annoncer aux habitans que quiconque aspire à la liberté peut se joindre à lui, et que s'il en est qui prétendent asservir l'Asie, ils viennent se mesurer contre ses libérateurs. Comme

personne n'osait paraître, il se porta librement partout. Il voyait les Grecs asiatiques, jusqu'alors contraints de ramper devant les Perses, respectés de ceux mêmes qui les avaient outragés, et ces Perses, qui exigeaient les honneurs divins, n'oser pas regarder les Grecs. En même temps qu'il protégeait les terres de ses alliés, il dévastait celle des ennemis : en moins de deux ans, il envoya au dieu de Delphes plus de cent talens, ce qui formait la dîme des dépouilles. Cependant le roi de Perse, attribuant le mauvais succès de ses affaires aux fautes de Tissapherne, charge Tithrauste de lui trancher la tête : exécution qui affaiblit la puissance ennemie, en augmentant celle d'Agésilas. Tous les peuples députaient vers lui pour demander son amitié ; plusieurs même qui désiraient être libres, passaient dans son parti ; en sorte qu'il ne se voyait pas seulement le chef des Grecs, mais encore celui d'un grand nombre de Barbares.

Mais ce qui mérite surtout notre admiration, c'est qu'après s'être assuré la possession d'un grand nombre de villes asiatiques, et même de plusieurs îles, depuis que Lacédémone lui avait donné une flotte ; après avoir acquis tant de gloire et de puissance, lorsqu'il pouvait profiter d'une foule de brillants avantages, au moment même qu'il formait le projet et concevait l'espoir de renverser un empire dont les forces furent souvent employées contre la Grèce, il ne céda à aucune de ces considérations. Dès que les magistrats de Sparte lui ordonnèrent de venir au secours de sa patrie, il obéit sans balancer, aussi docile que s'il se fût trouvé seul et désarmé dans le conseil des éphores ; annonçant par là que toute la terre, en comparaison de sa patrie, n'était rien à ses yeux, qu'il ne préférât pas de nouveaux amis aux anciens, ni des avantages sans péril et désavoués par la vertu, à des dangers où l'appelaient et l'honneur et la loi.

Au reste, dans le peu de temps qu'il commanda en Asie, il y tint la conduite d'un roi digne d'éloges. La division régnait dans toutes les villes qu'il venait gouverner au nom de Sparte, parce que depuis la décadence d'Athènes, on y avait changé le gouvernement : sa présence y ramena la concorde et la prospérité ; il les maintint en paix sans employer ni l'exil ni les supplices. Aussi tous les Grecs asiatiques

étaient-ils affligés de son départ, comme si on leur eût enlevé, non un chef, mais un père, un ami. Ils lui donnèrent une dernière preuve d'un sincère attachement, en l'accompagnant d'eux-mêmes pour secourir Lacédémone, quoiqu'ils sentissent qu'ils auraient à se mesurer avec des adversaires qui ne leur étaient point inférieurs.

CHAPITRE II.

Telle fut la fin des exploits d'Agésilas en Asie. Il passa l'Hellespont et suivit la même route qu'avait tenue un roi de Perse à la tête d'armées innombrables. Mais le chemin que Xerxès n'avait fait qu'en un an, Agésilas le parcourut en moins d'un mois, tant il craignait d'arriver tard au secours de sa patrie.

A peine eut-il quitté la Macédoine et fut-il entré dans la Thessalie, que les peuples de Larisse, de Cranone, de Scotuse, de Pharsale, alliés des Bœotiens, tous les Thessaliens en un mot, excepté les exilés, vinrent fondre sur ses derrières. Jusque-là il avait conduit son armée en bataillon carré, une moitié de la cavalerie devant et l'autre derrière ; mais comme les Thessaliens l'arrêtaient dans sa marche en harcelant son arrière-garde, il y fit passer une partie tant des troupes qui étaient à la tête, que de celles qu'il avait auprès de sa personne. Lorsque les deux armées furent en présence, les Thessaliens jugèrent qu'il était imprudent à une cavalerie de charger des hoplites ; ils tournèrent donc le dos et se retirèrent au pas : les hoplites les suivaient avec la même lenteur. Agésilas, qui voit la faute des uns et des autres, détache ses meilleurs cavaliers, leur ordonne de serrer l'ennemi d'assez près pour qu'il ne puisse se retourner, et de recommander aux autres d'agir de même. Les Thessaliens, poursuivis contre leur attente, continuaient de se retirer ; ceux qui voulaient tenir ferme étaient pris en flanc par les cavaliers de Lacédémone. L'hipparque Polycharme, de Pharsale, se retourna et périt avec ses compagnons d'armes. La déroute alors devint générale : les uns furent taillés en pièces, les autres faits prisonniers ; le reste épouvanté prit la fuite et ne s'arrêta qu'à la montagne de Narthace. Agésilas érigea un trophée entre les monts Prante et Narthace, où il séjourna quelque temps, satisfait d'avoir vaincu avec une ca-

valerie qu'il avait formée lui-même, des peuples fiers de leur cavalerie.

Le lendemain, il franchit les montagnes de Phthie et poursuivit sa route, à travers des pays alliés, jusqu'aux confins de la Bœotie. Là, ayant trouvé en ordre de bataille l'armée ennemie, composée des soldats de Thèbes, d'Athènes, d'Argos, de Corinthe, d'Énie, de l'une et l'autre Locride, et de l'Eubée, à l'instant même il dispose son armée au combat, et va à leur rencontre. Il n'avait qu'une cohorte et demie de Lacédémoniens, et parmi les alliés de ces pays, les Phocéens seulement et les Orchoméniens, avec les troupes qu'il avait amenées d'Asie. Je ne dirai pas qu'il engagea l'action contre une armée bien supérieure en nombre et en forces : ce serait le présenter comme imprudent, et j'aurais tort de louer un général qui combat en téméraire pour les plus grands intérêts. Je l'admire plutôt d'avoir pu former une armée qui ne le cédât en rien à celle de l'ennemi, une armée toute brillante d'airain et de pourpre ; je l'admire d'avoir accoutumé ses soldats à supporter la fatigue, et de leur avoir assez élevé le courage pour qu'ils ne redoutassent aucun adversaire ; je l'admire enfin d'avoir allumé dans leur âme une vive émulation qui en fit des hommes supérieurs, et de leur avoir présenté la bravoure comme le moyen de parvenir au comble de la prospérité. Il sentait qu'avec de tels hommes il attaquerait et vaincrait l'ennemi : il ne fut pas trompé dans son attente.

Je vais retracer ce combat, le plus célèbre de nos jours. Les deux armées se rencontrèrent dans une plaine voisine de Coronée ; celle d'Agésilas venait du fleuve Céphise, celle des Thébains du mont Hélicon. De part et d'autre l'infanterie était égale, la cavalerie à peu près aussi nombreuse. Agésilas choisit la droite, et place les Orchoméniens à l'extrémité de l'aile gauche. De leur côté, les Thébains tenaient la droite ; la gauche était occupée par les Argiens. Les deux armées s'ébranlent et marchent en silence ; arrivées à un stade l'une de l'autre, les Thébains jettent un grand cri, et s'avancent tous avec une égale ardeur. Il restait encore cinquante pas : Hérippidas se détache, et s'avance contre eux avec la même impétuosité. Le corps qu'il commandait était composé de Lacédémoniens, d'un reste de l'armée de Cyrus, des habitans de l'Io-

nie, de l'Éolie et des bords de l'Hellespont. A la portée de la pique, il charge les troupes qu'il avait en tête et les fait plier. Les Argiens, ne pouvant soutenir le choc de la phalange d'Agésilas, s'enfuient vers l'Hélicon. Quelques amis de ce prince le proclamaient déjà vainqueur, lorsqu'on lui annonce que les Thébains, revenus à la charge, avaient rompu les Orchoméniens et pénétré jusqu'aux bagages ; il fait aussitôt, avec sa phalange, une inversion de chaque file, et court sur eux. Les Thébains voyant que leurs alliés venaient de fuir vers l'Hélicon, doublent le pas pour les joindre.

C'est alors qu'Agésilas montra sans contredit la plus grande valeur ; cependant le parti qu'il prit était périlleux. Il pouvait laisser passer les ennemis qui se retiraient, charger leur arrière-garde et se rendre maître des moins avancés ; mais dédaignant un succès facile, il les attaque de front. De part et d'autre, les boucliers pressés se rencontrent et se choquent ; les combattans se poussent, se repoussent ; les uns frappent, les autres expirent sous les coups. Ce n'étaient ni des clameurs ni le silence : on n'entendait que le bruit confus et sourd qu'excite la fureur d'un combat opiniâtre. Enfin, une partie des Thébains s'échappe vers l'Hélicon ; un grand nombre reste sur la place. Agésilas, victorieux et blessé, avait été reporté à sa phalange ; quelques cavaliers accourent pour lui dire que quatre-vingts des ennemis s'étaient réfugiés avec leurs armes dans le temple, ils lui demandent ce qu'il faut en faire. Quoique couvert de blessures et percé de traits, il n'oublie pas ce qu'il doit à la sainteté du lieu ; il ordonne de les laisser aller librement ; et loin de permettre qu'on leur fasse aucun mal, il les fait escorter par des cavaliers qui étaient auprès de sa personne et conduire en lieu de sûreté.

Après le combat, quel spectacle offrait le champ de bataille ! On voyait la terre teinte de sang ; les morts étendus sans distinction d'amis et d'ennemis, les uns à côté des autres ; des boucliers percés, des piques rompues, des épées jetées par terre, d'autres enfoncées dans les corps, d'autres restées dans les mains qui s'en étaient armées. Comme il était déjà tard, les soldats d'Agésilas, après avoir mis seulement à l'écart les morts des ennemis, prirent un léger repas et se livrèrent au sommeil. Le lendemain,

le monarque commande au polémarque Gylus de mettre les troupes sous les armes et d'ériger un trophée; aux soldats de se couronner de fleurs, et aux musiciens de l'armée de célébrer la victoire au son des instrumens. Cependant les Thébains envoient un héraut demander une trêve pour donner la sépulture à leurs morts. Agésilas la leur accorde, et il part à l'instant pour Lacédémone, plus jaloux de commander et d'obéir dans sa ville selon les lois, que de jouir en Asie d'un pouvoir absolu.

S'apercevant dans sa marche que les peuples argiens, maîtres de Corinthe, s'accoutumaient à une guerre dont ils tiraient profit, il entre dans leur pays et le ravage; de là il franchit les défilés qui conduisent à Corinthe, s'empare des grandes murailles qui joignent cette ville avec le port de Léchéum, force les barrières du Péloponnèse, arrive à Lacédémone lorsqu'on célébrait les fêtes d'Hyacinthe, et dans la place que lui marque le maître des cérémonies, il chante avec les autres l'hymne de la victoire.

Depuis son retour, il apprit que les Corinthiens avaient retiré leurs troupeaux dans le Pirée. Comme ce poste lui semblait important, parce que les Bœotiens pouvaient venir par-là de Creusis se joindre aux Corinthiens, il se mit en campagne et vint l'attaquer. Mais le voyant défendu par une forte garnison, il s'approche de la ville sur le soir, comme si quelques habitans eussent dû la lui remettre. Trompés par cette fausse attaque, tous les soldats pendant la nuit passent du Pirée dans la ville pour la défendre; il s'en aperçoit, il retourne sur ses pas dès la pointe du jour; il s'empare du port qui était dégarni, se saisit de tout ce qu'il y trouve et se rend maître des fortifications.

Revenu à Lacédémone, il n'y resta pas longtemps oisif. Sur l'offre que lui font les Achéens de leur alliance, et la demande d'un secours contre les troupes d'Acarnanie qui les pressaient vivement dans les défilés, il part, et occupe les hauteurs avec des troupes légères; il livre le combat aux Acarnaniens, en défait un grand nombre, érige un trophée, et ne se retire qu'après avoir procuré aux Achéens l'amitié des vaincus, celle des Étoliens et des Argiens, et avoir contracté alliance avec ces peuples. Cependant les ennemis de Lacédémone désiraient la paix et envoyaient des députés pour l'obtenir.

Agésilas s'y opposa jusqu'à ce qu'il eût obligé les villes de Thèbes et de Corinthe à recevoir ceux qu'on avait exilés pour avoir pris les intérêts de Sparte. Marchant en personne contre Phlionte, il fit revenir les citoyens qui en avaient été bannis pour le même sujet. Si l'on trouve quelque chose à reprendre dans cette conduite d'Agésilas, on conviendra du moins qu'il avait pour but de servir ses alliés. Par exemple, à Thèbes, la garnison lacédémonienne ayant été égorgée par la faction ennemie, il marcha contre cette ville pour venger la mort de ses compatriotes. Quoiqu'il trouvât tous les chemins retranchés et palissadés, il franchit le Cynocéphale, il ravagea le pays jusqu'aux portes de la ville, et présente le combat à l'ennemi, en lui laissant le choix de la plaine ou des hauteurs. L'année suivante, il fit une seconde expédition contre Thèbes; et ayant forcé les retranchemens auprès de Scôle, il ravagea le reste de la Bœotie.

Jusque-là il avait joué comme sa patrie d'un bonheur sans mélange: si, depuis, Lacédémone éprouva des malheurs, on ne peut dire que ce fut sous le commandement d'Agésilas. Après la victoire de Leuctres, les Thébains, de concert avec les Mantinéens, avaient fait mourir à Tégée les amis de Sparte. Malgré la ligue des Bœotiens, des Arcadiens et des Éléens, et quoiqu'on pensât que de long-temps les Lacédémoniens ne sortiraient de leur ville, il se mit en campagne avec une seule cohorte, et ne revint que lorsqu'il eut vengé, par le ravage des terres ennemies, la mort des amis de sa république. Bientôt après tous les Arcadiens, avec des renforts d'Élide, d'Argos, d'Énie, de la Bœotie, de la Phocide, de la Thessalie, de l'Acarnanie, de l'une et l'autre Locride et de l'Eubée, vinrent attaquer Lacédémone; les esclaves et plusieurs villes voisines s'étaient révoltés, et la plus grande partie de la jeunesse spartiate avait péri à Leuctres: Agésilas n'en défendit pas moins Lacédémone, quoiqu'elle fût sans murailles. Il ne se montrait point où les ennemis devaient avoir l'avantage, se croyait-il assuré du succès, il rangeait avec ardeur ses troupes en bataille: il savait que dans les plaines il serait investi, que dans les défilés et sur les hauteurs il obtiendrait la victoire.

Quel zèle et quelle intelligence ne montra-t-il pas, lorsque enfin il eut obligé l'ennemi de se retirer! Son grand âge ne lui permettait plus de

combattre à la tête ni de la cavalerie, ni de l'infanterie; il voyait que Lacédémone avait besoin d'argent pour conserver au moins quelques alliés, il se charge de lui en trouver. Ainsi, après avoir fait, dans le pays même, tous les efforts possibles pour défendre la république, il entreprend un long voyage dès qu'il le croit nécessaire; et ne pouvant servir la patrie en qualité de général, il ne dédaigne point de partir avec le seul titre d'ambassadeur. Cependant, quoique simple ambassadeur, il fit encore des actions de grand général. Autophradate, qui assiégeait dans Assus Ariobarzane, allié des Lacédémoniens, prend la fuite, par la crainte qu'il avait d'Agésilas. Cotys tenait assiégé Sestos, ville de la dépendance d'Ariobarzane; la même terreur lui fait lever le siège, il se retire. Ainsi une simple ambassade mérita des trophées au roi de Lacédémone. Enfin les habitans de ces deux places étaient pressés du côté de la mer par Mausole, à la tête de cent vaisseaux; Mausole prit le parti de se retirer, sinon par crainte d'Agésilas, du moins à sa sollicitation. Et ce que je trouve de plus admirable, c'est que ceux qui pensaient lui devoir leur salut, comme ceux qu'il avait intimidés par sa présence, lui fournirent les sommes qu'il désirait. Mausole surtout, en considération de leur ancienne amitié, lui remit sur-le-champ des fonds pour Lacédémone, et le renvoya avec une magnifique escorte.

Il avait alors près de quatre-vingts ans. Instruit que le roi d'Égypte veut faire la guerre au roi de Perse, et qu'il a beaucoup d'argent et des armées formidables, il apprend avec joie que ce prince le mande et promet de lui déférer le commandement. En même temps qu'il voulait témoigner au roi d'Égypte sa reconnaissance pour les services rendus à sa république, il jugeait que c'était l'occasion de mettre de nouveau en liberté les Grecs d'Asie, et se venger du roi de Perse qui, sans parler des anciennes injures, tout récemment encore, en se disant allié de Sparte, l'avait contrainte d'abandonner Messène. Cependant le prince qui avait mandé Agésilas ne lui donne pas le commandement promis. Agésilas trompé songeait à la conduite qu'il devait tenir. Quelques soldats de l'armée égyptienne se révoltent, et par leur exemple entraînent tous les autres. Le monarque abandonné craignit pour ses jours, et se réfugia à Sidon,

ville de Phénicie. Les Égyptiens divisés élurent deux rois: Agésilas sentit que, s'il restait neutre, ni l'un ni l'autre de ces princes ne fournirait aux Grecs de l'argent et des vivres, qu'il aurait au contraire le vainqueur pour ennemi; mais qu'en s'attachant à l'un d'eux, la reconnaissance lui en ferait sûrement un ami. Il se joint donc à celui des deux qu'il juge le mieux disposé pour les Grecs, défait l'autre, se saisit de sa personne, et maintient son rival. Après avoir acquis aux Lacédémoniens un allié dont il obtint de grands secours pécuniaires, il pressa son retour, quoiqu'au fort de l'hiver, afin que, dès le printemps, Lacédémone n'hésitât pas à mettre ses guerriers en campagne.

CHAPITRE III.

Jusqu'ici nous avons parlé des grandes actions d'Agésilas, de ces actions qui, s'étant passées à la vue de tout le monde, n'ont besoin, pour être crues, que d'être racontées. Je vais parler maintenant des vertus qui en furent le principe, vertus qui formaient son caractère, qui lui inspiraient de l'horreur pour tout ce qui est digne de blâme, et le portaient naturellement à ce qui est louable.

Agésilas avait tant de respect pour les dieux, que les ennemis regardaient ses sermens et sa parole comme plus sûrs que leur amitié mutuelle; et tandis qu'ils craignaient de conférer ensemble, ils s'abandonnaient à lui sans réserve. On ne refusera pas de me croire, lorsque j'aurai cité les personnages les plus distingués qui se sont confiés à lui. Le Perse Spithridate, sachant que Pharnabaze cherchait à épouser la fille du roi, et qu'il voulait prendre la sienne pour concubine, indigné de cet outrage, se mit entièrement à la discrétion d'Agésilas, avec sa femme, ses enfans, et toute sa fortune. Cotys, souverain de Paphlagonie, avait refusé de traiter avec le roi de Perse qui lui engageait sa foi: il craignait que, maître de sa personne, il n'exigeât de lui une forte rançon, ou même qu'il ne le fit mourir. Plein de confiance dans Agésilas, il se rend à son camp, devient son allié, et lui amène mille cavaliers et deux mille peltastes. Pharnabaze eut aussi avec lui une entrevue, et lui avoua qu'il était résolu d'abandonner le roi de Perse, si celui-ci ne le mettait à la tête de ses troupes:

« mais, ajouta-t-il, s'il me confie ses armées, je vous fais la guerre sans ménagement. » Il était persuadé qu'un tel aveu ne provoquerait pas l'infraction des traités. Tant il importe à un général surtout, d'être reconnu pour religieux et probe ! Telle était la piété d'Agésilas.

CHAPITRE IV.

Quant à son parfait désintéressement, la meilleure preuve qu'on en puisse donner, c'est que personne ne se plaignit jamais qu'il lui eût rien ravi, et plusieurs avouèrent qu'ils tenaient tout de sa libéralité. Un homme qui se fait un plaisir de sacrifier son bien pour obliger, voudrait-il se décrier en ravissant le bien d'autrui ? Aime-t-il l'argent, il lui en coûte moins de garder ce qu'il a que de chercher à prendre ce qui ne lui appartient pas. D'ailleurs, celui qui craint de ne pas marquer toute sa reconnaissance, quoiqu'il n'y ait point de tribunal où soient cités les ingrats, se permettra-t-il des rapines défendues par les lois ? Or Argésilas jugeait qu'il y avait de l'injustice, non-seulement à manquer de reconnaissance, mais encore à ne pas en témoigner autant qu'il était en son pouvoir. Qui pourrait aussi l'accuser d'avoir détourné les deniers du trésor, lui qui abandonnait à la république les récompenses même qu'on lui décernait de toutes parts ? S'être vu réduit à des emprunts pour subvenir aux nécessités de l'état ou aux besoins de ses amis, n'est-ce pas une preuve du peu de cas qu'il faisait de l'argent ? S'il eût vendu ses bons offices, ou s'il eût exigé du retour, personne ne lui eût su gré de ses bienfaits. Il n'y a qu'un service gratuit qui attache à celui qui oblige ; et cela autant par le souvenir du bienfait que par la confiance du bienfaiteur qui croit à la reconnaissance. Un homme qui aimait mieux céder généreusement de ses droits que d'en user à la rigueur, était, sans doute, éloigné de toute basse cupidité : or après qu'on lui eut adjugé la succession entière d'Agis, il en abandonna la moitié à ses parens maternels, qu'il voyait dans l'indigence. Toute la ville de Lacédémone m'est témoin de ce que je dis. Tithrauste lui fit offrir des présens considérables, s'il voulait se retirer : « Tithrauste, lui dit Agésilas, on croit chez nous qu'il est plus beau pour un général d'enrichir son armée que de

s'enrichir lui-même, de s'emparer des dépouilles des ennemis que d'en recevoir des présens. »

CHAPITRE V.

Vit-on jamais Agésilas esclave de toutes ces voluptés qui dominent la plupart des hommes ? Il redoutait l'ivresse autant que le délire qui en est la suite, et l'excès dans le manger comme un écart honteux. Dans les repas pris en commun, où l'usage assignait au roi deux portions, il ne prenait que le nécessaire, et distribuait le reste. Si l'on donne plus au roi, disait-il, ce n'est pas pour qu'il mange plus, mais pour qu'il puisse marquer de la considération à ceux qu'il en juge dignes. Maître du sommeil, et jamais son esclave, il le subordonnait à ses affaires. Il eût rougi de n'être pas le plus mal couché de tous ; il avait pour principe que c'est par une vie plus dure, et non par une vie molle, que le chef doit se distinguer. Il se faisait honneur de supporter plus long-temps qu'un autre les ardeurs de l'été, les rigueurs de l'hiver. S'il survenait à son armée des travaux pénibles, il travaillait plus que personne, convaincu que l'exemple du général soulage le soldat. En un mot, son plus grand plaisir était le travail ; sa plus grande peine, l'oisiveté.

Que dirons-nous de sa continence ? Il faut que j'en parle, ne serait-ce que pour étonner. S'il ne se fût abstenu que des plaisirs pour lesquels il n'avait aucun goût, ce serait une vertu commune ; mais qu'épris des charmes de Mégabate, fils de Spithridate, autant que l'âme la plus vive peut être éprise des traits de la beauté, il ait courageusement refusé le baiser d'un jeune prince qui suivait en cela les mœurs de son pays, n'est-ce pas un excès de sagesse, le dernier terme de la vertu ? S'apercevant bientôt que Mégabate, qui regardait ce refus comme un affront, ne lui témoignait plus le même empressement, il s'en plaignit à un ami du jeune prince ; il le pria d'engager Mégabate à lui rendre son amitié. « Mais, lui répond cet ami, si je le persuade, scerez-vous moins sévère ? » Agésilas, après un instant de silence..... « Non, dussé-je, pour prix de ma complaisance, devenir le plus beau, le plus fort, le plus agile des hommes ; dussent tous les objets que j'aurais touchés se transformer en or dans mes mains. j'atteste ici

les dieux que les mêmes caresses éprouveraient de moi les mêmes refus. » Je n'ignore pas que quelques personnes suspecteront cet éloge de sa continence : je sais qu'il y a plus d'hommes capables de triompher des ennemis que de vaincre leur passion. Mais si l'on refuse de croire ces faits peu connus, tout le monde conviendra du moins que les actions des hommes constitués en dignité ne peuvent rester cachées : qui donc peut dire avoir vu Agésilas se permettre quelque action déshonnête ? qui eût pu même produire contre lui un soupçon fondé ? Durant le cours de ses voyages, il logeait, non dans les maisons des particuliers, mais toujours dans un temple où la sainteté du lieu oblige à la retenue, ou dans une place publique où l'on a tous les yeux pour témoins. Si j'alléguais des mensonges, que la Grèce pourrait démentir, je me ferais tort à moi-même sans honorer mon héros.

CHAPITRE VI.

On ne peut contester qu'il ait donné des preuves sensibles de valeur, en se présentant toujours pour combattre les plus puissans ennemis de Sparte et de la Grèce, en se montrant toujours le premier à l'action. Toutes les fois que les ennemis voulurent l'attendre, il ne chercha point à les dissiper par la terreur ; il vainquit en opposant la force à la force ; il érigea des trophées, immortels monumens de sa bravoure, témoignages si frappans du courage avec lequel il a combattu, qu'il suffit d'ouvrir les yeux pour se convaincre de son ardeur guerrière. Au reste, ne comptons pas ses succès par ses trophées, mais par ses campagnes, puisqu'il n'a pas moins vaincu les ennemis, lorsqu'ils refusaient de combattre, qu'il les a vaincus même alors avec moins de risque et plus d'utilité pour sa patrie et pour les alliés. Ainsi dans les jeux on couronne l'athlète contre qui l'on n'ose se mesurer, comme celui qui n'obtient la palme qu'après un long combat.

A-t-il jamais rien fait qui n'annonçât l'homme prudent ? lui qui, par sa conduite envers sa patrie, dont il respecta les ordres, autant que par son empressement à seconder les vues du sénat et des éphores, se fit des amis à toute épreuve. La soumission de ses soldats égalait leur attachement. Or, une armée

n'est-elle pas invincible lorsqu'elle observe par obéissance la plus rigoureuse discipline, et que, par amour pour son chef, elle est toujours prête à le suivre ? Les ennemis ne pouvaient lui refuser leur estime, mais ils étaient forcés de le hair. En effet, sachant les tromper dans l'occasion, les prévenant de vitesse lorsqu'il le fallait, leur dérobaient ses desseins quand son intérêt l'exigeait, il se conduisait à leur égard tout autrement qu'avec les alliés de sa république. Il agissait la nuit comme le jour, le jour comme la nuit. Souvent il disparaissait ; on ignorait où il était, où il allait, ce qu'il faisait. Il rendait inutiles les plus forts retranchemens de ses adversaires, en les évitant, en les franchissant, ou en les surprenant. Persuadé qu'à chaque instant il pouvait être assailli par l'ennemi, dans ses simples marches il conduisait son armée en ordre de bataille, pour qu'elle s'avancât d'un pas tranquille et grave, comme une vierge chaste, et afin que par-là les différens corps se prêtassent un mutuel secours : il savait que c'est le vrai moyen d'être exempt des inquiétudes et des terreurs, d'éviter les fautes, de se garantir des attaques imprévues. Par cette continuelle vigilance, se rendant redoutable aux ennemis, inspirant à ses alliés la confiance et le courage, il sut également se garder du mépris des uns, du blâme des autres, et mérita toujours l'affection ou l'estime de tous.

CHAPITRE VII.

Si l'on s'étendait sur les preuves de son zèle pour la patrie, le détail en serait trop long, puisqu'il n'est aucune de ses actions qui n'ait eu pour but de la servir. Disons en peu de mots ce que personne n'ignore. Lorsque Agésilas croyait pouvoir lui être utile, il ne se refusait à aucun travail, n'évitait aucun danger, ne ménageait pas sa fortune, ne prétextait ni sa santé ni son grand âge ; il pensait que le devoir d'un bon prince est de faire à ses sujets tout le bien possible. Mais un des plus grands services qu'il ait rendus à sa patrie, c'est qu'étant le plus puissant dans la république, il se montra le plus soumis aux lois. Eh ! qui eût refusé de leur obéir, lorsque le prince leur obéissait lui-même ? Mécontent de son état, aurait-on entrepris d'innover, lorsque le prince lui-même se sou-

mettait à l'autorité légitime, lorsqu'il en usait, même envers les citoyens qui lui étaient contraires, comme un père envers ses enfans ? Il les reprenait de leurs fautes, récompensait leurs bonnes actions, les secourait dans le malheur. Nul citoyen n'était ennemi à ses yeux ; il était disposé à les louer tous ; son bonheur était de les conserver tous, la perte du dernier d'entre eux affligeait son cœur. Il disait hautement que Lacédémone serait heureuse, si les Lacédémoniens étaient fidèles aux lois ; qu'elle serait puissante lorsque les Grecs se conduiraient avec sagesse.

S'il est beau pour un Grec d'aimer son pays, quel autre refus de prendre une ville grecque, dans la crainte qu'elle ne fût livrée au pillage ? quel autre regarda comme un malheur de vaincre, lorsqu'il faisait la guerre à des peuples de sa nation ? Quand on lui apporta la nouvelle de la bataille de Corinthe, où il avait péri huit Lacédémoniens seulement, et environ dix mille ennemis, on ne le vit pas s'en réjouir, mais on l'entendit soupirer et dire : « O Grèce malheureuse, d'avoir perdu des hommes qui seuls t'auraient suffi pour subjuguier tous les Barbares ! » Les exilés de Corinthe lui représentaient qu'ils ne tarderaient pas à se rendre maîtres de la ville ; ils lui montraient les machines de guerre avec lesquelles ils espéraient l'emporter bientôt : il refusa de commencer l'attaque, disant qu'on ne devait point détruire les villes grecques, mais les châtier. « Si nous exterminons, ajoutait-il, tous ceux qui s'écartent de leur devoir, où trouverons-nous des hommes qui nous aident à vaincre les Barbares ? »

S'il est beau de haïr les Perses, parce qu'un de leurs anciens monarques a marché contre la Grèce pour la subjuguier, et que leur prince actuel, ou se ligue avec les peuples qu'il croit pouvoir nuire le plus à notre pays, ou paie nos plus mortels ennemis pour nous inquiéter, ou ne nous propose de paix que pour allumer la guerre entre nous, qui jamais fit plus qu'Agésilas, pour soulever les différens peuples de la Perse, pour les appuyer dans leur révolte, ou en général pour occuper le monarque dans son empire, et le mettre hors d'état de nous attaquer ? Quoique sa patrie fût en guerre avec les Grecs, occupé du bien commun, il partit pour causer au roi de Perse tout le dommage qui dépendait de lui.

CHAPITRE VIII.

La douceur de son caractère ne doit pas être passée sous silence. Comblé d'honneurs et jouissant d'une autorité bien affermie, d'une autorité chérie et respectée, on ne le vit jamais montrer d'orgueil. On devinait sans peine ses intentions et sa tendresse pour ses amis. Il prenait part au badinage de leurs conversations, et s'occupait sérieusement de leurs affaires. Comme il voyait tout en bien, qu'il avait bon esprit, que de plus il était gai, plusieurs recherchaient sa société, moins par des vues d'intérêt que pour l'agrément qu'ils trouvaient dans son commerce. Incapable de parler avantageusement de lui-même, il écoutait sans peine ceux qui se donnaient des éloges, croyant que, sans faire tort à personne, ils prenaient un engagement avec la vertu.

Nous parlerons encore de la noble fierté qu'il sut montrer à propos. Un sujet du roi de Perse, accompagné du Lacédémonien Callias, lui apportait une lettre par laquelle le prince lui offrait son amitié : Agésilas n'accepta point la lettre. « Réponds à ton maître, dit-il au porteur, qu'il n'avait pas besoin de m'écrire en particulier : qu'il se montre ami de Lacédémone et bien intentionné pour la Grèce, je serai moi-même son ami, et le servirai de tout mon pouvoir ; mais, ajoute-t-il, s'il forme contre nous de mauvais desseins, qu'il sache que toutes les lettres qu'il pourrait m'écrire ne me rendront jamais son ami. » Je loue donc Agésilas d'avoir dédaigné l'amitié du roi de Perse, par attachement pour les Grecs. Je l'admire encore d'avoir cru qu'on devait être fier, non de posséder de grandes richesses et de compter de nombreux sujets, mais de commander à des hommes vertueux, et de l'être soi-même. Je le loue encore de sa sagesse prévoyante : persuadé qu'il importait à la Grèce de soulever contre le prince un grand nombre de satrapes ; loin d'être subjugué par ses présens et sa puissance, loin d'accepter son amitié, il se tenait sur ses gardes, pour ne point abandonner ceux qui se préparaient à une révolte contre leur maître.

Qui n'admirerait la modération de ce grand homme ? Le roi de Perse s'imaginait qu'en accumulant des trésors, il mettrait toute la terre sous sa domination : dans cette vue, il faisait de grands amas d'or, d'argent, de tout ce qu'il y a

de plus précieux. Agésilas réglait tellement ses dépenses, qu'il n'avait nul besoin de ces richesses. Si l'on refuse de me croire, qu'on voie l'humble habitation dont il se contentait ; que l'on en considère les portes, on croira voir encore celles qu'Aristodème, fils d'Hercule, y plaça de retour dans sa patrie. Qu'on examine son ameublement ; qu'on se rappelle ses repas dans les sacrifices ; comment sa fille se rendait à la ville d'Amycle dans une voiture publique : en proportionnant ainsi sa dépense à son revenu, il n'était pas obligé de commettre des injustices pour la soutenir. On trouve qu'il y a du mérite à rendre une place imprenable par ses fortifications ; moi j'estime qu'il y en a bien plus à fortifier son âme contre les richesses, la volupté et la crainte.

CHAPITRE IX.

Opposons ses mœurs simples au fastueux orgueil du souverain d'Asie. Celui-ci affectait de se montrer rarement ; Agésilas aimait à se produire, persuadé que s'il convient à l'infamie de se cacher, le grand jour prête un nouveau lustre à la vertu. L'un se faisait gloire d'être d'un difficile accès, l'autre aimait à se rendre accessible à tous. L'un croyait qu'il était de sa dignité de faire attendre ce qu'il promettait, l'autre était ravi quand il satisfaisait promptement ceux qui réclamaient ses services. Si l'on compare les plaisirs de ces deux rois, quelle différence pour les moyens de se les procurer et la manière d'en jouir ! On court toute la terre pour chercher au roi de Perse les vins les plus exquis ; des milliers d'hommes s'efforcent d'inventer des mets qui réveillent son goût ; que de soins pour assurer son sommeil ! L'amour du travail rendait agréables à Agésilas les mets les plus simples, les boissons les plus communes ; il dormait commodément partout. Son bonheur était de penser qu'il avait toujours sous sa main les délices dont il voulait jouir ; tandis qu'il voyait le monarque barbare vivre tristement, si des extrémités du monde on ne lui rassemblait à grands frais des plaisirs. Ce dont il se félicitait encore, c'était de savoir s'accommoder aux vicissitudes des saisons, tandis qu'il voyait le roi de Perse évitant le chaud et le froid, et vivant, non comme un homme courageux, mais comme un animal faible.

N'est-ce pas une nouvelle preuve de son jugement, que l'intérieur de sa maison n'ait brillé que des exercices et des objets dignes du héros ; qu'il ait nourri quantité de chiens pour la chasse et de chevaux pour la guerre ; qu'il ait engagé Cynisque, sa sœur, à entretenir des coursiers pour les grands jeux de la Grèce, et prouvé, lorsqu'elle remportait la victoire, que le soin de les nourrir annonçait l'opulence et non le courage ? N'était-il pas vraiment grand, de penser qu'il n'en serait pas plus célèbre pour vaincre dans les combats des chars ; mais que, s'il acquérait avant tout la bienveillance de sa patrie, s'il se faisait par toute la terre une foule d'amis illustres, s'il se montrait supérieur à ses amis et concitoyens par ses bienfaits, et à ses ennemis par la force des armes, ce serait alors qu'il remporterait les plus nobles et les plus éclatantes victoires, ce serait alors qu'il obtiendrait une vraie célébrité pendant sa vie et après sa mort ?

CHAPITRE X.

Tels sont les traits qui rendent Agésilas digne de nos éloges. Ce n'est pas ici un homme qui a trouvé un trésor, et qui en est plus riche sans être meilleur économiste ; qui a vaincu ses ennemis affaiblis par une contagion, et qui n'est que plus heureux sans être plus habile général. Celui qui est le plus infatigable de tous quand il faut travailler, le plus brave quand il faut combattre, le plus prudent quand il faut délibérer ; voilà ce que j'appelle un grand homme, un homme accompli. Si dans l'architecture la règle et le niveau sont une utile invention pour diriger les plus beaux ouvrages, la vertu d'Agésilas n'est-elle pas un excellent modèle pour quiconque veut s'exercer aux actions honnêtes ? Peut-on, en effet, devenir impie, injuste, violent, intempérant, quand on se proposera pour exemple le plus juste, le plus religieux, le plus sobre, le plus modéré des hommes ? Agésilas se glorifiait moins de régner sur les autres que de se commander à lui-même ; de mener les citoyens contre les ennemis que de les conduire à la vertu.

Au reste, parce que je le loue après sa mort, qu'on ne regarde pas cet éloge comme un discours funèbre, mais comme un hymne à sa gloire. Je ne fais que répéter ici ce qu'on disait de

ce prince lorsqu'il vivait : et d'ailleurs, quoi de plus étranger à une vie illustre et à une mort glorieuse, qu'un éloge funèbre ! Quoi de plus digne d'être préconisé, que d'importans exploits et d'éclatantes victoires ! Sans doute, Agésilas jouit du bonheur suprême, lui qui, brûlant dès sa tendre jeunesse de se faire un nom, s'est rendu plus célèbre qu'aucun de ses contemporains ; lui qui, avide de gloire, fut toujours invincible du moment qu'il régna ; lui enfin qui, au jugement de ses sujets, de ses ennemis même, après avoir fourni la plus longue carrière, est mort irréprochable.

CHAPITRE XI.

Mais pour que son éloge puisse se graver plus aisément dans la mémoire, je vais reprendre et parcourir en peu de mots toutes ses vertus. Agésilas respectait les choses saintes partout où il se trouvait, convaincu qu'on ne doit pas moins se rendre favorable les dieux du pays ennemi que les siens propres. Il ne voulait pas qu'on fit violence même à un ennemi cherchant asile au pied des autels ; persuadé qu'il est absurde d'appeler sacrilèges les voleurs des temples, et de regarder comme religieux quiconque en arrache le malheureux qui s'y réfugie. Une maxime qu'il répétait sans cesse, c'est que les immortels n'aiment pas moins les bonnes actions que les victimes pures. Dans la prospérité, il ne méprisait pas les hommes, mais il remerciait les dieux : échappé du péril, il faisait plus de sacrifices qu'il n'en avait promis ; dans le peril même il montrait un visage serein au milieu des alarmes ; il était doux et modeste lorsque la fortune le favorisait. Entre ses amis, ce n'étaient pas les plus puissans, mais ceux qui l'affectionnaient le plus, qu'il chérissait davantage. Il haïssait non l'homme qui se vengeait d'une injure, mais celui qui se montrait ingrat. Il aimait à voir dans l'indigence ceux qui sacrifient tout à un vil intérêt, mais il enrichissait les gens de bien, afin de rendre la probité plus heureuse que l'injustice. Conversant volontiers avec tout le monde, il ne se liait qu'avec les gens vertueux. Il pensait que le bien ou le mal qu'on lui disait de quelqu'un pouvait lui faire également connaître, et celui qui faisait le rapport, et celui qui en était l'objet. Il pardonnait

de se laisser surprendre par des amis, mais non par des ennemis. Il jugeait que s'il y a de l'adresse à tromper l'homme méfiant, c'est un crime d'abuser de la confiance. Flatté des éloges de ceux qui blâment hardiment ce qui leur déplaît, jamais on ne le vit blessé d'une honnête franchise : il se méfiait d'un homme dissimulé, comme d'un piège. Ces gens qui par de faux rapports brouillent les amis, lui étaient plus odieux que les voleurs mêmes, parce qu'il regardait comme un plus grand dommage la perte d'un ami que celle de l'argent. Il excusait aisément les fautes des particuliers ; celles des hommes publics lui semblaient impardonnables : les unes, à son avis, faisaient peu de mal, les autres causaient de grands préjudices. Ce n'était pas l'inaction, mais une noble activité, qui lui paraissait le digne attribut de la royauté. Plusieurs s'empressaient de lui ériger des statues, il s'y opposa toujours ; mais il travaillait sans relâche à laisser des monumens de la plus noble partie de lui-même, persuadé que les statues sont l'ouvrage de l'art et le prix des richesses, au lieu que la gloire qu'on laisse après soi est la preuve et la récompense du mérite.

Aussi généreux que juste, il pensait que s'il suffit, pour pratiquer strictement la justice, de ne pas toucher au bien d'autrui, l'homme généreux se fait un devoir de donner du sien. Il appréhendait sans cesse les rigueurs du sort ; convaincu qu'on ne saurait se dire heureux durant le cours de la vie la plus fortunée, et qu'on ne jouit d'un vrai bonheur qu'après une mort honorable. Selon lui, on était d'autant plus coupable de négliger la vertu, qu'on avait plus de lumières. La gloire ne lui était précieuse, qu'autant qu'il l'acquerrait par ses propres travaux. Qu'il est peu d'hommes qui pensent, comme lui, que la pratique de la vertu n'est pas une peine, mais un plaisir ! Il aimait mieux obtenir des louanges qu'entasser des richesses. Il s'applaudissait plus d'une valeur prudente que d'une témérité heureuse, et il faisait paraître sa sagesse dans ses actions plutôt que dans ses paroles. Redoutable aux ennemis, complaisant pour ses amis, résistant aux plus pénibles travaux, cédant avec plaisir à l'amitié ; plus sensible aux charmes de la gloire qu'aux attraits de la beauté ; modéré dans les succès, ferme dans le péril ; cherchant à plaire, non

par l'agrément de ses bons mots, mais par la douceur de son caractère; grand par réflexion et non par fierté, il dédaignait l'orgueilleux, et disputait de modestie avec l'homme modeste. Simple dans ses vêtements, il se complaisait dans la magnificence de ses troupes. Travaillant à diminuer le nombre de ses besoins, il s'étudiait à soulager ceux des autres. Terrible dans le combat, on le voyait humain après la victoire; aussi incapable de se laisser tromper par les ennemis que disposé à établir la fortune des uns qu'à renverser celle des autres. Sa famille disait de lui, quel bon parent! ceux qu'il obligeait, l'excellent ami! ceux qui l'avaient obligé, quelle âme reconnaissante! Les opprimés l'appelaient leur vengeur; ceux qui se trouvaient dans le péril avec lui, leur sauveur après les dieux.

Il me semble enfin qu'il est le seul qui ait montré que si la force du corps s'altère avec

les années, la vigueur de l'âme ne vieillit pas dans les grands hommes. Il ne se lassa point de chercher la vraie gloire, et il força son corps à seconder la vigueur de son esprit. Aussi la jeunesse la plus robuste ne l'emportait pas sur sa vieillesse. Quel homme dans la fleur de l'âge fut aussi redoutable aux ennemis qu'Agésilas dans ses derniers jours? Quelle mort les a plus réjouis, quoiqu'il mourût dans l'âge le plus avancé? Quel homme inspirait aux alliés plus de confiance, quoique déjà au terme de sa carrière? Qui jamais fut plus regretté, même par de jeunes amis, que cet illustre vieillard? Il fut toujours si constamment, si parfaitement utile à sa patrie, que, même après son trépas, il la sert encore puissamment: il est allé aux demeures éternelles, en laissant dans toutes les parties du monde des monumens de sa vertu, et partageant dans son pays la sépulture des rois.

OUVRAGES POLITIQUES.

CYROPÉDIE

OU

HISTOIRE DE CYRUS.

DE 559 A 530 AVANT J.-C.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

J'observais un jour combien de démocraties ont été renversées par des hommes qui préféreraient tout autre gouvernement; combien de monarchies et d'oligarchies ont été détruites par des factions populaires; combien d'ambitieux ont été dépouillés de la souveraine puissance qu'ils venaient d'usurper; et combien l'on admire le bonheur et l'habileté de ceux qui ont su s'y maintenir même peu de temps. Je considérais ensuite que dans les maisons des particuliers, composées, les unes d'un nombreux domestique, les autres d'un petit nombre de serviteurs, les chefs ne savent pas commander, même à ce petit nombre. Je remarquais, d'un autre côté, que les bœufs, les chevaux se laissent conduire par ceux qui les soignent; qu'en général tous ceux qu'on appelle pasteurs sont justement réputés maîtres des animaux confiés à leur garde. Je voyais que ces animaux leur obéissent plus volontiers que les hommes à ceux qui les gouvernent: car les troupeaux suivent le chemin que leur indique le berger; ils paissent dans les champs où il les mène, et respectent ceux qu'il leur interdit. Ils le laissent user à son gré du profit qu'ils lui rapportent: jamais on ne vit un troupeau se révolter contre le pasteur, soit en cessant de lui obéir, soit en le privant de son revenu. S'ils sont méchants, c'est pour tout autre que le maître qui les gouverne,

et qui vit à leurs dépens; tandis que les hommes ne s'élèvent contre personne avec plus de violence, que contre ceux en qui ils aperçoivent le projet de dominer. Je conclusais de ces réflexions qu'il n'est pas pour l'homme d'animal plus difficile à gouverner que l'homme.

Mais quand je considérai que le Perse Cyrus maintint sous ses lois un grand nombre d'hommes, de cités, de nations, alors contraint de changer d'avis, je reconnus qu'il n'est ni impossible, ni même difficile, avec de l'adresse, de commander à des hommes. En effet, on a vu des peuples éloignés des états de Cyrus de plusieurs journées ou de plusieurs mois de chemin, qui ne l'avaient pas même vu, ou qui désespéraient de le voir, reconnaître volontairement son empire. Aussi a-t-il éclipsé tous les souverains que la naissance ou le droit de conquête a placés sur le trône. Le roi des Scythes, maître d'un peuple nombreux, n'oserait tenter de reculer ses frontières; il s'estime heureux de pouvoir contenir ses sujets naturels. On doit dire la même chose du roi de Thrace, du roi d'Illyrie, et de plusieurs autres rois; car on sait qu'il existe encore aujourd'hui en Europe des nations autonomes et indépendantes les unes des autres.

Cyrus voyant l'Asie peuplée de ces nations autonomes, se mit en campagne avec une petite armée de Perses; et secondé des Mèdes et des Hyrcaniens, il subjuga les Syriens, les Assyriens, les Arabes, les habitants de la Cappadoce, des deux Phrygies, les Lydiens, les Cariens, les Phéniciens, les Babyloniens. Il assujettit la

Bactriane, les Indes, la Cilicie, les Saces, les Paphlagoniens, les Mariandyns, et tant d'autres nations qu'il serait trop long de nommer. Il soumit aussi les Grecs asiatiques; puis, descendant vers la mer, il conquit l'île de Chypre et l'Égypte. Ces peuples n'entendaient point sa langue, ne s'entendaient point entre eux; et néanmoins telle fut la terre de son nom, dans cette immensité de pays qu'il parcourut, que tout trembla devant lui, nul n'osa conspirer. Il gagna si bien l'affection de ses nouveaux sujets, qu'ils aimèrent à vivre sous sa dépendance. Enfin il soumit tant de provinces, qu'il serait difficile de les parcourir toutes, partant de la capitale, et marchant vers le levant ou le couchant, vers le septentrion ou le midi. Pénétré d'admiration pour ce grand homme, j'ai recherché son origine, quel a été son caractère, quelle éducation l'a rendu supérieur dans l'art de régner. Je vais donc essayer de raconter ce que j'en ai ouï dire, et ce que j'en ai pu découvrir par moi-même.

CHAPITRE II

Le père de Cyrus était Cambyse, roi de Perse. Il descendait de la maison des Perséides, qui rapportent leur origine à Persée. Sa mère, appelée Mandane, était fille d'Astyage, roi des Mèdes. Les historiens et les poètes barbares nous disent que la nature, en douant Cyrus d'une figure agréable, lui avait donné une âme sensible, et un amour si vif de l'étude et de la gloire, que, pour mériter des éloges, il n'y avait point de travaux qu'il n'entreprît, point de périls qu'il ne sût braver. Voilà ce que l'on s'accorde à nous raconter de sa physionomie et des belles qualités de son âme.

Il fut élevé suivant les usages des Perses, qui, différens de la plupart des autres peuples, s'occupent, avant tout, de l'utilité publique. Ailleurs, on laisse un père élever ses enfans à son gré; arrivés à un certain âge, ils vivent eux-mêmes comme il leur plaît: on leur défend seulement de dérober, de piller, de forcer les maisons, de maltraiter personne injustement, de séduire la femme d'autrui, de désobéir aux magistrats; et quiconque enfreint la loi dans quelqu'un de ces points est puni. Mais les lois des Perses préviennent le mal, et forment les ci-

toyens de manière qu'ils ne soient jamais capables de bassesse ou de perversité. Voici en quoi elles consistent:

Le palais du roi et les tribunaux sont bâtis dans une grande place qu'on nomme Éleuthère. On relègue ailleurs les marchands avec leurs marchandises, leurs clameurs et leur grossièreté: ils troubleraient le bel ordre qui règne dans les exercices. Cette place est divisée en quatre parties: la première est destinée pour les enfans, la seconde pour les adolescents, la troisième pour les hommes faits, la dernière pour ceux qui ont passé l'âge de porter les armes. La loi veut qu'ils se trouvent, tous les jours, chacun dans leur quartier; les enfans et les hommes faits, dès la pointe du jour; les anciens, quand ils le peuvent commodément, excepté à certains jours où ils sont obligés de se présenter. Tous les adolescents passent la nuit autour des tribunaux avec leurs armes: on en excepte ceux d'entre eux qui sont mariés, ils ne s'y rendent que d'après un avertissement; cependant on n'approuve pas leurs fréquentes absences.

Comme la nation des Perses est composée de douze tribus, chacune de ces quatre classes a douze chefs. Les enfans sont gouvernés par douze vieillards élus parmi ceux qu'on croit les plus propres à les bien élever; les adolescents, par ceux d'entre les hommes faits qui paraissent les plus capables de les former à la vertu; les hommes faits, par ceux de leur classe à qui l'on suppose le plus de talent pour exciter les autres à bien remplir leurs devoirs ordinaires, et à suivre les ordres du conseil suprême: les anciens eux-mêmes, de peur qu'ils ne manquent aux obligations que la loi leur impose, ont des surveillans choisis dans leur classe. Mais afin de rendre plus sensibles les soins qu'ils prennent pour former d'excellens citoyens, je vais exposer en détail ce que les lois exigent de chacune des classes.

Les enfans se rendent aux écoles pour apprendre la justice; ils vous disent qu'ils vont à ce genre d'étude, comme on va chez nous s'instruire dans les lettres. Leurs gouverneurs sont occupés, la plus grande partie du jour, à juger leurs différends: car il s'en élève entre eux, comme parmi les hommes faits; ils s'accusent de larcin, de rapine, de violence, de tromperie, d'injures, et de tous autres délits semblables.

Une peine est prononcée, tant contre les coupables convaincus que contre ceux qui accusent injustement. On connaît surtout d'un crime, source de tant de haine parmi les hommes, et contre lequel il n'est point d'action en justice, l'ingratitude. Si l'on découvre qu'un enfant qui a reçu un bon office n'est point reconnaissant quand il le peut, on le punit rigoureusement; parce qu'on pense que les ingrats négligent les dieux, leurs parens, leur patrie, leurs amis. L'impudence, compagne inséparable de l'ingratitude, conduit effectivement à tous les vices.

On enseigne la tempérance aux enfans : ils ont un grand encouragement à la pratique de cette vertu, dans l'exemple des anciens, qu'ils voient vivre dans une tempérance continuelle. L'obéissance aux magistrats est encore un des objets de leur éducation : la soumission entière des vieillards aux ordres de leurs chefs contribue beaucoup à y soumettre les enfans. Ils apprennent de même à supporter la faim et la soif, en voyant que les vieillards ne sortent, pour leurs repas, qu'avec la permission de leurs surveillans; et en prenant leur nourriture, non auprès de leur mère, mais chez leur maître, et aux heures que les gouverneurs prescrivent : chacun d'eux apporte du pain pour toute nourriture, du cresson pour tout assaisonnement, une tasse pour puiser de l'eau à la rivière, lorsqu'ils ont soif. Ils apprennent encore à tirer de l'arc et à lancer le javelot. Tels sont les exercices des enfans, depuis leur naissance jusqu'à seize ou dix-sept ans; ils entrent ensuite dans la classe des adolescents : alors voici comment ils vivent.

Durant dix années, on leur fait passer les nuits, comme on vient de le dire, auprès des tribunaux, autant pour la sûreté de la ville que pour s'assurer de leur sagesse; car cet âge, surtout, a besoin d'être surveillé. Le jour, ils sont aux ordres des magistrats, pour ce qui peut intéresser la république; et s'il est nécessaire, ils se tiennent tous dans leur quartier. Mais lorsque le roi sort pour la chasse, ce qui arrive plusieurs fois le mois, il prend avec lui la moitié de ces jeunes gens : chacun d'eux doit porter un arc, un carquois plein de flèches, une épée avec le fourreau, ou une hache, un bouclier d'osier et deux javelots, l'un pour lancer, l'autre pour s'en servir à la main, dans l'occasion. Si les Perses font de la chasse un exercice public où le

roi marche à la tête de sa troupe, comme pour une expédition militaire, où il agit lui-même et veut que les autres agissent, c'est qu'ils la regardent comme un véritable apprentissage du métier de la guerre. En effet, la chasse accoutume à se lever matin, à supporter le froid, le chaud; elle endure à la fatigue des courses et des voyages. D'ailleurs on emploie nécessairement contre les animaux que l'on rencontre, l'arc et le javelot. Souvent même elle aiguise le courage, car si une bête vigoureuse s'avance impétueusement contre le chasseur, il faut qu'il sache, à la fois, et la frapper à son approche, et se garantir de ses attaques; en sorte qu'il n'est rien de ce qui appartient à la guerre, qu'on ne retrouve dans la chasse.

Quand ils partent, ils emportent leur dîner, qui est le même que celui des enfans, mais plus ample, comme cela doit être. Tant que la chasse dure, ils ne mangent point : s'il arrive que l'animal les force à la prolonger, ou qu'ils la prolongent pour leur plaisir, ils soupent de leur dîner, et chassent le lendemain jusqu'au souper. Ils comptent ces deux journées pour une, parce qu'ils n'ont fait qu'un repas. On les accoutume à ce genre de vie, afin qu'il ne leur paraisse pas nouveau lorsque la guerre leur en fera une nécessité. Quand la chasse est heureuse, ils soupent de ce qu'ils ont pris; autrement ils sont réduits au cresson. Si l'on pense qu'alors ils mangent sans appétit le pain et le cresson, et qu'ils boivent l'eau avec répugnance, que l'on se rappelle comme on savoure le pain le plus grossier lorsqu'on a faim, avec quelle volupté on boit l'eau quand on a soif.

Ceux des jeunes gens qui restent à la ville, s'occupent de ce qu'ils ont appris durant les premières années, à tirer de l'arc, à lancer le javelot; et tous s'y livrent avec une égale émulation. Ces exercices se font quelquefois en public : alors on propose des prix aux vainqueurs. Si l'une des tribus se distingue par un plus grand nombre de sujets courageux, adroits, obéissans, les citoyens louent et honorent non-seulement leur gouverneur actuel, mais celui qui les a élevés dans l'enfance. Au reste, ces jeunes gens sont employés par les magistrats, soit à la garde des endroits qu'il faut surveiller, soit à la recherche des malfaiteurs et à la poursuite des brigands, soit enfin à des entreprises qui deman-

dent vigueur et célérité. Telle est l'éducation des adolescens. Après dix années ainsi employées, ils entrent dans la classe des hommes faits, où ils demeurent vingt-cinq ans, de la manière que je vais dire.

D'abord ils se tiennent toujours prêts, comme les adolescens, à l'ordre des magistrats, lorsque le service de la république exige des gens dont l'âge ait mûri l'esprit et n'ait pas encore affaibli le corps. S'il s'agit d'aller à la guerre, ceux qu'on a soumis aux degrés d'éducation dont j'ai parlé ne portent ni arc ni javelot; ils n'ont que des armes à combattre de près, une cuirasse sur la poitrine, une épée ou une hache à la main droite, au bras gauche un bouclier, semblable à celui avec lequel on peint aujourd'hui les Perses. C'est de cet ordre que l'on tire tous les magistrats, excepté ceux qui président à l'éducation des enfans. Au bout de vingt-cinq ans, lorsqu'ils en ont cinquante accomplis, ils passent dans la classe de ceux qu'on nomme anciens, et qui le sont réellement. Ceux-ci ne portent point les armes hors de leur patrie : ils restent, soit pour veiller aux intérêts communs, soit pour rendre la justice aux particuliers. Ils jugent les crimes capitaux, et nomment à tous les emplois. Lorsqu'un adolescent ou un homme fait a violé quelque loi, il est dénoncé par le chef de sa tribu, ou par tout autre : les vieillards entendent l'accusation, et dégradent l'accusé; flétrissure qui le rend infâme pour le reste de sa vie.

Afin de donner une idée plus claire du gouvernement des Perses, je remonterai un peu plus haut : ce que j'en ai déjà dit me dispense d'un long détail. On compte dans la Perse environ cent vingt mille hommes. Aucun d'eux n'est exclus par la loi des charges ni des honneurs : tous peuvent envoyer leurs enfans aux écoles publiques de justice; cependant il n'y a que les citoyens en état de nourrir les leurs, sans travail, qui les y envoient; les autres les gardent chez eux. Élevé dans ces écoles, on est admissible à la classe des adolescens; quiconque n'a pas reçu la première éducation en est exclus. Les adolescens qui ont fourni leur carrière complète peuvent prendre place parmi les hommes faits, et être promus comme eux aux magistratures, aux dignités. Mais ceux qui n'ont point passé par les deux premières classes n'entrent point dans la troisième : cette classe conduit, quand

on y a vécu sans reproche, à celle des anciens; celle-ci se trouve ainsi composée de personnages qui ont parcouru tous les degrés de la vertu.

Telle est la forme du gouvernement par laquelle les Perses croient parvenir à se rendre meilleurs. Ils conservent encore aujourd'hui des usages qui attestent et l'austérité de leur régime domestique et leurs continuels efforts pour le maintenir. Par exemple, il est malhonnête parmi eux de se permettre en société de cracher, de se moucher, de laisser échapper quelque signe d'une mauvaise digestion; il n'est pas moins indécent de s'écarter pour satisfaire des besoins pressans. Or, sans une extrême sobriété, sans la pratique des exercices qui consomment les humeurs ou en détournent le cours, leur serait-il possible d'observer ces bienséances

CHAPITRE III

Voilà ce que j'avais à dire des Perses en général : parlons à présent de Cyrus, puisque c'est son histoire que j'entreprends; racontons ses actions, remontons à son enfance. Cyrus fut élevé, jusqu'à l'âge de douze ans et un peu plus, suivant ces coutumes. Il l'emportait sur tous ceux de son âge, soit par sa facilité à saisir ce qu'on enseignait, soit par le courage et l'adresse à exécuter ce qu'il entreprenait. Lorsqu'il fut parvenu à l'âge que je viens de dire, Astyage invita Mandane à se rendre auprès de lui avec son fils, qu'il désirait voir, sur ce qu'il avait ouï dire de sa beauté et de ses excellentes qualités. Mandane partit pour la cour de Médie, accompagnée de Cyrus. Dès l'abord, à peine ce jeune prince, naturellement caressant, reconnaît-il qu'Astyage est père de Mandane, qu'il l'embrasse avec cet air familier d'un ancien camarade ou d'un ancien ami. Voyant ensuite qu'Astyage avait les yeux peints, le visage fardé et une chevelure artificielle (c'est la mode en Médie, ainsi que de porter des robes et des manteaux de pourpre, des colliers et des bracelets; au lieu que les Perses, encore aujourd'hui, quand ils ne sortent point de chez eux, sont aussi simples dans leurs habits que sobres dans leurs repas); voyant, dis-je, la parure du prince, et le regardant avec attention : « Oh ! ma mère, que mon aïeul est beau ! — Lequel reprit la reine, trouves-tu le plus

beau de Cambyse ou d'Astyage? — Mon père est le plus beau des Perses, et mon aïeul le plus beau des Mèdes que j'ai vus sur la route et à la Cour. » Astyage, l'embrassant à son tour, le fit revêtir d'une robe magnifique et parer de colliers et de bracelets; depuis ce moment, il ne sortait plus sans être accompagné de son petit-fils monté comme lui sur un cheval dont le mors était d'or. Cyrus enfant, et ami de l'éclat, flatté d'ailleurs des distinctions, prenait grand plaisir à la belle robe. Sa joie était extrême d'apprendre à monter à cheval : car il est rare de voir des chevaux en Perse, à cause de la difficulté de les élever et de s'en servir dans un pays de montagnes.

Astyage soupait un jour avec sa fille et Cyrus qu'il voulait disposer par la bonne chère à moins regretter la Perse; sa table était couverte de sauces, de ragoûts et de mets de toute espèce : « O mon papa, s'écria Cyrus, que tu as de peine, si tu es obligé de porter la main à chacun de ces plats, et de goûter de tous ces mets! — Eh quoi! ce souper ne te semble-t-il pas meilleur que ceux de la Perse? — Non, nous avons en Perse une vie plus simple et plus courte pour apaiser la faim : il ne nous faut que du pain et de la viande sans apprêt; au lieu que vous, qui tendez au même but, vous vous égarez çà et là, et vous n'arrivez qu'avec peine, même long-temps après nous. — Mais, mon fils, nous ne sommes pas fâchés de nous égarer ainsi : tu connaîtras ce plaisir, quand tu auras goûté de nos mets. — Cependant, répliqua Cyrus, je vois que tu en es toi-même dégoûté. † A quoi le vois-tu? — C'est que j'ai remarqué que quand tu as touché à ces ragoûts, tu essuies promptement tes mains avec une serviette, comme si tu étais fâché de les voir pleines de sauce; ce que tu ne fais pas, quand tu n'as pris que du pain. — Eh bien, mon fils, use, si tu l'aimes mieux, de viandes sans apprêt, afin de retourner vigoureux dans ton pays. »

En même temps il fit servir devant lui un grand nombre de plats, tant de venaison que d'autres viandes. Alors Cyrus lui dit : « Toutes ces viandes, mon papa, me les donnes-tu? puis-je en faire ce que je voudrai? — Oui, mon fils, oui, je te les donne. » Sur cette réponse, Cyrus prit les mets qu'il distribua aux officiers de son grand-père, en disant à l'un : « Je vous fais ce

présent, parce que vous me montrez avec affection à monter à cheval; à un autre, parce que vous m'avez donné un javelot, et je l'ai encore; à un troisième, parce que vous servez fidèlement mon grand-père; à un quatrième, parce que vous révèrez ma mère; » ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il eût tout donné. « Et à mon échanton Sacas, que je considère beaucoup, pourquoi ne lui donnes-tu rien? » (Sacas était un très bel homme, chargé d'introduire chez Astyage les personnes qui avaient à lui parler, et de renvoyer celles qu'il ne croyait pas à propos de laisser entrer). Au lieu de répondre, Cyrus, comme un enfant qui ne craint pas d'être indiscret, interroge brusquement son aïeul : « Pourquoi donc as-tu tant de considération pour Sacas? — Ne vois-tu pas, répliqua le roi en plaisantant, avec quelle dextérité, avec quelle grâce il sert à boire? » En effet les échantons des rois mèdes servent le vin avec une extrême propreté, tiennent la coupe de trois doigts seulement, et la présentent à celui qui doit boire, de manière qu'il la prenne sans peine. « Eh bien, dit Cyrus, commande, je te prie, à Sacas de me donner la coupe : en te servant aussi bien que lui, je mériterai de te plaire. » Astyage y consent : Cyrus s'empare de la coupe, la rince avec grâce, comme il l'avait vu faire à l'échanton; puis composant son visage, prenant un air sérieux et un maintien grave, il la présente au roi, qui en rit beaucoup, ainsi que Mandane. Cyrus lui-même, riant aux éclats, se jette au cou de son grand-père, et dit en l'embrassant : « Sacas, te voilà perdu; je t'enlèverai ta charge, j'en ferai mieux que toi les fonctions; de plus, je ne boirai pas le vin. » Car lorsque les échantons des rois leur présentent la coupe, ils tirent, avec une cuiller, un peu de la liqueur qu'elle contient; ils la versent dans leur main gauche et l'avalent : s'ils y avaient mêlé du poison, ils en seraient les premières victimes.

Astyage continuant de plaisanter : « Pourquoi, mon fils, dit-il à Cyrus, voulant imiter Sacas, n'as-tu pas goûté le vin? — C'est qu'en vérité j'ai craint qu'on n'eût mis du poison dans le vase; car, au festin que tu donnas à tes amis, le jour de ta naissance, je vis clairement que Sacas vous avait tous empoisonnés. — Et comment vis-tu cela? — C'est que je m'aperçus d'un dérangement considérable dans vos corps et dans vos

esprits. Vous faisiez des choses que vous ne pardonneriez pas à des enfans comme moi; vous criiez tous à la fois, vous ne vous entendiez pas; vous chantiez ridiculement, et, sans écouter celui qui chantait, vous juriez qu'il chantait à merveille. Chacun de vous vantait sa force; cependant, lorsqu'il fallut se lever pour danser, loin de faire des pas en cadence, vous ne pouviez même vous tenir fermes sur vos pieds. Tu avais oublié, toi, que tu étais roi, eux, qu'ils étaient sujets. J'appris pour la première fois que la liberté de parler consistait dans l'abus que vous faisiez alors de la parole; car vous ne vous taisiez pas. — Mais, mon fils, ton père ne s'enivre donc jamais? — Non, jamais. — Comment fait-il? — Quand il a bu, il cesse d'avoir soif; et c'est tout ce que la boisson opère en lui: aussi n'a-t-il point, je pense, de Sacas pour échanson.

— Mon fils, lui dit Mandane, tu en veux bien à Sacas; pourquoi l'attaquer ainsi? — Parce que je le hais: souvent, lorsque j'accours avec empressement pour voir le roi, ce méchant me refuse l'entrée. Grand-papa, laisse-moi, je te supplie, pour trois jours seulement, le maître absolu de Sacas. — Comment userais-tu de ton autorité sur lui? — Je me posterais, comme lui, à l'entrée de ton appartement, et lui dirais, quand il se présenterait pour le dîner: « Il n'est pas possible de se mettre à table; le roi est en affaire. » Quand il viendrait pour le souper: « Le roi est au bain. » Si la faim le pressait: « Le roi est dans l'appartement des femmes. » Enfin je lui rendrais l'impatience qu'il me cause en m'empêchant de te voir. » Cyrus égayait ainsi les soupers. Dans le cours de la journée, si son aïeul ou son oncle désirait quelque chose, on se fût difficilement montré plus empressé que lui, tant il avait à cœur de leur plaire.

Lorsque Astyage vit Mandane se disposer à retourner en Perse, il la pria de lui laisser Cyrus. « Je ne souhaite rien tant, répondit-elle, que de faire tout ce qui vous est agréable; mais je l'avoue, j'aurais de la peine à vous laisser mon fils malgré lui. » Sur quoi Astyage dit à Cyrus: « Mon fils, si tu demeures ici, Sacas ne t'empêchera plus d'entrer; quand tu voudras me voir, tu en seras le maître, et plus tu me feras de visites, plus je t'en saurai gré. Tu te serviras de mes chevaux, et d'autres encore, autant que tu en voudras; et quand tu nous quitteras, tu em-

mèneras ceux qui te plairont le plus. A tes repas, on te servira des mets simples, selon ton goût. Je te donne toutes les bêtes fauves qui sont actuellement dans mon parc: j'y en rassemblerai d'autres de toute espèce; et dès que tu sauras monter à cheval, tu les chasseras, tu les abattras à coups de flèche et de javelot, à l'exemple des hommes faits. Je te procurerai aussi des camarades pour jouer avec toi: enfin, quelque chose que tu me demandes, tu ne seras pas refusé. »

Dès qu'Astyage eut cessé de parler, Mandane demanda à Cyrus lequel il aimait le mieux, de rester ou de s'en retourner. Il répondit aussitôt, sans balancer, qu'il aimait mieux rester. « Eh! pourquoi? » reprit Mandane. — C'est qu'en Perse, je suis reconnu pour le plus adroit de ceux de mon âge à tirer de l'arc, à lancer le javelot, tandis qu'ici tous l'emportent sur moi dans l'art de monter à cheval; ce qui m'afflige fort, je te l'avoue. Or, si tu me laisses ici et que j'apprenne à bien manier un cheval, j'espère qu'à mon retour en Perse je surpasserai ceux que l'on vante tant dans les exercices à pied; et revenant en Médie, où je serai devenu le meilleur cavalier, je m'efforcerai de servir mon aïeul à la guerre. — Et la justice, mon fils, comment l'étudieras-tu? tes maîtres sont en Perse. — J'en connais à fond les principes. — Qui t'en répond? — Le témoignage de mon maître; il me trouvait déjà tellement instruit sur ce point qu'il m'avait établi juge de mes camarades. Un jour cependant je fus puni très sévèrement pour avoir mal jugé. Voici l'affaire: un enfant déjà grand, dont la robe était courte, ayant remarqué qu'un autre enfant plus petit avait une longue robe, la lui ôta, s'en revêtit, et lui mit la sienne. Juge de la contestation, je trouvai convenable que chacun d'eux eût la robe qui allait le mieux à sa taille. Le maître me corrigea, et me dit que lorsque j'aurais à prononcer sur la convenance, il faudrait juger comme j'avais fait; mais puisqu'il s'agissait de décider à qui la robe appartenait, il fallait examiner lequel devait rester possesseur de la robe, ou celui qui l'avait enlevée, ou celui qui l'avait faite ou achetée. Rien de juste, continuait-il, que ce qui est conforme aux lois: tout ce qui y déroge, est violence. Il voulait donc qu'un juge ne suivit d'autre règle que la loi. D'après ce principe, ma mère, je sais parfaitement ce qui est juste, et si j'ai encore

besoin de leçons, Astyage que voici m'instruira. — Mais, mon fils, les mêmes choses ne sont pas réputées justes en Perse et chez les Mèdes : par exemple, ici le roi s'est rendu maître absolu ; et l'on croit chez les Perses qu'il est de la justice de vivre égaux en droits. Ton père le premier ne fait rien que conformément à la loi, ne reçoit rien au-delà de ce que la loi détermine ; c'est elle, et non sa volonté, qui règle sa puissance. Songe aux terribles châtimens qui t'accueilleraient à ton retour en Perse, si tu apportais d'ici, au lieu des maximes royales, ces maximes tyranniques, suivant lesquelles un seul veut avoir plus que tous les autres ensemble. — Mais Astyage m'apprendrait plutôt à me contenter de peu qu'à désirer beaucoup. Vois comme il accoutume les Mèdes à posséder moins que lui. Sois donc assuré que ni moi ni personne ne le quitterons avec des idées ambitieuses. » Tels étaient les propos de Cyrus.

CHAPITRE IV.

Enfin Mandane partit, et son fils resta en Médie, où il fut élevé. Il eut bientôt fait connaissance et formé des liaisons d'amitié avec les jeunes Mèdes : il se concilia bientôt l'affection des pères, qu'il visitait quelquefois, et qui voyaient sa bienveillance pour leurs fils ; de sorte que s'ils avaient quelque grâce à demander au roi, ils les chargeaient d'engager Cyrus à la solliciter. De son côté, Cyrus, généreux et sensible à la gloire d'obliger, n'avait rien plus à cœur que d'obtenir ce qu'ils désiraient : et quelque chose qu'il demandât, Astyage ne pouvait se résoudre à le refuser. Dans le cours d'une maladie, son petit-fils ne l'avait pas quitté ; il n'avait cessé de pleurer, et de montrer combien il craignait pour la vie de son aïeul. La nuit, Astyage avait-il besoin de quelque chose, Cyrus s'en apercevait le premier, il était debout avant tous les autres pour le servir dans ce qu'il croyait lui être agréable ; ce qui lui avait entièrement gagné le cœur d'Astyage.

Cyrus aimait peut-être trop à parler, mais ce défaut venait en partie de son éducation. Son gouverneur l'obligeait de lui rendre compte de ce qu'il faisait, et d'interroger ses camarades, lorsqu'il jugeait leurs différends ; d'ailleurs, il questionnait beaucoup ceux avec qui il se trou-

vait : lui faisait-on des questions, la vivacité de son esprit lui fournissait de promptes reparties. La réunion de ces différentes causes l'avait rendu grand parleur. Mais comme dans les adolescens qui ont pris de bonne heure leur croissance, on remarque un certain air enfantin qui précède leur âge, de même le babil de Cyrus annonçait non la présomption, mais une simplicité naïve jointe au désir de plaire : aussi aimait-on mieux l'entendre parler beaucoup que de le voir silencieux. Lorsqu'en croissant il eut atteint l'âge qui conduit à la puberté, il parla moins et d'un ton plus modéré ; il devint si timide, qu'il rougissait dès qu'il se trouvait avec de plus âgés que lui. Il ne cherchait plus, comme les jeunes chiens, à jouer indistinctement avec tous ceux qu'il rencontrait : plus posé, il devint aussi tout-à-fait aimable dans la société.

A l'égard des exercices où les jeunes gens se provoquent l'un l'autre, il défait ses camarades, non dans ceux où il excellait, mais dans les choses où il connaissait leur supériorité, ajoutant qu'il l'emporterait sur eux. Ainsi, quoiqu'il ne fût pas encore ferme à cheval, il y montait le premier pour lancer le javelot ou tirer de l'arc, et il était le premier à rire de sa maladresse quand il était vaincu. Comme, loin de se rebuter des exercices où il avait du désavantage, il s'y opiniâttrait au contraire pour acquérir ce qui lui manquait, il égala bientôt ceux de son âge dans l'art d'équitation ; bientôt même, à force d'application, il les surpassa. En peu de temps, il eut détruit toutes les bêtes du parc, en les forçant, en les tuant à coups de flèche ou de javelot, au point qu'Astyage ne savait plus où lui en trouver. Cyrus voyant que son aïeul, avec la meilleure volonté, ne pouvait lui procurer des bêtes fauves : « Pourquoi, grand-papa, te donner tant de peine à m'en chercher ? Si tu me laissais aller à la chasse avec mon oncle, toutes celles que je verrais, je croirais que tu les élèves pour moi. » Il désirait passionnément chasser hors du parc, mais il n'osait presser le roi comme dans son enfance ; déjà même il le visitait avec plus de réserve. Autrefois il se plaignait de ce que Sacas lui défendait l'entrée : devenu depuis pour lui-même un autre Sacas, il ne se présentait point qu'il ne sût si le moment était favorable. Il priait instamment Sacas de l'avertir quand il était à propos ou non d'entrer, en sorte que

Sacas, comme tous les autres, l'affectionnait extrêmement.

Cependant Astyage, s'apercevant qu'il brûlait de chasser hors du parc, lui permit d'accompagner son oncle, et lui donna des gardes à cheval, d'un âge mûr, qu'il chargea de lui faire éviter les lieux difficiles et de le garantir de l'attaque des animaux féroces. Cyrus se hâta de demander à ceux qui l'accompagnaient quelles étaient les bêtes dont l'approche est dangereuse, quelles étaient celles qu'on peut poursuivre sans crainte. « Il en a coûté la vie à plus d'un chasseur, répondirent-ils, pour avoir vu de trop près les ours, les lions, les sangliers, les léopards : mais les cerfs, les chevreuils, les ânes, les brebis sauvages, ne font aucun mal. » Ils lui disaient encore que les lieux escarpés n'étaient pas moins à craindre que les bêtes féroces ; que d'affreux précipices avaient englouti des cavaliers avec leurs chevaux.

Tandis que Cyrus écoutait avec attention, parut un cerf qui fuyait en bondissant : aussitôt oubliant ce qu'on venait de lui dire, il le poursuivit, il ne voit plus que la route que prend l'animal. Mais son cheval s'abat en sautant ; peu s'en faut que Cyrus ne se rompe le cou : cependant il se retient, quoique avec peine. Le cheval se relève ; Cyrus gagne la plaine, atteint le cerf qu'il perce de son dard. Grand et magnifique exploit ! Il s'en applaudissait, lorsque ses gardes l'ayant joint, le réprimandèrent, et lui dirent le danger qu'il avait couru ; ils ajoutèrent qu'ils en avertiraient le roi. Cyrus ayant mis pied à terre, se tenait debout devant eux, chagrin de cette réprimande, lorsque soudain il entend un cri : hors de lui-même, il saute sur son cheval, voit un sanglier venir droit à lui, court au-devant, lui lance son dard avec tant de justesse, qu'il le frappe entre les yeux et l'étend mort. Son oncle blâme sa témérité ; mais lui, pour toute réponse, le conjure de lui permettre de porter et de présenter sa chasse au roi. « Si jamais il apprenait que tu as couru ces bêtes, il ne le pardonnerait ni à toi ni à moi qui t'ai laissé faire. — Qu'il me châtie comme il voudra, pourvu que je lui offre mon présent : et toi-même, mon oncle, punis-moi, si tu le veux ; mais accorde-moi la grâce que je te demande. — Fais donc ce qui te plait ; aussi-bien on dirait que tu es déjà notre roi. »

Aussitôt Cyrus fit enlever les deux bêtes, qu'il alla présenter à son aïeul, en lui disant que c'était pour lui qu'il avait chassé. Il ne lui montra pas les dards, mais il les mit encore tout sanglans dans un lieu où il crut qu'il les verrait. « Mon fils, lui dit Astyage, je reçois de bon cœur ton présent ; mais je n'avais pas un tel besoin de cerf et de sanglier que tu dusses t'exposer au danger. — Eh bien, grand-papa, si tu n'en as pas besoin, abandonne-les-moi, je t'en supplie ; je les partagerai entre mes camarades. — Prends, mon fils, et donne non-seulement ta chasse, mais encore tout ce que tu voudras et à qui tu voudras. » Cyrus prit le gibier, et le distribuant à ses camarades : « O mes amis, leur dit-il, comme nous perdions le temps à chasser dans le parc ! c'était, en quelque sorte, chasser des bêtes à qui l'on eût lié les jambes ; elles étaient emprisonnées dans un espace étroit, maigres et pelées, les unes boiteuses, les autres mutilées. Mais comme les animaux des montagnes et des champs sont beaux ! qu'ils sont vigoureux ! comme leur poil est lisse ! Les cerfs s'élançaient vers les nues aussi légers que les oiseaux : les sangliers allaient aux coups avec cette intrépidité que l'on nous dépeint dans les hommes courageux ; ils sont d'ailleurs si gros, qu'il est impossible de les manquer. Oui, ces deux bêtes, quoique mortes, me paraissent plus belles que celles qu'on renferme vivantes dans le parc. Mais enfin, vos parens ne vous laisseraient-ils pas venir à la chasse ? — Sans doute, si Astyage l'ordonnait. — Qui lui en portera la parole ? — Eh ! qui peut mieux que vous le persuader ? — En vérité, je ne conçois pas quel homme je suis ; je n'ose plus ni parler à mon aïeul, ni même le regarder en face, comme un autre : pour peu que cet embarras augmente, je deviendrai tout-à-fait imbécile, stupide, tandis que dans mon enfance je parlais plus qu'on ne voulait. — Ce que vous dites là nous effraie ! quoi, vous ne pourriez plus rien faire pour nous, et nous serions forcés de recourir à d'autres, lorsqu'il dépend de vous de nous servir ? » Ce propos piqua Cyrus : il les quitta sans répliquer ; et après s'être excité lui-même à prendre de la hardiesse, et avoir réfléchi sur le moyen de faire consentir Astyage, sans le fâcher, à la demande de ses camarades et à la sienne, il entra et lui tint ce discours :

« Seigneur, si un detes esclaves s'était enfui et que tu l'eusses repris, comment le traiterais-tu? — Je le condamnerais à travailler chargé de chatnes. — Et s'il revenait de lui-même? — J'ordonnerais qu'on le fouettât, afin qu'il ne retomât pas dans la même faute; après quoi, je me servirais de lui comme auparavant. — Prépare-toi donc à me fouetter; car j'ai le projet de m'enfuir avec mes camarades pour aller à la chasse. — Tu as bien fait de m'en prévenir: je te défends de sortir du palais. Il serait beau que j'eusse enlevé à ma fille son enfant pour en faire mon pourvoyeur. » Cyrus obéit, resta; mais triste, morne et sans proférer une parole. Astyage le voyant dans cet excès d'abattement, le mène à la chasse; il avait rassemblé, outre les jeunes Mèdes, quantité de cavaliers et de fantassins, et ordonné qu'on lançât des bêtes fauves vers les lieux accessibles aux chevaux. Il y eut donc une grande chasse, où il parut avec une pompe royale. Il défendit à tous les chasseurs de frapper aucun animal, avant que Cyrus fût las d'en tuer. Mais le jeune prince le pria de lever cette défense: « Si tu veux, seigneur, que j'aie du plaisir, permets à tous mes camarades de poursuivre, et de disputer d'adresse entre eux. » Astyage le permit, et se plaça dans un endroit d'où il considérait les chasseurs, qui tantôt attaquaient les bêtes à l'envi, tantôt les poursuivaient et les atteignaient de leurs dards: il aimait à voir Cyrus, ne pouvant se taire dans l'excès de sa joie, mais semblable à un chien courageux, redoublant ses cris aux approches de sa proie, encourageant les chasseurs, appelant chacun par son nom. Il se réjouissait de l'entendre plaisanter les uns sur leur maladresse, féliciter les autres de leurs succès, sans en être jaloux. Après la chasse, qui fut heureuse, Astyage s'en alla; mais il s'y était tellement diverti, qu'il y retourna, dans ses momens de loisir, accompagné de son petit-fils, des jeunes Mèdes, par égard pour lui, et de beaucoup d'autres chasseurs. Cyrus passait ainsi la plus grande partie de son temps; il divertissait et obligeait tout le monde, sans nuire à personne.

Il avait quinze ou seize ans, lorsque le fils du roi d'Assyrie, qui était sur le point de se marier, voulut aussi faire une chasse. Ce prince, ayant ouï dire qu'il y avait quantité de bêtes fauves dans la partie des états de son père, qui

avoisinait la Médie, où l'on n'avait point chassé pendant la guerre précédente, choisit ce canton. Pour la sûreté de sa personne, il prit avec lui des cavaliers et des peltastes, qui, des bois, devaient lancer le gibier dans la plaine. Arrivé auprès des forteresses défendues par des garnisons, il se fit préparer à souper, comme devant chasser le lendemain. Sur le soir, arrivèrent de la ville voisine des cavaliers et des fantassins pour relever la garde. La jonction de ces deux gardes, réunies à son escorte, lui parut une grande armée. Aussitôt il entreprend de piller la Médie: cette expédition, selon lui plus honorable qu'une chasse, lui procurerait pour les sacrifices un plus grand nombre de victimes. Dès la pointe du jour il met son armée en mouvement; il laisse son infanterie en bataille sur la frontière, et s'avance, à la tête de sa cavalerie, vers les forteresses des Mèdes. Pendant que plusieurs détachemens se répandent dans la campagne, avec ordre d'enlever et d'amener tout ce qui s'offrirait à eux; il retient auprès de lui l'élite de ses gens, et s'arrête en présence des garnisons mèdes pour empêcher toute sortie sur ses coureurs.

Déjà ce plan s'exécute, lorsque Astyage apprend que l'ennemi est entré sur ses terres. Aussitôt il vole au secours de la frontière, avec ce qu'il avait de troupes, accompagné de son fils, qui rassemble à la hâte quelques cavaliers, en ordonnant aux autres de le joindre en diligence. A la vue des troupes assyriennes qui se présentaient rangées en bataille, et de leur cavalerie dans l'inaction, les Mèdes s'arrêtèrent aussi. Cependant Cyrus, témoin de l'ardeur générale à courir sur l'ennemi, ne put contenir la sienne. Son aïeul lui avait donné une très belle armure faite exprès pour lui, et qui allait bien à sa taille: impatient d'en faire usage, il désespérait d'en voir arriver le moment. Il s'en revêt, monte à cheval, et joint le roi, qui, surpris et ne sachant ce qui l'avait engagé à venir, lui permet cependant de demeurer près de lui. « Seigneur, lui dit Cyrus, apercevant la cavalerie qui faisait face aux Mèdes, ces hommes immobiles sur leurs chevaux sont-ce des ennemis? — Assurément. — Et ceux qui courent dans la plaine? — Encore. — Par Jupiter! quoi des gens qui semblent si lâches et si mal montés osent ainsi nous piller! Il faut avec quelques-uns des nôtres,

leur donner la chasse. — Eh, mon fils, ne vois-tu pas ce gros escadron rangé en bataille? si nous faisons un mouvement pour charger les pillards, il tombera sur nous, et nous coupera; nous ne sommes point encore assez forts. — Mais si tu restes à ton poste, avec des troupes fraîches qui vont arriver, ceux-ci craindront, ils ne remueront pas, et les pillards voyant des détachemens à leur poursuite lâcheront prise.»

Astyage trouva cette idée heureuse. Pénétré d'admiration pour sa présence d'esprit et sa prudence, il ordonna sur-le-champ à Cyaxare de marcher contre les coureurs avec un escadron. «S'ils font un mouvement vers toi, dit-il, j'en ferai un autre qui les forcera de porter sur moi leur attention.» Cyaxare prit l'élite de la cavalerie, et se mit en marche. Cyrus, qui n'attendait que ce signal, part en même temps; bientôt il est à la tête de la troupe: Cyaxare et ses cavaliers le suivaient avec ardeur. A leur approche, les pillards abandonnèrent le butin, et fuirent; mais ils furent coupés par les soldats de Cyrus, qui, à son exemple, faisaient main basse sur ceux qu'ils atteignaient: ceux qui s'étaient échappés en fuyant d'un autre côté furent poursuivis sans relâche; on fit sur eux des prisonniers. Pour Cyrus, tel qu'un chien courageux qui, ne connaissant point le danger, attaque inconsidérément un sanglier, il ne songeait qu'à frapper l'ennemi, sans rien voir au-delà.

Les Assyriens, voyant le danger des leurs, commencèrent à s'ébranler, espérant que la poursuite cesserait dès qu'on les verrait fondre. Mais bien loin de ralentir son ardeur, Cyrus poussait toujours plus avant. Transporté de joie, il appelait à grands cris Cyaxare, il pressait vivement l'ennemi, la déroute était générale. Cyaxare le suivait de près, sans doute dans la crainte des reproches de son père: les autres suivaient aussi. Tous, en cette occasion, se montraient acharnés à la poursuite, même ceux qui eussent manqué de bravoure contre des adversaires en présence.

Astyage, remarquant que ses cavaliers poursuivaient avec témérité, et que les Assyriens allaient à leur rencontre, serrés et rangés en bataille, fut alarmé pour Cyaxare et pour Cyrus du danger qu'ils couraient, s'ils tombaient en désordre sur des troupes bien préparées à les recevoir: il marcha droit à l'ennemi. Dès que

les Assyriens s'aperçurent du mouvement d'Astyage, ils firent halte, le javelot à la main et l'arc bandé, ne doutant pas que les Mèdes s'arrêtassent, suivant leur coutume, à la portée du trait. Jusqu'alors les combats des deux nations n'avaient été que de simples escarmouches; elles s'approchaient, elles se provoquaient à coups de flèches, souvent des jours entiers. Mais les Assyriens voyant, d'un côté, leurs coureurs se replier sur le corps de l'armée, devant Cyrus qui leur donnait la chasse; de l'autre, Astyage déjà posté avec sa cavalerie à la portée de l'arc, ils se découragèrent et prirent la fuite. Ils furent poursuivis par les troupes réunies d'Astyage, qui firent un grand nombre de prisonniers: tout ce qui tombait sous leur main, hommes, chevaux, était frappé; on tuait ce qui ne pouvait suivre. L'ennemi fut poussé ainsi jusqu'au poste de l'infanterie assyrienne, où l'on s'arrêta, crainte de quelque embuscade. Astyage s'en retourna, glorieux de l'avantage de sa cavalerie, mais embarrassé de ce qu'il dirait à Cyrus; car s'il ne pouvait douter que le succès de la journée ne lui fût dû, il avait à lui reprocher son emportement dans l'action.

Et de fait, pendant que l'armée se retirait, Cyrus resté seul sur le champ de bataille, le parcourait à cheval contemplant les morts. Ses gardes ne l'en arrachèrent qu'avec peine pour le mener au roi. Cyrus, en approchant de son aïeul, tâchait de se cacher derrière eux, parce qu'il remarquait sur son visage un air de mécontentement. Voilà ce qui se passa chez les Mèdes. Le nom de Cyrus était dans toutes les bouches; il devenait l'objet de tous les chants, le sujet de tous les entretiens. Astyage, qui auparavant le considérait, ne put dès lors se défendre de l'admirer.

Quelle dut être la joie de Cambyse en apprenant les exploits de son fils! Au récit de tant d'actions d'un homme fait, il le rappela pour achever son cours d'éducation, suivant les usages des Perses. On prétend que Cyrus, pour ne point déplaire à son père et ne pas donner lieu aux reproches de ses compatriotes, déclara lui-même qu'il voulait partir. Astyage, sentant qu'il fallait consentir à son départ, lui donna les chevaux qu'il voulut emmener, et le renvoya comblé de présens. A la tendre amitié qu'il avait pour lui se joignait l'espoir qu'il serait un jour

l'appui de ses amis, la terreur de ses ennemis.

A son départ, les enfans, les jeunes gens, les hommes faits, les vieillards, Astyage lui-même, tous à cheval, l'accompagnèrent; tous revinrent en pleurant. Ce ne fut pas aussi sans beaucoup de larmes que Cyrus se sépara d'eux. On assure qu'il distribua à ses jeunes amis une grande partie des présens d'Astyage; qu'il se dépouilla, entre autres, de sa robe médique, pour la donner à un de ses camarades, comme gage de son affection particulière. Ceux qui avaient accepté les présens les renvoyèrent au roi, qui les fit remettre à Cyrus; mais tout fut renvoyé en Médie. « Si tu veux, écrivait-il à son aïeul, que je retourne avec honneur dans tes états, permets que chacun garde le don que je lui ai fait. » Astyage se rendit au vœu de son petit-fils.

Je ne dois pas omettre une anecdote amoureuse. Au moment du départ de Cyrus, tous ses parens, près de le quitter, le baisèrent à la bouche, suivant un usage des Perses qui s'observe encore à présent, et prirent ainsi congé de lui. Un Mède distingué par son mérite, qui depuis long-temps était frappé de la beauté de Cyrus, venait de voir donner le baiser du départ; il attendit que ses parens se fussent retirés, puis s'approchant : « Cyrus, lui dit-il, suis-je le seul de tes parens que tu méconnaisses ? — Es-tu aussi mon parent ? — Assurément. — Voilà donc pourquoi tu me fixais; je crois t'y avoir souvent surpris. — Je désirais en effet t'aborder; mais les dieux m'en sont témoins, je ne l'osais pas. — Tu avais tort, puisque tu es mon parent. » Aussitôt il s'avança vers lui et l'embrassa. Alors le Mède satisfait lui demanda si c'était la coutume en Perse de saluer ainsi ses parens. — « Oui, quand on se revoit après quelque absence ou que l'on se quitte. — Tu dois donc m'embrasser encore une fois; car tu vois que je prends congé de toi. » Cyrus l'embrasse, le congédie, et se retire. Ils n'avaient pas fait beaucoup de chemin, chacun de leur côté, lorsque le Mède revint sur ses pas, à bride abattue. « Aurais-tu, lui cria Cyrus, en le voyant, oublié de me dire quelque chose ? — Point du tout, je reviens après une absence. — Oui, mon cher parent, mais qui est bien courte. — Courte ! reprit le Mède, tu ne sais donc pas qu'un clin d'œil sans voir un prince si aimable me paraît d'une bien longue durée ? » A ce propos, Cyrus, dont les

larmes coulaient encore, se mit à rire, et lui dit, en le quittant, de prendre courage; que dans peu de temps il serait de retour, qu'alors il le verrait tout à son aise, sans cligner les yeux, s'il le trouvait bon.

CHAPITRE V.

Cyrus, de retour en Perse, passa encore une année dans la classe des enfans. Ses camarades le plaisantèrent d'abord sur la vie efféminée dont il avait sans doute contracté l'habitude en Médie : mais quand ils virent qu'il s'accommodait de leur nourriture, de leur boisson, et que si à certains jours de fête on servait quelques mets plus délicat, loin de trouver sa portion trop modique, il en donnait aux autres; enfin lorsqu'ils eurent reconnu qu'à tous égards il leur était supérieur, ils le regardèrent avec admiration. Ce cours terminé, il entra dans la classe des adolescents et s'y distingua de même par son application aux divers exercices, par sa patience, son respect pour les anciens, et sa soumission aux magistrats.

Pendant Astyage mourut. Cyaxare son fils, frère de la mère de Cyrus, prit les rênes de la Médie. Dans le même temps, le roi d'Assyrie, après avoir dompté la nombreuse nation des Syriens, assujetti le roi d'Arabie, soumis les Hyrcaniens, investi la Bactriane, se persuada qu'il subjuguerait aisément tous les peuples circonvoisins, s'il affaiblissait les Mèdes, qu'il regardait comme les plus redoutables. Il dépêcha donc des ambassadeurs vers les princes et les peuples ses tributaires, Crésus, roi de Lydie, le roi de Cappadoce, les habitans des deux Phrygies, les Cariens, les Paphlagoniens, les Indiens, les Ciliciens. Il les chargeait de répandre de mauvaises impressions contre les Mèdes et les Perses, de représenter que ces deux nations nombreuses et puissantes, étant amies et unies par des mariages réciproques, il était à craindre qu'elles ne parvinssent, si on ne les prévenait, à écraser les autres en les attaquant successivement. Tous se ligèrent avec lui, les uns entraînés par ces considérations, d'autres séduits par les présens et l'or du roi d'Assyrie, prince assez riche pour prodiguer l'un et l'autre. Dès que Cyaxare, fils d'Astyage, fut informé des desseins et des préparatifs de

la ligue, il ne négligea rien de son côté pour se mettre en état de défense. Il députa vers les Perses, et vers leur roi Cambyse son beau-frère, avec ordre exprès de voir Cyrus et de le prier, si les Perses donnaient des troupes aux Mèdes, d'en solliciter le commandement.

Cyrus, après avoir passé dix ans dans la classe des adolescens, était entré dans celle des hommes faits. Il fut élu, par les sénateurs, général des troupes qui devaient aller en Médie; emploi qu'il accepta. On lui permit de s'associer deux cents homotimes, dont chacun eut la liberté de s'adjoindre quatre autres citoyens du même rang; ce qui forma le nombre de mille. Il fut permis de plus à chacun des milles homotimes de choisir, dans la classe inférieure, dix peltastes, dix frondeurs et dix archers; ce qui faisait en tout dix mille archers, dix mille peltastes et dix mille frondeurs, non compris les mille homotimes.

Telle était l'armée confiée à Cyrus. Dès qu'il eut été nommé, son premier sentiment fut pour les dieux. Il sacrifia sous d'heureux auspices, et prit ensuite ses deux cents homotimes, qui choisirent à leur tour quatre de leurs pareils. Puis les ayant assemblés tous, il leur tint ce discours :

« Mes amis, ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous connais. Je vous ai choisis, parce que je vous ai vus, depuis votre enfance, aussi constants à observer ce qui est regardé chez nous comme honnête, que fidèles à vous abstenir de ce qui ne l'est pas. Vous allez apprendre par quels motifs j'ai accepté le commandement, et pourquoi je vous assemble ici. Je sais que nos ancêtres nous valaient bien, qu'aucune vertu ne leur était étrangère; mais je ne puis voir quel bien en a résulté, soit pour eux, soit pour la république. Il me semble néanmoins qu'on ne pratique la vertu que pour jouir d'un meilleur sort que ceux qui la négligent. Celui qui se prive d'un plaisir présent ne le fait pas dans le dessein de n'en goûter jamais aucun; c'est au contraire afin de se préparer, par cette privation même, des jouissances plus vives pour un autre temps. Celui qui ambitionne de briller dans la carrière de l'éloquence n'a pas pour but de haranguer sans cesse, il espère qu'en acquérant le don de la persuasion, il sera un jour utile à la société. Il en est de même de celui qui

se dévoue au métier des armes : ce n'est pas pour combattre sans relâche qu'il se livre à de pénibles exercices; il se flatte que, devenu habile guerrier, il partagera avec sa patrie la gloire, les honneurs et la prospérité qui couronneront ses talens militaires. Si parmi ces hommes il s'en trouvait qui, après de longs travaux, eussent été prévenus par la vieillesse, sans avoir su tirer aucun profit de leurs peines, je les comparerais à un laboureur qui, jaloux de sa profession, sèmerait et planterait avec le plus grand soin, et qui ensuite au lieu de récolter ses grains, de cueillir ses fruits dans la saison, les laisserait tomber à terre; ou bien à un athlète qui, après s'être laborieusement exercé et s'être mis en état de mériter le prix, finirait par ne pas entrer dans la lice : car il me semble qu'on pourrait aussi, sans injustice, taxer un tel homme de folie.

« Amis, qu'un tel malheur ne nous arrive point : et puisque la conscience nous dit que nous avons, dès l'enfance, contracté l'habitude du courage et de la vertu, marchons à l'ennemi, que je sais, pour l'avoir vu de près, être incapable de tenir contre nous. On n'est point bon soldat pour savoir tirer de l'arc, lancer le javalot, ou manier un cheval, si dans les grandes occasions on se laisse vaincre par la fatigue et les veilles : or, les Assyriens, peuple mou, ne peuvent ni soutenir les travaux ni résister au sommeil. On n'est pas bon soldat si, habile d'ailleurs, on n'a pas appris comment on doit se conduire avec les alliés et avec les ennemis : or, il est clair qu'ils ignorent cette science importante. Vous, au contraire, vous savez user de la nuit comme les autres usent du jour; pour vous le travail est la route du plaisir; la faim vous sert d'assaisonnement; vous buvez l'eau avec plus de volupté que les lions même : enfin vous avez pénétré vos âmes de cette noble passion qui fait les guerriers, puisque vous aimez la louange avant tout. Or, les hommes sensibles à la louange vont au-devant de ce qui la procure, et supportent pour elle avec joie les fatigues et les dangers. Au reste, si je vous parlais ainsi contre ma pensée, ce serait me tromper moi-même, puisque si vous me démentiez, le blâme de l'événement retomberait sur moi. Mais non, mes espérances ne seront point trompées : j'en ai pour garans ma propre expérience, votre attachement pour moi, et la

démence de nos ennemis. Marchons avec confiance ; nous ne craignons point le titre d'usurpateurs. Une nation ennemie donne, par ses hostilités, le signal de la guerre ; une nation amie réclame notre secours. Est-il rien de plus juste que de repousser la violence, rien de plus beau que de servir ses amis ? Vous avez encore un puissant motif de confiance ; c'est que dans cette expédition je n'ai point négligé les dieux. Vous savez, vous avec qui j'ai vécu si long-temps, que dans les petites comme dans les grandes entreprises, je commence toujours par les implorer. Mais à quoi bon vous en dire davantage ? Choisissez les hommes que l'état vous accorde ; faites vos préparatifs, et marchez vers la Médie. Je vous suivrai de près ; il faut qu'auparavant je voie mon père : instruit de l'état des ennemis, je ferai tout pour assurer, avec l'aide des dieux, le succès de nos armes. » Tous s'empressèrent d'exécuter ses ordres.

CHAPITRE VI.

Cyrus, de retour auprès de son père, implora Vesta, Jupiter et les autres divinités domestiques ; puis il partit. Cambyse l'accompagna jusqu'à la frontière. Ils étaient à peine sortis du palais, que les éclairs brillèrent ; on entendit quelques coups de tonnerre d'un augure favorable. A ces signes manifestes de la protection du grand Jupiter, ils continuèrent leur route, sans attendre d'autres présages.

« Mon fils, dit Cambyse à Cyrus en marchant, il est évident par les sacrifices et par les signes célestes que les dieux nous sont propices. Je pense que tu en es toi-même convaincu ; car je me suis appliqué à te donner cette intelligence. Je voulais que tu connusses sans interprète leurs volontés ; que pour voir et pour entendre, tu n'eusses recours ni aux yeux ni aux oreilles des devins, qui, s'ils le voulaient, te tromperaient par une fausse explication des prodiges ; que, faute de devins, tu ne fusses pas embarrassé à expliquer les signes ; enfin, que possédant l'art divinatoire, tu susses exécuter ce que les dieux te prescriraient.

— Mon père, répondit Cyrus, je ferai de continuel efforts pour mériter, comme tu dis, que les dieux ne nous envoient que des avertissemens salutaires. Je me souviens de t'avoir oui dire un

jour qu'un moyen efficace de s'assurer leur protection, c'était de ne pas attendre la détresse pour recourir à eux, mais de les honorer surtout dans les temps de prospérité. Tu ajoutais qu'on en devait agir ainsi à l'égard de ses amis. — Ainsi, mon fils, tu implorés les dieux avec plus de confiance, parce que tu leur rends assidument hommage ; tu espères en obtenir des faveurs, parce que tu ne te reproches point de les avoir négligés. — Oui, mon père, je me persuade que je suis aimé des dieux. — Te le rappelles-tu, mon fils ? nous convenions encore, qu'en quelque situation qu'ils nous placent, l'homme instruit agira toujours mieux que l'ignorant, que l'homme actif fera plus que l'indolent, que l'homme sage vivra plus heureux que l'imprudent ; qu'enfin l'on ne doit solliciter les faveurs des dieux qu'en se montrant digne de les recevoir.

— Je me le rappelle très bien, et j'étais forcé d'en convenir. Tu ajoutais encore qu'il n'est pas même permis de demander aux dieux de sortir victorieux d'un combat à cheval lorsqu'on n'a point appris l'équitation ; de l'emporter sur d'habiles archers quand on ne sait pas tirer de l'arc ; de gouverner sagement un vaisseau lorsqu'on ignore la manœuvre ; d'avoir une abondante moisson quand on n'a point semé ; d'échapper aux périls de la guerre lorsqu'on ne pourvoit pas à sa défense. Ces vœux, disais-tu, sont contraires à l'ordre établi par la divinité ; il est aussi juste qu'ils ne soient point exaucés qu'il l'est parmi nous que ceux qui forment une demande contraire à la loi essuient un refus.

— Mon fils, as-tu oublié ce que nous disions encore, que si un citoyen qui se comporte en homme vertueux, et qui par son industrie vit dans l'aisance avec sa famille, mérite des éloges, on doit certainement de l'admiration à celui qui, se trouvant chargé de commander aux autres, sait pourvoir abondamment à leurs besoins et les maintenir dans le devoir ? — Je m'en souviens à merveille. Il me semblait, comme à toi, qu'il n'y a rien de plus difficile que de bien gouverner ; et je me confirme dans cette pensée quand je réfléchis sur le gouvernement en lui-même. Mais lorsque je jette les yeux sur les autres nations, et que je considère quels chefs elles ont à leur tête, surtout quels ennemis nous avons à combattre, il me semble qu'il serait honteux

de les redouter et de ne pas marcher avec assurance à leur rencontre : tous, à commencer par nos alliés que voici, s'imaginent que la différence du prince à ses sujets consiste en ce que le prince vit à plus grands frais, qu'il a plus d'argent dans son trésor, qu'il dort plus long-temps et travaille moins. Selon moi, au contraire, le prince doit se distinguer de ses sujets, non par une vie plus oisive, mais par l'activité, la prévoyance, l'amour du travail.

— Mais, mon fils, il est des obstacles qui viennent non des hommes, mais des choses mêmes et qu'il n'est pas facile de surmonter. Tu sens, par exemple, que ton commandement expirerait bientôt si ton armée manquait de munitions. — Oui : mais Cyaxare a dit qu'il en fournirait pour toutes les troupes qui partiraient d'ici. — Quoi ! tu pars plein de confiance dans les trésors de Cyaxare ! — Assurément. — Connais-tu bien l'état de ses finances ? — Non, en vérité. — Ainsi tu comptes sur ce que tu ne vois pas. Sais-tu donc que tu éprouveras une foule de besoins ; qu'à présent même tu es forcé de faire de grandes dépenses ? — Je le sais. — Mais, si les fonds manquent à Cyaxare, ou qu'il veuille manquer de parole, que deviendra ton armée ? sans doute, les affaires iront mal. — De grâce, mon père, si tu sais quelque moyen qui soit en mon pouvoir pour assurer la subsistance d'une armée, enseigne-le-moi, tandis que nous sommes encore en pays ami. — Quoi ! mon fils, tu me demandes quels sont les moyens pour approvisionner une armée ? mais qui est plus en état de les trouver que celui qui a la force en main ? Tu pars d'ici avec un corps d'infanterie, que tu ne changerais pas pour un autre beaucoup plus nombreux, et tu seras joint par la cavalerie mède, dont on connaît la supériorité. Avec de telles forces, quelle nation voisine ne s'empressera de te secourir, ou pour devenir ton amie, ou pour éviter quelque malheur ! Prends si bien tes mesures de concert avec Cyaxare que jamais ton armée ne manque du nécessaire : occupe-toi d'approvisionnement, ne fût-ce que pour rendre tes soldats industrieux, et surtout souviens-toi de ne jamais attendre pour remplir tes magasins que la nécessité t'y contraigne. C'est pendant l'abondance qu'il faut se précautionner contre la disette ; tu obtiendras plus facilement ce que tu demanderas quand tu naral-

tras n'être pas dans le besoin. Cette prévoyance, mon fils, en prévenant les murmures des troupes, te conciliera encore le respect des étrangers. Tes soldats, quand rien ne leur manquera, marcheront de bon cœur, soit pour attaquer un ennemi, soit pour protéger un allié, et tes discours auront d'autant plus de poids qu'on te verra plus en état de faire du bien ou du mal.

« Mon père, une autre vérité non moins constante, c'est que mes soldats ne me sauront aucun gré de ce qu'ils vont recevoir ; car ils savent à quelle condition les appelle Cyaxare : au lieu que si je leur accorde quelque gratification, ils en seront flattés et mes libéralités m'assureront leur attachement. Un général qui, avec des forces suffisantes, tant pour aider des amis qui le serviront à leur tour que pour s'enrichir aux dépens de l'ennemi, négligerait de faire des largesses, serait, à mon avis, aussi blâmable qu'un homme qui, possédant des terres et des esclaves pour les cultiver, laisserait ses champs en friche et sans produit. Sois donc persuadé, mon père, que jamais en pays ami ou ennemi je n'oublierai de pourvoir aux besoins des troupes.

— Te souviens-tu, mon fils, de quelques autres points qui semblaient commander notre attention ? — Oh ! je n'ai point oublié ce jour où j'allai te demander de l'argent pour payer le maître qui prétendait m'avoir appris la science d'un général d'armée. En me comptant cet argent, tu me fis à peu près ces questions : Mon fils, cet homme à qui tu portes le prix de ses leçons t'en a-t-il donné sur l'économie militaire ; car les soldats ont les mêmes besoins que les serviteurs d'une maison ? Je t'avouai de bonne foi que mon maître ne m'en avait pas dit un seul mot. Ensuite tu demandas s'il m'avait parlé des moyens d'entretenir la vigueur et la santé, objets dont un général ne doit pas moins s'occuper que des détails du commandement : t'ayant répondu que non, tu me demandas s'il m'avait donné quelque méthode pour perfectionner les soldats aux exercices militaires. Non, répondis-je encore. T'a-t-il, repris-tu, enseigné l'art de leur inspirer de l'ardeur ; car en tout l'ardeur ou la nonchalance rend le succès bien différent ? Quand je l'eus encore répondu non, tu voulus savoir s'il m'avait instruit à rendre le soldat obéissant. Comme tu vis qu'il n'en avait rien fait, tu me demandas enfin ce qu'il m'avait en-

seigné pour qu'il prétendit m'avoir formé à l'art de commander une armée. Je te répliquai qu'il m'avait appris à la ranger en bataille. Tu te mis à rire; puis, reprenant chacune de tes questions : A quoi sert, me dis-tu, de savoir ranger une armée en bataille quand elle manque de subsistances, qu'elle est en proie aux maladies, que les troupes ignorent les ruses de guerre, qu'elles sont mal disciplinées? Lorsque tu m'eus démontré que l'ordre de bataille n'est qu'une petite partie de la science du général, je te demandai si tu pouvais m'enseigner les autres; tu me conseillas d'aller m'entretenir avec les militaires les plus célèbres dans leur art et de les interroger sur chacun de ces objets. Depuis ce moment j'ai fréquenté ceux que j'entends citer comme les plus expérimentés.

« Quant aux vivres, je crois suffisans ceux que Cyaxare s'est engagé à nous fournir. Pour ce qui concerne la santé, comme j'ai ouï dire et vu par moi-même que les généraux, à l'exemple des villes qui ont des médecins pour les maladies, en mènent toujours quelques-uns à la suite de l'armée pour traiter les soldats, je me suis occupé de cet objet dès le moment de ma nomination, et je me flatte, mon père, que j'aurai avec moi les plus habiles gens. — Semblables aux ouvriers qui raccommoient les habits déchirés, ces hommes dont tu parles, mon fils, ne réparent que la santé des malades; mais il est un soin digne de toi, celui de prévenir les maladies. — Mon père, que faire pour y réussir? — Lorsque tu te proposeras de séjourner longtemps dans un pays, tu commenceras par choisir un lieu sain pour camper : avec de l'attention tu n'y seras pas trompé; car le peuple répète sans cesse que l'air est salubre en tel endroit, malsain dans tel autre. Pour en juger sûrement, examine la constitution physique des habitans et la couleur de leur teint. Mais ce n'est pas assez de connaître la nature du climat; songe comment tu entretiens toi-même ta santé. — D'abord je ne surcharge point mon estomac, ce qui est très nuisible; ensuite, j'aide ma digestion par l'exercice. Je crois ce régime excellent pour conserver ma santé et me fortifier. — Eh bien, gouverne ainsi tes soldats. — Mon père, leur restera-t-il du temps pour les exercices? — Il le faut, puisque cela est nécessaire. Une armée bien tenue doit toujours s'occuper

soit à nuire à l'ennemi, soit à se procurer quelque avantage. Car s'il est malaisé de nourrir un seul homme oisif, et plus encore, mon fils, une famille entière, rien de plus difficile que de faire subsister dans l'inaction une armée composée d'un nombre infini de bouches, et qui entre ordinairement en campagne avec peu de vivres, qu'elle ne sait point économiser. Une armée ne doit jamais rester oisive. — Ainsi, mon père, un général indolent, selon toi, ne vaut pas mieux qu'un laboureur paresseux. — Sans doute : mais j'affirme qu'un général actif saura, à moins que quelque dieu ne s'y oppose, approvisionner l'armée et y entretenir la santé. — A l'égard des manœuvres militaires, je pense, mon père, que pour y former les soldats et les trouver tout exercés dans l'occasion, il serait à propos d'établir des jeux où l'on proposerait des prix aux vainqueurs. — Excellente idée! mon fils; en la suivant tu verras tes troupes exécuter leurs évolutions avec cette précision que tu remarques dans un chœur de danse ou de musique. — Des espérances flatteuses ne seraient-elles pas un bon moyen d'exciter l'ardeur des troupes? — Oui; mais ne ressemble pas au chasseur qui, pour animer ses chiens, les rappellerait toujours du ton dont il leur parle quand il a vu la bête. Les chiens d'abord accourent à sa voix; mais s'il les a trompés, ils finissent par ne plus lui obéir, lors même qu'il découvre le gibier. Il en est de même des espérances : un homme qui aurait souvent donné de fausses promesses finirait par ne plus persuader, lors même qu'il serait de bonne foi. Un général, mon fils, ne doit rien avancer dont il ne soit parfaitement sûr, quoique le contraire puisse quelquefois réussir : il lui importe de réserver pour les plus grands dangers des encouragemens qui obtiennent une confiance absolue.

— En vérité, mon père, ce que tu dis est sage, et je le mettrai volontiers en pratique. Quant à l'art de rendre les soldats dociles, je crois n'y être pas étranger; tu m'en as donné des leçons dès mon enfance, en me pliant à l'obéissance, et me confiant ensuite à des maîtres qui m'ont fortifié dans cette habitude. Arrivés dans la classe des adolescens, notre gouverneur nous surveillait fortement sur ce point : et d'ailleurs la plupart des lois ne semblent faites que pour enseigner à commander et à

obéir. Après avoir beaucoup réfléchi sur cette matière, je vois que le secret le plus efficace pour porter à la subordination est de louer ou de récompenser l'obéissance ; de punir, au contraire, et de noter d'infamie les rebelles. — Oui bien, pour obtenir une obéissance forcée : mais pour qu'elle soit volontaire, ce qui est préférable, il est un chemin plus court. Les hommes se soumettent très volontiers à celui qu'ils croient plus éclairé qu'eux-mêmes sur leurs propres intérêts. Entre mille exemples, vois avec quel empressement les malades appellent le médecin qui leur ordonnera ce qu'ils doivent faire ; vois comme dans un vaisseau tout l'équipage obéit au pilote, comme dans une route le voyageur s'attache constamment à ceux qu'il croit savoir les chemins mieux que lui. Mais si l'on pense que l'obéissance sera nuisible, point de châtement qui puisse contraindre, point de récompense qui encourage. Quel homme recevrait un funeste bienfait ? — Ainsi donc, mon père, selon toi, pour avoir des hommes obéissants, rien de mieux que de passer dans leur esprit pour être plus sage qu'eux. — Assurément. — Mais comment en peu de temps donner de soi cette opinion ? — Le moyen le plus simple de paraître intelligent, c'est de l'être en effet. Quelques comparaisons te prouveront que je dis vrai. Je suppose que tu veuilles, sans talent, passer pour bon laboureur, pour bon écuyer, pour savant médecin, pour excellent joueur de flûte, enfin, pour habile dans un genre quelconque, à combien d'artifices te faudra-t-il recourir pour établir ta réputation ? En vain tu gagnerais des prôneurs ; en vain tu serais muni de ce qui convient à chacun de ces arts : si tu en imposais d'abord, bientôt la première épreuve mettrait à découvert et ton imposture et ta sottise vanité. — Mais comment acquérir un fonds de connaissances dans une partie qui doit être utile ? — C'est, mon fils, en étudiant tout ce qui est à la portée de l'esprit humain, comme tu as étudié la tactique. Dans ce qui est au-dessus des lumières et de la prévoyance humaine, tu surpasseras les autres hommes en intelligence, si tu consultes les dieux par l'organe des devins, et si d'ailleurs tu exécutes ce que tu auras jugé le meilleur ; car jamais l'homme prudent ne se néglige sur ce point. Au reste, pour être aimé de ceux que l'on commande, ce qui est de la

plus haute importance, on tiendra la même conduite que si l'on désirait se faire des amis, je veux dire qu'il faut donner des preuves évidentes de son bon cœur. Je sais, mon fils, qu'on ne peut pas, à cet égard, tout ce qu'on veut : du moins on se réjouit avec eux du bien qui leur arrive ; on s'afflige du malheur qu'ils éprouvent, on s'empresse à les secourir dans leur infortune ; on leur montre de l'inquiétude sur les périls qui les menacent, on s'occupe du soin de les garantir : tu leur dois surtout ces marques d'attachement.

« Dans une campagne d'été, il faut qu'on remarque le courage du chef à supporter l'ardeur du soleil ; il faut en hiver, qu'il endure le plus de froid ; lorsqu'il s'agit de travailler, qu'il se montre le plus laborieux : car tout cela gagne le cœur des soldats. — Ainsi, mon père, tu prétends qu'un général doit mieux soutenir la fatigue que ceux qu'il commande. — Oui, sans doute : cependant ne t'alarme pas. Sache, mon fils, que les mêmes travaux n'affectent pas également le corps d'un général et celui d'un simple soldat : ils sont adoucis pour celui-là, par l'honneur, et par la certitude que pas une de ses actions ne reste ignorée.

— Mais, mon père, quand l'armée est fournie de munitions, que les soldats sont sains, infatigables, exercés aux manœuvres militaires, impatients de signaler leur bravoure, aimant mieux obéir que se refuser au commandement, ne juges-tu pas qu'il est à propos d'en venir promptement aux mains avec l'ennemi ! — Assurément, si l'on espère le faire avec avantage. Autrement, plus je compterais sur ma valeur et celle de mes troupes, plus je serais circonspect ; par la raison que plus une chose est précieuse, plus on est attentif à la mettre en sûreté.

— Et comment se procurer sur ses ennemis un avantage certain ? — La question que tu me fais n'est pas des moins importantes, et ne se résout pas sur-le-champ. Apprends, mon fils, que, pour réussir, il faut savoir tendre des pièges, ruser, tromper, dérober, piller, et savoir tout cela mieux que l'ennemi. Par Hercule, s'écria Cyrus en riant aux éclats, quel homme tu veux que je devienne ! — Un homme tel qu'il n'y en aura pas de plus juste, de plus ami des lois. — Pourquoi donc nous enseigniez-vous tout le contraire dans l'enfance et dans

l'adolescence? — On vous l'enseignerait encore pour vivre avec vos concitoyens et vos amis. Mais ne vous rappelez-vous pas que pour nuire à l'ennemi, vous appreniez quantité de moyens? — Moi, mon père, je n'en apprenais aucun. — Pourquoi appreniez-vous à tirer de l'arc, à lancer le javelot, à pousser vers les toiles ou dans les pléges les sangliers et les cerfs? Pourquoi, au lieu d'attaquer de front les lions, les ours, les léopards, cherchiez-vous toujours à les combattre sans danger? Ne vois-tu pas dans tout cela des ruses, des tours d'adresse, des supercheries, des moyens d'avoir sur eux l'avantage? — Oui, contre les bêtes; mais je sais bien que quand je laissais voir seulement l'intention de tromper un homme, j'étais sévèrement puni. — Aussi vous défendait-on de tirer des flèches ou de lancer un dard contre des hommes : nous vous apprenions à viser juste à un but, non pour que vous fissiez du mal à vos amis, mais afin qu'en temps de guerre vous pussiez atteindre même des hommes. Ce n'était pas non plus contre vos semblables, mais contre les bêtes, que nous vous enseignions à user de ruses, à prendre vos avantages : nous voulions non que vous eussiez de quoi nuire à vos amis, mais que vous n'ignorassiez aucun des stratagèmes militaires. — Puisqu'il est également utile de savoir faire aux hommes et du bien et du mal, on devait donc enseigner l'un et l'autre. — Aussi dit-on que du temps de nos pères il y avait un maître qui, pour enseigner la justice, s'y prenait ainsi que tu le désires. Il apprenait aux enfans à ne point mentir et à mentir, à ne point tromper et à tromper, à ne point calomnier et à calomnier, à négliger leur propre avantage et à le chercher : mais faisant distinction des personnes, il démontrait qu'on devait employer l'un à l'égard de ses ennemis, l'autre à l'égard de ses amis. Il allait jusqu'à enseigner qu'il est juste de tromper ses amis, même de les voler, quand leur intérêt le conseille. Le maître exerçait nécessairement ses disciples à mettre ces leçons en pratique; comme on dit que les Grecs instruisent à user de ruse dans la lutte, et que même ils accoutument les enfans à l'employer les uns contre les autres. Cependant il se trouve de ces enfans nés avec un tel goût pour la filouterie, pour la fraude, peut-être aussi tellement avides de gain, qu'ils ne purent s'em-

pêcher de chercher leur intérêt, même au préjudice de leurs amis. Alors une loi, subsistante encore aujourd'hui, prescrivit d'enseigner simplement aux jeunes gens, comme nous l'enseignons à nos serviteurs, à dire la vérité, à ne point tromper, à ne point dérober, à ne rien convoiter, sous peine d'être punis : on voulait avec cette éducation avoir des citoyens d'un commerce plus doux. Arrivés à ton âge, on jugeait qu'il n'y avait plus de danger de leur apprendre les lois de la guerre, vu qu'il n'était pas à craindre qu'habitué à des égards réciproques, ils devinssent tout à coup des citoyens barbares. Ainsi, nous ne parlons pas de l'amour devant les enfans, de peur que l'indiscrétion se joignant à l'ardeur du tempérament ne les porte à des excès.

— Rien de plus sage; mais, mon père, puisque j'apprends si tard comment on prend ses avantages sur les ennemis, ne diffère plus tes instructions sur ce point. — Eh bien, épie, autant que tu le pourras, le moment de fondre sur eux avec rapidité, lorsqu'ils seront en désordre, et ton armée rangée en bataille; lorsqu'ils seront désarmés, et toi sous les armes; lorsqu'ils seront endormis, et que tu veilleras; lorsque tu les auras reconnus sans être découvert; lorsque tu les verras dans un mauvais poste, et que tu seras avantageusement placé. — Est-il possible, mon père, que les ennemis tombent dans de si lourdes fautes? — Il est inévitable que tes ennemis et toi-même y tombiez quelquefois. Ne faut-il pas, de part et d'autre, que vous mangiez, que vous dormiez, que le matin vous vous éloigniez du camp pour satisfaire aux nécessités naturelles, que vous passiez par les chemins tels qu'ils se rencontrent? En réfléchissant sur tout cela, tu te tiendras plus que jamais sur tes gardes, lorsque tu te croiras le plus faible; tu attaqueras vigoureusement, lorsque tu te sentiras supérieur en force.

— N'est-ce que dans ces occasions-là qu'on peut avoir l'avantage? y en a-t-il encore d'autres? — Oui, mon fils, même de bien plus importantes; car dans celles dont je viens de parler, tous les gens de guerre se tiennent sur leurs gardes, parce qu'ils connaissent le danger : mais ceux qui possèdent l'art de tromper l'ennemi peuvent le surprendre, après l'avoir entretenu dans une fausse sécurité; tantôt ils mettront

son armée en désordre, en feignant de fuir devant lui; tantôt, par une fuite simulée, ils l'attireront dans des lieux difficiles où ils fondront sur lui. Au reste, mon fils, ne t'en tiens pas aux ruses de guerre qu'on t'aura enseignées; il faudra quelquefois en imaginer toi-même. Les musiciens ne se bornent point aux airs qu'ils ont appris, ils en inventent : et si la fécondité brillante de leur imagination, leur vaut des applaudissemens, quels éloges ne doit-on pas à des stratagèmes nouveaux, plus efficaces par-là même pour tromper son adversaire !

« Et certes, quand tu n'emploierais contre les hommes que les ruses dont tu avais coutume d'user contre les plus petits animaux, quel avantage tu aurais sur l'ennemi ! Tu te levais quelquefois au milieu de la nuit, au plus fort de l'hiver, pour aller à la chasse aux oiseaux : avant qu'ils fussent éveillés, tes lacets étaient si bien tendus, qu'il ne paraissait pas que la terre eût été remuée. Tu avais dressé des oiseaux à t'aider à tromper leurs semblables ; et du fond du réduit d'où tu voyais sans être vu, tu t'élançais sur ta proie, avant qu'elle pût t'échapper. Quant au lièvre, comme cet animal ne palt que dans les ténèbres, et que le jour il garde le gîte, tu avais des chiens dressés à le quêter, d'autres à courre cette bête légère quand elle était lancée, enfin à la prendre sur pied : si elle les mettait en défaut, tu épiais ses refuites ordinaires, et tu y tendais des filets qui ne s'apercevaient pas et où elle s'embarassait dans sa course rapide. De crainte qu'elle ne se dégagât, tu postais des gens pour observer ce qui arriverait, et courir sur l'animal : ceux-là devaient se tenir en silence et bien cachés, tandis que resté en arrière, tu le poursuivais, poussant des gris qui l'étourdisaient au point de se laisser prendre sans résistance. Je te l'ai déjà dit, mon fils ; si tu emploies ces mêmes artifices contre les ennemis, je ne crois pas qu'il t'en échappe un seul. Quand tu te trouves forcé d'en venir aux mains en rase campagne, à force ouverte et armes égales, c'est alors que les avantages ménagés de longue main servent infiniment : j'entends par avantages, d'avoir des soldats dont l'âme participe à la vigueur du corps, et bien exercés à toutes les manœuvres militaires. Sache encore que ceux de qui tu veux être obéi, voudront aussi pour eux des soins prévoyans. Que ton es-

prit, dans une sollicitude continuelle, médite la nuit ce que tu feras exécuter lorsque le jour paraîtra ; le jour ce qu'il conviendra de faire la nuit.

« Je ne te dirai point comment il faut ranger une armée en bataille, régler sa marche de jour ou de nuit, dans des défilés ou dans de grandes routes, dans le plat pays ou dans les montagnes ; comment il faut asseoir un camp, poser des sentinelles, soit pour la nuit, soit pour le jour ; mener les troupes à l'ennemi, ou ordonner la retraite ; les conduire à l'attaque d'une place, approcher des murs, ou s'en tenir éloigné ; comment on assure le passage des bois, des rivières ; quelles mesures on prend contre la cavalerie, les lanciers, les archers ; quelle disposition tu feras, si l'ennemi vient à toi pendant que tu marches en colonne ; quel mouvement tu dois faire, si tandis que tu marches en ordre de bataille, il se prépare à t'attaquer en queue ou en flanc ; enfin, par quel moyen tu peux découvrir ses projets ou lui cacher les tiens. Plus d'une fois je t'ai dit sur cela tout ce que je savais : d'ailleurs, tu n'as négligé aucun des militaires qui te paraissaient instruits, et tu as profité de leurs connaissances. Il ne s'agit plus, ce me semble, que d'user à propos des moyens que tu jugeras convenables.

« Mais ce qui est bien important, apprends de moi, mon fils, à ne jamais, au mépris des auspices, exposer ta personne ou ton armée, persuadé que les hommes n'ont pour se conduire que des conjectures, et qu'ils ignorent quel projet doit tourner à leur avantage. Juges-en par des exemples. Combien d'hommes réputés habiles politiques ont conseillé de porter la guerre à des ennemis qui ont écrasé le peuple séduit par un fatal conseil ! Combien, après avoir contribué à l'élévation d'un particulier, à l'agrandissement d'une république, ont vu leurs services payés des plus indignes traitemens ! Les uns ont mieux aimé pour esclaves que pour amis, des gens avec qui ils pouvaient avoir un commerce réciproque de bons offices : l'autre, propre offensé les en a punis. Les autres, non contents de jouir agréablement de leur portion de biens, jaloux de tout envahir, ont été dépouillés même de ce qui leur appartenait. D'autres, après avoir amassé de cet or, objet de tant de vœux, sont morts victimes de leur cupidité. Tant il est vrai que la prudence humaine ne sait pas mieux choisir que le hasard ! Mais les dieux, ô mon

fil, qui tiennent à tous les temps, connaissent également le passé, le présent, et ce que doit amener chacun de ces termes; ils avertissent les mortels qui les consultent et qu'ils regardent d'un œil favorable de ce qu'il faut faire ou éviter. Qu'on ne s'étonne pas si tous les hommes n'obtiennent pas leurs faveurs : les dieux ne sont pas obligés de les accorder à ceux qu'il ne leur plait pas de protéger.»

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

En discourant ainsi, ils arrivent aux frontières de la Perse, où ils aperçoivent un aigle d'heureux augure qui semblait les guider. Après avoir prié les divinités et les héros tutélaires de la Perse de recevoir favorablement leurs adieux, ils sortirent des frontières. Dès qu'ils les eurent franchies, ils supplièrent les dieux protecteurs de la Médie de les accueillir avec bienveillance; puis ils s'em brassèrent selon l'usage. Cambyse reprit le chemin de la Perse; Cyrus s'avança dans la Médie, où était Cyaxare.

Dès que Cyrus l'eut joint, aussitôt après les embrassemens accoutumés, Cyaxare lui demanda combien il lui amenait de combattans. « Trente mille, lui répondit Cyrus, qui ont déjà servi sous vos drapeaux et votre solde; il vous arrive de plus des homotimes qui ne sont jamais sortis de la Perse. — Combien sont-ils? — Si vous les comptez, vous ne serez pas satisfait; mais songez que cette poignée d'hommes qu'on appelle *homotimes*, l'emporte facilement sur le reste de la nation, toute nombreuse qu'elle est. Mais avez-vous besoin d'eux? ne vous alarmez-vous pas en vain, sans que les ennemis approchent? — Par Jupiter! ils viennent, et même en grand nombre. — Comment le savez-vous? — Par le récit unanime, à quelques circonstances près, de beaucoup de Mèdes arrivant d'Assyrie. — Il faut donc les combattre? — Nous y sommes contraints. — Parlez-moi donc et de nos troupes et de celles qui marchent contre nous, puisque vous les connaissez. Instruits de l'état des unes et des autres, nous délibérerons sur les moyens de combattre avec le plus grand avantage. — Écoutez : le Lydien Crésus est, dit-on, accompagné

de dix mille cavaliers, et de plus de quarante mille soit archers, soit peltastes. Artamas, prince de la grande Phrygie, amène huit mille cavaliers et environ quarante mille tant lanciers que peltastes. Aribée, roi de Cappadoce, a six mille cavaliers environ, et non moins de trente mille archers et peltastes. L'Arabe Maragdas conduit à peu près dix mille cavaliers, cent chars, et quantité de frondeurs. J'ignore encore s'ils sont suivis des Grecs asiatiques : mais ceux qui occupent cette partie de la Phrygie située sur les bords de l'Hellespont doivent, dit-on, se joindre à Gabée, qui peut avoir, dans les plaines du Caystre, six mille chevaux et dix mille peltastes. Pour les Cariens, les Ciliciens, les Paphlagoniens, on dit qu'ils n'entreront pas dans la ligue, quoiqu'on les ait sollicités. Quant au monarque assyrien qui règne sur Babylone et sur les reste de l'Assyrie, il amènera, je pense, vingt mille cavaliers au moins, deux cents chars au plus, mais probablement un grand nombre de gens de pied, c'est sa coutume quand il attaque nos frontières. — Vous dites donc que les ennemis ont soixante mille hommes de cavalerie, et plus de deux cent mille peltastes et archers : quelles forces prétendez-vous leur opposer? — La cavalerie mède est de plus de dix mille hommes : pour les peltastes et les archers, notre pays en fournira au plus soixante mille. Nous aurons, des Arméniens nos voisins, quatre mille cavaliers et vingt mille hommes de pied. — Selon vous, repartit Cyrus, notre cavalerie ne fait pas le tiers de la cavalerie ennemie, et notre infanterie n'est à peu près que moitié de la leur. — Quoi, dit Cyaxare, est-ce qu'à présent vous regardez comme peu nombreux les Perses que vous amenez? — Nous examinerons bientôt si nous avons encore besoin d'hommes ou non : maintenant apprenez-moi quelle est la façon de combattre de chacune de ces nations. — Pour toutes à peu près la même; car nos gens et les leurs se servent de l'arc et du javelot. — Avec de telles armes, dit Cyrus, il faut nécessairement combattre de loin. — Cela est vrai. — La victoire sera donc où il y aura plus de combattans; car le grand nombre blessera et détruira plutôt qu'il ne sera blessé et détruit par le petit nombre. — Dans ce cas, le meilleur expédient est d'envoyer chez les Perses, leur représenter que si la Médie éprouve un échec, ils auront tout à craindre, et leur demander un

renfort. — Sachez que quand tous les Perses viendraient, nous ne surpasserions pas encore les ennemis en nombre. — Voyez-vous un meilleur moyen ? — Pour moi, si j'étais à votre place, je fabriquerais pour tous les Perses qui viennent après moi des armes pareilles à celles que portent les homotimes. Ces armes sont une cuirasse pour couvrir la poitrine, un bouclier d'osier pour la main gauche, le cimeterre ou la hache pour la droite. Par ce moyen, nos gens iront en avant avec une parfaite sécurité, et l'ennemi préférera la fuite à la résistance. Nous combattrons, nous, tout ce qui tiendra ferme : nous vous chargeons, vous et votre cavalerie, de poursuivre si bien les fuyards qu'ils ne puissent ni s'arrêter dans leur fuite ni revenir à la charge.»

Ainsi parla Cyrus. Cyaxare jugea qu'il avait raison, ne songea plus à mander de nouvelles troupes, et fit travailler aux armes dont on vient de parler. Elles étaient presque achevées, quand les homotimes arrivèrent avec l'armée perse. Aussitôt Cyrus les assemble et leur tient ce discours :

« Mes amis, en vous voyant ainsi armés et impatients de vous mesurer avec l'ennemi, en considérant que les Perses qui vous suivent n'ont des armes que pour combattre de loin, j'ai craint que si, en petit nombre, vous rencontriez, sans être soutenus, un corps nombreux, il ne vous arrivât quelque malheur. Comme les Perses que vous amenez sont robustes, ils auront des armes semblables aux vôtres : c'est à vous d'exciter leur courage. Un chef doit non-seulement se montrer brave, mais encore s'efforcer d'inspirer sa bravoure à ceux qu'il commande.»

Les homotimes se réjouirent tous, en songeant qu'un plus grand nombre de guerriers les seconderait. L'un d'entre eux prenant la parole : « On s'étonnera peut-être que je conseille à Cyrus de parler lui-même aux Perses qui viendront prendre leurs armes pour combattre avec nous ; mais je suis persuadé que les discours de l'homme qui a le pouvoir de récompenser et de punir agissent efficacement sur les esprits. Faites un présent, ceux qui le reçoivent l'estiment plus, quoique inférieur à celui que leur offrent des égaux. Ces nouveaux compagnons d'armes goûteront plus les exhortations de Cyrus que les nôtres. Élevés au rang d'homotimes par le fils

de leur roi et par leur général, ils croiront cette promotion plus solide que si elle était notre ouvrage. Cependant nous ne négligerons rien de ce qui dépend de nous : nous devons par tous les moyens animer leur courage, puisqu'en l'augmentant nous travaillerons pour notre propre utilité.»

Cyrus ayant donc fait apporter les armes et assembler ces Perses : « Soldats, leur dit-il, vous êtes tous nés et élevés dans le même pays que nous ; vos corps ne sont pas moins robustes, vos âmes doivent être aussi courageuses. Il est vrai que dans notre patrie vous ne partagiez pas nos prérogatives ; non par aucun motif d'exclusion, mais parce que vous étiez contraints de travailler pour vivre. Aujourd'hui, avec l'aide des dieux, je m'occuperai de vos besoins. Il ne tient qu'à vous de prendre des armes semblables aux nôtres, de partager les mêmes dangers et de prétendre aux mêmes récompenses si la victoire couronne notre valeur. Jusqu'à présent vous vous êtes servis, ainsi que nous, de l'arc et du javelot ; mais moins exercés que des guerriers qui avaient plus de loisir, il n'est pas étonnant que vous fussiez moins adroits. Avec cette armure que voici, nous n'aurons sur vous aucun avantage : chacun aura la poitrine garnie d'une cuirasse, la main gauche armée d'un bouclier tel que nous le portons, et la droite d'une épée ou d'une hache pour frapper l'ennemi, sans craindre que nos coups portent à faux. Quelle autre différence peut-il donc y avoir entre nous que celle de la bravoure ? et, sans doute, sur ce point vous ne vous montrerez pas inférieurs. Avons-nous, en effet, plus de motifs que vous pour souhaiter la victoire qui procure et assure tant de biens ? Nous importe-t-il plus qu'à vous de rechercher cette supériorité qui donne aux vainqueurs toutes les possessions des vaincus ? Vous venez de m'entendre, dit Cyrus en finissant. vous voyez ces armes ; prenez-les si elles vous conviennent, et faites-vous inscrire chez vos taxiarques, au même rang que nous. Que ceux qui se plaisent dans la classe des mercenaires gardent les armes convenables à cet état.» Ainsi parla Cyrus. Les Perses, jugeant d'après ce discours que, s'ils ne consentaient pas à partager le sort des homotimes et à remplir les mêmes obligations, ils mériteraient d'être misérables toute leur vie, se firent tous inscrire ; et tous prirent les armes qui leur étaient offertes.

Cependant, comme les ennemis ne paraissent pas encore, quoiqu'on dit qu'ils s'avancent, Cyrus mettait ce temps à profit pour exercer et fortifier ses soldats, pour les former à la tactique, et pour exciter entre eux une émulation guerrière. Avant tout, il enjoignit aux valets que lui avait donnés Cyaxare, de fournir aux soldats ce dont ils auraient besoin. D'après cette précaution, ils n'avaient plus qu'à s'occuper de guerre. Convaincu qu'on n'excellait dans un art qu'en y donnant toute son application sans la partager entre plusieurs objets, il leur interdit l'arc et le javelot, et ne leur laissa que l'épée, le bouclier et la cuirasse. Il les mettait ainsi dans la nécessité de fondre tous ensemble sur l'ennemi, ou d'avouer leur inutilité à l'égard de leurs compagnons d'armes; aveu humiliant pour des hommes qui savent qu'on ne les solde que sous la condition de défendre ceux qui les emploient.

Il avait encore observé que les hommes aiment de préférence tout ce qui est objet d'émulation. Il proposa donc tous les exercices qu'il savait être bons à des guerriers. Il recommandait au simple soldat d'être soumis à ses chefs, laborieux, hardi sans témérité, adroit, curieux de belles armes, et sur tous ces points avide d'éloges; au cinquainier, de se montrer ce que doit être un brave soldat, et de faire que sa cinquième lui ressemblât. Il demandait les mêmes soins au dizainier pour sa dizaine, au lochage pour son escouade; ainsi du taxiarque et des autres chefs: irréprochables dans leur conduite, ils surveilleraient les sous-officiers, afin que ceux-ci maintinssent leurs inférieurs dans le devoir.

Voici quelles récompenses il annonçait: le taxiarque qui disciplinerait le mieux sa compagnie deviendrait chiliarque; le lochage dont les soldats seraient le mieux exercés deviendrait taxiarque; le dizainier le plus distingué obtiendrait le grade de lochage; le cinquainier, celui de dizainier; le simple soldat, celui de cinquainier. De là résultaient la soumission des subordonnés envers leurs chefs, et en outre, des distinctions qu'il accordait à chacun, selon son mérite. Il donnait aux plus braves de plus hautes espérances, si dans la suite ils remportaient un grand avantage. Il établit pareillement des prix d'émulation pour les compagnies entières, pour les escouades, pour les dizaines, pour les cin-

quaines, qui montreraient plus de déférence à leurs chefs et plus d'attachement à la discipline; ces prix étaient ceux qui convenaient à une multitude. Tels étaient les moyens employés par Cyrus: les troupes répondaient à ses vues.

Il régla le nombre des tentes sur celui des taxiarques, chacune de grandeur suffisante pour contenir une compagnie entière; or une compagnie était de cent hommes: ainsi les troupes logeaient par compagnie. Cet arrangement, suivant lui, devait disposer ses soldats au combat, puisqu'ils voyaient que la nourriture était la même pour tous: ceux qui se comporteraient avec moins de bravoure, ne pourraient alléguer pour prétexte qu'on les traitait moins bien que les autres. Ils gagneraient à se connaître réciproquement, car naturellement les hommes sont plus retenus en présence de ceux qui les connaissent: quand on n'est pas connu, l'on se permet aisément de faire le mal, comme lorsqu'on est dans l'obscurité. Ils contracteraient d'ailleurs l'utile habitude de garder leur rang; car le taxiarque, le lochage, le dizainier, le cinquainier faisaient, chacun dans leur tente, observer le même ordre que dans la marche: cet ordre dans les compagnies lui semblait nécessaire, soit pour prévenir la confusion, soit pour se rallier plus facilement dans un moment de trouble. C'est ainsi qu'on assemble sans peine des pierres ou des pièces de bois destinées pour un bâtiment, quoique dispersées çà et là, lorsqu'elles portent des marques qui indiquent la place où chacune doit être mise. Comme d'ailleurs il avait remarqué que les animaux nourris ensemble s'attristent dès qu'on les sépare, il pensait que des hommes vivant en commun ne se quitteraient pas volontiers.

Il avait soin qu'ils ne prissent leur repas, le dîner ou le souper, qu'après s'être fatigués jusqu'à suer: ou il les faisait chasser à outrance, ou il imaginait quelques jeux violents, ou il les employait pour lui-même, et dirigeait les travaux de sorte qu'ils ne revinssent que trempés de sueur. Il croyait qu'ils en mangeraient avec plus d'appétit, qu'ils en seraient plus robustes et plus en état de supporter la fatigue. Il pensait encore que, travaillant ensemble, ils en seraient d'un commerce plus doux; de même qu'on voit les chevaux se tenir tranquilles avec leurs compagnons de travail. Enfin, des soldats

qui se disent à eux-mêmes qu'ils sont bien exercés, marchent à l'ennemi avec plus de confiance.

Cyrus s'était fait arranger une tente assez vaste pour contenir ceux qu'il jugeait à propos d'admettre à sa table : or il invitait le plus ordinairement les taxiarques, tantôt l'un, tantôt l'autre, suivant les circonstances; quelquefois les lochages, les dizainiers, les cinquainiers, les simples soldats; quelquefois une cinquaine, une dizaine, une compagnie entière. Il accordait cette marque de bienveillance à ceux qui tenaient la conduite qu'il eût voulu que tinssent tous les autres. A sa table, chacun était servi comme lui. Il avait les mêmes égards pour les gens destinés au service du soldat. « Ces gens-là, disait-il, qui suivent nos armées, méritent-ils moins de considération que des hérauts, que des ambassadeurs? Il faut qu'ils soient fidèles, instruits des détails militaires, intelligens, prompts, laborieux, actifs, intrépides; de plus, qu'à toutes les qualités qui forment un brave homme, ils joignent cette bonne volonté qui fait qu'on ne dédaigne aucune commission, qu'on est toujours prêt à exécuter l'ordre du général.

CHAPITRE II.

Cyrus avait soin, lorsqu'il réunissait des officiers dans sa tente, que la conversation fût à la fois agréable et instructive. Un jour il leur proposa cette question : « Pensez-vous, mes amis, que ce soit un désavantage pour les autres hommes de n'avoir pas reçu la même éducation que nous, ou qu'il n'y ait aucune différence entre eux et nous, soit pour la société, soit pour la guerre? — Je ne sais pas encore, répondit Hystaspe, comment ils se montreront dans le combat; mais je puis assurer que dans la société plusieurs paraissent d'un commerce difficile. Dernièrement Cyaxare ayant envoyé pour chaque compagnie des viandes de sacrifices, on en distribua à chacun de nous trois portions et plus. Le cuisinier m'en avait servi à moi le premier: lorsqu'il s'appretait à commencer le second tour, je lui ordonnai de commencer par la queue et de servir en sens contraire. A l'instant, un soldat du milieu du cercle s'écria, en jurant, qu'il n'y avait point d'égalité dans la distribution, si on ne commençait jamais par le centre.

Fâché d'apprendre qu'il parût y avoir de l'inégalité, je l'invitai à se placer près de moi : il m'obéit d'un air fort grave; et quand notre tour fut arrivé, nous trouvant les derniers, il ne restait que de petites portions. Le soldat paraissait fort triste : « Fortune ennemie, se disait-il à lui-même, faut-il qu'on m'ait fait venir à cette place! — Sois tranquille, lui dis-je, on va recommencer par nous, tu auras la plus grosse part. » Là-dessus le cuisinier apporte son troisième et dernier service; le soldat prend sa part après moi : mais à peine celui qui le suivait avait pris la sienne, que mon homme trouvant le morceau de son voisin plus fort que le sien, le rejeta pour en choisir un autre. Le cuisinier qui pensait qu'il n'en voulait plus, continua son service, sans lui laisser le temps de prendre un autre morceau : ce qui le courrouça au point qu'après avoir laissé emporter le morceau dont il était le maître, il renversa encore, moitié surprise, moitié colère, la sauce qui lui restait sans viande. Un lochage assis près de nous battait des mains, riant et se divertissant de cette scène. Pour moi, je feignais de tousser; j'avais peine à me contenir. Voilà, Cyrus, l'humeur d'un de nos camarades. »

Après ce récit qui amusa, comme cela devait être, un taxiarque prenant la parole : « Il paraît, Cyrus, qu'Hystaspe avait rencontré un homme de mauvaise humeur; pour moi, voici mon aventure. Lorsque après nous avoir enseigné les évolutions militaires, tu nous eus congédiés en nous ordonnant d'exercer nos compagnies conformément à tes leçons, je commençai, à l'exemple de mes camarades, par dresser une escouade; je plaçai le chef à la tête, derrière lui un jeune soldat, puis les autres dans l'ordre que je jugeai convenable : cela fait, je me postai vis-à-vis d'eux; et les regardant, dès que je crus qu'il en était temps, je leur ordonnai d'avancer. Alors mon jeune soldat, dépassant son lochage, se trouva à la tête de l'escouade. « Que fais-tu? lui dis-je. — J'avance comme vous me l'ordonnez. — Ce n'est pas à toi seul, mais à toute la troupe que l'ordre s'adresse. » A ces mots, se tournant vers ses camarades : « N'entendez-vous pas qu'il nous commande à tous d'avancer? » Sur-le-champ tous marchent vers moi, laissant leur lochage derrière eux. Celui-ci les rappelle à leur rang, ils se fâchent. « Auquel donc, s'écrient-ils,

devons-nous obéir? l'un ordonne, l'autre défend d'avancer.» Je pris patience. Je remis mes gens en ordre, en leur disant de ne point se mettre en mouvement que celui qui était devant ne commençât à marcher; que chacun devait être seulement attentif à suivre celui qui le précédait. Dans ce temps-là même, quelqu'un qui s'en allait en Perse vint me demander une lettre que j'avais écrite pour ce pays. Le lochage savait où je l'avais mise, je lui dis d'aller promptement la chercher; il part en courant: le jeune homme court après lui, armé de son épée et de sa cuirasse; les autres, à son exemple, en font autant; et bientôt ma lettre arrive escortée: tant mon escouade observe scrupuleusement la discipline que tu leur prescris. Tout le monde riait de la pompeuse escorte de la lettre. — Bons dieux, s'écria Cyrus, quels camarades nous avons là! Puisqu'un chétif repas gagne ainsi leur amitié, et qu'ils sont dociles au point d'obéir avant de savoir ce qu'on leur commande, je ne sais si l'on pourrait désirer de meilleurs soldats.»

Lorsqu'il les eut ainsi loués tout en plaisantant, un taxiarque nommé Aglaïtadas, homme de mœurs austères, qui se trouvait là, lui adressant la parole: «C crois-tu, Cyrus, que ces gens-là disent vrai? — Et quel motif auraient-ils de mentir? — Nul autre motif que celui d'amuser, et de se faire valoir par leurs contes. — Doucement, ne les accuse point d'être vains: selon moi, ce nom convient à des gens qui veulent paraître ou plus riches, ou plus braves qu'ils ne sont en effet, et à ceux qui promettent au-delà de ce qu'ils peuvent, surtout si l'on voit qu'ils agissent dans des vues d'intérêt; mais celui qui cherche à divertir ses amis, sans intérêt, sans malice, sans causer aucun préjudice, pourquoi ne le regarderait-on pas plutôt comme un homme aimable et poli que comme un homme avantageux?»

Cyrus prenait ainsi la défense de ceux qui avaient égayé la compagnie. Le taxiarque qui venait de raconter la plaisante aventure de la lettre, apos:rophant Aglaïtadas: «Sans doute, lui dit-il, si nous cherchions à t'affliger, à l'exemple de ces gens qui, par des vers touchans ou des histoires lamentables inventées à plaisir, s'efforcent d'arracher des larmes, tu te plaindrais de nous avec raison; puisque, même avec la conviction que nous voulons uniquement te réjouir, tu ne laisses pas de nous traiter avec

dureté. — Je soutiens moi, que j'ai raison: en cherchant à faire rire, on sert bien moins ses amis qu'en les faisant pleurer; avec un jugement sain, tu reconnaitrais que je dis vrai. Certes, ce n'est point sans les contrarier, qu'un père forme ses enfans à la vertu, qu'un maître enseigne les sciences à ses disciples: et les lois portent-elles les citoyens à la justice en ménageant toujours leur sensibilité? Me diras-tu que ceux qui possèdent le talent d'exciter le rire rendent les corps plus robustes, les âmes plus propres ou à l'administration domestique, ou au gouvernement de l'état? — Aglaïtadas, dit alors Hystaspe, si tu m'en crois, tu distribueras hardiment à nos ennemis ce bien précieux que tu nous vantes, et tu essaieras de les faire pleurer; mais ce ris que tu estimes si peu, tu le garderas précieusement pour nous qui sommes tes amis: tu dois en avoir une ample provision, car tu ne l'as pas épuisé par l'usage; je doute même que tu en aies jamais usé volontairement en faveur de tes amis et de tes hôtes: ainsi tu n'as aucun prétexte pour ne point nous en faire part. — Prétends-tu, Hystaspe, tirer de moi de quoi t'amuser? — Ce serait une folie, répartit le taxiarque; on en tirerait du feu plutôt qu'une saillie aimable.» A ce mot, tous ceux qui connaissaient le caractère d'Aglaïtadas rirent aux éclats; et lui-même ne put s'empêcher de sourire. Cyrus voyant qu'il se déridait: «Taxiarque, tu as tort de pervertir ainsi le plus sérieux des hommes, en forçant à rire un ennemi déclaré de la galté.»

Cet entretien fini, Chrysante prit la parole: «Cyrus, et vous tous qui êtes présens, je suis dans la ferme persuasion que les Perses qui nous ont accompagnés ne sont pas tous d'une égale valeur; cependant, si la fortune nous favorise, tous voudront être récompensés également: or rien, à mon avis, ne serait plus inégal que de traiter également le brave et le lâche. — Eh bien, mes amis, dit Cyrus jurant par les dieux, il n'y a rien de mieux à faire que de prendre à ce sujet l'avis de toute l'armée: elle décidera lequel lui parait plus expédient, si le ciel seconde notre entreprise, ou de traiter tout le monde également, ou de régler les distinctions sur le mérite. — Pourquoi, reprit Chrysante, au lieu de discuter, ne pas déclarer simplement votre volonté? N'avez-vous pas, seul et de votre propre mouvement, établi des prix?

— Par Jupiter ! ce n'est pas ici la même chose : les soldats, persuadés que le commandement est à moi par droit de naissance, peuvent bien ne pas me trouver injuste dans la distribution des grades ; mais ils regarderont, je pense, les fruits de notre expédition comme un bien qui leur appartient autant qu'à moi. — Croyez-vous, repartit Chrysante, que les troupes assemblées opinent pour l'inégalité du partage, qui donne aux plus braves les honneurs et le butin ? — Je le crois, et parce que vous appuieriez cet avis, et parce qu'il serait honteux de soutenir le contraire et de ne vouloir pas que celui qui a le mieux servi soit le mieux récompensé. Je pense que les plus lâches mêmes jugeront utile cette distinction en faveur des plus braves. »

C'était particulièrement pour les homotimes que Cyrus désirait faire passer ce règlement : il savait qu'ils redoubleraient d'ardeur quand ils s'attendraient à être jugés sur leurs actions et récompensés suivant leur mérite ; et comme les homotimes ne craignaient rien tant que d'être confondus, par l'égalité du traitement, avec les simples soldats, il crut à propos de mettre sur-le-champ l'affaire en délibération. Tous ceux qui étaient dans sa tente furent du même avis ; et l'on convint qu'il serait appuyé par quiconque se piquait de bravoure. Sur cela, un des taxiarques dit en souriant : « Je connais un soldat qui ne manquera pas de dire que les partages ne doivent point être égaux. — Qui est-ce ? demanda quelqu'un. — C'est un soldat de ma compagnie, qui veut en toute occasion avoir plus que ses camarades. — Veut-il avoir aussi plus de part au travail ? demanda un autre. — Non pas, dit le taxiarque ; j'avoue que je m'étais trompé : il permet, avec beaucoup de complaisance, à qui le veut, de prendre plus de part que lui au travail et à la fatigue. — Je pense, dit Cyrus, que pour avoir un corps de troupes excellent et bien discipliné, il faut réformer tous ceux qui lui ressembleraient : car je remarque que les soldats vont d'ordinaire comme on les mène ; et si les gens vertueux tâchent de porter au bien leurs compagnons, les méchants les entraînent au mal. Ceux-ci même ne réussissent que trop souvent à grossir leur parti : secondé de la volupté, le vice marchant dans des routes fleuries séduit la multitude, tandis que dans ses sentiers escarpés la vertu n'a rien

d'attrayant, surtout lorsque des pervers l'invitent à suivre une pente douce et facile. Si donc parmi nos soldats il s'en trouve qui ne soient que mous et paresseux, je les assimile à des frêlons, qui consomment en pure perte une partie des vivres ; mais ceux qui étant mous au travail, exigent imprudemment un bon salaire, sont d'un pernicieux exemple : comme leur perversité est souvent heureuse, il en faut absolument purger l'armée. N'examinez pas si vous aurez des soldats perses, pour compléter vos compagnies. Quand vous avez besoin de chevaux, vous cherchez les meilleurs, sans vous informer s'ils sont de votre pays : choisissez de même, chez les autres nations, les hommes qui vous paraîtront les plus propres à vous fortifier et à vous faire honneur. Pour démontrer par des exemples l'avantage de cette pratique, voyez un char : attelé de chevaux persans, il n'a qu'une marche lente ; et sa marche sera mal réglée, si les chevaux sont de force inégale. Une maison ne peut être bien administrée par de mauvais serviteurs : il serait moins fâcheux d'en manquer que d'en avoir qui la ruinent. Sachez, mes amis, qu'en renvoyant les mauvais sujets, non-seulement on gagne d'en être débarrassé, mais de plus, parmi ceux qui nous resteront, ceux qui commencent à se corrompre reprendront leur ancienne pureté. Enfin, la note d'infamie dont on aura flétri les méchants, deviendra pour les bons un nouvel encouragement à la vertu. » Ainsi parla Cyrus ; toute l'assemblée goûta son avis et s'y conforma.

Cyrus voulait égayer de nouveau la société : s'étant aperçu qu'un taxiarque amenait avec lui et faisait asseoir sur le même lit un homme à longue barbe, extrêmement laid, il lui adresse la parole : « Sambaulas, est-ce pour sa beauté, qu'à la mode des Grecs, tu mènes partout ce jeune homme qui est à table à côté de toi ? — J'avoue, répondit Sambaulas, que j'ai beaucoup de plaisir à le voir et à vivre avec lui. » A ces mots, tous les convives regardent le personnage en face : la vue de son excessive laideur excite un rire général. « Au nom des dieux, Sambaulas, dit quelqu'un, qu'à donc fait cet homme pour mériter de toi une telle affection ? — Je vais vous le dire : en quelque temps que je l'aie appelé, soit le jour, soit la nuit, il n'a jamais allégué de prétexte pour s'en dispenser ; il est venu non

à pas lents, mais courant de toute sa force : quel que ordre que je lui aie donné, il l'a toujours exécuté avec la plus grande diligence : il m'a formé les autres dizainiers sur son modèle, non par des paroles, mais par ses exemples. — S'il est tel que tu le dépeins, dit un des convives, tu devrais l'embrasser comme on embrasse ses parens. — Il n'en fera rien, repartit le hideux soldat ; il n'aime pas les ouvrages pénibles : s'il m'embrassait, il mériterait dispense de toute espèce d'exercices.»

CHAPITRE III.

On passait ainsi, dans la tente de Cyrus, du sérieux au plaisant. Lorsqu'on eut fait les troisièmes libations et qu'on eut imploré les dieux, on sortit de la tente pour s'aller coucher.

Le lendemain, le prince assembla toutes les troupes, et leur tint ce discours : « Amis, le moment du combat approche ; les ennemis s'avancent : si nous remportons la victoire (et il faut que nous en parlions sans cesse et que nous l'obtenions), nous avons dans nos mains leurs biens et leurs personnes ; mais vaincus, tous nos biens deviennent le prix du vainqueur. Sachez donc qu'une armée dont les soldats se persuadent qu'on ne peut réussir qu'autant que chacun paiera de sa personne, aura de prompts et brillans succès, parce qu'alors on ne néglige rien de ce qu'il faut faire. L'armée, au contraire, où chaque guerrier, se reposant sur son compagnon, s'imaginerait qu'il y a sans lui assez d'autres bras pour agir et combattre, ne tarderait pas à éprouver tous les malheurs ensemble. Ainsi le veut la divinité ; elle donne des maîtres à ceux qui ne savent pas se commander à eux-mêmes de glorieux travaux. Que quelqu'un d'entre vous se lève, et qu'il dise par quel moyen il pense qu'on excitera plus efficacement le courage : sera-ce en accordant plus de distinctions à ceux qui auront essuyé plus de fatigues et de dangers, ou en montrant à tous qu'il est indifférent d'être lâche, puisque tous obtiendront des récompenses égales ? »

A ces mots se leva l'un des homotimes, Chrysante, qui, sous un extérieur peu avantageux, cachait une rare prudence : « Cyrus, en nous invitant à une pareille délibération, votre avis n'est pas, sans doute, qui faille traiter les lâches

comme les braves ; vous vouliez plutôt éprouver si quelqu'un d'entre nous ne se trahirait pas lui-même en faisant soupçonner par son discours, qu'il prétend, sans action remarquable, partager également les fruits de la valeur des autres. Pour moi, comme je ne suis ni vigoureux ni agile, je sens que si l'on me juge par ce que je puis faire, je ne serai dans l'armée ni le premier, ni le second, ni le milliême, ni peut-être même le dix-milliême ; mais en même temps je suis persuadé que si les plus robustes remplissent leur devoir avec zèle, j'obtiendrai la portion de récompense que j'aurai méritée. Si au contraire les lâches demeurent dans l'inaction, et que les guerriers braves et robustes agissent mollement, je crains d'avoir plus de part que je ne voudrais à toute autre chose qu'aux fruits de la victoire. »

Après ce discours de Chrysante, Phéraulac se leva ; c'était un Perse de la classe du peuple, mais né avec des sentimens au-dessus de sa condition, d'une belle figure, et très agréable au prince qui l'avait attaché à sa personne. « Cyrus, dit-il, et vous, Perses, ici présens, il me semble qu'enfin nous pouvons tous également disputer le prix de la vertu ; je vois que la nourriture est la même pour tous, nous sommes tous admis à la familiarité du prince, on nous excite tous par les mêmes motifs à bien faire, on recommande également à tous d'obéir aux chefs ; et j'observe qu'une prompte obéissance est d'un grand mérite auprès de Cyrus. A l'égard de la bravoure, on ne dira pas qu'elle soit faite pour les uns et non pour les autres : il est d'avance décidé qu'elle honore également tous ceux en qui elle se trouve. Quant à la manière de combattre, celle qui nous est prescrite n'est-elle pas familière à l'homme ? c'est ainsi que sans autre maître que la nature l'animal sait se défendre ; le bœuf frappe de la corne, le cheval rue, le chien mord, le sanglier se sert de ses défenses : sans avoir fréquenté aucune école, ils se préservent de tout ce qui pourrait leur nuire. C'est ainsi que dès mon enfance je savais très bien parer un coup dont je me croyais menacé ; au défaut d'autres armes, j'opposais mes mains à celui qui voulait me frapper : j'employais ce moyen sans qu'on me l'eût montré ; quelquefois même on m'avait puni pour l'avoir employé dès mon enfance. Si j'apercevais une épée, je m'en saisissais : la nature seule m'avait indiqué par où il fallait la

prendre ; car , loin de me l'enseigner , on me le défendait , comme d'autres choses que me défendaient mon père et ma mère , mais qui m'étaient commandées par un impérieux instinct : même quand je n'étais pas aperçu , je m'escrimais contre tout ce qui se rencontrait ; et cette action non-seulement m'était aussi naturelle que de marcher et de courir , mais devenait pour moi un divertissement. Enfin puisque avec nos nouvelles armes il faut moins d'art que de courage , comment ne nous empresserions-nous pas d'entrer en lice avec ces homotimes ! Les mêmes récompenses sont destinées à notre valeur ; cependant nous savons que nous avons moins à perdre qu'eux : ils risquent la vie la plus honorable et la plus délicate : nous exposons nous autres une vie laborieuse , obscure , où je ne vois que misère. Ce qui , plus que tout le reste , excite mon courage , c'est que Cyrus me jugera ; juge sans envie , qui , j'en jure par les dieux , chérit les braves gens autant que lui-même , et qui sent plus de plaisir à donner ce qu'il possède qu'à le garder pour en jouir. Les homotimes , je le sais , sont fiers d'avoir été élevés à supporter la faim , la soif , le froid : ils ignorent donc que nous y avons été formés comme eux par un maître plus absolu , la nécessité , qui ne nous a que trop bien instruits dans cette science. A la vérité , ils s'exerçaient à porter leurs armes ; mais qui ignore combien l'art les a rendues légères ? et nous , nous étions souvent contraints de marcher , de courir avec des charges énormes ; de sorte qu'aujourd'hui ces mêmes armes me semblent plutôt des ailes qu'un fardeau. Je vous le déclare donc , Cyrus , je combattrai , et tel que vous me voyez , je prétends aux récompenses que j'aurai méritées. Pour vous qui êtes , ainsi que moi , de la classe inférieure , je vous exhorte à soutenir le défi que nous offrons à ces homotimes élevés avec tant de soin , à ces hommes qui sont maintenant engagés dans une lutte plébéienne. » Lorsque Phéraulais eût cessé de parler , plusieurs Perses se levèrent pour appuyer les deux opinions : il fut décidé que chacun serait récompensé selon son mérite , et que Cyrus en serait le juge ; ce qui fut suivi.

Peu après Cyrus invite à souper une compagnie entière avec son taxiarque ; il l'avait vu diviser sa compagnie en deux bandes , puis les ra-

taient la poitrine munie d'une cuirasse , le bras gauche d'un bouclier ; l'une des bandes était armée de grosses cannes , l'autre devait ramasser et jeter des mottes de terre. Quand tous étaient prêts , il donnait le signal du combat ; aussitôt ceux-ci de lancer leurs mottes qui venaient frapper les cuirasses , les boucliers , les jambes et les cuisses de la bande opposée. Mais lorsqu'on se mesurait de près , la troupe armée de bâtons frappait tantôt sur les mains , les cuisses ou les jambes , tantôt sur la tête et le dos de ceux qui se baissaient pour ramasser des mottes ; enfin elle les mettait en déroute et les poursuivait , en les frappant , avec de grands éclats de rire. La première bande , à son tour , s'armant de cannes , traitait l'autre comme elle en avait été traitée. Cyrus , agréablement surpris de l'obéissance des soldats et de l'invention du taxiarque qui tout à la fois exerçait et divertissait sa troupe , flatté d'ailleurs de ce que la victoire restait à ceux qui combattaient à la manière des Perses , les invita donc à souper. Lorsqu'ils entrèrent dans sa tente , il en vit plusieurs qui avaient la main ou la jambe bandée ; il leur demanda de quelle arme ils avaient été blessés. « Par des coups de mottes de terre , répondirent-ils. — Est-ce avant ou après vous être joints que vous les avez reçus ? » Ils répliquèrent que c'était lorsqu'ils se battaient de loin ; et qu'il n'y avait eu que du plaisir dès qu'ils s'étaient approchés. Ceux qu'on avait blessés à coups de cannes s'écrièrent qu'il n'y avait point eu à rire pour eux dans la mêlée ; en même temps ils montrèrent des blessures , les uns à la main , les autres à la tête ou au visage : ensuite , comme on se l'imaginé bien , ils se mirent à plaisanter sur leurs infortunes réciproques. Le lendemain toute la campagne fut couverte de soldats qui se livraient au même exercice ; et depuis ce temps ce fut leur amusement favori , quand ils n'avaient pas d'occupations plus sérieuses.

Un autre jour il vit un taxiarque qui , ramenant sa compagnie des bords du fleuve , pour aller dîner , la faisait d'abord marcher sur une file , puis commandait à la seconde , à la troisième , à la quatrième escouade d'avancer : les quatre chefs se trouvaient ainsi au premier rang. Il ordonnait ensuite aux escouades de doubler les files , de manière que les dizainiers venaient en première ligne : enfin , par un second double-

ment, les cinquantiers y venaient aussi. Arrivé à la porte de la tente, il rangeait de nouveau ses soldats sur une seule file, et les faisait entrer un à un, d'abord ceux de la première escouade, ensuite ceux de la seconde, de la troisième, de la quatrième; puis il leur ordonnait de se placer à table, dans l'ordre où ils étaient entrés. La patience et le zèle de ce taxiarque plurent tellement à Cyrus, qu'il l'invita de même à souper, lui et sa compagnie. « Seigneur, dit un autre taxiarque qui était du souper, n'invitez-vous pas aussi la mienne? car elle ne manque jamais, avant ses repas, à toutes ces évolutions: de plus, lorsque mes soldats sortent de table, le serre-file de la dernière escouade conduit l'escouade entière, de sorte que les derniers se trouvent à la tête; le serre-file de la troisième escouade précède pareillement la sienne; il en est de même de la seconde et de la première: par cette manœuvre, les soldats apprennent comment on fait retraite au besoin. Lorsque nous partons pour le lieu destiné à nos promenades, si nous allons vers le levant, je marche à leur tête, et chacun suit selon son rang; la première escouade d'abord, puis la seconde, la troisième, la quatrième, enfin les dizaines et les cinquantiers, aussi long-temps que je le désire: mais si nous tournons vers le couchant, le serre-file et les soldats de la queue se trouvent à la tête; et quoique alors je me trouve à la queue, on ne m'en obéit pas moins: on s'accoutume par ce moyen à savoir ou conduire ou suivre. — Faites-vous souvent cette manœuvre? — Toutes les fois qu'il faut souper. — Eh bien, je t'invite à souper, toi et ta compagnie, puisque tu l'exerces avant et après le repas, le jour et la nuit, puisque tu entretiens la vigueur du corps par l'exercice, en même temps que tu augmentes celle de l'âme par la discipline: et comme tu fais tout au double, il est juste de t'offrir un double repas. — Apparemment, reparti le taxiarque, ce ne sera pas le même jour, à moins que vous ne nous donniez aussi un double estomac. » Après cette conversation, l'on se sépara. Cyrus invita, comme il l'avait dit, cette compagnie à souper, tant pour le lendemain que pour le jour suivant: témoins de cette faveur, toutes les autres s'empressèrent de l'imiter.

CHAPITRE IV.

Un jour que Cyrus faisait la revue de son armée, et qu'il la rangeait en bataille, un envoyé de Cyaxare vint lui annoncer des ambassadeurs du roi des Indes; qu'il se rendit donc incessamment auprès de son oncle. « Je vous apporte, ajouta l'envoyé, de beaux vêtements de la part du roi: il veut vous présenter dans la plus grande magnificence aux Indiens, qui ne manqueront pas de remarquer l'ajustement sous lequel vous paraltrez. » Cyrus ordonna sur-le-champ au premier taxiarque de se mettre à la tête de sa compagnie, et de la ranger sur une seule file à la droite de l'armée, lui recommandant de faire passer ce même ordre au second taxiarque, et du second à tous les autres successivement jusqu'au dernier. L'ordre fut aussitôt exécuté que donné: en un instant l'armée se trouva disposée sur trois cents hommes de front (car il y avait autant de taxiarques), et sur cent de hauteur. Cette disposition faite, Cyrus semit à la tête, leur ordonna de le suivre, et partit en doublant le pas. Mais bientôt observant que le chemin qui conduisait au palais était trop étroit pour trois cents hommes de front, il commanda aux dix premières compagnies, qui formaient ensemble mille hommes, de la suivre, dans l'ordre où elles se trouvaient, aux dix autres de se mettre à la queue des premières et ainsi de dix en dix. Comme il continuait à marcher ainsi à la tête de l'armée, sans s'arrêter, chaque troupe de mille hommes suivant de près celle qui la précédait, il envoya deux aides de camp à l'entrée du chemin, pour avertir de ce qu'il fallait faire ceux qui l'ignoraient. Lorsqu'on fut proche du palais, il ordonna au premier taxiarque de ranger sa compagnie sur douze de hauteur, de manière que les douzainiers formassent la première ligne, du côté du palais: il lui enjoignit de faire passer cet ordre au second capitaine; ainsi de proche en proche, à tous les autres; ce qui fut exécuté. Cyrus se rendit alors auprès de Cyaxare, avec son habillement perse, que ne déshonorait aucun faste étranger. Si le roi fut flatté de sa diligence, ce ne fut pas sans chagrin qu'il le vit grossièrement vêtu. « A quoi penses-tu, lui dit-il, de te présenter en cet état devant les Indiens? Je désirais que tu parusses dans le plus grand éclat: j'eusse

été flatté que l'on vit le fils de ma sœur dans toute sa magnificence. — Cyaxare, si je m'étais habillé de pourpre, paré de colliers, chargé de bracelets, et qu'avec cela j'eusse tardé à venir, vous aurais-je donc fait tant d'honneur? Mon empressement à vous montrer des troupes aussi bien disciplinées que nombreuses; ma prompte et respectueuse obéissance, la soumission de mes soldats à vos ordres, la sueur qui coule de mon front, ne sont-ils pas pour vous comme pour moi la plus riche des parures? » Le roi sentant la justesse de cette réponse, ordonna qu'on introduisit les Indiens.

Lorsqu'ils furent entrés: « Nous venons, dirent-ils, de la part du roi des Indes, pour te demander quel est le sujet de la guerre entre les Assyriens et les Mèdes. Nous sommes chargés d'aller, quand nous saurons ta réponse, faire la même question au roi d'Assyrie; enfin, de vous notifier à l'un et à l'autre que notre maître embrassera, après un mûr examen, le parti de l'offensé. — Apprenez de moi, répondit Cyaxare, que nous ne faisons aucun tort au roi d'Assyrie; allez vers lui et sachez quelles sont ses prétentions. — Seigneur, dit Cyrus, me sera-t-il permis d'ajouter un mot? — Parlez. — Déclarez au roi des Indes, si toutefois Cyaxare l'approuve, que nous le prendrons lui-même pour arbitre, dans le cas où le roi d'Assyrie se plaindrait de nous. » Après cette réponse, les ambassadeurs se retirèrent.

Quand ils furent sortis, Cyrus tint ce discours à Cyaxare: « En quittant la Perse pour me rendre près de vous, je n'emportai pas avec moi beaucoup d'argent; il m'en reste fort peu: ce que j'avais, je l'ai dépensé pour mes soldats. Peut-être cela vous surprend-il, puisque vous fournissez à leur subsistance: mais vous saurez qu'il m'a servi uniquement à distinguer, à gratifier ceux qui le méritaient. Je pense que dans toute entreprise on aime mieux s'assurer du zèle de ceux qu'on emploie, en les encourageant, en leur faisant du bien, qu'en les chagrinant, ou en les traitant durement. C'est, ce me semble, particulièrement à la guerre qu'on doit gagner les cœurs par la douceur et la bienfaisance, si on veut avoir de braves compagnons d'armes. Il faut que des soldats, pour nous seconder avec zèle, soient nos amis et non pas nos ennemis; qu'ils ne soient point jaloux des succès de leur

général, et qu'ils ne l'abandonnent point dans ses malheurs. D'après ces considérations, de nouveaux fonds me semblent nécessaires. Surchargé comme vous l'êtes d'une infinité de dépenses, il serait déraisonnable de n'avoir recours qu'à vous seul. Avisons donc, vous et moi, à ce que nous ferons pour que les finances ne vous manquent point; car tant que votre trésor sera bien garni, je suis convaincu que je pourrai y puiser au besoin, surtout si mes dépenses doivent tourner à votre profit. Dernièrement, si ma mémoire est fidèle, vous disiez que le roi d'Arménie, sur la nouvelle que nos ennemis s'approchaient, vous traitait avec peu d'égards; qu'il ne vous envoyait pas de troupes, qu'il refusait de payer le tribut accoutumé. — Cela est vrai, dit Cyaxare; aussi, ne sais-je lequel serait le plus avantageux, ou de lui déclarer la guerre et de le soumettre par la force, ou de dissimuler dans ce moment, pour ne pas donner à mes ennemis un nouvel allié. — Les lieux qu'il habite sont-ils ouverts, ou fortifiés? — Pas très fortifiés; j'y ai toujours eu l'œil: mais il a des montagnes où il peut se retirer sans qu'il soit possible ni de le forcer ni de s'emparer des effets qu'il y aurait transportés; à moins de le tenir long-temps bloqué, comme fit autrefois mon père. — Si vous voulez, reprit Cyrus, me donner un corps de cavalerie suffisant, j'espère, avec l'aide des dieux, le réduire à vous envoyer des troupes, à vous payer le tribut, je dis plus, à le mettre dans nos intérêts plus qu'il n'y est à présent. — Je me flatte qu'en effet tu y réussiras plus aisément que moi. J'ai oui dire que quelques-uns de ses fils ont chassé quelquefois avec toi: probablement ils viendront te trouver; et dès que tu te seras assuré d'eux, tu amèneras les choses au point où nous les désirons. — Vous pensez donc qu'il importe que notre dessein reste bien secret? — Oui, parce qu'ils donneront plutôt dans le piège, et qu'on les surprendra lorsqu'ils s'y attendront le moins. — Écoutez donc, et voyez si je raisonne juste. Il m'est souvent arrivé de mener tous mes Perses à la chasse vers les frontières qui séparent vos états d'avec l'Arménie, et même de me faire suivre de quelques escadrons de votre cavalerie. — Tu peux faire encore la même chose sans porter ombrage à l'ennemi; mais si tu mènes plus de troupe qu'à l'ordinaire, tu deviendras

suspect. — Ne peut-on pas imaginer un prétexte aussi plausible pour nos soldats que pour les Arméniens eux-mêmes ? on dira que je projette une grande chasse ; et je vous demanderai publiquement de la cavalerie. — Fort bien : moi, de mon côté, je feindrai de ne pouvoir t'en donner que très peu, sous prétexte que je veux visiter mes frontières du côté de l'Assyrie ; et de fait, mon dessein est d'y aller pour les fortifier le plus possible. Mais lorsque tu seras arrivé avec tes troupes ; et que tu auras chassé pendant deux jours, je t'enverrai la meilleure partie de la cavalerie et de l'infanterie que j'ai rassemblées ; et dès que tu l'auras, tu entreras dans le pays ennemi, tandis qu'à la tête du reste de mon armée, je tâcherai de ne pas m'éloigner, pour me montrer au besoin »

Toutes ces mesures prises, Cyaxare fixa le rendez-vous de la cavalerie et de son infanterie vers les frontières, et les fit précéder de voitures chargées de munitions. De son côté Cyrus sacrifia aux dieux, pour obtenir un heureux voyage : en même temps il envoya demander à Cyaxare quelques-uns de ses plus jeunes cavaliers. La plupart témoignaient un grand désir de le suivre ; mais Cyaxare ne le permit qu'à un petit nombre.

Déjà ce prince avançait, avec ses nombreuses troupes, vers la frontière d'Assyrie : déjà Cyrus, encouragé par d'heureux augures à son expédition d'Arménie, était parti avec sa troupe, comme pour une chasse. Il entra à peine dans les plaines, qu'un lièvre se lève tout à coup ; un aigle, qui volait sur la droite, l'aperçoit, fond dessus, le saisit avec ses serres, l'enlève et le porte sur un coteau voisin où il le dévore. Cyrus, réjoui de ce présage, adore le souverain Jupiter, et dit à ceux qui étaient auprès de lui : « Mes amis, avec l'aide du ciel, nous ferons bonne chasse. » Arrivé près de la frontière, il se mit à chasser, suivant sa coutume : le gros de l'armée, cavalerie et infanterie, marchait en avant pour faire lever les bêtes, tandis que des hommes d'élite distribués çà et là les surprenaient au passage ou les poursuivaient. On prit quantité de sangliers, de cerfs, de chevreuils et d'ânes sauvages, espèce d'animaux encore aujourd'hui très commune dans ces contrées. La chasse finie, Cyrus se trouvant sur les frontières de l'Arménie, fit apprêter à souper. Le lendemain, il

chassa de nouveau, en s'approchant de certaines montagnes dont il désirait de s'emparer ; et la chasse finit par le souper, comme le jour précédent. Cyrus jugeant alors que les troupes de Cyaxare n'étaient pas loin, leur manda secrètement de souper à peu près à la distance de deux parasanges : il espérait par-là faire prendre le change à l'ennemi. Il ordonnait en même temps à leur commandant de se rendre auprès de lui dès qu'on aurait soupé. Après le repas, il rassembla ses capitaines et leur dit :

« Chers compagnons, le roi d'Arménie, jusqu'à présent l'allié, le tributaire de Cyaxare, instruit que les Assyriens menacent la Médie, commence à le mépriser, ne fournit plus de troupes, ne paie plus de tribut ; c'est cet homme qui doit être l'objet de notre chasse. Voici, à mon avis, ce que nous avons à faire : Chrysante, après avoir pris un peu de repos, pars avec la moitié des Perses qui sont avec nous, et t'empare des montagnes où l'on dit qu'il se retire quand il craint d'être attaqué. Je te donnerai des guides ; comme on assure que ces montagnes sont couvertes de bois, tu ne seras point aperçu. Il serait sage néanmoins d'envoyer en avant quelques soldats des plus alertes, qu'à leur habillement et à leur nombre on prenne pour des voleurs. S'ils rencontrent des Arméniens, ils les arrêteront, de crainte qu'ils n'avertissent leurs compatriotes : ceux qu'ils ne pourront joindre, ils les écarteront par la terreur, de sorte qu'ils ne voient pas notre armée, et qu'ils croient n'avoir à faire qu'à des brigands. C'est à toi d'exécuter ce stratagème : pour moi, dès la pointe du jour, suivi du reste de l'infanterie et de toute la cavalerie, je m'avancerai, en traversant la plaine, vers le palais du roi. S'il se met en état de défense, il faudra combattre ; s'il se retire, nous le poursuivrons ; s'il se sauve dans les montagnes, qu'il n'échappe aucun de ceux qui tomberont dans tes mains. Songe bien que c'est une vraie chasse : nous, nous te battons la campagne ; toi, tu veilleras aux toiles. Souviens-toi qu'avant de lancer les bêtes, il faut occuper tous les passages, et que les chasseurs doivent se tenir en embuscade pour ne pas faire rebrousser chemin à l'animal qui vient à eux. Garde-toi, Chrysante, de faire ici ce que tu faisais souvent, par amour pour la chasse ; plus d'une fois tu as passé des nuits en-

tières sans te coucher : au contraire, laisse un peu reposer tes soldats, afin qu'ils résistent au sommeil. Il t'arrive aussi d'errer dans les montagnes, moins faute de guide qu'entraîné par l'ardeur du butin sur les pas des animaux. Ne t'engage pas, de même, dans des chemins de difficile accès : recommande à tes guides de te conduire par la route la plus aisée, à moins qu'il n'y en ait une beaucoup plus courte ; pour une armée, le chemin le plus doux est le plus court. Ne va pas non plus, suivant ton usage, traverser les montagnes : modère ta marche ; prends un pas que tes troupes puissent suivre. Il sera bon encore que quelques-uns des plus robustes et des plus dispos fassent halte ; puis, le reste des troupes passé, ceux-ci doublant le pas encourageront les autres à les imiter. » Chrysante l'entendit : glorieux de sa mission, il sort avec ses guides, donne les ordres nécessaires aux troupes qui devaient le suivre, et prend ensuite du repos. On dormit tout le temps convenable ; puis on s'avança vers les montagnes.

Dès que le jour parut, Cyrus envoya un héraut au roi d'Arménie, avec cet ordre : « Roi d'Arménie, Cyrus t'ordonne de te rendre sans délai auprès de lui avec des troupes et le tribut que tu dois. » S'il te demande où je suis, dis franchement que je suis sur la frontière ; si je marche en personne ? réponds-lui, ce qui est vrai, que tu l'ignores ; quel est le nombre de nies soldats ? dis-lui qu'il te fasse accompagner de quelqu'un pour en juger. » En donnant cette instruction au héraut, il trouvait plus humain d'avertir ainsi le roi que d'entrer sur ses terres sans le prévenir. Cependant, il marchait à la tête de ses troupes, rangées dans le meilleur ordre, soit pour la marche, soit pour le combat ; ordonnant au soldat de respecter les personnes, de rassurer les Arméniens qu'il rencontrerait, et de leur déclarer qu'ils seraient libres d'apporter dans le camp les vivres qu'ils auraient à vendre.

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

Telle était la conduite de Cyrus. Le roi d'Arménie fut frappé de ce que l'envoyé lui disait de la part de Cyrus : il se sentait coupable pour

n'avoir ni payé le tribut ni envoyé des troupes à Cyaxare. Ce qui ajoutait encore à son effroi, c'est qu'on allait découvrir qu'il commençait à fortifier sa ville capitale, de manière à pouvoir s'y défendre. Agité de toutes ces craintes, il envoie çà et là, il rassemble ses troupes ; il fait passer dans les montagnes, sous bonne escorte, Sabaris le plus jeune de ses fils, la reine, ses filles, la femme de son fils aîné, ses bijoux, ce qu'il avait de plus précieux, et détache des coureurs pour observer ce que faisait Cyrus. Il armait tous les Arméniens qui se trouvaient autour de sa personne, lorsqu'on vint lui annoncer que Cyrus marchait sur ses pas. Loin d'oser se mettre en défense, il s'éloigne. Les Arméniens, à son exemple, regagnent en hâte leurs maisons, pour mettre leurs effets en sûreté. Cyrus voyant la plaine couverte de gens qui se sauvaient avec leurs troupeaux, envoya dire qu'on ne ferait aucun mal à ceux qui demeureraient, mais qu'on traiterait en ennemis ceux qui seraient pris en fuyant. Le plus grand nombre resta : quelques-uns suivirent le roi. D'un autre côté, ceux qui escortaient les princesses vers les montagnes, ayant donné dans l'embuscade de Chrysante, poussèrent un grand cri, et furent presque tous pris dans leur fuite. Le fils du roi, ses femmes, ses filles, tombèrent au pouvoir de l'ennemi, ainsi que tout ce qui marchait à leur suite. A cette nouvelle, le roi, incertain du parti qu'il prendrait, se sauva sur les hauteurs. Cyrus, qui avait vu ce mouvement, l'investit aussitôt avec les troupes qu'il avait sous la main, et fit dire à Chrysante de quitter la montagne pour le venir joindre.

Tandis que l'armée se rassemblait, il envoya au roi d'Arménie un héraut chargé de lui faire cette question : « Roi d'Arménie, que préfères-tu, de rester où tu es pour lutter contre la soif et la faim, ou de descendre dans la plaine pour combattre contre nous ? » Sur la réponse du roi qu'il ne voulait avoir affaire ni à l'un ni à l'autre de ces ennemis, Cyrus, par l'organe de son héraut, lui dit encore : « Pourquoi, au lieu de descendre, restes-tu à ce poste ? — Parce que je suis incertain de ce que je dois faire. — Peux-tu hésiter, puisqu'il ne tient qu'à toi de venir défendre ta cause ? — Qui sera mon juge ? — Pas d'autre que celui que les dieux ont fait l'arbitre absolu de ton sort. » Contraint par la nécessité, il

descendit de sa colline. Cyrus le reçut lui et sa suite, au milieu de son armée, qui, devenue complète par l'arrivée de Chrysante, l'environna de toutes parts.

Tigrane, fils aîné du roi d'Arménie, qui avait souvent chassé avec Cyrus, arrivait alors d'un voyage en pays étranger. Informé de ce qui se passe, sur-le-champ même et dans l'équipage de voyageur, il va trouver le prince perse. On conçoit qu'en voyant son père, sa mère, ses sœurs, sa femme prisonniers, il versa des larmes. Cyrus borna tout son accueil à lui dire : « Tu arrives à temps pour assister au jugement de ton père. » Bientôt il assemble les chefs des Perses et des Mèdes, mande aussi les grands d'Arménie, et permet aux femmes qui étaient dans leurs chariots d'écouter ce qu'il allait dire. Lorsque tout fut prêt, il commença en ces termes : « Roi d'Arménie, je te conseille avant tout de ne rien dire que de vrai dans ta défense, afin d'éloigner de toi le plus odieux des crimes ; car tu dois savoir que l'imposture rend tout-à-fait indigne de pardon. Tes enfans, ces femmes, les Arméniens ici présens, connaissent tous ta conduite : s'ils entendent le mensonge sortir de ta bouche et que je découvre la vérité, ils jugeront que tu te condamnes à subir les derniers supplices. — Demande-moi ce qu'il te plaira ; je ne déguiserai rien, quoi qu'il en puisse arriver. — Réponds donc ; n'as-tu jamais fait la guerre à mon aïeul maternel Astyage et aux Mèdes ? — Oui. — Après ta défaite, ne promis-tu pas de lui payer un tribut, de marcher sous ses drapeaux en quelque lieu qu'il te l'ordonnât, et de n'avoir aucune place forte ? — Cela est vrai. — Pourquoi donc n'as-tu envoyé ni tribut ni soldats ? pourquoi as-tu fortifié tes places ? — Je désirais m'affranchir : il me semblait si beau de recouvrer ma liberté, de la transmettre à mes enfans ! — Il est beau, sans doute, de combattre pour échapper à l'esclavage : mais si un homme vaincu dans un combat, ou asservi de toute autre manière, tentait ouvertement de se dérober à ses maîtres, dis-moi toi-même, le récompenserais-tu comme un homme généreux, louable dans sa conduite, ou le punirais-tu comme criminel ? — Je le punirais : il faut bien que je l'avoue, puisque tu me défends de mentir.

Réponds donc clairement à chacune de mes questions. Si quelque grand de tes états man-

quait aux devoirs de sa charge, la lui laisserais-tu, ou le remplacerais-tu par un autre ? — Je le remplacerais. — Si cet homme possédait de grandes richesses, lui permettrais-tu d'en jouir, ou le dépouillerais-tu ? — Je le dépouillerais de tout ce qu'il se trouverait posséder. — Et si tu découvrais qu'il eût quelque intelligence avec tes ennemis, que ferais-tu ? — Je lui ôterais la vie : eh ! ne vaut-il pas mieux que je meure disant la vérité, que convaincu de mensonge ? »

A ces mots, son fils arracha sa tiare de dessus la tête et déchira ses vêtemens. Les femmes, poussant de grands cris, se meurtrissaient le visage, comme si leur père n'était déjà plus, et qu'elles-mêmes dussent perdre la vie.

Cyrus ayant ordonné qu'on fit silence, poursuivit en ces termes : « Roi d'Arménie, voilà donc tes principes de justice ! eh bien, que me conseilles-tu ? » Le roi d'Arménie, réduit au silence, ne savait s'il conseillait à Cyrus de lui ôter la vie, ou s'il démentirait ce qu'il venait de dire. Tigrane, l'un de ses fils, prenant la parole : « Seigneur, lui dit-il, puisque mon père hésite, me sera-t-il permis de t'indiquer la conduite que tu dois tenir à son égard pour ton propre intérêt ? » Cyrus se ressouvenant que, lorsqu'ils allaient à la chasse ensemble, Tigrane avait toujours près de lui un certain sophiste dont il faisait grand cas, fut curieux d'entendre raisonner ce prince, et l'exhorta franchement à dire sa pensée. « Si tu approuves les projets et les actions de mon père, je te conseille de le prendre pour modèle ; mais si tu juges qu'il ait erré dans ses projets et dans sa conduite, je t'exhorte à ne pas l'imiter. — Tigrane, en pratiquant la justice, je n'imiterai point un coupable. — Cela est vrai. — Ainsi, de ton propre aveu, il faut punir ton père, puisqu'il est juste de punir quiconque agit contre la justice. — Mais, Cyrus, en infligeant une punition, veux-tu qu'elle tourne à ton avantage ou qu'elle nuise à tes intérêts ? — Dans ce dernier cas, je me punirais moi-même. — C'est pourtant ce qui l'arrivera si tu fais périr des hommes qui sont à toi, dans le temps où il t'importe le plus de les conserver. — Eh ! peut-on compter sur des gens convaincus d'infidélité ? — Oui, s'ils deviennent sages ; car, selon moi, sans la sagesse les autres vertus sont inutiles : à quoi, par exemple, servirait un homme robuste, vaillant, habile à manier un cheval, riche, puissant,

si la sagesse lui manquait ; mais avec cette vertu tout ami est utile, tout domestique est bon serviteur. — Tu dis donc que dans un même jour, ton père, de peu sensé qu'il était, est devenu sage. — Assurément. — Tu prétends donc que la sagesse est une passion, ainsi que la tristesse, et non pas une qualité que donne la réflexion ; cependant, si pour devenir sage il faut d'abord être sensé, est-il possible qu'un homme qui manque de sens se trouve sage tout à coup ? — Quoi ! tu n'as jamais observé qu'un homme qui ose se battre contre un plus fort guérit de sa témérité lorsqu'il est vaincu ? N'as-tu jamais vu que de deux états en guerre, celui qui avait du désavantage aimait mieux obéir à l'autre que résister ? — Quel est donc ce désavantage qui peut avoir rendu ton père aussi sage que tu le dis ? — Celui de se voir plus esclave que jamais, après avoir tenté de recouvrer sa liberté ; celui d'avoir échoué toutes les fois qu'il croyait devoir ou tenir une entreprise secrète, ou attaquer de vive force. Il voit que tu l'as pris dans tes pièges comme tu l'as voulu, et aussi facilement que si tu avais eu affaire à un aveugle, à un sourd, à un homme dépourvu de sens ; il voit que, lorsque tu l'as voulu, tu es resté si impénétrable pour lui, que tu l'as enfermé, sans qu'il s'en doutât, dans les lieux mêmes dont il se faisait un rempart ; que tu l'as si bien prévenu de vitesse, que tu es arrivé d'un pays éloigné avec une armée nombreuse, avant qu'il eût rassemblé ses troupes qui étaient près de lui. — Et tu penses qu'un tel revers, que la connaissance de la supériorité d'autrui peuvent rendre un homme sage ? — Beaucoup mieux qu'une défaite dans le champ d'honneur. Un adversaire vaincu dans un combat singulier, croira qu'en fortifiant son corps par l'exercice, il peut de nouveau se représenter au combat ; un état subjugué espérera, avec le secours de ses alliés, réparer ses pertes ; au lieu qu'un homme qui connaît la supériorité d'un autre, se soumet à lui volontiers et sans contrainte. — Tigrane, tu me parais croire que les hommes violens ou injustes, que les voleurs, que les fourbes ne connaissent point d'hommes modérés, équitables, ennemis du vol et de la fraude ; tu ignores donc que ton père, en nous trompant constamment, eu rompant tous les traités, savait que nous observions scrupuleusement ceux conclus avec

Astyage. — Aussi, prince, je ne dis pas qu'il suffise, pour devenir sage, de connaître des gens qui valent mieux que soi, à moins qu'on ne se trouve, comme mon père, sous la main d'un plus puissant. — Mais ton père n'a point encore éprouvé de mal ; je conçois pourtant qu'il a tout à craindre. — Eh bien, Cyrus, imagines-tu rien qui abatte plus l'âme qu'une crainte violente ? Ne sais-tu pas que des hommes blessés par l'épée, instrument des plus fortes punitions, veulent encore se venger ; au lieu qu'on ne peut regarder en face ceux que l'on craint, lors même qu'ils parlent avec le ton de la clémence. — Tu crois donc que la crainte d'être puni tourmente plus que la punition ? — Toi-même tu n'en pourrais douter : tu sais dans quel accablement tombent ceux qui craignent l'exil, ceux qui à l'instant du combat craignent d'être vaincus, ceux qui en s'embarquant appréhendent le naufrage, ceux qui sont menacés d'esclavage dans leur prison ; tous ces malheureux ne peuvent, dans leur effroi, ni manger ni dormir ; mais les uns une fois exilés, les autres ou vaincus ou asservis, on les voit tous manger avec plus d'appétit et dormir plus tranquilles que des hommes heureux. Des exemples expliqueront encore mieux ce que c'est que le fardeau de la crainte. On a vu des gens qui, dans la crainte de mourir s'ils étaient pris, se donnaient la mort, les uns en se précipitant, les autres en s'étranglant, d'autres en s'égorgeant, tant il est vrai que de toutes les passions la crainte est celle qui ébranle le plus fortement nos âmes. Te figures-tu l'état actuel de mon père, qui redoute l'esclavage pour lui, pour la reine, pour moi, pour tous ses enfans ? — Je n'ai pas de peine à croire à cette déchirante situation de son âme ; mais je sais aussi que l'homme insolent dans la prospérité, faible et petit dans les revers, reprend, s'il se relève de sa chute, et son ancienne arrogance et ses premières manœuvres. — Nos fautes, il est vrai, t'autorisent à te défier de nous ; mais ne peux-tu pas construire de nouvelles forteresses, te rendre maître de nos places fortes, t'assurer de notre fidélité par toutes sortes de voies ? Jamais tu ne nous entendras nous plaindre : nous n'oublierons pas que nous nous sommes attiré nos malheurs. Si tu donnes l'Arménie à quelqu'un de tes favoris qui ne t'ait point manqué, et que tu la lui donnes

avec des précautions qui annoncent de la défiance, crains que pour prix d'un pareil bienfait il ne te regarde plus comme ami. D'un autre côté, si de peur d'encourir sa haine tu ne lui imposes point un frein qui le retienne dans le devoir, tremble qu'il n'ait bientôt plus besoin que nous d'être ramené à la raison. — En vérité, Tigrane, j'aurais de la répugnance à employer des gens dont je saurais ne devoir les services qu'à la contrainte; il me semble que je supporterais plus facilement les fautes d'un homme qui, avec de bonnes intentions, avec un sincère attachement, seconderait mes vues pour le bien général, que je ne m'accommoderais de l'obéissance forcée, même la plus exacte, d'un ennemi personnel. — Et de qui serais-tu désormais autant chéri que de nous? — De ceux qui n'ont jamais été mes ennemis, si je fais pour eux ce que tu me presses de faire pour toi et les tiens. — Y a-t-il quelqu'un au monde pour qui tu puisses faire autant que pour mon père? Et d'abord, crois-tu qu'un homme qui ne t'aura point offensé te sache gré de lui laisser la vie? Si tu ne lui enlèves ni sa femme ni ses enfans, en sera-t-il aussi reconnaissant que celui qui confesse que tu peux avec justice les arracher d'entre ses bras? Est-il quelqu'un qui doive être plus affligé que nous de ne pas avoir le royaume d'Arménie? Celui qui ressentirait le plus de chagrin de s'en voir privé sera donc pénétré, en l'obtenant, de la plus vive reconnaissance. Si tu as à cœur de laisser à ton départ l'Arménie tranquille, comptes-tu y parvenir plus sûrement avec un nouveau gouvernement, qu'en laissant subsister l'ancien? Si tu veux emmener d'ici un corps d'armée, qui sera plus capable de choisir les soldats que celui qui les a souvent employés? S'il t'arrive d'avoir besoin d'argent, qui pourra mieux t'en procurer que celui qui connaît les ressources de l'état et qui en dispose? O brave Cyrus, prends garde, en nous perdant, de te faire plus de tort à toi-même que mon père n'eût voulu t'en faire. » Ainsi parla Tigrane.

Cyrus l'avait écouté avec un plaisir extrême, en voyant l'effet de ses promesses à Cyaxare. Il se rappelait d'avoir dit à ce dernier, qu'il comptait lui procurer un allié plus fidèle à l'avenir que par le passé. « Eh bien ! dit-il en adressant de nouveau la parole au roi d'Arménie, si je cède à toutes ces instances, combien me donne-

ras-tu de troupes? quelle somme d'argent me fourniras-tu pour la guerre? — Cyrus, je ne puis répondre avec plus de franchise et de vérité qu'en te découvrant toutes les forces de ce royaume, afin que tu décides ce que tu veux emmener d'hommes, et ce que tu nous laisseras pour la défense du pays : je te dirai même à quoi montent mes finances; quand tu le sauras, tu prendras ce qu'il te plaira, tu laisseras ce que tu jugeras à propos. — Fais ce que tu dis : apprends-moi combien tu as de soldats et en quoi consistent tes richesses. — L'Arménie, répondit le roi, fournit environ huit mille cavaliers et quarante mille fantassins. Mes richesses, évaluées en argent, en y comprenant les trésors que m'a laissés mon père, montent à plus de trois mille talens. — De tes troupes, reparti à l'instant Cyrus, comme tu es en guerre avec les Chaldéens tes voisins, tu ne me donneras que la moitié : à l'égard de tes richesses, au lieu de cinquante talens que tu devais à Cyaxare à titre de tribut, tu en paieras cent, à cause de ton infidélité; mais tu m'en prêteras cent autres, et je te promets, si le ciel seconde mes desseins, ou de te rendre de plus grands services, ou d'acquitter cette somme en nature si je puis. Si je ne le fais pas on pourra m'accuser d'impuissance, mais non de mauvaise foi. — Au nom des dieux, Cyrus, ne parle pas ainsi; autrement tu ne ranimeras pas ma confiance. Sois assuré que ce que tu me laisses n'est pas moins à toi que ce que tu emporteras. — Soit, dit Cyrus; mais que me donneras-tu pour la rançon de ton épouse? — Tout ce que je possède. — Pour tes enfans? — Encore tout ce que je possède. — C'est une fois plus que tu n'as réellement. Et toi, Tigrane, que donnerais-tu pour la liberté de ta femme? (Ce prince nouvellement marié l'aimait éperdument.) — Cyrus, je donnerais jusqu'à ma vie pour la garantir de l'esclavage. — Reprends-la, elle est à toi; je ne la regarde point comme captive, puisque tu n'as jamais abandonné notre parti; et toi, roi d'Arménie, reprends aussi ta femme et tes enfans sans rançon, afin qu'ils sachent qu'ils n'ont pas cessé d'être libres. Vous souperez avec nous; vous irez ensuite où il vous plaira. »

Ils restèrent. Le souper fini, lorsqu'on était encore dans la tente, Cyrus dit à Tigrane : « Qu'est devenu cet homme qui chassait avec nous, dont

tu faisais tant de cas ? — Eh ! mon père ne l'a-t-il pas fait périr ! — Pour quel crime ? — Sous prétexte qu'il me corrompait. Cependant il avait l'âme si honnête que près d'expirer il me fit appeler, et me dit : « Tigrane, ne témoigne point à ton père aucun ressentiment de ma mort ; c'est par ignorance, non par méchanceté, qu'il m'ôte la vie : or j'estime que les fautes commises par ignorance sont involontaires. » — L'infortuné s'écria Cyrus. — Seigneur, répliqua le roi, quand un mari tue celui qu'il surprend dans un commerce criminel avec sa femme, c'est moins pour la détourner du crime que pour punir un ennemi qui lui ravit un cœur que lui seul avait droit de posséder. J'avais conçu de la jalousie contre cet homme, parce qu'il me semblait que mon fils lui rendait plus d'honneur qu'à moi. — Ta faute, dit Cyrus, est un effet de la faiblesse humaine : oublie-la, Tigrane, en faveur de ton père. »

Après s'être ainsi entretenus, et s'être donné tous les témoignages d'une sincère réconciliation, les princes et les princesses d'Arménie montèrent dans leurs chariots, et s'en retournèrent comblés de joie. Arrivés au palais, l'un vantait la sagesse de Cyrus, l'autre sa bravoure, sur quoi Tigrane s'adressant à sa femme : « Et à toi aussi, te semblait-il beau ? — En vérité, je n'ai point jeté les yeux sur lui. — Sur qui donc ? — Sur celui qui a dit qu'il donnerait sa vie pour que je ne fusse point esclave. » Ce jour étant ainsi heureusement terminé chacun se livra au sommeil.

Le lendemain, le roi envoya des présents pour Cyrus et ses troupes, et ordonna aux Arméniens destinés à servir dans l'armée perse de s'y rendre dans trois jours. En même temps il compta le double de l'argent qu'il devait fournir : mais Cyrus, après avoir pris la somme qu'il avait demandée, lui rendit le surplus ; ensuite il s'informa si ce serait le père ou le fils qui commanderait les troupes arméniennes. — Celui que tu voudras, répondit le roi. — Pour moi, Cyrus, ajouta Tigrane, je ne te quitterai point, dussé-je ne te suivre que pour porter le bagage. — Combien donnerais-tu, répartit Cyrus en riant, pour que ta femme apprît que tu es porteur de bagages ? — Il ne sera pas nécessaire de le lui apprendre, car elle me suivra et pourra voir toutes mes actions. — Hâtez-vous donc de faire vos préparatifs. — Compte que nous serons prêts et munis de tout ce que mon père doit nous donner. » Les

soldats, après avoir reçu leurs présents, allèrent prendre du repos.

CHAPITRE II.

Le lendemain, Cyrus, escorté de Tigrane, d'une troupe des meilleurs cavaliers mèdes, et de ceux de ses amis qu'il jugeait à propos d'avoir avec lui, sortit du camp, à cheval, pour aller reconnaître le pays et voir où l'on pourrait construire une forteresse. Arrivé sur une éminence, il pria Tigrane de lui indiquer les montagnes d'où les Chaldéens descendaient pour venir piller l'Arménie. Tigrane les lui ayant montrées, Cyrus lui demanda si elles étaient abandonnées. « Non certes ; les Chaldéens y tiennent sans cesse des sentinelles qui leur donnent avis de tout ce qu'ils aperçoivent. — Que font-ils quand ils sont ainsi avertis ? — Ils en défendent l'accès de toutes leurs forces. » Après cette réponse, Cyrus remarqua qu'une grande partie de la campagne était, par les suites de la guerre, inculte et déserte. Il retourna au camp avec son escorte ; et bientôt on soupa, puis on prit du repos. Le jour suivant, arriva Tigrane avec son bagage, suivi de quatre mille cavaliers, dix mille archers, et autant de peltastes.

Pendant que les troupes arméniennes s'assemblaient, Cyrus offrait des sacrifices. Ayant obtenu de favorables augures, il convoqua les chefs des Mèdes, et leur tint ce discours : « Mes amis, ces montagnes que nous voyons appartiennent aux Chaldéens ; mais si nous en devenons maîtres et que nous construisions un fort sur le sommet, nous tiendrons en respect et la Chaldée et l'Arménie. Les auspices sont pour nous ; d'ailleurs, rien ne secondera mieux le courage que la célérité. Si nous atteignons le haut de la montagne avant que les Chaldéens s'y rassemblent, ou nous nous y établissons sans coup férir, ou du moins nous n'aurons affaire qu'à une poignée de faibles ennemis. Il n'y a point d'entreprise plus facile ni moins périlleuse, si nous déployons une activité soutenue. Courez donc aux armes : vous, Mèdes, avancez par la gauche ; qu'une moitié de vous, Arméniens, prenne la droite, que l'autre moitié fasse l'avant-garde : vous, cavaliers, restez sur les derrières, pour nous encourager et hâter notre marche ; ne souffrez point de trahisseurs. »

A peine eut-il cessé de parler, qu'il se mit à la tête de ses troupes formées en colonnes. Les Chaldéens voyant une armée qui marchait rapidement vers la montagne, donnèrent aux leurs le signal convenu, et se rassemblèrent en s'appelant les uns les autres à grands cris. Cyrus encourageait ses soldats : « Perses, entendez-vous ? nos ennemis nous disent de nous haïr. Si nous gagnons les premiers le sommet de la montagne, tous les efforts deviendront inutiles. » Or ces Chaldéens, ordinairement armés d'un bouclier d'osier et de deux javelots, passent pour les plus belliqueux de ces contrées ; guerriers et pauvres (car le pays montueux qu'ils habitent est généralement stérile), ils se mettent volontiers à la solde de quiconque a besoin de leurs services.

Lorsque les troupes de Cyrus approchaient de la cime de la montagne, Tigrane, qui marchait à ses côtés, lui dit : « Sais-tu, prince, qu'il nous faudra bientôt combattre ? car les Arméniens ne soutiendront point le choc des Chaldéens. — Je le sais, répondit Cyrus. » En même temps il encouragea les Perses à se préparer à la poursuite de l'ennemi, dès que les Arméniens, en fuyant, l'auraient attiré près d'eux. Les Arméniens continuèrent à monter ; les Chaldéens les voyant approcher, fondent sur eux, à grands cris, selon leur usage : ceux-ci, à leur ordinaire, tournent le dos. Les Chaldéens les poursuivent ; mais bientôt rencontrant le reste des troupes qui montait vers eux, l'épée à la main, quelques-uns qui s'étaient trop avancés sont tués ou faits prisonniers, les autres s'enfuient avec précipitation : bientôt Cyrus fut maître des hauteurs. Dès qu'il y fut arrivé, il découvrit les maisons des Chaldéens, et remarqua que ceux qui étaient plus voisins de la montagne les abandonnaient. Toutes les troupes étant montées, Cyrus leur ordonna de dîner. Après le repas, ayant observé que dans le lieu fortifié où les Chaldéens avaient placé leur corps-de-garde, on avait de l'eau en abondance, il résolut d'y construire une forteresse. Tigrane eut ordre de mander à son père qu'il se rendit promptement à l'armée, avec tout ce qu'il pourrait ramasser de charpentiers et de maçons. Le courrier partit ; Cyrus commença l'ouvrage avec ce qu'il avait de travailleurs.

On lui amena sur ces entrefaites plusieurs pri-

sonniers, les uns enchaînés, les autres blessés ; il les voit, fait ôter les chaînes aux premiers, et met les blessés entre les mains des médecins, avec ordre de les soigner. Il dit ensuite aux Chaldéens qu'il n'était venu ni pour les détruire ni pour satisfaire une ardeur guerrière, mais dans l'intention d'établir une paix solide entre eux et les Arméniens. « Avant que je me fusse emparé de ces montagnes, ajouta-t-il, vous n'aviez, je le sais, nulle raison de désirer la paix ; vos possessions étaient en sûreté, et vous pouviez piller et ravager celles des Arméniens. Voyez maintenant votre situation. Prisonniers, je vous rends votre liberté ; je vous promets d'aller délibérer avec vos compatriotes et vous décider ou pour la guerre ou pour notre alliance. Optez-vous pour la guerre, ne venez ici que bien armés : si vous préférez la paix, venez sans armes ; je ferai en sorte, si vous devenez nos amis, que vous ne vous trouviez pas mal de notre amitié. » A ces mots, les Chaldéens lui donnèrent de grands éloges, lui baisèrent mille fois les mains, et retournèrent dans leurs habitations.

Quand le roi d'Arménie eut reçu la nouvelle de la victoire et l'ordre de se rendre auprès de Cyrus, il partit avec le plus de diligence possible, amenant quantité d'ouvriers munis de tous les outils nécessaires. « Seigneur, dit-il en abordant le prince, j'admire comment avec si peu de connaissances de l'avenir nous osons, pauvres humains, former tant de projets. Lorsque je travaillais à recouvrer ma liberté, je suis tombé dans une servitude encore plus dure : prisonnier, je croyais tout perdu, et ma condition devient plus belle qu'elle ne le fut jamais. Les Chaldéens nous désolaient par de continuelles brigandages, et maintenant ils sont réduits à l'état où je désirais les voir. Je te dirai, seigneur, que j'aurais donné beaucoup plus que tu n'as exigé de moi, pour obtenir qu'ils fussent chassés de ces montagnes. Par ce seul bienfait, tu viens d'acquitter les promesses que tu nous fis en recevant notre argent ; nous t'avons même de nouvelles obligations, que nous ne pouvons oublier sans rougir, si nous ne sommes pas les plus lâches des hommes : au reste, quoi que nous fassions, notre reconnaissance ne nous acquittera jamais envers un tel bienfaiteur. » Ainsi parla le roi d'Arménie.

Bientôt les Chaldéens vinrent supplier Cyrus de leur garder la paix. « Quelle raison avez-vous de la désirer? n'est-ce pas l'espérance d'y trouver, à présent que nous sommes maîtres des montagnes, plus de sûreté que dans la guerre? — Oui, répondirent les Chaldéens. — Et si la paix, continua Cyrus, vous procurait encore d'autres avantages? — Nous la trouverions encore plus agréable. — Ne vous regardez-vous pas comme pauvres uniquement à cause de la stérilité de votre sol? — Oui, seigneur. — Eh bien, voudriez-vous qu'il vous fût permis de cultiver dans l'Arménie autant de terrain qu'il vous plairait, à la charge de payer au roi les mêmes redevances que ses sujets? — Oui, mais avec la certitude qu'on ne nous fera point d'injustice. — Et toi, roi d'Arménie, voudrais-tu qu'ils cultivassent chez toi les terres incultes, en payant les impôts ordinaires? — Je donnerais beaucoup pour favoriser ce projet; mes revenus en recevraient un grand accroissement. — Vous, Chaldéens, vous avez des montagnes remplies de pâturages; consentiriez-vous que les Arméniens y menassent leurs troupeaux, pourvu que ceux à qui ils appartiennent vous payassent un droit raisonnable? — Très volontiers; c'est nous offrir du profit sans peine. — Roi d'Arménie, désirerais-tu jouir de ces pâturages si, en accordant aux Chaldéens une légère indemnité, tu en retirais un grand avantage? — Assurément, si j'espérais en jouir avec sûreté. — Ne jouirais-tu pas d'une entière sûreté, ayant une garnison sur la montagne? — Oui. — Mais, reprirent les Chaldéens, que les Arméniens soient maîtres des hauteurs, loin de pouvoir cultiver sûrement les champs qu'ils nous cèderont, nous ne pourrions pas même cultiver les nôtres. — Si la garnison vous protégeait? — Alors nos affaires iraient bien. — Les nôtres iraient mal, reprit le roi, si on leur rendait leurs montagnes, surtout munies d'une forteresse. — Voici donc, ajouta Cyrus, ce que je ferai : je ne confierai la garde des hauteurs ni aux Arméniens ni aux Chaldéens; je m'en charge : et si l'un des deux peuples nuit à l'autre, je défendrai l'offensé. » On applaudit à la proposition; l'on convint que c'était le seul moyen de rendre la paix durable : puis les deux peuples se jurèrent foi mutuelle, aux conditions qu'ils seraient indépendans l'un de l'autre, qu'ils s'allieraient par des mariages, qu'ils joui-

raient en commun des terres labourables et des pâturages, enfin, que si l'un était attaqué, l'autre fournirait des troupes. Ainsi fut conclu ce traité, qui dure encore aujourd'hui, entre les Chaldéens et le roi d'Arménie : Aussitôt les deux peuples travaillèrent de concert à la construction de la forteresse, gage de la félicité commune, et y transportèrent les matériaux.

Le soir même, Cyrus ne voyant en eux que des amis, les invita tous à souper dans sa tente. Pendant le repas, un Chaldéen se mit à dire qu'à la vérité cette alliance serait agréable à la majorité de la nation; mais qu'il y avait des Chaldéens que l'habitude du pillage et du métier des armes rendait inhabiles aux travaux de l'agriculture. Ils n'ont d'autre occupation que de piller et de se mettre tantôt à la solde du roi des Indes, car il possède de grands trésors, tantôt aussi à la solde d'Astyage. « Que ne viennent-ils avec nous? dit Cyrus; ils n'auront eu nulle part une plus forte paye. » Tous répondirent que oui, qu'il s'en trouverait beaucoup d'empressés à le servir. Voilà ce qui fut arrêté de part et d'autre. Cyrus en apprenant que les Chaldéens avaient de fréquentes relations avec le roi de l'Inde, et se rappelant que ce prince avait envoyé en Médie des ambassadeurs, qui étaient allés ensuite en Assyrie pour examiner l'état de ces deux royaumes, résolut d'instruire lui-même le monarque indien de ce qu'il venait de faire. « Roi d'Arménie, dit-il, et vous, Chaldéens, si j'envoyais un ambassadeur au roi de l'Inde, voudriez-vous lui associer quelques-uns de vos sujets, qui pussent lui servir de guides, et agir de concert pour faciliter ma négociation auprès de ce monarque? Je désirerais être plus riche que je ne suis, afin de pouvoir donner une bonne paye aux soldats qui la méritent, et récompenser honorablement ceux qui se distinguent. Je voudrais me voir dans la plus grande opulence; et j'en sens le besoin. J'aimerais pourtant à ménager vos fonds, car je vous regarde comme mes amis : mais je recevrais volontiers des secours du monarque indien, s'il consentait à m'en fournir. L'ambassadeur à qui je vous propose de joindre de vos gens pour le guider dans sa route, et le seconder dans sa négociation, dira de ma part à ce prince, en l'abordant : « Roi des Indes, Cyrus me dépêche vers toi pour te représenter que l'argent lui manque. Il at-

tend une nouvelle armée qui lui arrive de Perse (je l'attends en effet). Il te mande que si tu lui envoies selon ton pouvoir, et que les dieux secondent ses projets, il se conduira envers toi de sorte que tu croiras avoir travaillé pour tes propres intérêts en l'obligeant. » Voilà ce que dira mon ambassadeur; chargez les vôtres des instructions que vous jugerez les plus utiles. Si nous réussissons, nous en serons plus à notre aise : si ce roi nous refuse, comme alors nous ne lui avons aucune obligation, nous pourrons prendre à son égard le parti le plus avantageux pour nous. » Cyrus tenait ce discours dans l'espérance que les ambassadeurs arméniens et chaldéens parleraient de lui chez les Indiens, comme il souhaitait qu'on en parlât dans tout l'univers. La conversation épuisée, on sortit de la tente; et chacun alla se reposer.

CHAPITRE III.

Le lendemain, Cyrus fit partir son ambassadeur, avec les instructions nécessaires. Le roi d'Arménie et les Chaldéens députèrent ceux qu'ils crurent les plus propres à le seconder, et à donner de Cyrus l'idée qu'on en devait avoir. Bientôt après, la forteresse se trouva pourvue de munitions et de soldats; il en donna le commandement à celui des Mèdes dont il croyait le choix le plus agréable à Cyaxare; puis il descendit des montagnes, suivi des troupes qu'il avait amenées de Médie, de celles du roi d'Arménie, et d'un corps d'environ quatre mille Chaldéens, qui s'estimaient les meilleurs guerriers de l'armée. Quand il eut gagné les lieux habités, il n'y eut personne dans l'Arménie qui ne sortît de sa maison : hommes, femmes, tous accouraient au-devant de lui, se réjouissant de la paix, apportant, amenant ce qu'ils avaient de plus précieux à lui offrir. Le roi d'Arménie ne fut point blessé de cet empressement général à rendre hommage à Cyrus, qu'il jugeait en devoir être flatté. La reine elle-même accourut avec ses filles et le plus jeune de ses fils : elle apportait, avec divers présens, l'or que Cyrus avait déjà refusé. Ce prince s'en étant aperçu, « Non, leur dit-il, vous n'obtiendrez pas de moi que je reçoive dans mes expéditions un tel prix de mes bienfaits : vous, princesse, retournez dans votre palais, emportez vos trésors,

et ne souffrez pas que votre mari les enfouisse; employez-en une partie à faire un magnifique équipage de guerre pour votre fils; que le reste vous procure à vous, à vos époux, à vos filles et à vos autres fils, plus de jouissances, plus d'agrémens, durant le cours de votre vie : car enfin on ne doit enterrer que les morts. » Il dit, et reprit sa route, accompagné du roi et de tous les Arméniens, qui le conduisirent jusqu'à la frontière, en l'appelant sans cesse leur bienfaiteur, le meilleur des hommes. Le roi, qui jouissait de la paix dans ses états, ajouta de nouvelles troupes à celles qu'il avait déjà données; et Cyrus sortit moins riche des sommes qu'il avait reçues que des trésors dont sa bienfaisance pourrait disposer au besoin.

L'armée campa ce jour-là sur la frontière : le lendemain il renvoya son armée et son argent à Cyaxare, qui, suivant sa promesse, s'était approché; pour lui, partout où il trouvait des bêtes fauves, il prenait, avec Tigrahe et quelques seigneurs perses, le divertissement de la chasse. Lorsqu'il fut arrivé en Médie, il distribua à chaque taxiarque une somme suffisante pour accorder des distinctions aux soldats qui les avaient méritées; persuadé que si chaque officier mettait sa troupe sur un bon pied, l'armée entière se trouverait dans le meilleur état. Voyait-il quelque chose qui pût dans son armée paraître avec avantage, il se la procurait pour la distribuer à ceux qu'il en estimait les plus dignes. Des troupes bien entretenues sont, disait-il, l'ornement du général. Pendant qu'il faisait ses distributions, Cyrus adressa ce discours aux taxiarques, aux chefs d'escouade, et à tous ses autres officiers : « Mes amis, nous avons de justes sujets de nous livrer à la joie, puisque nous sommes dans l'abondance, et que nous pourrons désormais accorder des récompenses proportionnées au mérite de chacun. Mais n'oublions jamais par quels moyens nous avons acquis tant de biens. Avec un peu de réflexion, vous sentirez que nous en sommes redevables à nos veilles, à nos travaux, à notre célérité, à notre supériorité sur l'ennemi. Persévérez dans ces sentimens, convaincus que la soumission, la patience, la fermeté dans les dangers, conduisent à des plaisirs purs, au bonheur. »

Trouvant alors ses soldats assez endurcis au travail pour supporter les fatigues de la guerre,

assez aguerris pour mépriser l'ennemi, bien exercés au maniement des armes, adroits à s'en servir, et accoutumés à la subordination, il résolut de former incessamment quelque entreprise. Il n'ignorait pas qu'un général, en temporisant, a souvent perdu le fruit des plus grands préparatifs : il voyait d'ailleurs que l'émulation à disputer le prix des exercices, devenue trop vive par ses soldats, dégénérait en jalousie. Il prit donc le parti de les mener à l'ennemi. Il savait qu'un sentiment d'affection mutuelle attache l'un à l'autre des hommes qui partagent les mêmes périls : bien loin de porter envie à celui qui a de plus belles armes, à celui qui a la passion de la gloire, on le loue, on l'affectionne, on ne voit plus en lui que ce qu'il fait pour le bien général. Après avoir donc armé ses soldats le mieux qu'il put, et les avoir rangés en bataille, il appela les myriarques, les chiliarques, les taxiarches et les chefs d'escouade. Ces officiers n'entraient point dans les rangs : s'ils allaient prendre les ordres du général, ou lui rendre compte, les douzainiers et les sizainiers contenaient les soldats, qui, par ce moyen, ne restaient jamais sans chefs.

Lorsque tous ceux dont la présence était nécessaire furent assemblés, il les promena dans les rangs, leur en fit remarquer les bonnes dispositions, et leur dit quelle partie des auxiliaires promettait davantage. Après avoir excité en eux la volonté d'agir, il leur dit de retourner chacun à leurs postes, d'instruire les troupes de ce qu'ils venaient d'apprendre de lui, et d'échauffer tellement le cœur des soldats, qu'ils marchassent avec ardeur à l'ennemi, enfin de se trouver le lendemain matin aux portes du palais de Cyaxare. Ses ordres furent ponctuellement exécutés; le lendemain, à la pointe du jour, les officiers se trouvèrent au lieu du rendez-vous. Cyrus étant entré avec eux, adressa la parole au roi, en ces termes :

« Ce que j'ai à dire, Cyaxare, sans doute vous l'avez déjà pensé comme nous : peut-être n'osez-vous proposer de faire sortir l'armée de la Médie, dans la crainte qu'on ne vous croie las de nous fournir des subsistances. Mais puisque vous gardez le silence, je vais, moi, parler et pour vous et pour nous. Préparés au combat, nous estimons tous que nous ne devons point attendre l'entrée de l'ennemi sur vos terres : au lieu de demeurer tranquilles dans un pays ami, allons

porter la guerre dans celui des ennemis. Tant que nous restons chez vous, nous y causons involontairement du dommage; sur leur territoire, au contraire, nous pillerons avec plaisir : d'ailleurs, il vous en coûte beaucoup ici pour nous entretenir; là, nous vivrons à leurs dépens. S'il devait y avoir plus de danger pour nous en Assyrie qu'en Médie, nous aurions tort, sans doute, de ne pas choisir le parti le plus sûr; mais soit que nous attendions, soit que nous allions au-devant, ils seront toujours les mêmes hommes; nous, de notre côté, soit que nous attendions ici l'irruption de l'ennemi, soit que nous allions lui livrer bataille, nous serons également les mêmes. Mais que dis-je ? prévenons-le avec l'ardeur de gens qui ne craignent pas son approche : nous aurons, nous, d'intrépides soldats; pour eux, ils seront bien plus épouvantés, quand ils apprendront que loin d'attendre, renfermés dans nos foyers et tremblans, qu'ils viennent dévaster nos terres, nous les prévenons, en portant le ravage sur les leurs. Rien ne nous importe plus que de fortifier par la confiance les âmes de nos soldats, et d'affaiblir par la peur celles de nos ennemis. Le péril alors ne sera plus égal, selon moi; il diminuera pour les uns et croîtra pour les autres. J'ai souvent ouï dire à mon père, à vous-même, et tout le monde en convient, que le courage décide du sort des combats bien plus que la force. »

Ainsi parla Cyrus. Cyaxare lui répondit en ces termes : « Cyrus, et vous Perses ici présents, ne me soupçonnez pas de vous fournir à regret des subsistances : je pense néanmoins, ainsi que vous, qu'il n'y a rien de mieux à faire que d'entrer en Assyrie. — Puisque c'est l'avis général, reprit Cyrus, préparons nos équipages; et si les dieux sont pour nous, partons sans différer. » Après avoir ordonné aux soldats de préparer leurs bagages, il sacrifia d'abord au dieu suprême, puis aux autres divinités, les priant de favoriser ses desseins, de servir de guides à l'armée, de lui prêter leur assistance, de combattre avec elle, et d'inspirer aux chefs des conseils salutaires. Il invoqua pareillement les héros habitans et tutélaires de la Médie. Dès qu'il vit les sacrifices favorables, et l'armée déjà rassemblée sur la frontière, il partit sous les plus heureux auspices. A son arrivée dans le pays ennemi, il fit des libations à la Terre, pour se la rendre propice : il apaisa par des victimes

les dieux et les héros de l'Assyrie; puis il sacrifia de nouveau à Jupiter protecteur de sa patrie, sans oublier aucun des autres dieux que sa mémoire lui rappelait.

Toutes les cérémonies achevées, l'infanterie se mit en marche, et campa à une petite distance de la frontière, tandis que la cavalerie courait la campagne, d'où elle revint bientôt chargée d'un immense butin. Peu après, l'armée décampa : elle était dans l'abondance et ne cessait de ravager le pays, en attendant l'arrivée des ennemis. Lorsqu'on eut appris qu'ils n'étaient plus qu'à dix journées de chemin, Cyrus dit à Cyaxare : « Il est temps, seigneur, d'aller à leur rencontre, et de ne montrer de timidité ni à nos troupes ni à eux ; qu'il soit évident, au contraire, que nous ne combattons pas malgré nous. » Cyaxare approuva ce conseil : l'armée, depuis ce moment, ne marcha plus qu'en bataille, faisant chaque jour autant de chemin qu'il plaisait aux deux princes. Elle prenait son repas du soir avant le coucher du soleil, et n'avait de feu durant la nuit qu'en avant du camp, afin que si quelqu'un s'approchait à la faveur de l'obscurité, on pût le voir sans en être vu. Quelquefois, pour donner le change aux ennemis, on allumait les feux sur les derrières du camp ; en sorte que bien souvent leurs espions, trompés par ce stratagème, tombaient dans les gardes avancées, croyant en être fort loin.

Lorsque les deux armées furent proche l'une de l'autre, les Assyriens et leurs alliés creusèrent un fossé autour de leur camp ; ce que pratiquent encore les rois barbares lorsqu'ils campent. Comme ils ont beaucoup de bras, ce travail s'exécute promptement. Ils savent que durant la nuit la cavalerie, surtout la leur, est en désordre et sans forces. En effet, les chevaux étant attachés au piquet avec des entraves aux pieds, il est difficile que le cavalier, en cas d'alarme, les détache, qu'il les bride, qu'il les équipe, qu'il se couvre de son armure ; et quand il surmonterait ces obstacles, il lui serait impossible de traverser le camp à cheval : aussi les Assyriens et les autres Barbares ne manquent-ils jamais de se retrancher. Ils pensent en même temps, qu'à l'abri de leurs fossés ils peuvent, quand ils le veulent, éviter le combat.

Les deux armées approchaient donc l'une de l'autre. Lorsqu'il n'y eut plus entre elles que la

distance d'environ une parasange, les Assyriens placèrent leur camp dans un lieu fortifié de retranchemens, comme je viens de le dire, mais découvert. Cyrus, au contraire, choisit pour le sien l'endroit le moins exposé à la vue, derrière quelques villages et quelques collines. Il savait qu'à la guerre les mouvemens inopinés sont plus propres à jeter l'épouvante. Cette nuit, on prit quelque repos, après avoir établi de part et d'autre des gardes avancées. Le lendemain, le roi d'Assyrie, Crésus et les chefs des alliés, laissèrent leurs troupes tranquilles dans les retranchemens ; mais Cyrus et Cyaxare rangèrent les leurs en bataille, pour se trouver en état de combattre, si les ennemis avançaient. Quand on fut certain qu'ils ne sortiraient pas de leur camp, et qu'il ne passerait rien de tout le jour, Cyaxare fit appeler Cyrus et quelques-uns des principaux officiers : « Mes amis, leur dit-il, je suis d'avis que nous avançons, dans le même ordre où nous sommes, jusqu'aux retranchemens des Assyriens, pour leur prouver que nous voulons combattre. S'ils ne paraissent pas, ils trembleront en voyant notre intrépidité ; et nos soldats se retireront animés d'une nouvelle ardeur. — Au nom des dieux, seigneur, répondit Cyrus, gardons-nous-en bien. En nous montrant aux ennemis, dans ce moment où ils se sentent hors d'insulte, ils nous verront approcher sans crainte ; lorsque ensuite nous ferons retraite après une tentative inutile, et qu'ils auront pu remarquer à loisir que nous leur sommes fort inférieurs en nombre, ils feront peu de cas de nous ; et demain ils sortiront avec plus de résolution. Maintenant qu'ils nous savent près d'eux, sans nous voir, sachez que loin de nous mépriser, ils sont inquiets sur nos projets ; je suis même sûr qu'ils s'entretiennent continuellement de nous. Lorsqu'ils sortiront de leurs retranchemens, paraissons tout à coup, courons à eux ; saisissons l'instant depuis si long-temps désiré. » Cyaxare et tous les officiers approuvèrent cet avis. Après le souper, on posta des corps-de-garde, on alluma des feux en avant ; puis on alla se reposer.

Le lendemain matin, Cyrus, une couronne sur la tête, accompagné des homotimes, qui avaient eu ordre de venir couronnés comme leur chef, offrit un sacrifice qu'il termina par ce discours : « Braves camarades, les dieux, les devins, mes connaissances dans la divination,

tout nous annonce à la fois une bataille prochaine, la victoire et le salut de la patrie. Je rougirais si j'avais seulement la pensée de vous avertir de vos devoirs : vous les connaissez comme moi ; vous les avez médités ; ils ont été et sont encore le sujet continuel de tous nos entretiens. Vous êtes en éat, autant que moi, d'en donner des leçons : cependant, peut-être n'avez-vous pas songé à un point important ; écoutez-moi. Il convient que vous rappeliez à ceux qui sont élevés depuis peu au rang de nos compagnons d'armes, et que nous tâchons de rendre semblables à nous, dans quelle vue Cyaxare nous a nourris ; quel a été le but de nos exercices ; quelles instructions, quels conseils nous leur avons donnés. Ils annoncèrent alors qu'ils seraient volontiers nos antagonistes : rappelez-leur que ce jour va mettre à découvert le mérite de chacun. Il ne serait pas étonnant que quelques-uns d'entre eux eussent encore besoin qu'on les fît ressouvenir de ce qu'ils n'ont appris qu'un peu tard. Ne serait-on pas trop heureux qu'ils remplissent leurs devoirs par l'inspiration d'autrui ? Vous, de qui elle leur sera venue, vous y gagnerez d'avoir montré quels hommes vous êtes : car celui qui, dans une bataille, sait augmenter le courage des autres, peut, à bon droit, se piquer d'être un guerrier parfait ; au lieu que celui qui n'a de courage que pour lui, et qui s'en contente, n'est brave qu'à demi. Je ne leur parlerai donc pas ; c'est vous que je charge de ce soin : par-là ils chercheront à vous plaire ; car, chacun dans votre compagnie, vous les avez sous vos yeux. Sachez que tant qu'ils vous verront pleins de résolution, vous leur donnerez et à beaucoup d'autres des leçons d'intrépidité qui seront, non de vaines paroles, mais des exemples. Allez dîner, ajouta-t-il, sans quitter vos couronnes ; et, après les libations ordinaires, la tête ceinte des mêmes couronnes, retournez à votre poste. »

Lorsqu'ils furent sortis, Cyrus manda les serre-files. « Braves Perses, leur dit-il, vous voilà au rang des homotimes. Comme aux autres vertus militaires vous joignez la prudence que donnent les années, je vous ai assigné un poste non moins honorable que celui des officiers qui occupent le premier rang : placés au dernier, vous les observerez, vous les encouragerez, vous les rendrez encore plus braves. Vous re-

marquerez ceux qui agiraient nonchalamment ; vous ne leur permettrez pas d'être lâches. Au reste, vous êtes, plus que personne, intéressés à la victoire, tant à cause de votre âge, qu'à raison de la pesanteur de votre armure. Quand ceux des premiers rangs vous inviteront par leurs cris à les suivre, marchez en diligence ; et pour ne le céder en rien, pressez-les à votre tour de vous mener plus vite à l'ennemi. Allez ; quand vous aurez dîné, revenez, la couronne sur la tête, prendre rang avec vos camarades. »

Pendant que ceci se passait au camp de Cyrus, les Assyriens, qui avaient déjà pris leur repas, sortirent avec assurance de leurs retranchemens, et se mirent en bataille sous les yeux du roi, qui donnait lui-même ses ordres, monté sur un char. « Assyriens, leur disait-il, c'est maintenant qu'il faut déployer la valeur ; il s'agit de combattre pour votre vie, pour la terre qui vous a vus naitre, pour les foyers qui vous ont nourris, pour vos femmes, vos enfans, pour tout ce que vous avez de plus cher. Vainqueurs, vous conservez tous ces biens ; vaincus, sachez que vous perdez tout : animés par le désir de la victoire, combattez intrépidement. Ce serait une folie de prétendre vaincre en opposant à l'ennemi les parties du corps qui sont sans yeux, sans mains, sans armes : ce serait une folie de fuir pour sauver sa vie ; nous savons que le moyen de la conserver, c'est de vaincre, et qu'on trouve la mort plutôt en fuyant qu'en tenant ferme. Il ne serait pas moins insensé, quand on aime les richesses, de se laisser vaincre ; car personne n'ignore que le vainqueur garde tout ce qui lui appartient, qu'il s'empare des biens des vaincus, tandis que ceux-ci perdent tout, jusqu'à la liberté. »

Dans ce moment, Cyaxare envoya dire à Cyrus qu'il était temps de marcher à l'ennemi. « Les Assyriens n'ont à présent, continua-t-il, qu'une poignée d'hommes hors des retranchemens ; mais avant que nous les joignons, leur armée grossira. N'attendons pas qu'ils nous soient supérieurs en nombre : chargeons-les, pendant que nous croyons qu'il nous sera facile de les écraser. » Cyrus lui répondit : « Sachez bien, Cyaxare, qu'à moins que nous n'ayons défait plus de la moitié de leur armée, ils diront qu'effrayés de leur multitude nous n'avons osé attaquer qu'un petit nombre. Ils ne se croi-

ront pas battus; nous serons obligés d'en venir à une seconde action; et peut-être feront-ils des dispositions plus sages qu'aujourd'hui, puisqu'ils se livrent à notre discrétion, et nous laissent maîtres de choisir à quel nombre d'ennemis nous voulons avoir affaire.» Les envoyés s'en retournèrent avec cette réponse.

Chrysante et quelques homotimes arrivèrent, amenant avec eux plusieurs transfuges. Cyrus, comme cela devait être, les questionna sur ce qui se passait dans l'armée ennemie: ils dirent que les Assyriens sortaient en armes de leur camp; que le roi en personne les rangeait en bataille; qu'il leur faisait beaucoup de belles exhortations, à mesure qu'ils sortaient du camp pour prendre leurs rangs; que c'était là le rapport de gens qui l'avaient entendu. «Cyrus, reprit Chrysante, si tu assemblais de même tes soldats, si tu les haranguais, tu en as encore le temps, est-ce que tes discours ne redoubleraient pas leur ardeur? — Mon cher Chrysante, ne te mets point en peine des harangues du roi d'Assyrie; il n'y en a point d'assez puissantes pour transformer subitement en braves soldats les poltrons, en archers habiles ceux qui manqueraient d'exercice, en bons lanciers, en cavaliers instruits ceux qui ne seraient ni l'un ni l'autre. On n'en ferait pas même de bons esclaves, s'ils n'étaient accoutumés à la fatigue. — Mais, Cyrus, aurais-tu donc peu fait, si tu échauffais leur courage? — Eh quoi! un discours peut-il en un seul jour inspirer de l'honneur à ceux qui l'entendent, les rendre incapables de lâcheté, les porter à braver, pour l'amour de la gloire, tous les travaux et tous les périls, inculquer profondément dans leurs âmes qu'il vaut mieux mourir en combattant, que devoir son salut à la fuite? Si on veut que les hommes se pénétrent de ces sentimens, et qu'ils ne les oublient jamais, il faut d'abord établir des lois qui assurent aux citoyens vertueux une existence honorable et libre, et qui condamnent les lâches à traîner dans l'humiliation une vie misérable et abjecte: il faut ensuite confier ces hommes à des chefs qui les forment, par leur exemple, autant que par des préceptes, à la pratique des vertus, jusqu'à ce qu'ils soient bien convaincus qu'il n'y a de vraiment heureux que ceux qui, par leur valeur, s'acquièrent l'estime publique; et que les lâches, les gens sans honneur sont

les plus malheureux du monde. Voilà quels sentimens doivent animer des hommes qui veulent, par le secours de l'instruction, se montrer supérieurs à la crainte. S'il suffisait, pour les animer d'une ardeur guerrière, de les haranguer, au moment où couverts de leurs armes, ils vont à la charge, moment où la plupart oublie les anciennes instructions, rien ne serait plus aisé que d'acquérir pour soi et d'enseigner aux autres la plus grande des vertus. Pour moi, je ne me fierais pas même à nos soldats que nous exerçons depuis si long-temps, si je ne vous voyais à leur tête, pour leur apprendre par vos exemples comment il faut se comporter, et pour rappeler à leur devoir ceux qui l'oublieraient. En un mot, Chrysante, je serais surpris qu'un discours éloquent eût plus de pouvoir pour donner du courage qu'un air bien chanté n'a de force pour rendre musicien celui qui n'aurait nulle teinture de musique.»

Durant cet entretien, Cyaxare fit dire de nouveau à Cyrus, qu'il avait tort de différer et de ne pas mener promptement les troupes à l'ennemi. «Retournez vers Cyaxare, répondit le prince aux envoyés, et dites-lui, en présence de tout le monde, que les Assyriens ne sont pas encore sortis de leur camp en assez grand nombre: mais puisqu'il le veut, je vais exécuter ses ordres.» En finissant ces mots, il invoque les dieux, met les troupes en mouvement, s'avance à leur tête, au pas redoublé. Les soldats, depuis long-temps accoutumés à marcher sans confondre leurs rangs, le suivent en bon ordre. L'émulation qui régnait entre eux, la vigueur de leurs corps fortifiés par l'habitude du travail, la présence des officiers aux premiers rangs, tout leur donnait de l'assurance: enfin ils avançaient avec joie, parce que la prudence les dirigeait. Une longue expérience leur avait appris qu'il est plus facile et plus sûr de combattre de près contre des cavaliers, des archers et des acontistes.

Avant d'arriver à la portée de l'arc, Cyrus donna pour mot de ralliement, *Jupiter auxiliaire et conducteur*. Lorsque le mot, après avoir passé de bouche en bouche, lui fut revenu, il entonna, suivant l'usage, un hymne que les soldats continuèrent, chantant de toute leur voix, avec un respect religieux. Dans ces occasions, celui qui craint les dieux redoute moins les hommes. L'hymne achevé, les homotimes recommencent

à marcher d'un pas égal et dans le meilleur ordre, se regardant l'un l'autre, appelant par leur nom ceux qui sont à côté d'eux et derrière, répétant sans cesse : Allons, amis, allons ; avançons, braves camarades. Les derniers rangs, répondant aux cris des premiers, les exhortent à leur tour, les pressent de les mener vigoureusement. On ne voit dans l'armée de Cyrus qu'ardeur, amour de la gloire, confiance, zèle à s'encourager réciproquement, prudence, discipline : dispositions désespérantes pour les ennemis.

Quant aux Assyriens, ceux qui devaient engager le combat montés sur des chars, sautèrent dessus à l'approche des Perses, et se replièrent sur le gros de leur armée. Les archers, les acontistes et les frondeurs firent une décharge, mais de trop loin. Cependant les Perses avançaient et foulaient aux pieds les flèches des Assyriens. Alors Cyrus s'écrie : « Vaillans guerriers, que quelqu'un d'entre vous double le pas, et que son exemple devienne un signal pour les autres. » A ces mots, répétés dans un instant, plusieurs, emportés par leur courage et par le désir d'en venir aux mains, commencent à courir ; ils sont suivis du reste de l'armée : Cyrus, lui-même, cessant de marcher au pas, est bientôt à leur tête ; il les précède en criant : « Qui me suit ? où est le brave qui le premier renversera un ennemi ? » Ceux qui l'entendent répondent par le même cri ; tous ont bientôt répété avec lui : « Qui me suit ? où sont les braves ? » Telle fut l'impétuosité avec laquelle les troupes perses volèrent au combat. Mais les ennemis, loin de les attendre, prirent la fuite et se retirèrent dans leurs retranchemens. Tandis qu'ils se poussaient à l'entrée, les Perses qui les avaient poursuivis en firent un grand carnage ; puis fondant sur ceux qui tombaient dans le fossé, ils tuèrent indistinctement et les hommes et les chevaux des chars qu'on y avait entraînés et précipités dans le désordre de la fuite. La cavalerie mède voyant cette déroute, chargea celle des ennemis ; mais ceux-ci s'enfuirent encore à toute bride : la poursuite fut vive ; il se fit un grand carnage d'hommes et de chevaux. Ceux des Assyriens postés en dedans des retranchemens, sur la crête du fossé, étaient si épouvantés du spectacle qui s'offrait à leurs yeux, qu'ils n'avaient ni la force ni la pensée de se servir de leurs flèches et de leurs dards, contre ceux qui massa-

craient leurs camarades : s'étant même aperçus que quelques Perses avaient forcé l'entrée du camp, ils abandonnèrent la crête du fossé et s'enfuirent.

Les femmes des Assyriens et de leurs alliés, voyant que la déroute était générale, même dans le camp, faisaient retentir l'air de leurs cris ; elles couraient çà et là tout éperdues, les mères portant leurs enfans dans leurs bras, les plus jeunes arrachant leurs habits, se déchirant le visage, conjurant ceux qu'elles rencontraient de ne point les abandonner, de combattre pour leurs femmes, leurs enfans, pour leur propre vie. Dans ce moment, les rois alliés, avec leurs meilleurs soldats, postés à l'entrée du camp, et montés sur le lieu le plus élevé des retranchemens, combattaient en personne et ranimaient le courage de leurs troupes. Cyrus s'apercevant de ce mouvement, et craignant, s'il entreprenait de forcer le passage, que ses gens trop peu nombreux ne fussent accablés par la multitude, ordonna qu'on se retirât soudain hors de la portée du trait. Il fut aisé de distinguer les homotimes à leur prompt obéissance, à leur zèle pour faire exécuter l'ordre du général. Quand ils se furent éloignés de la portée du trait, ils reprirent leurs rangs mieux encore que ne l'eût fait un chœur de danseurs, tant chacun connaissait avec précision où il devait se placer.

LIVRE IV.

CHAPITRE PREMIER.

Cyrus ayant tenu ferme assez long-temps avec son armée pour donner à connaître à l'ennemi qu'il était prêt à combattre encore s'il voulait sortir de ses retranchemens, et ne voyant aucun mouvement, alla camper avec ses troupes à la distance qu'il jugea convenable. Lorsqu'il eut établi des sentinelles et envoyé des espions à la découverte, il rassembla ses soldats, et leur parla ainsi : « Braves Perses, je rends grâces aux dieux de tout mon cœur, vous aussi, je crois, après avoir obtenu une si belle victoire sans perdre aucun des nôtres. Il est juste de leur en témoigner, à présent et dans tous les temps, par tous les moyens qui dépendront de nous, une sincère reconnaissance. Pour vous, je ne

puis assez vous louer, car vous avez tous contribué au succès de cette journée; et dès que mes officiers m'auront donné des détails, je m'efforcerais de reconnaître le mérite de chacun par des éloges et des récompenses. Quant au taxiarque Chrysante, qui commandait près de moi, je n'ai pas besoin de m'informer de sa conduite: je sais par moi-même comment il s'est montré; il a fait tout ce que j'aime à croire que vous faisiez tous. Dans l'instant où j'ordonnais la retraite, je l'appelai par son nom; il avait le bras levé, prêt à frapper un ennemi: jaloux d'obéir, il n'achève pas, il se retire, il transmet rapidement mon ordre aux autres capitaines; en sorte que Chrysante et sa troupe étaient hors de la portée du trait avant que les ennemis se fussent aperçus que nous faisons retraite, et qu'ils eussent songé à bander leurs arcs ou lancer leurs javalots. C'est cette prompte obéissance qui l'a sauvé lui et les siens. J'en vois plusieurs moins heureux: lorsque je saurai dans quelle circonstance ils ont été blessés, je m'expliquerai sur leur compte. A l'égard de Chrysante, puisque, prudent et brave dans l'exécution, il ne sait pas moins obéir que commander, je le fais chiliarque; et si les dieux m'accordent de nouvelles faveurs, même alors je ne l'oublierai pas. Vous tous qui m'écoutez, voici un conseil que je vous donne: pensez continuellement à ce que vous avez vu dans le combat, afin que vous jugiez par vous-mêmes lequel est le plus sûr pour conserver sa vie, de tenir ferme ou de fuir; lequel de deux soldats qui marchent à l'ennemi, l'un de bon gré, l'autre avec répugnance, échappe plus facilement au danger; quel est enfin le charme de la victoire. Vous en jugerez sainement, et d'après votre expérience, et sur ce qui s'est passé récemment sous vos yeux. Le souvenir que vous en garderez affermira votre courage. Mais il en est temps, allez prendre votre repas, braves et sages guerriers chéris des dieux; allez faire des libations en leur honneur, chantez un pæan; et tenez-vous prêts à exécuter ce qui vous sera commandé.»

A ces mots, il monte à cheval et part pour se rendre auprès de Cyaxare. Après s'être réjoui avec lui, comme cela devait être; après avoir visité le quartier des Mèdes et demandé au roi si rien ne lui manquait, il rejoignit son armée.

Dès que les Perses eurent soupé et posé des

sentinelles comme la prudence l'exigeait, ils se livrèrent au repos. Cependant les Assyriens, après la mort de leur roi et la perte de leurs plus braves compagnons, étaient tous dans la consternation; plusieurs même s'étaient enfuis pendant la nuit. Crésus et les autres alliés perdaient courage en voyant cette désertion: tout leur était contraire. Ce qui mettait le comble à leur découragement, c'est que les principaux officiers de l'armée semblaient avoir perdu jusqu'à la faculté de penser: ils abandonnèrent donc leur camp et se sauvèrent à la faveur de la nuit.

Au point du jour, comme on s'aperçut de la désertion du camp, Cyrus y fit entrer les Perses les premiers. Les ennemis y avaient laissé quantité de brebis, de bœufs, de chariots remplis d'une infinité de choses utiles. Les Mèdes qui étaient demeurés avec Cyaxare s'y rendirent aussi, et toute l'armée y fit son repas. Cyrus ayant ensuite convoqué ses taxiarques, leur adressa ce discours: «Mes amis, que de biens, et quels biens encore, nous échappent, lorsque les dieux nous les offraient! Les ennemis, frappés de terreur, ont pris la fuite; vous le voyez. Comment des gens qui ont abandonné, en fuyant, des retranchemens où ils étaient à couvert, tiendraient-ils devant nous en rase campagne? Comment les mêmes hommes qui ont lâché pied avant de nous connaître oseraient-ils, battus et maltraités, résister à leurs vainqueurs, lorsque les plus braves d'entre eux ont péri? De méprisables soldats voudront-ils se mesurer avec nous? — Pourquoi, s'écria quelqu'un, avec un avantage aussi marqué, ne nous hâtons-nous pas de les poursuivre? — Parce que nous manquons de cavalerie, répliqua Cyrus, et que les plus considérables d'entre les ennemis, qu'il nous importerait le plus de tuer ou faire prisonniers, s'en retournent à cheval dans leur pays. Nous avons bien pu, avec l'aide des dieux, les mettre en déroute; mais il nous est impossible de les atteindre en les poursuivant. — Que n'allez-vous, lui répondit-on, en faire l'observation à Cyaxare? — Eh bien, venez tous avec moi, afin qu'il voie que nous pensons tous de même.»

Ils le suivirent, et dirent tout ce qui leur parut le plus propre à faire réussir ce qu'ils proposaient.

Cyaxare, soit jalousie de ce que les Perses ouvraient les premiers cet avis, soit persuasion

qu'il serait sage de ne pas courir de nouveaux hasards (car le roi se livrait alors à la joie, et voyait beaucoup de Mèdes imiter son exemple), répondit : « Cyrus, je sais, pour l'avoir vu et ouï dire, que vous autres Perses, vous êtes de tous les hommes les plus exercés à n'user immodérément d'aucun plaisir. Pour moi, je pense qu'il importe bien davantage de se modérer au milieu des plus grandes jouissances : or, y a-t-il rien au monde qui en procure de plus sensibles que notre bonheur présent ? Si nous le ménageons sagement, sans doute heureux loin des dangers, nous vieillirons en paix : si au contraire nous sommes insatiables, et qu'après ce bonheur nous en poursuivions un autre, craignons le sort de ces navigateurs qui, éblouis de leur fortune, s'obstinent à courir les mers, jusqu'à ce qu'ils périssent enfin ; ou de ces guerriers qui, vainqueurs d'abord, perdent le fruit de leur victoire, pour avoir voulu en obtenir une seconde. Si les ennemis qui ont pris la fuite nous étaient inférieurs en nombre, sans doute nous hasarderions peu à les poursuivre ; mais considérez que nous n'avons défat, avec toutes nos troupes réunies, qu'une très petite partie des leurs, et que les autres n'ont point combattu. Si nous ne les provoquons pas, comme ils ne connaissent ni leurs forces ni les nôtres, ils se retireront par ignorance et pusillanimité : mais s'ils voient que la fuite leur est aussi dangereuse que la résistance, n'est-il pas à craindre qu'ils ne deviennent braves malgré eux ? Persuadez-vous que vous ne désirez pas plus ardemment de prendre leurs femmes et leurs enfans qu'ils ne désirent de les sauver. Considérez encore qu'une troupe de laies, quoique nombreuse, s'enfuit avec ses petits dès qu'elle est découverte, et qu'une laie seule, si on donne la chasse aux siens, loin de fuir, s'élance sur le chasseur qui tente de les lui ravir. Les ennemis s'étaient renfermés dans leurs retranchemens ; nous avons donc pu choisir le nombre des leurs que nous voulions combattre : mais si nous les joignons en plaine, et qu'ils apprennent à se diviser en plusieurs corps qui nous attaquent, l'un de front comme tout récemment, deux autres en flanc, un quatrième par derrière, peut-être n'aurons-nous ni assez d'yeux ni assez de mains pour nous défendre. Enfin je ne voudrais pas, lorsque je vois les Mèdes se divertir,

les contraindre à chercher de nouveaux périls. »

« Mais ne contraignez personne, repartit Cyrus ; confiez-moi seulement ceux qui voudront bien me suivre, et j'espère que nous vous ramènerons de quoi vous réjouir, vous et vos amis. Nous n'irons certainement pas attaquer le gros de l'armée ennemie, puisqu'il nous serait même impossible de l'atteindre ; mais si nous rencontrons quelque corps détaché, ou resté en arrière, nous ne l'épargnerons pas. Songez qu'à votre prière, nous sommes venus de loin vous offrir nos bras : il est juste qu'à votre tour vous vous occupiez de nos intérêts, afin que nous ne partions pas les mains vides, et que nous ne fondions pas notre espoir sur vos finances seules. — Si quelqu'un veut te suivre, répondit Cyaxare, j'en serai fort aise. — Envoyez donc avec moi un Mède bien connu, pour annoncer aux autres ce que vous venez de décider — Prends celui qu'il te plaira. » Le hasard fit trouver là ce Mède qui s'était dit le cousin de Cyrus, et qui l'avait tant de fois embrassé. « Cyaxare, je me contente de celui-ci. — Soit, qu'il te suive ; et toi, dit-il au Mède, va annoncer que chacun est libre d'accompagner Cyrus. » Quand ils furent sortis de la tente, « C'est maintenant, lui dit Cyrus, que tu me prouveras si tu disais vrai quand tu m'assurais que tu prenais beaucoup de plaisir à me voir. — Si tu le veux, oh ! je ne te quitterai plus. — Oui, je te le jure, et même jusqu'à ce que je mérite que tu prennes aussi quelque plaisir à me voir. » En effet, il remplit avec zèle la commission de Cyaxare auprès des Mèdes ; ajoutant que pour lui, jamais il ne quitterait un prince qui joignait à la valeur et à la beauté l'avantage encore plus grand d'être issu du sang des dieux.

CHAPITRE II.

Sur ces entrefaites, il vint à Cyrus, comme par une faveur des dieux, des ambassadeurs hyrcaniens. Cette nation est voisine de l'Assyrie ; et peu nombreuse, elle avait subi la loi du plus puissant : elle passait et passe encore aujourd'hui pour fournir d'excellens hommes de cheval. Aussi, les Assyriens se servaient d'eux, comme les Lacédémoniens se servent des Scirites, ne leur épargnant ni fatigues ni dangers. Dans leur dernière déroute, ils en avaient placé à la queue de leur arrière-garde environ mille ; afin

que si l'ennemi tombait sur les derrières, ils en essayassent le premier choc. Les Hyrcaniens marchaient aussi les derniers de l'armée, ayant avec eux leurs chariots et leur famille, suivant la coutume de la plupart des nations asiatiques, lorsqu'elles vont à la guerre; car ils avaient adopté cet usage. Réfléchissant donc sur les mauvais traitemens qu'ils essayaient, considérant de plus que le roi d'Assyrie était mort, qu'ils étaient défaits, que la terreur était générale parmi les troupes, que leurs alliés se décourageaient et les abandonnaient, ils jugèrent l'occasion favorable pour se révolter, pourvu que Cyrus voulût, de concert avec eux, attaquer l'ennemi commun. Dans ce dessein, ils députèrent vers Cyrus, dont la dernière bataille avait rendu le nom très célèbre.

Les envoyés lui exposèrent les motifs de leur haine contre les Assyriens, lui offrirent, s'il voulait marcher contre eux, de le seconder et de lui servir de guides. Ils s'étendirent, pour l'exciter fortement à cette entreprise, sur l'état présent des ennemis. Cyrus leur demanda s'ils pensaient qu'on pût les joindre avant qu'ils gagnassent leurs forteresses; « car, ajouta-t-il pour leur donner une haute idée des Perses, nous regardons comme un revers que les ennemis nous aient échappé. » Les envoyés répondirent qu'on les joindrait en partant le lendemain de grand matin: que leur nombre et l'embarras des chariots rendaient leur marche pesante; que de plus, n'ayant point reposé la nuit précédente, ils n'avaient fait qu'une petite traite. « Quelle assurance, reprit Cyrus, nous donnerez-vous que vous dites la vérité? — Si demain, répliquèrent-ils, nous partons à la pointe du jour, nous vous amenons des otages: engagez-nous seulement votre foi, en présence des dieux, et tendez-nous la main, afin que nous portions à nos compatriotes ces gages de votre parole. » Cyrus jura que s'ils tenaient leurs promesses, il les regarderait comme de fidèles amis, et ne les traiterait pas moins bien que les Perses et les Mèdes. Encore aujourd'hui l'on voit les Hyrcaniens jouissant d'une grande confiance, et admis à tous les emplois, comme les Mèdes et les Perses les plus considérés.

Les troupes avaient soupé, il était encore jour: Cyrus leur ordonna de sortir de leurs tentes, et pria les ambassadeurs hyrcaniens de

demeurer pour les accompagner. Tous les Perses, comme cela devait être, furent bientôt hors du camp, ainsi que Tigrane et ses Arméniens. Les Mèdes venaient en foule s'offrir à Cyrus: les uns, parce qu'ils avaient été ses amis dans son enfance; les autres, parce qu'en chassant avec lui, ils n'avaient eu qu'à se louer de sa douceur; ceux-ci lui savaient gré de les avoir délivrés d'un grand effroi; ceux-là, en le voyant vertueux, espéraient qu'un jour il deviendrait monarque heureux, grand et puissant. D'autres voulaient s'acquitter des services qu'il leur avait rendus dans le temps de son éducation chez les Mèdes; et certes il avait fait beaucoup d'heureux à la cour d'Astyage, tant il aimait à obliger. L'espoir du butin en attirait d'autres: le bruit s'était répandu que les Hyrcaniens qu'ils voyaient devaient conduire à un riche pillage. Cyrus se vit donc suivi de presque tous les Mèdes, à l'exception des officiers de la maison de Cyaxare; ceux-ci restèrent avec leurs soldats: les autres partirent avec l'allégresse et l'ardeur de gens qui marchent sans contrainte, de plein gré, avec affection pour leur général. Lorsque l'armée entière fut sortie du camp, Cyrus vint aux Mèdes les premiers. Après avoir loué leur bonne volonté, il pria les dieux de les assister eux et les siens, et de le mettre lui-même en état de reconnaître leur zèle. Il ordonna ensuite que l'infanterie marchât la première, que la cavalerie mède la suivit, et que toutes les fois qu'on ferait halte pendant la route, ou qu'on prendrait du repos, on eût soin de détacher vers lui quelques cavaliers, pour leur donner les ordres nécessaires.

Après ces dispositions, il commanda aux Hyrcaniens de se mettre à la tête de l'armée. « Pourquoi, lui dirent-ils, n'attendez-vous pas, avant de marcher, que nous ayons amené nos otages, pour garans de notre fidélité? — C'est que je considère, répondit Cyrus, que nous avons tous des garans dans notre courage et dans la force de nos bras: nous sommes dans une position à pouvoir vous récompenser, si vous dites vrai; mais si vous nous trompez, nous croyons que, loin de dépendre de vous, nous saurons, avec la protection des dieux, devenir les arbitres de votre sort. Au reste, puisque, selon votre rapport, vos compatriotes sont à la queue de l'armée, montrez-nous-les dès que vous les découvrirez, afin que nous les épargnions. » Les

Hyrcaïens, à ces mots, se mirent, selon son commandement, à la tête des troupes. Pénétrés d'admiration pour sa magnanimité, ils ne redoutaient ni les Assyriens, ni les Lydiens, ni leurs alliés; ils craignaient seulement que Cyrus ne jugeât indifférent de les avoir ou de ne les avoir pas pour auxiliaires.

On raconte que la nuit étant survenue pendant qu'ils étaient en route, une lumière brillante, qui partait du ciel, se répandit soudain sur Cyrus et son armée, ce qui excita dans toutes les âmes une frayeur religieuse, et redoubla leur ardeur. Comme les troupes marchaient à grands pas, et légèrement équipées, elles firent tant de chemin, qu'à la pointe du jour elles avaient déjà joint le corps des Hyrcaniens. D'aussi loin que les envoyés les virent : « Voilà nos compatriotes, dirent-ils à Cyrus; nous les reconnaissons à leur position à la queue de l'armée, et à la multitude des feux. » A l'instant il leur fit dire par un de ces envoyés, que s'ils étaient amis, ils vissent promptement à lui, la main droite levée. Il députa aussi quelqu'un des siens : il le chargeait de dire aux Hyrcaniens qu'on en agirait avec eux comme ils en agiraient eux-mêmes. Tandis que l'un des deux envoyés hyrcaniens allait vers ses compatriotes, l'autre demeura auprès de Cyrus, qui fit faire halte, pour observer comment les Hyrcaniens se comporteraient. Dans cet intervalle, Tigrane et les chefs des Mèdes piquèrent vers lui pour lui demander ce qu'ils devaient faire. « Ces troupes que vous voyez près de nous, répondit-il, sont celles des Hyrcaniens : un de leurs envoyés, accompagné de quelqu'un des nôtres, est allé leur dire que s'ils sont amis, ils aient à venir à nous, en levant la main droite. S'ils se présentent ainsi, que chacun de vous à son rang leur réponde par le même signe et les rassure; mais s'ils prennent leurs armes, ou qu'ils cherchent à s'enfuir, faites en sorte qu'il n'en échappe aucun. »

Tel fut l'ordre de Cyrus. Les Hyrcaniens, de leur côté, eurent à peine entendu les propositions des envoyés, que, transportés de joie, ils montèrent à cheval et arrivèrent la main droite levée, comme cela était convenu. Les Mèdes et les Perses leur répondirent par le même signe, et par l'accueil le plus amical. « Hyrcaniens, dit ensuite Cyrus, désormais nous avons en vous

une entière confiance : que la vôtre soit réciproque. Commencez par nous apprendre à quelle distance nous sommes du lieu qu'occupent les chefs des ennemis avec le gros de leurs troupes. » Ils répondirent que la distance n'était guère que d'une parasange.

« Perses et Mèdes, continua le prince, et vous à qui je parle comme à des alliés qui partageront notre fortune, Hyrcaniens, ne perdez pas de vue que nous sommes dans une conjoncture où l'indolence attirerait sur nous tous les malheurs; car les ennemis savent ce qui nous amène. En allant vigoureusement à eux, en les attaquant avec intrépidité, vous les verrez, comme des esclaves fugitifs que l'on retrouve, les uns se jeter à vos genoux, les autres s'enfuir, d'autres ne savoir quel parti prendre. C'est quand ils seront vaincus qu'ils nous apercevront; ils seront assaillis sans se douter que nous approchons, sans pouvoir ni se ranger en bataille, ni se préparer au combat. Si donc nous voulons souper gaîment, dormir tranquilles et vivre désormais heureux, ne leur donnons le loisir ni de délibérer, ni de faire d'utiles préparatifs, ni même de reconnaître qu'ils ont affaire à des hommes : qu'ils ne voient que des boucliers, que des épées, que des haches, que des plaies. Vous, Hyrcaniens, vous marcherez en avant, pour couvrir notre front, afin que la vue de vos armes entretienne le plus long-temps possible l'erreur des ennemis. Lorsque je serai près de leur camp, qu'on laisse auprès de moi un escadron de chaque nation, dont je puisse me servir, suivant les circonstances, sans quitter mon poste. Vous, chefs, et vous, vieux soldats, si vous êtes prudents, marchez serrés, de peur qu'en donnant dans un épais bataillon, vous ne soyez repoussés. Laissez les jeunes gens poursuivre; qu'ils fassent main basse : le plus sûr pour nous est d'éparagner le moins possible d'ennemis. Si nous remportons une victoire complète, abstenons-nous du pillage; trop souvent il a ruiné les vainqueurs : le soldat qui s'y abandonne n'est plus qu'un goujat qu'il est dès lors permis de traiter en esclave. Soyez convaincus qu'il n'y a rien de plus lucratif que la victoire; celui qu'elle couronne tient entre ses mains les hommes, les femmes, les richesses, de vastes pays : n'ayons d'autre objet que de la conserver; le pillard même avec son butin retombera en notre puis-

sance. Souvenez-vous, en poursuivant les fuyards, de rentrer de jour au camp ; car, la nuit venue, on ne recevra plus personne. » Après ce discours, il renvoya les officiers chacun à leur poste, et ordonna qu'en s'y rendant, ils répétassent les mêmes choses aux dizainiers, qui étant au premier rang se trouvaient à portée d'entendre : quant aux dizainiers, ils communiqueraient les mêmes ordres à leurs dizaines. L'armée continua sa marche : les Hyrcaniens faisaient l'avant-garde ; Cyrus avec les Perses occupait le centre ; la cavalerie, comme cela devait être, était placée sur les ailes.

Bientôt le jour éclaira les Assyriens sur leur sort : les uns étaient étonnés de ce qu'ils voyaient, d'autres commençaient à reconnaître le danger, les autres donnaient des nouvelles ; ici on criait aux armes, là on déliait les chevaux, ailleurs on pliait le bagage ; les uns détachaient précipitamment les armes chargées sur les bêtes de somme ; d'autres s'armaient ou sautaient sur leurs chevaux, ou leur mettaient la bride ; ceux-là faisaient monter leurs femmes dans des chariots, ceux-ci se chargeaient de leurs effets les plus précieux, comme pour les sauver ; on en surprenait qui travaillaient à les enfouir ; mais la plupart cherchaient leur salut dans la fuite. On s'imagine aisément qu'ils firent tout, excepté de se défendre ; ils périsaient sans coup férir.

Comme on était en été, Crésus, roi de Lydie, avait fait partir ses femmes la nuit dans des chariots, afin que la fraîcheur leur rendit le voyage moins incommode ; il les suivait avec sa cavalerie. Le roi de la Phrygie située sur les bords de l'Hellespont avait fait de même ; mais lorsque ces deux princes eurent appris des fuyards qui les avaient atteints, ce qui s'était passé, ils se mirent à fuir à bride abattue. Cependant les Hyrcaniens tuèrent les rois des Cappadociens et des Arabes, qui n'avaient pu s'éloigner et qui firent bonne résistance, quoiqu'ils n'eussent pas eu le temps de prendre leurs armes. La plus grande perte fut du côté des Assyriens et des Arabes, qui, étant dans leur pays, n'avaient pas pressé leur marche. Tandis que les Mèdes et les Hyrcaniens, usant du droit des vainqueurs, poursuivaient les ennemis, Cyrus ordonna aux cavaliers restés près de lui d'investir le camp et de tuer tous ceux qu'ils en verraient sortir armés ; quant à ceux qui n'en sor-

taient pas, cavaliers, peltastes et archers, il fit publier qu'ils apportassent leurs armes liées en faisceaux et laissassent les chevaux au piquet devant les tentes, sous peine de mort en cas de désobéissance. Les cavaliers perses, l'épée à la main, investirent le camp. Ceux des ennemis qui avaient des armes les apportèrent dans un lieu désigné, et des soldats préposés par le général y mirent le feu.

Cyrus n'ignorait pas que ses troupes en partant ne s'étaient point pourvues de munitions de bouche, sans lesquelles il n'est possible ni de s'engager dans une expédition militaire, ni de tenter aucune autre entreprise. Comme il songeait aux moyens de s'en procurer abondamment et promptement, il se dit à lui-même qu'une armée en campagne avait toujours à sa suite des valets et des pourvoyeurs, tant pour soigner les tentes que pour fournir aux soldats, lorsqu'ils y rentrent, les choses nécessaires ; et il jugea que vraisemblablement c'était surtout de cette sorte de gens qu'on venait de prendre dans le camp ennemi, parce qu'ils étaient occupés des bagages. Il fit donc publier par un héraut, que tous les pourvoyeurs se présentassent sur-le-champ ; que s'il en manquait quel qu'un, le plus ancien de la tente vint à sa place, menaçant les rebelles de toute sa sévérité. Les pourvoyeurs, voyant que leurs maîtres eux-mêmes se soumettaient, se hâtèrent d'obéir. Quand ils furent arrivés, Cyrus ordonna que ceux qui, dans leurs tentes, avaient des vivres pour plus de deux mois eussent à s'asseoir ; puis, les ayant comptés des yeux, il donna le même ordre à ceux qui n'avaient des vivres que pour un mois ; et presque tous se trouvèrent dans ce cas. S'étant instruit ainsi de l'état des provisions : « Si vous craignez, leur dit-il, les mauvais traitemens, et que vous vouliez gagner nos bonnes grâces, ayez soin de préparer dans chaque tente, pour les maîtres et les valets, le double de ce que vous fournissiez chaque jour ; que rien ne manque pour un bon repas, car nos gens reviendront aussitôt qu'ils auront fait une déroute complète et ils exigeront qu'on satisfasse largement à leurs besoins. Sachez qu'il vous importe qu'ils n'aient point à se plaindre de la réception qui leur sera faite. »

A ces mots, tous se mirent en devoir d'exécuter ses ordres. Pour lui, il assembla ses

taxiarques et leur tint ce discours : « Mes amis, je vois qu'il ne tient qu'à nous de nous mettre à table en l'absence de nos alliés, et de profiter des apprêts faits avec tant de soin. Mais je crois que nous gagnerons moins à faire bonne chère qu'à montrer que nous nous occupons de nos camarades : un bon repas augmenterait-il nos forces autant que l'affection de nos alliés ? Si pendant qu'ils poursuivent nos ennemis, qu'ils les taillent en pièces, qu'ils opposent peut-être encore la force à la force, nous leur témoignions assez d'indifférence pour nous livrer au plaisir de la bonne chère avant d'être informés de leur sort, nous nous couvririons de honte et nous pourrions nous voir bientôt affaiblis par leur défection. Si au contraire nous nous occupons d'eux tandis qu'ils essuient des fatigues et des dangers, de sorte qu'à leur retour ils trouvent le nécessaire, nous nous préparerons à nous-mêmes un repas plus gai que celui que nous ferions à présent en cédant à notre appétit. Observez encore que quand nous ne leur devrions pas ces égards, il ne faudrait pas moins nous préserver des excès de la table : car, bien loin que nous n'ayons plus rien à faire, nous sommes dans une position critique qui exige un surcroît de vigilance. Les prisonniers que nous avons dans le camp sont en plus grand nombre que nous ; comme ils ne sont pas enchaînés, il faut à la fois, et nous défier d'eux et prendre garde qu'ils ne nous échappent, si nous voulons avoir des valets pour le service de l'armée. De plus, nous n'avons point ici notre cavalerie, nous ignorons où elle est, et nous ne sommes pas sûrs qu'à son retour elle veuille rester. D'où je conclus qu'il faut que chacun de nous boive et mange si sobrement qu'il résiste au sommeil et conserve toute sa raison. Je sais aussi qu'il y a dans le camp beaucoup de richesses et qu'il ne tiendrait qu'à nous d'en détourner autant qu'il nous plairait, quoique nos alliés, qui nous ont aidés à nous en rendre maîtres, aient droit de les partager ; mais je doute que nous gagnions plus à cette infidélité qu'au témoignage de notre bonne foi, dont le prix sera, de leur part, un redoublement d'affection. Mon avis est qu'après le retour des Mèdes, des Hyrcaniens et de Tigrane, nous leur laissons le soin du partage. Si notre part se trouve la moins forte, regardons cette inégalité comme utile, puisque l'intérêt les disposerait à demeurer plus

volontiers avec nous. L'avidité nous procurerait des biens peu durables, au lieu qu'en les négligeant pour nous emparer du pays qui les produit, nous assurons à nous et aux nôtres de solides avantages. Pourquoi dans notre patrie nous exerçait-on à réprimer la gourmandise et l'amour inconsidéré du gain, sinon pour nous apprendre à vaincre dans l'occasion ces deux penchans ? Or, je ne vois pas qu'il puisse jamais s'en présenter une plus belle pour mettre ces leçons en pratique. »

Ainsi parla Cyrus. « Seigneur, répondit le Perse Hystaspe, l'un des homotimes, il serait étrange qu'à la chasse nous eussions souvent le courage de nous priver de nourriture pour prendre un vil et chétif animal, et que lorsqu'il s'agit du bonheur de la vie entière, on nous vît négliger nos devoirs en cédant à des obstacles qui arrêtent des lâches, mais dont triomphent les braves. » L'assemblée approuva ce que venait de dire Hystaspe à l'appui du discours de Cyrus. « Puisque nous sommes tous du même avis, ajouta le prince, que chaque capitaine envoie, par escouade, cinq soldats des plus intelligens parcourir le camp, pour encourager par des éloges ceux qu'ils verront occupés à pourvoir à nos besoins et punir sévèrement, avec l'autorité d'un maître, ceux qu'ils trouveront oisifs. » Les officiers exécutèrent cet ordre.

CHAPITRE III.

Pendant il était arrivé quelques détachemens mèdes. Les uns, ayant atteint dans la route des chariots chargés de munitions, qui étaient partis du camp ennemi avant le jour, les forçaient d'y retourner ; les autres revenaient de même avec des chariots remplis de très belles femmes, soit épouses, soit concubines, que pour leur beauté les Assyriens menaient avec eux. C'est encore aujourd'hui la coutume des peuples de l'Asie lorsqu'ils vont à la guerre ; ils se font suivre de ce qu'ils ont de plus précieux ; ils disent qu'à la vue de ce qui leur est cher, ils combattent plus vaillamment et sentent la nécessité d'une vigoureuse défense. Peut-être est-ce là leur motif ; peut-être aussi l'amour du plaisir y entre-t-il pour beaucoup.

Cyrus, en voyant ce qu'avaient fait les Mèdes et les Hyrcaniens, ressentit presque du dépit

contre lui-même et contre ceux qui l'entouraient : la bravoure des Perses, contraints de rester dans l'inaction, lui semblait effacée par celle des alliés. Ceux qui amenaient le butin au camp le lui montraient, et retournaient aussitôt à la poursuite des ennemis, suivant l'ordre qu'ils disaient avoir reçu de leurs chefs. Cyrus, quoique mortifié à la vue des effets qu'on apportait, les fit ranger séparément. Il assembla de nouveau ses taxiarques; et s'étant placé dans un lieu d'où il pouvait être entendu de tous, il leur tint ce discours :

« Vous jugez, comme moi, que si nous étions maîtres des biens que voici, ils enrichiraient tous les Perses, et nous principalement, qui les méritons par nos travaux; mais je ne vois pas comment nous en emparer, puisque nous serons trop faibles, tant que nous manquerons de cavalerie nationale. Considérez que nous portons des armes propres à mettre en déroute les ennemis que nous combattons de près : mais quand ils lâcheront pied, comment pourrions-nous avec de telles armes et sans chevaux, ou faire prisonniers, ou tuer des cavaliers, des archers, des peltastes, des gens de trait, qui fuiront de toutes leurs forces? Qui les empêchera de fondre sur nous et de nous harceler, sachant que nous ne sommes pas plus à craindre pour eux que des arbres qui ne sauraient courir? Aussi est-il clair que les cavaliers qui nous accompagnent, croient avoir sur le butin autant, peut-être même plus de droit que nous. Voilà notre situation. N'est-il pas évident que si nous parvenons à nous procurer une cavalerie qui ne le cède pas à la leur, nous pourrions exécuter seuls les entreprises auxquelles nous les associons maintenant, et qu'ils en deviendront beaucoup moins avantageux? car lorsque nous nous suffirons à nous-mêmes, nous nous embarrassons peu qu'ils veulent rester, ou nous quitter. D'après ces raisons, vous sentez tous, je crois, combien il importe aux Perses d'avoir un corps de cavalerie nationale. Peut-être trouvez-vous de la difficulté à le former : examinons donc et les moyens que nous avons, et ce qui nous manque. On a pris dans le camp grand nombre de chevaux, des freins pour les conduire, et les autres harnais nécessaires : nous y trouvons aussi ce qu'il faut pour armer un cavalier, des cuirasses pour couvrir le corps, des javelots, soit

pour les lancer, soit pour les tenir à la main. Que faut-il de plus? Des hommes? C'est ce qui nous manque le moins; car rien n'est plus à nous que nous-mêmes. On m'objectera peut-être que nous ne savons pas manier un cheval; j'en conviens; mais ceux qui le savent maintenant l'ignoraient avant de l'avoir appris. Ils se sont formés dès leur jeunesse, me direz-vous encore. Eh quoi! les enfans ont-ils plus de disposition que les hommes faits, pour apprendre ce qu'on leur dit ou qu'on leur montre? Et lesquels, des hommes faits ou des enfans, sont les plus capables d'exécuter ce qu'ils ont appris? J'ajoute que nous avons plus de loisir que les enfans et la plupart des autres hommes. Nous ne sommes point obligés, comme les premiers, d'apprendre à tirer de l'arc, nous le savons depuis longtemps; ni à lancer le javelot, nous le savons aussi. Nous n'avons pas les mêmes entraves que la plupart des hommes, qui sont contraints, ceux-ci de cultiver la terre, ceux-là d'exercer un métier, d'autres de veiller à leurs affaires domestiques. Pour nous, nous sommes soldats par état; nous le sommes encore par nécessité. De plus, il n'en est pas ici comme de certaines pratiques militaires, qui sont utiles, mais pénibles. N'est-il pas, en effet, plus doux de voyager à cheval qu'à pied? N'est-il pas agréable de pouvoir, dans une occasion qui exige de la célérité, voler au secours d'un ami, de pouvoir atteindre à la course un animal, un homme? N'est-il pas commode de charger son cheval de ses armes? C'est les avoir sans cesse sous la main. On pourrait appréhender que, s'il faut combattre ainsi avant de savoir manier nos chevaux, nous ne cessions d'être bons fantassins, sans être devenus bons cavaliers. Il est encore facile de dissiper cette crainte : nous serons libres de combattre à pied quand nous le voudrons; et il n'y a pas d'apparence que les leçons d'équitation nous fassent oublier les manœuvres de l'infanterie. »

Lorsque Cyrus eut fini son discours : « Seigneur, dit Chrysante, je brûle d'apprendre à monter à cheval : je me figure que, devenu bon cavalier, je serai un homme ailé. Maintenant quand je cours contre un homme but à but, je m'estime heureux si je le précède seulement de la tête : je suis content si voyant un animal fuir devant moi, je parviens en courant à l'approcher

assez pour l'atteindre d'un javelot ou d'une flèche, avant qu'il soit trop éloigné. Quand je serai homme de cheval, je pourrai porter la mort à un ennemi, à quelque distance que je l'aperçoive : si je poursuis des bêtes fauves, je les joindrai d'assez près, les unes pour les percer de la main, les autres pour les ajuster aussi sûrement que si elles étaient immobiles ; car quelque agiles que soient deux animaux, lorsqu'ils s'approchent, ils sont l'un à l'égard de l'autre comme privés de mouvement. Aussi entre les êtres animés, n'en est-il pas à qui j'aie porté plus d'envie qu'aux hippocentaures, s'il est vrai qu'ils aient existé avec la prudence de l'homme pour raisonner, avec des mains pour agir, avec la vitesse et la force du cheval pour atteindre ce qui fuyait et terrasser ce qui résistait. En devenant cavalier, je réunirai tous ces avantages ; je me servirai de mon âme pour prévoir, de mes mains pour porter des armes, de la vitesse du cheval pour courir, de sa force pour renverser ce qui me résistera. D'ailleurs, je ne formerai pas, comme les hippocentaures, un même corps avec mon cheval ; ce qui vaut mieux que d'y être attaché par un lien naturel et indissoluble. Je m'imagine que de tels êtres devraient ni user de certaines commodités inventées par les hommes, ni jouir de certains plaisirs que la nature accorde aux chevaux. Pour moi, quand je serai cavalier, je ferai, à cheval, ce que faisaient les hippocentaures ; mais je pourrai étant à pied manger, me vêtir, me coucher, comme les autres hommes, de sorte que je serai un hippocentaure dont les parties peuvent être séparées ou rejointes à volonté. J'aurai encore cet avantage sur l'hippocentaure, qu'il n'avait que deux yeux pour observer, et deux oreilles pour entendre ; au lieu que moi j'aurai quatre yeux et quatre oreilles. J'ai ouï dire, en effet, que le cheval voit et entend des choses avant son cavalier, et qu'il l'en avertit. Inscrivez-moi donc au nombre de ceux qui désirent devenir cavaliers. — Et nous aussi, s'écrièrent les autres capitaines. — Puisque tel est, reprit Cyrus, le vœu général, pourquoi ne pas déclarer par une loi que ce sera désormais un déshonneur pour tout Perse à qui j'aurai fourni un cheval, d'être rencontré à pied, quelque peu de chemin qu'il ait à faire, afin qu'on nous prenne pour de vrais hippocentaures ? » Tous accueillirent la

proposition : de là l'usage qui s'observe encore chez les Perses, que les plus distingués de la nation ne soient jamais vus marchant à pied, à moins qu'ils n'y soient contraints. Voilà ce qui se passa dans l'assemblée.

CHAPITRE IV.

Peu après le milieu du jour, les cavaliers mèdes et hyrcaniens revinrent, amenant avec eux des chevaux et quelques prisonniers : ils avaient laissé la vie à ceux qui avaient rendu les armes. Le premier soin de Cyrus, à leur arrivée, fut de s'informer si personne d'entre eux n'était blessé. « Non, seigneur, » répondirent-ils. Il leur demanda ce qu'ils avaient fait : ils lui en rendirent compte, en vantant chacune de leurs actions. Cyrus les écoutait avec plaisir, et leur répondit par ce mot d'éloge : « On voit que vous vous êtes comportés en braves gens, car vous avez l'air plus grand, plus noble et plus fier qu'auparavant. » Ensuite il les questionna sur le chemin qu'ils avaient fait, et sur la population du pays. Ils lui dirent qu'ils en avaient parcouru une grande étendue ; qu'il était très peuplé, rempli de brebis, de chèvres, de bœufs, de chevaux, de blé et de denrées de toute espèce. « Nous avons donc, reprit Cyrus, deux choses à faire, subjuguier les possesseurs de tous ces biens, et les obliger à rester chez eux : un pays peuplé est une possession de grand prix ; il perd toute sa valeur, s'il est abandonné de ses habitans. Vous avez tué, je le sais, ceux des ennemis qui ont tenté de se défendre : vous avez bien fait ; c'est le moyen d'assurer la victoire. Vous avez pris ceux qui ont mis bas les armes ; mais je crois qu'il nous serait avantageux de les relâcher. Par-là, nous nous délivrerons du soin de nous garder d'eux, de les garder eux-mêmes, de les nourrir, notre intention n'étant pas de les faire mourir de faim : en les renvoyant, nous augmenterons le nombre des prisonniers ; car si nous nous emparons du pays, tous les habitans seront à nous ; et quand ils verront que nous avons donné la vie et la liberté à leurs camarades, ils aimeront mieux rester et obéir que d'éprouver le sort des armes. Voilà mon avis : si quelqu'un en a un meilleur à proposer, qu'il parle. »

L'avis étant unanimement adopté, Cyrus fit

assembler les prisonniers et leur dit : « Votre soumission vous a sauvé la vie ; si vous vous conduisez de même à l'avenir, il ne vous arrivera rien de fâcheux, vous n'aurez fait que changer de maîtres. Vous habiterez les mêmes maisons, vous cultiverez les mêmes champs, vous vivrez avec les mêmes femmes, vous aurez la même autorité sur vos enfans : seulement, vous ne ferez plus la guerre ni à nous, ni à aucun autre peuple ; si vous êtes insultés, nous combattons pour vous. Afin même que vous ne puissiez être forcés à prendre les armes, remettons-nous celles que vous avez : quiconque les apportera, jouira en pleine sécurité de la paix et des autres biens dont je parle ; au lieu que nous tournerons nos forces contre ceux qui ne livreront pas leurs armes. Si quelqu'un se donne à nous d'assez bon cœur pour chercher à devenir utile par ses actions ou par ses conseils, nous le traiterons, non comme un captif, mais comme bienfaiteur et ami. Retenez bien ce que je vous dis, et l'annoncez à vos compatriotes. S'il s'en trouvait qui osassent contrarier votre vœu, menez-nous vers eux ; afin qu'ils sachent que c'est à vous de donner la loi, et non de la recevoir. » Ainsi parla Cyrus. Les prisonniers se prosternèrent à ses pieds, et promirent d'exécuter ce qu'il avait prescrit.

CHAPITRE V.

Lorsqu'ils furent partis : « Mèdes et Arméniens, dit Cyrus, il est temps que nous pensions à prendre notre repas : nous vous avons fait préparer avec tout le zèle possible ce qui vous est nécessaire ; allez. Vous nous enverrez la moitié de la provision de pain ; il y en a suffisamment pour nous tous : n'envoyez ni viande ni boisson ; nous en avons ce qu'il nous faut. Vous, Hyrcaniens, conduisez-les aux tentes : vous donnerez les grandes aux chefs ; vous savez où elles sont : les autres seront partagées aux soldats, de la manière que vous jugerez la plus convenable. Allez ensuite souper à votre aise ; vos tentes ne sont point endommagées ; tout y est prêt comme dans les autres. Soyez sans inquiétude sur la garde des dehors du camp, pendant cette nuit ; nous nous en chargeons : veillez seulement à celle du dedans ; et comme les prisonniers qui sont dans les tentes ne sont pas encore nos amis,

ne quittez pas vos armes. » Les Mèdes et les soldats de Tigrane, voyant qu'en effet tout était prêt pour le repas, allèrent se laver ; puis ayant changé d'habit, ils soupèrent. Les chevaux n'avaient point été oubliés ; ils ne manquèrent de rien. Les Mèdes et les Arméniens envoyèrent aux Perses la moitié de leurs pains, mais sans y joindre ni vin ni viande, parce que Cyrus leur avait assuré que ses soldats en avaient abondamment : or il avait voulu dire seulement que la faim leur tenait lieu de bonne chère, et que l'eau du fleuve suffisait pour leur boisson. Lorsque les Perses eurent soupé, et que la nuit fut venue, Cyrus fit partir plusieurs détachemens, les uns de cinq hommes, les autres de dix, avec ordre de se mettre en embuscade autour du camp ; afin que personne n'y entrât, et qu'on arrêtât ceux qui voudraient en sortir avec du butin, comme il arriva effectivement ; car plusieurs prisonniers tentèrent de s'évader. On en saisit quelques uns : Cyrus les fit étrangler, et laissa l'argent qu'ils emportaient aux soldats qui les avaient pris. Il arriva de là qu'on n'aurait pas depuis rencontré un seul homme qui sortit de nuit. C'est ainsi que les Perses passèrent cette nuit. Quant aux Mèdes, ils burent, mangèrent, dansèrent au son des flûtes, et se rassasièrent de plaisir : on avait trouvé dans le camp de quoi occuper agréablement des gens qui ne voulaient pas dormir.

Or, la nuit même du départ de Cyrus, Cyaxare, en réjouissance de la victoire, s'était enivré avec ses courtisans. Comme il entendait un grand bruit, il ne doutait pas que presque tous les Mèdes ne fussent restés. Mais ce bruit était causé par les valets qui avaient pris sur les Assyriens du vin et des vivres, et qui, en l'absence de leurs maîtres, avaient bu outre mesure. Quand il fut jour, le roi étonné que personne ne se présentât à sa porte, excepté ceux qui avaient soupé avec lui, et apprenant que les Mèdes avaient quitté le camp avec leurs cavaliers, sortit de sa tente et reconnut qu'on lui avait dit la vérité. Alors il entra dans une étrange colère contre Cyrus et les Mèdes qui s'en étaient allés et l'avaient laissé seul. Comme il était dur et violent, il chargea un de ceux qui se trouvaient près de lui de prendre quelques cavaliers, de courir après les troupes qui avaient suivi Cyrus, et de dire de sa part à ce prince :

« Je ne croyais pas, Cyrus, que vous fussiez capable de me traiter si légèrement, ni que vous, Mèdes, connaissant le projet du prince, vous voulussiez y concourir par votre abandon. Que Cyrus revienne, s'il veut; mais vous, revenez en diligence. » Tel fut l'ordre de Cyaxare. « Seigneur, dit l'envoyé, comment trouver les Mèdes? — Comment ont fait Cyrus et ceux qui l'accompagnent, répliqua le roi, pour trouver les Assyriens? — J'ai ouï dire, répondit l'envoyé, que quelques Hyrcaniens, déserteurs de l'armée ennemie, sont venus ici, et lui ont servi de guides. » Cyaxare, beaucoup plus irrité de ce que Cyrus ne l'avait point instruit de ce fait, n'en fut que plus ardent à rappeler ses troupes pour affaiblir l'armée de son neveu, et prit un ton plus menaçant qu'auparavant, tant contre les Mèdes qui ne reviendraient pas, que contre l'envoyé, s'il n'exécutait pas sa commission avec vigueur. Le Mède partit à la tête d'une centaine de cavaliers, très affligé lui-même de n'avoir pas suivi Cyrus. Étant arrivés à un endroit où le chemin se partageait en plusieurs routes, ils en prirent une qui les égara, et ne rejoignirent l'armée de Cyrus qu'après avoir rencontré par hasard quelques Assyriens fugitifs, qu'ils obligèrent de les conduire au camp : encore n'y arrivèrent-ils qu'au milieu de la nuit, à la faveur de la clarté des feux. Les gardes, conformément aux ordres de Cyrus, ne les laissèrent pas entrer avant le jour. Dès qu'il parut, Cyrus fit appeler les mages et leur ordonna de choisir dans le butin les dons qu'il était d'usage d'offrir aux dieux, en reconnaissance de leur bienfaisante protection. Pendant que les mages exécutaient cet ordre, il convoqua les hommes et leur dit :

« Soldats, c'est à la Divinité que nous devons les richesses immenses que vous avez sous les yeux; mais nous sommes en trop petit nombre pour les conserver. D'un côté, si nous ne veillons pas à la garde de ces biens, fruits de nos travaux, ils passeront en d'autres mains; de l'autre, si nous laissons ici des troupes, nous serons visiblement sans forces. Je suis donc d'avis que quelqu'un de vous aille incessamment instruire les Perses de notre situation, et les presser de nous envoyer sans délai un renfort, s'ils aspirent à l'empire de l'Asie et à la possession de toutes ses richesses. Vous, le plus âgé

d'entre nous, partez : rendez-leur compte de l'état des choses; ajoutez que je me charge de fournir à l'entretien des soldats qu'ils m'enverront. Vous voyez les trésors que nous possédons; ne leur cachez rien. Demandez à mon père quelle portion je dois envoyer aux dieux de la Perse, et aux magistrats quelle portion revient à la république. Qu'on député aussi vers nous des officiers publics, pour inspecter ce qui se passe ici, et pour former conseil. Allez vous préparer, et prenez une secouade qui vous servira d'escorte. »

Cyrus fit ensuite appeler les Mèdes. L'envoyé de Cyaxare parut au milieu d'eux. Il parla publiquement de la colère de son maître contre Cyrus, de ses menaces contre les Mèdes, et finit par déclarer que Cyaxare leur enjoignait de retourner vers lui, quand même Cyrus s'obstinerait à rester. Les Mèdes, à ces paroles de l'envoyé demeuraient interdits : ils n'avaient point de prétexte pour désobéir au roi qui les rappelait; mais le connaissant pour un maître impitoyable, ils craignaient, en obéissant, l'effet de ses menaces. Cyrus prit la parole : « Mèdes, dit-il, et vous, envoyé de leur roi, je ne m'étonne pas que Cyaxare, se voyant attaqué par une foule d'ennemis, et ignorant nos succès, tremble pour nous et pour lui; mais lorsqu'il saura qu'une grande partie des Assyriens a perdu la vie, et que le reste est en fuite, d'abord il cessera de craindre, puis il reconnaîtra qu'il n'a pas été abandonné par des amis qui détruisaient ses ennemis. Peut-il raisonnablement se plaindre de nous, qui le servons si bien, et n'entreprenons rien de notre propre mouvement? Je n'ai agi qu'après avoir obtenu la permission de vous emmener avec moi : vous, de votre côté, vous n'avez point demandé à partir, comme des gens qui auraient désiré de le quitter; vous êtes venus ici sur l'invitation qu'il en avait faite à tous ceux qui voudraient me suivre. Je suis convaincu que notre bonne fortune le calmera, et que sa colère cessera avec sa crainte. » S'adressant ensuite à l'envoyé : « Vous devez, lui dit-il, être fatigué; allez vous reposer. Nous, Perses, comme nous présumons que les ennemis approchent ou pour nous attaquer, ou pour se soumettre, rangeons-nous en bataille, dans le meilleur ordre : cet appareil imposant peut hâter la réussite de nos desseins. Vous, prince d'Hyrcanie, prenez sur vous d'or-

donner à vos officiers qu'ils mettent leurs soldats sous les armes. »

L'Hyrcaïen ayant transmis cet ordre, vint rejoindre Cyrus, qui lui dit : « Je vois avec plaisir que votre conduite nous donne à la fois des preuves et de votre amitié pour nous, et de votre intelligence. Il est clair que nous avons aujourd'hui les mêmes intérêts : si les Assyriens sont mes ennemis, ils sont encore plus les vôtres. Agissons donc de concert, pour qu'aucun de nos alliés ne nous abandonne, et que nous nous en procurions de nouveaux, s'il est possible. Vous savez que l'envoyé de Cyaxare rappelle la cavalerie mède : si elle nous quitte, comment tiendrons-nous avec nos gens de pied ? Faisons donc en sorte, vous et moi, que cet envoyé qui est venu pour emmener les siens, veuille lui-même rester avec nous. Cherchez-lui d'abord une tente très commode, où il trouve à souhait le nécessaire ; je tâcherai de lui donner un emploi qui lui soit plus agréable que de s'en retourner. Parlez-lui aussi des grands biens qui nous attendent nous et nos amis, si les choses se passent heureusement. Quand vous les voyez acquittés de cette commission, revenez vers moi. »

Pendant que l'Hyrcaïen conduisait le Mède à la tente qu'il lui destinait, le Perse qui avait ordre d'aller dans son pays, se présenta tout prêt à partir. Cyrus lui recommanda de nouveau de rendre compte à ses compatriotes de ce qu'il venait d'entendre, et le chargea d'une lettre pour Cyaxare. « Je veux vous la lire, ajouta-t-il, afin que vous sachiez ce qu'elle contient, et que vous répondiez aux questions qu'il pourrait vous faire. » La lettre était conçue en ces termes.

« Cyrus à Cyaxare, salut. Nous ne vous avons point abandonné ; car on n'est point abandonné de ses amis, lorsque par leur courage on triomphe de ses ennemis. Loin que notre départ vous ait exposé à quelque danger, nous avons assuré votre repos d'autant plus sûrement que nous nous sommes plus éloignés de vous. Ce n'est pas en restant oisifs auprès de ses amis qu'on pourvoit à leur sûreté ; c'est en repoussant leurs ennemis le plus loin qu'il est possible qu'on les met à l'abri du péril. Vous vous plaignez, Cyaxare : considérez, je vous prie, quelle a été ma conduite envers vous, et quelle est la vôtre envers moi. Je vous ai amené des auxiliaires, moins, à la vérité, que vous n'en demandiez,

mais autant que j'en ai pu rassembler. Pendant que j'étais sur les terres de votre obéissance, vous m'avez permis d'emmener ceux de vos soldats que je pourrais engager à me suivre : maintenant que je suis en pays ennemi, vous rappelez auprès de vous, non pas seulement ceux des Mèdes qui souhaiteraient de s'en retourner, mais tous sans exception. J'avais compté partager ma reconnaissance entre vous et vos sujets ; vous me forcez à vous oublier, et à la réserver tout entière pour ceux qui ont bien voulu m'accompagner. Je ne puis néanmoins me résoudre à vous imiter : j'envoie en Perse solliciter un renfort ; et j'ordonne que les troupes destinées à venir joindre mon armée, commencent par s'informer si elles peuvent vous être utiles, en sorte que vous en disposiez à votre gré, et sans leur aveu. Quoique plus jeune, je hasarderai de vous donner des conseils. Ne retirez jamais le don que vous aurez fait, de peur que l'inimitié ne prenne la place de la reconnaissance. Lorsque vous désirerez qu'on se rende promptement auprès de vous, que votre ordre ne soit pas accompagné de menaces : gardez-vous surtout d'en faire à une multitude, en observant que vous êtes seul ; vous lui apprendriez à vous mépriser. Au reste, nous tâcherons de vous rejoindre, dès que nous aurons exécuté des projets dont le succès sera également avantageux et à vous et à nous. Portez-vous bien. » « Remettez cette lettre à Cyaxare, continua Cyrus ; et s'il vous questionne, réglez votre réponse sur ce que je lui écris : vous vous conduirez de même avec les Perses. » Après avoir instruit son envoyé, il lui donna la lettre ; et en le congédiant : « Faites diligence, lui dit-il, vous savez combien il importe que vous soyez promptement de retour. »

Déjà les Hyrcaniens et les soldats de Tigrane étaient sous les armes, ainsi que les Perses. Tandis que Cyrus considérait leur tenue, arrivèrent quelques habitants du voisinage, qui amenaient des chevaux et apportaient leurs armes. Cyrus ordonna de jeter les javalots au lieu où les ennemis qui s'étaient rendus précédemment, avaient déposé les leurs ; de les brûler, à la réserve de ceux dont pourraient avoir besoin les soldats chargés de cette exécution. A l'égard des chevaux, il commanda que ceux qui les avaient amenés demeurassent dans le camp pour les

garder, et qu'ils y attendissent ses ordres. Ayant ensuite appelé les chefs de la cavalerie mède et ceux des Hyrcaniens :

« Braves amis, généreux alliés, leur dit-il, ne soyez point surpris si je vous assemble souvent ; comme notre situation est nouvelle pour nous, il n'a pas été possible de mettre ordre à tout ; cette confusion produira nécessairement de l'embarras, jusqu'à ce que chaque chose soit mise à sa place. Nous avons fait un butin immense, et de plus, nombre de prisonniers ; mais comme chacun de nous ignore ce qui lui appartient dans ces prises, et que nul de nos prisonniers ne sait quel est son maître, on en voit peu qui s'acquittent de leur devoir : presque tous sont incertains de ce qu'on exige d'eux. Pour remédier à ce désordre, faites des partages. Ceux qui se trouvent logés dans des tentes bien pourvues de vivres, de vin, de serviteurs, de lits, de vêtements, en un mot, de tous les ustensiles nécessaires pour camper commodément, n'ont besoin de rien de plus ; il reste seulement à leur faire entendre qu'ils doivent en avoir soin dorénavant, comme de leur propre bien. Si quelqu'un habite une tente mal pourvue, suppléez ce qui lui manque. Je ne doute pas qu'après cette distribution il ne vous reste encore bien des choses ; car les ennemis en avaient plus qu'il n'en faut pour notre armée. Les trésoriers du roi d'Assyrie et des autres princes ses alliés, sont venus m'avertir qu'ils avaient dans leurs caisses de l'or monnayé, provenant de certains tributs dont ils m'ont parlé. Sommez-les par un héraut de vous l'apporter au lieu que vous indiquerez, sous des peines qui intimident quiconque désoberait. Lorsque cet argent sera entre vos mains, vous le partagerez, de façon que le cavalier ait le double du fantassin : par-là, vous aurez de quoi acheter ce qui vous manquerait. Faites, dès à présent, publier liberté entière dans le marché du camp ; que les vivandiers et les marchands puissent exposer en sûreté leurs denrées, les vendre, en apporter d'autres, afin que notre camp soit fréquenté. »

On fit aussitôt la proclamation. « Mais, dirent les Mèdes et les Hyrcaniens, comment faire ce partage, sans que vous y soyez présents, vous et vos Perses ? — Pensez-vous, répondit Cyrus, qu'il ne se doive rien faire sans que l'armée entière n'y prenne part ? N'est-ce pas assez, quand les

circonstances le commandent, que nous agissions, moi pour vous, et vous en notre nom ? Exiger le concours de tous, n'est-ce pas le moyen de multiplier les affaires et d'avancer peu ? Considérez que nous avons gardé le butin, et que vous l'avez cru bien gardé ; chargez-vous, à votre tour, de la distribution, que nous trouverons bien faite : nous vaquerons, nous, à d'autres soins qui puissent concourir au bien commun. Présentement, ajouta-t-il, comptez les chevaux que nous avons et ceux qu'on nous amène : si on ne les monte, loin de servir, ils embarrasseront, par le soin qu'il en faudra prendre ; mais si nous les donnons à des cavaliers, nous serons délivrés de ce soin et nous augmenterons nos forces. Si vous avez à qui les donner, et avec qui vous préféreriez courir les hasards de la guerre, favorisez-les : si vous aimez mieux nous avoir pour compagnons, donnez-les-nous. Lorsque seuls vous poursuiviez les ennemis, nous craignions pour vous des malheurs, nous rougissions de ne pouvoir partager avec vous le danger ; mais quand on nous donnera des chevaux, nous vous accompagnerons partout. Si vous jugez qu'à cheval nous soyons plus utiles, je me flatte que notre ardeur ne sera point en défaut : si vous nous croyez plus propres à vous seconder en combattant à pied, nous serons bientôt descendus et devenus fantassins ; nous trouverons alors des gens qui garderont nos chevaux. — Seigneur, répondirent les Mèdes et les Hyrcaniens, nous n'avons personne à qui nous destinions ces chevaux ; et quand nous aurions l'intention de les donner, nous y renoncerions, puisque vous le désirez : disposez-en comme il vous plaira ; ils sont à vous. — Je les accepte, dit Cyrus ; puissions-nous être désormais cavaliers, à notre plus grand bien ! Partagez, ajouta-t-il, le butin qui reste en commun : mettez premièrement à part pour les dieux ce que les mages indiqueront ; puis choisissez pour Cyaxare ce qui vous paraîtra lui devoir être le plus agréable. — Il faut, s'écrièrent-ils en riant, lui choisir de belles femmes. — Des femmes, soit, répartit Cyrus ; autre chose encore, si vous le voulez. Je vous recommande, à vous, Hyrcaniens, de faire en sorte que les Mèdes qui m'ont suivi de bon gré n'aient point sujet de se plaindre, et à vous, Mèdes, de traiter les Hyrcaniens, nos premiers alliés, avec une telle distinction qu'ils se louent

d'avoir embrassé notre parti. Admettez au partage l'envoyé de Cyaxare et ceux qui l'accompagnent; pressez-le de demeurer avec nous, afin que mieux instruit de l'état de nos affaires, il en rende un compte exact à Cyaxare. Pour mes Perses, ils se contenteront de ce que vous aurez de trop, après vous être abondamment pourvus. Une éducation rustique nous a rendus étrangers au luxe. Certes, si on nous voyait quelque chose de précieux, nous apprêterions à rire, comme cela ne manquera pas d'arriver lorsque nous monterons à cheval, et que nous tomberons à terre.»

Les Mèdes et les Hyrcaniens allèrent partager le butin, en riant de la plaisanterie sur les nouveaux cavaliers. Cyrus ayant appelé les taxiarques, leur commanda de prendre les chevaux et les palefreniers avec leurs outils; de faire de ce butin plusieurs parts égales suivant le nombre des compagnies, et de tirer au sort pour le choix. Ensuite il publia dans le camp que s'il se trouvait parmi les Assyriens, Syriens ou Arabes prisonniers, des esclaves nés en Médie, en Perse, dans la Bactriane, en Carie, en Cilicie, en Grèce, ou dans quelque autre pays d'où ils auraient été enlevés par force, ils eussent à se présenter. On en vit bientôt accourir un grand nombre. Cyrus ayant choisi les mieux faits, leur dit qu'en recouvrant la liberté ils s'engageaient à porter les armes qu'il allait leur donner; que de son côté il pourvoirait à tous leurs besoins. Il les mena lui-même aux taxiarques; il recommanda de fournir à ces nouveaux soldats de petits boucliers et des épées légères, afin qu'ils pussent avec cette armure suivre la cavalerie, et leur fit distribuer la même portion de vivre qu'aux soldats perses. Il ordonna de plus aux officiers de ne marcher jamais qu'à cheval, armés de la pique et de la cuirasse, comme il en donnait l'exemple, et de choisir parmi les homotimes, d'autres chefs pour commander à leur place ceux de la même classe qui n'auraient point de chevaux.

CHAPITRE VI.

Sur ces entrefaites arrive à cheval un vieillard assyrien, nommé Gobryas, suivi d'une troupe de cavaliers bien armés. Les officiers préposés pour recevoir les armes des ennemis

qui se rendraient, demandèrent aux cavaliers leurs piques, afin qu'on les brûlât, comme on en avait brûlé beaucoup d'autres. Gobryas répondit qu'auparavant il désirait voir Cyrus. On laissa ses gens à l'entrée du camp, et on le conduisit au prince. «Seigneur, lui dit-il dès qu'il fut en sa présence, je suis Assyrien : je possède un château très fort, et je domine un vaste pays. Je fournissais au roi d'Assyrie environ mille chevaux : je lui étais plus attaché que personne. Cet excellent prince est tombé sous vos coups; et son fils, mon plus mortel ennemi, lui a succédé. Je viens en suppliant me jeter à vos genoux : je me donne à vous, je serai votre sujet et votre allié; mais devenez mon vengeur. Autant qu'il est en mon pouvoir, je vous adopte pour mon fils; car je n'ai plus de fils. J'en avais un seul, seigneur, aussi estimable pour ses qualités qu'aimable par sa figure : il m'aimait, il me respectait, il avait pour moi tous les sentimens qui font le bonheur d'un père. Le roi défunt l'avait mandé pour lui donner sa fille en mariage : moi, flatté d'une si honorable alliance, je m'étais empressé de le faire partir. Un jour, le perfide qui règne maintenant invita mon fils à une partie de chasse, et comme il s'estimait beaucoup meilleur cavalier, il lui laissa toute liberté de chasser : mon fils croyait être avec un ami. Un ours parut : tous deux le poursuivent; le prince lance son dard et le manque : plutôt aux dieux qu'il ne l'eût pas manqué ! mon fils aurait dû être moins adroit, lance le sien, abat l'animal. Le prince piqué dissimule sa jalousie. Un instant après, on rencontre un lion; le prince le manque pareillement, ce qui n'est pas extraordinaire à la chasse : mon fils, d'un coup, hélas ! trop heureux, renverse le lion et s'écrie : De la même main j'ai lancé deux dards; tous les deux ont porté. A ces mots, le traître ne contenant plus sa fureur jalouse, arrache un javalot des mains de quelqu'un de sa suite, et l'enfonçant dans le sein de mon fils, de mon cher fils, de mon fils unique, il lui ôte la vie. Malheureux père ! au lieu d'un jeune époux, je revis un cadavre; et moi vieillard, je mis dans le tombeau le meilleur, le plus aimé des fils, dont les joues étaient à peine ombragées d'un léger duvet. On eût dit que son assassin s'était défait d'un ennemi : il ne témoigna nul repentir, ne rendit, en expiation de son horrible

forfait, aucun honneur à la mémoire du mort. Son père me plaignit et se montra sensible à ma douleur. S'il vivait encore, vous ne me verriez pas implorer votre secours contre lui : j'en avais reçu autant de témoignages de bonté que je lui avais donné de preuves d'attachement. Mais puis-je conserver les mêmes sentimens pour l'assassin de mon fils, qui règne à présent ? et lui-même me regardera-t-il comme son ami ? Il sait quels sont mes sentimens envers lui, qu'avant son crime je vivais heureux, et que maintenant, privé de mon fils, je traîne dans les larmes une douloureuse vieillesse. Oui, seigneur, si vous me recevez dans votre alliance, et que vous me donniez quelque espérance de venger la mort de mon fils chéri, je croirai renaître ; je vivrai sans honte et mourrai sans regret. »

Cyrus répondit à Gobryas : « Si votre cœur ne dément point ce que vous venez de dire, je reçois volontiers votre prière ; je vous promets qu'avec l'aide des dieux je châtierai l'assassin de votre fils. Mais si nous vous accordons ce que vous demandez, et que nous vous laissions vos forteresses, vos terres, vos armes et l'autorité que vous avez exercée jusqu'à présent, que ferez-vous pour nous ? — A votre premier ordre, dit Gobryas, je vous livrerai mes châteaux ; je vous paierai pour mes terres le même tribut que je payais au roi d'Assyrie : lorsque vous serez en guerre, je vous accompagnerai avec toutes les forces de mon pays. J'ai de plus une fille nubile, que j'aime tendrement ; j'espérais, en l'élevant, la voir un jour l'épouse du prince régnant : elle-même, seigneur, est venue, fondant en larmes, me supplier de ne la pas livrer au meurtrier de son frère. Eh ! que j'en étais éloigné ! Je la remets entre vos mains ; ayez pour elle les mêmes sentimens que vous me voyez déjà pour vous. — A ces conditions, reprit Cyrus, en lui tendant la main et prenant la sienne, je vous donne ma foi, je reçois la vôtre : que les dieux en soient témoins ! » Ce traité conclu, il le pressa de s'en retourner avec ses armes, et lui demanda à quelle distance était la forteresse où il se proposait d'aller. « En partant demain de grand matin, répondit Gobryas, le jour suivant vous passerez la nuit avec nous. » Sur cela Gobryas se retira, en laissant un guide.

Les Mèdes étaient revenus joindre Cyrus,

après avoir délivré pour les dieux ce que les mages avaient eux-mêmes demandé. Ils avaient mis à part pour Cyrus une tente magnifique, une femme susienne qu'on estimait la plus belle de toute l'Asie, et deux musiciennes renommées. Ce qu'ils avaient ensuite trouvé de plus précieux avait été choisi pour Cyaxare : puis, comme ils avaient en abondance des effets de toute espèce, ils s'étaient largement pourvus de ceux dont ils avaient le plus besoin, afin de n'en point manquer pendant la campagne. Les Hyrcaniens prirent ce qu'ils désiraient ; et l'envoyé de Cyaxare fut admis à partager également. Enfin, les tentes qui restaient furent données à Cyrus, pour l'usage des Perses. Quant à l'argent monnayé, on convint de le distribuer lorsque le tout serait recueilli ; ce qui s'exécuta.

Cette opération finie, Cyrus ordonna que le butin destiné pour Cyaxare fût confié à la garde de ceux qu'il savait lui être particulièrement attachés : quant aux présens qu'on lui réservait, il déclara qu'il les acceptait de bon cœur, mais qu'ils resteraient à la disposition de quiconque en aurait besoin. « Seigneur, dit un Mède passionné pour la musique, hier au soir j'entendis chanter vos deux musiciennes ; elles m'ont fait un plaisir infini : si vous m'en donniez une, le séjour du camp me serait beaucoup plus agréable que celui de ma maison. — Je vous la donne, répondit Cyrus, et je vous suis plus obligé de me l'avoir demandée que vous ne l'êtes de l'avoir obtenue, tant j'ai à cœur de vous complaire. » Le Mède prit la musicienne et l'emmena.

LIVRE V.

CHAPITRE PREMIER.

Cyrus fit appeler le Mède Araspe, son intime ami dès l'enfance ; c'était celui à qui il avait donné sa robe médique, quand il quitta la cour d'Astyage pour retourner en Perse : il le mandait pour lui confirmer la femme et la tente. Cette femme était l'épouse d'Abirate, roi de la Susiane. Dans le temps où l'on s'empara du camp des Assyriens, Abirate n'y était point : le roi d'Assyrie, lui connaissant des liaisons

d'hospitalité avec le roi de la Bactriane, l'avait député vers ce prince, pour solliciter son alliance. Cyrus chargea donc Araspe de garder la princesse, jusqu'à ce qu'il la redemandât.

« Seigneur, lui dit Araspe sur cet ordre, as-tu vu la femme que tu confies à ma garde? — Non, répondit Cyrus. — Et moi je l'ai vue, lorsque nous la choissions pour toi. En entrant dans sa tente, nous ne la distinguâmes pas d'abord : elle était assise à terre, entourée de ses femmes, et vêtue comme elles. Mais ensuite, lorsque, voulant savoir laquelle était la maîtresse, nous les eûmes regardées toutes avec attention, quoiqu'elle fût assise, couverte d'un voile et les yeux baissés, nous remarquâmes une grande différence entre elle et les autres. Nous la priâmes de se lever. Ses femmes se levèrent en même temps : elle les surpassait toutes par sa stature et l'élégance de sa taille, et par les grâces qui brillaient en elle, quoiqu'elle fût simplement vêtue. Sa robe était baignée de ses larmes, qui coulaient jusqu'à ses pieds. Alors le plus âgé d'entre nous lui adressant la parole : « Rassurez-vous, princesse, la renommée nous apprend que votre époux est doué de grandes qualités; sachez néanmoins que celui à qui nous vous destinons ne lui cède ni en beauté, ni en esprit, ni en puissance. Oui, si quelqu'un est digne d'admiration, c'est, selon nous, Cyrus, à qui vous appartenez désormais. »

« A ces mots, elle déchira la voile qui lui couvrait la tête, poussant, elle et ses femmes, des cris lamentables. Ce désordre nous ayant laissé voir la plus grande partie de son visage, son cou, ses mains, nous avons jugé qu'il ne fut jamais en Asie une mortelle aussi parfaitement belle : mais, Cyrus, il faut que tu la voies. — J'en suis beaucoup moins tenté, si elle est telle que tu la dépeins. — Pourquoi? — Parce que si je me laissais, au seul récit de sa beauté, persuader de la voir, ayant peu de loisir, je craindrais qu'elle-même ne me persuadât plus aisément encore de la recevoir, et que je ne négligeasse les affaires dont je dois m'occuper, pour me tenir sans cesse auprès d'elle.

— Penses-tu, seigneur, reprit Araspe en riant, que la beauté puisse contraindre un homme à agir contre son devoir? Si la beauté avait ce pouvoir, ne l'exercerait-elle pas également sur nous? Voyez le feu, il brûle tous ceux qui l'ap-

prochent, parce qu'il est de sa nature de brûler. Quant aux belles personnes, les uns en deviennent amoureux, les autres les voient d'un œil indifférent; d'ailleurs, autant d'hommes, autant de goûts différents. L'amour dépend de la volonté; on aime qui l'on veut aimer. Le frère n'est point amoureux de sa sœur, ni le père de sa fille; et toutes deux ont d'autres amans : de plus, la crainte des lois peut réprimer l'amour. Mais si on publiait une loi qui défendit d'avoir faim quand on a besoin de manger, d'avoir soif quand on est altéré, d'avoir froid l'hiver et chaud l'été, nulle puissance ne la ferait observer, parce que l'homme est naturellement subjugué par ces différentes sensations : l'amour, au contraire, est soumis à la volonté; chacun attache librement son affection aux objets qui lui plaisent, de même qu'on aime de préférence tel vêtement, telle chaussure.

— Si l'amour est volontaire, répliqua Cyrus, comment n'est-on pas maître de cesser d'aimer quand on le veut? J'ai vu des gens pleurer de la douleur que l'amour leur causait, et néanmoins servir en esclaves l'objet de leur passion, eux qui, avant d'aimer, regardaient la servitude comme un très grand mal : je les ai vus donner beaucoup de choses dont il ne leur était pas avantageux de se priver, et désirer d'être délivrés de leur amour comme d'une maladie, sans pouvoir se guérir, liés par une puissance plus forte que des chaînes de fer. Aussi les amans se montrent-ils gratuitement esclaves de la personne qu'ils aiment; et, malgré les tourmens qu'ils éprouvent, loin d'entreprendre de se soustraire à son empire, ils craignent sans cesse qu'elle ne leur échappe.

— Ce que tu dis est vrai, telle est leur condition, repartit le jeune Araspe; mais de tels amans sont des lâches : aussi se croient-ils assez malheureux pour désirer de mourir, quoique avec mille moyens de sortir de la vie, ils ne la quittent pas. Ce sont des hommes de ce caractère qui cèdent au désir de voler et de s'emparer du bien d'autrui : néanmoins quand ils ont ou volé ou dérobé, tu le sais, tu es le premier à leur en faire un crime, tu les punis sans miséricorde, parce qu'ils n'étaient point nécessités à voler. J'en dis autant de la beauté; elle ne contraint pas à aimer, à commettre des actions

injustes. Sans doute il est des hommes vils que leurs passions maltristent et qui en accusent l'amour; mais les hommes honnêtes et vertueux ont beau désirer de l'or, de bons chevaux, de belles femmes, ils savent s'en passer plutôt que de se les procurer par une injustice. Ainsi, quoique j'aie vu la captive susienne, et qu'elle m'ait paru très belle, je n'en suis pas moins ici à cheval près de toi; je n'en remplis pas moins tous mes autres devoirs.

— Cela est vrai; peut-être l'as-tu quittée trop tôt, et avant le temps qu'il faut à l'amour pour prendre un homme dans ses filets. Pour moi, quoiqu'on ne se brûle pas à l'instant pour toucher le feu, que le bois ne s'enflamme pas tout à coup, je ne m'expose néanmoins ni à toucher le feu, ni à regarder une belle personne. Je ne te conseillerais pas, Araspe, de donner plus de liberté à tes regards; car le feu ne brûle que par le contact, tandis que la beauté enflamme de loin ceux qui la regardent. — Rassure-toi, Cyrus; quand je ne cesserais de contempler la belle captive, jamais je ne serai subjugué au point de rien faire qu'on puisse me reprocher. — Soit: garde-la donc comme je te l'ai recommandé; prends-en soin: dans la suite il nous sera peut-être utile de l'avoir en notre puissance. »

Après cette conversation ils se séparèrent. Le jeune Mède voyait dans la Susienne la plus belle des femmes; il découvrait en elle d'excellentes qualités; il remarquait que s'il avait du plaisir à lui rendre des soins, elle ne les recevait pas avec indifférence; qu'elle-même lui en rendait à son tour; que quand il entrait dans sa tente, des esclaves, par l'ordre de leur maltresse, prévenaient ses besoins; que s'il était malade, rien ne lui manquait. Ces circonstances réunies produisirent ce qui devait naturellement arriver: Araspe fut pris par l'amour.

Cependant Cyrus, qui souhaitait que les Mèdes et les autres alliés restassent volontairement dans son parti, convoqua les principaux d'entre eux, et leur parla en ces termes: « Mèdes, et vous alliés ici présents, je sais que ce ne fut ni l'amour de l'argent, ni l'envie de servir Cyaxare qui vous rassembla sous mes drapeaux; c'est par attachement et par estime pour moi, que vous avez voulu partager avec nous les fatigues et les dangers d'une marche de nuit. Je ne pourrais sans injustice me dispenser de la recon-

naissance que je vous dois; malheureusement je ne suis pas encore en état de vous la témoigner comme vous le méritez; je ne rougis pas de l'avouer; mais je rougirais d'ajouter que si vous demeurez avec moi, je saurai bien m'acquitter; je craindrais de paraître ne vous faire cette promesse que pour vous déterminer à rester plus volontiers. Je me bornerai à vous dire que dans le cas où vous me quitteriez pour obéir à Cyaxare; je me comporterai, si j'obtiens quelque succès, de manière à ce que vous ayez à vous louer de ma gratitude: car Cyrus ne s'en retournera pas. Je suis lié aux Hyrcaniens par la foi du serment; j'y serai fidèle et ne m'exposerai jamais au reproche de les avoir trahis. D'ailleurs je ferai en sorte que Gobryas, qui nous livre ses forteresses, ses domaines, ses troupes, ne se repente point d'avoir recherché notre amitié. Un motif plus puissant encore me retient ici: je me couvrirais de honte et je craindrais d'offenser les dieux si par une crainte imprudente j'abandonnais les biens signalés qu'ils nous donnent. Je suis déterminé à rester. Faites ce qu'il vous plaira: dites-moi seulement quel parti vous prenez. »

Ainsi parla Cyrus. Le Mède qui autrefois s'était dit son parent, lui répondit le premier: « Seigneur roi, accepte ce titre, parce qu'il me semble que la nature ne t'a pas moins fait pour être toi; que le chef des abeilles, qui nait dans une ruche, pour les gouverner. Les abeilles lui obéissent constamment et volontiers: s'il en sort, toutes l'accompagnent, tant elles sont attachées à ses lois. Les hommes que tu vois, seigneur, sont retenus auprès de toi par le même attrait. Quand tu allas de Médie en Perse, quel Mède, jeune ou vieux, chercha des prétextes pour ne pas t'accompagner, jusqu'au moment où Astyage nous rappela? Lorsque ensuite tu es révenu de la Perse à notre secours, nous avons vu presque tous les amis empressés à te suivre. Quand tu as entrepris cette dernière expédition, tous les Mèdes, de leur propre mouvement, se sont joints à toi. Tels sont aujourd'hui nos sentimens, qu'en quelque lieu que nous soyons avec toi, même en pays ennemi, nous nous croyons en sûreté; et que sans toi nous traînerions même de retourner dans notre patrie. Que les autres déclarent leurs intentions: pour

moi, seigneur, et ceux que je commande, nous resterons près de toi; ta présence nous fera tout supporter; tes bienfaits animeront notre courage.»

Tigrane alors prenant la parole : « Ne sois pas surpris, Cyrus, si je garde le silence; je ne suis point ici pour délibérer, mais pour exécuter tes ordres.—Mèdes, dit ensuite le prince d'Hyrcanie, si vous partiez, je vous croirais poussés par un génie malfaisant, ennemi de votre bonheur. Quel homme, s'il n'est dépourvu de sens, tournerait le dos à des ennemis en fuite? Qui refuserait, ou leurs armes quand ils les livrent, ou leurs fortunes et leurs personnes lorsqu'ils les abandonnent, surtout ayant un général comme le nôtre qui, j'en prends les dieux à témoin, trouve plus de plaisir à nous faire du bien qu'à grossir son trésor? » A ces mots tous les Mèdes s'écrièrent : « C'est toi, Cyrus, qui nous as fait sortir de notre patrie; c'est avec toi que nous y rentrerons quand tu le jugeras à propos. » Cyrus attendri fit à l'instant cette prière : « Grand Jupiter, accorde-moi, je t'en conjure, de surpasser par mes bienfaits leur généreux attachement ! » Ensuite il leur dit qu'ils pouvaient demeurer tranquilles, quand ils auraient posé les sentinelles; et il enjoignit aux Perses de donner les meilleures tentes aux cavaliers, les autres aux fantassins; de plus, d'obliger les valets à préparer chaque jour le nécessaire aux soldats, à le porter aux différentes compagnies, et à mener aux cavaliers les chevaux tout pansés, en sorte que les Perses n'eussent à s'occuper que de la guerre.

CHAPITRE II.

Ces détails remplirent la journée. Le lendemain matin, l'armée se mit en marche, pour joindre Gobryas. Cyrus était à cheval avec les cavaliers perses au nombre d'environ deux mille, suivis d'autant de gens de pied, qui portaient leurs boucliers et leurs épées : le reste des troupes suivait en bon ordre. Cyrus chargea les cavaliers d'avertir les fantassins nouvellement attachés à leur service, que l'on punirait quiconque d'entre eux serait surpris hors des rangs, soit au-delà de l'arrière-garde, soit en avant sur le front de l'armée, ou sur les côtés.

Le jour suivant, vers le soir, on arrive au

château de Gobryas : on trouve une place très forte, et les remparts garnis de toutes les machines propres à repousser les attaques de l'ennemi : derrière ces ouvrages extérieurs étaient rassemblés quantité de bœufs et d'autre bétail. Gobryas fit prier Cyrus de visiter à cheval les dehors du château, pour examiner s'il y avait quelque endroit faible, et de lui envoyer des hommes de confiance qui pussent à leur retour lui rendre compte de l'état de l'intérieur. Cyrus voulant s'assurer si la place était véritablement imprenable, et si Gobryas ne le trompait pas, en fit le tour : il remarqua qu'elle était si bien fortifiée de toutes parts, que l'accès en devenait impossible. Ceux qui avaient été envoyés à Gobryas rapportèrent que les munitions y étaient en une telle abondance, qu'à leur avis elles suffiraient pour nourrir un siècle entier ceux qui l'habitaient. Ce rapport causait quelque inquiétude à Cyrus, lorsque Gobryas vint à lui, accompagné de tous ceux qui étaient dans le château, les uns chargés de vin, de farines d'orge et de blé, les autres amenant des bœufs, des chèvres, des brebis, des cochons. En un mot, ils apportaient de quoi donner à l'armée un souper splendide. Les gens chargés de faire cuire les viandes se mirent à les couper, et préparèrent le repas.

Gobryas, ayant fait sortir tout le monde du château, invita Cyrus à y entrer, avec les précautions qu'il jugerait nécessaires. Le prince, précédé d'un corps de troupes et d'émissaires chargés de visiter les lieux, s'approche de la place. Bientôt les portes sont ouvertes, il entre, il invite tous ses amis et les principaux chefs à le suivre.

Lorsqu'ils furent rassemblés, Gobryas apporta des coupes d'or, des aiguières, des vases, des bijoux, avec quantité de dariques et d'effets précieux; puis il amena sa fille, qui joignait à la beauté du visage une taille majestueuse : elle parut en habit de deuil, à cause de la mort de son frère. « Seigneur, dit Gobryas, je te fais don de toutes ces richesses, et je mets ma fille entre tes mains; tu en disposeras à ton gré. Mais nous te supplions, moi, de venger mon fils; elle, de venger son frère. — Dernièrement je te promis d'employer tout mon pouvoir à te venger, si tu ne me trompais pas : comme je vois que tu m'as dit vrai, reçois ma parole; je fais la même pro-

messe à ta fille, et je la tiendrai avec la protection des dieux. J'accepte tes présens, mais pour les rendre à ta fille et à celui qui sera son époux. Je n'emporterai d'ici qu'un seul de tes dons; avec celui-là je partirai plus content que si tu m'avais donné les immenses richesses renfermées dans Babylone, même dans l'univers.»

Gobryas, étonné de ce discours, et soupçonnant qu'il voulait parler de sa fille, lui demanda quel était ce don si précieux. — Je ne doute pas, Gobryas, répondit le prince, qu'il n'y ait beaucoup de gens au monde qui ne voudraient ni commettre une injustice, ni se parjurer, ni mentir de propos délibéré : cependant, parce que personne ne leur a confié ni un dépôt considérable d'argent, ni le gouvernement d'un état, ni la défense d'une place, ni la garde de ses enfans, ils meurent sans avoir montré de quoi ils étaient capables. Mais toi, en remettant entre mes mains des biens de toute espèce, des châteaux fortifiés, tes troupes, une fille, digne objet de tous les vœux, tu me fournis le moyen d'apprendre à l'univers que Cyrus n'est point parjure envers ses hôtes, que l'amour des richesses ne le rend point injuste, qu'il ne manque point à la foi jurée. C'est là, Gobryas, sois-en sûr, ce don qui excitera toujours ma reconnaissance, tant que je serai juste et jaloux de mériter les éloges qui m'ont été jusqu'ici donnés à ce titre. Puissé-je te combler à mon tour de biens et d'honneurs ! Quant à ta fille, ne crains point de ne pas rencontrer un mari digne d'elle : j'ai plusieurs braves amis ; celui d'entre eux qu'elle aura pour époux sera-t-il plus ou moins riche qu'elle, je l'ignore ; mais sache qu'il en est parmi eux pour qui les grands biens dont tu la doteras ne seraient un motif de rechercher ton alliance avec plus d'empressement. Ceux-là même envient aujourd'hui mon sort, et demandent à tous les dieux de pouvoir montrer un jour qu'ils sont aussi fidèles que moi envers leurs amis ; qu'ils ne cèdent jamais à l'ennemi, tant qu'ils ont un souffle de vie, à moins qu'ils n'aient le ciel contre eux ; et qu'ils font plus de cas de la vertu et de la bonne renommée, que de ton opulence jointe à celle des Syriens et des Assyriens. Ce sont des hommes de ce caractère que tu vois ici. — Au nom des dieux, seigneur, reprit Gobryas en souriant, indique-les-moi, afin que je t'en demande un pour mon gendre. -- Tu

n'auras pas besoin de moi pour le connaître ; viens avec nous ; bientôt tu seras toi-même en état de les faire connaître aux autres.»

Cela dit, Cyrus prit la main de Gobryas, se leva et partit avec toute sa suite. On le pressa vainement de souper dans le château, il voulut retourner au camp, et emmena Gobryas souper avec lui. Lorsque le prince fut couché sur un monceau de feuillages, « Dis-moi, Gobryas, crois-tu avoir plus de lits que chacun de nous ? — Certes vous possédez plus de tapis et plus de lits que moi : votre maison est aussi beaucoup plus vaste que la mienne, vous dont l'habitation est la terre entière et la voûte des cieux. Ainsi vous avez autant de lits qu'il y a de places sur la surface de la terre, vous avez pour tapis, non la dépouille des brebis, mais les broussailles qui croissent sur les montagnes et dans les champs.»

Gobryas, qui mangeait pour la première fois avec les Perses, et voyait les mets grossiers qu'on leur servait, jugea que ses gens étaient beaucoup mieux traités, surtout quand il eut remarqué la tempérance des conviés. En effet, quelque espèce de mets ou de boisson qu'on présente à un Persé formé aux écoles publiques, il n'y jette point un œil avide, il n'y porte pas une main empressée ; son esprit calme n'est pas moins capable de réflexion que s'il n'était pas à table. Ainsi qu'un bon cavalier conserve à cheval toute sa tête, et peut, en faisant route, examiner, écouter, parler à propos, de même, disent les Perses, on doit en mangeant rester maître de son âme et de son appétit. Il n'appartient, selon eux, qu'à des chiens, qu'à des bêtes voraces, d'éprouver quelque émotion à la vue du boire et du manger.

Gobryas remarqua aussi qu'ils se faisaient mutuellement de ces questions auxquelles on aime à répondre ; qu'ils s'agaçaient par des plaisanteries dont on s'applaudit ordinairement d'être l'objet ; qu'ils allaient quelquefois jusqu'à la raillerie, mais de manière qu'il n'y entrât ni parole offensante, ni geste incivil, ni aucun signe d'aigreur. Ce qui lui sembla surtout digne d'éloge, fut de voir que les chefs ne prétendaient pas à une portion de vivres plus considérable que le simple soldat qui partageait avec eux les mêmes dangers ; qu'ils ne croyaient faire un bon repas que lorsqu'ils échauffaient le courage de leurs compagnons d'armes. Aussi Gobryas,

sé levant pour s'en retourner, dit à Cyrus : « Je ne suis plus surpris, Cyrus, qu'avec tout notre or, nos vases précieux, nos vêtemens, nous valions moins que vous. Nous mettons, nous, tous nos soins à les amasser; vous ne travaillez, vous et vos Perses, qu'à vous rendre meilleurs. — A demain, Gobryas, reprit Cyrus; viens nous joindre dès le matin, avec tes cavaliers tout armés : j'examinerai l'état de tes forces; puis tu dirigeras notre marche à travers ton pays, en nous indiquant ce qui appartient à nos amis, ce qui est à nos ennemis. » Ils allèrent ensuite l'un et l'autre vaquer à leurs préparatifs.

Dès que le jour parut, Gobryas vint avec sa cavalerie et servit de guide à l'armée. Cyrus, en général habile, ne s'occupait pas tellement du soin de régler la marche, qu'il ne songeât aux moyens d'accroître ses forces en diminuant celles de l'ennemi. Dans cette vue, il appela Gobryas et le prince hyrcanien, qu'il jugeait les plus propres à l'instruire de ce qu'il voulait savoir. « Mes amis, leur dit-il, je pense qu'en délibérant avec de si fidèles alliés sur les opérations de cette guerre, je ne puis me tromper : je vois que vous avez d'ailleurs encore plus d'intérêt que moi à faire que le roi d'Assyrie n'ait pas l'avantage. Déçu dans mes espérances, je me tournerais d'un autre côté; mais vous, si ce prince était vainqueur, vous verriez toutes vos possessions passer en des mains étrangères. Ce n'est point par haine contre moi qu'il est devenu mon ennemi; il croit seulement qu'il lui importe que nous ne devenions pas trop puissans. C'est là le motif de la guerre qu'il nous fait : vous, au contraire, il vous hait parce qu'il croit que vous l'avez offensé. »

Ils répondirent l'un et l'autre à Cyrus, qu'il fallait qu'il suivit son plan conformément à ces idées dont ils sentaient la justesse; que d'ailleurs ils étaient fort inquiets sur le succès de leur entreprise commune. « Dites-moi, continua Cyrus, si vous êtes les seuls que l'Assyrien regarde comme ennemis, ou si vous connaissez quelque autre nation mal disposée à son égard. — Je puis assurer, dit le prince hyrcanien, que les Cadusiens, peuple nombreux et vaillant, le détestent. Il en est de même des Saces nos voisins, qu'il a vexés en mille manières; car il a tenté de les asservir comme nous. — Vous pensez donc qu'ils s'uniraient volontiers à nous pour l'attaquer? — Oui,

répondirent-ils, et même avec ardeur, s'ils pouvaient nous joindre. — Qui les en empêche? — Les Assyriens eux-mêmes, dont tu traverses actuellement le pays. — Mais, Gobryas, reprit Cyrus, ne t'ai-je pas entendu parler de l'arrogance extrême du jeune prince qui règne aujourd'hui? — Je ne l'ai que trop éprouvée. — Serais-tu le seul qui aurait eu à s'en plaindre, ou d'autres que toi en ont-ils essayé de semblables traitemens? — Certes, le nombre en est grand : mais sans te raconter toutes les violences qu'il exerce contre des gens trop faibles pour lui résister, je ne te parlerai que du fils d'un homme beaucoup plus puissant que moi, qui, son ami ainsi que mon fils, vivait avec lui dès l'enfance. Un jour qu'ils mangeaient ensemble, le prince le saisit et le fit eunuque, pour cela seul, dit-on alors; que la maîtresse du prince avait loué la beauté du jeune homme et vanté le bonheur de celle qui l'aurait pour époux : il allègue aujourd'hui pour excuse de cette violence, que le jeune homme avait tenté de séduire sa maîtresse. Quoi qu'il en soit, l'infortuné jeune homme est eunuque, et il gouverne à présent les états que son père lui a laissés en mourant. — Penses-tu qu'il fût bien aise de nous voir chez lui, s'il croyait que nous vinssions pour le servir? — Je n'en doute pas; mais il est difficile que nous le joignons. — Pourquoi? — Parce qu'il faut pour cela pénétrer au-delà de Babylone. — En quoi cette entreprise est-elle si difficile? — En ce que je sais qu'il sortira de cette ville beaucoup plus de troupes que tu n'en as : sois même persuadé que si à présent il te vient moins d'Assyriens t'apporter leurs armes et l'atteler leurs chevaux, c'est uniquement parce que ton armée a paru peu considérable à ceux qui l'ont vue, et que le bruit s'en est répandu dans le pays. En conséquence, j'estime que nous devons, dans notre marche, être toujours sur nos gardes. »

Quand Gobryas eut cessé de parler : « Tu as bien raison, lui répondit Cyrus, d'insister sur la nécessité de rendre notre marche la plus sûre possible. Pour moi, en y réfléchissant, je n'imagine pas de meilleur moyen que d'aller droit à Babylone, puisque c'est là que les Assyriens ont rassemblé leurs principales forces. Tu prétends, toi, qu'ils sont nombreux; et moi j'ajoute qu'ils seront redoutables, s'ils joignent le courage à l'avantage du nombre. S'ils ne nous

voient pas et qu'ils soupçonnent que la peur nous empêche de nous montrer, sois sûr que dès lors, délivrés de toute crainte, ils deviendront d'autant plus hardis qu'ils auront été plus long-temps sans nous voir. Si, au contraire, de ce moment nous marchons à eux, nous les trouverons, les uns pleurant la mort de leurs camarades tombés sous nos coups, les autres embarrassés des bandages de leurs blessures, tous encore pleins du souvenir de notre bravoure, de leur fuite et de leur infortune. Une autre considération encore, Gobryas, c'est qu'une troupe intrépide est capable d'efforts auxquels rien ne résiste ; mais si la frayeur s'en empare, plus elle est nombreuse, plus l'épouvante y cause de trouble et de désordre. Les mauvaises nouvelles qui se répandent, les incidens fâcheux qui surviennent, la pâleur, le découragement peint sur les visages, tout accroît la terreur. Dans une telle crise, il n'est aisé ni de calmer avec de belles paroles, ni de persuader de retourner au combat, ni de ranimer le courage par une honorable retraite : plus les exhortations sont vives, plus le danger paraît pressant.

« Examinons ton objection dans toute sa force. Si désormais la multitude doit décider de la victoire, tu crains avec raison ; nous sommes en péril : mais si le succès des batailles dépend encore, comme nous l'avons éprouvé, de la valeur des troupes, marche avec assurance ; avec la protection des dieux, tu trouveras parmi nous plus de soldats de bonne volonté que parmi nos ennemis.

« Afin que tu aies un nouveau motif de confiance, considère qu'ils sont aujourd'hui beaucoup moins qu'ils n'étaient quand nous les défîmes, beaucoup moins encore qu'ils n'étaient quand ils s'enfuirent de leur camp ; au lieu que nous, nous sommes plus grands en qualité de vainqueurs, plus forts puisque la fortune nous favorise, plus nombreux par la jonction de tes troupes aux nôtres : car ne fais pas à tes gens l'injure de les compter pour peu depuis qu'ils sont avec nous. Gobryas, dans une armée victorieuse, tout, jusqu'aux valets, suit avec ardeur. Songe d'ailleurs que les ennemis peuvent dès à présent nous découvrir, et que jamais nous ne leur paraîtrons plus redoutables qu'en les allant chercher. Voilà mon avis : conduis-nous donc droit à Babylone. »

CHAPITRE III.

Après quatre jours de marche, l'armée arriva aux extrémités des états de Gobryas. Aussitôt qu'elle fut entrée dans le pays ennemi, Cyrus fit faire halte, et demeura en bataille à la tête de l'infanterie et d'une troupe de cavalerie qu'il jugea suffisante pour ses desseins. Il envoya le reste battre la campagne, avec ordre de se défaire de tout ce qu'on rencontrerait d'ennemis armés, et de lui amener les autres avec le bétail qu'on prendrait. Il commanda à ses cavaliers perses d'accompagner les coureurs : plusieurs revinrent renversés de leurs chevaux : plusieurs rapportèrent un butin considérable.

Pendant qu'on exposait ce butin, Cyrus convoqua les chefs tant des Mèdes que des Hyrcaniens, et les homotimes. « Mes amis, leur dit-il, Gobryas nous a donné bien généreusement l'hospitalité. Si après avoir choisi dans le butin ce qu'on doit, suivant l'usage, offrir aux dieux, et en avoir retenu une portion pour l'armée, nous lui abandonnions le surplus, nous ferions une chose louable ; et l'on verrait que nous tâchions de surpasser nos bienfaiteurs en générosité. » Cette proposition fut reçue avec acclamation, et généralement applaudie. « Ne différons pas, dit quelqu'un ; Gobryas nous a pris pour des misérables, parce que nous ne sommes point venus chargés de dariques, et que nous ne buvons point dans des coupes d'or ; ce procédé lui apprendra qu'on peut avoir l'âme noble sans être riche. — Allez donc, reprit Cyrus, remettez aux mages les offrandes destinées pour les dieux : réservez les provisions nécessaires à l'armée ; appelez ensuite Gobryas, et donnez-lui le reste du butin. » Ce qui fut exécuté ponctuellement.

Cyrus ensuite avança vers Babylone avec son armée rangée dans l'ordre où elle était le jour du combat. Voyant que les Assyriens ne venaient point à sa rencontre, il chargea le même Gobryas d'aller leur dire de sa part, que si leur roi voulait sortir pour en venir aux mains, Cyrus était prêt ; mais que s'il ne défendait pas ses états, il eût à se soumettre.

Gobryas s'étant avancé jusqu'où il le pouvait sans danger, s'acquitta de sa commission. Le roi lui envoya cette réponse : « Voici, Gobryas, ce que dit ton maître. Je me repens, non d'avoir tué ton fils, mais de ne t'avoir pas fait mourir

comme lui. Si vous voulez une bataille, revenez dans trente jours : présentement nous sommes occupés ; nous faisons nos préparatifs. — Puisse ce repentir, s'écria Gobryas, ne finir qu'avec ta vie ! car je vois que depuis qu'il est entré dans ton âme, je fais ton tourment. » Il revint rendre compte de la réponse de l'Assyrien ; sur quoi Cyrus fit retirer ses troupes, et parlant à Gobryas : « Tu disais, je crois, que le prince mutilé par le roi d'Assyrie se joindrait à nous ? — Je n'en saurais douter, d'après plusieurs entretiens où nous parlions avec franchise. — Puisque tu penses ainsi, va le trouver ; efforcez-vous d'abord, toi et les tiens, de découvrir ce qu'il pense : lorsque ensuite tu t'entretiendras avec lui, si tu juges qu'il désire véritablement être de nos amis, il faudra prendre toutes les mesures pour qu'il ne transpire rien de notre intelligence. A la guerre, on ne sert jamais mieux ses amis qu'en passant pour leur ennemi ; et jamais on ne nuit plus sûrement à ses ennemis qu'en paraissant leur ami. — Oui, j'esuis certain, repartit Gobryas, que Gadatas paierait fort cher le plaisir de faire beaucoup de mal au roi d'Assyrie : il s'agit de voir comment il peut lui nuire.

— Penses-tu, demanda Cyrus, que le gouverneur de ce château situé sur la frontière du côté des Hyrcaniens et des Saces, et que tu dis avoir été bâti tant pour les contenir que pour servir de boulevard au pays en cas de guerre, voulût y recevoir Gadatas s'il s'en approchait avec des troupes ? — Oui, pourvu qu'il s'y présentât tandis qu'il n'est pas suspect. — Eh bien, il ne le sera pas, si je vais assiéger ses places fortes, comme pour m'en rendre maître, et qu'il m'oppose, lui, une vigoureuse résistance. Je m'emparerai de quelqu'une de ses possessions ; de son côté il fera sur nous quelques prisonniers, nommément ceux qui doivent aller par mon ordre vers les peuples que vous m'avez dit être ennemis du roi d'Assyrie. Les prisonniers interrogés répondront qu'ils allaient chez ces peuples pour faire apporter des échelles au château ; Gadatas, feignant d'apprendre cette nouvelle, ira promptement trouver le gouverneur, sous prétexte de lui donner avis de notre entreprise. — Si l'on suit cette conduite, dit Gobryas, je suis convaincu que le gouverneur recevra Gadatas dans la place, qui le priera même

d'y demeurer avec lui jusqu'à ce que tu en sois éloigné. — Crois-tu que Gadatas, quand il sera entré dans le château, puisse le remettre entre nos mains ? — La reddition en est certaine si, tandis qu'il fera toutes ses dispositions au dedans, tu attaques vigoureusement les dehors. — Pars donc, instruis-le bien, et reviens sans différer. Tu ne saurais ni lui rien dire, ni lui rien montrer qui dépose mieux en faveur de notre bonne foi que le traitement que tu as reçu de nous. » Gobryas se mit en chemin : Gadatas ravi de le voir, convint de tout avec lui ; et l'accord fut conclu.

Informé par Gobryas, que l'entière exécution du projet paraissait être assurée, Cyrus attaque dès le lendemain, et malgré la résistance apparente de Gadatas, emporte une forteresse dont lui-même avait conseillé le siège. Quant aux envoyés que Cyrus avait dépêchés vers différents peuples, Gadatas en laisse échapper quelques-uns, afin qu'ils ramènent des troupes et apportent des échelles ; mais il en arrête plusieurs, qu'il interroge en présence de témoins. Il apprend d'eux l'objet de leur mission ; il fait ses préparatifs pour son départ, et dès la nuit même il se met en route, sous prétexte d'aller avertir le gouverneur. On ajoute foi à ses paroles ; il entre dans le château comme auxiliaire. De concert avec le gouverneur, il dispose tout pour la défense ; mais à l'approche de Cyrus, il se rend maître de la place, aidé des prisonniers perses qu'il avait amenés.

Après avoir établi l'ordre nécessaire pour la sûreté de sa conquête, il vint trouver Cyrus ; et l'adorant selon l'usage : « Seigneur, lui dit-il, livre-toi à la joie. — Oui je m'y livre tout entier, repartit Cyrus, puisque les dieux, d'accord avec toi, ne m'y invitent pas seulement ; mais qu'ils m'en font un devoir. Je m'estime heureux de laisser nos alliés, tranquilles possesseurs de ce château. Pour toi, Gadatas, si le roi d'Assyrie t'a privé, comme on le dit, de la faculté d'avoir des enfants, il ne t'a pas ôté celle de te faire des amis ; crois que ton action t'en assure à jamais ; et tu trouveras en nous, autant que nous le pourrons, les mêmes secours que si tu avais des fils et des petits-fils. »

Comme il parlait encore, le prince hyrcanien informé de ce qui s'était passé, accourut, et lui prenant la main droite : « O trésor de tes

amis, s'écria-t-il, ô Cyrus, combien tu me rends redevable envers les dieux, qui m'ont ménagé ton alliance! — Va, repartit Cyrus, prendre possession de cette place qui m'attire de ta part ces témoignages d'affection; gouverne-la de manière que cette conquête soit précieuse à ta nation, à nos alliés, surtout à Gadatas, à qui nous la devons et qui nous l'abandonne. — Ne serait-il pas à propos, reprit l'Hyrcanien, à l'arrivée des Cadusiens, des Saces et de mes compatriotes, d'indiquer une assemblée, à laquelle Gadatas serait invité, afin que tous les intéressés à la conservation de cette forteresse, avisent ensemble aux moyens d'en tirer le meilleur parti? » Cyrus approuva cette idée : on s'assembla; il fut décidé que la forteresse serait gardée en commun par les peuples à qui il importait de la conserver ainsi, pour leur servir à la fois de place d'armes et de rempart contre les Assyriens. Cet événement fit que les Cadusiens, les Saces et les Hyrcaniens s'engagèrent dans cette guerre avec plus d'ardeur et en plus grand nombre. Les premiers fournirent environ vingt mille peltastes et quatre mille cavaliers; les Saces, dix mille archers à pied, et deux mille à cheval. Les Hyrcaniens donnèrent autant d'infanterie qu'ils purent, et complétèrent leur corps de cavalerie à deux mille hommes; jusque-là ils avaient été obligés d'en laisser la plus grande partie dans leur pays, pour le défendre contre les Cadusiens et les Saces; ennemis des Assyriens. Pendant le séjour que Cyrus fit devant la forteresse pour assurer sa conquête, un grand nombre d'Assyriens, dont les habitations étaient peu éloignées, s'empressèrent ou d'amener leurs chevaux, ou d'apporter leurs armes, dans la crainte des peuples voisins.

Sur ces entrefaites, Gadatas vint trouver Cyrus, et lui dit qu'il recevait la nouvelle que le roi d'Assyrie, indigné de la prise du château, se préparait à faire irruption sur ses terres. « Si tu me permets de m'en aller, ajouta-t-il, je tâcherai de défendre mes places fortes, le reste m'intéresse moins. — En partant tout à l'heure reprit Cyrus, quand arriveras-tu chez toi? — Dans trois jours je puis y souper. — Et crois-tu que l'Assyrien soit sitôt prêt à t'attaquer? — Je n'en doute pas; il se hâtera d'autant plus qu'il te voit encore éloigné de mes états. — Combien donc me faudrait-il de temps pour

m'y rendre? — Seigneur, comme ton armée est nombreuse, tu ne peux arriver en moins de six ou sept jours de marche. — Pars sans différer, reprit Cyrus : je ferai la plus grande diligence qu'il me sera possible. »

Dès que Gadatas fut parti, Cyrus assembla les chefs des alliés, qui, pour la plupart, se montraient pleins d'ardeur, et leur tint ce discours : « Généreux alliés, Gadatas a exécuté une entreprise dont nous avons tous senti l'importance, et cela, sans que nous eussions encore rien fait pour lui. On apprend aujourd'hui que le roi d'Assyrie envahit ses terres pour venger le dommage qu'il croit en avoir reçu; peut-être encore, dans la pensée que s'il ne punit ceux qui l'abandonnent pour se joindre à nous, tandis que nous ne faisons point de quartier à ceux qui lui restent fidèles, bientôt personne ne voudra demeurer son allié. J'estime que nous nous ferons honneur en secourant de toutes nos forces Gadatas, qui a si bien mérité de nous; qu'il est de la justice que nous le servions à notre tour, et qu'en nous conduisant ainsi à son égard, nous travaillerons pour nos propres intérêts. Quand on nous verra jaloux de payer avec usure le bien ou le mal qu'on nous fait, on cherchera notre amitié, on craindra de nous avoir pour ennemis. Mais si nous paraissions abandonner Gadatas, grands dieux! par quels discours persuaderons-nous à d'autres d'embrasser notre parti? Oserons-nous vanter nos procédés? Qui de nous pourra lever les yeux sur Gadatas, après que tant d'hommes réunis se seront laissé vaincre en générosité par un seul homme, un homme tel que le malheureux Gadatas? »

Ainsi parla Cyrus. Tous opinèrent pour la prompte exécution de ce projet. « Puisque vous êtes de mon avis, reprit-il, laissons pour escorter les bêtes de charge et les chariots, celles de nos troupes qui sont les plus propres à ce soin; Gobryas les commandera et marchera à leur tête : outre qu'il connaît les chemins, il a tous les talens qu'exige cette mission. Nous autres, nous partirons avec nos soldats et nos chevaux les plus vigoureux, en ne nous chargeant de munitions que pour trois jours. Plus notre équipement sera modeste et simple, plus nous aurons de plaisir, les jours suivans, à dîner, souper et dormir. Voici quel sera l'ordre de notre marche. Toi, Chrysante, tu conduiras l'avant-garde,

composée des soldats armés de cuirasses : le chemin étant large et uni, tu placeras de front les taxiarques, dont chacun aura sa compagnie rangée sur une seule file; nous avancerons avec d'autant plus de vitesse et de sûreté, que nos rangs seront plus serrés. Je veux que les soldats cuirassés marchent les premiers, par la raison que les troupes légèrement armées se trouvant précédées par le corps le plus pesant, doivent suivre sans peine, et que si, pendant la nuit, on mettait à la tête le corps le plus dispos, comme une avant-garde s'est bientôt éloignée, l'armée se diviserait. Artabase commandera les peltastes et les archers des Perses; il sera suivi du Mède Andramias qui conduira l'infanterie mède, d'Embas à la tête de l'infanterie arménienne, d'Artuchas et de ses Hyrcaniens, de Thambradas et de l'infanterie des Saces, de Damatas avec celle des Cadusiens. Tous ces chefs feront leur disposition de manière que les capitaines se trouvent au front de leur colonne; les peltastes occuperont la droite, les archers la gauche : cet ordre donnera plus de facilité pour agir. Viendront ensuite les conducteurs des bagages : leurs chefs auront soin que tout soit rassemblé avant de prendre du repos; que dès la pointe du jour ils soient rendus avec les bagages au lieu qui leur sera indiqué, et qu'ils marchent en ordre. A la suite des bagages, le Perse Madatas conduira la cavalerie perse. Les hécatonarques, rangés de front, seront suivis chacun de leur compagnie sur une file, comme pour l'infanterie. Le Mède Rambacas suivra les Perses avec sa cavalerie. Toi, Tigrane, tu marcheras après lui, à la tête de la tienne; puis les autres hipparques, chacun avec les troupes qu'ils ont amenées. Saces, vous les suivrez. Les Cadusiens, qui sont arrivés les derniers, fermeront la marche. Et toi, Alceuna, qui les commandes, tu veilleras sur l'arrière-garde, et qu'il ne reste personne derrière tes cavaliers. Que les chefs et tous les bons soldats marchent en silence : la nuit on a plus besoin des oreilles que des yeux pour être instruit de ce qui se passe et pour agir. Le désordre embarrasse plus, et on y remédie plus difficilement la nuit que le jour. Il faut donc observer le silence et garder son rang. Lorsqu'on devra décamper la nuit, on multipliera les gardes, qu'on relèvera souvent, dans la crainte qu'une trop longue

veille n'incommoderai quelqu'un pour la marche du lendemain. Le son de la trompette donnera le signal du départ; alors munis de ce qui vous est nécessaire, tenez-vous prêts à marcher vers Babylone. Que les premiers encouragent ceux qu'ils précèdent à suivre de près.»

Ces instructions finies, les chefs retournèrent à leurs tentes. Dans le chemin, ils parlèrent avec admiration de la mémoire de leur général, qui ayant tant d'ordres à donner, appelait chacun par son nom. Cyrus s'y était exercé : il trouvait étrange que des artisans sussent les noms des outils de leur métier; que le médecin connût par leur nom les instrumens de son art et les remèdes qu'il emploie; et qu'un général eût assez peu d'intelligence pour ignorer les noms de ses officiers, qui sont les instrumens dont il se sert pour attaquer ou pour défendre, pour animer la confiance ou jeter la terreur.

Voulait-il donner à quelqu'un une marque de considération, il lui paraissait honnête de l'appeler par son nom. Il était persuadé que des guerriers qui se croient connus du général, cherchent plus ardemment les occasions de se faire remarquer par quelque action d'éclat, et se rendent plus attentifs à ne rien faire qui les déshonore. «Ce serait, disait-il, une sottise à un général, lorsqu'il a des ordres à donner, d'imiter certains maîtres, qui chez eux disent vaguement : Qu'on aille chercher de l'eau; qu'on fende du bois. A de pareils commandemens, ajoutait-il, les serviteurs se regardent l'un l'autre, sans qu'aucun mette la main à l'œuvre : quoiqu'ils soient tous en faute, nul d'entre eux ne s'accuse, nul ne craint la punition, parce que la faute est commune à tous.» C'est pour cela que Cyrus nommait toujours ceux à qui il donnait un ordre. Telle était sur ce point sa manière de voir.

Les soldats qui pour lors avaient fini leur repas établirent des gardes, ramassèrent le bagage et allèrent se reposer. Vers le milieu de la nuit, la trompette donne le signal. Dans le moment, Cyrus, après avoir dit à Chrysante de se tenir sur la route à la tête de l'armée, sortit accompagné de ses aides de camp. Chrysante parut bientôt emmenant les soldats cuirassés : Cyrus lui donna des guides et lui enjoignit de marcher lentement, jusqu'à ce qu'il lui expédiât un nouvel ordre, car toutes les troupes

n'étaient pas encore en mouvement. Pour lui, restant au même lieu, il faisait ranger les soldats à mesure qu'ils arrivaient, et envoyait presser ceux qui étaient les moins diligents.

Quand elles furent toutes en marche, il dépêcha des cavaliers pour en donner avis à Chrysante et lui dire qu'il doublât le pas : il partit ensuite à cheval pour gagner la tête de l'armée. Il examinait, sans rien dire, les différentes compagnies : s'il voyait des soldats marcher en silence et bien alignés, il s'approchait d'eux, demandait leur nom, et dès qu'il le savait, il leur donnait des éloges. S'il remarquait de la confusion dans quelque endroit, il tâchait d'en démêler la cause et d'y remédier. J'oubliais une de ses précautions dans cette marche de nuit. Il fit précéder toute l'armée d'un peloton de gens hardis et dispos, qui pussent voir Chrysante et en être vus : ils devaient l'avertir de tout ce qu'ils entendraient ou découvriraient. Cette troupe était commandée par un officier chargé de les équiper, et de transmettre à Chrysante les avis importants, sans le fatiguer de rapports inutiles. C'est ainsi qu'ils marchèrent cette nuit-là.

Lorsque le jour parut, Cyrus laissa, pour soutenir l'infanterie cadusienne qui venait la dernière, la cavalerie de la même nation, et fit prendre les devans aux autres corps de cavalerie ; parce qu'ayant l'ennemi en tête, il voulait être en état, ou de combattre avec toutes ses forces, s'il trouvait de la résistance, ou de poursuivre les fuyards, si on en apercevait quelques-uns. Dans cette vue, il avait toujours sous la main des escadrons tout prêts à donner la chasse aux ennemis, si la circonstance l'exigeait, et d'autres qui restaient auprès de lui ; car il ne souffrait pas que la cavalerie entière se détachât. Telle fut la disposition de sa marche, durant laquelle il n'eut point de poste fixe : il allait sans cesse d'un endroit à l'autre, visitant les différents corps et pourvoyant à leurs besoins.

CHAPITRE IV.

Cependant un des principaux officiers de la cavalerie de Gadatas, considérant que son maître avait secoué le joug du roi d'Assyrie, s'imaginait que si Gadatas éprouvait un revers, il pourrait en obtenir la dépouille. Dans cette pensée,

il dépêcha au roi l'un de ses plus fidèles serviteurs, chargé de lui dire, s'il le trouvait sur les terres de Gadatas avec son armée, qu'il serait facile de faire tomber dans une embuscade le rebelle et toutes ses troupes.

L'envoyé devait encore déclarer au roi quelles étaient ces forces, le prévenir que Cyrus ne les accompagnait pas, lui apprendre par quel chemin ce prince arriverait. Pour s'attirer plus de confiance, il écrivait à d'autres serviteurs qu'ils livrassent au monarque assyrien un château qu'il possédait dans les états de Gadatas, avec tous les effets qui y étaient renfermés. Il mandait de plus au roi, que s'il réussissait, il le joindrait quand il aurait tué Gadatas ; s'il manquait son coup, il passerait du moins à son service le reste de sa vie. L'envoyé se rendit en diligence auprès du roi, et lui déclara ce qui l'amenait. Aussitôt le roi s'empare de la forteresse, et fait poster dans les villages voisins, qui se touchaient presque les uns les autres, un gros corps de cavalerie et des chars. Gadatas, arrivé près de ce lieu, envoya quelques soldats à la découverte ; dès que le roi les vit approcher, il fit sortir deux ou trois chars et un petit nombre de cavaliers qui avaient ordre de prendre la fuite, comme des gens qui ne se sentent point en force et qui ont peur. Les soldats de Gadatas les voyant fuir se mettent à les poursuivre, et font signe à leur chef d'avancer : Gadatas, trompé par le stratagème, poursuit à toute bride. Les Assyriens le croyant à leur discrétion, sortent d'embuscade. A cette apparition Gadatas fuit ; on le charge avec furie : le traître qui en voulait à ses jours l'atteint, le frappe et le blesse à l'épaule d'un coup qui ne fut pas mortel. Après ce bel exploit, il part pour joindre les Assyriens : il en est reconnu, pousse vigoureusement son cheval, et avec eux seconde le roi dans la poursuite des fuyards. Plusieurs qui avaient des chevaux pesans furent faits prisonniers par des ennemis mieux montés. La cavalerie de Gadatas, déjà épuisée des fatigues de la route, était près de succomber, lorsqu'on vit Cyrus arrivant avec son armée.

Il faut croire que ce fut avec cette joie que ressentent des navigateurs qui découvrent le port après la tempête. Cyrus fut d'abord surpris de ce qu'il voyait ; mais quand il fut instruit et qu'il eut reconnu que les Assyriens venaient à

lui, il fit avancer contre eux son armée en bataille. Les Assyriens, de leur côté, ayant vu le danger, prirent la fuite, et furent poursuivis par le corps de troupes commandé pour ces sortes d'occasions : Cyrus continua d'avancer avec le reste de l'armée, afin d'appuyer son détachement. On prit dans cette dérouté plusieurs chars, dont les cochers avaient été renversés en voulant tourner pour s'enfuir, ou par d'autres accidens ; quelques-uns furent coupés dans le chemin et saisis par les cavaliers, qui tuèrent un grand nombre d'ennemis, entre autres le traître qui avait blessé Gadatas. Quant à l'infanterie assyrienne qui assiégeait son château, une partie se sauva en fuyant dans la forteresse qu'on avait livrée au roi d'Assyrie ; l'autre avait prévenu l'arrivée des Perses, et s'était réfugiée dans une grande ville dépendante de ce prince, où lui-même chercha un asile avec sa cavalerie et ses chars.

Après cet exploit, Cyrus se retire sur les terres de Gadatas, donne ses ordres à ceux qui étaient chargés de la garde du butin, va le visiter, et s'informe de l'état de sa blessure. Mais Gadatas, le bras en écharpe, courut au devant de lui. « J'allais, lui dit Cyrus ravi de le voir, apprendre de toi-même comment tu te portes. — Et moi, j'accours, répartit Gadatas, pour contempler de nouveau le visage d'un homme qui a l'âme si généreuse, d'un prince qui n'ayant nul besoin de moi, qui ne m'ayant rien promis, qui n'ayant reçu personnellement de moi aucun service, pour cela seul que j'ai été de quelque utilité à ses amis, me secourt si puissamment que sans lui je périssais, et que par lui je suis sauvé. Non, j'en atteste les dieux, si j'étais resté tel que m'avait formé la nature, et que j'eusse été père, je doute qu'un fils m'eût rendu les mêmes soins. Je connais des fils, entre autres le prince qui règne aujourd'hui en Assyrie, qui a fait plus de mal à son père qu'il ne pourra jamais t'en causer.

— Mon cher Gadatas, reprit Cyrus, tu exaltes ma personne, et tu ne parles pas de ce qu'il y a ici de plus merveilleux. — Et quoi, seigneur ? dit Gadatas. — C'est, répondit Cyrus, le zèle de tant de Perses, de Mèdes, d'Hyrcaniens, de tout ce que tu vois d'Arméniens, de Saces, de Cadusiens, qui sont accourus à ton secours. — Que Jupiter, que les dieux, s'écria Gadatas, comblent

de biens ces nations, mais surtout le prince qui les a rendues ce qu'elles sont ! Seigneur, continua-t-il, daigne recevoir ces présents que mes facultés me permettent de t'offrir : ils serviront à traiter honorablement des hôtes qui méritent tes éloges. » Ses gens apportèrent des provisions en assez grande abondance pour qu'il y eût de quoi sacrifier, si on le désirait, et de quoi donner aux troupes un repas digne de leur valeur et de leurs succès.

Le chef des Cadusiens, posté à l'arrière-garde, n'avait point eu part à la poursuite des ennemis. Jaloux de se distinguer aussi par quelque fait éclatant, sans se concerter avec Cyrus, sans lui communiquer son dessein, il alla faire une incursion du côté de Babylone. Tandis que ses cavaliers étaient dispersés dans la campagne, le roi d'Assyrie sort tout à coup de la ville où il s'était réfugié, et parut à la tête de ses troupes, rangées dans le meilleur ordre. S'apercevant que les Cadusiens étaient seuls, il fond sur eux, tue leur chef et plusieurs soldats, s'empare d'un grand nombre de chevaux, reprend le butin qu'ils emportaient, et, après les avoir poursuivis tant qu'il crut pouvoir le faire sans danger, il retourne sur ses pas. Les premiers d'entre les Cadusiens échappés à cette défaite rentrèrent le soir dans le camp.

Lorsque Cyrus eut appris cette mauvaise nouvelle, il courut au-devant des vaincus, accueillit les blessés à mesure qu'ils arrivaient, et les envoya vers Gadatas pour les faire panser : il établit les autres dans une tente, et afin que rien ne leur manquât, il en prit soin lui-même, secondé de quelques homotimes. Dans ces occasions, les âmes sensibles s'empressent de concourir au soulagement des malheureux. Cyrus paraissait pénétré de douleur : à l'heure du souper, toutes les troupes s'étant mises à manger, il continua, suivi de quelques valets, de veiller avec les médecins sur les blessés, dont il ne voulait pas qu'aucun fût négligé : il les visitait en personne, ou bien il envoyait à ceux qu'il ne pouvait aller voir, des gens pour les soigner. C'est ainsi que les Cadusiens passèrent la nuit.

Le lendemain à la pointe du jour, Cyrus convoqua par un héraut les chefs des alliés, et tous les Cadusiens sans exception, et leur tint ce discours : « Généreux alliés, imputons à la condi-

tion humaine le malheur qui vient d'arriver ; il n'est pas étonnant que des hommes fassent des fautes : mais du moins tirons une instruction de cet événement ; apprenons que des troupes inférieures en nombre à celles de leurs ennemis, ne doivent jamais se séparer du gros de l'armée. Je ne dis pas cependant qu'il ne faille en aucune circonstance s'exposer à faire une marche qui serait nécessaire, même avec un corps moins nombreux que n'était celui des Cadusiens lorsqu'ils sont entrés sur les terres du roi d'Assyrie ; mais il faut que ce soit de concert avec le général, qui a des forces suffisantes pour protéger l'entreprise : s'il arrive qu'elle échoue malgré cette précaution, il est possible aussi que le général, par quelque stratagème, ôte aux ennemis l'envie d'attaquer son détachement, et qu'il parvienne à le mettre à l'abri de toute insulte, en leur suscitant ailleurs des affaires plus pressantes. Lorsqu'on s'éloigne ainsi de l'armée, on n'en est point séparé, on tient toujours au corps. Au contraire, l'officier qui part suivi de sa troupe, sans dire où il la mène, ne diffère point de celui qui se met seul en campagne.

« Au reste, poursuit Cyrus, avec l'aide des dieux, nous ne tarderons pas à vous venger. Aussitôt que vous aurez dîné, je vous mènerai sur le champ de bataille ; nous donnerons la sépulture aux morts. Si le ciel nous seconde, nous montrerons aux Assyriens, dans le lieu même où ils se flattent d'avoir eu quelque supériorité, des troupes plus braves que les leurs ; et nous les réduirons à ne plus regarder avec plaisir les champs où ils ont défait nos alliés. S'ils ne viennent point à notre rencontre, nous brûlerons leurs villages, nous ravagerons la campagne, afin qu'ils ne voient plus d'objets qui les réjouissent, et qu'ils n'aient plus que le spectacle de leurs propres calamités. Que les chefs, ajouta-t-il, aillent prendre leur repas. Vous, Cadusiens, dès que vous serez retournés à votre quartier, choisissez vous-mêmes, selon votre usage, un chef pour veiller à vos besoins, sous la protection des dieux et sous la mienne : quand vous aurez dîné, envoyez-moi celui que vous aurez choisi. » Ils procédèrent sans délai à l'élection.

Cyrus ayant fait sortir les troupes du camp, et assigné au chef que les Cadusiens venaient d'élire le poste qu'il devait occuper : « Aie soin,

lui dit-il, de faire marcher près de moi tes soldats, afin que nous travaillions ensemble à les ranimer. » L'armée partit : lorsqu'elle fut arrivée au lieu où les Cadusiens avaient été battus, on enterra les morts, on pilla la campagne, et les troupes rentrèrent chargées de butin sur les terres de Gadatas.

Il vint alors en pensée à Cyrus que les peuples voisins de Babylone qui avaient embrassé son parti seraient maltraités après son départ. Il chargea donc tous les prisonniers, qu'il mit en liberté et qu'il fit accompagner par un héraut, d'annoncer de sa part au roi d'Assyrie, que si ce prince s'engageait à ne point troubler les travaux des laboureurs dont les maîtres l'avaient abandonné pour entrer dans l'alliance des Perses, lui, Cyrus, traiterait de même et ne vexerait en aucune manière les laboureurs assyriens. « Si vous les empêchez de cultiver leurs champs, devait ajouter le héraut, vous ne ferez tort qu'à un petit nombre d'hommes, car les terres de mes nouveaux alliés sont peu étendues ; au lieu que je laisserais aux vôtres la culture de vastes campagnes. La récolte des fruits, si la guerre continue, sera le partage du plus fort : elle vous appartiendra si nous faisons la paix. Dans le cas où quelques-uns violeraient le traité en prenant les armes, les miens contre vous, les vôtres contre moi, nous nous unirons pour les punir. » Le héraut partit avec cette instruction.

Les Assyriens, informés des propositions de Cyrus, firent tout pour engager leur roi à les accepter, comme un moyen de diminuer les maux de la guerre. Le roi, soit à la persuasion de ses sujets, soit de son propre mouvement, consentit au traité : il fut donc convenu qu'il y aurait paix pour les cultivateurs, guerre entre les gens armés. Malgré cet accord en faveur des laboureurs, Cyrus, en offrant à ses alliés sûreté dans leurs pâturages, leur permit, afin qu'ils continuassent plus volontiers la campagne, de dévaster les terres des peuples non compris dans le traité. En effet, en s'abstenant du pillage, on n'est pas à l'abri du danger, tandis que la fatigue paraît plus légère en vivant aux dépens de l'ennemi.

Pendant que Cyrus se préparait à partir, Gadatas vint lui offrir de nouveaux présents, dont la profusion et la variété prouvaient son opulence : entre autres, quantité de chevaux

qu'il avait ôtés à ses cavaliers, n'osant plus se fier à eux depuis l'embuscade. « Seigneur, dit-il en abordant Cyrus, dispose dès à présent de toutes ces choses comme il te plaira : ce qui me reste n'est pas moins à toi. Il n'est point né et jamais il ne naîtra de moi d'enfans à qui je puisse laisser mon héritage; il faut qu'avec moi périssent ma race et mon nom. Cependant, Cyrus, j'en atteste les dieux qui voient et entendent tout, je n'ai jamais mérité par aucune parole répréhensible le traitement que j'ai subi. » En prononçant ces mots, il pleurait sur son sort; les larmes ne lui permirent pas d'en dire davantage.

Cyrus, touché de l'action de Gadatas, plaignit son infortune et lui répondit : « J'accepte tes chevaux, et je crois te bien servir en les donnant à des gens mieux intentionnés pour toi que ceux qui les montaient. Je vais, ainsi que je le désirais depuis long-temps, porter à dix mille hommes le corps de cavalerie perse. Remporte tes autres biens, et garde-les jusqu'à ce que tu me voies assez riche pour ne pas te céder en générosité : je serais honteux si tu m'avais plus donné que tu n'as reçu de moi. — Seigneur, reprit Gadatas, je sens ta délicatesse; mais c'est un dépôt que je te confie : juge toi-même si je suis en état de le conserver. Tant que nous vivions en bonne intelligence avec le roi d'Assyrie, on ne connaissait point de séjour plus agréable que le domaine de mon père. Le voisinage de l'immense Babylone nous procurait tous les avantages d'une grande ville; et nous pouvions en éviter les inconvénients, en nous retirant chez nous. Aujourd'hui que nous sommes ennemis, il est certain qu'aussitôt que tu seras éloigné, nous resterons en butte aux pièges des Assyriens, moi et tous ceux qui m'appartiennent. Ainsi, je m'attends à mener désormais une vie misérable, ayant pour ennemis des voisins plus puissans que nous. Tu me demanderas peut-être pourquoi je n'ai pas fait ces réflexions avant de changer de parti. Outragé, indigné, pouvais-je considérer quel était le parti le plus sûr? Je ne nourrissais qu'un sentiment au fond de mon cœur; je me demandais impatiemment quand enfin je me vengerais d'un barbare, abhorré des dieux et des hommes, qui porte une haine irréconciliable, non à ceux qui l'offensent, mais à celui qu'il soupçonne de

valoir mieux que lui. Aussi, pervers comme il l'est, jamais il n'aura pour alliés que des hommes encore plus pervers que lui. Si parmi ces alliés il en découvre un dont le mérite lui fasse ombrage, crois, Cyrus, que tu n'auras point à combattre cet homme de mérite; laisse agir le roi, il tentera tout pour le perdre. Cependant, avec ses vils satellites il lui sera facile de me nuire. »

Cyrus jugeant que l'inquiétude de Gadatas était fondée, lui répliqua : « Que ne mets-tu dans tes places des garnisons assez fortes pour y trouver sûreté quand il te plaira d'y aller? Que ne nous suis-tu? Si les dieux continuent de nous protéger, ce sera plutôt à l'Assyrien de te redouter qu'à toi de le craindre. Viens avec moi, emmène les personnes que tu aimes à voir, et dont la société te plaît : je ne doute pas que tu ne nous serves encore très utilement; je te promets, de mon côté, tous les secours qui dépendront de moi. » Gadatas, commençant à respirer : « Seigneur, dit-il, aurais-je le temps d'achever mes préparatifs avant que tu quittes ces lieux? je voudrais emmener ma mère. — Le temps ne te manquera pas, répondit Cyrus; je ne partirai point que tu ne m'aies averti que tu es prêt. »

Gadatas sortit sur-le-champ : il établit, de concert avec Cyrus, des garnisons dans les châteaux qu'il avait réparés, et rassembla tout ce qui pouvait être nécessaire pour tenir un grand état. Il choisit ensuite, pour partir avec lui, plusieurs de ses sujets; les uns, parce qu'ils lui étaient agréables, les autres, parce qu'ils lui étaient suspects. Il exigea des derniers qu'ils emmenassent ou leurs femmes ou leurs sœurs : ce seraient autant de liens qui les retiendraient.

Gadatas avec sa suite accompagnait Cyrus, lui indiquant les chemins et les lieux abondans en eau, en fourrages, en vivres, afin que l'armée ne campât que dans des cantons fertiles.

Lorsqu'on fut arrivé à la vue de Babylone, Cyrus s'apercevant que la route suivie aboutissait aux murs de la ville, appela Gobryas et Gadatas, et leur demanda s'il n'y avait pas un autre chemin qui les approchât moins des murailles. « Seigneur, répondit Gobryas, il y en a plusieurs autres; mais j'ai pensé que tu désirerais passer le plus près possible de la ville, afin de montrer à l'ennemi le nombre et le bon état de tes troupes. Je me souviens que dans le temps où

elles étaient beaucoup moins nombreuses, tu vins si près des fortifications, que les Assyriens pouvaient aisément reconnaître la médiocrité de tes forces : aujourd'hui, quelques préparatifs qu'ait faits le roi pour te recevoir (car il t'annonça pour lors qu'il allait y travailler), je présume que dès qu'il aura vu de près ton armée, il se croira mal préparé. — Gobryas, répliqua Cyrus, tu me parais surpris que dans le temps où je suis venu ici avec des troupes moins considérables, je les aie conduites jusque sous les murs, et que dans ce moment où leur nombre est augmenté, je ne veuille plus les en approcher : cesse de t'étonner. Il est différent, Gobryas, de mener une armée à l'ennemi, ou de vouloir seulement passer à sa vue. Dans le premier cas, on avance en suivant l'ordonnance la plus avantageuse pour le combat : dans le second, un général prudent songe moins à la célébrité qu'à la sûreté de la marche. Lorsqu'une armée est en route, les chariots et autres bagages qui occupent nécessairement un grand espace doivent être couverts par des gens armés, et ne paraître jamais sans défense aux yeux de l'ennemi : mais une telle disposition force les troupes de s'étendre et de s'affaiblir. Que des ennemis, sortant d'une place forte, serrés et en bon ordre, viennent les assaillir tandis qu'elles défilent, n'auront-ils pas beaucoup d'avantage, de quelque côté qu'ils forment leur attaque ? Une armée qui marche en colonne ne peut, sans beaucoup de temps, porter du secours à l'endroit attaqué ; au lieu que l'ennemi qui fait une sortie peut en un instant secourir les siens, et rentrer dans ses retranchemens. Si donc nous nous contentons d'approcher des Assyriens à la distance que nous occupons, et que nous restions aussi étendus que nous le sommes, ils verront à la vérité nos forces ; mais l'escorte armée qui couvrira nos bagages offrira un aspect imposant. S'ils sortaient pour nous entamer par quelque endroit, comme nous les apercevriions de loin, nous ne courrions pas risque d'être surpris. Mais puisqu'il faudrait que pour nous attaquer ils s'éloignassent de leurs murailles, comptez, mes amis, qu'ils n'entreprendront rien, à moins qu'ils ne s'imaginent que toutes leurs forces réunies peuvent être supérieures aux nôtres : ils auraient trop à craindre pour leur retraite. » Tous ceux qui étaient présens furent de l'avis de Cyrus ;

et Gobryas conduisit l'armée suivant l'ordre qui lui avait été donné. Pendant qu'elle passait à la vue de Babylone, le prince se tint constamment à l'arrière-garde pour la fortifier par sa présence.

Après plusieurs jours de marche on arriva sur les frontières des Syriens et des Mèdes, dans le même lieu où l'armée était entrée en campagne. Les Syriens y avaient trois châteaux, dont l'un, mal fortifié, fut emporté d'assaut : la terreur qu'inspirait Cyrus, et les insinuations de Gadatas déterminèrent les garnisons à livrer les deux autres.

CHAPITRE V.

Cette expédition terminée, Cyrus dépêcha un des siens vers Cyaxare, avec une lettre, pour le prier de se rendre à l'armée, afin qu'ils pussent délibérer ensemble sur l'usage qu'on devait faire des châteaux dont on venait de s'emparer, et pour que Cyaxare, après avoir examiné l'état des troupes, donnât son avis tant sur ce qui les concernait que sur les entreprises qu'on pouvait former. « Tu ajouteras, dit-il à l'envoyé, que, s'il veut, j'irai le joindre et camper auprès de lui. » Le messenger partit pour remplir sa mission. Les Mèdes avaient choisi pour Cyaxare la tente du roi d'Assyrie : Cyrus ordonna qu'on dressât cette tente, qu'on la meublât le plus magnifiquement possible et que l'on y plaçât dans la partie destinée aux femmes les deux captives avec les musiciennes qu'on avait réservées pour le roi. Cet ordre fut exécuté.

Cyaxare, après avoir entendu l'envoyé, jugea qu'il était plus expédient pour lui que l'armée demeurât sur la frontière : car les Perses que Cyrus avait demandés étaient déjà entrés en Médie, au nombre de quarante mille, tant archers que peltastes ; et le roi, sachant qu'ils faisaient beaucoup de dégâts sur ses terres, avait bien plus d'envie d'en être délivré que d'y recevoir des troupes encore plus nombreuses. Ainsi le chef qui amenait ce renfort, ayant demandé à Cyaxare, conformément à l'ordre de Cyrus, s'il avait besoin de ce secours, et Cyaxare ayant répondu que non, il partit le jour même avec ses Perses pour aller joindre son général, qu'on lui dit n'être pas éloigné.

Le lendemain Cyaxare se mit en chemin avec ce qui lui restait de cavaliers mèdes. Quand Cy-

rus eut lieu de croire que ce prince approchait, il se hâta d'aller à sa rencontre, à la tête de la cavalerie perse, qui formait un corps assez nombreux, et de celle des Mèdes, des Arméniens, des Hyrcaniens, auxquels il joignit ceux d'entre les autres alliés qui étaient les mieux montés et les mieux armés : il montrait ainsi à son oncle l'état de ses forces. Cyaxare, voyant Cyrus accompagné d'un si grand nombre de gens d'élite, tandis que lui n'avait pour cortège qu'une petite troupe peu imposante, se sentit humilié et conçut un violent chagrin. Cyrus descendit de cheval et s'avança pour l'embrasser, selon l'usage. Cyaxare descendit aussi, mais détourna le visage, et au lieu de recevoir le baiser de son neveu, il fondit en larmes devant toute l'armée.

Alors Cyrus fit retirer un peu à l'écart ceux qui l'accompagnaient, et prenant Cyaxare par la main, il le mena sous des palmiers qui étaient près du chemin, fit étendre des tapis de Médie, invita le roi à s'asseoir, et, s'étant mis à ses côtés : « Au nom des dieux, mon cher oncle, dites-moi pourquoi vous êtes indisposé contre moi. Que voyez-vous ici qui puisse vous chagriner ? — C'est, répondit Cyaxare, parce que moi qui n'ai, de mémoire d'homme, que des rois pour aïeux, qui suis fils de roi, roi moi-même, je me vois arrivant ici dans l'équipage le plus humiliant, tandis qu'entouré de mes sujets et d'un grand nombre d'autres troupes, vous paraissez avec tout l'éclat de la grandeur et de l'autorité. Certes il serait dur de recevoir de ses ennemis un pareil affront ; combien, grand Jupiter ! est-il plus cruel de l'essuyer de la part de ceux de qui on ne devait pas l'attendre ! Oui, j'aimerais mieux mourir dix fois que d'être vu dans cet abaissement exposé à l'abandon, à la risée de mes sujets ; car je sais que non-seulement votre pouvoir, mais même celui de mes esclaves est au-dessus du mien, et qu'ils viennent à ma rencontre plus en état de m'offenser que je ne le suis de les punir. »

En proférant ces mots, ses larmes coulèrent avec plus d'abondance ; Cyrus ne put retenir les siennes. Puis s'étant un peu remis : « Vous vous trompez, Cyaxare, lui dit-il, et vous jugez mal si vous pensez que ma présence autorise les Mèdes à vous manquer impunément. Je ne suis étonné ni de votre colère ni de vos craintes ; je n'examinerai point si vous avez raison ou non

d'être irrité contre eux ; peut-être souffririez-vous impatiemment ce que je dirais pour leur justification. Mais je ne vous le dissimulerai pas, je regarde comme une grande faute, dans un homme revêtu de l'autorité, de menacer à la fois tous ceux qui lui sont soumis. S'il en épouvante beaucoup, il se fait nécessairement beaucoup d'ennemis ; s'il les menace tous, nécessairement il les invite tous à se tenir étroitement unis. Pourquoi ne vous ai-je pas renvoyé vos troupes avant de revenir vers vous ? C'est que j'appréhendais que votre courroux ne vous exposât à quelque chose de fâcheux, qui nous aurait tous affligés. Grâce aux dieux, vous serez à l'abri de ce danger. Quant à l'idée qui vous est venue que je vous ai manqué, il est bien douloureux pour moi, pendant que je travaille de toutes mes forces pour le plus grand avantage de mes amis, qu'on me soupçonne d'avoir des desseins contraires à leurs intérêts. Mais cessons de nous accuser légèrement ; voyons plutôt, s'il est possible, en quoi consiste l'offense dont vous vous plaignez. Je vais vous faire une proposition raisonnable entre gens qui s'aiment. Si je suis convaincu de vous avoir nui en quelque chose, je m'avouerai coupable ; s'il est prouvé que je ne vous ai pas nui, que je n'en ai pas même eu la pensée, ne confesserez-vous pas que vous n'avez nul sujet de vous plaindre de moi ? — Je serai, dit le roi, forcé de l'avouer. — Et s'il est clair, reprit Cyrus, que je vous ai bien servi, que j'ai cherché à vous être utile autant que je le pouvais, ne conviendrez-vous pas que je suis plus digne d'éloges que de blâme ? — Cela est juste. — Eh bien, poursuivit Cyrus, considérons chacune de mes actions ; c'est le vrai moyen de discerner ce que j'ai fait de bien et ce que j'ai fait de mal. Remontons, si cette époque vous suffit, au temps où le commandement me fut déferé.

« Lorsque vous fûtes informé que les ennemis s'étaient rassemblés en grand nombre et marchaient contre votre personne et vos états, vous envoyâtes aussitôt demander du secours aux Perses, et me fîtes prier, en particulier, s'ils vous accordaient des troupes, d'en solliciter le commandement et de venir moi-même à leur tête. Ne me suis-je pas rendu à vos instances ? ne vous ai-je pas amené les meilleurs soldats et dans le plus grand nombre qu'il m'a été possible ? — Il est vrai. — Dites-moi donc d'abord si

vous regardez ce procédé comme une offense ou comme un service. — Assurément comme un grand service. — Continuons. Quand les ennemis sont arrivés et qu'il a fallu en venir aux mains avec eux, m'avez-vous vu me refuser à la fatigue et m'épargner dans les dangers ? — Non, certes ; non. — Quand, par l'assistance des dieux, nous eûmes vaincu, que les ennemis eurent fait retraite, que je vous pressai de joindre nos forces pour les poursuivre et achever leur défaite et pour recueillir en commun les fruits de la victoire, pouvez-vous m'accuser d'avoir alors trop consulté mes intérêts particuliers ? » A cela, Cyaxare ne répondit rien.

« Puisque vous aimez mieux, reprit Cyrus, vous taire sur cet article que de me répondre, dites si vous croyez que je vous aie offensé lorsque, vous voyant persuadé qu'il n'y avait pas de sûreté à poursuivre, je vous priai, sans vous empêcher de partager avec moi un honorable péril, de m'envoyer un certain nombre de cavaliers ? De grâce, montrez-moi en quoi j'ai eu tort de vous faire cette demande, moi qui avais déjà combattu pour vous en qualité d'allié. » Comme Cyaxare gardait encore le silence : « Puisque vous refusez, continua Cyrus, de vous expliquer sur ce point, dites-moi du moins si je vous offeusai quand, sur votre réponse que vous ne vouliez pas troubler la joie à laquelle les Mèdes se livraient et les forcer à une marche périlleuse, je me bornai, au lieu de vous en témoigner le moindre ressentiment, à vous demander la chose du monde qui vous coûtait le moins, celle qu'il vous était le plus facile d'ordonner aux Mèdes, car je vous priai de m'accorder les hommes qui voudraient me suivre. Le consentement que vous me donnâtes m'aurait été inutile si je ne fusse venu à bout de les persuader : j'allai les trouver ; plusieurs se rendirent à mon invitation, je partis avec eux sous votre bon plaisir. Si cette conduite vous paraît criminelle, on se rendrait apparemment coupable en recevant un don de votre main. Nous nous mîmes en marche ; depuis notre départ, qu'avons-nous fait qui ne soit connu de tout le monde ? Ne nous sommes-nous pas emparés du camp des Assyriens ? n'avons-nous pas fait main basse sur la plus grande partie des ennemis qui étaient venus vous attaquer et contraint le reste à nous livrer, les uns leurs armes, les autres leurs chevaux ? De plus,

les richesses de ceux qu'on voyait autrefois piller votre pays sont aujourd'hui entre les mains de vos amis, qui les apportent pour vous et pour eux, si vous le permettez. Enfin, et c'est là le service le plus important et le plus signalé, vous voyez votre domaine agrandi, celui de vos ennemis resserré ; plusieurs de leurs châteaux en votre pouvoir ; les vôtres, que les Syriens vous avaient enlevés, rentrés sous votre obéissance. En vérité, je serais honteux de dire que je désire savoir si ces différentes actions sont bonnes ou mauvaises : je suis prêt néanmoins à vous écouter ; expliquez-vous, je vous prie. »

Cyrus ayant cessé de parler, Cyaxare lui répondit : « Non, Cyrus, on ne saurait dire qu'il y ait rien de repréhensible dans tout ce que vous avez fait ; mais sachez que plus j'en retire d'avantages, plus je me sens chargé d'un poids qui m'accable. J'aimerais beaucoup mieux avoir reculé les limites de vos états avec mes troupes, que de vous devoir par elles l'agrandissement des miens. Ce que vous avez fait, Cyrus, en tournant à votre gloire, me couvre de honte. Il me serait bien plus agréable de vous faire des présents que de recevoir ceux que vous m'offrez : car c'est en me dépouillant que vous m'enrichissez. Je serais moins affligé si les Mèdes avaient à se plaindre de vous que je ne le suis de les voir comblés de vos bienfaits. Vous trouverez que ma façon de penser n'est pas raisonnable ; mais changeons de rôle : supposez un moment que c'est de vous, non de moi, qu'il est question. Que diriez-vous, si vous éleviez des chiens pour la garde de votre maison, et qu'un étranger, en les caressant, parvint à être plus connu d'eux que vous-même ? vous réjouiriez-vous du soin qu'il aurait pris ? Cette comparaison vous paraît-elle trop peu sensible : supposons que quelqu'un prit un tel ascendant sur l'esprit de ceux qui sont à votre service, domestiques ou soldats, qu'ils aimassent mieux lui appartenir qu'à vous, lui sauriez-vous beaucoup de gré de la conduite qu'il aurait tenue pour se les attacher ? Tirons une autre comparaison de la chose du monde la plus chère aux hommes, et dont ils sont le plus jaloux. Qu'un homme, par ses assiduités, réussisse à se faire aimer de votre femme plus que vous, ce succès vous réjouira-t-il ? Je suis sûr que bien loin de vous réjouir, vous seriez mortellement blessé. Mais,

et ceci a plus de rapport avec la position où je me trouve, si quelqu'un avait tellement gagné l'affection des Perses que vous avez amenés, qu'ils vous abandonnassent pour le suivre, compteriez-vous cet homme au rang de vos amis? Vous le regarderiez, je crois, comme un ennemi qui vous eût fait plus de mal que s'il eût tué une partie de vos soldats.

« Allons plus loin. Si un de vos amis à qui vous auriez dit, par honnêteté, prenez de mes biens ce qu'il vous plaira, s'avisait de prendre, à la faveur de cette offre, tout ce qu'il pourrait emporter, et s'enrichissait ainsi à vos dépens, vous laissant à peine le nécessaire, n'auriez-vous point de reproche à lui faire? Si vos torts avec moi ne sont pas précisément les mêmes, ils diffèrent peu. Vous convenez qu'aussitôt que je vous eus permis d'emmener ceux de mes sujets qui voudraient vous suivre, vous partîtes avec toutes mes troupes, et que vous me laissâtes seul. Vous m'apportez aujourd'hui le butin que vous avez fait, aidé de leur secours, et vous m'annoncez qu'avec le même secours vous avez étendu ma domination; ainsi, n'ayant eu personnellement aucune part à vos exploits, je me présente ici comme une femme, pour recevoir les dons que des étrangers et mes propres sujets viennent m'offrir : enfin, on vous juge digne de commander; moi l'on m'en croit incapable. Sont-ce là, Cyrus, des services signalés? Si mes véritables intérêts vous étaient chers, vous auriez surtout évité avec le plus grand soin de porter la moindre atteinte à mon honneur et à mon autorité. Que m'importe, en effet, que mes frontières soient reculées, si je suis déshonoré? Car si j'ai maintenu jusqu'ici les Mèdes dans mon obéissance, je le dois, non à une supériorité réelle de talents, mais à l'opinion où ils étaient, que nous autres souverains nous leur sommes en tout supérieurs.

— Au nom des dieux, mon cher oncle, reprit Cyrus en l'interrompant, si jamais j'ai fait quelque chose qui vous fût agréable accordez-moi la grâce que je vous demande; cessez de m'accuser présentement. Quand vous m'aurez éprouvé, si vous reconnaissez que mes actions ont eu pour objet vos intérêts, aimez-moi comme je vous aime, et avouez que je vous ai bien servi : si vous trouvez le contraire, plaignez-vous de moi. — Soit, dit Cyaxare, vous avez raison; j'y

consens. — Me permettez-vous, reprit Cyrus, de vous embrasser? — Oui, si vous le voulez. — Vous ne détournerez donc point votre visage, comme vous venez de faire? — Non. » Cyrus l'embrassa.

A cette vue, les Mèdes, les Perses, qui tous étaient inquiets de l'issue de cet entretien, firent éclater leur joie. Les deux princes montèrent à cheval : les Mèdes, au signe que Cyrus leur fit, se mirent en marche à la suite de Cyaxare; les Perses suivirent Cyrus, et furent suivis eux-mêmes du reste des alliés.

Lorsqu'on fut arrivé au camp, on conduisit Cyaxare dans la tente qu'on lui avait dressée; et tout ce dont il pouvait avoir besoin fut préparé par les gens qui en avaient reçu l'ordre. Les Mèdes, profitant du loisir de ce prince avant le souper, vinrent lui apporter des présents, quelques-uns de leur propre mouvement, le plus grand nombre à l'instigation de Cyrus : l'un lui offrit un bel échanson, l'autre un bon cuisinier, celui-ci un boulanger, celui-là un musicien, un autre des vases, un autre une robe précieuse; chacun donnait une partie du butin qui lui était échu. Cyaxare reconnut alors que Cyrus ne lui avait fait aucun tort dans l'esprit des Mèdes, et qu'ils ne lui étaient pas moins affectionnés qu'auparavant.

L'heure du repas étant venue, Cyaxare, qui revoyait Cyrus après une longue absence, l'invita à souper avec lui. « Dispensez-m'en, seigneur; tous les auxiliaires que vous voyez ici n'étant venus que sur notre invitation, je ferais une grande faute si, au lieu de prendre soin d'eux, je m'occupais de mon plaisir. Quand les soldats se croient négligés, l'ardeur des bons se ralentit, les mauvais deviennent insolens. Mais vous qui avez fait une longue traite, il est temps que vous mangiez. Accueillez avec bonté, et retenez pour souper avec vous les Mèdes qui vous sont attachés, afin qu'ils cessent de vous craindre. Je vais m'occuper des choses dont je viens de vous parler : demain matin les principaux officiers se rendront à la porte de votre tente, afin que nous délibérions avec vous sur le parti qu'il convient de prendre pour la suite. Vous proposerez vous-même l'objet de la délibération; savoir, lequel est le plus à propos, ou de continuer la guerre, ou de licencier les troupes. »

Pendant que Cyaxare soupaît, Cyrus assembla ceux de ses amis qu'il jugea les meilleurs pour le conseil et pour l'action. « Mes amis, leur dit-il, les dieux ont exaucé nos premiers vœux : nous sommes maîtres de tout le pays que nous avons parcouru ; nous voyons nos adversaires s'affaiblir, nos troupes plus nombreuses et plus redoutables. Dans cette position, si les alliés qui nous accompagnent veulent demeurer avec nous, nous pouvons prétendre à de plus grands exploits, en employant à propos soit la force, soit la persuasion. Vous n'êtes donc pas moins intéressés que moi à faire en sorte que la plus grande partie de ces alliés ne nous quitte point. Comme celui qui dans une bataille fait le plus de prisonniers est estimé le plus vaillant, de même celui qui dans un conseil sait amener le plus grand nombre de personnes à son avis passe, à bon droit, pour le plus habile dans l'art de parler et de persuader. Cependant ne vous appliquez pas à offrir de l'éloquence dans les discours que vous tiendrez à chacun d'eux en particulier ; mais parlez de manière que leurs actions prouvent que vous les avez persuadés. Occupez-vous de cette tâche importante. Pour moi je vais, autant que je le puis, pourvoir à ce que les soldats aient le nécessaire, avant qu'on leur propose de délibérer sur le projet de continuer la guerre. »

LIVRE VI.

CHAPITRE PREMIER.

La journée ainsi passée, l'on soupa, puis l'on alla se reposer. Le lendemain, dès le matin, tous les alliés se rendirent auprès de Cyaxare. Déjà il entend le bruit de la foule qui se presse aux portes de sa tente. Pendant qu'il s'habillait, les Perses présentèrent à Cyrus l'un des Cadusiens, qui le priaient de demeurer, un autre les Hyrcaniens, celui-ci Gobryas, celui-là le chef des Saces : Hystaspe amenait l'infortuné Gadatas, qui de même conjurait Cyrus de ne pas l'abandonner. Cyrus, qui savait que Gadatas mourait de peur que l'armée ne fût licenciée, lui dit en riant : « Il est clair, Gadatas, que c'est Hystaspe qui t'a suggéré les sentimens que tu

manifestes. » Gadatas, levant les mains au ciel, jura qu'Hystaspe n'y avait aucune part ; « Mais je vois, ajouta-t-il, que si vous vous retirez avec vos troupes, c'en est fait de mes possessions : voilà pourquoi je suis venu en personne demander à Hystaspe s'il connaissait ta résolution relative au licenciement des troupes. — A ce qu'il parait, dit Cyrus, j'ai tort de m'en prendre à Hystaspe. — Oui, Cyrus, oui, tu as tort ; car moi-même je lui ai représenté que tu ne pouvais rester, parce que ton père te rappelait. — Que dis-tu ? tu as osé décider de ce que je ferais ou ne ferais pas ! — Cela est vrai ; je te vois une si grande impatience d'aller te montrer en Perse et faire à ton père le récit détaillé de chacun de tes exploits ! — Et toi, n'as-tu nulle envie de retourner dans ta patrie ? — Non, par Jupiter ! non, je ne m'en irai point ; je resterai, les armes à la main, jusqu'à ce que j'aie soumis le roi d'Assyrie à Gadatas que tu vois. »

Pendant ce badinage, soutenu d'un ton sérieux, Cyaxare, magnifiquement vêtu, sortit de sa tente et alla se placer sur son trône. Quand tous ceux qui devaient assister au conseil furent assemblés, et qu'on eut fait silence : « Généreux alliés, dit Cyaxare, puisque je me trouve ici et que je suis l'aîné de Cyrus, permettez que je prenne le premier la parole. Je pense donc qu'il est essentiel d'examiner si nous devons continuer la guerre, ou licencier l'armée. Que quelqu'un dise son avis. »

Le prince d'Hyrcanie se leva : « Braves compagnons, dit-il, je ne vois pas qu'il soit besoin de délibérer, lorsque les choses indiquent ce qu'il y a de mieux à faire. Nous savons tous qu'en demeurant unis, nous faisons plus de mal à l'ennemi qu'il ne nous en fait, et que pendant que nous étions séparés, il nous traitait d'une manière aussi satisfaisante pour lui que fâcheuse pour nous. »

— A quoi bon, dit le chef des Cadusiens, délibérer si nous devons partir d'ici pour aller séparément dans nos maisons, nous qui ne pouvons sans danger, même les armes à la main, nous éloigner de vous ; nous qui, vous le savez, avons été punis pour nous en être écartés un moment ? »

Après le Cadusien, ce Mède, qui s'était dit autrefois le parent de Cyrus, Artabase, prenant la parole : « Pour moi, Cyaxare, j'envisage la

question bien autrement que les préopinans. Ils prétendent qu'il faut rester ici pour faire la guerre : moi, je déclare que c'était en Médie que la guerre avait lieu. Alors il me fallait tantôt courir à la défense de nos biens qu'on enlevait, tantôt veiller à celle de nos châteaux menacés, presque toujours en alarme et sur la défensive; et cette guerre était à mes frais. Actuellement nous tenons les forteresses des ennemis; je ne les redoute point; je fais d'ailleurs bonne chère à leurs dépens : d'où je conclus que notre existence, dans notre pays, étant un état de guerre continuelle, et la vie militaire qu'on mène ici une fête continuelle, on ne doit point rompre cette société. » Après Artabase, Gobryas parla : « Chers alliés, jusqu'à présent je n'ai qu'à me louer de la droiture de Cyrus; il n'a manqué à aucune de ses promesses; mais s'il abandonne ce pays, le roi d'Assyrie jouira donc en paix de ses injustices; il vous aura impunément insultés; et moi, loin d'être vengé du mal qu'il m'a fait, je serai une seconde fois puni d'être entré dans votre alliance. »

Lorsqu'ils eurent tous dit leur avis, Cyrus parla en ces termes : « Braves guerriers, je ne doute point non plus qu'en congédiant nos troupes, notre parti ne devienne plus faible, et celui des ennemis plus fort : car ceux qu'on a dépouillés de leurs armes en auront bientôt fabriqué d'autres; ceux dont on a pris les chevaux seront bientôt remontés; les morts seront bientôt remplacés par une florissante jeunesse qui leur succédera : en sorte qu'il ne faudra pas s'étonner si dans peu ils nous suscitent de nouveaux embarras. Pourquoi donc ai-je conseillé à Cyaxare de mettre en délibération si on licencierait l'armée? C'est que je crains l'avenir; je vois avancer contre nous des ennemis, à qui nous ne pourrions résister dans l'état où nous sommes.

« L'hiver approche, et si nous avons un abri, nos chevaux, nos valets, les simples soldats n'en ont pas, eux sans qui l'on ne saurait faire la guerre. Quant aux vivres, nous les avons épuisés partout où nous avons passé; où nous n'avons point été, les ennemis, redoutant notre approche, les ont transportés dans des forteresses, en sorte qu'ils en sont les maîtres et qu'il nous serait impossible de rien trouver dans les campagnes. Or, qui est assez courageux,

assez robuste pour combattre en même temps la faim, le froid, les ennemis? Pour tenir la campagne à ce prix, je dis, moi, qu'il vaut mieux renvoyer l'armée de notre plein gré que d'y être contraints par la nécessité. Si donc nous nous déterminons à rester armés, je crois que nous devons nous hâter de prendre aux ennemis autant de forteresses qu'il sera possible et d'en construire nous-mêmes de nouvelles. Cela fait, l'abondance sera pour ceux qui auront su s'emparer de plus de subsistances et en remplir leurs magasins; et la disette pour celui des deux partis qui manquera de places fortes. A présent nous ressemblons parfaitement à des navigateurs; ils voguent sans cesse, et ce qu'ils viennent de parcourir n'est pas plus à eux que ce qu'ils n'ont pas parcouru. Mais quand nous aurons des places fortes, la contrée se déclarera contre l'ennemi, et nous jouirons plus tranquillement du fruit de nos conquêtes.

« Que ceux d'entre vous qui craindraient d'être envoyés en garnison loin de leur pays n'aient pas d'inquiétude; nous autres Perses, qui sommes déjà loin de notre patrie, nous nous chargerons de la garde des lieux les plus voisins de l'ennemi. Pour vous, défendez et cultivez les cantons de l'Assyrie limitrophes de vos habitations. Si nous réussissons à défendre ceux qui avoisinent l'ennemi, vous qui en êtes à une si grande distance, vous vivrez dans une paix profonde; car les Assyriens, je crois, ne fermeront pas les yeux sur des périls prochains pour aller au loin vous attaquer. »

Aussitôt qu'il eut cessé de parler, tous les chefs et Cyaxare lui-même déclarèrent en se levant qu'ils étaient prêts à exécuter ce qu'il proposait. Gadatas et Gobryas dirent aussitôt que si les alliés y consentaient, ils bâtiraient chacun une forteresse, qui servirait à la défense commune. Cyrus, voyant que tous entraient avec ardeur dans ses vues, reprit ainsi : « Puisque nous paraissons avoir à cœur de faire tout ce que nous jugeons nécessaire, préparons au plutôt des machines pour battre en ruine les murailles des ennemis, et assurons nous d'ouvriers pour construire de fortes tours. » Cyaxare promit une machine, qu'il se chargeait de faire construire : Gadatas et Gobryas s'engagèrent à en donner une en commun; Tigrane prit le même engagement; Cyrus dit qu'il tâcherait d'en

fournir deux. Ces résolutions prises, on chercha des ouvriers, on rassembla les matériaux nécessaires à la construction des machines; et l'inspection de ces ouvrages fut confiée à des personnes en qui l'on reconnut le plus de capacité.

Cyrus, prévoyant que ces travaux emporteraient beaucoup de temps, mena camper son armée dans le lieu qu'il estima le plus sain et le plus commode pour le transport des choses dont on aurait besoin. Il entoura les endroits faibles d'un si bon retranchement, que les troupes qui se succéderaient à la garde du camp fussent à l'abri de l'insulte, lors même qu'elles se trouveraient séparées du gros de l'armée. De plus, il s'informait aux gens qui connaissaient le pays de quel côté les soldats pourraient faire le plus de butin : lui-même il les y menait, tant pour leur procurer des vivres en abondance que pour les rendre plus sains, plus vigoureux, par la fatigue de ces courses, et pour les entretenir dans l'habitude de garder leurs rangs en marchant.

Pendant que Cyrus se livrait à ces occupations, on apprit par les transfuges et par les prisonniers babyloniens que le roi d'Assyrie était allé en Lydie, emportant avec lui quantité d'or, d'argent, de richesses et de bijoux précieux. Les simples soldats conjecturèrent qu'effrayé de leur approche, il transportait ses trésors en lieu sûr : mais Cyrus, bien convaincu qu'il n'entreprenait ce voyage que pour lui susciter, s'il le pouvait, de nouveaux ennemis, fit les préparatifs nécessaires pour une seconde bataille. Il compléta d'abord la cavalerie perse avec les chevaux des prisonniers et avec ceux que lui donnaient ses amis : car il recevait volontiers ces sortes de présents, et quiconque lui offrait un cheval ou une belle armure, était sûr de n'être pas refusé.

Il se procura des chariots, tant parmi ceux pris sur l'ennemi que par d'autres voies : mais il abolit l'usage des chars tels qu'étaient jadis ceux des Troyens, et tels que sont encore ceux des Cyrénéens. Jusque-là les Mèdes, les Syriens, les Arabes et tous les peuples asiatiques n'en avaient point d'autres. Comme ils étaient montés par les plus braves, Cyrus avait remarqué que des gens qui étaient l'élite de l'armée ne servaient qu'à escarmoucher, et contribuaient peu au gain de la bataille : d'ailleurs, trois cents chars pour trois cents combattans exigeaient

douze cents chevaux et trois cents cochers, choisis entre ceux qui méritaient le plus de confiance; encore ces trois cents hommes ne causaient aucun dommage à l'ennemi. Cyrus, en abolissant l'usage de ces chars, en fit construire d'une forme nouvelle plus convenable pour la guerre. Les roues en étaient fortes, par-là moins sujettes à se briser; l'essieu long, car ce qui a de l'étendue est moins sujet à renverser : le siège, d'un bois épais, s'élevait en forme de tour, mais ne couvrait le cocher que jusqu'à la hauteur du coude, afin qu'il eût la facilité de conduire ses chevaux; chaque cocher, armé de toutes pièces, n'avait que les yeux découverts : aux deux bouts de l'essieu étaient placées deux faux de fer, longues d'environ deux coudées, et deux autres par-dessous dont la pointe tournée contre terre devait percer à travers les bataillons ennemis. Cette nouvelle construction dont Cyrus fut l'inventeur est encore en usage dans les pays soumis au roi de Perse. Il avait de plus quantité de chameaux qui lui venaient les uns de ses amis, les autres des captures faites sur les Assyriens.

Au milieu de ces préparatifs, Cyrus jugeant à propos d'envoyer quelqu'un en Lydie, et d'apprendre ce que faisait le roi d'Assyrie, Araspe, chargé de la garde de la belle prisonnière, lui parut propre à cette commission. Voici quelle était son aventure : Araspe, éperdument amoureux de sa captive, avait été contraint de lui ouvrir son cœur; la belle Susienne, fidèle à son mari qu'elle aimait quoique absent, ne l'avait point écouté : cependant, pour ne pas diviser deux amis, elle ne voulait point porter ses plaintes à Cyrus. Araspe, qui d'abord s'était flatté du succès, se voyant trompé dans son attente, la menaça d'emporter de force ce qu'elle refusait à ses prières. La captive, craignant quelque violence, ne tient plus l'affaire secrète, envoie un eunuque à Cyrus, avec ordre de lui déclarer tout. Cyrus ne put s'empêcher de rire de la défaite de cet homme qui se vantait d'être plus fort que l'amour; et à l'instant même il lui envoie Artabase avec l'eunuque, pour lui dire qu'une femme de ce rang devait être à l'abri de la violence, mais qu'il ne lui interdisait pas la persuasion. Artabase, en abordant Araspe, le traita durement, lui représentant que cette princesse était un dépôt sacré,

lui reprochant son injustice, son incontinence, son impiété. Araspe, pénétré de douleur, fondant en larmes, et couvert de honte, tremblait de crainte d'être encore maltraité par Cyrus.

Le prince, instruit de ce détail, le fit appeler, et lui parlant seul à seul : « Araspe, je te vois tremblant et confus ; rassure-toi. J'ai ouï dire que des dieux ont été vaincus par l'amour ; et je sais dans quels écarts il a souvent entraîné les hommes réputés les plus sages : moi-même je sens, quand je me trouve avec de belles femmes, que je n'ai pas assez d'empire sur moi pour les regarder d'un œil indifférent. C'est moi, d'ailleurs, qui suis cause de ton malheur, moi qui t'ai enfermé avec cet invincible ennemi. — Ah ! Cyrus, tu es toujours toi-même, bon et indulgent pour les faiblesses de l'humanité, tandis que les autres hommes ne cherchent qu'à m'accabler. Depuis que le bruit de mon infortune s'est répandu, mes ennemis me raillent, et mes amis me pressent de me cacher, pour me dérober au traitement dont ils craignent que tu ne punisses mon crime. — Eh bien, Araspe, apprends que ces bruits-là te mettent à portée de nous rendre, à nos alliés et à moi, un important service. — Plût au ciel, répondit Araspe, que j'eusse encore une occasion de te servir !

— Si tu veux feindre de me fuir, et passer, sous ce prétexte, dans l'armée ennemie, je suis sûr qu'on ajoutera foi à tout ce que tu diras. — Je n'en doute pas, répartit Araspe, et je suis convaincu que mes amis ne manqueront pas de publier que c'est là le motif de ma retraite. — Tu reviendras donc instruit du secret des ennemis : comme ils auront confiance en toi, ils te feront part de leurs desseins et de leurs ressources, et tu n'ignoreras rien de tout ce qu'il nous importe de savoir. — Je pars à l'heure même, dit Araspe : sois sûr qu'on ne me suspectera pas en me voyant fuir dans le moment où je dois redouter ton courroux.

— Mais auras-tu bien le courage de quitter la belle Panthée ? — Seigneur, j'éprouve sensiblement que j'ai deux âmes ; c'est une philosophie que vient de m'enseigner l'amour, ce dangereux sophiste : car enfin une âme ne peut être en même temps bonne et mauvaise, avoir à la fois des penchans honnêtes et des penchans honteux, vouloir une chose et ne la vouloir point. Oui, sans contredit, nous avons deux âmes ;

quand la bonne est maîtresse, elle fait le bien ; quand la mauvaise prend le dessus, elle se livre à des excès honteux : à présent que ma bonne âme est forte de ton secours, elle a sur l'autre un empire absolu. — Quoi qu'il en soit, répliqua Cyrus, si tu es décidé à partir, voici ce que tu feras pour gagner la confiance des ennemis : fais-leur part de nos projets ; mais ne leur en découvre que ce qu'il faut pour déconcerter les leurs : or tu y réussiras, si tu leur dis, par exemple, que nous nous préparons à faire une invasion dans leur pays ; la crainte que chacun aura pour ses propres domaines les empêchera de réunir leurs forces dans le même lieu. Demeuré avec eux le plus long-temps que tu pourras : c'est lorsqu'ils seront le plus près de nous que nous aurons le plus besoin de tes avis. Engage-les à choisir même l'ordre de bataille le plus fort. Tu le connaîtras bien sans doute, quand tu viendras nous rejoindre ; et il faudra de toute nécessité qu'ils s'y arrêtent : un changement subit mettrait toute leur armée en désordre. » Araspe, muni de cette instruction, sortit du camp, accompagné de ses plus fidèles serviteurs, après avoir tenu à quelques personnes les propos qu'il jugea propres à favoriser ses desseins.

Dès que Panthée eut appris la retraite d'Araspe, elle fit dire à Cyrus : « Prince, que la défection d'Araspe ne te chagrine point ; si tu me permets d'envoyer un courrier à mon mari, je te promets un ami plus fidèle qu'Araspe, et qui, j'en suis certaine, viendra suivi d'autant de troupes qu'il en aura pu rassembler : Abradate était aimé du père de celui qui occupe le trône d'Assyrie ; mais le fils ayant tout fait pour semer la discorde entre lui et moi, nul doute que mon époux, qui le regarde comme un homme sans mœurs, ne l'abandonne volontiers pour s'attacher à un prince tel que toi. » Sur ces offres, Cyrus la presse de dépêcher un courrier à son mari ; ce qu'elle exécute aussitôt.

Abradate ayant reconnu les chiffres de sa femme, et lu ce qu'elle lui mandait, partit volontiers avec environ deux mille chevaux, pour se rendre auprès de Cyrus. Arrivé au premier poste des Perses, il en donne avis au prince, qui le fait conduire d'abord à la tente de Panthée. Aussitôt que les deux époux s'aperçurent, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, avec

le transport de joie que cause un bonheur inattendu. Après ces embrassemens, Panthée entretint son mari de la pureté des mœurs de Cyrus, de sa modération, de la part qu'il avait prise à ses malheurs. Abradate, touché de ce récit : « Que puis-je faire, dit-il, ma chère Panthée, pour nous acquitter l'un et l'autre envers ce prince ? — Que peux-tu faire de mieux, répondit-elle, que d'avoir pour lui les sentimens qu'il a eus pour toi ? »

Cet entretien fini, Abradate alla visiter Cyrus. En l'abordant il lui prit la main et lui dit : « Cyrus, je ne puis mieux reconnaître tout ce que tu as fait pour nous qu'en t'offrant en moi un serviteur, un ami, un allié ; quelque entreprise que tu formes, je te seconderai de toutes mes forces. — J'accepte tes offres, répondit Cyrus : pour aujourd'hui, je te laisse souper avec Panthée ; mais dorénavant il faudra que nous prenions nos repas ensemble dans ma tente, avec tes amis et les miens. »

Quelque temps après, Abradate ayant remarqué que Cyrus aimait beaucoup les chars armés de faux, les chevaux bardés et les cavaliers cuirassés, fit construire cent chars semblables à ceux des Perses, tira de sa cavalerie les chevaux nécessaires aux attelages ; il voulut même les conduire en personne, monté sur un char à quatre timons, qui serait traîné par huit chevaux. De son côté, Panthée, son épouse, fit faire du prix de ses bijoux une cuirasse, un casque et des brassards d'or pour Abradate ; elle y joignit des bardes d'airain pour couvrir les chevaux du char.

Telle était la conduite d'Abradate. Cyrus, en voyant ce char à quatre timons, imagina qu'il serait possible d'en ajuster huit à un seul chariot, auquel seraient attelées huit paires de bœufs, pour traîner certaines machines en forme de tours, d'environ dix-huit pieds d'élévation, y compris la hauteur des roues. Il pensait que ces tours, placées derrière les rangs, protégeraient puissamment sa phalange et incommoderaient l'ennemi. Il y avait pratiqué des galeries et des créneaux : chaque tour renfermait vingt hommes. Quand tout fut prêt, il essaya de les faire aller, et les seize bœufs traînaient plus aisément une tour avec les vingt hommes, que deux bœufs ne traînent un chariot de bagage. La charge ordinaire de ces chariots est, pour

deux bœufs, du poids d'environ vingt-cinq talens ; et les tours de Cyrus, quoique d'un bois aussi épais que celui qu'on emploie à la construction des théâtres tragiques, quoique garnies de vingt soldats avec leurs armes, donnaient moins à traîner à chaque paire de bœufs, que le poids de quinze talens. Cyrus, assuré de la facilité de transporter ces tours, résolut d'en avoir à la suite de son armée, persuadé qu'à la guerre, prendre ses avantages, c'est faire une chose permise et se procurer des moyens de salut et de prospérité.

CHAPITRE II.

Dans ce même temps arrivèrent les ambassadeurs indiens qui apportaient de l'argent à Cyrus ; ils lui adressèrent ce discours de la part de leur maître : « Je suis fort aise que tu m'aies instruit de tes besoins ; je veux former avec toi des liaisons d'hospitalité. Je t'envoie une somme d'argent ; si elle ne suffit pas, fais-le-moi savoir : mes ambassadeurs ont ordre de t'obéir en tout. — Eh bien, répondit Cyrus, que quelques-uns d'entre vous restent dans les tentes, gardant les richesses que vous m'apportez, et vivant le plus agréablement possible : que trois seulement passent chez l'ennemi, comme pour l'inviter à s'allier au roi de l'Inde, mais en effet pour observer ce qu'il dit, ce qu'il fait, et nous en informer, le monarque indien et moi. Si vous vous acquittez bien de cette commission, je vous en serai plus obligé que de votre argent : car nos espions déguisés en esclaves ne peuvent nous apprendre que ce qui est su de tout le monde ; au lieu que des gens tels que vous deviennent souvent les plus secrètes résolutions. » Les Indiens accueillirent cette proposition ; ils furent traités en amis ; et, après avoir tout préparé pour leur voyage, ils partirent le lendemain, avec promesse de revenir aussitôt qu'ils se seraient instruits, autant qu'ils le pourraient, de la situation des ennemis.

Cependant Cyrus faisait ses préparatifs pour la guerre en homme qui ne conçoit pas des projets vulgaires. Il ne se bornait pas aux moyens approuvés par les alliés ; il excitait encore entre des amis une noble rivalité, le désir d'avoir de plus belles armes, de savoir le mieux manier son cheval, lancer un dard, tirer une flèche, supporter la fatigue : il y réussit en les conduisant à la

chasse, en distribuant des récompenses à ceux qui se distinguaient. Les officiers qu'ils voyait attentifs à perfectionner la discipline de sa troupe, il les encourageait en leur donnant ou des éloges, ou les grâces qui pouvaient dépendre de lui. Quand il offrait un sacrifice ou célébrait une fête, il formait des divers exercices de la guerre autant de jeux militaires; il accordait des prix aux vainqueurs : la gaité animait toutes les troupes.

Déjà, excepté les machines, tout ce qu'il pouvait désirer était prêt pour marcher à l'ennemi. Déjà la cavalerie perse était complétée à dix mille hommes : il possédait cent chars armés de faux, construits à ses dépens; cent autres que le Susien Abradate avait faits pareils à ceux du prince; cent aussi de Cyaxare, qui, par le conseil de son neveu, avait réformé sur le même modèle les chars médiques, auparavant semblables aux chars troyens et libyens : de plus, il avait été réglé que chaque chameau porterait deux archers. Une si grande confiance animait la plupart des soldats; ils se croyaient déjà victorieux, ils comptaient pour rien les forces de l'ennemi.

Telle était la disposition des esprits, lorsque revinrent les Indiens envoyés par Cyrus pour observer. Ils rapportèrent que Crésus avait été élu général en chef de l'armée; qu'on avait arrêté que les rois alliés s'y rendraient au plus tôt avec toutes leurs troupes et des sommes considérables pour stipendier autant de soldats qu'on en pourrait enrôler, et faire à propos des largesses; que déjà ils avaient à leur solde quantité de Thraces armés de longues épées; que cent vingt mille Égyptiens portant des haches, d'énormes boucliers qui les couvraient de la tête aux pieds, et de longues piques pareilles à celles dont ils se servent aujourd'hui, étaient en mer; qu'ils attendaient encore une armée de Cypriens; que déjà tous les Ciliciens, les habitans de l'une et l'autre Phrygie, les Lycaoniens, les Paphlagoniens, les Cappadociens, les Arabes, les Phéniciens, et les Assyriens, étaient arrivés, le roi de Babylone à leur tête; que les Ioniens, les Éoliens et presque tous les Grecs d'Asie avaient été contraints de suivre Crésus; que Crésus avait envoyé solliciter l'alliance des Lacédémoniens; que le rendez-vous général était sur les bords du fleuve Pactole; que de là on devait marcher

vers Thymbrara, où s'assemblent encore de nos jours les Barbares de la basse Syrie, soumis à la domination des Perses; qu'enfin on avait ordonné à tous ceux qui auraient des vivres à vendre, de les porter dans ce lieu. Ce rapport était confirmé par les prisonniers; car Cyrus s'attachait surtout à la poursuite de gens dont il fût possible de tirer quelques instructions : il faisait aussi passer chez l'ennemi des espions vêtus en esclaves, qui se donnaient pour transfuges.

À ces nouvelles, comme cela devait être, tous les soldats étaient dans l'inquiétude; ils allaient et venaient plus silencieux qu'auparavant; ils n'avaient plus leur gaité : on s'assemblait par pelotons, on se questionnait, on raisonnait.

Cyrus remarquant que la terreur gagnait son armée, fit appeler les principaux chefs et tous ceux dont l'abattement eût été aussi préjudiciable que leur assurance devait être utile. Il ordonna aux gardes de ne point repousser les soldats qui se présenteraient pour entendre ce qu'il allait dire. Quand ils furent arrivés, il leur tint ce discours :

« Mes amis, je vous ai mandés, m'apercevant que plusieurs d'entre vous paraissent effrayés depuis les nouvelles qui nous sont venues de l'ennemi. Il paraît étrange que quelqu'un parmi vous tremble parce qu'on nous dit que l'ennemi rassemble ses troupes, et que vous ne soyez pas remplis de confiance en voyant maintenant que nous sommes et plus nombreux et, grâce au ciel, en bien meilleur état que lorsque nous les avons défaits. Grands dieux ! où en seriez-vous donc, vous que la crainte abat, si l'on vous annonçait qu'une armée telle que la nôtre marche contre nous ? Vous entendriez dire premièrement : Les mêmes ennemis qui vous ont déjà vaincus, enflés de leur premier succès, reviennent vous attaquer. On vous dirait ensuite : Ceux qui ont mis en fuite vos archers et vos gens de trait, arrivent avec un renfort considérable de troupes qui ne leur cèdent point en bravoure. Leur infanterie, pesamment armée, mit la vôtre en déroute; aujourd'hui leur cavalerie, armée de même, va se mesurer avec la vôtre : ce n'est ni avec l'arc et le dard, ni de loin, que chaque cavalier prétend combattre, mais de près, et un redoutable javelot en main. Ils ont des chars construits non pour fuir comme

autrefois, mais pour se faire jour à travers les bataillons. Les chevaux qui les tirent sont bardés; les cochers, placés dans des tours de bois, ont le casque en tête, et la partie de leur corps qui excède la hauteur du siège est couverte d'une cuirasse : les essieux sont armés de longues faux de fer; d'ailleurs, ils ont des chameaux montés par des soldats, et dont un seul peut épouvanter cent chevaux; enfin ils traînent à leur suite des tours, du haut desquelles, en protégeant les leurs, ils vous accableront de traits, et vous mettront hors d'état de leur résister en rase campagne. Si on était venu vous apporter ces nouvelles de la situation des ennemis, qu'auriez-vous fait, vous qui tremblez lorsqu'on vous annonce que Crésus est élu leur général, Crésus, plus lâche que pas un des Syriens, puisque, dès qu'il vit leur déroute, il ne songea qu'à fuir, au lieu de les défendre, tandis que les Syriens n'ont fui qu'après avoir été battus? De plus, on annonce que ces ennemis ne sont pas en état de se défendre contre nous; qu'ils soudoient des étrangers, dans l'espérance qu'ils combattraient plus vaillamment pour eux qu'ils ne le feraient eux-mêmes. Si, malgré cet exposé fidèle, quelqu'un trouve leurs forces redoutables et se défie des nôtres, je suis d'avis qu'on le leur envoie, il nous servira beaucoup plus étant avec eux que restant parmi nous.»

Ce discours fini, le Perse Chrysante se leva et dit : « Ne sois pas étonné, seigneur, si quelques-uns d'entre nous ont paru tristes en écoutant les nouvelles des Indiens; c'était l'effet du dépit, non de la crainte. Imagine des gens qui veulent dîner, qui se croient à l'heure du repas, et à qui l'on vient demander un ouvrage avant de se mettre à table; certes, cette annonce ne leur fera nul plaisir. Voilà notre position. Nous pensions n'avoir plus qu'à nous enrichir des dépouilles des ennemis, lorsque nous avons appris qu'il nous restait encore une entreprise à terminer; nous avons alors ressenti un chagrin causé non par l'effroi, mais par le désir qu'elle fût déjà exécutée. Oui, puisqu'il s'agit de combattre non-seulement pour la Syrie, fertile en blés, en bétail, en palmiers chargés de fruits, mais encore pour la Lydie, pays abondant en vin, en huile, et baigné d'une mer qui apporte plus de richesses qu'on n'en peut désirer, loin d'éprouver du dépit, les troupes de Cyrus voleront avec

plus d'ardeur que jamais à la conquête des richesses lydiennes.»

Ainsi parla Chrysante; son discours plut aux alliés : tous y applaudirent. « Je suis d'avis, dit Cyrus, qu'on se mette au plus tôt en marche, afin d'arriver les premiers, s'il est possible, où les ennemis font leurs magasins : plus nous ferons diligence, plus nous les prendrons au dépourvu. Tel est mon avis : si quelqu'un connaît une mesure ou plus facile ou plus sûre, qu'il la propose.» Comme presque tous les chefs convenaient qu'il était nécessaire de marcher promptement à l'ennemi, et que personne n'ouvrait un avis contraire, Cyrus reprit ainsi :

« Depuis long-temps, braves alliés, nos âmes, nos corps, nos armes, sont, grâce aux dieux, dans le meilleur état : ne songeons maintenant qu'à nous pourvoir de vivres à peu près pour vingt jours, tant pour nous que pour les bêtes de charge qui nous suivront; car, à mon compte, nous mettrons plus de quinze journées à traverser un pays où nous ne trouverons point de subsistances, parce que nous en avons enlevé, nous, une partie, et les ennemis autant qu'il leur a été possible. Munissons-nous donc de provisions de bouche : elles sont nécessaires pour combattre et pour vivre. A l'égard du vin, que chacun n'en prenne qu'autant qu'il lui en faut pour s'accoutumer par degrés à boire de l'eau : obligés de marcher long-temps sans trouver de vin, quelque provision que nous en fassions, nous n'en aurons pas assez. Mais afin que la privation subite de cette boisson ne nous cause point de maladie, voici ce qu'il faut faire. Dès à présent, commençons à ne boire que de l'eau pendant nos repas : ce changement nous sera peu sensible; car ceux d'entre nous qui vivent de farine, la délaient dans l'eau, pour en faire une pâte; le pain dont les autres se nourrissent est de même pétri avec de l'eau; c'est avec de l'eau qu'on fait cuire tout ce qui se mange. Pourvu que nous buvions un peu de vin à la fin du repas, nous ne nous trouverons pas mal de ce régime. On retranchera ensuite une portion de ce vin, jusqu'à ce que nous ayons l'habitude de ne boire que de l'eau. Tout changement qui s'opère peu à peu devient supportable pour tous les tempéramens. C'est ce que nous enseigne la Divinité, en nous faisant passer insensiblement de l'hiver aux chaleurs brûlantes de

l'été, et des chaleurs au grand froid : imitons-la, arrivons par degrés où il faut que nous en venions nécessairement.

« Emportez, au lieu de lits, un poids égal en choses nécessaires à la vie ; il n'y a jamais de superflu en ce genre. Ne craignez pas de dormir moins tranquillement parce que vous n'aurez ni lits ni couvertures ; si cela vous arrive, c'est à moi que vous vous en prendrez : en santé comme en maladie, il suffit d'être bien vêtu. Il faut s'approvisionner de viandes salées et de haut goût ; ce sont celles qui excitent l'appétit et se conservent long-temps. Lorsque nous arriverons dans des lieux non pillés, d'où nous pourrions tirer du blé, il faudra nous pourvoir de moulins à bras pour le broyer ; de tous les instrumens à faire du pain, c'est le moins pesant.

« N'oublions pas non plus les médicamens pour les maladies ; ils ne chargent pas beaucoup, et dans l'occasion ils serviront infiniment. Munissons-nous aussi de courroies pour attacher une infinité de choses que portent les hommes et les chevaux : qu'elles se rompent ou s'usent sans qu'on puisse les remplacer, on reste les bras croisés. Ceux qui ont appris à faire des javelots feront bien d'emporter leur doloire : il est bon aussi de se munir d'une lime ; en aiguisant sa pique, on aiguisé son courage : on rougirait d'être lâche lorsqu'on a des armes affilées. Il faut encore avoir beaucoup de bois de charonnage, pour raccommoder les chars et les charriots : quand on a beaucoup à faire, quelque chose doit nécessairement arrêter. Aux matériaux on joindra les outils indispensables ; car on n'a pas des ouvriers partout : et cependant il en faut beaucoup pour le travail de chaque jour. On mettra sur chaque chariot une faucille et un hoyau ; sur chaque bête de charge, une hache et une faux : ces instrumens sont toujours utiles aux particuliers, et souvent à l'armée entière.

« Vous, commandans des hoplites, informez-vous exactement si vos soldats ont une provision suffisante de vivres : ne négligeons rien de ce qui leur est nécessaire ; ce serait nous négliger nous-mêmes. Vous, chefs des bagages, examinez si l'on a chargé sur les bêtes de somme tout ce que j'ai ordonné ; et contraignez ceux qui n'ont point obéi. Vous, intendans des pionniers, vous avez la liste des acontistes, des archers, des frondeurs, que j'ai réformés : à ceux qui ser-

vaient dans les acontistes, donnez une hache propre à couper du bois, aux archers un hoyau, aux frondeurs une serpe ; faites-les marcher, avec ces instrumens, par petites troupes, à la tête des équipages, afin qu'au besoin vous aplanissiez les chemins difficiles, et que je sache où vous prendre lorsque vous me serez nécessaires.

« J'emmènerai des armuriers, des charrons, des cordonniers, tous de l'âge où l'on porte les armes, et munis de leurs outils : ainsi l'armée ne manquera d'aucune des choses qui dépendent de leur métier. Ils feront un corps séparé des soldats, et auront un lieu fixe où ils travailleront pour qui voudra les employer en payant. Si quelque marchand veut faire le commerce à la suite de l'armée, qu'il garde ses provisions durant le nombre de jours que je viens de fixer : s'il vend avant l'expiration de ce terme, ses marchandises seront saisies ; mais il pourra, le terme passé, les débiter comme il le jugera à propos. Au reste, les marchands les mieux approvisionnés seront honorés et récompensés des alliés et de moi. Si quelqu'un d'entre eux n'a pas de fonds suffisans pour faire ses achats, qu'il amène avec lui des gens qui le connaissent et me garantissent qu'il nous suivra, je l'aiderai de ce que je possède. Voilà ce que j'avais à dire : que ceux qui trouvent que je n'ai pas tout prévu, m'avertissent. Allez rassembler les bagages ; pour moi, je vais offrir un sacrifice pour notre départ : dès que j'aurai rempli ce devoir religieux, je donnerai le signal. Que les soldats pourvus de tout ce que j'ai ordonné se rendent auprès de leurs officiers dans le lieu indiqué : et vous, commandans, lorsque vos rangs seront formés, venez tous me trouver, pour apprendre quels postes vous occuperez. »

CHAPITRE III.

Les ordres reçus, on se dispose à partir : Cyrus sacrifie : les présages lui ayant paru favorables, il se mit en marche avec son armée. Le premier jour, il campa le plus près possible du lieu d'où il était parti, afin que si l'on oubliait quelque chose on fût à portée de l'aller chercher et de se procurer ce qu'on jugerait utile.

Cyaxare, pour ne pas laisser ses états sans défense, demeura sur la frontière, retenant au-

près de lui la troisième partie des Mèdes; et Cyrus continua sa marche avec la plus grande diligence. La cavalerie était à la tête, précédée de quelques coureurs que le prince envoyait en avant dans les lieux les plus favorables pour observer. Après la cavalerie, venaient les bagages. Lorsqu'on traversait des plaines, les chariots et les bêtes de somme marchaient sur plusieurs colonnes : à leur suite venait l'infanterie de la phalange; et s'il restait en arrière quelques chariots ou quelques conducteurs, les officiers qui survenaient veillaient à ce que la marche ne fût point retardée. Dans les chemins serrés, le bagage demeurait au milieu, et les hoplites filaient de droite et de gauche; en sorte qu'il y avait toujours des soldats à portée de remédier aux accidents. Chaque compagnie marchait ordinairement auprès de son bagage : nul voiturier ne pouvait quitter la sienne, à moins qu'il ne survint empêchement, et chaque taxiarque en avait un qui précédait, avec une enseigne connue de sa troupe. Ainsi ils allaient tous ensemble; et, comme chacun avait grand soin de ne laisser en arrière aucun de ses camarades, ils n'étaient point obligés de se chercher l'un l'autre; leur bagage était en sûreté sous leurs yeux; ils avaient dans le moment ce qui leur était nécessaire.

Cependant les coureurs qui étaient en avant crurent apercevoir dans la plaine des hommes qui ramassaient du fourrage et du bois; ils voyaient des bêtes de somme qui en emportaient des charges, d'autres qui paissaient : plus avant, un nuage de fumée ou de poussière leur semblait s'élever dans les airs. A tous ces signes, ils reconnurent que l'ennemi n'était pas éloigné. Aussitôt leur commandant dépêcha vers Cyrus, qui fit dire aux coureurs de s'arrêter où ils étaient, et de l'instruire de ce qu'ils observeraient de nouveau : puis il chargea un escadron de cavalerie de s'avancer dans la plaine, pour faire quelques prisonniers qui donneraient des instructions plus sûres.

Pendant que ces ordres s'exécutaient, il fit faire halte à son armée, afin que les soldats eussent le loisir de tout préparer avant de s'approcher de l'ennemi. Il leur enjoignit d'abord de dîner, de reprendre ensuite leurs rangs, se tenant attentifs à ses ordres. Après le repas, Cyrus manda ses officiers de cavalerie et d'in-

fanterie, les conducteurs des chars, et les chefs qui avaient l'inspection des machines, des bêtes de somme et des chariots de bagage. Comme ils étaient rassemblés, les cavaliers envoyés pour battre la campagne revinrent avec des prisonniers, qui avouèrent à Cyrus qu'ils étaient de l'armée ennemie; qu'ils avaient passé au-delà des gardes avancées pour ramasser du bois et du fourrage; que le grand nombre des troupes avait introduit la disette dans le camp. « A quelle distance, leur dit le prince, est actuellement votre armée? — A la distance d'environ deux parasanges. — Parlait-on un peu de nous? — Assurément, beaucoup; on disait que déjà vous étiez fort près. — Et s'en réjouissait-on? » Il faisait cette question à cause de ceux qui l'écoutaient. « Non, par Jupiter! loin de s'en réjouir, ils sont fort affligés. — Présentement que font-ils? — Ils rangent leurs troupes en bataille; hier et avant-hier, ils n'ont pas fait autre chose. — Et qui donne les ordres? — Crésus lui-même, aidé d'un Grec, et d'un Mède qu'on dit transfuge de votre armée. — Grand Jupiter, puissé-je, comme je le désire, voir cet homme entre mes mains! »

Après ce discours, il fait retirer les prisonniers; et comme il se retournait pour parler aux officiers qui l'entouraient, arrive un nouvel envoyé de la part du commandant des coureurs, qui lui dit qu'on apercevait dans la plaine un gros corps de cavalerie : « Nous conjecturons, ajouta-t-il, qu'il vient pour reconnaître l'armée; car il est précédé d'une centaine de cavaliers qui se portent en diligence de notre côté, peut-être à dessein de nous enlever notre poste, où il n'y a que dix hommes. » Cyrus aussitôt ordonna à quelques-uns des cavaliers qu'il avait toujours sous la main d'aller s'embusquer auprès de ce poste. « Dès que les dix hommes qui l'occupent pour nous, ajouta-t-il, l'auront abandonné, montrez-vous tout à coup, et chargez ceux qui s'en seront emparés. Que le grand escadron qui est dans la plaine ne vous inquiète pas : toi, Hystaspe, marche à sa rencontre avec mille chevaux; mais prends garde de t'engager dans des lieux que tu ne connais pas; contente-toi de protéger nos postes, et reviens. Si quelques ennemis accourent vers toi en levant la main droite, accueille-les avec amitié. »

Hystaspe alla prendre ses armes : les cavaliers

partirent suivant l'ordre de Cyrus. Ils n'avaient pas encore atteint les postes occupés par les coureurs, lorsqu'ils rencontrèrent Araspe et sa suite, cet Araspe envoyé à la découverte des projets ennemis, ce gardien de la belle Susienne. D'aussi loin que Cyrus l'aperçut, il se leva de son siège, courut au-devant de lui, et lui tendit la main. Ceux qui se trouvèrent présents, ne sachant rien, comme cela devait être, de leur secrète intelligence, furent étonnés de cet accueil, jusqu'au moment où Cyrus leur tint ce discours :

« Mes amis, leur dit-il, vous voyez un brave homme qui revient nous joindre : il est temps que tout le monde sache ce qu'il a fait. Ce n'est ni le remords du crime ni la crainte de mon ressentiment qui l'ont obligé à nous quitter : c'est moi qui l'ai envoyé dans le camp des ennemis, pour pénétrer dans leurs secrets et nous en instruire. Oui, Araspe, je me souviens des promesses que je t'ai faites; nous nous unirons tous pour les remplir. Il est juste, braves compagnons, que vous honoriez avec moi la vertu d'un homme qui, pour nous servir, a eu le courage et d'exposer sa vie et de se charger de l'apparence d'un crime. » Les chefs embrassèrent Araspe, et lui présentèrent la main. « C'en est assez, dit Cyrus. Maintenant, Araspe, apprenons ce qu'il nous importe de savoir, sans nous flatter aux dépens de la vérité sur le nombre des ennemis : il vaudrait mieux qu'on nous eût trompés en exagérant qu'en diminuant leurs forces.

— J'ai tout fait, répondit Araspe, pour m'en éclaircir; car je les aidais moi-même à ranger leur armée en bataille. — Tu es donc instruit et de leur nombre et de leur ordonnance? — Par Jupiter! je sais de plus de quelle manière ils se proposent d'engager le combat. — Dis-nous d'abord quel est en gros le nombre de leurs troupes. — Elles sont rangées, tant la cavalerie que l'infanterie, sur trente de hauteur, à l'exception des Égyptiens, et occupent un terrain d'environ quarante stades : j'ai apporté la plus grande attention pour m'assurer de l'étendue qu'elles couvraient. — Tu as dit à l'exception des Égyptiens; quelle est donc leur ordonnance? — Leurs myriarques forment leurs bataillons de dix mille hommes chacun, cent de front sur cent de hauteur : tel est, disent-ils, l'usage de leur pays : Crésus ne le leur a permis

qu'avec une extrême répugnance, parce qu'il voulait que son armée eût un front beaucoup plus étendu que n'a la tienne. — Pourquoi le désirait-il? — Sans doute pour vous envelopper avec la partie qui dépasserait. — Qu'il prenne garde, en voulant envelopper, d'être enveloppé lui-même. Mais, nous venons d'entendre ce qu'il nous importait de savoir : voici, mes amis, ce que vous avez à faire.

« Allez, en sortant d'ici, visiter vos armes et les harnais de vos chevaux ; souvent pour la plus petite chose qui manque, l'homme, le cheval, le char deviennent inutiles. Demain matin, pendant que je sacrifierai, que vos hommes déjeunent, que vos chevaux mangent, de peur que le moment d'agir ne nous surprenne à jeun. Toi, Araspe, tu te placeras à l'aile droite, comme tu as fait jusqu'à présent; et vous, myriarques, vous conserverez vos postes accoutumés : ce n'est pas au moment du combat qu'il faut changer l'attelage d'un char. Ordonnez aux taxiarques et aux chefs d'escouade de se mettre en bataille sur douze de hauteur, en rangeant chaque escouade sur deux files. » Or l'escouade était de vingt-quatre soldats.

« Cyrus, dit un des myriarques, crois-tu qu'avec si peu de hauteur nous puissions résister à d'épais bataillons? — Et toi, répliqua Cyrus, crois-tu que des bataillons dont l'épaisseur fait que la plupart des soldats ne sauraient atteindre l'ennemi avec leurs armes puissent être d'un grand secours aux leurs, et faire bien du mal au parti opposé? Je désirerais que les hoplites égyptiens, au lieu d'être sur cent, fussent sur dix mille de hauteur; nous aurions affaire à beaucoup moins d'hommes. Quant à nos troupes, par la hauteur que je leur donne, j'estime qu'elles seront toutes en action, toutes en état de s'entre-secourir. Derrière les fantassins cuirassés, je placerai les acontistes, après ceux-ci les archers. Qui, en effet, placerait en première ligne des corps qui conviennent eux-mêmes n'être nullement propres à combattre de près? mais, couverts par l'infanterie pesante, ils tiendront ferme, et incommoderont les Assyriens, les uns en lançant leurs javelots, les autres en tirant leurs flèches par-dessus les premiers rangs. Quelque moyen qu'on emploie pour nuire à l'ennemi, pourvu qu'on réussisse, on sert utilement les siens.

« Je placerai en dernière ligne le corps qu'on appelle corps de réserve. Comme une maison n'est d'aucun usage si les fondemens et le toit n'en valent rien, de même une armée devient inutile si les premiers et les derniers rangs ne sont composés de bons soldats. Mettez-vous donc en bataille dans l'ordre que j'ai prescrit ; chefs de l'infanterie pesante à la première ligne, chefs de l'infanterie légère à la seconde, commandans des archers à la troisième ; toi, commandant de l'arrière-garde, placé à la dernière ligne, recommande à chacun de tes soldats d'observer les mouvemens de la file qui sera devant lui, d'encourager ceux qui se comporteront vaillamment, de contenir les lâches par de fortes menaces. Si quelqu'un tourne le dos et trahit, qu'on le tue. C'est à ceux qui sont placés au front de l'armée d'animer par leurs discours et par leurs actions les soldats qui marchent après eux ; mais vous qui êtes au dernier rang, vous devez être plus redoutables aux lâches que l'ennemi même.

« Voilà ce que j'avais à vous ordonner. Toi, Euphrate, qui commandes les machines, fais que nos tours roulantes suivent les troupes d'aussi près qu'il sera possible. Toi, Dauchus, aie soin que tes équipages suivent immédiatement les tours ; ordonne à tes gens de punir quiconque avancerait hors de son rang ou resterait en arrière. Carduchus, qui conduis les chariots des femmes, tu marcheras après les équipages. Cette longue file de chariots qui nous suivra, en faisant paraître notre armée plus nombreuse, nous procurera encore le moyen de tendre quelque piège à l'ennemi : s'il tente de nous envelopper, elle l'obligera du moins à former une plus grande enceinte ; et plus il embrasera de terrain, plus il perdra de ses forces. Voilà ce que vous avez à faire. Artabase, et toi Artagersas, prenez chacun vos mille fantassins, et placez-vous derrière les chariots ; Pharnuchus, et toi, Asiadatas, au lieu de vous mettre en bataille avec le reste de la cavalerie, postez-vous aussi derrière les chariots, chacun avec vos mille cavaliers, et rendez-vous ensuite auprès de moi, ainsi que les autres chefs : songez à vous tenir prêts comme si vous deviez les premiers engager l'action. Capitaine des archers qui montent les chameaux, place-toi aussi à la suite des chariots, et fais ce qu'Artagersas l'or-

donnera. Vous, commandans des chars, tirez au sort à qui rangera ses cent chars en première ligne au front de l'armée ; les deux autres centaines borderont de droite et de gauche les deux flancs. » Telle fut l'ordonnance des troupes de Cyrus.

« Prince, dit aussitôt Abradate, roi des Su-siens, je me chargerai volontiers, si tu le trouves bon, du commandement des chars que tu opposes au centre de l'armée ennemie. » Cyrus, louant son courage et lui tendant la main, demanda aux Perses qui devaient monter les autres chars, s'ils y consentaient. Comme ils répondirent qu'ils ne le pouvaient avec honneur, il les fit tirer au sort : Abradate obtint par cette voie ce qu'il proposait, et fut chargé de faire tête aux troupes égyptiennes. Tous les chefs se retirèrent pour s'occuper de leurs préparatifs : ils soupèrent, posèrent les sentinelles et se couchèrent.

CHAPITRE IV.

Le lendemain matin, pendant que Cyrus sacrifiait, les troupes, qui avaient déjà pris leur repas et fait des libations, s'armaient de leurs belles tuniques, de leurs belles cuirasses, de leurs casques superbes. Les chevaux avaient tous la tête et le poitrail armés : ceux de la cavalerie étaient de plus bardés sur la croupe, ceux des chars sur les flancs. L'armée entière brillait de l'airain et de la pourpre. Le char d'Abradate, ce char à quatre timons et à huit chevaux d'attelage, était magnifiquement orné. Au moment où ce prince allait endosser sa cuirasse faite de lin suivant l'usage de son pays, Panthée lui présenta un casque d'or, des brassards et de larges bracelets du même métal, une tunique de pourpre, plissée par le bas et qui descendait jusqu'à terre, et un panache de couleur d'hyacinthe ; elle avait fait ces armes à l'insu de son époux, sur la mesure de celles dont il se servait.

En les voyant il fut étonné : « Ma chère Panthée, lui dit-il, tu t'es donc dépouillée de tes bijoux pour me faire cette armure ? — Non ; le plus précieux de tous m'est resté : car si tu te montres aux yeux des autres ce que tu es aux miens, tu seras ma plus riche parure. » En proférant ces paroles elle l'armait elle-même, et s'efforçait en pleurant de cacher les larmes dont étaient inondées ses belles joues.

Abradate, déjà si digne d'attirer les regards par la beauté de sa figure, paraissait plus beau, avait l'air encore plus noble, quand il fut couvert de ses nouvelles armes. Il avait pris des mains de son écuyer les rênes de son char, et se disposait à y monter, lorsque Panthée, ayant fait éloigner ceux qui les entouraient : « Abradate, lui dit-elle, s'il y eût jamais des femmes qui aimassent leurs époux plus qu'elles-mêmes, sans doute tu me mets au nombre de ces femmes. Il serait superflu de prouver par de longs discours ce que démontrent bien mieux mes actions. Cependant, quels que soient les sentiments que tu me connais pour toi, j'estimerai mieux, j'en jure par mon amour et par le tien, te suivre au tombeau où t'eût conduit une belle mort que de vivre sans honneur avec un mari déshonoré, tant je suis persuadée que nous ne devons l'un et l'autre respirer que pour la gloire. Que d'obligations n'avons-nous pas à Cyrus ! Captive, destinée à lui appartenir, loin de me traiter en esclave, ou de me proposer ma liberté à de honteuses conditions, il m'a conservée pour toi, comme si j'avais été la femme de son frère. D'ailleurs, lorsque Araspe, à qui il m'avait confiée, eut abandonné son parti, ne lui ai-je pas promis que, s'il me permettait de te dépêcher un courrier, tu viendrais lui offrir en toi un allié plus fidèle et plus utile qu'Araspe ? » Abradate, transporté de ce qu'il venait d'entendre, posa la main sur la tête de sa femme, et leva les yeux au ciel : « Grand Jupiter, s'écria-t-il, fais que je me montre digne ami de Cyrus, qui nous a traités l'un et l'autre avec tant d'égards ! » A ces mots, il monte sur son char. Quand il y fut placé et que son écuyer l'eut fermé, Panthée, qui ne pouvait plus embrasser son mari, baisait le char. Mais bientôt le char s'éloigna : elle le suit quelque temps, sans être aperçue d'Abradate, qui tournant la tête et voyant sa femme sur ses pas : « Rassure-toi, Panthée, adieu ; séparons-nous. » Aussitôt ses eunuques et ses femmes la prirent et la conduisirent à son chariot, où l'ayant couchée, ils la recouvrirent d'un pavillon. Tous les yeux se tournèrent alors vers Abradate : personne n'avait songé à le regarder tant que Panthée avait été présente, quoique ce guerrier et son char méritassent d'attirer les regards.

Lorsque Cyrus eut sacrifié sous d'heureux

auspices, que l'armée fut rangée selon ses ordres, et qu'il eut établi des postes en avant à quelque distance les uns des autres, il rassembla les chefs, et leur parla ainsi : « Braves et fidèles alliés, les dieux nous montrent dans le sacrifice les mêmes présages qui nous ont annoncé notre première victoire. C'est à moi maintenant à vous rappeler les motifs qui doivent redoubler votre ardeur. Souvenez-vous que vous êtes bien plus aguerris que nos ennemis, que vous êtes depuis plus long-temps formés à la même discipline et réunis en un même corps d'armée ; que vous avez presque tous participé à la victoire remportée sur eux, et que beaucoup de leurs alliés ont partagé leur défaite. A l'égard des soldats des deux partis qui n'ont point encore vu de bataille, ceux de l'armée assyrienne savent qu'ils n'ont pour compagnons que des lâches ; mais vous qui marchez sous nos étendards, vous savez que vous combattez avec des hommes résolus à vous défendre.

« Avec une confiance réciproque, tous, animés d'une égale ardeur, tiennent tête à l'ennemi ; au lieu que si l'on se défie les uns des autres, on ne songe qu'aux moyens de se dérober au danger. Marchons donc aux ennemis, braves camarades : opposons nos redoutables chars à des chars sans défense ; allons combattre de près, avec nos cavaliers et nos chevaux, armés de toutes pièces, contre une cavalerie presque sans armes. Vous aurez en tête une infanterie que vous connaissez déjà. Quant aux Egyptiens, leur armure n'est pas plus avantageuse que leur ordonnance : leurs grands boucliers les empêchent d'agir et de voir ce qui se passe autour d'eux ; rangés à cent de hauteur, très peu de ces soldats seront en état de combattre. Tenteront-ils de nous enfoncer par l'effort de leur masse, il faudra qu'ils soutiennent d'abord celui de nos chevaux que le fer dont ils sont bardés rend encore plus terrible. Si quelques-uns résistent à ce premier choc, se défendent-ils à la fois contre notre cavalerie, notre infanterie et nos tours ? Je compte sur les guerriers dont ces tours sont garnies ; les traits dont ils accableront l'ennemi le décourageront. Cependant si vous croyez avoir besoin de quelque chose, dites-le : j'espère qu'avec l'aide des dieux nous ne manquerons de rien. Avez-vous un avis à ouvrir, parlez ; sinon, allez invoquer les dieux

à qui nous venons de sacrifier; retournez ensuite à vos compagnies, et faites-leur part de ce que je viens de dire. Que votre contenance, votre air, tout en vous annonce une noble assurance, et vous montre dignes de commander.»

.....

LIVRE VII.

CHAPITRE PREMIER.

Les chefs ayant imploré les dieux allèrent reprendre leurs rangs. Cyrus était encore occupé aux sacrifices, lorsque des serviteurs apportèrent pour lui et sa suite des viandes et du vin. Il en offre aussitôt les prémices aux dieux, en mange, et en présente à ceux qui en désirent. Il boit ensuite après avoir fait des libations et des prières: tous les assistans suivent son exemple. Enfin après avoir prié le dieu de ses pères d'être son guide et son appui, il monte à cheval et ordonne à sa troupe de le suivre. Tous ceux qui la composaient étaient armés comme lui: tous avaient la tunique de pourpre, la cuirasse et le casque d'airain, le panache blanc, un javelot de bois de cormier et une épée. Le chanfrein et le poitrail des chevaux, ainsi que les bardes qui leur couvraient la croupe, étaient d'airain, les cuissards des cavaliers étaient de même métal. Les armes de Cyrus ne différaient point de celles de sa troupe, sur lesquelles on avait appliqué une couleur d'or, que par le poli qui les rendait brillantes comme un miroir.

Monté sur son cheval, il s'arrêtait un moment et regardait de quel côté il marcherait, lorsque tout à coup le tonnerre se fit entendre à sa droite: «Nous te suivons, grand Jupiter!» s'écria-t-il. Aussitôt il partit, ayant à sa droite l'hipparque Chrysante avec ses cavaliers, à sa gauche Arsamas à la tête de l'infanterie. Il leur recommanda de marcher d'un pas égal et de suivre des yeux son étendard, qui était une aigle d'or déployée au bout d'une longue pique. Tel est encore aujourd'hui l'étendard des rois de Perse.

Avant d'apercevoir l'ennemi, Cyrus fit faire halte trois fois à ses troupes. Après une marche de vingt stades, elles commençaient à découvrir les Assyriens qui venaient à leur rencontre.

Lorsque les deux armées furent en présence, Crésus ayant remarqué que son front débordait considérablement de droite et de gauche celui de Cyrus, fit faire halte à sa phalange, ce qui était nécessaire pour se former en demi-cercle, et ordonna que les deux extrémités se courbassent en forme de *gamma*, pour assaillir les Perses en même temps de toutes parts. Ce mouvement, qui fut aperçu par Cyrus, ne l'arrêta point, et ne changea rien à l'ordre de sa marche: mais observant que dans la courbe qu'ils décrivaient, ils s'étendaient beaucoup sur les ailes: «Vois-tu, dit-il à Chrysante, quel tour prennent ces ailes? — Je le vois, et j'en suis étonné: il me semble qu'elles s'éloignent beaucoup de leur corps de bataille. — Oui, mais je trouve aussi qu'elles s'éloignent beaucoup de nous. — Sais-tu pourquoi? — C'est que si elles nous approchaient trop, tandis que le corps de bataille est encore loin, elles craindraient que nous n'allussions à la charge. — Mais comment ces différens corps, séparés par un si grand intervalle, pourront-ils se secourir les uns les autres? — Il est clair que quand les ailes auront pris assez de terrain, elles tourneront sur nos flancs, et marchant à nous en bataille, nous attaqueront de tous côtés à la fois. — Crois-tu cette manœuvre bonne? — Oui, répondit Cyrus, d'après ce qu'ils voient de notre ordonnance: mais relativement à ce que je leur en ai caché, ils auraient encore mieux fait de nous attaquer de front. Au reste, toi, Arsamas, mène l'infanterie au petit pas, comme tu me vois marcher; toi, Chrysante, suis avec la cavalerie, et du même pas qu'Artamas. Je me porterai à l'endroit où j'ai dessein de former la première attaque, et j'examinerai en passant si tout est en bon état. A mon arrivée, lorsque nous serons près d'en venir aux mains, j'entonnerai l'hymne du combat, auquel vous répondrez. Aussitôt que l'attaque commencera, ce que vous jugerez facilement au bruit qui se fera entendre, Abradate, suivant l'ordre qu'il va recevoir, fondra impétueusement avec ses chars sur les bataillons qui lui sont opposés: suivez-le d'aussi près que vous pourrez, afin de profiter du désordre qu'il y causera. Pour moi, je vous rejoindrai le plus tôt qu'il me sera possible, pour vous aider à poursuivre les fuyards, si telle est la volonté des dieux.»

Après avoir ainsi parlé, et donné pour mot de ralliement, *Jupiter Sauveur et Conducteur*, il partit. En passant entre les chars et l'infanterie pesante, il parlait à peu près en ces termes aux soldats que ses regards rencontraient dans les rangs : « Amis, disait-il aux uns, que j'aime à voir votre contenance ! » A d'autres : « Songez qu'il s'agit aujourd'hui non-seulement d'une victoire, mais des fruits de la victoire précédente, et du bonheur de toute notre vie. » A d'autres encore : « Camarades, nous n'aurons plus désormais à accuser les dieux ; ils nous fournissent l'occasion d'acquérir beaucoup de biens ; soyons braves. » Et plus loin : « A quelle fête plus magnifique que celle-ci pourrions-nous mutuellement nous inviter ? Il ne tient qu'à votre bravoure de vous procurer de grandes richesses. Vous le savez, disait-il ailleurs ; poursuivre l'ennemi, frapper, tuer, s'emparer de tout, s'entendre louer, être libres, commander, voilà le partage des vainqueurs : un sort tout contraire attend les lâches. Que ceux qui s'aiment combattent donc avec moi : je ne donnerai l'exemple ni de la lâcheté ni d'aucune action honteuse. » S'il rencontrait quelques-uns des soldats qui s'étaient trouvés à la première bataille : « Amis, leur disait-il, qu'est-il besoin de vous parler ? vous savez comment les braves et les lâches passent leur temps un jour de combat.

Lorsqu'en continuant sa route, il fut arrivé auprès d'Abirate, il s'arrêta. Le Susien ayant donné les rênes de ses chevaux à son écuyer, vint aborder le prince : les chefs de l'infanterie et les conducteurs des chars qui étaient à portée accoururent aussi pour le joindre. Dès qu'ils furent rassemblés, Cyrus adressant la parole à Abirate : « La Divinité, lui dit-il, a comblé tes vœux ; elle t'a jugé digne, toi et ta troupe, de marcher au premier rang. Souviens-toi, quand il faudra combattre, que les Perses te verront, qu'ils te suivront et ne souffriront pas que vous vous exposiez seuls au danger. — J'espère, Cyrus, répondit Abirate, que tout ira bien de ce côté-ci ; mais j'ai de l'inquiétude pour nos flancs : je vois que ceux des ennemis, forts en chars et en troupes de toute espèce, s'étendent sans que nous ayons à leur opposer que nos chars. Si mon poste ne m'était pas échu par le sort, je rougirais de l'occuper, tant je m'y crois à l'abri du péril. — Puisque tout va bien de ton

côté, repartit Cyrus, sois tranquille sur le sort de nos flancs ; avec l'aide des dieux, je les dégagerai : seulement n'attaque pas, je t'en conjure, que tu n'aies vu fuir ces mêmes troupes que tu redoutes maintenant. » Cyrus, l'homme d'ailleurs le moins vain, se permettait quelquefois, au moment de l'action, ces propos avantageux. « Quand donc, ajouta-t-il, tu les verras en déroute, compte que je suis déjà près de toi ; fonds alors sur le corps de bataille ; tu le trouveras glacé d'effroi, et tes gens pleins d'assurance. Mais tandis que tu en as encore le temps, visite tous les chars de ta division, exhorte les conducteurs à charger avec intrépidité, encourage-les par la fermeté de ton maintien, anime-les par l'espérance ; excite dans leurs âmes l'envie de surpasser en bravoure les guerriers des autres divisions : inspire-leur ces sentimens, et par la suite ils avoueront, sois-en sûr, qu'il n'est rien de plus profitable que la valeur. »

Pendant qu'Abirate, remonté sur son char, faisait ce qui lui était ordonné, Cyrus s'avança jusqu'à la pointe gauche de son armée, où était Hystaspe avec la moitié de la cavalerie perse ; et l'appelant par son nom : « Hystaspe, tu le vois, nous avons besoin de ta diligence ordinaire ; car si tu te hâtais, nous mettrions les ennemis en pièces sans perdre un seul homme. — Nous nous chargeons, répondit Hystaspe en riant, de ceux que nous avons en face ; mais ordonne que les flancs de notre armée ne restent pas dans l'inaction. — Je vais y pourvoir, repartit Cyrus : toi, Hystaspe, n'oublie pas que quiconque obtiendra des dieux un premier avantage, doit se porter ensuite où les ennemis opposeront une plus grande résistance. » Il dit, et continua sa marche en tournant sur le flanc gauche. Ayant abordé le commandant des chars qui couvraient ce flanc : « Je viens prêt à te secourir, lui dit-il ; dès que tu jugeras que nous avons attaqué la pointe de l'aile des ennemis, fais tous tes efforts pour les prendre par le flanc : si tu le traverses, tu courras moins de risque qu'en restant en deçà. » S'étant ensuite avancé à la queue des bagages, il y trouva Pharnuchus et Artagersas, à qui il ordonna de rester à leur poste avec mille fantassins et mille chevaux : « Quand vous reconnaîtrez, ajouta-t-il, que je charge l'aile droite, tombez sur la gauche ; attaquez-la par la pointe, c'est la partie la plus faible ; mais pour ne rien perdre de vos forces,

maintenez-vous toujours en phalange. Vous voyez les cavaliers placés à l'extrémité de l'aile; faites marcher à leur rencontre votre escadron de chameaux, et soyez sûrs qu'avant d'en venir aux mains vous rirez à leurs dépens.» Ces dispositions faites, Cyrus gagna la droite de son armée.

Cependant Crésus ayant remarqué que le corps de bataille dont il occupait le centre était plus près de l'ennemi que les ailes qui continuaient de s'étendre, les avertit par un signal de ne pas aller plus loin, et de faire un quart de conversion. Lorsqu'elles eurent fait halte, le visage tourné vers l'ennemi, Crésus leur ordonna, par un nouveau signal, de marcher en avant. On vit alors trois armées s'ébranler à la fois contre celle de Cyrus; l'une de front, les deux autres sur les flancs de droite et de gauche. Les Perses en furent effrayés: de toutes parts, excepté par derrière, ils étaient environnés de cavalerie, d'hoplites, de peltophores, d'archers et de chars; on eût dit un petit carré enfermé dans un grand.

Néanmoins, au commandement de Cyrus, ils firent face de tous côtés. L'attente de l'événement tenait les deux partis dans un profond silence. Alors Cyrus, jugeant le moment arrivé, entonne un pœan; l'armée entière y répond et ensuite invoque à grands cris Mars Ényalius. Cyrus part à la tête d'un corps de cavalerie, et prend en flanc l'aile droite des ennemis; il pénètre au milieu d'eux. Un corps d'infanterie qui le suivait à grands pas, sans rompre son ordonnance, entame leurs rangs par différens endroits, et combat avec tout l'avantage d'une troupe disposée en phalange sur une troupe qui prête le flanc, de sorte que les Assyriens s'enfuirent avec précipitation.

Artagersas, jugeant que Cyrus avait engagé l'action, marche à l'aile gauche, précédé des chameaux, suivant l'ordre qu'il avait reçu. Les chevaux ne purent soutenir, même à une grande distance, la vue de ces animaux: saisis d'effroi, ils fuyaient, se cabraient, se renversaient les uns sur les autres. C'est l'effet ordinaire que l'aspect d'un chameau produit sur les chevaux. Artagersas, avec sa troupe en bon ordre, charge l'ennemi en désordre, faisant de droite et de gauche avancer ses chars. Ceux qui cherchent à éviter les chars, sont taillés en pièces par le

corps d'Artagersas; ceux qui veulent éviter Artagersas sont surpris par les chars.

Abradate n'attendit pas davantage: «Suivez-moi, mes amis, s'écria-t-il à haute voix;» et lâchant les rênes à ses chevaux, il les presse de l'aiguillon, les met tout en sang. Tous les chars s'élancent avec une égale ardeur: ceux des ennemis prennent la fuite, quelques-uns même sans les guerriers qui devaient y monter. Abradate perce cette ligne et fond sur les Égyptiens, accompagné de ceux des siens qu'il avait placés le plus près de lui. On a dit souvent que rien n'égale le courage d'une troupe composée d'amis: on l'éprouva dans cette occasion. Abradate fut vaillamment secondé par les conducteurs de chars qu'il admettait à sa familiarité et à sa table; au lieu que les autres voyant un épais bataillon d'Égyptiens tenir ferme, tournèrent vers ceux des chars qui fuyaient, et les suivirent.

Les Égyptiens se tenaient si serrés à l'endroit de l'attaque d'Abradate, que ne pouvant s'ouvrir pour donner passage à ses chars, plusieurs furent renversés par le choc des chevaux qui les foulèrent aux pieds; bientôt on ne vit autour des chars qu'un amas confus d'hommes, de chevaux, d'armes, de roues brisées: rien ne résistait au tranchant des faux; elles coupaient également et les corps et les armes. Dans ce tumulte qu'il est impossible de peindre, les chars qui portaient Abradate et ses compagnons ayant versé, par un saut que firent les roues, à la rencontre des monceaux de débris et de cadavres, ces braves guerriers moururent percés de coups, après une vigoureuse résistance. Les Perses qui les suivaient, étant entrés dans les bataillons égyptiens, par l'ouverture qu'Abradate y avait faite, les surprirent en désordre, et en firent un grand carnage. Mais bientôt ceux des Égyptiens qui n'avaient point encore souffert, et c'était le grand nombre, s'avancèrent contre les Perses.

Le combat devint terrible par l'effet meurtrier des piques, des javelots, des épées. Les Égyptiens avaient sur les Perses, outre l'avantage du nombre, celui des armes; leurs piques, semblables à celles qu'ils ont encore aujourd'hui, étaient longues et fortes; les grands boucliers qu'ils portaient attachés à l'épaule étaient bien plus propres à couvrir le corps et à repousser les coups que les cuirasses ou les boucliers or-

dinaires. Ils avancèrent couverts de ces énormes pavois qu'ils tenaient entrelacés, poussant vivement les Perses, qui n'ayant à leur opposer que les petits boucliers d'osier qu'ils tenaient à la main, furent contraints de plier : ils reculèrent, mais sans tourner le dos à l'ennemi, tour à tour frappant et frappés, jusqu'à ce qu'ils fussent à l'abri de leurs tours. Là, les Égyptiens, du haut de ces tours roulantes, essayèrent une grêle de traits : en même temps, les troupes perses qui étaient en dernière ligne arrêterent les archers et les autres gens de trait qui se retireraient, et les forcèrent, l'épée à la main, de lancer leurs dards et leurs flèches. Le carnage fut horrible : l'air retentissait au loin du bruit des armes, du sifflement des traits, des cris confus des soldats, dont les uns appelaient leurs camarades, les autres s'encourageaient, d'autres imploraient les dieux.

Pendant Cyrus arriva, poursuivant tout ce qui se présentait devant lui : il fut vivement affligé de voir que les Perses avaient lâché pied ; mais jugeant que le moyen le plus prompt d'arrêter les progrès des Égyptiens était de les prendre par derrière, il ordonne à sa troupe de le suivre, tourne vers la queue, tombe sur eux sans être aperçu, en tue un grand nombre. A cette irruption imprévue, les Égyptiens s'écrient : « Nous sommes attaqués par derrière ! » Alors ils se retournent, quoique couverts de blessures ; infanterie, cavalerie, tout se mêle au combat ensemble. Un soldat renversé, et foulé aux pieds du cheval de Cyrus, enfonce son épée dans le ventre de l'animal, qui, se sentant blessé, se cabre et renverse le prince. On vit alors combien il importe à un chef d'être aimé de ceux qu'il commande. Un cri général se fait entendre ; on se précipite avec fureur sur l'ennemi ; on pousse, on est repoussé ; on porte des coups, on en reçoit : enfin, un garde de Cyrus saute de son cheval et remonte le prince, qui reconnaît que les Égyptiens sont battus de toutes parts. Hystaspe et Chrysante venaient d'arriver avec la cavalerie perse : Cyrus ordonne de ne pas presser davantage la phalange égyptienne, mais de la fatiguer de loin à coups de flèches et de dards. Pour lui, il pique vers les machines : là, il imagina de monter sur une des tours, pour découvrir s'il ne restait plus de troupes ennemies qui tinssent encore. De la plate-forme, il vit la plaine

couverte de chevaux, d'hommes, de chars, de fuyards, de poursuivans, de vainqueurs, de vaincus, et remarqua que les Égyptiens étaient les seuls des ennemis qui n'eussent pas plié. Eux-mêmes enfin, restés sans ressource, formèrent un cercle, présentant leurs armes de tous côtés, et couverts de leurs grands boucliers. Immobiles dans cette position, ils n'agissaient point : ils eurent beaucoup à souffrir, jusqu'à ce que Cyrus, admirant leur courage, et voyant avec douleur périr de si braves gens, fit retirer les assaillans et cesser le combat.

Il leur demanda, par un héraut, s'ils aimaient mieux mourir tous pour des lâches qui les avaient abandonnés, que de sauver leur vie sans rien perdre de leur réputation de braves gens. « Pourrions-nous, répondirent-ils, conserver la vie et l'honneur ? — Oui, répartit Cyrus, puisque vous êtes les seuls qui n'ayez pas lâché pied et qui combattiez encore. — Mais en quittant nos drapeaux, comment conserver la vie et l'honneur ? — En ne faisant mal à aucun de vos alliés, en rendant les armes, en devenant amis de ceux qui vous donnent la vie, quand ils sont maîtres de vous l'ôter. — Si nous devenons vos amis, que prétendez-vous faire de nous ? — Établir entre vous et moi un commerce de bons offices. — Quels bons offices ? — Tant que la guerre durera, vous me suivrez ; vous aurez une paye plus forte que celle que vous receviez des Assyriens : la paix faite, j'assignerai à ceux qui voudront rester avec moi des terres et des villes, et je leur donnerai des femmes et des esclaves. » Sur cette proposition, ils demandèrent seulement au prince de ne jamais porter les armes contre Crésus : « C'est le seul des alliés, ajoutèrent-ils, de qui nous n'ayons pas à nous plaindre. » Tous les articles ayant été acceptés de part et d'autre, les Égyptiens engagèrent leur foi à Cyrus, et reçurent la sienne. Les descendans de ceux qui s'attachèrent pour lors à lui sont restés jusqu'ici fidèles au roi de Perse. Cyrus leur avait donné, dans la haute Asie, quelques villes qu'on nomme encore les villes des Égyptiens, et de plus Larisse et Cyllène, situées près de Cyme, à peu de distance de la mer : leur postérité s'est maintenue jusqu'à présent en possession de ces villes. Après la conclusion du traité, l'armée partit au commencement de la nuit, et alla camper à Thymbrare.

Dans cette journée, les Égyptiens furent les seuls de l'armée ennemie qui méritèrent des éloges. Du côté de Cyrus, la cavalerie perse fut jugée la meilleure de toutes les troupes : aussi la cavalerie d'aujourd'hui conserve-t-elle la même manière de s'armer que Cyrus avait établie. Les chars armés de faux réussirent si parfaitement, que les rois de Perse en ont retenu l'usage. Les chameaux ne servirent qu'à épouvanter les chevaux : ceux qui les montaient ne furent point à portée d'en venir aux mains avec la cavalerie assyrienne, parce que les chevaux n'osèrent les approcher. Ainsi, quoiqu'ils paraissent avoir été utiles dans cette occasion, aucun brave guerrier ne voudrait aujourd'hui nourrir un chameau pour le monter ou le dresser aux combats : on leur a donc rendu leur ancien harnais, et on les a renvoyés au bagage.

CHAPITRE II.

Les troupes de Cyrus s'étant rafraîchies, et les sentinelles ayant été posées, comme la prudence l'exigeait, on alla prendre du repos, pendant que Crésus s'enfuyait à Sardes avec son armée, et que différens peuples ses alliés profiteraient de la nuit pour s'éloigner avec la plus grande diligence, et gagner leur pays. A la pointe du jour, Cyrus marcha vers Sardes : en arrivant sous les murailles, il fit dresser ses machines et préparer des échelles, comme pour battre le mur. Tandis qu'il amusait les Sardiens par ces apprêts, la nuit suivante il fait entrer les Chaldéens et les Perses dans la partie des fortifications qui semblait être la plus escarpée. Le projet fut exécuté par le moyen d'un Perse qui, ayant été au service d'un des gardes de la place, connaissait le chemin de la citadelle au fleuve.

A la nouvelle que l'ennemi était maître de la citadelle, les Lydiens abandonnèrent leurs murailles et cherchèrent leur salut dans la fuite. Dès que le jour parut, Cyrus entra dans la ville, et défendit que personne s'écartât de son rang. Crésus, de son palais où il s'était enfermé, appelait Cyrus à grands cris : mais ce prince se contentant de laisser auprès de lui une garde, tourna ses pas vers la citadelle, dont ses troupes s'étaient emparées. Il y trouva les Perses dans l'état où ils devaient être, occupés à garder la

place ; mais il ne vit que les armes des Chaldéens (ils s'étaient débandés pour aller piller les maisons de la ville) : il mande aussitôt leurs chefs, et leur ordonne de se retirer sur-le-champ de l'armée : « Je ne souffrirai point, leur dit-il, que des gens qui manquent à la discipline aient plus de part au butin que leurs camarades. Apprenez que, pour vous récompenser de m'avoir suivi dans cette expédition, j'avais résolu de vous rendre les plus riches des Chaldéens : mais partez, et ne soyez pas surpris si vous êtes attaqués dans votre route par un ennemi qui vous sera supérieur en force. » Les Chaldéens, effrayés de ce discours, conjurèrent Cyrus de calmer sa colère, et offrirent de rapporter tout ce qui avait été pris. « Je n'en ai nul besoin pour moi, répondit Cyrus ; mais si vous voulez m'apaiser, donnez tout ce butin aux soldats qui sont demeurés à la garde de la citadelle : quand l'armée saura que ceux qui ne quittent point leur poste ont un meilleur traitement que les autres, tout ira mieux. » Les Chaldéens obéirent ; et les soldats fidèles à leur devoir profitèrent de ce riche pillage. Cyrus, ayant fait camper ses troupes dans l'endroit de la ville qui lui parut le plus convenable, leur ordonna de rester armées pendant leur repas.

Ces choses terminées, il fit amener Crésus en sa présence. Dès que le roi de Lydie aperçut son vainqueur : « Je te salue, mon maître, lui dit-il, car la fortune t'assure désormais ce titre, et me réduit à te le donner. — Je te salue aussi, répondit Cyrus, puisque tu es homme ainsi que moi. Voudrais-tu me donner un conseil ? — Puissé-je, dit Crésus, te conseiller utilement ! je croirais travailler pour mes propres intérêts. — Écoute-moi donc, reprit Cyrus : mes soldats, après avoir essuyé des fatigues et des périls sans nombre, se voient les maîtres de la plus opulente ville de l'Asie, si on en excepte Babylone ; il me paraît juste qu'ils recueillent le fruit de leurs travaux : s'il ne leur en revenait aucun, je doute que je pusse compter bien long-temps sur leur obéissance. Je ne veux cependant pas leur laisser le pillage de la place : outre qu'elle serait vraisemblablement ruinée sans ressource, les méchans auraient la meilleure part au butin. — Permets-moi, repartit Crésus, de dire aux Lydiens, à mon choix, que j'ai obtenu de toi que la ville ne soit point pillée ; qu'on ne les sé-

pare ni de leurs femmes ni de leurs enfans; que je t'ai promis, pour prix de cette grâce, qu'ils t'apporteront d'eux-mêmes tout ce que Sardes renferme de précieux et de beau. Je suis certain qu'une fois instruits de cette convention, ils s'empresseront, hommes et femmes, de t'offrir tous les effets de quelque valeur qu'ils ont en leur possession. Une autre année, tu retrouveras la ville remplie de la même quantité de richesses; au lieu qu'en la livrant à l'avidité du soldat, tu détruirais jusqu'aux arts, que l'on considère comme la source de l'opulence. D'ailleurs, quand tu auras vu ce que les habitans te présenteront, tu seras maître de changer d'avis et de te décider pour le pillage: en attendant, charge quelqu'un des tiens d'aller retirer mes trésors des mains de ceux à qui j'en ai confié la garde.»

Cyrus approuva le conseil de Crésus, et résolut de s'y conformer; puis, lui adressant la parole: «Dis-moi maintenant, je te prie, à quoi ont abouti les réponses de l'oracle de Delphes: car on assure que tu as toujours honoré particulièrement Apollon; qu'en toutes choses tu te conduis par ses inspirations. — Plût au ciel! repartit Crésus; mais je n'ai eu recours à lui qu'après avoir fait tout le contraire de ce qu'il fallait pour mériter ses faveurs. — Comment? ce que tu dis là m'étonne. — Avant de le consulter sur mes besoins, j'ai voulu éprouver si on pouvait se fier à ses oracles: or les dieux, ainsi que les hommes vertueux, sont peu disposés à aimer ceux qui leur marquent de la défiance. Ayant ensuite reconnu ma témérité, et ne pouvant aller moi-même à Delphes à cause de l'éloignement, j'envoyai demander au dieu si j'aurais des enfans. Il ne répondit rien. Je lui offris quantité d'or, quantité d'argent; j'immolai en son honneur un grand nombre de victimes; et, croyant l'avoir apaisé, je lui demandai ce que je devais faire pour obtenir d'avoir des enfans. Il répondit que j'en aurais, et il ne me trompa point. Je devins père; mais je n'en ai retiré aucun avantage. De deux fils, il m'en reste un qui est muet; l'autre, né avec d'excellentes qualités, est mort à la fleur de l'âge.

«Accablé du chagrin que me causait ce double malheur, je renvoyai demander au dieu ce qu'il fallait que je fisse pour vivre heureux jusqu'à la fin de ma carrière. Voici quelle fut sa réponse :

«**CONNAIS-TOI, CRÉBUS, TU VIVRAS HEUREUX.**»
Cet oracle me combla de joie; je crus que les dieux m'accordaient le bonheur, en le faisant dépendre d'une chose si facile. On peut, me disais-je, connaître ou ne connaître pas les autres; mais il n'y a pas d'homme qui ne se connaisse lui-même. Depuis ce moment et tant que j'ai vécu en paix, la mort seule de mon fils m'a donné lieu d'accuser la fortune. Ce n'est qu'en prenant les armes contre toi à la sollicitation du roi d'Assyrie, que je me suis vu exposé à toute sorte de dangers: cependant, comme je m'en suis heureusement garanti, je n'accuse pas le dieu; car dès que j'eus reconnu que je n'étais pas en état de résister, je me retirai sans échec, moi et les miens, grâce à la protection de ce dieu. Peu de temps après, enorgueilli de mes richesses, gagné par les prières et les dons de plusieurs nations qui me pressaient d'être leur chef; séduit par des hommes qui me disaient, pour me flatter, que tous, si je voulais commander, m'obéiraient, que je serais le plus grand des mortels; enflé de ces propos, me voyant appelé au commandement général par tous les rois circonvoisins, je l'acceptai; je crus que je parviendrais au faite de la gloire. C'était bien mal me connaître que de me croire capable de soutenir une guerre contre Cyrus, Cyrus descendant des dieux, issu du sang des rois et formé dès l'enfance à la vertu; tandis que le premier de mes aïeux qui fut roi passa, dit-on, de l'esclavage sur le trône; certes, pour m'être ainsi méconnu, c'est avec justice que je suis puni. Aujourd'hui enfin je me connais mieux; mais crois-tu que l'oracle d'Apollon soit encore véritable, cet oracle qui m'annonçait que je serais heureux dès que je me connaîtrais moi-même? Je te fais cette question, parce qu'il me semble que tu peux y répondre sur-le-champ: il ne tient qu'à toi de justifier l'oracle.

— Toi-même, dit Cyrus, conseille-moi sur cela; car quand je considère ta félicité passée, je suis attendri sur ta situation présente. Je te rends donc ta femme, tes filles (j'apprends que tu en as), tes amis, tes serviteurs; ta table sera servie comme elle l'a été jusqu'ici: seulement je t'interdis la guerre et les combats. — Par Jupiter! ne cherche pas d'autre réponse à ma question: si tu fais ce que tu dis, je jouirai désormais de cette vie paisible qu'à mon avis on a

raison de regarder comme la plus heureuse. — Et qui a jamais joui de cette vie fortunée? — Ma femme, répliqua Crésus : elle a toujours partagé mes biens, mes plaisirs, mes amusemens, sans se donner aucune peine pour se les procurer, sans se mêler ni de guerre ni de combats. Puisque tu parais me destiner l'état que je procurais à celle qui m'est plus chère que le monde entier, je crois devoir envoyer au dieu de Delphes de nouveaux témoignages de ma reconnaissance. » Cyrus admirait dans ces paroles sa tranquillité d'âme. Depuis ce jour, il le menait avec lui dans tous ses voyages, soit pour en tirer quelque service, soit pour s'assurer mieux de sa personne.

CHAPITRE III

Après cet entretien, les deux princes allèrent se reposer. Le lendemain, Cyrus convoqua ses amis et les chefs de l'armée : il commit les uns pour recevoir les trésors de Crésus; il enjoignit aux autres de mettre à part pour les dieux ce que les mages ordonneraient, d'enfermer le reste dans des coffres et de les charger sur des chariots; puis de distribuer les chariots au sort, et de les faire marcher à la suite de l'armée partout où l'on irait, afin d'avoir toujours sous la main de quoi récompenser chacun suivant son mérite.

Pendant qu'on exécutait cet ordre, il fit appeler quelques-uns de ses gardes, et leur demanda si aucun d'eux n'avait vu Abradate : « Je suis surpris qu'il ne paraisse point, lui qui avait accoutumé de se rendre si souvent auprès de moi. — Seigneur, répondit un des gardes, il ne vit plus; il est mort dans le combat, en poussant son char au milieu des Égyptiens. On rapporte que les autres conducteurs de chars, excepté ses compagnons, ont tourné le dos, quand ils ont vu de près les troupes égyptiennes. On dit aussi que sa femme, après avoir enlevé son corps qu'elle a mis sur le chariot dont elle se sert ordinairement, vient de le transporter sur les bords du Pactole. On ajoute que cette princesse, assise par terre, soutient sur ses genoux la tête de son mari qu'elle a couvert de ses beaux vêtemens, pendant que ses eunuques et ses domestiques lui creusent un tombeau sur une éminence voisine. » A ce récit le prince

frappa sa cuisse, et sautant sur son cheval, il courut, accompagné de mille cavaliers, à ce douloureux spectacle. Il ordonna d'abord à Gadatas et à Gobryas de le suivre au plus tôt, et d'apporter ses plus riches ornemens, pour en revêtir cet ami mort au champ d'honneur; ensuite à ceux qui avaient des bœufs, des chevaux ou toute autre espèce de bétail, d'en mener un grand nombre dans le lieu où il allait et qu'on leur désignerait, afin de sacrifier aux mânes d'Abradate.

Dès qu'il aperçut Panthée couchée à terre, et le corps de son époux étendu à ses côtés, un torrent de larmes coula de ses yeux. « Ame généreuse et fidèle, te voilà donc pour jamais séparée de nous! » En proférant ces mots, il prit la main du mort; elle reste dans la sienne : un Égyptien l'avait coupée d'un coup de hache. La vue de cette main mutilée redoubla sa douleur. Panthée, en jetant des cris lamentables, la reprend, la baise, et tâche de la rejoindre au bras. « Cyrus, dit-elle, le reste de son corps est dans le même état; mais que vous servirait de le regarder? Voilà où l'ont réduit son amour pour moi, et je puis ajouter son attachement pour vous, Cyrus. Insensée! sans cesse je l'exhortais à se montrer par ses actions votre digne ami : pour lui il songeait non au destin qui l'attendait, mais aux moyens de vous servir. Enfin il est mort sans avoir mérité de reproches; et moi, dont les conseils l'ont conduit au trépas, je vis encore et me vois près de lui! »

Cyrus fondait en larmes sans parler; puis rompant le silence : « O Panthée! votre époux a du moins terminé glorieusement sa carrière, puisqu'il est mort vainqueur. Acceptez ce que je vous offre pour parer son corps. (Gobryas et Gadatas venaient d'apporter une grande quantité d'ornemens précieux.) D'autres honneurs encore lui sont réservés : on lui élèvera un tombeau digne de vous et de lui; on immolera en son honneur les victimes qui conviennent aux mânes d'un héros. Et vous, vous ne resterez point sans appui; j'honorerai votre sagesse et toutes vos vertus; je vous donnerai quelqu'un pour vous conduire partout où il vous plaira d'aller : dites dans quel lieu vous désirez qu'on vous mène. — Seigneur, ne vous en mettez pas en peine; je ne vous cacherai point auprès de qui j'ai dessein de me rendre. »

Après cet entretien, Cyrus se retira, gémissant sur le sort de la femme qui venait de perdre un tel mari, du mari qui devait ne plus revoir une telle femme. Panthée fit éloigner ses eunuques, sous prétexte de se livrer sans contrainte à sa douleur, et ne retint auprès d'elle que sa nourrice, à qui elle ordonna d'envelopper, dans le même tapis, le corps de son mari et le sien quand elle ne serait plus. La nourrice essaya, par ses prières, de la détourner de son funeste projet; mais voyant que les supplications ne servaient qu'à irriter sa maîtresse, elle s'assit en pleurant. Alors Panthée tire un poignard dont elle s'était munie depuis long-temps, se frappe, et posant sa tête sur le sein de son mari, elle expire. La nourrice, en poussant des cris douloureux, couvrit les corps des deux époux, suivant l'ordre qu'elle avait reçu.

Bientôt Cyrus est informé de l'action de Panthée : consterné de la nouvelle, il accourt pour voir s'il pourrait la secourir. Les eunuques, témoins du désespoir de leur maîtresse (ils étaient trois), se percèrent de leurs poignards, dans le lieu même où elle leur avait ordonné de se tenir. On raconte que le monument qui fut érigé aux deux époux et aux eunuques existe encore aujourd'hui; que sur une colonne élevée sont les noms du mari et de la femme, écrits en caractères syriens, et que sur trois colonnes plus basses, on lit cette inscription : DES EUNUQUES. Cyrus, après avoir vu ce triste spectacle, s'en alla rempli d'admiration pour Panthée et pénétré de douleur. Par ses soins, on rendit aux morts les honneurs funèbres, avec la plus grande pompe; il leur fit élever un vaste monument.

CHAPITRE IV.

Vers ce même temps, les Cariens, dont le pays renferme des places fortes, étaient divisés en deux factions qui se faisaient la guerre, et qui implorèrent l'une et l'autre le secours de Cyrus. Ce prince était alors à Sardes : il y faisait construire des machines et des béliers pour battre les places qui résisteraient. Il envoya une armée en Carie sous les ordres du perse Adusius, qui ne manquait ni de prudence ni de talent pour la guerre, et de plus avait le don de persuader. Les Ciliciens et les Cypriens suivirent de leur plein gré Adusius dans cette expédition; ce qui

fit que Cyrus ne leur donna jamais de satrape perse, et permit qu'ils fussent gouvernés par des princes de leur nation. Il se contenta de leur imposer un tribut, et au besoin l'obligation du service militaire.

Dès qu'Adusius fut arrivé en Carie avec ses troupes, quelques envoyés des deux factions vinrent lui offrir de lui ouvrir leurs forteresses, à condition qu'il les aiderait à subjuguier la faction contraire. Le général perse observa la même conduite avec les députés de l'un et de l'autre parti, toujours approuvant les raisons de ceux qui lui parlaient, et leur recommandant également de tenir secrète leur intelligence avec lui, afin de prendre leurs ennemis au dépourvu. Il demanda qu'un serment réciproque fût le sceau de leur accord, et que les Cariens s'engageassent à recevoir de bonne foi ses troupes dans leurs murs, pour le bien de Cyrus et des Perses. Il promettait, lui, d'y entrer sans mauvais dessein, uniquement pour l'avantage de ceux qui le recevraient. Après avoir pris ces précautions, et assigné aux deux partis, à l'insu l'un de l'autre, la même nuit pour l'exécution de son projet, il fut introduit dans leurs forteresses et s'y établit.

Quand le jour fut venu, assis au milieu de son armée, il manda les chefs les plus accrédités des deux factions. Ces chefs, se regardant les uns les autres avec des yeux qui marquaient leur dépit, ne doutèrent pas qu'on les eût trompés. Adusius les rassura : « Je vous ai promis avec serment, leur dit-il, d'entrer dans vos châteaux sans dessein de vous nuire, et uniquement pour l'avantage de ceux qui m'y recevraient. Si j'opprime l'un ou l'autre parti, je croirai être venu pour la ruine des Cariens; mais si je rétablis la paix entre vous, si je vous procure la liberté de cultiver tranquillement vos héritages, je pourrai dire n'avoir agi que pour votre bien. Dès ce jour vivez donc en bonne intelligence; labourez paisiblement vos terres; unissez vos familles par des alliances. Quiconque enfreindra ce règlement, aura pour ennemis Cyrus et les Perses. Dès ce moment, les portes des châteaux furent ouvertes, les chemins remplis de gens qui allaient se visiter mutuellement, les campagnes couvertes de laboureurs : les deux partis se réunissaient pour célébrer des fêtes; partout régnaient l'allégresse et la paix.

Les choses étaient en cet état, lorsque Cyrus envoya demander au général Adusius s'il n'avait pas besoin de nouvelles troupes ou de quelques machines. Adusius répondit que son armée pouvait même être employée ailleurs : en effet, il la fit sortir du pays, laissant seulement des garnisons dans les châteaux. Les Cariens le pressèrent avec instance de ne les point quitter ; et ne pouvant le retenir, ils envoyèrent prier Cyrus de le leur donner pour gouverneur.

Pendant l'expédition de Carie, Cyrus avait envoyé Hystaspe, à la tête d'une armée, dans la Phrygie voisine de l'Hellespont. Dès qu'Adusius fut de retour, il reçut ordre de prendre la même route, avec les troupes qu'il ramenait, afin que les peuples de ces contrées, sur le bruit de l'arrivée d'un renfort, se soumissent plus promptement à Hystaspe. Les Grecs qui habitaient les bords de la mer obtinrent, à force de présents, de ne point recevoir chez eux des troupes étrangères, à condition qu'ils paieraient un tribut et qu'ils suivraient Cyrus à la guerre partout où il les appellerait. Quant au roi de Phrygie, il se préparait à défendre vivement ses forteresses et à ne point composer. Il avait déclaré hautement sa résolution : mais, resté presque seul, par la défection de ses principaux officiers, il vint se jeter entre les bras d'Hystaspe, s'abandonnant à la merci de Cyrus. Hystaspe établit des garnisons dans les places, et sortit du pays avec le reste de ses troupes, grossies d'une foule de cavaliers et de peltastes phrygiens. Cyrus avait ordonné qu'après la jonction d'Adusius avec Hystaspe, les deux généraux emmèneraient sans les désarmer ceux d'entre les Phrygiens qui auraient embrassé son parti, et ôteraient les armes et les chevaux à ceux qui auraient fait résistance, les réduisant à suivre l'armée avec des frondes : ce qui fut exécuté.

Cyrus quitta Sardes, et y laissa une forte garnison d'infanterie perse : il en partit accompagné de Crésus, et suivi de quantité de chariots richement chargés. Avant le départ, Crésus lui présenta des états détaillés de tout ce que portait chaque chariot, en lui disant : « Cyrus, avec ces états, tu sauras qui te rend fidèlement ce qu'il avait en sa garde, et qui manque de fidélité. — Ta précaution est louable, répondit le prince ; mais comme ceux à qui ces richesses

sont confiées y ont un droit légitime, s'ils en détournent quelque chose, ils se voleront eux-mêmes. » Cependant il donna les états à ses amis et aux chefs principaux, afin qu'ils pussent distinguer entre les conducteurs des voitures ceux qui en rapporteraient la charge dans son intégrité, de ceux qui seraient infidèles. Cyrus emmena avec eux quelques Lydiens qui lui avaient paru jaloux d'avoir de belles armes, de beaux chevaux, des chars en bon état ; il leur laissa leurs armes, ainsi qu'à tous les guerriers en qui il remarqua de l'ardeur à faire ce qui lui était agréable : quant à ceux qu'il voyait marcher à regret, il brûlait leurs armes, distribuait leurs chevaux aux Perses qui faisaient avec lui leur première campagne, et les contraignait à suivre l'armée, une fronde à la main. Il voulut pareillement que tous les prisonniers désarmés s'exercassent à se servir de la fronde, espèce d'arme qu'il estimait très convenable à des esclaves. Ce n'est pas qu'il n'y ait des occasions où les frondeurs, mêlés avec d'autres troupes, sont d'une très grande utilité : mais tous les frondeurs ensemble, s'ils ne sont pas joints à d'autres corps, ne sauraient tenir contre une poignée de soldats armés pour combatre de près.

Cyrus, en allant de Sardes à Babylone, vainquit les habitans de la grande Phrygie, subjuga les Cappadociens, et soumit les Arabes à sa domination. Avec les armes de ces différens peuples, il équipa environ quarante mille cavaliers perses, et partagea entre ses alliés une grande partie des chevaux des vaincus. Il parut devant Babylone, à la tête d'une cavalerie nombreuse, et d'une multitude infinie tant d'archers que de frondeurs et d'autres gens de trait.

CHAPITRE V

A peine arrivé, il établit toutes ses troupes autour de la ville, et alla lui-même la reconnaître, suivi de ses amis et des principaux chefs des alliés. Dans le moment où, après avoir examiné les fortifications, il se disposait à faire retirer son armée, un transfuge en sortit, pour l'avertir que les Babyloniens avaient formé le dessein de l'attaquer dans sa retraite, parce que ses troupes, qu'ils avaient considérées du haut de leurs murailles, leur avaient paru faibles. Il n'était pas étonnant qu'ils en jugeassent ainsi :

comme l'enceinte de la ville que ces troupes investissaient était fort étendue, elles ne pouvaient avoir que très peu de profondeur.

Sur cet avis, Cyrus, s'étant placé au centre de l'armée avec ceux qui l'accompagnaient, ordonna que l'infanterie pesante se repliât de droite et de gauche, par les deux extrémités, et allât se ranger derrière la partie de l'armée qui ne ferait point de mouvement; en sorte que les deux pointes vinssent se réunir au centre où il était. Cette manœuvre donna tout à la fois de la confiance et à ceux qui demeuraient en place, parce que leurs files allaient doubler de hauteur, et à ceux qui se repliaient, parce qu'aussitôt après cette manœuvre ils se trouvaient en face de l'ennemi.

Quand les troupes qui avaient eu ordre de marcher de droite et de gauche se furent jointes, elles s'arrêtèrent, animées d'une nouvelle ardeur, les premiers rangs étant soutenus par les derniers, et ceux-ci couverts par les premiers. Au moyen de ce doublement, les premières et les dernières lignes étaient composées des meilleurs soldats; les moins bons demeuraient enfermés au milieu: disposition très avantageuse pour combattre et pour empêcher les lâches de fuir. Un autre avantage de cette manœuvre, c'est que la cavalerie et l'infanterie légère, placées aux deux ailes, se rapprochaient d'autant plus du général, que le front de la bataille diminuait par le doublement des files. Les troupes de Cyrus, se tenant bien serrées, se retirèrent à pas rétrogrades, jusqu'à ce qu'elles fussent hors de la portée du trait. Alors elles firent demi-tour à droite, et marchèrent quelques pas en avant; puis elles firent demi-tour à gauche, se retournant ainsi par intervalles, le visage vers la ville, mais répétant plus rarement leurs haltes à mesure qu'elles s'en éloignaient davantage. Lorsqu'elles se crurent à l'abri du danger, elles continuèrent leur marche sans interruption, jusqu'à ce qu'elles eussent gagné leurs tentes.

Dès qu'on fut arrivé au camp, Cyrus assembla les chefs et leur parla en ces termes: « Généreux alliés, après avoir visité la place de tous les côtés, j'ai reconnu, à la hauteur et à la force des murailles, qu'il était impossible de la prendre d'assaut: mais puisque les soldats qu'elle renferme n'osent en sortir pour nous combattre, il

nous sera d'autant plus aisé de les réduire en peu de temps par la famine, qu'ils sont en plus grand nombre. Mon avis est donc, si l'on n'en a point d'autre à proposer, que nous en formions le blocus. — Ce fleuve qui a plus de deux stades de largeur, demanda Chrysaïde, ne passe-t-il pas au milieu de la ville? — Oui, répondit Gobryas; et telle est sa profondeur, que deux hommes, l'un sur l'autre, auraient de l'eau par-dessus la tête: aussi est-il, pour la place, une meilleure défense que les remparts. — Abandonnons, reprit Cyrus, ce qui surpasse nos forces; mais songeons à creuser incessamment un fossé large et profond, auquel travaillera chaque compagnie suivant sa tâche qui sera réglée: il nous faudra ainsi moins de gens pour faire le guet. »

Après qu'on eut tracé, autour des murailles, les lignes de circonvallation, et qu'on eut ménagé dans l'endroit où elles venaient des deux côtés aboutir au fleuve, un espace suffisant pour y bâtir de grandes tours, les soldats se mirent à creuser une immense tranchée, en jetant de leur côté la terre qu'ils tiraient de l'excavation. Cyrus commença par construire des forteresses sur les bords du fleuve. Il en établit les fondations sur des pilotis de palmiers, qui n'avaient pas moins de cent pieds de longueur: car ces contrées en produisent de plus grands encore; et ces arbres ont la propriété de se relever sous la charge, comme les ânes dont on se sert pour porter des fardeaux. Par la solidité de cette construction, Cyrus voulait faire voir aux ennemis qu'il était bien résolu de tenir la place assiégée, et empêcher l'éroulement des tours, quand le fleuve pénétrerait dans la tranchée. Il fit ensuite élever plusieurs autres forts, de distance en distance, sur la terrasse dont elle était bordée, afin de multiplier les corps-de-garde. Les Babylo niens, qui du haut de leurs murs voyaient ces préparatifs de siège, s'en moquaient, parce qu'ils avaient des vivres pour plus de vingt ans. Cyrus, instruit de leur sécurité, divisa son armée en douze parties, dont chacune devait faire la garde pendant un mois. Les assiégés, sur cette nouvelle, redoublèrent leurs railleries, dans la pensée que les Phrygiens, les Lyciens, les Arabes, les Cappadociens, qu'ils croyaient leur être beaucoup plus attachés qu'aux Perses, feraient le guet à leur tour.

Déjà les travaux étaient achevés. Cyrus apprit

que le jour approchait où l'on devait célébrer à Babylone une fête durant laquelle les habitans passaient toute la nuit dans les festins et la débauche. Ce jour-là même, aussitôt que le soleil fut couché, il fit ouvrir, à force de bras, la communication entre le fleuve et les deux têtes de la tranchée; et l'eau s'épanchant dans ce nouveau lit, la partie du fleuve qui traversait la ville, fut rendue guéable. Après avoir détourné le fleuve, Cyrus ordonna aux chiliarques, tant de la cavalerie que de l'infanterie perse, de le venir joindre, chacun avec sa troupe rangée sur deux files, et aux alliés, de marcher à la suite des Perses, dans l'ordre accoutumé. Lorsqu'ils furent arrivés, il fit descendre dans l'endroit du fleuve qui était presque à sec, plusieurs de ses gardes, fantassins et cavaliers, pour éprouver si le fond était solide : sur leur réponse, qu'on pouvait passer sans danger, il assenbla les chefs de la cavalerie et de l'infanterie, et leur tint ce discours :

« Mes amis, le fleuve vous offre une route pour pénétrer dans la ville : entrons-y avec assurance et sans crainte. Les ennemis contre lesquels nous allons marcher sont les mêmes que nous avons déjà vaincus lorsqu'ils avaient des alliés, qu'ils n'étaient appesantis ni par le sommeil ni par le vin, qu'ils étaient couverts de leurs armes, et rangés en ordre de bataille. Dans le moment où nous allons les attaquer, la plupart sont ivres ou endormis : la confusion est générale, et la frayeur l'augmentera encore, lorsqu'ils apprendront que nous sommes dans leurs murs. Quelqu'un de vous craint-il le danger que l'on court, dit-on, en entrant dans une ville ennemie ? craint-il que les assiégés, du haut de leurs maisons, ne nous lancent des traits de toutes parts ? Que ce prétendu péril ranime au contraire votre ardeur. Si les Babyloniens montent sur les toits, Vulcain combattra pour nous. Leurs portiques sont de matière combustible ; des portes de bois de palmier, enduites de bitume, prendront aisément feu : nous sommes munis de torches qui bientôt produiront un grand embrasement ; nous avons de la poix et des étoupes qui communiqueront la flamme avec rapidité ; en sorte que les assiégés ou s'enfuiront précipitamment de leurs maisons, ou y seront brûlés. Allons, amis, prenez vos armes : je marche à votre tête, sous la protection des

dieux. Vous, Gadatas et Gobryas, qui connaissez les chemins, soyez nos guides : quand nous serons entrés dans la ville, conduisez-nous droit au palais du roi. — Il ne serait pas étonnant, dit Gobryas, que les portes du palais fussent ouvertes durant cette nuit où toute la ville est occupée de réjouissances : mais nous trouverons certainement une garde près des portes ; on ne manque jamais de l'y établir. — Il ne faut pas négliger cet avis, reprit Cyrus : hâtons-nous donc, pour surprendre la garde en désordre. »

Cela dit, les troupes se mettent en marche. Tous ceux qu'elles rencontrent dans les rues de la ville, ou sont passés au fil de l'épée, ou se sauvent dans les maisons, ou jettent l'alarme par leurs cris : les soldats de Gobryas répondent à ces cris comme s'ils étaient leurs compagnons de débauche, et, prenant le chemin le plus court, arrivent au palais, où ils se réunissent à la troupe de Gadatas. Les portes étaient fermées et les soldats de la garde buvaient autour d'un grand feu : ceux qui avaient ordre de les attaquer, en les chargeant avec impétuosité, leur font sentir qu'ils ne viennent pas les visiter comme amis. Au bruit, aux cris qui s'élèvent et qui pénètrent dans l'intérieur du palais, le roi ordonne qu'on s'informe d'où naît ce tumulte. Quelques-uns des siens se hâtent d'aller en dehors à la découverte : on leur ouvre les portes. Gadatas, profitant du moment, entre avec sa troupe : ceux qui voulaient sortir retournent sur leurs pas en courant ; Gadatas les poursuit, et les mène battant jusqu'auprès du roi, qu'il trouve debout, un poignard à la main. Les soldats de Gadatas et de Gobryas fondent sur lui et le tuent : ceux qui étaient avec lui subissent le même sort, les uns en cherchant à parer les coups, les autres en fuyant, d'autres en se défendant avec tout ce qui leur tombe sous la main. Cyrus avait envoyé dans les différens quartiers, des troupes de cavalerie, avec ordre d'égorger tous les Babyloniens qui seraient rencontrés hors des maisons, et de faire publier, par des gens qui sussent le syrien, que ceux qui étaient dans leurs maisons y restassent, que ceux qui en sortiraient seraient punis de mort : ces ordres s'exécutaient.

Lorsque Gadatas et Gobryas eurent rejoint le gros de l'armée, leur premier soin fut de remercier les dieux, pour la vengeance qu'ils

venaient de tirer d'un prince impie. Ils se rendirent ensuite auprès de Cyrus, dont ils baisaient les mains et les pieds, en versant des larmes de contentement et de joie. Le jour venu, les garnisons instruites et de la prise de la ville, et de la mort du roi, livrèrent les forteresses. Cyrus s'en saisit, et y établit des troupes avec des chefs pour les commander. Il permit aux parens de ceux qui avaient été tués d'enterrer les corps; puis il fit publier, par des hérauts, un ordre général aux Babyloniens d'apporter leurs armes; ceux qui en conserveraient chez eux seraient punis de mort : les Babyloniens obéirent. Cyrus fit déposer ces armes dans les forteresses, pour les y trouver prêtes au besoin. Ces mesures prises, il manda les mages : comme la ville avait été emportée l'épée à la main, il leur recommanda de réserver pour les dieux les prémices du butin et les terres consacrées. Il donna les maisons des particuliers et les palais des grands à ceux qu'il jugeait avoir le plus contribué au succès de son entreprise; distribuant les meilleurs lots aux plus braves, ainsi qu'il avait été décidé, et invitant ceux qui se croiraient lésés à se plaindre. Enfin, il enjoignit d'une part aux Babyloniens de cultiver leurs champs, de payer les tributs, et de servir les maîtres qu'il leur donnait; de l'autre, il accordait aux Perses, à ceux qui participaient à leurs prérogatives, et à tous les alliés qui se décidaient à rester avec lui, un empire absolu sur les prisonniers qui leur étaient échus.

Toutes choses ainsi réglées, Cyrus, qui désirait d'être traité avec les égards qu'il croyait dus à un roi, résolut d'amener ses amis à lui en faire eux-mêmes la proposition, afin qu'on fût moins blessé de le voir rarement en public et dans un appareil imposant. Voici la conduite qu'il tint. Un jour, au lever du soleil, il se plaça dans un lieu qu'il jugea propre à son dessein : là, il écoutait tous ceux qui se présentaient pour lui parler, leur répondait et les renvoyait. Quand on sut qu'il donnait audience, on accourut en foule : on se poussait, on se disputait, on cherchait tous les moyens d'arriver jusqu'à lui; les gardes faisaient de leur mieux pour faciliter l'accès aux personnes dignes de quelque considération. Si des amis de Cyrus, après avoir percé la presse, s'offraient à lui, il leur présentait la main, les attirait à lui en leur disant : « Attendez, mes

amis, que nous ayons expédié tout ce peuple; nous nous verrons ensuite à loisir. » Ses amis attendaient; mais la foule grossissant toujours, la nuit survint avant qu'il eût le loisir de leur parler. « Mes amis, leur dit-il alors, il est temps de se retirer : revenez demain matin; je veux avoir un entretien avec vous. » Ils avaient long-temps souffert la privation des choses nécessaires; ils se retirèrent bien volontiers. Chacun alla se reposer.

Le lendemain, Cyrus se rendit au même lieu : il y trouva une multitude encore plus nombreuse de gens qui voulaient l'approcher; ils étaient arrivés long-temps avant ses amis. Mais il forma autour de lui un grand cercle de soldats armés de piques, auxquels il ordonna de ne laisser avancer que ses familiers, les chefs des Perses et ceux des alliés. Lorsqu'ils furent rassemblés, il leur parla en ces termes :

« Amis et braves compagnons, jusqu'à présent nous ne saurions nous plaindre aux dieux que tout ce que nous avons désiré n'ait pas été accompli : mais si le fruit des grandes actions se réduit à ne pouvoir plus jouir ni de soi-même, ni du plaisir de vivre avec ses amis, je renonce volontiers à cette félicité. Vous vîtes hier que bien que l'audience eût commencé dès l'aurore, elle n'était point fermée à la nuit : vous voyez qu'aujourd'hui les mêmes personnes et d'autres en plus grand nombre viennent me fatiguer de leurs affaires. Si je m'assujettissais ainsi, il est évident que nous n'aurions vous et moi que peu de commerce ensemble; et certainement, je n'en aurais aucun avec moi-même. Je remarque d'ailleurs une chose ridicule : j'ai pour vous l'affection que vous méritez, et je connais à peine un seul homme parmi ceux qui m'environnent : cependant ils se persuadent tous que s'ils sont plus forts à percer la foule, je dois les écouter les premiers. Il me paraîtrait convenable que ceux qui auraient quelque demande à me faire, s'adressassent d'abord à vous, et vous priassent de les introduire. On demandera peut-être pourquoi je n'ai pas établi cet ordre dès le commencement, pourquoi au contraire je me suis rendu accessible à tout le monde. C'est que j'étais convaincu qu'à la guerre un général ne saurait être trop tôt informé de ce que les circonstances exigent : je pensais que le général qui se communique rarement, omet bien des choses qui au-

raient dû se faire. A présent que nous venons de terminer une guerre très pénible, je sens que mon esprit a besoin d'un peu de repos. Or, comme je suis incertain des mesures nouvelles qu'il convient de prendre pour assurer notre bonheur et celui des peuples dont nous devons surveiller les intérêts, que chacun de vous propose ce qu'il estimera le plus avantageux. »

Ainsi parla Cyrus. Artabase, qui s'était autrefois donné pour son cousin, se leva et dit : « Tu as bien fait, Cyrus, de mettre cette matière en délibération. Dès ta plus tendre enfance j'ai désiré d'être de tes amis ; mais voyant que tu n'avais pas besoin de mes services, j'hésitais à te rechercher. Il arriva depuis que tu me prias d'annoncer aux Mèdes la volonté de Cyaxare ; je pensais en moi-même que si je te servais avec zèle dans cette occasion, je serais admis à ta familiarité, et que j'aurais la liberté de converser avec toi aussi long-temps que je le voudrais. Je m'acquittai de ma commission de manière à obtenir les éloges. Peu de temps après les Hyrcaniens vinrent solliciter notre amitié ; et comme nous avions grand besoin d'alliés, nous les reçûmes à bras ouverts. Lorsque ensuite nous nous fûmes rendus maîtres du camp des ennemis, je te pardonnai de ne te point occuper de moi : je compris que tu n'en avais pas le loisir.

« Gobryas et Gatas embrassèrent notre alliance ; j'en fus fort aise : mais il devenait par là plus difficile encore de t'approcher. La difficulté augmenta quand les Saces et les Cadusiens s'unirent à nous ; il était juste de reconnaître par des égards l'attachement qu'ils témoignaient. Lorsque nous fûmes revenus au lieu d'où nous étions partis pour commencer la campagne, je te vis embarrassé de détails de chevaux, de chars, de machines ; et j'espérai qu'aussitôt que tu serais libre, j'obtiendrais de toi quelques momens. Survint alors l'effrayante nouvelle que l'Asie entière était liguée contre nous : je sentis l'importance de cet événement ; et je me crus du moins assuré que si les suites en étaient heureuses, j'aurais la satisfaction de te voir à toute heure.

« Enfin, nous avons remporté une grande victoire : Sardes et Crésus sont en notre puissance ; nous sommes maîtres de Babylone ; tout est soumis à nos lois. Cependant hier, j'en jure par Mithra, si je ne m'étais fait jour en poussant à

droite et à gauche, je ne serais jamais arrivé jusqu'à toi ; et lorsqu'en me prenant la main, tu m'eus ordonné de rester, cette distinction ne servit qu'à faire remarquer à tous que j'avais passé auprès de toi la journée entière sans boire ni manger. Toutes réflexions faites, je pense qu'il serait bien de procurer à ceux qui t'ont le mieux servi la faculté de te voir aussi le plus librement ; mais si cela est impossible, je vais faire annoncer de ta part que tout le monde ait à s'éloigner, excepté nous qui sommes attachés à ta personne depuis le commencement de la guerre. »

Cyrus et la plupart des chefs ne purent s'empêcher de rire de cette conclusion. Le Perse Chrysante s'étant levé, prit la parole en ces termes :

« Autrefois, Cyrus, tu ne pouvais te dispenser de te communiquer également à tous, soit pour les raisons que tu as alléguées, soit parce que tu ne nous devais point de préférence : c'était notre propre intérêt qui nous avait attirés à ton service ; et il importait de mettre tout en œuvre pour gagner la multitude, afin qu'elle partageât volontiers nos fatigues et nos dangers. Aujourd'hui que ton humanité te fait chérir des tiens, et que tu peux te faire beaucoup d'autres amis dans l'occasion, il est juste que tu aies une habitation digne de toi. Autrement, que gagnerais-tu à être notre général, si tu demeureras seul sans foyers, de toutes les propriétés humaines la plus sacrée, la plus chère, la plus légitime ? Penses-tu d'ailleurs que nous pussions, sans rougir, te voir exposé aux injures de l'air, tandis que nous serions à couvert sous nos toits, te voir enfin jouir d'un sort moins doux que le nôtre ? » Tous applaudirent au discours de Chrysante.

Alors Cyrus se rendit au palais des rois, où ceux qui avaient été commis pour veiller au transport des richesses enlevées de Sardes vinrent les déposer. Dès qu'il y fut entré, il offrit des sacrifices, d'abord à Vesta, ensuite à Jupiter roi, et aux autres dieux que les mages lui nommèrent.

Après avoir rempli ce devoir religieux, il s'occupa d'autres soins. Considérant qu'il entretenait de commander à un nombre infini d'hommes, et qu'il se disposait à fixer sa demeure dans la plus grande ville de l'univers, dans une ville très mal intentionnée pour lui,

il sentit la nécessité d'une garde pour la sûreté de sa personne : et comme il savait que l'on n'est jamais plus exposé qu'à table, au bain ou au lit, il examinait à qui, dans ces différentes circonstances, il donnerait sa confiance.

Il pensait qu'on ne doit jamais compter sur la fidélité d'un homme qui en aimerait un autre plus que celui qu'il est chargé de garder ; que ceux qui ont ou des enfans, ou des femmes, avec lesquels ils vivent bien, ou d'autres objets de leur amour, sont naturellement portés à chérir ces objets préférablement à tout autre ; mais que les eunuques, étant privés de ces affections, se dévouent sans réserve à ceux qui peuvent les enrichir, les mettre à l'abri de l'injustice, les élever aux honneurs ; qu'aucun autre que lui ne pourrait leur procurer ces avantages : de plus, comme les eunuques sont ordinairement méprisés, ils ont besoin d'appartenir à un maître qui les défende ; parce qu'il n'y a point d'homme qui ne veuille en toute occasion l'emporter sur un eunuque, à moins qu'une puissance supérieure ne protège celui-ci. Or un eunuque fidèle à son maître ne lui paraissait point indigne d'occuper une place importante. Quant à ce qu'on dit ordinairement que ces sortes de gens sont lâches, Cyrus n'en convenait pas ; il se fondait sur l'exemple des animaux. Des chevaux fougueux qu'on a coupés cessent de mordre, paraissent moins fiers, et n'en sont pas moins propres à la guerre : les taureaux perdent leur férocité, ils souffrent le joug, sans rien perdre de leurs forces pour le travail : les chiens sont moins sujets à quitter leurs maîtres, et n'en sont pas moins bons pour la garde ou pour la chasse. Il en est ainsi des hommes à qui on a ôté la source des désirs ; ils deviennent plus calmes, mais n'en sont ni moins prompts à exécuter ce qu'on leur ordonne, ni moins adroits à monter à cheval ou à lancer le javelot, ni moins avides de gloire : ils montrent au contraire tous les jours, par leur aueur, soit à la guerre, soit à la chasse, que l'émulation n'est point éteinte dans leur âme. Quant à leur fidélité, c'est surtout à la mort de leurs maîtres qu'ils en ont donné des preuves ; jamais serviteur ne s'est montré plus sensible aux malheurs de ses maîtres. Et quand ils auraient perdu quelque chose de leur vigueur, le fer n'égalait-il pas, dans une bataille, les faibles aux plus robustes ?

D'après ces considérations, Cyrus, à commencer par les portiers, prit tous eunuques pour garder sa personne. Mais il craignit que seuls ils ne pussent le défendre contre la multitude des malveillans. Comme il réfléchissait en lui-même à qui, parmi les hommes d'une autre espèce, il pourrait confier avec sûreté la garde de l'extérieur du palais, il se rappela que les Perses restés chez eux menaient dans la pauvreté une vie malheureuse et pénible, tant à cause de l'âpreté du sol que parce qu'ils étaient obligés de travailler de leurs mains : il crut qu'ils s'estimeraient heureux de remplir auprès de lui cette fonction. Il prit parmi eux dix mille doryphores pour faire le guet jour et nuit autour du palais, et l'escorter lorsqu'il sortirait. Jugeant d'ailleurs nécessaire d'avoir dans Babylone assez de troupes pour contenir les habitans, soit qu'il y fût ou non, il y mit une forte garnison, dont il exigea que les Babyloniens payassent la solde : il voulait les rendre pauvres, afin de les humilier et de les assouplir.

L'établissement de cette garde pour la sûreté de sa personne et celle de la ville s'est maintenu jusqu'à présent. Songeant ensuite aux moyens de conserver ses possessions, d'en reculer même les limites, il pensa que ces hommes stipendiés pourraient ne pas autant surpasser en courage les peuples vaincus qu'ils leur étaient inférieurs en nombre. Il résolut donc de retenir auprès de lui les braves guerriers qui, avec l'aide des dieux, avaient contribué à ses victoires, et surtout de faire en sorte qu'ils ne dégénéraient pas de leur ancienne vertu. Cependant, pour ne point paraître leur donner un ordre, mais afin que leur persévérance et leur amour pour la vertu leur fussent inspirés par l'intime conviction qu'ils y trouveraient le bonheur, il manda, outre les homotimes, tous ceux dont la présence était nécessaire, ou qu'il estimait les dignes compagnons de ses travaux et de sa gloire, et leur tint ce discours :

« Amis et braves guerriers, rendons d'immortelles actions de grâces aux dieux de nous avoir accordé les biens auxquels nous croyions avoir droit de prétendre. Nous voici maîtres d'un vaste et fertile pays ; ceux qui le cultivent fourniront à notre subsistance : nous avons des maisons garnies des meubles nécessaires. Que nul d'entre vous ne considère ces biens comme

des biens étrangers ; car c'est une maxime de tous les temps et de tous les lieux, que dans une ville prise sur des ennemis en état de guerre, tout, et les biens et les personnes, appartient aux vainqueurs. Loin donc que vous déteniez injustement les biens qui vous sont échus, si vous en laissez quelque portion aux vaincus, ils la devront à votre humanité. Mais quelle conduite tiendrons-nous désormais ? voici mon avis. Si nous nous livrons à la paresse, à la vie molle de ces lâches qui pensent que c'est être misérable que de travailler, que le bonheur suprême consiste à vivre oisif, je vous prédis qu'après avoir bientôt perdu tout ressort pour agir, nous perdrons aussi tout ce que nous avons acquis. Il ne suffit pas pour persévérer dans la vertu, d'avoir été vertueux : on ne s'y maintient que par de continuel efforts. Le talent qui se néglige, s'affaiblit ; les corps les plus dispos s'engourdisent dans l'inaction : ainsi la prudence, la tempérance, la bravoure, dégénèrent, si l'on se relâche dans l'exercice de ces vertus. Préservons-nous donc du relâchement ; ne nous abandonnons point au plaisir qui s'offre à nous. S'il est beau de conquérir un empire, il y a plus de gloire encore à le conserver : l'un n'exige souvent que de l'audace ; l'autre demande beaucoup de sagesse, de modération, de vigilance.

Convaincus de ces vérités, tenons-nous sur nos gardes mieux encore qu'auparavant ; car vous n'ignorez pas que plus un homme possède de biens, plus il a d'envieux qui, bientôt devenus ses ennemis, lui tendent des embûches, surtout s'il a, comme nous, établi par la force sa fortune et sa puissance.

« Nous devons compter sur l'assistance des dieux, puisque nos conquêtes ne sont pas le fruit de la trahison, et que nous n'avons fait que nous venger d'une trahison. Cette ressource est grande : il en est une autre qu'il faut se procurer, c'est de surpasser en vertu les peuples qui nous sont soumis, et de se montrer ainsi dignes de leur commander. Nous ne pouvons empêcher que nos esclaves n'éprouvent, ainsi que nous, la sensation de la chaleur et du froid, le besoin de manger et de boire, qu'ils ne partagent la fatigue du travail et les douceurs du repos ; mais il faut faire voir que dans ces choses-là même qui leur sont communes avec nous, la sagesse de notre conduite nous élève au-dessus d'eux.

« A l'égard de la science et des exercices de la guerre, gardons-nous d'y jamais initier ceux que nous destinons à labourer nos terres et à nous payer tribut. Conservons notre supériorité dans cet art : nous savons que les dieux l'ont donné aux hommes pour être l'instrument de la liberté et du bonheur. Enfin, par la même raison que nous avons dépouillé les vainqueurs de leurs armes, nous ne devons jamais quitter les nôtres, bien pénétrés de cette maxime que plus on est près de son épée, moins on éprouve de résistance à ses volontés.

« Quelqu'un dira peut-être, à quoi donc nous sert-il d'avoir réussi dans toutes nos entreprises, s'il nous faut encore supporter la faim, la soif, les veilles ? Mais peut-on ignorer qu'on est d'autant plus sensible à la possession d'un bien, qu'il en a coûté plus de peine pour l'obtenir ? La peine est pour les braves l'assaisonnement du plaisir : sans le besoin, les mets les plus exquis vous seraient insipides. Puisque la Divinité a mis entre nos mains tout ce que les hommes peuvent souhaiter, et qu'il dépend de chacun de nous de s'en rendre la jouissance plus agréable, nous aurons sur l'indigent l'avantage de pouvoir nous procurer les aliments les plus délicats quand nous aurons faim, les liqueurs les plus exquis quand nous aurons soif, de reposer commodément quand nous serons fatigués. Je soutiens donc que nous devons redoubler d'efforts pour nous maintenir dans la vertu, afin de nous assurer une jouissance aussi noble que douce, et de nous garantir du plus grand des maux : car il est infiniment moins fâcheux de ne point acquérir un bien, qu'il n'est affligeant de le perdre. Considérez d'ailleurs quelle raison nous aurions d'être moins braves qu'autrefois. Serait-ce parce que nous sommes les maîtres ? mais conviendrait-il que celui qui commande vâlût moins que ceux qui obéissent ? Serait-ce parce que notre fortune est meilleure ? eh quoi ! la bonne fortune excuse-t-elle la lâcheté ? Nous avons des esclaves ; et comment les corrigerons-nous quand ils seront en faute ? qui oserait punir dans autrui, des vices qu'il se connaît à lui-même ? Autre considération encore : nous allons soudoyer des troupes pour la garde de nos personnes et de nos maisons ; quelle honte serait-ce pour nous, de penser que notre sûreté dépendit d'elles et non de nous ! Sachons qu'il n'est point

de meilleure garde que la vertu ; c'est une escorte de toutes les heures ; rien ne doit réussir à qui n'en est pas accompagné.

« Que faut-il donc faire pour la pratique ? quelles doivent être nos occupations ? Ce que j'ai à vous proposer ne vous sera pas nouveau. Vous savez de quelle façon les homotimes vivent en Perse, auprès des tribunaux : devenus tous égaux, vous qui êtes ici présens, vous devez suivre le même plan de vie. Ayez sans cesse les yeux sur moi pour juger si je remplis exactement mes devoirs : je vous observerai de même, et je récompenserai ceux en qui je remarquerai de l'ardeur à bien faire. Que les enfans qui naîtront de nous soient élevés dans les mêmes principes : en nous efforçant de leur donner de bons exemples, nous-mêmes nous deviendrons meilleurs ; et s'ils étaient nés avec des inclinations vicieuses, il serait difficile qu'ils s'y livrassent, n'entendant ni ne voyant jamais rien que d'honnête, et passant les jours entiers dans l'exercice de la vertu. »

LIVRE VIII.

CHAPITRE PREMIER.

Cyrus ayant cessé de parler, Chrysante se leva et dit : « Mes amis, ce n'est pas d'aujourd'hui ni dans cette seule occasion que j'ai reconnu qu'un bon prince ne diffère point d'un bon père. Un père travaille de loin à établir solidement la fortune de ses enfans ; de même Cyrus, par les conseils qu'il vient de nous donner, montre qu'il songe à nous assurer un bonheur durable. Mais comme il me parait avoir passé trop légèrement sur certains points, j'essaierai d'y suppléer en faveur de ceux qui ne sont pas suffisamment instruits. Considérez, je vous prie, si jamais des troupes mal disciplinées ont pris une ville sur l'ennemi, ou défendu contre ses attaques les places de leurs alliés, et si de telles troupes ont été jamais victorieuses. Réfléchissez si une armée est jamais plus aisément défaite que lorsque chacun songe à pourvoir à sa sûreté particulière, si jamais on a obtenu quelque succès en désobéissant à ses chefs. Sans l'obéissance, quelles villes seraient bien

gouvernées, quelles maisons seraient bien administrées, comment un vaisseau arriverait-il où il doit aborder ? Et nous, n'est-ce pas à la soumission aux ordres de notre général, que nous devons les biens dont nous jouissons ? La soumission faisait que nous allions avec ardeur, la nuit comme le jour, partout où nous étions appelés ; que tout cédaît au choc de nos bataillons marchant à la voix de notre chef, et que les ordres étaient ponctuellement suivis. Or si l'obéissance est nécessaire pour acquérir, sachez qu'elle ne l'est pas moins pour conserver. Autrefois plusieurs d'entre nous avaient des maîtres et ne commandaient à personne : nos affaires maintenant sont en tel état, que nous avons tous des esclaves, les uns plus, les autres moins. Nous voulons qu'ils nous soient soumis ; n'est-il pas juste que nous le soyons également à nos supérieurs ? avec cette différence néanmoins, entre nous et des esclaves, que les esclaves ne servent leurs maîtres que par force, et que nous, si nous voulons agir en hommes libres, nous devons faire de bon gré ce que nous estimons le plus digne de louange. Jetez les yeux sur les états qui sont gouvernés par plusieurs magistrats, vous remarquerez que celui où les citoyens sont le plus empressés à obéir, est le moins exposé à subir la loi du vainqueur. Soyons donc assidus à la porte du palais de Cyrus, comme ce prince nous y invite ; exerçons-nous à tout ce qui peut nous garantir la possession des biens qu'il nous importe de conserver ; montrons-nous toujours prêts à exécuter ce qu'il plaira à Cyrus de nous ordonner : sachons qu'il ne peut rien faire pour lui qui ne tourne à notre avantage, puisque nos intérêts sont communs, et que nous avons les mêmes ennemis à combattre. »

Après ce discours de Chrysante, plusieurs des assistans, Perses et alliés, se levèrent, approuvant à haute voix ce qu'ils venaient d'entendre. Il fut arrêté que les grands se rendraient tous les jours à la porte, pour y recevoir les ordres de Cyrus, et y demeureraient jusqu'à ce qu'il les congédiât. Ce qui fut alors établi se pratique encore dans l'Asie, à la cour du roi, par les principaux seigneurs : les habitans des provinces se rendent de même à la porte des commandans. On a vu jusqu'ici que le but de toutes les institutions de Cyrus étaient d'affermir sa puissance et celle des Perses : aussi ont-elles été

maintenues constamment par ses successeurs, sauf les variations qu'éprouvent les établissemens humains. Sous les princes vertueux, on observe les lois avec exactitude; on les viole sous les mauvais princes. Les seigneurs se rendaient donc tous les jours à la porte de Cyrus, avec leurs chevaux et leurs armes, suivant le règlement adopté par les braves guerriers qui avaient contribué à la destruction de l'empire d'Assyrie.

Cyrus créa différens officiers à qui il confia divers détails: la perception des tributs, le paiement des dépenses, l'inspection des ouvrages publics, la garde du trésor, l'approvisionnement de sa maison. D'autres furent préposés à son écurie et à sa vénerie, selon qu'il les jugea propres à bien dresser ses chevaux et ses chiens. A l'égard de ceux qu'il destinait à être les soutiens de sa puissance, il ne commit à personne le soin de les surveiller, persuadé que cette fonction lui appartenait spécialement. Il savait que dans une bataille, ce serait entouré de ces hommes là qu'il combattrait et courrait les plus grands dangers; que c'était de leurs corps qu'il devait tirer des taxiarques, soit d'infanterie soit de cavalerie; des généraux capables de commander, à son défaut; des gouverneurs de villes et de provinces entières, et même des ambassadeurs: car il regardait comme un objet essentiel, de pouvoir venir à bout de ses desseins sans employer la force. Or il sentait que ses affaires iraient mal, si les hommes chargés des emplois les plus importans n'étaient pas en état de les remplir; et que les choses au contraire tourneraient à son gré, s'ils étaient tels qu'ils devaient être. Il résolut donc de se livrer tout entier à cette surveillance: il pensait que ce serait pour lui un nouveau motif de s'entretenir dans la pratique de la vertu, persuadé qu'il est impossible d'y exciter les autres en n'en donnant pas l'exemple.

Pénétré de ces vérités, il comprit que pour surveiller les grands, il lui fallait avant tout du loisir; mais il voyait, d'un côté, que les dépenses nécessaires dans un empire aussi vaste que le sien ne lui permettaient pas de négliger la partie des finances; de l'autre, que s'il voulait y veiller par lui-même, il ne lui resterait pas, à cause de l'étendue de ses domaines, un seul moment pour s'occuper d'un objet d'où dépendait le salut de l'empire. Comme il cherchait par quel moyen il

pourrait à la fois bien administrer ses finances et se ménager du loisir, il s'avisa de prendre pour règle de conduite l'ordre qui s'observe dans les corps militaires. Les dizainiers veillent sur leur dizaine; ils sont surveillés par les lochages, ceux-ci par les chiliarques, qui le sont à leur tour par les myriarques; en sorte que dans la plus nombreuse armée, il n'est personne qui ne reconnaisse un supérieur; et quand le général veut la faire agir, il lui suffit d'adresser ses ordres aux myriarques. Cyrus forma sur ce modèle son plan d'administration: ainsi tout se réglait en conférant avec peu de personnes, et il lui restait plus de temps libre que n'en a le chef d'une maison ou le commandant d'un vaisseau. Après avoir établi cet ordre, il engagea ses amis à s'y conformer, et par-là les fit participer au loisir qu'il s'était procuré.

Il s'appliqua dès lors à rendre les hommes qu'il s'était associés, tels qu'il les désirait. Si quelqu'un d'entre eux, assez riche pour vivre sans être obligé de travailler, manquait de venir à la porte, il lui en demandait la raison. Il présumait que ceux qui s'y rendaient assidément, étant sans cesse sous ses yeux, ayant d'ailleurs des gens vertueux pour témoins de leur conduite, n'oseraient rien faire de criminel ou de honteux; et que l'absence des autres avait pour cause, ou la débauche, ou quelques mauvais desseins, ou de la négligence.

Dans cette persuasion, voici comment il s'y prenait pour forcer même ceux-ci à se présenter. Par son ordre, quelqu'un de ses plus intimes amis allait se saisir de leurs biens, en disant simplement qu'il prenait ce qui lui appartenait. Ceux qui étaient dépouillés accourraient pour s'en plaindre: Cyrus feignait longtemps de n'avoir pas le loisir de les entendre, et quand il les avait entendus, il renvoyait à un terme éloigné l'examen de leur affaire. Il espérait ainsi les accoutumer à faire assidément leur cour, se rendant moins odieux que s'il les eût contraints par une punition. Voilà son premier moyen pour les rappeler à leur devoir: il en avait encore d'autres, comme de charger des commissions les plus faciles et les plus lucratives ceux qui se rendaient exactement au palais, et de n'accorder aucune grâce à ceux qui y manquaient. Le plus puissant de tous, mais qu'il n'employait que contre celui qui avait résisté

aux précédens, était de le dépouiller réellement de toutes ses possessions, pour les donner à d'autres de qui il comptait tirer plus de service; par-là il remplaçait un mauvais ami par un ami utile. Le prince aujourd'hui régnant en Perse, ne manque pas, lorsque quelqu'un qui doit se trouver à la cour s'en dispense, d'en demander la raison.

Telle était la manière d'agir de Cyrus à l'égard des absens. Pour ceux qui se présentaient régulièrement, il croyait qu'étant leur chef, il les exciterait infailliblement aux actions vertueuses si toute sa conduite leur offrait des exemples de vertu. Il convenait que les lois écrites peuvent contribuer à rendre les hommes meilleurs; mais il disait qu'un bon prince est une loi voyante qui observe en même temps qu'elle ordonne, et punit la désobéissance.

D'après ces principes, il commença par le culte divin : il s'en occupa avec d'autant plus de zèle, qu'il était parvenu au plus haut point de prospérité. Il établit des mages pour célébrer les dieux dès la naissance de l'aurore, et pour offrir chaque jour des victimes à celles des divinités qu'ils désigneraient : institution suivie sans interruption sous les rois ses successeurs. Les Perses suivirent son exemple, soit qu'ils crussent qu'en imitant le zèle religieux d'un chef constamment heureux, ils en deviendraient plus heureux eux-mêmes, soit uniquement dans la vue de lui plaire. Lui, de son côté, regardait leur piété comme sa sauvegarde; de même que les navigateurs se croient plus en sûreté dans leur vaisseau avec des gens de bien qu'avec des impies. Il était d'ailleurs persuadé que plus ceux qui l'approchaient craindraient les dieux, moins ils se rendraient coupables d'aucune mauvaise action les uns envers les autres, et envers lui, qui les avait comblés de bienfaits. Il espérait qu'en se montrant rigide observateur de la justice, et soigneux d'empêcher qu'il fût fait aucun tort à ses amis ou à ses alliés, il les accoutumerait à s'abstenir de tout gain illicite, et à ne chercher que des profits légitimes. Il se persuadait qu'il inspirerait mieux la pudeur s'il les respectait assez tous pour ne jamais rien dire ou rien faire devant eux qui pût la blesser : c'est qu'il savait que les hommes sont naturellement plus disposés à respecter, non pas seulement leur supérieur, mais leur égal, quand il se

respecte, que lorsqu'il se manque à lui-même; et que plus une femme est modeste, plus elle inspire de vénération.

Pour maintenir la subordination, il affectait de récompenser plus libéralement l'obéissance prompte que les actions brillantes et périlleuses; jamais il ne s'écarta de cette pratique. Il formait les autres à la tempérance par l'exemple de la sienne. En effet, lorsque celui qui peut être impunément ou violent ou injuste, sait se modérer, les gens moins puissans n'oseraient commettre ouvertement ni violence ni injustice. Il mettait une différence entre la pudeur et la tempérance : l'homme qui a de la pudeur, disait-il, craint de faire à découvert une action honteuse; l'homme tempérant s'en abstient même en secret. Il jugeait qu'il donnerait une grande leçon de modération, en montrant que les plaisirs qui s'offraient sans cesse à lui ne pouvaient le distraire de ses devoirs, et qu'il ne se les permettait que comme délassement d'un travail honnête. Par cette conduite, il fit qu'à sa cour ceux des classes inférieures se tenaient toujours dans les termes de la déférence et du respect envers leurs chefs, et que les uns et les autres se traitaient mutuellement avec tous les égards de l'honnêteté. On n'y entendait ni les éclats de la colère, ni les ris d'une joie immodérée : tout s'y passait avec décence. C'est ainsi que les Perses vivaient dans le palais de Cyrus : tels étaient les exemples qu'ils avaient sous les yeux.

Pour former aux exercices militaires ceux pour qui il jugeait ces exercices indispensables, il les menait à la chasse, regardant ce divertissement comme une excellente préparation au métier de la guerre, surtout pour la cavalerie. La nécessité de poursuivre un animal qui fuit, oblige effectivement le cavalier à se tenir ferme sur son cheval, dans toutes sortes de terrains, en même temps que le désir de faire valoir son adresse et d'atteindre sa proie le rend agile et dispos. C'était à la chasse surtout qu'il les accoutumait à la tempérance, au travail, à supporter le froid, le chaud, la faim, la soif. Aussi, le roi de Perse et ses courtisans ont-ils conservé cet usage.

Cyrus pensait, comme on l'a vu par ces détails, qu'un prince n'est point digne de commander s'il n'est plus parfait que ses sujets. En exerçant ainsi les siens, il s'exerçait lui-même

plus assidûment qu'aucun d'eux à la tempérance, aux manœuvres militaires, et à toutes les parties de l'art de la guerre. En effet, il ne les menait à la chasse que dans le temps où les affaires lui permettaient de sortir de la ville; mais pour lui, quand elles exigeaient qu'il y demeurât, il chassait, avec ses eunuques, les animaux renfermés dans son parc, et ne prenait jamais de repas qu'après s'être fatigué jusqu'à suer. Il ne voulait pas même qu'on donnât à manger aux chevaux avant de les avoir travaillés. Cette application continuelle lui avait acquis une grande supériorité dans toute sorte d'exercices; et il sut procurer aux siens la même supériorité, tant par ses exemples que par son attention à récompenser ceux qui montraient une plus noble ardeur, soit en leur distribuant des présens ou leur donnant des commandemens, soit en leur assignant des places distinguées ou leur accordant d'honorables prérogatives. De là naissait une émulation générale, chacun ambitionnant de mériter son estime.

Je crois avoir remarqué dans la conduite de Cyrus, qu'une de ses maximes était qu'un prince, pour s'attacher ses sujets, ne doit pas se contenter de les surpasser en vertu, mais qu'il doit encore user d'une sorte d'artifice. Il prit donc l'habillement des Mèdes et engagea les grands à l'imiter; parce que cet habillement a le double avantage de cacher les défauts du corps et de faire paraître les hommes plus grands et plus beaux; car la chaussure médique est faite de manière qu'on peut placer en dedans, sans qu'on s'en aperçoive, de quoi hausser la taille. Il approuvait que les Perses se peignissent les yeux, afin de les rendre plus vifs, et qu'ils se fardassent le visage, pour relever la couleur naturelle de leur teint. Il leur recommandait de ne jamais ni cracher ni se moucher en présence de personne; et surtout de ne tourner jamais la tête pour regarder aucun objet, comme n'étant réellement affectés de rien. Tout cela lui semblait propre à environner les chefs de respect.

Tels étaient les exercices et l'appareil fastueux auxquels il accoutumait ceux qu'il appelait au commandement: quant à ceux qu'il destinait à la servitude, loin de les exciter à embrasser la vie laborieuse des hommes libres, il ne leur permettait même pas l'usage des armes; mais il veillait à ce que pendant les exercices de leurs

maîtres, ils ne manquassent point du nécessaire. Quand ils allaient à la chasse pour rabattre les animaux sur les cavaliers qui tenaient la plaine, il trouvait bon qu'ils emportassent des vivres; ce qui était défendu aux hommes libres. Dans les voyages, il les faisait mener, comme des troupeaux, vers les lieux où ils pouvaient se déshabiller: à l'heure du repas, il s'arrêtait pour leur donner le temps de manger, de peur qu'ils ne fussent tourmentés de la faim. Cette bonté, qui ne tendait évidemment qu'à perpétuer leur esclavage, fit qu'ils se montrèrent aussi empressés que les grands à lui donner le nom de père. Voilà comme il affermit le vaste empire des Perses. Pour lui personnellement, il ne craignait rien des peuples qu'il venait de soumettre: outre qu'il les jugeait lâches, et qu'il les voyait divisés, aucun ne l'approchait ni le jour ni la nuit. Cependant comme il se trouvait parmi eux des personnages distingués, qu'il voyait armés et se tenant étroitement unis; que plusieurs avaient sous leurs ordres des corps de cavalerie ou d'infanterie; que quelques-uns d'entre eux joignaient à la noblesse des sentimens, les talens nécessaires pour commander; que même ils communiquaient fréquemment avec ses gardes, et venaient souvent le visiter, ce qui était inévitable, puisqu'il les employait aussi à son service, il sentit que ceux-là pourraient trouver plusieurs occasions de lui nuire. En réfléchissant sur les moyens de se garantir de leurs entreprises, il jugea, d'un côté, qu'il n'était pas à propos de les désarmer et de leur interdire le métier de la guerre; que ce serait leur faire une injure d'où pouvait naître le bouleversement de l'empire; de l'autre, que leur refuser l'entrée du palais et leur témoigner ouvertement de la défiance, ce serait un commencement de guerre. Au lieu d'embrasser l'un ou l'autre de ces expédiens, il conclut que le parti le plus sûr pour lui et le plus convenable, était de se les attacher si fortement qu'ils l'aimassent plus qu'ils ne s'aimaient entre eux. Je vais essayer de montrer comment il y parvint.

CHAPITRE II.

Il se rendit surtout attentif à ne laisser échapper aucune occasion de montrer la bonté de son cœur. Comme il savait qu'il est difficile d'aimer

ceux qui paraissent nous haïr, et de vouloir du bien à qui nous veut du mal, il pensait aussi qu'il est impossible que ceux qui se croient aimés haïssent ceux dont ils savent avoir reçu des preuves d'affection. Tant que sa situation ne lui permit pas d'être libéral, on le vit donc prévenir leurs besoins, s'employer pour eux, se réjouir avec eux de leurs prospérités, s'affliger de leurs infortunes; mais quand il se vit en état d'être généreux, il fit réflexion que le plaisir le plus sensible qu'à dépense égale les hommes puissent se faire entre eux, c'est de s'inviter réciproquement à manger. Il voulait donc que sa table, partout également servie, fût toujours couverte de mets comme pour un grand nombre de convives; et tout, hors ce qui devait suffire à son appétit et à celui de ses convives, était par son ordre distribué à ceux de ses amis à qui il voulait donner une marque de souvenir et d'attention. Il en envoyait quelquefois à ceux des gardes qui s'étaient distingués ou par leur vigilance, ou par leur zèle à le servir, ou par d'autres actions estimables: il montrait par-là qu'il connaissait les gens empressés à lui plaire.

Il en usait de même pour les personnes de sa maison dont il avait à se louer. De plus, il faisait apporter devant lui toutes les viandes qui leur étaient destinées, s'imaginant que ce moyen devait produire dans les hommes comme dans les chiens, un attachement plus fort pour leurs maîtres. Voulait-il mettre en honneur quelqu'un de ses amis, il lui envoyait un plat de sa table. Encore aujourd'hui, les Perses redoublent de respect pour ceux à qui ils remarquent que l'on envoie de la table du roi, parce que cette distinction donne lieu de présumer qu'ils sont en faveur et en grand crédit. Au reste, ce n'est pas seulement pour les raisons que je viens d'alléguer, que les mets envoyés par le roi font tant de plaisir à ceux qui les reçoivent: les viandes qui sortent de sa cuisine ont encore le mérite d'être mieux apprêtées qu'ailleurs; et l'on ne doit pas plus s'en étonner que de voir les ouvrages, de quelque genre que ce soit, mieux travaillés dans les grandes villes que dans les petites. Dans celles-ci, le même homme est obligé de faire des lits, des portes, des charrues, des tables, souvent de bâtir des maisons: heureux quand il est assez employé dans ces différens métiers pour en tirer de quoi vivre. Or il est

impossible que l'ouvrier qui s'occupe à tant de choses réussisse en toutes également. Au contraire, dans les grandes villes, où une multitude d'habitans ont les mêmes besoins, un seul métier suffit pour nourrir un artisan; quelquefois même il n'en exerce qu'une partie: tel cordonnier ne chausse que les hommes, tel autre les femmes; l'un gagne sa vie à coudre, l'autre à couper les cuirs; entre les tailleurs, celui-ci coupe l'étoffe, celui-là ne fait qu'en assembler les parties. Nécessairement un homme dont le travail est borné à une seule espèce d'ouvrage, y excellera. On peut en dire autant de l'art de la cuisine. Celui qui n'a qu'un seul homme pour faire son lit, arranger sa table, pétrir le pain, préparer son repas, doit tout prendre comme on le lui présente: mais dans les maisons où chacun a sa tâche particulière l'un de faire bouillir les viandes, l'autre de les rôtir, celui-ci de cuire le poisson dans l'eau, celui-là de le griller; un autre de faire le pain, non de différentes sortes, mais de la seule qui convient à son maître; il me semble que chaque chose doit être à son point de perfection. Voilà pourquoi les mets qu'on servait à la table de Cyrus, et dont il faisait des distributions, étaient mieux apprêtés que chez les particuliers.

Je ne dois pas omettre de parler des autres moyens dont il usait avec une adresse merveilleuse pour se faire aimer. S'il eut l'avantage d'être le plus riche des mortels, il eut le mérite bien plus précieux, de les surpasser tous en libéralité; et cette vertu dont il a été l'exemple, a passé à ses successeurs, qui donnent avec magnificence. Quel prince, en effet, enrichit plus ses amis que le roi de Perse? Quel autre habille plus superbement les gens de sa suite, et distribue, comme lui, des bracelets, des colliers, des chevaux à freins d'or? ornemens qui ne sont permis en Perse qu'autant qu'on les a reçus du roi. Quel autre souverain a plus mérité, par ses bienfaits, que ses sujets le préférassent à leurs frères, à leurs pères, à leurs enfans? Quel autre peut aussi facilement que lui se venger de nations ennemies séparées par un intervalle de plusieurs mois de marche? Et pour revenir à Cyrus, quel autre conquérant fut, après sa mort, honoré du titre de père par les peuples dont il avait détruit l'empire? titre qui certes annonce plutôt le bienfaiteur que le spoliateur.

Nous savons de plus, que c'est par des largesses et d'honorables distinctions, qu'il s'attacha ces hommes qu'on appelle *les oreilles et les yeux du roi*. Sa générosité envers ceux qui lui apportaient des avis importants, excitait les autres à observer et écouter tout ce qu'ils croyaient pouvoir l'intéresser : ce qui a donné lieu de dire que les rois de Perse ont beaucoup d'yeux et beaucoup d'oreilles. On se tromperait si on croyait qu'il leur fût plus avantageux de n'avoir qu'un seul œil bien choisi. Outre qu'un seul homme ne peut voir et entendre que peu de choses, cette commission exclusive donnée à un seul emporterait une défense tacite à tout autre de s'en mêler; et comme celui-là serait généralement connu, on s'en défierait. Mais il n'en est pas ainsi : le roi écoute quiconque assure avoir vu ou entendu des choses qui méritent attention; et voilà pourquoi on dit qu'il a plusieurs yeux et plusieurs oreilles. Par la même raison on craint autant de rien dire qui lui déplaît, et de rien faire qu'il n'approuve pas, que s'il était à portée d'entendre et de voir. Aussi, loin qu'on osât parler mal de Cyrus, chacun n'était pas moins réservé dans ses discours que si tous les assistants eussent été les yeux et les oreilles du prince. Or d'où venait cette disposition des esprits, sinon de ce qu'il récompensait magnifiquement les plus petits services?

Il n'est pas étonnant que possédant tant de richesses il ait été si libéral : mais ce qu'on ne saurait trop admirer, c'est qu'étant sur le trône il se soit piqué de porter plus loin que ses amis les devoirs et les soins de l'amitié; jusque-là qu'on prétend qu'il ne craignait rien tant que d'être vaincu par eux sur cet article. On raconte qu'il avait coutume de dire que la conduite d'un bon roi ne diffère point de celle d'un bon pasteur; que comme le pasteur ne tire de profit de ses troupeaux qu'autant qu'il leur procure l'espèce de bonheur dont ils sont susceptibles, de même le roi n'est bien servi par ses sujets qu'autant qu'il les rend heureux. Sera-t-on surpris qu'avec de pareils sentimens il ait eu l'ambition de se distinguer entre tous les hommes par la bienfaisance?

A ce sujet, je rapporterai la belle leçon qu'il fit un jour à Crésus. Ce prince, dit-on, lui représentait qu'à force de donner il deviendrait pauvre, tandis qu'il pouvait entasser dans son

palais plus de richesses qu'aucun homme en eût jamais possédé. « Combien d'or, lui demanda Cyrus, crois-tu que j'aurais aujourd'hui, si, conformément à ton conseil, je l'avais accumulé depuis que je régné? » Crésus fixa une très grosse somme. « Eh bien, répartit Cyrus, envoie, avec Hystaspe que voici, un homme qui ait ta confiance : toi, Hystaspe, va trouver mes amis; apprends-leur que j'ai besoin d'argent pour une affaire (j'en ai effectivement besoin); dis à chacun d'eux de m'en fournir le plus qu'il pourra, et d'en donner l'état, signé et cacheté, à l'envoyé de Crésus, qui me l'apportera. » Il écrivit des lettres qui contenaient ce qu'il venait de dire, les munit de son sceau et chargea Hystaspe de les porter : par ces mêmes lettres, il demandait qu'on reçût comme un de ces amis celui qui les leur remettrait. Hystaspe étant de retour avec l'envoyé de Crésus, qui apportait les réponses : « Seigneur, dit-il à Cyrus, tu peux désormais me compter parmi tes plus riches sujets; tes lettres m'ont valu des présens innombrables. — Voilà donc déjà, dit le prince à Crésus, un fonds sur lequel je puis compter : mais, ajouta-t-il, considère ce qui m'est offert par mes amis, et calcule à quoi montent les sommes dont je pourrais disposer en cas de besoin. » Crésus, en ayant fait le calcul sur les états, trouva, dit-on, qu'elles excédaient de beaucoup celles que, selon lui, Cyrus aurait pu amasser s'il eût été moins libéral. » Tu vois, reprit Cyrus, que je ne suis pas si pauvre que tu pensais : et tu voudrais que pour grossir mon trésor je m'exposasse à l'envie, à la haine publique, et que je payasse des gens pour le garder? Crésus, les amis que j'enrichis, voilà mes trésors; ils sont, pour ma personne et pour mes biens, une garde plus sûre que ne seraient des mercenaires. Je ferai cependant un aveu; c'est que loin de pouvoir surmonter cette passion des richesses que les dieux ont mise dans nos âmes en nous faisant tous pauvres, j'en suis au contraire aussi avide que les autres hommes : mais je crois différer d'eux. Quand ils ont plus d'argent qu'ils ne leur en faut pour leurs besoins, ou ils l'enfouissent, ou ils le laissent rouiller, ou ils passent leur temps à le compter, à le mesurer, à le peser, à le remuer, à le contempler : cependant, avec tout cet argent dans leurs coffres, ils ne prennent pas

plus d'alimens que leur estomac n'en peut contenir, autrement ils crèveraient; ils ne se couvrent pas de plus de vêtemens qu'ils n'en peuvent porter, autrement ils étoufferaient. Aussi, ces biens superflus ne sont pour eux qu'une source d'embarras. Pour moi, cédant à un penchant naturel, je convoite toujours de nouvelles richesses; mais lorsque je les acquiers, je subviens aux besoins de mes amis, après avoir satisfait aux miens. En enrichissant les uns, en faisant du bien aux autres, je m'assure une amitié bienveillante d'où je recueille le repos et la gloire, fruits incorruptibles qu'on peut accumuler sans craindre qu'ils s'altèrent. La gloire a cela de propre, qu'elle s'embellit en croissant; que ses accroissemens vous allèguent le poids, et qu'elle communique une sorte de légèreté à ceux qui en sont comblés. Apprends, Crésus, que je n'envisage pas comme le souverain bonheur d'avoir de grands biens uniquement pour les garder: si c'était là le bonheur, rien n'égalerait celui des soldats en garnison dans une ville, puisqu'ils gardent tout ce qu'elle renferme. Celui-là seul, à mon avis, est vraiment heureux par les richesses, qui, après les avoir amassées par des voies justes, sait en user avec noblesse.» Tels étaient les discours de Cyrus; sa conduite y répondait.

Sa vigilance s'étendait à tout. Il avait observé que les hommes, tant qu'ils se portent bien, sont attentifs à se procurer et à mettre en réserve tout ce qui sert dans l'état de santé, et qu'ils négligent de se munir de ce qui est utile dans le cas de maladie. Voulant remédier à ce défaut de prévoyance, et ne rien épargner sur ce point, il appela auprès de lui d'habiles médecins. Il n'entendait point parler d'instrumens utiles, de remèdes, d'alimens, de liqueurs salutaires, qu'il ne voulût en avoir une provision. Si quelqu'un de ceux à qui il s'intéressait particulièrement était attaqué d'une maladie, il veillait lui-même à son traitement, et lui faisait donner les secours nécessaires. Le malade recouvrait-il la santé, Cyrus remerciait les médecins de l'avoir guéri avec ses remèdes. Tels étaient, entre beaucoup d'autres, les ressorts qu'il employait pour obtenir le premier rang auprès de ceux dont il désirait l'amitié.

Quant aux jeux qu'il proposait, aux prix qu'il assignait pour entretenir une noble émulation.

s'ils méritaient des éloges à Cyrus, parce qu'il fournissait par-là des encouragemens à la vertu, ils excitaient aussi des contestations et des disputes entre les grands.

De plus, il avait presque fait une loi à tous ceux qui auraient eu un procès à juger ou quelques différends à l'occasion des jeux, de prendre de concert des juges pour les terminer. On comprend aisément que les deux parties ne manquaient pas de choisir pour juges ceux des grands auxquels elles étaient le plus attachées; et il résultait de ces jugemens, que le vaincu, jaloux de son adversaire, devenait ennemi des juges qui ne lui avaient pas été favorables, et que le vainqueur, attribuant son succès à la bonté de son droit, croyait n'avoir obligation à personne.

Il régnait parmi ceux qui prétendaient au premier rang dans l'amitié du prince, une autre espèce de jalousie, celle qui existe entre les citoyens d'une même république: la plupart, loin de se rendre réciproquement de bons offices, ne cherchaient qu'à se supplanter les uns les autres. Je viens de dévoiler les artifices qu'employait Cyrus pour se faire aimer des grands plus qu'ils ne s'aimaient entre eux.

CHAPITRE III.

Racontons maintenant avec quel appareil Cyrus sortit la première fois de son palais: la pompe imposante de sa marche peut être regardée comme un nouveau moyen qu'il employa pour rendre son autorité plus respectable. La veille de la cérémonie, il manda les chefs, tant des Perses que des alliés, et leur donna des robes à la mode des Mèdes. Ce fut alors que commença l'usage de l'habillement médique chez les Perses. En faisant cette distribution, il leur dit qu'il voulait aller visiter avec eux les champs consacrés aux immortels, et y offrir des sacrifices: «Demain, ajouta-t-il, vêtus de vos nouvelles robes, rendez-vous, avant le lever du soleil, aux portes de mon palais, et placez-vous dans l'ordre que Phéraulac vous indiquera. Lorsque je sortirai, vous me suivrez au lieu qui aura été désigné. Si quelqu'un imagine une marche plus pompeuse, il me communiquera ses idées, à notre retour; car il faut que tout soit réglé de la manière qui vous paraîtra la

plus digne et la plus noble. » Après avoir distribué aux principaux chefs les plus belles robes, il en fit apporter un grand nombre d'autres, des plus riches couleurs, comme le pourpre, le brun, l'incarnat, l'écarlate, qu'on avait préparées par ses ordres, et les partagea entre tous les capitaines, en leur disant : « Parez vos amis comme je viens de vous parer. — Et toi, seigneur, lui dit l'un d'eux, quand songeras-tu à ta parure ? — Le soin que je prends de la vôtre, répondit-il, n'est-il pas pour moi un assez bel ornement ? Certes, si je puis parvenir à vous combler de biens, de quelque habit que je sois revêtu, je paraîtrai toujours magnifique. » Les chefs s'étant retirés, mandèrent leurs amis et leur distribuèrent les robes.

Cyrus avait reconnu dans le plébéien Phéaulas un homme intelligent, curieux du beau, ami de l'ordre et jaloux de lui plaire : c'était ce même Perse qui avait appuyé l'avis proposé par le prince de régler les récompenses sur le degré du mérite. Il le manda, et le consulta sur ce qu'il y avait à faire pour que la marche fût à la fois un spectacle agréable aux sujets bien intentionnés, et propre à inspirer la terreur aux malveillans. Dès qu'ils furent tombés d'accord sur les moyens, il le chargea de veiller le lendemain à l'exécution de ce qu'ils venaient d'arrêter. « J'ai ordonné, ajouta Cyrus, qu'on fît tout ce que tu prescriras; mais afin qu'on t'obéisse plus volontiers, prends ces robes, et distribue-les aux chefs des doryphores; prends ces manteaux, pour les donner aux commandans de la cavalerie, et ces autres robes que tu donneras aux conducteurs des chars. » Phéaulas partit et emporta les présens. En le voyant, chacun des chefs lui disait : « Certes, Phéaulas, te voilà devenu un homme important, puisque c'est de toi que nous apprendrons ce qu'il faut faire. — Pas autant que tu le penses, répondit Phéaulas, puisque désormais je serai chargé de votre bagage : aujourd'hui, voici deux manteaux que je porte; l'un est pour toi, l'autre pour un de tes camarades; prends celui des deux qui te conviendra le plus. » La jalousie de l'officier ne tenait pas contre le don d'un manteau; il finit par le consulter lui-même pour savoir lequel des deux il prendrait. Lorsque Phéaulas lui eut indiqué le meilleur : « Si tu te vantes, lui dit-il, que je t'aie donné le choix, tu ne me

trouveras pas dans une pareille occasion aussi accommodant. » La distribution finie conformément à l'ordre de Cyrus, il s'occupa des autres dispositions, afin qu'il ne manquât rien à la magnificence de la marche.

Tout fut prêt le lendemain, avant que le jour parût. On avait posé des barrières des deux côtés du chemin, comme on le pratique encore dans les lieux que le roi doit traverser; et il n'est permis qu'aux personnes de considération de passer entre ces barrières. Elles étaient gardées par des mastigophores, pour frapper quiconque causerait du désordre. Un corps de quatre mille doryphores était rangé en face du palais, sur quatre de hauteur, deux mille à chaque côté des portes. Toute la cavalerie s'était rendue dans la même place, et avait mis pied à terre, les soldats tenant leurs mains cachées sous leurs manteaux, ce qui s'observe de nos jours, toutes les fois qu'on est en présence du roi. Les Perses occupaient la droite du chemin, les alliés la gauche : les chars étaient pareillement rangés des deux côtés en nombre égal. Les portes du palais ouvertes, sortirent d'abord quatre taureaux superbes, qui devaient être immolés à Jupiter et aux autres divinités désignées par les mages. C'est une maxime chez les Perses, que dans ce qui concerne le culte des dieux, on doit surtout consulter ceux qui sont voués à leur service. Après les taureaux, venaient les chevaux qu'on devait sacrifier au Soleil; ensuite un char blanc à timon doré : il était orné de fleurs, et consacré à Jupiter. Suivait un autre char blanc, orné aussi de fleurs : celui-là était consacré au Soleil; enfin, un troisième, dont les chevaux avaient des housses couleur de pourpre, et derrière lequel marchaient des hommes portant du feu dans un grand bassin.

Parut enfin Cyrus lui-même, monté sur son char, la tête couverte d'une tiare qui s'élevait en pointe; vêtu d'une tunique mi-partie de pourpre et de blanc, habillement réservé au roi seul, d'un haut-de-chausse d'une couleur vive, et d'un manteau de pourpre. Sa tiare était ceinte du diadème, que portaient aussi ceux qu'il honorait du titre de cousins, et que portent encore ceux qui jouissent de la même distinction. Il avait les mains découvertes : à ses côtés était assis le conducteur du char, homme d'une taille avantageuse, mais qui semblait in-

férieure à la sienne. Dès qu'on vit Cyrus, tous l'adorèrent en se prosternant : peut-être des gens apostés en donnèrent-ils l'exemple ; peut-être fut-ce l'effet ou de la surprise que causait un spectacle si nouveau, ou de l'admiration qu'excitaient et sa grande renommée et son air majestueux. Ce qui est certain, c'est que jusqu'à ce jour aucun Perse ne lui avait rendu de tels hommages.

Dès que le char fut sorti du palais, les quatre mille doryphores se mirent en marche, deux mille à chaque côté de ce char. Environ trois cents eunuques richement vêtus, et armés de dards, le suivaient à cheval : après eux on menait en main deux cents chevaux de ses écuries, ornés de freins d'or, et couverts de housses rayées. Ils étaient suivis de deux mille piquiers, après lesquels marchait, sous la conduite de Chrysante, le plus ancien corps de cavalerie perse, composé de dix mille hommes rangés sur cent de front et cent de hauteur ; après ce premier corps, un second de dix mille autres cavaliers perses, dans le même ordre, commandés par Hystaspe ; après celui-ci, un troisième de pareil nombre, dont Datamas était le chef ; enfin, un quatrième, commandé par Gadatas. Ensuite venaient les cavaliers mèdes, puis les Arméniens, les Cadusiens, les Saces. Derrière la cavalerie étaient les chars, rangés sur quatre de front, et conduits par le Perse Artabate.

Tandis que Cyrus marchait dans cet ordre, une grande multitude le suivait en dehors des barrières. Comme on lui présentait différentes requêtes, il envoya dire par ses eunuques (il en avait toujours trois à chaque côté de son char pour porter ses ordres) de s'adresser à ses officiers, qui lui rendraient compte des demandes. Aussitôt la foule de retourner vers la cavalerie, et chacun de délibérer à qui il s'adresserait. Alors Cyrus manda l'un après l'autre ceux de ses amis dont il voulait augmenter la considération, et leur dit : « Si ces gens qui nous suivent viennent vous faire des demandes déraisonnables, n'y ayez aucun égard ; si elles sont justes, vous me les communiquerez, afin que nous avisions ensemble aux moyens d'y satisfaire. » Ceux que le prince faisait ainsi appeler accouraient à lui de toute la vitesse de leurs chevaux ; et leur promptitude à obéir ajoutait encore à l'éclat de sa puissance. Le seul Daïpharne, homme d'un ca-

ractère dur, s'imagina qu'en obéissant avec moins de célérité il se donnerait un air d'indépendance : Cyrus le remarqua ; et avant que Daïpharne se fût approché de son char, il lui fit dire par un des eunuques qu'il n'avait plus besoin de lui : il ne le demanda jamais depuis. Un autre qui n'avait été averti qu'après Daïpharne, étant arrivé avant lui, reçut de Cyrus, en présent, un des chevaux qui marchaient à sa suite ; et l'un des eunuques eut ordre de mener le cheval où l'officier voudrait. Les assistans sentirent tout le prix de cette faveur, et dès lors l'en considérèrent bien davantage.

Lorsqu'on fut arrivé aux champs consacrés aux dieux, on sacrifia d'abord à Jupiter des taureaux qui furent brûlés en entier ; puis au Soleil des chevaux qui furent consumés de même : on offrit ensuite des victimes à la Terre, suivant les rites ordonnés par les mages ; enfin, aux héros protecteurs de la Syrie. Les sacrifices achevés, comme le lieu était agréable, Cyrus marqua un espace d'environ cinq stades, et commanda aux corps de cavalerie, divisés par nations, de parcourir cette carrière au grand galop. Lui-même courut avec les Perses et remporta la victoire ; car il s'était exercé plus qu'aucun d'eux à monter à cheval. Entre les Mèdes, Artabate, le même à qui Cyrus avait donné un cheval, fut vainqueur : entre les Syriens, ce fut leur chef ; entre les Arméniens, Tigrane ; entre les Hyrcaniens, le fils de leur commandant ; entre les Saces, un simple cavalier, dont le cheval devança les autres de presque la moitié du drome.

On rapporte que Cyrus lui ayant demandé s'il voudrait échanger son cheval contre un royaume : « Non certes, répondit-il ; mais je le donnerais volontiers pour acquérir l'amitié d'un brave homme. — Eh bien, reprit Cyrus, je veux te montrer un endroit où tu ne pourrais rien jeter, même les yeux fermés, sans toucher un brave homme. — Montre-le-moi cet endroit, seigneur, repartit le jeune Sace, afin que j'y lance cette motte de terre ; » et en disant cela, il la ramassait. Cyrus lui montra le lieu où était la plus grande partie de ses amis : le Sace fermant les yeux, y jette sa motte, et atteint Phéraulais, qui exécutait une commission du prince. Phéraulais frappé, loin de tourner la tête, continua d'aller où son devoir l'appelait. Le jeune homme ouvrant les

yeux, demanda qui l'avait touché. — Aucun de ceux qui sont ici, dit Cyrus. — Encore moins, répliqua le Sace, quelqu'un de ceux qui n'y sont pas. — Cependant, repartit Cyrus, c'est celui que tu vois courir à cheval avec tant de vitesse, par de là les chars. — Comment ne s'est-il pas même retourné? — Il paraît que c'est un fou, » répondit Cyrus. Le Sace part aussitôt pour voir qui il avait frappé : il trouva que c'était Phéraulais, qui avait la barbe pleine de terre et inondée du sang qui lui coulait du nez, où il avait reçu le coup. « Tu as donc été frappé ? lui dit le jeune homme en l'abordant. — Tu le vois. — Cela étant, je te donne mon cheval. — Et à propos de quoi ? » repartit Phéraulais. Le Sace lui raconta ce qui s'était passé et ajouta : « Je vois bien que c'est un brave homme que j'ai touché. — Tu aurais mieux fait, reprit Phéraulais, de donner ton cheval à un plus riche que moi ; je l'accepte néanmoins, et je prie les dieux qui ont permis que tu m'aies frappé, de me mettre en état de faire que tu ne te repentes pas de ton présent : monte sur mon cheval, continua-t-il, et retourne à ton poste ; j'irai incessamment te rejoindre. » Ils firent ainsi l'échange de leurs chevaux. Parmi les Cadusiens, Rathonice remporta le prix. Cyrus ordonna aussi une course de chars, après laquelle on distribua aux vainqueurs, des bœufs pour régaler leurs amis, et un certain nombre de coupes : lui-même il voulut avoir un bœuf pour prix de sa victoire ; mais il fit présent des coupes à Phéraulais, en récompense du bel ordre qu'il avait mis dans la cavalcade. Cette marche pompeuse, imaginée par Cyrus, se renouvelle chaque fois que le roi de Perse sort en cérémonie, excepté qu'on n'y mène point de victimes, quand il ne doit pas sacrifier. Les jeux étant finis, on reprit le chemin de la ville : ceux qui avaient obtenu des maisons s'y retirèrent, les autres retournèrent à leur quartier.

Quant à Phéraulais, il invita le cavalier Sace qui lui avait donné son cheval à venir loger chez lui, et le combla de présents. A la fin du souper, ayant rempli les coupes qu'il avait reçues de Cyrus, il but à la santé de son hôte et les lui donna. Le Sace, étonné de la magnificence et de la quantité de meubles, de tapis, qu'il voyait chez Phéraulais, ainsi que de son nombreux domestique : « Sans doute, Phéraulais, tu étais en Perse un des citoyens les plus riches? —

Des plus riches ? j'étais au contraire de ceux qui vivent du travail de leurs mains. Dans mon enfance, mon père, qui me nourrissait difficilement du sien, m'envoya aux écoles destinées au premier âge : devenu adolescent, comme il ne pouvait me nourrir sans que je travaillasse, il m'emmena aux champs et me mit à l'ouvrage. Je l'ai nourri à mon tour, tant qu'il a vécu, en cultivant et ensemençant un très petit héritage qui, loin d'être ingrat, se montrait au contraire singulièrement juste : il me rendait avec un peu d'intérêt la semence que je lui avais confiée, quelquefois même il rendait généreusement le double. Voilà comme je vivais dans mon pays. Toutes ces richesses que tu vois, je les tiens de la libéralité de Cyrus. — Qu'étais-je avant que tu me trouves heureux, s'écria le Sace, surtout parce que tu as été pauvre avant que d'être riche ! Je m'imagine qu'ayant éprouvé la disette, tu goûtes beaucoup mieux le plaisir de l'abondance. — Tu crois donc que mon bonheur s'est accru en proportion de ma fortune ? Ignorez-tu que je n'ai pas plus de plaisir à manger, à boire, à dormir, que je n'en avais étant pauvre ? Ce que je gagne à ma nouvelle fortune, c'est d'avoir plus de choses à garder, plus de gens à payer, d'être embarrassé de plus de soins. Une foule de valets me demandent les uns du pain, les autres du vin, d'autres des habits ; plusieurs ont besoin du secours des médecins : celui-ci m'apporte les restes d'une brebis déchirée par les loups ; celui-là vient m'annoncer que mes bœufs sont tombés dans un précipice, ou qu'une maladie ravage mes troupeaux ; en sorte que mes richesses me causent, à ce qu'il me semble, bien plus de souci que je n'en avais dans le temps de ma médiocrité. — Mais du moins, quand tes biens sont en bon état, la vue de ton opulence te donne un plaisir que je ne puis avoir. — Sache qu'il n'est pas aussi agréable de posséder qu'il est affligeant de perdre ; et tu comprendras que je dis vrai, si tu réfléchis que parmi les riches il n'en est pas un seul que le plaisir de la jouissance contraigne de veiller, tandis que parmi ceux qui ont essuyé des pertes, tu n'en verras pas un que le chagrin n'empêche de dormir. — Soit, répliqua le Sace ; mais aussi tu ne verras personne que le plaisir de recevoir ne tienne éveillé. — J'en conviens ; et j'avoue que s'il était aussi doux de posséder qu'il l'est d'acquiescer, les riches seraient sans contredit plus

heureux que les pauvres ; mais le riche est tenu de faire de grandes dépenses pour le service des dieux, pour obliger ses amis, pour recevoir ses hôtes ; et quiconque aime l'argent est fort affligé de le dépenser. — Je ne suis en vérité pas de ces gens-là, reprit le Sace : selon moi, le bonheur de celui qui a beaucoup consiste à beaucoup dépenser. — Par tous les dieux ! dit Phéraulais, pourquoi ne ferais-tu pas sur-le-champ notre bonheur à tous deux ? Prends tout ce que je possède, uses-en à ton gré ; nourris-moi seulement comme ton hôte et à moins de frais encore : il me suffira que tu partages avec moi. — Tu plaisantes. — Non, je te le jure, je parle sérieusement : je me charge de plus d'obtenir de Cyrus qu'il te dispense de fréquenter la porte de son palais et d'aller à l'armée. Tu jouiras tranquillement ici des biens que je t'abandonne : j'agis en cela autant pour mon intérêt que pour le tien. Si, par mon zèle auprès du prince, je mérite de nouveaux bienfaits, si je fais quelque butin à la guerre, je te l'apporterai pour accroître tes possessions. Délivre-moi seulement de tout cet embarras ; tu me rendras un grand service, et Cyrus t'en saura gré. » L'accord fut conclu entre eux, et aussitôt exécuté. L'un se crut heureux d'être le maître de tant de richesses ; l'autre s'estima plus heureux encore d'avoir un intendant qui lui procurât le loisir de satisfaire ses goûts.

Phéraulais se plaisait surtout dans la société de ses camarades : rien ne lui paraissait plus doux et plus avantageux que de vivre avec ses pareils. Il regardait l'homme comme le plus sensible et le plus reconnaissant des êtres animés. » Qu'un homme, disait-il, sache que vous dites du bien de lui, il parlera de vous avec éloge ; si vous l'obligez, il s'empresse de vous payer de retour ; témoignez-lui de la bienveillance, il en aura pour vous ; il ne peut haïr ceux dont il se voit aimé. Ajoutez qu'entre tous les animaux l'homme se distingue par la piété filiale, par les devoirs qu'il rend à ses parens pendant leur vie et après leur mort. En un mot, Phéraulais pensait que de tous les êtres vivans, l'homme est le plus reconnaissant et le plus sensible. Ainsi le Perse était ravi de pouvoir, en se déchargeant du soin de ses affaires, se livrer au commerce de ses amis, et le Sace content de posséder de grandes richesses, dont il pouvait disposer à sa vo-

lonté. Le Sace aimait Phéraulais, qui apportait toujours : Phéraulais aimait le Sace, qui était toujours prêt à recevoir, et qui malgré le surcroît de soins qu'entraînait l'augmentation de leurs biens, ne troublait point son loisir. C'est ainsi qu'ils vécurent ensemble.

CHAPITRE IV.

Les sacrifices achevés, Cyrus voulant célébrer sa victoire par un festin, invita ceux de ses amis en qui il voyait un respect mêlé d'amour, et le plus de zèle pour l'accroissement de son autorité : il invita aussi le Mède Artabase, l'Arménien Tigrane, le chef de la cavalerie hyrcanienne, et Gobryas. A l'égard de Gadatas, comme il avait le commandement des eunuques, et que le détail de l'intérieur du palais roulait sur lui, lorsque Cyrus avait plusieurs convives à sa table, il ne s'y mettait point et veillait au service. Dans toute autre circonstance, Gadatas mangeait avec le prince, qui aimait sa société : il en recevait d'ailleurs des marques de distinction si honorables, qu'il était extrêmement considéré des autres courtisans. Quand les conviés furent arrivés, Cyrus ne les plaça point au hasard ; il fit asseoir à sa gauche, comme la partie du corps qu'il est plus dangereux de laisser exposée, celui qu'il estimait le premier de ses amis, le second à sa droite, le troisième à gauche, le quatrième à droite, et ainsi de suite jusqu'au dernier.

Il croyait utile de marquer publiquement par-là les degrés de son estime. En effet, il ne peut y avoir d'émulation où les hommes distingués par leur mérite n'obtiennent ni préférences ni récompenses : lorsqu'on voit au contraire les plus vertueux être les mieux traités, tous s'efforcent à l'envi de disputer de vertu. C'est pourquoi Cyrus voulut que tout, jusqu'à l'ordre des séances, servît à désigner ceux qu'il honorait le plus. Mais les places n'étaient pas données à perpétuité : il régla par une loi, que les belles actions élèveraient aux plus honorables, et que le relâchement en ferait descendre. De plus, l'honneur du rang n'était point nu stérile avantage ; le prince aurait eu honte de celui à qui il assignait le premier rang n'eût pas été enrichi de ses dons. Ces réglemens s'observent aujourd'hui comme au temps de Cyrus.

Pendant le souper, Gobryas ne trouva point surprenant que la table d'un si puissant prince fût magnifiquement servie : mais il ne vit pas sans étonnement qu'un homme revêtu de l'autorité suprême, loin de se réserver les plats qui étaient de son goût, s'empressât d'inviter ses convives à les partager avec lui ; qu'il fût même porter à ses amis absens les mets dont il aurait mangé avec le plus de plaisir. Remarquant ensuite que Cyrus, avant de sortir de table, envoyait de différens côtés tout ce qu'on desservait (et la desserte était grande) : « Jusqu'à présent, seigneur, lui dit-il, je ne te mettais au-dessus des autres hommes que pour ta supériorité dans l'art militaire ; mais je jure par les dieux que tu excelles encore plus par la bonté de ton cœur. — Aussi est-il bien plus doux, repartit Cyrus, de se signaler par des actes d'humanité que par les talens militaires. — Comment cela ? — C'est qu'on ne prouve son habileté à la guerre qu'en faisant du mal aux hommes ; et pour montrer qu'on est humain, il ne faut que leur faire du bien. »

Quand les convives furent un peu échauffés par le vin, Hystaspe dit à Cyrus : « Seigneur, ne trouverais-tu pas mauvais que je te fisse une question qui m'intéresse ? — Je te saurais au contraire mauvais gré de me céler ce que tu aurais envie de me dire. — Cela étant, dis-moi, je te prie, si toutes les fois que tu m'as mandé, je ne suis pas venu ? — Que dis-tu là ? — T'ai-je obéi nonchalamment ? — Non. — M'as-tu donné quelque ordre que je n'aie pas exécuté ? — Je n'ai point à m'en plaindre. — M'as-tu jamais vu t'obéir, je ne dis pas sans empressement, mais sans plaisir ? — Non, jamais. — Au nom des dieux, que t'a fait Chrysante pour avoir obtenu une place plus honorable que la mienne ? — Te le dirai-je ? — Assurément. — Et toi à ton tour, ne te fâcheras-tu pas si je te parle franchement ? — Je serai fort aise, au contraire, de voir que tu ne m'as point fait d'injustice. »

— Eh bien, dit Cyrus, sache d'abord, que Chrysante n'attendait pas qu'il fût mandé ; il me prévenait chaque fois que le bien des affaires l'exigeait : Chrysante ne se bornait pas à exécuter mes ordres, il faisait de lui-même tout ce qu'il jugeait pouvoir nous être avantageux. Quand il était nécessaire que je conférasse avec les alliés, Chrysante m'aidait de ses conseils sur ce que je devais leur dire : soupçonnait-il que

je désirasse de leur faire savoir certaines choses dont il n'était pas convenable que je leur parlasse, il les proposait comme une idée qui lui était propre. Ne pourrais-je pas dire, après cela, qu'il m'a souvent mieux servi que je ne meservais moi-même ? J'ajouterai que Chrysante est toujours content de ce qu'il a, et qu'on le voit sans cesse travaillant à m'agrandir, à me procurer de nouveaux avantages : enfin ce qui m'arrive, d'heureux lui cause plus de joie qu'à moi.

— Par Junon ! je suis ravi de t'avoir fait ma question. — Pourquoi ? — Parce que je vais m'efforcer d'imiter Chrysante : un seul point m'embarrasse ; à quels signes verra-t-on que je me réjouis de tes succès ? rirai-je, battrai-je des mains ? que faut-il que je fasse ? — Que tu dances à la perse, répondit Artabase. » Sur cela, l'assemblée se mit à rire.

Comme le repas se prolongeait, Cyrus adressant la parole à Gobryas : « Dis-moi, Gobryas, serais-tu plus disposé à marier ta fille à quelqu'un de ceux que tu vois ici, que tu ne l'étais quand tu vins nous joindre pour la première fois ? — Faut-il aussi, demanda Gobryas, que je te parle sincèrement ? — Sans doute ; ce serait mal répondre à une question que de ne pas dire la vérité. — Eh bien, sache que je consentirais aujourd'hui beaucoup plus volontiers à ce mariage. — Pourrais-tu m'en dire le motif ? — Assurément. — Explique-toi. — C'est qu'alors je ne connaissais de tes amis que leur constance dans les fatigues et leur intrépidité dans les dangers ; au lieu que je connais à présent leur modération dans la prospérité : or il est plus difficile, selon moi, de rencontrer un homme capable de soutenir la bonne fortune, que d'en trouver un qui sache supporter la mauvaise ; l'une pour l'ordinaire engendre l'orgueil, l'autre inspire toujours la modestie. — Entends-tu, Hystaspe, reprit Cyrus, le mot de Gobryas ? — Oui, seigneur ; et s'il tient souvent de pareils discours, je rechercherai sa fille avec bien plus d'empressement que s'il était à mes regards quantité de vases précieux. — J'ai mis par écrit, repartit Gobryas, plusieurs maximes du même genre, dont je te ferai part si tu épouses ma fille. Quant à mes vases, puisque tu parais en faire peu de cas, je ne sais si je ne dois pas les donner à Chrysante, qui, aussi bien, t'a déjà enlevé ta place. » Cyrus prenant la parole,

« Hystaspe, dit-il, et vous tous qui êtes ici, quand vous voudrez vous marier, adressez-vous à moi ; vous verrez comment je vous servirai. — Et ceux qui voudront marier leurs filles, reprit Gobryas, à qui faudra-t-il qu'ils s'adressent ? — Encore à moi, répondit Cyrus ; j'ai pour cela un talent particulier. — Quel est ce talent ? demanda Chrysante. — Celui d'assortir les mariages. — De grâce, dis-moi, répliqua Chrysante, quelle serait, à ton avis, la femme qui me conviendrait le mieux. — Il faudrait d'abord qu'elle fût de petite taille, parce que tu es petit : si tu la prenais grande, et que tu voulusses l'embrasser lorsqu'elle serait debout, tu serais obligé de sauter comme un petit chien. — Excellente prévoyance, d'autant plus que je suis mauvais sauteur. — Il faudrait qu'elle eût le nez camus. — Pourquoi ? — Parce que le tien est aquilin, et que ces deux espèces de nez s'ajustent parfaitement ensemble. — Ne penses-tu pas aussi qu'à présent que j'ai bien soupé, il me faudrait une femme à jeun ? — Sans doute ; car un ventre plein devient pointu, un ventre vide est camus. — Pourrais-tu nous dire, reprit Chrysante, quelle femme conviendrait le mieux à un prince d'un caractère extrêmement froid ? » Cyrus et tous les convives rirent beaucoup de cette question : on en riait encore quand Hystaspe dit au prince : « Seigneur, de ta royauté je n'envie qu'une seule chose. — Eh quoi ? — Le secret que tu as, froid comme tu es, de faire rire les autres. — Tu donnerais donc beaucoup pour que tu fusses l'auteur de ces plaisanteries, et qu'on pût dire à celle à qui tu veux plaire, que tu as le même talent ? » Ils s'égayèrent en plaisantant de la sorte.

Après cette conversation, Cyrus fit présent à Tigrahe de plusieurs bijoux pour sa femme, en considération de ce qu'elle avait courageusement suivi son mari à la guerre. Il donna un vase d'or au Mède Artabase, et un cheval au prince hyrcanien, outre un grand nombre d'effets précieux. « Quant à toi, Gobryas, je te donnerai un mari pour ta fille. — C'est donc moi, dit Hystaspe, que tu lui donneras, afin que je devienne possesseur des écrits de Gobryas. — As-tu, reprit Cyrus, un bien qui réponde à celui de sa fille ? — Oui certainement, et beaucoup plus considérable que le sien. — Où est-il ce bien ? — Là même où tu es assis, puisque tu m'aimes. — Ce trésor me suffit, » dit Gobryas, et tendant la

main vers Cyrus : « Seigneur, ajouta-t-il, donne-moi ma fille ; je l'accepte pour gendre. » Cyrus prit la main d'Hystaspe et la mit dans celle de Gobryas, qui la reçut. Il fit ensuite à Hystaspe de magnifiques présents, pour les envoyer à sa maîtresse ; et tirant à lui Chrysante, il l'embrassa. « Ah ! seigneur, dit Artabase, la coupe que j'ai reçue de toi, et le don que tu viens de faire à Chrysante ne sont pas du même métal. — Je t'en ferai un pareil, répartit Cyrus. — Quand ? demanda Artabase. — Dans trente ans, répondit le prince. — Prépare-toi à me tenir parole, reprit Artabase, car je compte bien en attendre l'effet, et ne pas mourir avant que tu l'aies acquittée. » Ainsi se termina le souper. Tous s'étant levés, Cyrus se leva aussi, et les accompagna jusqu'à la porte.

Le lendemain il renvoya dans leur pays tous les alliés qui avaient embrassé volontairement son parti, excepté ceux qui préférèrent s'établir auprès de lui. Ceux-ci, qui pour la plupart étaient Mèdes ou Hyrcaniens, obtinrent des terres et des maisons que leurs descendans possèdent encore. Les autres qui aimèrent mieux s'en aller, furent comblés de présents ; et tous, tant soldats qu'officiers, furent contents de la générosité du prince. Il fit ensuite distribuer à ses propres troupes les trésors qu'on avait enlevés de Sardes, commençant par les myriarques et par les officiers attachés à sa personne, qui reçurent en proportion de leurs services. La distribution du reste fut confiée aux myriarques, pour être partagé suivant la règle observée à leur égard : chacun des chefs donnait à ses inférieurs la portion qui leur revenait ; ainsi de suite, de grade en grade, jusqu'aux sizainiers, qui firent la répartition à leurs soldats, selon le mérite de chacun ; de sorte que tous furent partagés avec justice. Cette grande libéralité fit parler diversément. Il faut, disaient les uns, que le prince ait des richesses immenses, puisqu'il fait à chacun de nous des dons si considérables. Quelles richesses peut-il avoir ? disaient les autres ; on sait qu'il n'est pas d'humeur à thésauriser, et qu'il aime mieux donner que posséder. Cyrus, informé de ce qu'on disait de lui et de ce qu'on en pensait, assembla, outre ses amis, tous ceux dont il jugea la présence nécessaire, et leur parla en ces termes :

« Chers compagnons, j'ai vu des gens qui veulent paraître plus riches qu'ils ne sont ; ils

croient par-là s'attirer plus de considération : mais il leur arrive précisément le contraire ; car quiconque affecte l'opulence et n'aide pas ses amis en raison de ses facultés, n'y gagne qu'une réputation d'avarice sordide. D'autres s'étudient à cacher leur richesse : à mon avis, ceux-ci ne sont pas moins inutiles dans la société, parce que leurs amis mêmes, ne connaissant point leur fortune, et trompés par l'apparence, n'osent souvent leur découvrir leurs besoins. Pour moi, je pense qu'il est d'un homme loyal de laisser voir à découvert ses richesses, et de s'en servir pour signaler sa générosité. Je veux donc exposer à vos yeux tout ce que je possède : je vous rendrai compte de ce que je ne pourrai vous montrer. » Aussitôt il leur fit voir quantité de riches effets, et leur désigna les objets qui n'étaient pas en vue. « Vous devez croire, mes amis, continua-t-il, que tous ces biens sont à vous autant qu'à moi : je les ai amassés, non pour les dissiper, moins encore pour les consumer, je ne le pourrais pas, mais afin d'avoir toujours de quoi récompenser les belles actions, et de pouvoir secourir ceux d'entre vous qui se trouvent dans le besoin, auront recours à moi. » Ainsi parla Cyrus.

CHAPITRE V.

Quelque temps après, voyant que l'état de ses affaires à Babylone lui permettait de s'en éloigner, il fit ses préparatifs pour aller en Perse, et commanda qu'on se disposât à le suivre. Quand il se fut muni de tout ce qu'il jugea lui devoir être nécessaire, il partit. C'est ici le lieu de parler de l'ordre avec lequel une armée si nombreuse campait et décampait, et de la célérité de chacun à prendre la place qu'il devait occuper. On sait que quand le roi de Perse campe, tous les courtisans l'accompagnent et logent sous des tentes l'hiver comme l'été.

Cyrus ordonna d'abord que l'entrée de la sienne fût toujours au soleil levant, et fixa l'intervalle qui devait la séparer de celles des doryphores. Il marqua le logement des boulangers à sa droite, celui des cuisiniers à sa gauche : il plaça pareillement à sa droite les chevaux, à sa gauche les autres bêtes de somme. Le reste fut réglé de manière que chaque troupe reconnaissait sans peine le lieu et l'espace qui lui étaient destinés. Quand on décam-

pait, chacun ramassait le bagage dont il devait prendre soin, d'autres le mettaient sur les bêtes de somme. Ceux qui les conduisaient se rendaient tous en même temps aux quartiers qui leur étaient assignés, et chargeaient tous en même temps; d'où il arrivait que toutes les tentes, soit qu'il fallût les dresser ou les lever, n'exigeaient pas plus de temps qu'une seule. Il en était de même pour les vivres : comme chaque valet avait sa tâche particulière, il ne coûtait pas plus de temps pour tous les mets que pour un seul. Les boulangers et les cuisiniers n'étaient pas les seuls à qui il marquait des places commodes pour leur travail : en distribuant les quartiers aux troupes, il avait égard à l'espèce de leurs armes ; et chaque corps connaissait si bien le lieu qui lui était indiqué, qu'il s'y établissait sans jamais se méprendre.

Cyrus pensait que s'il est nécessaire de mettre de l'ordre dans une maison particulière, pour savoir où prendre les choses dont on a besoin, il est d'une bien plus grande conséquence d'avoir à la guerre cette même attention pour l'emplacement des différentes troupes, par la raison que plus les occasions d'agir dépendent du moment, plus il y a de danger à ne les pas saisir quand elles se présentent. Il savait d'ailleurs que les grands succès sont le fruit de la célérité à profiter de l'instant favorable. Tels étaient les motifs qui le rendaient si attentif à ces dispositions.

Chaque fois qu'il campait, on tendait d'abord son pavillon au milieu du camp, comme le lieu le moins exposé à l'insulte. Autour de sa tente étaient, suivant sa pratique ordinaire, ses amis les plus affidés : immédiatement après eux, les cavaliers formaient un cercle avec les conducteurs des chars, qu'il croyait devoir placer dans l'endroit le plus sûr, parce que ne pouvant avoir leurs armes sous la main, il leur fallait du temps pour se mettre en état de défense. Les peltastes avaient leurs quartiers à la droite et à la gauche tant de sa tente que de la cavalerie ; les archers, partie à la tête, partie à la queue des cavaliers.

Les hoplites et ceux qui portaient de grands boucliers formaient autour du camp une ceinte semblable à une forte muraille, pour soutenir, en cas d'attaque, les premiers efforts de l'ennemi, et donner à la cavalerie le temps de

s'armer. Les hoplites ainsi que les peltastes et les archers, reposaient dans les rangs, afin que d'une part, les hoplites se trouvassent en état de repousser les ennemis s'ils cherchaient à surprendre le camp pendant la nuit, et que de l'autre, les gens de trait défendissent les hoplites en lançant leurs flèches et leurs dards contre ceux qui s'approcheraient.

Les tentes des chefs étaient distinguées chacune par une enseigne particulière; et de même que des serviteurs intelligens connaissent dans une ville les maisons de plusieurs citoyens, surtout des plus considérables, les aides de camp de Cyrus connaissaient tellement les tentes et les enseignes des principaux officiers, que s'il avait besoin de quelqu'un, ils ne cherchaient point, ils couraient par le chemin le plus court. Comme chaque nation avait son quartier à part, on remarquait aisément où la discipline s'observait, et où les ordres restaient sans exécution. Cyrus pensait qu'avec ces dispositions, si l'ennemi insultait son camp, de nuit ou de jour, il y tomberait comme dans une embuscade.

Il ne bornait pas l'art de la guerre à savoir ranger une armée sur un front plus ou moins étendu, la former en ligne lorsqu'elle est en colonne, changer l'ordre de bataille, suivant que l'ennemi se montre à droite ou à gauche, ou par derrière: il estimait qu'il n'est pas moins essentiel de savoir diviser ses troupes, quand les circonstances l'exigent, les distribuer dans les postes les plus avantageux, et hâter à propos leur marche pour prévenir l'ennemi. C'était, à son avis, la réunion de ces diverses parties qui constituait l'habile général: il n'en négligeait aucune. Dans les marches il variait ses ordres suivant les conjonctures; mais dans les campemens, il changeait rarement l'ordonnance dont je viens de parler.

Dès que l'armée fut entrée dans la Médie, Cyrus s'empressa d'aller voir Cyaxare. Après les premiers embrassemens, il dit à son oncle qu'il lui avait réservé un palais dans Babylone, afin qu'il y trouvât, quand il voudrait aller en Assyrie, une habitation dont il fût le maître. En même temps il lui offrit des présens d'un grand prix. Cyaxare les ayant acceptés, fit présenter à Cyrus, par sa fille, une couronne d'or, des bracelets, un collier et une superbe robe médique. Pendant que la jeune princesse couron-

nait Cyrus: « C'est ma fille, dit Cyaxare; je vous la donne pour femme; votre père épousa de même la fille de mon père, de laquelle vous êtes né; la mienne est cette enfant que vous ne cessiez de caresser, ici, dans votre jeunesse: si quelqu'un alors lui demandait qui elle aurait pour mari, elle répondait: « Cyrus. » Je lui donne en dot la Médie tout entière, puisque je n'ai point de fils légitime. » Ainsi parla Cyaxare. « Je sens, répliqua Cyrus, le prix de l'alliance, de la personne, de la dot; mais je veux, avant de vous répondre, avoir le consentement de mon père et de ma mère. » Cependant il fit à la princesse les présens qu'il crut lui devoir plaire davantage ainsi qu'à Cyaxare, et reprit ensuite la route de la Perse.

Quand il fut arrivé sur la frontière, il y laissa le gros de son armée, et s'avança vers la ville avec ses amis, suivi d'une grande quantité de bétail tant pour les sacrifices que pour le festin qu'il avait résolu de donner à la nation, et chargé de présens pour son père, pour sa mère, pour ses amis, pour les magistrats, pour les vieillards et les homotimes. Tous les Perses, hommes et femmes, eurent part à ses largesses. Les rois ses successeurs imitent encore aujourd'hui son exemple, toutes les fois qu'ils visitent la Perse. Après cette distribution, Cambyse convoqua une assemblée des anciens et des principaux magistrats, à laquelle il invita Cyrus, et leur tint ce discours:

« Vous savez tous, vous, mes sujets, vous, mon fils, avec quelle tendresse je vous aime. Ce sentiment que je vous dois, à vous, Perses, comme votre roi, à vous, Cyrus, comme votre père, me porte à vous proposer des réflexions que je crois relatives à vos intérêts communs. Si nous jetons les yeux sur le passé, il est certain que c'est vous, Perses, qui, en formant une armée dont vous confiâtes le commandement à Cyrus, avez été les premiers artisans de sa grandeur: mais il n'est pas moins vrai que c'est Cyrus qui, avec votre armée et l'assistance des dieux, a rendu votre nom célèbre dans l'univers et rempli l'Asie de votre gloire; que c'est par lui qu'ont été enrichis les braves qui ont servi sous ses ordres; que c'est lui qui a stipendié et nourri vos soldats; qu'enfin c'est lui qui en établissant un corps de cavalerie nationale, a mis les Perses en état d'être toujours les maîtres en

rase campagne. Si vous ne perdez pas de vue que vous êtes liés ensemble par des obligations réciproques, votre bonheur mutuel s'accroîtra de jour en jour : mais si, vous, Cyrus, enflé de votre fortune, vous voulez gouverner tyranniquement les Perses, comme un peuple conquis ; si vous, Perses, jaloux de la puissance de Cyrus, vous cherchez à y porter atteinte, vous arrêterez vous-mêmes le cours de vos prospérités.

« Un moyen de prévenir ce malheur, et même de vous assurer pour l'avenir de nouveaux avantages, c'est d'offrir aux dieux un sacrifice en commun, et de vous promettre en leur présence, vous, Cyrus, que si quelqu'un entre à main armée dans la Perse ou entreprend d'en détruire les lois, vous la défendrez de toutes vos forces ; vous, Perses, que si quelqu'un cherche à dépouiller Cyrus de l'empire, ou à détacher de son obéissance les nations qu'il a soumises, vous volerez à son secours, au premier ordre que vous recevrez. Au reste, mon intention est de conserver ce royaume tant que je vivrai : après ma mort, le trône doit appartenir à Cyrus, s'il me survit. Ce sera lui qui offrira pour vous aux dieux, quand ses affaires l'appelleront en Perse, les sacrifices que je leur offre aujourd'hui : lorsqu'il sera absent de ce pays, vous ne pourrez rien faire de mieux que de confier ce sacré ministère à celui de notre race que vous en jugerez le plus digne. » Cyrus et les magistrats des Perses convinrent unanimement de suivre les conseils de Cambyse, et prirent les dieux à témoin de l'engagement qu'ils contractaient. Cet accord n'a reçu depuis aucune atteinte de la part du roi ni de ses sujets.

Bientôt après, Cyrus quitta la Perse. Dès qu'il fut arrivé en Médie, il épousa, du consentement de son père et de sa mère, la fille de Cyaxare : on vante encore aujourd'hui la beauté de cette princesse. Selon quelques écrivains, celle qu'il épousa était sœur de sa mère ; mais cette nouvelle mariée eût été très vieille. A peine les noces étaient achevées, que Cyrus partit avec son épouse.

CHAPITRE VI.

Quand il fut de retour à Babylone, il pensa qu'il serait à propos d'envoyer des satrapes dans

les provinces conquises, avec cette restriction, que les gouverneurs des places fortes, et les chiliarques détachés en différens postes pour veiller à la sûreté du pays, ne recevraient d'ordre que de lui seul. Il prenait cette précaution, afin que si quelques satrapes, fiers de leur richesses et de la multitude de leurs vassaux, avaient l'insolence de vouloir se rendre indépendans, ils eussent aussitôt en tête les troupes mêmes de leur gouvernement.

Cette résolution prise, il assembla les principaux chefs pour instruire ceux qui seraient pourvus de gouvernemens des conditions auxquelles ils leur seraient confiés. Selon lui, ce règlement fait d'avance ne les mortifierait point ; mais si on attendait, pour le faire, qu'ils fussent en possession de leurs places, on les blesserait, parce qu'alors ils croiraient que c'est par défiance que l'on restreint leur pouvoir. Lorsqu'ils furent assemblés, il leur parla ainsi :

« Mes amis, nous avons laissé des garnisons et des gouverneurs dans les villes que nous avons soumises. En partant, je leur ai commandé de garder leurs places ; et comme ils ont suivi exactement mes ordres, je ne puis les destituer : mais il me paraît nécessaire d'envoyer des satrapes dans les provinces pour gouverner les habitans, lever les impôts, payer les garnisons, et veiller aux affaires de leur département. Il me paraît également nécessaire que ceux d'entre vous qui sont établis à Babylone, et que je pourrai envoyer, dans ces provinces pour quelque commission particulière, y aient en propriété des terres et des maisons, afin qu'en arrivant ils se trouvent logés chez eux, et que les tributs nous parviennent ici. » Cyrus s'interrompit pour assigner à plusieurs de ses familiers des maisons et des vassaux dans la plupart des villes conquises. Ces possessions, situées en différentes contrées de l'empire, appartiennent encore aux descendans de ceux à qui elles furent données, quoiqu'ils demeurent habituellement à la cour. « Quant au choix des satrapes pour l'administration des provinces, reprit Cyrus, mon avis est qu'il faut préférer ceux que l'on croira les plus soigneux de nous envoyer ce que chaque sol produit de meilleur et de plus beau, afin que sans sortir de nos foyers nous participions aux avantages de tous les pays ; ce qui est assez juste, puisque nous devons les défendre s'ils sont attaqués. »

Quand il eut cessé de parler, il distribua les gouvernemens à ceux de ses amis qui les désiraient, aux conditions annoncées. Le choix tomba sur les plus capables : Mégabyse eut l'Arabie, Artabate la Cappadoce, Artacamas la grande Phrygie, Chrysante la Lycie et l'Ionie, Adusius la Carie, qui l'avait elle-même demandé, Pharnuchus l'Éolide et la Phrygie voisine de l'Hellespont, La Cilicie, Cypre, la Paphlagonie, qui avaient suivi le prince de leur bon gré au siège de Babylone, n'eurent point de gouverneurs perses; mais on les assujettit au tribut. Le plan qu'alors adopta Cyrus subsiste encore aujourd'hui : les garnisons des places fortes sont restées jusqu'ici dans la dépendance immédiate du roi; c'est lui qui en nomme les commandans, et leurs noms sont inscrits sur ses états.

Avant le départ des satrapes, Cyrus leur recommanda d'imiter, autant qu'ils pourraient, la conduite qu'ils lui avaient vu tenir; de former d'abord, tant des Perses qu'ils avaient avec eux que des alliés, un corps de cavalerie et de conducteurs de chars; d'exiger que ceux qui posséderaient des maisons et des terres dans l'étendue de leurs gouvernemens, se rendissent assidûment à la porte de leurs palais, qu'ils observassent la tempérance, et vinsent s'offrir d'eux-mêmes pour exécuter ce qu'on voudrait leur ordonner; de faire élever les enfans sous leurs yeux, comme il le pratiquait dans son palais; de mener souvent à la chasse les hommes faits qui fréquenteraient leur cour; de les entretenir dans les exercices militaires et de s'y entretenir eux-mêmes.

« Celui d'entre vous, ajouta-t-il, qui, relativement à ses facultés, aura le plus grand nombre de chars, la meilleure et la plus nombreuse cavalerie, peut s'assurer que je le considérerai comme un brave et fidèle ami, comme un ferme soutien de l'empire des Perses et de ma puissance. Que chez vous ainsi que chez moi, les places d'honneur soient toujours occupées par les plus dignes : que votre table soit, comme la mienne, servie avec assez d'abondance pour qu'elle nourrisse d'abord votre maison, et qu'ensuite vous puissiez y recevoir vos amis, et donner à ceux qui se seront distingués une marque de considération en les y admettant. Ayez des parcs fermés; nourrissez-y des bêtes fauves :

faites de l'exercice avant vos repas, et ne souffrez point qu'on donne à manger à vos chevaux qu'ils n'aient été travaillés. Avec toute la force que comporte la condition humaine, je ne pourrais, seul, vous défendre, vous tous et vos biens : si je dois vous aider de ma valeur et de celle de mes braves compagnons, il faut aussi que vous me secondiez de votre valeur et de celle de vos braves. Considérez, je vous prie, que je n'ordonne à nos esclaves aucune des pratiques que je vous prescris; et que je n'exige rien de vous que je ne m'efforce de faire moi-même. En un mot, exhortez ceux qui tiendront de vous une portion d'autorité à suivre votre exemple, comme je vous invite à suivre le mien. »

Ces divers réglemens se sont conservés jusqu'ici sans altération. Les garnisons et leurs chefs sont dans la dépendance immédiate du roi; la porte des chefs est assidûment fréquentée : dans les maisons du peuple, comme dans celles des grands, la coutume est toujours que les places les plus honorables soient remplies par les plus dignes. On observe, quand le roi marche, le même ordre dont j'ai parlé; et malgré la multitude des affaires, tout s'expédie promptement par un petit nombre d'officiers. Cyrus, après avoir instruit les nouveaux satrapes de la conduite qu'ils devaient tenir, et avoir donné un corps de troupes à chacun, les congédia en les avertissant de se tenir prêts pour entrer en campagne l'année suivante, et pour la revue générale qu'il comptait faire des hommes, des armes, des chevaux et des chars.

C'est à Cyrus que l'on doit, dit-on, un autre établissement qui subsiste en Perse. Tous les ans, un envoyé du prince parcourt avec une armée les différentes provinces de l'empire : si les gouverneurs ont besoin de secours, il leur prête main-forte; s'ils sont injustes ou violens, il les ramène à la modération; s'ils négligent de faire payer les tributs, et de veiller, soit à la sûreté des habitans de leur gouvernement, soit à la culture des terres, en un mot, s'ils manquent à quelques-uns de leurs devoirs, l'envoyé remédie au mal : lorsqu'il ne peut y réussir, il en rend compte au roi, qui décide du traitement que mérite celui qui est en faute. Souvent ces hommes que l'on appelle *le fils du roi*, ou *le frère du roi*, ou *l'œil du roi*, font la fonction d'inspec-

teurs : cependant quelquefois ils ne paraissent point, parce que s'il plaît au prince de les contremander, ils retournent sur leurs pas.

C'est encore à Cyrus qu'on attribue cette invention si utile dans un grand empire, au moyen de laquelle il était promptement informé de tout ce qui se passait dans les contrées les plus éloignées. Après avoir examiné ce qu'un cheval pouvait faire dans un jour sans s'excéder, il ordonna que sur les routes on construisit des écuries distantes l'une de l'autre de ce même intervalle, qu'on y mit des chevaux et des palefreniers. Dans chacune il devait y avoir un homme intelligent pour recevoir les lettres qu'un courrier apportait, les remettre à un autre courrier, avoir soin des hommes et des chevaux qui arrivaient fatigués, et en fournir de frais. Quelquefois même la nuit ne retarde point la marche des courriers; celui qui a couru le jour est remplacé par un autre qui se trouve prêt à courir la nuit : aussi a-t-on dit d'eux, que les grues ne feraient pas autant de chemin dans le même espace de temps. Si ce mot est exagéré, il est du moins certain qu'on ne peut voyager sur terre avec plus de vitesse. Or il importe, et de recevoir promptement un avis, et d'en profiter sans délai.

L'année étant révolue, Cyrus assembla son armée à Babylone : on prétend qu'elle était composée de cent vingt mille cavaliers, de deux mille chars armés de faux, et de six cent mille fantassins. Avec ces forces redoutables, il entreprit la fameuse expédition dans laquelle il subjuguait toutes les nations qui habitent depuis les frontières de la Syrie jusqu'à la mer Érythrée : de là portant ses armes vers l'Égypte, il la soumit pareillement; de sorte que son empire eut dès lors pour bornes, à l'orient la mer Érythrée, au septentrion le Pont-Euxin, au couchant l'île de Chypre et l'Égypte, au midi l'Éthiopie, régions dont les extrémités sont presque inhabitables, par la trop grande chaleur ou par la rigueur du froid, par les inondations ou par la sécheresse. Cyrus fixa son séjour au centre de ces différens pays; il passait les sept mois de l'hiver à Babylone, dont le climat est chaud, les trois mois du printemps à Suse, les deux mois de l'été à Ecbatane : ce qui a fait dire qu'il jouissait d'un printemps continu.

Il inspirait un tel attachement, qu'il n'était point de nation, point de ville qui n'eût cru se manquer à elle-même, si elle avait négligé de lui offrir ses meilleures productions, fruits, animaux, ouvrages de l'art. Les particuliers s'estimaient riches quand ils avaient pu lui faire un présent : en effet, le prince, après avoir reçu d'eux des choses qu'ils avaient en abondance, leur donnait en échange celles dont il savait qu'ils manquaient.

CHAPITRE VII.

Ainsi vécut Cyrus. Devenu vieux, il partit pour la Perse : c'était le septième voyage qu'il y faisait depuis l'établissement de son empire. On conçoit que son père et sa mère étaient morts depuis long-temps. A son arrivée, il offrit les sacrifices ordinaires, commença la danse en l'honneur des dieux, suivant l'usage des Perses, et fit des largesses à tout le peuple. Ensuite, il se retira dans son palais : s'y étant endormi, il vit en songe un personnage dont l'air majestueux n'annonçait pas un mortel, et qui s'approcha de lui en prononçant ces mots : « Prépare-toi, Cyrus, tu vas bientôt rejoindre les dieux. »

Ce songe l'éveilla, il jugea que la fin de sa vie approchait. Il choisit des victimes, et selon le rit perse, alla sacrifier sur les montagnes, à Jupiter protecteur de sa patrie, au Soleil, et aux autres divinités, en leur adressant cette prière :

« Jupiter, dieu de mes pères, Soleil, et vous, dieux immortels, recevez ce sacrifice qui termine ma glorieuse carrière ! Je vous rends grâces des avis que j'ai reçus de vous, par les entrailles des animaux, par les signes célestes, par les augures, par les présages, sur ce que je devais faire ou éviter; je vous rends grâces aussi de n'avoir jamais permis que je méconnusse votre assistance, ni que dans le cours de mes prospérités j'oublisse que j'étais homme. Je vous prie d'accorder à mes enfans, à ma femme, à mes amis, à ma patrie, des jours heureux; à moi une fin digne de ma vie. »

Après les sacrifices, il retourna au palais, et se coucha pour prendre un peu de repos. Ses baigneurs vinrent à l'heure accoutumée lui proposer de se mettre dans le bain : il répondit

qu'il voulait se reposer. L'heure du repas étant venue, on servit son souper : il n'était pas disposé à manger ; mais, comme il avait soif, il but avec plaisir. Le lendemain et le jour suivant se trouvant dans le même état, il fit appeler ses fils ; ils l'avaient accompagné dans son voyage : il manda aussi ses amis et les principaux magistrats de Perse ; les voyant tous rassemblés, il leur tint ce discours :

« Mes enfans, et vous tous mes amis qui êtes présens, je reconnais à plusieurs signes que je touche au terme de ma vie. Quand je ne serai plus, regardez-moi comme un homme heureux ; que ce sentiment se montre dans vos actions comme dans vos discours. Dans l'enfance, j'ai recueilli tous les honneurs accordés à cet âge : j'ai constamment joui du même avantage, dans l'adolescence et dans l'âge mûr. Il m'a toujours semblé que mes forces augmentaient avec le nombre des années ; en sorte que dans ma vieillesse, je ne me suis pas senti moins vigoureux que je l'étais dans ma jeunesse. J'ai vu toutes mes entreprises couronnées du succès, tous mes vœux exaucés. J'ai vu mes amis heureux par mes bienfaits, et mes ennemis asservis. Avant moi, ma patrie était une province obscure de l'Asie ; je la laisse souveraine de l'Asie entière ; je ne sache pas avoir jamais perdu une seule de mes conquêtes. Cependant, quoique ma vie ait été un enchaînement continu de prospérités, j'ai toujours craint que l'avenir ne me réservât quelque revers funeste : cette idée m'a préservé de l'orgueil et des excès d'une joie immodérée. Dans ce moment où je vais cesser d'être, j'ai la consolation de voir que vous me survivrez, vous, mes enfans, que le ciel m'a donnés : je laisse mon pays florissant et mes amis dans l'abondance. La postérité la plus reculée pourrait-elle donc sans injustice ne pas me regarder comme heureux ? Il faut maintenant que je déclare mon successeur à l'empire, afin de prévenir tout sujet de dissension entre vous. Mes enfans, je vous aime tous deux avec une égale tendresse : je veux néanmoins que l'administration des affaires et l'autorité suprême appartiennent, dans tous les cas, à celui qui étant le plus âgé, est justement présumé avoir le plus d'expérience. Accoutumé dans notre patrie commune à voir les cadets, soit entre frères, soit entre concitoyens, céder le pas à leurs aînés, leur donner les places

honorables, les laisser parler les premiers, je vous ai formés, dès l'enfance, à honorer ceux qui étaient plus âgés que vous, et j'ai voulu qu'à votre tour vous fussiez traités de même par ceux qui étaient plus jeunes. La disposition que vous venez d'entendre est donc conforme à nos lois, aux anciens usages, à nos mœurs.

« Ainsi, que la couronne soit à toi, Cambyse : les dieux te la déferent, et ton père, autant qu'il est en son pouvoir. Toi, Tanaoxare, tu auras le gouvernement de la Médie, de l'Arménie et du pays des Cadusiens. Si je lègue à ton frère une autorité plus étendue avec le titre de roi, je crois t'assurer une condition plus douce et plus tranquille. Que manquera-t-il à ta félicité ? Tu jouiras de tous les biens qui peuvent rendre les hommes heureux ; et tu en jouiras sans trouble. L'ambition d'exécuter des entreprises difficiles, la multiplicité fatigante des affaires, un genre de vie ennemi du repos, un désir inquiet d'imiter mes actions, des embûches à dresser ou à éviter ; voilà le partage de celui qui règnera : tu seras exempt de tous ces soins, qui sont autant d'obstacles au bonheur. Toi, Cambyse, n'oublie jamais que ce n'est point ce sceptre d'or qui conservera ton empire : les amis fidèles sont le véritable sceptre des rois, et leur plus ferme appui. Mais ne te figure pas que les hommes naissent tels : si la fidélité leur était naturelle, elle se manifesterait dans tous également, comme on remarque en tous, les penchans que la nature donne à l'espèce humaine. Il faut que chacun travaille à se faire des amis fidèles ; ce n'est jamais la crainte, c'est la bienfaisance qui les donne.

« Au reste, dans le cas où tu jugerais à propos de te décharger sur quelqu'un d'une partie des soins qu'exige le maintien d'un empire, tu dois, par préférence, choisir ton frère. Si nous sommes plus étroitement unis à nos concitoyens qu'aux étrangers, à ceux qui demeurent avec nous sous le même toit qu'à nos concitoyens, comment des frères, formés du même sang, nourris par la même mère, élevés dans la même maison, chéris des mêmes parens, qui donnent aux mêmes personnes les noms de père et de mère, ne seraient-ils pas encore plus intimement unis ? Ne relâchez pas ces doux nœuds dont les dieux lient ensemble les frères ; resserrez-les plutôt par les actes répétés d'une amitié mu-

tuelle : c'est le moyen d'assurer à jamais la durée de votre union. C'est travailler pour ses propres intérêts, que de s'occuper de ceux de son frère. Qui plus qu'un frère sera honoré de l'illustration de son frère ? par qui un homme constitué en dignité sera-t-il plus révééré que par son frère ? est-il quelqu'un qu'on craigne plus d'offenser que celui dont le frère est puissant ?

« Que personne donc ne soit plus prompt que toi, Cambyse, à servir le tien, et n'aille plus courageusement à son secours, puisque sa bonne et sa mauvaise fortune te touchent de plus près que nul autre. Examine d'ailleurs de qui tu pourrais espérer plus de reconnaissance pour tes bienfaits, que de la part d'un frère. Qui, après l'avoir appelé à son secours, te seconderait plus vaillamment ? Est-il quelque autre homme qu'il soit plus honteux de ne pas aimer, et plus louable d'honorer ? En un mot, Cambyse, ton frère est le seul qui puisse occuper, sans exciter l'envie, la première place auprès de toi.

« Je vous conjure donc, mes enfans, au nom des dieux de notre patrie, d'avoir des égards l'un pour l'autre, si vous conservez quelque désir de me plaire : car je ne m'imagine pas que vous regardiez comme certain que je ne serai plus rien quand j'aurai cessé de vivre. Mon âme a été jusqu'ici cachée à vos yeux ; mais à ses opérations, vous reconnaissiez qu'elle existait. N'avez-vous pas remarqué de même de quelles terreurs sont agités les homicides, par les âmes des innocens qu'ils ont fait mourir, et quelles vengeances elles tirent de ces impies ? Pensez-vous que le culte qu'on rend aux morts se fût constamment soutenu si l'on eût cru leurs âmes destituées de toute puissance ? Pour moi, mes enfans, je n'ai jamais pu me persuader que l'âme, qui vit tant qu'elle est dans un corps mortel, s'éteigne dès qu'elle en est sortie ; car je vois que c'est elle qui vivifie ces corps destructibles, tant qu'elle les habite. Je n'ai jamais pu non plus me persuader qu'elle perde sa faculté de raisonner au moment où elle se sépare d'un corps incapable de raisonnement : il est naturel de croire que l'âme, alors plus pure, et dégagée de la matière, jouit pleinement de son intelligence. Quand un homme est mort, on voit les différentes parties qui le composaient se rejoindre aux élémens auxquels elles appartiennent : l'âme

seule échappe aux regards, soit durant son séjour dans le corps, soit lorsqu'elle le quitte.

« Vous savez que c'est pendant le sommeil, image de la mort, que l'âme approche le plus de la Divinité, et que dans cet état, souvent elle prévoit l'avenir, sans doute parce qu'alors elle est entièrement libre. Or si les choses sont comme je le pense, et que l'âme survive au corps qu'elle abandonne, faites, par respect pour la mienne, ce que je vous recommande : si je suis dans l'erreur, si l'âme demeure avec le corps et périt avec lui, craignez du moins les dieux, qui ne meurent point, qui voient tout, qui peuvent tout, qui entretiennent dans l'univers cet ordre immuable, inaltérable, invariable, dont la magnificence et la majesté sont au-dessus de l'expression. Que cette crainte vous préserve de toute action, de toute pensée qui blesse la piété ou la justice. Après les dieux, craignez les hommes et les races à venir. Comme les dieux ne vous ont pas cachés dans l'obscurité, toutes vos actions seront vues : si elles sont pures et conformes à la justice, elles affermiront votre autorité ; mais si vous cherchez réciproquement à vous nuire, vous perdrez toute confiance dans l'esprit des autres hommes. En effet, avec la meilleure volonté, pourrait-on se fier à vous, si l'on vous voyait injustes envers l'être que vous avez le plus de raisons d'aimer ?

« Si vous goûtez les instructions que je vous donne sur la manière de vous comporter l'un à l'égard de l'autre, suivez-les ; si elles vous paraissent insuffisantes, consultez l'histoire des siècles passés, c'est une excellente école. Vous y verrez des pères qui ont tendrement aimé leurs enfans, et des frères qui ont vécu dans l'union la plus intime : vous en verrez d'autres qui ont donné l'exemple d'une conduite opposée. Parmi des hommes si différens, choisissez pour modèles ceux qui se sont le mieux trouvés de leur conduite, et vous serez sages. Mais je crois vous en avoir dit assez. Lorsque je ne serai plus, ô mes enfans ! n'ensevelissez mon corps ni dans l'or, ni dans l'argent, ni dans quelque matière que ce soit ; rendez-le promptement à la terre. Quoi de plus satisfaisant que d'être réuni à cette mère commune, qui produit, qui nourrit tout ce qui existe de bon ! J'ai toujours trop chéri les hommes pour ne pas ressentir une sorte de joie de ce que bientôt je ferai partie de la bien-

faitrice des hommes. Mais je sens que mon âme m'abandonne ; je le sens aux symptômes qui annoncent ordinairement notre dissolution.

« Si quelqu'un d'entre vous désire toucher ma main, et considérer dans mes yeux un reste de vie, qu'il approche. Quand j'aurai couvert mon visage, je vous prie, mes enfans, que mon corps ne soit vu de personne, pas même de vous. Invitez les Perses et nos alliés à se rassembler autour de mon tombeau, pour me féliciter de ce que je serai désormais en sûreté, à l'abri de tout événement fâcheux, soit que j'existe dans le sein de la Divinité, ou que je sois réduit au néant. Que tous ceux qui s'y rendront s'en retournent après avoir reçu de vous les dons qu'on distribue aux funérailles d'un homme heureux. Enfin, n'oubliez jamais ce mot : c'est en faisant du bien à vos amis que vous serez en état de réprimer vos ennemis. Adieu, chers enfans ; portez mes adieux à votre mère. Adieu, tous mes amis présents et absens. » Quand il eut cessé de parler, il présenta sa main à tous ceux qui l'entouraient, puis, s'étant couvert le visage, il expira.

CHAPITRE VIII.

Il est hors de doute que le royaume de Cyrus a été le plus florissant et le plus étendu de toute l'Asie : il avait pour bornes, comme je l'ai déjà dit, à l'orient la mer Érythrée, au septentrion le Pont-Euxin, à l'occident Cypre et l'Égypte, au midi l'Éthiopie. Cyrus gouvernait seul cette vaste étendue de pays : il aimait et traitait ses sujets comme ses enfans ; ses sujets l'honoraient comme un père. Mais à peine eut-il fermé les yeux, que la discorde divisa ses deux fils : des villes, des nations entières se détachèrent de leur obéissance ; l'on vit bientôt une décadence générale. Je vais justifier ce que j'avance, en commençant par ce qui concerne la religion.

Anciennement, lorsque le prince ou les grands avaient donné leur parole, soit avec serment, soit par la simple présentation de la main, fût-ce même à ceux qui s'étaient rendus coupables de quelque crime, ils la gardaient inviolablement : s'ils avaient été moins fidèles à leurs promesses, et qu'on eût pu les soupçonner d'y manquer, on n'aurait pas eu plus de confiance en eux qu'on n'en a maintenant que leur mauvaise foi

est reconnue ; et les chefs des troupes qui depuis accompagnèrent Cyrus le jeune dans son expédition, ne se seraient pas fiés à leur parole. On sait que ces capitaines, trompés par l'ancienne opinion de la bonne foi des Perses, se livrèrent eux-mêmes entre leurs mains, et, conduits devant le roi, eurent la tête tranchée : quantité de Barbares de la même expédition, séduits également par de fausses promesses, périrent misérablement.

Les Perses sont encore plus pervers à présent qu'ils ne l'étaient alors. Autrefois, les honneurs étaient réservés à ceux qui exposaient leur vie pour le service du roi, qui lui soumettaient une ville, qui subjuguèrent une nation, qui se signalaient par quelque belle action. Aujourd'hui, qu'à l'exemple ou d'un Mithradate qui trahit son père Ariobarzane, ou d'un Rhéomithrès qui, au mépris des sermens les plus sacrés, a laissé pour otages en Égypte, sa femme, ses enfans, les enfans de ses amis, on commet une perfidie, pourvu qu'elle tourne au profit du prince, on est magnifiquement récompensé. De là, par l'influence que les mœurs du peuple dominant ont toujours sur celles du peuple assujetti, toutes les nations asiatiques sont devenues injustes et perfides. Voilà déjà un point sur lequel les Perses sont pires de nos jours qu'ils n'étaient autrefois.

Leur dépravation ne se manifeste pas moins par leur avidité pour l'argent. Les criminels ne sont plus, comme anciennement, les seuls qu'on mette aux fers ; on emprisonne des innocens pour les forcer, contre toute équité, de racheter leur liberté à prix d'argent ; en sorte que ceux qui possèdent de grandes richesses ne craignent pas moins que ceux qui ont commis de grands délits. Ils n'osent ni combattre un ennemi puissant, ni joindre l'armée du roi quand elle entre en campagne, d'où il arrive que tout peuple en guerre avec les Perses peut faire impunément à son gré des courses dans leur pays, juste punition de leur impiété envers les dieux et de leurs injustices envers les hommes ; nouvelle preuve qu'ils ont étrangement dégénéré de leur ancienne vertu.

Je passe aux changemens qui sont survenus dans leur manière de vivre. Une loi défendait de cracher et de se moucher : la loi avait pour objet, non sans doute de ménager une humeur

superflue, mais de les fortifier en les accoutumant à la consumer par la fatigue et par la sueur. Ils ont, à la vérité, conservé l'usage de ne point cracher et de ne se point moucher, mais ils ont perdu celui de travailler.

Suivant une autre loi, ils ne devaient manger qu'une fois le jour, afin de pouvoir donner le reste du temps au soin de leurs affaires et aux exercices du corps. Ils ont retenu la pratique de ne faire qu'un repas, mais ils le commencent à l'heure de ceux qui dînent le plus matin et le continuent jusqu'à l'heure où se couchent ceux qui aiment le plus à veiller.

Il leur était défendu de faire porter des prochoïdes aux repas, parce qu'on pensait que l'excès de la boisson énerve à la fois le corps et l'âme. La défense subsiste encore; mais ils boivent avec si peu de retenue, qu'au lieu de porter ces vases, ce sont eux-mêmes que l'on remporte; ils n'ont plus la force de se soutenir assez pour sortir.

Leurs pères, suivant une pratique ancienne, ne buvaient ni ne mangeaient jamais en route et ne se permettaient de satisfaire publiquement aucun des besoins qui en sont la suite. Cette pratique subsiste encore; mais ils font des marches si courtes que leur abstinence n'a rien de merveilleux.

Autrefois ils allaient si fréquemment à la chasse que cet exercice suffisait pour tenir en haleine les hommes et les chevaux. Depuis que le roi Artaxerxès et ses courtisans se sont adonnés au vin, ils ont renoncé à la chasse; et si quelqu'un, pour s'entretenir dans l'habitude de la fatigue, a continué de chasser avec ses cavaliers, il s'est attiré la haine de ses égaux, jaloux de l'avantage qu'il a sur eux.

L'usage d'élever les enfans à la porte du palais s'est maintenu jusqu'à présent; mais on néglige de leur enseigner à monter à cheval, parce qu'il ne se rencontre plus d'occasions où ils puissent faire briller leur adresse. La cour était une école où ils se formaient à la justice, parce qu'ils y voyaient l'équité présider aux jugemens: ils voient, au contraire, triompher aujourd'hui ceux qui donnent le plus d'argent. Les enfans apprenaient à connaître les propriétés des plantes, afin de s'en servir ou de s'en abstenir, suivant qu'elles sont salutaires ou nuisibles: maintenant il semble qu'ils n'apprennent

à les distinguer que pour être en état de faire le plus de mal possible: aussi n'est-il point de pays où les empoisonnemens soient plus fréquens.

Leur vie est d'ailleurs beaucoup plus voluptueuse et plus molle qu'elle n'était du temps de Cyrus. Quoiqu'ils eussent dès lors adopté l'habit et la parure des Mèdes, leurs mœurs se sentaient encore de l'éducation mâle qu'ils avaient reçue en Perse: ils laissent aujourd'hui éteindre en eux les vertus de leurs pères et conservent la mollesse des Mèdes. Mais entrons dans quelques détails sur cet article.

Ils ne se contentent pas d'être couchés mollement; il faut que les pieds de leurs lits soient posés sur des tapis qui, en obéissant au poids, empêchent de sentir la résistance du plancher. Ils n'ont abandonné aucun des mets et des ragoûts qu'on leur servait autrefois, et tous les jours ils en inventent de nouveaux; ils ont même des gens à leurs gages pour en imaginer. L'hiver, ils ne se bornent pas à se couvrir la tête, le corps et les pieds; ils ont les mains garnies de fourrures et les doigts dans des espèces d'étui. Durant l'été, l'ombre des bois et des rochers ne leur suffit pas; ils ont recours à l'art pour la rendre plus épaisse. Ils tirent vanité de posséder un grand nombre de vases précieux; et ils ne rougissent pas de les avoir acquis par des voies malhonnêtes: tant l'injustice et l'amour sordide du gain ont fait de progrès chez eux. Une ancienne loi leur défendait de paraître jamais à pied dans les chemins, et le but de ce règlement était d'en faire de bons cavaliers; mais ils ont plus de tapis sur leurs chevaux que sur leurs lits et sont beaucoup moins curieux d'être bien à cheval que d'être assis mollement.

Pour ce qui regarde la guerre, serait-il possible qu'ils fussent à présent les mêmes qu'ils étaient autrefois? Du temps de leurs pères, les grands venaient joindre l'armée avec un certain nombre de cavaliers levés dans leurs domaines; et lorsqu'il s'agissait de la défense du pays, les garnisons des places entraient en campagne moyennant la solde qu'on leur donnait. Aujourd'hui, les grands, dans la vue de profiter de la solde, transforment en cavaliers leurs portiers, leurs boulangers, leurs cuisiniers, leurs échansons, leurs baigneurs, les valets qui servent et desservent leurs tables, qui les mettent au

lit ou qui les réveillent, qui les habillent, qui les frottent, qui les parfument, en un mot, qui ont soin de tout leur ajustement. Ainsi, quoique leurs armées soient nombreuses, elles ne sont d'aucune utilité, comme il est aisé d'en juger en voyant leurs ennemis parcourir la Perse plus librement qu'eux-mêmes.

Cyrus, pour obliger sa cavalerie à combattre de près, lui avait ôté les armes de jet : il avait couvert les hommes et les chevaux d'armes défensives, et donné à chaque cavalier un fort javelot. On est exact à ne point combattre de loin ; mais on n'ose plus se battre de près. L'infanterie est armée, comme du temps de Cyrus, du bouclier, de l'épée, de la hache ; mais elle n'a pas le courage de s'en servir. Les chars armés de faux, ne sont plus employés à l'usage pour lequel Cyrus les avait fait construire. Par les récompenses et les distinctions dont il comblait les conducteurs, il avait tellement excité leur courage, qu'ils s'élançaient impétueusement à travers les plus épais bataillons : les Perses d'aujourd'hui en font si peu de cas qu'à peine ils les connaissent ; ils croient qu'on peut très bien conduire un char sans y être exercé.

Ils savent, à la vérité, pousser leurs chevaux vers l'ennemi ; mais, avant de l'avoir joint, les uns se laissent renverser exprès, les autres sautent en bas pour prendre la fuite ; en sorte que les chars n'étant plus gouvernés, leur causent souvent plus de dommage qu'aux ennemis. Au reste, les Perses ne se dissimulent pas leur peu d'habileté dans l'art militaire : ils reconnaissent leur infériorité, et n'osent se mettre en campagne sans avoir des Grecs dans leurs armées, soit qu'ils aient la guerre entre eux, soit qu'ils aient à se défendre contre les Grecs ; car ils ont pour maxime de ne jamais combattre les Grecs sans être soutenus par des troupes de la même nation.

Je crois avoir rempli l'objet que je m'étais proposé. J'ai prouvé qu'aujourd'hui les Perses et les peuples soumis à leur domination ont beaucoup moins de respect pour les dieux, de piété envers leurs parens, d'équité les uns à l'égard des autres, de bravoure à la guerre, qu'ils n'en avaient anciennement. Si quelqu'un est d'un avis contraire, qu'il examine leurs actions, il verra qu'elles confirment ce que j'ai dit.

RÉPUBLIQUE DE SPARTE.

CHAPITRE PREMIER.

Je considérais un jour que Sparte, quoiqu'une des villes de la Grèce les moins peuplées, était cependant une des plus puissantes et des plus célèbres. Frappé de ce contraste je cherchais à en découvrir la cause : mais quand je vins à réfléchir sur le régime des Spartiates, alors je n'y vis plus rien d'étonnant si ce n'est la sagesse accomplie de Lycurgue, qui leur donna des lois dont l'observation les rendit heureux. En effet, sans prendre modèle sur ses voisins, suivant même un système entièrement opposé, ce grand législateur a élevé sa patrie au plus haut point de prospérité ; et afin de reprendre les choses dans

le principe, je vais dire ce qu'il fit pour les enfans même avant leur naissance.

Chez la plupart des peuples de la Grèce, les filles destinées à être mères, même celles qu'on prétend le mieux élever, sont assujetties à un régime très sévère. Elles mangent du pain en petite quantité, et fort peu de mets assaisonnés. Le vin leur est tout-à-fait interdit ; ou si on leur permet d'en user, ce n'est qu'en le mêlant avec beaucoup d'eau. De plus, ils veulent qu'à l'exemple des artisans, qui sont, pour la plupart, sédentaires, leurs filles vivent tranquilles, occupées à filer la laine. Quels hommes peut-on attendre de femmes ainsi élevées ?

Persuadé au contraire que les femmes esclaves

peuvent suffire pour faire des vêtemens, mais que le plus bel emploi des femmes libres est de donner des enfans à l'état, Lycurgue a commencé par établir des exercices du corps pour les femmes aussi bien que pour les hommes; et il ne les a pas oubliées dans les ordonnances qui prescrivent aux jeunes gens la course et les combats où l'on déploie les forces du corps, convaincu qu'un père et une mère robustes engendrent des enfans vigoureux.

Comme il avait remarqué que dans les premiers temps on use du mariage sans aucune modération, il a soumis le commerce du mari et de la femme à des lois rigides : il a établi qu'il serait honteux d'être aperçu, soit en entrant chez sa femme, soit en sortant de chez elle. Avec cette réserve, les plaisirs sont nécessairement plus vifs, et les enfans, s'il en doit naître, plus robustes que si les deux époux étaient rassasiés l'un de l'autre.

Lycurgue ne s'en est pas tenu là ; il a restreint la liberté du mariage au temps où l'homme jouit de toute sa vigueur, persuadé de l'utilité de cette loi pour avoir des enfans bien constitués. S'il arrive qu'un vieillard ait épousé une jeune femme, Lycurgue, qui savait qu'à cet âge on observe sa femme avec inquiétude, a porté une loi assez étrange : le vieillard doit choisir à son gré un jeune homme qui réunisse les qualités de l'âme aux agrémens de la figure, et le présenter à sa femme pour suppléer à son impuissance. Un homme qui a de l'éloignement pour sa femme et qui voudrait cependant avoir de robustes enfans, voit-il une belle femme qui ait déjà donné des preuves d'une heureuse fécondité, il peut prier son mari de la lui prêter pour en avoir postérité. Lycurgue accordait d'autres permissions semblables, fondé sur ce que les femmes sont jalouses de tenir à deux maisons, et les maris de donner à leurs fils des frères qui soient héritiers du même sang et de la même vigueur sans l'être des biens. Avec un système si contraire à tout autre pour procurer des races vigoureuses, je laisse à juger s'il a donné à Sparte des hommes supérieurs en force et en stature.

CHAPITRE II.

Après avoir parlé des vues de Lycurgue en faveur des enfans avant leur naissance, je vais entrer dans des détails sur l'éducation des garçons. Dans ceux des pays de la Grèce où l'on se vante d'élever le mieux la jeunesse, à peine les enfans sont-ils capables d'entendre ce qu'on leur dit, qu'on s'empresse de leur donner pour instituteurs des esclaves; on s'empresse de les envoyer dans les écoles publiques, afin qu'ils y apprennent les élémens du langage, la musique et les exercices de la palestra. Outre cela, on amollit leurs pieds par les chaussures; on énerve leurs corps en leur faisant changer d'habits avec les saisons, enfin l'on ne connaît d'autre mesure de leur besoin que la capacité de leur estomac.

Lycurgue, au lieu de donner des esclaves pour instituteurs à chacun des enfans en particulier, a nommé pour les présider un des principaux magistrats, appelé pour cet effet *pedonome*. C'est celui qui est le maître d'assembler les enfans, et de punir sévèrement ceux qui se livrent à la mollesse : aussi lui a-t-on donné des adolescents armés de verges pour châtier ceux qui méritent de l'être. De là beaucoup de réserve et de subordination parmi la jeunesse

Au lieu de ménager la délicatesse des pieds, pour les endurcir il a proscrit la chaussure, persuadé qu'en marchant nu-pieds les enfans deviendraient plus légers à la course, plus en état de faire des sauts, de franchir les fossés, de gravir les monts escarpés, de descendre les pentes les plus rapides.

Ennemi du luxe dans les habits, il a voulu les accoutumer à n'en avoir qu'un pour toute l'année : c'était, selon lui, un moyen de les endurcir contre le froid et contre le chaud.

Il a réglé les repas de manière que les garçons apprennent, par leur propre expérience, à ne pas se charger l'estomac et à ne pas excéder leur appétit. Dans l'occasion, disait-il, des hommes ainsi élevés supporteront plus aisément la faim : à la guerre, ils pourront, suivant les ordres de leurs chefs, vivre plus long-temps avec une modique ration, se contenter sans peine des mets les plus grossiers. Il pensait d'ailleurs que les alimens qui rendent les corps secs et nerveux,

contribuent bien mieux à la beauté de la taille et à la bonté de la constitution que ceux qui surchargent d'embonpoint.

Cependant, afin qu'ils n'eussent pas non plus à souffrir de la faim, s'il n'est pas chargé de fournir à leur nécessaire, il leur a permis du moins d'y pourvoir eux-mêmes en dérobant les objets de leur besoin. Sans doute on n'accusera pas Lycurgue d'avoir manqué d'autres moyens, lorsqu'il a permis les vols adroits pour subsister. Le voleur qui veut faire capture ne doit-il pas veiller la nuit, imaginer des ruses pendant le jour, placer une embuscade, avoir des gens au guet ? En dressant les enfans à toutes ces manœuvres, son but était donc évidemment de les rendre plus adroits à se procurer le nécessaire, et plus propres à la guerre.

Mais pourquoi Lycurgue, en faisant un mérite du larcin, a-t-il soumis au fouet quiconque est pris sur le fait ? Eh quoi ! dans toutes les écoles n'y a-t-il pas des châtimens pour ceux qui suivent mal les principes qu'on leur donne ? Ce que l'on punit dans les Spartiates, ce n'est pas le vol, c'est la maladresse.

C'était une belle action de dérober des pains sur l'autel de Diane-Orthie, cependant celui qui se laissait surprendre était condamné à être fustigé par ses camarades. Quel était en cela le but du législateur, sinon de montrer qu'on peut acheter une gloire et un plaisir durables au prix d'une douleur passagère ? Une autre instruction à retirer de là, c'est que dans les occasions où il faut de la célérité, l'homme indolent, avec beaucoup de peine, ne se procure aucun avantage.

Le législateur de Sparte n'a pas voulu que les enfans demeurassent sans surveillant, même en l'absence du pédonome. Le premier qui se présente prend alors sa place pour commander aux enfans ce qu'il juge honnête, et punir ceux qui s'en écartent. Avec un règlement aussi sage, il a encore rendu les enfans plus dociles : en effet, soit dans la jeunesse, soit dans l'âge viril, tous les Spartiates respectent singulièrement les magistrats.

Et afin que les enfans ne restassent pas sans inspecteur, supposé qu'il ne se trouvât aucun comme fait, il a ordonné que ce serait le plus capable de chaque classe qui la commanderait : par-là les enfans ne restent jamais sans chef.

Je crois devoir parler des amours des garçons, car ceci a rapport à l'éducation. Chez quelques peuples de la Grèce, comme chez les Bœotiens, un homme fait se lie d'amitié avec un enfant et en jouit ; c'est par des présens, comme chez les Éléens, qu'on obtient les faveurs de la beauté : chez d'autres peuples il n'est pas même permis de s'entretenir avec les enfans que l'on aime. Lycurgue était encore sur cela dans des principes contraires à ceux de tous ces différens peuples. Un citoyen vertueux, épris des belles qualités d'un enfant, voulait-il s'en faire un véritable ami, et vivre avec lui, le législateur approuvait cette société ; il n'y voyait rien que d'honnête : mais en même temps il déclarait infâme quiconque paraîtrait ne rechercher dans un jeune homme que la beauté du corps. De là il arriva que ceux des Spartiates qui s'aimaient vivaient aussi chastement entre eux que des pères avec leurs enfans, et des frères avec leurs frères. Je ne suis point surpris que quelques personnes regardent ce récit comme une fiction ; car dans beaucoup de villes les lois ne condamnent point cet amour des garçons.

CHAPITRE III.

Voilà ce que j'avais à dire de l'éducation des enfans tant à Sparte que dans les autres villes de la Grèce. Je laisse à juger de laquelle de ces écoles il sort des hommes plus soumis, plus respectueux, plus tempérans dans leurs desirs.

Quand les garçons passent de la classe des enfans à celle des adolescents, l'usage des autres Grecs est alors de les retirer des mains des instituteurs et des maltres, pour les affranchir de toute autorité et les rendre parfaitement indépendans. Lycurgue a suivi une méthode contraire. Convaincu que l'adolescence est naturellement fière, impétueuse, insolente, en proie à toute l'effervescence des passions, il l'a d'une part assujettie aux exercices les plus laborieux, de l'autre a imaginé mille moyens de l'occuper sans cesse ; et en déclarant que ceux qui se dispenseraient des occupations prescrites par les lois seraient exclus des emplois honorables, il a rendu et les magistrats et les parens ou amis des jeunes gens attentifs à prévenir en eux toute action lâche qui les exposerait au mépris général de leurs concitoyens.

De plus, voulant imprimer fortement la modestie dans tous les cœurs, il a ordonné qu'on marchât dans les rues en silence, les mains sous sa robe, sans tourner la tête de côté et d'autre, les yeux toujours fixés devant soi. En cela n'a-t-il pas fait connaître que la modestie peut être l'apanage de l'homme encore plus que celui de la femme ?

Il est certain qu'ils ne font pas plus de bruit que des statues ; leurs yeux restent presque immobiles ; enfin ils sont plus modestes que les vierges elles-mêmes dans la chambre nuptiale. Quand ils se trouvent dans la salle des repas, ils se contentent de répondre aux questions qu'on leur fait. Tels sont les soins que Lycurgue a donnés à l'enfance.

CHAPITRE IV.

Mais il s'est occupé d'une manière bien plus particulière encore de l'éducation des adolescents, persuadé que c'est un très grand bien pour la république qu'ils soient tels qu'ils doivent être.

Ayant observé que les chœurs de danse et de musique, et les combats gymniques, ne sont intéressans pour les spectateurs qu'en proportion de l'émulation qui y règne, il a jugé que s'il excitait aussi des combats de vertu parmi les adolescents, il les rendrait capables de tous les prodiges du courage et de la vertu. Voici comment il les a mis aux prises les uns avec les autres.

Les éphores choisissent dans la classe des adolescents trois des guerriers les plus robustes et les plus courageux pour commander une troupe sous le nom d'hippagrètes. Chacun d'eux nomme cent cavaliers, en motivant le choix des uns et l'exclusion des autres. Ceux qui ont été exclus deviennent ennemis des commandans d'escadron et de ceux qu'ils leur ont préférés. Ils s'observent les uns les autres, prêts à dénoncer ceux qui par lâcheté se portent à des actions regardées comme peu honnêtes.

Certes de tous les combats, c'est le plus utile à l'état et le plus agréable aux dieux, puisqu'il en résulte des leçons publiques de vertu, et que chacun en particulier s'applique à surpasser ses compagnons, prêt à concourir de tout son pouvoir au bien général

Par-là aussi, nécessairement ils maintiennent

leurs forces ; en effet la rivalité qui règne entre eux les porte à se battre quelque part qu'ils se rencontrent. Tout Spartiate a droit de séparer les combattans ; et celui que son acharnement rend indocile est conduit aux éphores par le pédonome. Ceux-ci le condamnent à une amende, pour lui apprendre fortement à ne pas se laisser dominer par la colère au point de désobéir aux lois.

Ailleurs, les citoyens sortis de l'adolescence, et parvenus à l'âge de gérer les plus importantes magistratures, quoique obligés de servir l'état à la guerre, sont dispensés des exercices de corps. A Sparte, au contraire, les lois leur imposent le noble exercice de la chasse, afin qu'ils puissent, ainsi que les adolescents, supporter les fatigues de la guerre : on n'en dispense que ceux qui sont occupés des affaires publiques.

CHAPITRE V.

Voilà à peu près ce qui regarde les institutions de Lycurgue pour les différens âges. Essayons à présent d'exposer son plan pour toutes les classes de citoyens.

Avant lui les Spartiates, comme le reste des Grecs, vivaient chacun dans leur particulier. Con vaincu qu'à la faveur de cette manière de vivre isolée on se livrait naturellement à la mollesse, il a établi des banquets publics : c'était, suivant lui, un sûr moyen de rendre plus fidèle à l'observation des lois. Il a réglé leur nourriture, de manière qu'il n'y eût ni trop ni trop peu : si on leur permet d'y ajouter, ce n'est que de leur chasse. Les citoyens aisés en apportent à manger en commun ; en sorte que la table, sans être somptueuse, n'est jamais dépourvue. En laissant à chacun la liberté de boire suivant sa soif, il a interdit l'excès en ce genre, qui tout à la fois, abrutit l'esprit et dérange la santé : à se modérer ainsi, disait-il, la soif devient un besoin qui n'a rien de dangereux, qu'il est même très agréable de satisfaire. Et certes, avec ce régime, quel homme pourrait ou nuire à sa santé, ou ruiner ses propres affaires par l'intempérance ?

Dans les autres villes, l'on recherche et fréquente communément des gens du même âge, et l'on prend avec eux la plus grande licence. A Sparte, au contraire, Lycurgue, par une sage

réunion, a mis les jeunes gens à portée de profiter de l'expérience des vieillards. Ce qu'on a fait de mémorable à Sparte, on le raconte ordinairement pendant les repas; et jamais on n'ose s'y permettre ni les injures, ni les querelles que le viu enfante, ni les propos libres, ni les actions indécentes. Un autre avantage de ces repas publics, c'est qu'on est obligé de faire de l'exercice, en retournant dans sa maison, et de se mettre en garde contre les excès du vin; on sait qu'on ne doit pas rester dans la salle où l'on prend ses repas, et qu'il faut marcher d'un pied aussi ferme la nuit que le jour; car, tant qu'on est militaire, on ne peut faire porter un flambeau devant soi.

Beaucoup d'exercice après les repas donne un bon teint, une bonne carnation et de la vigueur, au lieu que l'inaction, en décolorant le teint, ne produit qu'un faux embonpoint et une langueur habituelle: c'est une observation que Lycurgue n'a point négligée. Ayant vu qu'un homme naturellement laborieux porte partout une santé à toute épreuve, il a chargé le plus ancien de chaque gymnase d'entretenir dans la bande qu'il préside une utile émulation: règlement sage, du moins à mon avis. Vous trouverez difficilement des hommes mieux constitués et plus souples de tout le corps que les Spartiates; ils exercent avec un même soin, et le cou, et les mains, et les jambes.

CHAPITRE VI.

Voici encore une institution où Lycurgue a montré une manière de voir qui lui était propre. Chez les autres nations de la Grèce, chacun est maître de ses enfans, de ses esclaves, de sa fortune. Le législateur des Spartiates, voulant sans léser personne établir entre eux un commerce réciproque de bons offices, a décidé que tout citoyen aurait sur les enfans d'autrui la même autorité que sur les siens propres, et comme on sait que les enfans sur qui on exerce cette autorité ont aussi des pères, on use nécessairement à l'égard de ces enfans des ménagemens qu'on attend des autres pour les siens. Un enfant se plaint-il à son père d'avoir été frappé, le père est répréhensible s'il ne fait pas subir à son fils une nouvelle correction: tant on est persuadé qu'aucun citoyen ne peut rien commander que d'honnête à la jeunesse!

Il est permis, en cas de besoin, de se servir des esclaves d'autrui. Les chiens de chasse sont un bien commun, en sorte que celui qui en manque propose à son voisin de chasser avec lui; et si ce voisin est empêché par ses affaires, il se fait un plaisir de prêter sa meute. Il n'est pas plus difficile de se procurer des chevaux: qu'un homme soit malade, ou qu'il ait besoin d'une voiture, ou qu'il veuille faire une course pressée, il profite du premier cheval qui se présente, et le ramène où il l'a pris, après s'en être servi avec ménagement.

Il a plu à Lycurgue d'introduire une autre coutume qui n'existe nulle part. Un chasseur surpris par la nuit vient-il à manquer de provisions de bouche faute de précautions, le législateur y a pourvu; il a ordonné qu'en quittant la chasse on laissât le reste de ses provisions: ceux qui en manquent lèvent le cachet apposé sur les armoires, et en remettent un autre après avoir pris ce qu'il leur faut. Il résulte de cette communauté de biens, que même les citoyens pauvres participent, dans le besoin, à tous les avantages du pays.

CHAPITRE VII.

Voici encore une loi qui n'est propre qu'aux Spartiates. Ailleurs, chacun cherche à faire fortune comme il peut: celui-ci s'occupe de l'agriculture, celui-là de la navigation, un autre du négoce; un autre enfin vit du travail de ses mains. A Sparte, toute profession lucrative est interdite aux hommes libres: l'honorable emploi de défendre la liberté commune est le seul qui soit jugé digne d'eux. En effet, à quoi bon courir après les richesses, dans une ville surtout où le législateur les a rendues inutiles aux douces de la vie, en prescrivant d'apporter son contingent dans les repas, et de vivre dans une parfaite égalité? Serait-ce pour se procurer des habits? la parure d'un Spartiate consiste dans une forte et vigoureuse complexion plutôt que la magnificence des vêtemens. Serait-ce pour en faire part à des camarades de chambrée? on leur a appris que des démarches officieuses, qui décèlent un bon cœur, flattent plus un ami que de l'argent, qui prouve qu'on est riche.

Voici comment s'y est pris Lycurgue pour empêcher les Spartiates de s'enrichir même par

des voies injustes. Il a fait frapper des pièces de monnaie si lourdes, qu'on ne peut posséder dix mines à l'insu de ses concitoyens ou de ses esclaves : il faut un chariot pour transporter cette somme, qui d'ailleurs exige un grand emplacement. On fait des perquisitions sévères de ceux qui possèdent de l'or ou de l'argent, et les réfractaires sont condamnés à une amende.

Pourquoi donc s'occuperait-on de fortune dans un pays où l'on éprouve bien plus l'embarras de posséder que l'on ne goûte le plaisir de jouir ?

CHAPITRE VIII.

Tout le monde connaît la soumission des Spartiates pour leurs magistrats et leurs lois. Pour moi, je m'imagine que Lycurgue n'eût jamais tenté d'introduire une telle forme de gouvernement, s'il ne se fût assuré auparavant des suffrages des principaux citoyens. Je fonde mes conjectures sur ce que, dans les autres états, les grands ne veulent point paraître redouter les magistrats : cette crainte, à leur avis, est indigne d'un homme libre. A Sparte, au contraire, les premiers de la république se distinguent par leur obéissance, et se font gloire de s'abaisser sous l'empire de la loi. Quelque part qu'ils soient mandés, ils n'y vont pas, ils y volent, persuadés qu'étant les premiers à obéir, leur exemple sera suivi par leurs concitoyens ; et c'est ce qui arrive.

L'établissement des éphores est probablement l'ouvrage de Lycurgue et des principaux citoyens, qui savaient que la subordination est un très grand bien dans la ville, dans les armées, dans le sein des familles. Sans doute ils pensaient que plus l'autorité a de force, plus elle en impose aux citoyens et mieux elle les plie à l'obéissance. Or les éphores ont le droit d'imposer des amendes, de les faire payer sur-le-champ, d'interdire les magistrats au milieu de leurs fonctions, même de les emprisonner et de leur intenter procès criminel. Avec un tel pouvoir, ils ne laissent pas aux magistrats l'exercice arbitraire de leur charge pendant toute l'année de leur gestion ; mais semblables aux souverains, aux chefs des combats gymniques, ils punissent au moment même ceux qu'ils surprennent violant la loi sur quelqu'un de ses points.

Dans tout ce que le génie créateur de Lycur-

gue a inventé pour établir la soumission, je ne vois rien de plus beau que ce qu'il fit avant de proposer ses lois à la multitude. On le vit aller à Delphes pour consulter Apollon, et lui demander si Sparte deviendrait plus célèbre et plus florissante en se soumettant à ses lois, et ce n'a été qu'après une réponse positive de l'oracle, qu'il les a publiées, déclarant non-seulement ennemi des lois, mais du dieu lui-même, qui-conque oserait les violer, malgré la sanction divine qu'elles venaient de recevoir

CHAPITRE IX.

Ce qui mérite encore d'être admiré dans Lycurgue, c'est d'avoir su faire préférer une belle mort à une vie déshonorée. Et certes, à bien examiner la chose, on verra que des hommes nourris de ces principes, sont moins exposés à perdre la vie que ceux qui fuient à la vue du péril : tant il est vrai de dire que la bravoure fait vivre plus long-temps que la lâcheté, parce qu'en effet la vertu procure plus de facilités, plus de douceurs, plus de ressources, plus de forces. D'ailleurs, qui ne sait que la gloire est aussi la compagne inséparable de la valeur, et que dans la guerre on se fait une règle de s'associer au plus courageux ? Mais comment est-il parvenu à leur inspirer ces sentimens ? c'est ce qu'il est intéressant de ne pas omettre. Ce grand législateur a pourvu au bonheur de l'homme brave, et a dévoué le lâche au malheur de l'opprobre. Dans les autres républiques, quand un homme est lâche, on se contente de lui en donner le nom ; du reste, il délibère sur la place publique avec l'homme brave, il s'assied près de lui, il s'exerce avec lui, s'il le veut. A Lacédémone, au contraire, on rougirait de manger avec un lâche. On rougirait de s'exercer à la lutte avec lui. Arrange-t-on une partie de paume, on ne le reçoit pour l'ordinaire ni d'un côté ni d'un autre. La dernière place dans les salles de danse et dans les spectacles est la sienne. Dans les rues il cède le haut du pavé, et dans les assemblées particulières il se lève pour faire honneur même à de plus jeunes que lui. Ses filles partagent sa flétrissure et sont exclues des repas publics ; il ne doit pas permettre à sa femme de quitter son foyer, ou bientôt il en est puni. Parait-il en public, parfumé, ou prend-il

l'air assuré d'un homme irréprochable, on lui fait mille outrages. D'après cela, faut-il s'étonner qu'à Sparte on préfère la mort à une vie condamnée à l'opprobre et à l'infamie ?

CHAPITRE X.

Lycurgue a porté une loi sage, selon moi, pour faire pratiquer la vertu dans la vieillesse. En effet, en plaçant au dernier terme de la vie le droit de pouvoir être choisi membre du sénat, il a obtenu que la pratique de la vertu ne fût pas négligée dans l'âge même le plus avancé.

Ce qui mérite d'être admiré, c'est l'appui qu'il a donné à la vieillesse des citoyens honnêtes. Appelés aux combats de vertus, les vieillards ne se voient-ils pas plus honorés que la jeunesse la plus robuste ?

Et certes, c'est avec raison qu'on ambitionne cet honneur plus qu'aucun autre : sans doute les exercices gymniques sont glorieux, mais ils ne sont, après tout, que des exercices du corps, au lieu que, dans la lice ouverte pour parvenir au rang de sénateur, on déploie les qualités de l'âme. Ces sortes de combats doivent donc exciter une émulation d'autant plus grande, que l'âme est une faculté bien supérieure au corps.

Qui pourrait refuser à Lycurgue le tribut de son admiration ? Convaincu que des hommes ennemis de la vertu forment un obstacle à la prospérité des états, ce grand législateur a contraint tous les Spartiates à l'exercice public de toutes les vertus. Autant donc les particuliers qui les cultivent l'emportent sur ceux qui les négligent, autant Sparte doit l'emporter sur les autres villes, puisqu'elle est la seule qui, par les lois de l'état, oblige à la pratique du beau et de l'honnête.

Quiconque ne paraît pas aspirer à la plus haute vertu est aussi sévèrement puni que, dans les autres gouvernemens, un homme coupable d'injustice envers un autre homme. N'est-ce pas encore là un trait de la plus belle politique ? Lycurgue était sans doute persuadé que ceux qui volent des enfans ou commettent quelque autre larcin, ne font de tort qu'au particulier lésé, mais que ce sont les hommes lâches et efféminés qui livrent l'état à l'ennemi. C'est donc avec raison, du moins à mon avis, qu'il a décerné contre ces derniers les plus rigoureux châtimens.

Pour mettre les Spartiates dans la nécessité absolue de pratiquer les vertus civiles, le législateur les a tous admis à tous les droits de citoyens, pauvres ou faibles de corps, n'importe, pourvu qu'ils remplissent la tâche imposée par la patrie. Mais tout homme qui se soustrait par indolence aux exercices prescrits, n'est plus dès lors de la classe des égaux.

Ces lois sont sans doute d'une antiquité très reculée, puisque Lycurgue était contemporain des enfans d'Hercule. Mais, malgré cette antiquité, elles ont encore à présent même un air de nouveauté aux yeux des autres nations ; et, ce qui est bien étrange, tandis que tout le monde s'accorde à louer une aussi sublime législation, aucun peuple n'a le courage de l'adopter. Telles sont les lois de Lacédémone, soit en paix, soit en guerre.

CHAPITRE XI.

Je vais parler des institutions militaires de Lycurgue, pour ceux qui voudraient en connaître la supériorité.

D'abord, les épheores font publier par un héraut à quel âge on doit servir, soit parmi les hoplites, soit dans la cavalerie ; on fixe pareillement l'âge des artisans au service de l'armée, en sorte qu'on trouve dans le camp les mêmes ressources qu'à la ville. Il est ordonné de porter les outils qui peuvent être nécessaires, partie sur des chariots, partie sur des bêtes de somme : c'est le moyen se s'apercevoir aisément de ce qui manque.

Telle est la tenue des Lacédémoniens à la guerre : ils doivent avoir un vêtement rouge et un bouclier d'airain. Lycurgue a cru que cet habillement ressemblait moins que tout autre à celui des femmes ; qu'un tel bouclier était plus militaire, se nettoyait vite, ne se rouillait que difficilement. Il a invité les citoyens sortis de l'âge de puberté à laisser croître leur chevelure : elle paraît, disait-il, ajouter à la taille, convient mieux à des hommes libres, et rend l'aspect plus effrayant.

Après avoir ainsi fixé leur tenue, il a partagé les hoplites et la cavalerie en six divisions. Chacune de ces divisions nationales a pour officiers un polémarque, quatre centurions, huit commandans de pentecoste, et seize commandans d'épomotie. Ces divisions se mettent en bataille

suivant l'ordre qu'elles reçoivent ; quelquefois chaque énomotie ne fait qu'une file, quelquefois elle est sur trois files, quelquefois sur six. Presque tout le monde se figure qu'aucune tactique n'est aussi compliquée que celle des troupes lacédémoniennes : c'est l'opinion la plus dénuée de fondement. Dans la formation de leurs armées, le chef de file est commandant, et chaque file porte avec elle ce qui lui est nécessaire. Il est si aisé de bien concevoir cette tactique, qu'on ne saurait se tromper, pour peu qu'on sache seulement distinguer un homme d'avec un autre homme. Les uns doivent marcher à la tête des files, et il n'est prescrit aux autres que de suivre. Les paragoges s'annoncent à chaque énomotie par son énomotarque, comme par un héraut : l'ordre donné, les phalanges augmentent ou diminuent de profondeur ; ce qui se conçoit aisément. Mais il n'y a que ceux qui ont été élevés sous les lois de Lycurgue qui voient comment, en cas de trouble ou de surprise, on se réforme toujours sur le même plan, pour combattre l'ennemi, quel qu'il soit, de quelque côté qu'il survienne.

Voici des manœuvres jugées très difficiles par les hoplites des autres nations, mais que les Lacédémoniens exécutent avec la plus grande légèreté. Lorsqu'ils veulent marcher par le flanc, la queue de leur armée se trouve formée en énomotie. Dans cette position, aperçoit-on devant soi la phalange ennemie, on ordonne à l'énomotarque de l'aile qui doit marcher devant, de faire face par sa gauche : ce mouvement s'exécute dans la colonne entière, jusqu'à ce que la phalange lacédémonienne présente le front à celle des ennemis. Si, lorsque l'armée s'est ainsi rangée en bataille, l'ennemi vient à paraître sur les derrières, on fait une contre-marche par file, pour lui opposer les hommes les plus courageux.

Quand, par ces manœuvres, le général se trouve à l'aile gauche, loin de regarder cette position comme un désavantage, les Lacédémoniens croient quelquefois y gagner ; car si l'ennemi cherchait à les envelopper de ce côté-là, il ne le trouverait point dégarni, mais couvert de leurs boucliers. Si cependant, par quelque raison, il paraît utile que le général soit à l'aile droite, on fait une contre-marche par la gauche, et la phalange se retourne, de manière que le gé-

ral se trouve à la droite de l'armée, et les troupes qui faisaient la queue de la colonne, à la gauche.

Si, après s'être mise en marche par une des ailes, l'armée trouve tout à coup l'ennemi rangé en bataille sur son flanc droit, elle n'a besoin d'autre manœuvre que de faire tourner chaque file successivement, comme une galère qui présente sa proue à l'ennemi ; en ce cas, la file qui était à la queue de la colonne, se trouve à la droite. Si l'ennemi se porte, au contraire, sur le flanc gauche, on l'en empêche en le repoussant, ou l'on retourne chaque file de manière qu'elle se trouve opposée à l'ennemi ; alors celle qui faisait la queue de la colonne se trouve à la gauche de la phalange.

CHAPITRE XII.

Je vais exposer aussi le système de Lycurgue sur la castramétation. Comme les angles d'un quadrilatère résistent mal à l'ennemi, il faisait camper son armée en cercle, à moins qu'elle ne fût défendue par un mont, ou qu'elle n'appuyât ses derrières à une place fortifiée ou à un fleuve.

Pendant le jour, on établit des sentinelles près des armes, en face du camp ; car ce n'est pas contre l'ennemi qu'elles sont postées, mais pour veiller sur l'armée. Afin d'observer l'ennemi, on place des cavaliers sur l'éminence la plus favorable pour les observations, Lycurgue avait destiné les Scirités à garder le camp pendant la nuit, pour empêcher qu'aucun soldat ne s'éloignât de la phalange : les Lacédémoniens partagent à présent ce service avec les troupes mercenaires.

Il est bon de savoir que si les Spartiates portent des piques en tout temps, c'est par le même motif qui leur fait éloigner les esclaves du lieu où sont déposées les armes. Qu'on ne s'étonne pas de ce que, pour satisfaire aux besoins de la nature, les soldats ne s'éloignent de leurs camarades et des armes qu'autant qu'il est nécessaire pour ne point s'incommoder les uns les autres : c'est pour leur sûreté qu'ils agissent ainsi.

Ils changent souvent de camp, autant pour nuire à l'ennemi que pour se rendre utiles à leurs alliés. La loi prescrit les exercices gymniques à tout citoyen de Laconie qui est à l'ar-

mée; ce qui leur inspire une nouvelle ardeur, et leur donne un air de liberté que n'ont pas les autres peuples de la Grèce. Leur promenade et leur course ne doivent pas se porter au-delà de l'étendue de chaque division, afin que personne ne soit éloigné de ses armes.

Après les exercices du matin, le premier polémarque ordonne par un héraut qu'on s'asseye, c'est une sorte de revue. On commande ensuite de dîner, et bientôt après, de relever la sentinelle; puis le soldat s'amuse et se repose jusqu'aux exercices du soir. Ces exercices finis, le héraut donne le signal du souper, et après des hymnes chantés en l'honneur des dieux de qui on a obtenu, dans les sacrifices, des signes favorables, on se repose sur ses armes. Voilà bien des détails; mais on ne doit pas les trouver déplacés, puisque de toutes les pratiques militaires dignes de quelque attention, il n'en est pas une qui ait échappé aux Lacédémoniens.

CHAPITRE XIII.

Parlons aussi de la puissance et des distinctions dont Lycurgue a pourvu le roi de Sparte lorsqu'il est à l'armée. D'abord l'état nourrit à la guerre le roi et sa maison. Les polémarques logent dans la même tente que lui : on veut qu'étant toujours avec le roi, ils puissent l'aider de leurs conseils, s'il en est besoin. Trois autres citoyens de la classe des égaux ont aussi place dans la tente royale : ce sont eux qui leur procurent le nécessaire, afin qu'ils n'aient qu'à s'occuper de ce qui concerne la guerre.

Reprenons ce récit, du moment que le roi se met en marche avec l'armée. D'abord il fait un sacrifice dans la ville à Jupiter Conducteur, et aux autres dieux qu'il est d'usage d'implorer en même temps. Si les entrailles des victimes donnent des signes favorables, le prêtre prend le feu sacré, et précède l'armée jusqu'aux frontières de Laconie. Le roi y fait un autre sacrifice en l'honneur de Jupiter et de Minerve : et s'il a obtenu de ces deux divinités des présages heureux, il sort des confins de son royaume. On porte devant l'armée le feu sacré, qui ne s'éteint jamais : elle est suivie de victimes de toute espèce.

Toutes les fois que le roi en immole, il commence avant la fin de la nuit, dans la vue d'ob-

tenir avant les autres humains les bienfaits de la divinité. Les polémarques, les centurions, les commandans de pentecostes, les généraux des troupes mercenaires, les commandans des équipages, et ceux des généraux des troupes alliées qui le désirent, sont présens au sacrifice. Il y assiste aussi deux éphores, qui ne se mêlent de rien, à moins que le roi ne les emploie, mais qui, en inspectant ce que fait chacun, contiennent tout le monde dans le respect convenable. Le sacrifice fini, le roi appelle ses officiers et leur donne des ordres. Si vous étiez témoin de ce qui se passe alors, vous croiriez que la seule république de Sparte a produit de vrais guerriers, tandis que l'art militaire est resté dans l'enfance pour la plupart des nations.

Le roi fait-il marcher l'armée; tant qu'il ne parait pas d'ennemis en avant, il reste à la tête, et n'a devant lui que les Scirites, et la cavalerie envoyée à la découverte. Mais prévoit-on qu'il doive se livrer un combat, le roi conduit la tête de la première division, et lui fait exécuter une conversion par un à gauche, en sorte qu'il se trouve entre deux divisions et deux polémarques. Le plus ancien des trois citoyens qui campent sous la tente royale range en ordre ce qui doit suivre l'armée; savoir, tous les compagnons de chambrée des égaux, les devins, les médecins, les joueurs de flûte, les commandans des équipages, et les volontaires, s'il s'en trouve. Comme tout a été prévu, on ne manque jamais du nécessaire.

Voici encore d'autres pratiques militaires de Lycurgue également belles et utiles selon moi. Lorsqu'on est en présence de l'ennemi, on immole une chèvre; la loi ordonne à tous les joueurs de flûte qui se trouvent à l'armée de jouer de cet instrument, et à tout Lacédémonien d'avoir le front ceint d'une couronne : on leur commande même d'agiter et faire briller leurs armes.

Le guerrier, quoique sous le lien de l'accusation, peut se présenter au combat la tête levée, comme un homme pur. On ne trouve pas mauvais même qu'il transmette les ordres du roi à l'énomotarque qui, placé à l'extrémité de son énomotie, n'est pas à portée de les entendre. Mais c'est au polémarque à veiller à ce que tout se passe dans l'ordre.

C'est le roi qui décide des temps et des lieux favorables pour asseoir un camp. C'est encore à

lui qu'il appartient d'envoyer des députés aux peuples amis ou ennemis. Toutes les affaires en première instance sont portées au tribunal du roi : est-il question d'une affaire contentieuse, le roi renvoie le demander aux hellanodiques; d'un paiement, aux trésoriers; de butin fait sur l'ennemi, aux commissaires chargés de procéder à la vente du butin. D'après l'établissement de ces divers tribunaux, il n'a plus d'autre soin que de vaquer, comme prêtre, aux fonctions du sacerdoce; comme général, au commandement de ses armées.

CHAPITRE XIV.

Mais les lois de Lycurgue sont-elles parvenues jusqu'à nous dans leur entier? je n'oserais trancher sur cette question. Je n'ignore pas que les premiers Lacédémoniens aimaient mieux vivre chez eux dans une heureuse médiocrité, que de gouverner des villes conquises et recevoir des hommages corrupteurs. Il fut un temps où c'était un crime de posséder de l'or : on s'en fait gloire à présent. Je sais aussi que Lycurgue chassait les étrangers de Sparte, et qu'il ne permettait pas à toute sorte de personnes de voyager, dans la crainte que ses concitoyens ne prissent des étrangers leurs mœurs licencieuses, tandis qu'aujourd'hui l'ambition des premiers citoyens ne peut être satisfaite que par la continuité du pouvoir chez l'étranger. Aujourd'hui l'on veut commander, au lieu qu'autrefois on ne s'occupait qu'à se rendre digne de commander. Il est arrivé de là, que ces mêmes Grecs qui allaient à Sparte demander des chefs lorsqu'ils étaient opprimés, réunissent aujourd'hui leurs forces pour empêcher les Lacédémoniens de reprendre l'empire de la Grèce. Assurément on ne doit pas s'étonner qu'on leur fasse ces reproches, puisqu'il est évident qu'ils n'ont obéi ni à l'oracle, ni aux lois de Lycurgue.

CHAPITRE XV.

Je veux aussi parler des engagements que Lycurgue a fait contracter au roi avec la république.

En effet, la seule autorité royale n'a souffert aucune altération, tandis que, dans tout le reste, la forme du gouvernement, ou a éprouvé, ou même éprouve encore à présent des révolutions.

Il a donc ordonné que le roi, comme vrai descendant d'Hercule, sacrifiât, dans toutes les cérémonies publiques, au nom de tous les citoyens, et qu'il marchât à la tête des armées partout où l'enverrait la république. Aussi lui a-t-il accordé une part des victimes immolées, et assigné sur les villes voisines une portion de terre qui, sans lui procurer des richesses excessives, le mit à l'abri du besoin; et afin que les rois ne prissent point leurs repas chez eux, Lycurgue leur a fait bâtir une salle publique, et leur a donné une double portion, non pour qu'ils mangeassent le double des autres, mais par honneur, et afin qu'ils pussent offrir de leur table à ceux qu'ils voudraient distinguer.

Il a encore permis à chacun des deux rois d'admettre dans sa société deux hommes appelés Pythiens. A chaque portée de truie, il leur appartient un porc, afin qu'ils ne manquent pas de victimes s'il était nécessaire de consulter la volonté des dieux. Près de la maison royale, est un étang qui fournit de l'eau en abondance; mais il n'y a que ceux qui sont privés de cette ressource qui en connaissent tout le prix. On se tient debout en la présence du roi, à l'exception cependant des éphores, qui restent assis sur leurs sièges. Le roi, en son nom, les éphores, au nom de la république, renouvellent leur serment tous les mois : le roi, par son serment, s'engage à régner conformément aux lois de l'état, et la république, par celui de ses éphores, à conserver intacts les droits du prince tant qu'il sera fidèle au serment.

Voilà les distinctions que les Spartiates accordent au roi pendant sa vie, distinctions qui ne le mettent pas fort au-dessus des simples particuliers : le législateur n'a pas voulu que l'autorité royale pût dégénérer en tyrannie ou devenir odieuse. Quant aux honneurs que reçoit la cendre des rois, les lois font assez connaître qu'on les regarde moins comme des hommes que comme des demi-dieux.

RÉPUBLIQUE D'ATHÈNES.

CHAPITRE PREMIER.

La constitution politique des Athéniens et le choix qu'ils en ont fait n'est pas ce que je prétends louer dans cet ouvrage : en la préférant, ils ont plus favorisé les hommes vicieux que les citoyens honnêtes. Sous ce point de vue je ne puis donc l'approuver ; mais puisqu'il leur a plu de l'adopter, je me propose de démontrer qu'ils emploient les vrais moyens de la maintenir, et qu'ils ont raison de faire bien des choses que les autres Grecs leur reprochent comme des fautes.

Je dis d'abord que c'est une justice de donner l'avantage aux pauvres ou au peuple sur les nobles et les riches, parce que c'est le peuple qui fournit les agens pour la marine et qui constitue la force d'Athènes. Les pilotes qui gouvernent la poupe, comme ceux qui tiennent la proue, les inspecteurs des rameurs, les pentécontarques, les constructeurs de vaisseaux, voilà ceux qui rendent l'état florissant, bien plus que les nobles et les citoyens aisés ; en conséquence, on trouve juste qu'ils participent tous indistinctement aux charges qui dépendent du sort ou de l'élection, et qu'ils aient le droit d'en parler quand ils le jugent à propos.

Quant aux charges essentielles qui importent au salut public, bonnes ou mauvaises, le peuple n'a pas besoin de les briguer. Il croit pareillement qu'il n'est pas de son intérêt d'occuper les premiers grades, soit dans l'infanterie, soit dans la cavalerie (car il est convaincu qu'il gagne plus à les abandonner aux mains des grands qu'à s'en voir décoré) ; mais aussi il s'intrigue pour parvenir aux magistratures qui donnent des émolumens et des moyens de subsistance.

Il est des hommes qui s'étonnent de ce qu'en général on favorise plus les artisans, les pauvres et les plébéiens, que les citoyens honnêtes : c'est pourtant un moyen sûr de conserver l'état populaire. En effet, si les pauvres, les plébéiens et ceux de la dernière classe sont heureux, ils

se multiplieront, et c'est la force de la démocratie ; que ce soient, au contraire, les riches et les gens d'une naissance distinguée, la démocratie élève contre elle-même une puissance ennemie.

Dans tout pays, les premiers citoyens sont ennemis de la démocratie. Ils ne sont pour l'ordinaire ni emportés ni injustes ; ils se piquent de goûts honnêtes : le peuple, au contraire, est ignorant, turbulent, méchant, parce que la pauvreté l'expose bien plus à des actes de bassesse, et que, faute de fortune, on est bien souvent dépourvu d'instruction et d'éducation.

Il ne fallait pas, dira-t-on, permettre à tous indistinctement de haranguer et d'entrer au conseil, mais seulement à ceux qui ont le plus de talent et de vertu. Rien cependant de plus sage que de permettre, même au dernier plébéien, de parler en public. Que les premiers citoyens aient le droit exclusif de haranguer, d'ouvrir un avis, ce sera un bien pour ceux de leur classe, mais non pour le peuple ; au lieu que le dernier artisan étant maître de se lever et de haranguer l'assemblée, y donne des conseils utiles à lui et à ses pareils.

Mais répliquera-t-on, que dira d'important, soit pour lui, soit pour le peuple, un homme de cette sorte ? Eh bien, dans l'opinion publique, cet homme, tel qu'il est, avec son ignorance, ses vues basses, mais son zèle pour la démocratie, vaut mieux qu'un citoyen honnête, avec des vues nobles, de la pénétration, mais des intentions perfides.

Peut-être un tel plan n'est-il pas le meilleur possible ; du moins il assurera la durée de la démocratie. Il faut au peuple, non pas une administration sage qui le ferait esclave, mais la liberté et la souveraineté : avec cela, que la constitution soit vicieuse, c'est le moindre de ses soucis. Ce qui vous paraît défectueux dans le système politique, c'est précisément ce qui rend le peuple puissant et libre.

Voulez-vous une bonne législation, vous y verrez d'abord les plus habiles donner des lois, ensuite les citoyens honnêtes, autorisés à réprimer la fougue populaire, à délibérer sur les intérêts de l'état, sans permettre à des hommes remuans et inquiets, ni d'opiner dans le sénat, ni de parler, ni de haranguer; mais avec ces bonnes vues, le peuple retombera bientôt dans l'esclavage.

A Athènes, les esclaves et les étrangers domiciliés vivent dans une licence incroyable; il n'est point permis de les frapper: un esclave vous disputera le pas. Voici la raison de cet usage.

Si la coutume autorisait un homme libre à frapper un esclave, un étranger ou un affranchi, le citoyen, pris bien souvent pour un esclave, serait victime de la méprise. En effet, il n'y a rien, soit dans le maintien, soit dans l'habillement, qui distingue le citoyen de l'étranger ou de l'esclave.

Peut-être est-on surpris de ce qu'on laisse les esclaves vivre dans le luxe, et quelques-uns dans la magnificence: cet usage est pourtant aussi fondé en raison. Dans un pays où la marine exige des dépenses considérables, on est forcé de ménager les esclaves, même de les laisser libres, si l'on veut retirer le fruit de leurs travaux. Où les esclaves sont la richesse de leurs maîtres, il n'est pas avantageux que mon esclave vous redoute: à Lacédémone, au contraire, il vous craindra; mais ici, s'il vous craint, il est probable qu'il sacrifiera sa fortune à sa propre sûreté.

Pourquoi encore avons-nous mis de l'égalité entre les esclaves et les hommes libres, entre les étrangers domiciliés et les citoyens? c'est que la ville a besoin d'étrangers, soit pour la marine, soit pour les arts de toute espèce. Ainsi en accordant nos privilèges même aux étrangers, nous avons agi en bons politiques.

Si le peuple leur interdit la musique et la gymnastique, c'est qu'il ne les croit convenables qu'aux hommes libres, et que la concurrence dans ces arts lui serait préjudiciable.

Présider aux chœurs de danse et de musique, entretenir des troupes d'athlètes, commander des galères, tel est l'emploi naturel des riches; et c'est au peuple de former des chœurs, de combattre dans les gymnases, de conduire les vaisseaux. Aussi, quand on l'emploie, soit sur

mer, soit dans les chœurs de danse et de musique, soit dans les combats gymniques, prétend-il bien gagner de l'argent, afin d'améliorer son sort aux dépens des riches. S'il aspire à la qualité de juge, c'est moins par le désir de rendre la justice que pour ses propres intérêts.

Si, lorsqu'il se trouve chez ses alliés, il en inquiète les gens de mérite, si même il les persécute, c'est qu'il est persuadé que tout supérieur est nécessairement odieux à des inférieurs; que si on laisse le parti des riches et des grands se fortifier dans les villes, bientôt on verra se détruire la souveraineté du peuple d'Athènes. Aussi, conséquent à ces principes, il dégrade les personnages les plus distingués, confisque leurs biens, les condamne à l'exil ou à la mort, tandis qu'il comble d'honneurs des hommes de néant. Mais les principaux d'entre les alliés trouvent de zélés partisans dans les principaux citoyens d'Athènes, qui se croient toujours intéressés à défendre ce qui tient le premier rang dans les villes.

La puissance d'Athènes serait, dira-t-on, d'avoir des alliés qui fussent en état de fournir des subsides. Mais les partisans de la démocratie regardent comme un plus grand bien que chaque Athénien en particulier fasse passer dans ses mains la fortune des alliés, et que ceux-ci, hors d'état de nuire, n'aient que ce qu'il faut pour exercer leur profession et pour vivre.

On reproche encore au peuple de manquer de politique en obligeant les alliés de venir à Athènes pour le jugement de leur procès. Cependant il a bien calculé ce qu'il y a d'avantageux pour lui dans cet usage. D'abord il tire, pendant toute l'année, des émolumens des sommes déposées par les deux parties. Ensuite, sans quitter ses foyers, sans faire sortir de vaisseaux du port, il gouverne les villes confédérées, soutient ses partisans, et dans les tribunaux il écrase ses ennemis. Si les alliés avaient chez eux droit de juridiction, comme ils sont indisposés contre les Athéniens, ils immoleraient à leur haine tous ceux de leur pays qui se montreraient les zélés partisans du peuple d'Athènes.

Voici ce que l'on gagne encore à soumettre les alliés à la juridiction d'Athènes. Premièrement, la république tire de plus fortes sommes

XÉNOPHON.

ception du centième au Pirée. En second lieu, c'est une source de lucre pour les étrangers qui ont des maisons à louer, ou des esclaves qui rapportent de l'argent à leur maître. Ensuite les huissiers ou hérauts ne se trouvent pas mal de l'influence des alliés.

Ce n'est pas tout : si les alliés ne venaient point plaider à Athènes, ils n'accorderaient de considération qu'à ceux des Athéniens qui aborderaient chez eux, aux généraux, aux triérarques, aux députés, au lieu qu'aucun d'eux n'est exempt de faire sa cour au peuple, sachant bien que c'est à Athènes qu'il faut aller pour gagner ou pour perdre au tribunal du peuple lui-même ; car enfin c'est lui qui fait la loi. Chacun d'eux est forcé de se présenter dans les tribunaux avec un air de suppliant, et de prendre la main du premier qui arrive. Aussi les alliés en sont-ils bien plus soumis au peuple.

De plus, obligés de sortir de l'Attique, soit pour leurs possessions, soit pour des affaires à juger hors du territoire, les Athéniens ont encore insensiblement appris, eux et leurs gens, à conduire les vaisseaux. En effet, un homme qui fait sur mer de fréquents trajets, est forcé, ainsi que ses esclaves, de manier la rame et d'apprendre les termes de marine. Aussi, à force d'habitude et d'exercice, deviennent-ils d'excellents pilotes. Les uns s'exercent à conduire un esquif, les autres un vaisseau de charge, et de là ils passent dans les galères : mais pour la plupart, à peine y ont-ils mis le pied qu'ils sont en état de ramer, parce qu'ils en ont fait toute la vie leur unique étude.

CHAPITRE II.

Quant à l'infanterie pesamment armée des Athéniens, qui ne paraît pas la meilleure possible, voici ce qu'on en peut dire. Ils se croient plus faibles que leurs ennemis, à certains égards, et à d'autres, plus forts. Mais ils sont supérieurs même sur terre aux alliés qui leur paient un tribut ; et parce qu'en effet ils valent mieux qu'eux, ils se persuadent qu'ils ont, après les Lacédémoniens, les meilleurs hoplites de la Grèce.

Voici un avantage que les Athéniens doivent à la fortune. Si les peuples d'un continent peuvent se rassembler de plusieurs petites villes

pour former une ligue, ce rendez-vous général des villes dans un même lieu est impossible à des insulaires, puisqu'ils sont séparés les uns des autres par la mer, dont les maîtres leur ferment le passage, et qu'en cas de réunion clandestine dans une même île, la famine les réduirait.

Pour les villes du continent de la domination athénienne, elles obéissent, les grandes par crainte, les petites parce que le besoin les subjugué. En effet, il n'est pas une seule ville qui n'ait à importer ou à exporter. Or, cela ne se peut qu'en demeurant fidèle aux maîtres de la mer.

Les souverains de cet élément ont encore un avantage qui manque à ceux qui commandent sur terre ; c'est de pouvoir ravager les campagnes de peuples plus puissans. Ils sont libres d'aborder sur des côtes où il n'y ait que peu ou point d'ennemis sauf à se rembarquer et à prendre le large si l'ennemi paraît : ces sortes de descentes sont moins périlleuses que les irruptions de terre. Les rois de la mer peuvent s'éloigner de leurs rivages autant qu'il leur plaît ; mais ceux qui dominent sur terre peuvent à peine perdre de vue leurs possessions. Outre qu'une armée de terre est lente dans sa marche, elle ne peut avoir des provisions pour long-temps ; d'ailleurs il lui faut traverser un pays ami, ou s'ouvrir un passage les armes à la main. Dans une expédition maritime, au contraire, est-on supérieur en forces, on débarque ; plus faible, on côtoie les rivages, jusqu'à ce qu'on se voie chez un peuple ami ou incapable de résister.

Que les grains se gâtent par l'intempérie de l'air, voilà pour les maîtres d'un continent un accident difficile à supporter, mais qui n'est pas sans ressource quand on a l'avantage sur mer. En effet, la terre n'est pas partout également maltraitée, en sorte que des régions plus fertiles partagent leurs productions avec les souverains de la mer. D'ailleurs, s'il est permis de faire valoir les moindres choses, que de moyens cet empire des mers et le commerce réciproque qu'il favorise ne leur offrent-ils pas pour varier les plaisirs de la table ? Ce qu'il y a de plus délicieux en Sicile ou en Italie, les productions de Chypre, de l'Égypte, de la Lydie, du Pont, du Péloponnèse et des autres pays, tout cela

RÉPUBLIQUE D'ATHÈNES.

s'est rassemblé dans un même lieu, grâce à l'empire de la mer. De plus, comme ils ont entendu parler toute sorte de langues, ils ont pris de celle-ci telle expression, telle autre de celle-là; et tandis que le reste des Grecs conserve scrupuleusement son idiome particulier, ses mœurs, son costume, les Athéniens ont fait un heureux mélange de ce qu'ils ont trouvé chez les Grecs et les Barbares.

Il était impossible au citoyen pauvre de célébrer des fêtes et des banquets, d'honorer les temples et les bois sacrés par des sacrifices, d'avoir sa chapelle, enfin d'habiter une grande et belle ville. Le peuple, qui l'a bien vu, s'est avisé d'un expédient pour le rendre participant de ces avantages : c'est d'immoler aux dépens de l'état quantité de victimes, dont le peuple lui-même fait ses banquets, et qu'il se partage suivant la loi du sort.

Quant aux gymnases, aux bains et aux cabinets de bain, si quelques riches en ont, le peuple a aussi les siens, et même il en jouit plus que les grands et les riches.

Dans toute la Grèce, et parmi les Barbares, est-il aucun peuple à portée de s'enrichir comme les Athéniens? En effet, que les bois de construction abondent en telle ville, que dans telle autre ce soit le fer, le cuivre ou le lin, comment exposer ces marchandises en vente et les débiter, si l'on ne met pas dans ses intérêts la république dominatrice des mers? Aussi, par cela même avons-nous des vaisseaux : l'un nous fournit du bois, un autre du fer, celui-ci du cuivre, celui-là du lin, un autre enfin de la poix. Ajoutez à cela que nos rivaux ne laisseront rien exporter ailleurs, ou dès lors plus de commerce maritime pour eux. Sans rien tirer de la terre, je me procure tout par mer. Aucune autre ville ne réunit deux de ces ressources, et ne possède à la fois du bois et du lin; tout pays riche en lin doit être une rase campagne sans forêts : même le cuivre et le fer ne viennent pas du même endroit. Vous ne trouverez pas chez un seul peuple deux ou trois sortes de productions; mais celui-ci a telle chose, celui-là telle autre. Enfin, comme il n'est pas de continent qui n'ait une certaine étendue de rivage, ou une île adjacente, ou un détroit, les souverains de la mer peuvent y aborder et causer du dommage aux habitans.

Un seul avantage manque aux Athéniens : avec leur supériorité sur mer, ils d'ont dans une île, ils pourraient, quand ils font faire des courses sans crainte de représailles, du moins tant qu'ils possèderaient l'empire maritime : ils ne verraient ni leur territoire saccagé, ni l'ennemi dans l'enceinte de leurs murs, au lieu que les cultivateurs et les riches sont bien plus exposés à la merci des ennemis. Pour le peuple, s'il les méprise et vit sans inquiétude, c'est qu'il sait bien qu'on ne peut ni ravager ses biens ni brûler ses moissons.

Les Athéniens, dans une île, n'auraient pas encore à craindre ou que les grands livrassent la ville, ou qu'on ouvrît les portes pour favoriser une irruption soudaine : le moyen, en effet, que des insulaires fussent exposés à ces désastres ! Le peuple ne se verrait pas non plus en proie à des factions. Aujourd'hui, n'en doutons pas, s'il s'élevait des cabales, ce ne serait que dans l'espérance d'attirer les ennemis par terre. Habitans d'une île, les Athéniens vivraient exempts de pareilles alarmes

N'ayant pas trouvé cet avantage dans le pays natal, voici ce qu'ils font : pleins de confiance dans l'empire de la mer, ils déposent leurs richesses dans les îles et ils abandonnent les terres de l'Attique à l'avidité de l'ennemi, bien convaincus que la conservation de ces terres leur coûterait la perte d'autres biens plus importants.

Dans un gouvernement oligarchique, les alliances et les traités ont nécessairement de la stabilité : si l'on vient à les violer, à qui s'en prendra-t-on, si ce n'est aux chefs de l'état oligarchique qui les ont conclus? Il en est autrement des traités faits par le peuple lui-même. Interrogé sur les affaires réglées dans une assemblée générale, tout particulier est maître d'en rendre responsable un seul homme, ou l'orateur, ou celui qui a rédigé le décret; il peut dire : « J'étais absent; telle décision ne me plait pas. » Si le peuple juge à propos d'annuler ses traités, il trouve mille prétextes pour ne pas faire ce qu'il ne veut pas. Ses délibérations ont-elles des suites funestes, il se plaint que quelques particuliers ont tout gâté par le manège et l'intrigue : s'il en résulte du bien, c'est lui qui a tout fait.

Jaloux de son honneur, le peuple ne souffre pas qu'on le joue sur le théâtre, ni qu'on le

censure ; mais il autorise la licence des comédiens quand elle attaque les particuliers, parce qu'il sait qu'on ne joue pour l'ordinaire ni un homme du peuple, ni un des derniers citoyens, mais un noble, un riche, un puissant. Il est peu de pauvres et de gens du peuple dont la comédie s'attache à peindre les ridicules ; encore ne penserait-on jamais à eux s'ils ne prêtaient à la malignité par un caractère entreprenant et une ambition déplacée : espèce d'hommes sur lesquels on n'est pas fâché de voir tomber les traits de la satire.

Je ne doute point du tout que le peuple d'Athènes ne sache distinguer le citoyen honnête d'avec le vil plébéien. Mais avec ce discernement, il se sent une aversion naturelle pour l'un : l'autre, quelque méprisable qu'il soit, l'intéresse vivement s'il est propre à seconder ses desseins. Le mérite et les talens, vous disent-ils, ne sont pas faits pour notre bonheur, mais pour notre perte. Cependant il se rencontre des gens qui sont réellement du peuple, sans en avoir les sentimens.

Je pardonne au peuple son attachement au gouvernement populaire : n'est-on pas en effet pardonnable de se faire du bien à soi-même ? Mais qu'un homme d'une naissance honnête aime mieux vivre dans une démocratie que dans une oligarchie, je dirai qu'il a des vues criminelles, bien convaincu qu'il est plus facile au coupable de rester caché sous le gouvernement démocratique que sous l'oligarchique.

CHAPITRE III.

Je n'approuve pas non plus la constitution politique des Athéniens. Cependant, puisqu'ils ont préféré la démocratie, avouons qu'ils la maintiennent bien en se gouvernant d'après les principes que nous avons exposés.

On se plaint encore des Athéniens parce que tel particulier attend quelquefois une année entière avant de pouvoir présenter sa requête au sénat et au peuple. Cet inconvénient ne provient que de la multitude des affaires, qui les empêche de donner audience à tout le monde. Et comment le pourraient-ils, eux qui ont d'abord plus de fêtes à célébrer que dans aucune ville de la Grèce, et par conséquent moins de loisir pour expédier les affaires publiques ? Ensuite, y a-t-

il chez tous les Grecs ensemble autant de causes publiques ou particulières à juger, autant de redditions de comptes à entendre ? Que dirai-je de cette foule de délibérations du sénat concernant la guerre, les finances, la législation, les affaires journalières, les différends entre les alliés, la perception des tributs, le soin des arsenaux de la marine et le culte des dieux ! Est-il donc étonnant qu'obsédés de toutes parts, les Athéniens ne répondent pas à toutes les requêtes ?

Mais, si l'on se présente l'argent à la main au sénat et au peuple, n'est-on pas écouté ? Oui, avec de l'argent l'on fait bien des choses à Athènes, et l'on en fera encore plus si plus de personnes apportent de l'argent : mais ce que je sais, c'est qu'avec tout l'or et l'argent du monde les Athéniens ne suffiront jamais à toutes les affaires.

Tel ne radoube pas un vaisseau : encore un procès. Tel autre se charge de la construction d'un édifice public : un compte à rendre.

D'ailleurs, il faut régler les différends entre les choréges au sujet des Thargélies, des Panathénées, des fêtes de Bacchus, de Prométhée et de Vulcain ; nommer tous les ans quatre cents triérarques, à qui l'on doit audience tous les ans ; examiner les magistrats désignés, juger les causes des orphelins, préposer des gens à la garde des prisonniers.

Voilà pour le cours de chaque année. Mais, de temps en temps, il s'agit de prononcer sur des délits militaires, sur des actes d'injustice qu'on ne pouvait prévoir, sur des excès d'une insolence et d'une impiété révoltantes. J'épargne à mes lecteurs bien d'autres détails ; cependant je n'ai rien omis d'essentiel, à la répartition des subsides près, objet qui s'effectue pour l'ordinaire tous les cinq ans.

Or, je vous le demande, toutes ces affaires ne doivent-elles pas être discutées et jugées ? ou prétendra-t-on qu'elles ne doivent pas l'être à Athènes ? Si l'on convient qu'il faut tout juger, ce doit être dans l'année ; et, dans l'état présent des choses, les juges n'ont pas assez de ce temps pour réprimer l'injustice chez un peuple aussi nombreux.

Eh bien ! dira-t-on, il faut, sans contredit, tout discuter, mais avoir moins de juges. En réduisant les tribunaux, vous aurez nécessaire-

ment ce que vous demandez; mais aussi, qu'il sera facile d'intriguer auprès d'un petit nombre de juges et de les corrompre! Dès lors peu de bons jugemens.

Observons aussi que les Athéniens célèbrent des fêtes pendant lesquelles on ne rend pas la justice. Ils en ont, il est vrai, deux fois plus qu'ailleurs : mais supposons qu'ils n'en célèbrent pas plus que la ville qui en a le moins; dans cette supposition, je dis qu'il est encore impossible que les affaires aillent autrement qu'elles ne vont, à moins qu'on ne puisse peu à peu ôter d'un côté et ajouter de l'autre.

Or, on ne peut exécuter de grands changemens sans toucher à la souveraineté du peuple. On trouvera beaucoup de moyens pour établir une meilleure constitution : mais parvenir à ce but en conservant la démocratie, voilà ce qui n'est pas aisé, à moins, comme je l'ai dit, d'ôter d'un côté pour ajouter de l'autre.

On taxe les Athéniens de manquer de politique, parce qu'ils prennent le parti du peuple dans les villes où les citoyens sont partagés en différentes factions. Cependant ils ne le font qu'avec réflexion : s'ils embrassaient le parti des grands, ce seraient autant d'ennemis qu'ils favoriseraient. Vous ne trouverez pas une seule ville où les grands soient bien intentionnés pour le peuple; c'est parmi la plus vile populace que

le peuple a ses partisans, parce que chacun aime son semblable.

Aussi les Athéniens préfèrent-ils ce qui leur convient. Jamais ils n'ont eu à se louer de s'être rangés du parti des nobles; le peuple, au contraire, s'est bientôt vu réduit en servitude : témoin la Bœotie; témoin les nobles de Milet, qui payèrent les services d'Athènes par une prompte désertion et le massacre du peuple. Que ne leur arriva-t-il pas d'avoir préféré les Spartiates à ceux de Messène! Sparte subjuga Messène, puis fit la guerre aux Athéniens.

Mais n'y a-t-il donc personne qui soit injustement flétri chez les Athéniens? Oui, il s'en trouve, mais ce n'est que le petit nombre : or, ce petit nombre n'est pas capable de rien entreprendre contre le gouvernement actuel. D'ailleurs, en général, ce ne sont que des citoyens victimes de l'injustice, et non des âmes avilies, qui peuvent concevoir des projets de vengeance.

Or, comment penser qu'il y ait beaucoup de gens diffamés dans un pays où c'est le peuple lui-même qui exerce les magistratures, et où c'est précisément l'injustice dans l'administration, la mauvaise foi dans les conseils et dans les négociations publiques qui attirent la flétrissure des lois! D'après ces considérations, qui ne voit combien l'on doit peu redouter la classe des citoyens notés à Athènes?

REVENUS DE L'ATTIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

J'ai toujours pensé que tels sont les chefs d'un gouvernement, tels deviennent aussi les corps politiques. Dans Athènes, nous dit-on, quelques-uns des magistrats connaissent aussi bien que qui que ce soit les lois de la justice; mais, à les entendre, ils sont forcés, vu la pauvreté de la multitude, d'observer moins strictement ces lois. Je me propose, en conséquence, d'examiner si les habitans de l'Attique peuvent.

ce qui serait la plus équitable de toutes les mesures, subsister des ressources de leur propre pays; persuadé que si ce projet réussissait, on remédierait à leur pauvreté, et qu'en même temps nous ne serions plus suspectés des Grecs.

Or, en réfléchissant bien sur l'objet que je me suis proposé, il m'a aussitôt paru que notre pays est en état de donner d'immenses revenus. Pour le prouver, parlons en premier lieu de la nature de cette contrée.

Quelle douce température du climat! on en

peut juger par les productions du sol. Ce qui ne pourrait pas même germer ailleurs vient ici à maturité. La mer qui nous environne, semble disputer à la terre la gloire de nous enrichir ; je dis plus, c'est à nous que les dieux dispensent les fruits précoces ainsi que les fruits tardifs des saisons.

Ce n'est pas seulement par les productions que chaque année voit éclore et finir, que notre contrée l'emporte sur les autres ; elle possède encore des richesses impérissables. Dans ses entrailles s'engendrent des marbres, dont l'architecte construit des temples superbes, des autels magnifiques, et dont le sculpteur tire des statues dignes de la majesté des dieux. Combien de peuples, soit grecs, soit barbares, recourent à nous pour s'en procurer !

Nous avons des terres qui se refusent à la culture, mais qui, par le moyen des fouilles, font vivre plus de monde que si elles portaient du blé. Certes, ce n'est pas sans une protection spéciale de la Divinité qu'elles sont impréguées d'argent, puisque, de tant d'autres villes situées, ou dans les terres, ou le long de la mer, il n'en est pas une seule où perce la moindre veine de ce métal.

Je ne regarderais pas comme déraisonnable l'opinion de ceux qui placent cette ville au centre de la Grèce et même de l'univers entier ; car, à mesure qu'on s'en éloigne, on est plus incommodé ou du froid ou du chaud. Veut-on voyager d'une extrémité de la Grèce à l'autre, on fait le tour d'Athènes, soit par terre, soit par mer, en suivant, pour ainsi dire, une circonférence de cercle.

Sans être de toutes parts environnée d'eaux, Athènes jouit pourtant, comme les peuples insulaires, de tous les vents favorables, tant pour importer le nécessaire que pour exporter le superflu ; car elle est entre deux mers ; et par terre, grâce à sa position dans le continent, elle fait un très grand commerce. Un autre avantage encore, c'est que la plupart des villes grecques se trouvent voisines des Barbares qui les incommodent, les Athéniens n'ont dans leur voisinage que des villes très éloignées de ces mêmes Barbares.

CHAPITRE II.

Tout cela, comme je viens de l'exposer, nous le devons à notre sol. Favorisés de la nature, favorisons les métèques : par-là, du moins à mon avis, nous assurerons un de nos plus beaux revenus, puisque les métèques se nourrissent eux-mêmes, qu'ils versent dans notre sein l'abondance, et que, loin d'être à charge au gouvernement, le gouvernement retire d'eux un impôt pour leur habitation. Supprimons toutes ces servitudes aussi odieuses aux métèques qu'inutiles à l'état ; dispensons-les encore de servir dans l'infanterie pesante avec les Athéniens : voilà, suivant moi, la véritable manière de les accueillir. Ce sera, il est vrai, leur épargner de grands dangers ; mais après tout, n'ont-ils pas fait un grand sacrifice en quittant leur famille et leur domicile ? D'ailleurs, le citoyen qui combat à côté du citoyen ne sert-il pas bien mieux l'état, que confondu sous les armes avec les Lydiens, les Phrygiens, les Syriens et autres Barbares de différentes nations ? Or tels sont la plupart des étrangers qu'on voit dans Athènes. Cette exemption de service ne sera pas seulement utile ; elle fera encore honneur aux Athéniens, que l'on verra compter moins sur des secours étrangers que sur leur propre valeur.

Partageons avec les métèques toutes les fonctions honorables, admettons-les même dans la classe des chevaliers ; par-là nous gagnerons leur amitié, par-là notre république deviendra plus puissante et plus peuplée. De plus, nous avons dans Athènes quantité d'emplacements vides ou de maisons non habitées : permettons à ceux d'entre eux qui en paraîtront les plus dignes, de les réparer ou d'y bâtir, en leur adjugeant la propriété du terrain ; alors d'honnêtes étrangers, et en plus grand nombre, seront jaloux de s'établir parmi nous. Si nous donnions des patrons aux métèques, comme on en donne aux orphelins, si l'on décernait des récompenses à tout particulier qui en attirerait dans la ville, ces métèques redoubleraient d'attachement ; et probablement ceux qui n'auraient point ailleurs droit de bourgeoisie, s'empresseraient d'en venir jouir dans notre cité, dont ils augmenteraient la richesse par leur affluence.

CHAPITRE III.

Montrons maintenant que notre ville a tous les avantages et toutes les facilités pour le commerce. D'abord elle offre au navigateur les abris les plus sûrs et les plus commodes : dès qu'il y est entré, le vaisseau ne craint plus les tempêtes des hivers. Voici une autre ressource bien précieuse. Dans la plupart des villes étrangères, les marchands navigateurs sont obligés, faute d'espèces ayant cours, de prendre une autre cargaison pour celle qu'ils déchargent : chez nous, au contraire, on peut emporter en échange tous les objets dont on a besoin ; et si l'on ne veut point d'échange, on donne sa cargaison pour de l'argent, qu'on emporte comme marchandise de la plus belle dé faite ; et quelque part que l'on en trafique, on en retire plus que le capital.

Proposez des gratifications aux juges du tribunal du commerce qui termineraient les procès avec le plus d'équité et de célébrité, de manière que celui qui voudrait partir ne fût point arrêté ; vous verrez les marchands arriver en plus grand nombre et avec bien plus d'empressement.

Une institution aussi utile qu'honorable à la république, serait d'assigner une place d'honneur dans nos spectacles, ou même d'accorder le droit d'hospitalité, à ceux des marchands ou des capitaines de vaisseau qu'on verrait servir l'état par un négoce et des équipemens plus considérables : avec de pareilles distinctions, ce ne seraient pas seulement des marchands qui viendraient pour s'enrichir, ce seraient des amis qui s'empresseraient de venir chez des amis.

Plus il ira et viendra d'étrangers parmi nous, plus aussi il y aura d'importations et d'exportations, d'achats et de ventes, de salaires accordés, d'impôts à percevoir. Pour cet accroissement de revenus, il n'y a presque aucune dépense à supporter ; je ne veux que des décrets dictés par l'humanité et fidèlement exécutés.

Quant aux autres moyens que je conçois pour augmenter nos revenus, je suis convaincu qu'il faudrait faire des avances ; mais l'on s'empressera d'y contribuer. Je ne puis du moins en désespérer, quand je pense aux grands sacrifices que la république a faits, qu'elle a même réitérés lorsqu'elle volait à la défense des Arcadiens, d'abord sous la conduite de Lysistrate, ensuite sous celle d'Hégésilas.

L'on a souvent à grands frais mis des galères en mer ; on les avait équipées, sans savoir si l'entreprise aurait un bon ou mauvais succès, avec la probabilité, au contraire, de ne jamais recouvrer la dépense, et de ne point participer aux intérêts qui en pouvaient résulter : au lieu que, dans mon projet, nul gain plus sûr et plus honnête que celui qui doit résulter de la mise de chacun. Le prêteur qui donnera dix mines, en retirera chaque année à peu près le cinquième, en touchant trois oboles par jour, produit de l'intérêt du commerce maritime ; celui dont la mise sera de cinq mines aura plus que le tiers de son capital. Quant à la classe des citoyens la plus nombreuse, je veux qu'elle ait par an le double de sa mise ; car, d'après mes combinaisons, ceux d'entre eux qui auront fourni une mine, en retireront presque deux d'intérêt, et cela sans sortir de la ville ; espèce de revenu le plus sûr et le plus durable.

Inscrivons sur nos registres publics, transmettons à la postérité les noms de ceux qui mériteront bien de la patrie ; et je suis persuadé que nous verrons parmi nos contribuables quantité d'étrangers, même des villes entières jalouses des honneurs de l'inscription publique. Des rois eux-mêmes, j'ose l'espérer, des tyrans, des satrapes, seront flattés de se voir inscrits sur une liste, monument de notre reconnaissance.

Quand les fonds seront suffisans, si nous consultons nos intérêts et notre honneur, nous ajouterons, en faveur des capitaines de vaisseau, quelques bâtimens publics à ceux que nous avons déjà. On ferait bien aussi de construire des hôtelleries, soit pour les marchands, dans les quartiers de commerce, soit pour les étrangers qui viendraient parmi nous.

Bâissez pour les marchands forains des magasins et des halles au Pirée et dans la ville ; en même temps que ce serait un objet d'embellissement public, vous en tireriez de grands revenus.

Voici une autre idée digne d'attention. La république entretient des vaisseaux de guerre : ne serait-il pas également intéressant d'avoir des vaisseaux marchands, qu'on affermerait sous bon cautionnement, comme tous les autres revenus publics ? Si ce projet paraissait susceptible d'exécution, n'en résulterait-il pas encore de grands revenus pour la république ?

CHAPITRE IV.

Pour les mines d'argent, si nous exploitions comme elles doivent l'être, ce serait, je pense, une source de richesses ajoutée à nos revenus. Je vais démontrer l'importance de ces mines à ceux qui ne la sentent point. Dès qu'elle sera connue, on délibèrera avec plus de justesse sur les moyennes d'en tirer parti.

Et pour entrer de suite en matière, qui ne sait qu'elles sont depuis long-temps en activité? personne même ne cherche à découvrir l'époque de leur première ouverture. Quoique le minerai soit fouillé et tiré depuis tant d'années, réfléchissez cependant combien sont peu considérables les déblais de ces coteaux où s'engendre l'argent. Les gangues, loin de tarir, vont de plus en plus croissant : dans le temps même qu'on y employait le plus de bras, pas un seul homme n'a manqué d'ouvrage; c'était l'ouvrage, au contraire, qui excédait la proportion des ouvriers. Encore à présent, les propriétaires des mines, qui ont des esclaves, songent moins à en diminuer le nombre qu'à l'augmenter le plus possible. Et en effet, qu'il y ait peu de bras employés aux fouilles, on ne tirera sans doute que peu d'argent; mais avec beaucoup d'hommes, on aura beaucoup de minerai. Aussi l'entreprise des mines est-elle la seule que je sache où un nouvel entrepreneur ne fasse point ombrage aux anciens. Un cultivateur vous dira au juste qu'il lui faut tant de travailleurs, tant de paires de bœufs; s'il en a plus que le nombre suffisant, l'excédant est à ses yeux un préjudice véritable. Ceux, au contraire, qui exploitent les mines, vous disent tous qu'ils manquent d'ouvriers.

Il n'en est pas de ces derniers comme des ouvriers en cuivre et en terre : que ceux-ci soient en grand nombre, voilà leurs marchandises réduites à vil prix, et leur commerce ruiné. Qu'il y ait abondance de vin et de blé, ces denrées sont à vil prix; et alors, ennuyés d'une culture infructueuse, la plupart l'abandonnent pour prendre le commerce, pour tenir des tavernes, pour prêter à usure. Au contraire, plus on a de minerai, plus l'argent est commun, plus on voit de citoyens embrasser la partie des mines. Et en effet, quand on a ce qu'il faut d'ustensiles pour son ménage, rarement fait-on de nouvelles acquisitions en ce genre : mais l'argent, jamais on

n'en possède assez pour n'en plus désirer. Ceux qui en ont beaucoup trouvent à enfouir leur superflu autant de plaisir qu'à en faire usage. Lorsqu'un état fleurit, c'est alors surtout que les hommes ont plus besoin d'argent; ils veulent acheter de belles armes, de bons chevaux, de superbes maisons, mener un grand train : il faut aux femmes une parure d'or, des robes d'un grand prix. L'état est-il affligé par la disette ou la guerre, comme la terre alors est beaucoup moins cultivée, l'argent est indispensable pour acheter des provisions et soudoyer des alliés.

Mais, me dira-t-on, l'or est pour le moins aussi utile que l'argent. Je n'en disconviens pas; mais ce que je sais aussi, c'est que l'or, devenu commun, baisse, en faisant hausser le prix de l'argent.

De tous ces détails que conclure? Qu'on doit avec confiance envoyer dans les mines quantité d'ouvriers; qu'on doit avec confiance entreprendre des fouilles, puisque jamais les minerais ne tariront, que jamais l'abondance de l'argent n'en diminuera le prix. L'état, si je ne me trompe, en a ainsi jugé, long-temps avant moi; car il a permis à ceux des étrangers qui le veulent de fouiller pour leur compte, aux mêmes charges que les citoyens.

Mais pour démontrer d'une manière encore plus sensible, que le produit de notre sol suffit à la subsistance de ses habitans, exposons à présent quel serait le mode d'exploitation le plus avantageux à l'état. Dans ce que je vais dire, je ne prétends assurément pas à l'admiration publique, comme auteur de quelque grande découverte : une partie de ce que je vous dirai se passe tous les jours sous nos yeux; quant aux faits antérieurs, il ne vous sera plus difficile de les connaître. Une chose qui m'étonne fort, c'est que l'état voie le nombre de particuliers s'enrichir du sol même, qu'il le voie, et ne profite pas de l'exemple. Parmi tant d'entrepreneurs que nous savons depuis si long-temps s'être occupés de cet objet, qui n'a pas entendu nommer ce Nicias, fils de Nicérate? qui ne sait qu'il avait toujours mille ouvriers dans les mines, qu'il les louait au Thrace Sosias, moyennant une obole net pour chaque homme par jour, et avec l'engagement de représenter toujours le même nombre d'hommes? Hipponicus avait six cents esclaves affermés aux mêmes conditions, et qui

lui rapportaient une mine d'argent net par jour. Avec trois cents esclaves Philémonide se faisait cent cinquante mines : ainsi de tant d'autres qui retireraient chacun en proportion de sa mise. Mais pourquoi rappeler des exemples anciens, tandis qu'à présent même nous avons tant d'ouvriers dans les mines, loués aux mêmes conditions ?

Si l'on exécute mon plan, le seul changement qui arrivera, c'est qu'à l'exemple des particuliers qui, en achetant des esclaves, s'assurent un revenu perpétuel, l'état en achètera aussi à son compte, jusqu'à ce que chaque Athénien en ait trois à lui. Que ce plan soit susceptible d'exécution, c'est ce que l'on jugera en l'examinant article par article.

D'abord, il est clair que le gouvernement est plus en état que les particuliers de se procurer des hommes à prix d'argent. Que par une proclamation, le conseil invite les citoyens qui le voudront, à lui amener des esclaves, et qu'il achète comptant ceux qu'on lui présentera : l'une et l'autre mesure est facile. Une fois cette acquisition faite, pourquoi s'adresserait-on avec moins de confiance à l'état qu'aux particuliers, devant louer au même prix ? On loue bien à l'état des terres consacrées aux dieux, des temples, des maisons ; on prend bien à ferme les impôts publics.

La république ne peut-elle pas, pour la conservation de ses droits, exiger une caution de ceux qui loueront des esclaves, comme elle en exige de ses fermiers, quoiqu'elle ait moins à craindre de prévarications en ce genre qu'en affermant des terres ? L'argent du trésor public ne différant en rien de celui des particuliers, nul moyen de découvrir la fraude : mais des esclaves, qui porteront une marque distinctive, et qu'il sera défendu, sous des peines rigoureuses, d'acheter ou de vendre, quelle apparence y a-t-il qu'on les dérobe ?

Jusqu'ici il est évident qu'il est également facile à la république d'acquérir et de conserver des esclaves. On se demande peut-être comment, lorsqu'il y aura beaucoup d'ouvriers, il se présentera aussi beaucoup de monde pour les louer. Que celui qui élève ce doute soit sûr que même les entrepreneurs déjà fournis d'ouvriers, en prendront à louage de l'état : car il y a tant d'exploitations à faire ! D'ailleurs, que de gens

ont vieilli dans ces sortes de travaux ! Combien d'autres aussi, soit Athéniens, soit étrangers, qui ne voulant ni ne pouvant y travailler de corps, y mettront volontiers leurs soins et leur intelligence, pour se procurer ainsi une subsistance honnête !

Si l'état achète d'abord jusqu'à douze cents esclaves, probablement il n'en aura guère moins de six mille en cinq à six ans. Or, à une obole net par jour, le revenu sera par an de soixante talents : de ces soixante talents, que l'on en mette vingt à acheter d'autres esclaves, il en restera quarante pour d'autres besoins. Le nombre de dix mille une fois complété, le revenu sera de cent talents. Mais pour prouver qu'il en résultera un plus grand bien, invoquons le témoignage de ceux qui se rappellent quel revenu procuraient les esclaves, avant la prise de Décélie. Une autre preuve de ce que j'avance, c'est que, malgré les travaux innombrables des ouvriers dans nos mines, nous en tirons autant d'argent qu'on en tirait du temps de nos ancêtres. Les opérations qui s'y succèdent encore, nous prouvent que jamais le nombre d'ouvriers n'excèdera la proportion des travaux ; on a beau creuser, on ne trouve la fin des filons, ni en profondeur, ni en longueur.

On pourrait même, comme par le passé, ouvrir de nouvelles mines ; car après tout, qui dirait avec connaissance de cause s'il y a plus de minerais dans les fouilles anciennes que dans les nouvelles qu'on pourrait faire ?

Mais, dira-t-on, pourquoi ne voit-on plus, comme autrefois, s'ouvrir de nouvelles mines ? c'est que les entrepreneurs d'aujourd'hui sont trop pauvres. Reprennent-ils d'anciennes mines, mêmes dépenses que lors de la première ouverture. Tentent-ils de nouvelles fouilles, quels risques ne courent-ils pas ! S'ils réussissent dans leurs recherches, ils s'enrichissent ; mais s'ils ne trouvent rien, ils perdent jusqu'à leurs avances. Voilà pourquoi l'on ne veut pas aujourd'hui s'exposer au danger de pareilles entreprises. Je crois pourtant avoir quelques avis prudents à donner sur les moyens d'ouvrir sûrement de nouvelles fouilles. Athènes est composée de dix tribus : que l'état accorde à chacune d'elles un même nombre d'esclaves, et qu'elles fassent l'entreprise en commun ; de cette manière, ce qui sera trouvé par une seule fera le profit des dix.

Si deux, ou trois, ou quatre, ou même la moitié des tribus réussit dans ses fouilles, l'avantage sera évidemment plus considérable : car voir manquer toutes les fouilles à la fois, c'est ce que le passé ne permet pas de craindre. Des particuliers pourraient, en s'associant, tenter sûrement la même entreprise. Mais que l'on ne craigne pas que l'état nuise aux particuliers, ou les particuliers à l'état. Plus il se réunit d'alliés dans une armée, plus on se fortifie mutuellement : de même, plus il y aura d'entrepreneurs dans les mines, plus aussi l'on en tirera d'argent, et plus on paiera d'impôts à l'état.

Je viens de développer le plan d'après lequel l'Attique pourrait de son propre fonds nourrir ses habitans. Quelques personnes, considérant que pour tant d'objets il faut de grandes avances, croient peut-être impossible de trouver l'argent nécessaire : eh bien, qu'elles ne se découragent pas. Nous ne sommes pas réduits à l'indispensable alternative d'exécuter tout à la fois, ou d'avoir travaillé sans fruit si l'exécution d'un seul de ces projets est en retard : une maison rapportera à l'état, dès qu'elle sera bâtie; un vaisseau, sitôt qu'il sera construit; un esclave, sitôt qu'il sera acheté. Je dis plus : il y a infiniment plus d'avantage à former ces divers établissemens les uns après les autres, qu'à les entreprendre tous ensemble. Que l'on construise dans le même temps quantité d'édifices, la main d'œuvre sera plus chère et la bâtisse moins belle que si on les construisait successivement. Demandez partout des esclaves, vous les paierez au poids de l'or, encore seront-ils moins bons : au lieu qu'en consultant ses moyens, si une entreprise est bien conçue, on la suit; vicieuse, on l'abandonne. D'ailleurs, pour les exécuter toutes, il faut se procurer tous les fonds à la fois; au lieu qu'en terminant celle-ci dans un temps, celle-là dans un autre, le revenu de ce qui sera fait nous aidera pour ce qui reste à faire.

Un inconvénient que l'on parait fort redouter, c'est de voir les mines surchargées, si l'état vient à posséder trop d'esclaves. On s'épargnera ces craintes en n'envoyant, par année, qu'autant d'esclaves qu'en exigeront les travaux. Le procédé le plus simple est en même temps, du moins selon moi, celui qu'il est le plus utile d'adopter.

Mais, dira-t-on encore, de nouveaux subsides,

même les plus légers, semblent impossibles à supporter, à cause des charges nécessitées par la dernière guerre : eh bien, que l'état borne sa dépense de l'année suivante au revenu qu'il percevait alors. Quant aux avantages qui proviendront, soit de la paix actuelle, soit de l'accueil que recevront les marchands navigateurs et les métèques, soit des importations et des exportations, heureux effet de l'affluence des étrangers, qu'une sage administration en retire d'immenses revenus.

A-t-on la crainte que la guerre ne vienne renverser nos projets ? Je réponds, qu'en les exécutant, la guerre sera bien plus funeste aux ennemis qu'à nous-mêmes : car enfin, pour soutenir une guerre, peut-on rien acquérir de plus utile que des hommes ? Qu'on les traite bien, ils viendront en foule ou monter nos vaisseaux, ou se joindre à nos troupes de terre, pour repousser l'ennemi commun. Je vais plus loin : même pendant la guerre, il sera possible de ne point interrompre les travaux des mines. Nous avons, pour les défendre, la forteresse d'Anaphlyste, sur les bords de la mer méridionale; nous avons la forteresse de Thorique, vers la mer du nord : elles ne sont éloignées l'une de l'autre que d'environ soixante stades. Élevons-en une troisième au milieu de l'espace qui les sépare, dans l'endroit le plus élevé. Les travailleurs pourraient se réunir de toutes les forteresses dans une seule. Au moindre mouvement, chacun se retirerait bientôt en lieu de sûreté. Si les ennemis viennent en trop grand nombre, et qu'ils trouvent du blé, du vin, des troupeaux, ils enlèveront tout cela : mais dans les mines, s'ils s'en rendent maîtres, que trouveront-ils ? des pierres.

D'ailleurs, comment se porteront-ils vers nos mines ? La ville de Mégare, qui en approche le plus, en est éloignée de cinq cents stades; et Thèbes, la plus voisine après elle, se trouve à la distance de six cents. Pour arriver à nos mines, quelque chemin qu'ils prennent, ils passeront nécessairement près d'Athènes. S'ils viennent en petit nombre, nos cavaliers et nos gardes-frontières les tailleront en pièces. Il est difficile, d'un autre côté, qu'ils dégarnissent leur pays pour déployer de grandes forces; car la ville d'Athènes se trouverait plus près de leurs foyers qu'ils ne le seraient eux-mêmes dans le voisinage de nos

mines. Mais supposons qu'ils en approchent ; combien de temps y resteront-ils, dénués de subsistances ? S'ils fourragent par pelotons, ils exposent leurs soldats autant que le butin qu'ils disputent. S'ils réunissent toutes leurs forces, ils seront plutôt assiégés qu'assiégeans.

Le produit des esclaves augmentera donc les ressources publiques : mais le quartier des mines rendu vivant et peuplé, que de revenus encore à tirer des marchés qu'on y tiendra, des habitations, des fourneaux et autres objets qu'on y louera ! Que l'on suive ce projet, l'état verra sa population s'accroître dans une étonnante proportion, et la valeur de ces emplacements égaler celle des terres qui sont auprès de la ville.

Le plan que je viens de proposer mis à exécution, j'ose assurer que vous verrez renaitre l'abondance, et avec elle la subordination, le bon ordre, la valeur guerrière. Les intendans des exercices gymniques, jouissant d'un sort plus honnête que ceux qui président aux exercices des torches, se montreront plus assidus à leurs fonctions. Chacun retirant un salaire de ses peines, nos garnisons seront plus vigilantes dans les citadelles ; nos peltastes et nos gardes-frontières, plus actifs dans leurs excursions.

CHAPITRE V.

Puisqu'il est évident que la paix est nécessaire pour tirer tous ces revenus de l'Attique, ne serait-il pas à propos de créer des magistrats chargés du maintien de la paix ? Une pareille institution nous ferait chérir davantage, et des hommes de tous les pays viendraient en foule parmi nous. Ce serait une erreur, selon moi, de s'imaginer qu'une paix perpétuelle diminuât la puissance, la célébrité, l'illustration que nous avons méritée dans toute la Grèce. Quelles sont les villes dont on vante la prospérité ? celles qui se sont maintenues dans une paix longue et durable : ce qui est vrai surtout en parlant d'Athènes, qui doit tout son agrandissement à la paix. En temps de paix, quel peuple peut se passer de nous ? A commencer par le commerce de terre ou de mer, ceux qui possèdent de grandes quantités de blé, des provisions de vin abondantes ou choisies, de l'huile, des bestiaux, tous ceux enfin qui peuvent faire valoir leurs fonds ou s'enrichir de leur industrie, peuvent-

ils se passer de nous ? J'en dis autant des artistes, des littérateurs, des philosophes. Et les poètes, et ceux qui s'occupent des ouvrages de ces hommes de génie, et ceux qui veulent voir ou entendre tout ce qui peut intéresser en matière de religion ou de politique ; tous ceux enfin qui veulent vendre ou acheter promptement beaucoup d'objets, où s'adresseront-ils mieux qu'à Athènes ?

Personne ne me contredira, sans doute, sur ces vérités ; mais jaloux de recouvrer l'empire de la mer, quelques citoyens croient peut-être que la guerre conduit à ce but plus sûrement que la paix. Qu'ils se demandent donc à eux-mêmes si, lors de la guerre médique, ce fut la violence ou la douceur qui nous fit décerner cet empire, en même temps que l'intendance du trésor commun de la Grèce. Depuis que notre orgueil nous eut privés de la souveraineté, la cessation de nos injustices n'engagea-t-elle pas les insulaires à nous remettre en possession de de l'empire maritime ? N'est-ce pas en considération de nos bienfaits que les Thébains nous mirent à la tête des armées ? Et les Lacédémoniens cédaient-ils à la force ou à la reconnaissance, quand ils remettaient en nos mains la suprématie de la Grèce ? Des troubles agitent aujourd'hui cette contrée : n'est-ce pas l'occasion de regagner l'affection des Grecs, sans peine, sans danger, sans dépense ? Que l'on essaie de réconcilier les villes, qui sont armées les unes contre les autres ; que l'on essaie aussi de réconcilier les citoyens de ces villes, qui sont désunis entre eux. Travaillez encore, non les armes à la main, mais par de sages négociations chez vos alliés, à rendre le temple de Delphes indépendant comme auparavant ; et je verrai sans m'étonner tous les Grecs partager vos sentimens, se liguier, s'armer avec vous contre ceux qui ont tenté d'en usurper l'intendance, après l'abandon qu'en ont fait les Phocéens. Si l'on vous voit aussi travailler à l'établissement d'une paix universelle et sur terre et sur mer, qui, après avoir formé des vœux pour le bonheur de sa patrie, n'en formera pas surtout pour celui d'Athènes ?

Mais, se dira-t-on, la guerre n'est-elle pas plus favorable à nos finances que la paix ? Pour décider cette question, je ne vois pas de meilleur guide que l'histoire du passé : qu'on l'in-

terroge, et l'on apprendra que le trésor public, jadis prodigieusement grossi pendant la paix, s'est trouvé entièrement épuisé par la guerre. Si l'on jette un coup d'œil sur le présent, l'on se convaincra par soi-même que la guerre a coupé plusieurs branches de revenus, qu'elle a absorbé en pure perte celles qui subsistaient encore, tandis que, depuis le rétablissement de la paix sur mer, ces mêmes revenus se sont accrus, et que nos concitoyens en jouissent en pleine liberté.

Mais, dira-t-on encore, si l'on est injuste à notre égard, prétendez-vous que, même alors, nous soyons tenus au maintien de cette paix universelle ? Je n'ai garde de le dire ; mais je soutiens hardiment que nous punirons bien plus facilement nos ennemis, si l'on ne peut nous reprocher aucune injustice ; car alors ils n'auraient pas d'alliés.

CHAPITRE VI.

Le projet que je viens de proposer n'est ni impraticable ni difficile. En le suivant, nous serons plus certains de recouvrer l'amitié des Grecs, d'augmenter notre gloire et notre sûreté,

de mettre le peuple dans l'aisance, de décharger les riches des dépenses de la guerre ; nous verrons au sein de l'abondance des fêtes plus brillantes, des sacrifices plus pompeux ; nous pourrions reconstruire nos temples, nos murs, nos chantiers ; enfin nous réhabiliterons dans leurs anciens droits les ministres de la religion, le sénat, l'ordre équestre et la magistrature. Comment donc pourrait-on retarder d'un seul instant l'exécution d'un si beau projet ? Avant de descendre dans la tombe, que je voie ma patrie tranquille et florissante !

Si mes idées sont adoptées, un conseil encore à vous donner, c'est que vous envoyiez à Delphes et à Dodone pour savoir des dieux eux-mêmes si de telles institutions sont les meilleures possibles, si elles assurent la félicité et de la génération présente et des générations à venir. Si l'oracle nous est favorable, demandons-lui quelles divinités nous devons spécialement invoquer pour le succès de l'exécution. Rougissons leurs autels du sang des victimes, puis mettons aussitôt la main à l'œuvre. Une entreprise avouée des dieux doit conduire notre ville au comble du bonheur.

OUVRAGES DIDACTIQUES.

HIPPARCHIQUE

OU

DU COMMANDEMENT DE LA CAVALERIE.

I. Avant tout¹ il faut sacrifier, et prier les dieux que tu puisses penser, parler, agir dans ton commandement, de manière à leur plaire, ayant pour but le bien et la gloire de l'état et de tes amis. Ce devoir rempli, tu songeras à recruter des cavaliers, afin de compléter le nombre fixé par la loi, et de ne pas laisser diminuer le corps existant, ce qui arriverait nécessairement si l'on n'y remédiait, les uns se trouvant, par leur âge, hors d'état de servir, les autres, par quelque autre cause. Le corps étant complet, il faudra s'occuper de la nourriture des chevaux, qui doit être telle qu'il convient pour les mettre en état de supporter de grands travaux ; car s'ils ne sont préparés à toutes sortes de fatigues, ils ne sauraient ni poursuivre ni s'échapper au besoin. Il faudra faire en sorte aussi que les chevaux soient

sages et faciles à conduire : un cheval indocile n'aide qu'à l'ennemi, et tous ceux qui ruent sous l'homme ou donnent des coups de pied doivent être renvoyés, rien n'étant plus embarrassant ni plus dangereux à la guerre. On aura soin encore de rendre leurs pieds tels, qu'ils marchent franchement sur le sol le plus âpre, attendu que là où ils souffrent en trottant ou galopant, leur service est nul. Les chevaux étant ce qu'ils doivent être, il convient d'exercer les hommes, d'abord à sauter sur leurs chevaux (ce qui en mainte rencontre en a sauvé plus d'un), puis à se tenir fermes, quel que soit le terrain, uni ou montueux ; car la guerre se fait en tous lieux et toute nature de pays¹. Quand ils auront assez d'assiette, on en instruira le plus qu'on pourra à lancer le dard à cheval, et à tout ce que doit savoir le cavalier. Après cela il faut armer hommes et chevaux de la manière qui, les exposant le moins, les mette le plus en état de frapper l'ennemi. Puis, on fera en sorte que la troupe soit obéissante, sans quoi il n'est ni bons chevaux, ni belles armes, ni fermeté d'assiette qui servent. Il conviendrait assez que le commandant lui-même veillât à tout cela, pour que chaque chose se fit dans l'ordre. Mais puisque la répu-

* La traduction et les notes de ce morceau sont de Paul-Louis Courier.

¹ Ces sortes de débois tronqués, ou *acéphales*, comme on les nommait, plaisent à Xénophon. Socrate, dans le *Phædrus*, les approuve ; parlant d'un discours de Ly-sias : « Pour moi, dit-il, qui n'y entends pas autrement finesse, je lui sais bon gré d'avoir écrit ce qui lui est venu d'abord à l'esprit, sans tant de préparation. Platon, qui feint de se moquer de cette méthode, en use plus que nul autre, et à bon droit, dans ces narrations familières, où il entend de raconter une conversation. » Mais l'ouvrage même le plus noble et le plus achevé de Xénophon, la *Retraite des Dix Mille*, commence ainsi : *De Darius et de Parysalis deux enfans naissent...*, comme s'il continuait un récit ; ce que plusieurs ensuite imitent, car ce début était célèbre, aussi bien que celui du *Banquet* : *Mais quant à moi, il me semble...*

Dans ce discours-ci, Xénophon s'adresse à quelqu'un qui venait d'être nommé commandant de la cavalerie, et qui apparemment n'est autre que ce même jeune homme qu'il introduit ailleurs, s'entretenant avec Socrate des devoirs de cette charge. (Voyez *Mém. de Socrate*, 3, 3, 6.)

¹ Xénophon blâme ici les manéges de son temps, qui étaient des allées sablées, et veut qu'on aille s'exercer en pleine campagne, hors des chemins battus, comme il dit ailleurs, sautant les haies, les fossés et franchissant tous les obstacles. Dans les *Mémoires de Socrate*, ce philosophe parle ainsi à un jeune commandant de cavalerie : « Dis-moi, quand il faudra combattre, feras-tu venir l'ennemi sur un sable bien uni comme celui de vos manéges ? ou plutôt ne vaudrait-il pas mieux prendre pour s'exercer un terrain pareil à ceux sur lesquels on se bat ? »

blique, jugeant difficile au commandant seul de tout surveiller, nomme des capitaines pour le seconder, et enjoint au sénat de s'occuper aussi de tout ce qui concerne la cavalerie, je pense qu'il sera bon de tâcher que les capitaines unissent leur zèle au tien pour la gloire et l'honneur du corps, et d'avoir dans le sénat même de bons orateurs qui tiennent tes hommes dans la crainte (car ils n'en vaudront que mieux), ou qui adoucissent le sénat s'il sévissait mal à propos. Ce sont là les points principaux où doit se porter ton attention. Par quels moyens tu pourras le mieux remplir chaque objet, c'est ce que je vais tâcher d'expliquer.

Pour mettre le corps au complet on prendra, selon la loi, les jeunes gens les plus riches et les mieux faits, qu'on enrôlera soit par la voie de la justice en les citant au tribunal, soit par la persuasion. Il faut, je crois, traduire en justice ceux qu'on ne saurait ménager sans donner à penser qu'on y a quelque intérêt; et si tu commences par contraindre les jeunes gens des premières familles, les autres n'auront rien à dire. Il y en a, si je ne me trompe, qu'on engagerait aisément dans la cavalerie, en leur vantant les avantages et le brillant de ce service. On trouverait aussi moins de résistance de la part de ceux qui ont de l'autorité sur eux, si on leur faisait entendre que ces jeunes gens, à cause de leur fortune, seront forcés, tôt ou tard, si ce n'est par toi, par un autre, de satisfaire à la loi, mais que, s'ils servent sous toi, tu sauras les empêcher de donner dans les folies du luxe des chevaux, et auras soin de leur instruction, de manière à ce qu'ils deviennent promptement bons écuyers. Leur ayant fait cette promesse, il faudra tenir parole. Pour conserver les cavaliers existans, le sénat n'aurait qu'à décréter, ce me semble, que quiconque manquerait au service servirait le double de temps; et en décrétant que tout cheval hors d'état de suivre sera réformé, on les rendrait plus attentifs à bien nourrir et entretenir leurs chevaux. Il me paraît également à propos de déclarer que les chevaux trop fringans seront réformés. Cette menace décidera ceux qui en ont de tels à les vendre et à se monter plus raisonnablement. Il est bon de déclarer encore qu'on reformera pareillement les chevaux sujets à ruer dans les exercices et à donner des coups de pied; car il n'est pas pos-

sible de les mettre dans le rang; mais de nécessité, ceux-là, quand on marche à l'ennemi, vont seuls à la queue des autres, et ainsi le vice du cheval rend l'homme inutile. Pour faire au cheval un bon pied, si quelqu'un sait un moyen et plus facile et plus simple, qu'il s'en serve; sinon, d'après mon expérience, je dis qu'il faut ramasser des cailloux du chemin, du poids d'une mine, plus ou moins, les répandre et placer dessus le cheval¹, soit pour l'étriller, soit quand on l'ôtera de la mangeoire, en sorte que son pied ne cesse jamais de battre la pierre lorsqu'on le panse ou qu'il se sent piqué des mouches. Quiconque en aura fait l'épreuve m'en croira sur cela et sur tout le reste, et verra bientôt des pieds ronds à ses chevaux.

Les chevaux étant tels qu'il convient, je vais dire maintenant comment on formera les hommes. Quant à sauter sur leurs chevaux, comme doivent faire les jeunes gens, nous serions d'avis qu'ils l'apprirent eux-mêmes; toutefois en leur donnant un maître, tu ne pourras qu'être approuvé. Tu feras une chose utile et agréable aux plus âgés, si tu établis l'usage que les autres les aident à monter à la manière des Perses². Pour leur donner à tous l'assiette nécessaire dans quelque terrain que ce soit, leur faire souvent prendre les armes serait peut-être embarrassant; il faudra les assembler, les engager à s'exercer, lorsqu'ils vont à la campagne ou ailleurs, en quittant les routes battues, et trottant ou galopant dans toute sorte de terrains: cela sert presque autant que de prendre les armes, et donne moins d'embarras. Il ne sera pas mal non plus de leur rappeler que la république dépense près de quarante talens par an pour avoir un corps de cavalerie prêt au besoin. Cette réflexion doit les exciter à s'appliquer aux exercices, pour ne pas se trouver, en cas de guerre, novices, ne sachant défendre ni la patrie ni eux-mêmes. Il est encore bon de les prévenir que tu leur feras prendre les armes, que tu les conduiras toi-même partout à travers la campagne; et pour les exercer aux charges simulées qui se font en parade aux fêtes, il faudra les mener chaque fois en différens lieux et terrains, chose utile également aux hommes et aux chevaux. Pour avoir le plus qu'il se pourra d'hommes qui sachent

¹ Voyez *De l'Équitation* IV. — ² *Idem*, VI

lancer le dard à cheval, le mieux sera, je crois, de prévenir les capitaines qu'aux manœuvres publiques où on lance le dard, ils chargeront à la tête des *dardiens* de leur compagnie : ils se piqueront probablement d'en former le plus qu'il leur sera possible. Quant à l'armement, il me semble que les capitaines contribueraient beaucoup à le rendre bel et bon, si chacun d'eux pouvait se convaincre qu'il brillera bien plus aux yeux de la république par la beauté de sa compagnie que par son propre équipage. Tout cela, sans doute, se peut dire et persuader à des gens qui n'ont recherché de tels emplois que pour la gloire et l'honneur. Ils ont d'ailleurs les moyens d'armer leurs hommes au nombre et de la manière prescrite par la loi, sans rien dépenser eux-mêmes, en les forçant de s'équiper sur leur solde, suivant la loi.

Pour rendre une troupe obéissante, le premier point, c'est de lui montrer par le raisonnement le bien qui résulte de la discipline ; le second, c'est de faire que ceux qui l'observent jouissent, suivant la loi, de tous les avantages dont les autres seront privés. Un puissant motif pour les capitaines de paraître convenablement à la tête de leur compagnie, ce serait de voir tes coureurs¹ bien armés, bien équipés, obligés par toi de s'exercer à lancer le dard, et de te voir toi-même, en leur recommandant cet exercice, t'y montrer toujours à leur tête un des plus habiles. Si l'on pouvait proposer des prix² aux compagnies pour tous les exercices et toutes les manœuvres qui s'exécutent aux fêtes publiques, cela seul exciterait assez l'émulation des Athéniens. On en peut juger par ce qui se fait pour les chœurs, où des prix de peu de valeur engagent à des dépenses et des peines infinies ; mais il faudrait nommer pour juges des personnes dont le suffrage rendit la victoire plus flatteuse et plus honorable aux vainqueurs.

II. Les hommes étant formés de la sorte, il faudra encore qu'ils sachent se ranger soit pour ma-

nœuvrer, soit pour paraître dans le plus bel ordre aux pompes solennelles qui se font en l'honneur des dieux ; pour combattre enfin, éviter la confusion dans les marches, ou passer un défilé. Voici, selon moi, l'ordre le meilleur à établir dans tous cas. La république a divisé la cavalerie en compagnies : dans ces compagnies, je dis qu'il faut premièrement, en consultant les capitaines, nommer *dizainiers*¹ les hommes qui unissent à la vigueur de l'âge le plus d'émulation et d'envie de se distinguer ; ceux-là seront chefs de file ; puis on en prendra le même nombre parmi les plus sages et les plus anciens, pour être en serre-files derrière leur dizaine ; car, si l'on peut employer cette comparaison, le fer coupe le fer quand le fil de la tranche est d'un bon acier et le marteau suffisant². Quant à ceux qui se trouvent dans la file, entre le premier et le dernier, lorsque les dizainiers auront nommé les hommes qui doivent être derrière eux au second rang, et que tous les autres à leur tour en auront fait de même, il est probable que chacun, connaissant celui qui le suit, marchera avec confiance³. Il faut absolument que le *chef serre-file*⁴ qui commande la queue soit

¹ On appelait *décade* ou *dizaine* la file, soit qu'elle fût composée de huit, dix ou douze chevaux, et *dizainier* le chef de file. Ainsi, en employant ces mots, Xénophon ne détermine point la profondeur de l'escadron. Polybe la fixe à huit au plus, et suppose que sous Alexandre la cavalerie se rangeait sur cette hauteur.

² En grec le même mot (*stoma*) signifie le tranchant d'un fer et le front de la phalange. Ici le premier rang qui entame l'ennemi est le *tranchant* ; les serre-files sont le *marteau*.

³ L'usage de mettre ensemble dans l'ordre de bataille des hommes choisis l'un par l'autre, date des temps héroïques, et fut suivi par les Romains : c'était ce qu'ils désignaient par ces mots qu'on trouve si souvent dans leurs historiens, *vir virum legit*. Cette confiance réciproque faisait la force morale des corps, et était avec raison regardée comme nécessaire dans un temps où toutes les affaires se décidaient à l'arme blanche. Le bataillon sacré des Thébains était organisé sur le même principe.

⁴ *Celui qui commande en serre-file*. C'est chez nous le capitaine en second. Voici comme Cyrus, dans la *Cyropédie*, parle à un de ces *chefs de serre-files* : « Toi, dit-il, qui commandes la queue de ta compagnie, ayant sous toi tous les serre-files du dernier rang, recommande-leur d'avoir l'œil chacun sur ses gens, d'encourager ceux qui font bien, et de tancer fortement les autres, et si quelque lâche tourne le dos, de le tuer sur-le-champ ; car le devoir des chefs de files est d'entraîner par leur exemple ceux qui sont derrière eux : le vôtre à vous, serre-files, c'est de vous faire craindre plus que l'ennemi. »

¹ Sorte de compagnie d'élite composée d'archers à cheval, qui précédaient partout le commandant de la cavalerie, et formaient sa garde.

² « Agésilas ayant assemblé son armée à Éphèse, avant d'entrer en campagne, voulut exercer ses troupes. Il proposa des prix aux différens corps d'infanterie et de cavalerie : dès lors on ne vit plus partout, et dans les gymnases et dans l'hippodrome, que gens qui s'exerçaient à pied et à cheval. » *Xénophon, Hist.*, 5, 4.

homme de capacité, pour encourager et régler ceux qui sont devant lui dans le combat : d'ailleurs, en cas de retraite, il peut, par sa présence d'esprit et son habileté, sauver toute la compagnie. Le nombre des dizaines étant pair, se prêtera mieux aux divisions et subdivisions que s'il était impair.

Cette formation me plaît en ce que tout le premier rang est composé de chefs : or un homme qui doit commander se croit obligé de se distinguer, et se conduit tout autrement qu'il ne ferait sans cela ; et puis, quoi que ce soit qu'il faille exécuter, on aura bien plus tôt fait de commander à quelques chefs qu'à tous les soldats. Après cette disposition, comme le commandant aura désigné à chaque capitaine la place qu'il doit occuper en bataille avec sa compagnie, de même le capitaine marquera à chaque dizainier sa place dans le rang, et le lieu où il doit marcher avec sa file. Tout cela étant réglé d'avance, il en résultera un ordre infiniment meilleur que s'ils marchaient chacun à la place où il se trouve, se poussant l'un l'autre, comme une foule qui sort du théâtre¹. D'ailleurs on se bat plus volontiers, les premiers en avant, s'il y a quelque rencontre, sachant qu'ils sont à leur poste, et les derniers, en cas d'attaque par derrière, ne voulant pas non plus se déshonorer en quittant le leur ; au lieu que, marchant sans ordre, ils se gênent les uns les autres dans les chemins étroits et dans les défilés ; et si l'ennemi paraît, personne de soi-même ne prend le poste où il faut combattre.

III. Voilà à quoi les cavaliers doivent s'être habitués d'avance pour pouvoir seconder en tout leur commandant ; et quant au commandant, voici quels seront ses soins : satisfaire d'abord à ce qu'exige le culte des dieux, en sacrifiant au nom du corps de la cavalerie ; ensuite tout disposer afin de contribuer le plus possible à la magnificence des fêtes : puis, dans les autres occasions où la cavalerie doit paraître sous les armes, à l'Académie, au Lycée, à Phalère, ou dans l'hippodrome, la préparer de manière à offrir à la

¹ On cherchait alors un ordre de bataille pour la cavalerie. D'abord on la rangea comme l'infanterie, sur huit, dix et douze de hauteur, dans la pensée que cette profondeur donnait plus de force à l'escadron pour le choc ; mais on reconnut bientôt la fausseté de cette idée, et après quelques variations, les Romains mirent leur cavalerie sur quatre de hauteur.

république le plus beau spectacle et le coup d'œil le plus imposant : tout cela exige d'autres considérations. Je vais donc expliquer maintenant comment on exécutera le mieux chacune de ces choses.

Quant aux pompes (ou processions), je crois que les plus belles, les plus agréables aux dieux et aux spectateurs, seraient celles où l'on ferait le tour de la place du marché, à partir des Hermès, honorant les dieux à toutes les chapelles et statues qui sont sur cette place. (Aux fêtes de Bacchus, par exemple, les chœurs honorent par des danses et les douze dieux et les autres.) Le tour de la place¹ terminé, se retrouvant aux Hermès, partir de là au galop jusqu'à l'Éleusinium, ferait, ce me semble, un bel effet. Je ne crois pas inutile non plus d'avertir qu'il faut éviter, autant que possible, de croiser les piques : chacun aura soin de tenir la sienne entre les oreilles de son cheval, pour qu'elles paraissent ainsi plus distinctes, plus nombreuses et plus terribles en même temps. Cette galopade au travers de la place finissant à l'Éleusinium, on achèvera de traverser le reste au pas jusqu'aux chapelles, comme auparavant : de cette manière on montrera aux dieux et aux hommes ce qu'il y a de plus beau dans l'équitation. Je sais bien

¹ La topographie d'Athènes n'a pas été fort éclaircie par ce qu'en ont écrit les savans. Quant à ce quartier dont parle ici Xénophon, voici à peu près l'idée qu'on s'en peut former, en comparant les textes où il en est question

Le Céramique était une espèce de faubourg, traversé par une vaste rue que divisait en deux parties la porte appelée *Dipylum*, autrement *Portes Céramiques*. La partie en dedans de la ville s'appelait le Céramique dans les murs, ou proprement le Céramique. La partie hors de la ville était le Céramique hors les murs, beaucoup plus étendu que l'autre. C'est en ce sens qu'on a pu dire qu'il y avait deux Céramiques. L'Académie et le marché (*Agora*) étaient l'un et l'autre dans le Céramique, l'Académie hors les murs, l'*Agora* dans la ville ; ou pour mieux dire, la partie de cette vaste rue, située dans la ville, était l'*Agora* dont parle Xénophon. Tout cela est prouvé par une infinité de passages qu'il serait long de rapporter.

Des deux côtés de l'*Agora* il y avait des portiques ; devant ces portiques des statues qu'on appelait les *Hermès*, et sous l'un de ces portiques étaient les autels ou chapelles des dieux. Il y avait là aussi le gymnase d'Hermès. C'était à raison de ces chapelles qu'on appelait ce marché le marché des Dieux, *Theôn Agora*. On le nommait aussi simplement *Agora*, le marché ou la place, dont certaines parties formaient des marchés séparés et diversement nommés, selon l'espèce de denrée qu'on y vendait. Vers le milieu de l'*Agora* était l'*Eleusinium*, plus éloigné pourtant de la porte *Dipyle* que de l'autre extrémité.

que la cavalerie n'a point coutume de faire tout cela ; mais ce que je propose serait bon et beau, et plairait aux spectateurs. J'entends dire d'ailleurs que la cavalerie a fait d'autres manœuvres aussi peu usitées, lorsqu'elle a eu des chefs qui ont su faire adopter et exécuter leurs idées.

Lorsque avant de lancer le trait on traversera le Lycée, il sera bon que les deux divisions de cinq compagnies chacune chargent de front, ayant à leur tête le commandant et les capitaines, de manière à occuper toute la largeur du cours ; et quand on aura passé le coin du théâtre en face, je pense qu'il serait utile de montrer là que les cavaliers, rangés sur un front convenable, peuvent galoper en descendant. S'ils y sont exercés, ils ne demanderont pas mieux que de le faire voir ; sinon, c'est une instruction que l'ennemi quelque jour leur donnera durement.

J'ai dit¹ dans quel ordre il faudrait défiler aux *docimasies*, pour la beauté du coup d'œil. Maintenant, si le chef (supposé qu'il ait un cheval assez fort) va continuellement en cercle dans la file de dehors, lui seul sera toujours au galop, ceux qui se trouveront avec lui en dehors galoperont à leur tour ; et ainsi le sénat ne verra la troupe qu'au galop, sans que pour cela les chevaux se fatiguent trop, puisqu'ils se reposent tour à tour. Mais quand *la parade* se fait dans l'Hippodrome, il est bon de se ranger d'abord sur un front tel, qu'occupant la largeur de la place, on en puisse chasser le monde et ne laisser personne au milieu ; puis, dans la charge simulée de cinq compagnies contre cinq, où les deux escadrons, commandés par les chefs pour-

¹ Il manque quelque chose avant ceci : car dans ce qui précède il n'a point parlé des *docimasies*, ni de la manœuvre qu'il indique ici et qu'il dit avoir expliquée ; mais on voit assez ce que c'est. La troupe étant en bataille, à côté du sénat et sur la même ligne, le premier peloton se détache de la droite (par exemple), et, passant devant le sénat par un mouvement circulaire, vient se ranger à la gauche, tandis que le second peloton part de la droite, et ainsi des autres successivement. Voilà non ce qui se faisait, mais ce que Xénophon proposait.

Il y avait plusieurs *docimasies*, ou cens, auxquelles étaient soumis tous les citoyens, selon leur âge, leurs emplois ou le service qu'ils devaient à l'état. La *docimasia* des cavaliers était une revue d'inscription semblable à celle que les censeurs à Rome faisaient des chevaliers romains ; mais à Athènes c'était le sénat lui-même qui passait en revue la cavalerie, et enrôlait ou réformait hommes et chevaux.

suivent et fuient tour à tour, que les compagnies se croisent, passant les unes entre les autres ; il en résultera un spectacle terrible d'abord, quand on les verra se charger front contre front ; imposant, lorsque après s'être croisées, elles feront volte-face pour se charger encore : ensuite, au signal de la trompette, repartir au galop, ferait un bel effet ; enfin, après s'être arrêté, charger une troisième fois, au signal de la trompette, et pour terminer, se croisant encore, se remettre tous en bataille (comme vous faites ordinairement) pour une dernière charge, au galop vers le sénat ; tout cela aurait un air nouveau et plus militaire, si je ne me trompe. Prendre une allure plus lente que celle des capitaines, en faisant les mêmes mouvements qu'eux, pour un chef, c'est se faire peu d'honneur. Lorsqu'on manœvrera dans l'académie, sur le terrain battu, le conseil que j'ai à donner, c'est, pour ne point tomber de cheval en chargeant, de pencher le corps fort en arrière, et, pour éviter que le cheval ne s'abatte, de soutenir la main dans les voltes. Dès que le cheval est droit, il faut galoper. On donnera ainsi, sans risques, un plus beau spectacle au sénat.

Dans les marches, il faut que le commandant pense, tantôt à soulager le dos des chevaux, en faisant marcher à pied les cavaliers, tantôt à reposer les jambes de ceux-ci, en les faisant remonter à cheval. L'un et l'autre a sa mesure facile à trouver ; car, en se consultant soi-même, on connaîtra quand les autres auront besoin de repos. Si vous marchez dans le doute de rencontrer l'ennemi, que les compagnies alors mettent pied à terre tour à tour ; car il ne faudrait pas que l'ennemi¹ trouvât tout ton monde à pied. Là où les chemins sont étroits, on commandera en colonne par le passe-parole ; où ils s'élargissent, on fera étendre le front de chaque compagnie, toujours au moyen du passe-parole ; puis,

¹ Xénophon a ici en vue un fait qu'il raconte ailleurs. « Agésilas ravageait le territoire des Thébains ; ceux-ci, retranchés sous leur ville, n'osaient tenir la campagne. Un jour cependant qu'il se retirait sur le soir à son camp, leur cavalerie, qui jusque-là n'avait point paru, sortit tout à coup par des ouvertures pratiquées dans le retranchement, et trouvant son infanterie qui se préparait à souper, sa cavalerie pied à terre ou montant à cheval, ils tuèrent de l'une et de l'autre quelques hommes et des bannis d'Athènes, qui n'eurent pas le temps de sauter sur leurs chevaux. Après quoi, etc. » (*Hist. gr.*, I 17)

arrivés dans la plaine, en bataille toutes les compagnies. Tout cela est bon en route, ne fût-ce que pour s'exercer, et l'on trouve d'ailleurs une distraction à varier ainsi la marche par différentes manœuvres, selon les accidens du terrain qu'on parcourt.

Quand vous marcherez hors des routes, dans un pays difficile, soit ami ou ennemi, il sera fort à propos d'envoyer des ordonnances¹ en avant de chaque compagnie, lesquelles ayant reconnu les gorges impraticables et celles qui n'ont point d'issue, chercheront les vrais passages et les indiqueront aux troupes; sans quoi il pourrait arriver que des divisions entières s'égarassent. Même, s'il y a quelque péril, il est de la prudence d'un chef de détacher d'autres guides en avant des premiers; car du plus loin qu'on peut connaître où se trouve l'ennemi, c'est le mieux, soit pour attaquer, soit pour se garder. Au passage des défilés faire halte, afin que les derniers puissent joindre la file sans fatiguer leurs chevaux: ce sont là des choses que tout le monde sait, mais que peu s'appliquent à faire observer.

Il conviendrait qu'un commandant de cavalerie eût acquis pendant la paix la connaissance du pays, tant ami qu'ennemi; mais cela lui manquant, il doit prendre avec lui, dans chaque canton, ceux (*de ses propres gens*) qui l'ont le plus fréquemment: car, à la tête d'une colonne, le meilleur est celui qui sait le mieux le chemin; et pour les surprises, l'avantage est tout à celui qui connaît les lieux.

Il faut s'être procuré avant la guerre des espions, qui doivent être, autant que possible, habitans des villes neutres, et marchands; car ces sortes de gens sont bien reçus partout et n'inspirent aucune défiance. On peut aussi quelquefois se servir utilement des faux transfuges. Il ne faut pas cependant jamais, sur la foi des espions, négliger de se garder, mais se tenir toujours préparé, comme si on devait être attaqué: car, en les supposant même fidèles, il est difficile que leurs avis parviennent toujours à temps, les obstacles à la guerre étant innombrables.

Pour faire prendre les armes, il vaudra mieux, afin d'être moins entendu de l'ennemi, donner

¹ *Hyperetes* dans le grec. C'étaient des espèces de *trabans* attachés aux officiers.

l'ordre par le passe-parole ou par écrit, que par le héraut. C'est à cela aussi que servent les dizainiers, et sous eux les brigadiers (*chefs de cinq hommes*), chacun, au moyen de ces grades, passant l'ordre à peu de personnes; outre que de la sorte on peut sans confusion étendre le front de bataille, les brigadiers se portant en avant sur la ligne au moment où il le faut¹.

Pour une garde avancée, je préfère les sentinelles et les postes cachés, parce que de cette manière, en même temps qu'on se garde, on peut surprendre l'ennemi; puis, les gens n'étant point vus, en sont eux-mêmes plus difficilement surpris, et inquiètent davantage l'ennemi: car de savoir que vous avez des postes avancés, sans savoir où ni de quelle force, le rend timide dans sa marche, et fait que tout lui est suspect. Rien n'empêche non plus qu'en avant des postes cachés, on n'en puisse placer quelques-uns plus faibles à découvert, pour essayer d'attirer l'ennemi dans cette embuscade; et un autre piège à lui tendre, c'est de mettre au contraire les gardes à découvert, en arrière de tes gens embusqués, apparence qui trompe également l'ennemi: au reste jamais chef habile et instruit de son devoir n'engagera une action, si l'occasion ne se présente de remporter quelque avantage. Faire ce que veut l'ennemi, tient de la trahison plus que de la bravoure. Porte ton attaque sur ses endroits faibles, quand même ce seraient les plus éloignés; car il n'est fatigue qui ne vaille mieux que d'avoir affaire à plus fort que soi.

Si quelquefois l'ennemi s'engage au milieu de tes cantonnemens, fût-il de beaucoup le plus fort, tu feras bien de l'attaquer du côté où tu pourras cacher ton approche, mieux encore de deux côtés à la fois; car tandis que les uns cèdent, les autres, le chargeant du côté opposé, ne peuvent manquer de le mettre en désordre et de l'obliger à laisser là les premiers. Tâcher, au moyen des espions, d'être informé le plus exactement possible de toutes les démarches de l'ennemi, c'est ce qu'on a déjà recommandé. Mais ce qu'il y a de mieux à faire, selon moi, c'est de chercher un lieu d'où l'on puisse en sûreté l'observer soi-

¹ En lisant ceci et ce qui précède, il ne faut pas oublier que dans l'ordre de bataille on laissait entre les escadrons une distance égale à leur front. Polybe le dit expressément.

même et voir s'il commet quelque faute. Ce qui se pourra dérober¹, on le lui dérobera, en y envoyant des gens lestes choisis pour cela; ce qui paraltra susceptible d'être enlevé de vive force, on le fera enlever. Si l'ennemi, marchant vers un point, laisse quelque corps mal soutenu, peu capable de résistance, que cela ne t'échappe point, mais sois toujours aux aguets pour envelopper et prendre le faible au moyen du fort. Et, à dire vrai, qui voudra y faire attention, les animaux, plus bornés que l'homme quant à l'entendement, en ceci toutefois nous instruisent. Le milan, du haut de l'air, s'il voit quoi que ce soit mal gardé, fond dessus, l'enlève, et s'éloigne de peur d'être pris: les loups vont de tous côtés épiant où la garde est en défaut, pour faire leur coup sans être vus, et quelque chien survenant, plus faible qu'eux, ils l'attaquent; plus fort, ils l'évitent et se retirent, emportant ce qu'ils peuvent: mais tous ensemble, s'ils se sentent en état de livrer l'assaut, ils marchent en bataille, les uns repoussent la garde, tandis que les autres pillent et emportent le butin; et c'est ainsi qu'ils subsistent aux dépens de l'ennemi. Or des animaux, aidés de leur seul instinct, sachant si bien faire cette guerre, pourquoi ne la ferions-nous pas encore mieux qu'eux, nous qui les surprenons eux-mêmes et les vainquons par la ruse?

Quiconque sert dans la cavalerie doit savoir juger à quelle distance le cavalier courant sur le fantassin peut l'atteindre, et de quelle avance ont besoin des chevaux moins vites pour échapper à de plus légers; mais c'est au commandant de connaître en quels lieux l'infanterie est plus forte que la cavalerie, et où celle-ci a l'avantage. Il faut avoir des ruses pour paraître nombreux quand on sera peu de monde, ou faibles quelquefois quand vous serez nombreux, et en un besoin pour que l'on vous croie présents où vous n'êtes pas, absents de l'endroit où vous êtes; il te faut éblouir l'ennemi, comme un joueur de gobelets, escamoter devant lui et ses gens et les tiens, et tomber sur lui au moment où il s'y attend le moins. C'est encore un bon moyen, s'il peut réussir, pour n'être point attaqué lorsqu'on est faible d'épouvanter l'ennemi; et au

¹ *Dérober* veut dire ici *enlever par surprise* un poste, un détachement ou une position.

contraire, de le rendre hardi lorsqu'on est fort, afin qu'il entreprenne quelque chose: ainsi, évitant de te compromettre, tu pourras le prendre en défaut; et de peur qu'on n'imaginerait que je donne ici des préceptes inexécutables, je vais montrer comment ceux qui paraissent les plus difficiles peuvent se mettre en pratique.

Pour ne rien faire au hasard, et calculer juste lorsqu'il s'agit d'atteindre ou d'éviter l'ennemi, il faut connaître de quoi tels ou tels chevaux sont capables. Or, cette connaissance, comment s'acquiert-elle? en observant ce qui se passe dans les escarmouches, les courses, les charges simulées qu'on fait en temps de paix.

Veut-on faire paraître une troupe plus nombreuse qu'elle n'est? d'abord il faut, autant qu'on peut, n'essayer cela qu'à une certaine distance de l'ennemi; il y aura moins de risque et de difficulté: puis il est à remarquer que les chevaux rassemblés paraissent plus nombreux (par la grosseur de l'animal); dispersés, on les compte, et on s'y trompe moins. Outre cela, un corps de cavalerie paraltra plus fort qu'il n'est, si, parmi les cavaliers, on entremêle les palefreniers¹, ayant des piques s'il se peut, ou sinon, quelque chose qui ressemble à des piques; et cet artifice peut servir, soit qu'on se montre immobile, soit qu'on manœuvre pour se former en bataille. Par-là on grossit à l'œil la masse d'un escadron, qui semblera en même temps plus étendu et plus serré². Voulant montrer à l'ennemi moins de troupes qu'on n'en a, il n'y aura nulle difficulté, si le

¹ Chaque cavalier avait un valet qui pansait le cheval, et dans les marches portait les armes de son maître. (V. *Cyrop.*, 5, 2. *Hell.*, 2, 4, 8.) Les Mamelucks en ont de pareils qui les accompagnent jusque sur le champ de bataille. (Voyez Denon, *Voyage d'Égypte.*) A Rome, Caton, passant en revue les chevaliers, demande à l'un d'eux: « Pourquoi es-tu si gras et ton cheval si maigre? — C'est, dit-il, que mon cheval est soigné par mon valet, au lieu que je me soigne moi-même. »

² Les Tartares font des figures d'hommes qu'ils attachent sur des chevaux, afin que de loin on les croie en plus grand nombre qu'ils ne sont. Au premier choc de la cavalerie ils opposent un front de prisonniers et autres étrangers qui sont parmi eux, et il y a quelquefois des Tartares qui s'y mêlent; mais leurs plus vaillans hommes et chevaux se placent à droite et à gauche, afin que les ennemis ne les voient pas et qu'ils les puissent ainsi environner de tous côtés; si bien que quelque petit nombre qu'ils soient, il semble aux ennemis qu'il y en ait bien davantage. (Relation des Cordeliers envoyés en Tartarie par le pape Innocent IV.)

terrain permet d'en cacher une partie; mais si le pays est tout découvert, il faut, en faisant filer les dizaines¹, se former à files ouvertes, et dans chaque dizaine, faire porter la pique haute aux cavaliers qui se trouvent en face de l'ennemi et la pique basse aux autres.

Pour épouvanter l'ennemi, on peut employer les fausses embuscades, les faux renforts, les fausses nouvelles; au contraire, il prendra de l'audace si on lui rapporte que vous êtes dans l'embarras. Jen'en dis pas davantage; mais il faut de soi-même, selon les circonstances, imaginer sans cesse de nouvelles tromperies: car tromper est tout à la guerre. Nous voyons que les enfans, lorsqu'ils jouent entre eux au roi, s'ils ont beaucoup en main, font paraître qu'ils ont peu; et au contraire ayant peu, savent si bien faire, en tendant la main, que l'adversaire croit qu'ils ont beaucoup. Des hommes ne sauraient-ils donc apprendre à tromper par les apparences aussi bien que les enfans? Pour peu qu'on fasse attention aux événemens de la guerre, on reconnaitra bientôt que les plus grands avantages y sont dus à la tromperie, et c'est là le don qu'il faut demander aux dieux; c'est à quoi soi-même il faut se rendre habile pour bien commander, ou ne s'en pas mêler. Quand on se trouve à portée de la mer, on peut employer d'autres ruses, comme de rassembler des bâtimens de transports, feignant de préparer une expédition par mer, et cependant attaquer par terre; ou au contraire, faisant mine de vouloir attaquer par terre, s'embarquer tout à coup et tenter quelque entreprise par mer. Il est encore du devoir d'un chef de faire comprendre au gouvernement que la cavalerie seule est faible, afin d'obtenir qu'on y attache de l'infanterie légère²; et

C'est-à-dire, selon la force du mot grec, *mettant plusieurs dizaines en une seule file*, pour présenter peu de front.

¹ Le grec dit, *des fantassins Hamippes*; ce passage-ci montre bien ce que c'était que ces Hamippes. Il ne faut pas écouter là-dessus les grammairiens, mais Thucydide et Xénophon qui savent de quoi ils parlent. Tous les autres ont confondu *Hamippi*, *Amphippi*, *Dimachæ* et *Prodromi*.

On nommait *Hamippe* le fantassin attaché au cavalier et combattant avec lui. Vous voyez dans Thucydide *cing cents cavaliers avec cinq cents fantassins Hamippes*; et dans Plutarque, vie de Paul-Émile, *dix mille Hamippes* (ou *parabata*, c'est la même chose) *avec dix mille cavaliers*. Et ces fantassins, dit Tite-Live, cou-

l'ayant obtenue, il doit s'en servir. Les fantassins se peuvent cacher, non-seulement au milieu des chevaux, mais derrière, car l'homme à cheval couvre le piéton, étant beaucoup plus grand. Dans tout ce que je viens de dire, et tout ce qu'on pourra imaginer encore pour vaincre par ruse ou par force, je suppose qu'on ne manquera jamais de consulter les dieux sans la faveur desquels on ne peut espérer celle de la fortune.

Quelquefois c'est un bon stratagème de se montrer d'abord circonspect et nullement entreprenant. Cette apparente timidité fait le plus souvent que l'ennemi, croyant n'avoir rien à craindre, néglige de se garder: au contraire, quand une fois on s'est fait connaître par beaucoup de hardiesse et d'activité, on peut bien souvent, sans bouger, par de simples feintes, tenir l'ennemi toujours en alarme et le fatiguer beaucoup.

Mais dans quelque art que ce soit, nul n'exécutera ce qu'il a conçu, s'il n'a d'abord les matériaux préparés pour obéir à la main de l'ouvrier; et on ne peut non plus faire des hommes ce qu'on veut, s'ils ne sont d'avance amis de leur chef, et persuadés qu'il en sait plus qu'eux dans tout ce qui concerne la guerre. Le moyen d'en être aimé, c'est de se montrer leur ami, soigneux de leurs intérêts, attentif à leurs besoins et à leur sûreté, prenant partout des mesures pour leur procurer des vivres, les faire retirer à temps,

raient avec les chevaux. Ils combattaient aussi en corps, comme on voit ci-dessus (chap. VIII, 19.) César décrivant les troupes d'Arioviste, *six mille cavaliers, dit-il, soutenus d'autant de fantassins qui suivaient les chevaux*.... C'était la coutume des Numides, au dire de Salluste, et des Parthes, selon Appien, de joindre des fantassins à la cavalerie; et César lui-même, dans la guerre de Durazzo, employa ce moyen pour faire tête, avec mille chevaux, à la cavalerie de Pompée six fois plus nombreuse. Les *Rothmantels*, ou manteaux rouges des avant-gardes autrichiennes, au commencement de ces guerres-ci, étaient des espèces d'*Hamippes*.

On appelait *Amphippi*, chez certains peuples de l'Asie, des cavaliers ayant deux chevaux, qu'ils montaient l'un après l'autre, les laissant reposer tour à tour, comme le marque Élien. Tite-Live écrit aussi *qu'ils changeaient de cheval au plus fort du combat*: et Bernier vit la même chose dans les armées d'Aureng-Zeb. « Le simple cavalier, dit-il, avait deux chevaux, le proverbe étant parmi eux qu'un homme qui n'a qu'un cheval est demi à pied. »

Les *Dimachæ* combattaient à pied et à cheval, comme nos dragons. *Prodromi* étaient des coureurs.

et reposer bien gardés. Il faut dans les gardes qu'ils sachent qu'on s'occupe de leur faire avoir et le fourrage, et les baraques, et l'eau, et la farine, et tout ce qui leur est nécessaire; qu'on songe à eux, qu'on veille pour eux. Tous les avantages particuliers que peut avoir un chef, son intérêt bien entendu, c'est de les partager avec ceux qu'il commande. Pour qu'il en soit estimé, il suffit qu'aucun n'ignore que tout ce qu'il leur ordonne, il l'exécute mieux qu'eux. Il faudra donc, à commencer par les premières leçons, pratiquer tous les exercices de l'équitation, afin qu'ils voient leur chef sauter les fossés sans perdre l'assiette, franchir les petits murs qui séparent les champs, descendre au galop les collines, et lancer le dard avec adresse, toutes choses qui contribuent à le faire considérer de ceux qui lui doivent obéir. Le connaissant habile à tout, et capable de prendre les meilleures mesures pour le succès de quelque entreprise que ce soit, ses gens (convaincus d'ailleurs qu'il ne leur fera rien faire au hasard sans consulter les dieux ou malgré les victimes) exécuteront volontiers tout ce qu'il ordonnera.

Partout celui qui commande a besoin de prudence et de capacité; mais pour commander à Athènes la cavalerie, deux choses surtout sont nécessaires, la piété envers les dieux, et la science de la guerre, attendu que les voisins ont une force en cavalerie à peu près égale, et beaucoup d'infanterie. On aura donc affaire à ces deux armes à la fois, si l'on entreprend avec la cavalerie seule une course dans le pays ennemi, sans que la république mette d'autres forces en campagne; mais si ce sont les ennemis qui tentent une incursion sur le territoire d'Athènes, d'abord ils ne le feront jamais qu'avec le secours de leurs alliés, auxquels ils emprunteront et de la cavalerie et de l'infanterie, assez pour se croire supérieurs à tout ce qu'Athènes peut mettre sur pied. Contre tant d'ennemis, si la république entière veut s'armer et combattre pour la défense du pays, il y aura tout lieu d'espérer un heureux succès; car, quant à la cavalerie, la nôtre sera supérieure, Dieu aidant, si on en a le soin convenable; notre infanterie ne le cèdera nullement à celle de l'ennemi, nos hommes étant aussi sains et aussi robustes de corps, plus généreux de cœur, et plus susceptibles d'honneur, si on les sait conduire, avec l'aide des

dieux; sans compter que pour la noblesse de leur origine et la gloire nationale les Athéniens ne s'estiment en rien inférieurs aux Bœotiens¹. Mais si la république met toutes ses forces sur mer (comme lors de l'incursion que firent les Lacédémoniens ligués avec toute la Grèce), et se contente de garder l'enceinte de ses murailles, laissant à la cavalerie la défense de son territoire, et le soin de tenir tête à l'armée ennemie; c'est alors vraiment qu'il faut une faveur toute particulière des dieux, et pour commandant de la cavalerie un homme accompli; car il aura besoin de beaucoup de prudence, vu la force de l'ennemi, de beaucoup d'audace dans l'occasion, et surtout d'une activité en quelque sorte infatigable: sans quoi, ayant sur les bras toute une armée contre laquelle la nation entière n'ose se mesurer, on voit bien qu'il serait réduit à recevoir la loi du plus fort, et ne pourrait rien entreprendre.

Supposé donc qu'il se décide à faire battre l'estrade par le nombre d'hommes seulement nécessaire pour découvrir la marche de l'ennemi et se retirer, comme de raison, du plus loin possible, peu d'hommes verront aussi bien que beaucoup, et pour des vedettes qui doivent se replier sur leur corps, il n'y aura nul inconvénient que ce ne soient ni les plus hardis ni les mieux montés qui fassent ce service (la crainte d'ailleurs rendant vigilans ceux qui ne se fient ni à eux-mêmes ni à leurs chevaux); si, dis-je, le commandant se décide à composer ainsi ses éclaireurs, ce peut être un fort bon parti. Mais voulant tenir la campagne avec le reste de ses gens, il se trouvera bien faible, et en aucun cas ne pourra livrer de combat. Employés comme partisans ils rendront d'utiles services; il faut, selon moi, sans se montrer, avec une troupe choisie

¹ On voit par tout ceci qu'au moment où Xénophon écrivait, Athènes était menacée d'une irruption des Thébains et se croyait peu en état de leur résister, ce qui n'a pu avoir lieu qu'avant la bataille de Mantinée, durant la seconde expédition d'Épaminondas dans le Péloponnèse. « Alors, dit Xénophon, toute la Grèce étant partagée entre Thèbes et Lacédémone, sur le point d'en venir aux mains, personne ne doutait que cette campagne ne fût décisive, et que le vainqueur ne subjuguât tout. Les Thébains avaient l'offensive, l'avantage du nombre, la réputation de leur chef et de leurs dernières victoires; ainsi on devait croire qu'ils l'emporteraient, et qu'ayant abattu Sparte ils attaqueraient Athènes, qui, depuis la bataille de Leuctres, s'était déclarée contre eux. »

toujours prête à agir, observer l'ennemi pour profiter sur-le-champ des moindres fautes qu'il fera ; et c'est une règle constante que plus une armée est nombreuse, plus il s'y commet de fautes contre le bon ordre et la discipline ; car, ou les corps se dispersent pour pourvoir à leur subsistance, ou dans la marche les uns se hâtent d'aller en avant, les autres demeurent en arrière ; aussi doit-on sévèrement réprimer de pareils désordres, autrement vous n'avez plus de camp, ou, pour mieux dire, tout le pays devient votre camp : profitant donc, comme j'ai dit, de ces négligences de l'ennemi, on fondra sur lui tout à coup, ayant eu d'abord soin surtout de ménager une retraite, pour disparaître avant que les secours arrivent au point attaqué.

Souvent une troupe en marche s'engage dans des chemins où elle perd l'avantage du nombre ; et les défilés, si l'on veut y suivre l'ennemi, avec précaution toutefois, offrent telle position où l'on peut soi-même décider à quel nombre on aura affaire.

Quelquefois vous ferez bien de l'attaquer lorsqu'il prend son camp, ou ses repas, ou même au sortir du sommeil : ce sont tous momens où les troupes se trouvent désarmées, et pour s'armer il faut du temps, surtout à la cavalerie.

On ne cessera jamais de chercher à enlever les éclaireurs et les grand'gardes, qui sont toujours faibles, et parfois s'avancent beaucoup ; mais lorsque enfin l'ennemi aura pris le parti de se bien garder, c'est un coup à faire, Dieu aidant, de passer, sans qu'il s'en aperçoive, sur ces dernières, instruit d'avance des lieux et de la force des postes qu'il y a laissés. Il n'est à la guerre plus belle proie que les gardes enlevés à l'ennemi, et ses détachemens donnent volontiers dans une embuscade ; car dès qu'ils voient peu de monde, ils se mettent à la poursuite, pensant faire en cela leur devoir. Cependant vous aurez pourvu à votre retraite, afin de n'avoir pas à la faire devant l'ennemi, s'il vient au secours de ses gens.

Mais pour harceler ainsi de tous côtés et sans trop de hasard attaquer des forces très supérieures, on sent bien qu'il faut que ce désavantage soit compensé par de l'adresse et par tant d'habileté que l'ennemi paraisse comme l'écolier qui lutte contre son maître. C'est ce qui arrivera, si d'abord les troupes qui doivent aller en

parti sont tellement exercées, tellement en haleine, hommes et chevaux, que les uns et les autres supportent sans peine les fatigues de ce genre de guerre. Ceux qui, sans exercice ni habitude acquise, voudront se mesurer contre eux, paraîtront véritablement des enfans contre des hommes ; car des gens accoutumés à sauter les fossés, franchir tous les obstacles, monter et descendre au galop, sont à ceux qui n'ont nul usage de toutes ces choses ce que sont les oiseaux aux animaux terrestres. L'homme qui connaît tout le pays où il fait la guerre, diffère de celui qui ne le connaît pas comme le clairvoyant de l'aveugle ; et pour des chevaux, avoir les pieds tendres, ou bien les avoir endurcis aux aspérités du sol, c'est la même différence que d'être estropié ou ingambe ; car il faut savoir que tous ces chevaux bien nourris, en bon état, mais non faits à la fatigue, sont réellement en état de crever au moindre travail.

Comme c'est avec des courroies que se montent les mors et s'attachent les housses, un chef en doit faire telle provision qu'il n'en manque jamais. Ainsi, avec peu de dépense, il mettra en état de combattre des hommes qui sans cela seraient souvent fort embarrassés.

Maintenant si quelqu'un trouve que pratiquer ainsi tous les exercices de la cavalerie, ce soit trop de peine et d'embarras, qu'il examine ce qu'on fait aux combats gymniques, et il verra que ces exercices donnent bien plus de peine aux athlètes que l'équitation à ceux qui s'y appliquent le plus ; sans compter que dans l'apprentissage, où un athlète se forme par la sueur et la fatigue, le cavalier trouve du plaisir. Ces ailes qu'on envie aux oiseaux, le cheval nous les donne en quelque sorte, et combien n'est-il pas plus beau de vaincre à la guerre que dans des jeux ? la gloire qu'on y acquiert est pour soi et pour la patrie ; et là le prix que les dieux attachent à la victoire, c'est le bonheur public. Je ne vois rien, quant à moi, qui mérite plus de nous occuper que les exercices de la guerre. On peut remarquer que, sur mer, les pirates, par cela seul qu'ils sont habitués au travail, vivent aux dépens de plus forts qu'eux ; et sur terre, ce n'est pas non plus à ceux que leur pays nourrit de chercher ailleurs du butin, mais à ceux qui n'ont rien chez eux : car il faut ou travailler, ou prendre de quoi vivre à ceux qui tra-

vailent, sans quoi on aura jamais ni subsistance ni repos ¹.

Une attention très importante toutes les fois qu'on marchera contre des forces supérieures, c'est de ne jamais laisser derrière soi des chemins difficiles pour les chevaux. Autre chose est de tomber en fuyant, ou en poursuivant. Mais il y a encore une faute à éviter, et que je veux noter ici. On voit des commandans ² qui, dans les expéditions où ils se croient sûrs d'avoir l'avantage, marchent avec des détachemens tout-à-fait insuffisans (par où souvent il leur arrive ce qu'ils pensaient faire aux autres), et quand ils savent qu'ils trouveront l'ennemi supérieur, emmènent tout ce qu'ils peuvent ramasser. Je dis qu'il faut faire le contraire; où vous comptez battre l'ennemi, ne pas laisser d'y porter toute la force nécessaire; car trop vaincre n'a jamais ni : mais contre un corps plus fort que le vôtre, là où vous savez qu'après avoir fait quelque coup de main, suivant l'occasion, il faudra fuir, peu d'hommes vaudront mieux que beaucoup; j'entends des hommes choisis, ainsi que leurs chevaux. Un pareil détachement sera plus propre à l'action et à la retraite; mais lorsque ayant tout votre monde vous voulez vous retirer, alors, de nécessité, les plus mal montés demeurent à la discrétion de l'ennemi; les maladroits tombent de cheval, d'autres restent engagés dans des lieux impraticables : car on a rarement l'espace et le terrain à souhait; la multitude même est cause qu'ils s'embarrassent, se heurtent, se renversent les uns les autres, non sans qu'il y en ait d'estropiés; au lieu que les hommes

¹ Ce que nous nommons partisans dans les armées, les Grecs l'appelaient *brigands*, et *brigandage* la petite guerre. Xénophon, qui croyait ce genre de guerre utile dans les circonstances où sa république se trouvait, n'osa cependant, à cause de l'infamie du mot, engager ouvertement les Athéniens à s'y livrer; voilà pourquoi il ne s'explique ici qu'à demi: *Ceux qui n'ont rien chez eux*, ce sont les Athéniens dont le pays était mauvais; *ni subsistance ni repos*, à cause des troubles qu'occasionne, dans une démocratie surtout, le prix excessif des denrées : plus haut, *vivent aux dépens de plus forts qu'eux*; comme les Athéniens devaient vivre aux dépens des Bœotiens. (Voyez ci-dessus, ch. iv, à la fin.)

² Ceci regarde Iphicrate, qui, ramenant d'Arcadie les troupes d'Athènes, fit la faute dont parle ici Xénophon, et qu'il lui reproche ailleurs dans les mêmes termes (Voy. *Hist. gr.*, liv. vi, 5, 51); et c'est une preuve de plus que ce Traité fut écrit après la première expédition des Thébains dans le Péloponnèse.

et les chevaux d'élite sont prompts à tout, et savent d'eux-mêmes se retirer sans confusion, surtout lorsqu'on a l'art de tirer parti de sa réserve pour en imposer à l'ennemi. C'est à quoi servent bien les fausses embuscades; mais il est bon aussi d'étudier sur le terrain comment et par où des renforts peuvent, en se montrant tout à coup, réprimer l'ardeur de l'ennemi et l'arrêter dans sa poursuite. Enfin, c'est chose toute claire, que pour l'activité et la promptitude des mouvemens, le petit nombre a un extrême avantage sur le plus grand; non que je prétende par-là que les hommes, pour être moins nombreux, en soient plus dispos; mais je dis que voulant tous hommes vraiment cavaliers, qui sachent et soigner et manier leurs chevaux, on en trouvera plutôt peu que beaucoup.

Si quelquefois il arrive dans ces expéditions qu'on doive se battre à forces à peu près égales, il ne sera pas mal, je crois, de faire du détachement deux pelotons, l'un commandé par le capitaine, l'autre par l'homme qu'on en jugera le plus capable. Ce peloton-ci d'abord suivra, se tenant à la queue du premier ¹ que conduit le capitaine; puis, arrivé près de l'ennemi, au commandement qu'on en fera par le passe-parole, il se portera en avant pour charger de front avec l'autre. Par cette manœuvre on pourra étonner l'ennemi, et difficilement avoir le dessous : mais si chaque peloton avait des fantassins avec soi, ceux-ci, cachés d'abord derrière les cavaliers, paraissant tout à coup et attaquant vivement, contribueraient fort, ce me semble, à décider la victoire. Car ainsi est-il de tout ce qui nous arrive; quelque chose que ce soit, ou agréable, ou terrible, moins on l'a prévue, plus elle cause de plaisir ou d'effroi. Cela ne se voit nulle part mieux qu'à la guerre, où toute surprise frappe de terreur ceux mêmes qui sont de beaucoup les plus forts; et l'on peut remarquer encore que quand deux armées se trouvent en présence, c'est durant les premiers jours que les troupes, de part et d'autre, sont le plus craintives. Au

¹ On traduit toujours littéralement. Au reste, le mouvement qu'indique ici Xénophon pouvait se faire devant l'ennemi avec une petite troupe et des chevaux tels que ceux des Grecs. Il n'y a pas encore long-temps que la cavalerie espagnole se formait sur trois rangs, et au moment de la charge le troisième rang s'ouvrait à droite et à gauche pour prendre en flanc l'ennemi.

reste, disposer une troupe, ordonner un mouvement, rien n'est plus aisé; mais trouver qui l'exécute ponctuellement, courageusement, avec ardeur et fermeté, c'est où se connaît la capacité du chef: car un chef doit savoir, et dire, et faire en sorte que ses gens comprennent qu'il est bon de lui obéir, de le suivre, de charger avec vigueur, qu'ils ambitionnent tous de se distinguer, et, déterminés à bien faire, persistent dans l'exécution.

Mais quand deux armées se trouvent en présence, ou séparées par des champs, alors se font les escarmouches de cavalerie, les passades, les voltes pour éviter ou poursuivre l'ennemi, après lesquelles il est d'usage que chacun parte lentement et ne se lance à toute bride que vers le milieu de la course: or, si ayant commencé d'abord à l'ordinaire, on fait ensuite le contraire, et qu'on parte de vitesse aussitôt après la volte, soit pour fuir, soit pour atteindre, c'est de cette manière qu'on pourra, avec le moins de risque pour soi, nuire le plus à l'ennemi, chargeant de toute sa vitesse, tandis qu'on est près des siens, et détalant de même pour s'éloigner de la ligne ennemie. Si même il y avait moyen, dans ces escarmouches, de laisser en arrière, sans qu'ils fussent aperçus, quatre ou cinq hommes de chaque division, des plus braves et des mieux montés, ceux-ci auraient bien de l'avantage pour tomber sur l'ennemi au moment où il fait la volte.

Qu'on lise ceci quelquefois, c'est assez; puis les événemens naissent l'un de l'autre, et il faut savoir saisir d'un coup d'œil ce qui convient au moment. Entreprendre d'écrire tout ce qu'un chef doit faire, c'est comme qui voudrait compter tous les hasards, et dire tout ce qui peut arriver. La principale règle, à mon sens, c'est, lorsqu'on a pris un parti et donné l'ordre qu'on croit le meilleur, d'en presser l'exécution; car l'idée la plus sage, le dessein le mieux conçu, dans l'agriculture, dans le commerce, dans les affaires publiques, demeure infructueux, si quelqu'un ne veille à ce qu'il s'exécute.

Ce que je dis encore, c'est qu'avec l'aide des dieux, on compléterait beaucoup plus promptement le corps de mille hommes de cavalerie, et bien plus commodément pour les citoyens, si on levait deux cents cavaliers étrangers: par-là on rendrait tout le corps plus obéissant, et l'on y

introduirait une émulation utile. Je sais, quant à moi, que la cavalerie des Lacédémoniens¹ commença à se faire remarquer lorsqu'ils y joignirent des corps étrangers; et j'en vois de semblables dans toutes les autres villes, où ils sont en grande estime et se conduisent fort bien; car le besoin aide beaucoup à la bonne volonté. Pour leur acheter des chevaux, je crois qu'on pourrait en lever le prix, d'abord sur ceux qui voudraient se dispenser de servir dans la cavalerie (j'entends les gens riches, de faible complexion), et aussi, ce me semble, sur les chefs de maisons opulentes qui n'ont point d'enfans: je pense même que parmi les étrangers établis à Athènes on en trouverait qui, enrôlés dans la cavalerie, chercheraient à se distinguer; car je vois que dans tout autre emploi honorable où l'on a voulu les admettre, il y en a qui s'appliquent à servir avec distinction. Enfin, je pense que l'infanterie attachée à la cavalerie, pour qu'elle eût le plus d'ardeur et d'activité possible devrait être composée des hommes qui haïssent le plus nos ennemis². Tout ce que je viens de dire peut s'exécuter, Dieu aidant.

Maintenant si quelqu'un s'étonne³ qu'on répète sans cesse *d'agir avec Dieu*⁴, qu'il sache qu'après s'être trouvé souvent aux occasions, il

¹ Agésilas, étant passé en Asie pour faire la guerre au roi de Perse, n'avait point emmené avec lui de cavalerie; mais comme il sentit bientôt le besoin qu'il en avait, il leva parmi les Grecs asiatiques un corps de quinze cents chevaux, avec lequel il revint ensuite dans la Grèce, et qui rendit de grands services aux Lacédémoniens; car les Grecs avaient alors si peu de cavalerie, que quinze cents chevaux faisaient un corps considérable.

² C'est-à-dire des réfugiés de Thespies et de Platée. Les habitans de ces deux villes détruites par les Thébains se retirèrent à Athènes, où ils furent accueillis. On leur accorda de grands privilèges, et même on les admit au rang des citoyens. (Voy. Xénophon, *Hist. gr.*, liv. vi, 3; Diodore, liv. xv; Plutarque, *Pelopidas*.)

³ Xénophon craint avec raison qu'il ne paraisse quelque chose d'affecté dans sa dévotion. En ce temps-là la religion d'un disciple de Socrate était fort suspecte: aussi le voit-on souvent faire sa profession de foi, et toujours parler en homme qui, à cause de ses liaisons, aurait pu aisément passer pour incrédule; mais en cela même il y avait une mesure à garder, et, pour échapper aux soupçons, il y devait éviter également de prouver trop ou trop peu. C'est à quoi se rapportent cette phrase et la suite.

⁴ *Agir avec Dieu* ou *sans Dieu*, sont des expressions consacrées chez les anciens, pour dire selon la volonté, ou contre la volonté des dieux, manifestée par les augures.

ne s'en étonnera plus, quand il aura vu qu'à la guerre les deux partis se tendant continuellement des embûches, rarement peuvent savoir quel en sera le succès. Il n'y a là-dessus à consulter que les dieux, qui savent tout et donnent des avis à qui il leur plait, soit en songe, soit dans les sa-

crifices, soit par les augures ou par les oiseaux. Or on sent bien qu'ils conseilleront plus volontiers ceux qui ne les invoquent pas seulement dans le danger, mais qui, dans la prospérité, ont accoutumé de leur rendre, autant qu'il est en eux, les hommages et le culte dus à la Divinité.

TRAITÉ DE L'ÉQUITATION.

Croyant, par une longue pratique, avoir acquis quelque connaissance de l'équitation, nous voulons montrer à nos jeunes amis comment ils pourront se rendre habiles dans cet exercice. Il y a déjà sur le même sujet un écrit de Simon¹, celui qui a consacré au temple de Cérès Éleusienne, à Athènes, le cheval de bronze sur la base duquel il a fait représenter ses propres actions. Quant à nous, s'il se trouve qu'il dit quelque chose en quoi nous soyons de son avis, nous ne laisserons pas pour cela d'en parler; mais ce seront, au contraire, ces mêmes observations que nous transmettrons à nos amis avec le plus de confiance, les voyant d'accord avec celles d'un homme de l'art; puis nous tâcherons d'y ajouter ce qu'il a omis.

Et d'abord nous marquerons ce qu'il faut savoir pour éviter, autant qu'il se peut, d'être trompé en achetant un cheval. Du poulain encore à dompter, c'est le corps seul qu'on examine, l'âme ne se peut guère connaître que du cheval qu'on a monté; or dans ce corps ce sont d'abord les jambes qu'il faut considérer; car, de même qu'une maison ne pourrait servir à rien, si, les parties supérieures étant belles et bonnes, elle manquait par les fondemens, un cheval de

guerre ne serait non plus bon à rien si tout en lui était louable hors les jambes, ce seul défaut rendant inutiles toutes les bonnes qualités qu'il pourrait avoir d'ailleurs. On jugera du pied, premièrement par l'ongle, qui vaut bien mieux épais que mince. Il faut voir ensuite si le sabot est élevé ou bas, devant et derrière, ou tout-à-fait plat; car le sabot élevé tient éloigné du sol ce qu'on appelle la fourchette; mais lorsqu'il est bas, le cheval marche également sur la partie solide et sur la plus molle du pied, comme il arrive aux hommes qui ont le genou cagneux. Simon dit qu'on connaît au bruit la bonté du pied d'un cheval, et il a raison; car le sabot creux résonne sur le sol comme une cymbale¹.

Puisque nous avons commencé par le pied, nous remonterons de là aux autres parties du corps. Les os situés entre la corne et le boulet² ne doivent pas être tout droits, comme aux chèvres (car les jambes ainsi construites fatiguent le cavalier par une réaction trop dure et sont sujettes à se gorger); ces os ne doivent pas non plus plier trop bas, d'où il arriverait qu'en marchant dans les pierres et les mottes de terre, le boulet ou perdrait son poil³, ou même se blesserait.

* La traduction et les notes de ce morceau sont de Paul-Louis Courier.

¹ Ce Simon avait écrit un livre intitulé, selon Suidas, *Hipposcopique*, comme qui dirait, *le parfait Maréchal*. Pollux nous en a conservé quelques fragmens, qu'il a le plus souvent tronqués et altérés, faute d'entendre la matière. Il parait d'ailleurs que Simon était fort ignorant et s'exprimait assez mal; comparable en ce point à M. de la Broue, un de nos vieux auteurs d'équitation, qui, de son propre aveu, savait à peine lire dans ses *Heures*.

Les chevaux n'étaient point ferrés.

* Il y avait un mot grec pour dire le paturon; sans doute Xénophon l'ignorait, car on ne saurait supposer que par délicatesse il ait évité de s'en servir, ayant employé d'autres termes de marécherie, tels que le boulet, la fourchette, les crochets, etc.

³ Au temps de Xénophon, ce que nous appelons faire le poil n'était point d'usage; on ménageait, au contraire, le fanon, qui dans les pays chauds croît peu, et loin de rien ôter à la beauté du pied, sert plutôt à dessiner agréablement l'ergot.

Il faut que les os des jambes soient gros (car ce sont les colonnes du corps), mais non chargés de veines ni de chairs : autrement, en courant dans un terrain raboteux, ces parties s'engorgent par l'amas du sang, il s'y forme des varices, la jambe se gonfle, et la peau, se dilatant, se sépare de l'os; souvent même, par une suite de ce relâchement, la cheville se déboîte, et le cheval demeure estropié¹.

Si le poulain en marchant fléchit mollement les genoux, on en peut conclure qu'au manège il aura les mouvements souples et moelleux; car dans tous les poulains cette souplesse des genoux augmente avec l'âge, et la flexibilité dans les articulations est estimée avec raison, le cheval doué de cette qualité étant moins sujet à broncher et moins fatigant qu'un cheval dur.

Le bras, s'il est gros, annonce comme dans l'homme plus de vigueur et de grâce.

La largeur de la poitrine, nécessaire également pour la force et la beauté, fera d'ailleurs que les jambes, bien séparées l'une de l'autre, ne se croiseront point dans leur mouvement.

A partir de la poitrine, que le cou ne tombe pas en avant, comme au sanglier, mais qu'il s'élève, comme dans le coq, droit au toupet, et qu'il soit échancré profondément en dessous, à l'endroit de l'inflexion.

Que la tête, sèche, ait peu de ganache; de la sorte l'encolure couvrira le cavalier, et le cheval verra devant lui où il pose le pied : outre qu'un cheval portant ainsi sa tête rarement forcera la main, quelque fougueux qu'il paraisse; car ce n'est pas en ramenant, mais au contraire en tendant le cou, qu'il cherche à forcer la main.

Examinez les barres pour savoir si elles sont tendres, dures ou inégales : le poulain dont les barres sont inégalement sensibles, aura d'ordinaire la bouche fausse.

L'œil saillant donne un air plus vif et meilleure vue que l'œil enfoncé.

Les naseaux bien ouverts font qu'un cheval a plus d'haleine et d'ardeur que lorsqu'ils sont

¹ Absyrthe, dans la collection des auteurs d'hippiatrique : « Pour exercer le poulain, il faut un terrain non trop meuble ni où les pieds enfoncent trop, surtout dans la première jeunesse; car aisément il arrive que les chevilles des jambes (je traduis à la lettre) se déplacent, et ainsi les paturons portent à terre, et après cet accident le cheval reste estropié. »

serrés; et de fait quand un cheval est en colère contre un autre, ou s'anime sous la main, c'est alors qu'il ouvre davantage les narines.

Les oreilles les plus petites, les plus éloignées l'une de l'autre à leur base¹, donnent à la tête l'air plus distingué.

Le garrot élevé rend le cavalier plus ferme, en offrant à ses cuisses plus de prise sur les épaules et le corps de l'animal.

L'épine double est la plus belle et la plus commode pour s'asseoir.

La côte ample, ayant du relief à l'égard du ventre, fait que le cheval est plus fort, se nourrit mieux et offre à l'homme une meilleure assiette.

Plus le rein sera large et court, et plus aisément le cheval exécutera tous les mouvements où le devant s'élève et le derrière suit : de la sorte aussi le ventre paraîtra plus petit, partie qui, étant trop grande, rend le cheval non-seulement difforme, mais faible et pesant.

Les fesses larges et charnues seront assorties

¹ Cette largeur du sommet de la tête, regardée chez les anciens comme une beauté, était le trait caractéristique des chevaux qu'on appelait *Bucéphales*, ou Têtes de bœuf. De ce genre est la belle tête de cheval qu'on voit à Naples, au palais Colombrano. Il ne faut pas croire que ce nom de Bucéphale fût particulier au cheval d'Alexandre, erreur de Pline et de beaucoup d'autres. Bien avant Alexandre on donnait ce nom à une race particulière de chevaux thessaliens, et à ceux qui leur ressemblaient. Cette dénomination fut sans doute imaginée par des maquignons aussi peu sensés que les nôtres, qui louent dans un cheval la tête de mouton, *testa de carnero* chez les Espagnols.

Le cheval tant admiré et tant critiqué de Marc-Aurèle au Capitole, est Bucéphale. Quant aux proportions de son corps, c'est un cheval napolitain et entier, qu'on n'eût jamais dû comparer aux chevaux hongres du Nord. La castration dénature tous les animaux, et l'effet en est remarquable, surtout dans l'encolure, par la correspondance connue de cette partie avec celles de la génération. L'encolure du cheval de Marc-Aurèle a paru trop forte aux Français et aux Allemands; mais les Espagnols et les Italiens, chez qui les chevaux sont tous entiers, en ont jugé différemment. Il y a, en cela et en tout, le caractère des belles races de la Calabre et de la Pouille. Son allure est une espèce d'amble : par cette raison, il devait avoir et il a réellement la croupe basse; mais comme on a cru que c'était un défaut, on a cherché à y remédier en posant la statue sur un plan incliné en devant, ce qui en détruit l'effet, et met hors d'équilibre la figure du cavalier. L'artiste a choisi cette allure, apparemment pour se conformer à l'usage de cet empereur; usage commun en Italie, où l'on monte encore peu de chevaux qui ne soient dressés à l'amble.

aux côtes et à la poitrine : si elles sont en outre compactes, ce sera signe de légèreté pour la course et d'agilité dans tous les mouvemens.

Pourvu que les jarrets soient larges et nullement tournés en dehors, les jambes de derrière, en posant à terre, s'éloigneront l'une de l'autre, comme celles de devant, ce qui rendra la démarche plus ferme, plus agile, et tout sera pour le mieux. Cela se peut voir, même dans l'homme; car, pour lever de terre un fardeau, un homme ne se placera jamais les pieds joints, mais écartés.

Il ne faut pas que le cheval ait les testicules gros; mais c'est ce qu'on ne peut encore voir dans le poulain. Pour ce qui est des parties inférieures du train de derrière, des astragales, des canons, des boulets et de la corne, on peut y appliquer ce que nous avons dit des jambes de devant.

Je veux marquer aussi à quels signes on pourra éviter de se méprendre sur la taille. Le poulain qui, en naissant, aura les jambes les plus longues, deviendra le plus grand; car toutes les bêtes de trait ou de somme, en avançant en âge, croissent moins par les jambes que par le corps, qui prend au contraire, dans la suite, plus d'accroissement, pour être en proportion avec la hauteur des jambes.

A ces marques donc, nous croyons qu'on pourra juger de la beauté des poulains, et en choisir un qui ait, avec de la vigueur, bon pied, bonne chair, bon air et bonne taille; que si quelques-uns en croissant changent et ne répondent pas à ce qu'on en attendait, ce n'est pas une raison pour renoncer à nos règles; car on en verra plus de laids devenir beaux et bons, que de faits comme nous l'avons dit devenir difformes.

Quant à la manière de dresser le poulain, nous ne croyons pas devoir en parler; car dans les républiques on désigne pour la cavalerie les jeunes gens les plus riches des familles qui ont le plus de part au gouvernement; et un jeune homme ainsi né, au lieu de passer son temps à dresser des chevaux, fera bien mieux de se former le corps par la gymnastique et d'apprendre l'équitation, ou de s'y exercer, s'il est déjà instruit. Plus âgé, il s'occupera de sa maison, de ses amis, des affaires publiques, de la guerre, plutôt que de l'éducation des chevaux. Quiconque sur ce sujet pensera comme moi, donnera

son cheval à dresser; mais comme lorsqu'on met un enfant en apprentissage, on passe un marché par écrit pour convenir de ce qu'il doit savoir en sortant de chez le maître, il en faut faire de même ici, afin que ces conventions fixent à l'écuyer les conditions qu'il doit remplir pour recevoir son salaire.

Le poulain qu'on donne à dresser, on tâchera qu'il soit doux, ami de l'homme, qualités qu'il acquiert à la maison surtout, et par les soins du palefrenier, qui pour cela doit s'appliquer à faire en sorte qu'il ne souffre de la faim, de la soif, des piqûres, que quand il est seul; et qu'au contraire, les alimens, la boisson, la cessation de toute incommodité, lui viennent des soins de l'homme. Il ne se peut que de la sorte on ne l'amène bientôt à aimer et à désirer même la présence de l'homme. Il faut aussi toucher le cheval aux endroits où il aime à être caressé : ce sont les plus garnis de poil, et ceux où il ne peut lui-même se délivrer de ce qui l'inquiète. On recommandera en outre au palefrenier de le conduire par les lieux les plus remplis de monde, l'accoutumer à tous les bruits, l'approcher de tous les objets, et quand quelque chose l'effraie, non se fâcher et le maltraiter, mais doucement lui faire comprendre que ce qu'il craint n'est point à craindre. Ce peu de règles à observer quand on a de jeunes chevaux, doit suffire, ce me semble, à quiconque n'est pas écuyer de profession ¹.

¹ On s'étonnera que Xénophon, entrant dans tous ces détails sur le choix d'un jeune cheval, n'avertisse nulle part de se garder de la gourme, par où il aurait commencé apparemment s'il eût connu cette maladie. On ne trouve rien non plus qui s'y rapporte d'une façon bien claire dans les Hippiarques. Le silence de Xénophon vient de ce que ce mal n'existait ni en Grèce ni dans aucun des pays qu'il avait parcourus. Il n'avait vu que des pays chauds où la gourme est inconnue. On n'en a nulle idée dans le royaume de Naples. Tous les poulains s'y vendent aux foires, âgés de quatre ans, et on les achète sans le moindre examen, ce qui n'aurait pas lieu si la gourme était à craindre pour eux. Cent cinquante poulains achetés à la foire d'Altamura, pour le neuvième régiment de chasseurs, n'eurent jamais signe de gourme, non plus qu'un grand nombre d'autres que le traducteur a pu observer de pres et pendant long-temps. Les propriétaires de haras, les maréchaux et maquignons, interrogés là-dessus, ne savent ce qu'on leur veut dire.

Sur cela on peut remarquer que différens animaux, de ceux qui se nourrissent d'herbes, originaires des climats chauds, comme le cheval, deviennent, sous des zones plus froides, sujets à de telles maladies. Dans la Calabre.

Maintenant nous allons marquer les instructions qu'il faut avoir pour n'être pas trompé lorsqu'on achète un cheval tout dressé. Son âge doit se savoir d'abord ; car celui qui ne marque plus ne flatte d'aucune espérance, et l'acheteur ne peut, dans la suite, s'en défaire aussi aisément. Quand sa jeunesse est hors de doute, il faut voir comment il se laisse mettre le mors dans la bouche, et passer la tête par-dessus les oreilles ; c'est ce qu'on éclaircira en le faisant brider et débrider devant soi. Ensuite on examinera comment il reçoit le cavalier sur son dos : car beaucoup de chevaux se défendent de ce qui leur annonce le travail. C'est encore une chose à savoir, si, étant monté, il s'éloigne volontiers des autres chevaux, ou si, passant à peu de distance, il ne s'emporte pas pour les aller joindre. Il y en a même qui, du manège, s'échappent vers l'écurie, et ce vice provient d'une mauvaise éducation.

Ceux qui ont la bouche fausse se reconnaissent d'abord à la leçon qu'on appelle l'entrave, mais mieux en variant la piste dans différents sens : car on en voit beaucoup qui ne forcent point la main, quoique ayant mauvaise bouche, s'ils ne se trouvent portés directement vers la maison. Il faut s'assurer encore si, étant lancés à toute bride, ils forment un arrêt court, et font volontairement la demi-volte. Puis il est à propos de ne pas ignorer si le cheval obéit également bien après qu'on lui a fait sentir la gauce ou l'éperon. Tout autre animal de service, tout valet qui n'obéit pas ne sert à rien ; mais le cheval désobéissant n'est pas seulement inutile, il vous trahit souvent et vous livre à l'ennemi. Nous supposons qu'on achète un cheval pour la guerre ; et par conséquent il faut l'éprouver à tous les usages que la guerre peut exiger, comme à sauter les fossés, franchir les murailles sèches qui séparent les champs, s'élançant sur les tertres, en descendre d'un saut ; dans les pentes rapides, courir à val, ou contre-mont, ou obliquement : c'est à ces preuves que l'on con-

les chevaux en sont exempts ; mais les buffles, pour qui cette température est froide, y meurent en grand nombre, à trois ou quatre ans, du mal appelé *barbone*, qui se déclare par un gonflement extraordinaire des amygdales et des glandes parotides. Les chameaux, introduits depuis peu en Toscane, y ont pris la même maladie, et parmi ceux des Kalmouks, au dire de Pallas, ce fléau fait d'affreux ravages.

naltra s'il a le corps sain et l'âme généreuse.

Il ne faut pas néanmoins rejeter d'abord un cheval parce qu'il ne ferait pas également bien toutes ces choses : plusieurs manquent, non par impuissance, mais par ignorance, qui, instruits, dressés, exercés, exécuteront parfaitement tout ce qu'on leur demandera, s'ils n'ont d'ailleurs ni maladie ni mauvaises habitudes.

Qu'on se garde surtout de ceux qui sont ombrageux par nature ; car un cheval peureux non-seulement empêche de frapper l'ennemi, mais souvent renverse le cavalier et le jette dans les plus grands périls. Il importe encore de savoir si le cheval n'est point hargneux (soit aux hommes, soit aux chevaux), ou chatouilleux, tous défauts fâcheux pour le maître.

La répugnance d'un cheval à se laisser brider ou monter, et ses autres vices se connaîtront mieux encore, si, le travail fini, on essaie de lui faire tout ce qui se fait avant de commencer ; tous ceux qui, ayant achevé leur travail se montreront prêts à recommencer, donneront par-là une preuve suffisante de leur courage.

En un mot, un cheval bien jambé, doux, assez léger, ayant force, bonne volonté, obéissance surtout, devra être le plus maniable et le plus sûr à la guerre ; mais ceux qui, ou par lâcheté ont besoin d'être poussés, ou par trop de feu, exigent beaucoup de ménagement et d'attention, embarrassent le cavalier dont ils occupent trop les mains, et le découragent dans les dangers.

Lorsque, satisfait d'un cheval, on l'aura acheté et conduit chez soi, il sera bon que l'écurie soit d'abord tellement située que le maître y puisse avoir l'œil, et voir son cheval le plus souvent possible, puis construite de manière qu'il soit aussi difficile de dérober au cheval sa nourriture du ratelier, qu'au maître la sienne du buffet. Qui néglige ces soins, à mon sens, se néglige soi-même ; car il est clair qu'à la guerre l'homme confie sa vie à son cheval, et ce n'est pas seulement à raison de la nourriture qu'il faut une écurie sûre, mais afin que si l'animal rend son grain sans le digérer, on s'en aperçoive promptement : ce qu'ayant reconnu, on s'assurera si le mal provient ou de trop de sang qui lui empâte la bouche¹, et l'on y remédiera ; ou

¹ C'est le mal très commun qu'on appelle *empas*. On y remédie par une incision au palais.

d'un excès de fatigue, et alors on le laissera reposer; ou enfin si c'est une fourbure, ou quelque autre incommodité qui se déclare; car aux chevaux comme aux hommes, tout mal, à son commencement, est plus facile à guérir que lorsqu'il a fait des progrès et s'est répandu par tout le corps.

Mais en même temps qu'on s'occupe de sa nourriture et de ses exercices pour lui fortifier le corps, il faut former aussi ses pieds¹: or, les écuries dont le sol est humide ou uni gâteront

¹ Les anciens ne ferraient point leurs chevaux; cela se voit par tous les écrits et les monumens qui nous restent d'eux, et n'a pu étonner que des gens qui ne savaient pas en combien de pays l'usage de ferrer les chevaux n'est point encore introduit. Les Tunguses, ainsi que la plupart des Tartares, les meilleurs et les plus infatigables cavaliers du monde, ne sachant forger que très grossièrement, sont par cela seul dans l'impossibilité de ferrer leurs chevaux. « Les Hollandais du Cap ont de petits chevaux qu'on ne ferre jamais, » dit Sparmann; et M. Thümler a fait la même remarque dans l'île de Java. Un autre voyageur assure qu'à Mogador, et sur la côte occidentale de l'Afrique, tous les chevaux vont sans fers, et Niebuhr en dit autant de ceux de l'Yémen. M. Pallas a vu les chevaux de Kalmouks, « qui ont, dit-il, le sabot petit et extrêmement dur: on les monte en un temps sans qu'ils soient ferrés. » Ailleurs, parlant des Cosaques des bords du Jaik: « Leurs chevaux, dit-il, ne sont point ferrés, mais il leur vient, dans un sol sec, un sabot très beau et très dur. » En effet, c'est dans les terrains secs et pierreux que le cheval se fait un sabot qui résiste à tout; mais il faut pour cela qu'il soit libre et sauvage dans ses premières années, comme on laisse errer les poulains autour des montagnes de la Calabre et de l'Andalousie, jusqu'à l'âge de quatre ans. Enfermés à l'écurie, comme nous tenons les nôtres, ou paissant dans des prairies, leur corne ne durcit point. Ce que désirerait M....., qu'on accoutumât nos chevaux de cavalerie à marcher sans fers, serait exécutable, et d'un grand avantage, si l'on pouvait n'y employer que des chevaux nés et élevés dans des pays secs, ce qui exclurait la plupart de nos races de France et d'Allemagne.

Dans les chemins trop âcres, les anciens, non du temps de Xénophon, mais plus tard, chaussaient leurs chevaux de trait et de bât, ainsi que leurs mulets, d'une espèce de sabot de fer, appelé en latin *solea* (*pantoufle*) qui s'ôtait et se mettait à volonté: c'était un usage des Romains, et par la périphrase qu'emploie Artémidore, on peut juger qu'il n'y avait point de nom grec pour cela. On mettait aussi, dans certaines provinces de l'empire, aux chameaux surtout, des chaussures tissées de ficelles, qu'on appelait *spartia*. Les montagnards des Pyrénées en portent de semblables pour gravir les rochers, et les nomment *espardeilles*. Mais tout cela n'avait rien de commun avec notre ferrure actuelle. Les chevaux de monture allaient toujours pieds nus.

Le traducteur ayant eu la curiosité et l'occasion d'essayer la méthode de Xénophon pour durcir la corne des chevaux, voici ce qui en est résulté: A Bari, ville mari-

la meilleure corne; mais celles où l'on a pratiqué des écoulemens, pour ôter l'humidité, et qu'on a pavées (pour que le sol ne fût pas uni) de pierres grosses à peu près comme le sabot¹, ces écuries-là d'abord durcissent la corne, qui pose continuellement sur ce pavé; puis, comme le palefrenier devra panser le cheval dehors, et après le déjeuner l'ôter du ratelier, pour qu'il revienne souper avec plus d'appétit, dans cet endroit où on le panse et l'attache hors de l'écurie, le pied se fortifiera encore, si l'on y fait

time de la Pouille pierreuse, on garnit le sol d'une écurie, construite pour quatre chevaux, d'un lit de cailloux pris sur la plage, et arrondis par la mer, dont les plus gros pouvaient avoir le volume d'un boulet de quatre. Ce lit, de dix-huit poüces à peu près de hauteur sous la mangeoire, qui fut exhaussée d'autant, s'abaissait en pente vers le mur opposé. Trois chevaux y furent placés pieds nus: l'un poulain de quatre ans, race des environs de Cirignola, qui n'avait jamais eu de fers; l'autre, de huit ans, d'Acquaviva, ferré ordinairement de devant; le troisième, vieux cheval de troupe. De ces trois chevaux, le premier seulement avait le sabot bien fait et la corne assez bonne. On les pansait à l'écurie, d'où ils ne sortaient que pour la promenade: on mettait sous eux la nuit, au lieu de litières, quelque brins de sarment. Leur urine, tombant à travers les pierres sur le pavé très uni de l'écurie, s'écoulait à l'ordinaire avec l'eau qu'on y jetait de temps en temps pour nettoyer la place, de sorte que le cheval était toujours à sec. Chaque jour, soir et matin, le poulain trotait plusieurs reprises à la longe sur la grève, où l'on avait amassé des cailloux pareils à ceux de l'écurie. Au bout de deux mois et demi, sa corne était plus compacte, et la fourchette surtout avait acquis une solidité remarquable. Il fit le voyage de Bari à Tarrente, passant par Monopoli, Ostuni, Brindisi, Lecce, Manduria, tous chemins de traverse remplis de pierres, et revint sans être ferré ni incommodé: à la vérité on ne l'avait monté que deux jours; mais il aurait résisté à de plus grandes fatigues, et il était aisé de voir que les mêmes soins continués l'auraient mis en état de se passer de fers toute sa vie: il fut vendu. Les deux autres n'eurent pas le même succès: leur corne, gâtée par les clous, se fendait et s'exfoliait pour peu qu'ils marchassent; mais peut-être qu'avec le temps ils se seraient fait un bon pied.

Cette épreuve eut lieu dans les mois de juillet, août et septembre; on ne peut douter qu'elle n'eût complètement réussi sur des chevaux calabrois, qui ont meilleur pied que ceux de la Pouille.

Outre ce qu'enseigne ici Xénophon pour consolider le pied des chevaux, on avait d'autres méthodes dont il ne dit rien; cela se voit par ce passage du discours précédent: « Pour durcir le sabot, si quelqu'un sait une pratique et plus facile et plus sûre, qu'il s'en serve. »

¹ On traduit littéralement; mais le texte dit plus en moins de mots, et fait entendre que ces pierres doivent être de forme et de dimension telles qu'elles puissent, le pied posant dessus, entrer dans le creux du sabot, et porter sur la fourchette.

verser quatre ou cinq tombereaux de pierres rondes, de grosseur à emplit la main, et contenues par un entourage de fer pour les empêcher de se répandre : le cheval étant à cette place, ce sera comme s'il marchait tous les jours quelques heures dans un chemin plein de cailloux ; car, soit qu'on l'étrille, soit que les mouches le piquent, il battra du pied, de même qu'en marchant, sur ces pierres mobiles et roulantes qui affermiront la fourchette. S'il est nécessaire de durcir la corne, il ne l'est pas moins d'amollir la bouche¹ : les mêmes choses qui amollissent la chair de l'homme produisent cet effet sur la bouche du cheval.

Un autre objet d'attention pour le cavalier, c'est que le palefrenier soit instruit des soins qu'il doit donner au cheval. Il faut qu'il sache premièrement que le licol d'écurie ne se doit jamais nouer à l'endroit où se porte la têtère, parce que souvent le cheval en se grattant la tête contre la mangeoire, si le licol n'est pas bien mis autour des oreilles, s'écorche, et cette partie une fois blessée, il ne se peut que le cheval ne devienne ensuite difficile et à brider et à panser. Il est bon de prescrire encore au palefrenier d'enlever chaque jour le crottin et la litière, qu'on amassera dans un endroit séparé : au moyen de cette attention, il aura lui-même moins de peine, et le cheval s'en portera mieux. Le palefrenier doit savoir aussi lui mettre la muselière lorsqu'il le fait sortir, soit pour le panser, soit pour le mener à l'endroit où il se poudre². En un mot, il faut le museler toutes les fois qu'il sort sans être bridé ; car la muselière ne lui gêne point la respiration, l'empêche de mordre, et lui ôte plus que nul autre moyen tout pouvoir de nuire par malice³.

¹ Ceci veut dire, suivant Pollux, qu'il faut lui frotter les barres avec les doigts, lui laver la bouche avec de l'eau tiède, et de temps en temps avec de l'huile.

² Quand le cheval était en sueur, on le menait dans un endroit où l'on avait amassé du sable fin ou de la poussière. Cette poussière ou ce sable dans lequel il se roulait, en absorbant la sueur, prévenait les inconvéniens d'une transpiration arrêtée ; ensuite le cheval étant bien sec, on le lavait dans la mer ou dans l'eau courante. Les athlètes se poudraient de même à la fin de leurs exercices, et les Romains faisaient venir de l'Égypte les sables destinés à cet usage.

Les Parthes, après la course, promenaient leurs chevaux au soleil jusqu'à ce qu'ils fussent parfaitement secs ; et c'est la pratique qu'on suit encore dans l'Orient, en Angleterre et ailleurs.

³ Xénophon parle de chevaux élevés sauvages dans les

Il faut l'attacher au-dessus de la tête, car tout ce qui l'incommode autour de la face, il cherche à s'en débarrasser, et secoue la tête en la levant en haut, mouvement qui tend à relâcher le lien plutôt qu'à le rompre, lorsqu'il est placé comme nous l'avons dit.

Pour le panser, on commencera par la tête et la crinière, car de nettoyer le bas avant que le haut fût propre, ce serait sottise. On peut, sur le reste du corps, employer tous les instrumens du pansement, d'abord à rebrousse poil, puis en époussetant dans le sens du poil ; mais sur l'épine du dos, il ne faut se servir que de la main, en frottant et adoucissant le poil dans son sens naturel : ainsi faisant, on ne risque point de blesser cette partie.

Il faut simplement laver la tête avec de l'eau ; car, comme elle est tout osseuse, en la nettoyant avec le fer ou le bois, on chagrinerait le cheval. Il faut mouiller le toupet, car ses crins, devenant d'une bonne longueur, n'empêchent point le cheval de voir, et lui servent à écarter les insectes qui l'incommodent autour des yeux. Il est même à croire que la nature les a voulu donner au cheval au lieu de ces longues oreilles qu'ont les ânes et les mulets pour la défense de leurs yeux.

On lavera aussi la crinière et la queue ; car il est bon que tous les crins deviennent longs et touffus ; ceux de la queue, afin qu'atteignant plus loin, ils servent au cheval à chasser les mouches ; ceux du col, pour donner plus de prise au cavalier : d'ailleurs ce sont présens que les dieux ont faits au cheval pour sa parure (le toupet, la queue, la crinière) et desquels dépend sa fierté : et qu'il soit vrai, les jumens, au haras, ne se laissent point saillir par des ânes tant qu'elles ont tous leurs crins ; d'où vient que l'on tond pour la monte les cavales destinées à produire des mulets.

Laver les jambes ne sert de rien, et cette irrigation journalière gâte la corne : ainsi c'est un usage que nous interdrons. On peut encore se dispenser de nettoyer trop soigneusement le dessous du ventre, opération qui chagrine beaucoup le cheval, plus cette partie est nette, plus les mouches s'y portent et tourmentent l'ani-

montagnes jusqu'à l'âge de quatre ans, comme ceux de la Calabre. Il s'en voit de très farouches, qui même ne s'appriivoisent jamais

mal; d'ailleurs, quelque peine que l'on se donne pour nettoyer le dessous du ventre, le cheval n'est pas plutôt dehors qu'il n'y paraît plus; il faut donc laisser cela. C'est assez de frotter les jambes avec la main seulement; et pour montrer de quelle manière cette opération se peut faire très bien et sans danger, nous dirons que si on se place la tête tournée du même côté où regarde le cheval, on risque d'être frappé de la corne ou du genou au visage; mais si, au contraire, regardant à l'opposite du cheval, hors de la ligne des jambes, on s'accroupit vers l'omoplate, on n'aura rien du tout à craindre, et on pourra nettoyer la fourchette en levant le pied de terre: on aura le même soin des pieds de derrière.

En général, pour cela et pour toute autre chose, le palefrenier doit savoir qu'il faut, le moins qu'on peut, approcher le cheval par derrière et par devant: car dans ces deux sens, s'il veut nuire, il est plus fort que l'homme; mais c'est en l'approchant de côté qu'on aura le plus de sûreté à lui faire ce que l'on voudra.

S'agit-il de conduire le cheval en main? le mener derrière soi est une manière que nous n'approuvons pas, parce qu'ainsi on peut moins aisément s'en garder, et il est plus maître de faire ce qu'il veut. Lui apprendre à marcher devant, tenu par une longe d'une certaine longueur, ne vaut pas mieux par d'autres raisons; car, de la sorte, d'abord le cheval peut faire du mal à droite et à gauche, et même en se retournant faire tête à son conducteur; puis plusieurs chevaux ensemble étant conduits de cette manière, comment pourrait-on les empêcher de se battre? Mais un cheval habitué à être mené de côté ne pourra blesser ni hommes ni chevaux, et se présentera très bien au cavalier, dans le cas même où il faudrait monter de plein saut.

Pour bien brider le cheval, le palefrenier premièrement l'approchera par la gauche; ensuite, passant les rênes par-dessus la tête, il les posera sur le garrot; puis il prendra la têtère avec la main droite, et de la gauche présentera le mors à la bouche du cheval; bien entendu que s'il le reçoit sans difficulté, il faudra le coiffer: mais s'il n'entr'ouvre pas la bouche, il faut, en même temps qu'on applique le mors contre les dents, introduire à l'endroit des barres le grand doigt de la main gauche; la plupart cèdent à cela et

ouvrent la bouche: mais s'il résistait encore, on pressera la lèvre contre le crochet¹; il en est bien peu que ce moyen n'oblige à desserrer les dents.

Le palefrenier saura de plus qu'il ne faut jamais mener le cheval par une des rênes, cela gâte la bouche. On lui apprendra aussi comment le mors doit être placé, à quelle distance des dents molaires: trop haut il blesse la bouche (*c'est-à-dire les lèvres*), qui deviendra calleuse et par conséquent moins sensible; trop bas, le cheval pourra le saisir avec les dents et forcer la main. Ce sont là des choses qui méritent toute l'attention et les soins du palefrenier; car cette docilité à recevoir le mors est une qualité si essentielle au cheval, qu'avec le vice contraire il ne peut servir à rien. Lui mettant d'ordinaire la bride non-seulement pour travailler, mais encore au moment de prendre sa nourriture ou de rentrer à l'écurie après sa leçon finie, on le verra bientôt saisir de lui-même le mors dès qu'on le lui présentera.

Il est encore bon que le palefrenier sache tenir le pied à la manière des Perses², afin que son maître, devenant vieux ou incommodé, ait toujours le moyen de monter à cheval sans peine, et puisse, quand il voudra, prêter ce secours à quelqu'un, ayant un homme instruit à cela.

Avec les chevaux, ne rien faire par colère, c'est la première de toutes les règles et la loi qu'on doit s'imposer; car la colère ne prévoit rien, et ce qu'elle fait faire est presque toujours suivi du repentir.

Quand un cheval a peur de quelque objet et n'en veut point approcher, il faut seulement lui montrer que cet objet n'a rien de dangereux, surtout si c'est un cheval naturellement courageux; sinon il faut toucher soi-même ce qui l'effraie, en l'amenant doucement auprès. L'en faire approcher en le maltraitant, c'est augmenter sa peur et le rendre plus vicieux; car alors un cheval attribue à l'objet qu'il craint le mal qu'il éprouve.

¹ Ceci ne saurait s'appliquer aux jumens qui n'ont point de crochets; mais les anciens ne se servaient guère des jumens que pour le trait, auquel elles sont plus propres, étant basses de devant, et c'est ainsi qu'on en use dans les pays comme la Grèce, où tous les chevaux sont entiers.

² C'est ce que nous appelons *donner le pied à l'anglaise*.

En présentant le cheval, si le palefrenier sait lui faire baisser la croupe pour qu'on monte plus aisément¹, nous ne blâmons point cela, mais nous croyons qu'il est bon de s'habituer à monter sans que le cheval s'y prête, car on ne trouve pas toujours des chevaux dressés de la sorte et l'on n'a pas toujours le même palefrenier. Sur le point de monter à cheval, le cavalier se trouvant placé et disposé convenablement, voici ce qu'il faut observer pour le bien de l'homme et du cheval : le cavalier doit d'abord avoir prête, dans la main gauche, la longe qui tient à la gourmette² ou à la muserolle, ayant soin de tenir cette longe assez lâche pour ne point tirer, soit qu'il s'enlève en prenant une poignée de crins près des oreilles, soit qu'il saute au moyen de la pique³ : de la droite il

¹ Pollux explique bien ce que cela veut dire. « Le cheval avance, dit-il, les jambes de devant, et abaisse sa croupe en allongeant les jambes de derrière, » comme font les chevaux pour uriner ou lorsqu'ils sont fatigués. Le traducteur a vu en Allemagne des chevaux dressés de la sorte. Il ne faut pas citer ici ce que dit Busbeck, vrai ou faux, des chevaux turcs, qu'ils s'agenouillent pour recevoir le cavalier.

² Le mors des anciens n'ayant point de branches, cette gourmette ne faisait pas le même effet que la nôtre : elle servait seulement à assujettir l'embouchure, et quelquefois on y attachait cette longe, que l'homme tenait de la main gauche ou entortillait autour de son bras, soit pour monter à cheval, soit pour combattre ou agir en quelque manière que ce fût, laissant les rênes sur le garrot, comme font encore les Tartares pour tirer de l'arc au galop.

Que leurs mors n'eussent point de branches, cela paraît par quelques endroits de ce livre même de Xénophon, et se voit d'ailleurs sur plusieurs monuments antiques, parmi lesquels on peut citer les deux figures équestres tirées d'Herculanum, et transportées depuis peu au palais *degli Studj*. Les têtes de chevaux sont bien conservées, et quoique l'artiste n'ait pas mis beaucoup d'exactitude dans le dessin de la bride, dont la têtière est mal placée, cependant on y voit clairement que les rênes partent des coins de la bouche, qui sont recouverts par des bosselles. Ceux qui ont donné les gravures de la colonne Trajane, y ont figuré à leur fantaisie des branches de mors, dont il n'y a pas la moindre trace sur le marbre non plus que dans les bas-reliefs de l'arc de Constantin, qui sont du même temps, comme on sait.

Les rênes tenaient à l'embouchure par des anneaux : Pollux le dit expressément.

³ Tout ce qu'on a dit là-dessus d'un prétendu échelon placé au bas de la lance pour appuyer le pied est une réverie fort inutile. Quiconque aura vu les hulans autrichiens ou polonais, mais surtout les Cosaques, entendra ceci. Leur manière de monter à cheval, en s'aidant de la pique, diffère peu de ce qu'indique ici Xénophon. Ils sai-

saisira près du garrot les rênes et la crinière ensemble, de sorte que le mors n'agisse en aucune façon sur la bouche ; après quoi prenant l'élan pour se mettre en selle¹, il s'enlèvera de la main gauche et s'aidera de l'autre, fortement tendue (ainsi on évitera toute posture indécente) ; puis, la jambe pliée, qu'il ne pose pas le genou sur le dos du cheval, mais qu'il passe la jambe sur les côtes droites, et quand son pied sera placé, qu'il pose alors les fesses sur le cheval.

Mais s'il arrive que le cavalier mène son cheval de la main gauche, ayant la pique dans la main droite, alors nous croyons qu'il convient de s'être habitué à monter du côté droit. Ce qu'il faut savoir pour cela se réduit à faire de la droite ce qu'on faisait de la gauche, et de la gauche ce que nous avons dit de la droite. Cette pratique est utile, et nous la recommandons, parce qu'ainsi le cavalier se trouve tout d'un coup en selle et prêt à combattre en cas de surprise. Lorsqu'on sera assis, soit à poil, soit sur la selle, la bonne assiette n'est pas de se tenir comme sur un siège, mais plutôt comme si on était debout, les jambes écartées : ainsi placé, on se tiendra mieux des cuisses, et cette position droite donnera plus de force pour lancer le dard, ou frapper de près au besoin. Il faut lâcher librement la jambe et le pied, à partir du genou² : car, que l'on raidisse la jambe, si elle rencontre quelque chose l'assiette en sera dérangée ; au lieu que la jambe, étant molle, cède si elle vient à heurter, et ne dérange point la cuisse. Le cavalier doit travailler à s'assouplir le plus possible les reins et le corps, de la ceinture en haut ; de cette manière il aura plus de liberté d'agir, et tombera

siennent de la main gauche les rênes et une poignée de crins, et s'appuyant de la droite sur la pique, un peu penchée vers la croupe du cheval, ils s'enlèvent tout d'un temps, en mettant le pied à l'étrier, et le cavalier se trouve en selle la lance à la main : tout cela se fait rapidement et avec beaucoup de grâce, quand l'homme est adroit. Les anciens n'ayant point l'usage des ériers prenaient leur élan, une main appuyée sur la pique, l'autre sur le garrot ; la même main tenait la pique et cette longe dont parle Xénophon.

¹ Ils n'avaient point proprement de selles, mais des panneaux recouverts d'une peau de mouton pareille aux chabraques de nos hussards. L'usage des arçons date du Bas-Empire.

² Ce précepte en soi est bon, mais la raison qu'en donne ici Xénophon peut paraître faible : peut-être n'est-ce qu'une addition à ce qu'en avait dit Simon.

plus difficilement, s'il reçoit quelque secousse en combattant corps à corps.

Quand on sera en selle, il faut apprendre au cheval à rester immobile, jusqu'à ce que le cavalier ait arrangé sous soi ce qui sera nécessaire, ajusté ses rênes et pris sa pique de la manière la plus commode à la main. Tenant le bras gauche près des côtes, l'homme en aura meilleure mine et la main plus ferme. Nous approuvons les rênes bien égales, non faibles, ni glissantes, ni grosses, en sorte que la main puisse les contenir et la lance avec au besoin.

Puis, pour faire marcher le cheval, il faut d'abord le mettre au pas, c'est le moyen de ne le point troubler : s'il porte bas la tête, qu'on lui tienne la main haute; basse au contraire, s'il porte beau. On lui donnera de cette manière le meilleur air qu'il puisse avoir.

Ensuite prenant le trot naturel, il faut laisser aller son corps sans gêne, et dans cette allure n'en jamais venir à toucher le cheval du bois de la pique : puis, le beau galop étant celui où la gauche entame le chemin¹, on mettra aisément le cheval dans sa position si pendant qu'il trotte on saisit l'instant où il pose le pied droit à terre, pour alors le toucher du bois de la pique; car ayant à lever le pied gauche, il partira de ce pied, et ainsi, tournant à gauche, il se trouvera juste et dans sa vraie position, attendu que naturellement le cheval, quand il tourne à droite, avance les parties droites, les gauches au contraire, quand il tourne à gauche. Nous approuvons la leçon qu'on appelle l'entrave²: elle accoutume le cheval à tourner aux deux mains; et il est bon, pour exercer également les deux barres, de varier en tous sens les changemens de main. Nous préférons aussi l'entrave allongée à l'entrave ronde; le cheval tourne plus volontiers après avoir couru en ligne droite, et apprend ainsi en même temps à marcher droit et à se plier.

Il faut soutenir la main dans les voltes³, car il

¹ C'est le contraire aujourd'hui. Le pied gauche alors était le bon pied.

² Ce terme, expliqué à demi par Pollux, désigne le galop sur un cercle avec des changemens de main, dans lesquels on décrit la figure de l'entrave ou du chiffre 8. Il est facile après cela de concevoir ce que c'était que l'entrave allongée.

³ Le mot qui est dans le texte répond exactement à l'italien *volta*; mais Xénophon n'y attache jamais l'idée

n'est ni facile au cheval ni sûr de tourner au galop sur un cercle étroit, surtout quand le terrain est battu ou glissant; et dans le moment qu'on soutient la main, le cheval ni l'homme ne doivent se pencher; autrement peu de chose suffira pour les mettre à bas l'un et l'autre. Quand, la volte étant terminée, le cheval se trouvera droit, c'est là l'instant de le lancer; car les voltes se font pour joindre ou éviter l'ennemi : il est donc utile de s'exercer à partir de vitesse aussitôt qu'on s'est retourné.

Lorsqu'on jugera que le cheval a bientôt assez travaillé, il sera bon, après une pause, de le faire tout à coup partir avec vitesse (tant en s'éloignant des autres chevaux qu'en venant vers eux); ainsi lancé, le retenir le plus près possible du point de départ; et après l'arrêt, faisant la demi-volte, le lancer de même dans le sens opposé (à la guerre, on se trouvera dans le cas de faire souvent usage de cette leçon), la prise finie, ne le jamais descendre au milieu des chevaux, ni près d'un groupe de gens, ni hors du manège; mais que dans le même lieu où il travaille il trouve ensuite le repos.

Puisque le cheval devra, selon la nature du terrain, galoper tantôt en montant, tantôt en descendant, tantôt obliquement; en quelques endroits, franchir un espace; en d'autres, s'élaner hors d'un fond ou d'une enceinte, ou même sauter de haut en bas; ce sont autant de leçons et d'exercices à pratiquer pour l'homme et le cheval, afin qu'ils agissent d'accord et s'aident l'un l'autre dans le péril. S'il paraît à quelqu'un que nous répétions ici ce que nous avons déjà enseigné, qu'on y prenne garde, ce n'est pas une redite : il s'agissait d'acheter un cheval, et nous recommandions de l'éprouver; maintenant il est question d'instruire le cheval que l'on a et voici comme on l'instruira. Quand on monte un cheval qui ne sait point du tout sauter, il faut mettre pied à terre, et prenant la longe en main, passer le premier le fossé; puis tirer à soi le cheval par la longe pour le faire sauter : s'il refuse, que quelqu'un par derrière, avec un

précise de ce qu'on nomme *les voltes* dans nos écoles. Il parle ici de la demi-volte à faire pour terminer la passade. C'est en cela que consiste encore tout l'art de l'équitation chez les Orientaux. La voltige et les exercices qu'ils pratiquent n'ont rien de commun avec nos manèges.

fouet, ou une gaule, le touche vigoureusement, il sautera, non l'espace qu'il faut, mais beaucoup plus; et ensuite il ne sera plus nécessaire de le frapper; mais lorsqu'il verra seulement quelqu'un venir par derrière, il s'élancera de lui-même. Après l'avoir ainsi habitué à sauter, on le montera, et on lui fera franchir d'abord les petits fossés, puis les plus grands, par degrés; et sur le point de prendre l'élan, on le pincera de l'épéron. De même, pour l'exercer à sauter de bas en haut, et de haut en bas, on lui fera sentir l'épéron; car, pour sa sûreté comme pour celle du cavalier, en exécutant ces sauts, il vaut mieux qu'il se rassemble et fasse agir en même temps tout son corps, que d'abandonner le train de derrière. Pour l'accoutumer aux descentes, il faut le conduire, en commençant, par des pentes douces, et une fois habitué il courra plus volontiers en descendant qu'en montant. Quelques-uns, craignant pour leurs chevaux un écart d'épaule, n'osent les pousser dans les descentes; mais qu'ils soient sur cela sans inquiétude; les Perses et les Odryses qui font des courses de défi dans des pentes rapides, n'estropient pas plus leurs chevaux que les Grecs¹.

Disons maintenant comment se doit conduire le cavalier, pour agir d'accord avec son cheval, dans l'exécution de tout ce que nous venons d'expliquer. Au partir de la main, il faut se pencher en avant; par ce moyen, le cheval pourra moins se dérober et renverser son homme. Dans l'arrêt court, il faudra porter le corps en arrière; on diminuera ainsi l'effet de la secousse.

Quand on saute les fossés, ou qu'on monte avec vitesse, il est bon de saisir la crinière, pour ne pas ajouter la gêne du mors à la fatigue de l'action. Dans les descentes, au contraire, on penchera le corps en arrière, soutenant le cheval de la main, de peur qu'il ne s'abatte. Il n'est pas mal non plus de changer le lieu du travail et de varier la durée des reprises, en les faisant tantôt courtes, tantôt plus longues; le cheval s'ennuiera moins que si on le faisait travailler

¹ Chardin parlant des Géorgiens : « Ils ont, dit-il, de jolis chevaux fort vifs et infatigables, et ils vont toujours au galop, même dans les descentes, sans crainte que le cheval ne s'abatte; car ces animaux sont si vigoureux qu'il n'arrive guère d'accidens. » Il dit ailleurs que ces chevaux ne sont point ferrés. Ceux dont parle ici Xénophon ne l'étaient pas non plus, et par-là ils devaient avoir le pied plus sûr que les nôtres.

toujours au même endroit et de la même manière.

Comme il faut savoir, dans quelque terrain que ce soit, courir à toute bride, et manier ses armes, en gardant une assiette ferme, on ne peut qu'approuver l'exercice de la chasse, dans les lieux qui y sont propres, et où se trouvent des bêtes fauves. Mais dans un pays où l'on ne peut chasser, un exercice fort utile, c'est que deux cavaliers courent l'un après l'autre à travers champs, et franchissent toute sorte d'obstacles, l'un fuyant, le fer de sa pique tourné en arrière, et cherchant à éviter l'autre, qui le poursuit avec des javelots boutonnés et une lance également terminée par un bouton: puis, celui-ci joignant le premier à portée du trait, le darde avec ses fleurets; à portée de la pique, le frappe: si l'on en vient corps à corps, on tire à soi son adversaire, et on le repousse tout d'un coup; cela est fort propre à désarçonner; mais celui qui se sent tiré, qu'il se serre sur l'autre, cheval contre cheval, ce sera lui qui l'abattra bien plutôt qu'il ne tombera¹.

¹ Les chroniques de Sicile rapportent que le roi Richard Cœur-de-Lion étant à Messine, se promenait un jour à cheval avec quelques seigneurs de sa cour. Vint à passer un paysan qui menait un âne chargé de cannes. Le roi et ses courtisans, « Par manière de jeu, dit le chroniqueur, prenant de ces cannes, s'en portaient des bottes, comme si c'eussent été lances ou espadons, et les cannes rompues, ils en venaient aux mains, se colletant, et tirant l'un l'autre à se désarçonner, et quand il en tombait quelqu'un, c'étaient de grandes risées. Or il arriva que le roi luttant avec Guillaume Desbarres, gentilhomme breton et vaillant capitaine, la selle dudit roi tourna, et il tomba sous son cheval, et ainsi porté par terre, il semblait vaincu, dont bien lui fâchait, et non moins au brave capitaine, qui trop tard connut la folie que c'est de se jouer à son maître; car le roi, plein de dépit, se remit en selle sans mot dire, et jamais depuis ne lui voulut de bien. »

C'était là ce qu'on appelait le jeu des cannes, fort en usage au commencement du quinzième siècle, comme on le voit par le conte du *Piovano Artotto*, où il en est fait mention.

Au reste, tous les exercices que recommande ici Xénophon se pratiquent en Orient. On peut voir ce que les voyageurs disent de la cavalerie des Seykes si redoutée dans le nord de l'Asie. Dallowai, parlant des Turcs: « Ils se livrent à une espèce d'exercice militaire appelé *dijirit*. Deux ou plusieurs combattans, sur des chevaux très vifs, sont armés d'une baguette blanche d'environ quatre pieds de long, qu'ils se lancent l'un à l'autre avec une grande violence. L'adresse consiste à éviter le coup et à poursuivre l'antagoniste dans sa retraite, à arrêter son cheval au galop, ou à se baisser assez sans quitter la selle pour ramasser le *dijirit* à terre. » Cela se rapporte à ce que dit *Pietro della Valle*, qui compare aussi cet exer-

Lorsqu'on escarmouche devant un camp , poursuivant son adversaire jusqu'à la ligne ennemie et fuyant jusqu'à la sienne, là il est bon de savoir que tant qu'on est près des siens le meilleur et le plus sûr est, d'abord en se retournant, de lancer son cheval et de presser l'ennemi ; arrivé près de la ligne ennemie, on ralentira son allure. C'est ainsi que l'on profitera de tous ses avantages et qu'on pourra faire à l'ennemi tout le mal possible, avec le moins de risques pour soi.

En un mot, l'homme instruit l'homme, au moyen de la parole que les dieux lui ont donnée : mais on ne peut avec la parole rien apprendre à un cheval ; c'est en le récompensant lorsqu'il a fait votre volonté, et le punissant lorsqu'il y manque, que vous lui ferez comprendre ce qu'on exige de lui. C'est là la règle générale et le résumé, pour ainsi dire, de tout l'art de l'équitation. Par exemple, il recevra le mors volontiers si après qu'il l'a reçu on lui fait quelque bien dont il se souviendra, et de même il sautera ou fera telle autre chose qu'on lui demandera s'il s'attend à obtenir en obéissant la cessation de quelque peine.

Voilà donc ce qu'il faut observer pour n'être point trompé lorsqu'on achète soit un cheval, soit un poulain, et pour ne point non plus le gâter en s'en servant, surtout si on veut le rendre tel que doit être un cheval de guerre. Peut-être ne sera-t-il pas hors de propos maintenant de marquer comment on devra traiter un cheval ou fougueux ou paresseux, si par hasard on se trouve dans le cas d'en monter de pareils. Il faut savoir premièrement que la fougue est au cheval ce que la colère est à l'homme ; et comme un homme ne se met point en colère si on ne l'offense en actions ou en paroles, de même un cheval, quelque impatient qu'il soit, ne se fâchera jamais si on ne lui fait quelque déplaisir. Le premier point sera dans l'action de monter à cheval, d'éviter avec soin tout ce qui peut le cha-

cice à celui des cannes. • Fanno il giuoco delle canne, nel quale e per passatempo e per insegnamento d'atteggiare à cavallo, con certi bastoni corti (in vece delle canne che noi usiamo), che a chi colgono non devono fare troppo buon servizio, sogliono tutto il giorno esercitarsi. » (Lettre de Constantinople, 25 octobre 1614.)

La *chicane*, ou jeu de paume à cheval usité à Constantinople sous les empereurs grecs, n'a rien de commun avec ceci.

griner ; puis, lorsqu'on sera en selle, on doit d'abord se tenir tranquille un peu plus qu'il n'est d'usage aux autres chevaux, ensuite le mettre en mouvement par des aides très douces ; et ainsi partant de l'allure la plus lente, l'accélérer par degrés, de sorte qu'il se trouve au galop sans, pour ainsi dire, s'en être aperçu. Toute aide brusque trouble un cheval impatient, comme tout bruit, toute apparition, toute sensation soudaine trouble l'homme : généralement le cheval appréhende et se brouille à tout ce qui est trop subit. Si sa fougue l'emporte, pour s'en rendre le maître, il ne faut pas tirer la bride tout à coup, mais la ramener doucement à soi, et, par gradations, le réduire sans violence. Les courses droites le calmeront mieux que les voltes et contre-voltes, et si on les fait non rapides, mais longues, elles arrêteront, sans l'irriter, le cheval impatient. Que si quelqu'un, en le faisant courir à perte d'haleine, pense l'adoucir, il se trompe ; car alors sa fougue naturelle se changeant en fureur, plus on le pousse, plus il s'emporte, et souvent (ainsi qu'il arrive à l'homme dans la colère) il se fait à lui-même et à qui le monte des maux sans remède. Il faut retenir le cheval fougueux et l'empêcher de trop se lancer, mais surtout éviter les courses de cheval contre cheval à l'envi l'un de l'autre ; car presque toujours ceux qui montrent le plus d'ardeur et d'émulation deviennent les plus impatiens.

Le mors vaudra mieux doux que dur ; mais si on emploie un mors dur, il faut le rendre doux par la légèreté de la main. Il est bon de s'accoutumer à garder en selle l'immobilité, surtout si on monte un cheval impatient, et à ne le toucher que par les points qui doivent être en contact pour que l'homme soit bien assis.

Le cheval apprendra encore, et c'est une leçon nécessaire, à se calmer lorsqu'on le *pipe*, et à s'animer au temps de langue : mais si dans les commencemens, on joint les caresses au temps de langue, et la rigueur au *piper*, il prendra l'habitude contraire, se calmera au temps de langue, et s'animera aussitôt qu'il s'entendra *piper*.

Il faut éviter soi-même d'éprouver, au son de trompette ou au cri de la charge, aucun tressaillement dont le cheval s'aperçoive, et encore plus de rien faire alors qui puisse le troubler ;

mais, autant qu'on pourra en pareille rencontre, on tâchera de le rendre tranquille, et même, s'il est possible, on le fera manger au bruit. Après tout, le meilleur conseil qu'on puisse suivre, c'est de n'avoir point pour la guerre de chevaux trop ardents. Quant au cheval lâche et paresseux, c'est assez de dire qu'il faut avec lui employer les traitemens contraires à ceux qu'on a prescrits pour les chevaux fougueux.

Si quelqu'un, montant un bon cheval de guerre, veut le faire paraître avantageusement et prendre les plus belles allures, qu'il se garde bien de le tourmenter, soit en lui tirant la bride, soit en le pinçant de l'éperon ou le frappant avec un fouet, par où plusieurs pensent briller, mais de tels moyens produisent justement le contraire de ce qu'on en attend : car, obligeant le cheval à porter au vent, on l'empêche de voir devant lui, et on le fait marcher en aveugle ; en le piquant et le battant on le désespère, non sans danger pour soi-même : d'ailleurs, ainsi maltraité, il se déplaît au travail, et, loin d'avoir de la grâce, ne montre dans ce qu'il fait que douleur et chagrin. Conduit au contraire par une main légère, sans que les rênes soient tendues, relevant son encolure et ramenant sa tête avec grâce, il prendra l'allure fière et noble dans laquelle d'ailleurs il se plaît naturellement ; car, quand il revient près des autres chevaux, surtout si ce sont des femelles, c'est alors qu'il relève le plus son encolure, ramène sa tête d'un air fier et vif, lève moelleusement les jambes et porte la queue haute. Toutes les fois donc qu'on saura l'amener à faire ce qu'il fait de lui-même lorsqu'il veut paraître beau, on trouvera un cheval qui, travaillant avec plaisir, aura l'air vif, noble et brillant. Comment on pourra parvenir à ce but, c'est ce que nous allons tâcher d'expliquer.

Il faut premièrement avoir au moins deux mors, l'un desquels soit doux, ayant ses rouelles¹ d'une bonne grandeur ; l'autre avec des

¹ Ce passage et quelques autres des Hippiatriques, avec les gloses de Pollux, font voir clairement ce que c'était que ces rouelles, dans lesquelles passaient les canons ou axes de l'embouchure, qui était toujours brisée. Il y en avait une (rouelle) de chaque côté de la bouche, entre les barres et la langue. Pour moins gêner le cheval, elles doivent être minces : leur fonction était d'empêcher qu'il ne pût fermer entièrement la bouche ni saisir le mors ; et c'est une chose à remarquer que dans toutes les figures éques-

rouelles petites et plates, des hérissous¹ aigus, afin que le cheval, qu'on aura bridé avec celui-ci, le haïssant à cause de son apreté, le quitte volontiers pour prendre le premier, dont par ce changement la douceur lui fera plus de plaisir, et qu'il exécute avec ce mors doux tout ce qu'on lui aura appris avec l'autre : que si, méprisant la douceur de la première embouchure, il cherche à s'en faire un appui et pèse fréquemment à la main, c'est pour cela que nous avons mis au mors doux de grandes rouelles, afin que, forcé par elles à ouvrir la bouche, il se dessaisisse du canon : l'on peut d'ailleurs faire d'un mors dur ce qu'on voudra, et par la légèreté de la main le modifier à tous les degrés. Au reste quelque nombre et diversité de mors que l'on ait, ils doivent être tous coulans : car celui qui est rude, par quelque endroit que le cheval le saisisse, il le tient comme une broche de fer (par quelque point qu'on la prenne, on la fixe tout entière) ; mais l'autre fait l'effet d'une chaîne, dont la partie seule que l'on tient est fixe, le reste fléchit et demeure pendant. Ainsi le cheval, cherchant toujours à saisir ce qui lui échappe, lâche la partie qu'il tient et ne se rend jamais maître du mors. A cela servent aussi les anelets²

tres qui nous restent de l'antiquité, le cheval a la bouche ouverte. Il pouvait bien fermer les lèvres et joindre même les pincées, mais non serrer les mâchoires.

¹ C'étaient des patenôtres rayées dans le sens de l'axe, qui portaient sur les barres. Dans le mors uni ces patenôtres n'étaient point rayées, ou l'étaient légèrement. Cela se voit mieux par la phrase grecque.

² Ces anelets, ces rouelles et autres pièces mobiles, que le cheval mâchait sans cesse, lui entretenaient la bouche fraîche, et pour peu qu'on voulût le tenir dans la main et dans les jambes sa bouche devait s'ouvrir en jouant avec le mors, comme on le voit aux statues antiques. Dans la cavalerie hongroise et dans celle des Polonais, on conserve l'usage des embouchures brisées à patenôtres et anelets, mais sans rouelles.

On ne sera peut-être pas fâché de trouver ici la description que fait Arrien du mors des Indiens, apparemment d'après quelqu'un des historiens d'Alexandre. La voici traduite mot à mot : « Leurs chevaux, dit-il, ne sont ni équipés ni bridés comme ceux des Grecs ou des Celtes ; mais ils ont autour du museau une pièce de cuir de bœuf cru, armée en dedans de pointes de cuivre ou de fer, non trop aiguës : les riches mettent des pointes d'ivoire ; outre cela, le cheval a dans la bouche une espèce de broche de fer à laquelle sont attachées les rênes ; ainsi, lorsqu'on ramène les rênes, le cheval est retenu par cette broche, et le cuir garni de pointes, qui tient aussi à la même broche, agissant alors, le force d'obéir à la main. »

Cette bride demandait sans doute une main fort légère,

pendant du milieu des canons, afin que le cheval les poursuivant (ces annelets) avec la langue et les dents oublie de saisir le mors. Si l'on demande maintenant ce qui fait qu'un mors est coulant ou rude, nous expliquerons encore cela. Il est coulant lorsque les brisures et les pièces du canon, qui s'embolent l'une dans l'autre, jouent librement, et que toutes celles que traversent les canons ne sont ni serrées ni gênées dans leur mouvement : quand, au contraire, toutes ces pièces roulent et jouent difficilement, alors le mors est rude; mais quel qu'il soit, la manière de s'en servir sera toujours la même. Pour faire prendre au cheval l'allure que nous avons dit, il faudra lui ramener la tête par différens temps de bride, non trop durement, de façon qu'il batte à la main, ni si doucement qu'il n'en sente rien; et dès qu'obéissant au temps de bride il relèvera son encolure, il faut sur-le-champ lui rendre la main : de même pour tout le reste, nous ne saurions trop le répéter, dès qu'il exécute bien ce qu'on lui demande, qu'on le récompense aussitôt en lui accordant quelque chose qui lui soit agréable. Lorsqu'on verra qu'il porte beau et sent avec plaisir la légèreté de la main, qu'on se garde bien alors de le chagriner en rien, comme pour le faire travailler; mais qu'on le caresse, au contraire, comme pour cesser le travail : de la sorte, comptant en être bientôt quitte, il prendra plus volontiers un galop franc et soutenu. Que le cheval de soi aime à galoper, cela se voit, en ce que tout cheval qui s'échappe galope d'abord et ne va pas au pas; c'est que naturellement la course lui plait, tant qu'on ne l'y force point au-delà de ce qu'il peut faire : car pour le cheval comme pour l'homme, rien n'est plaisir, passé la mesure. Lors donc qu'on sera parvenu à lui donner cette allure fière (bien entendu qu'on l'ait d'abord exercé à partir de vitesse après la demi-volte); si, dis-je, l'ayant instruit à cela, en même temps qu'on ramène la bride, on emploie quelque une des aides propres à le faire partir, alors contenu par le mors, excité par les aides qui le chassent en

avant, il avance la poitrine, il lève haut les bras, par colère, non plus mollement; car le cheval gêné ne peut guère avoir les mouvements molles : mais si après l'avoir de la sorte enflammé on lui rend la bride, par l'aise qu'il éprouve en se trouvant délivré de la sujétion du mors, il élève fièrement sa tête, ploie les jambes avec grâce et prend absolument le même air que lorsqu'il veut paraître beau près des autres chevaux; et quiconque le regarde en ce moment, l'appelle généreux, noble, courageux, plein de feu, superbe, gracieux et terrible à voir; et ceci soit écrit pour ceux qui désirent à leurs chevaux de telles louanges.

Si l'on veut un cheval de parade, relevé, brillant, tous ne sont pas susceptibles de ces airs¹, mais ceux-là seulement qui joignent à une âme noble un corps vigoureux. Il n'est pas vrai, comme quelques-uns le croient, que le cheval qui a le pli des membres le plus molle ait par cela seul plus de facilité à s'enlever de l'avant-main; mais plutôt celui qui aura les reins souples, courts et forts (et nous n'entendons pas seulement la partie située vers la queue, mais tout le rable), celui-là pourra porter plus avant les jambes de derrière sous celles de devant; et au moment qu'il le fera, si on lui soutient la main, il fléchira le train de derrière dans les astragales, et s'enlèvera de l'avant-main, de manière que par devant on lui verra le ventre et les génitoires. Il faut rendre la main dès qu'il exécute ceci, afin qu'il semble aux spectateurs agir de lui-même dans ce qu'on lui fait faire. Il y a des gens qui dressent leurs chevaux à ces airs, en les frappant d'une baguette au-dessous des astragales; d'autres même en faisant courir auprès d'eux quelqu'un qui, avec un bâton, leur donne des coups au-dessous des cuisses et des bras². Quant à nous, nous croyons, et nous ne cesserons de répéter que la meilleure méthode pour instruire un cheval, c'est de lui accorder relâche dès qu'il a fait ce qu'on exige; car, comme dit Simon, ce qu'un cheval fait par force

et par conséquent ne devait pas être d'un bon usage à la guerre. C'est l'objection qu'on peut faire à celle du maréchal de Saxe, dont il attribue l'invention à Charles XII, mais qui n'est autre chose que le *morso finto*, ou mors faux, employé de tout temps par les Napolitains pour les chevaux indociles.

¹ Il ne faut pas prendre ici ces mots *airs* et *relevé* dans le sens strict de nos écoles. Xénophon n'emploie nulle part de terme générique pour désigner ce que nous nommons proprement les *airs*, et il n'a point du tout connu les *airs relevés*.

² Cela se fait encore dans le royaume de Naples, où l'on n'a point d'autre méthode pour dresser les chevaux aux courbettes et au passager.

il ne l'apprend pas, et cela ne peut être beau, non plus que si on voulait faire danser un homme à coups de fouet et d'aiguillon : les mauvais traitemens ne produiront jamais que maladie et mauvaise grâce. Il faut que le cheval, au moyen des aides, prenne comme de lui-même les airs les plus beaux et les plus brillans ; si dans les allures ordinaires on le fatigue jusqu'à le faire suer, et que dès qu'il s'enlève bien on le descende et le débride, on peut compter qu'après cela il en viendra volontiers à s'enlever de même lorsqu'il sera monté. Tels sont les chevaux qu'on représente portant les lieux et les héros, et ceux qui les savent manier se font grand honneur. Le cheval dans ses airs est une chose en effet si belle, si gracieuse, si aimable, que lorsqu'il s'enlève ainsi sous la main du cavalier, il attire les regards de tout le monde ; il charme jeunes et vieux ; on n'en peut détacher sa vue, on ne se lasse point de l'admirer, tant qu'il développe par ses mouvemens sa grâce et sa gentillesse. Que s'il arrive à celui qui possède un tel cheval d'être nommé commandant de la cavalerie ou d'un escadron, il ne doit pas chercher à briller tout seul, mais à faire paraître avantageusement le corps à la tête duquel il se trouve. Or, s'il monte un de ces chevaux tels qu'on en voit vanter beaucoup, qui, s'enlevant haut et fréquemment¹, avancent peu, il est clair que tous ceux qui le suivront (ront au pas ; or que peut avoir de brillant un pareil spectacle ? Mais si, animant son cheval, il conduit sa troupe d'un pas ni trop vite ni trop lent, tel qu'il convient pour montrer la vivacité, la bonne volonté et la grâce des chevaux, s'il les conduit ainsi, leurs pieds battent la terre ensemble, et de tous ensemble on entendra le frémissement de la bouche et le soufflé des narines, ce qui donnera un air imposant non-seulement au chef, mais à tout le corps qui le suit.

En un mot, dès qu'on saura bien choisir les chevaux en les achetant, les entretenir de sorte qu'ils supportent le travail, et s'en servir comme il faut dans les exercices militaires, dans les manœuvres de parade et dans les combats,

¹ Il y avait, du temps de Xénophon, des termes pour être ce que nous appelons *manier aux courbettes*, *piaffer*, *passéger*, mais Xénophon les ignorait ou n'a pas voulu s'en servir.

qui peut empêcher que ces chevaux, en de telles mains, n'acquiescent une nouvelle valeur, et le maître tout l'honneur qui lui en doit revenir si quelque dieu ne s'y oppose ?

Nous croyons devoir marquer aussi comment il faut être armé pour faire la guerre à cheval. D'abord nous dirons que la cuirasse doit être faite à la taille : quand elle joint bien, c'est tout le corps qui la porte ; mais lorsqu'elle est trop large, les épaules seules en sont chargées ; trop étroite, c'est une prison, non pas une défense. Et comme les blessures du col sont dangereuses, nous dirons qu'il faut le défendre au moyen d'une pièce tenant à la cuirasse et de même forme que le col ; car, outre l'ornement qui en résultera, cette pièce, si elle est bien faite, couvrira quand on voudra le visage jusqu'au nez. Le casque de Bœotie nous paraît le meilleur ; car, s'unissant au collet, il couvre tout ce qui est au-dessus de la cuirasse, et n'empêche point de voir. Que la cuirasse au reste soit faite de manière à n'empêcher ni de se baisser ni de s'asseoir. Pour couvrir le nombril, les parties naturelles et ce qui les avoisine, on aura des *pennes*¹ en nombre et en grandeur suffisante ; et attendu qu'une blessure au bras gauche met le cavalier hors de combat, nous approuvons fort la défense qu'on a inventée² pour cette partie, et qu'on appelle brassard. Ce brassard couvre l'épaule, le bras, l'avant-bras et la main de la bride, s'étend et se plie à volonté, en même temps qu'il pare au défaut de la cuirasse sous l'aisselle. Soit pour lancer, soit pour frap-

¹ On appelait ainsi des lames circulaires couchées les unes sur les autres, en queue d'écrevisse, pour couvrir l'épaule et d'autres endroits du corps, sans nuire aux mouvemens.

² Cette invention était sans doute d'Iphicrate, qui avait imaginé beaucoup de changemens dans l'armement ; plusieurs de ses idées furent reçues. On a déjà vu Xénophon, dans le discours précédent, parler d'Iphicrate sans le nommer.

On peut remarquer que Xénophon ne donne point de bouclier à sa cavalerie. Dans le deuxième livre de l'histoire, où il parle du bouclier des cavaliers, il faut prendre garde que ce sont des gens qui font le service tantôt à pied, tantôt à cheval. Il y eut de son temps, ou peu après, une grosse cavalerie bardée de toutes pièces ; mais tout le monde n'approuvait pas l'usage de cette arme. Polybe même se moque quelque part de la contradiction que présentent ces deux mots, *cavalerie pesante* : « La cavalerie étant, dit-il, une chose de soi légère et mobile, comment peut-elle être pesante ? »

per de près, il faut lever le bras droit : on ôtera donc de la cuirasse ce qui s'oppose à ce mouvement, et on le remplacera par des pennes à charnières, qui puissent s'ôter et se remettre, et qui, dans l'action de lever le bras, se déploieront, dans celle de le baisser, se serreront. Cette pièce, qui se met autour du bras comme une bottine, nous paraît mieux séparée.... que fixée à la cuirasse. La partie qui demeure à nu quand on lève le bras droit doit être couverte près de la cuirasse avec du cuir de veau ou du cuivre; autrement on serait sans défense dans l'endroit le plus dangereux. Comme le cavalier court un péril extrême quand son cheval est tué sous lui, le cheval aussi doit être armé d'un chanfrein, d'un poitrail et de garde-flancs qui en même temps serviront de garde-cuisses au cavalier; mais surtout que le ventre du cheval soit couvert avec le plus grand soin, car cette partie, où les blessures sont le plus à craindre, est, outre cela, une des plus faibles. On peut le couvrir avec la housse même. Il faudra que le siège soit construit de manière à donner au cavalier une assiette plus ferme, sans blesser le dos du cheval.

Ainsi doivent être armées ces parties du corps de l'homme et du cheval; mais les garde-cuisses ne couvriront ni le pied ni la jambe de l'homme, qui seront bien défendus si l'on a des bottes

du même cuir dont se font les semelles. Ces bottes servent en même temps de défense à la jambe et de chaussure. Pour se garantir des coups, avec l'aide des dieux, voilà les armes qu'il faut; mais pour frapper l'ennemi, nous préférons le sabre à l'épée : car dans la position élevée du cavalier, le coup d'espadaon vaudra mieux que le coup d'épée. La pique longue étant faible et embarrassante, nous approuvons davantage les deux javelots de cornouiller : on peut, sachant manier cette arme, en lancer d'abord un, et se servir de l'autre en avant, de côté et en arrière; ils sont en un mot plus forts et plus maniables que la pique. Darder du plus loin qu'on pourra, ce sera le mieux à notre avis : car ainsi, on a plus de temps pour se retourner et saisir le second javelot. Nous marquerons ici en peu de mots la meilleure manière de darder. En avançant la gauche, effaçant la droite et s'élevant des cuisses, si on lâche le fer de manière que la pointe soit un peu tournée en haut, le coup partira avec plus de violence, portera le plus loin possible, et le plus juste aussi, pourvu qu'en lâchant le fer on ait soin que la pointe regarde toujours droit au but. Tout ceci soit dit pour l'instruction et l'exercice du simple cavalier. Quant au colonel, ce qu'il devrait et savoir et pratiquer a été expliqué dans un autre discours.

CYNÉGÉTIQUE

OU

TRAITÉ DE LA CHASSE.

CHAPITRE PREMIER.

La chasse est une invention d'Apollon et de Diane. Ces deux divinités en donnèrent des leçons à Chiron, pour récompenser sa justice. Celui-ci les reçut avec joie, et en profita. Ses disciples dans cette partie, comme en d'autres connaissances aussi nobles, furent Céphale,

Esculape, Mélanion, Nestor, Amphiaras, Pélée, Télamon, Méléagre, Thésée, Hippolyte, Palamède, Ulysse, Ménésthée, Diomède, Castor, Pollux, Machaon, Podalire, Antiloque, Énée, Achille, honorés des immortels chacun dans son temps.

Chéris des dieux, ils moururent presque tous; mais qu'on n'en soit pas surpris; s'ils ont payé

ce tribut à la nature, leur nom du moins est écrit au temple de mémoire. Qu'on ne s'étonne pas plus de ce qu'ils n'ont pas fourni tous la même carrière, de ce que Chiron vécut lui seul autant que ses élèves ensemble. En effet, quoique Jupiter et Chiron eussent pour mère, l'un Rhéa, l'autre la nymphe Naïs, tous deux cependant étaient fils du même père; en sorte qu'ainé de tous, Chiron naquit avant Céphale, Mélanion et les autres, et ne mourut qu'après l'éducation d'Achille.

Distingué par leurs vertus, grâce à leur passion pour la chasse et pour les autres exercices, ils ont obtenu notre admiration. Une déesse enleva Céphale. Esculape reçut en partage le don si précieux de guérir les malades et de ressusciter les morts; aussi vivra-t-il à jamais comme un dieu dans la mémoire des hommes. Mélanion, se signalant par de constans efforts, plus heureux que tant d'illustres rivaux qui aspiraient à la plus glorieuse des alliances, obtint la main d'Atalante. Quel Grec n'a pas entendu célébrer la valeur de Nestor? que pourrai-je en dire qui ne soit très connu? Au siège de Thèbes, Amphiaræus se couvre de gloire; il obtient de l'Olympe l'honneur de l'immortalité. Pelée inspira aux dieux le désir de lui donner la main de Thétis en récompense de sa valeur, et son hymen fut célébré dans la maison de Chiron. Télamon se montra si grand qu'il épousa la fille d'Alcathous qu'il aimait, Péribee, originaire de la plus fameuse des cités, et qu'il obtint encore Hésione lorsqu'après la prise de Troie, le premier des Grecs, Hercule, fils de Jupiter, fit le partage du butin.

On sait quels honneurs reçut Méléagre. S'il fut malheureux, la cause en fut à son père, qui dans ses vieux ans avait oublié Diane. Thésée extermina lui seul les ennemis communs de la Grèce; et sa patrie florissante lui paie à présent encore le tribut de l'admiration. Hippolyte, honoré de Diane, conversait familièrement avec cette déesse; il mourut estimé heureux de sa piété et de sa chasteté. Palamède, qui l'emportait en talens sur ses contemporains, périt victime de l'injustice; mais les dieux le vengèrent avec plus d'éclat qu'ils n'avaient encore vengé aucun autre mortel: au reste les auteurs de sa fin tragique ne sont pas ceux que l'on pense; eût-on dit d'Agamemnon qu'il était un homme

à peu près excellent, et d'Ulysse qu'il offrait beaucoup de ressemblance avec les hommes vertueux? Des scélérats seuls commentent ce forfait. Toujours passionné pour la chasse, Menesthée s'endurcit tellement à la fatigue, que les premiers des Grecs convenaient de sa supériorité sur eux dans l'art militaire, en exceptant cependant Nestor, qui, si l'on en croit la renommée, fut, non son maître, mais son rival.

Ulysse et Diomède se distinguèrent en mille occasions, et à Troie surtout dont la prise fut leur ouvrage. Castor et Pollux se montrèrent en Grèce les dignes élèves de Chiron; aussi sont-ils habitans de l'Olympe. Machaon et Podalire, initiés à la même instruction, excellèrent dans les arts, dans l'éloquence et dans les combats. Antiloque meurt pour son père; il obtient le glorieux privilège d'être le seul, entre tous les Grecs, surnommé Philopator.

Énée sauve les dieux de ses aïeux et son père; il emporte avec lui le surnom d'homme religieux, et l'ennemi lui accorde à lui seul le privilège de n'être pas dépouillé comme les vaincus. Achille, formé dans les mêmes principes, laissa après lui tant de titres à la gloire, qu'on ne se lasse ni d'en faire ni d'en entendre le récit. Grâce à un exercice qui, perfectionné par Chiron, et cher aux gens de bien, n'est calomnié que par les méchans, ces héros devinrent si fameux que les villes ou les princes opprimés trouvèrent en eux des libérateurs. La Grèce avait-elle à se plaindre des Barbares, ou était-elle en guerre avec eux, secondée de tels hommes elle triomphait et devenait invincible.

CHAPITRE II.

Pour moi j'exhorte les jeunes gens à ne mépriser ni la chasse ni aucune autre partie de l'éducation. En effet, c'est en se livrant aux exercices qui donnent nécessairement de l'aptitude à bien penser, bien dire et bien agir, que l'on se distingue dans l'art militaire et dans les autres professions.

Au sortir de la classe de l'enfance, on s'occupera d'abord de la chasse et ensuite des autres parties de l'éducation, mais en consultant sa fortune: celui qui en a une suffisante les cultivera en raison de leur utilité; celui qui n'a que des moyens médiocres montrera du moins de l'ar-

deur, et n'omettra rien de ce qui est en son pouvoir.

Je vais parler des qualités qu'il doit réunir, et des préparatifs qu'il doit faire. J'entrerai dans les plus grands détails, afin que l'on soit en état, d'après ces notions préliminaires, de passer à la pratique : et qu'on ne les juge pas indifférentes ; sans elles point de succès.

Un chasseur doit être Grec, âgé d'environ vingt ans, avoir une taille svelte, un corps robuste, un courage à l'épreuve : avec ces avantages, il surmontera la fatigue : la chasse ne lui offrira que du plaisir.

Les *arcus*, les *enodia*, les *dictua*, seront de lin mince du Phase ou de Carthage. La cordelette des *arcus* aura neuf fils ; leur grandeur cinq spithames, les mailles deux palestes de largeur ; point de nœuds aux périromes, pour que le filet puisse couler aisément dessus : vous formerez les *enodia* de douze fils, les *dictua*, de seize. Vous donnerez aux *enodia* deux, quatre ou cinq orgyies ; aux *dictua*, dix, vingt ou même trente orgyies ; plus grands ils embarrasseraient. On fera trente nœuds à ces deux espèces de filets : que la largeur des mailles soit celle des *arcus* ; que les *enodia* aient à l'extrémité de leurs cordelettes des nœuds en forme de mamelons : employez des anneaux pour les *dictua* ; on tissera les péristrophes avec de petits cordeaux retors.

Les fourches qui doivent soutenir les *arcus*, auront dix palestes de haut. Ayez-en aussi de moindre hauteur ; car les fourches inégales tiendront les filets à la même hauteur dans des lieux de surface inégale. On se servira de fourches égales sur des terrains unis : il faut, pour qu'on puisse les enlever facilement, que les extrémités en soient lisses. Prenez pour les *enodia* des fourches d'une double hauteur ; pour les *dictua*, des fourches de cinq spithames de haut, ayant la bifurcation petite, la fente peu profonde : qu'elles se fichent toutes aisément, et que l'épaisseur réponde à la longueur.

Les *dictua* exigeront tantôt plus tantôt moins de fourches ; moins, si lorsqu'on les lève ils se tiennent fermement tendus, plus, s'ils sont trop lâches. Du reste, on se munira et d'un sac de peau de veau, où l'on range avec ordre les *arcus* et les *dictua*, et d'une serpe afin d'abattre du bois pour boucher au besoin les passées de la forêt.

CHAPITRE III.

On compte deux espèces de chiens ; les uns castorides, les autres alopecides. Castor, si connu par sa passion pour la chasse, s'attachait particulièrement à la première espèce ; voilà l'origine de la première dénomination. Les alopecides ont été ainsi appelés parce que, dans l'origine, ils sont nés de l'accouplement d'un chien et d'un renard : avec le temps le naturel de ces deux animaux s'est confondu.

Les plus nombreux, ainsi que les moins estimés des chiens provenus de ce mélange, sont ceux qui se trouvent petits, camus, aux yeux fauves, myopes, laids, d'un poil rude, faibles, chauves en partie, hauts sur jambes, mal proportionnés, lâches, sans flair, sans jambes. Ceux de petit corsage ne valent rien pour la chasse vu leur petite taille : les camus n'ont point assez de mâchoire ; aussi ne retiennent-ils pas le lièvre qu'ils saisissent : les myopes et ceux aux yeux fauves voient toujours mal ; ceux qui n'ont point de belles formes, répugnent à la vue ; ceux à poil rude réussissent mal à la chasse ; les chiens faibles et sans poil ne peuvent soutenir la fatigue ; ceux qui sont hauts sur jambes et disproportionnés, à cause de leur structure irrégulière, ne vont à la quête que pesamment. Les chiens sans courage quittent la plaine, vont chercher l'ombre et s'y couchent ; ceux qui n'ont point de nez, sentent à peine et très rarement la passée du lièvre. Quant aux chiens aux jambes débiles, quelle que soit leur ardeur, ils ne supportent point le travail ; ils y renoncent à cause de la sensibilité de leurs pieds.

Ces mêmes chiens quêtent aussi bien différemment. Ceux-ci ont à peine saisi la trace de la bête, qu'ils courent sans donner de signe, de sorte qu'on ne sait s'ils la suivent à la piste. Ceux-là n'agitent que les oreilles ; la queue reste immobile : d'autres ne remuent point les oreilles et se battent l'arrière-train avec la queue ; d'autres serrent les oreilles, suivent la trace d'un air sombre et triste, et courent la queue entre les jambes. Beaucoup d'autres n'ont pas ces défauts ; mais ils tournoient en furieux ; ils aboient autour de la trace, et s'ils la saisissent, ils la dissipent en la foutant sans intelligence.

Il en est qui font mille circuits, battent le ter-

rain, perdent le lièvre en revenant sur leurs premières traces ; ou, s'ils les suivent, ce n'est que par conjecture : aperçoivent-ils le lièvre les premiers, ils s'arrêtent étonnés ; ils ne le poursuivent pas qu'ils ne l'aient vu partir. D'autres encore, courant en avant çà et là, et rencontrant les traces saisies par les chiens qui les ont précédés, observent, en se défilant d'eux-mêmes. Il en est de si emportés qu'ils ne laissent point avancer leurs camarades intelligens ; ils les troublent, ils les arrêtent : d'autres saisissent de fausses traces, et ; tout fiers de ce qu'ils rencontrent, s'avancent persuadés qu'ils trompent : quelques-uns font de même, sans réflexion.

Regardez comme mauvais les chiens qui, attachés aux sentiers battus, ne discernent pas les vraies traces ; rangez dans la même classe ceux qui sautent par-dessus les passées du lièvre coureur, et ceux à qui échappent les traces du lièvre qui glte. Tels débutent par une course rapide qui se ralentit bientôt faute d'ardeur ; tels prennent la voie, mais se fourvoient ensuite : d'autres, se jetant imprudemment dans les premiers sentiers qu'ils trouvent, s'égarer et ne reviennent pas à l'appel.

Plusieurs, abandonnant leur poursuite, reviennent par crainte de la bête, quantité d'autres par amitié pour leur maître : quelques-uns essaient de tromper en clabaudant hors de la passée pour persuader qu'ils tiennent la véritable. Il en est qui ne sont pas sujets à ce défaut ; mais, au milieu de leur course, entendent-ils du bruit, ils s'y portent inconsidérément et quittent l'animal ; ils changent de route, les uns on ne sait pourquoi, les autres sur de fortes conjectures de leur part, ceux-ci sur de simples vraisemblances, ceux-là par feinte : d'autres, par jalousie, quittent la voie, se détachent de la meute et s'emportent par bandes.

Avec de tels vices, ou naturels pour la plupart, ou provenant d'une mauvaise éducation, ils ne sont d'aucun service ; ils rebuteraient donc les chasseurs les plus passionnés. Je vais parler à présent de la forme et des qualités qu'on doit rencontrer dans les chiens d'une même espèce.

CHAPITRE IV.

D'abord il faut que les chiens de chasse soient grands, qu'ils aient la tête légère, courte et

nerveuse, le bas du front marqué de rides, les yeux élevés, noirs, brillans, le front haut et large, les interstices prononcés ; les oreilles grandes, minces, sans poil par derrière ; le cou long, souple, rond ; la poitrine large, assez charnue où elle quitte les épaules ; les omoplates un peu distantes l'une de l'autre ; le train de devant court, droit, rond, musclé ; les jointures droites ; les côtes pas tout-à-fait plates, mais se dirigeant d'abord transversalement, les reins charnus, ni trop longs ni trop courts ; les flancs ni trop mous, ni trop fermes, ni trop grands, ni trop petits ; les hanches arrondies, charnues en arrière, assez espacées par le haut et comme se rapprochant intérieurement : que le bas-ventre et les parties adjacentes soient mollets ; la queue longue, droite et fine ; les cuisses fermes ; les hypocolies longues, rondes et compactes ; le train de derrière beaucoup plus haut que l'avant-train, et pourtant dans une juste proportion ; les pieds arrondis.

De pareils chiens annonceront de la force, seront légers, bien proportionnés, alertes, gais et bien en gueule. Il faut que les chiens quêtent en quittant promptement les sentiers battus, tenant toujours le nez contre terre, montrant de la joie aussitôt qu'ils ont saisi la trace, rabattant les oreilles, portant les yeux çà et là, frappant de leur queue qu'ils roulent et déroulent, et s'avancant tous ensemble sur la trace du gibier.

Lorsqu'ils auront cerné le lièvre, ils en avertiront le chasseur en accélérant leur marche ; ils l'avertiront encore mieux par leur ardeur, par le mouvement de la tête et des yeux, par les changemens de position du corps ; ils porteront les regards ou plus haut ou plus bas sur le glte du lièvre ; ils se jetteront, soit en avant, soit en arrière, soit obliquement : leurs esprits exaltés, les transports de la joie, tout annoncera qu'ils touchent au moment de la victoire.

Ils presseront le lièvre sans revenir sur leurs pas, en aboyant, en clabaudant, en franchissant les lieux divers qu'il franchira lui-même ; ils suivront le change d'une belle menée : ils dévoreront l'espace ; ils serreront l'animal de près ; ils ne feront entendre qu'avec motif leurs aboiemens répétés ; surtout ils ne reviendront jamais vers le chasseur en abandonnant la trace.

Avec ces belles formes et ces excellentes qualités, qu'ils aient encore de l'ardeur, de bons

pieds, du nez, un bon poil. On verra qu'ils ont de l'âme, si, dans les grandes chaleurs, ils ne quittent point la chasse; du nez, s'ils sentent le lièvre dans les champs nus, arides, exposés au soleil, et cet astre étant dans toute sa force. On jugera qu'ils ont bon pied, si, lorsqu'à l'ardeur du soleil ils gravissent les montagnes, leurs pieds ne se fendent pas : leur poil sera bon, s'ils l'ont fin, épais et mollet.

Quant à la couleur des chiens, il faut qu'elle ne soit ni rousse, ni noire, ni tout-à-fait blanche : ces couleurs annoncent un animal vulgaire, sauvage, et non de bonne race. Les roux et les noirs doivent avoir, aux environs du front, un poil blanc. Les blancs seront marqués de roux au front. Je veux un poil droit et long au haut des cuisses, de même qu'aux reins et à la queue, mais plus court sur le dos.

On fera mieux de mener le chien sur des cantons montueux que dans les terres labourées, puisqu'on peut sans obstacle le faire quêter sur les montagnes; ce qui est impossible dans des terres labourées, à cause des sillons. Il est à propos de le mener dans des endroits pleins d'aspérités, quand bien même on n'y trouverait pas de lièvre; leur pied s'y fait, et le travail du corps en de pareils endroits leur est très avantageux. En été, c'est dès l'aube du jour jusqu'à midi qu'il faut sortir; en hiver, pendant le jour; en automne, après midi; au printemps, sur le soir, parce qu'alors la température est modérée.

CHAPITRE V.

Les traces du lièvre sont longues en hiver, vu la longueur des nuits, courtes en été par la raison contraire. Dans les matinées d'hiver, lorsqu'il y a du givre ou de la glace, le chien n'a pas de nez : le givre par sa propre force attire à lui et absorbe la chaleur qu'a laissée la trace; la glace, d'un autre côté, semble la condenser. Les chiens ayant alors le nez tendre, ne flairent point; mais, que le soleil ou le jour avançant dégage l'odeur de la trace, elle s'offre à eux, elle les saisit, ils la sentent. Une abondante rosée absorbe cette même odeur, et la fait encore disparaître, ainsi que les grandes pluies, qui, tombant à de longs intervalles, détrempe la terre et rendent l'odorat presque nul jusqu'à ce qu'elle soit totalement ressuée.

Les vents du midi nuisent encore plus, parce qu'ils humectent et dissipent les traces : les vents du nord, au contraire, lorsqu'ils ne sont point violens, les fixent et les conservent; en général les pluies et la rosée les noient. La lune, surtout dans son plein, les affaiblit par sa chaleur; elles sont alors fort rares, par la raison que les lièvres, égayés au clair de la lune, s'élançant par sauts et par bonds et folâtrant à l'envi, laissent entre ces traces de longs intervalles. Elles sont fort troubles quand le renard y a passé.

Le printemps, à cause de sa température modérée, rend la trace bien sensible, à moins que les vapeurs de la terre en travail n'affectent les chiens, et que l'odeur des fleurs ne se confonde avec celle de la trace.

Elle est, en été, peu marquée et très légère, parce que la terre, alors échauffée, dissipe les émanations déposées par l'animal; car elles sont très volatiles, et nécessairement le chien a moins de nez alors à cause de son épuisement.

La trace est nette en automne, parce que, dans cette saison, l'on a rentré les récoltes des plantes cultivées, et que les plantes sauvages sont desséchées, de sorte que les émanations des fruits, ne se portant plus sur les passées du gibier, ne nuisent plus au chien.

En général les passées sont droites en hiver, en été et en automne, mais compliquées au printemps; car c'est dans cette dernière saison surtout que le lièvre s'accouple, erre çà et là, et produit nécessairement l'inconvénient dont nous parlons.

La trace du lièvre qui glte dure plus longtemps que celle du lièvre coureur : le premier imprime ses pas sur sa route; le second va rapidement : la terre est donc comme battue par le premier, elle est à peine effleurée par le second.

L'odeur de la trace est plus sensible dans les bois ou remises que dans les terres nues. Dans ses courses il s'assied et touche à tout; il se couche près des arbres ou sur les herbes, il se tapit dessous, dessus, dedans, à la proximité ou à quelque distance de ce qu'il rencontre, ou peu ou beaucoup de temps, ou ni trop peu ni trop long-temps : quelquefois même il s'élançe, ou dans la mer pour y prendre ce qu'il peut, ou dans d'autres eaux, s'il y aperçoit quelque corps qui surnage, ou quelque production de la nature.

Le lièvre qui gîte choisit en hiver des lieux abrités ; les ombrages pendant les chaleurs ; au printemps, en automne, les lieux exposés au soleil. Il n'en est pas de même du lièvre coureur, que la crainte du chien tient dans une continuelle inquiétude.

Le lièvre couché avance la cuisse de derrière sous les flancs, joint les jambes de devant, en les étendant, pose sa mâchoire sur les extrémités des pieds, et laisse tomber les oreilles sur ses omoplates : de ses oreilles il couvre aussi les parties molles du cou ; en général son poil épais et mollet lui sert de couverture.

Lorsqu'il veille, il cligne les paupières : mais pendant le sommeil il les tient ouvertes et immobiles ; ses yeux demeurent fixes ; en dormant il agite souvent ses narines, mais beaucoup moins lorsqu'il veille.

Quand la terre est en travail, il préfère les terres labourées aux montagnes. Le suit-on à la piste, il s'arrête partout, excepté la nuit ; car alors il devient excessivement timide, et dans cet état il ne reste pas en place.

Le lièvre étonne par sa fécondité ; à peine la femelle a-t-elle mis bas, qu'elle reçoit le mâle, ou que même elle est déjà pleine. La trace des levreaux très jeunes est plus sensible que celle des grands lièvres ; comme leurs membres sont encore plus tendres, ils les traînent sur la surface de la terre. Le chasseur met en liberté ces nouveau-nés, en l'honneur de Diane. Ceux d'un an mettent de la rapidité dans leur première course ; ils n'en mettent point dans les autres courses ; car avec beaucoup de légèreté ils ont peu de force.

Pour découvrir la trace d'un lièvre, on mènera les chiens en partant de l'endroit le plus élevé des terres labourées : le lièvre qui ne vient pas dans les terres cultivées se tient plus ordinairement dans des prairies, dans des bocages, sur les bords des ruisseaux, dans les endroits pierreux et dans des bois.

Lorsque le lièvre part, gardez-vous de crier, de peur que les chiens troublés ne reconnaissent difficilement la trace ; poursuivi par les chiens qui l'ont découverte, il traverse des ruisseaux, fait des détours, se retire dans des fentes de rocher où il se roule en peloton. Il a peur non-seulement du chien, mais encore de l'aigle : dans sa première année, franchit-il ou les hauteurs

ou les terrains nus, il est menacé de devenir la proie du roi des oiseaux ; devenu plus fort, les chiens le poursuivent, l'atteignent et l'emportent.

Les lièvres des montagnes courent plus rapidement que ceux de la plaine ; ceux des marais sont plus lents ; mais on prend difficilement les lièvres errans, car ils connaissent les chemins courts. Ils ont beaucoup d'avantage, soit en montant, soit dans les lieux unis ; sur des terrains inégaux, ils courent également ; c'est en descendant qu'ils courent le moins bien.

Ceux d'entre eux que l'on poursuit dans une terre fraîchement labourée se reconnaissent surtout s'ils ont le poil rouge ; dans les chaumes, le reflet les trahit ; on les reconnaîtra aussi dans les sentiers battus et dans les routes unies, car le poli de leur poil frappera la vue ; mais à cause de la ressemblance des couleurs, on n'apercevra plus l'animal lorsqu'il franchira des endroits pierreux, des monts, des broussailles, des forêts.

A-t-il le devant sur les chiens, il s'arrête, s'assoit, puis se dresse pour écouter si les clameurs ou le bruit des chiens sont près de lui ; il s'éloigne ensuite de l'endroit d'où part tout le bruit ; quelquefois, quoiqu'il n'entende rien, il croit, il se persuade qu'il entend ; il revient en sautant sur ses premières traces, il les coupe en tous sens.

Les lièvres que l'on surprend dans les endroits déserts poussent très loin leur course, parce que tout s'y montre à découvert, au lieu que ceux que l'on fait lever dans des bocages épais courent fort peu ; l'obscurité les arrête.

Il y a deux espèces de lièvres : les uns, grands, noirâtres, ont une grande tache blanche sur le front ; les autres, plus petits, un peu jaunâtres, ont la tache blanche plus petite : la queue des uns est marquée d'une tache ronde ; celle des autres est écourtée : ceux-ci ont les yeux d'une couleur tirant sur le noir ; les autres les ont d'une couleur bleuâtre : les uns ont le bout des oreilles noir en grande partie ; les autres ne l'ont que très peu.

On trouve les plus petits lièvres dans la plupart des îles, soit désertes, soit habitées, et en plus grande quantité que dans les continens, parce que dans la plupart de ces îles on ne voit ni aigles ni renards fondre sur eux et sur leurs petits. Les aigles habitent de préférence les plus

hautes montagnes; or celles des îles ont moins d'élevation : d'ailleurs les chasseurs visitent peu les îles désertes; dans celles qui sont habitées il y a peu d'hommes, encore moins de chasseurs. Quant aux îles sacrées, il est défendu d'y introduire des chiens; les lièvres doivent donc s'y multiplier à l'infini, puisqu'on ne les inquiète ni eux ni leur progéniture.

Le lièvre, pour plusieurs raisons, n'a pas une vue perçante; ses yeux sont saillans, ses paupières trop courtes ne peuvent se joindre pour se fermer, ce qui lui rend la vision vague et confuse : quoiqu'il dorme souvent, il n'en a pas la vue plus soulagée. La rapidité de sa course contribue beaucoup à la lui rendre trouble; avant qu'il ait pu distinguer un objet, il en détourne ses regards : d'ailleurs la crainte des chiens, lorsqu'il est poursuivi, lui ôte toute prévoyance; aussi se heurte-t-il à droite, à gauche : il tombe imprudemment dans les filets. Rarement il y donnerait, s'il suivait droit sa course; mais attaché aux lieux qui l'ont vu naître, il tourne sans cesse aux environs, il se trouve pris : lorsque les chiens s'en rendent maîtres, ils doivent rarement leur proie à la rapidité de leur course; c'est toujours par hasard et contre sa conformation naturelle que le lièvre se voit arrêté; car sous ce rapport aucun animal de même grandeur ne peut lui être comparé. Voici en effet la structure de son corps.

Il a une tête légère, petite, inclinée, étroite par devant, les oreilles placées très haut, le cou mince, arrondi, assez long et souple; les omoplates droites, libres par le haut; les jambes de devant légères et compactes; la poitrine dégagée; les côtes minces, proportionnées; les reins arqués, concaves, charnus; les flancs mollets, assez étendus; les hanches rondes, bien nourries, de forme circulaire, bien espacées en haut; la cuisse allongée, compacte; les muscles externes bien tendus; les muscles internes plats; les hypocolies allongées et fermes; les pieds de devant souples à leur extrémité, étroits et droits; ceux de derrière durs et larges, en général ne craignant rien d'un terrain rude; les jambes de derrière beaucoup plus grandes que celle de devant, formant une légère courbure en dehors; le poil court et léger. Comment un animal ainsi conformed ne serait-il pas fort, souple et léger?

La preuve de sa légèreté naturelle c'est que, même en partant tranquillement, il va par sauts et par bonds; jamais on ne verra un lièvre aller au pas; il saute en portant les pieds de derrière en dehors et au-delà des pieds de devant : telle est son allure.

Voici ce que l'on remarque quand il se voit en danger : sa queue ne facilite pas sa course; étant aussi courte elle ne peut servir à diriger le corps; mais il y supplée de l'une et de l'autre oreille lorsqu'il est sur le point d'être saisi par les chiens; il baisse alors une oreille, projette l'autre obliquement en s'appuyant du côté où il est menacé, en sorte qu'il donne promptement un crochet, et se trouve déjà loin de l'ennemi qui le serrait. C'est un animal si agréable, qu'il n'est personne qui, en le voyant suivi à la piste, découvert, poursuivi, atteint, n'oublie tout autre objet qui pourrait le plus amuser ses yeux.

Abstenez-vous de chasser dans les terres ensemencées, quelles qu'en soient les productions; évitez aussi les courans d'eau et ceux des fontaines; il est honteux d'y causer du dégât : à l'instant où commence le dommage, souvenez-vous de la loi; y eût-il la plus belle apparence de chasse, arrêtez tout.

CHAPITRE VI.

Le collier, la laisse, les longes latérales, voilà l'ornement du chien de chasse : le collier sera mollet, assez large pour ne pas endommager le poil de l'animal : les laisses auront, pour être tenues à la main, des crochets et rien de plus; car c'est mal consulter l'intérêt du chien que de lui former un collier de la laisse même : les bandes latérales seront d'un cuir large pour ne point blesser ses flancs, et en les cousant on les garnira de pointes afin de parer au mélange des races.

Ne menez les chiens à la chasse ni lorsqu'ils prennent avec dégoût la nourriture qu'on leur présente, bien sûr qu'ils sont malades, ni lorsqu'un vent impétueux souffle; car il dissipe l'odeur de la trace, et le chien ne la sent plus d'ailleurs on ne peut alors dresser ni les petits ni les grands filets. N'existe-t-il aucun de ces obstacles, sortez les chiens tous les trois jours. Ne les accoutumez pas à courir après les renards; ce serait les gêner; vous n'en tireriez plus de

service. Vous changerez de canton, autant pour les rendre propres à chasser partout que pour acquérir par vous-même la connaissance du terrain. Vous les sortirez de bon matin afin qu'ils découvrent la trace; en s'y prenant trop tard, en même temps que l'on perd sa peine on met les chiens dans l'impossibilité de découvrir le lièvre; en effet, l'odeur de la trace, à cause de sa volatilité, ne s'accommode pas de toutes les heures du jour.

Le garde-filet partira pour la chasse avec un vêtement très léger; il tendra ses *arcus* aux sentiers raboteux, aux terrains inclinés, aux détours spacieux, dans les lieux obscurs, aux ruisseaux, aux ravins, aux torrens rapides; car c'est dans ces endroits surtout que le lièvre se retire. Il serait trop long d'entrer ici dans une énumération complète.

Des passages latéraux, des traversées découvertes ou cachées se pratiqueront au point du jour, et non auparavant. En plaçant les filets près de l'endroit où on le cherche, l'animal pourrait entendre le bruit et s'en épouvanter. Si l'on doit les placer à une grande distance les uns des autres, rien n'empêchera de faire, avant le point du jour, le travail nécessaire pour nettoyer le terrain où ils seront tendus. Dans les endroits qui n'offriront point d'obstacles, on fichera les fourches en pente, afin qu'étant tirées un peu, elles opposent quelque résistance. Au haut de ces fourches on passera les mailles de même rangée; on tendra également d'une fourche à l'autre, ayant soin d'élever la bourse du filet vers le centre. On posera sur le périidrome une longue et grosse pierre, afin que l'*arcus* ne se détende pas lorsque le lièvre y sera pris: on dressera les panneaux longs et hauts de peur que le lièvre ne saute par-dessus. Ne perdez pas de temps à la quête; il est de l'honneur d'un chasseur laborieux de prendre promptement le gibier, et d'y mettre toute son industrie.

On étendra les *dictua* dans les plaines; mais on posera les *enodia* sur les sentiers et hors des chemins battus où ils seront nécessaires, en fixant les périidromes sur la terre, serrant les extrémités du filet, enfonçant les fourches entre les sardones, et attachant les épéidromes au haut de ces fourches; l'on bouchera d'ailleurs les issues laissées par les filets.

Le garde-filet ira ensuite çà et là, ayant l'œil

à tout: un des *arcus* vient-il à pencher, il le redressera: le lièvre lancé tend-il vers les *arcus*, on lui laisse prendre les devans, on le presse à grands cris. Le lièvre pris, celui qui tient les chiens calmera leur impétuosité, non par des coups, mais par des caresses: ses cris diront aux chasseurs ou qu'il n'a point vu le lièvre, ou de quel côté il l'a vu, ou qu'il en est maître, ou qu'il s'est échappé de tel ou tel côté.

Le chasseur partira vêtu à la légère, ayant un habit et une chaussure simples, un bâton à la main, et suivi du garde-filet. Ils marcheront en silence, de peur que le lièvre qui pourrait être près d'eux ne les entende parler et ne parte. Arrivé aux bois, le chasseur mettra ses chiens en laisse, chacun séparément, afin qu'ils soient faciles à détacher. Les *arcus* et les *dictua* seront tendus comme nous venons de le dire: le garde-filet se placera ensuite en observation; et le chasseur, prenant les chiens avec lui, ira lancer adroitement le gibier. Il en promettra les prémices à Apollon et à la chasseresse Diane; puis il lâchera le chien le plus instruit à quêter.

En hiver, il commencera au lever du soleil; en été, avant le jour; dans les autres saisons, entre ces deux intervalles.

Dès que le premier chien, après avoir couru sur les différentes passées, aura trouvé la véritable, un autre sera lâché; s'ils sont tous deux sur la trace, peu de temps après on lâchera les autres un à un; on les suivra sans les presser, les appelant chacun par leur nom, rarement cependant, de peur qu'ils ne s'animent avant le temps.

Je les vois, joyeux et pleins d'une noble ardeur, s'élançant, développer deux ou trois traces, les suivre avec emportement, les couper ensuite, décrire un cercle, aller tantôt en droite ligne, tantôt obliquement, entrer dans d'épaisses broussailles, dans des clairières, dans les sentiers connus, inconnus, se précédant les uns les autres, agitant leurs queues, les oreilles baissées, le feu dans les yeux. Arrivés près du lièvre, ils l'indiquent au chasseur en agitant et la queue et le corps tout entier, s'emportant avec une ardeur guerrière, prenant les devans à l'envi, courant ensemble, et bravant la fatigue; tantôt se séparant, tantôt se réunissant pour se porter encore au-delà. Enfin ils arrivent au glte

du lièvre, et fondent sur lui : l'animal s'élançe, il fuit au milieu des clameurs et des aboiemens; alors, qu'on anime les chiens et de la voix et du geste, le chasseur les suivra dans leur course, le bras gauche enveloppé de sa *chlamys*; le bâton à la main il poursuivra le lièvre, mais en évitant de s'offrir à lui : ce serait d'un mauvais chasseur.

Le lièvre en se sauvant est bientôt perdu de vue; en général il tourne autour du gîte d'où on l'a débusqué. A lui! s'écriera-t-on; à lui, valet! oh, oh donc, valet! et le valet fera signe si l'animal est pris ou non. S'il l'est à la première course, on appellera les chiens pour en chercher un autre: ne l'est-il pas, on poursuit rapidement sans relâche, on furette partout.

Lorsque les chiens dans leur poursuite se trouveront à la rencontre du chasseur, il les animera par ses cris; mais s'ils se portent trop en avant et que le chasseur ne puisse les joindre ou qu'il les ait perdus, et ne puisse plus ni les voir sur la trace ni les entendre aboyer, il demandera en criant au premier passant où il pourrait les avoir vus; il les joint ensuite. S'ils sont sur la trace, il les encourage, il les appelle chacun par leur nom; il varie autant qu'il peut le son de sa voix, qu'il rend tour à tour aiguë ou grave, faible ou forte. Entre autres manières de les appeler, si c'est dans une montagne que les chiens courent, il les animera ainsi : Oh, lévriers! oh, lévriers! Au lieu d'être sur la piste, l'ont-ils dépassée, il leur criera : A moi, lévriers, à moi! Les voit-il près de la trace, il leur fait faire plusieurs tours et détours : est-elle peu sensible, il remarque l'endroit d'où le change est parti; puis animant et caressant ses chiens, il les recouple jusqu'à ce qu'ils la découvrent distinctement. A peine l'auront-ils jugée qu'on les verra se lancer, se séparer, se réunir, former des conjectures, se les communiquer, déterminer la trace reconnue, courir avec rapidité; mais tandis qu'ils poursuivront avec cette ardeur, que le chasseur se modère, qu'il ne coure point sur leurs pas, de peur que par rivalité ils ne dépassent le lièvre. Lorsqu'ils l'ont cerné et qu'ils l'indiquent clairement, le chasseur prendra garde que l'animal, épouvanté par les chiens, ne sorte de l'enceinte. Ceux-ci, agitant leur queue, se jetant les uns sur les autres, clabaudant, faisant mille et mille sauts, levant la tête, tournant les

yeux vers le chasseur, lui découvrant ainsi la vérité, font lever le gibier et se jettent dessus en aboyant. Le lièvre donne-t-il dans les *arcus*, se sauve-t-il en passant ou à côté ou au travers, le garde-filet l'indiquera par ses cris : si le lièvre est pris, on en cherche un autre; autrement on le poursuit avec les mêmes cris qu'au-paravant.

Lorsque les chiens sont fatigués de la course, et qu'il est déjà tard, le chasseur doit continuer à chercher le lièvre qui est aussi très fatigué. Il visitera d'un œil attentif ce que la terre porte ou à sa surface ou au-dessus de sa surface, allant, revenant sur ses pas, de manière que le lièvre ne lui échappe point; car cet animal se tapit ordinairement en un petit réduit où le retienent la fatigue et la crainte. Il amènera ses chiens, les animera, flattera celui qui est d'un caractère docile et lui parlera souvent; il parlera peu à celui d'un caractère moins traitable, tiendra un milieu à l'égard de celui qui n'est ni docile ni cependant intraitable, jusqu'à ce qu'enfin il ait tué le lièvre en le poursuivant, ou qu'il l'ait fait tomber dans les *arcus*. Après cela on lèvera les *arcus* et les *dictua*, on frotera les chiens, et l'on reviendra de la chasse. Si c'est à l'heure de midi, en été, le chasseur s'arrêtera sous un ombrage, de peur que les chiens ne se brûlent les pieds dans la marche.

CHAPITRE VII.

En hiver, pendant l'interruption des chasses, vous ferez couvrir les chiennes : avec du repos elles donneront, au printemps, une bonne race; c'est pour elles la saison la plus favorable. Elles sont en chaleur pendant quatorze jours : pour qu'elles conçoivent plus vite, vous les présenterez, bien reposées, à des chiens de bonne créance. Lorsqu'elles portent, menez-les rarement à la chasse, de peur que trop d'ardeur ne cause un avortement. Le temps de la gestation est de soixante jours.

Quand les petits sont nés, laissez-les sous la mère; gardez-vous bien de les mettre sous une autre chienne : un lait et des soins étrangers nuiraient à leur accroissement : rien qui leur fasse autant de bien que le lait de leur mère, que son haleine, que ses soins et ses tendres caresses.

Bientôt les jeunes chiens se porteront çà et là : continuez à leur donner, l'année entière, du lait et un peu des alimens dont ils doivent vivre par la suite, mais rien de plus. Une trop abondante nourriture leur défigure les jambes, leur cause des maladies, nuit à leur conformation. Afin qu'il soit facile de les appeler, on leur donnera des noms courts : Psyché, Thyμος, Porpax, Styrax, Lonchè, Lochos, Phroua, Phylax, Taxis, Xiphôn, Phonax, Phlegôn, Alcè, Teuchôn, Hyleus, Médas, Porthôn, Sperchôn, Orgè, Bremôn, Hybris, Thallôn, Rhomè, Anthée, Hébé, Gètheus, Chara, Leusôn. Augè, Polys, Bia, Stichôn, Spoudè, Bryas, Oinas, Sterros, Craugè, Kainôn, Tyrbas, Sthenôn, Aither, Actis, Aichmè, Noès, Gnomé, Stihôn, Hormè.

Ne menez les jeunes chiennes à la chasse qu'à huit mois, et les jeunes chiens à dix : ne les mettez point en liberté sur les traces du lièvre qui gîte, mais suivez avec eux les chiens plus âgés qui quêtent, et ne leur permettez de courir sur les passées qu'en les tenant attachés à de grandes laisses. Le lièvre est-il découvert, quelque dispos qu'ils soient, ne les lâchez pas aussitôt ; attendez qu'il ait pris assez d'avance pour qu'ils ne l'aperçoivent plus. En effet, si, parce qu'ils sont dispos et pleins d'ardeur, on les laissait courir lorsqu'ils voient le lièvre, comme ils n'ont pas le corps assez formé, leur emportement les épuiserait. Que le chasseur y prenne garde.

On sera moins sévère pour les chiens qui paraissent peu propres à la course; désespérant eux-mêmes de prendre le gibier, ils ne s'exposeront point. Vous laisserez les jeunes chiens plus libres sur les traces du lièvre coureur; nul inconvénient à ce qu'ils le cherchent jusqu'à ce qu'enfin ils le trouvent : lorsque l'animal sera pris, vous le leur donnerez pour la curée.

Si, au lieu de se tenir près des filets, ils se dispersent, rappelez-les jusqu'à ce qu'ils s'accoutument à trouver le lièvre à la course; le cherchant toujours séparément et sans guide, ils finiraient par ne plus frayer avec les autres chiens, ce qui serait une habitude vicieuse.

Tant qu'ils seront jeunes, c'est près des filets que vous leur donnerez à manger, dès qu'ils auront fait lever le lièvre, afin qu'ils y reviennent si faute d'expérience ils s'égarèrent à la chasse : ce

soin deviendra superflu lorsqu'ils donneront sur la bête avec emportement, car alors ils s'y intéresseront plus qu'à leur manger.

Le chasseur lui-même donnera la nourriture aux chiens : en effet, qu'elle leur manque, ils n'en connaissent point la cause; mais qu'ils la reçoivent lorsque la faim les presse, ils s'attachent à qui la leur donne.

CHAPITRE VIII.

Chassez le lièvre lorsqu'il a neigé assez pour que la terre soit couverte; mais s'il reste quelque place à nu, il sera plus difficile à trouver. Neige-t-il par un vent de bise, la neige ne fondant qu'avec lenteur, les traces resteront longtemps visibles; si le vent est au midi et que le soleil luise par intervalles, les traces dureront peu, parce que la neige fond. Tombe-t-elle continuellement, il n'y a point de chasse à faire, parce que la neige recouvre les traces. Il en est de même par un grand vent; car, en emportant la neige, il efface aussi les traces; il serait donc inutile de sortir avec les chiens, puisque la neige leur brûle le nez et les pieds, et que le froid excessif dissipe l'odeur du lièvre.

Mais alors, que le chasseur muni de filets sorte avec un autre homme; il ira le long des montagnes, loin des terres labourées; et dès qu'il aura trouvé les traces il les suivra.

Sont-elles entrecoupées, il fera plusieurs tours, allant, revenant sur ses pas, cherchant où elles aboutissent; car le lièvre tracasse beaucoup, ne sachant où s'arrêter : il est d'ailleurs habitué à ruser; il sait que c'est toujours sur sa trace qu'on le poursuit. Dès qu'on l'a découvert, on avance; elle conduira vers des lieux fourrés et escarpés, dans l'intérieur desquels les vents ne portent point la neige, ce qui laisse beaucoup de gîtes au lièvre; c'est aussi ce qu'il cherche.

Lorsque ses pas tendent vers ces lieux, n'en approchez point, de peur de le faire lever; mais tournez-le : on doit croire qu'il est là; on en sera convaincu dès que l'on ne verra pas de trace opposée. Est-on sûr qu'il y est, on le laisse, car il ne quittera pas son gîte; puis on en cherche un autre, en calculant si, dans le cas où l'on en trouverait, il restera encore assez de temps pour dresser les filets. Le temps suffit-il, on fera

ce qui se pratique; où la neige est fondue on enfermera chaque lièvre, quelque part qu'il soit, dans une enceinte de filets. L'enceinte formée, on approchera pour le lancer : s'il s'en échappe, suivez-le à la piste; il ira vers les lieux fourrés, à moins qu'il ne se blottisse dans la neige.

Faites donc en sorte de découvrir sa retraite, et ceignez-la de filets : s'il ne cherche pas d'asile, courez sur lui; vous le prendrez même sans filets; il se lassera bientôt au milieu de ces neiges profondes qui s'attachent à ses pieds velus où elles forment une masse.

CHAPITRE IX.

Pour chasser les faons et les cerfs, on se servira de chiens de l'Inde : ils sont forts, grands, rapides et courageux; avec ces qualités ils peuvent soutenir la fatigue. On chassera les jeunes faons au printemps, saison où ils naissent. Le chasseur ira d'abord à la découverte dans les bois où il y a le plus de cerfs; et s'il en voit, il y reviendra avant le jour, ayant avec lui un valet de chiens, une meute et des javelots. Ses chiens seront tenus en laisse loin du bois, de peur qu'ils n'aboient à la vue du cerf. Pour lui, il se tiendra en observation. Dès que le jour paraîtra, il verra les biches amener leurs faons vers le lieu où chacune doit gîter le sien. Elles se coucheront, et les allaiteront en regardant de tous côtés si elles ne sont point vues; elles se retireront ensuite, et se porteront en avant de leurs petits pour les garder. C'est alors qu'il découvrira les chiens. Muni de javelots, il ira droit où il a aperçu le premier faon couché; il se rappellera les lieux de peur de méprise. Vus de près, leur aspect change; on les croirait tout autres que vus de loin.

Lors donc qu'il aura reconnu le faon, il s'en approchera : l'animal restera tranquille, s'appuiera contre terre, bramera, et se laissera prendre, s'il n'est pas refroidi par la rosée : car, lorsqu'il est refroidi, il ne demeure pas en place; en effet l'humidité qui le pénètre, venant à se condenser, le fait partir. Les chiens le prendront en poursuivant avec ardeur. On le donnera au garde-filet; l'animal jettera de grands cris : la biche, qui le verra et l'entendra, accourra sur celui qui le tient, et cherchera à délivrer son

faon; c'est là le moment d'animer les chiens et d'employer les javelots. Maître du faon, on ira droit aux autres en usant des mêmes moyens.

Voilà comme on prend les jeunes faons : ceux qui sont plus âgés donnent de la peine parce qu'ils vont viauder avec leurs mères et avec d'autres cerfs. Poursuivis, ils se retirent au milieu ou en avant de leurs hordes, rarement en arrière. Les cerfs alors défendront leurs petits, fouleront les chiens aux pieds; et la victoire deviendra incertaine, à moins que l'on ne pénètre au milieu d'eux, et que l'on n'isole quelque jeune cerf en dispersant les vieux.

Cette disposition ainsi effectuée, les chiens resteront en arrière à la première course, parce que le faon, consterné de l'éloignement de la horde, court avec une incroyable vitesse; mais, à la seconde et à la troisième course, leurs corps, trop jeunes encore, ne soutenant point la fatigue, ils se rendent bientôt.

On tend aussi des pièges aux cerfs dans les montagnes, autour des prairies, près des ruisseaux, des bocages, dans les bivoies, dans les terres labourées, dans tous les lieux dont ils approchent. On fera les pièges de branches d'ifs entrelacées et dépouillées de leur écorce, afin qu'ils ne pourrissent point : les couronnes de forme ronde seront garnies, dans leur tissu, de clous de fer et de bois, en opposition les uns aux autres. Que les clous de fer aient plus de longueur, pour qu'ils serrent les pieds de l'animal tandis que ceux de bois céderont. Le spart ne pourrissant point, on en tissera le cordeau et le collet que l'on posera sur la couronne; mais que le collet et le cordeau soient raides; le bois de chêne ou d'yeuse qu'on y adaptera, garni de son écorce, et de l'épaisseur d'une paume, aura trois emfans de longueur.

Pour poser ces pièges, on fera en terre une fosse ronde de cinq paumes de large, qui, à sa bouche, égale à la couronne des pièges, ira en se rétrécissant peu à peu par le bas; l'on pratiquera encore dans la terre une autre ouverture, assez grande pour y placer dans une ferme assiette et le cordeau et le bois qui y tient; cela fait on posera de niveau la partie inférieure du podostrabe; quant au collet du cordeau, on le placera autour de la couronne; le cordeau et le bois étant ainsi chacun à sa place, on mettra des branches d'épine sur la couronne, de sorte

qu'elles n'en passent point la circonférence, et l'on jonchera les branches d'un feuillage léger, celui de la saison. Sur la superficie on répandra ensuite de la terre de la fosse, et par-dessus une terre plus solide, tirée d'un endroit éloigné afin de mieux cacher le piège à la biche. Quant au reste de la terre non employée, vous l'emporterez loin du piège; car si l'animal sent une terre fraîchement remuée, et il le sent tout de suite, il conçoit des soupçons.

Sur les montagnes, le chasseur accompagné de ses chiens pourra épier les cerfs toute la journée, mais le matin surtout. Dans les terres labourées, il commencera avant le jour; sur les montagnes, vu la solitude des lieux, on prend le cerf et la nuit et en plein jour; dans les terres labourées, c'est la nuit; le jour, la présence des hommes l'effraie.

Dès que vous trouverez le piège renversé, poursuivez la bête, découplez les chiens, animez-les; observez sur la traînée du bois la route qu'a prise le cerf: pour l'ordinaire elle est visible. Des pierres auront été déplacées; le bois dont le piège est garni aura sillonné les terres cultivées; des parcelles de bois se remarqueront sur les pierres, si l'animal a traversé des lieux âpres; la poursuite en deviendra plus facile. Est-il pris par un de ses pieds de devant, bientôt il sera estropié, le bois lui blessera tout le corps et la face; le collet du cordeau tient-il à l'un de ses pieds de derrière, le bois qu'il traîne nuira aux mouvemens de tout son corps. Quelquefois aussi le piège s'embarrasse dans des branches fourchues de la forêt, et c'en est fait de l'animal, à moins qu'il ne brise le cordeau. Ainsi pris, ou excédé de fatigue, n'en approchez pas si c'est un mâle; il frapperait et de son bois et de ses pieds: de loin lancez-lui des javelots. L'été, vous les prendrez à la course, même sans podostrabe; bientôt épuisés, ils s'arrêtent et s'offrent à tous les traits: se voient-ils acculés près de la mer ou de quelque rivière, dans leur désespoir ils s'y précipitent; quelquefois ils tombent essoufflés.

CHAPITRE X.

Pour la chasse du sanglier, il faut des chiens de l'Inde, de Crète, de Locrie, de Lacédémone; des *arcus*, des javelots, des épieux et des

pièges. On ne prendra point au hasard de ces mêmes chiens si l'on en veut qui soient en état d'attaquer cette bête. Les *arcus* seront de même lin que ceux employés pour le lièvre: on composera le cordeau de trois cordelettes de quarante-cinq brins, et chacune des trois cordelettes aura quinze brins; du haut du filet en bas faites dix nœuds, et que l'ouverture de chaque maille soit d'une petite coudée; les péroïdromes auront une fois et demie la grosseur des cordelettes de l'*arcus*; le filet des extrémités aura des anneaux que l'on passera dans les mailles; le bout des péroïdromes sortira à travers les anneaux: quinze suffiront.

On emploiera toute sorte de javelots munis d'un fer large bien tranchant et d'un bois dur. Les épieux auront le fer de cinq paumes de long. Au milieu de la douille on mettra de fortes traverses de cuivre; et les hampes seront de bois de cormier, de l'épaisseur d'une javeline. Les podostrabes auront la même force que pour le cerf. Que les chasseurs se tiennent ensemble, puisque même avec beaucoup d'hommes on prend difficilement la bête. Exposons à présent quel usage on fera de tout cet appareil.

Arrivé au lieu où l'on présume que s'est retiré le sanglier, on mènera les chiens avec précaution; on tiendra tous les chiens en laisse, à l'exception d'un chien de Lacédémone, qu'on lâchera, et que l'on accompagnera dans ses tours et détours. Dès qu'il aura trouvé le pas, on le suivra; il guidera le train de chasse: quantité d'indices dirigeront le chasseur; dans les terrains mouvans, c'est le pas; ce sont les branches brisées dans les bocages épais; dans les grandes forêts, ce sont les coups de défense que le sanglier donne au bois.

Ce chien de Lacédémone ira quêtant dans les endroits boisés; c'est là qu'est le plus souvent la bauge du sanglier; ces endroits, chauds en hiver, sont frais en été. Arrivé au repaire, le chien aboie; le sanglier pour l'ordinaire reste couché.

On rappellera le limier pour le remettre en laisse avec les autres à une distance de la bauge; puis on tendra les *arcus* aux différens passages, en jetant les mailles sur les branches fourchues du bois qui peuvent servir de support: on prolongera ces filets; on leur donnera

des soutiens en garnissant les deux côtés de branches d'arbres. Qu'il y ait un grand jour à travers les mailles, de manière que l'animal qui arrive en courant voie clairement au-delà. Quant au péridrome, on le fixera à de gros arbres, et non à des buissons qui abondent dans des lieux non cultivés. De chaque côté vous boucherez avec des broussailles, même les entrées difficiles, afin que le sanglier coure dans les *arcus* sans se détourner.

Quand vous aurez bien tendu vos filets, vous rejoindrez les chiens pour les lâcher tous, et vous avancerez vers la bête, armés d'épieux et de javelots : on mettra à la tête des chiens un des chasseurs qu'on jugera le plus expérimenté; les autres le suivront en ordre, et à de grands intervalles, afin de laisser au sanglier un passage suffisant : en effet, si le sanglier trouvait sur son passage plusieurs personnes ensemble, elles courraient risque d'être blessées; il décharge ordinairement sa fureur sur le premier qu'il rencontre.

Lorsque les chiens seront près de la bauge, ils donneront dessus : le sanglier troublé se lèvera, fera sauter en l'air le premier chien qui se portera sur lui : en courant, il tombera dans les filets; s'il ne s'y jette pas, on le poursuivra. Le lieu où l'arrête le filet va-t-il en pente, il s'élancera; si c'est en plaine, il se tiendra ferme sur ses jambes, portant autour de lui ses regards.

Dans ce moment les chiens le serreront de près; les chasseurs se tiendront sur leurs gardes en lui lançant des javelots et des pierres; ils l'investiront par derrière et à une certaine distance, jusqu'à ce qu'il se pousse en avant et tende la corde passée dans les bords de l'*arcus*. Alors l'épieu à la main, le plus expérimenté et le plus fort des veneurs ira le frapper en tête. Si, malgré les atteintes des javelots et des pierres, l'animal ne donne point dans les filets, s'il se détourne pour revenir sur celui qui l'affronte, et le tournoie, il faut alors s'avancer sur lui avec un épieu, se tenant ferme, la main gauche en avant, la droite en arrière; car c'est la gauche qui dirige le coup, et la droite qui le porte. Le pied gauche sera sur la même ligne que la main gauche, le droit sur celle de la droite. Vous porterez le coup en n'écartant les jambes que du pas de la lutte, et vous tourne-

rez le côté gauche dans la direction de la main gauche. On observera ensuite et le regard de l'animal et jusqu'au moindre mouvement de sa tête.

Lorsqu'on voudra le frapper de l'épieu, on prendra garde que par un mouvement de tête il ne fasse sauter l'arme des mains; le coup manqué il est aussitôt sur l'homme. En pareil cas il faut se jeter la face contre terre, se tenant fortement à ce qu'on y rencontre. La bête, vu la courbure de ses défenses, n'attaquera point en dessous le corps du chasseur ainsi couché; s'il se tenait droit, il serait infailliblement blessé: elle essaie, il est vrai, de relever l'homme, si elle ne le peut, elle le foule aux pieds.

Il n'est qu'un moyen de salut; c'est que l'un des chasseurs s'approche, un épieu en main, pour irriter l'animal, feignant de lancer l'épieu, mais ne le lançant pas en effet, de peur qu'il ne blesse son compagnon renversé. Le sanglier, se voyant harcelé, quittera le chasseur qu'il tient sous lui, et se retournera furieux contre celui qui l'irrite; l'autre alors se lèvera d'un saut, et n'oubliera pas en se relevant d'avoir l'épieu à la main; il ne peut en effet se sauver honorablement que par la victoire. Il l'attaquera de nouveau comme auparavant, dirigeant son fer vers la gorge, entre les deux omoplates, et enfonçant le fer de toute sa force. L'animal furieux se lancera en avant. Si les traverses du fer de la lance ne l'arrêtaient, il se précipiterait le long de la hampe même, il arriverait à la main de celui qui tient l'arme.

La force de l'animal est telle qu'on ne peut se l'imaginer : au moment où il meurt, du poil approché de ses défenses se crispe, tant elles sont brûlantes! Lorsqu'il est vivant et qu'on l'irrite, elles sont de feu, témoin les poils des chiens dont il consume les extrémités quand il manque son coup.

On éprouve ces difficultés et quantité d'autres lorsqu'on prend le verrat : si c'est une laie, on courra dessus, on la frappera en prenant garde d'être renversé d'un coup de son arme; on serait inévitablement foulé et mordu. Qu'on se garde donc de tomber : en vient-on là, on se relèvera comme on l'a dit en parlant du verrat; une fois relevé on frappera l'animal de son épieu jusqu'à ce qu'on l'ait tué.

On prend encore ainsi le sanglier. On lui tend

des filets dans le passage des taillis aux forêts, aux vallées, aux endroits escarpés : il se lance quelquefois dans les lieux humides, dans les marais et autres lieux aquatiques. Le garde-filet tiendra un épieu en main, tandis que les autres mèneront les chiens cherchant les passages les plus commodes. Bientôt on découvre l'animal, on le chasse : s'il tombe dans les filets, celui qui les garde ira dessus, l'épieu en main, prenant les positions indiquées ; sinon, qu'on le poursuive.

On le prend aussi durant les excessives chaleurs, en le chassant avec les chiens ; quoique extrêmement fort, il perd bientôt haleine et se rend. Il périt beaucoup de chiens dans cette sorte de chasse, les veneurs courent eux-mêmes des dangers. L'animal aux abois se retirera ou dans l'eau, ou près d'un endroit escarpé, ou dans une forêt d'où il ne veut pas sortir. Comme alors ni filet ni rien autre chose ne l'empêche de se ruer sur celui qui l'approche, ils se verront forcés de l'attaquer à coups d'épieux ; ils l'affronteront alors ; ils déploieront toute bravoure qui leur a fait embrasser une profession si pénible ; ils se serviront de l'épieu et tiendront le corps dans la position que j'ai prescrite ; s'il arrive accident, ce ne sera pas faute d'avoir fait ce qu'il fallait.

On tend aussi des pièges aux sangliers comme aux cerfs et dans les mêmes lieux ; on se tiendra de même en observation ; les poursuites seront aussi les mêmes ; on l'abordera avec les mêmes précautions ; l'épieu sera pareillement employé.

On lui enlève difficilement ses petits ; il ne les abandonne pas à eux-mêmes qu'ils ne soient grandis : lorsque les chiens les ont découverts, ou que les premiers ils ont aperçu les chiens, ils s'enfoncent aussitôt dans les bois où les suivent le père et la mère, redoutables alors, puisqu'ils combattent plus pour ces petits que pour eux-mêmes.

CHAPITRE XI.

Les lions. Les pardalis, les lynx, les panthères, les ours et autres semblables animaux, se prennent dans les contrées étrangères, sur le mont Pangée, dans le Cittus situé au-delà de la Macédoine, ou sur l'Olympe de Mysie, ou sur le Pinde, ou sur le Nysa situé au-delà de la Syrie, et autres montagnes qui peuvent les nourrir. Dans les montagnes on les prend avec un appât

préparé d'aconit ; les difficultés des lieux ne permettent pas d'autre chasse : à cet appât que l'on jette le long des eaux et dans tout autre endroit dont ils approchent, on mêle ce qui est du goût de chacun de ces animaux.

Ceux d'entre eux qui descendent de nuit dans la plaine s'y trouvent enfermés par une troupe de gens à cheval et armés, qui s'en rendent maîtres, mais non sans danger. Quelquefois on fait pour les prendre de grandes fosses rondes, laissant au milieu une élévation de terre qui forme une espèce de colonne depuis le fond de la fosse jusqu'à la superficie. Aux approches de la nuit on y pose une chèvre qu'on y attache : l'on forme autour de la fosse une enceinte circulaire de branchages qui cache l'intérieur de la circonférence et ne laisse aucune entrée. Ces animaux, au bèlement de la chèvre pendant la nuit, viennent rôder autour de ces bois qui bouchent la fosse ; mais ne trouvant pas d'entrée, ils s'élancent dedans et sont pris.

CHAPITRE XII.

Je viens d'exposer tout ce qui concerne les travaux de la chasse, d'un exercice dont les partisans retireront de si grands avantages. Ils se procureront une bonne constitution, ils auront la vue meilleure, l'oreille plus sensible ; ils vieilliront moins ; surtout ils se formeront au métier de la guerre. Chargés de leurs armes, auront-ils à traverser des sentiers difficiles, ils ne se décourageront point, ils supporteront la fatigue par l'habitude qu'ils en auront contractée en poursuivant la bête ; ils pourront dormir sur le lit le plus dur ; ils seront gardiens fidèles. Quand il s'agira de marcher à l'ennemi, de mettre des ordres à exécution, vous les trouverez prêts ; l'habitude de tuer des bêtes les y aura dressés. Placés en tête de l'armée, ils n'abandonneront pas leurs rangs, parce qu'ils sont habitués à la persévérance. L'ennemi est-il en déroute, ils le poursuivront droit et intrépidement sur toute sorte de terrain ; la chasse les y a familiarisés. L'armée de leur patrie éprouve-t-elle un échec, ils sauront, sur des terrains couverts de broussailles et escarpés, et en d'autres lieux de difficile accès, se sauver honorablement eux-mêmes et sauver aussi les autres ; l'expérience leur aura fourni beaucoup de ressources. En effet, dans

une déroute presque générale, plus d'une fois de tels hommes, voyant le vainqueur égaré sur un terrain désavantageux, sont revenus à la charge, et, grâce à une forte constitution et à leur intrépidité, ils l'ont mis en fuite; car la fortune est compagne ordinaire de ceux qui joignent une âme forte à un corps robuste.

Aussi nos ancêtres, convaincus que c'était de cet exercice qu'ils tiraient tous leurs avantages contre les ennemis, l'ont-ils fait entrer dans l'éducation de la jeunesse. Dans les premiers temps où ils n'avaient que de faibles récoltes, ils pensaient néanmoins qu'il ne fallait pas défendre la chasse, parce que le chasseur n'en veut pas aux productions de la terre. De plus, une loi fixait pour la nuit le nombre de stades au-delà duquel les particuliers ne pouvaient s'éloigner de la ville, de peur que les amateurs de la chasse ne fussent privés de gibier. Ils voyaient que ce plaisir seul faisait un grand bien aux jeunes gens, celui de les rendre réservés et justes, en les élevant à l'école de la vérité : ils comprenaient qu'ils devaient leurs succès militaires à la chasse; que, bien différente de ces plaisirs honteux qui ne demandent pas d'étude, elle n'interdit aucune des occupations honnêtes auxquelles on voudrait se livrer. C'est donc elle qui forme les bons soldats et les bons généraux; car les excellens citoyens sont ceux à qui de nobles travaux épargnant les signes d'une déshonorante débauche, et dont l'âme pure ne connaît d'autre ambition que la vertu. De tels hommes souffrirent-ils jamais ou que l'on commît une injustice envers leur patrie, ou que l'on ravageât leur territoire ?

Quelques personnes diront peut-être qu'il ne faut point se passionner pour la chasse dans la crainte de négliger ses affaires domestiques. C'est qu'elles ignorent qu'on les administre encore mieux en servant son pays et ses amis. Si le chasseur se rend essentiellement utile à sa patrie, se peut-il qu'il néglige ses affaires, lorsque les fortunes particulières sont si intimement liées à la fortune publique, que l'on sert tout à la fois et sa patrie et ses propres intérêts ?

Parmi ceux à qui l'envie suggère ces objections, il en est qui aiment mieux périr victimes de leur lâcheté que de devoir leur salut à la valeur d'autrui. Les vils plaisirs qui les tyrannisent, les égarent dans leurs discours et dans leurs actions;

leurs discours inconsidérés engendrent les haines; leurs actions criminelles appellent sur leur tête, sur celle de leurs enfans et de leurs amis, les maladies de toute espèce et la mort même. Qui pourrait confier le salut public à des êtres abrutis par le désordre, et plus sensibles que les autres aux titillations de la volupté ?

On se trouve sûrement à l'abri de tous ces maux en favorisant l'exercice que je préconise. En effet, la bonne éducation du chasseur lui apprend à respecter les lois, à faire de la justice le sujet de ses entretiens, à mériter la réputation d'homme probe. Il est donc bien vrai que ceux qui se livrent à un travail continu et qui aiment à s'instruire en se formant à de laborieux exercices, sauvent encore leur patrie, tandis que ceux qui, par crainte du travail, se refusent à l'instruction et vivent au sein d'une funeste volupté, sont des êtres abjects. Indociles à toute juste remontrance, ils méprisent les lois : ennemis du travail, ils n'ont nulle idée de ce que doit être l'homme de bien, en sorte qu'ils ne peuvent être ni religieux ni sages; et comme ils manquent d'instruction, ils blâment ceux qui en ont reçu. Avec de tels hommes rien ne prospère, tandis qu'avec les secours des honnêtes gens la société possède la source du bonheur. D'où je conclus qu'on doit préférer ces derniers. J'ai donné dans un grand exemple la preuve de cette vérité. Ce fut en consacrant à la chasse les premières années de leur vie, que ces anciens disciples de Chiron dont j'ai parlé acquirent tant de belles connaissances et parvinrent à cette éclatante vertu qui excite à présent encore notre admiration.

Tout le monde sans doute rend hommage à la vertu; mais comme elle ne s'acquiert que par de pénibles travaux, beaucoup l'abandonnent; ils ignorent s'ils réussiront, et ne voient que ce qu'il leur en coûtera de peine.

Si la vertu avait un corps, peut-être la négligeraient-ils moins, persuadés qu'ils en seraient vus comme ils la verraient elle-même. Lorsqu'on est près de l'objet que l'on aime, on en devient meilleur, dans la crainte d'être vu; mais dans la pensée que la vertu n'observe pas leurs actions, les hommes s'en permettent ouvertement de blâmables et de criminelles. Ils ne la voient pas; et cependant, immortelle et partout présente, elle honore les bons qui la révèrent, et

elle flétrit les méchants. Oui, s'ils savaient qu'elle les regarde, ils iraient au-devant de ces travaux et de cette instruction qui seuls la captivent; ils obtiendraient toutes ses faveurs.

CHAPITRE XIII.

J'admire, en vérité, ces gens qu'on appelle sophistes, qui prétendent pour la plupart guider la jeunesse vers la vertu, tandis qu'en effet ils l'égareront. Voyons-nous un homme que les sophistes de nos jours aient rendu vertueux? Offrent-ils au public un ouvrage dont la lecture rende nécessairement l'homme meilleur? Combien, au contraire, n'ont-ils pas publié d'écrits frivoles qui amusent inutilement la jeunesse sans lui présenter aucun trait de vertu, qui d'ailleurs dérobent à l'instruction des moyens qu'on se promettait de lui donner, détournent des études solides, et n'enseignent que des mensonges! Je leur reproche donc fortement des torts aussi graves. Je blâme encore les expressions recherchées dont fourmillent leurs écrits, tandis qu'ils n'offrent pas un seul principe capable de former les jeunes gens à la vertu. Je ne suis qu'un esprit ordinaire; mais je n'ignore pas que la première instruction de l'honnête homme vient de la nature: après elle, consultons les sages qui ont de véritables lumières, mais non ceux qui ne possèdent que l'art de tromper.

Peut-être mon style est-il dépourvu d'élégance; mais je ne suis point jaloux de cet avantage. J'ai à cœur de tracer ici les leçons nécessaires à ceux que l'on forme à la vertu: or, ce ne sont pas les mots, ce sont les principes solides qui instruisent.

Je ne suis pas le seul qui reproche, je ne dis pas aux philosophes, mais aux sophistes du jour, de s'occuper des mots, et nullement des choses. Je sais combien il est avantageux de présenter des ouvrages méthodiquement écrits; aussi, par là même, sera-t-il plus facile de prouver aux sophistes leur futilité. Si j'écris d'une manière suivie, c'est pour éviter des erreurs, pour former des hommes bons et sages, et non des sophistes; car je veux que des écrits soient aussi utiles qu'ils le paraissent, de sorte que jamais on ne puisse les réfuter. Nos sophistes, au contraire, ne parlent, n'écrivent que pour tromper, que pour s'enrichir: ils ne sont utiles à personne;

car il n'exista jamais, il n'y a même actuellement encore aucun sage parmi eux; il leur suffit d'être appelés sophistes, dénomination flétrissante, du moins parmi les hommes qui pensent.

J'exhorte donc à se tenir en garde contre les préceptes de ces maîtres orgueilleux, et à ne point rejeter les saines réflexions des vrais philosophes. Les sophistes ne courent qu'après les riches et les jeunes gens: accessibles à tous, amis de tous, les philosophes ne règlent ni leur estime ni leur mépris sur la fortune.

N'imitiez point ces hommes qui cherchent à s'agrandir aux dépens du public et des particuliers; soyez convaincus que les honnêtes gens se reconnaissent à des actions vertueuses et à une vie laborieuse, tandis que les méchants n'ont que de vicieuses affections, et qu'on les reconnaît aux traits les plus honteux. Spoliateurs des fortunes publique et particulière, ils contribuent moins que les ignorans même au salut commun, et n'ont, s'il faut prendre les armes, que des corps épuisés, déformés, incapables de supporter la fatigue.

Les chasseurs, au contraire, présentent toujours à la république des corps robustes et des ressources pécuniaires. Ils font la guerre aux bêtes, tandis que les autres la font à des concitoyens. En marchant contre des amis, ceux-ci sont généralement détestés; ceux-là s'honorent en poursuivant les animaux féroces. S'ils s'en rendent maîtres, ils ont vaincu des ennemis; en est-il autrement, on leur sait gré d'abord de ce qu'ils attaquent les ennemis de la cité tout entière, ensuite de ce qu'ils le font sans intérêt pour eux-mêmes comme sans préjudice pour autrui; d'ailleurs leurs efforts mêmes les rendent et plus vertueux et plus habiles. Pourquoi? c'est ce que nous allons démontrer.

S'ils n'étaient pas infatigables, s'ils ne se distinguaient pas par leur vigilance et leur sagacité, feraient-ils du butin? Des animaux sont bien forts quand ils combattent pour leur vie, dans leur propre retraite: le chasseur prendrait donc des peines inutiles s'il ne les surpassait en activité et en intelligence.

Ceux qui veulent dominer dans leur pays ne cherchent qu'à subjuguier des amis, et trouvent dans leurs exercices un aliment à leur dépravation: au contraire, des chasseurs n'en veulent

qu'à des ennemis communs ; et l'exercice même auquel ils se livrent les rend plus aguerris contre d'autres adversaires. Le butin des uns récompense leur prudence, celui des autres est le fruit d'une honteuse audace : les uns méprisent tout gain sordide, toute action lâche ; les autres n'ont pas ce courage : ceux-ci décèlent par leur langage la turpitude de leur âme ; le discours annonce la générosité de ceux-là : il n'est pas de frein à l'impiété des uns ; les autres sont pénétrés de respect pour la Divinité.

Si l'on en croit une antique tradition même

les dieux aiment soit à chasser, soit à se rendre spectateurs de cet exercice. Si donc les jeunes gens se rappellent mes conseils et s'y conforment, ils seront religieux et respectueux envers les dieux, persuadés qu'ils les ont pour témoins ; ils feront la joie des auteurs de leurs jours, le soutien de la patrie, de leurs amis, de leurs concitoyens. Les hommes adonnés à la chasse ne sont pas les seuls qui aient obtenu une réputation de vertu ; dans ce nombre on comprend aussi des femmes qu'Artémis rendit chasseresses, Atalante, Procris et autres.

ÉCONOMIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

J'entendis un jour Socrate parler en ces termes sur l'économie : « Dis-moi, Critobule, donne-t-on à l'économie le nom d'art, comme on le donne à la médecine, à la fabrique des métaux et à l'architecture ? — Je le crois, Socrate. — On peut déterminer l'objet de ces arts. Peut-on également déterminer celui de l'économie ? — L'objet d'un bon économiste, si je ne me trompe, est de gouverner habilement sa maison. — Et la maison d'un autre, si on l'en chargeait, est-ce qu'il ne serait pas en état de la gouverner comme la sienne ? Un architecte peut aussi bien travailler pour un autre que pour lui : il doit en être de même de l'économiste. — C'est mon avis, Socrate. — Un homme qui, versé dans la science économique, se trouverait sans biens pourrait donc administrer la maison d'un autre, et recevoir un salaire comme en reçoit l'architecte qu'on emploie ? — Assurément, et même un salaire considérable, si, après s'être chargé de l'administration d'une maison, il l'améliorait par son talent à remplir ses devoirs.

— Critobule, qu'est-ce que nous entendons par une maison ? Est-ce la même chose qu'une habitation ? ou ce mot doit-il s'entendre même des biens que l'on possède hors de son habitation ? — Il me semble, Socrate, que tous nos

biens font partie de la maison, quand même nous n'en aurions aucun dans la ville où nous résidons. — Mais n'y a-t-il pas des gens qui ont des ennemis ? — Sans doute, il en est même qui en ont beaucoup. — Disons-nous que ces ennemis font partie de nos possessions ? — Il serait plaisant, en vérité, qu'un économiste qui augmenterait le nombre des ennemis de sa maison vît encore sa conduite récompensée. — Tu disais pourtant qu'on entend par maison tout ce que l'on a. — Sur ma foi, je voulais dire tout ce que l'on possède de bon ; car ce qui est un mal pourrais-je l'appeler une possession ?

— Si je ne me trompe, tu appelles *biens* ce qui est utile ? — Justement ; car ce qui est nuisible est plutôt un mal qu'un bien. — Et si quelqu'un achète un cheval sans savoir le mener, et qu'il fasse une chute et se blesse, ce cheval ne sera donc plus un bien pour lui ? — Non, si par le mot *bien* on entend ce qui est utile. — Les terres même ne sont donc plus des biens pour qui perd à leur culture ? — Assurément elles n'en sont plus, dès qu'au lieu de nourrir le cultivateur elles sont cause qu'il tombe dans l'indigence. — Tu en diras donc autant des brebis ? Elles ne sont plus des biens pour le propriétaire qui se ruine, parce qu'il ne sait pas en tirer parti. — Je le pense ainsi, mon cher Socrate. — Critobule, tu entends donc par *biens* ce qui est

utile, mais non ce qui est nuisible?—Précisément. — La même chose est donc un bien pour qui sait en user, et n'en est pas un pour qui ne le sait pas. C'est ainsi qu'une flûte est un bien pour un homme qui en joue parfaitement, tandis qu'elle ne sert pas plus à l'ignorant que de vils cailloux, à moins qu'il ne la vende; et dans cette nouvelle supposition nous disons: Une flûte est un bien pour l'ignorant qui la vend; elle n'en est pas un pour celui qui la garde, lorsqu'il ne sait pas en jouer.

— Cette réflexion, mon cher Socrate, est une juste conséquence de nos principes, puisque nous venons de dire qu'il n'y a de bien que ce qui est utile. La flûte ne peut être un bien pour l'ignorant qui ne la vend pas, puisqu'elle ne lui sert de rien. Elle sera un bien s'il la vend. — Dis s'il sait la vendre; car si elle tombe entre les mains d'un autre ignorant, elle ne sera pas plus un bien qu'auparavant, du moins d'après tes principes.

— C'est-à-dire, Socrate, que l'argent même n'est pas un bien, si l'on ne sait s'en servir. — Toi-même, Critobule, tu me parais avouer que le nom de bien convient seulement à ce qui peut être utile. Si donc quelqu'un emploie son argent, par exemple, à l'acquisition d'une maîtresse qui lui altère la santé, le rend fou, et dérange ses affaires, dira-t-on que l'argent lui soit utile? Non certes, ou nous donnerons le nom de bien à la jusquiame, qui rend maniaques ceux qui en mangent. Que l'argent, si l'on ne sait pas en user, soit donc rejeté si loin, qu'il ne soit plus même au rang des biens.

« Et les amis, sion a le talent de mettre à profit l'amitié, comment les appellerons-nous? — Des biens, Socrate; et ne sont-ils pas beaucoup plus dignes de ce nom que les bœufs, puisqu'ils nous servent plus encore que ces utiles animaux? — Les ennemis, d'après tes propres principes, sont donc aussi un bien pour qui sait se les rendre utiles? — Je le crois ainsi. — Il est donc d'un bon économe d'en user si sagement avec ses ennemis, qu'il sache en tirer parti? — Oui certes; et en effet, combien ne vois-tu pas de maisons de particuliers redevables de leur opulence soit à la guerre, soit à des tyrans? — Voilà qui est bien dit selon moi. Mais que penser, Socrate, lorsque nous voyons des gens qui, avec des talens et des moyens pour agrandir leurs possessions

à l'aide du travail, se condamnent à l'oisiveté, et rendent par-là leurs talens inutiles? N'en résulte-t-il pas, du moins à l'égard de ces hommes-là, que ni les talens ni les possessions ne sont des biens? — Est-ce de misérables esclaves que tu veux me parler, Critobule? — Non, en vérité; mais de citoyens reconnus pour nobles, qui, versés les uns dans l'art militaire, les autres dans les arts de la paix, languissent pourtant dans l'inaction, faute de maîtres, à ce que je crois. — Faute de maîtres! Comment n'en auraient-ils pas, puisque formant des vœux pour le bonheur, et voulant faire ce qui le procure, ils se trouvent dans leurs tentatives arrêtés par des tyrans? — Et quels sont donc ces tyrans qui commandent en se tenant invisibles? — Invisibles! Critobule. Partout on les voit; même tu n'ignores pas combien ils sont méchants, si tu regardes comme ennemis cruels la mollesse, la lâcheté, la négligence.

« Il est d'autres maîtres non moins perfides, tels que les jeux de hasard et les sociétés frivoles qui se cachent sous le masque de la volupté. Avec le temps, ceux mêmes qui ont été trompés reconnaissent que ces jeux, que ces sociétés inutiles ne sont que de véritables maux déguisés sous l'assaisonnement des plaisirs, puisqu'en asservissant, ils empêchent de vaquer à d'utiles travaux. Quelques-uns à la vérité, loin d'obéir à ces despotes, se montrent au contraire très actifs, très industriels: néanmoins ils se ruinent, ils perdent toute ressource; car ils ont aussi des maîtres qui certes commandent bien durement. Ils sont esclaves les uns de la gourmandise, les autres de l'incontinence, ceux-ci de l'ivrognerie, ceux-là d'une folle ambition et de la prodigalité; et chacun de ces maîtres exerce sur ceux qu'ils subjuguent un si cruel empire que, tant qu'ils les voient jeunes et en état de travailler, ils les contraignent de leur apporter tout leur gain, de fournir à tous leurs caprices. S'aperçoivent-ils que la vieillesse les rend incapables de travailler, ils les abandonnent à une décrépitude ignominieuse, et vont chercher d'autres victimes. Contre ces ennemis de notre liberté, Critobule, il faut soutenir des combats non moins terribles que contre ceux qui tenteraient, les armes à la main, de nous réduire en servitude. Un ennemi généreux, après avoir donné des fers, a plus d'une fois,

par sa modération, forcé les vaincus à devenir plus sages, et à vivre désormais plus heureux : au lieu que ces impérieux despotes, tant qu'ils dominent, travaillent sans relâche à dégrader le corps et l'âme, et à détruire la fortune.»

CHAPITRE II.

«Je crois, dit alors Critobule, te comprendre à merveille. Il me semble d'ailleurs qu'en interrogeant mon cœur, je le trouve libre de ces honteuses passions : en sorte que si tu me conseilles ce que je dois faire pour améliorer ma maison, les tyrans dont tu parles ne m'empêcheront pas de mettre tes avis à profit. Fais-moi donc part, en toute confiance, de tes salutaires leçons.

«Penses-tu, Socrate, que nous soyons assez riches, et que nous n'ayons plus rien à désirer? — Si c'est de moi que tu parles, Critobule, je crois qu'il ne me faut plus rien au-delà de ce que je possède; je suis assez riche. Pour toi, je te trouve bien pauvre; quelquefois même, en vérité, tu m'inspires de la pitié. — Par tous les dieux, répondit Critobule riant aux éclats, quelle somme crois-tu, Socrate, que l'on trouverait de tous mes biens si on venait à les vendre, et quelle somme trouverait-on des tiens? — A rencontrer un bon acquéreur, je pense que, de toute ma maison et de tout ce qui m'appartient, se ferais aisément cinq mines; toi, tu trouverais, je suis sûr, de tes biens, cent fois davantage. — Quoi! tu sais cela, et t'imagines n'avoir aucun besoin! et ma pauvreté te fait pitié! — Oui, parce qu'en effet ce que j'ai me procure le nécessaire, tandis que toi, avec le train brillant que tu mènes et que l'on attend de toi, tu ne pourrais pas subsister même ayant une fortune triple de celle que tu possèdes à présent. — Et pourquoi, Socrate?

— D'abord, Critobule, je te vois obligé à de grands et nombreux sacrifices, sous peine de t'attirer le courroux des dieux et la défaveur des hommes. Ensuite ton rang exige que tu accueillies, et même avec magnificence, quantité d'étrangers; que tu donnes de fréquents soupers à tes concitoyens, et leur rendes toute sorte de bons offices; sinon, tu restes sans partisans. Ce n'est pas tout : je sais qu'à présent même le gouvernement te charge d'énormes im-

positions, ce sont des chevaux à entretenir, des fêtes publiques à payer, des combats de gymnase à présider, des clientèles à soutenir. S'il survient une guerre, aussitôt nommé trierarque, on te chargera de dépenses et de contributions si fortes, qu'il ne te sera pas facile d'y faire honneur; et si tu ne fournis pas noblement à tout, ils te puniront avec la même sévérité que s'ils te surprenaient volant leurs biens. Pardessus tout cela, je vois que tu te crois riche; tu négliges les moyens de fortune, tu t'occupes de bagatelles, comme si tu n'avais rien de mieux à penser : voilà ce qui excite ma pitié. Je crains qu'il ne t'arrive des malheurs irréparables; que tu ne tombes dans une affreuse indigence. Quant à moi, s'il me manquait quelque chose, tu sais toi-même qu'il y a telles personnes dont les modiques bienfaits verseraient l'abondance dans mon ménage : tes amis, au contraire, qui ont plus de moyens pour soutenir leur état que tu n'en as pour soutenir le tien, ne songent qu'à tirer parti de toi.

— A cela, Socrate, je n'ai point à répliquer : mais il en est temps, viens à mon secours; que je ne devienne pas réellement un objet de pitié. — Est-ce que tu ne t'apercevrais pas de ton inconséquence? Quoi! Critobule, tout à l'heure, lorsque je te disais que je suis riche, tu t'es moqué de moi, comme si je ne savais pas même ce que c'est que richesse; tu as tenu bon jusqu'à ce que tu m'aies convaincu, forcé d'avouer que mes biens n'égalaien pas la centième partie des tiens; et tu veux, à présent, que je te protège, que mes soins t'empêchent de tomber dans une véritable pauvreté!

— C'est que je vois, Socrate, qu'avec un seul et unique moyen, tu enrichis tes amis. Or celui qui de peu sait tirer parti, avec de grands fonds procurerait une grande fortune. — Oublies-tu donc encore que tout à l'heure tu disais (et il ne m'était pas même permis d'ouvrir la bouche), tu disais que ni les chevaux, ni les terres, ni les troupeaux, ni l'argent, que rien enfin n'était un bien pour qui ne savait point s'en servir? On peut bien tirer des revenus de pareilles possessions; mais moi, qui de ma vie n'en ai eu en propre, comment veux-tu que je sache les faire valoir? — Cependant, Socrate, nous avons été d'avis que quand un homme n'aurait en propre aucun bien, la science de l'économie n'en exis-

terait pas moins. Qui t'empêche donc d'avoir ce talent? — Eh mais, ce qui peut empêcher un homme de savoir jouer de la flûte, quand il n'a jamais eu de flûte à lui, et que personne ne lui en a prêté pour en prendre des leçons : voilà où j'en suis par rapport à l'économie. L'instrument nécessaire pour s'y exercer, ce sont les biens ; or jamais je n'en ai eu, et jamais autre que toi n'a eu l'idée de m'en confier. Ceux qui apprennent pour la première fois à pincer la cithare gâteraient même les lyres ; de même moi, si j'essayais sur tes biens la pratique de l'économie, peut-être ruinerais-je ta maison.

— Tu as grande envie de m'échapper, Socrate, et bien de la répugnance à porter avec moi la charge d'une pénible et nécessaire administration. — Non, par Jupiter ! non ; c'est au contraire avec grand plaisir que je te ferai part de ce que je sais : mais si tu venais chez moi me demander du feu, et que, n'en ayant pas, je t'indiquasse une autre maison où tu pusses t'en procurer, tu n'aurais pas, je crois, sujet de te plaindre de moi. De même si tu venais me demander de l'eau, et que, n'en ayant pas, je te conduisisse chez quelqu'un qui en eût, je suis sûr que tu ne te plaindrais pas de moi. Si, me priant de t'enseigner la musique, je t'adressais à des maîtres bien plus habiles que moi, et qui encore te sauraient gré de prendre leurs leçons, sur cela quel reproche aurais-tu à me faire? — Aucun, du moins qui serait fondé. — Eh bien, je vais t'indiquer des gens bien plus habiles que moi dans la science dont tu me supplies de te donner des leçons. J'avoue que j'ai soigneusement cherché quels étaient les meilleurs maîtres d'Athènes, en chaque genre ; car j'avais remarqué un jour que la même profession qui réduisait les uns à l'indigence, en conduisait d'autres à la fortune. Cette singularité qui me frappa me parut mériter d'être approfondie. Je ne trouvai, en y réfléchissant, rien que de fort naturel. Je voyais en effet que ceux qui exerçaient sans principes ces professions ne manquaient pas de se ruiner, tandis que ceux dont les opérations étaient sagement combinées faisaient sans peine une fortune rapide. A l'école de tels maîtres, et avec l'aide du ciel, je crois que tu pourrais être un excellent administrateur de tes biens.

CHAPITRE III.

— Je ne te laisserai point aller, Socrate, que tu ne me donnes les leçons que tu m'as annoncées en présence de nos amis que voici. — Eh bien, Critobule, si d'abord je te montre des gens qui construisent à grands frais des maisons incommodes, tandis que d'autres, avec beaucoup moins de frais, bâtissent des maisons où ils trouvent toutes les commodités imaginables, est-ce que cela seul ne te paraîtra pas une leçon d'économie? — Assurément. — Si je te fais voir, ce qui en est une suite, des gens qui possèdent une quantité prodigieuse de meubles de toute espèce, sans pouvoir s'en servir au besoin, sans même savoir s'ils sont en bon ou mauvais état, et qui à cause de cela se tourmentent sans cesse, et sans cesse tourmentent leurs domestiques ; si je t'en fais remarquer d'autres qui, sans être plus meublés, même avec moins de meubles que les premiers, trouvent tout sous la main quand ils veulent s'en servir? — La raison, Socrate, n'en est-elle pas que chez les uns tout est pêle-mêle, tandis que chez les autres chaque chose est à sa place? — A une place convenable, oui ; mais non pas à une place prise au hasard. — Voilà, si je ne me trompe, encore une réflexion qui a rapport à l'économie.

— Si je te montre encore ici des esclaves presque tous enchaînés, et qui bien souvent s'échappent ; là des serviteurs qui, libres de toute chaîne, ne songent qu'à travailler, et se plaisent à rester auprès de leurs maîtres, ne paraîtrai-je pas t'avoir présenté un fait relatif à l'économie? — Très remarquable, assurément. — Si je te cite des agriculteurs qui suivent les mêmes procédés, et dont les uns cependant accusent l'agriculture de leur indigence, tandis que cet art procure à d'autres l'abondance et toutes les commodités de la vie? — Tu ne m'étonnerais pas ; peut-être qu'outre les dépenses indispensables, les premiers en font de ruineuses pour leur maison. — Il est possible, Critobule, qu'il se trouve des gens tels que tu le dis ; ce n'est pas d'eux que je parle, mais de ceux qui, se disant agriculteurs, ne peuvent fournir même aux dépenses nécessaires. — Et quelle serait la cause de cette détresse? — Je te conduirai chez eux ; tu verras de tes propres yeux

et jugeras. — Oui, si je puis. — Viens donc éprouver si tu es capable de ce discernement. Tu sais que, pour aller à la comédie, tu te lèves de très grand matin, que tu fais une très longue course, que souvent tu me pries avec instance de t'accompagner, tandis que, pour ton instruction sur l'économie, tu ne m'as jamais rien proposé de semblable. — Je te parais donc bien ridicule? — C'est plutôt à tes propres yeux que tu dois paraître tel.

« Si je te fais voir encore des gens qui, pour avoir entretenu des chevaux, en sont venus au point de manquer du nécessaire, tandis que d'autres vivent dans une grande aisance, se félicitant des gains que leur procure la même entreprise. — J'en vois tous les jours, et même j'en connais de l'une et de l'autre espèce, sans être pour cela du nombre de ceux qui s'enrichissent. — Ils sont pour toi dans le cas des tragiques et des comiques que tu regardes non pas, je pense, pour devenir poète dramatique, mais uniquement pour le plaisir de voir et d'entendre; et en ce point tu pourrais bien avoir raison, car tu ne veux pas devenir poète. Mais étant obligé d'entretenir des chevaux, ne vois-tu pas que tu es fou de négliger les connaissances de ce genre, surtout lorsqu'elles te sont aussi utiles pour ton usage particulier que lucratives pour le commerce? — Tu veux donc, Socrate, que j'élève des poulains? — Pas plus, sur ma foi, que je ne veux que tu élèves de petits enfans pour en faire ensuite tes laboureurs. Mais je crois qu'il est pour les hommes, pour les chevaux, un certain âge où déjà l'on peut se servir d'eux, et où ils nous deviennent de plus en plus utiles.

Je puis encore te citer des maris qui se comportent si sagement à l'égard de leurs femmes, qu'ils trouvent en elles des ressources pour améliorer leur fortune, tandis que d'autres les élèvent de manière à accélérer la ruine de leur maison. — Quand cela arrive, Socrate, à qui faut-il s'en prendre de l'homme ou de la femme? — Lorsqu'un troupeau est en mauvais état, c'est le berger qu'ordinairement on accuse. Un cheval blesse-t-il quelqu'un, on s'en prend au cavalier. Si une femme, bien élevée par son mari, se gouverne mal, elle seule est coupable: mais que le mari la laisse dans l'ignorance de l'honnête et du beau, et qu'il l'emploie quoique

manquant d'instruction, n'est-ce pas le mari qu'on doit justement blâmer? Critobule, tu ne vois ici que de bons amis; parle-nous bien franchement: est-il quelqu'un qui entre plus dans tes affaires que ta femme? — Personne. — Cependant, existe-t-il des êtres avec qui tu t'entretiens moins qu'avec ta femme? — Il y en a bien peu. — Quand tu l'as épousée n'était-ce pas un enfant, ou du moins une femme qui n'avait rien vu, rien entendu? — C'est très vrai. — Il serait donc bien plus étonnant qu'elle sût ce qu'elle doit dire ou faire qu'il ne le serait qu'elle se gouvernât mal. — Ces maris, que tu dis qui possèdent de bonnes compagnes, est-ce qu'ils les ont élevées eux-mêmes? — C'est une question qui mérite examen; mais Aspasia, à qui je te présenterai, t'instruira de cela plus pertinemment que moi. Pour moi, je pense qu'une bonne compagne est tout-à-fait de moitié avec le mari pour l'avantage commun. C'est l'homme le plus souvent qui, par son travail, fait venir le bien à la maison; et c'est la femme qui presque toujours se charge de l'employer aux dépenses nécessaires. L'emploi est-il bien fait, la maison prospère: l'est-il mal, elle tombe en décadence.

CHAPITRE IV.

« Si tu le juges utile, continue Socrate, je puis du moins, à ce que je crois, te montrer des artistes distingués dans les arts. — Dans tous! à quoi bon? car il n'est ni facile d'en trouver qui excellent dans tous les arts, ni possible d'être habile soi-même dans tous. N'est-ce pas bien assez des beaux-arts, dont la culture ne peut que m'honorer? Fais-moi-les connaître aussi bien que ceux qui les exercent; et même, autant qu'il est en toi, aide-moi de tes lumières en cette partie. — Je t'approuve, Critobule; car les arts appelés mécaniques sont décriés; et c'est avec raison que les gouvernemens en font peu de cas. Condamnés pour l'ordinaire à rester assis, à vivre dans les ténèbres, quelquefois même auprès d'un feu continu, ceux qui les exercent, et ceux qui les apprennent, ruinent tout-à-fait leur santé; et le corps une fois énérvé, l'âme est-elle susceptible d'une grande énergie? Sur-tout on n'a plus le temps de rien faire, ni pour ses amis, ni pour l'état, en sorte que de tels

hommes sont jugés mauvais amis et mauvais défenseurs de leur pays. Aussi dans quelques républiques, principalement dans celles qui se signalent par la gloire des armes, il est défendu à tout citoyen d'exercer une profession mécanique.

— Quant à moi, Socrate, quel art me conseilles-tu de cultiver ? — Ne rougissons point d'imiter le roi de Perse : persuadé que l'agriculture et l'art militaire sont les plus beaux et les plus nécessaires des arts, ce prince les cultive avec une ardeur égale. — Quoi ! Socrate, tu t'imagines que le roi de Perse donne quelques soins à l'agriculture ? — Examinons sa conduite; nous verrons probablement s'il y donne quelque soin.

« Nous trouvons qu'il s'occupe particulièrement de l'art militaire, parce que, de quelque nation qu'il lève des tributs, il prescrit à chaque gouverneur le nombre de cavaliers, d'archers, de frondeurs, de gerrophores qu'il doit nourrir soit pour contenir ses propres sujets, soit pour défendre ses états contre toute invasion. Il leur prescrit encore d'entretenir une garnison dans les citadelles. Le gouverneur à qui l'ordre en est donné fournit la citadelle de subsistances. Le roi, de son côté, se fait tous les ans présenter un état tant des troupes mercenaires que de ceux à qui il est enjoint de prendre les armes; et il les fait venir tous dans le lieu indiqué pour le rassemblement : les garnisons en sont seules exceptées. Le roi fait en personne la revue des troupes voisines de sa cour; il confie l'inspection de celles qui en sont éloignées, à des commissaires d'une probité reconnue. Les commandans de places, les chiliarques, les satrapes qui ont des troupes portées au complet, et qui présentent des escadrons bien montés, des bataillons bien armés, sont comblés d'honneurs et de biens. Ceux des gouverneurs de provinces qui ne surveillent pas les commandans de garnisons, ou qui se rendent à leur égard coupables de malversations, sont punis sévèrement, cassés et remplacés.

« D'après une telle conduite, nous jugeons, sans crainte de nous tromper, qu'il s'occupe de l'art militaire. Mais il fait plus encore : quelque pays de sa domination qu'il parcourt, il y porte un œil observateur : où il ne peut aller en personne, il envoie des commissaires chargés de lui faire

un rapport fidèle. Remarque-t-il une province habitée, bien cultivée, enrichie de toutes les plantations et productions dont le sol est susceptible, il augmente le département du gouverneur, il le comble de présens, il lui accorde une place d'honneur à sa cour : si au contraire il voit un pays inculte et peu peuplé, soit à cause de ses vexations, soit enfin de sa négligence, il punit sévèrement le gouverneur, le destitue ensuite et le remplace. Une telle conduite ne prouve-t-elle pas qu'il veille avec le même zèle à ce que chaque pays soit cultivé par ses habitans, à ce qu'il se défende par le secours de ses garnisons ?

« Aussi est-ce pour remplir ce double objet qu'il nomme des officiers. Le même ne réunit pas les deux fonctions à la fois ; mais l'un a dans son district les citoyens propriétaires et cultivateurs salariés, et la partie des contributions; le commandement de la garnison est confié à l'autre. Lorsque l'officier militaire ne veille pas, autant qu'il le doit, à la sûreté du pays, alors l'officier civil, qui a aussi l'inspection des travaux de la campagne, se plaint du commandant de la forteresse, dont la négligence empêche les habitans de travailler, vu qu'ils ne sont point gardés. Si au contraire, malgré la protection donnée aux travaux champêtres, le gouverneur laisse le pays inculte et peu peuplé, alors le commandant de la citadelle peut aussi l'accuser à son tour. En effet, que les habitans cultivent mal le pays, ils se trouvent hors d'état de fournir des vivres à la garnison. Dans les provinces qui ont un satrape, c'est lui qui a inspection sur les deux officiers.

— Si telle est, Socrate, la conduite du roi, il me semble qu'il s'occupe autant de l'agriculture que de l'art militaire. — Ce n'est pas tout, Critobule, quelque part qu'il séjourne, dans quelque pays qu'il aille, il veille à ce qu'il y ait de ces jardins appelés paradis, qui sont remplis des plus belles et des meilleures productions de la terre; et il y reste aussi long-temps que le permet la saison. — D'après ce que tu me dis, Socrate, je conçois que partout où il séjourne, c'est par lui-même qu'il doit veiller à ce que les paradis soient bien entretenus, plantés de beaux arbres, et enrichis de toutes les autres productions. — Critobule, on dit encore que lorsque le roi distribue ses largesses, les premiers qu'il

fait venir ce sont les plus vaillans des guerriers, parce qu'il est inutile de cultiver de grandes terres, s'il n'y a pas de soldats pour les protéger. Viennent ensuite les cultivateurs les plus habiles à fertiliser leur pays. En effet, dit le roi, l'homme même le plus courageux ne peut vivre sans laboureur qui le nourrisse.

« Aussi un autre prince justement célèbre, Cyrus le jeune, disait-il un jour à ceux qu'il avait appelés pour les récompenser : « On pourrait sans injustice à moi seul déférer les deux prix ; car je prétends être le plus habile soit à cultiver mes terres, soit à défendre mes moissons. »

— Si ce mot est de Cyrus, j'en conclus, mon cher Socrate, qu'il ne se glorifiait pas moins de son intelligence en agriculture que de ses talens dans l'art militaire. — Certes, s'il eût vécu, Cyrus eût été bien digne de commander. La preuve en est que quand il marcha contre son frère pour lui disputer la couronne, il n'y eut pas, dit-on, un seul soldat qui passât du camp de Cyrus dans celui d'Artaxerxe, tandis que les soldats d'Artaxerxe venaient par milliers se ranger sous les drapeaux de Cyrus. Rien, selon moi, ne montre mieux le mérite d'un général, que la confiance d'une armée qui le suit, résolue de braver avec lui les plus pressans dangers. Or, tant que ce grand prince eut les armes à la main, ses officiers combattirent à ses côtés. A peine fut-il mort, qu'ils moururent en combattant tous autour de son corps, à l'exception d'Ariée, qui se trouvait à l'aile gauche de son armée.

« C'est ce même Cyrus à qui Lysandre vint un jour apporter des présens de la part des alliés. Ce prince (je vais raconter le fait tel que Lysandre le raconta lui-même à l'un de ses hôtes de Mégare), ce prince, entre autres démonstrations d'amitié, lui avait fait voir lui-même ses jardins de Sardes. Frappé de la beauté des arbres, de leur plantation symétrique, de l'alignement des allées, de la régularité du quinconce, de la suavité de ces parfums qui semblaient quitter un parterre varié pour accompagner leurs pas ; charmé de ce spectacle, le général lacédémonien lui dit : « Cyrus, la beauté de ce lieu m'enchanté ; tout ici me ravit : mais ce que j'admire bien plus, c'est le talent de l'artiste qui a dessiné le plan de ce que je vois, et qui en a présidé l'exécution.

— Eh bien, lui répliqua Cyrus, flatté de ce qu'il entendait, eh bien, Lysandre, c'est moi qui ai

dessiné le plan tout entier ; c'est moi qui l'ai fait exécuter, je puis même dire qu'il y a des arbres que j'ai plantés de ma propre main. » Lysandre, à ces mots, jetant les yeux sur lui, frappé de la beauté de ses vêtemens, de l'odeur de ses parfums, de l'éclat de ses colliers, de la richesse de ses bracelets, de la magnificence de toute sa parure : « Quoi ! c'est toi, Cyrus, qui, de tes propres mains, as planté de ces arbres ? — Cela t'étonne, Lysandre ? Je te jure par le dieu Mithrès que, quand je me porte bien, je ne prends pas de nourriture qu'auparavant des évolutions militaires, des travaux rustiques, quelque fort exercice, ne m'aient couvert de sueur. — Ah ! Cyrus, répondit Lysandre en lui serrant la main, pourrais-je ne pas te donner le nom d'heureux ? Tu en es digne, puisque tu es vertueux. »

CHAPITRE V.

« Si je te rappelle cet entretien, Critobule, c'est pour t'apprendre que même les plus heureux des mortels ne peuvent se passer de l'agriculture. En effet, les soins qu'on lui donne, en procurant des plaisirs purs, augmentent l'aisance, fortifient le corps, et mettent en état de remplir les devoirs de l'homme libre. D'abord, non contente de donner le nécessaire à celui qui la cultive, la terre fournit encore à ses plaisirs. Ces fleurs, qui ornent les autels et les statues des dieux, et qui font quelquefois la parure des hommes, c'est elle qui nous les offre, en flattant notre odorat, en charmant nos yeux. Comme l'art d'élever les troupeaux se lie étroitement avec l'agriculture, c'est encore elle qui produit les végétaux et nourrit les animaux ; de sorte qu'elle nous fournit des victimes pour fléchir les dieux, et des mets pour nos tables. D'ailleurs, si elle nous offre tant de biens, elle ne permet pas qu'ils soient le prix de l'indolence ; elle veut que l'on s'habitue à supporter les ardeurs de l'été, les glaces de l'hiver. De plus, elle donne de la vigueur à ceux qui la cultivent de leurs propres mains, quant à ceux qui en surveillent les travaux, elle en fait des hommes, en les éveillant de grand matin, en les obligeant à de grandes marches. En effet, à la campagne comme à la ville, les opérations les plus essentielles se font à des temps marqués. Si l'on veut avoir un cheval au service de la république, où

peut-on le nourrir mieux qu'à la campagne? Veut-on servir dans l'infanterie, c'est à la campagne que l'on se fait un corps robuste. La terre ne favorise pas moins les plaisirs du chasseur, puisqu'elle offre une nourriture facile aux chiens et au gibier. Les chevaux eux-mêmes et les chiens tirent leur nourriture de la terre; mais ceux-ci, à leur tour, se rendent utiles à leur bienfaitrice : le cheval, en portant son maître aux champs de grand matin pour inspecter les travaux et lui donnant la faculté d'en revenir tard; le chien, en défendant contre les animaux féroces et moissons et troupeaux, et procurant la tranquillité même aux lieux les plus solitaires.

« Comme elle semble offrir ses productions au premier venu, et qu'elle se laisse dépouiller par le plus fort, elle encourage aussi les cultivateurs à la défendre les armes à la main. Est-il un art qui forme mieux à courir, à sauter, à lancer le javelot; qui enrichisse plus ceux qui en font profession, qui offre à l'amateur des charmes plus touchans? Vous paraissez; aussitôt, vous tendant les bras, elle vous offre ses trésors, vous invite à choisir. Peut-on recevoir ses hôtes avec plus de munificence qu'elle? En hiver, où trouve-t-on plus aisément qu'à la campagne un bon feu, soit pour se défendre du froid, soit pour chauffer les étuves? En été, où chercher ailleurs qu'à la campagne une onde fraîche, un doux zéphyr, un ombrage hospitalier? Quel art offre aux dieux des prémices plus dignes d'eux, célèbre en leur honneur de plus riches fêtes? Est-il, pour des domestiques, un séjour préférable à celui de la campagne? est-il un séjour plus agréable pour la femme, plus désiré des enfans, plus riant pour des amis? Quant à moi, je serais surpris qu'un homme libre eût quelque possession plus attrayante, qu'il trouvât des occupations ou plus douces ou plus utiles au bonheur de la vie.

« Ce n'est pas tout : la terre qui est elle-même une divinité, donne aux âmes attentives, des leçons de justice; reconnaissante, elle comble de bienfaits ceux qui la comblent de soins.

« Que l'habitant des campagnes soit arrêté dans ses travaux par de nombreuses armées, aguerri par une éducation mâle, doué d'une âme forte et d'un corps robuste, il peut, avec l'aide de la Divinité, fondre sur les terres d'un ennemi destructeur, et lui prendre de quoi fournir à sa

nourriture. Souvent même à la guerre, il est plus aisé de se nourrir à la pointe de l'épée qu'avec les instrumens agraires.

« L'agriculture nous apprend encore à nous aider réciproquement; car il faut des hommes pour marcher contre l'ennemi : c'est avec des hommes que la terre se cultive. Un bon cultivateur inspira donc à ses ouvriers de l'ardeur et de la docilité, semblable au général qui marchant à l'ennemi, récompense ceux de ses soldats qui montrent de la bravoure, et punit ceux qui troublent l'ordre et la discipline. Aussi souvent que le général, il encouragera ses travailleurs. En effet, l'attrait de l'espérance n'est pas moins nécessaire aux esclaves qu'aux hommes libres; il l'est même plus encore aux premiers, afin qu'ils veuillent rester auprès de leurs maîtres.

« On a dit une grande vérité, que l'agriculture est la mère et la nourrice des autres arts. Est-elle en vigueur, tout fleurit avec elle : mais partout où la terre est condamnée à la stérilité, les arts meurent, je dirai presque et sur terre et sur mer.

— Ce que tu dis, Socrate, me paraît admirable; mais songes-tu à tant d'accidens qu'il est impossible à l'homme de prévoir? La grêle, le givre, la sécheresse, les grandes pluies, la rouille, d'autres ennemis ne viennent-ils pas souvent nous ravir le fruit de nos plus belles combinaisons, de nos plus nobles travaux? Combien de fois une cruelle épizootie n'a-t-elle pas désolé les troupeaux les mieux soignés! — La puissance des dieux ne s'étend pas moins, Critobule, sur l'agriculture que sur l'art militaire. Je te croyais instruit de cette vérité. Ne vois-tu pas qu'avant de commencer une action, l'homme se les rend propices, qu'il les consulte sur ce qu'il doit faire ou ne pas faire en interrogeant les entrailles des victimes ou le chant des oiseaux? Crois-tu que, pour l'agriculture, tu aies moins besoin de leur protection? Sache bien que le sage les implore pour en obtenir soit une abondante récolte de fruits secs et de fruits à suc, soit la conservation de ses bœufs, de ses chevaux, de ses brebis; en un mot, de tout ce qu'il possède.

CHAPITRE VI.

— Tu as bien raison, Socrate, quand tu me dis de ne rien entreprendre sans implorer la

protection des dieux, puisqu'ils ne sont pas moins nos maîtres au sein de la paix qu'au milieu des combats. Je me conformerai à ce sage avis. Mais voudrais-tu revenir où tu en es resté sur l'économie, et achever tes détails à cet égard? D'après ce que j'ai entendu, je crois déjà entrevoir, bien mieux qu'auparavant, ce qui conduit à une vie heureuse. — Que demandes-tu? Est-ce de revenir sur tous les principes que nous avons développés, et dont nous avons reconnu la justesse, pour nous trouver encore, s'il est possible, tout-à-fait d'accord sur les observations qui nous restent à faire? — On aime, Socrate, quand on est en société d'intérêts, à se rendre réciproquement un compte exact et clair : nous devons de même, nous qui sommes en société de pensées, désirer de nous bien entendre dans nos discussions.

— Critobule, nous avons établi que l'économie était un art, et nous l'avons défini l'art d'améliorer sa maison. Par *maison*, nous entendions toutes nos *possessions* ensemble; par *possessions*, ce qui était utile au bonheur de chacun; et le nom d'*utile*, nous ne le trouvions applicable qu'à tous les objets dont on savait tirer parti. Nous avons dit qu'il était impossible d'apprendre tous les arts, et nous avons jugé que les corps civils ne devaient aucune considération aux arts qu'on appelle mécaniques, parce qu'ils dégradent à la fois le corps et l'esprit. On en aurait, disions-nous, une preuve convaincante si, lors d'une invasion, l'on partageait les artisans et les laboureurs en deux classes, et qu'on demandât aux uns et aux autres s'il faut défendre les campagnes ou se retrancher dans la ville. Nous étions persuadés que, dans cette supposition, les laboureurs opineraient pour la défense, tandis que les artisans seraient d'avis de ne point combattre, mais de rester, sans essayer ni fatigue ni péril, dans l'état de repos auquel les accoutume leur éducation.

« Nous avons encore prouvé que l'agriculture, qui procure le nécessaire, était la profession la plus digne de l'homme honnête et vertueux, et le premier des arts. Cette profession, disions-nous, est celle qu'on apprend le plus facilement, et qu'on exerce avec le plus de plaisir. En donnant au corps de belles formes et une bonne constitution, elle n'occupe pas assez l'esprit pour faire négliger les amis ou la chose publique.

« L'agriculture, disions-nous encore, inspire du courage à l'homme, puisque les campagnes qui le nourrissent ne sont point défendues de fortes. Elle est, dans tous les gouvernements, la plus honorée des professions, parce qu'elle donne à l'état les citoyens les plus vertueux et les mieux intentionnés. — Je suis, à ce qu'il me semble, pleinement convaincu que l'agriculture est une profession honorable, utile et douce. Mais pourquoi la terre est-elle une source riche et féconde pour les uns, tandis qu'elle ne produit rien aux autres? La cause, m'as-tu dit, t'en est connue : je suis curieux de la connaître aussi, afin de suivre la meilleure méthode, en laissant de côté celle qui serait préjudiciable. — Je dois, pour commencer, Critobule, te raconter comment un jour j'abordai un de ces hommes qui portent et méritent le nom d'honnêtes gens. — Je suis d'autant plus impatient de t'entendre, Socrate, que je désire moi-même me rendre digne de ce surnom. — Je vais donc te dire comment je parvins à m'entretenir avec lui. J'avais fort peu de temps pour visiter les meilleurs ciseleurs, les plus habiles peintres, les statuaires et autres artistes, et pour contempler à loisir leurs ouvrages les plus vantés; mais j'étais singulièrement avide de rencontrer un de ces hommes à qui l'on donne le nom respectable de gens de bien. Je voulais juger par quelles actions ils le méritaient.

« Et d'abord, comme le mot *beau* se joint toujours au mot *bon*, quand je voyais quelqu'un d'une belle figure, j'allais le trouver, et je tâchais de découvrir si parfois le bon était *camarade du beau*. Mais qu'il s'en fallait que cela fût ainsi ! Je crus apercevoir que quelques-unes de ces belles figures recélaient des âmes corrompues. Je ne fis donc plus d'attention à la beauté, et je me proposai de m'adresser à un de nos honnêtes gens. Hommes, femmes, étrangers, citoyens, tout le monde appelait Ischomaque homme de bien : ce fut lui que j'essayai d'aborder.

CHAPITRE VII.

« Un jour donc je le vis assis sous le portique de Jupiter libérateur. Il me paraissait libre de toute affaire; je m'approchai, et me plaçai à côté de lui. « Pourquoi, Ischomaque, toi qui d'ordinaire n'es pas désœuvré, restes-tu ici les bras croisés, toi que je vois pour l'ordinaire occupé,

et perdant rarement le temps dans la place publique? — Tu ne m'y verrais pas, Socrate, à présent du moins, si je n'étais convenu d'y attendre des étrangers.—Mais quand tu n'attends personne, à quoi, je te prie, passes-tu le temps, que fais-tu? Je suis impatient d'apprendre de toi quelle occupation te mérite le nom d'homme de bien; car je ne vois pas en toi cette complexion délicate d'un homme habituellement renfermé chez lui. — Ce qui me mérite le nom d'homme de bien! répliqua en souriant Ischomaque, flatté de ce titre, du moins à ce qu'il me parut: vraiment, Socrate, je ne sais si l'on me nomme ainsi quand on te parle de moi; mais s'agit-il d'un échange de biens pour commander des galères ou présider des chœurs, ce n'est pas l'homme de bien que l'on cherche: on m'appelle tout uniment, comme on appelait mon père, Ischomaque, et il faut comparaitre. Pour répondre à ce que tu me demandais ensuite, Socrate, je reste peu à la maison; car c'est ma femme que regardent les soins du ménage, et assurément elle s'en acquitte à merveille.

— Ischomaque, je serais bien curieux de savoir encore si c'est toi qui, par tes leçons, as rendu ta femme ce qu'elle doit être, ou si tu l'as reçue de son père et de sa mère instruite des devoirs de son sexe.— Socrate, eh! comment me l'eût-on donnée instruite? à peine avait-elle quinze ans quand je l'épousai. On l'avait jusqu'à soumise aux lois d'une austère surveillance: on voulait qu'elle ne vît, n'entendît presque rien, qu'elle ne fit que le moins possible de questions. N'était-ce pas assez, je te prie, de trouver en elle une femme qui sût filer la laine pour en faire des habits, qui eût vu de quelle manière on distribue la tâche aux servantes? Pour la sobriété, Socrate, on l'y avait parfaitement bien formée, et c'est assurément, pour l'homme comme pour la femme, une instruction très précieuse. — Et sur les autres points est-ce encore toi, Ischomaque, qui as rendu ton épouse capable des soins qui la regardent? — Oui, mais certes avant d'avoir sacrifié aux dieux, avant de leur avoir demandé, pour moi, la grâce de la bien instruire; pour elle, le don de bien apprendre ce qui pouvait contribuer à notre bonheur commun. — Ta femme sacrifiait donc avec toi? elle mêlait donc ses prières aux tiennes? — Assurément: même elle promettait, à la face des

dieux, de ne jamais s'écarter de ses devoirs, et je voyais bien qu'elle serait docile à mes leçons.

— Au nom des dieux, Ischomaque, dis-moi quelle fut ta première leçon; car je t'écouterai avec plus de plaisir que si tu me faisais le récit d'un combat gymnique ou de la plus belle course de chevaux.

— Quand elle fut habituée à mon caractère, et familiarisée avec moi de manière à me parler librement, je lui fis à peu près les questions suivantes: « Dis-moi, ma femme, commences-tu à comprendre pourquoi je t'ai prise, et pourquoi tes parens t'ont donné un mari? Ce n'était pas qu'il nous fût difficile de trouver avec qui partager un même lit; tu en es sûrement convaincue ainsi que moi; mais il s'agissait de s'assortir le mieux possible, pour avoir ensemble une maison et des enfans. Après avoir délibéré, moi pour moi, et tes parens pour toi, je t'ai choisie, de même que tes parens m'ont probablement choisi comme le parti le plus convenable. Si Dieu nous donne un jour des enfans, nous chercherons ensemble les moyens de leur donner la meilleure éducation; car c'est encore un bonheur qui nous sera commun de trouver en eux des défenseurs, doux appui de nos vieux ans.

« Dès ce moment, cette maison nous appartient à tous deux. Tous mes biens à moi, je les mets en commun: toi, tu en as fait autant de ce que tu en as apporté. Il ne s'agit plus désormais d'examiner lequel de nous deux a fourni plus que l'autre. Une vérité dont il faut se pénétrer, c'est que le plus intelligent en ménage aura le plus apporté à la communauté.

— Et en quoi pourrai-je t'aider, me répondit ma femme? De quoi suis-je donc capable? N'est-ce pas sur toi que tout doit rouler? Ma mère m'a toujours dit que mon affaire à moi, c'était d'être sage et réservée. — Eh! mais, ma femme, mon père me recommandait la même chose. Or il est du devoir d'un homme et d'une femme sensés de se comporter de manière qu'ils administrent le mieux possible les biens qu'ils possèdent, et qu'ils en acquièrent de nouveaux par des moyens justes et honnêtes.

— Mais en quoi vois-tu que je puisse coopérer avec toi à l'accroissement de notre maison? — En remplissant de ton mieux les fonctions que la nature te destine, et que, d'accord avec la

nature, la loi déclare légitimes. — Quelles sont donc ces fonctions? — Je les crois, moi, de la plus haute importance, ou l'on dira que la mère-abeille n'est occupée dans sa ruche que des plus viles fonctions. Les dieux, ô ma femme! me semblent avoir bien réfléchi avant d'unir les deux sexes pour leur plus grande utilité.

« D'abord, afin d'empêcher l'extinction de l'espèce animale, les deux sexes se réunissent pour engendrer. Un autre avantage de cette union, c'est de procurer, du moins à l'homme, des soutiens de sa vieillesse. Ensuite, les hommes ne vivent pas en plein air, comme le bétail : il est évident qu'il leur faut des maisons.

« L'homme devant amasser des provisions chez lui, doit avoir, il est vrai, des ouvriers qui travaillent en plein air ; car c'est en plein air qu'on défriche, qu'on sème, qu'on plante, qu'on fait paître les troupeaux ; et c'est avec tous ces soins qu'on se procure le nécessaire. Mais aussi, les provisions une fois rentrées dans la maison, il faut quelqu'un qui les conserve et s'occupe des travaux qui ne peuvent avoir lieu qu'au logis. D'ailleurs, ce n'est que sous une habitation couverte qu'il est possible de nourrir un enfant nouveau-né. C'est là seulement qu'on peut préparer les alimens que donne la terre, ou convertir en habit la laine des troupeaux.

« Ces fonctions, soit intérieures, soit extérieures, demandent travail et surveillance ; aussi Dieu a-t-il fait l'homme pour les premières, comme la femme pour les secondes. En donnant à l'homme un corps robuste et une âme forte qui le mettent en état de supporter le froid, le chaud, les voyages, la guerre, il l'a chargé des travaux du dehors ; mais en donnant à la femme une plus faible complexion, Dieu ne paraît-il pas l'avoir restreinte aux soins de l'intérieur ?

« La nature ordonne à la femme de nourrir ses enfans nouveau-nés ; aussi lui donne-t-elle, bien plus qu'à l'homme, le besoin d'aimer sa naissante progéniture.

« Comme c'est encore la femme qui est chargée de la conservation des provisions, Dieu, qui sait que la timidité ne nuit pas à la vigilance, a fait la femme bien plus timide que l'homme. D'un autre côté, comme il faut repousser ceux qui viendraient troubler les travaux du dehors, elle donne plus d'intrépidité à l'homme ; mais l'un et l'autre devant donner et recevoir, elle a rendu

l'un et l'autre également susceptibles de soins et de mémoire : aussi ne peut-on pas aisément décider lequel, en ce point, l'emporte du mâle ou de la femelle.

« Dieu les a rendus pareillement susceptibles de tempérance ; et il a permis que celui des deux dont l'âme forte porterait plus loin cette vertu, en reçût une plus belle récompense. Cependant, comme aucun des deux n'est parfait, ils vivent dans une dépendance réciproque ; et leur union leur est d'autant plus utile, que ce qui manque à l'un, l'autre peut le suppléer.

« Instruits, ma femme, de ces fonctions qui nous sont prescrites par la Divinité, efforçons-nous de nous acquitter le mieux qu'il est possible de celles qui regardent chacun de nous.

« Telle est aussi sur ce point l'intention de la loi, en unissant l'homme et la femme. Si Dieu leur donne des enfans en commun, la loi veut de même qu'ils soient de moitié dans les soins du ménage.

« La loi déclare encore honnête et beau tout ce qui est conforme aux facultés que le ciel a départies aux deux sexes. Il est en effet plus honnête pour une femme de garder la maison que de s'absenter souvent ; de même qu'un homme renfermé chez lui est bien moins à sa place que lorsqu'il est occupé des affaires du dehors. Lorsque l'homme agit contre l'intention de la nature, ce désordre n'échappe pas aux regards de la Divinité. Il est puni lorsqu'il néglige ses propres devoirs, ou qu'il prend la place de la femme.

« Je remarque que, soumise aux volontés de Dieu, la mère-abeille remplit des fonctions semblables à celles qui te sont imposées. — Eh ! qu'est-ce que les occupations de la mère-abeille ont de conforme avec celles de mon sexe ? — Elle garde la ruche, sans permettre aux abeilles de rester oisives ; elle envoie aux champs celles qui sont destinées aux travaux du dehors ; elle voit, elle reçoit ce que chacune d'elles apporte ; elle garde les provisions pour un temps, et les distribue sagement lorsque le moment d'en faire usage est arrivé.

« Elle préside encore à la construction régulière et prompte des cellules, et prend soin d'élever la naissante progéniture. Les jeunes abeilles une fois élevées et en état de travailler, elle les envoie, sous la conduite de l'une de ses suivantes,

fonder une colonie. — Est-ce qu'il faudra que je tienne la même conduite? — Oui certes; il faudra que tu restes à la maison, que tu fasses accompagner ceux de tes domestiques chargés des travaux du dehors, que tu présides aux travaux de ceux qui restent dans l'intérieur. Tu recevras ce qu'on y apportera, tu distribueras les provisions qu'on doit employer. A l'égard du superflu, tu useras de toute ta prévoyance, de toute ta vigilance pour qu'on n'épuise pas dans un mois les provisions d'une année tout entière. Les laines apportées, tu feras filer des habits pour ceux à qui tu en dois fournir; tu auras encore à veiller à ce que les alimens secs soient bons à manger. Une des fonctions de ton sexe, qui peut-être ne te plaira pas, sera de donner les soins à ceux des domestiques qui tomberont malades. — Que dis-tu? je n'aurai pas de plus grand plaisir, puisque, reconnaissans de mes bons offices, ils doubleront leur attachement pour moi. » Enchanté de sa réponse, je lui dis : « N'est-ce pas, ma femme, un intérêt aussi tendre de la mère-abeille qui lui concilie un tel amour, que si elle quitte la ruche, aucune des abeilles ne croit pouvoir y rester? Toutes s'empresment de suivre leur reine.

— Voilà qui me surprend. Est-ce que l'exercice de l'autorité ne t'appartiendrait pas plus qu'à moi? Quelle étrange intendance j'exercerais dans l'intérieur, si tu ne veillais à ce qu'on apportât quelque chose du dehors! — Et mes soins à moi ne seraient-ils pas ridicules, si je n'avais personne pour conserver ce que j'apporte? Vois-tu quelle pitié inspirent ces foux que l'on dit vouloir remplir un tonneau percé, parce que l'on connaît l'inutilité de leur travail? — Assurément. Qu'une telle conduite les rend malheureux! — Tu auras, ma femme, d'autres soins non moins touchans à remplir; par exemple, lorsque d'une esclave, que tu auras prise ne sachant pas filer, tu feras une bonne fileuse dont les services doubleront pour toi; lorsque d'une femme de charge maladroitte et d'un service désagréable tu auras fait une femme intelligente en ménage, fidèle, prompte au service, un trésor en un mot; lorsque tu seras en droit soit de récompenser les serviteurs sages et utiles, soit de punir ceux dont tu aurais à te plaindre.

« La plus douce de toutes tes jouissances, ce

sera quand, devenue plus parfaite que moi, tu trouveras en moi le plus soumis des époux; quand, loin de craindre que l'âge n'éloigne de toi la considération, tu sentiras au contraire que plus tu te montreras bonne ménagère, gardienne vigilante de l'innocence de nos enfans, plus tu verras, avec les ans, s'accroître les respects de toute la maison. Dans le monde, ce n'est point la beauté qui acquiert de nouveaux droits à l'estime, au véritable respect; ce sont les vertus. » Tel est à peu près, Socrate, le premier entretien que je me rappelle avoir eu avec ma femme.

CHAPITRE VIII.

— Ischomaque, as-tu remarqué que cet entretien ait fait assez d'impression sur elle pour augmenter son exactitude et sa vigilance? — Assurément. Je la vis même s'affecter et rougir, un jour qu'elle ne put me donner une chose qui devait se trouver dans la maison. « Ma femme, lui dis-je, ne t'afflige pas de ne pouvoir me donner ce que je demande. On est bien pauvre, il est vrai, quand on n'a point à son usage ce dont on éprouve le besoin: mais celui qui ne trouve pas ce qu'il cherche, éprouve une privation moins dure que celui qui ne cherche pas, parce qu'il sait qu'il ne possède rien. Au reste, il y va non de ta faute, mais de la mienne, puisqu'en te livrant nos meubles, je ne t'ai point indiqué leur place pour que tu susses où les ranger, où les prendre.

« Rien, ma femme, de plus beau dans le monde, rien de plus utile que l'ordre. Un chœur est une réunion de personnages. Que chacun prétende y exécuter à son gré la partie qui lui plait, quelle confusion désagréable pour les spectateurs! Mais quand tous exécutent les figures prescrites et chantent en mesure, quel charme, et pour les yeux et pour les oreilles! Il en est de même d'une armée. Qu'elle se porte sans ordre; ânes, hoplites, troupes légères, bagage, cavalerie, chariots, que tout soit pêle-mêle; dès lors, confusion universelle, tout service devenu impossible, déshonneur assuré, certitude de la victoire pour l'ennemi. Quel mouvement exécuter où tout s'embarrasse, où celui qui court est arrêté par celui qui marche, celui qui est à son rang par celui qui court, le cavalier par le chariot, le chariot par le mulet, l'hoplite par le

bagage? Le moyen de combattre au milieu d'un tel chaos! Ceux qui se voient contraints de fuir l'ennemi qui vient sur eux culbuteront nécessairement dans leur fuite les hommes armés.

« Au contraire, quoi de plus beau pour des yeux amis, qu'une armée bien rangée! Pour des ennemis, quoi de plus difficile à vaincre! Qui ne contempera pas avec complaisance chez les siens, une infanterie marchant en ordre, des cavaliers galopant en ordre? Quel ennemi ne tremblera pas en voyant hoplites, cavaliers, peltastes, archers, frondeurs, tous distribués en corps bien distincts, et suivant leurs officiers? Dans une armée qui avance en un si bel ordre, y eût-il plusieurs milliers d'hommes, ils marchent tous aussi aisément que si chacun d'eux était seul; car les derniers rangs s'embolent exactement dans ceux qui précèdent.

« Pourquoi une galère chargée d'hommes fait-elle trembler l'ennemi, tandis qu'elle porte dans l'âme de ceux qui la montent le présage de la victoire? C'est qu'elle marche légèrement. Pourquoi les navigateurs ne s'embarrassent-ils pas réciproquement? C'est que chacun est assis en ordre; c'est que les rameurs se courbent en ordre sur leurs rames, et les retirent en arrière avec le même ordre; c'est qu'enfin ils ne sont pas moins fidèles à l'ordre quand ils s'embarquent ou débarquent.

« Je crois me former une juste idée de la confusion, quand je me représente un laboureur serrant dans le même grenier de l'orge, du froment, des légumes, et obligé ensuite, s'il veut une pâte, du pain, un plat de légumes, de faire un triage qu'il devrait trouver tout fait au besoin.

« Épargne-toi, ma femme, une pareille confusion; veux-tu bien administrer notre maison, trouver sans peine ce qui est nécessaire, et pouvoir, si je te demande quelque chose, me l'offrir avec grâce, essayons de mettre tout en place convenable. Cette précaution une fois prise, indiquons à la femme de charge où elle doit prendre et remettre. Par-là nous connaissons ce que nous aurons perdu et ce qui nous reste. La place elle-même nous avertira de ce qui manque: un coup d'œil nous fera découvrir ce qui demande des soins. Enfin, l'arrangement une fois pris, tout se trouvera sous la main. »

« Oh! Socrate, le jour où je montai sur ce grand vaisseau carthaginois, quel ordre, quelle

régularité frappa mes regards! J'admirai quantité de meubles rassemblés, sans être confondus, dans un fort petit recoin.

« Tu sais qu'un vaisseau, pour entrer au port ou prendre le large, a besoin de quantité de câbles, de toiles et d'instrumens de bois; qu'il ne vogue qu'à l'aide de beaucoup d'agrès; qu'il lui faut beaucoup de machines pour se défendre de l'attaque des vaisseaux ennemis. Sans parler des armes des troupes, un vaisseau porte, pour chaque division de convives, les meubles nécessaires dans une maison; il est encore chargé des marchandises que le capitaine transporte à son profit. Eh bien, tout cela n'occupait que la place d'une salle ordinaire à dix lits. Je remarquai que tous ces effets étaient si bien placés, qu'ils ne s'embarrassaient pas, qu'ils n'étaient point épars, difficiles à trouver, à détacher: nul retard sitôt qu'on avait besoin d'une chose. Je trouvai dans le commandant de la proue un tel esprit d'ordre, que, même éloigné de son vaisseau, il eût pu faire l'énumération de tout, et indiquer la place de chaque chose, aussi facilement qu'un homme qui sait son alphabet vous dira combien le nom de Socrate a de lettres, et l'ordre de chacune.

« J'ai vu ce même officier profiter d'un moment de loisir pour faire l'inspection de tous les effets nécessaires dans un vaisseau. Surpris de tant de soins, je lui demandai ce qu'il faisait. Il me répondit: « Mon ami, j'examine, en cas d'accident, en quel état sont les agrès, s'il en est de déplacés ou qu'il soit difficile de manier.

« Lorsque Dieu envoie des tempêtes, on n'a plus assez de temps alors ni pour chercher ce qui manque ni pour donner ce qui se présente mal. Dieu s'irrite et sévit contre les lâches: s'il est assez bon pour ne pas perdre les hommes dont tout le mérite se borne à ne point faire de fautes, ces hommes doivent s'estimer très heureux; et s'il protège et sauve ceux qui ne négligent rien, il a droit à la plus grande reconnaissance. »

« Quand j'eus admiré ce bel ordre, je dis à ma femme: « Si dans un navire, tout étroit qu'il est, on trouve de la place; si, au milieu d'une forte tempête, chacun reste à son poste; si, malgré la consternation générale, chacun sait pourtant où prendre ce qu'il lui faut, nous qui avons une maison composée de pièces vastes, une maison

solidement bâtie sur la terre, n'y aurait-il pas de l'indolence à nous de ne pas donner à chaque ustensile une place convenable et facile à trouver? Je dis plus : ne serait-ce pas de notre part une grande maladresse?

« Je viens de dire combien il est avantageux de ranger tous les effets, combien il est facile de leur trouver une place, de les distribuer dans la maison de la manière la plus convenable. Qu'il est agréable encore de voir des chaussures placées de suite, des habits séparés les uns des autres, des tapis, des vases d'airain et tout ce qui a rapport au service de la table, serrés avec ordre! Un beau coup d'œil encore, non pour un homme léger qui s'en moquerait, mais pour un homme grave et sensé, c'est de voir même des marmites rangées avec intelligence.

« La symétrie donne à tout une grâce singulière. Tous ces meubles, tous ces ustensiles ne peuvent-ils pas en quelque sorte être comparés à nos chœurs? Les intervalles de chaque compartiment, quand rien ne traîne, frappent les regards: tel un chœur qui, beau par lui-même, charme encore les yeux par la régularité de sa forme circulaire.

« Ma femme, nous pouvons aisément et sans risque acquérir la preuve de ce que j'avance. Mais ne va pas non plus te décourager, comme s'il nous était bien difficile de trouver un serviteur en état d'étudier la place de chaque meuble, et doué d'une assez bonne mémoire pour les remettre où il les aura pris. Dans la ville d'Athènes il y a, comme tu le sais, dix mille fois plus d'effets que chez nous: cependant si tu dis à tel esclave d'aller faire une emplette au marché et de te l'apporter, il ne sera point embarrassé; tu verras qu'il sait où aller, à quel marchand s'adresser. Pourquoi? c'est que la chose que tu lui demandes se trouve en un lieu fixe. Mais que deux personnes se cherchent réciproquement, leur recherche est souvent infructueuse: la raison en est simple; c'est qu'elles ne sont point convenues du rendez-vous. » Voilà à peu près, si ma mémoire est fidèle, mon entretien avec ma femme, sur l'ordre à mettre dans notre ameublement et sur son usage.

CHAPITRE IX.

— Eh bien, Ischomaque, ta femme te parut-elle faire quelque attention aux leçons que tu avais à cœur de lui donner? — Pouvait-elle, Socrate, faire autrement que de me promettre tous ses soins? Comment n'eût-elle pas fait éclater sa joie, en voyant tant de facilité succéder à tant d'embarras? Elle me pria de ranger les meubles au plus tôt, ainsi que je l'avais dit. — Ischomaque, comment t'y pris-tu? — Avant tout, ne fallait-il pas lui montrer le parti qu'on peut tirer de la maison? Elle ne brille point par les ornemens; mais les différentes pièces en sont tellement distribuées, que nos effets pouvaient y être serrés de la manière la plus convenable. Chaque place semblait appeler elle-même la chose qui devait y être mise.

« La chambre nuptiale, qui est dans la partie la plus sûre de la maison, demandait naturellement ce qu'il y avait de plus précieux en tapis et en vaisselle. La partie la plus sèche voulait le blé, comme la plus fraîche voulait le vin. La plus éclairée invitait à y travailler, à y placer ce qui devait être en vue. Je lui montrai ensuite l'appartement des hommes. Cet appartement très orné était frais en été, et chaud en hiver. Je lui fis remarquer aussi que, dans sa partie méridionale, la maison se développait de manière qu'elle avait, comme cela était évident, du soleil en hiver, et de l'ombrage en été.

« Je lui observai encore que le logement des hommes n'était séparé que par les bains de celui des femmes, de peur que l'on ne sortît rien par fraude, et que nos esclaves ne fissent des enfans contre notre vœu; car si les bons domestiques redoublent d'attachement pour nous quand ils ont de la famille, les mauvais acquièrent en famille de grands moyens pour nuire à leurs maîtres.

« Après tous ces détails, nous fîmes un triage de nos effets. Nous commençâmes par rassembler les instrumens des sacrifices; vinrent ensuite la toilette des femmes pour les jours de fête, les habits des hommes pour les jours de fête, et ceux destinés à la guerre; les tapis pour l'appartement des femmes, les tapis pour l'appartement des hommes; les chaussures d'homme, les chaussures de femme. Nous séparâmes les armes des instrumens destinés aux travaux des

femmes, les ustensiles de la boulangerie de ceux de la cuisine; ce qui servait au bain, de ce qui appartenait au service de table; ce qui doit servir tous les jours, de ce qui n'est destiné qu'aux repas priés. Nous fimes la même chose pour les provisions d'un mois, et pour celles qui, tout calcul fait, doivent durer un an. Avec cette prévoyance, on sait si l'on peut gagner la fin de l'année.

«Après ce triage de nos différens effets, nous les fimes porter à la place qui leur convenait. Les ustensiles qui devaient être journellement dans les mains des domestiques, tels que ceux qui servent soit à faire le pain, soit à la cuisine, soit aux travaux des femmes, et d'autres de même sorte, nous les livrâmes aux domestiques qui devaient en faire usage, en leur enjoignant de les bien conserver. Quant à ceux que nous employons, soit aux jours de fête, soit lorsqu'il nous vient des étrangers, soit enfin dans des circonstances tout-à-fait rares, nous les confiâmes à la femme de charge; nous lui montrâmes la place qu'ils devaient occuper, et nous en dressâmes un état par écrit, en lui disant de ne donner à chaque domestique que ce qui était nécessaire, de bien se souvenir à qui elle donnait, et, quand on lui rapporterait tel ou tel ustensile, de le remettre où elle l'aurait pris.

«Nous établimes femme de charge celle de la maison qui, après un mûr examen, nous parut le plus en garde contre l'ivresse, la gourmandise, le sommeil, le libertinage; celle qui nous parut douée de la meilleure mémoire, et capable soit de prévoir les punitions que lui attirerait sa négligence, soit de songer aux moyens de nous plaire et de mériter des récompenses.

«Nous lui inspirions de l'amitié pour nous, en nous réjouissant avec elle lorsque nous étions joyeux, en nous affligeant avec elle si nous avions du chagrin. Nous lui donnions le désir d'améliorer notre fortune en la lui faisant connaître, en partageant notre bonheur avec elle. Nous excitions en elle l'amour de la justice, en préférant l'honnête homme au fripon, en lui montrant que le premier vivait plus riche, plus honoré que l'autre. Voilà sur quel pied nous l'avons mise chez nous.

«Après cela jedis à ma femme : « Tout ce que nous venons de faire est inutile, si tu ne veilles pas toi-même au maintien de l'ordre. Dans les

états bien policés, les citoyens ne croient pas suffisant de se donner de bonnes lois; ils choisissent en outre des magistrats qui, conservateurs et sentinelles de la loi, louent ceux qui la suivent, punissent ceux qui la violent.

«Ma femme, regarde-toi donc comme la conservatrice des lois de notre ménage. Telle qu'un commandant de garnison qui fait la revue de ses troupes, procède, lorsque tu le juges convenable, à la revue de nos meubles, vois s'ils sont bien tenus; fais ton inspection comme le conseil fait celle des chevaux et des cavaliers. Reine de ta maison, use de tout ton pouvoir pour honorer et louer ceux qui le mériteront, pour réprimander et châtier ceux qui rendront ta sévérité nécessaire.»

«Je lui observais, en outre, qu'elle aurait tort de m'en vouloir de ce que je lui donnais, dans notre ménage, plus d'occupation qu'aux domestiques. Ceux-ci, lui disais-je, ont tout en manie-ment pour porter, conserver, garder, mais rien à leur usage, à moins d'une permission expresse; tandis qu'un maître peut se servir de ce qu'il possède, et comme il l'entend. La conséquence naturelle que j'en tirai, c'est que celui qui gagne le plus à la conservation et qui perd le plus au dépérissement de ses meubles est aussi le plus intéressé à la surveillance.

— Eh bien, après t'avoir écouté, ta femme se prêta-t-elle à ce que tu désirais? — Pourquoi non? « Tu me jugerais mal, me répondit-elle, si tu pensais que j'accepte à regret des fonctions et des soins dont tu me démontres la nécessité. Tu me ferais bien plus de peine en m'abandonnant à ma négligence. Il est naturel à une bonne mère, il lui en coûte moins, de soigner ses enfans que de les délaisser. Il est de même dans la nature, qu'une femme raisonnable trouve plus de plaisir à prendre soin de ses possessions auxquelles l'attache le sentiment de la propriété qu'à les négliger.»

CHAPITRE X.

— Par Junon! une telle réponse, Ischomaque, me prouve que ta femme pense en homme.—Ce n'est pas tout. Je veux te raconter avec quelle résolution généreuse elle profita de mes avis. — Dis, Ischomaque : Zeuxis me montrerait une beauté chef-d'œuvre de son pinceau, que j'ai-

merais mieux contempler la vertu d'une femme.

— Un jour, Socrate, je la vis toute couverte de céruse afin de paraître plus blanche qu'elle ne l'était, et de rouge pour animer les couleurs de la nature. Une élégante chaussure semblait ajouter à sa taille. « Réponds, ma femme : si je te montrais l'état de mes biens au plus juste, sans te rien exagérer, sans te rien cacher, consulterais-je mieux nos intérêts communs, me trouverais-tu plus aimable, que si j'essayais de te tromper en te disant que j'ai plus que je ne possède, en te montrant de l'argent de mauvais aloi, des bracelets de grains de bois doré ou argenté, de la pourpre que je donnerais pour première qualité, tandis qu'elle serait de mauvaise teinte ? — Que les dieux t'en préservent ! Si tu étais l'homme que tu me dépeins, de la vie je n'aurais une sincère amitié pour toi. — En nous unissant, ma femme, ne nous sommes-nous pas fait un don mutuel de nos corps ? — C'est ce que disent les hommes. — Me recevrais-tu plus amoureusement dans tes bras si, au lieu de te donner un corps sain, fortifié par l'exercice et d'une belle carnation, je me présentais à toi frotté de vermillon, les yeux peints, te faisant illusion, et te donnant, au lieu de ma personne, du vermillon à voir et à caresser ? — Certes, j'aimerais mieux te toucher que du vermillon ; voir la couleur de ton teint et le vif éclat de tes yeux que des couches de fard. — Crois, ma femme, que je ne préfère pas non plus les couleurs de l'art à tes véritables couleurs. Les dieux ont voulu que, sans se farder, le coursier pût plaire à la jument, le taureau à la génisse, le bœuf à la brebis : les hommes croient aussi qu'un homme est très agréable lorsqu'il n'emploie aucun fard.

« Des étrangers peuvent bien être dupes de pareilles supercheries ; mais des époux qui vivent toujours ensemble se trahissent nécessairement s'ils essaient de se tromper. Ils se surprendront au sortir du lit, avant la toilette ; une goutte de sueur, une larme décelera l'artifice, ou bien ils se verront au bain dans toute la vérité de la nature. » — Et que te répondit-elle ? — Elle se corrigea ; elle se montra devant moi avec une parure simple et modeste : ce fut sa réponse. Elle me demanda pourtant si je pourrais lui indiquer le moyen non-seulement de paraître, mais d'être véritablement belle.

« Je lui conseillai de ne pas rester continuelle-

ment assise comme les esclaves. Elle assisterait en bonne maîtresse aux travaux des femmes ; avec l'aide des dieux, elle s'efforcerait ou de leur enseigner ce qu'elle saurait mieux, ou d'apprendre ce qu'elle saurait moins bien ; elle aurait l'œil à la boulangerie, serait présente aux mesurages de la femme de charge, ferait sa ronde pour examiner si tout est bien en place. Ce serait pour elle une promenade en même temps qu'un acte de surveillance. Détremper le pain et le pétrir, battre et serrer les habits et les tapisseries, voilà encore un bon exercice. Un tel régime, disais-je, fera l'assaisonnement de tes mets, te donnera une meilleure santé, une plus belle carnation. D'ailleurs, une mise décente, un air de propreté, contrastant avec celui d'une esclave, en imposent à celle-ci, surtout quand elle sert par inclination bien plus que par devoir. Quant à ces maîtresses continuellement assises avec un air de fierté, qu'on les range dans la classe des femmes amies de la parure et de l'artifice. Apprends, Socrate, qu'aujourd'hui la mienne répond, par sa conduite, aux leçons que je lui ai données : l'énumération de ses devoirs fait l'énumération de ses vertus.

CHAPITRE XI.

— Ischomaque, tu en as, je crois, assez dit sur les devoirs de ta femme ; et certes, cette première partie de ton plan contient son éloge et le tien. Parle-moi à présent de tes propres fonctions. Ce sera un plaisir pour toi de te rappeler tes titres à la considération publique. Pour moi, quand j'aurai entendu toute l'exposition de ton plan, pénétré, si je puis, des devoirs du citoyen vertueux, je t'assurerai de toute ma reconnaissance. — En vérité, Socrate, je vais bien volontiers te tracer mon plan ordinaire de conduite, afin que tu me redresses si tu y trouves quelque chose de répréhensible. — Te redresser, toi l'homme de bien par excellence ! Moi ton maître ? moi qui passe pour un conteur de fadaïses, pour un homme qui bâtit des châteaux en l'air ; moi à qui l'on fait si sottement un crime de sa pauvreté.

« Une semblable accusation, Ischomaque, m'eût jeté dans un grand abattement, sans la rencontre que je fis du cheval de Nicias tout récemment arrivé de Lacédémone. Voyant que

tout le monde suivait. considérait cet animal. qu'on ne tarissait pas sur ses louanges, je m'approchai de l'écuyer et lui demandai bonnement si ce cheval avait beaucoup de rentes. Sur cette question, l'écuyer ne me jugeant pas beaucoup de cervelle, me dit en me regardant d'un air de pitié : « Est-ce qu'un cheval a des rentes ? » Oh ! comme je vais la tête levée depuis que je sais que même un cheval pauvre peut sans crime devenir un bon cheval, s'il a un bon naturel.

« Comme il ne m'est pas non plus défendu de devenir un homme estimable, trace-moi en entier le plan de ta conduite, afin que, si je puis m'instruire à ton école, je m'applique dès demain à marcher sur tes pas ; car c'est un bon jour que le jour de demain, pour commencer l'étude de la vertu. — Tu badines, Socrate ; je vais néanmoins te raconter quels sont mes goûts et mes occupations, comment je tâche de passer ma vie.

« Convaincu que jamais la Divinité n'accorde ses faveurs à l'homme indolent et lâche, que même la prudence et l'activité ne les obtiennent pas toujours, je commence par honorer les dieux. Je m'efforce de mériter, par de justes prières, de la force, de la santé, de la considération, la bienveillance de mes amis, l'avantage de sortir honorablement des combats ; je leur demande enfin des richesses, fruit d'une honnête industrie. — Tu aimes donc et les richesses et les soins qu'exige la conservation d'une grande fortune ? — Rien n'est plus dans mon caractère. Il me paraît si doux, Socrate, de rendre un culte magnifique aux dieux, de secourir mes amis dans le besoin, de contribuer de tout mon pouvoir à l'embellissement de la ville ! — En effet, Ischomaque, voilà de belles actions, et qui ne sont vraiment possibles qu'à un citoyen opulent. Comment n'en conviendrait-on pas, quand on voit tant de citoyens hors d'état de subsister sans la générosité d'autrui, tant d'autres s'estimant heureux de se procurer le strict nécessaire ? Quel autre nom donner que celui de riches et de puissans à des citoyens qui, doués du talent de bien administrer leurs affaires domestiques, savent encore se procurer une assez grande aisance pour embellir la ville ou secourir leurs amis ? Il existe de tels hommes : plusieurs de nous en pourraient citer. Mais, dis-moi, Ischomaque, ce que tu fais pour te bien porter (tu as commencé par-là), pour être

si robuste, pour échapper honorablement aux dangers de la guerre : tu me parleras ensuite des moyens qui conduisent à la fortune.

— Tous ces avantages, Socrate, ont entre eux une liaison intime. Un homme qui a le nécessaire pour sa nourriture, doit, s'il travaille, se fortifier la santé ; s'il continue de travailler, devenir encore plus robuste : formé au métier de la guerre, il se sauve honorablement ; actif, industriel, ennemi de la mollesse, il augmente ses revenus. — Je te conçois, Ischomaque, quand tu me dis que l'homme qui travaille, qui s'occupe, qui s'exerce, obtient plus sûrement ces avantages : mais quels exercices te procurent une bonne constitution et un corps robuste ? Comment t'endurcis-tu au métier de la guerre ? A quels moyens dois-tu le superflu qui te met en état d'aider tes amis et de contribuer à la prospérité publique ? Voilà ce que je serais curieux d'apprendre.

— Ma coutume, Socrate, est de sortir du lit à l'heure où je puis encore trouver au logis les personnes que je dois voir. Quand j'ai quelque affaire dans la ville, je n'en occupe ; cela me sert de promenade. Si rien d'indispensable ne me retient à la ville, mon serviteur mène devant moi mon cheval à la campagne ; et la promenade que je fais de la ville aux champs me plat cent fois plus que celle du Xiste. Dès que je suis arrivé, je vais voir ce que font mes ouvriers, s'ils plantent, s'ils labourent, s'ils sèment, s'ils font rentrer les dépouilles de la terre. J'examine leur méthode ; j'y substitue la mienne lorsque celle-ci me semble préférable.

« Mon inspection finie, je monte à cheval, je fais manœuvrer l'animal comme à la guerre. Chemins de traverse, collines, fossés, ruisseaux, je franchis tout ; et autant qu'il est possible, au milieu de ces exercices, je prends garde d'estropier mon cheval. Quand j'ai fait ma course, mon esclave laisse l'animal se rouler sur la poussière, puis le ramène en portant à la ville les provisions du ménage. Pour moi, je rentre à la maison, moitié en courant, moitié en me promenant, puis je me frotte avec une étrille ; je dîne ensuite, de manière que, le reste du jour, mon estomac ne soit ni surchargé ni souffrant de la faim. — Par Junon ! j'approuve fort une telle conduite. User d'un régime qui donne tout à la fois la force, la santé, la science militaire, des richesses, voilà qui me paraît admirable.

Certes, tu prouves assez bien que tu fais ce qu'il faut pour te procurer chacun de ces avantages ; car, grâces aux dieux, on te voit ordinairement robuste et bien portant, et l'on sait que tu es mis au nombre de nos meilleurs cavaliers, de nos plus riches citoyens. — Avec tout cela, Socrate, je suis indignement calomnié. Peut-être pensais-tu que je dirais qu'on me donne le nom d'homme de bien ?

— J'allais te demander encore, Ischomaque, si tu te mets en état de rendre compte de tes actions, ou de juger celles des autres s'il en est besoin. — Est-ce que, selon toi, je ne me prépare pas continuellement, soit à me justifier lorsque je ne nuis à personne et que je fais le plus de bien que je puis, soit à dénoncer, lorsqu'en public comme en particulier mes regards poursuivent les pervers sans pouvoir se reposer sur un homme de bien ? — Mais dis-moi, Ischomaque, appuies-tu ces défenses et ces accusations du secours de la parole ? — Continuellement : ou quelqu'un de la maison accuse ou il se justifie ; j'écoute alors, et je tâche de confondre le mensonge : tantôt je me plains à mon ami de celui-ci, tantôt je loue celui-là ; ou bien encore je réconcilie des parens, en m'efforçant de leur montrer qu'ils ont beaucoup plus d'intérêt à être amis qu'ennemis.

« Sommes-nous réunis, ou nous censurons tel stratège, ou nous prenons le parti de tel autre, ou nous accusons ceux d'entre nous qui obtiennent des distinctions qu'ils n'ont pas méritées. Souvent, dans nos délibérations, nous louons un projet que nous voulons qu'on adopte, nous blâmons celui qui nous déplaît. Plus d'une fois je me suis vu condamné à une peine, à une amende déterminée. — Par qui, Ischomaque ? Voilà du nouveau pour moi. — Par ma femme. — Et comment te défends-tu avec elle ? — A merveille, quand heureusement j'ai la vérité pour moi ; mais quand je ne l'ai pas, j'ai beau faire, il m'est impossible de faire une bonne cause d'une mauvaise. — Parce que sans doute ce qui est faux, tu ne peux le rendre vrai.

CHAPITRE XII.

« Mais, Ischomaque, que je ne te retienne pas si tu veux t'en aller. — Je ne te quitterai certainement pas, Socrate, que l'assemblée ne soit

finie. — Oui ! Oh ! je vois combien tu es jaloux du surnom d'homme de bien ! Tu as sans doute beaucoup d'affaires ; mais comme tu as donné parole à tes hôtes, tu les attends pour ne pas les tromper. — Je ne néglige pas non plus ces affaires dont tu parles, Socrate ; j'ai des régisseurs à ma campagne.

— Quand tu as besoin d'un régisseur, Ischomaque, cherches-tu un esclave intelligent, et fais-tu des démarches pour te le procurer, comme tu en fais lorsque tu rencontres un bon artisan ? ou bien est-ce toi qui les formes toi-même ? — C'est moi, moi seul qui m'applique à les former. Un homme qui doit me représenter en mon absence, a-t-il besoin de savoir autre chose que ce que je sais moi-même ? Si, pour présider à tous les travaux, je me connais assez de lumières, ne puis-je les communiquer à d'autres ? — Celui qui te représentera en ton absence, doit premièrement avoir de l'attachement pour toi et tout ce qui t'appartient ; car, sans cela, à quoi servirait le plus habile fermier ? — A rien, Socrate ; aussi est-ce le premier sentiment que je tâche de lui inspirer pour moi et les miens. — De grâce, comment t'y prends-tu ? — En leur faisant du bien toutes les fois que les dieux m'en font à moi-même. — C'est-à-dire que le bien que tu fais à tes fermiers excite leur attachement, et qu'ils veulent alors que tu sois heureux. — Je ne vois pas, Socrate, de meilleur moyen.

— Lorsqu'un esclave t'affectionne, Ischomaque, est-il dès lors un bon régisseur ? Presque tous les hommes soupirent après leur bien-être : cependant combien en vois-tu qui ne veulent pas se donner de peine pour se procurer les biens qu'ils désirent ? — Quand je veux avoir de bons régisseurs, je les forme à l'exactitude et à l'amour du travail. — Et comment, par tous les dieux ? Je n'aurais jamais cru qu'il existât un art de rendre les hommes laborieux et vigilans. — Ne va pas t'imaginer qu'ils soient tous également en état de profiter de ces leçons. — Quels sont ceux avec qui l'on peut réussir ? que je les connaisse bien. — D'abord, Socrate, jamais on ne rendra soigneux ceux qui sont adonnés au vin : l'ivrognerie éteint la mémoire. — N'y a-t-il que ceux-là ? En est-il encore d'autres ? — Assurément : les dormeurs. Ils ne pourront ni faire l'ouvrage en dormant ni veiller sur les autres. — En est-il encore que l'on ne puisse former à

la vigilance?—Les libertins. Oui, Socrate, de tels hommes ne peuvent s'intéresser qu'à l'objet de leur passion. Est-il, en effet, un espoir plus doux, une occupation plus attrayante que celle de l'amour? un supplice plus cruel que celui de s'arracher à ce que l'on aime, pour remplir un devoir? Je renonce donc même à l'espérance de former de pareils hommes : je ne m'expose point à leur accorder ma confiance.— Et ceux qui sont intéressés, est-il impossible d'en faire de bons régisseurs?—Non en vérité, non, Socrate; la chose n'est point du tout impossible. Ce sont eux au contraire qui ont les meilleures dispositions. Il n'y a qu'une chose à leur prouver, que le gain est la récompense du travail. — Quant à ceux qui, doués de la sagesse que tu exiges, sont pourtant peu sensibles à l'appât du gain, comment les formes-tu à la vigilance que tu désires?— Rien de plus simple, Socrate. Quand je les vois appliqués, je leur donne des louanges et des distinctions. Se négligent-ils, j'essaie de piquer leur amour-propre par des réprimandes et des corrections.

— Laissons de côté toute discussion sur les bonnes ou mauvaises qualités de ceux que tu formes à la vigilance; et dis-moi s'il est possible que l'homme négligent inspire à d'autres l'ardeur qu'il n'a pas. — Pas plus, en vérité, qu'un homme qui ne sait point la musique n'est en état de faire des musiciens. Nous apprenons avec peine ce qu'on nous enseigne mal. Quand le maître lui-même montre de la négligence, l'esclave sera-t-il soigneux? Pour le dire en un mot, un bon maître peut avoir de mauvais serviteurs qui certes ne lui causeront pas longtemps préjudice; mais je ne crois pas en avoir jamais vu de bons à un mauvais maître. Qui veut avoir des hommes attentifs et soigneux, doit avoir l'œil à tout, se faire rendre compte de tout, récompenser les talens; se montrer empressé soit à témoigner sa reconnaissance d'une bonne action, soit à punir la négligence. On cite d'un Barbare un mot remarquable, selon moi. Le roi de Perse venait d'acheter un superbe cheval. Voulant lui donner au plus tôt de l'embonpoint, il demande à un habile écuyer le moyen de l'engraisser en peu de temps « L'œil du maître, » répondit celui-ci. Ce mot s'applique à tout. Avec l'œil du maître, tout s'embellit et prospère.

CHAPITRE XIII.

« Quand tu auras fortement pénétré un de tes régisseurs de la nécessité d'être vigilant dans toutes les parties que tu lui confies, sera-t-il dès lors bon administrateur, ou lui faudra-t-il encore d'autres connaissances?— Assurément. Il lui reste à savoir ce qu'il doit faire, dans quel temps et comment. Autrement, serait-il plus utile qu'un médecin qui viendrait matin et soir visiter son malade, ne sachant ce qu'il convient d'ordonner?

— Quand il connaîtra la méthode qu'il doit suivre, lui manquera-t-il quelque chose, ou sera-t-il dès lors un régisseur accompli?— Il faut, selon moi, qu'il possède encore l'art de commander aux travailleurs.— Est-ce encore toi qui l'y formes?— J'y fais du moins tous mes efforts.— Par tous les dieux, de quelle manière t'y prends-tu?— D'une manière si simple, que tu vas rire.— Ceci n'est point un badinage, Ischomaque; car celui qui enseigne l'art de commander à des hommes peut aussi former de bons maîtres; et le sage qui forme de bons maîtres ne peut-il pas enseigner à gouverner les peuples? Les railleries ne sont donc point permises envers un tel homme : on lui doit, selon moi, les plus grands éloges.

— Il existe dans les animaux deux puissans mobiles de l'obéissance; le châtement quand ils sont rebelles, les bons traitemens quand ils se prêtent au service. Le jeune coursier n'est docile que parce qu'on le flatte lorsqu'il est doux, et que, rétif, on le soumet à de difficiles manœuvres jusqu'à ce qu'il sache obéir à la volonté de l'écuyer. N'est-ce pas d'après les mêmes principes que les petits chiens, qui n'ont ni l'intelligence de l'homme ni la faculté d'articuler les sons, apprennent cependant à courir çà et là, à gambader, à faire des culbutes et autres tours semblables? Obéissans, ils obtiennent ce qu'il leur faut : on les punit s'ils se refusent à l'obéissance.

« La parole n'est pas une arme moins puissante à l'égard des hommes : on les soumet en leur prouvant qu'il leur importe d'être soumis. Quant aux esclaves, leur éducation, si rapprochée de celle de la brute, est très favorable pour les plier à l'obéissance. Qu'on satisfasse leur gourmandise, on a beaucoup fait auprès d'eux.

« La louange est encore l'aiguillon des âmes généreuses. Elle devient un besoin aussi impérieux pour elles que pour d'autres le boire et le manger.

« Voilà les moyens que j'emploie, et à l'aide desquels je crois me procurer des hommes plus soumis : je les indique à ceux que je désire établir mes régisseurs. D'ailleurs je les seconde encore ainsi : lorsque je dois fournir des vêtements ou des chaussures à mes travailleurs, je ne veux pas que tout soit de même qualité ; j'en demande de très bonne et d'inférieure, afin de donner le meilleur vêtement aux plus habiles ouvriers, à titre de récompense, et l'habillement de moindre qualité à ceux qui méritent moins.

« J'ai remarqué que les bons esclaves étaient fort découragés lorsque tout se fait par leurs mains, et qu'ils voient qu'on a les mêmes procédés pour ceux qui ne travaillent pas, et qui au besoin ne partagent pas volontiers les périls.

« Moi personnellement, je me garde bien de mettre la moindre égalité entre les bons et les mauvais serviteurs. Si je vois mes régisseurs distribuer le meilleur aux meilleurs esclaves, je les en loue. Mais un ouvrier obtient-il des préférences, ou par de vaines complaisances, ou par des flatteries, loin de fermer les yeux sur un tel abus, je réprimande mon régisseur, et je tâche de lui prouver qu'en cela même il consulte mal ses intérêts.

CHAPITRE XIV.

— Enfin, Ischomaque, lorsqu'il sait assez bien commander pour obtenir de la soumission, le crois-tu parfait ? ou lui manque-t-il quelque qualité, en possédant celles dont tu viens de parler ? — Assurément. Il faut aussi que le bien de son maître soit sacré pour lui, et qu'il ne dérobe rien. Que sert, en effet, de cultiver une terre par l'entremise d'un homme qui, assez hardi pour piller le bien qu'il administre, rendrait inutiles les travaux des champs ? — Est-ce toi encore qui te charges de ces leçons de justice ? — Oui, mais il s'en faut bien que je trouve tous les esprits disposés à les recevoir. Je puise en partie dans les lois de Dracon, en partie dans celles de Solon, pour amener mes domestiques à cette sorte de justice qu'il entre dans mon plan de leur enseigner ; car il me semble que

ces deux législateurs ont donné beaucoup de lois propres à l'inspirer.

« Des châtimens y sont prononcés contre le vol : la prison pour le voleur pris sur le fait ; la peine de mort contre le vol fait avec effraction. Pourquoi ont-ils décerné ces peines, si ce n'est dans la vue de rendre infructueux un gain sordide ? C'est en leur mettant sous les yeux quelques-unes de ces lois que je tâche de rendre mes domestiques fidèles dans leur administration : j'emprunte aussi quelques articles des lois royales. Le premier code, en effet, n'offre que des châtimens au prévaricateur ; au lieu que les lois royales, en punissant l'injustice, promettent des récompenses à la fidélité ; de sorte que l'homme injuste qui voit l'homme juste devenir plus riche, sait très bien, précisément parce qu'il a l'âme intéressée, s'abstenir de toute injustice.

« Ceux que je vois, malgré mes bienfaits, s'étudier à me tromper, je les mets hors de service : leur cupidité est incurable. Ceux en qui je remarque un air satisfait du sort heureux que leur assure la fidélité, et qui de plus sont sensibles à la louange, je les traite en hommes libres. Ils trouvent chez moi l'aisance et les égards dus à leur probité ; car, si je ne me trompe, l'honnête homme diffère de l'homme intéressé, en ce qu'il n'envisage que les éloges et l'honneur, soit lorsqu'il travaille, soit lorsqu'il brave les dangers, soit lorsqu'il s'abstient de tout gain honteux.

CHAPITRE XV.

— Je suppose que tu as inspiré à ton régisseur et le désir de te voir prospérer, et cette ardeur nécessaire pour qu'il travaille à ton bien-être ; tu lui as donné les instructions nécessaires pour obtenir le plus d'avantages possible ; tu l'as en outre formé à commander : par-dessus tout cela, aussi intelligent que toi-même, il fait produire à la terre d'abondantes récoltes de fruits mûris dans leur saison : je ne demanderai plus s'il manque quelque chose encore à un tel homme : c'est un trésor qu'un pareil régisseur ; mais revenons, Ischomaque, sur une question que nous avons très légèrement effleurée. — Laquelle ?

— Ischomaque, tu as dit, je crois, que l'important était d'avoir la connaissance des bonnes

méthodes; que la vigilance devenait inutile dès que l'on ne savait ni ce que l'on doit faire ni d'après quel plan on doit le faire. — C'est-à-dire que tu veux des leçons d'agriculture. — C'est qu'en effet, Ischomaque, l'agriculture enrichit ceux qui la connaissent, tandis qu'elle laisse vivre dans la détresse le cultivateur ignorant, quelque peine qu'il se donne.

— Tu vas juger, Socrate, combien cet art est ami de l'homme. Tu le sais; nous appelons nobles tous les animaux qui, distingués par leur beauté, leur grandeur, leur utilité, se laissent apprivoiser par l'homme: comment ne pas donner ce même nom au plus utile, au plus doux, au plus honorable des arts, à cet art si chéri des dieux et des hommes, et, par-dessus cela, si simple dans ses principes? — Grâce à la clarté de ton langage, j'ai très bien compris quelles instructions il faut donner à un régisseur; car je crois concevoir comment tu prétends l'attacher à tes intérêts, le rendre laborieux, capable de commander, et juste. Quant aux principes que doit étudier celui qui veut devenir bon agriculteur, quant à ce qu'il doit faire, à la méthode qu'il doit suivre, aux temps favorables à ses opérations, nous avons parlé de cela un peu à la hâte. Si tu me disais qu'il faut être versé dans l'écriture lorsqu'on veut soit écrire sous la dictée, soit lire ce que l'on a écrit, j'entendrais seulement qu'il faut posséder l'art de l'écriture; mais avec cela je n'en serais pas un plus habile écrivain. De même à présent je n'ai pas de peine à comprendre qu'un bon régisseur doit connaître l'agriculture; mais quand je le sais, je n'en suis pas plus avancé sur les principes de cet art. Si, dans ce moment même, je me décidais à cultiver un champ, je ressemblerais à un médecin qui ferait ses visites, qui examinerait l'état de ses malades, sans savoir quel remède appliquer à leurs maux. Pour que je ne ressemble pas à ce médecin, donne-moi les instructions relatives à l'agriculture.

— Socrate, elle n'a pas l'inconvénient des autres arts qui exigent une longue expérience avant que ceux qui les étudient en vivent honorablement. Regarde travailler le cultivateur, écoute-le raisonner; bientôt, si tu le veux, tu seras en état d'en donner des leçons. Je te crois même déjà très avancé, sans que tu t'en doutes. Les artistes semblent en général réserver pour eux

seuls le secret de leur art. L'agriculteur au contraire, le plus habile soit à planter soit à semer, est content lorsqu'on l'observe. Questionnez-le sur les procédés qui lui réussissent, il n'a rien de caché pour vous: tant l'agriculture inspire de générosité à ses heureux sectateurs!

— Voilà un beau début, qui certes ne peut qu'inviter celui qui l'entend à te questionner. Cette étude est si noble! Que ce soit une raison pour toi de me donner de plus grands détails. Tu ne peux te faire une peine de m'enseigner des choses faciles: moi seul je dois rougir de les ignorer, surtout lorsqu'elles sont d'une si haute importance.

CHAPITRE XVI.

— D'abord, Socrate, je veux te prouver que mal à propos on attribue de grandes difficultés à cet art, soumis à tant de règles par des philosophes habiles dans le discours mais peu exacts dans la pratique. Selon eux, pour être bon agriculteur, il faut connaître la nature du sol. — Sur ce point, Ischomaque, ont-ils donc grand tort? Si l'on ignore ce que peut porter un terrain, comment saura-t-on ce qu'on doit semer ou planter? — C'est une connaissance qu'on acquiert même sur le terrain d'autrui, en regardant quels arbres, quels fruits il produit. Mais, une fois qu'elle est acquise, qu'on se garde bien de contrarier la nature. Ce n'est point en plantant ou semant selon nos besoins que nous obtiendrons de meilleures récoltes; c'est en examinant ce que la terre aime à produire, à nourrir dans son sein. Si, par une suite de la négligence des propriétaires, elle n'instruit pas sur le parti qu'on en doit tirer, bien souvent la terre voisine donnera les plus sûrs renseignements que le propriétaire voisin. Même en friche, elle indique encore sa nature. Si sa végétation naturelle est belle, elle vous donnera, bien cultivée, des récoltes satives. Voilà, même pour les moins instruits, la manière de juger de la nature d'un sol — Dès ce moment, Ischomaque, je prends courage. Je vois que je ne dois pas renoncer à l'agriculture, dans la crainte de mal juger de la propriété d'un terrain. D'ailleurs, ceci me fait songer aux pêcheurs: dans leurs travaux maritimes, vous ne les voyez ni s'arrêter par curiosité ni ralentir leur course. Quoiqu'en longeant ra-

pidement une côte, ils prononceront, à l'inspection des fruits, sur la bonne ou mauvaise qualité d'une terre. Ils mépriseront celle-ci, ils vanteront celle-là ; et je vois qu'en général c'est ainsi que jugent de la bonté d'une terre ceux qui se connaissent en agriculture.

— Par où veux-tu, Socrate, que commencent mes leçons d'agriculture? Je vois que, dans ce que je vais dire sur cette matière, tu en sais déjà beaucoup. — La première connaissance que je voudrais acquérir, comme la plus digne d'un philosophe, c'est par quels procédés je me procurerais la plus abondante moisson d'orge ou de blé, si je voulais être agriculteur. — Sais-tu qu'avant d'ensemencer une terre, il faut labourer? — Oui. — Si nous faisons le premier labour en hiver? — Nous ne trouverons que la boue. — Tu choisiras donc l'été? — Les bêtes de somme auraient trop de peine à lever la terre. — Je soupçonne que c'est au printemps qu'il faut commencer ce travail. — C'est en effet dans cette saison surtout, Ischomaque, que la terre plus friable se remue. — J'ajoute, Socrate, qu'alors les mauvaises herbes, coupées par la charrue et recouvertes ensuite, servent d'engrais sans répandre de graine qui les reproduise.

« Une autre vérité facile, je crois, à comprendre, c'est que, pour bien rapporter, la terre doit être dégagée de mauvaises herbes et ouvrir son sein à toute la chaleur des rayons solaires. — Je suis entièrement de ton avis, Ischomaque. — Selon toi, peut-on s'y prendre autrement qu'en donnant à son champ le plus de façons possibles pendant l'été? — Veux-tu que les mauvaises herbes s'enlèvent, que les chaleurs les dessèchent, que le soleil chauffe bien la terre? je suis convaincu qu'il n'est pas de meilleur moyen que de labourer au fort de l'été et au milieu du jour.

— Si, au lieu de charrue, c'est avec la bêche qu'on laboure, n'est-il pas évident que le journalier doit mettre de côté les mauvaises herbes? — Oui, et de plus les coucher de sorte qu'elles sèchent à la surface du sol et remuer la terre pour lui ôter sa crudité et faciliter sa coction.

CHAPITRE XVII.

— Tu vois, Socrate, que, sur l'article du labourage, nous sommes tous deux du même avis.

— Il est vrai. — Sur le temps des semailles as-tu une opinion particulière? ou bien suivrais-tu la méthode jugée la meilleure soit par les cultivateurs qui nous ont précédés, soit par ceux d'aujourd'hui? L'automne venu, tous les mortels portent leurs regards vers le ciel; ils attendent qu'une pluie salutaire permette d'ensemencer les champs. — Personne, Ischomaque, ne se décide volontiers à semer un terrain sec : l'on sait combien ont perdu ceux qui l'ont fait avant d'avoir reçu le signal de l'être suprême. — Sur ce point, Socrate, il n'y a donc qu'une opinion? — Assurément, parce qu'on n'est jamais partagé sur ce que règle la Divinité. Par exemple, tous les hommes ensemble croient qu'il vaut mieux, en hiver, porter, si l'on peut, des vêtemens épais. Tous croient qu'il vaut mieux faire du feu lorsqu'on a du bois — On diffère pourtant d'avis, Socrate, sur l'article des semailles. Si l'on en croit les uns, on sèmera de bonne heure; on sèmera tard si l'on en croit les autres : suivant d'autres, il ne faut ni trop se hâter, ni trop différer. — C'est que Dieu ne fixe pas invariablement la marche des années. Il faut une année semer de bonne heure, très tard une autre; une troisième, ni trop tôt ni trop tard. — Trouves-tu plus expédient, Socrate, d'adopter l'un de ces termes, soit que l'on ait peu de terres à semer, ou de commencer au premier terme, en prolongeant les semailles jusqu'au dernier? — Je crois, Ischomaque, que le plus avantageux est de semer aux trois termes. Il vaut mieux, selon moi, se voir chaque année une récolte suffisante que d'avoir tantôt abondance et tantôt disette. — Voilà donc le disciple encore une fois de l'avis du maître, et même il prononce avant lui.

— Ischomaque, y a-t-il aussi différentes règles pour jeter la semence? — Socrate, voilà encore une chose qui mérite attention. Tu sais probablement que c'est avec la main qu'on doit jeter la semence. — Oui, car je l'ai vu. — Les uns ont le talent de la jeter également, les autres ne l'ont pas. — Il faut donc exercer la main, comme le cithariste exerce ses doigts à secouer ses intentions? — Oui, Socrate. — Mais si une terre est maigre et qu'une autre soit grasse? — Que dis-tu? Par une terre maigre, entends-tu une terre faible, et par une terre grasse une terre forte? — Précisément. — Donnerais-tu

aux deux tetres la même quantité de semence, ou laquelle des deux en exige plus que l'autre? — J'ai coutume, Ischomaque, de verser plus d'eau dans un vin plus fort; et s'il y a quelque fardeau à porter, de charger davantage l'homme robuste: s'agit-il de nourrir un certain nombre de personnes, j'en donnerai davantage au citoyen qui a le plus de facultés. Et une terre faible se fortifiera-t-elle comme une bête de somme bien nourrie, en lui donnant beaucoup de grains? — Tu badines, Socrate: sache pourtant qu'après avoir confié la semence à la terre, si tu la retournes lorsque le germe, échauffé par les influences du ciel, sera monté en herbe, c'est une nourriture que tu donnes à ton champ, c'est un engrais qui le fortifie. Si au contraire tu laisses ta semence croître librement jusqu'à la maturité du grain, il sera aussi difficile à la terre que j'ai supposée faible d'en produire beaucoup qu'à une truie languissante de nourrir quantité de pourceaux déjà forts. — Tu dis donc, Ischomaque, qu'il faut jeter moins de semence dans une terre faible? — Assurément, Socrate. Toi-même tu en conviens, puisque tu penses qu'on doit charger un homme faible d'un moindre fardeau.

— Et le sarcloir, Ischomaque, pourquoi le fait-on passer au milieu des grains? — Tu sais apparemment que l'hiver il tombe beaucoup de pluies. — Est-il possible de l'ignorer? — Supposons donc des grains ensevelis sous la boue, et des racines mises à nu par l'épanchement des eaux; supposons encore que, favorisées par l'humidité, des plantes s'élèvent avec le bon grain et l'étouffent. — Tout cela peut arriver. — Eh bien, Socrate, les moissons alors n'ont-elles pas besoin de secours? — Assurément, Ischomaque. — Comment, selon toi, venir au secours du grain enterré sous la boue? — En le débarrassant du limon qui l'affaisse. — Et de celui dont la racine est à nu? — En le recouvrant de terre. — Si les mauvaises herbes étouffent le bon grain en s'élevant avec lui; si elles lui ôtent un suc nourricier, pareilles au frelon paresseux qui dérobe à l'abeille les sucs qu'à grands frais elle dépose dans la ruche pour sa nourriture? — On chasse le frelon de la ruche: il faudra de même impitoyablement arracher les mauvaises herbes, pour laisser au bon grain ses sucs nourriciers. — Tu approuves donc à présent l'usage du sarcloir? — Tout-à-fait. Je songe à l'importance

d'amener des comparaisons justes. Avec celle des frelons, tu m'as bien plus mis en colère contre les mauvaises herbes, que lorsque tu me parlais sans le secours de la comparaison.

CHAPITRE XVIII.

« Après cela il s'agit de moissonner. Si tu as sur cela des connaissances, ne me les refuse pas. — Oui, à condition que je ne te trouverai pas aussi savant que moi. Tu sais qu'il faut couper le blé. — Belle demande! — Le coupe-t-on sous le vent ou à contre-vent? — Pas à contre-vent; car et les yeux et les mains auraient, je crois, à souffrir, si le vent renvoyait contre le moissonneur la paille et l'épi. — Couperas-tu la paille près de l'épi ou à fleur de terre? — Si le brin est court, je le couperais au pied, pour que la paille fût de suffisante grandeur. S'il est haut, je ferais bien de le scier à mi-chaume, pour épargner un travail inutile aux foveurs et aux vanneurs. Quant au chaume qu'on laisse sur terre, je pense qu'il la fertilise si on le brûle: si on le jette dans le réceptacle du fumier, il en augmente la masse.

— Tu le vois, Socrate; tu es pris sur le fait, et convaincu d'en savoir autant que moi sur la manière de moissonner. — Je le croirais presque; mais voyons si je sais aussi faire sortir le grain de la balle. — Tu sais que ce sont les bêtes de somme qu'on emploie à ce travail. — Comment ne le saurais-je pas? Je sais de plus qu'on nomme indistinctement bêtes de somme les bœufs, les chevaux, les mulets. — Tu penses que ces animaux ne savent que fouler le grain sur lequel on les conduit? — Ils ne peuvent en effet en savoir davantage. — Mais qui veillera, Socrate, à ce que rien ne soit broyé que ce qui doit l'être, et que les épis étendus sur l'aire présentent une surface plane? — Les ouvriers de l'aire, assurément. En retournant la paille en tout sens, en mettant sous les pieds des animaux ce qui n'y a point encore passé, ils obtiendront un foulage égal, et le travail avancera. — Te voilà, à cet égard, aussi instruit que moi. — Après cela, Ischomaque, nous nettoions le blé en le vannant. — Assurément: mais dis-moi, Socrate, sais-tu que si tu commences à vanner contre le vent, toute l'aire se couvrira de balles? — Cela doit être. — Par une consé-

quence nécessaire, toute la bane reviendra sur le grain. — Il serait en effet singulier qu'elle passât par-dessus le tas de blé, pour aller se rendre dans la partie de l'aire où il n'y a rien. — Et si l'on commence à vanner sous le vent? — Il est clair qu'alors les pailles se trouveront naturellement dans le réceptacle qui leur est destiné.

— Quand tu auras nettoyé le grain jusqu'au milieu de l'aire, continueras-tu en le laissant ainsi épars, ou pousseras-tu le grain pur vers le *tholos*, pour qu'il y soit étroitement serré? — Oui vraiment; je l'y pousserai de manière que la paille, passant par-dessus, se rende dans la partie vide de l'aire, et que je ne sois pas obligé de vanner deux fois la même paille. — Certes, tu pourrais enseigner à d'autres la manière de vanner promptement. — Je ne me connaissais pas un talent que pourtant je possédais depuis bien des années. Que sais-je moi? Sans m'en douter, ne serais-je pas orfèvre, joueur de flûte, peintre? Personne, il est vrai, ne m'en a donné des leçons: mais en ai-je reçu sur l'agriculture? Or, je n'apercevais pas de différence entre les agriculteurs et les autres artistes. — Ne t'ai-je pas dit, depuis long-temps, que l'agriculture est le plus noble des arts, parce qu'on l'apprend facilement? — Je le vois bien, Ischomaque, puisque, tout instruit que j'étais de la manière de semer, j'ignorais mon talent.

CHAPITRE XIX.

— L'art de planter appartient-il à l'agriculture? — Assurément, Socrate. — Comment donc se fait-il que je n'entende rien à planter lorsque je sais semer? — Toi, Socrate, tu ne sais pas planter! — Eh! comment le saurais-je, moi qui ne connais ni les terrains propres aux plantations, ni la profondeur, ni la largeur qu'il convient de donner aux fossés, ni à quel point il faut enfoncer le jeune plant pour qu'il devienne beau? — Ça donc, apprends ce que tu ne sais pas. Tu as vu, je suis sûr, des fosses que l'on creuse pour planter des arbres. — Oui, bien souvent. — En as-tu vu qui eussent plus de trois pieds de profondeur? — Celles que j'ai vues n'avaient pas plus de deux pieds et demi. — En as-tu vu qui excédassent trois pieds en largeur? — Elles ne passaient pas même deux pieds. —

Réponds à cette autre question: En as-tu vu qui eussent moins d'un pied de profondeur? — Jamais moins d'un pied et demi. Plantés à fleur de terre, les arbres tomberaient au premier coup de bêche. — Tu sais donc, Socrate, qu'on ne donne aux fosses ni plus de deux pieds et demi ni moins d'un et demi de profondeur. — Le moyen, mon cher Ischomaque, de ne pas comprendre ce qui frappe tous les yeux!

— Distingues-tu, à la vue, un terrain sec d'avec un terrain humide? — Le terrain des environs de Lycabette est sec: celui qui avoisine le marais de Phalère est humide. Je jugerais d'un terrain quelconque par sa ressemblance avec ceux-là. — Feras-tu la fosse de ton plant dans un terrain sec ou humide? — Dans un terrain sec. En creusant un terrain humide, on rencontre de l'eau. Or, on ne saurait planter dans l'eau. — Bien dit; mais as-tu remarqué quel temps l'on choisit, quand les fosses sont faites, pour planter chaque espèce d'arbres? — Oui certes.

— Tu veux, sans doute, que tes plants prennent racine le plus promptement possible. Mais crois-tu que, mis dans une terre labourée, le pivot de la bouture perce plutôt à travers une terre meuble qu'à travers une terre durcie faute de culture? — Il est clair qu'il viendra plutôt en terre meuble que dans celle qui ne l'est pas. — Faut-il mettre sous la plante une couche de bonne terre? — Sans contredit. — Mais crois-tu que la bouture prenne mieux racine, plantée en ligne verticale? ou bien, après avoir fléchi horizontalement la partie inférieure, la recouvriras-tu de terre, de manière à lui faire décrire un gamma renversé? — C'est ainsi que je planterais: par-là on renferme plus d'yeux dans la terre. Des yeux de la partie supérieure, je vois sortir les branches. Ceux de la partie inférieure doivent de même, je crois, produire des racines. Or, plus le plant jettera de racines en terre, plus aussi, je crois, il se fortifiera. — A cet égard tu es encore aussi instruit que moi. Te bornerais-tu à combler le fossé, ou apporterais-tu une grande attention à fouler la terre autour du jeune arbrisseau? — Assurément, je la foulerai; car sans cette précaution, je suis sûr qu'à force d'eau, la terre deviendrait de la boue, et au premier soleil elle se dessécheraît jusqu'au fond; de sorte qu'on aurait à craindre

ou l'humidité qui pourrait le plant, ou des vides qui occasioneraient le dessèchement de ses racines trop échauffées.

— Tu en sais autant que moi, Socrate, sur la manière de planter la vigne. — Et le figuier, est-ce ainsi qu'on le plante? — Oui, ainsi que tous les arbres fruitiers; car une méthode bonne à l'égard de la vigne, ne peut être vicieuse pour les autres arbres. — Et l'olivier, Ischomaque, comment le planterons-nous? — Tu le sais parfaitement; tu veux encore m'éprouver. Comme cet arbre se plante ordinairement le long des chemins, tu vois qu'on lui fait une fosse plus profonde. Tu vois aussi des marcottes dans toutes les plantations; tu observes qu'on les enduit d'une terre grasse et que l'on couvre leur extrémité supérieure. — Je vois tout cela. — Eh bien! qu'y a-t-il que tu vois et ne comprends pas? Ignores-tu comment on met une coquille sur l'enduit? — Je n'ignore en vérité rien de ce que tu viens de dire: mais je songe en moi-même pourquoi, lorsque tu me demandais sur-le-champ si je savais planter, je t'ai dit non. Je me croyais hors d'état de parler sur cette matière: puis aux questions que tu m'as faites successivement, j'ai répondu, s'il faut t'en croire, précisément ce que tu sais, toi le cultivateur par excellence! Interroger, c'est donc enseigner? Je me rappelle quel art tu y mettais. Conduisant mon esprit à travers des idées connues, puis lui offrant d'autres idées liées par leur rapport avec les premières, tu m'as prouvé que je savais ce que je croyais ignorer.

— Mais si je te questionnais sur l'argent de bon et de mauvais aloi, pourrais-je te persuader que tu sais distinguer s'il est ou non au titre de l'ordonnance? Si je te parlais de joueurs de flûte, de peintres et autres artistes, est-ce que je te persuaderaï que tu sais jouer de la flûte, peindre ou exercer d'autres professions semblables? — Peut-être qu'oui, puisque tu m'as prouvé que j'étais savant en agriculture, quoique je susse bien qu'on ne m'en avait jamais donné de leçons. — La conséquence n'est pas juste, Socrate. Depuis long-temps je dis que l'agriculture est un art débonnaire, si ami de l'homme, que, pour peu que l'on entende et voie, on devient habile. C'est elle-même qui nous enseigne la manière d'obtenir les plus grands succès; et pour le prouver tout de suite,

la vigne, en grimpant sur un arbre voisin, n'enseigne-t-elle pas à lui donner un appui? Lorsque ses raisins sont encore jeunes, et que de toutes parts elle étend ses pampres, est-ce que par-là même elle n'avertit pas d'ombrager les grappes exposées aux feux brûlans de l'été? Le temps arrivé où le soleil mûrit les raisins, elle se dépouille de ses feuilles et nous avertit d'aider à la maturité de son fruit en le mettant à nu. Par un effet naturel de sa fécondité, ici elle nous montre des fruits mûrs, là elle en porte des verts, et nous dit ainsi qu'il faut les cueillir comme les figues, à mesure qu'ils mûrissent.

CHAPITRE XX

— Si tout ce qui a rapport à l'agriculture s'apprend si facilement, Ischomaque; si tous les hommes en connaissent aussi bien les principes, comment s'accordent-ils si peu dans la pratique? Pourquoi les uns vivent-ils au sein de l'abondance, augmentant chaque jour leur fortune, tandis que les autres, ne pouvant même se procurer le nécessaire, font encore des dettes? — Je vais te le dire, Socrate. En agriculture, ce n'est ni le savoir qui enrichit, ni l'ignorance qui ruine. Jamais tu n'entendras dire: Telle maison est ruinée parce que le laboureur a semé inégalement, parce qu'on n'a point planté comme il le fallait, parce qu'on a planté sans connaître les terrains propres à la vigne; parce qu'on ne savait pas qu'avant d'ensemencer un terrain, on doit labourer; parce qu'on ignorait qu'il faut donner de l'engrais à la terre. On dira plutôt: Cet homme ne récolte point de blé, parce qu'il ne songe ni à semer son champ, ni à le fumer. Cet autre n'a pas de vin; car il n'a soin ni de planter des vignes, ni de faire valoir celles qu'il possède. Tel autre ne recueille ni figues ni olives; mais il ne s'en occupe pas, mais il ne fait rien pour en avoir. C'est, mon cher Socrate, de cette différence dans les procédés, bien plus que de grandes découvertes dans les travaux agraires, que résulte cette différence de fortune parmi les agriculteurs.

« Dans des expéditions militaires, tel général l'emporte sur tel autre. A-t-il plus de talens? Non; mais il est plus vigilant, plus soigneux dans ses opérations. Il met en pratique des principes connus de tous les gens de guerre,

du simple particulier même, tandis que l'autre les néglige. Par exemple, il n'est pas un militaire qui ne sache qu'en allant à l'ennemi, il vaut mieux marcher en ordre, pour être, au besoin, plus en état de combattre : c'est une règle que tous connaissent, mais que tous n'observent pas. Personne n'ignore combien il est utile de placer jour et nuit des postes avancés : ceux-ci le font, ceux-là ne le font pas. Vous ne trouverez personne qui ne sache que quand on doit traverser une gorge, il vaut mieux s'emparer des positions favorables, que de ne le pas faire. Il en est pourtant qui négligent ce soin ; d'autres ne le négligent pas. Tout le monde vous dira qu'il n'y a rien de meilleur que le fumier pour bonifier un champ. On le voit se former de lui-même ; on sait comment il se fait ; on peut s'en procurer la quantité nécessaire : cependant les uns prennent la peine d'en rassembler ; les autres n'y pensent pas.

« Celui qui règne dans les cieux nous envoie des pluies qui convertissent toutes les fosses en mares. La terre, d'un autre côté, produit toute sorte de plantes parasites, dont on doit la délivrer lorsqu'on veut semer. Une fois arrachées, jetez-les dans l'eau : le temps va les transformer en principes de fécondité. Quelle herbe en effet, quelle terre ne se convertit pas en fumier dans des eaux stagnantes ?

« Tout le monde sait encore quels soins demande un terrain ou trop humide pour y semer du grain, ou imprégné de trop de sels pour y faire des plants ; que c'est par des tranchées qu'on facilite l'écoulement des eaux ; que l'on corrige un terrain imprégné de trop de sels, en y mêlant des substances non salines, humides ou sèches. Quelques-uns s'en occupent ; d'autres n'y songent pas.

« Supposons qu'on ignore absolument ce que peut produire un sol ; qu'on n'en ait vu ni plante ni fruit ; qu'on n'ait personne à consulter, n'est-il pas plus facile, pour qui que ce soit, de connaître la qualité d'un sol que celle d'un cheval ou d'un homme ? Jamais la terre n'en imposa par de trompeuses apparences ; elle dit franchement ce qu'elle peut ou ne peut point.

« Comme elle n'exige que des connaissances simples et faciles, elle nous apprend à bien distinguer les bons d'avec les méchants ; elle parle avec usure les soins qu'on lui donne. Aussi, bien

différente des autres arts, qui permettent aux paresseux de prétexter leur ignorance, elle fait hautement le procès à l'homme abject et vil ; personne en effet ne se persuade qu'on puisse vivre sans le nécessaire : celui qui refuse de cultiver la terre, lorsqu'il n'a pas d'autre profession pour subsister, prouve donc qu'il projette de vivre filou, voleur ou mendiant, ou qu'il a tout-à-fait perdu l'esprit.

« Une autre vérité encore, c'est qu'en agriculture les bons ou mauvais succès dépendent beaucoup de la bonne ou mauvaise conduite, et tiennent à ce que celui-ci, qui a beaucoup d'ouvriers, veille à ce qu'ils travaillent tout le temps marqué, tandis que celui-là se montre négligent à cet égard. En effet un homme en vaut dix quand il emploie son temps : peut-on lui comparer celui qui abandonne le travail avant l'heure ?

« Laissez vos ouvriers agir mollement tout le jour ; il y aura, pour résultat de l'ouvrage, une différence de moitié. Dans une route de deux cents stades, deux voyageurs également jeunes et robustes laisseront entre eux une distance de cent stades, si l'un ne perd point de vue l'objet de sa course, tandis que l'autre, ne se gênant point, se repose, regarde çà et là, prend le frais, à l'ombre des forêts, ou sur les bords des fontaines. De même par rapport à l'ouvrage, quelle disparité entre des hommes qui exécutent ce qu'on leur commande, et ceux qui, loin d'obéir, trouvent des prétextes pour ne pas s'occuper, ou sont abandonnés à leur indolence ! Il y a certainement autant de différence entre bien ou mal travailler, qu'entre travailler sans interruption ou rester entièrement oisif. Que des journaliers chargés de délivrer ma vigne des mauvaises herbes, la bêchent de sorte qu'elles y viennent et plus vigoureuses et en plus grande quantité, ne dirons-nous pas qu'il n'y a rien de fait ? Voilà ce qui ruine les maisons, bien plus qu'une profonde ignorance. En effet, si vous consentez noblement à tous les frais sans que l'on conduise les travaux de manière qu'ils vous indemnisent de vos dépenses, faut-il vous étonner de voir à l'aisance succéder la misère ?

« Il est, pour les cultivateurs laborieux et sérieusement occupés, un moyen inflexible de fortune que mon père adoptait et qu'il m'a transmis. Jamais il ne me permettait d'acheter un

champ bien cultivé. Une terre se trouvait-elle inculte et non plantée, par la négligence ou le défaut de fortune des propriétaires, c'était celle-là qu'il conseillait d'acquérir. Il disait qu'une terre bien cultivée coûtait beaucoup sans être susceptible d'amélioration; et il pensait que ne pouvant s'améliorer, elle n'avait plus le même attrait. Suivant lui, le vrai moyen de jouir, c'était de posséder ou des troupeaux, ou un bien quelconque qui prospère de jour en jour. Or, nul rapport plus sensible que celui d'un champ devenu fertile à tous égards, d'inculte qu'il était. Apprends, Socrate, que déjà nous avons porté nos fonds de terre bien au-delà de leur première valeur. Notre combinaison est si belle et si simple, que, quand tu m'auras écouté, tu l'en iras aussi savant que moi, en état même, si tu le veux, de communiquer ta science à d'autres. Mon père ne tenait son savoir de personne: et pour l'acquérir, il ne se mit pas l'esprit à la torture. L'amour seul de l'agriculture et du travail lui avait fait chercher, comme il le disait lui-même, un champ où il trouvât, en s'occupant, plaisir et profit; car l'homme d'Athènes le plus passionné pour l'agriculture, c'était sans contredit mon père. — Gardait-il son champ quand il l'avait défriché? ou le vendait-il, s'il en trouvait un bon prix? — Vraiment, il le vendait; et aussitôt, par amour du travail, il en achetait un autre inculte qui exerçât son goût pour les travaux agraires. — A t'entendre, Ischomaque, ton père avait pour l'agriculture le même goût qu'un marchand de blé a pour son commerce; et comme celui-ci l'aime avec passion, entend-il parler d'un pays qui regorge de blé, aussitôt ses vaisseaux voguent sur la mer Égée, sur le Pont-Euxin, sur la mer de Sicile: il arrive, fait le plus de provisions possible, puis s'en retourne par mer, après avoir chargé de ses marchandises le vaisseau même qui porte sa personne. S'il a besoin d'argent, ce n'est pas au hasard ni au premier endroit qu'il les décharge: il n'apporte son blé, il ne le livre que dans les pays où il entend dire que cette denrée est montée au plus haut prix. C'est à peu près ainsi que ton père chérit l'agriculture. — Socrate, tu plaisantes. Pour moi, je pense qu'un homme qui vend ses maisons à mesure qu'il les bâtit, et qui ensuite en construit d'autres, n'en est pas moins attaché à sa profession. — En vérité, Ischomaque, je

pense, ainsi que toi, qu'on aime naturellement ce dont on se flatte de tirer avantage.

CHAPITRE XXI.

— Mais comme tout ce discours vient à l'appui de ton sujet! Tu voulais me prouver que l'agriculture est le plus facile des arts: ce que tu viens de me dire m'en a parfaitement convaincu. — J'en suis ravi. Quant au talent de commander, Socrate, talent nécessaire en agriculture, en politique, en économie, à la tête des armées, je conviens avec toi que tous n'en sont pas également pourvus. Représentons-nous un vaisseau qui vogue en pleine mer: on veut, à force de rames, achever un trajet; mais tel chef de rameurs, par ses actions et ses discours, sait animer tous les esprits: on travaille avec ardeur. Bientôt on débarque couvert de sueur, le chef se louant des rameurs, les rameurs se louant du chef. Tel autre est si dépourvu d'intelligence, qu'il emploie au même trajet le double de journées; il arrive au port sans être fatigué, mais détestant l'équipage qui déteste son chef. J'en dis autant des généraux. Entre les mains de celui-ci, des soldats deviennent paresseux, lâches, ne voulant, ne daignant obéir qu'à la dernière extrémité, se faisant même honneur de leur résistance à leur chef, incapables de rougir d'un échec déshonorant. Que ces mêmes hommes et d'autres passent dans les mains de bons et d'habiles chefs, ils rougiront de la moindre lâcheté. Persuadés qu'il est sage d'obéir, ils se font gloire de leur soumission. S'agit-il d'endurer les fatigues? ils les endurent tous de bonne grâce. Loin de se décourager sous un bon commandant, l'armée tout entière n'est plus qu'un seul individu avide de gloire, ami des périls, n'ayant qu'une ambition, celle d'avoir les yeux de ce commandant pour témoins de ses exploits. Qu'ils sont puissans les hommes suivis de pareils soldats! Les généraux redoutables à mes yeux ne sont pas ceux qui, fiers de leur force et de leur taille, bons lanciers, bons archers, excellens écuyers, vont au premier rang, munis d'un bouclier, braver les dangers. Je ne regarde comme tels que ceux qui savent convaincre le soldat de la nécessité de le suivre au milieu des périls, à travers les flammes. Certes, le surnom de magnanime appartient à celui que suit une multi-

tude qui reconnaît sa supériorité. Lorsqu'il s'avance, qui n'appellera pas puissant le bras de cet homme à qui tant de bras obéissent? Et n'est-on pas un grand homme, lorsqu'on peut plus par le génie que par les forces du corps! Il en est de même dans l'administration domestique. L'intendant, le régisseur rendent-ils les ouvriers ardents au travail, appliqués, assidus? par eux la maison prospère, ils y versent l'abondance. Je ferai peu de cas d'un maître qui, pouvant punir sévèrement l'ouvrier paresseux et récompenser avec magnificence le bon travailleur, ne fait pourtant aucune impression lorsqu'il paraît. Mais je dirai de celui dont la présence met tout en mouvement, dont les regards inspirent à tous les cœurs de l'ardeur, de l'émulation, une ambition qui tourne au profit de chacun,

je dirai d'un tel homme : Il a l'âme d'un roi.

« Voilà, selon moi, le grand talent en agriculture comme dans tous les autres arts de la société. Je suis bien loin de dire qu'il suffise ou d'un exemple ou d'une leçon pour acquérir ce talent; je prétends au contraire qu'on a besoin d'instruction et d'un naturel heureux; je dis plus, qu'il faut être un dieu sous les dehors d'un mortel. En effet, quel plus beau présent de la Divinité que celui d'exercer un paisible empire sur les cœurs! Mais les dieux ne l'accordent qu'à la véritable prudence. Quant au stérile avantage de commander aux hommes en tyran, ils le donnent, selon moi, à ceux qui sont dignes de vivre comme ce Tantale, éternellement tourmenté par la crainte de mourir deux fois.

OUVRAGES PHILOSOPHIQUES.

APOLOGIE DE SOCRATE.

Il est, je crois, de mon devoir de transmettre à la postérité la conduite de Socrate cité en justice ; de dire quel parti il prit relativement à sa défense, et comment il voulut mourir. D'autres ont traité le même sujet avant moi, et tous se sont accordés sur la fierté de son langage : ainsi nul doute sur ce point ; mais en ne nous indiquant pas les motifs qui lui ont fait préférer la mort, il en résulte que sa fierté dans cette occasion parait chez lui trop peu dirigée par la prudence.

Hermogène, fils d'Hipponicus, ami de Socrate, en a parlé de manière à montrer le plus parfait accord entre la noblesse de ses réponses et celle de ses sentimens. Comme il voyait que l'affaire dont Socrate s'entretenait le moins était son procès : « Socrate, lui dit-il, ne devrais-tu pas songer à ton apologie ? — Quoi donc ! tu ne vois pas que je m'en suis occupé toute ma vie ! — Comment cela ? — En ne commettant jamais d'injustice. Voilà, selon moi, la plus belle défense. — Ignores-tu donc combien d'innocens ont péri victimes de leur fierté devant les tribunaux athéniens, tandis que bien souvent, ou attendris par des supplications, ou séduits par les prestiges de l'éloquence, les juges ont absous des criminels ? — Eh bien, je te le jure, deux fois j'ai voulu m'occuper de cette apologie, deux fois mon génie s'y est opposé. — Ce que tu dis là m'étonne. — Quoi ! tu es surpris que Dieu juge qu'il m'est avantageux que je finisse ! Ignores-tu donc que je puis défier qui que ce soit de prouver qu'il ait vécu plus irréprochable que moi, puisque j'aurai su, idée consolante ! que toute ma vie j'ai été religieux et juste ? Fort de mon suffrage, j'aurai vu encore mes disciples me rendre la même justice ; au lieu qu'à présent si ma carrière se prolonge, ne serai-je pas contraint de payer le tribut à la vieillesse ? Ma vue s'affaiblira, mon oreille deviendra moins sensible ; je

serai plus lent à comprendre : ce que j'ai appris s'oubliera facilement. Si je viens à m'apercevoir de ce déclin, et à me déplaire à moi-même, quel attrait aura pour moi la vie ?

« Sans doute qu'au bienfait de terminer ma carrière à propos, Dieu joint encore celui d'une fin paisible, puisque, si l'on me condamne, je puis choisir le genre de mort jugé le plus doux par des esprits sages, un genre de mort qui ménage la sensibilité des amis, et rend si désirable l'approche des derniers momens. N'offrir à leurs yeux rien d'affligeant, ne faire sur leur âme aucune impression douloureuse, s'éteindre par degrés en conversant avec eux, sain de corps et d'esprit, quel sort plus digne d'envie ?

« Les dieux avaient raison de me combattre, lorsque je délibérais avec vous, et que vous étiez d'avis qu'on cherchât tous les moyens de me rendre à ma liberté : car si je l'eusse acceptée, quel sort je m'apprêtais ! Je renonçais au bienfait d'un prochain trépas pour mourir un peu plus tard, consumé ou par des maladies, ou par la vieillesse qui, devenue étrangère à tout plaisir, voit encore fondre sur elle tous les maux ensemble. Cependant, Hermogène, je te le jure, cette considération ne m'empêchera pas même un instant de songer à mon apologie. Mais si, en parlant à mes juges de tous les avantages que je crois tenir de la bienveillance des dieux et des hommes ; si en manifestant à mes juges mon opinion sur ma personne, j'ai le malheur de leur déplaire, alors je préfère la mort à une existence qui deviendrait humiliante dès que je les aurais suppliés de me prolonger une vie plus affreuse que la mort. » C'est dans ces principes que se défendit Socrate. Accusé de ne point reconnaître les dieux de la république, d'introduire de nouvelles divinités, et de corrompre la jeunesse, il comparait devant le tribunal, et parle en ces termes :

« Ce qui m'étonne le plus dans cette affaire, Athéniens, c'est la conduite de Mélitus. Quel est donc le motif qui l'autorise à dire que je méconnaiss les dieux de la république, lorsque des inconnus, Mélitus lui-même, tous m'ont vu prendre part à toutes les fêtes, et sacrifier sur les autels publics? Est-ce donc introduire de nouvelles divinités, que de dire que la voix de Dieu retentit à mon oreille et dirige mes actions? N'est-ce pas sur des sons articulés que se règlent ceux qui consultent et le chant des oiseaux et les paroles fortuites? Qui peut nier que le tonnerre ne parle et ne soit le plus énergique des augures? N'est-ce pas par le secours de la voix, que la Pythie, sur son trépied, proclame les oracles de son dieu? Certes, chacun pense et confesse, ainsi que moi, que la Divinité manifeste et dévoile l'avenir à qui elle veut. Mais ce qui annonce l'avenir, les autres le nomment chant des oiseaux, parole fortuite, prodige, divination; moi je l'appelle génie, et en lui donnant ce nom, je me crois plus religieux et plus vrai que ne le sont ceux qui attribuent à des volatiles la puissance des dieux. Une preuve que je ne mens pas contre la Divinité, c'est que, toutes les fois que j'ai annoncé à mes amis les desseins de l'Être suprême, jamais ils ne m'ont trouvé en défaut. »

Les juges, ou révoltés de son discours, ou jaloux des préférences que le ciel lui accordait, firent entendre un murmure tumultueux. Socrate poursuivit : « Écoutez encore, afin que ceux d'entre vous qui veulent douter des faveurs dont le ciel m'honore, se fortifient dans leur incrédulité. Un jour, en présence d'une nombreuse assemblée, Chéréphon interrogeait l'oracle de Delphes à mon sujet : Il n'est pas, répondit Apollon, d'homme plus libre, plus juste, plus sage que Socrate. »

Ces paroles ayant, comme cela devait être, excité parmi les juges un plus grand bruit encore, le sage Athénien reprit de nouveau : « Quoi donc ! le dieu n'a-t-il pas donné de plus grands éloges au législateur des Lacédémoniens ? T'appellerai-je homme ou dieu, lui dit-il, en lui adressant la parole lorsqu'il entrait dans le temple ? Pour moi, sans me comparer à un dieu, il a jugé que je l'emportais de beaucoup sur les autres hommes.

« Ne croyez pourtant pas légèrement à ce té-

moignage d'Apollon lui-même. Examinez en détail chacun des éloges qu'il me donne. Connaissez-vous quelqu'un moins esclave de ses passions que moi, plus libre que moi, qui ne reçoive ni récompense ni présent ? A qui, je vous prie, donneriez-vous le nom de juste, si ce n'est à l'homme modéré qui s'accommode de ce qu'il a, sans jamais désirer ce qu'il n'a pas ? Refuserez-vous le nom de sage à celui qui, depuis l'âge de la raison, s'est livré constamment à l'étude des connaissances utiles ?

« La preuve que mes travaux n'ont pas été infructueux, n'est-elle pas dans la préférence que donnent à ma société quantité de citoyens et d'étrangers amis de la vertu ? Par quel motif plusieurs d'entre eux désirent-ils me faire des présents, quoiqu'ils sachent tous que je ne suis nullement en état de rendre la pareille ? Comment se fait-il que personne ne prétende à aucune reconnaissance de ma part, et que cependant tant de gens conviennent qu'ils me sont redevables ? Pourquoi pendant le siège d'Athènes, tandis que mes compatriotes déploraient leur sort, ne vivais-je pas plus dans la détresse qu'aux plus beaux jours de la république ? Pourquoi enfin voit-on les autres acheter à grands frais leurs délices au marché, tandis que, sans nulle dépense, j'en trouve de plus réelles au dedans de moi-même ? Si, dans tout ce que Socrate a dit de lui, nul ne peut le convaincre de mensonge, ne mérite-t-il pas les éloges et des dieux et des hommes ?

« Telle est ma conduite ; et cependant, Mélitus, tu m'accuses de pervertir la jeunesse. Sans doute nous savons ce qui constitue la perversité des jeunes gens. Nommes-en, si tu en connais, qui, pieux d'abord, sages, économes, modérés, tempérans, laborieux, soient devenus par mes leçons, impies, violens, amis du luxe, adonnés au vin, efféminés ; qui enfin se soient livrés à quelque passion honteuse. — Oui, répartit Mélitus, j'en connais que tu as décidés à suivre tes avis plutôt que ceux de leur père, de leur mère. — J'avoue, répliqua Socrate, qu'ils ont suivi les avis que je leur donnais sur l'instruction morale de la jeunesse. C'est ainsi que pour la santé nous suivons les conseils des médecins plutôt que ceux de nos parens. Vous-mêmes, Athéniens, dans les élections de généraux, ne préférez-vous pas à vos pères, à vos frères, à vous-

mêmes, les citoyens jugés les plus habiles dans la profession des armes ? — Tel est l'usage, répartit Mélitus ; et le bien général le demande. — Mais, ajouta Socrate, toi Mélitus, qui vois que dans tout le reste les plus habiles obtiennent préférence et considération, explique comment tu peux solliciter la mort de Socrate, précisément parce qu'on le juge habile dans une partie essentielle, l'art de former l'esprit. »

Socrate et ceux de ses amis qui s'intéressaient à lui, dirent beaucoup plus de choses ; mais je n'ai pas cherché à recueillir tout ce qui tient à ce grand procès. Mon but était de montrer que Socrate s'était fait un point capital de respecter les dieux, de paraître juste envers les hommes, et qu'il n'avait pas cru devoir s'abaisser à des supplications pour conserver sa vie : il pensait qu'elle finissait à propos ; et l'on vit, surtout après sa condamnation, que telle était sa pensée. On le pressait de commuer lui-même la peine de mort en une amende pécuniaire. Il n'y consentit pas ; il défendit à ses amis d'y penser, en observant que ce serait s'avouer coupable que de se condamner à une amende. Ses amis voulaient encore faciliter son évasion ; il s'y refusa ; il leur demanda même en plaisantant s'ils connaissaient, hors de l'Attique, un lieu inaccessible à la mort.

Lorsqu'on l'eut condamné, il prononça ce discours : « Athéniens, ceux qui ont appris aux témoins à se parjurer en déposant contre moi, et ceux qui se sont laissé suborner, ont sans doute à se reprocher un excès d'injustice et d'impiété. Mais dois-je être plus abattu qu'avant ma condamnation, moi qui ne suis convaincu d'aucun des délits qu'on m'impute ? M'a-t-on vu, déserteur du culte de Jupiter, de Junon, des autres dieux et déesses, sacrifier à des divinités nouvelles ? Ai-je dans mes sermens, dans mes discours, nommé d'autres dieux que les vôtres ? Comment aurais-je perverti les jeunes gens, en les accoutumant à devenir patients, simples, modestes ? Les accusateurs eux-mêmes me reprochent-ils aucun des délits qu'on punit de mort, tels que sacrilège, vol avec effraction, enlèvement d'esclaves, complots contre la patrie ? Je suis donc étonné que vous ayez trouvé en moi de quoi me condamner à mort.

« Au reste, pour mourir injustement, je ne me laisserai point abattre. L'opprobre est à

craindre non pas pour moi, mais pour ceux qui me condamnent. Je trouve un nouveau motif de consolation dans la destinée de Palamède, destinée semblable à la mienne. Encore aujourd'hui ce héros n'est-il pas le sujet des plus beaux hymnes, plutôt qu'Ulysse qui le fit périr victime de l'injustice ? Oui, j'en suis certain, et notre âge et les siècles à venir publieront que je n'ai nui à personne, que je n'ai corrompu personne, que je n'ai fait que du bien à mes disciples, en leur donnant gratuitement toutes les salutaires leçons que je pouvais leur donner. »

Après avoir ainsi parlé, Socrate sortit, avouant dans sa conscience ce qu'il venait de dire et montrant dans ses regards, dans son extérieur, dans sa démarche, toute la sérénité de son âme. Ceux qui l'accompagnaient fondaient en larmes. « Quoi ! leur dit-il, c'est à présent que vous pleurez ? Vous ne saviez donc pas que j'avais à peine les yeux ouverts à la lumière, et que déjà la nature m'avait condamné à mort ? Si une mort prématurée m'enlevait au sein de l'abondance et de la félicité, mes amis pourraient s'affliger avec moi. Mais quand je termine ma carrière dans un âge menacé de mille maux, ne devez-vous pas plutôt vous réjouir de mon bonheur ? »

Un homme simple, mais qui l'affectionnait, Apollodore, lui disait qu'il était révolté de l'iniquité du jugement. « Mon cher Apollodore, répliqua Socrate avec un doux sourire, et lui passant doucement la main sur la tête, aimerais-tu donc mieux me voir mourir coupable ? »

Il aperçut Anytus qui passait, et il dit : « Cet homme superbe croit s'illustrer par un grand exploit, en me faisant condamner pour avoir avancé qu'il ne convenait pas que le fils d'Anytus se rabassât jusqu'à s'occuper de tannerie, lorsque son père était jugé digne des plus beaux emplois de l'état. Le pervers ! il ignore donc que celui de nous deux qui appartiendra à la postérité par un plus grand nombre d'actions honnêtes et utiles, sera le vainqueur. Homère attribue à quelques-uns de ses personnages le don de connaître l'avenir. Moi aussi, je veux prophétiser. J'ai fréquenté quelque temps le fils d'Anytus : il m'a paru n'être pas dépourvu d'âme et de sens. Je dis donc qu'il quittera le métier servile auquel l'a destiné son père ; mais comme il n'a point de guide vertueux, une passion hon-

teuse l'asservira. Il se livrera aux derniers excès.»

L'événement justifia la prophétie. Ce jeune homme, esclave du vin, finit, en buvant et le jour et la nuit, par devenir un homme inutile à sa patrie, à ses amis, à lui-même. Son père, pour l'avoir si mal instruit et s'être montré lui-même irréfléchi, son père est diffamé même à présent qu'il n'est plus.

Quant à Socrate, sa fierté devant ses juges a excité l'envie et accéléré sa perte. Au reste, son trépas me paraît un bienfait des dieux, puisqu'il a quitté la saison de la vie la plus triste, et

trouvé la mort la plus douce. Qu'il se montra magnanime ! Convaincu que la mort lui était plus avantageuse qu'une longue vie, il ne la craignit pas plus qu'il n'avait recherché la fortune : il la reçut content de finir sa course. Quand je réfléchis sur sa sagesse et sur sa candeur, puis-je ne pas parler de ce grand homme ? et puis-je, quand j'en parle, lui refuser des éloges ? Si quelque ami de la vertu a rencontré un homme dont le commerce ait été plus utile que celui de Socrate, je le regarde comme le plus fortuné des mortels.

MÉMOIRES SUR SOCRATE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

J'ai souvent admiré par quels argumens les accusateurs de Socrate ont enfin persuadé aux Athéniens qu'il était criminel d'état et digne de mort. Quelle était leur accusation ? « Socrate est coupable, car il ne croit point aux dieux que révère la république, et il introduit des divinités nouvelles ; il est coupable, car il corrompt la jeunesse. »

Il ne révérait point les dieux de l'état ! Et quelle preuve donnaient-ils de cette première imputation, puisqu'il sacrifiait ouvertement tantôt dans l'intérieur de sa maison, tantôt sur les autels publics ? Se cachait-il, quand il recourait à la divination ? Tout le monde répétait d'après lui qu'un génie l'inspirait : voilà sans doute pourquoi s'en ont accusé d'introduire de nouveaux dieux.

Cependant, il n'a pas plus introduit de nouveautés que ceux qui croient à la divination, qui consultent le vol des oiseaux, les paroles fortuites, les présages, les entrailles des victimes. Ils pensent, non que les oiseaux, non que ceux qu'ils rencontrent, savent ce qu'il leur importe de savoir, mais que les dieux se commandent à eux par ces signes de leur volonté :

c'était aussi le sentiment de ce grand homme.

Le vulgaire, il est vrai, dit que les oiseaux, que les rencontres qu'il fait, le portent à ce qui lui est utile, ou le détournent de ce qui lui est nuisible. Pour Socrate, il parlait comme il pensait : il disait qu'un être supérieur l'inspirait ; et c'était d'après ces inspirations qu'il conseillait à ses amis de faire telle chose et d'éviter telle autre. Les uns se sont bien trouvés de l'avoir cru ; les autres se sont repentis de n'avoir pas suivi ses conseils.

On avouera qu'il ne voulait passer dans l'esprit de ses disciples ni pour un imbécile, ni pour un imposteur. Or, il eût mérité ce double reproche, si dans ce qu'il annonçait lui être révélé on l'eût convaincu de mensonge : il est donc clair que s'il prédisait l'avenir, c'est qu'il croyait dire la vérité. Mais, dans cette persuasion, en qui plaçait-il sa confiance, si ce n'était en Dieu ? Et s'il se confiait aux dieux, comment croyait-il qu'ils n'existaient pas ?

Voici encore la conduite qu'il tenait avec ses amis : il les engageait à faire de leur mieux les choses indispensables ; quant à celles dont l'issue est incertaine, il les envoyait consulter les oracles : il disait que pour bien administrer les états et les familles, on a besoin de la divination. L'architecture, il est vrai, la métallurgie, l'agriculture, la science du gouvernement, la

théorie de ces mêmes sciences, le calcul, l'économie, l'art militaire, toutes ces connaissances peuvent s'acquérir, et dépendent de notre choix. Mais aussi, ajoutait-il, ce qu'elles ont de plus important, les dieux se le réservent : les hommes n'y voient que ténèbres.

En effet, celui qui plante bien un verger, sait-il qui en recueillera les fruits? L'architecte qui donne à son édifice de belles proportions, nous dira-t-il qui doit l'habiter? Ce général d'armée sait-il s'il lui importe de commander? cet homme d'état, s'il lui est expédient de gouverner? ce jeune homme qui épouse une belle femme pour goûter le bonheur auprès d'elle, si elle ne lui causera pas des chagrins? cet autre qui s'est allié aux plus puissantes familles de l'état, si elles ne le feront pas exiler un jour?

Socrate appelait insensés ceux qui s'imaginaient qu'aucune providence ne prédisait à ces choses, qu'elles dépendaient toutes de la prudence humaine : mais il ne trouvait pas moins fou d'aller consulter les oracles sur des questions que les dieux nous ont mis à portée de résoudre par nos propres lumières ; comme si on leur demandait si l'on doit confier son char à un cocher habile ou mal adroit, son vaisseau à un bon ou à un mauvais pilote. Il taxait d'impiété la manie d'interroger les dieux sur ce qu'on peut aisément connaître soit par le calcul, soit en employant la mesure ou le poids. « Apprenons, disait-il, ce que les dieux nous ont accordé de savoir ; mais recourons à l'art divinatoire pour nous instruire de ce qu'ils nous ont caché : ils se communiquent à ce qu'ils favorisent. »

On peut assurer que la vie entière de Socrate était publique. Le matin, il allait à la promenade et dans les gymnases : il se montrait sur la place aux heures où le peuple s'y rendait en foule, et passait le reste du jour où il devait trouver les plus nombreuses réunions. Il y parlait souvent ; et qui le voulait, pouvait l'écouter.

Lui a-t-on jamais vu faire, lui a-t-on jamais entendu dire rien d'impie, rien de criminel? Loin de disserter comme tant d'autres sur toute la nature, loin de rechercher l'origine de ce que les sophistes appellent le monde, et les causes nécessaires qui ont donné naissance aux corps célestes, il démontrait la folie de ceux qui se livrent à de telles spéculations : il examinait

s'ils s'occupaient de pareilles matières, dans la persuasion qu'ils avaient épuisé les connaissances humaines ; ou s'ils croyaient sage de négliger ce qui est à la portée des hommes, pour approfondir les secrets des dieux.

Il s'étonnait qu'ils ne vissent pas combien il est impossible à l'homme de pénétrer ces mystères, puisque ceux qui se piquent d'en parler le mieux, loin de s'accorder entre eux, ressemblent à des fous. En effet, parmi les fous, les uns ne craignent pas ce qui est redoutable, les autres redoutent ce qui n'est point à craindre : de même parmi ces philosophes, les uns croient qu'il n'y a pas de honte à tout dire, à tout faire en public ; les autres, qu'il ne faut pas même se montrer humains : d'autres ne respectent ni temples, ni autels, ni rien de ce qui est sacré ; d'autres enfin révèrent les pierres, les arbres et jusqu'aux bêtes qu'ils rencontrent. Dans leurs recherches inquiètes sur la nature, les uns se figurent qu'il n'existe qu'une substance ; les autres, qu'il y a des substances à l'infini : celui-ci, que tout est dans un mouvement perpétuel ; celui-là que rien ne se meut : ceux-ci que tout naît et périt ; ceux-là que rien ne s'engendre, que rien ne se détruit.

« Ceux qui apprennent un métier, disait-il encore, espèrent l'exercer ensuite pour leur usage, ou pour celui des personnes qu'ils veulent obliger : les scrutateurs de la Divinité croient-ils de même que lorsqu'ils connaîtront bien les causes de tout ce qui est, ils feront à leur gré, et selon leurs besoins, les vents, la pluie, les saisons ou d'autres choses semblables ? ou, sans se flatter de tant de puissance, leur suffit-il de savoir comment tout cela se fait ? »

C'est ainsi qu'il parlait de ceux qui s'embarrassent de ces vaines spéculations. Pour lui, s'entretenant sans cesse de ce qui est à la portée de l'homme, il examinait ce qui est pieux ou impie, ce qui est honnête ou honteux, ce qui est juste ou injuste ; en quoi consistent la sagesse et la folie, la valeur et la pusillanimité ; ce que c'est qu'un état et un homme d'état, ce que c'est que le gouvernement, et comment on en tient les rênes. Enfin, il discourait sur toutes les connaissances qui constituent l'homme vertueux, et sans lesquelles il pensait qu'on méritait justement le nom d'esclave.

Que ses juges se soient trompés sur ses pen-

sees secrètes, cela n'est pas étonnant, mais qu'ils n'aient fait aucune attention à ce que tout le monde savait, qui n'en serait pas surpris ? Élevé au rang de sénateur, il avait juré, en cette qualité, de ne juger que conformément aux lois. Élu ensuite épistate, et pressé par le peuple de condamner à mort et de comprendre dans un seul et même jugement, Érasinide, Thrasylle et sept autres généraux, il ne voulut pas mettre aux voix le décret proposé par Callixène. Le peuple s'irrita, les grands menacèrent, mais il aima mieux rester fidèle au serment que de commettre une injustice, pour complaire à la multitude et calmer son courroux.

C'est qu'en effet il n'avait pas sur la Providence les idées du vulgaire, qui croit que plusieurs choses sont connues des dieux et que d'autres leur échappent; il pensait que les dieux savent tout ce que nous disons, ce que nous faisons, ce que nous méditons en silence; qu'ils sont partout, qu'ils font, en toute occasion, connaître leurs volontés aux mortels. Je m'étonne donc qu'on ait persuadé qu'il avait sur la Divinité des opinions condamnables, lui qui n'avait jamais rien dit, jamais rien fait d'impie; lui au contraire dont les discours et les actions vraiment religieux étaient tels, que l'homme qui agirait et parlerait comme lui acquerrait la réputation de piété la plus grande et la mieux méritée.

CHAPITRE II.

Ce qui m'étonne encore, c'est que quelques personnes aient cru que Socrate corrompait la jeunesse; Socrate le plus sobre et le plus chaste des hommes, lui qui supportait le froid, le chaud, les plus rudes fatigues; qui s'était fait une telle habitude de la modération, qu'il trouvait aisément le nécessaire dans la plus humble fortune. Comment donc, avec de telles mœurs, aurait-il conduit les autres à l'impiété, au mépris des lois, à la gourmandise, au libertinage? Comment les aurait-il rendus incapables de supporter les fatigues? N'a-t-il pas, au contraire, déraciné ces vices de leurs cœurs, en y imprimant l'amour de la vertu, en leur donnant l'espoir de devenir un jour des hommes vertueux s'ils veillaient sur eux-mêmes? Il ne se vantait pas d'enseigner la sagesse; mais sa vertu bien connue faisait espérer à ceux qui le fréquen-

taient, qu'en l'imitant ils parviendraient à lui ressembler.

Il ne négligeait pas les soins qu'exige de nous la nature, et ne louait pas cette négligence dans les autres. Il blâmait qu'on mangeât avec excès, et qu'on fit ensuite de violens exercices; mais il approuvait un exercice modéré à la suite d'un repas frugal. « Ce régime, disait-il, donne la santé, et ne nuit point aux facultés de l'âme. » Dans ses vêtements, dans sa chaussure, dans toute sa manière de vivre, il était bien éloigné de la délicatesse et de l'ostentation. On ne lui reprochera pas plus d'avoir inspiré l'avarice à ses amis : car en même temps qu'il les guérissait des autres passions, il les formait au désintéressement, en ne recevant d'eux aucun honoraire pour ses leçons. Il pensait que ceux qui en agissaient ainsi aimaient vraiment la liberté. « Se faire payer de ses entretiens, c'est, disait-il, se rendre esclave, puisqu'on s'impose l'obligation de converser avec ceux dont on reçoit un salaire. » Il s'étonnait encore qu'un professeur de morale exigeât de l'argent, et que loin de voir dans l'acquisition d'un ami la plus grande des récompenses, il fût troublé par la crainte qu'un homme rendu honnête et vertueux n'eût pas la plus grande reconnaissance pour le plus grand des bienfaits.

Socrate ne s'était jamais, en présence de personne, flatté d'une telle récompense; mais il espérait que ceux qui auraient embrassé ses principes lui seraient éternellement dévoués, et qu'ils s'aimeraient toujours entre eux. Et un tel homme aurait corrompu la jeunesse! L'étude de la vertu est donc un moyen de corruption!

« Par Jupiter! dit son accusateur, il enseignait à mépriser les lois reçues. » C'était folie, disait Socrate, qu'une fête décidât du choix des chefs de la république, tandis que l'on ne tirait au sort, ni un pilote, ni un architecte, ni un joueur de flûte, ni d'autres semblables artistes, dont les fautes sont bien moins dangereuses que celles des magistrats. Par de tels discours, si l'on en croit son accusateur, il échauffait l'esprit des jeunes gens, il leur inspirait le mépris des lois, il les rendait violens. Pour moi je pense que ceux qui font leur étude de la sagesse, et qui se croient capables d'éclairer leurs concitoyens sur leurs véritables intérêts, ne sont point du tout violens; ils savent que la violence

engendrer les haines et tous les malheurs, tandis que la persuasion inspire la bienveillance sans être jamais dangereuse. L'homme que vous contraignez vous hait, dans l'opinion que vous le privez de quelque avantage : celui que vous persuadez vous aime et croit que c'est vous qu'il oblige. Ce n'est pas le sage, c'est le puissant dépourvu de lumières qui recourt à la violence. Celui qui ose employer la force n'a pas assez d'un petit nombre de bras : il n'en faut aucun à qui sait persuader ; seul il se croit assez fort : d'ailleurs, jamais de tels hommes n'ont ensanglanté leurs mains. Qui, en effet, aimerait mieux tuer son semblable que de se le rendre utile par la persuasion ?

« Mais Critias et Alcibiade, continue l'accusateur, ont été liés avec Socrate, et ils ont fait le plus grand mal à leur patrie : Critias a été le plus insatiable et le plus violent des trente tyrans ; et la démocratie n'a point d'homme plus violent, plus débauché, plus insolent qu'Alcibiade. »

Je suis loin d'entreprendre l'apologie du mal qu'ils firent à leur patrie ; je raconterai seulement le genre de liaison qu'ils eurent avec Socrate. C'étaient bien les deux hommes les plus ambitieux d'Athènes : ils voulaient gouverner et faire parler d'eux. Ils savaient que Socrate vivait content de peu ; qu'il commandait à toutes ses passions ; qu'avec le talent de la parole il tournait à son gré l'esprit de ceux qui conversaient avec lui. Dira-t-on que des hommes de leur caractère, d'après la connaissance qu'ils avaient de Socrate, recherchaient son entretien pour vivre comme lui, pour imiter sa tempérance, ou parce qu'ils croyaient que sa fréquentation leur donnerait l'usage de la parole et celui des affaires ? Pour moi je crois que si Dieu leur avait donné le choix de vivre toujours comme ils voyaient que vivait Socrate, ou de mourir, ils auraient préféré la mort.

C'est ce que leur conduite a prouvé. Dès qu'ils crurent en savoir plus que ceux qui profitaient en même temps de ses entretiens, ils laissèrent là Socrate, pour se jeter dans les affaires, expliquant ainsi le motif de leur liaison.

On m'objectera peut-être que Socrate ne devait enseigner la politique à ses amis, qu'après leur avoir appris à se gouverner eux-mêmes. Je ne contredis point cette remarque ;

mais je vois que tous les maîtres se donnent pour exemple de ce qu'ils enseignent ; qu'ils unissent à la pratique le secours de la parole ; et je sais que Socrate montrait en lui-même à ses amis le modèle de l'homme vertueux, et qu'il joignait à ses exemples les plus belles leçons sur les devoirs des hommes et sur la vertu. Je sais encore qu'Alcibiade et Critias se conduisirent sagement tant qu'ils le fréquentèrent ; non qu'ils craignissent qu'il les maltraitât, qu'il les frappât, mais parce qu'ils jugeaient alors qu'il était bien de vivre ainsi.

La plupart de ces gens qui se piquent de philosophie soutiendront peut-être que l'homme juste ne devient jamais injuste, ni l'homme modeste, insolent ; et que dans tout ce qui porte sur des principes, l'homme instruit ne peut devenir ignorant. Je ne suis point de cette opinion ; car je vois que, pour ceux qui se négligent, les exercices de l'âme deviennent aussi impossibles que les exercices du corps. En effet, ils ne peuvent ni faire ce qu'ils doivent, ni s'abstenir de ce qui leur est interdit : aussi les pères même, assurés du bon naturel de leurs enfans, ne laissent pas de les éloigner des sociétés dangereuses, persuadés qu'elles détruisent les inclinations louables, tandis que la fréquentation des sociétés honnêtes est un utile exercice de vertu. Un poète rend témoignage à cette vérité :

Le sage dans nos cœurs imprime ses vertus ;
Le méchant nous ravit notre bonté première.

Un autre a dit encore

Le vice a quelquefois surpris le cœur du sage.

Je suis aussi frappé de cette vérité. Je vois que, par le défaut d'exercice, on oublie même les vers, malgré le secours de leur mesure : la négligence fait oublier de même les plus sages préceptes. Or, quand on oublie les préceptes qui portent à la vertu, on perd jusqu'aux idées qui nous la rendaient chère ; et la trace de ces idées une fois effacée, il n'est pas étonnant qu'on oublie la vertu elle-même.

Je remarque encore que l'homme qui s'adonne au vin ou qu'aveugle l'amour, a moins de force pour observer ses devoirs et pour s'interdire ce qu'il doit éviter. Plusieurs, avant d'aimer, savaient ménager leur fortune : subjugués par l'amour, ils ne le savent plus ; ils commencent par dissiper leur bien, et se livrent

ensuite à des gains honteux qui naguère les auraient fait rougir.

Qui empêche donc qu'un homme d'abord tempérant ne le soit plus; que celui qui a pu être juste dans un temps n'en ait plus la force dans un autre? Toutes les vertus, selon moi, la tempérance surtout, s'acquièrent par l'exercice. Dès que les voluptés se sont emparées de l'âme, elles lui persuadent d'abjurer toute retenue, et de satisfaire au plus tôt les sens.

Tant qu'Alcibiade et Critias restèrent auprès de Socrate, ils purent avec un tel secours combattre et vaincre leurs passions; mais dès qu'ils purent quitter, Critias se retira dans la Thessalie, où il vécut avec des hommes qui aimaient mieux se livrer à leurs dérèglemens que d'observer la justice. Alcibiade, poursuivi pour sa beauté par une foule de femmes du plus haut rang; s'abandonnant à d'habiles flatteurs, qui connaissaient tout son crédit dans la république et chez les puissances alliées; honoré par le peuple et ne trouvant personne qui lui contestât le premier rang, Alcibiade s'oublia lui-même, sembla à ces athlètes qui se négligent parce qu'ils remportent une trop facile victoire dans les combats gymniques.

D'après tout ce qui leur est arrivé, enflés d'ailleurs de leur noblesse, éblouis de leur fortune, étourdis de leur puissance, anollis par de vils complaisans, corrompus par toutes ces circonstances réunies, éloignés depuis longtemps de Socrate, est-il étonnant que leur orgueil n'ait plus connu de bornes? L'accusateur impute à Socrate les fautes de ces deux disciples; et il ne le croit digne d'aucun éloge de les avoir contenus, lorsqu'ils étaient jeunes, et probablement aussi dérèglés qu'intraitables!

On n'a pas la même injustice dans les autres professions. Un joueur de flûte ou de cithare, ou tout autre maître qui a formé d'habiles élèves, mérite-t-il des reproches, si ces mêmes élèves le quittent et deviennent ignorans sous la conduite d'un autre maître? Un père voit son fils se bien conduire dans la société de tel ami, et devenir vicieux avec tel autre: accuse-t-il le premier ami? au contraire, ne fait-il pas d'autant plus volontiers son éloge, qu'il reconnaît que son fils ne s'est perverti que dans ses dernières liaisons? Les pères même ne sont pas accusés des fautes que font ceux de leurs en-

fans qu'ils ont toujours auprès d'eux, s'ils leur donnent de bons exemples. Voilà comme on devait juger Socrate: a-t-il fait le mal? dites qu'il fut un méchant; mais s'il cultiva toujours la sagesse, quelle injustice de rejeter sur lui des fautes qui lui furent étrangères!

Blâmez-le cependant, si en s'abstenant du vice, il le louait dans les autres. Mais ne réprimandait-il pas Critias qui aimait éperdument Euthydème? Combien de fois lui a-t-il représenté qu'il était indigne d'un homme libre, qu'il ne convenait pas à un homme d'honneur de faire le mendiant auprès d'un amant dont on veut gagner l'estime, de le solliciter avec les dernières instances pour obtenir ce qu'on ne peut appeler une faveur! Critias ne se rendait point; il ne renonçait pas à ses goûts pervers. Socrate, en présence de plusieurs personnes et d'Euthydème lui-même, le compara à l'un des immondes animaux.

Aussi Critias devint-il l'ennemi juré de Socrate. Nommé l'un des Trente, et créé nomothète avec Chariclès, il se ressouvint de l'affront, et fit une loi qui défendait d'enseigner l'art de la parole. C'était Socrate qu'il attaquait; n'ayant aucune prise sur lui, il le chargeait du reproche que l'on adresse communément aux philosophes; il le calomniait dans l'esprit de la multitude. Je n'ai jamais ni entendu Socrate parler en sophiste, ni rencontré personne qui l'ait entendu enseigner une doctrine sophistique: mais le trait suivant prouve que c'était Socrate qu'atteignait la loi.

Les trente tyrans avaient fait mourir un grand nombre de citoyens des plus distingués; ils en avaient forcé d'autres à seconder leurs injustices. « Je serais étonné, dit un jour Socrate, que le gardien d'un troupeau qui en égorgerait une partie, et rendrait l'autre plus maigre, ne voulût pas s'avouer mauvais pasteur; mais il serait plus étrange encore qu'un homme qui, se trouvant à la tête de ses concitoyens, en détruirait une partie et corromprait le reste, ne rougit pas de sa conduite et ne s'avouât pas mauvais magistrat. » Ce mot fut rapporté: Critias et Chariclès mandèrent Socrate, lui montrèrent la loi, et lui défendirent d'avoir des entretiens avec la jeunesse.

Socrate leur demanda s'il lui était permis de leur faire des questions sur ce qu'il y avait

d'obscur pour lui dans cette défense : « Je suis prêt à me soumettre aux lois ; mais afin de ne pas les violer par ignorance, je voudrais savoir clairement de vous-mêmes si vous interdisez l'art de la parole parce que vous croyez qu'il enseigne à bien dire les choses, ou à les dire mal. Dans le premier cas, on doit donc désormais s'abstenir de bien dire : dans le second, il est clair qu'il faut tâcher de mieux parler. » Alors Chariclès s'emportant : « Puisque tu ne nous entends pas, Socrate, nous te défendons, ce qui est plus facile à comprendre, de ne jamais t'entretenir avec les jeunes gens. »

— Pour qu'on voie clairement, dit Socrate, si je m'écarte de ce qui m'est prescrit, indiquez-moi jusqu'à quel âge les hommes sont dans la jeunesse. — Ils y sont tant qu'il ne leur est pas permis d'entrer au sénat, parce qu'ils n'ont pas encore acquis la prudence ; ainsi ne parle pas aux jeunes gens au-dessous de trente ans. — Mais si je veux acheter quelque chose d'un marchand qui ait moins de trente ans, pourrai-je lui dire, combien cela ? — On te permet cette question ; mais tu as coutume d'en faire sur quantité de choses que tu sais bien, et voilà ce qui t'est défendu. — Ainsi je ne répondrai pas à un jeune homme qui me dirait : Où demeure Chariclès ? où est Critias ? — Tu peux répondre à cela, lui dit Chariclès : mais souviens-toi, Socrate, reprit Critias, de laisser en repos les cordonniers, les fabricans de métaux et autres artisans ; aussi bien je crois qu'ils sont fort las de s'entendre mêlés dans tous tes propos. — Il faudra sans doute aussi, répondit Socrate, que je renonce aux conséquences que je tirais de leurs professions, relativement à la justice, à la piété, à toutes les vertus ? — Oui, par Jupiter ! répliqua Chariclès : laisse-là aussi tes bouviers, sans quoi tu pourrais trouver du déchet dans ton bétail. » Ce mot fit assez connaître que la comparaison du berger, rapportée trop fidèlement, était la cause de leur haine contre Socrate.

On vient de dire quelle liaison existait entre Socrate et Critias, et quels étaient leurs sentimens mutuels. J'ajoute que l'on ne peut être bien élevé par un homme qui déplaît. Or, tant que Critias et Alcibiade vécutent avec Socrate, ils le virent, non parce qu'il leur plaisait, mais parce que leurs vues se portaient vers le gouvernement : dans le temps même qu'ils le fré-

quentaient, ils ne s'attachaient volontiers qu'à ceux qui tenaient les rênes de l'état.

On dit qu'Alcibiade, avant l'âge de vingt ans, eut avec Périclès, son tuteur, le premier citoyen de la république, cette conversation sur les lois : « Dites-moi, Périclès, pourriez-vous m'apprendre ce que c'est que la loi ? — Assurément, répondit Périclès. — Au nom des dieux, enseignez-le-moi. J'entends louer certaines personnes parce qu'elles observent religieusement les lois ; et je crois qu'on ne mérite point cet éloge sans savoir ce que c'est que la loi. — Il n'est pas difficile, Alcibiade, de te satisfaire. La loi est tout ce que le peuple rassemblé a revêtu de sa sanction, tout ce qu'il a ordonné de faire ou de ne pas faire. — Et qu'ordonne-t-il de faire, le bien ou le mal ? — Le bien, sans doute, jeune homme : veux-tu qu'il ordonne le mal ? — Mais si ce n'est pas le peuple ; si, comme dans l'oligarchie, c'est un petit nombre de citoyens qui se rassemblent et qui prescrivent ce qu'on doit faire, comment cela s'appelle-t-il ? — Dès que la portion de citoyens qui gouverne ordonne quelque chose, cet ordre est une loi. — Mais si un tyran usurpe la puissance et qu'il prescrive au peuple ce qu'il doit faire, est-ce encore une loi ? — Oui, puisqu'elle émane de celui qui commande. — Mais quand la violence et le renversement des lois ont-ils lieu ? N'est-ce pas lorsque le puissant, négligeant la persuasion, contraint le faible à faire ce qu'il lui plaît ? — Je le crois. — Ainsi le tyran qui force les citoyens à suivre ses caprices est donc ennemi des lois ? — Oui ; j'ai eu tort d'appeler lois les ordres d'un tyran qui n'emploie pas la persuasion. — Mais lorsqu'un petit nombre de citoyens, revêtu de la puissance souveraine, prescrit ses volontés à la multitude sans obtenir son aveu, appellerons-nous cela de la violence ou non ? — De quelque part que vienne l'ordre, qu'il soit écrit ou ne le soit pas, dès qu'il n'est fondé que sur la force, il me paraît plus un acte de violence qu'une loi. — Et ce que la multitude qui commande prescrit aux riches sans obtenir leur aveu, sera donc violence et non pas loi ? — Très vrai, Alcibiade. Quand nous étions à ton âge, nous étions forts sur ces difficultés ; nous aimions à subtiliser, à sophistiquer comme tu fais à présent. — Périclès, que ne vous ai-je entretenu dans ce temps où vous vous surpassiez vous-même ! »

Dès qu'Alcibiade et Critias crurent avoir l'avantage sur les citoyens qui tenaient alors les rênes de l'état, ils ne virent plus Socrate; ils se livrèrent aux affaires publiques, qu'ils avaient surtout en vue en recherchant un sage qu'ils n'aimaient pas. et avec qui ils ne se trouvaient jamais sans essuyer de vifs reproches. Mais que l'on considère ses autres disciples, Criton, Chéréphon, Chérécrate, Hermocrate, Simmias, Cébès, Phédon et d'autres qui le fréquentaient, non pour devenir éloquens au barreau ou dans les assemblées, mais pour devenir hommes vertueux, pour apprendre leurs devoirs envers leurs parens, leurs domestiques, leurs amis, leur patrie, leurs concitoyens; jamais aucun d'eux, ni dans sa jeunesse, ni dans un âge plus avancé, ne fit le mal, ne fut même soupçonné de le faire.

Mais Socrate, dit son accusateur, détruisait dans les enfans le respect filial, en leur persuadant qu'il les rendrait plus habiles que leurs pères; il leur disait souvent que la loi permet de lier son père quand on peut le convaincre de folie; fondé sur cet argument, que l'homme instruit a le droit de mettre l'ignorant à la chaîne: accusation fautive. Socrate croyait au contraire que le savant qui chargerait l'ignorant de chaînes mériterait d'être enchaîné lui-même par le premier qui en saurait plus que lui. Aussi examinait-il souvent la différence quise trouve entre l'ignorance et la folie. « Il faut, disait-il, enchaîner les insensés furieux pour leur intérêt et celui de leurs amis: quant à ceux qui manquent des connaissances nécessaires, les gens éclairés ont sur eux un beau droit, celui de les instruire. »

Socrate, poursuit l'accusateur, enseignait à mépriser non-seulement son père, mais encore ses autres parens, en leur disant que dans le cas de procès ou de maladie, on trouve des secours non dans ses parens, mais dans les avocats et les médecins: il soutenait encore que les amis n'étaient bons à rien s'ils n'étaient utiles, que personne enfin ne méritait nos hommages que ceux qui savent ce qu'il nous importe de savoir et qui peuvent l'enseigner. Et comme il persuadait à cette jeunesse que lui-même était fort habile et le plus en état de former des savans, elle croyait que tous les hommes n'étaient rien comparés à lui.

J'avoue qu'en parlant des pères, des parens,

des amis, il employait les expressions qu'on lui reproche. « On se hâte, disait-il aussi, d'emporter les corps des personnes même les plus chères, dès qu'ils sont abandonnés de l'âme en qui seule réside l'intelligence. L'homme, ajoutait-il, n'a rien, tant qu'il vit, de plus cher que son corps; il en retranche cependant ou donne à retrancher ce qui n'est d'aucun usage; il se coupe les ongles, les cheveux, les callosités; il s'abandonne aux médecins pour qu'ils appliquent le fer et le feu; et après qu'ils lui ont causé les plus vives douleurs, il croit juste de leur payer un salaire et de leur vouer reconnaissance. De même l'on rejette la salive loin de la bouche, parce qu'elle incommodé bien plus qu'elle n'est utile. » Voilà bien ce qu'il disait; mais il n'enseignait pas qu'il fallût enterrer son père tout vivant, ni se faire couper soi-même en morceaux; il prouvait seulement que ce qui est sans utilité doit rester sans honneur. Il engageait ses amis à se rendre habiles et utiles, afin que s'ils désiraient l'estime de leur père, de leur frère, ou de quelque autre parent, loin de languir dans l'indolence, se reposant sur les liens de la parenté, ils s'efforçaient au contraire d'être utiles aux personnes dont ils ambitionnaient l'estime.

L'accusateur le chargeait encore d'avoir choisi dans les meilleurs poètes les morceaux les plus dangereux, et d'avoir, avec le secours de ces autorités, prêché le crime et la violence. Ce vers d'Hésiode par exemple,

Ce n'est pas l'action, c'est l'inactivité qui nous couvre de honte:

Socrate, selon lui, l'expliquait comme si le poète eût ordonné de ne s'abstenir d'aucune action injuste ou malhonnête, et de se permettre tout pour son intérêt.

Après avoir établi qu'il est utile et honnête de s'occuper, nuisible et honteux de rester oisif: « Ceux qui font le bien, ajoute ce sage, travaillent en effet et méritent des éloges; mais jouer aux dés, mais ne se livrer qu'à des occupations condamnables et nuisibles, c'est croupir dans l'inaction: et, dans ce sens, n'est-il pas vrai que

Ce n'est pas l'action, c'est l'inactivité qui nous couvre de honte.

L'accusateur dit encore que Socrate répétait souvent ces vers d'Homère:

Eh quoi! disait Ulysse aux monarques, aux grands,

Mortels chéris des dieux, vous connaissez la crainte !
 Méprisez un vain peuple et sa frivole plainte ;
 Pour vos nobles desseins qu'il apprenne à souffrir.
 Mais qu'un mortel obéisse à ses yeux vint s'offrir ;
 Qu'il ose faire entendre une voix alarmée :
 Tu n'es rien aux conseils et rien dans notre armée,
 Lui disait-il ; attends les volontés des rois,
 Et craint d'avoir parlé pour la dernière fois.

et qu'il les interprétait comme si le poète eût approuvé qu'on maltraitât les citoyens pauvres et les plébéiens. Socrate se fût bien gardé de parler ainsi ; autrement il aurait cru qu'il fallait le maltraiter lui-même. Il voulait donc dire que ceux qui ne sont bons ni pour l'action ni pour le conseil, qui ne servent ni dans l'intérieur de la république ni dans les armées, qui au besoin ne défendent pas les intérêts du peuple ; que de tels hommes, surtout s'ils joignent l'audace à l'inutilité, doivent être fortement réprimés, quand même ils auraient de grandes richesses.

Il est certain que Socrate était ami du peuple et philanthrope. Ce grand homme avait beaucoup de disciples athéniens et étrangers ; jamais il ne reçut d'eux aucune récompense pour le temps qu'il leur donna : il communiquait également à tous ce qu'il possédait. Plusieurs reçurent peu, mais ils le reçurent gratuitement et le vendirent chèrement à d'autres ; car, n'étant pas comme lui les amis du peuple, ils refusaient leurs leçons à qui ne pouvait les payer.

Socrate a, sans doute, bien plus illustré notre république que ce Lichas si célèbre par son hospitalité. Lichas tenait sa table ouverte aux étrangers que la curiosité attirait à Sparte aux gymnopédies ; mais notre sage, consacrant toute sa vie à communiquer ses richesses, répandit le plus grand des bienfaits sur tous ceux qui voulurent les partager. Il renvoyait meilleurs ceux qui s'attachaient à lui.

Aussi, avec une telle conduite, me semblait-il mériter des honneurs publics, plutôt que la mort. Examinons les lois, nous en serons convaincus. D'après les lois, peine de mort contre ceux qu'on surprend à dérober des habits, à couper des bourses, à percer les murs, à vendre des hommes libres, ou des esclaves d'autrui, à piller les temples. Qui jamais ressembla moins que Socrate à aucun de ces coupables ? A-t-il excité des séditions, occasionné des défaites ? s'est-il souillé de quelque trahison, de quelque autre forfait ? a-t-il dépouillé personne de ses

biens, jeté personne dans de fâcheuses affaires ? a-t-il même été soupçonné d'aucun de ces crimes ?

De quoi donc a-t-on pu l'accuser ? de ne pas adorer les dieux, ainsi qu'il est porté dans l'acte d'accusation ? mais il est évident qu'on ne fut jamais plus religieux que lui : de corrompre la jeunesse ? autre reproche de l'accusateur. Il est prouvé qu'il détruisait les passions funestes de ses disciples, qu'il leur faisait aimer la vertu, cette belle, cette majestueuse divinité, par qui fleurissent les états et les familles. En se comportant ainsi, comment ne lui décernera-t-on pas de grands honneurs ?

CHAPITRE III.

Je vais écrire, autant que ma mémoire me le permettra, tout le bien qu'il me parut faire à ses disciples, soit en leur donnant des leçons de vive voix, soit en leur montrant l'exemple. Quelle était sa conduite relativement au service des dieux ? Comment en parlait-il ? Comme la Pythie elle-même répond à ceux qui viennent l'interroger sur les sacrifices qu'ils veulent offrir, sur les honneurs à rendre aux mânes de leurs ancêtres, sur tous les autres actes religieux : « Conformez-vous aux lois de votre pays, répond la prêtresse ; ainsi vous prouverez votre piété envers les dieux. » C'est ce que Socrate observait, et ce qu'il recommandait aux autres : il appelait minutieux et insensés ceux qui faisaient autrement. Ses prières étaient simples ; il demandait aux dieux de lui accorder ce qui est bon, persuadé qu'ils connaissent bien nos véritables avantages. Demander aux dieux de l'or, de l'argent, la puissance suprême, c'était, suivant lui, aussi indiscret que les interroger sur l'issue d'un jeu de dés, d'un combat, ou d'autres choses aussi incertaines.

En offrant les modestes prémices du peu qu'il possédait, il croyait ne pas faire moins que ces riches qui, avec de grands biens, offrent de grandes et de nombreuses victimes. Il disait qu'il serait indigne des dieux de préférer les grandes victimes aux petites, parce qu'alors les dons des méchants leur seraient plus agréables que ceux des hommes vertueux ; que s'il en était ainsi, la vie ne serait point un présent. Persuadé que les hommages rendus par la piété plaisent

davantage aux dieux, il aimait à citer ce vers :

..... Dans vos offrandes
Consultez vos moyens.

Il ajoutait que le précepte qui nous ordonne de consulter nos moyens, devait être la règle de notre conduite avec nos amis, avec nos hôtes, et dans toutes les actions de la vie. Quand il croyait que les dieux se communiquaient à lui, aucune puissance humaine ne l'eût déterminé à résister à cette inspiration : on lui aurait fait plutôt préférer pour guide d'un voyage un aveugle ou quelqu'un qui n'aurait pas su le chemin, à un homme clairvoyant et qui aurait bien connu la route. Il accusait de folie ceux qui agissaient contre l'inspiration divine dans la crainte des railleries des hommes; car toute la prudence humaine lui paraissait méprisable, comparée à cette inspiration.

Il avait accoutumé son corps et son esprit à un régime tel, que quiconque l'adopterait vivrait exempt d'inquiétude et de danger, sans avoir besoin de grande dépense. Telle était sa sobriété, qu'il serait impossible de travailler assez peu pour ne pas gagner ce dont il se contentait : il ne prenait de nourriture qu'autant qu'il en pouvait prendre avec plaisir; et quand il se mettait à manger, l'appétit lui servait d'assaisonnement; toute boisson lui était agréable, parce qu'il ne buvait pas sans avoir soif.

S'il était invité à un festin, et qu'il ne refusât pas de s'y rendre, il trouvait aisé ce qui paraît si difficile à tant d'autres, de ne se livrer à aucun excès. Il exhortait ceux qui ne pouvaient suivre son exemple, à ne pas toucher aux mets qui excitent encore à manger lorsqu'on n'a plus faim, aux liqueurs qui engagent à boire quand la soif est passée : il disait que ces excès étaient funestes à l'estomac, à la tête et à l'esprit. « C'était sans doute avec de semblables viandes, ajoutait-il, que Circé changeait les hommes en porceaux : si Ulysse s'était soustrait à la métamorphose, ce n'était que par les conseils de Mercure, et parce qu'il fut assez sobre pour s'abstenir d'en goûter. » C'est ainsi qu'il mêlait sur cette matière le plaisant au sérieux.

Connaissant les suites funestes de l'amour, il exhortait à fuir soigneusement les belles personnes. « Il n'est pas aisé, disait-il, de rester sage, en se familiarisant avec elles » S'étant aperçu

que Critobule, fils de Criton, avait dérobé un baiser au fils d'Alcibiade, qui était beau, il tint ce discours à Xénophon en présence de Critobule même : « Dis-moi, Xénophon, n'as-tu pas pris jusqu'ici Critobule plutôt pour un jeune homme prudent et réfléchi que pour téméraire, prêt à se plonger tête baissée dans le péril? — Assurément. — Eh bien, regarde-le à présent comme le plus audacieux, le plus bouillant des hommes, capable de se précipiter sur le fer, de se jeter dans les flammes. — Et que lui as-tu donc vu faire, pour que tu prennes de lui cette idée?—N'a-t-il pas eu la hardiesse d'embrasser le fils d'Alcibiade, que nul n'égale en grâce et en beauté! — Oh! si c'est là sa grande témérité, je pourrais moi aussi devenir téméraire. — Malheureux! prévois-tu ce qui t'arriverait après avoir cueilli un baiser sur une belle bouche? Songes-tu que de libre tu deviendrais en un moment esclave? que tu t'engagerais en de grandes dépenses pour acquérir de dangereuses voluptés? que tu serais dans l'impuissance de faire le bien, et contraint de te livrer à des soins indignes même d'un insensé? — Par Hercule! tu donnes au baiser une terrible puissance. — En es-tu donc étonné? Ne sais-tu pas que l'araignée qu'on appelle *phalange* n'est pas plus grande qu'une demi-obole, et qu'en touchant seulement la lèvre elle cause des douleurs mortelles et prive de la raison? — Je le sais; c'est qu'en pinçant les chairs elle y insinue du venin. — Insensé! tu ne sais pas qu'une belle personne en donnant un baiser, darde un invisible poison? que ce terrible animal qui a la beauté en partage, est bien plus terrible encore que la phalange? Celle-ci blesse quand elle touche; mais l'autre, sans toucher, et par le seul aspect, lance même de fort loin je ne sais quoi qui nous jette dans le délire. Si l'on donne le nom d'archers aux amours, c'est peut-être parce que la beauté blesse de loin. Ainsi, Xénophon, je te conseille, quand tu verras une belle personne, de fuir en détournant les yeux; et toi, Critobule, je t'exhorte à voyager une année entière : tout ce temps suffit à peine pour guérir ta blessure. »

Le seul amour qu'il permettait aux cœurs trop faibles était celui que l'âme n'approuverait pas sans un besoin impérieux, et qui ne causerait pourtant pas de tourment, lorsque la nature

l'inspirerait. Pour lui, il s'était armé contre la beauté au point qu'il s'en éloignait plus facilement que les autres ne s'éloignent de la laideur. Avec de telles idées sur l'amour et la bonne chère, il croyait, à peu de frais, goûter autant de plaisir que ceux qui se tourmentent beaucoup pour jouir.

CHAPITRE IV.

On a dit, on a écrit, par conjecture, que Socrate avait le plus grand talent pour exciter les hommes à la vertu, mais qu'il n'avait pas celui de les conduire bien loin. Cependant qu'on veuille bien réfléchir et sur les raisonnemens qu'il employait pour combattre les présomptueux qui se flattaient de tout savoir, et sur ce qu'il disait journallement à ceux qui le fréquentaient; et l'on jugera s'il était capable de rendre meilleurs ceux qui conversaient avec lui.

Je raconterai d'abord l'entretien qu'un jour, en ma présence, il eut sur la Divinité avec Aristodème surnommé le Petit. Il savait qu'Aristodème, sans être athée, ne sacrifiait cependant pas, qu'il ne recourait point à la divination; qu'il raillait ceux qui observaient ces pratiques religieuses.

« Répondez Aristodème, lui dit-il : y a-t-il quelques hommes dont vous admiriez le talent ? — Sans doute. — Nommez-les. — J'admire surtout Homère dans la poésie épique, Mélanippide dans le dithyrambe, Sophocle dans la tragédie, Polyclète dans la statuaire, Zeuxis dans la peinture. — Mais quels artistes trouvez-vous les plus admirables, de ceux qui font des figures dénuées de raison et de mouvement, ou de ceux qui produisent des êtres animés et doués de la faculté de penser et d'agir ? — Ceux qui créent des êtres animés, si cependant ces êtres sont l'ouvrage d'une intelligence et non pas du hasard. — Des ouvrages dont on ne reconnaît pas la destination, et de ceux dont on aperçoit manifestement l'utilité, lesquels regarderez-vous comme la création d'une intelligence ou comme le produit du hasard ? — Il est raisonnable d'attribuer à une intelligence les ouvrages qui ont un but d'utilité. — Ne vous semble-t-il donc pas que celui qui a fait les hommes dès le commencement leur a donné des organes parce qu'ils leur sont utiles ; les yeux, pour voir les objets visibles ; les oreilles, pour entendre les

sons ? A quoi nous serviraient les odeurs, si nous n'avions pas de narines ? Quelle idée aurions-nous de ce qui est doux, de ce qui est âcre, de ce qui flatte agréablement le palais, si la langue n'y siégeait comme arbitre ?

« N'est-ce pas une merveille de la Providence, que nos yeux, organe faible, soient munis de paupières qui, comme deux portes, s'ouvrent au besoin, et se ferment durant le sommeil ; que ces paupières soient plantées de cils qui, pareils à des cribles, les défendent contre la fureur des vents ; que des sourcils s'avancent en forme de toit au-dessus des yeux, pour empêcher que la sueur ne les incommode en décollant du front ; que l'ouïe reçoive tous les sons, sans se remplir jamais ; que chez tous les animaux les dents antérieures soient tranchantes, et les molaires propres à broyer les alimens reçus des incisives ? Que dirai-je de la bouche qui, destinée à recevoir ce qui excite l'appétit de l'animal, est placée près des yeux et des narines ? Comme les déjections inspirent le dégoût, n'en a-t-elle pas éloigné les canaux, qu'elle a placés aussi loin qu'il est possible des plus délicats de nos organes ?

« Ces ouvrages faits avec un tel ordre, vous doutez s'ils sont le produit du hasard ou le fruit d'une intelligence ? — Je sens bien qu'en les considérant sous ce point de vue, il faut reconnaître l'œuvre d'un sage ouvrier, animé d'un tendre amour pour ses ouvrages. — Et si nous ajoutons qu'il a imprimé dans les pères le désir de se reproduire ; dans les mères, le plus tendre désir de nourrir ; dans tous les animaux, le plus grand amour de la vie, la plus grande crainte de la mort, méconnaitrons-nous les soins d'un ouvrier qui voulait que les animaux existassent ? Vous-même ne croyez-vous pas qu'il existe en vous une intelligence ? — Questionnez, et je vous répondrai. — En considérant que votre corps n'est qu'une faible portion de cette vaste étendue de terre, qu'il ne contient qu'une goutte de ce grand amas d'eau, qu'une petite partie des vastes élémens ; pensez-vous qu'il n'y ait hors de vous rien d'intelligent ? Croyez-vous avoir eu le bonheur de ravir à vous seul toute l'intelligence ; et tant de choses magnifiques, innombrables, si bien ordonnées, vous semblent-elles l'ouvrage d'un aveugle hasard ? — Oui ; car enfin je ne vois pas les créateurs, comme je connais les artisans de ce qui est sur

la terre. — Vous ne voyez pas non plus votre âme qui est la souveraine de votre corps : d'après votre raisonnement, dites donc aussi que vous faites tout par hasard, et rien avec intelligence.

— Au reste, Socrate, je ne méprise pas la Divinité ; je lui crois seulement trop de grandeur pour qu'elle ait besoin de mon culte. — Plus elle daigne mettre de magnificence dans ses bienfaits, plus il vous convient de la révéler. — Soyez persuadé que je ne négligerais pas les dieux, si je croyais qu'ils s'intéressassent aux hommes. — Quoi ! vous jugez les dieux indifférens, eux qui premièrement ont créé l'homme seul droit entre tous les animaux, avantage précieux pour voir au loin, pour regarder au-dessus de nos têtes, pour prévenir les dangers ; eux qui nous ont accordé la vue, l'ouïe, le goût ; eux qui ensuite ont attaché les autres animaux à la terre, et leur ont donné des pieds seulement pour changer de place, tandis qu'à l'homme ils ont en outre accordé des mains, qui lui procurent ce qui le rend plus heureux que la brute ? Tous les animaux ont une langue ; mais avec la nôtre seule, par ses divers mouvemens combinés avec ceux des lèvres, nous articulons des sons et nous communiquons réciproquement nos volontés. Parlerai-je des plaisirs de l'amour, bornés pour les animaux à une saison de l'année, tandis que nous pouvons les goûter en tout temps jusque dans la vieillesse ? Dieu n'a point borné ses soins à la conformation de nos corps ; mais, ce qui est bien plus important, il nous a donné l'âme la plus parfaite. Après l'homme, quel est l'animal dont l'âme connaisse l'existence des dieux, auteurs de tant de beautés et de merveilles ? Quel autre animal adore la Divinité ? Quel autre, par la force de son esprit, sait prévenir la faim, la soif, le froid, le chaud, guérir les maladies, augmenter ses forces par l'exercice, ajouter à ses connaissances par le travail, se rappeler ce qu'il a entendu, ce qu'il a vu, ce qu'il a su ? N'est-il pas clair que les hommes vivent comme des dieux entre les autres animaux, qu'ils leur sont supérieurs par la conformation de leur corps, par les facultés de leur âme ?

« L'animal qui aurait la forme du bœuf et l'intelligence de l'homme, ne pourrait exécuter ses volontés. Accordez-lui les mains et privez-le de l'intelligence, il ne sera pas moins borné. Vous

réunissez ces deux dons si précieux, et vous ne croyez pas que les dieux s'intéressent à vous ? Et que faut-il donc qu'ils fassent pour vous en convaincre ? — Qu'ils m'envoient, comme vous dites qu'ils le font, des conseillers qui m'apprennent ce que je dois faire, ce que je dois éviter. — Mais, quand ils répondent aux Athéniens qui les consultent, n'est-ce pas à vous qu'ils parlent ? Ne vous parlent-ils pas, lorsque par des prodiges ils manifestent leurs volontés aux Grecs et à tous les mortels ? Ils n'exceptent donc que vous ? Vous êtes donc le seul qu'ils négligent ?

« Pensez-vous que les dieux eussent persuadé aux hommes qu'ils peuvent les récompenser ou les punir, s'ils n'en avaient la puissance ; et que les hommes eussent été si long-temps abusés sans reconnaître leur erreur ? Ne voyez-vous pas que ce qu'il y a de plus sage et de plus antique sur la terre, les républiques et les nations, sont aussi ce qu'il y a de plus pieux ; et que l'âge qui a le plus de sagesse est aussi le plus religieux ?

« Bon Aristodème, sachez que votre esprit, tant qu'il est uni à votre corps, le gouverne à son gré. Il faut donc croire aussi que la sagesse qui vit dans tout ce qui existe, gouverne ce grand tout comme il lui plaît. Quoi ! votre vue peut s'étendre jusqu'à plusieurs stades, et l'œil de Dieu ne pourra tout embrasser ! Votre esprit peut en même temps s'occuper des événemens d'Athènes, de l'Égypte et de la Sicile, et l'esprit de Dieu ne pourra songer à tout en même temps !

« En rendant des soins aux hommes, vous apprenez à connaître s'ils sont susceptibles de reconnaissance ; en les obligeant, s'ils sont disposés à vous obliger à leur tour ; en les consultant, s'ils ont de la prudence. Révérez donc les dieux ; vous saurez alors s'ils veulent vous éclairer sur ce qu'ils ont caché à notre faible raison ; alors vous reconnaîtrez que telle est la grandeur de l'Être suprême, qu'il voit tout d'un seul regard, qu'il entend tout, qu'il est partout, qu'il porte en même temps tous ses soins sur toutes les parties de l'univers. »

En parlant ainsi, Socrate me semblait engager ses disciples à ne rien faire d'impie, d'injuste, de honteux, non-seulement en présence des hommes, mais même dans la solitude, puisqu'il leur persuadait qu'aucune de leurs actions ne pouvait échapper aux dieux.

CHAPITRE V.

Si la tempérance est une belle et utile acquisition pour l'homme, voyons si Socrate la faisait aimer. Voici un de ses discours sur cette matière :

« Mes amis, disait-il, s'il nous survenait une guerre, et que nous voulussions choisir un chef capable de nous défendre contre nos ennemis et de les soumettre à notre domination, éliminons-nous celui que nous connaîtrions esclave de son ventre, adonné au vin, à l'amour, incapable de résister à la fatigue ou au sommeil ? Et comment attendrions-nous d'un tel homme notre salut, ou la défaite de nos ennemis ?

« Supposons encore qu'arrivés à notre dernière heure, nous désirions un homme qui élève son fils, qui veille sur l'honneur de nos filles, qui conserve notre fortune, est-ce l'homme immo-déré que nous croirons digne de notre confiance ? Remettons-nous à un esclave intempé- rant l'inspection de nos troupeaux, de nos pcelliers, de nos travaux champêtres ? Accepte- rions-nous, en présent, un tel valet, même en qualité de pourvoyeur ? Quoi ! nous refuserions un esclave intempérant, et nous ne craindrons pas de lui ressembler !

« L'avare en enlevant aux autres leur fortune croit qu'il s'enrichit ; mais le débauché nuit sans aucun profit pour lui ; il fait du mal aux autres, mais s'en fait bien plus à lui-même, si toutefois le plus grand des maux est de ruiner sa maison, son corps et son esprit.

« Qui se plairait dans la société d'un homme préférant à ses amis le vin et la bonne chère, et à la compagnie de ses égaux celle des femmes prostituées ? Tout homme qui sait que la tem- pérance est la base de la vertu ne doit-il donc pas s'efforcer d'en embellir son âme ? Comment, sans elle, ou connaître le bien, ou s'en occuper dignement ? L'esclave de la volupté n'est-il pas dans l'état le plus avilissant pour le corps et pour l'âme ? Oui, j'en jure par Junon ! tout homme libre doit faire des vœux pour n'avoir pas un semblable esclave, et celui-ci doit prier le ciel de lui donner des maîtres vertueux : c'est le seul moyen de le sauver de lui-même. »

S'il préconisait ainsi la tempérance dans ses discours, il l'observait encore plus dans sa con- duite. En tenant un pareil langage, non-seule-

ment il s'était rendu supérieur aux plaisirs des sens, mais encore à ceux que procure la for- tune. Recevoir de l'argent du premier venu, c'était, suivant lui, se donner un maître, se soumettre à la plus honteuse des servitudes.

CHAPITRE VI.

Je me reprocherais de passer sous silence l'entretien qu'il eut avec le sophiste Antiphon. Cet Antiphon tâchait d'enlever à Socrate ses disciples. Il vint un jour le voir, et lui parla ainsi en leur présence.

« Je croyais, Socrate, que ceux qui professent la philosophie devaient être plus heureux ; mais il me semble que vous tirez de la sagesse un parti tout contraire. A la manière dont vous vivez, un esclave, nourri comme vous, ne resterait pas chez son maître. Les mets les plus grossiers, les plus viles boissons vous contentent. C'est peu d'être couvert d'un mé- chant manteau qui vous sert hiver comme été ; vous n'avez ni chaussure ni tunique. De plus, vous refusez de l'argent : on aime pourtant à s'en procurer ; il fait vivre avec plus d'agrè- ment et de décence. Dans toutes les professions les élèves suivent l'exemple du maître : si ceux qui vous fréquentent vous ressemblent, croyez que vous enseignez l'art de se rendre malheu- reux.

« Antiphon, répondit Socrate, vous me paraî- sez croire que je vis bien tristement, et, j'en suis sûr, vous aimeriez mieux mourir que vivre comme moi. Voyez donc ce que vous trouvez de si dur dans ma façon de vivre. D'abord, ceux qui reçoivent de l'argent sont obligés de rem- plir la condition sous laquelle ils obtiennent un salaire. Pour moi qui n'en reçois point, je ne suis pas forcé de m'entretenir avec des gens qui me déplaisent. Vous méprisez mes aliments ; sont-ils moins salubres que les vôtres, moins nourrissants, plus difficiles à trouver, plus rares et plus chers ? ou bien enfin les mets que l'on vous assaisonne sont-ils plus agréables à votre palais que ceux que je me procure ? Ignorez-vous qu'avec un bon appétit on n'a pas besoin d'assai- sonnement, et que celui qui boit avec plaisir ne songe pas même aux boissons qu'il n'a pas ?

« Quant aux vêtements, vous savez qu'on en change pour se garantir du chaud et du froid,

que l'on porte des chaussures dans la crainte de se blesser les pieds en marchant. Me vîtes-vous jamais retenu à la maison par le froid, ou, durant la chaleur, disputant l'ombrage à quelqu'un? ou enfin, ne pouvant aller où je voulais parce que j'avais les pieds blessés? Vous le savez, ceux qui ont un corps naturellement faible deviennent supérieurs dans les exercices auxquels ils se livrent; ils les supportent mieux que ceux qui, nés plus robustes, se sont négligés: et vous ne croyez pas qu'après avoir habitué mon corps à supporter les privations et les fatigues, je n'y résisterai pas plus aisément que vous qui ne vous êtes jamais occupé de ce soin? Pourquoi ne suis-je pas esclave de la bonne chère, du sommeil, de la volupté? ah! c'est que je connais d'autres plaisirs plus doux, qui, loin de se borner au moment, promettent des jouissances continuelles. Vous savez qu'on n'embrasse pas galement une entreprise dont on n'espère aucun succès, mais qu'on se livre avec joie à la navigation, à l'agriculture, à quelque travail que ce soit, quand on croit y réussir. Est-il selon vous une volupté comparable à celle d'espérer qu'on se rendra soi-même plus estimable, et qu'on aura des amis plus vertueux? Doux espoir de tous les instans de ma vie!

« S'il faut servir ses amis ou sa patrie, qui aura le plus de loisir de celui qui vit comme moi, ou de celui qui mène cette vie dans laquelle vous placez le bonheur? Quel sera le meilleur soldat de celui qui ne saurait se passer d'une table somptueuse, ou de celui qui se contente de ce qu'il rencontre? Qui soutiendra plus constamment un siège de celui qui veut chercher des mets à grands frais, ou de celui qui vit heureux des alimens les plus simples?

« Les délices, la magnificence, voilà ce que vous appelez le bonheur: pour moi je crois que s'il n'appartient qu'à Dieu de n'avoir besoin de rien, c'est approcher de la Divinité que d'avoir besoin de peu; et comme rien n'est plus parfait que Dieu, ce qui en approche le plus touche aussi de plus près à la perfection. »

Une autre fois Antiphon dit encore à Socrate: « Je vous crois un homme juste, mais non pas un homme sage, et vous-même en paraissez convaincu. Vous ne recevez point d'argent de vos leçons; cependant vous ne donneriez pas, vous ne vendriez pas même au-dessous de leur

valeur votre manteau, votre maison, ni rien de ce que vous possédez. Si vous mettiez un prix à vos leçons, il est clair que vous exigeriez un salaire. Que vous soyez homme de bien, je vous l'accorde, puisque vous ne trompez personne par cupidité; mais ne prétendez pas être sage, puisque vous ne savez rien qui mérite d'être payé. »

Voici ce que Socrate lui répondit: « Antiphon, il est reçu parmi nous qu'on peut faire un usage honnête ou honteux de la sagesse comme de la beauté. On appelle débauché quelqu'un qui vend sa beauté à qui veut la payer; mais on regarde comme honnête de se faire un ami en qui l'on ne chérisse que le mérite et la vertu. Il en est de même de la sagesse: on appelle sophistes ou prostitués ceux qui la vendent argent comptant; mais si le sage découvre un jeune homme d'un caractère heureux, s'il l'instruit, s'il en fait un ami, nous pensons qu'il remplit les devoirs d'un honnête et respectable citoyen.

« Que d'autres aiment de bons chiens, de beaux chevaux, de beaux oiseaux; mon plaisir, à moi, c'est de me procurer des amis estimables. Si je sais quelque chose d'utile, je leur en fais part; je les présente à tous ceux que je crois en état de les aider dans le chemin de la vertu. Je recherche, je parcours avec eux ces trésors précieux que les anciens nous ont laissés dans leurs écrits: si nous trouvons quelque chose de bon, nous le recueillons, et nous croyons faire un grand gain si ces lectures faites en commun ont resserré les nœuds de la sainte amitié. » Pour moi quand je l'entendais ainsi parler, il me semblait être un mortel heureux, et conduire à la vertu ceux qui l'écoutaient.

Une autre fois encore, Antiphon lui demandant pourquoi se flattant de former des hommes d'état, il ne se mêlait point de la politique qu'il connaissait si bien: « Et de quelle manière, reprit Socrate, puis-je mieux servir l'état? Est-ce en ne lui consacrant que ma personne, ou en travaillant à lui donner un sujet capable de conduire les affaires? »

CHAPITRE VII.

Voyons à présent si Socrate, en détournant ses disciples de la vanité, ne les amenait pas à cultiver la vertu. « Être homme de bien, disait-il

toujours, ne pas chercher à le paraître, c'est le plus beau chemin pour arriver à la gloire. » Voici comme il prouvait cette vérité :

« Supposons, disait-il, un homme qui veuille passer pour bon joueur de flûte sans l'être en effet, que faudra-t-il qu'il fasse? qu'il imite les bons joueurs de flûte dans tout ce qui fait l'extérieur de leur art? Ils ont d'excellens instrumens, ils traînent beaucoup de monde à leur suite; il les imitera en cela: de nombreux prôneurs célèbrent leurs talens; il se procurera donc grand nombre de prôneurs; mais que jamais il n'entreprenne de jouer de la flûte, ou d'abord il est couvert de ridicule; on le convainc d'ignorance et de présomption. Or s'il dépense beaucoup, s'il ne gagne rien, s'il se perd de réputation, ne vivra-t-il pas misérablement et exposé sans profit à la risée?

« Tel autre veut passer pour bon général ou pour habile pilote, et ne l'est pas: imaginons ce qui lui arrivera. S'il désire la réputation d'homme habile en cette partie et s'il ne persuade pas qu'il le soit, il est malheureux: s'il le persuade, il est plus malheureux encore. Préposé au commandement d'une armée, à la conduite d'un vaisseau, il perdra les gens qu'il voudrait sauver; il renoncera honteusement à son emploi. »

Socrate montrait qu'il n'est pas moins dangereux à un homme de passer pour plus riche, plus fort, plus courageux qu'il ne l'est en effet. On lui impose des obligations qui surpassent ses forces; et comme il est hors d'état de faire ce dont on le croyait capable, on n'a pour lui aucune indulgence.

Il appelait insigne imposteur non le fripon qui fait des dupes, en tire de l'argent ou quelques effets, mais l'important sans mérite, qui trompe ses concitoyens en se donnant pour un habile politique. Il me semblait que de pareils discours étaient bien propres à détourner ses disciples de la vanité.

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

Je crois aussi que, par de telles leçons, il encourageait ses disciples à se prémunir contre

les excès du vin et de la bonne chère, à résister à l'amour, au sommeil, au froid, au chaud, à la fatigue.

Il savait que l'un d'eux vivait trop mollement: « Aristippe, lui dit-il, si l'on vous confiait deux jeunes gens à élever, l'un destiné à commander un jour, l'autre à rester dans la vie privée, comment les formeriez vous? Êtes-vous d'avis que nous commencions par les premiers élémens, par la nourriture? — La nourriture me semble le premier élément, car nul ne vivrait s'il n'était nourri. — Il est donc probable qu'ils demanderont tous deux à manger aux heures de repas. — Très probable. — Lequel accoutumerons-nous à se livrer à une occupation pressante plutôt qu'à satisfaire son appétit? — Celui que nous élèverons pour commander, afin que les affaires de l'état ne souffrent pas entre ses mains. — Il faudra sans doute aussi qu'il sache résister au besoin de la soif? — Assurément.

— Mais auquel des deux apprendrons-nous à vaincre le sommeil, afin qu'il s'accoutume à se coucher tard, à se lever matin, à veiller s'il le faut? — Encore au même. — Lequel formerons-nous à combattre l'amour, de peur que ses plaisirs ne le détournent des affaires dont il sera chargé? — Toujours le même. — A ne pas craindre le travail, à le supporter volontiers? — Celui qui doit commander. — Et s'il est un art qui apprenne à l'emporter sur ses adversaires, à qui conviendra-t-il de l'enseigner? — Par Jupiter! à celui qu'on destine au gouvernement. Sans cet art, le reste lui deviendrait inutile.

— Vous croyez donc qu'un homme ainsi élevé serait plus difficilement surpris par ses ennemis, que ne le sont les plus rusés animaux? Les uns, quoique timides, amorcés par la gourmandise, se laissent conduire par leur avidité jusqu'à l'appât, et sont pris: on trompe les autres avec certaine boisson. — Rien n'est plus vrai. — D'autres, comme les cailles et les perdrix, à la voix d'une femelle, séduits par le désir et l'espérance, ne voient plus le danger et tombent dans les filets. — J'en demeure d'accord.

— Mais ne trouvez-vous pas honteux que l'homme soit pris aux mêmes pièges que les plus stupides animaux? C'est ainsi que les adultères courent d'eux-mêmes s'emprisonner dans la chambre nuptiale, au lieu qu'ils sachent que leur

crime les expose à la rigueur des lois, qu'on leur dresse des embûches, et qu'ils ne peuvent être surpris sans se voir livrés à l'opprobre. Malgré tous les châtimens, ils se jettent tête baissée dans le péril. N'est-ce pas là le fait d'un vrai forcené? — J'en conviens.

— Vous savez, continua Socrate, que les plus nécessaires et les plus grandes affaires de la vie, comme celles de la guerre et de l'agriculture, et d'autres non moins importantes, se font en plein air. Ne regardez-vous donc pas comme une grande négligence que tant d'hommes ne s'exercent point à supporter le froid et le chaud? — Je ne saurais le nier. — Il vous semble donc que celui qui veut commander doit se faire à toutes ces incommodités? — Oui. — Mais en appelant aux premiers emplois de l'état ces hommes tempérans et laborieux, nous placerons donc les autres dans la classe de ceux qui ne doivent pas même songer à se mêler du gouvernement? — J'en suis d'accord avec vous. — Eh bien, puisque vous connaissez la place de chacun, avez-vous jamais examiné laquelle vous appartient justement?

— Moi! dit Aristippe, je ne me range point du tout dans la classe de ceux qui veulent gouverner. Lorsqu'il est si difficile de pourvoir à ses besoins, il n'y a qu'un fou, selon moi, qui se charge de pourvoir encore à ceux de ses concitoyens. Se priver de tant de choses qu'on désire, pour se voir à la tête d'un peuple qui vous met en jugement si vous ne contentez pas tous ses caprices, n'est-ce pas le comble de la démence? Car enfin le peuple prétend se servir de ses magistrats, comme moi je me sers de mes esclaves. Je veux que mes serviteurs me fournissent en abondance ce qui m'est nécessaire, et qu'ils ne touchent à rien; et le peuple entend que ses magistrats lui procurent tout en abondance, sans qu'ils puissent y toucher. Trouvez-moi de ces gens qui aiment à se voir surchargés d'affaires et en donner aux autres; voilà ceux que je formerai, que j'élèverai au commandement. Pour moi, je me range dans la classe qui ne veut que mener une vie aisée et douce.

— Voulez-vous que nous examinions, dit Socrate, lesquels vivent le plus agréablement de ceux qui gouvernent ou de ceux qui sont gouvernés?

— Volontiers. — Commençons par les peuples que nous connaissons. En Asie, les Perses commandent; les Syriens, les Phrygiens, les Lydiens leur sont soumis: en Europe, les Scythes ont la puissance, et tiennent les Méotes sous le joug: en Libye, les Carthaginois dominent, et forcent les Libyens à reconnaître leur domination. Lesquels de ces peuples croyez-vous les plus heureux? ou plutôt, sans sortir de la Grèce, où vous êtes maintenant, trouvez-vous plus digne d'envie le destin des peuples qui commandent que le sort des peuples qui obéissent? — Je ne me mets pas non plus au rang des esclaves; mais je crois qu'il existe une route moyenne, dans laquelle je tâche de marcher sans commander ni obéir: cette route est à travers la liberté qui conduit au bonheur.

— Mais, répliqua Socrate, si votre route moyenne, qui ne conduit ni au commandement ni à l'esclavage, vous éloignait aussi de toute société humaine, peut-être diriez-vous quelque chose de raisonnable. Mais comment vivre en société sans commander ni obéir, sans déférer volontairement à ceux qui commandent? Vous savez sans doute que les puissans arrachent des larmes aux faibles, qu'ils en font leurs esclaves, tantôt les opprimant tous ensemble, tantôt les accablant en détail. Ne les voyez-vous pas couper la moisson ou l'arbre du malheureux qui a semé ou planté? Le faible qui veut se soustraire à leur puissance, comme ils l'assiègent de toutes parts, jusqu'à ce qu'ils l'aient amené à préférer des chaînes à un combat inégal! Et parmi les particuliers, ne voyez-vous pas le plus robuste et le plus hardi asservir l'homme timide et sans force, et dévorer sa substance?

— Aussi, afin que ce malheur ne m'arrive point, étranger partout, je ne tiens à aucun gouvernement. — Voilà, certes, une ruse admirable! car, depuis la mort de Sinnis, de Sciron de Procruste, on ne maltraite plus les étrangers. Cependant, à présent encore, les chefs des divers gouvernemens portent des lois pour se mettre à l'abri de l'injustice: non contents d'avoir des parens, ils se font des amis qui les secourent; ils entourent les villes de fortifications; ils rassemblent des armes pour repousser l'insulte; ils se ménagent des alliances au dehors: encore, avec tout cela, ne sont-ils pas exempts de vexations.

« Et vous qui n'avez aucune de ces ressources, qui passez beaucoup de temps dans les chemins, où il se commet tant de crimes; vous toujours le dernier dans quelque ville que vous arriviez; vous enfin qui, par cette position même, vous trouvez un de ceux qu'attaquent de préférence les voleurs de profession, vous vous croyez à l'abri de l'insulte, parce que vous êtes étranger! Votre sécurité vient-elle de ce que les gouvernemens vous donnent des passe-ports pour entrer et sortir, ou de ce que vous savez qu'aucun maître ne peut tirer parti d'un esclave qui vous ressemble? car qui voudrait d'un être qui se refuse absolument à la peine, et qui aime à vivre somptueusement?

« Mais examinons ensemble comment les maîtres traitent de semblables domestiques. Ne corrigent-ils point par un austère régime leur penchant à la mollesse? Ne les empêchent-ils pas de fuir, en les chargeant de fers; de dérober, en fermant les lieux où ils pourraient commettre des larcins? Ne domptent-ils pas leur paresse à coups de fouets? Et vous-même, que faites-vous quand vous voyez un de vos esclaves tel que je le dépeins? — J'épuise sur lui tous les genres de punitions jusqu'à ce que je l'aie contraint à me bien servir.

« Mais, Socrate, ceux qu'on destine à la royauté, que vous regardez comme la félicité suprême, en quoi diffèrent-ils de ceux qui souffrent par nécessité, puisqu'ils endureront aussi la faim, la soif, le froid, de longues veilles, mille maux enfin? Qu'on me déchire de verges avec ou sans mon consentement; que je me tourmente le corps ou qu'on le tourmente malgré moi, où est la différence? Je ne vois qu'un fou dans l'homme qui se condamne de lui-même à souffrir. — Quoi! Aristippe, vous ne remarquez pas cette différence entre les souffrances forcées et les sacrifices volontaires, que celui qui endure de bon gré la faim ou la soif boit ou mange quand il lui plaît, tandis qu'il n'est pas au pouvoir de celui qui les souffre par contrainte de les faire cesser quand il veut! D'ailleurs, celui qui souffre volontairement est consolé par l'espérance, comme le chasseur supporte gaiement la fatigue par l'espoir d'une bonne proie. Le chasseur ne reçoit qu'une bien faible récompense de ses peines; mais les sages, qui travaillent à se procurer des amis vertueux, à vaincre leurs ennemis, à forti-

fier leur esprit et leur corps pour bien administrer leur maison, à rendre leurs amis heureux et à bien servir leur patrie, ne doivent-ils pas supporter leurs peines avec plaisir, et vivre contents, aussi satisfaits d'eux-mêmes que loués et admirés des autres?

« D'ailleurs, des occupations oiseuses et des plaisirs qui ne se font point désirer ne peuvent, comme disent les maîtres de gymnastique, ni donner au corps une bonne constitution, ni encore moins orner l'esprit d'aucune connaissance estimable; mais les exercices qui exigent de la patience nous conduisent à de grandes choses, ainsi que l'ont remarqué des hommes célèbres. Hésiode dit quelque part :

Doux, riant, et paré des plus riches couleurs,
Le vice nous conduit par des chemins de fleurs;
De roses sur ses pas les plaisirs nous enchaînent.
Mais des sentiers sains à la vertu nous mènent,
Et son temple est fondé sur un roc sourcilieux.
Sa main semble écarter ses amans malheureux :
Quand on est dans ses bras, que la déesse est belle !

« Épicharme rend le même témoignage :

Le ciel nous vend les biens au prix de nos travaux.

« Il dit aussi dans un autre endroit :

Tu cherches les plaisirs au sein de la mollesse :
Mais tu n'y trouveras que les soucis rongeans.

« Le docte Protagoras, dans son ouvrage sur Hercule, dont tant de personnes lui ont entendu faire des lectures, ne parle pas autrement de la vertu. Voici à peu près ce qu'il dit, autant qu'il me le rappelle ma mémoire.

« Hercule, sorti depuis peu de l'enfance, entra dans cet âge où les jeunes gens, devenus leurs maîtres, annoncent s'ils suivront dans le cours de la vie les sentiers du vice ou ceux de la vertu. Retiré dans une tranquille solitude, il se reposait, incertain de la route qu'il prendrait. Deux femmes d'une taille surhumaine se montrèrent à ses yeux. L'une avait un air décent et noble, une grande propreté, de la pudeur dans le regard, la tête modestement inclinée; c'était là sa parure : elle portait une robe blanche. L'autre, délicate et brillante d'embonpoint, avait pris soin de se farder pour paraître et plus blanche et plus vermeille. Elle tâchait d'ajouter à la hauteur de sa taille par un maintien affecté; ses yeux s'ouvraient avec effronterie; sa robe laissait entrevoir de belles formes. Elle se considérait, et elle observait en même temps si on la

regardait ; souvent même elle se mirait dans son ombre.

« En approchant d'Hercule, la première allait conservant la majesté de sa démarche ; l'autre, empressée de prévenir sa rivale, courut au-devant de lui. « Hercule, lui dit-elle, je te vois incertain du chemin que tu prendras dans le voyage de la vie. Si tu me choisis pour amie, je te conduirai par une route facile et riante ; il n'y aura pas de plaisirs que tu ne goûtes, point de peine dont tu ne sois exempt. Étranger aux combats et aux affaires, tu n'auras d'autre soin que de chercher, de découvrir les mets délicieux, les boissons exquises, ce qui flatte le plus tes oreilles et tes yeux, ce qui chatouillera tes sens avec le plus de douceur, quelles amours te charmeront le plus, comment tu dormiras avec le plus de mollesse, comment tu obtiendras tant de jouissances sans le moindre effort.

« Crains-tu que ce qui donne ces jouissances ne vienne à te manquer ? Rassure-toi ; je ne te réduirai jamais à la nécessité de travailler, soit de corps, soit d'esprit, pour que tu te les procures. Tu profiteras des labeurs d'autrui ; tout gain te sera légitime : les miens ont le droit de prendre partout leurs avantages. »

« Hercule, après l'avoir écoutée, lui demanda son nom. « Mes amis, répondit-elle, m'appellent la Félicité ; mes ennemis m'injurient sous le nom de Volupté. »

« Alors l'autre femme s'approchant : « Moi aussi, Hercule, lui dit-elle, je viens vers toi. Je connais les auteurs de tes jours ; j'ai remarqué ton heureux naturel dans les exercices de ton enfance. J'espère donc que, si tu prends la route qui conduit à moi, tu te signaleras par de belles actions ; je recevrai de ta gloire et de ton bonheur un nouvel éclat.

« Au reste, je ne t'abuserai pas avec les préambules de la Volupté ; je te montrerai les choses telles que les dieux mêmes les ont voulues. Ce qu'il y a de beau, d'honnête, ils ne l'accordent qu'au prix d'un travail assidu. Veux-tu qu'ils te soient propices, révere-les ; que tes amis te chérissent, enchaîne-les par des bienfaits ; qu'un pays t'honore, rends-toi utile ; que la Grèce entière admire ta vertu, efforce-toi de faire du bien à toute la Grèce ; que la terre te prodigue ses fruits, cultive-la. Crois-tu que le soin

des troupeaux t'offre des moyens de fortune, donne tous tes soins aux troupeaux. Si tu soupîres après la gloire des combats, si tu veux rendre tes amis libres et asservir tes ennemis, étudie l'art des combats sous d'habiles maîtres, exerce-toi à le mettre en pratique. Désires-tu la force du corps, sou mets ton corps à la raison, fatigue-le par les travaux et les sueurs. »

« Ici, dit Prodicus, la Volupté l'interrompit. « Entends-tu, Hercule, quel long et difficile chemin cette femme te propose pour arriver au plaisir ? moi je te conduirai au bonheur par un sentier agréable et court.

— Malheureuse ! lui dit la Vertu, quels sont les biens que tu possèdes ? quels plaisirs connais-tu, toi qui ne veux rien faire pour eux, qui n'attends jamais qu'ils t'avertissent de les goûter, toi qui éprouves la satiété avant de sentir le besoin, buvant toujours avant d'avoir soif, et mangeant sans éprouver l'appétit ? Pour faire un bon repas, tu rassembles des cuisiniers : pour boire avec plaisir, tu achètes à grands frais des vins exquis, et l'été tu cours chercher la neige qui doit les rafraîchir. Pour toi le sommeil n'aurait pas de douceur, si l'art ne te procurait non-seulement des couvertures et des couches délicates, mais encore des tapis où posent les pieds de tes couches ; car tu désires le sommeil non pour te délasser, mais parce que tu n'as rien à faire. Dans l'amour, tu préviens le besoin, tu provoques la nature par toute sorte d'artifices ; les hommes servent à tes plaisirs comme les femmes ; car c'est ainsi que tu en uses avec tes amis ; la nuit tu les déshonores, et les plonges dans le sommeil durant la plus utile partie du jour. Tu es immortelle, et les dieux te rejettent, et les hommes honnêtes te méprisent. Le son flatteur de la louange a-t-il jamais frappé ton oreille ? Tes yeux n'ont jamais joui du plus doux des spectacles, puisqu'ils n'ont jamais vu une bonne action que tu aies faite. Qui croirait à tes paroles ? Qui te secourrait au besoin ? Quel homme de bon sens oserait prendre part à tes thiasés ? Ceux qui les suivent, débiles dans leur printemps, finissent par traîner une vieillesse insensée. Oisifs et brillans d'embonpoint dans leurs belles années, condamnés à traverser laborieusement une triste vieillesse ; honteux de ce qu'ils ont fait, succombant sous le poids de ce qu'ils font, ils ont couru, dans la jeunesse, de

plaisirs en plaisirs, renvoyant les peines à la dernière saison de la vie.

« Pour moi, admise parmi les dieux, je fréquente les mortels vertueux. Rien de beau ne se fait sans moi, ni dans les cieus ni sur la terre. Je suis singulièrement honorée et des dieux et des hommes surtout, qui me doivent ces hommages, puisque l'artisan laborieux voit en moi sa compagne chérie; le bon père de famille, la gardienne fidèle de sa maison; le serviteur, sa bienveillante protectrice : je concours aux travaux de la paix; je défends constamment le guerrier; je partage les douces émotions de l'amitié. Mes amis font sans nul apprêt d'agréables repas, parce qu'ils attendent la faim et la soif. Le sommeil leur est plus doux qu'à ces hommes qui ne travaillent pas : ils se réveillent sans chagrin, et ne sacrifient jamais les affaires au repos. Jeunes, ils ont le plaisir d'être loués des vieillards; vieux, ils jouissent des respects de la jeunesse. Ils se rappellent avec joie leurs anciennes actions; ils s'acquittent avec plaisir de ce qui leur reste à faire. Par moi seule ils sont aimés des dieux, chers à leurs amis, honorés de leurs concitoyens. Et quand le terme fatal arrive, loin de descendre oubliés et sans honneur chez les morts, leurs noms fleurissent d'âge en âge jusqu'à la postérité la plus reculée. Enfant de héros, ô Hercule ! tu peux, par d'illustres travaux, acquérir la félicité suprême. »

« Telle est à peu près, selon Prodicus, la leçon que la Vertu donnait au jeune Hercule. Seulement il embellit ses pensées d'une diction plus noble. Quoi qu'il en soit, Aristippe, méditez ces leçons, faites de généreux efforts occupez-vous de votre conduite pour l'avenir. »

CHAPITRE II.

Socrate ayant un jour remarqué que Lamproclès, l'aîné de ses fils, en voulait à sa mère : « Répondez, mon fils, lui dit-il; savez-vous qu'il y a des hommes qu'on appelle ingrats? — Assurément. — Et savez-vous quelles actions leur ont mérité ce titre? — Puis-je l'ignorer? On appelle ingrats ceux qui ont reçu des bienfaits, qui peuvent en marquer leur reconnaissance et ne le font pas. — Mais ne croyez-vous pas qu'on puisse ranger les ingrats parmi les

hommes injustes? — Je le crois. — Il est injuste de réduire ses amis en servitude, et juste d'y réduire ses ennemis : avez-vous considéré s'il est de même injuste de manquer de reconnaissance envers ses amis, et juste d'en manquer envers ses ennemis? — Oui, j'y ai pensé; c'est, je crois, une injustice de ne pas s'efforcer de répondre aux bienfaits d'un ami, et même à ceux d'un ennemi. — S'il en est ainsi, l'ingratitude est donc une injustice odieuse. » Lamproclès en convint. « Et l'injustice sera d'autant plus criante, que les services rendus auront été plus grands. » Il en convint encore.

« Eh ! reprit Socrate, trouverons-nous des êtres plus comblés de bienfaits que ne le sont les enfans par les auteurs de leurs jours, à qui ils doivent l'existence, le spectacle de tant de merveilles, la jouissance de tant de biens que les dieux ont départis aux mortels, biens qui sont d'un si grand prix à nos yeux, que notre plus grande crainte est de les perdre? Aussi les républiques ont-elles établi la peine de mort contre les crimes atroces : elles n'ont pas vu d'autre peine plus capable de contenir les méchants.

« Sans doute vous ne pensez pas que les hommes se marient uniquement pour les plaisirs de l'amour, qu'on a tant de moyens de satisfaire; ils examinent de plus quelles femmes leurs donneront de beaux enfans, et c'est à celles-là qu'ils unissent leur destinée. L'époux nourrit son épouse qui doit le rendre père. Il amasse pour ses enfans, même avant leur naissance, les choses qu'il croit devoir être utiles à la vie, et il en amasse le plus qu'il peut : la femme de son côté porte avec peine le fardeau qui expose sa vie; elle nourrit l'enfant de sa propre substance, elle le met au jour avec de cruelles douleurs, elle l'allaitte et lui donne ses soins, sans qu'aucun bienfait reçu attache la mère à l'enfant, et sans que l'enfant connaisse encore celle qui lui prodigue sa tendresse; il ne peut même faire connaître ses besoins; mais elle cherche à deviner ce qui lui convient, ce qui peut lui plaire; elle le nourrit longtemps et les jours et les nuits; elle se tourmente sans prévoir quelle reconnaissance elle recevra de ses peines.

« La nourriture ne suffit pas : dès que l'âge

semble permettre aux enfans de recevoir quelque instruction, les parens leur enseignent ce qu'ils savent et ce qui pourra leur être utile un jour ; et dans les parties de la science où ils connaissent quelqu'un plus capable, ils envoient leurs enfans recevoir ses leçons, et ne regrettent ni dépense ni soins pour les rendre les meilleurs possible.

— Je veux, répondit le jeune homme, que ma mère ait fait tout cela, et même beaucoup plus encore ; mais personne ne peut souffrir sa mauvaise humeur. — Ne trouvez-vous pas la colère d'une bête plus insupportable que celle d'une mère ? — Non pas d'une mère comme celle-là. — Vous a-t-elle mordu, donné quelques coups de pied, comme cela arrive de la part des bêtes ? — Elle dit, en vérité, des choses si dures, qu'on ne voudrait pas les entendre même au prix de ce qu'il y a de plus cher au monde. — Et vous, combien de désagrémens insupportables lui avez-vous causés durant votre enfance, et par vos cris et par vos actions ; combien de peines et le jour et la nuit ; combien d'afflictions dans vos maladies ! — Mais du moins je n'ai jamais rien dit, jamais rien fait dont elle ait dû rougir. — Eh ! devez-vous trouver plus difficile d'entendre ce qu'elle nous dit, qu'il ne l'est aux comédiens de s'écouter réciproquement, lorsque, dans les rôles tragiques, ils en viennent aux plus sanglantes injures ? Comme ils ne pensent pas que celui qui les accuse les charge pour en tirer châtiement, ni que celui qui les menace ait le projet de leur faire du mal, ils montrent de la patience ; et vous qui savez que votre mère, quoi qu'elle dise, loin de vous en vouloir, ne souhaite à personne autant de bien qu'à vous, vous la voyez de mauvais œil ! Pensez-vous donc que votre mère soit votre ennemie ? — Non, assurément.

— Quoi donc ! une mère qui vous aime, qui, dans vos maladies, fait tout ce qu'elle peut pour vous rendre la santé, qui a soin que rien ne vous manque, qui dans ses prières demande pour vous les bienfaits des dieux, et qui leur fait des offrandes, vous prétendez que c'est une méchante mère ! Si vous ne pouvez supporter une telle mère, le bonheur vous est donc insupportable ? Dites-moi, croyez-vous qu'il faille rendre des soins à quelqu'un ? ou bien entre-t-il dans votre plan de ne plaire à personne, de ne suivre personne, de n'obéir à personne, ni à un géné-

ral ni à un magistrat ? — Je crois qu'il faut de la soumission. — Vous voudrez sans doute plaire à votre voisin, pour qu'il vous allume votre feu au besoin, qu'il vous rende quelques services, qu'il vous secoure avec un empressement amical s'il vous survient quelque malheur ? — Cela est vrai. — Est-il indifférent d'avoir pour amis ou pour ennemis ses compagnons de voyage, de navigation, ou tout autre ? Ne croyez-vous pas qu'il faille travailler à mériter leur bienveillance ? — Je le crois.

— Quoi ! vous aurez des égards pour ces gens-là, et vous ne croyez pas en devoir à une mère qui vous aime si tendrement ! Ignorez-vous que la république néglige toutes les autres sortes d'ingratitude, qu'elle ne donne point d'action contre ce vice, et laisse impuni le mauvais cœur qui reçoit des bienfaits sans marquer sa reconnaissance ; mais qu'elle frappe le citoyen qui n'honore pas ses parens, qu'elle l'exclut de l'archontat, persuadée qu'un sacrifice offert par des mains impies déplairait aux dieux, qu'aucune action d'un tel homme ne peut être ni juste ni honnête ? Dans les épreuves relatives à l'archontat, elle recherche même si les candidats ont honoré les mânes de leurs pères. Si tu es sage, mon fils, tu prieras les dieux de te pardonner tes offenses envers ta mère. Crains qu'ils ne te refusent leurs faveurs en te voyant ingrat ; crains que les hommes ne connaissent ton mépris pour les auteurs de tes jours ; ils te rejetteraient tous ; tu serais sans amis et dans un abandon universel ; car si l'on te soupçonnait d'ingratitude envers tes parens, qui te croirait capable de payer de reconnaissance un bienfait ? »

CHAPITRE III.

Il s'aperçut que deux frères, Chéréphon et Chérécrate, vivaient mal ensemble. Il se trouvait avec le dernier : « Écoutez, Chérécrate, lui dit-il, seriez-vous de ces gens qui aiment mieux les richesses que leurs frères, et qui ne sentent pas qu'un frère peut nous défendre, au lieu que des richesses ont besoin d'être défendues ; que d'ailleurs la nature seule donne des frères, tandis que l'industrie multiplie les richesses ? Il serait fort étrange qu'un frère ne se plaignît pas de ne pas réunir sur sa tête les fortunes de tous ses concitoyens, et qu'il se trouvât lésé parce qu'il

ne jouit pas de tous les biens de son frère. Quoi ! il pourrait se dire à lui-même qu'il vaut mieux jouir sans danger d'une propriété suffisante, que de posséder seul, et toujours tremblant, toutes les fortunes réunies de ses concitoyens; et il ne jugerait pas de même de l'union fraternelle !

« Si l'on a des moyens, on achète des esclaves pour être aidé dans ses travaux; on se fait des amis pour avoir un appui, et l'on néglige ses frères ! comme si l'on trouvait des amis parmi des citoyens et non parmi des frères. Cependant quel titre à l'amitié que d'être nés du même sang, d'avoir été élevés ensemble, puisqu'il existe une tendresse naturelle même entre les animaux nourris du même lait !

« De plus, qu'un citoyen ait pour appui l'amitié de ses frères, on lui marque plus d'égards que s'il en était privé; on craint plus de l'offenser. — Socrate, s'il n'y avait pas de graves motifs de désunion, il faudrait supporter son frère, et ne pas s'en éloigner légèrement. En effet, comme vous le dites, c'est un grand bien qu'un frère qui se montre tel qu'il doit être; mais quand il manque à tous ses devoirs, et qu'il est tout le contraire de ce qu'on doit en attendre, tentera-t-on l'impossible ? — Mais, Chérécrate, votre frère déplait-il à tout le monde comme à vous ? n'y a-t-il pas des personnes qui s'en louent ? — Socrate, ce qui me le rend odieux, c'est qu'il sait plaire aux autres, et que, dès qu'il me rencontre, il ne dit rien, ne fait rien que pour me chagriner.

— Un cheval, dit Socrate, renverse le cavalier maladroit qui essaie de le monter : si l'on a sujet de se plaindre d'un frère n'est-ce pas parce qu'on ne sait pas s'accommoder à son humeur ? — Et comment mériterais-je ce reproche, si je sais répondre aux honnêtetés qu'on me fait, aux services qu'on me rend ? Mais puis-je montrer de la bienveillance à un homme qui, dans ses actions et ses discours, prend à tâche de me désobliger ? Je ne le tenterai même pas. — Ce que vous dites là m'étonne, Chérécrate. Si vous aviez un chien, gardien fidèle de vos troupeaux, qui caressât les bergers, et qui grondât dès que vous l'approchez, n'est-il pas vrai qu'au lieu de vous mettre en colère, vous tâchiez de l'appivoiser par des caresses ? et vous ne ferez rien pour vous concilier votre frère, vous

qui trouvez qu'un frère est un grand bien quand il se comporte comme il doit, vous qui avouez que vous savez dire des choses honnêtes et rendre des services !

— Je crains, répondit Chérécrate, de n'être pas assez habile pour le ramener à son devoir. — Mais il me semble que vous n'avez besoin pour cela ni d'artifice ni de moyens extraordinaires. Employez ceux que vous connaissez; et sûrement vous le gagnerez, et il vous estimera. — Instruisez-moi donc : vous seriez-vous aperçu que, sans m'en douter, je connusse quelque philtre amoureux ? — Dites-moi si vous vouliez qu'un de vos amis vous priât du repas, lorsqu'il sacrifierait, que feriez-vous ? — Il est clair qu'au premier sacrifice je commencerais par l'inviter lui-même. — Et si vous vouliez l'engager à prendre soin de vos affaires en votre absence, que feriez-vous ? — S'il s'absentait, je serais le premier à me charger des siennes. — Et si vous vouliez qu'un étranger vous donnât l'hospitalité quand vous voyageriez dans son pays ? — Je ne manquerais pas de lui offrir ma maison quand il viendrait à Athènes; et si je désirais qu'il expédiât mes affaires lorsque j'irais chez lui, il faudrait que je lui en eusse donné l'exemple en m'occupant des siennes.

— Quoi ! vous connaissez tous les philtres qui existent, et vous en faisiez mystère ! Balancez-vous donc par une mauvaise honte, à prévenir votre frère ? Je crois cependant infiniment glorieux d'être le premier à faire du mal aux ennemis de l'état, et du bien à ses amis. Si j'avais jugé Chéréphon plus propre que vous à cette négociation, j'eusse tâché de le persuader de vous prévenir; mais je crois le succès assuré si c'est vous qui commencez.

— En vérité, Socrate, le conseil que vous me donnez est indigne de vous. Vous voulez que je commence, moi le plus jeune ! c'est à l'aîné que cet honneur appartient chez tous les peuples. — Comment ! n'est-ce pas partout au plus jeune à céder le pas à l'aîné, à se lever pour le recevoir, à lui présenter le meilleur siège, à lui céder la parole ? N'hésitez pas, honnête jeune homme, essayez d'adoucir votre frère, et bientôt il se rendra : voyez comme il a l'âme grande et noble ! Si l'on s'attache les petites âmes avec des présents, on se soumet les âmes généreuses en les prévenant d'amitié.

— Si je fais ce que vous dites, et qu'il n'en devienne pas meilleur ? — Que risquez-vous ? de montrer que vous êtes un bon, un tendre frère, et qu'il n'est qu'un mauvais cœur, indigne de tendresse. Mais non, il ne s'en montrera pas indigne. A peine verra-t-il que vous le provoquez à ce combat, il s'efforcera de vous vaincre en générosité. A la manière dont vous êtes ensemble à présent, je crois voir les deux mains que les dieux ont faites pour s'entraider oublier leur destination et chercher à se gêner l'une l'autre ; ou les deux pieds que la Providence a formés pour se donner des secours s'embarrasser réciproquement. N'est-ce pas le comble de la démente et du malheur de tourner à notre détriment ce qui était fait pour notre avantage ? Il me semble que le ciel, en formant deux frères, a bien plus consulté leurs intérêts mutuels que celui des pieds, des mains et des yeux, en les créant doubles : car les mains ne peuvent saisir à la fois deux choses éloignées de plus d'une toise l'une de l'autre ; les pieds ne peuvent s'écartier d'une toise ; les yeux, qui semblent découvrir de si loin, ne peuvent pas voir à la fois par devant et par derrière les objets même les plus voisins. Mais placez à une grande distance l'un de l'autre deux frères qui s'aiment, ils se rendront des services mutuels. »

CHAPITRE IV.

J'ai aussi entendu Socrate s'entretenir de l'amitié ; et je crois qu'on peut tirer un grand profit de ce qu'il disait pour apprendre la manière de se faire des amis et de vivre avec eux. « J'entends toujours répéter, disait-il, qu'un ami fidèle et vertueux est la plus excellente de toutes les possessions ; et je vois que la plupart des hommes pensent à toute autre chose qu'à se faire des amis. Ils sont curieux d'acquérir des maisons, des terres, des esclaves, des troupeaux, des meubles ; et quand ils les possèdent, ils tâchent de les conserver : mais un ami qu'ils avouent être un grand bien, ils ne se mettent en peine ni de l'acquérir ni de le conserver.

« Que des amis et des esclaves soient malades, vous voyez courir au médecin et aux remèdes pour les esclaves, tandis que les amis sont délaissés. Un esclave meurt, le maître en gémit ; quelle perte il a faite ! un de ses amis expire,

il semble n'avoir rien perdu. Il n'est aucune partie de ses biens qu'il néglige, aucune qu'il ne visite : ses amis réclament-ils ses soins, il les délaisse. Il connaît fort bien toutes ses richesses, quelque nombreuses qu'elles soient : quant à ses amis, quoiqu'il en ait peu, non-seulement il en ignore le nombre, mais encore si on le prie de les nommer, il s'embrouille dans ce calcul, tant il s'occupe de ces mêmes amis.

« Et cependant que l'on compare un bon ami à tout autre bien, ne semblera-t-il pas préférable ? Un cheval, une couple de jumens, sont-ils aussi utiles ? Existe-t-il un esclave aussi affectionné, aussi attaché à notre personne, qu'un bon ami ? Y a-t-il enfin un bien quelconque aussi généralement avantageux ? Un bon ami se substitue à son ami dans ce qui lui manque, soit dans la conduite de ses affaires particulières, soit dans les affaires de l'état. Vous voulez obliger ; cet ami vous seconde : quel crainte vous agite, il vous secourt ou de ses deniers ou par des démarches : de concert avec vous il emploie la force ou la persuasion. Dans le bonheur, il ajoute à votre joie ; il vous relève dans l'abattement. Nul des services inappréciables que nous rendent nos pieds, nos mains, nos yeux, nos oreilles, ne passe les forces d'un ami bienveillant. Ce que vous n'avez pas fait pour votre propre intérêt, ce que vous n'avez ni vu ni entendu, votre ami l'a vu, l'a fait à votre place. Vous cultivez des arbres pour en avoir les fruits ; et vous négligez, avec une coupable indolence, le verger le plus fertile, celui de l'amitié ! »

CHAPITRE V.

Je me rappelle encore un de ses entretiens qui me semblait bien capable d'engager ceux qui l'écoutaient à faire un retour sur eux-mêmes, pour savoir à quel point ils méritaient l'estime de leurs amis.

Instruit qu'un de ses auditeurs abandonnait un ami dans l'indigence, il adressa la parole à Antisthène en présence de cet indigne ami et de plusieurs autres personnes : « Antisthène, peut-on mettre un prix à des amis comme on en met à des esclaves ? Parmi les esclaves, l'un ne vaut pas la moitié d'une mine, l'autre vaut deux mines, un autre cinq, un autre dix. On assure même que Nicias, fils de Nicérate, a donné ju-

qu'à un talent d'un esclave capable de diriger les travaux de ses mines d'argent. Examinons donc s'il y a un tarif sur les amis comme sur les esclaves. — Je le crois, dit Antisthène; car il est tel ami que j'estimerai plus de deux mines, tel autre pour qui je ne dépenserais pas une demi-mine, tel dont je donnerais dix mines, tel enfin que je préférerais à toutes les richesses et à tous les revenus.

—Cela étant ainsi, reprit Socrate, chacun ferait bien de s'examiner soi-même, de chercher combien il peut valoir aux yeux d'un ami, et de travailler à devenir d'un assez grand prix pour n'être pas négligé. Tous les jours j'entends dire à l'un, mon ami m'a trahi; à l'autre, un homme que je croyais m'être attaché m'a sacrifié pour une mine. En réfléchissant sur toutes ces plaintes, je me demande si, lorsqu'on trouve d'un mauvais ami plus qu'il ne vaut, il est à propos de s'en défaire, comme on vend un mauvais esclave le prix qu'on en trouve. Quant aux bons serviteurs, je ne vois pas qu'on les vende, pas plus qu'on ne se défait des vrais amis. »

CHAPITRE VI.

Si je ne me trompe, il enseignait encore la manière d'éprouver ses amis. Voici sa conversation à ce sujet : « Dites-moi, Critobule, si l'on voulait un bon ami, comment s'y prendrait-on? Avant tout ne chercherait-on pas un homme qui sût résister à la bonne chère, à l'ivrognerie, à la volupté, au sommeil, à la paresse? car un être dominé par ces vices ne peut rien faire d'utile ni pour lui-même ni pour un ami. — Cela est vrai. — Vous pensez donc qu'on doit s'éloigner d'un homme que de telles passions asservissent. — Oui. — Et celui qui aime la dépense sans pouvoir la soutenir, qui tous les jours a besoin de la bourse de ses amis, qui reçoit, toujours hors d'état de rendre, et qui se pique quand on refuse de lui prêter, un tel ami ne vous semble-t-il pas à charge? — Oui. — Voilà donc encore un homme à mettre de côté. — Assurément. — Si nous en trouvions un qui sût amasser du bien, mais qui, toujours convoitant de nouvelles richesses, fût par-là même peu sûr en affaires, aimât beaucoup à recevoir et point du tout à rendre? — Il me semble que cet ami-là serait pire que le premier.

—Et celui qui, toujours avide de richesses, fait du gain son unique étude? — Il faudrait le laisser là, car il serait inutile à celui qui l'emploierait. — Et le brouillon qui veut faire à ses amis une foule d'ennemis? — Qu'on le fuie. — Et l'homme qui n'a aucun de ces défauts, mais qui aime beaucoup qu'on l'oblige sans se mettre en peine de témoigner sa reconnaissance? — Ce serait encore un ami fort inutile. — Mais qui donc choisirons-nous? — Celui qui serait le contraire des gens que nous venons de dépeindre; ennemi de la mollesse et de la sensualité, fidèle à son serment, sûr en affaires, incapable de céder en générosité, utile par-là même à ceux qui auraient affaire à lui. — Mais comment le connaître avant de l'éprouver? — Lorsqu'on veut juger d'un sculpteur, on ne s'arrête point à ses discours; mais quand on en voit un qui a déjà fait de belles statues, on croit qu'il en fera encore d'autres aussi belles. — Vous dites donc qu'un homme qui s'est bien comporté avec ses premiers amis donne aux nouveaux l'espérance qu'ils ne seront pas moins satisfaits de lui. — C'est ainsi qu'un écuyer que j'aurais vu habile à dresser des chevaux me semblerait capable d'en dresser d'autres. — Soit : mais comment lier amitié avec l'homme que nous trouvons digne de notre choix? — D'abord, il faudra voir si les dieux nous conseillent d'en faire notre ami. — Mais supposé que les dieux ne nous soient pas contraires, comment poursuivre une proie si précieuse? — Ce ne sera pas à la course comme les lièvres, ni au filet comme les oiseaux, ni par la force comme un esclave; car les mauvais traitemens les rendraient plutôt ennemis qu'amis. — Comment faut-il donc s'y prendre? — On dit qu'il y a des enchantemens qui font aimer ceux qui les connaissent, qu'il est des philtres capables de gagner les cœurs que l'on veut conquérir. — Où apprendrait-on ces secrets? — Vous avez lu dans Homère les paroles que les Sirènes adressèrent à Ulysse. En voici le commencement :

Approche, grand Ulysse, ornement de la Grèce.

— Mais, Socrate, est-ce par les mêmes paroles qu'elles enchantaient et retenaient tous les autres navigateurs? — Non, elles ne les adressaient qu'aux cœurs épris de la vertu.

— Vous dites, si je ne me trompe, qu'il faut

enchanter l'auditeur par des paroles telles qu'il ne croie pas qu'on se moque de lui. On se rendrait odieux et insupportable à un homme qui sait qu'il est laid, petit, faible, si on le louait d'être beau, d'une belle taille et d'une complexion robuste. Mais connaissez-vous encore d'autres enchantemens? — Non; mais j'ai ouï dire que Périclès en connaissait beaucoup qu'il employait pour se faire aimer de la république. — Et Thémistocle comment avait-il gagné les cœurs? — Il rendit de grands services : ce furent-là ses enchantemens. — C'est-à-dire que pour acquérir de vrais amis, il faut être homme de bien et faire de bonnes actions. — Croiriez-vous donc qu'étant pervers on pût se procurer des amis vertueux? — Pourquoi non? Je connais de méchants rhéteurs qui sont liés avec des orateurs célèbres, et des gens inhabiles au métier de la guerre qui vivent dans la familiarité de nos meilleurs généraux. — Mais connaissez-vous, car c'est là l'état de la question, des gens qui n'étant bon à rien se fassent des amis utiles? — Non, en vérité : mais s'il est impossible au méchant de gagner le cœur des gens de bien, dites-moi s'il suffit d'être honnête et vertueux pour devenir l'ami de ceux qui le sont. <

— Sans doute, Critobule, ce qui vous déconcerte, c'est de voir tous les jours des gens qui font le bien, qui s'abstiennent des actions honteuses, loin de s'aimer, s'élever les uns contre les autres, et se traiter plus indignement que ne feraient les derniers des hommes. — Et ce n'est pas seulement entre les particuliers que règnent ces dissensions; les républiques même qui ont le plus d'estime pour la vertu, d'horreur pour le vice, se font souvent la guerre entre elles. Plus j'y pense, plus je désespère de trouver des amis. Les méchants ne peuvent s'aimer entre eux. Des ingrats, des cœurs froids, des avarés, des traîtres, des débauchés, seraient-ils dignes de l'amitié? La nature les a faits pour se haïr. Vous avez fort bien remarqué qu'ils peuvent encore moins prétendre à l'amitié des gens de bien. Ils font le mal; comment plairaient-ils à ceux qui le détestent? Mais si ceux même qui cultivent la vertu se disputent les premières places, s'ils se portent mutuellement envie, s'ils se haïssent, où chercher des amis? où trouver la bienveillance et la fidélité?

— Notre question, Critobule, s'envisage sous plusieurs faces. La nature a mis dans les hommes les principes de l'amitié et de la dissension : de l'amitié, car ils ont besoin les uns des autres, ils sont sensibles à la pitié, ils trouvent leur avantage à s'entraider; les secours qu'ils reçoivent excitent leur sensibilité : de la dissension, car tous ayant les mêmes idées des biens et des plaisirs, ils se combattent pour se les procurer. La diversité des opinions les arme les uns contre les autres; la colère, les querelles, ne leur laissent point de paix; la fureur de s'enrichir les divise; la jalousie attise la haine.

« Cependant l'amitié se glissant à travers tous ces obstacles réunit les cœurs honnêtes par un motif de vertu; ils aiment mieux posséder en paix une fortune bornée que de combattre pour tout avoir. Lorsqu'ils ont faim ou soif, ils partagent sans regret avec les autres. Quoique la beauté les charme, ils s'arment contre eux-mêmes pour ne point affliger ceux qu'ils doivent respecter. Modérés dans leurs désirs, s'ils prennent leur part de ce qui leur est légitimement acquis, c'est pour s'entraider généreusement. Ils apaisent les différends sans nuire à personne; et pour leur utilité réciproque, ils empêchent la colère de se porter à des excès qui causeraient de longs repentirs. Ils éteignent entièrement l'envie soit en offrant leurs biens à leurs amis, soit en regardant la fortune de leurs amis comme la leur.

« Pourquoi donc les hommes vertueux ne se serviraient-ils pas mutuellement, au lieu de se nuire dans l'exercice des magistratures? Sans doute que ceux qui n'aspirent aux honneurs et aux charges que pour s'enrichir, pour opprimer impunément et mener une vie voluptueuse, ne peuvent être qu'injustes, méchants, insociables. Mais celui qui veut s'élever pour se mettre au-dessus de l'injustice, pour secourir ses amis, pour servir sa patrie, pour quelle raison ne pourrait-il s'accorder avec un citoyen qui lui ressemble? Lié avec des hommes vertueux, en sera-t-il moins utile à ses amis? S'il a de vertueux coopérateurs, en servira-t-il moins son pays? Il est certain que, si dans les jeux gymniques il était permis aux meilleurs combattans de se réunir contre les faibles, ils vaincraient dans tous les combats; ils remporteraient tous les prix. De telles ligues sont interdites. tandis que

dans les affaires d'état, où les plus vertueux dominent, on n'empêche pas de s'unir avec qui l'on veut pour faire le bien général. Comment donc ne sentirait-on pas l'importance de rechercher des amis honnêtes, et de les avoir pour associés et pour coopérateurs plutôt que pour antagonistes ?

« D'ailleurs, il est clair que dans toute contestation l'on a besoin de défenseurs, et en plus grand nombre, si l'on se mesure contre des hommes de mérite : il n'est pas moins évident que c'est à force de bienfaits qu'il faut acheter leur affection. Or ne vaut-il pas mieux faire du bien aux bons en moindre nombre qu'aux méchants plus nombreux ? car il faut à ceux-ci plus de bienfaiteurs qu'aux honnêtes gens.

« Prenez donc courage, Critobule ; efforcez-vous de devenir vertueux, et poursuivez l'amitié des honnêtes gens. Peut-être ne vous serai-je pas inutile à cette espèce de chasse, parce que je ne suis point maladroit en amour. J'attaque vivement ceux pour qui j'ai de l'inclination ; je veux qu'ils m'aient et me désirent comme je les aime et les désire ; qu'ils recherchent ma société comme je recherche la leur. Je vois que mon adresse ne vous sera pas inutile pour vous faire des amis ; ne me cachez donc point alors vos penchans. Comme je me suis étudié à plaire à ceux qui me plaisent, je crois n'être pas sans expérience dans l'art de gagner les hommes.

— Il y a long-temps, répondit Critobule, que j'ai envie d'apprendre cet art, surtout s'il me suffit pour attaquer ceux qui ont la beauté du corps, comme ceux qui ont les vertus de l'âme.

— Mais, Critobule, il n'appartient pas à mon art de faire violence pour captiver la beauté. Je suis persuadé que les hommes fuyaient Scylla parce qu'elle usait de force, tandis qu'on s'arrêtait au chant des Sirènes, qui, loin de contraindre personne, faisaient entendre de loin leurs magiques accens. — Socrate, je n'userai point de violence. Ainsi enseignez-moi ce que vous connaissez de moyens propres à gagner des amis. — Vous n'embrasserez plus. — Je vous en assure, Socrate, à moins que ce ne soient de belles personnes. — Critobule, vous tombez à l'instant même dans une erreur. Les belles personnes ne souffrent pas ces libertés, mais les

laides le permettent volontiers ; elles savent qu'on ne leur attribue que la beauté de l'âme. — Eh bien, je n'embrasserai affectueusement que les bons. Enseignez-moi donc sans crainte l'art de gagner les amis.

— Lorsque vous voudrez devenir ami de quelqu'un, vous me permettrez de lui dire que vous êtes son admirateur, et que vous voulez être son ami. — Volontiers, car je ne connais point d'homme qui veuille du mal à celui qui le loue. — Et si j'ajoute qu'en l'admirant, vous l'affectionnez encore, ne vous trouverez-vous pas offensé ? — Et moi-même je me sens de l'inclination pour qui me paraît avoir de l'affection pour moi. — Vous me permettrez donc de parler ainsi à ceux dont vous désirerez l'amitié. Et si vous me laissez encore la liberté de dire que vous ne négligez point vos amis ; que votre plus grand plaisir est d'avoir de bons amis ; que leurs belles actions vous font tressaillir de joie comme si c'étaient les vôtres ; que leur prospérité fait votre joie et votre propre bonheur ; que pour y contribuer, vous faites des efforts constants ; qu'enfin, vous êtes convaincu que la vertu d'un homme est de punir ses ennemis, et de vaincre ses amis en bienfaits ; en tenant ce langage, je vous aiderais fort, je crois, à faire de bons amis. — Mais pourquoi parler ainsi, comme si vous ne pouviez pas dire de moi tout ce que vous voudrez ? — Non vraiment, si j'en crois Aspasia. Elle prétendait que les femmes habiles à faire des mariages rendaient service quand les éloges qu'elles donnaient étaient mérités ; mais qu'elles n'obligeaient pas lorsqu'elles en imposaient, parce que deux époux trompés se haïssent, et détestent en même temps la personne qui les a unis. Dans cette persuasion, j'ai raison de croire qu'il ne m'est pas permis de mentir en vous louant.

— Un sage tel que vous ne peut m'aider à trouver des amis qu'autant qu'il me croira digne d'en avoir ; et s'il m'en juge indigne, il ne voudra pas mentir pour mes intérêts.

— Et pensez-vous que je vous servais plus en vous donnant de fausses louanges qu'en vous exhortant à faire des efforts pour acquérir de bonnes qualités ? Si vous en doutez, réfléchissez sur ce que je vais vous dire. Pour vous lier avec un pilote, si je lui faisais accroire que vous entendez bien son métier, et que sur les

parole il vous confiât son vaisseau, ne connaissant rien aux manœuvres, ne vous attendriez-vous pas à périr avec le bâtiment? Supposé que je fusse assez bon menteur pour persuader à la république de s'abandonner à vous comme grand général, habile en politique et dans l'administration de la justice, ne vous représentez-vous pas tous les maux que vous éprouveriez avec elle? Si je trompais un particulier, et que je le décidasse à vous confier sa maison, comme à un exact économiste, que gagneriez-vous à l'épreuve? de causer du dommage, et de vous couvrir de ridicule.

«Oui, Critobule, le moyen le plus court, le plus sûr, le plus glorieux de passer pour homme de bien, c'est de travailler à l'être. Considérez ce que dans le monde on appelle des vertus, vous verrez qu'elles se fortifient par l'étude et l'exercice. Notre devoir est de les rechercher : si vous pensez autrement, apprenez-le-moi. — Je rougirais d'opposer quelque chose à vos sentiments : je n'alléguerais rien d'honnête, rien de vrai.»

CHAPITRE VII.

Quand des amis de Socrate se trouvaient dans l'embarras par ignorance, il tâchait de les en tirer par ses avis : si la pauvreté était la cause de leur détresse, il leur apprenait à se donner des secours mutuels. Je vais raconter ce que je sais à cet égard.

Il voyait Aristarque triste : « Vous me paraissez, lui dit-il, avoir du chagrin; c'est un fardeau qu'il faut partager avec ses amis : peut-être que nous vous soulagerons. — Je suis dans un grand embarras, Socrate, depuis les derniers troubles qui ont forcé beaucoup de citoyens à se réfugier au Pirée : mes sœurs, mes nièces, mes cousines abandonnées, sont toutes venues fondre chez moi, en sorte qu'il y a dans ma maison quatorze personnes libres. Nous ne retirons rien ni de nos terres qui sont au pouvoir des ennemis, ni de nos maisons, puisque la ville est déserte. Personne ne veut acheter des meubles : de l'argent, on n'en prête plus. Il serait, je crois, plus aisé d'en trouver dans les rues que d'emprunter. Il est bien triste, Socrate, de voir sa famille périr de misère : on ne peut nourrir tant de monde dans cette circonstance.»

Socrate, après l'avoir bien écouté : « Mais com-

ment se fait-il donc que Cérémon, qui nourrit tant de personnes, suffise à ses besoins et aux leurs, et qu'il fasse même assez d'économies pour s'enrichir, tandis que vous craignez de périr de besoin parce que vous avez plusieurs personnes à nourrir? — C'est qu'il nourrit, lui, des esclaves, et moi des personnes libres. — Qui estimez-vous le plus de ces personnes libres que vous avez chez vous ou des esclaves de Cérémon? — Mais apparemment les personnes libres que j'ai chez moi. — N'est-il donc pas honteux que Cérémon se procure de l'aisance avec des hommes vils, et que vous soyez dans la misère avec des personnes bien plus dignes de considération? — Mais il se charge, lui, d'ouvriers, et moi de parentes élevées noblement

— Des ouvriers ne sont-ils pas des hommes qui savent faire des choses utiles? — Sans doute. — La farine n'est-elle pas utile? — Assurément. — Et le pain? — De même. — Et les manteaux d'hommes et de femmes, les tuniques, les chlamys, les exomis? — Tout cela est très utile. — Et vos parentes ne savent rien faire de cela? — Je crois tout le contraire. — Pour ne parler que d'une seule de ces industries, du soin de faire de la farine, ignorez-vous que Nausicyde non-seulement se nourrit lui et ses esclaves, mais encore entretient des troupeaux de porcs et de bœufs, et fait d'assez grandes épargnes pour subvenir souvent aux besoins de l'état? Ciribe, qui fait du pain, entretient toute sa famille, et vit fort à son aise; Déméas de Colytte vit occupé de chlamys que Ménon fabrique; et la plupart des habitans de Mégare se nourrissent en travaillant à des exomis? — J'en conviens : c'est qu'ils achètent des Barbares qu'ils contraignent au travail, ce qu'on ne saurait blâmer, tandis que j'emploie des personnes libres, mes parentes. — Et parce qu'elles sont libres et vos parentes, vous pensez qu'elles ne doivent faire autre chose que manger et dormir?

« Parmi les personnes libres, lesquelles vous paraissent les plus heureuses, de celles qui vivent dans cette oisiveté, ou de celles qui s'occupent des choses utiles qu'elles savent? Trouvez-vous que la mollesse et l'oisiveté aident beaucoup à apprendre ce qu'il convient de savoir, à retenir ce que l'on a appris, à entretenir la santé, à fortifier le corps, à se procurer de l'aisance, à la conserver; et que le travail et

l'application ne soient bons à rien? Vos parentes ont-elles appris tout ce que vous dites qu'elles savent, comme des choses inutiles à la vie et dont elles ne voulaient faire aucun usage, ou comme des choses auxquelles elles devaient s'appliquer, et dont elles tireraient parti? Qui appellerons-nous sages? sont-ce les paresseux, ou les hommes occupés d'objets utiles? Quels sont les plus justes, de ceux qui travaillent, ou de ceux qui rêvent, les bras croisés, aux moyens de subsister? En ce moment, j'en suis sûr, vous n'aimez pas vos parentes, parce que vous sentez qu'elles vous ruinent; et elles ne vous aiment pas, parce qu'elles vous voient embarrassé d'elles. Il est à craindre que bientôt la froideur ne se tourne en haine, et que le souvenir des bienfaits passés ne s'affaiblisse. Mais qu'elles travaillent sous vos yeux, vous les aimerez, en voyant qu'elles vous sont utiles; elles vous chériront, parce qu'elles reconnaîtront qu'elles vous plaisent. Vous vous rappellerez avec plus de plaisir vos services mutuels; ce souvenir ajoutera à la reconnaissance, et vous en deviendrez meilleurs amis et meilleurs parens.

« S'il s'agissait d'actions honteuses, il faudrait préférer la mort; mais ce que vos parentes savent faire est ce qui convient le mieux à leur sexe; et ce qu'on sait on l'exécute avec aisance, promptitude et plaisir. Ne tardez pas à leur faire une proposition qui ne leur sera pas moins utile qu'à vous-même, et qu'elles recevront sans doute avec joie. — En vérité, Socrate, vous me donnez un excellent conseil. Tantôt je n'osais emprunter de l'argent, parce que je savais que n'ayant plus à recevoir désormais, je serais hors d'état de rendre: je crois pouvoir emprunter à présent pour commencer les travaux. » Dès ce moment les fonds se trouvèrent, la laine fut achetée: elles dinaient en travaillant; le travail fini, elles soupaient. La tristesse fit place à la gaité, le soupçon à la confiance. Elles aimèrent Aristarque comme leur protecteur: il les aimait aussi; elles lui étaient utiles.

Enfin, il revint voir Socrate, et lui conta galement cette révolution. « Il n'y a plus que moi, ajoutait-il, qui sois grondé dans la maison, parce que je mange sans rien faire. — Eh! que ne leur contez-vous la fable du chien? Du temps que les bêtes parlaient, une brebis dit à son maître: Je trouve bien étrange qu'à nous qui

rapportons de la laine, des agneaux, des fromages, vous ne donniez jamais que ce que nous arrachons à la terre, et qu'à votre chien, qui ne vous rapporte aucun profit, vous fassiez part du même pain dont vous mangez. Le chien l'écoutait. — En vérité, a-t-il donc si grand tort? lorsque c'est moi qui vous garde, que sans moi vous seriez la proie des voleurs ou le repas des loups; que si je ne faisais sentinelle autour de vous, la peur vous empêcherait même d'aller paitre. Les brebis convaincues trouvèrent bon que le chien leur fût préféré. Dites de même à vos dames que vous êtes pour elles le chien de la fable; que c'est vous qui les gardez, qui veillez sur elles, et que par vous, mises à l'abri de l'injustice, elles vivent, elles travaillent en sûreté et avec joie. »

CHAPITRE VIII.

Socrate rencontra par hasard un ancien camarade qu'il n'avait pas vu depuis long-temps. « Eh! d'où venez-vous donc, Euthère? — Sur la fin de la guerre je voyageai chez l'étranger; à présent me voilà parmi vous. On m'a pris tous les biens que j'avais au-delà des frontières; mon père ne m'a rien laissé dans l'Attique: je suis contraint, maintenant que je suis ici, de travailler pour vivre. Je crois que cela vaut mieux que de rien demander à personne, surtout n'ayant plus rien à mettre en gages. — Eh! combien de temps encore aurez-vous assez de force pour travailler à gagner votre vie? — Pas beaucoup de temps, en vérité. — Cependant, quand vous serez vieux, vous aurez des dépenses à faire, et personne ne voudra vous employer à des travaux de corps. — Vous dites vrai. — Vous ferez donc mieux de vous livrer dès à présent à des occupations qui mettent votre vieillesse à l'abri de la misère: présentez-vous chez un riche qui aurait besoin d'économiste, pour avoir l'œil sur ses ouvriers, faire les récoltes, conserver ce qui lui appartient; et rendez des services que l'on paie de retour. — Mais c'est une servitude que j'aurais peine à supporter. — Ceux qui sont à la tête de l'état, qui en conduisent les affaires, sont-ils donc regardés comme des esclaves? Ne les regarde-t-on pas au contraire comme plus libres que les autres hommes? — Je ne saurais absolument me soumettre à la censure de personne. — Euthère, il n'est pas

aisé d'imaginer quelque chose qu'on ne puisse censurer. Il est difficile de faire si bien qu'on soit exempt de fautes ; et quand on n'en commettrait point, il est difficile de ne pas rencontrer des juges ineptes. Et je m'étonnerais fort que dans ce qui vous occupe maintenant, vous fussiez au-dessus de la critique. Il faut donc tâcher d'éviter les gens qui aiment à condamner, et vous attacher à ceux qui jugent sagement ; vous en tenir à ce que vous êtes en état de faire, vous défier de ce qui est au-dessus de vos forces ; mettre tous vos soins, toute votre intelligence à bien remplir ce que vous aurez entrepris. C'est, je crois, le moyen d'essayer le moins de reproches, de trouver du soulagement à la misère, de vivre dans l'aisance et sans crainte, vous ménageant des ressources pour la vieillesse.

CHAPITRE IX.

Criton disait un jour à Socrate qu'il était bien difficile de vivre à Athènes et de veiller sur sa fortune. « On m'intente tous les jours des procès, ajoutait-il : ce n'est pas que personne ait à se plaindre de moi ; mais on sait fort bien que j'aime mieux donner de l'argent que d'avoir des affaires. — Dites-moi, Criton, lui répondit Socrate, vous nourrissez des chiens pour qu'ils éloignent les loups de vos troupeaux ? — Sans doute, et je me trouve bien de cette dépense. — Ne devriez-vous pas aussi nourrir un homme qui eût le pouvoir et la volonté de donner la chasse à ceux qui cherchent à vous faire du tort ? — Je n'hésiterais pas si je ne craignais qu'il ne se tournât lui-même contre moi. — Eh quoi ! ne voyez-vous pas qu'il y a plus d'agrément et de profit à obliger Criton, qu'à s'en faire un ennemi ? Sachez qu'il ne manque pas ici de gens qui ambitionneraient votre amitié. » Parmi eux ils découvrirent Archédème, citoyen éloquent et versé dans les affaires, et pauvre en même temps ; car il n'était pas homme à mettre tout le monde indistinctement à contribution ; mais il aimait la justice, et il lui semblait très facile de tirer de l'argent des sycophantes.

Criton ne recevait pas, de ses maisons de campagne, du blé, de l'huile, du vin, de la laine, ou d'autres semblables provisions, sans lui en envoyer une partie. Toutes les fois qu'il sacrifiait, il l'invitait au repas ; il ne le négligeait

dans aucune de ces occasions. Archédème, voyant que la maison de Criton lui était offerte, se dévoua tout entier à son bienfaiteur. Il ne tarda pas à découvrir que les ennemis de Criton étaient des gens couverts d'infamie, et chargés de la haine publique. Il en appela un en justice, pour le faire condamner à une punition corporelle ou à une amende. L'accusé à qui se conscience faisait bien des reproches, mettait tout en œuvre pour être délivré ; mais celui-là ne se désista pas que l'autre n'eût laissé Criton en paix, et ne lui eût encore donné de l'argent. Ce ne fut pas le seul service de ce genre qu'il rendit à son bienfaiteur. Quand un berger possède un bon chien, les autres pasteurs mènent leurs troupeaux auprès du sien, afin qu'ils soient en sûreté sous la même garde : les amis de Criton le prièrent donc de les mettre sous la garde d'Archédème. Celui-ci, de son côté, obligeait volontiers Criton, qui vivait dans la sécurité, lui et ses amis ; et si un ennemi lui reprochait que l'intérêt l'avait rendu flatteur de Criton : « Obliger d'honnêtes gens qui nous obligent, entrer dans leur amitié pour déclarer la guerre aux méchants, serait-ce donc là une mauvaise action ? » répondait-il. Blâmez plutôt ceux qui s'efforcent de nuire aux gens de bien dont ils se déclarent les ennemis, et qui se lient de préférence avec les méchants, achètent leur amitié par de coupables services. » Archédème fut toujours depuis considéré des amis de Criton, qui le plaçait lui-même au nombre de ses amis.

CHAPITRE X.

Socrate disait un jour à son ami Diodore : « Si un de vos esclaves s'enfuyait, vous mettriez-vous en peine de le retrouver ? — Qui plus est, en promettant récompense, j'en exciterais d'autres à me secourir dans cette recherche. — Et si l'un d'eux tombait malade, n'appelleriez-vous pas des médecins pour lui sauver la vie ? — Sans doute.

— Et si un homme de votre connaissance, qui pourrait vous être bien plus utile que ne le seraient vos esclaves, était menacé de périr de misère, jugeriez-vous à propos de lui donner vos soins pour le conserver ? Vous savez qu'Hermogène n'est pas un ingrat ; il rougirait de recevoir de vous aucun service sans vous en rendre

à son tour. Quoi donc ! un homme qui vous servirait avec affection et de bon gré, qui ne vous quitterait pas, qui, en état de second vos desirs, saurait encore prévoir de lui-même et deviner ce qui vous intéresse ; un tel homme ne vaudrait-il pas mieux que tous vos esclaves ? Les bons économistes nous prescrivent d'acheter une marchandise précieuse, quand nous la trouvons à bas prix. Eh bien ! dans le temps où nous sommes, on peut se procurer à peu de frais de bons amis.

— Vous parlez à merveille : dites donc à Hermogène de passer chez moi. — En vérité, Diodore, je n'en ferai rien. Je crois que c'est à vous d'aller le trouver, et que la chose vous intéresse encore plus particulièrement que lui. » Diodore alla donc chez Hermogène. Il lui en coûta peu ; et il eut un ami qui n'agissait, qui ne parlait que pour le servir et lui plaire.

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

Je vais raconter comment Socrate se rendait utile à ceux qui ambitionnaient les emplois publics, en leur apprenant à ne point se borner à des connaissances superficielles.

Dionysodore arrivant à Athènes, s'annonçait pour donner des leçons dans l'art militaire. Socrate remarque un de ses auditeurs jaloux de se distinguer par la gloire des armes : « Jeune homme, lui dit-il, ne serait-il pas honteux que celui qui veut un jour se voir à la tête des armées, négligeât les principes de l'art de commander, quand il peut s'en instruire ? Il mériterait d'être puni plus sévèrement encore qu'un impudent qui entreprendrait des statues sans connaître la statuaire. Dans les dangers de la guerre, le sort de l'état est confié au général : autant sa bonne conduite sert la patrie, autant il lui nuit par ses fautes. Comment ne serait-il pas juste de punir un homme qui briguerait les emplois militaires sans se mettre en état de les remplir ? »

Ce discours engagea le jeune homme à se mettre sous la conduite de Dionysodore. Après avoir pris ses leçons, il vint revoir Socrate. « Mes

amis, dit le sage en plaisantant, vous savez qu'Homère en parlant d'Agamemnon l'appelle vénérable : ne trouvez-vous pas ce jeune homme plus vénérable qu'il ne l'était, à présent qu'il sait commander les armées ? car celui qui sait jouer du luth est un joueur de luth, même lorsqu'il n'en joue pas ; quand on connaît la médecine, on n'en est pas moins médecin, pour n'être pas en exercice : ainsi ce jeune homme est dès à présent général d'armée, quand même personne ne le porterait au commandement, tandis que faute de connaissances on n'est ni général ni médecin, même avec toutes les voix du monde entier en sa faveur. »

Puis adressant la parole au jeune homme : « Comme il pourrait arriver à quelqu'un de nous d'être taxiarque ou lochage, afin que nous ne soyons pas entièrement ignorans dans l'art militaire, dites-nous par où le maître a commencé à vous l'enseigner ? — Les premières leçons ont été les mêmes que les dernières ; car il m'a appris la tactique, et rien de plus. — Mais ce n'est là qu'une faible partie de l'art militaire : il faut encore qu'un général s'occupe des préparatifs de la guerre ; qu'il pourvoie aux besoins du soldat ; qu'il soit inventif, laborieux, soigneux, patient, doué d'une grande présence d'esprit ; qu'il soit à la fois indulgent et sévère, franc et rusé, habile à surprendre et à se tenir sur ses gardes, prodigue et rapace, libéral et avare, retenu et entreprenant, enfin qu'il ait mille autres qualités naturelles et acquises, toutes nécessaires à un bon général.

« Il y a aussi de la gloire à savoir ranger les troupes : en effet, quelle différence entre une armée bien rangée et des troupes en désordre ! Des pierres, des briques, du bois, des tuiles, jetés confusément çà et là, ne servent de rien ; mais si l'on emploie dans les fondemens et sur les combles les matériaux que l'humidité ne peut ni pourrir ni dissoudre, comme les pierres et les tuiles, et qu'on place au milieu les briques et les bois, suivant les règles de l'architecture, on fait une chose précieuse qu'on appelle un édifice. — Ce que vous dites là, interrompit le jeune homme, a beaucoup de rapport à l'art militaire ; car on doit placer aux premiers et aux derniers rangs les meilleures troupes, et mettre au milieu le rebut de l'armée, qui se trouve ainsi conduit par les uns et poussé par les

autres. — Fort bien, reprit Socrate, s'il vous a appris à discerner les bons et les mauvais soldats. Autrement, à quoi vous servirait votre science? Supposons qu'il vous eût chargé d'arranger de l'argent, de mettre aux premiers et aux derniers rouleaux les pièces de bon aloi, et au milieu celles de billon, où en seriez-vous si vous ne saviez pas distinguer la bonne et la fausse monnaie? — Il ne me l'a point enseigné; c'est à nous à distinguer par nous-mêmes les bons et les mauvais soldats. — Pourquoi n'examinerions-nous pas les moyens de ne s'y point tromper? — J'y consens. — S'il fallait enlever de l'argent, ne ferions-nous pas bien de placer les plus cupides les premiers? — Je le crois. — Où le danger est pressant, n'est-ce pas là qu'il faut placer les amans de la gloire? — Oui, puisque pour être loués ils ne demandent qu'à braver le péril. Ceux-là ne sont pas difficiles à découvrir; ils se montrent partout.

— Mais vous a-t-il enseigné à mettre une armée en ordre, et de plus, où et comment il faut user des diverses manières de la ranger? — Nullement. — Cependant, en mille circonstances, il ne convient ni de ranger ni de conduire ses troupes dans le même ordre. — Je vous le jure, il ne m'a rien expliqué de cela. — Retournez donc vers lui, et interrogez-le. S'il est instruit et s'il a quelque honte, il rougira de vous avoir congédié avec de si faibles leçons en prenant votre argent.»

CHAPITRE II.

Il rencontra un jour un citoyen qui venait d'être élu général : « Homère, lui dit-il, appelle Agamemnon le pasteur des peuples; n'est-ce pas parce que, semblable à un pasteur qui veille sur la santé de ses troupeaux et sur leurs besoins, le général doit ménager la vie de ses soldats, leur procurer des munitions suffisantes, et remplir l'objet qui lui fait prendre les armes? Or, on ne les prend que pour vaincre et vivre plus heureux que ses ennemis.

Pourquoi Homère loue-t-il encore Agamemnon,

D'être à la fois bon roi, vaillant guerrier?

Il est évident qu'il était vaillant guerrier, non en combattant seul avec courage, mais en communiquant son ardeur aux troupes; bon roi,

non en se procurant à lui-même les agréments de la vie, mais en faisant le bonheur de ceux qu'il gouvernait. On élit un roi, non pour qu'il s'occupe de sa prospérité personnelle, mais pour qu'il rende heureux ceux qui l'ont choisi. Tous les peuples combattent pour arriver au plus grand bonheur, et s'ils nomment des généraux, c'est pour avoir des guides qui les y conduisent. Il faut donc qu'un général en ouvre le chemin à ceux qui l'ont proclamé, et s'il réussit, rien de plus glorieux; mais quoi de plus honteux que le contraire!»

C'est ainsi qu'en recherchant quelle devait être la vertu d'un bon chef, Socrate mettait de côté toutes ses autres obligations, et ne lui demandait que de faire le bonheur du peuple qu'il commande.



CHAPITRE III.

Je n'ai pas oublié l'entretien qu'il eut avec un citoyen qui venait d'être nommé hipparque. « Jeune homme, lui dit-il, pourriez-vous m'apprendre pourquoi vous avez ambitionné cette charge? Ce n'était pas, sans doute, pour marcher à la tête des cavaliers : c'est un bonheur dont jouissent les archers à cheval; ils précèdent même les hipparques. — Vous avez raison. — Ce n'était pas non plus pour vous faire connaître, car il n'est pas de gens plus connus que les fous. — Ce que vous dites là est encore vrai. — Serait-ce parce que vous avez cru pouvoir exécuter des réformes utiles dans la cavalerie, et rendre, à la tête de ce corps, de grands services à l'état? — Assurément. — Projet noble, si vous pouvez le remplir. Enfin, on vous a donc élu pour commander les chevaux et les cavaliers? — Précisément. — Dites-nous donc d'abord quelles sont vos idées pour rendre les chevaux d'un bon service. — Ce n'est pas là mon affaire : c'est à chaque cavalier à prendre soin de ce qui le regarde. — Et si l'on vous amène des chevaux qui soient faibles, mauvais de pieds et de jambes, ou si maigres qu'ils ne puissent pas suivre, ou si fougueux qu'ils ne demeurent pas où vous les aurez placés, ou si rétifs qu'il soit impossible même de les mettre en rang; quel parti tirerez-vous de cette cavalerie, ou comment pourrez-vous, en la commandant, servir la république? — Vous avez raison; je tâcherai, autant que je le pourrai, d'avoir l'œil sur les chevaux.

— Et les cavaliers, n'entreprenez-vous pas de les rendre plus habiles? — Assurément. — D'abord vous les formerez à sauter plus lestement à cheval. — Cela est important; car s'il leur arrivait de tomber, ils se sauveraient plus facilement. — Et quand il s'agira d'en venir aux mains, ordonnerez-vous aux ennemis de se réunir dans la plaine où vous avez coutume de manœuvrer, ou essaieriez-vous de faire vos exercices sur toutes les sortes de terrains où peut se rencontrer l'ennemi? — Cela sera sans doute mieux. — Ne les accoutumerez-vous pas aussi à bien lancer le javelot à cheval? — Cela sera mieux encore. — Songez-vous, pour augmenter leur courage, à les piquer d'honneur, à les provoquer contre l'ennemi? — Si j'y ai manqué jusqu'ici, du moins j'y songerai désormais.

— Avez-vous aussi réfléchi sur le moyen de se faire obéir? car sans discipline vous n'aurez ni bons chevaux ni braves cavaliers. — Vous dites vrai; mais quel est le moyen de les plier à l'obéissance? — Vous avez pu remarquer que toujours les hommes se soumettent volontiers à ceux qu'ils croient les plus habiles: ainsi dans les maladies on obéit aveuglément au médecin qu'on juge le plus expérimenté; en mer, au plus célèbre pilote; en fait d'agriculture, à un agriculteur renommé. — Cela est vrai. — Il est donc probable que pour la conduite de la cavalerie on obéira de préférence à celui qu'on verra réunir les connaissances nécessaires. — Pour être obéi, Socrate, me suffira-t-il de leur montrer que je les surpasse en talent? — Oui, si vous leur prouvez encore que de cette soumission dépend leur gloire et leur conservation. — Eh! comment le leur démontrer? — Bien plus facilement en vérité que s'il fallait leur apprendre que le mal est préférable au bien et plus avantageux.

— Ainsi vous prétendez que l'hipparque doit, de plus, s'exercer au talent de la parole. — Espérez-vous commander en silence? N'avez-vous pas remarqué que les belles connaissances recommandées par les lois du pays, celles qui nous donnent des règles de conduite, nous ont été communiquées par la parole? S'il est quelque autre science digne de notre estime, c'est par la parole que nous la recevons: c'est la parole surtout qu'emploient les meilleurs maîtres, et les sages, instruits des plus importantes vérités,

sont en même temps ceux qui en parlent le mieux.

« Quand il se forme un chœur de musiciens d'Athènes, tel que celui que l'on envoie solennellement à Délos, remarquez-vous qu'aucun autre pays ne rivalise avec lui, qu'aucune ville ne fournit autant de beaux hommes? — Vous dites vrai. — Mais nos Athéniens ne l'emportent pas autant par la beauté de la voix ou par la force et les belles proportions du corps que par l'amour de la gloire qui les excite aux grandes choses. — C'est encore une vérité. — Et ne croyez-vous pas que si on prenait soin de notre cavalerie, elle ne surpassât toutes les autres par le choix et l'entretien des armes et des chevaux, par la justesse des évolutions, par son intrépidité dans les dangers, pourvu qu'elle fût persuadée que ce sont là des moyens d'obtenir des louanges et de la gloire? — Je le pense. — Eh bien, que tardez-vous? Engagez votre troupe à vous faire honneur en servant bien la patrie. — Du moins je le tenterai. »

CHAPITRE IV.

Il vit un jour Nicomachide qui sortait de l'assemblée électorale. « Eh bien, Nicomachide, quels généraux vient-on de nous donner? — Ah! Socrate, les Athéniens n'ont-ils pas eu l'injustice de m'oublier? moi qui ai blanchi dans le service comme soldat, comme lochage, comme taxiarque; moi qui ai reçu tant de blessures (en disant cela, il découvrait sa poitrine à nu et montrait des cicatrices)! tandis qu'ils ont élu Antisthène, lui qui n'a jamais servi en qualité d'hoplite, qui ne s'est jamais distingué dans la cavalerie, qui ne sait qu'amasser de l'argent.

— N'est-ce pas un grand point qu'il soit en état d'approvisionner ses soldats? — Un marchand sait trouver de l'argent; s'ensuit-il qu'il soit capable de commander les armées? — Mais Antisthène aime l'honneur, qualité nécessaire à un général. Ne voyez-vous pas que toutes les fois qu'il a été chorège, il a remporté le prix? — Cela est vrai; mais, Socrate, quel rapport y a-t-il entre diriger des chœurs et commander une armée? — Mon cher Nicomachide, Antisthène, qui ne sait pas chanter, et qui ignore la science des chœurs, n'a-t-il pas eu le talent de choisir les meilleurs musiciens? — Et vous en

concluez, Socrate, qu'il trouvera aussi des officiers qui mettront pour lui les troupes en ordre de bataille, des soldats qui combattront? — Probablement, s'il trouve les plus vaillans guerriers comme il a trouvé les meilleurs musiciens, il aura l'avantage, du moins dans cette partie; et je pense qu'il aimera mieux dépenser son bien pour remporter sur l'ennemi une victoire qui intéresse toute la république, que pour gagner, dans les combats des chœurs, un prix qui n'honore que sa tribu.

— Vous dites donc, Socrate, que le même homme qui dirige bien les chœurs, commandera bien les armées? — Je dis du moins qu'un homme qui, dans tout ce qu'il dirige, connaît ce qu'il faut, et qui a l'art de se le procurer, réussira, soit qu'il préside des chœurs, soit qu'il conduise une maison, soit qu'il gouverne un état, soit qu'il commande une armée. — En vérité, Socrate, je ne m'attendais pas à vous entendre dire que de bons économistes fussent de bons généraux. — Eh bien, recherchons quels sont les devoirs de l'un et de l'autre; nous verrons s'ils sont les mêmes ou s'ils diffèrent. — Fort bien. — Tous deux ne doivent-ils pas tenir dans l'obéissance et la soumission ceux qu'ils gouvernent? — Assurément. — Ne doivent-ils pas tous deux employer uniquement des personnes habiles? — Sans doute. — Je crois qu'ils doivent tous deux punir les méchans et récompenser les bons. — Je l'avoue encore. — Ne feront-ils pas bien l'un et l'autre de gagner l'affection de ceux qu'ils commandent? — Oui. N'ont-ils pas intérêt de se faire des amis pour être secourus au besoin? — Le plus grand intérêt. — Tous deux ne doivent-ils pas garder avec vigilance ce qui leur appartient? — Cela est évident. — Il faut donc qu'ils soient également exacts à remplir leurs devoirs et également travail. — Dans tout cela, je l'avoue, les rapports sont frappans: mais combattre n'est pas le devoir de l'un et de l'autre.

— Eh! n'ont-ils pas tous les deux des ennemis? — Sans doute. — Ne leur est-il donc pas avantageux de les vaincre? — Mais, sans parler de cela, à quoi servira la science économique lorsqu'il faudra combattre? — C'est alors qu'elle servira le plus. Un bon économiste, qui sait que rien n'est plus utile, plus profitable que de vaincre, rien de plus nuisible, de plus ruineux

que d'être vaincu, recherchera avec ardeur et se procurera ce qui contribue à la victoire: il examinera avec soin ce qui occasionerait sa défaite et s'en garantira. Se verra-t-il dans une position qui promette la victoire? il combattra. Il se gardera bien d'engager l'action, s'il n'y est préparé.

«Nicomachide, ne méprisez pas les bons économistes. C'est par le nombre seulement que les affaires d'un particulier diffèrent des affaires publiques. L'essentiel, c'est que les unes et les autres ne se traitent que par des hommes; que ce sont les mêmes qui régissent les affaires de l'état et celles des particuliers. Lorsqu'on tient les rênes du gouvernement, on n'emploie pas d'autres hommes que ceux dont se servent les pères de famille pour leurs affaires particulières; et quiconque sait les employer, réussit et dans l'économie et dans la politique, au lieu que sans ce talent on ne commet que des fautes dans l'une et dans l'autre.»

CHAPITRE V.

Socrate eut un jour un entretien avec le fils du célèbre Périclès. «J'espère, lui dit-il, que si vous commandez un jour nos armées, la république fera la guerre avec plus de succès et de gloire, et qu'elle triomphera de ses ennemis. — Je voudrais, répondit le jeune Périclès, justifier vos espérances; mais je n'en vois pas les moyens. — Voulez-vous, répliqua Socrate, que nous en raisonnions? — Je le veux bien.

— Vous savez que la population d'Athènes n'est pas moins nombreuse que celle de la Bœotie? — Je le sais. — Où croyez-vous qu'on puisse lever de plus belles troupes? est-ce dans l'Attique ou dans la Bœotie? — Encore sur ce point, Athènes, je crois, a l'avantage. — Chez lequel des deux peuples voyez-vous le mieux régner la concorde? — Chez les Athéniens; car beaucoup de Bœotiens sont mal disposés envers ceux de Thèbes, qui les oppriment; ce que je ne vois point dans Athènes. — Mais les Bœotiens sont naturellement obligeans et amis de l'honneur, caractère qui excite les hommes à braver les périls pour la gloire et pour la patrie. — Les Athéniens ne leur cèdent pas sur ces qualités. — Du moins aucune nation ne compterait un plus grand nombre de belles actions qui aient illustré ses

ancêtres ? Ces exemples élèvent l'âme, excitent à la vertu, enflamment le courage.

— Tout ce que vous dites là est vrai, Socrate : mais vous voyez que depuis l'affaire de Lébadie, où nous avons perdu mille hommes avec Tolmide, depuis l'échec d'Hippocrate devant Délium, notre gloire s'est humiliée devant les Bœotiens ; et la fierté thébaine nous a tellement bravés, que les Bœotiens, qui autrefois n'osaient nous résister, même sur leurs frontières, sans le secours de Lacédémone et du reste du Péloponnèse, menacent à présent de fondre sur l'Attique avec leurs propres forces : nous qui ravagions la Bœotie lorsqu'elle était seule ; nous craignons à notre tour que les Bœotiens ne dévastent l'Attique. — Je le sais ; et c'est cela même qui me persuade que notre république obéira plus volontiers à un bon général : car si trop de sécurité engendre la langueur, l'indolence et l'indiscipline, la crainte rend les hommes plus vigilans, plus soumis, plus fidèles au bon ordre. Nous en voyons la preuve dans les matelots : tant qu'ils ne craignent rien, ils s'abandonnent au désordre ; mais quand ils redoutent ou la tempête ou l'ennemi, ils obéissent à la voix de celui qui les commande ; ils attendent ses ordres en silence : c'est ainsi que dans les chœurs on se règle sur les gestes et les mouvemens du maître des jeux.

— En supposant que les Athéniens obéissent, reprit Périclès, dites-moi comment on pourrait les encourager, les aiguillonner par le souvenir de la vertu, de la gloire, de la félicité de leurs ancêtres. — Si nous voulions qu'ils revendiquassent des richesses qui seraient en d'autres mains, le meilleur moyen pour les exciter à s'en ressaisir, ne serait-ce pas de leur montrer qu'elles viennent de leurs pères, et qu'elles sont leur patrimoine ? Nous voulons les élever au-dessus des autres peuples par la vertu ; il faut donc leur montrer que cette première place leur appartenait de toute antiquité, et qu'en la reconquérant, ils éclipsent par leur sagesse toutes les autres nations. — Et comment leur donner cette instruction ? — En leur rappelant ces antiques et vénérables aïeux, dont ils ont eux-mêmes entendu célébrer les vertus.

— Voulez-vous parler, dit Périclès, de ce différend des dieux dont les Athéniens, sous le règne de Cécrops, furent élus arbitres à cause de leur

vertu ? — Je parle aussi de la naissance et de l'éducation d'Érechthée, et de la guerre qui de son temps eut lieu dans tout le continent voisin, de celle qu'ils soutinrent contre les peuples du Péloponnèse du temps des Héraclides, enfin de toutes les autres guerres du temps de Thésée, dans lesquelles ils se montrèrent les plus vaillans hommes de leur siècle. Si vous le voulez, rappelez-leur encore ce qui est plus près de nous, les exploits de leurs neveux. Représentez-les, tantôt luttant avec leurs seules forces contre ce peuple qui, dominateur de toute l'Asie et de l'Europe jusqu'à la Macédoine, et héritier d'un florissant empire et de grands moyens de prospérité, s'était ensuite rendu célèbre par d'éclatans exploits : tantôt se couvrant de gloire sur terre et sur mer avec le secours des peuples du Péloponnèse, qui jouissaient alors eux-mêmes d'une si haute réputation de valeur. — Ils ont en effet cette haute réputation. — Racontez leur encore que malgré tant d'émigrations de la part des Grecs, les Athéniens ont toujours demeuré dans leur pays ; que plusieurs les ont choisis pour arbitres de leurs différends, se sont soumis au jugement des Athéniens ; et que des peuples opprimés ont imploré leur protection.

— Socrate, je m'étonne de cette décadence de notre république. — Pour moi, Périclès, je pense que si les Athéniens ont dégénéré, c'est qu'ils sont devenus puissans ils se sont négligés, pareils à ces hommes qui, pour avoir une trop grande supériorité, tombent dans l'indolence, incapable dès lors de résister à leurs adversaires. — Et à présent, que faut-il qu'ils fassent pour recouvrer leur ancienne vertu ? — Rien de merveilleux, à mon avis. Qu'ils étudient les mœurs de leurs ancêtres, qu'ils y soient aussi fortement attachés que leurs pères ; alors ils ne leur céderont pas en vertu : sinon, qu'ils imitent du moins les peuples qui obtiennent aujourd'hui la prééminence ; qu'ils empruntent leurs institutions, qu'ils s'y conforment ; ils ne leur seront plus inférieurs : avec une grande émulation, ils les surpasseront encore. — C'est-à-dire, Socrate, que notre république est encore bien loin de la vertu : et en effet, quand les Athéniens, à l'exemple des Spartiates, respecteront-ils la vieillesse, eux qui, à commencer par leurs propres pères, dédaignent les vieillards ? quand rechercheront-ils les exercices du corps, eux qui

loin d'estimer une constitution robuste, se moquent de ceux qui s'efforcent de se la procurer? quand obéiront-ils à leurs magistrats, eux qui se font gloire de les mépriser? quand vivront-ils dans la concorde, eux qui, au lieu de se réunir pour leurs propres intérêts, se nuisent et portent plus d'envie à leurs propres concitoyens qu'aux autres hommes; eux qu'on voit divisés dans les assemblées publiques et particulières; eux qui s'intentent chaque jour de nouveaux procès, et préfèrent les profits qu'ils en tirent, à ceux qu'ils se procureraient en s'aidant mutuellement? En même temps que la patrie leur est étrangère, ils s'en disputent les emplois et recherchent avec le plus grand empressement les moyens qui y conduisent. De là l'ignorance, la malignité, les cabales, les haines; aussi je crains que l'état ne tombe dans des malheurs qu'il n'aura pas la force de supporter.

— Non, Périclès, ne croyez pas incurable la maladie des Athéniens. Ne voyez-vous pas le bon ordre qui règne parmi nos rameurs? combien dans les jeux gymniques, les combattans sont soumis à leurs chefs, et comme dans les chœurs ils obéissent au maître qui les conduit? — Oui; je m'étonne que de tels gens reconnaissent des chefs, tandis que les hoplites et les cavaliers qui semblent tenir les premiers rangs entre les citoyens, sont aussi indisciplinés. — Et le sénat de l'aréopage n'est-il pas composé de personnages d'un mérite avoué? — Sans doute. — Connaissez-vous un tribunal qui juge et remplit ses autres fonctions avec plus de dignité, de scrupule, de gravité, de justice? — Je ne leur reproche rien. — Il ne faut donc pas désespérer des Athéniens comme d'un peuple incapable de conduite. — Mais c'est surtout à la guerre, où il faut de la tempérance, de l'ordre et de la discipline, qu'ils ne se piquent d'aucune de ces vertus.

— Peut-être, Périclès, que ceux qui les commandent n'y entendent rien. Vous voyez que personne n'entreprend de commander aux joueurs de luth, aux chanteurs, aux danseurs, aux lutteurs, aux pancratiastes, sans en avoir acquis le talent, tous ceux qui les dirigent, peuvent nommer le maître dont ils ont pris les leçons: mais la plupart des généraux le deviennent subitement. Je ne crois pas que vous méritiez ce reproche; et vous diriez aussi bien le

temps où vous avez commencé à vous instruire dans l'art militaire, que celui où vous avez commencé à vous exercer à la lutte. Non content de conserver les principes que vous a donnés votre père, vous avez recueilli des lumières de toutes les sources où il vous était possible de puiser. Je ne doute pas non plus que vous ne méditez souvent, de peur qu'il ne vous échappe quelque une des connaissances utiles à un général d'armée. Si vous vous apercevez qu'il vous en manque, vous cherchez les personnes instruites; vous n'épargnez ni présens ni bienfaits pour apprendre d'elles ce que vous ignorez, et vous attacher des hommes qui vous secondent. — Je vous devine, Socrate; vous ne me parlez pas ainsi dans l'idée que je prends toutes les peines nécessaires; mais, par ce tour adroit, vous m'apprenez qu'on doit se les donner avant de prétendre au commandement.

— J'en conviens avec vous, Périclès. Mais avez-vous remarqué que, sur nos frontières s'étendent de hautes montagnes qui confinent avec la Bœotie, et qui laissent accès sur notre territoire par des défilés étroits et escarpés, et que le milieu de nos terres est entouré de monts inaccessibles? — Assurément. — Avez-vous entendu dire que les Mysiens et les Pisidiens occupent dans la Perse des places fortifiées, et qu'armés à la légère, ils font par leurs incursions beaucoup de mal au pays du grand roi, et vivent libres? — J'en ai entendu parler. — Ne pensez-vous donc pas que si les Athéniens s'emparaient des montagnes qui les séparent de la Bœotie, s'ils y envoyaient une jeunesse agile et légèrement armée, ils feraient beaucoup de mal à leurs ennemis, et formeraient un puissant rempart à leurs concitoyens? — Je reconnais l'utilité de tous ces projets. — Puisqu'ils vous plaisent, bon jeune homme, entreprenez de les mettre à exécution. Qu'un seul réussisse, vous en recevrez de la gloire, et l'état, du profit: s'il en est un qui échoue, vous ne causerez pas de dommage à votre pays; vous ne rougirez pas de vous-même.»

CHAPITRE VI.

Glaucon, fils d'Ariston, n'avait pas encore vingt ans qu'il entreprit de parler dans l'assemblée du peuple; il ne visait à rien moins qu'au

gouvernement de l'état : on l'arrachait à la tribune, on se moquait de lui ; mais ni parens ni amis, personne ne pouvait le guérir de sa folie. Socrate, qui l'affectionnait à cause de Charmide et de Platon, parvint seul à le rendre plus sage ; le rencontrant un jour, il vint à bout de s'en faire écouter en lui parlant ainsi :

« Vous avez donc envie, Glaucon, de gouverner la république ? — Oui, Socrate. — De tous les projets humains, c'est le plus beau, sans doute ; si vous l'accomplissez, vous n'aurez pas de désirs que vous ne puissiez satisfaire ; vous obligerez vos amis, vous élèverez votre propre maison, vous augmenterez la puissance de votre patrie ; vous serez connu d'abord dans Athènes, ensuite dans toute la Grèce, peut-être même, comme Thémistocle, jusque chez les Barbares ; et quelque part que vous soyez, tous les yeux se porteront sur vous. » Ces paroles enflaient Glaucon, et l'arrêtaient doucement auprès de Socrate, qui continua en ces termes : « Il est évident que si vous voulez être honoré, Glaucon, il faut servir l'état. — Assurément. — Au nom des dieux, n'avez pas pour moi de secret : dites-moi quel est le premier service que vous rendrez à l'état. »

Glaucon se taisait, cherchant en lui-même par où il commencerait. « Si vous vouliez, lui dit Socrate, rendre plus florissante la maison d'un de vos amis, vous tâcheriez d'augmenter sa fortune : ne tâchez-vous pas aussi d'augmenter les richesses de la république ? — Assurément. — Le moyen de la rendre plus riche, n'est-ce pas d'accroître ses revenus ? — Cela est clair. — Dites-moi d'où se tirent à présent les revenus de l'état ; à combien ils montent : vous en avez sûrement fait une étude, afin de suppléer aux produits qui se trouveraient trop faibles, et remplacer ceux qui manqueraient. — Je vous le jure, je n'y avais pas même songé. — Puisque cela vous est échappé, parlez-nous des dépenses de l'état ; car, sans doute, vous avez envie de supprimer celles qui sont inutiles. — Je ne me suis pas plus occupé de cet objet. — Remettons donc à un autre temps le projet d'enrichir la patrie ; car, le moyen de réussir, si l'on ne connaît ni ses revenus ni ses dépenses !

— Mais, Socrate, ne peut-on pas encore enrichir la république avec les dépouilles de ses ennemis ? — Très certainement, pourvu que l'on soit plus puissant qu'eux ; car, avec des

forces inférieures, on perdait même ce que l'on a. — Vous dites la vérité. — Ainsi celui qui forme le dessein d'entreprendre une guerre ; doit bien connaître les forces de sa nation et celles de ses ennemis, afin que s'il juge sa patrie plus forte, il lui conseille la guerre ; plus faible, il lui persuade le parti de la circonspection. — A merveille. — Dites-nous donc d'abord quelle est notre puissance de terre et de mer, et ce que peuvent nos ennemis. — Par Jupiter ! je ne saurais répondre sur-le-champ. — Si vous en avez un état par écrit, communiquez-le-moi ; je serai fort aise de vous entendre. — En vérité, je n'ai rien écrit. — Nous ne nous presserons donc pas de délibérer sur la guerre ; vous n'en avez pas encore examiné les immenses détails, puisque vous commencez à peine à gouverner. Mais vous aurez songé à la défense du pays ; vous savez quelles garnisons sont nécessaires, lesquelles ne le sont point ; quel nombre de soldats est suffisant dans l'une, et ne suffit pas dans l'autre : vous renforcerez les garnisons utiles, vous casserez celles qui ne le sont pas. — Pour moi, je les casserais toutes ; car à la manière dont elles gardent le pays, elles le ruinent. — Mais s'il n'est plus gardé, ne sentez-vous pas qu'il deviendra la proie du premier venu ? D'ailleurs êtes-vous allé visiter les garnisons ? ou comment savez-vous qu'elles font si mal leur devoir ? — Je m'en doute. — Quand nous aurons plus que des conjectures et que nous aurons vu, nous délibérerons. — Socrate, c'est peut-être un parti plus sage.

— Je sais, Glaucon, que vous n'avez pas visité les mines d'argent, et qu'ainsi vous ne pouvez dire pourquoi elles rapportent moins qu'autrefois. — Il est vrai que je n'y ai pas été. — On dit que l'air en est malsain : ce sera une excuse à donner quand il s'agira de délibérer sur cette partie. — Socrate se moque de moi. — Je suis sûr du moins que vous avez soigneusement examiné combien de temps le blé qu'on recueille dans le pays peut nourrir la république, combien on en consomme de plus chaque année, afin que la disette ne vous surprenne pas, et que vous puissiez, avec vos connaissances et vos conseils, secourir et sauver vos concitoyens.

— Socrate, vous me parlez là d'une grande affaire, s'il faut entrer dans de pareils détails. — Cependant on n'est pas même capable de gou-

verner sa maison, si l'on n'en connaît pas les besoins et qu'on ne se mette pas en peine d'y subvenir. Comme notre ville contient plus de dix mille maisons, et qu'il est difficile de les gouverner toutes en même temps, que n'avez-vous essayé d'abord de relever la maison de votre oncle ? elle réclame un appui. Après cet essai de vos forces, vous eussiez pris une plus grande charge; mais si vous ne pouvez aider un seul particulier, comment pourrez-vous être utile à tout un peuple ? N'est-il pas clair que celui qui ne peut soulever un talent ne doit pas essayer de porter une charge encore plus pesante ? — J'aurais rendu de grands services à la maison de mon oncle, s'il eût voulu m'écouter.

— Quoi ! vous ne pouvez persuader votre oncle, et vous croyez que vous parviendrez à persuader tous les Athéniens et votre oncle avec eux ! Prenez garde, Glaucon, qu'en recherchant la gloire, vous ne vous attiriez le blâme. Ne voyez-vous pas combien il est dangereux d'entreprendre ce qu'on ne sait pas, ou d'en parler ? Examinez parmi vos connaissances comment paraissent dans le monde ceux qui parlent, qui agissent sans savoir; trouvez-vous qu'on leur dispense plus d'éloges que de reproches; qu'ils excitent plus l'admiration que le mépris ? Pensez aux hommes sages qui savent ce qu'ils disent et ce qu'ils font : et si je ne me trompe, vous reconnaîtrez que dans toutes les circonstances, ceux qu'on estime et qu'on admire sont dans la classe des gens instruits, et qu'une mauvaise réputation et le mépris sont le partage de l'ignorance. Si vous aspirez à la gloire, si vous voulez être admiré de vos concitoyens, travaillez à vous instruire avant que d'entreprendre; car si vous entrez dans le gouvernement avec des lumières supérieures à celles du vulgaire, je ne m'étonnerai pas que vous obteniez de faciles succès. »

CHAPITRE VII.

Socrate regardait Charmide, fils de Glaucon, comme un homme de mérite, doué de plus de talents qu'aucun des citoyens qui gouvernaient alors. Charmide n'osait ni haranguer le peuple ni se mêler des affaires; Socrate lui parla en ces termes:

« Dites-moi, Charmide, si quelqu'un pouvait gagner des couronnes dans les jeux publics, acquérir de la gloire pour lui-même et donner un

nouvel éclat à sa patrie, et que cependant il refusât de combattre, que penseriez-vous de lui ? — Qu'il serait un efféminé. — Et si un citoyen versé dans les affaires et capable d'augmenter la puissance de l'état en acquérant de la gloire, hésitait à servir son pays, ne dirait-on pas avec raison que c'est un lâche ? — Peut-être; mais pourquoi me faire cette question ? — C'est qu'avec des talens vous redoutez les affaires, quoique vous soyez obligé d'y prendre part comme citoyen. — Eh ! quelles preuves avez-vous de ma capacité pour penser ainsi de moi ? — Vos entretiens avec nos magistrats : vous communiquez-ils une affaire, je vois que vous leur donnez de bons conseils; font-ils des fautes, elles ne vous échappent pas.

— Socrate, quelle différence entre soutenir des entretiens particuliers, ou lutter contre une multitude ? — Cependant, qui sait l'arithmétique calculé aussi bien devant la multitude qu'e seul; et les musiciens qui dans la solitude jouent le mieux de la cithare, ne l'emportent-ils pas en public sur leurs rivaux ? — Vous ne voyez donc pas que la honte et la crainte, si naturelles à l'homme, nous pressent plus dans les assemblées du peuple que dans les sociétés particulières ?

— Eh bien, je vais vous montrer que ce ne sont ni les plus sages des citoyens, ni les personnages les plus puissans de l'état qui se font craindre de vous; mais que vous rougisiez de parler devant la partie la plus faible, la moins éclairée de la nation. Seriez-vous intimidé par des foulons, des cordonniers, des maçons, des ouvriers sur métaux, des laboureurs, de petits marchands, des colporteurs, des brocanteurs ? car voilà le monde qui compose l'assemblée du peuple. Ne ressemblez-vous pas à un savant maître d'escrime qui s'effraierait de l'assaut d'un ignorant ? Vous parlez avec facilité devant les premiers citoyens dont quelques-uns vous dédaignent; vous l'emportez de beaucoup sur ceux qui font leur état de parler en public; et vous craignez d'être moqué par une multitude qui ne s'est jamais occupée de politique, et qui ne vous méprise pas !

— Eh ! ne voyez-vous pas, Socrate, que dans les assemblées du peuple on se moque souvent de ceux qui parlent bien ? — Et vos citoyens illustres ne raillent donc jamais ? En vérité, je m'étonne que vous qui repoussez si bien leurs

raffertés, ne vous croyez aucun moyen pour aborder la populace ! O mon ami, connaissez-vous mieux : ne tombez pas dans une faute presque générale. Le vulgaire scrute d'un œil curieux les affaires d'autrui, et ne descend jamais en lui-même. Pas de négligence sur ce point : employez votre énergie à vous connaître, et si vous pouvez rendre quelque service à votre patrie, ne l'abandonnez pas. Le bien qu'elle recevra de vous se répandra non-seulement sur les autres citoyens, mais encore sur vos amis et sur vous-mêmes. »

CHAPITRE VIII.

Aristippe avait grande envie d'embarrasser Socrate, qui auparavant l'avait réduit au silence. Socrate voulant être utile à ses auditeurs, répondit non en homme qui se tient sur ses gardes, dans la crainte qu'on n'intervertisse ses paroles, mais en sage qui désirait que ses disciples fussent persuadés et pratiquassent leurs devoirs.

Aristippe lui demandait s'il connaissait quelque chose de bon. Si Socrate eût répondu que la boisson, la nourriture, la richesse, la santé, la force, l'intrépidité sont un bien, il lui démontrait que c'est quelquefois un mal. Mais Socrate, considérant que lorsque nous éprouvons quelque incommodité, nous en souhaitons le remède, le lui indiqua : « Me demandez-vous si je sais quelque chose de bon pour la fièvre ? — Non. — Pour les maux d'yeux ? — Pas davantage. — Pour la faim ? — Pas encore. — Si vous entendez quelque chose de bon qui ne soit bon à rien, je ne le connais ni n'ai besoin de le connaître. »

Aristippe lui demanda encore s'il connaissait quelque belle chose. « Oui, et plus d'une, répondit Socrate. — Ces belles choses ont-elles toutes une parfaite ressemblance ? — Il en est qui certes diffèrent entre elles. — Et comment ce qui diffère du beau serait-il beau ? — Un beau coureur diffère d'un beau lutteur. La beauté d'un bouclier fait pour défendre le corps diffère absolument de celle d'un javelot qui est beau quand il peut se lancer avec force et vitesse. — Mais vous me répondez comme si je vous demandais si vous connaissez quelque chose de bon. — Admettez-vous une différence entre le bon et le beau ? ne savez vous pas que tout ce qui est beau est bon par la même raison ? La vertu n'est pas bonne dans une occasion, ni belle dans une autre. L'homme qu'on appelle

beau sous un certain rapport est bon sous ce même rapport ; et les proportions qui constituent la beauté de son corps en font aussi la bonté. Tout ce qui est utile est bon et beau relativement à l'usage auquel on le destine.

— Un panier à mettre du fumier est donc une belle chose ? — Assurément, s'il est fait comme il doit l'être pour y mettre du fumier, et un bouclier d'or est une laide chose quand il est mal fait. — Vous dites donc qu'une même chose peut être belle et laide en même temps ? — Je n'hésiterai pas plus à dire qu'elle peut être bonne et mauvaise. Ce qui est bon pour la faim, est mauvais pour la fièvre ; et ce qui est salutaire pour la fièvre est mauvais pour la faim. Un genre de beauté pour la course ne conviendrait pas à la lutte : ce qui est beau à la lutte serait laid à la course. Les choses sont belles et bonnes, du moins lorsqu'elles se prêtent à l'usage auquel on les destine ; elles sont laides et mauvaises quand elles s'y refusent. »

Socrate disait que la commodité d'une maison en constitue la véritable beauté, et c'était donner le meilleur principe de construction ; or voici comment il raisonnait : « Quand on veut bâtir une maison, ne doit-on pas s'étudier à la rendre en même temps agréable et commode ? » Cette proposition étant avouée. « N'est-il pas à désirer, ajoutait-il, qu'elle soit fraîche pendant l'été, et chaude en hiver ? » Ce point lui était encore accordé. « Eh bien, continuait-il, quand les maisons regardent le midi, le soleil pénètre en hiver dans les appartemens ; et en été, passant au-dessus de nos têtes et par-dessus les toits, il procure de l'ombre. Il faut par conséquent donner de l'élévation aux édifices qui sont au midi, pour que les appartemens reçoivent le soleil en hiver, et tenir fort bas ceux qui sont exposés au nord, afin qu'ils soient moins battus des vents froids. En un mot, la plus belle, la plus agréable maison est celle qui fournit la plus agréable retraite en toute saison, et où l'on renferme avec le plus de sûreté ce qu'on possède. Quant aux peintures et autres ornemens, ils ôtent plus de plaisirs qu'ils n'en procurent. »

Il observait encore que les endroits très élevés et très peu fréquentés convenaient aux autels et aux temples. Il est agréable en priant, d'avoir un jour pur, d'approcher des temples sans être souillé.

CHAPITRE IX.

On lui demandait si le courage est une qualité naturelle ou acquise. « Il est, répondit-il, des corps plus robustes, et résistant mieux que d'autres à la fatigue : de même la nature s'est plu, je crois, à former des âmes capables d'affronter les dangers ; car je vois des hommes nés sous les mêmes lois, élevés dans les mêmes mœurs, différer beaucoup entre eux par le courage. Mais je pense que la valeur peut se fortifier par l'instruction et par l'exercice. Il est clair que les Scythes et les Thraces n'oseraient attaquer les Lacédémoniens avec la pique et le bouclier, et que les Lacédémoniens ne voudraient se battre ni contre les Thraces avec l'écu et le javelot, ni contre les Scythes avec l'arc. J'observe qu'en tout les hommes diffèrent naturellement les uns des autres, et que l'exercice les perfectionne beaucoup : ce qui montre que les hommes les plus favorisés ainsi que les plus maltraités de la nature doivent s'instruire et s'exercer dans les parties où ils veulent se faire un nom. »

Il ne séparait pas le savoir de la bonne conduite ; et il regardait comme savant et bien réglé dans ses mœurs celui qui connaît le bon et l'honnête pour le pratiquer, et le mal pour le fuir. On lui demandait encore s'il jugeait instruits ceux qui savent bien ce qu'on doit pratiquer, et qui font le contraire. « Ils ne sont pas moins ignorans que déréglés, répondait-il ; car, à mon avis, quiconque discerne entre toutes les actions possibles, celles qui lui sont le plus avantageuses, ne manque pas de les choisir : quand on fait le mal, on n'est donc pas moins ignorant que coupable. »

Il assurait que la justice et les autres vertus n'étaient qu'une science. « Les actions justes et vertueuses, disait-il, sont bonnes et honnêtes : tous ceux qui les connaissent ne leur préfèrent rien. Cette science leur manque-t-elle, ils ne peuvent les pratiquer ; et s'ils l'entreprennent, ils ne font que des fautes. Puisqu'on ne fait rien de juste, de beau, de bon, que par la vertu, la justice et toutes les autres vertus, sont donc une science. »

Il disait que la folie est contraire à la science ; cependant il ne traitait pas l'ignorance de folie : « mais, ne se pas connaître soi-même, et s'imaginer savoir ce qu'on ignore, c'est, disait-il,

toucher de près à la démence. Parmi le vulgaire, ajoutait-il, on n'est pas accusé de folie pour se tromper sur des matières inconnues à la plupart des hommes ; mais on traite de fous ceux qui se trompent dans des choses connues de tout le monde. On appelle insensé celui qui se croit ou si grand qu'il se baisserait en passant sous la porte de la ville, ou si fort qu'il essaierait d'enlever des maisons, ou entreprendrait des choses visiblement impossibles : mais ne fait-on que de petites fautes, on n'est pas traité de fou par le vulgaire. Comme il donne le nom d'amour à une violente affection, il donne le nom de folie à une forte démence. »

En considérant la nature de l'envie, il trouvait que c'est un sentiment douloureux que ne produisent ni les malheurs des amis ni la prospérité des ennemis ; qu'il n'y avait d'envieux que ceux qui s'attristent du bonheur de leurs amis : et comme quelques personnes s'étonnaient qu'en aimant on s'affligeât du bonheur de son ami, il leur observait qu'il existe des gens bizarres qui incapables d'abandonner leurs amis dans le malheur, et les secourant dans l'infortune, se désolent de leur prospérité ; mais que le sage était exempt de ce défaut qui n'entraîne que dans l'âme d'un sot.

En considérant ce qu'est l'oisiveté, il disait qu'il voyait la plupart des hommes toujours en action ; qu'en effet, même les joueurs de dés et les bouffons s'occupent ; mais que tous ces gens-là étaient oisifs, puisqu'ils pourraient faire mieux. Il ajoutait en même temps que personne n'a le loisir de quitter le mieux pour s'adonner au pire ; et que celui qui le fait est coupable, puisqu'il ne manque pas d'occupation.

« Les rois et les chefs, disait-il encore, ne sont pas ceux qui portent un sceptre, ceux que le sort ou l'élection de la multitude, que la violence ou la fraude ont favorisés, mais ceux qui savent commander. »

Convenait-on que le devoir d'un souverain est de commander, celui des sujets d'obéir, il montrait ensuite que dans un vaisseau le commandement est déferé au plus habile, et que tous lui obéissent, sans excepter le maître du vaisseau ; que de même en agriculture, le maître d'un champ suit les lumières de son laboureur, qu'ainsi les malades obéissent au médecin, et ceux qui s'exercent le corps, aux maîtres d'exer-

cices : qu'enfin dans tout ce qui exige de l'industrie, les hommes se gouvernent eux-mêmes quand ils s'en jugent capables; sinon, qu'ils obéissent aux habiles gens qu'ils rencontrent, et qu'absens ils rappellent pour se mettre à leurs ordres, et faire ce qu'il convient. Il observait que dans l'art de filer, les femmes elles-mêmes commandent aux hommes, parce qu'elles s'y connaissent, et que les hommes n'y entendent rien.

Si on lui objectait qu'il est permis à un tyran de ne pas suivre les bons conseils : « Eh ! comment cela lui est-il permis, puisque la punition est toute prête ? car quiconque ferme l'oreille à un bon conseil, commet une faute toujours suivie de quelque dommage. » Si l'on disait que le tyran est maître même d'ôter la vie à un sage, « pensez-vous, répliquait-il encore, qu'en se défaisant de ses meilleurs appuis, il n'en soit pas puni, ou qu'il ne le soit que légèrement ? Trouvera-t-il sa sûreté dans une telle conduite, ou plutôt ne hâtera-t-il pas sa ruine ? »

« A quoi, lui demandait-on, l'homme doit-il surtout s'appliquer ? — A bien faire. » Et comme on lui demandait encore s'il y a des principes pour faire fortune : « Ces deux choses ne se ressemblent point, répondait-il. Trouver le nécessaire sans le chercher, voilà ce que j'appelle une bonne fortune; mais devoir le bonheur à ses soins, à ses études, c'est ce qui me parait une bonne conduite : et je dis de ceux qui la tiennent, qu'ils font bien. Je juge estimables et chéris des dieux, le laboureur qui travaille bien la terre, le médecin qui pratique bien l'art de guérir, l'homme d'état qui doit à ses études de bons principes de gouvernement. Ne rien faire de bien, c'est n'être ni utile aux hommes ni agréable aux dieux. »

CHAPITRE X.

Se trouvait-il avec des artisans jaloux de subsister de leur profession, sa conversation ne leur était pas inutile. Il alla voir un jour le peintre Parrhasius. « La peinture, lui dit-il, n'est-elle pas une représentation des objets visibles ? Vous imitez avec des couleurs les enfoncements et les saillies, le clair et l'obscur, la mollesse, la dureté, le poli, la fraîcheur de l'âge et sa décrépitude. — Cela est vrai. — Et si vous vou-

lez représenter une beauté parfaite, comme il est difficile de trouver un seul homme qui n'ait aucune imperfection, vous rassemblez plusieurs modèles et prenez de chacun ce qu'il a de beau pour en faire un tout accompli. — Tel est notre procédé. — Mais quoi ! ce qu'il y a de plus aimable dans le modèle, ce qui lui gagne la confiance et les cœurs, ce qui le fait désirer, le caractère de l'âme enfin, l'imitiez-vous, ou est-ce inimitable ? — Eh ! comment imiter ce qui ne dépend ni de la proportion, ni de la couleur, ni d'aucune des choses que vous avez détaillées, qui enfin ne se peut voir ? — Mais ne remarque-t-on pas dans les regards tantôt l'amitié, tantôt la haine ? — Cela me parait ainsi. — Les yeux peuvent donc peindre ces passions. — Assurément. — Trouvez-vous le même caractère de physionomie à ceux qui prennent part au bonheur ou au malheur de leurs amis, et à ceux qui n'en sont pas touchés ? — Non certes ; car le visage que l'on montre à ses amis heureux est aussi riant qu'il est triste dans leur infortune. — Voilà donc encore des passions qu'on peut représenter. — Il est vrai. — Un air de grandeur et de noblesse, un air humble et abject, la modestie, la prudence, l'insolence, la rusticité, tout cela se montre sur le visage et dans le geste, dans l'action et même dans le repos. — Vous dites la vérité. — Nouveaux caractères que l'art peut exprimer. — Sans doute. — Et qui croyez-vous qu'on aime le plus à voir, de l'homme dont l'extérieur décele un caractère doux, heureux, aimable, ou de celui qui n'offre que des inclinations haïssables, viles et méchantes ? — En vérité, Socrate, quelle différence entre l'un et l'autre ! »

Il était allé un jour chez Cliton le statuaire ; il s'entretenait ainsi avec lui : « Je vois bien que vous ne représentez pas de la même manière l'athlète à la course, le lutteur, le pugile, le pancratiaste ; mais le caractère de vie qui charme surtout les spectateurs, comment l'imprimez-vous à vos statues ? »

Comme Cliton hésitait et tardait à répondre : « C'est peut-être, lui dit Socrate, en conformant vos statues à vos modèles vivans, que vous les montrez plus animées ? — Voilà tout mon secret. — Suivant les différentes postures du corps, certaines parties s'élèvent tandis que d'autres s'abaissent ; quand celles-ci sont pres-

sées, celles-là fléchissent; lorsque les unes se tendent, les autres se relâchent : n'est-ce pas en imitant cela que vous donnez à l'art la ressemblance de la vérité? — Précisément. — Cette imitation de l'action des corps ne cause-t-elle pas du plaisir aux spectateurs? — Cela doit être. — Il faut donc exprimer la menace dans les yeux des combattans, la joie dans le regard des vainqueurs. — Assurément. — Il faut donc aussi que le statuaire exprime par les formes les actions de l'âme.»

Un jour il entra dans la boutique de l'armurier Pistias, qui lui montra des cuirasses bien faites. « En vérité, lui dit-il, j'admire l'invention de cette armure qui couvre le corps dans les parties où il a besoin de défense, sans empêcher les bras de se remuer. Mais dites-moi, Pistias, pourquoi vendez-vous vos cuirasses plus cher que les autres armuriers, quoiqu'elles ne soient ni plus fortes ni meilleures? — C'est que je les fabrique mieux proportionnées. — Est-ce par le poids ou par la mesure que vous prouvez leur proportion, et que vous les estimez plus? car vous ne donnez à toutes ni le même poids, ni la même grandeur, s'il est vrai, comme je le pense, que vous en fassiez d'assorties à toutes les tailles. — Il faut bien qu'elles puissent s'ajuster; car autrement à quoi servirait une cuirasse? — Mais n'y a-t-il pas des corps bien proportionnés, et d'autres qui ne le sont pas? — Sans doute. — Comment donc faites-vous une cuirasse d'une belle proportion pour un corps mal proportionné? — En l'ajustant à la taille; dès qu'elle va bien, elle est d'une belle proportion.

— Si je ne me trompe, vous considérez les proportions non en elles-mêmes, mais par rapport aux personnes: ainsi vous direz qu'un bouclier est bien proportionné pour celui qui doit s'en servir; il en est de même d'un manteau ou d'autres choses semblables: du moins d'après vos paroles, peut-être y a-t-il dans cette convenance un autre avantage qui n'est pas à mépriser. — Enseignez-moi sur cela ce que vous savez. — Une armure qui va bien fatigue moins de son poids, sans être en effet plus légère que celle qui va mal. Celle-ci ou pèse trop sur les épaules, ou presse fortement quelque partie du corps, et devient par-là incommode et difficile à porter: l'autre se partage avec un juste équi-

libre sur les clavicules, sur les épaules, sur le dos, sur la poitrine, sur l'estomac; on dirait que c'est non un fardeau, mais un appendice du corps. — Vous venez de dire ce qui donne selon moi un très grand prix à mes ouvrages, quoiqu'il y ait des personnes qui achètent de préférence des cuirasses ciselées et dorées. — Mais si à cause de ces embellissemens elles s'ajustent mal, n'achète-t-on pas alors une incommodité bien ciselée, bien dorée? Enfin, continua Socrate, comme le corps n'est pas toujours immobile, que tantôt on se courbe, tantôt on se redresse, comment des cuirasses justes serviront-elles? — Elles ne pourront servir. — Vous dites donc que des cuirasses vont bien, non lorsqu'elles montrent toutes les formes, mais quand elles n'incommodent pas. — C'est vous-même qui le dites, et vous l'entendez à merveille.»

CHAPITRE XI

Il y avait à Athènes une belle nommée Théodote, femme d'une humeur peu sévère. Un des auditeurs de Socrate disait d'elle, qu'il n'y avait pas d'expressions propres à peindre sa beauté; que les peintres la prenaient pour modèle, et qu'elle ne leur voilait rien de ce que la décence permet de montrer.

« Il faut lui faire visite, dit Socrate: nous aurions beau écouter; quelle idée se former de ce qui est au-dessus de toute expression! — Suivez-moi à l'instant, » dit le narrateur.

Ils allèrent en effet chez Théodote; ils la trouvèrent avec un peintre qui en faisait son étude, et la considérèrent à loisir. Dès que le peintre eut cessé son travail: « Mes amis, leur dit Socrate, devons-nous plus de reconnaissance à Théodote, de ce qu'elle nous a montré ses charmes, qu'elle ne nous en doit de l'avoir contemplée? Si elle a plus gagné à se montrer à nous, c'est elle qui nous a obligation: mais nous lui en devons beaucoup, si ce beau spectacle nous a intéressés plus qu'elle. » Quelqu'un ayant remarqué qu'il parlait juste: « N'est-il pas vrai, ajouta-t-il, que les éloges qu'elle reçoit de nous et que nous aimerons à rubier, ne lui seront pas inutiles; tandis que nous à qui tant d'appas ont été dévoilés, nous n'emporterons que des désirs et des tourmens? Désormais esclaves de Théodote, c'est à nous de reconnaître son em-

pire. — A ce compte, repartit la belle courtisane, c'est à moi de vous remercier de votre visite. »

Quand Socrate la vit ensuite superbement parée, et près d'elle sa mère vêtue d'une manière peu commune, de nombreuses esclaves, belles et proprement habillées, des appartemens ornés avec autant de richesses que de goût : « Dites moi, Théodote, auriez-vous des terres ?

— Non. — Du moins vous avez quelque maison d'un bon revenu. — Pas plus. — Vous possédez donc des esclaves industriels ? — Pas un seul.

— Mais comment suffisez-vous à vos dépenses ?

— Je me fais un ami, il veut m'obliger ; voilà mon revenu. — En vérité, Théodote, c'est une belle richesse ! Une foule d'amis est bien préférable à des troupeaux de brebis, de vœufs et de chèvres. Mais pour qu'un ami vole à vous comme un moucheron, comptez-vous sur les faveurs de la fortune, ou employez-vous quelque artifice ?

— Eh ! comment inventerais-je des artifices ?

— Bien plus aisément que les araignées. Vous voyez comme elles se procurent leur subsistance : elles tissent une toile subtile, où les mouches tombent et deviennent leur proie.

— Vous me conseilleriez donc aussi de tendre des filets pour prendre des amis ? — Il ne faut pas croire, répondit Socrate, qu'on doive aller sans art à la plus précieuse de toutes les chasses, celle des amis. Voyez combien d'adresse on emploie pour chasser aux lièvres, proie si commune : le chasseur sait que les lièvres paissent pendant la nuit ; il se procure des chiens qui chassent dans les ténèbres. Les lièvres s'éloignent pendant le jour : on a d'autres chiens qui les sentent au fumet et les arrêtent quand ils retournent des pâturages au gîte. Le lièvre est si agile, que l'œil le suit à peine : on se procure des chiens légers, qui l'atteignent à la course. Quelquefois encore il échappe ; mais on tend des filets dans les sentiers ; il y tombe, et s'y prend.

— Quel moyen donc emploierai-je, dit Théodote, pour aller à la chasse des amis ? — Au lieu de chien, trouvez quelqu'un qui suive à la piste et découvre des richards d'un tempérament amoureux, pour les pousser ensuite dans vos filets. — Et quels filets ai-je donc ? — Un seul filet, bien fait pour enlacer : votre beauté, et avec elle votre esprit qui vous inspire des regards enchanteurs et des paroles obligantes, qui vous apprend à recevoir avec aménité ceux qui vous

recherchent, avec dignité ceux qui font les importants, à visiter avec une tendre sollicitude votre ami malade, à se réjouir vivement avec lui de sa prospérité, à obliger de toute votre âme celui qui vous a donné la sienne. Je vois d'ailleurs qu'après de vous on n'éprouve pas moins de tendresse que de douceur ; que, si vous avez des amans illustres, vous ne les charmez pas seulement par des paroles, mais encore par la bonté de votre cœur. — Je vous jure que je n'emploie aucun de ces artifices.

— Il importe cependant, reprit Socrate, d'attaquer habilement un homme suivant son caractère : ce n'est pas par la force que vous ferez ou conserverez un ami ; c'est une proie qu'on prend et qu'on fixe par les bienfaits et le plaisir.

— Vous dites vrai. — Avant tout ne demandez à ceux qui vous aiment, que ce qu'ils peuvent faire sans peine ; ensuite payez-les de retour. Alors ils deviendront véritablement vos amis ; ils s'attacheront à vous pour long-temps, ils vous rendront les plus grands services. Pour les obliger, il n'est rien de mieux que de ne leur accorder que ce qu'ils désirent ardemment. Vous voyez que les mets les plus délicieux n'ont aucune saveur quand on ne la reçoit pas de l'appétit, et qu'ils inspirent le dégoût quand on est rassasié ; au lieu que si on nous les présente après avoir provoqué notre appétit, quelque communs qu'ils soient, nous les trouvons exquis. — Et le moyen de me faire désirer ? — C'est d'abord de ne point offrir vos faveurs à des amans rassasiés, et d'attendre que leur satiété soit passée, et qu'ils les souhaitent de nouveau. Irritez alors leurs desirs par une modeste familiarité ; paraissez disposée à répondre à leur passion ; et jusqu'à ce qu'elle ait acquis la plus grande force, dérobez-vous à leurs poursuites. Les faveurs ainsi accordées sont bien autrement précieuses que lorsqu'elles vont au-devant des vœux.

— Eh ! Socrate, que ne m'aidez-vous à cette chasse ? — J'y consens, pourvu que vous me persuadiez. — Par quels moyens vous persuader ? — Cherchez vous-même ; vous en trouverez si vous avez besoin de moi. — Venez donc souvent me voir. — Théodote, il m'est difficile d'en trouver le temps, répondit Socrate en plaisantant sur ses grandes occupations : mes propres affaires et les affaires publiques ne me laissent pas de loisir. J'ai d'ailleurs des maîtresses qui ne me

permettent de les quitter ni le jour ni la nuit ; elles ont appris de moi des philtres et des enchantemens. — Quoi ! Socrate, vous avez aussi cette connaissance ? — Eh ! pourquoi pensez-vous qu'Apollodore et Antisthène ne me quittent jamais ? Comment croyez-vous que Cébès et Simmias viennent de Thèbes pour me voir ? Sachez que cela ne peut se faire sans philtres, sans enchantemens, sans iynx. — Prêtez-moi donc un iynx, afin que je vous attire. — Je ne veux pas être attiré près de vous ; mais j'exige que vous veniez me chercher vous-même. — J'irai, Socrate ; promettez-moi seulement de me recevoir. — Je vous recevrai, s'il n'y a personne auprès de moi que j'aime plus que vous. »

CHAPITRE XII.

Il voyait qu'Épigène, l'un des jeunes gens qui le fréquentaient, était d'une mauvaise complexion : « Épigène, lui dit-il, que vous avez l'air commun ! — Aussi, ne suis-je qu'un plébéien. — Pas plus que ceux qui doivent combattre dans les jeux olympiques. Regardez-vous comme peu de chose d'avoir à disputer sa vie contre les ennemis, à la première guerre que déclareront les Athéniens ? Cependant, que de gens qui, à cause de leur mauvaise constitution, périssent dans les combats, ou se sauvent en se déshonorant ! Plusieurs, par la même raison, sont faits prisonniers, passent misérablement le reste de leurs jours dans la plus dure captivité, ou se voient soumis à de tristes nécessités, paient une rançon supérieure à leur fortune, et languissent toute leur vie dans la douleur et dans une profonde misère. D'autres se font une mauvaise réputation, parce qu'ils manquent de vigueur ; on les prend pour des lâches.

« Êtes-vous indifférent à ces punitions ? avec une constitution faible, croyez-vous pouvoir aisément les supporter ? Pour moi, je trouve bien plus doux et bien plus faciles les exercices auxquels doit se soumettre celui qui s'applique à fortifier son corps. Pensez-vous qu'une constitution délicate soit plus saine et plus utile dans tous les événemens qu'une constitution robuste ? ou méprisez-vous les avantages que procure un bon tempérament ? Cependant les hommes bien constitués et ceux qui le sont mal, ont un sort bien différent. Les premiers se portent bien et

sont robustes ; aussi plusieurs d'entre eux se sauvent honorablement dans les combats et se tirent des périls ; plusieurs secourent leurs amis, rendent à la patrie des services qui leur obtiennent de la reconnaissance, de la gloire et les plus grands honneurs. Jusqu'à leurs derniers momens, ils vivent plus heureux, plus considérés, et laissent à leurs enfans de plus grands moyens pour subsister.

« Si l'on ne fait pas publiquement les exercices militaires, ce n'est certainement pas une raison pour les particuliers de les négliger et de s'y appliquer moins assidûment. Sachez que dans aucune lutte, dans aucune entreprise, vous n'aurez à vous repentir d'avoir exercé vos forces : dans toutes nos actions le corps nous est utile, et il nous importe fort qu'il soit bien constitué. Même dans les fonctions où vous croyez que le corps a le moins de part, dans celles de l'intelligence, qui ne sait combien l'on commet de fautes parce que le corps n'est pas bien affecté ? L'oubli, le découragement, la mauvaise humeur, la folie même, effets d'une disposition vicieuse de nos organes, attaquent l'esprit jusqu'à lui faire perdre même les connaissances acquises. Le corps est-il sain ? l'homme vit dans une grande sécurité ; loin qu'il ait à redouter les infirmités, suite d'une mauvaise complexion, il se flatte qu'une santé vigoureuse produira les effets contraires : or, que ne fera pas un homme de bon sens pour éviter ces malheurs dont nous venons de parler ?

« D'ailleurs, quelle honte que, par son indolence, on vieillisse sans savoir jusqu'où l'on aurait pu porter sa force et son adresse ! C'est ce qu'on ne peut connaître sans travail ; car ces qualités ne se produisent pas d'elles-mêmes. »

CHAPITRE XIII.

Quelqu'un était en colère d'avoir salué une personne qui ne lui avait pas rendu le salut : « Quoi ! lui dit-il, la rencontre d'un malade ne vous choque pas ; et vous seriez chagrin d'avoir rencontré un rustique personnage ! Quoi de plus ridicule ! »

Un autre se plaignait d'éprouver du dégoût : « Acumène, lui dit-il, enseigne un bon remède à ce mal. — Lequel ? — C'est de manger moins ; les mets en paraissent plus agréables ; on dépense moins et on se porte mieux. »

Un troisième lui disait que l'eau qu'il buvait était chaude. « Elle sera toute prête quand vous voudrez vous baigner. — Elle est trop fraîche pour le bain. — Vos domestiques se trouvent-ils mal d'en boire et de s'y baigner ? — Non vraiment ; mais je m'étonne qu'ils s'en servent volontiers. — Cette eau est-elle plus chaude à boire que celle du temple d'Esculape ? — C'est l'eau du temple d'Esculape qui est plus chaude. — Considérez donc que vous êtes plus difficile à contenter que ne le sont les domestiques et les malades. »

Un maître avait rudement châtié son valet. Socrate lui en demanda la raison. « parce que c'est un gourmand, un paresseux qui aime l'argent et ne veut rien faire. — Avez-vous examiné quelquefois qui méritait le plus d'être châtié de vous ou de votre valet ? »

Un autre était effrayé du voyage d'Olympie. « Eh ! qu'a donc ce chemin qui vous épouvante ? Ne passez vous pas presque tout le jour à vous promener dans votre maison ? Eh bien, en partant d'ici, vous vous promènerez de même, et vous arrêterez pour dîner ; vous vous promènerez encore et vous souperez, et puis vous reposerez. Ne savez-vous donc pas qu'en mettant ensemble les promenades que vous faites en cinq ou six jours, on va aisément d'Athènes à Olympie ? Au reste, vous ferez mieux de partir un jour d'avance que de différer. Il est fâcheux d'être contraint à faire de longues traites ; mais il est commode de pouvoir perdre un jour en route : il convient donc que vous hâtiez votre départ. »

« Je suis épuisé, disait un autre, d'une longue route que je viens de faire. » Il lui demanda s'il portait quelque fardeau. « Non en vérité ; c'était assez de mon manteau. — Marchiez-vous seul, ou suivi d'un serviteur ? — J'avais un serviteur. — Allait-il à vide, ou portait-il quelque chose ? — Il portait mes hardes et mon bagage. — Et comment s'est-il tiré du chemin ? — Mieux que moi, je crois. — Et s'il eût fallu porter son fardeau, comment vous seriez-vous trouvé ? — Mal assurément, ou plutôt je n'aurais pu le porter. — Trouvez-vous digne d'un homme exercé à la gymnastique d'être moins en état que son esclave de supporter la fatigue ? »

CHAPITRE XIV.

Quand on venait souper chez lui, les uns apportaient peu, les autres beaucoup. Socrate ordonnait au valet de mettre le petit plat en commun, et d'en distribuer une part à chaque convive. Ceux qui avaient apporté beaucoup, auraient eu honte de ne pas goûter au petit plat, et de ne pas faire part de leur mets ; ils le mettaient donc en commun ; et comme ils n'avaient rien de plus que ceux qui apportaient peu, ils cessèrent d'acheter des viandes à grands frais.

Il remarqua que l'un des convives ne mangeait pas de pain et ne prenait que de la viande. La conversation roulant sur l'application des mots aux objets : « Pourrions-nous expliquer, dit-il, pourquoi on appelle un homme carnassier ? car avec son pain on mange de la viande quand on en a ; mais il me semble que ce n'est pas par cette raison qu'on est appelé carnassier. — Non, dit quelqu'un de la compagnie. — Celui qui mange sa viande, non comme athlète, mais pour son plaisir, vous semble-t-il carnassier ? — Qui mériterait mieux ce nom ? — Mais, dit un autre, celui qui mange beaucoup de viande avec peu de pain ? — Je trouve, reprit Socrate, qu'on l'appelle justement carnassier ; et quand les autres demandent aux dieux abondance de fruits, il doit demander abondance de viande. » Pendant que Socrate parlait, le jeune homme qu'il avait en vue sentit qu'il était l'objet de la conversation : il prit du pain, mais sans cesser de manger force viande. Socrate s'en aperçut : « Observez ce jeune homme, dit-il, vous qui êtes auprès de lui ; se sert-il de son pain pour manger sa viande, ou de sa viande pour manger son pain ? »

Il remarqua une autre fois qu'un des convives, à chaque bouchée de pain, goûtait des différens plats : « Est-il une manière plus dispendieuse, dit-il alors, et plus ennemie du bon goût, que celle d'un homme qui mange plusieurs mets à la fois, et qui met en même temps dans sa bouche des sauces différentes ? Il compose ainsi un plat assurément bien cher : et d'ailleurs si les cuisiniers ont raison de ne pas vouloir de mélange, parce qu'ils le jugent déplacé, celui qui se le permet ne commet-il pas une faute et ne détruit-il pas leur art ? N'est-il pas ridicule de chercher parmi eux les plus habiles, et, sans y rien connaître, de changer ce qu'ils font ? Un

autre inconvénient pour celui qui est accoutumé à manger plusieurs mets ensemble, c'est de se croire dans la détresse quand il n'y a plus diversité, et de regretter son régime habituel; au lieu que celui qui, à chaque bouchée de pain, ne touche qu'à un seul plat, peut, lorsqu'il ne voit pas l'abondance, se réduire sans peine à son modeste ordinaire.»

Il disait que les Athéniens exprimaient l'action de manger par un mot qui signifie faire bonne chère; qu'il fallait qu'une nourriture, pour être bonne, n'incommodât ni le corps ni l'esprit, et qu'on se la procurât sans peine: en sorte qu'il entendait ce mot, faire bonne chère, de ceux qui vivent sobrement.

LIVRE IV.

CHAPITRE PREMIER.

Socrate se rendait utile en toute occasion et de toutes les manières. Avec de l'attention et l'intelligence la plus commune, on conçoit pourquoy rien n'était plus avantageux que de converser avec lui et de le fréquenter, puisque penser à ce grand homme, en son absence, n'était pas d'une faible utilité pour ceux qui partageaient sa familiarité et qui adoptaient ses principes; car il n'instruisait pas moins par son badinage que par des leçons sérieuses. Souvent il se disait amoureux, mais il était évident que ce n'était pas de la beauté du corps; il ne recherchait que les âmes nées pour la vertu.

Il regardait comme l'indice d'un heureux naturel, une conception facile, une mémoire sûre, le désir des connaissances nécessaires pour bien administrer une maison, pour bien gouverner un état, en un mot, pour tirer parti des hommes et des circonstances. Il pensait qu'avec une bonne éducation, de tels hommes étaient heureux; qu'ils conduisaient sagement leur maison; qu'ils pouvaient encore bien mériter et de leur pays et du genre humain tout entier.

Il avait une manière différente avec les différents caractères. Rencontrait-il de ces jeunes gens qui se croyant favorisés de la nature méprisent toute instruction; il leur prouvait que les naturels qui semblent les plus heureux ont

le plus besoin d'être cultivés. Il apportait l'exemple de ces généreux coursiers qui nés vifs, impétueux, deviennent précieux, et rendent de grands services, s'ils sont domptés dans leur jeunesse: les a-t-on négligés, ils sont rétifs et de nul service. Un chien de bonne race, qui aime la fatigue, qui s'élançe à la poursuite des animaux, deviendra sans doute un excellent chien de chasse, si l'on a soin de l'instruire; qu'on l'abandonne à la nature, il est stupide, obstiné, furieux.

Ainsi les hommes les plus avantagés de la nature nés avec de l'ardeur pour tout ce qu'ils entreprennent, se distingueront par leurs vertus, et deviendront très utiles; car ils feront de grandes choses, s'ils ont reçu de l'éducation la connaissance de leurs devoirs: mais si la culture leur manque et qu'ils restent dans l'ignorance, ils seront aussi méchants que nuisibles; ne sachant pas discerner ce qu'ils doivent faire, ils se jettent dans de coupables projets; hautains et violens, ils ne veulent point de frein: aussi causent-ils les plus grands maux.

Quant à ceux qui, fiers de leurs richesses, croient n'avoir aucun besoin d'instruction, et qui pensent qu'il leur suffit d'avoir de la fortune pour venir à bout de tous leurs projets, pour être honorés dans le monde, voici comme il les corrigeait. «C'est une folie, leur disait-il, de s'imaginer que, sans instruction, l'on distingue les choses utiles de celles qui ne le sont pas; c'est encore une folie, lorsqu'on manque de ce discernement, de se croire capable de quelque chose d'utile parce qu'on a les moyens d'acheter tout ce qu'on veut: c'est une sottise, lorsqu'on est incapable de rien d'utile, de croire qu'on a tout ce qu'il faut pour bien vivre, pour vivre avec honneur; c'est encore une sottise de penser qu'avec des richesses et une honteuse ignorance on passera pour un homme de mérite, ou que sans mérite on sera considéré.»

CHAPITRE II.

Je vais raconter comment il se comportait avec ceux qui croyaient avoir reçu une excellente éducation, et qui se glorifiaient de leur savoir.

Il savait que le bel Euthydème, pour avoir rassemblé quantité d'ouvrages de poètes et de

sophistes renommés, se flattait de l'emporter par ses lumières sur tous ses égaux, et concevait l'espérance d'éclipser ses rivaux dans l'éloquence et dans la science du gouvernement. Cependant, à cause de sa jeunesse, il n'entrait pas encore dans les assemblées du peuple, et s'il s'intéressait au succès d'une affaire, il s'asseyait dans la boutique d'un éperonnier voisin de la place. Socrate l'ayant remarqué, s'y rendit avec plusieurs de ses amis.

Quelqu'un demanda si c'était aux instructions de quelque sage, ou à la seule force de son génie, que Thémistocle devait une supériorité telle que la république jetait les yeux sur lui lorsqu'elle avait besoin d'un homme habile. Socrate voulait piquer Euthydème : « Il faudrait, répondit-il, être bien simple pour croire que sans de bons maîtres on ne devient pas habile dans les arts mécaniques, et que la plus importante de toutes les sciences, celle de gouverner les états, vient d'elle-même à l'esprit. »

Une autrefois Socrate, voyant qu'Euthydème évitait de se placer auprès de lui, dans la crainte de passer pour un des admirateurs de son talent : « Assurément, dit-il, en présence d'Euthydème, on peut juger que, dès qu'il sera en âge, il ne manquera pas d'ouvrir son avis sur les affaires qui seront proposées à l'assemblée du peuple. Au soin qu'il prend de paraître ne rien apprendre de personne, je présume qu'il a déjà un bon exorde tout prêt pour ses discours. Sans doute il commencera ainsi sa harangue : « Je n'ai jamais eu de maître; si j'ai entendu parler de quelques hommes éloquens ou versés dans les affaires, je n'ai point recherché leur société; je ne me suis pas mis en peine de rechercher un maître habile : au contraire, j'ai toujours eu de la répugnance à recevoir des leçons; j'ai même craint qu'on ne m'en soupçonnât. Néanmoins voici un avis tel que le hasard me le suggère. »

« Un semblable exorde ne conviendrait pas mal non plus à un jeune homme qui voudrait obtenir du gouvernement permission d'exercer la médecine. Il faudrait qu'il commençât ainsi son discours : « Athéniens, je n'ai jamais appris la médecine de personne; jamais je n'ai cherché de maître; car j'ai constamment évité non-seulement de rien apprendre des médecins, mais même de paraître avoir appris la médecine. Ce-

pendant, accordez-moi votre confiance; car je tâcherais de m'instruire en faisant sur vous des expériences. » Tout le monde se mit à rire de l'exorde.

Ensuite Euthydème parut prêter l'oreille aux entretiens de Socrate; mais il évitait de parler lui-même, persuadé que son silence passerait pour de la modestie. Socrate voulait le guérir de cette idée : « Je m'étonne, dit-il, que ceux qui veulent jouer de la cithare ou de la flûte, ou monter à cheval, ou posséder quelque autre talent semblable, ne prétendent pas être habiles sur-le-champ et uniquement par leur travail; qu'ils cherchent les maîtres les plus célèbres, résolus de tout faire, de tout endurer, de ne rien entreprendre sans leur avis, comme s'ils n'avaient pas d'autres moyens d'acquérir de l'habileté; tandis que ceux qui se proposent de devenir de grands orateurs, de grands hommes d'état, croient pouvoir d'eux-mêmes, sans préparation, sans étude, acquérir tout à coup un grand talent. Il me semble cependant que cette carrière est d'autant plus difficile que, parmi ceux qui la parcourent, il en est peu qui réussissent; ce qui prouve que ceux à qui elle plaît doivent y apporter une application opiniâtre. »

Tels étaient d'abord les discours que Socrate tenait devant Euthydème. Quand il s'aperçut que son disciple restait plus volontiers quand il parlait, qu'il était plus disposé à l'écouter, il retourna seul à la même boutique; et Euthydème s'étant assis près de lui : « Dites-moi, jeune homme, est-il vrai, comme on l'assure, que vous ayez rassemblé beaucoup d'ouvrages des écrivains qui se sont fait une réputation de sagesse? — Oui, Socrate; j'en rassemble encore jusqu'à ce que j'en aie le plus grand nombre possible.—En vérité, je vous admire de préférer à l'or et à l'argent les trésors de la sagesse. C'est que vous savez bien que l'argent et l'or ne rendent pas les hommes meilleurs, et que les pensées des sages procurent à ceux qui les possèdent les richesses de la vertu. » Euthydème se réjouissait à ces mots, croyant que Socrate le jugeait dans le vrai chemin de la sagesse.

Socrate vit bien qu'il prenait plaisir à la louange. « Dites-moi, reprit-il, dans quelle partie vous proposez-vous de vous distinguer en rassemblant tant de livres? » Comme Euthydème se taisait, rêvant à la réponse qu'il devait faire, Socrate prit la parole : Voulez-vous devenir

médecin : il y a beaucoup de livres de médecine. — Non en vérité. — Quoi donc? architecte? car cet art exige un esprit cultivé. — Ce n'est pas mon dessein. — Vous voulez donc devenir un bon géomètre comme Théodore? — Pas plus. — Vous vous adonnerez donc à l'astrologie? — Pas davantage. — Est-ce que vous voudriez être rhapsode? car on dit que vous avez toutes les œuvres d'Homère. — Point du tout. Je sais que les rhapsodes savent bien des vers par cœur, mais n'en sont pas moins stupides. — Aspireriez-vous à cette science qui rend les hommes capables de gouverner les maisons et les états, de commander, d'être utiles aux autres et à eux-mêmes? — Oui, Socrate, c'est de cette science que j'ai grand besoin.

— Par Jupiter! s'écria Socrate, vous recherchez le plus beau et le premier des arts; on l'appelle l'art des rois, parce qu'il leur est nécessaire. Mais avez-vous bien examiné s'il est possible d'y exceller sans être juste? — Oui, je l'ai examiné; et de plus, je suis convaincu que sans la justice il est impossible d'être bon citoyen. — Vous avez donc travaillé à devenir juste? — Je ne crois pas, Socrate, que personne passe pour plus juste que moi. — Et les hommes justes n'ont-ils pas leurs fonctions comme les ouvriers ont les leurs? — Oui, Socrate. — Et comme les ouvriers peuvent montrer leurs ouvrages, les hommes justes peuvent-ils exposer aussi les leurs? — Quoi! ne pourrais-je pas indiquer les œuvres de la justice? J'indiquerais même celles de l'iniquité: tous les jours elles frappent et nos yeux et nos oreilles. — Eh bien, voulez-vous que nous écrivions ici un J, là un I? Ce qui nous paraîtra l'œuvre de la justice, nous le placerons sous le J; nous mettrons sous l'I ce qui nous paraîtra l'œuvre de l'iniquité. — Faites, si vous le jugez nécessaire.

Socrate écrivit ces deux marques, comme il le disait. « Ne trouve-t-on pas, reprit-il, le mensonge parmi les hommes? — Oui. — Où le placerons-nous? — Sous la marque de l'injustice apparemment. — Les hommes ne trompent-ils pas? — Sans doute. — Où placerons-nous la tromperie? — Encore du côté de l'injustice. — Et l'action de nuire aux autres? — De même. — Celle de réduire quelqu'un en servitude? — Toujours de même. — Et de tout cela rien du côté de la justice? — Cela serait étrange.

— Supposons qu'un général asservisse une nation injuste et ennemie : dirons-nous qu'il commet une injustice? — Non vraiment. — Nous appellerons donc ce qu'il fait un acte de justice? — Sans doute. — Et s'il trompe les ennemis? — Cela est encore juste. — Mais s'il les pille, et qu'il enlève leurs biens? — Il ne fait rien que de juste. Je croyais que les questions que vous me faisiez ne regardaient que nos amis. — Ainsi tout ce que nous avons attribué à l'iniquité, il faudra donc à présent l'attribuer à la justice? — Je le pense. — Voulez-vous qu'en mettant toutes ces actions à la place que vous leur marquez, nous posions en principe qu'elles deviennent justes contre des ennemis, mais injustes avec des amis; qu'on doit à ceux-ci la plus grande franchise? — Nous sommes d'accord.

— Et si un général, reprit Socrate, voit ses troupes se décourager; s'il leur fait accroire qu'il lui arrive du secours, et qu'il rassure par ce mensonge leurs esprits intimidés, sous quelle marque placerons-nous cette tromperie? — Sous celle de la justice, je crois. — Un enfant a besoin d'une médecine qu'il refuse de prendre; son père la lui mêle avec ses alimens, et par cette ruse, il lui rend la santé : où mettrons-nous cette supercherie? — A la même place encore. — Mon ami est désespéré; je crains qu'il ne se tue, je lui dérobe son épée, toutes ses armes; que dirons-nous de ce vol? — Qu'il est juste. — Vous prétendez donc que, même à l'égard de ses amis, on n'est pas tenu à la plus grande franchise? — Non vraiment; je rétracte, s'il est permis, ce que je viens de dire. — Cela vaut beaucoup mieux que de persévérer dans l'erreur.

« Mais, pour ne pas laisser ce point sans examen, de deux hommes qui trompent leurs amis avec des supercheries nuisibles, lequel est le plus injuste de celui qui trompe de propos délibéré, ou de celui qui le fait sans dessein? — Socrate, je n'ai plus de confiance dans mes réponses. Ce que nous avons examiné me paraît tout différent de ce que je le croyais d'abord; néanmoins je dirai que le plus injuste est celui qui a la volonté de tromper. — Vous semble-t-il que la justice soit une science qui ait ses principes comme l'écriture? — Je le pense. — Lequel jugez-vous plus habile à écrire, de celui qui écrit et lit mal de dessein prémédité, ou de celui qui écrit et lit mal involontairement? — C'est

le premier ; car il pourra faire bien quand il le voudra. — Ainsi celui qui écrit mal parce qu'il le veut, sait écrire ; celui qui n'écrit pas bien malgré lui, ne le sait pas ? — Assurément. — Quel est donc celui qui connaît la justice ? est-ce celui qui ment et trompe parce qu'il le veut bien, ou celui qui trompe et ment sans le vouloir ? — C'est le premier. — Vous dites donc que celui qui sait écrire est plus savant dans les lettres que celui qui ne le sait pas ? — Il est vrai. — Et que celui qui connaît mieux les premiers éléments de la justice est plus juste que celui qui les ignore ? — Je le crois, ou plutôt je n'entends plus rien à mes réponses.

— Mais, Euthydème, si quelqu'un voulait dire la vérité et qu'il ne parût jamais de la même manière sur les mêmes choses ; s'il disait, du même chemin, tantôt qu'il conduit à l'orient et tantôt à l'occident, et qu'en rendant le même compte, il trouvât tantôt plus et tantôt moins ; que direz-vous d'un tel homme ? — Qu'il ne sait pas ce qu'il prétendait savoir.

— Connaissez-vous des gens qu'on appelle serviles ? — Assurément. — Il est clair que c'est à cause de leur ignorance ; mais est-ce parce qu'ils ignorent l'art de travailler le cuivre qu'on leur donne ce nom ? — Nullement. — Parce qu'ils ne savent pas le métier de maçons ? — Pas davantage. — Parce qu'ils ne savent pas faire des souliers ? — Non vraiment, c'est tout le contraire ; car ordinairement ceux qui savent le mieux ces métiers sont de condition servile. — On donne donc ce nom injurieux à ceux qui ignorent ce que c'est que le beau, l'honnête et le juste ? — Je le crois. — Réunissez donc vos efforts pour n'être pas compté parmi les esprits serviles.

— En vérité, Socrate, je me croyais très avancé dans la philosophie, et je pensais avoir appris par elle tout ce qui convient à un homme qui soupire après la vertu. Figurez-vous quel est à présent mon découragement, en voyant que, pour fruit de tant de peines, je ne puis pas même répondre aux questions qu'on me fait sur ce qu'il est si important de savoir, et que je ne connais plus aucune route qui puisse me conduire à devenir meilleur.

— Dites-moi, Euthydème, avez-vous été quelquefois à Delphes ? — Oui, et même deux fois. — Avez-vous lu cette inscription qui se voit dans quelque endroit du temple : **CONNAIS-TOI**

ROI-MÊME ? — Oui. — Avez-vous méprisé cet avis, ou y avez-vous fait attention, et avez-vous entrepris d'examiner qui vous êtes ? — Non en vérité. C'est une connaissance que je croyais bien posséder ; car difficilement j'en eusse acquis d'autres, si je ne me fusse pas connu moi-même. — Pensez-vous que pour se connaître il suffit de savoir son nom ? ou bien, à l'exemple de celui qui, voulant acheter un cheval, ne se flatte pas de bien le connaître sans avoir examiné s'il est docile ou rétif, faible ou vigoureux, vif ou lent, en un mot s'il réunit toutes les qualités qui feraient un bon ou un mauvais cheval, ne doit-on pas s'examiner, juger à quoi l'on est propre et quelles sont ses forces ? — Il me semble en effet que ne pas connaître ses facultés, c'est ne se pas connaître soi-même.

— N'est-il pas clair qu'on trouve dans cette connaissance les plus grands avantages, et qu'on s'attire les plus grands maux quand on s'abuse soi-même ? Celui qui se connaît sait ce qui lui est utile ; il distingue ce que ses forces peuvent supporter, de ce qu'elles refusent. En n'entreprenant que ce qu'il sait, il se procure le nécessaire et vit heureux ; en s'abstenant de ce qu'il ne sait pas, il s'épargne des fautes et échappe à la misère : par le même moyen, il est en état de juger les autres hommes et de les employer utilement, soit pour se procurer des biens, soit pour s'épargner des maux. Mais celui qui ne se connaît pas et qui s'abuse sur ses facultés, ne sait pas mieux juger les hommes que les choses ; il n'a nulle idée de ce qu'il lui faut, ni de ce qu'il fait, ni des moyens dont il se sert : il se trompe en tout ; tous les avantages lui échappent, et le malheur l'accable.

« Celui qui sait bien ce qu'il fait réussit dans ses entreprises, acquiert et réputation et gloire. Les hommes qui lui ressemblent aiment à l'employer. Dans les revers, on s'empresse à recevoir ses conseils, on se livre sans réserve entre ses mains, on fonde sur lui l'espérance de sa félicité ; et par tous ces motifs, on le récompense d'un attachement sans bornes. Mais celui qui agit aveuglément, et qui, pour son malheur, est chargé d'une fonction, non-seulement échoue dans ses entreprises où il ne trouve que dommage et châtement, mais encore il perd sa réputation : on le raille, on le méprise ; il vit déshonoré. Vous voyez ce qui arrive aux répu-

bliques qui, méconnaissant leurs forces, attaquent des états plus puissans : les unes sont renversées ; les autres, de libres, sont devenues esclaves.

— Soyez assuré, dit alors Euthydème, que je sens combien est précieuse la connaissance de soi-même. Mais par où commencer et examiner ? Je vous donne toute mon attention, si vous voulez me l'apprendre. — Sans doute, reprit Socrate, que vous connaissez quels sont les véritables biens, les véritables maux ? — Par Jupiter ! si je l'ignorais, je serais au-dessous des esclaves eux-mêmes. — Allons, faites-moi part de vos idées. — Cela n'est pas bien difficile. D'abord je crois que la santé est un bien, que la maladie est un mal ; ensuite que les causes de l'une et de l'autre, je veux dire les boissons, les alimens, les travaux, sont des biens quand ils contribuent à la santé, des maux quand ils donnent des maladies. — Par conséquent la santé, la maladie, sont elles-mêmes des biens quand elles procurent du bien, et des maux quand elles causent du mal. — Et quand la santé produit-elle du mal, et la maladie du bien ? — Lorsque les uns, pleins de confiance dans leur bonne santé, vont chercher la mort dans une expédition peu glorieuse ou dans une navigation funeste, et que les autres sont retenus chez eux par la maladie et se sauvent.

— Vous dites vrai : mais vous voyez d'un autre côté qu'avec la santé on prend part aux bonnes occasions ; qu'on les manque dans un état de faiblesse. — Ces choses qui sont quelquefois utiles et quelquefois nuisibles ne sont donc pas plus des biens que des maux ? — Cela me paraît ainsi, du moins d'après ce discours. « Mais, poursuit Euthydème, on ne peut nier que la science ne soit un bien ; car dans quelle affaire l'homme instruit n'aura-t-il pas plus d'avantage que l'ignorant ? — Quoi ! n'avez-vous pas entendu parler de Dédale ? Ignorez-vous que, pris par Minos, à cause de ses talens, il fut contraint de le servir, privé à la fois de sa patrie et de la liberté ; que voulant prendre la fuite avec son fils, il le perdit sans pouvoir lui-même se sauver ; et que, transporté chez des Barbares, il fut encore une fois esclave ? — Oui, on raconte cette histoire. — Et n'avez-vous pas appris les infortunes de Palamède ? On croit généralement qu'Ulysse, envieux de ses talens,

fut l'auteur de sa mort. — Je sais encore cela. — Combien d'autres personnages enlevés par le roi de Perse, à cause de leurs connaissances, languissent aujourd'hui dans les fers !

— Du moins, Socrate, nul doute que le bonheur ne soit un bien. — Pourvu, Euthydème, qu'on ne le fasse pas consister dans des biens équivoques. — Eh ! qu'y a-t-il d'équivoque dans ce qui fait le bonheur ? — Rien, à moins qu'on ne joigne à l'idée du bonheur la beauté, la force, la richesse, la gloire et mille autres choses semblables. — Nous l'y joindrons certainement. Et comment serait-on heureux sans cela ? — Eh bien, confondez, j'y consens, avec le bonheur tous ces avantages si souvent funestes. Combien de fois la beauté n'a-t-elle pas été corrompue par d'infâmes séducteurs ! Que de gens sont tombés dans le malheur pour avoir formé de trop vastes entreprises, parce qu'ils avaient de la force ! Combien d'autres, amollis par les richesses, sont tombés dans les embûches qu'elles leur avaient fait dresser ! Que d'hommes illustres ont trouvé leur perte dans l'éclat de leur gloire et dans le crédit qu'elle leur avait procuré ! — Si j'ai tort de louer même le bonheur, je l'avoue, je ne sais plus ce qu'il faut demander aux dieux.

— Peut-être n'y avez-vous pas réfléchi, parce que vous vous croyez trop savant. Mais puis-je vous vous disposez à entrer dans un gouvernement démocratique, vous savez sans doute ce que c'est qu'une démocratie. — Je le sais fort bien. — Croyez-vous qu'il soit possible de connaître la démocratie sans connaître le peuple ? — Je ne le pense pas. — Qu'est-ce que vous appelez le peuple ? — Les citoyens pauvres. — Vous savez donc qui sont les pauvres ? — Comment l'ignorer ! — Et ce que c'est que les riches ? — Tout aussi bien. — Qui appelez-vous pauvres, et qui appelez-vous riches ? — J'appelle pauvres ceux qui n'ont pas assez pour les dépenses nécessaires ; et riches, ceux qui ont plus qu'il ne leur faut. — Avez-vous remarqué que certaines gens, n'ayant que peu de choses, en ont cependant assez et font encore des épargnes ; et que d'autres, avec de grands biens, n'ont pas le nécessaire ? — Cela est certain ; et vous avez raison de me le rappeler. Je sais même des souverains que la détresse force, comme des indigeus, à commettre des injustices. — S'il en est ainsi, voilà donc des souverains à placer dans la classe

du peuple ; et les gens qui possèdent peu, mais qui savent économiser, seront comptés parmi les riches. — Mon ignorance me force d'en convenir ; et je réfléchis si je ne ferais pas très bien de me taire. A parler franchement, j'ai l'air de ne rien savoir. »

Il se retira tout découragé, se méprisant lui-même et ne se regardant plus que comme un esclave. La plupart de ceux dont Socrate confondait ainsi l'orgueil ne revenaient plus le voir, et il les jugeait encore plus sots. Pour Euthydème, il crut qu'il ne pourrait acquérir des talens que dans la fréquentation de Socrate. Il ne le quittait que pour des affaires indispensables, il l'imitait même à certains égards. Socrate le voyant dans ces bonnes dispositions ne le rebuta plus, et lui parlait le plus franchement et le plus clairement, des connaissances qu'il croyait nécessaires à son instruction, et auxquelles Euthydème devait s'appliquer de préférence.

CHAPITRE III.

Il ne se pressait pas de rendre les jeunes gens qui le fréquentaient, éloquens, habiles dans les affaires, déliés : il pensait qu'il fallait auparavant leur donner un esprit sain, persuadé que, sans cette qualité, ceux qui avaient des talens étaient plus injustes, plus capables de faire le mal. Avant tout, il s'efforçait de leur inspirer de bons sentimens pour les dieux. D'autres qui se sont trouvés à quelques-uns de ses entretiens sur ce sujet, les ont publiés ; pour moi, j'assistai à la conversation suivante, qu'il eut avec Euthydème.

« Dites - moi, Euthydème, vous est-il jamais venu dans la pensée de réfléchir sur les bienfaits de la Providence qui veille à nous procurer tous nos besoins ? — Non, en vérité. — D'abord, vous savez que nous avons besoin de la lumière, et que les dieux nous l'accordent. — Sans elle, avec nos yeux, nous ressemblerions à des aveugles. — Nous avons besoin de repos, et ils nous donnent la nuit, temps bien favorable au repos. — Ce présent est bien digne encore de notre reconnaissance. — De plus, le soleil est lumineux ; il nous montre les heures, il éclaire tout à nos yeux. La nuit, à cause de son obscurité, nous cache les objets ; mais les dieux l'ont fait briller de la lumière des astres, qui nous aver-

tit des heures de la nuit, et nous permet de vaquer à quelques-unes de nos affaires. — Vous dites la vérité. — Ajoutez à cela que la lune nous indique les parties et de la nuit et du mois. — Cela est encore vrai.

— Comme nous avons besoin de nourriture, les dieux commandent à la terre de nous la fournir : ils nous donnent, à cet effet, les saisons convenables qui nous procurent, avec abondance et variété, non - seulement le nécessaire, mais encore l'agréable. — Voilà encore une grande marque de bienveillance pour les hommes. — Que dites-vous du présent qu'ils nous ont fait de cet élément si précieux, qui, de concert avec la terre et les saisons, enfante et fait mûrir ce qui nous est utile ? L'eau contribue à notre nourriture : mêlée avec nos alimens, elle les rend plus faciles à apprêter, plus salutaires et plus délicats ; et comme elle nous sert à tant d'usages, les dieux nous l'accordent avec profusion. — Nouveau témoignage de leur providence.

— Que direz - vous encore de ce qu'ils nous procurent le feu qui nous défend contre le froid, qui nous éclaire dans l'obscurité, qui nous seconde dans tous les arts, dans tous les travaux qui ont pour but notre utilité ; et dont, pour le dire en un mot, on ne peut se passer dans les plus belles et les plus utiles inventions des hommes ? — Oui, ce bienfait est inappréciable. — Que direz-vous encore de ce qu'après l'hiver le soleil revient vers nous, mûrit sur son passage les productions de la terre, dessèche celles dont la saison est écoulée ? Après nous avoir rendu ce service, il ne nous approche pas de trop près ; mais il retourne sur ses pas, comme s'il craignait de nous offenser par l'excès de sa chaleur. Parvenu à cette distance où nous sentons nous-mêmes qu'un froid plus rigoureux nous ferait périr, il recommence sa carrière jusqu'à ce qu'il ait atteint cette région du ciel où sa présence nous est le plus avantageuse. — Il semble, en vérité, que tant de merveilles ne soient que pour les hommes. — Il est encore évident que nous ne pourrions supporter ni le froid ni le chaud, si nous passions subitement de l'un à l'autre ; mais le soleil s'avance vers nous si lentement, il s'en éloigne avec tant de lenteur, que nous passons, sans même le sentir, par les extrémités opposées de la chaleur et du froid. — Tant de merveilles me font douter si les dieux

ont d'autre objet que de répandre sur nous leurs faveurs. Une seule difficulté m'arrête; c'est que les autres partagent leurs bienfaits avec nous. — Eh ! n'est-il pas manifeste qu'ils naissent, qu'ils sont nourris pour les hommes ? Quelle autre créature tire une aussi grande utilité que l'homme des chèvres, des porcs, des chevaux, des bœufs, des ânes et d'autres animaux ? Il me semble qu'il en tire même un meilleur parti que des végétaux : il ne s'en nourrit pas moins ; il ne s'en enrichit pas moins. On trouve même bien les hommes qui se nourrissent, non des productions de la terre, mais de lait, de fromage et de chair. Ils apprivoisent, ils domptent les animaux les plus utiles, et leur empruntent leurs secours dans les combats et dans plusieurs autres circonstances. — J'en conviens avec vous ; car je vois des animaux, beaucoup plus forts que l'homme, se soumettre à son empire, et lui rendre les services qu'il lui plait d'exiger d'eux.

— Comme les objets de nos jouissances sont multipliés, beaux, utiles et variés, ils nous ont donné des sens qui répondent à chacune, et par le moyen desquels nous jouissons de tous les biens. Les dieux ont imprimé en nous l'intelligence; c'est par elle que nous raisonnons sur les objets soumis à nos sens, que nous en conservons le souvenir, que nous jugeons de leur utilité, que nous faisons de belles découvertes, soit pour acquérir les biens, soit pour écarter les maux. Oublierai-je le don de la parole, qui sert à nous instruire, à établir parmi nous un commerce de bons offices, à porter des lois et à gouverner ?

— Qui pourrait douter, Socrate, que les dieux aient pris de l'espèce humaine le soin le plus tendre ? — Enfin, comme nous ne pouvons pas prévoir par nous-mêmes ce qui peut nous être utile dans l'avenir, ils viennent encore à notre secours par la divination; ils répondent à nos demandes, et nous enseignent comment nous devons nous conduire. — Il me semble, Socrate, que ces dieux vous ont traité plus favorablement que les autres, puisque, sans être interrogés, ils vous indiquent d'avance ce que vous devez faire, ce que vous devez éviter.

— Vous reconnaissez, vous aussi, mon cher, que je dis vrai, si vous n'attendez pas qu'ils s'offrent à vos yeux sous une forme visible, s'il vous suffit de voir leurs ouvrages, de les adorer, de

les honorer. Pensez que c'est ainsi qu'ils se montrent à nous. Toutes les divinités nous prodiguent des biens sans se rendre visibles; et le Dieu suprême, celui qui dirige et soutient cet univers, celui en qui se réunissent tous les biens et toute la beauté; qui, pour notre usage, le maintient tout entier dans une vigueur et une jeunesse toujours nouvelles, qui le force d'obéir à ses ordres plus vite que la pensée, et sans s'égarer jamais; ce Dieu est visiblement occupé de grandes choses, mais nous ne le voyons pas gouverner.

« Considérez que le soleil, qui semble exposé à tous les regards, ne permet pas qu'on le fixe : quiconque porte sur lui un œil téméraire perd aussitôt la vue. Les ministres mêmes de la Divinité sont invisibles. La foudre se lance du haut des cieux; elle brise tout ce qu'elle rencontre : mais on ne la voit ni quand elle se précipite, ni quand elle frappe, ni quand elle se retire. On ne voit pas les vents, mais on sent leur présence, et l'on voit leurs effets. Si dans notre faible nature quelque chose nous rapproche des dieux, c'est notre âme sans doute; il est clair qu'elle règne en nous : cependant elle n'est pas visible. Réfléchissez, Euthydème, et ne méprisez pas les substances invisibles; à leurs effets, reconnaissez leur puissance, et révérez la Divinité.

— Je suis certain, Socrate, que je ne me permettrai pas le plus léger oubli à l'égard de la Divinité; mais ce qui m'afflige, c'est que je ne vois personne leur rendre assez de grâces de leurs bienfaits. — Ne vous tourmentez pas de cela, Euthydème. Vous savez la réponse de l'oracle de Delphes à ceux qui l'interrogent sur la manière d'honorer les dieux : Suivez les lois de votre pays. Or, la loi de tous les pays est que chacun sacrifie selon ses facultés. Quelle manière plus belle et plus pieuse d'honorer les dieux que celle qu'ils nous prescrivent ! Mais n'omettez rien de ce qui dépend de vous ; autrement, ce serait mépris manifeste. Les avez-vous honorés selon votre pouvoir, espérez avec confiance les plus grands bienfaits ; car de qui l'homme sage doit-il espérer plus que de ceux dont la puissance est sans bornes ? Et quel moyen de l'obtenir, si ce n'est en cherchant à leur plaire ? Et comment peut-on mieux leur plaire qu'en leur accordant une entière obéissance ? »

C'était par de semblables discours, et surtout

par sa conduite, que Socrate rendait ses disciples plus modestes et plus religieux.

CHAPITRE IV.

Socrate était loin de cacher ses sentimens sur la justice, et d'ailleurs il les manifestait assez par ses actions. En public, en particulier, sa conduite envers les citoyens était toujours conforme aux lois et utile à tous. Soumis aux chefs de la république en tout ce que la loi commande, il leur obéissait également à la ville et dans les armées; en sorte qu'il se distinguait par son amour pour le bon ordre. Lorsqu'il présida les assemblées en qualité d'épistate, il ne permit pas au peuple de consacrer par son suffrage un injuste décret; et d'accord avec la loi, il résista à la multitude effrénée, dont aucun autre que lui n'aurait combattu la fureur. Quand les Trente lui commandaient quelque chose d'injuste, il n'obéissait pas. Ainsi, lorsqu'ils lui prescrivirent de ne pas avoir d'entretien avec la jeunesse; lorsqu'ils le chargèrent avec quelques autres citoyens d'amener un homme qu'ils voulaient condamner à la mort, lui seul résista, parce que l'ordre était injuste.

Il fut accusé par Mélitus. C'est la coutume des accusés de chercher à se rendre les juges favorables, de les flatter, de leur adresser des supplications qui blessent les lois; plusieurs se sont fait absoudre par ce manège: pour lui, il ne voulut se rien permettre de contraire à la loi. Cependant s'il eût fait quelques faibles démarches, il eût été facilement absous, mais il aima mieux mourir en observant la loi, que de l'enfreindre pour sauver sa vie.

Il tint plus d'une fois ce langage sur la justice; et voici la conversation qu'il eut un jour sur cette matière avec Hippias l'Éléen. Il y avait long-temps qu'Hippias n'était venu à Athènes; il rencontra Socrate précisément lorsque celui-ci disait devant plusieurs personnes: « Veut-on faire apprendre à un jeune homme le métier de cordonnier, de chaudronnier, de maçon, veut-on en faire un écuyer, on n'est pas embarrassé de lui trouver partout des maîtres; on assure même qu'on trouve des gens tout prêts à se charger de l'instruction d'un bœuf ou d'un cheval: mais si vous voulez apprendre vous-même la justice, ou en faire donner des leçons à votre

fil, à votre valet, vous ne trouverez nulle part personne qui se charge de l'enseigner: voilà qu'il m'étonne bien. »

Hippias, qui l'avait écouté, lui dit d'un ton railleur: « Comment! Socrate, vous répétez donc encore les mêmes choses que je vous ai déjà entendu dire il y a si long-temps? — Oui, toujours les mêmes choses, et toujours sur les mêmes sujets. Pour vous, qui êtes un homme si savant, peut-être sur les mêmes sujets ne vous expliquez-vous pas toujours de la même manière? — Assurément, je tâche de ne rien dire que de nouveau. — Si l'on vous parlait de ce que vous savez, si l'on vous demandait combien il y a de lettres dans le nom de Socrate et quelles sont ces lettres, tâcheriez-vous de répondre tantôt d'une manière et tantôt d'une autre? Ou si l'on vous demandait si deux fois cinq font dix, est-ce que vous ne répondriez pas à présent comme vous auriez répondu autrefois? — Oh! sur ces questions-là, Socrate, je réponds comme vous, toujours de même; mais, sur la justice ni vous ni personne ne saurait rien objecter à ce que j'ai à dire maintenant.

— Par Junon! vous prétendez avoir fait une grande découverte! Désormais il n'y aura plus diversité d'opinions parmi les juges; plus de querelles, de procès, de séditions parmi les citoyens; plus de guerres entre les républiques: elles seront d'accord sur leurs droits réciproques! Non, je ne vous quitterai pas que vous ne m'ayez appris cet admirable secret que vous avez trouvé.— Et moi, je ne vous dirai rien que vous ne m'ayez donné votre définition de la justice; car votre usage est de vous moquer des autres, d'interroger, d'embarrasser tout le monde, sans vouloir jamais rendre de compte à personne.

— Vous ne savez donc pas, Hippias, que je ne cesse jamais de montrer ce que je pense sur la justice? — En quels termes la définissez-vous? — Je la définis, sinon par des paroles, du moins par des actions. Ne trouvez-vous pas les actions plus convaincantes que les paroles? — Beaucoup plus; car bien des gens disent des choses fort justes et commettent de grandes injustices; mais en conformant à la justice toutes ses actions, il est impossible d'être injuste. — Eh bien, avez-vous jamais appris que j'aie servi de faux témoin, que j'aie calomnié, brouillé des

amis, excité des séditions dans l'état, ou commis quelque autre injustice? — Non, jamais. — Et s'abstenir de l'injustice n'est-ce donc pas être juste?

— Oh! je vois, Socrate, que vous cherchez à m'échapper pour ne pas dire ce que vous pensez de la justice; car vous dites, non ce que font les hommes justes, mais ce qu'ils ne font pas. — Je croyais que ne vouloir pas être inique était une preuve suffisante de justice. Si vous ne pensez pas de même, voyez si ceci vous satisfera davantage: je dis donc que la justice est l'observation de la loi. — Vous appelez donc juste ce qui est conforme à la loi? — Oui. — Je ne sens pas bien ce que vous appelez conforme à la loi et ce que vous appelez juste. — Connaissez-vous les lois de l'état? — Oui. — Quelles sont-elles? — C'est ce que les citoyens, d'un commun accord, ont prescrit de faire ou de s'interdire. — Eh bien, le citoyen qui se conforme à ces ordres est ami des lois; celui qui ne s'y conforme pas en est ennemi. — Cela est très vrai. — Ainsi celui qui est soumis aux lois observe la justice, et qui leur résiste se rend coupable d'iniquité. — Sans doute. — Celui qui observe la justice est juste; celui qui ne l'observe pas est injuste. — Qui n'en conviendrait pas? — Donc celui qui se soumet aux lois est juste, et celui qui les enfreint est injuste. — Eh! comment regarderait-on les lois comme une bonne chose, et comment se ferait-on une affaire sérieuse de leur obéir, lorsqu'il arrive souvent à ceux-mêmes qui les ont portées de les condamner et de les abroger? — Quoi! n'arrive-t-il pas souvent que les états entreprennent la guerre et font ensuite la paix? — Sans doute. — Blâmer ceux qui observent les lois, par la raison qu'elles peuvent être abrogées, n'est-ce pas condamner aussi les soldats qui se tiennent sur leurs gardes et en bon ordre, quoique la paix doive se faire un jour? Méprisez-vous les citoyens qui, dans les combats, cherchent à secourir leur patrie? — Non, en vérité. — Avez-vous remarqué que Lycurgue n'eût pas rendu Lacédémone supérieure aux autres républiques, s'il n'y eût pas introduit le plus grand respect pour les lois? Ne regarde-t-on pas comme les plus habiles magistrats ceux qui savent le mieux inspirer aux citoyens la soumission aux lois? Et la république où les lois sont le plus révérees ne jouit-elle pas en paix de la

meilleure constitution? n'est-elle pas la plus invincible à la guerre?

« Rien de si beau que la concorde dans les états: tous les jours les magistrats et les premiers de la nation la recommandent aux citoyens. Chez tous les peuples de la Grèce, une loi porte que les citoyens jureront de vivre dans l'union, et partout ils prêtent ce serment. On exige d'eux cette union non pour qu'ils portent tous un même jugement sur les chœurs, qu'ils applaudissent tous aux mêmes joueurs de flûte, que tous donnent la préférence aux mêmes poètes, qu'ils s'accordent tous dans leurs goûts, mais pour qu'ils obéissent tous aux lois. Tant qu'ils leur restent soumis, les états conservent toute leur vigueur et la plus brillante prospérité: sans la concorde, ni les républiques ni les familles ne peuvent être bien gouvernées.

« Dans l'état privé, quel moyen plus sûr pour se mettre à l'abri de toute inquisition et parvenir aux honneurs que d'obéir aux lois? Qui, dans les tribunaux, est plus certain de gagner sa cause? A qui confiera-t-on plus volontiers ou sa fortune, ou ses fils, ou ses filles? A qui l'état lui-même accordera-t-il sa confiance, si ce n'est à l'ami des lois? De qui les auteurs de nos jours, les parents, les domestiques, les amis, les citoyens, les étrangers, attendent-ils le plus d'équité? Avec qui les ennemis aimeront-ils mieux faire une trêve, un traité régler des conditions de paix? Avec qui les alliés remettent-ils plus volontiers leurs troupes, leurs garnisons, leurs villes? De qui le bienfaiteur attendra-t-il le plus de reconnaissance, si ce n'est de l'observateur des lois? Qui aime-t-on mieux obliger que celui dont la reconnaissance est certaine? n'est-ce pas lui dont on désire le plus être l'ami, dont on voudrait le moins devenir l'ennemi? Qui craindra le plus d'attaquer, que celui dont on désire ardemment être l'ami et point du tout l'ennemi, que celui dont tout le monde recherche l'amitié, et qui n'a pas un ennemi?

« Je vous ai prouvé, Hippias, que ce qui est conforme aux lois s'accorde en même temps avec la justice. Si vous pensez autrement, instruisez-moi. — Sur cet article, je partage absolument votre opinion.

— Connaissez-vous, Hippias, des lois non écrites? — Sans doute, celles qui règnent dans tous les pays. — Direz-vous que ce sont les

hommes qui les ont portées? — Et comment le dirais-je, puisqu'ils n'ont pu se rassembler tous en un même lieu, et que d'ailleurs ils ne parlent pas une même langue? — Qui croyez-vous donc qui ait porté ces lois? — Ce sont les dieux qui les ont prescrites aux hommes; et la première de toutes, reconnue dans le monde entier, ordonne de révéler les dieux. — N'est-il pas aussi partout ordonné d'honorer ses parens? — Sans doute. — Et les mêmes lois ne défendent-elles pas aux pères et aux mères d'épouser leurs enfans, aux enfans d'épouser les auteurs de leurs jours? — Oh! pour cette loi-ci, je ne crois pas qu'elle vienne de Dieu. — Pourquoi? — C'est que je vois des gens qui la transgressent.

— On en transgresse bien d'autres : mais les hommes qui violent les lois divines subissent un juste châtement, tandis qu'il est des intracteurs des lois humaines qui échappent à la punition, ou parce qu'ils la bravent, ou parce qu'ils se cachent dans l'ombre. — Et quelle est donc cette punition que ne peut éluder le père qui épouse sa fille, le fils qui épouse sa mère? — La plus grande de toutes : que peut-il en effet arriver de plus funeste que de donner le jour à une mauvaise postérité? — Et pourquoi leur postérité serait elle mauvaise? S'ils sont bons eux-mêmes, qui empêche que leur postérité ne leur ressemble? — Ici la bonté de caractère ne suffit pas; il faut encore une qualité qui accompagne la fleur de l'âge. Croyez-vous donc que la faculté génératrice soit la même dans l'âge de la force, la même dans celui qui tient encore à l'enfance, et la même vers le déclin de la vie? Cela n'est pas de même. — Et quel âge croyez-vous le plus favorable à la propagation de l'espèce? — Celui de la pleine vigueur, sans doute. — En-deçà et au-delà de cet âge, on ne peut donc se promettre une postérité vigoureuse? — Je ne le crois pas. — A ces deux époques de la vie, il ne faut pas songer à procréer son semblable? — Non. — Ce n'est donc pas engendrer comme la nature le prescrit? — Je le pense. — Qu'appellerons-nous donc une mauvaise postérité, sinon celle qui provient de ces unions condamnables? — Je suis encore de votre avis sur ce point.

— Dites-moi, n'existe-t-il pas une loi universellement reconnue, qui ordonne de payer de retour un bienfaiteur? — Oui. — On la transgresse néanmoins : mais les transgresseurs sont

punis; car ils sont abandonnés des meilleurs amis, et contraints de rechercher des hommes qui les haïssent. L'amitié consiste à faire du bien à ses amis; mais celui qui n'a point reconnu un bienfait n'est-il pas, à cause de son ingratitude, haï de son bienfaiteur? et, comme il trouve son intérêt à le cultiver, ne lui fait-il pas bassement la cour? — En vérité, Socrate, on reconnaît ici la justice des dieux. Que chaque loi porte avec elle la punition de l'infracteur, n'est-ce pas l'ouvrage d'un législateur supérieur à l'homme?

— Et croyez-vous, Hippias, que les dieux ordonnent des choses justes, ou qu'ils prescrivent des lois étrangères à la justice? — Et comment leurs lois lui seraient-elles étrangères? Qui pourrait même ordonner ce qui est juste, si ce n'est les dieux? — Ce qui plaît aux dieux, Hippias, est donc en même temps et juste et conforme aux lois.

C'est ainsi que, par sa conduite et ses discours, Socrate imprimait de plus en plus l'amour de la justice dans le cœur de ceux qui le fréquentaient.

CHAPITRE V.

Il ne s'appliquait pas moins à former ses disciples à la pratique de la vertu, qu'à leur en donner les principes. Persuadé que la tempérance est la première qualité d'un homme qui veut se bien conduire, il en montrait en lui-même le plus parfait modèle, il en faisait le sujet le plus ordinaire de ses entretiens; et comme son esprit était sans cesse occupé des moyens qui mènent à la vertu, il les rappelait sans cesse à tous ses auditeurs. Je sais qu'il eut un jour avec Euthydème, sur la tempérance, l'entretien suivant :

« Dites-moi, Euthydème, la liberté vous paraît-elle le plus beau, le plus grand de tous les biens pour l'état et pour les particuliers? — Je n'en connais pas de plus estimable. — Celui qui se laisse dominer par la volupté, et qu'elle empêche de faire de belles actions, le jugez-vous libre? — Nullement. — Le pouvoir de bien faire est peut-être ce que vous appelez la liberté, et vous regardez comme une servitude d'entretenir en vous-même des maîtres qui vous ravissent ce pouvoir? — Voilà précisément ma pensée. — Ainsi les hommes intempérans ne sont à voi

yeux que des esclaves? — Certainement, et à juste titre. — Croyez-vous que les intempérans en soient quittes pour ne pouvoir faire le bien? Ne pensez-vous pas qu'ils sont forcés de commettre bien des choses honteuses? — Je ne les crois pas moins fortement poussés vers les actions basses que détournés du bien. — Que pensez-vous des maîtres qui défendent le bien, qui ordonnent le mal? — Qu'ils sont aussi méchans qu'il est possible. — Et quelle est la pire des servitudes? — Celle qui nous soumet aux plus méchans maîtres.

— Les intempérans sont donc dominés par la plus cruelle servitude? — Je le crois. — Ne vous semble-t-il pas aussi que l'intempérance arrache les hommes à la sagesse, le plus grand des biens, pour les précipiter dans tous les désordres; que, toujours entraînant au plaisir, elle défend de se livrer à rien d'utile, et d'en occuper sa pensée; que souvent elle donne un esprit de vertige qui ôte la connaissance du bien et du mal, et force à choisir le pire? — Il est vrai.

— Où trouvera-t-on plus difficilement de la prudence que dans les intempérans? car rien de plus opposé que les actions de la prudence et celles de la débauche. — Je conviens encore de cette vérité. — Est-il rien qui, plus que la débauche, nous détourne de la décence et du devoir? — Rien, assurément. — Et le vice qui nous fait préférer ce qui nuit à ce qui est utile, qui nous force à nous occuper tout entiers de ce qui doit nous perdre, à négliger ce qui doit nous servir, qui nous contraint à ne faire que les actions les plus contraires à la prudence, un tel vice n'est-il pas le plus funeste de tous les maux? — Il n'en est point de plus pernicieux.

— Laquelle, de la tempérance ou de l'intempérance, produit des effets contraires à ceux que nous venons de dépeindre? — Il est clair que c'est la tempérance. — N'est-il pas aussi évident que la cause de ces effets contraires est bonne? — Assurément. — Il faut donc que la tempérance soit un grand bien pour l'homme? — Cela est manifeste. — Avez-vous pensé à une chose? — A quoi? — C'est que l'intempérance ne peut conduire au plaisir, dont elle seule semble susceptible, tandis que la tempérance est la vraie source de la plus pure volupté. — Et comment? — C'est que l'intempérance qui ne nous permet pas

d'endurer la faim, la soif, les veilles, la privation des plaisirs de l'amour, nous empêche, par cela même, de trouver une véritable douceur à satisfaire les besoins que la nécessité nous impose. Pourquoi trouve-t-on du plaisir à contenter la faim, la soif, l'appétit, à se livrer au repos, au sommeil, aux plaisirs de l'amour? c'est qu'on a été préparé par les rigueurs de la privation à tous les charmes de la jouissance. La tempérance seule nous apprend à supporter le besoin; seule elle peut nous faire connaître des plaisirs réels. — Ce que vous dites est d'une vérité sensible.

— Apprendre à connaître le vrai bien, la véritable beauté, à perfectionner son corps, à bien conduire sa maison, à servir ses amis, sa patrie, à soumettre ses ennemis; voilà la source des plus grands avantages et de la plus inaltérable volupté. Les sages recueillent ces fruits; ils sont refusés à l'intempérant. Eh! qui en est moins digne que l'être qui, tout entier à la volupté, ne fit jamais de sacrifices à la vertu?

— Vous dites, ce me semble, Socrate, qu'un homme maîtrisé par les plaisirs des sens est incapable d'aucune vertu? — En effet, quelle différence y a-t-il, Euthydème, entre le débauché et l'animal stupide? Comment distinguer de la brute celui qui, ne portant jamais ses regards vers le bien, ne cherche que la volupté, ne vit et n'agit que pour elle? Il n'est donné qu'à l'homme tempérant de rechercher ce qu'il y a de mieux en toutes choses, de les distinguer entre elles par le secours du raisonnement et de l'expérience, de choisir les bonnes et rejeter les mauvaises. » Socrate prétendait qu'ainsi se formaient les hommes honnêtes, les hommes les plus heureux et les plus éloquens. Il ajoutait que le mot *conférence* venait de l'usage de se réunir pour conférer ensemble, et considérer les objets suivant leur genre; qu'il fallait donc se préparer et se livrer tout entier à une étude qui forme les plus grands personnages, les excellens politiques, les plus habiles dialecticiens.

CHAPITRE VI.

Je vais m'efforcer d'exposer aussi comment Socrate formait ses auditeurs à l'art de raisonner. Il pensait qu'en voyant soi-même les choses comme elles sont en effet, on pouvait en donner la connaissance aux autres; mais qu'avec des

notions imparfaites on se trompait le premier, en même temps qu'on entraînait les autres dans l'erreur. Aussi ne cessait-il jamais de s'occuper avec ses amis de la recherche du vrai. Ce serait un grand travail de rapporter toutes ses définitions. Je me contenterai d'en insérer ici quelques-unes; elles suffiront pour indiquer sa manière.

Voici d'abord comme il envisageait la piété. « Dites-moi, Euthydème, que pensez-vous de la piété? — Que c'est la plus belle des vertus. — Pourriez-vous me dire quel est l'homme pieux? — C'est, je crois, celui qui honore les dieux. — Est-il permis à chacun d'honorer les dieux à sa fantaisie? — Non, certes; il existe des lois qui règlent notre culte. — Celui qui connaît ces lois sait donc comment il faut honorer les dieux? — Je le crois. — Et celui qui sait comment il doit honorer les dieux, pense-t-il qu'il puisse s'écarter du rit qu'il connaît? — Non, sans doute. — Il ne les honorera donc pas autrement lui-même? — Je ne le crois pas. — Ainsi lorsque l'on connaît les lois relatives au culte, on rend aux dieux un culte légitime? — Assurément. — Et lorsqu'on leur rend un culte légitime, on les honore comme il faut? — Je n'en doute pas. — Et celui qui les honore comme il faut, est un homme pieux? Sans doute. — Ainsi nous définirons l'homme pieux, celui qui connaît le culte légitime. — La définition me paraît juste.

— Est-il permis de se comporter avec les hommes suivant ses caprices? — Non; mais celui qui connaît les lois que les hommes doivent réciproquement observer entre eux, mérite seul le nom de juste. — Ce n'est donc qu'en se conformant à ces lois qu'on pratique les devoirs de la société? — Comment les pratiquer autrement? — Et ce n'est qu'en les pratiquant qu'on se conduit bien avec les hommes? — Sans doute. — En se conduisant bien avec les hommes, on remplit bien toutes les fonctions de la société? — Rien de plus clair.

— En suivant ces lois on observe la justice? — En doutez-vous? — Vous savez donc ce que c'est que la justice? — Ce que prescrivent les lois. — Ceux qui font ce que les lois ordonnent remplissent donc en même temps et les lois et leur devoir? — Cela est incontestable. — En observant la justice, est-on juste? — Je le crois. — Pensez-vous qu'on puisse observer les lois sans

savoir ce que les lois ordonnent? — Non, assurément. — Et parmi ceux qui savent ce qu'il faut faire, en est-il qui croient devoir s'en dispenser? — Ce serait une absurdité. — Connaissez-vous des gens qui fassent autre chose que ce qu'ils croient devoir faire? — Non. — Ainsi quand on connaît les lois qui règlent la conduite à tenir envers les hommes, on observe la justice? — Sans doute. — Et en observant la justice on est juste? — Pourrait-on l'être autrement? — Nous définirons donc le juste celui qui connaît les lois qu'il doit observer dans sa conduite avec les hommes? — Il me semble qu'on doit le définir ainsi.

— Mais que dirons-nous de la sagesse? Les sages, dites-moi, le sont-ils seulement dans ce qu'ils savent, ou peuvent-ils l'être même dans ce qu'ils ne savent pas? — Ils ne peuvent l'être, Socrate, que dans ce qu'ils savent: comment serait-on sage dans ce qu'on ignore? — Ce sont donc les lumières qui constituent les sages? — Eh! qui pourrait rendre sage si ce n'étaient les lumières? — La sagesse est-elle autre chose que ce qui rend sage? — Je ne le crois pas. — Le savoir est donc la même chose que la sagesse? — Il me le semble. — Et croyez-vous qu'un homme puisse tout savoir? — Bien loin de là; je crois qu'il ne peut savoir que bien peu. — Le même homme ne peut donc être sage en tout? — Il s'en faut bien. — Chacun ne peut donc être sage que dans ce qu'il sait? — C'est mon opinion.

— Voulez-vous que nous recherchions de même la nature du bien? — Comment s'y prendre? — Croyez-vous que la même chose soit utile à tous? — Je ne le pense pas. — Ce qui est utile à l'un ne vous semble-t-il pas quelquefois nuisible à l'autre? — Précisément. — Le bien n'est-il pas, à votre avis, ce qui est utile? — Sans doute. — Ce qui est utile est donc un bien pour qui sait en profiter? — Oui.

— N'en est-il pas de même du beau? Quand vous parlez de la beauté d'un corps, d'un vase, ou de quelque autre objet, entendez-vous que cet objet soit beau pour quelque usage que ce soit? — Non, sans doute. — Il est donc beau seulement pour l'usage auquel il doit servir? — Assurément. — Ce qui est beau sous un certain rapport d'utilité, le sera-t-il encore sous d'autres rapports? — Ce n'est pas une conséquence.

— Ce qui est utile est donc beau relativement à l'usage auquel on le destine? — Je le crois.

— Placez-vous le courage au rang des belles choses? — Oui, et même au nombre des plus belles. — Ce n'est donc pas à de petites choses que vous le croyez utile? — Je le crois utile à tout ce qu'il y a de plus grand. — Il s'exerce au milieu des dangers et sur les objets les plus terribles; mais est-il bon de ne les pas connaître ces objets terribles? — Au contraire, il faut les connaître. — Ceux qui bravent les dangers parce qu'ils ne les connaissent pas, ne sont donc pas en effet courageux? — Non certes, ou quantité de poltrons et de fous mériteraient ce nom. — Et ceux qui craignent ce qui n'a rien de terrible? — Ils le méritent encore moins. — Appelez-vous courageux ceux qui se comportent bien dans les occasions périlleuses, et lâches ceux qui s'y conduisent mal? — Assurément. — Estimez-vous braves d'autres hommes que ceux qui savent tirer parti des périls? — Non certes. — Et vous appelez lâches, ceux qui sont incapables d'en tirer parti? — A quelle autre espèce d'homme donneriez-vous ce nom? — Chacun se conduit-il dans le péril comme il croit le devoir? — Le contraire serait impossible. Ceux qui s'y comportent mal savent-ils ce qu'ils doivent faire pour s'y bien comporter? — Non. — Ceux qui le savent le peuvent donc? — Ils sont les seuls qui le puissent. — Ceux qui ne s'écartent point des principes, se conduisent-ils mal? — Non. — Ceux qui se conduisent mal, s'écartent donc des principes? — Cela est vraisemblable. — Ainsi ceux qui savent tirer un bon parti des occasions dangereuses et terribles, sont des hommes courageux; les lâches sont ceux qui l'ignorent? — Je le pense.»

Socrate regardait la royauté et la tyrannie comme deux autorités; mais il mettait entre elles une grande différence. Il pensait que, dans la royauté, les peuples obéissent de leur propre consentement à une autorité conforme aux lois; mais que, sous la tyrannie, ils se courbent malgré eux sous le joug d'un homme qui gouverne suivant son caprice et sans consulter les lois. Il appelait aristocratie la république gouvernée par des citoyens amis des lois; plutocratie, celle où dominent les riches; démocratie, celle où tout le peuple se partage la puissance.

Si quelqu'un le contredisait, sans avoir de

bonnes raisons à donner; s'il lui soutenait, sans aucune preuve, que tel homme était plus sage, plus savant administrateur, plus courageux que tel autre, ou faisait quelque autre assertion semblable, Socrate ramenait la question aux premiers principes: «Vous dites donc que l'homme que vous nous vantez est bien meilleur citoyen que celui dont je parle? — C'est ce que je soutiens. — Voyons donc; ne faut-il pas examiner d'abord quel est le devoir d'un citoyen? — J'y consens. — S'il s'agit de l'administration des finances, celui qui enrichira le plus la république ne l'emportera-t-il pas sur ses concitoyens? — Assurément. — Et, dans la guerre, celui qui la rendra plus souvent victorieuse de ses ennemis? — Sans doute. — Et, dans les négociations, celui qui lui ménagera l'alliance des peuples qui combattaient contre elle? — Je ne conteste pas cela. — Et, dans l'assemblée du peuple, celui qui saura le mieux apaiser les dissensions, et qui ramènera le plus aisément la concorde? — Je le crois.»

C'est ainsi qu'en réduisant les questions à leur plus grande simplicité, il rendait la vérité sensible à ses adversaires.

Dans toute discussion, il procédait par les principes les plus généralement avoués, persuadé que c'était une méthode infailible. Aussi n'ai-je connu personne qui sût mieux amener ses auditeurs à reconnaître les vérités qu'il voulait leur démontrer. «C'est, disait-il, parce qu'Ulysse savait déduire ses preuves des idées reçues par ceux qui l'écoutaient, qu'Homère a dit de lui qu'il était un orateur sûr de sa cause.»

CHAPITRE VII.

Je crois en avoir dit assez pour prouver que Socrate exposait ses principes avec simplicité. Je vais rapporter maintenant combien il s'appliquait à rendre ses disciples capables de remplir les fonctions qui leur convenaient. Je ne connais personne qui se soit donné tant de peine pour pénétrer les dispositions de ceux qui venaient l'entendre. Il leur enseignait, avec un zèle infatigable, tout ce qu'il savait et qu'il importait à un homme bien né de connaître; les adressant à des gens instruits, pour qu'ils apprissent d'eux ce qu'il ignorait lui-même.

Il leur enseignait encore quel est le point où,

dans chaque science, doit s'arrêter tout homme qui a reçu une éducation libérale, limite qu'on ne doit pas franchir dans une éducation bien dirigée. « Par exemple, disait-il, qu'on apprenne assez de géométrie soit pour être en état, au besoin, de mesurer exactement un terrain que l'on veut ou vendre, au acheter, ou diviser par portions, soit pour faire une opération d'après les principes de la géométrie ! cela est si facile, ajoutait-il, que, pour peu qu'on s'y applique, on saura prendre même les dimensions de la terre entière. » Mais il n'approuvait pas qu'on s'élevât jusqu'aux difficultés de cette science ; et quoiqu'il ne les ignorât pas lui-même, il disait qu'il n'en voyait pas l'utilité, qu'elles pouvaient occuper toute la vie d'un homme, et le détourner des autres études utiles.

Il voulait encore qu'on sût assez d'astronomie pour connaître, sur terre, sur mer, et en sentinelle, les heures de la nuit, les jours du mois et les saisons de l'année ; pour avoir des signes qui avertissent des devoirs à remplir, ou la nuit, ou dans le mois, ou dans le cours de l'année ; science facile, qu'il jugeait à la portée des sentinelles de nuit, des pilotes, de ceux en un mot qui veulent bien y donner quelque attention. Mais posséder l'astronomie jusqu'à connaître les phénomènes qui ne tiennent pas au mouvement commun de tout le ciel, s'appliquer à chercher la grandeur des planètes et des étoiles, leur distance de la terre, leur marche et les causes de leurs révolutions, c'est ce qu'il désapprouvait fortement, ne voyant aucune utilité à toutes ces spéculations. Et ce n'était pas par ignorance qu'il les méprisait : « Mais, disait-il, elles sont aussi de nature à consumer la vie de l'homme, à l'éloigner de quantité de travaux utiles. »

En général Socrate n'aimait pas que l'on interrogeât le grand Être sur l'ordre et la formation des corps célestes. Il pensait que les hommes ne pouvaient découvrir ces secrets ; qu'on déplaisait aux dieux en sondant les mystères qu'ils n'ont pas daigné nous manifester ; que, se livrer à ces recherches, c'était risquer de se perdre dans toutes les folies d'Anaxagore, qui se glorifiait d'expliquer les opérations des dieux sur la nature. Quand ce philosophe disait que le soleil est la même chose que le feu, il ignorait donc que les hommes peuvent considérer impunément le feu, tandis qu'ils ne sauraient regarder le

soleil en face ; que le soleil noircit la peau, effet que ne produit pas le feu : il ignorait donc que les productions de la terre ne reçoivent la vie et l'accroissement que des rayons du soleil, tandis que la chaleur du feu les détruit. En prétendant que le soleil était une pierre enflammée, il n'avait donc pas remarqué que les pierres exposées au feu ne donnent pas de lumière et sont bientôt calcinées, tandis que le soleil, toujours inaltérable, brille toujours d'un nouvel éclat.

Il conseillait l'étude des nombres ; mais il recommandait, comme pour les autres sciences, de ne point s'engager dans la solution de vains problèmes. Il examinait lui-même jusqu'à quel point toutes les connaissances pouvaient être utiles : c'était là le sujet de ses entretiens avec ses amis.

Il les exhortait fortement à s'occuper de leur santé, soit en consultant les gens instruits sur le meilleur régime à suivre, soit en observant, dans le cours de la vie, quels alimens, quelles boissons, quels genres d'exercice leur étaient les plus convenables, et quel emploi ils en devaient faire pour conserver une santé parfaite. Il assurait qu'en se conduisant avec cette prudence, on trouverait difficilement un médecin qui sût mieux que soi-même ce qui convient à sa propre santé.

Si quelqu'un voulait s'élever au-dessus des connaissances humaines, il lui conseillait de s'appliquer à la divination. « Quand on connaît, disait-il, les signes que les dieux nous donnent de leur volonté, on ne manque jamais de recevoir leurs avis. »

CHAPITRE VIII.

Socrate assurait qu'un génie lui montrait, par des signes certains, ce qu'il devait faire, ce qu'il devait éviter ; et cependant il a été condamné à la mort ! Osera-t-on pour cela le soupçonner de meusonge ? Observez d'abord qu'il avait fourni une si grande partie de sa carrière, que sa condamnation n'a guère devancé le terme naturel de ses jours ; qu'il n'a perdu que la portion la plus pénible de la vie, celle où l'esprit s'affaiblit. En la sacrifiant, en déployant toute la vigueur de son âme, en défendant sa cause avec toute la force de la vérité, de la justice et de la liberté, en recevant son arrêt avec autant de douceur que de courage, il s'est couvert de gloire ;

Car on convient qu'aucun homme dont on ait conservé la mémoire n'a plus noblement soutenu les approches de la mort.

Il était obligé de vivre encore trente jours après sa condamnation, parce que les fêtes de Délos tombaient précisément dans le mois, et que personne ne peut être puni de mort que le vaisseau sacré ne soit revenu de cette Ile. Tous ceux qui le virent pendant ce délai reconnurent qu'il n'avait rien changé à sa manière ordinaire de vivre. Son inaltérable sérénité, sa gaité même, commandaient l'admiration et le plaçaient au-dessus de tous les hommes des siècles passés. En effet, peut-on mourir avec plus de constance ? peut-on avoir une mort plus belle ? et la plus belle mort n'est-elle pas en même temps la plus heureuse et la plus agréable aux dieux ?

Je vais raconter ce que je tiens d'Hermogène, fils d'Hipponicus. Mélitus avait déjà porté l'accusation contre Socrate ; et ce sage s'entretenait de toute autre chose que de son procès. « Vous devriez bien songer à votre apologie, lui dit Hermogène. — Quoi ! il ne vous semble pas que je m'en sois occupé toute ma vie ? — Et comment ? — En m'appliquant sans cesse à considérer ce qui est juste ou injuste, à pratiquer la justice, à fuir l'iniquité ; ce que Socrate jugeait être la plus belle défense. — Mais ne voyez-vous pas, Socrate, que les juges d'Athènes ont déjà sacrifié bien des innocens, et qu'ils ont absous bien des coupables ? — Plus d'une fois, mon cher Hermogène, j'ai voulu m'occuper d'une apologie que je prononcerais devant mes juges : mon génie s'y est opposé. — Ce que vous dites me surprend. — Eh quoi ! vous vous étonnez que les dieux jugent qu'il m'est avantageux que je finisse ? Ignorez-vous que je puis défer qui que ce soit de prouver qu'il ait vécu ou plus irréprochable ou plus heureux que je ne l'ai été jusqu'à ce jour ? car je crois qu'on ne peut mieux vivre qu'en cherchant à devenir meilleur ; ni plus agréablement qu'en se disant à soi-même qu'on le devient en effet. C'est un bonheur que je n'ai cessé d'éprouver jusqu'à présent, et dont je me suis rendu témoignage en interrogeant ma conscience, en fréquentant les autres, en me comparant avec eux. Mes amis m'ont jugé comme moi ; et je ne puis croire que ce soit par une tendresse aveugle, car tous les amis porteraient le même jugement sur ceux qu'ils aiment :

non, mes amis ne se sont pas aveuglés, mais ils ont cru que dans ma société ils devenaient eux-mêmes plus parfaits. Si je vis, ne serai-je pas forcé de payer le tribut à la vieillesse ? Ma vue s'affaiblira, mon oreille deviendra moins sensible, mon intelligence perdra chaque jour de sa force ; je serai lent à comprendre ; ce que j'aurai appris s'oubliera facilement, privé dès lors de tous les avantages qui auparavant auront fait mon bonheur. Si je n'ai pas le sentiment de ce déclin, j'aurai cessé de vivre : que je m'en aperçoive, je traînerai une vie triste et malheureuse.

« Je mourrai injustement ! Eh bien, le monde, d'un opprobre éternel flétrira mes bourreaux. Quant à moi, qui me reprochera d'avoir été mal connu et victime de l'injustice ? En portant mes regards sur l'antiquité, je ne vois pas que la même renommée se partage entre les oppresseurs et les opprimés. Oui, j'en suis certain, les hommes honoreront ma mémoire ; ils n'auront pas les mêmes sentimens pour Socrate et pour ses persécuteurs. Ils rendront toujours témoignage que jamais je ne fus injuste envers personne ; que, loin d'être corrupteur, j'ai travaillé constamment à rendre meilleurs ceux qui m'ont fréquenté. » Voilà ce qu'Hermogène et plusieurs autres ont entendu de sa bouche.

Tous les amis de la vertu qui ont connu Socrate le regrettent encore, parce qu'ils trouvaient auprès de lui les plus grands secours dans la recherche de la vertu. Pour moi, je l'ai vu tel que je l'ai dépeint ; si religieux, qu'il n'osait rien entreprendre sans un avis du ciel ; si juste, qu'il ne nuisit jamais à personne, et qu'il faisait le plus grand bien à tous ceux qui recherchaient son amitié ; si tempérant, qu'il ne préféra jamais l'agréable à l'honnête ; si prudent, qu'il ne se trompait jamais, lorsqu'il avait à prononcer sur ce qui était le meilleur ou le pire ; n'ayant pas besoin de conseil, se suffisant toujours à lui-même, joignant les ressources du raisonnement au talent de la parole ; aussi habile à juger les hommes qu'à les reprendre de leurs fautes et à les porter à l'honneur et à la vertu : tel m'a paru Socrate, le meilleur, le plus heureux des humains. Que ceux qui ne partagent point mon opinion comparent les mœurs des autres hommes à celles de Socrate, et qu'ils jugent.

BANQUET.

CHAPITRE PREMIER.

Il me semble que non-seulement les actions sérieuses des hommes honnêtes et vertueux, mais encore leurs simples amusemens, sont dignes de mémoire. C'est dans cette vue que je veux publier les traits dont j'ai été le témoin.

Aux grandes Panathénées il y eut des courses de chevaux. Callias, fils d'Hipponicus, y conduisit le jeune Autolycus, qu'il aimait, et qui venait de remporter le prix du pancrace. Après la célébration des jeux, Callias se rendait à sa maison du Pirée, suivi d'Autolycus, du père de ce dernier, et de Nicérate. Il aperçoit ensemble Socrate, Critobule, Hermogène, Antisthène et Charmide. Il ordonne à un de ses gens de conduire chez lui Autolycus et sa compagnie, aborde Socrate et ceux qui l'entouraient : « Je vous rencontre bien à propos, leur dit-il ; j'ai à dîner Autolycus et son père : et, si je ne me trompe, des hommes dégagés, comme vous, de toute passion terrestre feront plus d'honneur à notre assemblée que des stratéges, des hipparques, des aspirans aux magistratures. — Vous raillez toujours, lui répondit Socrate : vous nous dédaignez, parce que vous avez prodigué l'or à Protagoras, à Gorgias, à Prodicus et à tant d'autres, pour leurs leçons de sagesse, tandis que nous sommes réduits, nous, à tirer notre philosophie de notre propre fonds. — Il est vrai, répliqua Callias, que jusqu'ici je vous ai caché de précieuses connaissances dont je pouvais vous faire part ; mais venez chez moi, je vous prouverai que je mérite toute votre attention. »

Socrate et ses amis le remercièrent honnêtement, sans engager leur parole. Mais Callias paraissant mortifié du refus, ils acceptèrent enfin. Après s'être, les uns, exercés et parfumés, et les autres, lavés, ils entrèrent chez Callias. Autolycus était assis auprès de son père ; les autres prirent la place qui leur convenait.

Ceux des convives qui observèrent ce qui se passait jugèrent que la beauté a naturellement je ne sais quoi de grand, surtout lorsqu'elle est, comme alors dans Autolycus, jointe à la décence et à la tempérance. Telle qu'un feu qui, brillant soudain au sein de la nuit, fixe tous les regards, la beauté d'Autolycus attirait sur lui tous les yeux. Des convives qui le contemplaient, il n'en était aucun qui ne fût ému ; les uns étaient silencieux, les autres se trahissaient par leurs gestes. Tous les mortels possédés d'un dieu semblent commander l'attention : parmi eux il en est qui effraient de leur regard, qui épouvantent par l'accent de leur voix, qui entraînent par leur véhémence ; tandis qu'un œil gracieux, une voix douce, une contenance noble, distinguent celui qu'inspire l'amour pur : or tel se montrait Callias, remarquable pour les initiés aux mystères de cette divinité. Cependant les convives soupaient en silence ; on eût dit qu'un personnage distingué leur en imposait. On frappe à la porte : c'était le bouffon Philippe. Il dit au portier d'annoncer qui il est, et pourquoi il veut qu'on l'introduise. Il ajoute qu'il se présente muni de tout ce qu'il faut avoir pour souper aux dépens d'autrui ; que son esclave est très mal à son aise de ne rien porter et d'être encore à jeun. Callias, à ces mots : « Il serait mal de ne pas lui accorder du moins un abri ; qu'il entre donc. » En même temps il regardait Autolycus, sans doute pour examiner ce qu'il pensait de la plaisanterie. Philippe entra dans la salle où soupaient les hommes : « Je suis bouffon, leur dit-il, vous le savez tous ; je viens ici volontiers, j'ai pensé qu'il était plus plaisant de se présenter à souper sans être appelé qu'invité avec cérémonie. — Prends donc place, lui dit Callias ; tu vois nos convives sérieux, tu arrives bien pour les faire rire. » Philippe, pendant que l'on soupa, se mit à faire quelque plaisanterie, pour remplir son rôle accoutumé dans les repas. Personne ne riait ; on remarquait son dépit :

bientôt après il voulut hasarder quelque autre facétie. N'ayant pas obtenu, même alors, un meilleur succès, il cessa de manger, se couvrit la tête, et se renversa tout de son long sur le lit. « Qu'est cela, Philippe? lui dit Callias; quel mal te prend? — Un grand mal, répondit Philippe en poussant un profond soupir, oui un grand mal. Puisque le rire est banni d'ici-bas, c'en est fait de moi : autrefois on m'appelait aux banquets pour divertir les convives par mes bouffonneries; mais à présent, pourquoi m'appellerait-on? Dire quelque chose de sérieux, cela m'est aussi impossible que de me faire immortel : on ne m'invitera point dans l'espoir d'être invité; car on sait qu'il n'entre point de souper chez moi, cet usage y est absolument inconnu. » En même temps il se mouchait et contrefaisait à merveille le pleureur. Tous les convives aussitôt de le consoler, de lui promettre de rire, de l'exhorter à souper; et Critobule, de rire aux éclats de leur attendrissante commisération. Le bouffon se découvrit alors le visage; et, dans l'espérance qu'il y aurait encore pour lui quelques bons repas, il se remit à table.

CHAPITRE II.

Dès qu'on eut desservi, fait les libations ordinaires et chanté un pæan, entre, pour le divertissement, un Syracusain, suivi d'une bonne joueuse de flûte, d'une danseuse étonnante par ses tours de souplesse, et d'un jeune garçon très beau, qui dansait et jouait parfaitement de la cithare : le bateleur, en donnant son spectacle comme une merveille, en tirait de l'argent. Dès qu'ils parurent avoir tous deux assez amusé, en jouant, l'une de la flûte, l'autre de la cithare : « En vérité, dit alors Socrate, vous nous traitez, Callias, avec magnificence; quoi! après un souper splendide, vous nous donnez un amusant spectacle et une musique délicieuse! — Mais, répondit Callias, si l'on nous apportait encore des parfums, nous aurions une jouissance de plus. — Point du tout. Il en est des odeurs comme des vêtements : tel vêtement sied à l'homme, tel autre à la femme; telle odeur convient à l'homme, telle autre à la femme. Nul homme ne se parfume pour un autre homme. Sans doute que le parfum plaît aux femmes, surtout aux nouvelles mariées, comme celles de Critobule et de

Nicérate, parce qu'elles sont elles-mêmes tout parfum : mais que l'odeur de l'huile des gymnases les flatte davantage! en sont-elles privées, elles la désirent plus vivement. Qu'un esclave et un homme libre se parfument, tous deux à l'instant exhaleront une odeur également suave; mais ce n'est qu'avec le temps et à force d'application que les exercices libéraux répandent cette suavité qui caractérise l'homme libre. — Soit pour les jeunes gens, dit Lycon; mais nous, qui ne fréquentons plus le gymnase, quelle odeur devons-nous exhaler? — Par Jupiter! celle de la vertu. — Où la trouve-t-on cette odeur? — Ce n'est sûrement pas chez les parfumeurs. — Chez qui donc? — Théognis vous l'apprend : « Vous ne prenez du sage que des leçons de sagesse; mais si vous fréquentez les méchants, vous perdrez jusqu'à votre bonté naturelle. » Entends-tu, mon fils? dit alors Lycon. — Sans doute, répliqua Socrate, et même il en profite; puisque c'est sous vos auspices qu'il a voulu remporter le prix du pancrace, c'est encore vous qu'il consultera sur le choix du maître le plus capable de le former à la sagesse, et il le fréquentera avec confiance. »

A ces mots, ils prirent tous la parole : « Mais où donc trouver un maître pour cette science? » disait l'un. Un autre soutenait qu'elle ne s'enseignait pas; un autre, que rien ne s'apprenait si facilement. « Puisque les avis sont partagés, dit Socrate, renvoyons à un autre temps cette question : à présent faisons ce que nous avons à faire; car voilà la danseuse qui attend, et à qui l'on apporte des cerceaux. » Sur cela la musicienne fit entendre son instrument; et quelqu'un qui était proche de la danseuse lui donna jusqu'à douze cerceaux. Elle le prit; aussitôt elle dansa, et les jeta en l'air, en calculant à quelle hauteur elle devait les jeter pour les recevoir en cadence. « Sans alléguer ici d'autres preuves, ce qu'exécute cette danseuse nous démontre que la femme ne le cède en rien à l'homme; qu'elle n'a besoin que d'un peu plus de force de corps et de vigueur d'esprit : ce qui doit engager ceux d'entre vous qui ont des femmes à leur enseigner tout ce qu'ils voudraient qu'elles sussent. — Eh bien, Socrate, lui dit Antisthène, puisque telle est votre opinion, pourquoi, au lieu d'instruire Xantippe, vous accommodez-vous de cette femme la plus insociable qui soit, qui fut et qui sera jamais? — C'est que je vois que ceux qui

veulent devenir bons écuyers se procurent non pas les chevaux les plus dociles, mais les coursiers les plus ombrageux, persuadés que s'ils les domptent, ils viendront facilement à bout des autres. Je voulais apprendre l'art de vivre en société avec les hommes : j'ai épousé Xantippe, sûr que si je la supportais, je m'accommoderais facilement de tous les caractères.»

Ces réflexions ne parurent point étrangères à la conversation. Ensuite on apporta un cerceau garni d'épées, la pointe en haut. La danseuse dansait dedans, et en sortait, de manière à faire craindre aux spectateurs qu'elle ne se blessât ; mais elle acheva ses tours avec assurance et sans accident. « Pour cette fois, dit Socrate en s'adressant à Antisthène, on ne niera pas, je crois, qu'on puisse donner des leçons de courage, puisque, toute femme qu'elle est, celle-ci joue si hardiment avec les épées.— En vérité, répondit Antisthène, ce Syracusain ferait bien de montrer cette danseuse en plein théâtre, et de dire aux Athéniens, que pour de l'argent il leur apprendrait à marcher tous de front contre le fer ennemi.— Et moi donc, s'écria Philippe, que j'aurais de plaisir à voir l'orateur Pisandre à cette école, lui qui, loin de suivre ses concitoyens au combat, n'ose pas même regarder une pique en face ! » Après cela, le jeune garçon se mit à danser.

« Voyez ce bel enfant, dit Socrate ; en action il est mille fois plus beau.— Est-ce que vous feriez pas d'un maître de danse ? dit Charmide. — Sans doute, répliqua Socrate ; de plus, j'ai remarqué qu'en dansant, nulle partie de son corps n'est restée oisive ; et son cou et ses cuisses, et ses mains, tout était en mouvement : c'est ainsi que doit danser quiconque veut avoir un corps souple. Eh bien, Syracusain, je voudrais, moi, que tu m'apprisses ces gestes et ces mouvemens. — A quoi cela vous servirait-il ? — Par Jupiter ! à danser. » A ce mot, toute la compagnie de rire aux éclats. « Vous voulez rire à mes dépens, reprit alors Socrate prenant un air sérieux. Est-ce parce que je veux fortifier ma santé par l'exercice, procurer plus de saveur à mes alimens, plus de douceur à mon sommeil ? Est-ce parce que je désire m'exercer ainsi, dans la crainte de ressembler ou aux coureurs, qui ont de grosses jambes et des épaules maigres, ou aux lutteurs, dont les épaules s'épaississent en

même temps que leurs cuisses s'effilent ; parce qu'enfin, en exerçant tous les membres à la fois, je donne à mon corps de belles proportions ? Riez-vous de ce que je n'aurai besoin ni de chercher un compagnon de danse ni de me mettre, moi vieillard, nu en présence de tout un peuple ? Cette salle vient de suffire à ce jeune garçon pour le faire suer : serai-je donc à l'étroit dans une maison à sept lits ? je danserai à couvert durant la saison des frimas, et à l'ombre d'un bois dans les excessives chaleurs de l'été. Ayant un peu trop de ventre, vous étonneriez-vous que je voulusse en diminuer le volume ? Ignorez-vous qu'un de ces matins Charmide m'a trouvé dansant ?

— Oui, en vérité, dit Charmide ; d'abord je restai immobile, je craignais que vous n'eussiez perdu l'esprit. Mais lorsque j'eus entendu les raisons que vous venez de nous donner, de retour chez moi, je ne dansai pas, puisque je ne sais point danser, mais je gesticulai des mains, parce que je le sais. — Je le crois, dit Philippe : car vos cuisses et vos épaules paraissent si rigoureusement de même poids, que si vous mettiez vos cuisses dans un plateau de balance et vos épaules dans l'autre pour être pesées en présence des agoranomes, comme des pains au marché, vous ne paieriez pas l'amende.

— Mon cher Socrate, dit Callias, avertissez-moi lorsque vous voudrez apprendre à danser ; j'étudierai avec vous, nous figurerons ensemble. — Allons, dit Philippe, qu'on joue de la flûte, je danserai aussi. » Il se leva et fit plusieurs tours dans la salle, en imitant la danse du garçon et celle de la jeune fille. On avait dit du jeune garçon que ses gestes le rendaient encore plus beau : pour Philippe, il affectait dans tous ses mouvemens un ridicule outré. La jeune fille avait fait la roue, en se renversant en arrière ; Philippe, au contraire, se courbant en avant, prétendait l'imiter. Enfin, on avait loué l'enfant de ce que tous ses membres étaient en action pendant la danse : il fit jouer sur la flûte un air vif ; en même temps il agita tout à la fois et sa tête, et ses bras, et ses jambes, jusqu'à ce que, n'en pouvant plus, il se jeta sur un lit. « La preuve que ma danse même est un bon exercice, c'est que j'ai soif. Esclave, emplis-moi la grande coupe. — Oui, dit Callias, et à nous aussi : tu nous as tant fait rire que nous avons le gosier sec.

— Amis, dit Socrate, je suis fort d'avis que nous buvions : semblable à la mandragore qui enlort les corps, le vin, arrosant nos esprits, assouplit nos chagrins ; il éveille la joie, comme l'huile anime la flamme. Il en est de nos corps ainsi que des semences qui germent dans la terre. Que le ciel verse des pluies trop abondantes, elles lèvent mal, elles ne reçoivent pas l'impression des vents : mais modérément arrosées, elles poussent avec vigueur, leur tige s'élève, elles fleurissent, elles se couvrent de fruits. De même, si nous buvons avec excès, le corps chancelle, l'esprit s'affaiblit ; loin de pouvoir proférer quel que parole, à peine respirons-nous. Mais si (pour me servir de l'expression du rhéteur Gorgias) nos serviteurs nous versent dans de modestes coupes une douce et fréquente rosée, le vin ne violente pas la raison, nous cédon doucement à l'attrait du plaisir. » Tout le monde fut de cet avis. Philippe ajouta que les échansons devaient imiter les habiles conducteurs de chars, en faisant courir rapidement les coupes ; ce qui fut exécuté.

CHAPITRE III.

Le jeune garçon, ayant alors accordé sa cithare sur la flûte, joua de son instrument et chanta. Tous les convives applaudirent. « Pour moi, dit Charmide, j'attribue à ce mélange des sexes joint à l'harmonie des sons le même effet que Socrate attribuait au vin : il assouplit le chagrin ; il fait naître l'amour. » Socrate alors reprenant la parole : « Il me semble, dit-il, que ces gens sont en état de nous divertir ; mais je suis sûr que nous pensons valoir mieux qu'eux. Ne serait-il donc pas honteux, nous trouvant réunis, de ne pas même songer à notre utilité réciproque autant qu'à notre amusement ? — Indiquez-nous, lui répondit-on, quel sorte d'entretien produirait cet effet. — Pour moi, je désirerais fort que Callias nous tint parole ; car il nous assurerait que si nous soupions ensemble, il nous montrerait ce échantillon de son savoir. — Volontiers, pourvu que chacun à son tour contribue de ce qu'il sait de bon. — Qui de nous, répliqua Socrate, se refuserait à exposer ce qu'il prise le plus ? — Eh bien, je vais, moi, vous faire part d'une connaissance que je suis fier de posséder : je me crois capable de rendre les hommes meilleurs. — Antisthène : Comment ? sera-ce en leur

enseignant un art mécanique ou la probité ? — Callias : La probité, qui est elle-même la justice. — Oh ! dit Antisthène, l'excellence de cette vertu est incontestable : quelquefois la valeur et la sagesse semblent nuisibles à nos amis et à l'état ; mais jamais la justice ne s'associe à l'injustice. — Lors donc, reprit Callias, que chacun de nous aura dit ce qu'il sait d'utile, moi aussi je me ferai un plaisir de vous révéler le secret de mon art et les merveilles qu'il opère. Mais toi, Nicérate, quelle est la science qui te donne de toi-même une si grande idée ? — Jaloux que je devinsse honnête homme, mon père me contraignit d'apprendre tous les vers d'Homère, en sorte que je pourrais vous réciter de mémoire l'Iliade entière et l'Odyssée. — Ignorez-vous, dit Antisthène, que tous les rapsodes savent aussi par cœur ces mêmes vers ? — Puis-je l'ignorer, puisque je les entends presque tous les jours ? — Eh bien, connaissez-vous une espèce d'hommes plus inepte que celle des rapsodes ? — Cela ne me paraît point prouvé. — Socrate : Du moins est-il certain qu'ils n'entendent pas le sens des vers ; mais vous, qui avez donné beaucoup d'argent à Stézimbrote, à Anaximandre et à plusieurs autres savans, aucun des beaux morceaux d'Homère ne vous est inconnu. Et toi, Critobule, qu'est-ce que tu estimes le plus ? — La beauté. — Toi aussi, prétendras-tu pouvoir, avec ta beauté, nous rendre meilleurs ? — Si je ne réussis pas, que l'on dise de moi tout le mal possible. — Socrate : Et toi, Antisthène, de quoi te glorifies-tu ? — De mes richesses. » Hermogène lui demanda s'il possédait beaucoup d'argent. « Pas une obole, je te le jure. — Du moins, tu as beaucoup de terres ? — Autant qu'il en faudrait à Autolycus pour se frotter le corps avant la lutte. — Hermogène : Et toi aussi, il faut t'entendre, Charmide ; qu'est-ce qui te donne de l'orgueil ? — Ma pauvreté. — C'est véritablement, dit Socrate, une chose agréable, nullement sujette à l'envie, qu'on ne se dispute point du tout, que l'on conserve sans gardien et que la négligence fortifie.

— Et vous, Socrate, dit Callias, de quoi faites-vous plus de cas ? — De la fonction d'entrepreneur, » dit Socrate prenant un visage composé. On se mit à rire. « Vous riez, leur dit-il ; mais moi je suis sûr que ma science me vaudrait beaucoup d'argent si je voulais m'en servir.

— Pour toi, dit Lycon montrant Philippe au doigt, tu te piques de faire rire? — A plus juste titre, je crois, que le comédien Callipide, qui s'applaudit insolemment de son talent de faire pleurer beaucoup de spectateurs. — Et vous donc, Lycon, dit Antisthène, nous direz-vous de quoi vous vous enorgueillez? — Ne savez-vous pas tous que c'est de mon fils que voici? — Pour ce fils, dit quelqu'un, ce qui sans doute le rend fier, c'est qu'il est vainqueur. — Non, en vérité, » répondit Autolycus en rougissant. Après que toute la compagnie, charmée d'entendre sa voix, eut tourné les yeux vers lui, quelqu'un lui demanda de quoi il se glorifiait le plus : « De mon père, » répondit-il. En même temps il se pencha sur lui. « Savez-vous bien, Lycon, dit Callias ému, que vous êtes le plus riche des hommes? — Par Jupiter! je l'ignore. — Quoi! vous ignorez que vous ne changeriez pas votre fils contre tous les trésors d'un roi? — Me voilà pris par mes propres paroles et convaincu d'être, à ce qu'il semble, le plus riche des hommes. — Et toi, Hermogène, dit Nicérate, qu'est-ce qui te plait avant tout? — C'est d'avoir des amis vertueux, des amis en crédit et qui ne me négligent point. » A ce mot, tous le regardèrent; plusieurs lui demandèrent s'il les nommerait. « Je m'en ferai un plaisir, » leur répondit Hermogène.

CHAPITRE IV.

Après cela, Socrate prit la parole : « Reste donc à démontrer, suivant notre engagement, l'excellence de ce que chacun de nous a vanté.

— Écoutez-moi le premier, dit Callias; car tandis que je vous entends chercher entre vous en quoi consiste la justice, je rends, moi, les hommes plus justes. — Comment cela, homme de bien? dit Socrate. — Par Jupiter! en donnant de l'argent. » A ce mot, Antisthène se lève, et lui parlant d'un ton vif et pressant : « A votre avis, Callias, les hommes ont-ils la justice dans le cœur ou dans la bourse? — Dans le cœur. — Eh bien, en versant de l'argent dans la bourse, vous les rendez plus justes! — Certes. — Et comment? — Parce que sachant qu'ils ont de quoi acheter ce qu'est nécessaire à la vie, ils ne veulent pas l'exposer par de mauvaises actions. — Vous rendent-ils ce qu'ils reçoivent de vous? — Non, en vérité. — Mais qu'avez-vous en

échange de votre argent? des remerciemens? — Non, sur ma foi, point de remerciemens : quelques-uns même me haïssent plus qu'auparavant. — Je m'étonne, lui répliqua Antisthène le prenant sur ses propres termes, que vous rendiez les hommes justes envers les autres et non pas envers vous. — Qu'y a-t-il d'étonnant? ne voyez-vous pas des charpentiers et des architectes qui bâtissent pour les autres, tandis que, hors d'état de le faire pour eux-mêmes, ils se logent à loyer? Vous, notre maître, souffrez donc que je vous censure aussi. — Certes, Socrate le permet, puisqu'il est, dit-on, des devins qui prédisent l'avenir aux autres, tandis qu'ils ne prévoient pas pour eux-mêmes les maux qui les menacent. » Ils brisèrent là-dessus.

« C'est à mon tour, dit alors Nicérate, de vous parler de vérités qui vous rendront meilleurs, si vous me fréquentez. Vous savez, sans doute, que le sage Homère a embrassé dans ses poésies presque tout ce qui concerne la vie humaine. Me suive donc quiconque voudra devenir économe, éloquent, habile dans la conduite des armées, ou ressembler à Achille, à Ajax, à Nestor, à Ulysse; car je puis enseigner tout cela. — Sais-tu aussi l'art de régner? dit Anthisthène. Tu n'ignores pas qu'Homère louait Agamemnon d'être tout à la fois bon roi et brave combattant. — *Nicérate* : Ce que j'ai aussi appris de lui, c'est qu'un conducteur de chars doit tourner adroitement quand il est prêt de la colonne; qu'il doit se pencher un peu à gauche, exciter de la voix, aiguillonner le coursier qui est à la droite, et lui lâcher un peu les rênes. » Voici encore un fait dont à l'instant même vous pouvez acquérir la preuve. Homère a dit quelque part que l'ognon est l'assaisonnement de la boisson : que l'on vous en apporte, et sur-le-champ vous vous en trouverez bien; vous boirez avec plus de plaisir. — *Charmide* : Pourquoi Nicérate veut-il retourner chez lui avec l'odeur de l'ognon, si ce n'est pour que sa femme croie que personne n'a songé à jouir de lui? Mais, en vérité, dit Socrate, ce mot pourrait nous fournir une autre idée plaisante. Comme l'ognon n'assaisonne pas moins les aliments solides que les liquides, si nous en mangions après souper, afin qu'on ne nous accuse pas d'être venus chez Callias pour y faire la dé-

bauche?... —Ruse inutile, Socrate, puisqu'on mange de l'ognon quand on va au combat; c'est ainsi qu'on fait battre des coqs, après les avoir nourris d'ail; quoique entre nous il s'agisse plus de baisers que de combats.»

On s'en tint là. «Je vais vous expliquer maintenant, dit Critobule, pourquoi la beauté me rend fier. — Parlez, lui dit-on.—Si je ne suis pas beau, ainsi que je le pense, vous méritez de passer pour des imposteurs; car, sans qu'on vous demande de serment, vous jurez toujours que je suis beau; et moi, qui vous tiens pour gens d'honneur, je vous crois. Si donc je suis vraiment beau, et que je fasse sur vous la même impression qu'un bel objet fait sur moi, je jure par tous les dieux que je ne préférerais pas le sceptre des rois à l'empire de la beauté. Pour moi, je contemple Clinias avec plus de complaisance que tout ce qu'il y a de beau dans la nature; je souffrirais volontiers d'être aveugle pour tout autre objet que Clinias: j'accuse et la nuit et le sommeil, parce qu'ils le dérobent à mes regards; et je rends grâce au soleil et au jour de ce qu'ils le rendent à mes vœux. De plus, nous qui sommes doués de la beauté, ne devons pas nous enorgueillir de ce qu'un homme vigoureux ne peut acquérir de bien qu'en travaillant, le brave qu'en affrontant les dangers, le sage que par ses discours? tandis que celui qui est beau vient à bout de tout, même sans se mêler de rien. Et en effet, quoique je juge la possession des richesses fort agréable, il me serait pourtant plus doux de donner tout mon bien à Clinias que d'en recevoir autant d'un autre. J'aimerais mieux être esclave que libre, si Clinias voulait me commander. Pour le servir, le travail me serait plus agréable que le repos; pour lui, j'aurois plus de plaisir à braver les dangers qu'à vivre dans une parfaite sécurité. Si donc, Callias, vous vous glorifiez de pouvoir rendre les hommes plus justes, j'ai bien plus de raison de croire que je puis les porter à toutes sortes de vertus. En effet, la passion qu'inspire la beauté à ceux qui en sont épris, ne les rend-elle pas plus désintéressés, plus laborieux, plus intrépides, plus avides de gloire, plus modestes et plus discrets, puisqu'ils n'osent demander même ce qu'ils souhaitent le plus? Quelle folie à ne pas

choisir pour généraux les plus beaux hommes! Pour moi, je suivrais Clinias même à travers les flammes; et je suis sûr que vous en feriez autant. Ne doutez donc plus, Socrate, que la beauté ne puisse faire du bien aux hommes; mais, qu'on ne la dédaigne point parce qu'elle se flétrit promptement. L'adolescent, l'homme fait, le vieillard, ont, comme l'enfant, chacun leur beauté: témoin les thalophores de Minerve, que l'on choisit parmi les beaux vieillards, comme pour déclarer que la beauté est de tous les âges. Or, s'il est doux d'obtenir sans peine ce que l'on désire, je suis certain que, même sans parler, je persuaderai plus facilement à cet enfant et à cette jeune fille de me baiser que vous le pourriez faire par les plus beaux discours.—Quoi! dit Socrate, vous vous vantez comme si vous étiez plus beau que moi!—Sans doute, répondit Critobule, ou je serai plus laid que tous les Silènes qu'on introduit sur nos théâtres.» Il se trouvait en effet que Socrate ressemblait aux Silènes.—Soyez-vous bien, répliqua Socrate, qu'il faudra qu'on prononce sur notre beauté lorsque chacun de nous aura parlé; et notre juge ne sera pas Alexandre, fils de Priam, mais ceux-là mêmes que tu crois avoir grande envie de te baiser.—Quoi, Socrate, vous ne permettriez pas à Clinias de nous juger? — Vous ne cesserez donc jamais de nous parler de Clinias? —Croyez-vous qu'en ne le nommant pas, j'en penserais moins à lui? Sachez que son image est si profondément gravée dans mon cœur, que si j'étais peintre ou statuaire, je ferais son portrait ou son buste aussi ressemblant que si j'eusse le modèle sous les yeux.—Mais puisque vous avez en vous sa fidèle image, pourquoi m'entraîner par vos importunités aux lieux où vous espérez le rencontrer.—C'est que la vue de Clinias peut me réjouir, au lieu que son image éveille le désir sans le satisfaire.

—Pour moi, dit Hermogène, je ne vous sais point gré, Socrate, d'abandonner ainsi Critobule à ses amoureux transports.—Croyez-vous, répondit Socrate, qu'il soit épris de cette passion depuis qu'il me fréquente?—Depuis quand donc?—Ne voyez-vous pas ce duvet naissant près de ses oreilles, tandis que la barbe de Clinias frise déjà? Ce feu, croyez-moi, s'al-

lumait dès le temps qu'ils fréquentaient ensemble les écoles. Son père, s'apercevant de cette passion, me l'a confié dans l'espoir que je le guérirais; et certes n'est-il pas déjà mieux? Autrefois, lorsqu'il regardait Clinias, il était pétrifié comme ceux qui fixent la Gorgone. Il restait en la présence de Clinias, aussi immobile qu'un roc, au lieu qu'à présent je le vois lancer sur lui des œillades amoureuses; je crois même, en vérité (cela soit dit entre nous), qu'il l'a embrassé: or qu'y a-t-il de plus propre à enflammer qu'un baiser qui loin de contenter l'âme, lui offre le charme de l'espérance? Si la pudeur n'a pas encore proscrit le *baiser*, c'est peut-être à cause de sa conformité dans notre langue avec le mot *aimer*. C'est pour cela aussi que je prétends que l'on doit s'abstenir de baiser les belles personnes, quand on veut vivre chaste et pur.

—Pourquoi donc, Socrate, dit Charmide, nous faire un épouvantail de la beauté, à nous vos intimes amis? Cependant, un jour que vous étiez chez un grammairien, cherchant avec Critobule un passage dans un auteur, je vous vis, j'eu jure par Apollon, approcher votre tête de la tête de Critobule, et presser votre épaule nue contre l'épaule nue de votre jeune ami.—Bons dieux! aussi, en punition de cette témérité, quelle douleur je ressentis à l'épaule pendant plus de cinq jours! Je me croyais piqué par un insecte venimeux; je sentais au cœur une sorte de démanégeaison. A présent, Critobule, je vous en prévien en présence de tant de témoins, ne m'approchez pas que vous n'ayez autant de poil au menton que vous avez de cheveux à la tête.»

C'est ainsi que l'on mêlait le plaisant au sérieux. «Charmide, dit alors Callias, c'est à votre tour à nous dire pourquoi vous estimez tant la pauvreté.—N'est-ce pas, répondit-il, une vérité reconnue, que la sécurité est préférable à la crainte, et qu'il vaut mieux être libre qu'esclave, honoré qu'honorant les autres, jouir de la confiance de son pays que lui être suspect. Or, dans cette même ville, quand j'étais riche, je craignais d'abord qu'un voleur n'enfonçât ma maison, n'enlevât mon argent, et ne me fit à moi-même un mauvais parti. Je faisais ensuite ma cour aux délateurs, me

d'en faire: tous les jours de nouveaux impôts à payer, et jamais la liberté de quitter la ville pour voyager. A présent que je suis dépouillé de ce que j'avais hors de nos frontières, que je ne tire aucun revenu de mes possessions de l'Attique, qu'on a vendu mes meubles à l'encan, je dors paisiblement, étendu tout de mon long; la république ne se défie plus de moi; je ne suis plus menacé, c'est moi, au contraire, qui déjà menace les autres. En ma qualité d'homme libre, je puis ou voyager, ou rester dans Athènes; quand je parais, les riches se lèvent et me cèdent le haut du pavé. Autrefois j'étais sans contredit esclave, je suis à présent véritablement roi. Jadis je payais le tribut; aujourd'hui la république, devenue tributaire envers moi, me nourrit. Il y a plus: riche, on m'injuriait, parce que je fréquentais Socrate; à présent que je suis pauvre, on n'y fait plus attention. Quand je possédais de grands biens, tantôt la république, tantôt la fortune, m'en ôtait une partie; à présent, je ne perds rien, parce que je n'ai rien, et j'espère toujours attraper quelque chose.

—Tu ne soupîres donc pas, lui dit Callias, après cette ancienne opulence! et s'il t'arrivait de voir un beau songe, tu sacrifierais donc aux dieux qui détournent les mauvais présages!—Par Jupiter! je m'en garde; au contraire, j'attends le bien, très disposé à courir des risques.

—Et toi, Antisthène, dit Socrate, pourquoi, possédant si peu, te glorifier de tes facultés?—C'est que, suivant moi, mes amis, ce n'est point dans les maisons des riches ou des pauvres qu'habite la richesse ou la pauvreté, c'est dans l'âme. Combien je vois de particuliers qui, au milieu d'une immense fortune, se croient si pauvres qu'ils endurent tous les travaux, qu'ils bravent tous les dangers, pour en acquérir encore! Je connais même des frères qui ont hérité par égale portion, dont l'un a le nécessaire et même le superflu, tandis que l'autre manque de tout. J'observe aussi qu'il est des rois si avides, qu'ils commettent des crimes dont rougirait l'indigent. L'indigence, à la vérité, conseille à ceux-ci de dérober, à ceux-là de percer des murs, à d'autres de vendre des hommes, soit libres, soit esclaves: mais il y a des rois qui, pour s'enrichir, ruinent des familles, égorgent des milliers d'hommes, et souvent même asser-

vissent des villes entières pour s'approprier leurs trésors. Que je les plains de la cruelle maladie qui les travaille! Ils ressemblent à un homme qui, assis à une table couverte de mets, mangerait toujours, sans jamais se rassasier. Pour moi, ce que je possède est si considérable, que moi-même je le trouve à peine; je me vois du superflu, même en mangeant jusqu'à ce que ma faim soit apaisée, en buvant jusqu'à ce que je n'aie plus soif, en m'habillant enfin de manière à ne pas plus souffrir du froid que cet opulent Clinias. Quand je suis au logis, les murs me semblent des tuniques fort chaudes; les planchers, des manteaux épais. Je dors, si bien couvert, que ce n'est pas une petite affaire de m'éveiller. Ma santé exige-t-elle un sacrifice à Vénus, ce qui se présente me suffit : celles à qui je m'adresse me comblent de caresses, parce que personne ne me dispute leurs faveurs; toutes ces jouissances sont telles, qu'en m'y livrant je ne les souhaite pas plus agréables, et même, vu ma faiblesse, peut-être en est-il pour moi de trop délicieuses. Mais le plus grand avantage de mes richesses, c'est que si l'on me ravissait ce que j'ai maintenant, il n'y a pas d'occupation, quelque misérable qu'elle fût, qui ne pût me procurer une nourriture suffisante. Me prend-il envie de me régaler, je n'achète point au marché des morceaux rares (ils coûtent trop cher); je consulte mon appétit, et je trouve les mets bien plus délicieux, après avoir attendu la faim, que lorsqu'ils sont achetés à grands frais; témoin ce vin de Thase qui se trouve à cette table, et dont je bois sans soif. D'ailleurs n'est-on pas plus juste quand on considère la simplicité plutôt que la somptuosité dans les mets? Qui se contente de ce qu'il a ne convoite point du tout ce qu'il n'a pas. Il est encore à propos d'observer que de telles richesses n'inspirent que des sentimens honnêtes. Socrate, de qui je tiens les miennes, ne calculait, ne pesait jamais avec moi; il me donnait tout ce que je pouvais emporter. Comme lui, à présent, loin de cacher mon opulence, je la montre à tous mes amis; je partage avec qui le veut les richesses de mon âme. Vous me voyez encore jouir de la plus douce possession, d'un loisir qui me permet toujours de voir ce qui mérite d'être vu, d'entendre ce qui mérite d'être entendu, et, ce que je prise le plus, de passer avec Socrate des jour-

nées entières. Or il n'admire pas ceux qui peuvent compter des sommes d'or : il converse perpétuellement avec ceux qui lui plaisent.» Ainsi parla Antisthène. « Par Junon ! dit Callias, ce que j'envie dans votre fortune, c'est que la république ne vous commande point comme à un esclave; c'est qu'on ne se fâche nullement si vous ne prêtez pas.—Ne lui portez pas envie, dit Nicérate, je vais lui emprunter l'avantage de n'avoir besoin de rien. Instruit par Homère à compter, « sept trépieds qui n'ont point approché du feu, « dix talens d'or, vingt cuvettes resplendissantes, et douze coursiers; » toujours calculant et comptant, je ne cesse de soupirer après les plus grandes richesses, et peut-être quelques-uns me trouveront-ils un peu trop intéressé.» A ce mot, tous les convives rirent aux éclats; ils pensaient qu'il venait de déceler son inclination.

« Hermogène, dit ensuite un des convives, c'est à vous à nous faire connaître quels sont vos amis, à nous prouver qu'ils ont autant de crédit que d'affection pour vous, afin qu'on voie que vous avez raison de vous en glorifier.

—Les Grecs et les Barbares, dit alors Hermogène, croient que les dieux voient le présent et l'avenir; c'est un fait reconnu. Aussi toutes les villes et toutes les nations recourent-elles à l'art divinatoire, pour interroger les dieux sur ce qu'elles doivent faire, sur ce qu'elles doivent éviter. Il n'est pas moins clair que nous croyons au pouvoir qu'ils ont de nous envoyer des biens et des maux. Tous, en effet, les prient de détourner d'eux les malheurs, et de leur donner le bonheur. Eh bien, ces dieux qui savent tout, qui peuvent tout, sont tellement mes amis, s'intéressent tellement à moi, qu'ils ne me perdent de vue ni le jour ni la nuit, ni dans mes voyages, ni dans mes entreprises; et comme ils découvrent dans l'avenir l'issue de chaque chose, des messagers qu'ils m'envoient, des paroles fortuites, des songes, des augures, me révèlent ce qu'il faut faire, ce dont il faut que je m'abstienne. Jamais je ne me suis mal trouvé d'avoir écouté leurs avis; les ai-je négligés, je m'en suis repenti.

—Il n'y a rien, dit Socrate, d'incroyable dans tout cela; mais je serais bien aise d'apprendre par quels hommages vous vous rendez les dieux si propices.—Par Jupiter! répondit Hermogène, il m'en coûte peu. Je les loue sans aucuns frais,

je leur offre leurs propres dons ; je parle d'eux le plus respectueusement qu'il m'est possible ; et si je les prends à témoin, je ne mens jamais à ma conscience. — Assurément, si avec cette conduite vous avez les dieux pour amis, nul doute que les actions honnêtes et vertueuses ne leur soient agréables. »

Telles étaient les graves réflexions des convives. Mais quand ce fut le tour de Philippe, on lui demanda ce qu'il voyait dans la profession de bouffon, qui lui inspirait de la vanité. « N'est-ce donc pas à bon droit que je m'en glorifie, puisque tous, sachant que je suis bouffon, s'il leur arrive quelque bonne fortune, m'invitent de bon cœur à la partager ; et s'ils éprouvent quelque revers, ils me fuient sans se retourner, de peur de rire malgré eux ?

— En vérité, dit Nicérate, vous avez bien sujet de vous féliciter. Pour moi, quand mes amis sont dans la prospérité, ils m'évitent : se trouvent-ils dans l'infortune, sans cesse auprès de moi, ils me prouvent leur parenté par leur généalogie.

— Soit : et toi, Syracusain, dit alors Charmide, qui fait ton bonheur ? sans doute, c'est de posséder ce jeune garçon ! — Qu'il s'en faut bien ! il me cause au contraire de grandes craintes ; car je m'aperçois que certaines gens veulent le perdre. — Par Hercule ! dit Socrate, quel si grand mal, selon eux, leur a fait ce jeune enfant, pour qu'ils veuillent le tuer ? — Ils ne veulent pas le tuer, mais lui persuader de coucher avec eux. — Mais, à t'entendre, si cela arrivait, tu croirais donc ce jeune garçon perdu ? — Oui, sans doute, perdu sans ressource. — Et toi-même ne couches-tu pas avec lui ? — Oh ! toutes les nuits, les nuits tout entières. — Par Junon ! quel bonheur d'être le seul de tous les humains, dont l'approche ne tue point ceux avec qui tu dors ! Oui, s'il est une chose dont tu puisses à bon droit te glorifier, c'est d'avoir un tel privilège. — Ce n'est pourtant pas ce qui me réjouit le plus. — Qu'est-ce donc ? — C'est qu'il y a des fous dans le monde ; car ce sont eux qui me nourrissent, en venant au spectacle de mes marionnettes. — C'est donc pour cela, dit Philippe, que naguère je t'entendais prier les dieux de verser, partout où tu irais, abondance de tout, excepté de jugement et de raison.

— Bien, dit Callias ; mais vous, Socrate, que

direz-vous pour nous persuader que la profession honteuse dont vous nous parliez est pour vous un sujet de gloire ? Expliquons-nous, répondit Socrate, sur la nature de cet emploi : n'hésitez point à répondre à mes questions, afin que nous sachions sur quoi nous sommes d'accord. Y consentez-vous ? — Sans doute, » répondit-on. Et, dans la suite de cet entretien, il n'y eut pas d'autre réponse. « Quel est l'emploi d'un bon appareilleur ? n'est-ce pas de rendre celui-ci ou celle-là agréables aux personnes auprès desquelles il les produit ? — Sans doute. — Une belle chevelure, une parure élégante, ne sont-ce pas des moyens de plaire ? — Sans doute. — Nous savons que les mêmes yeux sont tantôt gracieux et tantôt terribles ? — Sans doute. — Et que la même voix est tantôt modeste et douce, tantôt audacieuse et fière ? — Oui. — N'y a-t-il pas aussi des discours qui excitent la haine, d'autres qui font naître l'amitié ? — Sans doute. — Le bon appareilleur enseignera donc ces divers moyens de plaire ? — Sans doute. — Lequel est le plus habile, de celui qui rend agréable à une seule personne, ou de celui qui rend agréable à plusieurs ? » Ici les convives se divisèrent : quelques-uns répondirent vaguement, oui ; d'autres, que le plus habile était celui qui instruisait dans l'art de plaire au plus grand nombre. « Nous voilà donc encore du même sentiment sur ce point : mais si un homme conciliait à quelques citoyens la bienveillance publique, n'excellerait-il pas dans son art ? — Cela est clair, répondirent-ils unanimement. — Et si quelqu'un formait ainsi ceux qu'il instruit, n'aurait-il pas sujet de se glorifier de son art, et ne recevrait-il pas bien justement un ample salaire ? » Tous témoignèrent que c'était leur avis. « Eh bien, reprit Socrate, tel est Antisthène.

— Quoi, Socrate, vous m'attribuez votre profession ! — Oui certes, car je vous vois très exercé dans celle qui est la suivante de la mienne. — Quelle est-elle ? — La profession de courtier. — Quoi donc ! répliqua Antisthène à qui ce mot déplut, avez-vous remarqué que j'aie jamais rien fait qui y ressemble ? — Je sais que c'est vous qui avez conduit Callias que voici chez le sage Prodicus, voyant que l'un était amoureux de la philosophie et que l'autre avait besoin d'argent. Je sais que vous l'avez aussi conduit chez l'éléen Hippias, qui lui donna des leçons

de mémoire artificielle : et depuis, il est devenu bien plus amoureux, puisqu'il n'oublie jamais rien de ce qu'il voit de beau. Dernièrement encore, vous louiez en ma présence un de vos amis d'Héraclée; vous m'avez inspiré le désir de le connaître, vous me l'avez présenté; et je vous en suis redevable, car il me semble honnête homme. Le bien que vous m'avez dit d'Eschyle le Phliasion, et ce que vous lui avez dit de moi, ne nous a-t-il pas si étroitement unis, qu'épris d'un amour mutuel, nous nous recherchons impatientement? En vous voyant cette puissance, je vous juge bon appareilleur. Quelconque a le talent de connaître les personnes qui se deviendront utiles, et qui sait exciter entre elles l'amitié, est capable de produire la même disposition entre les états, et de négocier d'importantes alliances : la possession d'un tel homme n'est-elle pas précieuse pour des républiques, des amis et des alliés? Et pour avoir prétendu que vous étiez bon appareilleur, vous vous êtes fâché! vous m'avez mal entendu. — A présent, Socrate, je ne vous en veux plus; car si j'ai cette puissance, mon âme possédera des trésors. » Ainsi se terminèrent les questions qu'on devait traiter chacun à son tour.

CHAPITRE V.

Callias reprit alors la parole : « Et toi, Critobule, est-ce que tu ne disputeras pas à Socrate le prix de la beauté? — Il s'en gardera bien, répondit Socrate; il voit que l'appareilleur a du crédit parmi les juges. — Je ne refuse pourtant pas d'entrer en lice : allons, vous qui avez tant de savoir, prouvez que vous êtes plus beau que moi. — Il ne faut qu'apporter ici un flambeau. — Décidons promptement la question. — Répondez. — Interrogez vous-même. — Croyez-vous que la beauté existe dans l'homme seulement, ou dans d'autres objets encore? — Dans d'autres encore, assurément, comme dans un cheval, dans un bœuf, et dans des objets inanimés; ne dit-on pas, voilà un beau bouclier, une belle épée, une belle lance? — Mais comment se peut-il que des choses si dissemblables soient belles? — Si la nature ou l'art les rendent propres à l'usage auquel on les emploie. — Savez-vous pourquoi nous avons besoin de nos yeux? — Pour voir, apparemment. — Cela étant, mes yeux

sont plus beaux que les vôtres. — Comment? — Parce que les vôtres ne voient qu'en ligne droite; tandis que les miens voient encore de côté, parce qu'ils sont saillans. — A votre compte, l'animal qui a les plus beaux yeux, serait l'écrevisse. — Nul doute; car la nature lui a encore départi des yeux d'une force étonnante. — Soit; mais votre nez est-il plus beau que le mien? — Mon nez est plus beau, s'il est vrai que les dieux nous aient fait les narines pour recevoir les odeurs. Les ouvertures des vôtres sont dirigées vers la terre, tandis que les miennes sont relevées et de manière à recevoir les odeurs qui s'exhalent de toutes parts. — Mais comment un nez camus serait-il plus beau qu'un nez droit? — Parce que, loin de former une barrière, il permet aux deux yeux de voir d'abord ce qu'ils veulent voir; au lieu qu'un nez haut les sépare, comme s'il avait dessein de leur faire obstacle. — Quant à la bouche, dit Critobule, je vous cède la palme : si elle est faite pour mordre, la vôtre emporterait la pièce beaucoup mieux que la mienne. Au reste, parce que vous avez des lèvres épaisses, doutez-vous que mes baisers ne soient plus voluptueux que les vôtres? — A vous entendre, ma bouche est plus hideuse que celle d'un âne. Regardez-vous donc comme une faible preuve de ma beauté, que les Naiades, qui sont pourtant des déesses, engendrent des Silènes, qui me ressemblent plus qu'à vous? — Je n'ai rien à répliquer : qu'on distribue les cailloux, afin que je sache bien vite quel châtement je subirai, ou quelle amende je paierai. Seulement, que chacun donne son suffrage en secret; car je crains que vos richesses et celles d'Antisthène ne me fassent succomber. »

Le petit garçon et la jeune danseuse reçurent tour à tour et secrètement les suffrages, pendant que Socrate faisait apporter un flambeau devant Critobule. Il voulait que les juges ne fussent point surpris, et qu'ils distribuassent au vainqueur, non des bandelettes, mais des baisers au lieu de couronnes. Bientôt les cailloux furent tirés de l'urne; ils étaient tous pour Critobule. « En vérité, dit Socrate, votre argent ne ressemble pas, mon cher Critobule, à celui de Callias : le sien rend plus juste; le vôtre (ce qui tient plus de l'essence de ce métal)

est capable de corrompre et juges et commissaires. »

CHAPITRE VI.

Ensuite, les uns pressèrent Critobule de recevoir le baiser de la victoire, les autres voulaient qu'il en obtint la permission du Syracusain ; d'autres plaisantaient, chacun à sa manière. Hermogène se taisait. Socrate lui adresse la parole : « Hermogène, lui dit-il, pourriez-vous nous dire ce que c'est que *paroinia* ? — Ce que c'est ? je l'ignore ; mais je dirai ma conjecture. — Soit. — J'entends par ce mot la turbulence d'un buveur pendant le repas. — Savez-vous que vous aussi, vous nous excédez par votre silence ? — Est-ce lorsque vous parlez ? — Non, mais lorsque nous cessons de parler. — Vous ignorez donc qu'on n'intercalerait pas même une syllabe au milieu de vos bavardages ? — Callias, pourriez-vous venir au secours d'un battu ? — Oui, car chacun se tait au son de la flûte. — Voudriez-vous donc, reprit Hermogène, qu'à l'exemple du comédien Nicostrate, qui récitait au son de la flûte ses vers de quatre pieds, je m'entretenisse aussi avec vous au son de cet instrument ?

— Au nom des dieux, répliqua Socrate, faites-le : marier le chant aux accords de la flûte n'est-ce pas lui donner plus de grâce ? Il en est de même de vos discours ; ils charmeront par le mélange des sons, surtout si, à l'exemple de la musicienne, le geste accompagne les paroles. — Lors donc qu'Antisthène, dit Callias, reprendra quelqu'un dans un banquet, de quel instrument jouera-t-on ? — Du sifflet, je crois. »

Au milieu de cette conversation, le Syracusain s'aperçut que les convives négligeaient son spectacle, et s'amusaient entre eux. Jaloux de Socrate : « Est-ce vous, lui dit-il, qu'on appelle *le Penseur* ? — Le surnom n'est-il donc pas plus beau que celui de *Rêveur* ? — Oui, si vous ne passiez pas pour un penseur de choses sublimes. — Connaissez-vous rien de plus sublime que la Divinité ? — Mais on dit qu'au lieu de vous livrer à sa contemplation, vous vous perdez là-haut dans les nues. — Eh bien, c'est la preuve que je m'occupe des dieux. N'est-ce pas d'en haut que les dieux nous protègent, d'en haut qu'ils nous dispensent la lumière ? Si le jeu de mots est un peu froid, n'en accusez que vous

qui me chicanez. — Parlons d'autres choses : dites-moi comment vous mesurez le saut d'une puce, car on dit que cela est du ressort de votre subtile géométrie. »

Alors Antisthène adressant la parole à Philippe, lui dit : « Toi, tu excelles en comparaisons ; cet homme-là ne te semble-t-il pas un insolent ? — Il me le semble un peu et pourrait le paraître à d'autres. — Néanmoins, dit Socrate, point de comparaison à son sujet, parce que vous aussi, vous ressembleriez à un insolent. — Mais si je le compare aux plus honnêtes gens, n'aurai-je pas l'air de le louer plutôt que de l'injurier ? — Dès à présent vous l'injuriez si vous le donnez pour un personnage accompli. — Voulez-vous donc que je le compare aux plus malhonnêtes gens ? — Pas plus qu'aux premiers. — A personne donc ? — A personne. — Mais, en me taisant, je vois que je suis déplacé dans ce banquet. — En coûte-t-il de taire ce que l'on ne doit pas dire ? » La querelle finit là.

CHAPITRE VII.

Après cela néanmoins, les uns demandaient des comparaisons, d'autres s'y opposaient. Au milieu du tumulte, Socrate reprit la parole : « Puisque nous voulons tous parler, pourquoi ne chanterions-nous pas tous ensemble ? » En même temps, il commença une chanson. Lorsqu'il l'eut achevée, on apporta à la danseuse une roue de potier, avec laquelle elle devait faire des tours surprenans. « Syracusain, dit alors Socrate, je crains bien de passer pour rêveur, car je cherche à présent par quel moyen cette belle fille et ce jeune garçon parviendront à nous amuser, sans aucun danger pour eux ; et sûrement vous le souhaitez aussi. Je trouve donc que se jeter la tête la première dans un cercle d'épées nues est un divertissement périlleux qui ne convient point à la gaité d'un festin. C'est encore une chose étonnante de lire et écrire en tournant sur une roue ; mais je ne vois pas quel plaisir peut causer un pareil spectacle. Est-il plus amusant de voir une belle personne se tourmentant, s'agitant, imitant la roue, que de la contempler calme et tranquille ? D'ailleurs, si l'on veut du surprenant, est-il si difficile d'en voir ? A l'instant même, nous pouvons considérer ce flambeau. Pourquoi sa flamme brillante répand-elle

la lumière, tandis que le cuivre, qui brille aussi, n'en donne point, et que les objets se peignent sur sa surface? Comment l'huile augmente-t-elle la flamme, tandis que l'eau, qui est aussi un liquide, éteint le feu? Mais ces questions aussi sont étrangères à un banquet. Si nos deux jeunes acteurs dansaient au son de la flûte, avec le riant costume sous lequel on nous dépeint les grâces, les saisons et les nymphes, l'exécution en serait plus facile, et le banquet nous réjouirait davantage. — En vérité, dit le Syracusain, vous avez raison, Socrate; je vais donner un spectacle qui vous divertira.»

CHAPITRE VIII.

Le Syracusain sort, se prépare, et Socrate commence un nouveau discours : « Amis, leur dit-il, nous sommes en la présence d'un être puissant : égal en âge aux dieux éternels, il a les traits d'un enfant; son immensité embrasse tout; il a l'âme d'un homme : cet être puissant, c'est l'Amour. Serait-il juste de ne pas nous en entretenir, nous qui sommes tous initiés à ses mystères? Pour moi, je ne puis citer aucun temps de ma vie où je n'aie vécu sous l'empire de l'Amour. Je sais qu'on a soupiré pour Charmide, et qu'il a soupiré lui-même, que Critobule, encore aimable, est encore aimant. On dit même que Nicérate est l'amant de sa femme, qui ne l'aime pas moins. Pour Hermogène, qui de nous ignore que la vertu, sous quelque forme qu'elle se montre, le passionne et le consume? Voyez ce sourcil austère, ce regard fixe; quelle sagesse dans ses discours! quelle douceur dans sa voix! quelle aménité dans ses mœurs! Les dieux, si dignes de nos hommages, sont les amis d'Hermogène; et cependant il ne nous dédaigne pas, nous autres humbles mortels. Vous seul, Anthistène, vous n'aimez personne? — En vérité, je vous aime de tout mon cœur. — Ne me tourmentez pas, lui dit Socrate, affectant un ton railleur et fier, ne me voyez-vous pas sérieusement occupé?—Certes, vous excellez dans votre honnête profession : vous ne me parlez point, tantôt parce que votre démon vous en empêche, tantôt parce que vous courez après quelque idée. — Au nom des dieux, Anthistène, épargnez-moi. Je supporte votre humeur, je la supporterai toujours en ami; mais que votre affection pour moi ne se montre jamais, puisqu'elle

a pour objet, non la beauté de l'âme, mais celle du corps. Pour vous, Callias, toute la ville, et beaucoup d'étrangers aussi, je crois, savent que vous aimez Autolycus. La cause en est que vous appartenez tous deux à d'illustres familles, illustres vous-mêmes par vos vertus. Pour moi, j'ai toujours admiré votre heureux naturel, Callias; mais bien plus encore à présent que je vous vois aimer un jeune homme qui, loin de languir mollement au sein des plaisirs, est renommé par sa vigueur, sa patience, sa tempérance et sa valeur. Chérir ses vertus, c'est faire l'éloge de la personne aimée. N'y a-t-il qu'une Vénus, ou en existerait-il deux, l'une céleste, et l'autre terrestre? Je l'ignore (car on invoque Jupiter sous tant de noms, quoiqu'il n'y ait, sans doute, qu'un Jupiter) : mais je sais que toutes deux ont leurs autels et leurs temples, qu'on offre à l'une des sacrifices matériels, à l'autre de chastes hommages; et tandis que la Vénus terrestre unit les corps, n'est-ce pas la céleste qui unit les âmes, qui inspire la tendre amitié et les actions honnêtes? C'est de cet amour que vous me semblez possédé, Callias; je le présume ainsi, quand je songe à l'honnêteté de votre ami, quand je vous vois ne vous entretenir avec lui qu'en présence de son père. Chaste dans son amour, que voudrait-on cacher à un père?

— Par Junon ! s'écrie Hermogène, je vous admire à plus d'un titre, Socrate, mais surtout parce qu'en flattant la passion de Callias, vous lui apprenez en même temps ce qu'il doit être. — Vous dites vrai; et pour lui plaire encore davantage, je veux prouver que l'amour de l'âme l'emporte de beaucoup sur celui qui unit par des nœuds matériels. Aucune liaison n'a de prix sans l'amitié, c'est une vérité connue de tous : une douce nécessité nous entraîne à aimer ceux dont nous admirons les mœurs; mais parmi les hommes épris des charmes extérieures, il en est beaucoup qui se plaignent du caractère de l'objet aimé, qui même le haïssent. Supposons une affection réciproque, la fleur de la beauté passe bientôt; et dès que la fraîcheur disparaît, avec elle se flétrit l'amitié. Plus, au contraire, l'âme tend à la perfection, plus aussi devient-elle aimable. D'ailleurs, les jouissances de la beauté ne sont point exemptes de dégoût : nécessairement elles produisent cette satiété qu'on éprouve à une table chargée de mets, au lieu que la sainte amitié

est insatiable, parce qu'elle est pure. Et qu'on ne lui suppose pas pour cela moins de charmes ! c'est au contraire alors que Vénus exauce la prière qu'on lui fait, de n'inspirer que des paroles et des actions dignes d'elle.

« Je n'ai pas besoin de prouver que l'homme qui joint à une figure aimable une âme fière et modeste, des mœurs douces, une supériorité marquée sur ses égaux, admire et chérit son ami ; mais ce que je devais démontrer, c'est que la personne aimée paiera un tel amant d'un juste retour.

« Eh ! comment haïrions-nous celui dont nous savons que notre honnêteté nous a gagné l'estime, que nous voyons moins occupé de ses plaisirs que de notre honneur ; quand de plus nous sommes persuadés que l'amitié ne s'affaiblira ni par de légers torts, ni par les maladies qui altèreraient la beauté ? Comment deux personnes qui s'entraiment ne seraient-elles pas heureuses de se contempler à loisir, de s'entretenir affectueusement, de se témoigner une confiance réciproque, une amitié prévenante, de partager ensemble ou le plaisir d'une bonne action, ou la peine d'une erreur ? Se réjouir toutes les fois que la santé permet de se réunir ; faire de plus fréquentes visites à celui des deux qu'afflige la maladie ; s'intéresser plus à ses amis absens que présens, tout cela n'est-il pas délicieux ? Oui, ce sont ces bons offices qui rendent l'amitié chère, qui entretiennent son commerce jusque dans la vieillesse. Mais pourquoi aimerait-on celui qui ne s'attache qu'à la beauté ? Est-ce parce qu'il jouit pour lui, en ne laissant qu'à l'objet aimé que l'opprobre ? Est-ce parce que dans ses désirs impétueux il éloigne les parens, les amis ? S'il emploie la persuasion au lieu de la violence, il n'en est que plus haïssable : qui fait violence ne montre que sa perversité ; mais qui persuade corrompt la personne aimée.

« D'ailleurs, l'être qui vend ses charmes à prix d'argent affectionnera-t-il plus celui qui le paie, que l'homme qui vend ou ses denrées ou sa liberté n'aimera quiconque les achète ? Se livrera-t-il, parce qu'il est sans amour pour celui qui l'aime, parce qu'il est brillant de jeunesse et de beauté, et que son amant n'est ni jeune ni beau ? De plus il ne partage pas, comme une femme, les jouissances de l'amoureux ébat ; il est de glace près des feux de l'amour. Il ne faut

donc pas s'étonner si l'on méprise de pareils amans.

« Qu'on réfléchisse, et l'on verra que la passion qui a pour objet les belles qualités de l'âme, n'a jamais eu de funestes effets ; au lieu qu'une passion illégitime amène une foule d'événemens tragiques. Je vais prouver, à l'instant même, combien il est indigne d'un homme libre d'estimer la beauté plus que la vertu. L'homme vertueux qui enseigne à bien faire et à bien dire n'est-il pas digne des respects dont Achille honorait Chiron et Phénix ; tandis que celui qui soupire après la beauté vous obsède, semblable au mendiant ? Pour obtenir un baiser ou toute autre jouissance, il vous supplie, il s'attache à vos pas. Ne soyez pas étonnés de la hardiesse de mes expressions. Le vin m'inspire ; l'amour qui vit dans mon cœur me fait parler avec franchise contre un amour rival du mien. Oui, rechercher la beauté physique, c'est, selon moi, ressembler à un homme qui prend une terre à ferme ; il ne cherche point à l'améliorer, mais à en tirer le plus grand profit. Celui, au contraire, qui aime d'une amitié pure, ressemble bien plus au propriétaire d'un champ ; de toute part il apporte ce qu'il peut pour embellir l'objet de son amour.

« Autre considération : tout jeune homme qui sait qu'en se prêtant à la jouissance de sa beauté, il exercera sur son amant un tyrannique empire, doit commettre bien d'autres désordres ; mais quiconque est persuadé que manquant de sentimens honnêtes, il ne conservera point d'amis, dirigera plutôt ses sentimens vers la vertu. N'est-ce pas d'ailleurs un très grand bien pour celui qui aspire à l'amitié d'un jeune homme que d'être lui-même dans la nécessité de pratiquer la vertu ? S'il donnait de mauvais exemples, pourrait-il former au bien ? Brutal et sans pudeur, inspirerait-il à ce qu'il aime la tempérance et la modestie ?

« Callias, j'ai à cœur de vous prouver, même d'après la mythologie, que non-seulement les hommes, mais les dieux et les héros ont plus estimé l'union pure des âmes que les jouissances de la beauté. Toutes les femmes dont Jupiter était épris, ce dieu, après en avoir joui, les laissait dans l'état de simples mortelles ; mais il donnait l'immortalité aux humains dont il avait admiré les belles qualités. De ce nombre sont

Hercule, les Dioscures, et plusieurs autres encore. Je prétends même que Ganymède a été transporté dans l'Olympe, moins à cause de la beauté de son corps que pour celle de son âme : c'est une conjecture que justifie son nom, qui signifie prendre plaisir aux sages conseils, et s'entretenir dans l'exercice de la prudence. Mon cher Nicérate, quand Homère nous peint Achille vengeant glorieusement la mort de Patrocle, ce n'est pas l'amour qui anime son héros, mais une amitié tendre pour un frère d'armes qui n'est plus. Est-ce pour avoir partagé le même lit, qu'Oreste et Pylade, Thésée et Pyrihoüs, et tant d'autres demi-dieux, sont célèbres ? Non, sans doute ; mais chacun d'eux admirait un ami, à la gloire duquel il s'associait dans de grandes et immortelles entreprises. Et maintenant encore, qui ne voit que les auteurs des plus beaux exploits se trouvent plutôt parmi ceux qui cherchent la célébrité au milieu des travaux et des périls que parmi ceux qui préfèrent la volupté à la gloire ; quoique Pausanias, ami du poète Agathon, ait dit, pour la défense du voluptueux, qu'une armée d'amans était invincible, parce qu'ils rougiraient de s'abandonner mutuellement ? Mot étonnant : quoi ! des hommes indifférens au blâme, accoutumés à ne point rougir entre eux, craindraient de se déshonorer par quelque acte de lâcheté ! Il citait le témoignage des Thébains et des Éléens, élevés dans ces principes, et chez qui les amis s'avançaient au combat, réunis dans la même phalange : raisonnablement peu concluant, puisque leur union, consacrée chez eux par les lois est déshonorante parmi nous. Ne dirait-on pas que la défiance préside à leur tactique, qu'ils craignent que l'ami séparé de son ami ne remplisse pas les devoirs de l'homme brave ? Les Lacédémoniens, au contraire, persuadés qu'en soupirant pour la beauté, l'on ne pense plus désormais à l'honneur, font de leurs amis des guerriers si braves, que, même parmi les étrangers, ils rougiraient quoique séparés de leurs amans, d'abandonner leurs compagnons d'armes. C'est la pudeur et non l'impudence qui est leur divinité. Sans doute, nous pensons tous de même sur ce qui fait l'objet de cette conversation. Pour s'en convaincre, qu'on se demande auquel de ces amis on confierait de préférence ses enfans et sa fortune, sur lequel on placerait plus volontiers un

bienfait. Pour moi je pense que même l'homme sensible à la beauté donnerait plutôt sa confiance à l'ami vertueux.

« Pour vous, Callias, vous avez, sans doute, des actions de grâces à rendre aux dieux, de ce qu'ils vous ont fait l'ami d'Autolycus. Il est évidemment passionné pour la gloire, lui qui, pour s'entendre proclamer vainqueur du pentathle, a supporté tant de travaux, enduré tant de souffrances ! S'il espère non-seulement honorer et illustrer son père, mais encore pouvoir par sa vertu servir ses amis et reculer par sa valeur les frontières de sa patrie, en remportant de glorieuses dépouilles sur l'ennemi vaincu ; s'il croit qu'à ces titres il obtiendra et distinctions et renommée chez les Grecs et chez les Barbares ; comment ne penseriez-vous pas qu'il honore parfaitement celui qu'il regardera comme son guide dans une aussi noble carrière ? Voulez-vous lui plaire, Callias ; considérez par quelles connaissances Thémistocle devint capable de rendre la Grèce libre ; considérez encore combien était grand le savoir qui fit Périclès l'oracle de son pays ; pensez par quels moyens Solon sut donner à sa république les plus sages des lois ; recherchez à quels exercices les Lacédémoniens doivent leur supériorité dans l'art militaire. Aussi bien, tous les jours, arrivent chez vous les citoyens les plus distingués de Lacédémone. Ne doutez donc pas que bientôt la république, si vous le voulez, ne se confie à vos soins. Les plus grands avantages vous secondent ; vous descendez de ces prêtres sacrificateurs depuis Érechthée, et vous êtes des patriens qui, sous la conduite de Bacchus, combattirent les Barbares. La célébration de cette fête vous rend encore plus auguste qu'aucun de vos ancêtres : que dirai-je de cet air de grandeur qu'on admire dans votre personne, et de cette force de corps qui vous met en état de supporter les plus pénibles travaux ? Peut-être un pareil discours vous paraît-il trop sérieux pour un banquet : n'en soyez pas surpris ; j'ai toujours partagé l'affection de la république pour les citoyens qui, doués d'un bon naturel, recherchent ardemment la vertu. »

Les autres convives faisaient des observations sur ce discours de Socrate. Pour Autolycus, il fixait Callias, qui, de son côté, le regardant du coin de l'œil, parla ainsi à Socrate : « Vous allez

donc me concilier tellement les bonnes grâces de la république, que je me verrai placé au timon des affaires, soutenu de la faveur du peuple. — Cela sera, si l'on vous voit réellement et non en apparence ami de la vertu. Le temps est la pierre de touche de la fausse gloire; au lieu qu'une vertu solide, si quelque dieu ne lui est point contraire, donne à toutes nos actions un éclat qui devient de jour en jour plus brillant. »

CHAPITRE IX.

La conversation finie, Autolycus se leva, parce que c'était l'heure de la promenade. Lycon, son père, qui sortait avec lui, se tourna vers Socrate, et lui dit : « Par Junon ! vous êtes un honnête homme. »

On plaça un siège au milieu de la salle; arriva ensuite le Syracusain : « Voici Ariadne, dit-il, qui entre dans sa chambre nuptiale. Bientôt va paraître Bacchus, qui a fait un peu la débauche chez les dieux; il s'approchera d'elle, ils folâtreront ensemble. » Après ce prologue, Ariadne, parée comme une jeune épouse, entre dans la salle, et se place sur le siège. Peu après un air bachique de flûte annonça l'arrivée du dieu des vendanges : ce fut alors qu'on admira le maître du chœur. Ariadne écoutait la musique avec plaisir : ce que l'on devinait aisément à ses gestes et à ses mouvements. Cependant elle se garda bien, ou de se lever, ou d'aller au-de-

vant de son époux; mais on vit qu'elle se contentait à peine. Bacchus l'ayant aperçue, s'avança en dansant de l'air le plus passionné, s'assit sur ses genoux, la serra dans ses bras, et l'embrassa. Ariadne rougissait et répondait, à son tour, aux caresses de son époux. A cette vue, les convives applaudissaient et battaient des mains. Mais lorsque Bacchus se fut levé, et Ariadne avec lui, c'était alors qu'il fallait voir les gestes de ces amans transportés. En voyant Bacchus si beau, Ariadne si belle, ne s'en tenir pas au simple badinage, mais s'embrasser amoureusement, les spectateurs ressentaient l'émotion la plus vive. Ils entendaient Bacchus demander à Ariadne si elle l'aimait; ils entendaient Ariadne jurer à Bacchus qu'il était aimé : si bien qu'ils auraient juré tous que le jeune garçon et la jeune danseuse s'aimaient réellement; car ils ressemblaient, non à des bouffons dressés à cette pantomime, mais à des amans impatients de satisfaire l'amour qui les pressait depuis long-temps. Enfin, à les voir se tenir étroitement serrés, comme deux époux allant à la couche nuptiale, ceux des convives non mariés jurèrent qu'ils le seraient bientôt; ceux qui l'étaient montèrent à cheval, et revolèrent à leurs épouses, afin d'être heureux à leur tour. Socrate et quelques autres restés avec lui s'en allèrent à la promenade rejoindre Lycon, Autolycus et Callias. Ainsi se termina le banquet.

HIÉRON.

CHAPITRE PREMIER.

Le poète Simonide se trouvait à la cour d'Hiéron. Un jour qu'ils avaient du loisir, Simonide dit au prince : « Voudriez-vous m'apprendre des choses que vous devez savoir mieux que moi ?

— Et de quelles choses puis-je être mieux instruit que vous, qui êtes un homme si éclairé ?

— Vous étiez simple citoyen, et vous êtes roi : ayant vécu dans ces deux conditions, vous savez sans doute mieux en quoi elles diffèrent l'une

de l'autre, par rapport aux plaisirs et aux peines.

— Mais, dit Hiéron, puisque vous êtes un homme privé, n'est-ce pas à vous de me retracer le tableau de la vie privée ? Je serais par-là beaucoup mieux en état, je crois, de vous montrer les différences de l'une et de l'autre condition.

— J'ai observé, répliqua Simonide, que les particuliers ont le sentiment agréable ou désagréable des couleurs, par les yeux; des sons, par les oreilles; des odeurs, par le nez; du boire et du manger par la bouche : pour l'amour, qui

n'en connaît la source? Quant au froid ou au chaud, à la dureté ou à la mollesse, à ce qui est pesant ou léger, c'est par tous les points de notre corps, selon moi, que nous en recevons les diverses impressions. Quelquefois les biens et les maux semblent réjouir ou affliger l'âme seulement; quelquefois ils affectent le corps et l'âme tout ensemble. Il me paraît encore que le sommeil a pour nous des douceurs : mais quand, de quelle manière et par quel sommeil ce plaisir nous vient-il? je l'ignore. Et dans le fond, il n'est pas surprenant qu'éveillés nous ayons des sensations plus distinctes que lorsque nous sommes endormis.

— Pour moi, Simonide, je ne saurais dire qu'un roi éprouve d'autres sensations que celles dont vous venez de parler; je ne vois donc pas, du moins jusqu'ici, en quoi la vie des rois diffère de celle des particuliers.

— Elle en diffère probablement, reprit Simonide, en ce que par chacun de ces organes les rois reçoivent mille fois plus de plaisir, et beaucoup moins de douleur, que nous autres particuliers.

— Il n'en est pas ainsi, mon cher Simonide : sachez, au contraire, que les rois ont beaucoup moins de plaisir, et bien plus de chagrins, que les particuliers qui vivent dans la médiocrité.

— Vous dites là une chose incroyable. S'il en est ainsi, pourquoi donc tant de gens, qui passent même pour très habiles, aspirent-ils à la royauté; et comment les rois sont-ils enviés de tout le monde?

— C'est qu'on envisage la royauté sans avoir éprouvé l'une et l'autre condition. Pour moi, je vais tâcher de vous convaincre que je dis la vérité; je commence par les plaisirs de la vue : car c'est par-là, si je m'en souviens, que vous avez commencé vous-même.

« D'abord, en réfléchissant sur les objets qui frappent les yeux, je trouve que les rois sont les plus mal partagés. Chaque pays a ses raretés qui méritent d'être vues. Tandis que les particuliers accourent librement, soit dans les villes pour jouir du plaisir des spectacles, soit dans les assemblées publiques pour y voir ce que les hommes jugent le plus digne de leur curiosité, les rois prennent peu de part à ces sortes de divertissemens. Est-il prudent à eux d'aller où ils ne seraient pas les plus forts? D'ailleurs, leurs

affaires sont-elles si bien établies chez eux, qu'ils puissent, après les avoir confiées à d'autres, quitter le lieu de leur résidence? Ils s'exposeraient à perdre l'empire, et le pouvoir de se venger de ceux qui les en auraient dépouillés.

« Vous me direz, peut-être, que ces sortes de plaisirs vont chercher un roi jusque dans son palais. Je vous le jure, Simonide, parmi tant de spectacles il en est peu dont il jouisse; et tels qu'ils sont, on les lui fait payer si cher, que ceux qui exposent la moindre chose à sa vue, prétendent bien, lorsqu'ils le quittent, recevoir de lui, en peu de temps, beaucoup plus qu'ils ne reçoivent du reste des hommes, durant toute leur vie.

— Eh bien, si vous êtes mal partagés à l'égard des objets de la vue, du moins avez-vous l'avantage du côté de l'ouïe, puisque la musique la plus douce, la louange, ne vous manquent jamais. Tous ceux qui entourent votre personne louent et tout ce que vous dites et tout ce que vous faites : pour ce qui s'entend avec peine, je veux dire les censures, vous n'en avez jamais les oreilles blessées, car qui voudrait blâmer un roi en sa présence?

— Mais croyez-vous qu'un roi ait à se féliciter de ce qu'on ne dit aucun mal de lui, s'il est convaincu que ceux qui se taisent, trament contre lui des complots? Ou quel plaisir trouve-t-il dans les louanges qu'il suspecte de flatterie?

— Je conviens avec vous que les louanges les plus agréables sont celles des hommes libres; mais du moins ne persuaderez-vous pas que les plaisirs de la table ne soient plus piquans pour vous que pour le reste des hommes.

— Bien des gens se figurent, je le sais, que nous prenons plus de plaisir à manger et à boire que les particuliers. Ils croient qu'ils trouveraient plus délicieux les mets dont notre table est couverte que ceux qu'on leur sert, parce que ce qui est extraordinaire et rare produit la volupté. C'est pour cela que tous les hommes attendent avec joie les jours de fête, excepté les rois. Comme la table de ceux-ci est toujours également bien servie, les fêtes n'ajoutent rien à la somptuosité de leurs repas; ils connaissent donc moins que les particuliers, le charme de l'attente : première privation. D'ailleurs, l'expérience vous a appris à vous-même que rien n'engendre sitôt la satiété que la surabondance

des meilleurs mets; de sorte que celui dont la table est servie avec profusion, jouit moins longtemps que ceux qui vivent avec sobriété.

— Mais certes, tant que l'appétit se fait sentir, on aime bien plus à se nourrir de mets somptueux que d'alimens simples.

— Ne pensez-vous pas que ce qui flatte vous attache plus vivement? — Sans doute. — Remarquez-vous donc que les rois s'approchent avec plus de plaisir que les particuliers, des mets qu'on leur a préparés? — Non, en vérité; il semble, au contraire, que ce soit avec dégoût. — Avez-vous observé cette grande variété de sauces piquantes et relevées qu'on sert à la table des rois? — Oui sans doute; je les crois même fort contraires à la constitution de l'homme. — Et pourquoi donc, je vous prie, ces sortes d'appêts, si ce n'est pour satisfaire un goût affaibli et corrompu par les délices? Pour moi, je sais bien, et vous aussi probablement, que ceux qui mangent avec appétit n'ont aucun besoin de ces artifices.

« Quant aux essences précieuses dont vous vous parfumez, reprit Simonide, je crois que ceux qui vous approchent en jouissent plus que vous-mêmes. C'est ainsi que celui qui mange des viandes d'une odeur forte, n'en est point incommodé, mais ceux qui l'approchent. — En vérité, dit Hiéron, il en est de même de ceux qui ont leur table toujours chargée de mets divers; ils ne touchent à rien avec appétit, tandis que celui qui ne mange que rarement d'un mets exquis s'en rassasie avec joie, lorsqu'on le lui présente.

— Peut-être n'aspirez-vous à la royauté que pour mieux goûter les plaisirs de l'amour; car, en ce point, vous avez le choix de ce qu'il y a de plus beau.

— Sachez-le, Simonide; c'est en cela même que nous sommes bien plus mal partagés que les particuliers; car, d'abord le mariage qui semble nous procurer le plus d'honneur et de plaisir, c'est celui que nous contractons avec des femmes plus riches et d'un plus haut rang que nous. Après cela, vient le mariage entre égaux. Pour celui qui lie à des inférieurs, il déshonore autant qu'il nuit. Or, à moins qu'un roi n'épouse une étrangère, il se mésallie, et dès lors son bonheur est imparfait. S'il épouse une femme fière de son origine, rien ne le flatte plus que les soins qu'il en reçoit. Qu'il s'unisse à une

esclave, il n'est point touché des respects qu'elle lui rend; y manque-t-elle, il ne le souffre point sans chagrin et sans un violent dépit. Les particuliers ont encore un avantage sur les rois, dans les plaisirs où l'on ne cherche point à perpétuer sa race. Nous le savons tous, c'est l'amour qui rend ces plaisirs ravissans; or, l'amour ne se plait guère à loger dans le cœur des rois. Parce qu'il se nourrit d'espérance, les plaisirs toujours prêts ne sont point de son goût; et comme on ne prendrait aucun plaisir à boire, si l'on n'avait soif, qui ne connaît point l'amour ne connaît pas non plus ce que ses jouissances ont de plus doux. » Ainsi parla Hiéron.

« Que dites-vous, Hiéron? lui répliqua Simonide en souriant. A vous entendre, l'âme des rois est inaccessible à l'amour des garçons; et d'où vient donc que vous aimez ce beau Daïloque? »

— Ah! Simonide, reprit Hiéron, ce que je désire le plus en lui, n'est pas, je vous jure, ce que je puis obtenir aisément, mais ce qu'un tyran peut à peine se procurer. J'aime Daïloque, parce qu'il est des choses que l'homme par la force de son penchant est forcé à exiger d'un bel objet; mais ce que j'attends de lui, je voudrais que son amitié me l'accordât: car de le lui ravir, je me crois moins capable d'en former le dessein que de me faire du mal à moi-même. Prendre quelque chose à son ennemi malgré lui, c'est, je pense, le plus grand des plaisirs. Quant aux faveurs d'un objet aimé, les plus douces, à mon avis, sont celles qu'il nous accorde volontairement. Quelle douceur dans les regards de l'objet qui nous paie de retour! Dans ses demandes, dans ses réponses, même dans son dépit et ses emportemens, quelle douceur et quels charmes! Mais jouir par force de ce qu'on aime, c'est, à mon sens, agir plutôt en pirate qu'en amant. Le pirate trouve du moins quelque plaisir dans le gain qu'il fait, dans le dommage qu'il cause à son ennemi; mais se plaire à tourmenter la personne qu'on aime, la traiter en ennemie par amitié, l'inquiéter par ses familiarités, quoi de plus cruel et de plus odieux! Qu'un particulier vous accorde ses faveurs, elles sont un gage certain d'amitié, parce qu'on sait qu'il donne sans contrainte; au lieu qu'un roi n'est jamais en droit de se croire véritablement aimé. Nous

n'ignorons point que ceux qui se soumettent par crainte, prennent, autant qu'ils le peuvent, les dehors du véritable amour : personne ne tend plus de pièges aux rois que ceux qui feignent de les aimer avec le plus de sincérité.

CHAPITRE II.

— Mais, reprit Simonide, ce que vous dites là est peu de chose, selon moi : je connais bien des gens d'un très grand mérite, qui savent se retrancher sur les plaisirs de la table, et même s'abstenir de ceux de l'amour. Mais voici en quoi vous l'emportez sur les particuliers : vous formez de grands projets que vous exécutez promptement ; vous avez en abondance tout ce qu'il y a d'excellent, vous possédez les meilleurs chevaux, les plus belles armes, les plus riches parures pour vos femmes, de magnifiques palais décorés des meubles les plus précieux ; vous avez des serviteurs en plus grand nombre et des plus habiles ; enfin, vous pouvez, mieux que personne, vous venger de vos ennemis et faire du bien à vos amis.

— Que la royauté, Simonide, en impose au vulgaire, je ne m'en étonne pas ; car c'est surtout par les yeux que le vulgaire juge du bonheur et de la misère d'autrui. En effet, elle étale et présente à tous les regards des biens que l'on croit d'un grand prix ; tandis qu'elle renferme ses peines au fond de l'âme, où résident en effet le bonheur et le malheur des hommes. Que ce soit là un mystère pour la multitude, je n'en suis pas surpris, comme je viens de le dire. Mais je ne puis assez m'étonner que vous soyez dans la même ignorance, vous autres qui avez la réputation de voir la plupart des objets plus par les yeux de l'esprit que par les sens. Pour moi, Simonide, je vous l'assure d'après ma propre expérience, les rois ont la moindre portion des plus grands biens ; et une portion considérable des plus grands maux est leur triste partage. Si la paix, par exemple, est un bienfait pour les peuples, les rois en jouissent peu ; et si la guerre est un fléau, ne pèse-t-il pas sur les rois ? Les particuliers, à moins que leur pays ne soit en guerre, peuvent aller librement où ils veulent, sans craindre qu'on leur ôte la vie. Mais les rois sont partout en pays ennemi : aussi ju-

gent-ils nécessaire d'aller armés eux-mêmes et toujours escortés. D'ailleurs, les particuliers vont-ils à la guerre, ils ne sont pas plutôt de retour chez eux qu'ils se croient à l'abri du péril. Au contraire, les rois revenus dans le siège de leur empire savent que c'est alors surtout qu'ils sont environnés de plus d'ennemis. Une ville est-elle assiégée par un ennemi supérieur, les citoyens qui la défendent pensent être en danger, tandis qu'ils sortent hors de leurs murailles ; mais retranchés dans les fortifications, ils se croient tous en sûreté. Pour le roi, bien loin de trouver un abri lorsqu'il rentre dans son palais, c'est là surtout qu'il croit avoir plus de besoin de se tenir sur ses gardes. ✕

« A la faveur des alliances et de la paix, les particuliers voient cesser le fléau de la guerre : mais existe-t-il une véritable paix entre un tyran et ceux qui vivent sous sa domination ; Jamais tyran se reposa-t-il sur la foi des traités ? Les villes libres et les tyrans font quelquefois la guerre aux peuples qu'ils ont subjugués ; et tous les maux qui résultent de ces guerres, le tyran les éprouve, comme les républicains. Les uns et les autres sont obligés de prendre les armes, de se tenir sur leurs gardes, de braver les dangers ; et s'ils viennent à être battus, leur déroute les jette également dans la consternation. Jusque-là, même condition de part et d'autre : mais les avantages dont jouissent des républiques en guerre contre d'autres républiques, les tyrans les connaissent-ils ? Que les soldats citoyens aient l'avantage sur l'ennemi dans un combat, il est difficile d'exprimer le plaisir qu'ils goûtent à le mettre en fuite, à le poursuivre, à le tailler en pièces ; comme ils s'enorgueillissent de ces exploits, comme ils sont rayonnans de gloire ; comme ils se réjouissent, dans la pensée qu'ils ont ainsi accru les forces de la république. Chacun d'eux, à l'entendre, a ouvert d'excellens avis ; il est rare d'en trouver qui n'exagèrent pas leurs prouesses, qui ne se glorifient d'avoir tué un nombre considérable d'ennemis ; tant une grande victoire leur paraît honorable !

« Pour le roi qui vient à soupçonner ou à découvrir qu'en effet on conspire contre lui, il voit bien que s'il prononce des arrêts de mort, loin d'attirer toute la cité dans ses in-

térêts, le nombre de ses sujets diminuera : il ne peut ni se réjouir, ni se glorifier d'une telle action; au contraire, il exténue, autant qu'il peut, ce qu'il vient de faire; et dans le temps même qu'il agit ainsi, il déclare, pour sa justification, qu'il ne se reproche aucune injustice : tant il est vrai qu'il ne voit lui-même rien d'honorable dans sa conduite. Après la mort de ceux qu'il a craints, loin d'être plus tranquille, il est plus défiant que jamais. C'est ainsi que le tyran passe sa vie dans une guerre continuelle, comme j'en donne la preuve par ma propre expérience.

CHAPITRE III.

« Considérez maintenant de quelle amitié jouissent les rois; mais d'abord examinons si l'amitié est un grand bienfait pour l'homme. Dès qu'un homme est aimé, ses amis sont charmés de le voir et de lui faire du bien : absent, ils souhaitent avec ardeur sa présence; revient-il, avec quelle allégresse ils l'accueillent! Son bonheur les réjouit : ils se réunissent pour le secourir dans l'infortune.

« Les républiques elles-mêmes n'ignorent pas que de tous les biens, l'amitié est le plus grand et le plus doux. Aussi plusieurs d'entre elles laissent tuer impunément les adultères, parce qu'on juge qu'ils pervertissent l'affection d'une femme pour son mari. En effet, qu'une femme ait eu un commerce fortuit avec un autre homme, son mari ne l'en estimera pas moins, s'il s'imagine que leur amitié n'a reçu aucune atteinte. Pour moi, je regarde comme un si grand bien d'être aimé, qu'à mon avis, qui possède ce trésor est par cela même béni des dieux et des hommes. Mais ce bien si précieux, personne n'en jouit moins que les rois : c'est une vérité, Simonide, que je puis vous démontrer aisément, si vous le souhaitez.

« Entre les amitiés les plus stables, on compte celles des pères envers leurs enfans, des enfans envers leurs pères, des frères envers leurs frères, des femmes envers leurs maris, des amans entre eux. Réfléchissez, Simonide, vous trouverez des particuliers qui s'aimèrent d'une amitié tendre; tandis que parmi les rois, ici le père tue son fils, là, le fils arrache la vie à son père; plus loin, des frères s'entre-

tuent pour un trône; ailleurs, leurs femmes, leurs favoris les égorgent! Si donc ceux que la nature et les lois obligent le plus fortement à aimer les rois, les haïssent à ce point, quelle apparence que d'autres les chérissent?

CHAPITRE IV.

« Autre considération : Celui qui n'inspira jamais la confiance n'est-il pas privé d'un grand bien? Quel plaisir, en effet, goûter sans elle dans les amoureux ébats? Sans la confiance, l'homme vivra-t-il heureux avec sa femme? comment le serviteur plaira-t-il si l'on se défie de lui? Or personne ne jouit moins qu'un roi de l'avantage de se fier à autrui, puisque les meilleurs mets qu'on lui présente lui sont toujours suspects; puisque avant d'en offrir les prémices aux dieux, il en fait faire l'essai, de peur que le poison ne soit mêlé à ses alimens.

« Un bien encore très précieux aux autres hommes, c'est leur patrie : car les citoyens d'une même ville se gardent les uns les autres, sans solde, contre les esclaves; ils se gardent contre les scélérats, afin que nul d'eux ne périsse de mort violente. Et l'on a poussé si loin la précaution, qu'en plusieurs lieux la loi ordonne de réputer impur tout homme qui converse avec un homicide. Ainsi, chaque citoyen vit en sûreté sous la protection de sa patrie. Mais c'est encore ici tout le contraire à l'égard des tyrans. Bien loin que les villes vengent la mort d'un tyran, elles défont de grands honneurs à ceux qui lui ont ôté la vie; et loin de leur interdire l'usage des choses sacrées, comme aux meurtriers des particuliers, elles leur élèvent des statues dans les temples.

« Du reste, Simonide, si vous vous figurez qu'un roi est d'autant plus satisfait qu'il possède plus de biens que les particuliers, vous êtes dans l'erreur. Les athlètes ne s'applaudissent pas d'avoir vaincu ceux qui n'entendent rien aux exercices du corps, quoiqu'ils soient sensiblement affligés s'ils viennent à être terrassés par un de leurs rivaux : de même un roi ne se réjouit point de ce qu'il est plus riche que les particuliers, mais il s'afflige de voir d'autres rois plus opulens que lui, car alors il les considère comme ses vrais antagonistes.

« D'ailleurs, les désirs d'un roi ne sont pas satisfaits plus promptement que ceux de l'homme privé. Ce qu'un particulier désire, c'est ou une maison, ou une terre, ou un esclave. Mais les rois convoitent des villes, de vastes pays, des ports, des places fortes : objets qu'on acquiert avec beaucoup plus de peine et de danger que les premiers. Il est encore certain que vous ne trouverez point tant de pauvres parmi les particuliers que parmi les rois. Car ce qui est beaucoup, ce qui suffit, ne se détermine point par la quantité des choses qu'on possède, mais par l'usage qu'on en fait ; et selon cette idée, *beaucoup* c'est ce qui est au-delà de ce qui suffit, et *peu*, ce qui est en deçà. Or, un roi avec des revenus beaucoup plus amples que ceux d'un particulier, est moins capable que lui de faire les dépenses nécessaires. Celui-ci peut diminuer sa dépense lorsqu'il lui plait, mais un roi ne saurait le faire ; car comme ses dépenses les plus considérables et les plus nécessaires sont employées à l'entretien de ceux qui veillent pour la sûreté de sa vie, il semble qu'il ne peut en retrancher sans se perdre. Pourquoi, d'ailleurs, regarderait-on en pitié comme pauvres, ceux qui peuvent, par des voies légitimes, pourvoir à leurs besoins ? Le moyen, au contraire, de ne pas réputer pauvres et malheureux ceux que leur indigence contraint de recourir à des actions injustes et déshonnêtes ! Et qui ne sait que les tyrans sont forcés de piller et les dieux et les hommes, parce qu'ils ont toujours besoin d'argent pour subvenir à d'inévitables dépenses ? En paix comme en guerre, ils sont forcés de nourrir des troupes, ou c'en est fait de leur uissance.

CHAPITRE V.

« Voici encore, Simonide, un grand malheur pour les rois. Ils connaissent aussi bien que les particuliers les amis de la chose publique, les hommes habiles et les hommes vertueux ; mais au lieu de les révérer, ils les redoutent : les braves pourraient tenter quelque projet hardi pour la liberté ; les habiles, former des complots ; à l'égard des gens vertueux, le peuple pourrait souhaiter de les avoir pour maîtres. Après s'en être, par crainte, défaits secrètement, que leur reste-t-il à employer que des scélérats, des débauchés et des esclaves ? Les

scélérats ont leur confiance, parce que les gens de cette trempe craignent, comme les tyrans, que les villes devenues libres ne les rangent à leur devoir ; les débauchés, parce que leur lâcheté les attache au pouvoir présent ; les esclaves, parce qu'ils ne font aucun cas de la liberté. Pour moi, je regarde comme une calamité, pour qui connaît des hommes vertueux, d'être forcé d'en employer d'autres.

« D'ailleurs, le tyran est obligé de ménager la ville qu'il tient sous son empire, parce qu'il ne peut se conserver ni être heureux sans elle ; et cependant, le désir de maintenir son autorité le force à en inculper les habitans. Il ne se plait point à leur inspirer une humeur guerrière, ni à les munir de bonnes armes : il n'est jamais plus satisfait que lorsqu'il élève des étrangers au-dessus des citoyens ; et c'est à ceux-là qu'il confie la garde de sa personne. Lors même que des années fertiles répandent partout l'abondance, le tyran ne prend point de part à la joie publique : car il s'imagine que les peuples sont d'autant plus soumis qu'ils sont plus pressés par le besoin.

CHAPITRE VI.

« Je veux, mon cher Simonide, exposer à vos yeux les plaisirs que je goûtais simple particulier ; plaisirs dont je me sens privé depuis que je suis roi. Alors, je conversais avec mes égaux, content d'eux, comme ils l'étaient de moi : je m'entretenais solitairement lorsque je le désirais : je buvais avec mes amis, jusqu'à oublier tous les chagrins de la vie, jusqu'à noyer, pour ainsi dire, mon esprit dans la joie, par le chant, par la danse, par les transports d'une innocente débauche, aussi long-temps prolongée que moi et mes amis le désirions. Mais à présent que j'ai des esclaves au lieu d'amis, je ne connais plus personne qui se plaise avec moi ; je suis privé du charme de converser avec ceux qui m'entourent, parce que je ne reconnais en eux aucune affection sincère pour moi : je me garde de la débauche et du sommeil, comme d'un piège. Or, craindre la foule et la solitude, aimer à se voir gardé et redouter ses propres gardes, ne vouloir pas qu'ils soient sans armes et trembler de les voir armés. quelle déplorable condition ! De plus, se fier à des étrangers plutôt qu'à des

citoyens, à des barbares plutôt qu'à des Grecs ; souhaiter d'être servi par des hommes libres, être orcé de rendre libres des esclaves, tout cela ne vous annonce-t-il pas une âme éperdue, subjuguée par la peur ? Or certainement, Simonide, non-seulement la peur répand la tristesse dans l'âme ; mais, compagne importune de tous nos plaisirs, elle en corrompt la douceur. Si vous avez quelque expérience dans l'art de la guerre, si jamais vous avez campé près des phalanges ennemies, rappelez-vous quel goût vous trouviez à vos alimens, de quel sommeil vous jouissiez : telle était votre inquiétude, telle et plus grande encore est celle que les rois éprouvent ; ce n'est pas en face seulement, mais de toutes parts qu'ils croient voir des ennemis.

— Quelques-unes de ces réflexions me paraissent exagérées. La guerre est en effet une chose redoutable ; néanmoins, lorsque nous autres particuliers sommes en campagne, l'on n'a pas plutôt placé des gardes à la tête du camp, que nous mangeons et dormons tranquillement.

— Sans doute, répondit Hiéron ; car comme les lois surveillent ces mêmes gardes, ils craignent pour eux aussi bien que pour vous. Mais le tyran n'a pour gardes que de vils satellites qu'il tient à ses gages comme des mercenaires. Quoi qu'on fasse pour les rendre fidèles, il est bien plus difficile de trouver de la fidélité chez un seul de ces gens-là, que parmi beaucoup d'ouvriers, quelque profession qu'ils exercent ; et cela surtout parce que de tels gardes ne faisant leur office que pour de l'argent, ils peuvent, en peu de temps, en recevoir bien plus pour tuer le tyran, qu'ils n'en reçoivent du tyran pour de longs services.

« Quant à la faculté que vous nous enviez de faire du bien à nos amis et de réduire nos ennemis, combien vous êtes dans l'erreur, Simonide ! Comment, je vous prie, nous imaginons-nous faire du bien à nos amis, lorsque nous savons que celui à qui nous donnons le plus, trouve le plus de plaisir à fuir notre présence ? car personne ne compte pour sien ce qu'il a reçu d'un tyran, à moins qu'il ne soit hors des lieux de sa domination. Et comment pouvez-vous dire que c'est surtout au tyran qu'il appartient de dompter ses ennemis, puisqu'il sait fort bien que tous ses sujets le haïssent ? Il ne peut ni les tuer tous ni les empi-

sonner tous ; car sur qui règnerait-il ? Quoiqu'il sache qu'ils sont ses ennemis, il est obligé en même temps, et de se garder d'eux, et de les employer.

« Sachez encore, Simonide, qu'à l'égard des citoyens que nous redoutons, nous souffrons également de les voir vivre et de leur ôter la vie. Il en est d'eux comme d'un bon cheval dont on craint la fougue : on serait fâché de le tuer à cause de ses bonnes qualités, et l'on aurait de la peine à le monter, de peur de s'exposer à quelque funeste accident. On en peut dire autant de toute autre chose dont la possession est à la fois incommode et utile : on la possède avec peine ; on est fâché de s'en défaire.

CHAPITRE VII.

— Il me semble, reprit Simonide frappé des réflexions d'Hiéron, que l'honneur est quelque chose d'important, puisque le désir d'être honoré fait endurer tous les travaux, braver tous les dangers. En effet, malgré tant d'incommodités que vous dites inséparables de la royauté, vous vous précipitez vers elle afin d'être honorés, afin que vos ordres s'exécutent sans résistance, que tout le monde ait les yeux sur vous, qu'on se lève à votre abord, qu'on vous laisse le passage libre, et que tous ceux qui vous environnent vous marquent sans cesse leurs respects et leurs actions ; car voilà les déférences que l'on témoigne et aux rois et à ceux qu'on révère.

« Pour moi, Hiéron, je pense que c'est surtout le désir de l'estime qui distingue l'homme du reste des animaux. Les sensations agréables produites par le manger, le boire, le sommeil et le plaisir de l'amour, paraissent communes à tous les animaux ; mais le désir d'être honoré n'existe ni dans les brutes ni dans tous les hommes : de sorte que ceux qui sont naturellement sensibles à l'honneur et à la gloire diffèrent le plus des bêtes et passent pour véritablement hommes. C'est donc avec raison que vous supportez patiemment toutes les incommodités de la grandeur, vous que les respects distinguent du reste des humains ; et, en effet, de tous les plaisirs en est-il qui approche plus de la Divinité, que celui qu'on goûte au sein des honneurs ?

— Tous les honneurs qu'on rend aux rois

Simonide, me paraissent ressembler aux plaisirs qu'ils trouvent dans les jouissances de l'amour. Nous avons reconnu qu'il n'y avait de charmes, ni dans les complaisances serviles, ni dans les faveurs arrachées : l'hommage de la crainte ne nous flatte pas davantage. Quelle apparence, en effet, que des hommes qui se lèvent par force de leur siège à l'arrivée de leur supérieur, ou qui lui laissent un libre passage, en usent ainsi dans le dessein d'honorer l'injustice ! Le vulgaire prodigue ses largesses à ceux qu'il hait, dans le temps surtout qu'il les redoute le plus ; mais tout cela tient de la servitude, et le véritable respect dérive d'une source différente. Lorsque les hommes jugent un homme capable de les servir ; que, dans l'attente de ses bienfaits, ils se font un plaisir de célébrer ses louanges ; lorsqu'ils le considèrent chacun comme leur bienfaiteur ; qu'ils lui cèdent volontairement le pas ; que, dès qu'il parait, ils se lèvent, non par crainte, mais par affection ; lorsqu'à cause de sa vertu et de sa bienfaisance qui n'a pour objet que le bien public, ils lui défèrent des couronnes et s'empressent à lui faire des présens, c'est alors, à mon avis, que ceux qui donnent ces marques de respect honorent véritablement, et que celui qu'ils en jugent digne est réellement honoré. Pour moi, j'estime heureux tout homme qui jouit de cette considération ; je vois qu'au lieu de lui tendre des pièges, on écarte de lui le malheur ; il coule des jours heureux, que ne troublent ni l'envie, ni la crainte, ni le péril. Le tyran, au contraire, sachez-le, Simonide, passe les jours et les nuits comme si tous les hommes l'avaient condamné à la mort pour son injustice.

— Mais, Hiéron, si la royauté est en effet une chose si misérable et que vous en soyez vaincu, d'où vient que vous ne vous délivrez pas d'un si grand mal ? Cependant, ni vous ni quel que autre que ce soit n'a jamais renoncé volontairement à la royauté, dès qu'une fois il en a pris possession. — Et c'est parce qu'il est impossible d'en s'en défaire qu'elle est un fléau. Le moyen qu'un tyran trouve assez de richesses pour restituer ce qu'il a ravi, dédommager ceux qu'il a chargés de fers, rendre la vie à tant de gens qu'il a mis à mort ! En vérité, Simonide, s'il est avantageux à qui que ce soit de se pen-
 — je trouve, moi, que c'est surtout au tyran

qu'il est utile d'en venir là, puisque lui seul ne gagne ni à garder une mauvaise chose, ni à s'en défaire.

CHAPITRE VIII.

— A présent, dit Simonide reprenant la parole, je ne suis point surpris que vous jugiez si désavantageusement de la royauté, puisque désirant d'être aimé des hommes, vous la croyez un obstacle à l'accomplissement de vos vœux. Je crois cependant pouvoir vous démontrer que l'autorité suprême n'ôte pas le moyen de se faire aimer ; qu'elle a même, à cet égard, de grands avantages sur la condition privée. Je n'insisterai point sur ce qu'un roi ayant plus de pouvoir que les particuliers, est par cela même en état d'obliger par des services plus considérables. Mais en supposant que l'homme privé et le roi fassent les mêmes choses, considérez vous-même lequel des deux oblige le plus. Et pour commencer par des choses de peu d'importance : qu'un roi et un particulier viennent à jeter les yeux sur quelqu'un, qu'ils lui parlent d'une manière affectueuse ; lequel des deux croyez-vous qu'il écoute avec plus de plaisir ? Que l'un et l'autre lui donnent des louanges ; quelles louanges le touchent plus sensiblement, à votre avis ? Que l'un et l'autre l'invitent après avoir sacrifié ; auquel des deux jugez-vous qu'il se croira plus obligé de cet honneur ? Qu'ils lui rendent, tous deux, de pareils services lorsqu'il est malade ; n'est-il pas évident que ce sont les services du plus puissant qui causent le plus de joie ? Qu'ils donnent tous les deux des choses d'un prix égal ; n'est-il pas évident encore que les faveurs entières du particulier ne font pas tant d'impression qu'une demi-faveur présentée par un souverain ? Je crois d'ailleurs qu'il y a un caractère de respect, une certaine grâce, que les dieux ont comme attachés à la personne d'un roi : l'homme devient plus beau, nous le regardons avec plus d'admiration quand il a le gouvernement en main, que lorsqu'il est homme privé ; et il est certain que nous trouvons bien plus de charmes à converser avec nos supérieurs qu'avec nos égaux.

« Pour les beaux garçons qui vous ont fourni un des argumens les plus forts contre la royauté, ils ne sont nullement choqués de la vieillesse du prince ; et la réputation de ceux qu'il honore

de sa familiarité, n'en souffre en aucune manière, car ce qui leur donne le plus de lustre, c'est l'honneur même qu'il leur fait. Tout le révoltant de ce commerce disparaît; dès lors la beauté se montre avec un nouvel éclat. Comme donc, par des services égaux, vous obligez bien plus, pourquoi ne seriez-vous pas beaucoup plus aimés que les particuliers, puisque vous avez beaucoup plus de moyens d'être utiles aux hommes, et de faire de plus grandes libéralités?

— C'est, reprit aussitôt Hiéron, parce que nous sommes, bien plus que les particuliers, contraints à des choses qui nous rendent odieux. Il faut que nous levions des impôts pour suffire aux dépenses urgentes; que nous forcions de garder ce qui a besoin d'être gardé; que nous punissions l'injustice, que nous réprimions l'insolence; que, lorsque l'occasion se présente de faire une expédition par mer ou par terre, nous évitions de la confier à des lâches. De plus, un roi n'a-t-il pas besoin de troupes soudoyées? charge insupportable à des citoyens; car ils s'imaginent que les rois entretiennent ces troupes, non pour le salut de la patrie, mais pour l'accroissement de leur puissance.

CHAPITRE IX.

— J'en conviens, répliqua Simonide, tous ces soins sont indispensables; mais, si je ne me trompe, il en est qui attirent la haine, et d'autres qui produisent un effet contraire. Un moyen de gagner les cœurs, c'est d'enseigner la vertu, de louer et d'honorer celui qui la pratique le mieux: mais on se rend nécessairement odieux, en invectivant ceux qui font mal, en les contrainquant, en les châtiant par des amendes ou des punitions. Je serais donc d'avis, que lorsqu'il faut employer des moyens de rigueur, un prince en faisait l'exécution à d'autres; et qu'à l'égard des récompenses, il les distribuât lui-même. Qu'il soit très à propos d'en user ainsi, c'est ce que démontre l'expérience.

« Par exemple, lorsqu'on fait entrer en lice des chœurs de musiciens, le magistrat propose des prix; mais il charge les choréges de convoquer les chœurs, et d'autres d'instruire et de soumettre à la règle ceux qui s'en écartent. Par-là, tout ce qui est agréable, le magistrat l'exécute lui-même; ce qui ne l'est pas s'exécute

par d'autres. Pourquoi ne pourrait-on pas conduire les affaires civiles de la même manière? Toutes les cités sont divisées en tribus, en centuries, en compagnies; chacun de ces corps a ses chefs. Or, si l'on y établissait, comme pour les chœurs de musique, des prix pour ceux qui seraient les mieux armés, qui montreraient le plus d'adresse dans les exercices à pied ou à cheval, de valeur dans les combats, de loyauté dans le commerce; n'est-il pas présumable qu'ils se pénétreraient d'une noble émulation, qu'ils se passionneraient pour leurs devoirs? Avides de gloire, ils se prêteraient à toutes les impulsions; ils seraient plus prompts à contribuer pour les besoins publics.

« Un des plus grands avantages, mais qu'on n'a point coutume de faire valoir par des motifs d'émulation, l'agriculture fleurirait beaucoup plus, si l'on établissait des prix aux champs ou dans les villages, pour ceux qui cultiveraient le mieux la terre. Alors, les citoyens qui s'y livreraient avec ardeur feraient de grands profits, les revenus de l'état augmenteraient, la tempérance se trouverait unie à l'amour du travail; sans compter que les gens laborieux sont naturellement moins enclins au mal.

« D'ailleurs, comme le négoce enrichit un état, si l'on honorait ceux qui s'y attachent le plus, le nombre des marchands augmenterait à proportion; et si des distinctions étaient accordées à ceux qui trouveraient, sans nuire à personne, quelque nouveau moyen d'accroître les revenus publics, bien des gens tourneraient leurs vues de ce côté. En un mot, s'il paraissait qu'à tous égards on ne laissât point sans honneur quiconque inventerait quelque chose d'utile, quantité de personnes aimeraient à s'en faire une étude: et lorsque plusieurs sont occupés à la recherche des choses utiles, nécessairement on obtient un plus grand nombre de découvertes. Craignez-vous, Hiéron, que ces prix n'exigent trop de dépense? Considérez qu'il n'est rien qui coûte moins que ce que l'on gagne par cette voie. Voyez ces courses de chevaux, ces exercices gymniques, ces combats des chœurs: pour des prix de peu de valeur, quelle dépense, quelle activité, quelle application!

CHAPITRE X.

— Ce que vous dites, Simonide, est raisonnable. Mais m'apprendrez-vous à éviter la haine que m'attirent les troupes soldées ? ou croyez-vous qu'un prince qui aura gagné le cœur de ses sujets, n'ait plus besoin de gardes ?

— Certes, il en aura besoin ; car je sais qu'il en est de certains hommes comme des chevaux : plus ils ont en abondance tout ce qui leur est nécessaire, plus ils sont fougueux. Rien ne tient mieux en respect ces sortes de gens que la crainte des soldats. Quant aux citoyens vertueux, vous ne sauriez, ce me semble, les obliger plus utilement que par le moyen de ces mêmes troupes. Vous entretenez des soldats, afin qu'ils veillent à la conservation de votre personne : mais, comme bien des maîtres ont été tués par leurs esclaves, avant tout enjoignez à vos soldats, à titre de gardes de vos concitoyens, de les secourir tous, dès qu'ils les verront menacés. Comme il est notoire qu'il y a aussi des scélérats répandus dans les villes ; que vos militaires aient ordre de tenir l'œil sur eux, et les citoyens sentiront toute l'utilité qu'ils en tirent.

« Vos soldats pourraient, en outre, procurer sûreté et tranquillité aux cultivateurs, aux bergers, aux troupeaux, à ceux qui travaillent à la campagne pour eux-mêmes, comme à ceux qui font valoir vos biens. Ils peuvent encore, en gardant certains postes avantageux, procurer aux citoyens le loisir de vaquer tranquillement à leurs affaires particulières. D'ailleurs, qui peut mieux pressentir ou empêcher les soudaines et secrètes irruptions des ennemis, que des gens toujours sous les armes, et qui ne font qu'un même corps ? Qu'y a-t-il de plus avantageux aux citoyens, en temps de guerre, que des troupes soudoyées, qui soient prêtes les premières à soutenir les fatigues, à braver les dangers, à veiller pour le bien public ?

« Enfin, les villes voisines ne désireront-elles pas la paix avec un état qui a toujours des soldats sur pied ? car c'est surtout par un corps de troupes réglées qu'on peut défendre les terres de ses amis, et ruiner celles de ses ennemis. Or, si les citoyens sont une fois convaincus que ces troupes ne causent aucun dommage à ceux qui ne font aucun tort, qu'elles s'opposent au

contraire aux entreprises des scélérats, qu'elles défendent les opprimés, qu'elles veillent et s'exposent pour la sûreté publique ; comment pourraient-ils ne pas contribuer avec plaisir à leur solde ? On sait qu'en particulier les citoyens entretiennent eux-mêmes des gardes pour des objets moins importants. »

CHAPITRE XI.

« Vous devez encore, Hiéron, ne pas faire difficulté d'employer au bien public une partie de vos propres revenus. Pour moi, j'estime que les dépenses qu'un roi fait pour le public, sont beaucoup plus utiles que celles qu'il fait pour lui-même. Entrons dans le détail : croyez-vous qu'il vous serait plus honorable de bâtir à grands frais un palais magnifique que de fortifier votre ville de murailles, de l'orner de temples, de portiques, de places publiques, et d'y construire un bon port ? Paré d'armes formidables, paraltrez-vous plus redoutable à vos ennemis que si toute la ville était elle-même bien armée ? Comment croyez-vous pouvoir grossir vos revenus ? sera-ce en ne faisant valoir que ce qui vous appartient en propre, ou en trouvant l'art de faire valoir le bien de tous les citoyens ?

« Une des occupations les plus éclatantes et les plus nobles selon l'opinion générale, c'est celle de nourrir des chevaux pour la course des chars. Mais si vous en entretenez seul plus que le reste des Grecs, et que vous en envoyiez un plus grand nombre qu'eux tous aux exercices publics, croyez-vous rendre par-là votre nom plus illustre que si la plupart des citoyens nourrissaient des chevaux pour ces jeux, et allaient y disputer le prix ? Une victoire dans les combats des chars vaut-elle celle que vous remporteriez à rendre heureuse la ville dont vous êtes maître ? Pour moi, je pense qu'il ne sied pas bien à un roi d'entrer en concurrence avec des particuliers : vainqueur, loin de vous admirer, on vous hait, comme un homme dont le faste dévore la substance de plusieurs familles ; et vaincu, vous êtes l'objet de la risée publique.

« Croyez-moi, Hiéron ; entrez en lice avec d'autres gouverneurs de cités ; rendez la vôtre la plus heureuse de toutes, et vous remporterez la victoire dans le plus illustre et le plus honorable

des combats. Maître en un instant du cœur de vos sujets (conquête, objet de vos désirs), votre victoire ne serait pas préconisée par un seul héros ; tous les hommes s'accorderaient à célébrer vos vertus. Alors, environné de tous les respects des particuliers, des villes entières même vous chériraient ; on vous admirerait, non-seulement dans l'enceinte de votre palais, mais encore en public. A l'abri de toute crainte, vous pourriez aller partout où vous attirerait le désir de voir des choses rares, ou même satisfaire votre curiosité en restant où vous êtes : car vous auriez toujours autour de vous une foule de gens dont les uns seraient tout prêts à vous étaler ce qu'ils auraient découvert de plus utile, de meilleur, de plus beau, et les autres brûleraient de vous servir. Tous ceux qui jouiraient de votre présence vous seraient dévoués, les absens désireraient vous voir ; de sorte que vous seriez non-seulement aimé, mais tendrement chéri. Pour les beaux garçons, loin de les solliciter, vous auriez à souffrir leurs sollicitations. Vous ne craindriez point, mais tout le monde craindrait pour vous. Vos sujets seraient soumis

à vos volontés ; vous les verriez tous veiller d'eux-mêmes sur vos jours : si quelque danger menaçait l'état, ils ne vous seconderaient pas seulement, ils courraient au-devant du péril, ils vous feraient un rempart de leur corps. Comblé de présens, vous ne manquerez pas d'amis à qui en faire part : tous se réjouiraient de votre prospérité, tous combattraient pour vos intérêts particuliers comme pour les leurs, et toutes leurs richesses composeraient vos trésors.

« Courage donc, Hiéron : enrichissez vos amis, vous vous enrichirez vous-même. Augmentez la puissance de votre pays, et gagnez-lui des alliés ; par-là vous deviendrez vous-même plus puissant. Regardez votre patrie comme votre maison, les citoyens comme autant d'amis, vos amis comme vos enfans, vos enfans comme votre propre vie. Tâchez de les vaincre tous par des bienfaits : supérieur à vos amis par vos bons offices, quels ennemis vous résisteraient ? Enfin, Hiéron, sachez que si telle est votre conduite, vous jouirez du plus beau, du plus précieux des biens ; puisqu'au sein du bonheur, vous n'aurez plus d'envieux. »

CORRESPONDANCE.

XÉNOPHON A ESCHINE.

Hermogène est venu me trouver, il m'a raconté quelques nouvelles. Je lui ai demandé ensuite à quelle philosophie vous étiez attaché : il m'a répondu que c'était à celle de Socrate. J'ai admiré en vous cette heureuse disposition dès le temps que vous étiez à Athènes. Je ne trouve pas moins digne d'éloges votre constance à préférer cette philosophie à toute autre. En effet, je regarde comme une grande preuve de vertu, que vous soyez épris du mérite de cet homme, si toutefois on peut regarder la vie de Socrate comme celle d'un mortel.

Tout le monde sait, au reste, qu'il existe des dieux au-dessus de nous ; mais c'est assez de reconnaître que leur puissance est supérieure à la nôtre. Il ne serait pas facile de déterminer quelle est leur nature, et ce serait un sacrilège de le tenter. Il n'importe point à des esclaves de connaître les secrets de leurs maîtres ; tout ce qui leur convient, est de servir. C'est donc de l'homme que nous devons nous occuper. Ceux qui remplissent noblement cette tâche, sont aussi grands, aussi dignes de notre admiration, que sont importuns et incommodes ceux qui placent la gloire dans les choses vaines et hors de propos.

En effet, Eschine, qui jamais a entendu Socrate disserter sur l'astronomie ? Qui l'a vu tracer des lignes et des figures pour nous apprendre à épurer nos mœurs ? Il ne connaissait de la musique que le plaisir qu'il éprouvait à l'entendre. Il ne cessait d'enseigner ce que c'était que la force, la justice et les autres vertus ; voilà ce qu'il appelait les vrais biens ; l'acquisition des autres biens lui semblait impossible : il les reléguait au rang de ces fables ridicules que racontaient d'orgueilleux sophistes. Il ne se contentait pas de publier ses principes de vive voix ; il s'y conformait lui-même. Vous savez aussi bien que moi tous ce qu'a fait Socrate. Peut-être auriez-

vous du plaisir à me l'entendre rappeler ; mais cela serait trop long, et je l'ai déjà fait ailleurs.

Qu'ils soient donc réduits au silence, les injustes ennemis de Socrate, ou plutôt qu'ils reviennent à de meilleurs sentimens en faveur d'un sage qui a été déclaré par le dieu de Delphes le plus sage des hommes pendant qu'il a vécu, et dont, après sa mort, les assassins n'ont pu trouver d'expiation pour leur forfait. Quant à ces hommes si fameux qui sont devenus amoureux des mystères de l'Égypte et des prodiges de Pythagore, leur passion pour la philosophie de Socrate n'était point exempte de vues d'intérêt, et ne remplissait pas leur cœur. On n'en saurait douter, quand on voit qu'ils courtisent les tyrans, et que leur gourmandise préfère les mets délicats de la Sicile à une table frugale.

LE MÊME

A CRITON.

Voici un des mots remarquables de Socrate : « Des parens, nous disait-il, qui se tourmentent pour laisser de grands biens à leurs fils, sans se mettre en peine de leur transmettre des talens et des vertus, ressemblent à ceux qui élèvent des chevaux en les gorgeant de nourriture, et les négligeant sur les exercices militaires. Avec un tel régime, ils auront, il est vrai, des chevaux bien gras, mais d'un mauvais service. » En effet, selon lui, le mérite d'un cheval consiste, non dans son embonpoint, mais dans son intrépidité et son habileté à manœuvrer. Aussi coupables sont les pères qui amassent de vastes domaines à leurs fils, sans songer à leur éducation. Les enfans auront des propriétés d'un grand prix ; mais on fera peu de cas de leur personne : et cependant, il conviendrait qu'on estimât plus le possesseur d'un bien que le bien lui-même. C'est pourquoi un père qui s'est appliqué à donner des vertus à son fils, lui a donc beaucoup donné,

même en lui laissant peu. C'est dans l'âme que sont les richesses : avec une âme noble, on est assez riche ; on possède peu quand on manque de culture et d'instruction.

Quant à vous, ô Criton, vous ne laisserez à vos enfans que le simple nécessaire : il leur suffira s'ils profitent de leur éducation ; s'ils n'en profitent pas, ils auront, à la vérité, assez pour être à l'abri des rigueurs de la pauvreté, mais trop peu pour ne point redouter un triste avenir.

LE MÊME
A SOTIRA.

FRAGMENT.

La mort, Sotira, n'a rien, selon moi, d'atrayant ni d'affreux ; elle n'est que le terme de la vie, mais non le même pour tous : on y arrive plus tôt ou plus tard, suivant les degrés de force ou de faiblesse physique. La mort fournit des occasions tantôt de s'illustrer, et tantôt de s'avilir. Quelquefois elle est amenée par des circonstances belles et honorables.

Il ne convient pas que la mort soit pour vous un sujet de deuil. Vous savez que si la naissance est le commencement de la vie, la mort en est aussi la fin. Gryllus est mort ; il eût, malgré lui, payé le tribut ; mais faire une belle mort, est un mérite qui lui appartenait, et qui ne convenait qu'à une belle âme comme la sienne. Heureux donc Gryllus, et quiconque a, comme lui, préféré une carrière peu longue, mais signalée par la vertu !

LE MÊME
A LAMPROCLÈS.

ATTRIBUÉE, PAR QUELQUES AUTEURS, A XÉNOPHANE.

Je ne doute pas que vous n'admettiez la doctrine sublime de Socrate, qui veut que l'opulence se mesure sur l'usage qu'on en fait. En effet, Socrate n'appelait pas riches ceux qui possédaient des biens immenses, mais ceux qui savaient en user ; et c'est ici qu'il faut saisir sa pensée : car il ne reconnaissait comme favorisés de grands moyens que ces derniers ; il rangeait tous les autres dans la classe des pauvres. Il se plaisait à redire que leur pauvreté était sans remède,

puisqu'elle consistait dans l'âme plus que dans les biens.

LETTRE A DEUX INCONNUS¹.

Ceux qui écrivent à la louange de mon fils Gryllus font ce qu'ils doivent, et vous ne faites vous-même que votre devoir en nous écrivant les actions de Socrate. On doit non-seulement chercher à être bon soi-même, mais aussi louer ceux qui ont vécu dans la chasteté, la piété, la justice. Nous devons blâmer la fortune et ceux qui ont intrigué contre cet excellent homme, et qui ne tarderont pas à en être punis comme ils le méritent. Les Lacédémoniens en sont furieux, car cette mauvaise nouvelle est déjà parvenue chez eux. Ils se répandent en reproches contre notre population, qui, disent-ils, doit être redevenue folle pour se laisser persuader de condamner à mort celui que la Pythie a déclaré le plus sage des hommes. Si aucun des amis de Socrate a besoin des choses que je vous ai envoyées, mandez-le-moi, et je les leur ferai passer, car cela est juste et honorable. Vous avez raison de garder Eschine auprès de vous, comme vous me l'écrivez. J'ai le dessein de recueillir les paroles et les actions de Socrate pour en former une sorte de Mémoires ; ce sera là la meilleure des apologies pour le présent et pour l'avenir, non pas aux yeux de ce tribunal où siègent les Athéniens en qualité de juges, mais aux yeux de ce tribunal de l'avenir qui sait apprécier les vertus et les hommes. Ne pas écrire franchement et avec liberté sur ce sujet, ce serait pécher contre l'amitié et contre la vérité. Il vient de tomber entre mes mains un morceau de Platon à cet effet : le nom de Socrate et quelques-uns de ses discours y sont mentionnés d'une manière fort agréable. Je dois toutefois déclarer que je n'ai jamais rien entendu ni ne puis transmettre par écrit rien de déplorable. Je ne suis pas un poète comme il est bien qu'il ait renoncé à la poésie ; car au milieu de ses banquets avec de beaux jeunes gens, il a affirmé qu'il n'existait réellement aucun poème de lui, mais bien un fort beau de Socrate. Adieu tous deux, mes meilleurs amis.

¹ Ces dernières lettres ne sont pas données dans l'édition de Gail. Je les traduis de l'édition anglaise.

LE MÊME
A SES AMIS.

Ayant dessein de célébrer la fête de Diane à laquelle j'ai élevé un temple, je vous ai envoyé convier. Si vous pouvez venir, tout cela n'en sera que mieux; autrement envoyez tous ceux de nos amis dont vous pouvez vous passer, et vous m'obligerez. Aristippe est venu me voir; avant lui Phédon était venu aussi. Tous les deux ont été charmés de la situation et de la structure de l'édifice, et surtout des plantations dont je l'ai entouré de mes propres mains. Le bois est approvisionné des bêtes destinées à la chasse, telles que la déesse les aime. Réjouissons-nous ensemble et remercions-la de m'avoir sauvé des mains du roi des Barbares, et ensuite, dans le Pont et en Thrace, de plus grands maux encore, au moment où je me croyais hors d'atteinte de tout ennemi. Quoique je pense bien que vous ne viendrez pas, j'ai cru cependant devoir vous écrire. Je viens de composer des Mémoires sur Socrate; quand ils seront terminés je vous les ferai parvenir. Aristippe et Phédon m'ont semblé en être assez satisfaits. Saluez de ma part Simon le tanneur; recommandez-lui de continuer la collection des discours de Socrate. Que le besoin ni son commerce ne le détournent pas de la philosophie, ainsi que cela est arrivé à certains autres qui refusent de connaître et d'admirer de tels discours et toute leur puissance.

LE MÊME
A UN AMI.

Venez me voir, cher ami. J'ai terminé mon temple de Diane, édifice vraiment magnifique. Le lieu est planté d'arbres et déjà consacré. Ce qui reste de terres suffira à mon entretien; car, comme le disait Socrate, si elles ne sont pas en proportion avec nous, nous nous mettrons en proportion avec elles. J'écris à Gryllus, mon fils et votre ami, pour profiter de toutes les occasions. J'écris à Gryllus que, quelque jeune qu'il soit, vous avez professé pour lui une grande bienveillance.

LE MÊME
A XANTIPPE, FEMME DE SOCRATE.

J'ai donné à Euphion de Mégare six mesures de grains, huit drachmes, et un nouvel habillement pour votre usage cet hiver. Acceptez-les, et apprenez qu'Euclide et Terpsion sont d'excellentes et honnêtes personnes, fort attachées à vous et à Socrate. Si vos fils désirent venir me voir ne vous y opposez pas; car le voyage de chez vous à Mégare n'est ni long ni incommode. Je vous prie instamment de sécher vos larmes; ces éclats prolongés de douleur peuvent vous faire du mal et jamais vous servir. Rappelez-vous les paroles de Socrate; suivez ses préceptes; imitez sa conduite. En vous abandonnant à la douleur, vous ferez tort à vous et à vos enfans. Rappelez-vous qu'ils sont les fils de Socrate, et que vous êtes obligée non-seulement de les soutenir, mais de vous conserver vous-même dans leur intérêt; de peur que si ou vous, ou moi, ou tout autre, qui, après la mort de Socrate, devons veiller sur ses enfans, nous venions à leur manquer, ils n'aient plus de tuteur qui les protège. Je cherche de mon côté à vivre pour eux, et vous n'en faites pas autant si vous ne prenez pas plus de soin de votre personne. Le chagrin est une des choses qui sont le plus contraires à la prolongation de la vie, puisqu'il affecte la santé. Apollodore, surnommé le Doux, et Dion vous louent de vous être refusée à accepter quoi que ce soit de personne, et d'avoir déclaré que vous étiez riche. Vous avez bien agi, car tant que moi et quelques autres amis nous serons en état de vous aider, vous n'avez besoin de personne autre. Du courage, Xantippe! Ne perdez rien de ce qui a appartenu à Socrate, sachant combien c'était en effet un grand homme. Pensez à sa vie et non à sa mort; et toutefois cette mort paraîtra toujours noble et excellente à tous ceux qui voudront la considérer avec réflexion. Adieu.

LE MÊME
A CÈBES ET A SIMMIAS.

On dit communément qu'il n'y a personne d'aussi riche qu'un pauvre homme. J'éprouve en moi la vérité de ce proverbe. Si je n'ai beau-

coup, tant que vous, mes amis, vous prenez soin de moi, je pourrai posséder beaucoup. C'est bien à vous de m'aider aussi souvent que je l'écris. Quant à mes Commentaires dont vous me parlez, il n'en est aucun que je ne craigne de voir communiquer en mon absence, comme je l'ai dit en votre présence, à un banquet chez Euclide. Je sais, chers amis, qu'un ouvrage une fois communiqué ne peut plus être rappelé par l'auteur. Platon, quoique absent, est fort admiré en Italie et en Sicile pour ses traités; mais je ne puis me persuader qu'ils méritent d'être étu-

diés. Je suis très désireux pour moi non-seulement de ne pas perdre les honneurs dus au savoir, mais je suis aussi très susceptible pour la réputation de Socrate, et ne veux pas que sa vertu puisse éprouver aucun préjudice de la mauvaise relation que j'en ferai. Je regarde comme une seule et même chose de calomnier ceux sur qui j'écris, ou de ne pas les louer aussi pleinement qu'ils le méritent : telles sont mes craintes pour le moment, Cèbes et Simmias, jusqu'à ce que mon jugement m'ait autrement informé. Adieu.

LETTRE DE CHIO A MATRIS,

SUR XÉNOPHON.

J'ai une grande obligation aux vents qui m'ont arrêté et m'ont fait séjourner à Byzance. J'avais commencé par les maudire, parce que j'étais fort pressé; mais Xénophon, l'ami de Socrate, méritait bien que, pour l'entretenir, je fisse même un plus long séjour. C'est un des Grecs qui, compagnons d'armes de Cyrus, avaient marché avec lui contre Artaxerxès. D'abord simple soldat, il ne se mêlait que de ce qui convenait à un soldat, à l'un des guerriers les plus estimés de Cyrus. Mais dans la suite, lorsque, dès le premier combat, Cyrus eut été tué, et qu'après avoir violé les conventions, on eut coupé la tête aux généraux grecs, sa valeur et sa prudence lui méritèrent le commandement. Les Grecs attendaient de lui leur salut, et leur espérance ne fut nullement trompée. Il conserva sa petite troupe intacte au milieu des ennemis, quoiqu'il ne passât pas un seul jour sans camper assez près de l'armée royale.

Si cela est grand et merveilleux, ce que je vais dire ne l'est pas moins, et s'est passé sous mes yeux. Les soldats fatigués d'une longue et pénible retraite, étaient arrivés sains et saufs à Byzance, sans autre fruit de leurs travaux; ils résolurent de piller la ville où la crainte seule les avait fait admettre. Une grande émeute s'élève aussitôt à Byzance. Déjà les soldats étrangers prennent les armes, et la trompette sonne.

Moi-même je m'arme d'une lance et d'un bouclier, et je cours vers les murs, où je voyais une troupe de jeunes gens faisant bonne contenance. La garde des murs était inutile, puisque l'ennemi était dans la place; mais on se croyait mieux défendu par l'avantage du poste, ou du moins on espérait différer sa perte.

Pendant ce temps-là, de grands troubles agitaient les Grecs; nous vîmes paraître un homme à longue chevelure, beau et d'une physionomie douce; il marchait au milieu des soldats, s'adressant successivement à tous, et réprimant leur fureur. C'était ce même Xénophon dont je vous ai déjà parlé. Ses troupes lui objectaient qu'un seul ne pouvait l'emporter sur tous, et qu'après un si long et si terrible orage, il devait enfin les conduire au port. « Arrêtez-vous donc, leur disait-il, et consultez-vous; la conquête est dans vos mains; devez-vous craindre qu'elle vous échappe, tandis que vous délibérez? » Un reste de pudeur les retenait. Alors Xénophon se plaça au milieu d'eux, et prononça un discours que nous ne pouvions entendre distinctement, mais dont le succès montra l'excellence. En effet ces mêmes gens, qui peu auparavant étaient résolus à piller la ville, nous les vîmes parcourir tranquillement le marché, et acheter tout ce qui leur était nécessaire, comme le reste des Byzantins. Depuis ce temps-là aucun d'eux ne respira

plus cet esprit belliqueux qui les avait conduits à l'injustice et à la rapacité.

Ce spectacle nous développa le caractère de Xénophon, et nous peignit la force de son éloquence et la justesse de ses mesures. Comme je lui avais la même obligation que les Byzantins, je n'ai pu m'empêcher d'aller remercier l'auteur de mon salut. Retenu par les vents avec beaucoup d'autres, sans lui j'aurais été dépouillé comme eux. Je me suis donc fait connaître à lui; il m'a rappelé les liaisons que vous aviez eues avec Socrate : il m'a exhorté à cultiver la philosophie, et m'a entretenu sur divers sujets, non en vérité en homme de guerre, mais avec beaucoup d'instruction et de goût. Il mène à présent son armée en Thrace. Le roi de ce pays, Seuthès, en guerre avec des peuples voisins, l'a invité à se rendre à sa cour. Ce prince a promis de donner aux Grecs une forte paye. Ils ont accepté cette proposition, parce qu'ils craignent de retourner chez eux les mains vides, et qu'ils veulent se procurer quelque avantage par leurs travaux, pendant qu'ils sont encore assemblés.

Pour moi, je vais continuer ma navigation, et je pars plus volontiers pour aller philosopher à Athènes : car, s'il vous en souvient, lorsque vous m'y engagiez comme il l'a fait, et que vous me disiez des merveilles de tous ceux qui avaient embrassé quelque partie de la philosophie, en partageant votre opinion, je ressentais cependant une vive crainte. Je croyais bien que dans tout ce qu'elle laisse entreprendre, la philosophie augmente la vertu chez les hommes, puisqu'ils

ne puisent qu'à son école la justice et la tempérance; mais je pensais en même temps qu'elle ôte à l'âme de sa force et de son énergie, et qu'elle l'amo'lit. En effet, me disiez-vous, l'éloignement des affaires et l'amour du repos, voilà les fruits admirables de la philosophie. Il me semblait donc malheureux, en devenant meilleur, de rétrécir mon âme, de m'éloigner du service militaire, de me rendre incapable, au besoin, d'une action d'éclat; de renoncer enfin à tous ces avantages, séduit par la philosophie comme par un charme qui m'ôterait la mémoire et l'idée de toute grande entreprise.

J'ignorais en effet que ceux qui cultivent la philosophie augmentaient aussi cette vertu qu'ils appellent la force; c'est ce que Xénophon vient de m'apprendre, moins par ses discours que par son exemple : car pour avoir été disciple fort assidu de Socrate, il n'en est pas moins capable de sauver les villes et de commander les armées. La philosophie ne lui a rien fait perdre pour lui ni pour ses amis. La vie tranquille conduit donc plus sûrement au bonheur, pourvu cependant que celui qui sait jouir du repos sache aussi dans l'occasion agir avec grandeur. Qui sait vaincre l'avarice, la cupidité et les autres maladies de l'âme, est nécessairement plus grand que le plus habile militaire; puisque vainqueur il succombe souvent à ses passions. J'espère donc par l'étude de la vertu, devenir et meilleur, et plus vaillant, quoique moins fanfaron. C'en est assez sur cette matière : le vent plus favorable me presse de m'embarquer.

FIN DES ŒUVRES COMPLÈTES DE XÉNOPHON.

TABLE

DES OUVRAGES ET DES MATIÈRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

DEDICACE A M. LETRONNE, MEMBRE DE L'INSTITUT.
 NOTICE SUR THUCYDIDE.
 NOTICE SUR XÉNOPHON.

vii
ix
xiii

THUCYDIDE.

HISTOIRE DE LA GUERRE DU PÉLOPONNÈSE.

DE L'AN 439 A L'AN 411 AVANT J.-C.

LIVRE PREMIER.

Coup d'œil sur l'histoire ancienne de la Grèce.
 Motifs de la guerre du Péloponnèse.
 439 Guerre des Corinthiens contre les Corcyréens, au siège d'Épidaure.
 437 Les Corinthiens et les Corcyréens cherchent à engager Athènes dans leur parti.
 Discours des uns et des autres.
 Les Athéniens aident les Corcyréens contre les Corinthiens
 Première cause de la guerre.
 436 Corcyre triomphe de la flotte corinthienne.
 Les Athéniens craignant la haine des Corinthiens ordonnent à Potidée de démolir ses murs.
 Perdicas, roi de Macédoine, cherche à scouler les peuples du Péloponnèse contre les Athéniens.
 435 Révolte de Potidée et siège de cette ville par les Athéniens.
 Les alliés sollicitent auprès de Lacédémone contre Athènes.
 Discours de divers orateurs.
 Thémistocle engage les Athéniens à se fortifier de remparts.
 Il construit les murs du Pirée.
 Digressions sur les événements écoulés depuis la guerre médique.
 470 Victoires par terre et par mer de Cimón sur les Mèdes.
 466 Révolte des hilotes contre les Lacédémoniens, qui appellent les Athéniens à leur secours, mais leur alliance est bientôt brisée.
 462 Les Athéniens font des conquêtes en Égypte.
 460 Ils en sont chassés par Mégabaze.

435 Guerre sacrée. Les Athéniens battus à Chéronée. 35
 446 Trêve conclue pour trente ans. *ib.*
 440 Expédition de Samos. Thucydide rentre dans son récit. 36
 Digression sur la trahison de Pausanias. 40
 Digression sur la trahison de Thémistocle et sa mort. 43
 432 Ambassade des Lacédémoniens à Athènes, pour lui signifier la volonté des alliés. Discours de Périclès. 44

LIVRE DEUXIÈME.

1^e 2^e ET 3^e ANNÉE DE LA GUERRE.

431 Les Thébains entrent à Platée lorsque le traité de 30 ans, conclu en 446, avait encore 15 ans à courir. 47
 Les Platéens attaquent et défont les Thébains et égorgent les prisonniers. 48
 Les Athéniens mettent garnison dans Platée. De toutes parts ou s'apprête à la guerre et on cherche des alliés à envoyer en Perse. Tremblement de terre. *ib.*
 Armement des forces des deux partis. 50
 Archidamas harangue les alliés. Périclès encourage les Athéniens et fait rentrer dans la ville les habitans de la campagne. 51
 Athènes équipe cent vaisseaux. Les alliés marchent contre Oénoé et en forment le siège, mais ils rentrent peu après, par défaut de vivres. 64
 La flotte athénienne attaque Néhone, qui est secouru par Brasidas. 55
 431 Les Athéniens chassent les habitans d'Égine. 56

Éclipse de soleil. 38
 Les rois Torès et Perdicas font alliance avec Athènes. *ib.*
 Les Athéniens se jettent sur la Mégaride. 67
 Funérailles des Athéniens morts dans cette guerre, et leur oraison funèbre par Périclès. 58
 Peste d'Athènes. 62
 430 Les Péloponnésiens envahissent l'Attique et sont forcés de s'en retirer. 65
 Les Athéniens accusent Périclès de leurs maux. Son discours. *ib.*
 Il est condamné à une amende. Il meurt deux ans et demi après les premières hostilités. Son plan aurait assuré le triomphe des Athéniens. 68
 Les ambassadeurs envoyés par les alliés au grand roi sont arrêtés en Thrace et livrés aux Athéniens, qui les font mourir sans jugement. 69
 Potidée se rend par famine. 70
 430 Les alliés marchent sur Platée. Siège de Platée. 72
 Chances diverses de la guerre. 73
 La flotte alliée forte de quarante-sept vaisseaux, est attaquée et défaite par Phormion, qui n'en avait que vingt. 75
 Les deux flottes se fortifient et se rencontrent. 76
 Discours des deux chefs. 77
 Combat naval à Rium. Les succès en sont balancés. 78
 Les alliés en se retirant forment le projet de surprendre le Pirée en débarquant à Salamine, mais ils sont obligés de se rembarquer en toute hâte. 79
 Guerre entre Sitacès, roi de Thrace et Perdicas, roi de Macédoine. 80
 Forces de l'un et de l'autre. Sitacès se retire. 81

La flotte athénienne rentre à Athènes avec les prisonniers et le butin qu'elle a fait.	88	oédémoniens réfugiés dans l'île de Spbacétérie.	127	Alliance des Argiens, des Éléens, des Corinthiens, des Chaldéens de Thrace, pour résister à la domination des Lacédémoniens et Athéniens.	170
—					
LIVRE TROISIÈME.					
40, 50 ET 60 ANNÉE DE LA GUERRE.					
428 Les alliés envahissent l'Attique. Lesbos se détache des Athéniens et envoie des députés à Lacédémone.	83	Ils se rendent et sont amenés à Athènes.	131	Les Athéniens s'emparent de Scione, tuent les jeunes gens, rendent les femmes et enfans esclaves, et établissent les Déliens à Delos.	171
Les députés se rendent à Olympie, lieu de réunion des alliés; leur discours.	84	Les révoltés de Corcyre se rendent aux Athéniens et sont égorgés dans leur prison.	133	421 Athènes et Lacédémone en soupçon l'une de l'autre.	172
Préparatifs des deux partis par terre et par mer.	85	425 Les Athéniens s'emparent de Cythère.	134	Alcibiade, voulant rompre la paix, détermine les Argiens à s'allier aux Athéniens.	175
Les deux cent vingt Platéens, pressés par le siège et la disette, se décident à sortir malgré l'ennemi. Ils exécutent leur résolution et deux cent douze parviennent à Athènes.	87	Réconciliation entre les habitans de la Sicile. Discours d'Hermocrate.	136	Texte du traité.	176
Les Athéniens résolvent d'égorger tous les Mityléniens et de réduire leurs femmes et enfans en servitude.	89	Les Athéniens prennent possession de Nisée.	140	420 Guerre entre les Epidauriens et les Argiens.	178
Discours pour et contre ce projet.	90	424 Mégare ouvre ses portes aux alliés qui y rétablissent le gouvernement oligarchique.	141	419 Expédition des Lacédémoniens contre Leuctres.	179
L'arrêt de mort est révoqué.	93	424 Expédition de Brasidas pour aller se joindre aux Thraces, faire une diversion contre les Athéniens qui attaquaient la Laconie, et débarrasser Lacédémone de la crainte des hilotes.	141	418 Bataille de Mantinée, gagnée par les Lacédémoniens.	183
427 Platée offre de se rendre aux alliés. Discours des Platéens et des alliés.	98	Les Athéniens déclarent la guerre à Perdiccas.	143	417 Traité entre les Lacédémoniens et les Argiens.	186
Les alliés refusent leurs conditions et les mettent à mort.	104	Discours de Brasidas pour engager la colonie d'Acanthe à se détacher des Athéniens.	145	417 Le peuple d'Argos chasse les oligarques et appelle les Athéniens.	187
Troubles à Corcyre.	105	Pagondas exhorte les Bœotiens à attaquer les Athéniens.	146	Expédition contre les Méliens et dialogue entre les deux peuples.	188
Les deux partis cherchent à s'allier les esclaves et leur promettent la liberté.	106	Hippocrate exhorte l'armée athénienne.	147	Siège de Mélos, prise et saccagée par les Athéniens.	191
La flotte alliée se présente devant Corcyre. Combat naval.	107	Les Athéniens sont défaits.	148	—	
Arrivée de la flotte athénienne qui force les alliés à la retraite. Les Corcyréens rassurés contre l'extérieur se livrent aux plus grands désordres intérieurs.	108	Les Bœotiens marchent contre Délium.	149	LIVRE SIXIÈME.	
Toute la Grèce est bouleversée par les désordres civils; la démocratie était encouragée par les Athéniens, et l'oligarchie par les Lacédémoniens.	109	Brasidas marche contre Amphipolis.	150	160, 170 ET 180 ANNÉE DE LA GUERRE.	
La peste ravage une seconde fois Athènes.	110	Thucydide l'historien s'empresse de partir de devant Thasos pour secourir Amphipolis; mais il arrive trop tard; Amphipolis venait de se rendre.	151	417. Expédition des Athéniens en Sicile et digression sur l'histoire de ce pays.	197
Tremblement de terre, inondations.	111	Brasidas s'empare de Toroné et de Lécythe.	152	Délibération à Athènes au sujet d'une expédition plus considérable.	198
Les Athéniens envoient une expédition en Sicile.	112	Trêve d'une année entre les Athéniens et Lacédémoniens, et ses conditions.	154	Discours de Nicias et d'Alcibiade.	198
Les Athéniens purifient Delos. Ils obtiennent des avantages par terre et par mer.	115	Brasidas dévaste la Macédoine, et les Athéniens, après s'être emparés de Mendé, assiègent Scione.	158	416 Alcibiade est accusé d'avoir fait briser les hermes d'Athènes. On hâte son départ pour la Sicile par crainte de son influence.	202
—					
LIVRE QUATRIÈME.					
70, 80 ET 90 ANNÉE DE LA GUERRE.					
436 Combat naval devant Pylos, entre les deux flottes réunies.	121	Le temple de Junon, à Argos, est incendié par la prêtresse Chrysis.	160	Discussion en Sicile au sujet de cette expédition. Discours d'Hermocrate et d'Athénagoras.	203
Les Lacédémoniens demandent une trêve, qui est promptement rompue.	123	LIVRE CINQUIÈME.			
Cléon est envoyé contre les La-		100, 110, 120, 130, 140 ET 150 ANNÉE.		Les Athéniens partent de Corcyre.	206
		423 Les Athéniens, pendant l'armistice, qui devait finir aux jeux pythiens, expulsent les habitans de Delos.	109	Alcibiade est accusé d'aspirer à la tyrannie. Digression sur Harmodius et Aristogiton.	200
		Les Athéniens, après l'armistice, s'emparent de Toroné et font entrer quelques peuples d'Italie dans leur alliance.	161	Alcibiade arrive dans le Péloponnèse et est condamné à mort par contumace.	211
		Brasidas exhorte les siens à attaquer les Athéniens.	161	414 Bataille navale entre les Syracusains et les Athéniens.	213
		422 Brasidas et Cléon sont tués.	163	Les Syracusains cherchent à gagner les Camarinéens. Discours des différens chefs.	216
		Trêve d'un an.	165	Alcibiade décide les Lacédémoniens à prendre parti contre Athènes.	221
		Texte du traité pour une paix de 50 ans.	166	414 Combats partiels en Sicile.	222
		Les alliés refusant d'y adhérer, les Lacédémoniens s'allient aux Athéniens.	167	—	
				LIVRE SEPTIÈME.	
				190 ANNÉE.	
				414 Les Athéniens envoient une seconde armée en Sicile.	231

413 Les Lacédémoniens, d'après les conseils d'Alcibiade, envahissent l'Attique.	232	On y fait des préparatifs de défense.	258	mée qui reste attachée à la démocratie et dépose ses chefs, pour les remplacer par Thrasybule et Thrasyte.	280
Athènes, quoique assiégée en quelque sorte par les Lacédémoniens, continue le siège de Syracuse.	235	Les alliés d'Athènes se détachent d'elle.	<i>ib.</i>	L'armée rappelle Alcibiade.	281
Les Syracusains remportent une victoire complète.	239	Alcibiade encourage les Lacédémoniens et fait révolter Chio contre Athènes.	261	Il en est élu général. Ses intrigues.	282
Arrivée de nouveaux renforts aux Athéniens.	240	Premier traité d'alliance entre Lacédémone et le grand roi.	262	L'armée veut marcher contre Athènes. Alcibiade exige des quatre-cents la modification de la constitution.	283
Gylippe arrive à Syracuse avec des renforts. Nicias veut retourner à Athènes, mais les dévins s'y opposent.	243	Le peuple de Samos se soulève contre l'aristocratie.	263	Troubles intérieurs à Athènes.	284
Renouveau des deux peuples ennemis.	245	422 Nouveau traité entre les Lacédémoniens et Darius.	267	La flotte péloponnésienne menace Athènes.	287
Discours des chefs au moment d'un grand combat naval.	247	Défaite de la flotte athénienne après quelques succès.	269	411 Les Athéniens, menacés par l'ennemi et par leur propre armée, montrent un grand courage et une grande prudence. Ils déposent les quatre-cents, remettent le gouvernement aux cinq-mille, et repoussent Alcibiade.	283
Les Athéniens sont vaincus par mer.	250	Alcibiade, soupçonné par les Lacédémoniens, se réfugie près de Tissapherne.	270	Les dissensions cessent à Athènes après la ruine de l'oligarchie.	289
Ils décident d'opérer leur retraite par terre.	251	Il gagne Tissapherne aux Athéniens.	272	411 Rencontre de la flotte athénienne forte de quatre-vingts vaisseaux, et de la flotte péloponnésienne forte de quatre-vingt-huit vaisseaux, près du promontoire Cynosæum.	290
413 Nicias exhorte les Athéniens. Les deux corps de l'armée athénienne se rendent. Les deux généraux athéniens sont égorgés.	255	Pisander propose l'abolition de la démocratie à Athènes.	273	Les Athéniens, commandés par Thrasyte et Thrasybule, remportent la victoire.	291
—		On décide le rappel d'Alcibiade. Troisième traité de Tissapherne avec les Lacédémoniens.	274	Alcibiade se rend à Samos.	<i>ib.</i>
LIVRE HUITIÈME.		Abolition de la démocratie à Athènes.	275		
20 ^e ET 21 ^e ANNÉE.		Nouvelle constitution d'Athènes. Les quatre-cents s'emparent du pouvoir.	277		
419 Peinture d'Athènes après le désastre de Sicile.	257	La démocratie est rétablie à Samos, malgré les menées des quatre-cents.	279		
		Division entre Athènes et son ar-			

XÉNOPHON.

OUVRAGES HISTORIQUES.

HELLÉNIQUES					
OU HISTOIRE DE LA GRÈCE.					
—					
LIVRE PREMIER.					
410 Alcibiade se porte avec la flotte athénienne à Cyzique et en Chalcédoine.	296	cepter les conditions qui leur sont imposées, ce qui termine après 28 ans la guerre du Péloponnèse.	311	l'oppression des Lacédémoniens.	331
407 Les Athéniens assiègent Byzance. Alcibiade rentre dans Athènes. Il lève une armée, et se rend à Samos d'où il commence la guerre.	299	404 Gouvernement des Trente. Discours de Critias et de Thérémène. Mort de Thérémène. Thrasybule marche contre les Trente avec les bannis. Son discours.	312		
406 Il fait voile avec sa flotte pour aller à la rencontre des Lacédémoniens, perd quelques vaisseaux. Les Athéniens le remplacent, et il se retire en Chersonèse.	300	404 Les Trente se retirent à Éléusis, et Thrasybule entre à Athènes.	318	LIVRE QUATRIÈME.	
Les généraux athéniens sont accusés en plein sénat. Discours d'Euryptolème.	<i>ib.</i>			395 Agésilas, qui se disposait à passer dans la haute Asie, est rappelé à Lacédémone.	330
—				Victoire des Lacédémoniens sur les alliés avant le retour d'Agésilas.	337
LIVRE DEUXIÈME.				394 Retour d'Agésilas. Bataille de Coronée.	338
405 Siège d'Athènes. Les Athéniens sont forcés d'ac-	310	LIVRE TROISIÈME.		393 Agésilas ravage le pays des Acarnaniens.	339
		403 Expédition de Cyrus dans la haute Asie. Les dix mille Grecs se joignent à lui. Il meurt, et les Grecs opèrent leur retraite dans leur patrie par le Pont-Euxin.	320	La guerre continue aussi par mer.	347
		402 Les Lacédémoniens, dominateurs de toute la Grèce, décrètent une nouvelle levée contre l'Élide, qu'ils ravagent.	325	LIVRE CINQUIÈME.	
		399 Les Thébains exhortent les Athéniens à les appuyer contre		390 Première paix conclue entre les Lacédémoniens, les Athéniens et leurs alliés depuis la démolition des murs d'Athènes.	351
				387 Les Lacédémoniens sont excités à la guerre contre Olynthe.	355
				380 Olynthe se soumet.	360
				378 Guerre contre les Thébains.	361

LIVRE SIXIÈME.		Athéniens. Discours de Proclès. 380	Quatrième campagne d'Épaminondas en Péloponnèse. 392	
373	Les Thébains marchent sur la Phocide. Harangue de Polydamas aux Lacédémoniens. 366	Les Athéniens envoient à Sparte réclamer la paix en faveur de Platée et des Thespiens. Discours de Callias aux Lacédémoniens. 371	Bataille de Mantinée. Défaite des Athéniens et des Lacédémoniens. 396	
371	Lacédémone jure la paix. Les Thébains s'y refusent. 373	368 Les ambassadeurs lacédémoniens arrivent à Athènes pour conclure l'alliance. Discours de Proclès. 382	—	
	Seconde invasion de la Bœotie par Cléombrote. Bataille entre les Lacédémoniens et les Thébains. Les premiers sont défaits à Leuctres par Épaminondas, qui élève la primauté thébaine sur les ruines de celle de Sparte. 372	Préparatifs militaires. Iphicrate est envoyé au secours des Lacédémoniens. 383	ANABASE	
	Les Lacédémoniens font de nouveaux préparatifs. 375	366 Victoire du Lacédémonien Archidamus sur les Arcadiens et les Argiens à Médéa. 385	OU RETRAITE DES DIX-MILLE.	
369	Ils réclament l'assistance des	Affaires de Phionte. 387	LIVRE PREMIER. 396	
		365 Oropé est remise à la foi des Thébains. 391	LIVRE DEUXIÈME. 413	
		363 Paix de Tégée entre les Arcadiens et les Éliséens. 395	LIVRE TROISIÈME. 420	
			LIVRE QUATRIÈME. 435	
			LIVRE CINQUIÈME. 450	
			LIVRE SIXIÈME. 465	
			LIVRE SEPTIÈME. 477	
			—	
			VIE D'AGÉSILAS.	
				497

OUVRAGES POLITIQUES.

CYROPÉDIE		LIVRE SIXIÈME. 583	RÉPUBLIQUE D'ATHÈNES.	
OU HISTOIRE DE CYRUS.		LIVRE SEPTIÈME. 595		642
LIVRE PREMIER. 510		LIVRE HUITIÈME. 610		
LIVRE DEUXIÈME. 528				
LIVRE TROISIÈME. 539		RÉPUBLIQUE DE SPARTE.	REVENUS DE L'ATTIQUE.	
LIVRE QUATRIÈME. 551				647
LIVRE CINQUIÈME. 565				

OUVRAGES DIDACTIQUES.

HIPPARCHIQUE		CYNÉGÉTIQUE	ÉCONOMIQUE.	
OU DU COMMAND. DE LA CAVALERIE. 655		OU TRAITÉ DE LA CHASSE. 681		669
—				
ÉQUITATION. 667				

OUVRAGES PHILOSOPHIQUES.

APOLOGIE DE SOCRATE. 724		LIVRE TROISIÈME. 755	HIÉRON.	
		LIVRE QUATRIÈME. 770		799
MÉMOIRES SUR SOCRATE.				
LIVRE PREMIER. 728		BANQUET.	CORRESPONDANCE.	
LIVRE DEUXIÈME. 741				87

FIN DE LA TABLE.

COLLECTION

DU

PANTHÉON LITTÉRAIRE

CHEFS-D'OEUVRE DE L'ESPRIT HUMAIN,

RASSEMBLÉS DE TOUTES LES LANGUES, traduits en français PAR DES HOMMES CAPABLES ET SPÉCIAUX.

S'ADRESSER A M. VRAYET DE SURCY, DIRECTEUR, RUE DE SÈVRES, 2, A PARIS,
Et à tous les principaux Libraires de Paris, des Départements et de l'Étranger.

NOVEMBRE 1852.

Cette collection a été exécutée sous la direction spéciale et avec le concours le plus actif de MM. *Aimé Martin* et *Buchon*, professeurs les plus distingués, qui se sont adjoints un grand nombre de littérateurs et de savants parmi lesquels se trouvent : MM. *Thomas Pauthier*, *Loiseau des Lonchamps*, le docteur *Payen*, *Aluth*, *Bignan*, *Belle de Ballu*, *J. A. Cousin*, *Ernest Falconnet*, *Grégoire et Collombet*, *La Porte-du-Theil*, *J. M. Lims*, *Perrault-Maynard*, *Benoist de Mathougues*, de *Mon-Merqu*, *Françisque Michel*, *Schwalbe*, le bibliophile *Paul Jacob*, etc. Tous ces grands travaux seront reproduits et nous ne négligerons rien pour rendre nos éditions dignes des personnes éclairées auxquelles nous nous adressons.

Le prix des ouvrages a été diversement fixé ; mais, très-prochainement, il sera de sept francs par volume pour tous les ouvrages indistinctement. Cette légère augmentation est bien légitimée par l'importance des volumes, qui, composés en beaux et gros caractères, renferment cependant la matière de dix volumes in-8° ordinaires. On se souvient d'ailleurs que le prix était autrefois fixé à 10 et 12 fr. par volume.

NOTA. Les personnes qui désireraient des termes de paiement à raison de l'importance de leur demande, peuvent s'adresser, avec confiance, directement ou par lettre, à M. Vrayet de Surcy, rue de Sèvres, n° 2, à Paris, ou aux principaux libraires dans les départements.

PLAN d'une bibliothèque universelle suivi du catalogue des chefs-d'œuvre de toutes les langues et des ouvrages originaux de tous les peuples, servant d'introduction au Panthéon littéraire, par Aimé Martin. Un volume in-8° ordinaire 3 fr.

Première partie. — Science et Littérature.

BACON (Œuvres philosophiques) : Grande restauration des sciences divisée en six parties. — Œuvres morales : I, de la Vérité ; II, de la Mort ; III, de l'unité du sentiment dans l'Église chrétienne ; IV, de la Vengeance ; V, de l'Adversité ; VI, de la Dissimulation ; VII, des Parents ; etc. ; XVII chapitres divers. — Sagesse des anciens : I, Cassandre ou de l'excessive liberté dans les discours ; II, Typhon ou les révoltés ; III, les Cyclopes ou les ministres de terreur ; etc. ; XXVII chapitres. — Œuvres diverses : Nouvelle Atlantide, des Principes et des Origines, des Bals magiques, des Lois, etc. — Premiers rudiments de la grande restauration : De la puissance humaine sur l'univers, invocation, aphorismes, etc., tableau de la répartition universelle des sciences humaines. Un volume, 7 fr.

DESCARTES (Œuvres philosophiques), publiées d'après les textes originaux. — Méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences : Considérations, principales règles, existence de Dieu et de l'âme, etc. — Méditations sur la philosophie première : Des choses douteuses, de Dieu, du vrai et du faux, etc. — Principes de la philosophie : Principes de la connaissance, etc. — Passions de l'âme : Deux cent douze articles traitant de ces passions. — Règles pour la direction de l'esprit : Vingt-et-une règles renfermant les recommandations les plus précises et les plus utiles. — Correspondance, etc. Un volume, 7 fr.

FLEURY, (Œuvres diverses) Traité du choix et de la méthode des études : Histoire des études ; études des Grecs, des Romains, des chrétiens ; Universités, choix des études, méthode, division, etc. ; XXVI chapitres. — Études des missions orientales, XIV chapitres ; Discours sur la poésie et en particulier sur celle des anciens Hébreux, XIV chapitres ; sur la prédication, XV chapitres ; Discours sur Platon, sa réputation, son caractère, sa philosophie, etc. ; Utilité qu'on peut tirer de la lecture de Platon, même pour faire connaître les beautés extérieures de l'Écriture sainte, etc., X chapitres ; Fragments et extraits de Platon. — Mœurs des Israélites et des

Chrétiens : XXXI chapitres traitant des mœurs des Israélites ; LXVIII chapitres sur les mœurs des chrétiens. — Discours sur l'histoire ecclésiastique : Plan de l'histoire ecclésiastique, doctrine, discipline, mœurs, etc. — Grand catéchisme historique contenant en abrégé l'histoire sainte et la doctrine chrétienne. — Histoire du droit français : Droit des Gaulois, droit Romain, mœurs des Barbares, etc. XXVII chapitres divers. — Opuscules divers : Avis sur l'Église, la justice, la police, etc. ; politique chrétienne tirée de saint Augustin ; critique des œuvres de Machiavel, etc. — Devoirs des maîtres et des domestiques : Devoirs des maîtres, XXIX chapitres suivis du règlement du prince de Conti pour sa maison ; devoirs des domestiques, XXV chapitres différents, etc. Un volume, 6 fr.

SAINT JÉRÔME, (Œuvres de) : Le livre des hommes illustres, ou tableau des écrivains sacrés. — Critique sacrée : Explication de divers psaumes ; explication de la parabole de l'enfant prodigue ; traité sur les séraphins ; cérémonies de l'ancienne loi, etc. — Traité de morale : Des vanités du siècle, consolations, éducation des filles. — Œuvres mystiques : Vies de quelques pères du désert, de quelques saintes femmes. — Polémique : Questions sur le schisme de l'Église d'Antioche ; divers traités, etc. — Correspondance : Environ cent lettres diverses, etc. — Fragments : le tout traduit par BENOIST DE MATHOUGUES, précédé d'une notice sur saint Jérôme, suivi d'une table alphabétique et analytique. Un volume, 7 fr.

LETTRES ÉDIFIANTES ET CURIEUSES des missionnaires, concernant l'Asie, l'Afrique et l'Amérique, avec quelques relations nouvelles des missions, et des notes géographiques et historiques ; le tout propre à faire connaître d'une manière intime et particulière les pays suivants : Grèce, Turquie, Syrie, Arménie, Perse, Égypte, Amérique septentrionale, Guyanne, Pérou, Californie, Chili, Paraguay, Brésil, Buenos-Ayres, Indoustan, Bengale, Gengi, Golconde, Maduré, Carnate, Tanjour, Murhate, Chine, Indou-Chiæ et Océanie. Quatre volumes, 24 fr.

LIVRES SACRÉS DE L'ORIENT, comprenant : le Chou-king, ou le Livre par Excellence; le See-Chou, ou les Quatre Livres moraux de Confucius et de ses disciples; les Lois de Manou, premier législateur de l'Inde; le Koran de Mahomet; traduits, revus et publiés par G. PAUTRAN. Un volume, 7 fr.

MACCHIAVELLI, (Ouvres complètes de), contenant : Ouvrages historiques, ouvrages relatifs à l'art militaire, poésies diverses, légations et missions, ouvrages philosophiques, politiques, théâtre. Deux volumes, 14 fr.

MILLE ET UN JOURS (les), contes persans, traduits en français par PÉTRIS DE LACROIX; suivis de la Sultane et les Vizirs, de Fables et Contes indiens de Bidpai, de Gullistan ou le Jardin des Roses, de Fables et Contes indiens, persans et Turcs, et de Nouvelles chinoises, etc., traduits par A. LOISELEUR-DESLONGCHAMPS. Un volume, 6 fr.

MILLE ET UNE NUITS (les), contes arabes, traduits en français par GALLAND, édition augmentée de plusieurs contes et accompagnée de notes et d'un Essai historique sur les mille et une Nuits, par A. LOISELEUR-DESLONGCHAMPS. Un volume, 7 fr.

MONTAIGNE, (Ouvres complètes), contenant : Essais. Cet ouvrage renferme cent sept chapitres différens : I, Par divers moyens on arrive à pareille fin; II, De la tristesse, etc. Chaque chapitre est appuyé de faits historiques et de citations tirées des auteurs anciens, etc. — Voyages en Allemagne et en Italie. — Correspondances. — Avis dictés par Catherine de Médicis à Charles IX écrits par Montaigne, et dans lesquels on retrouve les pensées de Montaigne. — De la servitude volontaire, ouvrage que Montaigne a cru inséparable de ses Essais. Un volume, 7 fr.

MONUMENTS PRIMITIFS de l'église chrétienne : Correspondances entre Plin et Trajan, au sujet des chrétiens. — Tertullien, XXIII traités différens : Apologétique ou défense des chrétiens, du baptême, de l'ornement des femmes, contre les spectacles, de la patience, du vêtement des femmes, etc. — Minucius Felix, Dialogues entre Octavius et Cécilius, dans lesquels ce dernier essaye de justifier son paganisme, attaque les chrétiens, et produit les fausses opinions de son temps sur les chrétiens; Octavius, pour combattre Cécilius, cite toutes les autorités philosophiques de l'antiquité en faveur du dogme de l'unité d'un seul Dieu, et partant de ce principe, démontre l'absurdité de toutes les croyances du paganisme, etc. — Saint-Cyprien, XII traités : De l'unité de l'église, de la conduite des vierges, exhortation au martyre, vanité des richesses, etc. — Lactance, Mort des persécuteurs de l'église, Méditations divines, de la colère de Dieu, etc. — Macrobien, Erreur des religions profanes. Un volume, 7 fr.

MORALISTES (les) FRANÇAIS : Pierre Charron, De la Sagesse, ouvrage divisé en trois livres et cent trente chapitres, traitant de la connaissance de soi-même et de l'humaine condition, des règles générales de la sagesse, des avis particuliers par quatre vertus : prudence, justice, force et tempérance. — Blaise Pascal, Pensées qui se rapportent à la philosophie, à la morale, aux belles-lettres et à la religion; comparaison des anciens chrétiens avec ceux d'aujourd'hui. — De la Rochefoucauld, Réflexions, sentences et maximes morales. — De La Bruyère, Caractères et mœurs de ce siècle. — Vauvenargues, Introduction à la connaissance de l'esprit humain; conseils à un jeune homme, etc.; le tout précédé de notices sur chacun de ces divers moralistes. Un volume, 7 fr.

Cette première partie se compose présentement de vingt-trois volumes, qui se vendent ensemble ou séparément. Le prix total qui sera augmenté au fur et à mesure des réimpressions nouvelles et porté à 160 fr., reste provisoirement fixe, pour ces 23 volumes, à 154 fr.

Deuxième partie. — Histoire.

FLAVIUS JOSEPH, (Ouvres complètes de), renfermant : Histoire ancienne des Juifs, histoire de la guerre des Juifs contre les Romains; Histoire du martyre des Machabées, et réponse à Apollon en justification de l'histoire ancienne des Juifs, précédée d'une notice sur Flavius Joseph, et d'une biographie de l'auteur par lui-même. Un volume, 7 fr.

FLEURY, Histoire ecclésiastique augmentée de quatre livres comprenant l'histoire du quinzième siècle, publiée pour la première fois d'après un manuscrit de Fleury appartenant à la bibliothèque royale avec une table des matières. Six volumes, 36 fr.

GIBBON, (Édouard), Histoire de la décadence et de la chute de l'empire Romain, divisée en deux époques,

MYSTIQUES (Choix d'ouvrages), comprenant : Saint-Augustin, Confessions, méditations. — Boèce, Consolations de la Philosophie. — Saint-Bernard, Traité de la Considération. — Gerson, Imitation de Jésus-Christ. — Cardinal de Bona, Principes de la vie chrétienne, Chemin du ciel. — Tauler, Institutions. — Louis de Blois, Le directeur des âmes religieuses. Un volume, 7 fr.

PLATON, (Ouvres complètes), République : Cet ouvrage se compose de deux parties distinctes : l'une établit les principes éternels du beau et du bon, proclame l'immortalité de l'âme et l'existence d'un seul Dieu, bâtit la République sur la sagesse et la vertu, prouve que le juste seul peut être heureux; c'est la partie sublime de cet ouvrage; l'autre est la mise en pratique de ces mêmes principes dans une société idéale ; là sont les égarements et les erreurs; communauté des femmes, abolition de la propriété, etc. — Les Lois : Cet ouvrage renferme une constitution politique et philosophique ayant de nombreuses analogies avec nos diverses constitutions modernes; il est en outre plein d'études diverses relatives à l'éducation, aux mœurs, à l'histoire. — Dialogues biographiques et moraux : Arguments sur divers sujets, de la sainteté, apologie de Socrate, de l'âme, de la prière, etc. — Dialogues métaphysiques : De la science, de la propriété des noms, de l'être, des idées, de la nature, de l'Atlantide, etc; le tout précédé d'une esquisse de la philosophie de Platon et d'une introduction à la République. Deux volumes, 14 fr.

POÈMES GRECS (Petits) : Orphée, l'Argonaute; poème; LXXXIII hymnes en l'honneur des dieux, des astres, etc., etc.; Des pierres: le cristal, la galactite, etc. — Homère, XXXIII hymnes en l'honneur des dieux, des muses, du soleil, etc.; XXIII fragments divers, aux habitants de Néotychus; l'épithète de Midas, etc.; la Batrachomyomachie. — Hésiode, La Théogonie, les travaux et les jours, le bouclier d'Hercule, les fragments. — Pindare, Des Jeux Olympiques, Pythiques, Néméens, Isthmiques; XL chants en l'honneur des divers vainqueurs à ces divers jeux. — Anacréon, LX odes diverses sur sa lyre, sur l'amour, sur lui-même, etc.; fragments, épigrammes, épithète d'Anacréon. — Sapho, Hymnes, épithètes, fragments. — Tyrtée, Méseniques. — Stésichore, Alcée, Ibycus, Alcmane, Fragments. — Solon, aux muses. — Bacchylide, Sur la paix, sur le bonheur, sur le courage, sur Dieu, sur le Péloponèse. — Théocrite, XXX idylles sur le berger Thyrsis, sur la magicienne, sur Amarrillis, etc.; inscriptions, épithètes, fragments de la Béréfite. — Esion et Moschus, Idylles. — Callimaque, Hymnes en l'honneur des dieux. — Colluthus, Enlèvement d'Hélène, poème. — Musée, Héro et Léandre, poème. — Tryphodote, Prise de Troie, poème. — Apollonius, Expéditions des Argonautes, poème. — Oppien, La Chasse, poème; la Pêche, poème. — Synésius, Hymnes. — Anthologie, Pièces diverses. — Toutes ces poésies sont traduites par divers auteurs : Cousin, Falconnet, Perault-Maynard, etc., et précédées de notices, vie des poètes, etc. Un volume, 7 fr.

PAUL JACOB (le bibliophile), Romans relatifs à l'histoire de France aux XV^e et XVI^e siècles; Danse Macabre, Francis Taupins, Roi des Ribauds, Deux Fous. Un volume, 7 fr.

THÉÂTRE FRANÇAIS des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles, par MM DE MONMERQUÉ et F. MICHEL. Un volume, 7 fr.

ANCELOT, (Ouvres complètes de), contenant son théâtre, ses poésies, ses lettres, sa correspondance, Six mois en Russie, l'homme du monde, etc. Un volume, 6 fr.

qui commencent au règne de Trajan (l'an 98 après J.-C.), et finissent à la prise de Constantinople par Mahomet II, (l'an de J.-C. 1453).

Il ne faut point perdre de vue que cet ouvrage, du reste extrêmement savant, a été composé par un auteur protestant en haine du catholicisme, et que, par conséquent, il ne doit être mis qu'à la disposition des esprits sérieux et capables de bien apprécier l'antagonisme de l'auteur. Trois volumes, 21 fr.

F. GUICCIARDINI, Histoire d'Italie. Cette histoire, qui commence à l'année 1490, époque à laquelle l'Italie jouissait d'une profonde paix, renferme le récit de tous les malheurs qui sont venus fondre sur ce malheureux pays à la suite de la division entre ses princes, et de l'intervention des Français dans l'Italie. Un volume, 7 fr.

HÉRODOTE, Histoire; Vie d'Homère. — **Ctésias**: Histoire de Perse; Histoire de l'Inde. — **Arrien**, Expéditions d'Alexandre, Essai sur la chronologie d'Hérodote et Canon chronologique de Larcher. **Un volume**, 7 fr.

POLYBE, Hérodien, **Zosime**, Histoire générale de la République romaine. **Un volume**, 7 fr.

ROBERTSON, (Œuvres complètes de), contenant: Histoire de Charles-Quint, Recherches historiques sur l'Inde ancienne, Histoire d'Écosse, Histoire d'Amérique, etc. **Deux volumes**, 14 fr.

THUCYDIDE et **XÉNOPHON**, (œuvres complètes de): **Histoire de la guerre du Péloponèse**, par **Thucydide** (459 à 411 avant J.-C.). — **Helléniques** ou **Histoire de la Grèce**, par **Xénophon** (410 à 363 avant J.-C.). — **Anabase** ou **Retraite des dix mille**. — **Vie d'Agésilas**. — **Cyropédie**, **Histoire de Cyrus**. — **République de Sparte**: cause de sa puissance, lois de Lycurgue. — **République d'Athènes**: Critique et désaveu de sa constitution démocratique, que Xénophon accuse de favoriser le vice; efficacité des moyens employés pour la conservation de cette constitution toute vicieuse qu'elle est. — **Reverus de l'Attique**: Exposition de ses richesses naturelles et commerciales, moyens de les conserver, etc. — **Hipparchique** ou traité du commandement de la cavalerie; mesures à prendre dans l'intérêt des chevaux et des cavaliers, etc. — **Traité d'équitation**: De la connaissance du cheval, de son éducation, des précautions à prendre, connaissances nécessaires au cavalier, etc. — **Cynégétique** ou **Traité de la chasse**: dieux, demi-dieux et grands hommes qui ont été illustres chasseurs; chapitres fort intéressants sur les chiens, chasse des divers gibiers, etc. — **Économique**, ou **Traité pratique de l'économie domestique** placée parmi les arts par Socrate; moyens honnêtes de conserver et d'améliorer sa fortune pour de nobles usages, éducation pratique de la jeune femme, etc. — **Mémoires sur Socrate**: sa vie, ses doctrines, etc. — **Le Banquet**: Leçons, maximes de Socrate. — **Héron**: conversations entre le poète Simonide et Héron. — **Correspondance**, **Un volume**, 7 fr.

La partie historique du Panthéon littéraire qui précède, se compose de seize volumes qui se vendent ensemble ou séparément, le prix total de ces seize volumes est provisoirement fixé à 106 fr.

Chroniques et Mémoires relatifs à l'histoire de France.

Cette collection, la plus complète de nos anciens chroniqueurs, embrasse toute l'histoire de France de XIII^e au XVII^e siècle inclusivement; ce sont nos véritables annales nationales, recherchées, commentées et éclaircies par toutes les ressources de la critique moderne et mises à la portée de toutes les intelligences et de toutes les fortunes.

ESQUISSES des principaux faits de nos annales nationales du XIII^e au XVI^e siècle, pour servir d'introduction à la lecture des chroniques et mémoires du Panthéon littéraire, par Buchon. **Un demi-volume format du Panthéon**, 3 fr.

13^e SIÈCLE.

ANONYME GREC. — **Dorothee**, **Théodule** ou **Thomas Magister**; *Chroniques de la principauté française d'Achaïe ou Morée*. — **Ramon Muntaner**; *Chronique d'Aragon, de Sicile et de Grèce*. — **Bernard d'Esciot**; *Chronique de Pierre III; expédition française de 1285*. — **Anonyme sicilien**; *Conspiration de Procliyta*. — Événements principaux racontés par ces divers chroniqueurs: Conquête de Constantinople par les Français (1204); Conquête de la Morée par Guillaume de Champ-Litte et Geoffroy de Ville-Hardoin (1205); Geoffroy I devient prince de Morée (1216); Son fils Geoffroy II épouse la fille de Pierre de Courtenay et adopte en Morée les assises de Jérusalem; il frappe monnaie (1217); Règne de Geoffroy II (1218); Règne de Guillaume I, fils puîné de Geoffroy I (1249); Bataille de Castoria; Guillaume I fait prisonnier (1259); Guy de la Roche envoyé auprès du roi de France par Guillaume I, est créé duc d'Athènes par Saint-Louis (1260); Guillaume I, voyant Baudoin II chassé de Constantinople, cède à Michel Paléologue, devenu empereur, trois places fortes en Morée; origine du despotat de Misithra (1261); Le pape fait donatien de la couronne de Sicile à Charles d'Anjou; Guillaume I marie sa fille Isabelle à Louis-Philippe, fils puîné de Charles d'Anjou et inféode par cette alliance la Morée au roi de Naples (1265); Guillaume va au secours de Charles d'Anjou contre Conradin; bataille de Tagliacozzo; exécution de Conradin (1268); Règne d'Isabelle, femme de Louis-Philippe d'Anjou (1278); Proclia, mécontent de la domination des Français en Sicile, va trouver Michel Paléologue qui craignait une invasion de Charles d'Anjou, en obtient de l'argent pour payer des troupes et va en Aragon pour déterminer Pierre, qui avait épousé Constance, fille de Mainfroy, à faire valoir les droits de sa femme sur la Sicile; Vêpres siciliennes; Pierre vole au secours des Siciliens, qui l'avaient fait appeler, débarque en Sicile, où il est proclamé roi (1282); Charles d'Anjou et Pierre d'Aragon se défient à un duel de cent contre cent à Bordeaux; Invasion d'Eustache de Beaumarchais en Aragon; Pierre d'Aragon est excommunié et la couronne d'Aragon donnée par le pape à Charles de Valois (1283); Roger de Loria fait une guerre acharnée par mer aux Napolitains et aux Provençaux, ravage la côte, livre combat jusque dans le port même de Naples et fait prisonnier le fils de Charles d'Anjou (1284); Philippe le Hardi envahit la Catalogne pour placer sur le trône d'Aragon son second fils Charles de Valois, auquel le pape avait donné cette couronne après l'excommunication de Pierre; Philippe passe le col du Passiers, premiers succès, grands revers par terre et par mer; mort de Philippe le Hardi à Perpignan (1285); La paix rétablie en Sicile; la grande compagnie catalane s'engage au service d'Andronic avec Roger de Loria et Ramon Muntaner, ravage la Grèce, traverse la Macédoine et la Thessalie, attaque

Gautier de Brieme successeur de Guy II de la Roche au duché d'Athènes, le tue et s'empare de son duché sur les Français (1301 à 1305); Isabelle de Ville-Hardoin épouse Philippe de Savoie et quitte la Morée après avoir essayé vainement de la pacifier (1310); Marguerite, sœur d'Isabelle, va en Sicile et marie sa fille Isabelle avec Fernand de Majorque qui a un fils, Jacques de Majorque; cet enfant est confié à Ramon Muntaner, qui le transporte à sa grand'mère à Perpignan; Fernand de Majorque part en même temps pour la Morée; il a un engagement avec Louis de Bourgoigne, qui vient d'y arriver avec la princesse Mahaut; Ces deux concurrents meurent à peu de mois l'un de l'autre (1314). **Un volume**, 7 fr.

14^e SIÈCLE.

JEAN FROISSART, *Chroniques de France et d'Angleterre*. — **Anonyme**. — **Jean Le Maire** dit **Boucliquant**, *Le livre des faits*. — Événements principaux: Philippe de Valois marche contre les Flamands et les défait à Cassel (1327); Édouard prête hommage à Philippe de Valois à Amiens (1329); Robert d'Artois, chassé de France, se réfugie à Bruxelles, puis en Angleterre (1331 à 1334); Édouard III se dispose à réclamer la couronne de France et s'allie dans l'empire (1337); Les Flamands l'engagent à prendre sur-le-champ le titre et les armes de roi de France (1339); Débats sur la succession de Bretagne entre le comte de Montfort et Charles de Blois (1341); Geoffroy d'Harcourt, banni de France, se réfugie en Angleterre et engage Édouard à passer en Normandie; Invasion de la France par Édouard et bataille de Crécy (1346); Écarts et prise de Calais (1347); Combat des Trente en Bretagne (1350); Invasion du prince de Galles en Poitou, bataille de Poitiers; Le roi Jean est fait prisonnier et emmené en Angleterre (1356); Brigandages des routiers et soulèvement de la Jacquerie; Les Jacques sont tués par le comte de Foix (1358); Les compagnies défont Jacques de Bourbon et sont emmenées par le marquis de Mont-Ferrat en Lombardie (1362); Bertrand du Guesclin est envoyé en Espagne avec les compagnies (1365); Il est fait prisonnier par le prince Noir et rançonné (1367); Le prince de Galles est ajourné au parlement de Paris, et la guerre recommence (1368); Du Guesclin est fait connétable, et le prince de Galles, malade, retourne d'Aquitaine en Angleterre (1370); Les seigneurs de Haute-Gascogne se mettent en l'obéissance de la France (1374); Plusieurs places sur la Dordogne se rendent aux Français (1377); Ravages des routiers en Auvergne; Les routiers en Italie (1379); Soulèvement des communes en Angleterre; Soulèvement des Gantois contre leur comte; Philippe d'Artevelle est chargé du commandement; Le roi de France marche au secours du comte de Flandre; Bataille de Rosebecque (1381); Les Français et les Écossais entrent en Angleterre; Affaires de Portugal (1385); Voyage de Froissart chez le comte de Foix et description de sa cour et de l'état du pays; Affaires de Portugal; Affaires d'Écosse; Querelles entre les Percy et les Douglas; Bataille d'Outerbourg; Froissart accompagne l'héritière de Boulogne à son retour en France avec son mari le duc de Berry (1388); Joutes de Saint-Inghelbert (1389); Expédition de Louis, duc de Bourbon, en Afrique (1390);

Charles VI est saisi d'une attaque de folie (1392); Froissart va en Angleterre et se fait raconter l'expédition d'Irlande (1393); Bataille de Nicopolis, où Jean de Bourgogne est fait prisonnier, puis mis à haute raçon (1395); Troubles en Angleterre et déposition de Richard II (1399); Bouciquaut accompagne le comte de Nevers au siège de Nicopolis (1395); Bouciquaut est envoyé par le roi de France contre les Turcs au secours des Grecs (1399); A son retour, il fonde l'ordre de la Dame-Blanche à l'Escu-Vert, pour la défense des dames (1400); La ville de Gènes se donne au roi de France, qui y envoie Bouciquaut en qualité de gouverneur (1397 à 1402); Bouciquaut part de Gènes pour aller au secours des établissements génois de Chypre contre le roi de Chypre (1404); Il fait une expédition en Turquie; Il prépare une expédition contre Alexandrie (1407); Le maréchal revint de Gènes à Paris (1408). **Trois volumes, 21 fr.**

ANONYME, Chronique de Du Guesclin : Ses premières armes dans la querelle entre Jean de Montfort et Charles de Blois (1341); Bataille de Poitiers (1346); Bataille de Cocherel; Bataille d'Auray (1364); Ravages des grandes compagnies; Du Guesclin le mène en Espagne au secours d'Henri de Transmarre contre Pierre le Cruel (1365); Bataille de Najara (1368); Du Guesclin est mis à raçon par le prince Noir; Bataille de Montiel entre Henri et Pierre le Cruel; Du Guesclin retourne en France, il est nommé connétable; Mort de Chandos (1370); Succès de Du Guesclin contre les Anglais (1372); Mort de Du Guesclin, son enterrement (1380). — **Cabaret d'Orrouville, Vie de Louis, duc de Bourbon** : Le duc Louis de Bourbon envoyé en otage en Angleterre pour le roi Jean (1356); Défaite des Anglais à Bressuire (1365); Le duc de Bourbon s'empare des îles de Jersey et de Guernesey (1372); Siège de Belle-Perche (1373); Voyage du duc de Bourbon en Espagne (1376); Bataille de Rosebecque (1382); Second voyage du duc de Bourbon en Espagne (1383); Fêtes données par Gaston Phébus au duc de Bourbon à son retour par Orthez (1393); Entrepris du voyage d'Afrique par le duc de Bourbon (1383); Le duc de Bourbon envoie deux fois en Morée; Mort de Louis de Bourbon (1410). — **Christine de Pisan, Livre des faits du sage roi Charles V (de l'an 1364 à l'an 1380)**: Christine fait l'apologie des vertus de Charles V, et la divise en trois parties; elle fait entrer dans cette division sa vie, mœurs, ordre de vivre, etc.; Il défie le roi d'Angleterre; Marine du roi Charles; Son amour des sciences, etc. — **Juvénal des Ursins, Histoire de Charles VI**: Mort de Charles V et couronnement de Charles VI (1380); Révoltes à Rouen contre les aides (1381); Voyage du duc d'Anjou à Avignon et à Naples, où il se fait nommer roi (1382); Bataille de Rosebecque (1382); Le roi de France à son retour punit les rébellions en France (1382); Le duc Philippe de Bourgogne succède au comte de Flandre (1383); Duel entre Carrouge et Le Gris (1386); Entrevue de Charles VI et de Gaston Phébus, comte de Foix (1389); Le roi donne le duché d'Orléans à son frère Louis (1391); Commencement de la folie du roi (1392); Loi qui porte la majorité des princes à quatorze ans (1392); Mort du roi d'Arménie à Paris (1393); Bouciquaut est nommé gouverneur de Gènes (1395); Entrevue d'Ardes entre les rois de France et d'Angleterre (1396); Jean de Nevers va au secours du roi de Hongrie; Bataille de Nicopolis; Jean de Chastel-Morant et Bouciquaut vont au secours de l'empereur de Constantinople (1399); On brûle des gens qui avaient évoqué le diable (1403); Assassinat du duc d'Orléans (1407). — **Miguel del Verms, Chronique des comtes de Foix et seigneurs de Béarn**: Histoire des comtes de Foix et de Béarn (1012 à 1445); Réunion de la seigneurie de Béarn et du comté de Foix (1286); Gaston Phébus marche contre les Jacques (1358); Guerre entre Foix et Armagnac (1362); Les seigneurs de Languedoc quittent le parti anglais (1367); Réconciliations avec le duc de Berry (1381); Mort de Gaston Phébus, comte de Foix (1391); Jean de Foix épouse la fille du roi de Navarre; Le roi Charles VII et le dauphin Louis viennent à Toulouse (1440). — **Baudoin d'Avessne, Chronique de Flandre**: Faits relatifs à la ville de Valenciennes (1277 à 1355); Des rois de France, de Faramon à Charlemagne; Bataille de Roncevaux; Croisade de Constantinople (1204); Condamnation des Albigeois (1213); Condamnation des Templiers (1312); Edouard III est fait vicar de l'Empire (1338); Siège de Calais (1347). — **Gillaume de Gatan et Milgon de Rochefort, Relation de leur ambassade auprès de Hugues IV, juge d'Arborée**. **Un volume, 7 fr.**

15^e SIÈCLE.

ENGUERRAND DE MONSTRELET, Chronique de l'année 1402 à 1444: Jean de Werchin, sénéchal de Hainaut, envoie défier les chevaliers de divers pays par ses héraults (1402); Assassinat du duc d'Orléans (1407); Les deux papes sont à la fois déclarés déchus de la papauté (1409); Bouciquaut est chassé de Gènes (1409); Les Parisiens s'arment contre le

parti d'Orléans (1411); Le duc de Bourgogne envoie ses ambassadeurs en Angleterre; Concile de Constance (1414); Paix d'Arras confirmée à Paris (1415); Henri V se dispose à faire une invasion en France (1415); Prisc de Harfleur; Bataille d'Azincourt; La reine Isabeau est exilée pour ses galanteries à Blois, puis à Tours; (1417); Le duc de Bourgogne va chercher la reine à Tours et la ramène à Paris; Paris est pris par les gens du duc de Bourgogne (1418); Soulèvement des communes de Paris, qui tuent les prisonniers; Paix entre le dauphin et le duc de Bourgogne (1419); Assassinat du duc de Bourgogne à Montereau; Henri V vient conclure la paix à Troyes et se marie avec Catherine de France (1420); Entrée du roi de France et du roi d'Angleterre à Paris; Le dauphin est cité à Paris à la table de marbre; Des états tenus à Paris (1422); Jeanne d'Arc paraît au siège d'Orléans (1428); Charles VII est couronné à Reims (1429); Jeanne est prise devant Compiègne (1430); Jeanne est condamnée et brûlée à Rouen (1431); Le jeune Henri VI d'Angleterre fait son entrée à Paris; Le duc de Bourgogne tient la fête de la Toison d'Or à Dijon (1433); Concile de Bâle; Les communes de la Normandie se soulèvent contre les Anglais (1434); Paix d'Arras entre le duché de Bourgogne et la France (1435); Mort d'Isabeau de Bavière à Paris; Paris rentre sous la domination du roi de France (1436); Reentrée du roi de France à Paris (1437); Le seigneur de Rais, maréchal de France, est exécuté pour hérésie (1440); Le duc d'Orléans est délivré de sa prison d'Angleterre, où il était depuis la bataille d'Azincourt en 1415 (1440); Trêve entre la France et l'Angleterre (1444). **Un volume, 7 fr.**

GEORGES CHASTELAIN, Chronique des ducs de Bourgogne (1407 à 1469): Assassinat du duc d'Orléans; Assassinat du duc Jean (1419); Le nouveau duc envoie une ambassade au roi d'Angleterre à Rouen; Trêves entre le roi de France et le roi d'Angleterre; Le roi de France donne sa fille Catherine à Henri V et le déclare son héritier (1420); Réception faite par Charles VI à son héritier le roi anglais à Troyes; Jeanne de Naples et Louis d'Anjou, roi de Sicile; Le dauphin est ajourné à Paris; Louis XI quitte Gennepes pour aller se faire couronner (1461); Son sacre à Reims; Son entrée à Paris; Louis XI est sur le point d'être pris à Bordeaux par les Anglais; La reine d'Angleterre, Marguerite d'Anjou, débarque à l'Escluse (1462); La reine d'Angleterre, attaquée par des brigands, leur confie son fils; Les Vénitiens envahissent la Morée; Le comte de Charolais convoque les états à Anvers à l'insu de son père; Mort du duc Philippe de Bourgogne (1467); Rébellion des Gantois contre le duc Charles; Brouillerie entre le duc Charles et les Liégeois; Le roi Louis promet son assistance aux Liégeois; Charles de Bourgogne s'allie au roi d'Angleterre (1468); Révolte du comte de Warwick; Louis XI sépare le duc de Bretagne du duc de Bourgogne (1469); Exposition sur vérité mal prise; Georges Chastelain donne des détails sur sa vie et sur celle de Philippe le Bon, qu'il cherche à justifier de sa conduite envers la France. **Un volume, 6 fr.**

MATHEU DE COUSSY, Chroniques de 1444 à 1460: Le roi Charles VII fait la guerre à Metz (1444); Conquête de la Normandie sur les Anglais (1449); Tournoi de Jacques de La Laing; Journée de Fourmigny; Commencement de la conquête de la Guyenne, prise de Blayes (1450); Entrée des Français à Bordeaux (1451 à 1453); Bataille de Châtillon, en Périgord, et mort de Talbot (1453); Banquet de Lille pour les vœux de la croisade, après la prise de Constantinople par les Turcs (1453); Rébellion des peysans en Prusse (1454); Le dauphin Louis quitte le Dauphiné et se réfugie en Bourgogne (1456); Affaire des Vaudois d'Arras (1460). — **Jean de Troyes, Livre des faits advenus au temps du roi Louis XI, ou chronique scandaleuse, (1461 à 1483)**: Bataille de Mcnuthry (1465); Le duc de Bourgogne force le roi à marcher avec lui contre les Liégeois; Le duc de Bourgogne est accusé d'avoir voulu faire empoisonner Louis XI (1474); Le duc d'Alençon est condamné à mort; Siège de Metz; Exécution du comte de Roussy (1475); Bataille de Granson (1476); Bataille de Morat; Bataille de Nancy et mort de Charles le Téméraire (1477); Exécution de Jacques d'Armagnac; Maximilien d'Autriche est défait à Therouenne (1479); Louis XI supprime les francs archers et les remplace par des Suisses (1481); Guerre entre Guillaume de la Marche, dit le Sanglier d'Ardennes et l'évêque de Liège (1482); Mort de Louis XI (1483). — **Gillaume Gruel, Histoire d'Artus III.** — **Anonymes, Chronique de la Pucelle et de son procès.** — **Guy sire de Laval, Lettre à sa mère.** — **Ferceval de Bouloumarek, Lettre au duc de Milan.** — **Martial d'Anvergne, Vignes de Charles VII.** — **Mathieu Thomassin, Registre Delphinat.** — **Christine de Pisan, Poëme.** — **Pierre de Fenin, Mémoires.** — **Événements principaux**: Paix entre le duc de Bourgogne et les fils du duc d'Orléans (1411); Le roi Henri d'Angleterre convoque une armée pour envahir la France (1415); Bataille d'Azincourt; La reine Isabeau

beau se met sous la tutelle du duc de Bourgogne et abandonne son mari et son fils (1417); Les partisans du dauphin sont chassés de Paris par les Armagnacs et par le duc de Bourgogne (1418); Le roi Henri conquiert presque toute la Normandie; Le duc Jean fait sa paix avec le dauphin (1419); Assassinat du duc Jean à Montreuil; Traité entre Henri V et le nouveau duc Philippe; Catherine est donnée en mariage à Henri V, qui est reconnu pour héritier de la couronne au détriment du dauphin; Entrée de Henri V à Paris (1420); Mort de Henri V (1422); Le dauphin prend, après la mort de son père Charles VI, le titre de roi; Bataille de Cravan (1423); Bataille de Verneuil gagnée par les Anglais sur le Dauphin; Le roi rassemble les États à Melun (1428); Siège d'Orléans par les Anglais; La Pucelle sort de Vaucouleurs, arrive à Orléans; Les Anglais lèvent le siège; Sacre de Charles VII; La Pucelle veut s'en aller dans son village (1429); La Pucelle est prise; Le roi d'Angleterre la fait remettre à l'évêque de Beauvais (1430); Procès, interrogation, arrêt (1431). — **Anonyme, Journal d'un bourgeois de Paris** : Les rues de Paris sont garnies de chaînes, et une émeute y éclate (1408); Le duc de Berry est assigné à Bourges par le roi (1412); Maladie épidémique à Paris (1414); Bataille d'Azincourt (1415); Louis Bourdon est noyé et la reine privée de ses pensions (1417); Émeute à Paris (1418); Le bâtard de Vauru et son cousin sont pendus (1422); Guerre entre les Anglais et les Bretons (1426); Apparition de la Pucelle au siège d'Orléans (1429); Femme brûlée à Paris pour avoir témoigné en faveur de Jeanne d'Arc (1430); Procès de la Pucelle et son exécution (1431); Mort d'Isabeau de Bavière (1436); Querelles entre Charles VII et son fils (1440); Le bruit se répand que la Pucelle reparait; On prend une autre femme pour elle; Vexations commises à Paris en l'absence du roi de France (1443); Apparition d'un jeune homme de science merveilleuse à Paris (1446); Agnès Sorel vient à Paris (1448); Entrée de Charles VII à Rouen malgré les Anglais (1449). — **Anonyme, Poème Anglais**; Le poète raconte le siège d'Harfleur et la bataille d'Azincourt. **Un volume, 6 fr.**

PHILIPPE DE COMMÈNES, Mémoires : Bataille de Monthéry (1465); Traité de Conflans (1465); Le duc de Bourgogne fait son entrée à Liège (1467); Le roi Louis est enfermé à Péronne; Le roi Louis conclut un arrangement avec le duc de Bretagne et une trêve avec le duc de Bourgogne (1473); Guerre du duc de Bourgogne contre les Suisses; bataille de Granson; Bataille de Morat (1476); Mort du duc de Bourgogne à Nancy; Les places de Saint-Quentin, Péronne, etc., sont livrées au roi Louis (1477); Mariage de Marie de Bourgogne avec Maximilien; Maladie et mort de Louis XI (1483); René de Lorraine vient en France réclamer le comté de Provence et le royaume de Naples (1484); Charles VIII se décide à faire le voyage de Naples (1494); Charles VIII est couronné roi à Naples; Bataille de Fornoue (1495); Traité d'Atelle en Pouille défavorable aux Français (1496); Condamnation et exécution de Savonarole (1498). — **Guillaume de Villeneuve, Mémoires**: Révolte de Naples contre les Français (1494). — **Olivier de la Marche, Mémoires**: Paix d'Arras (1435); L'empereur de Constantinople demande secours au duc de Bourgogne (1442); Solennité de la Toison d'Or à Gand (1446); Pas de la Pèlerine; Siège d'Audenarde (1452); Bataille de Gavres contre les Gantois (1453); Vœux faits au banquet de Lille; Le dauphin Louis se retire vers le duc Philippe (1456); Louis, devenu roi, mécontente le comte de Charollois (1461); Querelle entre le roi Louis et le nouveau duc Charles, au sujet des places sur la Somme (1471); Siège de Metz (1472); Batailles de Granson et de Morat (1475); Mort de Charles devant Nancy (1476); Maximilien, mari de Marie de Bourgogne, est élu roi des Romains (1486); Fin de la guerre entre Maximilien et les Gantois (1487). — **Charrolois, Chronique du chevalier Jacques de La Laing**: Jacques de La Laing est fait chevalier (1445); Il va faire armes en France, Navarre, Espagne et Portugal (1446); Il va en Écosse (1448); Pas de la Fontaine des Pleurs (1449); Il va à Rome et à Naples; Siège d'Audenarde (1451); Bataille de Ripelmonde (1452); Mort de Jacques de La Laing. — **Jean Boucher, Panegyric du seigneur Loys de la Trémoille**: Le jeune La Trémoille est envoyé au service du roi Louis XI (1476); Il rentre en possession de Thouars (1482); Il est nommé lieutenant-général de Charles VIII en Bretagne, à 27 ans (1485); Journée de Saint-Aubin du Cormier (1487); Conquête de Naples par Charles VIII (1493); Journée de Fornoue (1495); Le duché de Milan est mis entre les mains de Louis XII (1499); Bataille de Ravenne (1506); La Trémoille délivre la Bourgogne des Suisses (1519); Bataille de Pavie et mort de La Trémoille (1525); **Un volume, 7 fr.**

JACQUES DU CLERCQ, Mémoires: Les trêves sont rompues et la guerre recommence entre les rois de France et

d'Angleterre (1449); Le roi de France fait des progrès en Normandie; Le comte de Foix remporte des avantages sur le roi de Navarre; Bataille de Fourmigny; Processions annuelles, fixées au 14 août de chaque année, en l'honneur des victoires de Normandie (1450); Entrée du roi de France à Bordeaux et à Bayonne (1451); Guerre civile en Angleterre entre les branches d'York et de Lancastre (1448 à 1450); Bordeaux rentre au pouvoir des Anglais (1451); Guerre du duc Philippe de Bourgogne contre les Gantois (1452 à 1453); Nouvelle guerre en Guyenne; Victoire de Châtillon et mort de Talbot (1453); Bordeaux et toute la Guyenne se rendent au roi de France; Prise de Constantinople par les Turcs; Sentence rendue contre Jacques Cœur; Vœux faits par le duc Philippe pour aller au secours de Constantinople; Le dauphin Louis, depuis Louis XI, se réfugie chez le duc de Bourgogne (1456); Jugement du duc d'Alençon (1458); Mort de Charles VII à Melun; Entrée du roi Louis XI à Paris; Les terres engagées sur la Somme sont promises à Louis XI (1463); Le comte de Saint-Pol est cité à comparaitre devant le roi; Le duc de Bourgogne convoque ses états à Bruges et le comte de Charrolois les mande à Anvers (1464); Le comte de Charrolois s'excuse et accuse les Croy; Le duc de Berry, frère de Louis XI, s'échappe pour aller en Bretagne (1465); Ligue dite du Bien-Public, et entrée du comte de Charrolois en France; Bataille de Monthéry; Révolte de Liège et de Dynant soutenue par le roi de France; Réconciliation entre Louis XI et les princes de son sang à Conflans; Destruction de Dynant (1466); Paix avec les Liégeois. — **Francisco de Trasane, Lettre au cardinal d'Avignon**: Relation de la prise de Constantinople par les Turcs faite par des marchands florentins (1453). — **Saad Eddin-Effendi, Annales de l'empire ottoman**: Siège et prise de Constantinople par Mahomet II. — **Le Fehvre de Saint-remy, Mémoires**: Concile de Pise (1409); Les Génois secouent la domination française; Les enfants du duc d'Orléans défilent le duc de Bourgogne (1411); Commencement des Armagnacs; Soulèvement des Parisiens; Assemblée de Pontoise; Mandements royaux publiés contre le duc de Bourgogne (1414); Désarmement des Parisiens; Paix conclue à Arras entre le roi de France et le duc de Bourgogne; Concile de Constance (1415); Le roi d'Angleterre se décide à faire une invasion en France; Défaite d'Azincourt; Les gens du duc de Bourgogne entrent à Paris; massacre des prisons et entrée du duc de Bourgogne et de la reine; Rouen est rendu aux Anglais (1418); Assassinat du duc de Bourgogne à Montreuil après la paix jurée (1419); Philippe, fils du duc Jean, s'allie aux Anglais; traité de Troyes (1420); Mariage d'Henri V avec Catherine, et traité qui fut conclu; Le dauphin est banni et déclaré déchu de la couronne; Mort des rois Henri V et Charles VI (1422); Bataille de Cravan (1423); Querelle entre les ducs de Bourgogne et de Gloucester (1424); Le sultan d'Égypte envahit le royaume de Chypre (1425); Siège d'Orléans et apparition de Jeanne d'Arc (1429); Jeanne d'Arc est prise à Compiègne (1430); Paix d'Arras entre l'Angleterre et la France (1434). — **Bonamy, Mémoires sur les dernières années de Jacques Cœur**: Jacques Cœur est condamné et ses biens sont confisqués (1453); Texte de l'arrêt rendu contre Jacques Cœur, tiré par J.-A.-C. Buchon des archives du château de Saint-Fargeau. **Un volume, 6 fr.**

16^e SIÈCLE.

LOYAL SERVITEUR, Histoire des faits, gestes, triomphes et prouesses au bon chevalier sans peur et sans reproche, le gentil seigneur de Bayart: Bayart est présenté au duc de Savoie, qui l'admet dans sa maison (1489); Le duc de Savoie cède Bayart au roi de France, Charles VIII (1490); Conquête de Naples par Charles VIII (1495); Bayart garde à lui seul un pont sur le Garigliano (1503); Bataille d'Aignadel; Brescia est prise par le duc de Nemours, et Bayart y est blessé; Bataille de Ravenne et mort du duc de Nemours (1512); Henry VIII descend en France; journée des Éperons (1513); François I passe les monts (1514); Il se fait armer chevalier par Bayart (1515); Bayart est tué d'un coup d'arquebuse (1524). — **Guillaume de Marillac, Vie du connétable Charles de Bourbon**: Éducation donnée à Charles de Bourbon (1504); Conquête du duché de Milan par les Français (1513); Descende des Anglais en Artois; La Trémoille achète le départ des Suisses de Dijon; Le duc de Bourbon, envoyé comme lieutenant du roi en Bourgogne, réprime les pillages des aventuriers (1514); Le duc de Bourbon est créé connétable par François I; Bataille de Marignan; lettre de François I à sa mère (1515); Entrevue d'Ardes entre François I et Henry VIII (1520). — **Antoine de Laval, Continuation de Marillac**: Discussion entre le duc de Bourbon et Louise de Savoie, mère de François I (1522); Le duc de Bourbon part de son château (1523); Il est tué au sac de Rome (1524). — **Jacques Bonaparte, Sac de Rome, traduction de**

LL. AA. II. les princes Napoléon-Charles et Napoléon-Louis; Fuite du duc de Bourbon de France (1523); Siége de Marseille par les troupes impériales; Bataille de Pavie (1525); François I est remis en liberté (1526); Bourbon se prépare à donner l'assaut à Rome; Il est tué au sac de Rome; Le pape se sauve déguisé du château Saint-Ange. — **Robert de la Marck, Mémoires du jeune Advenureux:** Le jeune Advenureux est confié au duc d'Angoulême; description des jeux de la jeune noblesse (1500); De la vénerie, de la faulconnerie et de l'artillerie du roi de France (1503); Bataille d'Aignadel (1507); Bataille de Ravenne et mort du duc de Nemours (1512); Descente des Anglais en Picardie et siége de Dijon par les Suisses (1513); Mariage de Louis XII avec la jeune Marie d'Angleterre et sa mort (1514); Bataille de Marignan (1515); Le jeune Advenureux est envoyé en Allemagne pour l'élection de François I à l'empire (1519); Election du roi d'Espagne Charles V à l'empire; Entrevue de François I et d'Henri, entre Ardres et Guines, appelée Champ-du-Drap-d'Or (1520); Défense de Parme par M. de l'Escun. — **Louise de Savoie** (mère de François I), *Journal:* Memorandum chronologique de divers événements depuis sa naissance, en 1476, jusqu'en 1522 (1476 à 1522). — **Martin du Bellay, Mémoires:** Ligue de Cambrai (1508); François I passe les monts; Journée de Marignan (1515); Siége de Brescia (1516); Entrevue d'Ardres (1520); Prise de Rhodes par les Turcs; Défection du connétable de Bourbon (1523); Mort de Bayart et ses paroles au connétable de Bourbon en mourant (1524); Bataille de Pavie; François I sort de prison (1526); Sac de Rome et mort du connétable de Bourbon; Cartel de François I à Charles V; Défection d'André Doria, il s'empare de Gènes (1529); Plaintes d'Henri VIII contre le pape au sujet de son divorce (1532); L'Angleterre se sépare de l'Eglise romaine (1533); Conquête de la Savoie au commencement de la guerre des Français en Piémont (1536); L'empereur se prépare à la guerre, et le roi se résout à l'attendre en France; Passage de l'empereur en Provence; Confiscation de la Flandre, de l'Artois et du Charrois sur Charles V; Préparatifs de François I (1537); Trêve entre le roi et l'empereur (1538); Passage de l'empereur par la France (1539); Les Anglais font une descente en France et sont défaits devant Boulogne (1544); Traité de paix avec les Anglais, et mort du roi d'Angleterre (1545). **Un volume, 7 fr.**

BLAISE DE MONTLUC, Mémoires: Bataille de La Bicoque (1521); Bataille de Pavie (1525); Institution des légionnaires (1528); Excuses données aux Vénitiens sur cette alliance; François I est assisté par cent vingt galères des Turcs ses alliés, commandés par Barberousse (1542); Bataille de Cérissolles (1544); Nouvelle de la défaite du connétable à Saint-Quentin (1557); Le duc de Guise reprend Calais et va à Metz et à Thionville (1558); Montluc est envoyé au duc de Guise à Metz, et le trouve occupé du siége de Thionville; siége et prise de cette ville; Paix d'Amiens; Colloque de Poissy; affaires religieuses (1561); Commencement des troubles religieux (1560); Assemblée des protestants à Montauban (1567); Paix de Chartres avec les protestants, dite la petite paix, parce qu'elle ne dura que neuf mois (1568); Guerre religieuse en Guyenne (1569 à 1570); Montluc est blessé (1570); Saint-Barthélemy (1572); Siége de Gensac (1576). — **Vincent Carlotis, Mémoires du maréchal de Vieilleville:** Bataille de Pavie (1525); Guerre de Provence (1536); Jonction de la flotte du roi de France avec celle de Barberousse (1543); Bataille de Cérissolles (1544); Vieilleville est envoyé ambassadeur en Angleterre; Description des mœurs anglaises (1547); Duel de Jarnac et de La Chastaigneraie; De la Sainte-Ampoule et des quatre barons donnés en otage pour la recevoir; Luxe déployé par la noblesse, à l'entrée d'Henri II à Paris, et richesse de Paris; Les princes d'Allemagne envoient demander des secours au roi de France contre l'empereur (1551); Le roi s'empare de Metz (1552); Strasbourg refuse de recevoir le roi avec ses troupes; L'empereur lève le siége de Metz; état de la ville après le siége (1553); Sur l'établissement des légionnaires par François I; Le duc de Guise vient commander le camp devant Thionville; les Français entrent dans Thionville (1558); Défaite de Gravelines; Le roi va au parlement et fait arrêter quelques magistrats suspects d'hérésie (1559); Henri II est blessé dans un tournoi par Montgoumery; Conjuraison d'Amboise (1560); Ambassade de M. de Vieilleville près de l'empereur à Vienne (1562); Bataille de Dreux; Le duc de Guise est déclaré lieutenant-général du royaume; Les Anglais rendent le Havre-de-Grâce (1563); Bataille de Saint-Denis (1567); Le duc d'Anjou est fait lieutenant-général du royaume; Siége de Saint-Jean-d'Angely (1569); Assemblée d'Heidelberg, paix avec l'Allemagne (1570). **Un volume, 7 fr.**

JEAN DE SAULX-TAVANNES, Mémoires de Gaspard de Saulx-Tavannes son père: Prédications de Luther (1521);

Bataille de Pavie (1525); Siége de Rome par le connétable de Bourbon, qui y est tué (1527); Paix entre Charles V et François I^{er} (1530); Passage de Charles V en France (1533); Philippe Chabot est condamné par des commissaires (1540); Bataille de Cérissolles (1544) Révolte à Naples au sujet de l'aquisition (1546); Concile de Trente (1551); Calvin; étymologie du nom d'huguenot; Abdicacion de Charles V (1553); Prise de Calais par le duc de Guise (1558); Mariage du dauphin et de Marie Stuart; Nécessité d'assembler les états généraux au lieu des notables; Henri II est tué dans un tournoi (1559); Dissertation sur les états généraux, sur la démocratie, sur la liberté; Arrestation du roi de Navarre et du prince de Condé, qu'on veut mettre à mort (1560); Édit qui permet la liberté religieuse (1562); Bataille de Dreux; Assassination du duc de Guise par Poltrot (1563); Assemblée de Moulins tenue par la reine (1566); Bataille de Saint-Denis et mort du connétable (1567); Bataille de Jarnac; mort du prince de Condé (1569); Bataille de Moncontour; Le duc d'Albe fait décapiter les comtes d'Égmont et de Horn (1570); Sur la ligue des huguenots (1572); La Saint-Barthélemy est conçue par la reine; Siége de La Rochelle (1573). — **Boyvin du Villars, Mémoires sur le maréchal de Brissac pendant son gouvernement en Piémont:** Brissac est fait maréchal de France et gouverneur général du Piémont (1550); Prise de Quierzy (Chieri) et guerre du Piémont (1551); Siége de Metz par Charles V (1553); Prise de Sienne (1555); Le duc de Guise arrive à Turin en se dirigeant sur Naples (1557); Bataille de Saint-Laurent ou de Saint-Quentin; Paix entre la France et l'Espagne (1559); Le duc de Guise avertit le maréchal de Brissac de la conspiration d'Amboise (1560). **Un volume, 7 fr.**

BERTRAND DE SALIGNAC de la Motte Fénelon, Siége de Metz. — G. de Coligny, Siége de Saint-Quentin. — Cl. de la Chastre, Voyage du duc de Guise en Italie; son retour en France. — G. de Rochechouart, M. de Castelnau, J. de Mergy, E. de Lanoue dit Bran de Fer, A. Gamon, J. Philippe, H. de La Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne; G. de Saulx-Tavannes, Marguerite de Valois, reine de France et de Navarre; J. A. de Thou, J. Choisin, M. Merle, Mémoires: Événements principaux racontés par ces divers chroniqueurs; François de Lorraine, duc de Guise, envoyé à Metz, attaque contre la place, levé du siége (1552); Coligny reçoit l'ordre de se jeter dans Saint-Quentin, prise de la ville et de Coligny; le duc de Guise envoyé en Italie au secours de Paul IV (1557); Rappelé en France, il s'empare de Calais; de Thionville; paix conclue (1558); Catherine de Médicis s'unit avec les Guise; François II les appelle au pouvoir (1559); Des parlements de France et d'Angleterre; Cause des guerres civiles en France; Entreprise d'Amboise; Persécutions religieuses du protestantisme à la cour de France (1560); Harde réponse du prince de Condé au roi; Elisabeth d'Angleterre soutient les protestants en France; Digression sur les affaires d'Angleterre; Le prince de Condé, qu'on veut arrêter, se réfugie à Biom; origine du mot huguenot; Assemblée de Fontenay-leau et convocation des états à Mauv, puis à Orléans; Marie Stuart s'embarque à Calais pour l'Écosse; Digression sur la reine Elisabeth; L'introduction de l'hérésie en France force le clergé à s'instruire; Massacre de Vassy; Le Havre est livré aux Anglais par les huguenots; le baron des Adrets Languedoc (1562); Crauté du baron des Adrets; Bataille de Dreux; Assassinat du duc de Guise par Poltrot (1563); Le Havre est repris par les Français; Les parlements de France refusent d'adopter les décisions du concile de Trente (1564); Débat sur le mariage de Marie Stuart avec Darnley, et de Turenne à la cour de Charles IX; Révolte de Flandre; Origine du mot de Gueux que prennent les révoltés (1566); Bataille de Saint-Denis; entrée en France des Reîtres avec le duc de Cambray; Prise d'Annonay (1567); Le roi révoque les édits faits en faveur des huguenots; 2^e paix à Longjumeau (1568); Bataille de Jarnac, entrée du duc des Deux-Ponts en France (1569); Bataille de Moncontour; 3^e paix avec les huguenots malgré l'Espagne; Voyages scientifiques de Thou (1570); Mariage de Marguerite avec le roi de Navarre; Massacre de la Saint-Barthélemy, et comment Mergy y échappe; Choisin est envoyé en Pologne (1572); Le duc d'Anjou est nommé roi de Pologne malgré le souvenir de la Saint-Barthélemy, dont le dieux est rejeté par les négociateurs sur le peuple; il est pendant agréé par les Polonais (1573); Difficultés qu'éprouvent les négociateurs pour rentrer en France; mœurs polonaises; voyage de M. de Thou en Italie; Retour du roi de Pologne en France (1574); Commencement de la ligue et sa signatur; Merle, qui s'était emparé d'Issoire par assaut, reçoit l'ordre du roi de Navarre de rendre cette place; Le roi de Navarre entre dans le protestantisme (1579); Marguerite s'en va aux eaux de Spa par don Juan de Médina; De Thou voyage en

Flandre; États de Blois (1577); Henri III gouverné par ses favoris (1578); Marguerite va trouver son mari en Gascogne; d'où ils vont ensemble en Béarn; Détails sur cet intérieur (1579); Merle surprend la ville de Mende et va ensuite à Genève (1580); Rôle humiliant auquel Henri IV veut forcer Marguerite; Voyages de Thou; il est nommé député au parlement de Paris (1581); Ses entretiens avec Michel Montaigne à Bordeaux (1582); Soulèvement du Vivarais (1585); Tenue des grands jours à Clermont; Défaite et mort du duc de Joyeuse en Saintonge (1587); États de Blois; Assassinat du duc de Guise; Bataille de Coutras; De Thou envoyé à Florence et à Venise; Les cinq petits cantons suisses achetés par la ligue; Toulouse adhère à la ligue (1589); Édit de Nantes (1598); Conditions imposées par le pape (1599); Conférence entre le cardinal Duperron et Duplessis-Mornay (1600).
Un volume, 7 fr.

DE LA PLACE, Commentaires. — Regnier de la Planche, Livre des marchands, chroniques. — Th. Ag. d'Aubigné, Mémoires. — F. de Rabutin, Guerres de Belgique. Événements principaux: Le duc de Brissac est envoyé en Piémont au moment de la rupture du roi avec l'empereur, et de son enlèvement des territoires de Parme et de Plaisance (1551); Renouvellement des alliances avec les Suisses et les Grisons; L'empereur porte ses vues sur Metz, Toul et Verdun; Metz se rend au connétable; Voyage du roi de France en Lorraine et en Alsace, et son retour; Passage de la Meuse par l'armée française (1552); Passage de la Moselle et ravages commis par l'armée; Forces que le roi confie au duc de Bouillon; Le marquis Albert de Brandebourg marche au service du roi; Pillages de ses troupes; Révolte des communes, massacre des étrangers; Bonnes dispositions prises par le duc de Guise pour la défense de Metz; Guerre civile parmi les Allemands (1553); Ruine de la plus grande partie de l'Artois (1554); Le duc de Savoie se rennit aux impériaux contre nous; Bataille de Renty; Efforts des impériaux pour chasser les Français d'Italie; Bataille de Saint-Quentin; Charles V, fatigué, se décide à une abdication et donne ses conseils à son fils Philippe II (1556); Marie, reine d'Angleterre, déclare la guerre à la France (1557); Siège de Saint-Quentin, et défaite de l'amiral; Retour du duc de Guise et de l'armée d'Italie; Prise de Calais par le duc de Guise; Assemblée des états du royaume; Mariage du dauphin (depuis François II) avec Marie Stuart (1558); Défaite des Français à Gravelines; Synode de la réforme tenu à Paris et mort de Henri II dans un tournoi (1559); Les 42 articles de la foi protestante; Diète d'Augsbourg; Obsèques de Charles V; Conclusion de la paix; Exposition de l'état de la France et de l'état de la cour à l'avènement de François II (1559); Procès du conseiller du Bourg et son supplice; On conseille à François II la convocation des états; Philippe II lui écrit pour l'en détourner et lui offrir des troupes; Assemblée des états généraux (1560); Complot de la Renaudie découvert; Mort de la Renaudie; Mort du chancelier de l'Hôpital; Henri VIII, roi d'Angleterre, et ses femmes; Édit de Romorantin; L'imprimeur d'une brochure intitulée le *Tygre* est pendu; Départ secret du prince de Condé; Conversation de Regnier de la Planche avec Catherine de Médicis; Convocation des états à Fontainebleau; à Mauv; Convocation du concile à Trente; Le roi de Navarre est mandé à la cour; Danger qu'il court; Mort de François II et réflexions sur l'état des partis; Arrivée du cardinal de Lorraine à Paris; Revue historique de la maison de Lorraine; Le duc de Guise meurt empoisonné; Origine de la brouillerie entre les Guise et Coligny; Dilapidation des Guise; Éloge des magistrats, des bourgeois de Paris et des présidents de Thou, Charron et La Place; Réplique hardie d'un greffier au cardinal de Lorraine en faveur des Parisiens. Massacre de Vassy; Revue historique des derniers chevaliers du Guet; Revue historique de la maison de Montmorency; La France ne reconnaît de princes que les princes du sang; réponse hardie du président Liset au cardinal de Lorraine à ce sujet; Mérites des Guise pour se rendre puissants et riches en France; Michel de l'Hôpital est nommé chancelier; Les états convoqués à Orléans sont renvoyés; Nouvelle convocation des états à Orléans (1561); La compagnie écossaise est cassée; Assemblée de Poissy (1561); Guerre entre le duc de Savoie et les vallées vaudoises au sujet de la religion, et traité de conciliation; Persécution des protestants dans les Pays-Bas; Assemblée des états à Saint-Germain; Conférence de Flissy; La discussion engagée se continue pour arrêter la rédaction d'un programme commun; L'assemblée est rompue; D'Aubigné entre au service du roi de Navarre (1574); Il sauve la vie au roi de Navarre; Amours du roi et des princesses de Navarre; Il se brouille avec le roi de Navarre et quitte la cour (1577); Il se réconcilie et revient à la cour (1578); Il change de religion (1585); Ses remontrances au roi, qui veut épouser la comtesse de Guiche; Ses rendez-vous avec le comte de Brissac (1589); Il est fait maréchal de camp (1613); Il demande à

être relevé de ses emplois (1620); Retiré à Saint-Jean d'Angely, il achève l'impression de ses ouvrages qui sont condamnés au feu; il se retire à Genève; Belle réception qu'on lui fait en Suisse (1621); Ses querelles avec son fils; il se fixe à Genève.
Un volume, 6 fr.

ROBERT MACQUEREAU; Chronique la maison de Bourgogne. — Ph. Hurault (les deux), J. Pape, J. Gillot, F. Chrestien, N. Rapin, Pithou, Passerat, G. Durand, Mémoires, Satyre mérippée: Naissance de Charles V à Gand le 22 février (1500); Philippe, père de Charles V, devient roi de Castille (1503); Mort de Philippe, roi de Castille, le 25 septembre (1506); L'empereur et le roi d'Angleterre mettent le siège devant Tournay (1513); Siège de Brescia (1515); Charles, roi d'Aragon, est élu empereur des Romains à Francfort, et est couronné à Aix-la-Chapelle (1519); Le roi de France s'allie au Grand Seigneur (1522); Charles de Bourbon refuse d'épouser Louise de Savoie, mère du roi, et passe au parti de l'empereur; Siège de Rhodes par les Turcs; Siège de Pavie et prise de François I (1524); L'empereur ordonne au duc de Bourbon de faire tuer le roi prisonnier (1524); Le roi François I est conduit en Espagne; Paix entre Charles V et François I, et délivrance de François I (1525); Charles V donne au duc de Bourbon le duché de Milan; Les Turcs envahissent la Hongrie, et le roi Louis de Hongrie est tué (1526); Siège de Rome par le connétable de Bourbon et mort de Bourbon au sac de Rome (1527); Philippe Hurault est créé chancelier du duc d'Orléans (1565); Le roi nomme le duc d'Anjou son lieutenant-général (1566); Bataille de Jarnac (1569); Bataille de Montcontour; Saint-Barthélemy (1572); Départ d'Henri pour son royaume de Pologne (1573); Retour du roi de Pologne en France après la mort de Charles IX (1574); La guerre civile recommence (1585); Le duc de Guise vient à Paris, et le roi abandonne la ville (1588); Assassinat du duc de Guise à Blois; Assassinat d'Henri III par Jacques Clément (1589); Henri IV donne les sceaux de France à Cheverny (1590); Les états de la Ligue s'assemblent à Paris; Nouvelles des régions de la ligue (1593); Henri IV se fait instruire dans la religion catholique et abjure le 25 juillet; Il est sacré à Chartres le 27 février; Siège de Paris (1594); Reddition de Paris, 22 mars; Abrégé de l'histoire de la Ligue (1576 à 1594); Supplément du catholicon; Jean Chastel essaie d'assassiner Henri IV le 27 décembre, et les Jésuites sont chassés de Paris; Négociation avec le pape au sujet de l'absolution du roi (1596); Édit de Nantes en avril (1598); Henri IV veut épouser Gabrielle d'Estrées (1599); Mort du chancelier de Cheverny; Négociations pour le divorce du roi et pour son mariage avec Marie de Médicis le 25 avril (1600); Henri IV érige la terre de Verneuil en marquisat pour Madame d'Antragues; Arrivée de Marie de Médicis à Lyon, où le roi va la trouver; Paix avec le duc de Savoie (1601). **Un volume, 6 fr.**

PALMA CAYET, Chronologie novenaire, chronologie septenaire. — M. de Marillac, Villeroy, Charles de Valois, duc d'Angoulême; Mémoires. Événements principaux racontés par ces divers chroniqueurs: Discours prononcé par Henri III à Cracovie sur les causes de la Saint-Barthélemy (1573); Villeroy, nommé secrétaire d'État par Charles IX, est envoyé, à la mort de ce dernier, au-devant d'Henri III qu'il rencontre à Turin (1574); Formation de la Ligue, prise d'armes, bataille de Coutras, journée des barricades et principaux événements de 1576 à 1588; Villeroy est envoyé auprès du roi de Navarre pour négocier la paix (1577); Villeroy est envoyé par le roi à Epernay auprès de sa mère pour préparer la paix (1585); A propos de l'assassinat du duc de Guise, Villeroy cherche à expliquer sa politique; Il rend compte de ses négociations auprès du duc de Guise; Il justifie sa conduite et se défend d'avoir été favorable aux Guise (1589); Villeroy expose la peine qu'il s'est donnée pour faire la paix entre Henri IV et le duc de Mayenne; Prise d'armes contre le roi Henri III, à l'occasion de l'assassinat du duc de Guise (1589); Mort de Catherine de Médicis; Serment de l'union fait au parlement de Paris; Le duc de Mayenne arrive à Paris et est créé lieutenant-général du royaume; Le duc de Mercœur et la Bretagne se révoltent contre le roi; Entrevue des rois de France et de Navarre au Plessis-Jez-Tours; Assassinat d'Henri III par Jacques Clément; Déclaration d'Henri IV à son avènement à la couronne de se faire instruire au catholicisme dans les six mois; Digression sur la maison de Navarre et sur les premières années d'Henri IV; L'Union récompense la mère de Jacques Clément; Journée d'Arques; Intrigues de Philippe II en France; Digression sur les affaires de Pologne, depuis la mort d'Étienne Battery (1536 à 1589); Le duc de Mayenne se réunit aux forces envoyées par le roi d'Espagne et passe la Seine (1590); Bataille d'Ivry; Henri IV assiège Paris; Mort du cardinal de Bourbon; Revue militaire faite à Paris par des moines; Famine à Paris; Prétentions du roi d'Espagne et du

duc de Mercœur sur la Bretagne ; Le margrave de Bade abjure le luthérianisme ; Journée des farines à Paris (1594) ; Le pape envoie des secours d'argent et d'hommes à la Ligue ; Henri IV déclare maintenir l'édit de pacification et les libertés de l'église gallicane ; Du tiers-parti ; Le comte de Belgiojoso et ses deux mille italiens se rendent à discrétion à Avallon ; Le comte de Turenne épouse la duchesse de Bouillon, prend Stenay la veille de ses noces, et est fait maréchal ; Mayenne arrive à Paris pour réprimer les Seize ; mort du président Brisson ; Soulèvement populaire à Saragosse ; privilège des Aragonais ; Le duc de Parme est blessé d'un mousquet au bras (1592) ; Desdiguères va attaquer le duc de Savoie au delà des monts ; Le comte du Bouchage quitte l'habit de capucin et est nommé gouverneur de Toulouse ; Mort du duc de Parme à Arras. Convocation des états de la Ligue à Paris par le duc de Mayenne (1598) ; Conférence de Surene portée à la Roquette et à la Villette ; Les ambassadeurs d'Espagne demandent la couronne de France pour l'infante d'Espagne et pour l'archiduc Ernest d'Autriche ; Arrêt du parlement de Paris qui annule tout traité qui transporterait la couronne à un étranger ; Conversion d'Henri IV à Saint-Denis ; Barrière est exécuté pour avoir voulu tuer Henri IV ; Conférence de Nantes entre le cardinal du Perron et le ministre protestant Rotan ; Livre du Manant et du Mahesstre publié par les Seize ; Pourquoi les Espagnols proposent le mariage de l'infante et du duc de Guise (1594) ; Désunion de la Ligue ; Orléans et Bourges se soumettent à Henri IV ; Sacre du roi à Chartres ; Entrée du roi à Paris ; Des Tard-Avisés ou Croquants qui se soulevèrent en Limousin, Périgord, etc. ; Procès intenté par le recteur de l'université de Paris et les curés aux Jésuites ; Attentat de Jean Châtel et son supplice, expulsion des Jésuites ; Journée de Fontaine-Française (1595) ; Du Perron est envoyé par le roi à Rome pour négocier sa réconciliation ; conditions exigées par le pape ; Conversion de Palma Gayet ; Guerre des Turcs en Hongrie ; Les Espagnols brûlent Patras en Morée ; Entrée d'un légat du pape à Paris (1596) ; Harangue du roi à Rouen ; Desdiguères entre en Savoie et prend Saint-Jean-de-Maurienne (1597) ; Retour du roi à Paris et réception qui lui est faite ; Voyage du roi en Bretagne ; Édit rendu à Nantes en faveur des protestants (1598) ; Paix de Vervins ; Remontrance du clergé de France au roi ; Édit et déclaration de Nantes sur les édits de pacification (1599) ; Le duc de Joyeuse se refait capucin ; Du spectre appelé le Grand-Veneur de la forêt de Fontainebleau ; Sentence du Saint-Siège pour la dissolution du mariage entre le roi et Marguerite ; Le président de Silley négocie le mariage avec Marie de Médicis ; Traité de mariage avec Marie de Médicis ; digression sur les Médicis (1600) ; Divers attentats contre le roi ; Conquêtes du roi en Savoie et en Bresse ; Mariage du roi (1600) ; Paix entre la France et la Savoie (1601) ; Exécution du comte d'Essex ; Sur le roi Sébastien de Portugal ; Prise de Clâteau-Neuf, ou Passava de Morée, par les chevaliers de Malte ; Conspiration et exécution du duc de Biron (1602) ; Renouveau de l'alliance avec les Suisses ; Surprise de Lépante et de Patras par les chevaliers de Malte (1603) ; Manufactures de soie, d'or, d'argent, de cristaux, introduites en France ; Navigation des Français en Canada et leur établissement dans ce pays ; Rétablissement des Jésuites en France, et digression sur cet ordre (1604) ; Des canaux à établir en France, et des manufactures ;

Institution des Ignorantins ; Rétablissement du commerce entre les Français et les Espagnols. Deux volumes, 12 fr.

17^e SIÈCLE.

JEANNIN, *Négociations* ; Sommaire de la négociation avec les Provinces-Unies des Pays-Bas (1607) ; Instructions données aux sieurs Jeannin, de Buzanval et de Préaux ; Correspondance et pièces officielles relatives à la négociation avec les Provinces-Unies ; Traité de ligue défensive entre le roi et les Pays-Bas (1608) ; Négociations de Jeannin avec les états généraux pour amener une paix générale (1606 à 1609) ; Lettre de Solly à Jeannin, dans laquelle il examine les différences de caractère entre les deux nations française et espagnole, et reconnoît « que les Français n'ont ni la persévérance ni la prévoyance nécessaires au maintien des conquêtes éloignées de leur territoire et ne portent ordinairement leur vigueur, leur esprit et leur courage qu'à la conservation de ce qui leur touche de proche en proche et leur est incessamment présent devant les yeux (1608) ; Lettre au roi sur la recherche du passage du Nord (1609) ; Compte rendu de ce qui a été fait du côté de la France et de l'Angleterre pour décider le roi d'Espagne et les archiducs à une trêve à longues années ; Traité de ladite trêve. Négociations pour les garanties à donner aux catholiques en Brabant ; Traité de cette garantie et Traité de partage entre les princes d'Orange, Maurice et Henri de Nassau, par l'intervention des ambassadeurs de France et d'Angleterre ; Avis donné au roi sur la paix avec l'Espagne avant sa conclusion à Vervins (1596) ; Minute d'édit pour la publication du concile de Trente ; Avis au roi sur la soumission du marquisat de Saluces (1599) ; Sur l'état des finances (1614) ; Sur les moyens de remédier aux troubles d'Allemagne (1620) ; Sur la paix avec les réformés ; Écrit sur la vie d'Henri IV, etc. Un volume, 6 fr.

DE BOURDELLE, abbé scélérat de BRANTOME, *Vie des grands capitaines, colonels, généraux, dames illustres, etc.* — Capitaines étrangers : Soixante-et-dix généraux étrangers. — Capitaines Français : Vie de cent quarante capitaines Français. — Colonels, généraux, maîtres de camp français : Vie de vingt-quatre colonels, généraux, maîtres de camp, etc. — Colonels étrangers au service de France : Vie de vingt-six colonels italiens allemands et suisses. — Vie des Dames Illustres : Anne de Bretagne, reine de France ; Catherine de Médicis, reine de France ; Marie Stuart, reine de France et d'Écosse ; Élisabeth de France, reine d'Espagne ; Marguerite, reine de France et de Navarre, femme d'Henri IV. — Des Dames, filles de la maison de France : Yolande de France ; Jeanne de France ; Anne de France, etc., au nombre de dix-huit. — De plusieurs illustres seurs : Isabelle d'Autriche, femme de Charles IX, roi de France, etc., au nombre de quatorze. — Discours sur les duels et combats en champs clos, en France et ailleurs. — Modes et modes espagnols. — De La Noue. — Quelques belles retraites de guerre. — Opuscules divers, etc.

Cette édition ne peut être mise qu'entre les mains de personnes graves, à cause des discours sur les femmes galantes, productions vaines et dangereuses ; mais ces discours seront supprimés et remplacés dans la plus prochaine édition. Deux volumes, 14 fr.

Les Chroniques et Mémoires, composés de 22 volumes, prix total.....	142 fr.
Toute la seconde partie, composant la partie historique, 38 volumes.....	248 fr.
Tous les volumes parus de la Collection, 61 volumes.....	405 fr.
N. B. Les personnes qui prendraient une partie importante de la collection, jouiraient d'une petite remise sur les prix ci-dessus fixés.	

CARACTÈRES EMPLOYÉS (1).

Astyage continuant de plaisanter : « Pourquoi, mon fils, dit-il à Cyrus voulant imiter Sacas, n'as-tu pas goûté le vin ? — C'est qu'en vérité j'ai craint qu'on n'eût mis du poison dans le vase ; car au festin que vous donnâtes à vos amis le jour de votre naissance, je vis clairement que Sacas vous avait tous empoisonnés. — Et comment vîtu cela ? — C'est que je m'aperçus d'un dérangement considérable dans vos corps et dans vos esprits. Vous faisiez des choses que vous ne par-

donneriez pas à des enfants comme moi ; vous parliez avec grand bruit tous à la fois ; vous ne vous entendiez pas ; vous chantiez tous ridiculement, et, sans écouter celui qui chantait, vous juriez qu'il chantait à merveille. Chacun de vous vantait sa force, cependant lorsqu'il fallut se lever pour danser, loin de faire des pas en cadence vous ne pouviez même vous tenir fermes sur vos pieds. Vous aviez oublié, vous, que vous étiez roi, eux, qu'ils étaient sujets. J'appris pour la

(1) Quelques personnes ayant pensé que la collection était imprimée avec des caractères aussi fins que ceux employés pour le présent catalogue, nous avons cru devoir reproduire ce petit passage de la *Cypopédie* dans les caractères ordinaires du *Pantheon Littéraire*.





